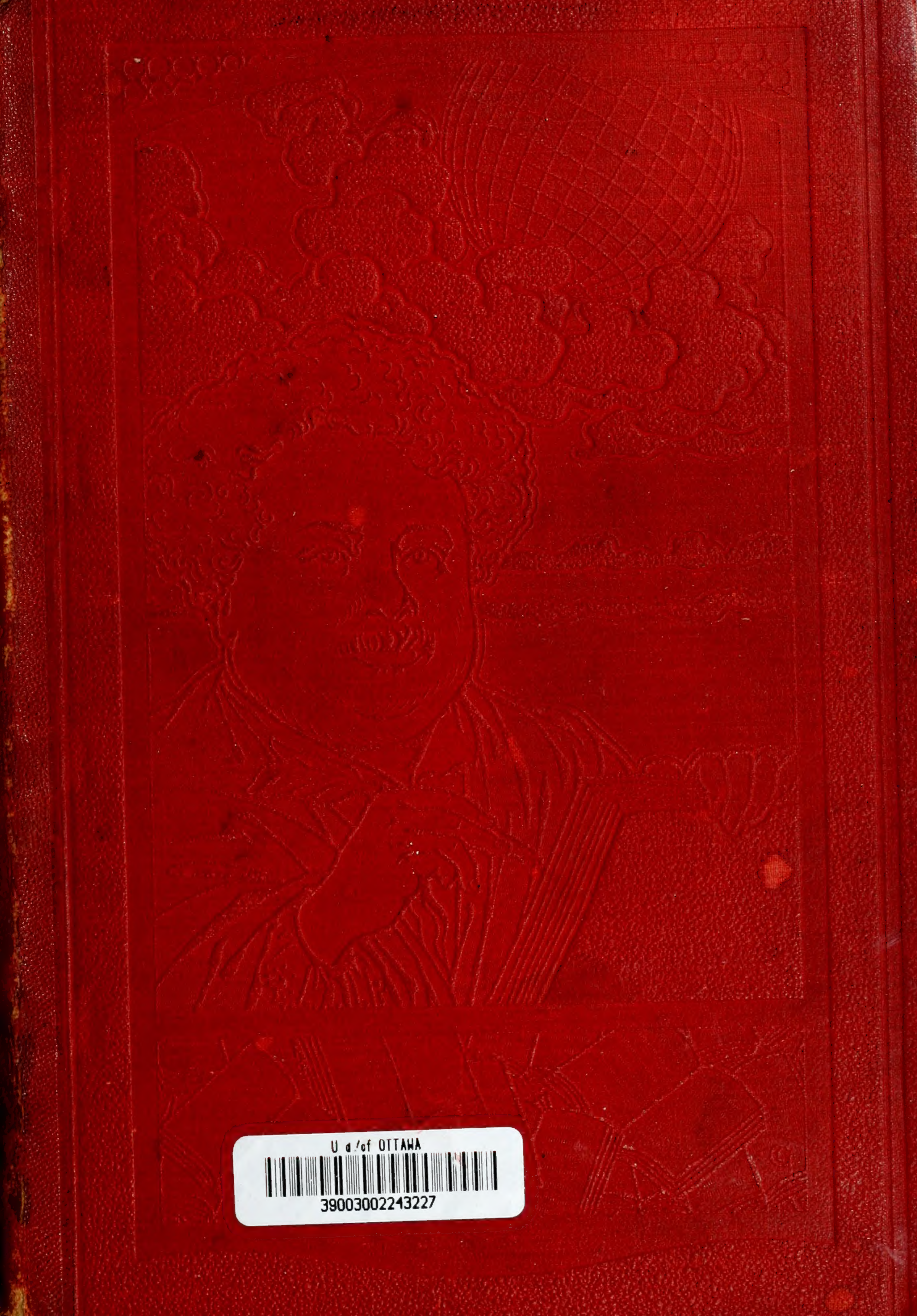
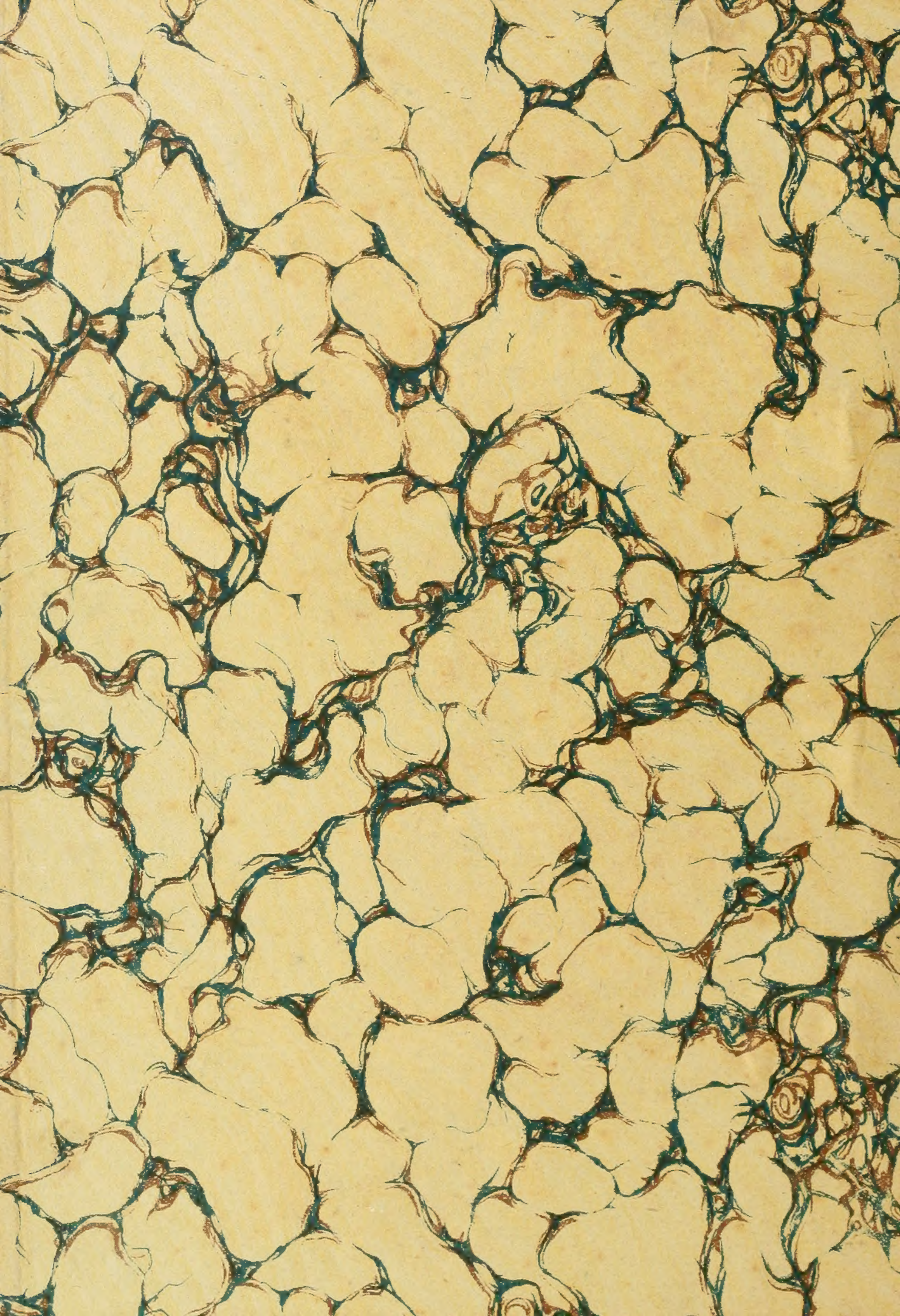
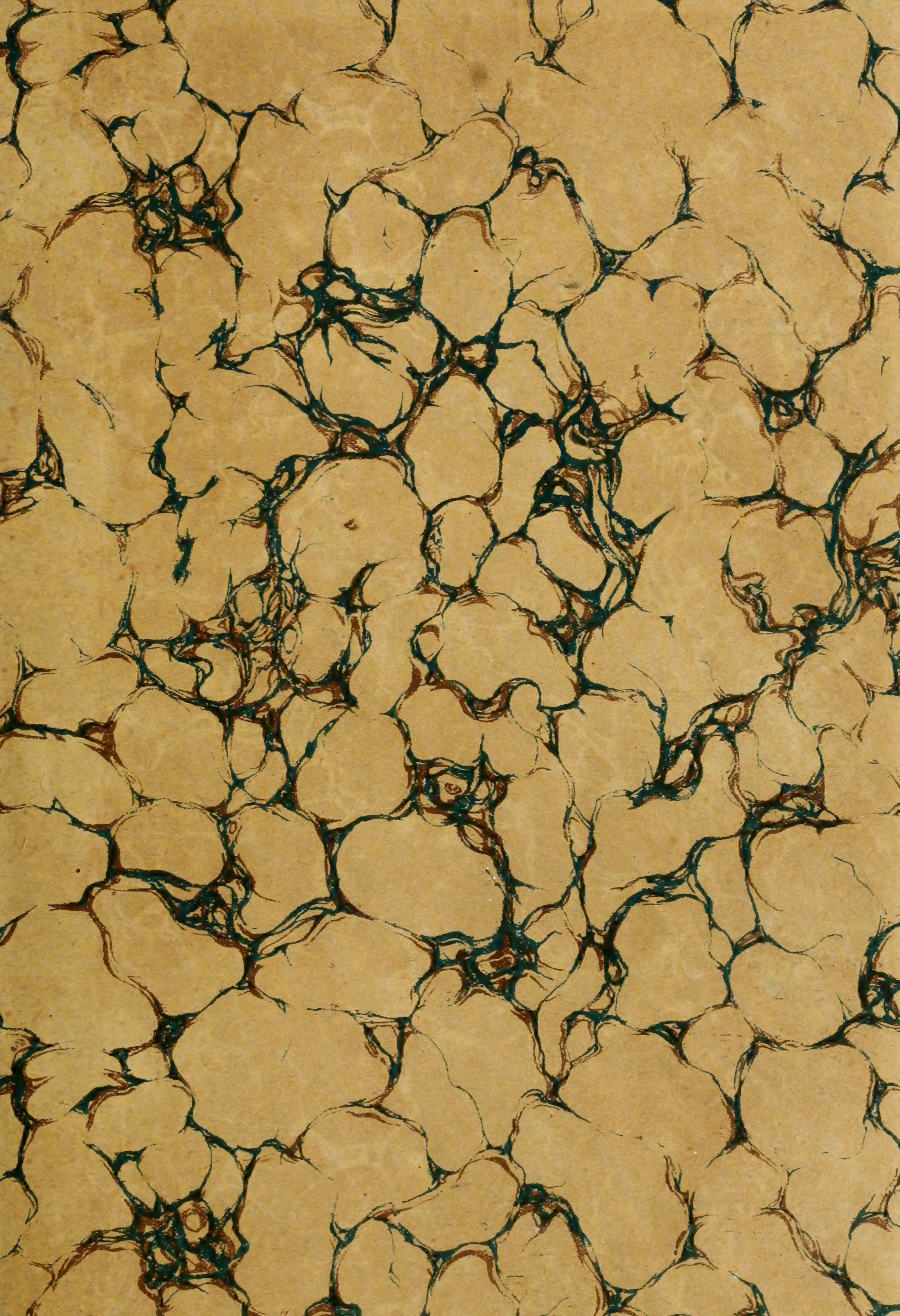
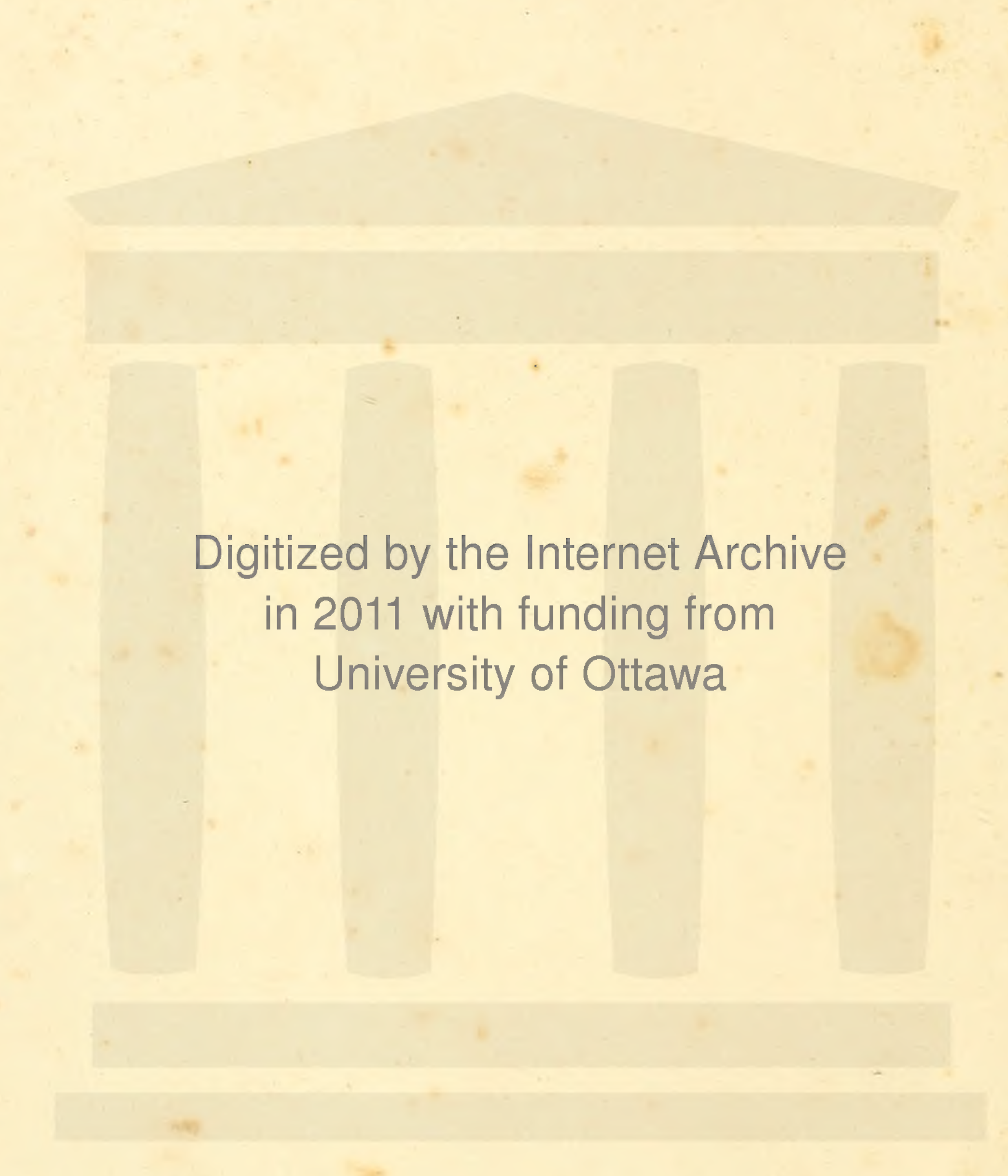


U d'of OTTAWA
39003002243227









ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Acté

ILLUSTRATIONS

DE

PHILIPPOTEAUX, ROCHEGROSSE, YAN D'ARGENT, etc.



PARIS
A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS
33, rue de Fleurus, 33



ACTÉ

I

Le 7 du mois de mai, que les Grecs appellent thargélion, l'an 57 du Christ et 810 de la fondation de Rome, une jeune fille de quinze à seize ans, grande, belle et rapide comme la Diane chasseresse, sortait de Corinthe par la porte occidentale, et descendait vers la plage : arrivée à une petite prairie, bordée d'un côté par un bois d'oliviers, et de l'autre par un ruisseau ombragé d'orangers et de lauriers-roses, elle s'arrêta et se mit à chercher des fleurs. Un instant elle balança entre les violettes et les glaïeuls que lui offrait l'ombrage des arbres de Minerve, et les narcisses et les nymphéas qui s'élevaient sur les bords du petit fleuve ou flottaient à sa surface ; mais bientôt elle se décida pour ceux-ci, et bondissant comme un jeune faon, elle courut vers le ruisseau.

Arrivée sur ses rives, elle s'arrêta ; la rapidité de sa course avait dénoué ses longs cheveux ; elle se mit à genoux au bord de l'eau, se regarda dans le courant, et sourit en se voyant si belle. C'était en effet une des plus ravissantes vierges de l'Achaïe, aux yeux noirs et voluptueux, au nez ionien et aux lèvres de corail ; son corps, qui avait à la fois la fermeté du marbre et la souplesse du roseau, semblait une statue de Phidias animée par Prométhée ; ses pieds seuls, visiblement trop petits pour porter le poids de sa taille, paraissaient disproportionnés avec elle, et eussent été un défaut, si l'on pouvait songer à reprocher à une jeune fille une semblable imperfection : si bien que la nymphe Pyrène, qui lui prêtait le miroir de ses larmes, toute femme qu'elle était, ne put se refuser à reproduire son image dans toute sa grâce et dans toute sa pureté. Après un instant de contemplation muette, la jeune fille sépara ses cheveux en trois parties, fit deux nattes de ceux qui descendaient le long des tempes, les réunit sur le sommet de la tête, les fixa par une couronne de laurier-rose et de fleurs d'oranger qu'elle tressa à l'instant même ; et laissant flotter ceux qui retombaient par derrière, comme la crinière du casque de Pallas, elle se pencha sur l'eau pour étancher la soif qui l'avait attirée vers cette partie de la prairie, mais que, toute pressante qu'elle était, avait cependant cédé à un besoin plus pressant encore, celui de s'assurer qu'elle était toujours la plus belle des filles de Corinthe. Alors la réalité et l'image se rapprochèrent insensiblement l'une de l'autre ; on eût dit deux sœurs, une nymphe et une nayade, qu'un doux embrassement allait unir : leurs lèvres se touchèrent dans un bain humide, l'eau frémit et une légère brise, passant dans les airs comme un souffle de volupté, fit pleuvoir sur le fleuve une neige rose et odorante que le courant emporta vers la mer.

En se relevant, la jeune fille porta les yeux sur le golfe, et resta un instant immobile de curiosité : une galère à deux rangs de rames, à la carène dorée et aux voiles de pourpre, s'avançait vers la plage, poussée par le vent qui venait de Délos ; quoiqu'elle fût encore éloignée d'un quart de mille, on entendait les matelots qui chantaient un chœur à Neptune. La jeune fille reconnut le mode phrygien, qui était consacré aux hymnes religieux ; seulement, au lieu des voix rudes des marinirers de Calydon ou de Céphalonie, les notes qui arrivaient jusqu'à elle, quoique dispersées et affaiblies par la brise, étaient savantes et douces à l'égal de celles que chantaient les prêtresses d'Apollon. Attirée par cette mélodie, la jeune Corinthienne se leva, brisa quelques branches d'oranger et de laurier-rose destinées à faire une seconde couronne qu'elle comptait déposer à son retour dans le temple de Flore, à laquelle le mois de mai était consacré ; puis d'un pas lent, curieux et craintif à la fois, elle s'avança vers le bord de la mer, tressant les branches odorantes qu'elle avait rompues au bord du ruisseau.

Cependant la birème s'était rapprochée, et maintenant la jeune fille pouvait non seulement entendre les voix, mais encore distinguer la figure des musiciens : le chant se composait d'une invocation à Neptune, chantée par un seul coryphée avec une reprise en chœur d'une mesure si douce et si balancée, qu'elle imitait le mouvement régulier des matelots se courbant sur leurs rames et des rames retombant à la mer. Celui qui chantait seul, et qui paraissait le maître du bâtiment, se tenait debout à la proue et s'accompagnait d'une cythare à trois cordes, pareille à celle que les statuaires mettent aux mains d'Euterpe, la muse de l'harmonie : à ses pieds était couché, couvert d'une longue robe asiatique, un esclave dont le vêtement appartenait également aux deux sexes ; de sorte que la jeune fille ne put

distinguer si c'était un homme ou une femme, et, à côté de leurs bancs, les rameurs mélodieux étaient debout et battaient des mains en mesure, remerciant Neptune du vent favorable qui leur faisait ce repos.

Ce spectacle, qui deux siècles auparavant aurait à peine attiré l'attention d'un enfant cherchant des coquillages parmi les sables de la mer, excita au plus haut degré l'étonnement de la jeune fille. Corinthe n'était plus à cette heure ce qu'elle avait été du temps de Sylla : la rivale et la sœur d'Athènes. Prise d'assaut l'an de Rome 608 par le consul Mummius, elle avait vu ses citoyens passés au fil de l'épée, ses femmes et ses enfans vendus comme esclaves, ses maisons brûlées, ses murailles détruites, ses statues envoyées à Rome, et ses tableaux, de l'un desquels Attale avait offert un million de sesterces, servir de tapis à ces soldats romains que Polybe trouva jouant aux dés sur le chef-d'œuvre d'Aristide. Rebâtie quatre-vingts ans après par Jules César, qui releva ses murailles et y envoya une colonie romaine, elle s'était reprise à la vie, mais était loin encore d'avoir retrouvé son ancienne splendeur. Cependant le proconsul romain, pour lui rendre quelque importance, avait annoncé, pour le 10 du mois de mai et les jours suivans, des jeux néméens, isthmiques et floraux, où il devait couronner le plus fort athlète, le plus adroit cocher et le plus habile chanteur. Il en résultait que depuis quelques jours une foule d'étrangers de toutes nations se dirigeaient vers la capitale de l'Achaïe, attirés soit par la curiosité, soit par le désir de remporter les prix : ce qui rendait momentanément à la ville, faible encore du sang et des richesses perdus, l'éclat et le bruit de ses anciens jours. Les uns étaient arrivés sur des chars, les autres sur des chevaux ; d'autres, enfin, sur des bâtimens qu'ils avaient loués ou fait construire ; mais aucun de ces derniers n'était entré dans le port sur un aussi riche navire que celui qui, en ce moment touchait la plage que se disputèrent autrefois dans leur amour pour elle Apollon et Neptune.

A peine eut-on tiré la birème sur le sable, que les matelots appuyèrent à sa proue un escalier en bois de citronnier incrusté d'argent et d'airain, et que le chanteur, jetant sa cythare sur ses épaules, descendit, s'appuyant sur l'esclave que nous avons vu couché à ses pieds. Le premier était un beau jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, à la barbe dorée : il était vêtu d'une tunique de pourpre, d'une chlamyde bleue étoilée d'or, et portait autour du cou, nouée par devant, une écharpe dont les bouts flottans retombaient jusqu'à sa ceinture. Le second paraissait plus jeune de dix années à peu près ; c'était un enfant touchant à peine à l'adolescence, à la démarche lente, et à l'air triste et souffrant ; cependant la fraîcheur de ses joues eût fait honte au teint d'une femme, sa peau rosée et transparente aurait pu le disputer en finesse avec celle des plus voluptueuses filles de la molle Athènes, et sa main blanche et potelée semblait, par sa forme et par sa faiblesse, bien plus destinée à tourner un fuseau ou à tirer une aiguille, qu'à porter l'épée ou le javelot, attributs de l'homme et du guerrier. Il était, comme nous l'avons dit, vêtu d'une robe blanche, brodée de palmes d'or, qui descendait au-dessous du genou ; ses cheveux flottans tombaient sur ses épaules découvertes, et, soutenu par une chaîne d'or, un petit miroir entouré de perles pendait à son cou.

Au moment où il allait toucher la terre, son compagnon l'arrêta vivement ; l'adolescent tressaillit.

— Qu'y a-t-il maître ? dit-il d'une voix douce et craintive.

— Il y a que tu allais toucher le rivage du pied gauche, et que par cette imprudence tu nous exposais à perdre tout le fruit de mes calculs, grâce auxquels nous sommes arrivés le jour des nones, qui est de bon augure.

— Tu as raison, maître, dit l'adolescent ; et il toucha la plage du pied droit ; son compagnon en fit autant.

— Etranger, dit, s'adressant au plus âgé des deux voyageurs, la jeune fille qui avait entendu ces paroles prononcées dans le dialecte ionien, la terre de la Grèce, de quelque pied qu'on la touche, est propice à quiconque l'aborde avec des intentions amies : c'est la terre des amours, de la poésie et des combats ; elle a des couronnes pour les amans, pour les poètes et pour les guerriers. Qui que tu sois, étranger, accepte celle-ci en attendant celle que tu viens chercher sans doute.

Le jeune homme prit vivement et mit sur sa tête la couronne que lui présentait la Corinthienne.

— Les dieux nous sont propices, s'écria-t-il. Regarde, Sporus, l'oranger, ce pommier des Hespérides, dont les fruits d'or ont donné la victoire à Hippomène, en ralentissant la course d'Atalante, et le laurier-rose, l'arbre cher à Apollon. Comment t'appelles-tu, prophétesse de bonheur ?

— Je me nomme Acté, répondit en rougissant la jeune fille.

— Acté ! s'écria le plus âgé des voyageurs. Entends-tu, Sporus ? Nouveau présage : Acté, c'est-à-dire la *rive*. Ainsi la terre de Corinthe m'attendait pour me couronner.

— Qu'y a-t-il là d'étonnant ? n'es-tu pas prédestiné, Lucius, répondit l'enfant.

— Si je ne me trompe, demanda timidement la jeune fille, tu viens pour disputer un des prix offerts aux vainqueurs par le proconsul romain ?

— Tu as reçu le talent de la divination en même temps que le don de la beauté, dit Lucius.

— Et sans doute tu as quelque parent dans la ville ?

— Toute ma famille est à Rome.

— Quelque ami, peut-être ?

— Mon seul ami est celui que tu vois, et, comme moi, il est étranger à Corinthe.

— Quelque connaissance, alors ?

— Aucune.

— Notre maison est grande, et mon père est hospitalier, continua la jeune fille ; Lucius daignera-t-il nous donner la préférence ? nous prierons Castor et Pollux de lui être favorables.

— Ne serais-tu pas leur sœur Hélène, jeune fille ? interrompit Lucius en souriant. On dit qu'elle aimait à se baigner dans une fontaine qui ne doit pas être bien loin d'ici. Cette fontaine avait sans doute le don de prolonger la vie et de conserver la beauté. C'est un secret que Vénus aura révélé à Pâris, et que Pâris t'aura confié. S'il en est ainsi, conduis-moi à cette fontaine, belle Acté : car, maintenant que je t'ai vue, je voudrais vivre éternellement, afin de te voir toujours.

— Hélas ! je ne suis point une déesse, répondit Acté, et la source d'Hélène n'a point ce merveilleux privilège ; au reste, tu ne t'es pas trompé sur sa situation, la voilà à quelques pas de nous, qui se précipite à la mer du haut d'un rocher.

— Alors, ce temple qui s'élève près d'elle est celui de Neptune ?

— Oui, et cette allée bordée de pins mène au stade. Autrefois, dit-on, en face de chaque arbre s'élevait une statue ; mais Mummius les a enlevées, et elles ont à tout jamais quitté ma patrie pour la tienne. Veux-tu prendre cette allée, Lucius, continua en souriant la jeune fille, elle conduit à la maison de mon père.

— Que penses-tu de cette offre, Sporus ? dit le jeune homme, changeant de dialecte et parlant la langue latine.

— Que ta fortune ne t'a pas donné le droit de douter de sa constance.

— Eh bien ! fions-nous donc à elle cette fois encore, car jamais elle ne s'est présentée sous une forme plus entraînante et plus enchanteresse. Alors, changeant d'idiome et revenant au dialecte ionien, qu'il parlait avec la plus grande pureté : — Conduis-nous, jeune fille, dit Lucius, car nous sommes prêts à te suivre ; et toi, Sporus, recommande à Lybicus de veiller sur Phœbé.

Acté marcha la première, tandis que l'enfant, pour obéir à l'ordre de son maître, remontait sur le navire. Arrivé au stade, elle s'arrêta : — Vois, dit-elle à Lucius, voici le gymnase. Il est tout prêt et sablé, car c'est après-demain que les jeux commencent, et ils commencent par la lutte. A droite, de l'autre côté du ruisseau, à l'extrémité de cette allée de pins, voici l'hippodrome ; le second jour, comme tu le sais, sera consacré à la course des chars. Puis enfin, à moitié chemin de la colline dans la direction de la citadelle, voici le théâtre où se disputera le prix du chant : quelle est celle des trois couronnes que compte disputer Lucius ?

— Toutes trois, Acté.

— Tu es ambitieux, jeune homme.

— Le nombre trois plaît aux dieux, dit Sporus qui venait de rejoindre son compagnon, et les voyageurs, guidés par leur belle hôtesse, continuèrent leur chemin.

En arrivant près de la ville, Lucius s'arrêta : — Qu'est-ce que cette fontaine, dit-il, et quels sont ces bas-reliefs brisés ? Ils me paraissent du plus beau temps de la Grèce.

— Cette fontaine est celle de Pyrène, dit Acté ; sa fille fut tuée par Diane à cet endroit même, et la déesse, voyant la douleur de la mère, la changea en fontaine sur le corps même de l'enfant qu'elle pleurait. Quant aux bas-reliefs, ils sont de Lysippe, élève de Phidias.

— Regarde donc, Sporus, s'écria avec enthousiasme le jeune homme à la lyre ; regarde, quel modèle ! quelle expression ! c'est le combat d'Ulysse contre les amans de Pénélope, n'est-ce pas ? Vois donc comme cet homme blessé meurt bien, comme il se tord, comme il souffre ; le trait l'a atteint au-dessous du cœur ; quelques lignes plus haut, il n'y avait point d'agonie. Oh ! le sculpteur était un habile homme, et qui savait son métier. Je ferai transporter ce marbre à Rome ou à Naples, je veux l'avoir dans mon atrium. Je n'ai jamais vu d'homme vivant mourir avec plus de douleur.

— C'est un des restes de notre ancienne splendeur, dit Acté. La ville en est jalouse et fière, et, comme une mère qui a perdu ses plus beaux enfans, elle tient à ceux qui lui restent. Je doute, Lucius, que tu sois assez riche pour acheter ce débris.

— Acheter! répondit Lucius avec une expression indéfinissable de dédain : à quoi bon acheter, lorsque je puis prendre? Si je veux ce bas-relief, je l'aurai, qui sait bien même si Corinthe tout entière n'est à moi. — Sporus serra la main de son maître. — À moins cependant, continua celui-ci, que la belle Acté ne me dise qu'elle désire qu'il demeure dans sa patrie.

— Je comprends aussi peu ton pouvoir que le mien, Lucius, mais je ne t'en remercie pas moins. Laisse-nous nos débris, Romain, et n'achève pas l'ouvrage de tes pères. Ils venaient en vainqueurs, eux; tu viens en ami, toi; ce qui fut de leur part une barbarie serait de la tienne un sacrilége.

— Rassure-toi, jeune fille, dit Lucius, car je commence à m'apercevoir qu'il y a à Corinthe des choses plus précieuses à prendre que le bas-relief de Lysippe, qui, à tout considérer, n'est que du marbre. Lorsque Pâris vint à Lacédémone, ce ne fut point la statue de Minerve ou de Diane qu'il enleva, mais bien Hélène, la plus belle des Spartiates.

Acté baissa les yeux sous le regard ardent de Lucius, et, continuant son chemin, elle entra dans la ville ; les deux Romains la suivirent.

Corinthe avait repris l'activité de ses anciens jours. L'annonce des jeux qui devaient y être célébrés avait attiré des concurrens, non seulement de toutes les parties de la Grèce, mais encore de la Sicile, de l'Égypte et de l'Asie. Chaque maison avait son hôte, et les nouveaux arrivans auraient eu grande peine à trouver un gîte, si Mercure, le dieu des voyageurs, n'eût conduit au devant d'eux l'hospitalière jeune fille. Ils traversèrent, toujours guidés par elle, le marché de la ville, où étaient étalés pêle-mêle le papyrus et le lin d'Égypte, l'ivoire de la Lybie, les cuirs de Cyrène, l'encens et la myrrhe de la Syrie, les tapis de Carthage, les dattes de la Phénicie, la pourpre de Tyr, les esclaves de la Phrygie, les chevaux de Sélinonte, les épées des Celtibères, et le corail et l'escarboucle des Gaulois. Puis, continuant leur chemin, ils traversèrent la place où s'élevait autrefois une statue de Minerve, chef-d'œuvre de Phidias, et que par vénération pour l'ancien maître on n'avait point remplacée, prirent une des rues qui venaient y aboutir, et quelques pas plus loin s'arrêtèrent devant un vieillard debout sur le seuil de sa maison.

— Mon père, dit Acté, voici un hôte que Jupiter vous envoie; je l'ai rencontré au moment où il débarquait, et je lui ai offert l'hospitalité.

— Sois le bienvenu, jeune homme à la barbe d'or, répondit Amyclès, et, poussant d'une main la porte de sa maison, il tendit l'autre à Lucius.

II

Le lendemain du jour où la porte d'Amyclès s'était ouverte pour Lucius, le jeune Romain, Acté et son père, réunis dans le triclinium autour d'une table près d'être servie, se préparaient à tirer aux dés la royauté du festin. Le vieillard et la jeune fille avaient voulu la décerner à l'étranger; mais leur hôte, soit superstition, soit respect, avait refusé la couronne. On apporta en conséquence les *tali*, et l'on remit le cornet au vieillard, qui fit le coup d'Hercule. Acté jeta les dés à son tour, et leur combinaison produisit le coup du char; enfin elle passa le cornet au jeune Romain, qui le prit avec une inquiétude visible, le secoua longtemps, le renversa en tremblant sur la table, et poussa un cri de joie en regardant le résultat produit : il avait amené le coup de Vénus, qui l'emporte sur tous les autres.

— Vois, Sporus, s'écria-t-il en idiome latin, vois décidément les dieux sont pour nous, et Jupiter n'oublie pas qu'il est le chef de ma race. Le coup d'Hercule, le coup du char et le coup de Vénus, y a-t-il plus heureuse combinaison pour un homme qui vient disputer les prix de la lutte, de la course et du chant, et à la rigueur le dernier ne me promet-il pas un double triomphe?

— Tu es né dans un jour heureux, répondit l'enfant, et le soleil t'a touché avant que tu touchasses la terre. Cette fois comme toujours tu triompheras de tous tes concurrens.

— Hélas! il y eut une époque, répondit en soupirant le vieillard, adoptant la langue que parlait l'étranger, où la Grèce t'aurait offert des adversaires dignes de te disputer la victoire; mais nous ne sommes plus au temps où Milon le Crotoniate fut couronné six fois aux jeux pythiens et où l'Athénien Alcibiade envoyait sept chars aux jeux olympiques, et remportait quatre prix. La Grèce avec sa liberté a perdu ses arts et sa force, et Rome, à compter de Cicéron, nous a envoyé tous ses enfans pour nous enlever toutes nos palmes. Que Jupiter, dont tu te vantes de descendre, te protége donc, jeune homme! car après l'honneur de voir remporter la victoire par un de mes concitoyens, le plus grand plaisir que je puisse éprouver est de la voir favoriser mon hôte. Apporte donc les couronnes de fleurs, ma fille, en attendant les couronnes de laurier.

Acté sortit et rentra presque aussitôt avec une couronne de myrte et de safran pour Lucius, une couronne d'ache et de lierre pour son père, et une couronne de lis et de roses pour elle; outre celles-là, un jeune esclave en apporta d'autres plus grandes que les convives se passèrent autour du cou. Alors Acté s'assit sur le lit de droite, Lucius se coucha à la place consulaire, et le vieillard, debout au milieu de sa fille et de son hôte, fit une libation de vin et une prière aux dieux; puis il se coucha à son tour en disant au jeune Romain : « Tu le vois, mon fils, nous sommes dans les conditions prescrites, puisque le nombre des convives, si l'on en croit un de nos poètes, ne doit pas être au dessous de celui des Grâces, et ne doit pas dépasser celui des Muses. Esclaves, servez la première table. »

On apporta un plateau tout garni; les serviteurs se tinrent prêts à obéir au premier geste. Sporus se coucha aux pieds de son maître, lui offrant ses longs cheveux pour essuyer ses mains, et le *scissor* (1) commença ses fonctions.

Au commencement du second service, et lorsque l'appétit des convives commença de s'apaiser, le vieillard fixa les yeux sur son hôte, et, après avoir regardé quelque temps, avec l'expression bienveillante de la vieillesse, la belle figure de Lucius, à qui ses cheveux blonds et sa barbe dorée donnaient une expression étrange :

— Tu viens de Rome? lui dit-il.

— Oui, mon père, répondit le jeune homme.

— Directement?

— Je me suis embarqué au port d'Ostie.

— Les dieux veillaient toujours sur le divin empereur et sur sa mère?

— Toujours.

— Et César préparait-il quelque expédition guerrière?

— Aucun peuple n'est révolté dans ce moment. César, maître du monde, lui a donné la paix pendant laquelle fleurissent les arts; il a fermé le temple de Janus, puis il a pris sa lyre pour rendre grâce aux dieux.

— Et ne craint-il pas que pendant qu'il chante d'autres ne règnent?

— Ah! fit Lucius en fronçant le sourcil, en Grèce aussi l'on dit donc que César est un enfant?

— Non; mais on craint qu'il ne tarde encore longtemps à devenir un homme.

— Je croyais qu'il avait pris la robe virile aux funérailles de Britannicus?

— Britannicus était depuis longtemps condamné par Agrippine.

— Oui, mais c'est César qui l'a tué, je vous en réponds, moi; n'est-ce pas, Sporus?

L'enfant leva la tête et sourit.

— Il a assassiné son frère! s'écria Acté.

— Il a rendu au fils la mort que la mère avait voulu lui donner. Ne sais-tu donc pas, jeune fille, alors demande-le à ton père qui paraît savant en ces sortes de choses, que Messaline envoya un soldat pour tuer Néron dans son berceau et que le soldat allait frapper, lorsque deux serpens sont sortis du lit de l'enfant et ont mis en fuite le centurion? Non, non, rassure-toi, mon père, Néron n'est point un imbécile comme Claudius, un fou comme Caligula, un lâche comme Tibère, ni un histrion comme Auguste.

— Mon fils, dit le vieillard effrayé, fais-tu attention que tu insultes des dieux?

— Plaisans dieux, par Hercule! s'écria Lucius, plaisant dieu qu'Octave qui avait peur du chaud, peur du froid, peur du tonnerre; qui vint d'Apollonie et se présenta aux vieilles légions de César en boitant comme Vulcain; plaisant dieu dont la main était si faible qu'elle ne pouvait parfois supporter le poids de sa plume, qui a vécu sans oser être une fois empereur, et qui est mort en demandant s'il avait bien joué son rôle! Plaisant dieu que Tibère, avec son olympe de Caprée dont il n'osait pas sortir et où il se tenait comme un pirate sur un vaisseau à l'ancre, ayant à sa droite Trasylle qui dirigeait son âme et à sa gauche Chariclès qui gouvernait son corps; qui, possédant le monde, sur lequel il pouvait étendre ses ailes comme un aigle, se retira dans le creux d'un rocher comme un hibou! Plaisant dieu que Caligula, à qui un breuvage avait tourné la tête, et qui se crut aussi grand que Xerxès parce qu'il avait jeté un pont de Pouzzoles à Baïa, et aussi puissant que Jupiter parce qu'il imitait le bruit de la foudre en faisant rouler un char de bronze sur un pont d'airain; qui se disait le fiancé de la lune et que Chéréa et Sabinus ont envoyé de vingt coups d'épée consommer son mariage au ciel! Plaisant dieu que Claude, qu'on a trouvé derrière une tapisserie quand on le cherchait pour un trône; esclave et jouet de ses quatre épouses, qui signait le contrat de mariage de Messaline, sa femme, avec Silius son affranchi! Plaisant dieu dont les genoux ployaient à chaque pas, dont la bouche écumait à chaque parole, qui bégayait de la langue et qui tremblait de la tête! Plaisant dieu qui vécut méprisé sans savoir se faire

(1) Le découpeur.

Claudius et qui mourut pour avoir mangé des champignons cueillis par Halotus, épluchés par Agrippine, et assaisonnés par Locuste ! Ah ! les plaisans dieux encore une fois et quelle noble figure ils doivent faire dans l'Olympe, près d'Hercule le porte-massue, près de Castor, le conducteur de chars, et près d'Apollon, le maître de la lyre !

Quelques instans de silence succédèrent à cette brusque et sacrilège sortie. Amyclès et Acté regardaient leur hôte avec étonnement, et la conversation interrompue n'avait point encore repris son cours, lorsqu'un esclave entra, annonçant un messager de la part de Cneus Lentulus le proconsul. Le vieillard demanda si le messager s'adressait à lui ou à son hôte. L'esclave répondit qu'il l'ignorait, le licteur fut introduit.

Il venait pour l'étranger : le proconsul avait appris l'arrivée d'un navire dans le port, il savait que le maître de ce navire avait intention de disputer les prix, et il lui faisait donner l'ordre de venir inscrire son nom au palais préfectoral et déclarer à laquelle des trois couronnes il aspirait. Le vieillard et Acté se levèrent pour recevoir les ordres du proconsul ; Lucius les écouta couché.

Lorsque le licteur eut fini, Lucius tira de sa poitrine des tablettes d'ivoire enduites de cire, écrivit sur une des feuilles quelques lignes avec un stylet, appuya le chaton de sa bague au-dessous, et remit la réponse au licteur, en lui donnant l'ordre de la porter à Lentulus. Le licteur étonné hésita. Lucius fit un geste impératif ; le soldat s'inclina et sortit. Alors Lucius fit claquer ses doigts pour appeler son esclave, tendit sa coupe que l'échanson remplit de vin, en but une partie à la prospérité de son hôte et de sa fille, et donna le reste à Sporus.

— Jeune homme, dit le vieillard, en interrompant le silence, tu te dis Romain, et cependant j'ai peine à le croire : si tu avais vécu dans la ville impériale, tu aurais appris à mieux obéir aux ordres des représentans de César ; le proconsul est ici maître aussi absolu et aussi respecté que Claudius Néron l'est à Rome.

— As-tu oublié que les dieux au commencement du repas m'ont fait momentanément l'égal de l'empereur, en m'élisant roi du festin ? Et quand as-tu vu un roi descendre de son trône pour se rendre aux ordres d'un proconsul ?

— Tu as donc refusé ? dit Acté avec effroi.

— Non, mais j'ai écrit à Lentulus que, s'il était curieux de savoir mon nom, et dans quel but j'étais venu à Corinthe, il n'avait qu'à venir le demander lui-même.

— Et tu crois qu'il viendra ? demanda le vieillard.

— Sans doute, répondit Lucius.

— Ici, dans ma maison ?

— Écoute, dit Lucius.

— Qu'y a-t-il ?

— Le voilà qui frappe à la porte ; je reconnais le bruit des faisceaux. Fais ouvrir, mon père, et laisse-nous seuls.

Le vieillard et sa fille se levèrent étonnés et allèrent eux-mêmes à la porte. Lucius resta couché.

Il ne s'était point trompé : c'était Lentulus lui-même : son front humide de sueur indiquait quelle promptitude il avait mise à se rendre à l'invitation de l'étranger : il demanda d'une voix rapide et altérée où était le noble Lucius, et dès qu'on lui eut indiqué la chambre, il mit bas sa toge et entra dans le triclinium, qui se referma sur lui, et dont les licteurs gardèrent aussitôt la porte.

Nul ne sut ce qui se passa dans cette entrevue. Au bout d'un quart d'heure seulement le consul sortit, et Lucius vint rejoindre Amyclès et Acté sous le péristyle où ils se promenaient ; sa figure était calme et souriante.

— Mon père, lui dit-il, la soirée est belle, ne voudrais-tu pas accompagner ton hôte jusqu'à la citadelle, d'où l'on dit qu'on embrasse une vue magnifique ? puis je suis curieux de savoir si l'on a exécuté les ordres de César, qui, lorsqu'il a su que des jeux devaient être célébrés à Corinthe, a renvoyé l'ancienne statue de Vénus, afin qu'elle fût propice aux Romains qui viendraient vous disputer les couronnes.

— Hélas ! mon fils, répondit Amyclès, je suis maintenant trop vieux pour servir de guide dans la montagne ; mais voici Acté, qui est légère comme une nymphe, et qui t'accompagnera.

— Merci, mon père ; je n'avais point demandé cette faveur de peur que Vénus ne fût jalouse et ne se vengeât sur moi de la beauté de ta fille : mais tu me l'offres, j'aurai le courage de l'accepter.

Acté sourit en rougissant, et, sur un signe de son père, elle courut chercher un voile et revint aussi chastement drapée qu'une matrone romaine.

— Ma sœur a-t-elle fait quelque vœu, dit Lucius, ou bien, sans que je le sache, serait-elle prêtresse de Minerve, de Diane ou de Vesta ?

— Non, mon fils, dit le vieillard en prenant le Romain par le bras et en le tirant à l'écart ; mais Corinthe est la ville des courtisanes, tu le sais, et, mémoire de ce que leur intercession a sauvé la ville de l'invasion de Xerxès, nous les avons fait peindre dans un tableau comme les Athéniens les portraits de leurs capitaines après la bataille de Marathon ; depuis lors, nous craignons tellement d'en manquer, que nous en faisons acheter à Byzance, dans les îles de l'Archipel et jusqu'en Sicile. On les reconnaît à leur visage et à leur sein découvert. Rassure-toi, Acté n'est point une prêtrese de Minerve, de Diane ou de Vesta ; mais elle craint d'être prise pour une adoratrice de Vénus. Puis, haussant la voix : Allez, mes enfans, va ma fille, continua le vieillard, et, du haut de la colline, rappelle à notre hôte, en lui montrant les lieux qui les gardent, tous les vieux souvenirs de la Grèce : le seul bien qui reste à l'esclave et que ne peuvent lui arracher ses maîtres, c'est la mémoire du temps où il était libre.

Lucius et Acté se mirent en route, et en peu d'instans le Romain et la jeune fille eurent atteint la porte du nord, et s'engagèrent dans le chemin qui conduit à la citadelle. Quoiqu'à vol d'oiseau elle parût à cinq cents pas à peine de la ville, il se repliait en tant de manières, qu'ils furent près d'une heure à le parcourir. Deux fois sur la route Acté s'arrêta : la première, pour montrer à Lucius le tombeau des enfans de Médée ; la seconde, pour lui faire remarquer la place où Bellérophon reçut des mains de Minerve le cheval Pégase ; enfin ils arrivèrent à la citadelle, et, à l'entrée d'un temple qui y attenait, Lucius reconnut la statue de Vénus couverte d'armes brillantes, ayant à sa droite celle de l'Amour, et à sa gauche celle du Soleil, le premier dieu qu'on ait adoré à Corinthe. Lucius se prosterna et fit sa prière.

Cet acte de religion accompli, les deux jeunes gens prirent un sentier qui traversait le bois sacré et conduisait au sommet de la colline. La soirée était superbe, le ciel pur et la mer tranquille. La Corinthienne marchait devant, pareille à Vénus conduisant Énée sur la route de Carthage ; et Lucius, qui venait derrière elle, s'avançait au travers d'un air embaumé des parfums de sa chevelure, de temps en temps elle se retournait, et comme, en sortant de la ville, elle avait rabattu son voile sur ses épaules, le Romain dévorait de ses yeux ardens cette tête charmante à laquelle la marche donnait une animation nouvelle, et ce sein qu'il voyait haleter à travers la légère tunique qui le recouvrait. A mesure qu'ils montaient, le panorama prenait de l'étendue. Enfin à l'endroit le plus élevé de la colline, Acté s'arrêta sous un mûrier, et, s'appuyant contre lui pour reprendre haleine : — Nous sommes arrivés, dit-elle à Lucius ; que dites-vous de cette vue ? ne vaut-elle pas celle de Naples ?

Le Romain s'approcha d'elle sans lui répondre, passa, pour s'appuyer, son bras dans une des branches de l'arbre, et, au lieu de regarder le paysage, fixa sur Acté des yeux si brillans d'amour, que la jeune fille, se sentant rougir, se hâta de parler pour cacher son trouble.

— Voyez du côté de l'orient, dit-elle ; malgré le crépuscule qui commence à s'étendre, voici la citadelle d'Athènes, pareille à un point blanc, et le promontoire de Sunium qui se découpe sur l'azur des flots comme le fer d'une lance ; plus près de nous, au milieu de la mer Saronique, cette île que vous voyez, et qui a la forme d'un fer de cheval, c'est Salamine, où combattit Eschyle et où fut battu Xerxès ; au-dessous, vers le midi, dans la direction de Corinthe, et à deux cents stades d'ici à peu près, vous pouvez apercevoir Némée et la forêt dans laquelle Hercule tua le lion dont il porta toujours la dépouille comme un trophée de sa victoire ; plus loin, au pied de cette chaîne de montagnes qui borne l'horizon, est Epidaure, chère à Esculape ; et, derrière elle, Argos, la patrie du roi des rois ; à l'occident, noyées dans les flots d'or du soleil couchant, au bout des riches plaines de Sycione, au delà de cette ligne bleue que forme la mer, comme des vapeurs flottantes sur le ciel, apercevez-vous Samos et Ithaque ? Et maintenant tournez le dos à Corinthe et regardez vers le nord : voici, à notre droite, le Cythéron où fut exposé Œdipe ; à notre gauche Leuctres où Epaminondas battit les Lacédémoniens ; et, en face de nous, Platée où Aristide et Pausanias vainquirent les Perses ; puis au milieu, et à l'extrémité de cette chaîne de montagnes qui court de l'Attique en Étolie, l'Hélicon, couvert de pins, de myrtes et de lauriers, et le Parnasse avec ses deux sommets tout blancs de neige, entre lesquels coule la fontaine Castalie, qui a reçu des Muses le don de donner l'esprit poétique à ceux qui boivent de ses eaux.

— Oui, dit Lucius, ton pays est la terre des grands souvenirs ; il est malheureux que tous ses enfans ne les conservent pas avec une religion pareille à la tienne, jeune fille ; mais console-toi, si la Grèce n'est plus reine par la force, elle l'est toujours par la beauté, et cette royauté-là est la plus douce et la plus puissante.

Acté porta la main à son voile, mais Lucius arrêta sa main. La Corinthienne tressaillit, et cependant n'eut point le courage de la retirer ; quelque chose comme une nuage passa devant ses yeux, et, sentant ses genoux faiblir, elle s'appuya contre le tronc du mûrier.

On en était à cette heure charmante qui n'est déjà plus le jour et point encore la nuit : le crépuscule, étendu sur toute la partie occidentale de l'horizon, couvrait l'Archipel et l'Attique ; tandis que du côté opposé, la mer Ionienne, roulant des vagues de feu, et le ciel des nuages d'or, semblaient n'être séparés l'un de l'autre que par le soleil qui, semblable à un grand bouclier rougi à la forge, commençait d'éteindre dans l'eau son extrémité inférieure. On entendait encore bourdonner la ville comme une ruche ; mais tous les bruits de la plaine et de la montagne mou-



L'amphithéâtre éclata tout entier dans un unanime applaudissement

raient les uns après les autres ; de temps en temps seulement le chant aigu d'un pâtre retentissait du côté de Cythéron, ou le cri d'un matelot tirant sa barque sur la plage montait de la mer Saronique ou du golfe de Crissa. Les insectes de la nuit commençaient à chanter sous l'herbe, et les lucioles, répandues par milliers dans l'air tiède du soir, brillaient comme les étincelles d'un foyer invisible. On sentait que la nature, fatiguée de ses travaux du jour, se laissait aller peu à peu au sommeil, et que dans quelques instants tout se tairait pour ne pas troubler son voluptueux repos.

Les jeunes gens eux-mêmes, cédant à cette impression religieuse, gardaient le silence, lorsqu'on entendit du côté du port de Léchée un cri si étrange, qu'Acté frissonna. Le Romain, de son côté, tourna vivement la tête, et ses yeux se portèrent directement sur sa birème qu'on apercevait sur la plage, pareille à un coquillage d'or. Par un sentiment de crainte instinctif, la jeune fille se releva et fit un mouvement pour reprendre le chemin de la ville ; mais Lucius l'arrêta : elle céda sans rien dire, et, comme vaincue par une puissance supérieure, s'appuya de nouveau contre l'arbre ou plutôt contre le bras que Lucius avait passé, sans qu'elle s'en aperçut, autour de sa taille, et, laissant tomber sa tête en arrière, elle regarda le ciel, les yeux à demi fermés et la bouche à demi close. Lucius la contemplait amoureusement dans cette pose charmante, et, quoiqu'elle sentît les yeux du Romain l'envelopper de leurs rayons ardens, elle n'avait pas la force de s'y soustraire, lorsqu'un second cri, plus rapproché et plus terrible, traversa cet air doux et calme, et vint réveiller Acté de son extase.

— Fuyons, Lucius, s'écria-t-elle avec effroi, fuyons ! il y a quelque bête féroce qui erre dans la montagne ; fuyons. Nous n'avons que le bois sacré à traverser, et nous sommes au temple de Vénus ou à la citadelle. Viens, Lucius, viens.

Lucius sourit.

— Acté craint-elle quelque chose, dit-il, lorsqu'elle est près de moi ? Quant à moi, je sens que pour Acté je braverais tous les monstres qu'ont vaincus Thésée, Hercule et Cadmus.

— Mais sais-tu quel est ce bruit ? dit la jeune fille tremblante.

— Oui, répondit en souriant Lucius, oui, c'est le rauquement du tigre.

— Jupiter ! s'écria Acté en se jetant dans les bras du Romain ; Jupiter, protège-nous !

En effet, un troisième cri, plus rapproché et plus menaçant que les deux premiers, venait de traverser l'espace ; Lucius y répondit par un cri à peu près pareil. Presqu'au même moment une tigresse bondissante sortit du bois sacré, s'arrêta, se dressant sur ses pattes de derrière comme indécise du chemin ; Lucius fit entendre un sifflement particulier ; la tigresse s'élança, franchissant myrtes, chênes-verts et lauriers roses, comme un chien fait de la bruyère, et se dirigea vers lui, rugissante de joie. Tout à coup le Romain sentit peser à son bras la jeune Corinthienne : elle était renversée, évanouie et mourante de terreur.

Lorsqu'Acté revint à elle, elle était dans les bras de Lucius, et la tigresse, couchée à leurs pieds, étendait câlinement sur les genoux de son maître sa tête terrible dont les yeux brillaient comme des escarboucles. A cette vue, la jeune fille se rejeta dans les bras de son amant, moitié par terreur, moitié par honte, en étendant la main vers sa ceinture dénouée, jetée à quelques pieds d'elle. Lucius vit cette dernière tentative de la pudeur, et, détachant le collier d'or massif qui entourait le cou de la tigresse, et auquel pendait encore un anneau de la chaîne qu'elle avait brisée, il l'agrafa autour de la taille mince et flexible

[illegible] l'épaule de Lucius, et de l'autre conduisant, enchaînée et docile, la tigresse qui lui avait fait si grande peur.

[illegible] pagne, et l'avait perdue de vue au moment où l'animal, [illegible]

[illegible] donnerai à dévorer une belle esclave chrétienne avec ses deux enfans. Allez, Phœbé, allez.

La tigresse obéit comme si elle comprenait cette sanglante [illegible]

[illegible] jeune Romain serra la main d'Acté, et suivit l'esclave qui [illegible] qui, la voyant si pâle et si agitée, lui demanda quelle [illegible]

[illegible]

II.

[illegible] cipitée d'un rocher toute femme qui assisterait aux exer- [illegible]

[illegible]

pui était, de dix pieds en dix pieds, les poutres dorées auxquelles se tendait le velarium : et cependant beaucoup bourdonnaient [illegible] des abeilles aux portes de cet immense vaisseau dans lequel venait non seulement de disparaître la population de Corinthe mais encore les députés du monde entier [illegible] à ces fêtes. Quant aux femmes, on les voyait de loin aux portes et sur les murailles de la ville, où elles attendaient qu'on fût proclamé le nom du vainqueur.

A peine Amyclès fut-il assis que, le nombre des juges se trouvant complet, le proconsul se leva et annonça, au nom de César Néron, empereur de Rome et maître du monde, que les jeux étaient ouverts. De grands cris et de grands applaudissemens accueillirent ses paroles, et tous les yeux se tournèrent vers le portique où attendaient les lutteurs. Sept jeunes gens en sortirent et s'avancèrent vers la tribune du proconsul. Deux des lutteurs seulement étaient de Corinthe ; parmi les cinq autres il y avait un Thébain, un Syracusain, un Sybarite et deux Romains.

Les deux Corinthiens étaient deux frères jumeaux ; ils s'avancèrent les bras entrelacés, vêtus d'une tunique pareille et si semblables l'un à l'autre de taille, de tournure et de visage, que tout le cirque battit des mains à l'aspect de ces deux Ménechmes. Le Thébain était un jeune berger qui, gardant ses troupeaux près du mont Cythéron, en avait vu descendre un ours, s'était jeté au-devant de lui, et, sans armes contre ce terrible antagoniste, s'était pris corps à corps avec lui et l'avait étouffé dans la lutte. En souvenir de cette victoire, il s'était couvert les épaules de la peau de l'animal vaincu, dont la tête, lui servant de casque, encadrait de ses dents blanches son visage bruni par le soleil. Le Syracusain avait donné de sa force une preuve non moins extraordinaire. Un jour que ses compatriotes faisaient un sacrifice à Jupiter, le taureau, mal frappé par le sacrificateur, s'élança au milieu de la foule tout couronné de fleurs, tout paré de ses bandelettes, et il avait déjà écrasé sous ses pieds plusieurs personnes lorsque le Syracusain le saisit par les cornes, et, levant l'une et baissant l'autre, le fit tomber sur le flanc et le maintint sous lui, comme un athlète vaincu, jusqu'au moment où un soldat lui enfonça son épée dans la gorge. Enfin, le jeune Sybarite, qui avait lui-même ignoré longtemps sa force, en avait reçu la révélation d'une manière non moins fortuite. Couché avec ses amis sur des lits de pourpre, au fond d'une [illegible] somptueuse, il avait tout à coup entendu des cris [illegible] emporté par deux chevaux fougueux, allait se briser au premier angle de la rue ; dans ce char était sa maîtresse : il s'élança par la fenêtre, saisit le char par [illegible] chevaux arrêtés tout à coup se cabrèrent, l'un des deux tomba renversé, et le jeune homme reçut dans ses bras sa maîtresse évanouie mais sans blessure. Quant aux deux Romains, l'un était un athlète de profession, connu par de grands triomphes, l'autre était Lucius.

Les juges mirent sept bulletins dans une urne. Deux de ces bulletins étaient marqués d'un A, deux d'un B, deux d'un C, enfin le dernier d'un D. Le sort devait donc former trois couples et laisser un septième athlète pour combattre avec les vainqueurs. Le proconsul mêla lui-même les bulletins, puis les sept combattans s'avancèrent, [illegible] les déposèrent entre les mains du président des jeux, [illegible] les uns après les autres et les appareilla. Le hasard voulut que les deux Corinthiens eussent chacun un A, le Thébain et le Syracusain chacun un B, le Sybarite et l'athlète les deux C, et Lucius le D.

Les athlètes [illegible] encore dans quel ordre le sort les avait destinés pour combattre se déshabillèrent, à l'exception de Lucius qui devait entrer en lice le dernier, et resta enveloppé de son manteau. Le proconsul appela les deux A : aussitôt les deux frères s'élancèrent du portique et se trouvèrent en face l'un de l'autre. La surprise leur arracha un cri auquel l'assemblée répondit par un murmure d'étonnement, puis ils restèrent un instant immobiles et hésitans. Mais ce moment n'eut que la durée d'un éclair ; car ils se jetèrent aussitôt dans les bras l'un de l'autre. L'amphithéâtre éclata tout entier dans un immense applaudissement, et, au milieu de cet hommage rendu à l'amour fraternel, les deux beaux jeunes gens se retirèrent en s'inclinant pour laisser le champ libre à leurs rivaux, pareils à Castor et Pollux, appuyés au bras l'un de l'autre, [illegible] teurs qu'ils croyaient être ils devinrent spectateurs.

Ceux qui devaient lutter les seconds se trouvèrent alors être les premiers : le Thébain et le Syracusain s'avancèrent donc à leur tour : le vainqueur de l'ours et le dompteur de taureaux se mesurèrent des yeux, puis s'élancèrent l'un sur l'autre. Un instant leurs deux corps réunis et emboîtés eurent l'aspect d'un [illegible] modelé par le statuaire, [illegible] comme par un coup de foudre. Pendant quelques secondes on ne vit au milieu de la poussière rien distinguer ; toutes les chances paraissaient égales pour tous deux, et si rapidement chacun des athlètes se retrouvait tantôt

dessus, tantôt dessous ; enfin le Thébain finit par maintenir son genou sur la poitrine du Syracusain, et lui entourant la gorge de ses deux mains comme d'un anneau de fer, il le serra avec une telle violence que celui-ci fut obligé de lever la main, en signe qu'il s'avouait vaincu. Des applaudissemens unanimes, qui prouvaient avec quel enthousiasme les Grecs assistaient à ce spectacle, saluèrent le dénoûment de ce premier combat ; et ce fut à leur bruit trois fois renaissant que le vainqueur vint se placer sous la loge du proconsul, et que son antagoniste, humilié, rentra sous le portique d'où sortit aussitôt la dernière couple de combattans, qui se composait du Sybarite et de l'athlète.

Ce fut une chose curieuse à voir, lorsqu'ils eurent dépouillé leurs vêtemens, et tandis que les esclaves les frottaient d'huile, que ces deux hommes d'une nature si opposée et offrant les deux plus beaux types de l'antiquité, celui de l'Hercule et celui de l'Antinoüs : l'athlète avec ses cheveux courts et ses membres bruns et musculeux, le Sybarite avec ses longs anneaux ondoyans et son corps blanc et arrondi. Les Grecs, ces grands adorateurs de la beauté physique, ces religieux sectateurs de la forme, ces maîtres en toute perfection, laissèrent échapper un murmure d'admiration qui fit en même temps relever la tête aux deux adversaires. Leurs regards pleins d'orgueil se croisèrent comme deux éclairs, et, sans attendre ni l'un ni l'autre que cette opération préparatoire fût complètement achevée, ils s'arrachèrent aux mains de leurs esclaves et s'avancèrent au-devant l'un de l'autre.

Arrivés à la distance de trois ou quatre pas, ils se regardèrent avec une nouvelle attention, et chacun sans doute reconnut dans son adversaire un rival digne de lui, car les yeux de l'un prirent l'expression de la défiance, et les yeux de l'autre celle de la ruse. Enfin, d'un mouvement spontané et pareil, ils se saisirent chacun par les bras, appuyèrent leur front l'un contre l'autre, et, pareils à deux taureaux qui luttent, tentèrent le premier essai de leur force en essayant de se faire reculer. Mais tous deux restèrent debout et immobiles à leur place, pareils à des statues dont la vie ne serait indiquée que par le gonflement progressif des muscles qui semblaient prêts de se briser. Après une minute d'immobilité, tous deux se rejetèrent en arrière, secouant leurs têtes inondées de sueur, et respirant avec bruit, comme des plongeurs qui reviennent à la surface de l'eau.

Ce moment d'intervalle fut court ; les deux ennemis en vinrent de nouveau aux mains, et cette fois ils se saisirent à bras le corps ; mais, soit ignorance de ce genre de combat, soit conviction de sa force, le Sybarite donna l'avantage à son adversaire en se laissant saisir sous les bras ; l'athlète l'enleva aussitôt et lui fit perdre terre. Cependant ployant sous le poids, il fit en chancelant trois pas en arrière, et, dans ce mouvement, le Sybarite étant parvenu à toucher le sol du pied, il reprit toutes ses forces, et l'athlète, déjà ébranlé, tomba dessous ; mais à peine eut-on le temps de lui voir toucher le sol, qu'avec une force et une agilité surnaturelles il se retrouva debout, de sorte que le Sybarite ne se releva que le second.

Il n'y avait ni vainqueur ni vaincu ; aussi les deux adversaires recommencèrent-ils la lutte avec un nouvel acharnement et au milieu d'un silence profond. On eût dit que les trente mille spectateurs étaient de pierre comme les degrés sur lesquels ils étaient assis. De temps en temps seulement, lorsque la fortune favorisait l'un des lutteurs, on entendait un murmure sourd et rapide s'échapper des poitrines et un léger mouvement faisait onduler toute cette foule, comme des épis sur lesquels glisse un souffle d'air. Enfin, une seconde fois les lutteurs perdirent pied et roulèrent dans l'arène ; mais cette fois ce fut l'athlète qui se trouva dessus, et cependant ce n'eût été qu'un faible avantage, s'il n'eût joint à sa force tous les principes d'adresse de son art. Grâce à eux, il maintint le Sybarite dans la position dont lui-même s'était si promptement tiré. Comme un serpent qui étouffe et broie sa proie avant de la dévorer, il entrelaça ses jambes et ses bras aux jambes et aux bras de son adversaire avec une telle habileté qu'il parvint à suspendre tous ses mouvemens, et alors, lui appuyant le front contre le front, il le contraignit de toucher la terre du derrière de la tête, ce qui équivalait pour les juges à l'aveu de la défaite. De grands cris retentirent, de grands applaudissemens se firent entendre ; mais, quoique vaincu, certes, le Sybarite put en prendre sa part. Sa défaite avait touché de si près à la victoire, que nul n'eut l'idée de lui en faire une honte ; aussi se retira-t-il lentement sous le portique sans rougeur et sans embarras, ayant perdu la couronne, et voilà tout.

Restaient donc deux vainqueurs et Lucius qui n'avait pas lutté et devait lutter contre tous deux. Les yeux se tournèrent vers le Romain qui, calme et impassible pendant les combats précédens, les avait suivis du regard, appuyé contre une colonne et enveloppé de son manteau. C'est alors seulement qu'on remarqua sa figure douce et efféminée, ses longs cheveux blonds et la légère barbe dorée qui lui couvrait à peine le bas du visage. Chacun sourit en voyant ce faible adversaire qui venait avec tant d'imprudence disputer la palme au vigoureux Thébain et à l'habile athlète. Lucius s'aperçut de ce sentiment général au murmure qui courait par toute l'assemblée ; et, sans s'en inquiéter ni daigner y répondre, il fit quelques pas en avant et laissa tomber son manteau. Alors on vit, supportant cette tête apollonienne, un cou vigoureux et des épaules puissantes, et, chose plus bizarre encore, tout ce corps blanc, dont la peau eût fait honte à une jeune fille de Circassie, moucheté de taches brunes pareilles à celles qui couvrent la fourrure fauve de la panthère. Le Thébain regarda insoucieusement son nouvel ennemi ; mais l'athlète, visiblement étonné, recula de quelques pas. En ce moment Sporus parut et versa sur les épaules de son maître un flacon d'huile parfumée qu'il étendit par tout le corps à l'aide d'un morceau de pourpre.

C'était au Thébain à lutter le premier ; il fit donc un pas vers Lucius, exprimant son impatience de ce que ses préparatifs duraient si longtemps ; mais Lucius étendit la main, de l'air du commandement, pour indiquer qu'il n'était pas prêt, et la voix du proconsul fit entendre aussitôt ce mot : *Attends*. Cependant le jeune Romain était couvert d'huile, et il ne lui restait plus qu'à se rouler dans la poussière du cirque, ainsi que c'était l'habitude de le faire ; mais, au lieu de cela, il mit un genou en terre, et Sporus lui vida sur les épaules un sac rempli de sable recueilli sur les rives du Chrysorrhoas et qui était mêlé de paillettes d'or. Cette dernière préparation achevée, Lucius se releva et ouvrit les deux bras, en signe qu'il était prêt à lutter.

Le Thébain s'avança plein de confiance, et Lucius l'attendit avec tranquillité ; mais à peine les mains rudes de son adversaire eurent-elles effleuré son épaule, qu'un éclair terrible passa dans ses yeux, et qu'il jeta un cri pareil à un rugissement. En même temps, il se laissa tomber sur un genou, et enveloppa de ses bras robustes les flancs du berger, au-dessous des côtes et au-dessus des hanches, puis nouant en quelque sorte ses mains derrière le dos de son adversaire, il lui pressa le ventre contre sa poitrine, et tout à coup il se releva tenant le colosse entre ses bras. Cette action fut si rapide et si adroitement exécutée, que le Thébain n'eut ni le temps ni la force de s'y opposer, et se trouva enlevé du sol, dépassant de la tête la tête de son adversaire, et battant l'air de ses bras qui ne trouvaient rien à saisir. Alors les Grecs virent se renouveler la lutte d'Hercule et d'Antée : le Thébain appuya ses mains aux épaules de Lucius, et, se raidissant de toute la force de ses bras, il essaya de rompre la chaîne terrible qui l'étouffait, mais tous ses efforts furent inutiles ; en vain enveloppa-t-il à son tour les reins de son adversaire de ses deux jambes comme un double serpent, cette fois ce fut Laocoon qui maîtrisa le reptile ; plus les efforts du Thébain redoublaient, plus Lucius semblait serrer le lien dont il l'avait garrotté ; et, immobile à la même place, sans un seul mouvement apparent, la tête entre les pectoraux de son ennemi, comme pour écouter sa respiration étouffée, pressant toujours davantage, comme si sa force croissante devait atteindre à un degré surhumain, il resta ainsi plusieurs minutes, pendant lesquelles on vit le Thébain donner les signes visibles et successifs de l'agonie. D'abord une sueur mortelle coula de son front sur son corps, lavant la poussière qui le couvrait ; puis son visage devint pourpre, sa poitrine râla, ses jambes se détachèrent du corps de son adversaire, ses bras et sa tête se renversèrent en arrière ; enfin un flot de sang jaillit impétueusement de son nez et de sa bouche. Alors Lucius ouvrit les bras, et le Thébain évanoui tomba comme une masse à ses pieds.

Aucun cri de joie, aucun applaudissement n'accueillit cette victoire ; la foule oppressée, resta muette et silencieuse. Cependant il n'y avait rien à dire ; tout s'était passé dans les règles de la lutte, aucun coup n'avait été porté, et Lucius avait franchement et loyalement vaincu son adversaire. Mais pour ne point se manifester par des acclamations, l'intérêt que les assistans prenaient à ce spectacle n'en était pas moins grand. Aussi, lorsque les esclaves eurent enlevé le vaincu toujours évanoui, les regards qui l'avaient suivi se reportèrent aussitôt sur l'athlète qui, par la force et l'habileté qu'il avait montrées dans le combat précédent, promettait à Lucius un adversaire redoutable. Mais l'attente générale fut étrangement trompée, car au moment où Lucius se préparait pour une seconde lutte, l'athlète s'avança vers lui d'un air respectueux, et mettant un genou en terre, il leva la main en signe qu'il s'avouait vaincu. Lucius parut regarder cette action et voir cet hommage sans aucun étonnement ; car, sans tendre la main à l'athlète, sans le relever, il jeta circulairement les yeux autour de lui, comme pour demander à cette foule étonnée s'il était dans ses rangs un homme qui osât lui contester sa victoire. Mais nul ne fit un geste, nul ne prononça une parole, et ce fut au milieu du plus profond silence que Lucius s'avança vers l'estrade du proconsul, qui lui tendit la couronne. En ce moment seulement, quelques applau-

dissimulés [illegible]. Mais il fut facile de reconnaître dans ceux qui [illegible] cette marque d'approbation les [illegible] du [illegible] qui avait transporté Lucius.

[illegible] le sentiment qui l'animait cette foule n'était point [illegible] au jeune Romain : c'était comme une terreur superstitieuse qui s'était répandue sur cette assemblée. Cette force surnaturelle, réunie à tant de jeunesse, rappelait les prodiges des âges héroïques : les noms de Thésée, de [illegible], se trouvaient sur toutes les lèvres, et [illegible] que nul eût communiqué sa pensée, chacun était prêt à croire à la présence d'un demi-dieu. Enfin, et [illegible] public, cet aveu anticipé de sa défaite, cet abaissement de l'esclave devant le maître [illegible] presque consistance à cette pensée. Aussi, lorsque le vainqueur sortit du cirque, s'appuyant d'un côté sur le bras d'Amyclès, et de l'autre laissant tomber sa main sur l'épaule de Sporus, toute cette foule le suivit jusqu'à la porte de son hôte, curieuse, pressée, mais [illegible] si muette et si craintive, qu'on eût dit [illegible] un convoi funéraire qu'une pompe triomphale.

Arrivées aux portes de la ville, les jeunes filles et les femmes qui n'avaient pu assister au combat attendaient le vainqueur des branches de laurier à la main. Lucius chercha des yeux Acté au milieu de ses compagnes, mais soit honte, soit [illegible], Acté était absente, et il la chercha vainement. Alors il doubla le pas, espérant que la jeune Corinthienne l'attendait au seuil de la porte qu'elle lui avait ouvert la veille ; il traversa cette place qu'il avait traversée avec elle, prit la [illegible] elle l'avait guidé, [illegible] la porte hospitalière. Lucius en franchit rapidement le seuil et se [illegible] dans le vestibule, laissant bien loin derrière lui le vieillard ; le vestibule était vide, mais par la porte qui donnait sur le parterre il aperçut la jeune fille à genoux devant une statue de Diane, blanche et immobile comme le marbre qu'elle tenait embrassé ; alors il s'avança doucement derrière elle et lui posa sur la tête la couronne qu'il venait de remporter. Acté jeta un cri [illegible] vivement vers Lucius, et les yeux ardents et fiers du jeune Romain lui annoncèrent mieux encore que la couronne qui roula à ses pieds, que son hôte avait remporté la première des trois palmes qu'il venait disputer à [illegible].

IV

Le lendemain, dès le matin, Corinthe tout entière sembla revêtir ses habits de fête. Les courses de chars, sans être les jeux les plus antiques, étaient les plus solennels : ils se célébraient en présence des images des dieux, et, pendant la nuit, dans le temple de Jupiter qui s'élevait près de la porte de Lechée, c'est-à-dire vers la partie orientale de la ville, les statues sacrées devaient traverser la cité dans toute sa longueur, pour aller gagner le cirque qui s'élevait sur le versant opposé, et en vue du port de Crissa. A dix heures du matin, c'est-à-dire vers la quatrième heure du jour, selon la division romaine, le cortège se mit en route. Le proconsul Lentulus marchait le premier, monté sur un char et portant le costume de triomphateur ; puis derrière lui venait une troupe de jeunes gens de quatorze ou quinze ans, tous fils de chevaliers, montés sur de magnifiques chevaux ornés de housses d'écarlate et d'or ; puis derrière les jeunes gens, les concurrents au prix de la journée, et en tête, comme vainqueur de la veille, vêtu d'une tunique verte, Lucius, sur un char d'or et d'ivoire, menant avec des rênes de pourpre un magnifique quadrige blanc. Sur sa tête [illegible] la couronne de la lutte brillait un cercle radieux pareil à celui dont les peintres ornent le front du soleil, et, pour ajouter encore à sa ressemblance avec le dieu, sa barbe et [illegible] semée de poudre d'or. Derrière lui [illegible] un jeune [illegible] de la Thessalie, fier et beau comme Achille, vêtu d'une tunique [illegible] et conduisant un char de bronze attelé de quatre chevaux noirs. Les deux derniers étaient l'un un Athénien qui prétendait descendre d'Alcibiade, et l'autre un Syrien au teint brûlé par le soleil. Le premier s'avançait couvert d'une tunique bleue, et laissant flotter au vent ses longs cheveux noirs et parfumés ; le second était vêtu d'une espèce de robe blanche serrée à la taille par une ceinture [illegible], et comme les fils d'Ismaël il avait la tête ceinte d'un turban blanc, aussi éclatant que la neige qui brille au sommet du Sinaï.

Puis venaient, précédant les statues des dieux, une troupe de harpistes et de joueurs de flûte déguisés en satyres et en silènes, auxquels étaient mêlés les ministres subalternes du culte des douze grands dieux, portant des coffres et des vases remplis de parfums et des cassolettes d'or et d'argent où fumaient les aromates les plus précieux ; enfin, dans les litières fermées et terminant la marche, étaient placées, couchées ou debout, les images divines, traînées par de magnifiques chevaux, et escortées par des chevaliers et des patriciens. Ce cortège, qui avait à traverser la ville dans presque toute sa largeur, défilait entre un double rang de maisons couvertes de tableaux, décorées de statues, ou tendues de tapisseries. Arrivé devant la porte d'Amyclès, Lucius se retourna pour chercher Acté, et, sous un des pans du voile de pourpre étendu devant la façade de la maison, il aperçut, rougissante et craintive, la tête de la jeune fille ornée de la couronne que la veille il avait laissé rouler à ses pieds. Acté, surprise, laissa retomber la tapisserie ; mais, à travers le voile qui la cachait, elle entendit la voix du jeune Romain qui disait : — Viens au-devant de mon retour, ô ma belle hôtesse ! et je changerai ta couronne d'olivier en une couronne d'or.

Vers le milieu du jour, le cortège atteignit l'entrée du cirque. C'était un immense bâtiment de deux mille pieds de long sur huit cents de large. Divisée par une muraille haute de six pieds, qui s'étendait dans toute sa longueur, moins, à chaque extrémité, le passage pour quatre chars, cette *spina* était couronnée, dans toute son étendue, d'autels, de temples, de piédestaux vides qui, pour cette solennité seulement, attendaient les statues des dieux. L'un des bouts du cirque était occupé par les *carceres* ou écuries, l'autre par les gradins ; à chaque extrémité de la muraille se trouvaient trois bornes placées en triangle, qu'il fallait doubler sept fois pour accomplir la course voulue.

Les cochers, comme on l'a vu, avaient pris les livrées des différentes factions qui, à cette heure, divisaient Rome, et, comme de grands paris avaient été établis d'avance, les parieurs avaient adopté les couleurs de ceux des *aurigæ* qui, par leur bonne mine, la race de leurs chevaux ou leurs triomphes passés, leur avaient inspiré le plus de confiance. Presque tous les gradins du cirque étaient donc couverts de spectateurs qui, à l'enthousiasme qu'inspiraient habituellement ces sortes de jeux, joignaient encore l'intérêt personnel qu'ils prenaient à leurs choix. Les femmes elles-mêmes avaient adopté les divers partis, et on les reconnaissait à leurs ceintures et à leurs voiles assortis aux couleurs que portaient les quatre coureurs. Aussi, lorsqu'on entendit s'approcher le cortège, un mouvement étrange, et qui sembla agiter d'un frisson électrique la multitude, fit-elle bouillonner toute cette mer humaine dont les têtes semblaient des vagues animées et bruyantes ; et dès que les portes furent ouvertes, le peu d'intervalle qui restait libre fut-il comblé par les flots de nouveaux spectateurs qui vinrent comme un flux battre les murs du colosse de pierre. Aussi à peine le quart des curieux qui accompagnaient le cortège put-il entrer, et l'on vit toute cette foule repoussée par la garde du proconsul, cherchant tous les points élevés qui lui permettaient de dominer le cirque, s'attacher aux branches des arbres, se suspendre aux créneaux des remparts, et couronner de ses fleurons vivans les terrasses des maisons les plus rapprochées.

A peine chacun avait-il pris sa place, que la porte principale se rouvrit, et que Lentulus, apparaissant à l'entrée du cirque, fit tout à coup succéder le silence profond de la curiosité à l'agitation bruyante de l'attente. Soit confiance dans Lucius, déjà vainqueur la veille, soit flatterie pour le divin empereur Claudius Néron, qui protégeait à Rome la faction verte à laquelle il se faisait honneur d'appartenir, le proconsul, au lieu de la robe de pourpre, portait une tunique de cette couleur. Il fit lentement le tour du cirque, conduisant après lui les images des dieux, toujours précédées des musiciens qui ne cessèrent de jouer que lorsqu'elles furent couchées sur leurs *pulvinaria* ou dressées sur leurs piédestaux. Alors Lentulus donna le signal en jetant au milieu du cirque une pièce de laine blanche. Aussitôt un [illegible] monté [illegible] sur un cheval sans frein, et vêtu en Mercure, s'élança dans l'arène, et, sans descendre de cheval, enlevant la *mappa* avec une des ailes de son caducée, il fit au galop le tour de la grille intérieure, en l'agitant comme un étendard ; puis, arrivé aux carceres, il lança caducée et [illegible] par-dessus les murs derrière lesquels attendaient les équipages. A ce signal, les portes des carceres s'ouvrirent et les quatre concurrents parurent.

Au même instant, [illegible] dans une [illegible] le son devait [illegible] des plus éloignées de la spina n'eussent à se plaindre que du hasard qui leur assignait un plus grand cercle à parcourir. L'ordre dans lequel les noms seraient tirés devait assigner à chacun le rang qu'il occuperait.

Le proconsul mêla les noms écrits sur un papier roulé, les tira et les ouvrit les uns après les autres ; le premier qu'il proclama fut celui du Syrien au turban blanc ; [illegible] quitta aussitôt sa place et alla se ranger près de la muraille de manière à ce que l'essieu de son char se trouvât parallèle à une ligne tirée à la craie sur le sable. Le second fut celui de l'Athénien à la tunique bleue ; il alla se ranger près de son concurrent. Le troisième fut celui du Thessa-

lieu au vêtement jaune. Enfin, le dernier fut celui de Lucius, à qui la fortune avait désigné la place la plus désavantageuse, comme si elle eût été jalouse déjà de sa victoire de la veille. Les deux derniers nommés allèrent se placer aussitôt près de leurs adversaires. Alors de jeunes esclaves passèrent entre les chars, tressant les crins des chevaux avec des rubans de la couleur de la livrée de leur maître, et faisant, pour affermir leur courage, flotter de petits étendards devant les yeux de ces nobles animaux, tandis que des aligneurs, tendant une chaîne attachée à deux anneaux, avait laissé à ses esclaves le soin de leur éducation, et l'on sentait que son attelage, guidé par une main et excité par une voix qui leur étaient inconnues, le seconderait mal dans un moment dangereux. Le Thessalien, au contraire, semblait être l'âme de ses coursiers d'Elide, qu'il avait nourris de sa main et exercés cent fois aux lieux même où Achille dressait les siens, entre le Pénéus et l'Enipée. Quant à Lucius, certes, il avait retrouvé la race de ces chevaux de la Mysie dont parle Virgile, et dont les mères étaient fécondées par le vent ; car, quoiqu'il eût le plus grand es


Lucius, tranquille et calme, paraissait assister à une lutte étrangère

amenaient les quatre quadriges sur une ligne exactement parallèle.

Il y eut alors un instant d'attente tumultueuse : les paris redoublèrent, des enjeux nouveaux furent proposés et acceptés, de confuses paroles se croisèrent ; puis tout à coup on entendit la trompette, et, au même instant, tout se tut : les spectateurs debout s'assirent, et cette mer, tout à l'heure si tumultueuse et si agitée, aplanit sa surface et prit l'aspect d'une prairie en pente émaillée de mille couleurs. Au dernier son de l'instrument, la chaîne tomba, et les quatre chars partirent, emportés de toute la vitesse des chevaux.

Deux tours s'accomplirent pendant lesquels les adversaires gardèrent, à peu de chose près, leurs rangs respectifs ; cependant, les qualités des chevaux commencèrent à se faire jour aux yeux des spectateurs exercés. Le Syrien retenait avec peine ses coursiers à la tête forte et aux membres grêles, habitués aux courses vagabondes du désert, et que, de sauvages qu'ils étaient, il avait, à force de patience et d'art, assouplis et façonnés au joug ; et l'on sentait que, lorsqu'il leur donnerait toute liberté, ils l'emporteraient aussi rapides que le simoun, qu'ils avaient souvent devancé dans ces vastes plaines de sables qui s'étendent du pied des monts de Juda aux rives du lac Asphalte. L'Athénien avait fait venir les siens de Thrace ; mais, voluptueux et fier comme le héros dont il se vantait de descendre, il pace à parcourir, sans aucun effort, sans les retenir ni les presser, en les abandonnant à un galop qui semblait être leur allure ordinaire, il maintenant son rang, et avait même plutôt gagné que perdu.

Au troisième tour, les avantages réels ou fictifs étaient plus clairement dessinés. L'Athénien avait gagné sur le Thessalien, le plus avancé de ses concurrens, la longueur de deux lances ; le Syrien, retenant de toutes ses forces ses chevaux arabes, s'était laissé dépasser, sûr de reprendre ses avantages ; enfin, Lucius, tranquille et calme comme le dieu dont il semblait être la statue, paraissait assister à une lutte étrangère, et dans laquelle il n'aurait eu aucun intérêt particulier, tant sa figure était souriante et son geste dessiné selon les règles les plus exactes de l'élégance mimique.

Au quatrième tour, un incident détourna l'attention des trois concurrens pour la fixer plus spécialement sur Lucius : son fouet, qui était fait d'une lanière de peau de rhinocéros, incrustée d'or, s'échappa de sa main et tomba ; aussitôt Lucius arrêta tranquillement son quadrige, s'élança dans l'arène, ramassa le fouet qu'on aurait pu croire jusqu'alors un instrument inutile, et, remontant sur son char, se trouva dépassé de trente pas à peu près par ses adversaires. Si court qu'eût été cet instant, il avait porté un coup terrible aux intérêts et aux espérances de la faction

[illegible] parut [illegible] légèrement que [illegible] il se pencha vers ses chevaux, et sans se servir [illegible] et sans les animer du geste, il se contenta de faire entendre un sifflement particulier ; aussitôt ils partirent comme s'ils avaient les ailes de Pégase, et, avant que le quatrième tour fût achevé, Lucius avait au milieu des cris et des applaudissemens repris sa place accoutumée.

Au cinquième tour, l'Athénien n'était plus maître de ses chevaux emportés par la vitesse de leur course ; il avait laissé loin derrière lui ses rivaux, mais sa victoire factice ne trompait personne, et ne pouvait le tromper lui-même : aussi le voyait-on, à chaque instant, se retourner avec inquiétude, et, prenant toutes les ressources de sa position même, au lieu d'essayer de retenir ses chevaux déjà fatigués, il les excitait encore de son fouet à triple lanière, les appelant par leurs noms, et espérant que, avant qu'ils ne fussent fatigués, il aurait gagné assez de terrain pour ne pouvoir être rejoint par les retardataires ; il sentait si bien, au reste, le peu de puissance qu'il exerçait sur son attelage, que, quoiqu'il pût se rapprocher de la spina, et par conséquent diminuer l'espace à parcourir, il ne l'essaya point, de peur de se briser à la borne, et se maintint à la même distance que le sort lui avait assignée au moment du départ.

Deux tours seulement restaient à faire, et à l'agitation des spectateurs et des combattans on sentait que l'on approchait du dénoûment. Les parieurs bleus, que représentait l'Athénien, paraissaient visiblement inquiets de leur victoire momentanée, et lui criaient de modérer ses chevaux ; mais ces animaux, prenant ces cris pour des signes d'excitation, redoublaient de vitesse, et ruisselants de sueur, ils indiquaient qu'ils ne tarderaient pas à épuiser le reste de leurs forces.

Ce fut dans ce moment que le Syrien lâcha les rênes de ses coursiers, et que les fils du désert, abandonnés à eux-mêmes, commencèrent à s'emparer de l'espace. Le Thessalien resta un instant étonné de la rapidité qui les entraînait ; mais aussitôt, faisant entendre sa voix à ses fidèles compagnons, il s'élança à son tour comme emporté par un tourbillon. Quant à Lucius, il se contenta de faire entendre le sifflement avec lequel il avait déjà excité les siens, et, sans qu'ils parussent déployer encore toute leur force, il se maintint à son rang.

Cependant l'Athénien avait vu comme une tempête fondre sur lui les deux rivaux que le sort avait placés à sa droite et à sa gauche ; il comprit qu'il était perdu s'il laissait entre la spina et lui l'espace d'un char ; il se rapprocha en conséquence de la muraille assez à temps pour empêcher le Syrien de la côtoyer ; celui-ci alors appuya ses chevaux à droite, essayant de passer entre l'Athénien et le Thessalien ; mais l'espace était trop étroit. D'un coup d'œil rapide il vit que le char du Thessalien était plus léger et moins solide que le sien, et, prenant à l'instant son parti, il se dirigea obliquement sur lui, et poussant roue contre roue, il brisa l'essieu et renversa char et cocher sur l'arène.

Si habilement exécutée qu'eût été cette manœuvre, si rapide qu'eût été le choc et la chute qu'il avait occasionnée, le Syrien n'en avait pas moins été momentanément retardé ; mais il reprit aussitôt son avantage, et l'Athénien vit arriver presque en même temps que lui, au sixième tour, les deux rivaux qu'il avait si longtemps laissés en arrière. Avant d'avoir accompli la sixième partie de cette dernière révolution, il était rejoint et presque aussitôt dépassé. La question se trouva donc dès lors pendante entre le cocher blanc et le cocher vert, entre l'Arabe et le Romain.

Alors on vit un spectacle magnifique : la course de ces huit chevaux était si rapide et si égale, qu'on eût pu croire qu'ils étaient attelés de front ; un nuage les enveloppait comme un orage, et comme on entend le frémissement du tonnerre, comme on voit l'éclair sillonner la nue, de même [illegible] de même il semblait au milieu du tourbillon distinguer la flamme que soufflaient les chevaux. Le cirque tout entier était debout ; les parieurs agitaient les voiles et les manteaux verts et blancs, et ceux mêmes qui avaient perdu, ayant adopté les couleurs bleue et jaune du Thessalien et du fils d'Athènes, oubliant leur défaite récente, excitaient les deux adversaires par leurs cris et leurs applaudissemens. Enfin, il parut que le Syrien allait l'emporter, car ses chevaux dépassèrent d'une tête ceux de son adversaire ; mais au même moment, et comme s'il n'eût attendu que ce signal, Lucius, d'un seul coup de fouet, traça une ligne sanglante sur les croupes de son quadrige ; les nobles animaux hennirent d'étonnement et de douleur, puis, d'un même élan, s'élançant comme l'aigle, comme la flèche, comme la foudre, ils dépassèrent le Syrien vaincu, accomplirent la carrière exigée, et, le laissant plus de cinquante pas en arrière, vinrent s'arrêter au but, ayant fourni la course voulue, c'est-à-dire sept fois le tour de l'arène.

Aussitôt de grands cris retentirent avec une admiration qui allait jusqu'à la frénésie. Ce jeune Romain inconnu, [illegible] de la ville [illegible] vainqueur à la course [illegible] lui, c'était Thésée, c'était Castor, c'était Apollon peut-être qui une fois encore redescendait sur la terre ; mais à coup sûr c'était un favori des dieux. Et lui, pendant ce temps, comme accoutumé à de pareils triomphes, s'élança légèrement de son char sur la spina, monta quelques degrés qui le conduisirent à un piédestal, où il s'exposa aux regards des spectateurs, tandis qu'un héraut proclamait son nom et sa victoire, et que le proconsul Lentulus, descendant de son siège, venait lui mettre dans la main une palme d'Idumée, et lui ceignait la tête d'une couronne à feuilles d'or et d'argent entrelacées de bandelettes de pourpre. Quant au prix monnayé qu'on lui apportait en espèces d'or dans un vase d'airain, Lucius le rendit au proconsul pour qu'il fût distribué de sa part aux vieillards pauvres et aux orphelins.

Puis aussitôt il fit un signe à Sporus, qui accourut rapidement à lui, tenant en ses mains une colombe qu'il avait prise le matin dans la volière d'Acté. Lucius passa autour du cou de l'oiseau de Vénus une bandelette de pourpre à laquelle étaient liées deux feuilles de la couronne d'or, et lâcha le messager de victoire qui prit rapidement son vol vers la partie de la ville où s'élevait la maison d'Amyclès.

V

Les deux victoires successives de Lucius, et les circonstances bizarres qui les avaient accompagnées, avaient produit, comme nous l'avons dit, une impression profonde sur l'esprit des spectateurs. La Grèce avait été autrefois la terre aimée des dieux : Apollon, exilé du ciel, s'était fait berger et avait gardé les troupeaux d'Admète, roi de Thessalie ; Vénus, née au sein des flots et poussée par les Tritons vers la plage la plus voisine, avait abordé près d'Hélos, et, libre de se choisir les lieux de son culte, avait préféré Gnide, Paphos, Idalie et Cythère à tous les autres pays du monde. Enfin, les Arcadiens, disputant aux Crétois l'honneur d'être les compatriotes du roi des dieux, faisaient naître Jupiter sur le mont Lycée ; et cette prétention, fût-elle fausse, il était certain du moins que, lorsqu'il lui fallut choisir un empire, enfant au souvenir pieux, il posa son trône au sommet de l'Olympe. Eh bien, tous ces souvenirs des âges fabuleux s'étaient représentés grâce à Lucius à l'imagination poétique de ce peuple que les Romains avaient déshérité de son avenir, mais n'avaient pu dépouiller de son passé ; aussi les concurrens qui s'étaient présentés pour lui disputer le prix du chant se retirèrent-ils en voyant le mauvais destin de ceux qui lui avaient disputé la palme de la lutte et de la course. On se rappelait le sort de Marsyas luttant avec Apollon, et des Piérides défiant les Muses. Lucius resta donc seul des cinq concurrens qui s'étaient fait inscrire ; mais il n'en fut pas moins décidé par le proconsul que la fête aurait lieu au jour et à l'heure dits.

Le sujet choisi par Lucius intéressait vivement les Corinthiens : c'était un poème sur Médée, que l'on attribuait à l'empereur César Néron lui-même. On sait que cette magicienne, conduite à Corinthe par Jason qui l'avait enlevée, et abandonnée par lui dans cette ville, avait déposé au pied des autels ses deux fils, les mettant sous la garde des dieux, tandis qu'elle empoisonnait sa rivale avec une tunique semblable à celle de Nessus. Mais les Corinthiens, épouvantés du crime de la mère, avaient arraché les enfans du temple et les avaient écrasés à coups de pierres. Ce sacrilège ne resta point impuni : les dieux vengèrent leur majesté outragée, et une maladie épidémique vint frapper alors tous les enfans des Corinthiens. Cependant, comme plus de quinze siècles s'étaient écoulés depuis cette époque, les descendans des meurtriers niaient le crime de leurs pères. Mais une fête instituée tous les ans le jour du massacre des deux victimes, l'habitude de faire porter aux enfans une robe noire, et de leur raser la tête jusqu'à l'âge de cinq ans, en signe d'expiation, était une preuve évidente que la terrible vérité l'avait emporté sur toutes les dénégations ; il est donc facile de comprendre combien cette circonstance ajoutait à la curiosité des assistans.

Aussi comme la multitude qui avait afflué à Corinthe ne pouvait se placer tout entière dans ce théâtre qui, beaucoup plus petit que le stade et l'hippodrome, ne contenait que vingt mille spectateurs, on avait distribué aux plus nobles des Corinthiens et aux plus considérables des étrangers de petites tablettes d'ivoire sur lesquelles étaient gravés des numéros qui correspondaient à d'autres chiffres creusés sur les gradins. Les désignateurs, placés de précinctions en précinctions, étaient chargés de faire asseoir tout le monde, et de veiller à ce que nul n'usurpât les pla-

ces désignées ; aussi, malgré la foule qui se pressait au dehors, tout se passa-t-il avec la plus grande régularité.

Pour amortir le soleil du mois de mai, le théâtre était couvert d'un immense *velarium* : c'était un voile azuré, composé d'un tissu de soie parsemé d'étoiles d'or, et au centre duquel, dans un cercle radieux, on voyait Néron en costume de triomphateur et monté sur un char traîné par quatre chevaux. Malgré l'ombre dont cette espèce de tente couvrait le théâtre, la chaleur était si grande que beaucoup de jeunes gens tenaient à la main de grands éventails de plume de paon, avec lesquels ils rafraîchissaient les femmes plutôt couchées qu'assises sur des coussins de pourpre, ou des tapis de Perse, que des esclaves avaient placés d'avance sur les gradins qui leur étaient réservés. Parmi ces femmes, on voyait Acté qui, n'osant porter les couronnes que lui avait vouées le vainqueur, s'était coiffée entremêlant à ses cheveux les deux feuilles d'or apportées par la colombe. Seulement, au lieu d'une cour de jeunes gens folâtrant auprès d'elle, comme autour de la plupart des femmes présentes au spectacle, elle avait son père, dont la belle figure grave, mais en même temps souriante, indiquait l'intérêt qu'il prenait aux triomphes de son hôte, ainsi que la fierté qu'il en avait ressentie. C'était lui qui, confiant dans la fortune de Lucius, avait déterminé sa fille à venir, certain que cette fois encore ils assisteraient à une victoire.

L'heure annoncée pour le spectacle approchait, et chacun était dans l'attente la plus vive et la plus curieuse, lorsqu'un bruissement pareil à celui du tonnerre retentit, et qu'une légère pluie tomba sur les spectateurs et rafraîchit l'atmosphère qu'elle embauma. Tous les assistans battirent des mains, car ce tonnerre, produit par deux hommes qui roulaient derrière la scène des cailloux dans un vase d'airain, étant celui de Claudius Pulcher (1), annonçait que le spectacle allait commencer ; quant à cette pluie, ce n'était autre chose qu'une rosée de parfums, composée d'une infusion de safran de Cilicie, qui s'échappait par jets des statues qui couronnaient le pourtour du théâtre. Un moment après la toile s'abaissa, et Lucius parut la lyre à la main, ayant à sa gauche l'histrion Pâris chargé de faire les gestes pendant qu'il chantait, et derrière lui le chœur, conduit par le chorége, dirigé par un joueur de flûte et réglé par un mime.

Aux premières notes que laissa tomber le jeune Romain, il fut facile de reconnaître un chanteur habile et exercé ; car, au lieu d'entamer à l'instant même son sujet, il le fit précéder d'une espèce de gamme contenant deux octaves et une quinte, c'est-à-dire la plus grande étendue de voix humaine que l'on eût entendue depuis Timothée ; puis ce prélude achevé avec autant de facilité que de justesse, il entra dans son sujet.

C'était, comme nous l'avons dit, les aventures de Médée, la femme à la ravissante beauté, la magicienne aux terribles enchantemens. En maître habile dans l'art scénique, l'empereur Claudius César Néron avait pris la fable au moment où Jason, monté sur son beau navire *Argo*, aborde aux rives de la Colchide, et rencontre Médée, la fille du roi Ætès, cueillant des fleurs sur la rive. A ce premier chant, Acté tressaillit : c'est ainsi qu'elle avait vu arriver Lucius ; elle aussi cueillait des fleurs lorsque la birème aux flancs d'or toucha la plage de Corinthe, et elle reconnut dans les demandes de Jason, et dans les réponses de Médée, les propres paroles échangées entre elle et le jeune Romain.

En ce moment, et comme si pour de si doux sentimens il fallait une harmonie particulière, Sporus, profitant d'une interruption faite par le chœur, s'avança, tenant une lyre montée sur le mode ionien, c'est-à-dire à onze cordes ; cet instrument était pareil à celui dont Timothée fit retentir les sons aux oreilles des Lacédémoniens, et que les éphores jugèrent si dangereusement efféminé, qu'ils déclarèrent que le chanteur avait blessé la majesté de l'ancienne musique, et tenté de corrompre les jeunes Spartiates. Il est vrai que les Lacédémoniens avaient rendu ce décret vers le temps de la bataille d'Ægos-Potamos, qui les rendit maîtres d'Athènes.

Or, quatre siècles s'étaient écoulés depuis cette époque ; Sparte était au niveau de l'herbe, Athènes était l'esclave de Rome, la Grèce était réduite au rang de province ; la prédiction d'Euripide s'était accomplie, et, au lieu de faire retrancher par l'exécuteur des décrets publics quatre cordes à la lyre corruptrice, Lucius fut applaudi avec un enthousiasme qui tenait de la fureur ! Quant à Acté, elle écoutait sans voix et sans haleine ; car il lui semblait que c'était sa propre histoire que son amant avait commencé de raconter.

En effet, comme Jason, Lucius venait enlever un prix merveilleux, et déjà deux tentatives couronnées de succès avaient annoncé que, comme Jason, il serait vainqueur ; mais, pour célébrer la victoire, il fallait une autre lyre que celle sur laquelle il avait chanté l'amour. Aussi du moment où, après avoir rencontré Médée au temple d'Hécate, il a obtenu de sa belle maîtresse l'aide de son art magique et les trois talismans qui doivent l'aider à surmonter les obstacles terribles qui s'opposent à la conquête de la toison, c'est sur une lyre lydienne, lyre aux tons tantôt graves et tantôt perçans, qu'il entreprend sa conquête : c'est alors qu'Acté frémit de tout son corps, car elle ne peut dans son esprit séparer Jason de Lucius ; elle suit le héros, frotté des sucs magiques qui le rendent invulnérable, dans la première enceinte où se présentent à lui deux taureaux vulcaniens, à la taille colossale, aux pieds et aux cornes d'airain, et à la bouche qui vomit le feu ; mais à peine Jason les a-t-il touchés du fouet enchanté, qu'ils se laissent tranquillement attacher à une charrue de diamant, et que l'héroïque laboureur défriche les quatre arpens consacrés à Mars. De là, il passe dans la seconde enceinte, et Acté l'y suit : à peine y est-il qu'un serpent gigantesque dresse sa tête au milieu d'un bois d'oliviers et de lauriers-roses qui lui sert de retraite, et s'avance en sifflant contre le héros. Alors une lutte terrible commence, mais Jason est invulnérable, le serpent brise ses dents en vaines morsures, il s'épuise inutilement à le presser dans ses replis, tandis qu'au contraire chaque coup de l'épée de Jason lui fait de profondes blessures : bientôt c'est le monstre qui recule, et Jason qui attaque ; c'est le reptile qui fuit, et l'homme qui le presse ; il entre dans une caverne étroite et obscure. Jason, rampant comme lui, y entre derrière lui, puis ressort bientôt tenant à la main la tête de son adversaire ; alors il revient au champ qu'il a labouré, et, dans les profondes rides que le soc de sa charrue a tracées au fond de la terre, il sème les dents du monstre. Aussitôt du sillon magique surgit vivante et belliqueuse une race d'hommes armés qui se précipitent sur lui. Mais Jason n'a qu'à jeter au milieu d'eux le caillou que lui a donné Médée, pour que ces hommes tournent leurs armes les uns contre les autres, et, occupés de s'entretuer le laissent pénétrer jusqu'à la troisième enceinte, au milieu de laquelle s'élève l'arbre au tronc d'argent, au feuillage d'émeraude, et aux fruits de rubis, aux branches duquel pend la toison d'or, dépouille du bélier Phryxus. Mais un dernier ennemi reste plus terrible et plus difficile à vaincre qu'aucun de ceux qu'a déjà combattus Jason : c'est un dragon gigantesque, aux ailes démesurées, couvert d'écailles de diamant, qui le rendent aussi invulnérable que celui qui l'attaque ; aussi avec ce dernier antagoniste les armes sont-elles différentes ; c'est une coupe d'or pleine de lait que Jason pose à terre, et où le monstre vient boire un breuvage soporifique qui amène un sommeil profond, pendant lequel l'aventureux fils d'Eson enlève la toison d'or. Alors Lucius reprend la lyre ionienne, car Médée attend le vainqueur, et il faut que Jason trouve des paroles d'amour assez puissantes pour déterminer sa maîtresse à quitter père et patrie, et à le suivre sur les flots. La lutte est longue et douloureuse, mais enfin l'amour l'emporte. Médée, tremblante et demi-nue, quitte son vieux père pendant son sommeil ; mais, arrivée aux portes du palais, une dernière fois elle veut revoir encore celui qui lui a donné le jour : elle retourne, le pied timide, la respiration suspendue, elle entre dans la chambre du vieillard, s'approche du lit, se penche sur son front, pose un baiser d'adieu éternel sur ses cheveux blancs, jette un cri sanglotant que le vieillard prend pour la voix d'un songe, et revient se jeter dans les bras de son amant, qui l'attend au port et qui l'emporte évanouie dans ce vaisseau merveilleux construit par Minerve elle-même sur les chantiers d'Iolchos, et sous la quille duquel les flots se courbent obéissans ; si bien qu'en revenant à elle, Médée voit les rives paternelles décroître à l'horizon, et quitte l'Asie pour l'Europe, le père pour l'époux, le passé pour l'avenir.

Cette seconde partie du poème avait été chantée avec tant de passion et d'entraînement par Lucius, que toutes les femmes écoutaient avec une émotion puissante. Acté surtout, comme Médée, prise du frisson ardent de l'amour, l'œil fixe, la bouche sans voix, la poitrine sans haleine, croyait écouter sa propre histoire, assister à sa vie dont un art magique lui représentait le passé et l'avenir. Aussi au moment où Médée pose ses lèvres sur les cheveux blancs d'Ætès et laisse échapper de son cœur brisé le dernier sanglot de l'amour filial à l'agonie, Acté se serra contre Amyclès, et, pâlissante et éperdue, elle appuya sa tête sur l'épaule du vieillard. Quand à Lucius, son triomphe était complet : à la première interruption du poème, il avait été applaudi avec fureur ; cette fois c'étaient des cris et des trépignemens, et lui seul put faire taire, en reprenant la troisième partie de son drame, les clameurs d'enthousiasme que lui-même avait excitées.

Cette fois encore il changea de lyre, car ce n'était plus l'amour virginal ou voluptueux qu'il avait à peindre ; ce n'était plus le triomphe de l'amant et du guerrier, c'étaient l'ingratitude de l'homme, les transports jaloux de la femme ; c'était l'amour furieux, délirant, frénétique ;

(1) Claudius Pulcher inventa ce procédé qui avait conservé son nom

l'amour [illegible] et alors le mode dorien seul pouvait exprimer toutes ses souffrances et toutes ses fureurs.

Médée vogue sur le vaisseau magique, elle aborde en Phéacie, touche à Iolchos pour payer une dette filiale au père de Jason, en le rajeunissant ; puis elle aborde à Corinthe, où son amant l'abandonne pour épouser Creuse, fille du roi d'Epire. C'est alors que la femme jalouse remplace la [illegible] dévouée. Elle enduit une robe d'un poison dévorant, et l'envoie à la fiancée qui s'en enveloppe sans défiance ; puis, pendant qu'elle expire au milieu des tortures et aux yeux de Jason infidèle, frénétique et désespérée, pour que la mère ne conserve aucun souvenir de l'amante, elle égorge elle-même ses deux fils et disparaît sur un char traîné par des dragons volans.

A cet endroit du poëme, qui flattait l'orgueil des Corinthiens en rejetant, comme l'avait déjà fait Euripide, l'assassinat des enfans sur leur mère, les applaudissemens et les bravos firent place à des cris et à des trépignemens au milieu desquels éclatait la voix bruyante des castagnettes, instrumens destinés à exprimer au théâtre le dernier degré d'enthousiasme. Alors ce ne fut plus seulement la couronne d'olivier préparée par le proconsul qui fut décernée au chanteur merveilleux, ce fut une pluie de fleurs et de guirlandes que les femmes arrachaient de leur tête, et jetaient frénétiquement sur le théâtre. Un instant on eût pu craindre que Lucius ne fût étouffé sous les couronnes, comme l'avait été Tarpeïa sous les boucliers sabins ; d'autant plus qu'immobile et en apparence insensible à ce triomphe inouï, il cherchait des yeux, au milieu de ces femmes, celle-là surtout aux yeux de laquelle il était jaloux de triompher. Enfin, il l'aperçut, à demi morte aux bras du vieillard et seule au milieu de ces belles Corinthiennes, ayant encore sur la tête sa parure de fleurs. Alors il la regarda avec des yeux si tendres, il étendit vers elle des bras si suppliants, qu'Acté porta la main à sa couronne, la détacha de son front, mais manquant de force pour l'envoyer jusqu'à son amant, la laissa tomber au milieu de l'orchestre, et se jeta en pleurant dans les bras de son père.

Le lendemain, au point du jour, la birème d'or flottait sur les eaux bleues du golfe de Corinthe, légère et magnifique comme le navire Argo, comme lui elle emportait une autre Médée, infidèle à son père et à son pays : c'était Acté, soutenue par Lucius, et qui, pâle et debout sur le couronnement de la poupe, regardait, à travers du voile, s'abaisser graduellement les montagnes du Cythéron, à la base desquelles s'appuie Corinthe. Immobile, l'œil fixe et la bouche entr'ouverte, elle resta ainsi tant qu'elle put voir la ville couronnant la colline, et la citadelle dominant la ville. Puis, lorsque la ville, la première, eut disparu derrière les vagues, lorsque la citadelle, point blanc perdu dans l'espace, balancé quelque temps encore au sommet des flots, se fut effacé comme un alcyon qui plonge dans la mer, un soupir, où s'épuisèrent toutes les forces de son âme, s'échappa de sa poitrine, ses genoux faiblirent, et elle tomba évanouie aux pieds de Lucius.

VI

Lorsque la jeune fugitive rouvrit les yeux, elle se trouva dans la chambre principale du navire ; Lucius était assis près de son lit et soutenait sa tête pâle et échevelée, tandis que, dans un coin, tranquille et douce comme une gazelle, dormait la tigresse roulée sur un tapis de pourpre brodé d'or. Il était nuit, et à travers l'ouverture du plafond on pouvait apercevoir le beau ciel de l'Ionie tout parsemé d'étoiles. La birème flottait si doucement, qu'on eût dit un immense berceau que la mer complaisante balançait, comme fait une nourrice de la couche de son enfant ; enfin, toute la nature assoupie était si calme et si pure, qu'Acté fut tentée de croire un instant qu'elle avait fait un rêve et qu'elle reposait encore sous le voile virginal de ses jeunes années ; mais Lucius, attentif à son moindre mouvement, s'étant aperçu de son réveil, fit claquer ses doigts, et aussitôt une jeune et belle esclave entra, tenant à la main une baguette de cire brûlante, avec laquelle elle alluma la lampe d'or soutenue par le candelabre de bronze qui s'élevait au pied du lit. Du moment où la jeune fille était entrée l'œil d'Acté s'était fixé sur elle et l'avait suivie avec une attention croissante ; c'est que cette esclave qu'elle voyait pour la première fois ne lui était cependant pas inconnue ; ses traits éveillaient même dans sa mémoire des souvenirs récents, et pourtant il lui était impossible d'appliquer un nom à ce jeune et mélancolique visage ; tant de pensées différentes se heurtaient dans la tête de la pauvre enfant, que ne pouvant en porter le poids, elle ferma les yeux et laissa retomber son front sur le coussin de son lit. Lucius alors, pensant qu'elle voulait dormir, fit signe à l'esclave de veiller sur son sommeil, et sortit de la chambre. L'esclave, restée seule avec Acté, la regarda un instant avec une expression de tristesse indéfinissable, puis enfin, se couchant sur le tapis de pourpre où était étendue Phébée, elle se fit un coussin de l'épaule de la tigresse, qui, dérangée dans son sommeil, ouvrit à moitié un œil étincelant et féroce, mais qui, reconnaissant une amie, au lieu de la punir de tant d'audace, effleura deux ou trois fois sa main délicate du bout de sa langue sanguinolente, et se recoucha avec nonchalance, poussant un soupir qui ressemblait à un rugissement.

En ce moment une harmonie délicieuse s'éleva des flancs du navire : c'était ce même chœur qu'Acté avait déjà entendu lorsque la birème aborda au port de Corinthe ; mais cette fois la solitude et le silence de la nuit lui donnaient plus de charmes et plus de mystère encore : bientôt aux voix réunies succéda une seule voix. Lucius chantait une prière à Neptune, et Acté reconnut ces sons vibrans qui la veille au théâtre avaient été réveiller les cordes les plus secrètes de son âme ; c'étaient des accens si sonores et si mélodieux, qu'on eût pu croire que les syrènes du cap Palinure étaient venues au-devant du vaisseau du nouvel Ulysse. Acté, soumise tout entière à la puissance de cette musique enchantée, rouvrit ses paupières lassées, et l'œil fixe sur les étoiles du ciel, elle oublia peu à peu ses remords et ses douleurs pour ne plus penser qu'à son amour. Depuis longtemps déjà les dernières vibrations de la lyre et les dernières cadences de la voix s'étaient éteintes lentement, et comme emportées sur les ailes des génies de l'air, qu'Acté, tout entière à cette mélodie, écoutait encore ; enfin, elle baissa les yeux, et pour la seconde fois son regard rencontra celui de la jeune fille. Comme sa maîtresse, l'esclave semblait être sous l'empire d'un charme ; enfin, les regards des deux femmes se croisèrent, et plus que jamais Acté fut convaincue que ce n'était pas la première fois que cet œil triste laissait tomber sur elle son rayon lumineux et rapide. Acté fit un signe de la main, l'esclave se leva ; toutes deux restèrent un instant sans parler ; enfin, Acté rompit la première le silence.

— Quel est ton nom, jeune fille ? lui dit-elle.

— Sabina, répondit l'esclave ; et ce seul mot fit tressaillir celle qui l'interrogeait ; car, ainsi que le visage, cette voix ne lui était pas étrangère ; cependant le nom qu'elle avait prononcé n'éveillait en elle aucun souvenir.

— Quelle est ta patrie ? continua Acté.

— Je l'ai quittée si jeune que je n'en ai pas [illegible]

— Quel est ton maître ?

— Hier j'étais à Lucius, aujourd'hui je suis à Acté.

— Tu lui appartiens depuis longtemps ?

— Depuis que je me connais.

— Et sans doute tu lui es dévouée ?

— Comme la fille à son père.

— Alors, viens t'asseoir près de moi, et parlons de lui.

Sabina obéit, mais avec une répugnance visible ; Acté attribuant cette hésitation à la crainte, lui prit la main pour la rassurer ; la main de l'esclave était froide comme le marbre ; cependant, cédant au mouvement d'attraction de sa maîtresse, elle se laissa plutôt tomber qu'elle ne s'assit dans le fauteuil que celle-ci lui avait désigné.

— Ne t'ai-je point déjà vue ? continua Acté.

— Je ne crois pas, balbutia l'esclave.

— Au stade, au cirque, au théâtre ?

— Je n'ai point quitté la birème.

— Et tu n'as pas assisté aux triomphes de Lucius ?

— J'y suis habituée.

Un nouveau silence succéda à ces demandes et à ces réponses échangées d'une part avec une curiosité croissante, de l'autre avec une répugnance marquée. Ce sentiment était si visible, qu'Acté ne put s'y tromper.

— Ecoute, Sabina, lui dit-elle, je vois combien il t'en coûte de changer de maître ; je dirai à Lucius que tu ne veux pas le quitter.

— N'en fais rien, s'écria l'esclave tremblante ; quand Lucius ordonne, il faut lui obéir.

— Sa colère est donc bien à craindre ? continua Acté en souriant.

— Terrible, répondit l'esclave avec une telle expression de crainte, qu'Acté frissonna malgré elle.

— Et cependant, reprit-elle, ceux qui l'entourent paraissent l'aimer : ce jeune Sporus !

— Sporus ! murmura l'esclave.

En ce moment Acté s'arrêta ; ses souvenirs lui revinrent : c'était à Sporus que ressemblait Sabina, et cette ressemblance était si parfaite, qu'étonnée de ne l'avoir pas découverte plus tôt, elle saisit les deux mains de la jeune fille, et la regardant en face :

— Connais-tu Sporus ? lui dit-elle.

— C'est mon frère, balbutia l'enfant.

— Et où est-il ?

— Il est resté à Corinthe.

En ce moment la porte se rouvrit : le jeune Romain [illegible]

rut, et Acté, qui tenait encore les deux mains de Sabina entre les siennes, sentit un frisson courir dans les veines de sa nouvelle esclave : Lucius fixa son œil bleu et perçant sur le groupe étrange qui s'offrait à sa vue, puis, après un instant de silence :

— Ma bien-aimée Acté, lui dit-il, ne veux-tu pas profiter de l'aurore qui se lève pour venir respirer l'air pur du matin ?

Il y avait au fond de cette voix, toute calme et douce qu'elle était à sa surface, quelque chose de vibrant et de métallique, si on peut le dire, qu'Acté remarqua pour la première fois : aussi un sentiment instinctif qui ressemblait à la terreur pénétra-t-il si profondément dans son âme qu'elle prit cette question pour un commandement, et qu'au lieu de répondre elle obéit ; mais ses forces ne secondèrent pas sa volonté, et elle serait tombée, si Lucius ne se fût élancé vers elle, et ne l'eût soutenue. Elle se sentit enlever alors entre les bras de son amant, avec la même facilité qu'un aigle eût fait d'une colombe, et, tremblante, sans se rendre compte du motif de son effroi, elle se laissa emporter, muette et fermant les yeux, comme si cette course eût dû aboutir à un précipice.

En arrivant sur le pont du bâtiment, elle se sentit renaître, tant la brise était pure et parfumée : d'ailleurs elle n'était plus dans les bras de Lucius ; aussi prit-elle le courage de rouvrir les yeux ; en effet, elle était couchée sur le couronnement de la poupe, dans un filet à mailles d'or, arrêté d'un côté au mât et de l'autre à une petite colonne sculptée qui semblait destinée à servir de support : Lucius, adossé au mât, était debout à côté d'elle.

Pendant la nuit, le vaisseau, favorisé par le vent, était sorti du golfe de Corinthe et, doublant le cap d'Elis, avait passé entre Zacynthe et Céphalonie : le soleil semblait se lever derrière ces deux îles, et ses premiers rayons illuminaient la crête des montagnes qui les séparent en deux parties, si bien que le versant occidental était encore plongé dans l'ombre. Acté ignorait complètement où elle était, de sorte que, se retournant vers Lucius : — Est-ce encore la Grèce ? dit-elle.

— Oui, dit Lucius, et ce parfum qui vient à nous comme un dernier adieu, c'est celui des roses de Samé et des orangers de Zacînthe : il n'y a pas d'hiver pour ces deux sœurs jumelles, qui s'épanouissent au soleil comme des corbeilles de fleurs. Ma belle Acté veut-elle que je lui fasse bâtir un palais dans chacune de ces îles ?

— Lucius, dit Acté, tu m'effraies parfois en me faisant des promesses qu'un Dieu seul pourrait tenir : qui es-tu donc, et que me caches-tu ? es-tu Jupiter Tonnant ? et crains-tu, en m'apparaissant dans ta splendeur, que la foudre ne me dévore comme elle a fait de Sémélé ?

— Tu te trompes, répondit Lucius en souriant ; je ne suis rien qu'un pauvre chanteur, à qui un oncle a laissé toute sa fortune à la condition que je porterais son nom ; ma seule puissance est dans mon amour, Acté, mais je sens que, soutenu par lui, j'entreprendrais les douze travaux d'Hercule.

— Tu m'aimes donc ? demanda la jeune fille.

— Oui, mon âme ! dit Lucius.

Et le Romain prononça ces paroles avec un accent si puissant et si vrai, que sa maîtresse tendit les deux mains au ciel comme pour le remercier de son bonheur : car, dans ce moment, elle avait oublié tout : et regrets et remords s'effaçaient de son âme, comme à ses yeux sa patrie qui disparaissait à l'horizon.



Ils voguèrent ainsi pendant six jours.

Ils voguèrent ainsi pendant six jours, sous un ciel bleu, sur une mer bleue ; le septième, ils aperçurent, vers la proue du vaisseau, la ville de Lecri, bâtie par les soldats d'Ajax. Alors, doublant le promontoire d'Hercule, ils entrèrent dans le détroit de Sicile, laissant à leur gauche Messine, l'ancienne Zanclé, au port recourbé comme une faux, à leur droite Rhégium, à qui Denis le Tyran fit demander une femme, et qui lui offrit la fille du bourreau ; puis, naviguant directement entre la bouillante Charybde et l'aboyante Scylla, ils saluèrent d'un dernier adieu les flots d'Ionie, et entrèrent dans la mer Tyrrhénienne, éclairée par le volcan de Strongyle, phare éternel de la Méditerranée. Cinq jours encore ils voguèrent, tantôt à la voile, tantôt à la rame, voyant s'élever successivement devant eux Héléa, près de laquelle on distinguait encore les ruines du tombeau de Palinure ; Pœstum et ses trois temples, Caprée et ses douze palais. Puis enfin ils entrèrent dans le golfe magnifique au fond duquel s'élevait Neapolis, cette belle fille grecque, esclave affranchie par Rome, nonchalamment couchée au pied de son Vésuve fumant, ayant à sa droite Herculanum, Pompei et Stabbia qui, vingt ans plus tard devaient disparaître dans leur tombe de lave ; et, à sa gauche, Puteoli et son pont gigantesque, Baïa tant vantée par Properce, et Baules, que devait bientôt rendre célèbre le parricide de Néron.

A peine Lucius fut-il en vue de la ville, qu'il fit changer les voiles blanches de sa birème contre des voiles de pourpre, et orner son mât d'une branche de laurier : sans doute, ce

signal était convenu, et annonçait la victoire ; car, à peine fut-il arboré, qu'un grand mouvement parut s'effectuer sur le rivage, et que le peuple se précipita au-devant du vaisseau olympique ; il entra dans la rade au bruit des instrumens, aux chants des matelots et aux applaudissements de la multitude. Un char attelé de quatre chevaux blancs attendait Lucius ; il y monta, revêtu d'une robe de pourpre, drapé d'une chlamyde bleue étoilée d'or, portant au front la couronne olympique qui était d'olivier, et à la main la couronne pythique qui était de laurier. Puis on fit une brèche aux murs de la ville, et le triomphateur y entra comme un conquérant.

Pendant toute la route, ce furent de pareilles fêtes et de semblables honneurs. A Fondi, un vieillard de soixante-cinq ans, dont la famille était aussi ancienne que Rome, et qui, après la guerre d'Afrique, avait obtenu l'ovation et trois sacerdoces, lui avait fait préparer des jeux splendides et venait lui-même au-devant de lui pour les lui offrir ; cette démarche de la part d'un homme si condérable parut faire grande sensation parmi la suite de Lucius, qui s'augmentait de moment en moment : c'est qu'on racontait d'étranges choses sur ce vieillard. Un de ses aïeux faisait un sacrifice, lorsqu'un aigle s'abattit sur la victime, lui arracha les entrailles et les emporta sur un chêne. Il lui fut prédit alors qu'un de ses descendants serait empereur, et ce descendant, disait-on, c'était Galba ; car un jour qu'il était venu avec plusieurs jeunes garçons de son âge saluer Octave, celui-ci, frappé d'une espèce de double vue momentanée, lui avait passé la main sur la joue en disant : — Et toi aussi, mon enfant, tu essaieras de notre puissance. — Livie l'aimait au point qu'elle lui laissa en mourant cinquante millions de sesterces ; mais, comme la somme était en chiffres, Tibère la réduisit à cinq cent mille ; et peut-être la haine du vieil empereur, qui savait la prédiction de l'oracle, ne se serait-elle pas bornée là, si Thrasylle, son astrologue, ne lui avait dit que c'était dans sa vieillesse seulement que Galba devait régner. — Qu'il vive donc ! avait-il répondu alors, car cela ne m'importe pas. — En effet, Tibère était mort, Caligula et Claude avaient occupé le trône, César Néron était empereur ; Galba avait soixante-cinq ans, et rien n'annonçait qu'il touchât à la suprême puissance. Cependant, comme les successeurs de Tibère, plus rapprochés du moment de la prédiction, pouvaient ne pas avoir la même insouciance que lui, Galba portait habituellement, même pendant son sommeil, un poignard suspendu au cou par une chaîne, et ne sortait jamais sans emporter avec lui un million de sesterces en or pour le cas où il lui faudrait fuir des licteurs ou gagner des assassins.

Le vainqueur passa deux jours chez Galba, au milieu des fêtes et des triomphes, et là Acté fut témoin d'une précaution qu'elle n'avait jamais vu prendre à Lucius, et dont elle ne pouvait se rendre compte : des soldats, qui étaient venus au-devant du triomphateur pour lui servir d'escorte, veillèrent la nuit dans les appartemens qui entouraient sa chambre, et, avant de se coucher, son amant prenait le soin étrange de mettre son épée sous le chevet de son lit. Acté n'osait l'interroger ; mais elle sentait instinctivement qu'un danger quelconque le menaçait ; aussi le priait-elle instamment chaque matin de partir ; enfin, le troisième jour, il quitta Fondi, et, continuant sa route triomphale à travers les villes dont on abattait les murailles, il parvint enfin, avec un cortège qui ressemblait plutôt à l'armée d'un conquérant qu'à la suite d'un simple vainqueur, sur la hauteur d'Albano. Arrivée au sommet, Acté jeta un cri de surprise et d'admiration : elle venait, au bout de la voie Appia, de découvrir Rome dans toute son étendue et toute sa splendeur.

C'est qu'en effet Rome se présentait aux regards de la jeune Grecque sous son plus magnifique aspect. La voie Appienne était surnommée la reine des routes, comme étant la plus belle et la plus importante, car, partant de la mer Tyrrhénienne, elle franchissait les Apennins, traversait la Calabre, et allait aboutir à la mer Adriatique. Depuis Albano jusqu'à Rome, elle servait de promenade publique, et, selon l'habitude des anciens qui ne voyaient dans la mort qu'un repos, et qui cherchaient pour leurs cendres les endroits les plus pittoresques et les plus fréquentés, elle était bordée de chaque côté de magnifiques tombeaux, parmi lesquels, pour son antiquité, on réputait celui d'Ascagne, pour son souvenir héroïque, on honorait celui des Horaces, et pour sa magnificence impériale on citait celui de Cecilia Metella.

Or, ce jour-là, toute cette magnifique route était couverte de curieux venus au-devant de Lucius ; les uns montant de brillans équipages attelés de mules d'Espagne, aux harnais de pourpre ; les autres couchés dans des litières que portaient huit esclaves vêtus de magnifiques penules et qu'accompagnaient des coureurs aux robes retroussées : ceux-ci précédés de cavaliers numides qui soulevaient la poussière et écartaient la foule sur leur passage ; ceux-là lançaient devant eux une troupe de chiens molosses aux colliers à clous d'argent. A peine les premiers eurent-ils aperçu le vainqueur, que leurs cris, répétés de bouche en bouche, volèrent vers les murs de la ville. Au même instant, et sur l'ordre d'un chevalier qui partit au galop, les promeneurs se rangèrent aux deux côtés de la voie qui, large de trente-six pieds, offrit un passage facile au quadrige triomphant qui continua de s'avancer vers la ville. Un mille à peu près avant la porte, un escadron de cavaliers, composé de cinq cents hommes, attendait le cortège et se mit à sa tête. Ils n'avaient pas fait cinquante pas, qu'Acté s'aperçut que les chevaux étaient ferrés en argent, et que les fers, mal assurés, se détachaient et roulaient sur le pavé, de sorte que le peuple, pour les ramasser, se précipitait avidement sous les pieds de ces animaux, au risque d'être écrasé par eux. Arrivé aux portes de la ville, le char victorieux y entra au milieu des acclamations frénétiques de la multitude. Acté ne comprenait rien à cette ivresse, et cependant se laissait entraîner par elle. Elle entendait mêler le nom de César à celui de Lucius. Elle passait sous des arcs de triomphe, au milieu de rues jonchées de fleurs et embaumées d'encens. A chaque carrefour, des sacrificateurs immolaient des victimes aux autels des Lares de la patrie. Elle traversait les plus magnifiques quartiers de la ville ; le grand cirque dont on avait abattu trois arcades, le Velabre et le Forum ; enfin, joignant la voie Sacrée, le cortège commença de gravir le Capitole et ne s'arrêta qu'en face du temple de Jupiter.

Alors Lucius descendit de son char et monta les escaliers qui conduisaient au temple. Les Flamines l'attendaient aux portes, et l'accompagnèrent jusqu'au pied de la statue. Arrivé là, il déposa les trophées de sa victoire sur les genoux du dieu, et, prenant un stylet, il écrivit, sur une plaque d'or massif que lui présenta le grand prêtre, l'inscription suivante :

Lucius Domitius-Claudius Néron, vainqueur à la lutte, à la course et au chant, a consacré ces trois couronnes à Jupiter, très bon et très grand.

Au milieu des acclamations qui s'élevèrent aussitôt de tous côtés, un cri de terreur se fit entendre : Acté venait de reconnaître que le pauvre chanteur qu'elle avait suivi comme amant n'était autre que César lui-même.

VII

Cependant, au milieu de l'ivresse de son triomphe, l'empereur n'avait point oublié Acté. La jeune Grecque n'était point encore revenue de la surprise mêlée d'épouvante que lui avaient causée le nom et le titre de son amant, lorsqu'elle vit s'approcher d'elle deux esclaves liburniens qui, de la part de Néron, l'invitèrent respectueusement à les suivre. Acté obéit machinalement, ignorant où on la conduisait, ne pensant pas même à le demander, tant elle était abîmée dans cette idée terrible qu'elle était la maîtresse de cet homme dont elle n'avait jamais entendu prononcer le nom qu'avec terreur. Au bas du Capitole, entre le Tabularium et le temple de la Concorde, elle trouva une litière magnifique portée par six esclaves égyptiens, la poitrine ornée de plaques d'argent poli en forme de croissant, les bras et les jambes entourés d'anneaux du même métal, et, assise près de la litière, Sabina, qu'elle avait perdue un instant de vue au milieu du triomphe, et qu'elle retrouvait là justement comme pour compléter tous ses souvenirs. Acté monta dans la litière, s'y coucha sur des coussins de soie, et s'avança vers le Palatin, accompagnée par Sabina qui, la suivant à pied, marchait à côté d'elle et dirigeait sur sa maîtresse l'ombre d'un grand éventail en plumes de paon, fixé au bout d'un roseau des Indes. Pendant trois cents pas à peu près, la litière suivit sur la voie Sacrée le même chemin qu'Acté avait parcouru à la suite de César ; puis bientôt, prenant à droite, elle passa entre le temple de Phœbé et celui de Jupiter-Stator, monta quelques degrés qui conduisaient au Palatin, puis, arrivée sur le magnifique plateau qui couronne la montagne, elle la côtoya un instant du côté qui dominait la rue Suburanne et la Via-Nova ; enfin, arrivée en face de la fontaine Juturne, elle s'arrêta sur le seuil d'une petite maison isolée, et aussitôt les deux Liburniens apportèrent à chaque côté de la litière un marche-pied couvert d'un tapis de pourpre : afin que celle que l'empereur venait de leur donner pour maîtresse ne prît pas même la peine d'indiquer d'un signe le côté par lequel elle désirait de descendre.

Acté était attendue, car la porte s'ouvrit à son approche et, lorsqu'elle l'eut franchie, se referma derrière elle sans qu'elle vît la personne chargée des fonctions de janitor

Sabina l'accompagnait seule, et, sans doute pensant qu'après une route longue et fatigante le premier désir de sa maîtresse devait être celui de se mettre au bain, elle la conduisit à l'*apodyterium*, chambre que l'on appelait ainsi d'un verbe grec qui signifie dépouiller ; mais, arrivée là, Acté, tout émue et toute préoccupée encore de cette fatalité étrange qui l'avait entraînée à la suite du maître du monde, s'assit sur le banc qui régnait à l'entour de la salle en faisant à Sabina signe d'attendre un instant. A peine était-elle plongée dans ses rêveries, que, comme si le maître invisible et puissant qu'elle s'était choisi avait prévu qu'elle ne s'y abandonnât, une musique douce et sonore se fit entendre, sans qu'on pût préciser l'endroit d'où elle partait ; en effet, les musiciens étaient disposés de manière que toute la chambre fut ceinte d'harmonie. Sans doute Néron, qui avait remarqué l'influence que prenaient sur la jeune Grecque ces sons mystérieux, dont plusieurs fois dans la traversée il avait été à même de suivre les effets, avait ordonné d'avance cette distraction à des souvenirs dont il désirait de combattre la puissance. Si telle avait été sa pensée, il ne fut point trompé dans son attente ; car à peine la jeune fille eut-elle entendu ces accords, qu'elle releva doucement la tête, que les pleurs qui coulaient sur ses joues s'arrêtèrent, et qu'une dernière larme, s'échappant de ses yeux, trembla un instant au bout de ses longs cils comme une goutte de rosée aux pistils d'une fleur, et, comme la rosée aux rayons du soleil, sembla bientôt se sécher au feu du regard qu'elle avait obscurci ; en même temps une vive teinte de pourpre reparut sur ses lèvres pâles et entr'ouvertes comme pour un sourire ou pour un baiser.

Alors Sabina s'approcha de sa maîtresse, qui, au lieu de se défendre davantage, l'aida elle-même à détacher ses vêtemens qui, les uns après les autres, tombèrent à ses pieds, la laissant nue et rougissante, comme la Vénus pudique. C'était une beauté si parfaite et si virginale qui venait de se dévoiler, que l'esclave elle-même sembla rester en extase devant elle, et que, lorsqu'Acté, pour s'avancer vers la seconde chambre, posa la main sur son épaule nue, elle la sentit frémir par tout le corps et vit les joues pâles de Sabina se couvrir à l'instant de rougeur, comme si une flamme l'eût touchée. A cette vue, Acté s'arrêta, craignant d'avoir fait mal à sa jeune suivante ; mais celle-ci, devinant le motif de son hésitation, lui saisit aussitôt la main qu'elle avait soulevée, et, l'appuyant de nouveau sur son épaule, elle entra avec elle dans le *tepidarium*.

C'était une vaste chambre carrée, au milieu de laquelle s'étendait un bassin d'eau tiède pareil à un lac ; de jeunes esclaves, la tête couronnée de roseaux, de narcisses et de nymphéas, se jouaient à sa surface comme une troupe de naïades, et à peine eurent-elles aperçu Acté, qu'elles poussèrent vers le bord le plus proche d'elle une conque d'ivoire incrustée de corail et de nacre. C'était une suite d'enchantemens si rapides, qu'Acté s'y laissait aller comme à un songe. Elle s'assit donc sur cette barque fragile et, en un instant, comme Vénus entourée de sa cour marine, elle se trouva au milieu de l'eau.

Alors cette délicieuse musique qui l'avait déjà charmée se fit entendre de nouveau ; bientôt les voix des baigneuses se mêlèrent à ces accens : elles disaient la fable d'Hylas allant puiser de l'eau sur les rivages de la Troade, et, comme les nymphes du fleuve Ascanius appelaient le favori d'Hercule du geste et de la voix, elles tendaient les bras à Acté et l'invitaient, en chantant, à descendre au milieu d'elles. Les jeux de l'onde étaient familiers à la jeune Grecque ; mille fois avec ses camarades elle avait traversé à la nage le golfe de Corinthe ; aussi s'élança-t-elle sans hésitation au milieu de cette mer tiède et parfumée, où ses esclaves la reçurent comme leur reine.

C'étaient toutes des jeunes filles choisies parmi les plus belles ; les unes avaient été enlevées au Caucase, les autres à la Gaule, celles-ci venaient de l'Inde, celles-là d'Espagne ; et cependant, au milieu de cette troupe d'élite choisie par l'amour pour la volupté, Acté semblait une déesse. Au bout d'un instant, lorsqu'elle eut glissé sur la surface de l'eau comme une sirène, lorsqu'elle eut plongé comme une naïade, lorsqu'elle se fut roulée dans ce lac factice, avec la souplesse et la grâce d'un serpent, elle s'aperçut que Sabina manquait à sa cour marine, et, la cherchant des yeux, elle l'aperçut assise et se cachant la tête dans sa rica. Familière et rieuse comme un enfant, elle l'appela : Sabina tressaillit et souleva le manteau qui lui voilait le visage ; alors, avec des rires d'une expression étrange et qu'Acté ne put comprendre, d'une voix folle et railleuse, ces femmes appelèrent toutes ensemble Sabina, sortant à moitié de l'eau pour l'inviter du geste à venir les joindre. Un instant la jeune esclave parut prête à obéir à cet appel ; quelque chose de bizarre se passait dans son âme : ses yeux étaient ardens, sa figure brûlante ; et cependant des larmes coulaient de ses paupières et se séchaient sur ses joues ; mais au lieu de céder à ce qui était visiblement son désir, Sabina s'élança vers la porte, comme pour se soustraire à cette voluptueuse magie ; ce mouvement ne fut pas si rapide, cependant, qu'Acté n'eût le temps de sortir de l'eau et de lui barrer le passage au milieu des rires de toutes les esclaves ; alors Sabina parut près de s'évanouir ; ses genoux tremblèrent, une sueur froide coula de son front, enfin, elle pâlit si visiblement qu'Acté, craignant qu'elle ne tombât, étendit les bras vers elle et la reçut sur sa poitrine nue ; mais aussitôt elle la repoussa en jetant un léger cri de douleur. Dans le paroxysme étrange dont l'esclave était agitée, sa bouche avait touché l'épaule de sa maîtresse et y avait imprimé une ardente morsure ; puis aussitôt, épouvantée de ce qu'elle avait fait, elle s'était élancée hors de la chambre.

Au cri jeté par Acté, les esclaves étaient accourues et s'étaient groupées autour de leur maîtresse ; mais celle-ci, tremblant que Sabina ne fût punie, avait été la première à renfermer sa douleur et essuyait en s'efforçant de sourire une ou deux gouttes de sang qui roulaient sur sa poitrine, pareilles à du corail liquide. L'accident était du reste trop léger pour causer à Acté une autre impression que celle de l'étonnement ; aussi s'avança-t-elle vers la chambre voisine où devait se compléter le bain, et qu'on appelait le *caldarium*.

C'était une petite salle circulaire entourée de gradins et garnie tout à l'entour de niches étroites contenant chacune un siége ; un réservoir d'eau bouillante occupait le milieu de la chambre et formait une vapeur aussi épaisse que celle qui, le matin, court à la surface d'un lac ; seulement, ce brouillard enflammé était échauffé encore par un fourneau extérieur, dont les flammes circulaient dans des tuyaux qui enveloppaient le *caldarium* de leurs bras rougis, et couraient le long des parois extérieures, comme le lierre contre une muraille.

Lorsqu'Acté, qui n'avait point encore l'habitude de ces bains connus et pratiqués à Rome seulement, entra dans cette chambre, elle fut tellement saisie par les flots de la vapeur qui roulaient comme des nuages, qu'haletante et sans voix, elle étendit les bras et voulut appeler au secours ; mais elle ne put que jeter des cris inarticulés et éclater en sanglots ; elle tenta alors de s'élancer vers la porte ; mais retenue dans les bras de ses esclaves, elle se renversa en arrière en faisant signe qu'elle étouffait. Aussitôt une de ses femmes tira une chaîne, et un bouclier d'or qui fermait le plafond s'ouvrit comme une soupape et laissa pénétrer un courant d'air extérieur au milieu de cette atmosphère qui allait cesser d'être respirable : ce fut la vie. Acté sentit sa poitrine se dilater, une faiblesse douce et pleine de langueur s'empara d'elle ; elle se laissa conduire vers un des siéges et s'assit, commençant de à supporter avec plus de force cette température incandescente qui semblait, au lieu du sang, faire courir dans les veines une flamme liquide ; enfin, la vapeur devint de nouveau si épaisse et si brûlante, que l'on fut obligé d'avoir recours une seconde fois au bouclier d'or, et avec l'air extérieur descendit sur les baigneuses un tel sentiment de bien-être que la jeune Grecque commença à comprendre le fanatisme des dames romaines pour ce genre de bain qui, jusqu'alors, lui avait été inconnu, et qu'elle avait commencé par regarder comme un supplice. Au bout d'un instant la vapeur avait repris de nouveau son intensité ; mais cette fois, au lieu de lui ouvrir un passage, on la laissa se condenser au point qu'Acté se sentit de nouveau prête à défaillir ; alors deux de ses femmes s'approchèrent avec un manteau de laine écarlate dont elles lui enveloppèrent entièrement le corps, et, la soulevant dans leurs bras à moitié évanouie, elles la transportèrent sur un lit de repos placé dans une chambre chauffée à une température ordinaire.

Là commença pour Acté une nouvelle opération aussi étrange, mais déjà moins imprévue et moins douloureuse que celle du *caldarium* : ce fut le massage, cette voluptueuse habitude que les Orientaux ont empruntée aux Romains et conservée jusqu'à nos jours. Deux nouvelles esclaves, habiles à cet exercice, commencèrent à la presser et à la pétrir jusqu'à ce que ses membres fussent devenus souples et flexibles ; alors elles lui firent craquer les unes après les autres toutes les articulations, sans douleur et sans effort ; après quoi, prenant dans de petites ampoules de corne de rhinocéros de l'huile et des essences parfumées, elles lui en frottèrent tout le corps, puis elles l'essuyèrent d'abord avec une laine fine, ensuite avec la mousseline la plus douce d'Égypte, et enfin avec des peaux de cygnes dont on avait arraché les plumes, et auxquelles on n'avait laissé que le duvet.

Pendant tout le temps qu'avait duré ce complément de sa toilette, Acté était restée les yeux à demi fermés, plongée dans une extase langoureuse, sans voix et sans pensées, en proie à une somnolence douce et bizarre, qui lui laissait seulement la force de sentir une plénitude d'existence inconnue jusqu'alors. Non seulement sa poitrine s'était dilatée, mais encore à chaque aspiration il lui se-

blait que la vie affluait en elle par tous les pores. C'était une impression physique si puissante et si absolue, que non seulement elle put effacer les souvenirs passés, mais encore combattre les douleurs présentes : dans une pareille situation, il était impossible de croire au malheur, et la vie se présentait à l'esprit de la jeune fille comme une suite d'émotions douces et charmantes, échelonnées sans formes palpables dans un horizon vague et merveilleux !

Au milieu de ce demi-sommeil magnétique, de cette rêverie sans pensées, Acté entendit s'ouvrir une porte de la chambre au fond de laquelle elle était couchée ; mais comme, dans l'état bizarre où elle se trouvait, tout mouvement lui semblait une fatigue, elle ne se retourna même point, pensant que c'était quelqu'une de ses esclaves qui entrait ; elle demeura donc les yeux à demi ouverts, écoutant venir vers son lit des pas lents et mesurés, dont chacun, chose étrange, paraissait, à mesure qu'ils s'approchaient, retentir en elle-même ; alors elle fit avec effort un mouvement de tête et dirigeant son regard du côté du bruit, elle vit s'avancer, majestueuse et lente, une femme entièrement revêtue du costume des matrones romaines, et couverte d'une longue stole qui descendait de sa tête jusqu'à ses talons : arrivée près du lit, cette espèce d'apparition s'arrêta, et la jeune fille sentit se fixer sur elle un regard profond et investigateur, auquel, comme à celui d'une devineresse, il lui eût semblé impossible de rien cacher. La femme inconnue la regarda ainsi un instant en silence, puis d'une voix basse, mais sonore cependant, et dont chaque parole pénétrait, comme la lame glacée d'un poignard, jusqu'au cœur de celle à qui elle s'adressait : — Tu es, lui dit-elle, la jeune Corinthienne qui as quitté ta patrie et ton père pour suivre l'empereur, n'est-ce pas ?

Toute la vie d'Acté, bonheur et désespoir, passé et avenir, était renfermée dans ces quelques paroles, de sorte qu'elle se sentit inonder tout à coup comme d'un flux de souvenirs ; son existence de jeune fille cueillant des fleurs sur les rives de la fontaine Pyrène, le désespoir de son vieux père lorsque le lendemain des jeux il l'avait appelée en vain, son arrivée à Rome où s'était révélé à elle le terrible secret que lui avait caché jusque-là son impérial amant, tout cela reparut vivant derrière le voile enchanté que soulevait le bras glacé de cette femme. Acté jeta un cri, et couvrant sa figure avec ses deux mains : — Oh ! oui, oui, s'écria-t-elle avec des sanglots, oui, je suis cette malheureuse.

Un moment de silence succéda à cette demande et à cette réponse, moment pendant lequel Acté n'osa point rouvrir les yeux, car elle devinait que le regard dominateur de cette femme continuait de peser sur elle : enfin, elle sentit que l'inconnue lui prenait la main dont elle s'était voilé le visage, et croyant deviner dans son étreinte, toute froide et indécise qu'elle était, plus de pitié que de menace, elle se hasarda à soulever sa paupière mouillée de larmes. La femme inconnue la regardait toujours.

— Ecoute, continua-t-elle avec ce même accent sonore, mais cependant plus doux, le destin a d'étranges mystères ; il remet parfois aux mains d'un enfant le bonheur ou l'adversité d'un empire : au lieu d'être envoyée par la colère des dieux, peut-être es-tu choisie par leur clémence.

— Oh ! s'écria Acté, je suis coupable, mais coupable d'amour et voilà tout ; je n'ai pas dans le cœur un sentiment mauvais ! et ne pouvant plus être heureuse, je voudrais du moins voir tout le monde heureux !... Mais je suis bien isolée, bien faible et bien impuissante. Indique-moi ce que je puis faire et je le ferai !...

— D'abord, connais-tu celui auquel tu as confié ta destinée ?

— Depuis ce matin seulement je sais que Lucius et Néron ne sont qu'un même homme, et que mon amant est l'empereur. Fille de la Grèce antique, j'ai été séduite par la beauté, par l'adresse, par la mélodie. J'ai suivi le vainqueur des jeux ; j'ignorais que ce fût le maître du monde !...

— Et maintenant, reprit l'étrangère avec un regard plus fixe et une voix plus vibrante encore, tu sais que c'est Néron ; mais sais-tu ce que c'est que Néron ?

— J'ai été habituée à le regarder comme un dieu, répondit Acté.

— Eh bien ! continua l'inconnue en s'asseyant, je vais te dire ce qu'il est, car c'est bien le moins que la maîtresse connaisse l'amant, et l'esclave le maître.

— Que vais-je entendre ? murmura la jeune fille.

— Lucius était né loin du trône ; il s'en rapprocha par une alliance, il y monta par un crime.

— Ce ne fut pas lui qui le commit ! s'écria Acté.

— Ce fut lui qui en profita, répondit froidement l'inconnue. D'ailleurs, la tempête qui avait abattu l'arbre avait respecté le rejeton. Mais le fils alla bientôt rejoindre le père : Britannicus se coucha près de Claude, et cette fois-ci, ce fut bien Néron qui fut le meurtrier.

— Oh ! qui peut dire cela ? s'écria Acté ; qui peut porter cette terrible accusation ?

— Tu doutes, jeune fille ? continua la femme inconnue, sans que son accent changeât d'expression, veux-tu savoir comment la chose se fit ? Je vais te le dire. Un jour que, dans une chambre voisine de celle où se tenait la cour d'Agrippine, Néron jouait avec de jeunes enfans, et que parmi ceux-ci jouait aussi Britannicus, il lui ordonna d'entrer dans la chambre du repas et de chanter des vers aux convives, croyant intimider l'enfant et lui attirer les rires et les huées de ses courtisans. Britannicus reçut l'ordre et y obéit ; il entra vêtu de blanc dans la salle du *triclinium*, et, s'avançant pâle et triste au milieu de l'orgie, d'une voix émue et les larmes dans les yeux, il chanta ces vers qu'Ennius, notre vieux poëte, met dans la bouche d'Astyanax : — « O mon père ! ô ma patrie ! ô maison de Priam ! palais « superbe ! temple aux gonds retentissans ! aux lambris « resplendissans d'or et d'ivoire !... je vous ai vus tomber « sous une main barbare, je vous ai vus devenir la proie « des flammes ! » et soudain le rire s'arrêta pour faire place aux larmes, et, si effrontée que fût l'orgie, elle se tut devant l'innocence et la douleur. Alors tout fut dit pour Britannicus. Il y avait dans les prisons de Rome une empoisonneuse célèbre et renommée pour ses crimes ; Néron fit venir le tribun Pollio Julius qui était chargé de la garder, car il hésitait encore, lui empereur, à parler à cette femme. Le lendemain Pollio Julius lui apporta le poison, qui fut versé dans la coupe de Britannicus par ses instituteurs eux-mêmes ; mais, soit crainte, soit pitié, les meurtriers avaient reculé devant le crime : le breuvage ne fut pas mortel : alors Néron l'empereur, entends-tu bien ! Néron le dieu, comme tu l'appelais tout à l'heure, fit venir les empoisonneurs dans son palais, dans sa chambre, devant l'autel des dieux protecteurs du foyer, et là, là, il fit composer le poison. On l'essaya sur un bouc qui vécut encore cinq heures, pendant lesquelles on fit cuire et réduire la potion, puis on la fit avaler à un sanglier qui expira à l'instant même !... Alors Néron passa dans le bain, se parfuma, et mit une robe blanche ; puis il vint s'asseoir, le sourire sur les lèvres, à la table voisine de celle où dînait Britannicus.

— Mais, interrompit Acté d'une voix tremblante, mais si Britannicus fut réellement empoisonné, comment se fait-il que l'esclave dégustateur n'éprouva point les effets du poison ? Britannicus, dit-on, était atteint d'épilepsie depuis son enfance, et peut-être qu'un de ces accès...

— Oui, oui, voilà ce que dit Néron !... et c'est en ceci qu'éclata son infernale prudence. — Oui, toutes les boissons, tous les mets que touchait Britannicus étaient dégustés auparavant ; mais on lui présenta un breuvage si chaud que l'esclave put bien le goûter, mais que l'enfant ne put le boire ; alors on versa de l'eau froide dans le verre, c'est dans cette eau froide qu'était le poison. Oh ! poison rapide et habilement préparé, car Britannicus, sans jeter un cri, sans pousser une plainte, ferma les yeux et se renversa en arrière. — Quelques imprudens s'enfuirent !... mais les plus adroits demeurèrent, tremblans et pâles, et devinant tout. — Quant à Néron, qui chantait à ce moment, il se pencha sur son lit, et, regardant Britannicus : — Ce n'est rien, dit-il, dans un instant la vue et le sentiment lui reviendront. — Et il continua de chanter. — Et cependant, il avait pourvu d'avance aux apprêts funéraires, un bûcher était dressé dans le Champ-de-Mars ; et, la même nuit, le cadavre, tout marbré de taches violettes, y fut porté. Mais, comme si les dieux refusaient d'être complices du fratricide, trois fois la pluie qui tombait par torrens éteignit le bûcher ! Alors Néron fit couvrir le corps de poix et de résine ; une quatrième tentative fut faite, et cette fois le feu, en consumant le cadavre, sembla porter au ciel, sur une colonne ardente, l'esprit irrité de Britannicus !

— Mais Burrhus ! mais Sénèque ! s'écria Acté.

— Burrhus ! Sénèque ! reprit avec amertume la femme inconnue, on leur mit de l'argent plein les mains, de l'or plein la bouche, et ils se turent !

— Hélas ! hélas ! murmura Acté.

— De ce jour, continua celle à qui tous ces secrets terribles semblaient être familiers, de ce jour Néron fut le noble fils des Ænobarbus, le digne descendant de cette race à la barbe de cuivre, au visage de fer et au cœur de plomb ; de ce jour, il répudia Octavie, à qui il devait l'empire, l'exila dans la Campanie, où il la fit garder à vue, et livré entièrement aux cochers, aux histrions et aux courtisanes, il commença cette vie de débauches et d'orgies qui depuis deux ans épouvante Rome. — Car celui que tu aimes, jeune fille, ton beau vainqueur olympique, celui que tout le monde appelle son empereur, celui que les courtisans adorent comme un dieu, lorsque la nuit est venue, sort de son palais déguisé en esclave et la tête coiffée d'un bonnet d'affranchi, court, soit au pont Milvius, soit dans quelque taverne de la Suburrane, et là, au milieu des bateliers et des prostituées, des portefaix, des bateleurs, au son des cymbales d'un prêtre de Cybèle ou de la flûte d'une courtisane, le divin César chante ses exploits guerriers et amou-

reux ; puis, à la tête de cette troupe chaude de vin et de luxure, parcourt les rues de la ville, insultant les femmes, frappant les passans, pillant les maisons, jusqu'à ce qu'il rentre enfin au palais d'or, rapportant parfois sur son visage les traces honteuses qu'y a laissées le bâton infâme de quelque vengeur inconnu.

— Impossible ! impossible ! s'écria Acté, tu le calomnies !

— Tu te trompes, jeune fille, je dis à peine la vérité.

— Mais comment ne te punit-il pas de révéler de pareils secrets ?

— Cela pourra bien m'arriver un jour, et je m'y attends.

— Pourquoi alors t'exposes-tu ainsi à sa vengeance ?...

— Parce que je suis peut-être la seule qui ne puisse pas la fuir.

— Mais qui donc es-tu ?

— Sa mère !

— Agrippine ! s'écria Acté s'élançant hors du lit et tombant à genoux, Agrippine ! la fille de Germanicus !... sœur, veuve et mère d'empereurs !... Agrippine debout devant moi, pauvre fille de la Grèce !... Oh ! que me veux-tu !... Parle, commande, et je t'obéirai. A moins cependant que tu ne m'ordonnes de cesser de l'aimer ! car, malgré tout ce que tu m'as dit, je l'aime toujours... Mais alors je puis, sinon t'obéir encore, du moins mourir.

— Au contraire, enfant, reprit Agrippine, continue d'aimer César de cet amour immense et dévoué que tu avais pour Lucius, car c'est dans cet amour qu'est tout mon espoir ; car il ne faut rien moins que la pureté de l'une pour combattre la corruption de l'autre.

— De l'autre ! s'écria la jeune fille avec terreur. César en aime-t-il donc une autre ?

— Tu ignores cela, enfant ?

— Eh ! savais-je quelque chose ! Quand j'ai suivi Lucius, me suis-je informée de César ? Que me faisait l'empereur, à moi ? — C'était un simple artiste que j'aimais, à qui j'offrais ma vie, croyant qu'il pouvait me donner la sienne ! Mais quelle est donc cette femme ?

— Une fille qui a renié son père, — une épouse qui a trahi son époux ! — une femme fatalement belle, à qui les dieux ont tout donné excepté un cœur. — Sabina Poppæa.

— Oh ! oui, oui, j'ai entendu prononcer ce nom. — J'ai entendu raconter cette histoire, quand j'ignorais qu'elle deviendrait la mienne. — Mon père, ne sachant pas que j'étais là, la disait tout bas à un autre vieillard, et ils en rougissaient tous deux ! Cette femme n'avait-elle pas quitté Crispinus, son époux, pour suivre Othon, son amant ?... Et son amant, à la suite d'un dîner, ne la vendit-il pas à César pour le gouvernement de la Lusitanie ?

— C'est cela ! c'est cela ! s'écria Agrippine.

— Et il l'aime !... il l'aime encore ! murmura douloureusement Acté.

— Oui, reprit Agrippine, avec l'accent de la haine, oui, il l'aime encore, oui, il l'aime toujours, car il y a là-dessous quelque mystère, quelque philtre, quelque hippomane maudit, comme celui qui fut donné par Césonie à Caligula !...

— Justes dieux ! s'écria Acté, suis-je assez punie ? suis-je assez malheureuse !...

— Moins malheureuse et moins punie que moi, reprit Agrippine, car tu étais libre de ne pas le prendre pour amant, et moi, les dieux me l'ont imposé pour fils. Eh bien ! comprends-tu maintenant ce qui te reste à faire ?

— A m'éloigner de lui, à ne plus le revoir.

— Garde-t'en bien, enfant. — On dit qu'il t'aime.

— Le dit-on ? est-ce vrai ? le croyez-vous ?

— Oui.

— Oh ! soyez bénie !

— Eh bien ! il faut donner une volonté, un but, un résultat à cet amour ; il faut éloigner de lui ce génie infernal qui le perd, et tu sauveras Rome, l'empereur, et peut-être moi-même.

— Toi-même. — Crois-tu donc qu'il oserait... ?

— Néron ose tout !

— Mais je suis insuffisante à un tel projet, moi ! .

— Tu es peut-être la seule femme assez pure pour l'accomplir.

— Oh ! non, non ! mieux vaut que je parte !... que je ne le revoie jamais !

— Le divin empereur fait demander Acté, dit d'une voix douce un jeune esclave qui venait d'ouvrir la porte.

— Sporus ! s'écria Acté avec étonnement.

— Sporus ! murmura Agrippine en se couvrant la tête de sa stole.

— César attend, reprit l'esclave après un moment de silence.

— Va donc ! dit Agrippine.

— Je te suis, dit Acté.

VIII

Acté prit un voile et un manteau et suivit Sporus. Après quelques détours dans le palais, que celle qui l'habitait n'avait pas encore eu le temps de parcourir, son conducteur ouvrit une porte avec une clef d'or, qu'il remit ensuite à la jeune Grecque, afin qu'elle pût revenir seule ; et ils se trouvèrent dans les jardins de la maison dorée.

Acté se crut hors de la ville, tant l'horizon était étendu et magnifique. A travers les arbres, elle apercevait une pièce d'eau grande comme un lac ; et, de l'autre côté de ce lac, au-dessus d'arbres touffus, dans un lointain bleuâtre, argentée par la lumière de la lune, la colonnade d'un palais. L'air était pur ; pas un nuage ne tachait l'azur limpide du ciel ; le lac semblait un vaste miroir, et les derniers bruits de Rome près de s'endormir s'éteignaient dans l'espace. Sporus et la jeune fille, vêtus de blanc tous deux, et marchant en silence au milieu de ce paysage splendide, semblaient deux ombres errantes dans les Champs-Elysées. Aux bords du lac et sur les vastes pelouses qui bordaient les forêts, paissaient, comme dans les solitudes de l'Afrique, des troupeaux de gazelles sauvages, tandis que sur des ruines factices, qui leur rappelaient celles de leur antique patrie, de longs oiseaux blancs, aux ailes de flamme, se tenaient gravement debout et immobiles comme des sentinelles, et, comme des sentinelles, faisaient entendre de temps en temps et à intervalles égaux un cri rauque et monotone. Arrivé au bord du lac, Sporus descendit dans une barque et fit signe à Acté de le suivre ; puis, déployant une petite voile de pourpre, ils commencèrent à glisser, comme par magie, sur cette eau à la surface de laquelle venaient étinceler les écailles d'or des poissons les plus rares de la mer des Indes. Cette navigation nocturne rappela à Acté son voyage sur la mer d'Ionie ; et, les yeux fixés sur l'esclave, elle s'étonnait de nouveau de cette merveilleuse ressemblance entre le frère et la sœur, qui l'avait déjà frappée dans Sabina, et qui la frappait de nouveau dans Sporus. Quant au jeune homme, ses yeux baissés et timides semblaient fuir ceux de son ancienne hôtesse ; et, pilote silencieux, il dirigeait la barque sans laisser échapper une seule parole. Enfin Acté rompit la première le silence, et d'une voix qui, quelque douce qu'elle fût, fit tressaillir celui auquel elle s'adressait.

— Sabina m'avait dit que tu étais resté à Corinthe, Sporus, lui dit-elle ; Sabina m'avait donc trompée ?

— Sabina t'avait dit la vérité, maîtresse, répondit l'esclave ; mais je n'ai pu demeurer longtemps éloigné de Lucius. Un vaisseau faisait voile pour la Calabre, je m'y suis embarqué ; et comme, au lieu de tourner par le détroit de Messine, il a abordé directement à Brindes, j'ai suivi la voie Appienne, et, quoique parti deux jours après l'empereur, je suis arrivé en même temps que lui à Rome.

— Et Sabina a sans doute été bien heureuse de te revoir, car vous devez vous aimer beaucoup ?

— Oui, sans doute, dit Sporus, car non seulement nous sommes frère et sœur, mais encore jumeaux.

— Eh bien ! dis à Sabina que je veux lui parler, et qu'elle vienne me trouver demain matin.

— Sabina n'est plus à Rome, répondit Sporus.

— Et pourquoi l'a-t-elle quittée ?

— Telle était la volonté du divin César.

— Et où est-elle allée ?

— Je l'ignore.

Il y avait dans la voix de l'esclave, toute respectueuse qu'elle était, un accent d'hésitation et de gêne qui empêcha Acté de lui faire de nouvelles questions ; d'ailleurs, au même moment, la barque touchait le bord du lac, et Sporus, après l'avoir tirée sur le rivage, et voyant Acté descendue à terre, s'était remis en marche. La jeune Grecque le suivit de nouveau, silencieuse, mais pressant le pas, car elle entrait en ce moment sous un bois de pins et de sycomores, dont les branches touffues rendaient la nuit si épaisse que, quoiqu'elle sût parfaitement qu'elle n'avait aucune aide à attendre de son conducteur, un mouvement instinctif de crainte la rapprochait de lui. En effet, depuis quelques instans, un bruit plaintif, qui semblait sortir des entrailles de la terre, était, à de courts intervalles, parvenu jusqu'à elle ; enfin un cri distinct et humainement articulé se fit entendre : la jeune fille tressaillit, et, mettant la main avec effroi sur l'épaule de Sporus :

— Qu'est ceci ? dit elle.

— Rien, répondit l'esclave.

— Mais cependant il m'a semblé entendre... continua Acté.

— Un gémissement. Oui, nous passons près des prisons.

— Et ces prisonniers, quels sont-ils ?

— Ce sont des chrétiens réservés au cirque.

Acté continua sa route en pressant le pas, car en passant

[illegible] de reconnaître les [illegible] les plus plaintives et les plus douloureuses de la voix [illegible] et, quoique ces chrétiens lui eussent été [illegible] [illegible] [illegible] de [illegible] et de [illegible] elle éprouvait cette [illegible] [illegible] que l'on [illegible] pour ceux qui doivent mourir [illegible] [illegible] sortir du bois [illegible] vit le palais illuminé, elle entendit le bruit des instrumens, et la lumière et [illegible] aux plaintes, elle entra d'un pied plus sûr, et cependant moins rapide sous le vestibule.

[illegible] Acté [illegible] jamais dans ses songes l'imagination [illegible] rêver une telle magnificence. Ce vestibule resplendissant de bronze, d'ivoire et d'or, était si vaste, qu'une triple rangée de colonnes [illegible] des portiques de mille pas de longueur, et si élevés, qu'au milieu était placée une statue de cent vingt pieds, sculptée par Zénodore [illegible] le divin empereur [illegible] [illegible] près de cette statue. Qu'était-ce donc que le pouvoir effroyable de cet homme qui se faisait sculpter des images trois fois plus hautes que celles du Jupiter Olympien ; qui avait pour ses [illegible] et des étangs qui ressemblaient à des [illegible] et pour ses délassemens et ses plaisirs des captifs qu'on jetait aux tigres et aux lions? Dans ce palais, toutes les lois de la vie humaine étaient interverties [illegible] un homme et [illegible] une famille un peuple [illegible] la surface de la terre et cela sans qu'un souffle s'opposât à l'exécution de cette volonté, sans qu'on entendît une autre plainte que les cris de ceux qui mouraient [illegible] que rien fût dérangé dans l'ordre de la [illegible] que le soleil se voilât sans que la foudre [illegible] qu'il y eût un ciel au-dessus des hommes, des dieux au-dessus des empereurs!

Ce fut donc avec un sentiment de crainte profond et terrible qu'Acté monta l'escalier qui conduisait à l'appartement de Lucius ; et cette impression avait pris un tel degré de force qu'arrivée à la porte [illegible] Sporus [illegible] elle l'arrêta lui posant une main sur l'épaule et appuyant l'autre sur son propre cœur, dont [illegible] [illegible] Lucius vêtu d'une simple tunique [illegible] d'olivier, et à demi couché sur un lit de repos. Alors tout [illegible] Elle avait cru que [illegible] depuis qu'elle le savait maître du monde ; mais d'un seul [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

— Lucius... toujours Lucius... n'est-ce pas?...

[illegible]

— Oh [illegible] Acté [illegible] pas vrai que moi, Lucius [illegible]

— [illegible]

— Non [illegible] Mais [illegible] parlons que [illegible] [illegible]

— [illegible] ceux qui [illegible] comme un agneau.

[illegible] Lucius [illegible] enlevée [illegible] mon père et qui [illegible] en amour [illegible] pureté [illegible] [illegible] Lucius lui fit un signe d'étonnement [illegible] exile Octavie [illegible] Néron le futur mari de Poppée!...

— Tu as vu ma mère, [illegible] Lucius se relevant [illegible] tu as vu ma mère?

— Oui, murmura en tremblant la jeune fille.

— [illegible] Néron [illegible] et c'est elle qui t'a dit que j'étais cruel, n'est-ce pas? que je t'[illegible] en embrassant, n'est-ce pas? que je n'avais de Jupiter que la foudre qui dévore? C'est elle qui t'a parlé de cette Octavie qu'elle protège et que je hais, qu'elle m'a mise malgré moi entre les bras et que j'en ai repoussée avec tant de peine!... dont l'amour stérile n'a jamais eu pour moi que les caresses [illegible] et forcées! Ah! l'on se trompe et l'on a tort, si l'on croit obtenir quelque chose de moi en me fatiguant de prières ou de menaces. J'avais bien voulu oublier cette femme, la dernière d'une race maudite! Qu'on [illegible] donc pas souvenir!

Lucius avait à peine achevé ces paroles qu'il fut effrayé de l'impression qu'elles avaient produite. Acté, les lèvres [illegible] la tête en arrière, les yeux pleins de larmes, était renversée sur le dossier du lit, tremblante sous une colère dont elle entendait la première explosion. En effet, cette voix si douce, qui d'abord avait été toucher les fibres les plus secrètes de son cœur, avait pris en un instant une expression terrible et fatale, et ces yeux, dans lesquels elle n'avait jusqu'alors lu que l'amour, lançaient ces éclairs terribles devant lesquels Rome se voilait le visage.

— O mon père! mon père! s'écria Acté en sanglotant, ô mon père, pardonne-moi!

— Oui, car Agrippine t'aura dit que tu serais assez punie de ton amour par mon amour ; elle t'aura découvert quelle [illegible] Britannicus [illegible] Junius Montanus! que sais-je encore? mais elle se sera bien gardée de te dire que l'un voulait me prendre le [illegible] que l'autre m'avait frappé d'un bâton au visage [illegible] aussi pure que celle de ma mère!

— Lucius, Lucius, s'écria Acté, tais-toi, au nom des dieux, tais-toi.

— Oh! continua Néron, elle t'a mise de moitié dans nos secrets de famille. Hé bien! écoute le reste. Cette femme, qui me reproche la mort d'un enfant et d'un misérable, fut exilée pour ses désordres par Caligula, son frère, qui n'était pas un maître sévère en fait de mœurs, cependant! Rappelée de l'exil lorsque Claude monta sur le trône, elle devint la femme de Crispus Passienus, patricien, d'illustre famille, [illegible] de lui léguer ses immenses richesses, et qu'elle fit assassiner, voyant qu'il tardait à mourir. Alors commença la lutte entre elle et Messaline. Messaline succomba. Claude fut le prix de la victoire. Agrippine [illegible] la maîtresse de son oncle, ce fut alors qu'elle conçut le projet de régner sous mon nom. Octavie, la fille de [illegible] Silanus. Elle arracha Silanus du pied des autels ; elle trouva de faux témoins qui l'accusèrent [illegible] Silanus se tua, et Octavie fut veuve. On la [illegible] mes bras toute pleurante et il me fallut la prendre [illegible] plein d'un autre amour! Bientôt une femme [illegible] de lui enlever son imbécile amant. Les témoins [illegible] Lollia Paulina de magie, et Lollia Paulina, qui passait pour la plus belle femme de son temps, que Caligula avait épousée [illegible] Régulus et d'Auguste et montrée aux Romains [illegible] dans une seule parure pour quarante millions de sesterces [illegible] de perles, mourut lentement dans les tortures. Alors rien ne la sépara plus [illegible] Claude [illegible] Agrippine le titre d'*Augusta*. Attends, ce n'est pas tout, continua Néron, écartant les mains d'Acté qui essayait de se boucher les oreilles afin de ne pas entendre [illegible] qui accusait sa mère. Il arriva [illegible] que Claude condamna à mort une femme [illegible] [illegible] Agrippine [illegible] Le lendemain l'empereur dînait au Capitole avec des prêtres. Son [illegible] Halotus lui servit un plat de [illegible] [illegible] Néron son [illegible] fatal [illegible] plume [illegible] Agrippine [illegible] Elle avait passé sous silence cette partie [illegible] de son histoire [illegible] [illegible] elle lui eut une [illegible] [illegible] Silanus [illegible] [illegible] vertus de Britannicus [illegible] [illegible] Octavie ; et cette menace, et non le poison que je lui donnai [illegible] mourir. Aussi mon [illegible]

être empereur !... Ce fut alors, — prends patience, j'ai fini, — ce fut alors, écoute bien cela, jeune fille chaste et pure jusqu'au milieu de ton amour ! ce fut alors qu'elle essaya de reprendre sur moi, comme maîtresse, l'ascendant qu'elle avait perdu sur moi, comme mère.

Oh ! tais-toi ! s'écria Acté épouvantée.

— Ah ! tu me parlais d'Octavie et de Poppée, et tu ne te doutais pas que tu avais une troisième rivale.

— Tais-toi, tais-toi !...

— Et ce ne fut pas dans le silence de la nuit, dans l'ombre solitaire et mystérieuse d'une chambre écartée qu'elle vint à moi avec cette intention ; non, ce fut dans un repas, au milieu d'une orgie, en face de ma cour : Sénèque y était, Burrhus y était, Pâris et Phaon y étaient, ils y étaient tous. Elle s'avança couronnée de fleurs et à demi nue, au milieu des chants et des lumières. Et ce fut alors qu'effrayés de ces projets et de sa beauté, — car elle est belle ! — ses ennemis poussèrent Poppée entre elle et moi. Eh bien ! que dis-tu de ma mère, Acté ?

— Infamie ! infamie ! murmura la jeune fille en couvrant de ses mains son visage rouge de honte.

— Oui, n'est-ce pas une singulière race que la nôtre ? Aussi, ne nous jugeant pas dignes d'être hommes, on nous fait dieux ! Mon oncle étouffa son tuteur avec un oreiller, et son beau-père dans un bain. Mon père, au milieu du Forum, creva avec une baguette l'œil d'un chevalier ; sur la voie Appienne, il écrasa sous les roues de son char un jeune Romain qui ne se rangeait pas assez vite ; et à table un jour, près du jeune César qu'il avait accompagné en Orient, il poignarda, avec le couteau qui lui servait à découper, son affranchi qui refusait de boire. Ma mère, je t'ai dit ce qu'elle avait fait : elle a tué Passienus, elle a tué Silanus, elle a tué Lollia Paulina, elle a tué Claude, et moi, moi le dernier, moi avec qui s'éteindra le nom, si j'étais empereur juste au lieu d'être fils pieux, moi, je tuerais ma mère !...

Acté poussa un cri terrible et tomba à genoux, les bras étendus vers César.

— Eh bien ! que fais-tu ? continua Néron en souriant avec une expression étrange, tu prends au sérieux ce qui n'est qu'une plaisanterie ; quelques vers qui me sont restés dans l'esprit depuis la dernière fois que j'ai chanté *Oreste*, et qui se seront mêlés à ma prose. Allons donc, rassure-toi, folle enfant que tu es ; d'ailleurs es-tu venue pour prier et pour craindre ? T'ai-je envoyé chercher pour que tu te meurtrisses les genoux et que tu te tordes les bras ? Voyons, relevons-nous : est-ce que je suis César ? est-ce que je suis Néron ? est-ce qu'Agrippine est ma mère ? Tu as rêvé tout cela, ma belle Corinthienne : je suis Lucius, l'athlète, le conducteur de char, le chanteur à la lyre dorée, à la voix tendre, et voilà tout.

— Oh ! répondit Acté en appuyant sa tête sur l'épaule de Lucius, oh ! le fait est qu'il y a des momens où je croirais que je suis sous l'empire d'un songe, et que je vais me réveiller dans la maison de mon père, si je ne sentais au fond du cœur la réalité de mon amour. O Lucius ! Lucius ! ne te joue pas ainsi de moi : ne vois-tu pas que je suis suspendue par un fil au-dessus des gouffres de l'enfer : prends pitié de ma faiblesse : ne me rends pas folle.

— Et d'où viennent ces craintes et ces angoisses ? Ma belle Hélène a-t-elle à se plaindre de son Pâris ? Le palais qu'elle habite n'est-il point assez magnifique ? nous lui en ferons bâtir un autre dont les colonnes seront d'argent et les chapiteaux d'or ? Les esclaves qui la servent lui ont-ils manqué de respect ? elle a sur eux droit de vie et de mort. Que veut-elle ? que désire-t-elle ? et tout ce qu'un homme, tout ce qu'un empereur, tout ce qu'un dieu peut accorder, qu'elle le demande, elle l'obtiendra !

— Oui, je sais que tu es tout-puissant ; je crois que tu m'aimes, j'espère que tout ce que je te demanderai, tu me le donneras : tout, excepté ce repos de l'âme, cette conviction intime que Lucius est à moi comme je suis à Lucius. Il y a maintenant tout un côté de ta personne, toute une partie de ta vie, qui m'échappe, qui s'enveloppe d'ombre, et qui se perd dans la nuit. C'est Rome, c'est l'empire, c'est le monde qui te réclame ! et tu n'es à moi que par le point où je te touche. Tu as des secrets, tu as des haines que je ne puis partager, des amours que je ne dois pas connaître. Au milieu de nos épanchemens les plus tendres, de nos entretiens les plus doux, de nos heures les plus intimes, une porte s'ouvrira, comme cette porte s'ouvre en ce moment, et un affranchi à la figure impassible te fera un signe mystérieux, auquel je ne pourrai, auquel je ne devrai rien comprendre. Tiens, voilà mon apprentissage qui commence.

— Que veux-tu ? Anicetus, dit Néron.

— Celle que le divin César a fait demander est là, qui l'attend.

— Dis-lui que j'y vais, reprit l'empereur.

L'affranchi sortit.

— Tu vois bien ? répondit Acté en le regardant tristement.

— Explique-toi, dit Néron.

— Une femme est là ? .

— Sans doute.

— Et je t'ai senti tressaillir quand on l'a annoncée.

— Ne tressaille-t-on que d'amour ?

— Cette femme, Lucius !...

— Parle... j'attends.

— Cette femme...

— Eh bien ! cette femme...

— Cette femme s'appelle Poppée ?

— Tu te trompes, répondit Néron, cette femme s'appelle Locuste.

IX

Néron se leva et suivit l'affranchi ; après quelques détours dans des corridors secrets qui n'étaient connus que de l'empereur et de ses plus fidèles esclaves, ils entrèrent dans une petite chambre sans fenêtres dans laquelle le jour et l'air pénétraient par le haut. Encore cette ouverture était-elle moins faite pour éclairer l'appartement que pour en laisser échapper la vapeur, qui, dans certains momens, s'exhalait des réchauds de bronze, refroidis à cette heure, mais sur lesquels le charbon préparé n'attendait que l'étincelle et le souffle, ces deux grands moteurs de toute vie et de toute lumière. Autour de la chambre étaient rangés des instrumens de grès et de verre aux formes allongées et étranges, qui semblaient modelés par quelque ouvrier capricieux, sur de vagues souvenirs d'oiseaux bizarres ou de poissons inconnus ; des vases de différentes tailles et fermés soigneusement de couvercles sur lesquels l'œil étonné cherchait à lire des caractères de convention qui n'appartenaient à aucune langue, étaient rangés sur des tablettes circulaires, et ceignaient le laboratoire magique comme ces bandelettes mystérieuses qui serrent la taille des momies, et au-dessus d'eux pendaient à des clous d'or des plantes sèches, ou vertes encore, selon qu'elles devaient être employées en feuilles fraîches ou en poussière : la plupart de ces plantes avaient été cueillies aux époques recommandées par les mages, c'est-à-dire au commencement de la canicule, à cette époque précise et rapide de l'année où le magicien ne pouvait être vu ni de la lune ni du soleil. Il y avait dans ces vases les préparations les plus rares et les plus précieuses : les uns contenaient des pommades qui rendaient invincible et qui étaient composées à grands frais et à grand'peine, avec la tête et la queue d'un serpent ailé, des poils arrachés au front d'un tigre, de la moelle de lion, et de l'écume d'un cheval vainqueur ; les autres renfermaient, amulette puissante pour l'accomplissement de tous les vœux, du sang de basilic, qu'on appelait aussi sang de Saturne ; enfin, il y en avait qu'on n'eût pu payer en les échangeant contre leur poids en diamans, et dans lesquels étaient scellées quelques parcelles de ce parfum, si rare que Julius César seul, disait-on, avait pu s'en procurer, et que l'on trouvait dans l'or *apyre*, c'est-à-dire qui n'a point encore été mis à l'épreuve du feu. Il y avait parmi ces plantes des couronnes d'héliochrysos, cette fleur qui donne la faveur et la gloire, et des touffes de verveine déracinées de la main gauche, et dont on avait fait sécher séparément, à l'ombre, les feuilles, la tige et les racines ; celle-ci était pour la joie et le plaisir, car en arrosant le *triclinium* avec de l'eau dans laquelle on en avait fait infuser quelques feuilles, il n'y avait pas de convive si morose, de philosophe si sévère, qui ne se livrât bientôt à la plus folle gaîté.

Une femme vêtue de noir, la robe relevée d'un côté et à la hauteur du genou par une escarboucle, la main gauche armée d'une baguette de coudrier, arbre qui servait à découvrir les trésors, attendait Néron dans cette chambre ; elle était assise et plongée dans une si profonde rêverie, que l'entrée de l'empereur ne put la tirer de sa préoccupation : Néron s'approcha d'elle, et, à mesure qu'il s'approchait, sa figure prenait une singulière expression de crainte, de répugnance et de mépris. Arrivé près d'elle, il fit un signe à Anicetus, et celui-ci toucha de la main l'épaule de la femme, qui releva lentement la tête, et la secoua pour écarter ses cheveux, qui, retombant libres, sans peignes et sans bandelettes, lui couvraient comme un voile le devant du visage chaque fois qu'elle baissait le front : alors on put voir la figure de la magicienne : c'était celle d'une femme de trente-cinq à trente-sept ans, qui avait été belle, mais qui était flétrie avant l'âge par l'insomnie, par la débauche et par le remords peut-être.

Ce fut elle qui adressa la première la parole à Néron, sans se lever, et sans faire d'autre mouvement que celui des lèvres.

— Que me veux-tu encore ? lui dit-elle.

— [illegible] te souviens-tu du passé?

— Demande [illegible] s'il se souvient de l'enfer.

— [illegible] je t'ai prise, dans une prison infecte, où tu agonisais [illegible] au milieu de la boue où tu étais couchée et des reptiles qui passaient sur tes mains et sur ton visage.

— J'avais si froid que je ne les sentais pas.

— [illegible] où je t'ai laissée dans une maison que je t'ai fait [illegible] et que je t'ai ornée comme pour une maîtresse [illegible] ton industrie un crime [illegible] appeler un art, on poursuivait tes complices [illegible] des élèves.

— Et moi, je t'ai rendu [illegible] de la puissance de Jupiter. J'ai mis [illegible] la Mort [illegible] cette fille aveugle et sourde [illegible] la Nuit.

— C'est bien [illegible] m'a envoyé chercher.

— Qui donc [illegible]

— Oh! pour ce [illegible] que tu le devines, car je te puis [illegible] un ennemi trop puissant et trop dangereux [illegible] la statue [illegible] du [illegible] prends garde, car il ne faut pas que [illegible] comme pour [illegible] sur Britannicus [illegible] il faut qu'il [illegible] laisser le temps [illegible] celle qu'il frappe [illegible] un geste [illegible] poison pareil [illegible] et dont [illegible]

— [illegible] Locuste [illegible] plus terrible [illegible] je ne puis [illegible] me mettais à l'œuvre [illegible] et je pouvais répondre du résultat [illegible] sur lesquels le poison [illegible] Mithridate [illegible] puissance [illegible] les plus mortelles [illegible] art [illegible] l'une de ces organisations [illegible] et tu diras [illegible]

— Et [illegible] Néron [illegible] et [illegible] pour [illegible]

— [illegible]

Une seconde fois, je ne puis [illegible] pour trouver [illegible] qui te font apparaître des fantômes [illegible] que [illegible]

— [illegible]

— [illegible] présenter.

— [illegible] deux [illegible]

— [illegible] suivre.

— [illegible] Esquilin?

— [illegible]

— [illegible] seul.

— [illegible]

— [illegible]

Néron [illegible] Locuste [illegible] fois [illegible] qui [illegible] lui [illegible] qu'elle [illegible] du [illegible]

Ils suivirent [illegible] les [illegible] situé [illegible] la maison de Locuste [illegible] trois coups [illegible] femme, qui [illegible] ouvrit et se rangea [illegible] pour laisser passer le beau [illegible] qui venait [illegible] commander quelque [illegible] Locuste poussa la porte [illegible] et [illegible] elle fit [illegible] de la suivre.

[illegible] mélangé [illegible] de l'empereur [illegible] égyptiennes et des [illegible] étrusques [illegible] des murs des crocodiles [illegible] des poissons aux [illegible] pendaient au plafond soutenus par des fils de fer invisibles, des figures [illegible] différentes [illegible] ressemblances [illegible] aiguilles [illegible] tous ces appareils [illegible] sans [illegible] effray[illegible] chaque [illegible] posé [illegible] ses yeux comme deux charbons ardens, et [illegible] de la chambre [illegible] elle eut deviné [illegible] l'attention [illegible] au [illegible] divers. Néron

distingua des plaintes, il regarda alors avec attention autour de lui, et, vers le milieu de l'appartement, il aperçut à fleur de terre un objet dont il ne put d'abord distinguer la forme; c'était une tête humaine, mais sans corps, quoique ses yeux parussent vivans; autour de son cou était enroulé un serpent, dont la langue noire et mouvante se dirigeait de temps en temps avec inquiétude du côté de l'empereur, et se replongeait bientôt dans une jatte de lait; autour de cette tête on avait placé, comme autour de Tantale, des mets et des fruits, de sorte qu'il semblait que c'était un supplice, un sacrilège, ou une dérision. Au reste, au bout d'un instant, l'empereur n'eut plus de doutes: c'était bien cette tête qui se plaignait.

Cependant Locuste commençait son opération magique. Après avoir arrosé toute la maison avec de l'eau du lac Averne, elle alluma un feu composé de branches de sycomore et de cyprès arrachés sur des tombeaux, y jeta des plumes de chouette trempées dans du sang de crapaud et y ajouta des herbes cueillies à Iolchos et en Ibérie. Alors elle s'accroupit devant ce feu en murmurant des paroles inintelligibles; puis lorsqu'il commença de s'éteindre, elle regarda autour d'elle comme pour chercher quelque chose que ses yeux ne rencontrèrent point d'abord; alors elle fit entendre un sifflement particulier, qui fit dresser la tête au serpent; au bout d'un instant elle siffla une seconde fois, et le reptile se déroula lentement; enfin un troisième coup de sifflet se fit entendre, et comme forcé d'obéir à cet appel, l'animal obéissant, mais craintif, rampa lentement vers elle. Alors elle le saisit par le cou et lui approcha la tête de la flamme; aussitôt tout son corps se roula autour du bras de la magicienne, et à son tour il poussa des sifflemens de douleur, mais elle l'approcha toujours davantage du foyer, jusqu'à ce que sa gueule se blanchît d'une espèce d'écume; trois ou quatre gouttes de cette bave tombèrent sur les cendres: c'était probablement tout ce que voulait Locuste, car elle lâcha aussitôt le reptile, qui s'enfuit avec rapidité, rampa comme un lierre autour de la [illegible] d'un squelette et se retira dans les cavités de la poitrine, où pendant quelque temps encore on put lui voir [illegible] les restes de sa souffrance à travers les ossemens qui l'enfermaient comme une cage.

Alors Locuste recueillit ces cendres et ces braises [illegible] dans une serviette d'amiante, prit la brebis noire [illegible] qui lui pendait au cou, et ayant achevé sans doute ce qu'elle avait à faire chez elle, elle se retourna vers Néron, qui avait regardé toutes ces choses avec l'impassibilité d'une statue, et lui demanda s'il était toujours dans l'intention de l'accompagner au mont Esquilin. Néron lui répondit par un signe de tête. Locuste sortit, et l'empereur marcha derrière elle. Au moment où il referma la porte, il entendit une voix qui demandait pitié [illegible] si douloureux qu'il en fut ému et voulut [illegible] Locuste, mais celle-ci répondit que le moindre retard lui ferait manquer sa conjuration, et que, si [illegible] l'accompagnait à l'instant même, elle serait forcée d'aller seule, ou de remettre l'entreprise au lendemain. Néron repoussa la porte et se hâta de la suivre. Au reste, comme il n'était pas étranger aux mystères de la divination, il avait à peu près reconnu la préparation dont il s'agissait: cette tête était celle d'un enfant enterré jusqu'au cou, que Locuste laissait mourir de faim à la vue de mets placés hors de sa portée, afin de faire, après sa mort, [illegible] de ses os et son cœur desséché par la colère [illegible] philtres amoureux ou de ces breuvages amatoires que les riches libertins de Rome ou les maîtresses [illegible] payaient parfois d'un prix avec lequel [illegible] une province.

Néron et Locuste [illegible] mêmes [illegible] toutes les rues tortueuses du Vélabre, puis ils s'engagèrent [illegible] et rapides derrière la muraille du grand cirque, et gagnèrent le pied du mont Esquilin. En ce moment la lune, à son premier quartier, se leva derrière sa cime, et sur l'azur argenté du ciel se détachèrent les croix nombreuses auxquelles étaient cloués les corps des voleurs, des meurtriers et des chrétiens confondus ensemble dans un même supplice. L'empereur crut d'abord que c'était à quelques-uns de ces cadavres que l'empoisonneuse avait affaire, mais elle passa au milieu d'eux sans s'arrêter, et [illegible] Néron de l'attendre, elle alla s'agenouiller sur un petit tertre, et se mit comme une hyène à fouiller la terre d'une fosse avec ses ongles. Alors dans l'excavation qu'elle venait de creuser elle versa les cendres brûlantes qu'elle avait emportées de chez elle, et au milieu des [illegible] souffle de sa bouche [illegible] puis, prenant la brebis noire amenée dans ce but, elle lui ouvrit [illegible] les dents l'artère au cou, et [illegible] le feu avec son sang. En ce moment la lune se voila, comme pour ne pas assister à de pareils sacrilèges, mais malgré l'obscurité qui se répandit aussitôt sur la

montagne. Néron vit se dresser devant la devineresse une ombre avec laquelle elle s'entretint pendant quelques instans ; il se rappela alors que c'était vers cet endroit qu'avait été enterrée, après avoir été étranglée pour ses assassinats, la magicienne Canidie, dont parlent Horace et Ovide, et il n'eut plus de doute que ce ne fût son fantôme maudit que Locuste interrogeait en ce moment. Au bout d'un instant l'ombre sembla rentrer en terre, la lune se dégagea du nuage qui l'obscurcissait, et Néron vit revenir à lui Locuste pâle et tremblante.



Agrippine avait été sauvée par une barque de pêcheur.

— Eh bien ? dit l'empereur.

— Tout mon art serait inutile, murmura Locuste.

— N'as-tu plus de poisons mortels ?

— Si fait, mais elle a des antidotes souverains.

— Tu connais donc celle que j'ai condamnée ? reprit Néron.

— C'est ta mère, répondit Locuste.

— C'est bon, dit froidement l'empereur ; alors je trouverai quelqu'autre moyen.

Et tous deux alors descendirent de la montagne maudite et se perdirent dans les rues sombres et désertes qui conduisent au Vélabre et au Palatin.

Le lendemain, Acté reçut de son amant une lettre qui l'invitait à partir pour Baïa et à y attendre l'empereur, qui allait y célébrer avec Agrippine les fêtes de Minerve.

X

Huit jours s'étaient écoulés depuis la scène que nous avons racontée dans notre précédent chapitre. Il était dix heures du soir. La lune, qui venait de paraître à l'horizon, s'élevait lentement derrière le Vésuve, et projetait ses rayons sur toute la côte de Naples. A sa lumière pure et brillante resplendissait le golfe de Pouzzoles, que traversait de sa ligne sombre le pont immense que fit, pour accomplir la prédiction de l'astrologue Thrasylle, jeter de l'une à l'autre de ses rives le troisième César, Caïus Caligula. Sur ses bords et dans toute l'étendue du croissant immense qu'il forme depuis la pointe de Pausilippe jusqu'à celle du cap Misène, on voyait disparaître les unes après les autres, comme des étoiles qui s'éteignent au ciel, les lumières des villes, des villages et des palais dispersés sur sa plage et se mirant dans ces ondes rivales des eaux bleues de la Cyrénaïque. Pendant quelque temps encore, au milieu du silence, on vit glisser une flamme à sa proue, quelque barque attardée regagnant, à l'aide de sa voile triangulaire ou de sa double rame, le port d'Œnarie, de Procida ou de Baies. Puis la dernière de ces barques disparut

son [illegible] et le golfe se serait dès lors trouvé [illegible] sans quelques bâtiments flottant sur l'eau et [illegible] la rive en face des jardins d'[illegible] entre le [illegible] de Caïus César et le palais de Bauli.

Une [illegible] se passa ainsi pendant laquelle la [illegible] plus [illegible] et plus sereine [illegible] de [illegible] et de toute vapeur terrestre. Aucun nuage ne tachait le ciel [illegible] comme la mer [illegible] la mer qui reflétait le ciel. La lune [illegible] au milieu d'un azur limpide [illegible] au-dessus du golfe comme au-dessus d'un miroir. Les dernières lumières de Pouzzoles [illegible] et seul le phare du cap de [illegible] à l'extrémité de son promontoire comme [illegible] à la main d'un géant. C'était une de ces nuits voluptueuses où Naples, la belle fille de la Grèce, livre aux vents sa chevelure d'orangers, et aux flots son sein [illegible]. De temps en temps passait dans l'air un de ces soupirs mystérieux que la terre endormie pousse [illegible] l'horizon oriental, la fumée blanche [illegible] montait au milieu d'une atmosphère si calme, qu'elle semblait une colonne d'albâtre, débris gigantesque [illegible] Babel disparue. Tout à coup au milieu [illegible] obscurité les matelots [illegible] du rivage [illegible] à travers les arbres qui [illegible] le palais de Bauli [illegible] Ils entendirent des voix [illegible] et bientôt d'un bois [illegible] qui bordait la rive, ils virent [illegible] vers eux le cortège qui [illegible] Anicétus [illegible] celui qui paraissait le commandant [illegible] du plus grand des vaisseaux, qui était une [illegible] et toute [illegible] son navire [illegible] un tapis de pourpre [illegible] à terre il attendit dans l'attitude du respect et de la crainte. En effet celui qui [illegible] la tête de ce cortège s'avançait vers les vaisseaux, était César Néron lui-même. Il s'approchait, accompagné [illegible] fois [illegible] au bras du fils et [illegible] le visage souriant et échangeant des paroles amies, paraissaient être dans la plus parfaite intelligence. Arrivé [illegible] le cortège s'arrêta [illegible] Néron les yeux mouillés de larmes [illegible] son cœur [illegible] de baisers son visage [illegible] Anicétus [illegible] vers le commandant du vaisseau :

— Anicétus, lui dit-il, sur ta tête, je te recommande ma mère !

[illegible] Pouzzoles [illegible] Néron [illegible] de Bauli [illegible]

[illegible]

Pauvre enfant ! et qu'attends-tu de moi ?

[illegible] dans ta maison du lac Lucrin une place [illegible] un voile assez épais pour couvrir la [illegible] de mon front.

— Ne veux-tu donc plus revoir l'empereur ?

— O ma mère !

— Aimes-tu donc le laisser errant au hasard comme un vaisseau perdu sur cette mer de débauches ?

— O ma mère ! si je l'aimais moins peut-être pourrais-je demeurer près de lui ; mais comment veux-tu que je voie là devant moi d'autres femmes aimées comme je suis aimée, ou plutôt comme j'ai cru l'être. C'est impossible ; je ne puis pas avoir tant donné pour n'obtenir que si peu. Au milieu de ce monde perdu, je me perdrais ; parmi ces femmes je deviendrais ce que sont ces femmes ; j'aurais aussi un poignard à ma ceinture, du poison dans quelque bague puis un jour...

— Qu'y a-t-il, Acerronie ? interrompit Agrippine en s'adressant à une jeune esclave qui entrait en ce moment.

— Puis-je parler, maîtresse ? répondit celle-ci d'une voix altérée.

— Parle.

— Où crois-tu aller ?

— Mais à ma villa du lac Lucrin, ce me semble.

— Oui, nous avons commencé par nous diriger de ce côté, mais au bout d'un instant le vaisseau a changé de route, et nous voguons vers la pleine mer.

— Vers la pleine mer ! s'écria Agrippine.

— Regarde, dit l'esclave en tirant un rideau qui couvrait une fenêtre, regarde, le phare du cap devrait être bien loin derrière nous, et le voici à notre droite ; au lieu de nous approcher de Pouzzoles nous nous en éloignons à toutes voiles.

— En effet, s'écria Agrippine, que signifie cela ? Gallus ! Gallus ! Un jeune chevalier romain parut à la porte. — Gallus, reprit Agrippine, dites à Anicétus que je veux lui parler. Gallus sortit suivi d'Acerronie. — [illegible] voilà le phare qui s'éteint comme [illegible] continua-t-elle... Acté, Acté, il se prépare quelque chose d'infâme sans doute. Oh ! l'on m'avait prévenue de ne pas venir à Bauli, mais je n'ai rien voulu croire [illegible] En bien ! Gallus !

— Anicétus ne peut se rendre à tes ordres [illegible]

— Je vais donc aller le trouver moi-même. Ah ! [illegible] Jupiter ! nous sommes [illegible] et voilà le vaisseau qui se brise !!!

En effet Agrippine avait à peine prononcé ces paroles en se jetant dans les bras d'Acté que le [illegible] qui s'étendait au-dessus de leur tête s'abîma avec un bruit affreux. Les deux femmes se crurent perdues [illegible] le dais qui couvrait le lit était si [illegible] qu'il [illegible] dans les [illegible] du plafond dont l'extrémité opposée venait de [illegible] jeune chevalier romain qui se [illegible] debout à l'entrée de la chambre [illegible] Agrippine [illegible] par le dais [illegible] au même moment [illegible] les profondeurs du vaisseau et les deux femmes le sentirent [illegible] trembler et [illegible] leurs pieds. En effet, plusieurs planches de la quille venaient de s'ouvrir, et la mer, envahissant la carène par [illegible] battant déjà la porte de la chambre [illegible] Agrippine [illegible] un instant devina tout. La mort avait été placée à la fois sur sa tête et sous ses pieds. Elle regarda autour d'elle : le plafond [illegible] par laquelle elle avait regardé [illegible] le phare [illegible] la seule voie de salut [illegible] ma [illegible] avec un geste prompt [illegible] qui lui indiquait qu'il y va de la vie [illegible] sans hésitation [illegible] se précipitèrent en se tenant embrassées. Au [illegible] les plus profonds de la mer [illegible] le vaisseau s'engloutissait [illegible] avec lui dans le tourbillon qu'il creusait. Elles [illegible] pendant quelques secondes qui leur [illegible] un siècle enfin le mouvement d'[illegible] plus lointain [illegible] la surface de l'eau [illegible] comme à travers un voile une [illegible] comme dans un

[illegible] elles [illegible]. Mais bientôt ils [illegible] Mais [illegible] voilà [illegible]

[illegible] pour moi.

En [illegible] Néron [illegible]

[illegible]

et, le croirais-tu, ma mère ? parmi ces hommes et ces femmes [illegible] de la table [illegible] la mer [illegible] sur le rivage [illegible] que j'étais de la suite et que je venais t'attendre : alors on m'a reçue ; et, au milieu de ces matelots, de ces soldats, de ces hommes grossiers j'ai respiré plus à l'aise et plus tranquille, qu'à cette table de Néron qu'entourait cependant toute la noblesse de Rome.

songe une voix qui criait : *Je suis Agrippine, je suis la mère de César, sauvez-moi !* Acté à son tour voulait crier pour appeler à l'aide ; mais elle se sentit de nouveau entraîner par Agrippine, et sa voix inarticulée ne jeta qu'un son confus. Lorsqu'elles reparurent, elles étaient presque hors de portée de la vue, et cependant Agrippine lui montra d'une main, tandis qu'elle nageait de l'autre, une rame qui se levait et qui brisait en retombant la tête d'Acerronie, assez insensée pour avoir cru se sauver en criant aux meurtriers d'Agrippine qu'elle était la mère de César.

Les deux fugitives alors continuèrent de fendre l'eau en silence, se dirigeant vers la côte, tandis qu'Anicétus, croyant la mission de mort accomplie, ramait du côté de Bauli où l'attendait l'empereur. Le ciel était toujours pur et la mer redevenue calme ; cependant la distance était si grande de l'endroit où Agrippine et Acté s'étaient précipitées à l'eau, jusqu'à la côte où elles espéraient atteindre, qu'après avoir nagé pendant plus d'une demi-heure, elles se trouvaient encore à une demi-lieue de la terre. Pour surcroît de détresse, Agrippine, dans sa chute, s'était blessée à l'épaule ; elle sentait son bras droit s'engourdir, de sorte qu'elle n'avait échappé à un premier danger que pour retomber dans un second plus terrible et plus certain encore. Acté s'aperçut bientôt qu'elle ne nageait plus qu'avec peine, et quoique pas une plainte ne sortît de sa bouche, elle devina, à l'oppression de sa poitrine, qu'elle avait besoin de secours. Passant aussitôt du côté opposé, elle lui prit le bras, lui donna son cou pour point d'appui, et continua de s'avancer, soutenant Agrippine fatiguée, qui la suppliait en vain de se sauver seule, et de la laisser mourir.

Pendant ce temps Néron était rentré dans le palais de Bauli, et, reprenant à table la place qu'il avait quittée un instant, il avait fait venir de nouvelles courtisanes, de nouveaux bateleurs, avait ordonné que le festin continuât, et se faisant apporter sa lyre, il chantait le siège de Troie. Cependant de temps en temps, il tressaillait, et tout à coup un frisson lui passait dans les veines, une sueur froide glaçait son front : car tantôt il croyait entendre le dernier cri de sa mère, tantôt il lui semblait que le génie de la mort, traversant cette atmosphère chaude et embaumée, lui effleurait le front du bout de l'aile. Enfin, après deux heures de cette veille fiévreuse, un esclave entra, s'avança vers Néron, et lui dit à l'oreille un mot que personne n'entendit, mais qui le fit pâlir ; aussitôt, laissant tomber sa lyre et arrachant sa couronne, il s'élança hors de la salle du festin, sans dire à personne le sujet de cette subite terreur, et laissant ses convives libres de se retirer ou de continuer l'orgie. Mais le trouble de l'empereur avait été trop visible, et sa sortie trop brusque, pour que les courtisans n'eussent pas deviné qu'il venait de se passer quelque chose de terrible : aussi chacun s'empressa d'imiter l'exemple du maître, et quelques minutes après son départ, cette salle tout à l'heure si pleine, si bruyante et si animée, était vide et silencieuse comme un tombeau profané.

Néron s'était retiré dans sa chambre et avait fait appeler Anicétus. Celui-ci, en abordant au port, avait rendu compte de sa mission à l'empereur, et l'empereur, sûr de sa fidélité, n'avait conçu aucun doute sur la véracité de son récit. Son étonnement fut donc grand, quand, le voyant entrer, Néron s'élança sur lui en s'écriant :

— Que me disais-tu donc qu'elle était morte ? Il y a en bas un messager qui vient de sa part !

— Alors, il faut qu'il arrive de l'enfer, répondit Anicétus ; car j'ai vu le plafond s'écrouler et le vaisseau s'engloutir, car j'ai entendu une voix crier : *Je suis Agrippine, la mère de César* ; et j'ai vu se lever et retomber la rame qui a brisé la tête de celle qui appelait si imprudemment à son secours !...

— Eh bien ! tu t'es trompé : c'est Acerronie qui est morte, et c'est ma mère qui est sauvée.

— Qui dit cela ?

— L'affranchi Agérinus.

— L'as-tu vu ?

— Non, pas encore.

— Que va faire le divin empereur ?

— Puis-je compter sur toi ?

— Ma vie est à César.

— Eh bien ! entre dans ce cabinet, et, lorsque j'appellerai au secours, entre vivement, arrête Agérinus et dis que tu lui as vu lever sur moi le poignard.

— Tes désirs sont des ordres, répondit Anicétus en s'inclinant et en entrant dans le cabinet.

Néron resta seul, prit un miroir, et, voyant que son visage était défait, il en effaça la pâleur avec du rouge ; puis, assemblant les ondes de ses cheveux et les plis de sa toge, comme s'il allait monter sur un théâtre, il se coucha dans une pose étudiée, pour attendre le messager d'Agrippine.

Il venait dire à Néron que sa mère était sauvée ; il lui raconta donc le double accident de la trirème, que César écouta comme s'il l'ignorait ; puis il ajouta que l'auguste Agrippine avait été recueillie par une barque au moment où, perdant toutes ses forces, elle n'avait plus d'espoir que dans l'assistance des dieux. Cette barque l'avait conduite du golfe de Pouzzoles dans le lac Lucrin, par le canal qu'avait fait creuser Claudius ; puis des bords du lac Lucrin elle s'était fait porter en litière à sa villa, d'où aussitôt arrivée, elle envoyait dire à son fils que les dieux l'avaient prise sous leur garde, le conjurant, quelque désir qu'il eût de la voir, de différer sa visite, car elle avait besoin de repos pour le moment. Néron l'écouta jusqu'au bout jouant la terreur, la surprise et la joie, selon ce que disait le narrateur ; puis, lorsqu'il eut su ce qu'il voulait savoir, c'est-à-dire le lieu où s'était retirée sa mère, accomplissant aussitôt le projet qu'il avait formé à la hâte, il jeta une épée nue entre les jambes du messager en appelant du secours : aussitôt Anicétus s'élança de son cabinet, saisit l'envoyé d'Agrippine, et, ramassant le glaive qui se trouvait à ses pieds avant qu'il eût eu le temps de nier l'attentat qu'on lui imputait, il le remit aux mains du chef des prétoriens, accouru avec sa garde à la voix de l'empereur, et s'élança dans les corridors du palais en criant que Néron venait de manquer d'être assassiné par ordre de sa mère.

Pendant que ces choses se passaient à Bauli, Agrippine, comme nous l'avons dit, avait été sauvée par une barque de pêcheur qui rentrait tardivement au port ; mais, au moment de joindre cette barque, ignorant si la colère de Néron n'allait pas la poursuivre à sa villa du lac Lucrin et ne voulant pas entraîner dans sa perte la jeune fille à qui elle devait la vie, elle avait demandé à Acté si elle se sentait assez de forces pour gagner le rivage que l'on commençait à apercevoir à la ligne sombre de ses collines qui semblaient, comme une découpure, séparer le ciel de la mer ; Acté, devinant le motif qui faisait agir la mère de l'empereur, avait insisté pour la suivre ; mais celle-ci lui avait ordonné positivement de la quitter, lui promettant de la rappeler près d'elle si elle n'avait rien à craindre. Acté avait obéi, et Agrippine, ne l'apercevant plus qu'alors, poussant un cri de détresse, avait appelé à elle la barque paresseuse, tandis qu'Acté s'éloignait invisible, blanche et légère à la surface du golfe, et pareille à un cygne qui cache sa tête dans l'eau.

Cependant, à mesure qu'Agrippine s'avançait vers la plage, la plage semblait s'éveiller à ses yeux et à ses oreilles : elle voyait des lumières insensées courir le long du bord et le vent apportait des clameurs dont son inquiétude cherchait à deviner le sens : c'est qu'Anicétus, en rentrant au port de Bauli, avait répandu le bruit du naufrage et de la mort de la mère de l'empereur, et qu'aussitôt ses esclaves, ses clients et ses amis s'étaient répandus sur le rivage, dans l'espoir qu'elle regagnerait le bord vivante, ou que du moins la mer pousserait son cadavre à la rive ; aussi dès qu'au travers de l'obscurité une voile blanche fut aperçue, toute la foule se précipita vers le point où elle allait aborder, et dès qu'on eut reconnu que la barque portait Agrippine, toutes ces clameurs funèbres se changèrent en cris de joie : de sorte que la mère de César, condamnée d'un côté du golfe, mettait pied à terre de l'autre avec toutes les acclamations d'un retour et tous les honneurs d'un triomphe, et ce fut portée dans les bras de ses serviteurs et escortée de toute une population émue par cet événement et réveillée au milieu de son sommeil, qu'elle rentra dans sa villa impériale, dont les portes se refermèrent à l'instant derrière elle ; mais tous les habitants de la côte, depuis Pouzzoles jusqu'à Baïa, n'en restèrent pas moins debout, et la curiosité de ceux qui arrivaient, se mêlant à l'agitation de ceux qui avaient accompagné Agrippine depuis la mer, de nouveaux cris de joie et d'amour retentirent, demandant à voir celle à qui le sénat, sur un ordre de l'empereur, avait déféré le titre d'Auguste.

Cependant Agrippine, retirée au plus profond de ses appartements, loin de se rendre à ces transports, en éprouvait une terreur plus grande : cette popularité était un crime à la cour de Néron ; à plus forte raison quand cette popularité s'attachait à une tête proscrite. À peine rentrée dans sa chambre, elle avait fait venir son affranchi Agérinus, le seul homme sur lequel elle crût pouvoir compter ; elle l'avait chargé d'aller porter à Néron le message que nous l'avons vu accomplir ; puis, ce premier soin rempli, elle avait songé à ses blessures, et, après y avoir fait mettre le premier appareil, éloignant toutes ses femmes, elle s'était couchée, la tête enveloppée du manteau qui couvrait son lit, tout entière à des réflexions terribles, écoutant les clameurs du dehors, qui de moment en moment devenaient plus bruyantes. Tout à coup ces mille voix se turent, les clameurs s'éteignirent comme par enchantement, les lueurs des torches qu'on voyait trembler aux fenêtres comme le reflet d'un incendie s'effacèrent ; la nuit reprit son obscurité et le silence son mystère. Agrippine sentit un tremblement mortel courir par tout son corps et une sueur froide lui monter au front, car elle devinait que ce n'était pas sans cause que cette foule s'était tue, et que ces

lumières s'étaient éteintes. En effet, au bout d'un instant, le bruit d'une troupe armée qui entrait dans une cour extérieure se fit entendre, puis des pas de plus en plus distincts s'approchèrent retentissant de corridor en corridor et de chambre en chambre. Agrippine écoutait ce bruit menaçant, appuyée sur son coude, haletante, mais immobile, car n'ayant pas l'espoir de la fuite, elle n'en avait pas même l'intention : enfin la porte de sa chambre s'ouvrit. Alors, rappelant à elle tout son courage, elle se retourna, pâle, mais résolue, et elle aperçut sur le seuil l'affranchi Anicétus, et derrière lui le tétrarque Herculeus, et Olaritus, centurion de marine ; à l'aspect d'Anicétus qu'elle savait le confident et parfois l'exécuteur de Néron, elle comprit que c'en était fait, et renonçant à toute plainte comme à toute supplication :

— Si tu viens en messager, dit-elle, annonce à mon fils mon rétablissement ; si tu viens en bourreau, fais ton office.

Pour toute réponse, Anicétus tira son épée, s'approcha du lit, et pour toute prière Agrippine levant avec une impudeur sublime le drap qui la couvrait, ne dit au meurtrier que ces deux mots :

— *Feri ventrem !*

Le meurtrier obéit, et la mère mourut sans autre parole que cette malédiction à ses entrailles pour avoir porté un pareil fils.

Cependant Acté, en quittant Agrippine, avait continué de s'avancer vers la rive ; mais comme elle en approchait, elle avait vu luire les torches et avait entendu des cris ; ignorant ce que voulaient dire ces clameurs et ces lumières, et se sentant encore quelque force, elle avait résolu de ne prendre terre que de l'autre côté de Pouzzoles. En conséquence, et pour être encore plus cachée aux regards, elle avait suivi le pont de Caligula, nageant dans la ligne sombre qu'il projetait sur la mer et s'attachant de temps en temps aux pilotis sur lequel il était bâti, afin de reprendre quelque repos ; arrivée à trois cents pas de son extrémité à peu près, elle avait vu luire le casque d'une sentinelle, et avait de nouveau repris le large, quoique sa poitrine haletante et ses bras lassés lui indiquassent le besoin instant qu'elle avait d'atteindre promptement la plage. Elle l'aperçut enfin, et telle qu'elle la désirait, basse, obscure et solitaire, tandis qu'arrivaient encore jusqu'à elle la lumière des torches et les cris de joie qui venaient de Baïa ; au reste, cette lumière et ces cris commençaient à cesser d'être distincts ; cette plage elle-même, qu'un instant auparavant elle avait vue, disparaissait maintenant dans le nuage qui couvrait ses yeux, et au travers duquel passaient des éclairs sanglants ; un bruissement tintait à ses oreilles, incessamment augmenté, comme si des monstres marins l'eussent accompagnée en battant la mer de leurs nageoires ; elle voulut crier, sa bouche se remplit d'eau, et une vague passa par-dessus sa tête. Acté se sentit perdue si elle ne rappelait toutes ses forces ; par un mouvement convulsif, elle sortit la moitié du corps de l'élément qui l'oppressait, et dans ce mouvement, tout rapide qu'il fut, elle eut le temps de remplir sa poitrine d'air ; la terre d'ailleurs qu'elle avait entrevue lui semblait sensiblement rapprochée ; elle continua donc de nager, mais bientôt tous les symptômes de l'engourdissement vinrent de nouveau s'emparer d'elle, et des pensées confuses et moites commencèrent à se heurter dans son esprit ; en quelques minutes et confusément elle revit tout ce qui lui était cher, et sa vie entière repassa devant ses yeux ; elle croyait distinguer un vieillard lui tendant les bras et l'appelant de la rive, tandis qu'une force inconnue paralysait ses membres et semblait l'attirer dans les profondeurs du golfe. Puis c'était l'orgie qui brillait de toutes ses lueurs et ses chants qui résonnaient à ses oreilles : Néron assis tenait sa lyre, ses favoris applaudissaient aux chants cosmiques, et des courtisanes entraient, dont les danses lascives effrayaient la pudeur de la jeune fille. Alors elle voulait fuir comme elle avait fait, mais ses pieds étaient enchaînés avec des guirlandes de fleurs ; pourtant, au fond du corridor qui conduisait à la salle du festin, elle revoyait ce vieillard qui l'appelait du geste. Ce vieillard avait autour du front comme un rayon brillant qui illuminait son visage, au milieu de l'ombre. Il lui faisait signe de venir à lui, et elle comprenait qu'elle était sauvée si elle y venait. Enfin, toutes ces lumières s'éteignirent, tout ce bruit se tut ; elle sentit qu'elle s'enfonçait de nouveau, et jeta un cri... Un autre cri parut lui répondre, mais aussitôt l'eau passa par-dessus sa tête comme un linceul, et tout devint incertain en elle, jusqu'au sentiment de l'existence ; il lui parut qu'on l'emportait pendant son sommeil, et qu'on la faisait rouler au penchant d'une montagne jusqu'à ce qu'arrivée au bas elle se heurtât à une pierre... ce fut une douleur sourde comme celle qu'on éprouve pendant un évanouissement ; puis elle ne sentit plus rien qu'une impression glacée, qui monta lentement vers le cœur, et qui, lorsqu'il l'eut atteint, lui enleva tout, jusqu'à la conscience de la vie.

Lorsqu'elle revint à elle, le jour n'avait point encore disparu ; elle était sur la plage, enveloppée dans un large manteau, et un homme à genoux soutenait sa tête ruisselante et échevelée ; elle leva les yeux vers celui qui lui portait du secours, et, chose étrange, elle crut reconnaître le vieillard de son agonie. C'était la même figure douce, vénérable et calme, de sorte qu'il lui semblait qu'elle continuait son rêve.

— O mon père, murmura-t-elle, tu m'as appelée à toi, et je suis venue — me voilà — tu m'as sauvé la vie ; — comment te nommes-tu, que je bénisse ton nom ?

— Je me nomme Paul, dit le vieillard.

— Et qui es-tu ? continua la jeune fille.

— Apôtre du Christ, répondit-il.

— Je ne te comprends pas, reprit doucement Acté, mais n'importe, j'ai confiance en toi comme dans un père. Conduis-moi où tu voudras, je suis prête à te suivre.

Le vieillard se leva et marcha devant elle.

XI

Néron passa le reste de la nuit dans l'insomnie et dans la crainte ; il tremblait qu'Anicetus ne pût rejoindre sa mère, car il pensait qu'elle n'avait fait que s'arrêter un instant à sa villa, et que ce qu'elle lui avait dit de sa souffrance et de sa faiblesse n'était qu'un moyen de gagner du temps et de partir librement pour Rome ; il la voyait déjà entrer résolue et hautaine dans sa capitale, invoquant le peuple, armant les esclaves, soulevant l'armée, et se faisant ouvrir les portes du sénat, pour demander justice de son naufrage, de ses blessures et de ses amis assassinés. A chaque bruit, il tremblait comme un enfant ; car, malgré ses mauvais traitemens envers elle, il n'avait pas cessé un instant de craindre sa mère ; il savait de quoi elle était capable et ce qu'elle pouvait faire contre lui par ce qu'elle avait fait pour lui ; ce ne fut qu'à sept heures du matin qu'un esclave d'Anicetus arriva au palais de Bauli, et ayant demandé d'être introduit près de l'empereur, s'agenouilla devant lui et lui remit son propre anneau qu'il avait donné à l'assassin en signe de toute-puissance, et qu'il lui renvoyait selon leur convention sanglante, comme preuve que le meurtre était accompli ; alors Néron se leva plein de joie, s'écriant qu'il ne régnait que de cette heure et qu'il devait l'empire à Anicetus.

Cependant il jugea qu'il était important de prendre les devants sur la renommée et de donner le change à la mort de sa mère. Il fit écrire à l'instant à Rome qu'on avait surpris dans sa chambre et armé d'un poignard pour l'assassiner, Agerinus, l'affranchi et le confident d'Agrippine, et qu'alors apprenant que son complot avait échoué, et craignant la vengeance du sénat, elle s'était punie elle-même du crime qu'elle méditait ; il ajoutait que depuis longtemps elle avait formé le dessein de lui enlever l'empire, et qu'elle s'était vantée que, l'empereur mort, elle ferait jurer au peuple, aux prétoriens et au sénat, obéissance à une femme ; il disait que les exils des personnes les plus distinguées étaient son ouvrage, et comme preuve il rappelait Valerius Capito et Licinius Gabolus, anciens préteurs, ainsi que Calpurnia, femme du premier rang, et Junia Calvina, sœur de Silanus, l'ancien fiancé d'Octavie.

Il parlait aussi de son naufrage comme d'une vengeance des dieux, calomniant le ciel et mentant à la terre ; au reste ce fut Sénèque qui écrivit cette épître, car, pour Néron, il tremblait tellement, qu'il ne put que la signer.

Mais, le premier moment passé, il songea, en comédien habile, à jouer la douleur comme un rôle ; il essuya le rouge dont ses joues étaient encore couvertes, dénoua ses cheveux qui retombèrent épars sur ses épaules, et, substituant un habit de couleur sombre à la tunique blanche du festin, il descendit et se montra aux prétoriens, aux courtisans et même à ses esclaves, comme accablé du coup qui venait de le frapper.

Alors il parla d'aller lui-même voir une dernière fois sa mère ; il se fit amener une barque à l'endroit où, la veille, il avait pris congé d'elle avec de si tendres démonstrations ; il traversa le golfe où il avait essayé de l'engloutir, il aborda au rivage qui l'avait vue aborder, blessée et mourante ; puis il s'avança vers la villa où venait de s'achever la scène de ce grand drame ; quelques courtisans, Burrhus, Sénèque et Sporus l'accompagnaient en silence, essayant de lire sur son visage l'expression qu'ils devaient donner au leur ; il avait adopté celle d'une profonde tristesse, et, tous en entrant à sa suite dans la cour où les soldats avaient fait leur première halte, semblaient comme lui avoir perdu une mère.

Néron monta l'escalier d'un pas grave et lent, comme il convient au fils pieux qui s'approche du cadavre de

celle qui lui a donné la vie. Puis, arrivé au corridor qui conduisait à la chambre, il fit un signe de la main pour que ceux qui l'accompagnaient s'arrêtassent, ne gardant avec lui que Sporus, comme s'il eût craint de s'abandonner à la douleur devant des hommes ; arrivé à la porte, il s'arrêta un instant, s'appuya contre le mur, et se couvrit le visage de son manteau comme pour cacher ses larmes, mais en effet pour essuyer la sueur qui lui coulait sur le front ; puis, après un moment d'hésitation, il ouvrit la porte d'un mouvement rapide et résolu, et entra dans la chambre.

Agrippine était toujours sur son lit. Sans doute le meurtrier avait effacé les traces de l'agonie, car on eût dit qu'elle dormait ; le manteau était rejeté sur elle, et laissait à découvert seulement la tête, une partie de la poitrine et les bras, auxquels la pâleur de la mort donnait l'apparence froide et bleuâtre d'un marbre ; Néron s'arrêta au pied du lit, toujours suivi par Sporus, dont les yeux, plus impassibles encore, que ceux de son maître, semblaient regarder avec une indifférente curiosité une statue renversée de sa base ; au bout d'un instant la figure du parricide s'éclaira ; — tous ses doutes étaient évanouis, toutes ses craintes étaient passées : le trône, le monde, l'avenir lui appartenaient enfin à lui seul ; il allait régner libre et sans entraves. Agrippine était bien morte ; puis à ce sentiment succéda une impression étrange : ses yeux, fixés sur le bras qui l'avait serré contre son cœur, et sur le sein qui l'avait nourri, s'allumèrent d'un désir secret ; il porta la main au manteau qui couvrait sa mère, et le leva lentement de manière à découvrir entièrement le cadavre, qui resta nu. Alors il le parcourut d'un regard cynique, puis avec un regret infâme et incestueux : — Sporus, dit-il, je ne savais pas qu'elle fût si belle.

Cependant le jour était venu et avait rendu le golfe à sa vie accoutumée ; chacun avait repris ses travaux habituels. Le bruit de la mort d'Agrippine s'était répandu, et une inquiétude sourde régnait sur toute cette plage, qui n'en était pas moins couverte, comme d'habitude, de marchands, de pêcheurs et de désœuvrés ; on parlait tout haut du péril auquel avait échappé l'empereur ; on rendait grâce aux dieux quand on croyait pouvoir être entendu, puis on passait sans tourner la tête à côté d'un bûcher qu'un affranchi nommé Munster, aidé de quelques esclaves, dressait le long du chemin de Misène, près de la villa du dictateur Julius César ; mais tout ce bruit, cette inquiétude, cette rumeur, n'arrivaient pas jusqu'à la retraite où Paul avait conduit Acté. C'était une petite maison isolée qui s'élevait sur la pointe du promontoire qui regarde Nisida, et qui était habitée par une famille de pêcheurs. — Quoique le vieillard parût étranger dans cette famille, il y exerçait une autorité visible ; cependant l'obéissance qu'on paraissait avoir pour ses moindres désirs n'était point servile, mais respectueuse : c'était celle des enfans pour le père, des serviteurs pour le patriarche, des disciples pour l'apôtre.

Le premier besoin d'Acté était celui du repos ; pleine de confiance dans son protecteur, et sentant qu'à compter de ce jour quelqu'un veillait sur elle, elle avait cédé aux instances du vieillard et s'était endormie. Quant à lui, il s'était assis près d'elle, comme un père au chevet de son enfant, et, le regard fixé au ciel, il s'était peu à peu absorbé dans une contemplation profonde, de sorte que, lorsque la jeune fille rouvrit les yeux, elle n'eut pas besoin de chercher son protecteur ; et quoique son cœur fût brisé par les mille souvenirs qui lui revenaient au réveil, elle lui sourit tristement en lui tendant la main :

— Tu souffres ? dit le vieillard.

— J'aime, répondit la jeune fille.

Il se fit un silence d'un instant, puis Paul reprit :

— Que désires-tu ?

— Une retraite où je puisse penser à lui et pleurer.

— Te sens-tu la force de me suivre ?

— Partons, dit Acté, en faisant un mouvement pour se lever.

— Impossible en ce moment, ma fille ; si tu es fugitive, moi je suis proscrit ; nous ne pouvons voyager que pendant les ténèbres. Es-tu décidée à partir ce soir ?

— Oui, mon père.

— Une marche longue et fatigante ne t'effraie pas, toi si frêle et si délicate ?

— Les jeunes filles de mon pays sont habituées à suivre les biches à la course dans les forêts les plus épaisses et sur les montagnes les plus élevées.

— Timothée, dit le vieillard en se retournant, appelle Silas.

Le pêcheur prit le manteau brun de Paul, le fixa au bout d'un bâton, sortit à la porte de sa cabane, et enfonça le bâton dans la terre.

Ce signal ne tarda point à être aperçu, car, au bout d'un instant, un homme descendit de la montagne de Nisida sur la plage, monta dans une petite barque, et, la détachant du bord, il commença de franchir à force de rames l'espace qui sépare l'île du promontoire ; la traversée ne fut pas longue ; au bout d'un quart d'heure à peu près, il toucha la rive à cent pas de la maison où il était attendu, et cinq minutes après il parut sur le seuil de la porte. Cette apparition fit tressaillir Acté ; elle n'avait rien vu de ce qui s'était passé : elle regardait Bauli.

Le nouvel arrivé, qu'à son teint cuivré, au turban qui ceignait sa tête, et à la finesse de ses formes, on reconnaissait pour un enfant de l'Arabie, s'avança respectueusement, et salua Paul dans une langue inconnue. Paul alors lui dit dans cette même langue quelques paroles où la bienveillance de l'ami se joignait à l'autorité du maître. Silas, pour toute réponse, fixa plus solidement ses sandales à ses pieds, serra ses reins avec une corde, prit un bâton de voyage, s'agenouilla devant Paul, qui lui donna sa bénédiction, et sortit.

Acté regardait Paul avec étonnement. Quel était ce vieillard au commandement doux et ferme à la fois, qui était obéi comme un roi et respecté comme un père ? Le peu qu'elle était restée à la cour de Néron lui avait montré la servilité sous toutes les formes, mais la servilité basse et craintive, fille de la terreur, et non l'empressement, fils du respect. Y avait-il deux empereurs dans le monde, et celui qui se cachait était-il plus puissant sans trésors, sans esclaves et sans armée, que l'autre avec les richesses de la terre, ses cent vingt millions de sujets, et deux cent mille soldats. Ces idées s'étaient succédé dans la tête d'Acté avec une si grande rapidité, et s'y étaient fixées avec une telle conviction, qu'elle se retourna vers Paul, et que, joignant les mains avec la même crainte et avec le même respect qu'elle avait vu manifester à tout ce qui approchait ce saint vieillard :

— O seigneur ! lui dit-elle, qui es-tu donc, pour que chacun t'obéisse sans paraître te craindre ?

— Je te l'ai dit, ma fille, je m'appelle Paul, et je suis apôtre.

— Mais qu'est-ce qu'un apôtre ? répondit Acté ; est-ce un orateur comme Démosthènes ? est-ce un philosophe comme Sénèque ? Chez nous l'éloquence est représentée avec des chaînes d'or qui lui sortent de la bouche. — Enchaînes-tu les hommes avec ta parole ?

— Je porte la parole qui délie et non celle qui enchaîne, répondit Paul en souriant ; et, loin de dire aux hommes qu'ils sont esclaves, je suis venu dire aux esclaves qu'ils étaient libres.

— Voilà que je ne te comprends plus, et cependant tu parles ma langue maternelle comme si tu étais Grec.

— J'ai resté six mois à Athènes et un an et demi à Corinthe.

— A Corinthe, murmura la jeune fille en cachant sa tête entre ses mains, et y a-t-il longtemps de cela ?

— Il y a cinq ans ?

— Et que faisais-tu à Corinthe ?

— Pendant la semaine, je travaillais à faire des tentes pour les soldats, les matelots et les voyageurs, car je ne voulais pas être à charge à l'hôte généreux qui m'avait reçu, — puis, les jours de sabbat, je prêchais dans la synagogue, recommandant la modestie aux femmes, la tolérance aux hommes, et à tous les vertus évangéliques.

— Oui, oui, je me rappelle maintenant avoir entendu parler de toi, dit Acté ; ne logeais-tu pas près de la synagogue des Juifs, dans la maison d'un noble vieillard nommé Titus-Justus ?

— Tu le connaissais ? s'écria Paul avec une joie visible.

— C'était l'ami de mon père, répondit Acté ; oui, oui, je me rappelle maintenant : les Juifs te dénoncèrent, ils te menèrent à Gallion, qui était proconsul d'Achaïe et frère de Sénèque ; mon père me conduisit à la porte comme tu passais, et me dit : « Regarde, ma fille, voilà un juste. »

— Et comment s'appelait ton père ? comment t'appelles-tu ?

— Mon père s'appelait Amyclès, et je m'appelle Acté.

— Oui, oui, je me rappelle à mon tour, ce nom ne m'est pas inconnu. Mais comment as-tu quitté ton père ? Pourquoi as-tu abandonné ta patrie ? D'où vient que je t'ai trouvée seule et mourante sur une plage ? Dis-moi tout cela, mon enfant, ma fille, et, si tu n'as plus de patrie, je t'en offrirai une, si tu n'as plus de père, je t'en rendrai un.

— Oh ! jamais, jamais ! je n'oserai te raconter !

— Cette confession est donc bien terrible ?

— Oh ! je mourrais de honte à la moitié du récit.

— Eh bien ! donc, c'est à moi de m'humilier pour que tu t'élèves, je vais te dire qui je suis, pour que tu me dises qui tu es ; je vais te confesser mes crimes pour que tu m'avoues tes fautes.

— Vos crimes !...

— Oui, mes crimes ; je les ai expiés, grâce au Ciel, et le Seigneur m'a pardonné, je l'espère !... Ecoute-moi, mon enfant, car je vais te dire des choses dont tu n'as aucune

ruée que tu chercheras un jour, et que tu adoreras quand tu les auras connues.

Je suis né à Tarse en Cilicie; le dévoûment de ma ville natale à Auguste avait valu à ses habitans le titre de citoyens romains, de sorte que mes parens déjà riches, unissaient entre leurs richesses, des avantages attachés au rang que leur avait accordé l'empereur. C'est là que j'étudiai les lettres grecques, qui florissaient chez nous à l'égal d'Athènes. Puis mon père, qui était juif et de la secte pharisienne, m'envoya étudier à Jérusalem sous Gamaliel, savant et sévère docteur dans la loi de Moïse. Alors je ne m'appelais pas Paul, mais Saül.

Il y avait vers ce temps à Jérusalem un jeune Galiléen plus âgé que moi de deux ans : on le nommait Jésus, c'est-à-dire sauveur, et l'on racontait de merveilleuses choses sur sa naissance. Un ange était apparu à sa mère, l'avait saluée au nom de Dieu, et lui avait annoncé qu'elle était élue entre toutes les femmes pour enfanter le Messie, quelque temps après cette jeune fille avait épousé un vieillard nommé Joseph, qui, s'étant aperçu qu'elle était enceinte et ne voulant pas la déshonorer, avait résolu de la renvoyer secrètement à sa famille. Mais lorsqu'il était dans cette pensée, ce même ange du Seigneur qui avait apparu à Marie lui apparut à son tour et lui dit : Joseph, fils de David, ne craignez pas de prendre avec vous Marie, votre femme, car ce qui est né dans elle a été formé par le Saint-Esprit. Vers ce même temps on publia un édit de César Auguste pour faire le dénombrement de tous les habitants de toute la terre; ce fut le premier dénombrement qui se fit par Cyrénius, gouverneur de Syrie, et comme tous allaient se faire enregistrer chacun dans sa ville, Joseph partit aussi de la ville de Nazareth, qui est en Galilée, et vint en Judée, à la ville de David, appelée Bethléem pour se faire enregistrer avec Marie, son épouse; mais pendant qu'ils étaient là, il arriva que le temps auquel elle devait accoucher s'accomplit : elle enfanta son fils premier-né, et l'ayant emmailloté, elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. Or, il y avait dans les environs des bergers qui passaient la nuit dans les champs veillant tour à tour à la garde de leur troupeau : tout à coup un ange du Seigneur se présenta à eux; une lumière divine les environna, ce qui les remplit d'une extrême crainte : alors l'ange leur dit : — Ne craignez rien, car je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie : c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un sauveur qui est le Christ.

C'est que Dieu avait regardé la terre, et il avait pensé que les temps préparés par sa sagesse étaient venus. Le monde entier, ou du moins tout ce que la science païenne connaissait du monde, obéissait à un seul pouvoir. Tyr et Sidon s'étaient écroulés à la parole du prophète; Carthage était rasée au niveau de ses sables, la Grèce conquise, les Gaules vaincues, Alexandrie brûlée; un seul homme commandait à cent provinces par la voix de ses proconsuls, et partout on sentait la pointe du glaive dont la poignée était à Rome. Cependant malgré sa puissance apparente l'édifice païen craquait sur sa base d'argile : un malaise inconnu et universel annonçait que le vieux monde était malade, et comme quand une crise était imminente et que des choses nouvelles et inconnues allaient éclater. C'est qu'il n'y avait plus de justice parce qu'il y avait trop de pouvoir; c'est qu'il n'y avait plus d'hommes, parce qu'il y avait trop d'esclaves; c'est qu'il n'y avait plus de religion, parce qu'il y avait trop de dieux. Or, comme je te l'ai dit, au moment où j'arrivai à Jérusalem, un homme m'y avait précédé qui disait aux puissans : — Ne faites que ce qui vous a été ordonné et rien au delà. — Aux riches : Que celui qui a deux vêtemens en donne un à celui qui n'en a point. — Aux maîtres : — Il n'y a ni premier ni dernier, le royaume de la terre est aux forts, mais le royaume des cieux est aux faibles. Et à tous : — Les dieux que vous adorez sont de faux dieux. Il n'y a qu'un Dieu unique et tout-puissant qui a créé le monde, et ce Dieu est mon père, car c'est moi qui suis le Messie qui vous a été promis par les Écritures.

Aveugle et sourd que j'étais alors, je fermai les yeux et les oreilles, ou plutôt l'envie m'aveugla; puis vint la haine, qui me perdit. Voici à quelle occasion je devins le persécuteur ardent de l'homme-Dieu, dont je suis aujourd'hui l'indigne mais fidèle apôtre.

Un jour que nous avions pêché, Pierre et moi, toute la journée inutilement, sur le lac de Génésareth, aujourd'hui appelé de Tibériade, Jésus vint au bord du lac, poussé par la foule du peuple qui voulait entendre sa parole. La barque de Pierre se trouvant la plus proche du rivage, où Pierre étant meilleur que moi, Jésus monta sur sa barque et s'y étant assis il continua d'enseigner la foule qui l'écoutait du rivage; puis lorsqu'il eut cessé de parler, il dit à Pierre : — Avancez en pleine eau et jetez vos filets pour pêcher. Pierre lui répondit : — Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre : comment donc serions-nous plus heureux maintenant? — Faites ce que je vous dis, continua Jésus.

Et Pierre ayant jeté son filet, il prit une si grande quantité de poissons, que peu s'en fallut que son filet ne rompît, et alors il en remplit tellement sa barque, qu'elle faillit en couler à fond. Aussitôt Pierre, Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui étaient dans la barque avec lui, se jetèrent à ses genoux, reconnaissant qu'il y avait là un miracle; mais Jésus leur dit : — Rassurez-vous, votre tâche est finie comme pêcheurs de poissons; votre emploi désormais sera de prendre les hommes; et descendant au rivage, il les emmena après lui.

Resté seul, je me dis : pourquoi ne prendrais-je pas aussi des poissons là où les autres en ont pris : j'allai où ils avaient jeté les leurs, et je retirai dix fois mes filets vides. Alors au lieu de me dire : Cet homme est vraiment ce qu'il dit être, c'est-à-dire l'envoyé de Dieu, je me dis : Cet homme est sans doute un magicien qui connaît des charmes; et je me sentis prendre le cœur d'une grande envie contre lui.

Mais comme vers ces temps il quitta Jérusalem pour aller prêcher par toute la Judée, ce sentiment s'effaça peu à peu, et j'avais oublié celui qui me l'avait inspiré, lorsqu'un jour que nous vendions comme d'habitude dans le temple, nous entendîmes dire que Jésus revenait, plus glorifié qu'il n'avait jamais été : il avait guéri un paralytique dans le désert, il avait rendu la vue à un aveugle à Jéricho, et il avait ressuscité un jeune homme à Naïm. Aussi partout où il passait les peuples étendaient leurs manteaux sur son chemin, et ses disciples l'accompagnaient transportés de joie, portant des palmes et louant le Seigneur à haute voix pour toutes les merveilles qu'ils avaient vues.

Ce fut au milieu de ce cortège qu'il s'avança vers le temple; mais voyant qu'il était encombré de vendeurs et d'acheteurs, il commença à nous chasser tous en disant : — Il est écrit que ma maison est une maison de prière, et vous en avez fait une caverne de voleurs. — Nous voulûmes résister d'abord, mais nous vîmes bientôt que ce serait inutile, et qu'il n'y avait aucun moyen de rien faire contre cet homme, parce que tout le peuple était comme suspendu à ses lèvres en admiration de ce qu'il disait. Alors mon ancienne inimitié contre Jésus se réveilla, augmentée de ma colère nouvelle, mon envie devint de la haine.

Quelque temps après j'appris que, le soir même de la Pâque qu'il avait faite avec ses disciples, Jésus avait été arrêté, selon l'ordre du grand-prêtre, par une troupe de gens armés que guidait Judas, son disciple; puis qu'il avait été conduit à Pilate, qui, ayant connu qu'il était de Nazareth, l'avait renvoyé à Hérode, dans la juridiction duquel était la Galilée. Mais Hérode, n'ayant rien trouvé contre lui, si ce n'est qu'il se disait roi des Juifs, le renvoya à Pilate, qui, ayant fait venir les princes des prêtres, les sénateurs et le peuple, leur dit : — Vous m'avez présenté cet homme comme portant le peuple à la révolte, mais ni Hérode ni moi ne l'avons trouvé coupable des crimes dont vous l'accusez; donc comme il n'a rien fait qui mérite la peine de mort, je vais le faire châtier et le renvoyer.

Mais tout le peuple se mit à crier : — C'est aujourd'hui la fête de Pâques, et vous devez nous délivrer un criminel : faites mourir celui-ci, et nous donnez Barrabas.

— Et moi, interrompit le vieillard d'une voix étouffée, moi j'étais parmi le peuple, et je criais avec lui de toute la force de ma haine : — Faites mourir celui-ci et nous donnez Barrabas.

Pilate parla de nouveau à la foule demandant la vie de Jésus; mais la foule répondit : — Crucifiez-le, crucifiez-le.

— Et moi, continua le vieillard en se frappant la poitrine, j'étais une des voix de cette foule, et je criais de toute la force de ma voix : — Crucifiez-le, crucifiez-le.

Si bien que Pilate ordonna que Barrabas serait mis en liberté et abandonna Jésus à la volonté de ses bourreaux!

Hélas! hélas! dit le vieillard en se prosternant la face contre terre, hélas! Seigneur, pardonnez-moi. Seigneur, je vous suivis au Calvaire; Seigneur, je vous vis clouer les pieds et les mains; Seigneur, je vous vis percer le côté; Seigneur, je vous vis boire le fiel; Seigneur, je vis le ciel se couvrir de ténèbres, je vis le soleil s'obscurcir, je vis le voile du temple se déchirer par le milieu; Seigneur, je vous entendis jeter un grand cri en disant : — Mon père, je remets mon âme entre vos mains; Seigneur, à votre voix je sentis trembler la terre jusque en ses fondemens; eh bien! je ne vis rien, je n'entendis rien, car je vous le dis, Seigneur, j'étais aveugle et j'étais sourd. Seigneur, Seigneur, pardonnez-moi; c'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute.

Et le vieillard demeura quelque temps le front dans la poussière, priant et gémissant tout bas, tandis qu'Acté le regardait, muette et les mains jointes, surprise de ce te

mords et de cette humilité chez un homme qu'elle croyait si puissant !...

Enfin il se releva et dit

— Ce n'est pas tout encore, ô ma fille. Ma haine pour les disciples succéda à ma haine pour le prophète. Les apôtres, occupés du ministère de la parole, avaient choisi sept diacres pour la distribution des aumônes : le peuple se souleva contre un de ses diacres, nommé Étienne, et le força de comparaître au conseil, où de faux témoins l'accusèrent d'avoir proféré des blasphèmes contre Dieu, Moïse et sa loi. Étienne fut condamné ; aussitôt ses ennemis se jetèrent sur lui, le traînèrent hors de Jérusalem, pour le lapider selon la loi contre les blasphémateurs. J'étais parmi ceux qui avaient demandé la mort du premier martyr : je ne jetai point de pierres contre lui, mais je gardai les manteaux de ceux qui lui en jetaient. Sans doute j'eus part aux prières du saint condamné, lorsqu'il s'écria, dans cette imprécation sublime, inconnue jusqu'à Jésus-Christ : — Seigneur, Seigneur ne leur imputez pas ce péché, car ils ne savent ce qu'ils font !

Cependant si le moment de la grâce n'était point arrivé il approchait du moins à grands pas. Les chefs de la synagogue, voyant mon ardeur à poursuivre la jeune Église, m'envoyèrent en Syrie pour rechercher les nouveaux chrétiens et les ramener à Jérusalem. Je suivis les bords du Jourdain depuis la rivière Jaher jusqu'à Capharnaüm. Je revis les rives du lac de Génésareth, où avait eu lieu la pêche miraculeuse ; enfin j'atteignis à la chaîne d'Hermon, toujours persévérant dans ma vengeance, lorsqu'en arrivant au haut d'une montagne de laquelle on découvre la plaine de Damas et les vingt-sept rivières qui l'arrosent, tout à coup je fus environné et frappé d'une lumière du ciel : alors je tombai comme tombe un homme mort, et j'entendis une voix qui me disait — Saul ! Saul ! pourquoi me persécutez-vous ?

— Seigneur, dis-je en tremblant, qui êtes-vous, et que me voulez-vous ?

— Je suis, répondit la voix, Jésus, que vous persécutez, et je veux vous employer à propager ma parole, vous qui jusqu'ici avez essayé de l'étouffer.

— Seigneur, continuai-je plus tremblant et plus effrayé encore qu'auparavant, Seigneur, que faut-il que je fasse ?



Ce fut au milieu de ce cortège qu'il s'avança vers le temple.

— Levez-vous et entrez dans la ville, et l'on vous dira là ce que vous avez à faire.

Et les gens qui m'accompagnaient étaient presque aussi épouvantés que moi, car une voix puissante frappait leurs oreilles, et ils ne voyaient personne ; enfin, n'entendant plus rien, je me levai et j'ouvris les yeux ; mais il me sembla qu'à cette lumière éclatante avait succédé la nuit la plus obscure. J'étais aveugle ; j'étendis donc les bras et je dis : — Conduisez-moi, car je n'y vois plus. — Alors un de mes serviteurs me prit la main, et me conduisit à Damas, où je restai trois jours sans voir, sans boire et sans manger.

Puis le troisième jour, il me sembla qu'un homme s'avançait vers moi, que je ne connaissais pas, et que cependant je savais s'appeler Ananie ; au même instant je sentis qu'on m'imposait les mains et une voix me dit : — Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui vous est apparu dans le chemin par où vous veniez, m'a envoyé afin que vous recouvriez la vue, et que vous soyez rempli du Saint-Esprit. Aussitôt il me tomba des yeux comme des écailles, et je vis. Alors, tombant à genoux, je demandai le baptême.

Depuis [illegible] ardent dans ma foi que j'avais été acharné dans [illegible], j'ai traversé la Judée depuis Sidon jusqu'à [illegible], du mont Seir au torrent de Besor ; j'ai parcouru l'A[illegible], la Bithynie, la Macédoine ; j'ai vu Athènes et Corinthe ; j'ai touché à Malte, j'ai abordé à Syracuse et [illegible] la Sicile ; j'entrai dans le port de Pouzzoles [illegible] depuis quinze jours, attendant des lettres de Rome, qui me sont arrivées hier ; ces lettres sont écrites par [illegible] qui m'appellent près d'eux. Le jour du triomphe est arrivé, et Dieu nous prépare la route ; car, tandis qu'il [illegible] l'espérance au peuple, il envoie la folie aux empereurs, afin de saper le vieux monde par sa base et par son sommet. Ce n'est pas le hasard, mais la Providence qui a distribué la terreur à Tibère, l'imbécillité à Claude et la folie à Néron. De pareils empereurs font douter des dieux qu'ils adorent ; aussi dieux et empereurs tomberont-ils ensemble, les uns méprisés et les autres maudits.

— Ô mon père ! s'écria Acté, arrêtez ; ayez pitié de moi !

— Eh ! qu'as-tu affaire à ces hommes de sang ? répondit Paul étonné.

— Mon père, continua la jeune fille en se cachant la tête dans [illegible] mains, [illegible] la faute [illegible] me demandé [illegible] terrible et [illegible] maîtresse de César.

— Je ne vois là qu'une faute, mon enfant, répondit Paul en s'approchant d'elle avec intérêt et curiosité.

— Mais je l'aime, s'écria Acté ; je l'aime plus que jamais je n'aimerai ni homme sur la terre ni dieux dans le ciel.

— Hélas ! hélas ! murmura le vieillard. Voilà où est le crime ! et, s'agenouillant dans un coin de la cabane, il se mit à prier.

XII

Lorsque la nuit fut venue, Paul [illegible] à son tour [illegible], assura ses sandales, prit son bâton et se retourna vers Acté : elle était prête et résolue. Car où allait-elle ? peu lui importait ! elle s'éloignait de Néron, et, dans ce moment, l'horreur et la crainte qu'elle avait éprouvées [illegible] la poussaient encore à accomplir ce projet ; mais elle sentait elle-même que si elle tardait d'un jour, que si elle revoyait cet homme qui avait pris sur son cœur une [illegible] influence, tout était fini, qu'elle n'aurait plus de courage et de forces que pour l'aimer, malgré tout et [illegible] tout, et que sa vie [illegible] était encore [illegible] ; [illegible] cette vie [illegible] comme un ruisseau dans l'Océan. Car, pour elle, chose étrange, son amant était toujours Lucius, et jamais Néron ; le vainqueur des jeux olympiques était un autre homme que l'empereur, et son existence se partageait en deux parties bien distinctes : l'une qui était son amour pour Lucius et dont elle sentait toute la réalité, l'autre qui était l'amour de Néron pour elle et qui lui semblait un rêve.

En sortant de la cabane, ses yeux se portèrent sur le golfe témoin la veille de la terrible catastrophe que nous avons racontée. Tout était calme : l'air était pur, la lune éclairait le ciel et la pointe de Misène [illegible], de sorte qu'on voyait l'autre côté du golfe aussi bien que dans un jour d'Occident. Acté, pendant [illegible] d'[illegible], [illegible] Paul [illegible] c'était là qu'[illegible] elle [illegible] en contemplant ; Paul attendit un instant [illegible] pas vers elle, il lui dit [illegible] :

— Ne viens-tu pas, ma fille ?

— Ô mon père, dit Acté, [illegible] au vieillard les [illegible] qui la retenaient [illegible] que Néron avec Agrippine sa mère ; le bâtiment qui les montait [illegible] naufrage ; tous deux sont [illegible] toutes deux, et je l'ai perdue au moment qu'une barque la recueil[illegible]. Je voudrais bien ne pas abandonner cette pl[illegible] [illegible] ce qu'elle est devenue.

Paul étendit la main dans la direction de la villa de [illegible] et montrant à Acté une grande lueur qui [illegible] vaste [illegible] et le chemin de [illegible].

— Vois-tu cette flamme ? lui dit-il.

— Je la [illegible], répondit Acté.

— Eh bien, continua le vieillard, c'est l'[illegible] [illegible].

Et comme s'il eût compris que ce peu de mots répondait à toutes les pensées de la jeune femme, il se remit en route. En effet, Acté le suivit aussitôt sans prononcer une parole ni pousser un soupir.

Ils côtoyèrent la mer pendant quelque temps, traversèrent Pouzzoles, puis ils prirent le chemin de Naples. Arrivés à une demi-lieue de la ville, ils la laissèrent à droite et [illegible] par un sentier [illegible] la route de Capoue. Vers [illegible] heure du matin, ils [illegible]. [illegible] bientôt [illegible] un homme debout qui [illegible] : c'était Silas, l'envoyé de Paul. Le vieillard échangea avec lui quelques mots ; Silas prit à travers champs ; Paul et Acté le suivirent, et ils arrivèrent à une petite maison isolée où ils étaient attendus, car au premier coup que frappa Silas la porte s'ouvrit.

Toute la famille, y compris les serviteurs, était rassemblée dans un atrium élégant et paraissait attendre. Aussi, [illegible] le vieillard eut-il paru sur le seuil, que chacun s'agenouilla. Paul étendit les mains sur eux et les bénit ; puis la maîtresse de la maison le conduisit au triclinium, et, avant le souper qui était servi et qui attendait, elle voulut elle-même laver les pieds du voyageur. Quant à Acté, étrangère à cette religion nouvelle, tout entière aux mille pensées qui lui brisaient le cœur, elle demanda à se retirer. Aussitôt, une belle jeune fille de quinze ou seize ans, voilée comme une vestale, marcha devant elle et la conduisit à sa propre chambre ; un instant après, elle revint lui apportant sa part du repas de la famille.

Tout était un sujet d'étonnement pour Acté : elle n'avait jamais entendu parler des chrétiens chez son père que comme d'une secte d'idéologues insensés qui venait augmenter le nombre de toutes ces [illegible] et des [illegible] où se discutaient le dogme de Pythagore, la morale de Socrate, la philosophie d'Épicure ou les théories de Platon ; et [illegible] de César que comme d'une [illegible] livrée aux plus [illegible] superstitions et aux plus infâmes débauches, bonne à jeter au peuple lorsque le peuple demandait une expiation, bonne à jeter aux lions lorsque les grands demandaient une fête. Il n'y avait qu'un jour qu'elle avait été secourue par Paul, il n'y avait qu'un jour qu'elle voyait des chrétiens, et cependant ce peu d'heures avait suffi pour détruire cette fausse opinion que la philosophie grecque et la haine impériale avaient pu lui donner. Ce qu'elle avait surtout compris dans la secte nouvelle, c'était le dévouement ; car le dévouement est presque toujours, quelles que soient sa croyance et sa foi, la vertu dominante de la femme ; qui [illegible], de sorte qu'elle s'était laissé prendre d'une sympathie instinctive à cette religion qui commandait aux plus [illegible] la protection envers les faibles, aux riches la charité envers les pauvres, et aux martyrs la prière pour leurs bourreaux.

Le soir, à la même heure qu'elle était partie la veille, elle se remit en chemin. Cette fois, la route fut plus [illegible] ; les voyageurs laissèrent à leur droite Capoue, qu'une [illegible] d'Annibal a illustrée à l'égal d'une victoire, puis [illegible] sur les rives du Vulturne. À peine y [illegible], qu'une barque sortit d'une petite anse [illegible] un batelier et s'approcha d'eux. Arrivés sur le bord, Paul et [illegible] échangèrent un signe de reconnaissance [illegible]. Paul et Acté descendirent dans la barque.

Déposé sur l'autre rive, Paul tendit une pièce de [illegible] au batelier ; mais celui-ci tomba à genoux, [illegible] en [illegible] le bas du manteau de l'apôtre, et resta l'amulette et [illegible] dans cette posture [illegible] longtemps après [illegible] celui auquel il venait de donner cette marque de respect se fut éloigné de lui. Vers les trois heures, un homme [illegible] sur [illegible] de ces pierres que les Romains plaçaient aux revers des routes pour aider les voyageurs à remonter sur leurs chevaux, se leva à leur approche : c'était leur [illegible] et [illegible] qui les attendait comme la veille pour [illegible] vers leur asile du soir. Cette fois [illegible] plus une maison élégante comme celle de la veille qui les [illegible] ; c'était une [illegible]

[illegible]

Un homme les reçut ; il avait au front le [illegible] des esclaves, un collier de fer au cou [illegible] et aux jambes ; c'était le berger d'une riche villa ; il menait paître des milliers des bœufs [illegible] à un [illegible] et [illegible] et il n'avait pas un peu de mouton [illegible] ses [illegible] ; il avait placé sur une table du pain [illegible] un de ces vases de [illegible] la [illegible] à la forme charmante ; puis il avait [illegible] un coin de la chambre un lit de [illegible] et de roseaux [illegible] sont [illegible] comme avait [illegible] aux yeux du [illegible] riche avec la plus [illegible] hospitalité.

Paul s'assit à table et Acté près de lui ; puis [illegible] tout ce qu'il avait pu pour eux [illegible] [illegible] ils entendaient à travers la [illegible] fermée des plaintes et des sanglots. Acté posa sa main [illegible] le bras de Paul.

— N'entendez-vous pas, mon père ? lui dit-elle.

— Oui, ma fille, répondit le vieillard, on pleure [illegible] [illegible] celui qui [illegible] [illegible].

Un instant après leur hôte [illegible] et alla [illegible] [illegible] la [illegible] chambre [illegible] appuyant [illegible] il laissa tomber sa tête [illegible] ses mains.

Acté, le voyant si triste et si accablé, alla s'agenouiller près de lui.

— Esclave, lui dit-elle tout bas, pourquoi ne t'adresses-tu pas à cet homme? peut-être aurait-il quelque remède à ton affliction, quelque consolation à ta douleur.

— Merci, lui répondit l'esclave, mais notre affliction et notre douleur ne sont pas de celles qu'on guérit avec des paroles.

— Homme de peu de foi, dit Paul en se levant, pourquoi doutes-tu? ne sais-tu pas les miracles du Christ?

— Oui, mais le Christ est mort, s'écria l'esclave en secouant la tête; les Juifs lui ont mis les bras en croix, et il est maintenant au ciel, à la droite de son père. Béni soit son nom!

— Ne sais-tu pas, reprit Paul, qu'il a légué son pouvoir à ses apôtres?

— Mon enfant, mon pauvre enfant! dit le père, éclatant en sanglots, et sans répondre au vieillard.

Un gémissement sourd, qui se fit entendre dans la chambre à côté, s'éveilla comme un écho à cette explosion de douleur.

— O mon père! dit Acté en revenant vers Paul, si vous pouvez quelque chose pour ces malheureux, faites ce que vous pouvez, je vous en supplie; car quoique j'ignore la cause de leur désespoir, il me déchire l'âme; demandez-lui donc ce qu'il a, peut-être vous répondra-t-il, à vous.

— Ce qu'il a, je le sais, dit le vieillard : il manque de foi.

— Et comment voulez-vous que je croie, dit l'affligé? Comment voulez-vous que j'espère? Toute ma vie jusqu'aujourd'hui n'a été qu'une douleur; esclave et fils d'esclave, je n'ai jamais eu une heure de joie; enfant, je n'étais pas même libre au sein de ma mère; jeune homme, il m'a fallu travailler incessamment sous la verge et sous le fouet; père et époux, on me retient chaque jour la moitié du pain qui serait nécessaire à ma femme et à mon enfant! à mon enfant qui, atteint jusque dans le ventre de sa mère par les coups dont ils l'ont accablée pendant sa grossesse, est venu au monde maudit, estropié, muet! mon enfant, que nous aimions, tout frappé de la colère céleste qu'il était, et que nous espérions voir échapper à son sort par son malheur même! Eh bien! non, c'était trop de bonheur! son maître l'a vendu hier à un de ces hommes qui font trafic de chair; qui estiment ce que peut rapporter chaque infirmité; qui s'enrichissent à faire mendier pour eux sur la place de Rome des malheureux dont chaque soir ils rouvrent les plaies ou brisent les membres, et demain, demain! on nous l'arrache pour le livrer à cette torture; lui, pauvre innocent, qui n'aura même pas une voix pour se plaindre, pour nous appeler à son secours et pour maudire ses bourreaux!

— Et si Dieu guérissait ton enfant? dit le vieillard.

— Oh! alors on nous le laisserait, s'écria le père, car ce qu'ils vendent et achètent, ces misérables, c'est sa misère et son infortune, ses jambes brisées, sa langue muette; s'il marchait et s'il parlait, ce serait un enfant comme tous les enfants, et il n'aurait de valeur que lorsqu'il deviendrait un homme.

— Ouvre cette porte, dit Paul.

L'esclave se leva, l'œil fixe et le visage étonné, plein de doute et d'espoir à la fois, et s'approchant de la porte, il obéit à l'ordre que venait de lui donner le vieillard. Le regard d'Acté, tout voilé de larmes qu'il était, put alors pénétrer dans la seconde chambre; il y avait, comme dans la première, un lit de paille; sur cette paille, un enfant de quatre ou cinq ans était assis, souriant avec insouciance et jouant avec quelques fleurs, tandis que, près de lui, la face contre terre, raidie et immobile, une femme était couchée, les mains enfoncées dans ses cheveux, et pareille à une statue du Désespoir.

La figure de l'apôtre prit à ce spectacle une expression sublime de confiance et de foi : ses yeux se levèrent vers le ciel, fixes et ardens, comme s'ils pénétraient jusqu'au trône du Saint des saints, un rayon de lumière se joua autour de ses cheveux blancs comme une auréole, et, sans quitter sa place, sans faire un pas, il étendit lentement et gravement la main vers l'enfant, et dit ces seules paroles : — Au nom du Dieu vivant qui a créé le ciel et la terre, lève-toi et parle!

Et l'enfant se leva et dit :

— Seigneur! Seigneur! que votre saint nom soit béni!

La mère bondit en jetant un cri, le père tomba à genoux : l'enfant était sauvé.

Et Paul ferma la porte sur eux en disant :

— Voilà une famille d'esclaves dont le bonheur ferait envie à une famille d'empereur.

La nuit suivante, ils continuèrent leur route, et ils arrivèrent à Fondi; ainsi, pendant tout ce voyage nocturne et mystérieux, Acté revoyait, les uns après les autres, les lieux qu'elle avait parcourus avec Néron lors de son triomphe; c'était à Fondi qu'ils avaient été si splendidement reçus par Galba, ce vieillard à qui les oracles promettaient la couronne; sa vue avait rappelé cette prédiction à l'empereur, qui l'avait oubliée, grâce à l'obscurité dans laquelle le futur César affectait de vivre, de sorte qu'à peine arrivé à Rome, son premier soin avait été de l'écarter de l'Italie; en conséquence, Galba avait reçu le commandement de l'Espagne et il était parti aussitôt, plus empressé peut-être encore de s'éloigner de l'empereur que l'empereur n'était empressé lui-même de l'éloigner de Rome.

Avant de partir, il avait affranchi ses esclaves les plus fidèles, et ce fut chez l'un de ces affranchis, converti à la foi chrétienne, que Silas prépara le gîte du vieillard et de la jeune fille. Cet esclave avait été jardinier du verger de Galba, et il avait reçu en don, le jour de son affranchissement, la petite maison qu'il habitait dans les jardins de son maître; des fenêtres de cette humble cabane, Acté voyait, à la clarté de la lune, la magnifique villa où elle avait logé avec Lucius. L'un de ces deux voyages était pour elle un rêve; que de choses étranges elle avait apprises! que d'illusions elle avait touchées du doigt, et qui s'étaient envolées! que de douleurs, qu'elle croyait alors ne pouvoir pas même exister, et qui s'étaient réalisées depuis cette époque! Comme tout avait changé pour elle; comme ces jardins fleuris où elle croyait marcher encore s'étaient séchés et flétris; comme dans sa vie aride et solitaire, son amour seul était resté vivant, toujours nouveau, toujours le même, toujours debout et inébranlable comme une pyramide au milieu du désert!

Trois jours, ou plutôt trois nuits encore, ils continuèrent leur route, se cachant lorsque la lumière paraissait et reprenant leur voyage dès que l'ombre descendait du ciel, toujours précédés par Silas, et s'arrêtant toujours chez de nouveaux adeptes, car déjà la foi commençait à compter, surtout parmi les esclaves et le peuple, un grand nombre de néophytes : enfin le troisième soir ils partirent de Velletri, cette ancienne capitale des Volsques qui avait donné la mort à Coriolan et le jour à Auguste; et, comme la lune s'élevait sur l'horizon, ils arrivèrent au sommet de la montagne d'Albano. Cette fois Silas ne les avait pas quittés; seulement il marchait devant eux à la distance de trois à quatre cents pas. Mais parvenu au tombeau d'Ascagne, il s'arrêta, attendant qu'ils le rejoignissent, et, étendant la main vers l'horizon, où brillaient une multitude de lumières, et d'où venait un grand murmure, il ne dit que ce mot qui annonçait au vieillard et à la jeune fille qu'ils touchaient au terme de leur voyage :

— Rome!..

Paul se jeta à genoux, remerciant le Sauveur de l'avoir conduit, après tant de dangers, au terme de son voyage et au but qui lui était promis. Quant à Acté, elle s'appuya contre le sépulcre pour ne pas tomber, tant il y avait de souvenirs doux et cruels dans le nom de cette ville, à cette place d'où elle l'avait aperçue pour la première fois.

— O mon père! dit la jeune fille, je t'ai suivi sans te demander où nous allions; mais si j'avais su que ce fût à Rome, oh! je crois que je n'en aurais pas eu le courage.

— Ce n'est point à Rome que nous allons, répondit le vieillard en se relevant; puis aussitôt, comme un groupe de cavaliers s'approchait, suivant la voie Appienne, Silas quitta la route et prit à droite au travers de la plaine. Paul et Acté le suivirent.

Ils commencèrent alors à s'avancer entre la voie Latine et la voie Appienne, évitant même de suivre aucune des routes qui partaient de la première, et conduisaient l'une à Marina près du lac d'Albano, et l'autre au temple de Neptune, près d'Antium. Au bout de deux heures de chemin, et après avoir laissé à droite le temple de la Fortune féminine, et à gauche celui de Mercure, ils entrèrent dans la vallée d'Egérie, suivirent quelque temps les bords du petit fleuve Almon, puis, prenant à droite, et s'avançant au milieu de quartiers de rochers qui semblaient avoir été détachés de la montagne par quelque tremblement de terre, ils se trouvèrent tout à coup à l'entrée d'une caverne.

Silas y entra aussitôt, en invitant d'une voix basse les voyageurs à le suivre; mais Acté tressaillit malgré elle à l'aspect inattendu de cette ouverture sombre qui semblait la gueule d'un monstre prêt à la dévorer. Paul sentit son bras se poser sur le sien comme pour l'arrêter, il comprit sa terreur.

— Ne crains rien, ma fille, lui dit-il, le Seigneur est avec nous.

Acté poussa un soupir, jeta un dernier regard sur ce ciel tout parsemé d'étoiles qu'elle allait perdre de vue, puis s'avança avec le vieillard sous la voûte qui s'offrait à elle.

Au bout de quelques pas hasardés dans une obscurité si complète que la voix seule de Silas servait de guide à ceux qui le suivaient, il s'arrêta au pied d'un des piliers massifs qui soutenaient la voûte, et, frappant deux cailloux l'un contre l'autre, il en fit jaillir quelques étincelles qui enflammèrent un bout de soufre; puis, tirant une torche cachée dans l'excavation d'un rocher : — Il n'y a plus de danger à cette heure, dit-il, et tous les soldats de Néron seraient à notre poursuite qu'ils ne nous rejoindraient pas maintenant.

[illegible] autour d'elle, et d'abord ses regards [illegible] la torche, encore vacillante [illegible] les courans se [illegible] sous ces [illegible] des lueurs rapides et mourantes [illegible] de sorte que les objets frappés mo[illegible] rentraient dans l'obscurité [illegible] temps de distinguer leur forme et leur [illegible] peu cependant les yeux s'habituèrent à cette [illegible] la flamme de la torche devint moins [illegible] plus grand cercle s'éclaira et les voyageurs [illegible] distinguer jusqu'au plafond sombre de ces immenses [illegible] enfin ancun air ne pénétrant plus jusqu'à eux, la [illegible] devint plus fixe et plus étendue : tantôt ils mar[illegible] resserrés [illegible] entre deux murailles, tantôt ils entraient dans un immense carrefour de pierres aux ca[illegible] profondes [illegible] allait mourir la clarté de la torche qui [illegible] reflet décroissant les angles des piliers [illegible] des spectres. Il y avait [illegible] dans le bruit des pas qui [illegible] par un écho funèbre [illegible] poitrine n'était pas encore [illegible] triste et de saisissant qui [illegible] comme une douleur. Tout à coup elle [illegible] appuyant une de ses mains sur le [illegible] montrant de l'autre une rangée de cer[illegible] une des parois de la muraille ; en [illegible] extrémité de ces sombres avenues, ils [illegible] des femmes vêtues de blanc, pareilles à des [illegible] des torches, et qui toutes se dirigeaient [illegible] commun. Bientôt ils entendirent, en avan[illegible] une harmonie pure, qui semblait un chœur [illegible] flottait mélodieusement sous ces arcades [illegible] en place, des lampes fixées aux piliers [illegible] indiquer la route ; les cercueils devenaient plus fréquens, les ombres plus nombreuses, les chants plus distincts ; c'est qu'ils approchaient de la ville souterraine, et ses alentours commençaient à se peupler de morts et de vivans. De temps en temps, on trouvait semés sur la terre des bluets et des roses qui s'étaient détachés de quelque couronne et qui se fanaient tristement loin de l'air et du soleil. Acté ramassait ces pauvres fleurs, filles du jour et de la lumière comme elle, étonnées de se trouver comme elle ensevelies vivantes dans un tombeau, et elle les réunissait l'une à l'autre et en faisait un bouquet pâle et inodore, comme des débris d'un bonheur passé on se fait une espérance pour l'avenir. Enfin, au détour d'une des mille routes de ce labyrinthe, ils découvrirent un large emplacement taillé sur le modèle d'une basilique souterraine, éclairée par des lampes et des torches, et rempli d'une population tout entière d'hommes, de femmes et d'enfans. Une troupe de jeunes filles couvertes de longs voiles blancs faisaient [illegible] de ces cantiques qu'Acté avait entendus, [illegible] s'avançait à travers la foule inclinée et s'ap[illegible] célébrer les mystères, lorsqu'en approchant de l'autel il s'arrêta tout à coup, et, se retournant vers son [illegible] étonné :

— Il y a ici, s'écria-t-il avec une inspiration respectueuse, un plus digne que moi de vous répéter la parole de Dieu car il l'a entendue de la bouche de son fils. Paul, appro[illegible] bénis tes frères.

Et tout le peuple, à qui l'apôtre était promis depuis long-temps, tomba à genoux. Acté, toute païenne qu'elle était, fit comme le peuple, et le futur martyr monta à l'autel.

Ils étaient dans les Catacombes[1].

XIII

[illegible] une ville tout entière sous une autre ville [illegible] les peuples et les hommes ont une existence [illegible] ses cataclysmes, les peuples leurs [illegible] maladies, tous ont une [illegible] leur âge [illegible] par mille ans, les [illegible]

[illegible] qui leur est accordée, il y a pour [illegible] des périodes de transition pendant lesquelles [illegible] des [illegible] qui, tout en se rattachant [illegible] et en [illegible] l'avenir, se révèlent à l'investi[illegible] de la science sous le titre d'accidens de la natur[illegible] qu'elles brillent à l'œil de la foi comme des [illegible] la Providence. Or Rome était arrivée à une de [illegible] mystérieuses, et elle commençait à éprouver [illegible] de ces frémissemens étranges qui accompagnent la naissance ou la chute des empires : elle sentait tressaillir en elle l'en[illegible] inconnu qu'elle devait mettre au jour, et qui déjà s'agi[illegible] dans ses vastes entrailles ; un malaise mor[illegible] la tourmentait, et, comme un fiévreux qui ne peut trouver ni sommeil ni repos, elle consumait les dernières années de sa vie païenne tantôt en accès de délire, tantôt en intervalles d'abattement : c'est que, comme nous l'avons dit, au-dessous de la civilisation superficielle et extérieure qui s'agitait à la surface de la terre, s'était glissé un principe nouveau, souterrain et invisible, portant avec lui la destruction et la reconstruction, la mort et la vie, les ténèbres et la lumière. Aussi tous les jours s'accomplissaient au-dessus d'elle, au-dessous d'elle, autour d'elle, de ces événemens inexplicables à son aveuglement, et que ses poètes racontent comme des prodiges. C'étaient des bruits souterrains et bizarres que l'on attribuait aux divinités de l'enfer ; c'étaient des disparitions subites d'hommes, de femmes, de familles tout entières ; c'étaient des apparitions de gens que l'on croyait morts, et qui sortaient tout à coup du royaume des ombres pour menacer et pour prédire. C'est que le feu souterrain qui échauffait cet immense creuset y faisait bouillonner, comme de l'or et du plomb, toutes les passions bonnes et mauvaises ; seulement l'or se précipitait et le plomb restait à la surface. Les Catacombes étaient le récipient mystérieux où s'amassait goutte à goutte le trésor de l'avenir.

C'étaient, comme on le sait, de vastes carrières abandonnées : Rome tout entière, avec ses maisons, ses palais, ses théâtres, ses bains, ses cirques, ses aqueducs, en était sortie pierre à pierre ; c'étaient les flancs qui avaient enfanté la ville de Romulus et de Scipion ; mais, à compter d'Octave et du jour où le marbre avait succédé à la pierre, les échos de ces vastes galeries avaient cessé de retentir des pas des travailleurs. Le travertin était devenu trop vulgaire, et les empereurs avaient fait demander à Babylone son porphyre, à Thèbes son granit, et à Corinthe son airain. Les cavernes immenses qui s'étendaient au-dessous de Rome étaient donc restées abandonnées, désertes et oubliées, lorsque, lentement et avec mystère, le christianisme naissant les repeupla : d'abord elles furent un temple, puis un asile, puis une cité.

A l'époque où Acté et le vieillard y descendirent, ce n'était encore qu'un asile : tout ce qui était esclave, tout ce qui était malheureux, tout ce qui était proscrit, était sûr d'y trouver un refuge, des consolations et une tombe ; aussi des familles tout entières s'y étaient abritées dans l'ombre, et déjà les adeptes de la foi nouvelle se comptaient par milliers ; mais au milieu de la foule immense qui couvrait la surface de Rome, nul n'avait pensé à remarquer cette infiltration souterraine, qui n'était pas assez considérable pour apparaître à la superficie de la société et faire baisser le niveau de la population.

Qu'on ne croie pas cependant que la vie des premiers chrétiens ne fût occupée qu'à se soustraire aux persécutions qui commençaient à naître ; elle se rattachait par la sympathie, par la piété, par le courage, à tous les événemens qui menaçaient les frères qu'une nécessité quelconque avait retenus dans les murailles de la ville païenne. Souvent, lorsqu'un danger apparaissait, le néophyte de la cité supérieure sentait monter jusqu'à lui une aide inattendue ; une trappe invisible s'ouvrait sous ses pieds et se refermait sur sa tête ; la porte de son cachot tournait mystérieusement sur ses gonds, et le geôlier fuyait avec la victime ; ou bien lorsque la colère était si prompte que, semblable à la foudre, elle avait frappé en même temps que l'éclair avait paru, lorsque le néophyte était devenu martyr, soit qu'il eût été étranglé dans la prison de Tullus, soit que sa tête fût tombée sur la place publique, soit qu'il eût été précipité du haut de la roche Tarpéienne, soit enfin qu'il eût été mis en croix sur le mont Esquilin ; profitant des ténèbres de la nuit, quelques vieillards prudens, quelques jeunes gens aventureux, et parfois même quelques femmes timides, gravissant par des sentiers détournés la montagne maudite où l'on jetait les cadavres des condamnés afin qu'ils y fussent dévorés par les bêtes féroces et les oiseaux de proie, allaient enlever les [illegible] mutilés, les apportaient religieusement dans les Cata[illegible] [illegible] ou d'objets de haine et d'exécration qu'ils avaient [illegible] pour leurs persécuteurs, ils devenaient un objet d'adora[illegible] pour leurs frères, qui s'exhortaient l'un [illegible] à vivre et à mourir comme lui qui les avait précé[illegible] [illegible] avait vécu et était mort sur la terre.

Souvent il arrivait aussi que la mort, lasse de frapper au [illegible] choisir quelque victime dans les Catacombes [illegible] ce n'était pas une mère, un fils, une épouse [illegible] un père ou un mari, c'était une famille tout [illegible] qui pleurait un enfant ; alors on le couchait dans [illegible] si c'était une jeune fille, on la couronnait de [illegible] si c'était un homme ou un vieillard, on lui mettait [illegible] à la main ; le prêtre disait sur lui les prières [illegible] puis on l'étendait doucement dans la tombe de [illegible] creusée d'avance et où il allait dormir dans l'at[illegible] de la résurrection éternelle. C'étaient là les cer[illegible]

cueils qu'Acté avait vus en entrant pour la première fois sous ces voûtes inconnues ; alors ils lui avaient inspiré une terreur profonde qui bientôt se changea en mélancolie : la jeune fille, encore païenne par le cœur, mais déjà chrétienne par l'âme, s'arrêtait quelquefois des heures entières devant ces tombes, où une mère, une épouse, ou une fille désolées, avaient gravé, à la pointe du couteau, le nom de la personne aimée, et quelque symbole religieux, quelque inscription sainte, qui exprimaient leur douleur ou leur espérance. — Sur presque tous, c'était une croix, emblème de résignation pour les hommes, auxquels elle racontait les souffrances d'un Dieu ; puis encore le chandelier aux sept branches qui brûlait dans le temple de Jérusalem, ou bien la colombe de l'arche, douce messagère de miséricorde, qui rapporte à la



Des familles tout entières s'y étaient abritées dans l'ombre.

terre la branche d'olivier qu'elle a été cueillir dans les jardins du ciel.

Mais d'autres fois aussi, ses souvenirs de bonheur revenaient plus vifs et plus puissans dans le cœur d'Acté ; alors elle épiait les rayons du jour et elle écoutait les bruits de la terre ; alors elle allait s'asseoir seule et isolée, adossée à quelque pilier massif, et, les mains croisées, le front appuyé sur les genoux, couverte d'un long voile, elle eût semblé, à ceux qui passaient près d'elle, une statue assise sur un tombeau, si parfois on n'eût pas entendu un soupir sortir de sa bouche, si l'on n'eût pas vu courir par tout son corps un frémissement de douleur. Alors, Paul, qui seul savait ce qui se passait dans cette âme, Paul, qui avait vu le Christ pardonner à la Madeleine, s'en remettait au temps et à Dieu de fermer cette blessure, et, la voyant ainsi muette et immobile, disait aux plus pures des jeunes vierges : — Priez pour cette femme, afin que le Seigneur lui pardonne et qu'elle soit un jour une des vôtres, et qu'à son tour elle prie avec vous ; les jeunes filles obéissaient, et, soit que leurs prières montassent au ciel, soit que les pleurs adoucissent l'amertume de la douleur, on voyait bientôt la jeune Grecque rejoindre ses jeunes compagnes, le sourire sur les lèvres et les larmes dans les yeux.

Cependant, tandis que les chrétiens cachés dans les Catacombes vivaient de cette vie de charité, de prosélytisme et d'attente, les événemens se pressaient au-dessus de leur tête : le monde païen tout entier chancelait comme un homme ivre, et Néron, prince du festin et roi de l'orgie, se gorgeait de plaisirs, de vin et de sang. La mort d'Agrippine avait brisé le dernier frein qui pouvait le retenir encore par cette crainte d'enfant que le jeune homme gardait pour sa mère ; mais du moment où la flamme du bûcher s'était éteinte, toute pudeur, toute conscience, tout remords avaient paru s'éteindre avec elle. Il avait voulu rester à Baulis, car aux sentimens généreux disparus avait succédé la crainte, et Néron, quelque mépris qu'il eût des hommes, quelque impiété qu'il professât pour les dieux, ne pouvait penser qu'un pareil crime ne soulèverait pas contre lui la haine des uns et la colère des autres ; il demeurait donc loin de Naples et de Rome, attendant les nouvelles que lui rapporteraient ses courriers ; mais il avait douté à tort de la bassesse du sénat, et bientôt une députation des patriciens et des chevaliers vint le féliciter d'avoir échappé à ce péril nouveau et imprévu, et lui annoncer que non seulement Rome, mais toutes les villes de l'empire, encombraient les temples de leurs envoyés et témoignaient leur joie par des sacrifices. Quant aux dieux, s'il faut en croire Tacite, qui pourrait bien leur avoir prêté un peu de son rigorisme et de sa sévérité, ils furent moins faciles : à défaut du remords, ils envoyèrent l'insomnie au parricide, et pendant cette insomnie il entendait le retentissement d'une trompette sur le sommet des coteaux voisins, et des cris lamentables, inconnus et sans cause, arrivaient jusqu'à lui, venant du côté du tombeau de sa mère. — En conséquence, il était reparti pour Naples.

Là il avait retrouvé Poppée, et avec elle la haine contre Octavie, cette malheureuse sœur de Britannicus, pauvre enfant qui, arrachée à celui qu'elle aimait avec une pureté de vierge, avait été poussée par Agrippine dans les bras de Néron ; pauvre épouse dont le deuil avait commencé le jour des noces, qui n'entra dans la maison conjugale que pour y voir mourir, empoisonnés, son père et son frère, qui pour y lutter vainement contre une maîtresse plus puissante, et qui, loin de Rome, resta ... vingt ans exilée dans l'île de Pandataire, déjà séparée de la vie par le pressentiment de la mort, et n'ayant pour toute cour que des centurions et des soldats, tous terribles aux regards incessamment tournés vers Rome, et qui n'attendait qu'un ordre, un geste, un signe pour que chaque flatteur devînt un bourreau. — Hé bien ! cette ... vie toute isolée, malheureuse et ignorée

qu'elle [illegible] imaginait encore Poppée au milieu de ses splendeurs, de ses lumières et de son pouvoir sans bornes. [illegible] la jeunesse et les malheurs d'Octavie l'avaient [illegible]. Les Romains la plaignaient [illegible] naturel à l'homme qui [illegible] devant le [illegible] souffre ; mais cet intérêt lui-même [illegible] à la perdre, et jamais à la sauver, car il était plus tendre que fort, et pareil à celui qu'on éprouve pour une gazelle blessée ou pour une fleur brisée sur sa tige.

Aussi Néron, malgré son indifférence pour Octavie et les instances de Poppée, hésitait à frapper. Il [illegible] si inutiles, que [illegible] le plus cruel [illegible] commettre, car ce que le [illegible] pas le remords. [illegible] l'empereur [illegible] comprit [illegible] elle se mit en [illegible] que [illegible] la deviner. [illegible] de la [illegible] aussi un jour une sédition [illegible] le nom d'Octavie fut prononcé avec [illegible] demandaient son retour ; les statues de Poppée furent renversées et traînées dans la boue [illegible] puis vint une troupe d'hommes armés de fouets, qui dispersa les rebelles et replaça les effigies de Poppée sur leurs piédestaux. Ce soulèvement avait duré une heure, et coûté un million : ce n'était pas payer trop cher la tête d'une rivale.

Car cette démonstration c'était tout ce qu'il fallait à Poppée. — Poppée était à Rome ; elle accourut à Naples : elle avait [illegible] les assassins payés par Octavie, disait-elle ; elle était [illegible] de frayeur ; elle se jeta aux genoux de Néron. Néron envoya l'ordre à Octavie de se donner la mort.

En vain la pauvre exilée offrit-elle de se réduire aux titres de veuve et de sœur ; en vain invoqua-t-elle le nom de Germanicus, leurs aïeux communs, celui d'Agrippine qui, tant qu'elle avait vécu elle-même, avait veillé sur ses jours : tout fut inutile, et comme elle hésitait à obéir, et qu'elle n'osait se frapper elle-même, on lui lia les bras, on lui ouvrit les quatre veines, puis on lui coupa toutes les autres artères, car le sang, glacé par la peur, tardait à couler, et, comme il ne venait pas encore, on l'étouffa à la vapeur d'un bain bouillant. Enfin, pour qu'elle ne doutât pas du meurtre, de peur qu'elle n'eût l'idée qu'on avait substitué une victime vulgaire à la victime impériale, on sépara la tête du corps, et on la porta à Poppée qui la posa sur ses genoux, lui rouvrit les paupières, et qui croyant peut-être voir une menace dans ce regard atone et glacé, lui enfonça dans les yeux les épingles d'or qui retenaient sa chevelure.

Enfin Néron revint à Rome, et sa folie et sa dissolution furent portées à leur comble : il y eut des jeux où des sénateurs combattirent à la place des gladiateurs, des combats de chant, où l'on punit de mort ceux qui n'applaudissaient pas ; un incendie qui brûla la moitié de Rome, et que Néron regarda en battant des mains et en chantant sur une lyre : enfin, Poppée comprit qu'il était temps de retenir celui qu'elle avait excité ; que des plaisirs si inouïs et si monstrueux nuisaient à son influence toute basée sur les plaisirs. — Sous le prétexte de sa grossesse, elle refusa d'aller au théâtre un jour que Néron devait y chanter ; ce refus blessa l'artiste, il parla en empereur, Poppée résista en favorite, et Néron, impatienté, la tua d'un coup de pied.

Alors Néron prononça son éloge à la tribune, et, ne pouvant la louer sur ses vertus, il la loua sur sa beauté ; puis il commanda lui-même les obsèques, ne voulant pas que le corps fût brûlé, mais embaumé à la manière des rois d'Orient ; et Pline le naturaliste assure que l'Arabie en un an ne produit pas autant d'encens et de myrrhe qu'en consomma l'empereur pour les divines funérailles de celle qui ferrait ses mules avec de l'or, et épuisait tous les jours pour ses bains le lait de 500 ânesses.

Les larmes des mauvais rois retombent sur les peuples en pluie de sang : Néron accusa les chrétiens de ses propres crimes, et une nouvelle persécution commença, plus terrible encore que les précédentes.

Alors le zèle des catéchumènes redoubla avec le danger : chaque jour c'étaient de nouvelles veuves et de nouveaux orphelins à consoler ; chaque nuit c'étaient de nouveaux corps à soustraire aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie. — Enfin, Néron s'aperçut qu'on lui volait ses cadavres ; il mit une garde autour du mont Esquilin, et une nuit que quelques chrétiens, conduits par Paul, venaient, comme d'habitude, remplir leur mission sainte, une troupe de soldats cachés dans un ravin de la montagne tomba sur eux à l'improviste et les fit prisonniers, à l'exception d'un seul ; celui-là, c'était Silas.

Il courut aux Catacombes, et arriva comme les fidèles se rassemblaient pour la prière. — Il leur annonça la nouvelle fatale, et tous tombèrent à genoux pour implorer le Seigneur. — Acté seule resta debout, car le Dieu des chrétiens n'était pas encore son Dieu. — Quelques-uns crièrent à l'impiété et à l'ingratitude ; mais Acté étendit le bras sur la foule pour réclamer le silence, et, lorsqu'elle fut obéie :

— Demain, dit-elle, j'irai à Rome, et je tâcherai de le sauver.

— Et moi, dit Silas, j'y retourne ce soir pour mourir avec lui, si tu ne réussis pas.

XIV

Le lendemain matin, Acté, selon sa promesse, sortit des Catacombes et prit le chemin de Rome ; elle était seule et à pied, vêtue d'une longue stole qui tombait de son cou à ses pieds, et couverte d'un voile qui lui cachait le visage ; dans sa ceinture, elle avait passé un poignard court et aigu, car elle craignait d'être insultée par quelque chevalier ivre ou quelque soldat brutal ; puis, si elle ne réussissait pas dans son entreprise, si elle n'obtenait pas la grâce de Paul, qu'elle venait solliciter, elle demanderait à le voir et lui donnerait cette arme, afin qu'il échappât à un supplice terrible et honteux. C'était donc encore, comme on le voit, la jeune fille de l'Achaïe, née pour être prêtresse de Diane et de Minerve, nourrie dans les idées et dans les exemples païens, se rappelant toujours Annibal buvant le poison, Caton s'ouvrant les entrailles, et Brutus se jetant sur son épée ; elle ignorait que la religion nouvelle défendait le suicide et glorifiait le martyre, et que ce qui était une honte aux yeux des gentils était une apothéose aux regards des fidèles.

Arrivée à quelques pas de la porte Metroni, au delà de laquelle se poursuivait dans Rome même la vallée d'Égérie, qu'elle avait suivie depuis les Catacombes, elle sentit ses genoux faiblir et son cœur battre avec tant de violence, qu'elle fut contrainte, pour ne pas tomber, de s'appuyer contre un arbre ; elle allait revoir celui qu'elle n'avait pas revu depuis la terrible soirée des fêtes de Minerve. Retrouverait-elle Lucius ou Néron, le vainqueur des jeux olympiques ou l'empereur, — un amant ou un juge ? Quant à elle, elle sentait que cette espèce d'engourdissement dans lequel était tombé son cœur, pendant ce long séjour dans les Catacombes, tenait au froid, au silence et aux ténèbres de cette demeure, et qu'il se reprenait à la vie en retrouvant le jour et la lumière, et s'épanouissait de nouveau à l'amour comme une fleur au soleil.

Au reste, comme nous l'avons dit, tout ce qui s'était passé à la surface de la terre avait eu un écho dans les Catacombes, mais écho fugitif, éloigné, trompeur ; Acté avait donc appris l'assassinat d'Octavie et la mort de Poppée ; mais tous ces détails infâmes que les historiens nous ont transmis étaient encore enfermés dans un cercle de bourreaux et de courtisans, au delà duquel n'avaient transpiré que de sourdes rumeurs et des récits tronqués : la mort seule des rois arrache le voile qui couvre leur vie, et ce n'est que lorsque Dieu a fait de leur majesté un cadavre impuissant, que la vérité, exilée de leur palais, revient s'asseoir sur leur tombe. Tout ce qu'Acté savait, c'est que l'empereur n'avait plus ni femme ni maîtresse, et qu'une espérance sourde lui disait qu'il avait peut-être gardé dans un coin de son cœur le souvenir de cet amour qui, à elle, était toute son âme.

Elle se remit donc promptement et franchit la porte de la ville : c'était par une belle et chaude matinée de juillet, le XV des kalendes, jour désigné parmi les jours heureux. — C'était à la deuxième heure du matin, qui correspond chez nous à la septième heure, désignée parmi les heures heureuses aussi. Soit que cette coïncidence de dates propices conduisît chacun à l'accomplissement de ses affaires ou de ses plaisirs, soit qu'une fête promise attirât la foule, soit qu'un spectacle inattendu fût venu tirer le peuple de ses occupations journalières et matinales, les rues étaient encombrées de promeneurs qui presque tous se dirigeaient vers le Forum.

Acté les suivit. C'était le chemin du Palatin, et c'était au Palatin qu'elle comptait trouver Néron. Tout entière au sentiment que lui inspirait cette prochaine entrevue, elle marchait sans voir et sans entendre, côtoyant la longue rue qui s'étendait entre le Cœlius et l'Aventin, et qui était tapissée d'étoffes précieuses et jonchée de fleurs comme dans les solennités publiques ; en arrivant à l'angle du Palatin, elle vit les dieux de la Patrie revêtus de leurs vêtemens de fête, et le front ceint de leurs couronnes de gazon, de chêne et de laurier ; elle prit alors à droite, et bientôt se trouva sur la voie Sacrée, où elle avait passé en triomphe lors de sa première entrée à Rome. La foule devenait de plus en plus nombreuse et pressée, elle se dirigeait vers le Capitole où semblait se préparer quelque splendide solennité ; mais qu'importait à Acté ce qui se passait au Capitole, c'était Lucius qu'elle cherchait. Lucius habitait la maison dorée ; aussi, arrivée à la hauteur du temple de

Rémus et de Romulus, elle prit à gauche, passa rapidement entre les temples de Phœbé et de Jupiter Stator, monta l'escalier qui conduisait au Palatin, et se trouva sous le vestibule de la maison dorée.

Là commença pour elle la première révélation de la scène étrange qui allait se passer sous ses yeux. Un lit magnifique était dressé en face de la porte de l'atrium, il était recouvert de pourpre tyrienne brochée d'or, élevé sur un piédestal d'ivoire incrusté d'écaille, et drapé d'étoffes attaliques, qui l'abritaient comme une tente. Acté frémit de tout son corps, une sueur froide s'amassa sur son front, un nuage passa devant ses yeux; ce lit, exposé aux regards de la multitude, c'était un lit nuptial; cependant elle voulut douter; elle s'approcha d'un esclave et lui demanda quel était ce lit, et l'esclave répondit que c'était celui de Néron qui se mariait à cette heure au temple de Jupiter Capitolin.

Alors il se fit dans l'âme de la jeune fille un terrible et soudain retour vers la passion insensée qui l'avait perdue: elle oublia tout, les Catacombes qui lui avaient donné un asile, les chrétiens qui avaient mis leur espoir en elle, et le danger de Paul qui l'avait sauvée et qu'elle était venue pour sauver à son tour: elle porta la main à ce poignard qu'elle avait pris comme une défense à la pudeur ou une ressource contre la honte, et, bondissante et le cœur plein de jalousie, elle descendit l'escalier, et s'élança vers le Capitole pour voir la nouvelle rivale qui, au moment où elle allait le reprendre peut-être, lui enlevait le cœur de son amant. La foule était immense, et cependant avec cette puissance que donne une passion réelle, elle s'y ouvrit un passage, car il était facile de voir, quoique sa rica lui cachât entièrement le visage, que cette femme au pas ferme et rapide marchait vers un but important et ne permettait pas qu'on l'arrêtât dans sa route. Elle suivit ainsi la voie Sacrée, jusqu'au point où elle bifurquait sous l'arc de Scipion, et, prenant le chemin le plus court, c'est-à-dire celui qui passait entre les prisons publiques et le temple de la Concorde, elle entra d'un pas ferme dans le temple de Jupiter Capitolin. Alors, au pied de la satue du dieu, entourés des dix témoins exigés par la loi, et qui étaient choisis parmi les plus nobles patriciens, assis chacun sur un siège recouvert de la toison d'une brebis qui avait servi de victime, elle vit les fiancés, la tête voilée, de sorte que d'abord elle ne put reconnaître quelle était cette femme; mais au même instant le grand pontife, assisté du flamine de Jupiter, après avoir fait une libation de lait et de vin miellé, s'avança vers l'empereur et lui dit:

— Lucius Domitius Claudius Néron, je te donne Sabina; sois son époux, son ami, son tuteur et son père; je te fais maître de tous ses biens et je les confie à ta bonne foi.

En même temps il mit la main de la femme dans celle de l'époux, et releva son voile pour que chacun pût saluer la nouvelle impératrice. Alors, Acté, qui avait douté tant qu'elle n'avait entendu que le nom, fut forcée de croire enfin, lorsqu'elle vit le visage. C'était bien la jeune fille du vaisseau et du bain, c'était bien Sabina, la sœur de Sporus. — A la face des dieux et des hommes, l'empereur épousait une esclave!

Alors Acté se rendit compte du sentiment étrange qu'elle avait toujours ressenti pour cet être mystérieux: c'était une répulsion pressentimentale, c'était une de ces haines instinctives, comme les femmes en ont pour les femmes qui doivent être leurs rivales un jour. Néron épousait cette jeune fille qu'il lui avait donnée, qui l'avait servie, qui avait été son esclave, — qui déjà peut-être alors partageait avec elle l'amour de son amant, — sur laquelle elle avait eu droit de vie et de mort, et qu'elle n'avait pas étouffée entre ses mains comme un serpent qui devait un jour lui dévorer le cœur. Oh! cela était impossible: elle reporta une seconde fois sur elle ses yeux pleins de doute; mais le prêtre ne s'était pas trompé, c'était bien Sabina, Sabina en costume de mariée, revêtue de la tunique blanche unie, et ornée de bandelettes, la taille serrée par la ceinture de laine de brebis dont la rupture était réservée à son époux, les cheveux traversés par le javelot d'or qui rappelait l'enlèvement des Sabines, et les épaules couvertes du voile couleur de flamme, ornement nuptial que la fiancée ne porte qu'un jour, et qui fut de tous temps choisi comme un heureux présage, parce qu'il est la parure habituelle de la femme du flamine, à qui les lois interdisent le divorce.

En ce moment les mariés se relevèrent et sortirent du temple: ils étaient attendus à la porte par des chevaliers romains portant les quatre divinités protectrices des mariages, et par quatre femmes de la première noblesse de Rome portant chacune une torche en bois de pin. Tigellin les attendait sur le seuil avec la dot de la nouvelle épouse. Néron la reçut, mit sur la tête de Sabina la couronne, et sur ses épaules le manteau des impératrices, puis il monta avec elle dans une litière splendide et découverte, l'embrassant aux yeux de tous et aux applaudissemens du peuple, parmi lesquels on distinguait les voix courtisanesques des Grecs qui, dans leur langage fait pour la flatterie, osaient émettre des vœux pour la fécondité de cette étrange union.

Acté les suivit, croyant qu'ils allaient rentrer à la maison dorée; mais, en arrivant au bas du Capitole, ils tournèrent par le Vicus Tuscus, traversèrent le Vélabre, gagnèrent le quartier d'Argilète, et entrèrent dans le Champ-de-Mars par la porte triomphale. C'est ainsi qu'aux fêtes sigillaires de Rome, Néron voulait montrer au peuple sa nouvelle impératrice. Aussi la conduisit-il au forum Olitorium, au théâtre de Pompée, aux portiques d'Octavie. Acté les suivit partout, sans les perdre un instant des yeux, aux marchés, aux temples, aux promenades. Un dîner magnifique était offert à la colline des Jardins. Elle se tint debout contre un arbre pendant tout le temps que dura le dîner. Ils revinrent par le forum de César, où le sénat les attendait pour les complimenter. Elle écouta la harangue, appuyée à la statue du dictateur; tout le jour se passa ainsi, car ce ne fut que vers le soir qu'ils reprirent le chemin du palais; et tout le jour Acté demeura debout, sans prendre de nourriture, sans penser ni à la fatigue ni à la faim, soutenue par le feu de la jalousie qui brûlait son cœur, et qui courait par toutes ses veines. Ils rentrèrent enfin à la maison dorée, Acté y entra avec eux: c'était chose facile, toutes les portes en étaient ouvertes, car Néron, au contraire de Tibère, ne craignait pas le peuple. Il y a plus, ses prodigalités, ses jeux, ses spectacles, sa cruauté même, qui ne frappait que des têtes élevées ou des ennemis des croyances païennes, l'avaient fait aimer de la foule, et aujourd'hui encore c'est peut-être, à Rome, l'empereur dont le nom est resté le plus populaire.

Acté connaissait l'intérieur du palais pour l'avoir parcouru avec Lucius; son vêtement et son voile blanc lui donnaient l'apparence d'une des jeunes compagnes de Sabina; nul ne fit donc attention à elle, et tandis que l'empereur et l'impératrice passaient dans le triclinium pour y faire la cœna, elle se glissa dans la chambre nuptiale, où le lit avait été reporté, et se cacha derrière un de ses rideaux.

Elle resta là deux heures, immobile, muette, sans que son souffle fît vaciller l'étoffe flottante qui pendait devant elle; pourquoi était-elle venue, elle n'en savait rien; mais pendant ces deux heures, sa main ne quitta pas le manche de son poignard. Enfin, elle entendit un léger bruit, des pas de femmes s'approchaient dans le corridor, la porte s'ouvrit, et Sabina, conduite par une matrone romaine, d'une des premières et des plus anciennes familles, nommée Calvia Crispinella, et qui lui servait de mère, comme Tigellin lui avait servi de père, entra dans la chambre, avec son vêtement de noces, excepté la ceinture de laine, que Néron avait rompue pendant le repas pour que Calvia pût ôter la toilette de la mariée; elle commença par dénouer les fausses nattes tressées sur le haut de sa tête en forme de tour, et ses cheveux retombèrent sur ses épaules; puis elle lui ôta le flammeum; enfin, elle détacha la robe, de sorte que la jeune fille resta avec une simple tunique, et, chose étrange, à mesure que ces différens ornemens étaient enlevés, une métamorphose inouïe semblait s'opérer aux regards d'Acté: Sabina disparaissait pour faire place à Sporus, tel qu'Acté l'avait vu descendre du navire et marcher auprès de Lucius, avec sa tunique flottante, ses bras nus, ses longs cheveux. Etait-ce un rêve, une réalité? Le frère et la sœur ne faisaient-ils qu'un? Acté devenait-elle insensée? — Les fonctions de Calvia étaient achevées, elle s'inclina devant son étrange impératrice. L'être androgyne, quel qu'il fût, la remercia, et la jeune Grecque reconnut la voix de Sporus aussi bien que celle de Sabina; enfin Calvia sortit. — La nouvelle mariée resta seule, regarda de tous les côtés, et croyant n'être vue ni entendue de personne, elle laissa tomber ses mains avec abattement et poussa un soupir, tandis que deux larmes coulaient de ses yeux; puis, avec un sentiment de dégoût profond, elle s'approcha du lit; mais au moment où elle mettait le pied sur la première marche, elle recula épouvantée en jetant un grand cri: elle avait aperçu, encadrée dans les rideaux de pourpre, la figure pâle de la jeune Corinthienne, qui, se voyant découverte, et sentant que sa rivale allait lui échapper, bondit jusqu'à elle comme une tigresse; mais l'être qu'elle poursuivait était trop faible pour fuir ou pour se défendre; il tomba à genoux, étendant les bras vers elle, et tremblant sous la lame du poignard qui brillait dans sa main; puis un rayon d'espoir passa tout à coup dans ses yeux:

— Est-ce toi Acté? est-ce toi? lui dit-il.

— Oui, oui, c'est moi, répondit la jeune fille... C'est moi, c'est Acté. — Mais toi, qui es-tu? Es-tu Sabina? es-tu Sporus? es-tu un homme? es-tu une femme?... Réponds, parle... mais parle donc!

— Hélas! hélas! s'écria l'eunuque en tombant évanoui aux pieds d'Acté, hélas! je ne suis ni l'un ni l'autre.

Acté, stupéfaite, laissa échapper son poignard.

En ce moment la porte s'ouvrit et plusieurs hommes entrèrent. [illegible] C'étaient des esclaves qui venaient rapporter [illegible] du lit les statues [illegible] les fêtes du mariage [illegible] Sporus avait [illegible] pâle et les yeux hagards [illegible] un poignard à terre, ils devinrent tout [illegible] Acté, et la conduisirent dans les prisons du palais, dans lesquelles elle était passée pendant cette dernière nuit [illegible] l'avait fait demander, et d'où elle avait entendu [illegible] applaudissemens.

Elle y retrouva Paul et Silas.

— Je t'attendais, lui dit Paul à Acté.

— Ô mon père! [illegible] j'étais venue à Rome pour te sauver.

— Et tu [illegible] venir mourir avec moi.

— Oh! non [illegible] honte, non. Je t'ai oublié [illegible] appelle ta fille. Je suis une malheureuse [illegible] indigne de ton pardon.

— Tu l'aimes donc toujours?

— Non [illegible] car il est impossible [illegible] comme je te l'ai dit, [illegible] Il n'y a pas d'homme sur la terre [illegible] assez puissant [illegible].

— Le sang de l'enfant de Dieu [illegible] celui qui guérit le corps peut guérir l'âme.

— [illegible] l'innocence.

— Et pourtant, répondit l'apôtre, tout n'est pas perdu, s'il te reste le repentir.

— Hélas! hélas! murmura Acté [illegible] le doute.

— Eh bien! approche-toi, dit Paul en s'asseyant dans un angle du cachot [illegible] mon père.

Acté tomba à genoux, la tête sur l'épaule du vieillard, et toute la nuit l'apôtre l'exhorta. Acté ne lui répondit que par des sanglots, mais le matin elle [illegible] à recevoir le baptême.

Presque tous les captifs enfermés avec Paul et Silas étaient des chrétiens des Catacombes, depuis deux ans qu'Acté habitait parmi eux, ils avaient eu le temps d'apprécier les vertus de celle dont ils [illegible] les prières des jeunes filles avaient été adressées toute la nuit à Dieu pour qu'il laissât tomber un rayon de foi sur la pauvre païenne. Ce fut donc une déclaration solennelle [illegible] le baptême, lorsqu'il annonça à haute voix que le Seigneur allait compter une servante de plus.

Paul n'avait point laissé ignorer à Acté l'étendue des sacrifices qu'allait lui imposer son nouveau titre : le premier était celui de son amour, et le second peut-être celui de sa vie : tous les jours on venait chercher au hasard dans cette prison quelque victime pour les supplices ou les fêtes : beaucoup alors se présentaient avant l'heure du martyre et l'on prenait aveuglément et sans choix : tout corps qui pouvait souffrir et assurer de sa souffrance étant bon à mettre en croix ou à jeter à l'amphithéâtre. Une abjuration en pareille circonstance n'était donc pas seulement une cérémonie religieuse : c'était un dévouement mortel.

Acté pensait donc que le danger lui-même rachèterait son peu de science dans la foi nouvelle : elle avait vu assez des deux religions pour maudire l'une et bénir l'autre : tous les exemples criminels lui étaient venus des gentils, tous les spectacles de vertu lui avaient été donnés par des chrétiens ; puis, encore plus que tout cela, la certitude qu'elle ne pouvait vivre avec Néron lui faisait-elle désirer de mourir avec Paul.

Ce fut donc avec une ardeur [illegible] du Seigneur, [illegible] lui tint sans doute lieu de [illegible] qu'au milieu du cercle des prisonniers à genoux elle s'agenouilla elle-même sous le rayon de jour qui descendait par un soupirail à travers les barreaux duquel elle entrevoyait le ciel. Paul était debout derrière elle, les mains élevées et priant, et Silas, incliné, tenait l'eau sainte dans laquelle trempait le buis béni. En ce moment, et comme Acté achevait l'acte des apôtres, ce credo antique qui, de nos jours encore et sans altération, est resté le symbole de la foi, la porte s'ouvrit avec un grand fracas, des soldats parurent conduits par Anicétus, qui, frappé par le spectacle étrange qui s'offrait à sa vue, car tous étaient demeurés à genoux et priant, s'arrêta immobile et silencieux sur le seuil.

— Que veux-tu? lui dit Paul interrogeant le premier celui qui venait tantôt comme juge, tantôt comme bourreau.

— Je veux cette jeune fille, répondit Anicétus en montrant Acté.

— Elle ne te suivra pas, reprit Paul, car tu n'as aucun droit sur elle.

— Cette jeune fille appartient à César! s'écria Anicétus.

— Tu te trompes, répondit Paul en prononçant les paroles consacrées et en versant l'eau sainte sur la tête de la néophyte — cette jeune fille appartient à Dieu!

Acté jeta un cri et s'évanouit, car elle sentit que Paul avait dit vrai, et que ces paroles qu'il avait prononcées venaient à tout jamais la séparer de Néron.

— Alors c'est donc toi que je conduirai à l'empereur à sa place, dit Anicétus en faisant signe aux soldats de s'emparer de Paul.

— Fais comme tu voudras, dit l'apôtre, je suis prêt à te suivre ; je sais que le temps est venu d'aller rendre compte au ciel de ma mission sur la terre.

Paul, conduit devant César, fut condamné à être mis en croix ; mais il appela de ce jugement comme citoyen romain, et ses droits ayant été reconnus comme habitant de Tarse en Cilicie, il eut le jour même la tête tranchée sur le Forum.

César assista à cette exécution, et comme le peuple, qui avait compté sur un supplice plus long, faisait entendre quelques murmures, l'empereur lui promit pour les prochaines ides de mars un présent de gladiateurs.

C'était pour célébrer le troisième anniversaire de la mort du dictateur Julius César.

XV

Néron avait touché juste : cette promesse calma à l'instant les murmures ; parmi tous les spectacles dont ses édiles, ses préteurs et ses Césars le gorgeaient, ceux dont le peuple était plus avide étaient les chasses d'animaux et les présens de gladiateurs. Autrefois ces deux spectacles étaient distincts ; mais Pompée avait eu l'idée de les réunir en faisant combattre pour la première fois, pendant son second consulat, à l'occasion de la dédicace du temple de Vénus victorieuse, vingt éléphans sauvages contre des Gétules armés de javelots. Il est vrai que longtemps auparavant, si l'on en croit Tite-Live, on avait tué pour un seul jour cent quarante-deux éléphans dans le cirque ; mais ces éléphans, pris dans une bataille contre les Carthaginois, et que Rome pauvre et prudente alors ne voulait ni nourrir ni donner aux alliés, avaient été égorgés à coups de javelots et de flèches par les spectateurs des gradins. Quatre-vingts ans plus tard, l'an 582 de Rome, Scipion Nasica et P. Lentulus avaient fait descendre dans le cirque soixante-trois panthères d'Afrique. [illegible] croyant les Romains blasés sur ce genre de fête lorsque Scaurus, transportant le spectacle sur un autre élément, avait rempli d'eau l'amphithéâtre, et dans cette mer factice, lâcha quinze hippopotames et vingt-trois crocodiles. Sylla, préteur, avait donné une chasse de cent lions à crinière, le grand Pompée une de trois cent quinze ; et Julius César une de quatre cents ; enfin Auguste, qui avait gardé d'Octave un arrière-goût de sang, avait fait tuer dans les fêtes qu'il avait données tant en son nom qu'en celui de son petit-fils, environ trois mille cinq cents lions, tigres et panthères, et il n'y eut pas jusqu'à un certain P. Servilius, de la vie duquel on n'a retenu que ce souvenir, qui donna une fête où l'on tua trois cents ours et autant de panthères et de lions amenés des déserts de l'Afrique : plus tard ce luxe n'eut plus de frein, et Titus fit dans une seule chasse égorger jusqu'à cinq mille bêtes féroces de toute espèce.

Mais de tous, celui qui jusqu'alors avait donné les fêtes les plus riches et les plus variées était Néron : outre les impôts d'argent imposés aux provinces conquises, il avait taxé le Nil et le désert, et l'eau et le sable lui fournissaient leur dîme de lions, de tigres, de panthères et de crocodiles : quant aux gladiateurs, les prisonniers de guerre et les chrétiens les avaient avantageusement et économiquement remplacés : ils manquaient bien de l'adresse que donnait aux premiers l'étude de leur art, mais ils avaient pour eux le courage et l'exaltation, qui ajoutaient une poésie et une forme nouvelle à leur agonie : c'était tout ce qu'il fallait pour réchauffer la curiosité.

Rome tout entière se précipita donc dans le cirque : cette fois on avait puisé à pleines mains dans le désert et dans les prisons : il y avait assez de bêtes féroces et de victimes pour que la fête durât tout le jour et toute la nuit : d'ailleurs l'empereur avait promis d'éclairer le cirque d'une manière nouvelle : aussi fut-il reçu par d'unanimes acclamations : cette fois il était vêtu en Apollon, et portait, comme le dieu pythien, un arc et des flèches : car dans les intervalles des combats il devait donner des preuves de son adresse ; quelques arbres avaient été déracinés de la forêt d'Albano, transportés à Rome et replantés dans le cirque, avec leurs branches et leurs feuilles, et sur ces arbres des paons et des faisans apprivoisés, étalant leur plumage d'azur et d'or, offraient un but aux flèches de l'empereur : il arrivait aussi que parfois César prenait en pitié quelque bestiaire blessé, ou en haine quelque animal, qui faisait mal son métier de bourreau : alors il prenait ou son

arc ou ses javelots, et de sa place, de son trône, il donnait la mort à l'autre bout du cirque, pareil à Jupiter Foudroyant.

A peine l'empereur fut-il placé que les gladiateurs arrivèrent sur des chars : ceux qui devaient commencer les combats étaient comme d'habitude achetés à des maîtres ; mais comme la solennité était grande, quelques jeunes patriciens s'étaient mêlés aux gladiateurs de profession pour faire leur cour à l'empereur ; on disait même que parmi ceux-ci deux nobles, que l'on savait ruinés par leurs débauches, s'étaient loués, l'un pour la somme de deux cent cinquante, l'autre pour celle de trois cent mille sesterces.

Au moment où Néron entra, les gladiateurs étaient dans l'arène, attendant le signal et s'exerçant entre eux, comme si les combats qu'ils allaient se livrer étaient un simple jeu d'escrime. Mais à peine le mot *l'empereur ! l'empereur !* eut-il retenti dans le cirque, et eut-on vu César-Apollon s'asseoir sur son trône, en face des vestales, que les maîtres des jeux entrèrent dans le cirque, tenant en main des armes émoulues qu'ils présentèrent aux combattans, et que ceux-ci échangèrent contre les armes émoussées avec lesquelles ils s'exerçaient ; puis ils défilèrent devant Néron, élevant leurs épées vers lui, afin qu'il s'assurât qu'elles étaient acérées et tranchantes, ce qu'il pouvait faire en se baissant : sa loge n'était élevée que de neuf à dix pieds au-dessus de l'arène.

On présenta la liste des combattans à César afin qu'il désignât lui-même l'ordre dans lequel ils devaient combattre : il décida que le rétiaire et le mirmillon commenceraient ; après eux devaient venir deux dimachères, puis deux andabates, alors pour clore cette première séance qui devait finir à midi, deux chrétiens, un homme et une femme, seraient donnés à dévorer aux bêtes féroces. — Le peuple parut assez satisfait de ce premier programme, et au milieu des cris de *vive Néron ! gloire à César ! fortune à l'empereur !* les deux premiers gladiateurs entrèrent dans le cirque, chacun par une porte située en face l'une de l'autre.

C'étaient, comme l'avait décidé César, un mirmillon et un rétiaire. Le premier qu'on appelait aussi *sécutor*, parce qu'il lui arrivait plus souvent de poursuivre l'autre que d'en être poursuivi, était vêtu d'une tunique vert-clair à bandes transversales d'argent, serrée autour du corps par une ceinture de cuivre ciselée, dans laquelle brillaient des incrustations de corail ; sa jambe droite était défendue par une bottine de bronze, un casque à visière pareil à celui des chevaliers du XIVe siècle, surmonté d'un cimier représentant une tête d'urus aux longues cornes, lui cachait tout le visage ; il portait au bras gauche un grand bouclier rond, et à la main droite un javelot et une masse plombée : c'était l'armure et le costume des Gaulois.

Le *rétiaire* tenait de la main droite le filet auquel il devait son nom, et qui était à peu près pareil à celui que, de nos jours, les pêcheurs désignent sous celui d'épervier, et de la gauche, défendue par un petit bouclier nommé parme, un long trident au manche d'érable et à la triple pointe d'acier : sa tunique était de drap bleu, ses cothurnes de cuir bleu, sa bottine de bronze doré ; son visage, au contraire de celui de son ennemi, était découvert, et sa tête n'avait d'autre protection qu'un long bonnet de laine bleue, auquel pendait un réseau d'or.

Les deux adversaires s'approchèrent l'un de l'autre, non pas en ligne droite, mais circulairement : le rétiaire tenant son filet préparé, le mirmillon balançant son javelot. Lorsque le rétiaire se crut à portée, il fit un bond rapide en avant, en même temps qu'il lança son filet en le développant ; mais aucun de ses mouvemens n'avait échappé au mirmillon, qui fit un bond pareil en arrière ; le filet tomba à ses pieds. Au même moment, et avant que le rétiaire eût eu le temps de se couvrir de son bouclier, le javelot partit de la main du mirmillon ; mais son ennemi vit venir l'arme, et se baissa, pas si rapidement cependant que le trait qui devait l'atteindre à la poitrine n'emportât son élégante coiffure.

Alors le rétiaire, quoique armé de son trident, se mit à fuir, traînant après lui son filet, car il ne pouvait se servir de son arme que pour tuer son ennemi prisonnier dans les mailles : le mirmillon s'élança aussitôt à sa poursuite, mais sa course, retardée par sa lourde massue et par la difficulté de voir à travers les petits trous qui formaient la visière de son casque, donna le temps au rétiaire de préparer de nouveau son filet et de se retrouver en garde : aussitôt la chose faite, il se remit en position, et le mirmillon en défense.

Pendant sa course, le sécutor avait ramassé son javelot, et pendu comme un trophée à sa ceinture le bonnet de son adversaire : chaque combattant se retrouva donc avec ses armes ; cette fois ce fut le mirmillon qui commença : son javelot, lancé une seconde fois de toute la force de son bras, alla frapper en plein dans le bouclier du rétiaire, traversa la plaque de bronze qui le recouvrait, puis les sept lanières de cuir repliées les unes sur les autres, et alla effleurer sa poitrine : le peuple le crut blessé à mort, et de tous côtés s'élança le cri : *Il en tient ! il en tient !*

Mais aussitôt, le rétiaire écartant de sa poitrine son bouclier, où était resté pendu le javelot, montra qu'il était à peine blessé ; alors l'air retentit de cris de joie, car ce que craignaient avant tout les spectateurs, c'étaient les combats trop courts ; aussi regardait-on avec mépris, quoique la chose ne fut pas défendue, les gladiateurs qui frappaient à la tête.

Le mirmillon se mit à fuir, car sa massue, arme terrible lorsqu'il poursuivait le rétiaire désarmé de son filet, lui devenait à peu près inutile du moment où celui-ci le portait sur son épaule ; car, en s'approchant assez près de son adversaire pour le frapper, il lui donnait toute facilité de l'envelopper de ses mailles mortelles. Alors commença le spectacle d'une fuite dans toutes les règles, car la fuite était aussi un art ; mais, dans l'une comme dans l'autre course, le mirmillon se trouvait empêché par son casque ; bientôt le rétiaire se trouva si près de lui, que des cris partirent pour avertir le Gaulois ; celui-ci vit qu'il était perdu s'il ne se débarrassait promptement de son casque qui lui était devenu inutile ; il ouvrit, en courant toujours, l'agrafe de fer qui le maintenait fermé, et l'arrachant de sa tête, il le jeta loin de lui. Alors on reconnut avec étonnement dans le mirmillon un jeune homme d'une des plus nobles familles de Rome, nommé Festus, qui avait pris ce casque à visière bien plus pour se déguiser que pour se défendre ; cette découverte redoubla l'intérêt que les spectateurs prenaient au combat.

Dès lors ce fut le jeune patricien qui gagna du terrain sur l'autre, qui, à son tour, se trouvait embarrassé de son bouclier percé du javelot, qu'il n'avait pas voulu arracher de peur de rendre une arme à son ennemi ; excité par les cris des spectateurs et par la fuite continue de son adversaire, il jeta loin de lui le bouclier et le trait, et se retrouva libre de ses mouvemens ; mais alors, soit que le mirmillon vit dans cette action une imprudence qui égalisait de nouveau le combat, soit qu'il fût las de fuir, il s'arrêta tout à coup, faisant tourner sa massue autour de sa tête ; le rétiaire, de son côté, prépara son arme ; mais, avant qu'il fût à portée de son ennemi, la massue, lancée en sifflant comme la poutre d'une catapulte, alla frapper le rétiaire au milieu de la poitrine ; celui-ci chancela un instant, puis tomba, abattu et couvert lui-même des mailles de son propre filet. Festus alors s'élança sur le bouclier, en arracha le javelot, et d'un seul bond se retrouvant près de son ennemi, lui posa le fer de son arme sur la gorge, et interrogea le peuple pour savoir s'il devait le tuer ou lui faire grâce. Toutes les mains alors s'élevèrent, les unes rapprochées, les autres isolées, en renversant le pouce : mais comme il était impossible au milieu de cette foule de distinguer la majorité, le cri : *Aux vestales ! aux vestales !* se fit entendre : c'était l'appel en cas de doute. Festus se retourna donc vers le podium ; les douze vestales se levèrent : huit avaient le pouce renversé : la majorité était pour la mort, en conséquence, le rétiaire prit lui-même la pointe du fer, l'appuya sur sa gorge, cria une dernière fois : *César est Dieu !* et sentit, sans pousser une plainte, le javelot de Festus lui ouvrir l'artère du cou et pénétrer jusqu'à sa poitrine.

Le peuple alors battit des mains au vainqueur et au vaincu, car l'un avait tué avec adresse et l'autre était mort avec grâce. Festus fit le tour de l'amphithéâtre pour recevoir les applaudissemens, et sortit par une porte tandis que l'on emportait par l'autre le corps de son ennemi.

Aussitôt un esclave entra avec un râteau, retourna le sable pour effacer la trace du sang, et deux nouveaux combattans parurent dans la lice : c'étaient deux dimachères.

Les dimachères étaient les raffinés du siècle de Néron, sans casque, sans cuirasse, sans bouclier, sans ocréa (1), ils combattaient, une épée de chaque main, comme faisaient nos cavaliers de la Fronde dans leurs duels à la dague et au poignard ; aussi ces combats étaient ils regardés comme le triomphe de l'art, et quelquefois les champions n'étaient autres que les maîtres d'escrime eux-mêmes. Cette fois, c'était un professeur et son élève ; l'écolier avait si bien profité des leçons, qu'il venait attaquer le maître avec ses propres feintes ; quelques mauvais traitemens qu'il en avait reçus avaient depuis longtemps fait germer une haine vivace au plus profond de son cœur ; mais il l'avait dissimulée à tous les yeux ; et dans l'intention de se venger un jour, il avait continué ses exercices journaliers, et fini par surprendre tous les secrets de la profession. Ce fut donc pour des spectateurs aussi artistes une chose curieuse à voir que ces deux hommes qui, pour la première fois, allaient substituer à leurs jeux fictifs un combat réel et changer leurs armes émoussées contre des lames acérées et tranchantes. Aussi leur apparition fut-elle saluée par

(1) Nom des bottines de bronze.

une triple salve d'applaudissemens, qui cessèrent, aussitôt que le maître des jeux eut donné le signal sur un geste de l'empereur, pour faire place au plus profond silence.

Les deux adversaires s'avancèrent l'un contre l'autre, animés de cette haine profonde qu'inspire toute rivalité. Mais cependant cette haine qui jaillissait en éclairs de leurs yeux, donnait une nouvelle circonspection à l'attaque et à la défense, car c'était non seulement leurs vies qu'ils jouaient, mais encore la réputation que l'un possédait depuis longtemps, et que l'autre venait d'acquérir.

Enfin leurs épées se touchèrent ; deux serpens qui jouent, deux éclairs qui se croisent, sont plus faciles à suivre dans leur flamboyante rapidité que ne l'était le mouvement de l'épée qu'ils tenaient de la main droite et avec laquelle ils s'attaquaient, tandis que de la gauche ils paraient comme avec un bouclier. Passant successivement de l'attaque à la défense, et avec une régularité merveilleuse, l'élève fit d'abord reculer le maître jusqu'au pied du trône où était l'empereur, et le maître à son tour fit reculer l'élève jusqu'au podium, où siégeaient les vestales ; puis ils revinrent au milieu du cirque, sains et saufs tous deux, quoique vingt fois la pointe de chaque épée se fût approchée assez près de la poitrine pour déchirer la tunique sous laquelle elle cherchait le cœur ; enfin le plus jeune des deux fit un bond en arrière ; les spectateurs crièrent : *Il en tient!* Mais aussitôt, quoique le sang coulât par le bas de sa tunique, le long de ses cuisses, il revint au combat et, plus acharné qu'auparavant, et au bout de deux passes ce fut le maître à son tour qui indiqua par un mouvement imperceptible à des yeux moins exercés que ceux qui le regardaient, que la froide sensation du fer venait de passer dans ses veines ; mais cette fois aucun cri ne se fit entendre : l'extrême curiosité est muette, on n'entendait, à quelques coups habilement portés ou parés, que ce frémissement sourd qui indique à l'acteur que si le public ne l'applaudit pas, ce n'est pas faute de l'apprécier, mais au contraire pour ne pas l'interrompre dans son jeu. Aussi chacun des combattans redoublait-il d'ardeur, et les épées continuèrent-elles de voltiger avec la même vélocité, si bien que cette singulière lutte menaçait de n'avoir pas d'autre fin que l'épuisement des forces, lorsque le maître, en reculant devant l'élève, glissa et tomba tout à coup ; son pied avait porté sur la terre fraîche de sang ; l'élève, profitant de cet avantage que lui donnait le hasard, se précipita sur lui ; mais au grand étonnement des spectateurs, on ne les vit se relever ni l'un ni l'autre ; le peuple tout entier se leva en joignant les deux mains et en criant : *Grâce! liberté!* mais aucun des deux combattans ne répondit. Le maître des jeux entra alors dans le cirque, apportant de la part de l'empereur les palmes de victoire et les baguettes de liberté ; mais il était trop tard, les champions étaient déjà, sinon victorieux, du moins libres ; ils s'étaient enferrés l'un l'autre, et tués tous deux.

Aux dimachères devaient succéder, comme nous l'avons dit, les *andabates ;* sans doute on les avait inscrits immédiatement après les dimachères pour réjouir le peuple par un contraste ; car à ces nouveaux gladiateurs l'art et l'adresse étaient complètement inutiles ; ils avaient la tête entièrement enfermée dans un casque qui n'avait d'ouvertures qu'à la place de la bouche pour les laisser respirer, et en face des oreilles pour qu'ils pussent entendre ; ils combattaient donc en aveugles. Le peuple se réjouissait fort, au reste, à ce terrible colin-maillard où chaque coup portait, les adversaires n'ayant aucune armure défensive qui pût ni le repousser ni l'amortir.

Au moment où les nouvelles victimes, car ces malheureux ne méritaient pas le nom de combattans, étaient introduites dans l'arène, au milieu des éclats de rire de la multitude, Anicétus s'approcha de l'empereur et lui remit des lettres. Néron les lut avec une grande inquiétude, et à la dernière une altération profonde se peignit sur son visage. Il resta un instant pensif, puis, se levant tout à coup, il s'élança hors du cirque en faisant signe de continuer les jeux malgré son absence ; cette circonstance, qui n'était pas nouvelle, car souvent des affaires pressantes appelaient inopinément, au milieu d'une fête, les Césars au forum, au sénat ou au palatin, loin d'avoir un résultat fâcheux pour les plaisirs des spectateurs, leur donnait au contraire une nouvelle liberté, car n'étant plus empêché par la présence de l'empereur, le peuple devenait alors véritablement roi : les jeux, comme l'avait ordonné Néron, continuèrent donc d'avoir leur cours, quoique César ne fût plus là pour y présider.

Les deux champions se mirent donc en marche pour se rejoindre, traversant le cirque dans sa largeur ; à mesure qu'ils s'approchaient l'un de l'autre, on les voyait, substituant le sens de l'ouïe à celui de la vue, essayer d'écouter le danger qu'ils ne pouvaient voir ; mais on comprend combien une pareille appréciation était trompeuse : aussi étaient-ils encore loin l'un de l'autre qu'ils agitaient déjà leurs épées, qui ne frappaient encore que l'air ; enfin excités par ces cris : *En avant! en avant! à droite! à gauche!* ils s'avancèrent avec plus de hardiesse ; mais, se dépassant sans se toucher, ils finirent par se tourner le dos en continuant de se menacer. Aussitôt les éclats de rire et les huées des spectateurs devinrent tels qu'ils s'aperçurent de ce qu'ils venaient de faire, et, se retournant d'un même mouvement, ils se retrouvèrent en face l'un de l'autre et à portée : leurs épées se touchèrent, et en même temps, frappant d'une manière différente, l'un reçut un coup de pointe dans la cuisse droite, l'autre un coup d'estoc sur le bras gauche. Chaque blessé fit un mouvement, et les deux adversaires se trouvèrent de nouveau séparés, et ne sachant plus comment se rejoindre. Alors, l'un des deux se coucha à terre pour écouter le bruit des pas, et surprendre son ennemi, puis, comme il s'approchait, pareil à un serpent caché qui darde sa langue, le gladiateur couché atteignit son adversaire une seconde fois ; celui-ci se sentant dangereusement blessé, fit un pas rapide en avant, heurta du pied le corps de son ennemi, et alla tomber à deux ou trois palmes de lui, mais, se relevant aussitôt, il décrivit avec son épée un cercle horizontal si rapide et si vigoureux, que l'arme, rencontrant le cou de son adversaire à l'endroit où cessait de le protéger le casque, lui enleva la tête de dessus les épaules aussi habilement qu'eût pu le faire le bourreau ; le tronc resta un instant debout, tandis que la tête, enfermée dans son enveloppe de fer, roulait loin de lui, puis, faisant quelques pas stupides et insensés, comme s'il cherchait après elle, il tomba sur le sable qu'il inonda de sang. Aux cris du peuple, le gladiateur qui était resté debout jugea que le coup qu'il venait de porter était mortel, mais il ne continua pas moins de se tenir en défense contre l'agonie de son adversaire. Alors un des maîtres entra et lui ouvrit son casque, en criant :

— Tu es libre et vainqueur!

Il sortit alors par la porte qu'on appelait *sana vivaria*, parce que c'était par elle que quittaient le cirque les combattans échappés à la mort, tandis qu'on emportait le cadavre dans le *spoliaire*, espèce de caverne située sous les degrés de l'amphithéâtre, où des médecins attendaient les blessés, et où deux hommes se promenaient, l'un habillé en Mercure et l'autre en Pluton : Mercure, afin de voir s'il était demeuré dans les corps, en apparence insensibles, quelque reste de vitalité, les touchait avec un caducée rougi à la forge, tandis que Pluton assommait avec un maillet ceux que les médecins jugeaient incapables de guérison.

A peine les andabates furent-ils sortis, qu'un grand tumulte régna dans le cirque ; aux gladiateurs allaient succéder les bestiaires, et ceux-là étaient des chrétiens, de sorte que toute la haine était pour les hommes et toute la sympathie pour les animaux. Cependant, quelle que fût l'impatience de la foule, force lui fut d'attendre que les esclaves eussent passé les râteaux sur le sable du cirque, mais cette opération fut hâtée par les cris furieux qui s'élevaient de tous les points de l'amphithéâtre ; enfin les esclaves se retirèrent, l'arène resta un instant vide, et la multitude dans l'attente ; enfin une porte s'ouvrit, et tous les regards se tournèrent vers les nouvelles victimes qui allaient entrer.

Ce fut d'abord une femme, vêtue d'une robe blanche et couverte d'un voile blanc. On la conduisit vers un des arbres, et on l'y attacha par le milieu du corps : alors un des esclaves lui arracha son voile, et les spectateurs purent voir une figure d'une beauté parfaite, pâle, mais résignée : un long murmure se fit entendre. Malgré son titre de chrétienne, la jeune fille avait, dès la première vue, ému l'âme de cette foule si impressionnable et si changeante. Pendant que tous les yeux étaient fixés sur elle, une porte parallèle s'ouvrit, et un jeune homme entra : c'était l'habitude d'exposer ainsi aux bêtes un chrétien et une chrétienne, en donnant à l'homme tous les moyens de défense, afin que le désir de retarder non seulement sa mort, mais encore celle de sa compagne, que l'on choisissait toujours sœur, maîtresse ou mère, donnant au fils, à l'amant ou au frère un nouveau courage, prolongeât un combat que les chrétiens refusaient presque toujours pour le martyre, quoiqu'ils sussent que, s'ils triomphaient des trois premiers animaux qu'on lâchait contre eux, ils étaient sauvés.

En effet, quoique cet homme, dont au premier aspect il était facile de reconnaître la vigueur et la souplesse, fût suivi de deux esclaves dont l'un portait une épée et deux javelots, et dont l'autre conduisait un coursier numide, il ne parut pas disposé à donner au peuple le spectacle de la lutte qu'il attendait. Il s'avança lentement dans le cirque, promena autour de lui un regard calme et assuré, puis, faisant signe de la main que le cheval et les armes étaient inutiles, il regarda le ciel, tomba à genoux et se mit à prier. Alors le peuple, trompé dans son attente, commença de menacer et de rugir : c'était un combat et non un martyre qu'il était venu voir, et les cris : *A la croix! à la croix!* se firent entendre, car, supplice pour supplice, il préférait au moins celui dont l'agonie était la plus lon-

gue. Alors un rayon de joie ineffable apparut dans les yeux du jeune homme, et il étendit les bras en signe d'actions de grâces, heureux qu'il était de mourir de la même mort dont le Sauveur avait fait une apothéose : en ce moment il entendit un si profond soupir qu'il se retourna.

— Silas ! Silas !... murmura la jeune fille.

— Acté ! s'écria le jeune homme en se relevant et en se précipitant vers elle.

— Silas, ayez pitié de moi, dit Acté ; lorsque je vous ai reconnu, un espoir est entré dans mon cœur. Vous êtes brave et fort, Silas, habitué à lutter avec les habitans des forêts et les hôtes du désert, peut-être si vous eussiez combattu nous eussiez-vous sauvés tous deux.

— Et le martyre ! interrompit Silas en montrant le ciel.

— Et la douleur ! dit Acté en laissant tomber sa tête sur sa poitrine. Hélas ! je ne suis pas comme toi née dans une ville sainte ; je n'ai point entendu la parole de vie de la bouche de celui pour qui nous allons mourir : je suis une jeune fille de Corinthe, élevée dans la religion de mes ancêtres ; ma foi et ma croyance sont nouvelles, et le mot de martyre ne m'est connu que depuis hier ; peut-être aurais-je encore du courage pour moi-même ; mais, Silas, s'il me faut vous voir mourir devant moi de cette mort lente et cruelle, peut-être n'en aurais-je pas pour vous...

— C'est bien, je combattrai, répondit Silas : car je suis toujours sûr de retrouver plus tard la joie que vous m'enlevez aujourd'hui. Alors, faisant un signe de commandement aux esclaves : Mon cheval, mon épée et mes javelots ! dit-il à haute voix et avec un geste d'empereur.

Et la multitude se mit à battre des mains, car elle comprit à cette voix et à ce geste qu'elle allait voir une de ces luttes herculéennes comme il lui en fallait pour ranimer ses sensations blasées par les combats ordinaires.

Silas s'approcha d'abord du cheval ; c'était comme lui un fils de l'Arabie ; ces deux compatriotes se reconnurent ; l'homme dit au cheval quelques paroles dans une langue étrangère, et, comme si le noble animal les eût comprises, il répondit en hennissant. Alors Silas arracha du dos et de la bouche de son compagnon la selle et la bride que les Romains lui avaient imposées en signe d'esclavage, et l'enfant du désert bondit en liberté autour de celui qui venait de la lui rendre.

Pendant ce temps Silas se débarrassait à son tour de ce que son costume avait de gênant, et, roulant son manteau rouge autour de son bras gauche, il resta avec sa tunique et son turban. Alors il ceignit son épée, prit ses javelots, appela son cheval qui obéit, docile comme une gazelle, et, s'élançant sur son dos, il fit, en se courbant sur le cou, et sans autre secours pour le diriger que celui de ses genoux et de sa voix, trois fois le tour de l'arbre où était enchaînée Acté, pareil à Persée prêt à défendre Andromède : l'orgueil de l'Arabe venait de reprendre le dessus sur l'humilité du chrétien.

En ce moment une porte à deux battans s'ouvrit au-dessous du podium, et un taureau de Cordoue, excité par des esclaves, entra en mugissant dans le cirque ; mais à peine y eut-il fait dix pas, qu'épouvanté du grand jour, de la vue des spectateurs et des cris de la multitude, il plia sur ses jarrets de devant, abaissa sa tête jusque sur la terre, et, dirigeant sur Silas ses yeux stupides et féroces, il commença à se lancer, avec les pieds de devant, du sable sous le ventre, à écorcher le sol avec ses cornes, et à souffler la fumée par ses naseaux. En ce moment un des maîtres lui jeta un mannequin bourré de paille et ressemblant à un homme, le taureau s'élança aussitôt dessus et le foula aux pieds ; mais au moment où il était le plus acharné contre lui, un javelot partit en sifflant de la main de Silas, et alla s'enfoncer dans son épaule : le taureau poussa un rugissement de douleur, puis, abandonnant aussitôt l'ennemi fictif pour l'adversaire réel, il s'avança sur le Syrien, rapide, la tête basse et, traînant sur le sable un sillon de sang. Mais celui-ci le laissa tranquillement s'approcher, puis, lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques pas de lui, il fit faire, avec l'aide de la voix et des genoux, un bond de côté à sa légère monture, et tandis que le taureau passait, emporté par sa course, le second javelot alla cacher dans ses flancs ses six pouces de fer : l'animal s'arrêta frémissant sur ses quatre pieds, comme s'il allait tomber, puis, se retournant presque aussitôt, il se rua sur le cheval et le cavalier ; mais le cheval et le cavalier commencèrent à fuir devant lui, comme emportés par un tourbillon.

Ils firent ainsi trois fois le tour de l'amphithéâtre, le taureau s'affaiblissant à chaque fois et perdant du terrain sur le cheval et sur le cavalier ; enfin, au troisième tour il tomba sur ses genoux ; mais presque aussitôt se relevant, il poussa un mugissement terrible, et, comme s'il eût perdu l'espoir d'atteindre Silas, il regarda circulairement autour de lui, pour voir s'il ne trouverait pas quelque autre victime où épuiser sa colère : c'est alors qu'il aperçut Acté. Il sembla douter un instant que ce fût un être animé, tant son immobilité et sa pâleur lui donnaient l'aspect d'une statue, mais bientôt, tendant le cou et les narines, il aspira l'air qui venait de son côté. Aussitôt, rassemblant toutes ses forces, il piqua droit sur elle : la jeune fille le vit venir, et poussa un cri de terreur ; mais Silas veillait sur elle : ce fut lui à son tour qui s'élança vers le taureau, et le taureau qui sembla le fuir ; mais en quelques élans de son fidèle numide, il l'eût bientôt rejoint : alors il sauta du dos de son cheval sur celui du taureau, et, tandis que du bras gauche il le saisissait par une corne et lui tordait le cou, de l'autre il lui plongeait son épée dans la gorge jusqu'à la poignée ; le taureau égorgé tomba expirant à une demi-lance d'Acté, mais Acté avait fermé les yeux attendant la mort, et les applaudissemens seuls du cirque lui apprirent la première victoire de Silas.

Trois esclaves entrèrent alors dans le cirque, deux conduisaient chacun un cheval qu'ils attelèrent au taureau afin de le traîner hors de l'amphithéâtre ; le troisième tenait une coupe et une amphore ; il emplit la coupe et la présenta au jeune Syrien ; celui-ci y trempa ses lèvres à peine, et demanda d'autres armes : on lui apporta un arc, des flèches et un épieu ; puis tout le monde se hâta de sortir, car au-dessous du trône que l'empereur avait laissé vide, une grille se soulevait, et un lion de l'Atlas, sortant de sa loge, entrait majestueusement dans le cirque.

C'était bien le roi de la création, car, au rugissement dont il salua le jour, tous les spectateurs frémirent, et le coursier lui-même, se défiant pour la première fois de la légèreté de ses pieds, répondit par un hennissement de terreur. Silas seul, habitué à cette voix puissante pour l'avoir plus d'une fois entendue retentir dans les déserts qui s'étendent du lac Asphalte aux sources de Moïse, se prépara à la défense ou à l'attaque en s'abritant derrière l'arbre le plus voisin de celui où était attachée Acté, et en apprêtant sur son arc la meilleure et la plus acérée de ses flèches ; pendant ce temps-là, son noble et puissant ennemi s'avançait avec lenteur et confiance, ne sachant pas ce qu'on attendait de lui, ridant les plis de sa large face, et balayant le sable de sa queue. Alors les maîtres lui lancèrent pour l'exciter des traits émoussés avec des banderoles de différentes couleurs ; mais lui, impassible et grave, continuait de s'avancer sans s'inquiéter de ces agaceries, lorsque tout à coup, au milieu des baguettes inoffensives, une flèche acérée et sifflante passa comme un éclair, et vint s'enfoncer dans une de ses épaules. Alors il s'arrêta tout à coup avec plus d'étonnement que de douleur, et comme ne pouvant comprendre qu'un être humain fût assez hardi pour l'attaquer : il doutait encore de sa blessure : mais bientôt ses yeux devinrent sanglans, sa gueule s'ouvrit, un rugissement grave et prolongé, pareil au bruissement du tonnerre, s'échappa comme d'une caverne de la profondeur de sa poitrine : il saisit la flèche fixée dans la plaie, et la brisa entre ses dents ; puis, jetant autour de lui un regard qui, malgré la grille qui les protégeait, fit reculer les spectateurs eux-mêmes, il chercha un objet où faire tomber sa royale colère : en ce moment il aperçut le coursier, frémissant comme s'il sortait de l'eau glacée, quoiqu'il fût couvert de sueur et d'écume : et, cessant de rugir, pour pousser un cri court, aigu, réitéré, il fit un bond qui le rapprocha de vingt pas de la première victime qu'il avait choisie.

Alors commença une seconde course plus merveilleuse encore que la première ; car là il n'y avait plus même la science de l'homme pour gâter l'instinct des animaux ; la force et la vitesse se trouvèrent aux prises dans toute leur sauvage énergie, et les yeux de deux cent mille spectateurs se détournèrent un instant des deux chrétiens pour suivre autour de l'amphithéâtre cette chasse fantastique d'autant plus agréable à la foule qu'elle était moins attendue ; un second élan avait rapproché le lion du cheval, qui, acculé au fond du cirque, n'osant fuir ni à droite ni à gauche, s'élança par dessus la tête de son ennemi, qui se mit à le poursuivre par bonds inégaux, hérissant sa crinière, et poussant de temps en temps des rauquemens aigus auxquels le fugitif répondait par des hennissemens d'épouvante ; trois fois on vit passer comme une ombre, comme une apparition, comme un coursier infernal échappé du char de Pluton, l'enfant rapide de la Numidie, et chaque fois, sans que le lion parût faire effort pour le suivre, on le vit se rapprocher de celui qu'il poursuivait jusqu'à ce qu'enfin, rétrécissant toujours le cercle, il se trouvât courir parallèlement avec lui ; enfin le cheval, voyant qu'il ne pouvait plus échapper à son ennemi, se dressa tout debout le long de la grille, battant convulsivement l'air de ses pieds de devant ; alors le lion s'approcha lentement, comme fait un vainqueur sûr de sa victoire, s'arrêtant de temps en temps pour rugir, secouer sa crinière et déchirer alternativement le sable de l'arène avec chacune de ses griffes. Quant au malheureux coursier, fasciné comme le sont, dit-on, les daims et les gazelles à la vue du serpent, il tomba, se débattant, et se roula sur le sable dans l'agonie de la terreur : en ce moment, une seconde flèche partit de l'arc de Silas, et alla s'enfoncer profondément entre les côtes du lion : l'homme venait au secours du coursier et rappelait à lui la colère qu'il avait détournée un instant de lui.

Le lion se [illegible] car il commença à [illegible] qu'il y avait [illegible] cirque un ennemi plus terrible que lui [illegible] l'autre en le [illegible] fut alors [illegible] le lion s'élança sur l'homme, l'homme le reçut sur son épieu, puis [illegible] et les [illegible] les plus [illegible] aussi elle n'avait plus d'ennemi : le lion n'avait survécu [illegible] l'agonie du bourreau avait commencé comme celle de la victime [illegible] il était mort sans que [illegible]

Les esclaves [illegible] et emportèrent au milieu des [illegible] les cadavres.

[illegible] tout sur Acté [illegible]. Tout [illegible] vu son [illegible] tomber elle avait compris que tout était fini, et elle avait [illegible] gradins supérieurs : une grille s'était levée, et une tigresse [illegible]

[illegible] puis elle rugit doucement, interrogeant le fer, et le [illegible] noble animal qui l'avait précédée dans le cirque, enfin elle [illegible] qui, attachée à l'arbre et les yeux fermés, attendait la mort sans oser la voir venir.

Alors la tigresse se coucha à plat ventre, rampant d'une manière [illegible] vers sa victime [illegible] sans la perdre de vue, [illegible] elle se releva [illegible] et lorsque [illegible] mettre en pièces [illegible] cri de terreur [illegible] la jeune fille [illegible] spectateurs qui [illegible] battre des mains à sa mort, la tigresse se coucha [illegible] comme une gazelle, [illegible] caresses [illegible] Acté surprise rouvrit les yeux et reconnut Phœbé la favorite de Néron.

Aussitôt les cris de [illegible] de tous [illegible] la multitude avait [illegible] de la tigresse et de la jeune fille [illegible] Acté avait subi les trois épreuves [illegible] était sauvée, elle était libre ; alors [illegible] des spectateurs [illegible] les jeunes chevaliers [illegible] leurs couronnes de fleurs [illegible] la victime. A ces cris Lybicus le gardien de Phœbé entra et coupa avec un poignard les liens de la jeune fille qui tomba aussitôt sur ses genoux [illegible] ses liens étaient le seul appui qui soutenait debout son corps brisé par la terreur, mais Lybicus la releva, et soutenant sa marche, il la conduisit, accompagnée de Phœbé qui la suivait comme un chien, vers la porte appelée [illegible] parce que [illegible] par cette porte, comme nous l'avons dit, que sortaient les gladiateurs, les bestiaires et les condamnés qui échappaient au carnage. A l'autre [illegible] une foule immense l'attendait, car les hérauts, descendant dans le cirque, venaient d'annoncer la suspension des jeux qui ne devaient reprendre qu'à [illegible] heures [illegible]. A son aspect elle éclata en applaudissemens et voulut l'emporter en triomphe, mais Acté suppliante joignit les mains, et le peuple s'ouvrit devant elle, lui laissant le passage libre : alors elle gagna le temple de Diane, s'assit derrière une colonne de la cella, elle y [illegible] pleurante et désespérée, car elle regrettait maintenant de n'être pas morte en se voyant seule au monde, sans père, sans amant, sans protecteur et sans ami : car son père était perdu pour elle, son amant l'avait oubliée, Paul et Silas étaient morts martyrs.

Lorsque la nuit fut venue, elle se rappela qu'il lui restait une famille, et elle reprit seule et silencieuse le chemin des Catacombes.

Le soir, à l'heure dite, l'amphithéâtre se rouvrit de nouveau. L'empereur reprit sa place sur le trône qui était resté vide pendant une partie de la journée, et les fêtes recommencèrent, puis lorsque la nuit fut venue, Néron se souvint de la promesse qu'il avait faite au peuple de lui donner une chasse aux flambeaux. [illegible] douze [illegible] de fer douze [illegible] de soufre et de résine, et l'on y mit le feu, puis [illegible] descendre dans le cirque de nouveaux lions et de nouveaux gladiateurs.

Le lendemain, on [illegible] se répandait [illegible] que les lettres qu'avait reçues César pendant le spectacle, et qui avaient paru lui faire une si profonde impression, annonçaient la révolte des légions de l'Espagne et des Gaules commandées par Galba et par Vindex.

XVI

Trois mois après les événements que nous venons de raconter, à la fin d'une [illegible] d'une nuit d'orage, cinq hommes sortis de la porte Nomentane s'avançaient à cheval sur la voie qui porte le même nom. Celui qui marchait le premier [illegible] pouvait considérer comme le chef de la petite troupe, [illegible] enveloppé d'un large manteau [illegible] soit pour [illegible] avec violence, soit pour la soustraire aux regards des passants, elle était entièrement couverte d'un voile, car, quoique, comme nous l'avons dit, la nuit fût affreuse, quoique les éclairs se succédassent presque sans que le tonnerre retentît sans interruption, la terre semblait tellement occupée de ses révolutions qu'elle avait oublié celles du ciel. En effet de grands cris populaires s'élevaient de la ville impériale, pareils aux rumeurs de l'océan pendant une tempête, et tandis que sur la route on rencontrait de cent pas en cent pas, soit des individus isolés, soit des groupes dans le genre de celui que nous venons de décrire, tandis qu'aux deux côtés des voies Alaria et Nomentane, on voyait s'élever les nombreuses tentes des soldats prétoriens qui avaient abandonné leurs casernes situées dans l'enceinte de Rome, et étaient venus chercher hors des murs de la ville un campement plus libre et plus difficile à surprendre. C'était comme nous l'avons dit, une de ces nuits terribles où toutes les choses de la création prennent une voix pour se plaindre, tandis que les hommes se servent de la leur pour blasphémer. Au reste l'on eût dit, à la terreur du chef de la cavalcade sur laquelle nous avons attiré l'attention de nos lecteurs, qu'il était le but vers lequel se dirigeait la double colère des hommes et des dieux. En effet au moment où il sortit de Rome, un souffle étrange avait passé dans l'air, et au même instant que les arbres en frémissaient, la terre avait tressailli, et les chevaux s'étaient abattus en hennissant, tandis que les maisons éparses dans la campagne oscillaient visiblement sur leur base. Cette commotion n'avait duré que quelques secondes, mais elle avait couru de l'extrémité des Apennins à la base des Alpes si bien que toute l'Italie en avait tremblé. Un instant après, en traversant le pont jeté sur le Tibre, un des cavaliers fit remarquer à ses compagnons que l'eau, au lieu de descendre à la mer, remontait en bouillonnant vers sa source, ce qui ne s'était vu [illegible] que le jour où Julius César avait été assassiné. Enfin en arrivant au sommet d'une colline d'où l'on découvre Rome tout entière, et sur la crête de laquelle un cyprès aussi ancien que la ville s'élevait, vénérable et respecté, un coup de tonnerre s'était fait entendre, le ciel avait semblé s'ouvrir, et la foudre, enveloppant les voyageurs d'une nuée sulfureuse, avait été briser l'arbre séculaire qu'avaient jusqu'alors respecté le temps et les révolutions.

A chacun de ces présages sinistres, l'homme voilé avait poussé un gémissement sourd, et avait, malgré les représentations d'un de ses compagnons, mis son cheval à une allure un peu plus vive ; de sorte que la petite troupe suivait alors au trot au milieu de la voie ; à une demi-lieue de la ville à peu près, elle rencontra une troupe de paysans qui, malgré le temps affreux qu'il faisait, venaient joyeusement à Rome. Ils étaient parés de leurs habits de fête et avaient sur la tête des bonnets d'affranchis, pour indiquer que de ce jour le peuple était libre. L'homme voilé voulut quitter le pavé et prendre à travers terre ; son compagnon saisit son cheval par la bride et le força de continuer sa route. Lorsqu'ils arrivèrent près des paysans, un d'eux leva son bâton pour leur faire signe d'arrêter ; les cavaliers obéirent.

— Vous venez de Rome ? dit le paysan.

— Oui, répondit le compagnon de l'homme voilé.

— Que disait-on d'Œnobarbus ?

L'homme voilé tressaillit.

— Qu'il s'était sauvé, répondit un des cavaliers.

— Et de quel côté ?

— Du côté de Naples : il a été vu, dit-on, sur la voie Appienne.

— Merci, dirent les paysans ; et ils continuèrent leur route vers Rome, en criant : Vive Galba ! et mort à Néron !

Ces cris en éveillèrent d'autres dans la plaine, et, des deux côtés du camp, les voix des prétoriens se firent entendre, chargeant César d'affreuses imprécations.

La petite cavalcade continua son chemin : un quart de lieue plus loin elle rencontra une troupe de soldats.

— Qui êtes-vous ? dit un des hastati, en barrant le chemin avec sa lance.

— Des partisans de Galba, qui cherchent Néron, répondit un des cavaliers.

— Alors, meilleure chance que nous, dit le décurion, car nous l'avons manqué.

— Comment cela ?

— Oui, l'on nous avait dit qu'il devait passer sur cette route, et, voyant un homme qui courait au galop, nous avons cru que c'était lui.

— Et ?... — dit d'une voix tremblante l'homme voilé.

— Et nous l'avons tué, répondit le décurion ; ce n'est qu'en regardant le cadavre que nous nous sommes aperçus que nous nous étions trompés. Soyez plus heureux que nous, et que Jupiter vous protége !

L'homme voilé voulut de nouveau remettre son cheval au galop, mais ses compagnons l'arrêtèrent. Il continua donc de suivre la route ; mais au bout de cinq cents pas à peu près son cheval butta contre un cadavre, et fit un écart si violent que le voile qui lui couvrait le visage s'écarta. En ce moment passait un soldat prétorien qui revenait en congé. — Salut, César ! dit le soldat. Il avait reconnu Néron à la lueur d'un éclair.

En effet, c'était Néron lui-même, qui venait de se heurter au cadavre de celui qu'on avait pris pour lui ; Néron, pour qui à cette heure tout était un motif d'épouvante, jusqu'à cette marque de respect que lui donnait un vétéran ; Néron, qui, tombé du faîte de la puissance, par un de ces retours de fortune inouïs dont l'histoire de cette époque offre plusieurs exemples, se voyait à son tour fugitif et proscrit, fuyant la mort qu'il n'avait le courage ni de se donner, ni de recevoir.

Jetons maintenant les yeux en arrière, et voyons par quelle suite d'événemens le maître du monde avait été réduit à cette extrémité.

En même temps que l'empereur entrait au cirque, où il était salué par les cris de Vive Néron l'Olympique ! vive Néron Hercule ! vive Néron Apollon ! vive Auguste, vainqueur de tous ses rivaux ! gloire à cette voix divine ! heureux ceux à qui il a été donné d'entendre ses accens célestes ! un courrier venant des Gaules franchissait au galop de son cheval ruisselant de sueur la porte Flaminienne, traversait le Champ-de-Mars, passait sous l'arc de Claude, longeait le Capitole, entrait au cirque, et remettait à la garde qui veillait à la loge de l'empereur les lettres qu'il apportait de si loin et en si grande hâte. Ce sont ces lettres qui, comme nous l'avons dit, avaient forcé César de quitter le cirque ; et, en effet, elles étaient d'une importance qui expliquait la disparition subite de César.

Elles annonçaient la révolte des Gaules.

Il y a des époques dans l'histoire du monde où l'on voit un empire qui semblait endormi d'un sommeil de mort, tressaillir tout à coup comme si, pour la première fois, le génie de la liberté descendait du ciel pour illuminer ses songes : alors, quelle que soit son étendue, la commotion électrique qui l'a fait frissonner s'étend du nord au midi, de l'orient à l'occident, et court à des distances inouïes réveiller des peuples qui n'ont aucune communication entre eux, mais qui, tous arrivés au même degré de servitude, éprouvent le même besoin d'affranchissement : alors, comme si quelque éclair leur avait porté le mot d'ordre de la tempête, on entend les mêmes cris venir de vingt points opposés ; tous demandant la même chose dans des langues différentes, c'est-à-dire que ce qui est ne soit plus. L'avenir sera-t-il meilleur que le présent ? Nul ne le sait, et peu importe, mais le présent est si lourd, qu'il faut d'abord s'en débarrasser, puis l'on transigera avec l'avenir.

L'empire romain, jusqu'à ses limites les plus reculées, en était arrivé à cette période. Dans la Germanie inférieure, Fonteius Capiton ; dans les Gaules, Vindex ; en Espagne, Galba ; en Lusitanie, Othon ; en Afrique, Claudius Macer, et en Syrie, Vespasien, formaient avec leurs légions un demi-cercle menaçant, qui n'attendait qu'un signe pour se resserrer sur la capitale. Seul, Virginius, dans la Germanie supérieure, était décidé, quelque chose qui arrivât, à rester fidèle, non pas à Néron, mais à la patrie : il ne fallait donc qu'une étincelle pour allumer un incendie. Ce fut Julius Vindex qui la fit jaillir.

Ce préteur, originaire d'Aquitaine, issu de race royale, homme de cœur et de tête, comprit que l'heure où la famille des Césars devait s'éteindre était arrivée. Sans ambition pour lui-même, il jette les yeux autour de lui, afin de trouver l'homme élu d'avance par la sympathie générale. A sa droite, et de l'autre côté des Pyrénées, était Sulpicius Galba, que ses victoires en Afrique et en Germanie avaient fait à la fois puissant sur le peuple et sur l'armée. Sulpicius Galba haïssait l'empereur, dont la crainte l'avait arraché de sa villa de Fondi pour l'envoyer en Espagne comme exilé plutôt que comme préteur. Sulpicius Galba était désigné d'avance et depuis longtemps par les traditions populaires et par les oracles divins comme devant porter la couronne : c'était l'homme qui convenait en tout point pour mettre à la tête d'une révolte. Vindex lui envoya secrètement des lettres qui contenaient tout le plan de l'entreprise, qui lui promettaient, à défaut du concours des légions, l'appui de cent mille Gaulois, et qui le suppliaient, s'il ne voulait pas concourir à la chute de Néron, de ne point se refuser du moins à la dignité suprême qu'il n'avait point cherchée, mais qui venait s'offrir à lui.

Quant à Galba, son caractère ombrageux et irrésolu ne se démentit point en cette circonstance : il reçut les lettres, les brûla pour en détruire jusqu'à la moindre trace, mais les conserva tout entières dans sa mémoire.

Vindex sentit que Galba voulait être poussé ; il n'avait pas accepté l'alliance, mais il n'avait pas trahi celui qui la lui offrait : le silence était un consentement.

Le moment était favorable : deux fois par an les Gaulois se réunissaient en assemblée générale, la séance se tenait à Clermont. Vindex entra dans la chambre des délibérations.

Au milieu de la civilisation, du luxe et de la corruption romaine, Vindex était resté le Gaulois des anciens jours ; il joignait à la résolution froide et arrêtée des gens du Nord, la parole hardie et colorée des hommes du Midi.

— Vous délibérez sur les affaires de la Gaule, dit-il, vous cherchez autour de vous la cause de nos maux : la cause est à Rome, le coupable, c'est Œnobarbus : c'est lui qui les uns après les autres a anéanti tous nos droits, qui a réduit nos plus riches provinces à la misère, qui a vêtu nos plus nobles maisons de deuil ; et le voilà maintenant, parce qu'il est le dernier de sa race, parce que seul resté de la famille des Césars, il ne craint ni rival ni vengeurs, le voilà qui lâche la bride à ses fureurs comme il le fait à ses coursiers, et qu'il se laisse emporter à ses passions, écrasant la tête de Rome et les membres des provinces sous les roues de son char. Je l'ai vu, continua-t-il, oui, je l'ai vu moi-même, cet athlète et ce chanteur impérial et couronné, ivre à la fois et indigne de la gloire d'un gladiateur et d'un histrion. Pourquoi donc le décorer des titres de César, de prince et d'Auguste, de ces titres qu'avaient mérité le divin Auguste par ses vertus, le divin Tibère par son génie, le divin Claude par ses bienfaits ; lui, cet infâme Œnobarbus, c'est Œdipe, c'est Oreste qu'il faut l'appeler, puisqu'il se fait gloire de porter les noms d'inceste et de parricide. Jadis nos ancêtres, guidés par le seul besoin du changement et par l'appât du gain, ont emporté Rome d'assaut. Cette fois c'est un motif plus noble et plus digne qui nous guidera sur la trace de nos ancêtres : cette fois, dans le plateau de la balance, au lieu de l'épée de notre vieux Brenn, nous jetterons la liberté du monde, et cette fois ce ne sera pas le malheur, mais la félicité que nous apporterons aux vaincus.

Vindex était brave, on savait que les paroles qui sortaient de sa bouche n'étaient point de vaines paroles. Aussi, de grands cris, de vifs applaudissemens et de bruyantes acclamations accueillirent-ils son discours ; chaque chef de Gaulois tira son épée, jura sur elle d'être de retour dans un mois, avec une suite proportionnée à sa fortune et à son rang, et se retira dans sa ville. Cette fois le masque était arraché du visage, et le fourreau jeté loin de l'épée. Vindex écrivit une seconde fois à Galba.

Dès son arrivée en Espagne, Galba s'était fait une étude

de la popularité ; mais il ne s'était prêté aux violences des procurateurs, et, ne pouvant empêcher leurs exactions, il plaignait tout haut leurs victimes. Jamais il ne disait de mal de Néron, mais il laissait librement circuler des vers satyriques et des épigrammes outrageantes contre l'empereur. Tout ce qui l'entourait avait deviné ses projets, mais jamais il ne les avait confiés à personne. Le jour où il reçut le message de Vindex, il donna un grand dîner à ses amis, et le soir, après leur avoir annoncé la révolte des Gaules, il leur communiqua la dépêche, sans l'accompagner d'aucun commentaire, les laissant libres par son silence d'approuver ou de désapprouver l'offre qui lui était faite. Ses amis restaient muets et irrésolus de cette lecture ; mais l'un d'eux, nommé T. Venius, plus déterminé que les autres, se tourna de son côté, et, le regardant en face :

— Galba, lui dit-il, pourquoi délibérer pour chercher si nous serons fidèles à Néron, c'est déjà lui être infidèles : il faut ou accepter l'amitié de Vindex, comme si Néron était déjà notre ennemi, ou l'accuser sur-le-champ, ou lui faire la guerre, et pourquoi ? Parce qu'il veut que les Romains vous aient pour empereur plutôt que Néron pour tyran.

— Nous nous rassemblerons si vous le voulez bien, répondit Galba, comme s'il n'avait point entendu la question, le cinq du mois prochain, à Carthage-la-Neuve, afin de donner la liberté à quelques esclaves. — Les amis de Galba acceptèrent le rendez-vous, et à tout hasard ils répandirent le bruit que cette convocation avait pour but de décider des destins de l'empire.

Au jour dit, tout ce que l'Espagne comptait d'illustre en étrangers et en indigènes était rassemblé au rendez-vous : chacun y venait dans un même but, animé d'un même désir, poursuivant une même vengeance. Galba monta sur son tribunal, et aussitôt, d'un élan unanime, toutes les voix le proclamèrent empereur.

XVII

Voilà ce que contenaient les lettres que Néron avait reçues, et telles étaient les nouvelles qu'il avait apprises ; en même temps on lui dit que des proclamations de Vindex ont été distribuées, et que quelques-unes déjà sont parvenues à Rome ; bientôt une de ces proclamations tombe entre ses mains. Les titres d'incestueux, de parricide et de tyran, lui étaient prodigués, et cependant ce n'est point tout cela qui l'irrite et le blesse, il y est appelé Œnobarbus et traité de mauvais chanteur : ce sont des outrages dont il faut que le sénat le venge, et il écrit au sénat. Pour repousser le reproche d'inhabileté dans son art, venger le nom de ses aïeux, il fait promettre un million de sesterces à celui qui tuera Vindex, et retombe dans son insouciance et dans son apathie.

Pendant ce temps la révolte faisait des progrès en Espagne et dans les Gaules ; Galba s'était créé une garde de l'ordre équestre, et avait établi une espèce de sénat. Quant à Vindex, à celui qui lui avait appris que sa tête était à prix, il avait répondu qu'il la laisserait prendre à celui qui lui apporterait celle de Néron.

Mais parmi tous ces généraux, tous ces préfets, tous ces préteurs, dévots à la nouvelle fortune, un seul était resté fidèle, non par amour de Néron, mais parce que, voyant dans Vindex un étranger, et que, connaissant Galba pour un esprit faible et irrésolu, il craignit que Rome, si malheureuse qu'elle fût, n'eût encore à souffrir du changement : il marcha donc vers les Gaules avec ses légions, pour sauver à l'empire la honte d'obéir à un de ses anciens vainqueurs.

Les chefs Gaulois avaient tenu leurs sermens, commandant aux trois peuples les plus illustres et les plus puissans de la Gaule, les Séquanais, les Eduens et les Arverniens, ils s'étaient réunis autour de Vindex : à leur tour les Viennois étaient venus les rejoindre, mais ceux-là n'étaient pas unis comme les autres par l'amour de la patrie, ou le désir de leur liberté : ils venaient par haine des Lyonnais, qui étaient restés fidèles à Néron. Virginius, de son côté, avait autour de lui les légions de Germanie, les auxiliaires belges et la cavalerie batave ; les deux armées s'avancèrent au-devant l'une de l'autre. Et ce dernier étant arrivé devant Besançon, qui tenait pour Galba, en forma le siége ; mais à peine les dispositions obsidionales étaient-elles prises, qu'une autre armée apparut à l'horizon : c'était celle de Vindex.

Les Gaulois continuèrent de s'avancer vers les Romains qui les attendaient, et, se trouvant bientôt à trois portées de trait de ceux-ci, ils s'arrêtèrent pour faire leurs dispositions de bataille ; mais en ce moment un héraut sortit des rangs de Vindex, et marcha vers Virginius : un quart d'heure après, la garde des deux chefs s'avança entre les deux armées, une tente fut dressée : chacun se rangea du côté de son parti, Vindex et Virginius entrèrent dans cette tente.

Nul n'assista à cette entrevue, cependant l'avis des historiens est que Vindex ayant développé sa politique à son ennemi, et lui ayant donné la preuve qu'il agissait, non pas pour lui, mais pour Galba, Virginius, qui vit dans cette révolution le bonheur de la patrie, se réunit à celui qu'il était venu combattre : les deux chefs allaient donc se séparer, mais pour se réunir bientôt et marcher de concert contre Rome, lorsque de grands cris se firent entendre à l'aile droite de l'armée. Une centurie étant sortie de Besançon pour communiquer avec les Gaulois, et ces derniers ayant fait un mouvement pour la joindre, les soldats de Virginius se crurent attaqués, et n'écoutant qu'un premier mouvement, marchèrent eux-mêmes au-devant d'eux : c'était là la cause des cris que les deux chefs avaient entendus ; ils se précipitèrent chacun de son côté, suppliant leurs soldats de s'arrêter ; mais leurs prières furent couvertes par les clameurs que poussaient les Gaulois, en appuyant leurs boucliers à leurs lèvres ; leurs signes furent pris pour des gestes d'encouragement : un de ces vertiges étranges qui prennent parfois une armée, comme un homme, s'était emparé de toute cette multitude : et alors on vit un spectacle atroce, les soldats sans ordre de chef, sans place de bataille, poussés par un instinct de mort, soutenus par cette vieille haine des vaincus contre les vainqueurs, et des peuples conquérans contre les peuples conquis, se ruèrent l'un sur l'autre, se prirent corps à corps, comme des lions et des tigres dans un cirque. En deux heures de ce combat, les Gaulois avaient perdu vingt mille hommes, et les légions germaines et bataves seize mille : c'était le temps physique qu'il avait fallu pour tuer. Enfin les Gaulois reculèrent ; mais la nuit étant venue, les deux armées restèrent en présence : cependant cette première défaite avait abattu le courage des rebelles ; ils profitèrent de la nuit pour se retirer : sur l'emplacement où les légions germaines croyaient les retrouver le lendemain matin, il ne restait plus qu'une tente, et sous cette tente le corps de Vindex, qui, désespéré que le hasard eût fait perdre à la liberté de si hautes espérances, s'était jeté sur son épée, qu'il croyait inutile, et s'était traversé le cœur. Les premiers qui entrèrent sous sa tente frappèrent le cadavre, et dirent qu'ils l'avaient tué ; mais au moment de la distribution de la récompense que Virginius leur avait accordée pour cette action, l'un d'eux ayant eu à se plaindre du partage dénonça tout, et l'on sut la vérité.

Vers le même temps, des événemens non moins favorables à l'empereur se passaient en Espagne ; un des escadrons qui s'étaient révoltés, se repentant d'avoir rompu le serment de fidélité, avait voulu abandonner la cause de Galba, et n'était qu'à grand'peine rentré sous ses ordres, de sorte que celui-ci, le jour même où Vindex s'était tué, avait manqué d'être assassiné dans une rue étroite, et en se rendant au bain, par des esclaves que lui avait autrefois donnés un affranchi de Néron. Il était donc encore tout ému du double danger lorsqu'il apprit la défaite des Gaulois et la mort de Vindex : alors il crut tout perdu, et, au lieu de s'en remettre à la fortune audacieuse, il écouta les conseils de son caractère timide, et se retira à Clunie, ville fortifiée dont il s'occupa aussitôt d'augmenter encore la défense : mais presque aussitôt des présages auxquels il n'y avait point à se tromper vinrent rendre à Galba le courage perdu. Au premier coup de pioche qu'il donna pour tracer une nouvelle ligne autour de la ville, un soldat trouva un anneau d'un travail antique et précieux, dont la pierre représentait une victoire et un trophée. Ce premier retour du destin lui donna un sommeil plus calme qu'il ne l'espérait, et pendant ce sommeil, il vit en songe une petite statue de la Fortune, haute d'une coudée, et à laquelle il rendait un culte particulier dans sa villa de Fondi, lui ayant voué un sacrifice par mois et une veille annuelle. Elle sembla ouvrir sa porte, et lui dit que, fatiguée d'attendre au seuil, elle suivrait enfin un autre, s'il ne se pressait pas de la recevoir. Puis, comme il se leva ébranlé par ces deux augures, on lui annonça qu'un vaisseau chargé d'armes, sans passagers, matelots ni pilotes, venait d'aborder à Dertosa, ville située sur l'Èbre ; dès lors il considéra sa cause comme juste et gagnée, car il était visible qu'elle plaisait aux dieux.

Quant à Néron, il avait d'abord regardé ces nouvelles comme de peu d'importance, et s'en était même réjoui, car il voyait sous le prétexte du droit de guerre un moyen de lever un nouvel impôt : il s'était donc contenté comme nous l'avons dit d'envoyer au sénat les proclamations de Vindex, en demandant justice de l'homme qui le traitait de mauvais joueur de cithare. Puis il avait pour le soir convoqué chez lui les principaux citoyens. Ceux-ci s'étaient empressés de s'y rendre, pensant que cette réunion avait pour but de tenir conseil ; mais Néron se contenta de leur montrer un à un, et en discourant sur l'emploi et le mérite

de chaque pièce, des instrumens de musique hydraulique d'une nouvelle espèce, et tout ce qu'il dit de la révolte gauloise fut qu'il ferait porter tous ces instrumens au théâtre, si Vindex ne l'en empêchait

Le lendemain, de nouvelles lettres étant arrivées, qui annonçaient que le nombre des Gaulois révoltés s'élevait à cent mille, Néron pensa qu'il fallait enfin faire quelques préparatifs de guerre. Alors il les commanda étranges et insensés. Il fit amener des voitures au théâtre et au palais, les fit charger d'instrumens de musique au lieu d'instrumens de guerre, cita les tribus urbaines pour recevoir les sermens militaires; mais, voyant qu'aucun de ceux en état de porter les armes ne répondait, il exigea des maîtres un certain nombre d'esclaves, et alla lui-même dans les maisons choisir les plus forts et les plus robustes, prenant jusqu'aux économes et aux secrétaires: enfin il rassembla quatre cents courtisanes, auxquelles il fit couper les cheveux; il les arma de la hache et du bouclier des amazones, et les destina à remplacer près de lui la garde césarienne. Puis, sortant de la salle à manger, après son dîner, appuyé sur les épaules de Sporus et de Phaon, il dit à ceux qui attendaient pour le voir, et qui paraissaient inquiets, qu'ils se rassurassent, attendu que dès qu'il aurait touché le sol de la province, et se serait montré sans armes aux yeux des Gaulois, il n'aurait besoin que de verser quelques larmes, qu'aussitôt les séditieux se repentiraient, et que dès le lendemain on le verrait joyeux parmi les joyeux entonner une hymne de victoire, qu'il allait composer sur-le-champ.

Quelques jours après, un nouveau courrier arriva des Gaules: celui-ci au moins apportait des nouvelles favorables: c'était la rencontre des légions romaines et des Gaulois, la défaite des rebelles et la mort de Vindex Néron jeta de grands cris de joie, courant comme un fou dans les appartemens et dans les jardins de la maison dorée, ordonnant des fêtes et des réjouissances, annonçant qu'il chanterait le soir au théâtre, et faisant inviter les principaux de la ville à un grand souper pour le lendemain.

Effectivement, le soir Néron se rendit au Gymnase, mais une étrange fermentation régnait dans Rome: en passant devant l'une de ses statues, il vit qu'on l'avait couverte d'un sac. Or, c'était dans un sac que l'on enfermait les parricides, puis on les jetait dans le Tibre avec un singe, un chat et une vipère. Un peu plus loin une colonne portait ces mots écrits sur sa base: Néron a tant chanté, qu'il a réveillé les coqs (1). Un riche patricien propriétaire qui se trouvait sur la route de l'empereur, se disputait ou feignait de se disputer si haut avec ses esclaves, que Néron s'informa de ce qui se passait; on vint alors lui dire que les esclaves de cet homme méritant une correction, il réclamait un Vindex (2).

Le spectacle commença par une atellane où jouait l'acteur Eatus; le rôle dont il était chargé commençait par ces mots: Salut à mon père, salut à ma mère. Au moment de les prononcer, il se tourna vers Néron, et imita, en disant salut à mon père, l'action de boire, et en disant salut à ma mère, l'action de nager. Cette sortie fut accueillie par d'unanimes applaudissemens, car chacun y avait reconnu une allusion à la mort de Claude et à celle d'Agrippine; quant à Néron, il se mit à rire et applaudit comme les autres, soit qu'il fût insensible à toute espèce de honte, soit de crainte que la vue de sa colère n'excitât davantage la raillerie, ou n'indisposât le public contre lui-même.

Lorsque son tour fut arrivé, il quitta sa loge et entra sur le théâtre; pendant le temps qu'il s'habillait pour paraître, une étrange nouvelle se répandit dans la salle et circula parmi les spectateurs. Les lauriers de Livie étaient séchés, et toutes les poules étaient mortes. Voici comment ces lauriers avaient été plantés et comment les poules étaient devenues sacrées:

Dans le temps où Livie Drusille, qui par son mariage avec Octave reçut le nom d'Augusta, était promise à César, un jour qu'elle était assise dans sa villa de Veïes, un aigle du haut des airs laissa tomber sur ses genoux une poule blanche, qui non seulement était sans blessure, mais ne paraissait même pas effrayée. Livie, étonnée, regardait et caressait l'oiseau, lorsqu'elle s'aperçut que la poule tenait au bec une branche de laurier. Alors elle consulta les aruspices, qui ordonnèrent de planter le laurier pour en obtenir des rejetons, et de nourrir la poule pour en avoir de la race. Livie obéit. Une maison de plaisance des Césars, située sur la voie Flaminia, près du Tibre, à neuf milles de Rome, fut choisie pour cette expérience, qui réussit au delà de tout espoir. Il naquit une si grande quantité de poussins, que la terre prit le nom d'*ad Gallinas*, et il poussa de si nombreux rejetons que le laurier fut bientôt le centre d'une forêt. Or, la forêt était desséchée jusqu'à ses racines, et tous les poussins étaient morts jusqu'au dernier.

Alors l'empereur parut sur le théâtre, mais il eut beau s'avancer humblement vers l'orchestre selon son habitude, et adresser une respectueuse allocution aux spectateurs, en leur disant qu'il ferait tout ce qu'il pourrait faire, mais que l'événement dépendait de la fortune, pas un applaudissement ne se fit entendre pour le soutenir. Il n'en commença pas moins, mais intimidé et tremblant. Tout son rôle fut écouté au milieu du silence et sans un seul encouragement; puis, arrivé à ce vers:

Ma femme, ma mère et mon père demandent ma mort!

pour la première fois les applaudissemens et les cris éclatèrent; mais cette fois il n'y avait pas à se tromper à leur expression. Néron en comprit le vrai sens, et quitta rapidement le théâtre; mais en descendant l'escalier ses pieds s'embarrassèrent dans sa robe trop longue, de sorte qu'il tomba et se blessa au visage: on le ramassa évanoui.

Rentré au palatin et revenu à lui, il s'enferma dans son cabinet, plein de terreur et de colère. Alors il tira ses tablettes, et y traça des projets étranges qui n'avaient besoin que d'une signature pour devenir des ordres mortels. Ces projets étaient d'abandonner les Gaules au pillage des armées, d'empoisonner tout le sénat en l'invitant à un festin, de brûler la ville, et de lâcher en même temps toutes les bêtes féroces, afin que ce peuple ingrat qui ne l'avait applaudi que pour lui présager sa mort ne pût pas se défendre des ravages du feu; puis, rassuré sur sa puissance par la conviction du mal qu'il pouvait faire encore, il se jeta sur son lit, et comme les dieux voulaient lui envoyer de nouveaux présages, ils permirent qu'il s'endormît

Alors, lui qui ne rêvait jamais rêva qu'il était perdu pendant une tempête sur une mer furieuse, et qu'on lui arrachait des mains le gouvernail du navire qu'il dirigeait; puis, par une de ces transitions incohérentes, il se trouva tout à coup près du théâtre de Pompée, et les quatorze statues exécutées par Copónius et représentant les nations descendirent de leurs bases, et, tandis que celle qui se trouvait devant lui barrait le passage, les autres formaient un cercle et se rapprochaient graduellement jusqu'à ce qu'il se trouvât enfermé entre leurs bras de marbre. A grand'peine il avait échappé à ces fantômes de pierre, et courait, pâle, haletant et sans voix, dans le Champ-de-Mars, lorsqu'en passant devant le mausolée d'Auguste, les portes du tombeau s'ouvrirent d'elles-mêmes, et une voix en sortit qui l'appela trois fois. Ce dernier songe brisa son sommeil, et il se réveilla tremblant, les cheveux hérissés et le front ruisselant de sueur. Alors il appela, donna l'ordre qu'on lui amenât Sporus, et le jeune homme demeura dans sa chambre le reste de la nuit.

Avec le jour l'excès des terreurs nocturnes s'évanouit; mais il lui resta une crainte vague qui le faisait tressaillir à chaque instant. Alors il fit conduire devant lui le courrier qui avait apporté la dépêche qui annonçait la mort de Vindex. C'était un cavalier batave qui était venu de la Germanie avec Virginius, et avait assisté à la bataille. Néron lui fit répéter plusieurs fois tous les détails du combat, et surtout ceux de la mort de Vindex; enfin il ne fut tranquille que lorsque le soldat lui jura par Jupiter qu'il avait vu de ses yeux le cadavre percé de coups, et prêt pour la tombe. Alors il lui fit compter une somme de cent mille sesterces, et lui fit don de son propre anneau d'or.

L'heure du dîner arriva: les convives impériaux se rassemblèrent au Palatin; avant le repas, Néron, comme d'habitude, les fit passer dans la salle de bain, et en sortant du bain des esclaves leur offrirent des toges blanches et des couronnes de fleurs. Néron les attendait dans le triclinium, vêtu de blanc comme eux, et la tête couronnée, et l'on se coucha sur les lits au son d'une musique délicieuse.

Ce dîner était servi non seulement avec toute la recherche, mais encore avec tout le luxe des repas romains: chaque convive avait un esclave couché à ses pieds pour prévenir ses moindres caprices, un parasite mangeait à une petite table isolée et qui lui était entièrement abandonnée comme une victime, tandis qu'au fond sur une espèce de théâtre, des danseuses gaditanes semblaient, par leur grâce et leur légèreté, ces divinités printanières qui accompagnent au mois de mai Flore et Zéphyre visitant leur royaume

A mesure que ce dîner s'avança et que les convives s'échauffèrent, le spectacle changea de caractère, et de voluptueux devint lascif. Enfin, des funambules succédèrent aux danseuses et alors commencèrent ces jeux mous que la régence renouvela, dit on, et qui avaient été inventés pour réveiller les sens alanguis du vieux Tibère. En même temps Néron prit une cithare, et se mit à réciter des vers où Vindex était comblé de ridicule; il accompagnait ces chants de gestes bouffons; et gestes et chants étaient frénétiques-

(1) *Galli* qui veut dire *coqs* et *Gaulois*.

(2) Vengeur Tous ces calembours, assez obscurs pour nous, devaient être fort compréhensibles pour Néron.

ment applaudi de ses convives lorsqu'un nouveau messager arriva porteur de lettres d'Espagne. Ces lettres annonçaient à la fois et la révolte et la proclamation de Galba.

Néron relut plusieurs fois ces lettres, pâlissant davantage à chaque fois ; alors saisissant deux vases qu'il aimait beaucoup, et qu'il appelait homériques parce que leurs sujets représentaient des poëmes tirés de l'Iliade, il les brisa comme s'ils eussent été de quelque matière commune ; puis aussitôt se laissant tomber il déchira ses vêtemens, se frappa violemment la tête contre les lits du festin, disant qu'il souffrait des malheurs inouïs et inconnus puisqu'il perdait l'empire de son vivant. A ces cris sa nourrice Euglogé entra, le prit entre ses bras comme un enfant, et tâcha de le consoler ; mais, comme un enfant, sa douleur s'augmenta des consolations qu'on lui donnait ; bientôt la colère lui succéda. Il se fit apporter un roseau et du papyrus pour écrire au chef des prétoriens ; puis, lorsque l'ordre fut signé il chercha son anneau pour le cacheter ; mais, comme nous l'avons déjà dit, il l'avait donnée le matin même au cavalier batave ; il demanda alors ce sceau à Sporus qui lui présenta le sien ; il l'appuya sur la cire sans le regarder, mais en le levant il s'aperçut que cet anneau représentait la descente de Proserpine aux enfers. Ce dernier présage, et dans un tel moment, lui parut le plus terrible de tous, et soit qu'il pensât que Sporus lui eût présenté cette bague avec intention, soit que dans la folie qui le possédait il ne reconnût pas ses amis les plus chers, lorsque Sporus s'approcha de lui pour s'informer de la cause de ce nouvel accès, il le frappa du poing au milieu du visage, et le jeune homme ensanglanté et évanoui alla rouler au milieu des débris du repas.

Aussitôt l'empereur, sans prendre congé de ses convives, remonta dans sa chambre, et ordonna qu'on lui fît venir Locuste.

XVIII

Cette fois c'était pour lui-même que l'empereur en appelait à la science de sa vieille amie. Ils passèrent ensemble la nuit entière, et devant lui la magicienne composa un poison subtil, qu'elle avait combiné trois jours auparavant, et dont elle avait fait l'essai la veille. Néron le renferma dans une boîte d'or, et le cacha dans un meuble que lui avait donné Sporus, et dont il n'y avait que lui et l'eunuque qui connussent le secret.

Cependant le bruit de la révolte de Galba s'était répandu avec une rapidité effroyable. Cette fois ce n'était plus une menace lointaine, une entreprise désespérée comme celle de Vindex. C'était l'attaque puissante et directe d'un patricien dont la race, toujours populaire à Rome, était à la fois illustre et ancienne, et qui prenait sur ses statues le titre de petit-fils de Quintus Catulus Capitolinus ; c'est-à-dire du magistrat qui avait passé pour le premier de son temps par son courage et sa vertu.

A ces bonnes dispositions pour Galba se joignaient de nouveaux griefs contre Néron ; préoccupé de ses jeux et de ses courses et de ses chants, les ordres ordinaires qu'il devait donner en sa qualité de préfet de l'annone, avaient été négligés, de sorte que la flotte, qui devait apporter le blé de Sicile et d'Alexandrie, était partie seulement à l'époque où elle aurait dû revenir ; il en résultait qu'en peu de jours la cherté du grain était devenue excessive, puisque la famine lui avait succédé, et que Rome, mourante de faim comme un seul homme, et les yeux tournés vers le midi, courait tout entière aux bord du Tibre à chaque vaisseau qui remontait du port d'Ostie ; or, le matin du jour où Néron avait passé la nuit avec Locuste, et le lendemain de celui où les nouvelles de la révolte de Galba étaient arrivées, le peuple mécontent et affamé était rassemblé au Forum, lorsqu'on signala un bâtiment. Tout le monde courut au port Œlius, croyant ce bâtiment l'avant-garde de la flotte nourricière, et chacun se précipita à bord avec des cris de joie. Le bâtiment rapportait du sable d'Alexandrie pour les lutteurs de la cour ; les murmures et les imprécations éclatèrent hautement.

Parmi les mécontens, un homme se faisait remarquer : c'était un affranchi de Galba, nommé Icelus. La veille au soir il avait été arrêté ; mais, pendant la nuit, une centaine d'hommes armés s'étaient portés à la prison, et l'avaient délivré. Il reparassait donc au milieu du peuple, fier de sa persécution momentanée, et, profitant de cet avantage, il appelait les assistans à une révolte ouverte ; mais ceux-ci balançaient encore, par ce reste d'obéissance qui existe, dont on ne se rend pas compte, mais que les esprits vulgaires brisent si difficilement ; lorsqu'un jeune homme, le visage caché sous son pallium, passa près de lui et lui tendit un feuillet déchiré d'une tablette. Icelus prit la plaque d'ivoire enduite de cire qu'on lui présentait, et vit avec joie que le hasard venait à son secours en lui livrant une preuve contre Néron : cette tablette contenait le projet qu'avait arrêté l'empereur pendant la nuit qu'il avait passée avec Sporus, de brûler une seconde fois cette Rome qui se lassait d'applaudir à ses chants, et de lâcher les bêtes féroces pendant l'incendie, afin que les Romains ne pussent pas éteindre le feu. Icelus lut à haute voix les lignes écrites sur la tablette, et cependant on hésitait à le croire, tant une pareille vengeance paraissait insensée. Quelques personnes même criaient que sans doute l'ordre que venait de lire Icelus était un ordre supposé, lorsque Nymphidius Sabinus prit la tablette des mains de l'affranchi, et déclara qu'il reconnaissait parfaitement, non seulement l'écriture de l'empereur, mais encore sa manière de raturer, d'effacer et d'intercaler. A ceci, il n'y avait rien à répondre, Nymphidius Sabinus, comme préfet du prétoire, ayant eu souvent l'occasion de recevoir des lettres autographes de Néron.

En ce moment plusieurs sénateurs passèrent en désordre et sans manteau : ils se rendaient au Capitole où ils étaient convoqués, le chef du sénat ayant vu le matin même une tablette pareille à celle que l'inconnu avait remise à Icelus, et sur laquelle était écrit le projet détaillé d'inviter tous les sénateurs à un grand repas et de les empoisonner tous ensemble et d'un seul coup, le peuple se mit à leur suite, et revint inonder le Forum, nombreux et pressé comme des vagues, et semblable à un flux qui recouvre le port ; puis, en attendant ce que le sénat allait décider, il s'attaqua aux statues de Néron, n'osant encore s'en prendre à lui-même. Du haut de la terrasse du Palatin l'empereur vit les outrages auxquels ses effigies étaient soumises ; alors il s'habilla de noir pour descendre vers le peuple et se présenter à lui en suppliant ; mais au moment où il allait sortir, les cris de la foule avaient pris une telle expression de menace et de rage, qu'il rentra précipitamment, se fit ouvrir une porte de derrière, et se sauva dans les jardins de Servilius. Une fois à l'abri dans cette retraite que personne que ses confidens les plus intimes ne savait avoir été choisie par lui, il envoya Phaon au chef des prétoriens.

Mais l'agent de Galba avait précédé au camp l'agent de César. Nymphidius Sabinus venait de promettre au nom du nouvel empereur sept mille cinq cents drachmes par tête, et à chaque soldat des armées qui seraient dans les provinces douze cent cinquante drachmes ; le chef des prétoriens répondit donc à Phaon que tout ce qu'il pouvait faire, c'était de donner pour la même somme la préférence à Néron. Phaon rapporta cette réponse à l'empereur ; mais la somme demandée s'élevait à deux cent quatre vingt-cinq millions cent soixante-deux mille trois cents francs de notre monnaie, et le trésor était épuisé par des prodigalités insensées, de sorte que l'empereur ne possédait pas la vingtième partie de cette somme. Cependant Néron ne désespérait point : la nuit approchait, et, avec l'aide de ses anciens amis, dont, grâce aux ténèbres, il pouvait aller implorer l'assistance sans être vu, il parviendrait peut-être à rassembler cette somme.

La nuit s'abaissa sur la ville pleine de tumulte et de lueurs : partout où il y avait un forum, une place, un carrefour, il y avait des groupes éclairés par des torches. Au milieu de toute cette foule animée de tant de sentimens divers, les nouvelles les plus étranges et les plus contradictoires circulaient comme si un aigle les secouait de ses ailes, et toutes obtenaient créance, si insensées et si incohérentes qu'elles fussent. Alors il s'élevait dans les airs des clartés et des rumeurs qu'on eût prises de loin pour des éruptions de volcans et des rugissemens de bêtes féroces. Au milieu de tout ce tumulte, les prétoriens quittèrent leurs casernes et allèrent camper hors de Rome ; partout où ils passèrent le silence se rétablit, car on ne savait encore pour qui ils étaient ; mais à peine la foule les avait-elle perdus de vue qu'elle se remettait à secouer ses torches et à hurler, désordonnée et menaçante.

Cependant, malgré l'agitation de la ville, Néron se hasarda à descendre, déguisé sous les habits d'un homme du peuple, des jardins de Servilius, où, comme nous l'avons dit, il s'était retiré pendant toute la journée. Cette démarche hasardée lui était inspirée par l'espoir de trouver un aide, sinon dans les bras, du moins dans la bourse de ses anciens compagnons de débauche ; mais il eut beau se traîner de maison en maison, s'agenouiller en suppliant à toutes les portes et implorer comme un mendiant cette aumône qui seule pouvait racheter sa vie ; mais il eut beau appeler et gémir, les cœurs restèrent insensibles et les portes fermées. Alors, comme cette multitude lassée des délais du sénat commençait de se faire entendre, Néron comprit qu'il n'y avait pas un instant à perdre. Au lieu de retourner aux jardins de Servilius, il se dirigea vers le Palatin, pour y prendre de l'or et quelques bijoux pré

cieux. Arrivé à la fontaine de Jupiter, il se glissa derrière le temple de Vesta, suivant jusqu'à l'ombre que projetaient les murs du palais de Tibère et de Caligula, gagna la porte qui s'était ouverte pour son arrivée de Corinthe, traversa ces jardins magnifiques qu'il allait être forcé d'abandonner pour les grèves désertes de la proscription, puis rentrant dans la maison dorée, il gagna sa chambre par des corridors secrets et obscurs : en y entrant il jeta un cri de surprise.

Pendant son absence, les gardes du Palatin avaient pris la fuite, emportant avec eux tout ce qui s'était trouvé à leur portée : couvertures attaliques, vases d'argent, meubles précieux. Néron courut au petit coffre où il avait renfermé le poison de Locuste, et ouvrit le tiroir ; mais la boîte d'or avait disparu, et avec elle la dernière ressource contre la honte d'une mort publique et infâme. Alors se sentant faible contre le danger, délaissé ou trahi par tout le monde, celui qui la veille encore était le maître de la terre, se jeta la face contre le plancher, et se roula, appelant à son aide avec des cris insensés. Trois personnes accoururent : c'étaient Sporus, Epaphrodite, son secrétaire, et Phaon, son affranchi. A leur vue, Néron se releva sur un genou et les regarda avec anxiété ; puis, voyant à leurs visages tristes et abattus qu'il n'y avait plus d'espoir, il ordonna à Epaphrodite d'aller chercher le gladiateur Spiculus, ou tout autre qui voulût le tuer. Puis il commanda à Sporus et à Phaon qui restaient avec lui, d'entonner les lamentations que les femmes louées pour pleurer chantaient en accompagnant les funérailles ; ils n'avaient pas fini, qu'Epaphrodite rentra. Ni Spiculus, ni personne, n'avait voulu venir. Alors Néron, qui avait rassemblé toutes ses forces, voyant que ce dernier moyen de mourir d'une mort prompte lui échappait, laissa tomber ses bras en s'écriant : Hélas ! hélas !... je n'ai donc ni ami ni ennemi ; alors il voulut sortir du Palatin, courir vers le Tibre et s'y précipiter. Mais Phaon l'arrêta en lui offrant sa maison de campagne, située à quatre milles à peu près de Rome, entre les voies Salaria et Nomentane. Néron, se rattachant à cette dernière espérance, accepte. Cinq chevaux sont préparés ; Néron monte sur l'un d'eux, se voile le visage et suivi de Sporus, qui ne le quitte pas plus que son ombre, tandis que Phaon reste au Palatin pour lui faire part par des messages, il traverse la ville tout entière, sort par la porte Nomentane, et suit la voie sur laquelle nous l'avons retrouvé au moment où le salut du soldat qui l'avait reconnu avait mis le comble à sa terreur.

Cependant la petite troupe était arrivée à la hauteur de la villa de Phaon, située entre ces deux chemins. Cette campagne, cachée derrière le mont Sacré, pouvait offrir à Néron une retraite momentanée et assez isolée pour qu'il eût au moins le temps de se décider à mourir...



La fuite de Néron.

chance de salut lui échappait. Epaphrodite, qui connaissait le chemin, prit alors la tête de la cavalcade, et, se jetant à gauche, s'engagea dans la traverse. Néron le suivit, puis les deux affranchis et Sporus formèrent l'arrière-garde. Arrivés à moitié chemin, ils entendirent quelque bruit sur la route, quoiqu'ils ne pussent voir quelles étaient les personnes qui le causaient : cette obscurité les servit eux-mêmes. Néron et Epaphrodite se jetèrent dans la campagne, tandis que Sporus et les deux affranchis continuèrent de côtoyer le mont Sacré. Ce bruit était causé par une patrouille de nuit envoyée à la recherche de l'empereur et commandée par un centurion. — Elle arrêta les trois voyageurs ; mais ne reconnaissant pas Néron parmi eux, le centurion les laissa continuer leur route après avoir échangé quelques mots avec Sporus.

Cependant l'empereur et Epaphrodite avaient été forcés de mettre pied à terre, tant la plaine était semée de roches et de terrains éboulés par la dernière commotion qui s'était fait sentir au moment où la petite troupe avait quitté Rome. Ils avancèrent alors à travers des joncs et des épines, qui mettaient en sang les pieds nus de Néron et déchiraient son manteau. Enfin ils aperçurent une masse noire dans l'ombre. Un chien de garde aboya, les suivant le long du mur intérieur, tandis qu'eux côtoyaient la paroi extérieure. Enfin ils arrivèrent à l'entrée d'une carrière attenante à la villa et dont Phaon avait fait tirer du sable. L'ouverture en était basse et étroite. Néron, pressé par la peur, se mit à plat ventre, et se glissa dans l'intérieur. Alors, de

l'entrée, Epaphrodite lui dit qu'il allait faire le tour des murs, pénétrer dans la villa, et s'informer si l'empereur pouvait y entrer sans danger. Mais à peine Epaphrodite fut-il éloigné que Néron, se trouvant seul dans cette carrière, fut saisi d'une terreur extrême; il lui semblait être dans un sépulcre dont la porte aurait été fermée sur lui tout vivant. Il se hâta donc d'en sortir afin de revoir le ciel et de respirer l'air. Arrivé au bord, il aperçut, à quelques pas de lui, une mare. Quoique l'eau en fût stagnante, il avait une soif telle qu'il ne put résister à l'envie d'en boire. Alors, mettant son manteau sous ses pieds pour se garantir quelque peu des cailloux et des ronces, il se traîna jusqu'à cette eau, en puisa quelques gouttes dans le creux de sa main, puis, regardant le ciel et d'un ton de reproche:

— Voilà donc, dit-il, le dernier rafraîchissement de Néron.

Il était depuis quelques instans assis morne et pensif au bord de cette mare, occupé à arracher les épines et les ronces qui étaient restées dans son manteau, lorsqu'il s'entendit appeler. Cette voix qui, pendant le silence de la nuit, bien qu'elle eût une expression bienveillante, le fit tressaillir: il se retourna et aperçut à l'entrée de la carrière Epaphrodite, une torche à la main. Son secrétaire lui avait tenu parole, et, après être entré par la porte principale de la villa, et avoir indiqué aux affranchis la place où les attendait l'empereur, ils avaient d'un commun effort percé un vieux mur, et préparé une ouverture qui lui permettait de passer de la carrière dans la villa. Néron s'empressa de suivre son guide avec tant de hâte qu'il oublia son manteau au bord de la mare. Alors il rentra dans la caverne, et de la caverne dans une petite chambre d'esclave n'ayant pour tous meubles qu'un matelas et une vieille couverture, et éclairée par une mauvaise lampe de terre qui faisait dans ce bouge sépulcral et infect plus de fumée que de lumière.

Néron s'assit sur le matelas, le dos appuyé au mur; il avait faim et soif. Il demanda à boire et à manger. On lui apporta un peu de pain bis et un verre d'eau. Mais après avoir goûté le pain, il le jeta loin de lui, puis il rendit l'eau en demandant qu'on la lui fît tiédir. Resté seul, il laissa tomber sa tête sur ses genoux, et demeura quelques instans immobile et muet comme une statue de la Douleur: bientôt la porte s'ouvrit. Croyant que c'était l'eau qu'on lui rapportait, Néron releva la tête, et vit devant lui Sporus, tenant une lettre à la main.

Il y avait sur la figure pâle de l'eunuque, habituée à exprimer l'abattement ou la tristesse, une expression si étrange de joie cruelle, que Néron le regarda un instant, ne reconnaissant plus l'esclave docile de tous ses caprices dans le jeune homme qui s'approchait de lui. Arrivé à deux pas du lit, il tendit les bras et lui présenta le parchemin. Néron, quoiqu'il ne comprît rien au sourire de Sporus, se douta qu'il contenait quelque fatale nouvelle.

— De qui est cette lettre? dit-il sans faire aucun mouvement pour la prendre.

— De Phaon, répondit le jeune homme.

— Et qu'annonce-t-elle? continua Néron en pâlissant.

— Que le sénat t'a déclaré ennemi de l'Etat, et qu'on te cherche pour te conduire au supplice.

— Au supplice! s'écria Néron en se soutenant sur un genou, au supplice! moi! moi, Claudius César!...

— Tu n'es plus Claudius César, répondit froidement l'eunuque; tu es Domitius Œnobarbus, voilà tout, déclaré traître à la patrie et condamné à mort!

— Et quel est le supplice des traîtres à la patrie? dit Néron.

— On les dépouille de leurs vêtemens, on leur serre le cou entre les branches d'une fourche, on les promène aux forums, aux marchés et au Champ-de-Mars, puis on les frappe de verges jusqu'à ce qu'ils meurent.

— Oh! s'écria Néron en se dressant tout debout, je puis fuir encore, j'ai encore le temps de fuir, de gagner la forêt de Larice et les marais de Minturnes; quelque vaisseau me recueillera, et je me cacherai en Sicile ou en Egypte.

— Fuir! dit Sporus, toujours pâle et froid comme un simulacre de marbre, fuir, et par où?

— Par ici, s'écria Néron ouvrant la porte de la chambre et s'élançant vers la carrière; puisque je suis entré je puis sortir.

— Oui, mais depuis que tu es entré, dit Sporus, l'ouverture est rebouchée, et, si bon athlète que tu sois, je doute que tu puisses repousser seul le rocher qui la ferme.

— Par Jupiter! c'est vrai! s'écria Néron, épuisant vainement ses forces pour essayer de soulever la pierre. Qui a fermé cette caverne? qui a fait rouler ce rocher?

— Moi et les affranchis, répondit Sporus.

— Et pourquoi avez-vous fait cela? pourquoi m'avez-vous enfermé comme Cacus dans son antre?

— Pour que tu y meures comme lui, dit Sporus avec une expression de haine à laquelle on n'aurait jamais cru sa voix douce capable d'atteindre.

— Mourir! mourir! dit Néron se frappant la tête comme une bête fauve enfermée et qui cherche une issue: mourir! Tout le monde veut donc que je meure? tout le monde m'abandonne donc?

— Oui, répondit Sporus, tout le monde veut que tu meures, mais tout le monde ne t'abandonne pas, puisque me voilà, puisque je viens mourir avec toi.

— Oui, oui, murmura Néron, se laissant de nouveau tomber sur le matelas; oui, c'est de la fidélité.

— Tu te trompes, César, dit Sporus, croisant les bras et regardant Néron qui mordait les coussins de son lit, tu te trompes, ce n'est pas de la fidélité, c'est mieux que cela, c'est de la vengeance.

— De la vengeance! s'écria Néron, se retournant vivement, de la vengeance! Et que t'ai-je donc fait, Sporus?

— Jupiter! il le demande! dit l'eunuque levant les deux bras au ciel; ce que tu m'as fait!...

— Oui, oui... murmura Néron effrayé et se reculant contre le mur.

— Ce que tu m'as fait? répondit Sporus avançant d'un pas vers lui et laissant retomber ses mains comme si les forces lui eussent manqué; d'un enfant qui était né pour devenir un homme, pour avoir sa part des sentimens de la terre et des joies du ciel, tu as fait un pauvre être qui n'appartenait plus à rien, qui n'avait plus de droit à rien, qui n'avait plus d'espoir en rien. Tous les plaisirs et tous les bonheurs, je les ai vu passer devant moi, comme Tantale voit les fruits et l'eau sans pouvoir les atteindre, enchaîné que j'étais à mon impuissance et à ma nullité; et ce n'est pas tout, car si j'avais pu souffrir et pleurer sous des habits de deuil, en silence et dans la solitude, je te pardonnerais peut-être; mais il m'a fallu revêtir la pourpre comme les puissans, sourire comme les heureux, vivre au milieu du monde comme ceux qui existent, moi, pauvre fantôme, pauvre spectre, pauvre ombre.

— Mais que voulais-tu de plus, dit Néron tremblant; j'ai partagé avec toi mon or, mes plaisirs et ma puissance; tu as été de toutes mes fêtes, tu as eu comme moi des courtisans et des flatteurs, et, quand je n'ai plus su que te donner, je t'ai donné mon nom.

— Et voilà justement ce qui fait que je te hais, César. Si tu m'avais fait empoisonner comme Britannicus, si tu m'avais fait assassiner comme Agrippine, si tu m'avais fait ouvrir les veines comme à Sénèque, j'aurais pu te pardonner au moment de ma mort. Mais tu ne m'as traité ni comme un homme, ni comme une femme; tu m'as traité comme un jouet frivole dont tu pouvais faire tout ce que bon te semblait; comme une statue de marbre, aveugle, muette et sans cœur. Ces faveurs dont tu parles, c'étaient des humiliations dorées, et voilà tout; et plus tu me couvrais de honte, et plus tu m'élevais au-dessus des têtes, chacun pouvait mesurer mon infamie. Et ce n'est pas tout: avant-hier, quand je t'ai donné cet anneau, quand tu pouvais me répondre par un coup de poignard, ce qui aurait fait croire au moins à tous ces hommes et à toutes ces femmes qui étaient là que je valais la peine d'être tué, tu m'as frappé du poing, comme un parasite, comme un esclave, comme un chien!...

— Oui, oui, dit Néron, oui, j'ai eu tort. Pardonne-moi, mon bon Sporus!

— Et cependant, continua Sporus, comme s'il n'avait pas entendu l'interruption de Néron, cet être sans nom, sans sexe, sans amis et sans cœur; cet être, quel qu'il fût, s'il ne pouvait faire le bien, pouvait au moins faire le mal; il pouvait, la nuit, entrer dans ta chambre, te voler tes tablettes qui condamnaient à mort le sénat et le peuple, et les éparpiller, comme l'eût fait un vent d'orage, sur le Forum ou au Capitole, de manière à ce que tu n'eusses plus de grâce à attendre ni du peuple ni du sénat. Il pouvait t'enlever la boîte où était renfermé le poison de Locuste, afin de te livrer seul, sans défense et sans armes, à ceux qui te cherchent pour te faire subir une mort infâme.

— Tu te trompes! s'écria Néron en tirant un poignard de dessous le coussin de son lit; tu te trompes, il me reste ce fer.

— Oui, dit Sporus, mais tu n'oseras pas t'en servir ni contre les autres, ni contre toi. Et cet exemple sera donné au monde, grâce à un eunuque, d'un empereur expirant sous les verges et le fouet, après avoir été promené nu et la fourche au cou, par le forum et les marchés.

— Mais je suis bien caché ici, ils ne me trouveront pas, dit Néron.

— Oui, oui, il eût été possible que tu leur échappasses encore, si je n'eusse rencontré un centurion et si je ne lui eusse dit où tu étais. A cette heure il frappe à la porte de la villa: César, il va venir, il vient...

— Oh! je ne l'attendrai pas, dit Néron, mettant la pointe du poignard sur son cœur; je me frapperai, je me tuerai.

— Tu n'oseras pas, dit Sporus.

— Et cependant, murmura en grec Néron, cherchant avec la pointe de la lame une place où se tuer, mais hésitant toujours à enfoncer le fer, cependant cela ne sied pas à Néron de ne pas savoir mourir. Oui, oui, j'ai vécu honteusement et je meurs avec honte. O univers, univers,

quel grand artiste tu vas perdre en me perdant. Tout à coup il s'arrêta, le cou tendu, les cheveux hérissés, le front couvert de sueur, écoutant un bruit nouveau qui venait de se faire entendre, et balbutia ce vers d'Homère :

C'est le bruit des chevaux à la course rapide

En ce moment, Epaphrodite se précipita dans la chambre. Néron ne s'était pas trompé, ce bruit était bien celui des cavaliers qui le poursuivaient, et qui, guidés par les renseignements de Sporus, étaient venus droit à la villa. Il n'y avait donc pas un instant à perdre si l'empereur ne voulait pas tomber entre les mains de ses bourreaux. Alors Néron parut prendre une résolution décisive ; il tira Epaphrodite à part, et lui fit jurer, par le Styx, de ne laisser sa tête au pouvoir de personne, et de brûler au plus tôt son corps tout entier ; puis, tirant son poignard de sa ceinture où il l'avait remis, il en posa la pointe contre son cou. En ce moment le bruit se fit entendre plus rapproché, des voix retentirent avec un accent de menace. Epaphrodite vit que l'heure suprême était venue ; il saisit la main de Néron, et, appuyant le poignard contre sa gorge, il y enfonça la lame tout entière ; puis, suivi de Sporus, il se précipita dans la carrière, refermant la porte de la chambre derrière eux.

Néron poussa un cri terrible en arrachant et en jetant loin de lui l'arme mortelle, chancela un instant les yeux fixes et la poitrine haletante, tomba sur un genou, puis sur l'autre, essaya de se soutenir encore sur un bras, tandis que le sang jaillissait de sa gorge à travers les doigts de son autre main, avec laquelle il cherchait à fermer sa blessure ; enfin il regarda une dernière fois autour de lui avec une expression de désespoir mortel, et, se voyant seul, il se laissa aller étendu sur la terre en poussant un gémissement. En ce moment la porte s'ouvrit, et le centurion parut. En voyant l'empereur sans mouvement, il s'élança vers lui et voulut étancher le sang avec son manteau ; mais Néron, rappelant un reste de force, le repoussa, puis : — Est-ce là la foi que vous m'aviez jurée ? lui dit-il d'un ton de reproche ; et il rendit le dernier soupir ; seulement, chose étrange ! ses yeux restèrent fixes et ouverts.

Alors tout fut dit. Les soldats qui avaient accompagné le centurion entrèrent pour s'assurer que l'empereur avait cessé de vivre, et n'ayant plus de doute à cet égard, ils retournèrent à Rome pour y annoncer sa mort, de sorte que le cadavre de celui qui la veille encore était le maître du monde demeura seul étendu dans une boue sanglante, sans un esclave pour lui rendre le dernier devoir.

Un jour entier s'écoula ainsi ; le soir une femme entra, pâle, lente et grave. Elle avait obtenu d'Icelus, cet affranchi de Galba que nous avons vu exciter le peuple, et qui était devenu tout-puissant à Rome où l'on attendait son maître, la permission de rendre le dernier devoir à Néron. Elle le déshabilla, lava le sang dont son corps était souillé, l'enveloppa d'un manteau blanc brodé d'or qu'il portait la dernière fois qu'elle l'avait vu, et qu'il lui avait donné, puis le ramena à Rome dans un chariot couvert qu'elle avait fait conduire avec elle. Là elle lui fit des funérailles modestes et qui ne dépassèrent pas celles d'un simple citoyen, puis elle déposa le cadavre dans le monument de Domitien, que du Champ-de-Mars on apercevait sur la colline des Jardins, et où d'avance Néron s'était fait préparer une tombe de porphyre surmontée d'un autel de marbre de Luna, et entourée d'une balustrade de marbre de Thasos.

Enfin ces derniers devoirs accomplis, elle resta un jour entier immobile et muette comme la statue de la Douleur, agenouillée et priant à la tête de cette tombe.

Puis, lorsque le soir fut venu, elle descendit lentement la colline des Jardins, reprit sans regarder derrière elle le chemin de la vallée d'Egérie, et rentra pour la dernière fois dans les Catacombes.

Quant à Epaphrodite et à Sporus, on les retrouva morts et couchés l'un près de l'autre dans la carrière. Entre eux était la boîte d'or : ils avaient partagé en frère, et le poison préparé pour Néron avait suffi à tous deux.

XIX

C'est ainsi que mourut Néron dans la trente-deuxième année de son âge, et le jour même où il avait fait autrefois périr Octavie. Cependant, ce trépas étrange et ignoré, ces funérailles accomplies par une femme, sans que le corps, ainsi que c'était la coutume, eût été exposé, laissèrent de grands doutes au peuple romain, le plus superstitieux de tous les peuples. Beaucoup dirent que l'empereur avait gagné le port d'Ostie, d'où un vaisseau l'avait transporté en Syrie, de sorte que l'on s'attendait à le voir reparaître de jour en jour ; et, tandis qu'une main inconnue pendant quinze ans encore orna religieusement sa tombe des fleurs du printemps et de l'été, il y en eut qui, tantôt apportaient à la tribune aux harangues des images de Néron représenté en robe prétexte ; tantôt qui venaient y lire des proclamations comme s'il vivait et comme s'il devait revenir puissant et armé pour le malheur de ses ennemis. Enfin, vingt ans après sa mort, et dans la jeunesse de Suétone qui raconte ce fait, un homme d'une condition obscure, qui se vantait d'être Néron, parut chez les Parthes, et fut longtemps soutenu par ce peuple qui avait particulièrement honoré la mémoire du dernier César. Ce n'est pas tout : ces traditions passèrent des païens aux chrétiens, et, appuyé sur quelques passages de saint Paul lui-même, saint Jérôme présenta Néron comme l'Ante-Christ, ou du moins comme son précurseur. Sulpice Sévère fait dire à saint Martin dans ses dialogues, qu'avant la fin du monde Néron et l'Ante-Christ doivent paraître, le premier dans l'Occident où il rétablira le culte des idoles ; le second dans l'Orient où il relèvera le temple et la ville de Jérusalem pour y fixer le siège de son empire, jusqu'à ce qu'enfin l'Ante-Christ se fasse reconnaître pour le Messie, déclare la guerre à Néron et le fasse périr. Enfin, saint Augustin assure, dans sa *Cité de Dieu*, que, de son temps, c'est-à-dire au commencement du cinquième siècle, beaucoup encore ne voulaient pas croire que Néron fût mort, mais soutenaient au contraire qu'il était plein de vie et de colère, caché dans un lieu inaccessible, et conservant toute sa vigueur et sa cruauté pour reparaître de nouveau quelque jour et remonter sur le trône de l'empire.

Aujourd'hui encore, parmi toute cette longue suite d'empereurs qui tour à tour sont venus ajouter un monument aux monumens de Rome, le plus populaire est Néron. Il y a encore la maison de Néron, les bains de Néron, la tour de Néron. A Bauli, un vigneron m'a montré sans hésiter la place où était située la villa de Néron. Au milieu du golfe de Baïa, mes matelots se sont arrêtés juste à l'endroit où s'était ouverte la trirème préparée par Néron, et, de retour à Rome, un paysan m'a conduit, en suivant la même voie Nomentane qu'avait suivie Néron dans sa fuite, droit à la Serpentara ; et, dans quelques ruines éparses au milieu de cette magnifique plaine de Rome toute jonchée de ruines, m'a forcé de reconnaître la place de la villa où s'était poignardé l'empereur. Enfin, il n'y a pas jusqu'au voiturin que j'avais pris à Florence qui ne m'ait dit, dans son ignorante dévotion au souvenir du dernier César, en me montrant une ruine placée à droite de la Stora à Rome :

— Voici le tombeau de Néron.

Explique qui pourra maintenant l'oubli dans lequel sont tombés, aux mêmes lieux, les noms de Titus et de Marc-Aurèle.

✻

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

César

ILLUSTRATIONS

DE

CHAZAL, FÉRAT, GAILDRAU, GUILLON, A. DE NEUVILLE
PHILIPPOTEAUX, ETC.



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



CÉSAR

I

César naquit le 10 du mois de juillet, cent ans juste avant Jésus-Christ, — et nous dirons plus tard comment, à notre avis, il fut un des précurseurs de la religion chrétienne.

Nulle origine moderne, si ambitieuse qu'elle soit, ne saurait se comparer à la sienne : ni celle des Mérode, qui prétendent descendre de Mérovée ; ni celle des Lévis, qui se disent cousins de la Vierge.

Écoutez-le lui-même dans l'éloge funèbre de sa tante Julia, femme de Marius le Vieux :

« Mon aïeule maternelle, dit-il, descendait d'Ancus Martius, l'un des premiers rois de Rome, et mon père appartenait à la famille Julia, dont Vénus fut la source ; *on trouve donc dans ma famille la sainteté des rois, qui sont les maîtres des hommes, et la majesté des dieux, qui sont les maîtres des rois.* »

Peut-être, nous autres modernes, sceptiques que nous sommes, douterions-nous de cette généalogie ; mais quatre-vingts ans avant Jésus-Christ, c'est-à-dire à l'époque où César faisait son discours, personne n'en doutait.

En effet, César avait en lui, transmises à travers les siècles, beaucoup de qualités de ce quatrième roi de Rome, qui réunissait, disent les historiens, à la valeur de Romulus, son prédécesseur, la sagesse de Numa, son grand-père, qui avait agrandi et reculé jusqu'à la mer le territoire romain, fondé la colonie d'Ostie, jeté sur le Tibre le premier pont permanent, enfermé dans le Pomœrium le mont de Mars et le mont Aventin, et organisé, si l'on peut appliquer ce mot à l'antiquité, cette fameuse commune romaine, plèbe agricole qui donna à la République ses plus grands hommes.

Vénus, de son côté, a été prodigue envers lui. Il a la taille haute et mince, sa peau est blanche et fine, son pied et sa main sont modelés sur le pied et la main de la déesse de la fortune et de la beauté : il a des yeux noirs et pleins de vie, dit Suétone ; « des yeux de faucon, » dit Dante, et son nez légèrement recourbé, lui donne avec cet oiseau, et même avec l'aigle, une de ces ressemblances comme en ont avec les animaux véritablement nobles les hommes véritablement grands.

Quant à son élégance, elle est proverbiale. Il s'épile la peau avec soin : il a, même dans sa jeunesse, ces cheveux rares qui lui feront une calvitie précoce ; ses cheveux, il les ramène donc avec le plus grand art sur le devant de sa tête : ce qui fait que Cicéron ne se défie pas de ce jeune homme si bien coiffé et qui se gratte la tête avec un seul doigt, pour ne pas déranger l'économie de sa chevelure. Mais Sylla, qui est un autre politique que l'avocat de Tusculum, qui a des yeux bien autrement perçants que l'ami d'Atticus, Sylla, en le voyant marcher mollement sur les franges de sa toge, Sylla le montre du doigt et dit : « Prenez garde à cette ceinture lâche ! »

On ne sait pas grand'chose sur la première jeunesse de César.

Rome, occupée des sanglantes disputes de Marius et de Sylla, ne fait point attention à cet enfant qui grandit dans l'ombre.

César a seize ans déjà quand le dictateur remarque un

Forum et au champ de Mars sur la via Appia, un bel adolescent qui marche la tête haute et souriante, qui va rarement en litière, où il n'est point assez vu, — qui, tout au contraire de Scipion Nasica ou Emilien, — nous ne nous rappelons plus au juste — lequel demandait à un paysan aux mains calleuses : « Mon ami marches-tu donc sur les mains? » qui au contraire de ce Scipion, laisse tomber sa main blanche et efféminée entre les mains les plus rudes ; ce jeune homme connaît par leur nom jusqu'aux esclaves ; il passe orgueilleux et sans baisser la tête devant les plus puissants, mais courtise et flatte le plébéien en tunique ; il est gai dans une époque où tout le monde est triste, prodigue dans un temps où tout le monde enfouit son argent, populaire dans un moment où la popularité est un titre de proscription.

Avec tout cela, il est le neveu de Marius !

Le dictateur, disons-nous, le remarque ; il veut savoir à quoi s'en tenir sur lui ; il va lui imposer sa volonté : si César cède à cette volonté, Sylla s'est trompé ; s'il y résiste, il a bien lu en César.

Enfant, César avait été fiancé à Cossutia, une des plus riches héritières de Rome, mais née de parents chevaliers, c'est-à-dire de moyenne noblesse ; il ne peut souffrir une pareille alliance ; la chevalerie, la noblesse même sont indignes de lui : il lui faut le plus pur patriciat.

Il répudie Cossutia pour prendre Cornélie.

A la bonne heure, celle-là lui convient ; Cinna, son père, a été quatre fois consul.

Mais ce n'avait point à Sylla que le jeune César s'appuie ; c'est sur l'influence de sa propre famille et sur l'influence de celle de son beau-père.

César reçoit l'ordre de répudier Cornélie.

Il y a eu là-dessus un antécédent. Pompée a reçu de Sylla un ordre pareil ; et, Pompée a obéi. Mais Pompée est une nature secondaire, un grand homme surfait qui a abusé de ses malheurs pour nous apparaître à travers les siècles avec une taille bien supérieure à sa taille véritable ; aussi Pompée, disons-nous, a obéi.

César refuse.

D'abord, Sylla le prive du sacerdoce, ou plutôt l'empêche d'y arriver. — Dans Rome, on n'arrivait qu'à force d'argent ; nous reviendrons là-dessus.

Sylla, comme dirait un chroniqueur moderne, coupe les vivres à César.

Comment cela ?

En vertu de la loi Cornelia.

Qu'était-ce que la loi Cornelia ?

C'était une loi qui confisquait les biens des proscrits et en dépouillait leurs parents. Or, le père de Cornélie, Cinna, et quelques-uns des parents de César ayant été proscrits dans les guerres civiles comme attachés au parti de Marius, une partie de la fortune de César se trouvait séquestrée par l'application rigoureuse de cette loi.

César ne céda point.

Sylla donna l'ordre d'arrêter César.

En ce temps-là, la délation n'était point encore devenue, comme elle le devint plus tard, du temps de Caligula et de Néron, une vertu politique.

César se cacha chez les paysans de la Sabine, où la popularité de son nom lui ouvrit jusqu'aux plus pauvres chaumières.

Là, il tomba malade.

Chaque soir, la nuit venue, on le transportait dans une autre maison que celle où il avait passé la nuit précédente.

Dans un de ces déménagements, il fut rencontré et reconnu par un lieutenant de Sylla, nommé Cornélius ; mais, moyennant deux talents d'or, c'est-à-dire dix ou onze mille francs de notre monnaie actuelle, celui-ci le laissa passer.

A Rome, on le croyait pris, et ce fut presque une révolution. Dans une époque où l'on n'intercédait guère que pour soi, ce fut à qui intercéderait pour lui. Toute la noblesse, les vestales même allèrent demander sa grâce.

— Vous le voulez, dit Sylla en haussant les épaules ; mais prenez garde : il y a dans cet enfant-là plusieurs Marius.

On courut dans la Sabine pour annoncer cette nouvelle à César.

Il était embarqué.

Pour quel pays ?

Tout le monde l'ignorait. — L'histoire et ses vétérans lui reprochèrent depuis cet exil.

Il était en Bithynie, chez Nicomède III.

On ne sait guère aujourd'hui où était la Bithynie, ni qui était Nicomède III. Disons-le : nous avons, on le sait, la prétention d'apprendre à nos lecteurs plus d'histoire que l'histoire.

La Bithynie était la partie nord-ouest de l'Anatolie. Au nord, elle touchait au Pont-Euxin ; au sud, à la Galatie et à la Phrygie ; à la Propontide, à l'ouest ; à la Paphlagonie, à l'est. Ses villes principales étaient Pruse, Nicomédie, Héraclée. Avant Alexandre, elle formait un petit royaume de la Perse, gouverné par Zypetès. Alexandre prit, en passant, ce royaume dans ce manteau macédonien sur le patron duquel il devait tailler Alexandrie, et en fit une de ses provinces. Deux cent quatre-vingt-un ans avant Jésus-Christ, Nicomède Ier la refit libre. Annibal s'y réfugia près de Prusias II et s'y empoisonna pour ne pas être livré aux Romains. Tout le monde connaît la tragédie de Corneille sur ce sujet.

Nicomède III était le fils de Nicomède II. Il régna de l'an 90 à l'an 75 avant Jésus-Christ ; chassé deux fois de ses Etats par Mithridate, il y fut rétabli deux fois par les Romains, et mourut en léguant son royaume à la République.

Quant à cette accusation portée contre César, à propos du testateur royal, elle est résumée, comme nous l'avons dit, dans les couplets que lui chanteront plus tard ses soldats :

« César a soumis les Gaules ; Nicomède a soumis César ; César triomphe pour avoir soumis les Gaules ; Nicomède ne triomphe pas pour avoir soumis César. »

César s'en fâchera. Il offrira de se justifier par serment ; mais les soldats lui riront au nez, et lui chanteront le second couplet :

« Citoyens, gardez vos femmes : nous amenons le libertin chauve qui achetait les femmes dans la Gaule avec l'argent qu'il avait emprunté à Rome. »

César était donc chez Nicomède III lorsqu'il y apprit la mort de Sylla.

Sylla venait, en effet de mourir après avoir abdiqué.

Cette abdication imprévue fait l'étonnement de la postérité. Pauvre postérité ! elle ne s'est point amusée à compter les gens qui, à Rome, avaient intérêt à ce qu'il n'arrivât point malheur à Sylla, et qui le gardaient, simple particulier, avec un bien autre soin qu'ils gardaient le dictateur, lequel, étant dictateur, n'avait pas besoin d'être gardé, attendu qu'il avait ses gardes.

Il avait mis à peu près trois cents hommes à lui dans le sénat.

A Rome seule, le nombre des esclaves des proscrits, — esclaves affranchis par lui et qui portaient le nom de *cornéliens*, — à Rome seule, disons-nous, le nombre des esclaves affranchis par lui montait à plus de dix mille.

Il avait fait propriétaires en Italie, en leur donnant des parts dans l'*ager publicus*, cent vingt mille soldats qui avaient combattu sous ses ordres.

D'ailleurs, avait-il bien véritablement abdiqué celui qui, dans sa villa de Cumes, la veille de sa mort, ayant appris que le questeur Granius, comptant sur l'événement attendu, différait de payer une somme qu'il devait au trésor, faisait prendre le questeur Granius et le faisait étrangler sous ses yeux et près de son lit ?

Le lendemain donc de cette exécution, il était mort ; d'une vilaine mort, ma foi, pour l'homme qui se faisait appeler fils de Vénus et de la Fortune, et qui avait la prétention, justifiée d'ailleurs, d'avoir été au mieux avec toutes les belles femmes de Rome : pourri avant de mourir ! comme certains corps dont parle le fossoyeur d'*Hamlet* : *Rotten before he dies*. Il avait rendu le dernier soupir, rongé par les poux jaillissant des ulcères dont son corps était couvert, et qui, pareils à des colonies d'émigrants, ne sortaient d'une plaie que pour rentrer dans une autre.

Cela n'avait pas empêché que ses funérailles ne fussent peut-être son plus beau triomphe.

Porté de Naples à Rome par la via Appia, son corps avait été escorté par des vétérans. Devant ce cadavre immonde marchaient vingt-quatre licteurs avec des faisceaux : derrière le char, on portait deux mille couronnes d'or envoyées par les villes, par les légions et même par de simples particuliers ; tout autour se tenaient les prêtres, pour protéger le cercueil.

Sylla, le reconstructeur de l'aristocratie romaine, n'était pas populaire, il faut l'avouer ; mais, outre les prêtres, il y avait aussi le sénat, les chevaliers et l'armée.

On craignait une émeute. Toutefois, ceux qui n'avaient rien tenté contre le vivant laissèrent passer tranquillement le mort.

Et le mort passa au bruit des acclamations solennelles poussées en mesure par le sénat, au bruit des fanfares éclatantes jetées à l'écho par les trompettes.

Entré à Rome, l'infect cadavre fut conduit et loué à la tribune aux harangues.

Enfin, on l'enterra au champ de Mars, où personne n'avait été enterré depuis les rois.

Puis ces femmes dont il se vantait d'avoir été l'amant, ces descendantes de Lucrèce et de Cornélie apportèrent, outre ceux qui étaient contenus dans deux cent dix corbeilles, une si grande quantité d'aromates, qu'il en resta, Sylla brûlé, assez pour faire une statue de Sylla de grandeur naturelle et une statue de licteur portant les faisceaux devant lui.

Sylla mort à Cumes, brûlé à la tribune aux harangues et enterré au champ de Mars, César vint donc à Rome, comme nous l'avons dit.

Maintenant, dans quel état était Rome?

C'est ce que nous allons essayer de raconter.

II

A l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire l'an 80 avant Jésus-Christ, Rome n'est point encore la Rome que Virgile appelle *la plus belle des choses*, que le rhéteur Aristide appelle *la capitale des peuples*, qu'Athénée appelle *l'abrégé du monde*, et Polémon le Sophiste *la ville des villes*.

Ce n'est que quatre-vingts ans plus tard, vers l'époque correspondant à la naissance du Christ, qu'Auguste dira : « Voyez cette Rome, je l'ai prise de brique et je la laisserai de marbre. »

En effet, le travail d'Auguste, — dont nous n'avons pas à nous occuper à cette heure, et dont néanmoins nous ne sommes pas fâché de dire un mot en passant, — le travail d'Auguste peut se comparer à celui qui se fait aujourd'hui chez nous, et qui change l'aspect de cette autre chose, *la plus belle des choses*, de cette autre *capitale des peuples*, de cet autre *abrégé du monde*, de cet autre *ville des villes* qu'on appelle Paris.

Revenons à la Rome de Sylla. Voyons d'où elle était partie ; voyons où elle était arrivée.

Tâchez de retrouver, au milieu de cet amas confus de maisons qui couvre les sept collines, deux buttes hautes comme ce que nous appelons la montagne Sainte-Geneviève, et que l'on nomme, ou plutôt que l'on nommait *Saturnia* et *Palatium*.

Saturnia est le village de chaume fondé par Evandre ; Palatium est le cratère d'un volcan éteint.

Entre ces deux buttes passe une étroite vallée : c'était autrefois un bois, c'est aujourd'hui le Forum.

C'est dans ce bois que furent trouvés les deux jumeaux historiques et la louve nourricière.

Rome est partie de là.

Quatre cent trente-deux ans après la prise de Troie, deux cent cinquante ans après la mort de Salomon, au commencement de la septième olympiade, dans la première année du gouvernement décennal de l'archonte athénien Chérops, l'Inde étant déjà décrépite, l'Egypte penchant vers la décadence, la Grèce montant les premières marches de la grandeur, l'Etrurie étant à son apogée, tout l'Occident et tout le Nord demeurant encore dans les ténèbres, Numitor, roi des Albains, donna à ses deux petits-fils, Romulus et Rémus, bâtards de Rhéa Sylvia, sa fille, la place où ils avaient été exposés et trouvés.

Romulus et Rémus étaient les deux jumeaux trouvés dans le bois où les allaitait la louve ; le bois où les allaitait la louve, c'était le bois situé dans la vallée entre Saturnia et Palatium.

Aujourd'hui, vous retrouverez encore la source qui arrosait ce bois ; elle est connue sous le nom de fontaine Juturne. C'est la sœur de Turnus qui, au dire de Virgile, pleure éternellement la mort de son frère.

Prenons ici l'histoire au point de vue de la tradition ; nous n'avons point le temps de l'examiner comme mythe.

Sur la plus élevée de ces deux montagnes, Romulus trace une ligne circulaire.

— Ma ville s'appellera Rome, dit-il, et voilà l'enceinte de ses murailles.

— Belles murailles ! dit Rémus en sautant par-dessus la ligne tracée.

Romulus ne cherchait probablement qu'une occasion de se débarrasser de son frère. Il l'assomma, disent les uns, avec le bâton qu'il portait à la main ; il le tua, disent les autres, en lui passant son épée au travers du corps.

Rémus mort, Romulus creusa l'enceinte de la ville avec une charrue.

Le soc de la charrue heurta une tête d'homme.

— Bon, dit-il, je savais déjà que ma ville s'appellerait Rome : la citadelle s'appellera le Capitole.

Ruma, mamelle ; *caput*, tête.

En effet, le *Capitole* sera la tête du monde antique, *Rome* sera la mamelle où les peuples modernes puiseront la foi.

Le titre, comme on voit, est doublement symbolique.

En ce moment, douze vautours passent.

— Je promets à ma ville, dit Romulus, douze siècles de royauté.

Et, de Romulus à Auguste, douze siècles s'écoulent.

Alors, Romulus fait le recensement de son armée. Il a autour de lui trois mille hommes d'infanterie et trois cents cavaliers.

C'est le noyau du peuple romain.

Cent soixante-quinze ans après ce jour, Servius Tullius fait un recensement. Il trouve quatre-vingt-cinq mille citoyens en état de porter les armes, et il trace une nouvelle enceinte où peuvent habiter deux cent soixante mile hommes.

Cette enceinte, c'est le Pomœrium, limite sacrée, enceinte inviolable, qui ne pouvait être agrandie que par ceux qui avaient conquis une province sur les barbares.

Sylla profita de la permission en 671, César en 710, Auguste en 740.

En dehors de cette enceinte s'étendait un espace consacré où l'on ne pouvait ni bâtir ni labourer.

Mais bientôt ce qui n'était pour Rome qu'une ceinture lâche et flottante, comme celle qui serrait la taille de César, devient un carcan qui l'étouffe ; — au fur et à mesure qu'elle conquiert l'Italie, l'Italie la conquiert ; au fur et à mesure qu'elle envahit le monde, le monde l'envahit.

Et puis, il faut le dire, Rome a de suprêmes privilèges : le titre de citoyen romain confère de grands honneurs et surtout de grands droits ; le citoyen romain est payé pour voter au Forum, et va gratis au cirque.

Mais tous ces agrandissements furent peu de chose.

« L'enceinte de la ville, dit Denys d'Halycarnasse, qui écrit du temps d'Auguste, ne s'est pas étendue davantage, le lieu ne le permettant pas. »

Autour de Rome, il est vrai, se trouve une ceinture de villes municipales, investies du droit de suffrage. Ces villes sont des Rome en miniature, ce sont les vieilles cités sabines : Tusculum, Lavinium, Aricia, Pedum, Nomentum, Privernum, Cumes, Acerre ; on leur a adjoint Fondi, Formies, Arpinum.

Puis viennent les municipes sans droit de suffrage, quarante-sept colonies fondées avant la guerre punique dans l'Italie centrale, vingt autres s'écartant encore plus de *la ville*, — car déjà l'on ne dit plus Rome, on dit *la ville*, — toutes ces colonies ayant droit de cité, mais non pas droit de suffrage.

Ainsi, Rome au haut de la spirale, comme la statue sur la colonne.

Au-dessous de Rome les municipes, ou villes ayant droit de cité et de vote ; au-dessous des municipes, les colonies, n'ayant plus que droit de cité ; enfin, au-dessous des colonies, les Latins, les Italiens, dont le gouvernement avait pris les meilleures terres au bénéfice des colons.

Ces derniers étaient exempts des tributs d'argent, mais ils n'étaient pas exempts du tribut de la chair ; ils recrutaient les armées romaines ; puis ils étaient traités à peu près comme des peuples conquis, eux qui servaient à conquérir les peuples.

L'an 172, l'année de la défaite des Perses, un consul ordonne à ceux de Préneste de venir au-devant de lui et de lui préparer un logement et des chevaux.

Un autre fait battre de verges les magistrats d'une ville qui ne lui ont pas fourni de vivres.

Un censeur, qui construit un temple, fait enlever le toit du temple de Junon Lacinienne, le temple le plus sacré de l'Italie, pour achever le sien.

A Férente, un préteur, qui veut se baigner dans les bains publics, en chasse tout le monde et fait battre de verges un des questeurs de la ville qui a voulu s'opposer à cette fantaisie.

Un bouvier de Venusium rencontre un citoyen romain porté dans sa litière, — un simple citoyen, vous entendez.

— Bon ! dit le bouvier aux esclaves, est-ce que vous portez un mort ?

Ce mot déplaît au voyageur, qui le fait expirer sous le bâton.

Enfin, à Teanum, un préteur fait battre de verges les magistrats, parce que sa femme, qui avait eu l'idée d'aller aux bains à une heure inaccoutumée, n'a pas trouvé ces bains libres, quoique, une heure auparavant, elle ait signifié son intention.

Rien de cela ne serait jamais arrivé à Rome.

C'est qu'en effet Rome ne se révèle aux provinces que par ses proconsuls.

Et de quelle façon les proconsuls traitent-ils les provinces ?

Nous venons d'en voir quelques exemples.

Ce n'est rien que ce que nous venons de dire ; voyez Verrès en Sicile, Pison en Macédoine, Gabinius en Syrie.

Lisez Cicéron. Tout le monde connaît son accusation contre Verrès.

Quant à Pison, il lève en Achaïe des impôts pour son propre compte, oblige les plus nobles filles à devenir ses maîtresses ; plus de vingt se jettent dans des puits pour échapper à la couche proconsulaire.

Gabinius tient plus à l'argent qu'aux femmes. Il crie à tue-tête que tout lui appartient en Syrie, et qu'il a payé

son proconsulat assez cher pour qu'il ait le droit de tout vendre.

Enfin, ouvrez Cicéron toujours, cherchez aux lettres à Atticus, et vous verrez dans quel état il trouve la Bithynie quand, proconsul à son tour, il succède à Atticus, et quel est l'étonnement des populations quand il déclare qu'il se contente de deux millions deux cent mille sesterces, c'est-à-dire des quatre cent quarante mille francs que le sénat lui donne, et que, moyennant cette somme, il n'a besoin ni de bois pour sa tente, ni de blé pour sa suite, ni de foin pour ses chevaux.

Dans la société antique, la capitale est tout, la province n'est rien.

Numance prise, l'Espagne est aux Romains.

Il en est ainsi de Carthage, qui livre l'Afrique ; de Syracuse, qui livre la Sicile ; de Corinthe, qui livre la Grèce.

Jugez donc de ce qu'est Rome, à qui les augures promettent l'empire du monde, quand il en est ainsi des autres capitales.

Tout vient à elle.

Riche, pour jouir ; pauvre, pour manger ; citoyen nouveau, pour vendre son vote ; rhéteur, pour ouvrir son école ; Chaldéen, pour dire la bonne aventure.

Rome, c'est la source de tout : pain, honneurs, fortune, plaisirs, on trouve tout à Rome.

L'an 565, le sénat a beau en chasser douze mille familles latines, l'an 581, seize mille habitants ; l'an 626, tous les étrangers, que sais-je, moi ? — j'oublie la loi Fannia, la loi Mucia Licinia, la loi Papia, qui sont autant de saignées à la population. — Cela n'empêche point que Rome, qui ne peut s'étendre en superficie, ne s'élance en hauteur, et qu'Auguste — vous verrez cela dans Vitruve — ne soit obligé de rendre une loi qui défend de bâtir des maisons de plus de six étages.

Aussi voyons-nous que, quelque temps avant l'époque où nous sommes arrivés, Sylla relâche d'un cran la ceinture de Rome, qui commençait à craquer.

Dans quelle proportion chronologique Rome s'est-elle augmentée peu à peu ?

Nous allons le dire.

Sa première révolution faite, Brutus et Collatin nommés consuls, Rome s'occupe d'abord de repousser hors d'elle l'élément étrusque, comme la France d'Hugues Capet repoussa l'élément carlovingien. Puis elle passa à la conquête des territoires environnants.

Après s'être agrégé les Latins et les Herniques, elle soumet les Volsques, prend Veïes, jette les Gaulois en bas du Capitole, remet à Papirius Cursor la conduite de la guerre des Samnites, qui embrasera l'Italie, de l'Étrurie à la pointe de Rhegium.

Puis, regardant autour d'elle, voyant l'Italie soumise, elle passe aux conquêtes étrangères.

Duilius lui soumet la Sardaigne, la Corse et la Sicile ; Scipion, l'Espagne ; Paul-Émile, la Macédoine ; Sextius, la Gaule transalpine.

Là, il y a une halte. Rome s'arrête.

Du sommet des Alpes qu'elle a entrevu à travers les neiges, descend Annibal ; il frappe trois coups, et, à chacun de ces coups, fait à Rome une blessure presque mortelle.

Ces blessures s'appellent Trébie, Trasimène et Cannes.

Par bonheur pour Rome, Annibal est abandonné par le parti des marchands ; on le laisse en Italie sans argent, sans hommes, sans renforts.

Scipion, de son côté, passe en Afrique : Annibal a manqué prendre Rome, Scipion va prendre Carthage.

Annibal se place entre lui et la ville africaine, et perd la bataille de Zama, se réfugie chez Prusias, et s'y empoisonne pour ne pas tomber au pouvoir des Romains.

Ce grand ennemi abattu, la conquête reprend son cours : Antiochus livre la Syrie ; Philippe V, la Grèce ; Jugurtha, la Numidie.

Alors, Rome n'aura plus qu'à conquérir l'Égypte, et elle sera maîtresse de ce grand lac qu'on appelle la Méditerranée, bassin merveilleux creusé pour la civilisation de tous les âges, que traversent les Égyptiens allant peupler la Grèce, les Phéniciens allant fonder Carthage, les Phocéens allant bâtir Marseille ; vaste miroir où se sont réfléchies tour à tour Troie, Canope, Tyr, Carthage, Alexandrie, Athènes, Tarente, Sybaris, Rhegium, Syracuse, Sélinunte et Numance, et où Rome se reflétait elle-même, majestueuse, puissante, invincible.

Couchée aux rives septentrionales de ce lac, elle étend un de ses bras vers Ostie, l'autre vers Brindes, et elle a sous sa main les trois parties du monde connu :

L'Europe, l'Asie et l'Afrique.

Grâce à ce lac, avant soixante ans écoulés, elle ira à tout et partout : par le Rhône, au cœur de la Gaule ; par l'Éridan, au cœur de l'Italie ; par le Tage, au cœur de l'Espagne ; par le détroit de Cadix, à l'Océan et aux îles Cassitérides, c'est-à-dire à l'Angleterre ; par le détroit de Sestos, au Pont-Euxin, c'est-à-dire à la Tartarie ; par la mer Rouge, à l'Inde, au Thibet, à l'océan Pacifique, c'est-à-dire à l'immensité ; par le Nil, enfin, à Memphis, à Éléphantine, à l'Éthiopie, au Désert, c'est-à-dire à l'inconnu.

Voilà cette Rome que viennent de se disputer Marius et Sylla, que vont se disputer César et Pompée, et dont héritera Auguste.

III

Que représentaient ces deux hommes qui venaient de lutter à mort : Marius et Sylla ?

Marius représentait l'Italie, Sylla représentait Rome.

La victoire de Sylla sur Marius avait été le triomphe de Rome sur l'Italie ; celui des nobles sur les riches, des hommes portant la lance sur les hommes portant l'anneau, des quirites sur les chevaliers.

Seize cents chevaliers et quarante sénateurs du même parti furent proscrits. Ici, proscrit ne veut pas dire exilé : il veut dire tué, massacré, égorgé.

Leurs biens passèrent aux soldats, aux généraux, aux sénateurs.

Marius avait tué brutalement et comme un rustre d'Arpinum.

Sylla tua en aristocrate, méthodiquement, régulièrement. Chaque matin, il lançait sa liste ; chaque soir, il en vérifiait le total.

Il y avait telle tête qui valait deux cents talents, douze cent mille livres.

Il y en avait d'autres qui ne valaient que leur poids en argent.

On se rappelle cet égorgeur qui avait coulé du plomb dans le crâne de la sienne, afin qu'elle pesât davantage.

Être riche était un motif pour être proscrit : l'un était proscrit pour son palais, l'autre pour ses jardins.

Un homme qui n'avait jamais pris parti ni pour Marius ni pour Sylla lit son nom sur la liste nouvellement affichée.

— Malheureux ! dit-il, c'est ma villa d'Albe qui me tue !

Les proscriptions ne se bornaient point à Rome, elles s'étendaient à toute l'Italie.

Non seulement les suspects étaient mis à mort, bannis, dépouillés, mais aussi leurs parents, leurs amis, mais encore ceux qui, les ayant rencontrés dans leur fuite, avaient échangé une seule parole avec eux.

Des cités étaient proscrites comme des hommes ; alors, on les pillait, on les démantelait, on les dépeuplait. L'Étrurie fut presque entièrement rasée, et, en échange, dans la vallée de l'Arno, sous le nom sacerdotal de Rome, *Flora*, une ville fut fondée.

Rome avait trois noms : un nom civil, *Roma* ; un nom mystérieux, *Eros* ou *Amor* ; un nom sacerdotal, *Flora* ou *Anthusa*.

Flora s'appelle aujourd'hui Florence : cette fois, l'étymologie est facile à retrouver.

Sylla avait exterminé la vieille race italienne, sous le prétexte d'assurer la sûreté de Rome.

Rome, selon Sylla, était menacée par les alliés : ceux-ci avaient fait signe aux barbares qu'ils pouvaient venir, et les Chaldéens, les Phrygiens et les Syriens étaient accourus.

A la mort de Sylla, le peuple de Rome n'était plus romain, ce n'était même plus un peuple, c'était un ramas d'affranchis et de fils d'affranchis, dont les grands-pères, les pères et eux-mêmes avaient été vendus sur les places publiques. Sylla, nous l'avons dit, à lui seul, en avait affranchi dix mille.

Déjà, du temps des Gracchus, c'est-à-dire cent trente ans avant Jésus-Christ, cinquante ans environ avant la mort de Sylla, le Forum n'était plein que de cette canaille.

Aussi, un jour qu'elle faisait grand bruit, empêchant Scipion Émilien de parler :

— Taisez-vous, bâtards de l'Italie ! cria celui-ci.

Puis, comme ils menaçaient, il marcha droit à ceux qui lui montraient le poing, et leur dit :

— Vous avez beau faire, ceux que j'ai amenés garrottés à Rome ne me feront pas peur, tout déliés qu'ils sont maintenant.

Et, effectivement, devant Scipion Émilien, ils se turent.

C'était dans cette Rome et au milieu de ce peuple que, Sylla mort, revenait César, c'est-à-dire l'héritier et le neveu de Marius.

Soit qu'il ne crût pas que l'heure de marquer sa place fût arrivée, soit que, comme Bonaparte demandant, après le siège de Toulon, du service en Turquie, il ne vit pas encore le jour dans sa fortune, César ne fit que toucher barre à Rome et repartit pour l'Asie, où il fit ses premières armes

sous le prêteur Thermus. La probabilité est qu'il attendait que les troubles causés par un certain Lépide fussent calmés.

Ne pas confondre ce Lépide avec celui du triumvirat.

Celui-là était un aventurier, un champignon de hasard qui, battu par Catulus, mourut de chagrin.

Rome plus calme, César revint pour accuser de concussion Dolabella.

C'était un excellent moyen non seulement de se faire connaître, mais encore d'arriver vite à la popularité, que l'accusation ; seulement, il fallait réussir ou s'exiler.

César échoua.

Il résolut alors de se retirer à Rhodes, tant pour se dérober aux nouveaux ennemis qu'il venait de se faire que pour y étudier l'éloquence, qu'il n'avait point assez étudiée, à ce qu'il paraissait, puisque Dolabella l'avait emporté sur lui.

En effet, à Rome, tout le monde était avocat peu ou prou ; on discutait rarement, on plaidait toujours ; les discours étaient de véritables plaidoyers déclamés, modulés, chantés. Beaucoup d'orateurs avaient derrière eux un joueur de flûte qui leur donnait le *la*, et qui les rappelait au ton et à la mesure quand ils parlaient faux.

Tout le monde avait le droit d'accuser.

Si l'accusé était citoyen romain, il restait libre ; seulement, un ami le cautionnait, et, la plupart du temps, un magistrat le recevait dans sa maison.

Quand l'accusé était un chevalier, un quirite ou un patricien, l'accusation mettait Rome sens dessus dessous : c'était la nouvelle du jour. Le sénat prenait parti pour ou contre l'accusation ; en attendant le grand jour, des amis de l'accusateur ou de l'accusé montaient à la tribune et échauffaient le peuple pour ou contre ; chacun cherchait des preuves, achetait des témoins, fouillait de tous côtés pour trouver la vérité et, à défaut de la vérité, le mensonge. On avait trente jours pour cela.

— Un homme riche ne peut être condamné ! criait tout haut Cicéron.

Et Lentulus, acquitté à deux voix de majorité, s'écriait :

— J'ai jeté cinquante mille sesterces par la fenêtre !

C'était le prix qu'il avait payé une des deux voix, laquelle était superflue, puisqu'une seule eût suffi pour le faire acquitter.



Il les fit tous clouer en croix.

Il est vrai que c'était dangereux de n'en avoir qu'une seule.

L'accusé, en attendant le jour du jugement, parcourait les rues de Rome en haillons ; il allait de porte en porte, réclamant la justice et même la miséricorde de ses concitoyens; se mettant à genoux devant ses juges, priant, suppliant, pleurant.

Ces juges, quels étaient-ils?

Tantôt les uns, tantôt les autres.

On les changeait pour que les nouveaux ne se vendissent pas comme les anciens, — et les nouveaux se vendaient plus cher.

Les Gracques enlevèrent, en 630, par la loi Sempronia, ce privilège aux sénateurs et le donnèrent aux chevaliers.

Sylla, en 671, par la loi Cornélia, partagea ce pouvoir entre les tribuns, les chevaliers et les représentants du trésor.

César, sous l'empire de la loi Cornélia, avait eu une affaire au sénat.

Le débat durait un jour, deux jours, quelquefois trois jours.

[illegible] comme les [illegible] d'une mer [illegible] [illegible] les [illegible] de [illegible] [illegible]

[illegible] de leur [illegible] leur [illegible] [illegible] [illegible] l'urne.

[illegible] quelquefois [illegible] et même [illegible]

[illegible] l'exil [illegible]

C'est ainsi que [illegible]

La lettre A [illegible]

Comme [illegible] de Rome [illegible] pour Rhodes.

A Rhodes [illegible] les pirates. César ne [illegible] il fut pris par [illegible] Méditerranée.

[illegible] vers [illegible] avant Jésus-Christ [illegible] dans les mers de Sicile et les [illegible] au XVI[illegible] siècle, les [illegible] d'Alger, de Tripoli et de Tunis.

IV

[illegible] des [illegible] Sylla [illegible] [illegible] les mains [illegible] sur le [illegible] [illegible]

[illegible] que les [illegible] en Orient avaient [illegible] des Syriens, des [illegible] des P[illegible].

Rome [illegible] des guerres entre Marius et Sylla [illegible] s'en emparèrent.

Mais [illegible] à attaquer les [illegible] la Méditerranée, les îles et les villes maritimes.

[illegible] et d'hommes sans nom [illegible] des nobles, des chevaliers. De même [illegible] en arriva à devenir une [illegible] une espèce de métier [illegible] pittoresque et poétique qui [illegible] aux Charles Nodier du temps des [illegible] de Jean Sbogar.

Ils avaient des arsenaux, des ports, des tours d'observation [illegible] fortifiées. Ils échangeaient, de la terre à la mer et de la mer à la terre des signaux compris par eux seuls, à des distances considérables.

[illegible] rameurs en excellents [illegible] leurs bâtiments étaient faits, sous leurs yeux, par les meilleurs constructeurs en Grèce ou en Sicile. Quelques-uns épouvantaient par leur magnificence [illegible] les principaux chefs [illegible] avaient des [illegible] de pourpre [illegible] des rames argentées, ils érigeaient enfin leur brigandage en trophée.

Le soir [illegible] d'une ville située au bord de la mer une musique [illegible] avec le chant [illegible] la mélodie des sirènes [illegible] un château [illegible] illuminé comme une ville [illegible] les pirates qui donnaient concert et [illegible]

Souvent, le lendemain, la ville répondait aux chants de la veille par des cris [illegible] et la fête sanglante succédait à la fête [illegible]

On comptait plus de mille de ces vaisseaux sillonnant la mer [illegible] de Gades [illegible] d'Alexandrie au détroit de Lesbos.

Plus de quatre cents villes [illegible] de se racheter. Enfin, des temples [illegible] avaient été pris [illegible] ceux de Claros, de [illegible] de Samothrace, celui de [illegible] Hermione d'[illegible] d'Épidaure, de Junon à Samos, d'Apollon à Actium et à Leucade, de Neptune dans [illegible] Ténare et à Calauria.

En échange [illegible] des [illegible] célébraient [illegible] secrets, entre autres ceux de Mithra que les pirates [illegible] firent connaître.

[illegible] ils descendaient [illegible] et se [illegible] de [illegible] chemin [illegible] routes [illegible] les maisons de plaisance qui [illegible] la mer.

Un jour, ils enlevèrent deux préteurs vêtus de leurs robes de pourpre et les emmenèrent ainsi que les licteurs qui portaient les faisceaux devant eux.

Un autre jour, ce fut la fille d'Antonius, magistrat honoré du triomphe qui fut enlevée et obligée de payer une énorme rançon.

Parfois un prisonnier, oubliant en quelles mains il était tombé, s'écriait, pour leur [illegible] du respect :

— Prenez garde, je suis citoyen romain !

Eux alors, s'écriaient [illegible]

— Citoyen romain [illegible] Vite, rendez au citoyen romain ses habits, ses souliers, sa toge, afin qu'on ne le méconnaisse pas davantage.

Puis, quand la toilette du citoyen était faite, on mettait le bâtiment en panne [illegible] une [illegible] pied baignait dans la mer, et on disait au [illegible] prisonnier :

— Citoyen romain, la route est [illegible] retourner à Rome.

Et, s'il ne descendait pas de bonne volonté à la mer, on l'y précipitait de force.

Voilà les hommes aux mains desquels était tombé César prisonnier. Ils lui demandèrent vingt talents pour sa rançon.

— Allons donc ! leur dit César en se moquant d'eux. Il paraît que vous ne savez pas qui vous avez pris. Vingt talents pour la rançon de César ! César vous en donne cinquante. Seulement, prenez-y garde ! une fois libre César vous fera mettre en croix.

Cinquante talents, c'était quelque chose comme deux cent cinquante mille francs.

Les bandits acceptèrent le marché en riant.

César expédia à l'instant même toute sa suite pour recueillir cette somme, ne gardant avec lui qu'un médecin et [illegible]

Il resta trente-huit jours avec ses Ciliciens [illegible] hommes [illegible] avec un tel mépris que [illegible] voulait dormir, il leur faisait dire de se taire. Puis, quand il était éveillé, il jouait avec eux, écrivait des poésies, faisait des discours, les prenait pour auditeurs et les appelant brutes et barbares quand ils n'applaudissaient pas selon la mesure où César pensait que sa poésie ou son discours devaient être applaudis.

Puis, à la fin de chaque jeu, de chaque conférence ou de chaque lecture :

— C'est égal, disait César en prenant [illegible] eh [illegible] vous fasse mettre en croix, comme je vous l'ai promis.

Et eux riaient à cette promesse, l'appelaient joyeux garçon et applaudissaient à sa bonne humeur.

Enfin, l'argent arriva de Milet.

Les pirates, fidèles à leur parole, relâchèrent César qui, de la barque qui le conduisait au port, leur cria une dernière fois :

— Vous savez que je vous ai promis de vous faire tous mettre en croix.

— Oui ! oui ! crièrent les pirates.

Et leurs éclats de rire le suivirent jusqu'au rivage.

César était homme de parole. A peine eut-il mis pied à terre, qu'il arma des vaisseaux, courut sus au navire qui l'avait fait prisonnier, le prit à son tour, fit deux parts, une de l'argent, l'autre des hommes, déposa les hommes dans les prisons de Pergame, après quoi il alla lui-même vers Junius, qui gouvernait l'Asie, ne voulant point lui enlever ses privilèges de préteur, et réclamant de lui la punition des pirates. Mais celui-ci en voyant [illegible] quantité d'argent pris sur eux, déclara que la chose méritait d'être examinée à loisir.

Cela voulait dire, et bien haut, que le préteur Junius voulait donner le temps aux compagnons de doubler cette somme et que cette somme doublée, il rendrait la liberté aux prisonniers.

Ce n'était point l'affaire de César [illegible] du préteur le faisant maître de sa parole.

Aussi [illegible] Pergame [illegible] se fit-il rendre ses prisonniers et par ses mains [illegible] les fit-il tous clouer en croix en sa présence.

Il avait un peu moins de vingt ans lorsqu'il fit cette exécution.

Au bout d'un an, à peu près, César revint à Rome.

Il avait étudié à Rhodes avec Cicéron non plus sous Molon, qui était mort dans l'intervalle, mais sous Apollonius, son fils.

Cependant, trouvant [illegible] l'étude de l'éloquence une chose peu en harmonie avec le besoin d'action qui le dévorait, il partit pour l'Asie, leva des troupes à son propre compte, chassa de la province un lieutenant de Mithridate qui y était entré, et [illegible] dans le devoir tous ceux qui étaient chancelants et incertains.

Puis il reparut au Forum.

Son aventure avec les pirates avait fait du bruit. Son

expédition en Asie n'avait point été sans éclat : c'était ce que l'on appellerait de nos jours, les Anglais, un homme excentrique ; les Français, un héros de roman.

Il n'y avait pas jusqu'aux bruits répandus sur lui et sur Nicomède qui, tout en faisant rire les hommes, ne donnassent de la curiosité aux femmes.

Quand les femmes se chargent de la célébrité d'un homme sa réputation est vite faite. César, jeune, beau, noble, prodigue, fut bientôt à la mode.

Il mena de front les affaires de cœur et les affaires d'Etat, l'amour et la politique.

C'est à cette époque qu'il faut rattacher le mot de Cicéron :

— Lui, un ambitieux ! ce beau garçon qui se gratte la tête d'un seul doigt de peur de déranger sa coiffure ! Non, et je ne crois pas que jamais celui-là mette la République en péril.

En attendant, César se faisait nommer tribun des soldats en concurrence avec Caius Popilius, sur lequel il l'emportait.

Ce fut dans ce poste qu'il reprit sa lutte contre Sylla.

Sylla avait fort rogné le pouvoir des tribuns. César fit valoir la loi Plautia, et rappela dans Rome Lucius Cinna, son beau-frère, et les partisans de ce Lépide dont nous avons déjà parlé, et qui, après la mort de celui-ci, s'était retiré près de Sertorius.

Nous nous occuperons plus tard de cet autre capitaine d'aventure, fidèle, contre toutes les habitudes, à Marius, qui avait fait sa fortune. Pour le moment, revenons à César.

César faisait son chemin, élégant, généreux, passionné avec les femmes, gracieux dans la rue, saluant tout le monde, mettant sa blanche main dans la plus rude, comme nous l'avons dit, et laissant de temps en temps tomber ces mots quand on s'étonnait de ces abaissements vers le peuple :

— Est-ce qu'avant tout je ne suis pas le neveu de Marius ?

Maintenant, où César prenait-il l'argent qu'il dépensait ?

C'était un mystère, mais tout mystère excite la curiosité, et, quand l'homme mystérieux est en même temps un homme sympathique, la popularité s'accroît encore du mystère.

En somme, César, à vingt et un ans, avait la meilleure table de Rome ; la bourse pendue à cette ceinture lâche que lui reprochait Sylla était toujours pleine d'or : qu'importait à ceux que cet or soulageait où cet or prenait sa source !

Au reste, son doit et son avoir est presque à jour.

Avant son tribunat on savait déjà qu'il était endetté de treize cents talents, lisez, sept millions cent cinquante mille francs de notre monnaie.

— Bon ! disaient ses ennemis, laissez-le ; la banqueroute fera justice de ce fou.

— Laissez-moi aller, disait César, et la première révolution liquidera mes dettes.

Après le tribunat il fut investi de la questure.

Ce fut pendant qu'il remplissait cette charge qu'ayant perdu Julie, sa tante, et Cornélie, sa femme, il prononça leur éloge à toutes deux.

Nous avons déjà fait remarquer que ce fut dans l'éloge de sa tante qu'exaltant leur origine commune, il dit ces paroles : « Nous descendons, d'un côté, d'Ancus Martius, un des premiers rois de Rome ; de l'autre, de la déesse Vénus ; donc, ma famille réunit la sainteté des rois, qui sont les maîtres des hommes, et la majesté des dieux, qui sont les maîtres des rois. »

Le discours fit grand effet.

« César, dit Plutarque, eût été le premier orateur de son temps, s'il n'eût préféré en être le premier général. »

Une occasion fut à ce propos donné à César de mesurer son influence naissante.

V

C'était un usage antique, à Rome, de prononcer des discours sur le corps des femmes âgées, et la tante de César se trouvait dans ce cas, étant déjà âgée de plus de soixante ans ; mais jamais on n'en avait prononcé sur le corps de jeunes femmes. Or, la femme de César, dont César venait de prononcer l'oraison funèbre, avait à peine vingt ans.

Aussi, lorsqu'il commença l'éloge de Cornélie, quelques voix s'élevèrent contre l'orateur ; mais le peuple, qui était là en foule, imposa silence aux opposants, et César put continuer au milieu des bravos du peuple.

Son retour dans sa maison de la rue Suburra fut un triomphe.

Au milieu de ce peuple d'oisifs et d'ennuyés, César venait d'inventer un nouveau divertissement : l'éloge des jeunes mortes.

Ce triomphe donna l'idée de l'éloigner : on commençait à comprendre qu'un homme qui maniait le peuple avec cette habileté pouvait devenir un homme dangereux.

Il eut le commandement de l'Espagne ultérieure, et fut chargé d'aller tenir les assemblées des négociants romains établis dans la province ; mais il s'arrêta à Cadix.

Là, dans un temple d'Hercule, ayant vu la statue d'Alexandre, il s'approcha de cette statue et la regarda longtemps, immobile et muet.

Un de ses amis s'aperçut alors que de grosses larmes lui coulaient des yeux.

— Qu'as-tu donc, César ? lui demanda cet ami ; et pourquoi pleures-tu ?

— Je pleure, répondit César, parce que je pense qu'à mon âge Alexandre avait déjà soumis une partie du monde.

Mais, la nuit même, il fit un songe.

Les anciens avaient pour les songes un grand respect.

Il y en avait de deux sortes : les uns qui sortaient du palais de la Nuit par la porte d'ivoire, c'étaient les songes frivoles et auxquels il ne fallait faire aucune attention ; les autres qui sortaient par la porte de corne, ceux-là étaient les songes prédestinés et venant des dieux.

Comme tous les grands hommes, comme Alexandre, comme Napoléon, César était superstitieux.

Voici, au reste, ce songe : il avait rêvé qu'il violait sa mère.

Il fit venir des explicateurs de songes — c'étaient, en général, des Chaldéens — et leur demanda ce que signifiait ce songe.

Ceux-ci lui répondirent :

— Ce songe, César, signifie que l'empire du monde t'appartiendra un jour, car cette mère que tu as violée, et qui, par conséquent, t'a été soumise, n'est autre que la terre, notre mère commune, dont tu es destiné à devenir le maître.

Fut-ce cette explication qui détermina César à revenir à Rome ?

C'est probable.

En tout cas, il quitta l'Espagne avant le temps marqué, trouva sur sa route les colonies latines en pleine révolte : — elles briguaient la bourgeoisie.

Un instant, il hésita s'il ne se mettrait point à leur tête, tant il était avide d'une célébrité quelconque ! mais les légions prêtes à partir pour la Cilicie stationnaient sous les murs de Rome : le moment était inopportun ; il rentra sans bruit.

Seulement, en passant, il jeta son nom aux colonies, et elles surent qu'à un moment donné, qu'à une heure opportune, les mécontents pourraient se grouper autour de César.

Le nom de César avait dès lors son synonyme : il signifiait *opposition*.

Le lendemain, on apprit qu'il était de retour et qu'il se mettait sur les rangs pour être édile.

En attendant, il se fit nommer conservateur de la via Appia.

C'était un moyen pour lui de dépenser d'une façon fructueuse son argent, ou plutôt l'argent des autres, sous les yeux de Rome.

La *via Appia* était une des grandes artères romaines qui communiquaient de la ville à la mer ; elle touchait, en passant, à Naples et s'étendait de là, à travers la Calabre, jusqu'à Brindes.

Elle servait encore de cimetière et de promenade.

Aux deux revers du chemin, les riches particuliers, qui avaient des maisons tout le long de la route, se faisaient enterrer devant leur porte. On plantait des arbres autour de leurs tombeaux, on y adossait des bancs, des chaises, des fauteuils ; et, le soir, quand on commençait à respirer, que les premières brises de la nuit passaient dans l'air, on venait s'asseoir, dans la fraîcheur du crépuscule, sous la fraîcheur des arbres, et l'on regardait passer les élégants sur leurs chevaux, les courtisanes dans leurs litières, les matrones dans leurs chariots, les prolétaires et les esclaves à pied.

C'était le Longchamps de Rome ; seulement, ce Longchamps avait lieu tous les jours.

César fit repaver la route, replanter les arbres abattus ou morts, recrépir les tombeaux mal entretenus, réparer les épitaphes effacées.

La promenade, qui n'était qu'une promenade ordinaire, devint un véritable *Corso*. Sa grande faveur date des réparations que César y fit faire.

Cela préparait à merveille sa candidature à l'édilité.

Pendant ce temps, deux conspirations se trament à Rome.

Tout le monde crie que César en est, qu'il conspire avec Crassus, Publius Sylla et Lucius Autronius.

Dans l'une, on doit égorger une partie du sénat, donner la dictature à Crassus, qui aura César pour commandant

[illegible] Sylla et Autronius dans le consulat [illegible]

[illegible] il [illegible] avec le jeune Pison et c'est [illegible] Pison [illegible] donné à ce jeune homme de vingt [illegible] département de l'Espagne [illegible] Pison doit soulever les peuples [illegible] du Pô et sur les bords de l'Adriatique tandis que César [illegible] à Rome.

La mort seule de Pison [illegible] ce que l'on prétend, fait avorter ce second projet.

Le premier a plus de consistance.

Tanusius Geminus dans son [illegible] Bibulus dans ses édits, Curion le père dans ses [illegible] constatent cette conjuration.

Curion y fait allusion dans une lettre à Axius.

Au dire de Tanusius, c'est Crassus qui recule. Crassus le millionnaire a peur [illegible] pour sa vie et pour son argent. Il recule et César ne donne pas le signal convenu.

Ce signal, on [illegible] c'était de laisser tomber sa robe de dessus ses épaules.

Mais toutes ces accusations sont des rumeurs qu'emporte le vent de la popularité de César.

L'an 65 de Rome, il se fait nommer édile, c'est-à-dire maire de Rome, donne des jeux splendides, fait combattre [illegible] vingt paires de gladiateurs et couvre le Forum [illegible] de galeries en bois.

Sa popularité devient de l'enthousiasme. On ne lui fait [illegible] reproche. Il faut, pour comprendre ce reproche, se [illegible] au point de vue de l'antiquité.

César est trop humain.

Lisez Suétone, si vous doutez. Il cite des preuves, des [illegible] qui causent l'étonnement de Rome et qui font hausser les épaules aux vrais Romains, — à Caton surtout.

Ainsi, voyageant avec un ami malade, Caius Oppius, il lui cède le seul lit de l'auberge et couche en plein air.

Son hôte lui sert en voyage de mauvaise huile : non seulement il ne s'en plaint pas, mais encore il en redemande pour que l'aubergiste ne s'aperçoive pas de sa faute.

A sa table, son boulanger a l'idée de lui servir de meilleur pain qu'aux autres convives. Il punit son boulanger.

Il y a plus : il pardonne. C'est étrange. Le pardon est une vertu chrétienne, mais, nous l'avons dit, à nos yeux César est un précurseur.

Memmius l'a décrié dans ses harangues, disant qu'il a servi Nicomède à table avec les eunuques et les esclaves de ce prince. — On sait quel était le double métier des échansons : il y avait là-dessus un mythe : c'était l'histoire de Ganymède. — Il vote pour le consulat de Memmius.

Catulle a fait des épigrammes contre lui, parce que César, en passant, lui a enlevé sa maîtresse, la sœur de Clodius, la femme de Metellus Celer. Il invite Catulle à souper chez lui.

Il se venge cependant, mais c'est quand il y est forcé, et alors il se venge doucement : *in ulciscendo natura lenissimus*.

Ainsi un esclave qui a voulu l'empoisonner est tout simplement mis à mort, *non gravius quàm simplici morte* [illegible]

Que pouvait-il donc lui faire ? demandera-t-on.

Pardieu ! il pouvait lui faire donner la torture, le faire mourir sous les verges, le jeter aux poissons.

Mais il ne fait rien de tout cela, car César n'eut jamais le courage de faire le mal : *nunquam nocere sustinuit*.

Il n'y a qu'une chose que le peuple qui l'adore ne lui passe pas : il fait enlever de l'arène et soigner les gladiateurs blessés au moment où les spectateurs vont prononcer leur arrêt de mort : *gladiatores notos sicubi infestis spectatoribus dimicarent vi rapiendos reservandosque mandabat*.

Mais, attendez, il y a un moyen de tout se faire pardonner.

Un matin, une grande rumeur s'élève du Capitole et du Forum.

Pendant la nuit, on a [illegible] au Capitole les statues de Marius et les trophées de ses victoires. Ceux-là mêmes que peut-être on appelle encore aujourd'hui les trophées de Marius ont été relevés, ornés des inscriptions cimbriques que le sénat avait fait effacer.

César n'était-il pas le neveu de Marius, ne s'en vantait-il pas à tout propos, et Sylla n'avait-il pas dit à ceux qui lui demandaient sa grâce : « Je vous la accorde, insensés que vous êtes ; mais prenez garde, il y a dans ce jeune homme plusieurs Marius ! »

[illegible] que cet essai de César. Marius vu sur les ruines de Carthage avait atteint les proportions gigantesques de Napoléon à Saint-Hélène. C'était son ombre sortant du tombeau qui apparaissait tout à coup aux hommes.

[illegible] vous la statue de Napoléon remontant en 183[illegible] sur le [illegible] de la colonne avec son petit chapeau et sa redingote grise.

Les vieux soldats pleuraient. Des hommes à cheveux blancs racontaient l'arrivée à Rome du vainqueur des Teutons. C'était un paysan d'Arpinum, d'une famille équestre cependant, mais rude et qui n'avait jamais voulu apprendre le grec, ce grec qui était devenu la seconde et même la première langue de l'aristocratie romaine, comme le français est devenu la seconde et même la première langue de l'aristocratie russe. Au siège de Numance, Scipion Émilien avait deviné son génie militaire, et, comme on lui demandait qui lui succéderait un jour :

— Celui-ci peut-être ! dit-il en frappant sur l'épaule de Marius.

VI

On se rappelait que, simple tribun, Marius, au grand étonnement de l'aristocratie, et sans consulter le sénat, avait proposé une loi qui tendait à réprimer les brigues dans les comices et les tribunaux. Un des Metellus avait attaqué la loi et le tribun, et proposé de citer Marius pour rendre compte de sa conduite ; sur quoi Marius était entré dans le sénat, avait ordonné aux licteurs de conduire Metellus en prison, et les licteurs avaient obéi.

La guerre de Jugurtha traînait en longueur. Marius accusa Métellus d'éterniser cette guerre, s'engagea, s'il était fait consul, à prendre Jugurtha ou à le tuer de sa main, obtint le consulat et la conduite de la guerre, battit Bocchus et Jugurtha. Bocchus ne voulut pas se perdre avec son gendre, il livra Jugurtha. Le jeune Sylla le reçut des mains du roi more et le remit aux mains de Marius. Mais sur son anneau Sylla fit graver l'extradition du roi des Numides, et c'était avec cet anneau — ce que ne lui pardonna point Marius — qu'il scellait non seulement ses lettres privées, mais encore ses lettres publiques.

On se souvenait de l'illustre prisonnier conduit à Rome avec les oreilles arrachées ; les licteurs, pour en avoir plus tôt fait de lui prendre ses anneaux d'or, lui avaient arraché les oreilles avec les anneaux ! On répétait sa plaisanterie lorsqu'il fut jeté nu dans le cachot Mamertin : *Les étuves sont froides à Rome !* son agonie de six jours, pendant laquelle il ne se démentit pas un instant ; enfin, sa mort le septième jour.

Il mourut de faim !

Jugurtha était l'Abd-el-Kader de son époque.

La jalousie était grande à Rome contre Marius, et sans doute allait-il payer ses victoires à la manière habituelle comme Aristide, comme Thémistocle, quand tout à coup un cri poussé des Gaules attira les yeux vers l'occident.

Trois cent mille barbares, fuyant l'Océan débordé, descendaient vers le midi ; ils avaient tourné les Alpes par l'Helvétie, avaient pénétré dans les Gaules et s'étaient réunis aux tribus cimbriques, dans lesquelles ils avaient reconnu des frères.

En effet, la nouvelle était désastreuse.

Le consul Caius Servilius Scipion avait été attaqué par les barbares, et de quatre-vingt mille soldats et de quarante mille esclaves dix hommes seulement s'étaient sauvés.

Le consul était au nombre de ces dix hommes.

Marius seul, presque aussi barbare que ces barbares, pouvait sauver Rome.

Il partit, habitua ses troupes à la vue de ces terribles ennemis, en tua cent mille près d'Aix, barra le Rhône avec leurs cadavres, et pour des siècles fertilisa toute une vallée avec ce fumier humain.

Voilà pour les Teutons.

Puis il rejoignit les Cimbres, qui étaient déjà en Italie.

Les députés des Cimbres vinrent à lui.

— Donnez-nous, lui dirent-ils, des terres pour nous et pour nos frères les Teutons, et nous vous vendons la vie.

— Vos frères les Teutons, répondit Marius, ont des terres qu'ils garderont éternellement, et nous allons vous en concéder au même prix.

Et en effet il les coucha tous [illegible] les uns des autres sur le champ de bataille de Verceil.

Et cette terrible apparition du Nord s'était évanouie comme une fumée, et Rome n'avait vu de tous ces barbares que leur roi Teutobochus, qui sautait d'un seul élan six chevaux rangés de front, et qui, lorsqu'il entra prisonnier dans Rome, dépassait de la tête les plus hauts trophées.

Aussi Marius avait été appelé le troisième fondateur de Rome. — Le premier était Romulus ; le second, Camille.

On faisait des libations au nom de Marius comme au nom de Bacchus et de Jupiter.

Et lui-même, enivré de sa double victoire, ne buvait plus que dans une coupe à deux anses où la tradition disait que Bacchus avait bu après sa conquête des Indes.

On oubliait la mort de Saturninus lapidé sous les yeux,

d'autres avaient dit par ordre de Marius, l'année même de la naissance de César ; — on oubliait Marius refusant le combat aux Italiens, et laissant échapper les plus belles occasions de vaincre ; — on oubliait Marius déposant le commandement sous prétexte de maux de nerfs, espérant que Rome tomberait si bas, qu'elle serait obligée de se jeter dans ses bras. On ne se souvenait plus que de sa tête mise à prix, que de sa fuite dans les marais de Minturnes, que de sa prison, où un Cimbre n'avait point osé l'égorger.

Sa mort, comme celle de Romulus, restait cachée par un nuage, et l'on ne s'apercevait point que ce nuage était la double vapeur du vin et du sang.

Il n'y avait que douze ans que Marius était mort : mais Sylla, qui lui avait survécu, en avait fait un dieu.

C'était donc à ces passions vivantes encore que César avait fait appel en ressuscitant Marius.

Aux cris poussés par la population de Rome au Capitole et au Forum, le sénat se rassembla. A ce seul nom de Marius, les patriciens tremblaient sur leurs chaises curules.

Catulus Lutatius se leva ; « c'était, dit Plutarque, un homme très estimé entre les Romains ; » il se leva et accusa César.

— César, dit-il, n'attaque plus le gouvernement par des mines secrètes ; il dresse ouvertement contre lui des machines.

Mais César s'avance souriant, prend la parole, caresse toutes les vanités, calme toutes les craintes, se fait pardonner, et, en sortant du sénat, retrouve ses partisans qui lui crient :

— Vive César ! bravo, César ! Conserve ta fierté, ne plie devant personne. Le peuple est pour toi ; le peuple te soutiendra, et, avec l'aide du peuple, tu l'emporteras sur tous tes rivaux.

Là fut un des premiers, un des plus grands triomphes de César.

Mais l'occasion ne se présente pas tous les jours, même à un César, de faire parler de lui ; — témoin Bonaparte enterré avec Junot dans sa petite chambre de la rue du Mail. — César vient d'acheter sa villa d'Aricie. C'est la plus belle maison de campagne des environs de Rome. Il y a enfoui des millions.

— Elle ne me plaît pas, dit César ; je m'étais trompé.

Et il la fait jeter bas.

Alcibiade coupait les oreilles et la queue à son chien, c'était moins coûteux : mais il faut dire que les Grecs étaient de bien autres badauds que les Romains. — Au reste, nous en parlerons plus tard, de cet Alcibiade, qui servit plus d'une fois de modèle à César, et qui, beau comme lui, riche comme lui, généreux comme lui, débauché comme lui, brave comme lui, mourut assassiné comme lui !

Cette villa d'Aricie occupa Rome un mois.

Qu'allait faire César ? Son imagination était à bout, sa bourse était à sec.

Par bonheur, sur ces entrefaites, Métellus, le grand pontife, mourut.

Il lui faut ce grand pontificat, ou gare aux gardes du commerce !

Or, la situation était grave : deux sénateurs, Isauricus et Catulus, hommes illustres et influents, briguaient le sacerdoce.

César descendit dans la rue et s'annonça hautement pour leur rival.

Catulus, qui craignait cette rivalité, lui fit offrir quatre millions s'il se retirait.

César haussa les épaules.

— Que veut-il que je fasse de ses quatre millions, dit-il. Il me manque cinquante millions pour que ma fortune égale zéro.

Ainsi, de l'aveu même de César, à trente-six ans, il devait cinquante millions !

Nous sommes porté à croire que c'étaient des millions de sesterces et non des millions de francs, que devait César. Dans ce cas, il n'aurait dû que douze à treize millions de notre monnaie. C'est bien peu pour César. Il faudrait, je crois, trouver un terme moyen.

Catulus lui en fit offrir six.

— Dites à Catulus, répondit César, que je compte en dépenser douze pour l'emporter sur lui.

Il usa de ses dernières ressources, vida la bourse de tous ses amis, et descendit aux comices avec deux ou trois millions.

C'était son va-tout : par bonheur, restait sa popularité.

Le grand jour arriva. Sa mère, les larmes aux yeux, le conduisit jusqu'à la porte.

Sur le seuil, il lui donna un dernier baiser.

— O ma mère ! lui dit-il, aujourd'hui, tu reverras ton fils ou grand pontife ou banni.

Le combat fut long et acharné. Enfin, César l'emporta triomphalement ; il eut plus de suffrages dans les seules tribus de ses rivaux Isauricus et Catulus, que ceux-ci n'en eurent dans toutes les autres réunies. Le parti aristocratique était battu. Soutenu comme il l'était par le peuple, jusqu'où César ne pouvait-il pas arriver ?

Ce fut alors que Pison, Catulus et ceux qui étaient autour d'eux blâmèrent Cicéron de ne pas avoir frappé sur César à propos de la conspiration de Catilina.

Effectivement, pendant ce moment de gêne de César, avait éclaté la conspiration de Catilina, — une des grandes catastrophes de l'histoire de Rome, un des grands événements de la vie de César. — Voyons dans quelle situation était Rome lorsque Catilina dit à Cicéron cette fameuse phrase qui résumait si bien la situation :

— Je vois dans la République une tête sans corps et un corps sans tête ; cette tête, ce sera moi.

Les trois hommes importants de cette époque, à part César, étaient Pompée, Crassus et Cicéron.

Pompée, si improprement appelé *le Grand*, était fils de Pompéius Strabon ; il était né cent six ans avant le Christ ; il avait donc six ans de plus que César.

Il avait commencé son nom et sa fortune militaires dans les guerres civiles. Lieutenant de Sylla, battant les lieutenants de Marius, reprenant la Cisalpine, soumettant la Sicile, défaisant Domitius Ahenobarbus en Afrique, tuant Carbon dans Cosyre.

A vingt-trois ans, il avait levé trois légions, il avait battu trois généraux, et il était revenu joindre Sylla.

Sylla, qui avait besoin de s'en faire un ami, se leva en le voyant et le salua du nom de *Grand*.

Le nom lui resta.

« La fortune est femme, disait Louis XIV à M. de Villeroy, qui venait de se faire battre en Italie ; elle aime les jeunes gens et déteste les vieillards. »

La fortune aima Pompée tant qu'il fut jeune.

Sylla mort, Rome se tourna du côté de Pompée.

Il s'agissait de terminer trois guerres commencées : la guerre de Lépidus, la guerre de Sertorius, la guerre de Spartacus.

Celle de Lépidus fut un jeu ; Lépidus était un homme sans valeur aucune. Mais il n'en était pas ainsi de Sertorius, ce vieux lieutenant de Marius, l'un des quatre borgnes célèbres de l'antiquité : — les trois autres, on le sait, sont Philippe, Antigone et Annibal. — Jeune, Sertorius avait combattu les Cimbres, sous Cépion, et, quand celui-ci avait été battu, Sertorius avait traversé le Rhône à la nage — le *Rhodanus celer* — avec sa cuirasse et son bouclier. Puis, quand Marius était venu reprendre le commandement de l'armée, Sertorius, revêtu du costume celtique, s'était mêlé aux barbares, était resté trois jours avec eux, et était revenu dire à Marius tout ce qu'il avait vu. Il avait prévu l'avènement de Sylla, et était passé en Espagne ; il était fort estimé des barbares. — Soixante et dix ans avant Jésus-Christ, les Romains appelaient *barbare* tout ce qui n'était pas Romain, comme, quatre cents auparavant, les Grecs appelaient *barbare* tout ce qui n'était pas Grec. — En Afrique, il avait découvert le tombeau du Libyen Antée, étouffé par Hercule ; seul entre tous les hommes, il avait mesuré les os du géant et leur avait reconnu soixante coudées ; puis il les avait rendus à leur tombeau, en déclarant le tombeau sacré. Tout était mystérieux en lui : il correspondait avec les dieux au moyen d'une biche blanche ; aussi rusé que brave, tous les déguisements lui étaient familiers ; il avait traversé, sans être reconnu, les légions de son ennemi Métellus, qu'il défia en combat singulier, sans que celui-ci acceptât le combat. D'ailleurs, chasseur agile et infatigable, il franchissait, à la poursuite des chamois et des isards, les pics les plus escarpés des Alpes et des Pyrénées, puis repassait par les mêmes chemins pour fuir l'ennemi ou l'attaquer. Peu à peu il s'était rendu maître de la Gaule narbonnaise, et, d'un jour à l'autre, Trébie allait peut-être voir descendre un autre Annibal. Pompée vint en aide à Métellus ; tous deux réunis forcèrent Sertorius à rentrer en Espagne ; mais tout en reculant, il battit Métellus à Italica, Pompée à Lausonne et à Sucro, refusant au reste toutes les offres de Mithridate et finissant par être assassiné en trahison par son lieutenant Perpenna.

Sertorius mort, la guerre d'Espagne fut finie. Pompée condamna Perpenna à mort, le fit exécuter et brûla sans les lire tous ses papiers, de peur que ces papiers ne compromissent quelque noble Romain.

Restait la guerre de Spartacus.

VII

Vous vous rappelez l'homme qui croise ses bras dans le jardin des Tuileries en tenant une épée nue, tandis qu'un bout de chaîne brisée pend à son bras.

C'est Spartacus.

Voici les quelques lignes de l'histoire de ce héros.

C'était alors un luxe de grand seigneur, à l'époque où nous sommes arrivés, que d'avoir des gladiateurs à soi. Un certain Lentulus Battiatus en avait une école à Capoue. Deux cents d'entre eux résolurent de s'enfuir. Par malheur le complot fut découvert ; soixante et dix, prévenus à temps, firent irruption dans la boutique d'un rôtisseur, s'armèrent de couteaux, de couperets et de broches, et sortirent de la ville. Sur la route, ils rencontrèrent un chariot plein d'armes de cirque. C'étaient justement celles dont ils étaient habitués à se servir ; ils s'en emparèrent, se rendirent maîtres d'une forteresse, et élurent trois chefs : un général et deux lieutenants.

Le général était Spartacus.

Voyons maintenant s'il était digne de ce dangereux honneur.

Thrace de nation, mais de race numide, fort comme Hercule, courageux comme Thésée, il joignait à ces qualités suprêmes la prudence et la douceur d'un Grec.

Conduit à Rome pour y être vendu, dans une halte et pendant qu'il dormait, un serpent, sans le réveiller ni le mordre, s'enroula autour de son visage. Sa femme était versée dans l'art de la divination ; elle vit dans cet accident un présage de fortune : selon elle, ce signe promettait à Spartacus un pouvoir aussi grand que redoutable, mais qui devait finir malheureusement.

Elle le suivit à la fuite et s'enfuit avec lui, résolue à partager sa fortune bonne ou mauvaise.

Quand on sut la révolte des gladiateurs, on envoya quelques troupes contre eux. Ils combattirent, vainquirent et désarmèrent les soldats, s'emparant de leurs armes, c'est-à-dire d'armes militaires, honorables et non flétrissantes comme leurs armes de gladiateurs, qu'ils jetèrent loin d'eux.

Cela devenait sérieux. On envoya de nouvelles troupes de Rome ; elles étaient commandées par Publius Clodius, qui appartenait à la branche Pulcher de la famille Claudia. — *Pulcher*, on le sait, veut dire beau. — Clodius ne démentait point sa race. Nous parlerons plus tard de sa beauté comme amant ; nous ne nous occupons ici de lui que comme général.

Comme général, il ne fut point heureux. Il avait trois mille hommes de troupes. Il enveloppa les gladiateurs dans leur citadelle, gardant le seul passage par lequel ils pussent sortir. Partout ailleurs, ce n'étaient que rochers à pic couverts de ceps de vigne. Les gladiateurs coupèrent les sarments ; le bois noueux et filandreux de la vigne, on le sait, a la solidité de la corde : ils en firent des échelles par lesquelles ils descendirent tous, à l'exception d'un seul qui resta pour leur jeter leurs armes. De sorte qu'au moment où les Romains croyaient leurs ennemis bloqués plus que jamais, ceux-ci les attaquèrent tout à coup avec des cris furieux. Les Romains prirent la fuite ; ils étaient tout au premier sentiment et faciles à troubler par une surprise, — Italiens à tout prendre, et, par conséquent, impressionnables et nerveux.

Le camp tout entier fut abandonné au pouvoir des gladiateurs.

Le bruit de la victoire se répandit. Nous disons, nous autres modernes, que rien ne réussit comme le succès. Tous les pâtres et les bouviers des environs accoururent et se joignirent aux révoltés. C'était une bonne recrue de drôles robustes et agiles. On les arma et on en fit des coureurs et des troupes légères.

Un second général fut envoyé contre eux, Publius Varinius, qui ne réussit pas mieux que le premier. Spartacus commença par battre son lieutenant, puis son collègue Cossinius, puis enfin le battit lui-même et lui prit ses licteurs et son cheval de bataille.

Dès lors, ce fut une suite de victoires. Le plan de Spartacus était très sage : il s'agissait de gagner les Alpes, de descendre dans la Gaule, et de se retirer chacun chez soi.

Gellius et Lentulus furent envoyés contre lui.

Gellius battit un corps de Germains qui faisait bande à part ; mais Spartacus, lui, à son tour, battit les lieutenants de Lentulus, et s'empara de tout leur bagage ; puis il continua sa marche vers les Alpes.

Cassius vint à sa rencontre avec dix mille hommes ; le combat fut long et acharné ; mais Spartacus lui passa sur le corps et se remit en route, toujours dans la même direction. Le sénat, indigné, déposa les deux consuls et envoya Crassus contre l'invincible. Crassus alla camper dans le Picenum pour y attendre Spartacus, tout en faisant prendre à Mummius et aux deux légions qu'il commandait un grand circuit afin de suivre les gladiateurs, mais avec défense de les combattre.

La première chose que fit Mummius fut naturellement de présenter la bataille à Spartacus. Comme pour notre Abd-el-Kader, chacun se croyait réservé à l'honneur de le prendre.

Spartacus écrasa Mummius et ses deux légions. Trois ou quatre mille hommes furent tués ; le reste se sauva en [illegible]

Crassus décima les fuyards. Il prit les cinq cents qui avaient les premiers crié le *sauve qui peut*, les partagea en cinquante dizaines, les fit tirer au sort et punit de mort celui de chaque dizaine sur lequel le sort tomba.

Spartacus avait traversé la Lucanie et se retirait vers la mer. Au détroit de Messine, il rencontra les fameux pirates que l'on rencontrait partout, et dont nous avons parlé à propos de leur aventure avec César. Entre pirates et gladiateurs, Spartacus crut que l'on pouvait s'entendre. En effet, il fit un accord avec eux pour qu'ils transportassent deux mille hommes en Sicile. Il s'agissait d'y rallumer la guerre des esclaves, éteinte depuis peu de temps. Mais les pirates prirent l'argent de Spartacus et le laissèrent sur le bord de la mer ; ce que voyant Spartacus, il alla camper dans la presqu'île de Rhegium.

Crassus l'y suivit.

Il traça une ligne dans une largeur de trois cents stades, qui était celle de la presqu'île, et la convertit en tranchée ; puis, sur le bord de cette tranchée, il éleva un mur haut et épais.

Spartacus commença par rire de ces travaux et finit par s'en effrayer. Il ne les laissa point achever. Une nuit qu'il neigeait, il combla le fossé avec des fascines, des branches d'arbre et de la terre, et fit passer le tiers de son armée.

Crassus crut d'abord que Spartacus marchait sur Rome ; mais bientôt il fut rassuré en voyant ses ennemis se séparer.

La division était entre Spartacus et ses lieutenants.

Crassus attaqua ceux-ci, et il commençait à les chasser devant lui, quand Spartacus apparut et lui fit lâcher prise.

Effrayé de la défaite de Mummius, Crassus avait écrit qu'on rappelât Lucullus de Thrace et Pompée d'Espagne, afin qu'ils vinssent à son aide. Arrivé au point où il en était, il comprit son imprudence. Celui des deux qui arriverait passerait pour le véritable vainqueur et lui enlèverait la récompense de la victoire.

Il résolut donc de vaincre seul.

Carminus et Castus, deux lieutenants de Spartacus, s'étaient séparés de leur chef. Crassus résolut de commencer par les battre. Il envoya six mille hommes, avec ordre de s'emparer d'un poste avantageux. Ceux-ci, pour ne pas être découverts, avaient, comme firent plus tard les soldats de Duncan, couvert leurs casques de branches d'arbre. Malheureusement, deux femmes qui faisaient pour les gladiateurs des sacrifices à l'entrée du camp, virent la forêt mouvante et donnèrent l'alarme. Carminus et Castus tombèrent sur les Romains, qui eussent été perdus si Crassus n'eût engagé le reste de son armée pour les soutenir.

Douze mille trois cents gladiateurs restèrent sur le champ de bataille. — On les compta, on examina leurs blessures. — Dix seulement avaient été frappés par derrière.

Après un pareil carnage fait de son armée, il n'y avait plus moyen, pour Spartacus, de tenir la campagne. Il essaya de battre en retraite vers les montagnes de Pétélée. Crassus lança contre lui et sur ses traces Scrophas, son questeur, et Quintus, son lieutenant.

Spartacus, comme un sanglier qui revient sur les chiens, se retourna contre eux et les mit en fuite.

Cette victoire le perdit ; ses soldats déclarèrent qu'ils voulaient combattre. Ils entourèrent les chefs et les ramenèrent contre les Romains.

C'était ce que demandait Crassus : en finir à quelque prix que ce fût.

Il venait d'apprendre que Pompée approchait.

Il s'approcha donc, de son côté, le plus qu'il put de l'ennemi.

Un jour qu'il faisait tirer une tranchée, les gladiateurs vinrent escarmoucher avec ses hommes ; l'amour-propre s'en mêla ; des deux côtés, on sortit du camp ; le combat s'engagea ; chaque instant amenait de nouveaux combattants. Spartacus se vit obligé d'engager la bataille.

C'était justement ce qu'il voulait éviter.

Forcé d'agir contre son gré, il se fit amener son cheval, tira son épée et la lui plongea dans la gorge.

L'animal tomba.

— Que fais-tu ? lui demanda-t-on.

— Si je suis vainqueur, dit-il, je ne manquerai pas de bons chevaux ; si je suis vaincu, je n'en ai pas besoin.

Et aussitôt, il se jeta au milieu des Romains, cherchant Crassus, mais sans pouvoir le trouver.

Deux centurions s'attachèrent à lui ; il les tua tous deux.

Enfin, tous les siens ayant pris la fuite, il resta lui, comme il avait promis, et se fit tuer sans reculer d'un pas.

Pompée arrivait en ce moment. Les débris de l'armée de Spartacus allèrent se heurter à lui. Il les extermina.

Dès lors, comme l'avait prévu Crassus, ce fut Pompée qui eut l'honneur de la défaite des gladiateurs, quoiqu'il fût arrivé après la [illegible]

Quant à Crassus, il eut beau donner au peuple la dîme de ses biens, il eut beau dresser dix mille tables sur le Forum, il eut beau faire à chaque citoyen une distribution de blé pour trois mois, il fallut que Pompée le protégeât pour qu'il obtînt le consulat concurremment avec lui, et encore ne fut-il nommé que second consul.

Puis ce fut Pompée qui eut le triomphe, et Crassus l'ovation.

Comme nous l'avons dit, la fortune favorisait Pompée. Métellus lui avait préparé sa victoire sur Sertorius. Crassus avait mieux fait, il lui avait vaincu Spartacus.

Et, dans les cris de triomphe du peuple, il n'était question ni de Métellus, ni de Crassus, mais du seul Pompée.

Puis était venue la guerre des pirates.

Nous avons dit quelle puissance ils avaient conquise.

Il fallait les détruire de fond en comble.

Ce fut Pompée que l'on en chargea.

Sa triple victoire sur Lépidus, sur Sertorius, et sur Spartacus en avait fait l'épée de la République.

On ne jugeait pas même Crassus digne d'être son lieutenant. Pauvre Crassus ! il était trop riche pour qu'on lui rendît justice.

C'étaient les chevaliers qui avaient le plus souffert de l'occupation de la mer par les pirates. Tout le commerce de l'Italie était entre leurs mains. Or, le commerce étant interrompu, les chevaliers étaient ruinés. Ils n'avaient d'espoir qu'en Pompée.

Ils le firent — malgré le sénat — maître de la mer, de la Cilicie aux colonnes d'Hercule, avec tout pouvoir sur les côtes à la distance de vingt lieues. Sur ces vingt lieues, il avait droit de vie et de mort.

En outre, il pouvait prendre, pour construire cinq cents vaisseaux, chez les questeurs et les publicains, tout l'argent qu'il voudrait.

Il pouvait, à sa volonté, à son désir, à son caprice, lever soldats, matelots et rameurs ; seulement, tous ces moyens lui étaient donnés à condition que, par-dessus le marché, il détruirait Mithridate.

Cela se passait soixante-sept ans avant Jésus-Christ. César avait trente-trois ans.

En trois mois, grâce aux terribles ressources qui lui étaient votées, Pompée avait réduit les pirates.

Au reste, l'œuvre de destruction s'était opérée bien plus par la persuasion que par la force.

Restait Mithridate.

Mithridate lui rendit le service de se tuer sur l'ordre que lui en donna son fils Pharnace, au moment où, après avoir soumis la Judée, lui, Pompée, venait d'entreprendre avec les Arabes une guerre des plus imprudentes.

Voilà ce qu'était Pompée. Passons à Crassus.

VIII

Marcus Licinius Crassus, surnommé *Dives* ou le Riche, comme de nos jours plus d'un riche est surnommé *Crassus*, a ce grand avantage d'avoir été fourni par l'antiquité romaine comme un type de l'avarice moderne.

Il était né cent quinze ans avant Jésus-Christ ; il avait donc quinze ans de plus que César.

Quatre-vingt-cinq ans avant Jésus-Christ, désigné déjà par sa richesse à la faction de Marius, il se sauva en Espagne ; puis, deux ans après, Marius étant mort et Sylla ayant triomphé, Crassus revint à Rome.

Pressé par Cinna et le jeune Marius, Sylla songea à utiliser Crassus en l'envoyant lever des troupes chez les Marses. — Les Marses, c'étaient les Suisses de l'antiquité.

« Qui pourrait triompher des Marses ou sans les Marses ? » disaient les Romains eux-mêmes.

Sylla envoyait donc Crassus recruter chez les Marses.

— Mais, dit Crassus, pour passer à travers les partis ennemis, il me faut une escorte.

— Je te donne pour escorte, répondit Sylla, les ombres de ton père, de ton frère, de tes parents et de tes amis assassinés par Marius.

Crassus passa.

Mais, comme il avait passé seul, il crut qu'il pourrait profiter seul des fruits de son ouvrage : il rassembla une armée, et avec cette armée, il s'en alla prendre et piller une ville de l'Ombrie.

A cette expédition sa fortune, déjà considérable, s'augmenta de sept ou huit millions.

D'ailleurs Crassus lui-même, sans mettre un terme à sa fortune, indiquait la fortune à laquelle il aspirait.

— Nul ne peut se vanter d'être riche, disait-il, s'il ne l'est assez pour solder une armée.

Le bruit de ce pillage vint jusqu'à Sylla, qui, sous ce rapport, n'était pourtant point un homme difficile ; il en prit une prévention contre Crassus, auquel dès lors il préféra Pompée.

A partir de ce moment, Pompée et Crassus furent ennemis.

Cependant, Crassus allait rendre un immense service à Sylla, plus grand que tous ceux que lui rendit jamais Pompée.

Les Samnites, conduits par leur chef Télésinus, s'étaient avancés jusqu'aux portes de Rome ; ils avaient, sur leur route à travers l'Italie, laissé une large trace de feu et de sang. Sylla était accouru au-devant d'eux avec son armée ; mais, au choc de ces terribles pâtres, son aile gauche avait été anéantie, et il avait été obligé de battre en retraite vers Préneste. Il était, dans sa tente, à peu près dans la situation d'Edouard III, la veille de Crécy, regardant l'affaire comme perdue, et songeant déjà comment il s'en tirerait avec la vie sauve, quand on lui annonça un courrier de Crassus.

Il le fit entrer distraitement.

Mais, aux premiers mots du courrier, la distraction se changea en une attention profonde.

Crassus était tombé sur l'armée samnite tout en désordre de sa victoire ; il avait tué Télésinus, fait prisonniers Eductus et Censorinus, ses lieutenants, et poursuivait l'armée en déroute vers Antemnes.

C'étaient là des services oubliés par Sylla : Crassus les fit valoir près de Rome.

Aussi, ayant déployé un certain talent de parole, — nous avons dit le cas que les Romains faisaient des orateurs, — il obtint la préture, puis fut chargé de la guerre contre Spartacus ; nous avons raconté comment elle finit.

Ce dénoûment ne le raccommoda point avec Pompée.

Pompée avait dit à ce sujet un mot que Crassus avait gardé sur le cœur.

— Crassus a triomphé des rebelles, avait-il dit ; mais moi, j'ai triomphé de la rébellion.

Puis était venue l'histoire du triomphe de Pompée et de l'ovation de Crassus.

On était injuste envers ce pillard, ce publicain, ce millionnaire, et vraiment c'était presque justice.

D'ailleurs, son avarice révoltait. Tout le monde racontait certaine anecdote relative à un chapeau de paille, — et Plutarque, ce grand collectionneur d'anecdotes, nous l'a transmise ; — tout le monde racontait, disons-nous, certaine anecdote relative à un chapeau de paille, et cette anecdote faisait la joie de Rome.

Crassus avait un chapeau de paille suspendu à un clou dans son antichambre, et, comme il aimait fort la conversation du Grec Alexandre, quand il l'emmenait avec lui à la campagne, il lui prêtait ce chapeau, qu'il lui reprenait à son retour.

Avec plus de raison que de César, Cicéron disait de Crassus à propos de cette anecdote :

— Un tel homme ne deviendra jamais le maître du monde.

Passons à Cicéron, qui fut un instant maître du monde, lui, puisqu'il fut un instant maître de Rome.

Sa naissance était plus qu'obscure : on s'accorde assez à dire que sa mère Helvia était une femme de noblesse ; mais, quant à son père, on ne sut jamais bien quel métier il exerçait. L'opinion la plus accréditée fut que le grand orateur, né à Arpinum, patrie de Marius, était fils d'un foulon ; d'autres prétendaient d'un maraîcher. Quelques-uns eurent l'idée, et peut-être lui-même l'eut-il, de mettre au nombre de ses aïeux Tullius Atticus, qui régna sur les Volsques, mais, sur ce point, les amis de Cicéron, ni lui-même, ne paraissent point avoir insisté.

Lui se nommait Marcus Tullius Cicero. — Marcus était son nom personnel : le nom que les Romains avaient l'habitude de donner aux enfants six jours après leur naissance ; Tullius était son nom de famille et, dans la vieille langue romaine, signifiait *ruisseau* ; enfin, Cicero était le surnom d'un ancêtre qui avait eu sur le nez une verrue ayant la forme d'un pois, — *cicer* ; — de là le nom de Cicero, dont, en le francisant, nous avons fait Cicéron.

« Peut-être aussi, dit Middleton, ce nom de Cicero vient-il de quelque ancêtre jardinier qui était cité pour son aptitude à cultiver des pois. »

Cette opinion mettrait à néant celle de Plutarque, qui dit :

« Il faut cependant que le premier de cette maison qui fut surnommé Cicero fût un homme remarquable, pour que ses descendants tinssent à conserver son nom. »

En tout cas, Cicéron ne voulut point le changer, et à ses amis qui l'en pressaient, à cause du côté ridicule, il répondit :

— Non pas ! je garde mon nom de Cicéron, et je le rendrai, je l'espère, plus glorieux que celui des Scaurus et des Catulus.

Il tint parole.

Demandez à brûle-pourpoint à un homme de méd[illegible]

instinctivement les Scaurus et les Catulus. Il hésitera. Au contraire, demandez-lui ce qu'était Cicéron, il vous répondra sans hésiter : « Le plus grand orateur de Rome. » On le nomme Cicéron parce qu'il avait un pois chiche sur le nez.

Il a raison, quant au talent ; mais il se trompera quant au pois chiche, puisque c'était l'aïeul de Cicéron et non pas Cicéron qui était décoré de cette excroissance charnue. Et encore voyez Middleton, qui conteste même le pois chiche et qui le change en pois vert.

Mais quant à Cicéron, il tenait fort à son pois chiche.

Étant questeur en Sicile, il offrit aux dieux un vase d'argent, sur lequel il fit inscrire ses deux premiers noms *Marcus* et *Tullius* ; mais, au lieu du troisième nom, il fit graver un pois chiche.

C'était probablement le premier rébus connu.

Cicéron était né cent six ans avant Jésus-Christ, le troisième jour de janvier ; il était de la même année que Pompée, et avait ainsi six ans de plus que César.

On raconte qu'un fantôme était apparu à sa nourrice et lui avait dit qu'un jour cet enfant serait l'appui de Rome.

Ce fut probablement cette apparition qui lui donna une si grande confiance en lui-même.

Tout enfant encore, il avait fait un petit poème, *Pontius Glaucus* ; mais, comme presque tous les grands prosateurs, il était fort médiocre poète, tout au contraire des grands poètes, qui sont presque toujours d'excellents prosateurs.

Ses études terminées, il avait étudié l'éloquence sous Philon, et les lois sous Marius Scævola, jurisconsulte habile, et le premier parmi les sénateurs ; puis il était allé, quoique peu belliqueux, servir sous Sylla dans la guerre des Marses.

Cependant il débuta par un acte de courage, mais de courage civil ; ne pas confondre le courage civil avec le courage militaire.

Un affranchi de Sylla, nommé Chrysogonus, venait de faire mettre en vente les biens d'un citoyen tué par le dictateur, et il avait lui-même acheté ces biens pour deux mille drachmes.

Roscius, fils et héritier du mort, prouva que l'héritage valait deux cent cinquante talents, c'est-à-dire plus d'un million.

Sylla était convaincu du crime qu'il reprochait à Crassus ; mais Sylla ne se laissait pas démonter facilement. À son tour, il accusa le jeune homme de parricide, et dit que c'était à l'instigation du fils que le père avait été tué.

Accusé par Sylla, Roscius fut abandonné de tous.

C'est alors que les amis de Cicéron le poussèrent en avant ; s'il défendait Roscius, s'il gagnait son procès, son nom était certain, sa réputation était fondée.

Cicéron plaida et gagna.

Ne pas confondre ce Roscius avec son contemporain Roscius l'auteur, pour lequel Cicéron plaida aussi contre Fannius Cherea. Celui dont il est question ici s'appelle Roscius Amerinus, et nous possédons le plaidoyer de Cicéron *Pro Roscio Amerino*.

Le jour même où il avait gagné son procès, Cicéron partit pour la Grèce, sous prétexte de soigner sa santé. En effet, il était si maigre, qu'il semblait être lui-même le fantôme apparu à sa nourrice ; il avait l'estomac faible, ne pouvait manger que très tard et fort peu. Mais il avait la voix pleine et sonore, quoique rude et peu flexible ; et, comme sa voix montait jusqu'aux tons les plus élevés, il était toujours, dans sa jeunesse du moins, écrasé de fatigue après ses plaidoyers.

Arrivé à Athènes, il étudia sous Antiochus l'Ascalonite ; puis il passa à Rhodes, où nous l'avons vu rencontrant César.

Enfin, Sylla mort, sa constitution s'étant améliorée, sollicité par ses amis, il revint à Rome, après avoir visité l'Asie et suivi les leçons de Xénoclès d'Adramytte, de Denys de Magnésie et de Ménippe le Carien.

À Rhodes, il avait eu un succès aussi grand qu'inattendu.

Apollonius Molon, sous lequel il étudiait, ne parlait point la langue latine, tandis que Cicéron, au contraire, parlait la langue grecque. Voulant avoir à la première vue une idée de ce que pouvait être son futur élève, Molon lui donna un texte et le pria d'improviser en grec. Cicéron le fit volontiers ; c'était un moyen de se fortifier dans une langue qui n'était point la sienne. Il commença donc, en priant Molon et les autres assistants de noter les fautes qu'il pourrait faire, afin que, ces fautes lui étant connues, il s'en corrigeât.

Lorsqu'il eut fini, les auditeurs éclatèrent en applaudissements.

Seul, Apollonius Molon, qui pendant tout le temps que Cicéron avait parlé n'avait donné aucun signe d'approbation ni d'improbation, resta pensif.

Puis, pressé par Cicéron, inquiet, de lui dire son avis :

— Je te loue et t'admire, jeune homme, lui dit-il ; mais je plains le sort de la Grèce en voyant que tu vas transporter à Rome les seuls avantages qui nous restaient : l'éloquence et le savoir !

De retour à Rome, Cicéron prit des leçons de Roscius le comédien et d'Esope le tragédien, qui tous deux tenaient le sceptre de leur art.

Ce furent ces deux maîtres qui le conduisirent à la perfection de débit à laquelle il était arrivé, et qui était sa plus grande puissance.

Élu questeur, il avait été envoyé en Sicile. C'était pendant un temps de disette, et, depuis que l'Italie avait été convertie en pâturages, — nous aurons l'occasion tout à l'heure de parler de cette conversion, — la Sicile était devenue le grenier de Rome ; Cicéron pressa donc les Siciliens d'envoyer leur blé en Italie, et, par cette instance, commença de se faire mal venir de ses clients ; mais, lorsqu'ils virent son activité, sa justice, son humanité et surtout son désintéressement, — chose rare au temps de Verrès, — ils revinrent à lui et l'entourèrent non seulement d'estime, mais encore d'affection.

Il revenait donc de Sicile, content de lui, ayant fait le plus de bien qu'il avait pu, ayant, dans trois ou quatre occasions, brillamment plaidé, croyant que le bruit qu'il avait fait en Sicile s'était répandu dans le monde entier et qu'il allait trouver le sénat l'attendant aux portes de Rome, lorsque, traversant la Campanie, il rencontra un de ses amis qui, le reconnaissant, vint à lui le sourire sur les lèvres et la main ouverte.

Après les premiers compliments :

— Eh bien, demanda Cicéron, que dit-on à Rome de mon éloquence, et que pense-t-on de ma conduite pendant mes deux ans d'absence ?

— Où étais-tu donc ? lui demanda l'ami. Je ne savais point que tu eusses quitté Rome.

Cette réponse eût guéri Cicéron de la vanité, si la vanité n'était une maladie incurable.

Au reste, une occasion allait se présenter qui donnerait toute carrière à cette vanité.

D'abord, il plaida contre Verrès et le fit condamner à sept cent cinquante mille drachmes d'amende et à l'exil. L'amende était une plaisanterie, mais l'exil était sérieux ; — puis l'exemple, puis la flétrissure, puis la honte.

Il est vrai qu'il n'y a pas de honte pour les coquins.

Ce succès mit Cicéron à la mode.

« Il eut, dit Plutarque, une cour presque aussi nombreuse, à cause de son talent, que Crassus à cause de ses millions et Pompée à cause de sa puissance. »

Ce fut sur ces entrefaites que l'on commença à s'occuper de la conspiration de Catilina.

Après avoir vu ce qu'étaient Pompée, Crassus et Cicéron, voyons ce qu'était Catilina. — Nous savons ce qu'était César.

IX

Lucius Sergius Catilina appartenait à la plus vieille noblesse de Rome.

Il prétendait, sur ce point, ne le céder à personne, pas même à César, et il avait droit à cette prétention si, comme il le disait, il descendait de Sergestus, compagnon d'Énée.

Ce qu'il y avait de certain, c'est qu'il comptait parmi ses aïeux un Sergius Silus qui, blessé vingt-trois fois dans les guerres puniques, avait fini par faire adapter à son bras mutilé une main de fer avec laquelle il continuait de combattre.

Cela rappelle Goëtz de Berlichingen, cet autre seigneur qui, pareil à Catilina, se mit à la tête d'une révolte de gueux.

« C'était, quant à lui (Catilina), dit Salluste, — l'avocat démocrate qui a laissé de si beaux jardins, qu'aujourd'hui même ils portent encore son nom, — c'était, quant à lui, un homme doué d'une de ces rares constitutions qui peuvent supporter la faim, la soif, le froid, les veilles ; d'un esprit audacieux, rusé, fécond en ressources ; capable de tout feindre, de tout dissimuler ; convoiteur du bien d'autrui, prodigue du sien ; ayant beaucoup d'éloquence, peu de jugement, et méditant sans cesse des projets, des mesures chimériques, impossibles. »

Voilà pour le moral ; comme on le voit, Salluste ne gâte pas son homme.

Au physique, il avait le visage pâle et inquiet, les yeux injectés de sang, la démarche tantôt lente, tantôt précipitée ; sur le front enfin quelque chose de cette fatalité que, dans l'antiquité, Eschyle imprime à son Oreste, et, chez les modernes, Byron à son Manfred.

On ne savait pas au juste la date de sa naissance, mais il devait avoir cinq ou six ans de plus que César.

Sous Sylla, il s'était baigné dans le sang ; on racontait de lui des choses inouïes, que l'appréciation moderne ne nous permet de croire qu'avec réserve : on l'accusait d'avoir été l'amant de sa fille et le meurtrier de son frère ; on assurait que, pour être déchargé de ce dernier meurtre, il avait fait, comme si son frère eût été vivant encore, mettre le mort sur la liste des proscrits.

Il avait des motifs de haine contre Marcus Gratidianus. Il le traîna, — c'est toujours la tradition qui parle, et non pas nous, — il le traîna vers le tombeau de Lutatius, lui creva les yeux d'abord, puis lui coupa la langue, les mains et les pieds, puis enfin lui trancha la tête, et ensuite, les bras tout sanglants, porta aux yeux du peuple cette tête depuis le mont Janicule jusqu'à la porte Carmentale, où était Sylla.

Puis, comme si toutes les accusations dussent s'accumuler sur lui, on disait encore qu'il avait tué son fils pour que rien ne fît obstacle à son mariage avec une courtisane qui ne voulait pas de beau-fils ; qu'il avait retrouvé l'aigle d'argent de Marius et lui faisait des sacrifices humains ; que, comme le chef de cette société de sang découverte il y a une quinzaine d'années à Livourne, il ordonnait des assassinats inutiles, pour ne point perdre l'habitude du meurtre ; que les conjurés avaient bu à la ronde le sang d'un homme égorgé ; qu'ils voulaient massacrer les sénateurs ; enfin, — ce qui touchait bien autrement le petit peuple, — que son intention était de mettre le feu aux quatre coins de la ville.

Tout cela est bien invraisemblable ! Le pauvre Catilina m'a tout à fait l'air d'avoir été choisi pour être le bouc émissaire de son époque.

C'est, au reste, l'avis de Napoléon. Ouvrons le *Mémorial de Saint-Hélène* au 22 mars 1816 :

« Aujourd'hui, l'empereur lisait dans l'histoire romaine la conjuration de Catilina ; il ne pouvait la comprendre telle qu'elle est tracée. « Quelque scélérat que fût Catilina, » disait-il, « il devait avoir un but ; ce ne pouvait être celui « de régner sur Rome, puisqu'on lui reprochait d'y vou- « loir mettre le feu aux quatre coins. » L'empereur pensait que c'était plutôt quelque nouvelle faction à la façon de Marius ou de Sylla, qui, ayant échoué, avait accumulé sur son chef toutes les accusations banales dont on les accable en pareil cas. »

Et, avec son œil d'aigle, l'empereur pouvait bien avoir vu clair dans la nuit des temps, comme il voyait à travers la fumée des champs de bataille.

Au reste, le moment était propice à une révolution.

Rome se divisait en riches et en pauvres, en millionnaires et en endettés, en créanciers et en débiteurs ; l'usure était à l'ordre du jour, le taux légal était de 4 pour 100 par mois. Tout s'achetait, depuis le vote de Curion jusqu'à l'amour de Servilie. La vieille plèbe romaine, la race des soldats et des laboureurs, la moelle de Rome est détruite. Dans la ville, trois ou quatre mille sénateurs, chevaliers, usuriers, agioteurs, meneurs d'émeutes, des affranchis à chaque pas ; hors de Rome, plus de cultivateurs : des esclaves ; plus de champs ensemencés : des pacages ; — on s'était aperçu que l'on gagnait plus à nourrir les pourceaux que les hommes : Porcius Caton avait fait une fortune énorme à ce métier-là. — Partout des Thraces, des Africains, des Espagnols, les fers aux pieds, marqués du fouet sur le dos, du signe de la servitude au front. Rome a usé sa population à prendre le monde, elle a troqué l'or de la nationalité contre la monnaie de cuivre de l'esclavage.

On a des villas à Naples pour les brises de la mer ; à Tivoli, pour la poussière des cascatelles ; à Albano, pour l'ombrage des arbres. Les fermes, ou plutôt la ferme générale est en Sicile.

Caton a trois mille esclaves ; jugez des autres !

Les fortunes sont absurdes à force d'être gigantesques.

Crassus possède, rien qu'en terres, deux cents millions de sesterces, plus de quarante millions de francs. Verrès, en trois ans de préture, a raflé douze millions à la Sicile ; Cæcilius Isidorus s'est ruiné dans les guerres civiles ; il n'a plus que quelques pauvres millions qui courent les uns après les autres, et cependant, en mourant, il lègue encore à ses héritiers quatre mille cent seize esclaves, trois mille six cents paires de bœufs, vingt-sept mille cinq cents têtes de bétail et soixante millions de sesterces en argent (près de quinze millions de francs). Un centurion possède dix millions de sesterces. Pompée se fait payer, par le seul Ariobarzane, trente-trois talents par mois, quelque chose comme cent quatre-vingt mille francs. Les rois sont ruinés au profit des généraux, des lieutenants et des proconsuls de la République ; Déjotarus est réduit à la mendicité ; Salamine ne peut payer Brutus, son créancier ; Brutus enferme le sénat et l'assiège : cinq sénateurs meurent de faim, les autres payent.

Les dettes égalent les fortunes ; c'est tout simple : il faut qu'il y ait balance.

César, partant comme préteur pour l'Espagne, emprunte cinq millions à Crassus, et en doit encore cinquante ; Milon, lors de sa condamnation, devait quatorze millions ; Curion, se vendant à César, devait douze millions ; Antoine, huit millions.

La conspiration de Catilina est donc à tort, selon nous, nommée une conspiration ; ce n'est pas un complot, c'est un fait. C'est la grande et éternelle guerre du riche contre le pauvre, la lutte de celui qui n'a rien contre celui qui a tout ; c'est la question qui est au fond de toutes les questions politiques, que nous avons heurtée en 1792 et en 1848.

Babœuf et Proudhon sont des Catilinas en théorie.

Aussi voyez qui est pour Catilina, voyez qui forme son cortège, voyez quelles gens lui servent de garde : tous les élégants, tous les débauchés, tous les nobles ruinés, tous les beaux à tunique de pourpre, tous les gens qui jouent, qui s'enivrent, qui dansent, qui entretiennent des femmes ; — nous avons dit que César en était ; — puis, à côté de cela, des bravi, des gladiateurs, des anciens septembriseurs de Sylla ou de Marius, et, qui sait ? peut-être le peuple.

Les chevaliers, les usuriers, les agioteurs, les banquiers sentent si bien cela, qu'ils portent au consulat Cicéron, *un homme nouveau.*

Cicéron a pris des engagements : il écrasera Catilina ; car, pour que tout ce qui possède des villas, des palais, des troupeaux, des pâturages, une caisse, dorme tranquille, il faut que Catilina soit écrasé.

Il commence l'attaque en présentant au sénat — Catilina est sénateur, retenez bien cela — en présentant au sénat une loi qui ajoute un exil de dix ans aux peines portées contre la brigue.

Catilina sent le coup. Il veut discuter la loi ; il glisse un mot en faveur des débiteurs ; c'est là que Cicéron l'attendait.

— Qu'espères-tu ? lui dit-il ; de nouvelles tables ? l'abolition des dettes ? J'en afficherai, des tables, moi ! mais des tables de vente.

Catilina s'emporte.

— Qui es-tu donc, dit-il, pour parler ainsi, mauvais bourgeois d'Arpinum, qui as pris Rome pour ton hôtellerie ?

Alors, le sénat tout entier murmure et prend parti pour Cicéron.

— Ah ! s'écrie Catilina, vous allumez un incendie contre moi ! Soit, je l'étoufferai sous des ruines.

Ce mot perd Catilina.

Cicéron en appelle aux boutiquiers.

Les députés des Allobroges, que Catilina a pris pour confidents, ont remis à l'avocat de l'aristocratie le plan de la conjuration.

Cassius doit incendier Rome ; Céthégus, égorger le sénat. Catilina et ses lieutenants se tiendront aux portes, et tueront tout ce qui tentera de fuir.

Les bûchers se préparent. Demain peut-être, les aqueducs vont être bouchés !

Tout cela ne détermine pas le peuple à prendre parti pour le sénat.

Caton fait un long discours : il comprend que le temps est passé d'invoquer le patriotisme. Bon ! le patriotisme ! on rirait au nez de Caton, on l'appellerait du nom antique qui correspond à notre nom moderne *chauvin.*

Non, Caton est de son époque.

— Au nom des dieux immortels, dit-il, je vous adjure, vous pour qui vos maisons, vos statues, vos terres, vos tableaux ont toujours été d'un plus grand prix que la République ; ces biens, de quelque nature qu'ils soient, objets de vos tendres attachements, si vous voulez les conserver, si à vos jouissances vous voulez ménager un loisir nécessaire, sortez de votre engourdissement et prenez en main la chose publique !

Le discours de Caton touche les riches ; mais ce n'est point assez. Les riches, on sait bien qu'ils seront du parti des riches ; ce sont les pauvres, ce sont les prolétaires, c'est le peuple qu'il faut entraîner.

Caton fait distribuer par le sénat pour sept millions de blé au peuple, et le peuple est pour le sénat. Et cependant, si Catilina fût resté à Rome, peut-être sa présence eût-elle balancé cette splendide distribution.

Mais il est rare que le peuple donne raison à celui qui quitte la patrie : il y a un proverbe là-dessus.

Catilina quitta Rome.

Le peuple donna tort à Catilina.

X

Catilina était allé rejoindre, dans les Apennins, son lieutenant Mallius ; il avait là deux légions, dix à douze mille hommes.

Il attendit un mois.

Chaque matin, il espérait apprendre la nouvelle que le complot avait éclaté à Rome. La nouvelle qui lui arriva fut

que Cicéron [illegible] fait étrangler Lentulus et Céthégus, ses amis ainsi que les principaux chefs du complot.

— Étrangler [illegible] citoyens romains [illegible] et Sempronia ne leur garantissait-elle pas la vie sauve ?

[illegible], mais voici l'argument dont Cicéron s'était servi. La loi Sempronia protège, il est vrai, la vie des citoyens seulement, l'ennemi de la patrie n'est pas citoyen !

L'argument était bien un peu subtil ; mais on n'est pas avocat pour rien.

Les armées du sénat [illegible]. Catilina vit qu'il ne lui restait plus qu'à mourir. Il résolut de mourir bravement.

Il descendit de ses [illegible] et rencontra les conservateurs, comme on [illegible] aux environs de Pistoie.

Le combat fut terrible, la lutte acharnée.

Catilina combattit non pas pour vaincre, mais pour bien mourir.

Ayant mal vécu, il mourut bien. On le retrouva en avant de tous les siens, au milieu des cadavres des soldats romains tués par lui.

Chacun de ses hommes était tombé à la place où il avait combattu.

Des voleurs, des meurtriers et des incendiaires meurent-ils ainsi ?

Je crois que Napoléon à Sainte-Hélène avait raison, et qu'il y a sous tout cela quelque chose que nous ignorons ou qui nous a été mal dit et, par conséquent, laissé à deviner.

Voyez le manifeste des révoltés, que nous transmet Salluste ; peut-être jette-t-il quelque jour sur la question.

Il est adressé par le chef des révoltés au général du sénat. Le général du sénat, c'est le Cavaignac de l'époque.

Imperator,

« Nous attestons les dieux et les hommes que, si nous avons pris les armes, ce n'est point pour mettre en danger la patrie ou menacer nos concitoyens ; nous ne voulons que sauvegarder nos personnes. Misérables et ruinés que nous sommes, la rapacité et les violences de nos créanciers nous ont enlevé à presque tous la patrie, à tous la réputation et la fortune. On nous dénie jusqu'au bénéfice des anciennes lois ; on ne nous permet point d'abandonner nos biens pour garder notre liberté, tant est grande la dureté de l'usurier et du préteur ! Souvent l'ancien sénat eut pitié du peuple, et par ses décrets soulagea la misère publique ; de notre temps même, on a libéré aussi les patrimoines grevés à l'excès, et, de l'avis de tous les gens de bien, il a été permis de payer en cuivre ce que l'on devait en argent [1] ; souvent aussi le peuple (*plebs*), poussé par des désirs ambitieux, ou provoqué par les injures des magistrats, s'est séparé du sénat ; mais quant à nous, nous ne demandons ni la puissance ni la fortune, ces grandes causes des luttes entre les hommes. Non, nous demandons seulement la liberté qu'un citoyen ne consent à perdre qu'avec la vie. Nous te supplions donc, toi et le sénat, d'avoir égard à la misère de tes concitoyens. Rendez-nous la garantie de la loi que le préteur nous refuse ; ne nous mettez pas dans la nécesssité de préférer la mort à la vie que nous menons, car notre mort ne serait point sans vengeance. »

Pesez ce manifeste, philosophes de tous les temps ; il a son poids dans la balance de l'histoire ; ne ressemble-t-il pas beaucoup à cette devise des malheureux canuts de Lyon : *Vivre en travaillant, ou mourir en combattant ?*

Nous vous le disions bien tout à l'heure que la conspiration de Catilina n'était point une conspiration ; et voilà pourquoi le danger, quoi qu'en dise Dion, fut réel, sérieux, immense ; si réel, si sérieux, si immense, qu'il fit de Cicéron un héros [illegible] et d'illégalité.

Il faut que Cicéron ait eu bien peur pour avoir été si brave, *ce jour-là* !

Quand Cicéron peut fuir, est-ce qu'il ne fuit pas ? Dans l'émeute soulevée contre lui, sept ou huit ans plus tard, par Clodius, est-ce qu'il ne fuit pas ?

Et Clodius, cependant, n'est pas un homme de la taille de Catilina.

De retour de Thessalonique, Cicéron raconte qu'il y a [illegible] sur le Forum. On s'injurie [illegible] crache à la figure. « Les clodiens commencent à cracher sur nous, *clodiani nostros consputare coeperunt* ; nous perdons patience », ajoute Cicéron. Il y avait de quoi ! « Les nôtres les chargent et les mettent en fuite. Clodius est précipité de la tribune ; moi je m'esquive de crainte d'accident : AC NOS QUOQUE TUM FUGIMUS, NE QUID IN TURBA. » Je ne le lui fais pas dire ; c'est bien lui qui le dit, qui le raconte, qui l'écrit à son frère Quintus, dans sa lettre du 15 février (Q. II. 3).

D'ailleurs, si vous doutez, lisez le discours de Caton. Celui-là n'est pas un poltron, et cependant il a peur, grand'peur ; il a peur surtout, et il le dit, il a peur, et les autres doivent avoir peur, parce César est tranquille !

César est tranquille, parce que, Catilina vainqueur, il a donné assez de gages à la démocratie pour avoir sa part du gâteau ; César est tranquille, parce que Catilina vaincu, il n'y a pas assez de preuves contre lui pour qu'on le mette en accusation. D'ailleurs, qui oserait le mettre en accusation ? Caton en a bonne envie, et cependant il recule.

Ce fut pendant cette séance si orageuse, dans laquelle Caton et César parlèrent, Caton pour la sévérité, César pour la clémence, que l'on apporta un billet à César.

Caton crut que c'était une missive politique, l'arracha des mains du messager et la lut.

C'était un poulet de sa sœur Servilie à César.

Il le lui jeta au visage.

— Tiens, ivrogne ! dit-il.

César le ramassa, le lut et ne répondit rien. En effet, la situation était grave et n'avait pas besoin d'être compliquée d'une querelle particulière.

Mais, si l'on n'osait accuser publiquement César, on n'eût pas été fâché qu'un accident débarrassât de lui les honnêtes gens.

Sur les marches du sénat, et au moment où il en sortait, il fut assailli par une foule de chevaliers, de fils de banquiers, d'agioteurs, d'usuriers, de publicains, qui voulaient absolument le tuer.

L'un d'eux, Clodius Pulcher — celui qui s'était fait battre par les gladiateurs — lui mit son épée à la gorge, n'attendant qu'un signe de Cicéron pour le tuer. Cicéron lui fit signe d'épargner César, et Clodius remit son épée au fourreau.

Comment ! ce même Clodius qui, plus tard, âme damnée de César, sera l'amant de Pompéia et voudra tuer Cicéron, ce même Clodius est l'ami de Cicéron et veut tuer César ?

— Eh ! mon Dieu, oui, voilà comment les choses se passent dans la vie.

Cela vous paraît incompréhensible. Nous vous expliquerons cela, soyez tranquilles, chers lecteurs ; ce ne sera peut-être pas très moral, mais ce sera clair.

L'homme heureux, l'homme fier, l'homme grand de cent coudées dans toute cette affaire de Catilina, c'est Cicéron.

Il y avait beaucoup de M. Dupin dans Cicéron, quoiqu'il n'y ait pas beaucoup de Cicéron dans M. Dupin.

Avez-vous vu M. Dupin le lendemain du jour de l'avènement au trône du roi Louis-Philippe ? S'il eût fait des vers latins, il eût fait ceux de Cicéron ; s'il eût fait des vers français, il les eût traduits.

Vous connaissez les vers de Cicéron, n'est-ce pas ?

O fortunatam natam, me consule, Romam !...

O heureuse Rome ! qui es née sous mon consulat !..

Eh bien, huit jours après, Cicéron défendait Muréna, coupable de brigue, lui qui avait demandé pour les coupables de brigue un surcroît de punition de dix ans d'exil ; puis il défendit Sylla, qui était le complice de Catilina ; il le défendit, lui, Cicéron, qui avait fait étrangler les autres complices.

Un instant, comme nous l'avons dit, il fut roi à Rome. Pompée était absent, César effacé, Crassus muet.

— C'est le troisième roi étranger que nous avons, disaient les Romains.

Les deux autres étaient Tatius et Numa. Tatius et Numa étaient de Cures ; Cicéron était d'Arpinum.

Tous trois étaient donc, en effet, étrangers à Rome !

XI

La conspiration de Sylla découverte, Céthégus et Lentulus étranglés, le cadavre de Catilina retrouvé sur le champ de bataille de Pistoie, on crut Rome sauvée.

Il en était de même en 1793, après chaque conspiration découverte. La France aussi fut sauvée onze fois dans le même mois.

« Encore une victoire comme celle-ci, disait Pyrrhus après la bataille d'Héraclée, où il avait laissé la moitié de ses soldats, la moitié de ses chevaux, la moitié des éléphants, et je suis perdu ! »

C'était Cicéron surtout qui était dans cette croyance qu'il avait sauvé Rome. Sa victoire l'aveuglait ; il voyait à cette alliance du sénat et des chevaliers, des aristocrates de naissance et des aristocrates d'argent, qui avait été son rêve, mais il ne tarda pas à douter lui-même de la durée

(1) [illegible]

de cette paix *gélatineuse*... — comment rendre son mot de *concordia conglutinata?* — de ce *replâtrage*, c'est à peu près cela.

Quant à César, nous l'avons dit, il avait été trop heureux de s'effacer dans cette circonstance.

Lorsqu'il était sorti du sénat, au moment où Cicéron, traversant le Forum, criait, en parlant des complices de Catilina : « Ils ont vécu ! » plusieurs des chevaliers qui formaient la garde de Cicéron s'étaient élancés contre cette importance, et si honorable pour lui, ne s'en soit pas vanté ?

Au reste, plus tard, la noblesse blâma Cicéron de ne point avoir saisi cette occasion de se défaire de César, et d'avoir par trop préjugé de l'affection du peuple pour celui-ci.

C'est qu'en effet cette affection était grande, très grande ; témoin ce qui se passa quelques jours après.

César, fatigué des accusations sourdes qui le poursui-



L'un d'eux lui avait mis son épée à la gorge

César, l'épée nue ; mais Cicéron, nous l'avons dit, le couvrit de sa toge.

Cicéron, — comme faisait parfois le peuple en faveur du gladiateur qui avait bien combattu, — au regard d'interrogation que lui jetaient les jeunes gens, répondit par un signe sauveur ; et, en effet, quoique César ne fût encore qu'un mauvais sujet perdu de dettes, on ne tuait pas César comme on tuait un Lentulus ou un Céthégus ; et la preuve, c'est qu'on eût pu le tuer soit à la porte du sénat, soit dans le Forum, soit en traversant le champ de Mars ; et la preuve encore, c'est qu'on eût pu tuer Catilina, et qu'on n'osa point le faire.

Seulement, — quoique le fait soit rapporté par Plutarque, — souvent il nous a pris l'idée de mettre en doute le récit de l'historien de Chéronée.

Suétone se contente de dire que les chevaliers qui étaient de garde tirèrent leur épée et en tournèrent la pointe contre César.

Cicéron, ce grand hâbleur, n'en parlait pas dans l'histoire de son consulat, qui est perdue, mais que Plutarque connaissait, et Plutarque s'en étonne.

Comment se fait-il que Cicéron, qui se vante parfois de choses qu'il n'avait point faites, ayant fait une chose de

vaient, se rendit au sénat pour se justifier, et, en entrant, annonça à quelle occasion il y entrait.

Or, une violente querelle s'éleva parmi les sénateurs sur la culpabilité ou la non-culpabilité de César, et, comme la séance se prolongeait, le peuple, craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur, environna la salle en jetant de grands cris, et en demandant qu'on lui rendît César.

Ce fut même à ce propos que Caton, craignant un mouvement de la part des pauvres, disons plus, de ceux qui avaient faim et qui, dit Plutarque, avaient mis dans César toutes leurs espérances, — la chose est claire, — obtint du sénat cette fameuse distribution de blé mensuelle qui devait coûter chaque fois, quelque chose comme dix à douze millions.

César vit bien qu'il lui fallait un nouvel appui ; il se mit sur les rangs pour être préteur.

Nous avons déjà dit comment on faisait son chemin à Rome.

Tout jeune homme de bonne famille étudiait le droit chez un jurisconsulte et l'éloquence sous un rhéteur. La vie romaine était publique ; elle appartenait à la patrie ; on défendait ou l'on attaquait le gouvernement avec la parole et l'épée. On signait comme en Amérique : *Avocat et général.*

Pour [illegible] maître on dénonçait un proconsul ; il y avait [illegible] grandeur à cela : on prenait le parti d'un peuple contre un homme.

Ainsi fait César.

Il plaide d'abord contre Dolabella, puis contre Publius A[illegible]. Il échoue contre le premier, et est obligé de [illegible]. Mais c'est en Grèce même qu'il plaide [illegible] second, devant Marcus Lucullus, préteur de Macédoine, et il a un tel succès que Publius A[illegible], qui [illegible] de condamné, en appelle aux tribuns du peuple, sous prétexte qu'il ne pouvait obtenir justice contre les Grecs dans la Grèce même.

A Rome, dit Plutarque, [illegible] brillant au barreau, lui acquit [illegible].

Puis, une fois [illegible] sur les rangs pour l'édilité.

L'édilité [illegible] près notre mairie moderne.

Voyez les [illegible] avec leurs *hustings*, leurs *meetings*, leurs [illegible], leurs accusations de *bribery* : c'est en petit ce que les élections de Rome étaient en grand.

Il y avait [illegible] Rome, ce qu'on n'a osé faire encore ni en France ni en Angleterre, un MANUEL DU CANDIDAT. Il [illegible] de Rome, et est signé *Q. Cicero*. — Ne [illegible] avec Marcus Tullius ; Quintus n'est que le [illegible] d'un grand homme.

[illegible] le moment venu, le candidat se revêtait d'une robe blanche, symbole de la pureté de son âme. — *candidatus* — qui veut aussi bien dire blanchi que blanc ; — puis il faisait ses visites aux sénateurs et aux magistrats d'abord, puis aux gens riches, puis aux chevaliers, puis [illegible], puis enfin au peuple.

Le peuple se tenait au champ de Mars : les trois ou quatre cent mille votants étaient là, attendant les candidats.

Les candidats se présentaient, suivis du cortège de leurs amis.

Pendant que le candidat intriguait de son côté, les amis intriguaient du leur.

Le candidat avait son nomenclateur qui lui disait tout bas les noms et la profession de ceux auxquels il adressait la parole.

Vous vous rappelez toutes les tendresses de don Juan à M. Dimanche, quand il veut en tirer de l'argent ? Figurez-vous cette scène répétée cent fois dans la même journée : formes différentes, même fond.

Deux ans d'avance, le candidat pratique le peuple : il a célébré des jeux ; il a loué et fait louer dans les cirques et dans les amphithéâtres, des places par ses amis, et ces places, il les a gratuitement distribuées au peuple ; il y a envoyé des tribus entières et particulièrement sa tribu à lui ; enfin il a donné des festins publics, non seulement devant sa porte, non seulement dans sa tribu, non seulement dans différents quartiers, mais souvent encore dans toutes les tribus.

Cicéron citait comme une chose extraordinaire que Lucius Philippus fût arrivé aux dignités sans avoir employé ce moyen.

Mais, en échange, Tubéron, petit-fils de Paul Emile, et neveu de Scipion l'Africain, avait échoué dans sa demande de préteur, parce qu'en offrant un repas public au peuple, il avait [illegible] dresser des lits d'une forme commune et couverts de peaux de bouc, au lieu de housses de prix.

Vous voyez quel sybarite était le peuple romain, qui non seulement voulait bien manger, mais qui encore voulait être bien et richement couché en mangeant.

Beaucoup entreprenaient des voyages dans les provinces pour [illegible] des suffrages dans les municipes qui avaient droit de voter.

Paterculus cite un citoyen qui, voulant être édile, envoyait, chaque fois qu'il y avait un incendie à Rome ou dans les environs, ses esclaves pour l'éteindre ; le moyen était si nouveau, que celui qui l'avait inventé fut nommé non seulement édile [illegible] préteur. Par malheur Paterculus oublie de citer le nom de ce philanthrope.

En général, l'élection était [illegible] chère : on n'était guère nommé édile à moins d'un million, questeur à moins d'un million et demi ou deux millions [illegible] pour être préteur, on sacrifiait tout.

En effet, la préture, c'était la vice-royauté d'une province.

Notez qu'une province de ce temps-là, c'est un royaume d'aujourd'hui.

Or, dans ce royaume que l'on dirigeait pour quatre ou cinq ans, que l'on occupait avec une armée, de l'argent duquel on disposait, sur les habitants duquel on avait droit de vie et de mort, on donnait rendez-vous à ses créanciers ; c'était là qu'on liquidait les fortunes les plus embarrassées, que l'on se faisait des bibliothèques, des collections de tableaux, des galeries de statues ; c'était là, enfin, que l'on convoquait ses huissiers et ses gardes du commerce, et que, presque toujours, on s'arrangeait à la satisfaction des deux parties.

Parfois aussi, quand la province était ruinée, que l'on succédait à un Dolabella ou à un Verrès, ou bien quand on n'était pas bien sûr de la moralité de son débiteur, les créanciers s'opposaient au départ.

César, nommé préteur en Espagne, trouva, au moment de sortir, une telle masse de créanciers assemblés devant sa porte, qu'il fut obligé d'envoyer chez Crassus.

Crassus, qui voyait Catilina mort, qui comprenait que Cicéron ne tiendrait pas, qui ne pouvait pardonner à Pompée son affaire des gladiateurs, comprit que l'avenir était entre César et Pompée, et il pensa qu'un placement chez César lui rapporterait de gros intérêts. Il répondit pour César de près de cinq millions ; et César put partir pour l'Espagne.

Disons, en outre, — et la chose pourrait bien être pour les trois quarts dans ce prêt si étonnant de la part d'un pareil avare, — disons que César était l'amant de sa femme, Tertulia. Au point de vue moderne, cela rabaisse peut-être bien un peu César, mais César n'y regarde pas de si près.

C'est en se rendant en Espagne, en traversant un petit village des Gaules cisalpines que César dit ce joli mot :

— J'aimerais mieux être le premier ici que le second à Rome.

En effet, à Rome, à côté de ces pouvoirs réels, conquis par le glaive ou l'éloquence ; à côté de Pompée et de César, il y avait ce que l'on appelait les sept tyrans : c'étaient les publicains, les usuriers, les prêteurs à la petite semaine ; c'étaient les deux Lucullus, Metellus, Hortensius, Philippus, Catulus et enfin Crassus.

Ce dernier avait hâte d'être autre chose qu'un des sept tyrans : il avait hâte d'être un des trois.

Or il voyait dans l'avenir un triumvirat : Pompée, la victoire ; César, la fortune ; lui, l'argent.

On verra que Crassus n'avait pas trop mal lu dans l'avenir.

Au bout d'un an, César revint d'Espagne.

Qu'y avait-il fait ? On n'en sait rien.

Personne n'osa l'accuser ; mais, à son retour, il paya ses dettes, et, cette fois, personne n'eut besoin de lui prêter de l'argent.

Seulement, Suétone dit :

« Il est prouvé, par les propres monuments qu'il a laissés, qu'en Espagne il reçut du proconsul et des alliés l'argent qu'il demanda avec instance comme un secours pour acquitter ses dettes. »

Mais cela, ce n'était pas emprunter ; c'était prendre, puisqu'on ne rendait jamais.

Suétone ajoute encore :

« Il pilla plusieurs villes de la Lusitanie, quoiqu'elles n'eussent fait aucune résistance, et qu'elles eussent ouvert leurs portes à son arrivée. »

A son retour à Rome, César trouva Pompée.

Ces deux grands rivaux étaient donc face à face.

Voyons ce qu'était devenu Pompée depuis que nous l'avons quitté après son triomphe sur les gladiateurs.

XII

Le vainqueur de Mithridate a trente-neuf ans, quoique ses amis, lisez ses flatteurs, ne lui en donnent que trente-quatre, — l'âge d'Alexandre ; — il est arrivé au point culminant de la fortune. Il ne fera plus que descendre, tandis que César ne fera plus que monter.

Si Pompée a trente-neuf ans, — et Plutarque dit positivement son âge, — César en a trente-trois.

« Le peuple romain, dit Plutarque, semble avoir été, dès le commencement, envers Pompée, dans la même disposition où est le Prométhée d'Eschyle envers Hercule, quand il dit à celui-ci, qui vient de le délier : « Autant j'aime le fils, autant je hais le père. »

Pourquoi le peuple romain haïssait-il le père de Pompée, Strabo ?

Plutarque nous le dit en une ligne :

« Parce qu'il ne pouvait lui pardonner son avarice. »

Ce qui voulait dire que le père de Pompée ne donnait pas de jeux aux Romains, ne leur offrait point de dîners publics, ne leur donnait pas de billets de spectacle, crime impardonnable aux yeux de tous ces rois du monde qui passaient leur temps couchés sous les portiques, causant politique dans les bains, ou buvant du vin cuit dans les cabarets.

La haine était grande, en effet, puisque, Strabo ayant été frappé de la foudre, le peuple arracha son corps du bûcher où il était déjà déposé, et lui fit mille outrages.

Mais, nous le répétons, le fils, en échange, était adoré.

Voyez ce qu'en dit encore Plutarque dans sa belle langue grecque :

« Aucun autre n'obtint une bienveillance plus forte, qui

commençât plus vite, qui fleurît mieux pendant le bonheur, qui restât plus fidèle dans l'adversité. »

Peut-être aussi ce qui avait, dans Pompée, séduit les Romains, peuple éminemment sensuel, c'était sa beauté.

Pompée avait des traits doux, parfaitement en harmonie avec une parole mélodieuse, un air grave, tempéré par une grande expression de bonté, des manières nobles, une grande tempérance dans sa vie habituelle, une suprême adresse à tous les exercices du corps, une éloquence presque irrésistible, une immense facilité à donner, et, en donnant, une grâce presque divine qui avait l'art de ménager l'amour-propre de celui qui recevait. Ses cheveux, qu'il portait un peu relevés, et son regard plein de charme lui donnaient avec Alexandre, ou plutôt avec les statues qui restaient du conquérant de l'Inde, une ressemblance qui flattait beaucoup le jeune homme, et qui était si publique et si reconnue, qu'un jour le consul Philippe, plaidant pour lui, dit en souriant :

— Que l'on ne s'étonne point de ma partialité envers mon client : il est tout simple qu'étant Philippe, j'aime Alexandre.

Nous avons parlé de sa tempérance ; citons-en un exemple :

Au sortir d'une maladie assez grave, on lui avait commandé la diète, et, comme il recommençait à manger, le médecin lui permit seulement une grive.

Malheureusement, les grives sont des oiseaux de passage, et l'on n'était plus dans la saison du passage des grives ; de sorte que les serviteurs de Pompée coururent tous les marchés de Rome sans pouvoir en trouver une seule.

— Te voilà bien embarrassé, lui dit un de ses amis ; tu en trouveras chez Lucullus, qui en fait nourrir toute l'année.

— Non, ma foi, répondit Pompée ; je ne veux demander aucun service à cet homme.

— Cependant, insista l'ami, si le médecin a recommandé absolument que tu manges une grive, et pas autre chose ?

— Allons donc, répondit Pompée, veux-tu donc que je croie qu'il était écrit dans les arrêts du Destin que Pompée n'aurait pas vécu si Lucullus n'eût été assez gourmand pour conserver des grives en volière !

Et Pompée *envoya promener* le médecin ! — C'est à peu près, je crois, ce que signifient ces trois mots grecs : Καὶ ἐάσας χαίρειν.

Nous avons parlé de son éloquence.

Prouvons.

Après la mort de Strabo, il eut à repousser une accusation de péculat produite contre son père, et dans laquelle on essayait de l'entraîner ; mais il mit dans sa défense une telle adresse et une telle fermeté, que le préteur Antistius, qui présidait au jugement, résolut, dès lors, de lui donner sa fille en mariage et la lui fit offrir par des amis communs.

Pompée accepta.

Ces futures fiançailles étaient déjà tellement connues du peuple, et se trouvaient tellement de son goût, qu'au moment où Pompée fut absous, la multitude, comme si elle eut obéi à un mot d'ordre, cria :

— A Talasius ! à Talasius !

Que signifiaient ces deux mots, que les Romains avaient l'habitude de proférer quand ils souhaitaient des noces heureuses ?

Nous allons le dire.

C'était une vieille tradition romaine, et qui remontait à l'enlèvement des Sabines.

Lorsque eut lieu ce grand événement, qui mit l'empire naissant de Romulus à deux doigts de sa perte, des pâtres et des bouviers enlevaient une jeune Sabine d'une beauté si parfaite, qu'ils craignaient qu'il ne leur fallût combattre à chaque pas pour la conserver ; alors, il leur vint cette idée de la mettre sous la protection d'un des noms les plus estimés de la jeune Rome ; de sorte que, tout en courant, ils criaient :

— A Talasius ! à Talasius !

Comme si c'était pour le compte de Talasius qu'ils enlevassent la jeune Sabine.

Grâce à ce nom, ils purent la conduire en sûreté où ils voulaient ; et, en effet, la jeune Sabine épousa Talasius, et, le mariage ayant été très heureux, cette coutume se conservait à Rome de crier, lors des mariages de quelque importance et en manière de souhait de bonheur :

— A Talasius ! à Talasius !

Pompée épousa, en effet, Antistia.

Mais il n'eut pas en mariage autant de bonheur que Talasius ; car il fut, par Sylla, ainsi que nous l'avons dit, forcé de répudier Antistia pour épouser Emilie, fille de Métella et de Scaurus et belle-fille de Sylla.

L'ordre était d'autant plus tyrannique qu'Emilie était mariée et enceinte ; et il y avait d'autant plus de honte à Pompée de céder à cet ordre, que son beau-père Antistius venait d'être assassiné dans le sénat, sous prétexte que, Pompée étant du parti de Sylla, il devait en être, lui aussi, qui était le beau-père de Pompée.

Au reste, la mère d'Antistia ne put, voyant sa fille répudiée, supporter l'affront que Pompée venait de lui faire : elle se tua.

Enfin, cette mort fut suivie de celle d'Emilie, qui mourut en couches.

Il est vrai que cette terrible tragédie de famille, qui eût fait grand bruit à une autre époque, se perdit au milieu de la tragédie publique qui s'accomplissait à cette heure, et dans laquelle Marius et Sylla jouaient les principaux rôles.

Nous avons dit qu'en circonstance pareille, César aima mieux affronter la colère de Sylla que de lui obéir. Le génie des deux hommes est tout entier dans cette différence : c'est que, dans des circonstances analogues, l'un cède, l'autre résiste.

Qu'on nous pardonne de revenir ainsi sur Pompée, dont nous avons déjà parlé avec quelques détails ; mais l'homme qui disputa le monde à César vaut bien la peine que l'on s'occupe un peu longuement de lui.

Ensuite, nous avouons que nous serions fier de faire pour l'antiquité ce que nous avons fait pour les temps modernes ; pour l'histoire grecque et les Romains, ce que nous avons fait pour l'histoire d'Angleterre, d'Italie et de France, c'est-à-dire de la mettre à la portée de tout le monde. Que faudrait-il pour cela ? La rendre amusante.

Quand on nous montre les Grecs et les Romains, on nous montre trop des statues et pas assez des hommes.

Hommes nous-mêmes, nous nous intéressons surtout à des êtres appartenant bien visiblement à l'humanité.

Or, en écartant la tunique d'Alcibiade et la toge de César, que verrons-nous ? Des hommes

Mais il faut écarter la tunique et la toge ; il faut, enfin, faire ce que nous tentons : montrer en robe de chambre ces héros et ces demi-dieux de collège.

Vous rappelez-vous le temps où l'on nous disait que l'histoire n'était si lourde à apprendre que parce qu'elle était ennuyeuse ? Ennuyeuse sans doute, dans le père Daniel, dans Mézerai, dans Anquetil, mais amusante dans les chroniques, dans les mémoires, dans les légendes.

D'où est venu le grand succès de M. de Barante dans ses *Ducs de Bourgogne ?* C'est qu'un des premiers il a substitué la forme de la chronique à la forme de l'histoire ou de ce que l'on appelait l'histoire.

Est-ce que nous n'en avons pas plus appris à nos lecteurs avec *les Trois Mousquetaires, Vingt ans après* et *le Vicomte de Bragelonne* sur l'époque de Louis XIII et de Louis XIV, que Levassor avec ses vingt ou vingt-cinq volumes ?

Qui connaît Levassor ? Guillemot et Techener, parce qu'ils vendent ses vingt-cinq volumes vingt-cinq francs, non pas au public, mais à ceux qui, comme moi, sont forcés de les acheter.

XIII

Retournons à Pompée, déjà veuf de deux femmes à vingt-quatre ans, et que Sylla venait, en vertu des services qu'il lui avait rendus en lui amenant une armée, de saluer du nom d'*imperator*.

En outre, Sylla s'était levé et découvert devant Pompée, ce qu'il faisait rarement devant ses autres généraux.

S'était levé, cela se comprend facilement, mais *s'était découvert !* avouez lecteurs, qu'ayant toujours vu les Romains nu-tête, cela vous semble difficile à expliquer.

Les Romains, à défaut de chapeau, — cependant ils en usaient quelquefois, témoin ce fameux chapeau que Crassus prêtait au Grec Alexandre, les Romains, à défaut de chapeau, se couvraient la tête avec le pan de leur toge, et ce vêtement, blanc d'habitude, repoussait admirablement les rayons du soleil italien. De même que nous levons notre chapeau comme une marque de déférence aux gens que nous rencontrons, de même les Romains levaient le pan de leur toge, et ainsi se découvraient.

Malgré cette grande humilité de Pompée, on lui reprochait deux ou trois meurtres dont César, son rival en toute chose et surtout en humanité, eût été incapable.

Carbon, comme on sait, était des antagonistes de Sylla. Pompée le battit et le fit prisonnier.

S'il l'eût fait tuer au moment où il fut pris, personne n'eût rien dit et l'on eût probablement trouvé la chose toute naturelle ; mais il se fit amener, chargé de chaînes, un homme trois fois honoré du consulat ! Il le jugea du haut d'un trône, au milieu des murmures et des acclamations de la multitude, le condamna et le fit exécuter sans lui donner d'autre sursis que celui de satisfaire un besoin qui le pressait.

Il fit de même de Quintus Valérius, savant distingué qu'il prit, qu'il fit causer avec lui, et qu'il envoya froide-

ment à la mort quand il en eut tiré tout ce qu'il en voulait savoir.

Quant au titre de *Grand*, ce fut encore Sylla qui, à son retour d'Afrique, le lui donna en le saluant, comme, quatre ou cinq ans auparavant, lorsqu'il lui avait donné celui d'*imperator*.

Pompée ne craignit d'abord, il faut lui rendre cette justice, d'adjoindre cette épithète à son nom.

Hâtons-nous de dire que ce n'était point par modestie qu'il en usait ainsi, mais de peur de blesser les susceptibilités du peuple.

En effet, quand, plus tard, après la mort de Sertorius et la campagne d'Espagne, il crut que ce nom lui avait été donné assez longtemps par les autres pour qu'il eût le droit de se le donner lui-même, il le prit et s'intitula POMPÉE LE GRAND dans ses lettres et dans ses décrets.

Il est vrai qu'au-dessus de celui que Sylla avait nommé *Magnus*, c'est-à-dire *le Grand*, il y avait deux hommes à chacun desquels le peuple avait donné le surnom de TRÈS GRAND, *Maximus :* l'un était Valérius, qui avait réconcilié le peuple et le sénat ; l'autre Fabius Rullus, qui avait chassé de ce même sénat quelques fils d'affranchis qui, à la faveur de leurs richesses, s'étaient fait élire sénateurs.

Au reste, Sylla s'effraya bientôt de cette grandeur qu'il avait faite, de cette fortune qu'il avait élevée.

De retour à Rome depuis cette grande guerre d'Afrique, Pompée demanda le triomphe ; mais Sylla s'y opposa. Le triomphe ne s'accordait qu'à des consuls ou à des préteurs.

Le premier Scipion lui-même après ses victoires d'Espagne sur les Carthaginois, n'avait point osé le demander, parce qu'il n'était ni préteur ni consul.

Sylla prétendit qu'il craignait d'être désapprouvé par Rome tout entière s'il faisait triompher un jeune homme encore imberbe, et que l'on ne dît qu'il ne respectait aucune loi quand il s'agissait de satisfaire les caprices de ses favoris.

Mais Pompée vit la véritable cause du refus sous l'enveloppe dorée qui le renfermait.

Cette idée que Sylla ne s'opposait à son triomphe que parce qu'il commençait de le craindre redoubla son entêtement à l'obtenir, et, devant Sylla, à Sylla lui-même, qui lui annonçait que, s'il s'obstinait à vouloir triompher, lui, Sylla, s'opposerait à ce triomphe, il répondit :

— Prends garde, Sylla, il y a plus d'hommes qui adorent le soleil levant que le soleil couchant.

Sylla, comme César, avait l'oreille un peu dure : il ne comprit point la réponse de Pompée.

— Que dit-il ? demanda le dictateur à ses voisins.

Les voisins de Sylla lui redirent la réponse de Pompée.

— Oh ! s'il y tient tant, répondit Sylla, qu'il triomphe donc !

Mais Sylla n'était point le seul qui s'opposât à cette satisfaction d'orgueil du vainqueur de Carbon, de Domitien, de Sertorius.

Il y eut dans le sénat et dans la noblesse de grands murmures.

Pompée les entendit.

— Ah ! c'est comme cela, dit-il ; eh bien, je triompherai non pas comme mes prédécesseurs sur un char traîné par des chevaux, mais sur un char traîné par des éléphants.

Et, en effet, dans sa campagne d'Afrique, Pompée avait dit :

— Puisque nous sommes ici, il s'agit de combattre non seulement les hommes, mais encore les animaux féroces.

En conséquence, il avait chassé et pris bon nombre de lions et d'éléphants ; en outre il avait reçu des rois soumis plus de quarante éléphants ; rien ne lui était plus facile que d'atteler quatre de ces derniers animaux à son char.

On les attela donc ; mais il se trouva qu'au moment d'entrer dans Rome, la porte fut trop étroite.

Pompée, forcé d'abandonner les éléphants, en revint aux chevaux.

Certes, malgré son âge, — il allait avoir quarante ans, — Pompée, s'il l'eût bien ambitionné, eût été reçu dans le sénat.

Les Romains avaient, quand la loi s'opposait à un de leurs désirs, et qu'ils étaient assez puissants pour satisfaire ce désir malgré la loi, les Romains avaient un moyen des plus ingénieux de procéder malgré cette loi : ils la suspendaient pour un an.

On appelait cela le *sommeil de la loi*.

Pendant que la loi dormait, les ambitions se tenaient éveillées et faisaient ce qu'elles voulaient.

Pompée trouva donc une plus grande satisfaction à son orgueil de triompher, étant simple général, que s'il eût été sénateur.

Pompée triompha donc en restant dans l'ordre des chevaliers.

Mais Sylla n'oublia pas que c'était malgré lui que Pompée avait triomphé, et Pompée, ayant fait pour un autre ce qu'il n'avait pas voulu faire pour lui, c'est-à-dire ayant fait nommer Lépidus au consulat, et ayant rencontré Sylla au moment où celui-ci traversait la place, Sylla l'apostropha :

— Jeune homme, lui dit-il, je te vois tout glorieux de ta victoire ; n'est-ce pas, en effet, bien honorable et bien flatteur d'être parvenu, par tes intrigues après du peuple, à ce que Catulus, c'est-à-dire le citoyen le plus vertueux de Rome, ne soit nommé au consulat qu'après Lépidus, qui est, lui, le plus méchant des hommes ?... Au reste, ajouta-t-il avec un geste de menace, je te préviens de ne pas t'endormir, mais de veiller attentivement à tes affaires, car tu t'es fait un adversaire plus fort que toi !

Dès ce jour, en effet, Pompée fut complètement perdu dans l'esprit de Sylla, au point que, lorsque Sylla mourut et que l'on ouvrit son testament, non seulement on n'y trouva pas un seul legs pour Pompée, mais encore nulle mention n'y était faite de celui à qui le testateur avait donné le titre d'*imperator* et le surnom de *Magnus*.

Mais Pompée, en véritable homme d'État qu'il était, ne fit paraître aucun chagrin de cet oubli, et, comme Lépidus et quelques autres voulaient empêcher non seulement que Sylla fût enterré au champ de Mars, mais encore que l'on fît publiquement ses funérailles, ce fut lui, Pompée, qui prit la direction de la cérémonie mortuaire et qui rendit à Sylla les honneurs funèbres.

Il y a plus : la prédiction de Sylla s'étant réalisée aussitôt après sa mort, et Lépidus se servant de la position que lui avait faite Pompée pour exciter des troubles dans Rome, Pompée se rangea du côté de Catulus, qui représentait la partie honnête du sénat et du peuple mais qui était plus propre à l'administration civile qu'au gouvernement des armées ; Pompée lui donna le secours de son épée.

Ce secours eut son importance.

Lépidus, aidé de Brutus, père de celui qui devait, avec Cassius, assassiner César, s'était emparé de la plus grande partie de l'Italie et d'une portion de la Gaule cisalpine.

Pompée marcha contre lui, lui reprit la plupart de ces villes, fit Brutus prisonnier, et, comme il avait fait pour Carbon et pour Quintus Valérius, le fit tuer par Géminius, sans même se donner la peine de porter un jugement contre lui.

C'est à la suite de cette victoire que vinrent celles contre Sertorius, contre Spartacus et contre les pirates.

Dans cette dernière guerre, Pompée avait réuni des pouvoirs dont nul n'avait disposé avant lui, et avait été fait véritablement roi de la mer.

C'est ici que nous l'avons abandonné, c'est donc ici que nous devons le reprendre, pour le suivre jusqu'au retour de César, arrivant d'Espagne.

XIV

Au milieu de tous ces événements, la *barbe de Pompée* avait poussé et sans opposition cette fois, il avait obtenu le triomphe et le consulat.

Sa puissance était si grande, en ce moment, à Rome, que Crassus, qui le boudait depuis l'affaire des gladiateurs, fut obligé de demander en quelque sorte la permission de Pompée pour être consul.

Pompée comprit combien le grandissait cette humilité d'un homme qui, à cause de sa richesse et de son éloquence, méprisait tous les autres hommes. Il oublia qu'il avait des torts envers Crassus — ce qui était bien plus beau que d'oublier les torts de Crassus si Crassus en eût eu envers lui — il oublia, disons-nous, les torts qu'il avait eus envers Crassus, et le fit nommer consul en même temps que lui.

César absent, Crassus et Pompée se partageaient ainsi l'autorité, Crassus étant plus influent près du sénat, Pompée ayant plus de crédit près du peuple.

Puis Pompée était ce que, de nos jours, on appellerait un *banquiste ;* il connaissait son peuple romain et savait comment il fallait le prendre.

Ainsi, il était d'habitude que les chevaliers, après avoir servi le temps prescrit par la loi, amenassent leur cheval sur la place publique, et, là, devant les deux censeurs, rendissent compte de leurs campagnes, nommassent les généraux et les capitaines sous lesquels ils avaient servi, et, en face du peuple, reçussent les éloges ou le blâme que leur conduite avait mérités.

Or, les censeurs Gellius et Lentulus étant sur leurs sièges, on vit de loin Pompée, revêtu du consulat, accompagné ou plutôt précédé des licteurs, descendre vers le Forum menant comme un simple chevalier son cheval par la bride, puis ordonnant à ses licteurs de s'ouvrir, comparaissant lui et son cheval devant le tribunal.

Le peuple, à cette vue, fut pris d'un si grand respect,

que pas un bravo n'éclata, quoiqu'il fût parfaitement visible que tout le monde était en admiration devant ce que faisait Pompée.

Les questeurs, au contraire, tout orgueilleux de cette marque de déférence, répondirent par un signe au salut de Pompée, et le plus âgé des deux, se levant :

— Pompée le Grand, lui dit-il, je vous demande si vous avez fait toutes les campagnes ordonnées par la loi ?

— Oui, répondit Pompée à haute voix, je les ai faites, et n'ai jamais eu d'autre capitaine ni d'autre général que moi.

A ces mots, le peuple poussa de grands cris, et les censeurs se levèrent et reconduisirent Pompée chez lui avec toute la foule, pour lui rendre, autant qu'il était en eux, l'honneur qu'il leur avait fait.

Mais le plus grand triomphe de Pompée fut celui qu'il obtint le jour où il fut investi du pouvoir que nous avons dit pour combattre les pirates.

La loi qui l'investissait de ce pouvoir ne passa point sans opposition ; car, une fois à la tête de ce pouvoir, ayant deux cents vaisseaux sous ses ordres, quinze lieutenants pris dans le sénat forcés de lui obéir, haute main sur tous les questeurs et receveurs des deniers publics, autorité monarchique et puissance absolue sur toutes les côtes, à la distance de quatre cents stades de la mer, c'est-à-dire sur tout l'empire romain, nulle puissance humaine ne pouvait empêcher Pompée d'être roi, si la royauté l'eût tenté.

Aussi, à la lecture, le projet de loi, accueilli par le peuple avec des cris d'enthousiasme, appuyé par César, qui voulait se faire bien venir de ce peuple, fut-il repoussé par un certain nombre de sénateurs.

Un des consuls s'était même écrié :

— Prends garde, Pompée ! en voulant suivre les traces de Romulus, tu pourrais bien, comme lui, disparaître dans quelque tempête.

Catulus, pour lequel Pompée avait combattu, n'était pas non plus favorable, à cette loi, et cependant, tout en parlant contre elle, il faisait le plus grand éloge de Pompée.

— Mais, dit-il, n'exposez pas sans cesse, ainsi le premier citoyen et le plus grand homme de Rome aux hasards de la guerre ; car enfin, si vous le perdiez, quel autre le remplacerait ?

— Toi, toi, toi-même ! cria-t-on de toutes parts.

Alors, Roscius s'avança, fit signe qu'il voulait parler, et, comme, au milieu des clameurs du peuple, il ne pouvait obtenir la parole, il fit signe, en levant deux doigts, qu'il fallait donner un collègue à Pompée.

Mais, à cette malencontreuse proposition, le peuple impatient poussa de tels cris, qu'un corbeau qui passait en ce moment au-dessus du Forum en tomba étourdi au milieu de la foule.

« Ce qui prouve, dit gravement Plutarque, que ce n'est pas le déchirement et la séparation de l'air dans lequel se forme un vide qui fait tomber les oiseaux à terre, mais que cela vient de ce qu'ils sont frappés par des clameurs qui, poussées avec force, excitent dans l'air une secousse violente et un tourbillon rapide. »

Nous avons dit ailleurs comment cette guerre se termina à la plus grande gloire de Pompée ; mais ce que nous n'avons pas dit, c'est la partialité que Pompée, qui avait fait tuer Carbon, Quintus Valérius et Brutus d'une façon si cruelle, montra pour les pirates.

Non seulement il les reçut à composition, leur fit grâce de la vie, leur laissa une partie de leurs biens, mais encore, comme Métellus, — parent du Métellus dont il avait été collègue en Espagne, — comme Métellus, avant que Pompée eût le commandement en chef de cette guerre, avait été envoyé en Crète pour poursuivre les pirates dans cette île, qui, après la Cilicie, était leur repaire le mieux fortifié ; et, comme Métellus les poursuivait à outrance et les faisait mettre en croix au fur et à mesure qu'il les prenait, ceux-ci, sachant avec quelle douceur Pompée avait traité leurs compagnons, lui demandèrent du secours contre Métellus.

La demande était étrange ; mais ce qu'il y eut de plus étrange encore, c'est qu'elle leur fut accordée.

Pompée écrivit à Métellus pour lui faire défendre de continuer la guerre. Il ordonna aux villes de ne plus obéir à Métellus et fit entrer son lieutenant Lucius Octavius dans une ville assiégée, où il combattit pour les pirates contre les soldats de Métellus.

Cela serait incompréhensible si l'on ne connaissait la manière de faire de Pompée qui ne voulait pas plus en cette occasion laisser à Métellus sa part de gloire dans la destruction des pirates, qu'il n'avait voulu laisser à Crassus sa part de gloire dans la destruction des gladiateurs.

Quand on apprit à Rome que ces pirates si terribles avaient été anéantis ou soumis en moins de trois mois, l'enthousiasme pour Pompée fut tel, que le tribun du peuple Manlius proposa une loi qui donnait à Pompée le commandement de toutes les provinces et de toutes les troupes que Lucullus avait sous ses ordres, en y joignant la Bithynie occupée par Glabrion.

Cette loi l'autorisait à conserver les mêmes forces maritimes, à commander avec la même puissance que dans la précédente guerre, enfin mettait à sa discrétion le reste de l'empire romain, puisqu'elle lui donnait, outre la Phrygie, la Lycaonie, la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie, la haute Colchide et l'Arménie, les armées que Lucullus avait employées à vaincre Mithridate et Tigrane.

D'abord, les sénateurs et tous les hommes considérables de Rome s'étaient réunis pour rejeter cette loi, avaient échangé les promesses les plus sacrées, s'étaient juré les uns aux autres de ne pas trahir la cause de la liberté en remettant à un seul homme et de leur propre volonté un pouvoir égal à celui que Sylla avait conquis par la violence. Mais, le jour venu, de tous ces orateurs inscrits pour prendre la parole, il arriva ce qui arrive parfois sous le régime parlementaire : c'est qu'un seul osa parler.

Ce fut Catulus.

Mais aussi parla-t-il en homme de bien et avec sa franchise accoutumée, interpellant le sénat et criant :

— Sénateurs, n'est-il plus une montagne ou une roche sur laquelle nous puissions nous retirer et mourir libres ?

Mais Rome en était arrivée à ce moment où il lui fallait un maître, quel qu'il fût.

Aucune voix ne répondit à celle de Catulus.

La loi passa.

— Hélas ! dit Pompée en recevant le décret, mes travaux n'auront donc pas de fin ! Passerai-je donc sans cesse d'un commandement à un autre commandement, et ne pourrai-je jamais, avec ma femme et mes enfants, mener la douce vie de la campagne !

Et, levant les yeux au ciel, et frappant sa cuisse de sa main, il fit tous les gestes d'un homme au désespoir.

Pauvre Pompée ! il eût fait bien d'autres gestes si la loi n'eût point passé ! seulement, il les eût fait seul, et ceux-là eussent été de véritables gestes de désespoir.

Il n'en fut pas de même de César ; car, lorsqu'il eut obtenu le gouvernement des Gaules, il s'écria, dans sa joie, qu'il ne s'inquiétait pas de laisser paraître :

— Je suis enfin parvenu au comble de mes vœux, et, à partir d'aujourd'hui, je marcherai sur la tête de mes concitoyens.

XV

Nous espérons que le lecteur qui nous suit dans cette étude apprécie de plus en plus le caractère de ces deux hommes ; de sorte que, lorsque, rivaux, ils se trouveront en face l'un de l'autre, leurs actes suffiront et n'auront plus besoin de commentaires.

Au reste, si Pompée hésita d'accepter le commandement, l'hésitation ne fut pas longue. Il rassembla ses vaisseaux, rappela ses gens de guerre, manda près de lui les rois et les princes compris dans l'étendue de son gouvernement, entra en Asie et débuta, comme d'habitude, par bouleverser tout ce qu'avait fait son prédécesseur ; — et qu'on ne l'oublie pas, ce prédécesseur était Lucullus, c'est-à-dire un des hommes les plus considérables de la République.

Lucullus entendit bientôt dire que Pompée ne laissait rien subsister de ce qu'il avait fait ; qu'il remettait les peines, enlevait les récompenses, disant et prouvant enfin que Lucullus n'était plus rien, et que lui seul était tout.

Lucullus n'était pas homme à boire ainsi cette liqueur amère que l'on appelle le mépris.

Il fit par des amis communs porter ses plaintes à Pompée, et il fut convenu que les deux généraux auraient une conférence, et que cette conférence aurait lieu en Galatie.

Ils s'avancèrent donc au-devant l'un de l'autre, les licteurs portant les faisceaux, et, comme c'étaient des vainqueurs de l'une et de l'autre part, leurs faisceaux étaient entourés de branches de laurier.

Or, il arriva ceci, c'est que, Lucullus arrivant d'un pays fertile et Pompée, tout au contraire, d'un pays aride et sans arbres, les lauriers des licteurs de Lucullus étaient frais et verdoyants, tandis que ceux des licteurs de Pompée étaient jaunes et desséchés ; ce que voyant les licteurs de Lucullus, ils donnèrent aux licteurs de Pompée la moitié de leurs lauriers fraîchement cueillis.

A la vue de cette courtoisie, quelques-uns sourirent.

— Bon ! dirent-ils, voilà encore une fois Pompée qui se couronne de lauriers qu'il n'a pas cueillis.

L'entrevue qui fut d'abord courtoise et pleine de convenance, dégénéra bientôt en discussion, et la discussion en dispute.

Pompée reprocha son avarice à Lucullus ; Lucullus reprocha son ambition à Pompée.

Celui-ci, oubliant les compliments qu'il venait de faire à son rival, décria bientôt ses victoires.

— Belles victoires, disait Pompée, que celles remportées sur des armées de deux rois qui, voyant que l'or ne sert de rien, ont recours enfin à l'épée et au bouclier. Lucullus a vaincu l'or, il me laisse à combattre le fer.

— Cette fois encore, disait Lucullus de son côté, l'habile et prudent Pompée agit selon ses habitudes ; il arrive lorsqu'il ne reste plus qu'un fantôme à vaincre. Il fait dans la guerre de Mithridate ce qu'il a fait dans celle de Lépidus, de Sertorius, de Spartacus, dont il s'est attribué les défaites, quoique ces défaites fussent l'ouvrage de Metellus, de Catulus et de Crassus. Est-ce que Pompée ne serait, à tout prendre, qu'un oiseau lâche, une espèce de vautour qui serait accoutumé à se jeter sur les corps qu'il n'a pas tués, une manière d'hyène et de loup déchirant à belles dents les restes de la guerre ?

Privé de tout commandement, n'ayant plus que dix-huit cents hommes qui consentissent à lui obéir, Lucullus revint à Rome.

Quant à Pompée, il se mit à la poursuite de Mithridate.

Il faut suivre, dans Plutarque, cette longue et rude campagne où Mithridate, enfermé dans des murailles que Pompée bâtit autour de lui, tue les malades et tous les hommes inutiles, et disparaît sans qu'on sache quels oiseaux ont prêté leurs ailes à ses soldats pour qu'ils s'envolent par-dessus les murs.

Pompée le poursuivit. Il l'atteint près de l'Euphrate, au moment où Mithridate rêve que naviguant sur le Pont-Euxin par un vent favorable, et apercevant déjà le Bosphore, tout à coup son navire se brise sous ses pieds et ne lui laisse que des espars pour se soutenir sur les flots.

Il en est là de son rêve quand ses généraux entrent dans sa tente tout effarés, et lui crient

— Les Romains !

Alors, il faut se résoudre à combattre.

On court aux armes, on se range en bataille ; mais tout est contre le malheureux roi de Pont.

Les soldats de Pompée ont la lune derrière le dos, il en résulte que leurs ombres grandissent démesurément.

Les soldats de Mithridate prennent cette ombre qui s'avance vers eux pour les premiers rangs des Romains ; ils lancent leurs flèches et leurs javelots, qui frappent le vide.

Pompée s'aperçoit de l'erreur des barbares, et les fait charger en poussant de grands cris ; ceux-ci n'osent pas même l'attendre ; il leur tue ou leur noie dix mille hommes, et s'empare de leur camp.

Où est Mithridate ?

Dès le commencement du combat, Mithridate, avec huit cents esclaves lancés au galop, s'est fait jour à travers l'armée romaine : il est vrai qu'arrivé de l'autre côté, ses huit cents cavaliers sont réduits à trois.

Deux de ces trois survivants sont : l'un Mithridate lui-même ; Hypsicratia, une de ses maîtresses, si brave, si vaillante, si courageuse, que le roi l'appelle, non plus Hypsicratia, mais Hypsicrate.

Ce jour-là, vêtue d'un costume persan, montant un cheval perse, combattant avec des armes persanes, elle ne quitta pas une seconde le roi, qu'elle défendait de son côté, tandis que celui-ci la défendait lui-même.

Au bout de trois jours de courses à travers le pays, trois jours pendant lesquels la vaillante amazone servit le roi, veilla sur son sommeil, pansa son cheval ; — au bout de trois jours, tandis que Mithridate dormait, on arriva à la forteresse d'Inova, où étaient ses trésors et ses effets les plus précieux.

On était sauvé, momentanément du moins.

Mais Mithridate comprenait que c'était la dernière halte avant d'arriver à la tombe. Il fit ses suprêmes largesses, partageant, entre ceux qui lui étaient restés fidèles, l'argent d'abord, les vêtements ensuite, et enfin le poison.

Chacun le quitta, riche comme un satrape, sûr de sa vie si l'on vivait, sûr de sa mort si l'on voulait mourir.

Puis l'illustre vaincu partit pour l'Arménie. Il comptait sur son allié Tigrane.

Tigrane non seulement lui refusa l'entrée de ses Etats, mais encore mit sa tête à prix à cent talents.

Mithridate remonta l'Euphrate, le passa à sa source et s'enfonça dans la Colchide.

Pendant ce temps, c'est-à-dire pendant que Tigrane fermait ses Etats à Mithridate, son fils les ouvrait aux Romains. Pompée et lui recevaient les villes qui se soumettaient, lorsque le vieux Tigrane, que Lucullus venait de battre, apprenant la mésintelligence qui régnait entre les deux généraux, eut espoir dans ce qu'on lui avait dit du caractère facile de Pompée et apparut un matin, avec ses parents et ses amis, en vue du camp romain.

Mais, à l'entrée de ce camp, il rencontra deux licteurs de Pompée qui lui ordonnèrent de descendre de cheval et de continuer sa route à pied, nul roi ennemi n'étant jamais entré à cheval dans le camp des Romains.

Tigrane fit plus : en signe de soumission, il ôta son épée et la donna aux licteurs ; puis, quand il fut devant Pompée, il détacha son diadème, qu'il mit à ses pieds.

Mais Pompée le prévint : il prit Tigrane par la main, le conduisit dans sa tente et le fit asseoir à sa droite, tandis que son fils s'asseyait à sa gauche.

— Tigrane, lui dit-il alors, c'est à Lucullus que vous devez les pertes que vous avez faites jusqu'à présent ; c'est lui qui vous a enlevé la Syrie, la Phénicie, la Galatie et la Sophène. Je vous laisse, moi, tout ce que vous aviez lorsque je suis entré dans vos Etats, à la condition que vous payerez aux Romains six mille talents, pour réparer le tort que vous leur avez fait. Votre fils gouvernera le royaume de Sophène.

Tigrane, enchanté, promit à chaque soldat une demi-mine, dix mines à chaque centurion, et un talent à chaque tribun.

Mais son fils, qui avait cru recevoir l'héritage de son père, qu'il avait trahi, fut moins enchanté du partage, et aux envoyés qui venaient de la part de Pompée l'inviter à souper, il répondit :

— Grand merci à votre général, des honneurs qu'il me fait ; mais je connais quelqu'un qui me traitera mieux que lui.

Dix minutes après, le jeune Tigrane était arrêté, chargé de chaînes et réservé pour le triomphe.

XVI

Voilà donc César et Pompée revenus à Rome, l'un de l'orient, l'autre du couchant.

Crassus, qui a fait semblant d'avoir si grand'peur de l'armée de Pompée, les y attend.

César l'a prévenu par lettre qu'il arrive, et que, si Crassus veut y mettre un peu du sien, il se charge de le raccommoder avec Pompée.

Quant à Cicéron, on ne s'en inquiète pas. Pompée est jaloux de ses succès au sénat. Pompée est jaloux de tout. On n'aura pas de peine à brouiller les deux amis.

Cicéron s'en plaint à Atticus.

« Votre ami, dit-il dans sa lettre à Atticus du 25 janvier de l'an 693 de Rome (soixante et un ans avant Jésus-Christ), votre ami — vous savez de qui je veux parler — cet ami dont vous m'écriviez qu'il me louait n'osant me blâmer, cet ami-là, à voir ses démonstrations, est plein d'attachement, de déférence, de tendresse pour moi ; en public, il m'exalte ; mais, secrètement, il me dessert, de façon toutefois que ce n'est un secret pour personne. Jamais de droiture ni de candeur, pas un mobile honorable dans sa politique. Rien d'élevé, de fort, de généreux. Je vous écrirai plus à fond sur tout cela un autre jour. »

Plus à fond !... Vous voyez qu'il ne lui restait cependant pas grand'chose à dire, et qu'en peu de lignes l'illustre orateur, le vainqueur de Catilina, avait fait un portrait assez ressemblant, à son point de vue du moins, du vainqueur de Mithridate.

Mais, pendant ce temps, un homme était poussé auquel ni l'un ni l'autre des trois n'avaient fait attention, et qui méritait cependant que l'on s'occupât de lui : cet homme, c'était Caton le Jeune.

Disons un mot de celui qui avait à Rome une telle réputation de rigidité, que les Romains, au théâtre, attendaient qu'il fût sorti pour crier aux danseurs de danser le cancan de l'époque.

Il était né quatre-vingt-quinze ans avant Jésus-Christ, avait cinq ans de moins que César, et onze de moins que Pompée ; il atteignait sa trente-troisième année. C'était l'arrière-petit-fils de ce Caton le Censeur que, disait une épigramme, Proserpine ne voulait pas recevoir aux enfers, tout mort qu'il était.

« Ce roux qui mordait tout le monde, cet homme aux yeux perçants, ce Porcius que Proserpine refuse de recevoir aux enfers, tout mort qu'il est ! »

Voilà l'épigramme. Elle indique comme on voit, que Caton l'Ancien était roux, qu'il avait les yeux de Minerve, et qu'il était de son vivant si mauvais coucheur, que, mort même, on ne se souciait point encore de l'avoir pour voisin.

C'était, à côté de cela, un homme rusé ; son nom de *Caton* en fait foi. Il s'appelait Priscus ; on le surnomma Caton, de *catus*, sage, adroit, délié.

Il avait servi, à dix-sept ans, contre Annibal ; avait, au combat, la main prompte et le pied ferme, et menaçait l'ennemi d'une voix rude, en même temps qu'il lui présentait l'épée à la poitrine et au visage. — Il y a encore, de nos jours, des maîtres d'armes de régiment qui procèdent ainsi. — Il ne buvait que de l'eau ; seulement, dans les

grandes marches ou les grandes chaleurs, il y ajoutait un peu de vinaigre ; dans ses jours de débauche, il allait jusqu'à la piquette.

Il était né dans ces temps héroïques — deux cent trente ans avant Jésus-Christ — où il y avait encore des terres en Italie et des hommes pour labourer ces terres. Comme les Fabius, les Fabricius et les Cincinnatus, il quittait le soc pour l'épée, et l'épée pour le soc, se battant de sa personne comme un simple soldat, labourant lui-même comme on voudra, était resté orphelin de père et de mère, avec un frère et trois sœurs.

Ce frère s'appelait Cépion.

Une de ses sœurs, sœur de mère seulement — s'appelait Servilie. Nous avons déjà prononcé son nom à propos du billet écrit à César le jour de la conjuration de Catilina.

Elle avait résisté longtemps ; mais César, ayant appris qu'elle désirait une fort belle perle, l'acheta et la donna à Servilie



Voyez, ce que je mange, leur dit-il.

un simple garçon de ferme ; seulement, en hiver, il labourait en tunique ; en été, tout nu.

Il était voisin de campagne de ce Manius Curius qui avait obtenu trois fois le triomphe, vaincu les Samnites unis aux Sabins, chassé Pyrrhus de l'Italie, et, après ses trois triomphes, habitait toujours cette pauvre maison où les ambassadeurs samnites le trouvèrent faisant cuire des raves.

Les députés venaient lui offrir je ne sais quelle somme en or.

— Voyez ce que je mange, leur dit-il.

— Nous le voyons.

— Eh bien, on n'a pas besoin d'or quand on sait se contenter d'un pareil repas.

Un tel homme devait plaire à Caton, comme Caton devait lui plaire. Le jeune homme devint donc l'ami du vieillard.

Caton le Jeune descendait de ce rude censeur qui se brouilla avec Scipion parce qu'il le trouvait trop prodigue et trop magnifique. Il avait beaucoup de son aïeul, quoique cinq générations eussent passé entre eux, et que le représentant d'une de ces générations, Caïus Porcius Caton, petit-fils de Caton l'Ancien, accusé et convaincu de concussion, s'en fût allé mourir à Tarragone.

Notre Caton, Caton le Jeune, ou Caton d'Utique, comme Servilie, en échange, donna à César ce qu'il désirait.

La perle avait coûté un peu plus de onze cent mille francs.

Caton était un homme au visage sévère et refrogné, rebelle au rire ; il avait un cœur difficile à la colère, mais ne s'apaisant qu'à grand'peine une fois irrité. Lent à apprendre, il se souvenait toujours de ce qu'il avait appris. Il avait eu heureusement pour gouverneur un homme intelligent, raisonnant toujours, ne menaçant jamais. Cet homme se nommait — comme le fils de Jupiter et d'Europe — Sarpedon.

Dès son enfance, Caton donna des signes de cet entêtement qui fit plus tard sa réputation. Quatre-vingt-dix ans avant Jésus-Christ, — il avait alors quatre ou cinq ans, — les alliés de Rome sollicitèrent le droit de cité.

Nous avons dit les avantages qui résultaient de ce droit de cité.

Un de leurs députés logeait chez Drusus, son ami.

Drusus, oncle maternel de Caton, élevait les enfants de sa sœur, et avait un grand faible pour eux

Ce député — on le nommait Popidius Lilo — faisait toute sorte de tendresses aux enfants pour qu'ils intercédassent auprès de leur oncle.

Cépion, qui avait deux ou trois ans de plus que Caton, s'était laissé séduire et avait promis.

Mais il n'en était pas de même de Caton.

Quoique à l'âge de quatre ou cinq ans, il dût comprendre assez mal une question aussi compliquée que celle du droit de cité, il se contentait, à toutes les instances des députés, de fixer sur eux des yeux durs sans rien répondre.

— Eh bien, enfant, lui demanda Popidius, ne fais-tu pas comme ton frère?

L'enfant ne répondit rien.

— Ne parleras-tu pas à ton oncle en notre faveur? Voyons.

Caton continua de garder le silence.

— Voilà un mauvais garçon, dit Popidius.

Puis, tout bas :

— Voyons jusqu'où il ira, dit-il aux assistants.

Et il le prit par la ceinture et le suspendit hors de la fenêtre, à trente pieds de terre, à peu près comme s'il allait le précipiter.

Mais l'enfant ne desserra pas les dents.

— Me le promets-tu, dit Popidius, ou je te laisse tomber!

L'enfant continua de se taire sans donner un seul signe d'étonnement ou de crainte.

Popidius, dont le bras se lassait, le reposa à terre.

— Par Jupiter! dit-il, c'est bien heureux que ce petit drôle ne soit qu'un enfant au lieu d'être un homme; car, s'il était un homme, nous pourrions bien ne pas avoir un seul suffrage dans tout le peuple.

Sylla avait été l'ami particulier du père de Caton, Lucius Porcius, qui avait été tué près du lac Fucin en attaquant les Toscans révoltés. Peut-être le jeune Marius n'avait-il pas été tout à fait étranger à cette mort, qu'on lui prête, et vous connaissez le proverbe : « On ne prête qu'aux riches. »

Sylla, qui avait été ami du père, faisait donc venir de temps en temps les deux enfants chez lui, et s'amusait à causer avec eux.

« La maison de Sylla, dit Plutarque, était une véritable image de l'enfer, vu le grand nombre de proscrits qu'on y amenait tous les jours pour les mettre à la torture. »

C'était l'an 80 avant Jésus-Christ, Caton avait donc de treize à quatorze ans.

De temps en temps, il voyait sortir des corps brisés par la torture; plus souvent encore, il voyait emporter les têtes coupées. Il entendait tout bas les honnêtes gens gémir. Cela lui donnait fort à penser sur ce Sylla qui lui faisait amitié.

Un jour, il n'y put pas tenir, et demanda à son gouverneur :

— Comment donc se fait-il qu'il ne se trouve personne pour tuer cet homme?

— C'est qu'on le craint encore plus qu'on ne le hait, répondit le gouverneur.

— Donnez-moi donc une épée, à moi, dit Caton, et je délivrerai, en le tuant, ma patrie de l'esclavage.

Le gouverneur consigna les paroles pour l'histoire, mais se garda bien de donner à son élève l'épée qu'il demandait.

A vingt ans, Caton n'avait jamais soupé sans son frère aîné, qu'il adorait.

— Quelle est la personne que tu aimes le plus? lui avait-on demandé quand il était tout enfant.

— Mon frère, avait-il répondu.

— Après?

— Mon frère.

— Et après encore?

— Mon frère.

Et autant de fois on lui avait fait la même question, autant de fois il avait redit la même réponse.

XVII

Caton était riche. Nommé prêtre d'Apollon, il prit une maison à part et emporta avec lui sa portion de la fortune paternelle, montant à cent vingt talents, environ six cent soixante mille francs de notre monnaie. Plus tard, il hérita de son cousin germain cent talents, ce qui fit monter sa fortune à plus de douze cent mille francs.

Caton était fort avare. « A peine, dit Plutarque, eut-il hérité de toute cette fortune qu'il resserra sa manière de vivre. »

Et cependant il dut hériter de son frère encore un demi-million lorsque son frère mourut. Nous allons arriver tout à l'heure à cette mort et nous verrons ce que dira César de l'avarice de Caton.

On connaissait à peine Caton lorsqu'une occasion se présenta pour lui de parler en public. Ce ne fut pas pour accuser ou défendre un autre déprédateur, un Dolabella ou un Verrès, qu'il prit la parole. Non. Caton l'Ancien, ce bisaïeul pour lequel son arrière-petit-fils avait une si grande vénération, Caton l'Ancien — le Caton du *delenda Carthago* — avait dédié la basilique Porcia pendant sa censure. — Avons-nous dit que ce surnom de Porcius lui venait de la grande quantité de porcs qu'il faisait pâturer, comme le nom de Caton lui venait de son adresse dans les affaires? Si nous ne l'avons pas dit, disons-le.

La basilique Porcia avait donc été dédiée par Caton; mais il se trouva que l'une des colonnes de la basilique gênait les sièges des tribuns qui tenaient là leurs séances. Ils voulurent l'ôter, ou tout au moins la changer de place; mais Caton vint et plaida pour l'inamovibilité de la colonne.

La colonne resta.

On avait remarqué dans Caton une parole serrée, pleine de sens, grave, et cependant ne manquant pas d'une certaine grâce, et dont le principal mérite était la concision.

Dès ce moment, il fut posé comme orateur.

Mais, à Rome, nous l'avons dit, de même que ce n'était pas assez d'être soldat, et qu'il fallait encore être orateur, de même ce n'était point assez d'être orateur, il fallait encore être soldat.

Caton s'était préparé à ce rude métier.

A Rome, Caton ne pouvait suivre l'exemple de son aïeul qui labourait tout nu, mais au moins s'accoutuma-t-il à supporter les plus grands froids, la tête découverte, et à marcher toujours à pied dans les voyages, quelquefois fort longs, qu'il entreprenait. Cela, au reste, n'engageait point ses amis; ceux-ci voyageaient à cheval et en litière; mais de quelque pas qu'ils marchassent, Caton marchait aussi vite qu'eux, s'approchant de celui avec lequel il voulait causer, et appuyant, pour tout repos, sa main au garrot du cheval.

Il avait été d'abord très sobre, ne restant à table que quelques minutes, ne buvant qu'une seule fois après avoir mangé, et se levant aussitôt qu'il avait bu.

Plus tard, la chose changea : le rigide stoïcien se mit à boire et passa quelquefois la nuit entière à table.

— Caton ne fait qu'ivrogner, disait Memmius.

— Oui, répondait Cicéron; mais tu ne dis pas qu'en revanche, il joue aux dés depuis le matin jusqu'au soir.

Peut-être Caton était-il ivre lorsque, en plein sénat, il appela *ivrogne* César, qui ne buvait presque jamais que de l'eau.

« A l'égard du vin, dit Suétone en parlant de César, ses ennemis eux-mêmes conviennent qu'il en faisait un usage très modéré : *Vini parcissimum ne inimici quidem negaverunt.* »

Et Caton lui-même revient sur le mot ivrogne, quand il dit :

« De tous ceux qui ont bouleversé la République, César seul n'était pas ivre. — *Unum ex omnibus ad evertendam Rempublicam sobrium accessisse.* »

Jusqu'à son mariage, Caton resta vierge. Il voulut d'abord épouser Lépida, qui était fiancée à Scipion Métellus. On croyait l'affaire rompue entre les deux jeunes gens; mais les prétentions de Caton ravivèrent l'amour de Métellus, et il reprit Lépida au moment où Caton tendait la main vers elle.

Cette fois, le stoïque ne fut point maître de lui. Il voulut poursuivre Scipion Métellus en justice. Ses amis lui firent comprendre que tout le monde rirait de lui, et qu'il en serait pour ses frais de procès. Il retira sa plainte, comme on dirait de nos jours; mais il prit la plume et fit des ïambes contre Scipion. — Malheureusement, ces ïambes sont perdus.

Depuis, il épousa Attilia, qu'il chassa de chez lui à cause de ses déportements.

Enfin, il se maria en secondes noces avec Marcia, fille de Philippe.

Disons tout de suite comment notre stoïcien, qui, amoureux de Lépida, faisait des ïambes contre Scipion; qui, mari d'Attilia, la chassait à cause de ses déportements, disons tout de suite comment il entendait la jalousie.

Cette seconde femme de Caton était fort belle et passait pour être sage, ce qui ne l'empêchait point d'avoir un grand nombre d'admirateurs. Au nombre de ces admirateurs était Quintus Hortensius, un des hommes les plus honorables de Rome; seulement, Quintus Hortensius avait une singulière manie : il n'appréciait que les femmes qu'il n'avait pas. Or, le divorce était permis à Rome; il eût bien voulu épouser, après divorce, la fille de Caton, mariée à Bibulus, ou la femme de Caton elle-même.

Hortensius s'ouvrit d'abord à la femme de Bibulus; la fille, aimant son mari et ayant deux enfants de lui, trouva les propositions d'Hortensius fort honorables sans doute, mais tout à fait hors de saison.

Hortensius, pour qui la chose lui parut plus sérieuse, reçut le refus de Porcia de la bouche même de Bibulus.

Mais Hortensius ne se tint point pour battu, et insista près de Bibulus.

Bibulus en appela à son beau-père.

Caton intervint.

Hortensius alors s'expliqua vis-à-vis de Caton, avec qui il était lié depuis de longues années, plus catégoriquement encore qu'il ne l'avait fait vis-à-vis de Bibulus.

Hortensius ne cherchait point le scandale et ne tenait pas absolument au bien d'autrui ; ce qu'il voulait, c'était une honnête femme.

Par malheur, malgré toutes ses recherches, il n'en avait trouvé que deux à Rome, et elles étaient prises.

L'une était, comme nous l'avons dit, Porcia, femme de Bibulus ; l'autre, Marcia, femme de Caton.

Or, il demandait que Bibulus ou Caton — peu lui importait lequel — poussât le dévouement jusqu'à se séparer de sa femme et la lui donner. A son avis, c'était une chose que Pythias et Damon ne se seraient pas refusée l'un à l'autre, et il prétendait aimer Caton au moins autant que Pythias.

Au reste, Hortensius faisait une proposition qui prouvait sa bonne foi : il s'engageait à rendre Porcia à Bibulus ou Marcia à Caton aussitôt qu'il en aurait eu deux enfants.

Il s'appuyait sur une loi de Numa tombée en désuétude quoique non abrogée. Cette loi, que le lecteur pourra retrouver dans Plutarque — *Parallèle entre Lycurgue et Numa* — portait que le mari qui *croirait avoir assez d'enfants* pourrait céder sa femme à un autre, soit pour un temps, soit à perpétuité.

Caton fit observer à Hortensius que cette cession était pour son compte à lui, Caton, d'autant plus impossible que Marcia était enceinte.

Hortensius répondit que, son désir étant un désir honnête et raisonnable, il attendrait que Marcia fût accouchée.

Cette persistance toucha Caton, qui demanda à Hortensius la permission toutefois de consulter Philippe, père de Marcia.

Philippe était bonhomme.

— Du moment, dit-il à son gendre, que vous ne voyez pas d'inconvénient à cette cession, je n'en vois pas non plus ; cependant j'exige que vous signiez au contrat de mariage d'Hortensius et de Marcia.

Caton y consentit.

On attendit que Marcia fût accouchée et eût fait ses relevailles, et, en présence de son père et de son mari, qui appliqua sa signature et son cachet au contrat, elle fut mariée à Hortensius.

Nous dirons tout à l'heure comment cet arrangement était moins extraordinaire l'an 695 de Rome que 1850 ans après Jésus-Christ.

Achevons l'histoire de Marcia et d'Hortensius.

Les deux époux vécurent parfaitement heureux ; Marcia combla les vœux d'Hortensius en lui donnant deux enfants, et, comme Caton ne la redemanda point, Hortensius la garda jusqu'au moment où lui, Hortensius, mourut, et, en mourant, lui laissa tout son bien : vingt ou vingt-cinq millions, peut-être.

Alors Caton épousa de nouveau Marcia, comme on peut le voir dans Appius, *De la guerre civile*, et dans Lucain, *Pharsale*, livre II, vers 328 ; seulement, comme la chose arrivait au moment où il partait avec Pompée, ce fut non plus une femme que reprit Caton, mais une mère qu'il rendit à ses filles.

L'aventure fit quelque bruit à Rome. On en causa, mais on ne s'en étonna point autrement. Cela tenait aux lois sur le divorce.

Disons quelques mots de ces lois, afin qu'une seule chose reste un problème aux yeux de nos lectrices : *la passivité de Marcia qui circule d'un mari à l'autre ;* et encore, cette passivité, peut-être l'expliquerons-nous.

On le voit, notre prétention est de tout expliquer.

XVIII

Commençons par dire comment on se mariait : les conditions du divorce viendront ensuite.

Il y avait à Rome deux sortes de mariages : le mariage patricien et le mariage plébéien ; le mariage par *confarréation*, le mariage par *coemption*.

Soyez tranquille, cher lecteur, tout cela va devenir clair comme le jour.

Il se faisait d'abord, comme chez nous, un contrat de mariage.

Le jurisconsulte qui tenait la place du notaire, après avoir lu l'acte, et avant de le présenter *aux cachets*, c'est-à-dire à la signature de son propriétaire, le jurisconsulte prononçait ces paroles sacramentelles :

« Les fiançailles, ainsi que les noces, ne se contractent que du libre consentement des parties, et une fille peut résister à la volonté paternelle dans le cas où le citoyen qu'on lui présente pour fiancé a été noté d'infamie, ou a mené une conduite répréhensible. »

S'il n'y avait rien de tout cela, et si les deux parties consentaient, le mari, en garantie de l'engagement qu'il venait de contracter, offrait à sa femme un anneau de fer, tout uni, sans aucune pierrerie. La femme le mettait à l'avant-dernier doigt de la main gauche, parce qu'une superstition romaine voulait qu'il y eût un nerf qui correspondît de ce doigt au cœur. — N'est-ce point encore à ce doigt, mes belles lectrices, que vous le mettez de nos jours, sans vous douter souvent de cette correspondance ?

Ensuite, on fixait le jour du mariage. — D'habitude, comme on fiançait les jeunes filles à treize ou quatorze ans, même à douze, ce délai était d'une année.

La fixation de ce jour était une grande affaire.

On ne devait pas se marier dans le mois de mai, mois funeste à cause des *lemurales*. (Ovide, *Fastes*, V, v. 487.)

On ne devait pas se marier pendant les jours qui précédaient les ides de juin, c'est-à-dire du 1er au 16 de ce mois, parce que ces quinze jours, comme les trente et un jours précédents, étaient funestes au mariage. (Voyez encore Ovide, *Fastes*, VI, v. 219.)

On ne devait point se marier aux calendes de quintilis, c'est-à-dire le 1er juillet, parce que, le 1er juillet étant un jour férié, nul n'avait droit de faire violence ce jour-là ; or un mari est toujours censé faire violence à sa femme, à moins que sa femme ne soit veuve. (Voyez Macrobe, *Saturn.*, I, 15.)

On ne devait pas non plus se marier le lendemain des calendes, des ides et des nones, qui sont également des jours funestes, des *jours religieux*, pendant lesquels il n'était permis que de faire les choses *absolument indispensables*. (Voir... voir beaucoup d'auteurs sur ce point, attendu qu'à Rome il n'était jamais indispensable de se marier. Voir donc Macrobe, *Saturn.* 15 et 16 ; Plutarque, *Quæs. rom.*, page 92 ; Tite-Live, VI, 1 ; Aulugelle, V. 17, *Fest relig.*)

Dans les premiers temps de la République, la jeune fille allait, avec sa mère et quelque proche parente, passer la nuit dans un temple, afin d'écouter si quelque oracle ne se ferait pas entendre ; mais, depuis, il suffisait qu'un prêtre vînt dire qu'il n'y avait point d'augure défavorable, et tout allait pour le mieux.

Le mariage religieux se célébrait au sacrarium de la maison.

La jeune fille attendait, avec une tunique blanche unie ; sa taille était serrée par une ceinture de laine de brebis ; ses cheveux étaient divisés en six tresses et relevés au sommet de la tête en forme de tour, surmontée d'une couronne de marjolaine en fleur ; elle avait un voile transparent, couleur de flamme, et c'était de ce voile — *nubere*, voiler — qu'était venu le nom de *nuptiæ*, noces.

Le brodequin, comme le voile, était couleur de feu.

Le voile était emprunté au costume de la flaminique diale, à qui le divorce était interdit, et la coiffure à celle des vestales. Cette coiffure, par conséquent, était un symbole de la pureté de la jeune épouse.

Chez nous, la branche d'oranger remplace la marjolaine ; mais la branche d'oranger, comme l'anneau au doigt du cœur, n'en est pas moins une tradition antique.

On ne se voilait que dans les mariages patriciens.

Il fallait dix témoins pour valider ce mariage.

Les deux époux se plaçaient chacun sur une chaise jumelle, couverte de la peau d'une brebis ayant servi de victime et à laquelle on avait eu soin de conserver sa laine.

Le flamine diale mettait la main droite de la jeune fille dans la main droite du jeune homme, prononçait certaines paroles sacramentelles, disant que la femme devait participer aux biens du mari, ainsi qu'à toutes choses saintes ; il offrait ensuite à Junon, qui préside aux mariages, des libations faites de vin miellé et de lait, et dans ces libations figurait un gâteau de froment, nommé *far*, qui était apporté et présenté par la mariée : c'était de ce gâteau que venait le mot de *confarréation*.

Dans ces sacrifices conjugaux, on jetait le fiel de la victime derrière l'autel, en signe que toute aigreur devait être bannie du mariage.

Le second mariage était le mariage *plébéien* ou par *coemption*, du verbe *emere*, acheter. Dans ce second mariage, le mari achetait sa femme, et la femme devenait l'esclave du mari ; elle lui était vendue par son père ou son tuteur, en présence du magistrat et de cinq citoyens romains ayant atteint l'âge de puberté.

Le peseur de monnaie qui figurait dans les ventes à l'encan, était aussi nécessairement présent au mariage.

Au reste, la vente était symbolique ; le prix de cette vente était figuré par un *as* de cuivre, c'est-à-dire par la plus lourde, mais la plus infime pièce de monnaie romaine. Un *as* pouvait valoir six centimes trois quarts. L'as était divisé en *semisse*, moitié d'as, en *triens*, tiers d'as ; en *qua*

drans, quart d'as, en *sextans*, sixième d'as, en *stips*; douzième d'as.

Une singularité de cette sorte de mariage, c'est que la femme apportait l'as avec lequel on l'achetait, si bien que ce n'était pas en réalité le mari qui achetait la femme, mais la femme qui achetait le mari.

Dans ce cas, les questions étaient faites au tribunal du préteur par le mari et par la femme, au lieu d'être faites par le jurisconsulte.

— Femme, disait le mari, veux-tu être ma mère de famille?

— Je le veux, répondait la femme.

— Homme, disait-elle, veux-tu être mon père de famille?

Puis, à son tour :

— Je le veux, répondait l'homme.

On n'eût point fait cette question à une fille noble. La fille noble était *matrone*, la fille du peuple était *mère de famille*. — Le mot *famille* rappelait l'esclavage; l'esclave faisait partie de la famille.

Comme symbole de la dépendance à laquelle se soumettait la jeune mariée, un des assistants lui séparait les cheveux avec un javelot, dont il lui promenait six fois la pointe sur la tête.

Puis les jeunes gens s'emparant de la mariée, l'enlevaient entre leurs bras, et la transportaient du tribunal du préteur à la maison conjugale, en criant :

— A Talasius! à Talasius!

Nous avons plus haut donné l'explication de ce cri.

Mais avant d'arriver à la maison, on arrêtait la mariée devant un de ces petits autels aux dieux lares, appelés *laraires*, et qu'on rencontrait à chaque carrefour.

La jeune femme tirait de sa poche un second as, et le donnait aux dieux.

Entrée dans la maison, elle allait droit aux pénates, tirait un troisième as de son soulier, de son brodequin ou de sa sandale, et le leur donnait.

Ainsi, le mariage chez les Romains avait deux caractères presque aussi respectables l'un que l'autre : le mariage religieux, ou par *confarréation*; le mariage par achat, ou par *coemption*.

Et cependant le mariage n'était considéré chez les Romains que comme une association qui ne devait durer que tant que les associés seraient en bon accord. Du moment que cet accord était troublé, le mariage pouvait être dissous.

Romulus avait fait une loi qui permettait au mari de répudier sa femme si elle avait empoisonné ses enfants, falsifié ses clefs, commis un adultère ou bu du vin fermenté.

De là venait à Rome la coutume d'embrasser les femmes sur la bouche.

Ce droit, — car c'était plus qu'une coutume, c'était un droit, — ce droit s'étendait depuis le mari jusqu'aux cousins. C'était pour s'assurer que les femmes n'avaient pas bu de vin.

L'an 520 de Rome, Spurius Carvilius Ruga usa du bénéfice des lois de Romulus et de Numa, et répudia sa femme parce qu'elle était stérile. C'est le seul exemple de répudiation qu'il y ait eu pendant cinq siècles.

Il est vrai que s'il était prouvé que le mari répudiait sa femme sans motif légitime, la moitié de ses biens passait à la femme, l'autre était consacrée au temple de Cérès et le mari voué aux dieux infernaux. C'est dur, mais voyez Plutarque, *Vie de Romulus*.

Cela était la répudiation.

Puis il y avait le divorce.

Spurius Carvilius Ruga avait répudié sa femme. Caton divorça avec la sienne.

On appelait le divorce la *diffarréation*, c'est-à-dire le contraire de la confarréation.

De même qu'il y avait eu deux cérémonies pour lier, il en fallait deux pour délier.

La première avait lieu devant le préteur, en présence de sept citoyens romains ayant atteint l'âge de puberté : un affranchi apportait les tablettes contenant l'acte de mariage et les brisait publiquement.

Puis on rentrait au domicile conjugal, le mari redemandait à la femme les clefs de la maison, et lui disait :

— Femme, reprends tes biens, adieu ! sors d'ici.

La femme, alors, si le mariage avait eu lieu par *confarréation*, reprenait sa dot et s'en allait, quand c'étaient les torts du mari qui avaient amené la séparation; mais, quand c'étaient les torts de la femme, le mari avait le droit de retenir une partie de la dot : un sixième, par exemple, pour chaque enfant, jusqu'à concurrence de la moitié de cette dot, les enfants restant toujours la propriété de leur père.

Cependant il y avait un cas où la femme perdait toute sa dot : c'était le cas où elle était convaincue d'adultère.

Dans ce cas, avant de la congédier, le mari la dépouillait de la *stole*, et la revêtait de la toge des courtisanes.

Quant au mariage par *coemption*, une vente l'avait fait, une vente le défaisait; seulement, comme l'achat était simulé, le rachat lui-même était une simulation.

Il y avait donc trois manières de se séparer à Rome : la répudiation, qui était flétrissante pour la femme; le divorce, qui, à moins de crime commis par l'un ou par l'autre, était une séparation à l'amiable, et n'avait rien de déshonorant; enfin, la restitution de la femme à ses parents, qui n'était rien autre chose que le renvoi à ses premiers maîtres d'une esclave dont on ne veut plus.

Vers les derniers temps de la République, la restitution, le divorce et la répudiation étaient devenus choses fort communes. Vous avez vu César répudiant sa femme dans la seule crainte qu'elle ne fût soupçonnée.

Souvent même le mari ne donnait point de raisons.

— Pourquoi as-tu répudié ta femme? demandait un citoyen romain à un de ses amis.

— J'avais mes motifs, répondit celui-ci.

— Lesquels? N'était-elle pas probe, n'était-elle pas honnête, n'était-elle pas jeune, n'était-elle pas belle, ne te donnait-elle pas des enfants bien constitués?

Pour toute réponse, le divorcé allongea la jambe et montra son soulier au questionneur.

— Ce soulier n'est-il pas beau, lui demanda-t-il, n'est-il pas neuf?

— Si fait, répondit l'ami.

— Eh bien, continua le divorcé en se déchaussant, qu'on le rende au cordonnier, car il me blesse, et il n'y a que moi qui sache précisément où.

L'histoire ne dit pas si les souliers que lui renvoya le cordonnier à la place de ceux qu'il lui avait rendus allèrent mieux aux pieds de cet homme si difficile à chausser.

Revenons à Caton, dont cette dissertation matrimoniale nous a écarté, et reprenons-le où nous l'avons laissé, c'est-à-dire à l'âge de vingt ans.

XIX

Caton était ce que de nos jours on appelle un *original*.

On portait d'habitude, à Rome, des souliers et une tunique; lui sortait sans souliers et sans tunique.

La pourpre à la mode était la plus vive et la plus forte en couleur; lui portait la pourpre sombre et presque couleur de rouille.

Tout le monde prêtait à douze pour cent par an, c'était le taux légal; — quand nous disons tout le monde, nous voulons dire les honnêtes gens; les autres prêtaient, comme chez nous, à cent et à deux cents pour cent : — lui prêtait pour rien, et quelquefois, quand l'argent lui manquait, il donnait, pour rendre service à un ami et même à un étranger qu'il croyait honnête homme, une terre ou une maison afin que le trésor y prît hypothèque.

La guerre des esclaves éclata : son frère Cépion commandait un corps de mille hommes sous Gellius. Caton partit comme simple soldat, et alla rejoindre son frère.

Gellius lui décerna le prix de la bravoure, et réclama pour lui des honneurs considérables. Caton refusa, disant qu'il n'avait rien fait qui méritât aucune distinction.

On rendit une loi qui défendait aux candidats d'avoir auprès d'eux des nomenclateurs : Caton briguait la charge de tribun des soldats : il obéit à la loi, et, dit Plutarque, *il fut le seul*.

Plutarque ajoute, avec sa naïveté habituelle :

« Il vint à bout par un effort de mémoire, de saluer tous les citoyens, en les appelant chacun par son nom. *Et il déplut par là à ceux qui l'admiraient; plus ils étaient forcés de reconnaître le mérite de sa conduite, plus il leur fâchait de ne pouvoir l'imiter.* »

Nous avons dit qu'il marchait toujours à pied.

Voici quelle était sa manière de voyager :

Dès le matin, il envoyait son cuisinier et son boulanger à la halte de nuit : si Caton avait dans la ville ou dans le village un ami ou une personne de sa connaissance, ils allaient chez cette personne, sinon à l'auberge, où ils lui préparaient à souper : s'il n'y avait pas d'auberge, ils s'adressaient aux magistrats, qui logeaient Caton par billet de logement. Souvent les magistrats ne voulaient pas croire à ce que disaient les envoyés de Caton, et les traitaient avec mépris, parce qu'ils parlaient poliment, n'employant ni cris ni menaces.

Alors, en arrivant, Caton ne trouvait rien de prêt. Voyant cela, sans aucune plainte, il s'asseyait sur son bagage et disait :

— Que l'on m'aille chercher les magistrats.

Ce qui faisait que l'on continuait à le prendre pour un homme timide ou de condition inférieure.

Cependant les magistrats venaient, et lui, d'habitude, leur adressait cette remontrance :

— Malheureux ! quittez ces manières dures avec les étrangers, car ce ne sera pas toujours des Catons que vous rece vrez chez vous, et tâchez d'émousser par vos prévenances le pouvoir d'hommes qui ne cherchent qu'un prétexte pour vous enlever de force ce que vous ne leur aurez pas donné de bon gré.

Faites-vous une idée de ce qu'étaient ces magistrats qui s'étonnaient qu'un *cuisinier* et un *boulanger* ne leur parlassent pas avec cris et menaces, et qui venaient humblement recevoir les remontrances du maître *assis sur ses bagages*.

C'est que ces magistrats étaient des provinciaux, c'est-à-dire des étrangers, et que cet homme assis sur des bagages était un citoyen romain.

Voyez ce que l'on faisait pour un simple affranchi. L'anecdote est curieuse, et rappelle l'aventure de Cicéron revenant de Sicile, et croyant que Rome n'est occupée que de lui.

En entrant en Syrie, et comme Caton, voyageant, ainsi qu'à son ordinaire, à pied au milieu de ses amis, et même de ses serviteurs à cheval, approchait d'Antioche, il vit un grand nombre de personnes rangées en haie aux deux bords du chemin : c'étaient, d'un côté, des jeunes gens vêtus de longues robes ; de l'autre, des enfants splendidement parés. Des hommes étaient à leur tête, vêtus de blanc et portant des couronnes.

A cette vue, Caton ne douta pas un instant que tout cet appareil ne fût pour lui, et qu'Antioche, sachant que Caton se préparait à faire halte dans ses murs, ne lui eût préparé cette réception.

Il s'arrêta, fit mettre pied à terre à ses amis et à ses serviteurs, murmura contre son boulanger et son cuisinier, qui avaient trahi son incognito, et, prenant son parti des honneurs qu'on allait lui rendre, en se disant à part lui qu'il n'avait rien fait pour les provoquer, il s'avança vers toute cette troupe.

Alors, un homme, tenant à la main une baguette et ayant sur sa tête une couronne, quitta ceux de la ville, et venant au-devant de Caton, qui s'apprêtait à le recevoir et à répondre à sa harangue :

— Bonhomme, lui dit-il, n'aurais-tu pas rencontré le seigneur Démétrius, et ne pourrais-tu pas nous dire s'il est encore bien loin ?

— Qu'est-ce que le seigneur Démétrius ? demanda Caton un peu désappointé.

— Comment ! demanda l'homme à la baguette, tu ne sais pas ce que c'est que le seigneur Démétrius ?

— Non, par Jupiter ! répondit Caton.

— Eh bien, mais c'est l'affranchi de Pompée le Grand !

Caton baissa la tête et passa, fort méprisé des députés d'Antioche.

Il ne connaissait pas Démétrius !

Cependant, une grande douleur l'attendait, et l'âme du stoïque allait être mise à une cruelle épreuve.

Caton était à Thessalonique lorsqu'il apprit que son frère Cépion était tombé malade à Enus, ville de Thrace située à l'embouchure de l'Èbre.

Caton courut au port : on se rappelle que ce frère était la seule chose qu'il aimât au monde.

La mer était agitée par une violente tempête ; il n'y avait pas dans le port un seul vaisseau capable de tenir la mer par un pareil temps.

Caton, suivi de deux de ses amis et de trois esclaves, se jette dans un petit navire marchand, et, avec un bonheur inouï, après avoir failli vingt fois d'être submergé, arrive à Enus juste au moment où son frère venait de mourir.

A cette nouvelle, à la vue du corps de son frère, il faut rendre cette justice à Caton, le philosophe disparut pour faire place au frère, et au frère désespéré.

Il se jeta sur son corps et le serra entre ses bras avec les démonstrations de la plus vive douleur.

« *Ce n'est pas tout*, dit Plutarque, comme si la vraie douleur de Caton était dans ce qui va suivre, *il fit pour les funérailles de son frère des dépenses extraordinaires, prodigua les parfums, brûla sur le bûcher des étoffes précieuses, et lui éleva, sur la place publique d'Enus, un tombeau de marbre de Thasos, qui lui coûta huit talents* (quarante-quatre mille francs environ de notre monnaie). »

Il est vrai que César prétendit que Caton avait passé au tamis les cendres de son frère pour en retirer l'or des étoffes précieuses qui avait été fondu par le feu ; mais on sait que César n'aimait pas Caton ; et puis César était si mauvaise langue !

Au reste, Pompée vengea Caton avec usure du petit désagrément qui lui était arrivé en entrant à Antioche le jour où on lui avait demandé des nouvelles de Démétrius.

Pompée était à Ephèse lorsqu'on lui annonça Caton. Dès qu'il l'aperçut, il se leva de son siège et alla à sa rencontre comme il eût fait pour un des personnages principaux de Rome ; puis, le prenant par la main, il l'embrassa et lui fit de très grands éloges sur lesquels il renchérit encore lorsqu'il se fut retiré.

Il est vrai que, quand Caton annonça son départ à Pompée, celui-ci, qui avait l'habitude de retenir les visiteurs par toute sorte d'insistances, ne dit pas un mot pour changer la résolution du voyageur.

« Et même ajoute Plutarque, *il vit son départ* avec joie. »

Pauvre Caton !

De retour à Rome, il brigua la questure et l'obtint.

Cette charge de questeur avait principalement pour but de constater l'emploi qui avait été fait des finances de l'Etat et de regarder les mains et les poches de ceux qui les avait manipulées.

Or, voici ce qui arrivait :

Les nouveaux questeurs n'avaient naturellement pas la moindre notion de ce qu'ils avaient à faire ; ils s'adressaient, pour les renseignements, aux employés inférieurs, qui, stationnaires, étaient, par la longue pratique de leur charge, mieux instruits qu'eux ; mais ceux-ci avaient intérêt à ne rien changer, de sorte que les abus continuaient.

Il n'en fut pas ainsi de Caton : il ne se mit sur les rangs qu'après avoir étudié à fond les lois questoriales.

Aussi, dès son entrée en charge, vit-on que l'on allait avoir affaire à un véritable questeur.

Il réduisit ces scribes contre lesquels, quatre-vingts ans plus tard, Jésus devait tonner d'une si terrible manière, à n'être que ce qu'ils étaient en effet, c'est-à-dire des agents subalternes.

Alors, il y eut une ligue de tous ces gens-là contre Caton ; mais Caton chassa le premier qui fut convaincu de fraude dans le partage d'une succession. Un autre ayant supposé un testament, Caton le mit en justice ; c'était un ami de Catulus ; — de Catulus, vous savez, ce même Catulus tenu par tous pour un si honnête homme. — Catulus supplia Caton de faire grâce.

Caton fut inexorable.

Comme Catulus insistait :

— Sors d'ici, lui dit Caton, ou je te fais chasser par mes licteurs !

Catulus sortit.

Mais — tant la corruption était enracinée ! — Catulus n'en défendit pas moins le coupable, et, comme il voyait que, faute d'une voix, son client allait être condamné, il envoya chercher en litière Marcus Lollius, un des collègues de Caton, qui n'avait pas pu venir étant malade.

Le suffrage de Marcus Lollius sauva l'accusé.

Mais Caton ne voulut plus se servir de cet homme pour scribe, et refusa obstinément de lui payer ses appointements.

Ces exemples de sévérité brisèrent l'orgueil de tous ces concussionnaires ; ils sentirent le poids de la main qui s'appesantissait sur eux ; ils devinrent aussi souples qu'ils avaient été rebelles, et mirent tous les registres à la disposition de Caton.

XX

A partir de ce moment, la dette publique n'eut plus de secrets. Caton fit rentrer tout l'argent qui était dû à la République, mais aussi il paya tout ce que la République devait.

Ce fut un grand bruit et un grand étonnement dans toute cette population romaine, habituée aux tripotages des hommes d'argent, quand elle vit que les agioteurs, qui avaient bien cru ne jamais être obligés de payer au trésor ce qu'ils lui devaient, étaient obligés de rendre gorge, tandis que des citoyens qui avaient des créances du Trésor, et qui, croyant ces valeurs perdues, n'avaient pas pu les vendre à moitié prix, étaient intégralement payés de ces créances.

On mit, et c'était justice, tous ces bons changements sur le compte de Caton, et le peuple, qui voyait en lui le seul honnête homme de Rome, commença de le prendre en grand respect.

Ce ne fut pas tout.

Restaient les égorgeurs de Sylla.

Au bout de quinze à vingt ans d'impunité, ces égorgeurs se croyaient hors d'atteinte et jouissaient avec tranquillité d'une fortune sanglante et facile, puisque bon nombre de têtes avaient été payées jusqu'à douze mille drachmes, c'est-à-dire jusqu'à dix mille francs de notre monnaie. Tout le monde les montrait du doigt, mais personne n'osait les toucher.

Caton les cita, les uns après les autres, devant les tribunaux comme détenteurs des deniers publics, et il fallut que ces misérables rendissent tout à la fois l'or et le sang

Vint la conspiration de Catilina.

Nous avons dit le rôle que chacun y avait joué ; nous avons dit comment, après que Silanus eut opiné pour le dernier supplice, César fit un discours tellement habile sur la nécessité de l'indulgence, que Silanus, se démentant lui-même, déclara que, par *dernier supplice*, il avait tout simplement entendu l'exil, puisqu'un citoyen romain ne pouvait être puni de mort.

Cette faiblesse fit bondir Caton. Il se leva et se mit à réfuter César.

Son discours est dans Salluste, ayant été conservé par les sténographes de Cicéron. — Disons en passant que ce fut Cicéron qui inventa la sténographie, et son secrétaire Tullius Tito qui en régularisa tout le système.

A la suite de ce discours de Caton, Cicéron eut le courage de faire étrangler les complices de Catilina, et César, qui craignait que son indulgence ne le fît accuser de complicité avec le chef du complot, se jeta dans la rue et se mit sous la sauvegarde du peuple.

Ce fut en sortant qu'il faillit être assassiné par les chevaliers amis de Cicéron.

Nous avons dit comment Caton balança la popularité de César, en faisant faire une distribution de blé dont le prix égalait sept millions de notre monnaie.

Toutes les précautions de César n'avaient point empêché qu'il ne fût accusé.

Trois voix s'élevèrent contre lui : celle du questeur Novius Niger ; celle du tribun Vettius, et celle du sénateur Curius.

Curius était celui qui avait le premier donné avis de la conspiration, et, parmi les conjurés, il nommait César.

Vettius allait plus loin : il soutenait que César était lié à la conjuration non seulement par parole, mais encore par écrit.

César lâcha le peuple sur ses accusateurs.

Novius fut mis en prison pour s'être porté juge d'un magistrat plus élevé que lui ; Vettius eut sa maison envahie et pillée ; on jeta ses meubles par la fenêtre, et peu s'en fallut qu'on ne le mît en pièces.

Rome, au milieu de tous ces conflits, était fort troublée.

Métellus, qui venait d'être nommé tribun, proposa de rappeler Pompée à Rome pour le mettre à la tête des affaires. C'était demander un nouveau dictateur.

César, qui connaissait l'incapacité de Pompée comme homme politique, se réunit à Métellus. Peut-être n'était-il point fâché de créer un précédent.

Caton seul pouvait résister à une pareille alliance.

Il alla trouver Métellus ; mais, au lieu d'aborder la question avec sa brutalité ordinaire, il l'attaqua doucement, priant plutôt qu'il n'exigeait, entremêlant ses prières de louanges sur la maison de Métellus, et lui rappelant qu'elle avait toujours compté parmi les soutiens de l'aristocratie.

Métellus crut que Caton avait peur, et s'entêta.

Caton se contint encore quelques instants ; mais la patience n'était pas sa vertu : il éclata tout à coup, et se répandit en menaces contre Métellus.

Métellus vit bien qu'il fallait avoir recours à la force. Il fit venir ses esclaves à Rome et dit à César d'y donner rendez-vous à ses gladiateurs.

César, qui avait fait combattre six cent quarante gladiateurs lors de son édilité, en avait conservé un dépôt à Capoue. — Tout grand seigneur romain avait ses gladiateurs à cette époque, comme au moyen âge tout comte, duc ou prince, avait ses *bravi*. Nous avons vu les gladiateurs faire à eux seuls cette révolution qui mit jusqu'à vingt mille hommes sous les ordres de Spartacus. Seulement, le sénat a rendu une loi par laquelle nul ne pourra garder, dans Rome, plus de cent vingt gladiateurs.

Cette résistance à Caton se faisait publiquement.

La veille du jour où la loi avait été proposée, quoiqu'il sût parfaitement le péril qu'il avait à courir le lendemain Caton soupa comme à son ordinaire, et, ayant soupé, s'endormit profondément.

Minucius Thermus, l'un de ses collègues au tribunat, vint le réveiller.

Tous deux se rendirent au Forum, accompagnés d'une douzaine de personnes seulement.

Sur la route, ils recueillirent cinq ou six amis qui venaient au-devant d'eux pour les prévenir de ce qui se passait et les avertir de se mettre sur leurs gardes.

En arrivant sur la place, le danger devint visible : le Forum était rempli d'esclaves armés de bâtons et de gladiateurs avec leurs sabres de combat ; au haut des degrés du temple de Castor et Pollux étaient assis Métellus et César ; des esclaves et des gladiateurs couvraient les degrés.

Alors, s'adressant à César et à Métellus :

— Audacieux et lâches à la fois ! leur cria Caton, qui, contre un homme nu et sans armes, avez réuni tant d'hommes armés et cuirassés !

Puis, haussant les épaules en signe de mépris du danger par lequel on avait cru l'intimider, il s'avança, et, commandant qu'on lui fît place, à lui et à ceux qui le suivaient, il commença de monter les degrés.

On lui fit place en effet, mais à lui seul.

Il n'en monta pas moins.

Il tirait Thermus par la main ; mais, avant d'arriver sous le vestibule, il fut obligé de l'abandonner.

Enfin, il parvint en face de Métellus et de César. Il s'assit entre les deux.

C'était le moment, ou jamais, d'utiliser leurs sbires.

Peut-être allaient-ils le faire, quand tous ceux sur lesquels le courage commande l'admiration commencèrent de crier à Caton :

— Tiens ferme, Caton ! tiens ferme ! nous sommes là, nous te soutiendrons.

César et Métellus firent signe au greffier de lire la loi.

Le greffier se leva et commanda le silence ; mais, au moment où il allait commencer sa lecture, Caton lui arracha la loi des mains.

Métellus, à son tour, l'arrache des mains de Caton.

Caton l'arrache de nouveau des mains de Métellus, et la déchire.

Métellus savait la loi par cœur ; il s'apprête à la dire au lieu de la lire : mais Thermus, qui avait rejoint Caton, et qui, sans être vu, avait passé derrière Métellus, lui met la main sur la bouche et l'empêche de parler.

Alors, César et Métellus appellent à eux les gladiateurs et les esclaves. Les esclaves lèvent leurs bâtons, les gladiateurs tirent leurs épées.

Les citoyens jettent de grands cris et se dispersent.

César et Métellus s'éloignent de Caton, qui, isolé, devient un but ; on lui jette des pierres à la fois du bas des degrés et du toit du temple.

Muréna s'élance, le couvre de sa toge, le prend à bras-le-corps et l'entraîne dans le temple, malgré ses efforts pour rester sous le vestibule.

Alors, Métellus ne doute plus du succès. Il fait signe aux gladiateurs de remettre leurs épées au fourreau, aux esclaves d'abaisser leurs bâtons ; puis, profitant de ce que ses partisans restent seuls sur le Forum, il essaye de faire passer la loi.

Mais, aux premiers mots, il est interrompu par les cris :

— A bas Métellus ! à bas le tribun !

Ce sont les amis de Caton qui reviennent à la charge ; c'est Caton lui-même qui sort du temple ; c'est enfin le sénat qui, honteux de son silence, s'est assemblé et a décidé de venir en aide à Caton.

Alors, une réaction s'opère.

César a prudemment disparu.

Métellus s'enfuit, quitte Rome, part pour l'Asie, et va rendre compte à Pompée de ce qui s'est passé au Forum.

Pompée pense à ce jeune homme rigide qui l'est venu visiter à Éphèse, et murmure :

— Je ne me suis pas trompé, et il est bien tel que je l'avais jugé.

Le sénat, tout joyeux de cette victoire que Caton avait remportée pour lui, voulait noter Métellus d'infamie. Caton s'y opposa. Il obtint qu'on ne fît pas cette injure à un citoyen si distingué.

C'est alors que César, voyant qu'il n'y avait rien à faire pour lui à Rome, s'était fait nommer préteur et était parti pour l'Espagne.

Nous l'en voyons revenir pour solliciter le consulat.

XXI

Les rivaux véritablement sérieux se retrouvaient donc en face, et la grande lutte allait commencer entre Pompée, qui représentait l'aristocratie ; César, qui représentait la démocratie ; Crassus, qui représentait la propriété ; Caton, qui représentait la loi, — et Cicéron, qui représentait la parole.

Chacun, comme on le voit, avait sa puissance.

D'abord, il s'agissait de savoir si César serait ou ne serait pas consul.

Trois hommes se présentaient pour le consulat, ayant des chances sérieuses : Lucéius, Bibulus, César.

César avait payé ses dettes, mais revenait les mains à peu près vides ; il ne fallait pas compter se faire nommer à moins de deux ou trois millions.

Crassus lui avait prêté cinq millions au moment de son départ. Il avait pensé qu'il n'avait pas besoin de se gêner avec lui : il ne les lui avait pas rendus ; ce n'était donc pas à lui qu'il fallait s'adresser.

Oh ! une fois nommé consul, chacun viendrait de lui-même au-devant de lui.

Mais Crassus attendait prudemment.

Cependant les deux hommes influents, Pompée et Crassus, ne lui étaient pas opposés.

César profita de sa puissance sur eux pour faire un coup de maître.

Depuis l'affaire des gladiateurs, ils étaient brouillés. César les raccommoda, sinon sincèrement, du moins solidement : par les intérêts.

Puis il alla trouver Lucéius.

— Vous avez de l'argent, lui dit-il : j'ai de l'influence Donnez-moi deux millions, et je vous fais nommer.

— En êtes-vous sûr ?

— J'en réponds.

Envoyez prendre chez moi les deux millions.

César avait bonne envie de les envoyer prendre tout de suite ; il craignait que Lucéius ne se dédît. Par pudeur, il attendit la nuit. La nuit venue, il envoya prendre l'argent dans des corbeilles.

Lorsque César eut l'argent, il fit venir les *interprètes*. Les *interprètes* étaient des agents de corruption chargés de faire prix avec les meneurs de la multitude.

— Mettez-vous en campagne, leur dit-il en frappant du pied les paniers, qui rendaient un son métallique ; je suis riche, et veux être généreux.

Les interprètes partirent.

Cependant, Caton avait l'œil sur César. Il avait appris de quelle façon celui-ci s'était procuré de l'argent, et comment et dans quelles conditions le pacte s'était fait. Il s'était rendu chez Bibulus, et se trouvait là avec tout ce qui faisait opposition à la démagogie, dont César était le représentant.

Nommons les principaux conservateurs de l'époque. C'étaient Hortensius, Cicéron, Pison, Pontius Aquila, Epidius, Marcellus, Cœstius Flavus, le vieux Considius, Varron, Sulpicius, qui une première fois avait fait manquer le consulat à César, et enfin, Lucullus.

Il était question du succès qu'avait eu César au Forum et dans la basilique Fulvia.

Il s'était présenté avec la toge blanche et sans tunique.

— Pourquoi sortez-vous sans tunique ? lui avait dit un de ses amis qui l'avait rencontré dans la rue Regia.

— Ne faut-il pas, avait répondu César, que je montre mes blessures au peuple ?

Quatorze ans plus tard, c'était Antoine qui montrait au peuple les blessures de César.

La nouvelle qu'apportait Caton était déjà connue. Ces mots : « César a de l'argent, » étaient tombés comme la foudre au milieu de l'assemblée.

C'était Pontius Aquila qui en avait donné avis ; il le savait par le diviseur de sa tribu.

Varron avait de son côté, annoncé la réconciliation de Crassus avec Pompée.

Cette double nouvelle avait jeté la consternation dans l'assemblée.

Du moment que César avait de l'argent, il n'y avait pas moyen de s'opposer à son élection ; mais on pouvait s'opposer à celle de Lucéius.

Lucéius, nommé, ne faisait qu'un avec César.

Bibulus, au contraire, Bibulus gendre de Caton, nommé à la place de Lucéius, neutralisait l'influence du démagogue.

En apercevant Caton, on se groupa autour de lui.

— Eh bien ? lui demanda-t-on de toutes parts.

— Eh bien, dit Caton, la prédiction de Sylla est en train de se réaliser, et il y a, en effet, dans ce jeune homme à la ceinture lâche, plusieurs Marius.

— Que faire ?

— La circonstance est grave, dit Caton ; si nous laissons arriver au pouvoir cet ancien complice de Catilina, la République est perdue.

Puis, comme s'il eût craint que la perte de la République ne fût point une cause suffisante pour quelques-uns des assistants :

— Et, ajouta-t-il, non seulement c'est la République qui est perdue, mais ce sont aussi tous vos intérêts qui se trouvent en danger ; ce sont vos villas, vos statues, vos tableaux, vos piscines, vos vieux barbeaux que vous nourrissez avec tant de soin, votre argent, vos richesses, votre luxe auxquels il faut dire adieu ; tout cela est promis en récompense à ce peuple qui vote pour lui.

Alors, un certain Favonius, ami de Caton, proposa une accusation en corruption de suffrage. On avait trois lois pour soi : la loi Aufidia, qui condamnait le corrupteur à payer tous les ans trois mille sesterces à chaque tribu ; la loi de Cicéron, qui, à ces trois mille sesterces d'amende, répétés autant de fois qu'il y avait de tribus dans Rome, ajoutait dix ans d'exil ; enfin, la loi Calpurnia, qui englobait dans la punition ceux qui s'étaient laissé séduire.

Mais Caton s'opposa à l'accusation.

— Accuser son adversaire, dit-il, c'est s'avouer vaincu.

Le même *que faire ?* s'éleva de nouveau.

— Eh ! par Jupiter ! dit Cicéron, faire ce qu'il fait ! Si le moyen est bon pour lui, employons-le contre lui !

— Qu'en dit Caton ? demandèrent ensemble trois ou quatre voix.

Caton réfléchissait.

— Faire ce que propose Cicéron, dit-il. Philippe de Macédoine ne connaissait point de place imprenable s'il y pouvait seulement entrer un petit âne chargé d'or. César et Lucéius achètent les tribus ; couvrons l'enchère, et nous les aurons.

— Mais, s'écria Bibulus, je ne suis pas assez riche pour dépenser quinze ou vingt millions de sesterces dans une élection ; c'est bon pour César, qui ne possède pas une drachme, mais qui a la bourse de tous les usuriers de Rome.

— Oui, dit Caton ; mais, à nous tous, nous arriverons à être plus riches que lui. Puis, si les secours particuliers nous manquent, nous puiserons au trésor public. Voyons, que chacun se taxe.

Chacun se taxa. — Ni Pline, ni Velléius ne disent la somme que produisit cette quête ; mais il paraît qu'elle fut assez considérable, puisque Lucéius échoua, et que Bibulus fût nommé consul en même temps que César.

A peine au pouvoir, César attaqua cette question de la loi agraire. Chacun à son tour y touchait pour y renouveler sa popularité, et y trouvait là mort.

Disons bien vite ce qu'était la loi agraire chez les Romains. On verra qu'elle ne ressemble en rien à ce que nous nous imaginons.

XXII

Le droit de guerre de l'antiquité, surtout dans les premiers temps de Rome, ne laissait aucune propriété aux vaincus. Le territoire conquis était divisé en trois parts : la part des dieux, la part de la République, la part des conquérants.

Cette dernière part était celle qu'on partageait aux vétérans, et dans laquelle on établissait des colonies.

La part des dieux était attribuée aux temples, et gérée par les prêtres.

Restait la part de la République, *ager publicus*.

On juge — lorsque toute l'Italie, et, après l'Italie, la Grèce, la Sicile, l'Espagne, l'Afrique, l'Asie furent conquises, — on juge ce que dut être cette part de la République, cet *ager publicus*.

Ce fut çà et là un immense apanage qui resta inculte ; apanage inaltérable, que la République ne pouvait vendre, qu'elle pouvait louer seulement.

Quel était l'esprit de la loi qui mettait ces terres en location ?

De créer des espèces de petites métairies pour des familles agricoles qui feraient suer à cette riche terre d'Italie deux ou trois moissons par an ; de faire enfin ce qui se fait en France depuis le morcellement de la propriété : que trois ou quatre arpents pussent nourrir une famille.

Il n'en fut pas ainsi. Cela, on le comprend bien, donnait trop de peine aux agents de la République. Puis le moyen de réclamer des pots-de-vin pour des locations de deux ou trois arpents ? On afferma pour cinq et dix ans.

De leur côté, les fermiers s'aperçurent qu'il y avait une chose qui occasionnait moins de dépenses et qui rapportait plus que l'agriculture ; c'était le pâturage. On mit les terres en prairies, et l'on y fit pâturer les moutons et les bœufs. Il y en eut qu'on ne se donna pas même la peine de mettre en prairies et où l'on parqua des porcs.

Il y avait encore un autre avantage : c'est que, pour labourer, ensemencer, récolter un champ de quatre cents arpents, il eût fallu dix chevaux et vingt serviteurs ; pour garder trois, quatre, cinq, six troupeaux, il ne fallait que trois, quatre, cinq, six esclaves.

Les redevances, au reste, se payaient à la République — comme elles se payent aujourd'hui encore en Italie — en nature. Cette redevance était : pour les terres susceptibles d'être ensemencées, du dixième ; pour les bois, du cinquième ; pour les pâturages, d'un certain nombre de têtes de bétail, selon le bétail qu'ils devaient nourrir.

Or, on paya bien les redevances telles qu'elles étaient mentionnées ; seulement, quand il fut évident que l'on gagnait plus à faire des élèves qu'à labourer, on acheta le blé, l'avoine, le bois : on paya avec le blé, l'avoine et le bois achetés, et l'on récolta des bestiaux en place de grains.

Peu à peu, les baux de cinq ans se changèrent en baux de dix ans, les baux de dix ans en baux de vingt ans, et, de dix années en dix années, on arriva aux baux emphytéotiques.

Les tribuns du peuple, qui avaient vu à quel abus con-

duisait un pareil état de choses, avaient bien, autrefois, fait passer une loi par laquelle il était défendu de détenir plus de cinq cents arpents de terre et de posséder en troupeaux plus de cent têtes de gros bétail, et cinq cents de menu.

La même loi ordonnait aux fermiers de prendre à leur service un certain nombre d'hommes libres, pour inspecter et surveiller les propriétés.

Mais rien de tout cela ne fut respecté.

Les questeurs reçurent des pots-de-vin et fermèrent les yeux.

Au lieu de cinq cents arpents, par les transactions frauduleuses, et en mettant l'excédent sur la tête d'amis, on en eut mille, deux mille, dix mille ; au lieu de cent têtes de gros bétail et de cinq cents de menu, on en eut cinq cents, mille, quinze cents.

Les surveillants libres furent éloignés sous prétexte de service militaire : quel était le questeur assez mauvais citoyen pour ne pas approuver une pareille désertion au bénéfice de la patrie ?

On ferma les yeux sur l'absence de surveillants comme on les avait fermés sur le reste.

Les esclaves qui n'étaient point appelés à porter les armes multiplièrent tout à leur aise, tandis qu'au contraire la population libre, continuellement décimée, alla s'anéantissant, et l'on arriva à ce que les plus riches et les plus honorables citoyens, fermiers de père en fils depuis cent cinquante ans, finirent par se regarder comme propriétaires de ce terrain, qui, en réalité et comme l'indiquait son titre, appartenait à la nation.

Or, jugez quels cris jetaient tous ces faux propriétaires lorsqu'il était question, comme mesure de salut public, c'est-à-dire pour raison majeure, de résilier des baux sur lesquels reposait toute leur fortune, et quelle fortune !

Les deux Gracchus y laissèrent la vie.

A son retour d'Asie, Pompée avait déjà menacé Rome d'une loi agraire, lui ne s'inquiétait pas du peuple : Pompée, représentant de l'aristocratie, s'en souciait assez peu ; il croyait avant tout à l'armée, et voulait doter ses soldats.

Mais il avait naturellement trouvé un opposant dans Cicéron.

Cicéron, l'homme des demi-moyens, l'Odilon Barrot du temps, avait proposé, lui, d'acheter des terres, et non de les partager ; il employait à cet achat cinq ans des nouveaux revenus de la République.

Disons en passant que Pompée avait plus que doublé les revenus de l'État ; il les avait portés de cinquante à cent trente-cinq millions de drachmes, c'est-à-dire d'une quarantaine de millions à cent huit millions.

Or, la différence, pendant cinq ans faisait environ trois cent quarante à trois cent cinquante millions.

Le sénat s'était elevé contre la proposition de Pompée, et avait, comme on disait du temps du gouvernement constitutionnel, passé à l'ordre du jour.

César arrivait à son tour et reprenait la question où elle avait été abandonnée ; seulement, il joignait les intérêts du peuple à ceux de l'armée.

Cette nouvelle prétention fit grand bruit.

On craignait la loi agraire sans doute ; tant d'intérêts se rattachaient à ces abus des baux emphytéotiques dont nous avons donné une idée ! mais ce que l'on craignait surtout, Caton le dit tout haut, c'était la popularité gigantesque dont jouirait celui qui viendrait à bout de l'appliquer. Et il faut le dire, il y avait une énorme chance pour que celui-là fût César.

La loi de César était la meilleure qui eût encore été faite, à ce qu'il paraît.

Nous avons sous les yeux l'*Histoire du consulat de César*, par Dion Cassius, et voici ce que nous y lisons :

« César proposa une loi agraire qui était exempte de tout reproche. Il y avait alors une multitude oisive et affamée qu'il était essentiel d'occuper aux travaux de la campagne ; d'un autre côté, l'Italie devenant de plus en plus déserte, il s'agissait de la repeupler.

« César y arrivait sans faire aucun tort à la République : il partageait l'*ager publicus*, et particulièrement la Campanie, à ceux qui avaient trois enfants et davantage ; Capoue devenait une colonie romaine.

« Mais comme l'*ager publicus* ne suffisait pas, on achetait des terres de particuliers au prix du cens, avec l'argent rapporté par Pompée de la guerre contre Mithridate, vingt mille talents (cent quarante millions) ; cet argent devait être employé à fonder des colonies où trouveraient place les soldats qui avaient conquis l'Asie. »

Et, en effet, comme on le voit, il y avait peu de chose à redire à cette loi, qui contentait à peu près tout le monde, excepté le sénat, qui craignait la popularité de César.

Elle contentait le peuple, à qui l'on faisait une magnifique colonie, dans un des plus beaux sites et sur une des plus riches terres d'Italie.

Elle contentait Pompée, qui y trouvait l'accomplissement de son désir, c'est-à-dire la récompense de son armée.

Elle contentait presque Cicéron, à qui l'on empruntait l'équivalent de son idée.

Seulement, on se rappelle que l'on avait fait nommer Bibulus collègue de César, afin que le sénat eût en lui l'incarnation de la résistance systématique. Bibulus s'opposa systématiquement à la loi.

César ne voulut point d'abord employer la force.

Il fit supplier Bibulus par le peuple.

Bibulus résista.

César résolut d'attaquer le taureau par les cornes, comme dit le proverbe moderne et comme devait le dire quelque proverbe ancien. Il lut la loi en plein sénat ; puis, après cette lecture, il interpella alternativement tous les sénateurs.

Tous approuvèrent la loi de la tête et la repoussèrent du vote.

Alors, César sortit, et, appelant Pompée :

— Pompée, demanda-t-il, tu connais ma loi, tu l'approuves, mais la soutiendras-tu ?

— Oui, répondit hautement Pompée.

— Mais de quelle façon ? demanda César.

— Oh ! sois tranquille, répondit Pompée ; car, si quelqu'un l'attaque avec l'épée, je la soutiendrai avec l'épée et le bouclier.

César tendit la main à Pompée ; Pompée lui donna la sienne.

Le peuple applaudit en voyant ces deux vainqueurs s'allier dans une question où il était intéressé.

En ce moment, Crassus sortait du sénat.

Il vint à Pompée, avec qui nous avons dit que César l'avait réconcilié.

— S'il y a alliance, dit-il, j'en suis.

— Eh bien, dit César, joignez votre main aux nôtres.

Le sénat était perdu. Il avait contre lui la popularité, c'est-à-dire Pompée ; le génie, c'est-à-dire César ; l'argent, c'est-à-dire Crassus.

De cette heure data l'ère du premier triumvirat.

La voix de ces hommes réunis valait un million de suffrages !

XXIII

L'alliance jurée entre Pompée, César et Crassus, il s'agissait de se faire jour autour de soi.

On avait le sénat tout entier pour ennemi. Cette hostilité était incarnée dans Caton, dans Bibulus et dans Cicéron, qui s'était définitivement déclaré contre Pompée, et qui, après avoir été son homme lige, prétendant avoir été mal récompensé de ce dévouement, était devenu son ennemi.

D'abord, on s'était occupé de resserrer le parti par des alliances.

Pompée avait, on s'en souvient, répudié sa femme, soupçonnée et même convaincue d'être la maîtresse de César.

Pompée épousa la fille de César.

César avait répudié sa femme, fille de Pompée, sous le prétexte que la femme de César ne devait pas même être soupçonnée.

César épousa la fille de Pison.

Pison sera consul l'année suivante.

Cépion, — qui était fiancé à la fille de César, laquelle vient d'épouser Pompée, — Cépion épouse une fille de Pompée, et se contente de ne pas être le gendre de César, en devenant son beau-frère.

— O République ! crie Caton, te voilà devenue une entremetteuse de mariages, et les provinces et les consulats ne seront plus que des cadeaux de noces.

Pourquoi la femme de César avait-elle été soupçonnée ? Disons-le.

L'homme qui l'a compromise va jouer un rôle assez curieux dans les événements des années 693, 694 et 695 de Rome, pour que nous nous occupions un peu de lui.

Il y avait une fête qui était en grand honneur à Rome : c'était la fête de la Bonne Déesse. Le théâtre de la fête était toujours la maison de quelque magistrat de premier ordre, soit préteur, soit consul. Dans le mois de janvier de l'année 693, la fête avait lieu chez César ; or, pendant ces fêtes, il y avait une si grande exclusion d'hommes, que non seulement les hommes, mais même les animaux mâles, même les statues portant les attributs de la virilité, étaient proscrits.

Qu'était-ce donc que la Bonne Déesse ?

La réponse à cette question est des plus difficiles, et ne repose que sur des probabilités.

La Bonne Déesse était, selon toute apparence, la génératrice passive, le moule de l'humanité, si l'on peut s'exprimer ainsi. Pour les uns, c'était Fauna, la femme de Faune, et cela, c'était l'opinion vulgaire ; pour les autres, c'était ou Ops, femme de Saturne, ou Maïa, femme de Vulcain — pour les spécialistes, c'était la Terre ; la terre qui porte le blé.

D'où venait-elle, cette Bonne Déesse? De l'Inde probablement, et, sous ce rapport, nous en dirons deux mots tout à l'heure ; seulement, la représentation symbolique était à Pessinonte, ville de Galatie.

Une pierre, ressemblant d'une façon informe à une statue, était tombée du ciel, et était l'objet d'un grand culte chez les Galates.

Un des calculs des Romains était de concentrer tous les dieux dans leur panthéon. De cette façon, ils centralisaient dans Rome non seulement l'Italie, mais même l'univers.

Ils envoyèrent une députation solennelle à Attale pour avoir cette statue. Attale livra aux ambassadeurs la pierre sacrée : selon les uns, c'était un météorite ; selon les autres, un bloc d'aimant.

Voulez-vous savoir le chemin que parcourut le navire pour venir des rives de la Phrygie à Rome? Lisez Ovide. Vous pourrez le suivre dans la mer Egée, à travers le détroit de Messine, dans la mer Tyrrhénienne, enfin jusqu'à l'île sacrée du Tibre dédiée à Esculape. Là, le navire s'arrêta sans que, ni à l'aide des voiles, ni à l'aide des rames, il y eût moyen de lui faire faire un pas de plus.

Il y avait alors à Rome une vestale nommée Claudia Quinta.

Elle était soupçonnée d'avoir été infidèle à ses vœux. Il y allait pour elle de la mort.

Elle offrit de prouver son innocence en faisant reprendre la marche au vaisseau.

On accepta.

Claudia Quinta se rendit sur le Tibre, aux deux rives duquel Rome était amassée. Elle attacha sa ceinture au mât du bâtiment, et tira à elle. Le bâtiment suivit avec la même docilité que les navires en miniature suivent, sur le bassin des Tuileries, les enfants qui les tirent avec un fil.

Il va sans dire que l'accusation tomba et que la réputation de chasteté de Claudia Quinta se répandit par toute l'Italie.

La vestale bâtit à la Bonne Déesse un temple sur le mont Aventin.

L'événement arrivait à merveille pour rendre le courage aux Romains. C'était juste au moment où Annibal campait aux portes de Rome.

Le soir même, on mit en vente le champ où il était campé, et l'on sait que les acheteurs se présentèrent en foule.

Maintenant, quel était, selon toute probabilité, le berceau de ce culte? L'Inde ; l'Inde, mystérieuse aïeule du genre humain, qui a pris pour symbole la vache nourricière.

L'Inde avait considéré l'univers comme le produit de deux principes : l'un mâle, l'autre femelle.

Ce premier point adopté, cette question suivit :

Dans l'acte générateur qui produisit l'univers, quel a été le principe soumis à l'autre? quelle est la faculté inférieure en rang? Est-ce le principe mâle qui a précédé le principe femelle? est-ce le principe femelle qui a précédé le principe mâle? Et lequel, du principe mâle ou du principe femelle, a été le plus influent dans l'acte qu'ils ont accompli en engendrant le monde? Est-ce *Iswara*, nom du principe mâle? est-ce *Pracri*, nom du principe femelle? Qui nommer le premier ou la première dans les sacrifices publics, dans les hymnes religieux, dans les simples prières? Faut-il séparer ou confondre le culte qu'on leur rend? le principe mâle doit-il avoir un autel où l'adoreront les hommes? le principe femelle, un autre autel où l'adoreront les femmes? enfin, doivent-ils avoir un seul autel où, tous deux, les hommes et les femmes les adoreront?

Qu'on n'oublie pas qu'à cette époque, l'empire indien couvrait une grande partie de la terre.

Le sacerdoce, mis en demeure, fut obligé de se prononcer sur l'une ou sur l'autre de ces deux questions.

Il se prononça en faveur du principe mâle ; il établit son antériorité sur le principe femelle, proclama sa dominance sur le sexe féminin.

Il y avait des millions de partisans soutenant le principe opposé.

Le jugement rendu malgré l'opposition des partisans, le sacerdoce dut le soutenir.

Il fallut employer la force ; la loi lui prêta sa majesté. Les partisans du principe femelle furent comprimés, mais ils crièrent à la tyrannie.

Dans la situation, une occasion devait se présenter qui fît éclater une révolte.

Cette occasion se présenta.

Cherchez dans le *Scanda-Pousana* et dans le *Brahmanda* et vous y verrez que deux princes de la dynastie régnante, fils tous deux du roi Ougra, ne purent, comme plus tard Etéocle et Polynice, s'entendre pour régner ensemble et divisèrent l'empire indien ; l'aîné s'appelait *Tarak'hya*, le cadet, *Irshou*.

L'aîné, pensant qu'il devait appeler la religion à son secours, déclara qu'il adoptait invariablement pour son dieu *Iswara*, ou le principe mâle ; le cadet se prononça hautement pour *Pracriti*, ou le principe femelle. L'aîné eut pour lui tout le sacerdoce, dont il confirmait la déclaration, les grands de l'Etat, les riches propriétaires et tout ce qui relevait d'eux ; le cadet eut les classes inférieures, les ouvriers, les prolétaires et tout ce qui leur tenait en quelque chose.

C'est pourquoi on nomma les partisans d'Irshou les *pallis*, mot sanscrit qui signifie *pâtres*.

Ces *pallis*, ces *pâtres*, ces partisans d'Irshou, prirent pour symbole, pour drapeau, pour étendard la faculté féminine qui était le symbole de leur culte ; cette faculté féminine se nomme *yony*, en langue sanscrite.

De là le double nom qui leur est donné :

Le premier, tiré de leur condition sociale, *pallis*, *pâtres*, et enfin *pasteurs*, nom qui les désigne dans l'histoire, et sous lequel ils font invasion en Egypte, en Perse et en Judée, donnant à cette dernière contrée le nom de *Pallisthan*, dont nous ferons Palestine ; — le second, tiré de leur croyance, *Yonyas*, *Ioniot*, *Ioniens*, nom sous lequel ils coloniseront les rives de l'Asie Mineure et une partie de la Grèce.

Voilà pourquoi, par une mystérieuse coïncidence avec leur symbole, *yony*, leur étendard est rouge ; voilà pourquoi la pourpre qu'on achetait à Tyr était un symbole de souveraineté ; voilà pourquoi la colombe, oiseau de Vénus, s'appelait *yoneh* ; voilà pourquoi toutes les inventions molles, délicates, féminines, étaient empruntées à l'Ionie, mot charmant, délicat et féminin lui-même s'il en fut ; voilà, enfin, pourquoi, dans la basse Egypte, chez les Babyloniens et chez les Phrygiens, la faculté féminine l'emporte sur la faculté masculine, s'appelant la déesse *Isis* chez les Thébaïtes, la déesse *Milydha* chez les Babyloniens, et, en Phrygie la déesse *Cybèle*, puis, à Rome, la déesse *Ma*, la *Bonne Mère*, la *Bonne Déesse*.

Qu'on nous pardonne cette petite digression, qui n'est point sans nous avoir coûté quelque travail, et que, pour cette raison, nous livrons avec confiance à la discussion des mythologues.

Maintenant, que faisait-on dans ces fêtes consacrées à la Bonne Déesse?

XXIV

Ce que l'on faisait dans les fêtes de la Bonne Déesse est difficile à savoir. Il était absolument défendu aux hommes d'y pénétrer, et les femmes avaient intérêt, selon toute probabilité, à garder le secret.

Les uns prétendent qu'on s'y livrait à des danses obscènes, les autres à des phallagogies imitées de celles de Thèbes et de Memphis.

Juvénal s'explique plus clairement ; nous y renvoyons nos lecteurs, les prévenant toutefois que Juvénal, comme Boileau, détestait les femmes.

Eh bien, on célébrait donc chez César, ou plutôt chez Pompéia, femme de César, les mystères de cette Bonne Déesse, quand, tout à coup, le bruit se répandit qu'un homme déguisé en femme avait été surpris au milieu des matrones.

Ce fut un immense scandale.

Voulez-vous savoir comment Cicéron rend compte de la chose à son ami Atticus, dans sa lettre en date du 25 janvier 694?

« A propos, il y a ici une vilaine affaire, et je crains bien que la chose n'aille plus loin qu'elle n'en a l'air au premier abord. Je pense que tu n'ignores pas qu'un homme s'est glissé, déguisé en femme, dans la maison de César, et, cela au moment même où l'on offrait un sacrifice pour le peuple. Si bien que les vestales ont dû recommencer le sacrifice et que Cornificius a déféré ce sacrilège au sénat. Cornificius, entends-tu bien? Ne va pas croire qu'aucun des nôtres ait pris l'initiative. Renvoi du sénat aux pontifes, déclaration des pontifes qu'il y a sacrilège, et, par conséquent, lieu à poursuivre. Là-dessus, et en vertu du sénatus-consulte, les consuls publient un réquisitoire, et... et César répudie sa femme. »

Voilà donc la nouvelle qui occupait Rome vers le commencement de janvier, soixante ans à peu près avant Jésus-Christ ; elle fit grand bruit, comme on comprend bien, et pendant quelques jours fut l'objet de toutes les conver-

sations de toutes les anecdotes, de tous les *cancans*, comme nous disons aujourd'hui.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que Cicéron, le plus grand cancanier de son temps, écrive la nouvelle à Atticus.

Mais c'est curieux, cependant, convenez-en, de retrouver ce gigantesque bavardage qui agitait le Forum, le champ de Mars, la via Regia, dans une lettre intime, écrite il y a tantôt deux mille ans.

Cet homme surpris chez César, c'était Clodius.

Nous avons déjà dit quelques mots de cet illustre libertin qui, dans une époque où vivaient César et Catilina, mérita le titre de roi des débauchés : nous avons déjà dit qu'il appartenait à la branche Pulcher de la noble famille Claudia, — nous avons dit encore que *pulcher* veut dire *beau*.

Il avait été envoyé d'abord, on se le rappelle, contre les gladiateurs. Florus dit que ce fut Clodius Glaber ; mais Tite-Live dit Clodius Pulcher, et nous nous rangeons à l'avis de Tite-Live.

Son expédition n'avait pas été heureuse ; puis, servant sous Lucullus, son beau-frère, il avait fait révolter les légions de Lucullus en faveur de Pompée.

Qui avait pu porter Clodius à se déclarer pour Pompée, en opposition avec son beau-frère ?

L'ambition ? Bon ! c'était trop simple.

Voici ce que l'on répétait — nous allions dire *tout bas*, mais nous nous reprenons, — voici ce que l'on répétait tout haut de Clodius à Rome.

On répétait qu'il avait été l'amant de ses trois sœurs : de Terentia, qui avait épousé Marcius Rex, — n'oubliez pas ce nom de *Rex*, Cicéron va y faire allusion tout à l'heure ; — de Claudia, mariée à Métellus Celer, et que l'on nommait *Quadrantaria*, parce qu'un de ses amants, lui ayant promis en échange de ses faveurs une bourse pleine d'or, lui avait envoyé une bourse pleine de *quadrans*, c'est-à-dire de la plus petite monnaie de cuivre ; enfin, de la plus jeune, qui avait épousé Lucullus ; or, comme, malgré le mariage et l'inceste, on prétendait que cette liaison durait toujours, Lucullus avait eu une explication avec Clodius, et, à la suite de cette explication, Clodius avait trahi Lucullus.

Ce n'est pas toujours propre quand on regarde au fond des choses, mais, au moins, c'est presque toujours clair.

Disons en passant qu'il restait une quatrième sœur, non mariée, dont Cicéron était amoureux, et Térentia, femme de Cicéron, jalouse.

Maintenant, comment avait été pris Clodius ?

Voici ce que l'on racontait à ce sujet.

Amoureux de Pompéia, il était entré chez elle, sous un déguisement de musicienne. Très jeune encore, ayant à peine de la barbe, il espérait n'être pas reconnu ; mais, perdu dans les immenses corridors de la maison, il avait été rencontré par une suivante d'Aurélia, mère de César. Alors, il avait voulu fuir ; mais son mouvement par trop masculin avait trahi son sexe. Aura — c'était le nom de la servante — l'avait interrogé ; force avait été de répondre ; la voix avait confirmé les soupçons déjà donnés par la brusquerie du mouvement ; la servante avait appelé, les dames romaines étaient accourues ; sachant de quoi il était question, elles avaient fermé les portes, puis s'étaient mises à chercher comme cherchent des femmes curieuses ; enfin, elles avaient trouvé Clodius dans la chambre d'une jeune esclave qui était sa maîtresse.

Voilà tous les détails que Cicéron ne pouvait donner à Atticus, attendu qu'ils ne furent connus que peu à peu et au fur et à mesure que l'on instruisit le procès.

Quant à ce procès, c'est par Cicéron qu'il faut l'entendre raconter. Cicéron y déposa.

Cicéron avait été autrefois très lié avec Clodius ; celui-ci l'avait servi très chaudement dans la conspiration de Catilina ; il s'était rangé parmi ses gardes, et s'était élancé au premier rang de ces chevaliers qui avaient voulu tuer César.

Mais voici ce qui arrivait, juste au moment du procès.

Cicéron était amoureux de cette sœur de Clodius qui n'était point mariée encore. Elle demeurait, à quelques pas seulement de la maison de l'illustre orateur.

Quelques bruits d'une liaison entre Claudia et son mari vinrent à Terentia, femme absolue et jalouse, qui avait une puissance entière sur son époux. On lui avait dit que, fatigué de cette puissance, Cicéron voulait la répudier et prendre pour femme la sœur de Clodius.

Or, que disait Clodius pour sa justification ?

Il disait qu'au moment même où l'on prétendait qu'il avait été dans la maison de César, il était à cent lieues de Rome.

Il voulait, comme on dit de nos jours, invoquer un *alibi*.

Or, Térentia, qui haïssait la sœur, haïssait naturellement le frère. Elle avait vu, la veille du jour où Clodius avait été surpris chez Pompéia, elle avait vu Clodius entrer chez son mari. Si Clodius était entré chez son mari la veille des fêtes, il n'était pas à cent lieues de Rome le jour où ces fêtes avaient eu lieu.

Elle déclara à Cicéron que, s'il ne parlait pas, elle parlerait, elle.

Cicéron avait eu déjà force désagréments avec sa femme à cause de la sœur. Il résolut, pour avoir la paix dans son ménage, de sacrifier le frère. Il se présenta donc comme témoin.

Cicéron, tout cancanier qu'il était, ne dit pas tout cela, comme on le comprend bien, dans ses lettres à Atticus ; mais Plutarque, qui naissait douze ans après les événements que nous racontons, c'est-à-dire quarante-huit ans avant Jésus-Christ, Plutarque, qui est presque aussi cancanier que Cicéron, les raconte, lui.

Cicéron, à son grand regret peut-être, s'était donc présenté pour témoigner contre Clodius, mais enfin il s'était présenté.

Si le scandale de l'événement avait été grand, le scandale du procès fut bien autre chose encore. Plusieurs des premiers citoyens de Rome accusaient Clodius, les uns de parjure, les autres de friponnerie.

Lucullus produisit des servantes qui déposèrent que Clodius avait eu commerce avec sa sœur, c'est-à-dire avec sa femme, à lui, Lucullus.

Clodius niait toujours le fait principal, disait qu'il était à cent lieues de Rome le jour des fêtes de la Bonne Déesse, quand Cicéron, se levant, vint lui donner un démenti et déclarer que, la veille de l'événement, il était venu chez lui, Cicéron, pour l'entretenir de quelque affaire.

La déposition fut accablante. Clodius ne s'y attendait pas : de la part d'un ami, de la part d'un homme qui courtisait sa sœur, le procédé était, en effet, quelque peu brutal.

Au reste, c'est Cicéron qu'il faut entendre raconter le procès ; il y met toute la haine d'un homme qui n'a pas la conscience bien nette.

Voici comment il parle des juges. — Notez bien que les juges sont des sénateurs.

« Jamais tripot ne réunit pareil monde : sénateurs souillés, chevaliers en guenilles, tribuns, gardiens du trésor couverts de dettes, décousus d'argent, et, au milieu de tout cela, quelques honnêtes gens que la récusation n'avait pu atteindre, siégeant l'œil morne, le deuil dans l'âme, la rougeur au front. »

Et cependant, l'aspect de l'auguste assemblée était on ne peut plus défavorable à l'accusé. Personne qui ne crût Clodius condamné d'avance.

Au moment où Cicéron achevait sa déposition, les amis de Clodius, indignés de ce qu'ils appelaient une trahison, éclatèrent en cris et même en menaces.

Mais, alors, les sénateurs se levèrent, enveloppèrent Cicéron, et montrèrent du doigt leur gorge, en signe qu'ils le défendraient au péril de leur vie.

Mais, à ces hommes qui montraient du doigt leur gorge, Crassus montra du doigt sa bourse.

« O muse, s'écrie Cicéron, dites maintenant comment éclata ce grand incendie ! Vous connaissez le *Chauve*, mon cher Atticus (le *Chauve*, c'est Crassus), vous connaissez le Chauve, héritier des Nannius, mon panégyriste, qui fit autrefois en mon honneur un discours dont je vous ai dit un mot ? Eh bien, voilà l'homme qui a tout conduit en deux jours au moyen d'un seul esclave, vil esclave sorti d'une troupe de gladiateurs ; il a promis, cautionné, donné bien plus, infamie ! il a donné l'appoint de son argent en belles filles et en jeunes garçons. »

— Je gaze, notez-bien. Sachez seulement que les juges, qui ne s'étaient laissé corrompre qu'à prix d'argent, furent réputés pour juges honnêtes.

Aussi, comme ils demandaient une garde pour s'en retourner chez eux :

— Eh ! leur cria Catulus, craignez-vous donc que l'on ne vous vole l'argent que vous avez reçu ?

César, appelé pour témoigner contre Clodius, avait répondu qu'il n'avait rien à déposer.

— Mais, lui avait crié Cicéron, tu as répudié ta femme, cependant !

— J'ai répudié ma femme, répondit César, non point parce que je la croyais coupable, mais parce que la femme de César ne doit pas même être soupçonnée !

Il va sans dire que Clodius fut acquitté.

Voyons quelles furent les suites de cet acquittement.

XXV

D'abord, il y eut un grand trouble sur la place publique. Clodius acquitté, après une accusation qui entraînait l'exil s'il eût été condamné, était bien plus fort qu'aupa-

ravant, du moment qu'il restait impuni. Son absolution fut un triomphe.

Vingt-cinq juges avaient tenu bon, et, au risque de ce qui pouvait leur en arriver, avaient condamné.

« Mais trente et un, dit Cicéron, avaient plus redouté la faim que la honte, et avaient absous. »

Ainsi, le mouvement conservateur imprimé par le consulat de Cicéron, et par la conjuration de Catilina découverte et étouffée, était complètement arrêté par l'acquittement de Clodius, et le parti démagogique, représenté par Pompée infidèle à l'aristocratie, par César fidèle au peuple, par Crassus fidèle à César, reprenait complètement le dessus ; ainsi, la *Rome fortunée d'être née* sous le consulat de Cicéron, — *o fortunatam natam, me consule, Romam!* — cette Rome en était revenue au point où Catilina l'avait poussée, lorsque, rencontrant Cicéron sur son chemin, Catilina avait été forcé d'abandonner la partie.

Le souvenir de ce premier triomphe exalta Cicéron et lui donna un courage qu'il n'avait pas toujours..

Le sénat étant réuni le jour des ides de mai, et son tour étant venu de parler :

— Pères conscrits, dit-il, pour une blessure reçue, vous ne devez ni lâcher prise, ni abandonner la place ; il ne faut ni nier les coups, ni s'exagérer les blessures ; il y aurait stupidité à s'endormir, mais il y aurait lâcheté à s'effrayer. Déjà nous avons vu acquitter Catulus deux fois, déjà Catilina deux fois ; or, ce n'est qu'un de plus lâché par ces juges vendus sur la République.

Puis, se tournant vers Clodius, qui, comme sénateur, assistait à la séance et riait dédaigneusement de cette sortie de Cicéron :

— Tu te trompes, Clodius, s'écria-t-il, si tu as cru que tes juges t'avaient renvoyé libre. Erreur ! ils t'ont donné Rome pour prison ; ils ont voulu, non pas te sauvegarder comme citoyen, mais t'ôter la liberté de l'exil. — Courage, pères conscrits, soutenez votre dignité ; les gens de bien sont toujours unis dans l'amour de la République.

— Alors, homme de bien que tu es, lui cria Clodius, faisnous le plaisir de nous dire ce que tu as été faire à Baïa.

Baïa, on se le rappelle, était le lupanar de l'Italie. Un homme qui allait à Baïa pouvait être soupçonné, une femme qui allait à Baïa était perdue.

On disait que Cicéron était allé à Baïa pour y voir la sœur de Clodius.

— Baïa ? répond Cicéron. D'abord, je n'ai point été à Baïa ; puis, y eussé-je été, est-ce que Baïa est un lieu interdit aux hommes, et ne peut-on aller prendre les eaux à Baïa ?

— Bon ! répondit Clodius, est-ce que les paysans d'Arpinum ont quelque chose de commun avec ces eaux, quelles qu'elles soient ?

— Demande donc à ton grand patron, répliqua Cicéron, s'il n'eût pas été bien heureux, lui, de prendre les eaux d'Arpinum.

Le grand patron, c'est César ; mais à quoi étaient bonnes les eaux d'Arpinum ? C'est ce que nous ignorons.

Ce passage est obscur, et nous ne sachions pas qu'aucun commentateur l'ait jamais expliqué ; mais il était blessant, à ce qu'il paraît, car Clodius s'emporte.

— Pères conscrits, s'écrie-t-il, jusqu'à quand souffrironsnous ce roi parmi nous ?

Ce à quoi Cicéron répond par un calembour que nous allons essayer de vous faire comprendre.

Roi se dit *rex* en latin. La sœur de Clodius a épousé Marcius *Rex* ; Marcius Rex est énormément riche ; Clodius est l'amant de sa sœur ; par l'influence de sa sœur, il espérait être porté sur le testament du beau-frère, et, sur ce point, son espérance avait été déçue.

— Roi, roi, répond Cicéron ; ah ! tu lui en veux, à *Rex*, de t'avoir oublié dans son testament, toi qui d'avance avais mangé la moitié de la succession !

— Est-ce sur l'héritage de ton père, toi, repart Clodius, que tu as payé la maison que tu as achetée à Crassus ?

Effectivement, Cicéron venait d'acheter à Crassus une maison, moyennant trois millions cinq cent mille sesterces. Voyez sa lettre à Sextius, proquesteur.

En me félicitant, il y a quelque temps, d'avoir acheté la maison de Crassus, vous m'avez décidé ; car c'est seulement après avoir reçu votre compliment que je l'ai achetée trois millions cinq cent mille sesterces ; aussi, je me vois maintenant criblé de dettes, au point que je cherche à entrer dans quelque conspiration, si l'on daigne m'y recevoir !

— Achetée ? riposte Cicéron quand Claudius parle d'acheter. — Il est question de juges, il me semble, et non de maisons.

— Je conçois que tu en veuilles aux juges : tu leur as affirmé que j'étais à Rome le jour des mystères de la Bonne Déesse, et ils n'ont pas voulu croire à ta parole.

— Tu te trompes, Clodius ; vingt-cinq, au contraire, y ont cru. C'est à la tienne que trente et un n'ont pas voulu croire, puisqu'ils se sont fait payer d'avance.

A cette réponse, les huées firent taire Clodius.

Tout cela était peu parlementaire, comme on dirait de nos jours ; mais nous en avons vu et entendu bien d'autres !

A partir de ce moment, c'était, on le comprend bien, une guerre déclarée entre Cicéron et Clodius. On va voir cette guerre pousser Cicéron dans l'exil et Clodius à la mort.

En attendant, quelle était pour Clodius, la grande affaire ? Se venger de toutes ces insultes de Cicéron, dont les mots, répétés du sénat au champ de Mars, le marquaient comme un fer rouge.

Cicéron avait la maladie des gens d'esprit : il ne pouvait pas tenir son esprit coi et couvert ; il fallait que ce diable d'esprit se fît jour, même aux dépens de ses amis, de ses parents, de ses alliés.

— Qui a attaché mon gendre à cette épée ? disait-il en voyant le mari de sa fille porter au côté un glaive presque aussi long que lui.

Le fils de Sylla avait de mauvaises affaires ; il vendait tous ses biens ; il en faisait afficher la liste.

— J'aime mieux les affiches du fils que celles du père, disait Cicéron.

Son confrère Vatidius avait des écrouelles ; un jour qu'il avait plaidé, et que Cicéron avait écouté son plaidoyer :

— Que pensez-vous de Vatidius ? lui demanda-t-on.

— Je le trouve trop enflé, répondit Cicéron.

César propose le partage de la Campanie : grande émotion parmi les sénateurs.

— Je ne souffrirai point ce partage tant que je serai en vie, dit Lucius Gellius, qui avait quatre-vingts ans.

— César attendra, dit Cicéron ; Gellius ne demande pas un long délai.

— Tu as perdu, par ton témoignage, plus de citoyens que tu n'en as sauvé par ton éloquence, lui disait Métellus Nepos.

— C'est possible, répondit Cicéron ; cela prouve que j'ai plus d'honnêteté que de talent.

— Je t'accablerai d'injures, lui disait un jeune homme accusé d'avoir empoisonné son père avec de la pâtisserie.

— Soit, répondit Cicéron, j'aime mieux recevoir de toi des injures que des gâteaux.

Il avait cité comme témoin dans un procès Publius Costa, qui, sans savoir un mot de législation, avait la prétention d'être jurisconsulte.

Interrogé, Publius répondit qu'il ne savait rien.

— Bon ! dit Cicéron, tu crois peut-être que l'on t'interroge sur le droit !

Métellus Nepos était surtout la cible où il adressait ses coups.

— Qui est est ton père ? lui demandait un jour celui-ci, croyant l'embarrasser à cause de sa basse origine.

— Ta mère, mon pauvre Métellus, répondit Cicéron, ta mère t'a rendu la réponse plus difficile qu'à moi !

Ce même Métellus, qui était accusé, à l'endroit de l'argent, d'avoir les mains un peu crochues, avait fait faire à son gouverneur Philagre des obsèques magnifiques, et avait fait placer sur son tombeau un corbeau de pierre.

Cicéron le rencontra.

— Tu as fort sagement fait, lui dit l'orateur, de placer un corbeau sur le tombeau de ton gouverneur.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il t'a bien plutôt appris à voler qu'à parler.

— Mon ami, pour qui je plaide, disait Marcus Appius, m'a prié d'apporter à la défense, du soin, du raisonnement et de la bonne foi.

— Et tu as eu le cœur, lui dit Cicéron en l'interrompant, de ne rien faire de tout cela pour un ami !

Lucius Cotta remplissait les fonctions de censeur au moment où Cicéron briguait le consulat. — Lucius Cotta était un ivrogne fieffé.

Au milieu du discours qu'il adresait au peuple, Cicéron demande à boire. Ses amis profitent du moment pour se serrer autour de lui et le féliciter.

— C'est cela, mes amis, dit-il, serrez-vous autour de moi, et que notre censeur ne voie pas que je bois de l'eau : il ne me pardonnerait pas.

Marcus Gellius, que l'on disait né de parents esclaves, était arrivé au sénat, et y lisait des lettres d'une voix forte et éclatante.

— La belle voix ! dit un des auditeurs.

— Je crois bien, dit Cicéron, il est de ceux qui ont été crieurs publics.

A deux mille ans de distance toutes ces épigrammes ne vous paraissent pas bien drôles ; mais, à coup sûr, elles paraissaient moins drôles encore à ceux à qui elles étaient adressées.

Il appelait Antoine, *la Troyenne ;* Pompée, *Epicrate ;* Caton, *Polydamas ;* Crassus, *le Chauve ;* César, *la Reine ;* et la sœur de Clodius, *la déesse aux yeux de bœuf,* parce que, comme Junon, elle était la femme de son frère.

Tout cela faisait à Cicéron un monde d'ennemis, et d'ennemis terribles, car les blessures qu'il creusait portaient en plein amour-propre.

Si Antoine lui fit couper la tête et les mains, et les fit clouer à la tribune aux harangues et si Fulvie perça sa langue d'une aiguille, c'est que la langue de Cicéron l'avait insultée et que la main de Cicéron avait écrit les *Philippiques*.

Voyons, à présent, de quelle manière Clodius pouvait se venger de Cicéron ?

XXVI

Il y a une chose dont Cicéron se vantait, et que les rigides Romains lui reprochaient toujours : c'était d'avoir, lors de la conjuration de Catilina, fait mettre à mort des citoyens, particulièrement Lentulus et Cethegus, quoique la loi ne permît de condamner un citoyen qu'à l'exil.

Il fallait accuser Cicéron ; mais Cicéron, sénateur, ne pouvait être accusé que par un tribun du peuple ; et l'on ne pouvait être tribun du peuple que si l'on était du peuple. Or, Clodius était non seulement noble, mais encore patricien.

On employa un moyen qui leva cette difficulté.

Nous avons parlé de l'intempérance de langue de Cicéron.

Un jour, il eut l'idée de prendre la défense d'Antonius, son ancien collègue, contre Pompée et César, et il attaqua, ce jour-là, Pompée et César, comme il attaquait, c'est-à-dire cruellement.

Trois heures après cette sortie, César et Pompée firent rendre le plébiscite qui autorisait l'adoption de Clodius par Fonteius, obscur plébéien.

À partir de ce moment, il n'y avait plus de doute, Clodius serait nommé tribun du peuple.

Six mois auparavant, Cicéron écrivait à Atticus :

« J'ai eu la visite de Cornelius. — Cornélius Balbus bien entendu, *l'homme de confiance*. — Il m'a garanti que César prendrait conseil de moi en toute chose. Or, voici pour moi la fin de tout ceci : union étroite avec Pompée, et au besoin avec César ; plus d'ennemis qui ne reviennent à moi ; vieillesse tranquille. »

Pauvre Cicéron !

Mais il apprend que Clodius sollicite le tribunat, que César est pour quelque chose dans son adoption par Fontéius.

Voici ce qu'il écrit à Atticus de cette grande nouvelle dans sa lettre datée des *Trois-Tavernes*, avril 695 :

« Voyez quelle rencontre ! Je m'en allais tranquillement d'Antium par la voie Appia, et j'étais arrivé aux Trois-Tavernes. C'était le jour même de la fête de Cérès ; je vois devant moi mon cher Curion venant de Rome.

« — Ne savez-vous rien de nouveau ? me demanda Curion.

« — Rien, lui dis-je.

« — Clodius sollicite le tribunat.

« — Qu'en dites-vous ?

« — Il est très grand ennemi de César, et veut, dit-on, faire casser tous les actes de César. »

Depuis un an déjà, César n'était plus consul.

« — Et que dit César ?

« — César prétend qu'il n'est pour rien dans l'adoption de Clodius. »

Puis Cicéron passe à un autre sujet.

Mais en juillet, la chose a déjà changé ; c'est de Rome qu'il date sa lettre.

C'est toujours à Atticus qu'il écrit :

« En attendant, ce cher Clodius ne cesse de me menacer, et se déclare ouvertement mon ennemi. L'orage est sur ma tête : au premier coup, accourez. »

Cependant, Cicéron ne peut croire au danger.

Pompée lui donne sa parole que Clodius n'entreprendra rien contre lui.

César, qui s'est fait donner pour cinq ans le gouvernement des Gaules, lui offre une lieutenance dans son armée.

« César me demande toujours pour lieutenant, dit Cicéron ; ce serait une sauvegarde plus honorable ; mais je n'en veux pas. — Que veux-je donc ? Tenter la lutte ? ... Oui, plutôt. »

Et, en effet, il tentera la lutte.

Mais, en août, les choses ont pris toute leur gravité, et le danger se dessine.

« En attendant, mon cher Atticus, le frère de notre déesse aux yeux de bœuf n'y va point à demi dans ses menaces contre moi. Il cache ses projets à Sampsicéramus — c'est un des surnoms que Cicéron donne à Pompée, — mais il s'en targue, il s'en vante à tout le monde. Vous m'aimez tendrement, n'est-ce pas ? Oui. Eh bien, si vous dormez, vite hors du lit ; si vous êtes levé, allons, en marche ; si vous marchez, doublez le pas ; si vous courez, prenez des ailes. Il faut que vous soyez à Rome pour les comices, ou, si la chose est impossible, au plus tard pour le moment où l'on proclamera le vote. »

Huit mois après, tout est accompli, et Cicéron écrit toujours au même Atticus :

« An de Rome 696, Vibone, pays des Brutiens, 3 avril.

« Fasse le ciel, mon cher Atticus, que j'aie à vous remercier un jour de m'avoir forcé à vivre ! Mais, jusqu'ici, j'ai cruellement à me repentir de vous avoir écouté. Je vous en conjure, venez en hâte me rejoindre à Vibone, où m'a conduit un changement de direction indispensable ; venez ! nous réglerons ensemble mon itinéraire et ma retraite. Si vous ne venez pas, j'en serai surpris ; mais vous viendrez, j'en suis sûr. »

Que s'est-il donc passé ? Nous allons le dire.

Clodius avait été nommé tribun vers la fin de l'an de Rome 695. — Pison et Gabinius étaient consuls. Il commença par se les attacher en faisant donner à Pison la Macédoine, à Gabinius la Syrie.

Le seul appui que devait dès lors trouver Cicéron était près de Crassus, de Pompée ou de César.

Pour Crassus, il n'y avait pas de danger : il détestait Cicéron, qui, à tout propos, se moquait de lui, l'appelant *le Chauve* ou *le Millionnaire*, *Calvus* ou *Dives*. Pour Pompée, amoureux de cinquante ans, il était tout entier aux charmes de sa jeune femme Julie ; et, comme nous l'avons vu, aux erreurs de Cicéron, il se contentait de répondre : « Ne craignez rien, je réponds de tout ! » Quant à César, quoiqu'il n'y eût point, depuis l'affaire de Catilina, une amitié bien vive entre lui et Cicéron, il estimait trop le talent de l'orateur pour lui refuser sa protection ; d'ailleurs, César, protégeant Cicéron, s'acquittait envers Cicéron, qui avait protégé César.

César avait donc, comme nous l'avons vu, offert à Cicéron une lieutenance dans son armée. Cicéron avait été sur le point d'accepter.

Clodius, sentant que son ennemi allait lui échapper, courut chez Pompée.

— Pourquoi Cicéron voudrait-il quitter Rome ? demanda-t-il. Est-ce qu'il croit que je lui en veux ? Pas le moins du monde ! À sa femme Térentia, tout au plus ; mais contre lui, grands dieux ! je n'ai ni haine ni colère.

Pompée répéta la chose à Cicéron et ajouta sa garantie personnelle.

Cicéron se crut sauvé, et remercia César de la lieutenance.

César haussa les épaules.

Et, en effet, un beau matin, Clodius accusa Cicéron.

Cicéron avait fait mettre à mort sans jugement Lentulus et Céthégus.

Cicéron, accusé par Clodius, n'osa en appeler à César, qui l'avait prévenu. Il courut chez Pompée, qui lui avait toujours dit qu'il n'avait rien à craindre.

Pompée coulait doucement sa lune de miel dans sa villa du mont Albain.

On lui annonça la visite de Cicéron.

Pompée eût été fort embarrassé à sa vue ; il se sauva par une porte dérobée ; on montra toute la maison à Cicéron pour lui prouver que Pompée n'y était pas.

Il comprit qu'il était perdu. Il rentra dans Rome, prit la robe de deuil, laissa croître sa barbe et ses cheveux, et parcourut la ville en suppliant le peuple.

De son côté, Clodius, entouré de ses partisans, se portait chaque jour à la rencontre de Cicéron, le raillant sur son changement de robe, tandis que ses amis mêlaient aux menaces de Clodius des pierres et de la boue.

Les chevaliers, cependant, étaient restés fidèles à leur ancien chef ; l'ordre tout entier avait pris le deuil en même temps que lui ; plus de quinze mille jeunes gens le suivaient, les cheveux en désordre, et sollicitant le peuple.

Le sénat fit plus : il décréta le deuil public, et ordonna à tout citoyen romain de revêtir la robe noire.

Mais Clodius entoura le sénat avec ses hommes.

Les sénateurs alors s'élancèrent sous le vestibule, en déchirant leurs toges et en jetant de grands cris ; malheureusement, ni ces cris poussés, ni ces toges déchirées n'émurent le peuple.

Dès lors, c'était une lutte à soutenir, un combat à vider par le fer.

— Reste, lui disait Lucullus, et je te réponds du succès.

— Pars, lui disait Caton, et le peuple, rassasié de la fureur et des violences de Clodius, te regrettera bientôt.

Cicéron préféra le conseil de Caton à celui de Lucullus. Il avait le courage civil, nullement le courage militaire.

Au milieu d'un tumulte effroyable, il prit une statue de Minerve qu'il gardait chez lui avec une vénération toute particulière, et la porta au Capitole, où il la consacra avec cette inscription :

À MINERVE, CONSERVATRICE DE ROME

Puis, ses amis lui ayant fait escorte, il sortit de Rome vers le milieu de la nuit, et traversa à pied la Lucanie.

On peut suivre son itinéraire par ses lettres : le 3 avril, il écrit à Atticus du pays des Brutiens ; le 8 avril, il écrit au même des côtes de la Lucanie ; vers le 12, au même toujours, en allant à Brindes ; le 18 du même mois, au même encore, du pays de Tarente ; le 30, à sa femme, à son fils et à sa fille, de Brindes ; et enfin, le 29 mai, à Atticus, de Thessalonique.

A peine sa fuite fut-elle connue, que Clodius obtint contre lui un décret d'exil, et publia un édit qui défendait à tout citoyen de lui donner l'eau et le feu, ou de le recevoir sous son toit, et à cinq cents milles des frontières de l'Italie.

Douze ans s'étaient à peine écoulés depuis qu'il s'écriait orgueilleusement : *Les armes cèdent à la toge, et les lauriers des combats aux trophées de la parole !*

Et, cependant, vainqueur de Catilina, ne maudis pas les dieux pour l'exil ; ton pire malheur ne sera pas l'exil, ton pire ennemi ne sera pas Clodius.

XXVII

Pendant toute cette bagarre, César s'était tenu tranquille. Il n'avait pris ostensiblement parti ni pour Clodius, ni pour Cicéron ; il avait laissé faire.

En jetant les yeux sur Rome, voici ce qu'il voyait : une ville livrée à la plus complète anarchie, un peuple qui ne savait à qui se rattacher.

Pompée était une grande gloire, mais plus aristocratique que populaire.

Caton était une grande réputation, mais plus admirée qu'aimée ; Crassus une grande fortune, mais plus enviée qu'honorée ; Clodius une grande audace, mais plus brillante que solide ; Cicéron était usé, Bibulus usé, Lucullus usé ; Catulus était mort.

Quant au corps de l'Etat, c'était bien pis ! Depuis l'acquittement de Clodius, le sénat était avili ; depuis la fuite de Cicéron, les chevaliers étaient déshonorés.

Il comprit qu'il était temps pour lui de quitter Rome.

Quels rivaux y laissait-il ? Crassus, Pompée, Clodius.

Caton était un nom, un bruit, une rumeur, mais n'était pas une rivalité.

Crassus sollicitait la guerre chez les Parthes. Il allait l'obtenir ; il partirait à soixante ans pour une expédition lointaine ; chez des peuples sauvages, féroces, impitoyables : il y avait grande chance qu'il n'en revînt pas.

Pompée avait quarante-huit ans, une jeune femme et un mauvais estomac. Il commençait à être assez mal avec Clodius, qui l'insultait publiquement.

Clodius s'était emparé de cette belle maison de Cicéron qu'il lui avait reprochée en plein sénat et qui avait coûté à Cicéron trois millions cinq cent mille sesterces. Lui l'avait eue pour rien : la peine de la prendre.

— J'enlèverai un beau portique aux Carènes, avait dit Clodius, pour faire pendant à mon portique du mont Palatin.

Son portique du mont Palatin, c'était la maison de Cicéron ; son portique des Carènes, ce serait la maison de Pompée.

Clodius avait trente ans, une réputation exécrable, un génie inférieur à celui de Catilina. Il devait être écrasé sous Pompée, ou, par fortune, l'emporter sur lui. S'il était écrasé par Pompée, Pompée perdrait certainement à cette victoire le reste de sa popularité ; s'il l'emportait sur Pompée, Clodius n'était point un ennemi qui inquiétât sérieusement César.

Cependant, il comprenait qu'il était temps qu'il fît quelque chose de grand, qu'il se retrempât, pour ainsi dire, lui-même. Il ne pouvait se dissimuler que, jusqu'à présent, — et il avait déjà plus de quarante ans, — il n'avait été qu'un démagogue assez vulgaire, inférieur en audace à Catilina, en gloire militaire à Pompée et même à Lucullus.

Sa grande supériorité était d'avoir su faire, à trente ans, cinquante millions de dettes ; mais, ses dettes payées, sa supériorité était perdue.

Il était, il est vrai, l'homme le plus débauché de Rome, et encore après Clodius. Or, César n'avait-il pas dit qu'il aimait mieux être le premier dans une petite bourgade que le second dans la capitale du monde ?

Ses dernières combinaisons politiques n'avaient pas été heureuses, et, dans leur résultat, il était resté au-dessous de Clodius.

Le jour où Pompée, dans l'enivrement de sa première nuit de noces, lui avait fait décerner le gouvernement des Gaules transalpines, et celui de l'Illyrie avec quatre légions, il y avait eu, même dans le peuple, une terrible opposition à ce décret.

Caton s'était mis à la tête de cette opposition.

César avait voulu intimider la résistance de son chef ; il avait fait arrêter Caton, et l'avait fait conduire en prison. Mais cette brutalité avait eu si peu de succès, que César lui-même avait été obligé de donner ordre à l'un de ses tribuns d'enlever Caton des mains de ses licteurs.

Un autre jour, comme le tribun Curion, fils du vieux Curion, faisait une opposition à devenir inquiétante, on suscite un délateur, Vettius. Celui-ci accuse Curion, Pasellus, Cépion, Brutus et Lentulus, le fils du flamine, d'avoir voulu assassiner Pompée. Bibulus lui-même lui avait, à lui, Vettius, apporté un poignard ; — comme si un poignard était chose si difficile à se procurer à Rome, que Bibulus fût obligé de se charger de ce soin.

Vettius avait été hué et envoyé en prison. Le lendemain, on l'avait trouvé étranglé, tellement à point pour César qu'en vérité, si l'un des reproches que l'on faisait à César n'eût pas été sa grande humanité, on eût pu croire qu'il avait été pour quelque chose dans un suicide qui venait si à propos.

Il était donc bon de s'éloigner de toutes les manières et de se retirer dans ce magnifique proconsulat dont les frontières n'étaient qu'à cinquante lieues de Rome.

D'ailleurs, il n'y a pas de temps à perdre : au moment où il s'apprête à partir, un accusateur s'apprête à le dénoncer.

« Ah ! dit Michelet, j'aurais voulu voir en ce moment cette pâle et blanche figure, fanée avant l'âge par les débauches de Rome, cet homme délicat et épileptique marchant sous les pluies de la Gaule à la tête de ses légions, traversant nos fleuves à la nage, ou bien à cheval entre des litières où ses secrétaires étaient portés, dictant quatre, six lettres à la fois, remuant Rome du fond de la Belgique, exterminant sur son chemin deux millions d'hommes, et domptant en dix années la Gaule, le Rhin et l'océan du Nord ! »

Oui, c'eût été curieux, car César ne promettait rien de tout cela.

Voulez-vous savoir comment Catulle, l'amant de la sœur de Clodius, de la femme de Métellus Celer, qu'il appelle sa Lesbie en souvenir des débauches de la Lesbienne Sappho, voulez-vous savoir comment Catulle le traite avant le départ ? — Il est vrai qu'il ne le traitera guère mieux au retour. — Voulez-vous savoir, dis-je, comment il le traite ?

IN CÆSAREM

« Je me soucie peu de te plaire, César, et peu m'importe que tu sois blanc ou noir... »

IN CÆSARIS CINÆDOS

Cinœdos, ce sont ses mignons.

« Tous les défauts te plaisent, ainsi qu'à ton vieux routier de Suffétius ; à merveille ! Vous devriez, cependant, en avoir assez de la tête en fuseau d'Othon, des émanations traîtresses de Libon et des jambes sales de Vettius. Voyons, imperator inimitable, fâche-toi de nouveau contre mes ïambes, à qui ta colère est bien indifférente. »

IN MAMURRAM ET CÆSAREM

« Quel beau couple de mignons vous faites, débauché Mamurra, impudique César ! Tous deux avilis, l'un à Rome, l'autre à Formies, tous deux flétris, tous deux malades de vos excès, jumeaux de vices, tous deux savants en lubricité, à qui une seule litière suffit, voraces adultères, rivaux de compagnons et de femmes. Oh ! vraiment, vous faites un beau couple ! »

C'était par de pareils vers que l'on saluait, cependant, le départ du conquérant des Gaules.

Et il faut avouer qu'il méritait bien toutes ces avanies dont il ne songeait pas même à se fâcher.

Bibulus, pendant tout son consulat, n'avait, dans ses édits, désigné César que sous le titre de *reine de Bithynie*. Il disait qu'après avoir aimé un roi, il aimait la royauté

Une espèce de fou, nommé Octavius, à qui son titre de bouffon permettait de tout dire, ayant rencontré Pompée et César, avait publiquement salué Pompée du nom de roi, et César du titre de reine.

Caius Memmius lui avait reproché d'avoir servi Nicomède à table, et de lui avoir présenté la coupe, confondu au milieu des esclaves et des eunuques de ce prince.

Cicéron, en plein sénat, un jour que César défendait la cause de Nisa, fille de Nicomède, en rappelant les obligations qu'il avait à ce prince, Cicéron lui avait dit :

— Laisse là tes obligations : on sait ce que tu as donné à Nicomède et ce que tu en as reçu.

La liste de ses maîtresses était immense. Au moment de son départ pour la Gaule, on lui donnait Posthumie, femme de Servius Sulpicius ; Lollie, femme d'Auler Gabinus ; Tertulia, femme de Crassus ; et Servilie, sœur de Caton.

Il avait donné à cette dernière, nous l'avons dit, une perle de onze à douze cent mille francs ; et, comme on racontait la chose devant Cicéron :

[illegible] n'est pas si cher que vous croyez, Servilie lui [illegible] sa fille Tertia en déduction de compte.

Plus tard, nous le verrons amant d'Eunoë, belle reine moresque, et de Cléopâtre, charmante nymphe grecque, transplantée sur la terre d'Egypte.

[illegible] le père résumait tous les mauvais propos que l'on tenait sur César dans ces quelques paroles :

— César, disait-il, c'est le mari de toutes les femmes et [illegible] mme de tous les maris.

[illegible] le public fut tout près de constater la première partie de cette médisance.

Helvius Cinna, tribun du peuple, dit Suétone, a avoué plusieurs fois qu'il tenait une loi toute prête, et qu'il devait publier en l'absence de César et par son ordre, qui lui permettait de prendre autant de femmes qu'il voudrait pour en avoir des héritiers.

C'est ce qui fait hasarder à M. Champagny de dire, dans son beau travail sur le monde romain, que Jules César était bien plus complet que Jésus-Christ, lequel n'avait que toutes les vertus, tandis que Jules César avait non seulement toutes les vertus, mais encore tous les vices.

Maintenant laissons partir César pour les Gaules ; laissons-le [illegible] ses tentes grandes comme des palais ; charger ses litières qui sont des chambres complètes ; laissons-le emporter ses tapis de pourpre, ses planchers de marqueterie [illegible] tranquille, au besoin il marchera à la tête de [illegible] à pied, la tête nue, au grand soleil, par les [illegible] battantes. Il fera trente lieues par jour à cheval [illegible] dans une charrette. Si une rivière l'arrête, il la passera à la nage ou sur des outres ; si ce sont les neiges alpestres, il les poussera devant lui avec son bouclier, tandis que ses soldats les entameront avec des piques, des hoyaux et même leurs épées. Jamais il n'engagera son armée dans un chemin, qu'il n'ait lui-même exploré ce chemin. Quand il tentera passer ses légions en Angleterre, parce qu'il a entendu dire que l'on pêchait sur les côtes de la Grande-Bretagne des perles plus belles que dans les mers de l'Inde, il aura essayé lui-même le trajet et il aura de sa personne visité les ports qui peuvent être de sûrs abris à ses flottes. Un jour, il apprendra que son armée, dont il s'est séparé, pour suivre une bonne fortune, est assiégée dans son camp ; alors, il se déguisera en Gaulois, et passera à travers les ennemis. Une autre fois, comme les secours qu'il attend n'arrivent pas, il se jettera dans une barque et ira seul les chercher lui-même. Aucun présage n'arrêtera sa marche ; aucun augure ne changera ses desseins. La victime échappera aux mains du sacrificateur, il n'en marchera pas moins contre Scipion et Juba. Il tombera en sortant du vaisseau, et, en mettant le pied sur la terre de l'Afrique, il s'écriera : « Je te tiens, Afrique ! » Jamais il n'aura de parti pris, l'occasion le déterminera toujours. Son génie improvisera le plan qu'il doit suivre. Il combattra sans en avoir le projet. Il attaquera après une marche ; il ne s'inquiétera point si le temps est bon ou mauvais ; seulement, il tâchera que l'adversaire ait la pluie ou la neige dans le visage. Jamais il ne mettra son ennemi en déroute, qu'il ne s'empare de son camp. Une fois que l'ennemi lui aura tourné le dos, il ne lui donnera jamais le temps de revenir de sa frayeur. Dans les moments critiques, il renverra tous les chevaux et même le sien, afin de mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre, en leur ôtant la ressource de la fuite. Quand ses troupes plieront, il les ralliera seul, il arrêtera les fuyards de ses propres mains, les forçant, si épouvantés qu'ils soient, de tourner le visage à l'ennemi. Un porte-enseigne qu'il arrêtera ainsi lui présentera la pointe de son javelot, et il repoussera la pointe de ce javelot avec sa poitrine. Un autre lui lancera son étendard dans les mains, et, avec cet étendard, il marchera à l'ennemi. Après la bataille de Pharsale comme il a fait prendre les devants à ses troupes et qu'il traversera l'Hellespont dans une petite barque de transport il rencontrera Lucius Cassius avec dix galères, et il fera Lucius Cassius prisonnier avec ses dix galères. Enfin, à l'attaque d'un pont à Alexandrie, il sera obligé de se jeter à la mer et nagera pendant l'espace de deux cents pas, c'est-à-dire jusqu'au vaisseau le plus proche, tenant sa main gauche élevée pour ne pas mouiller les papiers qu'il porte, et tirant sa cotte d'armes avec ses dents afin de ne pas laisser de trophée à l'ennemi.

Or, le voilà parti, parti pour s'égarer dans ce chaos barbare et belliqueux qu'on appelle la Gaule, et qui convient si bien à son génie.

Voyons donc ce que deviendront, pendant son absence, Cicéron exilé, Pompée dépopularisé, et Clodius, roi momentané de la populace.

XXVIII

Nous avons dit comment Cicéron était parti.

Beaucoup de présages, — vous savez l'influence que les présages avaient sur les Romains, et comment, en toute chose, ils voyaient un présage, — beaucoup de présages avaient indiqué que son exil ne serait pas de longue durée.

Lorsqu'il s'était embarqué à Brindes pour Dyrrachium, le vent, qui d'abord avait été favorable, avait tourné et l'avait rejeté le lendemain au lieu d'où il était parti. — Premier présage.

Il se remet en mer ; cette fois, le vent le conduisit à destination ; mais, au moment où il posait le pied sur le rivage, le sol trembla, et la mer se retira devant lui. — Deuxième présage.

Et, cependant, il tomba dans un accablement profond. Lui qui disait sans cesse, quand on l'appelait orateur : « Appelez-moi philosophe, » il devint mélancolique comme un poète, mélancolique comme Ovide exilé chez les Thraces.

« Il passait la plupart du temps, dit Plutarque, très affligé, presque au désespoir, regardant du côté de l'Italie, comme aurait fait un amant malheureux. »

La mélancolie, cette muse toute moderne, soupçonnée par Virgile, est chose si rare chez les anciens, que nous ne pouvons résister au désir de traduire une lettre de Cicéron à son frère. Elle montre le grand orateur sous un côté où il est complètement inconnu.

Cette lettre, signée Cicéron, pourrait aussi bien être signée André Chénier, ou Lamartine. Elle est datée de Thessalonique, 13 juin, l'an 696 de Rome.

« Mon frère ! mon frère ! mon frère ! eh quoi ! parce que je vous envoie des esclaves sans lettres, vous me croyez irrité contre vous ; vous dites que je ne veux plus vous voir. Moi irrité contre vous, mon frère ? Est-ce que cela est possible, dites ? Qui sait ? peut-être, au fait, est-ce vous qui m'avez affligé ; ce sont vos ennemis peut-être qui m'ont perdu ! c'est peut-être votre envie qui est cause de mon exil ! Ce n'est pas moi-même peut-être qui suis cause de votre ruine ; mon consulat tant vanté, voilà donc sa récompense ! il m'a pris mes enfants, ma patrie, ma fortune, et à vous, à vous, s'il n'eût enlevé que moi, je ne me plaindrais pas. Tout ce qui m'est arrivé de noble et de bon m'est venu de vous ; dites, que vous ai-je rendu en échange ? Le deuil de mes douleurs, des angoisses pour vous-même, des chagrins, des tristesses, la solitude, et je ne veux plus vous voir ! O ! c'est moi qui voudrais ne plus être vu de vous, car, si vous me revoyiez, hélas ! ce ne serait plus celui que vous avez connu, qui pleurait en prenant congé de vous qui pleuriez ; de ce frère, je vous le dis, Quintus, il ne reste plus rien, plus rien que son ombre, l'image d'un mort qui respire. Que ne suis-je mort en effet ? que ne m'avez-vous vu mort de vos yeux ? que ne vous ai-je laissé survivant non seulement à ma vie, mais encore à ma gloire ? Oh ! j'en atteste tous les dieux, j'étais déjà sur la route de la tombe, quand une voix m'a rappelé. On disait, et j'entendais dire cela de tous côtés, qu'une portion de votre vie reposait dans la mienne. J'ai vécu !

« Voilà où j'ai péché ! voilà où est mon crime. Si je me fusse tué comme j'en avais l'intention, je vous laissais une mémoire facile à défendre. Maintenant, j'ai commis cette faute que, vivant, je vous manque ; que, moi vivant, vous deviez vous adresser à d'autres ; ma voix, qui si souvent a soutenu des étrangers, vous fait défaut à vous dans vos propres périls. O mon frère, si mes esclaves sont venus à vous sans lettres, ne dites pas : « C'est la colère qui en est cause ; » non ; dites : « C'est l'abattement, c'est cette suprême faiblesse qu'on trouve au fond des larmes et de la douleur. » Cette lettre même que j'écris, de combien de larmes je la trempe en l'écrivant ! d'autant, j'en suis sûr, que vous la mouillerez vous-même en la lisant. Est-ce que je puis ne pas penser à vous, et, y pensant, ne pas fondre en larmes ? Et, quand je regrette mon frère, est-ce mon frère, mon frère seul, que je regrette ? Non, c'est la suave tendresse d'un ami ; non, c'est la déférence d'un fils ; non, c'est la sagesse d'un père. Quel bonheur avons-nous jamais éprouvé, moi sans vous, vous sans moi ? Hélas ! et en même temps que je vous pleure, est-ce que je ne pleure pas ma fille Tullie ? Quelle modestie ! quel esprit ! quelle piété ! Ma fille, mon portrait, ma voix, mon âme ; et mon fils, mon fils, si beau et si doux à mon cœur ; mon fils, que j'ai eu le courage, la barbarie d'arracher à mon embrassement. Pauvre enfant ! plus pénétrant que je n'eusse voulu, et qui, malheureux, comprenait déjà ce dont il était question.

« Et votre fils, à vous, votre fils, votre image, que mon Cicéron aime comme un frère et respecte comme un aîné ! — N'ai-je pas quitté la plus malheureuse des femmes, la plus fidèle des épouses, à qui je n'ai pas dû permettre de me suivre, afin que quelqu'un veillât sur le reste de ma fortune, et pût protéger nos pauvres enfants ? Et, cependant, quand j'ai pu, j'ai écrit. J'ai donné pour vous des lettres à Philogonus, votre affranchi, et, à cette heure, vous les avez reçues, je suppose. Dans ces lettres, je vous exhortais et vous priais de faire ce dont je vous avais déjà prié par la voix de mes esclaves, c'est-à-dire de venir le plus promptement possible à Rome. Je vous y désire d'abord comme une sau-

vegarde, dans le cas où il nous resterait des ennemis dont nos malheurs n'auraient pas encore satisfait la cruauté. Si maintenant vous avez un courage que je n'ai pas, moi que vous avez tenu toujours pour si fort, affermissez-vous pour la lutte que vous allez avoir à soutenir. J'espère — si cependant j'ose espérer encore — j'espère que votre intégrité, l'amour que vous portent vos concitoyens, enfin peut-être aussi la pitié de mon malheur, vous protégeront. Si je m'exagère votre danger, agissez pour moi selon que vous jugerez qu'il faille agir. Beaucoup m'écrivent sur ce sujet et beaucoup me disent d'espérer ; mais, moi, qu'espérerais-je lorsque je vois mes ennemis si puissants et que, parmi mes amis, les uns m'ont abandonné, les autres trahi ? Tous ne craignent-ils pas mon retour comme un reproche de leur scélérate ingratitude ! Mais, tels qu'ils sont, mon frère, sondez-les, et écrivez-moi franchement. Quant à moi, tant que vous aurez besoin de ma vie, tant que vous me croirez capable d'aller au-devant d'un péril qui vous menacera, je vivrai. Mais, hors de cela, je ne saurais vivre ; il n'y a pas, en vérité, de force, de prudence, ni de philosophie qui puisse supporter de pareilles douleurs.

« Je sais qu'il y eut pour mourir un temps meilleur et plus utile ; mais j'ai fait, comme beaucoup d'autres, la faute de le laisser fuir. Donc, ne parlons plus du passé ; ce serait raviver vos douleurs et remettre au jour ma sottise. La faute où je ne retomberai pas, je vous le jure, ce sera de supporter les misères et la honte de cette vie au delà du temps absolument utile à votre bonheur et à vos intérêts. Ainsi, mon frère, celui qui, il y a quelque temps encore, se pouvait dire l'homme le plus heureux du monde, par vous, par ses enfants, par sa femme, par ses richesses ; celui qui, il y a quelque temps, se tenait pour l'égal de tout ce qu'il y a de grand par les honneurs, le crédit, l'estime et la faveur : celui-là est tombé dans une telle misère, dans une si profonde ruine, qu'il doit prendre un parti suprême, et non pas se pleurer honteusement plus longtemps, lui et les siens. Maintenant, que me parlez-vous d'un échange, je vous prie ? Est-ce que je ne vis pas à vos dépens ? Hélas ! en cela même, je me vois et me reconnais bien coupable. Que pouvais-je prévoir de plus terrible que de vous sentir forcé de payer ceux à qui vous devez, avec vos entrailles et celles de votre fils ? Et moi, j'ai reçu et dissipé en vain l'argent que le trésor de la République m'avait compté en votre nom. Et, cependant, Marc-Antoine et Cépion ont reçu les sommes que vous m'avez écrit de leur donner. Quant à moi, maintenant, ce que j'ai suffit aux projets que je forme ; soit que nous reprenions le dessus, soit qu'il faille désespérer, je n'ai pas besoin de plus. S'il nous survenait quelque grave embarras, mon avis est que vous vous adressiez soit à Crassus, soit à Calidius. Il y a bien encore Hortensius, mais je ne sais si vous devez vous fier à lui. Tout en feignant pour moi la plus grande tendresse, tout en m'entourant d'une suprême assiduité, il a sans cesse, avec Arrius, tenté contre moi les choses les plus odieuses et les plus scélérates. C'est par leurs conseils, c'est en comptant sur leurs promesses que je suis tombé dans l'abîme.

« Cependant, gardez ceci pour vous, de peur qu'ils ne vous créent des obstacles. Au reste, par Pomponius, je vous rendrai Hortensius favorable. Empêchons que quelque faux témoignagne ne vous applique ce vers que l'on fit circuler contre vous à propos de la loi Aurélia, lorsque vous demandiez l'édilité. Je ne crains rien tant à cette heure que de voir les hommes comprendre la pitié que vous pouvez inspirer pour moi si l'on vous épargne, car alors toutes les haines que j'ai amassées se déchaîneront contre vous. Je crois Messala sincèrement votre ami. Je suppose que Pompée, s'il ne l'est point, voudra le paraître. Mais les dieux veuillent que vous ne soyez point dans la nécessité de recourir à eux. C'est ce dont je les prierais, s'ils écoutaient encore mes prières. Tout ce que je hasarde, c'est de les supplier de se contenter des malheurs qui nous écrasent ; dans ces malheurs, aucune source n'est honteuse. Il y a plus, et c'est pour moi une douleur profonde, parce qu'elle me conduit au doute, ce sont mes actions les plus généreuses qui sont cause des persécutions que je subis. Je ne vous recommande pas ma fille qui est la vôtre, ni notre Cicéron. Y a-t-il au monde une chose qui m'ait fait souffrir sans vous apporter, à vous, une égale souffrance ? Vous vivant, mon frère, je suis tranquille : mes enfants ne seront jamais orphelins. Quant au reste, c'est-à-dire à la probabilité de mon salut, à l'espoir de revenir fermer les yeux dans ma patrie, je ne saurais rien vous en écrire, car les larmes effacent ce que j'en écris. Veillez sur Térentia, je vous prie ; tenez-moi au courant de tout. Enfin, mon frère, soyez fort autant que la nature de l'homme permet d'être fort dans une pareille situation. »

Mais ces nouvelles que demandait Cicéron à son frère n'étaient pas propres à le rassurer. Après son départ, non seulement, comme nous l'avons dit, Clodius avait fait afficher son bannissement, mais il avait mis le feu à ses maisons de campagne, et, après avoir habité un instant sa maison du mont Palatin, cette fameuse maison de trois millions cinq cent mille sesterces, il l'avait fait raser, et, sur son emplacement, avait fait bâtir un temple à la Liberté.

En outre, il avait mis en vente les biens du banni, et chaque jour ouvrait l'enchère sur eux.

Mais, si bas que cette enchère fût mise, il faut rendre cette justice aux Romains, que pas une seule fois la mise à prix ne fut couverte.

Voilà pour Cicéron.

Voyons ce que faisaient les autres.

XXIX

Au milieu de toute cette débauche politique, il se passait à Rome quelque chose d'étrange et qui semblait un spectacle offert au peuple pour lui faire croire aux beaux temps de la République.

Ce sepectacle, c'était Caton qui le donnait.

Caton était une espèce de bouffon sérieux auquel on laissait tout dire et tout faire. Il amusait le peuple plutôt qu'il n'en était aimé ; le peuple accourait pour voir passer Caton sans tunique et nu-pieds. Caton prophétisait ; il en était de ses prédictions comme de celles de Cassandre, que nul n'écoutait.

Quand Pompée avait concouru à faire obtenir à César le proconsulat des Gaules, Caton avait apostrophé Pompée au milieu de la rue.

— Ah ! lui dit-il, tu es donc las de ta grandeur, Pompée, que tu te mets sous le joug de César ?... Tu ne t'aperçois pas de ce fardeau à cette heure, je le sais bien, et, quand tu commenceras à le sentir, quand tu verras que tu ne peux le supporter, tu le feras retomber sur Rome. Tu te souviendras alors des avertissements de Caton, et tu seras convaincu qu'ils étaient en même temps honnêtes, justes et dans tes intérêts.

Pompée haussait les épaules et passait outre. Au-dessus de la foudre, comment eût-il été frappé par elle ?

Clodius, nommé tribun, avait compris qu'il ne serait jamais maître de Rome tant que Caton y demeurerait. Il avait envoyé chercher Caton.

Caton obéit, lui qui avait refusé de venir quand un roi le demandait. — Caton, c'était la loi : le tribun le demandait ; que ce tribun fût Clodius ou un autre, peu lui importait ; Caton se rendait à l'ordre du tribun.

— Caton, lui dit Clodius, je te tiens pour l'homme le plus pur et le plus honnête de Rome.

— Ah ! fit Caton.

— Oui, reprit Clodius, et je vais t'en donner une preuve. Bien des gens demandent, et avec de grandes instances, qu'on les envoie commander en Cypre ; je te crois seul digne de ce gouvernement, et je te l'offre.

— Tu m'offres le gouvernement de Cypre ?

— Oui.

— A moi, Caton ?

— A toi, Caton.

— Je refuse.

— Pourquoi refuses-tu ?

— Parce que c'est un piège : tu veux m'éloigner de Rome.

— Eh bien, après ?

— Eh bien, moi, je veux rester à Rome.

— Soit, dit Clodius ; mais je te préviens d'une chose : c'est que, si tu ne veux pas aller de bon gré en Cypre, tu iras de force.

Et, se rendant aussitôt à l'assemblée du peuple, il fit passer la loi qui nommait Caton gouverneur de Cypre.

Il n'y avait plus moyen de refuser ; Caton accepta.

C'était au moment des troubles qui avaient éclaté au sujet de Cicéron ; il alla trouver celui-ci, qui était encore à Rome, et l'invita à ne point exciter de sédition, puis il partit ; mais Clodius ne lui fit donner pour partir ni vaisseaux, ni troupes, ni officiers publics, mais seulement deux greffiers, dont l'un était voleur avéré, l'autre une créature de Clodius.

Caton avait ordre de chasser de Cypre le roi Ptolémée : ne pas confondre avec son homonyme, Ptolémée Aulétès le joueur de flûte, qui, lui, était roi d'Egypte ; et, en outre, il devait ramener dans Byzance ceux qui en avaient été bannis. Ces différentes commissions avaient pour but de tenir Caton éloigné de Rome pendant tout le temps du tribunat de Clodius.

Pourvu de si faibles moyens Caton pensa qu'il lui fallait agir avec prudence.

Il s'arrêta à Rhodes, et envoya en avant de lui un de ses amis nommé Canidius, afin d'engager Ptolémée à se retirer sans combat.

Alors, il arriva à Caton, avec le roi de Cypre, la même bonne fortune qui était arrivée à Pompée avec Mithridate :

la réponse de Canidius fut que Ptolémée venait de s'empoisonner, laissant des trésors considérables.

Caton, nous l'avons dit, devait aller à Byzance. Qu'allaient devenir en toutes autres mains que les siennes, ces trésors laissés par Ptolémée?

Il jeta les yeux autour de lui; son regard tomba sur son neveu Marcus Brutus.

C'est la première fois que nous nommons ce jeune homme fils de Servilia, et passant pour être le neveu de César. Le grand rôle qu'il va jouer nous force de nous arrêter au moment même où l'histoire prononce son nom.

Brutus avait à peu près vingt-deux ans, à cette époque. Il prétendait descendre de ce fameux Junius Brutus auquel les Romains avaient dressé, dans le Capitole, une statue de bronze, tenant à la main une épée nue, pour marquer qu'il avait détruit sans retour la puissance des Tarquins; seulement, cette origine lui était fort contestée par les d'Hozier du temps.

En effet, comment pouvait-il descendre de Junius Brutus, puisque Junius Brutus avait fait couper la tête à ses deux fils?

Il est vrai que Posidonius le philosophe dit qu'outre ces deux fils Brutus en avait un troisième, trop jeune pour avoir pris part à la conspiration, et que c'est celui-là qui, survivant à son père et à ses deux frères, fut l'ancêtre du Brutus moderne.

Ceux qui niaient cette filiation disaient que Brutus, au contraire, était de race plébéienne, fils d'un Brutus, simple intendant de maison, dont la famille n'était arrivée que depuis deux ans aux honneurs de la République.

Quant à Servilia, mère de Brutus, elle rapportait son origine à ce Servilius Ahala qui, voyant Spurius Mélius aspirer à la tyrannie, et fomenter des troubles parmi ses concitoyens, prit un poignard sous son bras, et se rendit au Forum. Là, s'étant assuré que ce qu'on lui avait dit était vrai, il s'approcha de Spurius sous prétexte de lui communiquer une affaire importante et, comme celui-ci s'inclinait pour l'écouter, il le frappa d'un coup si ferme, que Spirius tomba roide mort.

Cela s'était passé, il y avait trois cent quatre-vingts ans, à peu près, l'an 438 avant Jésus-Christ.

Cette partie de la généalogie de Brutus était généralement admise.

Le jeune homme était d'un caractère doux et grave. Il avait étudié la philosophie en Grèce, avait lu et comparé tous les philosophes et s'était arrêté, comme modèle, à Platon. Il tenait en haute estime Antiochus l'Ascalonite, chef de l'ancienne Académie, et il avait pris pour ami et pour commensal Ariston, son frère.

Brutus, comme tous les jeunes gens distingués de cette époque, parlait également la langue latine et la langue grecque; il avait une certaine éloquence, il avait plaidé avec succès.

Lorsque Caton eut l'idée de se servir de lui pour sauvegarder du pillage les trésors de Ptolémée, il était en Pamphylie, où il se remettait d'une maladie grave.

La mission répugna d'abord à Brutus: c'était, selon lui, une insulte que son oncle faisait à Canidius de lui donner pour inspecteur un jeune homme de vingt-deux ans. Cependant, comme il avait une grande vénération pour Caton, il obéit.

Brutus fit lui-même l'inventaire des objets, et Caton arriva lorsqu'il fallut procéder à la vente.

Toute la vaisselle d'or et d'argent, tous les tableaux précieux, toutes les pierreries, toutes les étoffes de pourpre, furent mis à prix par Caton; il y a plus: comme celui-ci voulait qu'ils montassent à leur valeur réelle, il enchérit lui-même jusqu'à ce qu'ils atteignissent le chiffre de l'estimation.

Le produit de la vente et les sommes recueillies dans le trésor s'élevèrent à près de sept mille talents, quarante millions de notre monnaie.

Caton avait pris toute sorte de précautions pour que ces sommes arrivassent à Rome sans accident. Craignant un naufrage, il avait fait faire des caisses contenant chacune deux talents cinq cents drachmes, environ douze mille francs; puis, à chaque caisse, il avait fait attacher une longue corde au bout de laquelle il avait noué un morceau de liège, afin que, en cas de sinistre, les caisses tombant à l'eau, les lièges flottassent et marquassent l'endroit où seraient les caisses. Il avait, en outre, inscrit sur deux registres tout ce qu'il avait reçu et dépensé pendant son gouvernement; il avait remis un de ces registres à l'un de ses affranchis, Philargyrus, et avait gardé l'autre par devers lui.

Mais malgré ces précautions, le hasard fit disparaître les tous les deux registres. Philargyrus, qui s'était embarqué à Cenchrée, fit naufrage, et perdit le sien avec toutes les balles confiées à ses soins. Quant à celui que Caton avait gardé, il le conserva jusqu'à Corcyre; mais là, ayant fait dresser ses tentes sur la place publique, et les matelots ayant allumé de grands feux, la flamme se communiqua aux tentes, et le registre fut consumé dans l'incendie.

Et, comme un ami s'affligeait de cet accident:

— J'avais rédigé ces comptes, non pour prouver ma fidélité, dit Caton, mais pour donner aux autres l'exemple d'une sévère exactitude.

Lorsque l'on apprit à Rome son arrivée, toute la population se porta au-devant de lui le long du fleuve.

A voir cette flotte, — car Caton, parti avec un seul navire, ramenait une flotte, — à voir cette flotte remontant le Tibre, et le peuple la suivant, on eût dit un triomphe.

Peut-être eût-il été modeste à Caton de s'arrêter justement là où il rencontrait les consuls et les préteurs; mais il ne crut pas devoir faire ainsi. Il continua de voguer sur la galère royale de Ptolémée, galère à six rangs de rames, et ne s'arrêta que lorsqu'il eut mis sa flotte à l'abri dans l'arsenal.

Si partisan que nous soyons de Caton, nous ne pouvons pas dissimuler à nos lecteurs que cette preuve inattendue d'orgueil donnée par l'illustre stoïcien fit d'abord un assez mauvais effet à Rome.

Mais, quand on vit passer à travers le Forum les sommes immenses d'or et d'argent qu'il avait rapportées, contre toutes les habitudes proconsulaires, l'admiration pour le désintéressement dissipa les préventions qu'avait inspirées l'orgueil.

Au reste, les honneurs ne furent point épargnés à Caton.

Le sénat s'assembla, lui décerna la préture extraordinaire avec le privilège d'assister aux jeux vêtu d'une robe bordée de pourpre.

Mais Caton, qui, sans doute, avait fait un retour sur lui-même, refusa tous ces honneurs, et demanda seulement au sénat la liberté de Nicias, intendant du feu roi Ptolémée, attestant ses soins et sa fidélité. Il va sans dire que la demande lui fut accordée.

Voilà ce que faisait Caton tandis que César commençait sa campagne des Gaules, et pendant que Cicéron pleurait son exil à Thessalonique.

Voyons ce que faisaient Crassus et Pompée, ou plutôt ce que faisait Clodius.

XXX

Crassus se tenait aussi tranquille que possible, abrité qu'il était d'un côté par César, de l'autre par Pompée; d'ailleurs, il ne désirait qu'une chose: le proconsulat de Syrie. Son rêve était de faire la guerre aux Parthes, chez lesquels il voyait pour lui une source inépuisable de déprédations.

Pompée passait tout son temps, amoureux suranné, en tête-à-tête avec sa jeune femme, sans s'inquiéter de ce qui se passait sur le Forum.

Clodius, en regardant autour de lui, se voyait donc le seul maître de Rome: Cicéron était à Thessalonique; Caton, en Cypre.

Cependant Pompée à Rome, il n'avait pas la mesure de son pouvoir; il résolut d'en avoir le cœur net.

Nous avons vu que Pompée avait traité avec Tigrane le père et réservé Tigrane pour son triomphe. Le jeune Tigrane était en prison.

Clodius l'enleva de force de la prison où il était, et le mit chez lui.

Pompée ne dit rien.

Clodius suscita des procès aux amis de Pompée, et les fit condamner.

Pompée se tut.

Enfin, un jour que Pompée, sortant de sa villa du mont Albain, et franchissant le cercle magique tracé autour de lui par l'amour, venait assister à l'instruction du procès, Clodius, entouré d'une troupe d'amis, — on sait ce qu'étaient les amis de Clodius! — Clodius, entouré d'une troupe d'amis, monta sur un tréteau d'où il pouvait être vu et entendu de toute l'Assemblée, et, de là:

— Qui est l'imperator intempérant? cria-t-il.

— Pompée! répétèrent en chœur ses amis.

— Quel est celui qui, depuis qu'il est marié, se gratte la tête avec un seul doigt de peur de déranger sa chevelure?

— Pompée.

— Qui veut aller à Alexandrie, rétablir un roi d'Egypte sur le trône, mission qui sera bien payée?

— Pompée.

Et, à chaque question, le chœur des amis répétait: « Pompée. »

Aux mots de cette accusation: « Qui veut aller à Alexandrie rétablir un roi d'Egypte sur le trône, mission qui sera

bien payée? » Nous tenons, autant qu'il est possible, à ne rien laisser d'obscur derrière nous.

Ptolémée Aulétès, fils naturel de Ptolémée Soter II, et nommé *Aulétès* à cause de sa passion pour la flûte, avait eu des démêlés avec ses sujets.

A cette époque, Rome était le tribunal du monde : rois et peuples venaient lui demander justice. Ptolémée partit d'Alexandrie dans l'intention d'en appeler au peuple romain. — En appeler au peuple romain, c'était en appeler à l'homme puissant pour le moment à Rome.

Ptolémée était donc parti, et il avait abordé à Cypre pendant la courte halte qu'y faisait Caton.

Il sut que Caton était là, il lui fit dire par un de ses officiers qu'il désirait le voir. Notez que Caton allait à Cypre pour dépouiller le frère de Ptolémée Aulétès.

Le stoïcien était dans sa garde-robe, exactement dans la même situation où était M. de Vendôme lorsqu'on lui annonça Alberoni.

— Faites entrer, dit Caton.

Et il se fit expliquer par l'officier le désir de son maître

— Si le roi Ptolémée désire me voir, répondit-il, c'est chose facile : ma maison est ouverte aux rois comme aux autres citoyens.

La réponse était brutale. Ptolémée eut l'air de ne pas s'en apercevoir, et se rendit chez Caton.

La conversation commença par être un peu froide ; mais, peu à peu cependant, Ptolémée ayant reconnu un grand sens dans ce que lui répondait Caton, il lui demanda conseil sur ce qu'il devait faire, c'est-à-dire s'il devait continuer son chemin vers Rome ou retourner en Egypte

— Retourner en Egypte, dit Caton sans hésiter.

— Pourquoi cela

— Parce que, du moment que vous aurez engagé un bout de l'Egypte dans ce laminoir qu'on appelle Rome, l'Egypte y passera tout entière.

— Que faut-il faire, alors?

— Je vous l'ai dit : retourner en Egypte, vous réconcilier avec vos sujets ; et, pour vous donner une preuve de mon désir de vous être agréable, s'il le faut, je vous accompagnerai et me chargerai de la réconciliation.

Le roi Ptolémée avait d'abord accepté ; mais, cédant à d'autres conseils, il était, un beau matin, parti pour Rome sans rien dire à Caton, et s'était mis sous la protection de Pompée.

Et, en effet, deux ans après, Gabinius, lieutenant et créature de Pompée, rétablissait Ptolémée dans ses Etats ; mais ce dernier seul, et Pompée probablement, surent ce que cette protection avait coûté !

Pompée, — nous en revenons à la dernière facétie de Clodius — Pompée comprit qu'il était temps d'agir. C'était bien triste, à cause d'un drôle comme Clodius, d'être obligé de prendre une résolution, quand on était aussi indécis que l'était Pompée ; cependant, comme il fallait en finir, Pompée consulta ses amis.

L'un d'eux, Culléo, lui donnait le conseil de rompre avec César en répudiant sa fille, et, par cette répudiation, de se raccommoder avec le sénat.

Le sénat boudait Pompée depuis que celui-ci avait si lâchement et surtout si ingratement laissé exiler Cicéron.

C'était évidemment un moyen de se raccommoder avec le sénat ; mais Pompée n'y songea même pas : nous avons dit qu'il était amoureux fou de sa femme.

D'autres lui proposèrent de rappeler Cicéron.

A cette proposition, il prêta l'oreille.

Il fit dire au sénat qu'il était prêt à seconder, les armes à la main, le retour de Cicéron, mais qu'il fallait que le sénat prît l'initiative.

Le sénat, sur cette promesse, rendit un décret. Ce décret portait qu'il ne donnerait sa sanction à aucune affaire, et n'en entamerait aucune qu'on n'eût rappelé Cicéron.

C'était une déclaration de guerre en règle.

Le même jour, comme entraient en charge deux nouveaux consuls remplaçant Pison et Gabinius, qui avaient présidé à l'exil de Cicéron, l'un des nouveaux consuls, Lentulus Spinter, demanda positivement le rappel du proscrit. — L'autre consul était Métellus Népos, celui-là même que Cicéron criblait de ses épigrammes.

Clodius menaçait le sénat avec ses coupe-jarrets ; seulement, chose bonne et surtout importante à consigner, il n'était plus tribun.

Pompée pensa qu'il n'était pas de sa dignité de se commettre avec Clodius.

« A corsaire, corsaire et demi, » dit le proverbe ; à Clodius, il opposa Clodius et demi : celui-là s'appelait Milon, et venait d'être nommé tribun au lieu et place de Clodius. Annius Milon était un homme de la même trempe que Clodius. Il avait épousé une fille de Sylla, et jouissait d'un certain crédit à Rome.

Clodius et Milon ne pouvaient vivre tranquillement dans la même ville.

Milon avait pris le parti de Cicéron, non point parce que c'était le parti de la justice, mais parce que, en se faisant l'ami de Cicéron, il se faisait l'ennemi de Clodius.

Quand Pompée s'ouvrit à lui, comme il eût fait à un condottiere, Milon ne répondit rien, sinon qu'il était à la disposition de Pompée ; seulement, il fallait se mettre en mesure.

Clodius traînait toujours après lui une centaine de gladiateurs. Milon engagea deux cents bestiaires. Les deux troupes se rencontrèrent. On commença par s'insulter, on finit par en venir aux mains. Le combat fut long et acharné : les amis de Clodius accoururent de tous côtés ; on n'avait jamais vu tant de chenapans sur le pavé du Forum.

Clodius fut vainqueur.

Il laissa les ruisseaux pleins de sang, les égouts pleins de morts ; puis, tout en courant la ville, lui et les siens mirent le feu au temple des Nymphes.

Un tribun était resté parmi les cadavres ; on le crut mort, il n'était que grièvement blessé.

Ce tribun était du parti de Cicéron ; c'était grave.

Clodius trouva un remède à la chose : il fit assassiner un tribun de son parti, à lui, et rejeta le meurtre sur les hommes du sénat.

Pompée pensa qu'il était temps enfin de se mêler de la partie.

XXXI

Un beau matin, Pompée sortit avec bonne escorte et conduisit Quintus au Forum.

Enorgueilli par une première victoire, Clodius attaqua Pompée ; mais, cette fois, il avait affaire aux vétérans de l'Espagne et de l'Asie, il fut battu.

Cependant, au milieu de la mêlée, Quintus fut grièvement blessé.

Cette blessure fut un coup de fortune pour Cicéron : en voyant Quintus blessé, le peuple comprit qu'il était temps d'arrêter Clodius.

D'ailleurs, Rome ne vit plus que par secousses et soubresauts. Il n'y a plus ni sénat au Capitole, ni tribunaux aux basiliques, ni assemblées au Forum.

Le sénat prend un grand parti. Le retour de Cicéron est une question capitale : il convoque toute l'Italie au champ de Mars. L'Italie tout entière votera et décidera entre Clodius et Cicéron.

Tout ce qui a droit de cité accourt à Rome, et dix-huit cent mille votes ordonnent le retour du proscrit ! Ce fut un grand jour, un jour de fête pour toute l'Italie que celui où cette décision fut connue.

Cicéron avait reçu le décret du sénat qui convoquait le peuple au champ de Mars. Il écrivait à Atticus :

« On m'apporte des lettres de Quintus avec le sénatus-consulte où il est question de moi. J'ai l'intention d'attendre qu'il soit confirmé par une loi, et, si cette loi m'est contraire, je me servirai de l'autorité du sénat. J'aime mieux manquer de la vie que de la patrie. Quant à toi, viens nous rejoindre au plus vite. »

Mais il était arrivé que le tribun Serranus s'était opposé au décret de rappel.

Cicéron l'avait su, et, alors, toute son énergie était tombée.

Quelques jours après cette première lettre à Atticus, il écrit cette seconde lettre :

« D'après tes lettres et d'après la chose elle-même, je vois que tout est perdu. Je te prie de ne pas manquer aux miens dans leur malheur. Ainsi que tu me l'écris, je te verrai donc bientôt. »

Enfin il se décida à partir de Dyrrachium, la veille des nones d'août, jour même où fut publié le décret de son rappel.

Il arriva à Brindes le jour des nones ; il y trouva sa fille Tullie, qui était venue au-devant de lui.

C'était par hasard, le jour de sa naissance et le jour de la fête de la colonie ; ce fut donc fête pour tout le monde.

A Brindes, il apprit que la loi avait passé à une écrasante majorité, à l'unanimité presque.

Il quitta Brindes avec une escorte qui non seulement lui fut votée par les magistrats, mais s'offrit d'elle-même. A chaque pas, sur la route, il était arrêté par des populations qu'on envoyait pour le féliciter. Pendant tout le trajet, il n'y eut pas, dans les villes que traversait le rappelé, un individu de nom ou de qualité qui ne vînt au-

devant de lui, à moins qu'il ne fût trop compromis dans le parti contraire.

De la porte Capène, par laquelle il rentrait, il aperçut les degrés des temples couverts par la population, et, dès qu'elle le reconnut, cette population éclata en cris de joie.

Ces cris de joie l'accompagnèrent jusqu'au Forum.

Au Forum, l'affluence était si considérable, qu'il fallut employer les licteurs pour lui ouvrir un passage jusqu'au Capitole ; deux ou trois fois, il faillit être étouffé.

Le lendemain, jour des nones de septembre, il se rendit au sénat et lui adressa ses remercîments.

Depuis deux jours, les vivres avaient subi une hausse considérable ; d'abord, quelques voix, excitées par Clodius, crièrent que c'était de l'influence du retour de Cicéron qui se faisait sentir, mais ces voix furent étouffées.

Le Sénat s'était déclaré en permanence.

Beaucoup de gens désiraient que Pompée fût chargé des approvisionnements de la ville.

Le retour de Cicéron avait ravivé le crédit de Pompée.

La multitude criait à Cicéron :

— Pompée ! Pompée ! propose Pompée !

Cicéron fit signe qu'il voulait parler. Tout le monde se tut.

Il y avait si longtemps qu'on n'avait entendu sa voix, que la voix de Cicéron, qu'on avait si souvent entendue, allait être quelque chose de nouveau.

Cicéron parla, et parla bien. Il est vrai que c'est lui qui le dit, et qu'il n'a pas l'habitude de se dénigrer.

— Feci et accurate sententiam. Dixi.

Conformément à son avis, on rédigea un sénatus-consulte pour engager Pompée à prendre la direction des vivres.

A la lecture du sénatus-consulte, et au nom de Cicéron qui le provoquait, le peuple éclata en applaudissements.

Le lendemain, Pompée accepta, mais il fit ses conditions : il se chargeait, pour cinq années, des approvisionnements de Rome ; mais il voulait quinze lieutenants, nommant Cicéron le premier.

En conséquence, les consuls dressèrent un projet qui donnait, pour cinq ans, à Pompée, la surintendance des vivres *par toute la terre.*

Les gens raisonnables trouvaient déjà que c'était très bien ainsi, lorsque, par un amendement, comme on dirait aujourd'hui, Mellius proposa de confier à Pompée le pouvoir de disposer de toutes les ressources financières de l'empire, des flottes et des armées dont il aurait besoin, et de subordonner à son autorité celle des gouverneurs de province.

Cicéron se taisait, cela ne le regardait plus ; puis, lui qui connaissait Pompée, *l'homme aux deux portes*, mieux que personne, peut-être trouvait-il que c'était pousser l'engouement un peu loin.

Le lendemain, il y eut un grand débat sur les maisons de Cicéron, tant sur celles qui avaient été purement et simplement rasées par Clodius que sur celle où l'on avait bâti un temple à la Liberté.

Il s'agissait de ne pas tomber dans le sacrilège en expropriant un dieu ou une déesse.

La question fut soumise aux pontifes, qui décidèrent que :

« Si celui qui disait avoir consacré l'emplacement n'avait agi ni en vertu d'une prescription générale, ni en vertu d'un mandat nominatif émanant d'une loi ou écrit dans un plébiscite, *la restitution en pouvait être opérée sans porter atteinte à la religion.* »

O saint ordre des jésuites ! il est donc vrai que tu ne remontes pas à Ignace de Loyola seulement, et que ta fondation se perd dans la nuit des temps !

Grand débat à ce propos.

Clodius parle trois heures pour prouver qu'il a eu le droit de faire ce qu'il a fait ; mais le peuple romain est un peuple artiste à tout prendre ; il trouve que Clodius joue mieux de l'épée que de la parole, et qu'en fait de parole, Cicéron est le maître de Clodius. Il siffle Clodius, et le décret passe.

Il est arrêté que la maison de Cicéron lui sera rendue, que le portique de Catulus sera rétabli aux frais de l'Etat ; puis on alloue à Cicéron, comme dommages-intérêts, deux millions de sesterces pour sa maison de Rome, cinq cent mille sesterces pour celle de Tusculum, deux cent cinquante mille pour celle de Formie, — six à sept cent mille livres de notre monnaie environ.

Et Cicéron et tous les honnêtes gens trouvent que c'est bien peu.

— *Quæ æstimatio non modo vehementer ab optimo quoque, sed etiam a plebe reprehenditur.*

Clodius est battu au sénat comme il l'a été sur la place publique ; mais Clodius n'est pas homme à lâcher ainsi la partie : le 4 des nones de novembre, il rassemble les débris de son ancienne armée du temps qu'il était tribun, et tombe avec ces débris sur les maçons et les tailleurs de pierre occupés à la reconstruction de la maison de son ennemi, les chasse, et, avec les moellons, assiége la maison de Quintus, puis finit par y mettre le feu.

Tout cela, remarquez-le bien, se passe dans Rome, au grand jour, et il y a un sénat, des consuls, des préteurs, des tribuns.

Il est vrai que Pompée est parti pour acheter du blé.

Le 5 des ides de novembre, nouvelle attaque.

Cicéron, escorté de ses clients et de sa cour de chevaliers, descendait la voie Sacrée. Clodius paraît à l'improviste et se rue sur Cicéron en poussant des cris féroces ; ces hommes sont armés de pierres, de bâtons et d'épées. Cicéron se sauve tout naturellement. Il trouve la porte du vestibule de Tettius ouverte, et s'y réfugie avec une partie de sa suite.

Là, on se barricade et l'on tient en respect les *bravi* de Clodius.

Des renforts arrivent à Cicéron ; Clodius a le dessous.

— J'aurais pu le faire tuer, dit Cicéron ; mais je commence à le traiter par la diète : la chirurgie me fatigue. *Ipse occidi potuit, sed ego diæta curare incipio, chirurgiæ tædet.)*

Voyez-vous le vantard !

Cicéron a eu tort d'épargner Clodius ; car, la veille des ides de novembre, voilà Clodius qui se met en tête de brûler la maison de Milon sur le mont Germatus, et, cela, en plein soleil, à la cinquième heure du jour.

Il a recruté à nouveau parmi les esclaves ; les gueux dont parle Zafari dans *Ruy Blas* sont des rois de l'Inde, comparés à ceux qui hurlent derrière Clodius ; ceux-ci ont des épées, des boucliers, des torches. Le quartier général du chef est dans la maison de Faustus Sylla.

Mais heureusement Milon a été prévenu ; il a deux maisons dans le même quartier : une qu'il a achetée de ses deniers, l'autre qu'il tient de la succession d'Annius. Dans celle-ci, Flacus s'est renfermé avec une garnison.

La garnison Flaccus en tête, fait une sortie : cette sortie met en déroute la horde Clodius.

Clodius s'enfuit et, à son tour, se cache dans la maison de Publius Sylla. On le cherche de la cave au grenier, mais inutilement.

Ce n'est point par la diète, comme Cicéron, que Flaccus et Milon comptent le traiter, c'est par le scalpel.

Le lendemain, le sénat se rassemble.

Clodius ne bouge pas. Milon accuse Clodius.

Mais les comices vont avoir lieu ; Clodius se fera nommer édile, maire d'un des quartiers de Rome, — que dites-vous du magistrat ? — et, une fois édile, non seulement il ne pourra plus être jugé, mais il prévient d'avance qu'il mettra Rome à feu et à sang. C'est sa profession de foi.

Le jour des comices arrive ; Milon déclare les augures défavorables ; on ne votera donc que le lendemain.

Le lendemain, avant le jour, Milon est au champ de Mars.

Le champ de Mars, on se le rappelle, est le tapis vert sur lequel on joue aux élections. Aujourd'hui, il sera le champ de bataille où se décidera la question entre Milon et Clodius.

Que Clodius paraisse, il est mort.

Clodius ne paraît pas.

Le lendemain, 11 des calendes, Milon se rend, avant l'aurore, aux comices. Tout à coup, il aperçoit Métellus, qui passe tout courant.

Quel est ce Métellus ? Cicéron n'en dit rien. Ce n'est pas Métellus Celer, l'ancien consul, Métellus le *Rapide*, le beau-frère de Clodius, le rival de Catulle, de César, de tous les amants de sa femme enfin ? — Non, en 695, celui-là s'est déclaré contre son beau-frère, et il est mort subitement. Demandez tout haut de quelle mort, et l'on vous répondra :

— Sa femme l'a empoisonné.

Quoi qu'il en soit, un Métellus quelconque essayait de gagner le champ de Mars par des rues détournées. Milon court, le rejoint, lui signifie la protestation comme tribun. Le Métellus se retire au milieu des huées.

Le 10 des calendes, c'est marché ; pas d'assemblée, par conséquent. Le 8 novembre, l'assemblée aura lieu.

Le 8 novembre, à la neuvième heure de la nuit, Milon est déjà à son poste.

Au reste, Clodius est un homme perdu ; son vestibule est presque vide ; une vieille lanterne éclaire quelques misérables en guenilles.

Il n'y aura pas de comices, ou, du moins, il n'y aura de comices que si Clodius est accusé par Milon.

Si Milon rencontre Clodius dans la rue, Clodius est un homme mort. C'est Cicéron qui en prévient Atticus.

— *Si se inter viam obtulerit, occisum iri ab ipso Milone video.*

Tout cela finit, cette fois du moins, par une violente colique de Cicéron, qui dure dix jours, et qu'il met sur le compte des champignons et des choux de Bruxelles qu'il a mangés au festin augural de Lentulus !

XXXII

Nous avons parlé de l'absence faite par Pompée pour approvisionner Rome. Il s'était rendu lui-même en Sicile, en Sardaigne et en Afrique, et avait fait des approvisionnements considérables.

Au moment où il allait se mettre en mer pour les conduire à Rome, un vent impétueux s'éleva. Tout le monde s'opposait à ce que Pompée partît; mais il monta sur le premier vaisseau, en donnant ordre de mettre à la voile, et en disant :

— Il est nécessaire que je parte, et il ne l'est pas que je vive.

Pompée est encore dans sa période de bonheur; aussi, l'histoire se souvient des mots qu'il dit; mais vienne Pharsale, et elle les oubliera pour consigner ceux de César.

Quelque temps auparavant, Pompée avait fait une autre absence.

Après avoir combattu pendant le printemps, l'été et l'automne, — quand les pluies détrempaient les chemins, quand les neiges interceptaient les passages, quand les fleuves, charriant des glaces, cessaient d'être navigables, — César venait tenir sa cour à Lucques.

Tenir sa cour, c'était le mot.

On n'entendait parler de lui à Rome que pour citer un nouveau nom de victoire. Pendant que ses rivaux s'amoindrissaient dans les émeutes de carrefour, lui, pareil à un autre Adamastor, grandissait à l'horizon.

Tout ce qu'il y avait de plus illustre à Rome et en province venait à Lucques, c'était Appius, gouverneur de Sardaigne; c'était Népos, proconsul d'Espagne, etc. Pendant l'hiver de 696, il y avait à Lucques cent vingt licteurs portant faisceaux, et plus de deux cents sénateurs.

Crassus et Pompée y étaient venus.

Les liens du triumvirat étaient quelque peu relâchés on les resserra dans cette entrevue. C'est là qu'il fut décidé que César garderait cinq ans de plus le proconsulat des Gaules, que Pompée et Crassus se feraient nommer consuls, et que Crassus et Pompée se feraient donner des gouvernements de province, afin de tenir entre leurs mains toutes les troupes de la République.

Pour arriver à l'élection de Crassus et de Pompée, César écrivait à tous ses amis de Rome. Il devait donner des congés à un grand nombre de ses soldats, de façon qu'ils fussent libres d'aller donner leurs suffrages dans les comices.

Ces projets étaient arrêtés pour l'an 699 de Rome, cinquante-cinq ans avant Jésus-Christ.

Or, les événements que nous avons racontés dans ce dernier chapitre nous mènent à l'année 698.

Cette année 698 se passe sans grands événements.

Clodius est complètement maté. Il enfonce bien encore, çà et là, quelques portes, met bien le feu à quelques maisons, brise bien quelques côtes à droite et à gauche; mais il ressemble au bouledogue muselé de mon ami Jadin, qui est forcé de laisser la levrette et le king's-charles manger dans son plat.

Cicéron mange si bien dans le plat de Clodius, que, profitant de l'absence de celui-ci, il se rend au Capitole, et brise les tablettes tribunitiennes où étaient inscrits les actes de son tribunat.

Clodius reparut pour crier à l'illégalité! On a vu des voleurs qui, au moment d'être arrêtés, criaient à la garde!

Cicéron répondit par un de ses dilemmes habituels.

— Du moment que Clodius était patricien, il ne pouvait être tribun du peuple; ne pouvant pas être tribun du peuple, les actes de son tribunat sont non avenus; les actes de son tribunat non avenus, il est permis à chacun de les détruire.

Mais, par cette destruction, Cicéron se fit avec Caton une querelle à laquelle il ne s'attendait pas.

Sur ces tablettes étaient inscrites les missions de Caton à Byzance et en Cypre; or, Caton tenait beaucoup à ce que cette trace de son passage au milieu des affaires publiques ne disparût point.

Comment ce débat finit-il? Par malheur, Cicéron n'en parle pas dans ses lettres, et Plutarque n'en dit que peu de mots :

« Par cela, Cicéron frappa Caton d'un coup qui n'eut point de retentissement, mais qui, cependant, jeta un grand froid sur leur amitié. »

Toute cette année se passa on ne sait comment, en petites tracasseries.

Pompée charge Gabinius de rétablir Ptolémée dans ses États, et Gabinius revient, pliant sous les millions; ce qui donne à Crassus un désir d'autant plus grand d'aller en Syrie; — mais, pour cela, nous l'avons dit, il faut d'abord que Crassus et Pompée soient consuls.

On entre dans l'année 699 de Rome.

Partout le bruit courait qu'à la suite d'une conférence avec César, le monde avait été partagé entre ces trois hommes. Lorsqu'on sut que Pompée et Crassus se présentaient ensemble au consulat, on n'en fit plus de doute.

— Brigueras-tu le consulat? demandèrent ensemble Marcellicus et Domitius à Pompée.

— Peut-être oui, peut-être non, répondit celui-ci.

— Mais, enfin, à une demande positive, fais une réponse positive.

— Eh bien, dit Pompée, je le briguerai dans l'intérêt des bons et contre les méchants.

Une pareille alliance n'était pas rassurante pour tout ce qui tenait encore quelque peu, nous ne dirons pas à la République, mais au nom de la Républque. On s'adressa à Crassus; sa réponse fut un peu plus modeste.

— Je briguerai cette magistrature, dit-il, si je crois pouvoir être utile à l'État, sinon je m'abstiendrai.

Cette réponse orgueilleuse de Pompée, cette réponse ambiguë de Crassus, firent que quelques compétiteurs osèrent se mettre sur les rangs; mais, lorsque la situation se fut nettement dessinée, lorsque l'on vit Crassus et Pompée se présenter officiellement, tous les candidats se retirèrent, à l'exception de Domitius.

C'était encore Caton qui le soutenait, de même qu'il avait soutenu Bibulus contre César.

Caton, on le sait, ne se gênait pas. Il allait par les places publiques, disant que ce n'était pas en réalité le consulat que demandaient Pompée et Crassus, mais la tyrannie; que leur but n'était pas une magistrature à Rome, mais la possession de provinces importantes et de forts gouvernements militaires; et, en semant ces paroles, en soutenant ces allégations, il poussait Domitius, lui disant de ne pas perdre espoir, et lui persuadant qu'il combattait pour la liberté commune.

Et tout autour d'eux on répétait :

— En effet, Caton a raison, pourquoi donc ces hommes, qui ont déjà été consuls ensemble, prétendent-ils ensemble à un second consulat? pourquoi ensemble, et non pas l'un d'eux seulement? Rome manque-t-elle donc de citoyens qui soient dignes d'être les collègues de Crassus et de Pompée?

Pompée s'effraya. — Dans ces sortes de luttes, Pompée s'effrayait facilement; alors, en véritable soldat, il avait recours à la force.

Une embuscade fut dressée contre Domitius, et, comme celui-ci se rendait au Forum avant le jour, avec quelques-uns de ses amis parmi lesquels était Caton, les hommes de Pompée se jetèrent sur la petite troupe, ni plus ni moins que s'ils étaient des hommes de Clodius, tuèrent les serviteurs qui portaient la torche et blessèrent Caton.

Heureusement, on était encore assez près de la maison de Domitius; celui-ci et les quelques amis qui lui restaient s'y réfugièrent.

Les hommes de Pompée établirent alors le blocus de la maison, et, en l'absence de leur rival, Pompée et Crassus se firent tranquillement nommer consuls.

Mais un danger les menaçait.

Caton sollicitait la préture; Caton, dont ils venaient de se faire un ennemi mortel, et qui était à peine guéri de la blessure qu'il avait reçue en conduisant Domitius au Forum.

Aussi ne fut-ce point par la violence que l'on résolut d'écarter Caton.

Caton avait la voix haute, à tout prendre, et, quand elle criait, cette voix était, sinon écoutée, du moins entendue dans Rome.

Crassus et Pompée étaient riches; on sema quelques millions parmi les tribus. Caton échoua.

Antias et Vatinius furent nommés préteurs : c'étaient les créatures de Pompée et de Crassus. Sûrs de n'avoir plus d'opposition, ceux-ci poussèrent alors en avant le tribun du peuple Trébonius, lequel proclama les décrets rédigés à Lucques.

César fut continué pour cinq ans dans son gouvernement des Gaules.

Crassus et Pompée tirèrent au sort la Syrie et les deux Espagnes : la Syrie échut à Crassus, et les deux Espagnes à Pompée.

Tous avaient ce qu'ils désiraient :

Crassus, qui voulait la Syrie pour avoir la guerre des Parthes, avait la Syrie; Pompée, qui connaissait l'Espagne, et qui comptait réunir là, c'est-à-dire aux portes de l'Italie, les soldats dont un jour il pouvait avoir besoin pour ses projets, obtenait l'Espagne et n'était point obligé de quitter sa femme, dont il devenait de plus en plus amoureux; enfin, le peuple, qui croyait que rien ne pouvait se

[illegible] à Rome, que par Pompée gardait Pompée à Rome.

Mais de tous le plus joyeux, c'était Crassus ! Les millions de Lucullus empêchaient Crassus de dormir.

Entre Miltiade et Thémistocle, il s'agissait de lauriers ; entre Lucullus et Crassus, il s'agissait de millions.

XXXIII

Les affaires allaient donc de mal en pis, aux yeux de ce pessimiste qu'on appelait Caton.

Quant à Cicéron, il avait appris à ses dépens à être sage. Il raillait bien un peu tout bas, — Cicéron ne pouvait pas s'empêcher de railler ; — mais il saluait Pompée et lui souriait, mais il écrivait à César qu'il le regardait comme un autre lui-même.

Il est vrai que, de son côté, César lui faisait toute sorte de tendresses — épistolaires, bien entendu.

« Vous me recommandez M. Orfius, lui écrivait-il ; j'en ferai le roi des Gaules, à moins que vous ne préfériez que j'en fasse le lieutenant de Lepta.

« Avez-vous quelque autre à m'envoyer, que je l'enrichisse ? Envoyez ! »

Voilà comme on procédait à Rome ; et Caton envoyait Trebatius, « il le faisait passer, disait-il, de ses mains dans les fidèles et victorieuses mains de César. »

Puis il terminait :

« Ayez soin de votre santé et aimez-moi comme vous m'aimez. (*Et me ut amas, ama.*) »

Inutile de dire qu'il ne se moque plus de Crassus, — tout haut du moins ; — ce n'est que dans ses lettres confidentielles qu'il continue de l'appeler le Chauve et le Millionnaire ; il applaudit à ses projets quand il le rencontre, il le félicite de ses futures victoires sur les Parthes, et celui-ci lui confie ses espérances.

Ses victoires sur les Parthes ! il ne se bornera point aux Parthes : il va montrer que les exploits de Lucullus contre Tigrane, et ceux de Pompée contre Mithridate ne sont que des jeux d'enfant ; il va renouveler la marche triomphante d'Alexandre, pénétrer par la Bactriane dans l'Inde, pour ne s'arrêter qu'à la mer extérieure !

Et, cependant, le décret qui nommait Crassus proconsul en Syrie ne disait pas un mot de la guerre parthique ; mais tout le monde savait que c'était l'idée fixe de Crassus, — jusqu'à César, qui lui écrivait de la Gaule pour louer son projet et pour l'inviter à l'accomplir.

Quant à Pompée, Plutarque, à cette époque, ne parle que de ses amours ; promener sa femme par toute l'Italie est l'acte le plus important de son consulat : il la montre aux populations, il veut que l'on admire celle qu'il aime ; et, du côté de Julie, il n'est bruit que de son attachement pour Pompée.

Au milieu des légèretés conjugales de l'époque, c'est un scandale qu'un pareil amour d'une femme de vingt ans pour un mari de cinquante.

Aussi Plutarque se croit-il obligé de donner de bonnes raisons à cet amour.

« Cette tendresse s'explique, dit-il, par la sagesse de son mari et par une gravité naturelle à Pompée, qui, n'ayant rien d'austère, rendait sa société douce et charmante. »

Et ces détails sur l'intimité, on peut y croire, car qui les donnait ? Une femme qui devait s'y connaître : la courtisane Flora.

Mais, par malheur, Pompée ne devait pas toujours être près de sa femme.

On allait nommer de nouveaux édiles ; comme consul, Pompée devait présider l'élection.

Il se rendit au champ de Mars. L'élection fut orageuse ; on en vint aux mains, plusieurs personnes furent tuées et blessées près de Pompée ; le sang rejaillit jusque sur sa toge ; il fallait changer ce vêtement. Pompée envoya chez lui chercher une autre toge en faisant reporter la toge ensanglantée.

A la vue du sang, Julie crut son mari assassiné et s'évanouit.

Elle était enceinte.

L'évanouissement fut long ; il avait atteint aux sources de la vie ; l'enfant fut frappé dans le sein de la mère : Julie accoucha d'un enfant mort.

Ce petit drame domestique attira l'intérêt de Rome sur Pompée et fit croire à l'amour réel de la femme pour le mari.

Trois mois après, Rome eut une nouvelle preuve de cet amour : on annonça officiellement aux clients de la villa du mont Albain que Julie était enceinte.

Etait-ce pour se populariser, était-ce pour fêter cette bonne nouvelle que Pompée annonça des jeux ? Peu importait à Rome ; elle allait s'amuser.

Pompée disait que c'était pour célébrer la dédicace de Vénus Victorieuse.

Ces jeux que Pompée allait donner à Rome, c'étaient des chasses de bêtes. Or, les chasses de bêtes étaient le spectacle dont les Romains étaient le plus friands ; elles remontaient déjà à plus de deux siècles : la première qui avait eu lieu avait été à la fois magnifique et terrible.

Vers l'an 503 de Rome, on avait tué dans le Cirque, à coups de flèche et de javelot, cent quarante-deux éléphants. C'était non pas un luxe, mais une nécessité : ces éléphants avaient été pris dans une bataille contre les Carthaginois, et la République, trop pauvre pour les nourrir, trop prudente pour les donner à ses alliés, avait ordonné qu'ils fussent mis à mort.

L'an 583, aux jeux donnés par Scipion Nasica et P. Lentulus, on avait vu combattre soixante-trois panthères et quarante autres animaux, tant ours qu'éléphants.

L'an 655, Clodius Pulcher — sans doute le père de notre Clodius — fit, pendant son édilité curule, combattre des éléphants.

Un simple citoyen, nommé P. Servilius, s'était acquis une sorte de célébrité pour avoir donné une chasse où l'on avait tué trois cents ours, et autant de panthères et de léopards.

Sylla, préteur, avait donné une chasse de cent lions à crinière, c'est-à-dire de l'Atlas ; — les lions de Numidie, d'Abyssinie et de l'Yémen sont privés de cet ornement.

Enfin, enchérissant sur le tout, Pompée, cette fois, donnait une chasse de six cents lions, dont trois cent quinze à crinière, et de vingt éléphants.

Des bestiaires et des criminels combattirent contre les lions ; des Gétules, armés de flèches et de javelots, contre les éléphants.

Un ancien sénatus-consulte défendait d'amener des panthères en Italie ; on craignait sans doute qu'un couple de ces animaux, venant à se sauver, ne se propageât et ne fît des ravages ; mais, l'an 670, c'est-à-dire trente ans avant l'époque où nous sommes arrivés, le tribun C. Aufidius porta la question devant le peuple. Le peuple, à qui il était égal que quelques provinciaux fussent mangés, cassa le sénatus-consulte.

Scaurus saisit la balle au bond, profita de l'abolition de la loi, et fit égorger cent cinquante panthères dans les jeux de son édilité. — Pompée, dans son premier consulat, avait été jusqu'à quatre cent dix !

La question qu'on se fait tout naturellement en voyant de pareilles profusions, c'est où et comment on prenait trois cents lions à crinière pour les venir égorger devant le peuple romain.

C'était bien simple : à certains peuples, on imposait des tributs d'argent, à d'autres des tributs de bêtes féroces ; l'Afrique était imposée de cette dernière façon.

Maintenant, quelle effroyable quantité de bêtes féroces nourrissait donc l'Afrique, à cette époque-là, que l'on pût en tirer, sans l'épuiser, de pareilles contributions ? Puis jugez ce que c'était qu'une battue où il était ordonné au chasseur de prendre le gibier vivant sans le frapper ni le blesser ! et quel gibier ! des hippopotames, des crocodiles, des panthères, des lions, des rhinocéros et des éléphants !

En attendant les jeux, ces animaux étaient enfermés dans des cages ; le peuple était admis à les visiter, et il avait cette double joie de les voir combattre d'abord en imagination et ensuite en réalité.

Pompée était arrivé au point culminant de son bonheur et de sa fortune. Un malheur privé allait être le premier avertissement du destin.

Julie ne s'était jamais bien remise du saisissement que lui avait causé la vue des vêtements de Pompée teints de sang ; sa seconde grossesse avait été maladive, et elle mourut pendant le travail. L'enfant fut tiré de son sein vivant ; mais, au bout d'une semaine, il mourut à son tour.

Pompée était au désespoir ; il voulait inhumer sa femme dans sa villa du mont Albain, pour avoir toujours son tombeau sous les yeux ; mais le peuple fit irruption dans son palais, s'empara de force du cadavre, et l'emporta au champ de Mars.

Là, il fut brûlé en grande pompe avec des parfums et des aromates.

Mais, chose étrange, c'était à la fille de César absent, non à la femme de Pompée présent, que le peuple faisait honneur ; et le nom de César courut d'un bout à l'autre de la ville, à propos de cette cérémonie funèbre, comme il arrivait du reste à tout propos. Jamais on ne s'était tant occupé de lui que pendant cette absence.

Crassus faisait les préparatifs de son départ pour la Syrie.

Mais, avant que Crassus partît, un grand événement devait s'accomplir à Rome.

XXXIV

Le consulat de Pompée et de Crassus expirait. Annius Milon, Plautius Hypsæus et Métellus Scipion se présentèrent pour briguer le consulat.

Clodius se présenta, lui, pour briguer la préture. — Nous l'avons dit, la préture était la magistrature que l'on sollicitait quand on était ruiné ; un homme qui sollicitait la préture, c'était un homme qui disait à ses créanciers : « Décidément, je me range ; donnez-moi votre voix, et je vous payerai, aux dépens de mes administrés, intérêt et capital. »

On sait l'inimitié qui existait entre Milon et Clodius.

Clodius comprenait une chose : c'est que sa préture serait nulle si Milon était consul.

Aussi commença-t-il à saper la candidature de Milon, et à soutenir celle de Scipion et d'Hypsæus.

Alors, les scènes de meurtre et d'incendie que nous avons racontées se renouvelèrent ; ces scènes rompaient à chaque instant les comices, de sorte que l'on arriva au mois de janvier sans qu'il n'y eût ni consuls ni préteurs élus.

Les *honnêtes gens* étaient pour Milon ; le *peuple* — remarquez que, dans l'antiquité, on sépare toujours le peuple des honnêtes gens, — le peuple était pour Hypsæus et Scipion.

Le sénat, voyant que rien ne finissait, nomma un *interroi*.

Cet interroi était Emilius Lépidus.

Qu'était-ce qu'un interroi ?

Nous allons vous le dire.

Quand, par l'opposition des tribuns ou à cause d'augures défavorables, les comices sont retardés assez longtemps pour que les consuls ne se trouvent pas élus au commencement de l'année, il y a, en ce cas, ce que l'on appelle un interrègne, attendu que les consuls quittent leurs fonctions sans avoir de successeurs.

Le sénat alors pourvoit au gouvernement en créant un interroi ; l'interroi est un magistrat dont le pouvoir, égal à celui des consuls, ne peut durer que cinq jours ; il assemble les comices, les préside, et remet le pouvoir aux consuls dès qu'ils sont élus ; au bout de cinq jours, si les consuls ne sont pas élus, on nomme un autre interroi.

Voyez Tite-Live, et il vous dira qu'il arriva une fois que le pouvoir consulaire demeura pendant cinquante-cinq jours entre les mains de onze interrois consécutifs.

Or, le lendemain du jour où Emilius Lépidus venait d'être nommé interroi, le 13 des calendes de février, 20 janvier du calendrier moderne, Milon, se rendant à Lanuvium, ville municipe dont il était dictateur, afin d'y élire un flamine, rencontra, vers la neuvième heure du jour, c'est-à-dire à trois heures de l'après-midi, Clodius, qui revenait d'Aricie, et qui s'était arrêté près du temple de la Bonne Déesse, pour parler au décurion des Ariciens.

Clodius était à cheval ; trente esclaves le suivaient armés d'épées ; à ses côtés étaient un chevalier romain, Cassidus Schola, et deux plébéiens, deux hommes nouveaux, deux manants, P. Pomponius, et C. Clodius, son neveu.

Milon, lui, voyageait en char ; il avait, par un chemin de traverse, rejoint la *via Appia*, à l'endroit à peu près où s'élève aujourd'hui le village de Genzano ; il avait suivi la *via Appia*, et, de cette façon, il se trouvait un peu au-dessous d'Albano, croisant Clodius. Il avait avec lui sa femme Fausta, et M. Tufius, son ami ; sa suite en esclaves était double, au moins, de celle de Clodius ; il avait, en outre, une vingtaine de gladiateurs, et, parmi eux, deux hommes renommés pour leur force et leur adresse, Eudamus et Birria.

Eudamus et Birria marchaient les derniers, formant l'arrière-garde ; ils engagèrent une rixe avec les esclaves de Clodius. Clodius, entendant du bruit, accourut. On connaît Clodius. Il s'avança menaçant sur les deux gladiateurs. L'un des deux lui porta un coup de lance qui lui traversa l'épaule.

Clodius, grièvement blessé, tomba de cheval.

Les deux gladiateurs, ne sachant s'ils avaient bien ou mal fait, se hâtèrent de rejoindre l'escorte de Milon.

Pendant ce temps, les esclaves de Clodius le portaient dans une taverne.

Les deux gladiateurs, se retournant pour s'assurer qu'ils n'étaient pas poursuivis, avaient vu dans quelle taverne on avait porté Clodius.

Milon s'aperçut d'un certain trouble dans son escorte.

On chuchotait, on regardait en arrière ; les uns riaient, les autres semblaient craindre.

Il demanda ce qui se passait.

Le chef des esclaves s'approcha alors du char qui s'était arrêté, et raconta à son maître qu'un gladiateur venait de blesser grièvement Clodius, lequel avait été transporté dans une taverne ; et, du doigt, il montra la taverne.

Milon réfléchit un instant.

— Puisqu'il est blessé, dit-il, autant vaut qu'il meure. Il ne m'en arrivera point pis : au contraire !

Et, s'adressant au chef des esclaves :

— Fusténus, dit-il, prends cinquante hommes, force la taverne, et arrange-toi de façon que Clodius soit achevé dans la mêlée.

Fusténus prit les cinquante esclaves, partit et se mit à la recherche de Clodius ; celui-ci s'était caché, mais Fusténus chercha si bien, qu'il finit par le découvrir.

Dix minutes après, un cadavre gisait sur la voie Appienne, la face tournée contre terre.

Milon, bien entendu, ne s'était pas arrêté là pour voir l'exécution ; il avait continué son chemin, s'en rapportant parfaitement à Fusténus.

On voit que celui-ci, en effet, n'avait point trahi sa confiance.

Un sénateur, Sextus Tœdius, revenait de la campagne à Rome. Il vit un cadavre sur la grande route, descendit de sa litière, examina le cadavre et le reconnut pour celui de Clodius.

Alors, il fit mettre le cadavre dans sa litière, et, marchant à pied, le ramena à Rome.

Clodius, exproprié des maisons de Cicéron, avait acheté à Scaurus une espèce de palais sur le mont Palatin. Ce fut là que Sextus Tœdius déposa le cadavre.

A la première nouvelle de l'événement, Fulvie accourut. — Comme tous les mauvais sujets, Clodius était adoré des femmes, et particulièrement de la sienne. — Fulvie jeta les hauts cris et parut sur le seuil de la maison, s'arrachant les cheveux, se meurtrissant le visage, et montrant le manteau ensanglanté.

En un instant, la maison fut encombrée de gens du peuple. La mort de Clodius avait ravivé sa popularité.

Tout cela se passait le soir même du meurtre. Le corps était arrivé au Palatin vers la première heure de la nuit c'est-à-dire à six heures du soir.

La nuit s'écoula en lamentations de la part de Fulvie et en projets de vengeance de la part des clients de Clodius.

Le lendemain, au point du jour, la foule augmenta, six ou huit mille hommes du peuple se pressaient autour de la maison, et se pressaient si bien, que trois ou quatre personnes furent étouffées.

Au milieu de cette foule étaient deux tribuns du peuple, Minutius Plancus et Pomponius Rufus. D'après leurs exhortations, la plèbe enleva le cadavre et le porta nu, encore chaussé, — dans l'état enfin où il était quand on le déposa sur le lit, pour qu'on pût voir ses blessures, — et le porta, disons-nous, aux rostres, où Plancus et Rufus, partisans de Clodius, commencèrent par leurs déclamations à ameuter le peuple contre le meurtrier.

Alors, les artisans, les esclaves, à qui tant de fois Clodius avait promis la liberté, prirent le corps et le descendirent à la curie Hostilia, où ils le brûlèrent en improvisant un bûcher avec les bancs et les tables des tribunaux et du sénat. Le bûcher fut allumé avec les cahiers des écrivains-libraires.

Il faisait du vent, le bûcher incendia la curie ; de la curie, le feu se communiqua à cette fameuse basilique Porcia que Caton avait défendue, on se le rappelle, au péril de sa vie, et qui fut entièrement brûlée.

De là, les fanatiques coururent assiéger la maison de Milon et celle de l'interroi.

Milon était absent : contre lui, c'était un acte de pure et simple vengeance ; mais, contre Lépidus, c'était un acte de politique. On voulait le forcer d'assembler les comices et profiter de l'irritation qui se manifestait contre Milon, pour emporter d'assaut la nomination de Scipion et d'Hypsæus.

Mais Lépidus ne se laissa point intimider. Il ferma ses portes, rassembla ses esclaves, ses serviteurs, la garde qui lui était accordée comme interroi, se mit à leur tête et repoussa les assaillants à coups de flèches.

Une douzaine resta sur le champ de bataille.

Ce que voyant les autres, ils revinrent au Forum, enlevèrent les faisceaux du lit libitinaire, et les portèrent à la maison de Scipion et d'Hypsæus, qui n'osèrent les prendre.

Alors, le peuple les porta à Pompée, — qui, comme toujours, était retiré dans ses jardins, — le saluant à grands cris des titres de consul et de dictateur ; puis ce même peuple, sachant que huit ou dix des siens avaient été tués et blessés par Lépidus et ses serviteurs, revint en foule assiéger la maison de l'interroi, qui fut enfin prise le cinquième jour de l'interrègne.

Les portes enfoncées, les furieux se répandirent dans la maison, renversant les images des ancêtres de la famille Emilia exposées dans l'atrium, brisant le lit et les meubles de Cornélia, femme de Lépidus, et l'assiégeant lui-même dans la partie la plus reculée de sa maison, où ils

l'eussent déjà tué si Milon, qui après s'être sauvé de Rome, y rentrait avec une troupe de ses partisans pour demander les comices, n'était accouru à son secours et ne l'avait dégagé.

Rome était littéralement à feu et à sang; le sang coulait dans les rues, et l'incendie de la curie et de la basilique fumait encore.

XXXV

Ces violences avaient fait un contre-poids au meurtre de Clodius, de sorte que, comme on le voit, Milon, apprenant le revirement qui se faisait en sa faveur, n'avait pas hésité à revenir à Rome.

Une fois à Rome, il poursuivit sa candidature et fit distribuer publiquement à tous les citoyens qui voulurent les accepter mille as par tête, trente-cinq francs dix-sept centimes de notre monnaie.

Mais ces largesses n'eurent aucun résultat. Le meurtre de Clodius était entré trop profondément dans le cœur du peuple; une haine furibonde contre Milon avait jailli de la blessure. Vainement le tribun M. Cœlius, Q. Hortensius, T. Cicéron, Marcellus, Caton et Faustus Sylla prirent sa défense, rien ne put calmer l'effervescence soulevée contre lui. Chaque jour, les comices furent troublés par quelque nouvelle émeute. Enfin ces troubles prirent un tel caractère de gravité, qu'un sénatus-consulte ordonna à l'interroi, aux tribuns du peuple, ainsi qu'à Pompée, à qui, on se le rappelle, le peuple avait porté les faisceaux, de prendre garde que la République n'éprouvât aucun dommage.

Jusqu'à quel point Pompée était-il étranger à ces troubles? C'est ce qu'il serait difficile de dire. Le fait est que ce fut à lui seul qu'ils profitèrent.

Le 5 des calendes de mars, 23 février, Pompée fut, par l'interroi Servius Sulpicius, proclamé consul unique, et prit à l'instant même possession de sa magistrature.

Une fois au pouvoir, Pompée comprit que, pour maintenir son influence, il fallait à l'instant même rétablir la tranquillité. Or, par qui cette tranquillité était-elle troublée? Par ceux qui demandaient la mise en jugement de Milon.

En somme, Milon était-il coupable ou, du moins accusé d'avoir fait assassiner Clodius? Incontestablement. Clodius était-il citoyen romain? Incontestablement encore. Milon devait-il être poursuivi pour être puni s'il était reconnu coupable, acquitté s'il était reconnu innocent? Incontestablement toujours.

Pompée résolut donc de mettre Milon en accusation, quoique Milon fût son homme, quoique, en réalité, trois ans auparavant, Milon eût été suscité par lui.

En conséquence, trois jours après son installation, il demanda un sénatus-consulte qui l'autorisât à établir deux tribunaux exceptionnels, deux espèces de cours prévôtales qui pussent juger plus attentivement et plus sévèrement que les tribunaux ordinaires.

C'était essayer de la dictature; personne n'en fut dupe.

Le tribun Cœlius s'opposa de tout son pouvoir à l'érection de ces tribunaux exceptionnels; mais Pompée, sentant qu'il avait pour lui tous ceux à qui il importait peu qu'il fît de la dictature, pourvu qu'il rendît la tranquillité à Rome, Pompée déclara que peu lui importait l'opposition des tribuns, et que, si besoin était, il saurait défendre la République par les armes.

Pauvre République! elle avait, en effet, bien besoin d'être défendue.

L'opposition du tribun fut étouffée par la pression des classes riches et aristocratiques. La loi demandée par Pompée passa; deux tribunaux d'exception furent établis, et trois accusations furent portées contre les *auteurs des troubles;* l'une de violence, — et dans celle-ci étaient compris le meurtre de Clodius et les incendies de la curie Hostilia et de la basilique Porcia; — l'autre de brigue; la troisième, de captation de suffrages.

Le peuple élut L. Domitius Ahénobarbus quésiteur, pour le tribunal de violence et de brigue, et A. Torquatus, pour le tribunal de captation de suffrages. — Le quésiteur, comme l'indique son nom, était à la fois ce que sont chez nous le juge d'instruction et le procureur impérial.

Ce fut l'aîné des Clodius, Appius Clodius, qui porta l'accusation de violence et de brigue.

Voici l'accusation portée par Appius Clodius (1) :

« Sous le troisième consulat de Cnéius Pompée le Grand, seul Consul, le 8 des ides d'avril (le 6 de notre mois d'avril à nous), devant les quésiteurs Domitius et Torquatus, Appius Clodius déclare qu'en vertu de la loi Pompéia sur la violence, il accuse T. Annius Milon, disant que le nommé Milon, le 3 des calendes de février dernier (30 janvier), a fait assassiner Clodius dans la taverne de Coponius, sur la voie Appienne. Il demande donc que, conformément à la loi Pompéia, T. Annius Milon soit condamné à l'interdiction de l'eau et du feu. »

C'était l'exil. On se souvient qu'un citoyen romain ne pouvait être condamné à mort.

Domitius reçut les noms d'Appius Clodius comme accusateur, et d'Annius Milon comme accusé, et fixa la comparution au 6 des ides d'avril (8 avril). Dix jours étaient donc accordés à Milon pour préparer sa défense.

L'audience, comme d'habitude, fut tenue sur le Forum, au tribunal du préteur, entre la voie Sacrée et le canal. Elle commença dès la première heure du jour, c'est-à-dire à six heures du matin.

On eût dit que personne ne s'était couché à Rome dans la nuit du 7 au 8 avril, tant la place était déjà encombrée de monde lorsque les premiers rayons du soleil parurent derrière les montagnes de la Sabine.

Cette mer mouvante était montée, pendant la nuit, du pavé de la place aux marches des temples, qui semblaient des gradins faits exprès pour recevoir des spectateurs; et, des marches des temples à leur faîte, pas un toit qui ne fût couvert de curieux ondulant comme des moissons aériennes. Il y en avait sur la prison publique, sur les temples de la Fortune et de la Concorde, sur le Tabularium, sur les murailles du Capitole, sur la basilique de Paulus, sur la basilique Argentaria, sur l'arc de Janus, sur celui de Fabius, sur la Grecostaze et jusque sur le mont Palatin.

On comprend que les trois quarts de ces spectateurs ne pouvaient rien entendre dans le sens exact du mot; mais pour les anciens Romains comme pour les Italiens modernes, voir, c'était entendre.

A six heures et demie du matin, un héraut monta sur la tribune, et annonça l'accusateur et l'accusé.

En effet, presque au même instant, l'un et l'autre comparurent.

Un murmure accueillit l'apparition de Milon, moins encore parce que c'était le meurtrier de Clodius qui apparaissait, que parce que Milon, dédaignant les usages habituels, n'avait laissé croître ni sa barbe ni ses cheveux, — croissance qui, au reste, pour les cheveux surtout, eût été peu visible en dix jours, — et parce qu'il portait une toge élégante au lieu d'une toge sale et déchirée, comme c'était la coutume en pareil cas.

Il n'affectait point non plus cet air humble et soumis qu'à Rome l'accusé prenait devant ses juges.

Ses amis et ses parents l'accompagnaient et faisaient, par leur maintien triste, par leur costume lacéré, un contraste complet avec lui.

Il avait six défenseurs, à la tête desquels marchait Cicéron, l'orateur de la cause.

L'accusateur, l'accusé et les défenseurs prirent leurs places.

Alors, Domitius fit apporter de petites boules sur lesquelles se trouvaient inscrits les noms de tous les citoyens portés sur une liste dressée par Pompée; il jeta toutes ces boules dans une corbeille et en tira quatre-vingt-une qui donnèrent quatre-vingt-un noms, — c'est-à-dire le total des juges fixé par la loi Pompéia.

Chaque juge — qui attendait à un endroit désigné tous ceux qui étaient portés sur la liste — allait, au fur et à mesure que son nom était appelé, prendre place dans l'hémicycle, à moins qu'il ne présentât une excuse pour se dispenser de juger.

Le tribunal formé, le quésiteur fit prêter serment aux juges. Lui seul ne le prêta point, attendu qu'il n'était point juge prononçant jugement, mais instructionnaire, directeur des débats, rapporteur des votes et applicateur de la loi.

D'habitude, les débats s'ouvraient par le plaidoyer de l'accusateur, puis venait l'audition des témoins produits par lui; mais on était, cette fois, sous l'empire de la loi Pompéia, qui veut que l'on commence par l'audition des témoins.

Les témoins furent donc d'abord entendus.

L'audition dura de sept heures du matin jusqu'à quatre heures après midi.

Vers la deuxième heure, le héraut annonça que les témoins *avaient dit.*

La journée tout entière avait été prise par cette première formalité.

La foule commençait à se retirer, lorsque Minutius s'élança à la tribune, s'écriant :

— Peuple, c'est demain que l'on prononce sur le sort de l'infâme Milon. Ferme tes tavernes, et viens ici en masse, pour empêcher que l'assassin n'échappe à une juste vengeance.

— Juges, s'écria à son tour Cicéron, vous l'entendez! ces hommes que Clodius nourrissait de brigandages et de rapines, on les invite à venir ici, demain, vous prescrire votre arrêt! Que cette menace qu'on a l'impudence de

(1) Voir l'excellent ouvrage de Dezobry, intitulé *Rome au siècle d'Auguste.*

vous faire vous soit un avertissement de rendre pleine justice à un citoyen qui, pour le salut des honnêtes gens, a toujours bravé les bandits de toute espèce et les menaces, quelles qu'elles fussent.

On se sépara au milieu du plus effroyable tumulte.

XXXVI

La nuit, comme on le comprend bien, fut mise à profit par les deux partis.

Crassus, qui ne s'était pas montré le jour, fut très actif les ténèbres venues.

Pour soutenir sa popularité, il s'était déclaré en faveur de Clodius. Il alla chez ceux des juges qui étaient le plus haut placés; il fit venir les autres chez lui; il donna de l'argent à pleines mains, se porta caution pour les clodiens, renouvela enfin, dépassa même tout ce qui avait été fait lors de l'accusation portée autrefois contre le mort.

Le lendemain, 3 des ides d'avril, jour où le jugement devait être rendu, ainsi que Minutius l'avait recommandé la veille, toutes les tavernes de Rome furent fermées.

Comme on craignait non seulement les injures, mais encore les voies de fait contre le tribunal, Pompée plaça des troupes tout autour du Forum et sur les degrés des temples; de sorte que, de tous côtés, les cuirasses, les épées et les lances réfléchissaient le soleil.

On se trouvait entouré comme d'une ceinture de fer et de feu.

A la deuxième heure du jour, c'est-à-dire à sept heures du matin seulement, les juges eurent pris place, et le héraut réclama le silence.

On procéda à l'appel des juges, puis le quésiteur réclama le silence à son tour.

Le silence établi, aussi bien qu'on pouvait l'exiger d'une si grande multitude, les accusateurs prirent la parole.

C'étaient : Appius Clodius, son frère cadet Marcus Antonius, et Valérius Népos.

Ils parlèrent pendant les deux heures que la loi leur accordait. — Les tribunaux romains avaient pris cette sage précaution, négligée par les nôtres, de limiter le temps que pouvaient parler les avocats.

Milon avait eu le soin de faire conduire Cicéron dans sa litière.

Nous l'avons dit, Cicéron n'était pas précisément brave.

La veille, il avait été insulté par la multitude; on l'avait traité de brigand et d'assassin; on avait été jusqu'à lui dire que c'était lui qui avait conseillé le meurtre.

— *Me latronem et sicarium abjecti homines et perditi describerunt*, dit-il dans son discours pour Milon.

Or, la précaution de Milon eut son utilité tant qu'il s'agit de traverser les rues; mais, lorsqu'on fut arrivé au Forum, lorsque Cicéron vit les soldats de Pompée qui l'enveloppaient, et Pompée lui-même au milieu d'une garde choisie, se tenant debout, son bâton de commandement à la main, et ses licteurs auprès de lui sur les degrés du temple de Saturne, Cicéron commença de se troubler.

Les accusateurs ayant fini, son tour vint de parler.

Cicéron se leva, passa la main sur son front, poussa de grands soupirs, promena un regard triste et suppliant sur les juges et sur la foule, baissa les yeux sur ses mains, fit craquer ses doigts, et, enfin, paraissant en proie à une émotion violente, il commença son exorde d'une voix tremblante.

Mais, dès les premiers mots, les clodiens l'interrompirent par des vociférations.

Alors, Pompée, qui avait juré d'être impartial jusqu'au bout, ordonna de chasser les perturbateurs du Forum à coups de plat d'épée, et, comme cette expulsion ne s'opérait pas sans injures et sans lutte, on en blessa plusieurs et on en tua deux; ce qui rétablit un peu de calme.

Cicéron reprit son discours. Mais le coup était porté; malgré les applaudissements des amis et de la famille de Milon, malgré les exclamations : Bien! très bien! excellent! parfait! charmant! » qui retentissaient à ses oreilles, il resta faible, languissant, glacé, indigne de lui enfin.

Après Cicéron, vinrent les *louangeurs*.

Les louangeurs étaient les parents, les amis, les protecteurs, et même les clients de l'accusé; chacun venait à son tour prononcer quelque harangue laudative, citer quelque beau trait de lui, attester sa générosité, son courage, sa moralité.

L'avocat avait deux heures pour parler, les louangeurs une heure; c'étaient trois heures en tout.

Dès que le dernier louangeur eut prononcé la formule ordinaire : *Dixi*; dès qu'un héraut eut répété à haute voix : *Dixerunt*, on passa à la récusation.

Par la loi ordinaire, les récusations avaient lieu avant les plaidoyers et les auditions de témoins; mais la loi Pompéia, sous l'empire de laquelle siégeait le tribunal, autorisait la récusation après les plaidoyers et l'audition des témoins.

C'était un avantage pour l'accusé comme pour les accusateurs : ils connaissaient leurs juges et avaient pu suivre sur les visages les différentes impressions reçues pendant les débats.

L'accusateur et l'accusé récusèrent chacun cinq sénateurs, cinq chevaliers, cinq tribuns du trésor, trente juges en tout : de sorte que le nombre des juges descendit à cinquante et un.

Cette récusation, on le comprend bien, ne s'effectua pas sans cris et sans clameurs.

Puis on distribua au tribunal de petites tablettes larges de quatre doigts et enduites de cire, afin que chaque juge pût y inscrire son vote.

Ceux qui étaient pour l'acquittement mettaient un A, *absolvo*; ceux qui étaient pour la condamnation mettaient un C, *condemno*; ceux qui désiraient rester neutres mettaient un N et un L, *non liquet : ceci n'est pas clair*.

Le *ceci n'est pas clair* indiquait que ni l'innocence ni la culpabilité ne paraissaient assez certaines pour que le juge se prononçât.

Les juges jetaient leurs tablettes dans l'urne en relevant leur toge, de manière à découvrir leurs bras, et en tenant la partie écrite tournée vers l'intérieur de la main.

Un seul juge vota, tenant la partie écrite tournée vers le public en disant tout haut :

— *Absolvo.*

C'était Caton.

Pendant les votes, les amis et les louangeurs de Milon avaient envahi l'hémicycle des juges, se tenant à leurs pieds et baisant leurs genoux au moment où ils inscrivaient le vote.

En ce moment, une grande pluie survint; quelques-uns en preuve d'humilité plus profonde, ramassèrent de la boue et s'en souillèrent le visage, ce qui parut fortement toucher les juges.

Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Valère Maxime.

Os suum cœno replevit, quod conspectum totam quæstionem a severitate ad clementiam et mansuetudinem transtulit.

Enfin vint le dépouillement.

Il donna treize votants pour l'absolution, trente-huit pour la condamnation.

Alors, le questeur Domitius se leva d'un air triste et solennel, dépouilla sa toge en signe de deuil; puis, au milieu du plus profond silence :

— Il paraît, dit-il, que Milon mérite d'être exilé, et qu'il faut que ses biens soient vendus; il nous plaît, en conséquence, de lui interdire l'eau et le feu.

A cette sentence, de grands cris de joie et des battements de mains furieux s'élevèrent dans le Forum.

C'étaient les clodiens qui constataient leur triomphe.

Alors, le quésiteur leva la séance en disant à ses assesseurs :

— Vous pouvez vous retirer.

Crassus demeura un des derniers et demanda à visiter les tablettes. — Elles devaient être exposées publiquement, afin que tout citoyen pût s'assurer que le rapport sur les votes était exact; d'ailleurs, ces tablettes, n'étant pas signées ne compromettaient personne.

Mais Crassus avait eu une idée; il avait distribué, aux juges qu'il avait achetés, des tablettes enduites de cire colorée en rouge, tandis que les autres cires avaient leur couleur naturelle : il put donc reconnaître ceux des juges qui lui avaient tenu parole ou qui lui avaient volé son argent.

Quant à Milon, le soir même, il quitta Rome et partit pour Marseille.

C'est là qu'il reçut le discours de Cicéron, proprement recopié par ses secrétaires.

Il le lut pendant qu'il était à table et mangeait des rougets.

Puis, l'ayant lu, il poussa un soupir, et répondit simplement à l'illustre orateur :

« Si Cicéron avait parlé comme il a écrit, Annius Milon ne mangerait pas à cette heure des rougets à Marseille. »

XXXVII

Nous avons dit que les millions de Gabinius empêchaient Crassus de dormir.

Gabinius, en effet, était revenu à Rome; il avait pillé la Judée; il avait pillé l'Egypte. Il eût bien voulu aller à Ctésiphon et à Séleucie, et piller Ctésiphon et Séleucie; mais

les chevaliers furieux qu'il prît tout et ne leur laissât rien, crièrent à Cicéron.

Cicéron, toujours prêt à accuser, accusa Gabinius.

Cette fois, il s'était un peu trop pressé.

Gabinius était l'homme de Pompée, et il était probable qu'il n'avait pas volé pour lui tout seul.

Pompée alla trouver Cicéron, lui persuada qu'il s'était trompé, que Gabinius était le plus honnête homme du monde et qu'au lieu d'accuser Gabinius il devait plaider pour lui et le défendre.

Cicéron vit qu'il avait fait fausse route et se hâta de revenir sur ses pas.

Mais il n'essaya pas de se faire croire à lui-même qu'il avait fait une chose honnête ; il n'essaya pas même de le faire croire à ses amis.

Voyez ses lettres : il se plaint du métier qu'il fait, il essaye d'en rire parfois, il espère s'y habituer.

« Mais bah ! dit-il, je tâcherai ; l'estomac s'endurcit (*stomachus concallat*). »

Or, c'était cette magnifique partie du monde échappée à Gabinius, c'était Ctésiphon et Séleucie que convoitait Crassus ; seulement le désir l'empêchait de voir le danger.

Il ne savait que par ouï-dire, et par ce que Pompée en avait vu, ce qu'avait de terrible cette cavalerie scythique qui, par les mameloux mamelouks modernes, se recrutait par des achats d'esclaves, qui campait dans la haute Asie, sur l'empire des Séleucides, et qui avait réuni à cet empire la Mésopotamie, Babylone, la Médie, l'Atropatène, la Susiane, la Perse, l'Hyrcanie, que sais-je, moi ?

Cette monarchie essentiellement féodale, avait été fondée par Arsace, deux cent cinquante-cinq ans avant Jésus-Christ, et avait pour roi, à l'époque où nous sommes arrivés, Orodes Ier.

Mais ce qu'on n'ignorait pas, c'est que les Parthes étaient des adversaires terribles ; qu'ils étaient couverts de fer, hommes et chevaux ; que leurs armes étaient des flèches on ne peut plus redoutables, meurtrières dans l'attaque, plus meurtrières encore peut-être dans la fuite, et qu'ils lançaient, en fuyant, ces flèches par-dessus leur épaule gauche.

Au moment du départ, Crassus écrivit à César pour lui redemander son fils, qui servait sous ses ordres.

César répondit à Crassus que non seulement il lui renverrait son fils, mais qu'il le ferait même accompagner de mille cavaliers d'élite et d'un corps de Gaulois qu'il lui garantissait comme les premiers soldats du monde, après les Romains et parfois même avant les Romains.

Tel était César : occupé d'une guerre terrible, il envoyait cinq ou six millions par an à Rome, pour y soutenir sa popularité, et prêtait deux légions à Pompée et trois mille hommes à Crassus.

Lorsque Crassus partit, ce fut une émeute.

Caton avait hautement désapprouvé la guerre parthique.

« A quel propos, disait-il, Rome va-t-elle chercher querelle à des hommes qui n'ont aucun tort envers elle, et avec lesquels il existe des traités ? »

Atéius, le tribun du peuple, était de l'avis de Caton.

Il avait déclaré, lui, qu'il ne laisserait point partir Crassus.

Crassus, en voyant l'agitation de Rome, eut peur ; il alla trouver Pompée.

Il le pria de l'accompagner hors de la ville et de le couvrir de sa popularité.

Peut-être Pompée, l'homme qui de tous les généraux romains avec Lucullus, avait eu le plus affaire aux Parthes, peut-être Pompée eût-il dû dissuader Crassus de son projet ; mais Pompée voyait César dans les Gaules pour cinq ans encore ; il voyait Crassus en Mésopotamie pour combien de temps ? les dieux pouvaient le dire. Seul des trois triumvirs, il allait rester à Rome.

L'intérêt de Pompée était donc que Crassus s'éloignât de Rome, comme s'en était éloigné César.

Une fois seul, il attendrait tranquillement que la royauté, ou tout au moins la dictature vînt à lui.

Il alla donc prendre Crassus à sa maison.

Les rues qui conduisaient à la porte Capène, par où devait sortir Crassus, étaient encombrées.

Beaucoup parmi ceux qui les encombraient, s'apprêtaient à barrer le chemin à Crassus et à l'apostropher.

Mais Pompée marchait en avant de Crassus.

Il s'avança vers les mécontents, leur parla avec son visage grave et sa voix douce, les exhorta au calme, et les pria en son nom de se retirer.

En voyant cet homme qu'une si grande gloire entourait, et qu'un si grand malheur venait de frapper, les plus irrités s'écartèrent, les plus malveillants se turent.

Un passage s'ouvrit pour Pompée et pour Crassus.

Mais, au milieu de ce passage, se tenait debout le tribun Atéius.

Atéius et Favonius étaient en stoïcisme, — disons mieux en cynisme, sinon en génie — les rivaux de Caton ; on les appelait ses singes.

Atéius était donc là, debout au milieu du chemin.

Il fit deux pas au-devant de Crassus, et le somma de suspendre sa marche, protestant contre la guerre.

Puis, comme Crassus, encouragé par Pompée, continuait son chemin, il donna ordre à un huissier de l'arrêter.

L'huissier posa la main sur l'épaule de Crassus, l'arrêtant au nom du peuple.

Mais les autres tribuns accoururent, et, désapprouvant cette violence d'Atéius, permirent à Crassus de continuer son chemin.

Alors, Atéius prit les devants, courut à la porte de la ville, y dressa un trépied plein de charbons ardents, y répandit des parfums et des libations, et dévoua Crassus aux dieux infernaux.

Cet événement produisit une profonde impression dans Rome.

Jamais, disait-on, l'homme ainsi dévoué n'échappait à la mort dans les trois années qui suivaient le sacrifice.

Et presque toujours il entraînait avec lui dans la tombe l'imprudent provocateur qui avait appelé à son aide les terribles divinités des enfers.

Atéius, au reste, était tellement exaspéré, qu'il avait compris dans l'anathème non seulement Crassus, mais lui-même, mais l'armée, mais la ville, — Rome, la cité sacrée !

Crassus passa à travers la fumée des parfums infernaux, à travers les imprécations du tribun, et arriva à Brindes.

La mer était encore bouleversée par les vents d'hiver ; mais il était si pressé de courir à la mort, qu'il n'attendit pas.

On eût dit que le bras de fer de la Fatalité le poussait.

Il mit à la voile ; mais, dans la traversée, plusieurs vaisseaux se perdirent.

Il rallia sa flotte, aborda en Galatie, et continua son chemin par terre.

Après deux ou trois marches, il rencontra le roi Déjotarus, qui faisait bâtir une ville nouvelle.

Nous verrons plus tard Cicéron plaider pour ce roi.

Déjotarus était déjà vieux.

Crassus s'avança vers lui, et, en plaisantant :

— O roi ! lui dit-il faisant allusion à son âge, comment se fait-il que tu te mettes à bâtir à la douzième heure du jour ?

Le roi galate regarda Crassus, qui avait plus de soixante ans, et qui, étant complètement chauve, en paraissait soixante et dix.

— Mais, toi-même, puissant général, dit-il, il me semble que tu n'es point parti dès le matin pour faire la guerre aux Parthes.

Il n'y avait rien à faire avec un barbare qui avait la repartie si prompte. Crassus continua son chemin.

Il arriva à l'Euphrate, y jeta sans difficulté un pont, et le franchit.

Puis il occupa plusieurs villes de la Mésopotamie, qui se rendirent volontairement.

L'une d'elles, cependant, que commandait un certain Apollonius, se défendit et lui tua cent hommes.

C'était le premier obstacle que Crassus rencontrait sur son chemin.

Crassus se fâcha tout rouge, marcha avec son armée contre cette bicoque, la prit d'assaut, la pilla, vendit ses habitants et se fit proclamer imperator.

Puis, ayant laissé dans les différentes villes qu'il avait conquises, sept ou huit mille hommes de garnison dont mille cavaliers, il revint prendre ses quartiers d'hiver en Syrie, pour y attendre son fils, qui, on se le rappelle, lui arrivait des Gaules avec un renfort envoyé par César.

Ce fut le premier reproche que les hommes de l'époque firent à Crassus : il eût dû, selon eux, marcher toujours en avant, occuper Babylone et Séleucie, villes hostiles aux Parthes, au lieu de donner à l'ennemi le temps de faire, en se retirant, ses préparatifs de défense.

Mais Crassus avait ses projets : ce n'était pas une belle campagne, c'était une bonne affaire qu'il avait entreprise.

XXXVIII

L'affaire fut bonne, en effet, en commençant, et un banquier de nos jours n'eût pas calculé mieux.

Crassus s'établit en Syrie, et, là, au lieu d'exercer ses soldats au maniement des armes ou à la gymnastique, il établit une maison de commerce où il se mit à calculer les revenus des villes, à manier et à compter, au poids et à la balance, les trésors de la déesse d'Hiérapolis de Carie, déesse fort ignorée aujourd'hui, et déjà asez peu connue à cette époque, puisque les uns disent que c'était une Vénus, les autres une Junon, — ce qui ne ressemble guère à une Vénus ; — enfin, les autres la déesse Nature, ce qui la rapprochait de la déesse Ma, c'est-à-dire de la Bonne Déesse.

dont nous avons raconté l'histoire à propos des amours de Clodius avec la femme de César.

En tout cas, c'était une déesse fort riche ; si riche, que, pendant tout un hiver, Crassus se fit entretenir par elle.

En même temps, il écrivait aux peuplades et aux principautés, leur fixant un contingent de soldats.

Puis, lorsqu'il avait bien effrayé par une contribution d'hommes, il écoutait les plaintes des habitants, se laissait toucher, et changeait cette contribution d'hommes en une contribution d'argent.

Tout cela enrichissait Crassus, mais étendait à la Syrie et aux provinces voisines la mauvaise réputation qu'il avait à Rome.

Ce fut là que son fils vint le rejoindre.

Le jeune homme arrivait tout fier du prix de la valeur qu'il avait conquis dans les Gaules et qui lui avait été décerné par César, un véritable imperator celui-là, et il amenait les trois mille hommes promis.

La cohorte gauloise, surtout, était magnifique.

Il paraît que Crassus avait fait un vœu à la déesse d'Hiérapolis ; car, le jeune Crassus arrivé, le père le mena aussitôt faire une visite à son temple.

Mais, à la sortie du temple, un mauvais présage attendait le père et le fils.

En franchissant le seuil de la porte, le jeune homme glissa et tomba, et le vieillard, qui venait ensuite, glissa et tomba sur lui.

La même chose arriva à César mettant le pied sur le sol de l'Afrique ; mais César s'en tira par le joli mot que l'on connaît, et qui, probablement, désarma les dieux : « Ah ! terre d'Afrique, maintenant, tu es bien à moi ! »

Pendant que Crassus était occupé à tirer ses troupes de leurs quartiers d'hiver, des ambassadeurs lui arrivèrent de la part de l'arsace des Parthes.

Depuis la fondation de la monarchie par Arsace Ier, on donnait le nom d'*arsaces* aux rois des Parthes ; ce qui embrouille fort les historiens romains, qui prennent pour des noms de rois le titre général par lequel on les désignait.

C'est ainsi qu'ils traduisaient le titre de *brenn*, donné au chef des Gaulois, par le nom de Brennus, et *Irmensaul*, la colonne d'Irmin ou d'Hermann, par Irmensul.

L'arsace actuellement régnant s'appelait Orodès Ier.

Les ambassadeurs étaient chargés d'apporter à Crassus ce peu de paroles :

— Si ton armée a été envoyée par les Romains, la guerre se fera sans trêve, terrible, implacable ! si, comme on le dit, c'est contre la volonté de ta patrie et pour satisfaire ta cupidité, le roi montrera de la modération : il aura pitié de Crassus, et laissera à ses soldats une libre sortie des villes dans lesquelles ils sont, non point en garnison, mais bien prisonniers.

Crassus, qui se croyait vainqueur et à qui l'on parlait comme à un vaincu, fut fort étonné.

Alors, se mettant à rire :

— C'est bien, dit-il, reportez à votre roi que je lui ferai connaître ma réponse dans Séleucie.

— Dans Séleucie ? répéta le plus vieux des ambassadeurs, qui se nommait Vagisès.

Puis, montrant la paume de sa main :

— Avant que tu sois dans Séleucie, il aura poussé du poil là dedans.

Et, sans autre réponse de part et d'autre, les ambassadeurs s'éloignèrent et allèrent dire au roi Orodès qu'il fallait se préparer à la guerre.

A peine les ambassadeurs étaient-ils à trois journées du campement de Crassus, qu'arrivèrent quelques Romains échappés de leur garnison, et qui, par miracle, avaient rejoint leur général.

La nouvelle qu'ils apportaient était en parfaite harmonie avec les menaces qui bruissaient encore aux oreilles du nouvel imperator.

Ils avaient vu de leurs yeux l'ennemi auquel ils avaient affaire, et de quelle façon celui-ci avait attaqué les villes où ils étaient en garnison.

Ces ennemis, c'étaient, à leurs yeux, non pas des hommes, mais des démons.

Deux phrases résumaient leur pensée tout entière :

« Il est impossible de leur échapper quand ils poursuivent. — Il est impossible de les atteindre quand ils fuient. »

Les armes de ces cavaliers, bardés de fer, eux et leurs chevaux, brisaient tous les obstacles et ne cédaient à aucun choc.

Ces nouvelles étaient sinistres, surtout apportées par des hommes qui disaient : « Nous avons vu. »

On n'avait jusque-là, nous le répétons, qu'entrevu les Parthes ; on avait pensé qu'ils étaient pareils à ces Arméniens et à ces Cappadociens qui fuyaient dès qu'ils apercevaient les soldats de Lucullus, et que Lucullus avait poursuivis jusqu'à s'en lasser.

On croyait donc à une grande fatigue, mais non à un grand danger.

Et voilà que toute cette fausse idée qu'on s'était faite de ces nouveaux ennemis s'évanouissait comme une fumée !

Crassus assembla son conseil.

Beaucoup d'officiers, et des plus considérables de l'armée, pensaient qu'il fallait s'arrêter là, et à leur tête était le questeur Cassius.

Les devins étaient du même avis ; ils disaient que les victimes avaient donné des signes contraires et funestes.

Mais Crassus ne voulut rien entendre, ou plutôt il n'écouta que quelques imprudents et quelques flatteurs qui lui disaient d'aller en avant.

Sur ces entrefaites, le roi des Arméniens, Artabase, arriva à son camp. Il avait avec lui six mille cavaliers ; mais ce n'était, assurait-on, que sa garde et son escorte ; il promettait dix mille autres cavaliers et trente mille fantassins qui se nourriraient, disait-il, aux frais du pays.

Seulement, il conseillait à Crassus de changer son itinéraire, et d'envahir le royaume d'Orodès par l'Arménie, où il trouverait en abondance des vivres pour les hommes et les chevaux, et où il marcherait en sûreté, couvert par les montagnes, sur un terrain où ne pourrait manœuvrer la cavalerie, c'est-à-dire la principale force des Parthes.

Mais Crassus se montra très froid à ce bon conseil.

Il déclara qu'il continuerait sa route par la Mésopotamie, dans les villes de laquelle il avait mis des garnisons romaines.

Artabase, en conséquence, prit congé de lui et se retira.

C'était trente ou quarante mille hommes dont Crassus se privait gratuitement. Et quels hommes ! des gens du pays, connaissant les localités, la manière d'y vivre et d'y faire la guerre.

Lorsqu'il arriva à Zeugma, sur l'Euphrate, ville qui tirait son nom d'un pont qu'Alexandre y avait fait construire, il s'éleva un orage furieux ; des coups de tonnerre effrayants couraient de nuages en nuages au-dessus de la tête des soldats, tandis que des éclairs sans cesse répétés leur brûlaient le visage.

Une trombe fondit sur les radeaux, et, les heurtant les uns contre les autres, en brisa une partie.

Deux fois la foudre tomba dans le champ où Crassus allait camper.

Un de ses chevaux, magnifiquement harnaché fut pris d'une terreur panique, emporta l'écuyer qui le montait, se précipita avec lui dans le fleuve, et disparut, englouti dans un tourbillon.

On avait fait une halte pour laisser à la bourrasque le temps de se calmer.

La bourrasque calmée, Crassus ordonna de marcher en avant.

On enleva les aigles qui étaient fixées en terre ; mais la première aigle, celle qui servait en quelque sorte de guide aux autres, se retourna d'elle-même, comme pour donner le signal de la retraite.

Crassus réitéra l'ordre d'aller en avant et de franchir le pont ; puis, le pont franchi, il fit distribuer des vivres aux soldats.

Or, les vivres qu'on leur distribua étaient des lentilles et du sel, objets que les Romains regardent encore comme des symboles de deuil, les faisant servir dans les funérailles.

Alors, s'apercevant qu'un certain trouble se manifestait parmi ses soldats, Crassus les réunit pour les haranguer, et, dans sa harangue, il dit :

— Il faut détruire le pont afin qu'aucun de nous ne le repasse.

A ces mots, qui lui étaient échappés on ne sait comment, ce fut une terreur profonde.

Cette terreur, il pouvait la calmer en se reprenant et en expliquant sa pensée ; mais il regarda comme une honte pour un général de donner une explication à des soldats, et passa immédiatement au sacrifice.

Enfin, et comme si les présages voulaient l'avertir jusqu'au bout, comme si la Fortune, effrayée, venait ellemême le supplier de renoncer à son projet, au moment où le devin lui présentait les entrailles, il les laissa glisser de ses mains et tomber à terre.

— Ce que c'est que la vieillesse ! dit-il. Mais soyez tranquilles, soldats, les armes ne me tomberont point des mains comme ces entrailles.

Le sacrifice achevé, l'armée, triste, et morne, reprit sa marche le long du fleuve.

Pas un Romain sur qui cette suite de présages n'eût fait une impression profonde.

Les Gaulois seuls continuaient de rire et de chanter, et, comme les Romains leur disaient :

— Vous ne craignez donc rien, vous autres ?

— Si fait, répondirent-ils, nous craignons que le ciel ne nous tombe sur la tête.

C'était là, en effet, la seule crainte de nos pères.

XXXIX

[illegible]

[illegible] verte.

[illegible]

[illegible] de Crassus [illegible]

[illegible] intervint, répétant [illegible] il fallait [illegible] qui l'en occupait, et attendre [illegible] sur l'ennemi.

Si Crassus refusait absolument ce parti comme trop prudent [illegible] c'était de se diriger sur Séleucie, en suivant les bords du fleuve ; de cette façon, il [illegible] avec ses bâtiments de transport. A chaque campement, le fleuve fournirait l'eau, les bâtiments [illegible] les vivres [illegible] ne manquerait de rien, sans compter que le fleuve, en couvrant les Romains [illegible] ils ne seraient jamais enveloppés. [illegible] au cas où les Parthes livreraient le combat, à avantage égal, et en ayant l'ennemi en face.

Le [illegible] Crassus [illegible] lorsqu'on vit apparaître de loin un cavalier. Ce cavalier traversait si rapidement la plaine que son cheval semblait avoir des ailes.

Il se dirigeait [illegible] sur les Romains.

C'était [illegible] arabe qui, selon Plutarque, se nommait Ariamnès ; selon Appien, Acbarus, et, selon Dion, [illegible]

Plusieurs soldats qui avaient servi sous Pompée le reconnurent, et attestèrent qu'il avait rendu de grands services à Pompée.

Il se présentait comme un ancien ami des Romains persécuté chez les Parthes à cause de cette amitié, et qui venait [illegible] Crassus un service [illegible] lui seul [illegible] tous les services rendus à Pompée.

C'était de lui servir de guide à travers les déserts.

Il se faisait fort de lui faire surprendre les Parthes.

Par malheur, Crassus le crut.

C'est qu'aussi le rusé Arabe, tout barbare qu'il était, s'y était pris admirablement.

Il avait commencé par faire l'éloge de Pompée, qui, disait-il, était son bienfaiteur ; puis, comme en extase devant la magnifique armée de Crassus, il n'avait pas tari en éloges sur cette armée et son général.

Devant une pareille armée, toutes les armées d'Orodès ne tiendraient pas une heure.

Le tout était de joindre les Parthes, qui se cachaient ; et les joindre [illegible], chose impossible.

Ils s'étaient retirés dans l'intérieur du pays, et, tant qu'on suivrait la rivière, on leur tournerait le dos, ou à peu près.

D'ailleurs, à quoi bon suivre la rivière ? le pays n'était-il pas sillonné de cours d'eau ?

A son avis, il n'y avait donc pas un instant à perdre. Les Parthes, qui avaient entendu parler de Crassus et de son armée, ne comptaient point l'attendre.

Ils étaient occupés, à cette heure, à réunir leurs trésors, ce qu'ils avaient de plus précieux en biens et en hommes ; puis, comme une bande d'oiseaux effarouchés, ils allaient prendre leur vol vers l'Hyrcanie et la Scythie.

Tout cela était une ruse arabe.

Orodès avait partagé son armée en deux corps.

Avec l'un, il ravageait l'Arménie pour se venger de cet Artabase qui était venu offrir son secours à Crassus ; avec l'autre, un simple général, ou *surena* — ici encore les Romains prennent le titre pour le nom — avec l'autre, un simple général devait attendre qu'Adriamnès lui livrât Crassus et ses Romains.

Disons tout de suite que ce surena n'était point un homme vulgaire.

Par sa naissance, sa richesse et son courage, il était le premier après le roi.

Pour sa ruse et son habileté, ces deux grandes vertus des peuples nomades de l'Yémen, de l'Assyrie et de la Mésopotamie, il l'emportait sur les plus rusés et les plus habiles de son temps.

Pour la taille et pour la beauté, il n'avait point d'égal.

En marche, comme un autre César, il menait toujours cent chameaux chargés de ses bagages, et, de plus que César, deux cents chariots chargés de ses concubines.

Mille [illegible] cavalerie, [illegible] de cavalerie légère, formaient son escorte ordinaire, qui, avec les valets et les esclaves, ne baissait jamais au-dessous de dix mille hommes.

Quant à sa naissance, elle était si élevée que c'était lui qui, lors de leur avènement au trône, avait la charge de ceindre le bandeau aux rois parthes.

Le roi [illegible]. Le surena, avec sa garde personnelle, l'avait été prendre dans l'exil et l'avait ramené sur son trône.

La ville de Séleucie s'entêtait dans la rébellion.

Le surena l'avait prise d'assaut en montant le premier sur ses murailles.

Il n'avait pas encore trente ans, était parfaitement beau, comme nous l'avons dit, et ajoutait encore à sa beauté en se peignant les yeux, en se fardant, et en se parfumant comme une femme.

C'était là l'homme auquel Crassus allait avoir affaire.

Crassus, qui se croyait aussi habile et aussi rusé que qui que ce fût au monde, et qui ignorait que l'Européen le plus habile et le plus rusé n'est qu'un enfant auprès d'un Arabe, Crassus fit l'immense faute de se confier à son guide.

Celui-ci, quelque temps encore, lui laissa suivre le fleuve ; puis, par un beau et facile chemin, il l'entraîna peu à peu dans l'intérieur des terres, lui faisant faire halte près des ruisseaux ou des citernes qui d'abord fournirent de l'eau abondamment ; puis, peu à peu, on s'écarta du fleuve et la route devint montagneuse et difficile. On s'en plaignit au guide : c'était un court espace à traverser. Les Romains étaient des hommes trop expérimentés et trop habitués aux travaux guerriers pour ne pas savoir qu'il y avait dans tous les pays des marches pénibles et fatigantes.

Enfin, on arriva dans une plaine immense, sans arbres, sans eau, sans verdure, avec un horizon de sable.

Il n'y avait plus que cette plaine à traverser pour joindre les Parthes. On s'y engagea bientôt ; on marcha sur un sable ardent qui brûlait à la fois les pieds et les yeux ; plus on avançait, plus ce sable devenait mouvant et profond. Les soldats en avaient jusqu'aux genoux, et, avec leurs lourdes armures, semblaient, à tout moment, avoir à craindre d'être engloutis.

On se rappelait l'armée de Cambyse dévorée par les sables égyptiens, et l'on commençait à craindre un sort pareil. Seuls, les Gaulois, qui combattaient presque sans armes défensives et qui supportaient à moitié nus le froid et la chaleur, conservaient leur gaieté ; mais les soldats romains poussaient de véritables lamentations en voyant ces vagues de sable, mouvantes comme la mer, et qui s'étendaient dans d'incommensurables horizons sans une seule plante, sans une seule colline, sans un seul ruisseau.

L'armée mourait de soif.

On en était là quand arrivèrent des courriers de l'Arménien Artabase. Il faisait dire à Crassus que, retenu par sa guerre contre Orodès, il ne pouvait se joindre à lui, mais qu'il invitait Crassus à faire, lui, ce qu'il ne pouvait faire, c'est-à-dire à se rabattre sur l'Arménie. Si Crassus se refusait à cette manœuvre, il l'invitait à éviter dans ses campements, les lieux propres aux évolutions de cavalerie ; il lui disait qu'il était prudent de ne suivre que les pays montagneux où il pût tirer tout l'avantage possible de son infanterie.

Mais Crassus, furieux contre lui-même, répondit de vive voix qu'il avait bien autre chose à faire que de s'occuper des Arméniens ; qu'il prévenait seulement le roi qu'il allait commencer par détruire les Parthes, et que, les Parthes détruits, il se rabattrait sur les Arméniens.

Les ambassadeurs partirent, remportant ces menaces, mais jugeant bien que Crassus ne serait jamais en état de les exécuter.

XL

Crassus se remit en route.

Il semblait frappé d'aveuglement ; les chefs eux-mêmes partageaient sa confiance.

Seul, parmi tous, le tribun Cassius avait le pressentiment de la trahison ; lui, à tout moment, suppliait Crassus de s'arrêter et de retourner en arrière, et, quand il voyait celui-ci s'entêter à s'enfoncer toujours plus avant dans ce désert de sable, il allait à Ariamnès et l'apostrophait.

— Oh ! traître et pervers parmi les hommes ! lui disait-

il, quel mauvais génie t'a conduit vers nous, quels philtres magiques, quels breuvages maudits as-tu donc donnés au proconsul, qu'il ait ainsi perdu la raison, et nous fasse traverser des solitudes telles, que nous semblons marcher sous la conduite d'un chef de brigands nomades, et non sous celle d'un imperator romain?

Et le traître alors, tombant aux pieds de Cassius, lui jurait qu'il était dans le bon et droit chemin, le suppliait de prendre encore patience quelque temps, et lui affirmait que, dès le lendemain, l'aspect du pays changerait.

Et l'on reprenait courage, et l'on allait encore plus avant, et la fatigue et la soif des soldats augmentaient, à ce point que les uns tombaient morts, comme frappés de la foudre, et que les autres devenaient fous.

Puis, quand l'Arabe s'était tiré des mains de Cassius, il courait le long des files des soldats romains, les raillant; et, quand ceux-ci se lamentaient, demandant de l'eau ou tout au moins de l'ombre :

— Hé! vous autres, disait-il, croyez-vous donc voyager encore dans les plaines de la Campanie, pour désirer ainsi des fontaines et des bocages? Pourquoi pas aussi des bains et des hôtelleries? Vous oubliez donc où vous êtes et que vous traversez les frontières des Arabes et des Assyriens?

Et, quand les soldats entendaient cet homme leur parler ainsi, avec son mauvais latin et son accent guttural; quand ils le voyaient, lui, l'enfant du désert, insensible au soleil, à la fatigue, à la soif, caracolant avec son cheval dans un tourbillon de sable, et réfléchissant sur les écailles de sa cuirasse les feux du jour, il leur semblait que c'était quelque démon sorti de l'enfer qui les menait à leur perte, sans qu'ils eussent, le voulussent-ils, la puissance d'y échapper.

Puis, un matin, au moment du départ, on le chercha, on l'appela vainement.

Il avait disparu.

Ce jour même, Crassus sortit de sa tente, non pas vêtu de pourpre, comme c'était la coutume des généraux romains, mais vêtu de noir.

Dans l'obscurité, il s'était trompé d'habits.

Dès qu'il s'aperçut de sa méprise, il rentra; mais beaucoup avaient déjà eu le temps de le voir, et le bruit de cette apparition funèbre se répandit dans l'armée comme un présage néfaste. On demandait à grands cris Ariamnès.

Cet homme, que l'on maudissait quand il était là, disparu, manquait à tout le monde.

Il semblait qu'il fût le seul qui, ayant amené les Romains dans ce péril, pût les en tirer.

Crassus, pour rassurer ses soldats, annonça que le départ d'Ariamnès lui était connu, et que, s'il était parti, c'était de concert avec lui, et pour faire tomber les Parthes dans une embuscade.

Il donna l'ordre du départ; mais, lorsqu'il fallut se mettre en marche, quoique les enseignes fussent fichées dans un sable mouvant, on eût toute la peine du monde à les tirer de terre.

Crassus accourut, rît des craintes des soldats, et arracha lui-même les hampes du sol, pressant la marche et forçant l'infanterie de suivre au pas de course la cavalerie, afin de rejoindre l'avant-garde, qui était partie dès le point du jour.

Mais, tout à coup, on vit revenir cette avant-garde, ou plutôt les débris de cette avant-garde, dans un effroyable désordre.

Elle avait été attaquée par l'ennemi et avait perdu les trois quarts de ses hommes.

L'ennemi, disaient les fuyards, venait derrière eux et plein de confiance.

L'alarme fut générale.

Cet ennemi, que l'on avait si souvent appelé, c'était — à la suite de tous les événements qui s'étaient passés — avec terreur qu'on le rencontrait.

Crassus, hors de lui, rangea en toute hâte son armée en bataille : cédant aux conseils de Cassius, ce fut d'abord en amincissant les légions de son infanterie, afin de l'étendre le plus possible dans la plaine.

Puis il distribua la cavalerie sur les ailes.

Placée ainsi, il était presque impossible que l'armée fût enveloppée.

Mas bientôt, comme si son mauvais génie n'eût voulu lui laisser aucune chance de salut, il changea son plan, resserra ses cohortes, forma un carré profond faisant face partout, et dont chaque face se composait de douze cohortes.

Entre chaque cohorte était rangée une troupe de cavaliers, de manière que ces cavaliers pussent se porter en avant et que la masse pût s'avancer également, étant également défendue de tous côtés.

L'une des deux ailes fut confiée à Cassius; l'autre, au jeune Crassus.

L'imperator prit le commandement du centre.

On se mit en marche ainsi; par un bonheur inattendu, on arriva, au bout d'une heure, au bord d'un ruisseau que les Romains surent depuis s'appeler le Balissus.

Ce ruisseau avait peu d'eau, mais cependant assez pour désaltérer les soldats, qui, succombant à la chaleur et à la fatigue, reprirent un peu de force.

Alors, les officiers, voulant profiter de cette bonne fortune, si rare dans le désert qu'ils venaient de traverser, firent demander à Crassus s'il ne jugeait pas à propos de s'arrêter là, et d'y faire dresser les tentes.

Mais Crassus, animé par les exhortations de son fils, qui avait hâte de livrer bataille, fournit seulement une halte d'une heure, et ordonna que l'on mangeât debout et sans quitter les rangs.

Puis, avant même que le repas fût fini, il ordonna de se remettre en marche, et, cela, non point au pas et en s'arrêtant de temps en temps, comme on fait quand on s'avance pour combattre, mais rapidement et tout d'un trait, jusqu'à ce que l'on se trouvât en face de l'ennemi.

On l'aperçut enfin, cet ennemi que l'on venait chercher si loin, et que l'on atteignait avec tant de peine.

Mais, au premier abord, il était bien moins formidable d'aspect et bien moins nombreux qu'on ne l'avait cru.

C'est que le surena avait placé des masses épaisses derrière la première ligne, et qu'il avait fait voiler l'éclat des armes avec des étoffes et de la peau.

Crassus marcha droit à l'ennemi, et, arrivé à deux traits de flèches de lui, fit élever le signal du combat.

On eût dit que ce signal était donné non seulement aux Romains, mais aussi aux Parthes.

A l'instant même, la plaine se remplit d'une clameur terrible et d'un bruissement affreux.

Ce bruissement était semblable au tonnerre, et les Romains, habitués aux clairons et aux trompettes, se demandaient quel instrument pouvait le produire; de temps en temps, on eût cru entendre le rugissement de bêtes féroces au milieu des éclats de la foudre.

Cet effroyable bruit venait de vases d'airain que l'ennemi frappait avec des marteaux creux couverts de cuir.

« Car ces barbares, dit Plutarque, ont bien observé que le sens de l'ouïe est celui qui porte le plus aisément le trouble dans la vie, qui émeut le plus vite les passions, et qui transporte le plus violemment l'homme hors de lui-même. »

A ce bruit, les Romains s'arrêtèrent, frappés de stupeur, en même temps, les Parthes, jetant bas les voiles qui couvraient leurs armes, s'étendirent dans la plaine, qui parut rouler des vagues de flammes.

A leur tête était le surena, couvert d'une armure dorée, caracolant sur un cheval aussi éblouissant que s'il eût été détaché du char du soleil.

Les Romains comprirent que l'heure était venue d'une lutte acharnée, mortelle; et, cependant, ils étaient loin de se douter à quel ennemi ils avaient affaire.

Les Parthes s'avancèrent en poussant de grands cris pour charger les Romains avec leurs piques; ils étaient tellement nombreux, qu'il était inutile de chercher à calculer leur nombre.

Ils s'avancèrent jusqu'à cent pas des soldats de Crassus; mais, lorsqu'ils virent la profondeur des rangs de leurs ennemis, et comment, grâce à ces boucliers soudés les uns aux autres, tous ces hommes ne faisaient qu'une muraille impénétrable, ils rompirent leurs rangs, rebroussèrent chemin et se dispersèrent.

Les Romains ne comprenaient rien à cette retraite. Il était évident qu'ils n'en étaient point débarrassés, et que quelque manœuvre s'accomplissait dont ils allaient avoir l'explication.

En effet, ils virent bientôt s'élever autour d'eux, à un quart de lieue à peu près, un immense cercle de poussière qui allait toujours se rapprochant, et au milieu de l'espèce de nuée serpentaient comme des éclairs, tandis que les terribles marteaux, toujours retentissants sur les vases de bronze, continuaient de simuler la foudre.

Crassus comprit qu'on voulait l'étouffer dans une ceinture de fer.

Alors, il poussa les vélites en avant, leur ordonnant de briser les anneaux de cette chaîne.

On les vit s'élancer, charger, puis revenir en désordre... Quelques-uns reparaissaient avec les bras, les cuisses et même le corps percés par des flèches de cinq pieds de long!

Les soldats s'aperçurent avec épouvante que ces flèches avaient traversé les boucliers et les cuirasses.

A trois cents pas à peu près des Romains, les Parthes s'arrêtèrent.

Puis le jour sembla s'obscurcir sous une nuée de flèches, puis on entendit comme un cri de douleur poussé par cinq cents poitrines à la fois.

C'était la mort qui commençait de frapper et qui entrait dans les rangs romains par de terribles blessures

XLI

Pendant quelques instants, de ces instants qui sont des éternités, les Parthes continuèrent de lancer leurs flèches de tous côtés à la fois, sans même avoir besoin de tirer juste, tant les Romains, par l'ordre de bataille que leur avait fait prendre Crassus, présentaient une masse compacte.

Chacune de ces terribles flèches portait donc dans un but vivant, frémissant, humain.

Les coups étaient d'une violence extrême.

Les arcs étaient si puissants, si grands, d'une courbure si flexible, qu'ils lançaient le trait avec une irrésistible impétuosité.

La situation était effrayante.

S'ils restaient en place, les Romains étaient criblés comme des cibles ; s'ils essayaient de se porter en avant, le point du cercle sur lequel ils chargeaient cédait devant eux, et, tandis que ceux des Parthes qui fuyaient pour éviter leurs atteintes leur lançaient des flèches en fuyant, ceux qui restaient en place les criblaient de flèches sur les deux côtés qu'ils mettaient à découvert.

Une armée tout entière était prise comme dans un piège.

Cependant un espoir restait aux Romains : c'est que, quand les Parthes auraient épuisé leurs carquois, ils se retireraient.

Mais cet espoir ne fut pas de longue durée.

Des chameaux chargés de traits circulèrent dans les rangs, et les carquois vides se remplirent.

Alors Crassus comprit la profondeur de l'abîme où il était tombé.

Puis il envoya une ordonnance à son fils.

Publius avait beaucoup de cavalerie sous ses ordres, et, en outre, ces Gaulois, qui, combattant à moitié nus, avaient les pieds presque aussi légers que ceux des chevaux.

A tout prix, il fallait engager un combat corps à corps.

Le jeune homme, rugissant comme un lion entouré de chasseurs, n'attendait que ce moment.

Il prit treize cents cavaliers, et, parmi eux, les mille qui lui venaient de César, huit cohortes de soldats, moitié Romains, moitié Gaulois, et se jeta sur les Parthes, qui attaquaient à côté de lui.

Ceux-ci, soit qu'ils ne voulussent pas soutenir le choc, soit qu'ils obéissent aux ordres du surena, cédèrent à l'instant même.

— Ils fuient ! cria Publius Crassus.

— Ils fuient ! répétèrent les soldats.

Et cavaliers et fantassins se mirent à la poursuite de l'ennemi.

A la tête de ces soldats, qui semblaient se dévouer furieusement à la mort, étaient Censorinus et Megabacchus ; — un Romain, un barbare, son nom l'indique du moins ; « l'un remarquable par son courage et sa force, dit Plutarque, l'autre par sa dignité sénatoriale et son éloquence ; » tous deux amis de Publius et du même âge que lui.

Comme l'avait pensé le jeune chef, l'infanterie ne resta pas en arrière.

Ce devait être une belle course, à travers le désert, que celle de ces cavaliers romains et celle de ces beaux Gaulois aux longs cheveux blonds, aux torses à demi nus, qui s'élançaient, toujours riants, au-devant du danger, le rencontraient, luttaient avec lui, et tombaient sans jamais reculer d'un pas !

C'était ainsi qu'à l'autre bout du monde venaient de tomber sous le fer des soldats de César soixante mille Nerviens.

Mais cette fois, c'étaient les Romains qui devaient périr et les barbares triompher.

Quand les Parthes virent que ceux qui les poursuivaient hors de toute communication avec le gros de l'armée, ils s'arrêtèrent.

Les Romains s'arrêtèrent de leur côté, pensant qu'en les voyant en si petit nombre, l'ennemi ne refuserait pas un combat corps à corps.

Mais [illegible] fut point ainsi.

Les barbares avaient adopté un mode de combat dont ils ne voulaient pas se départir.

La grosse cavalerie parthique tint ferme, en effet ; mais [illegible] Romains et Gaulois avec leurs javelines [illegible] et leur courte épée, contre des hommes couverts de [illegible] le fer ?

D'ailleurs, la cavalerie légère les avait complètement enveloppés.

Une nuée de sable brûlant s'était soulevée autour d'eux ; [illegible] aveuglait [illegible] les Romains et [illegible].

Puis, au milieu de ce nuage jaillissaient incessamment ces effroyables flèches, c'est-à-dire la mort ; non pas une mort douce et prompte, mais lente et atroce.

Les Romains étaient frappés et ne voyaient pas où frapper. C'était la foudre invisible, et mortelle quoique invisible.

Ils tournoyaient dans d'effroyables cercles, tombaient, se relevaient ; par cette espèce d'instinct qui fait que l'homme cherche l'homme, ils s'appuyaient les uns sur les autres, et, alors, ils présentaient de nouveau ce but vivant, cette cible frémissante qu'à une lieue de là, continuait d'offrir le gros de l'armée.

Les blessés se roulaient sur le sol embrasé, brisant dans leur corps les flèches dont ils étaient criblés ; d'autres essayaient de les arracher eux-mêmes ou de les faire arracher par leurs compagnons, et tout leur corps frissonnait sous ces douleurs insupportables, sous ces déchirements de chair que leur causaient les fers barbelés ; c'étaient des rugissements comme dans une arène, des rugissements de bêtes, et non des lamentations et des plaintes d'hommes.

Publius, au milieu de cette effroyable mêlée, de cet épouvantable tumulte, donna l'ordre de charger ; mais les soldats lui montrèrent leurs bras cloués à leurs boucliers, leurs boucliers cloués à leurs corps, leurs pieds cloués à la terre ; de sorte qu'il leur était impossible de fuir, d'attaquer, et à quelques-uns même de tomber.

Alors, il chargea, désespéré, avec le peu d'hommes qui étaient encore sans blessures.

Il joignit la grosse cavalerie parthique.

Mais les armes des Romains, trop faibles, s'émoussaient sur ces chevaux et ces cavaliers de fer.

Les Gaulois, sur lesquels avait compté Publius, furent dignes d'eux-mêmes.

Les Parthes frappaient avec des épieux ces hommes à la tête nue, aux bras nus, au torse nu ; ceux-ci se cramponnaient aux hommes, les jetaient à bas de leurs chevaux, les étouffaient entre leurs mains, ne pouvant les blesser ; d'autres se glissaient sous le ventre des chevaux, trouvaient un endroit désarmé, y plongeaient leur courte épée, et fouillaient les entrailles de l'animal, jusqu'à ce qu'il tombât, ou tout au moins jetât son cavalier par terre, et l'animal, bondissant de douleur, écrasait sous ses pieds Gaulois et Parthes, qui mouraient embrassés par la haine, comme des amants le seraient par l'amour.

Au milieu de tout cela, la soif, la soif dévorante qui faisait souffrir, plus que leurs blessures, les Gaulois surtout, ces Gaulois habitués aux larges fleuves, aux majestueuses rivières, aux ruisseaux limpides.

Au bout d'une heure d'une effroyable boucherie, il ne restait plus de tout ce corps d'armée, que deux ou trois cents hommes.

On pensa à se retirer.

Ces débris mutilés jetèrent leurs regards autour d'eux.

Publius, blessé à trois endroits, était encore debout sur son cheval, criblé de flèches.

On se réunit autour de lui.

Un mamelon de sable s'élevait à quelques pas de ce champ de bataille parthe.

Par une habitude de stratégie, les survivants se retirèrent et se massèrent sur ce mamelon.

On attacha les chevaux au centre.

Les hommes se serrèrent autour des chevaux, réunissant leurs boucliers comme une muraille.

Ils croyaient ainsi repousser plus facilement les attaques des barbares.

Ils se trompaient : le contraire arriva.

Dans une plaine unie, le premier rang protège le second, le second le troisième.

Là, au contraire, l'inégalité du terrain élevait le second rang au-dessus du premier, le troisième au-dessus du second, de sorte que, ceux qui étaient derrière se trouvant découverts de la moitié du corps, tous étaient également exposés.

On vit la faute commise ; il était trop tard pour la réparer.

Les soldats regardèrent Publius [illegible] pour chercher dans ses yeux un dernier espoir.

— Mourons [illegible] !

Résignés, les soldats répétèrent :

— Mourons !

Ils attendirent les coups qu'ils ne pouvaient plus rendre.

Il y avait là, au milieu de tous ces hommes dévoués par vœux aux dieux infernaux, deux Grecs, deux habitants de la ville de Charres ; ils se nommaient Hiéronyme et Nicomachus ; ils conseillaient à Publius de s'ouvrir un chemin en brisant cette muraille qui l'enveloppait, et de fuir par des chemins qu'ils connaissaient, vers Ichnes, ville située sur l'Euphrate.

S'ils parvenaient à cette ville, qui avait pris le parti des Romains, leur salut était assuré.

Publius regarda autour de lui.

Il vit le champ de bataille couvert de morts et de mou-

rants, et, parmi ceux qui l'entouraient, la plupart blessés et incapables de le suivre.

— Non, répondit-il aux deux Grecs, je resterai.

— Mais, si tu restes, répondirent-ils, la mort est inévitable.

— Il n'y a pas de mort assez terrible, répondit le jeune homme, pour faire abandonner à Publius ceux qui meurent avec lui. Quant à vous, ajouta-t-il, vous êtes des Grecs, non des Romains, sauvez-vous.

Et, leur tendant sa main gauche, — car sa main droite était percée, — il les congédia.

Les deux Grecs lancèrent leurs chevaux au galop, et disparurent dans le tourbillon de poussière soulevé par les Parthes.

L'un d'eux se sauva et arriva à Ichnes, où il raconta ce qui s'était passé, et comment il avait quitté Publius, et quels étaient les derniers mots que le noble jeune homme lui avait dits.

Eux partis, Publius se retourna vers ceux qui l'entouraient.

— Maintenant, dit-il, comme il ne nous reste plus qu'à mourir, que chacun meure comme il l'entendra.

Et, ne pouvant pas se tuer lui-même, blessé qu'il était à la main, il présenta le défaut de sa cuirasse à son écuyer, qui lui enfonça son épée dans le côté gauche.

Publius poussa un soupir et tomba.

Censorinus mourut de la même manière.

Megabacchus se tua lui-même.

Ceux qui restaient se firent tuer jusqu'au dernier, à l'exception de quelques-uns, que l'on prit vivants, et qui donnèrent les détails de l'effroyable catastrophe.

Les Parthes, ayant appris de leurs prisonniers le rang que tenait le jeune Publius Crassus, lui coupèrent la tête, la mirent au bout d'une pique, et marchèrent contre le gros de l'armée romaine.

XLII

La charge tentée par Publius sur les Parthes avait, au reste, donné un peu de relâche à l'armée.

Crassus, se voyant moins pressé qu'auparavant, avait rallié ses troupes, qui, tout en conservant leurs rangs, s'étaient mises en retraite vers une suite de collines qui pouvaient quelque peu rompre l'effort de la cavalerie parthique.

Ses yeux étaient constamment tournés, par un double espoir, vers ce point où avait disparu son fils et par où il s'attendait à le voir revenir.

Publius, de son côté, avait dépêché plusieurs ordonnances à son père, lui demandant du secours ; mais les prèmiers envoyés étaient tombés sous les flèches des Parthes.

Au moment extrême, Publius avait renouvelé la même tentative.

Un messager était parvenu, en échappant à mille morts, à traverser les rangs ennemis, et, au moment où Crassus allait atteindre la première de ces collines vers lesquelles il battait en retraite, il avait rejoint Crassus, qui, voyant un cavalier accourir à toute bride, s'était arrêté pour l'attendre.

— Crassus, lui avait crié celui-ci, ton fils et les siens sont perdus si tu ne leur envoies promptement du secours.

Puis, comme si le cavalier n'avait eu de force que pour venir et prononcer ces paroles, il était tombé de cheval après les avoir dites.

Crassus demeura un instant indécis ; puis la nature l'emporta, et il ordonna à l'armée de marcher au secours de son fils.

Mais il n'avait pas fait cent pas dans la direction indiquée, que, de tous côtés, de nouveaux cris retentirent en même temps que redoublait cet effroyable mugissement du tam-tam.

Les Romains s'arrêtèrent, s'attendant à un nouveau combat.

Alors reparurent les Parthes.

Ils s'étendaient, toujours circulairement, autour des Romains, tandis que, cependant, un groupe plus épais marchait droit à eux.

Ce groupe était précédé d'un homme portant une tête au bout d'une lance, et cet homme criait :

— Quels sont les parents, quelle est la famille de celui dont voici la tête ? On dit bien que son père s'appelle Crassus ; mais nous n'en croyons rien : il est impossible qu'un jeune homme d'un cœur si noble et d'une valeur si brillante que celui à qui appartenait cette tête soit le fils d'un père si lâche et si dépourvu de cœur.

Les Romains virent cette tête et la reconnurent pour celle de Publius.

Mais personne ne répondit, excepté Crassus, qui jeta un cri de douleur, et cacha son visage derrière son bouclier.

Les Romains avaient, dans cette journée, vu des choses bien terribles, mais aucune qui leur brisât le cœur à l'égal de celle-ci.

Les cœurs les plus forts frémirent ; les âmes les mieux trempées se trouvèrent défaillantes ; si bien qu'au milieu de toutes ces faiblesses, ce fut le malheureux père qui, le premier, reprit courage.

Il regarda autour de lui d'un air résolu.

Puis, voyant tout le monde abattu par la douleur plus encore que par la crainte :

— Romains, s'écria-t-il, cette douleur ne regarde que moi ! La fortune et la gloire de Rome reposent en vous ; relevez donc la tête !... Tant que vous vivrez, Rome sera intacte et invaincue ; si vous avez pitié d'un père qui perd un enfant fameux par son courage, changez votre pitié en colère, et tournez cette colère contre l'ennemi ! Ne vous laissez point abattre par ce qui arrive ; ceux qui tentent de grandes choses doivent passer par de grands malheurs. Ce n'est point sans qu'il en ait coûté du sang que Lucullus a vaincu Tigrane, et Scipion, Antiochus. Nos ancêtres ont perdu, en Sicile, mille vaisseaux, et, en Italie, bon nombre de préteurs et de généraux ; n'ont-ils pas toujours fini par être les maîtres de ceux qui d'abord étaient vainqueurs ?... Ce n'est donc pas, croyez-le, par la faveur de la fortune, mais par une fermeté inébranlable, et par leur courage à affronter les grands périls, que les Romains sont parvenus au degré de puissance qu'ils ont aujourd'hui. — Allons, soldats ! ajouta-t-il, le cri de guerre ! et prouvons à ces barbares que nous sommes toujours les Romains, maîtres du monde !

Et lui-même, alors, poussa le premier cri de guerre.

Mais ce cri n'eut qu'un écho faible, rare, inégal, languissant.

Au contraire, les Parthes y répondirent par un cri général, éclatant, sonore, plein de force.

Aussitôt, l'action commença.

La cavalerie parthique se répandit sur les ailes, prit l'armée en flanc, et recommença de faire pleuvoir cette épouvantable grêle de flèches qui avait déjà coûté si cher aux Romains, tandis que la première ligne de l'ennemi, armée d'épieux, les resserrait dans un petit espace.

Mais, au moins, ces hommes armés d'épieux, on pouvait les joindre.

Quelques soldats romains, pour en finir plus tôt avec l'agonie, se jetèrent sur eux, et ceux-là moururent d'une mort épouvantable mais prompte.

Le large fer des épieux passait au travers du corps de l'homme et pénétrait jusque dans le corps du cheval.

L'on vit des coups si rudement portés, qu'ils perçaient deux soldats à la fois.

Le combat dura ainsi jusqu'à la nuit.

Les Romains étaient près de trente mille : il fallait le temps matériel de les tuer.

Les Parthes se retirèrent en criant :

— Crassus, Crassus, nous t'accordons cette nuit pour pleurer ton fils, à moins que, la nuit te portant un bon conseil, tu ne consentes à être conduit volontairement devant Orodès, au lieu d'y être traîné de force.

Après quoi, ils dressèrent leurs tentes côte à côte des tentes romaines, comme pour garder leurs prisonniers et leur ôter tout espoir de fuite.

Les Parthes passèrent la nuit en musique et en fête.

Quant aux Romains, leur nuit fut sombre et silencieuse. Ils ne s'occupèrent ni d'ensevelir les morts, ni de panser les blessés.

Les blessures, on le savait bien, étaient inguérissables.

Nul ne pensait donc aux autres, chacun pleurait sur soi-même.

Et, en effet, il semblait impossible d'échapper à la mort, soit qu'on attendît le jour et le destin, soit qu'on essayât de fuir à travers des plaines sans bornes. D'ailleurs, si l'on fuyait, que faire des blessés ? Les emporter, c'était rendre la fuite impossible ; les laisser, c'était la rendre plus impossible encore, puisque leurs cris, leurs imprécations, en voyant qu'on les abandonnait, dénonceraient cette fuite à l'ennemi.

Crassus était l'auteur de tous ces maux ; cependant, chacun voulait le voir et l'entendre : on espérait que de la suprême autorité, qui eût dû être la suprême intelligence, descendrait quelque rayon d'espoir.

Mais lui, retiré dans un coin de sa tente, couché la face contre terre, la tête voilée, il semblait la statue de l'Abattement !

Parce que deux hommes passaient avant lui dans la République, Pompée et César, il avait cru que tout lui manquait, et il venait de sacrifier des milliers d'hommes à cette ambition, qui, au lieu de faire de lui le premier de ses concitoyens dans la gloire, en faisait le premier par le malheur.

Les deux lieutenants Octavius et Cassius firent ce qu'ils

purent pour relever le courage de Crassus; mais, voyant que c'était peine inutile, ils résolurent d'agir sans lui.

Ils rassemblèrent les centurions et les chefs de bande; on prit l'avis de chacun, et l'avis de la majorité fut qu'il fallait à l'instant même, et sans bruit, lever le camp et battre en retraite.

Il n'y avait, à tout prendre, en s'orientant bien, que cinq heures de marche pour arriver à la ville de Charres.

Un chef de cavalerie, nommé Ignatius fut chargé, non pas de commander l'avant-garde, mais d'éclairer le pays avec trois cents cavaliers; il savait le chemin, et répondait, si on voulait le suivre, de ne pas faire faire fausse route à l'armée.

Il monta à cheval avec ses hommes, et sortit du camp.

Mais alors, ce que l'on avait prévu arriva: les blessés s'aperçurent qu'on les abandonnait; ils poussèrent des clameurs qui, à l'instant même, portèrent le désordre parmi ceux qui étaient sains et saufs.

Ceux qui avaient pris les devants s'imaginèrent, en entendant ces cris, que les Parthes venaient de faire invasion dans le camp romain et étaient à leur poursuite.

Ignatius et ses trois cents hommes prirent le galop.

Vers minuit, en effet, ils arrivèrent à Charres.

Mais leur crainte était si grande, qu'ils ne se crurent pas en sûreté derrière les murailles de la ville.

Ils se contentèrent de longer les remparts, en criant aux sentinelles:

— Dites à Coponius, votre commandant, qu'il y a eu une grande bataille entre Crassus et les Parthes.

Et, sans donner aucun autre détail, ils continuèrent leur chemin, gagnèrent le pont, et mirent la rivière entre eux et l'ennemi.

On rapporta à Coponius ce qui venait d'arriver, et on lui répéta les paroles que semblaient avoir jetées en passant l'esprit de la nuit.

Alors, lui comprit que cet avis lui avait été donné par des fuyards.

Il commanda, en conséquence, aux troupes de prendre les armes, fit ouvrir les portes et s'avança d'une lieue à peu près dans le pays par lequel, en cas de défaite, il pensait que devait revenir le reste de l'armée de Crassus.

XLIII

Les Parthes s'étaient aperçus de la retraite des Romains, cependant, ils ne les avaient pas poursuivis.

On remarque en général chez les barbares ce respect pour la nuit, ou cette crainte dans les ténèbres. Les Cosaques, pendant la retraite de Russie, furent longtemps sans oser s'opposer à nos marches nocturnes; c'était le matin qu'ils reprenaient nos traces sur la neige, et les suivaient jusqu'à ce qu'ils nous eussent rejoints.

Il en fut de même pour Crassus.

Dès le jour, les Parthes entrèrent dans le camp, et massacrèrent à peu près quatre mille blessés qu'on n'avait pu emporter.

En outre, la cavalerie fit prisonniers un grand nombre de fuyards qui, perdus dans les ténèbres, vaguaient éparpillés dans la plaine.

Le lieutenant Vargontéius s'était ainsi égaré avec quatre cohortes.

Au jour, se voyant environnée d'ennemis, la petite troupe se retira sur un tertre.

Là, sans qu'elles fissent un pas pour aller en avant ou en arrière, pour attaquer ou pour fuir, ces quatre cohortes furent massacrées.

Vingt hommes seulement se réunirent, et, dans un accès de désespoir, se ruèrent l'épée nue sur les barbares.

Ceux-ci, soit étonnement, soit admiration, les laissèrent passer.

Les vingt hommes, sans presser le pas, sans se débander, continuèrent leur course vers Charres, et arrivèrent à la ville sans avoir été autrement inquiétés.

Crassus et le gros de l'armée avaient suivi les traces [illegible], et, vers quatre heures du matin, avaient rencontré les troupes que Coponius avait amenées au-devant des Romains.

[illegible] dans la ville [illegible] le [illegible] et [illegible]

Le surena [illegible] la route suivie par Crassus, il [illegible] quelques fuyards seulement s'étaient [illegible] Crassus [illegible] le gros de l'armée.

[illegible] tranquilles, ainsi que ceux qui s'étaient [illegible] leurs murailles, ou [illegible] mettre [illegible]

[illegible] un [illegible] qui Crassus [illegible] vers Charres

une espèce de parlementaire parlant ces deux langues, le latin et le parthe.

Cet homme s'approcha des murailles.

Il devait appeler Crassus, et, si Crassus n'était point à Charres, Cassius.

Au *qui-vive* des sentinelles, il répondit donc qu'il était envoyé par le surena, et qu'il avait de sa part une mission pour le général romain.

Crassus fut averti.

On l'invitait à ne pas voir cet homme; on lui disait de se tenir en garde contre les ruses des Parthes, les plus fourbes de tous les barbares; mais Crassus n'écouta rien.

Ne sachant plus que devenir, il vit dans cette ouverture une chance de salut pour son armée.

Crassus se rendit, malgré tous, sur les remparts.

Cassius l'y suivit.

L'envoyé du surena leur dit que son maître voulait avoir avec Crassus une entrevue personnelle.

Pendant les quelques paroles échangées entre eux à ce sujet, arrivèrent des cavaliers parthes qui connaissaient de vue Crassus et Cassius; ils venaient s'assurer de l'identité du général romain et de son lieutenant.

Convaincus que c'étaient Crassus et Cassius à qui ils avaient affaire, ils le dirent au parlementaire.

Alors, celui-ci commença de s'ouvrir, disant que le surena était disposé à négocier, à accorder aux Romains la vie sauve, à condition qu'ils deviendraient alliés du roi Orodès, signeraient avec lui un traité d'alliance et quitteraient la Mésopotamie.

— Le général, ajouta le parlementaire, croit ce parti plus avantageux aux Romains et aux Parthes que d'en venir aux dernières extrémités.

Pendant tout ce temps, c'était Cassius qui avait été interpellé et qui avait répondu.

Arrivé à ce point de l'entrevue, il se retourna vers le général pour prendre ses ordres.

Crassus fit signe d'accepter.

Cassius accepta donc, et demanda quels seraient le lieu et l'heure de l'entrevue.

Le parlementaire dit que réponse serait faite à ces deux questions dans la journée.

Puis il tourna bride pour rejoindre le surena, et lui annoncer que Crassus et Cassius n'étaient pas échappés, mais étaient bien dans Charres.

Les Charrènes étaient occupés violemment par les Romains et tout entiers à leurs ennemis.

Les Parthes pouvaient donc espérer qu'aucun des Romains se trouvant dans la ville ne leur échapperait.

Aussi le surena ne prit-il plus la peine de dissimuler.

Dès le lendemain, au point du jour, il était avec ses Parthes devant Charres, et ses Parthes accablaient les Romains d'injures.

— Si vous voulez obtenir une capitulation, leur criaient-ils, si vous tenez à la vie comme vous nous l'avez prouvé en fuyant devant nous, vous n'aurez cette capitulation et ne sauverez votre vie qu'en nous livrant Crassus et Cassius enchaînés.

Les Romains écoutaient ces injures avec consternation; ils sentaient qu'ils ne pouvaient se fier aux habitants de la ville; ils comprenaient que chaque pavé couvrait une trahison.

Crassus voulait leur rendre quelque espoir: il leur parlait d'Artabase et de ce secours d'Arméniens tant méprisé aux jours de la prospérité, et si vivement apprécié depuis les revers.

Mais les Romains secouaient à bon droit la tête, disant qu'ils ne devaient plus compter que sur eux-mêmes, et que leur seul salut était dans la retraite.

En conséquence, ils engageaient Crassus à profiter de la nuit, à quitter la ville, et à faire le plus de chemin possible pendant l'obscurité.

Crassus était tout disposé à se rendre aux désirs de ses soldats; seulement, pour réussir, ce projet avait besoin de rester secret, chacun étant convaincu que, si un seul habitant de la ville en était instruit, dix minutes après, le surena le saurait à son tour.

Cependant il fallait un guide.

Crassus voulut le choisir lui-même; — il avait la main si heureuse!

Il tomba sur un nommé Andromachus, qui n'était rien autre chose qu'un espion des [illegible]

Crassus était bien de [illegible] aux dieux infernaux.

Les Parthes furent [illegible] les moindres détails de la fuite de Crassus.

Aussi ne s'émurent-ils point.

Les Romains sortirent de Charres sans qu'un seul bruit, [illegible] du camp des Parthes, leur [illegible] leur re[illegible] connue. Il [illegible] que [illegible] l'ennemi avait pour [illegible] toujours [illegible] de le rejoindre.

En effet, celui-ci guidait les Romains par des routes

qui semblaient les éloigner de la ville, et qui, cependant, les maintenaient dans les environs.

Il finit par détourner l'armée du chemin, l'engagea dans des marais et des fondrières ; si bien qu'à ces marches et à ces contre-marches, à l'aspect du terrain, au sentiment instinctif qu'ils éprouvaient d'être plus près du danger que jamais, beaucoup déclarèrent qu'Andromachus était un traître, et refusèrent de le suivre.

Cassius, pour son compte, se prononça formellement, accusant Andromachus, qu'il eût tué, si Crassus ne l'eût pris sous sa protection.

Mais alors, laissant Crassus à son aveuglement, Cassius se sépara de lui avec cinq cents cavaliers à peu près, et retourna vers Charres.

Là, il prit des guides arabes, et, comme ceux-ci lui disaient qu'ils lui conseillaient d'attendre, pour se mettre en route, que la lune eût dépassé le Scorpion :

— Je ne m'inquiète pas du Scorpion, dit-il, mais du Sagittaire. En route ! en route !

Et il se mit à chevaucher dans la direction de l'Assyrie.

Une autre fraction de l'armée se sépara aussi de Crassus.

Celle-là, conduite par des guides fidèles, parvint à une chaîne de montagnes qui s'étend à quelque distance du Tigre et qu'on appelle les Sinnaques.

Ils étaient mille environ, sous les ordres d'un lieutenant qui était connu d'eux par son courage ; ils avaient donc toute confiance en lui. Ce lieutenant se nommait Octavius

Quant à Crassus, son mauvais génie ne l'avait point abandonné : d'abord, ce mauvais génie s'était appelé Ariamnès ; maintenant, il s'appelait Andromachus.

Le jour surprit Crassus engagé dans les marais et les fondrières.

Il commença à comprendre qu'il y avait trahison

Le glaive sur la gorge, il ordonna à Andromachus de le conduire sur un meilleur terrain.

Force fut à celui-ci d'obéir.

Après bien des fatigues, il ramena l'armée sur le grand chemin.

Crassus avait encore avec lui quatre ou cinq cohortes, une centaine de cavaliers et cinq licteurs.

A peine ce qui lui restait d'hommes était-il, grâce à l'amélioration du terrain, rallié autour de lui, que l'ennemi parut.

Crassus gagna une crête de montagne, et, de là, à une demi-lieue de lui, il vit une autre colline couverte d'hommes dont les armes étincelaient au soleil levant.

Ceux qui occupaient cette colline étaient Octavius et ses soldats.

C'était un dernier espoir.

On allait donc pouvoir se soutenir l'un l'autre.

Les Parthes se dirigèrent vers Crassus, comme s'ils eussent su que là était le général en chef, et ils commencèrent l'attaque.

XLIV

On sait de quelle manière attaquaient les Parthes.

Seulement, cette fois, en même temps qu'ils attaquaient, ils furent attaqués.

Octavius, dont ils ne paraissaient pas vouloir s'occuper d'abord, en voyant son général enveloppé, fit un appel à ses hommes, afin que ceux qui seraient de bonne volonté allassent, avec lui, lui porter secours.

Cinq cents hommes d'abord, puis les quatre mille cinq cents autres descendirent de leurs montagnes comme une avalanche de fer, rompirent les rangs des Parthes, et firent leur jonction avec Crassus.

Alors, réunis à leurs compagnons, tous ensemble, ils le firent placer au centre, l'enveloppèrent de leurs corps, le couvrirent de leurs boucliers, et crièrent fièrement à l'ennemi :

— Tirez tant que vous voudrez maintenant ! pas un trait n'atteindra notre général, que nous ne soyons tous morts autour de lui et avant lui.

Et tous, pressés ainsi les uns contre les autres, ils commencèrent, masse mobile et presque impénétrable, à cause des boucliers, à battre en retraite vers les Sinnaques.

Le surena remarqua avec inquiétude qu'il ne restait presque plus autour de Crassus que des hommes à boucliers, la plus grande partie des soldats armés à la légère et qui ne portaient pas cette arme défensive étant morts : les boucliers, sans neutraliser les coups des flèches terribles, en amortissaient cependant l'effet ; groupés comme ils étaient, les Romains présentaient l'image d'une immense tortue à la carapace de fer se mouvant lentement, mais enfin se mouvant, et, cela, tout en gagnant le pays montagneux.

Il comprit qu'une fois qu'il allait être engagé dans cette chaîne de collines, la cavalerie, qui faisait sa force principale, lui devenait inutile ; il vit que l'ardeur de ses Parthes s'émoussait, et il ne fit aucun doute que, si la nuit survenait, et que les Romains parvinssent à quitter la plaine, ils étaient sauvés.

Alors, le barbare en revint à la ruse, qui lui avait toujours aussi bien réussi que la force.

On laissa évader avec soin quelques prisonniers, tout en faisant semblant de les poursuivre et de tirer dessus

Les Parthes, par ordre de leur chef, avaient dit, devant ces prisonniers, que les Romains se trompaient quand ils croyaient que le roi Orodès leur voulait faire une guerre d'extermination : que rien, au contraire, ne lui serait plus honorable que l'amitié et l'alliance des Romains, s'il pouvait croire à cette amitié et à cette alliance, et que, si Crassus et les Romains se rendaient, on les traiterait, certes, avec humanité.

Les prisonniers se sauvèrent donc, et, ayant échappé à ceux qui les poursuivaient et aux traits lancés sur eux, ils rejoignirent leurs compagnons, auxquels ils firent part de ce qu'ils avaient entendu.

Ils furent conduits jusqu'à Crassus, à qui ils répétèrent la fable inventée par le surena.

Celui-ci, les ayant suivis des yeux, les avait vus regagner l'armée romaine, et, remarquant le mouvement qui s'y faisait depuis leur arrivée, il suspendit l'attaque

Puis, débandant son arc, d'un pas tranquille, et accompagné de ses principaux officiers, il s'avança vers Crassus, lui tendant la main et l'invitant à une entrevue.

Les soldats, voyant ces démonstrations pacifiques, firent silence, et ils entendirent la voix du général ennemi qui disait :

— Romains, c'est malgré lui, et parce que vous êtes venus le chercher au cœur de ses Etats, que le roi vous a fait éprouver sa vigueur et sa puissance ; et, maintenant, en vous renvoyant tous sains et saufs, il veut vous prouver sa clémence et sa bonté.

Comme ces paroles étaient en harmonie avec ce que venaient de rapporter les prisonniers, les Romains les accueillirent avec une joie extrême.

Mais Crassus secouait la tête, et ne voulait pas s'y fier. Toute négociation, jusqu'alors, avait voilé quelque piège et quelque mensonge, et il ne voyait, chez les Parthes, aucun motif à un changement de conduite si incroyable et si inattendu.

Il en délibérait donc avec ses officiers, opinant pour repousser toute ouverture, si séduisante et si doucereuse qu'elle fût, et surtout pour continuer sans perdre un instant la retraite vers les montagnes, quand les cris des soldats revinrent troubler sa délibération.

Eux aussi avaient délibéré et avaient décidé que leur chef irait au surena comme le surena venait à lui, et accepterait les propositions qui lui étaient faites.

Crassus voulut s'opposer à leur désir ; mais ce n'était déjà plus un désir, c'était une volonté

Les cris et les injures commencèrent à se faire jour et s'élancèrent de ces masses aigries.

Crassus était un traître, Crassus était un lâche ; il les livrait à des ennemis auxquels lui-même n'osait pas aller parler, quand ces ennemis venaient à lui sans armes

Le général romain insista, leur demandant d'attendre un jour seulement, leur promettant que, le lendemain, ils seraient en sûreté dans la montagne.

Mais ces hommes désespérés étaient à bout de force et de patience : ils ne voulurent entendre à rien ; ils frappaient leurs armes les unes contre les autres pour couvrir sa voix, passant de l'injure à la menace, et criant, eux qui venaient de dire qu'on n'arriverait au corps de leur général que lorsqu'on les aurait tous tués, et criant que, si Crassus ne descendait pas vers le surena, eux allaient le prendre et le livrer.

Ce rayon d'espérance les avait rendus avec [illegible] fous.

Enfin, Crassus dit qu'il était prêt à [illegible] l'armée ; mais, avant de marcher vers les Parthes, s'adressant à haute voix à ses soldats :

— Octavius, dit-il, Pétronius et [illegible] présents, vous êtes témoins de la [illegible] mes [illegible] ; mais si vous échappez à ce [illegible] dont me traitent mes propres soldats [illegible] c'est par la perfidie de ses [illegible] par la trahison de ses compatriotes, qu'[illegible]

Et, sur ces mots, Crassus [illegible] descendre vers la colline.

Mais alors, Octavius et Pétronius [illegible] ser ainsi leur [illegible] seul et le suivirent.

Les licteurs [illegible] que [illegible] voir [illegible] leur maître [illegible] ranger à ses côtés.

Mais Crassus les [illegible] :

— Si c'est pour [illegible], je suffis [illegible] pour mourir, je suffis à la mort.

Il voulut renvoyer comme eux Octavius et Pétronius ; mais ceux-ci refusèrent absolument de le quitter ainsi que cinq ou six Romains dévoués, qui voulurent partager, quel qu'il fût, le sort de leur général.

Tous trois s'avancèrent donc vers le groupe ennemi qui les attendait. A cinq ou six pas derrière eux marchait leur petite escorte.

Les premiers qui vinrent à la rencontre de Crassus, et qui lui adressèrent la parole, furent deux Grecs métis, comme si, depuis Sinon, dans toute trahison, devait se retrouver un Grec.

Ceux-ci, en reconnaissant Crassus, sautèrent à bas de leurs chevaux, et le saluant profondément, lui adressèrent la parole en grec, l'engageant à envoyer quelques hommes s'assurer que le surena s'avançait sans armes.

— Si j'avais fait cas de ma vie, répondit Crassus dans la même langue, je ne serais pas venu me mettre à votre pouvoir.

Cependant le surena fit halte un instant ; il envoya devant lui deux frères nommés Roscius, pour demander combien on serait à l'entrevue et de quelle chose on traiterait.

Le surena commença par retenir les deux frères, puis franchissant rapidement avec ses officiers la distance qui le séparait encore de Crassus :

— Eh quoi, dit-il, nous sommes à cheval et le général des Romains est à pied ! Un cheval ! vite un cheval !

— Inutile, répondit Crassus. Puisqu'il y a traité entre nous, débattons ici les clauses de ce traité.

Mais le surena :

— Il y a traité, dit-il, à partir de ce moment, sans aucun doute ; cependant, rien n'est encore signé, et, ajouta-t-il avec un mauvais sourire, vous autres Romains, vous oubliez si vite tout traité qui ne porte pas votre cachet.

Puis il tendit la main à Crassus.

Celui-ci donna la main au surena, tout en jetant à ceux qui le suivaient l'ordre d'amener son cheval.

— Pourquoi demander ton cheval ? dit le surena ; crois-tu que nous manquions de chevaux ? Tiens, en voici un que le roi te donne.

Et il montrait un cheval magnifique, splendidement caparaçonné avec un frein d'or.

En même temps, et avant que Crassus eût essayé de s'en défendre, les écuyers l'avaient enlevé, l'avaient mis en selle, et, marchant à ses côtés, frappaient le cheval pour hâter sa marche.

Il était évident que la trahison s'accomplissait et que l'on voulait enlever Crassus.

XLV

Ce fut Cassius qui s'aperçut le premier de la trahison et qui tenta de s'y opposer.

Il jeta un regard rapide sur ceux qui entouraient Crassus et chercha vainement, parmi eux, une physionomie rassurante.

Ceux qui souriaient, — et le surena, avec ses yeux peints, ses joues fardées, ses cheveux séparés au milieu du front comme ceux d'une femme, était des plus souriants, — ceux qui souriaient, souriaient d'une façon sinistre, comme fait la vengeance satisfaite.

Octavius, qui avait continué de marcher à pied, saisit la bride du cheval de Crassus, et l'arrêta.

— Le général n'ira pas plus loin.

Mais le surena frappa du bois de son arc le cheval de Crassus, qui se cabra, et essaya de s'arracher à Octavius.

Les autres Romains qui accompagnaient Crassus comprirent alors le signe d'Octavius ; ils écartèrent les écuyers et se portèrent en avant du cheval de Crassus, en disant :

— C'est à nous de faire escorte à notre général.

Alors, sans que les hostilités fussent encore déclarées, on s'agita, on se poussa, on fit tumulte.

Dans ce tumulte, Octavius tira son épée, et voyant qu'un écuyer avait saisi le cheval de Crassus par le frein et le tirait à lui, il passa son épée au travers du corps de l'écuyer, qui tomba.

En même temps que l'écuyer tombait, Pétronius, qui avait accepté un cheval, tombait aussi de cheval, mais sans blessure, et d'un coup reçu sur sa cuirasse.

Octavius se baissa pour aider son compagnon à se relever, et, comme il se baissait, il reçut par derrière un coup qui le tua.

Pétronius lui-même était tué avant d'avoir pu se relever.

En ce moment, Crassus, à son tour, tomba.

Avait-il été frappé ou tombait-il par accident ?

On l'ignore.

Seulement, à peine fut-il à terre, qu'un Parthe, nommé Promaxatrès, se jeta sur lui et lui coupa la tête d'abord, la main ensuite, — la main droite.

Au reste, toute cette catastrophe, rapide comme l'éclair, comme l'éclair aussi sembla passer au milieu des nuages.

Les soldats restés sur la colline étaient trop loin pour bien voir les détails, et, de ceux qui accompagnaient Crassus, une partie fut tuée en même temps que lui, Octavius et Pétronius.

Et l'autre partie, c'est-à-dire trois ou quatre hommes seulement, profitant de la bagarre, parvinrent à regagner la montagne, et cela, comme on le pense bien, sans songer à regarder derrière eux.

Le surena laissa là le corps de Crassus, examina curieusement sa tête et sa main, à laquelle était son anneau, et les donna à un chef nommé Syllacès.

Puis, il s'avança vers les Romains, et, lorsqu'il fut à portée de la voix :

— Romains, dit-il, la guerre est finie ; c'était à votre général seulement que le roi en voulait ; car ce n'était pas vous, c'était votre général qui avait voulu la guerre. Vous pouvez donc venir à nous en toute sécurité ; ceux qui viendront auront la vie sauve.

Une partie de l'armée crut encore aux paroles de cet homme, et se rendit.

L'autre partie resta où elle était, et, la nuit venue, n'ayant plus de chef, se dispersa dans la montagne.

Ce furent encore ces hommes dispersés qui eurent la meilleure chance.

De ceux-ci, quinze cents ou deux mille parvinrent à regagner les frontières, tandis que, de ceux qui s'étaient rendus, on n'en revit jamais un seul : tous furent égorgés par les Parthes.

« On rapporte, dit Plutarque, qu'il y eut en tout vingt mille morts et dix mille prisonniers. »

Seulement, comme les prisonniers ne reparurent point, on peut les mettre au nombre des morts.

Maintenant, passons à l'épilogue de cette effroyable tragédie, sur laquelle nous nous sommes peut-être un peu longuement étendu, ne pouvant échapper à son côté dramatique et surtout philosophique.

Pendant que ces choses se passaient en Mésopotamie, à quelques lieues de Charres, Orodès avait fait sa paix avec l'Arménien Artabase.

Une des conditions de cette paix avait été le mariage de la sœur d'Artabase avec Pacorus, le fils d'Orodès.

On était donc en fête dans la capitale de l'Arménie, tandis qu'on massacrait, en Mésopotamie, Gaulois et Romains.

Ces fêtes, données à propos du mariage des deux jeunes gens, consistaient tout particulièrement en représentations scéniques de l'ancien théâtre grec ; car Orodès, tout barbare qu'il était, parlait un peu la langue latine et très bien la langue grecque, tandis que Artabase, auteur dramatique en même temps que roi, faisait, comme roi, de l'histoire, comme auteur dramatique, des tragédies.

Or, un soir, au moment où les tables du festin venaient d'être enlevées et où un acteur tragique de Tralles, ville de Carie, nommé Jason, chantait, à la grande satisfaction des spectateurs, le rôle d'Agavé dans *les Bacchantes* d'Euripide, on frappa à la porte du palais.

Artabase ordonna de s'informer qui frappait.

Un officier sortit, puis rentra un instant après, disant que c'était un chef parthe, nommé Syllacès, qui venait donner au roi Orodès de bonnes nouvelles de la Mésopotamie.

Le roi Orodès connaissait Syllacès comme un des familiers du surena ; Syllacès était, en outre, un grand de l'empire.

Sur un signe d'assentiment du roi Artabase, il ordonna que Syllacès fût introduit.

Syllacès commença par se prosterner aux pieds d'Orodès et, en se relevant, il lâcha le pan de son manteau, qui laissa rouler aux pieds d'Orodès la tête et la main de Crassus.

Orodès comprit à l'instant même, et sans explication ; et les Parthes présents au festin firent retentir la salle d'applaudissements et de cris de joie.

Le roi fit asseoir Syllacès près de lui.

De son côté, l'acteur Jason, qui chantait le rôle d'Agavé, comme nous l'avons dit, et qui en était à la scène entre Cadmus et Agavé, dans laquelle Agavé tient entre ses mains la tête de Penthée que, dans sa folie, elle prend pour une tête de lion ; de son côté, disons-nous, l'acteur Jason, passant la tête de Penthée à un personnage du chœur, et prenant celle de Crassus, s'écria comme s'il continuait son rôle d'Agavé, mais en montrant la tête de Crassus au lieu de celle de Penthée :

— J'apporte de la montagne un nouvel ornement pour mon thyrse, un brillant trophée de chasse. J'ai pris, comme tu peux le voir, ce lion dans mes filets.

L'à-propos fut saisi avec fureur.

Puis, comme il continuait son dialogue avec le chœur, et que le chœur demandait

— Qui lui a porté le coup mortel ?

Promaxatres s'élança aux cotés de Jason, et, lui arrachant la tête des mains :

— Moi ! moi ! dit-il répondant par le vers d'Euripide :

« C'est à moi qu'en appartient l'honneur »

En effet, on se le rappelle, c'était lui qui avait tué Crassus, et qui, l'ayant tué, lui avait coupé la tête et la main.

Cet épisode inattendu compléta la fête, fête étrange où luttaient ensemble la civilisation et la barbarie, la tragédie factice et la tragédie réelle.

Orodès fit donner un talent à chacun des deux acteurs, un talent à Jason, un talent à Promaxatrès

Ce fut ainsi que se termina cette grande et folle entreprise de Crassus, et que se rompit, par la mort d'un de ses membres, le premier triumvirat.

Si l'on veut savoir ce que devinrent les autres acteurs de cette scène, nous allons le dire en deux mots

Le surena fut assassiné sur l'ordre d'Orodès. Par cette défaite de Crassus, il était devenu en quelque sorte plus grand que le roi : Orodès l'abattit comme un chêne qui fait trop d'ombre.

Pacorus, son fils, qui venait d'épouser la sœur d'Artabase, et qui avait vu la tête et la main de Crassus jouer un rôle aux fêtes de ses noces, fut vaincu et tué dans une grande bataille qu'il livra aux Romains.

Orodès tomba malade d'une hydropisie : la maladie était mortelle ; mais son second fils, Phraates, trouvant qu'il ne mourait pas assez vite, l'empoisonna.

« Or, il arriva, dit Plutarque, que le poison était le remède inconnu de la maladie dont était atteint Orodès : *que la maladie le reçut et l'absorba, et qu'ils se chassèrent l'un l'autre.*

« En conséquence, ajoute Plutarque, Orodès se sentit soulagé. »

Mais, alors, Phraates prit la route la plus courte : il étrangla son père.



Elle s'appelait Cornélie.

XLVI

Revenons à Caton et à Pompée : puis de là, nous jetterons un coup d'œil dans les Gaules, et nous verrons ce que fait César.

Caton est toujours l'homme excentrique, ayant le privilège de tout faire, mais, avec tout cela, ne pouvant se faire nommer consul.

Nous avons dit que Caton s'était mis sur les rangs et avait échoué.

Ce n'est vraiment pas assez dire ; quand il s'agit d'un homme de l'importance de Caton, il faut encore dire comment il échoue

On se rappelle ce que Caton avait prédit à Pompée à l'endroit de César

César, il faut l'avouer, donnait parfaitement raison aux prophéties de Caton

Il était le seul qui grandit au milieu de ces jours désastreux

Il avait, avec un bonheur inouï échappé à temps à ces

guerres mesquines du Forum qui, depuis six ans, amoindrissaient Pompée, il y avait échappé pour faire la guerre, une guerre [illegible].

Il y a dans la guerre quelque chose de sérieux et de loyal qui élève les hommes à toute la hauteur qu'ils sont susceptibles d'acquérir.

Au Forum, qu'était César?

Un tribun moins populaire que Clodius, moins énergique que Catilina, moins pur que les Gracques.

A l'armée, César commençait à rivaliser Pompée, et, en rivalisant Pompée, à dépasser tous les autres.

Or, à cette magie de la gloire, la plus éblouissante de toutes les magies, se joignait cette habileté profonde, cette corruption sourde et éternelle, qui étaient les deux grands moyens de César.

Caton voyait moins les victoires que remportait César dans les Gaules que l'effrayant chemin qu'il faisait dans Rome.

Il n'y avait qu'un moyen pour Caton d'arrêter cette marche, qui tendait à l'abolissement de la République : c'était de se faire nommer consul ; consul à Rome, il réagissait contre César, imperator dans les Gaules.

Il se mit sur les rangs.

Mais il fit décréter par le sénat que les candidats solliciteraient eux-mêmes le peuple, et que personne ne pourrait briguer les suffrages en leur nom.

C'était un assez mauvais moyen d'arriver.

Caton était par lui-même un médiocre solliciteur.

« D'un autre côté, le peuple, dit naïvement Plutarque, était mécontent qu'on lui enlevât son salaire. »

Aussi Caton, sollicitant à la manière du Coriolan de Shakespeare, échoua-t-il dans sa candidature.

Or, il était d'habitude, quand on éprouvait un échec semblable, que celui qui l'avait éprouvé s'enfermât pendant quelques jours et passât ces quelques jours avec sa famille et ses amis dans la tristesse et le deuil.

Mais Caton ne fit point ainsi.

Comme il mettait sa disgrâce sur le compte de la corruption, et qu'il prétendait valoir mieux que son époque, il ne voyait dans cette disgrâce qu'un nouvel hommage rendu à lui par ses concitoyens.

Aussi, ce jour même, se fit-il frotter d'huile et alla-t-il jouer à la paume au Champ de Mars ; puis, après son dîner, selon son usage, descendit-il au Forum sans tunique et sans souliers, et s'y promena-t-il jusqu'à la nuit avec ses familiers.

Le peuple suivait Caton, applaudissait Caton, mais ne le nommait pas consul.

Cette conduite valut à Caton le blâme de Cicéron, l'homme du juste milieu.

— Tu voulais être consul, ou tu ne voulais pas l'être, dit Cicéron.

— Je voulais l'être, répondit Caton, pour le bien de la République, et non pour la satisfaction de mon propre orgueil.

— Alors, raison de plus, dit Cicéron ; si c'était pour le bien de la République, il fallait sacrifier à la République ta rigidité.

Caton secoua la tête ; il était de ceux qui trouvent toujours qu'ils ont raison.

Caton, nous l'avons dit, avait un fanatique que l'on appelait Favorinus ; cet homme était à Caton ce qu'Apollodore était à Socrate : à Rome, on l'appelait le singe de Caton.

Il se mit — lui Favorinus — sur les rangs pour l'édilité.

Il échoua.

Il avait été soutenu par Caton.

Caton ne portait pas bonheur, mais Caton était entêté.

Il se fit remettre les tablettes où étaient inscrits les votes, montra que tous les votes étaient écrits de la même main, en appela aux tribuns et fit casser l'élection.

L'année suivante, Favorinus fut nommé édile.

Nous avons dit que tout nouvel édile avait coutume de donner des jeux.

Favorinus chercha quels jeux il pourrait donner pour faire concurrence à Curion, son collègue.

Curion était ruiné, ruiné comme [illegible] Rome — il avait peut-être huit ou dix millions de misère ! — il fallait que Favorinus se ruinât pour rester au-dessous de cet homme ruiné.

[illegible] fortunes détruites, [illegible] craint pas de les [illegible].

A [illegible], César aura besoin [illegible] lui donner [illegible] millions de sesterces [illegible] millions de francs.

Est-ce que [illegible] pas vu, de nos jours, [illegible] qui [illegible] ruinés ?

Caton [illegible] Favorinus [illegible] les jeux [illegible] de nouveau [illegible] Pompée [illegible] trois cent quinze lions [illegible].

Caton se chargea des jeux.

Le bruit se répandit aussitôt à Rome que c'était Caton qui se chargeait des jeux de Favorinus.

Caton *impresario*, ce serait chose curieuse.

Caton ramena les jeux à la simplicité antique.

Au lieu de couronnes d'or, il distribua aux musiciens des couronnes d'olivier comme à Olympie.

Puis, au lieu des présents magnifiques qu'on avait l'habitude de faire, il distribua aux Romains des cruches de vin, de la chair de porc, des figues, des concombres et des fagots de bois ; et aux Grecs des poireaux, des laitues, des raves et des poires.

Les Grecs, qui étaient gens d'esprit, croquèrent leurs raves et sucèrent leurs poireaux en riant.

Les Romains, qui avaient bon estomac, mangèrent leur chair de porc et leurs figues, et disant :

— Le drôle de corps que ce Caton !

Puis, par une de ces bizarreries comme en fait le peuple, le peuple mit à la mode les jeux de Favorinus.

On s'étouffait pour aller chercher sa botte de raves ou son fagot.

Curion et ses jeux firent un *fiasco* complet.

Il est vrai que c'était Caton en personne qui posait les couronnes d'olivier sur la tête des chanteurs et qui distribuait les poireaux et les concombres.

On voulait voir Caton marchand de légumes.

Favorinus, du milieu de la foule, applaudissait Caton avec la foule.

C'était pendant ce temps que s'accomplissaient entre Milon et Clodius, les événements que nous avons racontés, et à la suite desquels Pompée avait été momentanément nommé seul consul.

Caton s'était d'abord opposé à cette nomination. — Caton, on le sait, s'opposait à tout. — Mais deux événements étaient arrivés, qui, sans coïncidence entre eux, devaient cependant, selon Caton, avoir une influence fatale sur la liberté.

Julie, la femme de Pompée, était morte, comme nous l'avons dit ; Crassus avait été battu et tué par les Parthes.

La mort de Crassus rompait le triumvirat.

La mort de Julie rompait l'alliance du beau-père et du gendre : Julie était le trait d'union entre César et Pompée.

La mort de Crassus rompait le triumvirat.

La crainte que Crassus inspirait tout particulièrement à César et à Pompée leur faisait observer l'un vis-à-vis de l'autre les conditions du traité signé ; mais, quand la mort leur eut enlevé cet adversaire qui pouvait, sinon par son génie, du moins par sa fortune, lutter contre celui des deux à qui la victoire fût restée, on ne vit plus que ce qui était réellement, c'est-à-dire deux lutteurs prêts à se disputer la possession du monde.

Or, Caton n'aimait pas Pompée, mais surtout il haïssait César !

Caton n'oubliait pas que César avait publié son *Anticaton*, et que, dans cet *Anticaton*, il lui reprochait deux choses : la première, d'avoir passé au tamis les cendres de son frère pour en extraire de l'or ; la seconde, d'avoir cédé sa femme, jeune, à Hortensius, dans l'espérance de la reprendre plus tard vieille et riche ; — ce que fit Caton.

En attendant, il se désespérait. Que voulaient donc ces deux hommes — César et Pompée — qui trouvaient le monde trop étroit pour eux deux ?

Les dieux avaient divisé l'univers en trois parts : à Jupiter, le ciel ; à Neptune, la mer ; à Pluton, les enfers ; et le partage fait, tout dieux qu'ils étaient, ils s'étaient tenus tranquilles. César et Pompée n'étaient que deux à partager l'empire romain, et l'empire romain ne pouvait leur suffire !

XLVII

Ce qui effrayait Caton, c'était [illegible] puissance que prenait sur Rome César absent de Rome.

Tandis que [illegible] de l'Orient [illegible] la nouvelle de la défaite de Crassus, l'écho de [illegible] apportait la nouvelle des victoires de César.

Un jour arriva [illegible] nouvelle que César avait marché contre les Germains, avec lesquels on était en paix, et leur avait tué trois cent mille hommes !

C'était la même infraction que celle qu'avait commise Crassus contre les Parthes ; seulement, Crassus avait laissé trente mille hommes et perdu la vie [illegible], et César avait trouvé une nouvelle [illegible] sa gloire et sa popularité.

Au bruit de cette victoire, le peuple poussa de grands cris de joie, et demanda que l'on rendît publiquement grâce aux dieux.

[illegible] Caton, au contraire, s'éleva contre César qui avait [illegible] dans cette injustice [illegible] peuple avec lequel on

était en paix, et il demanda qu'on livrât César aux Germains, pour qu'ils eussent à faire de lui ce que bon leur semblerait.

— Sacrifions aux dieux, dit-il, pour les remercier de ce qu'ils ne font pas retomber sur l'armée la folie et la témérité du général ; mais punissons ce général pour ne point attirer sur nous la vengeance des dieux et ne pas charger Rome du poids d'un sacrilège.

Il va sans dire que la proposition de Caton fut honteusement repoussée

César apprit au fond des Gaules la bonne volonté de Caton pour lui, et, dans une lettre au sénat, chargea à son tour Caton d'injures et d'accusations.

Parmi ces accusations, les deux registres des comptes cypriotes, l'un noyé, l'autre brûlé, tenaient grande place ; et, à l'endroit de la haine de Caton contre Pompée, César demandait si cette haine n'avait point pour cause le refus qu'avait fait Pompée de la fille de Caton.

A ces deux imputations, Caton répondit que peu importaient d'abord ces deux registres perdus ou conservés ; que, sans avoir reçu de la République ni un cheval, ni un soldat, ni un vaisseau, il avait rapporté de Chypre plus d'or et d'argent que Pompée n'en avait jamais conquis par toutes ses guerres, par tous ses triomphes, et en bouleversant le monde ; que, quant au refus que Pompée aurait fait d'avoir Caton pour beau-père, c'était, au contraire, lui, Caton, qui avait refusé d'avoir Pompée pour gendre ; — non point qu'il crût Pompée indigne de s'allier à lui, mais parce qu'il trouvait les principes de Pompée trop peu conformes aux siens.

Pompée, nommé seul consul, avait, comme nous l'avons vu, rétabli l'ordre et fait condamner Milon, sans s'inquiéter si Milon avait été son homme, et sans mesurer le service que Milon lui avait rendu en tuant Clodius.

La tranquillité, exilée de Rome, y avait donc fait, comme Cicéron, une rentrée triomphale.

Cicéron appelle le consulat de Pompée *divin*.

Où tout cela menait-il Rome ?

A la royauté, — ou tout au moins à la dictature.

En effet, le mot *roi* était tellement détesté des Romains, que c'eût été une grande folie de prononcer le mot.

La chose, déguisée sous le nom de dictature, était beaucoup moins effrayante. Il y avait bien les souvenirs de la dictature de Sylla ; mais la dictature de Sylla avait été une dictature aristocratique, et toute la noblesse, tout le patriciat de Rome surtout, trouvait qu'une pareille dictature valait encore mieux que des tribunats comme ceux des Gracques et de Clodius.

Il en résulta que Pompée se crut assez fort pour faire un essai.

On répandit sourdement dans Rome que Pompée consul ne pouvait encore faire tout le bien qu'il désirait, et surtout empêcher tout le mal qu'il craignait.

Puis, à la suite de ce regret exprimé, les gens qui l'avaient exprimé secouaient mélancoliquement la tête, comme réduits d'en venir à cette extrémité, en disant :

— C'est triste à avouer, mais il faudrait un dictateur.

De sorte qu'on n'entendait que ces mots dits à demi-voix :

— Il faudrait un dictateur ! un dictateur est nécessaire.

Puis on ajoutait :

— Et franchement, n'est-ce pas ? il n'y a que Pompée qui puisse être dictateur !

Caton entendait dire cela comme les autres, et rentrait chez lui furieux.

Enfin, un homme se chargea de formuler ce prétendu désir du peuple, ce prétendu besoin de Rome : c'était le tribun Lucilius.

Il proposa publiquement d'élire Pompée dictateur.

Mais Caton était là ; Caton monta à la tribune après lui et le mena si rudement, que Lucilius faillit perdre son tribunat.

Voyant cet échec, plusieurs amis de Pompée se présentèrent en son nom, déclarant que jamais Pompée, lui eût-on donné la dictature, ne l'eût acceptée.

— Mais, dit Caton, parlez-vous au nom de Pompée lui-même, ou seulement en votre propre nom ?

— Nous parlons au nom de Pompée, répondirent les ambassadeurs

— Eh bien, reprit Caton, il y a un moyen bien simple à Pompée de montrer sa bonne foi ; il a tout pouvoir ; qu'il fasse rentrer Rome dans la légalité, en veillant à la nomination de deux consuls.

Le moyen proposé par Caton fut rapporté à Pompée.

Le lendemain, Pompée descendit au Forum, et, s'adressant au peuple :

— Citoyens, dit-il, j'ai obtenu toutes les charges beaucoup plus tôt que je ne l'avais espéré, et je les ai déposées toujours beaucoup plus tôt qu'on ne s'y était attendu. Que désire Caton ? Je ferai selon son désir.

Caton demanda que, par l'influence de Pompée, deux consuls fussent élus, et, s'il était possible, sans trouble.

Pompée fixa les comices à un mois, déclara que tous les citoyens étaient libres de se présenter, pourvu qu'ils remplissassent les conditions nécessaires au consulat, et affirma que, sans trouble, ils seraient élus.

Beaucoup se présentèrent.

Domitius et Messala furent élus. — Domitius était le même contre lequel Pompée avait fait tant d'entreprises illégales, et qu'il avait tenu assiégé dans sa maison, tandis qu'il se faisait nommer consul avec Crassus.

Puis Pompée se démit du pouvoir ; il rentra ou fit semblant de rentrer dans la vie privée

D'où venait cette facilité à redevenir simple particulier ?

Il y avait près de deux ans que Julie était morte, et Pompée était amoureux !

De qui Pompée était-il amoureux ?

Nous allons vous dire cela.

D'une femme charmante, fort à la mode à Rome : de la fille de Métellus Scipion, de la veuve de Publius Crassus.

Elle s'appelait Cornélie.

C'était, en effet, une personne fort distinguée, très versée dans la littérature, et musicienne excellente : elle jouait de la lyre ; ce qui ne l'empêchait pas d'avoir étudié la géométrie, et, dans ses moments perdus, de lire les philosophes.

C'était ce que, de nos jours, nous appelons, nous autres Français, une femme de lettres, et ce que les Anglais appellent un bas bleu.

Ce mariage fit hocher toutes les têtes sérieuses de Rome

Pompée ne comptait pas moins de cinquante-trois ans ; qu'avait-il affaire d'une femme de dix-neuf ans qui eût été d'âge à épouser juste le plus jeune de ses deux fils !

D'un autre côté, les républicains trouvaient que, dans cette occasion, Pompée avait oublié la situation précaire de la République.

Sous les nouveaux consuls, les troubles recommençaient

Que faisait Pompée pendant qu'on se bousculait au Forum, comme aux beaux jours de Clodius et de Milon ?

Il se couronnait de fleurs, faisait des sacrifices et célébrait ses noces.

Mais pourquoi Caton avait-il troublé le consulat de Pompée ? Il convenait tant à Cicéron : tout allait si bien à Rome quand Pompée était seul consul !

Aussi, lorsque Messala et Domitius eurent fait leur temps, — je n'oserais même pas dire qu'ils le firent jusqu'au bout, — cette idée rentra dans la tête de tous les *honnêtes gens* de Rome d'avoir Pompée pour dictateur.

Remarquez que, grâce à l'opposition faite par Caton, Caton était au nombre des *malhonnêtes gens*.

On proposa donc de nouveau la dictature pour Pompée.

Mais alors Bibulus monta à la tribune.

Vous vous souvenez de Bibulus ? C'est le gendre de Caton.

Bibulus monta donc à la tribune. On s'attendait à quelque sortie véhémente contre Pompée.

Point : Bibulus proposa de réélire Pompée seul consul.

Ainsi il lui donnait une grande autorité, mais limitée au moins par des lois.

— De cette façon, disait Bibulus, la République sortira de la confusion où elle est, et on sera esclave du meilleur citoyen.

Cet avis paraissait étrange de la part de Bibulus.

Aussi, quand on vit Caton se lever, pensa-t-on qu'il allait, selon son habitude, tonner contre tout le monde et même contre son gendre.

Mais il n'en fut rien.

Au grand étonnement de la multitude, on entendit sortir de la bouche de Caton ces paroles, qui furent prononcées au milieu d'un profond silence :

— Jamais je n'eusse ouvert la bouche contre l'avis que vous venez d'entendre ; mais, puisqu'un autre l'a fait, je pense que vous devez le suivre. Je préfère à l'anarchie une magistrature quelle qu'elle soit, et je ne connais personne de plus propre que Pompée à commander dans de si grands troubles.

Le sénat, qui n'attendait que l'opinion de Caton pour se prononcer, se rangea à cette opinion aussitôt qu'elle fut émise.

Il fut donc décrété que Pompée [illegible] seul consul, et que, s'il avait besoin d'un [illegible], il choisirait lui-même [illegible] collègue, seulement, [illegible] être avant deux mois.

Pompée, enchanté d'avoir [illegible] appui dans l'homme chez qui il comptait [illegible] adversaire, invita Caton à le venir voir dans [illegible] du faubourg

Caton s'y rendit.

Pompée se [illegible] l'embrassa, le remerciant de son appui, le [illegible] de ses [illegible] de faire comme s'il partageait l'autorité avec lui.

Mais Caton, [illegible] se contenta de répondre à toutes ces politesses [illegible]

— Ma conduite [illegible] pas été dictée par un sentiment de [illegible] présente n'est pas réglée par un motif de faveur. Autrefois, comme aujourd'hui, je

n'ai [illegible] l'intérêt de l'État. — Maintenant toutes les fois que tu me consulteras sur tes affaires privées, je te donnerai [illegible] un conseil ; mais quant aux affaires publiques, [illegible] tu me le demandes ou non, je te dirai [illegible] jours [illegible] et tout haut encore ! »

Pour Cicéron, c'était tout le contraire de Caton : celui-ci semblait tenir à honneur d'être mal avec tout le monde ; celui-là était aussi bien avec César qu'avec Pompée.

Au mois de novembre de l'an de Rome [illegible] cinquante-trois ans avant Jésus-Christ, [illegible] écrivait à Atticus :

« Je trouve une première consolation [illegible] comme une planche dans mon [illegible] ma liaison avec César. Il comble mon frère [illegible] je dirai tou frère [illegible] dieux ! — d'honneurs [illegible] de bonnes grâces, au point que Quintus ne serait [illegible] pour imperator. Crois-tu que César [illegible] qu'il me fait, de lui abandonner le choix d'un quartier d'hiver pour ses légions ? *Et tu ne l'aimerais* [illegible] *donc* [illegible] *alors, parmi tous ces* [illegible] *tout le monde que* [illegible] *sur l'*[illegible] *de Pompée* [illegible] *quitte Rome aux ides de janvier ?* »

O [illegible]

Et [illegible] pense que sans Fulvie il eût été aussi bien avec Antoine [illegible] l'était avec Pompée et avec César.

XLVIII

On voit que tout cela était fort mesquin et très peu honnête.

Nous allons donc passer un peu à César : non pas que nous comptions faire l'histoire de sa campagne des Gaules : il l'a faite lui-même, et, probablement, nous ne trouverions rien ailleurs qui valût mieux, vérité ou mensonge, que ce qu'il [illegible] lui-même.

Pendant les [illegible] ans qui viennent de s'écouler, pendant ces neuf ans où il n'a pas revu Rome, et qui l'ont conduit de l'âge de [illegible] ans à l'âge de quarante [illegible] — car, vous le voyez, nous n'avons plus affaire à un jeune homme — pendant ces neuf ans il a fait des miracles.

Il a pris d'assaut huit cents villes, il a soumis [illegible] cents nations différentes, il a combattu trois millions d'ennemis, il en a tué un million, fait prisonniers un million, mis en fuite un million.

Tout cela avec cinquante mille hommes.

Mais quels hommes !

Cette armée de César, c'est César qui l'a pétrie de sa main, il en connaît chaque homme par son nom, il sait ce qu'il vaut, ce qu'on en peut faire dans l'attaque comme dans la défense. Cette armée, ce sont les anneaux d'un serpent dont il est la tête, avec cette seule différence qu'il la fait mouvoir entière, ou par tronçons.

Il est tout à la fois, pour cette armée, un général, un père, un maître, un compagnon.

Il punit deux choses : la trahison et la révolte ; il ne punit même pas la peur ; les plus braves ont leurs heures de faiblesse.

Telle légion [illegible] aujourd'hui, elle sera brave un autre jour.

Il permet tout à ses soldats, mais après la victoire ; les armes [illegible] le repos, le luxe, le plaisir.

— Les soldats de César peuvent vaincre, même parfumés, dit-il.

Il va jusqu'à donner à chaque soldat un esclave choisi parmi les prisonniers.

Une fois en marche, personne que lui ne saura l'heure de l'arrivée, l'heure du départ, l'heure du combat ; et encore souvent ne le saura-t-il pas lui-même, et ne prendra-t-il conseil que des circonstances. Chaque événement, si grave ou si minime qu'il soit, apporte avec lui son inspiration. Sans [illegible] de s'arrêter, il s'arrête ; sans [illegible] de partir, il part.

Il faut que ses soldats sachent que toutes [illegible] et tous [illegible] sont en lui, et que de ces raisons [illegible] de ces motifs, il ne rend compte à personne.

Bien plus souvent, il part tout à coup, disparaît [illegible] quant [illegible] suivre. Où est-il ? Nul ne le sait [illegible] soldats le [illegible] s'ils veulent le retrouver.

Aussi [illegible] qui avec d'autres [illegible] des hommes [illegible] sont des héros avec lui.

Ils l'aiment [illegible] qu'ils se sentent aimés de lui. Il ne les appelle pas [illegible], il ne les appelle pas *citoyens* ; il les appelle CAMARADES.

D'ailleurs [illegible] cet homme faible, cet épileptique, ne partage-t-il pas tous leurs dangers ? n'est-il pas partout à la fois ? ne fait-il pas cent milles par jour, à cheval, en charrette, même à pied, ne traverse-t-il pas les rivières à la nage ? ne marche-t-il pas dans les rangs nu-tête, au soleil, à la pluie ? ne dort-il pas comme le dernier de ses hommes, en plein air, sur la terre nue ou sur un chariot ? n'a-t-il pas toujours à ses côtés, jour et nuit, un secrétaire prêt à écrire sous sa dictée, derrière lui un soldat qui porte son épée ?

Quand il a quitté Rome, n'a-t-il pas fait si grande diligence, qu'en huit jours il était aux bords du Rhône ; si bien que les courriers partis trois jours avant lui pour annoncer son arrivée à son armée, ne sont arrivés que quatre et cinq jours après lui ? Y avait-il dans toute l'armée, un cavalier capable de lutter avec lui ? Avait-il besoin de ses mains pour conduire son cheval — ce cheval fantastique, élevé par lui, et qui avait le sabot fendu et partagé en cinq comme un pied d'homme ? — Non, ses genoux lui suffisaient, et il le dirigeait comme il voulait, les bras croisés, les mains derrière le dos.

Une de ses légions est massacrée : il la pleure et laisse pousser sa barbe jusqu'à ce qu'elle soit vengée.

Si des capitaines jeunes et nobles, qui ne sont venus dans la Gaule que pour s'enrichir, redoutent quelque nouvelle guerre, il les assemble.

— Je n'ai pas besoin de vous, dit-il ; ma dixième légion me suffit ! (La dixième légion de César, c'est sa vieille garde.) Je n'ai besoin que de ma dixième légion pour attaquer les barbares ; nous n'avons pas affaire à des ennemis plus terribles que les Cimbres, et il me semble que je vaux bien Marius.

Et la dixième légion lui députe ses officiers pour lui exprimer sa reconnaissance, et les autres légions désavouent leurs capitaines.

Il y a plus : il a fait une treizième légion. Parmi les Gaulois vaincus, il a recruté dix mille hommes ; — vous en avez vu mille ou douze cents à l'œuvre avec Crassus ; — ceux-là forment sa troupe légère, ce sont ses tirailleurs de Vincennes, toujours gais, jamais fatigués ; c'est la légion de l'Alouette, qui va chantant comme l'oiseau dont elle porte le nom, et qui semble avoir des ailes comme lui !

Maintenant, si on passe du courage et du dévouement de tous au courage et au dévouement individuels, on aura des traits comme aux beaux temps des républiques grecque et latine, des Cynégire et des Scævola.

Dans un combat naval près de Marseille, un soldat, nommé Acilius, se jette sur un vaisseau ennemi ; mais en mettant le pied sur le pont, il a la main droite abattue d'un coup d'épée. Alors, de la gauche, armée de son bouclier, il frappe avec tant de force l'ennemi au visage, qu'il fait reculer tout ce qui se trouve devant lui et qu'il se rend maître du vaisseau.

Dans la Grande-Bretagne, dans l'île sacrée, dans l'île des druides, que César a résolu de conquérir, et qu'il aborde avec ces flux et reflux qui confondent la science romaine, dans la Grande-Bretagne, les chefs de cohorte se sont engagés dans un fond marécageux et plein d'eau, où ils sont vivement attaqués par l'ennemi. Un soldat, sous les yeux de César, se jette au milieu des barbares, fait des prodiges de valeur, oblige l'ennemi à prendre la fuite, le poursuit et sauve ses officiers. Enfin, il passe le marais le dernier, traverse cette eau bourbeuse, moitié à la nage, moitié en marchant, tombe dans une fondrière d'où il ne se retire qu'en laisant son bouclier, et, comme César, émerveillé d'un tel courage, court à lui les bras ouverts, lui, la tête baissée, les yeux pleins de larmes, tombe aux pieds de César et lui demande pardon de n'avoir pas su conserver son bouclier.

C'est un de ces hommes, Cassius Scæva, qui plus tard à Dyrrachium, l'œil crevé d'une flèche, l'épaule et la cuisse traversées de deux javelots, et ayant reçu cent trente coups sur son bouclier, appellera l'ennemi comme s'il voulait se rendre, et, de deux ennemis qui s'approcheront, abattra l'épaule de l'un d'un coup d'épée, blessera l'autre au visage, et, secouru par ses compagnons, aura la chance de s'échapper.

C'est un de ces hommes, Granius Pétronius, qui, plus tard, en Afrique, montant un vaisseau dont s'était emparé Scipion, dit à Scipion, qui fait massacrer tout l'équipage et veut lui laisser la vie à lui seul parce qu'il est questeur : « Les soldats de César sont accoutumés à donner leur vie aux autres, et non pas à la recevoir », et se coupe la gorge.

Aussi, avec de pareils soldats, il ne doute de rien. Il apprend que les Belges, les plus puissants des Gaulois, se sont soulevés et ont mis sur pied plus de cent mille hommes. Il court à eux avec ce qui peut le suivre, vingt ou vingt-cinq mille Espagnols, Romains, Gaulois, Germains ; c'est César dans l'armée de César ; il tombe sur eux au moment où ils ravagent les terres des alliés de Rome, il les bat, les taille en pièces, et en tue un si grand nombre, que les soldats qui poursuivent les survivants passent

les étangs et les rivières sans pont, sur les cadavres des morts.

Les Nerviens, au nombre de soixante mille, surprennent César, tombent sur lui au moment où il se retranche et ne s'attend pas à combattre. Sa cavalerie est rompue au premier choc, les barbares enveloppent la douzième et la septième légion, en massacrent tous les officiers.

Trente mille Romains combattent soixante mille ennemis ; chacun fait des prodiges de valeur, mais les Nerviens ne reculent pas d'une semelle. Chaque soldat de César tue deux ennemis. Les soixante mille Nerviens restent couchés sur le champ de bataille. De quatre cents sénateurs, trois cent quatre-vingt-dix-sept furent tués. Trois seulement survécurent.



Pour mon triomphe ! dit César.

César arrache le bouclier d'un soldat, se fait jour à travers ceux qui combattent devant lui, se jette au milieu des Nerviens, et, à l'instant même, est entouré de tous côtés.

C'est sa dixième légion qui le sauve, et qui, du haut de la colline, d'où elle voit le danger que court son général, se précipite comme une avalanche, renverse tout ce qui se trouve devant elle, dégage César, et non seulement ne se contente pas de l'avoir dégagé, mais encore laisse le temps à toute l'armée de donner à son tour.

Alors, l'engagement devient général.

Des débris de peuple, avec un roi, s'étaient renfermés à Alésia, ville de l'Auxois, située au haut d'une montagne. La ville passe pour imprenable ; ses murailles ont trente coudées de haut.

N'importe, César vient l'assiéger.

Le roi renvoie tous ses cavaliers, et les charge de se répandre dans les Gaules, de dire qu'il a pour trente jours de vivres seulement, et de ramener tout ce qui est en état de porter les armes.

Les cavaliers ramènent trois cent mille hommes. César,

[illegible] soldats est [illegible] soixante mille [illegible] cent mille hommes [illegible] lui-même.

[illegible] la clôture [illegible] portée [illegible]

[illegible] son camp [illegible]

[illegible] dans un circuit de deux lieues, et fait en moins de cinq semaines.

C'était le dernier effort de la Gaule : il vint se briser là.

[illegible] les [illegible] sur les [illegible] qui le précipitent.

Toute [illegible] Plutarque, se dispersa [illegible] Romains et s'évanouit comme un fantôme [illegible]

Les Romains qui gardaient le camp ne surent la victoire que par les cris, les lamentations des femmes d'Alésia, qui, du haut [illegible] voyaient [illegible] revenir avec des boucliers garnis d'or et d'argent, des cuirasses souillées de sang, et la vaisselle et les tentes gauloises.

[illegible] de faim [illegible] de se rendre, après avoir proposé de tuer les femmes et les enfants [illegible]

[illegible] sur son tribunal !

Vercingétorix, qui avait été l'âme de cette guerre, se [illegible] de ses plus [illegible] de la ville sur [illegible] caracoler autour [illegible] terre [illegible] son épée, ses javelots [illegible] pieds du vainqueur, et, sans dire un seul mot, vient s'asseoir sur les marches de [illegible]

[illegible] triomphe ! dit César en le montrant du doigt [illegible] soldats.

[illegible] mais il a [illegible] plus que les Fabius, plus que les Métellus, plus que les Scipion, plus que Marius, plus que Lucullus, plus que Pompée lui-même. Il a surpassé l'un par la difficulté des lieux où il a [illegible] guerre ; l'autre par l'étendue des pays qu'il a subjugués ; celui-ci par le nombre et la force des ennemis qu'il [illegible] ; celui-là par la férocité et la perfidie des nations qu'il a soumises. Enfin, il a été supérieur à tous par le nombre des combats qu'il a livrés et par la multitude effroyable d'ennemis qu'il a fait périr.

[illegible] que se passait-il à Rome ?

Rome était tellement effrayée de ses victoires, que le sénat proposait [illegible] la Gaule une fois [illegible] de donner un successeur à César, et que Caton annonçait, hautement et par serment, qu'il citerait César en justice du moment que celui-ci aurait renvoyé son armée.

Le tout était de lui faire renvoyer son armée.

XLIX

[illegible] où en étaient à Rome les différents personnages dont nous avons suivi la vie dans tous ses détails, et qui vont prendre une part active dans la guerre civile.

Jetons de la clarté dans les intérêts de chacun. Après la belle étude de notre cher Lamartine sur César, c'est le seul travail qui nous reste à faire.

Voyons d'abord ce que faisait Cicéron au moment où se brouillèrent les cartes entre César et Pompée.

Cicéron avait hérité du jeune Publius Crassus sa place au conseil des augures ; puis, enfin, dans le partage des provinces, le sort lui ayant donné la Cilicie avec une armée de douze mille fantassins et de deux mille six cents cavaliers, il s'embarqua pour *sa province*, comme on disait.

Sa mission était de soumettre la Cappadoce au roi Ariobarsane.

Il s'acquitta de cette mission sans avoir recours aux armes.

Il mit cette fois encore en pratique son fameux axiome de *Cedant arma togæ*.

Ce n'était pas chose facile : les revers des Romains en face des Parthes poussaient les Ciliciens à la révolte ; les Romains pouvaient donc être vaincus.

Mais ce qui étonna tout le monde, ce que les historiens constatent avec ébahissement, c'est que Cicéron ne voulut aucun présent des rois, et dispensa la province des festins qu'elle donnait aux gouverneurs.

Chaque jour, il invitait à sa table les Ciliciens les plus distingués, et payait ces repas officiels sur les appointements qui lui étaient accordés par la République.

Sa maison n'avait pas de portier ; qui voulait le voir le voyait et était introduit sans même dire son nom.

Nul ne le trouva jamais au lit, quoique les visites commençassent chez lui de bon matin. Il se levait à l'aube.

Pendant toute la durée de son proconsulat il ne fit point battre un seul [illegible] mais dans un moment de colère, il [illegible] de celui qui lui inspirait cette colère ; jamais il ne dit d'injures ; jamais il n'ajouta les outrages aux amendes qu'il infligeait.

Bien plus, s'étant aperçu que les deniers publics avaient été pillés par des concussionnaires, il fit venir ceux-ci devant lui et leur fit rendre gorge, sans même dire le nom de ceux qui restituaient les sommes les plus fortes, ne voulant pas dénoncer à la haine de leurs concitoyens des hommes qui ne s'étaient peut-être pas crus si coupables qu'ils l'étaient [illegible], en faisant ce que tout le monde faisait.

Des brigands avaient établi leur domicile sur le mont Amanus, et rançonnaient, pillaient et tuaient les voyageurs. Il leur fit une guerre acharnée, les dispersa et fut proclamé imperator par ses soldats.

Vous ne saviez pas cela, n'est-ce pas, chers lecteurs, que Cicéron avait été proclamé général ? C'est cependant un fait constaté par Plutarque. Il est vrai que Cicéron, en véritable homme d'esprit qu'il était, comprit que son titre d'orateur jetterait de l'ombre sur son titre d'imperator, et n'abusa point de la couronne de [illegible]

Cependant, de temps en temps, le vaniteux reparaît.

« Mon chef confrère, lui écrit l'orateur Cœlius, envoyez-moi des panthères pour mes jeux. »

« Impossible, lui répond Cicéron, il n'y a plus de panthères en Cilicie : toutes se sont réfugiées en Carie, irritées d'être les seules à qui l'on fasse encore la guerre au milieu de la paix générale. »

Bientôt, quittant son gouvernement, où *la paix générale* ne lui laissait rien à faire, il passa par Rhodes, où il resta quelque temps au milieu de ses anciens amis et de ses vieilles connaissances, et, enfin, il arriva à Rome, qu'il trouva toute chaude et toute fiévreuse, et dans cet état où sont les cités à la veille d'une guerre civile.

A son arrivée, le sénat voulut lui décerner le triomphe ; mais on se rappelle combien Cicéron tenait à être en bonnes relations avec tout le monde.

Il répondit au sénat qu'il aurait plus de plaisir à suivre le char triomphal de César, dès que l'on aurait fait un accommodement avec Pompée et lui, qu'à triompher lui-même.

Quant à Pompée, il regardait grandir César, mais ne paraissait pas s'inquiéter des proportions gigantesques auxquelles il arrivait.

Il ne voyait dans son rival que le tribun factieux de Rome, le complice de Catilina, l'instigateur de Clodius : il ne voyait pas César.

Puis, revêtu du souverain pouvoir, comme il arrive aux hommes tout-puissants, il se faisait avec justice reprocher bon nombre d'abus.

Il avait rendu des lois contre ceux qui achètent les suffrages, ou captent les jugements.

Ces lois étaient bonnes et portaient, contre les coupables, des peines méritées.

Scipion, son beau-père, fut accusé.

Pompée fit venir chez lui ses trois cent soixante juges, et les pria d'être favorables à l'accusé.

De quoi il résulta que l'accusateur, voyant Scipion reconduit jusque chez lui par les trois cent soixante juges, se désista.

Il avait défendu par une loi de louer les accusés lors des procès.

Plancus, son ami, étant accusé, il se présenta lui-même pour le louer.

Caton était au nombre des juges : — la corruption générale ne modifiait pas celui-là ! — il se boucha les oreilles avec ses deux mains.

— Que faites-vous ? lui demandèrent ses collègues.

— Il ne me convient pas, répondit Caton, d'entendre louer un accusé contre la disposition des lois, surtout lorsqu'il est loué par celui qui les a faites.

Il s'ensuivit que Caton fut récusé par Plancus ; mais, malgré la récusation de Caton, Plancus n'en fut pas moins condamné.

Cette condamnation mit Pompée de si mauvaise humeur, qu'à quelques jours de là, Hipsœus, personnage consulaire, qui était accusé comme Plancus et comme Scipion, ayant attendu Pompée au moment où il sortait du bain pour aller se mettre à table, et s'étant jeté à ses genoux :

— Laissez-moi tranquille, dit Pompée d'un ton bourru, car vous ne gagnerez rien à vos prières, que de faire refroidir mon souper.

Sur ces entrefaites et dans un voyage qu'il fit à Naples, Pompée tomba gravement malade ; il guérit néanmoins, et, sur le conseil du Grec Praxagoras, les Napolitains firent à propos de sa guérison des sacrifices d'actions de grâce.

Cet exemple fut suivi par les cités voisines de Naples,

et ce zèle se communiqua tellement à toute l'Italie, qu'il n'y eut point de ville, petite ou grande, qui ne célébrât pendant plusieurs jours ces fêtes de convalescence.

Puis, quand Pompée revint à Rome, les populations lui firent cortège, les députés allèrent au-devant de lui le front couronné de fleurs, des banquets publics furent offerts, et il ne marchait, en entrant dans les cités, que sur des jonchées de lauriers et de fleurs.

Il en résulta qu'en arrivant à Rome, Pompée, enivré de cette marche triomphante, se tourna avec mépris du côté de l'orage qui s'amoncelait vers l'Occident.

Il douta encore bien moins de l'avenir quand on lui eut continué ses gouvernements pour quatre ans, et qu'on l'eut autorisé à prendre dans le trésor public mille talents chaque année, pour la solde et l'entretien des troupes.

Mais aussi César, de son côté, pensa que l'avenir était arrivé pour lui et que, puisque l'on faisait toutes ces choses pour Pompée, on ne pouvait les lui refuser.

Ses amis présentèrent sa requête en son absence.

Ils demandèrent qu'en récompense des combats livrés par lui, de l'extension de l'empire, dont il avait porté à l'ouest les limites jusqu'à la grande mer extérieure, au nord jusqu'à la Grande-Bretagne et jusqu'au Rhin on lui donnât un second consulat et lui continuât son gouvernement, afin qu'un successeur ne lui vînt point enlever la gloire et le fruit de tant de travaux, et que, commandant seul dans les lieux qu'il avait soumis, il jouît en paix des honneurs que ses exploits lui avaient mérités.

La demande donna lieu à une grande discussion.

Pompée parut étonné de cette seconde partie de la demande des amis de César.

— J'ai, dit-il, des lettres de mon cher César qui me prient de lui faire donner un successeur, afin qu'il soit déchargé des fatigues de cette guerre. Quant au consulat, ajouta-t-il, il me paraît juste qu'on lui permette de le demander, quoique absent .

Mais Caton était là, Caton le grand opposant, le grand niveleur, disons le mot, le grand envieux.

Caton s'opposa avec force à la proposition, et exigea que César, réduit à l'état de simple particulier, après avoir posé les armes, vînt en personne solliciter auprès de ses concitoyens la récompense de ses services.

Pompée ne répliqua point ; il n'avait garde.

Caton disait à César : « Viens te livrer sans armes à Pompée, » c'est-à-dire à ton plus mortel ennemi.

En conséquence, et sur l'avis de Caton, appuyé par le silence de Pompée, le sénat refusa à César la prolongation de ses gouvernements.

Un des officiers de César se tenait à la porte du sénat, et entendit le refus.

— Bon ! dit-il frappant sur la garde de son épée, celle-ci les lui donnera.

L

Cependant, César prenait ses précautions.

« Semblable à un athlète, dit Plutarque, il se frottait d'huile pour le combat. »

Sa manière de se frotter d'huile, c'était de frotter les autres d'or.

Il avait fait passer à Rome des sommes immenses.

Il avait donné de l'argent et des congés à plus de vingt mille de ses soldats.

Enfin, il avait renvoyé à Pompée deux légions que celui-ci lui avait demandées, sous prétexte de la guerre parthique, et il avait donné à chaque soldat cent cinquante drachmes.

Puis il avait attiré à son parti le tribun du peuple Curion, dont il avait payé les dettes énormes (quatorze ou quinze millions), et Marc Antoine, qui s'était rendu caution pour Curion, se trouvait ainsi déchargé des dettes de son ami.

Mais cela ne suffisait point à César.

Il fit demander à Marc Antoine s'il n'avait pas besoin de ses services.

Marc Antoine répondit qu'il était un peu gêné et qu'il accepterait volontiers un prêt de quelques millions.

César lui en envoya huit.

Nous prononçons pour la première fois le nom d'un homme qui va jouer un grand rôle et peser d'un poids immense sur les événements.

Faisons, selon notre habitude, une courte halte à propos d'un grand nom, et disons ce que c'était que Marc Antoine.

On ne sait pas précisément la date de la naissance d'Antoine.

Les uns disent qu'il était né quatre-vingt-trois ans, les autres quatre-vingt-cinq ans avant Jésus-Christ.

Prenons une moyenne.

Antoine avait, à l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire cinquante-deux ans avant Jésus-Christ, trente à trente-deux ans.

Disons ce qu'à cet âge il était et ce qu'il avait fait.

Marcus Antonius avait pour aïeul l'orateur Antonius, que Marius fit mourir comme partisan de Sylla, et pour père Antonius, qui, ayant commencé la conquête de l'île de Crète, partagea le surnom de *Crétique* avec Quintus Métellus, qui l'acheva. — Disons en passant que ce Quintus Métellus fut le père de cette Cécilia Métella, dont le magnifique tombeau, s'élevant à la gauche de la via Appia, est aujourd'hui encore l'objet du pèlerinage artistique de tous les touristes.

Antonius le Crétique passait pour un homme libéral, à la main et au cœur ouverts, peu riche, au reste, comme tous ceux qui ne ferment pas leur cœur du même cadenas que leur caisse.

Un jour, un de ses amis vint le prier de lui prêter quelque argent ; si faible que fût la somme Antonius ne l'avait pas.

Alors, il donna l'ordre à un de ses esclaves de lui apporter, pour se faire la barbe, de l'eau dans un bassin d'argent.

L'esclave apporta le bassin avec de l'eau dedans.

Antonius renvoya son esclave, disant qu'il se ferait la barbe lui-même.

L'esclave sorti, il fourra le bassin sous le manteau de son ami.

— Engage ou vends ce bassin, dit-il ; il ne sera pas dit qu'un ami m'aura demandé un service et que je ne le lui aurai pas rendu.

Quelques jours après, Antonius entendit un grand bruit du côté des cuisines ; c'était sa femme, Julie, de la maison des César, qui cherchait le bassin d'argent, et, ne le trouvant pas, voulait faire appliquer la question aux esclaves.

Antonius fit venir sa femme, et lui avoua le fait, la priant de lui pardonner à lui, et surtout de laisser ces pauvres esclaves tranquilles.

Marcus Antonius, ou plutôt Marc Antoine, comme nous avons l'habitude de l'appeler, ayant pour mère cette Julie à laquelle son père priait de lui pardonner, Marc Antoine était donc, par sa mère, de la famille Julia, — de la *gens* Julia, comme on disait, — et, par conséquent, parent de César.

Marc Antoine avait été, après la mort d'Antonius, élevé par sa mère, femme parfaitement distinguée.

L'éducation n'en avait pas été meilleure ou plutôt, comme on le verra, le tempérament l'avait emporté sur l'éducation.

Sa mère, veuve, s'était remariée à Cornélius Lentulus : — justement à ce Lentulus que Cicéron fit étrangler dans sa prison, comme complice de Catilina. Nous allons comprendre tout à l'heure les grandes haines d'Antoine contre Cicéron, haines sanglantes, profondes, mortelles, que les historiens ne se donnent pas la peine de nous expliquer, et qui nous font voir les hommes pires qu'ils ne sont, ou nous les présentent sous un autre aspect.

Antoine était donc beau-fils de Lentulus, étranglé par Cicéron ou par son ordre ; plus tard, ne l'oubliez pas, il épousera Fulvie, veuve de Clodius.

Or, Cicéron est bien aussi pour quelque chose dans la mort de Clodius.

Antoine reprochait même à Cicéron d'avoir refusé de rendre à sa mère le corps de son mari, et prétendait qu'il avait fallu, pour l'obtenir, que sa mère, matrone de la famille Julia, allât se jeter aux pieds de la femme de Cicéron, c'est-à-dire d'une petite bourgeoise.

Après cela, la chose était-elle vraie ? Quand il n'était pas ivre, Antoine ne se gênait point pour mentir.

Antoine était d'une beauté parfaite ; — ce n'est pas non plus sous cet aspect que les historiens nous représentent le brutal descendant d'Hercule ; — si beau, ma foi, que Curion, l'homme le plus débauché de Rome, — le même dont César vient de payer les dettes, vous vous le rappelez, — lui avoua une de ces amitiés que ne manquent jamais de calomnier les contemporains.

Sous le rapport des dettes, Antoine avait marché sur les traces de César ; à dix-huit ans, il devait un million et demi, dont Curion s'était alors rendu caution. — Nous parlons de Curion fils : Curion père avait chassé Antoine de chez lui comme un mauvais sujet qui perdait son fils, ou qui, tout au moins, aidait son fils à se perdre.

Le second ami d'Antoine, celui qui était le plus cher à son cœur, après Curion, fut Clodius.

On voit qu'Antoine choisissait bien ses amis.

Mais, au moment où les affaires de Clodius commencèrent à s'embrouiller, Antoine, craignant d'être compromis, quitta l'Italie et fit voile pour la Grèce.

Il y avait à cette époque en Grèce deux écoles d'éloquence : l'éloquence grecque, l'éloquence asiatique. L'élo-

quence asiatique était le romantisme de l'éloquence : le jeune homme se fit romantique. Ce style fastueux coloré plein d'images, s'alliait admirablement avec sa vie pleine d'ostentation, et vouée d'avance à toutes les inégalités que l'ambition entraîne après elle.

Ce fut vers cette époque que ce fameux Gabinius, l'homme aux millions, ayant été, par l'influence de Pompée, envoyé comme proconsul en Syrie, passa en Grèce et proposa à Antoine de le suivre.

Mais Antoine répondit qu'il n'irait pas sans un commandement.

Gabinius lui donna donc celui de la cavalerie et l'emmena avec lui.

Envoyé d'abord contre Aristobule, il monta le premier à l'assaut, chassa Aristobule de forteresse en forteresse, puis, l'ayant joint et lui ayant livré bataille, il le tailla en pièces, quoique son armée fût de moitié moins forte que celle de l'ennemi.

Ces succès lui valurent toute la confiance de Gabinius.

Peu de temps après, lorsque Ptolémée Aulétès (vous vous rappelez le joueur de flûte royal, n'est-ce pas?) demanda à Pompée son assistance pour rentrer dans ses Etats soulevés contre lui, Pompée le renvoya à Gabinius, son homme d'affaires.

Ptolémé offrit à Gabinius dix mille talents (cinquante millions). La somme était ronde ; aussi tenta-t-elle prodigieusement Gabinius.

Cependant, comme la plupart des officiers supposaient qu'à côté de ces avantages d'argent, elle offrait de grands dangers, Gabinius hésitait ; mais Antoine, qui probablement avait reçu de Ptolémée quelque petit pot-de-vin d'un million ou deux, poussa si ardemment Gabinius, que celui-ci se décida, à la condition qu'Antoine se chargerait de conduire l'avant-garde.

C'était ce que le jeune homme, — Antoine avait alors vingt-huit ans, — c'était ce que le jeune homme, lieutenant en quête des entreprises aventureuses, demandait à grands cris.

Aussi accepta-t-il sans hésiter.

LI

On craignait fort le chemin qu'il fallait suivre pour arriver à Péluse, la première ville d'Egypte en venant par la Syrie.

Il y avait tout le désert à traverser, celui qui s'étend aujourd'hui de Jaffa à El Arich ; puis il y avait d'affreux marais qui étaient formés par une espèce de lac de vase que l'on nommait le lac Serbonide. — Les Egyptiens, amis du merveilleux, appelaient ces marais le soupirail de Typhon : les Romains, plus réalistes, prétendaient que c'était un écoulement de la mer Rouge, qui, après avoir traversé sous terre la partie la plus resserrée de l'isthme, reparaît à cet endroit et vient se décharger dans la Méditerranée. Ce marais existe encore aujourd'hui, et s'étend de Rosette à Raz-Burloz.

Antoine prit les devants, s'empara de Péluse, s'assura des chemins, et prépara le passage à l'armée.

A sa suite, Ptolémée entra donc à Péluse.

Comme c'était la première ville de ses Etats qu'il reconquerait, il voulut faire un exemple et ordonna de massacrer les habitants ; mais, comme les hommes courageux et prodigues, Antoine avait bon cœur, et le meurtre lui répugnait : il prit sous sa protection, non seulement les habitants, mais encore la garnison, et aucune exécution n'eut lieu.

Ptolémée rentra dans Alexandrie, où Antoine donna d'autres preuves d'humanité qui lui concilièrent la bienveillance des habitants.

Une de celles qui lui firent le plus d'honneur est celle-ci :

Il avait été l'hôte et l'ami d'Archélaüs. Or, comme cela arrive dans les guerres civiles, Archélaüs s'était trouvé son ennemi, et, un jour, les deux anciens compagnons en étaient venus aux mains.

Archélaüs, battu, avait été tué.

Antoine sut sa mort, fit chercher parmi les cadavres, retrouva son corps, et lui fit faire des obsèques magnifiques.

Cette piété lui valut la sympathie, non seulement des habitants d'Alexandrie, mais encore des Romains mêmes qui combattaient sous ses ordres ; de sorte qu'il revint à Rome avec une certaine popularité.

C'était justement l'époque où Rome était divisée en deux factions : celle des nobles, ayant à leur tête Pompée ; celle du peuple, qui faisait signe à César de revenir des Gaules.

Nous avons dit qu'Antoine était l'ami de Curion, et que Curion était très influent près du peuple ; cette influence doubla quand César eut envoyé douze millions à Curion et huit millions à Antoine.

On employa une partie de cette somme à faire nommer Antoine tribun du peuple. Sans doute employa-t-on pour le faire nommer, le même subterfuge que pour Clodius ; mais, enfin, il fut nommé.

Au reste, Plutarque raconte comment la chose se faisait :

« Ceux qui briguaient des charges, dit-il, mettaient au milieu de la place des tables de banque, corrompant effrontément les masses à prix d'argent, et, alors, le peuple combattait pour celui qui l'avait payé, non seulement de son vote, mais encore avec des arcs et des frondes. Or, souvent on s'éloignait de la tribune, celle-ci étant souillée de sang et entourée de cadavres, et la ville se trouvait dans l'anarchie. »

Quelque temps après qu'Antoine eut été nommé tribun du peuple, on l'associa au collège des augures.

César, en l'achetant, achetait donc à la fois le peuple et les dieux.

Maintenant, nous avons dit où en était César avec le sénat, au moment où Antoine, à son retour d'Egypte, venait de traiter avec César.

On a vu comment le sénat avait refusé à César la prolongation de son gouvernement, et comment un officier de César, frappant sur son épée, avait dit :

— Celle-ci le lui donnera.

Restait un homme bien important pour César : c'était Paulus, qui faisait bâtir la magnifique basilique qui remplaça celle de Fulvie.

Paulus était gêné par les dépenses que lui occasionnait cette bâtisse.

César lui envoya sept millions pour l'aider.

Paulus fit dire à César qu'il pouvait compter sur lui.

On statua sur l'affaire du consulat.

Le sénat décida que César ne pouvait briguer le consulat sans venir à Rome.

Alors, Curion, au nom de César, fit une proposition.

Il déclara que César était prêt à venir à Rome, seul et sans armée, mais à la condition que Pompée licencierait ses troupes et demeurerait à Rome seul et sans armée. Si Pompée gardait son armée, lui, César, demandait à venir à Rome avec la sienne.

Mais Curion appuyait sur le licenciement des troupes de Pompée, en disant que César, ne se jugeant pas plus important que le dernier citoyen, pensait qu'il était mieux pour la République que lui et Pompée se trouvassent en face l'un de l'autre comme deux simples particuliers que comme deux généraux d'armée. Ils attendraient ainsi, chacun de son côté, les honneurs qu'il conviendrait à leurs concitoyens de leur décerner.

Le consul Marcellus répondit à Curion, et en lui répondant, traita César de brigand. Il ajouta que, si César ne voulait pas mettre bas les armes, il fallait le traiter en ennemi public.

Mais alors Curion fut soutenu par Antoine, par Paulus, le deuxième consul, et par Pison.

Il demanda au sénat un vote visible — c'est-à-dire que ceux des sénateurs qui voudraient que César seul posât les armes et que Pompée retînt le commandement, passassent tous du même côté de la salle.

Cela ressemblait assez à notre vote par assis et levé.

Et cependant, le plus grand nombre des sénateurs, presque tous même, passèrent du côté de la salle indiqué par Curion.

Curion demanda la contre-épreuve, — c'est-à-dire que ceux qui étaient d'avis que Pompée et César missent tous deux bas les armes, et qu'aucun des deux ne conservât son armée, passassent de l'autre côté.

Vingt-deux sénateurs seulement restèrent fidèles à Pompée.

Pendant ces deux votes, Antoine était descendu sur le Forum, avait raconté au peuple ce qui se passait au sénat, et avait échauffé son enthousiasme pour César.

Il en résulta que, lorsque Curion descendit, annonçant la victoire qu'il venait de remporter en obtenant le désarmement, un triomphe l'attendait à la porte.

On lui jeta des couronnes comme à un athlète victorieux, et on le reconduisit, avec de grands cris, jusqu'à sa maison.

C'était au tour d'Antoine d'agir. Il profita de ce moment d'enthousiasme du peuple pour César et fit décréter par le peuple que l'armée, qui était rassemblée, serait envoyée en Syrie pour renforcer celle de Bibulus, engagé dans la guerre contre les Parthes.

Ces deux décrets rendus, Antoine monta au sénat, et demanda à lire aux sénateurs une lettre qu'il avait reçue de César.

Mais le sénat avait changé d'avis, poussé par Marcellus.

Marcellus s'opposa à ce qu'Antoine lût la lettre de César. Antoine la lut néanmoins, mais au milieu du bruit, de sorte qu'elle ne fut pas entendue.

Alors, il redescendit au Forum, et la lut au peuple.

Pendant ce temps, Scipion, beau-père de Pompée, faisait décréter que, si, à jour fixe, César ne posait pas les

armes, il serait considéré comme ennemi public et traité comme tel.

Cela ne suffit pas à Lentulus, qui s'écria :

— Contre un bandit comme César, ce ne sont point des décrets qu'il faut, ce sont des armes !

Puis, employant la métaphore :

— Je vois déjà, dit-il, dix légions descendre des Alpes et s'avancer vers Rome. Citoyens, prenons le deuil !

Et le sénat décida que Rome prendrait le deuil. — Bon sénat !

Et Rome prit le deuil. — Pauvre Rome !

LII

Sur ces entrefaites, des lettres de César étaient arrivées.

Il faisait de nouvelles propositions; — car il faut rendre cette justice à César, qu'il agissait en toute modération dans cette affaire entre lui et Pompée. — Il offrait de tout abandonner, à la condition qu'on lui laisserait le commandement de la Gaule cisalpine et celui de l'Illyrie, avec deux légions, jusqu'à ce qu'il eût obtenu un second consulat.

Pompée refusa de laisser les légions. — Les légions formaient à peu près vingt mille hommes.

Cicéron arrivait de Cilicie. Il désirait la paix avant toute chose.

Il pria Pompée de ne pas être si rude envers César, trop de rudesse le devant pousser à bout.

Mais Pompée répondit que pousser à bout César était son désir, et qu'ainsi on en finirait plus vite avec lui.

Cicéron lui opposa les décrets du peuple, l'armée envoyée en Syrie, la défense faite aux citoyens de s'engager sous Pompée.

— Avec quoi combattrez-vous César ? demanda-t-il.

— Bon ! répondit Pompée, je n'ai qu'à frapper la terre du pied, il en sortira des soldats ?

Cicéron détermina Pompée à se rendre à ce que demandaient les amis de César, qui consentait à une nouvelle concession.

Au lieu de garder deux légions, César se contentait de six mille hommes.

— Proposez vite la chose au sénat, dit Cicéron à Antoine ; Pompée y consent.

Antoine courut au sénat et fit la proposition.

Mais le consul Lentulus refusa tout net, et chassa du sénat Antoine et Curion.

Antoine sortit en chargeant d'imprécations les sénateurs ; puis, pensant que le moment était venu pour César de risquer le tout pour le tout, il rentra chez lui, se déguisa en esclave, détermina Curion et Quintus Cassius à en faire autant, et tous trois, prenant une voiture de louage, sortirent de Rome pour joindre César et lui rendre compte de ce qui se passait.

César était à Ravennes, où il n'avait avec lui que la treizième légion, quand les tribuns arrivèrent.

Il ne s'attendait pas à une pareille fortune. Il avait déjà pour lui la force, presque le droit ; Curion, Antoine et Quintus Cassius lui apportaient la légalité.

Du plus loin qu'il aperçut les soldats, Antoine se mit à crier :

— Soldats ! nous sommes les tribuns du peuple chassés de Rome. Il n'y a plus d'ordre dans Rome ; les tribuns n'ont plus la liberté de parler ; on nous a chassés parce que nous étions pour la justice, et nous voilà.

César accourut. Il ne pouvait croire à un pareil bonheur. Il reçut Curion, Antoine et Cassius à bras ouverts, et leur donna à l'instant même des commandements.

Il n'attendait que cette occasion pour se venger de l'outrage et de l'ingratitude que, depuis six mois, on lui faisait boire à pleine coupe.

Ajoutez à tout ce que nous avons dit que Marcellus et Lentulus avaient privé du droit de bourgeoisie les habitants de Néocôme, que César avait depuis peu établis dans les Gaules. En outre, ils avaient fait battre un de leurs sénateurs, sous le consulat de Marcellus ; et, comme celui-ci demandait qu'on lui dît au moins la raison d'un pareil outrage, Marcellus répondit qu'il n'en voulait donner d'autre que sa volonté, et que ceux qui étaient mécontents de lui et de Rome pouvaient s'aller plaindre à César.

La coupe débordait.

C'était Bonaparte en Egypte, insulté tous les jours par le Directoire.

Rien ne manque à la comparaison, pas même Pompée.

Le Pompée français s'appelait Moreau.

Il s'agissait seulement de ne pas perdre une heure. César n'avait avec lui que cinq mille hommes de pied et trois cents chevaux.

Mais il compte sur les soldats qu'on enverra contre lui et qui ont servi sous lui ; il compte sur tous ces vétérans en congé qu'il a envoyés à Rome pour y voter, sur ces deux légions qu'il a rendues à Pompée, et dont chaque homme a reçu de lui, en partant, cent cinquante drachmes ; plus enfin que sur tout cela, il compte sur sa fortune.

On commencera par s'emparer d'Ariminium, ville considérable de la Gaule cisalpine ; seulement, on y causera le moins de tumulte, et l'on y versera le moins de sang possible ; on devra, pour cela, s'emparer de la ville par surprise.

En conséquence, César ordonne à ses capitaines et à ses soldats de ne prendre que leurs épées ; puis il remet le commandement de l'armée à Hortensius, passe le jour à voir combattre des gladiateurs, un peu avant la nuit prend un bain ; son bain pris, il entre dans la salle à manger ; il reste quelque temps avec les convives qu'il a invités à souper; au bout d'une heure, il se lève de table, invite ses convives à faire bonne chère, leur promet qu'il reviendra bientôt, sort, monte dans un chariot de louage, prend une autre route que celle qu'il doit tenir ; mais les flambeaux qui l'éclairent s'éteignent, il s'égare, erre toute la nuit, ne trouve de guide qu'au point du jour, rejoint alors ses soldats et ses capitaines au rendez-vous qu'il leur a donné, tourne vers Ariminium et se trouve en face du Rubicon, petite rivière, mince filet d'eau, illustre aujourd'hui à l'égal des plus grands fleuves, et qui séparait la Gaule cisalpine de l'Italie proprement dite.

Manuce prétend y avoir lu cette inscription :

« Au delà de ce fleuve Rubicon, que nul ne fasse passer drapeaux, armes ou soldats. »

Et, en effet, César, imperator sur une de ses rives, n'était plus sur l'autre qu'un rebelle.

Aussi s'arrête-t-il devant le nombre et la grandeur des pensées qui venaient assaillir son esprit.

Immobile à la même place, il passa longtemps en revue les différentes résolutions qui s'offraient à lui, pesa dans la balance de son expérience et de sa sagesse les partis contraires, appela ses amis, entre autres Asinius Pollion, se représenta et leur représenta à eux-mêmes tous les maux dont le passage de ce ruisseau allait être suivi ; et, tout haut, comme un homme qui a le droit de lui demander d'avance compte de ses arrêts, il interrogea la postérité sur le jugement qu'elle porterait de lui.

César jouait-il un rôle, ou agissait-il de bonne foi ?

Une espèce de prodige, sans doute préparé par lui, mit fin à ses doutes.

Au moment où, après en avoir appelé à ses amis, il en appelait à ses soldats, leur disant :

— Camarades, il en est encore temps, nous pouvons retourner en arrière ; mais, si nous traversons ce fleuve, le reste sera l'œuvre du fer !

A ce moment, disons-nous, un homme d'une taille extraordinaire apparut sur le bord du fleuve, jouant de la flûte.

Les soldats, étonnés, s'approchent du géant.

Au nombre des soldats était un trompette.

L'homme mystérieux jette alors sa flûte, saisit le clairon, le porte à sa bouche, s'élance dans le fleuve en sonnant de toutes ses forces, et arrive à l'autre bord

— Allons, dit César, où nous appellent la voix des dieux et l'injustice des hommes. *Alea jacta est !* (Mot à mot : *Le dé est jeté !*)

Plutarque lui fait dire cette phrase en grec.

(Mot à mot : *Que le dé soit jeté !*)

Enfin, selon Appien, il aurait dit :

— Le moment est venu de rester en deçà du Rubicon, pour mon malheur, ou de le passer, pour le malheur du monde.

César ne dit pas un mot de tout cela, et ne nomme pas même le Rubicon.

Quoi qu'il en soit, de quelque façon qu'ait été dite cette phrase devenue proverbiale, ou même qu'elle n'ait pas été dite du tout, un fait irrécusable est celui-ci, constaté par Tite-Live : « César marcha contre l'univers avec cinq mille hommes et trois cents chevaux. »

LIII

Le lendemain, avant le jour, César était maître d'Ariminium (Rimini).

Cette nouvelle sembla s'envoler des bords du Rubicon avec les ailes d'un aigle, et s'abattit non seulement sur Rome, mais encore sur toute l'Italie.

César passant le Rubicon et marchant sur Rome, c'était la guerre civile.

en quoi était-ce la guerre civile pour les Romains ? C'était la désolation dans toutes les familles, la mort entrant dans toutes les maisons, le sang coulant dans toutes les rues ; c'était Marius, c'était Sylla.

Qui pouvait deviner une chose indevinable ? — je crois que nous faisons le mot dont nous avons besoin ; mais, ma foi, tant pis. — Qui pouvait deviner un vainqueur clément ? C'était inconnu, c'était inouï, cela ne s'était jamais vu.

Les autres guerres avaient fait un effroyable prospectus à celle-ci.

Aussi, cette fois, la terreur, pas même comme dans les autres guerres, ne renfermait les gens chez eux. Non ; la terreur poussait les citoyens hors de leurs maisons. Dans toute l'Italie on voyait des hommes et des femmes courir éperdus. Les villes elles-mêmes semblaient s'être arrachées à leurs fondements pour prendre la fuite et se transporter d'un lieu à un autre. Tout afflua vers Rome ; Rome se trouva comme inondée d'un déluge de peuple qui s'y réfugiait des environs, et chacun entrait dans une agitation si violente, que la tempête de la rue, que cette mer d'hommes soulevée dans les carrefours et sur les places allait toujours grossissant, toujours montant, à ce point qu'il n'y avait ni raison ni autorité qui pût la contenir.

Et chaque homme et chaque femme, de plus en plus effaré, accourait en criant :

— César arrive !

Et chaque bouche répétait :

— César ! César ! César !

Que venaient chercher à Rome tous ces individus, toutes ces villes, tous ces peuples ?

L'appui de Pompée.

Pompée était le seul qui pût résister à César.

Quel souvenir avait-on gardé de César ?

Celui d'un tribun prodigue et factieux, proposant et exécutant les lois agraires.

Qu'était Pompée ?

Le représentant de l'ordre, de la propriété, des bonnes mœurs.

Mais Pompée avait perdu la tête.

Comme il fallait bien rejeter la faute sur quelqu'un, le sénat la rejetait sur Pompée.

— C'est lui, disait Caton, qui a grandi César contre lui-même et contre la République.

— Pourquoi, disait Cicéron, Pompée a-t-il refusé les offres très raisonnables que lui faisait César ?

Favorinus arrêta le proconsul sur le Forum.

— Où sont tes soldats, Pompée ? lui demanda-t-il.

— Je n'en ai pas, répondit celui-ci désespéré.

— Frappe donc du pied alors, puisque, en frappant du pied la terre, tu devais en faire sortir des légions.

Et cependant Pompée avait au moins quatre fois autant de soldats que César.

Mais comment deviner que César n'avait que cinq mille hommes ?

Les bruits les plus étranges sur le nombre des soldats de César, sur la rapidité de la course de César, se répandaient dans Rome.

Puis Pompée sentait que le peuple tout entier allait à César. La terre en quelque sorte lui manquait sous les pieds.

Le peuple, c'est le sol sur lequel tout gouvernement est bâti ; les révolutions sont les tremblements de terre de ce sol-là.

Voyant que Pompée perdait la tête, le sénat cria : *Sauve qui peut !* Il rendit une loi qui déclarait traître quiconque ne fuirait pas avec lui.

Caton jura de ne plus couper sa barbe et ses cheveux et de ne plus mettre de couronne sur sa tête, que César ne fût puni et la République hors de danger.

Il fit une chose qui lui dut coûter bien davantage : il reprit, pour avoir soin de ses jeunes enfants, sa femme Marcia, qui, dit Plutarque, était veuve et possédait des biens considérables, car Hortensius était mort, et, en mourant, l'avait instituée son héritière. Et c'est là, ajoute le biographe grec, c'est là ce que lui reproche César. Il l'accuse d'avoir aimé l'argent et trafiqué du mariage par intérêt.

« Car enfin, dit-il, si Caton avait besoin d'une femme, pourquoi la céder à un autre ? et, s'il n'en avait pas besoin, pourquoi la reprendre ? Ne l'avait-il donnée à Hortensius que comme un appât, en la lui prêtant jeune pour la reprendre riche ? »

Ce diable de César ! il n'y avait rien à gagner à être son ennemi.

Était-on Pompée, il vous battait.

Était-on Caton, il vous raillait.

Les consuls, de leur côté, quittèrent Rome sans avoir fait — tant ils se hâtaient de fuir — les sacrifices qu'ils avaient l'habitude de faire aux dieux quand ils quittaient la ville.

Les sénateurs, de leur côté, les suivirent ou les précédèrent, chacun prenant ce qui lui tombait de plus précieux sous la main.

Cicéron fait comme les autres. Il emmène son fils, laisse sa femme et sa fille.

— Si l'on pille, leur crie-t-il en partant, mettez-vous sous la protection de Dolabella.

Puis il leur écrit :

« Formies, janvier.

« Réfléchissez bien, mes chères âmes, sur le parti que vous avez à prendre. Ne vous décidez pas à la légère : ce n'est pas moins votre affaire que la mienne. Restez-vous à Rome ? me rejoindrez-vous en quelque lieu sûr ?

« Voici là-dessus mes idées : ayant Dolabella pour vous, vous n'avez rien à craindre à Rome ; et, si même on se portait à des excès, si l'on en venait à piller, votre présence sur les lieux pourrait nous être d'un grand secours.

« Mais attendez, j'y songe, tous les gens de bien sont hors de Rome, ils ont enlevé leurs femmes avec eux ; tenez, il y a, dans le pays où je suis, tant de villes qui nous sont dévouées, tant de terres à nous, que vous pourriez me voir souvent et me quitter toujours à votre aise, sans cesser d'être sur un territoire qui fût neutre. En vérité, je ne saurais vous dire le meilleur des deux partis. Voyez ce que font les femmes du même rang que vous ; surtout prenez garde d'attendre trop tard et de ne pouvoir plus sortir de Rome. Tout cela mérite que vous y réfléchissiez mûrement et avec nos amis ; dites à Philotime de mettre la maison en état de défense, et d'y tenir suffisamment de monde ; puis tâchez d'avoir des messagers sûrs pour m'envoyer, tous les jours, de vos nouvelles ; enfin, si vous faites cas de ma santé, soignez la vôtre. »

Vous voyez Pompée fuyant ; vous voyez les consuls fuyant ; vous voyez le sénat fuyant. Caton fuit, Cicéron fuit, tout le monde fuit !

La panique est universelle.

« C'était, dit Plutarque, un spectacle terrible que de voir, dans une si terrible tempête, cette ville abandonnée, et pareille à un vaisseau sans pilote, flotter à l'aventure sur cette mer d'épouvante et de terreur. »

Il n'y eut pas jusqu'à Labiénus, ce lieutenant de César, cet homme pour lequel César avait risqué sa vie, qui ne quittât l'armée de César et ne se mît à fuir avec les Romains, rejoignant Caton, rejoignant Cicéron, rejoignant Pompée.

Qui eût vu les routes d'Italie, à vol d'oiseau, eût cru que toute cette population effarée fuyait la peste.

Un seul fait donnera l'idée de l'épouvante qui régnait à Rome.

Le consul Lentulus, étant venu pour tirer de l'argent du trésor secret, déposé dans le temple de Saturne, entendit crier — au moment où il ouvrait la porte — que l'on apercevait les coureurs de César. Il s'enfuit si rapidement, qu'il oublia de fermer la porte qu'il venait d'ouvrir ; si bien que, lorsqu'on accusa César d'avoir forcé les portes du temple de Saturne, pour y prendre trois mille livres d'or qu'il y avait prises effectivement :

— Par Jupiter, dit-il, je n'ai pas eu besoin de les forcer : le consul Lentulus avait eu si grand'peur de moi, qu'il les avait laissées ouvertes.

LIV

Mais ce n'était point l'affaire de César d'être ainsi un épouvantail pour l'Italie. Ces airs de bandit, cette réputation de brûleur et de pillard ne lui allaient aucunement. Il fallait d'ailleurs rallier à lui les gens de bien ; il ne pouvait arriver à ce but qu'à force de clémence.

Il commença par renvoyer à Labiénus son argent et ses bagages.

Puis, comme un détachement lancé contre lui, au lieu de le combattre, non seulement s'était rendu à lui, mais encore lui avait livré son capitaine Lucius Pupius, il renvoya Lucius Pupius sans lui faire aucun mal.

Enfin, sachant quelle peur effroyable galopait ou plutôt faisait galoper Cicéron, il écrit à Oppius et à Balbus avec charge d'écrire à Cicéron.

César à Oppius et à Balbus.

« C'est, je vous le jure, avec un vif plaisir que je trouve dans votre lettre, l'approbation de ce qui s'est passé à Corfinium. Je suivrai vos conseils ; il m'en coûtera d'autant moins qu'ils sont d'accord avec mes intentions. Oui, je serai aussi doux que possible et je ferai tout pour ramener Pompée. Essayons de ce moyen de gagner les cœurs et

de rendre la victoire durable. Ceux qui m'ont précédé n'ont pu fuir la haine par la cruauté, et ils n'ont pas dû à cette cruauté une longue victoire, excepté toutefois Sylla. Mais je ne serai pas son imitateur. Cherchons de nouveaux moyens de vaincre, et assurons-nous sur la miséricorde et la libéralité. Maintenant, comment faire pour arriver à ce résultat ? J'ai déjà quelques idées en tête, et d'autres viendront, je l'espère, se joindre à celles-ci. Pensez-y de votre côté, je vous prie.

« A propos Cnéius Magius, préfet de Pompée, a été surpris par mes troupes. J'en ai usé vis-à-vis de lui ainsi que j'avais résolu, c'est-à-dire que je l'ai sur-le-champ rendu à la liberté. Déjà deux autres préfets de Pompée étaient tombés en mon pouvoir. Ils ont été renvoyés par moi. S'ils veulent me prouver leur reconnaissance, ils exhorteront Pompée à être plutôt mon ami que l'ami de mes ennemis, de ceux dont les intrigues sont cause que la République est arrivée à l'état où nous la voyons. »

Maintenant, qu'a fait César à Corfinium, qui lui avait valu l'approbation d'Oppius et de Balbus ?

César faisait le siège de Corfinium. Comme il était arrivé déjà, comme il devait arriver encore, les habitants avaient livré la ville ; mais, en la lui livrant, ils lui avaient livré les hommes de Pompée : Lentulus, — non pas ce Lentulus, qui s'était sauvé si vite, qu'il avait oublié de fermer les portes du trésor, non ; celui-ci, c'est Lentulus Spincer, un ami de Cicéron ; Cicéron en parlera tout à l'heure dans une lettre à César ; — Domitius Ahénobarbus, un aïeul de Néron, Vitellius Rufus, Quintilius Varus, Lucius Rubius et beaucoup d'autres.

Tous ces gens-là s'attendaient à la mort ; ils s'y attendaient si bien, que Domitius avait demandé du poison et l'avait avalé. Par bonheur, celui auquel il s'était adressé, comptant sur la clémence de César, n'avait donné à Domitius qu'une boisson inoffensive. — N'oublions pas ce Domitius : tout pardonné qu'il est, il restera un des grands ennemis de César.

En supposant César fidèle aux traditions de la guerre civile, ils n'en devaient pas réchapper.

Marius et Sylla en avaient fait étrangler bon nombre qui certes l'avaient moins mérité qu'eux.

Que fit César ?

Un petit discours dans lequel il reproche à deux ou trois de ses amis d'avoir tourné leurs armes contre lui ; puis, après les avoir défendus des outrages des soldats, il les renvoie sains et saufs.

Bien plus, il fait rendre à Domitius cent mille philippes d'or qu'il avait mis en dépôt chez les magistrats, quoiqu'il sût bien que cet argent n'appartenait pas à Domitius, mais que c'était de l'argent du trésor qu'on avait donné à celui-ci pour payer les soldats qui devaient marcher contre lui, César.

Voilà ce qu'il avait fait à Corfinium, et ce dont le louaient Oppius et Balbus, qu'il chargeait de ramener à lui Cicéron.

Et en effet, Balbus écrit à Cicéron, lui fait passer la lettre de César, le rassure, et Cicéron s'écrie qu'il connaît César, que César est la douceur même et qu'il ne l'a jamais cru capable de verser le sang.

Alors, César écrit à Cicéron lui-même :

César, imperator, à Cicéron, imperator, salut !

« Tu ne te trompais point et tu me connaissais parfaitement. Rien n'est plus loin de moi que la cruauté. Je suis heureux et fier, je l'avoue, que tu aies cette opinion de moi. Des gens que j'ai renvoyés sains et saufs, vont, dit-on, profiter de la liberté que je leur ai rendue pour prendre les armes contre moi. Soit ! qu'ils fassent ainsi : je resterai moi, qu'ils soient eux. Mais fais une chose : que je te trouve le plus tôt possible à Rome, afin que je puisse, comme j'y suis accoutumé, recourir à tes conseils et user de toi en toute chose. Rien ne m'est plus cher que ton cher Dolabella, sois-en convaincu. Je lui devrai une nouvelle grâce, celle de t'avoir près de moi. Son humanité, son bon sens sa tendresse pour moi m'en répondent. »

On avait de grands préjugés contre César.

Le parti contre lequel il marchait s'appelait le parti des honnêtes gens. César résolut d'être plus honnête que les honnêtes gens.

L'aristocratie, qu'il combattait, suivait la vieille loi, la loi des Euménides, comme dit Eschyle, la loi de la vengeance. Lui, proclama une loi nouvelle, la loi de Minerve, la loi de l'humanité.

Fut-ce un instinct de cette âme, « à laquelle, dit Suétone, la haine était inconnue, et qui, lorsqu'elle se vengeait se vengeait très doucement ? » Fut-ce un calcul ? Calcul sublime dans tous les cas, qui comprit qu'après les tueries de Sylla et les boucheries de Marius il y avait à remporter une victoire d'étonnement en se faisant miséricordieux.

Nous avons dit comment fuyaient les habitants et même les villes ; mais c'étaient les habitants des villes assez éloignées pour qu'ils eussent le temps de fuir. César faisait une telle diligence, que les villes les plus proches le virent arriver aussitôt que la nouvelle de sa venue.

Pour celles-là, il n'y eut donc pas moyen de fuir. Il fallut rester, attendre le pillage, l'incendie, la mort.

César passa, ne pilla point, ne brûla point, ne tua point.

Cela était si nouveau, que les gens à qui il n'avait fait aucun mal restèrent tout ébahis. C'était cependant bien là ce neveu de Marius, ce complice de Catilina, cet incitateur de Clodius. Pas de pillage ! pas d'incendie ! pas de supplice ! lorsque Pompée, au contraire, l'homme de l'ordre, de la morale, de la loi, proclame son ennemi quiconque ne le suit pas, et ne promet que proscriptions, verges et gibet.

Ce ne sont point ses ennemis qui le rapportent ; sans cela, je serais le premier à vous dire : Ne croyez pas le mal qu'on impute au vaincu, dans les guerres civiles surtout. — Non, c'est Cicéron.

Voyez plutôt : voici un échantillon de ce qu'il nous dit des projets de Pompée :

« Vous n'imaginez pas (c'est à Atticus qu'il écrit), vous n'imaginez pas à quel point notre cher Cnéius tient à être un second Sylla. J'en parle savamment ; il ne s'en est, d'ailleurs, jamais beaucoup caché.

« — Eh quoi ! me direz-vous, vous savez cela et vous restez où vous êtes ?

« Eh ! bons dieux ! je reste non pas par sympathie, sachez-le bien, mais par reconnaissance.

« — Vous ne trouvez donc pas la cause bonne ? allez-vous dire.

« — Excellente, au contraire ; mais souvenez-vous qu'on la soutiendra par d'exécrables moyens.

« Leur dessein est d'abord d'affamer Rome et l'Italie, puis de dévaster et de brûler tout, et, je vous en réponds, ils ne se feront pas un scrupule de dépouiller les riches !... »

Or, comme le dit Cicéron, il savait cela, lui ; d'autres le savaient aussi, tout le monde le savait ; ce ramassis de nobles ruinés le criait tout haut.

D'ailleurs, pourquoi en douterait-on ? Pompée n'est-il pas l'élève de Sylla ?

Aussi, dès que les banquiers, les usuriers, les gens à argent croient qu'on leur laisse leurs belles petites villas et leurs chers petits écus, se réconcilient-ils avec le chef des gueux.

Les gens cessent de fuir, les portes s'ouvrent, on le regarde passer d'abord, puis on vient au-devant de lui, puis on se précipite à sa rencontre.

Rappelez-vous le retour de l'île d'Elbe ; cette marche de César y ressemble énormément.

Aussi, Cicéron écrit-il à Atticus :

« Pas un pouce de terrain en Italie dont il ne soit le maître. De Pompée, pas un mot ; mais s'il n'est en mer en ce moment, tout passage doit lui être fermé.

« Du côté de César, ô célébrité incroyable ! tandis que du nôtre..

« Mais je répugne à accuser celui dont les dangers font mon désespoir et mon supplice. »

Or, si Cicéron, après ce que nous avons lu, n'accuse pas Pompée, que diront ceux qui l'accusent ?

LV

Cependant, au milieu de tout cela, que devient Pompée ? que devient l'homme qui a refusé toute condition de paix ? que devient le vaniteux imperator qui n'avait, disait-il, qu'à frapper du pied pour faire sortir de terre des légions de cavalerie et d'infanterie ?

Ce que devient Pompée, personne n'en sait rien. Pompée a disparu, on le cherche : dix millions de sesterces à qui retrouvera Pompée perdu.

Il y a un homme qui doit savoir où est Pompée.

C'est Cicéron.

Voyons, Cicéron, où est Pompée ? Vous en écrivez à Atticus en février, l'an 705 de Rome, quarante-huit ans avant Jésus-Christ. Qu'en dites-vous ?

« Il ne manque plus à notre ami, pour achever de se déshonorer, que de laisser Domitius à lui-même. On croit généralement qu'il arrivera à son secours. Moi, j'en doute.

« — Quoi donc ! dites-vous, il abandonnerait Domitius, un homme de cette importance, lui qui a trente cohortes à sa disposition ?

« Eh ! oui, il l'abandonnera, mon cher Atticus, ou je me trompe fort. Sa peur est incroyable. Il ne songe qu'à fuir. »

[illegible] N'a t'il sp[illegible] pas fu[illegible]!

E[illegible] [illegible] homme [illegible] qui, selon vous, je dois associer mon sort. Je sais que c'est votre pensée. Eh bien, moi, je [illegible] [illegible] m'éloigner [illegible] par malheur, je ne vois [illegible] suivre.

[illegible] prétendez [illegible] une mémorable parole [illegible] dit que je préférerais être vaincu avec Pompée que de vaincre avec les autres.

« Oui, mais avec le Pompée d'alors, avec le Pompée tel qu'il me paraissait du moins, non pas avec le Pompée qui fuit sans savoir pourquoi ni comment, qui a livré ce que nous possédions, qui a abandonné la patrie, et qui est prêt à abandonner l'Italie. L'ai-je dit? Eh bien, tant pis! c'est chose faite. Je suis vaincu.

« Au reste, [illegible] m'habituerai jamais à voir des choses que je n'aurais [illegible] crues possibles [illegible] suivre un homme qui m'a enlevé [illegible] miens et à moi-même.

« Adieu! [illegible] manderai exactement ce qui suivra. »

Voulez-vous savoir ce qui suit? Lisez :

« Pompée [illegible] retrouvé.

« O [illegible] malheur! car il n'y a de malheur, selon moi, que dans la honte. Il [illegible] plu à grandir César, et voilà que, tout à coup, il se met à le craindre et ne veut à aucun prix la paix.

M[illegible] faut le dire en même temps, il ne fait absolument rien pour la guerre.

[illegible] de Rome, il perd le Picénum par sa faute, il se laisse acculer dans l'Apulie, il va passer en Grèce, et pas un mot d'adieu à qui que ce soit, pas une parole sur une résolution si grave et si étrange.

Mais voilà que Domitius lui écrit.

Il adresse alors une lettre aux consuls, il semble que le sentiment de l'honneur se réveille en lui.

« Vous croyez que le héros, revenu à lui-même, va s'écrier :

Je suis [illegible] qu'exigent le devoir et l'honneur. Que m'importent les dangers, la justice est pour moi!

« Bah! adieu l'honneur! le héros est en route, il se sauve, il court du côté de Brindes. On assure que, là-dessus, Domitius a fait sa soumission pour lui et tout ce qui est avec lui.

« Oh! chose lugubre! Je ferme ma lettre : la douleur m'empêche de continuer. J'attends de vos nouvelles. »

Pompée est retrouvé, comme vous voyez; il fuit vers Brindes.

Oh! il y est bien, à Brindes, c'est-à-dire à la pointe extrême de l'Italie. Tenez, il écrit de là à Cicéron :

Cnéius le Grand, proconsul, à Cicéron, imperator!

« J'ai reçu votre lettre; si votre santé est bonne, je vous en félicite. J'ai reconnu, dans ce que vous me dites, votre vieux dévouement à la République. Les consuls ont rejoint l'armée que j'avais dans l'Apulie; je vous conjure, par cet admirable patriotisme qui ne s'est jamais démenti, de venir nous joindre, afin de délibérer en commun sur les meilleures mesures à prendre dans la situation affligeante de la République.

« Prenez la voie Appia, et arrivez à Brindes le plus tôt possible. »

Et il continue de s'appeler Cnéius le Grand!

Je vous le disais bien, chers lecteurs, qu'on vous avait surfait Pompée.

Il va sans dire que Cicéron n'est pas le seul qui pense et qui dise que Pompée est un sot et un lâche.

Pompée un lâche! quelle étrange association de mots! mais, que voulez-vous, je me suis engagé à vous donner les grands hommes en robe de chambre, et il en est des grands hommes comme des civets de lièvre : pour vous faire un grand homme, il me faut un grand homme.

Voyons, c'est Célius, cette fois, qui écrit à Cicéron :

En vérité, as-tu jamais vu, dis-moi, un homme plus stupide que ton Cnéius Pompée? Causer un si grand bruit, [illegible] profondément [illegible] ne faire que des sottises!

« Et notre César, au contraire, quelle puissance d'action, mon cher, et surtout quelle modération dans la victoire! As-tu jamais lu ou entendu raconter rien d'égal? Qu'en dis-tu? que te semble aussi de nos soldats, hein? de nos soldats qui, dans des lieux inaccessibles, glacés par un [illegible] vous font une campagne comme ils vous [illegible] promenade! Par Jupiter! quels mangeurs de pommes!

« Comme vous vous moqueriez de moi si vous saviez ce [illegible] dans toute cette gloire dont il ne me revient rien! Je ne puis vous dire cela que de vive voix [illegible] c'est que son intention est de [illegible] qu'il aura chassé Pompée de l'Italie. Au reste, je pense qu'à l'heure qu'il est, la chose [illegible] aime mieux se faire assiéger dans Brindes.

Salut à votre fils Cicéron! »

De son côté, César récrit à Cicéron. D'où? La lettre n'est pas datée. César sait-il bien lui-même où il est? Il avance aussi vite que Pompée fuit.

« Le temps me presse; nous sommes en marche et les légions ont pris les devants. Je ne veux cependant pas laisser partir Furnius sans vous envoyer un mot de gratitude. Ce que je vous demande instamment, ce que je vous demande en grâce, c'est de vous rendre à Rome. J'y serai bientôt, je l'espère. Puissé-je vous y voir et profiter de votre crédit, de vos lumières, de votre position, de tout ce que vous pouvez enfin!

« Je finis comme j'ai commencé : le temps vole : pardonnez-moi de ne vous écrire que ce mot. Furnius vous dira le reste. »

Ainsi tout le monde veut Cicéron. Pompée le tire du côté de Brindes, César l'appelle du côté de Rome. Auquel entendra-t-il? Oh! s'il osait, comme il lâcherait Pompée et courrait à César!

— Oh! si je n'étais engagé, dit-il; mais j'ai de telles obligations à Pompée, que je ne puis supporter même l'ombre de l'ingratitude.

Il répond à César :

Cicéron, imperator, à César, imperator, salut!

« J'ai lu la lettre dont tu as chargé pour moi notre Furnius et où tu m'engages à revenir à Rome.

« Tu parles de profiter de mes lumières et de ma position.

« Mais tu ajoutes : de mon crédit et de tout ce que je puis.

« Ici, c'est autre chose, et je me demande quel sens tu attaches à ces paroles.

« Naturellement, je pense que ta haute sagesse ne peut t'inspirer que des sentiments de paix, de repos et de concorde, pour tes concitoyens.

« S'il en est ainsi, César, tu as raison de penser à moi, et je suis l'homme qu'il te faut, par position et par nature.

« Si donc mes pressentiments ne me trompent point, si tu éprouves quelque bienveillance pour Pompée, si tu as quelque désir de le voir revenir à toi et à la République, tu ne trouveras nulle part un meilleur agent que moi, qui jamais ne lui ai donné que de bons conseils à toutes les époques, ainsi qu'au sénat, quand je l'ai pu; que moi, qui, la guerre déclarée, n'y ai pris aucune part active; et je ne me suis point borné à une simple manifestation de mon opinion sur ce point, mais me suis appliqué à la faire partager aux autres.

« Aujourd'hui, je te l'avoue, César, je ne puis voir avec indifférence l'abaissement de Pompée; car, depuis quelques années, j'ai fait de toi et de lui mes idoles, et je vous ai voué, à lui et à toi, une amitié profonde.

« Je t'en prie donc, César, je t'en conjure à genoux, dérobe un instant aux soins qui t'occupent, avise à ce qu'il me soit permis de me montrer loyal, reconnaissant, fidèle, enfin, au souvenir des plus grands services qu'un homme ait jamais reçus. Ménage donc le seul homme qui puisse servir de médiateur entre toi et lui, entre vous deux et nos concitoyens.

« Je t'ai déjà remercié d'avoir conservé la vie de Lentulus, d'avoir fait pour lui ce qu'il avait fait pour moi. Mais, depuis la lettre qu'il m'a écrite dans l'effusion de sa gratitude, il me semble que je partage avec lui le bienfait.

« Si telle est ma reconnaissance en ce qui touche Lentulus, fais, je t'en supplie, que je puisse t'en avoir une pareille à l'égard de Pompée. »

Allons, vous voyez qu'il y a du bon dans Cicéron. Mais tout cela n'aboutira à rien.

— Viens comme médiateur, dit César.

— Aurai-je mes coudées franches? demande Cicéron.

— Je ne prétends pas te dicter ton rôle, répond César.

— Je te préviens que, si je vais à Rome, insiste Cicéron, je pousserai le sénat à t'empêcher de passer en Espagne, et de porter la guerre en Grèce. Je te préviens, en outre, qu'à chaque instant je récriminerai en faveur de Pompée.

— Alors, ne viens pas, réplique César.

Et en effet, Cicéron reste à Formies, — jusqu'à nouvel ordre du moins.

Mais, à Formies, Cicéron est très inquiet, car il reçoit un billet de Balbus.

Ne vous semble-t-il pas une Fronde antique plus sérieuse que celle du XVII siècle avec tous ses petits billets du [illegible] seulement, au lieu d'être de M. de la Rochefoucauld et du cardinal de Retz, ils sont de Pompée et de César.

[illegible] donc ce petit mot :

Balbus à Cicéron, imperator, salut!

« J'ai reçu de César une toute petite lettre dont je t'envoie copie; par sa brièveté, tu jugeras si son temps est

pris, puisqu'il m'écrit si laconiqument sur des choses d'une telle importance.

« S'il arrive quelque chose de nouveau, je te l'écrirai à l'instant même.

César à Oppius et à Cornélius Balbus.

« Je suis arrivé dans Brindes à la pointe du jour, le « 7 des ides de mars, et j'ai fait mes dispositions. Pompée « est à Brindes ; il m'a envoyé M. Magius pour me parler « de paix. J'ai répondu ce que vous allez voir ; je n'ai « pas voulu mettre un instant de retard à vous prévenir ; « dès que j'en reviendrai à l'espoir d'un arrangement, je « vous en aviserai.

« Maintenant, mon cher Cicéron, comprends-tu mes angoisses ! c'est la seconde fois qu'on me donne l'espoir de la paix et que je tremble de voir évanouir cet espoir ; absent par malheur, je ne puis que faire des vœux, et j'en fais de bien sincères ; si j'étais là, peut-être y pourrais-je quelque chose ; et, maintenant, je suis sur la croix de l'attente. »

Voilà tout le dessous des cartes ; passons au dessus. César a marché avec sa célérité ordinaire. Après avoir pris Corfinium, notre San-Fermo moderne, que plusieurs historiens confondent à tort avec Corfou (Corcyra) ; après avoir rassuré sur leur existence, qu'ils croyaient singulièrement compromise, Domitius et Lentulus Spincer, il a suivi les bords de la mer Adriatique.

César, qui fait la guerre des Gaules, n'a de barques que celles avec lesquelles il a abordé en Angleterre, et il n'a pas eu le temps de leur faire franchir le détroit de Cadix et de les amener dans l'Adriatique.

César, disons-nous, a suivi les bords de la mer, et est arrivé à Brindes.

Il s'était fait précéder de Magius, intendant des maisons de Pompée, qu'il avait surpris en route et renvoyé à son maître.

Magius avait mission de dire à Pompée :

— César arrive : il dit qu'il est dans l'intérêt de la République que vous ayez une entrevue, mais seuls, sans témoins ; de loin et par intermédiaire, rien ne s'arrangera.

C'est à cette entrevue demandée par lui que fait allusion César quand il écrit à Balbus : « Il m'a envoyé Magius pour parler de paix. »

César avait avec lui six légions, dont deux complètement créées en route ; six légions, c'est-à-dire quarante mille hommes, à peu près. On voit que ses cinq mille fantassins et ses trois cents cavaliers avaient fait boule de neige.

Napoléon, lui aussi, part de l'île d'Elbe avec cinq cents hommes, la dixième partie de ce qui suivait César ; lui aussi est traité de brigand par les Lentulus de l'époque, lui aussi, enfin, arrive aux Tuileries avec une armée !

Alors, le siège commence, un de ces sièges gigantesques tels qu'en faisait César ; quelque chose comme le siège de la Rochelle en 1628, par le cardinal de Richelieu.

Ecoutez bien ceci :

César se décide à fermer le port de Brindes. Il fait commencer une digue à son entrée la plus étroite ; mais, la profondeur de l'eau l'empêchant de continuer, il construit des radeaux de trente pieds carrés ; avec ces radeaux, qu'il rattachera à ses ouvrages de maçonnerie déjà commencés, il fermera le port. Afin qu'ils ne soient pas ébranlés par le choc des vagues, il les assujettit, aux quatre coins, avec des ancres ; puis, pour défendre ceux-ci, il en fait faire un second rang pareil au premier. Il les couvre de terre et de fascines pour aller et venir dessus plus à l'aise ; il les arme de parapets et de claies en flanc et sur le devant ; enfin, il y dresse des tours à deux étages, afin de les garantir du choc des vaisseaux et du feu.

A cela, Pompée oppose les gros bâtiments de charge qu'il a saisis dans le port, fait dresser sur ces bâtiments des tours à triple étage, qu'il remplit de machines et de toute sorte de dards ; puis il les lance contre les radeaux pour les couler.

Alors, les géants luttent corps à corps, et tous les jours la lutte recommence.

Cependant, jusqu'au bout, César veut mettre les procédés de son côté.

Il envoie à Pompée un de ses lieutenants, Caninus Rébilus.

Rébilus est chargé de demander, de la part de César, une entrevue à Pompée. — Pompée aura tous les honneurs de l'entrevue, César en donne sa parole.

Pompée répond qu'il ne peut rien faire en l'absence des consuls.

En effet, les consuls sont à Dyrrachium.

C'était une échappatoire, César l'a bien compris.

Il continue son siège.

Au bout de neuf jours, les vaisseaux qui avaient transporté les consuls et une partie de l'armée à Dyrrachium, rentrent à Brindes, sans armée et sans consuls, bien entendu.

Ils reviennent chercher Pompée et ses vingt cohortes.

Pompée, alors, se prépare à la fuite.

Il fait barricader les portes de la ville, les avenues des places et des carrefours ; il fait barrer les rues par d'énormes fossés, et garnir de pieux le fond de ces fossés ; puis il couvre le tout de claies, sur lesquelles il sème de la terre et du sable ; ce sont autant de trappes où tomberont les soldats de César.

Enfin, une nuit, après avoir disposé ses archers le long des murailles, il embarque sans bruit ses soldats, laisse des barques pour emporter les archers à leur tour, et, à minuit, il met à la voile, force le passage, et part, laissant seulement deux vaisseaux chargés de soldats échoués contre la digue.

Mais à peine Pompée et ses hommes sont-ils partis, à peine les archers qui gardent les murailles sont-ils embarqués, que, du haut de leurs maisons, les habitants de Brindes appellent à grands cris César et font signe à ses soldats de venir.

César comprend tout, accourt aux portes, que les habitants démolissent en dedans, tandis que ses soldats les enfoncent du dehors. Il va se précipiter à travers les rues à la poursuite de Pompée, mais les habitants le préviennent des pièges dressés dans les rues.

Il prend alors un grand détour, c'est-à-dire tourne la ville, arrive aux digues, les trouve fermées, et, au loin, voit la mer couverte de vaisseaux qui fuient.

C'était le soixantième jour depuis qu'il avait passé le Rubicon.

Tentera-t-il de poursuivre Pompée ?

C'est impossible ; César n'a pas un vaisseau. D'ailleurs, la force de Pompée n'est pas là : la force de Pompée est en Espagne, où sont ses meilleures troupes. L'Espagne, c'est la citadelle de Pompée.

César dit alors un de ces mots comme en disent les hommes de génie, et qui résument toute une situation :

— Allons combattre une armée sans général, et nous reviendrons combattre un général sans armée.

Quelques jours après l'entrée de César à Brindes, Cicéron reçoit cette lettre :

Mœtius et Trébatius, à Cicéron, imperator, salut !

« Comme nous sortions de Capoue, nous apprenons en chemin que Pompée s'est embarqué le 16 des calendes d'avril avec toutes ses troupes.

« César est entré le lendemain dans la ville ; il fait un discours au peuple et est reparti à l'instant même pour Rome. Il peut y être avant les calendes, et ne compte y séjourner que peu de temps ; de là, il partira pour l'Espagne. Nous croyons bien faire en vous avertissant de l'arrivée de César, et, à cet effet, nous vous renvoyons vos esclaves.

« Nous apprenons à l'instant que César couchera le 8 des calendes d'avril à Bénévent, et, le 6, à Simiesse.

« Nous tenons la chose pour certaine. »

César, en effet, suit le chemin indiqué et rentre à Rome.

A Rome, tout est calme ; si calme, dit Cicéron, que les honnêtes gens s'étaient *remis à faire l'usure*.

Grande preuve de calme, en effet !

Comme Napoléon traversait la France en arrivant de Cannes à Paris sans tirer un coup de fusil, César avait traversé toute l'Italie, de Ravennes à Brindes et de Brindes à Rome, sans verser une goutte de sang.

Comparez maintenant à cette rentrée dans Rome les rentrées de Marius et de Sylla.

A cette heure, une nouvelle ère va commencer pour César ; l'ère que vient de traverser malheureusement Pompée, celle dans laquelle les hommes donnent la véritable mesure de leur grandeur : l'ère de la dictature !

LVI

En arrivant à Rome, le premier soin de César fut de donner ordre au sénat de se réunir.

Le sénat se réunit.

César y apparut, non pas comme Louis XIV au parlement, un fouet à la main, mais calme, sans humilité comme sans orgueil.

Il avait cantonné ses troupes dans les environs, et était entré presque seul à Rome.

Il n'avait donc pas les allures d'un dictateur ; il n'avait pas non plus la tenue d'un suppliant : il avait l'aspect d'un homme sûr de son droit.

Moralement, il avait fait son 18 brumaire.

Il représenta aux sénateurs qu'il n'avait jamais aspiré à aucune charge dont la porte ne fût ouverte à un citoyen.

[illegible] rendu le temps prescrit par les lois [illegible] malgré l'opposition [illegible] de Caton, le peuple [illegible] il le pourrait [illegible] quoique absent. [illegible] à sa modération, [illegible] patience ; il demanda qu'on se souvînt qu'il avait offert de licencier ses troupes [illegible] Pompée en faisant autant [illegible] l'injustice de ses ennemis, qui voulaient lui imposer, à lui, les lois qu'ils [illegible] eux-mêmes ; il les accusa [illegible] préféré mettre [illegible] feu et à sang plutôt que souffrir la moindre diminution de leur autorité ; il leur reprocha ses deux [illegible] il rappela la violence [illegible] on avait [illegible] les tribuns, et qui avait été telle, que Marc-Antoine et Quintus Cassius s'étaient vus obligés de [illegible] d'esclave et de se venir mettre sous sa protection ; il rappela son insistance auprès de Pompée, [illegible] une entrevue, et tout régler à l'amiable et sans effusion de sang. Il pria, par toutes ces considérations, le sénat de prendre, avec lui, soin de la République ; il ajouta, cependant, que si le sénat lui refusait [illegible] il prendrait soin de la République tout seul, pensant qu'il lui serait plus facile de se passer du sénat [illegible] de se passer de lui — c'est-à-dire que, sous une apparente modération, il se déclarait complètement le maître.

Toutefois, il proposa d'envoyer vers Pompée une députation [illegible] un accommodement.

Le [illegible] de César fut [illegible] approuvé et même fort applaudi.

Mais, lorsqu'il s'agit de nommer une ambassade, personne n'en voulut faire partie.

Pompée avait dit tout haut dans le sénat :

— Je ne fais point de différence entre ceux qui demeureront à Rome et ceux qui suivent le parti de César.

César avait été moins exclusif : il avait déclaré qu'il [illegible] ami quiconque ne lui faisait pas la guerre.

Trois jours se passèrent en pourparlers [illegible]

Le troisième jour, César renonça à sa proposition. Peut-être fut-il bien aise de n'avoir pu décider tous ces trembleurs.

[illegible] la douleur de César — douleur à laquelle on cherchait un motif politique, et dont on écartait [illegible] véritable cause, à savoir qu'elle était dans son [illegible] — pendant ce temps, disons-nous, la douleur de César, inaccoutumée, inconnue, inouïe, en pareille circonstance, rendait le courage à ses ennemis.

Il en résulta qu'au moment de son départ pour l'Espagne, quand il voulut prendre dans le trésor de l'État [illegible] se mettre en campagne, le tribun Métellus s'y opposa.

— [illegible]

— Parce que les lois le défendent, répondit Métellus.

César haussa les épaules.

— Tribun, lui dit-il, tu devrais savoir que le temps des armes n'est pas celui des lois. Si tu souffres avec peine les choses que je vais faire, ôte-toi de mon passage ; la guerre n'admet pas cette liberté de parole. Quand j'aurai déposé les armes, quand une convention sera faite, tu pourras [illegible] je te dis [illegible] par le droit [illegible] je suis [illegible] par le droit du plus fort, car, [illegible] tous ceux qui êtes ici vous êtes à moi, vous m'appartenez ; je puis faire de vous ce que je veux, puisque [illegible] du complot, vous êtes mes prisonniers.

Et, comme Métellus voulait élever la voix :

— Prends garde, lui dit César, car il me serait moins difficile de te faire [illegible] que de le faire.

Métellus n'en voulut pas entendre davantage ; il se retira.

César entra dans le temple de Saturne, trouva le trésor ouvert, [illegible] Afranius, Pétréius et Varon, les trois lieutenants de Pompée, il jeta un dernier regard autour de lui.

[illegible] Afrique.

[illegible]

[illegible] Dyrrachium [illegible]

[illegible] chassé Cotta.

Celui-ci se sauva en Afrique.

Quant à Caton, il était à Syracuse.

[illegible] il apprend qu'Asinius Pollion — un des lieutenants de César — vient d'arriver à Messine.

Asinius Pollion commandait l'avant-garde de Curion.

Caton, qui ne savait encore rien de positif sur les événements de Brindes, lui envoie demander des explications sur la situation des affaires.

Asinius Pollion lui apprend alors que Pompée est complètement abandonné et qu'il est campé à Dyrrachium.

— Que les voies de la Providence divine sont obscures et impénétrables ! s'écrie Caton. Lorsque Pompée ne mettait dans sa conduite ni raison ni justice, il a toujours été invincible, et, aujourd'hui qu'il veut sauver sa patrie et qu'il combat pour la liberté, le succès l'abandonne !

Puis, se recueillant en lui-même :

— J'ai assez de soldats, dit-il, pour chasser Asinius de la Sicile ; mais il attend une armée plus nombreuse que celle qu'il a déjà ; je ne veux pas ruiner l'île en attirant la guerre dans son sein.

Qu'on nous pardonne cette pompe de langage toutes les fois que nous citons Plutarque, nous citons un Grec, et un Grec de la décadence.

Revenons à Caton.

Il conseilla aux Syracusains d'embrasser le parti du plus fort, et prit la mer pour aller rejoindre Pompée à Dyrrachium.

Quant à Cicéron, il était toujours en Italie. Il avait toutes les peines du monde à faire son choix ; il ne revenait pas à Rome trouver César, il n'allait pas à Dyrrachium joindre Pompée.

Cependant, il était à Cumes, tout prêt à s'embarquer. Il ne s'embarquait pas, disait-il, parce que le vent était mauvais.

Il reçut le même jour ces deux lettres, probablement le 1[illegible] mai, l'une d'Antoine, [illegible] l'on sait les motifs de haine qui existaient entre Antoine et Cicéron ; — l'autre de César.

Voici la première :

Antoine, tribun du peuple et propréteur, à Cicéron, imperator, salut !

« Si je ne t'aimais, et beaucoup plus que tu ne veux croire, je ne m'occuperais pas d'un bruit qui court ici, et que je crois parfaitement faux. Mais plus je te suis attaché, plus j'ai le droit de m'occuper d'une rumeur, fût-elle [illegible]

« Tu vas passer la mer, toi à qui ton Dolabella et ta Tullia [illegible] que, par Hercule ! je te le jure, ton honneur et ta considération [illegible]

« Je tiens à te convaincre que, César excepté, il n'y a personne pour qui j'aie plus d'affection que pour toi, et qu'il n'est personne, à ma [illegible] sur le dévouement de qui César compte plus que sur le tien.

« Je t'en supplie donc, mon cher Cicéron, ne t'engage dans aucune démarche qui te lie ; garde-toi de qui a déjà été si ingrat envers toi, et ne va pas, pour suivre cet ingrat, fuir comme un ennemi l'homme qui, ne t'aimât-il point, voudrait encore, si grand est le cas qu'il fait de toi, te voir puissant et honoré.

« Je t'envoie cette lettre par Calpurnius, mon ami particulier, afin que tu sais [illegible] pour tout ce qui se rapporte à ton salut et à ta gloire ! »

Le même jour, nous l'avons dit, Cicéron recevait une seconde lettre de César, celle-là apportée par Philotime.

César, imperator, à Cicéron, imperator, salut !

17 avril.

Il n'y a rien à craindre, n'est-ce pas ? et tu n'es point homme à rien faire imprudemment [illegible] troublé [illegible] Au nom [illegible] ne te rallie pas [illegible] cause perdue ! tu [illegible] les chances étaient [illegible] de la fortune, ce serait non-seulement outrager l'amitié, mais encore te faire [illegible] une [illegible] que elle [illegible] conseils de laquelle tu refuses de prendre part ; il paraît que, sans m'en douter, j'ai commis quelque action bien condamnable, car [illegible] ne sera plus [illegible] mon ennemi. Garde-toi donc de quitter l'Italie ! j'en appelle à ton amitié ; j'en ai le droit, il me semble. D'ailleurs, la neutralité n'est-elle pas, dans les circonstances où nous sommes, la situation qui convient à un homme de bien et de paix à un [illegible] qui pensent ainsi ont été jetés hors de la voie par un sentiment de crainte et de doute sur moi-même ; mais toi, toi qui sais ma vie entière,

qui peux en interroger toutes les actions, qui connais mon amitié, dis, que peux-tu faire de mieux que de t'abstenir? En marche pour Rome! »

Toutes ces instances échouèrent : Cicéron partait de Cumes vers le commencement de juin, et, le 11, il écrivait du port de Gaëte à sa femme Terentia qu'un grand vomissement de bile venait de mettre fin à cette indisposition qui le clouait à terre, et qu'en femme pieuse et fervente qu'elle était, il la priait d'offrir un sacrifice à Apollon et à Esculape.

Quelle peur il avait de se compromettre, ce pauvre Cicéron! même avec les dieux, puisqu'il ne séparait pas plus Apollon d'Esculape qu'il ne séparait César de Pompée.

Les premières nouvelles que l'on a de lui après cette lettre sont de l'Epire, en date du mois de février de l'an 706 de Rome, quarante-sept ans avant Jésus-Christ. César entrait dans sa soixantième année.

LVII

Suivons César en Espagne : — soyez tranquille, un ou deux chapitres nous suffiront pour toute cette guerre ; il est vrai que la campagne ne fut pas longue : elle dura six semaines, je crois.

César commença par passer les Alpes.

Ce même Domitius Ahénobarbus, qui voulut s'empoisonner à Corfinium, à qui lui, César, avait donné la vie et qu'il avait laissé libre de ses actions, s'était empressé d'aller rejoindre Pompée, comme César l'avait prévu dans sa lettre à Cicéron ; puis il avait réuni sept brigantins, les avait chargés d'hommes à lui, ramassés sur ses terres, et s'était jeté avec eux dans Marseille.

De son côté, Pompée, avant de quitter Rome, avait renvoyé à leurs familles quelques jeunes Marseillais qui, sous son patronage, étaient venus achever leur éducation à Rome, et les avait chargés de dire à leurs parents qu'il les priait de se souvenir des obligations qu'ils lui avaient et de ne point préférer les nouvelles faveurs aux anciennes.

Cette double circonstance avait fait de Marseille une ville hostile à César ; Marseille, en conséquence, avait fait rentrer dans ses murs quelques montagnards des environs, avait fait des magasins de blé tiré de la campagne et des forteresses voisines, avait établi des ateliers pour forger les armes, radouber les navires, rétablir les brèches et les murailles, et, enfin, avait fermé ses portes à César.

César n'avait pas le temps de faire des sièges.

Il appelle près de lui les quinze principaux habitants de la ville, les conjure de ne pas être les premiers à lui déclarer la guerre, les exhorte à suivre l'exemple de l'Italie, qui non seulement s'est soumise, mais encore est venue à lui. Il attendra leur réponse.

Ils reviennent dire que Marseille a appris que l'Italie était séparée en deux grandes factions : celle de César et celle de Pompée, et que Marseille, ville grecque, demande à rester neutre.

Or, comme ce n'était pas rester neutre que de recevoir dans ses murailles Domitius et ses hommes, César dresse ses tours et ses mantelets, fait construire douze galères à Arles, lesquelles sont construites et équipées en trente jours ; et, après les avoir amenées devant la place, donne le commandement du siège à Tribonius, et celui de la flotte à Décimus Brutus. — Ne pas confondre avec Marcus Brutus, son cousin : tous deux assassineront César ; mais ce n'est pas une raison pour confondre un assassin avec l'autre. — Puis il envoie Fabius, avec trois légions qui hivernaient à Narbonne, afin de gagner le passage des Pyrénées que garde Afranius ; ordonne aux autres légions de le rejoindre lui-même, et se jette sur les traces de son avant-garde.

Les trois lieutenants de Pompée tenaient l'Espagne, ainsi divisée entre eux :

Afranius gouvernait l'Espagne citérieure ; Pétréius, l'Estramadure et le Portugal ; Varon, le reste, depuis la forêt de Cafione jusqu'à la Guadiana.

A l'approche de César, Pétréius et Afranius se réunirent : ils campèrent près de Lérida.

Ils avaient cinq légions, quatre-vingts cohortes d'infanterie, cinq mille chevaux.

Fabius, lieutenant de César, avait, de son côté, six légions et trois mille chevaux.

De plus, César tirait des Gaules, tout en marchant à l'ennemi, trois mille cavaliers et une foule de Gascons et de Basques, très bons soldats, surtout pour la guerre qu'il allait faire.

Le bruit courait que Pompée venait par l'Afrique et qu'il serait incessamment en Espagne avec une armée. C'était dix fois probable ; le contraire paraissait même impossible.

Soit qu'il manquât de numéraire, comme on dit de nos jours, soit qu'il voulût lier les chefs de son armée à sa propre fortune, César réunit ses officiers, leur emprunta tout l'argent qui ne leur était pas absolument nécessaire pour leur dépense personnelle, et, avec cet argent, paya ses soldats.

César entrait en Espagne par Perpignan, Mont-Louis, Puycerda. — Nous nous servons des noms modernes afin d'être plus intelligible, et que l'on puisse nous suivre, si l'envie en prenait à nos lecteurs, sur la première carte venue.

Il trouva Fabius établi sur la Sègre *(Sicoris)*. La Sègre prend sa source aux montagnes qui enclosent le val d'Andorre, coule au sud-ouest, va se mêler, à Balaguer, au rio Noguera, qui lui fait perdre son nom, continue sa route par Lérida, et va se jeter dans l'Ebre, à Menquinenza.

Fabius avait établi deux ponts sur la Sègre, à une lieue l'un de l'autre. Ces ponts servaient de passage aux fourrageurs, — le pays par lequel on venait de passer étant complètement ruiné.

Un des ponts se brise sous un convoi.

C'était deux jours avant l'arrivée de César.

Afranius et Pétréius, qui tenaient le cours de la rivière, reconnaissent l'accident en voyant la rivière charrier des débris : ils attaquent aussitôt les soldats de César.

Plancus, qui commandait le convoi, et qui, par la rupture du pont, se trouvait séparé du camp de Fabius, se retire sur une éminence et fait front des deux côtés.

Pendant le combat, on voit briller de loin les étendards de deux légions.

C'est Fabius qui vient au secours de Plancus.

Il a passé le second pont.

Afranius se retire.

Deux jours après, comme nous l'avons dit, César arrive avec une escorte de neuf cents chevaux.

Le pont avait été refait pendant la nuit de son arrivée ; il s'achève sous ses yeux.

Le voilà arrivé, l'ennemi reconnaîtra sa présence à ses coups.

A deux mille ans de distance, c'est la tactique de Napoléon. On le croit à cent lieues, il arrive dans la nuit, il attaque le lendemain.

Il reconnaît les lieux, laisse six cohortes pour la garde du pont et du camp, et marche sur trois lignes à Afranius.

Afranius refuse le combat, et masse ses soldats sur une colline.

César campera au pied de cette colline.

Il passe la journée sous les armes, et, derrière la ligne de bataille qu'il présente, le reste de l'armée creuse un fossé que ne soupçonne même pas Afranius.

La nuit venue, il se retire au delà de ce retranchement. Le lendemain, il indique à trois légions les trois fosses qui restent à creuser ; les légions se mettent à l'œuvre. Le soir, les trois fossés sont creusés.

Afranius a voulu les inquiéter dans leur travail ; mais, voyant César à moitié fortifié, il n'a pas osé quitter le bas de la montagne.

Quand le jour se lève, les fossés sont garnis de palissades.

César a un camp retranché, où il fait venir les bagages et les troupes restés dans l'autre.

Le lendemain, engagement entre César et Afranius. A la fin de la journée, chacun se vante de la victoire ; ce qui arrive toujours quand personne n'a vaincu.

Deux jours après arrive un autre accident plus grave : les neiges fondent dans les Pyrénées ; la Sègre déborde et entraîne les deux ponts de César.

Autant en arrivera à Napoléon dans l'île de Lobau, quelques jours avant Wagram.

Voilà César sans vivres et sans moyens de s'en procurer. Quelque peu de blé qu'on achève de consommer ; pas de bétail : tous les propriétaires de bestiaux ont conduit leurs troupeaux hors de la contrée. Le blé se vend quarante deniers le boisseau.

Joignez à cela les troupes légères espagnoles, accoutumées à passer le fleuve sur des outres, et qui, jour et nuit, harcèlent l'armée de César.

Quant à rebâtir les ponts, il n'y faut pas songer ; les eaux sont trop grosses, la rivière est trop rapide.

César est pris comme dans un piège. Pas un de ses soldats n'en échappera ; on n'aura pas même besoin de les tuer : ils mourront de faim. La nouvelle en court jusqu'à Rome ; de Rome, elle passe en Illyrie et en Grèce.

Il y a queue à la maison d'Afranius, à la villa Sacra ; Afranius est le sauveur du monde ! on envoie des messagers à Pompée et beaucoup de sénateurs qui ont hésité jusque-là, se décident enfin, et prennent parti pour lui.

Seulement on a compté sans le génie et l'activité de César.

César ordonne à ses soldats de faire de petits bateaux à l'imitation de ceux qu'ils ont vus en Angleterre.

Les soldats de César sont bons à tout ; les voilà charpentiers.

Les fonds et les pièces principales de ces bateaux étaient de bois très léger, le reste d'osier couvert de cuir ; on les charge sur des chariots accouplés ; puis une belle nuit, on les lance à cinq ou six lieues du camp.

Deux ou trois cents soldats passent, s'emparent d'une éminence et s'y fortifient.

Puis, pendant qu'ils défendent l'approche de la rivière, on fait passer une légion.

La légion passée, on dresse un pont qui est établi en deux jours, attendu qu'on y travaille des deux côtés, et que l'ennemi n'est plus là pour cribler de traits les travailleurs.

Après la légion, la cavalerie passe la Sègre et s'en va au galop surprendre l'ennemi au fourrage.

Puis arrive un convoi de vivres et de bagages, avec une escorte de six mille personnes de toute sorte : des archers de la Rouergue, de la cavalerie gauloise, des enfants de sénateurs et de chevaliers.

L'abondance rentre dans le camp de deux côtés à la fois.

Qui donc a dit que César était perdu ? On s'est trop pressé à Rome, et plus d'un qui avait déjà fait un pas vers Pompée, revient et fait deux pas vers César.

LVIII

Sur ces entrefaites, arrive au camp la nouvelle d'une victoire navale.

On se rappelle les douze galères que César a fait construire à Arles ; elles bloquent le port de Marseille, sous le commandement de Décimus Brutus.

Mais Domitius en a mis dix-sept en état, dont onze couvertes ; plus, une quinzaine de barques.

On charge les barques d'archers et de montagnards.

La garnison monte en partie sur les galères, et l'on s'en vient droit et avec un bon vent attaquer les douze galères de César, à l'ancre près de l'île où est aujourd'hui le lazareth.

Par bonheur, les douze galères de César étaient chargées de soldats d'élite et d'officiers aguerris, qui s'étaient offerts volontairement à faire le siège.

Le combat fut long et acharné ; les montagnards faisaient merveille.

Dans tous les pays du monde, les montagnards, — ces hommes rudes, accoutumés à gravir et à descendre les inégalités de l'écorce de la terre, — partout les montagnards sont d'excellents soldats. Voyez : Suisses, Tyroliens, Dalmates, Albanais, gens du Caucase, de l'Auvergne, des Pyrénées.

Il n'y avait pas jusqu'aux esclaves de Domitius, à qui leur maître avait promis leur liberté, qui ne combattissent comme des héros.

Le grand désavantage de la flotte de César, c'est que, bâtie avec du bois vert, elle était lourde et manœuvrait difficilement ; d'autant plus difficilement qu'elle était montée non pas par des matelots, mais par des soldats qui ne connaissaient pas les plus simples termes de la marine.

Les vaisseaux ennemis, au contraire, étaient agiles comme des oiseaux de mer ; ils étaient conduits par des pilotes habiles, manœuvrés par les premiers marins du monde ; ils évitaient le choc des pesantes galères de César, tournaient autour d'elles, longeaient leurs flancs et brisaient, en passant, leurs rames.

Il est vrai que, de temps en temps, on en accrochait bien quelqu'une.

Alors, le combat devenait franc de part et d'autre.

Les montagnards phocéens, les esclaves de Domitius, tout cela rivalisait de courage avec les soldats de César.

Une galère une fois accrochée, la galère ennemie pouvait se regarder comme prise, c'était une question de temps.

Les soldats de César sautaient dessus, combattaient corps à corps, et forçaient les équipages ennemis de se jeter à la mer.

Ils finirent donc par faire un grand carnage de l'armée opposante : ils prirent ou lui coulèrent bas neuf galères et chassèrent le reste dans le port.

Cette fois, la victoire ne fit pas question : elle resta sans conteste aux césariens.

Pendant ce temps, les habitants d'Huesca (*Osca*) et de Calahorra (*Calaguris*), s'étant réunis, décidèrent d'envoyer des députés à César pour rechercher son alliance.

L'exemple est contagieux.

Voyant ce que faisaient leurs voisins, les gens de Tortose (*Tortosa*), de Tarragone (*Taraco*), et de Barcelone (*Barcino*) en firent autant.

César, comme on le comprend bien, les reçut à merveille.

Il leur demanda du fourrage et du blé qu'ils s'empressèrent de lui envoyer sur des bêtes de somme.

Il y eut plus : une cohorte, recrutée à Tortose, et qui servait sous les ordres d'Afranius, sachant l'alliance des gens de son pays avec César, quitta le camp du lieutenant de Pompée pour passer dans celui de son ennemi.

Cinq grandes villes se trouvèrent ainsi les alliées de César, prêtes à pourvoir à tous ses besoins, et, cela, juste au moment où l'on apprenait que Pompée n'avait point quitté et ne quitterait point Dyrrachium.

Dès lors, il était facile de voir l'hésitation et l'étonnement de l'ennemi.

Or, César, trouvant qu'un pont était un passage trop étroit pour les manœuvres qu'il méditait, résolut de faire un gué. — Nous l'avons dit, les travaux de César étaient des travaux de géant. Il fit creuser des fossés de trente pieds de large chacun, où se déchargeait le lit de la rivière ; de sorte que, si haute que fût l'eau, elle baissa de plusieurs pieds.

A cette vue, Afranius et Pétréius comprirent qu'ils allaient avoir affaire non seulement à toute l'armée de César, mais encore aux cinq villes ses alliées, et ils résolurent de se retirer derrière l'Ebre.

Au moment où les deux lieutenants pompéiens firent ce mouvement de retraite, l'eau était assez basse pour que la cavalerie passât, mais point encore pour l'infanterie.

Voyant que l'ennemi se retirait, César lança sur lui sa cavalerie.

Quant à le poursuivre avec l'infanterie, il n'y fallait point songer : il y avait cinq lieues à faire pour remonter jusqu'au pont, cinq lieues pour redescendre ; pendant ce temps, l'ennemi serait loin.

Mais l'infanterie de César se mit à éclater en murmures.

Des collines qui bordent la rivière, elle voyait la retraite de l'ennemi, les escarmouches de son arrière-garde avec la cavalerie césarienne, et elle criait à ses officiers :

— Dites à César de nous laisser passer au même endroit que la cavalerie ; puisque la cavalerie y a passé, nous y passerons certes bien aussi.

Alors, César, qui, de son côté, ne demandait pas mieux que de risquer quelque chose sur la foi du hasard, laissa dans le camp les plus faibles avec une légion, mit une ligne de chevaux au-dessus et au-dessous du gué, et s'élança le premier dans cette eau glacée.

Toute l'armée passa ayant de l'eau jusqu'au cou, mais sans perdre un seul homme.

Tous ceux qui avaient été entraînés par le courant furent sauvés par la cavalerie, qui formait la chaîne.

Arrivé sur l'autre rive, César forma ses troupes sur trois colonnes et se mit à la poursuite des pompéiens.

Dès lors, c'est un steeple-chase à qui gagnera le passage des montagnes, seule issue pour passer de la province de Lérida dans celle de Saragosse.

César fait un détour à travers champs, ravins, collines et montagnes, franchit des rochers où les soldats sont forcés de passer un à un, en déposant leurs armes, en marchant sur leurs mains, et reprenant leurs armes ensuite.

Enfin, quand Afranius arrive aux passages, il les trouve gardés.

Alors commence une lutte terrible.

Les soldats de César comprennent que leurs ennemis sont en leur pouvoir. Pour en finir d'un coup, ils veulent les exterminer.

Mais César s'apitoie sur tant de braves gens qui vont mourir pour garder leur parole engagée : il se contente de les envelopper, de tirer autour d'eux des lignes de circonvallation, de les affamer.

Il peut les détruire ; il les laisse vivre. Il lui faut des amis, non des victimes.

Les soldats ennemis reconnaissent son intention.

Des pourparlers s'établissent entre les soldats de César et ceux de Pompée ; les bas officiers s'en mêlent. Ceux de Pompée avouent qu'ils doivent la vie à César ; que, depuis longtemps, si César voulait, ils n'existeraient plus. Ils demandent s'ils peuvent se fier à sa parole, et, sur l'assurance qui leur en est donnée, ils dépêchent leurs centurions à César.

Alors, on croit la paix faite : césariens et pompéiens se mêlent, se serrent la main, s'embrassent ; les soldats de Pompée emmènent ceux de César sous leurs tentes ; les soldats de César en font autant de ceux de Pompée.

Quand, tout à coup, Afranius et Pétréius apprennent ce qui se passe, prennent une garde espagnole dont ils sont sûrs, tombent sur les soldats romains qui sont dans leur camp et les égorgent à l'exception de ceux que leurs soldats cachent eux-mêmes et font évader dans la nuit.

César apprend ce carnage, fait de son côté, prendre les

soldats pompéiens, et, sans leur faire aucun mal, aucune menace même, les renvoie à Afranius.

Ce sont autant d'apôtres qu'il aura dans le camp ennemi.

Cependant, ni Afranius ni Pétréius ne peuvent pousser plus avant. Ils prennent la résolution de revenir à Lérida et se remettent en marche.

Mais César les suit, les harcèle avec sa cavalerie, les affame avec ses coureurs.

Ils tuent leurs bêtes de somme, qu'ils ne peuvent plus nourrir, et les mangent, puis se remettent en route.

César, par une marche habile, les accule dans une mauvaise position.

Il faut combattre.

Les lieutenants préfèrent un siège à une bataille ; ils se fortifient.

César les enveloppe alors par un de ces terribles fossés dont ses légions ont l'habitude de sillonner le sol.

Afranius et Pétréius peuvent calculer, en mangeant leurs chevaux comme ils ont mangé leurs mules, combien il leur reste de jours avant de mourir de faim.

Enfin, ils demandent à parlementer, s'avouent vaincus, et supplient César de ne pas abuser de la victoire.

César fait grâce à tout le monde, n'impose à ses ennemis d'autre condition que celle de quitter la province et de licencier les troupes.

On discute sur l'époque du licenciement.

Mais, alors, les soldats se mêlent de la négociation.

— Tout de suite ! tout de suite ! crient-ils de tous côtés.

César, pour faciliter l'accommodement, payera l'arriéré de la solde due aux soldats de Pompée.

Puis il permet à chaque homme, soldat ou officier, de reprendre dans son camp à lui, César, tout ce qu'il a perdu de précieux dans la campagne. César indemnisera ses soldats.

Dès lors, il n'y a plus de discussion : la voix des soldats couvre celle des chefs ; on se fiera à César, puisque César est plus généreux qu'on ne lui demandait de l'être.

Ceux qui veulent rester avec César restent avec lui, ceux qui veulent se retirer se retirent.

De son côté, Varon, se voyant seul contre une armée trois fois forte comme la sienne, songe à ouvrir des pourparlers avec César.

D'ailleurs, la province qu'il commande se soulève contre lui ; les villes dans lesquelles il veut entrer lui ferment leurs portes ; une de ses légions l'abandonne.

Il écrit qu'il est prêt à faire sa soumission.

César va au-devant de lui jusqu'à Cordoue, reçoit de ses mains un état de la province, des vaisseaux, des munitions et de l'argent qu'elle renferme ; se fait donner l'argent, indemnise les citoyens des pertes qu'ils ont subies et des contributions qu'on a levées sur eux ; rembourse tout le monde jusqu'à Hercule, dont on avait enlevé le trésor ; et, là, à Cadix, retrouve cette même statue au pied de laquelle, quinze ans auparavant, il pleurait, parce qu'il n'avait rien fait à l'âge où Alexandre avait conquis le monde.

La guerre d'Espagne terminée, César s'embarque à Cadix sur les vaisseaux de Varon, arrive par mer à Tarragone, y trouve les députés d'une grande quantité de villes espagnoles, leur accorde tout ce que ces députés lui demandent, à quelques-unes mêmes plus qu'elles ne demandaient ; et, par terre, se rend de là à Narbonne, et de Narbonne à Marseille.

Là, il apprend qu'à Rome, et en son absence, sur la proposition de Lépidus, il a été nommé dictateur !

LIX

Ce Lépidus, nous le retrouverons : c'est lui qui, plus tard, avec Antoine et Octave, formera le second triumvirat.

Cependant, la peste et la famine étaient dans Marseille ; on ne mangeait dans la ville que de l'orge gâté et du vieux millet. Une des tours était à bas, et une grande portion de la muraille, fort ébranlée, menaçait de faire brèche. Domitius comprit qu'il était temps de quitter Marseille, ou que Marseille le quitterait.

Il équipa trois navires, sortit par un mauvais temps, sacrifia deux de ses vaisseaux, et avec le troisième passa à travers la flotte de Décimus Brutus.

Marseille, alors, s'offrit à merci.

Les Marseillais savaient, par la dernière guerre d'Espagne, comment il fallait agir avec César.

César se fit livrer les armes, les vaisseaux, les machines, l'argent de l'épargne, et pardonna à la ville en faveur de sa mère Phocée.

Puis il partit pour Rome.

Il était temps qu'il arrivât : les lieutenants de César avaient cette ressemblance avec ceux de Napoléon, qu'ils se faisaient battre partout où n'était pas César.

Curion avait passé de Sicile en Afrique, laissant deux légions en Sicile, et emmenant avec lui cinq cents chevaux et deux légions.

Quintilius Varus, qui tenait l'Afrique pour Pompée, avait fait alliance avec le Numide Juba ; celui-ci haïssait Curion pour deux raisons : la première, c'est que son père s'était lié autrefois d'une amitié particulière avec le père de Pompée ; la seconde, c'est que, pendant son tribunat, Curion avait confisqué son royaume.

Curion commença par battre Varus, et Domitius, qui était venu rejoindre celui-ci.

Mais, Juba ayant réuni les Numides aux deux pompéiens, Curion fut enveloppé et défait.

Au milieu de la mêlée, Domitius, qui était son ami, poussa jusqu'à lui et l'invita à se sauver avec les quelques hommes qui lui restaient, lui promettant qu'il lui ferait faire place, et protégerait sa retraite.

Mais Curion répondit :

— Comment veux-tu que je me retrouve en présence de César, après avoir fui ?

Et, se rejetant avec les siens au plus fort du combat, il se fit tuer.

Curion, qui payait si mal ses dettes, acquitta scrupuleusement, comme on voit, celle qu'il avait contractée envers César.

De son côté, Antoine, resté à Rome, n'avait pas augmenté la popularité du maître.

Il avait passé le temps en orgies et en amours, « se rendant, dit Plutarque, insupportable aux citoyens à cause de sa paresse, n'étant nullement ému des injustices qu'ils éprouvaient, traitant rudement ceux qui venaient se plaindre à lui ; enfin, corrompant des femmes de condition libre. »

Aussi, à son retour à Rome, César reçut-il de grandes plaintes sur son lieutenant ; mais il pensa qu'en temps de guerre, il fallait bien accorder quelques petites licences à ses amis. Il écouta les plaintes ; seulement, il n'y fit point droit, et maintint Antoine dans ses commandements.

En passant par Plaisance, il avait fait une exécution qui avait fort coûté à son cœur. Une de ses légions s'était révoltée, réclamant cinq mines que César lui avait promises à Brindes. Les rebelles croyaient César encore à Marseille, même en Espagne, et menaçaient leurs préteurs, quand, tout à coup, César apparut au milieu d'eux.

— Soldats, dit-il, vous vous plaignez de la longueur de la guerre. Si elle traîne en longueur, ce n'est point ma faute, il me semble : c'est celle des ennemis qui fuient devant nous. Quand vous étiez dans la Gaule, vous vous êtes enrichis sous mon commandement. Il s'agit, un jour, d'entreprendre ou de ne pas entreprendre cette guerre : tous, d'un commun accord, vous vous prononçâtes pour l'affirmative ; et, maintenant que m'y voici engagé, vous parlez de m'abandonner ! Puisqu'il en est ainsi, au lieu d'être, comme par le passé, clément et libéral, je serai terrible. Vous ne voulez pas de César, vous aurez Pétréius. La neuvième légion, qui est cause de cette révolte, sera décimée !

A peine les soldats eurent-ils entendu ces fermes paroles de César, qu'ils se mirent à gémir et à supplier ; de leur côté, les préteurs tombèrent à genoux, implorant César les mains jointes.

Lui, écouta un instant et réfléchit.

— C'est bien, dit-il, choisissez cent vingt hommes parmi vous ; je ne connais pas les coupables, et vous les connaissez.

On fit sortir des rangs cent vingt hommes.

César les fit placer sur une seule ligne ; puis, appelant le préteur :

— Comptez deux fois jusqu'à dix, dit-il, et que chaque dixième homme sorte des rangs.

Douze hommes sortirent.

— Faites exécuter ces douze hommes, dit César.

Un d'eux éleva la voix.

— Je veux bien mourir, dit-il ; mais je ne suis pas coupable.

— Tu n'es pas coupable ? demanda César.

— Interrogez mes compagnons.

— Est-ce vrai qu'il n'est pas coupable ? fit César.

— C'est vrai, répondirent ceux-ci tout d'une voix.

— Et pourquoi te trouves-tu parmi ceux qui sont désignés pour mourir ?

— Un ennemi m'a faussement dénoncé.

— Quel est cet ennemi ?

Le condamné le nomma.

— Est-ce vrai ? demanda César.

— C'est vrai ! [illegible] onze autres condamnés.

— Alors, sors des rangs, dit César, et que celui qui t'a faussement dénoncé meure à ta place !

Ce qui fut exécuté.

Indulgent envers ses ennemis, qu'il lui fallait conquérir, César crut devoir être sévère envers les siens, qu'il lui fallait garder.

Les d[illegible] furent mis à mort.

De retour à Rome, il reçut du sénat confirmation de son titre de dictateur.

Son premier soin fut de rappeler les exilés.

Tout ce qui restait encore d'exilés du temps de Sylla rentra à Rome. Les enfants de ceux qui étaient morts en exil furent remis en possession de leurs biens paternels.

Puis César se trouva face à face avec le grand monstre des guerres civiles : l'abolition des dettes.

Les débiteurs demandaient [illegible] les *tabulas novas*, c'est-à-dire la banqueroute. Cette demande était causée qu'il n'y avait plus ni argent ni crédit sur la place. Le numéraire, qu'on n'exile pas, s'était exilé lui-même, et celui-là est un proscrit qui ne rentre pas facilement.

En courant, César fit une cote mal taillée, comme on dit de nos jours : une petite faillite de vingt-cinq pour cent ; c'est-à-dire que les débiteurs furent autorisés à céder leurs biens au prix qu'ils avaient avant la guerre civile et à imputer sur le capital les intérêts payés.

Quant à la dictature, il ne la garda que onze jours, se fit élire consul avec Servilius Isauricus, qui venait, à son avis, de lui donner un bon conseil, et tourna les yeux vers l'Orient.

LX

Le conseil que venait de donner Isauricus à César était de marcher droit contre Pompée.

Pison, au contraire, donnait à son beau-fils le conseil opposé : il voulait que César envoyât des ambassadeurs à son ennemi, et essayât une fois encore d'un accommodement.

En effet, pour un homme qui ne se fût pas fié à son génie comme faisait César, le conseil était prudent.

Tout le temps que César avait employé à vaincre l'Espagne, à soumettre Marseille, à apaiser des séditions, à calmer Rome en passant, à régler les intérêts des débiteurs et des créanciers en repassant, Pompée l'avait employé à réunir une gigantesque armée.

Caton l'avait rejoint ; Cicéron l'avait rejoint.

Il n'y avait pas jusqu'à Marcus Brutus, dont il avait brutalement tué le père, — nous avons raconté l'événement à propos des guerres civiles de Sylla, — il n'y avait pas jusqu'à Marcus Brutus qui, sacrifiant son ressentiment à la patrie, ne l'eût rejoint.

Etrange aveuglement de gens intelligents, cependant, qui appelaient Pompée et *patria* — ce qui prouve qu'il y aura toujours deux patries dans une nation : la patrie du peuple et la patrie de l'aristocratie.

Maintenant, disons en quelques mots de quelles forces disposait Pompée.

Pompée avait eu une année entière pour se préparer à la guerre.

Pompée avait une flotte immense, qu'il avait tirée des Cyclades, de Corfou, d'Athènes, du Pont, de la Bithynie, de la Syrie, de la Cilicie, de la Phénicie et de l'Egypte : cinq cents vaisseaux de guerre, sans compter les brigantins et les bâtiments légers.

Pompée avait neuf légions romaines : cinq qui, d'Italie, étaient passées avec lui à Dyrrachium ; une vieille de Sicile, qu'on appelait la Jumelle, parce qu'elle était composée de deux légions ; une autre de Candie et de Macédoine, formée de vétérans qui s'étaient établis en Grèce ; enfin, les deux dernières avaient été levées en Asie, par Lentulus ; et, pour compléter les cadres, on avait fait des recrues en Thessalie, en Béotie, dans l'Achaïe et dans l'Epire.

On en attendait deux autres que Scipion devait amener de Syrie; outre ces deux autres, trois mille archers de Candie, et deux cohortes de frondeurs de six cents hommes chacune.

Il avait quatorze mille [illegible] sept mille appartenant à la fleur des chevaliers [illegible], sept mille [illegible] alliés [illegible] Cappadoce, commandés par Ariobarsane ; cinq cents venant de la Thrace, commandés par Safale, fils du roi Cotys ; six cents venant de la Galatie, commandés par [illegible] Déjotarus que Crassus avait trouvé bâtissant une ville, et trois cents autres commandés par Castor et le fils de Donilas ; deux cents venant de la Macédoine, commandés par Rascypolis ; cinq cents Gaulois et Germains, laissés par Gabinius comme garde au roi Ptolémée Aulétès, et amenés par le jeune Pompée ; huit cents que celui-ci avait levés, soit de son argent, soit dans les propriétés de son père et les siennes : deux cents venant de la Commagène, la plupart archers à cheval, envoyés par [illegible] ; enfin le reste composé de volontaires [illegible] particulièrement de la Thrace, de la Thessalie, de la Macédoine.

Pour l'argent, Dieu merci ! on n'en manquait pas : on avait les caisses des publicains de Rome et les trésors des satrapes de l'Orient.

L'Orient était le fief du vainqueur de Mithridate. Rois et peuples étaient les clients de Pompée.

La Grèce fit pour lui son dernier effort. Elle craignait César et son armée de barbares, les Gaulois surtout, dont les ancêtres étaient venus assiéger le temple de Delphes.

Quant aux vivres, on en regorgeait : on avait pour greniers l'Asie, l'Egypte, la Thessalie, Candie et Cyrène.

On tenait toute la mer avec l'immense flotte, qui se divisait en six escadres.

Le jeune Pompée commandait celle d'Egypte ; Lélius et Triarius, celle d'Asie ; Cassius, celle de Syrie ; Marcellus et Pomponius, celle de Rhodes ; Libon et Octavius, celles d'Illyrie et d'Achaïe.

Bibulus, l'inepte mais brave Bibulus, le gendre de Caton, avait le commandement général.

Il est vrai que toute cette armée, composée d'éléments si divers, avait grand besoin d'être disciplinée ; mais, nous l'avons dit, pour arriver à ce résultat, Pompée avait eu une année entière.

Pendant cette année, il avait sans relâche exercé ses troupes ; lui-même, toujours en activité comme s'il n'eût eu que vingt-cinq ans, — et il en avait cinquante-huit, — faisait les mêmes exercices que ses soldats.

Or, c'était pour ceux-ci un grand encouragement que de voir, à cet âge, leur ancien général s'exercer à pied, tout armé ; puis, montant à cheval, tirant et remettant son épée au fourreau pendant que son cheval l'emportait à toute bride, lancer le javelot non seulement avec adresse, mais encore avec force, et à une telle distance, que les jeunes gens essayaient vainement de faire ce que faisait Pompée.

Et remarquez que tout cela se passait en présence de quatre ou cinq rois d'Orient, et des hommes les plus renommés de l'Occident, des Caton, des Cicéron, des Marcus Brutus et du vieux Tédius Sextius, qui, tout sexagénaire et boiteux qu'il était, avait quitté Rome pour venir, disait-il, la retrouver dans le camp de Pompée.

Pompée comptait bien aussi que Rome était avec lui.

Mais la chose sur laquelle il comptait surtout, c'était de ne pas être attaqué avant le printemps. On était au mois de novembre.

Il songea qu'il pouvait prendre ses quartiers d'hiver et les faire prendre à ses soldats.

Il réunit sénateurs et chevaliers.

— Seigneurs et citoyens, dit-il, l'histoire nous apprend que les Athéniens abandonnèrent jadis leur ville pour mieux résister à l'ennemi et mieux défendre leur liberté, parce que Thémistocle pensait que les murailles et les maisons ne constituaient pas, pour un peuple, ce qu'on appelle la VILLE. Et bientôt après, en effet, Xercès vaincu, Salamine immortalisée, les Athéniens rentrèrent dans Athènes, et la réédifièrent plus belle et plus glorieuse qu'elle n'avait jamais été. Nous fîmes de même, nous autres Romains, quand les Gaulois envahirent l'Italie ; nos pères abandonnèrent la ville, puis se retirèrent à Ardée, et Camille et eux pensèrent comme Thémistocle que la *patrie* était là où ils étaient. C'est en souvenir de ces deux grands événements, et conseillés par eux, qu'à notre tour nous avons abandonné l'Italie pour venir où nous sommes. Mais, au nom de la patrie, nous chasserons, nous aussi, César de Rome ; et il faut l'en chasser, entendez-vous bien ! car que croyez-vous qu'il fasse, s'il était victorieux ? Pensez-vous que celui qui prend les armes contre la patrie s'épargnât aucune cruauté, aucune violence ? L'homme que sa rapacité, son avarice, son amour de l'argent ont fait exercer dans les Gaules, se fera-t-il scrupule de fouiller dans la bourse des citoyens, comme il a fouillé dans le trésor public ?... Quant à moi, dans cette grande cause de la patrie, marquez-moi ma place ; je combattrai au rang que vous me désignerez, je combattrai comme soldat ou comme capitaine ; tout ce que je demande aux dieux, c'est que, si l'on me reconnaît quelque expérience de la guerre, quelque courage personnel, quelque connaissance en la tactique militaire, si l'on veut bien se souvenir que je n'ai jamais été vaincu, tout ce que je demande aux dieux, c'est de contribuer dans une mesure quelconque à la vengeance de la patrie !

Après ces paroles, Pompée se tut, et tous d'une seule voix le proclamèrent imperator, et le réclamèrent pour leur chef suprême.

Alors Pompée les remercia et leur dit que, selon toute probabilité, César, arrêté par les montagnes et l'impétuosité de la mer, n'entreprendrait pas de toute la saison de venir en Illyrie, [illegible] Rome pour faire confirmer sa dictature.

En conséquence, il ordonna à ses officiers de mer de bien garder le passage, et envoya ses soldats hiverner en Macédoine et en Thessalie.

Mais, en même temps que Pompée faisait ce discours à son armée et à ses partisans, César, après onze jours seulement de halte à Rome, était arrivé à Brindes presque seul, sans matériel et sans vivres, et, rassemblant une vingtaine de mille hommes, il leur disait :

— Camarades, vous êtes venus avec moi pour faire de grandes choses, n'est-ce pas ? Eh bien, pour ceux qui ont fermement arrêté une pareille résolution, il n'y a ni hiver ni tempête. Ceux-là, rien ne doit les arrêter : ni l'absence de vivres, ni le défaut de machines, ni la lenteur de nos compagnons. Rien ne doit donc nous empêcher de poursuivre notre guerre, et la seule chose qui soit indispensable au succès, c'est la célérité. Je suis donc d'avis que nous laissions ici nos valets, nos serviteurs, nos bagages, que nous montions sur les premiers navires que nous trouverons, pourvu qu'il y en ait assez pour nous porter tous tant que nous sommes, et que nous profitions au contraire de l'hiver qui les rassure, pour tomber sur nos ennemis au moment où ils s'y attendront le moins. Quant au petit nombre, le courage y suppléera ! Restent les vivres. Le camp de Pompée est dans l'abondance : chassons Pompée de son camp, et nous ne manquerons de rien ; le monde sera à nous ! Rappelez-vous ceci : c'est que nous sommes citoyens, et que nous avons affaire à des esclaves. — Maintenant, quiconque ne voudra pas risquer la même fortune que celle de César sera libre d'abandonner César.

Il n'y eut qu'un cri pour répondre à ce discours :

— Partons !

Huit jours après, sans vivres, sans machines de guerre, avec vingt-cinq ou trente mille hommes seulement, sans attendre les troupes auxquelles il avait donné rendez-vous à Brindes, César monta sur une cinquantaine de vaisseaux qu'il promit de renvoyer pour chercher une vingtaine de mille hommes restés en arrière, et, passant au milieu de cette immense flotte de Bibulus, il s'en alla débarquer dans un endroit désert, — près d'Apollonie, sur les grèves, au milieu des rochers, tous les ports étant gardés par les pompéiens.

Il venait avec vingt-cinq mille hommes en assiéger cent cinquante mille !

Et, cependant, ses légions, parties des bords de la Sègre, avaient franchi la Narbonnaise, la Gaule transalpine, avaient traversé Rome comme une étape ordinaire, s'étaient engagées sur la via Appia, et marchaient sur Brindes tout en murmurant :

— Jusqu'où cet homme veut-il nous conduire ? combien de temps nous traînera-t-il encore à sa suite ? quand mettra-t-il un terme à nos travaux ? croit-il donc que nous ayons des jarrets d'acier et des corps de fer, pour nous pousser d'un bout du monde à l'autre, de l'est à l'ouest, du nord au midi, de l'orient à l'occident ? Mais le fer et l'acier s'usent eux-mêmes par les coups qu'ils donnent et qu'ils reçoivent. Aux cuirasses elles-mêmes, aux glaives eux-mêmes il faut du repos : les cuirasses pour qu'elles résistent, les glaives pour qu'ils ne s'émoussent pas. César, en voyant nos blessures, devrait songer qu'il commande à des hommes mortels, et que nous ne pouvons souffrir des fatigues au-dessus de l'humanité. Un dieu même se lasserait à faire ce que nous avons fait. On dirait, à voir la rapidité de sa marche, qu'il fuit l'ennemi au lieu de le poursuivre. Assez, César ! assez !

Et, découragés, les malheureux s'asseyaient au revers de la route et secouaient la tête aux exhortations de leurs chefs.

Ne vous semble-t-il pas entendre les plaintes de ces vétérans que Napoléon poussait du Nil au Danube, du Mançanarès au Volga ?

Mais, quand les vétérans de César arrivèrent à Brindes et qu'ils virent que César était parti sans eux, ils se retournèrent vers leurs chefs, et, pleurant de colère :

— C'est votre faute, dirent-ils, si nous ne sommes point partis avec lui. Il fallait nous presser par les routes, au lieu de nous laisser reposer comme des lâches et des paresseux. Ah ! nous sommes des misérables, nous avons trahi notre général.

Et, comme on leur dit que les cinquante vaisseaux qui conduisaient en Grèce César et leurs compagnons les devaient venir rejoindre, ils allèrent s'asseoir sur les falaises pour voir de plus loin les voiles désirées blanchir à l'horizon.

LXI

Ce qui avait donné cette grande confiance dans César, c'était d'abord son génie, mais c'était ensuite un présage. — César, qui, lorsqu'ils annoncèrent sa mort, avait juré de ne plus les écouter, croyait cependant aux présages ; comme tous les grands hommes, il était superstitieux : chez certains génies, la superstition n'est point de la faiblesse, c'est de l'orgueil.

Au moment de quitter Rome, César fit un sacrifice à la Fortune. Le taureau qui devait être immolé échappa à ses gardiens et s'enfuit hors de la ville avant d'avoir reçu aucun coup ; puis, rencontrant un étang, il le traversa à la nage.

— Que veut dire cela ? demanda César aux devins.

— Cela veut dire, expliquèrent ceux-ci, que tu es perdu si tu restes dans Rome, et si tu ne traverses pas à l'instant la mer, vaste étang qui te sépare de Pompée ; tandis qu'au contraire, de l'autre côté de la mer, t'attendent la victoire et la fortune.

César partit, chargeant Antoine de lui amener le reste de son armée.

Dès le lendemain de son départ, qui était la nouvelle de toute la ville, les enfants de Rome se divisèrent en deux camps, les uns césariens, les autres pompéiens, et, à coups de pierres, commencèrent une petite guerre.

Une grande bataille fut le résultat de cette petite guerre, et l'on remarqua que les pompéiens eurent le dessous.

César, cependant, était à Apollonie, que la garnison pompéienne n'avait même pas tenté de défendre.

Il y a plusieurs Apollonies, ou plutôt, il y avait alors plusieurs Apollonies. La première en Macédoine, au sud-ouest de Thessalonique : c'est aujourd'hui Polina ; la deuxième, en Thrace, à l'entrée du golfe formé par le Pont-Euxin : c'est aujourd'hui Sizeboli ; la troisième, dans la Cyrénaïque, située sur le bord de la mer, au nord de Cyrène, à laquelle elle servait de port : c'est aujourd'hui Marza-Sousa ; la quatrième dans l'île de Crète, patrie du philosophe Diogène, et que l'on appelait aussi Eleuthera ; la cinquième, en Palestine, près de Césarée, et qu'on appelle aujourd'hui Arzouf ; enfin, la sixième, en Illyrie, près de l'embouchure de l'Aous, aujourd'hui le Vouissa.

C'est dans cette dernière qu'était César.

Là, il attendait le reste de son armée, qui ne venait pas. Les hommes comme César n'aiment point à attendre. Il dépêcha d'abord des messagers à Brindes, avec ordre de dire à ses soldats de s'embarquer à l'instant même, et de ne point ménager les vaisseaux.

— Je n'ai pas besoin de vaisseaux, disait-il, j'ai besoin d'hommes.

Au bout de quelque temps, ne voyant pas arriver ses soldats, il résolut de les aller chercher lui-même.

C'est alors qu'il tenta une de ces folles entreprises qui lui avaient si souvent réussi dans la Gaule.

Il envoya trois de ses esclaves sur les bords de l'Aous, distant de deux milles seulement, avec charge de dire au premier batelier venu que César voulait expédier un messager en Italie, et qu'il eût à donner une place à ce messager dans le premier bateau qui partirait pour Brindes. S'il n'y avait point de bateau en partance, les esclaves en loueraient un, et autoriseraient le patron à prendre, outre l'envoyé de César, autant de passagers qu'il lui plairait : plus il y aurait de passagers, mieux l'envoyé de César pourrait garder l'incognito.

Au bout d'une heure, les esclaves rentrèrent, disant à César que tout serait prêt pour le soir même.

César invita ses amis à dîner comme il avait fait à Ravennes, au moment de partir pour Rome ; puis, comme à Ravennes, il les quitta au milieu du banquet, disant qu'on ne fît point attention à lui, et qu'il allait revenir.

Mais, passant sous sa tente, il prit le costume d'un esclave, se rendit seul au bord du fleuve, et, reconnaissant le bâtiment à des signes qui lui avaient été indiqués, il dit au patron :

— Me voici ; je suis le messager de César.

Le patron le reçut dans sa barque, où attendaient sept ou huit passagers.

César hâta le départ autant qu'il put : il était important de profiter de la nuit pour passer inaperçu au milieu de la flotte pompéienne.

Tout alla bien, grâce aux avirons et au courant, tant qu'il ne s'agit que de descendre le fleuve ; mais, à mesure que l'on approchait de l'embouchure, les flots de plus en plus soulevés, s'engouffrant entre les deux rives, formaient une espèce de flux qui empêchait la barque d'avancer, ou ne lui permettait du moins d'avancer qu'à grand'peine.

Enfin, arriva un moment où tous les efforts devinrent inutiles.

Un coup de mer brisa le gouvernail, et le patron, épouvanté, donna aux rameurs l'ordre de remonter le fleuve.

Ce fut alors que César, se levant et écartant son manteau, dit le fameux mot historique :

— Ne crains rien, tu portes César et sa fortune !

Une pareille révélation rendit le courage au batelier et aux rameurs ; tous les efforts furent réunis, et l'on parvint à franchir l'espèce de barrage qui fermait la sortie du fleuve.

Mais, une fois en mer, il devint impossible de gouverner la barque, et le vent et les vagues la rejetaient sur la plage.

Sur ces entrefaites, le jour était venu, et l'on courait le risque d'être pris par l'ennemi.

— [illegible] Fortune ! murmura César, m'abandonne[illegible] !

Puis il donna l'ordre de remettre la barque au fleuve, et, à l'aide du vent qui la poussait à l'intérieur, et des rameurs qui remontaient le courant, il eut en moins d'une demi-[illegible] les quelques milles qui le séparaient de son camp.

Son retour fut une fête. On le savait parti, on le croyait perdu. Les uns louèrent son courage, les autres blâmèrent sa témérité.

Ses soldats accoururent en foule autour de lui. Un d'eux fut député par les autres pour porter la parole au nom de ses compagnons.

— César, dit-il, que t'ont fait ceux que tu appelais tes amis, que tu désespères de vaincre avec eux, et que tu vas, par une inquiétude injurieuse, chercher ceux qui sont absents ? Nous sommes moins nombreux que l'ennemi, c'est vrai ; mais nous comptais-tu quand il fallait combattre les Gaulois ? César, ton armée redemande ta confiance, qu'elle n'a pas mérité de perdre.

Ce qui empêchait Antoine de sortir de Brindes, c'était la vigilance de Bibulus.

Bibulus mourut, et le gouvernement de la mer fut donné à Libon.

Antoine, apprenant cette mort, résolut de profiter du trouble qu'elle devait jeter dans l'armée navale ; et, tandis que Gabinius tournait par terre, il alla heurter franchement les vaisseaux qui fermaient le port de Brindes. Ses navires, à lui, portaient vingt mille fantassins et huit cents chevaux.

La ligne qui tenait la mer et bloquait le port, fut brisée du choc ! Antoine et ses vaisseaux passèrent ; mais la flotte tout entière de Libon se rallia et se mit à sa poursuite. Par bonheur, le vent du sud repoussait l'ennemi au fond du golfe ; il est vrai que le même vent portait les vaisseaux d'Antoine vers des rochers où ils ne pouvaient manquer de se briser : ils en étaient déjà si près, qu'Antoine et ses hommes se regardaient comme perdus, quand, tout à coup, le vent fit une saute et passa du midi au nord-est. Antoine orienta rapidement ses voiles, et, en longeant la côte, la vit toute couverte des débris de la flotte de Pompée.

Il profita de l'occasion, fit bon nombre de prisonniers, s'empara du port de Lissus, voisin de celui de Dyrrachium et arriva au camp de César avec le double prestige de lui amener un gros renfort et de lui apporter de bonnes nouvelles.

Pendant ce temps, une sorte de miracle avait seul sauvé César.

Pompée, qui, avec toutes ses forces, avait résolu de l'écraser, marchait dans cette intention contre Apollonie ; mais, sur son chemin, ayant rencontré la rivière d'Apsus il y lança deux hommes pour sonder le gué.

Un des soldats de César, qui vit ces deux hommes à l'eau, s'y jeta à son tour, les attaqua et les tua tous les deux.

Pompée résolut d'établir un pont.

Le pont fut établi ; César le laissa faire : à un moment donné, il comptait attaquer ceux qui seraient passés.

Il n'eut point cette peine : deux ou trois cents hommes n'eurent pas plus tôt gagné l'autre rive, que le pont s'effondra ! tous ceux qui étaient dessus tombèrent à l'eau et se noyèrent ; ceux qui étaient déjà passés furent tués par les soldats de César, depuis le premier jusqu'au dernier.

Pompée regarda ce double événement comme un mauvais présage, et se retira.

LXII

Antoine et ses vingt mille hommes arrivés, César se décida à prendre l'offensive.

Pompée s'était retiré à Asparague, près de Dyrrachium.

César suivit Pompée, prit en passant la ville des Parthéniens, où Pompée avait une garnison, et, le troisième jour, se trouvant en face de son rival, lui livra bataille.

Nous voici arrivés à la dernière lutte, à la lutte suprême ; qu'on nous permette donc de nous arrêter une minute en face des événements sur lesquels le monde entier, haletant d'angoisse, eut les regards fixés.

La question, réduite à ses termes les plus simples, était celle-ci :

L'aristocratie [illegible]-t-elle avec l'élève de Sylla, [illegible] le neveu de Marius ? [illegible] proscriptions avec Pompée ? le monde subira-t-il la clémence de César ?

Nous ne sommes point un faiseur de théories, un [illegible] un enregistreur de faits.

On comprend l'attente générale.

Les yeux du monde entier étaient fixés sur ce petit point de l'Epire. La Gaule, l'Espagne, l'Afrique, l'Egypte, la Syrie, l'Asie, la Grèce, le monde enfin, nous l'avons dit, regardait haletant. L'Orient et l'Occident, le Nord et le Midi se demandaient : « Que va-t-il advenir de nous ? »

L'Occident, c'est-à-dire la force de l'avenir, était pour César ; l'Orient, c'est-à-dire la majesté du passé, était pour Pompée. Le Nord n'existait pas encore ; le Midi n'existait plus.

Le troisième jour, disons-nous, César, se trouvant en face de Pompée, lui offrit la bataille.

Pompée, attiédi par les deux présages que nous avons rapportés, demeura dans son camp.

César attendit une partie de la journée, et, voyant que Pompée refusait le combat, fit rentrer ses troupes dans le sien.

Il venait d'arrêter un nouveau plan.

Par des sentiers étroits, difficiles, comme ceux qu'il avait suivis en Espagne, il prit le chemin de Dyrrachium ; son intention était d'isoler Pompée de cette place, c'est-à-dire de lui couper les vivres et les munitions.

Pompée, lui voyant faire un grand détour, crut, comme Afranius et Pétréius l'avaient cru sur les bords de la Sègre, que le défaut de vivres forçait César à la retraite. Il envoya des coureurs sur ses traces, et attendit.

Les coureurs revinrent dans la nuit, annonçant que César ne battait point en retraite, mais que, par une courbe immense, il revenait se placer entre Pompée et Dyrrachium.

Pompée ordonna de lever le camp à l'instant même, et, par le plus court chemin, se rabattit sur la ville.

César, qui s'était bien douté de cette manœuvre, marchait à pied à la tête de ses soldats, les encourageant, franchissant tout le premier les obstacles, n'accordant que de courtes haltes, pressant le départ, et expliquant l'importance d'un mouvement rapide.

Le surlendemain, au point du jour, on aperçut en même temps les murs de Dyrrachium et les soldats de Pompée ; seulement, on avait sur ceux-ci une heure d'avance. — C'est ce qui était arrivé en Espagne à Afranius et à Pétréius.

Pompée, s'apercevant qu'il était prévenu, posa son camp sur un roc qui dominait la mer et abritait une espèce de port où il réunit ses vaisseaux : par eux, il tirait des vivres d'Asie et des autres points de l'Orient qui lui étaient soumis.

César, au contraire, était isolé et réduit aux ressources locales. Il ne pouvait faire venir des vivres de l'Orient, qui ne lui appartenait pas ; il n'en pouvait faire venir de l'Occident, dont il était séparé par les cinq cents vaisseaux de Pompée. Il envoya des messagers pour en acheter en Epire, imposa toutes les villes voisines en nature, et fit rechercher le blé qui se trouvait à Lissus, dans la ville des Parthéniens et dans tous les bourgs et châteaux environnants.

Mais il était dans un pays de montagnes peu propre à l'agriculture : le blé manquait partout. D'ailleurs, Pompée, en observation comme un aigle du haut de son roc, et plus fort que César en cavalerie, voyait de loin arriver les convois, lançait sur eux sa cavalerie légère et les pillait.

César résolut d'assiéger à la fois Dyrrachium et Pompée, la ville et l'armée.

C'était là un plan gigantesque qui eût été un rêve pour tout autre homme que César, pour tous autres soldats que les soldats de César.

S'il réussissait, qu'allait penser le monde de cette nouvelle qui se répandrait sur lui ?

Pompée refuse le combat, et César assiège Pompée !

En huit jours, il bâtit douze forts sur la croupe des montagnes dont Pompée occupait le sommet. Il relia ses forts par des fossés et des lignes de communication ; c'était une de ces immenses circonvallations telles qu'il en traçait dans les Gaules.

Comme Pompée ne voulait ni quitter la côte, ni s'éloigner de Dyrrachium, comme il ne pouvait empêcher les travaux de César qu'en livrant bataille, et qu'il n'était point disposé à livrer bataille, il ne lui restait qu'à occuper le plus de pays possible pour disloquer, en les écartant, les troupes de César ; ce qui lui était facile, ayant le double d'hommes de son adversaire.

Pompée fit donc bâtir, de son côté, vingt-quatre forts qui embrassaient près de quatre lieues de circuit.

Dans ces quatre lieues, il faisait paître ses chevaux comme dans un parc, tandis que, par sa flotte, le blé, la viande et le vin lui arrivaient en abondance.

César traça une ligne de six lieues et bâtit trente-six forts !

Pompée, comme on le comprend bien, ne lui laissait pas accomplir tranquillement ce travail.

Dès que César voulait occuper quelque hauteur nouvelle, Pompée envoyait contre lui ses frondeurs et ses archers ; mais les soldats de César, la plupart Gaulois, Espagnols ou Germains, étaient ingénieux comme des Français modernes. Les travailleurs s'étaient fait des casques en feutre, en cuir, en toile piquée, qui amortissaient les coups.

C'était un spectacle étrange que cette armée manquant

de tout, et forte de quarante mille hommes seulement, assiégeant une armée de plus de quatre-vingt mille hommes, qui avait de toutes choses en abondance.

Estomacs du nord et du couchant, ayant besoin de nourriture cependant, mais soutenus par César, ne se plaignant pas, et mangeant de l'orge, des légumes, de l'herbe même au lieu de pain. Et, comme il arriva un moment où l'orge et les légumes manquèrent, ceux qui avaient été avec Valérius en Sardaigne découvrirent une racine qui, détrempée dans le lait, faisait une espèce de pain, et, quoiqu'ils n'eussent pas trop de ce pain, les soldats de César le jetaient pardessus les retranchements des soldats de Pompée, afin que ceux-ci pussent voir de quelle nourriture savaient vivre leurs ennemis.

Puis ils criaient d'un fort à l'autre :

— Ah ! nous te tenons enfin, Pompée ! et, maintenant que nous te tenons, nous mangerons des écorces d'arbre plutôt que de te lâcher !

Pompée faisait cacher le pain que jetaient les soldats de César, pour que toute cette belle jeunesse de Rome qui l'avait suivi, ne vît point à quels barbares elle avait affaire, et quelles bêtes féroces il lui faudrait un jour combattre.

Caton et Cicéron étaient à Dyrrachium ; ils voyaient tout cela de la ville.

Cicéron, avec son esprit railleur, ne laissait pas s'écouler un jour sans larder Pompée de quelques-uns de ces mots sanglants comme il les savait dire. On peut voir dans Plutarque la liste de ces plaisanteries, assez peu compréhensibles pour nous.

Quant à Caton, qui, derrière son cynisme, cachait un cœur d'homme, et qui avait l'âme trop douce pour la guerre civile, il ne se sentait point, comme Cicéron, l'envie de plaisanter sur de pareils malheurs, et il avait fait décréter que nulle ville ne serait pillée, fût-elle prise d'assaut, que nul soldat romain ne serait mis à mort après le combat.

Et il attendait dans cette espérance.

Pauvre Caton ! pourquoi n'avait-il point autant d'esprit que Cicéron ! il aurait eu moins de cœur.

LXIII

Voyons un peu ce qui se passe à Rome.

César n'a pas contenté tout le monde en empêchant les débiteurs de faire banqueroute complète. Vous comprenez bien que toute cette armée — j'ai oublié de vous raconter cela — qui, sur un geste que fit César en étendant la main à laquelle il portait son anneau, et ses cinq doigts ouverts, crut qu'on promettait à chaque homme cinq mille sesterces et l'anneau de chevalier ; vous comprenez bien que cette armée avait ses jours de mauvaise humeur : vous avez vu une légion se révolter à Plaisance et une autre sur la *via Appia*.

Or, le seul cadeau qu'eût reçu l'armée, c'étaient deux mille sesterces, cinq cents francs par tête.

Mais, une fois en face de l'ennemi, l'armée ne se plaignait plus ; elle mangeait son pain d'herbe, se préparait à manger son pain d'écorce d'arbre, et se faisait tuer.

Ceux qui se plaignaient, c'était la queue de Catilina et de Clodius ; c'étaient les débiteurs insolvables qui s'étaient réfugiés dans le camp de César pour fuir le Clichy de l'époque, et chercher les *tabulæ novæ*.

Voulez-vous avoir une idée de ce qui effrayait Rome ? — et remarquez que je cite, pour qu'on ne croie pas que je fais des allusions ; hélas ! toutes les révolutions se ressemblent, qu'elles aient lieu cinquante ans avant Jésus-Christ, ou dix-huit cents ans après : les mêmes intérêts font naître les mêmes hommes, et qu'ils s'appellent Rullus ou Babœuf, c'est toujours la même théorie ; voulez-vous, dis-je, avoir une idée de ce qui effrayait Rome, César étant le maître ? Lisez l'écrivain d'Amiterne, l'homme qui, surpris en conversation criminelle, comme disent nos voisins les Anglais, avec la femme de Milon, Fausta, s'est jeté de dépit dans le parti démocratique de Clodius ; qui a été un des principaux agents des troubles dont la mort de son chef a été l'occasion ; qui a été exclu du sénat par le censeur pour cause d'immoralité ; qui a été le correspondant et l'affidé de César à Rome ; qui a été le rejoindre dans son camp, à la suite d'Antoine, de Curion et de Cassius ; qui, nommé plus tard, après la mort de Juba, proconsul de Numidie, pillera la province comme doit faire tout bon proconsul, et reviendra chargé de tant de richesses, qu'il se fera moraliste et historien dans sa belle villa du mont Quirinal, aux immenses jardins. Lisez Salluste !

Ses ouvrages étaient : 1° sa grande *Histoire*, en cinq livres, comprenant tous les événements qui s'étaient passés à Rome depuis la mort de Sylla jusqu'à la conspiration de Catilina : elle est perdue, et nous n'en connaissons que des fragments ; 2° sa *Guerre de Catilina* ; 3° sa *Guerre de Jugurtha* ; 4° *Deux lettres politiques à César* : l'une écrite la veille de son entrée à Rome, à son retour d'Afrique ; l'autre, après la bataille de Pharsale.

Lisez ce qu'il dit à César :

« Des hommes souillés de dissolutions et de crimes, qui te croyaient prêt à leur livrer la République, sont venus en foule dans ton camp, menaçant du pillage les citoyens inoffensifs, non seulement du pillage, mais encore du meurtre, et, avec le meurtre, de tout ce que l'on peut attendre d'âmes dépravées. Mais, quand ils ont vu que tu ne les dispensais pas de payer leurs dettes, que tu ne leur livrais pas les citoyens comme des ennemis, ils ont tout quitté ; un petit nombre seulement d'entre eux se sont crus plus en sûreté dans ton camp que dans Rome, tant ils avaient peur de leurs créanciers ! Mais il est incroyable combien d'hommes, et quels hommes ! ont déserté ta cause pour celle de Pompée, et ont choisi son camp comme un inviolable asile pour les débiteurs. »

Un de ces hommes dont veut parler Salluste était le préteur Cœlius, dont nous avons déjà, je crois, prononcé le nom.

Lui comptait fort sur les *tabulæ novæ*.

Homme d'esprit en somme, — les hommes d'esprit ont parfois beaucoup de dettes, — c'était lui qui, disputeur acharné, disait à l'un de ses clients trop obséquieux qui soupait en tête-à-tête avec lui et qui était toujours de son opinion :

— Dis donc une fois non, au moins, afin que nous soyons deux !

Or, Cœlius, une fois César embarqué pour la Grèce, s'aperçoit que le parti de César est le parti des usuriers.

Au mois d'avril 705, il écrit à Cicéron :

« Au nom de tout ce qui vous est cher, au nom de vos enfants, n'allez pas, je vous en conjure, mon cher Cicéron, vous perdre et vous compromettre par quelque coup de tête. Je ne vous ai rien dit à l'aventure, je ne vous ai rien conseillé à la légère, j'en atteste les dieux et les hommes, j'en jure par notre amitié !

« Si vous avez quelque tendresse pour nous, pour votre fils, pour votre famille, si vous ne voulez pas briser nos dernières espérances, si ma voix et celle de votre excellent gendre ont sur vous quelque pouvoir, si vous ne voulez pas jeter le trouble dans nos existences, de grâce, ne nous mettez pas dans l'alternative de haïr et de répudier un parti dont le triomphe doit nous sauver ; ou, si vous suivez le parti contraire, de former des vœux contre votre propre personne ; faites cette réflexion, que vous avez déjà trop tardé à vous prononcer pour n'être pas suspect. Braver, lorsqu'il est vainqueur, l'homme que vous ménagiez quand sa fortune était chancelante ; vous unir dans leur fuite à ceux que vous n'avez pas soutenus dans leur existence, serait agir en insensé. Prenez garde, en voulant trop être du parti des bons, de ne point être assez du bon parti ! Attendez du moins les événements d'Espagne ; l'Espagne est à nous ; c'est moi qui vous le dis, aussitôt que César y aura mis le pied : et, s'ils perdent l'Espagne, que leur reste-t-il, je vous prie ? »

Et Cœlius va en Espagne, et il combat pour César, et il revient à Rome avec César, et il compte sur les *tabulæ novæ* qu'établira César ; mais point ! Cœlius est trompé dans son attente. César, au lieu d'autoriser la banqueroute tout entière, n'autorise qu'une pauvre petite faillite de vingt-cinq pour cent.

Ce n'est point là-dessus qu'avait compté Cœlius.

Aussi, un an après, mars 706, écrit-il à Cicéron :

« Ah ! mon cher Cicéron, que n'ai-je été avec vous à Formies, au lieu d'aller en Espagne avec César ! que n'ai-je rejoint Pompée avec vous !

« Plût au ciel que Curion eût été de ce parti-là, comme Appius Claudius ; Curion, dont l'amitié m'a engagé dans cette cause détestable. Oui, je le sens, l'affection, d'un côté, et le ressentiment de l'autre, ont concouru à me faire perdre la tête. Ce n'est point que je doute de notre cause ; mais mieux vaut mourir que d'avoir affaire à ces gens-là. Sans la crainte de vos représailles, il y a longtemps que nous ne serions plus ici.

« A Rome, sauf *quelques usuriers*, tout est pompéien, les individus comme les ordres. J'ai mis dans vos intérêts jusqu'à la canaille, qui nous était si dévouée, et même ce qui s'appelle le peuple. Attendez, je vous ferai vaincre en dépit de vous-même : je veux être un second Caton. Dormez-vous, que vous ne vous apercevez pas combien nous prêtons sur le flanc, combien nous sommes faibles ? Aucun intérêt ne m'excite en ce moment ; mais je suis vindicatif, selon mon habitude, si l'on me traite indignement.

« Que faites-vous là-bas ? Voulez-vous livrer bataille ? Prenez garde, c'est le fort de vos adversaires. Je ne connais pas vos troupes ; mais celles de César savent se battre et ne craignent ni le froid ni la faim. Adieu ! »

Je vous ai dit tout à l'heure que c'était un homme d'esprit que Cœlius. Après avoir prévu que César prendrait l'Espagne, il prévoyait que César battra Pompée ; — ce qui ne l'empêche pas, tant il est vindicatif, de faire la guerre à César.

Tout à coup on apprend au camp de César que l'ami Cœlius fait des siennes à Rome.

D'abord, il fait mettre son siège près de celui de l'autre préteur, Caïus Trébonius, qui était chargé de rendre la justice aux citoyens ; puis il annonce qu'il recevra les plaintes des débiteurs qui en appelleront à lui de la sentence des arbitres et de l'ordonnance de César.

Personne ne se présente pour appeler.

Alors, Cœlius propose un édit par lequel il permet aux débiteurs de s'acquitter en six payements sans aucun intérêt.

Mais le consul Servilius Isauricus, que César a laissé derrière lui à Rome, s'oppose à cette mesure.

Que fait Cœlius ? Il casse son premier édit et en proclame deux autres, dans l'espérance de soulever une sédition.

Point : le peuple ne bouge pas.

Pourtant il faut à Cœlius son émeute ; attendez, voici ce qu'il invente. Tant que la guerre durera, les locataires ne seront pas tenus de payer leurs loyers.

Ah ! pour le coup, les locataires crient vivat ; on s'assemble sur le Forum, il y a *emotio*, comme on disait alors.

Pendant cette émotion, Trébonius est tiré à bas de son tribunal, et, en tombant sur les marches, il se fend la tête.

Le consul intervient ; il fait son rapport, et Cœlius est chassé du sénat.

Cœlius veut haranguer le peuple et monte à la tribune ; les licteurs l'en font descendre.

Cœlius crie tout haut qu'il va aller rejoindre César et se plaindre à lui, et sous main il dépêche un courrier à Milon pour que celui-ci fasse une pointe en Italie avec les mécontents qu'il pourra réunir. — Vous vous rappelez Milon qui est exilé à Marseille et qui y mange des rougets ?

Milon lève une centaine d'hommes et entre en Italie.

Cœlius le rejoint avec quelques gladiateurs qui lui restent de ses jeux, et les voilà tous deux battant la campagne, publiant qu'ils agissent au nom de Pompée, et qu'ils sont nantis de lettres que leur a apportées Bibulus. Notez que Bibulus était mort ; mais ils ne le savaient pas.

Tous deux publient l'abolition des dettes ; personne ne remue.

Milon délivre quelques esclaves, et avec eux va mettre le siège devant une ville de Calabre.

Il est tué d'un coup de pierre que lui lance par-dessus la muraille le préteur Quintus Pedius, qui s'est enfermé dans la ville avec une légion.

Quant à Cœlius, il va mettre le siège devant Thurium. Là, pendant qu'il sollicite des cavaliers espagnols et gaulois, auxquels il offre de l'argent, de quitter le parti de César pour celui de Pompée, un de ces cavaliers, qui sans doute ne le trouve pas assez éloquent, ou auquel il semble trop prolixe, lui passe son sabre au travers du corps.

Ainsi finissent Milon et Cœlius, et leur échauffourée avec eux.

LXIV

César et ses quarante mille hommes tenaient donc assiégés Pompée et ses cent mille soldats.

Pompée résolut de faire une double sortie : une de son camp, une de Dyrrachium.

Le but de ces deux sorties était pour Pompée de se saisir d'une montagne hors de la portée du trait des soldats de César, et d'y cantonner une partie de ses troupes.

Il attaqua les césariens sur trois points, tandis que la garnison de Dyrrachium en faisait autant.

On combattait donc sur six points à la fois.

Partout Pompée fut repoussé.

Il perdit deux mille hommes et un grand nombre de volontaires et de capitaines, entre autres Valérius Flaccus, fils de Lucius Valérius, qui avait été préteur en Asie.

César perdit en tout vingt soldats et prit six enseignes.

Quatre centurions qui défendaient un fort sur lequel s'étaient acharnés les soldats de Pompée, perdirent chacun un œil, et ce qui donnera une idée de la violence de l'attaque, ils comptèrent que, dans le fort seulement, ils avaient trouvé trente mille flèches. Le seul bouclier du centurion Scéva en était percé de deux cent trente. — Nous avons déjà raconté comment ce vaillant, l'œil crevé, avait tué deux soldats de Pompée en faisant semblant de se rendre. — Un homme nommé Minucius reçut cent vingt flèches sur son bouclier et eut le corps percé de part en part en six endroits.

César donna au premier vingt-quatre mille sesterces de récompense, et, du huitième rang, le fit passer au premier.

Il honora et récompensa le second d'une manière différente, mais de façon à le satisfaire grandement, car il guérit de ses neuf blessures.

Les autres reçurent double paye et double ration.

Sur ces entrefaites, Scipion arrive d'Asie.

César, qui ne manquait aucune occasion de tenter un accommodement, lui envoie Appius Claudius, qui était son ami.

Scipion, on se le rappelle, était le beau-père de Pompée, et avait grande influence sur son gendre.

Par malheur, près de Scipion se tenait ce fameux Favorinus, ce *singe* de Caton, qui donnait des carottes, des navets et des concombres à ses jeux ; il empêcha Scipion d'écouter Claudius.

Cependant la situation de Pompée empirait ; il y avait disette d'eau pour les hommes, disette de fourrage pour les chevaux. César avait détourné toutes les sources, les hommes n'avaient qu'une demi-ration d'eau, les chevaux et les bêtes de somme n'avaient que des feuilles et des racines de roseaux pilés. Encore en priva-t-on bientôt les bêtes de bagage, afin de garder cette nourriture, si mauvaise qu'elle fût, pour les chevaux.

Les mules et les ânes moururent ; l'odeur des cadavres fit naître une espèce d'épidémie dans le camp.

On fit venir des fourrages par mer ; mais on ne pouvait se procurer que de l'orge, au lieu d'avoine, et les chevaux, presque tous de la Grèce et du Pont, n'étaient point accoutumés à cette nourriture.

Enfin, Pompée eut honte et résolut de tenter une sortie.

Le hasard le favorisa.

Il y avait dans le camp de César deux chevaliers allobroges, fils d'un chef nommé Albucile, tous deux braves, tous deux ayant bien servi dans les guerres des Gaules et obtenu pour récompense les premiers grades ; en outre, par la protection de César, ils avaient été admis au sénat avant l'âge voulu par la loi.

Ils étaient en grande estime près de César, qui leur avait donné des terres prises sur l'ennemi ; mais tout cela ne leur suffit point. Ils commandaient à des cavaliers de leur pays, et ils retinrent la paye de leurs hommes, disant que César ne la leur avait pas donnée.

Ceux-ci s'en vinrent se plaindre à César.

César les interrogea, et il apprit que non seulement les deux Gaulois ne payaient pas leurs hommes avec l'argent qu'ils recevaient de lui, mais encore que l'état qu'ils donnaient de leurs hommes était exagéré et que depuis un an, ils portaient sur le papier deux cents hommes et deux cents chevaux qui n'avaient jamais existé.

César pensa que le moment était mal choisi pour faire un éclat. Mais il les appela près de lui et les réprimanda en particulier, leur fit honte de cette concussion, leur disant que l'on pouvait se fier à la générosité de César, et eux surtout plus que tous les autres, puisqu'ils avaient déjà eu la preuve de cette générosité.

Ces reproches les blessèrent. Ils rentrèrent sous leur tente, tinrent conseil, et résolurent de changer de parti et de passer à Pompée.

Ils décidèrent, en outre, que, pour être mieux reçus de celui-ci, ils tueraient Volusius, général de la cavalerie.

Mais, soit que l'occasion manquât au projet, soit qu'ils y trouvassent trop de difficultés, ils se contentèrent d'emprunter à leurs amis le plus d'argent possible, comme s'ils voulaient rendre aux soldats celui qu'ils avaient détourné ; ils en achetèrent des chevaux dont Pompée manquait, à cause de la mortalité qui s'était mise dans son camp, et passèrent à l'ennemi avec tous ceux qui consentirent à les suivre, une centaine d'hommes à peu près.

Pompée n'était point habitué à de pareilles désertions. Aussi leur fit-il grande fête et les promena-t-il par tout le camp.

Puis, le soir, il les appela sous sa tente, apprit d'eux le fort et le faible du camp, et nota les distances où les corps de garde se trouvaient les uns des autres.

Bien renseigné, Pompée remit la surprise au lendemain.

La nuit venue, il fit embarquer bon nombre d'archers et d'infanterie légère avec des fascines pour combler les fossés ; puis il tira soixante cohortes du camp, et les mena le long de la mer, à l'endroit du camp de César qui était le plus près du rivage et le plus éloigné de son quartier.

Le point que Pompée avait résolu d'attaquer était défendu par le questeur Lentulus Marcellinus et la neuvième légion.

Lentulus Marcellinus était malade, et Fulvius Postumus lui était donné pour le soutenir et, au besoin, le remplacer.

Il y avait de ce côté deux retranchements au camp de César : un premier, opposé à l'ennemi, dont le fossé était de quinze pieds et le rempart de dix ; l'autre, à cent pas de distance, non seulement était moindre, mais encore était inachevé sur un point.

Pompée savait tous ces détails.

Or, Pompée porta toutes ses forces sur ce point.

Dès l'aube du jour, la neuvième légion fut attaquée.

A la nouvelle de cette attaque, Marcellinus envoya du renfort ; mais le renfort était trop faible, et il était déjà trop tard.

Puis les plus braves ont leurs heures de panique. Pour ne pas être déshonorés par cette panique, les Romains la mettaient sur le compte d'un dieu.

Tout s'enfuit.

L'enseigne principal se fit tuer ; mais, avant de mourir, il remit son étendard à un cavalier.

— Tiens, dit-il, tu témoigneras à César que je ne l'ai rendu qu'en mourant et qu'à un Romain !

Heureusement, Antoine accourut avec deux cohortes.

Mais un grand massacre était déjà fait.

César, prévenu à son tour par la fumée qui s'élevait des forts, et qui était le signal convenu en cas de surprise, accourut de son côté.

D'ailleurs, ni Antoine ni César ne parvinrent à rallier les fuyards.

César manqua y périr.

Il voulait arrêter un soldat grand et robuste et l'obliger de faire face à l'ennemi ; le soldat leva l'épée pour frapper César.

Par bonheur, l'écuyer de César vit la menace, et, d'un coup de son glaive, abattit l'épaule du soldat.

César croyait tout perdu ; et tout l'était en effet, si Pompée n'eût pas douté de sa fortune, s'il n'eût pas donné aux césariens le temps de réunir leurs efforts.

Les soldats de Pompée se retirèrent en bon ordre ; mais, pour repasser les fossés, ils n'eurent pas besoin de pont : ces fossés étaient pleins de morts.

César eut deux mille hommes tués et quatre ou cinq cents faits prisonniers ; et, le soir, il disait à ses amis :

— La victoire était aujourd'hui aux pompéiens si Pompée avait su vaincre !

LXV

César passa une mauvaise nuit, pareille à celle que Napoléon dut passer après la rupture du pont de Lobau. Tous deux confiants dans la fortune, avaient fait à peu près la même faute.

César se reprochait d'être venu présenter la guerre à Pompée sur une côte aride où ses soldats mouraient de faim, tandis qu'il n'avait aucune chance d'affamer ceux de Pompée, nourris par une flotte.

Il pouvait transporter la guerre en Thessalie et en Macédoine, contrées fertiles, où ces estomacs germains et gaulois eussent trouvé largement à se repaître ; il n'en avait rien fait.

Au reste, peut-être était-il temps encore. Scipion avait été envoyé en Macédoine avec deux légions. Si César faisait mine de l'y suivre, bien certainement Pompée, plus amoureux que jamais de sa femme Cornélie, ne laisserait pas César égorger son beau-père et ses deux légions ; si, au contraire, Pompée contre l'attente de César, traversait la mer et retournait en Italie, César tournait par l'Illyrie et venait lui présenter le combat sous les murs de Rome.

Il commença donc par pourvoir au traitement des blessés et des malades ; puis il fit partir blessés, malades et bagages pendant la nuit, sous la conduite d'une légion, avec ordre de ne s'arrêter que lorsqu'on serait à Apollonie.

Le gros de l'armée ne devait se mettre en marche que vers les trois heures du matin.

Mais quand l'armée fut instruite de ce départ et sut que César prenait cette résolution parce qu'elle avait mal combattu, ce fut un deuil parmi les soldats. La neuvième légion, qui, prise de peur, avait si facilement cédé, vint tout entière devant la tente de César, lui demandant de la punir.

César infligea quelques punitions légères et consola ses soldats.

— Vous ferez plus bravement une autre fois, dit-il ; mais je dois donner à votre effroi le temps de se calmer.

Les soldats insistaient pour prendre leur revanche à l'instant même.

César s'y refusa absolument, et donna de nouveau l'ordre de se mettre en route à trois heures du matin.

On marchait sur l'ancien camp d'Apollonie.

L'ordre fut exécuté dans le sens où il avait été donné.

César sortit le dernier avec deux légions, trompettes en tête. — Sortir sans bruit, ce n'était plus battre en retraite, c'était fuir.

Au point du jour, Pompée lança sa cavalerie sur l'arrière-garde de César.

Ce fut une grande fête dans le camp de Pompée.

César avait eu beau faire sonner la trompette : César n'était pas en retraite, il était en fuite, il était vaincu.

On avait fait cinq cents prisonniers : au mépris de la loi que Caton avait fait rendre, et qui disait qu'aucun soldat romain ne serait tué hors du champ de bataille, Labiénus, qui avait juré de ne poser les armes que lorsqu'il aurait vaincu son ancien général, Labiénus obtint de disposer d'eux ; Pompée feignit de croire que c'était pour leur faire grâce et les lui livra.

— Eh bien, mes vieux compagnons, leur dit Labiénus, depuis que nous nous sommes quittés, nous avons donc pris l'habitude de fuir ?

Et il les fit tuer depuis le premier jusqu'au dernier.

Comme l'avait prévu César, Pompée se mit à sa poursuite.

Plusieurs avaient conseillé à Pompée de repasser en Italie, de reprendre l'Espagne, et de rentrer ainsi dans la possession des plus belles provinces de l'empire ; mais abandonner Scipion, mais livrer l'Orient aux barbares, mais ruiner les chevaliers romains, en laissant à César la Syrie, la Grèce et l'Asie, impossible !

D'ailleurs, César n'était-il pas en fuite ? ne valait-il pas mieux le rejoindre et terminer la guerre par une action générale ?

Pompée écrivit aux rois, aux généraux et aux villes, comme s'il était déjà vainqueur. Sa femme Cornélie était à Mitylène avec son fils ; il lui envoya des courriers qui étaient chargés de lui remettre des lettres dans lesquelles il annonçait à Cornélie que la guerre était finie, ou à peu près.

Quant aux amis de Pompée, leur confiance était chose curieuse. Ils se disputaient déjà les dépouilles de César ; le grand pontificat surtout, qu'il allait laisser vacant, soulevait bien des ambitions. Qui allait être grand pontife à sa place ? Lentulus Spinter et Domitius Ahénobarbus y avaient bien des droits ; mais Scipion était beau-père de Pompée.

En attendant, et pour ne pas perdre de temps, quelques-uns envoyèrent à Rome leurs amis ou leurs intendants, pour leur retenir, dans le voisinage du Forum, des maisons du seuil desquelles, pour ainsi dire, ils pussent briguer les charges qu'ils comptaient demander.

On faisait dans le camp de Pompée ce que, dix-huit siècles plus tard, on fit à Coblence.

Domitius avait dans sa poche une loi des suspects et un projet de tribunal révolutionnaire.

— Dressez vos tables de proscription, disait Cicéron ; ce sera toujours autant de fait.

— Nos tables de proscription, répondaient les autres émigrés, pour quoi faire ? Bon pour Sylla de perdre son temps à dresser des tables ; nous ne proscrirons point par tête, nous proscrirons par masses.

Mais Pompée, lui, n'était pas si pressé d'en venir à une bataille définitive.

Il savait à qui il avait affaire, il connaissait de longue main ces hommes invincibles sous les armes et accoutumés à vaincre ensemble ; seulement, ils avaient vieilli, et on pouvait les miner avec du temps, les briser par la fatigue. Pourquoi compromettrait-il ses conscrits contre ces vétérans ?

Mais Pompée n'était pas maître de faire ce qu'il voulait.

Il y avait tant d'hommes illustres, tant d'hommes de nom, tant d'hommes de rang dans cette armée de Pompée, que tout le monde était le maître, excepté Pompée.

Caton seul était de son avis. Il voulait temporiser, tout obtenir de la lassitude et des négociations ; il avait sans cesse devant les yeux les deux mille cadavres de Dyrrachium et les cinq cents prisonniers égorgés par Labiénus.

Il s'était, ce jour-là, retiré dans la ville en pleurant et en couvrant sa tête de sa robe, en signe de deuil.

Cicéron raillait plus que jamais, et bien souvent Pompée avait souhaité que ce railleur impitoyable passât dans le camp de César.

Il est vrai que les autres secondaient de leur mieux Cicéron ; quand ils voyaient Pompée suivre pas à pas César de l'Épire à l'Illyrie, ils lui reprochaient de vouloir éterniser sa position de dictateur.

— Il se plaît, disaient les mécontents, à avoir à son lever une cour de rois et de sénateurs !

Domitius Ahénobarbus ne l'appelait jamais qu'Agamemnon, c'est-à-dire le roi des rois.

— Mes amis, disait Favonius, nous ne mangerons point, cette année, de figues de Tusculum.

Afranius, qui avait perdu l'Espagne, et qui était accusé de l'avoir vendue, appelait Pompée le grand trafiqueur de provinces.

— Défaisons-nous d'abord de César, disaient les chevaliers, et ensuite nous nous déferons de Pompée.

Celui-ci avait tellement peur que, César vaincu, Caton ne s'élevât pour lui demander de déposer le commandement, qu'il ne lui avait donné aucune commission importante et

marchant à la poursuite de César, l'avait laissé à Dyrrachium.

Caton en fut réduit à l'état d'un gardeur de bagages.

Mais, enfin, le concours de railleries et d'imprécations devint si fort contre Pompée, qu'il résolut d'attaquer César dès que celui-ci s'arrêterait.

César s'arrêta dans les plaines de Pharsale.

LXVI

C'était là qu'allait se décider le sort du monde.

Les premiers jours de retraite avaient été pour César des jours d'effroyable lutte.

Le bruit de sa défaite s'était répandu et le livrait à un mépris général : on lui refusait vivres et fourrages, et cela dura jusqu'à ce qu'il eût pris la ville de Gomphes, en Thessalie.

Dès lors, il se trouva dans l'abondance, à ce point que ses soldats, qui, depuis cinq mois, mouraient à peu près de faim, célébrèrent, grâce aux nombreuses amphores trouvées dans les caves de la ville, une bacchanale qui dura trois jours.

Enfin, comme nous l'avons dit, arrivé à Pharsale, César s'arrêta.

Pompée établit son camp sur une hauteur, en face de celui de César.

Cependant, là, le doute le reprit.

Il eut un présage, et l'on sait l'influence qu'avaient les présages sur les événements du monde antique.

En sortant du conseil où l'on venait d'arrêter le combat pour le lendemain, et où Labiénus, commandant de la cavalerie, avait renouvelé le serment solennel de ne déposer ses armes qu'après la chute complète de César, il rentra dans sa tente, se coucha et s'endormit.

Alors, il fit un rêve.

Il rêva qu'il était à Rome, au théâtre, où le peuple le recevait avec de grands applaudissements, et qu'en sortant du théâtre, il ornait de riches dépouilles la chapelle de Vénus Nicéphore.

Or, ce songe, qui, au premier abord, semblait n'avoir rien que de favorable, pouvait cependant cacher un double sens.

César était fils de Vénus ; ces dépouilles dont Pompée ornait la chapelle de Vénus n'étaient-elles pas ses propres dépouilles, à lui.

Toute la nuit, le camp fut troublé par des terreurs paniques ; deux ou trois fois, les sentinelles coururent aux armes, croyant qu'on les attaquait.

Un peu avant le jour, et comme on posait des gardes on vit au-dessus du camp de César, où régnaient le plus grand calme et le plus profond silence, s'élever une vive lumière qui vint fondre sur le camp de Pompée.

Trois jours auparavant, César avait fait un sacrifice pour la purification de son armée.

Après l'immolation de la première victime, le devin lui annonça que, dans trois jours, il en viendrait aux mains avec l'ennemi.

— Outre cette annonce, demanda César, vois-tu dans les entrailles quelque signe favorable ?

— Tu répondras à cette question mieux que moi, lui dit le devin. Les dieux indiquent un grand changement, une révolution des choses établies, le contraire de ce qui est à cette heure. Es-tu heureux, tu seras malheureux ; es-tu malheureux, tu seras heureux ; es-tu vainqueur, tu seras vaincu ; es-tu vaincu, tu seras vainqueur.

Ce ne fut point seulement dans les deux camps et autour des deux camps que se produisirent les prodiges.

A Tralles, il y avait, dans le temple de la Victoire, une statue de César ; le sol d'alentour, déjà ferme par lui-même, était, en outre, pavé d'une pierre très-dure. Malgré ce sol, et par les interstices de la pierre, il sortit un palmier près du piédestal de la statue.

A Padoue, Caïus Cornélius, homme fort renommé dans l'art de la divination, et ami intime de Tite-Live l'historien, se tenait assis sur son siège augural et suivait le vol des oiseaux.

Il sut l'instant de la bataille et annonça à ceux qui l'entouraient que l'engagement venait de commencer.

Puis, se remettant à ses observations et ayant de nouveau examiné les signes, il se leva avec enthousiasme et en s'écriant :

— Tu triomphes, César !

Et, comme on doutait de la prophétie, il déposa sa couronne et annonça qu'il ne la remettrait sur sa tête que quand l'événement aurait justifié sa prédiction.

Et, cependant, malgré tout cela, César s'apprêtait à lever le camp et à continuer sa retraite vers la ville de Scotusse.

Il s'effrayait de l'infériorité de ses forces : il n'avait que mille cavaliers, Pompée en avait huit mille ; il n'avait que vingt mille hommes d'infanterie, Pompée en avait quarante-cinq mille.

On annonça à César qu'il se faisait un certain mouvement dans le camp ennemi et que Pompée paraissait décidé à présenter la bataille.

César réunit ses soldats. Il leur annonça que Cornificius, distant de deux journées seulement, lui amenait deux légions ; que Cœlénus avait autour de Mégare et d'Athènes quinze cohortes qui allaient se mettre en marche pour le rejoindre. Il leur demanda s'ils voulaient attendre ces renforts ou livrer seuls la bataille.

Alors, tous et d'une seule voix, ses soldats le conjurèrent de ne pas attendre, et, tout au contraire, si l'ennemi hésitait, d'inventer quelque stratagème pour le décider à combattre.

Au reste, ce qui donnait ce courage aux soldats de César, c'est que, depuis leur départ de Dyrrachium, César les avait constamment exercés, et que constamment ils avaient eu l'avantage dans leurs rencontres avec l'armée ennemie.

N'ayant, comme nous l'avons dit, que mille cavaliers à opposer aux sept ou huit mille cavaliers de Pompée, César avait choisi dans son infanterie légère les soldats les plus jeunes et les plus agiles ; il les mettait en croupe derrière les cavaliers, et, au moment de soutenir la charge, les fantassins sautaient à terre, et, au lieu de mille hommes, les soldats de Pompée avaient tout à coup affaire à deux mille.

Dans une de ces escarmouches, un de ces deux frères allobroges qui étaient passés dans le camp de Pompée et avaient été cause de la défaite de Dyrrachium, avait été tué.

Mais, nous l'avons dit, Pompée avait évité jusque-là un engagement général.

Le matin de la bataille de Pharsale, il était résolu d'attaquer.

Quelques jours auparavant, en plein conseil, et comme Domitius venait de dire que tout sénateur qui n'avait pas suivi Pompée méritait la peine de mort, ou tout au moins l'exil ; comme il venait de donner aux juges nommés d'avance trois tablettes : l'une de mort, l'autre d'exil, la troisième d'amende, Pompée, mis en demeure de livrer bataille, avait demandé quelques jours encore.

— As-tu donc peur ? avait demandé Favonius. Alors, cède le commandement à un autre, et va garder les bagages à la place de Caton.

Pompée avait répondu :

— La peur m'arrête si peu, que je veux, avec ma cavalerie seule, enfoncer et détruire l'armée de César !

Et, comme plusieurs qui, au milieu du délire général, avaient conservé la raison, demandaient à Pompée comment il s'y prendrait :

— Oui, répondit celui-ci, je sais bien qu'au premier abord, cela peut paraître incroyable ; mais mon plan est des plus simples : avec ma cavalerie, j'envelopperai son aile droite, que je hacherai ; puis je prendrai l'armée en queue, et vous verrez que, presque sans combat, nous arriverons à une victoire éclatante !

Alors, Labiénus, à son tour, pour confirmer ce que disait Pompée, et pour redoubler la confiance du soldat, ajouta :

— Ne croyez pas avoir affaire aux vainqueurs de la Gaule et de la Germanie : je sais ce que je dis, ayant eu part à cette conquête. Il reste peu de soldats de ces grandes batailles du Nord et de l'Occident. Une partie s'est couchée sur le champ de bataille même, l'autre a été enlevée par la maladie, soit en Italie, soit en Épire ; des cohortes entières sont occupées à garder des villes. Ceux que nous avons devant nous viennent des bords du Pô et de la Gaule cisalpine ; ainsi, le jour où il plaira à Pompée de nous faire combattre, chargeons hardiment.

Ce jour-là était venu.

Au moment où César faisait plier ses tentes, au moment où déjà les soldats chassaient devant eux les valets et les bêtes de somme, des coureurs de César vinrent lui dire qu'il se faisait un grand tumulte parmi les pompéiens et que tout portait à croire qu'ils se préparaient au combat. D'autres arrivèrent bientôt, criant que les premiers rangs de Pompée se mettaient en bataille.

Alors, César, montant sur un tertre pour être vu et entendu du plus grand nombre possible :

— Amis, cria-t-il, le jour est enfin venu où Pompée nous présente la bataille, et où nous allons combattre, non plus contre la faim et la disette, mais contre des hommes ! Vous avez désiré ce jour avec impatience, vous m'avez promis de vaincre : tenez votre parole. — Halte partout !

Puis il ordonna d'élever devant sa tente le drapeau écarlate, signal du combat.

A peine les Romains l'eurent-ils aperçu, qu'ils coururent aux armes ; et, comme le plan de la bataille était fait d'avance, et que chaque chef de corps avait reçu ses ordres, centurions et décurions conduisirent les soldats aux postes

désignés, et, suivis de leurs hommes, « chacun d'eux, dit Plutarque, prit sa place avec autant d'ordre et de tranquillité que si l'on n'eût arrangé qu'un chœur de tragédie ».

LXVII

Or, voici la place qu'occupait chacun :

Pompée commandait l'aile gauche (1) ; il avait avec lui les deux légions que César lui avait envoyées des Gaules.

Antoine était en face, et, par conséquent, commandait l'aile droite des Romains.

Scipion, beau-père de Pompée, commandait le centre, avec les légions de Syrie, et avait devant lui Calvinus Lucius.

Enfin, Afranius commandait l'aile droite de Pompée ; il menait sous ses ordres les légions de Cilicie et les cohortes amenées d'Espagne, que Pompée regardait comme ses meilleures troupes. Il avait devant lui Sylla.

Cette aile droite des pompéiens avait son flanc couvert d'un ruisseau de difficile abord, c'est pourquoi Pompée avait amassé à son aile gauche ses frondeurs, ses archers et toute sa cavalerie.

Puis peut-être n'était-il pas fâché d'avoir toute sa force active sur le point où il se trouvait lui-même.

César se plaça en face de Pompée, prenant, selon son habitude, sa place dans la dixième légion.

En voyant s'amasser devant lui toute cette multitude de frondeurs, d'hommes de trait et de cavalerie, César comprit que le plan de son ennemi était de commencer l'attaque de son côté et de chercher à l'envelopper.

Alors, il fit venir du corps de réserve six cohortes, qu'il plaça derrière la dixième légion, avec ordre de ne point bouger et de se cacher autant que possible à l'ennemi jusqu'au moment où sa cavalerie chargerait. En ce moment, ces six cohortes s'élanceraient au premier rang, et, au lieu de lancer de loin les javelots, comme font d'ordinaire les plus braves, pressés qu'ils sont d'en arriver à un combat corps à corps, chaque homme porterait le fer de sa lance à la hauteur du visage de l'ennemi. Il leur ferait signe avec un étendard, lorsqu'il serait temps pour eux d'exécuter cette manœuvre.

César était convaincu que toute cette élégante jeunesse, tous ces danseurs beaux et fleuris *καλοὺς καὶ ἀνθηροὺς* ne pourraient supporter la vue du fer.

Ces hastaires étaient au nombre de trois mille.

Pompée à cheval étudiait, du haut d'une colline, l'ordonnance des deux armées.

Voyant alors que l'armée de César attendait tranquillement le signal et que, au contraire, la plus grande partie de ses hommes, à lui, au lieu de se tenir immobiles à leur rang, s'agitaient dans le plus grand désordre, et, cela, faute d'expérience, il craignit que, dès le commencement de l'action, ses troupes ne rompissent leur ordonnance.

Il envoya donc des courriers à cheval chargés d'ordonner aux premiers rangs de rester fermes à leur poste, de se serrer les uns contre les autres et d'attendre ainsi l'ennemi.

« Ce conseil, dit César, avait été donné à Pompée par Triarius, et je ne l'approuve aucunement ; car il y a, dans l'homme, une certaine ardeur et une impétuosité naturelle qui se rallument par le mouvement, qu'il faut tâcher d'entretenir plutôt que de laisser éteindre. »

Il résolut donc, quoique le plus faible, de profiter de cet avantage que lui laissait Pompée, et de commencer l'attaque.

Alors, après avoir donné le mot de ralliement, qui était *Vénus la Victorieuse*, tandis que Pompée donnait le sien, qui était *Hercule l'Invincible* il jeta un dernier regard sur toute sa ligne.

En ce moment, il vit un soldat, volontaire dans l'armée, mais qui, l'année précédente, avait été capitaine dans la dixième légion, qui s'écriait :

— Suivez-moi, compagnons, car le moment est venu de tenir à César tout ce que nous lui avons promis.

— Eh bien, Crastinus, lui demanda César, — César, comme deux mille ans plus tard Napoléon, connaissait par leur nom tous les soldats de son armée. — eh bien, Crastinus, lui demanda César, que penses-tu de la journée d'aujourd'hui ?

— Rien que de bon et de glorieux pour toi, imperator, répondit Crastinus ; en tout cas, tu ne me reverras que mort ou victorieux.

Puis, se retournant vers ses compagnons :

— Allons, dit-il, à l'ennemi, enfants ! à l'ennemi !

Et il s'élança le premier avec cent vingt hommes.

Alors, et pendant que ces cent vingt hommes partaient ainsi les premiers pour attaquer les cinquante-deux mille hommes de Pompée, il se fit un instant au-dessus des deux armées ce funèbre silence qui précède les batailles décisives, et dans lequel il semble qu'on n'entende autre chose que le battement des ailes de la mort.

Au milieu de ce silence, Crastinus et ses hommes, arrivés à vingt pas des pompéiens, lancèrent leurs javelots.

Ce fut comme un signal ; des deux côtés, les trompettes et les buccins retentirent.

Toute la ligne d'infanterie de César s'élança aussitôt pour soutenir les cent vingt braves qui lui montraient le chemin, lançant des javelots en courant et en poussant de grands cris.

Puis, les javelots lancés, les césariens tirèrent leurs épées et fondirent sur les pompéiens, qui les reçurent fermes et sans bouger.

Pompée, comme s'il n'eût attendu que cette certitude, que son armée soutiendrait vaillamment le premier choc, pour reprendre toute assurance, Pompée alors donna l'ordre à sa cavalerie de charger l'aile droite de César et de l'envelopper.

César vit venir à lui cette masse de chevaux dont le galop faisait trembler la terre, et, en la voyant venir, ne dit que ces trois mots :

Amis, au visage !

Chaque soldat entendit et fit un signe de tête, indiquant qu'il avait compris.

Comme l'avait prévu César, cette trombe vivante d'hommes et de chevaux balaya devant elle ses mille hommes de cavalerie.

Dans les intervalles des cavaliers de Pompée étaient les hommes de trait.

La cavalerie de César rejetée en arrière, les premiers rangs de sa dixième légion ébranlés, les huit mille cavaliers de Pompée lancèrent leurs escadrons pour envelopper César.

C'était le moment que celui-ci attendait. Il fit lever l'étendard qui devait donner le signal à ses trois mille hommes de réserve.

Ceux-ci, qui avaient conservé leurs javelots, avancèrent, se servant de cette arme comme les soldats modernes font de la baïonnette, les portant aux yeux de l'ennemi et répétant le cri de César :

— *Au visage, compagnons ! au visage !*

Et, en même temps, sans s'occuper des chevaux, sans chercher à blesser les hommes ailleurs, ils dardaient le fer de leurs lances dans la figure des jeunes chevaliers.

Ceux-ci tinrent un instant, plutôt par étonnement que par courage ; puis, préférant être déshonorés à être défigurés, ils lâchèrent leurs armes, firent tourner bride à leurs chevaux et s'enfuirent, tenant leur visage entre les deux mains.

Ils coururent ainsi, sans se retourner jusqu'aux montagnes, laissant à la boucherie leurs hommes de trait, qui furent tous exterminés.

Alors, ne se donnant pas même la peine de poursuivre ces fuyards, César lança en avant sa dixième légion, avec ordre d'attaquer de front l'ennemi, tandis que lui, avec sa cavalerie et ses trois mille hastaires, l'attaquaient en flanc.

Le mouvement se fit avec une régularité merveilleuse. Il est vrai que César, habitué à payer de sa personne, le dirigeait.

Cette infanterie pompéienne, dont l'ordre était de tourner l'ennemi aussitôt que les chevaliers auraient mis en désordre l'aile droite de César, se voyait elle-même tournée ! Elle tint un instant, mais bientôt se débanda et suivit l'exemple de la cavalerie.

A l'instant même, tous ces alliés qui étaient venus au secours de Pompée, tous ces chevaliers, tous ces Galates, tous ces Cappadociens, tous ces Macédoniens, tous ces Candiotes, tous ces archers du Pont, de la Syrie, de la Phénicie, toutes ces recrues de la Thessalie, de la Béotie, de l'Achaïe, de l'Epire, se mirent à crier d'une seule voix, mais en dix langues différentes :

— Nous sommes vaincus !

Et, tournant le dos, ils s'enfuirent.

Il est vrai que Pompée leur avait donné l'exemple.

— Comment ! Pompée, Pompée le Grand ?

Eh ! mon Dieu ! oui.

Lisez Plutarque ; je ne veux pas même m'en rapporter à César.

Notez que Pompée n'avait pas même attendu si longtemps que nous le disons. Voyant ses chevaliers en déroute, il avait mis son cheval au galop et était rentré au camp.

Lisez toujours Plutarque :

« Or ceux-là ayant appris la fuite, Pompée vit la poussière qui s'élevait sous les pieds de leurs chevaux et comprit ce qui arrivait à ses chevaliers.

(1) Plutarque dit l'aile droite, mais César lui-même dit positivement l'aile gauche, et, en pareille occasion, César me semble devoir être cru.

[illegible] de dire quelle pensée lui traversa l'esprit [illegible] pareil à un insensé, semblable à un homme [illegible] oubliant tout à coup qu'il était le grand [illegible] sans dire un seul mot, sans donner un dernier [illegible] se retira lentement, en tout point semblable à [illegible] pouvant aussi bien que lui être désigné par ces [illegible]

[illegible] Jupiter le père des dieux, assis sur un siège élevé, [illegible] dans Ajax [illegible] et celui-ci s'arrête frappé d'étonnement [illegible] en arrière son [illegible] couvert de sept peaux de bœuf, il s'enfuit [illegible] la foule en regardant [illegible]

Tel Pompée.

En arrivant au camp, il cria tout [illegible] aux officiers de service [illegible] que les soldats le puissent entendre :

— Prenez garde à la défense des portes [illegible] je vais faire le tour du retranchement pour donner le même ordre partout.

Puis il se retira dans sa tente, [illegible] désespérant du succès de la bataille, mais attendant [illegible] l'événement.

LXVIII

L'événement fut celui qu'il était facile de prévoir.

Cette fuite de tous ces barbares [illegible] Nous sommes vaincus ! [illegible] dans dix langues différentes retentirent dans le reste de l'armée, et la désorganisèrent.

Alors, le massacre commença.

Mais César, voyant que la bataille était gagnée et la journée à lui, rassembla tout ce qu'il avait de trompettes et de hérauts d'armes, et les dissémina par le champ de bataille, avec ordre de sonner et de crier :

— Grâce aux Romains ! ne tuez que les étrangers.

En entendant cette courte mais expressive proclamation, les Romains s'arrêtèrent et tendirent les bras aux soldats qui venaient à eux l'épée haute.

Ceux-ci jetèrent leurs épées et se précipitèrent dans les bras de leurs vieux compagnons.

On eût dit que l'âme miséricordieuse de César avait passé dans le corps de chaque soldat de son armée.

Cependant quelques pompéiens avaient suivi les chefs qui essayaient de les rallier.

Deux ou trois mille hommes, en outre, étaient restés à la garde du camp.

Beaucoup de fuyards y avaient cherché un refuge, et il pouvait se reformer une armée qui, le lendemain, serait encore aussi considérable que celle de César.

César réunit les soldats épars sur le champ de bataille. Il renouvela aux vaincus la promesse du pardon ; et, quoique la nuit fût près de venir, quoique les hommes combattissent depuis midi, quoiqu'ils fussent brisés par la chaleur [illegible], il fit un dernier appel à leur courage et les conduisit à l'assaut des retranchements.

— Qu'est-ce que ce bruit ? demanda Pompée, assis dans [illegible]

— César ! César ! crièrent en passant des hommes tout [illegible] qui couraient aux retranchements.

— Quoi ! jusque dans mon camp ? s'écria Pompée.

Il se leva, [illegible] ses insignes de général, monta sur le premier cheval qu'il rencontra, sortit par la porte Décumane et s'enfuit [illegible] bride sur le chemin de Larisse.

Les soldats [illegible] meilleure défense que n'avait fait le [illegible]

Il est vrai que la meilleure des troupes auxiliaires, les soldats thraces et [illegible]

[illegible] eux-mêmes, quand ils virent passer les fuyards qui [illegible] leurs armes et même leurs drapeaux, ils ne songeaient plus, comme les autres, qu'à battre en retraite.

Vers les six heures du soir, le camp [illegible]

Les fuyards se réfugièrent dans la montagne.

Les vainqueurs entrèrent dans le camp [illegible] trouvèrent les [illegible]utes dressées, couvertes de vaisselle d'or et d'ar[illegible] partout il y avait des jonchées de feuillages et de [illegible] entre autres, la tente de L[illegible]s était toute [illegible] de lierre.

[illegible] pour des hommes [illegible] depuis le matin [illegible] mais César leur [illegible] qu'il valait mieux en finir tout de suite avec l'ennemi, et eux-mêmes crièrent :

— En avant !

César laissa [illegible] ses hommes à la garde du camp de Pompée, un [illegible] à la garde du sien, et [illegible] le [illegible] plus court [illegible] qu'après une heure de [illegible]

Les fuyards furent obligés de faire halte sur une éminence au pied de laquelle coulait un ruisseau.

César s'empara à l'instant même du cours d'eau, et, pour empêcher l'ennemi de se désaltérer, il occupa quatre mille hommes à creuser un fossé entre la montagne qu'ils occupaient et le ruisseau.

Alors, mourant de soif, voyant que la retraite leur était coupée, s'attendant à chaque instant à être attaqués par derrière, les pompéiens dépêchèrent vers César des parlementaires.

Ils demandaient à se rendre.

César dit que, le lendemain matin, il recevrait leur soumission, et qu'en attendant, ceux qui avaient soif pouvaient venir boire.

Les pompéiens descendirent par groupes.

En se joignant, pompéiens et césariens se reconnaissaient pour de vieux amis, se tendaient la main, se jetaient dans les bras les uns des autres, comme si, trois heures auparavant, ils ne venaient pas de s'entr'égorger.

La nuit se passa en reconnaissances de ce genre.

Ceux qui avaient des vivres en donnaient à ceux qui n'en avaient pas ; on alluma des feux ; de sorte qu'on eût pu croire que tous ces hommes étaient venus pour une fête.

Le lendemain matin, César apparut au milieu d'eux.

Beaucoup de sénateurs avaient profité de la nuit pour se sauver.

Il fit à la fois signe de la main et du sourire à ceux qui restaient.

— Relevez-vous, leur dit-il ; César ne connaît pas d'ennemis le lendemain d'une victoire.

Tous se pressèrent autour de lui, serrant les mains qu'il leur tendait, et baisant le bas du manteau de bataille jeté sur ses épaules.

Césariens et pompéiens revinrent au camp, confondus les uns avec les autres.

César visita le champ de bataille.

Il n'avait guère perdu que deux cents hommes.

Alors, il demanda ce qu'était devenu ce Crastinus qui lui avait promis qu'il ne le reverrait que mort ou vainqueur, et qui, si bravement, avait commencé l'attaque.

Voici ce qu'il apprit :

Crastinus, en le quittant, s'était, comme nous l'avons dit, élancé contre l'ennemi, entraînant sa cohorte sur ses pas ; il avait taillé en pièces les premiers qu'il avait trouvés sur son passage et avait pénétré au plus épais des bataillons ennemis [illegible] il avait combattu avec acharnement ; mais, comme il continuait de crier : « En avant pour Vénus la Victorieuse ! » un pompéien lui avait donné dans la bouche un si rude coup d'épée, que la pointe de l'épée était sortie par derrière la tête. Crastinus était mort sur le coup.

« On trouva, dit César lui-même, quinze mille ennemis morts ou mourants sur le champ de bataille », et, au nombre de ceux-ci, son ennemi acharné Lucius Domitius.

On fit vingt-quatre ou vingt-cinq mille prisonniers ; c'est-à-dire que l'on pardonna à vingt-quatre ou vingt-cinq mille hommes, dont une partie fut incorporée dans l'armée de César.

On prit huit aigles et cent quatre-vingts drapeaux.

Cependant une grande inquiétude préoccupait le vainqueur.

Avant le combat, et même pendant le combat, il avait recommandé aux officiers et aux soldats de ne pas tuer Brutus, mais de l'épargner, au contraire, et de le lui amener s'il se rendait volontairement ; s'il se défendait contre ceux qui tenteraient de l'arrêter, on devait le laisser fuir.

On se rappelle que Brutus était fils de Servilia, et que César avait longtemps été l'amant de Servilia.

Après la bataille, il demanda des nouvelles de Brutus.

On l'avait vu combattre, mais on ne savait point ce qu'il était devenu.

César fit chercher et chercha lui-même parmi les morts.

Après la bataille, en effet, Brutus s'était retiré dans une espèce de marais, plein d'eau stagnante et de roseaux ; puis, pendant la nuit, il avait gagné Larisse.

Là, ayant appris le souci que César avait eu de sa vie, il lui écrivit quelques mots pour le rassurer.

César lui envoya aussitôt un messager, lui mandant de le venir joindre.

Brutus vint.

César lui tendit les bras, le pressa sur son cœur en pleurant, et ne se contenta point de lui pardonner, mais encore il le traita avec plus d'honneur que pas un de ses amis.

Le soir de la bataille, César fit trois dons à ses soldats, avec liberté à ceux-ci de les répartir à ceux qui avaient le mieux fait.

Les soldats lui attribuèrent le premier don comme à celui qui avait le mieux combattu ; le second fut octroyé

au chef de la dixième légion ; enfin, le troisième fut donné à Crastinus, tout mort qu'il était.

Les objets dont se composait cette récompense militaire furent enterrés avec Crastinus, dans une tombe que César lui fit élever, près mais en dehors de la fosse commune.

On avait trouvé dans la tente de Pompée toute sa correspondance.

César la brûla sans en lire une seule lettre

— Que fais-tu? demanda Antoine.

— Je brûle ces lettres, répondit César, pour n'y pas trouver des motifs de vengeance

Et, quand les Athéniens vinrent lui demander grâce :

— Combien de fois encore, leur dit-il, la gloire de vos ancêtres servira-t-elle d'excuse à vos fautes?

Au reste, il avait dit, en regardant le champ de bataille couvert de morts, un mot qui était une excuse envers les dieux et peut-être envers lui-même.

— Hélas! avait-il dit, ce sont eux qui l'ont voulu! si César eût licencié son armée, malgré tant de victoires, Caton l'accusait, et César était condamné.

Maintenant, la question est là : Valait-il mieux être Thémistocle banni que César victorieux?

LXIX

Suivons le vaincu dans sa fuite ; nous reviendrons ensuite au vainqueur.

Quand Pompée qui n'avait avec lui que quelques personnes, se fut éloigné du camp, il quitta son cheval, et voyant qu'on ne songeait point à le poursuivre, il marcha lentement, tout entier aux sombres réflexions qui devaient l'occuper en un pareil moment. — Figurez-vous Napoléon après Waterloo ; et encore, chez Napoléon, c'était la nécessité : il avait été forcé de combattre ; Pompée lui, avait repoussé tout accommodement.

La veille encore, il pouvait se partager le monde avec César, prendre, à son choix, l'Orient ou l'Occident ; et, s'il voulait absolument la guerre, venger chez les Parthes la défaite de Crassus, suivre dans l'Inde la route d'Alexandre. Mais, Romain, aller se heurter à des Romains! mais, Pompée, aller combattre César!

Hier, Pompée était maître de la moitié du monde ; aujourd'hui, il n'est pas sûr de l'heure présente, pas maître de sa propre vie

Où se réfugiera-t-il? Il sera temps d'y songer plus tard ; il faut fuir d'abord.

Il traversa Larisse, la ville d'Achille, sans s'y arrêter ; puis il entra dans la vallée de Tempé, que, vingt ans plus tard, devait chanter Virgile, grandissant au milieu de guerres civiles qui lui laisseront un si terrible souvenir!

Pressé par la soif, il se jette le visage contre terre, et boit au fleuve Pénée ; puis, se relevant, il traverse la vallée et se rend au bord de la mer.

Là, il passa la nuit dans une pauvre cabane de pêcheur ; puis, dès le matin, montant dans un bateau avec les personnes de condition libre qui l'accompagnaient, il renvoya ses esclaves en leur disant d'aller trouver César, et leur assurant qu'ils n'avaient rien à craindre de lui.

Il côtoyait le rivage lorsqu'il aperçut un grand navire marchand prêt à lever l'ancre ; il ordonna aux rameurs de nager vers ce bâtiment.

Le patron était un Romain qui n'avait jamais eu de relations personnelles avec Pompée, et qui ne le connaissait que de vue : il s'appelait Péticius.

Tout à coup, on vint dire à cet homme, qui s'occupait de son chargement, que l'on apercevait un bateau faisant force de rames pour arriver au navire, et que ce bateau portait des hommes qui secouaient leurs toges, et tendaient les mains comme des suppliants.

— Oh! s'écria-t-il, c'est Pompée!

Et il courut sur le port.

— Oui, dit-il aux matelots, oui, c'est lui... Allez et recevez-le avec honneurs, malgré le malheur qui lui est arrivé.

Les matelots, du haut de l'escalier du navire firent signe à celui qui paraissait commander dans la barque qu'il pouvait monter à bord.

Pompée monta.

Il avait avec lui Lentulus et Favonius.

Étonné de la réception qu'on lui faisait Pompée commença par remercier Péticius : puis :

— Il m'a semblé que tu m'avais reconnu avant que je t'eusse appris mon nom, dit-il ; m'as-tu vu déjà, et savais-tu que je vinsse en fugitif?

— Oui, répondit Péticius, je t'avais vu à Rome mais, avant que tu vinsses, je savais que tu allais venir

— Et comment cela? demanda Pompée

— Cette nuit, je t'ai vu en rêve, non pas comme à Rome, chef ou triomphateur, mais humilié, mais abattu et me demandant l'hospitalité sur mon navire. C'est pourquoi, voyant dans une barque un homme qui réclamait du secours et faisait des gestes de suppliant, je me suis écrié : « C'est Pompée! »

Pompée ne répondit rien et se contenta de pousser un soupir. Il s'inclinait devant la puissance des dieux, qui avaient envoyé ce songe, présage de la vérité.

En attendant le repas, Pompée demanda de l'eau tiède pour laver ses pieds, et de l'huile pour les frotter ensuite.

Un matelot lui apporta ce qu'il demandait.

Il regarda autour de lui, puis sourit tristement : il n'avait plus un seul domestique. Il commença de se déchausser lui-même.

Alors, Favonius, cet homme rude qui avait dit à Pompée : « Frappe du pied maintenant! » Favonius, qui disait « Adieu, pour cette année aux figues de Tusculum! » Favonius se précipita à genoux, les larmes aux yeux, et, malgré la résistance de Pompée, le déchaussa lui-même, lui lava les pieds et le frotta d'huile.

Et, à partir de ce moment, il ne cessa d'avoir soin de lui, et de lui rendre tous les services que lui eût rendus non seulement le valet le plus fidèle, mais encore l'esclave le plus soumis.

Deux heures après avoir reçu Pompée à son bord, le patron du bateau vit sur le rivage un homme qui faisait des signes de détresse.

On alla à cet homme avec un canot, on le prit et on l'amena : c'était le roi Déjotarus.

Le lendemain, au point du jour, on leva l'ancre et l'on démarra.

Pompée passa devant Amphipolis.

A sa prière, on mit le cap sur Mitylène : il voulait y prendre Cornélie et son fils.

On jeta l'ancre devant l'île, et l'on envoya un courrier.

Hélas! ce courrier n'était point tel que Cornélie devait l'attendre, après cette première lettre datée de Dyrrachium, et qui annonçait la défaite et la fuite de César.

Le courrier la trouva toute pleine de joie.

— Des nouvelles de Pompée! s'écria-t-elle, oh! bonheur! sans doute m'annonce-t-il que la guerre est finie?

— Oui, dit le courrier en secouant la tête, finie... mais non pas de la façon que vous l'entendez

— Qu'y a-t-il donc? demanda Cornélie.

— Il y a que, si vous voulez saluer une dernière fois votre époux, madame, reprit le messager, il faut me suivre et vous attendre à le voir dans l'état le plus misérable, et sur un vaisseau qui ne lui appartient même pas.

— Dis-moi tout! s'écria Cornélie. Ne vois-tu pas que tu me fais mourir?

Alors, le messager lui raconta Pharsale, la défaite et la fuite de Pompée, et l'accueil qui avait été fait à son mari sur le bâtiment où il l'attendait.

Au dernier mot de ce récit, Cornélie se jeta à terre, et s'y roula longtemps, égarée et muette ; puis, enfin, revenue à elle-même et sentant qu'en un pareil moment, il y avait autre chose à faire que de gémir et pleurer, elle traversa la ville en courant, et gagna le rivage.

De loin, Pompée la vit accourir.

Il alla au-devant d'elle, et la reçut dans ses bras, toute défaillante.

— O cher époux! s'écria-t-elle, je te revois, et c'est l'œuvre de ma mauvaise fortune, et non de la tienne, je te revois perdu sur une seule barque, toi qui, avant les noces de Cornélie, traversa la mer avec cinq cents vaisseaux! Pourquoi viens-tu me chercher, moi, ton mauvais génie? pourquoi ne m'abandonnes-tu pas à mon destin, moi qui t'inonde d'une si grande infortune?... Oh! que j'eusse été heureuse de mourir avant d'avoir appris que Publius, l'époux de ma virginité, avait péri chez les Parthes, et que j'eusse été sage, n'ayant pas eu ce bonheur de mourir de la main des dieux, de mourir de la mienne, plutôt que de devenir une calamité pour Pompée le Grand!

Pompée la pressa dans ses bras plus tendrement qu'il n'avait fait encore.

— Cornélie, lui dit-il, tu n'avais connu jusqu'ici que les faveurs de la fortune ; cette fortune est restée longtemps près de moi comme une maîtresse fidèle, et je n'ai point à me plaindre : étant né homme, je suis soumis à l'inconstance du sort. Ne désespérons point, chère épouse, de remonter du présent au passé, puisque nous sommes bien descendus du passé au présent.

Alors, Cornélie fit venir ses serviteurs et ses effets les plus précieux.

Les habitants de Mitylène, sachant que Pompée était dans le port, vinrent le saluer, et le prièrent d'entrer dans leur ville : mais lui refusa, en disant :

— Soumettez-vous avec confiance à César : César est bon et clément.

Puis il discuta pendant quelques instants avec le philosophe Cratippe sur l'existence de la providence divine.

Il douta... il faisait plus que douter : il niait.

A notre avis, c'est au contraire la défaite de Pompée et la victoire de César qui nous paraîtraient une intervention de la providence divine dans les choses humaines.

LXX

Pompée, à Mitylène, se trouvait encore trop près de Pharsale ; il continua sa course sans s'arrêter dans les ports, excepté pour y faire de l'eau et y prendre des vivres.

La première ville où il fit halte fut Attalie, dans la Pamphylie. Là, cinq ou six galères le rejoignirent ; elles venaient de la Cilicie et lui permirent de reformer quelques troupes. Il eut bientôt auprès de lui soixante sénateurs ; c'était un noyau autour duquel se rassemblèrent les fugitifs.

En même temps, Pompée apprit que sa flotte n'avait reçu aucun échec, et que Caton, après avoir recueilli un grand nombre de soldats, était passé en Afrique.

Ce fut alors qu'il se plaignit à ses amis et se fit à lui-même les plus vifs reproches d'avoir livré la bataille avec sa seule armée de terre, laissant oisive sa flotte qui faisait sa principale force, ou du moins de ne s'être pas fait un refuge de sa flotte au cas d'une défaite sur terre ; cette flotte, à elle seule, lui eût rendu à l'instant même une armée plus puissante que celle qu'il eut perdue.

Forcé d'agir avec les seules forces qui lui restaient, Pompée essaya au moins de les augmenter. Il envoya ses amis demander secours dans quelques villes ; il alla lui-même dans d'autres pour recruter des hommes et équiper des vaisseaux ; mais en attendant que chacun lui tînt les promesses qu'on venait de lui faire, connaissant la célérité des mouvements de César, la promptitude avec laquelle celui-ci était accoutumé d'user de la victoire, craignant de le voir apparaître d'un moment à l'autre, et de n'avoir pas même le moyen de lui résister, il se mit à chercher quel lieu du monde pouvait lui offrir un asile.

Ses amis furent assemblés, et l'on tint conseil sur ce sujet.

Lui, Pompée, parmi tous les royaumes étrangers, choisissait celui des Parthes ; c'était selon lui la puissance la plus propre à le protéger, à le défendre, et même à lui donner des troupes pour reconquérir sa position perdue ; mais on lui fit observer qu'à cause de sa grande beauté, Cornélie ne serait point en sûreté chez ces barbares, qui avaient tué le jeune Crassus, son premier époux.

Cette raison détourna Pompée de prendre le chemin de l'Euphrate.

Puis, ne faut-il pas que les destins s'accomplissent.

Un ami de Pompée fit la proposition de se retirer près du roi numide Juba, et de rejoindre Caton, qui, nous l'avons dit, était déjà en Afrique avec des forces considérables.

Mais Théophane de Lesbos insista pour l'Égypte et pour les Ptolémées. L'Égypte n'était qu'à trois journées de navigation, et le jeune roi Ptolémée, dont Pompée avait rétabli le père sur le trône et qui était lui-même pupille de Pompée, avait à celui-ci de trop grandes obligations pour ne pas se faire le plus dévoué de ses serviteurs.

Le mauvais génie de Pompée fit prévaloir cette dernière proposition.

En conséquence, Pompée partit de Chypre, avec sa femme, sur une galère de Séleucie ; les autres personnes de sa suite montaient des bâtiments longs ou des navires marchands.

La traversée fut heureuse ; l'haleine de la mort poussait les vaisseaux !

Les premières informations prises apprirent à Pompée que Ptolémée était à Péluse et faisait la guerre à sa sœur Cléopâtre.

Pompée se fit précéder par un de ses amis, chargé de prévenir le roi de son arrivée et de lui demander, au nom de Pompée, un asile en Égypte.

Ptolémée, qui avait quinze ans à peine, était, depuis deux ans, le mari de sa sœur Cléopâtre, qui en avait dix-neuf. Cléopâtre, en vertu de son droit d'aînesse, avait voulu exercer l'autorité ; mais les confidents de Ptolémée avaient excité une sédition contre elle et l'avaient éloignée.

Voilà quel était l'état des choses au moment où arriva le messager de Pompée.

Les confidents de Ptolémée qui avaient chassé Cléopâtre étaient un eunuque, un rhéteur et un valet de chambre.

L'eunuque se nommait Pothin ; le rhéteur, Théodote de Chio ; le valet de chambre, Achillas.

Ce respectable conseil fut réuni pour délibérer sur la demande de Pompée.

La délibération et la décision furent dignes de l'assemblée.

Pothin était d'avis que l'on refusât l'hospitalité à Pompée ; Achillas était d'avis qu'on le reçût ; mais Théodote de Chio, trouvant une occasion de faire briller sa science de rhéteur, posa ce dilemme :

— Il n'y a aucune sûreté dans l'un ou l'autre des deux avis : recevoir Pompée, c'est se donner César pour ennemi, et Pompée pour maître ; renvoyer Pompée serait, si Pompée reprenait jamais le dessus, se créer, de ce côté-là, une haine mortelle.

Le meilleur parti, selon le rhéteur, était donc de faire semblant de le recevoir, et de le tuer tout simplement.

— Cette mort, continua l'honorable orateur, obligera César. Puis, ajouta-t-il en souriant, *les morts ne mordent pas.*

Cet avis réunit tous les suffrages, et Achillas fut chargé de son exécution.

En conséquence, il prit avec lui deux Romains, nommés Septimius et Salvius, qui avaient été autrefois, l'un chef de cohorte, l'autre centurion sous Pompée ; on leur adjoignit trois ou quatre esclaves, et l'on se rendit à la galère de Pompée.

Tous ceux qui montaient cette galère étaient réunis sur le pont, et attendaient une réponse au message envoyé à Ptolémée.

On s'attendait à voir venir au-devant de l'illustre fugitif la galère royale elle-même, et on la cherchait au loin des yeux. Aussi, lorsque, en place de cette galère, on aperçut une misérable barque montée par sept ou huit hommes, ce mépris parut suspect à tout le monde, et il n'y eut qu'une voix pour conseiller à Pompée de gagner le large pendant qu'il en était temps encore.

Mais Pompée était au bout de ses forces comme au bout de sa fortune.

— Attendons, dit-il ; il serait ridicule de fuir devant huit hommes.

Alors, le bateau s'approcha, et Septimius, reconnaissant son ancien chef, se leva et le salua du titre d'imperator.

En même temps, au nom du roi Ptolémée, Achillas l'invitait en grec à passer de la galère sur le bateau, la côte étant vaseuse, et la mer hérissée de bancs de sable, n'ayant pas la profondeur nécessaire à son bâtiment.

Pompée hésitait ; mais sur ces entrefaites on voyait armer les vaisseaux de Ptolémée, et ses soldats se répandre sur le rivage. Était-ce pour faire honneur à Pompée? On pouvait le croire. D'ailleurs, au point où l'on en était arrivé, montrer de la défiance, c'était fournir soi-même aux assassins l'excuse de leur crime.

Alors, Pompée, embrassant Cornélie, qui pleurait d'avance sa mort, ordonna à deux centurions de sa suite, à Philippe, un de ses affranchis, et à un de ses esclaves, nommé Scéné, de monter les premiers ; et, comme Achillas lui tendait la main de dessus le bateau, il se retourna vers sa femme et son fils, prenant congé d'eux par ces deux vers de Sophocle :

> Quiconque marche vers un tyran est son esclave,
> Quand même il eût été libre en s'approchant de lui !

LXXI

Ce furent les dernières paroles que Pompée échangea avec ceux qui lui étaient chers.

Puis il se fit un moment de silence solennel pendant lequel il passa du bâtiment dans la barque ; puis, enfin, la barque se détacha du bâtiment et rama vers le rivage.

Le bâtiment resta immobile, tous les amis de Pompée groupés autour de sa femme et de son fils, et le regardant s'éloigner.

Le trajet était long du bâtiment au rivage. Dans la petite barque, perdue sur l'immense lac, tout le monde gardait le silence.

Ce silence pesait sur le cœur de Pompée comme celui de la mort.

Il essaya de le rompre ; il regarda tous ces hommes les uns après les autres, pour voir si un seul parmi eux lui parlerait le premier.

Tous restèrent muets et sombres comme des statues.

Enfin, son regard s'arrêta sur Septimius, qui, nous l'avons dit, l'avait, en arrivant, salué du titre d'imperator.

— Mon ami, lui dit-il, me trompé-je, ou ma mémoire est-elle fidèle? Il me semble que tu as fait autrefois la guerre avec moi.

Septimius répondit par un signe de tête affirmatif, mais sans accompagner ce signe d'un seul mot, sans paraître le moins du monde être sensible à ce souvenir de Pompée.

Le bruit produit par la parole du fugitif s'éteignit sans écho dans tous ces cœurs d'eunuques et d'esclaves.

Pompée poussa un soupir, et prenant ses tablettes où il avait écrit d'avance en grec le discours qu'il devait adresser à Ptolémée, il le relut et le corrigea.

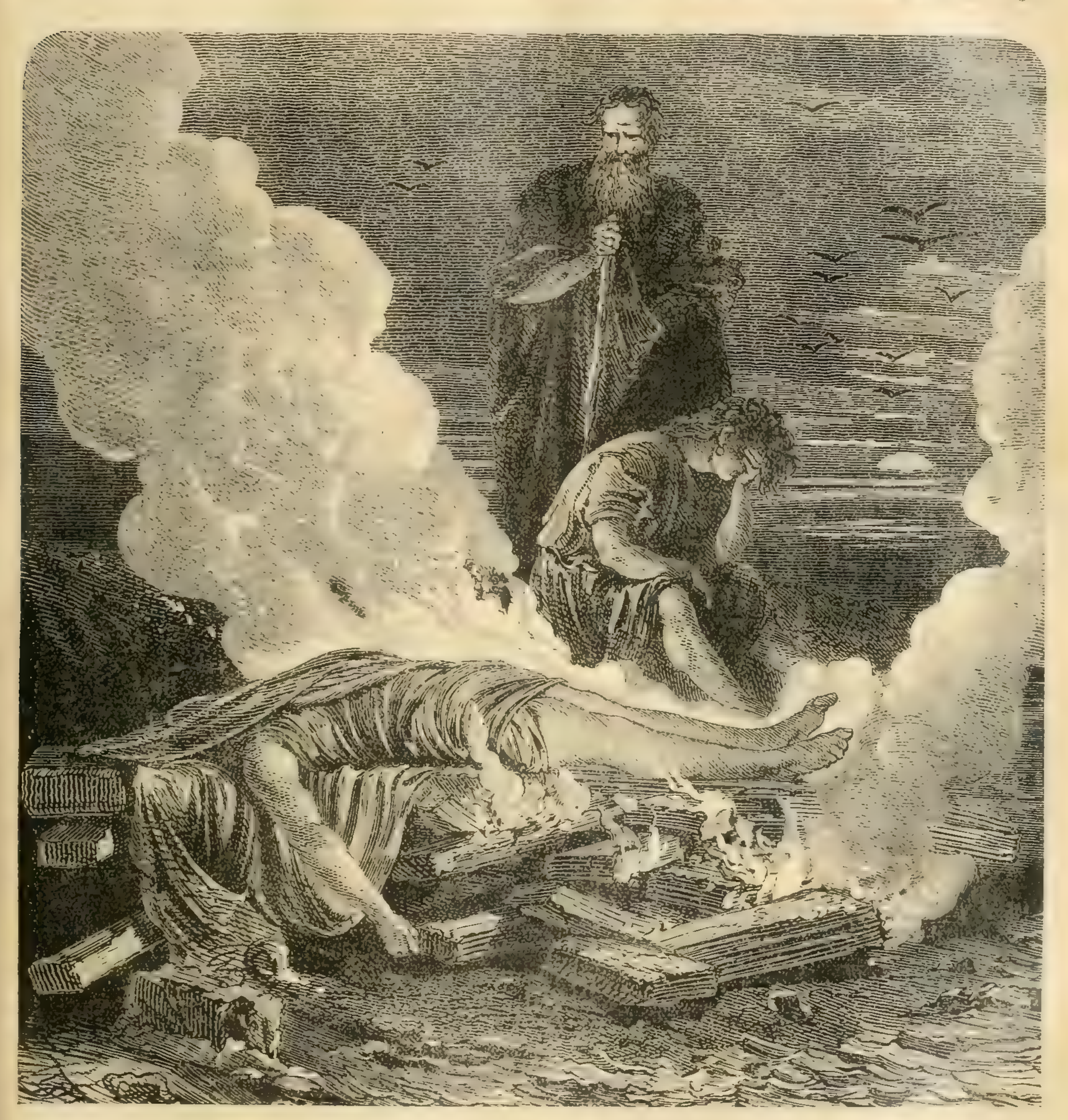
Cependant, à mesure que la barque approchait de terre, on voyait les officiers du roi se réunir sur le point du rivage où elle paraissait vouloir aborder.

Cette démonstration rassurait un peu Cornélie et les amis de Pompée, qui demeuraient là pour voir ce qui allait arriver.

robe des deux mains, s'en voila le visage, et, sans prononcer une parole, sans faire un geste qui fût indigne de lui, poussant un simple soupir, il reçut tous les coups sans se plaindre et sans essayer de les éviter.

Il était âgé de cinquante-neuf ans, accomplis de la veille ; il mourait donc le lendemain du jour anniversaire de sa naissance.

A la vue de l'assassinat, ceux qui étaient sur le navire poussèrent des cris affreux qui retentirent jusqu'au rivage.



Telles furent les funérailles de Pompée le Grand.

Mais cet éclair d'espoir n'eut point une longue durée.

La barque venait de toucher terre.

Pompée se leva pour aborder, et, en se levant, s'appuya sur l'épaule de Philippe, son affranchi.

Mais, en ce moment même, par un mouvement rapide comme la pensée, Septimius tira son épée et la lui passa au travers du corps.

Voyant ce premier coup porté, Salvius et Achillas tirèrent leurs épées à leur tour.

Alors, Pompée, qui, malgré la blessure terrible qu'il avait reçue, était resté debout, comme si un géant de sa taille ne pouvait tomber sous un seul coup, Pompée jeta un dernier regard vers sa femme et son fils, prit sa

L'enfant pleurait sans savoir pourquoi. Cornélie se tordait les bras de désespoir. Mais, quoiqu'elle insistât pour qu'on lui rendît au moins le corps de son époux, les ancres des vaisseaux furent levées, les voiles mises dehors et, grâce à un grand vent de terre, les navires s'éloignèrent comme une volée d'oiseaux de mer.

Les Égyptiens qui avaient d'abord décidé de les poursuivre furent bientôt forcés de renoncer à leur dessein, les navires fugitifs ayant une trop grande avance sur eux.

Les assassins coupèrent la tête de Pompée pour la porter à leur roi et lui prouver que son ordre était exécuté.

Quant au corps, ils le jetèrent tout nu sur le rivage, le laissant en cet humble état exposé aux regards des curieux.

tentes de [illegible] grandeur humaine, la tache d'un cadavre [illegible]

Philippe [illegible] de Pompée demanda à ne point quitter [illegible] sa dépouille, et [illegible] près de lui à terre.

Les [illegible] s'éloignèrent avec [illegible]

Alors [illegible] lava pieusement le corps dans l'eau de [illegible] revêtit de sa propre tunique et ramassa sur le [illegible] les débris d'un bateau de pêcheur, débris presque [illegible] de vétusté, « mais qui suffirent cependant dit Plutarque à composer un bûcher [illegible] un cadavre qui n'était pas même entier ».

Pendant qu'il ramassait ces débris et composait ce bûcher, un vieillard s'approcha de lui.

C'était un Romain déjà vieux et qui dans sa jeunesse avait fait ses premières armes sous Pompée, jeune aussi alors.

Il savait déjà la nouvelle terrible, et s'arrêtant devant l'affranchi :

— Qui es-tu, lui demanda-t-il, ô toi qui te disposes à faire les obsèques du grand Pompée ?

— Hélas ! répondit Philippe, je suis un bien humble serviteur, mais un serviteur fidèle ; je suis un des affranchis de Pompée !

— Soit, dit le vétéran : mais tu n'auras pas seul l'honneur de le mettre au tombeau ; souffre que te rencontrant ici, je m'associe à toi pour ce pieux devoir. Je n'aurai pas à me plaindre, les dieux m'en sont témoins, de mon séjour sur cette rive étrangère, puisque, après tant de malheurs, j'étais réservé à cette gloire de toucher et d'ensevelir le corps du plus grand des Romains.

Telles furent les funérailles de Pompée le Grand.

Le lendemain, un autre navire, venant de Chypre, longeait les côtes d'Égypte. Un homme se tenait debout sur le pont, couvert d'une armure et enveloppé d'un manteau militaire, pensif, les bras croisés et les yeux fixés sur le rivage.

Il vit le feu du bûcher qui commençait à s'éteindre et, près de ce feu mourant, l'affranchi Philippe assis et la tête dans ses mains.

— Quel est, murmura-t-il avec un sentiment de profonde tristesse, celui qui est venu terminer ici sa destinée et s'y reposer de ses travaux ?

Puis, comme personne ne pouvait lui répondre, un instant après, jetant un profond soupir :

— Hélas ! dit-il, c'est peut-être toi, illustre Pompée !

Bientôt après, il débarqua, fut pris et mourut en prison.

Seulement, bien peu s'en préoccupèrent ; son nom s'était perdu dans le nom, son infortune s'était perdue dans l'infortune de Pompée le Grand.

De son côté, César, après avoir rendu la liberté à toute la Thessalie en considération de la victoire remportée à Pharsale, s'était mis à la poursuite de Pompée.

Arrivé en Asie, il avait, en faveur de Théopompe, auteur d'un traité sur la Mythologie, accordé la même faveur aux Cnidiens, et déchargé tous les habitants de l'Asie du tiers des impôts.

Au fur et à mesure qu'il avançait, il apprenait les prodiges qui avaient précédé ou accompagné sa victoire.

A Élide, l'image de la Victoire, placée dans le temple de Minerve et qui regardait la déesse, s'était, le jour du combat, tournée d'elle-même vers la porte du temple ; à Antioche, on avait par trois fois entendu un son de trompettes avec des cris militaires, de sorte que l'on prit les armes pour monter sur les remparts ; à Pergame, les tambours qui étaient dans le sanctuaire avaient battu d'eux-mêmes sans que personne les touchât ; enfin, à Tralles, on lui montra le palmier qui avait poussé dans le temple de la Victoire.

Il était à Cnide quand il apprit que Pompée avait relâché à Chypre. A partir de ce moment, il en augura que le vaincu se retirerait en Égypte.

Alors, il cingla vers Alexandrie avec une quinzaine de galères, huit cents chevaux et deux légions, l'une qu'il avait fait venir de l'armée de Calenus, qui était en Achaïe, et l'autre qui l'avait suivi.

Ces deux légions ne faisaient en tout que trois mille deux cents soldats ; le reste était demeuré par les chemins.

Mais, si peu nombreuse que fût son armée, César, après sa victoire de Pharsale, se croyait en sûreté partout.

Ce fut avec ces forces seulement qu'il entra dans le port d'Alexandrie.

A peine avait-il posé le pied sur le rivage qu'il vit venir à lui une députation dont l'orateur, après lui avoir fait toute sorte de compliments, ouvrit un pan de sa robe et fit rouler à ses pieds la tête de Pompée.

A cette vue, César détourna la tête avec horreur et ne put retenir ses larmes.

On lui offrit le cachet de Pompée ; il le prit avec vénération.

Ce cachet avait pour empreinte un lion tenant une épée.

Il combla de présents tous les amis de Pompée, qui, après sa mort, s'étaient dispersés dans la campagne, avaient été pris par le roi d'Égypte, et il se les attacha.

En outre, il écrivit à Rome que le fruit le plus doux et le plus réel de sa victoire était de sauver tous les jours quelques-uns de ses concitoyens qui avaient porté les armes contre lui.

LXXII

Le premier soin, nous dirons presque le premier devoir de César, en arrivant en Égypte, fut de recueillir les cendres de Pompée et d'envoyer à Cornélie l'urne qui les contenait.

Cornélie les déposa dans cette belle maison d'Albe dont plusieurs fois nous avons eu l'occasion de parler.

César avait frappé du pied la terre à l'endroit où était tombé Pompée, et il avait dit :

— Je bâtirai ici un temple à l'Indignation.

Et, plus tard, en effet, ce temple fut bâti. Appien le vit, et raconte que l'empereur Trajan faisant la guerre aux Juifs, en Égypte, ceux-ci l'abattirent parce qu'il les gênait.

Cependant, César était assez embarrassé. Il avait donné rendez-vous à plusieurs vaisseaux à Alexandrie ; d'un autre côté, les vents étésiens le retenaient et il avait grande envie de prendre sa belle et de faire mourir les trois meurtriers de Pompée : Pothin, Achillas et le sophiste Théodote.

Puis, disons-le, il avait fort entendu vanter la beauté de Cléopâtre et César était fort curieux de ces sortes de prodiges.

Cléopâtre avait alors dix-sept ans. Deux ans auparavant, ce même Ptolémée Aulétès, le joueur de flûte, que nous avons vu venir à Rome pour y implorer la protection de Pompée, était mort.

Il avait laissé un testament en double : un duplicata avait été envoyé à Pompée à Rome ; l'autre était resté dans les archives d'Alexandrie.

Par ce testament, le vieux roi laissait le trône à son fils et à sa fille aînée, Cléopâtre et Ptolémée, qui, en outre qu'ils étaient frère et sœur, étaient époux. Ptolémée n'avait alors que quinze ans.

Le testateur invitait Pompée à veiller, au nom du peuple romain, à ce que son testament fût exécuté.

Or, depuis un an, le pouvoir de Pompée était passé aux mains de César.

De plus, comme nous l'avons vu, Pompée venait d'être assassiné par ce même Ptolémée dont il était chargé de soutenir les droits.

Il y avait encore un autre frère âgé de onze ans, et une autre sœur, nommée Arsinoé, âgée de seize ans, au moment où César entra dans Alexandrie.

Celui-ci fit inviter Cléopâtre et Ptolémée, qui avaient chacun une armée, à licencier leurs troupes et à venir plaider leur procès devant lui.

En signe de ses bonnes dispositions en faveur des deux jeunes princes, César, créancier du roi mort pour une somme de dix-sept millions cinq cent mille drachmes, César, disons-nous, leur faisait remise de sept millions ; seulement, il déclarait avoir besoin des dix millions cinq cent mille drachmes restants, et exigeait qu'ils lui fussent payés.

César attendait l'effet de l'invitation faite à Ptolémée et à Cléopâtre, quand on lui annonça qu'un homme demandait à lui faire hommage d'un tapis comme il prétendait que César n'en avait jamais vu.

César ordonna de faire entrer l'homme qui demandait à lui parler.

Il entra effectivement, portant sur son épaule un tapis qu'il déposa aux pieds de César.

Ce tapis était serré par une courroie.

L'homme desserra la courroie, le tapis se déroula de lui-même et César en vit sortir une femme.

C'était Cléopâtre.

Connaissant son pouvoir, qu'elle avait déjà exercé particulièrement sur le jeune Sextus Pompée, elle s'était, aussitôt qu'elle avait appris la convocation de César, jetée dans un bateau avec le seul Apollodore de Sicile, qu'elle tenait pour son meilleur ami, et elle était arrivée vers les neuf heures du soir en face du palais.

Mais, n'espérant pas y entrer sans être reconnue, elle avait dit à Apollodore de la rouler dans un tapis et de la porter ainsi à César.

Ce tour de grisette enchanta le vainqueur de Pharsale.

Cléopâtre n'était pas précisément belle : elle était mieux que cela, elle était charmante. Sa taille était petite, mais admirablement prise. Il ne fallait pas qu'elle fût bien grande, en effet, pour tenir dans un tapis roulé. Elle était toute grâce, toute coquetterie, tout esprit ; elle parlait le latin, le grec, l'égyptien, les langues de la Syrie et de l'Asie ; elle tenait de l'Orient des habitudes de magnifi-

cence qui liaient ceux qui la voyaient avec des chaînes d'or et de diamant ; c'était, enfin, la réalisation de la fable de la Sirène.

Il faut croire qu'elle ne fit pas languir César car, lorsque, le lendemain, Ptolémée arriva, « il s'aperçut, dit Dion Cassius, à certaines privautés de César avec sa sœur, que sa cause était perdue. »

Cependant, le jeune renard rusa : il fit semblant de ne rien voir ; mais, au premier moment propice, il disparut, quitta le palais, et se prit à courir par les rues d'Alexandrie, en disant qu'il était trahi.

Aux cris du jeune roi, le peuple prit les armes.

De son côté, Pothin expédia un messager à Achillas, qui commandait l'armée de Péluse, en l'invitant à marcher sur Alexandrie.

L'armée égyptienne était de vingt-cinq mille hommes, non pas Égyptiens c'eût été une plaisanterie pour César qu'une pareille armée ! mais elle était composée des débris de celle de Gabinius, — c'est-à-dire de vétérans romains qui s'étaient accoutumés à cette vie licencieuse d'Alexandrie, qui s'y étaient mariés, et qui, en conservant la valeur des Romains, y avaient pris les habitudes de l'Orient ; — de pirates de la Cilicie, restes de ceux-là qu'avait dispersés Pompée ; enfin, de fugitifs et de bannis.

César, en entendant ces cris de mort poussés contre lui, en comptant ses trois mille deux cents soldats, comprit que la situation était grave ; il envoya à Achillas deux ex-ministres du feu roi, deux anciens ambassadeurs à Rome.

On les nommait Sérapion et Discoride.

Achillas, avant qu'ils eussent ouvert la bouche, les fit massacrer.

C'était, comme on le voit, une déclaration de guerre en règle à César.

César l'accepta.

Il avait contre lui Achillas et ses vingt-cinq mille hommes ; mais il avait pour lui cet allié puissant qu'on appelle l'Amour.

Puis, à tout hasard, il avait mis la main sur le petit roi Ptolémée et sur l'eunuque Pothin.

César commença par concentrer ses troupes, et se retira, avec Cléopâtre, dans ce que l'on appelait le palais royal.

Un théâtre attenait au palais. César en fit sa citadelle.

Au fur et à mesure que César se retirait, les troupes d'Achillas s'avançaient dans la ville ; mais il y eut un point où les troupes de César cessèrent de reculer.

Alors, on combattit.

Achillas essaya de forcer le palais et donna plusieurs assauts ; mais partout il fut repoussé.

Il essaya de s'emparer des galères de César.

César en avait cinquante c'étaient des bâtiments pris sur la flotte de Pompée, à trois et à cinq rangs de rames, parfaitement équipés.

Vingt-deux autres gardaient, en outre, le havre.

Or, en se rendant maîtres de ces vaisseaux, les Égyptiens tenaient César prisonnier, interceptaient le port et la mer, et lui retranchaient les vivres.

Chacun se battit donc de son mieux : les soldats d'Achillas, en hommes qui sentent l'importance de la position qu'ils veulent prendre ; les soldats de César, en hommes qui savent que leur vie dépend de leur courage.

Les attaques d'Achillas furent repoussées de tous côtés.

Alors, César, voyant qu'avec le peu de forces qu'il avait, il ne pouvait conserver ses galères, les brûla toutes, jusqu'à celles qui étaient dans l'arsenal.

Puis, en même temps, il débarqua ses troupes au phare.

Ce phare était une tour d'une merveilleuse hauteur qui donnait son nom à l'île sur laquelle elle était bâtie.

Cette île était jointe à la ville d'un côté par une jetée de neuf cents pas, bâtie par les rois précédents, avec un pont à chaque bout. Elle avait un faubourg qui était à lui seul de la grandeur d'une ville ; ce faubourg était habité par une population de bandits et de pirates, courant sus à tous les vaisseaux égarés.

La tour du phare avait cette importance immense, que, le port étant excessivement étroit, on ne pouvait y entrer que sous le bon plaisir de ceux qui habitaient la tour.

Au reste, au bout de trois jours, César avait achevé un de ces prodigieux ouvrages de fortification dont il avait l'habitude.

Il avait relié, par des murailles, toute la circonvallation de la ville qu'il occupait.

Par le théâtre, il communiquait avec le port et avec l'arsenal.

De leur côté, les Égyptiens avaient bloqué César en fermant toutes les rues et tous les carrefours avec des murailles de quarante pieds de haut, bâties de gigantesques quartiers de pierre ; puis, dans les lieux bas, ils avaient élevé des tours de deux étages, les unes incrustées dans le sol, les autres se mouvant sur des roues, et pouvant se traîner partout où il était besoin.

Sur ces entrefaites, César jouait son rôle de conciliateur.

Le jeune Ptolémée, enfant rusé et venimeux, avait fait semblant sur les instances de César, de se raccommoder avec sa sœur, et avait consenti à partager le trône avec elle.

César, au milieu de toute cette lutte contre Alexandrie, donna un grand festin pour célébrer la réconciliation.

Au milieu du repas, un de ses esclaves qui lui servait de barbier, et qui était l'homme du monde le plus timide et le plus soupçonneux, vint lui parler bas à l'oreille.

Cinq minutes après, César sortit.

Le barbier l'attendait dans le corridor.

Tout en courant le palais, tout en furetant, tout en écoutant, le barbier avait entendu des voix qui parlaient tout bas.

Il s'était approché et avait surpris un complot d'assassinat qui se tramait entre Pothin et les envoyés d'Achillas.

César avait toute confiance dans celui qui lui dénonçait ce complot.

— C'est bien, dit-il, il y avait longtemps que j'attendais une occasion de venger le meurtre de Pompée. La voici venue, je ne la laisserai pas échapper. Que l'on tue Pothin.

Il vit partir les hommes chargés d'exécuter cet ordre, et rentra en souriant dans la salle du festin, où il reprit sa place près de Cléopâtre.

Un instant après, un centurion entra et lui dit tout bas :

— C'est fait.

César fit un signe de tête indiquant qu'il était satisfait, et le centurion se retira.

Le même soir, Ptolémée sut la mort de son confident ; mais, au lieu d'avoir l'air de le regretter, il félicita César d'avoir échappé au danger dont le menaçait la trahison de ses serviteurs.

Cette mort, au reste, causa une telle épouvante parmi ceux qui eussent eu envie de conspirer contre César, que la jeune sœur de Cléopâtre, Arsinoé, s'enfuit la nuit suivante et passa au parti d'Achillas, avec son gouverneur Ganymède.

Elle avait un espoir : c'est que, sa sœur Cléopâtre étant la maîtresse de César, et son frère Ptolémée en étant le prisonnier, elle se ferait déclarer reine.

Et, en effet, les troupes l'accueillirent avec de grandes acclamations.

Mais bientôt la discorde se mit entre elle et Achillas.

Ce que voyant Arsinoé, elle fit assassiner Achillas par Ganymède. Celui-ci reprit le commandement échappé aux mains d'Achillas, répandit, au nom de sa jeune maîtresse, de grandes sommes d'argent dans l'armée, et se chargea de continuer cette dangereuse tâche d'une lutte contre César.

C'était le second meurtrier de Pompée qui expiait son meurtre.

Finissons-en tout de suite avec ces odieux personnages.

Quant à Théodote le sophiste, après être parvenu à se dérober à la justice de César, il s'enfuit d'Égypte, et erra longtemps misérable et détesté ; mais, après la mort de César, Marcus Brutus, s'étant rendu maître de l'Asie, découvrit la retraite où se cachait Théodote, et, étant parvenu à s'en emparer, le fit mettre en croix.

Nous verrons plus tard que les meurtriers de César finirent tous à peu près aussi malheureusement que ceux de Pompée.

Si Pompée, qui niait la Providence à Mitylène, eût pu voir la mort de Pothin, d'Achillas et de Théodote, il n'eût plus douté !

LXXIII

Nous voici arrivés au dénoûment de cette Fronde antique entreprise pour les beaux yeux d'une femme.

Alors, comme aujourd'hui, — quoique l'Alexandrie de nos jours ne soit pas précisément située sur l'emplacement de l'Alexandrie d'autrefois, — alors, comme aujourd'hui, la ville d'Alexandre recevait par des aqueducs l'eau du Nil, et cette eau était distribuée dans des puits et des citernes où elle avait eu le temps de déposer son limon. Les gens du peuple, qui n'avaient ni puits ni citernes, la buvaient trouble au risque des inconvénients sanitaires qui pouvaient résulter de ce défaut de clarification.

Or, l'ennemi, étant maître du fleuve, entreprit de boucher tous les conduits par lesquels l'eau du Nil venait dans les quartiers occupés par les Romains, et, après un travail effroyable, il y réussit.

Mais, comme César était approvisionné d'eau, que les puits étaient pleins, que les citernes débordaient, cette suspension dans le service des aqueducs l'inquiéta médiocrement.

L'ennemi devina bientôt les causes de cette sécurité.

Alors, il eut l'idée de faire monter l'eau de la mer à l'aide de roues et de machines. Cette eau salée, en se répandant à l'intérieur des puits et des citernes, corrom-

prait l'eau douce, et César et sa garnison périraient par la soif.

En effet, sous la pression des machines inventées par ces prodigieux architectes qu'on appelait les Egyptiens, l'eau monta et gagna les premiers réservoirs.

Les soldats qui venaient puiser à ceux-là crurent qu'ils se trompaient lorsqu'ils trouvèrent l'eau saumâtre ; ils le crurent d'autant mieux que, dans les autres puits plus éloignés, l'eau était potable.

Enfin, peu à peu, l'eau de tous les puits et de toutes les citernes fut corrompue.

On vint annoncer cette terrible nouvelle à César.

— Eh bien, demanda celui-ci le front et la voix calmes, que disent les soldats de cet accident ?

— Ils sont désespérés, imperator, répondit celui qui apportait la nouvelle, et se voient déjà réduits à l'extrémité.

— Et sans doute ils me blâment ? répondit César.

Le messager hésita.

— Oh ! parle franchement, reprit l'imperator.

— Eh bien, tous pensent que tu devrais essayer de quitter l'Egypte sur les vaisseaux qui te restent, et encore craignent-ils que l'embarquement ne soit impossible.

— C'est bien, dit César, nous nous retirerons, mais victorieux.

— Et l'eau ? demanda le centurion.

— Prends dix hommes, dit César, va à cinq cents pas du rivage de la mer, et creuse jusqu'à ce que tu trouves de l'eau : ou cette côte n'est pas faite comme celle des autres pays, ou, avant d'être à quinze pieds de profondeur, tu trouveras des sources.

Le centurion suivit l'ordre donné, creusa et trouva l'eau.

Mille ans après Moïse, César venait de renouveler le miracle des eaux jaillissantes : tous deux avaient deviné le secret des puits artésiens.

Sur ces entrefaites, la trente-septième légion, que César avait recomposée des débris de celle de Pompée, débarqua un peu au-dessus d'Alexandrie.

Elle n'avait pu, à cause des vents opposés, entrer dans le port.

Elle ancra donc tout le long de la plage ; mais, comme elle manquait d'eau et qu'elle ne savait où en puiser, elle en fit demander à César.

César monta sur les quelques galères qui lui restaient avec trois ou quatre cents hommes, sortit du port et alla lui-même droit à sa flotte, qui était à deux ou trois lieues d'Alexandrie.

Arrivé à la Chersonèse, il débarqua quelques-uns de ses soldats pour faire de l'eau ; mais, la cavalerie ennemie ayant pris deux ou trois hommes qui s'étaient écartés pour piller, elle apprit de ces hommes que César était lui-même sur les galères.

Quelques instants après, Ganymède en était averti.

Il fit embarquer immédiatement deux ou trois mille soldats sur une vingtaine de bâtiments, et vint attaquer César.

César ne se souciait point d'accepter le combat, pour deux raisons : la première, c'est que la nuit allait tomber dans deux heures, et qu'alors l'avantage serait à l'ennemi, qui connaissait mieux la côte que lui ; la seconde, c'est que des soldats qui, comme les siens, combattaient surtout pour être remarqués de César, devaient nécessairement mal combattre dans l'obscurité.

Dès qu'il vit venir à lui les vaisseaux ennemis, il relâcha donc sur la côte.

Mais il arriva qu'une galère de Rhodes ne put suivre le mouvement et se trouva investie par quatre galères ennemies, renforcées de plusieurs barques.

César était en sûreté et pouvait laisser la galère se tirer d'affaire comme elle pourrait ; mais, on le sait, il n'était pas l'homme de ces sortes de ménagements : il mit le cap de son bâtiment sur la galère attaquée, et rama droit vers elle.

Au bout d'un combat d'une heure, où César paya de sa personne comme un simple matelot, il avait pris une galère à quatre rangs de rames, en avait coulé une autre à fond et mis une troisième hors de combat ; les autres, effrayées, s'enfuirent tout éperdues.

César profita de leur terreur, remorqua les vaisseaux de charge avec ses galères, qui, marchant à la rame, marchèrent contre le vent, et rentra avec eux dans le port.

Ces sortes de luttes se renouvelaient tous les jours avec des fortunes diverses.

Tantôt César battait les Egyptiens, tantôt il était battu par eux.

Un jour, sa galère fut tellement pressée, et il se trouva tellement accablé de traits, chaque ennemi visant à sa robe de pourpre, qu'il fut obligé de se dépouiller de sa robe, de se jeter à la mer, et de faire un trajet de plus de trois cents pas à la nage, ne se soutenant que d'une main, et portant de l'autre des papiers qu'il élevait hors de l'eau.

Sa robe de pourpre, trophée de la journée, tomba aux mains des Egyptiens.

Tout cela se passait sous les yeux de Cléopâtre : comme ces chevaliers du moyen âge qui rompaient des lances pour les beaux yeux de leurs belles, César avait ouvert une espèce de tournoi dans la folle et perfide Alexandrie, cette ville légère comme Athènes, superstitieuse comme Memphis.

Sur ces entrefaites, César reçut une députation de l'ennemi.

Les Egyptiens lui faisaient dire qu'ils étaient las de la domination d'Arsinoé, qui n'était qu'une enfant, et de Ganymède, qui n'était qu'un affranchi ; que, en conséquence, s'il voulait leur renvoyer Ptolémée, ils se consulteraient avec lui sur leurs intérêts, et seraient probablement les premiers à proposer la paix.

César connaissait la perfidie de la nation, mais il fallait en finir : tandis qu'il s'amusait à batailler dans ce coin du monde, il sentait que le reste de l'univers lui échappait.

Il fit venir Ptolémée, et, lui prenant la main, il lui montra quelle confiance il avait en lui de le renvoyer ainsi aux révoltés, et l'invita à prier ses hommes de rentrer dans le devoir ; mais lui — le jeune prince — se prit à pleurer. Il supplia César de ne pas le bannir de sa présence, lui affirmant que sa présence lui était plus chère que ses Etats.

César, qui n'était ni faux ni cruel, se laissa prendre à ces larmes, l'embrassa comme il eût fait de son enfant et le fit conduire aux avant-postes ennemis.

Mais à peine y fut-il, que les larmes tarirent pour faire place à la menace, et que César comprit qu'il avait un ennemi de plus.

Par bonheur, on a vu que César ne les comptait pas.

LXXIV

Les choses demeurèrent encore quelque temps en cet état ; mais, tout à coup, César eut avis que Péluse, où était le fort de l'armée égyptienne, venait de tomber aux mains d'un de ses lieutenants.

En effet, Mithridate de Pergame, que César considérait fort pour sa valeur et son expérience dans les armes, était arrivé par terre, avec de grandes forces, de la Syrie et de la Cilicie.

Dépêché par César dès le commencement de cette guerre, qui durait déjà depuis sept mois, il avait fait un appel à l'affection des peuples alliés, et revenait avec une vingtaine de mille hommes.

Or, ayant compris que Péluse était la clef de la terre comme Alexandrie était celle de la mer, il attaqua Péluse avec tant de vigueur, qu'au troisième ou quatrième assaut, il la prit.

De là, et après avoir laissé garnison dans la ville prise, il tira vers César et subjugua tout le pays par où il passa.

Arrivé au Delta, il se vit en face d'une partie de l'armée de Ptolémée.

Ce n'était que la moitié des troupes envoyées par le jeune roi.

Mais, pour avoir toute la gloire, cette partie de l'armée, qui était venue par le Nil, et en avait suivi le cours, voulut donner seule, n'attendant pas, comme l'avait recommandé le roi, la seconde partie, qui venait en suivant la rive.

Mithridate se retrancha selon la coutume romaine.

Les Egyptiens crurent qu'il avait peur et fondirent de tous côtés sur le camp.

Alors, les voyant venir inconsidérément à l'attaque, Mithridate sortit à la fois par toutes les portes de son camp, les enveloppa et les tailla en pièces ; de sorte que, sans la connaissance des lieux et le voisinage de leurs navires, ils fussent tous restés sur le champ de bataille.

César et Ptolémée furent avertis en même temps, et tous deux en même temps partirent avec toutes les forces dont ils pouvaient disposer : — l'un, César, afin de poursuivre sa victoire ; — l'autre, Ptolémée, afin de réparer sa défaite.

Ptolémée arriva le premier, s'étant embarqué sur le Nil, où il avait sa flotte toute prête.

César eût pu prendre aussi cette route ; mais il ne le voulut point, de peur d'être obligé de combattre sur des vaisseaux et dans le canal d'un fleuve, sorte de guerre qui lui enlevait cet imprévu de mouvements qui faisait sa force.

Mais, quoique arrivant après Ptolémée, César était en retard de si peu de temps, que le roi n'avait pas encore pu attaquer Mithridate.

En voyant arriver César, ce fut le roi d'Egypte qui se retrancha à son tour.

L'endroit où se retranchait Ptolémée était des plus avantageux.

D'un côté, il était défendu par le Nil ; de l'autre, protégé par un marais ; de l'autre, enfin, bordé par un précipice. Si bien que le camp n'offrait qu'une seule entrée, étroite et difficile : c'était celle qui donnait sur la plaine.

César marcha sur le camp.

Mais, à moitié de cette marche, en arrivant au bord d'une rivière, il trouva cette rivière défendue par la fleur de la cavalerie égyptienne, et par une partie de l'infanterie légère de Ptolémée.

Là, on escarmoucha un instant de part et d'autre, sans pouvoir en venir sérieusement aux mains, les deux berges de la rivière étant trop escarpées ; mais les soldats de César, impatientés, demandèrent les haches.

On leur apporta les haches.

Alors, ils se mirent à abattre les arbres qui bordaient la rivière, les poussant du côté du courant, afin qu'ils formassent des ponts ; puis, les arbres abattus, au milieu des branches, dans l'eau jusqu'à la ceinture, ils passèrent.

Pendant ce temps, la cavalerie germaine avait remonté la rivière, et, trouvant un gué, l'avait passé.

Se voyant attaqué de face et tourné par la droite, l'ennemi prit la fuite.

César, qui n'était qu'à une lieue et demie du camp égyptien, donna ordre d'y marcher tout droit.

Son intention était de profiter du trouble où devait être l'ennemi et de l'attaquer à l'instant même ; mais, en voyant la force de son assiette, la hauteur du retranchement, l'avantage de la situation et tout le rempart bordé de soldats, il remit l'assaut au lendemain, ne voulant pas hasarder contre des troupes fraîches ses troupes fatiguées, tant du combat que d'une marche de plusieurs lieues.

Ayant donc examiné le terrain avec ce regard auquel rien n'échappait, il résolut d'attaquer, le lendemain, au point du jour, un fort qui se reliait au camp par un grand retranchement.

Dès l'aube, son armée était sous les armes, non point qu'il comptât attaquer ce fort avec tous ses soldats, mais il voulait que toutes ses forces fussent prêtes à attaquer le camp sur le point qu'il indiquerait.

Les soldats — comme si César eût à chacun d'eux, en particulier, expliqué le plan de la bataille — marchèrent au fort avec une telle résolution, qu'ils l'emportèrent d'assaut.

Puis, l'ayant emporté, ils s'élancèrent tout d'une haleine jusqu'aux retranchements de l'ennemi, où commença le véritable combat.

Le camp, nous l'avons dit, n'était réellement attaquable que du côté de la plaine, et naturellement, de ce côté, l'ennemi avait massé ses meilleurs soldats.

Cependant, dans une reconnaissance qu'il avait faite, César avait remarqué un étroit passage, se glissant entre le Nil et le camp.

Mais, alors, les soldats de César auraient à dos toute la flotte. Aussi César avait-il négligé ce moyen d'attaque.

Or, voyant que les attaques de front n'avaient aucun résultat, il appela à lui un de ses capitaines les plus expérimentés, nommé Carfulénus, lui exposa la situation, et lui demanda s'il voulait se charger de l'attaque par le Nil, avec un millier d'hommes.

Celui-ci répondit qu'il était prêt.

César ordonna donc de redoubler d'efforts du côté de la plaine, tandis que Carfulénus et ses mille hommes se glissaient sur le rivage du Nil.

Or, il arriva que les soldats chargés de garder ce côté du camp, se croyant gardés eux-mêmes par la flotte, étaient descendus, soit par curiosité pour voir le combat, soit par vaillance pour y prendre part, quand, tout à coup, ils entendirent un grand bruit derrière eux.

C'était Carfulénus, qui, n'étant arrêté que par les traits qu'on lui lançait de la flotte, avait passé outre, était arrivé au sommet des retranchements, les avait trouvés déserts, et, ayant pénétré dans le camp, attaquait l'ennemi en queue.

Quand les Romains entendirent, de l'autre côté de ceux qu'ils combattaient, les cris de victoire de Carfulénus et de ses compagnons, ils redoublèrent d'efforts.

Troublés, à leur tour, par cette attaque imprévue, les Egyptiens faiblirent.

César vit que le moment était décisif.

Il se mit à la tête de vingt cohortes qui n'avaient pas encore donné, et chargea comme un simple capitaine.

L'ennemi ne put soutenir cette dernière attaque : il abandonna ses remparts et essaya de fuir.

Mais ce qui faisait sa force, victorieux, fit sa perte, vaincu.

Les premiers qui essayèrent de se sauver par les marais se noyèrent dans la boue.

Du côté du précipice, il n'y fallait pas songer.

Restait le Nil.

Chacun se précipita donc vers le Nil. — le roi comme les autres.

Le roi gagna un vaisseau, et lui ordonna aussitôt de s'éloigner du rivage ; mais la foule qui l'accompagnait l'encombra de telle façon, ceux qui étaient à la mer s'y réfugièrent en tel nombre, qu'en arrivant au milieu du Nil, l'eau le gagna, et qu'il s'engloutit.

Ptolémée et ses principaux officiers se noyèrent.

La guerre d'Egypte était terminée.

Dix-huit cent cinquante ans après, un autre conquérant livrait, sur les bords du même fleuve, une bataille à peu près pareille.

Cet autre conquérant s'appelait Napoléon, cette autre bataille, celle des Pyramides : elle livrait le Caire à Napoléon, comme celle-ci livrait Alexandrie à César.

Et, en effet, César marcha immédiatement sur Alexandrie.

Mais, cette fois, il ne s'amusa point à rentrer péniblement par le port ; il résolut de passer à travers la ville.

Le bruit de sa victoire l'y précédait, brisant les portes, renversant les remparts.

Par malheur, le petit roi Ptolémée lui avait échappé par la mort ; mais il ramenait Arsinoé captive.

Ce que César avait prévu arriva.

A peine fut-il en vue de la ville, que les habitants sortirent en équipage de suppliants et portant portées devant eux les choses sacrées avec lesquelles ils avaient coutume d'apaiser leurs rois irrités.

César pardonna, comme à son ordinaire.

Il traversa toute la ville d'Alexandrie, la ville aux larges rues tirées au cordeau, au milieu d'une double haie d'hommes et de femmes à genoux.

Arrivé aux remparts élevés par les Alexandrins, il trouva ceux-ci la pioche à la main, occupés à lui ouvrir une brèche.

Il reparut donc à la vue des siens en véritable vainqueur, Cléopâtre l'attendant et le saluant du sommet de la plus haute tour.

Ce fut une double fête au camp, et à cause de la victoire complète, et à cause du prompt retour.

César, malgré ses cinquante-quatre ans, était donc toujours le même : le César des Gaules, le César de Pharsale et même encore le César des aventureuses amours.

Ces soldats, qui avaient tant murmuré contre Cléopâtre, applaudirent à pleines mains quand ils virent la jeune et belle reine enlacer de ses bras le cou de leur imperator et déposer sur sa tête une couronne de lauriers d'or.

Alors commencèrent les fêtes dans le palais, les jeux dans le théâtre.

César inaugurait la future royauté d'Antoine.

Puis il fallait bien faire connaissance avec la nouvelle conquête que César venait d'annexer à Rome ; il fallait bien visiter les pyramides, ces monuments qui, il y a deux mille ans, étaient déjà un mystère.

On remonta le Nil sur la galère même du roi Ptolémée toute parée de guirlandes de fleurs le jour, tout illuminée de guirlandes de flammes la nuit.

Quatre cents autres galères remontaient le fleuve à leur suite.

Ce fut là le véritable triomphe de César.

Pendant cette marche, il faisait bâtir le temple à l'Indignation à la place même où Pompée avait été tué.

Mais, pendant cette marche aussi, le monde, mal enterré, se remuait comme Encelade.

Les lieutenants de Pompée se réunissaient en Afrique autour de son beau-père Scipion.

Les deux fils de Pompée appelaient l'Espagne aux armes, au nom de la mémoire de leur père.

Pharnace enlevait au roi Déjotarus — vaincu que César avait doté comme un vainqueur — la petite Arménie.

Ariobarsane venait se plaindre à Calvinus que le fils de Mithridate prenait la Cappadoce.

Et toutes ces nouvelles arrivaient à César, et, comme s'il eût voulu laisser à ses ennemis le temps de se rassembler pour les anéantir d'un seul coup, à chaque nouvelle il souriait, faisait un signe de tête et répondait à Cléopâtre :

— Allons !

Et Cléopâtre souriait à son tour, fière de tenir la chaîne du lion.

Enfin, on revint à Alexandrie : le magique voyage était achevé.

Il s'agissait de faire face au monde.

César rallia ses troupes.

Voici les forces dont il croyait pouvoir disposer :

Avec lui, vingt mille hommes, à peu près ; une légion que lui envoyait Calvinus, et qui, prenant la route de terre n'avait pu arriver à temps ; une que Calvinus avait gardée et que rallierait César s'il commençait par Pharnace ; deux autres, armées et équipées à la romaine, qu'il trouverait chez Déjoratus ; enfin une dernière que Caius Plétorus avait levée dans le royaume de Pont.

Mais, un matin, arriva la nouvelle que Domitius s'était fait battre par Pharnace, et que, de toutes ses forces, restait seulement la trente-sixième légion à peu près intacte.

A la nouvelle de cette victoire, Pharnace ne douta plus de rien.

Il envahit le royaume du Pont, y choisit tous ceux qu'il trouva d'enfants et d'adolescents jeunes et beaux, dont il fit des eunuques.

Puis il s'écria tout haut, à la face du monde, que son père était ruiné par les Romains et qu'il avait reconquis le royaume de son père.

Force fut à César de quitter l'Egypte.

Il maria Cléopâtre avec son plus jeune frère, âgé de onze ans.

Puis laissant la moitié de ses troupes aux nouveaux époux pour maintenir la tranquillité dans leurs Etats, il prit le chemin de l'Asie, en donnant dans quatre mois rendez-vous à Cléopâtre à Rome.

Tout le long de sa route, César était rejoint par des envoyés de toutes les provinces, qui tous lui apportaient des nouvelles plus ou moins mauvaises.

Gabinius avait été battu en Illyrie; il avait perdu deux mille soldats, trente-huit centurions et quatre tribuns; une légion était révoltée en Espagne, et Cassius Longinus avait failli mourir assassiné; Marcellus avait été battu sur les bords du Guadalquivir; enfin, Rome était pleine de troubles suscités par les tribuns.

Il fallait anéantir Pharnace, revenir à Rome, soumettre l'Afrique resoumettre l'Espagne.

César laissa Sextus César, son parent, en Syrie, s'embarqua sur la flotte qu'il avait amenée d'Egypte et passa à Tarse, où il avait donné rendez-vous à toute la Cilicie; régla les affaires du pays et celles des Etats voisins, traversa la Cappadoce à grandes journées, séjourna quarante-huit heures à Massaque, établit Nicomède de Bithynie pontife du temple de Bellone à Comane; reçut la soumission du vieux roi Déjotarus, lui prit une légion, arriva au royaume de Pont, réunit à la vieille légion qu'il avait amenée d'Egypte les débris des légions de Domitius, défaites par Pharnace; joignit celui-ci près de la ville de Zela, l'anéantit en une seule bataille, et reprit le chemin de Rome en disant :

— Heureux Pompée, voilà donc les ennemis dont la défaite t'a valu le nom de Grand!

Ces trois mots qui racontent toute sa campagne contre Pharnace, l'avaient précédé au Capitole :

Veni, vidi, vici!

En arrivant à Rome, il apprit que Cléopâtre venait d'accoucher d'un garçon auquel *les peuples* donnaient le nom de *Césarion*.

Or, avant le retour du vainqueur de Pompée, Antoine et Dolabella avaient un instant failli s'entendre sur ce point, qui leur allait si bien à tous deux, de l'abolition des dettes; mais Antoine prit un soupçon contre Dolabella : il le soupçonna d'être l'amant de sa femme.

Il commença par répudier celle-ci; puis, comme Dolabella, pour faire passer sa loi, s'était de force emparé du Forum, et que le sénat avait rendu un décret qui ordonnait de prendre les armes contre Dolabella, il alla, plein de colère et de haine, attaquer, sur la place publique, celui qu'il regardait comme son rival, lui tua beaucoup de monde, et perdit lui-même quelques-uns des siens.

La chose dépopularisa quelque peu le descendant d'Hercule.

D'un autre côté Antoine, en s'aliénant le peuple, trouvait moyen de se faire des ennemis dans la noblesse.

La maison de Pompée avait été mise aux enchères et vendue. — On n'avait pas perdu de temps, comme on voit.

Antoine avait acheté la maison de Pompée. Antoine achetait toujours.

Mais, quand il s'était agi de payer, Antoine avait trouvé fort mauvais qu'on lui réclamât le prix de cette maison, qu'à son avis il avait bien gagnée à Pharsale; aussi déclara-t-il que, puisque c'était ainsi que l'on récompensait ses services, il ne suivrait point César en Afrique.

Ce qui l'exaspéra surtout, c'est que, comme il ne payait pas la maison de Pompée, on finit par l'en exproprier et l'adjuger à Cornéficius.

Cornéficius ne la trouva point assez grande ni assez belle pour lui; il la fit abattre, et, sur l'emplacement, en construisit une autre.

En somme, les Romains étaient indignés de toutes ces prodigalités, de toutes ces bacchanales, de toutes ces ivrogneries.

César arriva.

A son aspect, tout rentra dans l'ordre : Dolabella remit aux cartons ses projets d'abolition de dettes, Antoine fit trêve à ses folies, Cornéficius se hâta d'achever sa maison.

César fit grâce à Dolabella, en considération de son beau-père Cicéron.

Quant à Antoine, qui espérait être nommé consul avec lui, il lui fallut renoncer à cet espoir.

César fut nommé consul pour la troisième fois et s'adjoignit Lépide.

Voilà comment ce Lépide, homme médiocre, grandit peu à peu, de façon à devenir le collègue d'Antoine et d'Octave dans le second triumvirat.

Il y eut plus. César fit venir Antoine et lui fit sur ses désordres une telle leçon, que celui-ci, pour en prouver son repentir, résolut de se marier.

César haussa les épaules.

— Antoine, dit-il, est l'homme des extrêmes.

Antoine se maria. Il épousa, nous croyons l'avoir déjà dit, Fulvie, veuve de Clodius.

Nous l'avons vue apparaître, appelant les Romains aux armes, lors de l'assassinat de son mari, éclairée qu'elle était par les torches qui incendiaient un quartier de Rome.

« Fulvie, dit Plutarque, était une femme peu faite pour les travaux et les soins domestiques, et dont l'ambition eût été fort peu flattée de maîtriser un mari simple particulier, mais qui aspirait à dominer un homme qui commandait aux autres, et à donner des ordres à un général d'armée; aussi est-ce à Fulvie que Cléopâtre fut redevable des leçons de docilité qu'avait reçues Antoine, car c'est Fulvie qui le livra si souple et si soumis aux volontés des femmes. »

Dolabella pardonné, Cornéficius morigéné, Antoine tancé et marié, César se tourna du côté des soldats.

Une légion s'était révoltée et, dans une émeute, avait tué deux personnages prétoriens : Cossomius et Galba.

César avait envoyé les rebelles en Campanie et leur avait donné ordre de se tenir prêts à partir pour l'Afrique.

Le moment venu, il leur expédia l'ordre de s'embarquer; mais, comme il leur était dû un arriéré, les soldats, au lieu d'obéir, se mutinèrent et marchèrent vers Rome.

César, au lieu d'envoyer au-devant d'eux d'autres soldats qui eussent pu suivre leur exemple et se joindre à eux, les attendit; puis, lorsqu'ils furent aux faubourgs de Rome, il alla à leur rencontre.

César avait l'habitude d'appeler ses hommes *mes amis*, *mes compagnons*, ou *soldats*.

— Citoyens!... dit-il.

A ce seul mot de *citoyens*, qui leur indiquait qu'ils n'étaient plus ni les amis ni les compagnons de César, qui les dépouillait du titre même de soldats, ils furent atterrés.

— Citoyens, dit César, votre réclamation est juste; vous avez cinq ans de fatigues et de blessures, je vous délie de vos serments. Ceux qui ont fini leur temps seront payés jusqu'au dernier sesterce.

Alors tous ces hommes mutinés et menaçants passèrent de la menace à la prière, tombant à genoux, joignant les mains et suppliant César de leur permettre de rester avec lui.

César fut inflexible : il leur assigna des terres, mais éloignées les unes des autres (1), leur paya une partie de l'argent qui leur était dû, et s'engagea d'acquitter le reste avec les intérêts.

Mais eux s'obstinaient à le suivre; et, quelle que fût sa résolution, en les retrouvant au bord de la mer, en leur entendant dire qu'ils passeraient par l'Espagne s'il le fallait pour l'accompagner en Afrique, il finit par leur pardonner.

Cependant César avait compris qu'il y avait quelque chose de juste dans la réclamation de ses soldats.

Il leur était dû près de deux ans de solde.

Tous les conquérants ont eu de ces comptes à régler avec leurs légions.

On se rappelle cette revue que passait des vétérans de l'Empire M. le duc de Berry.

Au nombre des griefs que, selon lui, les soldats avaient à reprocher à l'empereur était l'irrégularité de la paye.

« Enfin, dit le prince en terminant son discours, il vous a été dû jusqu'à deux ans de paye.

— Et s'il nous plaisait de lui faire crédit! répondit un grognard, qu'avez-vous à dire à cela, vous? »

Mais alors Napoléon n'était plus là.

Ces mêmes hommes à qui il plaisait de lui faire crédit, quand il était relégué à l'île d'Elbe ou prisonnier à Sainte-Hélène, ces mêmes hommes murmuraient parfois, comme les soldats de César au temps de sa toute-puissance et quand la solde se faisait attendre.

---

(1) La Harpe, un des traducteurs de Suétone, ne comprend rien à cette *assignation* de terres mentionnée dans tous les historiens du temps, et particulièrement dans Suétone.

« Cette phrase de Suétone, dit-il, est assez difficile à entendre : à moins de supposer qu'une partie de l'Italie n'appartenait à personne, comment donner des terres à tant de soldats sans dépouiller les propriétaires? »

La Harpe ignorait cette division des terres conquises dont nous avons, à propos de la loi agraire proposée par César, donné une longue explication. Les terres partagées entre les soldats étaient prises sur l'*ager publicus*.

César résolut donc de payer.

Il donna à ses vétérans, outre deux grands sesterces (quatre cents francs), vingt-quatre mille sesterces par tête (quatre mille francs) ; il leur donna les terres que nous avons dites.

Puis vint la part du peuple.

Il distribua à chaque homme dix boisseaux de blé, dix livres d'huile.

Et, comme il y avait un an que la promesse était faite il ajouta cent sesterces pour les intérêts.

De plus, il remit le loyer des maisons dans Rome jusqu'à concurrence de deux mille sesterces, et dans le reste de l'Italie, jusqu'à concurrence de cinq cents.

Enfin, à tous ces dons, il ajouta un festin public et une distribution de viande.

LXXV

On s'étonnait que César, ayant tant de choses à faire en Afrique, restât à Rome. Il avait Ligarius à faire condamner et Cléopâtre à recevoir.

Quintus Ligarius avait porté les armes contre César, et, démentant toutes ses habitudes de miséricorde, César le voulait faire condamner.

Il fallait un accusateur.

Un accusateur était plus facile à trouver qu'un défenseur.

Tubéron accusa.

Ligarius pria Cicéron de se charger de sa défense. Cicéron accepta.

A propos, disons comment Cicéron était revenu à Rome et ce qui s'était passé entre lui et César.

Cicéron était à Brindes, toujours hésitant, demandant conseil à tout le monde. Lorsqu'il apprit que César était débarqué à Tarente et venait par terre à Brindes, il alla au-devant de lui, certain de le fléchir, mais honteux, cependant, d'avoir à éprouver, en présence de tant de monde, les dispositions d'un ennemi vainqueur. Mais, dès que César l'aperçut sur le chemin, il descendit de cheval, l'embrassa, et, pendant plusieurs stades, ne s'entretint qu'avec lui.

Toutefois, malgré ces bons procédés de César, Cicéron n'en accepta pas moins la défense de Ligarius.

Lorsqu'on annonça à César que c'était Cicéron qui défendrait l'accusé :

— Ah ! dit-il, j'en suis enchanté.

Puis, se tournant vers ses amis :

— Et vous aussi, n'est-ce pas ? Je me fais une joie d'écouter Cicéron, que je n'ai pas entendu depuis si longtemps

— Mais Ligarius ? demandèrent les assistants.

— Ligarius, répondit César, est un méchant homme qui serait condamné, quand même Apollon plaiderait pour lui.

Cependant, le jour arrivé, Cicéron, ayant pris la parole, plaida si admirablement bien, que César ne put s'empêcher, à certains passages, d'applaudir ; à d'autres, de changer de couleur ; et, quand l'orateur en vint à la bataille de Pharsale, César fut en proie à une telle émotion, qu'il laissa tomber les papiers qu'il avait à la main.

« Enfin, dit Plutarque, vaincu par l'éloquence de Cicéron, César renvoya Ligarius absous. »

Ce que nous allons dire est bien étrange, mais nous croyons que Plutarque se trompe à l'endroit du prétendu acquittement de Ligarius.

Ligarius ne fut point condamné à mort, c'est vrai ; mais toute l'éloquence de Cicéron ne put empêcher qu'il ne fût condamné à l'exil.

Nous trouvons la preuve de notre assertion dans cette lettre de Cicéron à Ligarius :

« Rome, an 708, septembre.

« Mon amitié doit à vos malheurs des consolations et des conseils. Si je ne vous ai pas écrit jusqu'à ce moment, c'est que je cherchais en vain des paroles pour adoucir vos maux et des secrets pour les guérir. J'ai aujourd'hui plus d'une raison de croire que vous nous serez rendu, et je ne puis me défendre de vous parler de mes espérances et de mes vœux. César ne vous tiendra pas rigueur ; je le devine et je le vois, la nature de ses griefs, le temps, l'opinion publique, et même, ce me semble, son propre caractère, tout contribue à lui inspirer chaque jour plus de modération. J'en ai la conviction pour les autres, et, quant à vous, personnellement, ses amis les plus intimes me l'assurent. Depuis les premières nouvelles d'Afrique, je ne cesse de le harceler, de concert avec vos frères. Leur courage, leur vertu, leur incomparable tendresse, leur activité toujours éveillée, ont si bien fait, que César n'est plus, selon moi, en situation de nous rien refuser. »

Le reste de la lettre n'est qu'une paraphrase de la modération et de la clémence de César.

Mais, pour n'en être pas arrivé à faire absoudre complètement Ligarius, le discours de Cicéron (plus heureux cette fois comme orateur qu'il ne l'avait été en plaidant pour Milon), le discours de Cicéron n'en était pas moins excellent.

L'affaire de Ligarius terminée, César tourna les yeux du côté de Brindes : Cléopâtre, qui fera plus tard si grande peur à Horace, venait d'y débarquer avec son mari de onze ans

César les reçut tous deux dans son palais, et, tandis qu'on gardait soigneusement Arsinoé pour le triomphe, il leur donna des fêtes magnifiques, les fit admettre au nombre des amis du peuple romain, et, ayant érigé un temple à Vénus Victorieuse en souvenir de Pharsale, il fit fondre une statue en or de Cléopâtre, et la plaça dans le temple, en face de celle de la déesse.

Ces honneurs rendus à Cléopâtre déplurent fort au peuple romain ; mais César sentait bien qu'il pouvait tout risquer, et, à son tour, le vertige le gagnait.

Enfin, Cléopâtre retourna en Egypte, sans quoi, enlacé dans les replis de la couleuvre du Nil, comme César l'appelait, jamais il ne fût parti.

L'Afrique tenait ferme pour Pompée.

Revenons à Caton, que nous avons un peu oublié, depuis le jour où nous l'avons vu rentrer en pleurant à Dyrrachium, à l'aspect du massacre des prisonniers.

Nous avons seulement dit que Pompée, qui avait peur de lui, l'avait laissé à Dyrrachium pour garder les bagages

Après la déroute de Pharsale, Caton s'était posé deux hypothèses : le cas où Pompée serait tué, le cas où Pompée vivrait.

Si Pompée était tué, Caton ramenait en Italie les soldats qu'il avait avec lui, et fuyait ensuite de lui-même pour aller vivre le plus loin possible de la tyrannie. — Ce que Caton appelait la tyrannie, ce n'était pas précisément la tyrannie : c'était, si doux qu'il fût, le gouvernement de César.

Si Pompée vivait, il rejoindrait Pompée partout où Pompée se trouverait.

Ignorant encore ce qui était arrivé en Egypte, mais sachant que Pompée avait été vu sur les côtes d'Asie, il passa à Corcyre, où était l'armée navale Il y trouva Cicéron et voulut lui céder le commandement.

Cicéron était consul, et Caton n'était que préteur ; or, Caton ne connaissait que la loi.

Cicéron refusa. Il était déjà décidé à faire sa paix avec le vainqueur.

Conjecturant, par la route que suivait Pompée, qu'il se retirait en Egypte ou en Afrique, et pressé de le rejoindre, Caton s'embarqua avec tout ce qu'il avait de soldats. Mais, avant de mettre à la voile, il laissa à chacun la liberté, ou de rentrer en Italie, ou de le suivre.

Arrivé en Afrique, il rencontra, en longeant la côte, le jeune Sextus Pompée, le même qui avait été l'amant de Cléopâtre, et qui devait plus tard se faire une réputation en rétablissant la piraterie détruite par son père.

Il apprit par lui la fin malheureuse de Pompée.

Alors, il n'y eut pas un de ceux qui l'accompagnaient qui, sachant Pompée mort, voulût suivre un autre chef que lui.

Caton eut honte de laisser tant de braves gens seuls et sans secours, sur une terre étrangère. Il accepta donc le commandement, et vint prendre terre à Cyrène.

Peu de temps auparavant, les habitants de Cyrène avaient fermé leurs portes à Labiénus ; mais ce que l'on refusait à Labiénus, on l'accordait à Caton

Caton fut reçu à Cyrène.

Là, il attendit les nouvelles.

Elles ne se firent pas attendre.

Caton apprit bientôt que Scipion, le beau-père de Pompée, était passé en Afrique et avait été admirablement reçu à Cirta par le roi numide Juba.

Attius Varus, à qui Pompée avait donné le gouvernement de l'Afrique, l'y avait précédé avec son armée.

Caton résolut de les aller joindre, et, comme on était en plein hiver, de les aller joindre par terre. Il rassembla une grande quantité d'ânes et les chargea d'eau, puis se mit en route avec un grand nombre de chariots et un bagage considérable.

Il emmenait avec lui plusieurs charmeurs de serpents qui guérissaient la morsure des reptiles les plus venimeux en suçant la plaie avec la bouche.

La marche dura sept jours

Pendant ces sept jours, Caton fut constamment à la tête des soldats, marchant toujours à pied, mangeant assis ; car, à la suite de la bataille de Pharsale, il avait fait vœu de ne se coucher que pour dormir.

Caton passa l'hiver en Afrique. C'est pendant cet hiver là que César luttait à Alexandrie contre les Egyptiens de Ptolémée.

Si Caton, Varus et Scipion eussent réuni leurs trente

mille hommes et se fussent joints à Ptolémée, qu'advenait-il de César?

Mais Varus et Scipion se disputaient à la cour du roi Juba, et ce mauvais petit roi numide profitait de cette mésintelligence pour prosterner à ses pieds deux des grands noms de Rome.

Caton arriva à l'ancienne Cirta, la Constantine d'aujourd'hui, et demanda audience à Juba.

Juba accorda l'audience, mais, pour recevoir Caton, prépara trois sièges : un pour Scipion, un pour Caton, et le sien au milieu.

Mais Caton n'était pas homme à passer de pareilles impertinences à un petit roi numide. Il prit le siège qui lui était destiné et le porta près de celui de Scipion, et ainsi il se trouva que Scipion, et non Juba, devint le personnage important de la conférence.

Et, cependant, Scipion était l'ennemi de Caton, ayant publié contre lui un libelle rempli d'injures.

Caton fit plus : il réconcilia Scipion et Varus, leur faisant comprendre le grand tort que leurs dissensions occasionnaient au parti qu'ils défendaient.

Ces querelles éteintes, tous déférèrent d'une seule voix le commandement en chef à Caton ; mais Caton était trop strict observateur des lois pour accepter. Caton n'était que propréteur, et Scipion avait été proconsul ; d'ailleurs, le nom de Scipion, populaire en Afrique, inspirait la plus grande confiance aux soldats, et un oracle affirmait, disait-on, qu'un Scipion serait toujours vainqueur en Afrique.

Scipion prit donc le commandement de l'armée.

Par malheur, il fut, dès le premier ordre qu'il donna, en opposition avec Caton.

Utique et Cirta étaient rivales ; en outre, Utique avait pris ouvertement le parti de César.

Scipion, pour satisfaire sa haine, mais surtout pour complaire à Juba, avait résolu de faire égorger tous les habitants d'Utique sans distinction de sexe ni d'âge, et de raser la ville, jusqu'en ses fondements.

Caton, en plein conseil, s'éleva à grands cris contre cette violence, se déclarant le protecteur de la ville condamnée, et demandant à en être nommé gouverneur, afin qu'on fût certain que, lui vivant, elle ne se rendrait jamais à César.

Au reste, Utique était une place de grande ressource pour celui qui l'occuperait : elle était abondamment pourvue. Caton ajouta de nouvelles fortifications aux anciennes, répara les murailles, augmenta la hauteur des tours, environna toute la place d'un fossé profond, tout garni de forts, logea dans ces forts, après l'avoir désarmée, toute la jeunesse d'Utique, dont l'opinion césarienne était connue, retint le reste des habitants dans la ville et fit d'immenses provisions, afin que cette ville hostile autrefois, soumise et refrénée, devînt le magasin de l'armée.

Puis, comme on attendait César de moment en moment, le conseil qu'il avait donné à Pompée, il le donna à Scipion : c'était de ne point livrer bataille à un ennemi courageux et expérimenté, de traîner la guerre en longueur, et de tout attendre du temps.

Scipion méprisa le conseil, et, en sortant, murmura à l'oreille de ses amis :

— Décidément, Caton est un lâche !

Puis il lui écrivit :

« Ne te suffit-il pas, ô prudent Caton, de te tenir enfermé dans une ville bien fortifiée, sans vouloir empêcher les autres de saisir une occasion favorable d'exécuter ce qu'ils ont résolu ? »

Caton lut la lettre, et, sans s'émouvoir, il répondit :

« Je suis prêt à repasser en Italie avec les troupes que j'ai amenées en Afrique. J'avais amené dix mille hommes pour vous délivrer de César et l'attirer sur moi. »

Mais Scipion leva les épaules aux offres de Caton.

Alors, Caton commença de reconnaître la faute qu'il avait faite en cédant le commandement à Scipion.

— Scipion, disait Caton à ses intimes, je le vois bien maintenant, conduira mal la guerre ; mais, si, par un hasard inespéré, il était vainqueur, je déclare d'avance que je ne resterais pas à Rome pour y être témoin des atroces vengeances de Scipion.

Pendant ce temps, César en avait fini de ses amours avec Cléopâtre et s'était embarqué pour la Sicile, où le retint un instant le vent contraire. Mais, pour que l'on connût bien sa volonté, — de passer immédiatement en Afrique, — il fit dresser sa tente au bord de la mer, et, comme le vent favorable était arrivé, n'ayant qu'un petit nombre de bâtiments, il partit avec trois mille hommes de pied et quelques chevaux, les débarqua sans qu'ils eussent été vus et se remit en mer pour s'informer de ce qu'était devenu le reste de son armée dont il était inquiet.

Au bout de deux jours, il la rencontre et l'amène au camp.

En mettant le pied sur la terre d'Afrique, le pied lui manque, il trébuche et tombe ; mais il se relève, serrant une poignée de sable dans chaque main, et s'écriant :

— Terre d'Afrique, je te tiens !

Grâce à la présence d'esprit de César, de mauvais, le présage était devenu bon.

Restait l'oracle : « Un Scipion sera toujours vainqueur en Afrique. »

On rappela cet oracle à César.

— C'est bien, dit-il ; mais l'oracle n'a pas dit qu'un Scipion ne serait jamais vaincu.

Et, prenant dans son camp un homme obscur et méprisé, mais de la famille des Scipion, qui se nommait Scipion Sallutius, il le nomma imperator et le plaça à l'avant-garde de son armée, dont il se réservait le suprême commandement.

Voilà donc où en étaient les choses en Afrique, lorsque y débarqua César.

LXXVI

Comme toujours, César s'était jeté en avant, se fiant à sa fortune.

Arrivé sur la côte d'Afrique, il se trouva avoir peu de vivres pour les hommes et pas de fourrage pour les chevaux.

Mais on s'était trouvé à Dyrrachium dans une position bien autrement difficile.

On mit les hommes à la demi-ration, on établit des pêcheurs sur la côte pour avoir du poisson frais, et, quant aux chevaux, on les nourrit avec de la mousse et de l'algue marine, que l'on faisait macérer dans l'eau douce et à laquelle on mêlait un peu de chiendent.

Pendant son court séjour en Sicile, on avait fort entretenu César des forces de Scipion.

Scipion avait, en effet, cent vingt éléphants et dix légions sans compter quatre qu'avait formées Juba ; en outre, un nombre infini de gens de trait et une formidable flotte.

Le surlendemain du jour où il avait abordé près d'Adrumète, où commandait Considius avec deux légions, César vit tout à coup apparaître le long du rivage et parallèlement à lui, Pison, avec toute la cavalerie de la place et trois mille Numides.

César avait trois mille hommes et cent cinquante chevaux, le reste de ses troupes n'étant pas encore arrivé. Voyant son infériorité, il se retrancha devant la ville, sans permettre à personne de courir ni de piller.

De leur côté, les remparts de la ville se garnissaient de troupes qui, visiblement, s'apprêtaient à faire une sortie.

César alors prit quelques hommes, fit le tour de la place à cheval pour la reconnaître, et rentra dans son camp.

Alors commencèrent contre lui les doutes, contre son génie les murmures.

Comment César n'avait-il pas donné, comme c'était son habitude, des ordres cachetés à ses officiers ? comment n'avait-il pas indiqué un point de ralliement sur toute cette immense côte d'Afrique, au lieu de laisser sa flotte errer au hasard ?

Mais à ces reproches César répondit d'un seul mot.

Comment eût-il fixé un lieu de rendez-vous sur une côte où pas un point ne lui appartenait ? comment eût-il exposé ses lieutenants, qui se faisaient battre partout où il n'était pas, à se faire écraser en son absence, si par hasard leurs vaisseaux marchaient plus vite que les siens ?

Ne valait-il pas mieux attendre que lui-même eût choisi son lieu de débarquement, et alors tout rallier à lui ?

Puis la position était loin d'être aussi mauvaise qu'on le disait. On pouvait traiter avec Considius. Plancus, un des lieutenants de César, ancien ami de Considius, en reçut l'autorisation.

En conséquence, Plancus écrivit à Considius pour tâcher de le ramener à César, et lui envoya un prisonnier avec sa lettre.

— D'où viens-tu ? demanda Considius.

— Du camp de César, répondit le prisonnier.

— Et pourquoi viens-tu ?

— Pour t'apporter cette lettre.

— Qu'on tue l'homme et qu'on renvoie la lettre à César sans la décacheter, dit Considius.

Les deux ordres furent exécutés.

Il s'agissait de battre en retraite.

César abandonna donc son camp ; mais aussitôt sa résolution reconnue, ceux de la ville sortirent sur lui et la cavalerie numide se mit à ses trousses.

Alors César fit faire halte à son infanterie, ressemblée armée et donna ordre à vingt-cinq ou trente cavaliers gaulois qu'il avait par hasard avec lui, de charger les deux mille Numides de Juba.

Les Gaulois partirent au galop, et, par un miracle, mirent en fuite ce tourbillon d'ennemis.

César reprit sa marche, mettant à l'arrière-garde ses vieilles cohortes, auxquelles il venait de faire voir à quels ennemis elles avaient affaire, et sa cavalerie, à laquelle les trente Gaulois venaient de donner l'exemple ; de sorte que la poursuite de l'ennemi se calma quelque peu.

D'ailleurs, au milieu de tout cela, chacun avait les yeux fixés sur César, et, comme on le voyait, selon son habitude, le visage calme, plus que calme, souriant, chacun disait :

— Le général est tranquille : tout va bien.

Et chacun faisait son devoir.

En effet, la situation s'améliorait : les villes et les forteresses devant lesquelles on passait envoyaient des vivres à César et lui faisaient dire qu'elles étaient à lui.

Aussi s'arrêta-t-il, dans ces conditions, près de Ruspine, et en partit-il le lendemain pour se rendre à Leptis, ville libre et se gouvernant elle-même.

Leptis lui envoya faire les mêmes offres.

César fit garder ses portes par des hommes à lui, sentinelles sévères ayant ordre d'empêcher ses soldats d'entrer il craignait quelque désordre, et ne voulait pas que ce désordre lui aliénât les habitants.

Puis il campa aux portes.

Dès le lendemain, la fortune de César amena en vue de Leptis une partie de ses vaisseaux de charge et quelques galères. Ils apportaient la nouvelle que le reste de la flotte, incertaine du lieu de débarquement, et ayant appris qu'Utique était dans de bonnes dispositions pour César, avait fait voile vers Utique.

A l'instant même, César expédia dix galères.

Les unes allaient recruter des hommes et des munitions en Sardaigne, les autres allaient chercher un convoi de vivres en Sicile ; les autres, enfin, étaient chargées de rallier la flotte et de la ramener à Leptis.

Alors, César alla de Leptis à Ruspine, où il fit des amas de vivres et de bois, et dans lesquelles, si faible qu'il fût, il laissa des garnisons, afin que ces villes, en cas de défaite, devinssent des refuges pour la flotte.

Eh ! avec des ennemis tels que ceux auxquels on avait affaire, il fallait tout prévoir.

Un jour que ses soldats, n'ayant rien à faire, s'amusaient à regarder un Africain qui dansait et jouait de la flûte, et que, charmés de ce spectacle, ils avaient laissé leurs chevaux aux palefreniers et s'étaient assis autour du mime, l'applaudissant et criant : « Bravo ! » avec la même tranquillité et le même enthousiasme que s'ils eussent été dans le cirque de Rome, tout à coup la cavalerie numide les enveloppa, fondit sur eux, et, poursuivant les fuyards, entra pêle-mêle avec eux dans le camp ; si bien que, si César et Pollion n'étaient sortis ensemble, et ne s'étaient personnellement jetés à leur secours, avec ces Gaulois si difficiles à intimider, la guerre était tout simplement finie ce jour-là.

Dans une autre rencontre à peu près pareille, une panique dans le genre de celle de Dyrrachium s'empara des soldats. Un porte-étendard prenait la fuite avec son aigle ; César courut à lui, le saisit au cou, et, lui faisant faire volte-face, lui dit :

— Tu te trompes, c'est là qu'est l'ennemi.

Sur ces entrefaites, au moment où César, inquiet, allait laisser des garnisons dans les deux villes de Ruspine et de Leptis, et se mettre lui-même à la recherche de sa flotte, on signala un grand nombre de voiles que l'on reconnut bientôt pour des voiles amies.

C'était la flotte, ralliée par les galères envoyées après elle, qui venait rejoindre César.

Cela nécessitait un renfort de vivres.

César prit trente cohortes, et s'avança dans l'intérieur du pays pour opérer une razzia ; mais il n'avait pas fait trois quarts de lieue, que ses éclaireurs se replièrent annonçant l'ennemi.

Presque en même temps, on vit s'élever une grande poussière.

César rallia aussitôt quatre cents chevaux et quelques hommes de trait, et, ordonnant à ses légions de le suivre au pas, il poussa une reconnaissance vers ce qui paraissait un gros d'ennemis.

C'était Labiénus.

L'ancien lieutenant de César rangea ses hommes sur un front si pressé, que, de loin, et quoiqu'il n'eût que de la cavalerie entremêlée de gens de trait, avec des escadrons de réserve sur les ailes, on eût dit que c'était une masse d'infanterie.

En conséquence, César rangea ses trente cohortes sur une ligne, couvrit avec ses archers le front de bataille et le flanc de sa cavalerie, ordonnant à chacun de faire ses efforts pour ne point se laisser envelopper.

Mais, tout à coup, César, demeurant immobile et attendant l'événement, vit à qui il avait affaire, car la cavalerie ennemie commença de s'étendre et d'envelopper ses ailes, tandis que, du centre de bataille, elle poussait une charge entremêlée d'infanterie légère.

Non seulement les césariens soutinrent le choc de pied ferme, mais encore, ayant chargé sur cette charge, les cavaliers numides, pendant que l'infanterie en venait aux mains avec les césariens, s'envolèrent comme des oiseaux, allèrent se reformer à cinq cents pas de là, puis revinrent au grand galop lancer leurs traits, puis s'envolèrent de nouveau.

C'était une nouvelle manière de combattre, et qui faillit être fatale aux soldats de César ; car ceux-ci, voyant les cavaliers numides se retirer, croyaient les voir fuir et s'élançaient à leur poursuite.

Alors, César mit son cheval au galop, et courut sur toute la ligne, car il avait vu du premier coup d'œil ce qui arrivait : les soldats, en s'élançant à la poursuite de la cavalerie, découvraient leur flanc à l'infanterie légère, qui les perçait de flèches.

Il cria donc lui-même et fit publier qu'aucun n'eût à avancer de plus de quatre pieds en avant du front de bataille.

Mais, malgré toutes ces précautions, la situation devenait de plus en plus grave ; car toute la cavalerie ennemie, se fiant sur son nombre, enveloppait complètement les trente cohortes de César ; de sorte que celui-ci était forcé de combattre en rond.

En ce moment, Labiénus, — cet ennemi acharné de César, celui qui avait massacré les prisonniers de Dyrrachium, celui qui avait juré, la veille de Pharsale, de ne prendre de repos que César vaincu, — Labiénus s'avança hors des rangs numides, tête nue, et, se tournant vers les césariens :

— Oh ! oh ! leur cria-t-il, nous faisons bien les braves pour des soldats nouveaux !

Alors, à son tour, un Romain sortit des rangs, et, comme dans *l'Iliade :*

— Je ne suis pas un soldat nouveau, dit-il ; je suis un vétéran de la dixième légion.

— Où sont donc ses étendards ? reprit Labiénus. Je ne les vois pas.

— Attends, répondit le soldat, si tu ne vois pas les étendards, tu reconnaîtras, je l'espère, ce javelot.

Et en même temps, enlevant d'une main son casque, il lança de l'autre son javelot en criant :

— Tiens, voilà qui te vient de la dixième légion !

Le javelot partit en sifflant, et s'enfonça dans le poitrail du cheval.

Le cheval et le cavalier tombèrent, et un instant on crut Labiénus tué.

Pendant ce temps, César étendait son armée sur un front immense, et, tournant à chaque extrémité de la ligne la face d'un bataillon contre l'ennemi, il partit à la tête de sa cavalerie et donna dans le centre des pompéiens, qu'il brisa du choc.

Aussitôt, et sans s'amuser à les poursuivre, César tira en arrière, de peur de quelque embuscade, et marcha en bon ordre vers son camp.

Mais, avant qu'il y fût arrivé, Pison et Pétréius étaient, avec onze cents chevaux numides et beaucoup d'infanterie légère, arrivés au secours de l'ennemi.

Ralliés par ce renfort, les pompéiens s'étaient élancés à la poursuite de César.

César ordonna de faire halte, laissa approcher l'ennemi, fit donner toutes ses troupes à la fois et repoussa les pompéiens au delà des collines ; après quoi, il se retira lentement dans son camp, tandis que Labiénus se retirait de son côté dans le sien.

Le lendemain, le combat recommença

Labiénus avait avec lui huit cents chevaux gaulois et germains, — outre les onze cents que lui avaient, la veille, amenés Pison et Pétréius, — huit mille Numides et trente-deux mille hommes d'infanterie armés à la légère.

Il croyait que, présentant le combat en rase campagne à César, César n'oserait point l'accepter ; mais César sortit en rase campagne et attaqua le premier Pétréius.

La lutte dura depuis onze heures du matin jusqu'au coucher du soleil.

César resta maître du champ de bataille ; ce qui équivalait à une grande victoire, vu l'infériorité de ses troupes.

Labiénus eut un grand nombre de blessés qu'il fit transporter à Adrumète dans des chariots.

Pétréius, atteint d'un javelot au milieu de la mêlée, fut obligé de se retirer en arrière et de cesser de combattre de sa personne.

Enfin, les honneurs de la journée furent à César.

Mais il comprit que, tant que ses troupes ne seraient pas complètement réunies, c'était miracle que de lutter contre des forces quadruples des siennes. En conséquence, il fit tirer deux retranchements de son quartier et de la ville de Ruspine jusqu'à la mer, afin de pouvoir communiquer avec l'une et avec l'autre, et recevoir, sans danger pour eux, les secours qu'il attendait ; puis il fit décharger les armes et les machines qui se trouvaient sur les vaisseaux, et arma les soldats que portait la flotte de Rhodes et des Gaules.

Sur ... et il de les entremêler à la cavalerie à l'exemple de l'ennemi, et cela devait avoir d'autant plus ... que la flotte de Rhodes amenait d'excellents archers de Syrie.

La chose était urgente. Scipion arrivait dans trois jours. César en avait eu la nouvelle certaine, — et, celui-ci avec ... légions, quatre mille chevaux et cent vingt éléphants.

Mais trois jours pour César, c'était trois mois pour un autre.

En vingt-quatre heures, des ateliers furent établis, qui forgeaient des flèches et des javelots.

Puis, comme on prévoyait que ce que l'on avait de fer serait bientôt employé, César dépêcha des vaisseaux pour aller chercher en Syrie du fer, des claies et du bois à faire les béliers, aucun des bois qui poussaient sur la côte d'Afrique n'étant bon à cet emploi.

Enfin, il n'y avait plus de blé, tous les laboureurs ayant été enrôlés par les pompéiens, tout le grain qui était dans les villes en ayant été retiré, toutes les places fortes étant épuisées.

Il se mit à caresser les citoyens et bientôt se fit si tendrement venir d'eux, que chacun dut partager avec lui ce qu'il avait enterré, conservé, caché pour lui-même.

Quand César voulait, rien n'était impossible à César.

LXXVII

César ... que Scipion était parti.

Il avait laissé là Caton, à qui la ville devait de ne pas avoir disparu de la surface du sol.

Mais, tout en restant humain et miséricordieux, Caton avait gardé sa haine invétérée contre César.

Il avait près de lui le jeune Pompée, lequel, pris par un de ces instants de doute qui atteignent les cœurs les plus vaillants, demeurait inerte et irrésolu, et sans cesse il l'excitait à la vengeance.

— Ton père, à l'âge où tu es, disait-il, voyant la République opprimée et les gens de bien tués ou proscrits, ton père, animé par son courage et par l'amour de la gloire, rallia les débris de l'armée qui avait servi sous son père, à lui, et délivra Rome et l'Italie, pour ainsi dire ensevelies sous leurs ruines ; puis, d'une vitesse sans égale, il reconquit l'Afrique et la Sicile, et s'acquit un renom immortel, ayant triomphé presque au sortir de l'enfance et n'étant encore que simple chevalier. Et toi, l'héritier de sa gloire et qui devrais l'être de son courage, dis-moi, n'iras-tu donc pas en Espagne joindre les amis de ton père, et donner à la République le secours qu'elle te demande en sa détresse ?

Enfin, touché de ces remontrances, en même temps que Scipion marchait contre César, le jeune Pompée prenait trente vaisseaux, parmi lesquels quelques navires de guerre, et cinglait d'Utique vers la Mauritanie avec deux mille hommes, tant libres qu'esclaves. Par malheur, sa première tentative fut un échec. Il s'approcha d'Ascure, qui avait garnison, et somma la ville de se rendre ; mais, au lieu de répondre à cette sommation comme s'y attendait Cnéius, la garnison sortit, tomba sur ses hommes, les mit en fuite, si bien qu'il n'eut que le temps de remonter sur ses vaisseaux, et que, tirant vers les îles Baléares, il abandonna l'Afrique pour n'y plus revenir.

Pendant ce temps, Scipion était venu camper à Adrumète, et, après un repos de quelques jours donné à ses hommes, il avait atteint, dans une marche de nuit, le camp de Labiénus.

La jonction faite, il commença, grâce à son immense cavalerie, à faire des courses jusqu'au camp de César, s'embusquant et tombant à l'improviste sur ceux qui allaient à l'eau et au fourrage.

César se trouva donc bientôt dans la plus grande nécessité.

Les convois de Sicile et de Sardaigne n'arrivaient point ; les bâtiments, à cause des tempêtes d'hiver, n'osaient courir la côte ; de sorte que César, ayant une lieue ou une lieue et demie de pays libre tout au plus, manquait à la fois de pain pour ses hommes et de fourrage pour ses chevaux.

Juba ... par ses coureurs l'extrémité où était réduit César, et, ... étant qu'il ne fallait pas lui donner le temps de se remettre, il sortit avec tout ce dont il pouvait disposer de forces pour aller rejoindre Scipion.

Mais profitant de cette absence, Publius Sittius qui tenait pour César, et le roi Bogud, — que les Romains appellent Bocchus, et qui faisait une guerre personnelle, poussé par sa femme Eunoé, amoureuse de César, — Publius Sittius et le roi Bogud entrèrent dans les États du roi numide et emportèrent d'un coup de main Cirta, qui était une de ses capitales, puis, après Cirta, deux autres places de Gétulie, dont ils massacrèrent les habitants.

Juba apprit ces nouvelles au moment où il n'était plus qu'à quelques heures de marche du camp de Scipion. Il tourna court, lui envoyant demander à l'instant même toutes les forces qu'il lui avait prêtées, à la réserve de trente éléphants.

En même temps, le bruit se répandait — et l'inaction de César confirmait ce bruit — que ce n'était pas lui, César, mais un de ses lieutenants qui était à Ruspina.

César ne voulait point que l'on pût croire qu'il désespérait assez de son parti pour faire la guerre en Afrique par ses lieutenants. En conséquence, il envoya des messagers de tous côtés avec mission d'affirmer que c'était bien lui, César qui commandait en personne.

Dès qu'on sut que c'était vraiment lui qui se trouvait à Ruspina, les courriers abondèrent, et plusieurs personnages de condition se rendirent à son camp.

Tous se plaignirent de l'effroyable cruauté des ennemis. Ces plaintes attaquaient à la fois la miséricorde et l'orgueil de César ; aussi manda-t-il au préteur Allienus et à Rabeius Postumus de lui envoyer, sans délai ni excuses, le reste des troupes qu'il avait en Sicile, leur écrivant qu'il ne pouvait permettre de voir égorger l'Afrique sous ses yeux, et les prévenant que, s'ils tardaient d'un mois seulement, les renforts qui arriveraient ne trouveraient pas une maison debout.

Lui, cependant, restait constamment assis sur un endroit élevé du rivage, les yeux tournés vers la Sicile, et attendant ces renforts, dont l'arrivée devait être la fin de son inaction.

Puis, de temps en temps, ne voyant rien apparaître à l'horizon, il revenait au camp, se retranchait de quelque nouveau fossé, se fortifiait de quelque nouvelle citadelle, élevant des forts jusque dans la mer, autant pour la défense de l'armée que pour ne pas la laisser inoccupée.

De son côté, Scipion dressait ses éléphants, disposait ses frondeurs en deux troupes, dont l'une lançait des pierres à ses monstrueux alliés, tandis que l'autre les repoussait en avant, lorsque effrayés par cette pluie de granit ils voulaient prendre la fuite ; mais ce n'était qu'à grand'peine, — dit l'auteur contesté de la *Guerre d'Afrique*, — car l'éléphant le mieux instruit peut, dans le combat, nuire autant à ses amis qu'à ses ennemis.

En même temps, Scipion se donnait la distraction de quelques meurtres, en attendant les proscriptions de Rome.

Aussi Virgilius Pétronius, son lieutenant, qui commandait dans Thapsa, voyant des vaisseaux de César, jouets de la tempête, errer à l'aventure et incertains du lieu où ils étaient, Virgilius Pétronius arma des barques et des chaloupes, les remplit d'archers, et se mit à la poursuite de ces navires vagabonds.

Plus d'une fois, ses barques et ses chaloupes furent repoussées ; mais, un jour, il prit un grand bâtiment où se trouvaient deux jeunes Espagnols, tribuns de la cinquième légion, dont le père avait été fait sénateur par César, et un centurion du même corps nommé Saliénus.

Les prisonniers furent conduits à Scipion, qui ordonna à l'instant même qu'on les mît à mort au bout de trois jours afin qu'ils eussent le temps de subir leur agonie.

Au moment de l'exécution, l'aîné des deux jeunes gens ne fit d'autre demande que d'être tué le premier, pour n'avoir pas la douleur de voir égorger son frère sous ses yeux.

Comme il s'adressait à des soldats, et non à Scipion, la demande lui fut accordée.

On savait ces cruautés dans le camp de César, et le cœur de César en saignait de douleur. Mais assez fort à cause de ses retranchements, — dont le principal, du reste, était son génie, — pour ne pas craindre que Scipion le vînt attaquer dans son camp, il n'était pas assez sûr, avec le peu de troupes qu'il avait, d'écraser son ennemi d'un coup, pour oser accepter une bataille décisive.

Et, cependant, tous les jours Scipion sortait de son camp et venait lui offrir cette bataille, rangeant en face du camp de César ses troupes comme pour le combat, restait là cinq ou six heures, puis se retirait au moment où venait le soir.

Au bout de huit ou dix jours de cet exercice, convaincu que César tremblait devant lui, il en arriva à approcher jusqu'à cent pas des retranchements, les éléphants en tête, et son armée derrière eux, étendue sur un front immense.

Mais César ne se laissait irriter ni par ces démonstrations, ni par les menaces dont elles étaient accompagnées, et faisait rentrer, sans confusion ni tumulte, ceux de ses hommes qui étaient au fourrage, à l'aiguade ou au bois, et les habituait à regarder l'ennemi du haut des remparts et à répondre à ses menaces par des huées.

Quant à lui, il savait si bien qu'on n'oserait pas l'attaquer dans son camp, qu'il ne prenait pas même la peine de monter sur les remparts, et donnait tous ses ordres couché sous sa tente, — ce qui ne l'empêchait point d'aller

tous les jours s'asseoir sur le monticule qui dominait le rivage, hâtant de ses vœux et de ses soupirs l'arrivée de ces renforts depuis si longtemps attendus !

LXXVIII

Il se présente deux ou trois fois dans la vie d'un homme comme César de ces points de fortune ou de malheur, où la fortune, où le malheur ne pouvant pas aller plus loin, une réaction s'opère en mal si la situation est bonne, en bien si la situation est mauvaise.

La position de César était en ce moment si mauvaise, qu'elle ne pouvait devenir pire ; l'amélioration devait nécessairement arriver.

Les premières traces de retour que lui donna la fortune furent la désertion des Gétules et des Numides qui se trouvaient dans le camp de Scipion. Ces barbares firent ce que n'eussent probablement pas fait des hommes civilisés : ils se souvinrent qu'ils avaient des obligations à Marius, et que César était son neveu.

Il en résulta que, peu à peu, Gétules et Numides commencèrent à déserter du camp de Scipion et passèrent dans celui de César.

Mais César, qui n'avait pas de quoi nourrir les déserteurs, les renvoya chacun chez eux avec des lettres pour les principaux des villes, lettres dans lesquelles il exhortait ceux-ci à prendre les armes, à reconquérir leur liberté, et surtout à ne plus envoyer de secours à ses ennemis.

D'un autre côté arrivaient les députés de certaines villes de l'intérieur qui venaient offrir leur obéissance à César, lui demandant des garnisons pour se défendre, et promettant de lui envoyer du blé ; mais César n'avait pas assez de troupes pour dégarnir son camp, et Scipion en gardait si bien les approches, qu'il eût certes enlevé tous les convois qui fussent venus par terre.

Pendant ce temps, Salluste (de même qu'à Rome on était avocat et général, on pouvait aussi, vous le voyez, y être général et historien), pendant ce temps Salluste avait débarqué dans l'île de Cercine, la Kerkeni moderne ; il en avait chassé Caius Décius, — qui y gardait des convois pour les pompéiens, — et, ayant été bien reçu des insulaires, il y chargea quantité de blé sur des vaisseaux marchands qu'il trouva dans le port, et qu'à l'instant même il achemina vers le camp.

Sur ces entrefaites, comme si la fortune voulait payer ses arrérages, le préteur Alliénus fit partir de Lilybée la treizième et la quatorzième légion, avec huit cents chevaux gaulois et mille frondeurs ou archers qui arrivèrent tous à bon port à Ruspine, quatre jours après leur départ.

Ce fut une grande joie pour César, qui les attendait si impatiemment, de voir apparaître ces voiles.

Il présida au débarquement, et dès que les hommes furent remis de la fatigue de la mer, il les distribua dans les forts et dans les retranchements.

Cette rentrée de vivres et ce renfort de soldats répandirent la joie dans le camp de César.

Mais dans celui de Scipion l'étonnement était grand. On connaissait le caractère entreprenant de César, et l'on se disait qu'il fallait qu'il fût bien faible pour se tenir ainsi renfermé dans son camp.

Scipion résolut d'envoyer deux espions qui, sous le prétexte qu'ils se feraient césariens, resteraient pendant quelques jours au camp de César ; puis, repassant au camp de Scipion, feraient un rapport exact de ce qu'ils auraient vu.

Le choix du général pompéien tomba sur deux Gétules auxquels il fit de grandes promesses, et qui partirent pour le camp de César comme transfuges.

Mais à peine se furent-ils présentés et eurent-ils été reçus sous ce titre, qu'ils demandèrent à être conduits à César, et qu'alors ils lui dirent la cause de leur venue à son camp, lui racontant que Scipion les avait envoyés pour s'assurer s'il y avait ou n'y avait point quelque piège tendu aux portes ou ailleurs contre les éléphants. Ils ajoutèrent que presque tous leurs compatriotes, en souvenir des bienfaits de Marius, et une partie des soldats de la quatrième et de la sixième légion mouraient d'envie de passer de son côté, mais ne pouvaient tromper la garde posée par Scipion aux portes du camp.

César les reçut à merveille, leur fit des cadeaux et les envoya au quartier des transfuges.

Dès le lendemain, leur rapport fut confirmé par l'arrivée d'une douzaine de soldats de la quatrième et de la sixième légion.

Deux jours après, ce furent les habitants de Tysdra qui envoyèrent dire à César que plusieurs laboureurs et marchands italiens avaient mis jusqu'à trois cent mille boisseaux de blé dans leur ville. Les messagers venaient demander une garnison pour les garder.

On reçut aussi un courrier de Sittius, annonçant qu'il était entré en Numidie, y avait pris un fort situé sur une montagne, et où Juba avait enfermé toutes ses munitions.

Et ainsi la fortune, capricieuse un instant, mais fidèle au fond, préludait à son retour vers César.

Aussi se préparait-il au combat. Renforcé de deux vieilles légions, sans compter la cavalerie et les gens de trait, il ne se jugea point encore assez fort : il envoya six vaisseaux de charge chercher à Lilybée le reste de ses hommes.

Ils arrivèrent à bon port.

Le soir même de leur débarquement, qui était le vingt-cinquième jour de janvier, César décampa vers minuit, sans en avoir autrement prévenu les officiers qu'en leur ordonnant de se tenir prêts dès la première veille.

D'abord, il tira vers Ruspine, où il avait laissé garnison ; puis, de là, prenant à gauche le long du rivage, il entra dans une plaine de quatre lieues à peu près, bordée d'une longue chaîne de montagnes en forme d'amphithéâtre, et à l'extrémité de laquelle était le camp de Scipion. C'était une suite de collines, sur le sommet le plus élevé desquelles on avait autrefois bâti des tours pour découvrir le pays.

César s'empara successivement de tous les sommets, et, en moins d'une demi-heure, il y eut sur chacun d'eux une tour garnie de ses soldats.

Parvenu près de la dernière, il s'arrêta : elle était gardée par une troupe de Numides.

César n'alla pas plus loin. Il fit tirer un retranchement depuis le lieu où il était arrivé jusqu'à l'endroit d'où il était parti.

Au point du jour, ce retranchement était presque terminé.

A la vue de César, Scipion et Labiénus firent sortir toute leur cavalerie, la rangèrent en bataille, la firent avancer de quelques mille pas, puis placèrent leur infanterie en seconde ligne, à quatre cents pas à peu près du camp.

César ne continua pas moins de tirer son retranchement ; mais, voyant que l'ennemi s'approchait pour inquiéter ses travailleurs, il détacha un escadron de cavalerie espagnole, qu'il fit soutenir par un bataillon d'infanterie légère, leur commandant de s'emparer de la colline où était le poste des Numides.

Cavalerie et infanterie, qui depuis longtemps avaient soif de combattre, donnèrent avec tant d'ardeur, qu'elles entrèrent, dès la première charge, dans les retranchements, d'où on ne put les faire sortir ; elles en demeurèrent donc maîtresses, après avoir tué et blessé une partie de ceux qui les défendaient.

Alors, Labiénus, voulant réparer cet échec, prit à la réserve deux milliers d'hommes, toute son aile droite, et s'avança à leur secours ; mais César, le voyant s'éloigner imprudemment du fort de la bataille, détacha toute son aile gauche pour le couper, masquant son mouvement à l'aide d'une immense forteresse flanquée de quatre tours, qui empêchait Labiénus de voir ce qui se passait ; de sorte que celui-ci ne s'aperçut de la manœuvre que lorsqu'il eut sur les bras les hommes de César.

A la vue des Romains, les Numides prirent la fuite, laissant à la boucherie les Germains et les Gaulois, qui furent tous taillés en pièces, après s'être défendus comme se défendaient les Germains et les Gaulois.

En même temps, l'infanterie de Scipion, qui était en bataille devant son camp, voyant ce désordre, lâcha pied et rentra par toutes les portes.

De son côté, César, ayant délogé l'ennemi de la plaine et de la montagne, fit sonner la retraite et rentrer sa cavalerie, si bien qu'il ne resta plus sur le champ de bataille que les corps nus et blancs des Gaulois et des Germains, déjà dépouillés de leurs armes et de leurs vêtements.

LXXIX

Le lendemain, César, à son tour présenta la bataille ; mais Scipion resta dans ses retranchements.

Cependant, lorsqu'il vit César, qui s'était avancé peu à peu le long des montagnes, gagner insensiblement la ville d'Usile, dont il n'était plus qu'à un quart de lieue, et qui lui fournissait son eau et ses vivres, force lui fut de faire sortir ses troupes.

Il les rangea en bataille sur quatre lignes, dont la première était la cavalerie, entremêlée d'éléphants armés et chargés de tours.

Et, comme cette première ligne s'avançait dans cet ordre, César crut que Scipion était décidé à combattre, et fit halte devant la place.

Mais Scipion, de son côté, fit halte derrière.

[illegible] resta ainsi, sans livrer bataille jusqu'au [illegible] rentra dans son camp.

L[illegible] César étendit ses retranchements pour [illegible] de l'ennemi.

[illegible] moment où ces choses se passaient sur terre, César [illegible] avait sur mer un échec, si toutefois ce fut un échec que l'événement que nous allons raconter.

Un des vaisseaux de charge, appartenant au dernier convoi arrivé de Sicile, s'étant écarté des autres, fut pris près de Thapsa par les barques et les chaloupes de Virgilius, en même temps qu'une galère de la même flotte était capturée par l'armée navale de Varus et d'Octavius.

Dans le premier navire étaient Quintus Considius et Lucius Tacida, chevalier romain ; dans l'autre se trouvait un centurion de la quatorzième légion avec quelques soldats.

Soldats et centurion furent amenés à Scipion, qui les reçut sur son tribunal.

— Puisque votre bonne fortune, dit-il, vous a fait tomber entre mes mains, vous qui, bien certainement, servez par force sous les ordres de César, [illegible] z plus et dites franchement si vous voulez [illegible] le parti de la République et de tous les gens de bien, sur l'assurance certaine non seulement de la vie et de la liberté, mais encore d'une bonne récompense.

Scipion [illegible] que les prisonniers recevraient cette grâce avec ardeur.

Mais le centurion, prenant la parole sans traiter Scipion d'imperator :

— Je te remercie, dit-il, moi, ton prisonnier, de ce que tu m'offres la vie et la liberté. J'accepterais volontiers l'offre que tu me fais de deux choses si précieuses, si je les pouvais accepter sans crime.

— Sans crime ? répéta Scipion.

— Sans doute, dit le centurion ; ne serait-ce pas un crime que de m'aller présenter en bataille contre César après avoir combattu pour lui pendant plus de vingt ans, et de mettre l'épée à la main contre ces braves compagnons à moi, pour lesquels j'ai si souvent hasardé ma vie ?... Je te prie donc de ne m'y pas contraindre, Scipion. Si tu veux éprouver tes forces, laisse-moi choisir dix hommes parmi tes prisonniers, et, avec mes dix camarades, j'offre de combattre une de tes cohortes à ton choix ! Puis, par l'issue de notre combat, tu pourras juger de l'issue de la guerre.

Le défi indigna Scipion, et il ordonna que le centurion et tous les prisonniers au-dessus de trente-cinq ans fussent tués ; ordre qui s'exécuta à l'instant même.

Quant aux autres, — c'est-à-dire à Tacida, à Considius et à ceux qui avaient été pris en même temps qu'eux, — Scipion ne permit même point qu'on les amenât en sa présence, et les fit distribuer dans différents corps de son armée.

César sut ces événements et en fut désespéré, à ce point qu'il cassa les capitaines de ses galères, qui croisaient devant Thapsa pour la sûreté des convois.

Vers ce même temps, César fit connaissance avec le simoun.

Une nuit, vers la seconde veille après le coucher des pléiades, un orage épouvantable se déclara ; le vent emportait avec lui des nuages de sable et de cailloux, de sorte qu'il tombait dans le camp une véritable pluie de pierres. Ce n'était rien pour ceux de Scipion, qui avaient eu le temps de bâtir des huttes sous lesquelles ils pouvaient se mettre à l'abri ; mais c'était une effroyable tourmente pour ceux de César, qui, décampant presque toutes les nuits, n'avaient pas eu le loisir de se construire des logis ; les malheureux couraient comme des insensés, opposant leurs boucliers à l'ouragan ; mais ils étaient arrachés de la terre, renversés et emportés par les tourbillons.

Ce fut une nuit terrible et qui équivalait presque à une défaite ; tous les vivres furent gâtés, tous les feux éteints, et l'air fut chargé d'une telle quantité d'électricité, que — prodige qui épouvanta les soldats — la pointe des javelots de la cinquième légion parut toute en flamme.

Deux ou trois mois s'écoulèrent sans que César pût amener l'ennemi à une bataille décisive. Enfin, comme César, depuis trois mois, avait eu le temps de réunir à peu près toutes ses troupes, comme il avait employé ces trois mois à les exercer contre les éléphants qu'il avait fait venir d'Italie dans ce but, et que chevaux et cavaliers en étaient arrivés à soutenir bravement la charge de ces animaux, il décampa une nuit, et, faisant une de ces marches comme lui seul savait en accomplir, il vint, le 4 avril, mettre le siége devant Thapsa.

Virgilius commandait à Thapsa ; c'était un des meilleurs lieutenants de Pompée ; il avait sous lui une bonne garnison ; mais, attaqué par toute l'armée de César, il était évident qu'il n'en soutiendrait pas l'effort.

Scipion était donc placé dans cette alternative : abandonner un de ses meilleurs capitaines, ou risquer une bataille décisive.

Il risqua la bataille.

Il marcha au secours de la ville, et campa en deux camps séparés.

Cela faisait trois camps, y compris celui de Juba.

César travaillait à la circonvallation de la ville. Il apprend ce qui se passe, voit l'ennemi, juge sa position, fait cesser le travail, ordonne aux travailleurs de prendre les armes, laisse le proconsul Aquénas avec deux légions à la garde du camp, et court à l'ennemi.

Au bout d'une heure, les deux armées sont en présence.

Une partie de l'armée ennemie est en bataille, tandis que l'autre travaille à se retrancher ; elle est à la tête de ses fossés avec ses éléphants sur les ailes.

César dispose la sienne sur trois lignes, met la seconde et la dixième légion à l'aile droite, la huitième et la neuvième à l'aile gauche, les cinq autres au centre et couvrant le flanc de la bataille, où sont rangés les archers, les frondeurs et cinq cohortes destinés à soutenir l'effort des éléphants ; puis, courant à pied entre les rangs, il rappelle à ses vieux soldats les victoires remportées, excite les autres à imiter leur courage, puis, tout à coup s'arrête, indécis et tremblant.

César sent venir une attaque de ce terrible mal auquel il est sujet, — de l'épilepsie.

Dans ce moment même, il était entouré de ses lieutenants, qui le suppliaient de ne pas manquer l'occasion et lui demandaient le mot d'ordre.

Il laisse échapper de sa voix saccadée et de ses lèvres pâlissantes les mots *la bonne fortune*, qui circulent à l'instant même sur tout le front de bataille.

Puis, sentant que tous ses efforts pour lutter contre le mal sont inutiles, et qu'il faut que l'accès ait son cours, il défend qu'on en vienne aux mains.

Mais il est trop tard ; tout à coup il entend sonner la charge. C'est un trompette de l'aile droite qui a été forcé par les soldats de donner le signal du combat.

César voit, comme à travers un nuage, s'ébranler son armée ; mais la terre semble lui manquer sous les pieds le ciel lui apparaît tantôt noir, tantôt couleur de sang ; il s'enveloppe de son manteau pour qu'on ne voie pas l'écume qui lui sort de la bouche, et tombe en murmurant :

— La bonne fortune !

Et, en effet, tout allait bien dépendre de la bonne fortune de César, puisque, cette fois, son génie n'y serait pour rien.

Ce fut une seconde Pharsale.

Non seulement les soldats de César emportèrent le champ de bataille, mais encore ils se rendirent maîtres du camp ennemi.

Les pompéiens s'enfuirent dans celui où ils s'étaient arrêtés la veille ; les vainqueurs les y poursuivirent ; mais, arrivés devant ces nouveaux retranchements, ils ne savaient trop que faire, quand César, sauvé de son attaque, accourut en criant :

— Aux fossés, compagnons ! aux fossés !

Le second camp fut emporté comme le premier

Abandonné par Scipion et Juba, qui s'enfuirent à toute bride, les soldats furent impitoyablement massacrés.

César avait, non pas à venger, — César ne se vengeait pas, — mais à laisser venger le meurtre des siens.

Comme à Pharsale, des détails étranges survécurent à ce grand ensemble, que l'on appela la bataille de Thapsa.

Un vétéran de la cinquième légion vit un éléphant blessé qui, forcené de douleur, s'était jeté sur un valet désarmé, et, le tenant sous ses pieds, le froissait du genou en jetant de grands cris et en battant l'air de sa trompe.

Il s'avança hardiment contre l'animal, et lui lança son javelot.

L'éléphant, blessé une seconde fois, quitta le corps à demi écrasé, s'élança contre son nouvel adversaire, l'enlaça de sa trompe et le balança en l'air un instant pour le briser ensuite contre la terre ; mais, si court que fut cet instant, il suffit au soldat pour donner à l'éléphant un si rude coup de sabre sur la trompe, qu'il l'abattit et tomba à terre, toujours enveloppé de l'effroyable serpent.

L'éléphant, secouant son tronçon de trompe ensanglanté, s'enfuit vers les autres éléphants en poussant des cris effroyables.

Le soir de la journée de Thapsa, César avait pris trois camps ; car, après l'enlèvement du second camp de Scipion, il avait marché contre celui de Juba, tué dix mille hommes, blessé douze mille, dispersé le reste, c'est-à-dire soixante mille hommes, à peu près.

Les pompéiens, qui n'avaient pas su combattre, surent mourir

Metellus fuyait sur un vaisseau ; les césariens l'abordent.

— Où est le général ? demandent-ils.

— Il est en sûreté, répond Métellus en se perçant de son épée.

Juba et Pétréius avaient fui à toute bride vers Zama, une des capitales de la Numidie. Avant de partir, Juba avait fait préparer un immense bûcher sur la place publique.

— Si je suis vaincu, avait-il dit, je ferai porter mes trésors sur ce bûcher, j'y ferai monter mes femmes, je mettrai le feu à la ville, et la ville mettra le feu à mon bûcher.

Cette menace n'avait pas été perdue.

En voyant revenir Juba vaincu, les habitants de Zama fermèrent les portes, et, montant sur les remparts, crièrent à Juba que, s'il approchait à la portée du trait, ils le cribleraient de flèches. Juba redemanda ses femmes : elles lui furent refusées. Il redemanda ses trésors : ils lui furent refusés.

Alors, se retournant vers Pétréius :

— Eh bien, maintenant, dit-il, il ne nous reste plus qu'à faire ce que nous avons dit.

Ce qu'avaient dit Pétréius et Juba, c'était de se battre l'un contre l'autre.

Tous deux tirèrent leur épée et commencèrent une véritable lutte de gladiateurs, — pour mourir.

Et, cependant, le sentiment de la conservation l'emportant, chacun fit ses efforts pour tuer son adversaire.

Juba, le plus fort ou le plus adroit, passa son glaive au travers du corps de Pétréius.

Pétréius tomba mort.

Puis, Juba, craignant de se manquer, appela un esclave, et, tendant le cou, lui ordonna de le tuer.

L'esclave obéit et lui coupa la gorge.

Ce qui s'était rallié de troupes pompéiennes s'était réfugié sur une éminence en vue du camp de Juba.

Le camp de Juba pris, les fugitifs furent entourés par les vainqueurs.

Alors, ces malheureux, se voyant perdus, commencèrent à jeter leurs armes, à implorer la clémence de leurs compagnons et à les appeler frères ; mais les césariens, indignés des meurtres que Scipion avait commis ou fait commettre sur leurs camarades tombés entre ses mains, répondirent qu'ils n'étaient pas des assassins, et qu'il fallait que les vaincus se préparassent à la mort.

Et, en effet, tout fut tué.

César n'avait perdu que cent cinquante soldats !

Il demeura quelque temps en bataille devant Thapsa avec soixante-quatre éléphants qu'il avait pris tout armés et garnis de leurs tours. Il espérait vaincre ainsi par sa présence l'opiniâtreté de Virgilius et de ceux qui étaient avec lui. Il les fit sommer de se rendre ; ils ne répondirent point. Lui-même s'approcha des remparts et appela Virgilius par son nom, mais celui-ci ne répondit pas davantage.

César ne pouvait pas perdre un plus long temps devant Thapsa. Il assembla son armée sous les murs de la place, loua ses soldats, récompensa les vieilles légions, et, du haut de son tribunal, distribua à chacun les prix de la valeur ; puis, laissant trois légions à Rébilius pour continuer le siège de Thapsa, deux à Domitius pour assiéger Tysdra, où Considius commandait, il marcha sur Utique, envoyant devant lui Messala et sa cavalerie ; — celle de Scipion avait fui du même côté.

Cette dernière arriva devant la ville de Pasade ; mais, sur la nouvelle de la défaite de Scipion, les habitants refusèrent de lui ouvrir leurs portes.

Alors, les fugitifs forcèrent la ville, allumèrent un grand bûcher au milieu de la place, et, sans distinction d'âge ni de sexe, y jetèrent tous les habitants.

César suivait de près, mais arrivait trop tard pour empêcher tous ces meurtres.

Au reste, le surlendemain de la bataille, à la nuit tombante, un courrier arrivait à Utique et annonçait à Caton qu'un grand combat avait été livré à Thapsa, que toutes les affaires étaient perdues sans ressource, que César était maître des deux camps de Scipion et du camp de Juba, et qu'il marchait sur Utique.

Deux jours après, cette cavalerie qui avait fui de Thapsa qui avait brûlé Pasade et égorgé ses habitants, parut en vue d'Utique.

Là, c'est-à-dire sous les murs de la ville, établie dans un petit retranchement élevé par elle-même, se trouvait la populace, que Caton avait repoussée hors des portes à cause de son opinion césarienne. Caton, la sachant hostile, la faisait garder, comme nous l'avons dit, par une partie des habitants, tandis que le reste gardait la ville elle-même.

Les fugitifs s'informèrent et apprirent que les gens qu'ils avaient devant eux étaient des césariens expulsés par Caton.

Alors, ils voulurent les traiter comme ils avaient fait des habitants de Pasade ; mais les césariens s'armèrent de bâtons et de pierres, et, encouragés par le bruit de la victoire de César, qui était venu jusqu'à eux, ils repoussèrent les pompéiens, lesquels entrèrent dans la ville furieux, et prêts à verser sur elle le trop-plein de leur colère.

Et, en effet, ils se ruèrent sur les maisons qui leur présentaient la plus belle apparence, les pillèrent et tuèrent une partie de leurs habitants.

Caton accourut, les adjura au nom de l'humanité ; mais l'humanité était une vertu parfaitement inconnue des pompéiens. Il fut donc obligé d'employer vis-à-vis d'eux d'autres arguments : il leur fit donner à chacun cent sesterces, et les congédia. Faustus Sylla leur en donna autant de son argent, se mit à leur tête, et, ne sachant pas ce qui était arrivé à Juba, piqua droit avec eux sur Zama où il croyait le retrouver.

Disons tout de suite ce qui advint des autres pompéiens.

Virgilius, se voyant enfermé par mer et par terre, tous ceux de son parti étant morts ou en fuite, se rendit à Rébilius sur parole.

Considius, qui était dans Tysdra avec une garnison de Gétules et de gladiateurs, ayant appris de son côté la défaite de Scipion et l'approche de Domitius, désespéra de garder la place et s'enfuit secrètement avec quelques Gétules, qui l'égorgèrent en chemin pour s'emparer de l'argent qu'il emportait.

Enfin, Scipion, qui s'était retiré sur ses galères dans l'espérance de passer en Espagne, longtemps ballotté par la tempête, fut jeté dans le port d'Hippone (Bône) ; et, là, se trouvant investi par la flotte de Sitius, qui était en rade, il essaya de lutter ; mais ses bâtiments, étant de force inférieure, furent tous coulés bas et disparurent sous les flots avec ceux qui les montaient.

LXXX

Nous avons anticipé sur les événements pour en finir avec les principaux chefs pompéiens avant d'arriver à Caton : nous avons dit comment, trois jours après la bataille de Thapsa, il reçut par un messager la nouvelle de la défaite de Juba et de Scipion ; nous avons dit encore comment, le lendemain, trois cents cavaliers fugitifs, repoussés à coups de bâton et de pierres par la populace, que Caton avait chassée hors des portes, étaient entrés dans la ville, avaient pillé les maisons les plus riches et n'étaient partis que moyennant cent sesterces par homme que leur avait donnés Caton, et autant que leur avait donnés Sylla.

A cette nouvelle, et à l'apparition des fuyards, le trouble fut grand dans la ville ; chacun, se croyant mal défendu par ses murailles, voulait fuir : tous couraient dans les rues comme des insensés, poussant de grands cris. Mais Caton se présenta à eux et arrêta ceux qui se trouvaient sur son chemin. Enfin, il leur répéta tant et si bien que l'on exagérait toujours les mauvaises nouvelles, et que selon toute probabilité, le mal n'était pas si grand qu'on le disait, qu'il finit par apaiser le tumulte.

Caton avait formé un conseil de trois cents notables, choisis parmi les Romains établis en Afrique pour affaires de négoce et de banque.

On appelait ce conseil les *Trois-Cents*.

Caton les invita à se rassembler dans le temple de Jupiter, avec tous les sénateurs présents à Utique et les enfants de sénateurs.

A l'heure où l'assemblée se formait, il se rendit lui-même au lieu indiqué, et, tandis que tout le monde encore effaré, courait çà et là dans l'agitation, lui traversa la ville, calme, avec une contenance ferme, et tenant à la main un registre qu'il lisait en marchant. Ce registre, c'était un état de ressources de guerre, machines, armes, vivres, soldats.

Puis, quand ils furent tous assemblés, Caton adressa d'abord la parole aux Trois-Cents, loua le zèle et la fidélité qu'ils avaient montrés jusque-là, les exhorta à ne pas perdre toute espérance, et surtout à ne pas se séparer pour fuir chacun de son côté ; à l'avis de Caton, c'était la perte de tous.

— Si vous restez unis, leur dit il, César vous respectera davantage, et, dans le cas où vous lui demanderez merci, il vous pardonnera plus volontiers. Toutefois, examinez ce que vous avez à faire ; je vous laisse les maîtres absolus de votre propre conduite. Réfléchissez, prenez une résolution : je ne blâmerai aucun des deux partis ; si vos sentiments changent avec la fortune, j'attribuerai ce changement à la nécessité. Voulez-vous faire tête au malheur, braver le péril, défendre la liberté ? Je louerai, j'admirerai votre vertu, et je m'offre à vous servir de chef, à combattre avec vous. Jusqu'à ce que vous ayez éprouvé là fortune dernière de la patrie, — et, à propos de patrie votre patrie, à vous, ce n'est ni Adrumète ni Utique, c'est Rome qui plus d'une fois par sa propre grandeur s'est relevée

de [illegible] autrement funestes ? Il vous reste plusieurs [illegible] de salut, plusieurs moyens de sécurité. Le principal, c'est que vous faites la guerre à un homme qui agit, non d'après sa volonté, mais sous la pression des circonstances, et que ses affaires [illegible] à la fois de tous côtés. L'Espagne, révoltée contre César, a embrassé le parti du jeune Pompée. Rome elle-même n'a pas encore complètement accepté un joug [illegible] ; elle n'est pas accoutumée ; elle se cabre contre la servitude, prête à se soulever au moindre changement. Ne fuyez pas le danger, mais, au contraire, instruisez-vous par l'exemple de votre ennemi lui-même, qui, en vue de commettre les plus grandes injustices, prodigue [illegible] jours sa vie sans avoir comme vous pour terme d'une guerre dont le succès est incertain ou une vie [illegible] si vous êtes vainqueurs, ou la plus glorieuse mort, si vous succombez dans l'entreprise. Au reste, délibérez entre vous en priant les dieux qui, pour prix de la vertu et du zèle que vous avait fait paraître jusqu'ici, [illegible] ils conduisent à bonne fin les résolutions que vous avez prises.

Ainsi parla Caton. Ce ne fut pas trop de ses discours et surtout de son exemple pour agir sur les esprits de quelques-uns de ses auditeurs ; mais le plus grand nombre cependant, à la vue de cette noblesse de cœur, de cette humanité et de cette intrépidité, oublia le danger de la situation et regarda Caton comme un chef invincible.

Tout pouvoir lui fut donc remis.

— Mieux vaut, dirent-ils, mourir en obéissant à Caton que de sauver notre vie en trahissant une si parfaite vertu.

Un des Trois-Cents proposa de rendre la liberté aux esclaves, et presque toute l'assemblée se réunit à cet avis ; mais Caton s'y opposa, lui.

— Cela, dit-il, n'est ni juste ni légitime. Si leurs maîtres eux-mêmes les affranchissaient, je recevrai dans ma troupe et cela bien volontiers, ceux qui seront en âge de porter les armes.

Aussitôt plusieurs se levèrent, disant :

— Nous donnons la liberté aux nôtres.

— C'est bien, dit Caton, faites enregistrer les déclarations.

Et les déclarations furent enregistrées.

Sur ces entrefaites, Caton reçut des lettres de Juba et de Scipion.

Juba s'était réfugié dans les montagnes, n'ayant point encore tenté sa fatale entreprise sur Zama. Il s'informait à Caton de ce que lui, Caton, était résolu de faire.

« Si tu dois abandonner Utique et me venir rejoindre, écrivait-il, je t'attendrai ; si tu veux y soutenir un siège, j'irai t'y joindre avec une armée. »

Quant à Scipion, il était à l'ancre derrière un promontoire peu loin d'Utique, et il attendait là pour savoir quel parti prendrait Caton.

Caton retint les messagers qui avaient apporté ces lettres jusqu'à ce qu'il fût bien certain du parti qu'adopteraient les Trois-Cents.

Mais bientôt le conseil s'était divisé en deux camps. Les sénateurs de Rome, qui, à quelque prix que ce fût, voulaient aller s'asseoir sur leurs chaises curules, étaient pleins d'enthousiasme et prêts à tous les dévouements ; ceux-là avaient, à la suite du discours de Caton, affranchi et enrôlé leurs esclaves. Quant aux autres, c'étaient des marchands, des spéculateurs trafiquant sur la mer ou faisant la banque et ayant leur principale richesse dans leurs esclaves : ceux-là oublièrent bien vite le discours de Caton et le laissèrent filtrer à travers leur esprit.

« Il est, dit Plutarque, des corps qui perdent la chaleur aussitôt qu'ils la reçoivent et qui se refroidissent dès qu'on les éloigne du feu. Tels étaient ces hommes échauffés par la présence de Caton. Tant que Caton était là, qu'ils l'avaient sous les yeux, qu'il parlait, qu'il les encourageait, tout allait à merveille ; mais livrés à leurs propres réflexions, la crainte que leur inspirait César chassait de leur cœur tout le respect qu'ils avaient pour Caton et pour sa vertu. »

Et, en effet, voici ce que disaient ces hommes :

— En résumé, que sommes-nous par nous-mêmes et à qui refusons-nous d'obéir ? N'est-ce pas en César que se rencontre aujourd'hui toute la puissance romaine ? Aucun de nous n'est un Pompée, ni un Scipion, ni un Caton. Nous sommes des marchands qui n'ont aucun renom que celui d'honorables [illegible] ; nous n'avons, en politique, aucune place [illegible] à prendre. D'où vient donc que, dans un temps où les hommes cèdent à la terreur et se ravalent plus qu'il ne devrait, [illegible] nous choisissions ce temps, nous autres [illegible] pour combattre en faveur de la liberté de Rome, prétendant, insensés que nous sommes, soutenir dans Utique la guerre contre celui devant qui Caton et le grand Pompée ont pris la fuite en lui abandonnant l'empire du monde ? Que faisons-nous ? Nous affranchissons nos esclaves pour combattre contre César, et nous-mêmes, pauvres esclaves que nous sommes, il ne nous reste de liberté que ce qu'il plaît à César de nous en laisser. Revenons donc d'une pareille folie ; estimons-nous pour ce que nous sommes, et, pendant qu'il en est temps encore, ayons recours à la clémence du vainqueur et envoyons-lui demande de nous recevoir en grâce.

Et remarquez bien que c'étaient les plus modérés qui parlaient ainsi ; les autres ne disaient rien, mais n'attendaient que l'occasion de mettre la main sur les sénateurs et de les livrer à César.

Ainsi les plus honnêtes de ces dignes marchands, qui, en temps de paix, eussent regardé comme une honte de ne pas faire honneur à leurs engagements, les plus honnêtes étaient ceux qui ne rêvaient qu'une lâcheté.

Caton connaissait les hommes auxquels il avait affaire ; aussi ne voulut-il pas exposer Juba et Scipion au danger que couraient les sénateurs et qu'il courait lui-même ; car rien ne lui prouvait que si César faisait de la remise de Caton une condition de sa clémence, ils ne le livreraient pas comme ils se proposaient de livrer les autres. — Il leur écrivit donc à tous deux de se tenir éloignés d'Utique.

Ce fut alors que Scipion résolut de gagner l'Espagne, et Juba de retourner dans sa capitale.

On sait ce qu'il advint de tous deux.

Pendant ce temps, — outre les quelques cavaliers que nous avons vus piller Utique en passant et ne s'éloigner qu'en emportant cent sesterces par homme à Caton, et autant à Sylla, — un corps de cavalerie assez considérable était venu chercher un refuge sous les murs d'Utique.

Instruit par les façons pillardes des premiers, Caton leur avait fermé les portes de la ville. Aussi lui députèrent-ils trois d'entre eux.

Les uns voulaient aller trouver Juba, les autres demandaient à se réunir à Caton, et les trois messagers avaient mission de consulter Caton sur ce qu'ils devaient faire. Il y avait enfin parmi eux un troisième parti qui, soupçonnant les habitants d'Utique partisans de César, craignait d'entrer dans la ville. Ils demandaient donc à Caton de bien vouloir se rendre auprès d'eux.

Mais Caton était dans la situation de Dante à Florence, qui, obligé d'envoyer quelqu'un à Venise, disait : « Si je reste, qui ira ? Si j'y vais, qui restera ? »

Enfin, il chargea Marcus Rubrius de rester et de veiller sur les Trois-Cents. Lui prit les sénateurs, sortit de la ville avec eux et se rendit à la conférence.

En son absence, Marcus Rubrius devait recevoir les déclarations d'affranchissement, user de douceur avec tout le monde et ne forcer personne.

Les officiers du corps de cavalerie attendaient Caton avec impatience. Ils sentaient bien qu'en cet homme était leur dernier espoir. Lui, de son côté, avait fort compté sur eux.

Il les conjura, ayant un choix à faire entre lui et Juba, de choisir Caton ; ayant parti à prendre entre Rome et Zama, de choisir Rome. Il les conjura surtout de se grouper autour des sénateurs, qui, s'ils n'étaient pas une force matérielle, étaient un pouvoir politique. Ils pouvaient entrer avec lui dans Utique, ville aux fortes murailles et difficile à prendre, ville garnie de vivres et de munitions pour plusieurs années, et la tenir contre César, comme Marseille qui, n'ayant pas tout [illegible], avait tenu.

Les sénateurs leur firent les mêmes prières les larmes aux yeux, et les officiers se retirèrent pour aller conférer avec leurs soldats de ce qui venait d'être dit.

En les attendant, Caton s'assit sur une éminence avec les sénateurs.

Ils y causaient [illegible] lorsqu'on [illegible] un cavalier qui arrivait à fond de train : c'était Marcus Rubrius, qui venait annoncer que les Trois-Cents s'étaient révoltés et jetaient le trouble dans la ville [illegible] les habitants.

Cette nouvelle [illegible] aussi ceux-ci commencèrent-ils à se lamenter et à supplier Caton. — Caton, dans cette tempête, [illegible] la seule étoile restée pure et lumineuse [illegible] courage ramant [illegible] lui.

Il renvoya Marcus Rubrius à Utique, le chargeant en son nom, à lui Caton, de dire aux Trois-Cents qu'il les priait d'attendre son retour avant de prendre une résolution.

Marcus Rubrius partit.

Sur ces entrefaites, revinrent les officiers :

— Nous n'avons pas besoin de nous mettre à la solde de Juba ou de devenir des Numides ; en supposant même que nous suivions Juba, de plus, nous ne craignons point César tant que nous serons commandés par Caton. Mais il nous semble dangereux de nous enfermer dans une ville avec les Uticéens, peuple punique, et dont la fidélité nous est suspecte. Ils sont tranquilles pour le moment [illegible] les [illegible] [illegible] ce que vient de dire Rubrius, ils sont [illegible] pour le moment ; mais dès que César paraîtra, ils l'aideront à nous attaquer ou nous livreront à lui...

Maintenant, si Caton désire que nous nous engagions sous ses ordres, il faut qu'il nous abandonne la ville d'Utique pour en faire ce que nous voudrons ; et nous ne lui cachons pas le moins du monde ce que nous en ferons : nous en chasserons ou égorgerons jusqu'au dernier habitant ; alors seulement, nous nous croirons en sûreté derrière ses murailles.

Ces propositions, Caton se l'avouait à lui-même, étaient celles que devaient imposer des hommes jaloux de leur sûreté ; mais elles étaient barbares.

Cependant Caton, avec son calme ordinaire, répondit qu'il en délibérerait avec les Trois-Cents, et rentra dans la ville ; mais, à son retour, les Trois-Cents avaient jeté le masque ; ils s'étaient assurés des dispositions des habitants, et, sans détour ni défaite, ils déclarèrent nettement qu'ils ne combattraient pas César. Quelques-uns même avancèrent à demi-voix qu'il serait de bonne politique de mettre la main sur les sénateurs et de les retenir jusqu'à l'arrivée de César ; mais Caton ne tint aucun compte de cet avis, qu'il fit semblant de ne pas entendre, et peut-être même, comme il était sourd, ne l'entendit-il point.

Cependant on lui vint annoncer que les cavaliers se retiraient.

C'était un autre malheur. Il craignait que, les cavaliers partis, les Trois-Cents ne se livrassent à quelque violence contre les sénateurs ; il se leva donc au milieu du conseil, monta à cheval, et courut après les cavaliers.

Les cavaliers parurent heureux de le revoir, le reçurent avec des démonstrations de joie, l'exhortèrent à se sauver avec eux.

Caton secoua la tête ; il avait pour lui-même une autre résolution. Les larmes aux yeux et leur tendant les mains il les supplia de venir en aide aux sénateurs ; mais, comme ils partaient, cependant, malgré ses prières, il alla jusqu'à s'attacher aux brides de leurs chevaux, et à les tirer à lui pour les ramener vers Utique.

Et, en effet, quelques-uns eurent pitié et cédèrent ; si bien qu'il obtint d'eux qu'ils restassent là un jour encore pour assurer la retraite des sénateurs.

En conséquence, il les ramena avec lui dans la ville, plaça les uns aux portes, les autres à la citadelle.

Les Trois-Cents eurent peur. Ils envoyèrent aussitôt prier Caton de venir auprès d'eux ; mais, de leur côté, les sénateurs, se serrant autour de lui, le prièrent de ne pas les abandonner, déclarant que ce serait abandonner Caton lui-même que de le livrer à ces traîtres et à ces perfides, lui, leur protecteur et leur soutien.

« Et, en effet, dit Plutarque, en ce moment la vertu de Caton était universellement reconnue, et tous ceux qui s'étaient réfugiés dans Utique avaient pour lui le même amour et la même admiration ; car jamais on n'avait aperçu dans sa conduite la moindre trace d'artifice et de fausseté. »

LXXXI

Ce grand détachement de Caton, cette grande abnégation de lui-même, ce grand dévouement aux autres, venait de ce qu'il était depuis longtemps décidé à se donner la mort. Plus il planait au-dessus de cette vie qu'il allait quitter, plus il éprouvait de grands tourments et de vives douleurs pour ceux qu'il abandonnait à tous les orages de la terre.

Aussi, avant de mettre ce sinistre projet à exécution, résolut-il de pourvoir à la sûreté des pompéiens, tous tant qu'ils étaient, puis, ce devoir rempli, resté en face de lui-même et de son génie vaincu, de se délivrer de la vie.

« Aussi, dit Plutarque, son impatience de mourir ne pouvait-elle point se cacher, quoiqu'il n'en dît pas un mot. »

Il rassura donc les sénateurs, et, pour accomplir jusqu'au bout le devoir imposé, il alla trouver les Trois-Cents. Ceux-ci le remercièrent de la confiance qu'il avait en eux, le prièrent de les diriger dans leur résolution, mais lui annoncèrent que cette résolution était prise.

Cette résolution était d'envoyer des députés à César.

— Hélas ! lui dirent-ils, nous ne sommes pas des Catons, et entre nous tous, nous n'avons pas la vertu du seul Caton ; compatis donc à notre faiblesse. Résolus d'envoyer des députés à César, c'est pour toi d'abord que nous demanderons la clémence de César. Si tu ne te rends pas à nos prières, eh bien, nous n'accepterons pas de grâce pour nous-mêmes, et nous combattrons pour l'amour de toi jusqu'au dernier soupir.

Mais, soit que Caton n'eût pas grande confiance dans la foi punique, soit qu'il ne voulût pas entraîner avec lui tant d'hommes dans l'abîme, il donna de grands éloges à cette bonne volonté qu'ils lui manifestaient ; mais il leur conseilla en même temps de députer au plus tôt vers César, afin d'assurer leur vie.

— Seulement, ajouta-t-il en souriant d'un sourire triste mais résolu, ne demandez rien pour moi. C'est aux vaincus qu'il convient d'implorer le vainqueur ; c'est aux coupables qu'il convient de demander pardon. Quant à moi, non seulement j'ai été invincible toute ma vie, mais je suis encore aujourd'hui vainqueur autant que je le voulais, car j'ai sur César l'avantage de l'honnêteté et de la justice. C'est lui qui est véritablement pris et vaincu, car ses desseins criminels, ses desseins contre sa patrie, ses desseins qu'il niait autrefois, les voilà aujourd'hui publiquement reconnus.

Les Trois-Cents ne demandaient pas mieux que d'avoir la main forcée. Aussi, sur les instances de Caton, se décidèrent-ils à faire leur soumission à César.

Cela était d'autant plus urgent que César marchait sur Utique.

— Bon ! s'écria Caton en apprenant cette nouvelle, il paraît du moins que César nous traite en hommes.

Puis, se tournant vers les sénateurs :

— Allons, allons, dit-il, il n'y a pas de temps à perdre, mes amis ; il s'agit de pourvoir à votre retraite, tandis que les cavaliers sont encore dans la ville.

En conséquence, il donna à l'instant même l'ordre de fermer toutes les portes, excepté celles qui donnaient sur le port, distribua les navires entre les fugitifs, veilla à ce que tout se passât sans confusion, prévint les troubles presque inséparables d'une retraite précipitée et fit donner à ceux qui étaient pauvres la nourriture gratis pour tout leur voyage.

Cependant la nouvelle arriva qu'une autre fraction de l'armée de Scipion était en vue ; cette autre fraction se composait de deux légions, lesquelles étaient commandées par Marcus Octavius.

Marcus Octavius campa à une demi-lieue à peu près d'Utique, et, de là, fit demander à Caton comment il comptait régler avec lui le commandement de la ville.

Caton haussa les épaules sans rien répondre au messager ; mais, se tournant vers ceux qui l'entouraient :

— Faut-il s'étonner, dit-il, que nos affaires soient si désespérées, quand nous voyons chez nous l'ambition de commander survivre à notre perte même ?

Sur ces entrefaites, on vint annoncer à Caton que les cavaliers partaient, mais, en partant, pillaient les citoyens et emportaient leur argent et leurs objets précieux, comme dépouilles opimes.

Caton s'élança aussitôt dans la rue, courant sur les différents points où s'opérait ce pillage. Il atteignit les premiers, et leur arracha des mains le butin qu'ils avaient fait.

Aussitôt, les autres, honteux de leur conduite, abandonnèrent ce qu'ils avaient pris, et tous se retirèrent pleins de confusion et les yeux baissés.

Ses amis embarqués, les cavaliers hors de la ville, Caton rassemble les Uticiens, les suppliant de se maintenir en bonne harmonie avec les Trois-Cents, et de ne point, les uns contre les autres, exciter l'ennemi commun. Puis il retourne au port, jette un dernier adieu à ses amis, qui déjà gagnent la haute mer, trouve son fils, qui avait fait semblant de consentir à s'embarquer, mais qui était demeuré au contraire sur le port, le félicite au lieu de le blâmer, et le ramène à la maison.

Chez Caton, vivaient dans l'intimité trois hommes : le stoïcien Apollonides et le péripatéticien Démétrius ; le troisième était un jeune homme nommé Statilius qui se vantait d'une force d'âme à toute épreuve, et qui prétendait que, quelque chose qui arrivât, il ne resterait pas au-dessous de l'impassibilité de Caton lui-même.

Cette prétention de l'apprenti philosophe faisait sourire Caton, et il disait aux deux autres :

— C'est à nous, mes amis, de guérir l'enflure de ce jeune homme et de la réduire à des proportions réelles.

Au moment où, après avoir passé une partie de la journée et la nuit tout entière sur le port d'Utique, Caton rentrait chez lui, il y trouva Lucius César, parent de César, délégué par les Trois-Cents, pour aller intercéder en leur nom près du vainqueur.

Le jeune homme venait prier Caton de l'aider à composer une harangue qui pût toucher César et amener le salut commun.

— Pour ce qui vous regarde, lui disait-il, laissez-moi faire ; quand je l'implorerai en votre faveur, je me ferai gloire de baiser ses mains et d'embrasser ses genoux.

Mais Caton l'arrêta court.

— Si je voulais, lui dit-il, devoir la vie à la clémence de César, j'irais le trouver seul. Mais je ne veux pas avoir d'obligation au tyran pour des choses sur lesquelles il n'a aucun droit ; car de quel droit donnerait-il comme un dieu la vie à ceux qui ne dépendent point de lui ? Au reste, cela posé et moi excepté du pardon général, examinons ensemble ce que tu peux dire en faveur des Trois-Cents.

Et il aida Lucius César à composer son discours ; après quoi, il lui recommanda ses amis et son fils.

— Ne vous verrai-je donc pas à mon retour ? demanda le jeune homme.

— Peut-être serai-je parti, répondit Caton.

Il le reconduisit, lui fit ses adieux et rentra à la maison. Là, comme s'il eût commencé ses dernières dispositions, il appela son fils, auquel il défendit de se mêler d'une façon quelconque, des affaires du gouvernement.

— L'état des choses, dit-il, ne permet de rien faire qui soit digne de Caton. Mieux vaut donc ne rien faire du tout, que quelque chose qui soit indigne de notre nom.

Vers le soir, il alla au bain.

Dans le bain, il se souvint de son jeune philosophe Statilius.

— A propos, mon cher Apollonides, s'écria-t-il, je n'ai pas revu notre stoïcien ; ce qui me prouve qu'il aura cédé à tes instances et qu'il se sera embarqué. Il a bien fait de s'embarquer ; mais il a mal fait de s'embarquer sans me dire adieu.

— Allons donc ! répondit Apollonides, il n'en est rien, au contraire. Il est, malgré notre entretien, resté plus entêté et plus inflexible que jamais. Il déclare qu'il restera et fera tout ce que fera Caton.

— C'est ce que nous verrons ce soir, dit le philosophe.

Caton quitta le bain vers six heures de l'après midi, revint chez lui et soupa en nombreuse compagnie. Il soupa assis, selon le vœu qu'il avait fait à Pharsale de ne plus se coucher que pour dormir.

Ses convives étaient ses amis ordinaires, plus les principaux magistrats d'Utique.

Après le repas, on continua d'apporter des vins différents. Caton ne détestait pas cette causerie qui s'entremêle de rasades ; la conversation fut calme et savante, comme l'étaient d'habitude celles que présidait Caton.

On y discuta successivement plusieurs questions philosophiques, et, de propos en propos, on en arriva à l'examen de ce qu'on appelle les paradoxes des stoïciens : par exemple, que l'homme de bien est seul libre et que tous les méchants sont esclaves.

Le péripatéticien Démétrius s'éleva, comme on le pense bien, contre ce dogme ; mais alors Caton, s'échauffant, repoussa ses arguments avec véhémence ; et, d'un ton de voix rude et sévère, avec une certaine acrimonie qui dénonçait une fièvre intérieure, il soutint si longtemps et si fermement la lutte, que personne ne douta plus que sa résolution ne fût bien arrêtée et qu'il ne fût décidé à se tuer.

Aussi, à peine Caton eût-il cessé ce fiévreux monologue, — car il avait fini par parler à peu près seul, tant les assistants l'écoutaient avec attention, nous dirons presque avec vénération, — qu'il se fit un morne silence ; Caton en comprit la cause et s'occupa aussitôt de ramener ses amis et d'éloigner leurs soupçons. Puis, remettant sur les choses présentes la conversation dont il s'était emparé, il manifesta ses inquiétudes sur ceux qui s'étaient embarqués et ses craintes non moins grandes sur ceux qui s'en allaient par terre à travers un désert sauvage et sans eau.

Puis, les convives étrangers partis, il fit avec ses amis sa promenade accoutumée, — son après-soupée, comme il l'appelait, — puis il donna aux capitaines de service les ordres nécessités par les circonstances ; enfin, se retirant dans sa chambre, il embrassa son fils et chacun de ses amis en particulier avec des témoignages d'affection plus marqués qu'à l'ordinaire ; ce qui renouvela toutes leurs craintes sur ce qui allait probablement se passer pendant le reste de la nuit.

Une fois couché, il prit le dialogue de Platon sur l'âme, — *Phédon*, — et, après en avoir lu une grande partie, il jeta les yeux au-dessus de son chevet.

Ses yeux cherchaient son épée, qui y était habituellement suspendue. L'épée n'y était pas.

Il appela un de ses esclaves, et lui demanda qui avait pris son épée.

L'esclave ne répondit point, et Caton se remit à sa lecture.

Au bout d'un instant, il jeta les yeux autour de lui ; l'esclave n'était plus là.

Il appela de nouveau, sans emportement et sans impatience :

— J'ai demandé où était mon épée, dit-il.

— Oui, maître, répondit l'esclave mais j'ignore où elle est.

— Qu'on la cherche et qu'on me l'apporte, dit Caton.

L'esclave sortit.

Un temps assez long s'écoula encore, et l'on n'apporta point l'épée.

Alors, pour la troisième fois, avec impatience, il appela ses esclaves les uns après les autres, et leur demanda avec emportement :

— Je veux savoir où est mon épée, et j'ordonne qu'on me l'apporte.

Et, comme on n'obéissait point assez vite selon ses désirs, il donna à celui qui était le plus proche de lui un tel coup de poing, que le malheureux esclave sortit de la chambre le visage tout en sang.

En même temps, Caton criait :

— Malheur à mes esclaves et à mon fils, qui veulent me livrer vivant à mon ennemi !

A ses cris, son fils entra avec les philosophes, et se jeta à son cou, en criant :

— Mon père, au nom des dieux ; mon père, au nom de Rome, ne te tue pas !

Mais Caton le repoussa, et, se dressant sur son séant :

— Quand et dans quel lieu, dit-il avec un regard sévère, ai-je, sans m'en apercevoir, donné des preuves de folie ? Pourquoi, si j'ai pris un mauvais parti, personne ne cherche-t-il à me détromper ? pourquoi, si j'ai pris le bon, m'empêcher de suivre ma résolution et m'enlever mes armes ? Que ne fais-tu attacher ton père, ô généreux fils ! que ne lui fais-tu lier les mains derrière le dos, afin que César, en arrivant, le trouve hors d'état de se défendre ! Ai-je, au reste, besoin d'une épée pour m'ôter la vie ? Non. Il me suffit de retenir mon haleine jusqu'à ce que j'étouffe, ou de me briser la tête contre la muraille.

Aux paroles de son père, le jeune homme ne put retenir ses larmes, et, comme il craignait que son père ne lui en fît un crime, il s'élança hors de la chambre en sanglotant.

Les autres sortirent après lui.

Démétrius et Apollonides restèrent seuls près de Caton

Alors, Caton les regardant d'un œil un peu plus radouci :

— Et vous, dit-il, prétendez-vous aussi retenir par force dans la vie un homme de mon âge ? et resterez-vous auprès de moi pour me garder en silence ? ou bien êtes-vous venus m'apporter quelques beaux raisonnements pour me prouver que, Caton n'ayant plus d'autre moyen de sauver sa vie, il est honorable pour lui de la tenir de César ? Voyons, voyons, parlez ; convainquez-moi de cette belle maxime. J'écoute ; faites-moi changer de résolution, je ne demande pas mieux. Dégoûtez-moi des opinions dans lesquelles j'ai vécu jusqu'à présent, afin que, devenu plus sage, je me rallie à César. Ce n'est point que j'aie pris encore aucune résolution ; non ! mais il me semble que, ma résolution une fois prise, je dois être le maître de l'exécuter. C'est en quelque sorte avec vous que j'en vais délibérer ; parlez, je vous écoute ; parlez sans rien craindre, et dites à mon fils qu'il ne cherche point à emporter par la violence ce qu'il ne peut obtenir que par la persuasion.

Démétrius et Apollonides comprirent que tout ce qu'ils pourraient répondre ne persuaderait point Caton. Ils sortirent donc de la chambre en pleurant, et lui envoyèrent son épée par un jeune enfant, dans un double espoir sans doute : c'est que la vue de la jeunesse dans toute sa fleur le désarmerait, et qu'ensuite il ne demanderait pas à cet enfant ce qu'il eût demandé à un homme fait, c'est-à-dire de le tuer.

L'enfant apporta l'épée, sans savoir que c'était la mort qu'il apportait, et lui donna l'arme tant demandée.

Caton la prit, la tira du fourreau, passa l'index sur la pointe, le pouce sur le tranchant, et, trouvant la pointe suffisamment aiguë, le tranchant bien affilé, il dit :

— Je suis mon maître maintenant.

Puis, renvoyant l'enfant, il plaça son épée auprès de lui et se remit à sa lecture

Deux fois alors, dit-on, il relut le *Phédon* tout entier ; puis il s'endormit d'un sommeil si profond, que ceux qui veillaient à sa porte l'entendaient ronfler.

Vers minuit, il se réveilla et appela deux de ses affranchis : Cléanthe, son médecin, et Butas, son homme de confiance pour les affaires politiques

Il envoya Butas au port pour s'assurer si tout le monde était parti, et pour venir lui donner des nouvelles à la fois de l'embarquement et de l'état du temps.

Dès que Butas se fut éloigné, il présenta au médecin sa main enflée du coup de poing qu'il avait donné à l'esclave avec ordre d'y mettre un bandage.

Cléanthe obéit, puis, le pansement fait, courut par toute la maison, rassurant tout le monde, racontant ce qui venait de se passer, et disant :

— Si Caton voulait mourir, comme vous le croyez, il ne m'eût pas ordonné de panser sa main.

Sur ces entrefaites, Butas rentra.

On l'arrêta dans le vestibule pour lui annoncer la nouvelle qui répandait la joie dans toute la maison.

Lui aussi crut alors, comme tout le monde, qu'il n'y avait plus rien à craindre de ce côté-là.

Il entra donc chez Caton.

— Ah ! dit celui-ci, je t'attendais avec impatience.

— Me voici, répondit Butas.

— Tu as été au port ? tu t'es informé ?

— Oui.

— Eh bien ?

— Eh bien, tous sont partis, excepté Crassus que quel

ques affaires ont retenu, mais qui, dans un instant, va s'embarquer.

— Et le temps?

— Il fait grand vent; la mer est terrible; c'est une véritable tempête.

— Hélas! fit Caton songeant à ceux qui étaient en mer.

Puis, après un instant :

— Retourne au port, dit-il à Butas; vois si quelques uns ne sont point restés, et, s'ils ont besoin de secours, avertis-moi.

Butas sortit.

Comme les coqs commençaient à chanter, c'est-à-dire vers une heure du matin, Caton se rendormit pendant quelques instants.

Il attendait le retour de Butas.

Butas revint, et lui dit que les environs du port étaient parfaitement tranquilles.

Alors, Caton lui commanda de se retirer et de fermer la porte de sa chambre; et, en lui disant cela, il se remit au lit, — car il s'était levé pour recevoir Butas, — il se remit au lit, comme pour y passer le reste de la nuit.

Mais la porte fut à peine refermée derrière Butas, que Caton tira son épée et se l'enfonça un peu au-dessous des côtes; seulement, l'enflure de sa main, et la douleur qu'il en éprouvait, l'empêchèrent de porter un coup assez assuré pour que la mort suivît instantanément.

En luttant contre cette mort qui ne voulait pas venir et qui envoyait à sa place la douleur, Caton tomba de son lit sur le plancher, et renversa un tableau à tracer des figures de géométrie.

Au bruit que fit le tableau en tombant les esclaves chargés de veiller poussèrent un grand cri.

Le fils et les amis de Caton s'élancèrent aussitôt dans sa chambre.

Ils virent Caton se roulant à terre tout souillé de sang; ses entrailles étaient presque tout entières sorties du corps, et cependant, il vivait encore et avait les yeux tout grands ouverts.

Alors, on appela à grands cris Cléanthe, qui arriva.

Pendant ce temps-là, on avait soulevé Caton, et on l'avait replacé sur son lit.

Cléanthe examina la blessure : elle était affreuse, mais les entrailles n'étaient point offensées, de sorte qu'il fit signe d'avoir bon espoir. Puis, reprenant les entrailles, il les fit rentrer dans la blessure et recousit la plaie.

Tout cela s'était fait pendant un évanouissement de Caton.

Mais Caton revint à lui, et, au fur et à mesure qu'il reprenait ses sens, reprit aussi la conscience de ce qui s'était passé. Alors, furieux de voir qu'il vivait encore, il repoussa violemment le médecin, rouvrit la plaie, déchira ses entrailles de ses mains, et expira.

La nouvelle de cette mort se répandit avec une effroyable rapidité. En moins de temps qu'il n'en eût fallu aux personnes de la maison pour en être instruites, les Trois-Cents, réveillés au milieu de la nuit, étaient déjà devant la maison.

Un moment après, tout le peuple d'Utique y était assemblé.

C'étaient des cris inouïs, des clameurs confuses. Tous, d'une commune voix, proclamaient Caton le bienfaiteur, le sauveur, le seul homme libre, le seul homme invincible, et cela, à l'instant même où l'on apprenait que César n'était plus qu'à quelques milles. Mais ni l'envie de flatter le vainqueur, ni le désir de traiter avec lui, ni les querelles qui les divisaient, ne purent affaiblir le respect qu'ils avaient pour Caton. Ils jetèrent sur son corps leurs plus magnifiques manteaux, lui firent des obsèques splendides, et, n'ayant pas le temps de le brûler et de recueillir ses cendres, ils l'enterrèrent au bord de la mer, à l'endroit même où, du temps de Plutarque, on voyait encore une statue de Caton tenant une épée à la main. Ce ne fut que le dernier devoir des funérailles accompli, qu'ils s'occupèrent de leur salut et de celui de la ville.

Caton était âgé de quarante-huit ans.

Ce que l'on avait dit de l'approche de César était vrai. Apprenant, par ceux qui venaient se rendre à lui, que Caton et son fils restaient dans Utique, et paraissaient résolus à ne le point quitter, il jugea que ces hommes au cœur stoïque méditaient quelque dessein dont il ne pouvait se rendre compte, et, comme, après tout, il avait une haute estime pour Caton, il venait d'ordonner que l'on marchât aussi vite que possible sur Utique, lorsqu'on vint lui annoncer que Caton était mort et de quelle façon il était mort.

César écouta avec une douleur visible le récit de cette terrible agonie; puis, lorsque le narrateur eut tout dit :

— O Caton! s'écria César, je t'envie ta mort, car tu m'as envié mon pardon.

Caton laissait un fils et une fille. — Le fils, nous l'avons vu jouer un rôle dans le drame de la mort paternelle, et ce rôle, tout de douleur, me semble devoir exciter la sympathie pour ce malheureux jeune homme qu'écrasait un si grand nom.

Maintenant, les historiens lui reprochent une passion que l'on ne pouvait certes pas reprocher à son père : un trop grand amour pour les femmes. Ils citent à l'appui de ce reproche le long séjour que le jeune homme fit en Cappadoce, près du roi Marphadate, son ami.

Ce roi Marphadate avait une fort belle femme que l'on appelait *Psyché*, c'est-à-dire *âme*. Aussi, disait-on de lui et de Marphadate : « Marphadate et Porcius, deux amis, une seule *âme*. » On disait encore : « Porcius Caton est noble et généreux; il a une *âme* royale. »

Sans doute n'était-on si sévère pour le jeune homme qu'au souvenir de la rigidité de son père.

Au reste, sa mort effaça bien cette légère tache de sa vie, que je regrette de ne pas trouver dans celle de Caton.

A Philippes, il combattait avec Brutus et Cassius contre Octave et Antoine. Voyant l'armée en déroute, il ne voulut ni fuir ni se cacher; mais, défiant les vainqueurs, ralliant les fuyards, il fit face à l'ennemi et se fit tuer en combattant, si bien qu'Octave et Antoine eux-mêmes rendirent hautement justice à son courage.

La fille de Caton, nous la connaissons aussi : c'est Porcia, la femme de Brutus, celle qui se blessa avec un couteau pour obtenir le secret de son mari, qui prit part à la conjuration, et qui, apprenant la perte de la bataille de Philippes et la mort de son époux, s'étrangla avec des charbons ardents.

Quant à Statilius, qui avait juré de suivre en tout l'exemple de Caton, il s'était saisi de l'épée du mort et allait se précipiter dessus, lorsqu'il en fut empêché par les philosophes.

Il mourut à Philippes avec Caton le fils.

LXXXII

Arrêtons-nous un peu sur ce suicide de Caton, qui fait pâmer d'admiration tous nos professeurs d'histoire, et que nous avons le malheur de réduire à sa plus simple expression, c'est-à-dire de considérer comme une orgueilleuse erreur.

Le suicide de Caton eut le malheur de ne pas même être nécessaire; fructueux, il ne pouvait pas l'être : le suicide ne l'est jamais.

Caton se tua par dépit; par dégoût, surtout. Ce fugitif qui vient jusqu'aux portes d'Utique et qui veut savoir comment il partagera le pouvoir avec Caton, ce Marcus Octavius est la goutte d'eau, ou plutôt la goutte de lie, qui fait déborder la coupe trop pleine. Supposez Napoléon mourant à Fontainebleau du poison qu'il avait pris, et il lui manquait dans la postérité son fabuleux retour de l'île d'Elbe et son apothéose de Sainte-Hélène.

Tout était perdu en Grèce, en Asie et en Afrique, c'est vrai; mais tout pouvait encore se raccommoder en Espagne. L'Espagne était pompéienne : elle avait autrefois recueilli et défendu le fugitif Sertorius; elle venait de recueillir les deux fils de Pompée et les fugitifs de Thapsa. Et qui sait, si Caton eût été à Munda, où César combattit, comme il le dit plus tard, non pas pour la victoire, mais pour la vie, qui sait ce qui serait arrivé de César?

Au moment où Caton se tuait, treize légions gravaient, en Espagne, sur leurs boucliers le nom de Pompée.

Mais abordons chez les Romains cette fameuse question du suicide, dans laquelle Juba, Pétréius, Métellus et enfin Caton ouvrirent la voie; Caton lui donnant la consécration que l'homme rigide donne à tout ce qu'il fait.

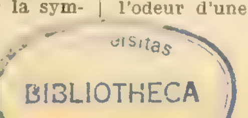
Cent ans plus tard, le suicide sera une des plaies de Rome et dispensera les empereurs d'avoir des bourreaux.

Puis le suicide du corps amènera le suicide de l'âme.

La religion chrétienne, qui par bonheur, nous dispense d'admirer le suicide de Caton, avait ouvert un grand refuge contre le suicide : les couvents. Arrivé au degré suprême du malheur, un homme se faisait moine; c'était une manière de s'ouvrir les veines, de s'asphyxier, de se brûler la cervelle sans se tuer. Qui dit que M. de Rancé, en trouvant madame de Montbazon morte, si les couvents n'eussent point existé, ne se fût pas pendu ou jeté par la fenêtre, au lieu de se laisser glisser dans le gouffre de la Trappe?

Pline qu'on appelle l'Ancien, quoiqu'il ne soit pas mort vieux, — né, l'an 23 de Jésus-Christ, à Vérone, il mourut l'an 79 dans l'éruption de Pompéi, à l'âge de cinquante-six ans par conséquent : — Pline qu'on appelle l'Ancien est un des hommes chez lesquels il faut étudier le suicide, fils du fatalisme.

« L'homme, dit-il, animal misérable et orgueilleux, que l'odeur d'une lampe mal éteinte suffit pour détruire dans



le sein de sa mère, jeté nu sur la terre nue, comme lavé par ses vagissements et par les pleurs, les larmes sont un de ses privilèges. Le rire ne lui est pas donné avant quarante jours. Il ne sent la vie que par des supplices, et son seul crime est d'être né. Seul entre tous les animaux, il n'a d'autre instinct que celui de pleurer ; seul, il connaît l'ambition, la superstition, l'inquiétude et la sépulture, et la préoccupation de ce qui sera après lui. Nul animal dont la vie soit plus frêle, les désirs plus ardents, la peur plus effarée, la rage plus furieuse ; la plus petite de ses douleurs n'est point compensée par la plus grande de ses joies. Sa vie si courte est encore abrégée par le sommeil, qui en dévore la moitié ; car la nuit, qui sans sommeil, est un supplice ; par l'enfance, qui vit sans penser ; par la vieillesse, qui ne vit que pour souffrir ; par les craintes, les maladies, les infirmités ; et cette brièveté de la vie est, cependant, le plus grand don que la nature lui ait accordé. Et, cependant, l'homme, ainsi fait, voudrait vivre davantage ; une passion d'immortalité le tourmente ; il croit à son âme, à une autre vie ; il adore les mânes ; il prend soin des restes de son semblable. Rêve d'enfant ! S'il se survit à lui-même, il n'y aura jamais de repos pour lui. *Le plus grand bien de la vie, la mort, la mort prompte et imprévue*, nous serait donc ôtée, ou plutôt elle nous deviendrait cruelle, puisqu'elle ne ferait que nous conduire à de nouvelles douleurs ; privés du bonheur suprême, qui serait celui de ne pas naître, nous n'aurions pas la seule consolation qui puisse nous être donnée, celle de rentrer dans le néant. *Non, l'homme rentre au lieu d'où il est sorti : il est après la mort ce qu'il était avant de naître.* »

Connaissez-vous rien de plus désespérant et penchant plus au suicide que cette effroyable morale du néant ? Qu'il y a loin de là à cette douce consolation de la religion chrétienne qui nous promet une autre vie ! qu'il y a loin de là à cette condamnation du suicide résumée dans un vers de Shakspeare :

Seul crime sans pardon, étant sans repentir !

Aussi, Pline ajoute-t-il :

« La Mort était, de tous les dieux, celui dont le culte était le plus invoqué. »

En effet, ce culte devint universel ; les suicidés ont éternellement à la bouche les noms de Caton et de Brutus, et c'est à ces deux noms, comme à deux colonnes de marbre noir, qu'ils scellent les battants de la porte qui mène à l'abîme sans fond qu'a visité Virgile quarante ans avant eux, et que visitera Dante douze cents ans plus tard.

Il y avait dans la mort de l'antiquité une volupté funeste qui faisait qu'on se précipitait avec ardeur hors d'une vie où le plaisir était sans passion et sans joie.

Aussi, voyez les empereurs, qui peuvent tout : à quoi s'occupent-ils, à quelques exceptions près ? A creuser sans cesse l'abîme de folie dépravée dans laquelle ils se plongeaient. En même temps qu'Héliogabale prépare le suicide de son corps en faisant tresser un lacet de soie pourpre pour s'étrangler, en faisant paver une cour en porphyre pour s'y briser la tête, en faisant creuser une émeraude pour renfermer du poison, il tuait son âme en la vautrant dans la débauche et dans le sang.

Que si nous adoptons cette effroyable conclusion de Pline, — et les Romains l'adoptaient, — si la mort est le suprême bien et la vie la suprême douleur, pourquoi vivre, puisqu'on peut si facilement mourir ? Aussi, selon Pline, le suicide est-il la consolation de Rome, et *malheureux les dieux immortels*, s'écrie-t-il, *qui n'ont pas, contre le malheur, cette suprême ressource que possède l'homme !*

Il est vrai qu'à son tour Lucain l'appuie, ou plutôt qu'il s'appuie sur Lucain ; Lucain qui nie la Providence, qui dit que tout est conduit par le hasard, et qui regarde la mort comme un si grand bien, qu'il en fait la récompense des hommes vertueux :

Mors utinam pavidos vitæ subducere nolles,
Sed virtus te sola daret !

la mort, qu'il glorifie, non parce qu'elle délivre la vie de l'étreinte terrestre du corps, mais parce qu'elle endort la partie intelligente de l'homme ; non parce qu'elle conduit son ombre dans l'Elysée, mais parce qu'elle éteint la flamme de sa pensée dans l'apathique repos du Léthé.

Et Sénèque, non moins désespérant que Pline et Lucain, avec son *ex nihilo nihil* :

« De rien, rien, dit-il : tout rentre au néant d'où tout est sorti. Vous me demandez où vont les choses créées ; elles vont où vont les choses non créées, *ubi non nata jacent*. »

Oh ! que ce n'est point ainsi que pense le cygne de Mantoue, le doux Virgile, le poète précurseur. *Heureux*, dit-il, *qui a pu connaître la source des choses et qui a foulé aux pieds les rumeurs de l'Achéron avare !*

Puis, quand il voit de loin les suicidés, il les voit si cruellement punis, *qu'ils voudraient dans le ciel clair subir encore la cruelle pauvreté et porter les durs travaux de la terre.*

Quam vellent æthere in alto
Nunc et pauperiem et duros perferre labores !

Et de quels suicidés voulait parler Virgile, si ce n'est de Caton et de Brutus ?

Voyez quel immense pas l'athéisme a fait entre Virgile et Lucain, c'est-à-dire dans l'espace d'un demi-siècle à peine ; entre Virgile, qui, ayant entrevu la lumière éternelle, veut connaître la source des choses, est incessamment tourmenté par le bruit de cet Achéron avare qui roule sous ses pieds, qui impose aux suicidés de tels tourments, qu'ils voudraient bien redescendre sur la terre, dussent-ils y reprendre leur fardeau de douleur ; et Lucain, qui fait du suicide la suprême vertu ; qui, en souvenir sans doute du meurtre de Pétréius par Juba, dans leur combat suprême, montre deux frénétiques, qui se convient aux charmes d'un mutuel assassinat, et reçoivent des coups d'épée avec bonheur, les rendent avec reconnaissance :

Et cum cui vulnera prima
Debebat, grato moriens interfecit ictu.

Aussi, Caton suicidé lui inspire-t-il son plus beau vers :

Causa diis victrix placuit, sed victa Catoni !

« La cause victorieuse plut aux dieux, mais la cause vaincue à Caton ! »

Ainsi, sous les empereurs, le suicide est devenu le grand remède à tous les maux, la panacée universelle de toutes les douleurs ; c'est la consolation du pauvre ; c'est la vengeance du proscrit lassé de sa captivité ; c'est la fuite de l'âme de sa prison ; c'est tout, jusqu'au remède à la satiété du riche.

L'homme du peuple n'a plus de pain ; que fait-il ? Demandez-le à Horace : il s'enveloppe la tête de son manteau déchiré, et, du haut du pont Fabricius, se jette dans le Tibre.

Le gladiateur ne trouve pas la mort du cirque assez prompte ; que fait-il ? Demandez-le à Sénèque : il passe sa tête entre les jantes du chariot qui le conduit, et la roue, en tournant, lui brise la colonne vertébrale.

Puis, la mort volontaire est parfois de l'opposition au gouvernement ; on envie, on glorifie, on admire ceux qui font fraude de leur corps à Tibère ou à Néron.

Crémonius Cordus, accusé sous Tibère, se laisse mourir de faim, et il y a joie publique de voir les loups dévorants refermer à vide leurs mâchoires, entre lesquelles ils croyaient le broyer.

Pétrone, invité par Néron à mourir, s'étend dans le bain, et se fait ouvrir les veines ; puis, en causant avec ses amis, il se rappelle un beau vase murrhin dont héritera Néron s'il n'y met bon ordre ; il se fait bander les bras et les pieds, se fait apporter le vase, ordonne qu'on le brise devant lui, et, arrachant ses bandages, meurt tout joyeux de cette petite vengeance.

Il n'y a pas jusqu'à l'homme blasé qui ne cherche dans la mort un adoucissement à ses dégoûts : *Fastidiosè morti*, dit Sénèque.

C'est Sénèque surtout qu'il faut étudier sur ce sujet : il ne tarit pas ; on dirait que, lui aussi, un jour, il épuisera les âpres voluptés du suicide.

Rome a le spleen ; ce dieu fatal qui plane au-dessus de Londres — Londres n'a pas de couvents depuis Henri VIII — ce dieu fatal qui plane au-dessus de Londres, couché sur un lit de brouillard, a des autels à Rome.

« Il y a, dit Sénèque, une étrange manie de néant, une fantaisie de la mort, une inclination folle vers le suicide ; les lâches n'y échappent pas et en sont atteints comme les braves : les uns se tuent par mépris, les autres par lassitude de la vie ; d'autres sont purement et simplement ennuyés de faire toujours la même chose et de recommencer aujourd'hui la vie d'hier et demain la vie d'aujourd'hui.

« Et, en effet, ne faut-il pas une fin à cette monotone existence ?

« Se réveiller, se rendormir, avoir froid, avoir chaud, rien n'est fini ; le même cercle tourne sans cesse et revient toujours. La nuit succède au jour, l'été amène l'automne, l'hiver le printemps ; toujours c'est la même chose ; tout passe pour revenir : rien de nouveau sous le soleil. »

Enfin, beaucoup meurent ou plutôt se tuent, non parce que la vie leur est dure, mais parce que la vie leur est superflue : *Quibus non vivere durum, sed superfluum.*

Le suicide est tellement devenu un accident de la vie, un accident prévu, un accident ordinaire, qu'on le discute, qu'on le raisonne, qu'on le conseille.

Il passe par l'esprit d'un homme l'idée de se tuer ; seulement, il n'y est pas tout à fait décidé encore. Il rassemble ses amis, il les consulte, il va à la majorité des voix. La majorité des voix est pour le suicide.

— Impossible, dites-vous, qu'on en arrive à ce degré d'immoralité.

Exemple ! — Cet exemple, c'est toujours Sénèque qui nous le fournit.

« Tullius Marcellinus, attaqué d'une maladie longue et douloureuse, mais non incurable, eut l'idée de se donner la mort ; en conséquence, il rassembla quelques amis. Les uns, *lâches* et *timides*, lui donnaient le conseil qu'ils se fussent donné à eux-mêmes ; d'autres, en vrais flatteurs, celui qu'ils supposaient que désirait Marcellinus.

« Mais, continue Sénèque, un stoïcien, notre ami, homme supérieur, homme courageux, lui parla tout autrement.

« — Ne te trouble pas, Marcellinus, lui dit-il, comme s'il s'agissait d'une question importante ; vivre est-il donc un si grand bien ? Les esclaves et les animaux vivent aussi. La grande affaire, c'est de mourir avec sagesse et avec courage. N'y a-t-il pas assez longtemps que tu vis ? La nourriture, le sommeil et le plaisir des sens, n'est-ce pas toujours la même chose ? On peut vouloir mourir non seulement par *raison*, par courage, par *lassitude*, par souffrance, mais encore par ennui... »

Lecteurs chrétiens, que dites-vous de cet homme supérieur, de cet homme courageux, de cet ami de Tullius Marcellinus ?

Attendez, ce n'est pas tout, et le philosophe ne s'en tient pas là.

Les esclaves hésitent à servir le dessein de leur maître. Il leur rend le courage, il les pousse, il les excite.

— Bon ! dit-il, que craignez-vous ? Rien n'est à craindre pour les esclaves quand la mort de leur maître est volontaire ; mais, je vous en préviens, il y a un crime égal à donner la mort à son maître ou à l'empêcher de se la donner.

Vous croyez que Sénèque nous cite là un exemple isolé ? Point.

La tante de Libon conseille à son fils de se tuer ; la mère de Messaline le conseille à sa fille ; Atticus annonce sa mort à sa famille ; le rhéteur Albutius Silus harangue le peuple, et lui expose les motifs qui le déterminent à mettre fin à sa vie ; Coccéius Nervas se tue malgré Tibère ; Thraséas donne un exemple admiré par Tacite.

« Il est certain, dit Montesquieu, que les hommes sont devenus moins libres et moins courageux depuis qu'ils ne savent plus, par la puissance du suicide, échapper à toute autre puissance. »

Il est vrai que, dans son livre *de la Grandeur et de la Décadence des Romains*, Montesquieu semble regretter les combats de gladiateurs.

Voyez plutôt :

« Depuis l'établissement du christianisme, les combats devinrent rares. Constantin défendit d'en donner. Ils furent complètement abolis par Honorius ; comme il paraît encore, par Théodoret et Othon de Freisingen. Les Romains ne retinrent de leurs anciens spectacles que ce qui pouvait affaiblir le courage et servir d'attrait à la volupté. »

Et cependant, tous ces philosophes étaient des disciples des écoles grecques ; et les Grecs défendaient le suicide.

« Pythagore, dit Cicéron — *de Senectute* — nous défend de quitter notre poste sans l'ordre du général, c'est-à-dire de Dieu. »

Et nous verrons plus tard que le pauvre Cicéron, qui, pendant toute sa vie, n'avait cependant pas brillé par le courage, n'en est pas plus mal mort.

Platon, dans ce *Phédon* que lisait Caton avant de se tuer, est de l'avis de Pythagore.

Brutus, Brutus lui-même, Brutus qui se tuera, juge longtemps la mort de Caton comme indigne de lui, comme irrévérente envers les dieux.

Et, cependant, la bataille de Philippes perdue, il suivra l'exemple fatal donné par Caton après la bataille de Thapsa.

Ainsi, tout ce sang qui coule, et qui va inonder Rome pendant trois siècles, tout ce sang sort des entrailles de Caton.

Et, maintenant, admire Caton qui voudra !

LXXXIII

La vieille République était morte avec Caton ; César avait recueilli son dernier soupir.

Il pouvait poursuivre immédiatement les pompéiens, et passer en Espagne avec eux ; il jugea sa présence nécessaire à Rome.

Il y signala son retour par une harangue des plus magnifiques ; il parla de sa victoire en homme qui voulait se la faire pardonner ; il dit que les pays dont il venait de triompher étaient si étendus, que le peuple romain en tirerait, tous les ans, deux cents médimnes attiques de blé, et trois millions de livres d'huile.

Ce fut un spectacle terrible et merveilleux à la fois que ce triomphe de César.

Il avait ramené des Gaules Vercingétorix que nous avons vu jeter ses armes, les unes après les autres, aux pieds de César, et venir s'asseoir sur les marches de son tribunal ; — il avait ramené d'Égypte Arsinoé, cette jeune sœur de Cléopâtre que nous avons vue fuir du palais avec Ganymède ; — il avait ramené d'Afrique le fils du roi Juba.

Et ce fut, pour ce dernier, un étrange changement de condition et de renommée. Né barbare et Numide, il dut à ce malheur de devenir un des plus savants historiens grecs.

César triompha pour les Gaules, pour le Pont, pour l'Égypte et pour l'Afrique. Il ne fut pas question de Pharsale.

Le soir du triomphe, le Vercingétorix des Gaules fut étranglé.

Les fêtes durèrent quatre jours ; le quatrième jour, César, avec du fard sur les joues, sans doute pour dissimuler sa pâleur ; César avec un chapeau de fleurs sur la tête, avec des pantoufles rouges à ses pieds, le quatrième jour, disons-nous, César inaugura la place publique qui, de son nom, fut nommée Julia. Puis le peuple le reconduisit chez lui, entre quarante éléphants pris par lui à Scipion, et qui portaient des torches et des flambeaux.

Après les triomphes vinrent les largesses.

César distribua aux citoyens six boisseaux de blé et trois cents sesterces par tête ; chaque soldat eut vingt mille sesterces. Puis, soldats et citoyens, il les invita tous à un gigantesque festin ; on dressa vingt-deux mille tables de trois lits chacune ; c'était, à quinze personnes par table, trois cent mille personnes, à peu près.

Puis, la multitude rassasiée de vin et de viande, on la soûla de spectacles.

César fit bâtir un amphithéâtre pour donner des chasses. Dans une de ces chasses parut pour la première fois le caméléopard (la girafe) ; — animal que les anciens regardaient comme fabuleux, et dont les modernes nièrent l'existence jusqu'à ce que Levaillant en eût envoyé un des bords de la rivière Orange. — Il y eut des combats de gladiateurs et de captifs ; il y eut des combats de fantassins et de cavaliers, des combats d'éléphants ; il y eut un combat naval dans le champ de Mars, transformé en naumachie ; il y eut un combat entre les enfants nobles ; et, dans tous ces combats, nombre de gens périrent. Il fallait bien donner à tous ces Romains, qui n'avaient pu assister aux batailles de Pharsale et de Thapsa, une idée de ce qu'avaient été ces immenses égorgements.

Des chevaliers descendirent dans le cirque et combattirent en gladiateurs ; le fils d'un préteur se fit mirmillon. César empêcha un sénateur de combattre.

« Il fallait bien, dit Michelet, laisser quelque chose à faire aux temps des Domitien et des Commode. »

Et sur toutes les rues, et sur toutes les places, sur ces naumachies, sur cet amphithéâtre, s'étendait pour la première fois le *velarium*, destiné à abriter les spectateurs des rayons du soleil. César avait emprunté cette innovation aux peuples de l'Asie.

Mais, chose étrange, au lieu de lui savoir gré de cette immense quantité d'or qu'il jetait à pleines mains sur lui, le peuple se plaignait de cette profusion et criait à haute voix : « Il l'a méchamment acquis et le dépense follement ! » Il n'y eut point jusqu'aux soldats qui ne se mutinassent pour la même cause ; et cette espèce de révolte dura jusqu'au moment où César, paraissant au milieu d'eux, saisit lui-même un de ces séditieux, et sur-le-champ le fit passer par les armes.

César assista à toutes ces fêtes, et même aux farces de théâtre. Bien plus, il y avait à Rome un vieux chevalier romain, nommé Laberius, qui faisait des pièces ; il le força de jouer lui-même dans une farce de lui. Le pauvre vieillard fit quelques vers adressés au peuple pour lui expliquer sa tardive apparition sur le théâtre.

« Hélas ! disait-il, où la nécessité m'a-t-elle poussé presque à mon dernier jour ! Après soixante ans d'une vie honorable, après être sorti chevalier de ma maison, j'y rentrerai mime. Oh ! j'ai trop vécu d'un jour ! »

De ce retour de César doit dater, pour tout historien intelligent, l'ère de l'Empire ; avec ce retour de César commence cette invasion des barbares qui submergera Rom

Dès le commencement de la guerre civile, César, appréciant ces hommes difficiles à vaincre comme ennemis, si francs et si fidèles comme alliés, dès le commencement de la guerre civile, César a donné le droit de cité à tous les Gaulois nés entre les Alpes et l'Éridan. Après Pharsale et Thapsus, en récompense des services qu'ils lui ont rendus, il les fait sénateurs. Il fait collègue de Cicéron, des centurions, des soldats et même des affranchis.

Ce fut alors que l'on afficha dans Rome cette fameuse recommandation :

« Le public est prié de ne point indiquer aux sénateurs le chemin du Sénat. »

On chantait, après les chansons obscènes sur Nicomède et sur le vainqueur *chauve*, des vers qui disaient :

« César traîne les Gaulois derrière son char, mais c'est pour les mener au Sénat ; ils ont quitté l'habillement celtique pour le laticlave. »

Ce n'était pas sans raison que César agissait ainsi : il voulait se faire donner tous les honneurs et tous les pouvoirs, et il savait qu'un pareil Sénat ne lui refuserait rien. Aussi lui vota-t-on par acclamation, comme on dit aujourd'hui, pouvoir de juger les pompéiens, droit de paix et de guerre, droit, sauf pour les plébiscites populaires, de distribuer les provinces aux préteurs, tribunat et dictature à vie ; aussi fut-il proclamé *père de la patrie et libérateur du monde*. Ses fils — et, à part Césarion, de douteuse [illegible], il n'avait jamais eu de fils, — ses fils furent déclarés *imperatores*. Au-dessus d'une statue de bronze, représentant la Terre, on dressa la sienne avec cette inscription : *Au demi-dieu*. Enfin le séducteur chauve, l'homme qui avait vaincu les Gaulois, mais que Nicomède avait vaincu, fut nommé *réformateur des mœurs* ; et il n'y avait pas un an qu'il avait logé sous le toit conjugal, près de sa femme Calpurnie, la belle Cléopâtre et son époux de onze ans, et cet enfant qui lui était si publiquement attribué, qu'on l'appelait Césarion ! et Helvétius Cinna, tribun du peuple, préparait une loi par laquelle il allait être permis à César d'épouser autant de femmes qu'il voudrait pour en avoir des héritiers !

Ce n'est pas tout. Le changement s'opère à la fois dans les choses matérielles, politiques et intellectuelles. L'immuable Pomœrium a reculé, non plus devant un décret du sénat, mais devant la volonté d'un seul homme. Le calendrier ne s'accordait pas avec la révolution de l'année : on comptait encore les mois par la lune. César a corrigé cette irrégularité avec les savants égyptiens, et désormais l'année aura trois cent soixante-cinq jours.

Le climat lui-même est vaincu. La girafe d'Abyssinie et l'éléphant de l'Inde viennent se faire tuer, sous une forêt mobile, dans le cirque romain. Les vaisseaux combattent sur terre ; et, si Virgile avait déjà chanté les poissons et les [illegible], on ne serait pas étonné de voir paître un jour les cerfs dans les airs.

« Qui osera contredire, s'écrie Michelet, celui auquel la nature et l'humanité n'ont rien refusé, à celui qui jamais n'a rien refusé à personne, [illegible] sa puissance [illegible] son [illegible] ? — Voyez donc tout ce peuple [illegible] de l'univers combattre, chanter, mourir dans cette bacchanale du genre humain qui tourbillonne autour de la [illegible] de l'Empire. La vie, la mort, c'est tout un. Le gladiateur a de quoi se consoler en regardant les spectateurs. — Déjà le Vercingétorix des Gaules a été étranglé ce soir, après le triomphe. Combien d'autres vont tantôt mourir parmi ceux qui sont ici ! — Ne voyez-vous pas près de César la gracieuse vipère du Nil ? Son époux de dix ans qu'elle doit faire périr, c'est son Vercingétorix à elle. — Derrière [illegible] du dictateur, apercevez-vous la figure hâve de Cassius, le crâne étroit de Brutus : tous deux si pâles dans leurs robes blanches bordées d'un rouge de sang ?... »

Mais au milieu des fêtes et des triomphes, César se souvient que l'Espagne est révoltée ; ses lieutenants l'appellent à grands cris.

Néanmoins, César a encore une dernière chose à faire : le dénombrement de l'Empire.

Le dernier dénombrement avait donné trois cent vingt mille citoyens ; celui de César n'en donna que cent cinquante mille ; — cent soixante et dix mille avaient péri dans les guerres civiles ou au milieu des fléaux dont elles avaient affligé l'Italie et toutes les provinces.

Ce dénombrement fait, César, pensant que la guerre civile, cette dévoratrice des hommes, avait duré assez longtemps, César partit de Rome et arriva en vingt-sept jours à Cordoue.

Pendant ces vingt-sept jours, il fit un poëme intitulé : *le Voyage*.

Déjà, pendant son séjour à Rome, il s'était amusé à répondre à l'éloge de Caton par Cicéron en écrivant un pamphlet intitulé *l'Anticaton*.

Nous avons eu l'occasion de citer déjà plusieurs fois ce pamphlet ; sa date précise est entre la guerre d'Afrique et celle d'Espagne.

Auparavant, dans un voyage à travers les Alpes, il avait dédié à Cicéron deux volumes sur la grammaire et l'orthographe.

César avait des intelligences dans Cordoue, que tenait le plus jeune des fils de Pompée, Sextus, tandis que l'autre, Cnéius, assiégeait la ville d'Ulles.

A peine était-il arrivé que des hommes qui venaient de la ville, lui annoncèrent qu'il lui serait facile de s'en emparer, attendu qu'on ne savait rien encore de sa présence en Espagne.

Lui alors dépêcha aussitôt des courriers à Quintus Pédius et à Fabius Maximus, qui étaient ses lieutenants dans la province, afin qu'ils lui envoyassent de la cavalerie levée dans le pays même.

Ceux-ci trouvèrent, en outre, moyen de faire savoir aux habitants d'Ulles, qui tenaient pour César, que César était arrivé.

Aussitôt, comme il était venu des envoyés de la ville de Cordoue, vinrent des envoyés de la ville d'Ulles. Ils avaient passé, sans être découverts à travers le camp de Cnéius Pompée, et venaient supplier César de les secourir au plus tôt comme de fidèles alliés qu'ils étaient.

César fit partir six cohortes et autant de chevaux que de fantassins sous le commandement de Junius Pachécus, capitaine espagnol, expérimenté et connaissant bien le pays.

Pachécus choisit pour retraverser le camp de Pompée, le moment où éclatait un si grand orage qu'on ne pouvait, à cinq pas, reconnaître ni amis ni ennemis. Il avait disposé ses hommes deux par deux, afin de tenir le moins d'espace possible, et commençait d'entrer dans le camp lorsqu'une sentinelle lui cria :

— Qui vive ?

— Silence ! répondit Pachécus, nous sommes un détachement d'amis, et nous allons essayer de surprendre la ville.

La sentinelle, sans aucun soupçon, laissa passer Pachécus, qui franchit tout le camp sans éprouver aucune autre difficulté.

Arrivés aux portes d'Ulles, ils firent le signal convenu d'avance ; alors une partie de la garnison se joignit à eux, et, renforcés ainsi, laissant une bonne arrière-garde pour soutenir leur retraite, ils se ruèrent sur le camp de Pompée, où ils jetèrent un tel désordre que Cnéius, qui ignorait l'arrivée de César, crut tout perdu pendant quelques instants.

De son côté, pour forcer Cnéius à lever le siège d'Ulles, César marcha contre Cordoue, mettant un fantassin en croupe derrière chaque cavalier.

Les habitants, qui croyaient n'avoir affaire qu'à des hommes à cheval, firent une sortie ; mais, quand les deux troupes furent à portée du trait, les fantassins sautèrent à terre, et les hommes de César se trouvèrent doublés.

Alors, cavalerie et infanterie se ruèrent sur les pompéiens et enveloppèrent ceux-ci de telle sorte, que, sortis à plusieurs mille, quelques centaines d'hommes seulement rentrèrent dans la place.

Ceux qui rentrèrent annoncèrent que César était arrivé et que c'était par lui en personne qu'ils venaient d'être battus.

Aussitôt Sextus Pompée envoya des courriers à son frère pour que celui-ci levât le siège d'Ulles et vînt le rejoindre avant que César eût eu le temps de le forcer dans Cordoue.

Cnéius rejoignit son frère, la rage dans le cœur.

Quelques jours encore, et il prenait Ulles.

Enfin, après quelques escarmouches, César campa dans la plaine de Munda et s'apprêta à assiéger la ville et à combattre du même coup Cnéius Pompée, si Cnéius Pompée voulait accepter la bataille.

Vers minuit, les coureurs de César vinrent lui annoncer que Pompée semblait vouloir accepter le combat.

César fit déployer l'étendard rouge.

Ce fut, malgré l'avantage du poste où étaient campés les pompéiens, une grande joie pour toute l'armée.

En effet, les pompéiens étaient campés sur une colline et avaient la ville de Munda, qui leur appartenait ; entre eux et le camp de César s'étendait une plaine de cinq quarts de lieue ; cette plaine était traversée par un ruisseau, lequel rendait plus forte encore la position des pompéiens, attendu qu'en débordant, il s'était infiltré dans les terres, et avait, sur la droite, formé un marais.

César, voyant, au point du jour, l'ennemi formé en bataille sur la colline, crut qu'il descendrait dans la plaine, où sa cavalerie avait tout espace pour s'étendre.

Il faisait un temps magnifique, un vrai temps de bataille. Toute l'armée romaine se réjouissait de combattre,

quoique certains frissonnements passassent dans les cœurs en songeant que cette journée allait, en dernier ressort, décider de la fortune des deux partis.

César fit la moitié du chemin.

Il s'attendait à ce que les pompéiens en fissent autant; mais eux ne voulurent pas s'éloigner de plus d'un quart de lieue de la ville afin de se servir de celle-ci au besoin comme d'un rempart.

César doubla le pas et arriva au ruisseau.

Son ennemi pouvait lui disputer le passage; il n'en fit rien.

L'armée pompéienne se composait de treize légions ayant de la cavalerie à ses deux ailes, de six mille soldats d'infanterie légère et d'autant d'alliés. César, lui, n'avait que quatre-vingts cohortes d'infanterie pesamment armée et huit mille chevaux. Il est vrai qu'il comptait sur une diversion que devait opérer le roi Bogud. — Nous avons déjà dit, je crois, que c'était le même que les Romains appelaient Bocchus, et qui était le mari de cette reine Eunoé dont César avait été l'amant.

Arrivé à l'extrémité de la plaine, César défendit à ses soldats d'aller plus loin; ceux-ci obéirent à leur grand regret.

Comme à Pharsale, César avait donné pour mot d'ordre *la Vénus Victorieuse*. Pompée avait pris *la Pitié* ou peut-être plutôt *la Piété*.

Cette halte de César redoubla le courage des pompéiens, qui crurent qu'il avait peur. Ils se décidèrent donc à marcher au combat sans perdre l'avantage du lieu.

César avait, selon sa coutume, la fameuse dixième légion à l'aile droite, la troisième et la cinquième à gauche, avec les troupes auxiliaires et la cavalerie.

Voyant le mouvement des pompéiens, les soldats de César n'y purent tenir: ils franchirent la ligne qui leur était tracée, et se jetèrent sur les premiers rangs; mais, là, ils rencontrèrent une résistance qu'ils n'avaient point l'habitude de rencontrer.

Tous ces hommes que menait César après lui: cette dixième légion avec laquelle il avait fait le tour du monde antique; ces vieux soldats qui le suivaient dans ses marches, plus meurtrières par leur célérité que ne l'eussent été des batailles; cette légion de l'Alouette, tirée des Gaules, qui avait eu un instant l'espoir de piller Rome, comme avaient fait ses ancêtres au temps de Camille, qu'on avait éloignée de Rome, et que César, vainqueur en Afrique, poussait de nouveau contre les Africains d'Espagne; tout cela avait compté sur une bataille comme Pharsale ou comme Thapsa; tout cela était las, brisé, anéanti.

Tout cela recula, trouvant, au lieu d'hommes, un mur de granit.

Il y eut un refoulement terrible dans l'armée de César.

César sauta à bas de son cheval, fit signe à ses lieutenants de l'imiter, parcourut tête nue le front de bataille levant les bras au ciel, et criant à ses soldats

— Regardez-moi au visage

Mais il sentait la bataille plier entre ses mains: il sentait ce frémissement, précurseur de la déroute, planer au-dessus de sa tête.

Alors arrachant le bouclier d'un soldat

— Fuyez, si vous voulez, cria-t-il, quant à moi, je mourrai ici!

Et seul, il s'en alla, chargeant l'ennemi jusqu'à dix pas, de lui. Deux cents traits, flèches, javelots, lui sont lancés; il évite les uns, reçoit les autres sur son bouclier, mais reste au même endroit, comme si ses pieds y eussent pris racine.

Enfin, tribuns et soldats eurent honte. Avec un grand cri, avec un indomptable élan, ils se précipitèrent au secours de leur imperator.

Il était temps!

Par bonheur, en ce moment, le roi Bogud opérait cette diversion dont nous avons parlé.

Labiénus, ce lieutenant de César, que César avait rencontré partout son ennemi acharné, se chargea de faire face à cette nouvelle attaque. Il prit avec lui douze ou quinze cents cavaliers et partit au galop au-devant du roi more; mais ce mouvement fut mal interprété par les pompéiens on crut qu'il fuyait

Un sentiment d'hésitation se répandit dans l'armée

Mais Sextus et Cnéius se jetèrent au premier rang et rétablirent de nouveau le combat.

On lutta ainsi jusqu'au soir; le combat dura neuf heures. Pendant neuf heures, on combattit main à main, pied contre pied, javelot contre javelot.

Enfin, les pompéiens plièrent; « sans quoi, dit l'auteur de la *Guerre d'Espagne*, il n'en fût pas resté un seul. »

Ils se retirèrent dans Cordoue, laissant trente mille morts sur le champ de bataille.

César avait perdu mille hommes, à peu près.

Les treize aigles des treize légions furent prises avec tous les drapeaux et tous les faisceaux.

On retrouva sur le champ de bataille les corps de Labiénus et de Varus.

— Ah! dit César respirant après cette longue et terrible lutte, les autres jours, j'ai combattu pour la victoire; aujourd'hui, j'ai combattu pour la vie!

LXXXIV

Les fuyards s'étaient retirés dans Cordoue.

César était d'avis de les poursuivre, et d'entrer, s'il était possible, en même temps qu'eux dans la ville; mais les soldats étaient tellement brisés, qu'ils n'avaient plus de force que pour piller les morts, et que, cette opération accomplie, les uns s'étendirent à terre, les autres s'assirent les moins fatigués restant debout, appuyés sur leurs javelots ou leurs lances.

On coucha sur le champ de bataille, chacun à la place où il se trouvait.

Le lendemain, avec les trente mille morts, on fit une circonvallation autour de la ville; chaque cadavre, la tête tournée vers les murailles, était cloué à son voisin par un javelot, et à ces javelots étaient suspendus les boucliers

César laissa un tiers de ses forces devant Munda, et, avec le reste de son armée, alla attaquer Cordoue.

Cnéius Pompée avait fui, sous l'escorte d'un gros de cavalerie, et s'était retiré à Carthée, où était son armée navale. Sextus Pompée s'était enfermé dans les murs d'Ossuna. Nous les retrouverons tous deux; suivons César dans son expédition à Cordoue.

Les fugitifs s'étaient emparés du pont; César ne pensa même point à les forcer. Il roula dans le fleuve de grandes corbeilles pleines de terre et improvisa un gué factice sur lequel passa son armée Puis il campa devant la ville.

Scapula la défendait Il s'y était retiré après la défaite de Munda, et avait soulevé les affranchis et les esclaves.

Mais, se voyant poursuivi par César, il ne songea point à fuir. Il fit dresser un bûcher immense au milieu de la place, prépara un festin splendide, et, vêtu de ses plus magnifiques habits, se mit à table, mélangea son vin avec du nard, comme il eût fait pour une fête, distribua, vers la fin du repas, sa vaisselle et son argent à ses serviteurs; puis monta sur son bûcher, et, tandis qu'un affranchi y mettait le feu, il se fit tuer par un esclave.

En ce moment, comme il y avait division dans les troupes qui garnissaient la ville, les portes s'ouvrirent, et César vit arriver à lui les légions que Scapula venait de composer d'esclaves et d'affranchis.

Tout cela demandait à se rendre.

En même temps, la treizième légion, de son propre mouvement, s'emparait des tours et du rempart

Alors, les pompéiens échappés à Munda mirent le feu à la ville, espérant se sauver à la faveur du désordre; mais, dès qu'il aperçut la flamme et la fumée, César se précipita au secours de la ville, et, comme la treizième légion était, ainsi que nous l'avons dit, maîtresse des tours et des murailles, elle lui en ouvrit les portes; ce que voyant les pompéiens, ils cherchèrent à s'enfuir de la place, s'entassant aux portes ou sautant par-dessus les murs.

On en tua vingt-deux mille dans l'intérieur de la ville seulement, sans compter ceux qui furent massacrés dehors.

César ne s'arrêta à Cordoue que le temps d'y rétablir l'ordre et partit aussitôt pour Hispalis, la Séville de nos jours. Mais, aussitôt que, du haut des murailles, les habitants l'aperçurent, ils lui envoyèrent des députés pour implorer leur pardon et s'en remettre à sa clémence.

César leur fit répondre que tout pardon leur était accordé; et, de peur que ses soldats ne se laissassent emporter à quelque mauvais désir, il les fit camper hors de la ville. Caninius Rébilius y entra seul avec quelques centaines d'hommes.

La garnison pompéienne était restée à Séville.

Indignée de ce que les habitants avaient ouvert leurs portes à César, elle envoya un des principaux du parti pompéien prévenir Cécilius Niger, surnommé le Barbare à cause de sa cruauté, et qui commandait un corps de Lusitaniens, que, s'il n'accourait sans retard une magnifique occasion allait lui échapper. Cécilius Niger accourut.

Il arriva de nuit près d'Hispalis, fut introduit dans la ville, et égorgea toute la garnison que César y avait mise pour protéger les habitants, puis, les soldats romains égorgés, il fit murer les portes, et se prépara pour une défense désespérée.

César eut peur, s'il tentait quelque assaut, que ces forcenés n'égorgeassent la moitié des habitants. Il se relâcha donc avec intention d'une garde trop sévère, et, la troisième nuit après son entrée dans Hispalis, Cécilius Niger

en [illegible] avec lui et les [illegible] qu'il y avait [illegible] gardes [illegible]

[illegible] César qu[illegible] la Voie [illegible] qui les [illegible]

[illegible]

Maintenant, revenons aux deux fils de Pompée.

[illegible] que [illegible] quarante lieues de Munda [illegible] il avait [illegible] en un jour et demi.

Arrivé [illegible] de la part des [illegible] il se [illegible] en [illegible] puis une fois sur le port, il courut aux vaisseaux avec tant de hâte, qu'en mettant le pied sur [illegible] il s'embarrassa la jambe dans un [illegible] tomba, et qu'en voulant [illegible] avec son épée [illegible] qu'il ne prenait pas le temps de [illegible] la plante du pied une blessure profonde.

[illegible] l'armée navale de César à Cadix [illegible] venait de se [illegible] le long du rivage afin de s'emparer [illegible] sur quelque point.

[illegible] de nuit.

[illegible] vu la précipitation de son départ, n'avait [illegible] il était donc forcé de [illegible] de s'arrêter de place en place pour faire aiguade.

Et, d'abord, Didius joignit sa flotte, lui livra bataille, [illegible] les deux tiers de ses vaisseaux.

Pompée se fit [illegible] le rivage dans l'inten[illegible] se retirer au milieu des rochers formant une forteresse naturelle presque impossible à escalader.

[illegible] l'épaule et au pied, comme nous l'avons vu [illegible] une entorse au pied mal blessé, il se [illegible] en litière.

Il avait abordé sans être vu, et avait toute chance d'échapper [illegible] se montra et fut aperçu par les [illegible] de Didius qui se mirent à sa poursuite.

Pompée [illegible] le pas à ses hommes et atteignant le refuge qu'il [illegible] les césariens l'y voulurent forcer, mais ils furent repoussés [illegible] de traits et poursuivis jusqu'au bas de la montagne.

Ils revinrent à la charge, mais inutilement.

Alors, ils résolurent d'assiéger les [illegible] en peu de temps [illegible] une terrasse si haute que de sa sommet on pouvait [illegible] de plain-pied avec l'ennemi.

Ainsi [illegible] les pompéiens songèrent à fuir. Mais la fuite n'était point facile : Pompée ne pouvait marcher à cause de ses blessures et de son entorse, et ne pouvait monter à cheval ni en litière à cause de la difficulté des chemins. [illegible] ses gens poursuivis, dispersés, égorgés sans [illegible] il se cacha dans le creux d'un rocher ; mais un de ceux qui l'avaient vu se cacher dans cette caverne le [illegible] et il fut pris et tué.

Puis ses meurtriers lui coupèrent la tête, et, au moment où César entrait dans Hispalis, cette tête du fils lui fut offerte comme [illegible] en Égypte [illegible] celle du père.

C'était le 12 avril de l'an 45 avant Jésus-Christ.

[illegible] cette impitoyable expédition ne profita point à Didius [illegible] se croyant désormais en toute sûreté, il [illegible] ses vaisseaux sur le rivage pour les radouber et, tandis qu'il [illegible] cette opération, se dirigea avec un corps de [illegible] vers une forteresse voisine. Mais les Lusitaniens [illegible] été dispersés et qui avaient abandonné Cnéius, s'étant réunis et voyant le peu d'hommes qu'avait avec lui Didius, lui dressèrent une embuscade, tombèrent sur [illegible] le tuèrent.

Pendant ce temps-là, Fabius Maximus, auquel César avait donné le soin de poursuivre le siège de Munda, s'était emparé de la place, avait fait onze mille prisonniers, et avait tiré vers Osséna, ville [illegible] à la fois par la nature et par l'art.

En outre, Sextus Pompée [illegible] assuré qu'il n'y avait pas d'eau une lieue et demie à la ronde, avait fait couper tous les bois pour que César [illegible] mais Sextus n'attendit pas le résultat du siège ; il [illegible] dans les montagnes [illegible] roi des pirates de la Méditerranée.

Trente mille hommes tués à Munda [illegible] mille à Cordoue, cinq ou six mille à Séville [illegible] prisonniers, Cnéius tué, Sextus en fuite, la guerre d'Espagne était finie.

César reprit le chemin de Rome.

Antoine [illegible] au-devant de lui jusqu'à la frontière, et César, qui avait pour Antoine le faible des hommes supérieurs pour les hommes inférieurs, César [illegible] Antoine [illegible] toute l'Italie l'ayant [illegible] dans un char, tandis que derrière lui se tenaient Brutus Albinus et le fils de sa nièce, c'est-à-dire son petit-neveu, le jeune Octave.

Ce retour fut sombre.

Avec Pompée [illegible] sa race anéantie ; on ignorait ce qu'était devenu Sextus ; ce n'était pas seulement un grand homme, une grande famille disparue, c'était un principe : de tout Pompée avait pu soutenir les droits de l'aristocratie et de la [illegible] qui donc les soutiendrait après lui ?

Les vaincus commençaient une servitude sans espérance. Les vainqueurs, désenchantés eux-mêmes de la guerre, qui, depuis trois ans, n'était qu'une guere civile, les vainqueurs accomplissaient un triomphe sans gloire. César se sentait plus craint qu'aimé : toute sa clémence n'avait pu empêcher les haines. Il était vainqueur; mais de combien peu s'en était-il fallu qu'il ne fût vaincu ? Munda avait été pour lui un grand enseignement. Tout était donc las, jusqu'à ses soldats qui [illegible] infatigables.

Quoique las de triompher lui-même, il voulut triompher [illegible] pour voir ce que dirait Rome, et lui qui n'avait jamais triomphé que de l'ennemi étranger, des Gaules, du Pont, de l'Égypte, de Juba, lui, cette fois, comme eût fait un de ces inhumains qu'on appelait Marius ou Sylla, lui triompha des fils de Pompée, dont la cause était celle d'une partie de l'Italie, dont la lutte était sympathique à la moitié des Romains.

Mais César en était arrivé à mépriser Rome et voulait briser son orgueil.

Il triompha donc des fils de Pompée, et, derrière lui, ses soldats, — cette voix du peuple, cette voix des dieux, — derrière lui, ses soldats chantaient :

Fais bien, tu seras battu ; fais mal, tu seras roi !

Or, on ne lui pardonna point de triompher ainsi des malheurs de la patrie et de se glorifier de succès que la nécessité seule pouvait faire excuser devant les dieux et devant les hommes ; et cela étonnait d'autant plus, de la part de César, que jamais il n'avait envoyé de courriers, ni écrit de lettres au sénat pour annoncer les victoires qu'il avait remportées dans les guerres civiles, et qu'il avait toujours repoussé loin de lui une gloire dont il semblait honteux.

Le lendemain, au théâtre, on l'applaudit à son entrée ; mais on applaudit bien autrement à ce vers de la pièce que l'on jouait :

O Romains, nous avons perdu la liberté !

Puis ce qui révoltait surtout les Romains, c'était la suite de ce qu'ils avaient vu au retour d'Égypte, c'était cette reconstruction d'une Rome nouvelle — mieux que nouvelle, étrangère — sur la vieille Rome en ruine ; c'étaient les bannis de l'ancienne République rentrant à Rome derriere César ; c'étaient ces barbares, Gaulois, Africains ou Espagnols, montant au Capitole avec lui ; c'étaient ces sénateurs notés d'infamie reparaissant au sénat ; c'étaient ces proscrits auxquels leurs biens étaient restitués ; c'était cette Gaule transpadane admise tout entière au droit de cité ; c'était ce Balbus, un [illegible], premier ministre ou à peu près ; c'étaient, enfin, deux spectres venant à la suite de tous ces hommes et [illegible] Malheur ! le spectre de Caton déchirant ses entrailles, et le spectre de Cneius Pompée tenant sa tête à la main.

Il est vrai que César a eu Rome et le monde pour auxiliaires ; il est trop juste qu'il s'acquitte envers le monde aux dépens de Rome.

Tenez, il y a un personnage qui peut donner une idée de la situation où est Rome tout entière : c'est Cicéron ; Cicéron, le type du juste milieu romain.

Avec César, l'homme de génie dominant son époque de toute sa hauteur, Cicéron ne redeviendra jamais [illegible] Cicéron de Catilina et de Clodius ; voilà surtout ce qui blesse Cicéron, voilà ce qui blesse toutes les ambitions telles que la sienne.

Cicéron avocat et général avoue lui-même que, comme avocat, il n'est pas beaucoup plus fort que César ; mais qu'il n'a pas besoin de dire que, comme général, César est plus fort que lui.

Puis Cicéron est fils d'un foulon ou d'un maraîcher ; César est fils de Vénus par les hommes, fils d'Ancus Martius par les femmes.

Le plébéien Cicéron est aristocrate ; mais, pour arriver à l'être, quel chemin il lui faut faire ! Il y passera sa vie et n'atteindra pas à la moitié de la hauteur où reste César, qui a passé sa vie, lui, à descendre vers le peuple.

Il ira, cependant, grossir la cour de César ; mais que sera-t-il à la cour de César ? ce que César y sera ? César aura beau aller à lui, le prendre par la main, le grandir en l'embrassant, César sera toujours obligé de se baisser pour embrasser Cicéron.

Qu'il y a loin de ce Cicéron, confondu dans la foule des courtisans de César, à ce Cicéron criant : « O heureuse Rome, née sous mon consulat ! »

Aussi que fait Cicéron ? Il boude ; il croit qu'en s'éloignant de César, il reprendra son ancienne taille. Point ! en s'éloignant, il rentre dans l'obscurité ; voilà tout. César, c'est la lumière ; on ne voit que ceux-là sur lesquels il projette ses rayons.

Cicéron cherche à s'égayer ; il soupe avec Hirtius et Dolabella ; Dolabella, dont il a dit pis que pendre, lui donne des leçons de philosophie ; eux, en échange, lui donnent des leçons de gastronomie.

Tout cela se passe chez Cytheris, la courtisane grecque, l'ancienne maîtresse d'Antoine, que celui-ci promenait, assise à ses côtés, dans un char traîné par des lions.

Mais, hélas ! il n'est plus le défenseur, il n'est plus le patron, il n'est plus le conseiller de personne.

C'est sur ces entrefaites que sa fille Tullie vient à mourir et Cicéron porte deux deuils à la fois : le deuil de sa fille et le deuil de la liberté.

Il élève un Temple à Tullie, et essaye, pour qu'on parle de lui, de se faire persécuter par César en écrivant le panégyrique de Caton : mais César se contente, lui, de publier l'*Anticaton*, et, tout en allant gagner la bataille de Munda, de dédier à Cicéron deux volumes sur la grammaire.

C'est jouer de malheur, on en conviendra.

Eh bien, l'histoire de Cicéron, c'est celle de toutes les individualités, furieuses de ce que César a passé le niveau sur toutes les têtes, et les a fait plier toutes sans en abattre une seule.

Et cependant, un étrange phénomène se produit, qui fait que le vainqueur est presque aussi triste que les vaincus.

Pompée, vaniteux, quinteux, infidèle ami, politique irrésolu, homme médiocre enfin, Pompée a des clients, des admirateurs, des fanatiques ; ces admirateurs, ces clients, ces fanatiques sont des hommes d'une valeur supérieure à la sienne : Caton, Brutus, Cicéron ; Cicéron surtout a pour lui tous les entraînements que l'on a pour une maîtresse capricieuse et volage ; il veut admirer César et ne peut qu'aimer Pompée.

Voyez, au contraire, César : quels sont ses clients ? Un tas de coquins : un Antoine, pillard, ivrogne, débauché ; Curion, un banqueroutier ; Cœlius, un fou ; Dolabella, l'homme qui veut abolir les dettes, le gendre de Cicéron qui a fait mourir sa femme de chagrin. Des créatures, pas d'amis ! Antoine et Dolabella comploteront contre lui ; il n'osera plus passer sans escorte devant la maison du second : lisez les lettres d'Atticus. Puis tout cela crie, tout cela le désapprouve, tout cela le honnit. La clémence de César fatigue tous ces aventuriers ; un peu de sang versé ferait si bien !

César sait qu'il n'y a de bon dans son parti que lui-même. Après avoir été démagogue, révolutionnaire, libertin, prodigue, César se fait censeur, réformateur des mœurs, conservateur, économe.

Dégoûté de ses propres amis, de qui s'entoure-t-il ? De pompéiens. Après les avoir vaincus, il leur a pardonné ; après leur avoir pardonné, il les honore : il nomme Cassius son lieutenant ; il fait Brutus gouverneur de la Cisalpine ; il fait Sulpicius préfet de l'Achaïe. Tous les exilés rentrent successivement, et reprennent les positions qu'ils occupaient avant la guerre civile ; si quelques difficultés s'élèvent contre le retour d'un proscrit, Cicéron accourt et les aplanit.

Aussi, le sénat élève un temple dans lequel César et la Déesse se donnent la main ; aussi, le sénat vote le siège d'or, la couronne d'or, une statue près des rois, entre Tarquin le Snperbe et l'ancien Brutus, une tombe dans le Pomœrium, ce que personne n'a obtenu avant lui. Lui savait bien que tous ces honneurs étaient plus meurtriers que conservateurs ; mais qui osera tuer César, quand le monde entier a intérêt à ce que César vive ?

« Quelques-uns, dit Suétone, ont soupçonné que César désirait en finir avec la vie. C'est ce qui expliquerait son indifférence sur sa mauvaise santé et sur les pressentiments de ses amis. Il avait renvoyé sa garde espagnole. Il aimait mieux mourir que de craindre toujours. »

On le prévient qu'Antoine et Dolabella conspirent ; il secoue la tête.

— Ce ne sont point ces figures pleines et enluminées qui sont à craindre, dit-il ; ce sont ces visages maigres et hâves !

Et il montrait Cassius et Brutus.

Enfin, comme on se rangeait à son avis, et qu'on lui assurait que Brutus organisait un complot :

— Oh ! dit César en tâtant ses bras amaigris, Brutus donnera bien le temps à ce faible corps de se dissoudre de lui-même.

LXXXV

J'ai sous les yeux une vieille traduction d'Appius ; elle date de 1560 ; elle est « de monseigneur Claude de Seyssel, premièrement évesque de Marseille, et depuis archevesque de Thurin, » comme on écrivait alors.

Je lis les premières lignes du chapitre XVI ; elles sont ainsi conçues :

« Après que César, ayant achevé les guerres civiles, fut retourné à Rome, il se montra moult fier et épouvantable à tout le peuple, plus que tous ceux qui avoient été devant lui ; pour raison de quoi, on lui fit tous les honneurs humains et divins. »

Quel enseignement il y a dans ces quatre lignes, et comme la pensée de l'auteur est clairement exprimée dans son naïf langage !

Seulement, était-ce bien véritablement par crainte que tous ces honneurs étaient accordés à César ? Par le sénat, oui ; — par le peuple, non.

César relevant Corinthe, Capoue et Carthage ; — ces villes éplorées lui étaient apparues en songe ! — César envoyant des colonies au nord-est, à l'est et au sud, César désencombrait Rome et la répandait sur l'univers en même temps qu'il appelait l'univers dans Rome ; car ce n'était pas simplement à Rome, ce n'était pas simplement à l'Italie que pensait ce génie immense, qui, tout étonné de voir le monde en paix, ne savait plus que faire de son génie.

Tandis qu'il projetait au milieu du champ de Mars un temple, au pied de la roche Tarpéienne un amphithéâtre, sur le mont Palatin une bibliothèque destinée à renfermer tous les trésors de la science humaine, et qu'il nommait son bibliothécaire Térentius Varon, l'homme le plus savant de l'époque, il voulait, reprenant ces travaux tant de fois entrepris et tant de fois abandonnés, couper l'isthme de Corinthe et l'isthme de Suez, pour joindre non seulement les deux mers de Grèce, mais encore la Méditerranée et l'océan des Indes. Aniénus était chargé de cette entreprise.

En outre, ce même Aniénus devait creuser un canal qui irait de Rome au promontoire de Circé, et qui, conduisant le Tibre dans la mer de Terracine, ouvrirait au commerce une route plus prompte et plus commode jusqu'à la capitale de l'empire. Puis, ce canal creusé, il nettoyait la rade d'Ostie, élevait sur ses bords de fortes digues, faisait disparaître les rochers qui la rendaient dangereuse, y construisait un port et des arsenaux, desséchait les marais Pontins en changeant les terres détrempées et incultes en campagnes fertiles qui fourniraient du blé à Rome, laquelle cesserait dès lors d'être tributaire de la Sicile et de l'Égypte.

Pour peupler les nouvelles colonies, quatre-vingt mille citoyens furent transportés au delà de la mer, et, pour que la ville ne se dépeuplât point, César défendit, par une loi, qu'aucun citoyen au-dessus de vingt ans ou au-dessous de quarante fût absent de l'Italie pendant trois ans de suite, à moins que son devoir et son serment ne l'y retinssent ; puis il accorda le droit de bourgeoisie à ceux qui professaient la médecine à Rome ou y enseignaient les arts libéraux ; il voulait fixer dans la ville les intelligences supérieures et y attirer celles des villes étrangères.

Il établit contre les crimes des peines plus sévères que celles qui avaient été portées jusque-là : les riches pouvaient impunément commettre des meurtres, ils en étaient quittes pour s'exiler sans rien perdre de leurs biens ; mais César n'entendit point que désormais les choses se passassent ainsi. Il voulut que, en cas de parricide, le patrimoine entier fût confisqué, et la moitié pour tout autre crime. Il chassa du sénat les concussionnaires, lui qui avait fait suer tant de millions à la Gaule et à l'Espagne ! Il déclara nul le mariage d'un ancien préteur qui avait épousé une femme le surlendemain du jour où elle s'était séparée de son mari, lui qu'on appelait le mari de toutes les femmes, et *vice versa*. Il mit des impôts sur les marchandises étrangères, défendit l'usage des litières, de la pourpre et des perles, lui qui avait donné à Servilie une perle de onze cent mille francs ! Enfin, chose curieuse, inouïe, incroyable, il s'occupait des moindres détails, à ce point qu'il avait des espions dans les marchés, et que ces espions saisissaient les denrées dont la vente était interdite et les apportaient chez lui. Il faisait même suivre les acheteurs par des gardes déguisés, qui allaient enlever les viandes jusque dans les maisons.

Il avait encore un autre projet, le même qui faisait rêver Bonaparte, quand Bonaparte disait : « Notre Occident n'est qu'une taupinière ; dans l'Orient seul, on peut travailler en grand. » Il voulait pénétrer dans cette mystérieuse Asie où s'était enfoncé Alexandre et aux portes de laquelle était tombé Crassus. Il voulait dompter les Parthes, traverser l'Hyrcanie le long de la mer Caspienne et du mont Caucase, se jeter dans la Scythie, soumettre tous les pays voisins de la Germanie, et la Germanie même ; enfin, revenir en Italie par les Gaules, après avoir arrondi l'empire romain, qui eût enfermé ainsi dans son enceinte la Méditerranée, la mer Caspienne, la mer Noire, et qui, atteignant à l'occident l'Atlantique, au sud le grand désert, à l'est l'océan Indien, au nord la Baltique, rattachant à son centre toute nation policée, à sa circonférence toute nation barbare, méritait alors véritablement le titre d'empire universel.

Puis, rassemblant toutes les lois romaines dans un seul

de [illegible] s'imposait, en même temps que la langue latine, [illegible].

L'homme qui substituait de [illegible] projets à la politique [illegible] de Pompée, au [illegible] légal et étroit de Caton [illegible] stérile de [illegible] pouvait certes bien être [illegible] de la patrie [illegible] pour dix ans, dict[illegible] [illegible].

Au reste, Plutarque rend parfaitement compte de cette [illegible] de César :

« César, dit-il, se sentait né pour les grandes entreprises, et, loin que ses nombreux exploits lui fissent désirer la jouissance paisible du fruit de ses travaux, ils lui inspiraient, au contraire, de plus vastes projets, qui amoindrissaient, pour ainsi dire, à ses yeux la gloire qu'il avait acquise. Ils allumaient en lui l'amour d'une gloire plus grande encore. Cette passion n'était qu'une sorte de jalousie contre lui-même telle qu'il aurait pu en avoir à l'égard d'un étranger ; qu'une rivalité, enfin, de surpasser ses exploits précédents par ceux qu'il projetait dans l'avenir. »

Mais ce qui, à nos yeux, à nous, fait surtout de César un homme supérieur, c'est que, suivant la marche contraire à celle qu'avaient suivie ses devanciers, Sylla et Marius, il comprit qu'on n'étouffe pas les partis dans le sang, et qu'en laissant vivre ce qui avait survécu de républicains à la défaite de Pompée, il tuait la République.

Maintenant, que serait-il advenu du monde, si César, vivant dix ans de plus, avait eu le temps d'exécuter tous ses projets ?... Mais on entrait dans l'an 44 avant Jésus-Christ. César ne devait pas voir le 16 mars de cette année.

Depuis son retour d'Espagne, nous l'avons déjà dit, il y avait dans cette âme clémente et miséricordieuse une profonde tristesse. L'assassinat de Pompée, dont il avait relevé les statues ; le suicide de Caton, qu'il essayait de railler après sa mort, semblaient deux ennemis acharnés à sa poursuite.

Il avait eu deux torts en acceptant le triomphe : d'abord, de triompher après une guerre civile ; puis — tort plus grave encore peut-être — de faire triompher ses lieutenants à sa place.

La Bruyère a dit : « Quand on veut changer une république, c'est moins les choses que le temps que l'on considère. Vous pouvez aujourd'hui ôter à cette ville ses franchises, ses lois, ses privilèges ; demain, ne songez pas même à réformer ses enseignes. »

Par malheur, César n'avait pas lu La Bruyère.

Il y a des dehors de liberté auxquels les peuples tiennent souvent plus qu'à la liberté même. Auguste le savait, lui qui, toute sa vie, refusa le titre de roi. Cromwell le savait aussi, lui qui ne voulut jamais être que protecteur.

Après cela, ambitionna-t-il réellement le titre de roi ? lui qui avait toutes les couronnes, ambitionna-t-il sérieusement cette demi-aune de ruban qu'on appelle la bandelette royale ?

Nous n'en croyons rien. A notre avis, ce n'est point César qui voulut être roi : ce sont ses amis qui voulurent qu'il le fût.

A moins cependant que le titre ne tentât César précisément parce qu'il était odieux et plein de dangers.

Quoi qu'il en soit, vers le commencement de l'année 7[illegible] de Rome, le bruit se répandit que César voulait être roi.

LXXXVI

César voulait donc être roi.

Au reste, il avait amassé contre lui d'autres griefs, et il est curieux de lire ces quelques lignes dans Suétone :

« [illegible] On lui reproche des actions et des paroles qui ne sont rien autre chose qu'un abus de pouvoir, et qui peuvent justifier sa mort. »

Voyons donc ces actions et ces paroles *qui peuvent justifier* la mort de César, sous la plume de ce [illegible] indifférent qu'on appelle Suétone, et qui, après avoir perdu sa place de secrétaire de l'empereur Adrien pour s'être permis des libertés peu respectueuses avec l'impératrice Sabine, se mit à écrire, sans s'étonner ni s'indigner jamais, l'histoire des douze Césars.

Ce qu'avait fait le *divin* Julius, vous allez le savoir.

« Non content d'accepter des honneurs excessifs, comme le consulat prolongé, la dictature perpétuelle, les fonctions de censeur, les noms d'empereur et de père de la patrie, non content de permettre que sa statue fût élevée parmi celles des rois, et d'occuper *une chaise dans l'orchestre*, il alla jusqu'à excéder les bornes de la grandeur humaine : il eut une chaise d'or dans le sénat et dans son tribunal ; sa statue fut portée dans le cirque avec la même pompe que celles des dieux ; il eut des temples, des autels, des prêtres ; il donna son nom à un mois de l'année (juillet), il se joua également des dignités qu'il prodiguait et de celles qu'il recevait. »

Tout cela valait-il la mort ?

Il est vrai qu'il avait fait encore autre chose.

Un tribun avait refusé de se lever sur son passage.

— Tribun, avait-il dit, viens-tu me redemander la république ?

Et, comme ce tribun se nommait Pontius Aquila, César, chaque fois qu'il donnait un ordre, avait l'habitude de dire par ironie :

— Si toutefois Pontius Aquila le permet...

Un jour qu'il revenait d'Albe, des amis par trop pressés vinrent au-devant de lui, et lui donnèrent le titre de roi ; mais César, voyant le trouble que ce titre excitait parmi le peuple, fit semblant d'être offensé et dit :

— Je ne m'appelle pas roi, je m'appelle César.

Et l'on remarqua qu'il poursuivait son chemin d'un air mécontent.

Un autre jour que le sénat lui avait décerné des honneurs extraordinaires, les sénateurs se rendirent sur la place pour lui faire part du décret ; mais lui, leur donnant audience comme à de simples particuliers, leur répondit, *sans se lever*, qu'il fallait diminuer ces honneurs plutôt que de les augmenter.

Maintenant, pourquoi ne se leva-t-il point devant le sénat ?

Plutarque prétend que ce fut l'Espagnol Balbus qui le retint assis, en disant : « Oublies-tu que tu es César ? »

Dion Cassius donne une raison qui nous paraît meilleure ; il dit que celui qu'on venait de faire dieu avait la colique, et craignait, en se levant, de donner une preuve flagrante d'humanité.

Lui, César, allègue la crainte d'une attaque d'épilepsie.

Un autre jour, enfin, — le jour des Lupercales, qui avait été autrefois une fête de bergers, mais où, à cette époque, les jeunes gens des premières maisons de Rome et la plupart des magistrats couraient nus par la ville, armés de bandes de cuir dont ils frappaient indifféremment tous ceux qu'ils rencontraient, — ce jour-là, César, assis sur un siège d'or, assistait à la fête.

Ce siège d'or revient bien souvent : c'est que les sièges d'or étaient réservés pour les cérémonies religieuses.

César, assis sur un siège d'or, assistait donc à cette fête, quand Antoine, qui, en sa qualité de consul, figurait dans la course sacrée, se haussant dans les bras de ses amis, lui présenta un diadème enlacé d'une branche de laurier.

Quelques hommes, apostés à cet effet, battirent des mains.

Mais César repoussa l'offrande, et tout le monde applaudit.

Alors, Antoine présenta une seconde fois le diadème, soutenu par les mêmes compères ; mais une seconde fois, César fit un geste de refus, et, cette fois, les applaudissements éclatèrent plus universels encore.

— Portez ce diadème au Capitole, dit César en se levant.

Quelques jours après, les partisans de César, n'ayant pu le couronner lui-même, couronnèrent ses statues ; mais deux tribuns du peuple, Flavius et Marcellus, arrachèrent de leurs mains ces diadèmes, et, ayant rencontré ceux qui avaient salué César roi à son retour d'Albe, les firent arrêter et conduire en prison.

Le peuple suivait ses magistrats en battant des mains, et en les appelant des Brutus, en souvenir de l'ancien Brutus, qui avait mis fin à l'autorité monarchique et transféré au peuple le pouvoir des rois.

On rapporta ces propos du peuple à César.

— Des Brutus ? répéta-t-il. Ils veulent dire des *brutes*, et pas autre chose !

Quant aux deux tribuns, il les cassa.

Mais cela ne décourage pas les amis. Ils découvrent dans les livres sibyllins qu'un roi seul peut vaincre les Parthes. Donc, si César entreprend la guerre parthique, il faut qu'il soit roi, ou il risque d'y laisser sa tête comme Crassus.

Au reste, de la dictature à vie à la royauté, il n'y a qu'un pas.

Quant à Rome, à peine s'apercevra-t-elle de la différence. Tout ne prend-il pas la forme des royautés d'Orient ? César n'est-il pas dieu comme les rois d'Asie ? N'a-t-il point son prêtre Antoine ? Antoine, qui marche près de la litière impériale, la tête avancée dans la portière, et demandant humblement les ordres du maître !

Croyez-vous que ce soit le peuple que cela révolte ? Non, c'est l'aristocratie.

Croyez-vous que ce soit pour tous ces méfaits que César a été tué ? Non, à notre avis, cent fois non !

Pourquoi a-t-il été tué ?

Je crois que je vais vous le dire.

Cassius, l'envieux Cassius, en voulait à César pour avoir donné à Brutus une préture plus honorable que la sienne, et parce que, pendant la guerre civile, César lui avait, en passant à Mégare, pris des lions qu'il y nourrissait. Tuer ou prendre les lions d'un homme c'était lui faire une mortelle injure !

Les trois seuls hommes auxquels César ne pardonna pas, lui qui pardonna à tout le monde, ce fut le jeune Lucius César et deux autres pompéiens qui avaient égorgé ses affranchis, ses esclaves et ses lions.

poursuivre Cassius en justice : mais Pompée intervint, et appela les enfants chez lui pour les interroger.

— Voyons, demanda Pompée, racontez-moi comment la chose s'est passée.

— Allons Faustus dit Cassius, répète devant Pompée, si tu l'oses, les propos qui t'ont valu un premier soufflet, pour que je t'en applique un second.

Brutus était une grande âme, mais un esprit étroit. Il était de l'école stoïque et grand admirateur de Caton, dont il avait épousé la fille. Il y avait en lui un étrange besoin



Les pressentiments de Calpurnie.

Chez nous, tout marquis voulait avoir des pages ; à Rome, tout patricien voulait avoir ses lions.

« Hélas ! dit Juvénal, un poëte mange moins pourtant ! »

Cassius alla trouver Brutus. Il avait besoin d'un honnête homme pour proposer la terrible action qu'il méditait.

O grand Shakspeare ! comme tu as compris cela, toi mieux que tous nos pauvres professeurs d'histoire romaine ! — Relisez, dans le grand poete anglais, cette scène entre Cassius et Brutus

Si Brutus voulait attendre tranquillement la mort de César, Brutus était son successeur naturel. Peut-être eût-il rendu la liberté à Rome sans les instances de Cassius ; mais Brutus ne haïssait que la tyrannie, tandis que Cassius haïssait le tyran.

Du reste, un seul trait indiquera ce qu'était Cassius.

Etant enfant, Cassius allait à la même école que Faustus, fils de Sylla. Un jour, Faustus se mit, devant ses jeunes camarades, à exalter son père, et à applaudir à la puissance absolue dont celui-ci avait joui.

Cassius, qui l'entendait de sa place, se leva, alla à lui, et lui donna un soufflet

L'enfant s'en alla se plaindre à ses parents, qui voulurent

d'efforts douloureux et de sacrifices cruels ; il haïssait Pompée, qui avait brutalement, barbarement tué son père, et nous l'avons vu aller rejoindre Pompée en Grèce, et combattre sous lui à Pharsale.

De retour à Rome, César lui avait confié la province la plus importante de l'empire, la Gaule cisalpine.

Brutus avait un remords : il ne pouvait haïr César.

Cassius avait essayé de tout mener sans Brutus ; il n'avait pu y réussir. Il avait visité ses amis les uns après les autres ; à chacun d'eux, il avait exposé son plan de conjuration contre César, et chacun d'eux avait répondu :

— J'en suis, si Brutus consent à être notre chef.

Comme nous l'avons dit, Cassius alla trouver Brutus.

Ces deux hommes étaient brouillés ; ils avaient, nous l'avons dit encore, sollicité la même charge et, comme chacun d'eux faisait valoir ses droits :

— Cassius a raison, avait dit César ; mais cependant, je nomme Brutus.

C'était Cassius qui s'était écarté, c'était Cassius qui revenait : Brutus lui tendit la main.

— Brutus, demanda Cassius après les premiers compliments échangés, n'as-tu pas l'intention de te rendre au sénat le jour des calendes de mars? J'ai entendu dire que, ce jour-là, les amis de César doivent proposer pour lui la royauté.

Brutus secoua la tête.

— Non, dit-il, je n'irai point.

— Mais cependant si nous y sommes appelés? reprit Cassius.

— Alors, dit Brutus, mon devoir serait de m'y rendre.

— Et si l'on attaque la liberté?

— Je jure de mourir avant de la voir expirer.

Cassius haussa les épaules.

— Eh! quel est le Romain, dit-il, qui voudrait consentir à ta mort? Ignores-tu donc qui tu es et ce que tu vaux, Brutus?

Brutus fronça le sourcil.

— N'as-tu pas lu, continua Cassius, ces écriteaux que l'on a trouvés au pied de la statue de l'ancien Brutus?

— Si fait; il y en avait deux, n'est-ce pas?

— L'un disait: « Plût aux dieux que tu fusses encore vivant, Brutus! » et l'autre: « Pourquoi as-tu cessé de vivre? »

— Moi-même, ajouta Brutus, j'ai trouvé un billet sur mon tribunal avec ces trois mots: « Tu dors, Brutus! » puis un autre encore sur lequel était écrit: « Non, tu n'es pas véritablement Brutus! »

— Eh bien, demanda Cassius, crois-tu que ce soient des tisserands et des cabaretiers qui écrivent de pareils billets? Non, c'est tout le patriciat, c'est toute la noblesse de Rome. Ce que l'on attend des autres préteurs, tes collègues, ce sont des distributions d'argent, des spectacles, des combats de gladiateurs; mais ce que l'on attend de toi, c'est le payement de la dette héréditaire, et cette dette, c'est la délivrance de la patrie. On est prêt à tout souffrir pour toi, si tu dois te montrer tel qu'on pense que tu dois être.

— C'est bien, dit Brutus, je réfléchirai.

Et Cassius et Brutus s'étant séparés, chacun d'eux alla trouver ses amis.

On se rappelle Quintus Ligarius, qui avait suivi le parti de Pompée et pour lequel Cicéron avait plaidé devant César. Ligarius avait été absous par le dictateur; mais peut-être, à cause de la clémence même de César, était-il devenu son plus mortel ennemi.

Au reste, Ligarius était très attaché à Brutus. Celui-ci alla le voir et le trouva malade dans son lit.

Brutus quittait Cassius, tout échauffé encore de sa conversation avec lui.

— Ah! Ligarius, dit-il, dans quel moment es-tu malade!

Mais Ligarius, se soulevant et s'appuyant sur le coude:

— Brutus, dit-il en serrant la main de son ami, si tu formes quelque entreprise digne de toi, ne sois pas inquiet... je me porte bien.

Alors Brutus s'assit au pied de son lit, et tous deux arrêtèrent les bases de la conspiration. Il fut convenu qu'on n'en dirait rien à Cicéron, Cicéron étant vieux et joignant à son peu d'audace naturelle la circonspection des vieillards.

Ligarius, à défaut de Cicéron, offrit à Brutus de s'adjoindre le philosophe épicurien Statilius et ce même Favonius qu'on appelait le *singe de Caton.*

Mais Brutus, secouant la tête:

— Non, dit-il; un jour que je m'entretenais avec eux, j'ai hasardé là-dessus un vague propos, mais Favonius m'a répondu qu'une guerre civile était à ses yeux plus funeste que la plus injuste des monarchies; et Statilius, qu'un homme sage et prudent ne s'exposait point au danger pour des méchants et des fous. Labéon était là et pourra te rendre témoignage de leur réponse.

— Et qu'a dit Labéon? demanda Ligarius.

— Labéon fut de mon avis, et les réfuta tous deux.

— Alors, Labéon ne refuserait point d'être des nôtres?

— Je ne crois pas.

— Lequel de nous deux le verra? demanda Ligarius.

— Moi, dit Brutus, moi qui me porte bien. Je verrai, en outre, Brutus Albinus.

— Oui, reprit Ligarius, c'est un homme actif et courageux, et qui, entretenant des gladiateurs pour les spectacles, nous serait fort utile dans l'occasion; mais il est ami de César.

— Dis qu'il est lieutenant de César.

En ce moment-là même, entra justement Brutus Albinus. Il venait s'informer de la santé de Ligarius.

On lui parla de la conjuration.

Albinus réfléchit, resta muet, puis sortit sans répondre un mot.

Les deux amis crurent qu'ils avaient fait une imprudence; mais, le lendemain, Albinus alla trouver Brutus.

— Es-tu le chef de la conjuration dont tu m'as parlé hier au soir chez Ligarius? demanda-t-il.

— Oui, répondit Brutus.

— Alors, j'en suis, et de grand cœur.

La conjuration fit rapidement de grands progrès.

Brutus, qui voyait les plus illustres personnages de Rome s'attacher à sa fortune, — n'oublions jamais que la conspiration de Brutus fut tout aristocratique; — Brutus, qui envisageait la grandeur du péril auquel il s'exposait et dans lequel il entraînait ses complices, s'étudiait à rester, en public, parfaitement maître de lui-même, et à ne laisser rien transparaître du complot dans ses paroles, dans son maintien ou dans ses actions.

Mais, rentré chez lui, c'était tout autre chose: l'insomnie le poussait hors de son lit, et, comme une ombre, il errait dans son vestibule et dans son jardin. Alors, Porcia, sa femme, qui couchait près de lui, se réveillant et se trouvant seule, s'inquiétait; souvent elle l'entendait marcher dans les corridors; plus d'une fois elle le vit s'enfoncer sous les arbres du jardin.

C'était, on le sait, la fille de Caton; à quinze ans, elle avait été mariée à ce Bibulus que nous avons vu jouer un rôle au Forum dans les troubles excités par César, et qui était mort commandant la flotte de Pompée. Restée veuve avec un fils, mais pourtant toute jeune encore, Porcia avait épousé Brutus. — Ce fils dont nous parlons ici laissa un livre intitulé: *Mémoires de Brutus;* livre perdu aujourd'hui, mais qui existait encore du temps de Plutarque.

Or, Porcia, fille de Caton, et adorant son mari Brutus, était une femme philosophe, ce que la Bible appelle une *femme forte*; elle ne voulut rien demander à Brutus de son secret avant d'avoir fait sur elle-même l'épreuve de son courage. Elle prit un couteau à couper les ongles, espèce de canif à lame droite, et se l'enfonça dans la cuisse.

La blessure ayant ouvert une veine, Porcia, non seulement perdit beaucoup de sang, mais encore fut saisie de douleurs très vives accompagnées d'une violente fièvre.

Brutus, qui, de son côté, adorait Porcia, et qui ignorait la cause de cette indisposition, était dans la plus grande inquiétude.

Mais elle, souriant, ordonna à tout le monde de la laisser avec son mari, et, quand ils furent seuls ensemble, elle lui montra la blessure.

— Qu'est-ce que cela? s'écria Brutus encore plus effrayé qu'auparavant.

— Je suis fille de Caton et femme de Brutus, répondit Porcia; je suis entrée dans la maison de mon époux, non pour être sa compagne au lit et à la table comme une concubine, mais pour partager avec lui les biens et les maux. Tu ne m'as donné, depuis notre mariage, aucun sujet de plainte; mais, moi, quelle preuve t'ai-je donnée de ma reconnaissance et de ma tendresse, et quelle preuve t'en pourrais-je donner, si tu me crois incapable de garder un secret? Je sais qu'on tient la femme pour un être faible; mais, cher Brutus, la bonne éducation et le commerce des gens vertueux peuvent élever et affermir l'âme. Or, comme si je t'avais dit toutes ces choses sans t'en fournir la preuve, tu eusses pu douter, j'ai fait ce que tu vois. Doute, maintenant!

— O dieux! dit Brutus en levant les mains au ciel, tout ce que je vous demande, c'est de m'accorder un succès si complet dans mon entreprise, que la postérité me juge digne d'avoir été l'époux de Porcia.

Et aussitôt, lui faisant donner tous les secours qu'exigeait son état, il rentra dans une telle sérénité, que, malgré *les avertissements que les dieux donnèrent* par des prédictions, par des prodiges et par les signes des victimes, personne ne crut à la réalité du complot.

Quels étaient ces présages, et quelle foi peut-on y ajouter?

Il faut bien y croire, puisque tous les historiens les racontent, et que, après les historiens, Virgile leur donne la consécration de ses beaux vers.

Nous allons donc feuilleter Suétone et Plutarque.

On se rappelle que César avait relevé Capoue et repeuplé la Campanie. Des colons qu'il y avait envoyés, voulant y bâtir des maisons, fouillèrent d'anciens tombeaux avec d'autant plus de curiosité que, de temps en temps, ils rencontraient des sculptures antiques.

Or, dans un endroit où l'on disait que Capys, le fondateur de Capoue, avait été enterré, ils trouvèrent une table d'airain avec une inscription grecque qui signifiait que, lorsqu'on découvrirait les cendres de Capys, un descendant d'Iule serait mis à mort par la main de ses proches, et vengé par les malheurs de l'Italie.

On ne peut, dit Suétone, regarder ce fait comme fabuleux; c'est Cornelius Balbus, ami intime de César, qui le rapporte.

Cet avertissement ne fut point caché à César, et, comme, à ce propos, justement on lui disait de se défier de Brutus, c'est alors qu'il aurait répondu:

— Eh quoi! croyez-vous donc que Brutus soit si pressé qu'il n'attende pas la fin de cette misérable chair?

On lui annonça encore, et presque en même temps, que les chevaux qu'il avait consacrés lors du passage du Rubicon, et qu'il avait laissés paître en liberté, s'abstenaient de toute nourriture et pleuraient abondamment.

Au rapport de Strabon, le philosophe, on vit en l'air des hommes de feu marcher les uns contre les autres.

Le valet d'un soldat fit jaillir de sa main une flamme très vive. On crut que sa main serait brûlée ; mais quand la flamme fut éteinte, la main n'avait aucun mal.

Ce n'est pas tout.

Dans un sacrifice offert par César, on ne trouva point de cœur à la victime, et c'était le présage le plus effrayant que l'on pût rencontrer, aucun animal ne pouvant vivre sans cet organe essentiel.

Dans un autre sacrifice, l'augure Spurina avertit César que, pour les ides de mars, il était menacé d'un grand danger.

La veille de ces ides, des oiseaux de différentes espèces mirent en morceaux un roitelet qui s'était perché sur la salle du sénat avec un rameau de laurier dans le bec.

Le soir où ce présage s'était manifesté, César soupait chez Lépide, où, suivant l'habitude, on lui apporta ses lettres à signer.

Pendant qu'il signait, les convives proposèrent cette question : « Quelle mort est la meilleure ? »

— La moins attendue, dit César en signant.

Après le souper, il rentra dans son palais, et se coucha près de Calpurnie.

Tout à coup, et pendant la première phase de son sommeil, les portes et les fenêtres s'ouvrirent d'elles-mêmes. Réveillé par le bruit et par la clarté de la lune, qui se répandait dans sa chambre, il entendit Calpurnie, qui dormait, elle, d'un profond sommeil, pousser des gémissements confus et prononcer des mots inarticulés.

Il la réveilla et lui demanda ce qu'elle avait à gémir ainsi.

— Oh ! cher époux, dit-elle, je rêvais que je te tenais, percé de coups, entre mes bras.

Le lendemain matin, on vint lui annoncer que, d'après son ordre, on avait, dans les différents temples de Rome, égorgé cent victimes pendant la nuit, et que pas une n'avait donné un augure favorable.

César resta un instant pensif ; puis, se levant :

— Bon ! dit-il, il n'arrivera jamais à César que ce qui doit lui arriver.

On était au 15 mars, jour que les Romains appelaient le jour des ides.

Le sénat, par extraordinaire, était convoqué sous un des portiques environnant le théâtre. Sous ce portique, garni de sièges pour la circonstance, était la statue que Rome avait élevée à Pompée après que celui-ci avait embelli le quartier en y faisant construire le théâtre et ses portiques.

Le lieu semblait choisi à la fois par la Vengeance et par la Fatalité.

L'heure arrivée, Brutus, sans confier son dessein à d'autres que Porcia, sortit de chez lui, un poignard caché sous sa toge, et se rendit au Sénat.

Les autres conjurés étaient assemblés chez Cassius. Ils délibéraient si l'on ne devait pas se défaire d'Antoine en même temps que de César. D'abord, il avait été question de faire entrer Antoine dans le complot : la plupart avaient été d'avis qu'on le devait admettre ; mais Trébonius s'y opposa, disant que, lorsqu'on était allé au-devant de César, à son retour d'Espagne, il avait, lui, Trébonius, constamment voyagé et logé avec Antoine, et qu'alors il lui avait fait une légère ouverture sur un projet pareil à celui qui allait être mis à exécution, mais que, quoique Antoine eût parfaitement compris, il avait gardé le silence.

Il est vrai que, d'un autre côté, il n'avait rien dit à César.

Sur cette révélation de Trébonius, on avait laissé Antoine en dehors.

Mais, le moment venu, il n'était plus seulement question de laisser Antoine en dehors ; plusieurs allaient jusqu'à penser qu'il était prudent de le frapper en même temps que César.

Brutus arriva sur ces entrefaites, et son avis lui fut demandé ; mais il refusa sa voix à ce nouveau meurtre, disant qu'il le regardait comme inutile, et qu'une entreprise si hardie, dont le but était le maintien de la justice et des lois, devait être pure de toute injustice.

Cependant, comme quelques-uns craignaient la vigueur extraordinaire d'Antoine, il fut convenu que l'on attacherait à sa personne deux ou trois des conjurés, afin qu'ils le retinssent hors du Sénat, tandis que le meurtre s'accomplirait à l'intérieur.

Ce point résolu, on sortit de la maison de Cassius. — La réunion avait pour but apparent d'accompagner le fils de Cassius, qui allait prendre la robe virile. Les conjurés accompagnèrent, en effet, le jeune homme jusqu'au Forum ; mais, de là, entrant sous le portique de Pompée, ils y attendirent César.

Quelqu'un qui eût eu connaissance du complot eût pu alors admirer l'impassibilité des conjurés à l'approche du péril. Plusieurs étaient préteurs et, en cette qualité, rendaient la justice ; or, comme s'ils eussent eu l'esprit parfaitement libre, ils écoutaient l'exposé des différends qui leur étaient soumis et portaient des jugements aussi exacts, aussi parfaitement motivés que si rien d'extraordinaire ne menaçait.

Un des accusés, condamné par Brutus à payer l'amende, en appela à César.

Alors, Brutus, avec son calme ordinaire, promena ses yeux sur l'assistance en disant :

— César ne m'a jamais empêché et ne m'empêchera jamais de juger selon les lois.

Cependant la situation non seulement était grave, mais, à chaque instant écoulé sans amener César, elle s'assombrissait de plus en plus.

Pourquoi César ne venait-il pas ? qui le retenait ? Les présages l'avaient-ils arrêté ? écoutait-il la voix de ce devin, de ce Spurina qui lui avait dit de craindre les ides de mars ?

Puis, chose qui redoublait l'inquiétude, Popilius Lœnas, un des sénateurs, après avoir, plus affectueusement qu'à l'ordinaire, salué Cassius et Brutus, leur avait dit tout bas :

— Je prie les dieux d'accorder un heureux succès au dessein que vous méditez ; mais je vous conseille d'en hâter l'exécution, car l'affaire n'est plus secrète.

A ces mots, il les quitta, les laissant pleins de crainte que le complot ne fût découvert.

Pour comble d'angoisse, en ce moment, un des esclaves de Brutus accourut, lui annonçant que sa femme était mourante.

En effet, Porcia, vivement inquiète sur l'issue de l'événement, ne pouvait demeurer en place : elle sortait, elle rentrait, elle interrogeait les voisins pour savoir s'ils n'avaient rien entendu dire de nouveau ; elle arrêtait les passants pour leur demander s'ils savaient ce que faisait Brutus ; elle envoyait au Forum messager sur messager pour avoir des nouvelles.

Enfin, comme on lui dit que, sans doute, César avait été prévenu, puisqu'il n'était pas encore sorti, bien qu'il fût onze heures du matin, elle tomba en défaillance, changea de couleur, et perdit tout sentiment. Ses femmes, la voyant dans cet état, poussèrent alors des cris de détresse et appelèrent à l'aide.

A ces cris, les voisins accoururent, et, comme elle était pâle, immobile et froide, en un instant le bruit se répandit par toute la ville qu'elle était morte.

Mais elle, ayant repris ses sens, grâce aux soins que lui prodiguaient ses femmes, ordonna que l'on démentît le bruit de cette mort.

Ce bruit, on vient de le voir, avait déjà atteint le Forum et était parvenu jusqu'à Brutus.

Brutus n'avait pas sourcillé : le stoïque avait une occasion de mettre en pratique ses principes, que le malheur personnel doit être compté pour rien devant l'intérêt public.

Il demeura donc au sénat, impassible et attendant César.

Sur ces entrefaites arriva Antoine, qui venait, de la part de César, annoncer que celui-ci ne sortirait point, et prier le sénat de remettre la séance à un autre jour...

LXXXVII

A cette nouvelle, les conjurés, craignant que, si César ne tenait pas l'assemblée ce jour-là, le complot ne fût éventé, décidèrent que l'un d'eux irait chercher César chez lui, et ferait tous ses efforts pour l'amener.

Mais qui irait ?

Le choix tomba sur Decimus Brutus, surnommé Albinus.

La trahison de la part de cet homme était d'autant plus grande, que c'était, après Marcus Brutus, l'homme que César aimait le mieux ; aussi l'avait-il institué son second héritier.

Il trouva César tellement ébranlé par les terreurs de sa femme, auxquelles venaient donner une certaine consistance les rapports des devins, que celui-ci, comme nous l'avons dit, était décidé à ne point sortir ce jour-là.

Albinus se moqua des devins et railla Calpurnie ; puis, le prenant sur un ton plus sérieux, et se tournant du côté de César :

— César, lui dit-il, souviens-toi d'une chose : c'est que les sénateurs ne se sont assemblés que sur ta convocation ; ils sont disposés à te déclarer roi de toutes les provinces situées hors de l'Italie, et à t'autoriser à porter ce titre en parcourant les autres terres et les autres mers. Maintenant, si quelqu'un vient dire aux sénateurs, qui t'attendent sur leurs sièges, de se séparer aujourd'hui et de se réunir

un [illegible] c'est-à-dire un jour que Calpurnie aura fait de meilleurs rêves — quels propos crois-tu que tiendront ceux qui t'envient, et qui voudra écouter tes amis [illegible] que ce n'est pas [illegible] la plus entière servitude [illegible] l'autre, la tyrannie la plus absolue ? Toutefois, si tu es absolument convaincu [illegible] comme mal [illegible] eh bien, viens au [illegible] de vive voix [illegible] tu remets la séance [illegible].

[illegible] ces mots, le prenant [illegible] il l'attira vers la porte.

César fit un dernier signe [illegible] Calpurnie et sortit.

Mais à peine était-il dans la rue, qu'un esclave essaya de s'approcher de lui. [illegible] comme toujours, était entouré d'une foule de [illegible] qui sollicitaient des faveurs. L'esclave fut repoussé [illegible] ne put approcher César. Alors il courut vers Calpurnie.

— Garde-moi [illegible] des dieux, jusqu'au retour de César, lui dit-il ; j'ai des choses de la plus haute importance à lui communiquer.

Ce ne fut pas tout.

Un [illegible] Artémidore de Cnide, qui enseignait à Rome les lettres grecques, et qui voyait habituellement les principaux conjurés, avait eu avis du complot. Doutant qu'il pût parler assez près à César pour lui révéler la [illegible] il en avait écrit les principaux détails sur un papier qu'il s'efforça de lui remettre. Mais, voyant qu'à mesure que César recevait les placets il les passait aux officiers qui l'entouraient :

— César, cria-t-il en levant le papier en l'air, César !

[illegible] César lui eût fait signe de s'approcher :

— César, dit-il, lis ce papier, seul et promptement ; il contient des choses importantes, et qui t'intéressent personnellement.

César prit le papier, fit un signe de tête, et essaya, en effet, de le lire ; mais jamais il ne put en venir à bout, tant il était empêché par la foule qui se pressait pour lui parler ; si bien qu'il entra dans le Sénat, tenant encore ce papier à la main, car c'était le seul qu'il eût gardé.

A quelques pas du Sénat, César était descendu de sa litière ; mais, à peine descendu, il trouva sur son chemin Popilius Lœnas, le même qui, une demi-heure auparavant avait souhaité à Brutus et à Cassius un heureux succès.

Popilius Lœnas s'empara de lui.

Ainsi qu'il arrivait quand un homme d'importance paraissait avoir quelque chose à dire à César, chacun s'écarta [illegible] César et Lœnas se trouvèrent au milieu d'un cercle assez grand pour que ceux qui le composaient ne pussent rien entendre des paroles échangées entre le sénateur et le dictateur.

Cependant, comme Lœnas paraissait parler à César d'une façon très animée, et que celui-ci écoutait avec une grande attention, les conjurés commençaient à concevoir une inquiétude d'autant plus grande qu'ils n'ignoraient pas que Lœnas avait connaissance du complot, et que l'idée qui leur venait naturellement à l'esprit était qu'ils étaient dénoncés par leur collègue ; aussi se regardaient-ils les uns les autres en s'encourageant des yeux à ne point attendre qu'on les vînt saisir, mais à prévenir cet affront en se donnant eux-mêmes la mort ; déjà même Cassius et quelques autres portaient la main aux poignards cachés sous leurs vêtements, lorsque Brutus, qui s'était glissé aux premiers rangs du cercle, reconnut, aux gestes de Lœnas, qu'il s'agissait entre César et lui d'une prière très vive plutôt que d'une accusation. Néanmoins, il ne dit pas un mot aux conjurés, sachant qu'il y avait autour d'eux bon nombre de sénateurs qui n'étaient pas du secret ; mais, en souriant à Cassius, il le rassura, et, presque aussitôt Lœnas, ayant baisé la main de César, prit congé de lui, et chacun comprit qu'il n'avait été question entre eux que d'affaires personnelles.

César, alors, monta les degrés du portique et se trouva dans l'enceinte où se tenait l'assemblée ce jour-là.

Il marcha droit au siège qui lui était préparé.

En ce moment, suivant ce qui était convenu, Trébonius entraînait Antoine hors de la salle, afin de priver César de son secours, si quelque lutte s'engageait, et, là, il l'entretint longtemps d'une chose qu'il savait l'intéresser.

Pendant ce temps, quoique de la secte d'Epicure, c'est-à-dire ne croyant pas à une autre vie, Cassius, chose étrange, fixait son regard sur la statue de Pompée comme s'il l'invoquait pour le succès de l'entreprise.

Alors s'approcha Tullius Cimber. — C'était encore chose convenue [illegible] Tullius Cimber devait venir demander à César le rappel de son frère, qui était exilé. Il commença sa harangue.

Aussitôt, tous les conjurés se rapprochèrent de César, comme si, portant intérêt au banni, ils désiraient joindre leurs prières à celles du suppliant.

César refusa la demande. Ce fut une occasion de le presser de plus près, car tous tendaient les mains vers César.

Mais lui, repoussant leurs instances :

— Pourquoi me presser pour cet homme ? dit-il. J'ai décidé qu'il ne rentrerait point dans Rome.

Et il s'assit, essayant d'écarter de lui cette foule qui l'étouffait.

A peine était-il assis, que Tullius lui prit la robe de ses deux mains, et, dans le mouvement, lui découvrit l'épaule.

— C'est de la violence ! s'écria César.

C'était le signal de l'attaque. Casca, qui était placé derrière César, tira son poignard et frappa le premier.

Mais, comme César, impatient, avait fait un mouvement pour se lever, le poignard glissa sur l'épaule et ne fit qu'une blessure peu profonde.

Cependant, César sentit le fer.

— Ah ! misérable Casca ! s'écria-t-il, que fais-tu ?

Et, saisissant l'épée de Casca d'une main, il le frappa de l'autre avec le poinçon dont il se servait pour écrire sur ses tablettes.

En même temps que César criait ces quelques mots en latin, Casca, blessé, s'écriait de son côté en grec :

— Mon frère, au secours !

Il se fit alors un grand mouvement ; ceux qui n'étaient pas du complot se rejetèrent en arrière, frissonnant de tout leur corps, n'osant défendre César, ni prendre la fuite, ni même proférer une seule parole. Ce moment d'hésitation fut rapide comme la pensée, car chaque conjuré tira son épée et environna César, de telle façon que, de quelque côté qu'il se tournât, il ne vit et ne sentit que le fer. Mais lui sans lâcher le fer de Casca, se débattait entre toutes ces mains armées dont chacune voulait avoir part au meurtre et goûter, pour ainsi dire, à son sang, quand tout à coup au milieu de ses meurtriers, il reconnut Brutus, et sentit que celui qu'il appelait son fils lui portait un coup de poignard dans l'aine.

Alors, il lâcha l'épée de Casca, et, sans autre plainte que ces mots : *Tu quoque, mi fili !* toi aussi, mon fils ! sans essayer de se défendre davantage, il se couvrit la tête de sa robe, et abandonna son corps aux épées et aux poignards.

Et, cependant, il restait debout, et les assassins frappèrent avec une telle rage, qu'ils se blessèrent eux-mêmes ; si bien que Brutus eut la main ouverte, et que tous les autres furent couverts de sang.

Enfin, soit hasard, soit que les conjurés le poussassent de ce côté, il alla s'abattre au pied de la statue de Pompée, dont il ensanglanta le piédestal.

« De sorte, dit Plutarque, que Pompée semblait présider au châtiment de son ennemi étendu à ses pieds et palpitant sous le nombre de ses blessures. »

César mort et étendu au pied de la statue de Pompée, Brutus s'avança au milieu du sénat pour expliquer et glorifier l'action qu'il venait d'accomplir. Mais les sénateurs, saisis d'épouvante, se précipitèrent par toutes les issues, et jetèrent le trouble et l'effroi parmi le peuple en criant, les uns : *On assassine César !* les autres : *César est mort !* selon qu'ils étaient sortis quand César était debout encore, ou quand César était tombé.

Alors, ce fut un trouble presque aussi grand dans les rues qu'un instant auparavant dans le sénat ; les uns fermant leurs portes, les autres laissant leurs magasins ouverts ou leurs banques désertes, tous se précipitant vers le portique de Pompée.

De leur côté, Antoine et Lépide, les deux plus grands amis de César, fuyaient, craignant pour eux-mêmes.

Quant aux conjurés, réunis en troupe, poignards et épées nus et ensanglantés, ils sortirent du Sénat, et montèrent au Capitole, non comme des gens qui fuient, mais comme des hommes radieux et pleins de confiance, appelant le peuple à la liberté, et attirant parmi eux les personnes de distinction qu'ils trouvaient sur leur passage.

Et, dans le premier moment, quelques-uns de ceux-là qui sont toujours prêts à prendre parti pour les vainqueurs et à glorifier le succès, se joignirent aux meurtriers pour faire croire qu'ils avaient aidé à la conjuration et s'en attribuer leur part de gloire. De ce nombre furent Caïus Octavius et Lentulus Spinther ; et, plus tard, tous deux furent punis de leur sanglante fanfaronnade, comme s'ils eussent été de véritables meurtriers : Antoine et Octave les firent mettre à mort, et cela, non pas même comme assassins de César, mais comme s'étant vantés de l'être.

Pendant ce temps, le cadavre restait étendu dans une mare de sang ; tous le venaient voir, mais nul n'osait le toucher. Enfin, trois esclaves le soulevèrent, et le rapportèrent à sa maison, sur une litière hors de laquelle pendait un des bras.

Calpurnie était déjà prévenue de son malheur : elle reçut le cadavre au seuil de la porte d'entrée.

On appela le médecin Antistius.

César était complètement mort ; cependant, de ses vingt-

trois blessures une seule, reçue à la poitrine, était mortelle. — Ce fut la seconde, dit-on.

Les conjurés avaient d'abord arrêté dans leur plan que, César mort, on traînerait son cadavre par les rues, et qu'on le jetterait dans le Tibre, puis que tous ses biens seraient confisqués et ses actes déclarés nuls ; mais la crainte qu'on eut qu'Antoine, consul, et Lépide, commandant de la cavalerie, qui avaient disparu pendant l'assassinat, ne reparussent à la tête des soldats et du peuple, fit que, sous ce rapport, rien de ce qui avait été décidé ne fut accompli. Ils furent emmenés de côté et d'autre, ceux-ci par leurs amis, ceux-là par de simples connaissances.

Chacun, voyant cela, croyait les affaires sagement arrangées, et la République invariablement rétablie.

On avait compté sans le peuple.

Le lendemain, au point du jour, le sénat s'assembla de nouveau et remercia, dans les termes les plus honorables, Antoine d'avoir étouffé les premiers germes d'une guerre civile. Enfin, on combla Brutus d'éloges. Puis on distribua les provinces : Brutus eut l'île de Crète ; Cassius, l'Afrique ; Trébonius, l'Asie ; Cimber, la Bithynie, et Brutus Albinus, la Gaule circumpadane.



Il alla s'abattre au pied de la statue de Pompée.

Le lendemain, Brutus, Cassius et les autres conjurés se présentèrent sur le Forum et parlèrent au peuple ; mais les discours commencèrent et finirent sans que les spectateurs donnassent aucun signe de blâme ou d'approbation. De ce profond silence ressortait une double vérité : c'est que ce peuple honorait Brutus, mais regrettait César.

Pendant ce temps, le sénat se réunissait dans le temple de la Terre, et, là, Antoine, Plancus et Cicéron proposaient une amnistie générale et invitaient tout le monde à la concorde. Il fut décrété que non seulement on donnerait sûreté entière aux conjurés, mais encore que le sénat rendrait un décret sur les honneurs à leur accorder.

Cette décision prise, le sénat se sépara, et Antoine envoya son fils au Capitole pour servir d'otage aux conjurés, qui s'y étaient retirés comme pour se mettre sous la garde de la fortune de Rome.

Lorsque tout le monde se trouva réuni, la paix fut jurée de nouveau : l'on s'embrassa ; Cassius alla souper chez Antoine, et Brutus chez Lépide. Quant aux autres conjurés,

Cependant, on commençait à raconter tout bas qu'il existait un testament de César ; ce testament, disait-on, avait été fait par lui pendant le mois de septembre précédent, à une campagne nommée Lavicanum ; et, après l'avoir scellé, disait-on toujours, César l'avait confié à la première des Vestales. Par ce testament, il instituait trois héritiers.

Ces trois héritiers étaient trois arrière-neveux. Le premier était Octave ; il avait à lui seul les trois quarts de la succession. Le second était Lucius Pénarius, et le troisième Quintus Pédius ; ces deux derniers avaient chacun un huitième des biens de César. Il adoptait, en outre, Octave et lui donnait son nom. Il déclarait plusieurs de ses amis — et presque tous furent ses assassins — tuteurs de ses fils s'il en avait. Il plaçait Decimus Brutus, celui qui l'avait été chercher chez lui, dans la seconde classe de ses légataires, laissant au peuple romain ses jardins du Tibre, et à chaque citoyen trois cents sesterces.

Voilà ce qui se répandait dans le peuple et y jetait une espèce d'agitation.

Mais une autre cause de trouble, c'était l'approche des funérailles. — Du moment que le cadavre n'avait pas été jeté dans le Tibre, il fallait que les funérailles eussent lieu. On avait d'abord eu l'idée de les faire secrètement, mais on craignait d'irriter le peuple. Cassius était d'avis qu'à ce risque, les obsèques ne fussent point publiques ; mais Antoine pria tant auprès de Brutus, que Brutus céda.

C'était la seconde faute qu'il commettait. La première avait été d'épargner Antoine.

D'abord, Antoine lut le testament de César devant la maison de César. Tout ce qui en avait circulé d'avance au Forum, sur les places et dans les carrefours de Rome était vrai. Il en résulta que, quand le peuple vit que César lui laissait ses jardins du Tibre et trois cents sesterces par chaque citoyen, le peuple éclata en pleurs et en cris, montra une grande affection pour César et de vifs regrets de sa mort.

Ce fut ce moment qu'Antoine choisit pour transporter le corps de la maison mortuaire au champ de Mars.

On lui avait élevé un bûcher près du tombeau de sa fille Julie, et une chapelle dorée sur le modèle du temple de Vénus Génitrix vis-à-vis de la tribune aux harangues ; dans cette chapelle, on avait dressé un lit d'ivoire, couvert d'une étoffe d'or et de pourpre, surmonté d'un trophée d'armes et de la robe même dans laquelle il avait été tué ; puis, enfin, comme on avait pensé que le jour tout entier ne suffirait pas à ceux qui apporteraient des présents pour le bûcher, si l'on observait le cérémonial d'une marche funèbre, on déclara que chacun irait sans ordre et par le chemin qu'il lui plairait.

En outre, depuis le matin, on donnait au peuple le spectacle de jeux funéraires, et, dans ces spectacles, réglés par Antoine, on chantait des morceaux faits pour exciter la pitié et l'indignation, entre autres le monologue d'Ajax dans une pièce de Pacuvius, monologue où se trouvait ce vers :

Les avais-je sauvés afin qu'ils me perdissent !

Ce fut donc au milieu de ce commencement de troubles que le convoi de César se mit en marche.

Nous qui avons vu tant de ces jours orageux où se débattent les destinées d'un peuple ou d'un royaume, nous nous rappellerons qu'il est de ces heures prédestinées et fatales où quelque chose passe dans l'air qui annonce l'émeute et les révolutions.

Ce jour-là, Rome n'avait point sa physionomie ordinaire. On avait suspendu des symboles de deuil aux temples placés sur le chemin que devait suivre le convoi ; on avait couronné les statues de branches funéraires. Des hommes passaient, sinistres et menaçants ; il y a des figures qui semblent être placées sous la garde de la Terreur et ne sortir elles-mêmes que quand celle-ci passe échevelée dans les rues.

A l'heure convenue on enleva le corps. Des magistrats, les uns encore en fonctions, les autres déjà sortis de charge, portèrent le lit de parade au Forum.

Là, on devait faire halte, et, pour cette halte, on plaça le corps sur une estrade séparée.

Quand nous disons le corps, nous faisons une erreur ; le corps était enfermé dans une espèce de cercueil et remplacé par une effigie en cire, faite à la ressemblance de César, et qui devait, quelques instants après la mort, avoir été moulée sur nature. Cette effigie avait les teintes livides d'un cadavre, et offrait la représentation des vingt-trois blessures par lesquelles était sortie cette âme miséricordieuse qui se défendait contre Casca, mais qui se soumettait aux décrets du Destin, quand ces décrets lui étaient présentés par la main de Brutus.

L'estrade, préparée d'avance, était surmontée d'un trophée rappelant les différentes victoires de César. Antoine monta sur l'estrade, lut de nouveau le testament de César, puis, après le testament, les décrets du sénat qui lui conféraient les honneurs publics et privés, puis, enfin, le serment des sénateurs de lui être dévoués jusqu'à la mort.

Là, sentant le peuple arrivé au degré d'exaltation qu'il désirait, il commença l'éloge funèbre de César. Cet éloge funèbre, nul ne l'a conservé.

Nous nous trompons : il est dans Shakspeare. Shakspeare, lui, l'a reconstruit avec son Plutarque, ou l'a retrouvé tout entier dans son génie.

Ce discours, préparé avec un art admirable, orné de toutes les fleurs de l'éloquence asiatique, produisit une profonde impression qui se manifesta par des pleurs et des sanglots, lesquels se changèrent en cris de douleur auxquels succédèrent des menaces et des imprécations, quand Antoine, prenant la robe que portait César, secoua au-dessus des têtes de la multitude cette robe toute sanglante et toute déchirée par les poignards des meurtriers.

Alors, ce fut un grand tumulte ; les uns voulaient brûler le corps dans le sanctuaire de Jupiter, les autres dans la curie même où il avait été assassiné. Au milieu de cette confusion, deux hommes armés d'épées, tenant de la main gauche chacun deux javelots, de la droite une torche, s'avancèrent et mirent le feu à l'estrade.

Le feu monta rapidement, d'autant plus rapidement que chacun se hâta d'y apporter du bois sec, et que le peuple, avec cette rage de destruction qui lui prend dans certaines heures néfastes, comme il l'avait fait le jour des funérailles de Clodius, se mit à arracher les bancs des écrivains, les sièges des juges, les portes et les volets des magasins et des banques, et vint jeter toutes ces matières combustibles dans l'immense foyer. Ce ne fut pas tout : les joueurs de flûte et les histrions qui se trouvaient là jetèrent dans la flamme les habits triomphaux dont ils étaient revêtus pour la cérémonie ; les vétérans et les légionnaires, les armes dont ils s'étaient parés pour les funérailles de leur général ; les femmes, leurs ornements, leurs bijoux et jusqu'aux bulles d'or de leurs enfants.

Juste en ce moment se passa un de ces événements terribles qui semblent destinés à faire déborder la coupe d'ivresse et de colère que les grandes émotions mettent aux mains du peuple.

Un poëte nommé Helvius Cinna, qui n'avait pris aucune part à la conjuration et qui, au contraire, était un ami de César, s'avança, tout pâle et tout défait, au milieu du Forum. Il avait eu, la nuit précédente, un rêve : l'ombre de César lui était apparue, la pâleur sur le visage, les yeux fermés, le corps tout percé de coups ; elle venait, comme ami, le prier à souper.

Helvius Cinna, dans son rêve, avait d'abord refusé l'invitation ; mais l'ombre l'avait pris par la main, et, l'attirant avec une force irrésistible, l'avait forcé de descendre de son lit et de le suivre dans un lieu sombre et froid, dont la terrible impression avait réveillé le malheureux rêveur. Dans un temps où tout rêve était un présage, celui-là était significatif, et présageait une fin prochaine. Aussi Helvius fut-il pris par une fièvre d'épouvante qui ne le quitta pas même au jour.

Néanmoins, le matin, comme on lui dit que l'on emportait le corps de César, il eut honte de sa faiblesse et se rendit au Forum, où il trouva le peuple dans les dispositions que nous venons de dire.

Lorsqu'il parut, un citoyen demanda à un autre :

— Quel est cet homme si pâle et qui passe d'un air effaré ?

— C'est Cinna, répondit celui-ci.

Ceux qui avaient entendu le nom répétèrent :

— C'est Cinna.

Or, quelques jours auparavant, un tribun du peuple nommé Cornélius Cinna avait publiquement fait un discours contre César, et l'on accusait le même Cinna d'être entré dans la conjuration.

Le peuple confondit Helvius avec Cornélius.

Il en résulta qu'Helvius fut reçu avec ce grondement sourd qui précède l'orage ; il voulut se retirer, il était trop tard. La terreur qui se peignait sur son visage, terreur que le peuple interprétait comme des remords, et qui n'était que le souvenir de la nuit précédente, contribua encore à le perdre.

Personne ne conserva plus aucun doute, et le pauvre poëte eut beau crier qu'il était Helvius et non Cornélius Cinna, l'ami et non l'assassin de César, un homme porta la main sur lui et lui arracha son manteau, un autre lui déchira sa tunique, un autre lui porta un coup de bâton : le sang coula. L'ivresse du sang est rapide ! en un moment, le malheureux Cinna ne fut qu'un cadavre, et, plus instantanément encore, le cadavre fut mis en morceaux. Puis, de ce centre de tumulte s'éleva une tête au bout d'une pique ; c'était celle de la victime.

En ce moment, un homme cria :

— Mort aux assassins !

Un autre s'empara d'un tison enflammé et le secoua.

Chacun comprit le signal. Le peuple se rua sur le bûcher, y prit des fascines enflammées, alluma des flambeaux et des torches, et, en hurlant des menaces de mort et d'incendie, se dirigea vers les maisons de Brutus et de Cassius. Par bonheur, ceux-ci, prévenus à temps, avaient déjà fui et s'étaient retirés à Antium. Ils avaient donc abandonné Rome sans lutte, et poussés pour ainsi dire hors de ses murs par leurs seuls remords.

Il est vrai qu'ils comptaient bien y rentrer, lorsque le peuple, dont ils connaissaient l'inconstance, se serait calmé. Mais il en est du peuple comme de la tempête, une fois déchaîné, nul ne sait quand et comment il se calmera.

Cette croyance de Brutus que son retour dans Rome serait facile et prochain, était d'autant plus naturelle, que, nommé tout récemment préteur, il devait donner des jeux, et qu'en toute circonstance, ces jeux étaient toujours fort impatiemment attendus par le peuple.

Mais, au moment où il s'apprêtait à quitter Antium, Brutus fut averti qu'un grand nombre de ces vétérans de César

qui avaient reçu de lui des maisons, des terres et de l'argent, rentraient dans Rome avec de mauvaises intentions contre sa personne.

Il jugea donc prudent de rester à Antium, tout en donnant au peuple les jeux qui lui étaient promis. Ces jeux furent splendides : Brutus avait acheté une énorme quantité d'animaux féroces ; il ordonna que pas un ne fût épargné. Il alla même jusqu'à Naples pour y engager des comédiens ; et, comme il existait alors en Italie un célèbre mime nommé Canilius, il écrivit à un de ses amis de s'informer dans quelle ville se trouvait ce Canilius, et, à quelque prix que ce fût, d'obtenir qu'il vînt aux jeux.

Le peuple assista aux chasses, aux combats de gladiateurs, aux jeux scéniques, mais il ne rappela point Brutus ; tout au contraire, il élevait sur la place publique une colonne de vingt pieds de haut, en marbre d'Afrique avec cette inscription : *Au père de la patrie.*

La cause des meurtriers était perdue ; César mort triomphait de ses assassins, comme César vivant avait triomphé de ses ennemis. Non seulement Rome, mais l'univers entier pleurait César. Les étrangers avaient pris le deuil, ils avaient fait le tour du bûcher, chacun marquant sa désolation à la manière de son pays. Les juifs avaient veillé plusieurs nuits près des cendres. — Sans doute, ces derniers voyaient-ils déjà en lui ce Messie tant annoncé.

Les conjurés avaient cru qu'avec vingt-trois coups de poignard, on tuait un homme : ils virent qu'en effet rien n'était plus facile que de tuer le corps ; — mais l'âme de César survivait et planait sur Rome.

Jamais César n'avait été plus vivant que depuis que Brutus et Cassius l'avaient couché au tombeau. Il avait laissé la vieille dépouille ; la vieille dépouille, c'était cette robe sanglante et percée de coups que Antoine avait secouée au-dessus de son cadavre, et qu'il avait fini par jeter dans le bûcher ; la vieille dépouille, la flamme l'avait consumée, et le spectre de César, ce même spectre que Brutus vit une première fois à Abydos, et une seconde fois à Philippes, apparut épuré aux yeux du monde.

Caton n'avait été que l'homme de la loi.

César avait été l'homme de l'humanité.

Puis César — abordons la question du christianisme, c'est-à-dire celle de l'avenir — César avait été un instrument de la Providence.

Nous avons dit ailleurs que, depuis deux mille ans, étaient apparus, à neuf cents ans de distance, trois hommes qui, n'étant peut-être qu'une seule âme, avaient été, sans se douter eux-mêmes de leur mission, les instruments de la Providence. Ces trois hommes, c'étaient César, Charlemagne et Napoléon. César, païen, préparait le christianisme ; Charlemagne, barbare, préparait la civilisation ; Napoléon, despote, préparait la liberté.

Bossuet l'a dit avant nous, à propos de César. Ouvrez l'*Histoire universelle.*

« Le commerce de tant de peuples divers, dit-il, autrefois étrangers les uns aux autres, et réunis sous la domination romaine, a été un des grands moyens dont la Providence se soit servie pour donner cours à l'Evangile. »

Et, en effet, César, qui, tombant âgé de cinquante-six ans, ne pouvait pas prévoir la naissance de l'enfant divin quarante-quatre ans après sa mort, César quittait la terre juste à l'époque où la Providence allait se rendre visible au monde. Toutes les plaies du monde, qu'il avait, lui, doux mais ignorant médecin, touchées du doigt sans pouvoir les guérir, une main allait les fermer.

Que pleurait donc le monde en lui ? Une espérance.

En effet, le monde entier attendait.

Qu'attendait-il ?

Il lui eût été difficile à lui-même de désigner l'objet de son attente.

Il attendait un libérateur.

César qui n'était pas ce libérateur, fut un instant — objet d'une douce erreur — salué comme tel. Sa douceur, sa clémence, sa miséricorde, semblaient l'avoir désigné à l'amour des peuples comme le Messie universel.

C'est que, quand l'heure des grandes révolutions sociales approche, les peuples en ont le pressentiment ; la terre, cette mère commune, tressaille jusqu'au fond de ses entrailles. Les horizons blanchissent et se dorent, comme pour le lever du soleil, et, se tournant vers le point le plus brillant et le plus radieux, les hommes attendent anxieusement l'apparition.

Rome attendait cet homme, ou plutôt ce Dieu promis à l'univers, ce Dieu que préparait César par l'élargissement de la cité romaine, par le droit de citoyen donné à des villes entières, à des peuples entiers ; par ces vastes guerres qu'il mena sur la surface du globe, par ces populations armées qu'il transporta du nord au midi, d'orient en occident. La guerre, qui semble séparer les peuples, — et qui les sépare, en effet, quand elle est impie, — les rapproche quand elle est providentielle. Alors, tout devient un moyen : guerre étrangère et guerre civile. Voyez, après les quinze ans de lutte de César, ce qui arrive : c'est que les Gaules, c'est que la Germanie, c'est que la Grèce, c'est que l'Asie, c'est que l'Afrique, c'est que l'Espagne, sont italiennes ; c'est que Lutèce, Alexandrie, Carthage, Athènes et Jérusalem, villes à naître, villes nées, villes près de mourir, tout cela relève de Rome ; Rome, la ville éternelle, qui deviendra la capitale des papes quand elle ne sera plus celle des Césars.

Or, nous l'avons dit, Rome, comme le reste de l'univers, attendait cet homme, ou plutôt ce Dieu prédit par Daniel et annoncé par Virgile, ce Dieu auquel d'avance elle avait dressé un autel sous le nom du Dieu inconnu : DEO IGNOTO.

Seulement, quel sera ce Dieu ? De qui naîtra-t-il ?

La vieille tradition du monde est la même partout.

Le genre humain, tombé par la femme, sera racheté par le fils d'une vierge.

Au Thibet et au Japon, le dieu Fo, chargé du salut de l'univers, choisira son berceau dans le sein d'une jeune et blanche vierge. En Chine, une vierge, fécondée par une fleur, mettra au monde un fils qui sera roi du monde. Dans les forêts de la Bretagne et de la Germanie, où s'était réfugiée leur nationalité expirante, les druides attendaient un sauveur né d'une vierge.

Enfin, les Ecritures annonçaient qu'un Messie s'incarnerait dans les flancs d'une vierge, et que cette vierge serait pure comme la rosée de l'aurore.

Ce Messie, quarante-quatre ans encore, et il allait naître.

Il fallait l'unité romaine pour préparer l'unité chrétienne.

L'unité romaine, seulement, était tout extérieure et matérielle ; elle n'excluait que les esclaves et les barbares, c'est vrai, mais elle les excluait.

Dans l'unité chrétienne, il ne devait y avoir aucune exclusion ; — car c'était l'unité des cœurs et de l'intelligence ; — dans l'unité chrétienne, il ne devait y avoir ni gentils, ni juifs, ni esclaves, ni hommes libres, ni Scythes, ni barbares, mais tous et le Christ en tous.

Cette grande unité était la seule chose qui eût échappé au génie de César, mais encore semble-t-il en avoir eu le pressentiment.

Voilà pourquoi nous avons dit que César était un précurseur.

Cent ans plus tard, il eût été un apôtre.

Et, maintenant, nous comprenons parfaitement que, pour ceux qui ont vu César au simple point de vue de la chair, César n'ait été qu'un tyran. Nous comprenons bien qu'au collège, ce pays des horizons courts et étroits, on fasse de Caton un martyr et de Brutus et de Cassius des héros. Nous comprenons encore que les historiens qui ont copié Plutarque, Suétone, Tacite, Appien, Dion, n'aient vu dans ces historiens que ce qui s'y trouvait, c'est-à-dire le fait accompli. Ces hommes qui nous ont transmis le fait accompli écrivaient dans les ténèbres : ils ne pouvaient dire à leurs contemporains que ce qu'ils savaient, transmettre aux générations futures que ce qu'ils avaient vu.

Mais, à notre avis, l'homme qui, chez nous, ne verrait pas, dans les faits accomplis de cette grande période génésiaque, autre chose que ce qu'y ont vu les auteurs païens, et qui ne ferait que les traduire en les copiant, ou les copier en les traduisant, celui-là n'écrirait pas, comme eux, dans l'obscurité : celui-là serait un aveugle.

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Gaule et France

ILLUSTRATIONS

DE

G. DORÉ, FOULQUIER, METTAIS, PHILIPPOTEAUX & RIOU



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



GAULE ET FRANCE

L'histoire de France, grâce à messieurs Mézeray, Vély, et Anquetil, a acquis une telle réputation d'ennui, qu'elle en peut disputer le prix avec avantage à toutes les histoires du monde connu : aussi le roman historique fut-il chose complètement étrangère à notre littérature jusqu'au moment où nous arrivèrent les chefs-d'œuvre de Walter Scott. Je dis étrangère, car je ne présume pas que l'on prenne sérieusement pour romans historiques *le Siège de la Rochelle*, de madame de Genlis, et *Mathilde, ou les Croisades*, de madame Cottin. Jusqu'à cette époque nous ne connaissions donc réellement que le roman pastoral, le roman de mœurs, le roman d'alcôve, le roman de chevalerie, le roman de passion, et le roman séntimental. L'*Astrée*, *Gil Blas*, *le Sofa*, *le petit Jehan de Saintré*, *Manon Lescaut*, et *Amélie Mansfield*, furent les chefs-d'œuvre de chacun de ces genres.

Il en advint que notre étonnement fut grand en France lorsque, après avoir lu *Ivanhoe*, *le Château de Kenilworth*, *Richard en Palestine*, nous fûmes forcés de reconnaître la supériorité de ces romans sur les nôtres. C'est que Walter Scott aux qualités instinctives de ses prédécesseurs joignait les connaissances acquises, à l'étude du cœur des hommes la science de l'histoire des peuples ; c'est que, doué d'une curiosité archéologique, d'un coup d'œil exact, d'une puissance vivifiante, son génie résurrectionnel évoque toute une époque, avec ses mœurs, ses intérêts, ses passions, depuis Gurth le gardien de pourceaux jusqu'à Richard le chevalier noir, depuis Michaël Lambourn le spadassin, jusqu'à Elisabeth la reine régicide, depuis le chevalier de Léopard jusqu'à Sallah-Eddin le royal médecin : c'est que sous sa plume enfin, hommes et choses reprennent vie et place à la date où ils ont existé, que le lecteur se trouve insensiblement transporté au milieu d'un monde complet, dans toutes les harmonies de son échelle sociale, et qu'il se demande s'il n'est pas descendu par quelque escalier magique dans une de ces univers souterrains comme on en trouve dans *les Mille et une Nuits*.

Mais nous ne nous rendîmes point ainsi tout d'abord, et nous crûmes longtemps que cet intérêt inconnu que nous trouvions dans les romans de Walter Scott tenait à ce que l'histoire d'Angleterre offrait par ses événemens plus de variétés que la nôtre. Nous préférions attribuer la supériorité que nous ne pouvions nier à l'enchaînement des choses, plutôt qu'au génie de l'homme. Cela consolait notre amour-propre, et mettait Dieu de moitié dans notre défaite. Nous étions encore retranchés derrière cet argument, nous y défendant du moins mal qu'il nous était possible, lorsque *Quentin Durward* parut et battit en brèche le rempart de nos paresseuses excuses. Il fallut dès lors convenir que notre histoire avait aussi ses pages romanesques et poétiques ; et, pour comble d'humiliation, un Anglais les avait lues avant nous, et nous ne les connaissions encore que traduites d'une langue étrangère.

Nous avons le défaut d'être vaniteux ; mais en échange nous avons le bonheur de ne pas être entêtés : vaincus, nous avouons franchement notre défaite, par la certitude que nous avons de rattraper quelque jour la victoire. Notre jeunesse, que les circonstances graves de nos derniers temps avaient préparée à des études serieuses, se mit ardemment à l'œuvre ; chacun s'enfonça dans la mine historique de nos bibliothèques, cherchant le filon qui lui paraissait le plus riche : Buchon, Thierry, Barante, Sismondi et Guizot en revinrent avec des trésors qu'ils déposèrent généreusement sur nos places publiques, afin que chacun pût y puiser.

Aussitôt la foule se précipita sur le minerai, et pendant quelques années il y eut un grand gaspillage de pourpoints, de chaperons et de poulaines ; un grand bruit d'armures, de heaumes et de dagues ; une grande confusion entre la langue d'Oil et la langue d'Oc : enfin du creuset de nos alchimistes modernes sortirent *Cinq-Mars* et *Notre-Dame de Paris*, deux lingots d'or pour un monceau de cendres.

Cependant les autres tentatives, tout incomplètes qu'elles étaient, produisirent du moins un resultat, ce fut de donner le goût de notre histoire : mauvais, médiocre ou bon, tout ce qui fut écrit sur ce sujet fut à peu près lu, et, lorsqu'on connut les noms de nos chroniqueurs, on se figura que l'on connaissait aussi leurs chroniques. Chacun alors passa de la science de l'histoire génerale au désir de connaître l'histoire privée : cette disposition d'esprit fut habi-

lement remarquée par les Ouvrards littéraires : il se fit aussitôt une immense commande de mémoires inédits ; chaque époque eut son Brantôme, son [illegible] et son Saint-Simon ; tout cela se vendit jusqu'au dernier exemplaire ; il n'y eut que les Mémoires de Napoléon qui s'écoulèrent difficilement : ils arrivaient après la Contemporaine.

L'école positive cria que tout cela était un grand malheur ; qu'on n'apprenait rien de réel ni de solide dans les romans historiques et avec les mémoires apocryphes ; que c'étaient des branches fausses et bâtardes qui n'appartenaient à aucun genre de littérature, et que ce qui restait de ces rapsodies dans la tête de ceux qui les avaient lues ne servait qu'à leur donner une idée inexacte des hommes et des choses en les leur faisant envisager sous un faux point de vue ; que d'ailleurs l'intérêt dans ces sortes de productions était toujours absorbé par le personnage d'imagination, et que, par conséquent, c'était la partie romanesque qui laissait le plus de souvenirs. On leur opposa Walter Scott, qui certes a plus appris à ses compatriotes de faits historiques avec ses romans que Hume, Robertson et Lingard avec leurs histoires : ils répondirent que cela était vrai, mais que nous n'avions rien fait qui pût se comparer à ce qu'avait fait Walter Scott ; et sur ce point ils avaient raison : en conséquence ils renvoyaient impitoyablement aux chroniques mêmes ; et sur ce point ils avaient tort.

A moins d'une étude particulière de langue, que tout le monde n'a pas le temps de faire, et qui cause une fatigue que les hommes spéciaux ont seuls le courage de supporter, nos chroniques sont assez difficiles à lire depuis Villehardoin jusqu'à Joinville, c'est-à-dire depuis la fin du douzième siècle jusqu'à la fin du quatorzième ; et cependant dans cet intervalle sont compris les règnes les plus importans de notre troisième race monarchique. C'est l'époque où le monde chrétien de Saint-Louis succède au monde païen de Charlemagne : la civilisation romaine s'efface, la civilisation française commence ; la féodalité a remplacé la cheftainerie ; la langue se forme à la rive droite de la Loire ; l'art revient d'Orient avec les croisés ; les basiliques croulent, les cathédrales s'élèvent ; les femmes marquent dans la société les places qu'elles y occuperont un jour ; le peuple ouvre les yeux à la lumière politique ; les parlemens s'établissent, les écoles se fondent ; un roi déclare que, puisqu'ils sont Francs de nom, les Français doivent naître francs de corps. Le salaire succède au servage, la science s'allume, le théâtre prend naissance, les Etats européens se constituent ; l'Angleterre et la France se séparent, les ordres chevaleresques sont créés, les routiers se dispersent, les armées s'organisent, l'étranger disparaît du sol national, les grands fiefs et les petites royautés se réunissent à la couronne ; enfin le grand arbre de la féodalité, après avoir porté tous ses fruits, tombe sous la hache de Louis XI, le bûcheron royal : c'est, comme on le voit, le baptême de la France qui perd son vieux nom de Gaule ; c'est l'enfance de l'ère dont nous sommes l'âge mûr ; c'est le chaos d'où sort notre monde.

Il y a plus, c'est que, si pittoresques que soient Froissart, Monstrelet et Juvénal des Ursins, qui remplissent à eux trois un autre intervalle de près de deux siècles, leurs chroniques sont plutôt des fragments réunis qu'une œuvre complète, des journaux quotidiens que des mémoires annuels : point de fil conducteur que l'on puisse suivre dans ce labyrinthe, point de soleil qui pénètre dans ces vallées sombres, point de chemins tracés dans ces forêts vierges ; rien n'est central, ni peuple, ni noblesse, ni royauté ; tout, au contraire, est divergent, et chaque ligne tend à un nouveau point du monde : on saute sans liaison de l'Angleterre en Espagne, de l'Espagne en Flandre, de la Flandre en Turquie. Les petits calculs sont si multipliés qu'ils cachent les grands intérêts, et que jamais on n'entrevoit dans cette nuit obscure, la main lumineuse de Dieu tenant les rênes du monde et les poussant invariablement vers le progrès. Ainsi donc l'homme superficiel qui lirait Froissart, Monstrelet et Juvénal des Ursins, n'en conserverait en mémoire que des anecdotes sans suite, des evénemens sans résultats ou des catastrophes sans causes.

Le lecteur se trouve, par conséquent, enfermé entre l'histoire proprement dite, qui n'est qu'une compilation ennuyeuse de dates et de faits rattachés chronologiquement les uns aux autres ; entre le roman historique, qui, à moins d'être écrit avec le génie et la science de Walter Scott, n'est [illegible] manque sans lumière, sans couleur et sans [illegible] et enfin entre les chroniques originales, source certaine, profonde et intarissable, mais d'où l'eau sort [illegible] presque impossible à des yeux inhabiles de [illegible] à travers des flots.

[illegible] le désir de [illegible] part de notre [illegible] les productions [illegible] sortie en laissant [illegible] étudié [illegible] le roman historique

après avoir bien reconnu que la chronique ne peut être considérée que comme source où l'on doit puiser ; nous avons espéré qu'il restait une place à prendre entre ces hommes qui n'ont point assez d'imagination et ces hommes qui en ont trop ; nous nous sommes convaincu que les dates et les faits chronologiques ne manquaient d'intérêt que parce qu'aucune chaîne vitale ne les unissait entre eux, et que le cadavre de l'histoire ne nous paraissait si repoussant que parce que ceux qui l'avaient préparé avaient commencé par en extraire le sang, puis par enlever les chairs nécessaires à la ressemblance, les muscles nécessaires au mouvement, enfin les organes nécessaires à la vie ; ce qui en avait fait un squelette sans cœur.

D'un autre côté, le roman historique, n'ayant pas la puissance de résurrection, s'était borné à des essais galvaniques ; il avait affublé le cadavre d'habits à sa guise, et, se contentant de l'exactitude convenue chez Babin et chez Sanctus, lui avait teint les sourcils, peint les lèvres, étendu du rouge sur les joues, et, le plaçant en contact avec la pile de Volta, lui avait fait faire deux ou trois soubresauts grotesques, qui lui avaient donné l'apparence de la vie. Ceux-là étaient tombés dans un excès contraire : au lieu de faire de l'histoire un squelette sans cœur, ils en avaient fait un mannequin sans squelette.

La grande difficulté, selon nous, est de se garder de ces deux fautes, dont la première, nous l'avons dit, fut de maigrir le passé comme l'a fait l'histoire, et la seconde de défigurer l'histoire comme l'a fait le roman. Le seul moyen de la vaincre serait donc, selon nous, aussitôt qu'on a fait choix d'une époque, de bien étudier les intérêts divers qui s'y agitent entre le peuple, la noblesse et la royauté ; de choisir parmi les personnages principaux de ces trois ordres ceux qui ont pris une part active aux événemens accomplis pendant la durée de l'œuvre que l'on exécute ; de rechercher minutieusement quels étaient l'aspect, le caractère et le tempérament de ces personnages, afin qu'en les faisant vivre, parler et agir dans cette triple unité, on puisse développer chez eux les passions qui ont amené ces catastrophes désignées au catalogue des siècles par des dates, et les faits auxquels on ne peut s'intéresser qu'en montrant la manière vitale dont ils ont pris place dans la chronologie.

Celui qui accomplirait ces conditions aurait donc évité ces deux écueils, puisque la vérité, tout en retrouvant un corps et une âme, serait rigoureusement observée, et puisqu'aucun personnage d'imagination ne viendrait se mêler aux personnages réels, qui accompliraient entre eux seuls le drame et l'histoire.

L'art ne serait alors employé qu'à suivre le fil qui, en serpentant dans le triple étage de la société, enchaîne les événemens les uns aux autres, et l'imagination n'aurait d'autre office que celui de dégager de toute vapeur étrangère l'atmosphère dans laquelle ces événemens se sont accomplis, afin que le lecteur, parti du commencement d'un règne et arrivé à sa fin, puisse en se retournant embrasser d'un coup d'œil tout l'espace parcouru entre les deux horizons.

Je sais bien que la tâche sera plus rude comme travail et moins rétribuée comme gloire, puisque la fantaisie n'aura plus rien à faire dans une pareille œuvre, et que toutes ses créations appartiendront à Dieu. Quant à ce qu'on pourrait perdre en intérêt, on le regagnera, nous en sommes certain, en réalité, puisque l'on sera bien convaincu que ce ne sont point des êtres fictifs dont on suivra les traces depuis leur naissance jusqu'à leur mort, à travers leurs amours ou leurs haines, leur honte ou leur gloire, leurs joies ou leurs douleurs.

Au reste, cette tâche est celle que nous nous étions imposée il y a quatorze ans, lorsque nous publiâmes pour la première fois, et pour servir de base à ce système, cette longue préface intitulée *Gaule et France*, qui contient les faits les plus importants de notre histoire, depuis l'établissement des Germains dans les Gaules jusqu'aux divisions amenées entre la France et l'Angleterre par la mort de Charles le Bel. Nous reprendrons ensuite notre récit, et nous substituerons la forme de la chronique à celle de l'annale, et nous abandonnerons la concision chronologique pour le développement pittoresque.

Complétons notre pensée par un apologue oriental qui nous revient à la mémoire.

Lorsque Dieu eut créé la terre, il eut l'idée, au grand dépit de Satan qui l'avait regardé faire et qui le croyait [illegible] de donner un maître à la création ; il forma donc l'homme à son image, lui transmit la vie en lui touchant le front du bout du doigt, lui montra l'Éden qu'il habitait, lui nomma les animaux [illegible] lui indiqua les fruits dont il pouvait se nourrir, puis s'envola pour aller semer [illegible] dans l'espace. A peine eut-il disparu que Satan [illegible] pour voir l'homme de plus près [illegible] endormi.

Alors Satan l'examina dans tous ses détails avec une at-

tention haineuse, que la perfection de ses formes et leur harmonie entre elles ne firent qu'augmenter encore cependant il ne pouvait lui faire aucun mal physique, car l'esprit de Dieu veillait sur lui : il allait donc s'éloigner, désespérant de posséder ce corps et de perdre cette âme, lorsqu'il s'avisa de frapper doucement sur l'homme avec son doigt ; arrivé à la poitrine, il entendit qu'elle sonnait le creux.

— Bon, dit Satan, il y a là un vide, j'y mettrai des passions.

Eh bien ! c'est l'histoire des passions que Satan mit dans ces poitrines creuses que nous allons offrir à nos lecteurs.

PROLOGUE

Le peu d'espace que nous nous sommes réservé pour ce prologue ne nous permet de jeter sur les temps primitifs qu'un de ces coups d'œil rapides où l'on ne reconnaît que les masses sans pouvoir distinguer les détails.

Si nous ouvrons les livres hébreux, vieilles archives du monde naissant, nous voyons la première famille se diviser en trois branches, comme le triangle enflammé qui symbolise Dieu, et, sous la conduite de ses chefs, déposer dans les trois parties du monde connu la semence des peuples à venir.

Mais avant eux déjà, pour former une nation à part, un noyau primordial, un peuple primitif, Chanaan, que la malédiction de Noé chasse devant elle, descend, suivi de ses onze enfans, des montagnes de l'Arménie où s'était arrêtée l'arche. Il traverse le Jourdain dans le sens opposé où le traversa Moïse, et ne s'arrête que sur la terre, appelée depuis la Palestine, à laquelle la caravane proscrite donne le nom de son chef. Bientôt chaque frère commande à une famille, chaque famille forme une tribu, les tribus réunies deviennent un peuple, et la race d'un seul homme s'étend de l'orient à l'occident, depuis le fleuve du Jourdain jusqu'au lac immense que nous appelons la Méditerranée, et que, dans leur ignorance, les Chananéens nomment la grande mer ; et du nord au midi, depuis le mont Liban jusqu'au torrent de Bésor ou le fleuve d'Egypte (1).

C'est là que, séparée du reste des hommes, au nord par une chaîne de montagnes, à l'orient par un fleuve, au midi par un torrent, à l'occident par la mer, séparée avant que l'audacieuse entreprise de Babel n'amène la confusion des langues, cette nation conservera, comme un trésor que deux siècles plus tard viendra réclamer Abraham, et l'idiome primitif des enfans de Dieu, et les premières terres occupées par le père des hommes.

Puis, lorsque le jour de la dispersion des peuples est venu, et que le monde entier est donné à la descendance de trois hommes, les fils de Cham se tournent vers le midi, laissent à leur gauche la mer Rouge, traversent le Nil au-dessus des sept embouchures par lesquelles il se jette dans la Méditerranée, et, sous la conduite de Mesraïm, leur chef, fondent, entre le Grand désert et le golfe Arabique, le royaume d'Egypte, où, cinq cents ans plus tard, Osymandias bâtira Thèbes et Uchoreus Memphis. Leurs enfans s'étendront, peuplades brûlées par le soleil d'Afrique, depuis le détroit de Babel-Mandeb jusqu'à la Mauritanie, où s'élève l'Atlas, et de l'isthme de Suez au cap des Tempêtes, où mugissent les flots réunis de l'océan Atlantique et de la mer des Indes.

De leur côté, les descendans de Sem se divisent en trois colonies, et s'avancent vers l'orient, guidés par trois chefs différens, comme les trois branches d'un fleuve qui s'éloignent divergentes dès leur source.

Arphaxad, l'aîné, va fonder, à la gauche du golfe Persique, le royaume de Chaldée, royaume privilégié dont le peuple prendra un jour le titre de peuple de Dieu, et verra naître Tharé dont naîtra Abraham.

Elam, le second fils, traverse l'Euphrate et le Tigre, et va, de l'autre côté d'une chaîne de montagnes inconnues, adosser à leur base le royaume des Elamites, auquel survivra le souvenir d'une grande ville et d'un grand homme : de Persépolis et de Cyrus.

Assur, le troisième fils, s'arrête entre la Mésopotamie et la Syrie, bâtit Ninive, et jette les fondemens du royaume des Assyriens, où Nemrod le chasseur ouvrira cette liste de trente-quatre rois que fermera Sardanapale

Alors la postérité des trois frères se dispersera sur ce jardin du monde qu'on appelle l'Asie : elle traversera des forêts où l'on recueille le sandal et la myrrhe, passera des fleuves qui roulent sur un lit de corail et de perles, et trouvera des mines de rubis, de topazes et de diamans, en creusant les fondations de ces villes merveilleuses qu'elle appellera Bagdad, Ispahan et Cachemire

(1) Histoire du peuple de Dieu

Quant au enfans de Japhet ils marcheront vers des terres désolées, à travers l'atmosphère nébuleuse de l'occident, s'étendront sur l'Europe, s'arrêteront un instant en Grèce pour y bâtir Sicyone et Argos, puis se répandront de la Nouvelle-Zemble au détroit de Gibraltar, et de la mer Noire aux côtes de Norvège, s'emparant de cette partie du monde que les Hébreux, poétiques dans leur ignorance, ont appelée les îles des nations (1).

Puis, le monde une fois peuplé, Dieu pensera à l'instruire par les sciences, à l'éclairer par la religion, et, pour qu'aucun peuple n'échappe à ce double bienfait, il réunira par la conquête toutes les nations de la terre entre les bras du colosse romain.

Alors, pour préparer cette grande ère du christianisme et de la civilisation, quinze cents ans d'avance on verra, concourant à l'accomplissement de la pensée de Dieu, partir en même temps de l'Egypte, sous la conduite de Cécrops, une colonie de savans qui élèvera Athènes, berceau de toutes sciences ; sous le commandement de Pélage, une armée de soldats dont les fils bâtiront Rome, symbole de toutes conquêtes ; et sous les lois de Moïse, un troupeau d'esclaves parmi les descendans desquels naîtra le Christ, type de toute égalité.

Puis hâtant l'œuvre mystérieuse, se succéderont :

En Grèce, pour instruire :

Homère et Euripide les poètes, Lycurgue et Solon les législateurs, Platon et Socrate les philosophes, et le monde entier étudiera leurs œuvres, adoptera leurs lois, acceptera leurs dogmes. A Rome, pour conquérir :

César, général et dictateur ; et son armée passera au travers du monde ainsi qu'un fleuve immense dans lequel se jetteront, comme des torrens, quatorze nations faisant un seul courant de toutes leurs eaux, un seul peuple de tous leurs peuples, un seul langage de tous leurs idiomes, et n'échappant à ses mains que pour aller former entre celles d'Octave-Auguste un seul empire de tous leurs empires.

Enfin, les temps étant venus, dans un coin de la Judée, naîtra vers l'orient, où naît le jour, et montera sur l'horizon romain Christ, ce soleil de la civilisation, dont les rayons religieux séparent l'âge antique de l'âge moderne, et dont la lumière brille trois siècles avant d'éclairer Constantin.

Mais, comme un pareil empire est trop vaste pour équilibrer longtemps sous le sceptre d'un seul homme, il échappera aux mains mourantes de Théodose-le-Grand, se brisera en deux morceaux, et ira, roulant de chaque côté de son cercueil, former, sous les trônes d'Arcadius et d'Honorius, le double empire chrétien d'Orient et d'Occident.

Cependant ces torrens de nations qui s'étaient jetés dans le grand fleuve romain y avaient charrié plus de limon que d'eau pure : l'empire, en héritant de la science des peuples, avait aussi hérité de leurs vices. La corruption était entrée dans les cours, la débauche dans les villes, la mollesse dans les camps : les hommes suaient sous le poids de manteaux si légers que le vent les soulevait. Les femmes passaient leurs journées aux bains et en sortaient voilées pour entrer dans des maisons perdues. Les soldats, sans cuirasses, couchés sous des tentes peintes, buvaient dans des coupes plus lourdes que leurs épées. Tout était devenu vénal : Conscience des citoyens, faveurs des épouses, service de guerriers. Or une nation est bien près de sa perte lorsque ses dieux lares sont des statues d'or.

La morale jeune et pure de l'Evangile n'était donc plus en harmonie avec ce monde usé et corrompu. La race primitive, arrivée au sacrilège, avait été détruite par les eaux ; la race secondaire, arrivée à la corruption, devait être épurée par le fer et par le feu.

Alors voici tout à coup que du fond de contrées inconnues, au nord, à l'orient, au midi, se lèvent avec un grand bruit d'armes des hordes innombrables de barbares, qui se ruent à travers le monde, les uns à pied, les autres à cheval, ceux-ci sur des chameaux, ceux-là sur des chars traînés par des cerfs. Les fleuves les charrient sur leurs boucliers, la mer les apporte sur des barques ; ils vont chassant devant eux les populations avec le fer de l'épée, comme le berger les troupeaux avec le bois de la houlette, et renversent nation sur nation, comme si la voix de Dieu avait dit : Je mêlerai les peuples du monde comme l'ouragan mêle la poussière de la terre, afin que de leur choc les étincelles de la foi chrétienne jaillissent sur toutes les parties du globe, afin que les temps et les souvenirs anciens soient abolis, afin que toutes choses soient faites nouvelles.

Cependant il y aura de l'ordre dans la destruction, car de ce chaos sortira un nouveau monde. Chacun aura sa part de dévastation : car Dieu a marqué à chacun la tâche qu'il aura à remplir, comme le fermier marque aux moissonneurs les champs qu'ils auront à faucher.

C'est d'abord Alaric à la tête des Goths, s'avançant au travers de l'Italie, emporté par le souffle de Jéhovah, comme

(1) Histoire du peuple de Dieu.

un vaisseau poussé par la tempête. — Il va. — Ce n'est pas sa volonté qui le conduit, c'est un bras qui le pousse. — Il va. — Vainement un moine se jette sur son chemin et tente de l'arrêter. — Ce que tu me demandes n'est point en mon pouvoir, lui répond le barbare, quelque chose me presse d'aller renverser Rome. » Trois fois il enveloppe la ville éternelle au flot de ses soldats, trois fois il recule comme un chacal. Des ambassadeurs vont à lui pour l'engager à lever le siége; ils lui disent, pour l'effrayer, qu'il lui faudra combattre une multitude de gens aussi nombreuse que son armée. « Tant mieux, dit le moissonneur d'hommes, plus l'herbe est serrée, mieux elle se fauche ! »

Enfin il se laisse persuader, et promet de se retirer si on lui donne tout l'or, tout l'argent, toutes les pierreries, tous les esclaves barbares qui se trouvent dans la ville.

— Et que restera-t-il donc aux habitans?

— La vie, répond Alaric.

On lui apporte cinq mille livres d'or, trente mille livres d'argent, quatre mille tuniques de soie, trois mille peaux écarlates, et trois mille livres de poivre. Les Romains, pour se racheter, avaient fondu la statue d'or du Courage qu'ils appelaient la vertu guerrière.

C'est Genséric, à la tête des Vandales, traversant l'Afrique et marchant vers Carthage, où se sont réfugiés les débris de Rome ; vers Carthage la prostituée, où les hommes se couronnent de fleurs, s'habillent comme des femmes, et, la tête voilée, courtisanes étranges, arrêtent les passans pour leur offrir leurs monstrueuses faveurs. Il arrive devant la ville, et, tandis que l'armée monte sur les remparts, le peuple descend au cirque. Au dehors le fracas des armes, au dedans le bruit des jeux ; ici la voix des chanteurs, là-bas le cri des mourans ; au pied des murailles, les malédictions de ceux qui glissent dans le sang et qui tombent dans la mêlée ; sur les gradins de l'amphithéâtre, les chants des musiciens et le son des flûtes qui les accompagnent. Enfin la ville est prise, et Genséric vient lui-même ordonner aux gardiens d'ouvrir les portes du cirque. — A qui? disent-ils. — Au roi de la terre et de la mer, répond le vainqueur.

Mais bientôt il éprouve le besoin de porter ailleurs le fer et la flamme. Il ne sait pas, le barbare, quels peuples couvrent la surface du globe, et il veut les détruire. Il se rend au port, embarque son armée, monte le dernier sur ses vaisseaux. — Où allons-nous, maître? dit le pilote. — Où Dieu me poussera ! — A quelle nation allons-nous faire la guerre? — A celle que Dieu veut punir.

C'est enfin Attila que sa mission appelle dans les Gaules ; dont le camp, chaque fois qu'il s'arrête, cache l'espace de trois villes ordinaires ; qui fait veiller un roi captif à la tente de chacun de ses généraux, et un de ses généraux à sa tente ; qui, dédaigneux des vases d'or et d'argent de la Grèce, mange des chairs saignantes dans des assiettes de bois. Il s'avance et couvre de son armée les pacages du Danube. Une biche lui montre le chemin à travers les Palus-Méotides, et disparaît. Il passe, comme un torrent, sur l'empire d'Orient, laissant derrière lui Léon II et Zénon Isauricus ses tributaires ; enjambe avec dédain Rome, déjà ruinée par Alaric, puis enfin met le pied sur cette terre qui est aujourd'hui la France, et deux villes seulement, Troyes et Paris, restent debout. Chaque jour, le sang rougit la terre, chaque nuit l'incendie rougit le ciel ; les enfans sont suspendus aux arbres par le nerf de la cuisse, et abandonnés vivans aux oiseaux de proie ; les jeunes filles sont étendues en travers des ornières, et les chariots chargés passent sur elles ; les vieillards sont attachés au cou des chevaux, et les chevaux aiguillonnés les emportent avec eux. Cinq cents villes brûlées marquent le passage du roi des Huns à travers le monde ; le désert s'étend à sa suite, comme s'il était son tributaire. L'herbe même ne croît plus, dit l'exterminateur, partout où a passé le cheval d'Attila.

Tout est extraordinaire dans ces envoyés des vengeances célestes, naissance, vie et mort.

Alaric, prêt à s'embarquer pour la Sicile, meurt à Cosenza. Alors ses soldats, à l'aide d'une troupe de captifs, détournent le cours du Busento, leur font creuser une fosse pour leur chef au milieu de son lit desséché, y jettent sous lui, autour de lui, sur lui, de l'or, des pierreries, des étoffes précieuses ; puis quand la fosse est comblée, ils ramènent les eaux du Busento dans leur lit, le fleuve passe sur le tombeau, et sur les bords du fleuve ils égorgent jusqu'au dernier des esclaves qui ont servi à l'œuvre funéraire, afin que le mystère de la tombe reste un secret entre eux et les morts. Attila meurt dans les bras de sa nouvelle épouse Ildico ; et les Huns [illegible] avec la pointe de leurs épées des incisions [illegible] les yeux, afin de [illegible] leur roi avec [illegible] de femme, mais avec [illegible] [illegible] femme tout le jour au milieu de son camp, et [illegible] des chants guerriers. Puis quand la nuit est venue, le cadavre, enfermé dans trois cercueils, le premier d'or, le second d'argent, le troisième de fer, est mystérieusement [illegible] dans la tombe sur un lit de drapeaux, d'armes et de pierreries, et, afin que nulle cupidité humaine ne vienne profaner tant de richesses funéraires, les ensevelisseurs sont poussés dans la fosse et enterrés avec l'enseveli. Ainsi passèrent ces hommes qui, instruits de leur mission par un instinct sauvage, devancèrent le jugement du monde en s'intitulant eux-mêmes le marteau de l'univers, ou le fléau de Dieu.

Puis quand le vent eut emporté la poussière qu'avait soulevée la marche de tant d'armées, quand la fumée de tant de villes incendiées fut remontée aux cieux, quand les vapeurs qui s'élevaient de tant de champs de bataille furent retombées sur la terre en rosée fécondatrice, quand l'œil enfin put distinguer quelque chose au milieu de cet immense chaos, il aperçut des peuples jeunes et renouvelés se pressant à l'entour de quelques vieillards qui tenaient d'une main l'Evangile, et de l'autre la croix :

Ces vieillards, c'étaient les pères de l'Eglise.

Ces peuples, c'étaient nos aïeux, comme les Hébreux avaient été nos ancêtres : sources vivantes, qui jaillissaient pures de la terre, à l'endroit même où s'étaient perdus les fleuves corrompus.

C'étaient les Franks, les Burg-Hunds et les West-Goths se partageant la Gaule ; c'étaient les Ost-Goths, les Longobards et les Gépides se répandant en Italie ; c'étaient les All-Ins, les Van-Dalls et les Suèves s'emparant de l'Espagne ; c'étaient enfin les Pictes, les Scots et les Anglo-Saxons se disputant la Grande-Bretagne ; puis, au milieu de ces races nouvelles et barbares, quelques vieilles colonies de Romains éparses çà et là, espèces de colonnes plantées par la civilisation, étonnées de rester debout au milieu de la barbarie, et sur lesquelles étaient écrits les noms à demi effacés des premiers possesseurs du monde.

GAULE

RACE CONQUÉRANTE

MONARCHIE FRANCO-ROMAINE

Les limites de l'empire romain étaient ainsi fixées sous Auguste :

A l'orient, l'Euphrate ;

Au midi, les cataractes du Nil, les déserts de l'Afrique, et le mont Atlas ;

Au nord, le Danube et le Rhin ;

A l'occident, l'Océan.

Le pays dont cet Océan baignait les rivages, c'était la Gaule. — César avait achevé de la conquérir l'an 51 avant Jésus-Christ, et en avait fait une province romaine.

Il l'avait trouvée divisée en trois parties, et habitée par trois peuples différens de langage, d'institutions et de lois : les Belges, les Gaulois ou Celtes, et les Aquitains.

Les Celtes, placés entre les deux autres nations, étaient séparés des Belges par la Marne et la Seine, et des Aquitains par la Garonne.

Rome divisa sa nouvelle conquête en dix-sept provinces, fit bâtir des forteresses dans chacune d'elles, y laissa des garnisons ; et, comme une maîtresse jalouse qui craint qu'on ne lui enlève par mer la plus belle de ses esclaves, elle fit incessamment croiser une flotte sur les rives de Bretagne.

Constantin, paisible possesseur de l'empire, créa un préfet du prétoire pour les Gaules. Tous les autres gouverneurs relevaient de ce préfet, qui ne relevait que de l'empereur. Il trouva à son arrivée presque toute la Gaule catholique ; sa conversion datait du règne de Décius.

Vers l'an 354, Julien reçoit à son tour ce gouvernement, et le garde cinq ans. Il repousse deux invasions des Franks, et livre à leurs chefs plusieurs combats à la suite desquels il passe aux Thermes qui ont conservé son nom un hiver rigoureux dans la *petite bourgade* de Paris qu'il nomme sa chère Lutèce.

En 451, c'est Aétius qui y commande ; alors ce ne sont plus des invasions de Franks qu'il faut repousser, c'est une inondation de barbares à laquelle il faut opposer une digue : ce n'est plus quelque obscur chef de tribu qu'il faut combattre, c'est Attila qu'il faut vaincre.

Aétius avait compris le péril, et n'avait rien négligé pour y faire face : aux légions qu'il avait pu réunir dans la Gaule il avait joint les West-Goths, les Burg-Hunds, les Celtes, les Saxons, les All-Ins, les Allamannen, et une tribu de ces mêmes Franks qui avaient naguère combattu contre Julien. Mais Aétius avait vu leur chef Mere-wig (1) à Rome,

(1) M. [illegible]

avait appris par lui à estimer la valeur de son peuple, et avait conclu un traité d'alliance avec sa tribu.

Ce fut dans les plaines de Champagne, non loin de Châlons *(Cabillonum)*, que les deux armées se rencontrèrent. La moitié des peuples, épars sur la surface du globe, se trouvait en présence : élémens d'un monde prêt à tomber, matériaux d'un monde près de naître. Leur choc dut être une horrible et sublime chose : car si l'on en croit les vieillards, dit Jornandès, écrivain presque contemporain, ils se souviennent qu'un petit ruisseau qui traversait ces



Les deux armées se joignent à Tolbiac.

mémorables plaines grossit tout à coup, non par les pluies, comme il avait coutume de le faire, mais par le sang qui coulait, et devint un torrent. Les blessés s'y traînaient, dévorés d'une soif ardente, et y buvaient à gorgées un sang dont ils fournissent leur part.

Attila fut vaincu. Sa première défaite fut la dernière victoire de Rome.

Aétius avait sauvé la Gaule : il alla demander sa récompense à Rome ; il l'obtint : Valentinien jaloux le poignarda de sa propre main.

Aétius mourut sans se douter qu'il léguait en mourant la Gaule à Mere-wig. Une fois qu'il fut entré dans ce beau pays, le jeune chef n'en voulut plus sortir ; il s'empara du territoire situé entre la Seine et le Rhin, faisant de Paris sa frontière, et de Tournay sa capitale.

Rome expirante ne tenta point de s'opposer à cet envahissement : impuissante à se garder elle-même contre les barbares, elle devait à bien plus forte raison abandonner ses conquêtes. En même temps que Mere-wig s'établissait dans un coin de cette Gaule que ses descendans devaient envahir tout entière, les Van-Dalls prenaient Carthage, et les West-Goths (1) l'Espagne. Le colosse romain, qui en se couchant avait presque couvert le monde, se raccourcissait peu à peu dans son effroyable agonie, comme ces corps de géants racornis par la souffrance, qui semblent, au moment de leur mort, n'avoir pas même atteint, de leur vivant, la taille ordinaire d'un homme.

L'établissement de Mere-wig dans la Gaule belge est le premier dont nos savans devanciers modernes (2) trouvent une trace certaine, et que constatent positivement Sighbert, Harulph, Roricon et Frédégaire.

Mere-wig fut un grand chef ; il donna non seulement son nom à une race, mais encore à un peuple. Ceux qui l'avaient suivi furent appelés les Franks Mere-wigs. Ceux qui étaient restés aux bords du Rhin conservèrent le nom de Franks Ripes-Wares.

Il mourut vers l'an 455. Hilde-rik lui succéda. C'était, comme le dit son nom, un fort et ardent jeune homme : les soldats le firent monter sur un bouclier, placèrent le bouclier sur leurs épaules, le promenèrent debout et appuyé sur sa hache à l'entour de l'armée, et, cette cérémonie faite, il fut reconnu *chef*.

Bientôt l'amour du chef pour la femme ou l'esclave de

---

1. West-Goths [illegible] ainsi appelés de la position [illegible] Danube [illegible] (Aug. THIERRY.)

2. [illegible] Aug. Thierry. — [illegible]

l'un de ses généraux amène une révolte. Hilde-rik est chassé et les Franks Mere-wigs élisent à sa place Egidius, général des armées romaines. Au bout de huit ans Hilde-rik est rappelé.

Alors la femme du roi de Thuringe, qu'il avait séduite dans son exil, vient le rejoindre et lui dit : « Je viens habiter avec toi ; si je connaissais un plus grand chef, je l'irais chercher au bout de la terre. » Hilde-rik se réjouit et la prend pour femme. La première nuit de ses noces, elle lui dit : « Abstenons-nous, lève-toi, et, ce que tu auras vu, tu viendras le dire à ta servante. » Hilde-rik se leva, alla vers la fenêtre et vit passer dans la cour des bêtes qui ressemblaient à des lions, à des léopards et à des licornes, il revint vers sa femme et lui dit ce qu'il avait vu ; et sa femme lui dit : « Retourne à la fenêtre, et, ce que tu verras, tu le raconteras à ta servante. » Hilde-rik sortit de nouveau, et vit passer des bêtes semblables à des ours et à des loups. Il raconta cela à sa femme, qui le fit sortir une troisième fois, et il vit des bêtes d'une race inférieure. Là-dessus elle lui expliqua l'histoire de toute sa postérité, qui devait aller toujours s'affaiblissant : et elle engendra un fils nommé Hlode-wig, qui fut, par le courage et la force, semblable à un lion parmi les chefs franks.

Effectivement, l'histoire des successeurs de Hilde-rik est tout entière renfermée dans cet apologue. Dago-bert Ier sera à Hlode-wig ce que l'ours et le loup sont au lion : puis ces huit chefs qui lui succéderont, et qu'on appellera fainéans, représenteront ces animaux de race inférieure, conduits par un berger nommé Majeur ou Maire du palais.

Hilde-rik meurt vers l'an 481, et est enterré en la ville de Tournay, qui paraît être la première capitale des chefs franks mere-wigs, dans un tombeau que le hasard a fait découvrir en 1653. Ses ossemens sont ceux d'un homme de haute taille. On retrouva dans sa fosse un squelette de cheval, symbole de courage ; une tête de bœuf, symbole de force ; un globe de cristal, symbole de la puissance ; et des abeilles émaillées, symbole d'un peuple qui se forme : près de lui étaient encore des tablettes et un stylet pour donner des ordres aux esclaves qu'on avait égorgés sur son tombeau, et un cachet d'argent pour les sceller. Ce cachet porte l'empreinte d'un homme parfaitement beau, au visage rasé, à la chevelure longue, tressée, séparée au front, et rejetée en arrière ; enfin on lit autour de ce cachet, pour ne laisser aucun doute sur l'identité des ossemens que renferme le sépulcre, ces deux mots latins : *Childericus rex*.

Hlode-wig, qui, selon Grégoire de Tours, serait le fils de Hilde-rik, lui succède à l'âge de vingt ans. Le premier besoin qui se fit sentir à la jeune nation et au jeune chef, fut celui d'étendre la conquête ; car la fertilité du sol, la limpidité des eaux, la pureté du ciel, attiraient chaque jour des bords du Rhin de nouvelles troupes d'hommes et de femmes qui venaient demander place dans la colonie des Mere-wigs. Bientôt elle se sentit à l'étroit dans ses premières limites, comme un enfant qui grandit et qui étouffe dans la ceinture qui naguère lui était trop large. En conséquence, Hlode-wig rassemble son armée, dépasse Paris, sa frontière, s'avance de vingt-quatre lieues vers le nord, et rencontre près de Soissons Syagrius, gouverneur pour Rome dans les Gaules (2). Les Romains et les Mere-wigs en viennent aux mains : Syagrius, battu, s'échappe presque seul, et se réfugie chez les West-Goths, qui, de leur côté, trop serrés en Espagne, s'étaient répandus dans l'Aquitaine. Mais Hlode-wig menace Alaric II, leur roi, de lui faire la guerre s'il ne lui livre pas le gouverneur romain : Syagrius est livré, sa tête tombe, et les villes de Reims et de Soissons ouvrent leurs portes au vainqueur.

C'est alors que le jeune chef déjà puissant par la conquête veut consolider son pouvoir par l'alliance. Le triomphateur, qui peut choisir parmi les plus belles filles des chefs voisins, jette un regard autour de lui, et ses yeux s'arrêtent sur une vierge que son nom seul annonce être belle entre les belles : c'est Hlodo-hilde, dont l'oncle, chef des Burg-Hunds, demeure près de la ville de Genève. Un Romain, devenu l'esclave du chef frank, est le messager qu'il envoie auprès de celle qu'il veut obtenir, et auquel il confie le sou d'or et le denier de cuivre comme gage qu'il l'achète pour sa fiancée (3).

Hlodo-hilde était chrétienne.

Cependant les Allamannen, jaloux de la conquête des Franks, viennent la leur disputer. Hlode-wig marche à leur rencontre : les deux armées se joignent à Tolbiac ; la victoire est longtemps incertaine, et le chef des Franks Mere-wigs ne l'obtient qu'en échangeant son épée contre une croix. Hlode-wig est vainqueur, Hlode-wig est chrétien. Le vœu est fait, mais le baptême manque encore : le chef frank, qui s'était à peine incliné devant Dieu, s'agenouille devant un homme. Le jour de Noël de l'an 496, l'eau sainte tombe des mains de Remy sur sa tête chevelue, et l'évêque de Reims reçoit, en récompense, tout le terrain qu'il pourra parcourir pendant l'espace de temps que Hlode-wig dormira après son dîner : véritable don de conquérant qui n'a qu'à se réveiller et à prendre.

Bientôt après, Hlode-wig entreprend de nouvelles conquêtes : il descend du côté d'Orléans, que les Romains appelaient Genabum, traverse la Loire, et apparaît sur ses bords, précédé de la double épouvante qu'inspire le nom de leur chef.

Les Bretons, asservis par les Romains, ne firent que changer de maître : Hlode-wig parcourut leur pays, entra chez les Aquitains, pilla leurs maisons, dévasta leurs champs, spolia leurs temples, et revint à Paris, ne leur laissant que la terre qu'il ne pouvait emporter.

Il trouva dans sa capitale, car alors Paris avait droit à ce nom, n'étant plus la frontière mais le centre de ses conquêtes, des envoyés d'Anastase, empereur d'Orient, chargés de lui conférer les titres de Patrice et d'Auguste, et de lui en remettre les insignes. Alors le chef barbare revêtu de la pourpre, précédé des faisceaux, se faisant appeler Auguste, tandis que le dernier empereur d'Occident ne s'appelle plus qu'Augustule, sort de Paris, parcourt la Gaule, qu'il a vaincue sinon soumise, et la sillonne des roues de son char depuis le Rhin jusqu'aux Pyrénées, depuis l'Océan jusqu'aux Alpes.

Ce fut probablement vers cette époque que les chefs franks changèrent leur titre de chef contre celui de roi : car Rome, humble et flatteuse comme une vaincue, leur envoyait le manteau de pourpre et la couronne d'or qu'ils avaient oublié de lui prendre en même temps que son épée. C'était le second baptême de Hlode-wig, et la victoire l'appelait César.

Néanmoins on nous comprendrait mal si l'on regardait ce passage triomphal du conquérant au milieu de ses conquêtes, comme le voyage d'un souverain dans ses États ; les peuples qui s'ouvraient devant lui n'étaient pas ses peuples, c'étaient nos pères : c'étaient, comme nous l'avons dit, des vaincus et non pas des sujets. Là où était le triomphateur entouré de ses soldats, là aussi, mais là seulement, était son pouvoir : car derrière son char et son armée, les peuples se refermaient comme les eaux de la mer sur le sillage d'un vaisseau ; et ses ordres, si haut qu'ils fussent prononcés, se perdaient dans les malédictions et les menaces qui s'échappaient de toutes les bouches dès que la crainte qu'inspirait sa présence s'était dissipée avec son départ.

Aussi l'œuvre de la conquête, accomplie par la force et le génie d'un homme, sera perdue pour ses successeurs, dès que l'épée avec laquelle il s'est taillé des routes parmi les Celtes, les Aquitains et les Bretons, sera tombée aux faibles mains de Hilde-bert et de ses descendans. Les populations indigènes se resserreront autour d'eux, et les Franks se trouveront pressés dans leurs conquêtes comme un coin de fer dans un billot de chêne entr'ouvert mais non fendu. Enfin, les habitans resteront les mêmes dans les Gaules : seulement ils se sentiront plus serrés et plus mal à l'aise dans les limites qui les contiennent, car une tribu étrangère s'est glissée au milieu d'eux, et a pris une assez large portion de leur terre.

Hlode-wig meurt en 511. Hilde-bert lui succède. Nous croyons que ce fut à compter de cette époque que les descendans de Hlode-wig adoptèrent définitivement pour eux et pour les chefs à venir le titre de roi comme dénomination exacte et désormais voulue du commandement. Nous leur donnerons désormais en conséquence la nouvelle qualification de roi des Franks. Odes ou Eudes, que nous trouverons sur le trône en 888, la changera en celle de roi de France.

Cependant nous croyons devoir dire qu'on prendrait une très fausse notion de cette royauté des premiers temps, si elle éveillait dans l'esprit de nos lecteurs l'idée de puissance qui se rattache à la royauté de Louis XIV ou de Napoléon. Le titre seul des chefs avait changé : les limites du pouvoir étaient restées les mêmes. A cette époque où l'armée était composée d'hommes libres, le roi était le premier de ces hommes libres, et voilà tout. Il avait sa part dans le butin et rien de plus (1). Du moment où ses sol-

(1) [illegible]

(2) [illegible]

(3) [illegible]

(1) [illegible]

dats désapprouvaient l'expédition pour laquelle il les convoquait, ils étaient maîtres de l'abandonner (1); ou s'il se refusait à faire une guerre qui leur paraissait convenable, ils l'y contraignaient, non seulement par des menaces, mais encore par des violences (2).

Maintenant que nous avons apprécié cette royauté à sa juste valeur, voyons-la s'affaiblir encore en se divisant.

Hlode-wig avait laissé quatre fils: ils partagèrent en quatre lots le territoire occupé par les Franks Mere-wigs; plus, les portions de terrain dont la conquête de leur père l'avait augmenté: puis ils tirèrent ces quatre lots au sort. Paris, Orléans, Soissons et Metz, qui étaient les quatre villes les plus importantes du royaume entier, devinrent chacune le centre d'une fraction de ce royaume divisé. Hilde-bert obtint Paris; Hlode-mer, Orléans; Hlot-her, Soissons; et Théode-rik, Metz.

Ce partage devint l'occasion d'une nouvelle division géographique. Tout le terrain situé entre le Rhin, la Meuse et la Moselle, prend le nom d'*Oster-Rike*, royaume d'Orient, dont par corruption les modernes ont fait Austrasie; et la partie qui s'avance au couchant, entre la Meuse, la Loire et l'Océan, reçoit celui de *Nioster-Rike*, royaume d'Occident ou de Neustrie. Tout ce qui n'était pas compris dans cette division n'appartenait pas encore aux Franks Mere-wigs, et conserva son vieux nom de Gaule.

Ainsi, l'envahissement suit la marche ordinaire. D'abord la conquête; puis le partage des terres conquises; puis la dénomination des terres partagées.

Le premier des quatre frères qui meurt est Hlode-mer. Il est tué, en 523 à la bataille de Veseronce (3). Théode-rik, son allié dans cette guerre, n'en remporte pas moins la victoire; il écrase les Burg-Hunds et s'empare de leur pays, qu'il réunit à son royaume. Hlode-mer laissait trois fils sous la tutelle de leur aïeule Hlodo-hilde.

« ......Alors Hilde-bert, roi de Paris, voyant que sa mère portait une très grande affection aux fils de Hlode-mer, en prit de l'ombrage: et craignant que, par l'influence qu'elle avait conservée, elle ne parvînt à leur faire prendre part au royaume, il envoya secrètement vers son frère le roi Hlot-her, et lui fit dire: « Notre mère a près d'elle les fils « de notre frère, et veut leur donner le royaume. Il faut « que tu viennes sans retard à Paris, et qu'après nous être « consultés, nous décidions ce que nous devons faire d'eux; « si on leur coupera les cheveux (4) comme au reste du « peuple, ou si, après les avoir tués, nous partagerons entre « nous le royaume de notre frère. » Adoptant ce projet, Hlot-her vint à Paris. Hilde-bert avait déjà fait courir le bruit que lui et son frère étaient résolus, d'un commun accord, à élever les orphelins au trône. Ils envoyèrent donc, au nom de tous deux, un messager à la reine Hlodo-hilde, qui demeurait dans la même ville, et lui dirent: « Envoie-nous tes petits-enfans, que nous les élevions au trône. » Elle, joyeuse, et ne sachant pas leur projet, après avoir fait boire et manger les enfans, les envoya à leurs oncles en disant: « Allez, enfans, et je ne croirai pas avoir « perdu mon fils si je vous vois succéder à son royaume. » Et les enfans, étant allés, furent pris aussitôt et séparés de leurs serviteurs et de leurs gouverneurs: alors on les enferma à part, les serviteurs d'un côté et les enfans de l'autre; et cela fait, Hilde-bert et Hlot-her envoyèrent à la reine Arcadius portant des ciseaux et une épée nue. Quand il fut arrivé près d'elle, il lui montra les ciseaux et l'épée en disant: « Tes fils, nos seigneurs, ô glorieuse « reine! désirent que tu leur fasses savoir ta volonté sur « la manière dont il faut traiter les enfans. Ordonne qu'on « leur coupe les cheveux ou qu'ils soient égorgés. » Consternée de ces paroles, et émue d'une grande colère en voyant cette épée nue et les ciseaux, la reine se laissa emporter à son indignation; et ne sachant ce qu'elle disait; tant son esprit était troublé par la douleur, elle répondit imprudemment: « S'ils ne règnent pas comme leur père, « j'aime mieux les voir morts que rasés. » Alors Arcadius revint promptement vers ceux qui l'avaient envoyé, et leur dit: « Vous pouvez continuer; la reine approuve ce que « vous avez commencé, et sa volonté est que vous accom« plissiez votre projet. » Aussitôt Hlot-her, prenant par le bras l'aîné des enfans, le jeta à terre, et lui enfonçant son couteau sous l'aisselle, il le tua cruellement. A ses cris, son frère se prosterna aux pieds d'Hilde-bert, et lui baisant les genoux, il dit en pleurant: « Secours-moi, mon très « bon père, afin que je ne meure pas comme mon frère! » Alors, Hilde-bert, le visage couvert de larmes, dit à Hlot-her: « Oh! je te prie, mon très cher frère, d'avoir la bonté « de m'accorder la vie de cet enfant; et si tu consens à ne « pas le tuer, je te donnerai tout ce que tu voudras. » Mais Hlot-her l'accabla d'injures et lui dit: « Repousse cet « enfant loin de toi, ou certes tu mourras à sa place: car « c'est toi qui m'as excité à cette affaire, et voilà que maintenant tu ne veux plus la pousser à bout! » Alors Hilde-bert, effrayé, repoussa l'enfant et le jeta à Hlot-her, qui lui enfonça son couteau dans le côté, et le tua comme il avait tué son frère. Ils égorgèrent ensuite les serviteurs et les gouverneurs; et lorsqu'ils furent morts, Hlot-her, monta à cheval, sans se troubler du meurtre de ses neveux, et se rendit avec Hilde-bert dans les faubourgs. La reine Hlodo-hilde, ayant fait mettre ces deux petits corps sur un brancard, les conduisit avec beaucoup de chants sacrés et une immense douleur à l'église de Saint-Pierre où on les enterra tous deux ensemble. — L'un avait dix ans et l'autre sept.

« Le troisième fils, nommé Hlodo-ald, fut sauvé par l'entremise d'hommes forts, qu'on appela depuis barons. Renonçant à son royaume terrestre, il se coupa lui-même les cheveux, se fit clerc, et persistant dans les bonnes œuvres, il devint prêtre.

« Les deux rois partagèrent entre eux le royaume de Hlode-mer. »

Nous n'avons rien cru devoir changer à la narration de Grégoire de Tours; elle nous a paru naïve comme un chapitre de la Bible, et dramatique comme une scène de Shakespeare.

Dix ans après cet événement, Théode-rik meurt à son tour; et Théode-bert lui succède, réunissant au royaume de Metz le royaume des Burg-Hunds conquis par son frère, au moment où Hlot-her et Hilde-bert rassemblaient déjà leurs troupes pour le dépouiller de son héritage, comme ils avaient fait à l'égard des fils de Hlode-mer.

Théode-bert, en vertu de cette réunion, venait de prendre le premier le titre de roi d'Austrasie, et disposait de forces considérables. Les deux frères reconnaissent le danger de leur entreprise, et, tournant leurs armes contre l'Espagne, prennent Pampelune, la Biscaye, l'Aragon, la Catalogne, et viennent mettre le siège devant Saragosse, qui ne se rachète du pillage qu'en abandonnant aux deux rois la tunique de saint Vincent, martyr. Les vainqueurs rentrent donc bientôt en France, avec cette précieuse relique, et Hilde-bert fait bâtir hors de Paris, sous le nom de Sainte-Croix-de-Saint-Vincent, une église où il la dépose en grande pompe, et où elle demeure en grande dévotion. Cette église est aujourd'hui Saint-Germain-des-Prés, le plus ancien monument qui reste des *Mere-wigs* dans notre Paris moderne.

Pendant que ces choses se passaient en Occident, Justinien faisait une rude guerre aux barbares qui s'étaient emparés de l'Italie. La puissance des rois franks, qui s'augmentait tous les jours, méritait déjà qu'on recherchât leur alliance. L'empereur envoya donc à Théode-bert, qui était le plus voisin de l'Italie, des ambassadeurs autorisés à lui faire en son nom la cession de tous les droits qu'il avait conservés sur la Provence, où Arles et Nîmes tenaient toujours pour l'empire. Il lui accorde en outre le droit de présider, comme le faisaient les empereurs, aux jeux du cirque qui se célèbrent dans ces deux villes. Il proclame un édit qui ordonne que la monnaie d'or marquée au coin du nouveau roi d'Austrasie, et portant l'empreinte de son image, aura cours dans toute l'étendue de l'empire: prérogative unique qu'on avait toujours refusée, même aux rois de Perse. Ces offres, quelque brillantes qu'elles soient, ne séduisent point Théode-bert. Au lieu d'accepter l'alliance de Justinien, il se ligue avec Totila, fait frapper des pièces d'or et d'argent sur lesquelles il est représenté avec

---

grandeur et d'une beauté surprenantes. L'évêque envoya vers lui un messager pour le lui redemander. Le roi dit à cet homme: « Suis-moi jusqu'à Soissons, c'est là qu'on partagera le butin; et lorsque le sort m'aura donné ce vase, je ferai ce que demande le pontife. » Étant arrivés à Soissons, ils allèrent à la place, au milieu de laquelle on mit tout le butin, et le roi dit: « Je vous prie, mes braves guerriers, de vouloir bien m'accorder, outre ma part, ce vase que voici. » Alors un soldat présomptueux, jaloux et emporté, éleva sa francisque et en frappa le vase, en s'écriant: « Tu n'auras de tout ceci rien que ce que te donnera vraiment le sort. *Nihil hinc accipies nisi tibi quæ sors vera largitur.* »

(GRÉGOIRE DE TOURS.)

(1) Ensuite de cela, Hlode-her et Hilde-bert firent le projet de marcher contre les Burg-Hunds. Theode-rik ne voulut pas y aller; mais les Franks qui marchaient avec lui lui dirent: « Si tu ne veux pas aller avec tes frères, nous te quitterons et nous les suivrons à ta place. *Si in Burgundiam ire despexeris, te relinquimus.* »

(GRÉGOIRE DE TOURS.)

(2) ...... Irruentes super eum, et scindentes tentorium ejus, ipsumque vi detrahentes, interficere voluerunt, si cum illis ire differret. »

(GRÉGOIRE DE TOURS.)

(3) « ...... Et, s'étant rejoints près de Veseronce, lieu situé dans le territoire de la cité de Vienne, ils livrèrent combat à Gunde-mer (Pacifique et Grand). Gunde-mer ayant pris la fuite avec son armée, Hlode-mer le poursuivit: et, comme il se trouvait assez éloigné des siens, les Burg-Hunds imitant le signal qui lui était ordinaire, en disant: « Viens par ici, nous sommes des tiens; » il les crut, alla à eux, et tomba au milieu de ses ennemis, qui lui coupèrent la tête, la fixèrent au bout d'une pique, et l'élevèrent en l'air. »

(GRÉGOIRE DE TOURS.)

(4) La tête rasée était le signe de la déchéance. — Les premiers rois franks portèrent la couronne de cheveux avant de porter la couronne d'or.

tous les [illegible] de la dignité impériale, il prend le titre d'Auguste, qui n'appartenait qu'aux empereurs. Enfin il se ligue avec les Ost-Goths et les [illegible], pénètre jusqu'à Pavie, y fait un grand butin, laisse Buccelin, son lieutenant, pour garder sa conquête, que lui dispute Bélisaire, et revient en Austrasie, où la chute d'un arbre le blesse si dangereusement qu'il en meurt (2).

Théode-bert, qui ne régna que treize ans, avait mérité par les services rendus au royaume le surnom d'*Utile*. C'est le seul de tous les rois qui composent la triple dynastie des Mere-wigs, des Carolingiens et des Capétiens, à qui le peuple ait songé à donner ce nom. Karl, Philippe II, Louis XIV et Napoléon se contentèrent de celui d'Auguste ou de Grand.

Théode-bald, son fils, lui succède et meurt après sept ans de règne. Hilde-bert, roi de Paris, suit de près Théodebald au tombeau ; et Hlot-her, roi de Soissons, devient alors, seul mais non paisible, maître de la Neustrie et de l'Austrasie.

Au milieu de tous les troubles suscités au roi, tantôt par les ennemis étrangers, tantôt par les ennemis intérieurs, nous ne citerons que la révolte de son fils Hram. Ce jeune homme se ligue contre son père avec le comte des Bretons. Hlot-her marche à eux ; les deux armées en viennent aux mains : les Bretons sont défaits, leur comte tué, et Hram pris, lié et enfermé dans une chaumière avec sa famille, est brûlé avec elle (3).

Un an après, Hlot-her mourut à Compiègne dans la cinquante et unième année de son âge, le jour anniversaire de la bataille de Bretagne, et à l'heure précise où il avait fait périr son fils.

C'est vers la fin de ce règne, et tandis que les Turks commencent à établir leur puissance en Asie, que Bélisaire et Narsès reconquièrent à l'empire l'Italie, la Sicile, et les provinces du midi de l'Espagne.

Hlot-her laissait quatre fils, Hari-bert, Gont-ram, Hilpe-rik et Sige-bert.

Hilpe-rik, aussitôt après les funérailles de son père, s'empare de ses trésors rassemblés à Braine, et s'adressant aux plus considérables des Franks, il leur fit reconnaître son pouvoir. Alors il se rend à Paris et s'empare de cette ville. Mais il ne peut la garder longtemps ; ses frères se réunissent, l'en chassent et partagent le royaume régulièrement entre eux. Hari-bert obtient Paris ; Gont-ram, Orléans ; Hilpe-rik, Soissons, et Sighe-bert, Reims.

Le coup d'œil que nous jetons sur eux s'arrêtera principalement sur Sighe-bert et Hilpe-rik. Ils épousent d'abord les deux sœurs, filles d'Athana-gild, roi des West-Goths : Sighe-bert prend pour femme Brune-hilde ; et Hilpe-rik, Galsuinthe.

Deux ans après, Galsuinthe est trouvée morte dans son lit : les soupçons tombent aussitôt sur Frede-gunde, maîtresse de Hilpe-rik. Ces soupçons se changent bientôt en certitude, quand on la voit, au bout de quelques jours, prendre la place de sa rivale sur le trône et dans le lit du roi.

Là commence cette haine ardente et vivace entre les deux reines, excitée chez l'une par la mort de sa sœur, chez l'autre par le besoin de se maintenir dans la place où l'a élevée son crime. Pendant la longue période qu'embrassent leurs ressentimens, il est difficile de distinguer autre chose que des meurtres à travers la vapeur de sang qui s'élève des deux royaumes : à peine sait-on, tant les coups sont rapides, qui frappe et qui est frappé.

Frede-gunde fait d'abord assassiner son mari, Sige-bert ; puis Hilpe-rik et ses deux fils.

Gont-ram meurt et laisse ses États à Hilde-bert, fils de Sighe-bert.

Hilde-bert meurt à son tour, et Brune-hilde venge par la mort de Théode-bert, fils de Hilde-bert, la mort de son mari et de ses deux enfans.

Le seul qui survive des quatre (4), Hlot-her, fils de Hilpe-rik et de Frede-gunde, est proclamé roi de Soissons à l'âge de quatre mois ; le jeune tigre en grandissant prouve son lignage maternel, et fait assassiner les descendans de Hilde-bert, dont la mort le laisse maître de toute la monarchie. Enfin, l'an 613, il monte sur un trône dont le velours parsemé d'abeilles recouvre huit cadavres royaux. Le premier acte de son pouvoir est de s'emparer de Brune-hilde, cette vieille ennemie de sa mère et de sa maison, de la promener autour du camp sur un chameau, et, après une torture de trois jours, d'attacher à la queue d'un cheval fougueux, qui la met en morceaux à la vue de toute l'armée, cette veuve de deux rois, cette mère de sept princes.

En 1632, on ouvrit à Autun le tombeau qui avait été élevé à Brune-hilde dans l'église de Saint-Martin. On y retrouva les cendres de cette reine, qui fut brûlée après son exécution, quelques morceaux de charbon et la molette d'un éperon de fer. Cette molette, qui fit naître d'abord quelques doutes sur l'identité du monument, en est au contraire, ce nous semble, la meilleure preuve. Lorsqu'un supplice pareil à celui de Brune-hilde avait lieu, on attachait aux flancs du cheval des éperons qui redoublaient la vitesse de sa course : une des molettes sera tombée dans les vêtemens de la patiente, ou se sera brisée dans ses chairs ; et, comme on aura tout livré aux flammes, on aura tout recueilli, et tout enseveli dans le tombeau préparé pour elle.

Ce supplice eut lieu en 614, comme le prouve l'épitaphe gravée en 1633 sur le monument.

Brunecheul fut jadis royne de France,
Fondateresse du lieu de céans :
Cy inhumée en six cent quatorze ans,
En attendant de Dieu vraie indulgence.

C'est à Brune-hilde que le royaume doit ses premières grandes routes ; et quelques chaussées de Bourgogne et de Picardie portent encore son nom.

Hlot-her II était donc, comme nous l'avons dit, devenu maître de la monarchie tout entière ; mais, à la faveur des troubles qui avaient suivi le règne de Hlode-wig, les chefs constituaient alors une puissance dans l'Etat. Les nobles commençaient à remplacer les guerriers, les seigneurs, les généraux. Dans la lutte de deux pouvoirs opposés, l'un ne peut rien gagner qu'aux dépens de l'autre ; et lorsque celui-ci s'accroît, celui-là s'affaiblit. Ce fut surtout en Austrasie que cette influence d'une féodalité naissante se fit sentir (1). Les chefs obtiennent de Hlot-her des bénéfices à vie, ainsi que la libre élection de leurs maires ; et avec Warna-her, le premier qui est nommé par eux, naît au milieu de la première race le principe d'élection aristocratique qui doit, au bout de cent soixante ans, renverser le principe royal et se mettre à sa place.

Hlot-her meurt en 628, laissant un code de lois assez estimé.

Avant de nous occuper de Dago-bert I[er], son successeur, jetons un coup d'œil vers l'Orient, où s'accomplit un événement qui manquera, un siècle plus tard, de changer la face du monde.

Le 10 septembre 570, sur les confins de l'Arabie Pétrée, au milieu de la ville de La Mekke, dans le sein de la tribu de Koreisch, qui descend en droite ligne d'Ismael, fils d'Abraham, naît un enfant dont les aïeux occupent depuis cinq générations la souveraineté de cette ville. A deux mois, la mort lui enlève son père ; et à six ans, sa mère : l'orphelin, élevé par Abou-Thaleb, son oncle, adopte la profession du commerce. A treize ans, il voyage dans la Syrie ; à dix-huit, la régularité de sa conduite, la franchise de ses paroles, la concordance de ses actions avec ses paroles, lui méritent le nom d'Al-Amin (le Fidèle) ; à quarante ans, l'homme instruit par ses voyages dans les dogmes religieux des pays qu'il a parcourus, jette les yeux autour de lui : il voit les Arabes partagés en tribus rivales, professant les unes l'idolâtrie, les autres un judaïsme corrompu ; les chrétiens orientaux divisés en une multitude de sectes qui se persécutent avec fureur. Lui seul, au milieu des peuples grossiers et ignorans, doué d'une mémoire heureuse, d'une éloquence vive, d'une présence d'esprit rare, d'un tempérament robuste, d'un courage inébranlable, reconnaît sa supériorité sur tout ce qui l'entoure, devine que le terrain n'attend que la semence, et commence à penser qu'il pourrait bien être appelé, comme Jésus, fils de Marie, à prêcher les dogmes d'une religion nouvelle. Bientôt il se présente au peuple comme l'envoyé de Dieu ; mais, ainsi que tout fondateur de secte, il commence par éveiller l'incrédulité et la persécution. Poursuivi par les Koreischites comme faux prophète, il est forcé d'abandonner La Mekke en proscrit, et de cette fuite, qui correspond chez nous au vendredi 16 juillet 622 sous le nom d'Hedjirah, qui veut dire fuite, date pour le monde une troisième ère.

Médine reçoit le proscrit : là le rejoignent ses disciples, là se rassemble une armée. Il se met à sa tête, et, le sabre

(1) Cette monnaie fut appelée *Domnicus* [illegible].

(2) Agath., lib. prim. — Grégoire de Tours le fait mourir au contraire d'une longue maladie. « Le roi Théode-bert [illegible] maladie. Les médecins employèrent près de lui tout leur art [illegible] Dieu avait résolu de l'appeler à lui. »

(3) Les deux armées en étant donc venues aux mains, [illegible] des Bretons [illegible] le dos et fut tué ; après quoi Hram [illegible] vers les vaisseaux qu'il avait préparés sur la mer. Mais [illegible] et son fils, il fut atteint par l'armée de son père, pris et lié ; et lorsqu'on eut annoncé la chose à Hlot-her, il ordonna qu'il fût brûlé avec sa femme et ses filles. On les enferma [illegible] d'un pauvre homme, où Hram, étendu sur un banc, fut étranglé [illegible] on mit le feu à la cabane, et il fut consumé avec sa femme et ses filles.

GRÉGOIRE DE TOURS.

(4) Les trois autres, pour me servir de l'expression que leur mère employait dans sa douleur, avaient été tués par les larmes des pauvres, les gémissemens des veuves, et les soupirs des orphelins : « Ecce eos lacrymae pauperum, lamenta viduarum, suspiria orphanorum interemerunt. »

(1) Féodalité de la conquête, qu'il ne faut pas confondre avec la féodalité nationale.

en main, se rouvre une route vers la ville qui l'exila, et dans laquelle, le 12 janvier 630, il rentre en conquérant et en prophète, à l'âge de soixante ans. Alors le vieillard se rend au temple, en fait abattre les trois cent soixante idoles, sans en excepter les statues d'Abraham et d'Ismaël, ses ancêtres : puis, pour purifier le saint lieu, il se tourne successivement vers l'orient, le midi, l'occident et le nord, croisant à chaque pause les bras sur la poitrine, et criant : « Allah ak-bar, » Dieu est grand. Enfin, deux ans après, comblé d'honneurs et de respects, unique prophète d'une religion qui domine aujourd'hui la moitié de l'ancien hémisphère, premier fondateur d'un empire qui, agrandi par



Il le tua cruellement.

ses successeurs, embrassera, en quatre-vingt-dix ans, plus de pays que les Romains n'en avaient conquis en huit siècles, il meurt à Médine le 8 janvier 632 de l'ère chrétienne, et, trois jours entiers, les chefs des tribus qu'il a soumises ont besoin de contempler son cadavre pour croire que celui-là qui a fait de si grandes choses était un homme mortel comme les autres hommes.

Cet enfant orphelin, cet homme fugitif, ce vieillard triomphateur, c'est Mahomet le prophète, que ceux de l'Orient appellent Mohammed-Aboul-Cassem.

En attendant que sa race trop resserrée en Afrique et en Asie apparaisse sur la cime des Pyrénées, revenons à la France.

Au moment où nous y ramenons nos lecteurs (novembre 628), Dago-bert, proclamé roi par les chefs franks, vient de monter sur le trône à force d'intrigues, et non pas à cause de son droit d'aînesse, comme on pourrait le croire : il fait exclure du partage du royaume son frère Hari-bert, lui cède comme une espèce d'apanage, le Toulousain, le Quercy, l'Agenois, le Périgord et la Saintonge, auxquels on réunit quelques années après la Gascogne, et lui permet de s'appeler roi de Toulouse. Bientôt Dago-bert épouse successivement trois femmes, Gomatrude, Nantehilde et Rague-trude : alors commencent les désordres et les profusions de son règne. Il voyage par tout le royaume accompagné de ses leudes (1), revêtu de ses habits royaux, suivi de ses trois femmes, auxquelles il adjoint tant de concubines, que Frédégaire avoue n'en pouvoir indiquer le nombre (1). Saint Eloi, dont une chanson populaire a rendu la renommée si universelle, arrive à sa cour simple orfèvre et porte bientôt des ceintures de pierreries : il fait d'abord à Dago-bert un fauteuil d'or massif, puis ensuite un trône entier du même métal, sur lequel le roi s'assied en 629, pour présider une assemblée de seigneurs.

C'est ici que commence à devenir sensible en la personne de Peppin-de-Landen, que quelques auteurs nomment Peppin-le-Vieux parce qu'il fut l'*ancêtre* d'une grande race, cette puissance des maires qui s'élève à côté de la puissance royale. Grâce à la concession d'élection libre faite imprudemment aux seigneurs par Hlot-her II, les maires cessent déjà d'être les hommes du roi pour devenir les hommes des chefs. Bientôt nous allons voir, sous les règnes suivans, s'établir entre ces deux puissances rivales une lutte acharnée qui finira par être mortelle aux rois Mere-wigs.

Dago-bert meurt en 638, après un règne de seize ans. Saint-Denis, qu'il a fait bâtir, reçoit son corps et lui élève un tombeau. Le premier des rois franks, il mérite ou plutôt il reçoit les honneurs de la canonisation déjà accordés à la reine Hlodo-hild, femme de Hlode-wig, quoique la conduite désordonnée et dissolue qu'il a menée pendant sa vie semble une singulière préparation au titre de saint qu'il doit porter après sa mort. Aussi sa canonisation est-elle due à une circonstance toute particulière.

Le roi avait envoyé en Sicile Audoald, évêque de Poitiers ; le digne prélat alla faire une visite à un saint anachorète qui y était en grande vénération, et qui habitait un ermitage situé sur les bords de la mer : ce fut celui-ci qui lui apprit la mort du roi. Voici à peu près en quels termes Gaguin rapporte ce singulier récit :

« Je dormais la nuit dernière, dit l'anachorète, lorsqu'un vieillard à longue barbe me réveilla, m'avertissant de prier pour l'âme de Dago-bert, qui venait de mourir. Je me levais pour obéir à cet ordre, lorsque par la fenêtre de mon ermitage, j'aperçus au milieu de la mer une multi-

(1) On appelait leudes ou fidèles une garde que les rois franks avaient créée pour les accompagner. Les abandons de terrains que les rois leur accordaient, en récompense de leurs services, en firent peu à peu des seigneurs, puis des grands vassaux.

(1) Je m'ennuierais d'insérer dans cette chronique le nom de ses concubines, tant elles étaient en grand nombre.

(FRÉDÉGAIRE.)

tude de diables qui emportaient en grand triomphe l'âme du roi défunt aux enfers. Cette malheureuse âme, horriblement tourmentée par eux, appelait à grands cris saint Martin, saint Maurice et saint Denis, martyrs. A ces cris, les saints invoqués sont descendus du ciel au milieu des orages et des éclairs, ont délivré l'âme du roi, et l'on emportée avec eux, chantant le cantique de David : « *Seigneur, heureux celui que vous avez choisi.* »

Audo-ald raconta à son retour ce que le saint ermite Jean lui avait appris. Dadon, chancelier du roi défunt, écrivit cette relation, et dès lors Dago-bert fut vénéré comme un saint.

On retrouve toute cette histoire sculptée sur le tombeau du roi ; le combat des saints et des démons y est représenté dans tous ses détails, et, sur le plafond du tombeau, l'on reconnaît les trois vainqueurs qui portent sur une grande nappe l'âme de Dago-bert en paradis.

Une belle statue de femme pleurant sur le tombeau est le portrait de la reine Nante-hilde.

Holde-wig II et Sighe-bert II succèdent à leur père, et divisent de nouveau le royaume frank en deux parties. Hlode-wig II est nommé roi de Neustrie et de Bourgogne ; Sighe-bert II, roi d'Austrasie.

Le premier acte d'autorité de Peppin-de-Landen est un acte de justice : il envoie des ambassadeurs à Hlode-wig II, pour réclamer le partage des trésors de Dago-bert. Celui-ci consent à cette demande : en conséquence, il envoie Egue, maire du palais du royaume de Neustrie, à Compiègne ; et là, les deux ministres font un partage égal de l'or, des pierreries et des bijoux. Hlode-wig reçoit le premier lot, Sighebert le second, et Nante-hilde le troisième.

Peppin-de-Landen meurt, et son fils Grimo-ald lui succède en Austrasie. Egue survit peu à Peppin, et Erchino-ald est élu en Neustrie.

Hlode-wig II et Sighe-bert II ouvrent la liste des rois fainéans : le pouvoir de la royauté, bientôt suivi de ses attributs, commence à passer de leurs mains dans celles des maires ou majeurs des palais. Le sang de Hlode-wig se refroidit dans le cœur de ses fils ; et les descendans des premiers chefs franks, que l'élection élevait au pavois, tombent promptement du bouclier des rois, leur premier trône, a la charrette à bœufs des reines, leur premier tombeau.

Sighe-bert meurt à Metz, en 654, laissant un fils. Grimoald (1) enlève cet enfant, répand le bruit de sa mort, lui fait faire de magnifiques funérailles, l'envoie en Ecosse et lui substitue son propre fils, qu'il proclame roi d'Austrasie, sous le nom de Hilde-bert II. Mais à peine l'a-t-il assis sur le trône, que les Franks Austrasiens se révoltent et font disparaître sans qu'ils laissent aucune trace Grimo-ald et son fils dans la tempête politique soulevée par leur usurpation.

Cependant, la race de Peppin-le-Vieux n'est point éteinte avec eux ; il reste dans la ligne maternelle un enfant qui aura nom Peppin-d'Héristal, et cet enfant sera le père de Karl-le-Martel, l'aïeul de Peppin-le-Bref, et le trisaïeul de Karl-le-Grand. Hlode-wig II réunit alors, pour la quatrième fois, la Neustrie et l'Austrasie en un seul royaume : mais il meurt hâtivement en 657, âgé de vingt et un ans.

Les auteurs contemporains reprochent à ce prince deux singuliers sacrilèges : le premier c'est d'avoir enlevé les lames d'or et d'argent qui couvraient le tombeau de saint Denis, pour nourrir les pauvres dans un moment de détresse ; le second, c'est d'avoir cassé un bras au même saint, qu'il avait en grande vénération, et d'avoir fait porter ce bras dans son oratoire, au risque de diminuer par cette mutilation la dévotion que les fidèles avaient pour l'apôtre de la France.

Hlot-her III, son fils, lui succède comme roi de Bourgogne et de Neustrie. Ebroïn, maire du palais, force Bathilde à lui abandonner la tutelle de cet enfant, et bientôt s'empare de toute l'autorité. Les Franks Austrasiens refusent d'obéir aux Franks Neustriens, et demandent un roi indépendant : Bat-hilde leur donne son second fils Hilde-rik. A peine est-il monté sur le trône que Hlot-her meurt en 670, après quatre ans de règne. Ebroïn choisit pour succéder à Hlot-her son frère Théode-rik. Mais comme il néglige de consulter les seigneurs, qui avaient toujours conservé leur droit d'élection, ceux-ci annulent la nomination, s'emparent du roi et du ministre, et les remettent à Hilde-rik, qui les fait raser tous deux, force Ebroïn à se faire moine en l'abbaye de Luxeuil ; et moins sévère pour son frère, lui demande ce qu'il désire : — Une cellule et le temps de laisser repousser mes cheveux, répond Théode-rik.

En effet il reparaît trois ans après, le front ceint de la double couronne des rois de la première race.

Dans l'intervalle de sa disparition, Hilde-rik se trouve à son tour un instant roi de toute la monarchie. Mais il a l'imprudence de faire attacher à un poteau et battre de verges un seigneur nommé Bodillon ; aussitôt celui-ci réunit quelques mécontens, entoure le palais du roi, en enfonce les portes, et tue de sa main Hilde-rik, sa femme Bili-hilde, qui était enceinte, et Dago-bert leur fils aîné : le second échappe aux assassins. Nous le verrons régner à son tour, sous le nom de Hilpe-rik II.

Hilde-rik, sa femme et son fils, furent enterrés à Saint-Germain-des-Prés. Vers la fin du dernier siècle, des ouvriers, travaillant aux réparations de cette église, trouvèrent deux tombeaux : l'un d'homme, l'autre de femme. A côté des ossemens de l'homme, on avait placé des restes d'ornemens royaux, une couronne d'or et une inscription portant ces mots : *Childericus rex.* Dans le tombeau de la femme on retrouva un petit coffre renfermant le corps d'un enfant. L'identité de l'un se complète par l'identité de l'autre : toute une famille royale assassinée avait dormi dix siècles dans ces deux tombeaux inconnus.

A la mort de Hilpe-rik, par un singulier jeu de fortune, reparaissent ensemble Théode-rik, que nous avons vu enfermé à Saint-Denis par Hilde-rik, et Dago-bert, que nous avons vu exilé en Ecosse par Grimo-ald. Après quelques années de règne, Dago-bert disparaît assassiné dans une sédition. Théode-rik entreprend aussitôt de réunir l'Austrasie à la Neustrie ; mais, à la mort de leur roi, les seigneurs Austrasiens avaient élu Peppin-d'Héristal maire du palais et duc du royaume : et Peppin, au nom de l'Austrasie, déclare que cette moitié du territoire frank ne veut point obéir à Théode-rik. Alors celui-ci rassemble une armée, marche contre Peppin, lui livre bataille à Testu, petit village situé entre Saint-Quentin et Péronne ; Théode-rik battu se sauve à Paris. Peppin, qui s'est emparé du trésor royal, l'y poursuit, force la capitale de lui ouvrir ses portes, fait Théode-rik prisonnier, et ne lui offre la liberté qu'à la condition d'être nommé maire du palais de Neustrie. Théode-rik cède à la nécessité, et Peppin-d'Héristal se trouve à la fois maire et duc d'une moitié du double royaume et véritable roi de l'autre qui, échappant à la souveraineté de Théode-rik, croit conserver son indépendance sous la main de son élu.

Après neuf ans de règne, dont la moitié s'écoule sous la tutelle de Peppin, Théode-rik meurt en 691.

Peppin promène les yeux sur cette descendance abâtardie, afin de bien choisir le nouveau roi sous le nom duquel il gouvernera ; et Hlode-wig III (1) apparaît sur le trône de Neustrie comme un fantôme qui passe, puis aussitôt meurt tellement effacé dans l'ombre de Peppin, qu'aucun auteur ne nous fait connaître ni l'époque de sa mort ni le lieu de sa sépulture.

C'est sous ce règne, qui dure quatre ou cinq ans, que l'on se sert pour la première fois de plumes pour écrire.

Un roi de onze ans succède à un roi mort à quinze. Hilde-bert III règne seize ans. Pendant ces seize années, le roi n'a près de lui pour toute sa cour que quelques domestiques remplissant plutôt la charge d'espions que celle de serviteurs. Peppin, au contraire, est entouré de grands-officiers, il a un comte du palais, un grand-référendaire, un intendant de ses maisons ; il prend des femmes et des concubines, comme faisaient les rois : de l'une de ses femmes naît Grimo-ald ; de l'une de ses concubines naît Karl, connu sous le nom de Karl-le-Martel.

Hilde-bert meurt en 711.

Dagobert III, à son tour, est montré aux grands, élu par eux, renfermé aussitôt dans une maison de plaisance, de laquelle ni lui ni ses volontés ne sortiront ; et l'âme de Peppin continue d'animer le grand corps monarchique jusqu'en 714, époque à laquelle il tombe dangereusement malade à Jupil, l'une de ses maisons de plaisance, située sur les bords de la Meuse, en face de son château d'Héristal.

Son fils Grimo-ald est assassiné en se rendant près de lui, et les dernières paroles du mourant désignent son petit-fils Théode-bald pour remplir la charge de maire du palais, méconnaissant ainsi le génie futur de Karl-le-Martel, et plaçant un roi de seize ans sous la tutelle d'un enfant de huit. Plectrude, son aïeule, gouverne en son nom, et, pour que rien ne s'oppose à sa volonté ou ne menace sa puissance, elle enferme Karl à Cologne et l'y retient prisonnier.

Enfin les seigneurs de Neustrie se lassent de voir une femme à la tête du gouvernement : ils excitent Dago-bert à se révolter contre l'oppression où le tient la duchesse d'Austrasie. Le jeune roi cède à leurs conseils, se met à leur tête. Plectrude marche contre eux avec une armée, et la forêt de Compiègne devient le théâtre d'un combat où les Austrasiens sont taillés en pièces. A la faveur du trouble que répand la nouvelle de la défaite de son ennemie, Karl s'échappe de sa prison, et l'Austrasie le reçoit comme un

(1) [illegible]

(1) Les Franks élurent [illegible] Hlode-wig [illegible] *Franci* [illegible] *Theodoricum* [illegible] *elegerunt.* [illegible] continuateur de *Frédégaire.*

sauveur, tandis que Dago-bert, à peine débarrassé de Théode-bald, se laisse nommer un autre maire du palais, et, de l'esclavage où le gardait Plectrude, passe en l'obéissance où le tiendra Rainfroy.

Cependant la main fatale qui hâte la décadence de la première race ne tarde pas à l'atteindre à son tour. Il meurt à dix-sept ans, et les années réunies des trois derniers princes n'égalent pas ensemble la somme ordinaire d'une vie humaine. Quel vent, venu de la terre, au lieu de venir du ciel, a desséché si vite tous ces rejetons royaux ? Nul ne le sait ; car la puissance du maire est si grande que pas un seul historien n'ose fixer les yeux sur la royauté qu'il élève, ou sur la royauté qu'il abat.

Rainfroy trouve le fils de Dago-bert trop jeune pour porter la couronne; et l'enfant que nous avons vu échapper aux coups qui ont frappé Hilde-rik, sa femme et son fils trouve un matin, dans sa cellule, des habits royaux en place de ses vêtements de clerc : il les revêt, et voit ceux auxquels il se présente lui parler à genoux et le saluer du nom de Hilpe-rik II.

Ici brille, comme un seul éclair dans une longue nuit, le règne court mais énergique de ce prince, dont trente-cinq ans de malheurs et de méditation ont retrempé l'âme dans la solitude du cloître. Rainfroy a cru façonner un instrument, et il s'est donné un maître. Hilpe-rik II est un véritable chef frank, dont Rainfroy n'est que le lieutenant. Le roi redevient la tête qui commande, et le maire du palais le bras qui exécute.

Le premier acte de la puissance d'Hilpe-rik est de se liguer avec le duc de Frise: au moine qui se contentait de sa cellule, la Neustrie et la Bourgogne paraissent un empire trop étroit ; il lui faut maintenant l'Austrasie de Karl. Radbode, chef des Frisons, rassemble une armée qui doit se joindre à celle de Hilpe-rik. Mais Karl comprend combien la jonction de ses ennemis lui serait funeste ; il veut les battre séparément, lève des troupes, marche au duc de Frise, lui livre bataille et la perd. Karl le héros, Karl qu'on surnommera le Martel, Karl est vaincu. Son premier combat est une défaite ; ce sera la seule. Il se jette avec cinq cents hommes, débris de son armée, dans la forêt des Ardennes.

Alors les Frisons et les Neustriens se joignent sans obstacles, ravagent le pays, et viennent mettre le siège devant Cologne. Plectrude le leur fait lever à force d'argent. Le duc de Frise retourne dans son pays, et Hilpe-rik et Rainfroy se mettent en marche pour rentrer dans la Neustrie : ils devaient passer près de la forêt des Ardennes.

C'est là que les attendaient Karl et ses cinq cents soldats, cachés comme des animaux de carnage qui attendent la nuit pour sortir. Hilpe-rik, sans défiance, établit son camp à Amblef : Karl et sa troupe sortent de leur repaire, attaquent le camp endormi, y répandent l'épouvante, et ce n'est qu'à grand peine que Hilpe-rik et Rainfroy parviennent à s'échapper.

La nouvelle de cette victoire réunit de nouvelles troupes autour de Karl : Hilpe-rik, de son côté, fait un appel de guerre aux seigneurs de son royaume. Deux fois encore, la première à Vénechi, près Cambrai ; la seconde près de Soissons, le roi de Neustrie et le duc d'Austrasie en viennent au mains : deux fois le roi est vaincu. Il se retire en Aquitaine ; et Karl marche sur Paris, qui lui ouvre ses portes.

Dès lors c'est Karl qui règne, quoique Hilpe-rik conserve le nom de roi jusqu'à sa mort, qui arrive en 720. C'est à Noyon qu'il expire et qu'il est enterré. Aussitôt Karl va tirer de l'abbaye de Chelles un fils de Dagobert III, oublié de tout le monde, le fait élire, et l'assied au trône sous le nom de Théode-rik III, ou Théode-rik-de-Chelles: il avait huit ans.

Le règne de cet enfant n'est connu que par les victoires de Karl. A peine a-t-il battu les Saxons, qu'il rejette au delà du Veser, qu'il est obligé de marcher contre les Allemands, qu'il repousse derrière le Danube. Les Bavarois se soulèvent et sont défaits, le duc d'Aquitaine se révolte et est vaincu dans deux batailles ; et Karl n'a pas eu le temps de remettre son épée au fourreau, que le midi de la France jette un grand cri de détresse.

C'est que le comte de Julien, pour venger sa fille déshonorée par le roi Rhode-rik, vient d'appeler les Sarrasins en Espagne (1) ; c'est que Rhode-rik, battu près du Guadalété, a, dès le premier combat, perdu la vie et le royaume ; c'est que tout à coup, sur le sommet des Pyrénées, apparaissent aux Franks une bannière inconnue et une armée innombrable, bizarrement vêtue, poussant son cri de guerre dans une langue étrangère que personne ne comprend ; c'est que cette armée est descendue comme un torrent dans le Languedoc, qui appartient aux West-Goths des Gaules ; qu'elle s'est emparée d'Arles, de Rodez et de Castres ; qu'elle a passé la Garonne ; qu'elle a pris Bordeaux ; c'est enfin qu'elle brûle l'église de Saint-Hilaire, qui est partout en grande dévotion (1).

Mais, à la lueur des flammes qui les dénoncent, Karl marche contre les Sarrasins avec toutes les forces d'Austrasie et de Neustrie, et bientôt les deux armées se trouvent en présence entre Tours et Poitiers (2).

On combattit un jour entier, depuis le lever du soleil jusqu'à la tombée de la nuit. Pendant un long jour Karl frappa sans se lasser, comme ces héros d'Homère et du Tasse : enfin, son dernier coup abattit Abd-al-Rahman. La chute du général fut le signal de la défaite de l'armée, et les Sarrasins prirent la fuite, laissant sur le champ de bataille, et abandonnant avec leur camp les richesses immenses, dépouilles des provinces ravagées.

Dès lors Karl fut surnommé le Martel, parce qu'il avait, comme un marteau, écrasé l'armée ennemie.

Ainsi, l'Europe fut envahie parce qu'un petit roi west-goth avait violé je ne sais quelle Lucrèce ; et le monde entier était mahométan, si le fils d'une concubine ne fût venu en aide à la religion chrétienne.

Après cette grande bataille remportée, on a peine à suivre Karl des yeux, tant ses combats sont multipliés, tant ses victoires sont rapides. La Bourgogne refuse de reconnaître son autorité ; et il la soumet : Papou, duc de Frise, se révolte ; il marche contre lui, le tue, éteint dans son sang la race des ducs frisons, renverse les idoles, abat les temples, brûle les villes, et coupe les bois sacrés : le duc d'Aquitaine retire ses sermens de fidélité à la Neustrie, Blaye (3), sa citadelle, et Bordeaux, sa ville, sont prises : la Provence s'agite ; Arles et Marseille tombent : la Saxe se soulève ; il passe sur elle, lui enlève des otages et lui impose un tribut annuel : une nouvelle armée sarrasine reparaît dans la Provence, et s'empare d'Avignon ; il court à ces lions du désert mal tués dans une première bataille, prend d'assaut Avignon et la livre aux flammes : les Sarrasins d'Espagne accourent aux cris de leurs frères ; il les joint entre le Val-de-Corbière et la petite rivière de Bert, les écrase du premier choc, les poursuit si vite qu'il les dépasse, arrive avant eux à leurs vaisseaux, s'en empare, et l'armée infidèle, prise entre la mer et les vainqueurs, est tout entière noyée, égorgée ou prisonnière. Puis il se retourne vers Béziers, Maguelonne, Agde et Nîmes, rase les remparts de cette dernière ville, et place dans les autres des hommes dévoués, des gouverneurs fidèles, qui lui prêtent serment d'obéissance dans une formule où le nom du roi Théode-rik n'est pas même prononcé.

D'ailleurs le roi meurt à l'âge de vingt-trois ans, après dix-sept années de règne : Saint-Denis s'ouvre devant son corps pour se refermer sur son tombeau ; et le royaume ne pense pas à faire souvenir Karl de la mort de son roi.

Lui, de son côté, ne s'inquiète plus de remplir le trône vacant : il gouverne cinq ans, sous le titre de duc des Franks et des Austrasiens ; et cet interrègne est un acheminement vers la substitution de la monarchie carolingienne à la monarchie des Mere-wigs. Cependant Karl, trop puissant pour que les seigneurs lui demandent un roi, ne l'est point encore assez pour se présenter à eux sous ce titre. Le pape Grégoire II l'appelle, dans une de ses lettres, duc et maire du palais ; Grégoire III le rapproche encore du trône en lui donnant le nom de vice-roi. Il est vrai que celui-ci réclamait son secours : voici à quelle occasion.

L'empereur d'Orient, Léon, s'était déclaré contre le culte des images, et avait ordonné de les enlever aux églises et de les briser comme des idoles. Grégoire III fait, en l'excommuniant, le premier essai du pouvoir spirituel luttant contre le pouvoir temporel. Pendant ce temps, Luit-prand, roi des Lombards, profite des troubles de l'empire pour s'emparer de Ravenne et menacer Rome. Alors le souverain pontife tourne les yeux vers Karl, lui envoie une ambassade qui lui apporte de sa part les clefs du tombeau de saint Pierre, jointes à quelques débris des chaînes qui ont lié ce bienheureux apôtre, et qui lui offre en outre le titre de consul de Rome. Karl dit un seul mot de menace, et Luit-prand se hâte de retirer ses troupes de Ravenne et de rendre au saint-père toutes les terres dont il s'était emparé.

Bientôt après, Karl, accablé de fatigues bien plus que d'années, tombe malade à Verberie-sur-Oise, près de la ville de Compiègne. Il appelle au chevet de son lit ses deux fils Karl-man et Peppin, et là, leur partage le royaume avec son épée, comme le ferait un roi avec son sceptre. Karl-man aura l'Austrasie, l'Allemagne et la Thuringe ; Peppin sera duc de la Neustrie, de la Bourgogne et de la Provence : puis ces arrangements terminés comme une

(1) Le continuateur de Frédégaire leur conserve leur premier nom, et les appelle Ismaélites.

(1) « ... Après avoir livré aux flammes la basilique de Saint-Hilaire, chose douloureuse à rapporter, ils se préparèrent à marcher pour détruire celle de Saint Martin de Tours. » (*Deuxième continuateur de Frédégaire*.)

(2) En 732.

(3) La même où est enfermée, à l'heure où nous écrivons, la duchesse de Berry.

affaire de famille, il se fait porter à Paris, va prier sur le tombeau de saint Denis, et vient mourir à Quiersy-sur-Oise, âgé de cinquante ans, l'an du Seigneur 741, « après un règne de 25 ans », dit le continuateur de Frédégaire.

Karl-le-Martel reçoit après sa mort le rang royal qu'il n'avait pas osé prendre pendant sa vie : son corps est porté en grande pompe à l'abbaye de Saint Denis ; et la substitution de la seconde race à la première commence par un cadavre aristocratique qui se glisse dans un tombeau royal.

Cependant Peppin, privé de l'influence que donnaient à son père tant de services rendus au royaume, tant de victoires remportées sur l'ennemi, entend murmurer de tous côtés ces seigneurs turbulens qui ne demandent pour se soulever qu'un prétexte de révolte. Il comprend la nécessité de montrer au royaume, dont il veut faire le sien, une dernière preuve de l'abâtardissement du sang des rois Merewigs, et choisit, comme le plus propre à remplir ce but, un fils de Theode-rik, qu'il fait monter sur le trône en 743 ou 744, sous le nom de Hilpe-rik III.

De leur côté, les peuples tributaires des Franks n'obéissaient qu'à regret au fils de celui qui les avait vaincus ; ils se révoltent tour à tour, et les fils achèvent sur eux l'œuvre du père. Odillon, duc de Bavière, Théode-rik, duc des Saxons, Hunold, duc d'Aquitaine, sont tour à tour et plusieurs fois battus soit par l'un, soit par l'autre des deux frères. Mais tout à coup, au milieu de cette série de victoires, Karl-man prend en dégoût le pouvoir, le monde et les hommes. Il laisse à son frère le gouvernement de toute la monarchie, dépouille son vêtement de guerrier, et va, couvert de l'humble robe d'un moine, demander au pape Zacharie une place dans l'abbaye du Mont-Cassin (1).

Peppin reste seul en face d'un fantôme de roi. Au bout de quelque temps, soit que la contrainte l'y force, soit que sa vocation l'y pousse, Hilpe-rik III abdique du consentement de ses grands vassaux, et se retire en Artois dans le monastère de Saint-Bertin.

Alors Peppin embrasse d'un seul coup d'œil sa situation politique : il voit que toutes choses concourent à l'anéantissement d'une race, et que les temps sont venus pour l'élévation d'une autre. Il rassemble les seigneurs, expose ses titres à la couronne, et est proclamé d'une voix unanime roi des Franks.

C'est donc par une élection, comme le plus digne, et non par une usurpation, comme le plus fort, que Peppin devint le chef d'une dynastie qui comptera treize rois. C'est chez son fils seulement qu'il y aura usurpation, car le principe de l'élection sera sacrifié à celui de l'hérédité ; mais, en compensation, ce fils s'appellera Karl-le-Grand.

Avant de passer à la seconde race, jetons un coup d'œil sur la première, qui survit encore à Hilpe-rik III dans la personne de son fils, et s'éteint bientôt avec cet enfant, dont la vie et la mort passent inaperçues dans l'abbaye de Fontenelle, aujourd'hui Saint-Vandrille. Ce coup d'œil rapide sera destiné à donner une idée des mœurs et des coutumes des hommes de la conquête : nous verrons en même temps naître et grandir les différens pouvoirs qui formèrent plus tard la monarchie religieuse de la seconde race, et la monarchie féodale de la troisième.

Nous avons appelé cette première monarchie, monarchie franco-romaine ; parce qu'à l'exception de sa langue maternelle, qu'il conserve religieusement, et de la libre élection de ses rois, quelquefois violée, mais jamais abolie, le peuple vainqueur adopte les mœurs, puis bientôt la religion du peuple vaincu (2).

En effet, le nom seul de *chefs* succède au nom de *généraux*. Mais ceux qui portent le nouveau nom empruntent jusqu'à l'habit de leurs prédécesseurs. Constantinople leur envoie la pourpre, comme à des consuls ; leurs rois s'appellent Augustes, comme les empereurs ; ils ont, pour couronne, un cercle d'or de la forme d'un bandeau ; pour sceptre, une palme semblable à celle que brise Scylla, et que raccommode Octave ; pour gardes, des leudes de Hlode-wig, frères des prétoriens de Caligula ; pour vêtement, la chlamyde, sur laquelle ils drapent un manteau blanc ou bleu saphir, court sur les côtés, long par devant, traînant par derrière. Leurs théâtres sont les cirques ; leurs jeux, des combats de lions et de taureaux ; les ornemens de leurs villes, des arcs de triomphe et des capitoles ; leurs grandes routes, des voies militaires ; leurs églises, d'anciens temples ; et leurs lois, le code Théodosien. Leur trône seul diffère de la chaise curule des consuls et du fauteuil d'or des empereurs : c'est un simple tabouret sans bras et sans dossier qui, par sa forme même, avertit les premiers chefs franks, ces rois du bouclier, qu'ils sont obligés de se soutenir eux-mêmes, et qu'ils ne doivent s'appuyer sur personne.

Quant aux troupes, elles n'ont point d'autre solde que le butin : chacun apporte sa part au trésor, et tous se le partagent en frères. La terre conquise appartient au conquérant, qui, selon les services qu'il a à récompenser, en abandonne des portions à ses généraux, sous le titre d'*alleu*, ou terres libres, données en toute propriété, et de *fiefs*, ou terres relevant du roi, et amovibles selon sa volonté. Les hommes qui habitent ces terres sont donnés avec elles, et deviennent la propriété d'un maître qui n'a pour bornes à ses droits sur eux que sa volonté ou son caprice.

Le temps précis auquel remontent ces cessions territoriales doit être fixé, selon nous, à l'époque où la monarchie, se divisant entre les enfans de Hlode-wig, donna naissance à ces guerres de frères à frères que nous avons mentionnées. Comme la puissance de chacun reposait sur la seule confiance qu'il pouvait accorder à ses généraux et à ses soldats, chacun aussi dut faire des sacrifices pour s'attacher ces généraux. La cession des terre d'*alleu*, qui les rendait maîtres en toute propriété du sol concédé, leur donnait un puissant intérêt à défendre ce sol ; car alors le chef se battait pour sa terre, comme le roi pour son royaume. La division des propriétés ne devait pas être opérée du temps de Hlode-wig, puisque ce roi donna, comme nous l'avons dit, à saint Remy tout l'espace de terrain qu'il put parcourir pendant son sommeil. Or, rien ne dit qu'il indiqua au saint tel ou tel point de départ pour sa course ; et certes, en courant en ligne droite, il n'eût pu faire autrement que de traverser des terres données à titre d'alleu, dont le propriétaire ne se serait pas laissé dépouiller pour faire honneur à la parole du roi. Le vase de Soissons fait foi du degré de respect que les conquérans, chefs et soldats, portaient entre eux à la propriété.

Maintenant, si l'on veut jeter avec nous les yeux sur la Gaule de Hlode-wig, elle nous présentera le spectacle d'un roi conquérant, de chefs conquérans, et d'une armée conquérante. Quant au peuple conquis, il ne compte plus au rang des nations ; il est devenu esclave.

La division territoriale qui s'opère sous les règnes de Theode-rik, de Hlode-mer, de Hilde-bert et de Hlot-her, ne change rien à la situation de ce peuple. Au contraire, son esclavage devient plus sensible par cette division qu'il subit. C'est un vaste troupeau qu'à la mort du maître les héritiers se partagent, et que ceux-ci, à leur tour, ont le droit de vendre ou de donner, d'égorger ou de tondre.

Voilà pourquoi aucun de nos anciens historiens ne dit, sous la première race, un seul mot du peuple ; voilà pourquoi quatorze millions d'individus, dont César avait fait des citoyens romains, semblent tout à coup disparaître de la surface de l'Europe, sans laisser de traces après eux.

Quant à nous, nous essaierons de ne pas perdre de vue ce peuple, qui est le seul ancêtre du peuple français ; et pour cela, nous ne détournerons pas un instant nos regards de ces hommes qui, subissant les conséquences de la double conquête de la civilisation et de la barbarie, de Gaulois qu'ils étaient, sont devenus Romains avec César ; et de Romains que les avait faits César, se sont réveillés esclaves avec Hlode-wig. Car, sur cette terre conquise, au milieu de ces esclaves et de ces conquérans, va naître sous la protection de la croix une race jeune, nationale et nouvelle. Le Christ est le fils unique de Dieu ; le peuple français sera le fils aîné du Christ.

Développons notre idée.

Nous avons dit que le partage du royaume de Hlode-wig en quatre lots avait amené des guerres entre les conquérans. Le résultat de ces guerres fut la famine : pendant que tous les bras libres et esclaves étaient occupés à attaquer ou à défendre, la terre oublia de produire.

Le sol royal était, comme le sol seigneurial, resté inculte ; et sur toute la surface de cette riche Gaule, on voyait à peine quatre ou cinq petits champs couverts d'épis. Ces champs étaient ceux des successeurs de saint Remy, hommes de paix, qui avaient fécondé quelques coins de cette terre devastée en tous sens par les hommes de guerre.

Ces récoltes furent loin de suffire aux besoins des armées : mais rois et chefs pensèrent qu'ils n'y avait qu'a augmenter les donations faites aux églises de nouvelles terres et de nouveaux esclaves, pour multiplier les produits. Donc de nouvelles donations de terres et d'esclaves furent faites, et rois, chefs et soldats, à peu près sûrs que les survivans ne mourraient pas de faim, retournèrent s'entr'égorger.

Du moment où ils appartinrent aux abbayes, les esclaves devinrent libres et les terres fertiles, car le Christ avait dit en parlant des esclaves : « Le disciple n'est pas plus que « le maître, ni le serviteur plus que le seigneur. »

Et il avait dit encore en parlant des terres :

« La semence qui tombe dans la bonne terre rapporte

---

(1) Cette même année 746, Karl-man découvrit à son frère Peppin ce qu'il méditait depuis longtemps, c'est-à-dire de se retirer du monde, et de servir Dieu sous l'habit monastique. (*Annales d'*EGINHARD.)

(2) Les Franks appelaient collectivement Romains les trois peuples primitifs des Gaules qui avaient subi la domination romaine.

« du fruit : un grain en produit 100, un autre 60, un « autre 30 (1). »

Alors, et selon ces paroles, les communautés se formèrent : véritables républiques religieuses, soumises aux lois agraires, obéissant à un abbé, chef élu, et dont la devise en ce monde et dans l'autre était : *Egalité*.

Voilà le peuple :

Peuple jeune, national et nouveau, qui pousse à l'ombre de la croix, qui n'est ni le citoyen de César ni l'esclave de Hlode-wig, qui est *lui*, le peuple, et qui contient en lui tous ses principes de vie à venir. — Famille peu nombreuse, peu puissante d'abord, qui n'a dû son existence qu'à la nécessité, qui ne doit sa conservation qu'au cloître, mais dont les enfans se multiplient chaque jour, dont la puissance territoriale s'augmente chaque année, à ce point que, vers le milieu du septième siècle, Hlode-wig II, dans une assemblée au Champ-de-Mars, s'aperçoit qu'une portion territoriale du royaume n'est pas représentée, et fait avertir le clergé qu'il ait à envoyer des députés à la première réunion.

Ces premiers députés, dont on ignore les noms, en se rendant à l'assemblée des Franks, représentèrent d'une manière inaperçue, mais incontestable, la nation qui naissait entre les bras de la conquête. C'était le peuple vaincu réagissant déjà contre le peuple vainqueur ; c'étaient les fils de ceux qui avaient reçu la loi le front dans la poussière, qui, se relevant sur un genou, demandaient à discuter cette loi, en attendant que leurs enfans, debout et l'épée à la main, demandassent à leur tour de quel droit cette loi leur était imposée.

C'est vers cette époque que la papauté commence à réclamer sa mission démocratique, et qu'elle se charge de la défense des intérêts dont elle deviendra bientôt elle-même la représentation : puissance populaire *élue* en face et en opposition de la puissance aristocratique *élective*, elle emploie le pouvoir qu'elle a reçu du peuple à défendre le peuple contre la royauté et la cheftainerie. Dès lors la nation, représentée par l'Eglise, a son tribun, comme la conquête, représentée par l'aristocratie, a son roi ; l'un tient à la main le bâton pastoral, l'autre le sceptre ; l'un porte au front la tiare, l'autre la couronne, et, dans les grands duels que se livrent ces deux pouvoirs rivaux, le césar du peuple finit toujours, tant qu'il est le champion de la démocratie, par mettre le pied sur le cou du césar de l'aristocratie.

Voilà l'œuvre politique de l'Eglise aux bas siècles de la monarchie. Dans le coup d'œil que nous jetterons sur la France, après l'extinction de la race de Karl-le-Grand, nous reprendrons cette œuvre politique où nous l'abandonnons maintenant, et nous la suivrons dans sa représentation des intérêts populaires jusque sur le trône pontifical des Etienne III et des Jean XII.

Quant à l'œuvre littéraire, elle est immense ; la vie cénobitique, en détachant l'homme des intérêts de la terre, le contraignit de dépenser la somme de force qu'il avait à user aux travaux de l'esprit. L'indépendance politique du moine lui donna l'indépendance littéraire : cette langue savante et inconnue aux conquérans dans laquelle il écrivait, lui permit, en exhalant pour eux son mépris et sa haine, de nous transmettre, à nous, les véritables sentimens que nos ancêtres portaient à leurs vainqueurs, et de nous les montrer, en les appelant constamment *barbares*, dans le véritable point de vue sous lequel nous devons les envisager. Les couvens étaient alors des bibliothèques fortifiées qui nous conservèrent les trésors de la littérature païenne. Les œuvres de l'antiquité se fussent perdues dans l'inondation des peuples barbares, si le cloître ne les eût recueillies et renfermées dans son inviolabilité : c'est là que des copies, tantôt entreprises dans un pur esprit de science, tantôt comme mortification pénitentielle, en multiplièrent le nombre, et rattachant ainsi la chaîne du passé à celle de l'avenir, nouèrent l'âge antique à l'âge moderne. Homère, Hésiode, Apollonius, Musée, Coluthus, Eschyle, Sophocle, Euripide, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Virgile, Tite-Live, Polybe, Denys d'Halicarnasse, Salluste, César, Lucain, Tacite, Josèphe, Suétone, Jornandès, Salvien, Eusèbe, saint Augustin, saint Jérôme, Grégoire de Tours, saint Remy, Frédégaire, Alcuin, Anguilbert, Eginhard, Teghan, Loup de Ferrières, Eric d'Auxerre, Hincmar, Odon de Cluny, Gerbert, Abbon, Fulbert, Rigord, Ville-Harduin, Joinville, Guillaume de Tyr, Jean de Meung, Froissard, Monstrelet, Juvénal des Ursins, Comines, Brantôme, Sully et de Thou, forment ce fil non interrompu, au moyen duquel nous remontons des temps positifs modernes aux temps fabuleux de l'antiquité. Chacun d'eux, comme un flambeau placé sur la route des siècles, éclaire son époque, et rend possible à tous l'exploration d'un chemin qui parcourt cependant, à travers le moyen âge de la France, l'invasion des nations du Nord et de l'Orient, les envahissemens de César, les conquêtes d'Alexandre et les guerres du Péloponèse, un espace de deux mille huit cent trente-trois ans.

(1) Ces paroles évangéliques ont cela de remarquable qu'elles contiennent toujours une vérite, soit qu'on les prenne au figuré, soit qu'on les prenne au positif.

RACE CONQUERANTE. — MONARCHIE FRANKE

PEPPIN-LE-BREF

Nous venons de montrer le triomphe de la politique austrasienne sur la politique neustrienne, nous avons fait assister le lecteur à la victoire de l'aristocratie sur la royauté ; mais il nous aurait mal compris si, d'après notre récit, il regardait l'avènement de Peppin au trône des Mere-wigs comme une usurpation : c'était le renversement d'une dynastie qui, peu à peu, s'était soustraite par l'hérédité à l'élection, et voilà tout : les seigneurs, en choisissant leur roi hors de la famille régnante, rentraient dans un droit méconnu, mais non pas aboli : toutes les conditions de l'élection avaient été remplies au contraire, puisqu'à la nomination des leudes s'était jointe l'approbation du pape (1), et que le choix du peuple conquérant se trouvait ainsi ratifié par le peuple conquis, dont Zacharie était le représentant ; ce qui prouverait que l'avènement au trône du fondateur de cette seconde dynastie promettait une amélioration dans le sort des nationaux : en effet, le passage de l'esclavage au servage s'opéra sous ses descendans. C'est du reste la première fois qu'un pape consacre par son approbation spirituelle l'action du pouvoir temporel qui élève un roi sur le trône.

Peppin reconnut de deux manières le procédé du pape : d'abord en consentant à se faire sacrer à Soissons, selon le rit judaïque, par Boniface, archevêque de Mayence, qui l'oignit d'huile à la manière des anciens rois d'Israël ; et cette cérémonie, adoptée par ses successeurs, devint le principe auquel les rois de France rattachèrent, jusqu'à la chute de Charles X, le dogme du droit divin ; ensuite il défit Astolphe, roi des Lombards, qui assiégeait Rome, donna à l'église de Saint-Pierre une partie des Etats du vaincu, et après avoir reconnu par le sacre le pouvoir spirituel de Zacharie, il posa, par cet abandon territorial fait à Etienne III, son successeur, les fondemens de la puissance temporelle de Rome.

Puis entre ces deux faits si importans que nous venons de relever se glisse inaperçu un fait plus important encore : c'est le voyage en Neustrie du pape Etienne III qui, en venant demander secours à Peppin, sacre d'avance, comme héritiers futurs du royaume, Karl et Karl-man.

Ainsi, pour Peppin, le sacre suit l'élection et la confirme, et Peppin n'a en rien attaqué les usages en vertu desquels les anciens rois des Franks Mere-wigs montent sur le trône.

Mais pour Karl et Karl-man, au contraire, non seulement le sacre précède l'élection, mais encore il la remplace, et tous les droits de la nation conquérante, faussés seulement sous l'autre race, sont abolis sous celle-ci. Dès ce moment on peut donc prévoir que, l'influence représentant la volonté populaire, cette influence s'augmentera selon le développement de cette volonté, la suivra dans ses progrès, lui restera fidèle dans ses variations, et que du jour où une lutte s'engagera entre les intérêts du peuple et ceux de la royauté, elle se rangera du parti des indigènes contre les étrangers, et fera cause commune avec les hommes de la nation contre les hommes de la conquête.

Ainsi Peppin n'est pas plus tôt roi que, donnant le premier un exemple que l'ingratitude et la politique adopteront plus d'une fois à l'avenir, le premier acte de sa royauté est de rompre avec le principe auquel il la doit.

Là, si nous ne nous trompons, est la véritable usurpation, non pas sur les rois, mais sur les droits de ceux-là qui les font : aussi les seigneurs franks murmurèrent-ils violemment ; car deux principes puissans et inconnus jusqu'alors venaient de l'emporter sur leur antique prérogative : le premier principe de droit divin ; le second, principe d'hérédité.

Revenons à Peppin.

Le pape Etienne III mourut ; son frère, Paul, lui succède au pontificat : Rome est de nouveau menacée par les Saxons, les Esclavons et les Lombards. Paul appelle Peppin à son aide, et ses ennemis sont défaits : le roi des Esclavons et le prince lombard deviennent vassaux de la France, à laquelle ils paient un tribut, et Paul, reconnaissant, envoie à Peppin des chantres de l'église romaine afin qu'ils ins-

(1) A cette question posée par Peppin : « Lequel doit porter le titre de roi, d'un prince incapable ou d'un maire du palais puissant et habile ? » le pape Zacharie répondit : « Celui-là seul mérite et doit porter le titre de roi qui en remplit les fonctions. »

truisent ceux de son palais, lui fait don de plusieurs manuscrits de géographie, d'orthographe et de grammaire, parmi lesquels se retrouvent la dialectique d'Aristote et les œuvres de saint Denis l'Aéropagite, et joint en outre à ces richesses une horloge nocturne la première que possède la France.

Au moment où ces présens arrivèrent, Peppin se préparait à marcher contre Vaifre, duc d'Aquitaine, dont la maison descendait de Bogghis, fils de Hari-bert, et par conséquent conservait dans ses veines le pur sang de la première race : de là venaient dans le passé, et vinrent par la suite, entre ce duché et la couronne, ces guerres continuelles qui n'étaient autre chose que des protestations armées que faisaient sous chaque nouveau règne les descendans de Hlode-wig qui refusaient de se reconnaître les vassaux d'un trône qui avait appartenu à leurs pères : Vaifre fut vaincu, tué dans sa fuite par ses propres soldats, et son duché réuni à la couronne.

Peu de temps après sa victoire, Peppin tombe dangereusement malade à Saintes, il se fait conduire au tombeau de saint Martin, où il prie deux jours, et de là on le transporte à Saint-Denis, où il meurt (1), d'une hydropisie ; il venait d'atteindre la cinquante-quatrième année de son âge, la vingt-sixième de son gouvernement, et la dix-septième de son règne. Il fut enterré, comme il l'avait demandé par humilité, le visage tourné contre terre, près de la porte de l'église.

Ses deux fils, Karl et Karl-man lui succèdent en 768. Leur père avait pris soin de leur faire de son vivant le partage du royaume : il avait laissé à Karl-man la Neustrie, à Karl l'Austrasie, et avait partagé entre eux par moitié l'Aquitaine qu'il venait de conquérir. Les seigneurs, qui n'osaient attaquer la succession, attaquèrent le partage comme pour faire acte de leurs droits, et à la suite d'une assemblée ils donnèrent la Neustrie à Karl, et l'Austrasie à Karl-man. Les jeunes rois acceptèrent cette mutation, et tous deux furent couronnés le même jour, Karl à Noyon et Karl-man à Soissons.

Bientôt Karl-man meurt laissant deux fils, auxquels les seigneurs d'Austrasie préfèrent Karl, qui devient ainsi maître de tout le royaume.

Karl est un de ces hommes auquel il faudrait pour lui seul un grand historien et une grande histoire : c'est un de ces prédestinés qui naissent longtemps à l'avance dans la pensée de Dieu, et qu'il envoie à la terre quand le jour de leur mission est arrivé, alors des choses merveilleuses s'opèrent, que l'on croit faites par des mains humaines ; car, comme la cause visible est là, on rapporte tout à cette cause ; et ce n'est qu'après la mort de ces envoyés célestes, qu'en examinant le but auquel ils croyaient parvenir et le résultat auquel ils sont arrivés, on reconnaît un instrument agissant selon la pensée de Dieu, au lieu d'une créature obéissant à la volonté humaine ; et qu'on est forcé d'avouer que plus le génie est grand, plus il est aveugle. C'est que Dieu ne prend que des hommes de génie pour le seconder dans ses desseins providentiels, et qu'il ne leur dit qu'à l'heure de leur mort, c'est-à-dire quand ils viennent lui rendre compte au ciel de leur mission sur la terre, dans quel but il les y avait envoyés.

Les historiens qui nous ont présenté Karl-le-Grand comme un *empereur français* se sont étrangement trompés ; c'est un homme du Nord, c'est un barbare qui, n'ayant jamais pu apprendre à écrire, même son nom, scelle ses traités avec le pommeau de son épée, et les fait respecter avec la pointe ; son État de prédilection, c'est la Germanie, terre natale de sa race. Ses deux capitales sont Aix-la-Chapelle ou Thionville ; la langue qu'il parle de préférence, c'est le teuton ; l'habit dont il est revêtu, c'est celui de ses ancêtres ; et, lorsqu'il voit la langue romane l'emporter sur la sienne, les costumes nationaux remplacer les habits étrangers, il donne l'ordre de recueillir tous les chants paternels, afin qu'ils soient du moins conservés pour l'avenir, et refuse constamment de revêtir un costume qui n'est point celui de ses pères.

Karl-le-Grand est le type de la conquête arrivée au point culminant de sa puissance : son trône est la sommité la plus élevée de la monarchie franke, qui va faire place à la monarchie française ; ses successeurs descendront, ne pouvant plus monter ; et si le temps de la chute ne paraît pas en harmonie avec celui de l'ascension, c'est qu'on met plus de temps à monter qu'à descendre.

La mission de Karl fut d'élever, au milieu de l'Europe du IX[e] siècle, un empire colossal, aux angles duquel vinrent se briser le reste de ces nations fauves dont les passages réitérés empêchaient, en bouleversant toute civilisation naissante, la parole du Christ de porter son fruit : aussi le long règne du grand empereur n'est-il consacré qu'à une chose : le bras de fer repousse la barbarie. Il rejette les Gascons au delà des Pyrénées, et va chercher jusqu'en Pannonie les Huns et les Avares ; il détruit le royaume de Didier en Italie ; et, vainqueur obstiné de Vitkind, obstiné vaincu, lassé qu'il est d'une guerre qui dure depuis trente-trois ans, et voulant tuer d'un seul coup la résistance, la trahison et l'idolâtrie, il va de ville en ville, et, plantant au milieu de chaque cité son épée en terre, il pousse les populations sur les places publiques, et fait tomber toute tête d'homme qui dépasse en hauteur le pommeau de son épée.

Un seul peuple lui échappe : ce sont les Normands, qui plus tard doivent, en se combinant avec les autres peuples déjà établis dans le bassin des Gaules, former la nation française : partout où ils posent le pied sur le sol de l'empire, Karl apparaît aussitôt ; et aussitôt qu'il apparaît, ils remontent sur leurs vaisseaux et s'éloignent précipitamment, comme des oiseaux de mer effrayés qui fuient le rivage à tire-d'ailes. Écoutez le moine de Saint-Gall, il va vous raconter une de leurs apparitions :

« Karl, qui était toujours en course, arriva par hasard et inopinément dans une certaine ville maritime de la Gaule narbonaise ; pendant qu'il dînait et qu'il n'était encore connu de personne, des pirates normands vinrent abriter leurs vaisseaux dans le port ; quand on aperçut ces navires étrangers, une discussion s'établit sur le pays d'où ils étaient partis ; ceux-ci les crurent Juifs, ceux-là Africains, d'autres enfin Bretons : l'empereur seul reconnut, à la forme allongée de leur carène, à leur mâture élancée, à leurs voiles découpées comme les ailes d'un oiseau de proie, qu'ils portaient, non pas des marchands, mais des corsaires ; alors il se tourna vers un des siens, et lui dit : « Ces vaisseaux que vous voyez là-bas ne sont point chargés de « marchandises, mais bien remplis d'ennemis. » A ces mots, tous les Franks, à l'envi les uns des autres, courent à leurs vaisseaux, mais inutilement ; les Normands, apprenant que là était ce grand empereur qu'ils avaient coutume d'appeler *Karl-le-Marteau*, craignirent que toute la flotte ne fût prise ou brûlée dans le port, et ils évitèrent, par une fuite d'une incroyable rapidité, non seulement les glaives, mais encore les regards de ceux qui les poursuivaient.

« Le religieux Karl, cependant, plein d'une grande crainte, se leva de table, se mit à une fenêtre qui regardait l'orient, et y demeura très longtemps les bras croisés, pleurant et n'essuyant pas ses larmes : alors, comme personne n'osait l'interroger sur une douleur si profonde : « Mes fidèles, dit-il, savez-vous pourquoi je pleure si amèrement ? Ce n'est point, certes, que je craigne que ces hommes réussissent à me nuire par ces misérables pirateries ; mais je m'afflige profondément que, moi vivant, ils aient osé toucher ce rivage ; et je suis tourmenté d'une violente douleur quand je prévois de quels maux ils écraseront mes enfans et leurs peuples. »

Maintenant, veut-on savoir comment Karl-le-Grand apparaissait à la génération qui venait après la sienne ? Écoutons le récit suivant : c'est de l'histoire gigantesque, c'est de la poésie homérique.

« Quelques années auparavant, un des grands du royaume, nommé Ogger, avait encouru la colère du terrible Karl, et s'était réfugié près de Didier, roi des Lombards. Quand tous deux apprirent que le redoutable souverain des Franks s'approchait, ils montèrent au sommet d'une tour d'où ils pouvaient le voir arriver de loin, et de tous côtés ils aperçurent d'abord des machines de guerre telles qu'il en aurait fallu aux légions de Darius et de Jules : « Karl, demanda le roi des Lombards à Ogger, n'est-il point avec cette armée ?

« — Non, » répondit celui-ci.

« Didier, voyant ensuite une troupe immense de simples soldats assemblés de tous les points de notre vaste empire, dit de nouveau à Ogger : « Certes, Karl s'avance triomphant au milieu de cette foule. — Non, pas encore, répliqua l'autre. — Que pourrons-nous donc faire, reprit Didier inquiet, s'il vient avec un plus grand nombre de guerriers ? — Vous le verrez tel qu'il est quand il arrivera, répondit Ogger ; mais pour ce qu'il en sera de nous, je l'ignore. »

« Pendant qu'il disait ces paroles, parut le corps des gardes qui jamais ne connaît le repos ; à cette vue Didier épouvanté s'écria : « Cette fois, c'est Karl ? — Non, pas encore, » répondit Ogger.

« A la suite de leurs bataillons, venaient les évêques, les clercs de la chapelle royale et les comtes ; Didier crut alors voir venir la mort avec eux, et s'écria tout pleurant : « Oh ! descendons et cachons-nous dans les entrailles de la terre, loin de la face et de la fureur d'un si terrible ennemi. » Mais Ogger, quoique tremblant, car il savait par expérience ce qu'étaient la force et la puissance de Karl, l'arrêta, certain qu'il n'était point encore parmi cette troupe, et lui dit :

O Roi ! quand vous verrez les moissons s'agiter dans les champs et courber leurs épis comme au souffle d'une tempête ; quand vous verrez le Pô et le Tesin épouvantés inon

(1) Le 18, et selon d'autres le 24 septembre 768.

der les murs de votre ville de leurs flots noircis par le fer, alors vous pourrez croire que c'est Karl-le-Grand qui s'avance »

« Il n'avait point achevé de prononcer ces paroles, que l'on commença d'apercevoir, vers le couchant, comme un nuage ténébreux soulevé par le vent du nord-ouest : aussitôt le jour qui était pur se couvrit d'ombre. Puis, du milieu de ce nuage l'éclat des armes fit luire pour les gens enfermés dans la ville un jour plus sombre que toute nuit ; alors parut Karl lui-même : Karl, cet homme de fer, la tête couverte d'un casque de fer, les mains garnies de gantelets de fer : sa poitrine puissante et ses larges épaules défendues par une cuirasse de fer, sa main gauche armée d'une lance de fer, car la main droite, il la tenait toujours étendue sur son invincible épée : l'intérieur des cuisses, que les autres, pour avoir plus de facilité à monter à cheval, dégarnissaient même de courroies, il l'avait entouré de lames de fer. Que dirai-je de ses bottines ? toute l'armée était accoutumée de les porter constamment de fer ; sur son bouclier on ne voyait que du fer, son cheval lui-même avait la couleur et la force du fer ; tous ceux qui précédaient le monarque, tous ceux qui marchaient à ses côtés, tous ceux qui le suivaient, tous les gros même de l'armée avaient des armures semblables, autant que les moyens de chacun le permettaient : le fer couvrait les champs, le fer couvrait les chemins : les pointes de fer réfléchissaient les rayons du soleil ; ce fer si dur était porté par un peuple d'un cœur aussi dur que lui. L'éclat du fer répandit la terreur dans les rangs de la cité — et chacun se prit à fuir épouvanté en criant : — Que de fer, hélas ! que de fer ! »

Karl, comme tous les hommes d'un puissant génie, était simple pour sa famille, grand pour son peuple, fastueux pour les étrangers ; c'est surtout dans la chronique du moine de Saint-Gall qu'il faut aller chercher les traits de caractère, et les points de vue poétiques d'après lesquels on peut le juger. Quant à ses expéditions militaires, Eginhard, son secrétaire et son ami, tout en omettant les détails, donne chronologiquement sur elles assez de renseignemens pour qu'un écrivain moderne ait pu en dresser le tableau : elles sont au nombre de cinquante-trois.

Les limites dans lesquelles nous sommes renfermé ne nous permettent de le suivre ni dans sa vie privée ni dans sa vie politique ; mais à l'heure de sa mort nous jetterons un coup d'œil sur ce royaume en faveur duquel il ressuscite le nom éteint d'empire d'Occident : empire colossal dont l'ombre se projette jusqu'à nous, et dont le nom, sinon la puissance, vit encore dans notre Europe moderne.

Alors nous verrons cet empire, agrandi par la conquête, s'étendre immense et respecté, en Allemagne, jusqu'à la mer Baltique ; en Italie, jusqu'au Volturne ; en Espagne, jusqu'à l'Ebre ; dans la Gaule, jusqu'à l'Océan : nous y reconnaîtrons neuf grands peuples enfermés dans ses vastes limites, soumis aux mêmes lois, ramenés au même culte, obéissant à une même intelligence ; et cette homogénéité apparente, pour être l'œuvre du moment et de la force, n'en sera qu'une preuve plus frappante encore du génie qui animait la tête puissante qui avait conçu le plan, et de la vigueur du bras qui avait bâti l'édifice.

Nous emprunterons à Eginhard les détails qu'il donne sur les limites précises de l'empire d'Occident :

« La France, dit-il, telle que l'avait laissée Peppin, comprenait seulement la partie de la Gaule située entre le Rhin, la Loire, l'Océan et la mer Baléare ; la portion de la Germanie habitée par les Franks, bornée par la Saxe, le Danube, le Rhin, la Sale, le pays des Allemands et la Bavière : Karl y ajouta par ses guerres mémorables d'abord l'Aquitaine, la Gascogne, la chaîne entière des Pyrénées, et toutes les contrées environnantes jusqu'à l'Ebre ; ensuite toute la partie de l'Italie qui, de la vallée d'Aoste jusqu'à la Calabre inférieure, frontière des Grecs et des Béneventins, s'étend sur une longueur de plus d'un million de pas ; ensuite la Saxe, portion considérable de la Germanie, et qui, regardée comme double en largeur de cette contrée qu'habitent les Franks, est réputée égale en longueur ; de plus les deux Pannonies, la Dacie, l'Istrie, la Croatie et la Dalmatie, enfin toutes les terres de ces nations farouches comprises entre le Danube, la Vistule et l'Océan. »

Karl essaya vainement de faire, dans les noms des mois de l'année, un changement qui offre cela de singulier que, mille ans après, la Convention nationale échoua dans la même tentative, et que les noms que l'un et l'autre voulaient substituer aux noms anciens ont entre eux une grande analogie : cependant je doute que Romme et Fabre d'Eglantine, auteurs du calendrier révolutionnaire du XVIIIe siècle, connussent le calendrier germanique du IXe.

Tout le monde se rappelle les noms révolutionnaires : voici les noms germaniques :

Janvier — *wintermonath* — mois d'hiver.
Février — *hornunemonath* — mois de boue.
Mars — *lenzmonath* — mois du printemps.
Avril — *ostermonath* — mois de Pâques.
Mai — *minnemonath* — mois d'amour.
Juin — *prahmonath* — mois du soleil.
Juillet — *heumonath* — mois des foins.
Août — *arndmonath* — mois des moissons.
Septembre — *windmonath* — mois des vents.
Octobre — *windemmonath* — mois des vendanges.
Novembre — *herbstmonath* — mois d'automne.
Décembre — *helmonath* — mois de mort.

Ces noms, qui nous semblent au moins barbares, viennent à l'appui de ce que nous avons dit, que Karl-le-Grand était un Germain et pas autre chose. Ces noms étaient en usage avant lui chez différens peuples, et surtout chez les *Anglo-Saxons*, et Eginhard les appelle des noms *nationaux* (1) : la nationalité de la conquête était donc le germanisme.

Comme il en avait vu à la mort de César, et comme il devait en voir à celle de Napoléon, le monde eut des signes néfastes qui annoncèrent la fin de son puissant empereur : « Plusieurs prodiges, dit Eginhard, se firent remarquer aux approches de la fin du roi, et parurent non seulement aux autres, mais à lui-même,... des signes divins envoyés pour le menacer personnellement. Pendant les trois dernières années de sa vie, il y eut de fréquentes éclipses de soleil et de lune ; on vit durant sept jours une tache noire dans le soleil ; la galerie que Karl avait bâtie à grands frais pour joindre la basilique au palais, s'écroula tout à coup jusqu'en ses fondemens le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur. Le pont de bois que ce prince avait jeté sur le Rhin, à Mayence, ouvrage admirable, fruit de dix ans d'un immense travail, et qui semblait devoir durer éternellement, fut consumé soudainement et dans l'espace de trois heures par les flammes, et, à l'exception de ce que couvraient les eaux, il n'en resta point un seul pilier. Lors de sa dernière expédition dans la Saxe contre God-fred, roi des Danois (2), Karl étant sorti de son camp avant le lever du soleil, et commençant à se mettre en marche, il vit lui-même une immense lumière tomber tout à coup du ciel, et par un temps serein fendre l'air de droite à gauche ; pendant que tout le monde admirait ce prodige et cherchait ce qu'il présageait, le cheval que montait l'empereur tomba la tête en avant, et le jeta si violemment à terre, qu'il eut l'agrafe de sa saye arrachée, ainsi que le ceinturon de son épée rompu, et que, débarrassé de ses armes par les gens de sa suite qui s'empressèrent d'accourir, il ne put se relever sans appui ; le javelot qu'il tenait alors par hasard à la main fut emporté si loin, qu'on le trouva tombé à plus de vingt pieds. Le palais d'Aix-la-Chapelle éprouva de plus de violens tremblemens de terre ; et, dans les bâtimens occupés par le roi, on entendit craquer le plafond ; le feu du ciel tomba sur la basilique, où dans la suite ce prince fut enterré, et la boule dorée qui décorait le faîte du toit, frappée de la foudre, fut brisée et jetée sur la maison de l'évêque contiguë à l'église : dans cette même basilique, sur le bord de la corniche qui régnait autour de la partie inférieure de l'édifice, entre les arcades du haut et celles du bas, était une inscription de couleur rougeâtre, indiquant l'auteur de ce monument : dans la dernière ligne se trouvaient les mots : *Carolus princeps*. Quelques personnes remarquèrent que l'année où mourut cet empereur, et peu de mois avant son décès, les lettres qui formaient le mot *princeps* étaient tellement effacées, qu'à peine pouvait-on les distinguer. Quant à lui, il ne témoigna aucune crainte de ces avertissemens d'en haut, et les méprisa comme s'ils ne regardaient en aucune manière sa destinée. »

Karl mourut le 28 janvier 814, à la troisième heure du jour, dans la soixante-douzième année de son âge, et dans la quarante-septième de son règne. Comme il n'avait rien prescrit pour sa sépulture, on balança d'abord sur le choix du lieu où l'on déposerait ses restes ; enfin, on choisit pour son éternel et dernier palais la magnifique chapelle qu'il avait fait bâtir à Aix, sous l'invocation de la Vierge ; il fut descendu dans un de ses caveaux revêtu du cilice qu'il portait habituellement, et, par-dessus ce cilice, de ses habits impériaux. On lui ceignit aux flancs Joyeuse, cette belle épée avec laquelle, dit la chronique de Saint-Denis, il fendait en deux un chevalier tout armé. On l'assit sur un trône de marbre, sa couronne sur sa tête, son livre d'évangiles sur ses genoux, et ses deux pieds sur le sceptre et le bouclier d'or bénits par le pape Léon ; on lui suspendit au cou une chaîne précieuse à laquelle pendait une émeraude creusée renfermant une parcelle de la vraie croix (3) ; on lui posa sur les épaules son manteau royal, et l'on agrafa à sa ceinture la grande bourse de pèlerin qu'il avait coutume de porter dans ses voyages de Rome. Puis enfin, lorsqu'on eut

(1) Les mois avaient eu avant lui, chez les Franks, des noms à moitié latins et à moitié barbares : Karl leur en donna de *nationaux*.
(EGINHARD, *Vita Caroli magni*.)

(2) En 810

(3) Cette chaîne et cette émeraude appartenaient à la reine Hortense, duchesse de Saint-Leu. Napoléon, qui les reçut en hommage des habitans d'Aix-la-Chapelle, lui en fit don.

parfumé le sépulcre, qu'on l'eut pavé de pièces d'or, on referma sa porte de bronze que l'on scella dans le mur, et sur le tombeau on éleva un arc triomphal où l'on grava cette épitaphe :

« Sous cette pierre gît le corps de Karl, grand et orthodoxe empereur, qui agrandit noblement le royaume des Franks, régna heureusement quarante-sept ans, et mourut septuagénaire, le cinq des calendes de février, la huit cent quatorzième année de l'incarnation du Seigneur, à la septième indiction. »

Hlode-wig ou Lud-wig Ier, surnommé le Débonnaire, fils de Karl-le-Grand, lui succède à l'empire. Selon l'ordre qu'il a reçu de son père, il ne se soumet ni à l'élection ni au sacre ; prend la couronne héréditaire sur l'autel, et la pose sur sa tête, donnant à entendre par cette action qu'il ne tient son pouvoir que de Dieu, et ne reconnaît qu'à Dieu le droit de lui en demander compte.

C'est entre les faibles mains de ce roi, épuisé par cet acte d'énergie, que commence à se démembrer l'empire colossal de Karl-le-Grand (1), dont ses successeurs feront neuf royaumes : royaumes de Neustrie, d'Austrasie, d'Allemagne, d'Italie, de Lorraine, de Bourgogne Cisjurane, de Bourgogne Transjurane, de Bretagne et de Navarre. Son règne n'est qu'une suite de révoltes et de guerres civiles. Ses fils du premier lit, Hlot-her, Peppin et Hlode-wig, le premier associé par son père à l'empire, les deux autres rois d'Aquitaine et de Bavière, ne veulent pas admettre au partage Karl-le-Chauve, fils d'un second mariage. En conséquence, ils se révoltent contre leur père, qu'ils détrônent deux fois : Hlot-her le fait prisonnier, le traîne à sa suite de Rolfeld à Marlem, de Marlem à Metz, et de Metz à Soissons, où, le renfermant dans le monastère de Saint-Médard, il le sépare du jeune Karl, qu'il envoie à l'abbaye de Prum, dans la forêt des Ardennes.

Mais les trois frères se désunissent bientôt. Peppin et Hlode-wig se liguent à leur tour contre Hlot-her, dont l'ambition les effraie, tirent leur père de ses mains, et le rétablissent sur le trône. Hlot-her, dans une nouvelle tentative de révolte contre Hlode-wig-le-Débonnaire, tombe en sa puissance ; mais le père pardonne au rebelle, et le renvoie en Italie. Bientôt Peppin, roi d'Aquitaine, meurt ; et l'empereur, dépouillant ses petits-fils en faveur de son fils, donne toute la France méridionale et occidentale à Karl-le-Chauve ; puis restreint Hlode-wig, qui murmure de ce partage, au seul royaume de Bavière ; ajoute quelques provinces aux Etats de Hlot-her, et lui fait jurer de servir de tuteur au jeune Karl-le-Chauve, son frère consanguin.

Hlode-wig de Bavière, jaloux des avantages accordés à ses frères, se révolte. L'empereur marche contre lui, et sa seule présence dissipe l'armée rebelle. Vainqueur sans coup férir, il pardonne à Hlode-wig, comme il a pardonné à Hlot-her ; mais presque aussitôt après il tombe malade, effrayé par l'apparition successive de deux comètes, suivies d'une éclipse de soleil si complète, qu'à onze heures du matin on distinguait les étoiles comme en pleine nuit ; quelque temps après, il meurt d'inanition, dans une île du Rhin, près de Mayence, n'ayant pris, pendant les quarante derniers jours de sa vie, d'autre nourriture que le corps de Notre-Seigneur.

Hlode-wig-le-Débonnaire est le premier roi frank qui se soit occupé de sciences. Il avait étudié l'astronomie sous un professeur arabe, parlait latin et comprenait le grec : la belle cathédrale de Reims fut bâtie sous son règne, auquel se rattachent les différentes épreuves de l'eau, du feu et de la croix. Les Normands, dont Karl-le-Grand avait aperçu avec douleur les premières voiles, débarquent sous Hlode-wig-le-Débonnaire dans cette partie de la Neustrie à laquelle ils donnèrent plus tard leur nom.

Aussi, la seconde race en est à peine à sa troisième génération, que le pouvoir échappe à ses mains débiles. La monarchie carolingienne, jeune sous Peppin, virile sous Karl-le-Grand, est déjà vieille sous Hlode-wig-le-Débonnaire (2).

(1) Nous examinerons plus tard les causes de ce démembrement.

(2) Que l'on ne s'étonne pas de nous voir continuer l'orthographe des noms de la première race : nous avons encore affaire aux Franks et non aux Français ; c'est encore l'idiome germanique qui est la langue royale, et le latin [illegible] n'a pas encore dépouillé le mot Hlodowig de l'H, qui lui conserve sa première prononciation. Ce singulier acrostiche, qui sert de prologue au poème d'Ermold-le-Noir, sera pour le lecteur une preuve de ce que nous avançons. En 881, c'est-à-dire quarante et un ans après, un chant, dont les deux premiers vers suivent, fut composé en l'honneur de Ludwig, troisième fils de Lud-wig, dit le Bègue. Il était encore écrit, comme on le voit, en langue germanique, et le mot Lud-wig nous paraît parfaitement indiquer la transition de Hlode-wig à Louis.

Einen kuning weiz ich
Heisset her Ludwig.
Un roi, je connais
Il se nomme le seigneur Ludwig.

(AUGUSTIN THIERRY)

Karl-le-Chauve monte sur le trône en 840. A peine Hlot-her voit-il son frère roi, qu'il oublie le serment qu'il a fait d'être son protecteur. Il rassemble une armée et entre en Bourgogne. Karl-le-Chauve, de son côté, se ligue avec Hlode-wig de Bavière, son frère, et marche contre Hlot-her. Les deux armées se rencontrent le 25 juin 841, à Fontenay ; elles en viennent aux mains, et, après un combat acharné, la victoire reste à Karl et à Hlode-wig. Hlot-her abandonne ses Etats aux vainqueurs, qui d'abord se les partagent, puis bientôt les lui rendent à la première démarche conciliatrice qu'il fait auprès d'eux. La paix entraîne cependant une nouvelle division du royaume ; car Hlot-her a demandé à ses frères de lui céder quelque chose au delà de sa part, à cause du nom d'empereur que son père lui a donné.

En conséquence, le partage entre les trois rois se fait ainsi : Karl-le-Chauve prend toute la partie de la Gaule située à l'ouest de l'Escaut, de la Meuse, de la Saône et du Rhône, avec le nord de l'Espagne jusqu'à l'Ebre, c'est-à-dire toute la France moderne, plus la Navarre, et moins la Lorraine, la Franche-Comté, le Dauphiné et la Provence ; Lud-wig (1) prend tous les états de langue teutonique jusqu'au Rhin et aux Alpes, c'est-à-dire l'empire d'Allemagne, que limitent du côté opposé la Hongrie, la Bohême, la Moravie et la Prusse ; enfin Hlot-her réunit à l'Italie, selon la demande qu'il en a faite, toute la partie orientale de la Gaule, comprise au sud entre le Rhône et les Alpes, au nord entre le Rhin et la Meuse, et entre la Meuse et l'Escaut jusqu'à l'embouchure de ces fleuves. C'est cette longue bande de terrain, contenant quatre populations qui parlent quatre langues différentes, prise moitié sur le royaume frank, moitié sur l'empire d'Allemagne, que les deux frères consentent à coudre comme une queue au manteau impérial de Lot-her.

Ce lambeau, mal attaché, se sépara de l'Italie au premier tiraillement, et forma un petit royaume à part. Du nom de Lot-her, on le nomma Lot-her-rike ; du nom de ses enfans, Lot-heringhe-rike, mot dont les auteurs latins ont fait Lotharinghia, et dont nous avons fait Lorraine.

A la suite de cette grande division que nous venons de rapporter, nous trouvons, pour la première fois, dans le manuscrit du moine de Saint-Gall, le mot France employé à peu près dans l'acception que nous lui donnons aujourd'hui. « A la suite de cette division de territoire, dit-il, il se fit une division de nom. La Gaule, dont s'étaient emparés les Franks, s'appela Nouvelle-France ; et la Germanie, dont ils étaient sortis, s'appela Vieille-France. »

Cependant, si l'on veut avoir une idée de la langue qu'on parle encore à cette époque dans cette Nouvelle-France, on

Maintenant passons à Ermoldus :

ERMOLDI NIGELLI PROLOGUS.

Editor ætherea splendes qui patris in arc
Regnator mundi, fautorque, redemptor et aucto
Militibus dignis reseras qui regna poloru
Olim conclusos culpâ parentis Aver[illegible]
Luminis æternæ revehis qui, Christe, tribuna
David psalmicanus præsagâ carminis illu
Voce priùs modulans dudum miranda relat
Sacra futurorum qui prompsit carmina vate

Confer rusticulo qui possim Cæsaris in ho
Eximii exiguo modulanter poscito rit
Carmine gesta loqui. Nymphas non deprecor istu
Insani quondam ut prisci fecère perit
Nec rogo Pierides, nec Phœbi tramite lime
Ingrediar capturus opem, nec Apollinis alu
Talia cum facerent, quos vana pueritia lusi

Horridus et teter depressit corda Vehemot
Limina siderei potius peto luminis, ut so
Verus justitiæ dignetur dona precat
Dedere namque mihi non flagito versibus hoc quo
Omnia gestorum peraram pectine parv
In quibus et magna possunt cessare magistr
Cæsaream flectam aciem, sed cantibus hæc hu
Incipiam celebrare. Fave modo, Christe, precant

Carmina me exiho pro quis nunc principis ab ho
Auxilium mscrando levet qui celsus in aul
Erigit abjectos, parcit peccantibus, atqu
Spargit in immensum clari vice lumina soli
Alta regis Christi princeps qui maxime sceptr
Rex Hludovice pie, et pietatis munera Cæsa
Insignis meritis, præclarus dogmate Christ
Suscipe gratanter profert quæ dona Nigellu

Ausubus acta tamen qui tangere carmine vestr
Regis ab æterni vestro qui pectore sempe
Mansit amor, Cæsar, famulum relevato cadente
Altitonans Christus vos quo sublimet in æthr

ERMOLDVS CECINIT HLVDOICI CÆSARIS ARMA

(1) C'est à partir de cette époque que commence ce changement d'orthographe de Hlode-wig en Lud-wig, ainsi que celui de Hlot-her en Lot-her.

pourra jeter les yeux sur les deux exemples que nous donnons ici : ils sont tirés, l'un de l'idiome en usage dans le nord de la France, c'est-à-dire de l'idiome du peuple conquérant ; l'autre de la langue employée dans le Midi, c'est-à-dire de la langue du peuple conquis.

Serment de coalition contre Lot-her, prononcé en langue franke ou teutonique, avant la bataille de Fontenay.

« In Godes, minna, ind um tes christianes folches ind unser beidero gehaltnissi, fon thesemo dage framwordes so fram so mir Got gewissen inde mahd furgibit, so halde ih tesan minan bruoder, soso man mit rehtu sinan bruoder seal, inthiu thaz ermig soso ma duo ; indi mit Lutheren inno kleinnin thing ne geganga zhe minan willon imo ce scandem werden. »

Serment prononcé par Hlode-wig, en langue gauloise ou romane.

« Pro Deo amur et pro christian poblo et nostro commun salvament, d'ist di in avant, in quant Deus savir et podir me dunat, si salvarai eo cist meon fradre Karlo, et en ajuda et in cadhuna cosa, si cum om per dreit son fradra salvar dist, in o quid il mi altresi fazet ; et ab Ludher nul plaid nunquam prindrai, qui, meon vol, cist meon fradre Karle in damno sit. »

Traduction française de ce serment.

« Pour l'amour de Dieu, et pour le peuple chrétien et notre commun salut, de ce jour en avant, en tant que Dieu me donnera de savoir et de pouvoir, je soutiendrai mon frère Karl ici présent, par aide et en toute chose, comme il est juste qu'on soutienne son frère tant qu'il sera de même pour moi ; et jamais avec Lot-her je ne ferai aucun accord qui, de ma volonté, soit préjudiciable à mon frère. »

Outre ces deux langues, il en existait encore une troisième : c'était le celtique pur.

Quant aux peuples renfermés dans le berceau de la France naissante, et qui devaient, avec les Normands prêts à débarquer, composer le peuple français, c'étaient les Gaulois-Romains, les Burg-Hunds ou Bourguignons, les West-Goths ou Visigoths, les Vascons ou Gascons, les Bretons et les Franks.

Pendant que cette grande révolution territoriale et politique s'opérait, les Normands, qui avaient paru en vue des côtes de France sous Karl-le-Grand, y avaient mis le pied sous Hlode-wig-le-Débonnaire, et venaient de s'y établir sous Karl-le-Chauve. Ce n'étaient plus quelques pirates égarés, sillonnant solitairement l'Océan neustrien : c'était une flotte de six cents voiles, portant un roi, des généraux et une armée, enveloppant la France depuis la Manche jusqu'au golfe de Gascogne, et se séparant, pour se rejoindre, en deux troupes, dont l'une remonte la Loire jusqu'à Nantes, se répand dans la Guyenne, l'Anjou et la Touraine, tandis que l'autre entre dans la Seine avec la marée, surprend et saccage Rouen, s'avance jusqu'à Paris qu'elle trouve sans défense et abandonné par Karl-le-Chauve, qui, n'osant risquer une bataille, s'est retranché dans Saint-Denis afin d'y défendre les précieuses reliques de l'apôtre de la France. Des négociations s'entament alors entre le chef normand et le roi français. Les pirates exigent sept mille livres d'argent, qu'on leur donne, et ils se retirent ; mais c'est pour reparaître tantôt sur un point, tantôt sur un autre.

En même temps le jeune Peppin, à qui Hlode-wig-le-Débonnaire a enlevé l'héritage de son père pour le donner à Karl-le-Chauve, se ligue avec ces brigands, et le royaume est bientôt mis à feu et à sang. Une nouvelle contribution de quatre mille livres d'argent est exigée et accordée : on donne de plus aux chefs une certaine somme à titre d'indemnité pour chacun de leurs soldats tués par les gens de la campagne, et l'on s'engage à racheter et à rendre aux Normands ceux de leurs prisonniers qui se sont échappés. A ces conditions, les conquérans se retirent à Jumièges, où ils attendent l'exécution du traité dont nous venons de rapporter les principaux articles.

Les contributions imposées pour acheter cette retraite se montèrent, pour le pays au delà de la Loire seulement, à cinq mille livres d'argent pesant, c'est-à-dire à quatre cent mille francs à peu près de notre monnaie actuelle. Chaque maison de seigneur, c'est-à-dire de comte, d'évêque, d'abbé, ou de vassal du roi, paya pour sa part un sou, chaque maison de personne libre huit deniers, chaque maison de serf quatre deniers (1).

Quelque temps après, une autre armée de ces barbares, réunie aux Bretons, s'empare du Mans. Ils sont repoussés ; mais Rod-bert-le-Fort, comte de Paris, bisaïeul de Hug Capet (1), est tué en les repoussant. De leur côté, les Sarrasins inondent l'Italie d'invasions partielles, et désolent le Midi et l'Ouest. Peppin se fait reconnaître roi d'Aquitaine, et Noménoé, roi de Bretagne.

Vers le même temps, l'empereur Lot-her expire à l'abbaye de Prun, après avoir partagé ses États entre ses trois fils, Lud-wig, Lot-her et Karl. Lud-wig obtient l'Italie et le titre d'empereur ; Lot-her, reçoit cette partie concédée par le traité qui deviendra par la suite le royaume de Lorraine ; et Karl entre en possession de la Bourgogne et de la Provence ; ainsi, deux nouveaux royaumes prennent naissance dans ce nouveau partage.

En 875, l'empereur Lud-wig meurt, Karl-le-Chauve passe aussitôt le mont Cenis avec une armée, pénètre en Italie, marche droit à Rome, et, moyennant d'énormes concessions au pouvoir temporel des papes, il y est sacré empereur.

Deux ans après il meurt, au village de Brios, dans une chaumière de paysan, empoisonné, à ce que l'on croit, par un médecin juif nommé Sédécias (2). Son corps est d'abord enterré à Nantua, puis, plus tard, transporté à Saint-Denis, où on lui élève, au milieu du chœur de l'abbaye, un magnifique tombeau. Son fils, Lud-wig II, lui succède en 877.

Ce règne de deux ans est remarquable par la nouvelle reconnaissance du droit d'élection aux seigneurs, qui reprennent le pouvoir des mains de la royauté au fur et à mesure que celle-ci le lâche en s'affaiblissant. Lud-wig n'est proclamé qu'à force de concessions de fiefs, de gratifications de terres, d'aliénations du domaine royal, qui, en passant de ses mains dans celles des seigneurs, vont fonder la féodalité nationale, comme nous avons vu les abandons territoriaux des enfans de Hlode-wig fonder, sous la première race, la féodalité franke. Bientôt sa mère lui rapporte d'Italie l'épée de saint Pierre, la couronne, le sceptre et le manteau impérial, avec le testament de son père, qui le déclare son successeur à l'empire. Mais Lud-wig II n'a point le courage de faire valoir ces droits héréditaires, encore si mal établis, et Karl-man, fils aîné de Lud-wig-le-Germanique, se présente à l'élection et lui enlève le titre d'empereur.

Après un règne de dix-huit mois, Lud-wig II meurt à Compiègne, le jour du vendredi saint, dixième du mois d'avril de l'an 879. Lud-wig III et Karl-man, quoique fils d'une permière femme répudiée, lui succèdent. Il laissait sa seconde épouse enceinte d'un enfant, qui fut depuis Karl-le-Simple.

Les deux jeunes princes, âgés de quinze ou seize ans, furent sacrés ensemble à l'abbaye de Ferrière, et partagèrent le royaume de leur père selon la détermination de leurs fidèles.

Cependant, les Normands continuent de ravager le royaume. Ils pillent, brûlent ou rasent d'un côté Cambrai, Saint-Riquier, Saint-Valery, Amiens, Corbie et Arras ; de l'autre, Maëstricht, Liége, Tongres, Aix-la-Chapelle et Malmédy. Lud-wig III marche contre eux, et les bat d'abord à Saucourt, dans le Ponthieu. Neuf mille barbares restent sur le champ de bataille ; mais presque aussitôt ils se reforment sur la Loire : Lud-wig s'avance de nouveau vers eux et arrive à Tours. En faisant son entrée dans cette ville, le roi remarque sur son passage une jeune fille dont la beauté le frappe ; il pousse son cheval de son côté, et, voyant la jeune fille effrayée se sauver dans une allée, il la poursuit ; mais, emporté par sa monture, qu'il ne peut plus maîtriser, il se heurte le front au haut de la porte basse et cintrée sous laquelle la fugitive a disparu. Renversé par la violence du coup sur le dossier de sa selle, il se brise, dans ce mouvement, la colonne vertébrale, et meurt au bout de trois jours.

Karl-man, son frère, réunit alors, en 882, tout le royaume sous son autorité.

Vers le même temps Karl-le-Gros, qui fut depuis roi des Franks, succède à son frère Lud-wig-le-Germanique comme empereur d'Occident, et débute par faire avec les Normands qui ravagent la Germanie, un traité honteux qui les met en possession des terres qu'ils ont conquises, à la seule condition que God-fred, l'un de leurs ducs, se fera chrétien, et épousera la princesse Ghiselle, fille de Lot-her. Ce fut le premier établissement sanctionné par un traité qui introduisit ces barbares dans le cœur de l'Europe.

De son côté Karl-man, après les avoir battus d'abord, venait d'être repoussé par eux, et n'avait sauvé ses pro-

(1) Acta conventûs Carisiaci in capitul. Caroli-Calvi — Les Annales de Saint-Bertin, qui rapportent aussi cette taxe, offrent une variante dans la répartition de l'impôt : « Karl convient avec les Normands de leur payer quatre mille livres d'argent, et ordonne dans tout son royaume, pour acquitter ce tribut, une contribution de six deniers par chaque manoir libre, trois de chaque manoir servile, un de chaque habitant, un sur deux chaumières, et dix de ceux qu'on tenait pour marchands. »

(*Annales de Saint-Bertin.*)

(1) Comme à l'époque où Capet monta sur le trône l'orthographe romane commençait à prévaloir, nous écrirons désormais Hugues, au lieu de Hug.

(2) Karl, attaqué de la fièvre, prit en breuvage, pour s'en guérir, une poudre que lui donna son médecin juif, nommé Sédécias, pour qui il avait trop d'amitié et de confiance ; mais c'était un poison mortel qu'il avait avalé.

(*Annales de Saint-Bertin.*)

vinces du pillage qu'en comptant aux vainqueurs la somme de douze mille livres d'argent pur (1), somme prodigieuse pour ce temps. Il s'occupait de rassembler une nouvelle armée, lorsque dans une chasse il est blessé à la cuisse par un sanglier acculé, et meurt de cette blessure (2).

Le jeune Karl, fils posthume de Lud-wig II, n'avait encore que sept ans. Il fallait un homme et non un enfant pour contenir les Normands, toujours prêts à envahir. En conséquence, les seigneurs offrent la couronne à Karl III, dit le Gros, qui se rend promptement à Gondreville, près de Toul, où il est proclamé roi en 884.

Ainsi l'empire et le royaume se trouvent réunis aux mains d'un seul homme, comme ils l'avaient été entre celles du fils de Peppin : seulement cette fois l'empereur, au lieu de se nommer Karl-le-Grand, s'appelle Karl-le-Gros.

Cependant les Normands qui ne cherchaient qu'un prétexte pour rompre leur traité, aussitôt qu'ils avaient touché l'argent qui en faisait la principale base, profitent de l'assassinat de leur duc Godfried, tué par ordre de Karl dans l'île de Betau, se rassemblent au nombre de quarante mille sous les ordres de Sighe-fred, et, ayant brûlé Pontoise, viennent mettre le siége devant Paris.

Cette ville ne consistait alors que dans l'île de forme oblongue que nous appelons la Cité. Deux ponts y conduisaient, traversant les deux bras opposés du fleuve. L'un était jeté à la place où fut bâti depuis le Pont-au-Change ; et l'autre, à celle qu'occupe aujourd'hui le Petit-Pont : deux grosses tours en pierre les défendaient (3) ; et Eudes ou Ode, comte de Paris, qui fut depuis roi de France, s'était mis à la tête des habitans pour soutenir le siége.

Les Normands le pressèrent à l'aide d'une multitude de machines de guerre presque inconnues aux Franks (4) : c'étaient des balistes qui jetaient des pierres, des galeries d'approche qui protégeaient les assiégeans à l'aide de leur double toit, des béliers qui creusaient les murailles avec leurs têtes de fer, des brûlots qui, se laissant aller au courant, allumaient l'incendie partout où ils échouaient. Les assiégés de leur côté faisaient merveille : l'évêque Gozlin, surtout, animait à la fois la garnison par ses exhortations et par son exemple. Il avait fait planter sur le rempart une grande croix à l'ombre de laquelle il combattit chaque jour, soit de loin avec des flèches, soit de près avec la hache, pendant un an et demi que dura le siége (5).

Enfin, Karl-le-Gros se décide à marcher en personne au secours de Paris qui faisait une si belle défense. Un matin, les assiégés virent la cime du Mont-des-Martyrs (6) se couronner d'une armée : c'était celle de l'empereur.

Mais l'empereur n'était venu que pour acheter une trêve : pour la deuxième fois il allait traiter au lieu de combattre ; et ce second traité devait être, comme le premier, à la fois plus humiliant et plus désavantageux qu'une défaite.

Les Normands levèrent le siége, moyennant sept cents livres pesant d'argent, et le droit d'aller passer l'hiver en Bourgogne. Ils se rendirent en effet dans ce royaume, où ils commirent d'affreux ravages.

Les deux preuves de faiblesse qu'il avait données parurent indignes d'un si puissant empereur. Les seigneurs qui l'avaient élu le déposèrent, et Karl-le-Gros alla mourir de misère dans un monastère situé à l'extrémité de la petite île de Reichenau, sur le lac de Constance.

On se rappelle l'épitaphe de Karl-le-Grand ; voici celle de son cinquième successeur :

« Karl-le-Gros, neveu de Karl-le-Grand, entra puissamment dans l'Italie qu'il vainquit, obtint l'empire et fut couronné César à Rome ; puis, son frère Lud-wig de Germanie étant mort, il devint, par droit d'hérédité, maître de la Germanie et de la Gaule. Enfin, manquant à la fois par le cœur, par le génie et par le corps, un jeu de fortune le jeta du faîte de ce grand empire dans cette humble retraite, où il mourut abandonné de tous les siens, l'an de Notre-Seigneur 888. »

La déposition de Karl-le-Gros ne fut rien autre chose qu'une réaction de l'esprit national sur l'influence étrangère. La faiblesse de cet empereur, déshonorante à la fois pour lui et pour la jeune nation qui l'avait élu, en fut le prétexte mais non le motif. La France, par la nouvelle division que nous avons indiquée, devenait un État à part : elle sentait à la fois la possibilité et le besoin d'échapper à l'influence germanique, et cette influence lui paraissait impossible à secouer entièrement, tant que son trône serait occupé par un roi de race franke. En conséquence, les seigneurs que leurs biens territoriaux concédés par la dynastie germanique attachaient au sol de France, prirent le parti du sol contre la dynastie, écartèrent le prétendant légitime qui était Karl-le-Simple, et, à son exclusion, ils proclamèrent roi ce même Eudes (1), comte de Paris, que nous avons vu défendre si vaillamment cette ville, lorsque Karl-le-Gros l'abandonnait si lâchement. C'était donc une révolution tout entière ; la descendance des Carolingiens était repoussée comme anti-nationale, l'héritier du trône dépossédé, et un homme d'une autre race appelé à la couronne.

Karl-le-Simple fit ce que font les rois dont on ne veut plus : il alla demander secours à l'empereur Eren-hulf ; et ne pouvant être élu par la libre volonté des seigneurs, il voulut leur être imposé par la force des armes. L'empereur Eren-hulf, qui sentit qu'avec l'exclusion de Karl toute puissance lui échappait en France, le prit sous son patronage, réunit à Worms une assemblée publique, et donna ordre aux évêques et aux comtes de porter secours à Karl, et de le replacer sur le trône.

Eudes, de son côté, voyant ces préparatifs menaçans, organisa une vigoureuse défense, quoiqu'il fût d'autre part obligé de faire face aux Normands ; mais « c'était, disent les Annales de Metz, un homme vaillant et habile qui passait devant tous les autres pour la beauté de sa figure, la hauteur de sa taille, la grandeur de sa force et la puissance de sa sagesse. »

Les Normands furent vaincus, et le prétendant repoussé.

Cependant Eren-hulf ne se tint point pour battu : il comprenait de quel avantage était pour lui une espèce de vassal de l'importance du roi frank. D'un autre côté, il n'osait se déclarer ouvertement contre Eudes, qui pouvait se lasser d'une guerre défensive et entreprendre une guerre d'invasion. Il parut donc avoir momentanément renoncé à ses projets sur la France ; mais il n'en poursuivit pas moins l'œuvre de restauration qu'il voulait opérer. — Voici comment.

Il donna le royaume de Lod-her, qui était frontière de France, à son fils Stwinde-bald, bâtard d'une courtisane : celui-ci rassembla une forte armée, sous prétexte d'aider son père, qui projetait une invasion en Italie ; puis tout à coup, profitant du moment où Eudes était occupé à combattre les Normands, il entra en France, s'avança jusqu'à Laon, et mit le siége devant cette ville.

Eudes marcha aussitôt contre lui ; mais Swinde-bald ne jugea pas à propos de l'attendre. Il se retira précipitamment en Lorraine ; et Eudes, sur la demande positive qu'il en fit à l'empereur Eren-hulf, fut reconnu par lui roi de France.

Alors Karl perdit tout espoir de rentrer en France du vivant de son rival, il attendit donc tranquillement sa mort, qui arriva le 3 de janvier 898. — Eudes mourut sans postérité.

Dès ce moment la restauration de Karl fut imminente : le parti national, privé d'Eudes, n'avait plus ni point d'appui ni centre de réunion. L'empereur n'eut qu'à se montrer à la frontière avec une armée, et le descendant de la race germanique de Karl-le-Grand remonta sur le trône de ses pères.

Il est, comme on voit, facile de suivre et même de motiver ces révolutions, qu'on nous a peintes si souvent, et dont on ne nous a jamais exposé les causes : étudiez l'histoire des intérêts, elle vous conduira tout droit à l'histoire des hommes.

Cependant Karl n'était pas rentré en France sans se décider à d'énormes sacrifices. La reconnaissance lui fit faire de grandes concessions territoriales à ses partisans, et la crainte à ses ennemis. Alors chaque seigneur se plaçant au

---

(1) « Aussitôt l'âme de ces peuples avares s'enflamme du désir de la pécune ; et, exigeant douze mille livres d'argent pur et éprouvé, ils promettent la paix durant douze années. »

(*Annales de Metz.*)

(2) Karl-man part pour les chasses, où, grièvement blessé par un sanglier, il perd en peu de temps la vie et le royaume (6 octobre 884). Quelques-uns ont dit qu'il avait été blessé par un de ses suivants qui portait son arme sans attention, et que, comme il avait commis le fait non volontairement, mais contre son gré, le roi l'avait caché pour ne pas conduire un innocent à la mort.

(*Annales de Metz.*)

(3) « Une île charmante te possède (Paris) ; le fleuve entoure tes murailles, il t'enveloppe de ses deux bras, et ses douces ondes coulent sous les ponts qui te terminent à droite et à gauche ; des deux côtés de ces ponts, et au delà du fleuve, des tours protectrices te gardent. »

(ABBON. *Siége de Paris par les Normands.*)

(4) « Les Danois fabriquent alors, — chose étonnante ! — trois machines montées sur seize roues d'une grandeur démesurée, faites avec des chênes immenses et liées ensemble. Sur chacune d'elles est placé un bélier, que recouvre un toit élevé : dans les cavités de leur sein, et dans l'intérieur de leurs flancs, elles pouvaient renfermer et tenir cachés, disait-on, soixante hommes armés de leurs casques. »

(ABBON.)

(5) « Là, cependant, se faisaient remarquer beaucoup de grands et d'hommes courageux ; au-dessus de tous, le prélat Gozlin brillait le premier. »

(ABBON.)

(6) Aujourd'hui Montmartre.

(1) Fils de Rod-bert-le-Fort que nous avons vu mourir au siége du Mans, atteint par une flèche normande.

centre de ses terres, développa au milieu de l'État une petite souveraineté individuelle. Le besoin de résister par ses propres forces aux invasions réitérées des Normands fit que chacun de ces seigneurs organisa pour son compte une défense personnelle, en rassemblant autour de lui autant de troupes que sa fortune le lui permit, et de cette époque datent les compagnies soldées. Les plus faibles se mirent aux gages et sous la protection des plus forts : celui qui n'avait qu'un château releva de celui qui possédait une ville ; celui qui avait une ville fit hommage à celui



L'empereur n'était venu que pour acheter une trêve.

qui commandait à une province, et le gouverneur de la province releva directement du roi. Ainsi se posèrent, dès cette époque, les fondemens du grand gouvernement féodal que nous verrons s'organiser sous la troisième race.

Tandis que cette nouvelle seigneurie, origine de la noblesse, s'établit dans le royaume, un exilé danois, nommé Hrolf, rassemble tous ceux qui veulent s'attacher à sa fortune, descend en Angleterre, y remporte deux victoires, se remet en mer, aborde dans la Frise, qu'il n'abandonne qu'après l'avoir rendue tributaire, se rabat sur le nord de la France, et s'empare de Rouen, dont il fait relever les murailles et les tours. Bientôt cette ville devient pour lui une place d'armes formidable, et le centre de ses excursions, qu'il pousse tantôt en Angleterre, tantôt en Bretagne, tantôt au cœur même du royaume. Enfin une grande clameur arrive en même temps de toutes parts aux oreilles du roi Karl. Ce sont les cris de détresse de Clermont, du Mans, de Nantes, d'Angers et de Chartres ; ce sont les plaintes du parti national, qui lui reprochent sa faiblesse, et qui lui prouvent que la révolution qu'il a crue éteinte n'est qu'assoupie. Karl juge qu'une réconciliation complète avec ce parti est impossible, qu'une lutte avec les Normands est douteuse, que sa défaite, en donnant de la force aux ennemis de la race germanique, amène sa déposition ; il réfléchit qu'étrangers aux intérêts nationaux de la France ou aux intérêts germaniques de l'empereur, le chef danois et son armée peuvent lui être d'un puissant secours pour comprimer les mécontens ou pour combattre l'influence de son protecteur. Alors il n'hésite plus ; il envoie offrir à Hrolf de le reconnaître duc d'une ou de plusieurs provinces ; et, pour que leurs intérêts politiques se resserrent encore par des liens de famille, de lui donner sa fille en mariage, s'il consent à se faire chrétien. Le chef danois accepte ; il demande la propriété de ces côtes que lui et ses devanciers ont si souvent désolées, et, avec elles, l'abandon du duché de Bretagne : on disputa longtemps, mais enfin on céda. Le duc Rod-bert, frère du roi Eudes, devint le parrain de Hrolf et lui donna son nom. La princesse Ghiselle lui fut livrée pour femme, et toute cette partie de la Neustrie qui s'étend aujourd'hui depuis l'embouchure de la Somme jusqu'aux portes de Saint-Malo reçut, du nom de ses conquérans, le titre de duché de Normandie. Ce duché forma dès lors un état séparé, qui releva de la couronne, et duquel releva la Bretagne, reléguée ainsi au rang d'arrière-fief.

Ce traité, qui fut depuis la source de tant de guerres, fut signé à Saint-Clair-sur-Epte. Hrolf s'y rendit pour prêter serment de fidélité à Karl. On eut grand'peine à décider ce vassal demi-sauvage à se soumettre au cérémonial usité en pareille occasion. Longtemps il refusa de mettre ses deux mains dans celles du roi. Il y consentit enfin ; mais, lorsqu'il fut question de fléchir le genou devant son suzerain et de baiser le pied du prince, comme cela se pratiquait quand on recevait quelque investiture, le Danois, accoutumé à ne reconnaître de pouvoir que celui des idoles, de force que celle de l'épée, jura qu'il ne se mettrait à genoux devant personne, disant que c'était bien assez de l'avoir fait devant le nouveau Dieu qu'il venait d'adopter. On obtint enfin de lui qu'un de ses officiers accomplit à sa place cette cérémonie, que l'on regardait comme indis-

pensable. Mais celui qu'il choisit pour le remplacer, soit par maladresse, soit par insolence, prit si rudement le pied du roi, et le leva si haut, qu'il le fit tomber à la renverse.

Ainsi Hrolf devint duc de Normandie et de Bretagne sous le nom de Rod-bert, et ce fut un grand homme de justice et d'épée. Les vingt années qui s'écoulèrent entre sa conversion et sa mort furent employées par lui à rebâtir les villes, à relever les monastères, à défricher les terres et à abolir le vol. Pour arriver à ce dernier résultat, il suspendait des bracelets d'or aux arbres qui bordaient les routes, et faisait publier défense d'y toucher. Quelques-uns de ces bijoux restèrent trois ans attachés ainsi, sans qu'une seule main osât les détourner. Longtemps même après sa mort, son nom seul, prononcé par les opprimés, était un ordre aux magistrats d'accourir et de faire bonne et prompte justice. De là vient l'usage normand de pousser dans les grandes détresses la clameur de haro, ce mot venant de l'exclamation : *Ah ! Hrolf !* qu'avaient coutume de jeter ceux qui appelaient le duc à leur aide.

Ainsi fut fondée cette célèbre colonie de Normands dont le sang, mêlé à celui des Franks, donna des rois à l'Angleterre et à la Sicile.

Tandis que les choses par nous racontées se passaient à Saint-Clair-sur-Epte, le comte Rod-bert, après avoir donné son nom au duc de Normandie, avait quitté la conférence, et, profitant du mécontentement qu'inspirait le traité que venait de signer le roi, il avait rassemblé les seigneurs du parti national et s'était présenté à l'élection. Rod-bert était, comme nous l'avons dit, le frère d'Eudes et le descendant de Rod-bert-le-Fort ; il enlevait la France à l'influence germanique. C'étaient plus de titres que les mécontens n'en eussent pu exiger. En conséquence, l'an 921, il est couronné roi à Reims, et y reçoit le serment de fidélité d'un grand nombre d'évêques et de seigneurs.

Karl rassembla une armée ; Guillaume, comte d'Auvergne, et Raymond, comte de Toulouse, se joignirent à lui avec quelques troupes. Tous trois alors marchèrent vers Soissons, où les attendait l'armée nationale. Rod-bert était dans ses rangs, armé de toutes pièces, c'est-à-dire d'une cuirasse de mailles, d'un casque et d'une lance. Cette dernière arme, peu connue sous la première race, venait d'être adoptée par les hommes de guerre. Afin d'être mieux reconnu de ses soldats, il avait tiré hors de sa visière sa barbe, qui était longue et toute blanche. Cette circonstance fut cause de sa mort. Désigné à ses ennemis par cette marque distinctive, Rod-bert tomba sur le champ de bataille, frappé, disent les uns, d'un coup de sabre que lui donna le comte Ful-bert ; atteint, disent les autres, d'un coup de lance dont le perça le roi. Sa mort ne termina point cependant le combat. Son fils Hugues, qu'on surnomma depuis le Grand, se mit à la tête des troupes, et, exalté par la vengeance, tailla en pièces l'armée royale.

Alors Karl-le-Simple se réfugie chez Here-bert de Vermandois, son parent, qui lui promet un asile et le retient prisonnier. Les seigneurs offrent aussitôt à Hugues la couronne qu'ils avaient donnée à son père. Mais celui-ci la refuse, et sollicite leurs voix pour son beau-frère Raoul, duc de Bourgogne, qu'ils acceptent, tant leur est indifférent l'homme, pourvu qu'il ne soit pas de race germanique ! Raoul est donc élu roi de France, l'an de grâce 924.

A peine cette nomination est-elle publiée que les provinces méridionales de la Gaule, qui n'ont point été appelées à y prendre part, protestent contre elle (1). Alors commence une série de guerres intestines et étrangères, les unes contre les Normands, qui soutiennent les droits du roi Karl, beau-frère de leur comte ; les autres contre Guillaume, duc d'Aquitaine, qui réclame son droit personnel à la couronne franke, comme descendant des rois de la première race ; celles-ci contre les Hongrois, qui dévastent la Champagne ; enfin celles-là contre Here-bert de Vermandois, qui exige le comté de Laon en paiement de sa trahison

Les Normands sont repoussés, le duc d'Aquitaine vaincu, les Hongrois dispersés, et le comté de Laon cédé à Here-bert. Sur ces entrefaites, Karl-le-Simple meurt en prison, en 929. Cette mort est suivie en 936 de celle de Raoul, qui amène un interrègne de cinq mois, pendant lequel Hugues-le-Grand gouverne le royaume.

Cependant la dynastie franke n'était point éteinte ; il restait en Angleterre un fils de Karl-le-Simple, nommé Lud-wig, que le parti carolingien proposa à l'élection. En même temps le roi d'Angleterre Alstane envoya des ambassadeurs à Wil-helm, fils de Rod-bert, duc de Normandie, afin de l'inviter à appuyer par son influence la nomination du jeune Lud-wig. En effet, soit lassitude, soit crainte, le parti national ne présenta point de candidat. Hugues lui-même, qui, comme nous l'avons vu, avait déjà donné la couronne à son beau-frère, parut aussi peu ambitieux du trône cette fois qu'il avait été l'autre, et fut le premier à porter l'héritier des Carolingiens, qui fut rappelé en France, sacré et couronné à Laon, en présence de presque tous les grands du royaume, et de plus de vingt évêques.

Cela arriva en 936, et le nouveau roi fut appelé Lud-wig-d'Outre-mer.

Cependant un des premiers actes du règne de Lud-wig fut un acte anti-national, et, par conséquent, anti-politique. Se sentant comme isolé au milieu de ses seigneurs, dont les opinions n'étaient point en harmonie avec les siennes, craignant qu'ils ne jouassent bientôt avec lui le rôle qu'ils avaient joué avec Karl-le-Simple, il fit alliance avec Othon, roi de Germanie, allant, par un sentiment naturel, demander protection à ceux de sa race. Les seigneurs virent avec peine cette démarche, qui remettait de nouveau la France sous la tutelle teutonique ; de violens murmures éclatèrent autour du trône de Lud-wig, et Hugues se sépara incontinent de celui qui lui devait son élection.

Alors, et par l'influence qu'il exerce sur eux, il détache du parti carolingien Here-bert, duc de Vermandois, Wil-helm, duc de Normandie, et Gilbert, duc de Lorraine. Tous les mécontens se joignent à eux, et bientôt une armée considérable est réunie.

Le roi, de son côté, lève des troupes. Les deux armées arrivent en présence l'une de l'autre ; celle des nationaux, plus forte de moitié que celle du roi, donnait à ceux-ci toutes les chances de victoire, lorsqu'une circonstance inattendue vint rétablir l'équilibre. Les évêques qui ont accompagné Lud-wig excommunient les ducs de Normandie et de Vermandois, le premier pour avoir fait brûler quelques villages de Flandre ; le second, sous prétexte qu'il retient des biens appartenant à l'abbaye de Saint-Remy de Reims. Les deux excommuniés tombent aussitôt dans l'irrésolution la plus complète ; et Hugues, qui craint d'être abandonné par eux, propose une trêve de quelques mois, qui est acceptée moyennant des otages qu'il donne.

Vers cette époque, un événement arriva qui, divisant les intérêts de Lud-wig et d'Othon, les brouilla l'un avec l'autre.

Les Lorrains s'étaient révoltés contre le roi de Germanie, et s'étant déclarés indépendans, avaient élu pour souverain Lud-wig-d'Outre-mer. Lud-wig accepta, se rendit près d'eux, et l'Angleterre, apparaissant avec une flotte sur les côtes de Flandre, appuya cette élection du fils des rois franks, dont elle était la mère adoptive (1).

Mais à peine Lud-wig a-t-il quitté la Lorraine qu'Othon y entre, brûle et pille plusieurs villes, et remet cette province en son obéissance.

Pendant ce temps, Hugues, Here-bert et Wil-helm font le siège de Reims. La ville était défendue par l'évêque Artaud, qui était Carolingien ; mais une partie des troupes qu'il commandait passe aux nationaux, et, le sixième jour, la ville est obligée de se rendre. Le diacre Hugues, fils d'Here-bert, en reçoit le gouvernement, et les trois ducs marchent sur la ville de Laon.

Ils la pressaient vigoureusement, lorsque Lud-wig sort de la Bourgogne à la tête d'une armée. Hugues, Wil-helm et Here-bert, craignant d'être pris entre les troupes de Lud-wig et la garnison de la place, lèvent le siège, vont trouver le roi Othon à Attigny, se donnent à lui, et lui offrent la couronne de France (2).

Le roi Lud-wig prend alors avec lui tout ce qu'il peut rassembler d'hommes, et marche contre les insurgés. Ceux-ci vont au-devant de lui, surprennent son armée, en tuent une partie, mettent le reste en fuite ; le roi, séparé des siens, leur échappe avec beaucoup de peine, et se retire en Aquitaine.

Alors un légat du pape Etienne, nommé Damase, ordonné évêque à Rome pour cette mission même, vient en France, porteur de lettres du siège apostolique, qui engageaient, sous peine d'excommunication, les seigneurs français à reconnaître Lud-wig pour leur roi, et à terminer la guerre. Wil-helm, duc de Normandie, cède aussitôt à l'injonction du saint père ; mais Hugues et Here-bert continuèrent à tenir la campagne, et ce n'est que quelque temps après que l'on conclut une trêve, qui durera depuis le mois de septembre jusqu'au mois d'octobre.

Pendant cette trêve, le roi Othon se fait médiateur entre Hugues, Herebert et Lud-wig, et parvient à déterminer les deux ducs à rentrer sous l'obéissance du roi. Une tranquillité temporaire se rétablit.

Le duc de Normandie ne survit pas longtemps à cette

(1) Le testament d'Alfred, duc d'Aquitaine, commence ainsi : « Rege terreno deficiente, Christo regnante. » Nous avons expliqué pourquoi la maison d'Aquitaine ne se ralliait pas au parti national, lorsque nous avons dit que ses chefs descendaient de la race des Mere-wigs.

(1) « La flotte envoyée d'Angleterre par le roi Alstane, pour soutenir le roi Lud-wig traversa la mer et dévasta le pays des Morins. »
(*Chronique de* FRODOARD.)

(2) Ils pensaient probablement qu'après qu'ils se seraient servis d'Othon pour renverser Lud-wig, ils auraient bon marché de ce roi étranger, qui n'avait pas, comme les Carolingiens, un parti en France.

pacification : il est assassiné sur la Somme, dans une conférence avec Eren-hulf, comte de Flandre, et laisse un fils de six ans, nommé Rik-hard. Le roi Lud-wig prend l'orphelin sous sa protection, se déclare son tuteur, et le conduit à Laon. Mais une fois dans cette ville, le roi ne dissimule plus son intention, qui est de réunir le duché de Normandie à la couronne.

Pour mettre plus facilement ce projet à exécution, il allait brûler avec un fer rouge les jarrets du jeune Rikhard, afin qu'estropié et boiteux il fût incapable de commander des armées, et par conséquent de régner, — car à cette époque le prince n'est toujours qu'un chef guerrier, — lorsque le gouverneur du jeune duc parvient à le faire sortir de la ville, caché dans une botte de foin, et le conduit à Senlis, chez le comte Bern-hard, son oncle maternel. Lud-wig se dispose à l'y poursuivre, et rassemble son armée, comptant profiter, pour conquérir la Normandie et la rattacher à la couronne de France, de la jeunesse de son duc, qui laissait les Normands sans chef.

Alors beaucoup de seigneurs normands, qui connaissaient Hugues pour un grand guerrier, qui savaient que sa réconciliation avec Lud-wig avait été forcée, pensèrent qu'il saisirait la première occasion avantageuse de rompre le traité qui lui avait été imposé. En conséquence, ils envoyèrent vers lui un homme chargé de lui offrir leur foi et leur hommage, et autorisé à lui promettre qu'on lui livrerait la ville d'Evreux. Hugues accepta. L'opposition nationale et la royauté franke se retrouvèrent donc encore une fois en présence, les armes à la main.

Le roi marcha sur Rouen, qui lui ouvrit ses portes : mais bientôt, attiré dans une embuscade, sous prétexte d'une entrevue avec un chef normand nommé Haigrold, il est attaqué avec sa petite troupe par des forces supérieures. Ceux qui l'accompagnaient furent tués ; le roi prit la fuite ; mais, poursuivi par un Normand qu'il croyait son fidèle, il fut fait prisonnier, livré à Hugues, et conduit par lui dans une tour de la ville de Laon, qui portait encore en 1818, le nom de tour de Louis-d'Outre-mer (1).

Alors la reine, qui était une sœur du roi Othon, demanda à ce dernier secours contre le prince Hugues. Il rassembla dans tout son royaume la plus nombreuse armée qu'il pût mettre sur pied, s'adjoignit Conrad, roi de la Gaule cisalpine, et marcha vers Laon. La reine s'était engagée, au nom de Lud-wig, et avec son autorisation, à donner à Othon plusieurs provinces de France, et entre autres le royaume de Lorraine, s'il parvenait à tirer le roi des mains du parti national. Eren-hulf, comte de Flandre, fut chargé de cette négociation.

En conséquence, l'invasion eut lieu : trente-deux légions, commandées par les deux rois, s'avancèrent jusqu'à Reims. Le parti national, effrayé de ce déploiement de forces, ne pouvant s'appuyer sur le pays qui était divisé d'opinions, n'osa livrer une bataille. Hugues et ses fidèles abandonnèrent donc la ville de Laon, y laissèrent le roi, et se retirèrent en Normandie. Toutes les forces coalisées vinrent alors se briser contre ce duché, par la concession duquel Karl-le-Simple avait cru se faire, pour lui et sa race, des alliés dévoués et éternels.

Le roi Lud-wig n'en fut pas moins rétabli sur le trône par le secours des armées étrangères d'Othon et de Conrad. Mais à peine ses alliés furent-ils rentrés chez eux, que le prince Hugues sortit de la Normandie, à la tête d'un parti plus fort qu'il ne l'avait jamais été : car beaucoup de seigneurs avaient souffert de l'invasion germanique, et s'étaient réunis au parti national. Lud-wig, épouvanté, passa le Rhin, et alla encore une fois demander secours à Othon.

Un concile s'assembla à Trèves. Hugues fut excommunié par les ordres du roi Othon, qui trouvait cette manière de le combattre plus prompte et moins dangereuse. Ce fut, pour cette fois, tout le secours que Lud-wig obtint de son allié ; il fut donc obligé de revenir à Laon, seule place forte qui lui restât dans tout le royaume. Il se tua bientôt après d'une façon aussi inattendue que bizarre.

Un de ses fils étant mort à Laon, il prit cette ville en haine, et la quitta pour aller demeurer à Reims, que défendait l'évêque Artaud, l'un des plus chauds partisans de la dynastie franke. Comme il approchait de cette ville, un loup traversa le chemin : le roi s'élança aussitôt à sa poursuite ; mais, en sautant un fossé, son cheval butta et le jeta à quelques pas devant lui. On le porta, tout meurtri de sa chute, au château de l'évêque, où il expira dans la trente-troisième année de son âge, l'an 954, laissant deux fils, Lot-her, âgé de treize ans, et Karl, encore au berceau.

La reine Gerberge, veuve de Lud-wig, comprit qu'elle était tombée, par la mort du roi, en la puissance du comte Hugues : elle n'attendit donc pas qu'il le lui fît sentir ; et, la première, elle lui envoya des ambassadeurs pour lui dire qu'elle confiait à sa loyauté les intérêts de ses deux fils et les siens, Hugues se piqua de générosité, et fit sacrer Lot-her à Saint-Remy.

Sans doute aussi qu'avant de sacrifier les intérêts du parti dont il était le représentant à l'un de ces premiers mouvemens du cœur auxquels n'ont pas le droit de céder les hommes politiques, il pensa que le jeune Lot-her, qui n'avait, comme nous l'avons dit, que treize ans, ne pouvait être roi que de nom. Bientôt, en effet, toutes les affaires du royaume passèrent entre les mains de Hugues. Il était arrivé au plus haut point de grandeur, possédait les plus belles charges, portait les titres de duc de France, de Bourgogne et d'Aquitaine (1), lorsqu'il mourut à Dourdan, en 956, après avoir à peu près partagé, vingt ans durant, le pouvoir royal avec Lud-wig. On l'avait surnommé *le Grand*, à cause de sa taille ; *le Blanc*, à cause de son teint ; *le Prince*, à cause de son pouvoir, et *l'Abbé*, à cause des abbayes de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Martin-de-Tours qu'il possédait. Il laissa trois fils, dont l'aîné hérita de son titre de duc de France, et de la tutelle du jeune roi.

C'était Hugues Capet ou *Chapet*, comme on l'appelait en langue romane.

Celui-ci, vers lequel s'était tourné tout l'espoir du parti national, voulut s'assurer à jamais l'alliance du duc de Normandie Rik-hard. En conséquence, il lia les intérêts du jeune prince aux siens, en le mariant avec sa sœur. La précaution n'était pas inutile. Othon II, quelque temps après avoir succédé à son père, fut nommé empereur d'Allemagne ; et cette nomination doubla le pouvoir, et par conséquent l'influence, de l'ennemi héréditaire du parti national français.

Cependant Hugues était parvenu à faire comprendre au jeune roi qu'il devait chercher son appui dans la nation, et non dans l'influence étrangère : il lui avait démontré si souvent que la Lorraine ne pouvait faire un état séparé, mais était bien réellement une province de la France, qu'il le détermina à l'enlever à l'empereur. Effectivement, Hugues et Lot-her rassemblèrent une armée, et y entrèrent avec tant d'impétuosité que l'empereur, ignorant leur attaque, manqua d'être surpris par eux dans son palais d'Aix-la-Chapelle. Mais, averti à temps, il se sauva en Allemagne, y réunit une armée de soixante mille hommes, marcha contre les agresseurs qui, n'étant pas de force à résister à une telle puissance, battirent en retraite jusqu'à Paris. Othon les y suivit, établit son camp sur Montmartre, et, perdant l'espoir de prendre Paris, voulut du moins, en l'honneur de sa victoire, faire chanter un *Te Deum* qui fût, malgré la distance, entendu des habitans de la ville. Il fit, en conséquence, répéter en chœur, par ses soixante mille soldats, et tout d'une voix, le verset *Alleluia te martyrum :* ensuite il leva le siège et se retira vers ses Etats.

Mais alors Hugues et Lot-her sortent de Paris, à la tête de la garnison, harcelant les derrières de l'ennemi, l'attaquant au passage de toutes les rivières, à la sortie de tous les défilés, et le poursuivent ainsi jusqu'à ses frontières, où, près d'être anéanti avec les restes de son armée dans une dernière bataille, Othon obtient tout à coup, au grand mécontentement de Hugues, et au grand étonnement de toute l'armée, une trêve du roi Lot-her. Cette trêve est suivie d'un traité plus étonnant encore, qui abandonne la Lorraine à la cour impériale, sous la simple condition de lui donner le titre de fief, et de le faire relever de la couronne de France. Ce traité surprend beaucoup nos historiens, qui n'ont point envisagé la décadence de la maison carolingienne sous le même point de vue que nous, et qui, par conséquent, ne peuvent rien comprendre à cette étrange convention, qui donne *tout au vaincu, rien au vainqueur* (2).

Nous en offrons une explication claire et facile.

Le roi Lot-her s'était aperçu que ses véritables ennemis, ennemis acharnés, ennemis mortels, étaient les adversaires nationaux de la famille carolingienne, et non pas les hommes d'outre-Rhin, qu'une même origine et que les mêmes intérêts faisaient, au contraire, ses alliés naturels. Il s'était bientôt repenti, en voyant se recruter de jour en jour le parti des nationaux et s'augmenter leur haine contre la dynastie franke, d'avoir cédé à l'influence de Hugues Capet représentant de ce parti, en déclarant la guerre au seul homme dont la puissance extérieure pouvait, par sa protection, contrebalancer la puissance intérieure, chaque jour plus grande, qu'il avait à combattre. Il se rappelait que son père, détrôné deux fois, avait deux fois trouvé secours et protection chez le père de celui qu'il venait de combattre et de vaincre. La popularité de Hugues Capet, qui s'augmentait tous les jours, en était arrivée à ce point

(1) Cette tour a été, nous le croyons, abattue depuis l'époque citée ci-dessus.

(1) Ces deux dernières provinces lui avaient été données par le jeune prince.

(2) Lothaire lui céda la Lorraine, à la charge qu'il la tiendrait en fief de la couronne de France : tous les historiens se sont recriés contre un traité qui donne *tout au vaincu et rien au vainqueur que le seul nom de souverain* (VÉLY.)

de sympathie avec la nation, qu'il pouvait tenter impunément une de ces révoltes à la Hugues-le-Grand, contre laquelle le roi ne trouverait point d'appui parmi les seigneurs, et que de son côté se garderait bien de comprimer l'empereur Othon, auquel Lot-her venait de faire une guerre si peu motivée et si désastreuse.

Il n'y avait donc pas de temps à perdre. L'influence de Hugues venait d'être doublée par sa belle défense de Paris et par les victoires remportées sur les Allemands en retraite. De retour à Laon avec une armée qui connaissait à peine le roi, et qui, au contraire, avait appris à connaître Capet, la royauté de Lot-her n'était plus qu'un problème dont le duc de France pouvait à son gré envoyer son souverain chercher la solution dans un cloître. A qui demander secours, d'ailleurs, sinon à l'empereur d'Allemagne, dont la famille avait si souvent prouvé aux rois de France qu'il était dans sa volonté et dans son pouvoir de les protéger? Il fallait donc se hâter de faire la paix avec lui, une paix qui lui fût avantageuse comme une victoire, afin qu'il oubliât sa défaite, une paix qui lui donnât plus que la guerre ne lui avait ôté, une province au lieu d'une armée. Et quelle province pouvait mieux remplir le double but politique du roi que le petit royaume de Lorraine, des frontières duquel l'armée germanique pouvait en trois jours pénétrer au cœur de la France.,

La paix fut donc faite et la Lorraine cédée.

Dès lors le parti national renonça à déraciner violemment cette dynastie vivace, que les armes étrangères avaient deux fois replantée sur le trône de France. Hugues se contenta d'enlever petit à petit le pouvoir des mains royales pour le concentrer entre les siennes; il y réussit si bien, que, sans porter le titre de roi, il gouvernait déjà de fait, lorsque Lot-her mourut à Reims, dans la quarante-cinquième année de son âge et la trente-deuxième de son règne, après s'être fait associer son fils Ludwig.

Alors le duc de France, Hugues Capet, ne fut plus qu'une espèce d'héritier, attendant patiemment au chevet de la royauté agonisante qu'elle rendît le dernier soupir. Aussi à peine eut-elle, au bout de quinze mois, expiré dans la personne de cet enfant, dernier avorton de la mère dont les larges flancs avaient porté Karl-le-Grand, que, sans s'inquiéter d'un oncle, d'un Karl, duc de Lorraine, qui voulut en vain faire valoir ses droits à la couronne, on la donna à Hugues Capet, unanimement, par acclamations publiques, par entraînement national; non comme le disent quelques historiens, parce qu'il se rattachait à la tige carolingienne par Hildebrand, frère de Karl-le-Martel, mais, au contraire, parce que au delà de Rod-bert-le-Fort on ne voyait plus clair dans sa race, et qu'il fallait à la nation nouvelle un homme complètement nouveau. Car, nous l'avons dit, il y avait entre la France et la race carolingienne une haine invétérée, et l'élection de Hugues ne fut rien autre chose que la réussite d'une entreprise commencée depuis de longues années, celle d'arracher du royaume de France la postérité des rois franks.

Ainsi, dans ces duels solennels d'un principe contre une race, le combat peut être prolongé sans que le résultat soit cependant douteux; c'est la lutte de l'ange et de Jacob; elle dure une nuit ou un siècle, peu importe, car à la fin l'homme est toujours vaincu.

Nous nous sommes longuement étendus sur la décadence de cette monarchie; nous sommes entrés dans tous les détails de sa chute; nous avons essayé de retrouver les causes dont les historiens qui nous ont précédés n'avaient encore montré que les résultats (1), et notre conviction est que nous avons reproduit fidèlement les intérêts opposés de la nation française et de la dynastie franke, et que, par conséquent, nous avons, autant que cela était possible dans les étroites limites que nous impose un résumé, présenté sous son véritable jour le plan, sinon les termes, du drame carolingien, dont la mort de Lud-wig V fut le dernier acte.

Nous voyons donc nos ancêtres soumis à cette grande et inévitable loi du progrès, accomplir tout d'abord, par le renversement des rois Mere-wigs, une première révolution, qui n'est que la substitution du pouvoir de la cheftainerie austrasienne au pouvoir royal neustrien, révolution entre les conquérans, révolution de famille, à laquelle le pays conquis, encore étourdi de son envahissement, ne prend aucune part et semble ne faire aucune attention.

Sous la seconde race, seconde révolution; mais révolution changeant de physionomie, révolution du pays conquis contre les conquérans; lutte du parti national contre le parti germanique; réaction du pouvoir de droit contre le pouvoir de fait, plaidoyer à main armée, par lequel la nation demande, non pas encore à se gouverner elle-même, mais à être gouvernée par l'homme de son choix.

(1) M. Augustin Thierry est le premier, ce nous semble, dont le coup d'œil rapide et sûr ait distingué quelque chose de positif dans le chaos de la seconde race.

Puis la troisième race verra s'accomplir à son tour une troisième révolution; révolution du pouvoir populaire contre le pouvoir monarchique national; réclamation des droits de tous contre le privilège de quelques-uns et le despotisme d'un seul; lutte dans laquelle la royauté combat corps à corps avec la liberté, non plus pour un changement de nom, pour une substitution de place, mais pour sa propre existence; duel à mort, sans pitié, sans miséricorde, dont le champ clos est la place de la Révolution, et le juge de camp le bourreau.

La race des Carolingiens avait régné 236 ans, et, se divisant en trois branches, avait occupé séparément les trois grands trônes que Karl son ancêtre avait réunis sous un seul empire: trône de Germanie, trône de France, trône d'Italie; et, chose bizarre, elle les avait perdus tous trois sous trois rois du nom de Ludwig. Pendant ce laps de temps, les rois franks avaient plusieurs fois changé leur résidence; et, selon leurs inclinations ou la force des événemens, avaient transporté le siège du royaume dans des villes nouvelles: Peppin avait choisi Paris; Karl-le-Grand et son fils, Aix-la-Chapelle et Thionville; Karl-le-Chauve, Soissons et Compiègne; Karl-le-Simple, la ville de Reims; enfin, Lud-wig d'Outre-mer et ses deux fils, ces rois de la guerre civile, la cité presque imprenable de Laon.

Sous la monarchie franke, comme l'indique le nom que nous lui avons donné, les mœurs romaines disparaissent peu à peu, et le royaume commence à prendre en lui-même sa couleur nationale. La forme et l'étoffe des vêtemens changent: Karl-le-Grand ne porte déjà plus la chlamyde ni le manteau romain de Hlode-wig: « Il porte, dit Eginhard, l'habit de ses pères: il avait sur la peau une chemise et des haut-de-chausses de toile de lin; par-dessus étaient une tunique serrée avec une ceinture de soie et des chaussettes; des bandelettes entouraient ses jambes; des sandales renfermaient ses pieds; et, l'hiver, un justaucorps de peau de loutre lui garantissait du froid les épaules et la poitrine. Il était toujours couvert de la saye des Venètes, et portait une épée dont la poignée et le baudrier étaient d'or ou d'argent, et quelquefois même une autre enrichie de pierreries; mais ce n'était que les jours de très grande fête, ou quand il donnait audience aux ambassadeurs des autres nations. Il méprisait les habits étrangers, quelque riches qu'ils fussent, et ne souffrait pas qu'on l'en revêtît; deux fois seulement, dans le séjour qu'il fit à Rome: d'abord, à la prière du pape Adrien, ensuite sur les instances du pape Léon, il consentit à prendre la longue tunique, la chlamyde et la chaussure romaine. » Entre ses mains, le glaive s'allonge et devient une épée qui prend un nom de baptême: on l'appelle *Joyeuse*, parce que, la guerre étant l'élément de ces peuples encore primitifs, tirer l'épée du fourreau c'est donner un signal de joie. Bientôt la conquête de l'Italie fait naître le goût des habits de soie, ornés de ces pelleteries que les peuples de l'Adriatique rapportaient de l'Orient; les petits manteaux des Gaulois paraissent aux conquérans préférables aux grandes toges consulaires: vers le commencement de la seconde race, la cuirasse de mailles couvrant tout le corps remplace la cuirasse antique qui ne défend que la poitrine; enfin, une visière s'adapte au casque, et protège le visage de celui qui le porte.

Une apparence de législation s'établit à son tour. Les Capitulaires succèdent au Code Théodosien; les lois somptuaires sont promulguées; les épreuves du fer, du feu et de la croix sont adoptées. Une ordonnance de Karl-le-Grand institue en France les premières foires dites du Landit. Enfin, quelques réglemens ajoutés aux Capitulaires font remonter à eux la perception des impôts qui servent aux dépenses royales, en prélevant au profit du souverain la dixième partie du profit que les Juifs, et la onzième partie du bénéfice que les chrétiens pourront faire dans leur commerce; de plus, ils établissent des droits de passage, de pontage, d'entrée et de sortie, et nomment des gens préposés à la recette de ces droits.

Les jeux changent aussi de nature. Aux combats d'hommes et d'animaux dans les cirques succède la chasse, autre espèce de combat; puis viennent les danseurs de corde, les jongleurs et leurs vielles, et après eux les mimes menant en lesse des ours et des singes qu'ils ont dressés à imiter grotesquement les actions habituelles de la vie humaine.

Une ombre de littérature, encouragée par la fondation d'une académie, se glisse aussi dans cette époque transitoire. La langue romane se forme par le mélange du latin, du celtique et du teuton (1). L'arithmétique, la grammaire et le chant ecclésiastique, sont enseignés dans des écoles fondées à cet effet; Karl-le-Grand fait recueillir les chants populaires des Franks; les ouvrages d'Aristote, d'Hippocrate et de Galien sont traduits par les Arabes; enfin, la religieuse Rascolthe compose un recueil de poésies latines.

(1) Nous verrons plus tard Rabelais introduire les racines grecques.

Les sciences apparaissent timidement à leur tour : la chimie est cultivée par les Arabes dans le Midi de la France ; Lud-wig-le-Débonnaire étudie l'astronomie ; enfin, une école de médecine, fondée à Salerne en 984, envoie en France quelques-uns de ses élèves.

La monnaie subit à son tour des changemens. Elle se divise en livres, sous et deniers : d'un côté, elle offre l'empreinte du portrait du roi qui l'a fait frapper ; de l'autre, celle d'une croix simple ou double entre un alpha et un oméga, emblèmes du Christ, qui est le commencement et la fin de tout ; enfin, l'exergue est cette devise latine, adoptée par Karl-le-Grand, dans laquelle est renfermée toute une révolution politique, c'est-à-dire l'abolition du droit de l'élection, et la reconnaissance du droit divin : *Karolus Magnus gratiâ Dei rex.*

Sous Raoul, des fabriques de toile de chanvre sont établies ; et ce premier pas de l'industrie constaté, le commerce se cramponne au sol qu'il n'abandonnera plus.

L'aspect politique du royaume subit une modification encore plus importante. Une grande transformation sociale s'opère au moment où tombent les derniers rois chevelus, et où s'élèvent les premiers rois carolingiens. C'est le passage de l'esclavage au servage ; c'est le premier pas fait vers la liberté, — pas chancelant et aveugle, comme celui d'un enfant ; — première étape qui conduira l'homme vers des contrées inconnues et cachées bien loin derrière l'horizon qu'il a d'abord embrassé. Nous avons vu commencer cette transformation, sous la première race, avec l'abandon en propriété des fiefs et des bénéfices qui amène le système féodal que nous voyons s'établir sous la seconde, et qui doit se régulariser sous la troisième, en prenant le nom de grande vassalité. De cette époque datent, non seulement les maisons puissantes qui formeront la noblesse française, mais encore les noms aristocratiques qui désigneront ces maisons. Les chefs qui recevaient des terres du roi, pour tirer plus grand honneur de ces dons, substituaient les noms territoriaux de leurs nouvelles propriétés aux noms franks sous lesquels ils étaient connus, et les ajoutaient à leurs prénoms baptismaux. Ainsi, nous les voyons d'abord, sous le titre de chefs, posséder la terre sans le nom ; sous le nom de grands vassaux, posséder la terre et le nom ; puis enfin, sous le titre d'aristocrates, se parer encore du nom, quoiqu'ils ne possèdent plus la terre.

L'église, que nous avons promis de suivre dans la représentation des intérêts populaires, arrive, sous la seconde race, à son plus haut degré de puissance, et fait payer cher à l'usurpation l'huile sainte qu'elle a versée sur sa tête : les papes appliquent au temporel le droit de lier et de délier qu'ils ont reçu pour le spirituel ; mais ces premiers essais du pouvoir pontifical sont faits dans un but démocratique : il arriva que les fils de ceux qui avaient donné des terres aux communautés, et l'on se rappelle que les communautés c'était le peuple, voulurent parfois leur reprendre tout ou partie de ces terres ; une plainte était alors adressée par les religieux à l'abbé, par l'abbé à l'évêque, et par l'évêque au pape. Celui-ci sommait le roi ou le chef usurpateur de rendre *au peuple ce qui appartenait au peuple*, comme Jésus avait dit de rendre à César ce qui appartenait à César ; et si le spoliateur s'y refusait, l'excommunication remplaçait, par son influence spirituelle, l'emploi des moyens temporels, qui, à cette époque encore, manquent à la papauté. Voici de quelle manière étaient formulées ces excommunications ; l'exemple que nous citons ne laisse aucun doute sur le cas pour lequel celle-ci fut lancée.

« Touchant les usurpateurs des biens ecclésiastiques, que les sacrés canons rédigés par l'esprit de Dieu, et consacrés par la vénération du monde entier, ainsi que les décrets des pontifes du siège apostolique, ont déclaré devoir demeurer sous le poids de l'anathème, jusqu'à ce qu'ils eussent régulièrement satisfait, et touchant les ravisseurs dont l'apôtre, parlant au nom du Christ, a témoigné qu'ils ne possèdent pas le royaume de Dieu ; interdisons à tout vrai chrétien de prendre sa nourriture avec de tels hommes, tant qu'ils persévéreront dans leur crime ; nous décrétons, en vertu de la puissance du Christ, et par ce jugement, que si, avant les prochaines calendes de novembre, ils n'ont pas restitué aux églises auxquelles ils appartiennent, en leur faisant satisfaction régulière, les biens qu'ils leur ont injustement enlevés, ils soient, jusqu'à restitution des biens ecclésiastiques, et jusqu'à ce qu'ils aient fait satisfaction, tenus éloignés de la communion du corps et du sang du Christ ; en sorte que, selon la parole du prédicateur par excellence, et la publication de votre autorité, livrés qu'ils seront à Satan, leur âme soit sauvée au jour de Notre-Seigneur Jésus-Christ (1). »

(1) Cette formule d'excommunication est la même qui avait été employée par saint Paul, dans sa première épître aux Corinthiens, chapitre V, verset 5, contre un chrétien coupable d'intrigue avec sa belle-mère.

Ces essais, qui prouvent à l'église sa puissance, entraînent la papauté à la tyrannie, et la prélature à l'orgueil : les souverains pontifes font et défont les rois, donnent et retirent les trônes : les évêques obtiennent le pas sur les seigneurs, se font nommer les premiers dans les diplômes, et signent immédiatement après les rois ; ils ont droit de justice, comme des princes, font battre monnaie, comme des souverains, lèvent des impôts et des soldats, comme des conquérans, et rattachent les biens envahis aux biens concédés, la conquête aux bénéfices. Enfin, la Rome d'Etienne III est redevenue la rivale de la Rome d'Auguste ; et la ville aux sept collines continue de mériter encore le nom de la Ville Eternelle. Nous la verrons, sous la troisième race, perdre cette influence, du moment où, devenant aristocrate de démocrate qu'elle était, elle adoptera les intérêts de la royauté contre les intérêts du peuple.

De son côté, et à l'aide des troubles qui divisent les héritiers de Karl-le-Grand, les seigneurs, comme nous l'avons déjà dit, échappent à l'influence royale : c'est à qui profitera de la faiblesse de Lud-wig-le-Débonnaire, de la folie de Karl-le-Simple, et de la captivité de Lud-wig-d'Outre-mer, pour se soustraire à l'inféodalité. Les fils de ceux qui ont reçu ces biens de la munificence royale pensent que le souverain les a donnés dans un but d'intérêt, et non dans un mouvement de générosité : ils se disent que si leurs pères avaient voulu les prendre, et de plus grands encore, sans les demander, la royauté, occupée de ses guerres civiles et de ses guerres étrangères, eût été trop faible pour se faire justice de cette spoliation. Dès lors tout sentiment de reconnaissance disparaît de la part de la seigneurie à l'égard de la royauté qui lui donne ses terres, comme il a disparu de la part de la royauté à l'égard de la seigneurie qui lui a donné son trône : c'est par la *grâce de Dieu* que Karl-le-Grand est roi ; un siècle s'est à peine écoulé depuis sa mort, et sa race n'est pas encore éteinte, que voilà les nobles qui ne veulent plus relever de leurs souverains, et qui, à leur tour, se font comtes et marquis par la *grâce de Dieu.*

Quant au prétendu démembrement de l'empire, — auquel tous les historiens ont attribué la chute rapide de cette race, dont le cœur avait si vigoureusement battu dans la poitrine de Karl-le-Grand, chute dont nous croyons avoir indiqué les véritables causes, — quant à ce prétendu démembrement, disons-nous, leur erreur est venue, ce nous semble, de ce qu'au lieu de s'arrêter aux causes naturelles et territoriales, ils ont recherché les causes accidentelles et politiques (1).

Une comparaison toute matérielle, et qui peindra pour la vue, rendra, nous l'espérons, parfaitement claire pour chacun, l'idée que nous nous sommes faite de ce démembrement d'un grand empire unitaire en neuf royaumes séparés.

Peut-être quelques-uns de nos lecteurs ont-ils été en Suisse, et sont-ils montés au sommet du Righi. Alors, du point culminant de cette montagne ils ont pu, en regardant autour d'eux, apercevoir neuf lacs renfermés dans les bassins que la main de Dieu leur a creusés : ils ont remarqué que chacun de ces lacs, séparé de ses voisins par l'exhaussement du terrain qui forme ses bords, différait, grâce à ces séparations, de tous les autres, par la forme de ses rives et par la couleur de ses eaux. Eh bien ! qu'ils supposent un instant que, du sommet neigeux du mont Pilate, roule dans le plus grand de ces neuf lacs, dans celui des Quatre Cantons, par exemple, un de ces blocs de glace qui, dans ce pays des hautes cimes, n'est qu'un fragment, tandis que pour nous ce serait une montagne. En tombant dans le lac, il y déplacera un certain volume d'eau ; cette eau s'élèvera au-dessus de ses rives, l'inondation gagnera de vallée en vallée, et bientôt les neuf lacs n'en formeront plus qu'un, car les terrains intermédiaires seront submergés.

Lac immense qui, le lendemain de ce jour, semblera avoir placé là son lit depuis le commencement des siècles, et qui cependant s'y sera couché de la veille ; espèce d'océan que l'on croira creusé partout à la même profondeur, et qui, à certains endroits, couvrira à peine la surface de la terre ; nappe d'eau incommensurable, uniforme de couleur à sa superficie, et qui gardera dans ses profondeurs ses reflets primitifs.

Qu'un voyageur ignorant gravisse alors le Righi, qu'on ne lui dise pas : « Il y avait là neuf lacs qu'un accident, une conquête d'eau a réunis, » et certes il n'en verra qu'un, et par conséquent, il reviendra convaincu qu'il n'y en a qu'un.

Cependant, par l'action de l'eau qui ronge la partie qui est en contact avec elle, par l'action de l'air qui ronge celle qui est en contact avec lui, le bloc de glace diminue, conti-

(1) Que l'on nous permette, éclairé que nous sommes par la lumineuse discussion de M. Augustin Thierry, de le présenter à nos lecteurs sous son véritable point de vue, et d'écarter celui sous lequel Montesquieu lui-même l'a considéré, et tant d'autres après lui.

nuant néanmoins, tant qu'il existe, d'alimenter par sa fonte l'inondation qu'il a produite ; seulement, c'est une île qui perd chaque jour de son étendue et de sa hauteur, et qui finit par disparaître entièrement.

Dès lors, le lac immense, dont la source accidentelle est détruite, commence à décroître ; les pointes de terrain les plus élevées apparaissent peu à peu à sa surface ; c'est à son tour la terre qui gagne, c'est maintenant l'eau qui se retire ; à la disparition de la cause qui a troublé l'harmonie, l'harmonie renaît ; les eaux rentrent lentement dans leurs limites naturelles, mais elles y rentrent. La première division se reproduit, et les neuf lacs reparaissent enfin isolés les uns des autres, et différant, comme auparavant, de forme et de couleur.

Alors que le voyageur qui les a trouvés réunis en un seul retourne visiter les mêmes contrées ; qu'au lieu du lac immense qu'il a vu, il compte ces flaques d'eau partielles. — Qu'on lui demande les causes de changement, et il les épuisera toutes avant d'arriver à deviner juste.

Eh bien ! il en est ainsi du grand empire de Karl, empire hétérogène, à qui la conquête donna une apparence d'homogénéité ; océan d'hommes qui, à sa superficie, parut un instant former un seul peuple ; tandis qu'un plongeur vigoureux, en pénétrant dans ses profondeurs, eût distingué des races et des coutumes opposées, et entendu parler neuf langues différentes ; nappe d'eau, dont la crue ne s'était arrêtée qu'aux grandes limites, et avait couvert les limites intermédiaires.

Aussi, quand la main qui contenait ces peuples se fut glacée ; quand le génie qui les renfermait tous dans un seul cadre se fut éteint ; quand, enfin, la source de cette inondation guerrière fut tarie, les Franks se retirèrent, comme des eaux égarées qui redescendent à leur lit. Les limites des royaumes submergés par l'empire reparurent. Chaque peuple reconnut le bassin qui devait le contenir ; chaque homme revint au centre où l'appelaient ses mœurs, sa langue, ses habitudes. Les fils d'un même père continuèrent bien de régner sur ces nations séparées ; mais ce fut le roi qui adopta les mœurs de son peuple, au lieu de lui imposer les siennes ; qui défendit les intérêts de ses sujets, au lieu de plier ses sujets à ses intérêts de famille ; qui, de Franck qu'il était, devint Italien, Germain ou Bourguignon, selon que le hasard l'avait poussé sur le trône d'Italie, de Germanie ou de Bourgogne ; et qui, déclarant la guerre, selon l'exigence de ceux sur lesquels il régnait, à ceux qui régnaient près de lui, s'inquiéta peu du degré de parenté qui les unissait, et se soucia peu de mériter la qualification de mauvais frère ou de mauvais fils, pourvu qu'il conservât le titre de Roi.

De même nous avons vu de nos jours la main d'un homme de génie tailler, dans notre Europe moderne, un empire sur le patron de celui de Karl-le-Grand. Les frères de cet homme devinrent les préfets royaux qu'il établit au centre des pays conquis, dont la capitale devenait le chef-lieu d'un nouveau département de la France. Un instant, cent vingt millions d'hommes obéirent à ses ordres ; un instant il entendit crier autour de lui, en neuf langues différentes : Vive Napoléon ! — Napoléon-le-Grand ! — Car lui aussi avait fait déborder la France, tant il y tenait de place ! lui aussi l'avait, comme une inondation, répandue sur l'Europe entière.

Eh bien ! lorsque l'homme qui avait lâché les écluses de la conquête fut tombé, n'avons-nous pas vu bientôt chaque peuple reprendre sa place, chaque chef-lieu de département redevenir une capitale ? n'avons-nous pas vu, pour pousser la comparaison jusqu'au bout, les frères et les généraux de cet homme, devenus Italiens ou Suédois, adopter les intérêts de leurs peuples contre ceux de leur patrie, marcher à la tête de leurs soldats étrangers contre la France leur mère, et, pour conserver le titre de Rois, mériter aussi les noms de mauvais frères et de mauvais fils ?

FRANCE

RACE NATIONALE. — MONARCHIE FRANÇAISE

HUGUES CAPET

Le soin avec lequel nous avons suivi sous la seconde race la lutte du parti national contre la dynastie franke, nous dispense de combattre l'opinion, aussi radicalement fausse qu'elle est généralement répandue, que l'avènement au trône de Hugues Capet est une usurpation. Le duc de Paris fut librement élu à l'unanimité, par la pleine et entière volonté de ses pairs (1), volonté qui ne fut, nous le répétons, que l'expression du désir national.

Mais la France sur laquelle il va régner n'est plus le royaume frank de Karl-le-Grand, obéissant à une volonté unique, à un pouvoir indivisible. Ce titre même de pair, que nous venons de prononcer pour la première fois, annonce que le nouveau roi n'est que le premier entre ses égaux ; et, quoique la France s'étende encore des rives de l'Escaut et de la Meuse jusqu'à celles de l'Ebre, des bords du Rhône jusqu'aux plages de l'Océan, nous allons voir que celui qui porte le nom de son roi est peut-être celui qui possède la plus mince partie de son vaste territoire.

Prenons les uns après les autres ces sept pairs, dont Hugues portera le nombre à douze ; nombre qui restera le même jusqu'au temps de Froissard, qui les appellera les douze frères du royaume. Voyons ensuite quelle est la portion de terrain qui appartient à chacun d'eux, et ce qui restera après cet examen sera la part de la royauté.

C'est d'abord Eren-hulf ou Arnoult II, comte de Flandre, qui possède toutes les terres comprises entre l'Escaut, la mer et la rivière de Somme.

Viennent ensuite Here-bert ou Herbert, comte de Vermandois, dont les propriétés sont le comté de Senlis, plusieurs terres de l'île de France, auxquelles il joint une partie de la Picardie et de la Champagne.

Hein-rick ou Henri, frère de Hugues Capet, duc de Bourgogne, qui occupe dans la province de ce nom tout ce qui ne relève pas du royaume de Conrad-le-Pacifique.

Rik-hard ou Richard, beau-frère de Hugues Capet, duc de Normandie et de Bretagne. Nous avons dit quels étaient ses états, en rapportant la cession de Karl-le-Simple à Hrolf-le-Danois. Ils formaient le plus puissant vasselage de la couronne. De plus, les ducs de Normandie se prétendaient affranchis de l'obligation de fournir des troupes aux rois de France ; et ils étaient si riches, qu'ils eussent pu soudoyer leurs maîtres.

Wil-helm ou Guillaume Sanche, duc de Gascogne, qui commande à toute l'étendue de pays qui s'étend entre la Dordogne, la Garonne, les Pyrénées et les deux mers ; mais bientôt ce pays deviendra un arrière-fief, et passera sous la seigneurie directe et immédiate des ducs de Guyenne.

Raymond, comte de Toulouse qui joint au comté de ce nom la principauté de Languedoc et le duché de Septimanie : un de ses descendans deviendra plus tard un des plus puissans feudataires de la couronne, sous le nom de duc de Narbonne.

Enfin, Wilhelm (1) ou Guillaume, surnommé Fier-à-bras, duc de Guyenne ou d'Aquitaine, qui eût tenu le plus grand fief du royaume, s'il l'avait pu complétement réunir sous son obéissance. Mais, au milieu du désordre général de la monarchie, les sires de Bourbon, les ducs d'Auvergne, les comtes de Bourges, d'Angoulême, de la Marche et de Périgord, y avaient formé des établissemens indépendans où ils jouissaient de leurs possessions à titre de propres, et presque sans féodalité.

Ce compte fait, il ne resterait donc au roi de France qu'une partie du Soissonnais, la ville de Laon, et quelques villes de la Champagne, si Hugues-Capet, en montant sur le trône, ne réunissait à ces terrains morcelés ce qu'il possède en propre, c'est-à-dire le comté de Paris, l'Orléanais, le pays Chartrain, le Perche, le comté de Blois, la Touraine, l'Anjou et le Maine.

Mais à peine roi Hugues-Capet va, comme Peppin-le-Bref, rompre avec le principe auquel il doit la royauté, et sacrifier le pouvoir temporel au pouvoir spirituel, en faisant sacrer, de son vivant, son fils Robert, roi de France. Cet exemple suivi tour à tour par Henri Ier, par Philippe, par Louis VI, et par Louis VII, consolidera dans la dynastie une royauté héréditaire de huit siècles, que renforcera, dès l'abord, le droit de primogéniture établi par une ordonnance de 993, laquelle déclare que « dorénavant le titre de roi ne sera donné qu'à l'aîné, qui aura droit et pouvoir sur tous ses frères, qui le vénéreront comme leur seigneur et père, et qui n'auront pour tout partage que les terres qu'il leur assignera en apanage, lesquelles terres relèveront de sa couronne, à qui elles devront hommage, et seront augmentées ou amoindries, selon le bon plaisir du roi. »

Bientôt Hugues, qui a vu, par l'exemple de Peppin et par le sien propre, combien les charges de maire du palais et de duc de Paris, qui concentrent dans les mains d'un vassal des pouvoirs presque royaux, sont dangereuses aux souverains, médite de les abolir : mais, n'osant le faire brutalement, il assemble les pairs, leur déclare qu'également affectionné à tous, également reconnaissant envers tous, appréciant également les droits de tous, et ne voulant pas semer la division entre eux par la nomination d'un seul à une charge qu'il voudrait pouvoir leur accorder en commun, parce qu'ils en sont également dignes, il la donne en leur nom à son fils, que la France a nourri et élevé pour son service, et qu'il crée leur représentant. Ainsi il confis-

(1) « Nec iste Hugo regni … usurpator aliquatenus est judicandus, quem regni proceres … elegerant. » (NANGIS.)

(1) Nous allons voir maintenant les noms propres subir une troisième transformation, et prendre l'orthographe qu'ils ont encore conservée de nos jours.

que à son profit cette charge qui, confiée à d'autres mains qu'à celles de son héritier, pouvait lui devenir funeste ; et, comme le dit Jean de Serres, il la tue, mais il lui donne une sépulture dorée, en l'ensevelissant dans la famille royale ; puis il lui substitue la charge de connétable, qui, ne réunissant pas les mêmes pouvoirs, ne pouvait lui inspirer les mêmes craintes.

Du reste, ce système d'hérédité, que nous regardons aujourd'hui comme désastreux parce qu'il se prolonge au milieu d'une société formée, était nécessaire pour consolider une société naissante. Les fils, en héritant du trône, poursuivirent la pensée paternelle, et perfectionnèrent le système féodal, qui fixa l'organisation hiérarchique de ces grands seigneurs turbulens, toujours prêts à abattre l'arbre avant qu'il n'eût porté ses fruits. En perdant le droit de créer, ils perdirent aussi la puissance de détruire ; la royauté ne fut plus forcée d'appeler à son aide, pour combattre le pouvoir temporel des seigneurs, le pouvoir spirituel des papes, et le coup qui frappa la noblesse alla par ricochet atteindre l'église. Dès que la monarchie devint héréditaire, elle se trouva indépendante des deux pouvoirs dont elle avait jusque-là été contrainte d'invoquer tour à tour l'assistance, et, n'ayant plus besoin de concéder à l'un pour obtenir son appui contre l'autre, elle put maintenir entre eux l'équilibre et conserver la suprématie.

Enfin l'organisation féodale constitua la nation, créa des mœurs, consolida des institutions, nous donna de grands hommes et de grandes choses, de grands noms et de grands souvenirs ; car elle vit naître la chevalerie, les croisades et l'affranchissement des communes. — C'est l'âge héroïque de la France.

L'exposé que nous venons de faire des résultats du règne de Hugues-Capet nous dispense d'en détailler les actes. Ajoutons seulement que c'est sous lui que Paris redevint la capitale du royaume ; prérogative que cette ville avait perdue sous la seconde race, et qu'elle conserva constamment sous la troisième.

Hugues mourut l'an 996. Son fils Robert lui succéda : il avait été sacré à Reims en 990, et avait épousé, avec l'autorisation des évêques français, Berthe sa parente (1). Excommunié par le pape pour le fait de ce mariage, il tenta, autant qu'il fut en son pouvoir, de lutter contre l'excommunication. Alors le saint-père, voyant son obstination, mit le royaume de France en interdit. L'église cessa aussitôt de célébrer les offices divins, refusa d'administrer les sacremens, et d'ensevelir les morts en terre sainte. Toute la maison du roi l'abandonna, et deux serviteurs restèrent seuls près de lui ; encore faisaient-ils passer par le feu tout ce qui avait servi à son usage

Robert céda ; la désertion des grands, les murmures des petits, lui firent craindre une révolte. La dynastie capétienne était encore mal enracinée au sol, et la moindre tempête pouvait la renverser. Berthe fut répudiée en 997, emportant, comme une vaine consolation, le titre de reine qu'elle conserva toute sa vie.

Constance, fille du comte de Provence, lui succéda. Ce fut une jeune et belle reine, capricieuse et altière. Née dans un climat voluptueux, échauffée dès sa jeunesse par le soleil du midi, pénétrée de ces émanations de mœurs et de littérature orientale dont les Arabes avaient parfumé l'Espagne et le Languedoc, elle et sa suite firent avec la cour sévère des rois de France, au milieu de laquelle elles arrivaient, un singulier contraste. Un goût inconnu de poésie se répandit, — poésie vulgaire, nationale, maternelle. Bientôt la langue se divise en deux idiomes ; idiome du nord, idiome du midi. — langue d'Oyl, adoptée par les trouvères. — langue d'Oc, employée par les troubadours. — Guy d'Arezzo invente les six notes musicales (2). L'harmonie succède à la psalmodie, le poëme national à l'hymne latine. La France a une littérature (3).

Littérature neuve, sonore, naïve et brillante, qui n'emprunte rien aux autres nations, puise tout en elle-même, et devient, comme toute littérature primitive, l'histoire du peuple qui la crée.

Pendant que la révolution littéraire s'opère et occupe les esprits, la révolution politique se consolide.

Le roi dénie à Henri de Bourgogne, son oncle, mort sans postérité, le droit de disposer de son duché en faveur d'Othon Guillaume, fils d'un premier lit de la duchesse. Il attaque la Bourgogne, la soumet, après une guerre de cinq ans, et donne cette province au prince Henri, son second fils.

A son retour à Paris, il apprend l'établissement, dans ses Etats, d'une nouvelle secte qui rejette les mystères et les sacremens, et à la tête de laquelle s'étaient mis Etienne, confesseur de la reine, et Lisoie, chanoine de Sainte-Croix d'Orléans. Un concile fut établi en cette ville à l'effet de juger ces hérétiques, qui furent tous condamnés à être brûlés. Le roi assista au supplice ; et la reine creva, avec la baguette qu'elle portait à la main, l'œil d'Etienne, son ancien confesseur. C'est à cette exécution, encore plus qu'aux hymnes latines qu'il a composées, que Robert doit le surnom de Pieux.

Vers ce même temps, quelques Normands, qui revenaient d'un pèlerinage en Terre-Sainte, abordent dans la principauté de Salerne, au moment où les Sarrasins en assiégent la capitale. Ils se jettent dans la place et y font de si grandes actions de valeur, que les Mahométans lèvent le siége. De retour en Normandie, les pèlerins racontent leurs faits d'armes, disent les généreuses récompenses qu'ils ont reçues du prince qu'ils viennent de délivrer, et excitent dans l'esprit aventureux de leurs compatriotes le désir d'aller chercher fortune de ce côté. L'un d'eux, nommé Osmon Drogon, contraint de quitter le pays pour avoir tué un seigneur, part avec ses quatre frères, va offrir ses services au prince de Capoue, et jette, avec sa permission, les fondemens d'une ville, où viennent bientôt les joindre Tancrède de Hauteville et ses douze fils, tous en armes et tous braves. Ils commencent par repousser les Sarrasins, puis les Grecs, puis les papes. La Sicile est conquise sur les trois puissances qui se la disputaient : une nouvelle monarchie s'élève, dont Roger, fils de Tancrède, est le premier roi. Son fils Roger II lui succède, s'empare du royaume de Naples, et le sceptre reste dans sa descendance jusqu'à ce que les empereurs de la maison de Souabe viennent l'arracher à l'un de ses rejetons, que vengera plus tard Charles de France, frère de saint Louis, comte de Provence et d'Anjou.

Tandis que ces choses extraordinaires s'accomplissent, Robert, après avoir apaisé quelques troubles en France, associe, en 1007, son fils Hugues à la couronne, le fait reconnaître à Compiègne dans une assemblée générale de la nation ; et, dès lors, le nom de celui-ci figure dans tous les actes publics auprès du nom du roi son père.

A dater de ce moment, la paix établie en France ne fut plus troublée que par quelques dissensions domestiques que suscita Hugues mécontent de l'influence qu'avait prise sur

---

(1) « Elle était veuve d'Eudes, comte de Chartres et de Blois, et fille de Conrad, roi de Bourgogne. Les deux motifs de l'excommunication prononcée par Gregoire furent, d'abord, que Robert avait tenu sur les fonts de baptême un des enfants du premier mariage de Berthe ; ensuite que Robert et Berthe étaient cousins au quatrième degré.

(DUCHESNE, tome 4, page 45.)

(2) Ut, ré, mi, fa, sol, la. — Ce n'est qu'il y a environ cent cinquante ans que *si* fut imaginé par un Français nommé Lemaire.

(3) Ce changement fut considéré par les auteurs contemporains comme une calamité permise par le ciel, en punition des péchés de la nation. Voici ce qu'en dit Raoul Glaber : « Nous croyons bon de rappeler aussi, en terminant ce troisieme livre, la vengeance par laquelle le Seigneur, auteur de tout bien, imagina alors de faire expier au genre humain son insolence et ses crimes Vers l'an 1000 de l'incarnation, quand le roi Robert eut épousé Constance, princesse d'Aquitaine, la faveur de la reine ouvrit les portes de la France et de la Bourgogne aux naturels de l'Auvergne et de l'Aquitaine Ces hommes vains et légers étaient aussi affectés dans leurs mœurs que dans leur costume Leurs armes et les harnais de leurs chevaux etaient également négligés ; leurs cheveux descendaient à peine à moitie de la tête ; ils se rasaient la barbe comme des jongleurs, et portaient des chaussures indécentes des bottes ! Hélas ! cette nature de Franks, autrefois la plus honnète, et les peuples rudes de la Bourgogne, imitèrent bientôt ces exemples criminels, et bientôt retracèrent fidèlement toute la perversité et l'infamie de leurs modèles Si quelque prêtre, quelque homme aimant et craignant Dieu venait à réprimander une telle conduite, on traitait son zèle de chose folle. Cependant le père Guillaume, bannissant un vain respect humain, et s'abandonnant à ce que lui inspirait l'Esprit saint, reprocha vivement au roi et à la reine de tolérer de pareilles indignités dans leur royaume, si renommé entre tous les autres pour son attachement à l'honneur et à la religion Il adressa de même, aux seigneurs d'un ordre et d'un rang inférieurs, des reproches si éloquents et si sévères, que quelques-uns renoncèrent aux modes nouvelles, et revinrent aux anciens usages Le saint homme voyait dans ces innovations le doigt de Satan et assurait qu'un homme qu'on ensevelirait avec cette livrée du demon, ne pourrait plus s'en débarrasser de toute l'eternité Cependant les usages nouveaux prévalurent auprès de la plupart ; et, voyant cela, j'ai dirigé contre eux les vers heroiques que voici :

« Mille ans après que la Vierge a donné le Seigneur au monde,
Les hommes se précipitent dans les plus funestes erreurs.
Cédant à l'attrait de la variété
Nous prétendons régler nos mœurs d'après la mode nouvelle,
Et cet amour imprudent de la nouveauté nous entraîne au milieu des [dangers.
Les siècles passés ne sont plus qu'un objet de risée pour le nôtre.
Un mélange de frivolités et d'infamies vient corrompre nos coutumes.
Désormais les esprits ont perdu tous les goûts sérieux, et jusqu'à la honte [du vice.
L'honneur et la justice, la règle des gens de bien, ne sont plus d'aucun [prix.
La mode du jour sert à former des tyrans contrefaits
Avec des vêtemens écourtés, et une foi équivoque dans les traités
La république dégénérée voit en frémissant ces usages efféminés.
La fraude, la violence, tous les crimes, se disputent l'univers ;
Les saints ne reçoivent plus d'hommages ; la religion n'est plus révérée.
Là, les ravages du glaive, là, ceux de la famine et de la peste,
Ne peuvent corriger les erreurs des hommes ni lasser leur impiété.
Et si la bonté du Tout Puissant ne suspendait sa juste colère,
L'enfer les eût déjà tous dévorés dans ses abîmes sans fond.
Telle est la puissance de cette malheureuse habitude du péché ;
Plus on commet de fautes, moins on craint d'en commettre encore.
Moins on fut coupable, et plus on redoute de le devenir. »

son père, et de la dureté que manifestait à son égard, la reine Constance. Ces dissensions apaisées, il continua de partager le trône paternel; mais bientôt il tomba malade et mourut, fort regretté de tous.

Robert alors s'associe Henri, ce second fils qu'il avait fait duc de Bourgogne. Constance, qui lui préfère Robert, son troisième fils, pousse celui-ci à une révolte que le roi comprime bientôt; et la Bourgogne restée sans duc, est réunie au domaine de la couronne. Cette réunion est la première atteinte portée au système de la grande vassalité.

Une dernière tentative est faite à Compiègne contre le roi. Douze conjurés s'étaient réunis pour l'assassiner, lorsque averti à temps du complot, Robert les fait arrêter. Mais tandis que les juges instruisent leur procès, le roi les fait préparer à la communion par la pénitence. Puis, lorsqu'ils ont reçu le sacrement, il les invite à dîner tous avec lui, et le juge qui lui apporte la sentence à signer le trouve à table au milieu des douze coupables. Il est inutile de dire que la sentence fut déchirée.

Bientôt après ceci le roi tombe malade et meurt, à Melun, dans la soixante et unième année de son âge, et la quarante-cinquième année de son règne.

Ce fut un prince bon, comme il en fallait un à la France naissante après un prince fort (1). Il nourrissait tous les jours trois cents pauvres; et le nombre de ces malheureux monta quelquefois jusqu'à mille. Le jeudi saint, il revêtait un cilice, les servait à genoux, et leur lavait les pieds. C'est à lui qu'il faut faire remonter cet usage adopté par ses successeurs, de laver, à pareil jour, les pieds à douze pauvres, et de les servir à table avec les princes et les seigneurs de leur cour. Lorsque l'argent lui manquait pour faire l'aumône, il se laissait voler par ceux qui la lui demandaient. Helgald raconte qu'un voleur, nommé Rapaton, s'agenouilla derrière lui à l'église, et, tandis qu'il priait, lui coupa une partie de la frange d'or qu'il portait à son manteau; comme il croyait n'avoir point été vu du roi, il se préparait à voler le reste, lorsque Robert se retourna et lui dit doucement: « Retirez-vous, mon frère; ce que vous avez doit vous suffire pour le moment, et le reste peut être nécessaire à quelque autre de vos camarades. »

Un autre jour, en allant à l'office du matin, il aperçoit deux personnes endormies dans un lit où il ne devait y en avoir qu'une seule: « Plaignant leur fragilité, dit encore Helgald, il ôte de son cou un vêtement de fourrure très précieux, et, d'un cœur compatissant, le jette sur les coupables, afin qu'un autre que lui ne les voie pas, ordonne au serviteur qui le suit d'aller lui chercher un autre habit, et passe le temps de l'office à prier pour les pécheurs. »

De pareils faits appartiennent à l'histoire: ce sont plus que des anecdotes; ce sont des peintures de mœurs.

C'est encore à ce roi que remonte le privilège de guérir les écrouelles en faisant le signe de la croix sur la plaie des malades.

Henri Ier succède à son père en 1031. A peine est-il monté sur le trône, que Constance, sa mère, toujours dans l'intention de donner la couronne à Robert, l'objet de sa prédilection, entraîne à la révolte Baudouin, comte de Flandre, et Eudes II, comte de Champagne, et fait déclarer en sa faveur Dammartin, Senlis, Poissy, Sens, Coucy, et le Puiset. C'était plus de la moitié des places fortes du duché de France, qui, depuis que Hugues l'avait réuni à la couronne, était le patrimoine des rois. Henri fut donc forcé de sortir de Paris, lui douzième, et de se réfugier à Fécamp, où Robert II, duc de Normandie, que sa sévérité faisait nommer Robert-le-Diable, tenait sa cour (2).

Le vassal donna une armée à son roi, et ce roi reconquit sa couronne. La mort de Constance, qui arriva en 1032, consolida la paix. Robert se soumit à son frère, qui lui pardonna et lui céda le duché de Bourgogne, où cette branche royale régna près de quatre siècles (3).

Bientôt Eudes, deuxième frère du roi, se révolte contre lui. Guillaume, bâtard de Robert-le-Diable, aide le roi à comprimer cette sédition; et, à son tour, Henri aide Guillaume à se maintenir dans le duché de Normandie, qu'on lui conteste à la mort de Robert-le-Diable, qui expire à Nicée en revenant d'un pèlerinage à Jérusalem.

Le reste du règne de Henri se passe à apaiser des querelles d'hérésie, à instituer les premières lois militaires sur les tournois, et à établir la trêve dite de Dieu ou du Seigneur, laquelle défend le combat, le pillage et le massacre, du mercredi au samedi. Puis, ayant associé son fils aîné, Philippe, à la couronne, et l'ayant fait sacrer le jour de la Pentecôte de l'an 1059, quoiqu'il n'eût que sept ans, il meurt subitement en 1060, *d'une médecine prise mal à propos*. Il avait vécu cinquante-cinq ans et en avait régné trente.

Ce fut le premier roi du nom de Henri, nom fatal à tous ceux qui l'ont porté en France. Henri Ier meurt, ainsi que nous le voyons, probablement empoisonné; Henri II est tué dans un tournoi par Montgommery; Henri III est assassiné par Jacques Clément; Henri IV est poignardé par Ravaillac; enfin Henri V, né orphelin, vit dans l'exil, entre le tombeau de son père et la prison de sa mère; — pauvre enfant qui expie les fautes d'une race, — pauvre innocent pris en holocauste au lieu des coupables; — pauvre victime sacrifiée, entre la royauté morte et la république qui n'est pas encore née, à cette singulière déesse que l'on nomme *transition*.

Ces deux règnes furent longs (1) et calmes (2), comme cela convenait à la France, jeune et faible encore. Ce furent des règnes nourriciers, pendant lesquels germèrent les grands événemens qui devaient bientôt apparaître à la surface de la terre. Ils préparaient ce moyen âge si mal connu jusqu'à nos jours, âge de fer, à la tête aventureuse, au bras puissant, au cœur religieux. Enfin la nation se reposait, car elle allait mettre au jour quelque chose de plus grand que les révolutions passées; elle allait enfanter le peuple (3), source de toutes les révolutions à venir.

Nous allons donc raconter, non pas le règne de Philippe Ier, mais les faits qui se passèrent sous son règne, l'un des plus longs et, par ses résultats, l'un des plus importans de la monarchie (4). Philippe fut un de ces hommes qui ne paraissent grands que grâce à l'erreur d'optique causée par les événemens à travers lesquels on les aperçoit, un de ces hommes qui, comme François Ier, ont l'air d'être les pères d'un siècle et qui n'en sont que les accoucheurs.

En effet, trois événemens principaux, dont un seul suffirait pour remplir un règne ordinaire, — tant ils sont spontanés et inattendus dans leurs causes, immenses et influens dans leurs résultats, — prennent naissance sous ce règne.

Le premier fut la conquête de la Grande-Bretagne par Wil-helm ou Guillaume (5), qui en prit le nom de Conquérant, et devint roi d'Angleterre.

Le second fut l'entreprise des croisades, sous la conduite de Godefroy de Bouillon, qui devint roi de Jérusalem.

Le troisième est la rébellion de la première Commune (6), au milieu de laquelle naquit le peuple français, qui devint roi du monde.

Nous n'oserions pas dire que les deux premiers événemens ne furent que des accidens qui préparèrent l'accomplissement du troisième, mais nous allons du moins essayer de prouver, en les racontant selon leur ordre de dates, qu'il eurent sur lui une grande influence.

Ce fut l'an 1066 qu'Edouard, roi d'Angleterre, qu'on appela le *saint*, mourut sans laisser d'enfans de son mariage avec Edith. Il y eut dans le royaume, à l'occasion de cette mort, des confusions et des troubles que ne put calmer l'élection de Harold, fils de Godwin, comte de Kent. Ce fut dans ces circonstances que Guillaume-le-Bâtard jeta les yeux sur l'Angleterre, et sentit naître l'espoir d'en devenir le roi. Il rassembla pour cette entreprise une armée d'aventuriers, hommes braves, robustes, infatigables et pauvres, n'ayant rien à perdre et tout à gagner. Soixante-dix vaisseaux étaient à l'ancre dans le port de Saint-Valery. Cinquante mille hommes montèrent sur ces soixante-dix vaisseaux, et la flotte mit à la voile (7).

---

(1) Il avait la taille haute, la chevelure lisse et bien arrangée, les yeux [illegible] pour donner le saint baiser de paix, la barbe [illegible] et les épaules hautes. [illegible] (HELGALD. *Vie de Robert.*)

(2) [illegible]

(3) [illegible]

(1) Ils durèrent soixante-quatre ans.

(2) « Le règne de Henri passa parmi des émeutes trop légères pour ébranler le corps de l'État. » (JEAN DE SERRES.)

(3) Nous avons vu, sous la première race, naître dans le sein de l'Eglise, et sous une forme religieuse, ce peuple que nous allons retrouver au bras de la nation, sous sa forme civile: c'est une transformation et voilà tout: le peuple, qui était entré dans sa chrysalide avec la robe du prêtre, en sort avec le justaucorps du bourgeois.

(4) Il dura de 1060 à à 1108, c'est-à-dire 48 ans.

(5) Les moindres détails de ce grand événement sont devenus populaires depuis qu'ils ont trouvé un grand historien pour les raconter. Maintenant que la réputation de M. Thierry est faite, nous arrivons bien tard pour redire après tant d'autres qu'il nous paraît être le seul qui réunisse à un si haut degré la conscience de l'investigation, la science des causes, la clarté de la narration, la puissance du style, et la vérité des détails. N'importe: nous ne pouvons résister au désir d'exprimer une admiration que le public et lui doivent regarder comme d'autant plus sincère que nous ne connaissons que ses œuvres.

(6) Cambrai.

(7) Edouard d'Angleterre n'avant point de fils, avait adopté Guillaume-le-Bâtard, et lui avait laissé son royaume; à sa mort, un certain comte anglais, nommé Harold, s'était emparé de la couronne. C'est pourquoi le duc Guillaume rassembla une armée considérable et fit voile pour l'Angleterre, s'avançant avec soixante-dix vaisseaux. Harold, apprenant que le duc Guillaume était entré en Angleterre, marcha à sa rencontre avec une grande armée. On en vint aux mains et on se battit de part et d'autre. Mais enfin Harold fut vaincu et tué. A cette bataille, Guillaume avait dans son armée cent cinquante mille hommes. Après ce combat il marcha vers Londres, et fut couronné le jour de la naissance du Seigneur. (HUGUES DE FLEURY.)

Alors on vit un étrange spectacle : celui d'une armée allant conquérir un peuple, et d'un duc allant prendre une couronne au front d'un roi. Sans doute un instant ce peuple et ce roi pensèrent faire un rêve, et l'un et l'autre ne crurent à la réalité, le peuple, que lorsqu'il fut conquis, le roi, que lorsqu'il se vit étendu et mourant sur le champ de bataille de Hastings.

Huit heures de combat suffirent : une bataille, et tout fut dit. Il est vrai que soixante-huit mille hommes y périrent.

Guillaume monta sur le trône de Harold, changea son nom de Bâtard en celui de Conquérant ; et le jeune roi de France, en prenant le royaume des mains de Baudouin, son régent, apprit avec terreur qu'il avait un vassal-roi plus puissant que lui. C'était une terreur d'instinct et de pressentiment, que devaient, dix-huit ans plus tard, justifier les premiers ravages d'une guerre entre ces deux sœurs trop belles, trop jalouses et trop voisines pour rester amies, la France et l'Angleterre : — guerre née d'une plaisanterie (1) et qui dure depuis huit siècles ; — guerre d'extermination comme doit l'être une guerre de famille ; — suite interminable de combats séparés par des trêves, et jamais par une paix ; — lutte où la France, comme Antée, s'est toujours relevée, mais toujours aussi après avoir touché la terre.

Passons aux croisades et à leurs causes.

Tant que les Perses ou les Egyptiens avaient eu la prééminence en Afrique, les chrétiens, quoique tourmentés, avaient encore assez librement exercé leur culte. Mais après la prise de Jérusalem, en 1076, par Alp-Arslan, deuxième sultan des Turcs (2), les persécutions devinrent d'autant plus intolérables pour les habitans de la ville sainte, que la défaite, par les infidèles, de Romain, surnommé Diogène, empereur de Constantinople, leur ôta tout espoir de recouvrer jamais leur liberté. « Dès lors les citoyens, dit Guillaume de Tyr, n'eurent plus aucun repos chez eux ni hors de chez eux ; la mort les menaçait chaque jour et à chaque instant du jour. Et, ce qui est pire que toute mort, ils étaient écrasés du poids de la servitude : aucun lieu n'était sacré : les églises même, qu'ils avaient conservées et réparées étaient exposées aux plus violentes agressions. Tandis qu'on célébrait le service divin, les infidèles, répandant la terreur parmi les chrétiens, en poussant des cris de fureur et des menaces de mort, entraient impunément dans les églises, venaient s'asseoir sur les autels, sans faire de différence d'une place à une autre, renversaient les calices, foulaient aux pieds les vases sacrés, brisaient les marbres, accablaient les desservans d'outrages et de coups. Le patriarche lui-même était traité par eux comme une créature vile ; ils le précipitaient de son siége, le renversaient par terre, et le traînaient par la barbe ou par les cheveux. Souvent même, s'emparant de lui, ils le plongeaient dans un cachot, sans motifs, comme un esclave : et tout cela afin d'affliger le peuple par les souffrances de son pasteur. »

Cependant toutes ces persécutions, loin d'arrêter les pèlerins qui visitaient le saint Sépulcre, semblaient devoir en doubler le nombre : plus il y avait de danger à courir en accomplissant ce vœu, plus il devait y avoir de mérite aux yeux du Seigneur dans son accomplissement. La plus grande partie de ces fidèles étaient des Grecs, des Latins et quelques Normands. Ils arrivaient aux portes de Jérusalem après mille périls, pillés par les populations barbares à travers lesquelles il leur avait fallu passer, à demi nus, épuisés de fatigue et mourant de faim ; et arrivés là, ils ne pouvaient entrer sans payer aux préposés une pièce d'or exigée à titre de tribut. Les malheureux qui ne pouvaient remplir cette condition, et le nombre en était grand, restaient donc rassemblés par milliers dans les environs de la ville, encore plus misérables qu'auparavant, réduits à une nudité complète, brûlés du soleil, et finissaient par mourir de faim et de soif. Les morts et les survivans étaient également à charge aux habitans de la ville ; car il fallait enterrer les uns et se priver de tout pour soutenir les autres.

Un jour, un prêtre arriva au milieu de cette multitude souffrante. Il avait passé à travers mille périls et leur avait échappé ; il avait essuyé mille fatigues, et n'en paraissait seulement pas atteint, quoique ce fût un homme de très petite stature, et dont l'extérieur n'offrait qu'un aspect misérable. Il traversa cette foule agonisante, se présenta à l'une des portes ; et sur la demande qu'on lui fit de son nom et de son origine, il répondit qu'il s'appelait Pierre, que ses compatriotes le surnommaient l'Ermite, qu'il était né dans l'évêché d'Amiens au royaume de France. On réclama de lui le tribut accoutumé, il donna la pièce d'or et entra.

C'était un homme d'une foi vive, d'une ambition ardente — ambition qui avait pris pour but les choses du ciel, comme un autre les choses de la terre. — Ce qu'il vit des malheurs et des persécutions qui accablaient les chrétiens lui fit rêver un grand projet.

En conséquence, lorsqu'il a terminé ses dévotions à tous les lieux saints, il se fait donner une lettre par Simon, patriarche de Jérusalem, où il a soin que le tableau exact des malheurs des fidèles soit reproduit, la fait revêtir du sceau qui devait lui donner son caractère d'authenticité, reçoit la bénédiction du patriarche, reprend son bourdon, sort de la ville, se rend au port de Jaffa, trouve un navire prêt à appareiller pour la Pouille, y monte, débarque à Gênes, passe à Paris, va à Rome, se présente au pape Urbain II, lui remet la lettre du patriarche de Jérusalem, lui expose les misères des fidèles, les abominations qui se commettent dans les lieux saints par les Musulmans maudits, et s'acquitte enfin de sa mission avec toute l'ardeur de l'espérance et de la foi.

Le saint-père fut touché de la confiance qu'avaient les chrétiens d'Orient dans leurs frères d'Occident. Il se rappela les paroles écrites dans Tobie : « Jérusalem, cité de Dieu, les nations viendront à toi des pays les plus reculés, et t'apportant des présens, elles adoreront en toi le Seigneur, et considéreront ta terre comme une terre sainte ; car elles invoqueront le grand nom au milieu de toi. »

Il résolut donc d'appeler aux armes tous les princes fidèles, et de délivrer par leur aide le sépulcre de Jésus-Christ.

En conséquence, il passe les Alpes, descend dans les Gaules, s'arrête à Clermont, y convoque un concile, et, au jour fixé, il entre, suivi de Pierre, dans cette salle qui renfermait trois cent soixante-dix évêques venus de tous les diocèses d'Italie, d'Allemagne et de France.

Le discours qu'il leur adressa fut simple, éloquent, concis : c'était la peinture des maux que souffraient leurs frères d'Orient, maux prédits par le saint roi David et par le saint prophète Jérémie (1). C'était la citation des livres sacrés qui prouvait que le Seigneur aime Jérusalem entre toutes les villes (2) ; c'était la malédiction prononcée sur Agar qui démontrait que les Sarrasins, qu'on appelait alors Agarites ou Ismaélites, fils d'Agar ou d'Ismaël, étaient maudits (3), et seraient par conséquent vaincus.

Ce discours, qui parlait à toutes les sympathies guerrières et religieuses, c'est-à-dire aux deux grands besoins de l'époque, eut un effet prodigieux et rapide. Chaque évêque, marchant dans la voie qui lui était ouverte, rentra dans son diocèse, semant partout la parole de guerre, et disant avec saint Mathieu : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée. »

En effet, le mari se sépara de sa femme et la femme de son mari ; le père de son fils, et le fils de son père. Aucun lien ne fut assez fort, aucun amour assez puissant, aucun danger assez grand pour arrêter ceux que soulevait comme des flots la parole de Dieu. Cependant le zèle de la religion n'était pas l'unique motif de cette grande coalition. Quelques-uns se réunissaient aux croisés pour ne pas quitter leurs amis, d'autres pour ne point paraître lâches ou pa-

(1) Le roi Guillaume, devenu trop gras, gardait le lit depuis longtemps. Philippe demanda un jour en riant « qui pourrait lui dire quand ce gros homme accoucherait. » Guillaume lui fit répondre « qu'il ne « pouvait fixer précisément l'époque de ses couches, mais que le roi de « France en serait informé des premiers ; attendu qu'il irait faire ses « relevailles à Sainte-Geneviève de Paris, avec dix mille lances en guise de cierges. » Il aurait probablement tenu parole, si, étant tombé de cheval après avoir pris et brûlé Mantes, il ne fût mort des suites de cette chute.

(2) Togrul-Bey, fils de Michel, fils de Seljouk, fut leur premier sultan. Voici comment Guillaume de Tyr raconte son élection : « S'étant donc arrêtés au commun accord de se donner un roi, ils ordonnèrent une revue complète de leur innombrable population ; et, au milieu d'elle, ils reconnurent cent familles plus illustres que les autres. Ils ordonnèrent alors à chaque famille d'apporter une flèche, et, lorsque cela fut fait, on forma un faisceau de cent flèches. Le faisceau fut recouvert d'un manteau ; on appela un enfant jeune et innocent, on lui prescrivit de passer la main sous le manteau et d'en tirer une seule flèche, après avoir publiquement arrêté que celle que le sort amènerait désignerait la famille dans laquelle on prendrait le roi. L'enfant tira la flèche qui appartenait à la famille des Seljouks. Alors on choisit dans cette tribu les cent hommes qui dominaient tous les autres par leur âge, leurs mœurs et leurs vertus ; on décida que chacun de ces hommes apporterait sa flèche avec son nom écrit dessus ; on forma un nouveau faisceau qui fut recouvert avec le même soin. L'enfant reçut également l'ordre de tirer une flèche : celle qu'il amena portait encore le nom de Seljouk, car elle appartenait à Togrul-Bey, fils de Michel, fils de Seljouk. »

(1) « O Dieu ! les nations sont entrées dans votre héritage, et elles ont souillé votre saint temple. » (Psaume 78, v. 1.) — « Ils ont, Seigneur, humilié et affligé votre peuple, et ils ont accablé votre héritage. » (Psaume 93, v. 5.) — « Jusques à quand, Seigneur, vous mettrez-vous en colère, comme si votre colère était éternelle ? » (Psaume 78, v. 85.) — « Souvenez-vous de ce qui nous est arrivé, considérez l'opprobre où nous sommes. » (Lamentations de Jérémie, ch. 5, v. 1.) — « Malheur à moi ! suis-je donc né pour voir l'affliction de mon peuple et le renversement de la ville sainte, et pour demeurer en paix lorsqu'elle est livrée entre les mains de ses ennemis ? » (Machab., liv. 1, ch. 2, v. 7.)

(2) « Israël est ma maison et mon héritage. » (Isaïe, ch. 9, v. 25.) — « Le Seigneur aime les portes de Sion, plus que toutes les tentes de Jacob. » (Psaume 86, v. 1.) — « C'est de la ville de Jérusalem, que j'ai élue, que vous viendra le Sauveur. » (Ép. de saint Paul aux Hébreux, ch. 12, v. 6.)

(3) « Chassez cette servante avec son fils. » (Genèse, ch. 21, v. 10.) — « Rompons leurs liens, et rejetons loin de nous leur sang. » (Ps. 2, v. 3.)

passer outre pour échapper à leurs créanciers ; ceux-là par légèreté, par caractère aventureux, par amour de nouveaux lieux et de nouvelles choses. Tous se levaient, quel que fût le motif qui les poussât, et allaient au grand rendez-vous des peuples occidentaux, en disant : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! »

Ce fut au printemps de l'an 1097 que se rassemblèrent les héros de cette première croisade. Parmi les chefs qui s'étaient mis à leur tête, les plus puissans étaient les seigneurs que nous allons nommer :

— Hugues-le-Grand, frère du roi Philippe, le premier et le plus pressé de tous ; il traversa la mer et débarqua avec les Franks qu'il commandait, à Durazzo ;

— Bohémond, prince de Tarente, fils de Robert Guiscard, Normand d'origine, [illegible] la même route avec ses Italiens ;

— Godefroi de Bouillon, duc de la Basse-Lorraine ; il traversa la [illegible] avec une troupe nombreuse pour arriver à la ville sainte qu'il allait délivrer, et dont il devait être le roi ;

— Raymond, comte de Toulouse, conduisant une armée tout entière de Goths et de Gascons, passa par la Sclavonie ;

— Robert, fils de Guillaume roi d'Angleterre, prit la route de [illegible] avec une foule de Normands ;

Enfin Pierre l'Ermite, et un homme noble surnommé Gauthier-Sans-Argent, suivis d'une foule immense organisée en compagnies d'infanterie, firent chemin à travers le royaume des Teutons, et descendirent en Hongrie.

Le rendez-vous général était aux environs de Nicée, et l'armée croisée en arrivant devant cette ville, quoique diminuée des trois quarts par les fatigues, la faim, la trahison et les défaites, était encore si considérable qu'on eût cru, dit la princesse Anne Comnène, que l'Europe arrachée de ses fondemens allait tomber sur l'Asie. En effet, si l'on en croit les auteurs contemporains, le nombre des premiers croisés s'élevait à plus de six millions d'hommes.

C'était maintenant l'Europe qui débordait sur l'Asie, comme autrefois l'Asie avait débordé sur l'Europe. La migration des peuples mahométans, sortie de l'Arabie, avait conquis en passant la Syrie et l'Égypte, avait suivi le littoral de l'Afrique, enjambé la Méditerranée comme un ruisseau, surmonté les Pyrénées comme une colline, s'était ruée enfin dans la Provence, et était venue, comme nous l'avons dit, expirer entre Tours et Poitiers, frappée à mort par l'épée de Karl-le-Martel.

A son tour la migration des peuples chrétiens, accomplissant sa réaction de vengeance, partait du lieu où s'était arrêtée la migration des peuples sarrasins, s'ébranlait et marchait d'occident en orient, suivait à travers l'Europe le littoral opposé de la même mer, traversait le Bosphore, et venait attaquer les fils du prophète, au lieu même d'où ils étaient partis pour aller attaquer les sectateurs du Christ.

Abandonnons la croisade devant Nicée, comme nous avons abandonné la conquête sur le champ de bataille d'Hastings, et revenons en France.

Dès que le parti national y eut triomphé, par la substitution de la race Capétienne à la race Carolingienne, le peuple tombé depuis six siècles dans la servitude pensa que, puisque les seigneurs avaient le droit de se débarrasser de leurs rois, il avait à son tour le droit de s'affranchir de ses seigneurs ; et, du moment où cette pensée lui vint, elle ne le quitta plus.

Cambrai fut la première ville qui passa de la pensée à l'exécution ; elle résolut de se constituer en *Commune*.

Voici ce qu'était une *Commune*. Guibert de Nogent, écrivain du douzième siècle, nous l'apprend dans l'histoire de sa propre vie : « Or voici, dit-il, ce qu'on entendait par ce mot exécrable et nouveau. Il veut dire que les serfs ne paient plus qu'une fois l'an à leurs maîtres la rente qu'ils lui doivent, et que, s'ils commettent quelques délits, ils en sont quittes pour une amende légale ; quant aux autres levées d'argent qu'on a coutume d'imposer aux serfs, ils en sont tout à fait exempts. »

Nous n'aurions pu donner une explication meilleure du mot *Commune* que ne le fait, dans sa sainte indignation, le révérend abbé.

Or dès l'an 957, c'est à dire soixante ans après qu'un parti national se fût révélé en France par l'élection de Eudes au préjudice de Karl-le-Simple, les habitans de la ville de Cambrai avaient déjà tenté de se constituer en Commune, pendant l'absence de leur évêque. Lorsque celui-ci revint de la cour de l'empereur, où il était allé, il trouva les portes de la ville fermées et n'y put rentrer. Il alla demander secours contre ses serfs à celui à qui le roi demandait aide contre ses seigneurs. L'empereur lui donna une armée d'Allemands et de Flamands, avec laquelle il revint devant les murs de la ville rebelle. A la vue de cette armée ennemie, les habitans prirent peur, rompirent leur association et rouvrirent leurs portes à l'évêque.

Alors commencèrent de terribles représailles. L'évêque, furieux et humilié d'avoir vu une ville qui lui appartenait lui refuser son entrée, ordonna aux troupes qui le suivaient de le débarrasser des rebelles. En conséquence, on poursuivit les conjurés jusque dans les églises et les lieux saints ; et quand ils furent las de tuer, les soldats consentirent à faire des prisonniers ; mais ils leur coupèrent les mains et les pieds, leur crevèrent les yeux, ou bien encore les conduisirent au bourreau, qui les marqua au front d'un fer rouge.

Cette exécution eut un effet contraire à celui qu'en attendait l'évêque. Loin d'étouffer par la peur les germes de révolte qui vivaient aux cœurs des Cambraisiens, elle doubla leur désir de se soustraire le plus tôt possible à cette atroce domination. Aussi, en l'an 1024, nouvelle tentative d'affranchissement, et nouvelle répression ecclésiastique, toujours aidée du pouvoir impérial. Quarante ans après, les habitans reprennent les armes, que trois armées, dont l'une appartient encore à l'empire, leur arrachent encore des mains. Enfin, profitant des troubles qui suivent l'excommunication de Henri IV d'Allemagne, et qui forcent cet empereur à s'occuper de ses propres affaires, les Cambraisiens, aidés du comte de Flandre, proclament une troisième fois leur Commune, détruite encore en 1107, mais bientôt rétablie sur des bases si solides et si sages qu'elle servira de modèle aux autres cités, qui préluderont à la liberté générale de la France, par l'affranchissement partiel et successif des villes.

Ces droits, que les Cambraisiens devaient à une lutte longue, sanglante et mortelle, contre le pouvoir ecclésiastique, formaient un contraste si étrange avec la soumission des autres villes, que les auteurs contemporains regardent leur constitution comme une monstruosité. « Que dirai-je, s'écrie l'un d'eux, de la liberté de cette ville : l'évêque ni l'empereur ne peuvent y lever des taxes, aucun tribut ne peut être tiré d'elle ; et aucune armée ne doit être conduite hors de ses murs, si ce n'est pour la défense même de la Commune ! »

L'auteur nous fait là le tableau des droits ecclésiastiques perdus ; voici celui des droits populaires créés :

— Les bourgeois de Cambrai constituaient leur ville en Commune ; — ils choisissaient parmi eux, et par la voie de l'élection, quatre-vingts jurés ; — ces jurés devaient s'assembler tous les jours à l'hôtel de ville, maison du jugement ; — l'administration et les fonctions judiciaires étaient partagées entre eux ; — chacun de ces jurés devait entretenir à ses frais un valet et un cheval de selle, afin d'être toujours prêt à se transporter sans retard partout où les devoirs de sa charge rendraient sa présence nécessaire.

C'était, comme on le voit, un véritable essai du pouvoir démocratique jeté en enfant perdu au milieu de la France féodale. Aussi les auteurs des douzième et treizième siècles donnent-ils à ces villes affranchies, ou voulant s'affranchir, tantôt le nom de république, tantôt celui de Commune.

Noyon suivit bientôt l'exemple de Cambrai, mais avec moins de peine. Son évêque, Baudri de Sarchainville, était un homme instruit, au jugement sain, au regard juste : il vit qu'un nouvel ordre de choses venait de naître, que l'enfant était déjà trop fort pour être étouffé, et qu'il valait mieux marcher au-devant de la nécessité que de l'attendre et de plier sous elle. Donc, en l'an 1108, *quelques jours avant l'avènement au trône de Louis-le-Gros*, il rassemble de son propre mouvement tous les habitans de la ville, qui, depuis longtemps, désiraient une Commune, et y avaient préludé par des querelles avec le clergé métropolitain, et présente à cette assemblée, composée d'ouvriers, de commerçans, de clercs, et même de chevaliers, un projet de charte qui assemble les bourgeois en association, leur donne le droit d'élire leurs jurés, leur garantit l'entière propriété de leurs biens, et ne les rend justiciables que de leurs magistrats municipaux. C'était, comme on le voit, plus de liberté qu'à notre époque, où le conseil municipal moderne a bien quelque ressemblance avec les jurés anciens, mais où ce conseil est présidé par un maire à la nomination du roi.

On pense bien que cette charte fut reçue avec joie et jurée avec ardeur. Louis-le-Gros, en montant sur le trône, fut appelé à la corroborer de sa sanction ; car *Noyon était situé dans la partie de la Picardie qui relevait du roi de France.*

Nous écrivons ces dernières lignes en caractères italiques, parce que, suivant le fil de notre narration, et anticipant sur le règne de Louis-le-Gros, nous croyons que c'est ici le moment de combattre pour notre part la croyance générale qui fait honneur à ce roi de l'affranchissement des Communes.

Les Communes, ainsi que nous l'avons vu par l'exemple de Cambrai et de Noyon, et ainsi que nous allons le voir par l'exemple de Laon, s'étaient affranchies par leur propre esprit de liberté, et maintenues dans l'affranchissement par leur propre force. L'approbation de cet affranchissement par leur évêque ou par le roi, lorsque l'évêque ressortait de lui, ne fut donc qu'une simple formalité de consécration de laquelle eussent pu à la rigueur se passer les Communes, et dont le roi, les seigneurs ou les évêques voulurent par calcul se faire un mérite auprès des habitans affranchis.

impuissans qu'ils étaient de les réduire par les armes à leur servitude première. C'est pour cela que l'histoire, flatteuse comme un courtisan, et que la charte de Louis XVIII, menteuse comme l'histoire, font à tort remonter à Louis-le-Gros cette pensée d'affranchissement, qui depuis cent soixante ans bouillonnait au cœur des habitans de plusieurs de nos villes.

En effet, outre les deux Communes que Louis-le-Gros trouve tout établies lorsqu'il monte sur le trône, en 1108, il en existait deux autres, instituées dès 1102. C'était la Commune de Beauvais, d'origine spontanée et populaire, ainsi que le prouvent les lettres d'Yvon et celles de Saint-Quentin, dont la charte avait été concédée à cette ville par Raoul, comte de Vermandois, qui, puissant seigneur qu'il était, ne jugea pas même à propos de faire ratifier cette concession par Philippe Ier, alors régnant.

Quant à l'histoire de la Commune de Laon, elle appartient au règne de Louis-le-Gros, et nous retrouverons l'occasion d'en parler tout à l'heure en résumant ce règne. Ce qui nous importait, pour le moment, c'était de constater par des dates précises, que quatre Communes situées aux environs de Paris étaient déjà constituées, lorsque le prince auquel on fait honneur de l'affranchissement général monta sur le trône de France.

Maintenant que nous avons passé en revue les trois grands événements du règne de Philippe Ier ; — 1o la conquête des Normands ; — 2o la première croisade ; — 3o l'affranchissement des Communes, il nous reste à prouver ce que nous avons dit de l'influence qu'avaient eue ces deux premiers événemens sur le troisième.

On se rappelle que nous avons cherché à prouver, en rapportant le traité par lequel Karl-le-Simple avait abandonné la Normandie et la Bretagne au chef danois, que le véritable motif d'intérêt qui avait déterminé le roi à la cession de ces deux belles provinces, était de s'assurer, au milieu de la France même, un appui dans le duc de Normandie et de Bretagne, au cas où lui manquerait celui de l'empereur contre le parti national qui voulait le renversement de la dynastie Carolingienne, et à la tête duquel se trouvaient des hommes tels que Rod-bert, Hugues-le-Grand et Herebert, comte de Vermandois.

Nous avons vu aussi que, trompant l'attente de Karl-le-Simple, les ducs de Normandie avaient successivement, et selon qu'ils crurent cela de leur intérêt, prêté l'assistance de leur épée, tantôt à la cause nationale, tantôt à la race carolingienne. Enfin Rik-hard s'était complétement rallié au parti triomphant dans la personne de Hugues Capet, en devenant son beau-frère, et en appuyant son élection. Depuis cette époque jusqu'à celle de la conquête de l'Angleterre par les Normands, la bonne harmonie n'avait point été troublée entre eux ; et il est probable que si Guillaume fût resté duc de Normandie et de Bretagne, au lieu de devenir roi d'Angleterre, Philippe eût trouvé en lui, pour réprimer les Communes naissantes, un appui d'autant plus efficace et spontané que Guillaume pouvait à son tour craindre, dans ses Etats, ce sentiment de liberté qui commençait à se manifester dans ceux du roi et des autres seigneurs. Mais celui-ci, abandonnant un simple duché pour conquérir un grand royaume, avait ôté à la Normandie et à la Bretagne toute leur puissance, du moment où il avait réduit ces deux provinces à n'être que des fleurons de la couronne d'Angleterre, des fiefs d'une monarchie dont le siége se trouvait placé outre-mer, une espèce de pied-à-terre que la Grande-Bretagne conservait dans le royaume de France.

Bien plus, à l'époque à laquelle nous sommes parvenus, Philippe Ier, après avoir eu d'abord Guillaume pour vassal tant que ce dernier n'était que duc de Normandie, pour rival dès qu'il fut roi d'Angleterre, l'avait eu enfin pour ennemi, et pour ennemi victorieux. Son fils Guillaume, dit le Roux, avait hérité de la haine paternelle, qu'il devait léguer à ses fils, comme un trésor de famille ; et le roi de France, loin de pouvoir demander, à l'heure qu'il était, secours à la Normandie contre les Communes, avait au contraire besoin des Communes pour marcher contre la Normandie.

On voit donc qu'en remontant aux causes, la conquête, ainsi que nous l'avons dit, a indirectement mais efficacement aidé à la réussite du mouvement insurrectionnel et populaire qui commençait à se manifester en France.

Les croisades, de leur côté, avaient eu et devaient encore avoir dans l'avenir une influence plus directe.

L'influence qu'elles avaient eue était celle-ci :

Les seigneurs, en obéissant à la voix de Pierre l'Ermite, qui les poussait à la délivrance du tombeau du Christ, et en emmenant à leur suite tout ce qu'ils avaient pu lever d'hommes dans les provinces qui leur étaient respectivement soumises, avaient presque déraciné de la France le pouvoir seigneurial. Le clergé, — et encore une partie du clergé avait-elle suivi la noblesse, — le clergé, disons-nous, et le peuple, étaient donc restés seuls en face l'un de l'autre. Or, le clergé en devenant propriétaire de biens territoriaux immenses, avait cessé de trouver des sympathies parmi les serfs, qui n'avaient pas de domaines. En devenant riche, il avait cessé d'être peuple ; et, du moment où il n'avait plus été l'égal des classes infimes, il était devenu leur oppresseur. Lorsque les Communes s'organisèrent, elles n'eurent donc, en quelque sorte, à lutter que contre le pouvoir ecclésiastique, puisque les plus puissans et les plus braves seigneurs, auxquels elles n'auraient, certes, pas pu résister, étaient hors du royaume, et ne pouvaient, par conséquent, réprimer ces mouvemens partiels qui, par leur impunité, amenèrent le mouvement général.

Maintenant voici l'influence qu'elles devaient avoir

Les seigneurs, forcés de partir instantanément, avaient été, pour subvenir aux frais d'un si long voyage, obligés de vendre une partie de leurs biens au clergé. Avec l'argent qu'ils avaient reçu de lui, ils avaient monté leurs équipages de guerre ; et les sommes immenses qui n'étaient demeurées qu'un instant entre les mains prodigues des chevaliers étaient presque aussitôt descendues, pour y rester, entre les mains économes des bourgeois et des gens de métier qui avaient entrepris l'approvisionnement de l'armée et qui avaient fourni l'armement et l'équipement des chevaux. Bientôt encore, un immense commerce de marchandises suivant la croisade s'étendit au nord, par la Hongrie, jusqu'en Grèce ; au midi, par les ports de la Méditerranée, jusqu'en Egypte. Avec l'aisance vint le désir de la conserver. Or qui devait fixer cette aisance dans les classes pauvres ? une constitution qui garantît les droits de ceux qui possédaient ; et qui pouvait donner cette constitution ? l'affranchissement.

Aussi, de ce moment, l'affranchissement du peuple est en progrès, et ne s'arrêtera pas qu'il n'ait atteint son résultat, — la liberté

De son côté, le pouvoir monarchique, qui doit arriver un jour à être le seul ennemi de la liberté, afin que, lorsqu'elle l'aura renversé à son tour, elle ne soit pas reine mais déesse du monde, gagne à compter de ce moment, et toujours par les mêmes causes, du terrain sur le pouvoir temporel des seigneurs et sur le pouvoir spirituel du clergé. Dès lors, le système féodal affaibli par cette migration sainte, ne sera plus un obstacle au pouvoir royal, mais au contraire, une espèce d'arme défensive, une sorte de bouclier qu'il opposera à l'ennemi et au peuple, et que la guerre civile et la guerre étrangère finiront par faire tomber de son bras morceau à morceau. Ainsi, à compter de la fin du onzième siècle, progrès dans le pouvoir monarchique, progrès dans la puissance populaire. — La féodalité, fille de la barbarie, enfante la monarchie et la liberté, ces deux sœurs jumelles dont l'une finira par étouffer l'autre.

Donc, les révolutions qui depuis huit siècles ont passé à travers la France, prennent leurs sources faibles et inaperçues au pied du trône de Philippe Ier, et viennent, en s'élargissant d'âge en âge, se jeter immenses au milieu de notre époque.

C'est ainsi que dans les Alpes un enfant peut, en se jouant, franchir comme les ruisseaux d'une prairie les sources de quatre grands fleuves qui sillonnent toute l'Europe, et s'agrandissant toujours, finissent par se jeter dans quatre grandes mers (1).

Revenons aux petits détails de ce règne, qui se sont perdus dans l'ombre des trois grands événemens que nous venons de raconter.

Philippe, fidèle à la précaution prise par les premiers rois de la troisième race, fait sacrer de son vivant son fils Louis.

La langue romane se forme de plus en plus : les premiers poètes provençaux apparaissent sous le nom de troubadours, et les premiers poètes neustriens sous le nom de trouvères.

Le besoin qu'éprouvent les chevaliers croisés d'offrir un signe de ralliement aux gens de leur suite, au milieu d'une armée de plusieurs millions d'hommes, parlant trente idiomes différens, leur fait adopter par nécessité certains symboles extérieurs qu'à leur retour ils conserveront par orgueil, et que ceux qui ne les avaient pas suivis imiteront par jalousie De là les armoiries.

En 1088, saint Bruno fonde l'ordre des Chartreux, au milieu des montagnes du Dauphiné.

Enfin un nouvel ordre d'architecture s'introduit dans la construction des églises : il reçoit le nom de gothique, et tiendra le milieu entre le roman et la renaissance.

Pendant ce temps des événemens importans s'accomplissent à l'entour de la France.

Le Cid, ce héros des Espagnes, soumet Alphonse VI, Tolède et toute la Castille-Nouvelle (2).

L'empereur Henri IV fait déposer le pape Grégoire VII, qui l'excommunie et le dépose à son tour (3).

Jérusalem est prise par les Croisés (4), et Godefroy de Bouillon en devient le roi.

---

(1) Le Rhône, qui se jette dans la Méditerranée ; le Rhin, qui se jette dans l'Océan ; le Pô qui se jette dans l'Adriatique, et le Danube, qui se jette dans la mer Noire.

(2) 1073. — (3) 1076 — (4) 1099

Guillaume le Roux est tué à la chasse et Henri Ier monte sur le trône d'Angleterre (1).

Toutes ces choses étaient accomplies au dedans ou allaient s'accomplir au dehors, lorsque Philippe Ier meurt à Melun l'an 1108, dans la cinquante-septième année de son âge. Son fils, Louis VI, lui succède.

Louis VI, communément appelé Louis le Gros, est un de ces hommes nés heureusement, qui arrivent à des temps donnés et doués d'une organisation en harmonie avec les besoins de leur époque. Il jeta les yeux sur la France et jugea sa situation ; il descendit en lui et calcula ses forces ; il comprit que la royauté, dans un siècle où la société s'organise, devait être une souveraineté et non une suzeraineté : dès lors toutes les actions de sa vie tendirent à l'accomplissement de cette pensée, et son règne fut en quelque sorte le scénario du grand drame que joua Louis XI.

Un homme l'aida puissamment à poser les bases de son édifice monarchique. Ce ne fut plus un maire du palais formidable par ses armes, ni un comte de Paris puissant par ses domaines ; ce fut un simple abbé de Saint-Denis, homme de génie, un co-régent à la manière de Sully et de Colbert, un ministre enfin dans l'acception moderne que nous attachons à ce mot.

Ainsi, grâce aux combats partiels livrés par Louis le Gros à la féodalité, grâce à l'administration habile des biens de la couronne, auxquels Suger rattache les terres achetées aux seigneurs partant pour la Terre Sainte, et les forteresses conquises sur les vassaux rebelles et vaincus, dès le commencement de ce règne un gouvernement central et régulier se laisse apercevoir. La royauté brise les lisières féodales, essaie ses premiers pas, réclame des droits ressortans de sa propre nature et se présente comme pouvoir supérieur pouvoir qui fera peu pour les libertés publiques (2), mais qui fera beaucoup pour la formation de l'État.

Du vivant de son père, Louis avait déjà commencé cette œuvre de centralisation ; car il savait ce que Philippe avait eu à souffrir de vexations des seigneurs renfermés dans des châteaux forts situés sur le territoire même de la couronne. Le château de Montlhéry, entre autres, qui appartenait au seigneur Guy de Truxel, fils de Milon, commandait le chemin de Paris à Orléans. « Si bien qu'il en résultait, à cause des brigandages de ce seigneur, dit Suger, un tel embarras et un tel désordre dans les communications entre les habitans de ces deux villes, qu'à moins de faire route en grande troupe, ceux-ci ne pouvaient aller chez ceux-là, ni ceux-là chez ceux-ci, que sous le bon plaisir de ce perfide. »

Aussi dès que Philippe se fut rendu maître de cette tour par le mariage de l'un de ses fils (3) avec la fille de Guy de Truxel, il prit Louis d'une main, et, de l'autre lui montrant le château presque imprenable, il lui dit : « Allons, enfant Louis, veille bien à conserver cette tour, de laquelle sont parties ces vexations qui m'ont fait blanchir les cheveux, ainsi que des ruses et des fraudes damnables qui ne m'ont jamais permis d'obtenir un instant de paix ni de repos. »

Louis, devenu roi, se souvint des paroles de son père. Il prit tour à tour les châteaux de Gournay, de Sainte-Sévère, de La Ferté-Baudoin, de La Roche-Guyon ; et, profitant d'une révolte de son frère Philippe, il s'empara de la citadelle de Mantes et de cette forteresse de Montlhéry dont il avait eu l'imprudence de se dessaisir, quoique son père lui eût tant recommandé de ne point la perdre de vue. Toutes ces forteresses prises, il alla avec son armée mettre le siège devant le château du Puyset. La reddition de cette dernière bicoque lui coûta trois ans de lutte, juste ce qu'il avait fallu de temps aux croisés pour prendre toute la Palestine.

De là, continuant ce travail obstiné, qui consistait à arracher les seigneuries des terres du royaume comme un jardinier l'herbe de son jardin, il marcha contre le château de Nogent, qui se rendit, poursuivit sa course armée jusqu'à Bourges, prit Germigny, envoya Aymond maître de ce château en France, et laissa dans cette forteresse comme il avait fait dans toutes les autres des hommes fidèles et dévoués.

Bientôt la guerre étrangère le réclama à son tour. Henri Ier d'Angleterre avait mis le pied en Normandie ; il voulait élargir son domaine de France, et, fidèle à la haine léguée, reprendre l'interminable duel où l'avait abandonné Guillaume-le-Roux.

Les premiers coups portés n'occasionnèrent pas grand dommage de part ni d'autre, jusqu'à ce qu'enfin l'armée française fut battue à Brenneville, le 20 août 1119.

Cependant Louis reprit bientôt l'avantage dans plusieurs combats partiels ; mais alors il lui fallut faire face à un plus puissant ennemi.

Les troubles de l'Allemagne étaient apaisés depuis la déposition de Henri IV. Henri V, son successeur, se trouvait à la tête d'un empire tranquille et puissant ; il se rappela avec regret ces temps de la suprématie germanique sur le royaume franc, suprématie que ses ancêtres n'avaient pu ressaisir depuis le triomphe du parti national, et, sous le prétexte d'une excommunication prononcée à Reims contre lui par le pape Calixte, il se prépara à envahir la Champagne.

Alors Louis fit appel de maître à ces grands vassaux qui se regardaient comme les égaux de Hugues Capet (1), et les grands vassaux obéirent.

Dès lors la suprématie de la royauté sur la féodalité ne fut plus une abstraction et devint un fait.

Le rendez-vous général était dans les plaines de Reims. Le roi, pour se rendre favorable saint Denis, patron spécial et protecteur particulier du royaume de France, alla prendre sur l'autel de son abbaye la bannière du comté Vexin (2) pour lequel comté il relevait, quoique roi, de l'église de Saint-Denis ; et, la recevant avec un respectueux dévouement, il alla le premier au rendez-vous, avec une poignée d'hommes seulement.

Mais, comme nous l'avons dit, l'appel qu'il avait fait avait été entendu du royaume entier. « Quand, de tous les points de la France, dit Suger, notre puissante armée fut réunie, il se trouva une si grande quantité de chevaliers et de gens de pied que l'on eût dit des nuées de sauterelles qui couvraient la surface de la terre, non seulement sur les rivières des fleuves, mais encore sur les montagnes et dans les plaines. » Cette armée se montait à près de trois cent mille hommes.

Cependant, s'il ne se fût pas agi d'une guerre nationale, d'une guerre contre la Germanie, il est probable que l'appel n'eût point eu un résultat si prompt et si décisif. La haine qu'on portait aux anciens protecteurs des Carolingiens était telle qu'elle avait eu le pouvoir de rallier autour du roi les ennemis même du roi, et de faire venir à son secours le comte du Palais, Thibault lui-même, « quoique, dit encore Suger, il fît alors, avec son oncle le roi d'Angleterre, la guerre au seigneur Louis. »

Le roi essaya de mettre de l'ordre dans cette multitude, et c'est encore à cette époque qu'il faut faire remonter ces dispositions militaires, cette organisation des masses armées que le génie de Napoléon porta dans notre siècle à un si haut degré de perfection. Suger nous transmet les détails

---

(1) 1100.

(2) Nous croyons avoir prouvé que Louis-le-Gros n'était pour rien dans l'affranchissement des communes. — Voici, à l'appui de la nôtre, l'opinion de M. Guizot, que nous admirons autant comme historien que nous l'aimons peu comme ministre : « C'est même à tort, je pense, qu'on leur fait honneur (à Louis le Gros et à Suger) du premier affranchissement des communes. L'affranchissement les avait précédés, provenait de causes indépendantes de leur pouvoir, s'accomplissait sans leur concours, et ils l'ont aussi souvent contrarié que secondé. »

FR. GUIZOT. *Notice sur Suger.*

(3) Par Cécile [?], qu'il avait eu de la comtesse d'Angers.

(1) Tout le monde connaît le mot d'Adalbert à Hugues Capet, qui lui faisait demander qui l'avait fait comte. — « Ceux qui t'ont fait roi, » répondit-il.

(2) Cette bannière n'était autre que celle qui devint si célèbre sous le nom d'oriflamme ; étendard qu'il ne faut pas confondre avec la bannière des Franks, ni avec la bannière de France. La première était tout simplement la chape de saint Martin ; la seconde était de velours violet ou bleu céleste, que Louis-le-Jeune, fils de Louis-le-Gros, parsema de fleurs de lis d'or lorsqu'il l'emporta aux croisades. Charles V réduisit ces fleurs de lis à trois, en l'honneur de la Sainte Trinité ; et de Charles V à Charles X, les trois fleurs de lis furent adoptées par nos rois comme armes du royaume de France.

Quant à l'oriflamme, elle n'était pas blanche comme plusieurs peintres nous l'ont faite et comme plusieurs historiens nous l'ont dit. Le premier [illegible] partie de son nom, qu'elle tirait de la lance d'or à laquelle elle était attachée, et la seconde, qu'elle recevait de la couleur de son étoffe, auraient dû les empêcher de tomber dans une aussi grande erreur. D'ailleurs Guillaume Guiard en fait la description dans quatre vers que voici :

> Oriflamme est une bannière
> Aucun poi plus forte que guimple ;
> De cendal rougeyant et simple,
> Sans pourtraiture d'autre affaire.

Les Chroniques flamandes s'accordent sur ce point avec l'auteur que nous venons de citer. « Il tenait, disent-elles, une lance, à quoi l'oriflamme était attachée d'un vermeil samit à guise de *gonfanon* à trois queues, et avait entour houppes de soie verte. »

Le témoignage de Raoul de Presle dans son Histoire de Saint-Denis est aussi positif que celui des Chroniques flamandes. « L'oriflamme, dit-il, est à savoir un glaive tout doré, où est attachée une bannière vermeille. »

Les successeurs de Louis-le-Gros suivirent son exemple, et l'oriflamme devint leur principale enseigne ; ce n'est que sous Charles VII qu'elle disparut des armées françaises, non que la foi en cette bannière fût diminuée, mais parce que, Saint-Denis étant tombé au pouvoir des Anglais, le roi ne put l'aller prendre en ce monastère. Cependant Jeanne d'Arc vint, qui se fit faire une bannière blanche avec le simple mot *Jhesus* brodé dessus. Les victoires que l'on remporta à la suite de ce nouvel étendard mirent au crédit de l'autre, on l'oublia tout à fait, et quand les Anglais eurent été chassés du royaume, on adopta en sa place la bannière de Jeanne. — De là l'origine du drapeau blanc.

Cependant Félibien assure qu'en 1594 on montrait encore l'oriflamme au trésor de Saint-Denis, mais toute rongée par les vers et [illegible] par le temps.

de ces préparatifs, et nous les rapportons ici ; car ils nous paraissent curieux, et ils doivent être authentiques.

De ceux de Reims et de Châlons, qui sont plus de six mille, tant fantassins (1) que cavaliers, on forme le premier corps ; des gens de Soissons et de Laon, non moins nombreux, on forme le second ; au troisième sont les Orléanais, les Parisiens, ceux d'Etampes, et la nombreuse armée du bienheureux saint Denis, si dévouée à la couronne. Le roi, plein d'espoir dans son saint protecteur, voulut se mettre lui-même à la tête de cette troupe. « Ce sont ceux-là, dit-il, qui me seconderont vivant ou qui me rapporteront mort. » Le noble Hugues, comte de Troyes, conduisait la quatrième division. A la cinquième étaient le duc de Bourgogne et le comte de Nevers. Raoul, comte de Vermandois, renommé par son courage, illustre par sa parenté proche avec le roi, suivi d'une foule d'excellens chevaliers, troupe nombreuse tirée de Saint-Quentin et de tout le pays d'alentour, et bien armée de cuirasses et de casques, fut destiné à former l'aile droite. Louis approuva que ceux de Ponthieu, d'Amiens et de Beauvais fissent l'aile gauche. On mit à l'arrière-garde le très noble comte de Flandre avec ses dix mille excellens soldats, et près d'eux devaient combattre Guillaume, duc d'Aquitaine, le comte de Bretagne, et le vaillant guerrier Foulques, comte d'Angers (2). On régla de plus que, partout où l'armée en viendrait aux mains avec les Allemands, des charrettes chargées d'eau et de vin, pour les hommes blessés ou épuisés de fatigue, seraient placées en cercle, comme une espèce de forteresse, et que ceux que des blessures ou la lassitude forceraient de quitter le champ de bataille iraient là se rafraîchir, resserrer les bandages de leurs plaies, et enfin reprendraient des forces pour retourner au combat. »

Dès que l'empereur eut connaissance de ces dispositions, il perdit tout espoir de réussir dans son entreprise, et préféra la honte de se retirer au risque de livrer bataille. Le roi alors eut grand'peine à empêcher cette armée, rassemblée de tous les coins du royaume, d'aller porter dans les Etats germaniques la guerre dont l'empereur avait menacé la France (3).

Pendant ce temps le roi d'Angleterre, voyant le roi et son armée occupés sur un autre point, avait essayé de s'emparer de la frontière de France limitrophe de la Normandie. Mais un seul baron, Amaury de Montfort, à la tête de troupes levées dans le Vexin, avait déjoué toutes ses tentatives, et, dans plusieurs rencontres, soutenu grandement l'honneur du pays ; si bien que Henri, quand il vit échouer la diversion sur laquelle il comptait de la part de l'Allemagne, proposa à Louis la paix et le renouvellement de l'hommage pour son duché de Normandie. Le roi lui accorda la paix, et Henri prêta l'hommage.

Louis, débarrassé de ses deux puissans ennemis, continua ses expéditions partielles. Les Auvergnats, qu'on n'avait point encore pu soumettre, et qui se prétendaient frères des Romains, avaient manqué à l'appel du roi, qui chercha l'occasion de les en faire repentir : elle ne tarda pas.

L'évêque de Clermont, chassé de son siège par Guillaume VI, comte d'Auvergne, vint demander asile et secours au roi de France. Le roi les lui accorda tous deux, rassembla une armée, poursuivit les Auvergnats dans leurs montagnes, prit un à un leurs châteaux qu'ils croyaient inexpugnables, bâtis qu'ils étaient au faîte de leurs rochers, s'empara de Clermont, leur capitale, « rendit à Dieu son église, au clergé ses tours, à l'évêque sa cité, rétablit la paix entre lui et le comte, et la fit confirmer par les sermens les plus saints et par des otages nombreux.

Ses deux dernières expéditions furent aussi heureuses que celle-ci. La première fut dirigée contre les meurtriers de Charles-le-Bon, neveu de Robert, comte de Flandre, surnommé le Hiérosolymitain, à cause de ses exploits en Terre Sainte ; il les attaqua dans la ville de Bruges, où ils s'étaient réfugiés, ne leur laissa pas de relâche qu'ils ne se fussent rendus, et condamna à mort les deux principaux auteurs de ce meurtre. Le genre des supplices adoptés dans une époque est encore un moyen à l'aide duquel on juge le degré de civilisation où cette époque est parvenue. Voici celui que subirent les deux coupables :

« Par un raffinement de rigueur, écrit Suger, on le lia (Bouchard) sur une roue élevée, où il resta exposé à la voracité des corbeaux et des oiseaux de proie ; ses yeux furent arrachés de leurs orbites ; on lui mit la figure en lambeaux ; puis, percé d'un millier de flèches, de dards et de javelots, qu'on lui lançait d'en bas, il périt de la manière la plus cruelle, et fut jeté dans un cloaque. »

Quant à son complice, qui se nommait Berthold, « on le pendit à une fourche avec un chien. Chaque fois qu'on frappait celui-ci, l'animal déchargeait sa colère sur le condamné, et lui dévorait la figure de ses morsures.

« Pour les autres que le seigneur Louis tenait dans la tour, il les contraignit à monter sur la plate-forme ; puis tous furent jetés séparément, et les uns après les autres, du haut de la tour, et eurent la tête fracassée à la vue de leur parens. »

Cette exécution terminée, le roi marcha contre le château de Coucy, près de Laon, lequel appartenait à Thomas de Marle, homme exécrable, qui opprimait la sainte Eglise, et ne respectait ni Dieu ni les hommes.

Thomas essaya de résister, mais inutilement. Blessé à mort par Raoul, comte de Vermandois, il fut conduit prisonnier à Laon. Le lendemain du combat, on rompit les digues de ses étangs, et ses biens furent vendus au profit du fisc.

Louis-le-Gros fit encore en personne, malgré son obésité, qui devenait effrayante, trois expéditions guerrières : la première contre le château de Livry, appartenant à Amaury de Montfort, et les deux autres contre les forteresses de Bonneval et de Château-Renard, appartenant au comte Thibaut. Ils tombèrent tous trois en sa puissance.

Nous avons suivi la royauté dans sa lutte contre les seigneuries, suivons maintenant les communes dans leur lutte contre la royauté ; et, comme l'histoire d'une seule ville sera à peu près l'histoire de toutes, dans ses détails ainsi que dans ses résultats, nous prendrons pour exemple la révolution communale de Laon, sur laquelle Guibert de Nogent nous donne les détails les plus précis.

Le siège de l'église de Laon était demeuré deux ans vacant, lorsque le roi d'Angleterre, qui cherchait à répandre en France des hommes sur lesquels il pût compter, parvint, à force de promesses et de présens, à faire nommer évêque Gaudry, son référendaire, quoiqu'il n'eût jamais reçu des ordres sacrés autre chose que la cléricature, et qu'il n'eût mené jusque-là d'autre vie que celle d'un soldat. Malgré ce singulier noviciat, il reçut, dans l'église de Saint-Rufin, l'onction épiscopale. Par un hasard qui se trouva être une prophétie, le texte de l'Evangile, choisi pour ce jour, était celui-ci : « Votre âme sera percée par une épée. »

Après la cérémonie, le nouvel évêque sortit de l'église, à cheval, mitre en tête, et revêtu des ornemens pontificaux, pour se rendre chez lui, accompagné de Guibert de Nogent et d'un jeune clerc. Il rencontra sur son chemin un paysan armé d'une lance ; jaloux de montrer qu'il n'avait point oublié les exercices militaires qu'il avait appris chez les Anglais, il prit la lance des mains de ce paysan, piqua des deux, et, tendant le bras comme s'il poursuivait quelqu'un, il frappa avec beaucoup d'adresse un petit arbre qui se trouvait sur la route. A la vue de cette action toute mondaine, Guibert de Nogent ne put s'empêcher de lui dire que la lance allait mal à la main lorsque la tête portait la mitre.

Trois ans se passèrent, pendant lesquels l'évêque donna aux habitans plus de mauvais exemples que de bons. C'étaient, au palais épiscopal, des profusions et des dépenses qui faisaient murmurer les hommes de bien ; il n'était point d'exactions que ne fissent les gens de l'évêque, afin de fournir à leur maître l'argent nécessaire à ses prodigalités. « C'était au point, dit Guibert de Nogent, que s'il arrivait que le roi vînt dans sa cité de Laon, lui qui, certes, avait bien, comme monarque, le droit d'exiger les égards dus à sa dignité, il était tout d'abord honteusement vexé dans ce qui lui appartenait. Car lorsqu'on menait, le matin ou le soir, ses chevaux à l'abreuvoir, on les enlevait de force, après avoir écrasé ses gens de coups. On doit penser que c'était encore bien pire pour les gens du peuple. Aucun laboureur ne pouvait entrer dans la ville qu'il ne fût jeté dans une prison et obligé de se racheter, ou cité en jugement et condamné sans motif, et sous le premier prétexte qui se présentait. »

Rapportons pour exemple un seul fait qui donnera une idée de la manière dont s'opéraient ces exactions.

« Le samedi, les habitans de la campagne quittaient leurs villages et venaient de tous côtés à Laon pour s'approvisionner au marché. Les gens de l'évêque alors faisaient le tour de la place, portant, dans des corbeilles ou dans des écuelles, des échantillons de légumes, de grains, ou d'une autre denrée quelconque, comme ayant intention de les

(1) Les fantassins étaient presque tous des gens des Communes. Les milices qu'on tirait d'elles fournirent jusqu'à François Ier, l'infanterie de l'armée. C'était au milieu de ces troupes, qui n'avaient pour armes défensives que des casques et quelquefois des cuirasses de cuir, et pour armes offensives que des lances ou des faux, qu'entraient, comme des moissonneurs, ces cavaliers armés de toutes pièces, montés sur des chevaux couverts de fer, et frappant avec des épées à deux mains. Cela nous explique ces grandes prouesses du moyen âge, que notre âge moderne est presque tenté de prendre pour des fables.

(2) On voit que, à l'exception de la Normandie et de l'Auvergne, toute la féodalité de France marchait sous les ordres du roi.

(3) A la nouvelle de sa retraite, il ne fallut rien moins que les prières des archevêques, des évêques et des hommes recommandables par leur piété, pour engager les Français à ne pas porter la dévastation dans les Etats de ce prince, et à en épargner les pauvres habitans.

(SUGER, *Vie de Louis-le-Gros*.)

vendre. Ils les présentaient ainsi au premier paysan qui cherchait de tels objets à acheter. Lorsque le prix de la vente était convenu, le vendeur disait à l'acheteur : « Suis-moi dans ma maison, que je te livre ce que je t'ai vendu. » L'autre suivait ; puis, lorsqu'ils étaient arrivés au coffre qui contenait les marchandises, l'honnête vendeur ouvrait le couvercle et le soulevait, disant à l'acheteur : « Regarde de près la marchandise, afin de t'assurer qu'elle ne diffère « en rien de celle que je t'ai montrée sur la place. » Alors l'acheteur, se levant sur la pointe des pieds, s'appuyait le ventre sur le bord du coffre, la tête et les épaule penchées dedans, plongeant ses mains dans le grain pour le retourner et s'assurer qu'il était de bonne qualité. C'était ce que demandait le brave vendeur. Il saisissait ce moment, soulevait le paysan par les pieds, le poussait à l'improviste dans le coffre, et, rejetant aussitôt le couvercle sur lui, gardait le captif dans cette sûre prison jusqu'à ce qu'il se fût racheté. Ces choses et autres semblables se passaient dans les villes ; les grands et leurs agens exerçaient publiquement le vol et le brigandage à main armée. Il n'y avait nulle sûreté pour tout homme qui se trouvait attardé dans les rues : être arrêté ou tué, voilà le sort qui l'attendait. »

Cependant ces moyens, quelque ingénieux qu'ils fussent, finirent par s'épuiser. Les laboureurs allèrent au marché de Reims, les habitans de la ville ne se hasardèrent plus à sortir de nuit ; enfin, la disette des gens rançonnables devint telle, que l'évêque, manquant d'argent, partit pour Rome afin d'en demander au roi d'Angleterre, qui se trouvait alors dans cette ville.

Pendant ce temps, le clergé, les archidiacres et les grands, cherchant les moyens de tirer de l'argent des hommes du peuple, traitaient avec eux par députés, offrant de leur accorder, s'ils payaient une somme raisonnable, la faculté de former une Commune. Les hommes du peuple, saisissant ce moyen qu'on leur offrait de se racheter de toutes les vexations, « donnèrent des monceaux d'argent à ces avares, dont les mains étaient autant de gouffres ; et ceux-ci, rendus plus faciles par cette pluie d'or qui tombait sur eux, jurèrent aux gens du peuple, par les choses les plus sacrées, de tenir exactement la promesse qu'ils leur avaient faite ».

Ce marché était à peine conclu que l'évêque revint, momentanément enrichi par les présens du roi d'Angleterre. Il entra d'abord dans une grande colère en apprenant les promesses faites en son absence par Guy et l'archidiacre Gauthier, et refusa d'entrer dans la ville. Mais au moment où on le croyait le plus inflexible, il s'adoucit tout à coup, rentra dans la cité de Laon, jura de respecter les droits de la Commune, droits établis sur le modèle des Communes de Saint-Quentin et de Noyon, et de plus décida le roi à confirmer et à jurer aussi ce traité. Ce changement dans ses intentions « vint, dit Guibert de Nogent, de ce qu'on lui offrit de grosses sommes d'or et d'argent, et que c'en fut assez pour apaiser les tempêtes de ses paroles ». Ce furent des considérations pareilles qui déterminèrent aussi le roi.

La Commune fut donc acceptée par le peuple, jurée solennellement par l'évêque, ratifiée par le roi.

Mais avec l'or du peuple s'en alla le souvenir de la foi engagée. Lorsque l'évêque se retrouva sans argent, il crut n'avoir rien promis. Cependant, comme il n'osait lever de nouvelles taxes, et qu'il fallait remplir les coffres, l'homme de Dieu se fit faux monnayeur.

« Les employés chargés de frapper les monnaies, dit l'auteur où nous puisons nos renseignemens, falsifièrent tellement les espèces, que, par cette manœuvre, une foule de gens se trouvèrent réduits à la dernière indigence. Ils fabriquèrent, en effet, avec le cuivre le plus vil, des pièces qu'à force de méchans artifices ils faisaient paraître, pour le moment du moins, plus brillantes que l'argent, de sorte que, — ô douleur ! — le vulgaire ignorant y était trompé, se défaisait pour ces pièces de ce qu'il avait de plus précieux, et ne recevait en échange qu'une scorie du plus vil métal. »

Mais, dès que les gens du peuple eurent reconnu cette fraude, ils ne reçurent plus aucune monnaie d'argent sans en avoir préalablement frotté le coin sur le grès ; de sorte que l'évêque fut obligé d'aviser bientôt à de nouveaux moyens. Celui de tous qui lui parut le plus court et le plus sûr fut de leur retirer leurs franchises et de les faire rentrer dans la classe des serfs taillables à merci. Il assembla en conséquence son conseil, où il fut arrêté qu'on déterminerait le roi à venir entendre, en la ville de Laon, les offices du carême, et que, la veille du vendredi saint, on profiterait de sa présence pour attaquer et détruire les libertés accordées.

A l'époque convenue, le roi vint. Les bourgeois qui se doutèrent que sa présence aiderait à tramer quelque complot contre eux, lui firent offrir quatre cents livres d'argent pour qu'il leur fût favorable ; mais l'évêque et les grands s'engagèrent à lui en compter sept cents, s'il voulait les appuyer dans le retrait de leur parole. Louis-le-Gros se décida pour ceux qui lui offraient le plus (1) ; et, au jour dit, il se rendit à l'hôtel de ville, où l'attendait le peuple rassemblé. L'évêque, en vertu de son pouvoir épiscopal, le releva de son serment, s'en releva lui-même, et tous deux ensemble déclarèrent aux bourgeois que la Commune de Laon était abolie. La consternation fut telle qu'aucun cri de vengeance ne s'éleva. Cependant le roi, comprenant qu'il venait de violer toutes les lois divines et humaines, n'osa, cette nuit-là, coucher ailleurs que dans le palais épiscopal ; et le lendemain, à la pointe du jour, il quitta la ville avec sa suite, tellement pressé d'en sortir, que se contentant de la promesse de l'évêque, il n'attendit pas même le paiement des sept cents livres d'argent.

Le cœur des bourgeois était plein de stupeur, mais en même temps de rage. Les boutiques se fermèrent, les cabaretiers et les aubergistes n'étalèrent plus aucune marchandise ; les hommes en place cessèrent de remplir leurs fonctions, et la ville présenta ce caractère triste et grave dont nous avons vu, de nos jours, les cités s'empreindre à la veille des réactions civiles, dans ces heures sombres qui précèdent l'explosion d'une révolution populaire.

Cet aspect était rendu plus solennel encore par le jour même où ces choses se passaient, car c'était le vendredi saint que les âmes de ces hommes devenus ennemis mortels « se préparaient, d'un côté par l'homicide, de l'autre par le parjure, à recevoir le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Toute cette journée, des troupes de bourgeois, sans armes encore et parlant bas, parcoururent les rues, s'amoncelèrent sur les places, se dispersant au moindre bruit qui pouvait annoncer l'approche d'une troupe armée, pour s'amasser sur un autre point, comme des nuages que le vent pousse en sens contraire, et qui présagent une tempête au ciel. — Quarante hommes déterminés s'engagèrent, dit-on, par un serment terrible qui devait, s'ils y manquaient, leur ôter tout espoir dans la vie éternelle, à massacrer l'évêque et tous ceux de ses gens qui tomberaient entre leurs mains. L'évêque eut quelque révélation de ce complot, et n'osa point sortir de son palais pour aller à matines.

Cependant le lendemain, qui était le jour du samedi saint, il ordonna à ses domestiques et à quelques soldats de cacher des épées sous leurs vêtemens, et de marcher derrière lui, car il fallait qu'il suivît la procession. Tous les bourgeois de la ville étaient à la cérémonie, et l'évêque voyait à sa suite, et à peine séparée de lui par quelques serviteurs sur lesquels il comptait peu, cette population tout entière qu'il venait de trahir, dont chaque regard lui envoyait un reproche, et dont chaque vêtement lui cachait un cœur ennemi. Bientôt il s'éleva quelque tumulte, comme cela arrive toujours au milieu des grandes foules, et aussitôt l'un des conjurés, s'imaginant que l'heure était venue d'exécuter le meurtre promis, sortit d'une voûte sombre et basse et se mit à crier à haute voix et à plusieurs reprises : « Commune ! Commune ! » Cependant ces cris moururent sans échos ; car ces hommes, ardens à se venger, mais religieux, même dans leur vengeance, ne voulurent point l'accomplir au moment où leur évêque, tout condamnable qu'il était à leurs yeux, remplissait les fonctions sacrées de son ministère épiscopal. L'évêque rentra donc dans son palais sans accident, et son orgueil s'en augmenta. Le peuple à cette époque était comme un de ces jeunes lions apprivoisés qui n'ont pas encore goûté le sang, et dont on ne connaît ni la force ni la rage.

Cependant, à peine rentré, l'évêque fit venir de ses domaines une troupe nombreuse de paysans, les arma, et ordonna aux uns de défendre l'église, et aux autres de garder son palais.

La cité s'agitait de plus en plus, comme par un tremblement de terre croissant. Des bourgeois se hasardaient dans les rues avec quelque arme à la main, comme une épée ou une hache. Les plus timides s'écartaient encore de leur chemin, et feignaient de ne pas les connaître, mais d'autres plus hardis, du haut de leurs fenêtres les encourageaient du geste ; puis, bientôt descendaient, sortaient eux-mêmes armés, s'arrêtaient lorsque quelque seigneur passait devant eux pour rejoindre hâtivement le palais épiscopal, le regardaient de la tête aux pieds, et, n'osant cependant encore l'attaquer, le laissaient continuer son chemin ; puis, ces quelques hommes armés se réunissaient, formaient une troupe, s'étonnaient de se trouver si nombreux, et accueillaient avec des rires sauvages les nouveaux renforts qui leur arrivaient à chaque instant.

---

(1) La cupidité de ce prince le fit donc pencher, comme je l'ai dit, vers ceux qui lui promettaient davantage ; de son consentement, et contre ce qui était dû à Dieu, tous ses sermens et ceux de l'évêque et des grands furent en conséquence violés et déclarés nuls, sans aucun respect pour l'honneur et pour les jours saints.

VIE DE GUIBERT DE NOGENT, liv. 3.

Tandis que cela se passait au dehors, au dedans l'évêque discutait, avec l'archidiacre Gauthier, sur les sommes à exiger des bourgeois ; car, par une amère dérision, le prélat voulait que chaque homme lui payât, pour l'abolition de la Commune, la même somme qu'il lui avait payée pour son établissement. De temps en temps un grondement, grave comme celui du tonnerre lointain, arrivait à ces deux hommes parjures ; ils relevaient alors la tête, écoutaient un instant, ignorant d'où naissait ce bruit, et bientôt, comme il cessait, ils se remettaient aux calculs de leur taille. Tout à coup un grand tumulte éclata au pied des murs mêmes du palais épiscopal ; les cris : — Commune !



Il se mit à genoux devant ces hommes.

Commune ! — retentirent jusqu'à l'évêque ; il ouvrit une fenêtre et aperçut toutes les rues adjacentes pleines de bourgeois armés de haches, d'épées à deux tranchans, d'arcs et de cognées ; il fut à son tour aperçu des révoltés qui poussèrent de grands cris de malédiction et lancèrent une volée de flèches dont quelques-unes vinrent frapper à quelques pieds seulement de lui. Il ferma aussitôt la fenêtre, et, en se retournant, il trouva devant lui l'un de ses grands, nommé Adon, vice-seigneur, ardent de paroles, ardent de cœur, qui, voyant que c'était une grande révolte, venait lui demander ses ordres, et lui annoncer que déjà deux de ses grands étaient tombés morts, à savoir Guinimar, homme noble, et le nommé Regnier, cousin de l'abbé Guibert, l'historien des grands événemens que nous rapportons. Le prélat, qui était, nous l'avons dit, un homme de courage habitué aux armes et à la guerre, ordonna les préparatifs nécessaires, s'arma et se rendit aux murailles avec ses soldats.

Il trouva le combat déjà engagé : les assaillans étaient conduits, du côté où il se plaça, par un nommé Teudegaud, serf de l'église de Saint-Vincent, que l'évêque avait souvent raillé sur sa laideur, et qu'il appelait même habituellement du sobriquet d'*Isengrin*, mot qui, à cette époque, désignait en langue populaire un loup. Ces gens criaient comme des forcenés : « Commune ! Commune ! » dressaient contre la muraille toutes les échelles qu'ils avaient pu se procurer dans la ville, et Isengrin à leur tête, montaient malgré les traits et les pierres que l'évêque et sa troupe faisaient pleuvoir sur eux. Enfin, le prélat, voyant que tout devait céder à un courage si extraordinaire « en de telles gens » et qu'un dernier assaut se préparait, auquel il n'avait pas l'espoir de résister, quitta la muraille afin de s'enfuir dans le cellier de l'église. En passant dans la cour, il s'aperçut que la porte avait été forcée malgré le courage d'Adon, qu'il avait chargé de défendre ce poste, et vit ce seigneur qui se défendait si vigoureusement à coups de lance et d'épée, qu'il avait abattu trois de ses assaillans. Enfin, pressé par les autres, il monta sur une table à manger qui se trouvait dans la cour, et, « comme dit Guibert, outre les plaies dont son corps était couvert, il avait les deux genoux blessés ; il tomba dessus, et, dans cette posture, il combattit encore longtemps, portant de rudes coups à ceux qui le tenaient pour ainsi dire assiégé, jusqu'à ce qu'enfin, épuisé de fatigue, il fut percé d'un trait que lui lança un homme du peuple, et réduit en cendres lors de l'incendie qui consuma le palais. »

A la mort d'Adon, toute résistance cessa ; les hommes d'Isengrin, qui avaient escaladé les murailles, se joignirent à ceux qui avaient enfoncé la porte, et les deux troupes réunies se mirent à chercher le prélat, « l'appelant à grands cris, dit encore Guibert, non pas évêque, mais coquin. »

Une heure à peu près s'était passée dans cette recherche vaine, qui avait encore augmenté leur colère, lorsqu'ils s'emparèrent d'un valet qui, effrayé par leurs menaces, fit signe qu'il fallait chercher du côté du cellier. Ils s'y précipitèrent aussitôt, et, comme il n'y avait que des tonneaux vides, ils frappèrent dessus, trouant ceux qui sonnaient le creux, et les sondant avec des épées. Enfin un cri aigu se fit entendre : l'évêque venait d'avoir la cuisse traversée.

Alors ... les révoltés, ardens au carnage, se réunirent autour de ce tonneau, enlevèrent le couvercle, et virent ... en habit de domestique; un instant ils crurent s'être trompés. — Qui est là? demanda Isengrin. — Un malheureux prisonnier, dit l'évêque. Et tous poussèrent de joyeux cris, car, avec l'instinct de la vengeance, ils avaient reconnu la voix du prélat, quelque altérée qu'elle fût par la terreur. Isengrin le prit par les cheveux et le tira hors du tonneau. Peut-être si ce malheureux était resté couvert de ses vêtemens sacerdotaux, leur caractère sacré eût-il pu en imposer à la multitude; mais il avait pris un habit de domestique; ce n'était plus pour eux qu'un homme, qu'un évêque parjure et de mœurs perdues. Ils l'en traînèrent donc, avec des huées et des coups, vers le cloître des Clercs: tout le peuple les y attendait.

L'évêque vit bien que puisqu'on s'arrêtait là, c'était là le lieu du supplice. Il essaya d'adoucir ces furieux; il leur promit de grosses sommes d'argent pour le rachat de sa vie; il leur offrit de quitter Laon, s'engageant, par les serments les plus terribles, à n'y jamais rentrer; enfin, il se jeta à genoux devant ces hommes qu'il avait vus dix ans à genoux devant lui. Alors l'un d'eux, nommé Bernard des Bruyères, le voyant dans cette posture, leva une lourde hache à deux tranchans dont il était armé, et d'un seul coup lui fendit la tête et lui fit sauter la cervelle. Comme il respirait encore, ses bourreaux lui brisèrent à de petites distances les os des jambes, et le percèrent lentement de mille blessures. Quant à Isengrin, apercevant l'anneau pastoral au doigt de celui qui naguère était évêque, et ne pouvant l'arracher parce que la main crispée par l'agonie s'était fermée, il coupa le doigt du pauvre mort et s'empara ainsi de l'anneau. Puis enfin, le cadavre fut jeté tout nu contre une borne; et pendant cette journée, nul ne passa devant lui, homme, femme ou enfant, sans lui jeter des pierres ou de la boue, et sans poursuivre son âme de railleries et de malédictions [1].

Ainsi tomba la première victime de la première révolution populaire. ... révolution de ville qu'on peut comparer à une révolution de nation; car, les intérêts étant pareils, quelque petit ou grand que soit le cercle qu'ils embrassent, leurs développemens présentent les mêmes périodes. D'abord, besoin d'amélioration chez les serfs d'une ville, besoin exprimé par l'humble demande d'affranchissement;

— Accord juré entre le maître et les serfs;

— Accomplissement loyal du traité par ceux-ci;

— Oubli de la promesse faite et violation du serment par le seigneur;

— Réaction populaire, accompagnée de tous les crimes démocratiques qu'elle peut entraîner après elle:

Voilà une révolution au douzième siècle.

Au bout de six cents ans, une nation tout entière éprouve ces besoins qu'avait éprouvés une ville. Mais elle veut plus que l'affranchissement, elle veut la liberté, et la demande de cette liberté est faite, non plus par quelques bourgeois, mais par un grand peuple.

Ce peuple réclame humblement cette liberté par la voix de ses représentans: la réclamation est raillée par les grands ordres de l'État; les représentans sont chassés de la salle de leurs délibérations, et se réunissent au Jeu-de-Paume.

— Fondation de l'assemblée nationale;

— Rédaction d'un traité qui établit les droits du peuple et limite le pouvoir de la royauté;

— Acceptation libre de ce traité par Louis XVI;

— Serment de fidélité à la constitution de 91.

— Violation de la promesse, et oubli, par la royauté, du serment loyalement tenu par le peuple;

— Réaction populaire qui dresse sur la place de la Révolution l'échafaud du 21 janvier 93, mort de Louis XVI, traître et parjure:

Voilà une révolution au dix-huitième siècle.

Seulement on voit qu'en suivant une progression semblable à celle du douzième, tout marche sur une plus grande échelle. Ce n'est plus une ville qui se révolte, c'est une nation qui se soulève; ce n'est plus un évêque que quelques bourgeois assassinent, c'est un roi qu'un peuple tout entier juge, et que le bourreau exécute.

Ce ne fut que seize ans après le meurtre de l'évêque Gaudry, c'est-à-dire en 1128, que les bourgeois de Laon obtinrent, non la ratification de leur Commune, car ce nom de Commune fut rayé du nouveau traité comme *horrible et exécrable*, mais une *institution de paix*. Dans cet intervalle, la royauté avait pris une sanglante revanche. Tous les bourgeois saisis les armes à la main avaient été pendus sans rançon ni merci, et leurs corps, laissés sans sépulture, avaient été la proie des chiens et des oiseaux.

Par ce traité de paix étaient rétablies, sur les bases de la première charte, la juridiction municipale et la fixation des tailles. Il stipulait de plus le pardon des anciennes forfaitures et l'autorisation donnée aux bannis de rentrer dans la ville; mais de ce pardon étaient exceptés treize bourgeois: — Foulques, fils de Bomard; Raoul de Cabricion; Ancelle, gendre de Lebert; Haymon, vassal de Lebert; Payen Seille, Robert, Remy But, Maynard Dray, Raimbault de Soissons, Paque Osteloup, Ancelle Quatremains, Raoul Gastines et Jean de Molrain.

Tels sont les noms inconnus de ces premières victimes de la cause populaire: bannis du douzième siècle qui ouvraient cette longue liste de proscription, registre aux mille pages, dont chaque page est remplie, et dont la dernière, écrite d'hier et fraîche encore, se termine par les noms de Prospert et de Jeanne.

Et que l'on ne s'y trompe pas, quoiqu'il y ait entre le dévoûment et la punition de ces hommes un intervalle de sept siècles, c'est le même principe qui les a fait agir, c'est le même pouvoir qui les a réprimés. Les souverains entendent tous la liberté de la même manière, et « le roi ne lâche que quand le peuple arrache ».

Revenons à Louis-le-Gros, vainqueur des seigneuries et vaincu par les Communes.

Lorsque les choses ci-dessus racontées furent accomplies, il était arrivé à la cinquante-neuvième année de son âge, déjà depuis longtemps gêné par l'énorme corpulence à laquelle il doit son surnom, fatigué par ses expéditions guerrières, quoique encore jeune de cœur, ferme de volonté, et ardent d'exécution, il fut forcé de s'arrêter, gémissant de son impuissance et répétant souvent ces paroles:

« Hélas! hélas! quelle misérable nature est la nôtre! savoir et pouvoir tout ensemble lui est à peine ou plutôt ne lui est jamais permis. »

Sentant sa fin approcher, il demanda à recevoir les sacremens et à se confesser en présence de tous et tout haut. Les portes de la chambre furent donc ouvertes, et chacun put entrer.

Tout le monde étant rassemblé, il appela son fils Louis, se démit en sa faveur du gouvernement de l'État, qu'il confessa avoir mal administré, lui remit l'anneau royal, l'obligea de promettre, sous serment, de protéger l'église de Dieu, les pauvres et les orphelins, de respecter les droits de chacun, et de ne retenir aucun individu prisonnier dans sa cour. Puis, son fils ayant prêté le serment, il rassembla toutes ses forces, et fit à haute voix cette profession de foi religieuse:

« Moi, Louis, malheureux pécheur, je confesse un seul et vrai Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; je confesse qu'une personne de cette sainte Trinité, le Fils unique, consubstantiel et coéternel à Dieu son père, incarné dans le sein de la très sainte vierge Marie, a souffert, est mort, a été enseveli, est ressuscité le troisième jour, est monté au ciel, où il est assis à la droite de Dieu le père et viendra juger les vivans et les morts au jour du grand et dernier jugement. Je crois que l'eucharistie de son très sacré corps est le même qu'il a pris dans le sein de la Vierge, et qu'il donna à ses disciples pour qu'ils demeurassent unis et associés en lui. Je crois fermement, et je le confesse, de bouche et de cœur, que ce vin est le même sang sacré qui a coulé de son côté quand il était attaché à la croix. Je désire enfin que ce viatique, le plus sûr des secours, me fortifie à l'heure de ma mort, et me défende par sa protection irrésistible de toute puissance infernale. »

Puis, sentant que son heure arrivait, il pria qu'on étendît un tapis par terre, et que sur ce tapis l'on jetât des cendres en forme de croix. Cela fait, on l'y porta et déposa. Deux heures après, il rendit l'âme.

C'était le 1[er] août 1137; il avait atteint sa soixantième année, et régnait depuis trente ans.

Louis-le-Jeune monta sur le trône.

Vers les derniers jours qui précédèrent la mort de Louis-le-Gros, des députés étaient venus à son lit d'agonie lui annoncer que Guillaume X, duc d'Aquitaine, étant mort dans un pèlerinage à Saint-Jacques, lui avait légué, comme à son roi et suzerain, sa fille Éléonore, non encore mariée, ainsi que les duchés d'Aquitaine et de Guyenne qui lui appartenaient. Le roi avait accepté ce legs, et, reconnaissant, avait ordonné à son fils d'épouser la riche orpheline. Louis-le-Jeune était donc en route pour Bordeaux, lorsqu'arriva la mort de son père. La nouvelle qu'il en reçut à Poitiers ne retarda point son mariage: il fut célébré en présence de tous les grands de Gascogne, de Saintonge et de Poitou réunis. Ainsi l'œuvre de la réunion des seigneuries à la couronne de France avait été l'une des dernières pensées de Louis-le-Gros, et se continuait après sa mort.

Louis-le-Jeune revint hâtivement de Bordeaux à Orléans, où il avait appris que les habitants voulaient établir une Commune. Fidèle aux traditions paternelles, il réprima,

---

[1] O mon Dieu! qui pourrait dire combien d'infâmes railleries les passans ... sur ce corps ... étendu dans la rue, et de combien de ... de boue ils le couvrirent. GUIBERT DE NOGENT.

dit l'auteur de sa vie (1), hardiment ces complots, non sans malheur pour certains hommes. »

Quelques années après, Louis-le-Jeune, ayant appris que les Sarrasins avaient repris sur les croisés la ville d'Edesse, convoqua à Vézelay une grande assemblée où une nouvelle croisade fut résolue. Il reçut, ainsi que la reine Eléonore, la croix des mains de saint Bernard, et « partit pompeusement entouré d'un cortège royal, la semaine d'après la Pentecôte de l'an 1147 ».

Le roi, en quittant la France, en avait confié le gouvernement à Suger, qui avait vu avec chagrin cette croisade, et qui ne cessa de rappeler Louis à Paris, où il jugeait sa présence plus nécessaire qu'à Jérusalem. Ce fut surtout lorsque Robert de Dreux, frère du roi; l'eût abandonné en Palestine, et, revenu en France, eût essayé, avec l'aide de plusieurs ecclésiastiques et d'un parti populaire assez nombreux, de détrôner son frère, que ses instances devinrent plus pressantes, quoiqu'il eût, par sa prudence et par sa fermeté, fait échouer cette tentative d'usurpation.

Voici la lettre qu'il lui écrivait à cette occasion.

« Les perturbateurs du repos public sont de retour, tandis que vous, obligé à défendre vos sujets, vous demeurez comme captif sur une terre étrangère. A quoi pensez-vous, seigneur, de laisser ainsi les brebis qui vous sont confiées à la merci des loups? Comment pouvez-vous vous dissimuler les périls dont les ravisseurs qui vous ont devancé menacent votre Etat? Non; il ne vous est pas permis de vous tenir plus longtemps éloigné de nous. Tout réclame ici votre présence. Nous supplions donc Votre Altesse, nous exhortons votre pitié, nous interpellons la bonté de votre cœur, enfin nous vous conjurons, par la foi qui lie réciproquement le prince et les sujets, de ne pas prolonger votre séjour en Syrie au delà des fêtes de Pâques, de peur qu'un plus long délai ne vous rende coupable, aux yeux du Seigneur, d'avoir manqué au serment que vous avez fait en recevant la couronne. Vous aurez lieu, je pense, d'être satisfait de notre conduite; nous avons remis entre les mains des chevaliers du Temple (2) l'argent que nous avions résolu de vous envoyer; nous avons de plus remboursé au comte de Vermandois les trois mille livres qu'il nous avait prêtées pour votre service. Votre terre et vos hommes jouissent, quant à présent, d'une heureuse paix. Nous réservons pour votre retour les reliefs des fiefs mouvant de vous, les tailles et les provisions de bouche que nous levons sur vos domaines. Vous trouverez vos maisons et vos palais en bon état, par le soin que nous avons pris d'en faire les réparations. Me voilà présentement sur le déclin de l'âge; mais j'ose dire que les occupations où je me suis engagé pour l'amour de Dieu, et par attachement pour votre personne ont beaucoup avancé ma vieillesse. A l'égard de la reine votre épouse, je suis d'avis que vous dissimuliez le mécontement qu'elle vous cause jusqu'à ce que, rendu en vos Etats, vous puissiez tranquillement délibérer sur cela et sur d'autres objets. »

Nous avons transcrit cette lettre dans tous ses détails, parce que de pareils détails sont de l'histoire. D'ailleurs, son dernier paragraphe nous ramène à un événement qui a eu une trop grande influence sur les destinées du royaume pour que nous le passions sous silence : nous voulons parler du divorce de Louis-le-Jeune et d'Eléonore d'Aquitaine.

La cause de ce mécontentement, que Suger invitait Louis-le-Jeune à dissimuler, était la conduite de la reine. Elle s'était *croisée* avec son mari, comme nous l'avons dit, et ses amours avec un jeune Sarrasin étaient devenus un sujet de scandale pour tous ceux qui avaient pris part à la sainte entreprise. Ils pensaient que le commerce adultère de leur reine avec un ennemi de l'Eglise était une mauvaise préparation au succès qu'ils priaient Dieu d'accorder à leurs armes. Aussi, presque aussitôt après son retour et la reine à peine accouchée d'une fille sur la paternité de laquelle il avait des doutes, Louis allégua un degré de consanguinité assez proche pour amener la rupture de leur mariage, rupture qui eut lieu le 18 mars 1152. Le roi était revenu de la croisade le 20 octobre 1149 (3).

(1) L'auteur de la *Vie de Louis-le-Jeune* est complètement inconnu. On l'attribua toujours, mais à tort, à Suger; car ce fragment historique s'étend jusqu'en 1165, et Suger mourut le 12 janvier 1151.

(2) L'ordre du Temple avait été fondé sous Louis-le-Gros l'an 1118.

(3) « C'est pourquoi Hugues, archevêque de Sens, les manda tous deux, à savoir le roi Louis et la reine Eléonore, en sa présence, à Beaugency, où, sur son injonction, ils se rendirent le vendredi d'avant le dimanche des Rameaux. Il s'y trouva aussi Samson, évêque de Reims; Hugues, évêque de Rouen; l'archevêque de Bordeaux, dont j'ignore le nom; quelques-uns de leurs suffragans, et une grande partie des grands et des barons du royaume de France. Quand ils furent assemblés dans l'endroit ci-dessus désigné, les parens du roi prononcèrent, selon qu'ils l'avaient promis, le serment qu'il existait, comme nous l'avons dit plus haut, un proche degré de parenté entre le roi et la reine Éléonore; et ainsi fut dissoute entre eux la société matrimoniale. »

(*Vie de Louis-le-Jeune.*)

Louis-le-Jeune, en répudiant Eléonore, lui rendit la Guyenne et le Poitou, quoique Suger s'opposât à cette restitution, qui, en effet, était d'un honnête homme, mais d'un mauvais politique. A peine maîtresse de ces deux duchés, Eléonore se maria à Henri, comte d'Anjou, duc de Normandie, et les lui apporta en dot; de sorte que ce même comte, montant sur le trône sous le nom de Henri II, se trouva roi d'Angleterre, duc de Normandie, de Bretagne et d'Aquitaine, comte d'Anjou, de Poitou, de Touraine et du Maine. Ainsi l'ennemi fut introduit non seulement sur les rivages, mais au cœur même du royaume; ainsi le roi d'Angleterre put à l'avenir faire la guerre à la France avec des Français.

Louis, de son côté, épousa en secondes noces Constance, fille du roi d'Espagne. Mais elle mourut bientôt en lui donnant une fille (1). Enfin le roi, craignant que la France cessât d'être gouvernée par un prince sorti de son sang, épousa en troisièmes noces Adèle, fille de Thibaut, comte de Blois, qui combla ses vœux en lui donnant un fils le 22 août 1165.

Ce fils fut Philippe II, surnommé Auguste (2).

Les détails que nous donne l'historien inconnu de Louis VII s'arrêtent à cette époque, quoique ce ne soit qu'en 1181 que Louis meurt, « laissant, dit Jean de Serres, le levain d'un grand malheur à sa postérité. »

Outre ce que nous venons de rapporter, le règne de Louis-le-Jeune vit beaucoup de choses, et entre autres la doctrine d'Abailard condamnée au concile de Soissons; le Code Justinien retrouvé en Italie et apporté en France, où il devint le droit écrit; la naissance des factions papistes et impériales, connues sous les noms de Guelfes et Gibelins; le duel défendu pour toute dette qui n'excédera pas cinq sous; la formation de l'Université de Paris; la fondation de l'Ecole de médecine de Montpellier, enfin le différend relatif aux immunités ecclésiastiques entre Henri II et Thomas, archevêque de Cantorbéry, différend qui ne fut terminé que par l'assassinat de ce dernier.

Louis avait voulu, de son vivant, consolider les droits de son fils au trône, en le faisant sacrer et couronner. Ce fut le jour de la Toussaint 1180, le jeune roi entrant dans sa quinzième année, que cette cérémonie s'accomplit à Reims, en présence de Henri, roi d'Angleterre, « qui tenait humblement un côté de la couronne sur la tête du roi de France, en signe de la soumission qu'il lui devait ». La même année, « enflammé, dit son historien, d'un saint zèle, il fit, le 16 des calendes de mars, saisir les juifs dans leurs synagogues, par toute la France, et les fit dépouiller de leur or, de leur argent et de leurs vêtements, comme ils en avaient eux-mêmes dépouillé les Egyptiens à leur sortie de l'Egypte. Mais ce n'était que le prélude de leur bannissement, qui ne tarda point, grâce à Dieu, à suivre ce premier avertissement. »

En effet, au mois d'avril 1182, Philippe-Auguste rendit un édit qui donnait aux juifs jusqu'à la Saint-Jean suivante pour sortir du royaume; ils avaient le droit de vendre leur mobilier dans cet intervalle. Quant à leurs domaines, « tels que maisons, champs, vignes, pressoirs et autres immeubles, il s'en réserva la propriété pour ses successeurs au trône de France, et pour lui. »

En 1187, une contestation entre Philippe et Henri amena la guerre. La reconnaissance de vassalité, que le roi d'Angleterre avait consenti à faire au sacre du roi de France en lui tenant la couronne sur la tête, était une vaine démonstration, car depuis lors, Philippe n'avait pu obtenir du jeune comte de Poitiers, Richard (3), fils de Henri, l'hommage qu'il lui devait pour le Poitou. En outre, Philippe réclamait de Henri plusieurs châteaux, et particulièrement celui de Gisors, que Marguerite, sa sœur, avait reçu en dot

(1) En 1160.

(2) Philippe fut surnommé *Auguste* par Rigord ou Rigot. Cet homme, Goth d'origine, comme il le dit lui-même, c'est-à-dire [illegible] le Languedoc *, où il exerçait la profession de médecin, quitta son état pour se renfermer dans l'abbaye de Saint-Denis, où il écrivit la vie du roi. Il nous explique quelle signification il attachait au mot *Auguste*, qui est resté à Philippe, quoique Guillaume le Breton, continuateur de Rigord, ait toujours appelé ce roi Philippe-le-Magnanime.

« Mais peut-être vous étonnerez-vous du titre d'Auguste que je donne au roi en tête de cet ouvrage, en voici les raisons : Les écrivains donnaient ordinairement le nom d'Auguste (du verbe *augeo, auges*) aux Césars qui avaient augmenté l'Etat. Philippe mérite donc le nom d'Auguste parce qu'il a aussi augmenté l'État. En effet, il a réuni à son royaume tout le Vermandois, que ses prédécesseurs avaient perdu depuis longtemps, et beaucoup d'autres terres dont il a encore augmenté le revenu de l'État. De plus, il est né dans le mois consacré à Auguste (août), c'est-à-dire quand les granges et les pressoirs regorgent de biens temporels. »

(3) Le même qui fut appelé Richard Cœur-de-Lion.

* Ce nom de Languedoc n'a été adopté que vers le commencement du treizième siècle. [illegible] cette partie de la France [illegible] gouvernement des Westrogoths qui y avait subsisté de 418 à 712, époque à laquelle il fut renversé par l'invasion des Arabes.

lorsqu'elle épousa Henri, fils de Henri-le-Grand, et qui [illegible] devaient retourner à la France.

Ne pouvant obtenir ni l'hommage de Richard, ni la [illegible] des châteaux, le roi [illegible] une armée nombreuse [illegible] le Berry, entra vivement dans l'Aquitaine, et mit le siège devant Châteauroux.

Pendant ce temps, des messagers passaient les mers pour se rendre à la cour de [illegible] ils venaient annoncer avec des gémissemens et des soupirs, qu'en punition des péchés de la chrétienté, Saladin, roi d'Égypte et de Syrie, avait fait invasion sur les [illegible] des chrétiens situées au delà des mers; qu'il en avait massacré sans pitié des milliers, et que, poursuivant le cours de ses iniquités, il avait en peu de jours [illegible] la sainte cité de Jérusalem et toute la terre promise; Tyr, Tripoli, Antioche et quelques autres forteresses [illegible] seules résisté à ses efforts. »

Ces nouvelles réunirent Philippe et Richard. Ils firent un traité, non de paix, mais de trêve : les choses devaient rester dans l'état où elles se trouvaient, jusqu'à ce qu'ils eussent accompli le service du Seigneur; et une nouvelle croisade fut résolue. Quelque temps après la signature de ce traité, le roi Henri d'Angleterre mourut, et Richard lui succéda au trône. Rien ne fut pour cela changé aux projets arrêtés.

Le jour de la Saint-Jean 1190, le roi Philippe, après avoir fait son testament, alla, suivi d'un nombreux cortège, prendre l'oriflamme sur l'autel de Saint-Denis (2), y reçut la panetière et le bourdon des mains de Guillaume, archevêque de Reims, la bénédiction du clou, de la couronne d'épines et du bras de saint Siméon, se rendit à Vézelay, y prit congé de tous les barons, remit entre les mains d'Adèle, sa mère, et de Guillaume, son oncle, la garde du royaume et la tutelle de son fils Louis (3), et partit pour Gênes, où il se fit préparer les vaisseaux et les armes nécessaires à son entreprise. Richard, de son côté, s'embarqua au port de Marseille, et les deux rois arrivèrent presque en même temps à Messine.

Cette croisade échoua dans son but, qui était de reconquérir Jérusalem ; la rivalité qui s'éleva entre les deux rois en fut la principale cause (4) ; Richard prit l'île de Chypre ; Philippe, la ville de Saint-Jean-d'Acre ; puis bientôt ce dernier, se défiant du roi d'Angleterre, à cause des présens qu'il échangeait avec Saladin, appela ses seigneurs à un conseil intime, régla les affaires de l'armée, et, prenant congé des siens, partit avec une suite de deux galères seulement, qu'un Génois nommé Roux de Rulla lui avait procurées. Après une traversée heureuse, il rentra en France vers le temps des fêtes de Noël.

Ce départ n'éteignit par les soupçons que Philippe avait conçus contre Richard, car il reçut des lettres d'outre-mer qui l'avertissaient, dit Guillaume-le-Breton, « que des hommes de la nation des *Assissins* avaient été, par l'ordre du roi Richard, envoyés pour le tuer (5), comme ils avaient tué vers ce même temps, près d'Acre, Conrad, marquis de Montferrat. C'est pourquoi ledit roi Philippe se créa dès lors de très fidèles gardes du corps, porta dès lors presque toujours à la main une masse d'airain ou de fer, et ses gardes prirent aussi la coutume de porter des massues, coutume qu'ils ont conservée jusqu'à présent. Le roi, fort troublé, envoya des députés vers le Vieux de la Montagne, roi des Assissins, afin de connaître promptement et pleinement, par lui, la vérité de la chose. Les messagers étant retournés vers le roi, il reconnut, par les lettres du Vieux, que ces bruits étaient faux, et ayant, par le rapport de ces messagers, appris la vérité, son esprit, méprisant ce bruit trompeur, ne fut plus tourmenté par de faux soupçons.

« Il y a parmi les Assissins une croyance que Dieu déteste : si par obéissance à leur seigneur ils tuent un homme ou font quelque autre chose, ils croient qu'aussitôt le crime commis ils seront sauvés. »

Il est si souvent question chez nos chroniqueurs, et surtout chez ceux qui ont écrit sur les croisades, du *Vieux de la Montagne*, de son peuple d'*Assissins*, et cela toujours d'une manière si vague que nous croyons devoir donner à nos lecteurs quelques détails sur eux. Nous les emprunterons au voyageur vénitien Marco Polo, qui vivait cent ans après Philippe-Auguste, et qui est le premier qui parle de cette secte et de son roi d'une manière aussi précise.

« Mulehet, dit-il, est une contrée où demeurait anciennement celui que l'on appelait le *Vieux de la Montagne* ; car ce nom de Mulehet veut dire, en langue sarrasine, le lieu où résident les hérétiques ; et, du nom de ce lieu on appelle ceux qui y demeurent Mulehétiques, c'est-à-dire hérétiques de leur religion, comme sont les *Patarins* (1) parmi les chrétiens (2). Ce prince se nommait *Aloadin* (3) ; il avait fait faire, dans une belle vallée renfermée entre deux montagnes très hautes, un très beau jardin (4), rempli de toutes les sortes d'arbres et de fruits qu'il avait pu se procurer ; et à l'entour de ces plantations, différens palais et pavillons, décorés de travaux en or, de peintures, et d'ameublemens tout en soie. Là, dans de petits canaux qui répondaient à diverses parties de ces palais, on voyait courir des ruisseaux de vin, de lait, de miel, et d'une eau très limpide ; il y avait logé de jeunes filles, parfaitement belles et pleines de charmes, instruites à chanter, à jouer de toutes sortes d'instrumens, et surtout à faire aux hommes les avances les plus séduisantes, que l'on puisse imaginer. On voyait sans cesse ces jeunes filles vêtues d'or et de soie se promener dans ces jardins et ces palais ; pour les femmes qui servaient le prince, elles étaient toujours renfermées et ne paraissaient jamais au dehors. Voici le motif pour lequel le Vieux de la Montagne avait fait bâtir ce palais.

« Mahomet ayant dit que ceux qui obéiraient à ses volontés iraient dans le paradis, où ils trouveraient tous les plaisirs et toutes les délices du monde, de belles femmes et des ruisseaux de lait et de miel, celui-ci voulait faire croire qu'il était prophète et compagnon de Mahomet, et qu'il avait la faculté de faire entrer qui il voulait dans ce même paradis. Personne, d'ailleurs, ne pouvait s'introduire dans le jardin dont nous avons parlé, parce qu'on avait construit à l'entrée de la vallée un château très fort et inexpugnable dans l'intérieur duquel on ne pouvait pénétrer que par un chemin secret. Le Vieux avait à sa cour des jeunes gens de douze à vingt ans, pris parmi ceux des habitans des montagnes qui lui paraissaient propres au maniement des armes. Il ne cessait de les entretenir tous les jours de ce paradis de Mahomet, et du pouvoir qu'il avait de les y faire entrer ; il faisait, quand il lui plaisait, donner à dix ou douze de ces jeunes gens *une certaine boisson qui les endormait* (5), et lorsqu'ils étaient comme à demi morts, il il les faisait transporter dans certaines chambres de son palais. Lorsqu'ils venaient à se réveiller dans ce lieu, ils voyaient toutes les choses que nous avons décrites ; chacun était entouré de jeunes filles qui chantaient, jouaient des instruments, faisaient toutes les caresses et les jeux qu'elles pouvaient imaginer, leur présentaient les mets et les vins les plus exquis, de sorte que ces jeunes gens, enivrés de tant de plaisirs, ne doutaient point qu'ils fussent en paradis, et n'auraient jamais voulu en sortir.

« Au bout de quatre ou cinq jours, le Vieux, à l'aide du même breuvage, les endormait de nouveau, et, pendant leur sommeil, les faisait enlever de ce jardin ; aussitôt réveillés on les amenait devant lui ; il leur demandait où ils avaient été : « Par votre grâce, seigneur, répondaient-ils, nous avons été en paradis ; » puis ils racontaient, en présence de tout le monde, ce qu'ils avaient vu. Ce récit excitait dans tous ceux qui l'entendaient l'admiration et le désir d'une pareille félicité. Tel est, leur disait alors le Vieux, le commandement de notre prophète : il fait entrer dans son paradis quiconque combat pour défendre son seigneur : si donc tu m'obéis tu jouiras de ce bonheur. Par de semblables discours, il avait tellement disposé leur esprit que celui à qui il ordonnait de mourir pour son service s'estimait heureux. Tous les seigneurs ou autres personnes qui étaient ennemis du Vieux de la Montagne étaient mis à mort par ces Assissins qui étaient à son service. Car aucun d'eux ne craignait de mourir, pourvu qu'il s'acquittât des ordres et

(1) Salah-Eddin.

(2) C'était un ancien usage [illegible] les rois de France, lorsqu'ils allaient à la guerre, de prendre [illegible] bannière sur l'autel du bienheureux Denis, et de l'emporter avec eux comme une sauvegarde, et de la faire [illegible] de la bataille [illegible] les ennemis, effrayés à cette vue, [illegible] la fuite rien qu'en reconnaissant la bannière. »

(RIGORD, *Vie de Philippe-Auguste.*)

(3) Il était né le 5 septembre 1187, et, par conséquent, n'avait pas encore trois ans.

(4) La cause de cette mésintelligence fut surtout la jalousie. Philippe-Auguste était éclipsé par Richard Cœur-de-Lion, au caractère aventureux, au courage [illegible] dont l'ombre faisait tressaillir les chevaux sarrasins [illegible] qui revenait [illegible] combat la cuirasse hérissée de flèches comme une pelote d'aiguilles. VINSAUF.

(5) Walter Scott a fait de cet assassinat le dénouement de son roman de *Richard en Palestine.*

(1) Albigeois.

(2) En effet, nous verrons tout à l'heure que les Assissins, Ismaéliens, Baténiens ou Assacides, car tels sont les quatre noms qu'on leur donne indifféremment, sont effectivement une secte dissidente.

(3) Allah-Eddin : c'est le cinquième chef des Ismaéliens de Perse.

(4) Marco Polo se trompe ; ces jardins avaient été plantés par Hassan-ben-Sabbah.

(5) C'est à l'usage de cette boisson qu'ils devaient leur nom d'Assissins. Les auteurs qui s'occupent d'étymologies ont discuté longuement sur celle du nom de ce peuple. Voici la plus probable de toutes.

La plante avec laquelle on composait ce breuvage enivrant était une espèce de chanvre nommée *hachich*, qui veut dire *herbe*, comme si le chanvre était l'herbe par excellence. Et comme ce mot arabe fait au pluriel *haschischin*, de là sont passés naturellement dans notre langue, sous les écrits des auteurs des douzième et treizième siècles, les mots corrompus de hassissini, assissini, assassini, qui y ont enfin déposé le mot *assassin*.

de la volonté de son seigneur, et ils s'exposaient volontiers à tous les dangers les plus évidens, ne comptant pour rien la perte de la vie présente ; aussi, ce Vieux était-il redouté dans ce pays comme un tyran. Il avait établi deux lieutenans, l'un dans les environs de Damas, l'autre dans le Curdistan, et ceux-ci se conduisaient de la même manière envers les jeunes gens qu'il leur envoyait. Quelque puissant donc que fût un homme, s'il était ennemi du Vieux, il ne pouvait manquer d'être tué. »

Maintenant voici de quelle manière cette religion étrange s'était fondée

Mahomet en mourant ne désigna point de successeur : ce ne fut qu'après les califats d'Abou-Bekr, d'Omar et d'Osman, qu'Ali, cousin et gendre du prophète, parvint au souverain et double pouvoir. Mais déjà, dès la mort de Mahomet, il y avait eu une classe de Musulmans qui, méconnaissant le pouvoir de fait, prétendirent qu'Ali seul était le souverain légitime : on conçoit que cette classe fut toute-puissante sous le règne de ce dernier. Mais après la mort d'Ali, ses fils ayant été exhérédés du pouvoir paternel, leurs partisans se séparèrent du reste des Musulmans, et choisirent, parmi les descendans de celui qu'ils regardaient comme leur souverain, un certain nombre de chefs sacrés, qu'ils désignèrent sous le titre d'imans ; malheureusement les sectaires d'Ali ne s'accordèrent pas toujours sur le véritable iman, et bientôt les califes fatimites d'Egypte, qui se disaient descendus de l'un de ces imans, allèrent jusqu'à prétendre être seuls en possession de l'imanat, et par conséquent du droit de se le transmettre les uns aux autres. Ils soutinrent même être la divinité incarnée, et se placèrent, par la profession de ce principe, au-dessus des faiblesses et des devoirs de l'humanité ; cependant, à l'égard de cette dernière prétention, ils ne manifestèrent leur manière de voir qu'à des adeptes dont ils étaient sûrs, et qu'ils réunissaient dans des conciliabules secrets. C'est dans des réunions de ce genre, qui avaient lieu en Egypte, que Hassan, fils de Sabbah, et les fondateurs de la secte des Assissins et des Ismaéliens puisèrent leur doctrine ; ils étaient donc partisans des califes fatimistes, dont le dernier fut étranglé par Salah-Eddin (1). Ils avaient deux habitations, l'une en Perse, près de Cazouint ou Casbin, et l'autre dans les montagnes du Liban, où ils occupaient la forteresse de Messyat ; c'est là que Philippe-Auguste envoya des députés à leur chef, qui, à cette époque, se nommait Sinan.

Pendant ce temps, Richard, inquiet lui-même du départ de Philippe-Auguste, confia à Henri de Champagne, son neveu, jeune prince d'un rare mérite, toute la terre d'outre-mer que les chrétiens occupaient alors, et, lui laissant son armée, il s'embarqua ; mais une tempête s'étant élevée emporta Richard, battit violemment le vaisseau qu'il montait, et le poussa sur les côtes d'Italie, entre Aquilée et Venise ; le roi échappa péniblement au naufrage avec quelques hommes de sa suite.

Alors un certain comte, nommé Maynard de Zara, et le peuple du pays, ayant appris que Richard était arrivé, se mirent à sa poursuite, dans l'intention de le faire prisonnier, contre l'usage des Etats chrétiens qui garantissait un libre passage sur leur terrain à tous les pèlerins croisés. Richard fut obligé de fuir devant eux, et laissa entre leurs mains huit de ses chevaliers : un peu plus loin, dans l'archevêché de Saltzbourg, et près d'un village nommé Freysinghen, Frédéric de Saint-Sauve le poursuivit à son tour et lui prit encore six chevaliers ; le roi, obligé de s'enfuir pendant la nuit avec trois hommes seulement, se dirigea vers l'Autriche. Léopold, qui était duc et parent de l'empereur, l'ayant appris, fit garder les routes et plaça partout des soldats. Richard fut en conséquence obligé de se jeter à travers terres au milieu d'un pays inconnu, et parvint ainsi jusqu'aux environs de Vienne ; c'est là qu'il fut découvert et pris dans une pauvre cabane où il s'était caché ; le duc Léopold lui enleva tout ce qu'il avait, et au mois de décembre suivant le livra à l'empereur, qui le garda en prison un an et demi, contre toute justice et tout droit. Richard obtint enfin sa liberté en payant deux cent mille marcs d'argent.

La guerre entre Philippe et Richard, interrompue par leur départ pour la croisade, se ralluma au retour de ce dernier en Angleterre. Elle se continua avec des fortunes diverses jusqu'en 1199, époque à laquelle mourut Richard. Voici de quelle manière Guillaume-le-Breton raconte cette mort :

« L'an 1199 de l'incarnation, Dieu visita la terre de France ; car le roi Richard fut tué, la première semaine de la passion de Notre-Seigneur, dans le territoire de Limoges, où il assiégeait le château de Chalus, à l'occasion d'un trésor qui y avait, dit-on, été trouvé (1) ; un chevalier lui ayant, du haut d'une tour, lancé une flèche qui lui fit à l'épaule une blessure dont il mourut dans l'espace de peu de jours. »

Richard eut pour successeur son frère Jean, surnommé Sans-Terre.

Ce nom rappelle deux faits historiques importans : l'assassinat d'Arthur, et l'assignation faite par Philippe-Auguste à Jean-sans-Terre de se présenter devant la cour des pairs (2) ; assignation à laquelle ne répondit pas le roi d'Angleterre, mais qui fut néanmoins suivie d'un jugement solennel, qui confisqua tous ses domaines de France (3). Chateaubriand fait observer que c'est le premier arrêt politique de cette haute cour ; nous avons été témoins du dernier.

Richard mort, la guerre se continua avec un égal acharnement, mais avec un succès bien différent. Philippe n'avait plus à lutter contre la bouillante témérité de Cœur-de-Lion ; et, trois ans après la mort de celui-ci, il avait repris à son successeur Falaise, Domfront, Saint-Michel, Evreux, Sées, Coutances, Bayeux, Lisieux et Rouen.

Le jour de la Saint-Jean 1204, le roi de France fit son entrée solennelle dans cette capitale de la Normandie, qui, depuis trois cent seize ans, n'appartenait plus à la couronne de France, et, qui deux cent quinze ans plus tard, devait être reprise sur elle par Henri V d'Angleterre.

A la nouvelle de la prise de Rouen, Verneuil et Arques se rendirent ; c'étaient les deux dernières villes qui tenaient en Normandie pour Jean-sans-Terre.

Aussitôt après la soumission de cette province, Philippe partit pour l'Aquitaine, prit Poitiers, et mit le siège devant La Rochelle, Chinon et Loches. Jean-sans-Terre, de son côté, débarqua à La Rochelle avec une nombreuse armée, prit Angers, détacha de l'alliance du roi Philippe le vicomte de Thouars, et vint ranger son armée en bataille en face de celle du roi de France.

Chacun s'attendait à une affaire décisive, lorsque les deux rois signèrent, le 26 octobre 1206, une trêve de deux ans. Philippe revint en France, et Jean reprit le chemin d'Angleterre.

Philippe-Auguste profita de cette trêve pour faire une nouvelle croisade, non plus contre les Musulmans, mais contre des chrétiens : on n'avait pu vaincre les infidèles, on voulait exterminer les hérétiques.

Les détails de cette guerre religieuse sont trop connus pour que nous nous y arrêtions. Nous citerons seulement deux exemples de l'acharnement et de la cruauté avec laquelle elle se faisait.

L'armée des croisés étant arrivée devant Béziers, on somma les habitants catholiques de livrer les hérétiques ou de sortir de la ville : ils refusèrent. L'assaut fut donné et la ville prise. On demanda alors à l'abbé de Citeaux comment on pourrait, dans le massacre, distinguer les catholiques des Albigeois. « Tuez-les tous, répondit le légat, Dieu reconnaîtra les siens. »

« Là, dit l'auteur inconnu de la Guerre des Albigeois, là se fit le plus grand massacre qui se fût jamais fait dans le monde entier : car on n'épargna ni vieux, ni jeunes, pas même les enfants qui tetaient ; on les tuait et faisait mourir. Voyant cela, ceux de la ville se retirèrent, ceux qui le purent, tant hommes que femmes, dans la grande église de Saint-Nazaire. Les clercs de cette église devaient faire tinter les cloches quand tout le monde serait mort ; mais il n'y eut ni son, ni cloche, car ni prêtre ni clerc ne resta en vie. Tout fut passé au fil de l'épée, et pas un seul n'échappa. »

Quelque temps après, Simon de Montfort, capitaine du parti du roi, ayant reçu un renfort que lui amenait sa femme, Alix de Montmorency, prit plusieurs châteaux, rassembla les prisonniers, leur fit crever les deux yeux, et les envoya à Narbonne, sous la conduite d'un de leurs camarades à qui il ne fit crever qu'un œil (4), afin qu'il pût leur servir de guide.

(1) Salah-Eddin fut alors en butte aux poignards des Ismaéliens et manqua plusieurs fois d'être assassiné. La première tentative que les sectaires du Vieux de la Montagne firent contre sa vie eut lieu pendant le siège d'Alep. Les envoyés se mêlèrent à l'armée du sultan, et, un jour qu'il était assis, examinant les travaux du château d'Ezaz, aux environs d'Alep, un Assassin se jeta sur lui et le frappa à la joue avec un couteau. Déjà ce fanatique avait terrassé Salah-Eddin, lorsqu'un émir le tua ; aussitôt un autre s'élança des rangs de l'armée et périt de la même manière ; puis, enfin, un troisième, qui fut massacré également.

(1) « Quant au trésor qui fut la cause de sa mort, c'était, dit-on, un empereur de l'or le plus pur, assis avec sa femme, ses fils et ses filles, à une table d'or. Une inscription indiquait exactement le temps où ils avaient vécu. »

(Rigord, *Vie de Philippe-Auguste*)

(2) « L'an du Seigneur 1202, Jean, roi d'Angleterre, prit, auprès de Mirebeau dans le Poitou, et fit mourir secrètement, Arthur, comte de Bretagne, fils de son frère aîné Geoffroy, et héritier du royaume. Sur quoi il fut accusé par les barons auprès du roi de France dont il était le vassal. Ayant, après un grand nombre de citations refusé de comparaître, il fut, par le jugement des pairs du roi Philippe, dépouillé du duché d'Aquitaine et de tous les domaines qu'il possédait dans le royaume de France. »

(*Des Gestes glorieux des Français de* 1202 *et* 1311.)

(3) Ce fut cette confiscation qui lui fit donner, par dérision, le surnom de *Sans-Terre*.

(4) Don Vaissette, *Histoire du Languedoc*.

Cette guerre de religion, commencée en 1206, sous Philippe-Auguste, ne fut terminée qu'en 1245, sous Louis IX. Innocent III, saint Dominique, Raymond, comte de Toulouse, Simon et Amaury, comtes de Montfort, furent les principaux acteurs de ce drame sanglant que nous abandonnons pour retourner aux affaires de la France.

Nous y retrouvons en 1214 Philippe-Auguste placé entre son vieil ennemi Jean, qui a profité de la croisade pour s'emparer de l'Anjou, et un nouvel antagoniste que lui a suscité le roi d'Angleterre. Ce nouvel antagoniste, qui s'avance vers Tournay avec une nombreuse armée, rassemblée surtout dans le Hainaut, le Brabant et la Flandre, est l'empereur d'Allemagne Othon II, qui, fidèle à l'usage et à la haine de ses prédécesseurs, se montre toujours prêt à porter secours aux ennemis du parti national représenté à cette époque par les rois de la race de Hugues Capet.

Le 27 juillet 1214 les armées française et teutonique en vinrent aux mains ; le souvenir de cette bataille est devenu si national en France, que nous croyons devoir donner sur elle quelques détails plus étendus peut-être que ne devrait le comporter le cadre dans lequel nous nous sommes enfermé.

L'armée teutonique s'était renforcée, quelques jours avant la bataille, de cinq braves chevaliers et de leurs hommes d'armes, envoyés au secours d'Othon par le roi Jean, son allié : c'était, à savoir : le comte de Boulogne, qui, quoique homme-lige du roi de France, qui d'écuyer l'avait fait chevalier, et de pauvre riche, était devenu son ennemi, et n'avait jamais manqué une occasion de marcher contre lui ; c'était le comte de Salisbury, qui passait pour la troisième fois la mer afin de croiser encore son épée avec celles de nos chevaliers ; c'était Ferrand, comte de Flandre, qui, dans le partage anticipé que l'empereur d'Allemagne avait fait de la France, avait, pour sa récompense demandé et obtenu Paris ; c'était le duc de Brabant, si puissant de terres et d'hommes qu'Othon avait épousé sa fille ; c'était enfin le duc de Limbourg, accompagné de plusieurs autres grands et comtes d'Allemagne, dont les noms, brillans à cette époque, se sont effacés dans l'intervalle qui nous sépare d'eux.

Philippe de France, de son côté, se mit en marche pour aller à leur rencontre, et sortit de Péronne le lendemain de la fête de sainte Marie-Magdeleine ; il entra aussitôt, de vive force, sur le territoire du comte Ferrand, le traversa, incendiant tous les villages qui se trouvaient à sa droite et à sa gauche, si bien que l'armée française arriva à Tournay comme portée sur des ailes de feu. Cette ville venait d'être reprise sur les Flamands par le comte de Saint-Paul et par un homme très brave, d'un conseil sage et admirable, évêque de Senlis, profès de l'hôpital de Jérusalem, qui n'avait pas cessé de porter son habit religieux, et que pour cette cause on appelait le frère Garin : elle attendait donc le roi les portes ouvertes. Il y entra, fit camper son armée autour des remparts, et s'y arrêta quelques jours.

Bientôt l'ennemi s'étant avancé jusqu'au château nommé Mortain, situé à six milles de la ville de Tournay, le roi proposa de l'attaquer ; mais ses barons l'en dissuadèrent, car il n'y avait d'autre route pour arriver jusqu'à lui qu'un passage étroit et difficile : il se rendit aussitôt à cet avis, et résolut de retourner sur ses pas, afin d'envahir les frontières du Hainaut et de les ravager comme il avait fait de celles de Flandre.

Le 27 juillet, Philippe quitta Tournay pour se diriger vers Lille, où il comptait passer la nuit, présentant ainsi le flanc à l'ennemi. Le même matin, et en apprenant cette nouvelle, l'empereur Othon quitta, de son côté, Mortain, et se mit en marche pour tomber sur les derrières de notre armée. Le roi apprit cette manœuvre et détacha, pour éclairer les mouvemens de l'ennemi, le frère Garin et le vicomte de Melun, accompagnés de quelques hommes armés à la légère ; ils s'avancèrent en conséquence dans le sens inverse où marchait l'armée, l'espace d'environ trois milles, et, arrivés sur un lieu élevé, ils virent les bataillons ennemis qui s'avançaient en ordre de combat, si bien que le roi de France avait l'air de fuir, et l'empereur d'Allemagne de le poursuivre. Le vicomte voulut demeurer en cet endroit pour retarder l'ennemi ; mais le frère Garin retourna aussitôt près du roi, et lui dit qu'effectivement l'armée teutonique était en marche, et que, comme il avait vu les hommes à pied marchant en avant des chevaliers, c'était une preuve certaine que l'empereur désirait le combat. Le roi ordonna aussitôt de faire halte, convoqua ses barons en conseil ; mais presque tous lui conseillèrent de continuer sa marche jusqu'à ce qu'il trouvât un endroit plus favorable à la bataille ; en conséquence on se remit en marche, et, au bout d'une heure à peu près, on arriva à la tête du pont de Bovines, situé entre un endroit appelé alors *Sanghin* et la ville de *Cisoing*.

Déjà la plus grande partie de l'armée avait passé le pont ; le roi présidait à ce passage, et, fatigué du chemin et de la chaleur, il avait dévêtu ses armes et s'était assis sous l'ombre d'un frêne près d'une église fondée en l'honneur de saint Pierre, lorsque des messagers, envoyés par ceux qui étaient aux derniers rangs, arrivèrent, poussant de grands cris et demandant le roi. Philippe se leva aussitôt et apprit d'eux que le combat était engagé, et que le vicomte de Melun, les cavaliers, les archers, et les hommes de pied armés à la légère, ne soutenant l'attaque qu'à grand'peine et à grand danger, envoyaient à lui pour demander secours.

A cette nouvelle Philippe entra dans l'église, fit une courte et fervente prière, s'adressant à Dieu, comme ses chevaliers s'adressaient à lui ; puis, sortant bientôt pour revêtir son armure royale, il se fit amener son cheval et sauta légèrement dessus, le visage aussi joyeux que s'il marchait à une fête, et, tirant son épée, il cria d'une voix qui fut entendue de la moitié de l'armée : *Aux armes ! hommes de guerre, aux armes !*

A ce cri, les trompettes sonnent, les troupes qui avaient déjà passé le pont s'arrêtent, font volte-face, et reviennent sur leurs pas. On rappelle l'oriflamme, cet étendard magique qui assurait à l'armée la protection de saint Denis, et qui devait, dans tous les combats, marcher en tête de toutes les bannières, même de la bannière royale ; mais comme il ne revient pas assez vite et que le danger accourt de plus en plus pressant, le roi appelle Galon de Montigny, qui porte l'étendard fleurdelisé qui annonce que là où il est là est aussi le roi ; puis tous deux, à grande course de chevaux, s'élançent aux derniers rangs, qui, en se retournant, se trouvent les premiers, et, arrivés là, s'arrêtent sur le front de la bataille sans que nul chevalier, si brave ou si hardi qu'il soit, ose se placer entre Philippe et les ennemis.

Lorsque l'armée teutonique vit apparaître ainsi le roi et la bannière de France, qu'elle croyait au delà du pont, il y eut un instant de trouble dans ses rangs ; mais bientôt, s'étendant sur le côté droit du chemin et allongeant son aile vers l'occident, elle s'empara d'une petite colline, seul point élevé de la plaine. Mais alors elle eut en face d'elle le soleil, et comme si Dieu eût été notre allié, ses rayons, ce jour-là, étaient encore plus ardens qu'à l'ordinaire. Le roi Philippe, profitant aussitôt de la faute que ses ennemis venaient de faire, étendit ses ailes du côté opposé, et s'allongea comme eux sur une seule ligne, dans l'espace immense de la plaine, ayant le soleil à dos : les deux armées se trouvèrent alors occuper une étendue à peu près égale, et restèrent ainsi un instant en présence, à la portée d'un trait et demi de flèche l'une de l'autre. Au milieu de cette disposition, et un peu en dehors de nos rangs, était le roi Philippe, qu'on reconnaissait à son casque surmonté d'une couronne. La fleur de la chevalerie française était réunie autour de lui ; c'étaient Barthélemy de Roy, homme sage et d'un âge avancé ; Gauthier-le-Jeune, homme d'exécution et de conseil ; Guillaume des Barres, Pierre de Mauvoisin, Girard Scropha, Etienne de Longchamps, Guillaume de Mortemart, Jean de Rouvray, Guillaume de Garlande, Henri, comte de Bar, jeune d'âge, vieux d'esprit, distingué par son courage, remarquable par sa beauté, et qui avait succédé, en la charge et en la dignité de comte, à son père, cousin germain du roi. Tous ces nobles hommes, et beaucoup d'autres encore exercés dans les armes, étaient venus d'eux-mêmes se placer autour du roi, comme au poste du danger et de l'honneur ; car ils savaient que là où seraient la bannière de France et Philippe, là aussi serait le fort de la bataille.

Du côté opposé se tenait l'empereur Othon, qu'on ne pouvait apercevoir, confondu qu'il était au milieu des rangs épais de son armée, mais dont on reconnaissait la présence à sa bannière : ce n'était point un drapeau flottant comme l'oriflamme ; c'était un aigle doré, au-dessus d'un dragon, attaché à une très longue lance dressée sur un char. Il avait rassemblé autour de lui, connaissant leur bravoure, Bernard de Hostemale, le comte Othon de Tecklembourg, le comte Conrad de Dorthmund, Girard de Rauderade, Hugues de Boves, et le comte de Boulogne.

Alors le roi, regardant autour de lui et voyant que le combat voulait s'engager, éleva la main pour faire signe qu'il allait parler ; chacun se tut ; et ces paroles, prononcées d'une voix calme et forte, furent entendues :

« Tout notre espoir, toute notre confiance sont placés en Dieu. Le roi Othon et son armée, qui sont les ennemis et les destructeurs des biens de la sainte Eglise, ont été excommuniés par le seigneur pape ; l'argent de leur solde est le produit des larmes du pauvre, du pillage des églises de Dieu, et de la spoliation des abbayes de ses serviteurs. Mais nous, nous sommes chrétiens, nous jouissons de la communion et de la paix de la sainte Eglise ; car, quoique pécheurs, nous sommes réunis à l'église de Dieu, et nous défendons, selon notre pouvoir, les libertés du clergé ; nous devons donc avoir confiance, et nous attendre à la miséricorde divine, qui, malgré nos péchés, nous accordera la victoire sur ses ennemis et sur les nôtres. »

A ces mots, les chevaliers demandèrent au roi sa bénédiction : Philippe éleva les deux mains, laissant pendre son

épée à la chaîne qui la liait à son poignet ; ceux qui étaient à cheval se courbèrent sur le cou de leurs chevaux, ceux qui étaient à pied tombèrent à genoux, et la bénédiction de guerre descendit de la bouche du roi, qui seul parmi toute l'armée qui occupait un espace de quarante mille pas, avait les yeux levés au ciel, comme s'il puisait en Dieu les paroles qu'il disait à la terre.

Aussitôt les trompettes sonnèrent sur toute la ligne, et quelques pas en arrière du roi, son chapelain et ses clercs se mirent à chanter le psaume « Bénit soit le Seigneur qui est ma force et qui instruit mes mains au combat : » et ils le chantèrent comme ils purent, dit Guillaume-le-Breton, qui faisait sa partie dans ce concert pieux, car des larmes s'échappaient de leurs yeux et des sanglots se mêlaient à leurs chants.

Cependant, malgré l'ardeur du roi et des chevaliers qui l'entouraient, le premier choc ne fut pas de son côté ; il eut lieu à l'aile droite, entre les gens du comte Ferrand et le frère Garin, évêque de Senlis, qui ne combattait pas à cause de son habit, mais qui avait pour bras Eudes, duc de Bourgogne ; Gaucher, comte de Saint-Paul ; Jean, comte de Beaumont ; Mathieu de Montmorency, et plus de cent quatre-vingts chevaliers de la Champagne. Tous ces combattans avaient été rangés en un seul bataillon par l'évêque, qui fit passer au dernier rang quelques-uns qui avaient pris la tête, et auxquels il savait peu de courage et d'ardeur ; il plaça au contraire, sur un seul et premier rang, ceux de la bravoure desquels il était sûr, et leur dit — « Le champ est vaste, mes nobles chevaliers ; étendez-vous en ligne droite à travers la plaine, de peur que les ennemis ne vous enveloppent. — Il ne faut pas qu'un chevalier se fasse un bouclier d'un autre chevalier, mais tenez-vous tous de manière à ce que vous puissiez combattre d'un seul front. » A ces mots, et d'après le conseil du comte de Saint-Paul, l'évêque lança en avant cent cinquante hommes d'armes à cheval, pour commencer le combat, afin qu'ensuite les nobles chevaliers trouvassent les ennemis un peu troublés et en désordre par cette première attaque.

Voici de quelle manière le combat fut engagé à l'aile droite avant d'être engagé au centre.

Les Flamands, qui étaient les plus ardens au combat, s'indignèrent d'être attaqués d'abord par des hommes d'armes et non par des chevaliers : ils ne bougèrent pas de leur place ; mais ayant attendu leurs assaillans, ils les reçurent si vigoureusement que, de ce premier choc, presque tous les chevaux des hommes d'armes français furent tués ; quant aux cavaliers, quoiqu'ils eussent reçu un grand nombre de blessures, deux seulement furent frappés à mort. Ceux dont les chevaux étaient tués se formèrent aussitôt en infanterie, car c'étaient de très braves hommes d'armes de la vallée de Soissons, qui combattaient aussi vaillamment à pied qu'à cheval.

Alors on vit s'avancer sur le front de l'armée ennemie deux chevaliers qui, mettant leurs lances en arrêt, s'élancèrent au galop sur ces hommes d'armes, traversèrent leurs rangs, et reparurent derrière eux, dans l'intervalle qui séparait cette petite troupe de son corps d'armée, sans s'inquiéter de ceux qu'ils avaient renversés et foulés aux pieds de leurs chevaux ; c'étaient Gauthier de Ghistelle et Buridan, chevaliers connus pour être d'un merveilleux courage, incapables de crainte, qui considéraient un combat comme un jeu guerrier, et voilà tout. A peine étaient-ils là qu'un troisième chevalier, nommé Eustache de Maquilin, vint les rejoindre par la même route, en criant à haute voix et avec grand orgueil : — Mort aux Français ! — Ces trois hommes, chevaliers eux-mêmes, ne voulaient combattre qu'avec des chevaliers.

Aussitôt Pierre de Remy et deux autres, répondant à cet appel, sortirent de nos rangs ; ces six hommes se précipitèrent les uns sur les autres à la vue des deux armées, et brisèrent leurs lances ; alors ils tirèrent leurs épées et redoublèrent de coups. — Rien n'était décidé en faveur des uns ni des autres, lorsque les hommes d'armes, repoussés par les Flamands, enveloppèrent les trois chevaliers ennemis ; Gauthier de Ghistelle et Buridan furent faits prisonniers par force ; quant à Eustache de Maquilin, qui n'avait cessé de crier : Mort aux Français ! un homme robuste s'avança vers lui, armé d'un couteau seulement, et, malgré les coups d'épée dont l'accablait ce chevalier, il parvint à lui prendre la tête entre sa poitrine et son coude, le renversa sur la croupe de son cheval, et, forçant alors le casque de s'ouvrir, il glissa son couteau entre le menton et la cuirasse, et lui fit une blessure dans la gorge ; puis, retournant son arme, et par la même plaie, une autre dans la poitrine — Ainsi, dit Guillaume-le-Breton, fut puni de mort, par un Français, celui qui criait si insolemment : Mort aux Français !

Alors un peu de désordre s'étant mis dans l'armée ennemie, qui avait fait un mouvement pour marcher au secours de ses chevaliers Gaucher, comte de Saint-Paul, vit que le moment était venu de donner ; il fit prendre à ses chevaliers, qu'il avait choisis parmi les plus braves, la forme de coin, se mit à leur tête, c'est-à-dire à l'extrémité aiguë, et s'élança sur l'ennemi en criant : Champagne ! France ! Secondé par la merveilleuse force des chevaux, ce coin de fer entra dans l'armée comme celui d'un bûcheron dans un billot de chêne. Les hommes de Flandre furent forcés de s'ouvrir de toute sa largeur, et Gaucher de Saint-Paul traversa toute leur ligne, donnant et recevant un grand nombre de coups, tuant indifféremment hommes et chevaux, et ne prenant personne. Puis alors, une fois sur les derrières de l'ennemi, il étendit ses chevaliers dans une ligne circulaire, et, revenant sur ces hommes déjà déconcertés, il en enveloppa un grand nombre, qu'il entraîna vers notre armée, comme fait un pêcheur qui tire son filet plein de poissons vers le rivage.

Cette première troupe avait été suivie d'une seconde, commandée par le vicomte de Melun, le comte de Beaumont, Mathieu de Montmorency, Michel de Harmes, Hugues de Malaunay, et le duc de Bourgogne lui-même. Mais comme ils n'avaient pas adopté la même disposition que Gaucher de Saint-Paul, la résistance de l'ennemi fut plus grande, et un combat admirable s'engagea, fer contre fer, corps à corps, homme à homme. Le duc de Bourgogne fut le premier qui tomba ; il avait été porté à terre par un coup de lance, et son cheval tué ; les Bourguignons l'entourèrent à l'instant pour lui faire un rempart de leurs corps ; et comme il n'était que froissé de sa chute, on lui amena un autre cheval sur lequel il remonta aussitôt, agitant son épée, et, forçant les rangs de ses hommes d'armes de s'ouvrir, il s'élança de nouveau sur l'ennemi, frappant sur chaque Flamand qu'il rencontrait, comme si c'était celui-là qui eût tué son cheval. Pendant ce temps, le vicomte de Melun, à l'instar de Gaucher de Saint-Paul, avait, pour aller et revenir, deux fois percé l'ennemi à jour. Hugues de Malaunay, démonté ainsi que plusieurs autres, avait réuni ces fantassins, et combattait à leur tête, à pied. Enfin, Michel de Harmes, le bouclier, la cuirasse et la cuisse percés par la lance d'un Flamand, avait été cloué à sa selle et à son cheval, si bien que le cheval et le cavalier étaient tombés sur le côté, et que la lance, arrachée de la main de son maître, s'était relevée debout et tremblante comme le mât d'un vaisseau.

Cependant le comte Gaucher de Saint-Paul, fatigué des coups qu'il avait portés encore plus que de ceux qu'il avait reçus, s'éloignait un peu de ce champ de meurtre, et prenait un instant de repos, lorsqu'il aperçut un de ses chevaliers entouré par eux et près de mourir, car il ne voulait pas se rendre. Comme c'était un homme très valeureux et qu'il aimait beaucoup, quoiqu'il eût à peine eu le temps de reprendre haleine, quoiqu'il n'y eût aucun accès auprès de lui pour le délivrer, tant ceux qui l'entouraient étaient nombreux, il n'en résolut pas moins de le secourir. Alors, et afin de pouvoir traverser avec moins de danger le bataillon serré des ennemis, il laissa pendre son épée à sa chaîne, se courba sur le cou de son cheval dont la tête et la poitrine étaient couvertes de fer, s'y cramponna de ses deux mains, et, lui pressant les flancs de ses éperons, fondit sur les Flamands, traversa leurs rangs, et parvint jusqu'auprès de son homme d'armes ; alors il se redressa de toute sa taille sur ses étriers, reprit son épée à deux mains, la fit flamboyer autour de sa tête, abattant tout ce qu'il touchait, hommes et chevaux, élargissant ainsi le cercle de fer qui étouffait son chevalier ; puis tous deux d'un commun accord se pressant l'un contre l'autre, s'élancèrent ensemble, renversant tout ce qui leur barrait le chemin, et revinrent à leur bataillon : ceux qui avaient été témoins de ce fait d'armes assurèrent que le comte de Saint-Paul avait été un instant dans un tel danger, que douze lances l'avaient frappé à la fois sans pouvoir cependant abattre son cheval, ni enlever le cavalier de dessus sa selle.

Presque au même moment où le combat avait commencé, ainsi que nous venons de le dire, à l'aile droite, les gens des Communes, qui formaient la tête de l'armée, revenus sur leurs pas, étaient arrivés avec l'oriflamme ; ils avaient reconnu à la bannière fleurdelisée la place où était le roi, et, forçant les chevaliers de leur faire passage, ils s'étaient jetés entre Philippe et l'armée de l'empereur. C'étaient des hommes de Corbeil, d'Amiens, de Beauvais, de Compiègne et d'Arras, tous braves comme des chevaliers, mais qui, n'étant pas couverts de fer comme eux, pouvaient bien soutenir le choc de l'ennemi avec un même courage, mais non pas une même fortune.

C'est ce que virent bien ceux d'Othon, car ils s'élancèrent à l'instant au milieu de ces hommes, dont ils firent le même carnage que feraient des bouchers qui entreraient dans un troupeau. Les braves gens des Communes furent donc repoussés, et les chevaliers teutoniques parvinrent en vue du roi de France. Le duc de Boulogne même se trouva un instant face à face avec lui ; mais, reconnaissant son souverain, il baissa sa lance avec respect, et se jetant de côté, alla attaquer Robert, comte de Dreux.

Aussitôt, tout ce qui entourait Philippe s'élança en avant, s'inquiétant peu de ce que, pour arriver à l'ennemi il fallait passer sur le corps des Communes ou leur marcha sur le ventre. — Et alors, les chevaliers heurtèrent les chevaliers, le fer choqua le fer, et ce fut différent : l'armée teutonique s'arrêta comme devant une muraille.

Othon, voyant qu'on ne parviendrait pas jusqu'au roi, s'il fallait passer à travers la chevalerie, jeta des hommes de pied à la poursuite de ceux des Communes, confondus ainsi avec eux, ils tournèrent le combat et pénétrèrent jusqu'à Philippe, qui n'avait auprès de lui qu'un petit nombre de chevaliers, et qui se trouva entouré par eux avant de s'apercevoir qu'ils étaient ennemis. — Aussitôt Galon de Montigny, qui portait l'étendard de France, jeta de grands cris de détresse abaissant et relevant sa bannière pour indiquer que le roi était en danger. - En effet, les hommes de pied l'avaient entouré, et, accrochant son armure avec des lances recourbées, ils avaient arraché le roi de sa selle et jeté à terre ; là ils le frappaient avec des lances minces, espérant que l'une d'elles passerait à travers le défaut de son armure, trop bien trempée heureusement pour être trouée de face ; alors Pierre Tristan sauta lui-même à bas de son cheval et se jeta devant le roi, frappant sur le bois des lances qu'il coupait merveilleusement. Cinq ou six chevaliers voyant cela en firent autant, et réunirent leurs efforts, dispersèrent et tuèrent ces hommes de pied, tandis que le roi, que Dieu avait gardé de toute blessure, se relevant lui-même, sautait légèrement sur un autre cheval. Au même moment, l'un de ses plus braves chevaliers, nommé Etienne de Longchamps, roulait à ses pieds, tué à travers la visière de son casque par un coup de couteau ; car les ennemis se servaient là, pour la première fois, d'une espèce d'arme qui nous était inconnue : c'étaient de longs couteaux minces à trois tranchans, qui coupaient également par chaque angle depuis la pointe jusqu'à la poignée.

Le danger que venait de courir Philippe n'avait fait qu'exciter son courage ; il s'élança donc au milieu de ses fidèles, précédé de Galon de Montigny, toujours portant la bannière, et criant : — Holà ! - chevaliers et hommes d'armes, - laissez passer le roi ! — A ces paroles, tous les rangs s'ouvrirent, et Philippe, que l'empereur croyait tué ou du moins prisonnier, reparut à la tête de son armée.

Alors ce fut aux chevaliers d'Othon de reculer ; car les nôtres, excités par la vue du roi, s'élancèrent sur eux et parvinrent à leur tour jusqu'à l'empereur. Pierre Mauvoisin saisit même son cheval par la bride ; mais, comme il ne pouvait le tirer de la foule où il était pressé, Gérard Scropha s'approcha de lui, et lui frappa la poitrine d'un couteau qu'il tenait nu dans sa main ; n'ayant pu le blesser de ce premier coup, à cause de l'épaisseur et de la trempe excellente de sa cuirasse, il redoubla ; mais ce second coup porta sur la tête du cheval qui la tenait droite et élevée ; le couteau, poussé avec force, entra par l'œil dans la cervelle, et cela si profondément que Scropha ne put le retirer, quoiqu'il s'y prît à deux mains. Aussitôt le cheval, blessé à mort, se cabra, arrachant par ce mouvement la bride des mains de Pierre Mauvoisin ; et, tournant la tête vers le côté par lequel il était venu, emporta son cavalier sans qu'aucune force humaine pût l'arrêter — Ainsi l'empereur tourna le dos à notre armée, et s'éloigna du combat abandonnant au pillage l'aigle avec le char. A cette vue, le roi de France élevant son épée, s'écria — Je vous jure sur ma parole, mes chevaliers, que vous ne reverrez pas sa figure d'aujourd'hui. En effet, au bout de trois cents pas à peu près, le cheval d'Othon s'étant abattu, on lui en amena aussitôt un autre ; mais, au lieu de revenir avec lui porter secours à ses gens, il continua de fuir du côté opposé à la bataille.

En ce moment, les chevaliers qu'il avait choisis pour combattre près de lui, comme les plus braves, restèrent aussi fidèles à sa lâcheté qu'ils auraient pu l'être à son courage ; car, se précipitant entre lui et les Français qui le poursuivaient, ils couvrirent sa fuite, et le combat se ranima. Ces chevaliers étaient Bernard de Hostemale, le comte Othon de Tecklembourg, le comte Conrad de Dorthmund, Gérard de Rauderade et le comte de Boulogne ; celui-ci, surtout, ne cessa pas de combattre un instant à l'aide d'un artifice admirable qu'il avait employé. Il s'était fait de ses plus braves hommes d'armes un rempart sur deux rangs en forme de tour, où il y avait une entrée comme une porte — porte vivante qui se refermait derrière lui. Alors tous les hommes d'armes abaissaient leurs lances contre lesquelles venaient se briser ceux qui poursuivaient leur seigneur, tandis que lui, tranquille au milieu d'eux, reprenait haleine, et sortait bientôt de son retranchement pour frapper de plus rudes coups, puis y rentrait aussitôt qu'il se trouvait de nouveau pressé par l'ennemi.

Enfin, l'avantage se décida pour les Français Othon de Tecklembourg, Conrad de Dorthmund, Bernard de Hostemale, et Gérard de Rauderade furent pris après avoir changé plusieurs fois de lances et brisé leurs épées jusqu'à la poignée. Aussitôt le char qui portait l'étendard royal fut mis en pièces, le dragon brisé, et l'aigle, les ailes arrachées et rompues, fut porté au roi.

Cependant les rangs du parti d'Othon s'éclaircissaient de plus en plus ; le duc de Louvain, le duc de Limbourg, Hugues de Boves, et d'autres par centaine, par cinquantaine, enfin par troupes de différens nombres, abandonnaient successivement le champ de bataille, et fuyaient de toute la vitesse de leurs chevaux. Le comte de Boulogne seul ne pouvait s'arracher du champ de bataille, quoique, de son rempart d'hommes, qui se composait au commencement du combat de quatre-vingts chevaliers, il ne lui en restât plus que six : cette petite troupe de désespérés tenait en échec un nombre six fois plus considérable que le leur, frappant et abattant tout ce qui s'approchait du comte de Boulogne, comme si sept heures de combat n'avaient pu lasser leurs bras de fer. Sans doute ils eussent tenu plus longtemps encore, si un très brave homme d'armes, nommé Pierre de Tourrelle, dont ils avaient tué le cheval, ne se fût, rampant comme une couleuvre, glissé entre les pieds de leurs chevaux, s'approchant ainsi sans être vu du comte de Boulogne, qui, entouré de tous côtés, n'avait le temps que de regarder devant et derrière lui, et là, soulevant la couverture du cheval du comte, ne lui eût enfoncé jusqu'à la garde son épée dans le ventre. Aussitôt un des chevaliers du comte, qui s'en aperçut, saisit le cheval blessé par la bride, et mettant le sien au galop, l'entraîna malgré lui loin du combat, tandis que les cinq autres couvraient leur retraite. Mais ils avaient été aperçus par les deux frères Quenon et Jean de Condune, qui se mirent à leur poursuite, et renversèrent l'homme d'armes du comte ; le cheval de ce dernier tomba aussitôt, et le comte fut renversé, ayant la cuisse droite engagée sous le cou de son cheval, déjà mort. Au même instant survinrent Hugues et Gautier Desfontaines, et Jean de Rouvray, qui se prirent de dispute avec Quenon et Jean de Condune, pour savoir à qui appartiendrait la prise du comte de Boulogne. Pendant ce temps arriva Jean de Nivelle avec ses hommes d'armes. C'était un chevalier haut de taille et très beau de figure, mais en qui le courage et le cœur ne répondaient nullement à la beauté du corps ; car dans cette bataille, et depuis les six heures sanglantes qui venaient de s'écouler, il n'avait encore combattu avec personne. Cependant il se disputa comme les autres, pour faire croire qu'il avait eu part à la défaite du comte, et les hommes de sa suite, le tirant de dessous son cheval, allaient l'entraîner avec eux, lorsque l'évêque de Senlis arriva. Le comte, en l'apercevant, tendit vers lui les restes de son épée, qu'on ne pouvait plus reconnaître à la forme, et se rendit à lui sous la seule condition de vie sauve. Il était temps, car un certain garçon, fort de corps et d'un grand courage, nommé Comot, venait d'arriver aussi au même endroit ; et comme le comte ne voulait pas se rendre à lui parce qu'il n'était pas noble, il l'avait d'abord frappé de son épée sur le casque, qu'il avait fendu, lui faisant ainsi une blessure à la tête. Mais, jugeant qu'il serait trop long de l'assommer ainsi, il avait soulevé sa cotte de maille, et avait essayé de le tuer en lui plongeant son couteau dans le ventre. Heureusement pour le comte, ses longues bottes, d'un cuir aussi dur que du fer, étaient cousues à la cotte de sa cuirasse, et Comot ne put le blesser. Il fallut tout le pouvoir de l'évêque pour tirer son prisonnier des mains de ce furieux. Au même instant le comte se releva ; mais ayant vu de loin Arnoult d'Oudenarde, chevalier très renommé, se hâter d'accourir à son secours avec quelques hommes d'armes, il feignit de ne pouvoir se soutenir sur ses pieds, et retombant de lui-même par terre, il attendit qu'on vînt le délivrer. Mais ceux qui l'entouraient, le frappant à grands coups d'épée et de lance, le forcèrent de remonter sur un cheval, et l'entraînèrent vers l'armée française. Arnoult et les siens furent pris.

Alors Philippe jeta les yeux sur le vaste espace qu'occupait une heure auparavant l'armée teutonique ; elle s'était évanouie comme une fumée. Tout était pris, tué, ou en fuite, à l'exception d'un corps de Brabançons, composé de sept cents hommes à peu près, que l'ennemi avait placé devant lui comme un rempart, et qui, comme un rempart n'avait pas bougé d'un pas. Alors le roi Philippe, émerveillé de tant de bravoure dans des gens des Communes, envoya contre eux Thomas de Saint-Valery, homme noble, recommandable par sa vertu, et tant soit peu lettré, avec cinquante cavaliers et deux mille hommes de pied, pour les sommer de se rendre. Sur leur refus, Thomas de Valery fondit sur eux et les massacra presque tous. Ce dernier point de résistance brisé, rien n'arrêta plus notre armée, que la voix puissante de son roi, qui défendit de poursuivre l'ennemi pendant plus d'un mille, à cause du peu de connaissance qu'on avait des lieux et l'approche de la nuit, et de peur encore que, par quelque hasard, les hommes puissans qui étaient retenus prisonniers ne s'échappassent ou ne fussent arrachés des mains de leurs gardiens. C'était surtout cette crainte qui le tourmentait ; en conséquence,

ayant donné le signal, les trompettes sonnèrent le rappel, et les bataillons rentrèrent au camp.

Cette victoire si complète eut un immense résultat. D'abord elle fit perdre à l'empire tout espoir de reprendre sur la France l'influence qu'il possédait autrefois, lorsque les hommes de la race conquérante régnaient sur elle ; puis, retentissant jusque dans le Poitou, où était le roi Jean, elle l'amena à conclure avec la France une trêve de cinq ans.

Cette trêve fut signée à Chinon, au mois de septembre 1214 ; et la France, comme un oiseau qui secoue ses ailes, se trouva débarrassée d'un seul coup des deux armées qui foulaient les deux extrémités de son sol.

Bientôt une guerre civile éclata en Angleterre entre les seigneurs anglais et le roi Jean. Les premiers appelèrent à leur aide le jeune Louis, fils de Philippe-Auguste, qui, occupé en ce moment à la guerre contre les Albigeois, ne put leur envoyer que quelques bons chevaliers et un grand nombre d'hommes d'armes, leur promettant de les suivre en personne aussitôt qu'il le pourrait. En effet, un an après, Louis les rejoignit, malgré la défense de son père, qui voulait observer fidèlement la trêve de deux ans jurée en 1214, et qui, voyant ses ordres méconnus, confisqua les biens de son fils et des barons qui l'avaient accompagné.

Pendant ce temps, Louis entrait à Londres, assiégeait et prenait Rochester et Cantorbéry, ralliait à son parti le roi d'Écosse et Guillaume-Longue-Épée lui-même, frère du roi Jean (1), et forçait son ennemi à se retirer au delà de l'Humber, dans le pays du Nord, où il mourut bientôt. Louis apprit cette nouvelle devant le château de Douvres, dont il pressait le siège.

Cette circonstance, qui au premier abord lui semblait heureuse, lui devint bientôt funeste. La plupart des seigneurs anglais qui s'étaient ralliés au parti de Louis l'avaient fait par haine du roi Jean. Leur haine s'éteignit avec sa vie. Il laissait un fils de deux ans, nommé Henri, que le cardinal Galon couronna roi aussitôt après la mort de son père. Guillaume-Longue-Épée, son oncle, donna le premier l'exemple de l'obéissance au nouveau souverain, en abandonnant Louis de France. Cet exemple fut suivi par presque tous les seigneurs anglais, et Louis, resté seul, conclut une trêve et retourna en France.



Il rend la justice sous un chêne.

Une nouvelle tentative qu'il fit en 1217 ne fut pas plus heureuse que la première, quoiqu'après avoir tiré de fortes sommes d'argent de ses amis, il eût passé la mer avec de nouvelles forces. Cette fois encore, il fut contraint à la paix, et revint en France prendre part en 1219 à la croisade contre les Albigeois.

Cette expédition nouvelle n'eut pas un meilleur succès que l'autre. Les croisés prirent d'abord Marmande, dont ils tuèrent les habitans au nombre de quinze cents, avec les femmes et les petits enfans. De là, ils marchèrent vers Toulouse, mais ne l'assiégèrent et ne l'assaillirent que mollement (1), quelques-uns des nôtres empêchant malicieusement le succès de la croix ; et, l'affaire ainsi manquée, ils retournèrent dans leur pays, chargés plutôt de blâme que d'éloge (2). »

En 1223, le roi Philippe-Auguste tomba malade, et mourut

(1) Guillaume fut déterminé à cette alliance par la seule raison que quelqu'un en qui il pouvait se fier lui avait rapporté que le roi Jean, tandis que lui Guillaume était prisonnier en France, rompant l'alliance naturelle entre deux frères, avait commis un inceste avec sa femme. »

(GUILLAUME-LE-BRETON, *Vie de Philippe-Auguste.*)

(1) Toulouse fut assiégée trois fois dans l'espace de vingt ans et brava les assauts de trois rois, puisque le siège fût commandé la première fois par Philippe-Auguste en personne, la seconde par Louis VIII et la troisième par saint Louis.

(2) Guillaume-le-Breton.

la veille des ides de juillet (1) âgé de soixante-neuf ans. Il en avait régné quarante-trois.

Philippe avait continué l'œuvre monarchique de Louis-le-Gros et achevé de fonder le gouvernement, le royaume et le trône. Il reconquit la Normandie, la Touraine, l'Anjou, le Maine et le Poitou, acheta les comtés d'Auvergne et d'Artois, recouvra la Picardie, grand nombre de places du Berri, et enfin divers comtés, châtellenies et seigneuries.

De son côté, l'esprit d'affranchissement faisait d'immenses progrès dans le peuple, rongeant par derrière les seigneuries que le roi attaquait en face, formant autour de Paris, affranchi par la présence du roi, une ceinture de Communes libres qui, non seulement ne payaient ni tailles ni impôts au souverain, mais qui encore marchaient quelquefois contre lui, ainsi que l'attestent les listes des prisonniers faits à la bataille de Bovines, parmi lesquels se trouvaient des hommes appartenant à quinze communes différentes (2).

Ce fut sous ce règne que l'Université de Paris commença d'être célèbre. On y enseignait le *trivium* et le *quadrivium*. Le trivium se composait de la grammaire, de la rhétorique et de la dialectique ; et le quadrivium, de l'astrologie, de la géométrie, de l'arithmétique et de la musique.

Philippe-Auguste fit entreprendre ou achever plusieurs travaux d'utilité publique. Notre-Dame, dont les fondemens sortaient à peine de la terre lorsqu'il monta sur le trône, était complètement bâtie lorsqu'il mourut ; Paris, dont l'accroissement successif nécessitait une nouvelle ligne de fortifications, fut entouré de murailles par ses ordres (3), et il aspira à lui faire perdre son nom de *Lutèce* (4), en faisant paver, le premier, trois de ses deux cent trente-six rues (5). Ce fut encore lui qui fit construire cette grosse tour du Louvre, où les feudataires venaient prêter foi et hommage, et où ils trouvaient une prison lorsqu'ils manquaient à leur serment.

Philippe-Auguste fut le premier des descendans de Hugues Capet qui négligea de faire sacrer son fils de son vivant, soit qu'il jugeât cette précaution inutile, soit qu'il craignît que le pape, dont le roi Jean s'était fait le vassal pour une pension annuelle de mille marcs d'argent, ne refusât sa sanction à Louis, qu'il avait excommunié à cause de sa guerre d'Angleterre. En tous cas, il suppléa à cette cérémonie religieuse par une cérémonie militaire : il le reçut chevalier en présence de toute sa cour.

Un mois après la mort de Philippe, Louis VIII se fit sacrer et couronner à Reims. Comme il ne régna que trois ans, son règne fut témoin de peu de faits importans, son expédition d'Angleterre et sa première croisade ayant eu lieu pendant la vie du roi son père.

Nous le voyons cependant faire la guerre avec beaucoup de courage et assez de bonheur, non plus aux Anglais de la Normandie et de la Guyenne, que son père avait chassés du royaume, mais à quelques seigneurs français qui tenaient encore pour eux. C'est ainsi qu'il prit le château de Niort et la ville de La Rochelle, sur Savary de Mauléon, qui défendit successivement ces deux places contre lui. En apprenant ces deux victoires, dit l'auteur inconnu de la vie de Louis VIII, « les grands du pays de Limoges, du Périgord et de l'Aquitaine, à l'exception des Gascons qui habitent au delà de la Garonne, promirent avec beaucoup de soumission fidélité au roi Louis, et lui gardèrent leur foi. »

En 1226, Louis prit de nouveau la croix contre les Albigeois. L'armée qu'il commandait se réunit à Bourges, marcha par Nevers et par Lyon, et arriva devant Avignon, qu'on réputait imprenable. Le siège fut en effet long et meurtrier ; enfin la place se rendit : on combla ses fossés ; trois cents maisons garnies de tours, qui étaient dans la ville, furent abattues et rasées de fond en comble ; puis le roi s'avança vers Toulouse.

Cependant, comme il se sentait souffrant, il laissa le commandement du pays à Imbert de Beaujeu, et reprit la route de France. Arrivé à Montpensier en Auvergne, il fut forcé de s'y arrêter. La maladie dont il était atteint fit de graves et rapides progrès, et le 27 octobre 1226, il mourut dans la trente-neuvième année de son âge, léguant, par son testament, dix mille livres à deux mille léproseries bâties en France à la suite des croisades.

C'est de ce siècle que datent l'établissement du premier ordre mendiant, et l'édit qui défend aux *femmes amoureuses, filles de joie et paillardes, de porter robes à collets renversés, queues ni ceintures dorées.*

Louis VIII a peu d'importance dans l'histoire, quoique les contemporains l'aient surnommé Cœur-de-Lion à cause de son courage, Lion-Pacifique à cause de sa douceur, et que Nicolas de Bray, auteur d'un poème en son honneur, l'ait mis au-dessus d'Alexandre et de César (1). Son nom se trouve étouffé entre les noms de son prédécesseur et de son successeur ; c'était le fils de Philippe-Auguste ; ce fut le père de saint Louis.

Louis IX n'avait pas encore quatorze ans, lorsque Blanche de Castille, sa mère, le fit sacrer à Reims par l'archevêque de Soissons (2). Le temps qui s'écoula entre la mort de Louis VIII et la majorité de Louis IX fut employé par la régente à apaiser des révoltes partielles de seigneurs, qui se soulevaient en apparence par mépris pour le gouvernement d'une femme, et en réalité par haine de la royauté qui s'affermissait de plus en plus. De leur côté, les Communes s'augmentaient, et l'affranchissement populaire faisait de rapides progrès. En 1233, le roi atteignit sa majorité, et prit en main le gouvernement du royaume.

Louis IX est un type parfait du moyen âge fait homme, il a le bras fort, l'esprit aventureux, l'âme religieuse, les mœurs simples ; il combat de sa personne comme le dernier de ses chevaliers ; il rend la justice sous un chêne, sans huissiers ni gardes, et meurt à mille lieues de sa capitale, dans un camp, les yeux levés au ciel, et disant à Dieu « Je rentrerai dans ta maison, je t'adorerai à ton temple saint, et je me confesserai, Seigneur. »

Saint Louis eut son chroniqueur et son poète : Nangis écrivit son histoire, et Joinville son épopée ; car la relation de Joinville est un véritable poème, ravissant de simplicité merveilleux dans son ignorance, et grand d'espérance et de foi.

Le règne de saint Louis est trop connu pour que nous le suivions dans ses détails ; nous nous contenterons donc d'en indiquer les actes et les événemens principaux.

En 1224, victoires de Taillebourg et de Saintes sur le comte Hugues de la Marche, dont l'Angleterre soutenait la révolte (3).

En 1250, cinquième croisade en Egypte, où le roi est fait prisonnier (4).

En 1251 troubles occasionnés par les pastoureaux (5).

---

(1) Le 1er juillet.

(2) Aux communes de Noyon, de Montdidier, de Montreuil, de Soissons, de Bruyères, de Hesdin, de Cerny, de Crespy en Laonnais, de Craon, de Vesly, de Corbie, de Compiègne, de Roye, d'Amiens et de Beauvais.

(3) La même année (1211), le roi Philippe-le-Magnanime entoura vers le midi Paris d'un rempart *, allant, des deux côtés, jusqu'à la Seine ; renferma dans ses murs une très grande étendue de terrain et força les possesseurs de champs et de vignobles de louer à des habitants pour y bâtir de nouvelles maisons, au lieu d'en faire construire eux-mêmes, afin que toute la ville, jusqu'aux murs, parût pleine de maisons.

(GUILLAUME-LE-BRETON.)

(4) De *lutum*, qui veut dire bourbier.

(5) Voici à quelle occasion : « Le roi se mit par hasard à une fenêtre de son palais d'où il se plaisait souvent à regarder, par passe-temps, le fleuve de la Seine. Tout à coup, des voitures traînées par des chevaux, au milieu de la ville, firent sortir des boues qu'elles avaient soulevées sur leur passage une odeur fétide, vraiment insupportable. Le roi ne put la soutenir, et dès lors il médita une entreprise dont l'exécution devait être difficile autant qu'elle était nécessaire, et dont les difficultés et les frais avaient toujours effrayé ses prédécesseurs. Ayant donc convoqué les prévôts et les bourgeois de la ville, il ordonna, en vertu de son autorité royale, que toutes les quartiers et rues de Paris fussent pavés de pierres dures et solides. »

(RIGORD, *Vie de Philippe-Auguste*.)

* On pourrait croire par le mot [illegible] cette année. On [illegible] commencé en 1190, et achevé en 1211.

** [illegible] de la Seine au [illegible] passait [illegible] du Louvre [illegible] traversait les rues Saint-H[onoré] [illegible] Deux-Écus [illegible] hôtel de Soissons, les rues Co[quillière] [illegible] Montmartre [illegible] qui est à présent la Comédie [illegible] Française [illegible] Saint-Denis [illegible] Saint-Martin [illegible] Saint-Lazare [illegible] Bourg-l'Abbé [illegible] rue Sainte-Avoye [illegible] Blancs-Manteaux [illegible] des Rosiers [illegible] Jésuites [illegible] portes [illegible] pierres [illegible] Saint-Denis [illegible] Saint-Lazare [illegible] Barbette [illegible] Blancs-Manteaux [illegible] Jésuites [illegible] huitième au bord [illegible] entre le port Saint-Paul et le pont Marie. »

(SAINTE-FOIX, *Esquisses historiques*.)

(1) « Sans doute, si les sœurs, filles du Destin, n'eussent trop promptement coupé le fil de sa vie, au milieu de sa brillante jeunesse, le grand Alexandre, à qui le monde entier fut soumis depuis Cadix, ville d'Hercule, jusqu'au Gange, revenant sur cette terre, serait petit et s'humilierait devant lui ; et, comparé à lui, celui qui fit la gloire du peuple romain, Jules César, malgré son illustration et ses mérites, ne serait plus que dédaigné. »

(2) Le siège de Reims était vacant.

(3) « Il livra bataille devant cette ville (Saintes) audit Hugues, comte de la Marche, et à Henri, roi des Anglais, que Hugues avait engagé à passer en France avec une grande multitude de gens d'armes, parce qu'il avait pour femme la mère du roi d'Angleterre. Le roi Louis les vainquit puissamment, les mit en fuite et leur fit un grand nombre de prisonniers. »

(GUILLAUME DE NANGIS.)

(4) « Il arriva, par la permission de Dieu, et peut-être en punition des péchés de quelques-uns, que le roi de France, saint Louis, tomba entre les mains des Sarrasins, et fut pris avec ses deux frères, Alphonse, comte de Poitou, et Charles, comte d'Anjou. »

(GUILLAUME DE NANGIS.)

(5) « Il arriva, dans le royaume de France, un événement surprenant, et chose nouvelle et inouïe. Quelques chefs de brigands, pour séduire

En 1259, restitution à Henri, roi d'Angleterre, de ses anciens domaines au midi de la Loire (1), en échange de ses prétentions sur le duché de Normandie, les comtés d'Anjou, du Mans, de Touraine, de Poitou et leurs fiefs.

En 1269, sixième et dernière croisade contre Tunis, pendant laquelle le roi meurt sur les ruines de Carthage la vieille (2), et serment de fidélité et hommage pour le royaume de France, prêté par les barons et les chevaliers croisés à Philippe son fils

Les faits secondaires du règne de saint Louis sont, à l'intérieur :

— La fondation de la Sorbonne, par Robert (3) ;

L'introduction de la boussole en France, par le Vénitien Marc-Paul (4), en 1260 ;

L'emploi des tables astronomiques, dites Alphonsines.

Les preuves par témoins substituées aux duels ;

La police des marchands, établie par Etienne Boileau, leur prévôt ;

La résistance du roi aux usurpations de la cour de Rome et la réclamation en faveur des libertés de l'Eglise gallicane ;

Le Code, ou Etablissement civil, par saint Louis ;

Les faits extérieurs sont :

— La fondation de l'Etat de Prusse par les chevaliers de l'ordre Teutonique (1230) ;

La naissance des villes libres d'Italie et des villes anséatiques d'Allemagne (1254) ;

Les Communes admises au parlement en Angleterre (1265) ;

Conradin décapité par l'ordre de Charles d'Anjou, frère de saint Louis, que le pape Urbain IV investit du royaume de Naples (1268).

Ainsi le règne de saint Louis vit faire au siècle un grand et triple pas vers la poésie, vers les sciences, vers les libertés :

— Vers la poésie, par les chansons de Thibaut, comte de Champagne ;

— Vers les sciences, par la découverte de la boussole, la fondation de la Sorbonne, et la protection accordée à l'Université (1) ;

— Vers les libertés de l'Eglise, par le Code ecclésiastique, vers les libertés civiles, par l'appel aux juges royaux ; vers les libertés politiques, par l'admission des Communes au parlement.

La mort de saint Louis, quoiqu'elle répandit une grande douleur dans l'armée, n'interrompit point le siège de Tunis. Charles, roi de Sicile, en arrivant par mer avec un grand nombre de chevaliers, rendit l'espérance et le courage aux chrétiens ; les Sarrasins au contraire, voyant que les croisés préparaient une multitude de machines de guerre et s'apprêtaient à assiéger Tunis par mer et par terre, proposèrent un traité de paix qui fut accepté.

Les principales conditions furent :

Que tous les chrétiens prisonniers dans le royaume de Tunis seraient mis en liberté.

Que les prédicateurs catholiques auraient le droit de prêcher la foi chrétienne dans les monastères construits en l'honneur du Christ, par toute l'étendue du royaume

Que ceux qui voudraient être baptisés le pourraient être tranquillement.

Enfin, que le roi de Tunis, après avoir payé toutes les dépenses qu'avaient faites dans cette expédition les rois et les barons, rétablirait le tribut accoutumé qu'il devait au roi de Sicile.

Ce traité arrêté, le roi et les grands, voyant la diminution qu'éprouvait l'armée par la contagion et des maladies, résolurent de retourner en France par la Sicile et l'Italie. Mais, avant d'abandonner l'Afrique, ils jurèrent sur le corps de saint Louis, de revenir à la Terre-Sainte, et de ne rester en France que le temps nécessaire au couronnement du roi, à la réparation de leurs forces, et à la levée d'une nouvelle armée. Quelques chevaliers même, plus zélés que les autres, ne voulurent point retourner chez eux, et, sous la conduite d'Edouard, fils aîné de Henri, roi d'Angleterre, passèrent en Syrie pour secourir la chrétienté.

Alors Philippe III quitta cette terre de désolation, emportant avec lui les ossemens de son père saint Louis et de son frère le duc de Nevers. En route il perdit encore sa sœur ; et rentrant en France avec ce funèbre cortège, il déposa solennellement les restes de sa famille dans l'abbaye de Saint-Denis, où ils avaient désiré être enterrés.

Au mois d'août suivant, Philippe fut sacré et couronné à Reims par l'évêque de Soissons.

« Philippe-le-Hardi se trouve placé entre saint Louis, « son père, et Philippe-le-Bel, son fils, de même que « Louis VIII l'avait été entre Philippe-Auguste et saint « Louis : comme le laboureur laisse une terre en friche « entre deux moissons, la Providence laissait reposer la « France entre deux grands règnes. »

Nous empruntons cette phrase à M. de Chateaubriand, parce qu'il est impossible de donner de Philippe une idée plus vraie avec un style plus coloré.

---

les gens simples et répandre la croisade parmi le peuple, annoncèrent, par des inventions pleines de faussetés, qu'ils avaient eu une vision d'anges et que la sainte vierge Marie leur était apparue et leur avait ordonné de prendre la croix, de rassembler une armée de pastoureaux (pâtres) et des hommes les plus vulgaires du peuple, que le Seigneur avait choisis pour marcher au secours de la Terre-Sainte et du roi de France, captif en ce pays. Ils représentaient, sur des images dessinées sur les bannières qu'ils portaient devant eux, la teneur de cette vision. Passant d'abord par la Flandre et la Picardie, ils attiraient à eux, par leur exhortations, les pastoureaux et le bas peuple des villages et des campagnes, de même que l'aimant attire le fer. Lorsqu'ils parvinrent en France, leur nombre s'était déjà tellement accru, que, rangés par milliers, ils marchaient comme une armée ; et lorsqu'ils passaient dans les campagnes auprès des bergers et des troupeaux de brebis, les pastoureaux, abandonnant leurs troupeaux, sans consulter leurs parens, possédés par je ne sais quelle folie, s'enveloppaient avec eux dans le crime. Tandis que les pastoureaux et les simples y allaient dans une bonne intention, il y avait parmi eux un grand nombre de larrons et de meurtriers secrètement coupables de tous les crimes possibles, et par le conseil et la direction desquels la troupe était gouvernée. Quand ils passaient par les villages et les villes, ils levaient en l'air leurs masses, leurs haches et autres armes, et par là se rendaient si terribles au peuple, qu'il n'y avait aucun de ceux à qui était confié le soin du pouvoir judiciaire qui osât les contredire en rien. Ils étaient tombés dans une telle terreur, qu'ils faisaient des mariages, donnaient des croix, et conféraient, du moins en apparence, l'absolution des péchés. Mais ce qu'il y avait de pire, c'est qu'ils enveloppaient tellement avec eux, dans leur erreur, le bas peuple, qu'un grand nombre affirmait et que d'autres croyaient que les mets et les vins qu'on apportait devant eux ne diminuaient pas lorsqu'ils avaient mangé, mais semblaient plutôt augmenter. Le clergé apprit avec douleur que le peuple fût tombé dans une si grande erreur. Comme il voulut s'y opposer, il devint odieux aux pastoureaux et au peuple, qui conçurent pour les clercs une si injuste aversion, qu'ils en tuèrent plusieurs qu'ils trouvèrent dans les champs, et en firent, à ce que nous pensons, des martyrs. La reine Blanche, dont l'admirable sagesse gouvernait seule alors le royaume de France, n'aurait peut-être pas souffert que leur erreur fît tant de progrès ; mais elle espérait que, par eux, il parviendrait du secours à son fils, le roi saint Louis, et à la Terre-Sainte. Lorsqu'ils eurent traversé Paris, ils crurent avoir échappé à tous les dangers, et se vantaient d'être des hommes de bien ; ce qu'ils prouvaient par ce raisonnement : qu'à Paris, la source de toute science, ils n'avaient été contredits en rien. Alors ils commencèrent à se livrer plus violemment à leurs erreurs, et à s'adonner avec plus d'ardeur aux brigandages et aux rapines. Arrivés à Orléans ils livrèrent combat aux clercs de l'université, et en tuèrent un grand nombre ; mais il y en eut aussi beaucoup de tués de leur côté. Leur chef, qu'ils appelaient le maître de Hongrie, étant arrivé avec eux d'Orléans à Bourges, entra dans les synagogues des juifs, détruisit leurs livres, et les dépouilla injustement de tous leurs biens. Mais lorsqu'il eut quitté la ville avec le peuple, les bourgeois de Bourges le poursuivirent les armes à la main, et tuèrent le maître avec un grand nombre de gens de sa troupe. Après cet échec, les autres se dispersèrent en différents lieux, et furent tués ou pendus pour leurs crimes. Le reste se dispersa comme une fumée. »

(GUILLAUME DE NANGIS.

Dans le même temps que le roi Louis était captif, un grand nombre de jeunes bergers et d'enfans, dans le royaume de France, prirent tout à coup la croix, mais ils se dissipèrent en peu de temps comme une fumée. (*Des Gestes glorieux des Français.*)

(1) « Saint Louis, roi de France, lui donna (à Henri) une grosse somme d'argent, et lui assigna, pour lui et ses successeurs, beaucoup de pays dans les diocèses de Limoges, de Périgueux, de Saintes et d'Agen, à condition que lui et ses successeurs tiendraient en fief des rois de France ces terres, Bordeaux, Bayonne, et toute la Gascogne ; et que le roi d'Angleterre, inscrit au nombre des barons de France, serait appelé pair et roi d'Aquitaine. (*Des Gestes glorieux des Français.*)

(2) « Après ces paroles, il s'endormit dans le Seigneur : tous les barons et chevaliers alors présens jurèrent fidélité et hommage, pour le royaume de France, à Philippe, son fils, qui lui succéda dans le camp dressé sous les murs de Carthage. »

(*Des Gestes glorieux des Français.*)

(3) « A cette époque (en 1261) florissaient à Paris d'illustres théologiens : frère Thomas d'Aquin, de l'ordre des prêcheurs ; frère Bonaventure, de l'ordre des mineurs, maître Gérard d'Abbeville, et maître Robert de Sorbonne, qui institua le premier les écoles de Sorbonne. »

(*Chronique de Nangis.*)

(4) « Il n'est pas clair que Jean Gira ou Goya, ou Flavio Jivia d'Amalfi, soit l'inventeur de la boussole. Marc-Paul pouvait l'avoir apportée de Chine en 1260 ; et un vieux poète français, Guyot de Provins, décrit exactement la boussole sous le nom de *marinetta* ou *pierre marinière*, cinquante ans et plus avant le voyage du Vénitien en Chine. La fleur de lis, qui, chez tous les peuples, signale le nord sur la rose des vents, semble assurer à la France l'invention ou le perfectionnement de la boussole. » (CHATEAUBRIAND, *Analyse raisonnée.*)

— M. Viardot, dans son essai sur les Maures d'Espagne, réclame pour eux cette invention, qui daterait, selon lui, du huitième siècle.

(1) « Il s'éleva à Paris une grande dissension entre les écoliers et les bourgeois : les bourgeois avaient tué quelques clercs. C'est pourquoi les clercs, quittant Paris, se dispersèrent dans différentes contrées du monde. Ce que voyant le roi saint Louis, il s'affligea grandement de ce que l'étude des lettres et de la philosophie, par où s'acquiert le trésor de science, qui excelle et l'emporte sur tous les autres, s'était retirée de Paris. Elle était venue d'Athènes à Rome, et de Rome en France, avec les honneurs de la chevalerie, par le soins de Karl le-Grand, à la suite de Denis l'Aréopagite grec, qui, le premier, répandit à Paris la foi catholique. Ce très pieux roi saint Louis, craignant qu'un si grand et un tel trésor ne s'éloignât du royaume, parce que la science et le savoir sont le trésor du salut, *sapientia et scientia*, et de peur que le Seigneur ne lui dît : « Comme tu as repoussé la science, je te repousserai, » manda auxdits clercs de revenir à Paris, les reçut à leur retour avec une grande clémence, et leur fit faire une prompte réparation, par les bourgeois, de tous les torts qu'ils avaient eus auparavant envers eux. »

(GUILLAUME DE NANGIS

En effet, ce règne, qui dure quinze ans, n'offre rien de remarquable, si ce n'est la guerre du roi contre Pierre d'Aragon. Nous allons remonter à sa cause.

Charles d'Anjou, frère de saint Louis, après avoir vaincu et tué Mainfroy, avait ramassé, au pied de l'échafaud de Conradin, la couronne de Sicile. Le pape Clément lui avait confirmé la propriété d'un royaume qu'il n'avait pas le droit de lui donner, et les Français s'étaient établis en vainqueurs à Palerme, et de là s'étaient répandus par toute l'île.

Les habitans de la Sicile établirent alors des intelligences avec Pierre d'Aragon, qui, par sa femme, fille de Mainfroy, avait des droits sur la couronne usurpée par Charles d'Anjou. Pierre d'Aragon leva une puissante armée et rassembla des vaisseaux. Ces préparatifs hostiles donnèrent des soupçons au pape Martin et à Charles d'Anjou, qui lui demandèrent des explications sur ses projets. Pierre leur fit répondre, par une députation solennelle qu'il envoya à Rome, que les forces qu'il avait rassemblées étaient destinées au service de Dieu, qui lui avait inspiré l'idée de se croiser pour porter secours aux chrétiens de Jérusalem. En effet, il mit à la voile, s'embossa dans un port de l'Afrique, et se tint prêt à seconder les Siciliens.

« L'an du Seigneur 1281, dit Guillaume de Nangis, les habitans de Palerme et de Messine, saisis de rage contre le roi Charles et les Français qui habitaient l'île, les égorgèrent tous, sans distinction de sexe ni d'âge. Ce qu'il y eut de plus abominable, c'est qu'ouvrant les flancs des femmes de leur pays enceintes des Français, ils tuaient leur fruit avant qu'il eût vu le jour. »

Tout le monde sait que ce massacre se fit à l'heure des vêpres, que la cloche qui les sonnait donna le signal, et que les Français étaient reconnus au mot *ciceri*, qu'on les forçait de prononcer, comme vingt ans plus tard, et pour un pareil massacre, on les forçait de répéter en bas allemand, à Bruges, ces mots : *scilt endewriend* » (1).

Charles d'Anjou, qui était à Rome lors de ce massacre, envoya aussitôt en France son fils Charles, prince de Salerne, pour demander du secours à Philippe, son neveu. Pendant ce temps, lui-même passa le phare de Messine et assiégea les habitans de cette ville. C'est alors que ceux de Palerme reçurent dans leur port Pierre d'Aragon et son armée. Toute la Sicile l'accueillit comme un libérateur, l'élut pour son roi. Charles, voyant cela, leva le siège de Messine, et se retira en France. De là il passa dans la Pouille, où il mourut le 7 janvier 1284.

Alors le pape Martin excommunia Pierre d'Aragon, et donna son royaume à Charles, fils du roi Philippe, comme il avait donné le royaume de Conradin à Charles d'Anjou. Le roi de France leva une armée et marcha vers les Pyrénées pour mettre son fils en possession de la couronne donnée, traversa ces montagnes par des chemins que l'on croyait impraticables, et vint mettre le siège devant Gironne.

Pierre d'Aragon était accouru pour défendre son royaume. Il apprit qu'un convoi de Français devait se rendre au port de *Roses*, où stationnait la flotte royale, afin d'y prendre des vivres et de les porter au camp : en conséquence il s'embusqua, avec cinq cents chevaliers et trois mille hommes de pied, sur la route où il devait passer, pour s'emparer des vivres qu'il amenait.

En apprenant que cette embuscade venait de leur être dressée, Raoul, seigneur de Nesle, connétable de France, le comte de la Marche et Jean de Harcourt, marchèrent en avant du convoi avec cent cinquante-six chevaliers armés. Les Aragonais, les voyant en si petit nombre, s'élancèrent sur eux : mais les Français se défendirent vaillamment, et comme le font des gens qui se tiennent sur leurs gardes. Enfin, malgré la supériorité du nombre, ils battirent les Aragonais, et le comte de la Marche blessa mortellement, sans le connaître, Pierre, qui s'était caché sous une armure ordinaire, et qui alla, à l'insu des Français, expirer dans une abbaye.

Philippe, ignorant la mort de son ennemi, voyant approcher l'hiver et se sentant malade, mit garnison dans Gironne, qui s'était rendue en apprenant la victoire des Français, licencia sa flotte et se retira à Perpignan, où sa maladie fit de si rapides progrès qu'il expira le 15 octobre de l'an 1285, deux mois après la mort de Pierre, et presque en vue du port d'Aigues-Mortes, d'où son père était parti pour aller mourir à Tunis. Sa chair et ses entrailles furent ensevelies à Narbonne dans la grande église, et ses os et son cœur portés à Saint-Denis.

Philippe donna le premier des lettres d'anoblissement, et, par conséquent, porta le premier coup au corps aristocratique, en introduisant un bourgeois dans son sein. Celui qui obtint cette faveur fut un orfèvre nommé Raoul. Il n'y avait que deux siècles, que le peuple avait lutté pour ne pas être serf, et voilà déjà qu'on le faisait noble.

Philippe IV monta sur le trône et fut sacré la même année (1).

Ce règne, qui est placé entre le gouvernement féodal pur et le gouvernement monarchi-féodal, règne de transformation sociale, fut l'un des plus importans de la monarchie par les choses qu'il vit tomber et les choses qu'il vit naître.

Il vit tomber l'esprit religieux qui avait présidé aux croisades ; il vit tomber la puissance des papes, qui avaient accompli leur mission démocratique ; il vit tomber l'ordre puissant des Templiers, que l'on jugea comme des coupables, et qui furent peut-être des martyrs.

Il vit naître le Parlement et le tiers-état ; il vit naître la république de Guillaume Tell en Suisse ; il vit naître la république d'Artavelle en Flandre ; et la terre monarchique trembla à ces deux premières éruptions du volcan populaire.

Voici comment tomba l'esprit religieux des croisades :

Le serment qu'avaient fait les croisés sur le corps de saint Louis de revenir en Palestine s'était envolé avec la tempête qui dispersa leur flotte. Les dissensions de Pierre d'Aragon et de Charles d'Anjou achevèrent de l'effacer de l'esprit de la chrétienté, si bien qu'il ne resta plus sur cette terre, que deux siècles auparavant ils voulaient conquérir, que deux villes qui appartinssent aux chrétiens, Tripoli et Saint-Jean-d'Acre.

Encore cette dernière n'était défendue que par le roi de Chypre, les deux ordres militaires et religieux des Templiers et des Hospitaliers, et par quinze cents hommes *stipendiés* par le pape Nicolas.

En 1288, trois ans après l'avènement au trône de Philippe-le-Bel, Tripoli fut prise par le soudan de Babylone. Tous les chrétiens qui y étaient renfermés furent tués ou faits esclaves. Acre effrayée demanda aussitôt une trêve de deux ans et l'obtint.

Cependant la garnison stipendiée de cette place sortit quelque temps après la conclusion de cette trêve, malgré la volonté des Templiers et des Hospitaliers, et fit une excursion sur les villes des Sarrasins, qui se reposaient sur la foi du traité, et tuèrent sans merci, sans distinction d'âge ni de sexe, tout ce qu'ils rencontrèrent d'infidèles.

Le soudan, ayant appris cette violation de la trêve, manda aussitôt aux habitans de Saint-Jean-d'Acre qu'ils eussent à lui livrer ceux qui avaient fait périr les siens, ou que, sur leur refus, il exterminerait et ruinerait leur ville, comme il avait fait de Tripoli. Ils refusèrent.

Le soudan marcha contre eux avec une armée innombrable ; mais étant tombé malade en route, il sentit qu'il l'était mortellement ; dès qu'il en fut certain, il rassembla autour de son lit sept émirs, il leur donna à chacun quatre mille cavaliers et vingt mille hommes de pied, et les envoya devant Saint-Jean-d'Acre. Une armée aussi considérable que celle qui le quittait campait encore autour de sa tente.

Alors il fit élire son fils à sa place, lui recommanda de rejoindre, aussitôt que lui serait mort, la première troupe qui venait de partir, et lui transmit, à l'égard des habitans de Saint-Jean-d'Acre, la mission de sang et de destruction dont il s'était chargé.

A peine eut-il fermé les yeux, que son fils tint la promesse qu'il lui avait faite. Il s'avança vers Saint-Jean d'Acre, campa à un mille de la ville, et dressa et prépara aussitôt contre elle un grand nombre de machines et d'instrumens de guerre.

Le 4 du mois de mai 1490, ces messagers de mort s'approchèrent lourdement des murailles, malgré la résistance que les assiégés opposèrent, et, arrivés à portée, ils firent pleuvoir sur la ville une grêle de pierres qui dura deux jours. Les habitans effrayés firent transporter à Chypre, par des vaisseaux, les vieillards, les malades, les femmes et les enfans, qui ne pouvaient servir à la défense de la place. Avec eux on embarqua les trésors, les marchandises précieuses et les reliques saintes ; de sorte qu'il ne resta à Saint-Jean-d'Acre que douze mille hommes environ, parmi lesquels on comptait à peine cinq cents chevaliers.

Le 15, les Sarrasins tentèrent un assaut : ils attaquèrent la partie du rempart confiée à la garde du roi de Chypre. La ville était prise si les chevaliers du Temple ne fussent accourus à son secours. Le lendemain, le roi de Chypre, sous prétexte de fatigue, remit la garde de ce poste à un commandant de troupes allemandes, et, la nuit, il s'enfuit par mer avec tous les siens, et près de trois mille hommes d'armes.

Le lendemain, au point du jour, les Sarrasins, voyant le peu de soldats qui garnissaient le côté du rempart qu'ils avaient déjà failli prendre, s'avancèrent en masse vers cet endroit, comblèrent le fossé, percèrent le mur, et pénétrèrent dans la ville. Les Hospitaliers et les Templiers vinrent, qui les repoussèrent encore une fois. Ce fut leur

(1) [illegible]

(1) 1285.

dernier succès. Le jour suivant, les Sarrasins entrèrent de nouveau par la porte Saint-Antoine, et rencontrèrent encore leurs éternels et infatigables ennemis, les chevaliers du Temple et de l'Hôpital. Mais cette fois leurs bras et leur fortune se lassèrent. Les moines-soldats tombèrent presque tous, s'exhortant à combattre, se confessant les uns aux autres, et glorifiant jusqu'à la mort le Dieu pour lequel ils mouraient. Eux tués, la ville fut prise.

Alors les Sarrasins la détruisirent de fond en comble. Remparts, tours, églises, maisons, tout fut démoli. Le patriarche et le grand-maître de l'Hôpital, blessés et sanglans, furent emportés par les leurs dans une barque, avec laquelle ils espéraient gagner ou l'Archipel ou la Sicile, et moururent en mer. « C'est ainsi, dit Guillaume de Nangis, que la ville d'Acre, seul et dernier asile de la chrétienté dans ce pays, fut détruite par les ennemis de la foi, faute d'un seul roi parmi les chrétiens qui lui portât secours dans sa détresse. »

Voilà comment les croisés perdirent cette Terre-Sainte qu'ils ne devaient jamais reprendre.

Les démêlés du pape Boniface VIII et de Philippe IV tiennent une place importante dans le règne de ce dernier. Voici quels en furent les causes, les circonstances et les résultats.

Les relations du roi et du saint-père avaient d'abord été bienveillantes. Nous voyons, dans Guillaume de Nangis, qu'en 1297 Philippe produisit dans une assemblée des prélats du royaume de France une lettre par laquelle Boniface VIII lui permettait, à lui et à son prochain héritier, de percevoir, lorsque les besoins de l'Etat l'exigeraient, et avec l'approbation du clergé de France, la dixième partie du bien des églises.

Quelque temps après, l'évêque de Pamiers, ayant proféré dans la cour du roi de France des paroles outrageuses contre la majesté royale, fut arrêté par l'ordre de Philippe, et réclamé par le pape Boniface, comme ressortissant du seul tribunal ecclésiastique. Le roi le fit mettre hors de prison et chasser du royaume.

Boniface, blessé de cette manière d'acquiescer à sa réclamation, envoya au roi une bulle qui le sommait de reconnaître qu'il tenait du saint-siège le royaume de France, déclarant hérétique quiconque soutiendrait ou même penserait le contraire. La bulle fut brûlée en pleine assemblée, dans le palais du roi, et les porteurs renvoyés sans réponse. Le garde des sceaux, Pierre Flotte, s'était chargé de la faire et de l'envoyer. Voici le commencement de la lettre qu'il écrivit à Boniface :

« Philippe, par la grâce de Dieu, roi des Français, à Boniface se prétendant pape, peu ou point de salut.

« Que votre Très Grande Fatuité sache que nous ne sommes soumis à personne pour le temporel. »

Boniface répondit par une troisième bulle, qui contient ses griefs contre Philippe. Il l'accuse d'accabler ses sujets d'impôts, d'altérer les monnaies, et de percevoir le revenu des bénéfices vacans (1).

Les trois ordres, qui venaient d'être constitués, écrivirent à Rome : le clergé en latin, la noblesse et le tiers-état en langue romane. La lettre du clergé existe encore : elle est grave et ferme ; celles de la noblesse et du tiers-état sont perdues, mais la réponse des cardinaux prouve que les deux ordres n'avaient pas même donné au pape le nom de souverain pontife.

Une bulle, qui mettait le royaume en interdit et qui excommuniait Philippe, suivit immédiatement cette réponse des cardinaux. Les deux nonces qui la portèrent furent mis en prison, et les trois ordres convoqués au Louvre. Un procès public fut intenté à Boniface : il fut *reconnu*, par l'instruction, qu'il niait l'immortalité de l'âme, qu'il doutait de la réalité du corps de Jésus dans l'eucharistie, qu'il était souillé du péché infâme, et qu'il appelait les Français Patarins. Les trois ordres adhérèrent, et Philippe en appela des bulles de Boniface aux conciles à venir et aux papes futurs.

Non content de cela, Philippe donna l'ordre à Guillaume Nogaret de Saint-Félix, qui était en Italie, d'enlever le pape et de conduire à Lyon, où les clefs de saint Pierre devaient lui être ôtées dans un concile général.

Nous empruntons la relation entière de cet événement à M. de Chateaubriand : ce sera au milieu de notre prose aride, une bonne fortune pour nos lecteurs :

« Nogaret s'entendit avec Colonne, de cette puissante famille romaine que Boniface avait persécutée (1). L'entreprise fut conduite avec secret et succès. Nogaret et Colonne, à l'aide de quelques seigneurs gagnés et d'aventuriers enrôlés, s'introduisirent dans Agnani. Le 7 septembre 1304, au lever du jour, le peuple se joint aux assaillans et force le palais du pape. Les portes de son appartement sont brisées : on entre.

« Le pontife était assis sur un trône, portant sur les épaules le manteau de saint Pierre, sur la tête une tiare ornée de deux couronnes, symbole de deux puissances, et tenant la croix et les clefs.

« Nogaret, étonné, s'approche avec respect de Boniface, accomplit sa mission, et l'invite à convoquer à Lyon le concile général. « Je me consolerai, répondit Boniface, d'être condamné par des Patarins. » Le grand-père de Nogaret était Patarin, c'est-à-dire Albigeois, et avait été brûlé vif comme hérétique. « Veux-tu déposer la tiare ? » s'écria Colonne. « Voilà ma tête, répliqua Boniface, je mourrai dans la chaire où Dieu m'a assis. »

« Boniface, après sa haute réponse à Colonne, se répandit en outrages contre Philippe. Colonne donna un soufflet au pape, et lui aurait plongé son épée dans la poitrine, si Nogaret ne l'eût retenu. « Chétif pape ! s'écrie Colonne, regarde de monseigneur le roi de France la bonté qui te garde par moi et te défend de tes ennemis. » Boniface, craignant le poison, refusa tout aliment. Une pauvre femme le nourrit trois jours avec un peu de pain et quatre œufs. Le peuple, par une de ses inconstances accoutumées, délivra le souverain pontife, qui partit pour Rome. Il y mourut d'une fièvre frénétique (11 octobre 1303) Quelques auteurs ont écrit qu'il se brisa la tête contre les murs, après s'être dévoré les doigts (2). »

Le peuple lui fit cette épitaphe : « Ci-gît qui entra au pontificat comme un renard, y régna comme un lion, et y mourut comme un chien. »

Il n'y avait que deux siècles que Grégoire V avait excommunié Robert, et Philippe IV, à son tour, déposait Boniface VIII. Grégoire VII, placé à distance égale entre eux est le point culminant de la papauté. Jusqu'à lui le pouvoir des papes monte toujours ; après lui, il ne fait que décroître.

Nous avons dit quelles étaient, selon nous, les causes de cette décroissance et de cette décadence.

Passons maintenant au procès des Templiers.

« L'an du Seigneur 1307, dit l'auteur des Gestes glorieux des Français, il arriva un grand événement, un événement merveilleux qu'on doit transmettre par écrit à la postérité. A la fête du saint confesseur Edouard, par l'ordre du roi et de son conseil, on s'empara subitement des Templiers sur toute l'étendue du royaume de France, au grand étonnement de tous ceux qui apprirent que l'ordre antique du Temple (3), extrêmement privilégié par l'Eglise romaine, avait été arrêté tout à coup en un seul jour, à l'exception de quelques secrétaires et employés de l'ordre, tous ignorant la cause de cette subite arrestation. » (4).

---

(1) Le pape avait autorisé cette perception dans une lettre qu'il avait écrite antérieurement à Philippe.

« En outre, ledit pape lui avait accordé, pour aider aux dépenses de la guerre, tous les revenus, profits et échéances d'une année de prébendes, prieurés, archidiaconats, doyennés, bénéfices des églises et autres dignités ecclésiastiques quelconques devenus vacans pendant la durée de la guerre dans le royaume de France, à l'exception des évêchés, des archevêchés, des monastères et des abbayes. »

(Guillaume de Nangis.)

(1) Il avait retiré le chapeau de cardinal aux deux frères Colonne.

(2) « L'an du Seigneur 1303, la veille de la nativité de la sainte vierge Marie, au mois de septembre, tandis que Boniface demeurait avec sa cour à Agnani, sa patrie et sa ville natale, se croyant plus en sûreté au milieu de son peuple et de sa nation, il fut trahi et retenu prisonnier par quelques-uns de ses criminels domestiques. Ses trésors et ceux de l'Eglise furent pillés et emportés, non sans grande honte pour l'Eglise ; les cardinaux, craignant pour eux, l'abandonnèrent et s'enfuirent, à l'exception de deux, le seigneur Pierre, évêque espagnol, et le seigneur Nicolas, évêque d'Ostie. L'auteur de cette arrestation et de ce crime fut Guillaume Nogaret de Saint-Félix, du diocèse de Toulouse, de complicité avec les Colonna, à deux desquels le pape avait autrefois retiré le chapeau de cardinal. Ainsi la cruauté, le tremblement et la douleur fondirent tout à coup sur ce Boniface qui avait fait terriblement trembler les rois, les pontifes, la plupart des religieux et le peuple ; et, avide d'or et d'excès, il perdit son or et ses trésors, afin que par son exemple les prélats supérieurs apprissent à ne point gouverner le clergé et le peuple avec orgueil, mais à le gouverner comme un troupeau, avec tous les soins de leur esprit, et à chercher plutôt à se faire aimer que craindre. Trente jours après son arrestation, transporté d'Agnani à Rome, ce pontife d'une cour fut placé sur le lit de douleur et d'amertume, et mourut à Rome, dans les angoisses de l'esprit, le onzième jour d'octobre. Le jour suivant, il fut enseveli dans un tombeau que jeune encore, il s'était fait préparer dans l'église de Saint-Pierre, l'an du Seigneur 1303, la neuvième année de son pontificat. »

(*Des Gestes glorieux des Français*).

(3) Il avait été fondé en 1118.

(4) Voici de quelle manière le continuateur de Nangis raconte le même fait : « Vers la Pentecôte, le roi de France, Philippe, se rendit à Poitiers pour avoir une entrevue avec le pape Clément V. Il y fut, dit-on, délibéré et statué par lui et les cardinaux sur plusieurs affaires importantes, et notamment sur l'arrestation des Templiers, comme le fera voir l'événement qui suivit. Alors le pape manda expressément aux grands maîtres de l'Hôpital et du Temple, qui étaient dans le pays d'outre-mer, de laisser tout pour venir à Poitiers, dans un espace de temps fixe, comparaître en personne devant lui. Le grand-maître du Temple obéit à cet ordre ; mais le grand maître de l'Hôpital, arrêté dans son chemin, »

Les crimes qui avaient servi de base à leur accusation étaient ceux-ci :

« D'abord (chose abominable !), dit le continuateur de Nangis, selon l'ordre du maître (chose infâme à dire !), ils se baisaient aux parties postérieures. En outre, ils crachaient sur l'image du crucifix, la foulaient aux pieds ; et, comme des idolâtres, adoraient en secret une bête avec la plus grande vénération. Leurs prêtres, lorsqu'ils devaient célébrer la messe, ne proféraient aucunement les paroles de consécration ; et, quoiqu'ils fissent vœu de s'abstenir de femmes, il leur était permis cependant d'avoir commerce entre eux (1). »

Le 10 mai 1310, après avoir subi trois ans de prison, et avoir été appliqués aux tortures ordinaires et extraordinaires, cinquante-quatre Templiers, condamnés *sur leur aveu*, furent brûlés hors de Paris, dans un champ peu éloigné d'une abbaye de nonnes appelée Saint-Antoine. Quelques jours après, quatre autres ; puis enfin neuf autres furent condamnés pour la même cause et de la même manière, par l'archevêque de Reims et ses suffragans, et ensuite livrés au bras séculier, et brûlés. « Ce qu'il y a de singulier, ajoute l'auteur de la chronique où nous puisons ces détails, c'est qu'ils rétractèrent tous absolument les aveux qu'ils avaient faits séparément dans le cours de leurs procès, ne donnant d'autres raisons de leurs premiers aveux que la violence et la crainte des tourmens. »

Ce ne fut que quatre ans après, c'est-à-dire le 15 mars 1314 (2), que furent brûlés dans l'île aux Juifs, à la place à peu près où se trouve aujourd'hui la statue de Henri IV, Jacques de Molay, grand-maître de l'ordre du Temple, et Guy, dauphin d'Auvergne, prieur de Normandie. L'exécution eut lieu après salut et complies, c'est-à-dire vers les cinq heures du soir.

Voici sur leur mort quelques détails que nous donne un historien de leur temps :

« Le grand-maître de l'ordre des Templiers et trois autres Templiers, à savoir le visiteur de l'ordre de France, et les maîtres d'Aquitaine et de Normandie, sur lesquels le pape s'était réservé de prononcer définitivement, avouèrent tous quatre ouvertement et publiquement les crimes dont on les accusait, en présence de l'archevêque de Sens et de quelques autres prélats et hommes savans en droit canon et en droit divin, assemblés spécialement pour ce sujet, d'après l'ordre du pape, par l'évêque d'Albano et deux autres cardinaux légats, et auxquels fut donnée communication de l'avis du conseil des accusés. Comme ils persévéraient dans leurs aveux et paraissaient devoir y persévérer jusqu'à la fin, après une mûre délibération sur l'avis dudit conseil, l'assemblée les condamna, le lundi, après la fête de saint Grégoire, sur la place publique du parvis de l'église de Paris, à une réclusion perpétuelle. Mais voilà que, comme les cardinaux croyaient avoir définitivement conclu cette affaire, tout à coup deux des Templiers, à savoir le grand-maître d'outre-mer (3) et le grand-maître de Normandie (4), se défendirent opiniâtrement contre un cardinal qui portait alors la parole, et contre l'archevêque de Sens, et sans aucun respect, recommencèrent à nier tout ce qu'ils avaient avoué, ce qui causa une grande surprise à beaucoup de gens. Les cardinaux les ayant remis entre les mains du prévôt de Paris, alors présent, seulement pour qu'il les gardât jusqu'à ce que, le jour suivant, ils délibérassent plus amplement à leur égard, aussitôt que le bruit de ces choses parvint aux oreilles du roi, qui était alors dans le palais royal (1), il consulta avec les siens, et sans en parler aux clercs, par une prudente décision, fit livrer aux flammes les deux Templiers, vers le soir de ce même jour, dans une petite île de la Seine située entre le jardin royal et l'église des Frères Ermites. Ils parurent supporter ce supplice avec tant d'indifférence et de calme, que leur fermeté et leurs dernières dénégations furent pour tous les témoins un sujet d'admiration et de stupeur. Les deux autres Templiers furent renfermés dans un cachot, comme le portait leur arrêt. »

Mais ce que ne dit pas ce récit, c'est qu'en montant sur le bûcher, les deux Templiers, d'accusés qu'ils étaient, devinrent accusateurs ; c'est qu'ils citèrent Philippe et Clément, leurs juges, à comparaître dans l'année devant le trône de Dieu, pour laver leurs « doubles couronnes de ce double « meurtre, » et que les deux ajournés, soit hasard, soit permission céleste, se présentèrent, « dans le délai légal, à la « barre de l'Eternité. »

Parlons à présent des choses que vit naître ce règne.

Il vit, avons-nous dit, naître à l'intérieur « le parlement « et le tiers-état, » nous aurions dû dire, pour parler d'une manière plus exacte, « se fixer le parlement et renaître le tiers-état. »

« Se fixer le parlement ; » car le parlement existait depuis l'an 1000 ; il avait succédé aux *placita* de Grégoire de Tours, et aux *mallum imperatoris* de Karl-le-Grand. Seulement il était ambulatoire ; il se transportait là où besoin était de lui. Philippe le rendit sédentaire, et ordonna qu'il tiendrait deux séances par an. Il était composé de conseillers jugeurs tirés de la noblesse et du clergé, et de conseillers rapporteurs tirés de la classe des bourgeois et des clercs. Charles VII, qui régularisa le conseil d'État créé pendant la démence de son père, réduisit le parlement à des fonctions purement judiciaires. Mais la convocation des trois ordres étant peu à peu tombée en désuétude, ou n'ayant lieu qu'à de longs intervalles, le peuple, que nul ne représentait, s'habitua à voir en lui son représentant. Lui-même par l'usage d'enregistrer l'impôt, acquit le droit de vérifier les volontés de nos princes. Le droit de vérification acquis, il s'arrogea celui de réprimande, joua un grand rôle à l'époque de la Fronde, s'effaça dans la monarchie absolue de Louis XIV, fut cassé sous Louis XV, rétabli sous Louis XVI, et, du dernier acte de sa puissance, émana le rappel des états généraux (2).

— « Renaître le tiers-état, » avons-nous ajouté. Voici comment nous développons le sens attaché ici au mot renaître :

Sous la première et la seconde race, nous l'avons dit en son temps, les soldats, — et qu'on n'oublie pas que ces soldats étaient des conquérans, — se réunissent en assemblée appelée Champ-de-Mars ou Champ-de-Mai, donnant leurs voix à l'élection des souverains et à l'acceptation des lois. Sous Hlot-her II, le clergé prend tant d'importance, par les concessions de terrains vagues qu'on lui fait, que cent ans après, c'est-à-dire vers l'an 750, il obtient la faveur d'avoir des représentans à cette assemblée. D'après l'opinion que nous avons émise que le clergé représentait le peuple — et à cette époque le peuple conquis, — nous voyons que par une première réaction presque imperceptible, ce peuple conquis commence, sous le nom de clergé, à prendre part à l'élection des rois qui doivent le gouverner, et à la discussion des lois qui doivent le régir. Bientôt, trouvant un puissant soutien dans son chef élu, dans son représentant couronné, dans son pape, égal de l'empereur, le parti national, dont nous avons décrit les progrès, se forme, obtient son premier roi dans Eudes, son second dans Raoul, et consolide enfin sa victoire par l'élection de Hugues Capet. Jusque-là, point encore de peuple proprement dit ; mais du clergé représentant toujours le peuple.

Les croisades dont nous avons exposé les causes, arrivent. Alexandre III proclame que tout chrétien est libre. Les Communes s'organisent, luttent, triomphent, obtiennent des chartes. Une classe nouvelle réclame sa place sur l'échelle sociale, et, interrogée sur son nom, déclare s'appeler le peuple.

Dès lors le clergé, qui était composé d'un double élément populaire et religieux, ne conserve plus que le second — La ruche a essaimé.

Dès lors, au lieu de deux torches dans l'Etat, la noblesse et le clergé, — trois ordres, — la noblesse, le clergé et le peuple.

Dès lors, enfin, le clergé, comme une femme qui accouche, cessa de porter en lui le fruit populaire ; et, de conservateur qu'il était, il devint égoïste ; séparé du principe démocratique qui faisait sa puissance, il s'affaiblit de moitié ; privé du peuple qui faisait sa pureté, il se corrompit du double, et laisse enfin trois types parfaits de sa force

---

Rhodes par les Sarrasins qui s'étaient emparés de cette île, ne put venir à l'époque fixée, et s'excusa légitimement par des envoyés ; enfin, au bout de quelques mois, ayant recouvré et reconquis cette île à main armée, il se hâta de se rendre auprès du pape à Poitiers. »

(1) L'ordre des Templiers, que l'on croyait aboli, paraîtrait au contraire s'être conservé jusqu'à nos jours, sans que ses réunions conventuelles aient cessé, sans que la succession légitime et légale des grands maîtres depuis Jacques de Molay ait été interrompue. Dans cette succession, au contraire, se trouverait, s'il faut en croire les Templiers modernes, des noms d'hommes que leur époque a entourés de vénération.

Quant aux crimes que l'on vient de citer, l'auteur [illegible] interrogeant, il y a quelques jours, sur leur possibilité, un Templier moderne, en reçut cette réponse, sinon péremptoire, du moins spécieuse : « L'ordre des Templiers avait ses épreuves comme l'ordre de la franc-maçonnerie. Seulement, les épreuves, au lieu d'être physiques, étaient religieuses et morales. Le récipiendaire recevait l'injonction, sous peine de mort, de cracher sur le Christ, d'adorer une tête d'idole, etc., etc. Si dans sa frayeur, il cédait, il était déclaré indigne et repoussé de l'ordre ; s'il se conservait pur, au contraire, il était reçu ; cela expliquerait les dépositions qui chargèrent les Templiers. Les témoins, qui n'avaient pas eu la force de supporter [illegible], rapportèrent comme un acte de foi ce qui n'était qu'une épreuve [illegible]. »

(2) Des doutes se sont élevés sur cette date. [illegible] des Templiers : voici [illegible] recherches :

« L'exécution eut lieu le 20 cedar, l'an de l'ordre 196, c'est-à-dire le dernier jour de l'année [illegible] 1314 ; donc le nombre d'or de l'année 1314 étant 4, l'épacte 3, le 20 cedar correspond au 15 mars 1314. »

(3) Jacques de Molay.

(4) Guy, dauphin d'Auvergne.

(1) Le palais de Justice.

(2) Chateaubriand.

de sa faiblesse et de sa corruption, dans Grégoire VII, Boniface VIII et Alexandre Borgia.

Cependant le clergé, tel qu'il est, possède encore une assez grande puissance pour conserver ses représentans dans la monarchie. Alors les trois ordres se constituent, et l'un des élémens qui les composent est la *renaissance* du tiers-état, représenté, sous les deux premières races, par le clergé, et, sous la troisième race, par lui-même.

Peut-être trouvera-t-on que nous revenons bien souvent et d'une manière bien prolixe sur ce sujet ; mais les opinions que nous avançons heurtent tant d'idées reçues, que nous voulons du moins être clairs, afin de prouver notre conviction, si nous ne pouvons obtenir celle de nos lecteurs.



La Tour de Nesle.

La fondation des républiques de Flandre (1) et de Suisse ne se rattachant à notre histoire que comme épisodes, et, ces deux événemens étant connus de tous, nous nous contenterons d'indiquer leurs dates.

A peine Philippe-le-Bel eut-il conquis la Flandre, que des troubles y éclatèrent de tous côtés ; des massacres de Français eurent lieu dans plusieurs villes, à l'instar du massacre de Palerme ; celui qui eut lieu à Bruges est le plus célèbre.

Philippe envoya contre les Flamands une armée de quarante mille hommes, commandée par son frère Robert, comte d'Artois et Raoul de Nesle, connétable de France. Les Flamands s'avancèrent au-devant de cette armée, jusqu'au village de Groemingue, près de Courtray. Ils étaient commandés par le tisserand Pierre Le Roy (2), qui se fit armer chevalier au moment d'engager le combat. Cette fois les paysans et les bourgeois battirent la noblesse, et prouvèrent que le courage n'était pas le partage exclusif des chevaliers. Douze mille gentilshommes français, parmi lesquels on comptait Robert d'Artois, général de l'armée ; Raoul de Nesle, connétable de France ; Jacques de Châtillon, gouverneur de Flandre ; Jean, roi de Majorque ; Godefroy de Brabant et son fils ; les comtes d'Eu, de la Marche, de Dampmartin et de Tancarville, restèrent sur le champ de bataille ; et quatre mille paires d'éperons dorés furent enlevés à quatre mille chevaliers par les bonshommes de Flandre. Cette défaite eut lieu au mois de juillet 1302 ; cinquante-neuf ans après, une ligue de soixante villes formait la république anséatique.

Dans la nuit du 17 octobre 1307, trente hommes se rassemblèrent dans la petite prairie de Grütly, dont le plateau domine la partie méridionale du lac de Lucerne ; il y en avait dix du canton d'Uri, dix du canton de Schwitz, dix du canton d'Unterwalden. Ils y jurèrent à la face du ciel la liberté de la Suisse et la mort de leurs tyrans ; le 1er janvier 1308, Guessler était mort, et la Suisse était libre.

Philippe l'*Ajourné* mourut, vers la fin de l'an 1314, d'une maladie inconnue aux médecins (1) ; ce qui contribua encore à donner créance au bruit que sa mort était une punition de Dieu. Clément V l'avait précédé (2).

Philippe-le-Bel fut le premier qui prit le titre de roi de France et de Navarre. Ce dernier royaume lui avait été apporté en dot par sa femme Jeanne. Ses trois fils, Louis X, dit le Hutin, Philippe V, dit le Long et Charles IV, dit le

(1) La ligue des villes anséatiques est de cinquante ans postérieure à l'époque dont nous nous occupons, et n'eut lieu que sous le roi Jean. Cependant, les guerres de Flandre étant le prélude de cette ligue, nous en faisons remonter le principe à l'année 1303, époque de la bataille de Courtray.

(2) « Un maître tisserand, borgne, contrefait, malin et babillard, nommé Pierre, est l'un de leurs principaux colonels, accompagné de ses estafiers ; et l'autre chef, un boucher du même calibre que ce tribun. »

(JEAN DE SERRES.)

(1) « Philippe, roi de France, fut retenu par une maladie dont la cause, inconnue aux médecins, fut, pour eux et beaucoup d'autres, le sujet d'une grande surprise et stupeur, d'autant plus que jamais son pouls n'annonça qu'il fût malade ou en danger de mourir. »

(*Le continuateur de Nangis.*)

(2) « Au temps de Pâques 1314, dans la ville d'Avignon, le pape Clément entra dans la voie de toute chair..., etc., etc. »

(GUILLAUME DE NANGIS.)

La date de la mort du pape Clément nous fait douter que la date par nous indiquée comme celle du supplice des Templiers soit exacte. En effet, si les Templiers eussent été brûlés le 15 mai 1314, le pape Clément V, mort dès le temps de Pâques, n'aurait pu prendre part à leur condamnation.

Bel régnèrent successivement. « Cette succession de trois frères, dit M. de Chateaubriand, se présente deux autres fois dans notre histoire, et toujours à la male heure : François II, Charles IX, Henri III ; Louis XVI, Louis XVIII, Charles X.

Louis X, le Hutin, fut le premier qui monta sur le trône.

Trois événements rendirent célèbre ce règne qui ne dura que seize mois.

— Le triple procès d'adultère intenté, par Louis et ses deux frères, à sa femme et à ses deux sœurs.

La mort d'Enguerrand de Marigny.

La lettre d'affranchissement du peuple.

Nous allons citer les faits que l'histoire nous transmet sur chacun d'eux.

Sous le règne de Philippe-le-Bel, et en l'absence de Louis qui était en Navarre, les trois sœurs, Blanche, Marguerite et Jeanne, se réunissaient presque tous les soirs dans l'hôtel de Nesle qui était la demeure de Jeanne (1), femme de Philippe-le-Bel. Tout y était préparé, dans une tour dont la Seine baignait le pied, pour une orgie à laquelle venaient bientôt prendre part trois hommes, — seigneurs ou manants, peu importait à ces femmes : — d'autres femmes les choisissaient pour elles, jeunes et beaux, partout où elles les rencontraient, et les amenaient, les yeux bandés, dans des chambres chaudes et parfumées où les attendaient la débauche et l'orgie. La nuit se passait en délire ; puis, quand le jour venait, les trois courtisanes royales se retiraient dans une chambre voisine ; des gardes s'emparaient de ces trois hommes chauds d'amour et de vin, et les éteignaient dans la Seine.

Ces exécutions, afin qu'elles fussent plus sûres, se faisaient dans un sac. Cependant un jeune écolier, nommé Jehan Buridan, se sauva et devint célèbre par la publication de cette thèse : « *Reginam interficere nolite timere, bonum esse* ». C'était toute la vengeance qu'il pouvait tirer de la meurtrière royale. Cet événement paraissait être connu et incontesté au quinzième siècle, puisque Villon écrivait dans sa ballade des temps jadis :

> ... La reine,
> Qui commanda que Buridan
> Fût jeté en un sac en Seine.

Le retour de Louis fit cesser les orgies de la tour ; mais aux manants passagers succédèrent des amans en titre. L'histoire nous conserve les noms de ceux qui obtinrent les bonnes grâces de Marguerite, femme de Louis X, et de Blanche, femme de Charles IV. Ces amans étaient aussi frères : ils s'appelaient Philippe et Gauthier d'Aulnay. Ils furent condamnés à mort, écorchés vifs, traînés à la queue d'un cheval sur la prairie de Maubuisson nouvellement fauchée, mutilés, décapités, et enfin pendus au gibet public par les épaules et les jointures des bras.

Quant aux trois femmes, deux d'entre elles furent renfermées au Château-Gaillard ; c'étaient Marguerite et Blanche ; et la troisième à Dourdan, c'était Jeanne.

Les deux premières furent rasées en punition de leur crime d'adultère ; Marguerite fut étranglée, les uns disent avec une serviette, les autres avec le linceul de sa bière, et fut enterrée à Vernon, dans l'église des Frères mineurs.

Blanche, dit le continuateur de Nangis, « devint grosse d'un certain serviteur à qui était confié le soin de la garder ». Répudiée seulement, elle prit le voile à l'abbaye de Maubuisson.

Le procès de Marigny, comme celui des Templiers, — procès auquel ce ministre n'était pas étranger, — resta un mystère entre la tombe du juge et la tombe de la victime. Voici ce qu'un auteur contemporain nous raconte de son jugement et de sa mort :

« Enguerrand de Marigny, chevalier de manières très agréables, prudent, sage et habile, était établi au-dessus de la nation en grande autorité et puissance, et était conseiller principal et spécial de feu Philippe, roi de France. Devenu pour ainsi dire plus que maire du palais, il était à la tête du gouvernement de tout le royaume. C'était lui qui expédiait toutes les affaires difficiles à régler, et tous et chacun lui obéissaient au moindre signe, comme au plus puissant. Il fut dans le Temple, à Paris, honteusement accusé devant tous, en présence du roi Louis, de crimes exécrables par Charles, comte de Valois, oncle du roi Louis, et par quelques autres qu'approuvait en cela la multitude du commun peuple irrité contre lui, principalement à cause des différentes altérations de la monnaie, et des nombreuses extorsions dont le peuple avait été accablé sous le feu roi Philippe, et qu'on attribuait à ses mauvais conseils.

« Quoique ledit chevalier, demandât très souvent avec beaucoup d'instances qu'il lui fût accordé d'être entendu sur sa justification, il ne put cependant l'obtenir, empêché qu'il fut par la puissance dudit comte de Valois. La femme et les sœurs d'Enguerrand furent renfermées en prison, et enfin Enguerrand lui-même, condamné en présence des chevaliers, fut pendu à Paris sur le gibet des voleurs (1). Il n'avoua rien cependant quant aux maléfices qui lui étaient imputés, et dit seulement que d'autres avaient été avec lui auteurs des exactions et des altérations de monnaies, et qu'il n'avait pu faire entendre sa justification malgré ses instantes sollicitations et la promesse qu'on lui avait faite dans le commencement : c'est pourquoi son supplice, dont bien des gens ne connurent pas les motifs, fut un grand sujet de surprise et de stupeur. »

Quelque temps avant sa mort, Louis X publia des lettres d'affranchissement pour le peuple. Nous citerons le contenu de l'une d'elles :

« Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Na-
« varre, etc., etc.
« Comme, selon le droit de nature, chacun doit naistre
« *franc*, et, par aucuns usages ou coustumes qui de grand
« anciennetés ont été introduites et gardées jusque cy en
« nostre royaume, et par aventure pour le meffet de leurs
« prédécesseurs, moult de personnes de nostre commun peu-
« ple soient encheues en lien de servitutes et de diverses
« conditions, qui moult nous desplait. Nous, considérant
« que notre royaume est dit et nommé le royaume des
« Francs, et voullants que la chose en vérité soit accor-
« dant au nom, et que la condition des gens amende de
« nous en la venue de nostre nouvel gouvernement, par
« délibération de nostre grand conseil, avons ordené et
« ordenons que généraument pour tout nostre royaume, de
« tant comme il peut appartenir à nous et à nos successeurs,
« telles servitutes soient ramenées à franchises ; et à
« tous ceux qui par ancienneté, ou de nouvel par mariage,
« ou par résidence de lieux de serve condition, sont en-
« cheues ou pourraient eschoir en lien de servitutes, fran-
« chises sont données en bonnes et convenables conditions. »

Le 16 juillet de l'année 1316, Louis X mourut dans sa maison royale du bois de Vincennes, laissant la reine Clémence enceinte, et n'ayant eu de sa première femme Marguerite qu'une fille nommée Jeanne.

Philippe, son frère, qui était allé à Avignon pour hâter l'élection du pape, s'empressa de revenir à Paris en apprenant cette nouvelle. Aussitôt arrivé, il assembla le parlement, et il y fut arrêté que Philippe défendrait et gouvernerait le royaume de France et de Navarre pendant dix-huit ans, quand même la reine Clémence accoucherait d'un enfant mâle. En conséquence, il fit faire un sceau sur lequel était écrit : Philippe, fils du roi des Français, régent des royaumes de France et de Navarre.

Le 15 novembre suivant, la reine Clémence accoucha, au Louvre, d'un enfant mâle, qui fut nommé Jean, et qui mourut le 20 du même mois. Tous nos catalogues royaux ont omis ce souverain de cinq jours.

« Le jour suivant, il fut enterré dans l'église de Saint-Denis, aux pieds de son père, par le seigneur Philippe, *qui tenait alors légitimement* le rang de roi de France et de Navarre. »

En effet, Philippe V succéda à son frère, et, la même année, fut sacré roi à Reims avec Jeanne, sa femme, en présence de ses oncles Charles et Louis, et des pairs du royaume, *qui cependant n'assistèrent pas tous à cette cérémonie.*

C'est qu'un parti s'était formé en faveur de la fille de Marguerite de Bourgogne. C'est que le duc de Bourgogne avait fait un appel aux pairs, et enjoint aux prélats de ne pas couronner Philippe avant qu'on eût délibéré sur les droits de la *jeune Jeanne*, fille aînée du roi Louis, relativement aux royaumes de France et de Navarre. Malgré cet

---

(1) « Il y avait une reine qui se tenait à l'hôtel de Nesle, laquelle faisait le guet aux passans ; et ceux qui lui plaisoient et agréaient le plus de quelque sorte de gens que ce fussent, les faisait appeler et venir à elle ; et, après en avoir tiré ce qu'elle en voulait, les faisait précipiter de la tour en bas dans l'eau. (BRANTOME, *Dames galantes*.)

Robert Gaguin, écrivain du quinzième siècle, tout en niant que ce fut qui fut un instant imputé à Jeanne de Navarre, femme de Philippe-le-Bel, le fût justement à cette princesse, confirme la citation que nous venons de faire de Brantome, en l'attribuant aux trois femmes des trois fils du roi. « Ces désordres, dit-il, donnèrent naissance à une tradition injurieuse à la mémoire de Jeanne de Navarre. Suivant cette tradition, cette princesse recevait dans sa couche quelques écoliers, et, pour ne laisser aucune trace de sa débauche, elle les faisait jeter de la fenêtre de sa chambre dans la Seine. Un seul, Jean Buridan, eut le bonheur d'échapper. C'est pourquoi il publia ce sophisme : « Ne craignez pas de tuer une reine, cela est bon. *Reginam interficere nolite timere, bonum esse*. (Compendium Roberti Gaguini).

(1) « Montfaucon a apporté tel malheur à ceux qui s'en sont mêlés, que le premier qui le fit bâtir, qui fut Enguerrand de Marigny, y fut pendu ; et depuis, ayant été refait par le commandement d'un nommé Pierre Remy, général des finances sous Charles-le-Bel, lui même y fut semblablement pendu sous Philippe de Valois. »

PASQUIER, livre VIII, chap. I. « Plus malheureux que le bois dont on fait le gibet. »

appel et cette défense, la cérémonie du couronnement fut célébrée, les portes de la ville fermées et gardées par des hommes d'armes.

Quelque temps après eut lieu une assemblée de nobles, d'hommes puissans, de prélats, de docteurs de l'université et de bourgeois. Ils approuvèrent le couronnement, et déclarèrent à l'unanimité que les femmes ne succédaient pas à la couronne de France. Des amis communs apaisèrent bientôt la mésintelligence qui s'était élevée entre le roi de France et le duc de Bourgogne. Ce dernier épousa même la fille aînée de Philippe, qui fut alors généralement reconnu.

Jeanne, l'enfant déshéritée du royaume de France, épousa Philippe, fils du comte d'Evreux, à qui elle apporta en dot le royaume de Navarre. Ce royaume sortit ainsi de la maison de France pour n'y rentrer qu'avec Henri IV.

Sous Philippe-le-Long recommencèrent les troubles des pastoureaux, que nous avons décrits sous le règne de Louis IX. Ces bandes de paysans armés traversèrent, comme les premiers, toute la France, commirent, comme leurs devanciers, mille désordres, puis enfin se dispersèrent comme eux. « Ainsi, dit le continuateur de Nangis, cette expédition déréglée s'évanouit comme une fumée, parce que ce qui, dans le principe, n'a rien valu, a bien de la peine à jamais valoir quelque chose. »

Ces troubles furent suivis, en 1321, de ceux que causèrent les lépreux (1). Le bruit s'éleva tout à coup que, dans toute l'Aquitaine, les sources et les puits avaient été ou seraient bientôt empoisonnés par eux. Beaucoup furent arrêtés et se confessèrent de ce crime. On en chercha la cause; une lettre que le roi reçut du seigneur de Parthenay la lui apprit.

Il lui disait qu'un des plus considérables des lépreux, pris dans sa terre, avait avoué, au moment d'être brûlé, que c'était un juif qui l'avait poussé à commettre ce crime, et qui, pour l'y décider, lui avait donné dix livres, et remis le poison, qui était composé de sang humain et de trois herbes dont il ne voulut jamais dire le nom; on y ajoutait une hostie consacrée, et, lorsque le tout était sec, on le broyait et le réduisait en poudre. Alors, le renfermant dans des sacs auxquels on attachait une pierre, on le jetait dans les sources ou dans les puits (2). Les juifs, pris et interrogés à leur tour, racontèrent cette singulière histoire

« Le roi de Grenade, affligé d'avoir été si souvent vaincu par les chrétiens, et ne pouvant se venger par les armes, voulut se venger par une trahison. Il assembla les juifs de son royaume pour trouver avec eux quelque moyen de détruire la chrétienté, et leur promit des sommes d'argent immenses, s'ils inventaient quelque maléfice qui le conduisît au but. Ils lui répondirent que, quant à eux, ils inspiraient trop de défiance aux chrétiens pour pouvoir exécuter aucun maléfice sur eux; mais que, dans cette circonstance, les lépreux pourraient très bien les remplacer, en jetant des poisons dans leurs sources et dans leurs puits. Ce moyen accepté par le roi de Grenade, les juifs rassemblèrent les lépreux, qui, par l'intervention du diable, furent tellement séduits par leurs suggestions, qu'après avoir abjuré la foi catholique, broyé et mis le corps du Christ dans ces poisons mortels, ainsi que plusieurs lépreux l'avouèrent, ils consentirent à se charger de l'exécution du crime. Alors les principaux des lépreux se réunirent de tous les coins de la chrétienté, établirent quatre assemblées générales où toute noble ladrerie envoya ses représentans. Dans ces assemblées, les chefs exposèrent que: « comme leur lèpre les faisait paraître aux chrétiens, vils, abjects, et ne méritant aucune considération, il leur était bien permis de faire que les chrétiens mourussent ou fussent semblablement couverts de lèpre; en sorte que, lorsque tout le monde serait lépreux, personne ne serait méprisé ». Ce projet plut, et chacun de son côté s'occupa de le mettre à exécution; et c'est ainsi que, par les mains des juifs, ces poisons mortels furent répandus dans le royaume. »

Un édit du roi déclara alors que les lépreux convaincus d'avoir pris part à cette conjuration seraient livrés aux flammes; que ceux qui en avaient eu connaissance et ne l'avaient pas révélée seraient détenus perpétuellement; et que, si quelque lépreuse coupable était enceinte, elle serait détenue jusqu'à ce qu'elle eût accouché, mais qu'aussitôt après sa délivrance elle serait mise à mort.

Les exécutions suivirent cet édit. Beaucoup de juifs furent brûlés en Aquitaine A Chinon, l'on creusa une fosse immense, on y alluma un grand feu, et, en un seul jour, cent soixante juifs des deux sexes y furent brûlés. « Beaucoup d'entre eux, hommes et femmes, dit la chronique qui nous fournit ces détails, chantaient comme s'ils étaient invités à une noce, et sautaient dans la fosse Beaucoup de femmes veuves firent jeter dans le feu leurs propres enfans, de peur qu'ils ne leur fussent enlevés pour être baptisés par les chrétiens et les nobles. »

A Vitry, quarante juifs, soupçonnés de ce crime, ayant été enfermés dans la prison du roi, certains de leur sort, et ne voulant pas mourir de la main des incirconcis, ils décidèrent qu'un d'entre eux égorgerait tous les autres. Alors d'un consentement et d'une volonté unanimes, ils désignèrent pour ce dernier et terrible office l'aîné de tous, vieillard à barbe blanche, qu'on appelait le *Saint* à cause de sa bonté, et le *Père* à cause de son âge Celui-ci n'y voulut consentir que si on lui donnait un aide l'on choisit le plus jeune d'entre eux, bel enfant de seize ans, au teint brun, aux yeux et aux cheveux noirs. Alors on leur mit aux mains à chacun un couteau; et ces deux élus de la mort commencèrent l'œuvre d'extermination, sans hésiter un instant, quoique, parmi ceux qu'ils frappaient, le vieillard eût ses fils et le jeune homme son père Lorsqu'il n'y eut plus qu'eux seuls de vivans, ils se relevèrent et se trouvèrent face à face tout couverts de sang. Alors une querelle s'éleva entre ces deux hommes pour savoir lequel tuerait l'autre. Le vieillard voulait être tué par le jeune homme, et le jeune homme par le vieillard. Enfin ils tirèrent au sort la mort échut au vieillard; il bénit l'enfant, lui tendit la gorge, et mourut. Tous étant donc tués, le jeune juif se voyant seul prit tout l'or et tout l'argent qu'il trouva sur les morts, et, se faisant une corde de leurs vêtemens, il l'attacha à un barreau de la prison qu'il avait scié, et comme la nuit était noire, il descendit sans être vu Arrivé à l'extrémité de la corde, il étendit les pieds et ne sentit rien. La corde était trop courte, et un espace, qu'il ne pouvait pas juger à cause de l'obscurité de la nuit, le séparait de la terre. Alors les forces lui manquèrent pour remonter et ajouter des vêtemens qui allongeassent la corde à laquelle il pendait; il se laissa tomber. Vingt pieds le séparaient encore du sol; et, alourdi par le poids de l'or et de l'argent qu'il portait, il se cassa la jambe

Le lendemain les chrétiens le trouvèrent. Il s'était encore traîné à un quart de lieue environ de l'endroit où il était tombé, mais n'avait pu aller plus loin. Livré à la justice, il avoua les choses que nous venons de lire, et fut pendu avec les cadavres de ceux qu'il avait aidé à égorger.

Philippe s'occupait de détails administratifs inconnus avant lui, lorsqu'il tomba malade. Il voulait que dans tout son royaume on ne se servît que d'une mesure uniforme pour le vin, le blé et toutes les marchandises, et qu'on ne battît qu'une seule monnaie. Mais ce dernier projet surtout éprouva une vive opposition; car les grands, les prélats et les communautés, ne voulurent point y consentir. Cependant la maladie du roi faisait des progrès lents, mais mortels. Il resta cinq mois sur un lit de douleur, « quelques-uns doutant si ce n'étaient pas les malédictions du peuple soumis à son gouvernement, à cause des exactions et extorsions inouïes jusqu'alors dont il l'accablait, qui le faisaient tomber malade. » Enfin, le 3 de février 1321, il expira après avoir reçu tous les sacremens ecclésiastiques, et « Charles, comte de la Marche, son frère, lui succéda « sans aucune dispute ni opposition. »

Charles IV, après la condamnation de Blanche, sa femme pour adultère, avait facilement obtenu du saint-père la rupture de son mariage, et avait épousé Marie de Luxembourg, qui mourut bientôt (1), en donnant, avant le terme, la vie à un fils qui vécut à peine quelques jours Deux ans après, il épousa Jeanne d'Evreux, de laquelle il n'eut point d'enfant mâle.

Dès le commencement de ce règne, qui s'ouvrit entre les troubles d'Italie et d'Angleterre, Charles mérita le nom de justicier, que l'histoire lui donna depuis. Un grand seigneur, nommé Jourdain, dit de Lille, à qui le roi avait remis, à la prière du pape Jean, dix-huit accusations dont chacune entraînait la peine de mort, ayant accumulé « d'autres crimes sur ceux qu'il avait commis, violant « les jeunes filles, commettant des homicides, entretenant « des méchans et des meurtriers, favorisant les brigands « et se soulevant contre le roi, ayant enfin tué, de sa propre « main, un serviteur du roi, portant la livrée du roi, fut « appelé en jugement à Paris. »

Il y vint accompagné d'une suite nombreuse et brillante, ce qui n'empêcha pas le roi de le faire, après un interrogatoire, enfermer au Châtelet. Enfin, il fut condamné à mort par les docteurs du palais, traîné à la queue des chevaux, et pendu au gibet public.

(1) Nous avons déjà dit que les malheureux atteints de cette maladie, au retour des croisades, étaient si nombreux, que Louis VII avait fait un legs en faveur de deux mille léproseries.

(2) Nous avons vu aussi de nos propres yeux, dans notre ville, dans le Poitou, une lépreuse qui, passant par là et craignant d'être prise, jeta derrière elle un chiffon lié qui fut aussitôt porté à la justice. On y trouva une tête de couleuvre, les pieds d'un crapaud, et comme les cheveux d'une femme infectés d'une espèce de liqueur très noire et fétide; en sorte que c'était aussi dégoûtant à voir qu'à sentir. Tout cela, jeté exprès dans un grand feu allumé, ne put brûler : preuve manifeste que c'était un poison des plus violens (*Continuateur de Nangis*)

(1) L'an 1322.

Charles donna bientôt un second exemple de justice. Le seigneur de Parthenay, homme noble et puissant dans le Poitou, fut accusé d'hérésie et, pour ce fait, appelé à Paris, à l'audience du roi. Il s'y rendit, mais, récusant l'inquisiteur qui l'accusait, le seigneur de Parthenay refusa de répondre à ses interrogatoires, et en appela au pape. Alors Charles lui restitua ses biens qui étaient déjà confisqués, et l'envoya avec un garde vers le pontife, « ne voulant, « disait-il, fermer à personne le chemin de ses droits ».

Bientôt la guerre éteinte depuis quelque temps avec l'Angleterre se ralluma. Le prétexte des hostilités fut un château que fit bâtir en Gascogne le seigneur de Montpezat. Le roi de France réclama ce château, comme étant élevé sur ses terres ; le roi d'Angleterre prétendit au contraire qu'il était élevé sur les siennes, et que tout droit sur le château lui appartenait. Le procès fut porté devant arbitres qui rendirent un jugement en faveur du roi de France. Cela amena, avec nos vieux ennemis les Anglais, une guerre qui ne fut terminée que par la déposition d'Edouard II (1).

Charles IV mourut en son séjour royal du bois de Vincennes le 1er février 1328. Il laissait en mourant Jeanne d'Evreux enceinte de sept mois. Se sentant près d'expirer, il fit assembler les seigneurs autour de son lit, et leur dit que, si la reine accouchait d'un fils, il désirait que son cousin germain, Philippe de Valois, en fût le tuteur ; que, si au contraire elle accouchait d'une fille, ils donnassent le royaume à celui qu'ils en jugeraient digne (2).

La reine accoucha d'une fille, et dans Charles IV s'éteignit la première branche des Capétiens.

Les états-généraux élurent Philippe de Valois, son cousin germain, quoique Edouard III, roi d'Angleterre, fût son neveu, et par conséquent son plus proche parent (3), seulement c'était du chef de sa mère. La raison que les seigneurs donnèrent en faveur de cette substitution fut, dit Froissard, « que le royaume de France est de si grande « noblesse, qu'il ne doit pas par succession aller à femelle, « et par conséquent à fils de femelle, et firent celui monseigneur Philippe couronner à Reims, l'an de grâce mil trois cent vingt-huit, le jour de la Trinité, dont depuis grand guerre et grande désolation avint au royaume de France et en plusieurs pays, si comme vous pourrez ouïr en cette histoire. »

EPILOGUE

Maintenant, c'est l'histoire de ces guerres et de ces désolations que nous allons raconter en détail, bornant ici notre travail chronologique ; car l'introduction qu'on vient de lire n'est qu'une œuvre de dates et de faits accomplie par l'investigation seule de l'historien et à laquelle n'a eu aucune part l'imagination du poète, à moins qu'on ne regarde comme choses poétiques les théories religieuses que nous avons exposées, et la théorie politique qui va suivre.

Nous nous sommes arrêtés à la mort de Charles IV, parce qu'avec l'avènement au trône de Philippe de Valois commence pour la France une ère nouvelle. La monarchie nationale est arrivée à son point culminant, et va descendre pas à pas des hauteurs féodales où Hugues Capet avait jeté les fondemens de son édifice, jusqu'aux plaines populaires où Louis-Philippe, dernier roi probable de cette race, élève sa tente d'un jour. Qu'on nous permette donc, arrivés que nous sommes au sommet de cette montagne, de jeter derrière nous et devant nous un dernier coup d'œil qui s'étendra d'un côté jusqu'à la Gaule de César, et de l'autre jusqu'à la France de Napoléon. Il sera à la fois pour nos lecteurs le résumé de l'ouvrage que nous venons de finir, et le plan de celui que nous allons commencer.

La Gaule, conquise par César, devint sous Auguste une province romaine : les empereurs y envoyaient un gouverneur qui commandait à des préfets : ce gouverneur recevait directement ses ordres de la république, et les transmettait à ses agens : la politique adoptée généralement pour les autres pays conquis l'avait été de même pour la Gaule. Le gouvernement y était doux et paternel ; et comme la civilisation apportait à la barbarie des plaisirs, des arts et des jouissances qui lui étaient inconnues, elle n'eut pas de peine, *la corruptrice qu'elle était*, de façonner aux mœurs romaines les peuplades primitives de la Gaule : le Midi surtout, dont les riches plaines touchaient à l'Italie par les Alpes, dont la même mer baignait le rivage, dont les habitans respiraient un air parfumé comme celui de Sorrente et de Pestum, fut la province chérie : Narbo la Romaine s'éleva près de Massilia la Grecque ; Arles eut un amphithéâtre, Nîmes un cirque, Autun une école, Lyon des temples ; des légions indigènes, dont chaque soldat était fier de porter le nom de citoyen romain, furent levés dans la Narbonnaise, et, traversant la Gaule, allèrent soumettre à l'empire la Bretagne, que l'empire ne pouvait soumettre ; comme ces éléphans privés, dressés par les rois de l'Inde, les aident à soumettre les éléphans sauvages.

A la domination romaine succéda la conquête franke, la barbarie à la civilisation ; il était temps ; la corruption qui rongeait le cœur de l'empire s'étendait à ses membres ; la framée franke sépara la Gaule du corps romain, et la sauva ; il y a cela de remarquable que la civilisation qui conquiert la barbarie, la tue ; et que la barbarie qui conquiert la civilisation, la féconde.

Les chefs franks conservèrent du gouvernement romain ce qu'ils en purent adapter à leurs mœurs et surtout à leurs intérêts : la domination fut unitaire, comme nous l'avons dit, sous Mere-wig et Hlode-wig ; elle fut divisée sous ses successeurs.

La division du pouvoir amena, comme nous l'avons dit encore, celle de la propriété : dès que la cheftainerie posséda, elle voulut avoir son représentant, comme la royauté avait le sien : nous avons dit quel était celui du peuple. La charge de maire du palais fut créée par elle : elle suivit les mêmes variations de progrès que la royauté qu'elle était appelée à remplacer un jour : temporaire sous Sighebert (1) et ses devanciers, elle fut viagère sous Hlodher, et devint enfin héréditaire sous Hlode-wig II ; cependant, comme la royauté, elle était de principe électif. « *Reges ex nobilitate, duces ex virtute sumunt.* » Mais dès lors que l'une des deux rivales avait faussé son principe, l'autre devait aussitôt renier le sien.

Les rois franks n'avaient donc point, comme on pourrait le croire, un pouvoir absolu : outre le maire du palais, placé près de lui pour représenter les droits de la cheftainerie, il y avait encore des conseils composés de chefs militaires, qui décidaient des affaires de la nation avec le roi (2) ; de grandes revues de troupes, fixées ordinairement au mois de mars ou de mai, recevaient communication des choses traitées dans ces assemblées particulières, et cela dura ainsi entre les conquérans jusqu'au moment où le peuple, représenté par l'église, se trouva posséder à son tour une portion du territoire : alors des évêques entrèrent dans le conseil du roi ; des députés ecclésiastiques furent envoyés au Champ-de-Mars et de Mai ; et les trois ordres de propriétaires se trouvèrent représentés : la royauté par le roi, la cheftainerie par le maire, et l'église ou le peuple par les évêques.

Le renversement de la dynastie des Mere-wigs par celle des Carolingiens amena une lacune dans la représentation de ces pouvoirs : la cheftainerie avait tué la royauté, et s'était faite reine à sa place ; elle crut donc la royauté et la cheftainerie confondues à jamais en un seul pouvoir, et elle oublia que sous la faux du moissonneur pousse déjà une moisson nouvelle. Comme il n'y avait plus de cheftainerie, il n'était plus besoin d'un représentant de cette caste ; comme cette caste était confondue avec la royauté, elle ne pouvait plus élire de roi. En conséquence, la charge de maire de palais fut supprimée, et Karl-le-Grand prit pour exergue de sa monnaie : *Carolus, gratiâ Dei rex.*

Ainsi avec la cheftainerie faite reine se trouve détruit le principe électif qui fait les rois.

Karl fut donc le premier et le dernier chef tout puissant de la race conquérante ; car ses prédécesseurs avaient eu à lutter contre la cheftainerie, et ses successeurs devaient

(1) « Après beaucoup d'événements et d'aventures, Edouard II, accusé au parlement d'avoir violé les lois du pays et de s'être livré à d'indignes ministres, fut, par arrêt de ce parlement, déposé et condamné à garder une prison perpétuelle, la couronne passant immédiatement à Edouard III. L'arrêt lui fut lu en prison en ces termes : « Moi, Guillaume de Trussel, procureur du parlement et de toute la nation anglaise, je vous déclare, dans leur nom et de leur autorité, que je révoque et retracte l'hommage que je vous ai fait, et dès ce moment, je vous prive de la puissance royale, et proteste que je ne vous obéirai plus comme à mon roi. »

CHATEAUBRIAND. *Analyse raisonnée de l'histoire de France.*

(2) « Quand le roi vit que mourir le convenait, il devisa que s'il avenait que la reine s'accouchât d'un fils, il voulait que messire Philippe de Valois, son cousin germain, en fût tuteur et régent du royaume, jusques adonc que son fils serait en âge d'être roi ; et s'il avenait que ce fût une fille, que les douze pairs et les hauts barons de France eussent conseil et avis entre eux d'en ordonner, et donnassent le royaume à celui qui avoir le devrait. »

JEAN FROISSARD.

(3) Edouard II avait épousé Isabelle de France, sœur de Charles-le-Bel, dont il avait eu Edouard III.

(1) Le premier maire du palais dont il soit fait mention est Goggon, qui fut envoyé à Athanagilde, de la part de Sighe-bert, pour lui demander la main de Brunehilde.

(2) De la nation conquérante, bien entendu : quant à la nation conquise, il n'était nullement question de s'occuper de ses intérêts ; elle était esclave.

avoir à lutter contre la vassalité. Sous lui, au contraire, rien ne ressemble à une résistance quelconque de la part d'une caste, dont il foule sous ses sandales la tête qui sort à peine de terre : ses ordres ne sont ni approuvés ni contrôlés : il les donne, et l'on obéit ; il veut des lois, et les capitulaires succèdent au code théodosien. Il veut une armée, elle se lève ; il veut une victoire, il combat.

Il fallait cette unité de pouvoir et de force pour que Karl pût remplir sa mission et arriver à son but : il fallait qu'une même intelligence eût élevé sur un plan unitaire les remparts de ce vaste empire, afin que la barbarie vînt s'y briser sans trouver un seul côté faible par où elle pût l'entamer ; il fallait enfin que le règne de Karl fût un long règne, car lui seul pouvait achever l'œuvre immense qu'il avait entreprise, et le règne de Karl dura quarante-six ans.

Nous avons dit en son temps sous quel point de vue nous considérions le démembrement de l'empire ; les héritiers de Karl firent sur une plus grande échelle le même partage qu'avaient fait les enfans de Hlode-wig, et les mêmes causes amenèrent les mêmes résultats : c'est-à-dire la création d'une nouvelle caste seigneuriale, née des cessions de terrain que les rois Carolingiens et Mere-wigs furent obligés de faire pour s'y maintenir. Karl, échappant à la puissance des chefs franks, prit le premier pour exergue de la monnaie, que lui seul avait le droit de faire battre *Carolus, gratiâ Dei rex*. Les seigneurs français, échappant à leur tour à la domination franke, nièrent que leur principe vînt de la royauté, comme Karl avait nié que son principe vînt de la cheftainerie, et deux cents ans après ils s'arrogèrent non seulement le droit de faire battre la monnaie comme des empereurs, mais encore ils prirent pour exergue de cette monnaie ce *gratiâ Dei* dont la royauté leur avait donné l'exemple (1).

Nous avons dit encore de quelle manière la scission s'était opérée entre la royauté franke et la seigneurie française : nous avons expliqué comment les propriétaires territoriaux avaient pris les intérêts du sol contre les intérêts de la royauté, quoique rois et seigneurs fussent de même race : nous sommes entrés dans d'assez grands détails sur la naissance, la lutte et la victoire, du parti national, pour n'avoir plus besoin de présenter ici un nouveau tableau de cette époque de transition, placée entre la royauté de la conquête et la royauté de la nation.

Lorsque Hugues Capet monta sur le trône occupé déjà avant lui par Eudes et Raoul, premiers rois français jetés au milieu des rois germains, il trouva la France territoriale divisée entre sept grands propriétaires, possédant non plus par cession et tolérance royale, à titre d'alleu ou de fiefs, mais par *la grâce de Dieu*. L'édifice monarchique qu'il allait élever devait donc différer, sous bien des rapports, de celui de Karl-le-Grand ou de Hlode-wig : la royauté qu'il recevait ressemblait beaucoup plus à la présidence d'une république aristocratique qu'à la dictature d'un empire : il était le premier, mais non pas même le plus riche et le plus puissant, entre ses égaux. La première chose que fit en conséquence le nouveau roi, fut de porter le nombre de ses grands vassaux à douze, d'introduire parmi eux des pairs ecclésiastiques, pour s'assurer l'appui de l'Eglise ; puis, sur le solide aplomb de ces douze puissantes colonnes qui représentaient la grande vassalité, il appuya la voûte de la monarchie nationale (2).

Lorsque les bienfaits que devait développer cette première ère furent accomplis, c'est-à-dire lorsqu'une langue nouvelle et nationale comme la monarchie eut succédé à la langue de la conquête ; lorsque les croisades eurent ouvert à l'art et à la science la route de l'Orient ; lorsque la bulle d'Alexandre III, qui déclarait que tout chrétien était libre, eut amené l'affranchissement des serfs ; lorsque enfin Philippe-le-Bel, portant la première atteinte à la monarchie féodale, l'eut modifiée par la création des trois états et la fixation du parlement, il fut temps que cette monarchie, qui avait accompli son œuvre, fît place à une autre, qui avait à accomplir la sienne. Alors Philippe de Valois parut, porta le premier coup de hache dans l'édifice de Hugues Capet, et la tête de Clisson tomba.

Tanneguy Duchâtel hérita de la hache de Philippe de Valois. Soixante-dix ans après que celui-ci a frappé, il frappe à son tour, et la tête de Jean de Bourgogne tombe.

Louis XI trouva donc, en entrant dans le temple, deux des colonnes féodales qui soutenaient sa voûte déjà brisées. Sa mission, à lui, était d'abattre le reste. Il n'y fut pas infidèle, et, monté sur le trône à peine, il se mit à l'œuvre.

Alors ce ne furent plus partout que ruines féodales : les débris des maisons de Berry, de Saint-Pol, de Nemours, de Bourgogne, de Guyenne et d'Anjou, jonchèrent partout le pavé de l'édifice monarchique ; et sans doute il se serait écroulé faute d'appui, si le roi n'eût soutenu la voûte d'une main, tandis qu'il abattait les colonnes de l'autre.

Enfin Louis XI se trouva seul, et son génie remplaça l'aplomb par l'équilibre.

A lui remonte la première monarchie nationale absolue. Mais il légua le despotisme à des successeurs trop faibles pour le continuer. A la grande vassalité abattue par Louis XI, succéda, sous les règnes de Charles VIII et de Louis XII, la grande seigneurie ; si bien que lorsque François Ier monta sur le trône, effrayé qu'il fut de voir osciller la monarchie, demandant ses soutiens primitifs et ne les trouvant plus, cherchant douze hommes de fer et ne rencontrant plus que deux cents hommes de velours, il espéra retrouver une force égale en multipliant les forces inférieures, et, substituant les grands seigneurs aux grands vassaux, il s'inquiéta peu de l'abaissement de la voûte au niveau de ces colonnes nouvelles pourvu que l'abaissement de la voûte solidifiât l'édifice. En effet, quoique les supports qu'il venait de créer se trouvassent, comparativement aux anciens, plus faibles et moins élevés, ils n'en étaient pas moins solides ; car ils représentaient toujours la propriété, et leur multiplication même était en harmonie exacte avec la division territoriale qui s'était opérée entre les règnes de Louis XI et le sien (1).

François Ier se trouva donc être le fondateur de la monarchie des grands vassaux.

Puis, lorsque cette seconde ère de la royauté nationale eut porté ses fruits ; lorsque l'imprimerie eut donné quelque fixité aux sciences et aux lettres renaissantes ; lorsque Rabelais et Montaigne eurent scientifié la langue ; lorsque les arts eurent mis le pied sur le sol de France à la suite du Primatice et de Léonard de Vinci ; lorsque Luther en Allemagne, Wicleff en Angleterre, Calvin en France, eurent préparé par la réformation religieuse la réformation politique ; lorsque l'évacuation de Calais, qui enleva du sol français la dernière trace de la conquête d'Edouard III, eut fixé nos limites militaires ; lorsque la nuit de la Saint-Barthélemy, produisant un effet contraire à celui qu'elles en attendaient, eut fait chanceler dans le sang huguenot la religion et la royauté qui se tenaient embrassées ; lorsqu'enfin l'exécution de La Mole, l'assassinat des Guises, le jugement de Biron, eurent, comme l'avaient fait à la grande vassalité les supplices de Clisson et le meurtre de Jean de Bourgogne, annoncé à la grande seigneurie que les temps étaient accomplis et que son heure était venue ; alors parut à l'horizon, comme une comète rouge, Richelieu (2), ce large faucheur qui devait épuiser sur l'échafaud le reste du sang que la guerre civile et les duels avaient laissé aux veines de la noblesse.

Il y avait 149 ans que Louis XI était mort.

Je n'ai pas besoin de dire que la mission de ces deux hommes était la même, et l'on sait que Richelieu accomplit la sienne aussi religieusement que l'avait fait Louis XI.

Louis XIV trouva donc l'intérieur de l'édifice monarchique non seulement dégarni des deux cents colonnes qui le soutenaient, mais encore débarrassé de leurs débris : le trône était posé si carrément sur la France nivelée, que, tout enfant qu'il était, il y monta sans trébucher ; puis, à sa majorité, le chemin de l'absolu s'offrit à lui, tracé par un pied si large, que le disciple n'eut qu'à suivre la trace de son maître, sans avoir crainte de s'égarer : et il lui fallut cela ; car Louis XIV n'avait pas le génie du despotisme, il n'en avait que l'éducation.

Il n'en accomplit pas moins l'œuvre à laquelle il était destiné : il se fit centre du royaume, rattacha à lui tous les ressorts de la royauté, et les tint dans une tension si longue, si forte et si continue, qu'il put prévoir en mourant qu'ils se briseraient entre les mains de ses successeurs.

La Régence arriva, répandit son fumier sur le royaume, et l'aristocratie sortit de terre.

Louis XV, à sa majorité, se trouva donc dans la même position où s'étaient trouvés François Ier et Hugues Capet. La monarchie était à réorganiser : plus rien à la place des grands seigneurs ; plus rien à la place des grands vassaux : de faibles et nombreux rejetons seulement là où étaient autrefois les tiges fortes et vigoureuses. Il lui fallut donc abaisser encore la voûte monarchique, substituer de nou-

(1) En 865, Odon, fils de Raymond, donna le premier cet exemple, en prenant le titre de comte de Toulouse et de marquis de Gothie *par la grâce de Dieu*.

(2) Nous demandons à nos lecteurs de suivre avec quelque attention la théorie que nous allons développer ; non parce qu'elle est compliquée, mais parce qu'elle est simple, et que rien n'est plus difficile à croire qu'une chose simple à laquelle on n'avait point encore pensé. Du reste, cette théorie, qu'elle soit exacte ou fausse, superficielle ou profonde, grave ou ridicule, nous appartient entièrement.

(1) Dans nos chroniques, nous suivrons avec soin et dans tous ses détails la division des propriétés ; car c'est cette base, élargie par la Révolution, qui sera un jour le seul piédestal solide de la liberté.

(2) Richelieu entra au conseil en 1624 ; ses premières exécutions datent de 1625 et 1626.

veau la quantité à la force ; et au lieu des douze grands vassaux de Hugues Capet, des deux cents grands seigneurs de François Ier, donner pour soutiens à son édifice vacillant les cinquante mille aristocrates de la régence orléaniste.

Enfin, lorsque cette troisième ère de la royauté nationale eut porté ses fruits [illegible] du lac Asphalte pleins de pourriture et de cendres ; lorsque les Dubois et les Law, les Pompadour et les Du Barry eurent tué le respect dû à la royauté ; lorsque les Voltaire et les Diderot, les d'Alembert et les Grimm eurent étouffé la croyance due à la religion : la religion, cette nourrice des peuples, la royauté, cette fondatrice des sociétés, toutes souillées encore du contact des hommes, remontèrent à Dieu dont elles étaient les filles.

Leur fuite laissa sans défense la monarchie du droit divin et Louis XVI vit briller à quatre ans de distance, à l'orient la flamme de la Bastille, à l'occident le fer de l'échafaud.

Alors ce ne fut plus un homme qui vint pour détruire, car un homme eût été insuffisant à la destruction ; ce fut une nation tout entière qui se leva, et qui, multipliant les ouvriers en raison de l'œuvre, envoya quatre cents mandataires pour abattre l'aristocratie, cette fille de la grande seigneurie, cette petite-fille de la grande vassalité.

Le 22 septembre 1792 la Convention nationale prit la hache héréditaire.

Il y avait cent quarante-neuf ans que Richelieu était mort.

N'y a-t-il pas quelque chose de merveilleusement providentiel dans cette coïncidence de dates : Richelieu paraît 142 ans après Louis XI, et la Convention nationale 149 ans après Richelieu.

Relevons ici une grande erreur où les uns tombent par ignorance, et que les autres accréditent par mauvaise foi ; 93 fut une révolution, mais ne fut pas une république : le mot avait été adopté en haine de la monarchie, et non pas en ressemblance de la chose. Le fer de la guillotine est fait en triangle ; c'est avec un triangle aussi qu'on symbolise Dieu : qui osera dire cependant que les deux ne font qu'un ?

La réaction thermidorienne sauva la vie à ce reste d'aristocratie qui allait tomber sous la main de Robespierre ; la hache qui devait la tuer ne lui fit qu'une blessure profonde, mais non pas mortelle : les Bourbons la retrouvèrent lorsqu'ils rentrèrent en France en 1814 ; la vieille monarchie reconnut aussitôt son vieux soutien : alors elle lui donna à garder, au milieu de la France, la chambre des pairs, cette dernière forteresse de la royauté du droit divin.

Ainsi la volonté providentielle se trouva faussée un instant par l'accident précoce du 9 thermidor ; et lorsque cette divinité qui veille à la loi du progrès, de quelque nom qu'on la nomme, Dieu, Nature ou Providence, jeta les yeux sur nous, elle fut étonnée de voir, vivante et retranchée, au milieu de la France, cette aristocratie qu'elle croyait tuée par la Convention.

Aussitôt le soleil de juillet se leva, et, comme celui de Josué, s'arrêta trois jours aux cieux.

Alors eut lieu cette révolution miraculeuse, qui n'atteignit que ce qu'elle devait atteindre, et ne tua que ce qu'elle devait tuer ; révolution que l'on crut nouvelle et qui était la fille de 93 ; révolution qui ne dura que trois jours, car elle n'avait qu'un reste d'aristocratie à abattre, et qui, dédaigneuse d'attaquer la moribonde avec la hache ou l'épée, se contenta de la frapper d'impuissance avec une loi et un arrêt, comme on fait d'un vieillard imbécile qu'un conseil de famille interdit.

Loi du 10 décembre 1831, qui abolit l'hérédité de la pairie ;

Arrêt du 16 décembre 1832, qui déclare que tout le monde peut s'appeler comte ou marquis (1).

Le lendemain du jour où ces deux choses furent faites, la révolution de juillet se trouva accomplie ; car l'aristocratie était, sinon morte, du moins garrottée ; le parti pur de la chambre des pairs, représenté par les Fitz-James et les Chateaubriand, sortit du palais du Luxembourg pour n'y plus rentrer, et, avec eux, toute l'influence aristocratique disparut de l'Etat, pour faire place à l'influence de la grande propriété.

Voici comment cette dernière s'établit.

Louis-Philippe s'était placé près de la royauté expirante, comme un héritier au chevet du lit d'un mourant. Il s'empara du testament que le peuple aurait pu casser ; mais le peuple, dans son intelligence profonde, comprit qu'il y avait une dernière forme monarchique à épuiser, et que Louis-Philippe était le représentant de cette forme ; il se contenta en conséquence de gratter sur l'écusson héréditaire le *gratiâ Dei*, et s'il ne lui imposa point le *gratiâ populi*, c'est qu'il était bien certain que jamais le roi ne s'en souviendrait davantage qu'aux momens où il aurait l'air de l'oublier.

Cependant de nouveaux supports devenaient encore indispensables au nouvel édifice monarchique. Les cinquante mille aristocrates de Louis XV n'existaient plus ; les deux cents grands seigneurs de François Ier étaient tombés ; les douze grands vassaux de Hugues Capet dormaient dans leurs tombes féodales, et à la place des castes détruites, castes qui n'étaient que le privilège de quelques-uns, surgissaient de toutes parts la propriété et l'industrie qui sont le droit de tous. Louis-Philippe n'eut pas même à choisir entre les sympathies de naissance et les exigences du moment : à la place des cinquante mille aristocrates de Louis XV, il poussa les cent soixante mille grands propriétaires et industriels de la Restauration ; et la voûte monarchique s'abaissa d'un nouveau cran vers le peuple ; — c'est le plus bas, — c'est le dernier.

Ainsi, après chaque révolution qui abat vient le calme qui réédifie ; après chaque moisson fauchée vient une terre en friche où germe une moisson nouvelle. Après le règne de Louis XI, cette terreur des grands vassaux, viennent les règnes de Charles VIII et de Louis XII, où pousse la grande seigneurie. Après les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, ce 93 de la grande seigneurie, vient la Régence, pendant laquelle l'aristocratie sort de terre ; enfin, après le règne du Comité de salut public, qui fauche les aristocrates, vient la Restauration, pendant laquelle pointe la grande propriété.

Et c'est ici le moment de faire remarquer quelle analogie parfaite se trouve entre les réorganisateurs et la société réorganisée : Louis-Philippe, avec son costume si connu qu'il est devenu proverbial, ses mœurs si simples qu'elles sont devenues un exemple, n'est-il pas le type de la grande propriété et de la grande industrie ?

Louis XV, avec son habit de velours couvert de broderies et de paillettes, sa veste de soie, son épée à poignée d'acier et à nœud de rubans, ses mœurs débauchées, son esprit libertin, son égoïsme du présent et son insouciance de l'avenir, n'est-il pas le type complet des aristocrates ?

François Ier, avec son tortil surmonté de plumes, son pourpoint de soie, ses souliers de velours tailladés, son esprit élégamment hautain, ses mœurs noblement débauchées, n'est-il pas le type parfait des grands seigneurs ?

Enfin, Hugues Capet, leur ancêtre à tous, couvert de sa cuirasse de fer, appuyé sur son épée de fer, avec ses mœurs de fer, ne nous apparaît-il pas debout, à l'horizon de la monarchie, comme le type exact des grands vassaux ?

Une question, au-devant de laquelle nous n'avons point été de peur d'interrompre la série de nos preuves, doit naturellement se présenter ici à l'esprit de nos lecteurs.

« Dans ce grand système de la décadence monarchique que vous venez de nous présenter, que faites-vous de Napoléon ? »

Nous allons y répondre.

Trois hommes, selon nous, ont été choisis de toute éternité dans la pensée de Dieu pour accomplir l'œuvre de la régénération : César, Karl-le-Grand, et Napoléon.

César prépare le christianisme,

Karl-le-Grand, la civilisation,

Napoléon, la liberté (1).

Nous avons dit comment César avait préparé le christianisme en rassemblant dans les bras conquérans de Rome quatorze peuples sur lesquels se leva le Christ.

Nous avons dit comment Karl-le-Grand avait préparé la civilisation en brisant, contre les remparts de son vaste empire, la migration des peuples barbares.

Nous allons dire maintenant comment Napoléon a préparé la liberté.

Lorsque Napoléon prit la France, au 18 brumaire, elle était toute fiévreuse encore de la guerre civile ; et, dans l'un de ses accès, elle s'était jetée si en avant des peuples, que les autres nations n'étaient plus au pas ; l'équilibre du progrès général se trouvait dérangé par l'excès du progrès individuel ; c'était une folle de liberté, qu'il fallait, selon les rois, enchaîner pour guérir.

Napoléon parut avec son double instinct de despotisme et de guerre, sa double nature populaire et aristocratique, en arrière des idées de la France, mais en avant des idées de l'Europe : homme de résistance pour l'intérieur, mais homme de progrès pour l'extérieur.

Les rois insensés lui firent la guerre !...

Alors Napoléon prit ce qu'il y avait de plus pur, de plus intelligent, de plus progressif au milieu de la France : il en forma des armées, et répandit ces armées sur l'Europe : partout elles portèrent la mort aux rois et le souffle de vie

(1) L'article 259 de l'ancien code était ainsi conçu : « Quiconque aura publiquement porté un costume, un uniforme ou une décoration qui ne lui appartenait pas, *ou qui se sera attribué des titres royaux qui ne lui auraient pas été légalement conférés*, sera puni d'un emprisonnement de six mois à deux ans. » Lors de la révision du Code, les mots que nous écrivons ici en lettres italiques furent supprimés comme incompatibles avec nos mœurs.

(1) Toute idée neuve et hardie a l'air, au premier abord, d'être un paradoxe. Qu'on nous laisse développer la nôtre, et qu'on la juge après.

aux peuples ; partout où passa l'esprit de la France, la liberté fit à sa suite un pas gigantesque, jetant au vent les révolutions, comme un semeur de blé. Napoléon tombe en 1815, et trois ans sont à peine révolus, que la moisson qu'il a semée est déjà bonne à faire.

1818. Les grand-duchés de Bade et de Bavière réclament une constitution et l'obtiennent.

1819. Le Wurtemberg réclame une constitution et l'obtient.

1820. Révolution et constitution des Cortès d'Espagne et de Portugal.

1820. Révolution et constitution de Naples et du Piémont.

1821. Insurrection des Grecs contre la Turquie.

1823. Institutions d'Etats en Prusse.

Une seule nation avait, par sa situation topographique même, échappé à son influence progressive, trop éloignée qu'elle était de nous pour que nous pensassions jamais à mettre le pied sur son territoire. Napoléon, à force de fixer les yeux sur elle, finit par s'habituer à cette distance ; il lui paraît d'abord possible, puis enfin facile de la franchir ; un prétexte, et nous conquérons la Russie, comme nous avons conquis l'Italie, l'Egypte, l'Allemagne, l'Autriche et l'Espagne ; le prétexte ne se fait pas attendre : un vaisseau anglais entre dans je ne sais quel port de la Baltique, au mépris des promesses continentales, et la guerre est déclarée aussitôt par Napoléon-le-Grand à son frère Alexandre Ier, le czar de toutes les Russies.

Et d'abord, il semble, à la première vue, que la prévoyance de Dieu échoue contre l'instinct despotique d'un homme. La France entre dans la Russie ; mais la liberté et l'esclavage n'auront aucun contact ensemble : nulle semence ne germera sur cette terre glacée ; car, devant nos armées, reculeront non seulement les armées, mais encore les populations ennemies. C'est un pays désert que nous envahissons, c'est une capitale incendiée qui tombera en notre puissance : et, lorsque nous entrons dans Moscou, Moscou est vide, Moscou est en flammes !

Alors, la mission de Napoléon est accomplie, et le moment de sa chute est arrivé ; car sa chute maintenant sera aussi utile à la liberté qu'autrefois l'avait été son élévation. Le czar, si prudent devant l'ennemi vainqueur, sera imprudent, peut-être devant l'ennemi vaincu : il avait reculé devant le conquérant, peut-être va-t-il suivre le fuyard.

Dieu retire donc sa main de Napoléon, et pour que l'intervention céleste soit bien visible cette fois dans les choses humaines, ce ne sont plus des hommes qui combattent des hommes, l'ordre des saisons est interverti, la neige et le froid arrivent à marches forcées : ce sont les élémens qui tuent une armée.

Et voilà que les choses prévues par la sagesse arrivent : Paris n'a pas pu porter sa civilisation à Moscou, Moscou viendra la demander à Paris ; deux ans après l'incendie de sa capitale, Alexandre entrera dans la nôtre.

Mais son séjour y sera de trop courte durée, ses soldats ont à peine touché le sol de la France ; notre soleil, qui devait les éclairer, ne les a qu'éblouis.

Dieu rappelle son élu, Napoléon reparaît, et le gladiateur, tout saignant encore de sa dernière lutte, va non pas combattre, mais tendre la gorge à Waterloo.

Alors Paris rouvre ses portes au czar et à son armée sauvage ; cette fois, l'occupation retiendra trois ans aux bords de la Seine ces hommes du Volga et du Don ; puis, tout empreints d'idées nouvelles et étranges, balbutiant les noms inconnus de civilisation et d'affranchissement, ils retourneront à regret dans leur pays barbare, et huit ans après une conspiration républicaine éclatera à Saint-Pétersbourg.

Feuilletez le livre immense du passé, et dites-moi dans quelle époque vous avez vu tant de tremblemens de trônes, et tant de rois fuyant par les grands chemins ; c'est qu'ils ont, les imprudens, enterré tout vivant leur ennemi mal foudroyé, et que l'Encelade moderne remue le monde à chaque mouvement qu'il fait dans sa tombe.

Ainsi viennent à neuf cents ans d'intervalle, et comme preuves vivantes de ce que nous avons dit, que plus le génie était grand, plus il était aveugle :

César, *païen*, préparant le christianisme ;

Karl-le-Grand, *barbare*, préparant la civilisation ;

Napoléon, *despote*, préparant la liberté.

Ne serait-on pas tenté de croire que c'est le même homme qui reparaît à des époques fixes et sous des noms différens, pour accomplir une pensée unique.

Et maintenant la parole du Christ est en plein accomplissement, les peuples marchent d'un pas égal à la liberté, à la suite les uns des autres, il est vrai, mais sans intervalle entre eux (1), et, quoi qu'aient pu faire en son grand nom les petits hommes qui la gouvernent, la France n'en a pas moins conservé sa place révolutionnaire à l'avant-garde des nations.

Deux enfans pouvaient seuls la lui faire perdre et l'écarter de sa route, car ils représentaient deux principes opposés à son principe progressif.

Napoléon II et Henri V.

Napoléon II représentait le principe du despotisme.

Henri V, le principe de la légitimité.

Dieu étendit les deux mains, et les toucha aux deux extrémités de l'Europe, l'un au château de Schœnbrünn, l'autre à la citadelle de Blaye.

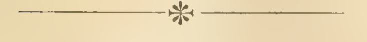
Dites-moi ce que sont devenus Henri V et Napoléon II ?

---

(1) Il est à remarquer que dans cette immense marche des peuples, les catholiques sont partout en progrès : — Les Irlandais catholiques sont en progrès sur les Anglais protestants ; la Belgique catholique est en progrès sur la Hollande protestante ; l'Italie catholique est en progrès sur l'Allemagne protestante ; la Pologne catholique est en progrès sur la Russie catholique schismatique ; la Grèce catholique schismatique est en progrès sur la Turquie mahométane ; enfin la France catholique est en progrès sur le monde entier.

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ



Les Hommes de Fer

ILLUSTRATIONS

DE

FATH, GERLIER, PHILIPPOTEAUX, ETC.



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



LES HOMMES DE FER

PÉPIN

I

COMMENT LE ROI PÉPIN, CROYANT ÉPOUSER LA FILLE DU ROI DE CARNIOLE, ÉPOUSA LA FILLE DE SON MAJORDOME

L'an 740 de la nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Constantin régnant à Byzance, le pape Grégoire III étant mort, Zacharie Ier lui succéda, et fut le quatre-vingt-douzième pape de Rome.

Or, le nouveau pape étant très ardent pour la loi chrétienne, et voyant que le roi de France, Clotaire, était un hérétique qui protégeait les païens dans leur malice, il l'excommunia de triple excommunication, lui prit sa dignité royale et mit à sa place le prince Pépin. Le prince Pépin, aidé de Carloman son frère, soumit tout le royaume des Francs, détruisit les hérétiques, les prenant et les brûlant selon leurs mérites ; en même temps, comme il protégeait et encourageait la foi catholique, tous les chrétiens vinrent à sa cour et firent alliance avec lui.

Et, par cette alliance, ayant formé une ligue puissante, le roi Pépin et son frère chassèrent les païens d'Allemagne, car c'étaient deux hommes forts et valeureux à la guerre ; puis, lorsque les païens furent chassés, Pépin et Carloman se partagèrent leur conquête. Carloman s'en alla régner en France, et Pépin resta avec ses gens dans le château de Weihenstephan, sur la montagne de Ratisbonne, en Bavière, où est à présent le couvent des Bénédictins ; et il faisait cela parce qu'il craignait que les païens ne reprissent racine et ne s'accrussent en Allemagne s'il restait en France avec son frère.

Or, il arriva que le roi de Carniole, en Bretagne, ayant entendu parler de sa grande puissance et de son invincible courage, eut grande envie de s'allier à lui : il lui envoya donc une ambassade, en lui faisant dire qu'il avait une fille jeune, belle et pieuse, nommée Berthe, et qu'il la lui offrait pour épouse, tant il était prévenu en sa faveur, ayant entendu faire de grandes louanges de sa valeur par toute la chrétienté.

Comme le roi Pépin n'avait point de femme et que lui-même avait entendu parler de la beauté de la princesse Berthe, il reçut le messager avec joie, et assembla le conseil de ses barons afin de les consulter sur l'alliance qui lui était offerte ; mais, comme ils lui firent observer que la renommée avait peut-être exagéré la beauté de la princesse Berthe, il donna son portrait aux ambassadeurs en faisant dire au roi de Carniole de lui envoyer celui de sa fille, attendu qu'il ne voulait épouser qu'une femme de la beauté de laquelle il fût bien certain.

Les ambassadeurs retournèrent donc vers le roi de Carniole, et, deux mois après, ils revinrent avec le portrait de la princesse, qui était véritablement aussi belle qu'on le disait. Le roi Pépin leur fit de fort beaux présents et les invita à rester à sa cour, où ils seraient grandement traités en attendant sa réponse.

Pépin avait un majordome qui, par son hypocrisie, avait pris un grand crédit sur lui. Personne n'aimait ce majordome, à l'exception du roi Pépin, qui était fort aveugle sur son compte, et qui lui avait donné force terres et châteaux ; mais, au lieu de l'appeler du nom d'une de ses terres ou de l'un de ses châteaux, comme il avait les cheveux presque rouges, chacun ne l'appelait que le chevalier Roux.

Donc, comme Pépin ne faisait rien sans consulter son majordome, après avoir passé la nuit à regarder le portrait qu'on lui avait envoyé, il le fit venir et le lui montra Le majordome parut si fort étonné en regardant ce portrait, que Pépin lui demanda ce qu'il avait.

— Sire, répondit le majordome, c'est la grande beauté de ce portrait qui m'a frappé.

— C'est bien, répondit le roi, je suis aise que vous soyez de mon avis, et, si la princesse est aussi belle que son image, sans aucun doute j'en ferai ma femme.

— Sire, dit le majordome, il y a un moyen de vous en assurer.

Lequel ? demanda Pépin.

— Celui de m'envoyer avec les ambassadeurs du roi de Carniole et si la princesse est telle que son portrait je la demanderai en mariage en votre nom au roi son père ; si, au contraire, elle était moins belle, alors je trouverais quelque prétexte pour vous dégager honnêtement de cette alliance.

— Le conseil est bon, dit Pépin ; tu partiras avec les ambassadeurs, et tu feras ainsi qu'il est convenu.

Le majordome n'avait donné à Pépin ce conseil si spécieux en apparence que pour en profiter lui-même. C'était, comme nous l'avons dit, un chevalier fort puissant, qui possédait quatre ou cinq châteaux : un de ces châteaux était situé en Souabe, et dans ce château demeuraient sa femme, ses deux fils et sa fille Adalgire. — Or, par un hasard étrange, le portrait que le roi Pépin lui avait montré, avait beaucoup de ressemblance avec Adalgire, de sorte que le majordome avait à l'instant même dressé son plan : c'était d'amener la princesse de Carniole en Bavière, de lui substituer sa fille, et de la donner en mariage au roi. De cette façon, il doublait son crédit avec d'autant plus de certitude, que l'amitié que la reine montrerait au roi pour le majordome, semblerait le résultat de ses mérites. Voilà donc ce qu'avait résolu le majordome, lorsqu'il donna à son maître le conseil de l'envoyer près du roi de Carniole, et ses mauvais désirs furent comblés lorsque Pépin, qui n'avait aucun motif de se défier de lui, eut adopté ce conseil.

Le majordome fit donc ses préparatifs et partit avec un train magnifique ; mais avant de partir, il écrivit à sa femme de venir, san rien dire à ses fils, l'attendre avec sa fille dans un petit village dont il lui donna le nom ; il lui recommandait, en outre, de se faire accompagner de deux de ses serviteurs dont il connaissait la fidélité pour l'avoir mise à l'épreuve dans des circonstances difficiles.

Le majordome chevaucha tant avec les ambassadeurs du roi et sa propre suite, qu'ils arrivèrent enfin au pays de Carniole où ils furent reçus avec une grande magnificence par le roi, par la reine et par les barons du royaume. Comme la princesse Berthe était encore plus belle que son portrait, le majordome s'empressa de la demander officiellement en mariage ; de sorte que, comme le roi et la reine ne désiraient rien tant que cette alliance, les bases en furent posées le jour même, et, dès le lendemain, on l'annonça par toute la Bretagne. En même temps, les fêtes commencèrent et durèrent huit jours, et il y eut de grands festins, de grands bals et un beau tournoi.

Comme c'était le neuvième jour que la princesse devait partir, le roi la voulut faire accompagner d'un grand nombre de princes et de seigneurs ; mais le majordome lui dit :

— Mon seigneur et roi, le désir de mon maître est que vous, vos princes et vos seigneurs, tant qu'il vous plaira d'en choisir, accompagniez la princesse votre fille jusqu'à la moitié du chemin seulement ; mais il m'a défendu de laisser venir personne avec moi, pas même vous, mon seigneur, pour l'autre moitié ; car mon seigneur et roi Pépin a lui-même des princes, des seigneurs et des chevaliers qui accompagneront la princesse et la serviront pendant le reste de la route.

Et le roi répondit au majordome :

— Eh bien, tout se fera comme le désire le roi votre maître.

Le majordome ajouta :

— Mon seigneur, il y a encore une chose que le roi Pépin aurait pour agréable, attendu qu'il est fort jaloux : c'est que, tout le long de la route, la princesse Berthe restât voilée afin que personne ne vît son visage, et qu'elle ne parlât qu'à moi, afin que nul n'entendît sa voix.

Et le roi répondit :

— C'est trop juste : à partir de cet instant, son visage, sa voix, comme tout le reste de sa personne, appartiennent à son époux le roi Pépin, et le maître peut ordonner ce qui lui appartient selon son plaisir.

Le majordome faisait cela pour qu'aucun des chevaliers de sa suite n'ayant vu de près la princesse et ne l'ayant entendue parler, il lui fût plus facile de lui substituer sa fille quand le moment en serait venu.

La princesse partit donc avec les chevaliers francs, et les seigneurs de Carniole ; mais, pendant toute la première partie de la route, soit qu'elle traversât la mer, soit qu'elle chevauchât à travers le pays, elle demeura voilée entre son père et le majordome, et ne parla qu'à eux deux. Arrivé à la moitié du chemin, le majordome dit au roi de Carniole et aux seigneurs que là était le terme de leur voyage, et ceux-ci, fidèles aux conventions, se retirèrent, non pas sans que le roi et la princesse Berthe eussent beaucoup pleuré, et que le bon prince eût bien fort recommandé sa fille au méchant majordome, lequel, comme on le pense bien, ne se fit faute ni de promesses ni de serments.

Le soir même du départ du roi et de ses chevaliers, le majordome envoya un message à Pépin pour le prévenir qu'il avait quitté la cour de Carniole, et qu'il continuait sa route avec la princesse Berthe, qu'il lui amenait, mais cela sans dire par quel chemin il devait arriver, afin que le roi ne pût pas envoyer au-devant de lui.

Il continua donc son chemin, sans que la princesse Berthe eût auprès d'elle, pour lui rappeler son pays, rien autre chose qu'un petit chien épagneul, qui était ce qu'elle aimait le plus au monde après ses parents ; aussi toute la journée portait-elle le petit chien devant elle, et, le soir, quand on était arrivé à la station, elle prenait son panier à ouvrage et se mettait à faire quelque belle broderie pour se distraire ; et ainsi le temps passait, et, quand on en fut à l'avant-dernière journée de marche, le majordome s'arrêta au village où sa femme l'attendait avec sa fille et ses deux serviteurs ; et, lorsqu'il eut revu sa fille, qu'il avait quittée depuis trois ans, il la trouva si ressemblante avec la princesse, qu'il se trouva encore plus déterminé dans son mauvais dessein.

Au reste, la place était bien choisie, car, à partir du village, s'élevait une vaste et épaisse forêt qui s'étendait jusqu'à Augsbourg, et qui n'était traversée que par une vallée profonde et presque déserte, qu'on appelait le val des Moulins. Aussi était-ce là que le majordome avait résolu de se défaire de la princesse de Carniole.

Il fit donc venir ses deux serviteurs, et, comme ils étaient ses vassaux, et, par conséquent, dépendaient entièrement de lui, il leur donna les robes de sa fille, et leur commanda d'entrer le lendemain avant le jour dans la chambre de la princesse, et de lui ordonner, au lieu de mettre ses habits ordinaires, de se revêtir de cette robe et de les suivre ; puis, lorsqu'ils l'auraient emmenée au plus profond de la forêt, ils la tueraient, lui couperaient la langue et la lui apporteraient avec sa chemise ensanglantée comme preuve qu'ils avaient rempli leur terrible mission.

Comme le majordome l'avait prévu, les deux serviteurs ne répliquèrent point et s'apprêtèrent à exécuter les ordres de leur maître. En effet, une heure avant le jour, ils entrèrent dans la chambre de la princesse, qui, éveillée par les jappements de son petit chien, se réveilla, et, à son grand étonnement, vit au chevet de son lit deux hommes qui lui étaient inconnus. Elle leur ordonna de se retirer ; mais ceux-ci, au lieu de lui obéir, lui déclarèrent que c'était à elle à faire leur volonté, et que leur volonté était qu'elle s'habillât en silence et les suivît. La princesse, qui n'avait auprès d'elle personne de son pays pour la secourir, vit bien qu'elle était victime de quelque trahison, et, espérant du moins désarmer par la douceur ceux qui lui parlaient ainsi, elle étendit sa main vers ses vêtements ; mais les deux serviteurs lui défendirent d'y toucher, et jetèrent sur son lit la robe de la fille du majordome.

Alors, la princesse leur demanda pour toute grâce qu'ils sortissent un instant, pour qu'elle pût se lever, et ce fut ce qu'ils lui accordèrent après s'être bien assurés qu'il n'y avait pas d'autre porte, et que la fenêtre était trop élevée pour qu'elle pût s'enfuir par cette voie.

Restée seule, la princesse s'habilla en pleurant, et, quand elle fut habillée, elle se mit à genoux et fit sa prière ; elle ne l'avait pas encore achevée quand les deux hommes rentrèrent et lui dirent de se hâter. Comme elle avait résolu de ne les contrarier en rien, elle se leva aussitôt, prit son petit chien sous son bras, son panier à broderie à la main et leur dit qu'elle était prête à les suivre.

Les deux serviteurs la firent descendre sans bruit l'escalier, traversèrent avec elle la cour, et, ayant ouvert une porte de derrière, ils se trouvèrent dans la forêt. Arrivée là, la pauvre princesse eut une frayeur si grande qu'elle pensa s'évanouir ; alors, comme elle vit que les deux hommes se regardaient entre eux d'une étrange façon :

— Ce n'est rien, ce n'est rien, dit-elle en posant son petit chien à terre ; donnez-moi le bras, je m'appuierai sur vous, et, ainsi, j'irai aussi loin que vous voudrez.

Un des hommes lui donna le bras ; c'était celui qui était à gauche ; elle s'y appuya et continua son chemin. Cependant, quelque effort qu'elle fît sur elle-même, au bout d'un quart d'heure de marche, elle sentit que les forces lui manquaient et, se laissant glisser, elle tomba sur ses genoux en disant :

— Mon Dieu, messires, que voulez-vous donc faire de moi en m'emmenant, à cette heure, dans un endroit aussi désert de la forêt ?

— Ma chère demoiselle, dit celui qui marchait à sa droite, nous sommes chargés par notre maître d'une cruelle commission, que Dieu nous pardonne et vous aussi ; mais nous vous avons emmenée ici pour vous tuer.

Berthe jeta un cri, et, sans rien dire, elle ouvrit les bras et leva les yeux au ciel comme une martyre. Seulement, de grosses larmes commencèrent à rouler de ses joues à terre, où elles brillaient au bout des brins d'herbe comme des gouttes de rosée.

Alors, le serviteur qui était à sa gauche s'approcha de son camarade, et, le tirant à part :

— Ma foi, dit-il, tue cette pauvre enfant qui voudra ; mais, quant à moi qui l'ai soutenue, et qui, tout le long de la route, ai senti battre son pauvre cœur contre mon bras, je n'en aurais pas le courage.

— Mais que dira le maître ? répondit l'autre serviteur.

— Il dira ce qu'il voudra ; mais j'aime mieux risquer mon corps que de perdre mon âme, d'autant plus que, regarde-la, Dieu me pardonne si elle n'a pas l'air d'une sainte !

— Je ne demande pas mieux que de la sauver, dit l'autre ; mais tu sais qu'il nous faut reporter au maître la preuve que ses ordres ont été exécutés. Trouve un moyen de lui faire croire que nous lui avons obéi, et, sur mon âme ! je serai aussi content que toi.

sang et lui coupèrent la langue pour faire croire à leur maître que c'était celle de la princesse ; alors, ils lui firent faire le serment de ne point essayer de retourner chez son père, et, la princesse le leur ayant fait, ils la laissèrent dans la forêt, emportant avec eux la chemise ensanglantée et la langue du petit chien.

Lorsque le majordome vit cette double preuve, il ne fit plus aucun doute que ses ordres n'eussent été exécutés, et, ayant congédié sa femme et les deux serviteurs, auxquels il donna une grosse récompense pour qu'ils lui gardassent le secret, il réveilla sa fille, la fit monter dans la chambre de la princesse, et, là, comme la leçon lui était faite d'avance, elle s'habilla avec les vêtements de Berthe, se para avec ses bijoux, se couvrit la tête avec son voile, et, à l'heure où elle avait coutume de se mettre en route, elle descendit



Berthe leva les yeux au ciel comme une martyre.

— Attends, j'y avise, dit l'autre.

En effet, au bout d'un instant, il s'avança près de la pauvre Berthe, qui priait toujours, et qui, le voyant venir après la conférence qu'il avait eue avec son camarade, crut que sa dernière heure était venue, et, ayant fait le signe de la croix, tendit la gorge en disant avec sa douce voix :

— Mon ami, je vous pardonne comme vous me l'avez demandé tout à l'heure. Faites-moi le moins de mal que vous pourrez.

— Ma chère demoiselle, dit le brave homme les larmes aux yeux, je ne viens pas pour vous tuer, je viens seulement pour vous demander votre chemise

Alors, Berthe eut une bien plus grande crainte, car elle pensa que ces hommes avaient des desseins infâmes sur elle, et, tendant la main pour l'empêcher d'approcher davantage :

— Mais, moi, j'aime mieux mourir, dit-elle, que de perdre mon honneur.

— A Dieu ne plaise, ma noble demoiselle, répondit le valet, que, vous faisant grâce de la vie, nous blessions ou diminuions en rien votre honneur ! Je vous demande votre chemise pour la percer et l'ensanglanter, afin que notre maître croie que vous êtes morte ; et, comme il nous a dit de lui rapporter votre langue en preuve que vous ne viviez plus, nous lui porterons celle de votre petit chien.

La princesse poussa de grands sanglots, car elle aimait fort son petit chien ; mais, comme si celui-ci eût compris qu'il sauvait la vie à sa maîtresse, il s'échappa de ses bras et alla se coucher, tout en gémissant, aux pieds de l'autre serviteur.

Alors, Berthe vit bien que la volonté de Dieu était que cela se passât ainsi. Elle s'écarta donc un peu des valets par pudeur, et, ayant ôté sa chemise, elle la leur donna ; ceux-ci la prirent, la percèrent de plusieurs coups de pic ; puis, ayant tué le petit chien, ils la trempèrent dans son

comme la princesse avait l'habitude de le faire, monta à cheval, chevaucha près du majordome toute la journée, en fit autant le lendemain, et, le soir de ce second jour, elle arriva au château de Weihenstephan.

Or, depuis que Pépin avait reçu la lettre du majordome qui lui annonçait l'arrivée de sa fiancée, sans lui dire par quel chemin elle arriverait, il avait ordonné qu'une sentinelle veillât jour et nuit sur la plus haute tour, et sonnât du cor aussitôt qu'elle apercevrait le cortège.

Pépin eut donc le temps de venir recevoir celle qu'il prenait pour la fille du roi de Carniole, jusqu'à la porte du château. Arrivée là, la fausse princesse descendit de cheval et s'agenouilla devant le roi. Le roi, qui était pressé de voir si elle était réellement aussi belle que son portrait, lui ôta son voile lui-même, et, l'ayant trouvée effectivement fort jolie, il la releva, la baisa sur la bouche, et la présenta à toute sa cour comme la reine des Francs.

Personne, parmi les seigneurs, ne s'aperçut de la substitution, et, s'il en fut quelqu'un qui trouvât que la princesse paraissait moins belle à son arrivée qu'à son départ, il pensa que c'était la fatigue de la route et l'ennui d'avoir gardé si longtemps le silence qui étaient cause de ce changement.

Ainsi réussit la ruse du chevalier Roux, de sorte que Pépin, qui ne connaissait pas la véritable Berthe, devint amoureux de celle-là, et, l'ayant épousée, il en eut un fils qu'il nomma Léon.

Ce fut celui-là même qui devint si savant, que, l'an 795 de Notre-Seigneur, il fut, après la mort d'Adrien Ier, élu pape de Rome sous le nom de Léon III.

Puis Pépin eut encore de la fausse Berthe deux autres fils, l'un nommé Wenneman et l'autre Raphat, et deux filles qui furent baptisées, l'une sous le nom d'Agnès et l'autre sous le nom de Bertha.

II

CE QUI ARRIVA A LA PRINCESSE DE CARNIOLE DANS LA FORÊT ET COMMENT ELLE ENTRA EN QUALITÉ DE SERVANTE CHEZ UN MEUNIER

Quand les deux serviteurs furent partis et que la pauvre princesse se trouva seule au milieu de la forêt, elle jeta un dernier regard sur le corps du seul ami qui lui fût resté fidèle et qui venait de payer sa fidélité de sa vie, et elle s'enfonça dans la forêt, marchant devant elle sans savoir où elle allait ; car, ainsi que nous l'avons dit, la forêt était si épaisse qu'il n'y avait pas un chemin tracé, et que, quoique le jour commençât à se lever, on y voyait à peine pour se conduire.

Elle marcha ainsi toute la journée sans avoir rencontré personne, et le soir, mourante de fatigue et de faim, elle tomba au pied d'un arbre si faible que bientôt elle s'endormit.

Elle dormait à peine qu'elle rêva qu'un bel archange beau radieux descendait du ciel, et, la prenant par la main comme le jeune Tobie, la conduisait vers un palais magnifique, tout resplendissant de lumières et tout plein de seigneurs magnifiquement vêtus. En ce moment, elle se réveilla, et se retrouva au pied de son arbre et au milieu de la forêt.

Cependant, le songe qu'elle venait de faire l'avait consolée et lui donnait des forces ; elle se leva donc et se remit à marcher, et à peine avait-elle fait quelques pas, qu'elle aperçut une lumière à travers les arbres : son premier mouvement fut la joie, et le second la crainte. Était-ce un ami ou un ennemi qu'elle allait rencontrer ? Enfin elle reprit courage, et, pensant que, si elle devait mourir, mieux valait qu'elle mourût assassinée tout d'un coup que d'agoniser huit jours dans la faim et dans la misère, elle continua sa route vers la lueur qu'elle avait aperçue et qui grandissait à mesure qu'elle s'approchait. Quand elle n'en fut plus qu'à une centaine de pas, elle cessa d'avancer tout droit, comme elle avait fait jusqu'alors, et alla d'arbre en arbre avec précaution, afin de voir et de ne pas être vue ; elle vit un grand homme noir qui attisait un énorme feu.

La pauvre princesse crut d'abord que c'était Satan qui préparait son sabbat, et elle eut grande envie de fuir ; mais, ayant regardé plus attentivement, elle reconnut que l'habitant de la forêt, tout noir qu'il était, n'avait ni la queue, ni le pied fourchu, ni la langue avec laquelle on représente Satan ; au contraire, sa grosse figure bonasse inspirait la confiance, et, de temps en temps, il chantait une chanson avec tant de gaieté, qu'on pouvait présumer que celui qui chantait ainsi avait la conscience pure. Tous ces indices rassurèrent un peu Berthe, et elle s'approcha de l'homme noir.

Mais, en l'apercevant, ce fut lui qui fit un pas en arrière et qui se signa. A cette preuve qu'elle avait affaire à un chrétien, la princesse n'eut plus aucune crainte, et, tendant les mains vers lui :

— Brave homme, dit-elle, je ne suis point une apparition diabolique ou céleste, je suis tout simplement une pauvre femme égarée dans cette forêt ; je meurs de faim et viens vous demander un morceau de pain.

— Ah ! si ce n'est que cela, ma belle demoiselle, répondit le charbonnier étonné de voir une jeune fille, à cette heure de la nuit, au milieu d'une forêt, je n'en ai qu'un ; mais, avec un couteau, nous en ferons deux. Puis, tout en soupant, vous me raconterez comment il se fait qu'une aussi jolie fille ne sache où souper ni coucher et vienne demander l'hospitalité à un pauvre diable comme moi.

— Quant à cela, monsieur le charbonnier, lui répondit la princesse, je ne puis vous le dire, car j'ai fait un serment ; seulement, vous saurez qu'il faut que je reste cachée en cette forêt, et que, si vous voulez me donner une petite place dans votre hutte, du pain et de l'eau, je serai bien [illegible] ; je travaillerai pour vous payer ma nourriture ; [illegible] mon sac à ouvrage, et je puis faire des broderies que vous vendrez très bien à la ville.

— [illegible] parlerons de ça plus tard, ma belle enfant ; mais ce qu'il y a de plus pressé en ce moment, c'est de vous donner [illegible] à manger, n'est-ce pas ? [illegible] dans ma hutte [illegible] du pain et de l'eau, mais ils sont bien à vous [illegible].

Et le charbonnier emmena Berthe dans sa cabane, [illegible] du pain bis [illegible] et de l'eau fraîche et bien [illegible]. Berthe [illegible] remercier son bon ange. Il y avait loin de la hutte du charbonnier au palais qu'elle avait vu en rêve, [illegible] un mauvais abri [illegible] bon cœur [illegible] tout ce qu'elle pouvait désirer. La pauvre [illegible] faim, elle soupa et mangea et but d'aussi bon appétit que cela lui était jamais arrivé.

— Ah çà ! ma belle demoiselle, dit le charbonnier quand Berthe eut terminé son repas, je ne demanderais pas mieux que d'avoir une gentille ménagère comme vous ; mais vous ne pouvez rester avec un pauvre homme tout noir comme moi, que vous avez pris pour le diable. J'ai un frère, qui est meunier et qui est riche ; c'est à lui le moulin de Reismuhl, qui est à trois milles d'ici. Demain, je vous conduirai chez lui ; il a deux filles qui vous recevront bien et qui vous feront au moins une société convenable.

— Mais, demanda Berthe, pourrais-je demeurer cachée chez votre frère le meunier ?

— Tant que vous voudrez, répondit le bonhomme.

— Alors, je suis prête à vous suivre, et que Dieu vous récompense de ce que vous faites pour moi !

Le lendemain, effectivement, le charbonnier, qui avait couché hors de la hutte pour laisser plus de liberté à Berthe, vint la chercher au point du jour. Il la trouva prête, car les émotions de la veille avaient fait qu'elle avait peu dormi.

Ils se mirent donc en route, le charbonnier marchant devant et la princesse derrière ; car, quoiqu'elle ne lui eût pas laissé soupçonner qui elle était, il avait bien deviné qu'il avait affaire à une trop noble demoiselle pour lui offrir le bras, et ils arrivèrent ainsi chez le meunier.

Comme l'avait prédit l'homme de la forêt, le meunier les reçut à merveille, et, Berthe lui ayant demandé à rester chez lui à la condition de travailler pour gagner sa nourriture, le meunier y consentit.

Le lendemain, lorsqu'il s'agit de trouver à quel genre de travail on pourrait employer Berthe, celle-ci dit au meunier que, s'il voulait l'en croire, au lieu de l'employer à une besogne à laquelle elle était inaccoutumée, il lui laisserait faire des broderies ; puis, quand les broderies seraient faites, il les irait vendre à la ville, puis enfin garderait la moitié de l'argent, et, avec l'autre moitié, lui achèterait des écheveaux de soie de différentes couleurs, ainsi que des fils d'or et d'argent. Le meunier secoua la tête, car il doutait fort qu'avec tous les petits pelotons qu'il voyait dans le panier de la princesse, on pût faire grand'chose de bon ; mais, comme c'était un brave homme, il ne voulut pas lui faire de peine, et il résolut d'essayer, quoiqu'il n'eût pas grand espoir que la pauvre Berthe réussît.

Au bout d'un mois, Berthe avait brodé une grande pièce d'étoffe représentant des fleurs et des oiseaux, mais avec une telle perfection, qu'on eût cru les fleurs naturelles et qu'on eût pensé que les oiseaux allaient chanter.

Le meunier, tout émerveillé, prit la pièce d'étoffe, la plia avec soin et partit pour Augsbourg. Arrivé sur la grande place de la ville, il entra dans la plus belle boutique de tapisserie et montra sa broderie en demandant à la marchande si elle ne voulait point la lui acheter. La marchande prit la pièce d'étoffe et la regarda bien longtemps sans rien dire, la tournant et la retournant ; car l'ouvrage était fait si habilement, que la broderie était presque aussi belle à l'envers qu'à l'endroit ; puis enfin elle demanda au meunier ce qu'il en voulait.

— Écoutez, lui répondit celui-ci, je suis un homme simple, je ne sais pas le prix de pareille chose ; estimez vous-même le prix de cette broderie et donnez-m'en ce que vous voudrez, je m'en rapporte à votre bonne foi.

— Brave homme, répondit la marchande, vous avez bien fait de parler ainsi.

Et elle lui donna une grosse somme d'argent en lui disant :

— Quand vous en aurez encore d'autres de la même personne, apportez-les-moi, et je vous les payerai comme celle-ci.

Le meunier, bien étonné qu'une simple broderie pût être payée si cher, le lui promit de tout son cœur, et, ayant mis la moitié de la somme dans sa poche, il alla acheter, avec l'autre moitié, un panier plein d'écheveaux de soie de toutes couleurs et de pelotons de fils d'or et d'argent ; puis il s'en revint au moulin de Reismuhl, où Berthe l'attendait avec impatience pour savoir s'il avait trouvé à se défaire de sa marchandise.

— Seigneur Dieu ! ma chère demoiselle, s'écria le meunier du plus loin qu'il aperçut Berthe, que vous avez eu là une bonne idée, de ne pas vouloir faire autre chose que de la broderie ! car je vous rapporte de quoi en faire plus de vingt pièces comme la première, et encore, de plus, une si grosse somme d'argent, qu'il y aurait bien de quoi faire une dot à la fille d'un chevalier.

Et, à ces mots, il voulut lui donner de l'argent ; mais Berthe lui dit :

— Gardez cet argent, brave homme ; c'est le prix de la nourriture et du logement que vous me donnez ; seulement, quand vous achèterez des robes à vos filles, vous en prendrez une de plus et me la donnerez.

Le meunier insista longtemps ; mais Berthe ne voulut entendre à rien, et il fallut que le meunier mît l'argent

dans son armoire. Seulement, comme c'était un honnête homme, et qu'il pensait bien qu'un jour Berthe le quitterait, il sépara son argent du sien pour pouvoir lui en rendre bon compte au moment de son départ.

La princesse alors se remit à travailler pendant tout un mois comme elle avait déjà fait, et, au bout du mois, elle donna au meunier une seconde pièce d'étoffe encore plus belle que la première. Cette fois, le meunier ne se fit point prier, il la prit et la porta à la marchande, qui lui en donna une somme encore plus forte, tant elle s'était défaite avantageusement de l'autre, et qui ne le laissa point aller qu'il ne lui eût promis, le mois prochain, de lui en vendre une troisième.

Le mois suivant, la marchande voulut savoir du meunier d'où lui venaient ces riches broderies, et quelle était la bonne ouvrière qui faisait de si belles choses ; mais, comme le meunier avait promis le secret à la princesse, il dit à la marchande que, si elle lui faisait encore de pareilles questions, il irait porter ses broderies chez une autre. Alors, la marchande eut si grand'peur, qu'elle lui promit de ne plus jamais l'interroger, et qu'elle lui paya cette pièce-là plus cher qu'elle ne lui en avait encore payé aucune autre.

Ce commerce dura trois ans, et, quand on demandait à la marchande d'où lui venaient ses broderies, elle répondait qu'elle les tirait d'au delà de la mer.

III

COMMENT LE ROI PÉPIN, S'ÉTANT ÉGARÉ A LA CHASSE, VINT FRAPPER A LA PORTE DU MEUNIER, ET DE CE QUI S'ENSUIVIT

Or, la princesse Berthe étant restée ainsi trois ans à faire de la broderie, inconnue de tout le monde et du meunier lui-même, il arriva, au bout de ce temps, qu'un soir que le roi chassait dans les bois de Weihenstephan le cerf, ayant pris un grand parti, l'entraîna avec sa suite dans la forêt qu'habitaient le charbonnier, le meunier et Berthe, et que, arrivé dans cette forêt, il s'acharna tellement à la poursuite du cerf, que, vers le soir, il se trouva complètement séparé de sa suite, et seul avec un piqueur, un valet et son philosophe. Se trouvant ainsi égaré, et la forêt devenant de plus en plus sauvage, le piqueur se mit à chercher un chemin et chercha si bien qu'il s'éloigna jusqu'au delà de la portée du cor, se perdit à son tour et ne put plus se rallier ; de sorte que le roi Pépin resta seulement avec son valet et son philosophe.

Sur ces entrefaites, la nuit étant venue tout à fait, le philosophe tira sa lunette et consulta les étoiles pour savoir s'ils étaient bien éloignés du château de Weihenstephan ; mais le philosophe vit qu'ils auraient beau marcher toute la nuit, ce serait à peine si à la pointe du jour ils seraient arrivés au château. Alors, le roi comprit qu'il ne s'agissait point de regagner le château, mais de trouver un abri quelconque, et il ordonna à son valet de monter sur un arbre pour s'assurer s'il n'y aurait pas quelque maison ou quelque village dans les environs. Le valet obéit, et, arrivé à la cime du plus haut sapin qu'il avait pu trouver, il s'écria :

— Mon seigneur et roi, je vois non loin d'ici une fumée.

— Eh bien, lui cria Pépin à son tour, regarde bien la direction, descends, et allons vers elle.

Le valet descendit de son arbre et remonta à cheval ; puis tous trois se dirigèrent du côté indiqué par lui, et ils arrivèrent bientôt à la fournaise du charbonnier. Le bonhomme était, comme d'habitude, occupé à attiser son feu. Le valet s'approcha de lui, et lui demanda dans quel endroit de la forêt ils se trouvaient. Mais, avant de répondre à cette question, le charbonnier, voyant derrière lui deux hommes qui se tenaient dans l'ombre, leur demanda qui ils étaient.

— Nous sommes, répondit le valet, des chasseurs qui avons perdu notre chemin et qui cherchons un gîte où passer la nuit.

En ce moment, Pépin et son philosophe s'étant approchés et étant entrés dans le cercle de lumière que projetait la fournaise, le charbonnier vit à leur costume que le valet avait dit la vérité. Alors, pensant que sa hutte était un gîte de trop mince importance pour des seigneurs qui paraissaient si riches, il leur offrit de les conduire chez son frère le meunier, qui ne demeurait qu'à une lieue de là. Nos voyageurs acceptèrent, et, accompagnés du charbonnier, ils prirent le chemin de Reismuhl.

Le meunier, en voyant ces trois hommes armés, fit la même question qu'avait faite son frère, et, avant de les recevoir, demanda qui ils étaient. Le charbonnier dit que c'étaient trois chasseurs qui s'étaient égarés dans la forêt et qui demandaient à souper et un gîte.

— S'ils veulent se contenter du peu que j'ai, répondit le meunier, je les recevrai volontiers.

Pépin s'approcha et dit à ce brave homme que, si peu que ce fût, dans la position où il était, il lui en serait reconnaissant. Alors, le meunier ouvrit sa porte, et le charbonnier, ayant reçu une pièce d'or pour la peine qu'il avait prise, s'en retourna à la fournaise.

Quoique le meunier vît bien qu'il avait affaire à des gens d'importance, il ne put cependant leur donner que ce qu'il avait ; et, comme il l'avait dit, c'était peu de chose. Mais, si maigre que fût le repas, Pépin n'y fit pas moins fête, d'autant plus qu'il lui était servi par les deux filles du meunier, auxquelles le roi fit toute sorte de courtoisies, car il les trouvait fort à son gré. De son côté, le père lui faisait mille questions comme on fait à des voyageurs, et Pépin lui répondait avec bonté ; mais, quelque chose que fît le roi pour descendre jusqu'à son hôte, le meunier vit bien qu'il avait chez lui un homme de haute qualité.

Après le souper, et tandis que Pépin causait de choses et d'autres avec le meunier et ses filles, le philosophe prit sa lunette et sortit pour consulter les astres, et il vit dans le ciel que le roi devait passer cette nuit-là avec sa vraie femme, et que cette femme concevrait de lui un fils qui serait puissant parmi les rois et les empereurs, au point que tous les princes de la chrétienté lui seraient soumis. A peine eut-il tiré cet horoscope, qu'il rentra vivement, et qu'ayant pris le roi à part, il lui dit ce qu'il venait de lire dans les astres. Mais le roi n'en voulut rien croire, et, secouant la tête :

— Comment cela est-il possible ? lui dit-il ; car nous n'arriverons point certainement cette nuit à Weihenstephan.

Mais l'astrologue insista, et, comme c'était un homme fort instruit, Pépin finit par être ébranlé, et, se retournant vers le meunier :

— Brave homme, lui dit-il, n'avez-vous point de femme étrangère dans cette maison ?

Le meunier, qui ne voulait point trahir le secret de Berthe, répondit que non.

— En ce cas, dit Pépin, mon cher ami, donnez-moi une de vos filles pour cette nuit ; car, d'après ce que dit mon philosophe, et c'est un homme qui ne se trompe jamais, il est possible qu'une de vos filles devienne ma femme.

Le meunier, pour qui c'était beaucoup d'honneur, ne fit aucune résistance, et, ayant fait dresser un lit au roi dans la plus belle chambre du moulin, il lui amena sa fille aînée. Alors, le philosophe sortit pour consulter les astres de nouveau, et, comme la jeune fille était déjà à moitié déshabillée, il rentra vivement et dit au roi qu'il se gardât d'aller plus loin, parce que cette femme n'était point celle qui lui était destinée. Alors, Pépin rappela le meunier et lui dit de lui amener sa fille cadette, qui était au moins aussi jolie que sa sœur, de sorte que le roi était consolé, et commençait même à croire qu'il avait gagné au change ; mais, en ce moment, le philosophe rentra encore plus effaré que la première fois, disant à son maître qu'il venait de consulter les astres de nouveau, et que ce n'était pas encore la jeune fille qui était dans sa chambre qui serait jamais sa femme légitime, et qu'en conséquence il était bon qu'il la renvoyât. Aussitôt Pépin fit venir une troisième fois le meunier, et lui demanda s'il n'avait point chez lui d'autre femme que les deux jeunes filles qu'il venait de lui envoyer successivement. Alors, le meunier, craignant que, s'il cachait la vérité, il ne lui arrivât quelque malheur, avoua que, depuis à peu près trois ans, une belle demoiselle dont il ne connaissait ni le pays ni la famille, était venue demeurer chez lui, où elle vivait en faisant de la broderie. En entendant ces paroles, le philosophe dit qu'il fallait la faire venir, attendu que c'était probablement elle que les astres désignaient, et qu'au reste il allait s'en assurer. Mais Pépin était si curieux de voir la demoiselle inconnue, qu'il n'attendit pas le retour de son philosophe, et qu'il dit au meunier d'aller lui chercher la jeune fille. Le meunier obéit et alla chercher Berthe, qui arriva les yeux baissés et toute rougissante ; puis il referma la porte derrière elle et il sortit. Alors, Pépin s'avança vers la jeune fille, qui, l'entendant venir, leva les yeux et étendit la main pour le repousser ; mais à peine l'eut-elle aperçu, qu'elle le reconnut d'après le portrait qui lui avait été envoyé, et tombant à genoux :

— Vous pouvez faire ce qu'il vous plaira de votre servante, lui dit-elle ; car vous êtes mon seigneur et roi.

Alors, Pépin la releva et fut frappé à son tour de sa beauté, d'autant plus que cette beauté, sans qu'il pût dire où et comment elle lui était apparue, n'était point étrangère à ses yeux ; puis il y avait encore quelque chose qui l'étonnait et le confirmait dans ses soupçons : c'est que la

jeune fille l'eût reconnu ainsi tout d'abord ; mais il remit ses réflexions à plus tard.

En ce moment, le philosophe revint frapper ; mais la porte était déjà fermée et le roi demanda qui était là.

— C'est moi, répondit le philosophe.

— Eh bien, dit Pépin impatienté, que me veux-tu encore ?

— Sire, répondit le philosophe, je viens vous dire que celle que vous avez près de vous est la princesse Berthe, fille du roi de Carniole, votre véritable femme, et que celle avec laquelle vous vivez depuis trois ans, n'est que votre concubine.

— Vous êtes un vieux radoteur, dit Pépin ; mais n'importe, les choses sont bien comme elles sont, et je m'en contente ; allez donc vous coucher et laissez-moi tranquille.

Le philosophe s'éloigna en grommelant ; mais, alors, la jeune fille dit à Pépin :

— Sire, cet homme vous a dit la vérité, je suis la princesse Berthe, fille du roi de Carniole, et voilà l'anneau que vous m'avez envoyé.

A ces mots, elle tira de son doigt l'anneau qu'elle avait reçu de Pépin et que le majordome avait oublié de lui reprendre le jour où il avait voulu la faire assassiner.

Alors, elle raconta tout à Pépin : comment les deux hommes avaient eu pitié d'elle, comment elle avait été amenée chez le meunier et comment elle y était, gardant le silence depuis trois ans.

Et ils causèrent ainsi toute la nuit, et, quand le jour fut venu, le roi voulut l'emmener ; mais elle se jeta à genoux et, avec une pudeur charmante, elle supplia le roi de ne point lui faire cette douleur que sa joie fût empoisonnée par la mort d'un homme. Pépin ne voulait rien entendre ; mais elle pria tant et avec de si douces et de si tendres caresses, que le roi lui promit d'ajourner sa vengeance. Alors, elle emmena le roi dans son cabinet, lui montra sa broderie et son petit lit virginal, et cela, avec une telle chasteté, que le roi, transporté de bonheur, étendit les bras sur elle et lui dit :

— Vous êtes une femme bénie, et béni soit aussi le fruit que vous avez aujourd'hui conçu de moi dans votre sein.

Et il partit en recommandant bien tendrement Berthe au meunier, qu'il exempta désormais de tout impôt sur son moulin, et ordonna que, si l'enfant qui devait naître de lui était un garçon, on lui envoyât une flèche, et que, si c'était une fille, on lui envoyât une aiguille à broder.

Berthe le reconduisit jusqu'à près d'une demi-lieue du moulin, et lui fit promettre de ne point revenir que ses couches ne fussent faites, et Pépin le lui promit.

Dès qu'il fut en chemin, il défendit à son philosophe et à son valet, par toute la puissance royale qu'il avait sur eux, de dire un seul mot de ce qui s'était passé, et ils le lui promirent sous peine de vie. Ils galopèrent donc jusqu'à un château qui était à moitié route, et où ils firent reposer leurs chevaux ; puis, lorsque leurs chevaux furent reposés, ils se remirent en chemin et arrivèrent le soir à Weihenstephan.

Quant à la princesse Berthe, elle ne fut pas plus vaine qu'auparavant, quoiqu'elle fût devenue reine d'un grand royaume ; elle continua de faire d'aussi belles broderies qu'auparavant, et le meunier alla les vendre comme de coutume à la ville. Ainsi rien ne fut changé dans sa manière de vivre ; seulement, l'aînée des filles du meunier vint coucher dans sa petite chambre, et, tous les soirs, la bonne reine priait Dieu qu'il lui plût de la laisser longtemps dans le moulin.

Au bout de neuf mois, elle accoucha d'un fils, que le meunier présenta au baptême comme son enfant, et qui fut nommé Charles, ainsi que Pépin l'avait ordonné ; puis, le baptême fini, le meunier prit une flèche et alla la porter au roi Pépin, lequel fut si joyeux, qu'il détacha de son côté sa bourse pleine d'or, et la donna au meunier pour prix de la bonne nouvelle qu'il lui apportait.

IV

COMMENT LE ROI PÉPIN COMBATTIT PENDANT SEPT ANS LES INFIDÈLES ET COMMENT, AU BOUT DE CE TEMPS, IL PUNIT LE MAJORDOME ET REVINT CHERCHER SA VRAIE FEMME CHEZ LE MEUNIER.

Pépin, en recevant la flèche, aurait eu bien grande envie d'aller voir aussitôt sa femme et son enfant ; mais il venait de recevoir des lettres du pays de France, dans lesquelles on lui annonçait qu'un roi nommé Marsilies venait de rassembler des troupes fort nombreuses et marchait contre les chrétiens. Or, comme c'était un roi très puissant, qui possédait quatre royaumes, Pépin, qui venait d'être nommé par le pape Etienne II, roi par dessus tous les rois, convoqua les rois et les princes chrétiens qui lui étaient soumis ; et, sans avoir le temps de visiter Berthe et le petit Charles, marcha avec eux contre les infidèles et les battit ; puis, lorsqu'il les eut battus, il passa en Espagne avec sa puissante armée, et y ayant posé son camp, il brûla tout ce qui pouvait se brûler, et assiégea les châteaux forts, dont les uns se rendirent par famine et dont les autres furent pris d'assaut ; et il fit passer au fil de l'épée toutes les garnisons, excepté celles qui consentirent à se faire chrétiennes. Mais, si rapidement et si heureusement qu'il opérât, il n'en fut pas moins trois ans à conquérir toute l'Espagne. Alors, le roi Marsilies, voyant que ses quatre royaumes étaient possédés par les chrétiens, envoya une grande ambassade au roi Pépin, le priant de retourner chez lui, s'engageant à payer les frais de la guerre et à ne plus combattre de sa vie contre les chrétiens, ce qu'il offrait de confirmer par son sceau. Pépin accepta avec d'autant plus de joie ces belles propositions, qu'il venait d'être informé par un courrier que les Saxons et les Hongrois s'étaient réunis contre lui, avec tous les peuples d'au delà de la mer, et venaient d'entrer en Allemagne. La paix fut donc faite et jurée entre lui et le roi Marsilies, et il revint au château de Weihenstephan.

Mais, là, il apprit de si terribles nouvelles des païens, qu'il n'eut pas encore le temps d'aller voir sa femme et son fils, et qu'il se hâta de rassembler de nouveau tous les princes chrétiens que le pape Etienne II avait mis sous ses ordres, leur enjoignant de le venir rejoindre tout armés et tout équipés dans le terme de douze jours.

Quant à lui, tout en organisant son armée, il voulut avoir des nouvelles fraîches de sa femme et de son enfant ; en conséquence, il ordonna à son philosophe et à son valet de se rendre au moulin de Reismulh, et de s'informer de quelle façon tous deux se portaient.

Le philosophe et le valet se mirent en route et arrivèrent le lendemain matin chez le meunier, qui les reconnut de loin et qui courut dire à Berthe qu'il voyait venir les deux hommes qui accompagnaient le roi Pépin le soir qu'il avait couché au moulin. Alors, Berthe demanda si leur maître était avec eux, et, ayant appris qu'il n'y était pas, elle ferma le verrou. Mais les envoyés s'étant fait connaître pour amis, le meunier les conduisit à la fenêtre à travers la grille de laquelle Berthe les reçut avec une grande dignité, ayant juré qu'aucun autre homme que son mari n'entrerait dans sa chambre. Là, ils lui firent tous les compliments du roi Pépin, et lui dirent comment il avait vaincu les infidèles et allait encore en vaincre d'autres, ce qui était cause qu'il ne venait pas lui-même. Berthe répondit que le roi était le maître et elle la servante, et qu'il pouvait agir à son égard comme il l'entendrait ; que, quant à elle, elle se tiendrait toujours pour heureuse et contente pourvu que son maître et seigneur ne l'oubliât pas. Alors, les messagers dirent qu'ils avaient l'ordre de voir aussi le petit Charles, et on l'envoya chercher dans une prairie où il jouait avec ses petits compagnons ; il vint de fort mauvaise humeur de ce qu'on l'avait ainsi dérangé dans ses jeux, et le philosophe, ayant étudié les lignes de son front et de sa main, prophétisa qu'il serait un grand empereur.

Après cette prédiction, le petit Charles s'en retourna jouer dans la prairie et les messagers reprirent le chemin du château de Weihenstephan, où ils retrouvèrent le roi Pépin, toujours très occupé de ses préparatifs de guerre, et lui rapportèrent les véritables paroles de Berthe, qui étaient : qu'elle désirait rester dans le moulin tant que cela conviendrait à son époux, et que, pendant qu'il se battrait, elle prierait ardemment le Seigneur de lui donner la victoire et de réduire les païens en son obéissance.

Le roi, ayant reçu ces nouvelles de sa bien-aimée Berthe, en fut tellement satisfait, que ses courtisans furent émerveillés de sa bonne humeur, et que, voulant régler leur esprit sur le sien, on n'entendit pendant plus de trois jours que des éclats de rire au château de Weihenstephan. Sur ces entrefaites, on apprit que les infidèles venaient avec une grande armée. Rassemblant donc toutes ses troupes, le roi Pépin marcha au-devant d'eux ; mais, pendant quinze jours de suite, les païens refusèrent le combat, car ils n'étaient pas encore tous réunis. De son côté, le roi n'était pas trop fâché de ce retard, car il attendait encore quelques princes chrétiens qui s'avançaient à grandes marches. Quand ces princes furent arrivés, et que les infidèles virent quelle belle armée avait le roi Pépin, ils auraient bien voulu non seulement alors reculer le jour de la bataille, mais encore l'éviter tout à fait ; car ils n'étaient que trois contre un, et cela leur donnait une grande inquiétude. Mais le roi Pépin ne leur laissa pas le loisir de délibérer sur leur retraite, et les attaqua si vivement, qu'après une heure de combat à peine, il les mit en fuite, les poursuivit à toute bride, massacra une grande quantité de fuyards et fit prisonniers les principaux chefs. Alors, pour ne pas perdre le fruit d'une si belle victoire, il s'établit en grandes

forces dans le pays des Saxons et dans le royaume de Bohême, et il passa deux ans en combats continuels, pendant lesquels il battit les païens si constamment, que ceux-ci firent un grand effort et rassemblèrent une armée plus considérable qu'ils n'avaient jamais eue, et avec laquelle ils marchèrent contre Pépin.

Pépin, en apprenant cette nouvelle et en quel nombre ils marchaient contre lui, éprouva une grande inquiétude ; car



Ayant pris le roi à part, il lui dit ce qu'il venait de lire dans les astres.

il était le seul rempart de la chrétienté, et, s'il était une fois abattu, la religion de Notre-Seigneur courait plus grand risque encore qu'elle n'avait couru du temps de son père Charles-Martel, de glorieuse mémoire.

Il était donc fort triste dans sa tente, et si préoccupé de ses sombres pensées, qu'il avait, sans s'en apercevoir, laissé s'éteindre la lampe qui l'éclairait, lorsqu'il vit tout à coup la nuit illuminée d'une manière étrange. Il leva les yeux, et aperçut un ange debout devant lui ; l'ange tenait à la main une chaîne d'or au bout de laquelle pendait une grosse émeraude creusée, et au milieu de cette émeraude était un morceau de la vraie croix. Alors, l'ange étendit la main vers lui, et lui dit :

— Pépin, prends ce morceau de la vraie croix, aie confiance en Dieu, marche à l'ennemi, tu seras vainqueur.

Et Pépin, alors, s'étant mis à genoux pour recevoir le présent céleste, l'ange lui passa la chaîne autour du cou, et remonta vers le ciel.

Ainsi, certain de l'appui de Dieu, Pépin ne craignit plus rien, marcha à l'ennemi, et lui livra une sanglante bataille dans laquelle il fut si complètement défait que de ce moment il lui fut impossible de se rallier ; mais, pendant ce combat, comme le roi Pépin chevauchait au plus fort de la bataille, il reçut d'un infidèle un coup de sabre qui coupa sa chaîne d'or, de sorte que l'émeraude qui renfermait un morceau de la vraie croix tomba à terre et se perdit.

Quatre ans après, un laboureur qui poussait sa charrue, ayant vu ses bœufs s'arrêter et s'agenouiller à certain endroit de la place, et ces animaux, malgré les coups qu'il leur donnait, ayant refusé de se relever, il pensa qu'il y avait là quelque miracle, et, ayant laissé ses bœufs et sa charrue où ils étaient, il alla prévenir le roi Etienne de Hongrie, qui était un roi très religieux, de ce qui venait de lui arriver. Alors, le roi Etienne convoqua son clergé, et, en grande cérémonie, il alla dans la plaine, où il trouva la charrue immobile à la même place, et les bœufs toujours agenouillés. Alors l'archevêque creusa la terre avec ses mains et il trouva la relique céleste qui avait été apportée par l'ange à Pépin. Aussitôt, et à l'endroit même, il fit bâtir une magnifique chapelle qui attira bientôt un grand

con[illegible] peuple en renommée des choses miraculeuses qui s'y [illegible].

Pendant ce temps, le petit Charles continuait de grandir et [illegible] devenu un gros garçon de [illegible] ans, qui en paraissait [illegible] douze tant il était grand et fort. Et comme nous l'avons dit, il continuait de jouer dans une prairie qui était située derrière le moulin, avec [illegible] jeunes enfants de son âge qui venaient garder [illegible] chevaux, les vaches et les chèvres dans la forêt, car [illegible] complètement qui était son père.

Or, il arriva qu'un jour, tout en jouant, un des enfants vola une bride à un de ses camarades et la cacha dans sa manche; mais celui à qui on avait volé la bride, s'étant aperçu du vol, se [illegible] très fort, car il craignait d'être battu par son maître. Alors, Charles rassembla tous les enfants et leur [illegible] avec autorité :

— Lequel de vous a la bride? Or ça, qu'il la rende, à l'instant même, ou il sera traité comme un voleur!

Celui qui avait la bride répondit :

— Si quelqu'un a commis un vol, c'est bien plutôt toi que tout autre.

Alors, le petit Charles devint tout rouge de colère, et dit :

— Tu m'accuses d'avoir pris la bride; mais je saurai bientôt qui l'a, et celui sur qui on la trouvera sera bien châtié. Fouillons-nous donc les uns les autres jusqu'à ce qu'elle se retrouve.

Tous y consentirent, de sorte qu'il fallut bien que le voleur y consentît comme les autres et, faisant de son mieux l'innocent, il se mit à fouiller Charles et ne trouva rien sur lui. Alors Charles lui dit :

— C'est à moi de te fouiller!

Et le prenant par sa manche, il en tira aussitôt la bride qui y était cachée. Ce que voyant, les petits garçons dirent à Charles d'être le juge, puisque c'était lui qui l'avait trouvée.

Et Charles répondit :

— Puisque c'est à moi de prononcer la sentence, je ne puis mieux faire que de prononcer les mêmes paroles que le grand roi Pépin a prononcées dans son dernier jugement : « Celui qui prend le bien qui ne lui appartient pas mérite d'être pendu par le cou. »

La sentence plut aux enfants, qui, en manière de jeu et ne voulant pas cependant faire mourir le petit voleur, se mirent en devoir de l'exécuter.

Ils lui passèrent donc une corde autour du cou, tandis que d'autres courbaient un petit arbre et attachaient l'autre bout de la corde à sa cime. Or, ce semblant d'exécution accompli, ils allaient détacher le voleur, lorsque, par malheur pour lui, passa un lièvre blanc. Les enfants coururent après lui, et ceux qui tenaient l'arbre le lâchèrent. L'arbre se redressa enlevant le voleur, et le voleur se trouva pendu.

Quand les enfants revinrent de poursuivre le lièvre, ils trouvèrent leur camarade mort. Alors, ils furent bien épouvantés et se sauvèrent tous chacun de son côté; il n'y eut que Charles qui revint tranquillement chez lui et qui raconta à sa mère ce qui venait de se passer, comme si c'était la chose la plus naturelle. Aussitôt Berthe appela le meunier; car connaissant le père du petit voleur pour un méchant homme, elle avait conçu une grande crainte. En effet, le père avait fait le serment de pendre tous les petits garçons qui avaient concouru au jugement, s'ils ne lui disaient point quel était celui qui l'avait pendu. Tous rejetèrent l'arrêt sur Charles, de sorte que le père jura qu'il ne mourrait que de sa main.

Le meunier, voyant cela et ne sachant point ce qu'il devait faire, conduisit Charles chez le seigneur de Péel, où il était certain au moins que l'enfant serait en sûreté; ce qui fut cause que le père du voleur fit si grande rumeur, que le bruit de cette aventure parvint jusqu'au roi Pépin, qui venait justement d'arriver de Hongrie.

Alors, le roi Pépin ordonna que le coupable fût amené devant lui et que le plaignant portât sa plainte. Il fit en même temps assigner tous les autres enfants à titre de témoins, et, comme l'affaire avait fait grand bruit, il assembla toute sa cour pour assister au jugement.

Au jour dit, le père se présenta devant le roi Pépin, et le coupable fut amené par une femme vêtue de noir et voilée; les autres enfants furent conduits par leurs parents. Toute la cour était là, jusqu'à la fausse reine, qui était assise sur son trône à côté de son mari, jusqu'au traître majordome, qui se tenait debout derrière le roi, et jusqu'aux fils du majordome, qui, ayant grandi, étaient devenus deux braves chevaliers, lesquels avaient vaillamment combattu contre les infidèles. Quant à leur mère, la femme du majordome, elle était morte déjà depuis plusieurs années.

Pépin entendit la plainte du père, puis il fit avancer le petit Charles et lui demanda ce qu'il avait à répondre. Charles répondit qu'[illegible] le punissait, il fallait punir aussi le roi Pépin, puisqu'il avait appliqué au voleur les propres paroles qu'il avait dites et la même peine qu'avait fait subir le roi à un voleur dans pareille occasion.

Alors, Pépin, étonné de la fermeté de cette réponse, interrogea les enfants, qui furent tous d'accord que le pendu avait véritablement volé, et que la sentence avait été rendue dans toutes les formes.

Le roi se retourna donc vers le paysan et lui dit :

— Bonhomme, il n'y a pas deux justices : ton fils méritait d'être pendu et il a été pendu; c'est un malheur, mais je ne puis rien contre le juge qui a rendu un si bon jugement.

Puis, ayant fait appeler Charles :

— Mon petit ami, lui dit-il, quel est ton père?

— Sire, répondit l'enfant, je ne le connais pas.

— Est-il donc mort? demanda Pépin.

— Non, sire, répondit l'enfant; car, tous les jours, matin et soir, ma mère prie pour lui.

— Et quelle est ta mère? continua le roi.

— Sire, dit l'enfant en s'agenouillant devant le roi, ma mère m'a dit, si vous me faisiez cette question, de vous donner cet anneau.

A ces mots, l'enfant tira un anneau de son doigt et le donna au roi Pépin. Pépin reconnut l'anneau qu'il avait envoyé à la fille du roi de Hongrie. De ce moment, il ne douta plus que Charles ne fût son fils. Alors, se retournant vers lui :

— Va chercher ta mère, lui dit-il.

L'enfant alla droit à la femme voilée et l'amena au pied du trône du roi. Alors, Pépin se leva tout debout, et, étendant le bras :

— Or, dit-il, puisque ce jour est celui de la justice, que justice soit rendue à tout le monde. Écoutez donc tous ce que je vais vous dire.

Et tous firent silence pour entendre les paroles du roi Pépin.

— Un jour, dit alors le roi, on fiança à un prince puissant une jeune fille d'un pays éloigné. Le prince donna mission à celui qu'il croyait son meilleur serviteur d'aller la chercher à la cour du roi son père et de la lui amener; mais, au lieu de cela, qui convenait au [illegible], le traître serviteur donna à sa fille les habits et les bijoux de la fiancée, ordonna à deux valets de tuer celle-ci, et mit sa fille dans le lit du prince au lieu de la jeune vierge qu'il attendait. A présent, dites-moi si c'était là un fidèle serviteur ou non?

Chacun répondit alors d'une seule voix que ce serviteur était un infâme.

Le roi, ayant entendu le jugement qu'on portait sur le traître et que ce jugement était unanime, se retourna vers le fils aîné du majordome et lui dit :

— A votre avis, quelle punition a mérité cet homme qui a trahi son roi?

— Mon seigneur et roi, répondit modestement le jeune homme, veuillez demander l'avis d'un plus sage et d'un plus savant que moi.

— Puisque c'est à vous que je m'adresse, répondit le roi, c'est le vôtre que je désire; parlez donc, les autres parleront après vous.

— Eh bien, sire, répondit le jeune chevalier, un tel homme mérite d'être lié à la queue d'un cheval, d'être traîné hors de la ville, et, arrivé là, d'être brûlé.

Le roi demanda ensuite l'avis du second fils du majordome, qui répondit :

— Sire, je m'en tiens à l'avis de mon frère aîné.

Puis il demanda l'avis de chacun, et chacun fut de l'avis des deux fils du majordome.

Alors, il se retourna vers le majordome lui-même et lui demanda le sien.

— Monseigneur et roi, répondit celui-ci en tombant à genoux, ce n'est point à moi à prononcer contre moi-même; car j'ai véritablement commis le crime dont vous m'accusez.

— Eh bien, répondit le roi, vous savez la sentence portée sur vous par votre propre sang!

Et, l'ayant fait aussitôt, malgré les prières de Berthe, saisir par ses gardes, il ordonna qu'il fût attaché à la queue d'un cheval, traîné par la ville et brûlé à la porte de la ville.

Et il exila la fausse reine mais [illegible], selon le droit, les enfants qu'il avait eus d'elle.

Puis le jour même il célébra ses noces royales avec sa véritable femme, et ce ne fut qu'alors que Charles fut instruit que Pépin était son père. Jusque-là, il aurait juré qu'il était fils du meunier; mais il ne fut pas plus vain pour être fils du roi, et traita fort amicalement ses frères et ses sœurs, mais surtout Léon et Berthe, qu'il avait pris dans une grande amitié.

Et le roi Pépin régna heureusement et glorieusement jusqu'en l'année 768 de Notre-Seigneur, où il expira, laissant le royaume des Francs à son fils Charlemagne.

Ce fut l'année même où le Sicilien Étienne III fut nommé pape de Rome.



CHARLEMAGNE

COMMENT LE BATARD WENNEMAN ACCUSA FAUSSEMENT LA BONNE PRINCESSE HILDEGARDE, ET DE CE QUI EN ADVINT

Pendant que le roi Pépin vivait encore, Charlemagne avait épousé la bonne princesse Hildegarde, et cela, non point à cause de sa haute naissance, car elle était fille d'un simple chevalier, mais à cause de sa piété et de sa sagesse.

Or, il arriva que l'année qui suivit celle où le nouveau roi était monté sur le trône, les infidèles s'étant réunis de nouveau en Saxe et en Hongrie, le roi Charlemagne confia sa femme à son frère Wenneman, et, ayant appelé à lui tous ses chevaliers, il se mit à leur tête et marcha contre les païens.

Le roi Charlemagne était alors ce qu'il avait promis de devenir lorsqu'il demeurait encore chez le meunier, c'est-à-dire un puissant chevalier aux cheveux noirs, à la figure colorée et à l'aspect sévère ; quant à sa taille, elle était juste de huit de ses propres pieds, qui étaient très longs, puisque ce fut d'après eux qu'on donna le nom à cette mesure que l'on appelle encore aujourd'hui pied de roi. Sa figure avait une palme, et son front seul un de ses pieds ; ses sourcils avaient chacun la longueur de son nez, c'est-à-dire une demi-palme, et couvraient des yeux si étincelants, que celui qu'il regardait avec colère demeurait sans mouvement et comme pétrifié. Il mangeait peu de pain, mais le quart d'un mouton, ou deux poules, ou une oie, ou un paon, ou une grue, ou un lièvre entier. Il était si fort qu'il fendait en deux d'un seul coup de son épée, que l'on appelait Joyeuse, un cavalier avec sa monture, et qu'en s'amusant il lui arrivait parfois de prendre quatre fers de chevaux et de les redresser tous ensemble, ou qu'il faisait monter un homme tout armé dans sa main, il le levait rapidement et sans effort jusqu'à la hauteur de son épaule et au bout d'un instant le reposait à terre.

On devine donc que les païens n'eurent pas beau jeu en s'attaquant à lui ; mais plus il en pourfendait, plus il y en avait de nouveaux, si bien qu'au lieu d'une [illegible]

d'une guerre qu'il avait cru faire, celle-ci durait depuis deux ans et demi qu'il ne savait point encore quand elle finirait.

Pendant ce temps, il était arrivé que Wenneman, tenté par le démon sans doute, était devenu si fort amoureux de la bonne princesse Hildegarde que lui avait confiée son frère que, dans l'espoir de voir sa coupable passion payée de retour, il avait mis en œuvre, pour lui plaire, toutes les ressources de la plus fine galanterie. Hildegarde recevait toutes ces attentions en les regardant comme des hommages dus à son rang, ou comme des familiarités permises entre si proches parents qu'ils étaient ; si bien qu'il fallut que Wenneman s'expliquât plus clairement, et c'est ce qu'il osa faire un jour qu'il se trouvait seul avec la reine. Mais Hildegarde reçut l'aveu de son amour avec une si glaciale dignité, qu'elle espéra que sa froideur suffirait pour le guérir. Il n'en fut point ainsi, car, quelques jours après, s'étant retrouvé en tête-à-tête avec la reine, non seulement il osa lui reparler de son amour, mais encore, comme elle voulait se retirer, il la retint de force, lui disant que, si elle ne partageait point ses sentiments, il se tuerait à ses yeux. Hildegarde resta d'abord muette d'étonnement et de honte ; puis réfléchissant qu'elle était seule, éloignée de son mari et presque sous la dépendance de son beau-frère, elle résolut d'agir de ruse, afin de se débarrasser une fois pour toutes de pareilles poursuites.

En conséquence, elle feignit d'être touchée de la violence d'une passion qui se manifestait par de pareils éclats, sa défense devint de jour en jour plus faible ; enfin, elle finit par consentir à lui accorder un rendez-vous ; mais, comme si elle eût eu honte d'elle-même, elle exigea que ce fût dans un des appartements les plus reculés du château. Wenneman, facile à aveugler comme tout homme qui aime, passa par toutes les conditions qu'on lui fit, et vint le premier attendre la reine dans la chambre obscure et retirée où elle devait venir le rejoindre. En effet, au bout d'un instant, il entendit des pas ; mais ces pas s'arrêtèrent à la porte, et, la porte s'étant fermée tout à coup, il entendit une voix qui lui dit :

— J'espère, mon cher beau-frère, que la fraîcheur de ces murailles calmera votre sang. Attendez ici le retour de l'empereur.

Puis les verrous grincèrent. Wenneman comprit qu'il était joué, et se trouva en prison.

Le premier moment fut tout à la colère. Wenneman voulait se briser le front contre les murailles ; mais bientôt il calcula que mieux valait dissimuler à son tour et rendre le coup avec la même arme dont il avait été frappé.

Le lendemain, une femme de la suite de la reine et qui possédait toute sa confiance, vint apporter la nourriture au prisonnier. Comme cette chambre était un ancien retrait où longtemps une recluse avait demeuré en expiation de quelque gros péché, il y avait un tour pratiqué dans le mur : c'était par ce tour que la confidente de la reine faisait passer le déjeuner et le dîner du prisonnier. Pendant les cinq ou six premiers jours, il mangea et but comme s'il était en liberté ; mais, pendant la seconde semaine, il ne fit que se plaindre et se lamenter d'être tombé dans la disgrâce de la reine, puis il commença à manger moins, disant que, si la reine ne lui pardonnait pas, il se laisserait mourir de faim. La suivante d'Hildegarde, qui connaissait Wenneman pour un homme méchant et rusé, rit d'abord de ses menaces ; mais, un beau jour, ainsi qu'il l'avait dit, il cessa tout à fait de manger, et, pendant trois jours, refusa obstinément de toucher à la nourriture qu'on lui apportait. Enfin, le troisième jour, il pria d'une voix mourante la confidente de la reine d'aller dire à sa maîtresse qu'il la suppliait de venir recevoir l'expression de son repentir, attendu qu'il ne voulait pas mourir sans être pardonné par elle. Hildegarde, effrayée de la résolution de son beau-frère, et joyeuse de son retour à de meilleurs sentiments, se rendit alors de sa personne à la porte de la prison, et demanda à son beau-frère si ce qu'on lui avait dit de son repentir était vrai. Alors Wenneman jura par les serments les plus terribles qu'il était guéri de son fol amour ; et qu'ainsi donc, s'il refusait la vie, c'était à cause de cela qu'il n'avait plus, mais parce qu'il ne se sentait point le courage d'affronter la colère de son frère, qu'il avait si cruellement offensé : alors la bonne princesse, touchée de ses remords, non seulement lui ouvrit la porte, mais encore lui promit qu'elle garderait le secret de l'injure qu'il lui avait faite.

Wenneman reparut à la cour sans que personne se doutât de ce qui lui était arrivé. Une mission secrète expliqua son absence, et nul ne soupçonna le véritable motif de sa disparition. Peu de jours après, un courrier de Charlemagne arriva, porteur de dépêches qui annonçaient une grande victoire et son retour.

Ces nouvelles rendirent la bonne princesse Hildegarde bien joyeuse ; mais Wenneman, ne pouvant croire qu'elle lui garderait le secret promis, résolut de la prévenir et d'aller au-devant de Charlemagne. Il se mit donc en route suivi seulement de quelques serviteurs, et l'ayant rejoint à une cinquantaine de lieues de son château, il lui demanda un entretien secret, lui disant qu'il avait des choses de la plus haute importance à lui communiquer. Ces choses importantes étaient une fausse accusation d'adultère si bien établie contre la reine, que le roi Charles, qui ne pouvait supposer à son frère une intention de le tromper, crut à tout ce qu'il lui dit ; et, convaincu qu'il ne pouvait rentrer au château de Weihenstephan que vengé de la tache publique que la reine avait faite à son honneur, il ordonna à Wenneman de prendre les devants et de faire conduire la reine dans une grosse tour située à quinze lieues à peu près du château et au milieu d'une immense forêt. Quant à lui, il s'arrêta où il était, ne voulant pas rentrer en son château que ses ordres ne fussent exécutés.

Du moment que la reine avait vu partir Wenneman, elle s'était bien doutée que quelque chose se tramait contre elle ; mais elle espérait que Charlemagne ne la condamnerait pas sans l'entendre, de sorte qu'elle attendait avec confiance son retour, lorsque des soldats la vinrent prendre et la conduisirent dans la tour avec sa confidente.

Heureusement la confidente était une femme de sens qui, du moment qu'elle soupçonna le malheur qui pouvait arriver à sa maîtresse, fit un grand amas de bijoux et d'or monnayé qu'elle emporta avec elle ; de sorte que, le lendemain même du jour où la reine et elle étaient prisonnières, ayant appris que la femme du concierge avait été tuée, en traversant la forêt pendant une tempête, par une branche qui s'était rompue, et en tombant lui avait brisé le front, elle fit monter le concierge, et, lui montrant sur une table une montagne d'or et de bijoux, elle lui dit que tout cela était à lui s'il voulait mettre le cadavre de sa femme dans le lit de la reine, et dire que c'était celle-ci qui s'était tuée en se précipitant du haut en bas de la tour ; pendant ce temps, la reine et elle se sauveraient et quitteraient l'Allemagne, où elles s'engageaient à ne jamais plus revenir. Le concierge, qui vit un moyen de faire facilement sa fortune, accepta : il coucha sa femme dans le lit de la reine et, le soir même, ayant procuré à la bonne princesse Hildegarde et à sa suivante des habits de pèlerines, toutes deux se mirent en route pour Rome.

Et bien leur en prit d'avoir fait ainsi, car, Wenneman ayant obtenu de Charlemagne l'ordre de faire mourir la reine, deux hommes se présentèrent vers les cinq heures du matin à la tour, pour exécuter l'ordre de leur maître ; mais le concierge leur raconta que, la veille au soir, la bonne princesse Hildegarde s'était précipitée de la terrasse dans la cour, et leur ayant montré le cadavre défiguré gisant dans le lit, les deux meurtriers ne firent aucun doute de ce qu'on leur disait et retournèrent vers celui qui les avait envoyés, disant que la reine n'avait point attendu le châtiment qu'elle méritait, mais au contraire s'était tuée elle-même et qu'ils avaient vu le cadavre.

Ce récit fut une nouvelle preuve au bon roi Charlemagne de la culpabilité de son épouse, et sa confiance en Wenneman s'accrut de ce que, dans son absence, il avait pris un si grand soin de son honneur.

Cependant, Hildegarde et sa compagne s'étaient mises courageusement en route et, au bout de six semaines de voyage, elles étaient parvenues en la sainte cité de Rome. Le premier soin de la pieuse princesse fut de visiter toutes les églises et de participer à la bénédiction générale que le pape donne tous les ans à la chrétienté ; puis, ces devoirs remplis, la bonne reine résolut de se vouer entièrement à la guérison des pauvres malades, et, comme à l'exemple de toutes les filles nobles de cette époque elle avait appris l'art de connaître les plantes et de soigner les blessures, elle se mit à composer des remèdes que Dieu bénit. Au bout d'un certain temps, il n'était question à Rome que des cures miraculeuses qu'opérait dame Dolorosa ; c'était le nom qu'avait pris la bonne princesse Hildegarde, — si bien qu'un jour le pape Adrien l'ayant rencontrée au sortir de l'église, lui donna sa bénédiction particulière.

Bientôt des pèlerins qui revenaient de Rome racontèrent à la cour de Charlemagne les merveilles que faisaient chaque jour la science ou les prières de dame Dolorosa, et comment elle guérissait, rien qu'au toucher, les paralytiques, les boiteux et les aveugles. Or il était arrivé que, par une punition du ciel, Wenneman, à la suite d'une maladie qu'il avait faite, venait de perdre la vue. Ne se trompant point à l'intention du Seigneur, il regardait ce malheur comme un châtiment et se repentait bien sincèrement du crime qu'il avait commis, sans cependant oser l'avouer au redoutable Charles, car les premiers mouvements de sa colère étaient terribles comme la tempête. Mais, sur ces entrefaites, Wenneman demanda à son frère la permission de l'accompagner espérant sa guérison de la science miraculeuse ou des prières saintes de la dame Dolorosa. Le roi,

qui aimait beaucoup Wenneman, consentit volontiers à ce qu'il lui demandait.

Lorsqu'on apprit à Rome l'arrivée du roi Charles, ce fut une grande joie pour le pape, pour les cardinaux et pour le peuple, car la chrétienté n'avait pas de plus grand défenseur que le pieux roi des Francs. Mais nul n'éprouva une joie aussi grande que dame Hildegarde, car elle avait le pressentiment que ce voyage était une inspiration du ciel qui devait la récompenser de tout ce qu'elle avait souffert, en lui offrant quelque moyen encore inconnu d'elle-même pour prouver son innocence. Aussi passa-t-elle tout le temps qui s'écoula entre la nouvelle de son arrivée et l'arrivée elle-même, agenouillée au pied des autels, ne se levant que pour porter secours aux malades ou aux affligés, qui se ressentaient eux-mêmes de ce redoublement de piété par leur guérison plus grande ou une consolation plus efficace.

Charles fit son entrée à Rome au milieu d'un cortège de cardinaux que le pape avait envoyés au-devant de lui pour lui faire honneur, tandis que lui-même l'attendait en grande pompe au palais pontifical. Wenneman était avec lui, et, tout aveugle qu'il était, partageait les honneurs qui lui furent rendus; mais, aussitôt la réception finie, il s'informa de la demeure de dame Dolorosa, et, quand il l'eut apprise, il lui fit dire qu'il se rendrait le lendemain chez elle. Dame Dolorosa répondit qu'elle était sensible à l'honneur que le frère du roi des Francs lui faisait, et qu'elle l'attendrait le lendemain.

Wenneman se rendit chez dame Dolorosa à l'heure dite, la suppliant d'employer tout son pouvoir à lui rendre la vue.

— Seigneur, lui dit-elle avant de rien entreprendre, au nom de Dieu, de son Fils, du Saint-Esprit et de la Vierge sainte, il faut que votre âme soit déchargée du poids de toutes ses fautes. Agenouillez-vous donc et confessez-moi vos péchés; car, sans votre repentir sincère, ni ma science ni mes prières ne peuvent rien.

— Hélas! hélas! s'écria Wenneman en se mettant à genoux et en se frappant la poitrine, je reconnais que je suis un grand pécheur, mais aucun de mes péchés, — il est vrai que ce n'est point un péché, mais que c'est un crime! — aucun de mes péchés, dis-je, ne pèse aussi lourdement sur ma conscience que la haine qui m'a fait lâchement calomnier la plus pure et la plus vertueuse des femmes, laquelle a été injustement mise à mort par l'effet de cette calomnie; si bien que, s'il faut que je sois pardonné du Seigneur pour obtenir de vous ma guérison, j'ai bien peur de mourir aveugle.

— Et avez-vous fait l'aveu de ce crime, demanda Dolorosa, à celui qui, après le Seigneur du ciel, avait le plus à s'en plaindre, étant votre seigneur sur la terre?

— Hélas! répondit Wenneman, j'en ai bien souvent été tenté, et je vois maintenant que c'était une inspiration du ciel; mais je ne l'ai jamais osé, car je connais celui-là que j'ai offensé, et sa colère est pareille à la foudre du ciel, elle brille, tombe et anéantit.

— Il y a quelque chose de plus redoutable et de plus à craindre que la colère des hommes, c'est la colère de Dieu, répondit la sainte, et quant à moi, je vous le répète, je ne saurais rien entreprendre pour votre guérison. Faites cet aveu, et je vous promets d'intercéder pour vous d'abord auprès du roi Charles; et, votre pardon accordé ici-bas, d'obtenir, à force de prières, le pardon d'en haut.

Un frisson courut par toutes les veines du coupable à l'idée d'affronter ainsi la colère du roi; mais cette crainte ne fut que passagère, et, se relevant, — car, pendant tout ce temps, il était resté à genoux

— Vous avez raison, dit Wenneman, mieux vaut faire le sacrifice de sa vie que celui de son âme, et être puni en ce monde que dans l'autre; accompagnez-moi donc au palais, sainte femme; soyez témoin de mon repentir, écoutez l'aveu de mon crime, et mettez-vous, ainsi que vous me l'avez promis, entre lui et la colère du roi.

La dame Dolorosa prit un voile et suivit Wenneman, qui se fit conduire au palais pontifical. Le roi Charles était en ce moment occupé à parler des affaires de la chrétienté avec le pape Adrien; mais Wenneman avait maintenant une telle hâte d'avouer ce qu'il avait caché pendant trois années, qu'il entra dans la chambre où étaient son frère et le souverain pontife. Dame Dolorosa, toujours voilée, se tint près de la porte.

Charles fut étonné de l'altération qu'il remarqua sur la figure de Wenneman, et lui demanda ce qu'il avait. Celui-ci, guidé par la voix, vint s'agenouiller sans répondre devant son frère et son roi, et, là, en sanglotant et se frappant la poitrine, il confessa son crime tout entier et implora son pardon. Charles resta un instant muet; mais, dès qu'il eut réfléchi à quel crime abominable il avait été entraîné lui-même par la calomnie de son frère, sa surprise fit place à l'indignation, et, tirant son épée avec un rugissement pareil à celui d'un lion, il la leva sur la tête du coupable.

Mais, à cette vue, dame Dolorosa s'élança de la porte où elle était restée, et, d'une main arrêtant le bras de son mari, de l'autre elle ôta son voile.

Charlemagne s'arrêta stupéfait; il venait de reconnaître Hildegarde.

Alors, la bonne princesse mit un doigt sur sa bouche en signe de silence, et, allant à Wenneman, qui était resté agenouillé et attendant le coup, elle lui souffla sur les yeux, et alors des écailles en tombèrent comme de ceux de saint Paul. La première chose que vit le coupable devant lui fut celle-là même dont il croyait avoir causé la mort. Refermant aussitôt les yeux et tendant ses mains jointes:

— O sainte femme! lui dit-il, rendez-moi les ténèbres dans lesquelles j'étais plongé, j'aime mieux cela que de revoir l'ombre de celle que j'ai assassinée.

— Ce n'est point son ombre, mon frère, répondit Hildegarde; c'est votre sœur elle-même que le bras du Très-Haut a miraculeusement sauvée pour qu'elle vous pardonnât, et que le Seigneur Dieu a récompensée bien au delà de ses mérites, en la rendant aujourd'hui à votre seigneur et maître.

Et, en disant ces mots, elle se tourna vers Charles, qui ouvrit ses bras et la pressa sur son cœur

Le pape Adrien bénit les époux que la miséricorde du Seigneur venait de réunir, et, à la prière d'Hildegarde, Charles ayant pardonné à Wenneman, ils repartirent tous trois pour l'Allemagne.

II

COMMENT LE ROI CHARLES, ÉTANT A LA CHASSE, DÉCOUVRIT UNE SOURCE D'EAU CHAUDE, ET RÉSOLUT DE BATIR UNE MAGNIFIQUE ÉGLISE A LA VIERGE

Parmi tous les amusements que le roi Charles adoptait pour se distraire de ses travaux politiques et guerriers, la chasse était celui qu'il affectionnait le plus, car, disait-il, cet amusement est le seul où un roi puisse encore, tout en se récréant, s'occuper du bien-être de son peuple, puisqu'il combat ou les animaux féroces qui dépeuplent les troupeaux, ou les animaux timides qui mangent les moissons.

Or, comme on savait, dans toutes les parties de son vaste empire, le goût qu'il avait pour cet amusement, un jour, il trouva à son lever des messagers qui arrivaient de Frankenberg pour le prier de venir chasser dans les forêts qui environnaient le vieux château et les villages qui en dépendaient, attendu qu'il y avait une telle quantité d'animaux de toute sorte, tant ours que daims, tant loups que cerfs, que pas un troupeau ne rentrait complet au bercail, et que les moissons étaient dévorées avant que de mûrir

Rien ne pouvait être plus agréable au roi Charlemagne qu'une pareille demande. Depuis trois mois, il n'avait manié ni l'épée, ni l'arc, ni la lance; de sorte que sa main droite, qu'il n'avait pas l'habitude de laisser dans un si long repos, avait été prise d'un rhumatisme pour lequel il pensait que l'exercice lui ferait grand bien. Il donna donc l'ordre à ses piqueurs de remettre toutes ses meutes au complet, et il partit avec ses plus fidèles serviteurs pour aller chasser dans les bois de Frankenberg

Là, le roi Charles vit bien qu'on lui avait dit la vérité, car les forêts étaient tellement remplies d'animaux sauvages, qu'il était presque impossible d'y chasser d'abord, tant les chiens les mieux dressés prenaient de fausses voies. Alors, que fit le roi Charles? Il laissa là ses meutes et ordonna de grandes battues, qu'il renouvela jusqu'à ce que les animaux fussent aux trois quarts détruits, et, alors, il se remit à chasser comme d'habitude, à courre, avec ses piqueurs et ses chiens; mais, contre son attente, tout cet exercice ne faisait rien à sa main droite, qui restait toujours engourdie, de façon que c'était à peine s'il pouvait s'en servir.

Sur ces entrefaites, il arriva qu'un jour que le roi Charles chassait le sanglier, l'animal, qui était un vieux solitaire, prit un grand parti et l'emmena dans une portion de la forêt où il n'avait jamais été. Sa course avait été si rapide, que quelques chiens seulement étaient restés sur sa voie, et que le roi Charles seul, grâce aux bonnes jambes de son bon cheval, avait pu le suivre, mais bientôt le sanglier lassé, voyant qu'il n'avait derrière lui que quelques chiens et un seul chasseur, s'arrêta pour leur faire tête, et, s'étant acculé contre un arbre, il commença à si bien jouer des boutoirs, qu'en moins d'un instant il avait décousu les quatre ou cinq chiens qui le poursuivaient.

Le roi Charles voyant cela et que le sanglier allait peut-être lui échapper, prit alors un fort épieu, et, quoiqu'il ne pût pas se servir de sa main droite à cause de la douleur

qu'il y arrivât, il lui porta de si rudes coups de la main gauche et son bon cheval évita avec tant d'adresse les bourrades de l'animal, qu'il finit par le serrer contre l'arbre avec son épieu et, une fois qu'il le tint ainsi, il poussa si fort, qu'il parvint à le lui faire entrer jusqu'au cœur.

Cependant, la lutte avait été longue et le bon cheval du roi Charles était si bien échauffé de la chasse et du combat qu'ayant fait quelques pas de plus vers le ruisseau il emporta son maître de ce côté. Mais, en arrivant sur le bord, le bon roi Charles, qui craignit que son cheval ne se fît mal en buvant, comme il savait un remède et qui traitait les animaux par les remèdes comme s'ils eussent été des hommes, frappa sur le cou du noble animal en lui disant :

« Tout à l'heure, mon cher compère, car nous avons trop chaud maintenant, et plus cette eau est fraîche et pure, plus elle est dangereuse. »

Et le cheval, qui comprit ce que disait son maître, à la voix duquel il était habitué, tourna la tête de son côté pour le remercier de l'avis qu'il lui donnait ; mais en tournant la tête il mit sans y faire attention le pied dans le ruisseau, et, alors, ayant poussé un grand hennissement de douleur, il se cabra si violemment que si le roi eût été moins ferme sur ses étriers, il l'eût certainement jeté à dix pas derrière lui.

Charles connaissait trop bien son bon cheval pour croire qu'il avait pu faire un tel écart sans cause : aussi mit-il aussitôt pied à terre et, croyant que son fidèle compagnon était blessé à quelque pierre aiguë, il plongea sa main droite dans l'eau, afin d'aller chercher cette pierre au fond du ruisseau. Mais ce fut lui à son tour qui jeta un grand cri et fit un bond en arrière ; l'eau du ruisseau était bouillante, sans qu'on vît nulle part le feu qui la chauffait.

Le roi Charles crut alors qu'il était le jouet d'une illusion, et, revenant au bord du ruisseau, il plongea de nouveau la main, mais cette fois avec plus de précaution que la première, et trouva, à son grand étonnement, l'eau toujours aussi chaude : enfin, ayant renouvelé une troisième fois la même expérience, et toujours avec la même main, il demeura convaincu que, soit par une cause naturelle qui lui était inconnue, soit par un miracle dont il ne voyait pas l'auteur, il était la victime d'une réalité, et non le jouet d'une illusion.

Le roi Charles remarqua bien l'endroit de la forêt où il se trouvait : c'était un charmant vallon environné de tous côtés de collines boisées où les oiseaux chantaient les louanges du Seigneur, où l'herbe poussait verte et drue, et où l'on respirait un air si fortifiant que l'on eût cru qu'il c'était celui du paradis terrestre. Ces remarques faites, le roi se promit de revenir le lendemain au même lieu avec le philosophe du roi son père, qui avait beaucoup vieilli depuis que le lecteur en a entendu parler, mais qui n'avait fait que grandir en science et en sagesse. Afin de reconnaître son chemin, il rompit tout le long de la route des branches d'arbre qui, le lendemain, devaient lui servir de guide ; et comme, pour cette opération, il employait la main droite, il s'aperçut avec joie qu'il commençait à s'en servir avec plus de facilité.

Le lendemain, sans rien dire à personne de la découverte qu'il avait faite, il revint au même lieu avec le philosophe, et, craignant que, pendant la nuit, le ruisseau n'eût refroidi, il descendit le premier à terre, et enfonça sa main dans l'eau pour voir si elle était toujours chaude, et elle lui sembla plus chaude que la veille, car, comme sa main allait de mieux en mieux, la sensibilité y était revenue. Alors, il dit au philosophe de faire ainsi que lui avait fait ; mais la main du philosophe n'étant point, comme la main de Charles, endurcie à manier des lances, des épées ou des épieux, il se brûla jusqu'aux os.

Lorsque le philosophe eut la main brûlée jusqu'aux os, il s'assit au bord de l'eau et se mit à réfléchir, tandis que le roi Charles, qui, fort ignorant en physique et en géologie, croyait toujours à quelque cause visible, remontait le cours du ruisseau afin d'arriver à sa source, pensant y trouver quelque immense chaudière qui bouillait sur un énorme fourneau ; et, comme tout le long de la route il tâtait l'eau et la trouvait de plus en plus chaude, il se confirmait dans son opinion. Mais, à son grand étonnement, arrivé enfin à la source, il vit qu'elle sortait du sol comme une source ordinaire ; seulement, il y trempa encore une fois la main, et, à cet endroit, la chaleur de l'eau était insupportable. En revenant auprès du philosophe, le roi Charles avait la main entièrement pelée, mais il se servait de sa main comme s'il n'y avait jamais ressenti la moindre incommodité.

Il trouva le philosophe au même endroit où il l'avait laissé, et toujours assis et méditant. Au bout d'un instant, le philosophe tira ses tablettes et se mit à faire des calculs, puis il prit de l'eau du ruisseau dans une petite coquille, la goûta, recalcula encore, et déclara que cette eau était de l'eau chaude laquelle avait de 36 à 38 degrés de chaleur, et contenant une grande quantité d'acide muriatique, d'acide carbonique et d'acide sulfureux, devait être excellente contre la lèpre et les rhumatismes. Le roi Charles, qui en avait fait l'expérience par lui-même, reconnut alors que son philosophe était un grand philosophe, et son respect pour lui s'en accrut. Quant à la cause qui faisait que ces eaux étaient chaudes au lieu d'être froides, il reconnut franchement qu'il n'en savait rien et n'en pouvait rien savoir, et qu'elles étaient ainsi par la volonté du Seigneur ; c'était, comme on le voit, un savant tel qu'il n'en existe plus, et qui, quand il ignorait quelque chose, disait tout bonnement qu'il ne le savait pas.

Quoi qu'il en soit, le roi Charles, miraculeusement guéri de son rhumatisme, ne voulut point qu'une si précieuse découverte fût perdue pour l'humanité : en conséquence il décida qu'en ce lieu même il bâtirait une cathédrale en l'honneur de la Vierge, dont c'était la fête le jour où il avait découvert cette bienheureuse source, et il chargea son philosophe de s'entendre avec un architecte pour que cette cathédrale fût la plus belle qui eût jamais existé, afin qu'elle fût à la fois une preuve de sa grandeur et de la dévotion particulière qu'il avait toujours eue pour la sainte mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ces choses convenues, le roi Charles laissa une grande somme d'argent au philosophe et partit pour son château de Weihenstephan, où les affaires de son royaume le rappelaient impérieusement.

III

COMMENT LE PHILOSOPHE, N'AYANT PLUS D'ARGENT, EN EMPRUNTA AU DIABLE, ET COMMENT LE DIABLE FUT VOLÉ PAR LE PHILOSOPHE

En exécution des ordres qu'il avait reçus de son maître, le philosophe fit venir un architecte de Constantinople, et, ayant réuni les meilleurs ouvriers qu'il put trouver, et qui connaissaient l'art des dessins en mosaïque, il plaça pour surveiller les travaux un jeune homme qui était son élève et dont il était sûr comme de lui-même. Ce jeune homme se nommait Éginhard.

Grâce au savant architecte, ainsi qu'aux ouvriers habiles qu'il avait choisis, et surtout à l'argent dépensé à pleines mains, le philosophe vit bientôt son église sortir de terre et pousser à vue d'œil. Déjà l'édifice surpassait en hauteur les plus hauts arbres d'alentour ; des colonnes de marbre magnifiques venaient d'arriver toutes taillées de Ravenne et de Rome ; les portes et les grillages de bronze étaient fondus, lorsqu'un beau jour le philosophe s'aperçut qu'il en était à son dernier sac d'argent.

Le philosophe expédia aussitôt un courrier au roi Charles, afin qu'il lui envoyât le double de l'argent qu'il lui avait déjà laissé, attendu que d'après le calcul de l'architecte la cathédrale n'était encore qu'au tiers faite. Mais le courrier arriva dans un très mauvais moment. Witikind venait de battre tous les lieutenants du roi Charles, de sorte que celui-ci, obligé de lever de nouvelles troupes afin de marcher en personne contre le terrible Saxon, avait réuni toutes ses ressources pour cette suprême expédition, et ne pouvait absolument rien distraire de son trésor ; mais comme d'un autre côté il tenait fortement à ce que la cathédrale s'achevât, il fit répondre au philosophe que, puisqu'il s'était chargé de la besogne, c'était à lui de l'achever ; qu'il se procurât donc de l'argent comme il l'entendrait, et que, s'il ne pouvait pas se procurer d'argent, il fît de l'or, ce qui ne devait nullement embarrasser un savant tel que lui ; que, de quelque manière que ce fût, au reste, il comptait, à son retour, trouver sa cathédrale finie. Il n'y a roi si pieux qui n'ait ses moments de mauvaise humeur, pendant lesquels il est ingrat et injuste. Et comme nous l'avons dit, le messager avait pris le roi Charles dans un de ces moments-là ; il ne demanda donc point son reste, et s'en vint rapporter au philosophe la réponse telle que Charles l'avait faite.

Cette réponse ne laissa point que d'embarrasser considérablement le pauvre fondé de pouvoirs. Comme nous l'avons dit, il en était à son dernier sac d'argent, lequel s'était fondu pendant la course du messager. En emprunter, il savait fort bien que c'était chose inutile à entreprendre. Quant à faire de l'or, il avait bien dit quelquefois, dans un de ces petits mouvements de vanité dont l'homme le plus modeste n'est point le maître, qu'il en ferait s'il voulait ; mais au moment de l'exécution, comme le bon philosophe ne s'illusionnait point sur sa propre science, il reconnaissait que c'était une chose sinon impossible, du moins fort difficile ; et d'ailleurs une des premières nécessités

pour faire de l'or est d'avoir beaucoup d'argent, et, comme nous l'avons dit, le philosophe venait de voir finir son dernier sac.

Il était donc occupé à réfléchir profondément à la colère dans laquelle entrerait le roi Charles au retour de son expédition, quand il trouverait sa cathédrale seulement au tiers faite, lorsqu'on lui annonça qu'un inconnu désirait lui parler. Le philosophe, qui, lorsqu'il était dans ses calculs ou dans ses méditations, n'était point facile à aborder, dit au valet d'aller demander le nom de cet inconnu. Le valet revint en disant qu'il se nommait messire Euriant. C'était la première fois que le philosophe entendait prononcer ce nom. Il allait donc faire dire qu'il n'y était pas, lorsque le valet ajouta que l'étranger avait dit qu'il venait de fort loin pour tirer le philosophe de l'embarras où il se trouvait. Cette dernière observation répondait tellement à la pensée intérieure du philosophe, qu'il donna l'ordre de faire entrer sur-le-champ le seigneur inconnu. Un instant après, maître Euriant parut sur le seuil.

C'était un beau jeune homme de vingt-cinq à trente ans, mis à la dernière mode de l'époque, et qui avait bien plutôt l'air d'un emprunteur que d'un prêteur d'argent. Seulement, il avait des gants qui n'étaient point de la couleur de cette époque, et des bottes si pointues, qu'on ne pouvait comprendre d'où lui venait cette exagération étrange, dans un moment où la mode était, au contraire, de les porter carrées.

Mais, comme le philosophe était trop préoccupé d'une seule et unique pensée pour faire attention à de pareilles misères, et que, d'ailleurs, il n'était point assez au courant des habitudes de la jeunesse pour constater ainsi du premier coup d'œil les infractions que maître Euriant avait pu y faire, il le reçut avec cette figure ouverte et riante qui caractérise l'espérance ; et voulant être poli envers un homme qui se dérangeait ainsi pour le tirer d'embarras, il lui offrit un siège, que maître Euriant accepta avec toute l'aisance et toute la fatuité d'un petit-maître.

Les rôles étaient renversés : c'était le vieillard qui empruntait, c'était le jeune homme qui prêtait ; et le vieillard, comme un véritable fils de famille, n'avait ni terres ni gages avec lesquels il pût garantir son emprunt, ce qui mettait le bon philosophe dans une perplexité extrême, attendu qu'il avait assez de connaissance des choses de la terre pour savoir que, dans ce bas monde, on ne fait rien pour rien, et on ne prête rien sur rien ; il était donc occupé à tourner dans son esprit un compliment flatteur pour maître Euriant, car il savait aussi que la flatterie est la monnaie de celui qui n'en a pas d'autre, lorsque le jeune homme, le regardant d'un air goguenard et se dandinant sur les pieds de derrière de sa chaise, alla au-devant de sa pensée, en lui disant tout à coup :

— Donc, mon pauvre philosophe, nous n'avons plus d'argent ?

— Ma foi, dit le vieux savant sans chercher à dissimuler sa situation financière, vous êtes un habile homme, maître Euriant, car vous avez touché la chose du premier coup.

— Et le roi Charles qui n'entend pas raison, une fois qu'il s'est mis une chose dans la tête, veut que la bâtisse continue, comme si nous roulions sur l'or.

— C'est encore vrai, dit en soupirant le philosophe.

— De sorte que, si, à son retour, il ne trouve pas sa cathédrale finie, il a promis de se mettre dans une grande colère ; ce qui nous embarrasse tant soit peu ?

— C'est exactement comme vous dites.

— Eh bien, moi, continua maître Euriant en appuyant ses mains sur ses hanches et en regardant le philosophe entre les deux yeux, moi, je viens vous tirer d'affaire.

— Vous pouvez donc me prêter de l'argent ? demanda le philosophe.

— Certainement, répondit maître Euriant.

— Mais vous pouvez m'en prêter beaucoup ?

— Tant que vous voudrez.

— Diable ! fit le philosophe.

— Hein ! demanda maître Euriant.

— Plaît-il ?

— Pardon, je croyais que vous me parliez.

— Et quel gage demandez-vous ? continua le philosophe.

— Oh ! rien, une bagatelle.

— Mais encore ?

— Je demande l'âme de la première personne qui entrera dans l'église le jour de sa consécration ; voilà tout !

— Vous êtes donc le diable ? dit le philosophe en abaissant ses lunettes sur son nez et en regardant maître Euriant avec curiosité.

— Pour vous servir, répondit Satan en se levant et en faisant la révérence.

— Enchanté de faire votre connaissance, dit le philosophe en se levant à son tour et lui rendant son salut.

— Alors, vous dites donc ? continua Satan.

— Mais je dis que la chose peut se faire, reprit le philosophe.

— Je le savais bien, dit Satan, plein de joie.

— Et vous avez l'argent sur vous ? demanda le philosophe.

— Dans cette bourse, répondit Satan en frappant sur son escarcelle.

— Votre Majesté veut rire ; il me faut plus d'un million pour finir ma cathédrale, et à peine y a-t-il dans cette bourse cinq cents écus d'or.

— Votre Philosophie s'amuse, reprit Satan ; car elle sait bien que, nous autres pauvres diables, nous avons une foule de tours de passe-passe à notre usage particulier, et qui sont inconnus des hommes.

— Expliquons-nous, dit le philosophe.

— Volontiers, répondit Satan.

— Je vous écoute.

— Vous connaissez l'histoire du Juif errant ?

— Qui avait toujours cinq sous sur lui ; parfaitement.

— Eh bien, cette bourse est faite avec la même étoffe que la doublure de sa poche ; seulement, comprenez-vous ? au lieu de cinq sous, elle contient cinq cents écus d'or.

— De sorte qu'on a beau les en tirer... ?

— Ils y sont toujours.

— Je comprends.

— C'est bien heureux !

— Mais je doute.

— Prenez garde, le doute a failli perdre saint Thomas.

— Ah ! oui ; mais saint Thomas doutait de ce que disait Dieu ; à plus forte raison s'il avait eu l'honneur de causer avec le diable.

— C'est juste, dit Satan.

— C'est pour le coup qu'il eût demandé la preuve, continua le philosophe sans avoir l'air d'attacher à ces paroles l'importance qu'il y attachait.

— La preuve, dit Satan, la voilà.

Et, trois fois de suite, il vida sa bourse sur la table du philosophe, et le philosophe compta avec la plus grande attention, et il trouva juste quinze cents écus d'or.

— Ils ne sont pas rognés ? demanda le philosophe.

— Est-ce que vous me prenez pour un juif ? répondit Satan.

— Très bien, je m'en rapporte à la parole de Votre Majesté. — Et le traité, quand le ferons-nous ?

— Il est tout fait.

— Ah ! ah !

— Vous voyez, continua Satan en lui présentant un papier noir avec des caractères rouges, c'est une obligation en bonne forme, et sans intérêts.

— Je vois bien, dit le philosophe. Mais, si une fois entre mes mains l'étoffe de la bourse allait perdre sa vertu reproductrice ?

— Le marché serait nul.

— Ne pourriez-vous pas mettre cela en marge de l'acte par un petit renvoi ?

— Volontiers, dit Satan.

Et il fit le renvoi comme le demandait le philosophe et le parafa de la première lettre de son nom ; puis, passant l'acte au philosophe :

— A votre tour, continua-t-il.

— Ah çà ! nous disons donc, reprit le philosophe, qu'il vous faut l'âme du premier individu qui entrera dans l'église ?

— Mais c'est chose convenue.

— Convenue, convenue, dit le philosophe en hochant la tête, cela vous plaît à dire, c'est selon la qualité de l'âme ; si, quand je vais avoir signé, vous me demandez l'âme d'un pape ou l'âme d'un empereur, ce serait trop cher.

— Une âme quelconque, dit Satan. En enfer, un est un, et l'âme d'un pape ou d'un empereur, si puissant qu'il ait été, ne compte jamais pour deux.

— Alors, une âme quelconque, répéta le philosophe.

— Une âme quelconque, répondit Satan.

— Allons ! dit le philosophe, je vois que vous êtes un bon prince. Voici votre acte signé.

— Et voici votre bourse pleine, dit Satan.

— Ainsi, au revoir, maître Euriant.

— Au revoir, messire philosophe.

— Reconduisez monsieur, cria le philosophe au valet qui attendait dans la première pièce.

— Ce n'est pas la peine, dit Satan ; vous connaissez le proverbe : « Tout chemin mène à Rome. »

Et, à ces mots, frappant du pied, il s'enfonça à travers les dalles qui pavaient le cabinet du philosophe, et disparut au moment même où le valet ouvrait la porte.

— Que demande Votre Seigneurie ? fit le valet.

— Va me chercher l'architecte, dit le philosophe.

Le valet sortit, et le philosophe se mit aussitôt à puiser à pleines mains dans l'escarcelle. Le diable tenait son engagement en conscience, et la bourse se remplissait avec la même rapidité que le philosophe la vidait, de sorte que, quand l'architecte revint, le philosophe lui donna de l'or non seulement pour achever sa cathédrale, mais encore pour

bâtir les deux. L'architecte n'en pouvait pas revenir, l'or était du plus pur qu'il eût jamais vu ; seulement, il sentait un peu le soufre, encore fallait-il l'approcher de très près du nez pour s'en apercevoir.

Aussi, comme jamais architectes n'ont refusé de l'or par la raison que cet or sentait un peu le soufre, les travaux, interrompus un instant, recommencèrent aussitôt avec une nouvelle vigueur, et bientôt les colonnes se dressèrent comme si elles étaient vivantes, la coupole s'éleva dans les airs, les portes et les grilles se trouvèrent dorées comme par enchantement, bref, au bout de dix-huit mois, chacun y avait mis une telle activité que non seulement la cathédrale, mais encore le palais étaient achevés.

Il était temps, au reste, car le roi Charles était de retour de la Saxe, et il avait fait dire qu'il allait venir à Aix-la-Chapelle pour voir où le philosophe en était de ses travaux. Le philosophe lui fit répondre qu'il pouvait venir quand il voudrait, et qu'il espérait qu'il serait content.

Lorsque, de loin, Charlemagne aperçut une coupole étincelante et un magnifique palais là où il n'avait laissé, en partant, qu'un site agreste et sauvage, il fut tellement étonné de ce changement, qu'il n'en pouvait croire ses yeux, d'autant plus qu'il savait parfaitement au fond du cœur que l'argent qu'il avait laissé au philosophe n'avait pas même dû conduire la cathédrale à la moitié de son édification.

Mais son étonnement redoubla quand, ayant été reçu par son philosophe à l'entrée du palais, celui-ci l'eut mené de chambre en chambre et lui eut montré les magnifiques tentures qui le tapissaient ainsi que les beaux meubles dont il l'avait enrichi ; puis, lorsqu'il eut fait voir au roi toutes les chambres, il le mena dans les caves et lui montra, bien fermées sous triple cadenas, douze grandes tonnes pleines d'or. Pour en arriver là, le pauvre philosophe avait passé près d'un mois occupé à rien autre chose, sinon qu'à vider la bourse à mesure qu'elle se remplissait.

Le roi Charles croyait faire un rêve ; mais enfin il lui fallut bien convenir avec lui-même qu'il était éveillé. Alors, il demanda au bon philosophe comment il avait fait pour se procurer une pareille somme.

— Sire, lui répondit celui-ci, quelque chose qu'ordonne un roi aussi puissant que vous, il doit être obéi. Vous m'avez ordonné de faire de l'or : j'en ai fait.

Quelque invraisemblable que parût au roi Charles cette réponse, il fallut bien qu'il s'en contentât : d'ailleurs, l'évidence était là, il n'y avait point à aller contre.

Le roi Charles décida alors que l'inauguration de la cathédrale aurait lieu le jour des Rois de l'année suivante, et il invita son frère le pape Léon III, qui était monté sur le trône pontifical l'an de Notre-Seigneur 795, d'en venir faire la dédicace ; il devait être accompagné par trois cent soixante-cinq archevêques et évêques de son royaume.

Le jour de la cérémonie approchait. Déjà le pape Léon III était arrivé à Aix-la-Chapelle, et on avait apporté au roi Charles un bouclier d'or massif ; les archevêques et les évêques venaient de tous côtés, et on en comptait déjà plus de trois cents dans la ville.

Enfin la veille de la dédicace arriva. Jusqu'à ce jour, et à mesure que l'époque fixée approchait, tout le monde avait remarqué que le philosophe devenait de plus en plus sombre, ce qui avait coutume d'arriver chez lui lorsqu'il ruminait un problème difficile à résoudre. Tout à coup son visage s'éclaircit d'une manière visible, et il monta chez le roi Charles, ce qu'il n'avait point fait depuis fort longtemps.

Il le trouva en grande discussion avec son frère Léon. Une question de préséance les divisait. Chacun d'eux croyait avoir droit à entrer le premier dans la cathédrale, et réclamait le pas sur l'autre, l'un en sa qualité de chef temporel, l'autre en sa qualité de chef spirituel de la chrétienté.

A peine virent-ils paraître le philosophe, qu'ils le prirent pour juge. Alors, le philosophe leur dit qu'il était d'autant plus aise de les trouver dans cette noble rivalité, qu'il venait leur faire l'aveu du grand embarras où il se trouvait, à propos d'un acte imprudent qu'il avait passé avec le diable ; et, en disant ces paroles, il leur remit copie du pacte par lequel l'âme du premier individu qui entrerait dans l'église appartiendrait à Satan.

Alors, ce fut tout le contraire, et ni l'un ni l'autre ne voulurent plus entrer dans l'église, si bien qu'ils se cédaient le pas avec autant d'humilité qu'un quart d'heure auparavant ils mettaient d'orgueil à le réclamer. Mais le philosophe les mit d'accord en leur disant qu'on ouvrirait les deux battants et qu'ils y entreraient ensemble, mais que cependant ils fussent tranquilles, attendu qu'ils n'y entreraient pas les premiers.

Le soir, trois cent soixante-trois évêques étaient réunis. Ce qui faisait que le nombre était incomplet, c'est que l'évêque de Tongres et l'évêque de Trèves étaient morts et n'avaient point encore été remplacés.

Dès le lendemain du jour de l'Epiphanie, jour où l'ouverture de l'église devait avoir lieu, tous les habitants des villes et des villages situés à plus de cinquante lieues à la ronde étaient rassemblés autour de la nouvelle cathédrale, dont les portes étaient soigneusement fermées ; quant au palais, il était plein de prélats, de seigneurs et de chevaliers.

A dix heures, le pape et l'empereur sortirent tous deux en grand costume, et marchant sur la même ligne, l'un coiffé de la tiare et l'autre de la couronne. Derrière eux s'alignèrent, selon leur rang, les seigneurs, les prélats, les archevêques et les évêques. Ces derniers étaient au complet. Dieu avait permis, pour que rien ne manquât à la pompe, que les deux trépassés se levassent de leur tombe et vinssent assister à la cérémonie comme s'ils eussent été vivants.

Arrivés à deux pas de l'église, le pape et l'empereur trouvèrent un groupe de soldats qui tenaient un sac de toile bien fermé. Le philosophe leur fit signe alors de s'arrêter, et, tirant la clef de sa poche, il alla ouvrir la porte de l'église, dont il poussa les deux battants du pied.

Au même instant, les soldats ouvrirent le sac, et un énorme loup en sortit en bondissant. Comme il ne voyait d'autre issue à sa fuite que le porche béant, il ne fit qu'un saut du sac dans l'église ; mais à peine y était-il entré, qu'un hurlement terrible se fit entendre, et que l'animal disparut dans un tourbillon de flammes. Satan, furieux, s'était précipité sur lui, car il était forcé, d'après ses conventions avec le philosophe, de se contenter, quelle qu'elle fût, de la première âme qui entrerait dans l'église.

Le pape, l'empereur, les seigneurs, les prélats, les archevêques, les évêques, les chevaliers et le peuple répondirent à ce hurlement diabolique en entonnant d'une seule voix les hymnes sacrés, et tous, se remettant en marche, entrèrent joyeusement dans l'église, laquelle était si grande, qu'il y tint ce jour-là soixante-deux mille âmes, si bien que tous ceux qui étaient venus, de près et de loin, depuis le premier jusqu'au dernier, purent assister à la consécration de la cathédrale.

Aussitôt la cérémonie achevée, les évêques de Tongres et de Trèves disparurent sans qu'on pût dire où ils étaient allés, comme on n'avait pu dire d'où ils étaient venus. En sortant de l'église, le philosophe voulut fouiller à son escarcelle magique pour faire l'aumône aux pauvres ; mais la main passa au travers ; le fond en était disparu, doublure et étoffe.

Mais c'était là une trop mince vengeance pour une colère de la taille de celle de Satan ; il avait bien encore, d'un coup de son aile, fendu une des portes de bronze de la cathédrale, ainsi qu'on peut le voir encore aujourd'hui ; mais qu'était-ce qu'une porte fendue, c'était la cathédrale maudite qu'il voulait détruire de fond en comble. Il planait donc au-dessus de la terre, cherchant par quel moyen il pourrait y arriver, lorsqu'il aperçut sur les côtes de la Hollande une de ces dunes immenses que le flux de l'Océan y a amoncelées grain par grain depuis le commencement du monde. Il jugea alors qu'il avait trouvé ce qu'il y avait de mieux pour ensevelir la ville naissante sous le sable, et, fondant sur la plus haute de ces dunes, rapide comme un oiseau de mer, il la chargea sur son épaule, et comme, ainsi placée, elle empêchait le jeu de ses ailes, il prit à pied le chemin d'Aix-la-Chapelle.

Cependant, réduit aux moyens pédestres, le voyage fut long et ne laissait pas que d'être incommode. La dune, posée sur l'épaule de Satan, s'était affaissée peu à peu et avait pris la forme d'un énorme bissac, dont moitié pendait par devant et l'autre moitié par derrière ; de sorte que la moitié qui pendait par devant lui cachait le chemin, et que Satan, à toute heure, était obligé de demander sa route. Enfin, à force d'aller à droite, d'aller à gauche, de s'informer et de se remettre dans le bon chemin, Satan rencontra la Meuse, la franchit d'une enjambée, et se trouva bientôt dans le vallon d'Aix.

Mais, arrivé là, le vent, qui s'engouffrait entre les montagnes, commença de lui souffler tellement le sable au visage, qu'il lui fallait marcher les yeux fermés, et que ce fut avec bien de la peine et mille douleurs qu'il arriva au vallon de Sørs. Arrivé là, il aperçut sur son chemin une bonne femme qui revenait d'Aix, et qui s'était rangée pour laisser passer cette montagne qui venait à elle, ainsi que son noir porteur, écrasé de fatigue.

— La mère, dit Satan, combien de chemin ai-je encore à faire pour arriver à Aix-la-Chapelle ?

— Ah ! mon bon monsieur, dit la vieille, reconnaissant Satan et se doutant dans quel dessein il lui demandait sa route, Seigneur Dieu ! vous en êtes encore bien loin ! d'Aix-la-Chapelle ! Tenez, mes souliers étaient tout neufs quand j'ai quitté Aix. Voyez maintenant comme ils sont usés, tant j'ai marché depuis ce temps-là !

L'argument était si positif, et surtout si visible, qu'il frappa Satan.

— Allons, dit-il, les misérables échapperont pour aujourd'hui à ma colère ; mais qu'ils se tiennent bien : un jour ou l'autre, je les estropierai.

Et il laissa tomber la dune, qui, en tombant, se sépara en deux, à l'endroit où l'avait creusée son épaule, et forma les deux collines qui dominent aujourd'hui Aix-la-Chapelle, et qu'on appelle encore, en mémoire de cet événement, le Loosberg et le San-Salvator, c'est-à-dire la montagne de la Ruse et de Saint-Sauveur.

En effet, Satan tint parole, quoiqu'il tardât quelque peu à l'accomplir. L'an 1224 de Notre-Seigneur, Aix-la-Chapelle, devenue une grande et belle ville, fut presque entièrement dévorée par un épouvantable incendie, et, comme, quelques recherches qu'on aie faites, il fut impossible d'en connaître la cause, personne ne fit doute que ce ne fût une revanche que prenait Satan.

IV

COMMENT LE BON ROI CHARLES, AYANT UNE CATHÉDRALE, VOULUT AVOIR UNE CLOCHE, ET FIT VENIR DE SAINT-GALL UN FAMEUX FONDEUR NOMMÉ MAITRE TANKO

Cependant, le bon roi Charles s'était aperçu, le jour de l'inauguration, qu'une chose essentielle manquait à sa cathédrale : c'était une cloche.

Il s'informa donc où se trouvaient les plus habiles fondeurs en métaux, et si c'était en France, en Italie ou en Allemagne. On lui répondit alors que le plus habile fondeur était maître Tanko de Saint-Gall, lequel avait fondu la grosse cloche de la cathédrale de Worms. Le roi Charles se rappela alors avoir entendu le son de cette cloche de son palais d'Ingelheim, quoiqu'il fût bien éloigné de quinze lieues, et que ce son l'avait réjoui tout à fait. En conséquence, il arrêta son choix sur maître Tanko, et envoya un messager à Saint-Gall avec ordre de le ramener, coûte que coûte. Le messager partit et arriva à Saint-Gall ; mais, à Saint-Gall, on lui dit que maître Tanko se trouvait pour le moment à Francfort, où il fondait la cloche de la cathédrale. Le messager partit pour Francfort, et, étant arrivé juste au moment où l'on mettait la cloche en branle, au grand honneur de maître Tanko, il lui transmit les propositions du roi Charles, que le bon Suisse se garda bien de refuser.

En conséquence, au bout de six semaines d'absence, à peu près, le messager revint à Aix-la-Chapelle, accompagné du fondeur.

Ce fut une grande joie pour le bon roi Charles que d'apprendre qu'il allait avoir une cloche : aussi fit-il venir sans retard maître Tanko au palais, et lui demanda-t-il ce qu'il lui fallait de métal pour fondre sa cloche.

— Vous voulez une belle cloche? demanda maître Tanko.

— C'est-à-dire que je veux la plus grosse cloche que vous ayez jamais faite.

— Eh bien, dit maître Tanko, il me faut dix mille livres de bronze, dix mille livres de cuivre, dix mille livres de fonte, cinq mille livres d'argent et mille livres d'or.

— N'est-ce que cela, dit le roi Charles, et vous en faut-il davantage? Parlez pendant que vous y êtes, et on vous donnera ce que vous demanderez.

— Non, dit maître Tanho, si l'on me donne ce que je demande, j'aurai ce qu'il me faudra.

Le roi Charles fit donner à maître Tanko dix mille livres de bronze, dix mille livres de cuivre, dix mille livres de fonte, cinq mille livres d'argent et mille livres d'or, et maître Tanko se mit à la besogne.

Mais, tout en jetant ses métaux dans la fournaise, une mauvaise pensée lui vint : c'est que, s'il ne mettait dans la cloche que quatre mille livres d'argent et huit cent livres d'or, cela changerait si peu de chose au son de la cloche que personne ne s'en apercevrait, et de cette façon il lui resterait pour lui mille livres d'argent et deux cents livres d'or : ce qui, joint à ce qu'il avait déjà et à ce que lui donnerait le roi Charles, lui ferait une petite fortune et lui permettrait de quitter un métier où il se brûlait le sang. Comme c'était la première fois qu'une pareille pensée venait à maître Tanko, il la combattit longtemps ; mais, comme dit le proverbe, porte entre-bâillée par un ange, le diable y passe ; le diable passa donc par la porte de maître Tanko. Maître Tanko succomba à la tentation, et, ayant distrait, de ses trente-six mille livres de métaux, mille livres d'argent et deux cents livres d'or, il les cacha dans sa paillasse et jeta le reste dans la fournaise.

Quinze jours après, la cloche était fondue, et, malgré la soustraction de maître Tanko, présentait une rotondité tout à fait remarquable ; quant au mélange des métaux, il avait été fait par une si habile fusion, qu'il était bien impossible, maintenant, d'aller reconnaître la proportion dans laquelle chacun avait contribué à la formation générale. Maître Tanko s'applaudissait donc de ce qu'il avait fait, et, au lieu de se retirer honnêtement chez lui comme il en avait d'abord eu l'idée, il se promettait bien de continuer encore pendant un an ou deux le métier de fondeur, qu'il commençait seulement à envisager sous son véritable aspect.

Le jour où l'on devait pendre la cloche arriva, et ce fut un jour de grande fête. Il n'y avait plus là, pour consacrer cette solennité, un pape et trois cent soixante-cinq évêques ; mais il y avait encore une des plus honorables assemblées que maître Tanko eût encore vues pour l'inauguration de ses cloches.

La cloche fut baptisée par l'archevêque de Cologne. Ce fut le bon roi Charles qui fut son parrain, et la bonne reine Hildegarde qui fut sa marraine, et on l'appela Madeleine, en mémoire de sainte Marie-Madeleine, à laquelle Notre-Seigneur apparut lors de sa résurrection. Puis, lorsqu'elle fut baptisée, on la hissa dans son clocher par le moyen d'un mécanisme très ingénieux qu'avait inventé le philosophe. On remarqua avec étonnement que maître Tanko n'était ni au baptême ni à l'ascension de sa cloche ; mais on crut qu'il était caché dans quelque coin pour assister incognito à son triomphe, et l'on ne fit pas autrement attention à cette absence. Le fait est que maître Tanko, honteux au fond du cœur du vol qu'il avait commis, était resté dans sa maison, attendant avec impatience que le premier son de la cloche lui annonçât que tout était fini.

Lorsque la cloche fut bien assurée dans son clocher, on présenta la corde au bon roi Charles, afin qu'en sa qualité de parrain, il déliât le premier la langue à sa filleule. Le bon roi Charles se pendit donc à la corde, mais inutilement, Madeleine resta muette comme une tanche. Le roi, qui connaissait sa force et qui savait qu'elle équivalait à celle de dix hommes ordinaires, redoubla d'efforts ; mais ses efforts furent inutiles, et force lui fut de lâcher la corde pour essuyer la sueur qui coulait de son front sur sa barbe, et cela, sans qu'il fût parvenu à faire rendre le moindre son à Madeleine.

Alors, on envoya un messager à maître Tanko, pour lui dire que le bon roi Charles voulait lui parler à l'instant même, et, à cet effet, l'attendait dans la cathédrale. Maître Tanko aurait bien voulu se dispenser d'aller parler au roi ; mais il n'y avait pas moyen, un refus pouvait donner des soupçons ; il ferma donc sa porte à clef et suivit le messager.

Arrivé dans la cathédrale, il trouva le bon roi Charles de très mauvaise humeur de ce qu'il avait une cloche qui ne clochait pas. Maître Tanko, rassuré par l'exposé même du motif qui avait nécessité sa venue, répondit que la chose était impossible. Mais le bon roi Charles, qui avait appris la logique à l'école du philosophe, mit la corde entre les mains de maître Tanko, et lui dit :

— Tirez.

Maître Tanko se suspendit à la cloche, et, soit qu'il eût plus de force ou plus d'habitude, ou soit enfin que le charme fût rompu, Madeleine se mit en branle, et sonna de si belle et de si grande façon qu'on l'entendit à la fois de Liège et de Cologne ; mais, à la dix ou douzième volée, le battant de la cloche se détacha tout à coup, et, étant tombé sur la tête de maître Tanko, il le tua roide.

D'abord on crut que le pauvre fondeur n'était peut-être qu'évanoui, et le roi Charles, l'ayant fait relever, ordonna qu'il lui fût administré toute sorte de secours ; mais enfin, ayant reconnu que le pauvre diable était mort, et bien mort, il ordonna au bedeau et au sacristain de le reporter dans sa chambre et de le coucher bien proprement dans son lit.

Le bedeau et le sacristain obéirent, et reportèrent maître Tanko dans sa chambre ; mais, au moment où, selon les ordres du bon roi Charles, ils voulaient le coucher dans son lit, ils s'aperçurent que le matelas faisait une énorme bosse. Alors, ils fouillèrent dans le matelas, et trouvèrent les mille livres d'argent et les deux cents livres d'or. Comme ces mille livres d'argent et ces deux cents livres d'or étaient marquées en lingots au coin du royaume, il n'y avait point à s'y tromper ; aussi revinrent-ils en toute hâte dire au bon roi Charles la découverte qu'ils avaient faite chez maître Tanko.

Et, alors, il fut visiblement reconnu aux yeux de tous que la mort de maître Tanko était une punition du ciel : et, comme le bon roi Charles ne voulait pas reprendre les mille livres d'argent et les deux cents livres d'or qui lui avaient été volées par le pauvre fondeur, il en fit don à la cathédrale.

Vers cette époque, le philosophe mourut, âgé de cent six ans, en recommandant au bon roi Charles son élève Eginhard, et le bon roi Charles, qui avait toujours fort aimé le mourant, par égard pour sa recommandation, nomma Eginhard son secrétaire.

X

COMMENT LE ROI CHARLES AYANT CHASSÉ SA FILLE EMMA DE SA PRÉSENCE, FUT ACCUEILLI SIX MOIS APRÈS, PAR ELLE, DANS UNE FORÊT ET LA RECONNUT A LA MANIÈRE DONT ELLE ASSAISONNAIT LE CHEVREUIL

Le bon roi Charles avait eu de la princesse Hildegarde une fille qui, se trouvant la plus jeune, était l'enfant de son cœur.

Mais aussi est-il juste de dire qu'Emma méritait, et au delà encore, si la chose eût été possible, tout l'amour que lui portait le bon roi Charles : non seulement elle était belle comme un ange, et fleurissait comme une rose, mais encore elle avait au suprême degré tous les talents qui composaient l'éducation d'une princesse à cette époque. C'était elle qui brodait, pour le jour où le bon roi Charles siégeait sur son trône, des étoffes d'or et d'argent plus belles qu'on n'en aurait pu trouver sur les marchés de Venise, ou dans les bazars de Grenade et d'Alexandrie ; c'était elle qui, le soir, assise près de son lit, lisait à son père ces vieilles chansons allemandes qu'il aimait tant, qu'il donna une récompense de cinq cents pièces d'or à celui qui les réunit en un seul recueil ; enfin c'était encore elle qui savait préparer le chevreuil, gibier favori du chasseur royal, d'une façon si succulente, que le bon roi Charles, eût-il achevé de souper, recommençait ordinairement sur de nouveaux frais, lorsque arrivait, tout fumant, le plat préparé par sa fille.

Or, dans la nouvelle place qu'il occupait au palais, Eginhard se trouva avoir l'occasion de rencontrer plus souvent qu'il ne l'avait fait jusqu'alors la fille du roi Charles qui, pour mériter le nom que lui donnait son père, lequel l'appelait sa gentille abeille, était sans cesse soit dans le jardin à cueillir des fleurs, soit dans le cellier à ranger les fruits. A force de se rencontrer ainsi, les jeunes gens se sourirent ; à force de se sourire, ils se parlèrent ; puis ils ne se furent pas plus tôt parlé, qu'ils s'aperçurent qu'ils s'aimaient. C'était, de la part d'Emma, bien vite oublier la distance qu'il y avait d'elle à un secrétaire ; mais on est si peu princesse à quinze ans !

Malheureusement, il arriva sur ces entrefaites que le roi Charles eut un surcroît d'affaires, de sorte que, comme il avait reconnu dans son secrétaire, non seulement une grande intelligence, mais encore une grande discrétion, il le faisait assister à tous ses conseils. C'était un grand honneur pour un jeune homme de dix-huit ans, et il était fort sensible à cette marque de confiance ; mais il eût mieux aimé que cette faveur royale fût un peu moins grande ; car depuis qu'elle durait, à peine s'il avait pu une fois par jour apercevoir Emma, et une fois par semaine échanger trois mots avec elle.

Cette situation n'était point tenable pour les deux amants : les affaires du royaume semblaient s'embrouiller à mesure qu'on les discutait ; il y avait quelquefois trois conseils dans la journée, et il était fort à craindre qu'il n'y en eût bientôt plus qu'un, mais qu'il durât du matin jusqu'au soir.

Alors, dans l'innocence de leur âme, les deux jeunes gens résolurent de faire de la nuit le médecin du jour ; et comme leurs amours leur paraissaient chose aussi importante et surtout tout aussi embrouillée que la politique du royaume, ils commencèrent à tenir conseil chaque nuit dans la petite chambre d'Emma, sur la manière de les faire tourner à bien.

Ces conseils nocturnes durèrent tout l'été ; et cependant, quand vint l'automne, il en était de leurs amours comme des affaires de l'État : plus ils en parlaient, plus ils trouvaient qu'il y avait chaque nuit sur cette matière de nouvelles choses à dire.

L'hiver vint à son tour, et avec lui les brouillards et le froid ; mais l'amour est une fleur de toute saison, de sorte qu'il n'y eut ni froid ni brouillard pour les deux amants : au contraire, les nuits n'en étaient que plus obscures, et Eginhard n'en regagnait que plus sûrement le pavillon qu'il habitait et qui était situé de l'autre côté de la cour.

Mais, par une belle nuit de novembre, il arriva que le conseil amoureux dura si longtemps que les jeunes gens virent se glisser les premiers rayons de l'aube à travers les contrevents qui fermaient les fenêtres. Eginhard courut aussitôt à la porte ; mais à peine l'eut-il ouverte, qu'il jeta un cri. A ce cri, Emma accourut à son tour et resta stupéfaite. Tout le grand espace qu'Eginhard devait traverser pour rentrer dans son pavillon était couvert d'un tapis de neige.

La position était terrible. Eginhard ne pouvait rester, il ne pouvait sortir : s'il sortait, ses pas imprimés sur la neige le dénonceraient à la première personne qui traverserait la cour ; s'il restait, l'empereur le ferait appeler à neuf heures du matin comme d'habitude, et, s'il ne venait pas, peut-être le ferait-il si bien chercher qu'on le trouverait.

Il n'y avait qu'un moyen, et la courageuse jeune fille l'adopta sans hésiter. Elle prit son amant entre ses bras, le souleva de terre et l'emporta vers le pavillon.

Le bon roi Charles, lui aussi, avait passé la nuit à veiller, non pas dans les tendres causeries de l'amour, mais tout préoccupé des soins importants de son royaume ; de sorte que, lorsqu'il vit venir le jour, il entr'ouvrit la fenêtre pour respirer l'air du matin, et, voyant la cour couverte de neige, il se réjouit, ardent chasseur qu'il était, de ce que le gibier allait laisser une trace qui le rendrait plus facile à détourner.

Tout à coup, le bon roi Charles pousse un cri de surprise et se frotte les yeux, croyant être le jouet de quelque illusion. Emma, sa fille bien-aimée, Emma, la sylphide à la taille souple et pliante, qu'un souffle courberait comme un roseau, Emma traverse la cour portant un homme dans ses bras ; puis, après avoir déposé cet homme à la porte du pavillon, elle revient sur ses pas, si légère qu'à peine, cette fois, elle laisse une trace derrière elle, et, croyant avoir passé inaperçue, rentre toute joyeuse dans son appartement.

Le lendemain, les conseillers étaient assemblés à l'heure ordinaire, et Eginhard était assis à la table où il avait coutume d'écrire leurs délibérations, lorsque Charles entra, et jeta sur l'assemblée un regard si sévère que chacun trembla, et Eginhard plus fort que personne, quoiqu'il fût loin de se douter que c'était son aventure de la nuit qui rembrunissait ainsi le front de son souverain. Le roi s'avança vers son trône, s'y assit toujours silencieux, et après un instant pendant lequel nul n'osa prononcer une parole :

— Messeigneurs, dit-il en s'adressant à ses ministres, quel châtiment mérite la fille d'un roi qui, pendant la nuit, reçoit un jeune homme dans sa chambre ?

Les conseillers se regardèrent un instant avec stupéfaction, tant ils étaient loin de s'attendre à une demande de ce genre ; puis, s'étant réunis entre eux et ayant à peu près deviné ce dont il s'agissait, ils répondirent à l'unanimité qu'en matière d'amour, comme paraissait être la question dont il s'agissait, le plus sage était de pardonner.

L'empereur écouta cette discussion avec la même gravité ; puis, après un nouveau silence, il continua :

— Quel châtiment mérite un jeune homme qui, pendant la nuit, s'est glissé dans la chambre de la fille d'un roi ?

Et tous, se doutant, à la rougeur d'Eginhard, qu'ils avaient devant les yeux l'un des deux coupables, répondirent comme ils l'avaient déjà fait :

— Sire, dans les affaires d'amour, le plus sage est de pardonner.

— Et vous, monsieur le secrétaire, demanda Charlemagne à Eginhard, quel est votre avis ?

— Sire, répondit d'une voix ferme Eginhard, si j'avais eu voix délibérative, je vous eusse déjà répondu que ce jeune homme méritait la mort.

Le bon roi Charles tressaillit à l'accent de fermeté avec lequel ces paroles avaient été dites ; puis, ayant fixé quelque temps son œil sévère sur Eginhard :

— Non pas la mort, dit-il, et vous êtes trop sévère, monsieur le conseiller. Mais que ceux qui ont commis le crime s'éloignent de devant nos yeux et n'y reparaissent jamais.

Eginhard se leva silencieusement, s'inclina devant le roi en signe d'obéissance, et, sans prononcer une seule parole, sortit de la salle du conseil.

En même temps et à la même heure, le même jugement et la même sentence furent signifiés à Emma. La pauvre enfant pleura d'abord à se briser le cœur, puis bientôt elle réfléchit que sa punition était plus douce encore qu'elle n'aurait dû s'y attendre. Sans chercher à revoir son père, sans chercher à l'attendrir, elle dépouilla ses vêtements de princesse, détacha les pierreries qui entouraient ses bras et ornaient ses cheveux, revêtit une simple robe de toile, et, ayant baisé le seuil de cette chambre, qu'elle quittait pour n'y plus rentrer, elle s'éloigna du château royal et paternel, et suivit, en essuyant ses larmes avec ses cheveux, le sentier qui conduisait à la grande route. Sur le sentier parallèle au sien, elle aperçut un homme qui marchait la tête baissée, et elle reconnut Eginhard. Et ainsi marchèrent-ils tous deux jusqu'à ce que les deux sentiers fussent venus aboutir à la grande route, et qu'ils se trouvassent sur le même chemin ; là, elle lui tendit la main, et, comme dans sa respectueuse douleur il hésitait à la prendre :

— Que me reste-t-il au monde, lui dit-elle, si ce n'est toi ? Qui t'aimera, si ce n'est moi ?

Et alors Eginhard prit la main que lui tendait Emma, la pressa sur son cœur, et tous deux continuèrent leur chemin, marchant côte à côte, et silencieux, et pareils à Adam et Ève chassés du paradis terrestre.

Cependant, outre l'affliction qu'il était de la justice et de la douleur de son châtiment, le bon roi Charles était peut-être celui qui avait le plus souffert. Il n'avait plus les fraîches illusions de la jeunesse et les douces larmes de

l'amour pour l'aider à supporter son exil, car tout cœur solitaire est exilé, et il sentait que son cœur était seul depuis que sa douce Emma, sa gentille abeille, n'était plus là. Alors, il appela successivement à son secours ses deux choses favorites, la chasse et la guerre ; mais, au milieu des combats et sur le champ de bataille même, il pensait à sa fille. Au retour de la chasse, elle n'était plus là pour le recevoir sur le perron de son palais et pour lui apprêter le chevreuil qu'il avait tué ; de sorte que quiconque l'avait vu avant l'époque où il avait perdu sa fille, et le revoyait



Eginhard et Emma.

à cette heure, ne le reconnaissait plus, tant son visage s'était décoloré et tant ses cheveux avaient blanchi.

Ce fut vers ce temps que Charlemagne alla à Rome, et que le pape Léon le fit empereur des Romains. Mais cette seconde couronne ne lui fut qu'un fardeau de plus, et il revint de Rome à Aix-la-Chapelle plus triste et plus sombre encore qu'il n'était lorsqu'il en partit ; si bien que les conseillers, désirant au fond du cœur le retour des deux exilés, envoyèrent de tous côtés des messagers pour les découvrir ; mais ce fut vainement. Nul ne put donner de leurs nouvelles : ils avaient disparu comme si leur malheur, pareil à un mauvais ange, les avait enlevés de ce monde.

Deux années s'écoulèrent encore ainsi, et l'on était arrivé à l'automne de la sixième année depuis l'exil d'Emma et d'Eginhard, lorsque l'empereur Charlemagne décida de faire une grande chasse dans Lodenvald. C'était une forêt fort giboyeuse, où il n'avait point chassé depuis sa jeunesse, et il espérait, en revoyant les lieux qu'il avait vus autrefois, trouver un petit allégement à sa douleur. Le bon empereur se mit en chasse dans cet espoir, et comme, au lieu de suivre le cerf, il suivait sa pensée, il s'égara bientôt et ne reconnut qu'il était perdu que lorsqu'il fut assez loin de sa suite pour que le son du cor n'en fut point entendu. Au reste, ce n'était point la première fois que pareille chose arrivait à Charlemagne. Il continua donc de marcher sans s'inquiéter autrement ; mais, sur le midi, il se trouva que la chaleur était si grande, et le bon empereur si fatigué, qu'il descendit de cheval ; il détacha son épée, dont le ceinturon le gênait, et se coucha à l'ombre d'un arbre touffu, ayant à ses pieds un petit ruisseau dont le murmure ne tarda point à l'endormir.

Au bout de deux heures, Charlemagne se réveilla, et, en jetant les yeux autour de lui, dans ce premier doute qui suit le sommeil, afin de reconnaître où il était, il aperçut un joli enfant aux longs cheveux blonds, qui galopait à cheval sur sa longue épée, qu'il tenait par le ceinturon comme par une bride. L'empereur regarda un instant le petit cavalier sans que celui-ci s'aperçût que le propriétaire de son cheval était éveillé, et, étonné de voir un si bel enfant dans une pareille solitude, il l'appela par un petit bruit de la bouche avec lequel il avait l'habitude d'appeler Emma. Le petit bonhomme se retourna aussitôt, et, au lieu de venir à celui qui l'appelait, il remit son cheval au galop et s'enfonça en riant dans la forêt. Le bon empereur vit que c'en était fait de sa bonne épée s'il ne courait après elle, et, comme, après sa fille, ce qu'il aimait le plus tendrement peut-être, c'était Joyeuse, il se mit à poursuivre le petit voleur, qui, du reste, s'arrêtait de temps en temps pour voir si l'empereur le suivait, et qui semblait bien plutôt le guider que fuir devant lui.

Ils arrivèrent ainsi tous deux dans une clairière, et le roi aperçut une jolie cabane toute tapissée de lierre et de vigne. Sur le seuil de cette cabane était assise une jeune femme. En le voyant, elle se leva pour aller au-devant de lui ; mais à peine eut-elle fait quelques pas, qu'elle s'arrêta, et qu'une vive rougeur couvrit son visage ; cependant

elle n'en reçut pas moins l'inconnu avec un respect qui eût pu faire croire que, tout isolé et sans couronne qu'il était, elle avait reconnu l'empereur.

Alors, le bon roi Charles lui raconta comment il s'était endormi, comment, en se réveillant, il avait vu un bel enfant jouant avec son épée, et comment enfin, l'enfant s'étant sauvé, il avait couru après lui, et était ainsi arrivé jusqu'à eux. La jeune femme appela l'enfant, et, tout en le grondant, elle le baisa au front; puis, lui prenant des mains la grande épée qu'il ne voulait point lâcher, elle en baisa respectueusement la poignée et la rendit à l'empereur. L'empereur pensa que la jeune femme en agissait ainsi parce que la poignée de son épée avait la forme d'une croix, et il fut tout content de voir une femme si belle être en même temps si pieuse; de sorte que, lorsque celle-ci lui offrit de rester avec elle jusqu'à ce que sa suite l'eût rejoint, le bon empereur accepta de toute son âme et sans se faire le moins du monde prier. Aussitôt la jeune femme rentra dans la chaumière, et bientôt en ressortit avec des fruits et un goûter froid. L'empereur s'assit sur le gazon, et, servi par la mère et par l'enfant, il fit un des meilleurs repas qu'il eût faits depuis longtemps.

A la nuit tombante, et comme l'empereur, assis devant la porte de la cabane, faisait sauter sur le bout de son pied le joli enfant blond, un chasseur survint portant sur ses épaules un chevreuil qu'il avait tué, et, en apercevant le chasseur l'enfant blond se dégagea des bras de l'empereur, et courut au nouvel arrivant :

— Papa ! papa !

Le chasseur s'approcha; c'était de son côté un beau jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, mais qui, à cause de la barbe et des moustaches qu'il portait, paraissait un peu plus âgé qu'il n'était réellement. A la vue de l'empereur, il parut à son tour saisi d'une grande surprise; mais, s'inclinant avec respect devant lui, il renouvela l'offre d'hospitalité qui lui avait déjà été faite par sa femme, et rentra dans la cabane tandis que l'enfant, aux derniers rayons du soleil couchant, revenait jouer avec le bon empereur.

Charlemagne avait, d'ordinaire, grand appétit, surtout dans ses jours de chasse, si bien que le léger goûter qu'il avait pris trois heures auparavant était déjà bien loin, lorsqu'il commença à reconnaître par l'odeur les apprêts du souper. Le chevreuil, comme nous l'avons dit, était autrefois son mets favori; mais il n'en avait pas voulu manger depuis que sa fille Emma n'était plus là pour le préparer. Son étonnement fut donc grand, lorsque, dans le fumet venu de la cuisine, il reconnut cette odeur succulente qui seule suffisait pour lui rendre l'appétit quand il ne l'avait pas. L'empereur soupira, car tel est l'enchaînement de nos pensées et la direction qu'elles peuvent recevoir de nos sens, que cette odeur le reportait à l'époque où il était heureux.

Cependant, ni le mari ni la femme ne reparaissaient, et le bon empereur restait toujours seul avec l'enfant. Celui-ci, étant entré dans la cabane, en ressortit aussitôt en disant :

— Grand-père, — c'était le nom que l'enfant avait donné au bon empereur à cause de sa grande barbe, — le chevreuil est sur la table.

L'empereur entra et trouva que l'enfant avait dit vrai; mais, comme il n'y avait qu'un couvert à cette table, il comprit que ses hôtes n'osaient point, par respect, partager son souper; il dit donc à l'enfant d'aller chercher son père et sa mère, et de les amener.

L'enfant sortit.

Le bon empereur resta seul, et, comme il avait grand'faim, il s'approcha de la table pour voir de quelle façon était apprêté ce chevreuil qui sentait si bon. Alors, à son grand étonnement, il vit qu'il était dressé exactement de la même manière que celui qu'on lui servait autrefois. Ne pouvant vaincre sa curiosité, et incapable de résister plus longtemps au désir que lui inspirait ce mets dont il n'avait pas mangé depuis six ans, il prit un couteau, en coupa une tranche, et, y ayant goûté, il s'écria en pleurant de joie :

— Il n'y avait que ma fille Emma qui sût assaisonner le chevreuil ainsi. Ma fille ! ma fille ! où est ma fille ?

A cette voix qui l'appelait, la jeune femme sortit avec son époux. Elle s'était coiffée comme elle se coiffait étant jeune fille, et son mari avait coupé sa barbe et ses moustaches; de sorte que Charlemagne, au premier coup d'œil, avait reconnu sa fille Emma et son secrétaire Eginhard.

Tous deux s'approchèrent de l'empereur et tombèrent à genoux, mais l'empereur les prit dans ses bras en leur disant :

— Un père ne devrait jamais punir, car il se punit lui-même lorsqu'il doit punir ses enfants.

Et, le lendemain, le bon empereur Charlemagne, le visage rayonnant, rentrait à son palais d'Aix-la-Chapelle, entre ses enfants et ses petits-enfants.

Mais Emma et Eginhard n'oublièrent point la cabane où ils avaient vécu six ans et où ils avaient retrouvé leur père, et, au lieu même où elle s'élevait, ils fondèrent un couvent qu'on appela *Peligenstatt*, ou la place Bienheureuse.

VI

COMMENT LE BON EMPEREUR CHARLEMAGNE, APRÈS AVOIR RETROUVÉ SA FILLE EMMA ET SON SECRÉTAIRE EGINHARD, RETROUVA SA SŒUR BERTHE ET SON NEVEU ROLAND

Le bon empereur Charlemagne avait été d'autant plus sensible à l'exil de sa fille Emma, que, trois ans auparavant, et pour une faute pareille, il s'était séparé de sa sœur Berthe.

Car Berthe s'était éprise d'amour pour un beau et brave chevalier nommé Milon; mais, comme le pauvre Milon n'avait pour toute fortune que sa lance et son épée, Berthe avait bien pensé qu'elle n'obtiendrait jamais le consentement de son frère, et, s'étant mariée secrètement avec celui qu'elle aimait, elle était partie un matin avec lui. Alors, ils avaient longtemps voyagé ensemble, sans que leur fortune s'accrût d'autre chose que d'un fils, qui avait reçu au baptême le nom de Roland. Enfin, comme ils traversaient l'Espagne, Milon avait appris que le roi d'Aragon était en guerre avec les Sarrasins et il avait été lui offrir le secours de sa lance et de son épée; mais, abandonné par les Espagnols au moment où il chargeait sur leurs ennemis, il avait été fait prisonnier et emmené dans le royaume de Tunis; si bien que la pauvre Berthe, restée seule avec le petit Roland, avait traversé à pied l'Espagne et la France, et s'en était revenue dans le pays allemand avec l'intention de supplier son frère en faveur de son mari. Arrivée à Aix-la-Chapelle, en se retrouvant si près de son frère redouté, elle comprit d'abord qu'il fallait le supplier pour elle-même; mais il lui inspirait une telle terreur, que, depuis huit jours, elle errait autour du palais d'Aix-la-Chapelle, vêtue d'un habit de pèlerine et le bâton de la mendicité à la main, sans oser se présenter devant l'empereur.

Enfin, un jour, elle tomba de faiblesse, car elle avait donné le seul morceau de pain qu'elle eût au petit Roland, qui l'avait mangé avec l'insouciance de son âge, tandis qu'elle, depuis vingt-quatre heures, elle n'avait rien pris.

— Qu'as-tu, mère? demanda le petit Roland lorsqu'il la vit tomber et pâlir.

— J'ai faim, murmura Berthe.

— Attends, dit le petit Roland, je vais t'apporter à manger, moi.

Alors, comme il avait vu, un jour qu'il avait quitté un instant sa mère pour aller jouer avec les enfants de la ville, passer, à l'heure du dîner de l'empereur, une multitude de valets portant des plats tout fumants, il s'achemina vers le palais; mais les valets venaient de passer et la table était servie.

Heureusement, le petit Roland ne s'inquiétait pas de si peu de chose; il pénétra hardiment dans le palais, grimpa les escaliers, suivit les corridors, entra dans la salle où dînait l'empereur, et, ayant jeté un coup d'œil sur la table, il allongea le bras, prit le plat qui lui semblait le meilleur, et, sans dire parole à âme qui vive, il se dirigea vers la porte. Le majordome voulut arrêter l'enfant, les valets se précipitèrent pour lui barrer le passage; mais le bon empereur, à qui cette hardiesse plaisait, et qui était curieux de savoir ce que deviendrait cet enfant, fit de la main un signe pour qu'on le laissât passer, en ordonnant toutefois au valet qui était près de lui de le suivre de loin et sans être vu, afin de savoir à qui il portait le plat qu'il avait pris sur la table impériale.

Le valet revint au bout d'un instant, et dit que l'enfant avait porté le plat à une pauvre femme mourant de faim et qui paraissait être sa mère.

En effet, le petit Roland avait porté le plat à dame Berthe, et, comme elle avait grand'faim, elle avait mangé avidement, sans s'apercevoir qu'elle n'avait rien à boire.

Quand sa faim fut apaisée, elle s'aperçut que le besoin si impérieux n'avait disparu que pour faire place à un besoin plus impérieux encore; aussi, regardant autour d'elle et n'apercevant pas le plus petit filet d'eau :

— Hélas ! dit-elle, j'ai bien soif.

— Attends, mère, répondit le petit Roland, je vais t'apporter de quoi boire, moi.

Et aussitôt l'enfant se remit en marche, et, reprenant le chemin du palais, il franchit de nouveau le perron, remonta l'escalier, reprit le corridor, rentra dans la salle, et, comme en ce moment l'échanson du roi venait de remplir de vin du Rhin sa coupe d'or tout émaillée de pierres précieuses, le petit Roland étendit le bras et prit la coupe de

l'empereur ; mais l'empereur à son tour lui prit le bras en disant

— Halte-là ! mon hardi coquin

Mais le petit Roland ne lâcha pas la coupe, et regarda le bon empereur avec une telle assurance que celui-ci se mit à rire, mais le petit Roland ne rit pas, lui, et regardant l'empereur avec colère

— Lâchez-moi le bras, lui dit-il, que j'aille porter à boire à ma mère qui a soif.

— Mais, lui dit l'empereur, ne pourrais-tu pas prendre une autre coupe que la mienne, et lui porter d'autre vin que mon meilleur vin du Rhin ?

— Rien n'est trop beau ni trop bon pour une fille de roi et pour une sœur d'empereur

— Mais, si ta mère est fille de roi et sœur d'empereur, reprit Charlemagne, elle doit avoir un palais. Où est le palais de ta mère ?

— Le palais de ma mère, dit l'enfant, c'est le dôme des vertes forêts.

— Et ses courtisans ?

— Ses courtisans sont les oiseaux du Seigneur, qui chantent quand elle s'éveille, et qui chantent quand elle s'endort

— Et son écuyer tranchant ?

— C'est ma main droite.

— Et son échanson ?

— C'est ma main gauche.

— Et sa garde ?

— C'est mon œil bleu.

— Et son ménestrel ?

— C'est ma bouche rose.

— Une si noble dame qui a un palais si splendide, une cour si magnifique, et une maison si bien montée, ne peut pas, tu as raison, demeurer ainsi sans manger ni boire. Porte lui donc à boire comme tu lui as porté à manger, et reviens avec elle quand elle aura bu

— Ainsi ferai-je, dit le petit Roland

Et tout joyeux, il alla porter à sa mère la coupe du bon empereur, et lui rapporta ce qu'il était chargé de lui dire de sa part

Alors dame Berthe vit bien que c'était par une permission du ciel que les choses étaient engagées ainsi elle se leva, prit son bâton et suivit le petit Roland

Et comme le bon empereur allait sortir de la salle, il vit paraître sur le seuil l'enfant qui rapportait le plat d'argent et la coupe tout émaillée de pierreries, et derrière lui sa mère.

— Dieu me pardonne, s'écria-t-il, si ce n'est pas ma propre sœur que je vois entrer dans mon palais, avec la robe grise de la pèlerine sur le dos et avec le bâton de la mendiante à la main !

Alors dame Berthe s'inclina pour se mettre à genoux devant son frère mais le bon empereur ne le voulut pas permettre et, d'une main relevant sa sœur tandis qu'il tendait l'autre au petit Roland :

— Tu avais raison, lui dit-il, mon enfant, et tu pouvais prendre pour ta mère ce qu'il y avait de plus beau et de meilleur non pas parce qu'elle est sœur d'un empereur et fille d'un roi, mais parce qu'elle revient vraiment repentante, et que le repentir véritable, partout où il revient s'asseoir, a droit à la place d'honneur.

Et dès le lendemain, l'empereur Charlemagne envoya une ambassade au roi de Tunis avec vingt prisonniers infidèles auxquels il fit faire des colliers et des bracelets d'or. Ce n'était point trop de vingt prisonniers infidèles pour payer la rançon d'un aussi brave chevalier que Milon

Si bien que, trois mois après le jour où les choses que nous venons de raconter s'étaient passées au palais d'Aix-la-Chapelle Berthe embrassait son époux, et le petit Roland son père

VII

COMMENT L'EMPEREUR CHARLEMAGNE, N'AYANT PAS PU RAPPORTER À UN PAUVRE PRÊTRE LA PEAU DE DAIM QU'IL LUI AVAIT PROMISE, LUI DONNA EN PLACE UNE PEAU D'HERMINE

Vers ce temps, l'évêque de Cologne étant mort, il s'éleva de grandes discussions à propos de son successeur ; car tous les prélats, à vingt lieues autour de la ville avaient la prétention d'obtenir la mitre.

En conséquence, le bon empereur jugea que sa présence était nécessaire à Cologne et que, dans une chose aussi importante que le choix du pasteur d'un aussi grand troupeau, il fallait qu'il connût bien la main à laquelle il remettrait cette crosse dorée qui peut devenir une houlette pastorale ou un bâton d'esclavage.

Il monta donc sur son cheval et sans garde, sans suite et sans courtisans, vêtu de ses habits de chasse, il s'achemina vers la ville de Cologne

Arrivé à moitié du chemin à peu près, il trouva au coin d'un bois une petite chapelle, et le son vif et clair d'une clochette lui annonça qu'on allait y dire la messe

Le bon empereur, qui n'avait point eu le temps d'assister au service divin avant son départ d'Aix-la-Chapelle profita avec empressement de cette circonstance que la Providence lui offrait de réparer sa faute ; et, avant mis pied à terre, il attacha son cheval à la porte, entra dans la chapelle et alla s'agenouiller dans le chœur

Le pauvre prêtre était tout seul, sans enfant de chœur ni bedeau et le bon empereur était son unique assistant mais, comme il connaissait par cœur les répons il les dit aussi habilement qu'aurait pu le faire un sacristain

Puis, quand vint l'offrande, il se leva pour aller baiser la patène, et, après l'avoir baisée, il voulut y déposer un florin d'or

Mais le vieux prêtre secoua la tête et retira sa patène en lui disant

— Seigneur chasseur, gardez votre or, car je dis la messe pour gagner le chemin du ciel, et non pas celui de la fortune

Alors l'empereur lui dit

— Cependant mon père, il faut que chacun vive de son métier l'empereur de ses tributs et le prêtre de son offrande

Et il insistait pour qu'il prît le florin d'or, mais le vieux prêtre répondit

— Que Dieu nous garde longtemps notre bon empereur, car les tributs qu'il lève sont raisonnables, mais, quant à moi, j'ai fait vœu de pauvreté et que deviendrait donc mon vœu si je touchais de l'or ?

— Mais, lui dit l'empereur, n'est-il rien autre chose en quoi je puisse vous être agréable, mon père ?

— Si fait répondit le vieux prêtre vous êtes chasseur du moins autant que j'en puis juger par votre habit ?

— Oui, mon père

— Eh bien, comme vous le voyez, mon fils la reliure de mon missel est bien usée, car voilà près de quarante ans qu'il me sert à dire la messe : envoyez-moi donc la peau du premier daim que vous tuerez pour lui faire une couverture neuve

Charlemagne le lui promit et remonta à cheval, et quand il fut à cheval il demanda au vieux prêtre quel était son nom Le vieux prêtre chercha un instant dans son souvenir, car il y avait bien longtemps que tous ceux qui lui parlaient ne l'appelaient plus que « mon père », enfin il se souvint qu'il s'appelait Hildebold, et le bon empereur promit bien de ne pas oublier ce nom.

L'empereur arriva tout pensif à Cologne, car jamais il n'avait vu dans un prêtre une telle humilité et un pareil détachement des choses de la terre

Et ces vertus cachées dans une petite chapelle, au coin d'un bois, lui parurent d'autant plus méritoires par le contraste que lui offraient les scandaleuses richesses des prélats de Cologne

En effet, à peine était-il arrivé, que chacun, sachant que l'élection de l'évêque dépendait de lui, essaya de le corrompre.

Les uns lui envoyèrent donc, chacun selon sa richesse, depuis cent jusqu'à mille florins d'or ; et les autres des bijoux précieux depuis des bagues jusqu'à une couronne.

Le bon empereur accepta tout ; il fit mettre l'argent avec l'argent l'or avec l'or, et les bijoux avec les bijoux, puis ayant fait venir le trésorier du chapitre, il lui demanda si ses comptes étaient au courant ; mais le trésorier lui répondit que par les dilapidations des derniers évêques non seulement sa caisse était à sec, mais encore qu'il devait plus de cinquante mille florins d'or

Alors, le bon empereur versa dans la caisse du chapitre tout l'argent, tout l'or et tous les bijoux qu'on lui avait donnés pour le corrompre, ce qui faisait le double de cette somme, puis comme ce soin réglé, la nomination d'un évêque devenait de plus en plus urgente, il fit venir les deux évêques les plus connus par leurs richesses et par la luxueuse vie qu'ils menaient, et ceux-ci vinrent bien contents car ils crurent qu'ils allaient recevoir la mitre des mains de l'empereur

Mais alors, l'empereur leur dit

— Prenez mon cheval chacun par un côté de la bride allez-vous-en à la chapelle des Bois, et me ramenez un bon vieux prêtre nommé Hildebold

Et quoique la mission leur fût on ne peut plus désagréable les deux prélats obéirent, car ils savaient qu'il n'y avait point à plaisanter avec l'empereur.

Or trois heures après qu'ils étaient partis, Charlemagne qui était à sa fenêtre les vit revenir tout couverts de sueur et de poussière en ramenant à cheval le bon prêtre, qui ne comprenait rien à son triomphe.

Alors [illegible] bon empereur descendit jusque dans la rue, et s'étant [illegible] approché du bon prêtre :

— Mon père, lui dit-il, je n'ai pas eu le temps de vous chercher une peau de daim ; mais montez là-haut, ajouta-t-il en lui montrant de la main le palais épiscopal, vous y trouverez une peau d'hermine.

Et c'est ainsi que le bon prêtre Hildebold fut nommé évêque de Cologne.

VIII

COMMENT SIX DES PLUS BRAVES CHEVALIERS DE LA COUR DE CHARLEMAGNE SE MIRENT EN QUÊTE DU GÉANT A L'ÉMERAUDE ET COMMENT CE FUT LE PETIT ROLAND QUI LE COMBATTIT ET LE MIT A MORT

En revenant de Cologne à Aix-la-Chapelle, le bon empereur apprit de nouveau que les infidèles avaient fait une invasion en Allemagne, et, ayant rassemblé son conseil, il fut décidé qu'il marcherait contre eux.

Mais après le conseil, comme l'empereur Charlemagne était un prince pieux, il prit à part l'archevêque Turpin, qui venait d'arriver de son archevêché de Reims, et lui demanda son avis sur cette guerre.

— Ah ! dit l'archevêque Turpin, l'issue en serait certaine et tournerait à la plus grande gloire de Dieu, si Votre Majesté avait la fameuse émeraude qui renferme un morceau de bois de la vraie croix, et qui fut apportée par un ange au roi Pépin, votre père.

— Mais, répondit Charlemagne, il est bien facile d'avoir cette émeraude ; car, si elle a été perdue par le roi Pépin, elle a été retrouvée par le roi Étienne, et elle est dans une belle chapelle qu'il a fait bâtir.

— C'est-à-dire qu'elle y était, reprit l'évêque Turpin avec un gros soupir ; mais la chapelle a été pillée par les païens, et l'émeraude est tombée entre les mains d'un géant terrible qui l'a fait enchâsser au milieu de son bouclier, et que depuis ce temps, on n'appelle plus que le géant à l'émeraude.

— Et où est ce géant ? demanda le bon empereur.

— La dernière fois qu'il a été vu, répondit Turpin, c'était dans la forêt des Ardennes.

— C'est bien, ajouta Charlemagne ; d'ailleurs, où il sera, on ira le chercher.

Et le même jour, comme il était à table au milieu de sa chevalerie :

— Messeigneurs, dit-il, vous avez tous au cou et au doigt, en collier et en bagues, des pierres précieuses ; mais une pierre plus précieuse que toutes celles que vous avez, car celle-là renferme un morceau de la vraie croix, c'est l'émeraude qu'un géant païen a prise dans la chapelle du roi Étienne, et qu'il porte au milieu de son bouclier. Or, à celui qui m'apportera cette émeraude, je donnerai un duché en [illegible].

A l'instant même, six chevaliers se levèrent et demandèrent leurs chevaux et leurs armes, tant ils avaient hâte d'aller combattre le géant à l'émeraude. Les cinq premiers étaient le comte Richard, le duc Naymes de Bavière, messire Haymon, [illegible] Garin et Milon, beau-frère de Charlemagne.

Quant au sixième, c'était l'archevêque Turpin lui-même, car le vaillant prélat avait passé plus d'une fois son étole et son rochet par-dessus sa cuirasse, et il ne maniait pas moins gracieusement la [illegible] du chevalier que la crosse de l'évêque.

Alors le jeune Roland s'approcha de son père Milon, et lui dit :

— Cher père, je suis encore trop jeune, je le sais, pour combattre les géants ; mais je suis [illegible] assez grand et assez [illegible] pour vous suivre comme écuyer, et pour porter votre épée et votre lance ; laissez-moi donc vous suivre, et vous serez content de moi.

Comme la demande du jeune Roland s'accordait merveilleusement avec le désir de son père, qui espérait en faire un jour un brave chevalier, sa demande lui fut accordée, et, ayant monté sur son petit cheval, il suivit Milon par derrière.

Arrivés à la forêt des Ardennes, les six chevaliers se séparèrent afin de rencontrer plus sûrement celui qu'ils étaient venus chercher de si loin, et, Milon ayant fait comme les autres et pris un sentier isolé, le jeune Roland le suivit portant sa lance et son épée.

Milon marcha ainsi depuis le matin jusqu'à l'heure de midi, et, à l'heure de midi, comme il faisait très chaud et qu'il était fatigué de sa course, il descendit de cheval, se coucha sous l'ombre d'un pin, et s'endormit en recommandant au petit Roland de veiller.

Et le jeune Roland veillait ainsi depuis une heure à peu près, lorsqu'il vit précipitamment descendre de la montagne des daims et des cerfs qui fuyaient comme s'ils étaient vivement poursuivis. En effet, derrière eux il vit apparaître un géant qui avait bien dix pieds de haut, et qu'aux éclairs que lançait son bouclier il reconnut pour le géant à l'émeraude.

Le premier mouvement du jeune Roland fut de réveiller Milon ; mais aussitôt il s'arrêta en se disant à lui-même :

— Qu'est-ce que cette crainte, et pourquoi réveillerais-je mon bon père, qui dort d'un si excellent sommeil ? Je n'ai pas besoin de lui, puisque son cheval veille et que j'ai son épée et sa lance.

Alors, comme il avait la longue épée toute ceinte à sa petite taille, il prit d'une main la lance, et de l'autre l'écu derrière lequel il pouvait se cacher tout entier, tant l'écu était grand et lui petit ; puis, ayant enfourché à grand'peine le lourd cheval de bataille, il s'éloigna doucement pour ne pas éveiller son père.

Puis, étant arrivé près du géant, qui ne daignait pas même regarder de son côté :

— Holà ! monsieur le géant, lui cria-t-il, me voici venu de bien loin pour vous combattre et pour vous prendre cette émeraude ; ne vous plairait-il point de vous tourner un peu de mon côté, afin que nous nous trouvions face à face ?

— Qui m'appelle et qui me parle de combat ? demanda en raillant le géant à l'émeraude. Est-ce le bambin que je vois devant moi avec son grand cheval et ses courtes jambes, avec sa longue épée et ses petits bras ? Alors, écarte un peu ton bouclier afin que je te voie.

— Eh bien, regarde-moi donc, dit Roland ; puis, quand tu m'auras bien regardé, apprête-toi à combattre. Grand cheval et courtes jambes, petits bras et longue épée doivent s'aider les uns les autres ; et, quant à mon bouclier, si je l'ai pris si grand, c'est afin qu'il me serve à la fois de bouclier, de casque et de cuirasse.

En effet, le jeune Roland n'avait ni casque sur sa tête ni cuirasse sur sa poitrine ; mais il n'en était pas moins bien défendu, car il était caché derrière son écu comme une tortue derrière son écaille.

Il alla donc résolûment droit au géant à l'émeraude, et comme celui-ci vit que ce n'était point une plaisanterie et que l'enfant lui barrait le chemin, il mit sa lance en arrêt afin de le renverser en passant et sans même se couvrir de son bouclier, tant un pareil adversaire lui paraissait méprisable. Il courut sur lui en poussant un cri de guerre.

Mais Roland ne s'épouvanta point : il mit de son côté son cheval au galop, et, tandis que le géant visait en plein bouclier, il lui porta sa lance à la visière, si bien que, comme par paresse le géant l'avait mal attachée, la lance passa au-dessous du menton du géant et lui traversa la gorge.

Quant à la lance de celui-ci, elle glissa sur l'écu du jeune Roland sans lui faire aucun mal ; de sorte qu'à peine fut-il même ébranlé sur son cheval, tandis qu'au contraire, le géant tomba comme un arbre que l'on déracine, et rendant le sang par la gorge et par la bouche, de telle façon qu'on eût dit qu'il avait reçu deux blessures.

Le jeune Roland, le voyant tomber, commença par remercier Dieu de ce qu'il l'avait fait triompher comme autrefois David ; puis, s'étant éloigné de quatre pas, il laissa le géant se tordre et se débattre, en lui tenant toujours cependant la lance au visage, afin de l'achever s'il se relevait.

Au bout d'un instant d'agonie, le géant poussa un grand soupir et cessa de remuer. Alors, le vainqueur descendit de son cheval, et, ayant quitté sa lance pour prendre son épée, il s'approcha du vaincu, lui tenant toujours prudemment la pointe de son épée au visage ; il en fit trois ou quatre fois le tour en s'en rapprochant chaque fois, et il s'aperçut à la dernière fois qu'il était mort.

Alors, sans même lui tirer le bouclier du bras, il fit, avec la pointe de son épée, sauter l'émeraude précieuse qui en formait le milieu, et, l'ayant cachée dans son habit, il remonta à cheval, alla vers une source, lava la sueur et la poussière qui couvraient son visage, ainsi que la lance ensanglantée de Milon ; puis s'en revint près de son père, qui dormait toujours sous le pin où il l'avait laissé, et, s'étant couché près de lui, il s'endormit à son tour.

Il dormit ainsi jusqu'à sept heures du soir, heure à laquelle Milon, s'étant enfin réveillé, le secoua par le bras en lui disant :

— Allons, allons, Roland, mauvaise sentinelle, levons-nous, montons à cheval et cherchons le géant.

Et le jeune Roland obéit sans rien dire, monta sur son petit cheval, prit la lance et le bouclier de son père, et, quand celui-ci se remit en quête du géant à l'émeraude, il marcha derrière lui, comme il était accoutumé de faire.

A peine avaient-ils fait cinq cents pas, qu'ils arrivèrent à l'endroit où le combat avait eu lieu et où le géant gisait encore ; mais, au grand étonnement de Roland, il n'avait

plus ni cheval ni lance, ni bouclier, ni épée, ni armure ; le cadavre seul restait nu et sanglant.

— Hélas ! hélas ! s'écria Milon, nous arrivons trop tard, un autre de nos compagnons aura rencontré et combattu le géant pendant que je dormais. Maudit sommeil, qui me coûte mon honneur !

Et le brave chevalier s'arrachait les cheveux de désespoir de ce qu'il avait été prévenu par un autre et de ce que ce n'était pas lui qui avait tué le géant.

Mais à la fin, il lui fallut prendre son parti et s'en retourner à Aix-la-Chapelle les mains vides, ce qu'il fit, toujours suivi de son fils Roland, qui portait sa lance et son bouclier.

Et, comme déjà deux mois s'étaient écoulés depuis leur départ, le bon empereur Charles, qui commençait à s'impatienter de ne pas avoir de leurs nouvelles, passait une partie des journées à sa fenêtre, par laquelle on découvrait toute la route de Liège ; si bien qu'un matin, il vit venir de loin un chevalier qui était monté sur un si gros cheval, qu'il semblait que ce fût un éléphant. L'empereur regarda avec plus d'attention et reconnut le duc Haymon. Aussitôt, ne doutant pas que ce ne fût lui qui avait tué le géant, puisqu'il était monté sur son cheval, l'empereur lui fit signe de se hâter, et descendit pour le recevoir.

— Hélas ! oui, monseigneur, dit le duc Haymon en descendant à grand'peine de son énorme coursier, c'est bien le cheval du géant, mais ce n'est pas moi qui l'ai tué, et il était déjà mort quand je suis arrivé près de lui.

Et, après le duc Haymon, vint le duc Naymes, qui apportait la lance du géant ; mais il fit la même réponse que le duc Haymon : il avait pris la lance au géant mort.

Après le duc de Naymes, vint le comte Garin ; il avait l'épée du géant, mais pas autre chose.

Après le comte Garin, vint le comte Richard ; il avait l'armure du géant, mais pas autre chose.

Alors, l'empereur vit venir de loin l'archevêque Turpin, qui portait le bouclier.

— Ah ! pour cette fois, dit-il, voici le vainqueur. Dieu a été pour les siens. Honneur au brave archevêque !

— Hélas ! sire, répondit le bon archevêque, vous avez raison, voilà bien le bouclier ; mais au milieu du bouclier l'escarboucle manque, car le géant était déjà tué et l'escarboucle prise quand je suis arrivé près de lui.

— Alors puisque vous voilà tous les cinq et que ce n'est aucun de vous qui a tué le géant, il faut que ce soit mon beau-frère Milon qui l'ait occis, et nous allons bien le savoir, car le voilà qui arrive là-bas avec mon neveu Roland, qui porte sa lance et son bouclier.

En effet, Milon s'avançait la tête basse, car il voyait de loin tout le trophée du géant, et il croyait que c'était quelqu'un de ses compagnons qui l'avait tué ; mais, pendant qu'il s'avançait ainsi, Roland avait dévissé l'ornement qui faisait le milieu du bouclier de son père, et, en sa place, il avait mis l'émeraude qu'il avait prise au géant.

Et, de loin, le bon empereur, ayant vu les flammes que jetait le bouclier, s'écria tout joyeux :

— Avance donc, beau-frère ! est-ce ainsi qu'il convient à un vainqueur de rentrer dans notre palais ?

Milon crut que l'empereur se voulait railler de lui, et il continua de marcher d'un pas aussi lent et la tête aussi basse. Les cris de « Vive Milon ! » ayant retenti de tous côtés, il se retourna et vit l'émeraude au milieu de son bouclier.

— Avance ici, Roland, petit drôle ! s'écria Milon, et dis-moi où tu as volé ce bijou.

— Excusez-moi, mon père, dit alors le jeune Roland ; mais, pendant que vous dormiez, le géant est venu, je n'ai pas cru que c'était la peine de vous réveiller. Je l'ai combattu, je l'ai tué, et je lui ai pris son émeraude. Il ne faut pas m'en vouloir pour cela.

Et Milon prit le jeune Roland entre ses bras, et, en pleurant de joie, il le serra trois fois contre son cœur. Puis, se retournant vers le bon empereur Charlemagne :

— Sire, lui dit-il, voilà le vainqueur, et c'est lui qui a gagné le duché.

Alors, il raconta à l'empereur la chose telle qu'elle s'était passée, et personne ne voulait le croire ; mais il fallut bien cependant en arriver là, car l'émeraude faisait preuve.

Mais, comme Roland était encore trop jeune pour recevoir le duché, ce fut son père qui le reçut et qui le géra en son nom.

De là vient que monseigneur Milon fut, à compter de ce moment, appelé Milon d'Anglaure.

Le lendemain, l'empereur Charles, portant l'émeraude à son cou, partit pour combattre les infidèles, et, ainsi que le lui avait promis l'archevêque Turpin, grâce au talisman merveilleux, il fut vainqueur en toutes les rencontres.

Mais un grand malheur l'attendait à son retour. Le jour même où il rentra dans son palais d'Aix-la-Chapelle, il apprit que la bonne princesse Hildegarde venait de mourir au château de Weihenstephan.

IX

COMMENT L'EMPEREUR CHARLEMAGNE, PAR L'EFFET D'UN ANNEAU MAGIQUE, DEVINT SUCCESSIVEMENT AMOUREUX DE L'IMPÉRATRICE FALSTRADE, DE L'ARCHEVÊQUE TURPIN ET DU LAC DE FRANKENBERG, SI BIEN QU'IL VOULUT Y MOURIR ET ÊTRE ENTERRÉ A AIX-LA-CHAPELLE.

Un jour que pour se consoler de la perte de la bonne impératrice Hildegarde, Charlemagne se livrait à la chasse, son plaisir favori, il vit agenouillée et priant sur le seuil d'une petite chapelle située au milieu du bois une jeune fille si complètement absorbée dans sa méditation, qu'elle ne parut point l'apercevoir. Craignant de l'effrayer, car elle n'avait pour toute escorte qu'une suivante qui, assise sur une haquenée, en tenait une autre en main, il ordonna à sa suite de s'arrêter et, descendant lui-même de cheval, il s'approcha d'elle.

Au bruit de ses pas, la voyageuse se retourna, et Charlemagne, tout vieux qu'il était, demeura immobile à sa place, ébloui de cette réunion étrange des beautés les plus opposées. En effet, la jeune inconnue réunissait les longs cheveux blonds et la taille élancée des femmes du Nord aux yeux noirs et ardents de la race méridionale ; quant à son costume, il était de la plus grande simplicité, se composant d'une longue robe blanche. Ses oreilles et son cou, contre l'habitude des femmes de cette époque, étaient sans aucun joyau, et le seul bijou que l'on vît briller sur elle était un anneau d'or, dans lequel étaient enchâssés un rubis, une opale et une escarboucle.

La rencontre était assez étrange pour que, même en ces temps de pudiques pérégrinations, le bon empereur s'informât des causes qui faisaient voyager ainsi, sans pages et sans valets, une de ses plus jolies sujettes. La belle pénitente lui répondit alors qu'elle se nommait Falstrade, qu'elle avait perdu son père au berceau et que sa mère venait, à son tour, de mourir la laissant sans fortune ; elle avait pris la résolution de se retirer chez les Ursulines de Cologne et d'y prononcer ses vœux ; qu'à cet effet, ayant réuni le peu de bijoux qu'elle possédait, elle avait tout vendu, à l'exception d'une bague qu'elle tenait de sa mère, afin de payer son voyage et sa dot. Elle s'était, en conséquence, mise en route pour accomplir ce projet, faisant ses dévotions à chaque chapelle qu'elle rencontrait sur sa route afin que Dieu protégeât son voyage et la gardât de tout accident. C'était au moment où elle accomplissait le pieux devoir qu'elle s'était imposé, qu'elle avait été surprise par Charlemagne.

Le pieux empereur ne pouvait qu'applaudir à une si sainte résolution ; aussi, après avoir offert à la jeune fille de lui donner une escorte, qu'elle refusa, prit-il congé d'elle, en la priant de ne pas l'oublier dans ses prières. La belle pèlerine le promit. Charlemagne lui donna la main pour remonter sur sa haquenée, puis Falstrade reprit sa route vers Cologne. Charlemagne la suivit des yeux tant qu'il put, à travers les arbres, apercevoir sa robe blanche ; il resta encore immobile après qu'elle eut disparu. Enfin, voyant que toute sa suite attendait son bon plaisir, il remonta à son tour à cheval ; mais, au lieu de continuer sa chasse il revint vers Aix-la-Chapelle, où, à peine arrivé, il s'enferma tout seul dans la chambre la plus reculée de son palais.

Comme, depuis la mort de la bonne impératrice Hildegarde, Charlemagne était sujet à ces accès de mélancolie, personne n'y fit guère trop attention, si ce n'est l'archevêque Turpin, qui commençait à s'inquiéter d'une douleur aussi prolongée. Cependant, il résolut de lui laisser son libre cours, espérant qu'elle se détruirait par son excès même ; mais, loin de là, le vieux prélat apprit [illegible] que les choses allaient empirant. L'empereur ne mangeait plus, l'empereur ne dormait plus ; et quelquefois, quand il était seul et enfermé dans sa chambre, on entendait sortir de grands sanglots et de profonds gémissements.

Un désespoir si violent inquiéta l'archevêque au point qu'il résolut d'entrer chez l'empereur et de lui offrir ses consolations ; il écouta donc à la porte, et, au moment où il crut sa présence le plus nécessaire, il frappa.

L'empereur demanda d'une voix lamentable qui frappait. Turpin se nomma ; Charlemagne vint lui ouvrir.

Le bon archevêque trouva l'empereur changé. Alors, il s'assit près de lui et, usant de la liberté que lui donnait son saint ministère, il commença à reprocher à son pénitent de se laisser aller à un pareil excès d'affliction, disant que c'était un grand péché d'abandonner ainsi le Créateur pour la créature. Ce que Charlemagne écoutant en poussant de grands soupirs. Encouragé par ces signes de componction, Turpin continua, et, en arrivant à Hildegarde, il

dit [illegible] la sainte vie qu'elle avait menée ici-bas, elle [illegible] quitté la terre que pour le ciel, qu'il [illegible] donc pas la regretter de cette façon, puisque [illegible] son bonheur et [illegible] qu'elle avait échangé [illegible] périssable pour une couronne céleste.

— Hélas ! hélas ! mon père, dit le bon empereur, si ce n'était encore que le chagrin que j'ai de l'avoir perdue !

— Qu'est-ce donc alors ? s'écria le pieux archevêque.

— C'est que j'en aime une autre, murmura Charlemagne.

— Vraiment ! dit Turpin stupéfait.

Puis, après un moment de silence :

— Eh bien, tant mieux, ajouta-t-il, cela me semble plus facile à arranger.

— Eh ! mon Dieu, non ! s'écria Charlemagne, car celle que j'aime va devenir l'épouse du Seigneur.

— Très grand empereur, s'écria l'archevêque, si ses vœux ne sont pas encore prononcés, il faut qu'elle les rompe. Vous avez donné assez à Dieu dans votre vie pour qu'il vous rende quelque chose.

— Ah ! mon père, dit Charlemagne, s'il me rend Falstrade, je le tiens quitte du reste.

Le même soir, l'archevêque Turpin partit d'Aix-la-Chapelle pour Cologne avec les pleins pouvoirs de l'empereur, et, trois mois après, Falstrade était impératrice.

Ce nouveau mariage fit un grand changement dans la vie de Charlemagne ; car autant la bonne Hildegarde était pieuse et charitable, visitant les saints lieux et passant son temps en prière, autant la jeune et belle Falstrade était joyeuse et dissipée, employant tout l'argent que lui donnait son impérial époux à acheter toute sorte de joyaux, comme colliers, bracelets et boucles d'oreilles.

Il n'y avait que des bagues qu'elle n'achetait pas, car on ne lui voyait jamais d'autre bijou au doigt que cet anneau d'or où étaient enchâssés un rubis, une opale et une escarboucle.

Et, quoiqu'elle fût, comme nous l'avons dit, mondaine et coquette, qu'elle se plût aux romances d'amour des trouvères et qu'elle aimât à sourire en montrant ses dents plus blanches que des perles aux jeunes cavaliers, le vieil empereur l'aimait chaque jour davantage, et souvent il la faisait asseoir sur son trône, tandis que, posant sa couronne sur ses genoux, il se couchait à ses pieds comme un enfant.

Et comme cet amour allait toujours croissant et détachait peu à peu son âme du Seigneur, le Seigneur le frappa dans la créature humaine qu'il avait préférée à son Créateur : Falstrade mourut.

Oh ! alors, ce fut un grand deuil au palais d'Aix-la-Chapelle. Le bon empereur s'assit près du lit de la trépassée, répétant sans cesse que sa bien-aimée Falstrade dormait, et ne voulant pas croire qu'elle était morte. Aussi quand les prêtres vinrent pour chercher le cadavre, Charlemagne tira son épée, déclarant qu'il fendrait en deux le premier qui oserait s'approcher du lit où elle était étendue, pâle et immobile, mais belle encore comme si elle vivait toujours.

Malheureusement, le bon archevêque Turpin était à Mayence et ne devait revenir que dans trois jours, de sorte que, pendant ces trois jours, personne n'osa plus entrer dans la chambre de Falstrade, tant les menaces de l'empereur avaient épouvanté tout le monde ; et, pendant ces trois jours, Charlemagne resta au chevet du lit de la morte, sans dormir, sans boire ni manger, la regardant sans cesse, et croyant toujours qu'il allait la voir ouvrir les yeux et l'entendre respirer.

Au bout de trois jours, l'archevêque revint, et comme on lui dit ce qui se passait et que depuis longtemps il se doutait qu'il y avait quelque sorcellerie sous cet amour étrange, il se retira dans son oratoire, en priant Dieu du plus profond de son cœur ; de sorte que, tout en priant, il s'endormit, et qu'en dormant, il eut une vision.

Un ange descendit du ciel et lui raconta comment la mère de Falstrade était devenue amoureuse d'un grand magicien arabe, lequel, au moment où la petite fille était venue, avait mis à son doigt un anneau magique qui devait la faire aimer, avait-il dit, du plus grand empereur de la terre.

Falstrade avait grandi, et, chose merveilleuse, l'anneau s'était toujours trouvé aller juste à son doigt, grandissant à mesure qu'elle grandissait ; puis un jour sa mère était morte, et Falstrade s'était mise en route pour Cologne, cherchant non pas un monastère, comme elle l'avait dit, mais bien ce grand empereur qui la devait aimer. Enfin elle avait rencontré Charlemagne, et l'anneau avait produit son effet.

Or, comme elle connaissait la puissance de cet anneau, elle avait toujours porté celui-là et jamais d'autre ; et lorsqu'elle s'était sentie mourir, ne voulant pas que jamais l'empereur aimât une femme comme il l'avait aimée, elle avait ôté l'anneau de son doigt et avait voulu l'avaler. Mais la mort l'avait frappée en ce moment, et l'anneau était resté dans sa bouche. Voilà pourquoi Charlemagne ne pouvait quitter le chevet du lit de Falstrade ; car la puissance de l'anneau se prolongeait au delà de la vie.

A peine la vision fut-elle disparue que Turpin se réveilla, et, se levant, car il s'était endormi à genoux, il se rendit aussitôt à la chambre où était Charlemagne, qu'il trouva désespéré et qui commença à lui soutenir comme il avait fait à tout le monde que Falstrade n'était pas morte. Le bon archevêque connaissait trop bien l'empereur pour essayer de le ramener à la raison ; au contraire il abonda dans son sens, et, s'approchant du lit comme pour écouter si elle respirait encore, il ouvrit la bouche de la trépassée, en retira l'anneau magique, qu'il mit à son doigt.

Au même instant le charme disparut : il sembla au pieux empereur qu'un bandeau lui tombait des yeux, et il vit dans Falstrade ce qui restait de Falstrade, seulement un cadavre. De sorte qu'au lieu que ce fût Turpin qui éprouvât de la peine à le faire sortir, ce fut Charlemagne qui l'entraîna avec lui.

Aussitôt il ordonna qu'un magnifique convoi fût fait à l'impératrice ; seulement cet ordre fut donné non plus avec les sanglots et les pleurs d'un enfant, mais avec la fermeté d'un homme.

Puis, comme il craignait que le voisinage de ce corps chéri ne lui rappelât de trop cruels souvenirs, il décida qu'elle serait enterrée, non pas à Aix-la-Chapelle, mais sur la colline de Saint-Alban.

Enfin, craignant que, s'il s'en remettait à un autre de ce soin, l'épitaphe de son épouse bien-aimée ne fût pas faite à son gré, il résolut de la composer lui-même, ce qui l'occupa jusqu'au soir et lui procura une salutaire distraction.

La voici, telle qu'on peut la lire sur son tombeau, dans la cathédrale de Mayence, où il fut transporté en 1577 :

« Sous ce marbre repose la pieuse Falstrade, épouse de Charles, bien-aimée du Christ. La muse ne permet pas de rendre en vers le nombre 794, année de sa mort. Quoique sa dépouille mortelle soit ici réduite en poussière, veuillez, ô roi clément qu'une vierge a porté dans son sein ! donner à son âme pour héritage la patrie céleste de laquelle toute tristesse est bannie. »

Ce dernier devoir accompli, Charlemagne jugea qu'une plus longue douleur serait nuisible aux intérêts de son peuple, et, appelant l'archevêque, il se remit aux affaires de l'État, qui s'étaient fort dérangées pendant les trois années qu'il avait été amoureux de Falstrade, et pendant les trois jours qu'il l'avait pleurée.

Cependant, le pieux archevêque Turpin, que sa vocation n'appelait pas aux choses de ce monde, voulut rappeler au bon empereur qu'il y avait bien longtemps qu'il était absent de son archevêché de Reims ; mais Charlemagne se sentait pris d'une telle amitié pour lui qu'il ne voulut entendre à rien, et lui ordonna de rester à la cour. Au bout de quelque temps, l'archevêque lui devint tellement indispensable qu'il ne pouvait plus s'en passer, et que c'était à peine s'il pouvait consentir à s'en séparer, lorsque le soir, accablé de fatigue, le saint prélat demandait à se retirer chez lui. Bientôt Charlemagne lui proposa même de lui faire faire un lit tous les soirs dans sa chambre ; mais à cette proposition qui menaçait ses nuits dans leur repos, l'archevêque jeta les hauts cris, si bien que l'empereur, quelque regret qu'il en eût, fut obligé de céder. Il est vrai que Turpin n'y gagnait pas grand'chose, car au point du jour, l'empereur l'envoyait chercher, et, bon gré mal gré, il lui fallait venir trouver Charlemagne, ou Charlemagne l'allait chercher.

Une pareille faveur, si honorable qu'elle fût, déplaisait fort au bon archevêque, car elle le détournait de la voie du salut. Aussitôt qu'il disparaissait un instant, Charlemagne à son tour lui faisait une querelle ; de sorte que l'archevêque avait à peine le temps de faire ses dévotions, forcé qu'il était de suivre le roi au conseil, à la chasse et même dans ses voyages à Worms, à Francfort et à Mayence. L'archevêque faisait bien tourner cette étrange amitié au profit de la religion en obtenant de Charlemagne force dotations pour les monastères et les églises ; mais le bon archevêque n'en était pas moins au fond de son âme aussi inquiet de sa faveur qu'un autre l'eût été de sa disgrâce ; car cet amour que lui portait Charlemagne lui paraissait dépasser si fort ses mérites qu'il commençait à croire qu'il y avait en lui quelque chose de surnaturel.

Tout à coup il se souvint de l'anneau magique qu'il avait ôté de la bouche de Falstrade et qu'il avait mis à son doigt ; et, comme au moment où ce souvenir lui revint à l'esprit il se promenait avec l'empereur sur le bord d'un petit lac, effrayé d'avoir été si longtemps sous le charme d'un pouvoir diabolique, il tira la bague de son doigt et la jeta dans l'eau.

Cinq minutes après, Turpin avança une opinion et, pour la première fois depuis deux ans, Charlemagne ne fut point de son avis. L'archevêque n'était pas habitué à la contradiction et il s'entêta. L'empereur, lassé de sa longue docilité, tint ferme, de sorte que les deux amis rentrèrent au palais en se disputant.

Le soir même, Charlemagne rappela à Turpin qu'il y avait

près de six ans qu'il était hors de son archevêché, ce qui avait dû compromettre le salut de bon nombre d'âmes. Turpin, ravi d'avoir congé, partit la nuit même.

Le lendemain, Charles se rappela avec un certain plaisir le joli petit lac sur les rives duquel il s'était promené la veille, et s'étonna de n'avoir pas remarqué plus tôt au milieu de quel délicieux paysage il était situé. En conséquence, aussitôt son déjeuner fini, il se mit en route et remonta le Vurm, passa le Felsimbach, et, suivant un sentier bordé de haies, il arriva à l'endroit où, la veille, l'archevêque, auquel il ne pensait déjà plus, avait jeté l'anneau. Là, il demeura comme ravi en extase, tant le site lui parut délicieux. Jamais arbres ne lui avaient semblé si verts, jamais fleurs si fraîches, jamais eaux si belles ; il ne comprit pas qu'il eût passé vingt fois par ce chemin sans en remarquer toutes les merveilles ; et, comme une expiation de son insouciance il résolut, le même jour, de s'y faire bâtir un château.

Le bon empereur était l'homme des résolutions instantanées et des exécutions rapides. Le même soir, il revint au bord du lac avec son architecte, qui, la nuit même, traça le plan du château de Frankenberg, dont les fondations furent jetées dès le lendemain. Pendant un an que dura la construction, Charlemagne ne s'occupa point d'autre chose, venant chaque jour dès le matin, ne s'en allant que le soir et restant quelquefois des heures entières au pied d'un saule, dont les longs rameaux, pareils à une chevelure, trempaient leur extrémité dans le lac. Là, les yeux fixes sur l'eau, il semblait y suivre des fantaisies de sa création ; c'étaient tous les doux fantômes dont l'amour avait peuplé son souvenir, et qui glissaient sous l'eau, légers et insaisissables comme des ondines.

Enfin le château fut bâti, et de ce jour Charlemagne le préféra à tous ses beaux palais d'Ingelheim, de Worms et de Francfort ; aussi résolut-il d'y fixer son séjour habituel et de faire d'Aix sa capitale. Dès lors, il accumula tous les bienfaits sur cette ville qu'il ne quitta plus, et où il mourut chrétiennement l'an 814, après avoir fait ouvrir la fenêtre, afin de voir une fois encore le lac où était enseveli le magique anneau. C'était à la troisième heure du jour, dans la soixante-douzième année de son âge, et dans la quarante-septième année de son règne.

Comme il l'avait désiré, le bon empereur fut enterré dans la cathédrale d'Aix-la-Chapelle. On le descendit dans un caveau préparé d'avance pour être son dernier et éternel palais, revêtu du cilice qu'il portait habituellement, et, par-dessus le cilice, de ses habits impériaux. On lui ceignit aux flancs Joyeuse, cette bonne épée avec laquelle il avait tant pourfendu d'infidèles ; on l'assit sur un trône de marbre ; on lui mit sa couronne sur la tête et son livre d'Évangiles sur les genoux ; on appuya ses deux pieds sur le bouclier d'or que lui avait donné son frère Léon III ; on lui suspendit au cou une chaîne précieuse à laquelle pendait l'émeraude conquise par son neveu Roland ; on lui posa sur les épaules son manteau royal ; on agrafa à sa ceinture la grande bourse de pèlerin qu'il avait l'habitude de porter dans ses voyages de Rome ; puis enfin, lorsqu'on eut parfumé le sépulcre, qu'on l'eut tapissé de drapeaux, qu'on l'eut pavé de pièces d'or, on ferma la porte de bronze que l'on scella dans le mur, et sur le tombeau on éleva un arc triomphal où l'on grava cette épitaphe :

« Sous cette pierre gît le corps de Charles, grand et orthodoxe empereur, qui agrandit noblement le royaume des Francs, régna glorieusement quarante-sept années, et mourut septuagénaire le 5 des calendes de février, la huit cent quatorzième année de l'incarnation du Seigneur à la septième indiction. — Dieu ait son âme ! »

LE SIRE DE GIAC

I

Si le lecteur, qui nous a si souvent et si complaisamment suivi dans nos excursions historiques à travers la vieille France, veut bien, cette fois encore, faire avec nous un pas rétrograde, nous le transporterons à quelques lieues de la jolie petite ville d'Avranches, entre Hans et Saint-Hilaire, au pied d'un château fort dont les murailles, cachées à cette heure sous l'herbe, ceignaient bravement, à l'époque où commence cette chronique, le bourg de Saint-James-de-Beuvron.

Sur l'emplacement occupé par les vertes et grasses prairies qui s'étendent jusqu'à Pontorson, s'élevaient alors les logis de l'armée de Bretagne, qui, depuis le commencement du carême de 1425, était venue mettre le siège devant le château de Saint-James. En jetant les yeux sur le fossé qui ceint le camp et sur la palissade qui le protège, en suivant les contours anguleux que forment dans leur circuit ce fossé et cette palissade, on reconnaîtra tout d'abord que c'est un capitaine savant dans l'art de mener une bataille qui a tracé le plan de ces fortifications, établies à la fois pour l'attaque et pour la défense. C'est que, dans les guerres bizarres du moyen âge, où tout se faisait, non point d'après un plan de campagne unitaire, mais selon le caprice de chefs aventureux qui avaient une volonté individuelle dès qu'ils trouvaient vingt-cinq hommes pour les aider dans l'accomplissement de cette volonté, il ne fallait qu'une garnison inopinément délivrée qui se mettait en campagne et marchait instinctivement au secours d'une garnison captive, pour que les assiégeants d'aujourd'hui fussent les assiégés de demain ; or, c'est ce qui pouvait arriver d'un jour à l'autre à l'armée de Bretagne, s'il plaisait aux Anglais d'Avranches de venir en aide à leurs frères de Saint-James-de-Beuvron.

Mais, à cette heure, et grâce aux précautions si habilement prises, tout était calme dans le camp ; le silence de la nuit n'était troublé que par le bruit des hommes de garde, qui, de quart d'heure en quart d'heure, faisaient entendre le cri de la veille ; tous les feux étaient éteints dans les baraques des soldats et dans les logis des capitaines ; une seule tente, plus élevée que les autres, et au-dessus de laquelle flottait, à chaque bouffée du vent qui venait de la mer, la bannière de France et de Bretagne, était éclairée encore : c'est que dans cette tente veillait, plein de soucis, le chef de toute cette armée, qui dormait tranquille, se reposant sur lui comme le troupeau sur le berger.

Aussi s'était-il jeté tout cuirassé sur les peaux de loup qui lui servaient de lit ; son casque seul, posé près de la couche militaire, manquait à son armure, ce qui permettait de reconnaître que celui sur lequel pesait une si grande responsabilité que celle de la vie de ses frères était un beau jeune homme de trente-deux à trente-trois ans à peine, aux longs cheveux châtains tombant carrément sur ses épaules, au teint clair, aux yeux bleus, et dont la physionomie aurait eu une expression de douceur parfaite, si un léger froncement de sourcil qui lui était habituel, n'avait dénoncé cette volonté puissante et continue qui, chez les Bretons, dégénère parfois en entêtement. Une lampe de cuivre, la seule qui, comme nous l'avons dit, veillât encore par le camp, éclairait un manuscrit qu'il lisait, la tête appuyée sur la main gauche, et dans lequel il faisait, de la main droite, des corrections en écriture trois fois plus grosse que celle du texte. Ce manuscrit avait pour titre : *Histoire d'Artus, comte de Richemont et connétable de France, contenant ses mémoires faicts depuis 1413 jusqu'à la fin de 1424.*

— Ah ! mon pauvre Guillaume, murmura le jeune homme lorsqu'il fut arrivé au dernier feuillet, j'ai bien peur que tu n'aies écrit à cette heure les plus belles pages de mon histoire, et que cette année 1425, qui commence si mal, ne tourne au pire.

— Voilà de tristes pensées, monseigneur ! répondit un homme vêtu d'un habit de paysan, qui était entré dans la tente d'Artus et s'était approché de son lit sans que celui-ci l'aperçût. Et, malheureusement, continua le nouveau venu en soupirant, les nouvelles que j'apporte ne sont point de nature à les rendre plus joyeuses.

— Ah ! c'est toi, Le Grue ! répondit Artus avec un demi-sourire qui prouvait que, quoique les nouvelles promises fussent tristes, le messager n'en était pas moins le bienvenu. Sur mon âme, mon pauvre Guillaume, je te croyais pendu, et je comptais envoyer demain une compagnie avec ordre de visiter les uns après les autres tous les arbres des environs, afin de te donner, si besoin était, une sépulture chrétienne.

— Il en eût bien pu arriver, monseigneur, si je n'avais pris la précaution de substituer cet habit de marchand à ma cotte de livrée. Les Anglais battent nuit et jour la campagne sous les ordres du comte de Suffolk et du comte de Scales, et quoique je ne rapporte pas grand argent, ils auraient cependant pu faire une plus mauvaise prise.

A ces mots, Guillaume Le Gruel vida son escarcelle dans le casque du comte.

— Et jusqu'où as-tu été?

— Jusqu'à Rennes, pardieu!

— Tu n'y as point appris des nouvelles du roi?

— Si fait: il est à Issoudun avec M. de Giac et la cour.

— Mais les cent mille écus promis?

— Je n'en ai point entendu parler.

— De sorte que cet argent que tu rapportes?... reprit Artus en tournant négligemment les yeux sur son casque plein d'or.

— Se compose du prix des bijoux que vous m'aviez chargé de vendre et de deux cents écus d'or, dont moitié m'a été donnée par votre frère, monseigneur Gilles, et l'autre par mesdames d'Alençon et de Laval.

— Mes bonnes sœurs! murmura Artus.

— Quant au duc Jean, il était en voyage du côté de Morlaix ou de Quimper; mais, eût-il été à Rennes, vous savez qu'il est plus bourguignon que dauphinois.

— De sorte que notre fortune se monte?

— A quatre cent quatre-vingts écus d'or.

— Allons! il y aura du moins de quoi payer les marchands qui nous approvisionnent de vivres; quant aux soldats, ils se résigneront à attendre le bon plaisir du roi.

— Dieu le veuille! répondit Guillaume avec l'accent d'un homme qui fait à tout hasard une prière, mais sans grand espoir qu'elle sera exaucée.

— Qu'est-ce à dire? murmura Artus en serrant les dents et en fronçant le sourcil. Et qui peut te faire douter de la patience de l'armée, quand son chef lui donne l'exemple?

— Quelques mots que j'ai entendus en rentrant dans les logis, et qu'ont échangés entre eux les soldats de garde, à qui j'ai été forcé de me faire connaître.

— Et ces mots?

— Promettaient une révolte pour demain, si, au point du jour, les troupes ne touchaient pas la solde qu'elles attendent depuis cinq mois.

— Une révolte? s'écria Artus en bondissant de son lit. Une révolte? Tu as mal entendu, Guillaume.

— Non, monseigneur, je suis sûr de ce que je dis; ainsi, prenez toute précaution, je vous prie.

— Une révolte! continua Artus en souriant dédaigneusement et en se promenant à grands pas; une révolte! ce serait une chose curieuse à voir. Quant à la précaution que je prendrai, ce sera de ne point sortir sans mon épée.

— Mais, monseigneur, ne vaudrait-il pas mieux faire attendre les marchands et donner un acompte aux troupes?

— Les marchands ont livré leurs marchandises sur ma parole, et je ferai honneur à ma parole; quant aux soldats, je leur dois le pain, le vin et le fer, et, tant qu'ils auront à manger, à boire et à se battre, ils n'ont rien à dire.

— Cependant, monseigneur...

— Prends cet or, va régler les comptes des marchands, et, s'il en reste quelque chose, fais-en don de ma part aux familles les plus pauvres, en leur recommandant de prier pour la gloire du roi Charles VII et le salut de la France.

Guillaume regarda son maître et sortit. Il avait reconnu, à l'expression de son visage, que ce n'était point la peine de répliquer. Quant à Artus, il se rejeta sur son lit, et, soit fatigue d'une veille aussi prolongée, soit confiance en lui-même, soit force de volonté, un quart d'heure après, il dormait profondément.

Au point du jour, ce sommeil fut interrompu par une grande rumeur qui se faisait dans le camp. Artus se réveilla en sursaut, sauta à bas de son lit et allait s'élancer hors de sa tente lorsque Le Gruel entra.

— Qu'est-ce que ce bruit, Guillaume, et que se passe-t-il donc au dehors?

— Ce que j'avais prévu, monseigneur.

— Une révolte? s'écria Artus en saisissant une masse d'armes accrochée au chevet de son lit.

— Non, pas encore.

— Mais enfin, qu'est-ce donc?

— La garde des portes n'a pas voulu laisser sortir les marchands de bestiaux.

— Et pourquoi cela?

— Parce qu'elle a été prévenue, par le soldat qui était en sentinelle devant votre tente, que tout l'argent que j'avais rapporté avait été consacré au payement des vivres, et que rien n'était resté pour la solde de l'armée.

— De sorte que?... continua Artus impatiemment.

— De sorte que les troupes veulent reprendre cet or aux marchands, qui, le regardant comme un salaire légitime, ne veulent pas le rendre.

— Ils ont raison, par Notre-Dame! et je vais leur courir en aide, comme à de braves gens.

— Ne prenez-vous point votre casque, monseigneur?

— Non, non, il faut que ces drôles me reconnaissent du plus loin qu'ils me verront, afin que, si l'un d'eux hésite à obéir, il n'ait pas d'excuse. Mon cheval, Jehan! mon cheval!

L'écuyer auquel étaient adressées ces paroles, et qui devait, à toute heure du jour et de la nuit, tenir une monture de guerre prête à tout hasard et à tout besoin, remit la bride aux mains du connétable, et voulut, comme d'habitude, lui présenter le genou; mais Artus, malgré le poids de son armure, s'élança en selle comme s'il n'eût été vêtu que d'un habit de chasse, et, ayant écouté de quel côté venaient les cris, il lança son cheval au galop dans cette direction.

Comme Guillaume l'avait dit, les gardes de la porte, prévenus que les marchands avaient été payés, s'étaient opposés à leur sortie s'ils ne remettaient la moitié de l'argent reçu. On devine qu'une pareille proposition avait été repoussée à l'unanimité; mais les soldats, qui avaient prévu cette résistance, s'étaient promptement décidés à prendre de force ce qu'on ne voulait pas leur donner de bonne volonté.

Alors, les marchands, qui comprenaient qu'une fois abandonnée aux mains des gens de guerre, la répartition de leur argent ne se ferait pas avec une grande exactitude, s'étaient réunis sous prétexte de délibérer, mais au fait pour se préparer à la défense. En conséquence, ils avaient placé les femmes et les enfants au centre, s'étaient fait un rempart de leurs charrettes, et, armés de bâtons, ils se préparaient à disputer ce que tout digne commerçant a appris dès sa jeunesse à mettre au-dessus de sa propre vie, son argent. Les soldats, de leur côté, pour qui une semblable guerre n'était qu'un jeu, s'y préparaient avec cette joie féroce qu'éprouvent l'homme et le tigre lorsqu'ils savent que leur victime, trop faible pour leur résister, se dispose cependant à combattre et donnera, par ce semblant de résistance, une apparence de raison à leur cruauté. Ils étaient en conséquence, accourus de tous les coins du camp, ignorant pour la plupart ce dont il s'agissait, mais disposés, par esprit de corps, à prendre, sans plus ample information, le parti des gens de guerre contre les manants, et criant: *A mort! à mort!* sans savoir ce qu'avaient fait ceux qu'ils condamnaient d'avance à mourir.

Tout à coup, au milieu de ce bruit et de ce désordre, un cri se fit entendre:

— Le connétable! le connétable!

Au même instant, cette foule si pressée qu'on n'aurait pas cru qu'un trait d'arbalète eût pu s'y faire jour, se sépara pour faire une route large et libre à son chef, qui, la traversant au galop, ne s'arrêta que lorsque son cheval alla donner de la tête contre les barricades qu'avaient établies les marchands, et au milieu desquelles ils attendaient, plus morts que vifs, ce que Dieu allait décider de leurs personnes et de leur argent. Mais, à la vue du connétable, ils reprirent courage, dérangèrent une charrette pour ouvrir un passage au renfort qui leur arrivait, et, se jetant aux pieds du cheval d'Artus, ils se mirent à crier, les uns: « Grâce! » les autres: « Justice! »

— Pourquoi n'êtes-vous point partis au point du jour, comme je vous l'avais ordonné? dit Artus d'une voix qui couvrit toutes les autres et fut entendue des derniers rangs de l'armée.

— Parce que la garde a refusé de nous ouvrir la porte du camp, répondit d'une voix plus basse celui qui paraissait le chef de la troupe.

Artus fit signe qu'on lui ouvrît un nouveau passage, et, s'avançant vers la porte du camp:

— Pourquoi, dit-il aux sentinelles avec le même accent, n'avez-vous point laissé sortir ces hommes?

— Parce qu'ils n'avaient pas le mot de passe, monseigneur, répondit un des soldats.

— C'est juste! dit Artus.

Et il rentra dans les barricades, se pencha à l'oreille de celui qui lui avait parlé:

— *Bretagne et Bourgogne*, lui dit-il. Maintenant, allez!

Le marchand alla vers sa charrette, prit son cheval par la bride et s'avança vers la barrière, suivi de tous ses camarades:

— *Bretagne et Bourgogne*, répéta-t-il aux soldats.

— Passez! répondirent les gardes.

Et tout le convoi défila sans obstacle.

Lorsque la dernière charrette eut franchi les portes, Artus, qui avait suivi des yeux le convoi, se retourna et aperçut à quelques pas de lui plusieurs chevaliers de Bretagne qui étaient accourus pour le seconder, si besoin était.

— Messieurs, leur dit Artus, qui paraissait avoir complè-

tement oublié la cause qui les avait amenés, je suis fort aise de vous voir réunis, car nous allons donner l'assaut. Messire Alain de la Motte, invitez vos archers à visiter leurs arcs et à mettre leurs trousses au complet. Messire de Molac, ordonnez à ceux de Ploermel et du Roc-Saint-André de préparer les fascines et les échelles. Monsieur de Cœtivi, prenez deux cents cavaliers, et faites une reconnaissance du côté d'Avranches et de Pontorson, afin que les Anglais ne viennent pas nous distraire. Quant à vous, Guillaume Eder, nous monterons à l'assaut en même temps, chacun de notre



Guillaume avait été écrasé par un quartier de rocher.

côté. Et, maintenant, que chacun rejoigne sa bannière, et que, dès que tout sera prêt, les trompettes sonnent.

A ces mots, chaque capitaine rejoignit son quartier, suivi des hommes qui marchaient sous sa bannière, de sorte que cet emplacement, sur lequel s'agitaient, un quart d'heure auparavant, trois ou quatre mille personnes, se trouva à peu près désert, car il ne restait que les soldats de garde et le connétable, qui, voyant chacun se rendre à son poste, s'achemina vers sa tente pour faire, lui aussi, ses préparatifs de combat.

II

Une heure après, l'armée de Bretagne sortait de ses logis et s'avançait en bon ordre pour livrer assaut au château de Saint-James-de-Beuvron.

Les ordres donnés par le connétable avaient été ponctuellement exécutés. M. de Cœtivi, avec vingt-cinq lances, s'était avancé du côté de Pontorson. Messire Alain de la Motte avait divisé ses archers en deux troupes ,et, gardant le commandement de l'une, avait confié celui de l'autre à Guillaume, son fils. Monseigneur de Molac avait rassemblé ses écheliers, et Guillaume Eder, selon les ordres du connétable, se préparait à gravir la muraille du côté de l'occident, tandis qu'Artus, prenant avec lui la moitié de l'armée, tournait le château et s'apprêtait à donner l'assaut du côté du midi. Les Anglais, à leur tour, suivaient les mouvements des troupes assiégeantes avec une attention qui prouvait toute l'inquiétude que leur donnaient ces différentes manœuvres, et garnissaient, vers les deux points menacés, les remparts de leurs meilleures troupes. Aussi, à peine l'armée du connétable fut-elle à portée de trait, que les assiégés poussèrent de grands cris ; un sifflement aigu leur succéda, et trois ou quatre hommes tombèrent percés d'outre en outre par les longues flèches des archers anglais.

Artus ordonna à ses hommes de serrer le front de la bataille en se couvrant de leurs boucliers, et continua de s'avancer vers les murailles. A peine avait-il fait trente pas, que de nouveaux messagers de mort pénétrèrent dans ses rangs. Quelques blasphèmes se firent entendre ; cependant la troupe ne continua pas moins sa marche, laissant derrière elle ses morts et ses blessés se débattre sur un chemin de sang. Enfin, arrivé à une demi-portée de trait des remparts, Artus donna l'ordre de faire halte, et échelonna ses hommes sur une triple ligne ; alors, les archers bretons plantèrent devant eux leurs boucliers à pointe, et, s'agenouillant derrière, ils s'apprêtèrent à renvoyer aux Anglais flèche pour flèche, mort pour mort.

Lorsque Artus vit le combat ainsi engagé, il donna l'ordre aux porteurs de fascines de s'avancer vers les fossés, en se faisant un bouclier de leur fardeau, et aux écheliers de les suivre : puis lui-même, prenant un arc aux mains d'un archer breton qui venait de tomber, il protégea leur entreprise. Plusieurs chevaliers vinrent alors se ranger près de lui, comme, de nos jours, quelques officiers impatients se mêlent aux tirailleurs pour peloter en at-

[illegible] partie ; ce jeu du reste était d'autant moins [illegible] que leur armure les mettait à l'abri des traits [illegible] venaient s'émousser sur leurs cuirasses damasquinées [illegible] même avait peine à percer.

[illegible] pendant parmi ces volées de flèches qui [illegible] sur son armure comme la grêle sur [illegible] senti une le frapper plus violemment [illegible] légère douleur à l'épaule gauche [illegible] éprouvé que fut sa cuirasse [illegible] était pénétré jusqu'à la chair [illegible] aussitôt [illegible] l'examinant avec soin il re[illegible] l'empreinte de l'écu de Mathieu de Dinan [illegible] cavalier anglais qui s'était rendu célèbre [illegible] du bois qu'il [illegible] dans la fabrication [illegible] et la qualité du fer dont il garnissait ses flèches. À peine avait-il [illegible] et examiné qu'il se sentit de [illegible] frappé à la cuisse. La flèche cette fois [illegible] entamé la cuirasse mais n'avait pu la traverser.

— Seriez-vous blessé, monseigneur ? [illegible] de Guillaume de la Motte qui était à ses côtés.

— Non [illegible] à ma bonne armure et [illegible] reprit Artus. [illegible] que je remercie le drôle [illegible] de pareils cadeaux et que [illegible] en fasse [illegible] car chacune de ses flèches tirées sur les gens des communes serait la mort d'un homme. Et vous-même, Guillaume, s'il vous apercevait au milieu de nous [illegible] légère comme vous l'êtes, votre [illegible] de mailles ne vous protégerait guère plus qu'un filet de pêcheur et vous seriez bientôt criblé de flèches comme une pelote d'épingles.

— Mon Dieu ! Seigneur, ayez pitié de moi ! murmura Guillaume de la Motte en tombant sur un genou.

— Qu'y a-t-il, Guillaume, mon pauvre enfant ? dit Artus.

— Il y a que je suis fortement frappé, monseigneur ; mais voyez-vous ce damné Gallois qui se penche sur le rempart pour me montrer à ses camarades, c'est celui-là qui m'a tué.

Artus jeta les yeux sur l'archer, puis les reporta vers le blessé [illegible] vit qu'en effet une de ces longues flèches anglaises qui avaient plus de trois pieds de long, lui entrait au-dessous du sein droit et lui sortait entre les deux épaules. Artus comprit du premier coup d'œil que le pauvre Guillaume ne se trompait pas et que sa blessure était mortelle.

— Eh bien ! que désires-tu, Guillaume ? lui répondit Artus. Et si l'accomplissement de ton désir est au pouvoir de l'homme, ta dernière volonté sera faite.

Guillaume ne pouvait plus parler, des flots de sang sortaient de sa bouche ; mais il montrait de la main l'archer qui l'avait blessé et qui s'applaudissait de sa victoire.

— Oui, oui, je te comprends, murmura Artus en ajustant sa meilleure flèche sur son arc ; et, quoique ton dernier désir ne soit peut-être pas celui d'un bon chrétien, il n'en sera pas moins accompli. Meurs en paix, Guillaume.

La flèche d'Artus parcourut l'espace en sifflant et alla frapper le but où l'œil de son maître l'avait dirigée : elle traversa les deux tempes de l'archer, malgré le casque de cuir qui lui protégeait la tête. L'Anglais étendit les bras, laissa échapper son arc et, se renversant en arrière, tomba entre les bras de ses camarades. Artus se retourna vers Guillaume. Un rayon de sanglante joie passa comme un éclair dans les yeux du mourant, qui poussa presque aussitôt un gémissement, se tordit et expira.

— Aux murailles ! aux murailles ! s'écria Artus, profitant du désir de [illegible] dont ce spectacle venait d'animer les chevaliers. [illegible] murailles ! Les fossés sont comblés et les échelles sont prêtes.

Et, donnant l'exemple, il s'élança aussitôt vers les remparts, suivi [illegible] ses hommes d'armes. Les archers restèrent [illegible] protéger l'assaut [illegible] les Anglais de la [illegible].

En un instant, cinquante échelles furent dressées, et, animés par l'exemple du connétable, chacun s'élança pour combattre main à main.

Déjà les assiégeants étaient arrivés à la moitié de la hauteur des remparts, lorsque le cri : « Les Anglais ! les Anglais ! » se fit entendre derrière eux. Aussitôt les archers [illegible] de protéger l'attaque [illegible] surpris [illegible] leurs boucliers du sol [illegible] sur leurs [illegible] se prirent à fuir en répétant eux-mêmes le cri qui [illegible]. Alors les assiégés [illegible] avaient plus [illegible] que les chevaliers et les hommes d'armes commencèrent à faire pleuvoir sur leurs têtes du haut des remparts [illegible] des charpentes, des [illegible] enfin tous les [illegible] que la tactique des sièges [illegible] l'étude [illegible] sur les murailles lorsqu'un assaut [illegible] En même temps un corps de cavalerie [illegible] la porte [illegible] voisine et se déployant dans la plaine vint charger [illegible] derrière cette armée qui [illegible] qu'elle était [illegible] l'heure avait grand'peine [illegible] garder la [illegible].

Artus s'était jeté un des premiers au bas de l'échelle pour faire face à cette nouvelle attaque, et chacun, le reconnaissant à son cri de guerre et aux coups qu'il portait, s'était rallié autour de lui. Le combat s'était donc bientôt rétabli avec un nouvel acharnement au bas des murailles ; mais les chevaliers bretons, à pied et couverts de leurs lourdes armures, écrasés comme ils l'étaient par les pierres lancées du haut des remparts, percés sur les flancs par les flèches des archers et attaqués de face par la cavalerie, ne pouvaient espérer ressaisir l'avantage qu'ils avaient perdu ; c'était donc plutôt pour mourir que pour vaincre qu'ils continuaient de se défendre, et parce que, voyant le connétable engagé de sa personne, ils avaient honte de l'abandonner. Mais il était évident que sa chute aurait mis à l'instant même fin au combat ; aussi tous les efforts des Anglais se dirigeaient-ils contre lui, d'autant plus aisément que lui-même les rappelait sur sa tête en jetant son cri de guerre aussitôt qu'ils semblaient s'égarer d'un autre côté.

Tout à coup le cri de *Bretagne et Richemont*, poussé par des voix amies, retentit de l'autre côté de cette masse qui pressait les assiégeants contre la muraille, puis les cris : « Les Bretons ! les Bretons ! » se firent entendre. À leur tour, les soldats des remparts les répétèrent avec inquiétude ; un désordre visible se mit dans les rangs des Anglais : hommes et chevaux s'écartaient ou étaient renversés devant une puissance invisible encore, mais qui se rapprochait de plus en plus. Enfin, comme des mineurs qui se rencontrent, le faible rempart qui séparait Artus du secours qui lui arrivait fut renversé, et monseigneur de Cœtivi, sanglant et mutilé, vint tomber expirant aux pieds du connétable.

C'était cette troupe, destinée à battre la campagne, qui avait donné l'alarme aux archers bretons, et qui, voyant que, dans la terreur panique qui les avait saisis, ils avaient abandonné leur général, s'était précipitée à son secours et venait effectivement de le sauver.

Artus s'élança sur le premier cheval qu'on lui présenta, renfonça dans son fourreau le tronçon de son épée de connétable, et, s'emparant d'une hache d'armes qu'il trouva par hasard à l'arçon de la selle, il poursuivit la cavalerie anglaise jusqu'à la porte de la ville, qui se referma derrière elle. Alors, il revint à l'endroit où l'assaut avait été donné ; mais les échelles avaient été brisées par les assiégés, des torches résineuses jetées sur les fascines les avaient enflammées, ses troupes elles-mêmes harassées de fatigue indiquaient par leur contenance que l'obéissance seule les entraînait sur les pas de leur connétable. Artus comprit que la journée était perdue et, tout en pleurant de rage, donna le signal de la retraite, que ne songèrent point à troubler les Anglais.

En arrivant au camp, il apprit que l'attaque commandée par Guillaume Eder n'avait pas été plus heureuse que la sienne : dès le commencement de l'assaut, Guillaume avait été écrasé par un quartier de rocher que les Anglais avaient fait rouler sur les échelles. Monseigneur de Molac avait été tué d'un coup de flèche. Messire Alain de la Motte, acculé contre un étang, s'y était précipité avec son cheval et n'avait plus reparu. Enfin cette escarmouche avait été aussi fatale à la chevalerie bretonne qu'aurait pu l'être une grande bataille perdue.

Artus donna les mots de garde et, se retirant dans sa tente, défendit que personne vînt l'y troubler.

Il resta ainsi sans prendre aucune nourriture jusqu'à dix heures du soir. Enfin, mourant de besoin, il appela la sentinelle qui devait veiller devant sa tente. La sentinelle ne répondit point.

Ne comprenant rien à ce silence, il s'avança jusqu'à la porte. La [illegible] n'était point gardée. Alors il appela successivement ses écuyers, ses pages et les [illegible]. Mais il ne put rien apprendre, si ce n'est que quelque chose d'étrange s'était préparé toute la soirée dans le camp. Ils avaient vu des figures sinistres, ils avaient questionné sans obtenir de réponse. Enfin ils étaient rentrés à l'heure du couvre-feu et depuis lors s'étaient tenus cois et couverts. Ils n'en savaient pas plus que lui.

En ce moment une lueur sanglante commença de paraître vers l'extrémité orientale du camp ; les étoiles rougirent, le ciel se teignit de pourpre ; le feu venait de prendre aux logis des archers, et cependant aucun signe d'alarme n'avait décelé ce commencement [illegible].

Artus regardait avec stupéfaction cet incendie silencieux [illegible] s'approchait rapidement sans qu'aucun effort [illegible] sa violence. À [illegible] moment il s'attendait à entendre [illegible] des clameurs de détresse [illegible] voir ses soldats apparaître au milieu des flammes. Mais tout au contraire restait muet et mort, comme si, depuis un siècle, ces logis avaient cessé d'être la demeure des hommes. Enfin, ne pouvant plus résister à son impatience, il poussa lui-même un grand cri d'alarme.

Un cheval à demi brûlé qui s'élança d'une baraque croulante et qui passa rapidement près de lui en hennissant de douleur, fut la seule créature vivante qui lui répondit.

Alors la vérité lui apparut hideuse comme un fantôme. Ses genoux tremblèrent sous lui et la sueur de la honte coula sur son visage.

L'armée tout entière s'était retirée en mettant le feu à ses logis et avait abandonné son connétable.

III

Cette défection inattendue et qui avait pour cause le défaut de solde des gens de guerre, conduisait les affaires du roi Charles VII plus bas qu'elles n'avaient jamais été. C'était à grand'peine que le comte de Richemont avait levé, dans le duché de son frère, les vingt mille hommes avec lesquels il était venu mettre le siège devant Saint-James-de-Beuvron; il les avait soutenus de ses propres ressources tant qu'il avait pu, et comptant toujours sur une somme de cent mille écus que lui avait positivement promise le roi, et qui avait même été levée par une taille extraordinaire qu'avaient votée les trois états assemblés à Mehun-sur-Yèvre; mais enfin ces cent mille écus avaient manqué, on ne savait par quelle cause, et ce nouvel effort d'un des plus grands vassaux de la couronne s'était encore épuisé dans sa lutte contre l'apathie royale.

Les Anglais occupaient la Normandie, la Champagne, l'Ile-de-France et la Guyenne; ils avaient la Bourgogne pour alliée; ils possédaient tous les ports de France et recevaient éternellement des secours d'hommes et d'argent de la mère patrie, qui, éloignée du théâtre de la guerre, s'était maintenue riche et populeuse. On ne comprendrait donc pas comment le dauphin conservait, même en France, les dernières provinces qui lui servaient, non pas de royaume, mais de refuge, si l'on ne songeait que les guerres de cette époque n'avaient point encore pris l'aspect unitaire et régulier qu'elles ont de nos jours.

Au contraire, chaque capitaine marchait à sa fantaisie et selon la direction qui lui plaisait; son armée s'augmentait ou diminuait avec ses moyens de la payer. La solde manquait-elle, les soldats se dispersaient et allaient chercher un autre capitaine, que le besoin ou la cupidité leur faisait choisir parfois dans le camp ennemi; les campagnes étaient dévastées; les villes, prises et reprises, changeaient souvent de maître trois ou quatre fois dans la même année; partout ce n'était qu'une guerre de partisans, qui n'avait d'autre résultat que la désolation des provinces, aussi maltraitées par leurs défenseurs que par leurs conquérants. Au milieu de tout cela, les Anglais faisaient, comme nous l'avons dit, des progrès; mais ces progrès étaient lents, parce que leurs capitaines songeaient beaucoup plus à leur fortune ou à leur honneur particulier, qu'à la fortune ou à l'honneur de la cause qu'ils avaient embrassée.

Charles VII s'était, pendant les quatre ans qui se sont écoulés entre la mort de son père et le moment où nous reprenons cette histoire, fait homme par l'âge, mais non par le caractère. Il avait les qualités qui font aimer un souverain de son peuple, mais non celles qui font respecter un roi de ses voisins. Toujours au-dessous des graves circonstances au milieu desquelles il était jeté, il n'avait point encore essayé de lutter de sa personne, et il avait éternellement appelé à son secours de nouveaux alliés, les choisissant parfois même plutôt selon la nécessité que selon la prudence.

C'est ainsi que l'épée de connétable, qui se trouvait depuis le 7 mars 1722, au côté de Richemont, et qui portait sur son fourreau les fleurs de lis de France, s'était égarée un moment entre les mains d'un Écossais. C'est ainsi que le comte de Douglas avait été nommé *lieutenant général, sur le fait de guerre, dans tout le royaume de France*. C'est encore ainsi que Stuart, qui avait été battu et fait prisonnier à Cravant, fut échangé contre un frère du comte de Suffolk, et avait reçu en récompense de ses bons services, le comté de Dreux, tandis qu'en même temps son beau-frère entrait en possession du duché de Touraine. La confiance de Charles dans ses alliés d'outre-mer avait même été si grande qu'il en avait formé une compagnie d'élite à laquelle il avait confié la garde de sa personne et que de cette formation est venu le titre de *compagnie écossaise*, que portait encore en 1829, la première section des gardes du corps des rois de France.

On comprendra dans quelle situation toujours plus précaire les changements de politique, si souvent renouvelés, plongeaient la fortune de la France: chaque nouveau protecteur arrivait avec des prétentions, des amitiés et des haines qu'il fallait que le roi satisfît et partageât. Ainsi Richemont, loin de recevoir l'épée de connétable comme une faveur, avait dicté lui-même les conditions moyennant lesquelles il consentirait à l'accepter. Ces conditions étaient le renvoi des ministres qui avaient pris part à l'entreprise de Champtoceaux et l'exil de tous ceux qui avaient trempé dans l'assassinat du duc Jean. C'est que le nouveau connétable arrivant au pouvoir avec des vues plus grandes et des relations plus étendues que ceux qui l'avaient précédé, avait rêvé tout d'abord la réconciliation des ducs de Bretagne et de Bourgogne avec le roi de France; déjà même il avait réalisé une partie de ce rêve en détachant le duc Jean, son frère, de l'alliance des Anglais, et, encouragé par cette réussite, il avait incontinent ouvert les pourparlers avec Philippe le Bon, donnant pour gage avant de repentir de la part du roi le renvoi de Tanneguy Duchâtel, nommé sénéchal de Beaucaire, et l'exil du président Louvet, qui s'était retiré à Avignon. Quant au vicomte de Narbonne, il avait été tué à Verneuil, et les Anglais, en vertu de leur promesse au duc de Bourgogne, avaient fait écarteler et suspendre à un gibet le cadavre retrouvé sur le champ de bataille. Il n'était donc resté près du roi, et comme président de ses conseils, que le sire de Giac, dont les crimes passés étaient restés ignorés, et qu'on croyait toujours le fidèle de la maison de Bourgogne.

Cependant, une puissance inconnue et malfaisante neutralisait les uns après les autres les efforts que tentait Artus. Le roi, plein de force et de bonne volonté tant qu'il était soutenu par la présence du connétable, retombait, dès qu'il l'avait quitté dans son apathie habituelle. Retiré à Issoudun, ayant pour titre celui de *roi de Bourges* que lui donnaient en riant les Anglais, il passait les journées à la chasse à courre ou au vol, les soirées au jeu de cartes et de dés, et ses nuits entre son amour expirant pour Marie d'Anjou et son amour naissant pour Agnès Sorel.

A la fin d'une de ces journées futiles, qui faisaient dire à La Hire que *jamais il ne s'était trouvé roy qui perdist si joyeulsement son royaulme*, Charles, qui mérita depuis le nom de *Victorieux*, mais que l'on ne pouvait raisonnablement appeler à cette époque que *l'Insouciant*, jouait aux dés avec le sire de Giac, son favori, dans l'une des salles du château d'Issoudun; encore ce jeu, tout à la mode qu'il était alors, paraissait-il avoir été adopté par le roi plutôt comme une distraction contre l'ennui que comme un plaisir réel: aussi de temps en temps, une de ses mains pendant le long de son fauteuil, allait-elle chercher la tête d'un magnifique lévrier blanc couché à ses pieds, et qui répondait à cet appel en cambrant son long cou de serpent et en entr'ouvrant à demi ses yeux expressifs comme des yeux humains. Enfin le roi laissa tomber le cornet d'ivoire qu'il tenait, fit tourner son fauteuil sur lui-même, et, se penchant vers son chien favori, il fit entendre un faible sifflement auquel l'animal était habitué; car, aussitôt, se levant sur ses pattes de derrière, il posa celles de devant sur la cuisse du roi.

— Bien, Fido, bien! dit Charles, vous êtes une belle bête, bien dévouée comme votre nom le dit, et je sais plus gré au duc de Milan de ce cadeau que de ses trois mille Lombards, qui ont commencé par piller mes provinces, et qui ont fini par me faire perdre la bataille de Verneuil: aussi vous aurez un beau collier d'or tant que j'aurai une couronne d'or sur la tête.

— Entendez-vous cette promesse, Fido? dit de Giac en se mêlant à la conversation. Elle veut dire que vous mourrez avec les armes de France au cou.

Fido fit entendre un léger grognement.

— Ce n'est pas sûr, de Giac, reprit mélancoliquement Charles en continuant de caresser son lévrier, car cette couronne est cruellement convoitée, et déjà les plus beaux fleurons y manquent. Il faut que nos fautes aient grandement courroucé contre nous monseigneur saint Denis, qui est le patron de la France, ou Dieu, qui est le juge des rois, pour que tout aille de mal en pis dans le royaume.

En achevant ces paroles, le roi poussa un soupir auquel Fido répondit par un gémissement.

— Tenez, de Giac, continua le roi, depuis que j'ai été si souvent trahi par les hommes, il m'a plus d'une fois pris l'envie de choisir mon chien pour conseiller et de me fier à son instinct dans mes amitiés ou dans mes haines.

— A ce compte, je ne serais pas longtemps le chef des conseillers de Votre Altesse, dit de Giac, car je ne suis pas dans les bonnes grâces de Fido.

— On a vu de pareils miracles, continua le roi répondant à sa pensée plutôt qu'à l'observation de son favori; et souvent Dieu a chargé des animaux de servir de guide aux hommes. L'autre jour, dans la forêt de Dun-le-Roi, n'étions-nous pas perdus, et toute la chasse n'était-elle pas à se demander quel chemin il fallait prendre, sans que personne osât indiquer une route? Eh bien, j'eus l'idée de lâcher Fido et de le suivre. Un quart d'heure après nous avions rejoint les chevaux et les pages qui nous attendaient à la lisière du bois.

— Votre Altesse confond l'instinct avec la pensée, le cœur de l'animal avec l'âme de l'homme.

— C'est vrai; et cependant, regardez ces yeux noirs

fiques ... Ne dirait-on pas vraiment qu'on y voit ... un rayon d'intelligence humaine ? Examinez ces oreilles ... se dressent pour écouter ce que je dis ; ne croirait-on pas qu'elles s'ouvrent ainsi pour entendre ? Elles entendent d'ailleurs. Je n'ai qu'à chasser Fido, pour qu'il s'en aille ; qu'à le rappeler pour qu'il revienne ; qu'à faire un signe pour qu'il se couche. Mes courtisans ne savent pas autre chose, et cependant on leur donne le titre d'hommes. Il est vrai qu'il y a une chose qui les sépara toujours de cette belle race canine, c'est qu'ils ne savent pas retrouver leur maître quand il se perd, et qu'ils le mordent quand il tombe.

Le silence qui suivit cette boutade misanthropique se serait indéfiniment prolongé peut-être, grâce aux réflexions différentes que l'avait fait naître dans l'esprit des deux interlocuteurs, si **Fido, par un mouvement brusque et inquiet, n'eût annoncé qu'il se passait quelque chose d'extra**ordinaire dans la chambre voisine. Le roi suivait la direction des yeux de l'intelligent animal ; il vit qu'ils étaient fixés vers la porte des gardes.

— Tenez, Pierre, dit le roi, voici un étranger qui nous arrive ; voyons comment le recevra Fido ; je réglerai ma conduite sur la sienne, et je le fais pour cette fois chef de mes conseils.

En ce moment, la tapisserie se souleva et un page annonça :

— Monseigneur Artus, comte de Richemont, connétable de France.

Le roi tressaillit, de Giac devint pâle ; Fido courut à la porte.

Au même instant le connétable parut ; le lévrier, qui le voyait pour la première fois, lui lécha la main.

— C'est vous, mon cousin ! dit le roi d'une voix légèrement altérée. Mais c'est vraiment merveille de vous voir. Je vous croyais à cette heure occupé à guerroyer sur les côtes de Normandie pour le plus grand intérêt de la couronne et la plus grande gloire de la France.

— Ainsi faisais-je, sire, répondit Artus en caressant du **bout des doigts le lévrier, dont, au premier coup d'œil, il avait apprécié la race et la beauté. Et ce n'est point ma** faute si je suis ici à cette heure au lieu de planter les trois fleurs de lis de France sur les murailles de Saint-James-de-Beuvron.

— Et qui vous ramène sans notre congé, mon cousin ?

— Plusieurs demandes que j'ai à vous adresser, sire.

— Parlez, dit le roi.

Artus se rapprocha de quelques pas. Charles lui offrit un siège de la main ; mais le connétable fit signe qu'il désirait rester debout.

— **Sire, dit gravement Artus, je ne vous parlerai pas de** la maison de Bretagne, vous la connaissez, car elle est de **noblesse égale à la maison de France. Je suis fils, vous le** savez, du bon et vaillant duc Jehan, qui recouvra son pays de Bretagne à l'épée, tandis que le roi votre père perdait le sien.

— Monsieur mon cousin ! interrompit Charles VII en fronçant le sourcil.

Fido se coucha aux pieds du connétable.

— **Sire, continua Artus, laissez-moi dire ; lorsque j'aurai dit, vous me punirez si j'ai tort. Le noble duc mon père** mourut que nous étions encore bien jeunes ; le duc **Philippe le Hardi, qui était comme vous fils de roi, sire, se** chargea de notre tutelle et nous emmena dans le pays de Picardie ; mais bientôt il mourut à son tour, et je **passai aux mains de monseigneur le duc de Berry, autre fils du roi, lequel** chargea un brave écuyer, **qui était du pays de Navarre, et qui avait nom Peronit, de fajre mon éducation militaire, que le** duc **votre oncle surveilla lui-même** avec le même soin que si j'eusse été son enfant. C'est pour cela que, lors de l'assassinat du duc d'Orléans, en 1407, **je fus du parti opposé au duc de Bourgogne ; c'était mon** premier engagement, et c'est à cette époque que je pris l'habitude de tenir les promesses que je faisais.

— Oui, je sais que vous êtes un loyal serviteur, mon cousin.

Artus s'inclina froidement et continua sans répondre à l'éloge du roi :

— De sorte qu'en 1413, lorsque monseigneur le duc de Bourgogne et le roi Charles VI votre père, contrairement aux intérêts du royaume, mirent le siège devant Bourges, **je courus en Bretagne chercher du secours, et, cela,** à telles enseignes que je m'y pris de querelle avec Gilles, **mon frère cadet, qui était bourguignon. Je n'en obtins pas** moins du duc Jean, mon frère aîné, seize cents chevaliers **et écuyers, parmi lesquels étaient le vicomte de la Be**lière, messire Amaury de Chateaugiron, messire Eustache de la Mouraye, assemblée si formidable, et capitaines si vaillants, qu'en passant nous primes Sillé-le-Guillaume, Beaumont et Laigle d'assaut.

— Je me rappelle ces exploits, quoique je fusse bien jeune, mon cousin, interrompit une seconde fois le roi avec un mouvement marqué d'impatience.

Mais Artus ne parut aucunement le remarquer, et continua.

— En 1415, à la première requête du roi Charles VI, et quoique j'assiégeasse Parthenay, je levai le camp de **devant la ville pour aller à la rencontre du roi Henri** d'Angleterre, qui assiégeait Harfleur. Monseigneur de Guyenne me donna pour cette entreprise tous les gens de sa maison et ses écuyers. J'y joignis cinq cents chevaliers et **écuyers, parmi lesquels étaient Bertrand de Montauban,** le sire de Combourg et Edouard de Rohan, qui portait ma bannière. Je rejoignis sur les bords de la Somme messeigneurs d'Orléans, de Bourbon, d'Albret, d'Alençon, de Brabant, de Nevers et d'Eu. Le vendredi 25 octobre 1415, nos bataillons s'assemblèrent près d'Azincourt, dans une place trop étroite pour qu'y pussent combattre tant de vaillants hommes. Voilà pourquoi nous perdîmes la journée. J'y fus **fait prisonnier de la propre main du roi Henri, dont je brisai la couronne royale d'un coup de hache, après avoir abattu à ses pieds son frère Clarence. Je lui jurai d'être** son captif, secouru ou non secouru, tant qu'il serait vivant. Je restai prisonnier cinq ans en Angleterre. **Je revins sur parole en Normandie, où je devins amoureux de madame de Guyenne, que je demandai pour femme, mais qui me fit répondre qu'elle ne voulait pas épouser un prisonnier. Je pris patience et tins ma parole, quoique je l'aimasse fort,** je vous jure, jusqu'au 31 août 1422, époque à laquelle le roi mourut au château de Vincennes, près Paris. **Des lors je devins libre, car homme vivant n'avait plus rien à me demander. J'épousai madame de Guyenne et vins offrir mes services à Votre Altesse.**

— Oui, mon cousin ; nous nous vîmes à Angers, et c'est **alors que je vous offris l'épée de connétable, libre depuis la mort de Buchan.**

— Le 7 mars 1424, je la reçus de votre main, sire, dans les prés de Chinon, et en la recevant je pris l'engagement de lever à mes frais sur mes terres vingt mille hommes de troupes, en échange, sire, vous prîtes celui de m'envoyer cent mille écus pour les solder pendant la campagne. Est-ce vrai ?

— Oui, mon cousin.

— J'ai levé ces vingt mille hommes à mes frais et sur mes terres, je les ai conduits en Normandie, j'ai pris Pontorson, dont j'ai passé la garnison au fil de l'épée, et, de là, j'ai été mettre le siège devant Saint-James-de-Beuvron.

— Je connais tous ces exploits, mon cousin, et voilà pourquoi je m'étonne de vous voir ici.

— C'est que je vous rapporte votre épée de connétable, **sire ; car j'ai tenu toutes mes promesses, tandis que vous** avez manqué aux vôtres. Pardon de vous la rendre en si mauvais état, continua Artus en la tirant du fourreau, mais elle s'est ainsi ébréchée et tronquée à force de frapper sur des armures anglaises.

— J'ai manqué à mes promesses ! dit le roi en regardant le tronçon d'épée que lui présentait le connétable, et **auxquelles, mon cousin ?**

De Giac fit un mouvement pour se lever et sortir.

— Restez, dit le roi en lui faisant signe de s'asseoir. Vous **voyez qu'on nous accuse, restez pour nous défendre.**

De Giac retomba sur son fauteuil.

— Il n'y a pas de ma faute, sire ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour soutenir ma troupe ; j'ai fait vendre chez les marchands de Rennes toutes mes orfèvreries et toutes **mes vaisselles d'argent. J'ai fait vendre jusqu'à ma chaîne** et mes éperons d'or, qui prouvaient que j'étais chevalier ; jusqu'à la couronne de mon casque, qui prouvait que **j'étais comte, et dont les perles m'avaient été données par ma mère, la reine d'Angleterre, mais cela n'a pu suffire. Aussi mon armée s'est-elle débandée pendant la** nuit, faute d'argent, mettant le feu à ses logis, aban**donnant ses bagages, son artillerie, ses machines. J'ai** couru après ces félons et ces couards. Je me suis jeté à la tête de leurs escadrons, priant et menaçant ; mais ils n'ont rien écouté, ni menaces ni prières ; ils m'ont ren**versé de cheval, ils m'ont passé sur le corps. Ils m'ont laissé** évanoui sur la route ; et toute cette honte, sire, ne serait **pas arrivée à la maison de Bretagne, qui vaut la maison de France, si Votre Majesté avait tenu sa parole.**

— Mais en quoi donc y ai-je manqué, monsieur mon cousin ? dit à son tour, en se levant et en pâlissant de colère, le roi Charles VII.

— En ne m'envoyant pas les cent mille écus que Votre **Majesté m'avait promis.**

— **Ce que vous dites là est étrange, mon cousin, dit Char**les en se rasseyant et en jetant un regard sur Pierre de Giac, car les cent mille écus ont été décrétés à Meun-sur-Yèvre par les trois états du royaume, à telles enseignes qu'un évêque, nommé maître Hugues Comberel, a soutenu que cette taxe était encore une nouvelle pillerie, et passerait aux mains de mes favoris au lieu d'être employée à l'honneur du royaume. Ces cent mille écus ont été

levés sur les bonnes villes, et ne sont certes pas restés dans notre caisse, où il n'y a que quatre écus à cette heure : et la preuve, c'est que nous avons été forcé de demander crédit pour quarante livres au chapelain qui a baptisé le dauphin Louis.

— Mais, alors, où donc est passée cette somme ? dit Artus avec étonnement.

— Demandez au chevalier de Giac, mon cousin, répondit timidement le roi ; il doit en savoir quelque chose, car je crois que c'est à lui qu'elle a été remise.

— Mais, dit négligemment le chevalier en jouant avec sa chaîne d'or et sans attendre l'interrogatoire de Richemont, je crois qu'elle sera passée, une partie à acheter ces six magnifiques gerfauts blancs que des marchands de Hongrie nous ont apportés, l'autre à remonter à neuf nos équipages de chasse, qui étaient dans un état indigne d'un grand roi, et le reste...

— Et le reste, continua Artus en tremblant de colère, à remettre à neuf la maison de madame Catherine de l'Ile-Bouchard, laquelle était indigne de la veuve du comte de Turenne et de la maîtresse de M. de Giac.

— Peut-être, répondit le chevalier d'un air moitié embarrassé, moitié indolent.

Artus s'agenouilla aux pieds du roi, y déposa le tronçon d'épée qu'il avait tenu à la main, et, se relevant avec dignité, fit un mouvement pour sortir.

— Arrêtez, mon cousin ! lui dit Charles en le retenant. Nous ne reprenons pas notre parole.

— Sire, prenez-y garde, répondit Artus ; vous savez quelles sont les prérogatives du connétable du royaume.

— Oui, mon cousin, nous savons qu'elles sont presque égales à celles du roi.

— Vous savez que, parmi mes droits, est le droit de justice basse et haute, et que les sénéchaux, baillis, prévôts, maires, échevins, gardes et gouverneurs de bonnes villes, châteaux et forteresses, ponts, ports et passages, et généralement tous vos justiciers, doivent nous obéir comme ils obéiraient à vous-même.

— Je le sais.

— Et Votre Altesse me confirme dans ces droits, qu'elle m'a donnés, au reste, par sa lettre-patente du 7 mars 1424 ?

Le roi ramassa l'épée qui était restée à ses pieds, et, la présentant à Richemont :

— Remettez cette épée en son fourreau, mon cousin, lui dit-il : nous nous chargeons seulement d'y faire mettre une autre lame et de la choisir plus solide.

Richemont s'inclina.

— Maintenant, Votre Altesse veut-elle me faire remettre les clefs de la ville ?

— Et pourquoi cela, mon cousin ?

— Parce que je désire aller faire mes dévotions à Notre-Dame du bourg de Deolz, demain dès la pointe du jour, répondit Artus.

— Vous pouvez les prendre, dit le roi.

— Et maintenant que je n'ai plus rien à dire à Votre Altesse, permettra-t-elle que je me retire ?

— Allez, mon cousin, et que Dieu vous garde !

Le connétable salua profondément le roi et se retira, reconduit jusqu'à la porte par Fido, qui l'avait pris en amitié.

Le lendemain, au point du jour, comme monseigneur Artus de Richemont était dans l'église de Notre-Dame de Deolz, et que le prêtre montait à l'autel, un écuyer vint lui dire que M. de Giac était arrêté selon ses ordres, et qu'on attendait son bon plaisir pour savoir ce qu'il en fallait faire.

— Qu'Alain Giron et Robert de Montauban l'accompagnent jusque dans les prisons de Dun-le-Roi, avec cent lances ; une fois qu'il y sera déposé, mon bailli sait quel est son office. Allez. Quant à vous, Jehan de la Boissière, ajouta le connétable en se tournant vers un autre écuyer, partez pour Bourges, et prévenez le bourreau qu'il se rende en diligence à Dun-le-Roi, où l'attend de la besogne qui sera bien payée.

Ces ordres donnés, Richemont se mit à genoux, et écouta dévotement la messe.



Et le reste, continua Artus en tremblant de colère.

IV

Maintenant, nos lecteurs comprennent facilement pourquoi Artus de Richemont avait demandé au roi les clefs de la ville. C'était de peur que le chevalier de Giac ne prît la fuite pendant la nuit. Mais le chef des conseils se reposait trop sur la faveur dont l'honorait Charles, pour concevoir aucune crainte et pour chercher, par conséquent, à se soustraire au sort qui l'attendait. Aussi, lorsque les gens du connétable pénétrèrent dans sa maison, après avoir enfoncé sa porte à coups de hache, ils le trouvèrent tranquillement couché et endormi. Les soldats le forcèrent de se lever, sans lui donner le temps de passer d'autres vêtements qu'une longue robe de velours, et, l'entraînant jusqu'à la porte de la rue, ils le firent monter sur une petite haquenée qui avait, d'avance, était amenée pour lui. Alors arriva l'écuyer qui apportait les nouveaux ordres du connétable. La troupe se mit en marche pour Dun-le-Roi. Trois heures après, le chevalier était écroué dans les prisons de la ville, et, le soir du même jour, le bailli lui lisait sa sentence de mort.

De Giac l'écouta, assis dans un coin, les pieds nus sur la dalle, les coudes appuyés sur ses genoux et la tête dans ses deux mains. Lorsque la lecture fut finie, le bailli lui demanda s'il désirait quelque chose.

— Un prêtre, répondit seulement de Giac.

C'était la seule parole qu'il eût prononcée depuis son arrestation, ayant refusé obstinément de répondre aux interrogatoires. Le bailli sortit.

L'homme de Dieu trouva, en entrant, le chevalier dans la même position, et, voyant qu'une sueur abondante tombait du front du patient, il commença à l'exhorter à supporter la mort avec courage.

— Ce n'est pas la mort que je crains, dit de Giac, mais

mon [illegible] mains trop souvent vus de près pour que j'en [illegible] peur [illegible] c'est une vieille amie et si elle vient [illegible] je la bénirais.

— La mort vient avec la miséricorde de Dieu, mon fils, si le prie.

— Oui, avec sa vengeance, mon père, répondit de Giac.

— Ayez confiance en celui qui est mort pour le désarmer, continua le moine tirant de sa poitrine un crucifix qu'il présenta au chevalier.

Celui-ci étendit la main droite pour le prendre, mais à peine l'eut-il touché, qu'il jeta un cri comme s'il eût été de fer rouge. Le crucifix tomba à terre.

— Sacrilège ! s'écria le moine.

— Ce n'est point un sacrilège, mon père, c'est un oubli, répondit de Giac. J'aurais dû prendre ce crucifix de la main gauche, puisque la droite est déjà damnée ; et vous voyez, ajouta-t-il en le ramassant, en effet, de la main qu'il avait dite, et en baisant l'image sainte avec amour, que je n'ai point voulu insulter au symbole sacré de notre rédemption.

— Vous devez être un grand pécheur, mon fils, répondit le moine.

— Si grand, que je crains qu'il n'y ait pas de pardon pour mes crimes.

— Vous êtes cependant bien jeune !

— Jeune d'âge, vieux de cœur. Les années font marcher la vie, les douleurs la font courir. Le temps n'a pas de durée par lui-même ; c'est le bonheur et le malheur qui le divisent en minutes ou en siècles. Et, croyez-moi, mon père, quoique je n'aie pas un cheveu blanc sur la tête, peu de vieillards ont vécu autant que moi.

— Nos douleurs dans ce monde nous sont parfois comptées dans l'autre, mon fils. Rien n'est perdu pour qui se repent, et cette demande que vous avez faite d'un prêtre commence à me faire espérer que cette eau qui coule sur votre face et que j'ai prise pour la sueur de la crainte, était celle du remords.

— Je vous ai fait demander comme un malade fait demander un médecin, quoiqu'il sache que sa maladie est mortelle. Je vous ai fait demander, parce que l'espoir est une chose si profondément enracinée au cœur de l'homme, que lorsqu'il s'éteint dans cette vie, on espère le voir se rallumer dans l'autre. Je vous ai fait demander, enfin, parce que, depuis dix ans, mon sein renferme des secrets si terribles, qu'il faut que je m'habitue à les dire à un homme afin d'avoir le courage de les répéter à Dieu.

Le moine chercha des yeux un siège.

— Asseyez-vous sur cette pierre, lui dit de Giac en se laissant tomber sur ses genoux et lui donnant sa place.

Le prêtre s'assit.

— J'ai été heureux, mon père. Les vingt-cinq premières années de ma vie se sont passées dans la joie et le plaisir. J'étais riche, noble, brave. J'étais le favori du duc Jean sans Peur, qui, comme vous le savez, était le plus puissant duc de la chrétienté.

— Oui, murmura le prêtre, pour le malheur de ce pauvre pays de France.

— Ah ! vous êtes dauphinois, mon père ?

— J'ai été élevé dans l'amour de mes princes et dans la haine des Anglais.

— Moi, je n'avais ni amour ni haine. Je me trompe, j'avais de l'amour, mais non point de cet amour dont vous me parlez ; peu m'importait qui tenait le royaume de France, de ses rois légitimes ou du roi conquérant, pourvu que le bras de Catherine s'appuyât sur le mien, pourvu que ses yeux me regardassent avec tendresse, pourvu que sa bouche me dît : « Je t'aime ! » Je devins son époux. Toute ma vie était dans cette femme, mon père, joie et douleur, depuis le sourire jusqu'au sanglot. J'aurais donné pour elle, je ne dirai pas mon rang, mon bien, mes richesses, mais ma vie, mon honneur, mon âme. Mon père, cette femme me trompait. Un jour, je surpris une lettre ; cette lettre indiquait un rendez-vous. Je ne voulus croire que mes yeux ; je me cachai et je vis Catherine s'avancer, appuyée au bras de son amant, ses yeux perdus dans ceux de son amant ; je l'entendis échanger le mot *je t'aime* avec son amant ; et cet amant, c'était celui que je respectais comme mon prince, que j'aimais comme mon père ; cet amant, c'était le duc Jean de Bourgogne.

— Sa plus grande trahison n'est point celle que vous lui reprochez, mon fils.

— Grande et petite, il les a payées toutes ensemble ; c'est moi qui le décidai à l'entrevue de Montereau, mon père ; c'est moi qui fis établir les tentes de manière qu'il n'y eût point de barrière ; c'est moi qui donnai le signal à Tanneguy-Duchâtel, à Narbonne et à Robert de Loire ; et si je ne le frappai pas après eux, c'est qu'une dernière blessure aurait terminé son agonie et m'aurait volé la volupté de ses dernières douleurs.

— Le duc méritait la mort, dit le prêtre en fronçant les sourcils ; que l'absolution du Seigneur descende donc sur ceux qui l'ont frappé, car ils ont sauvé la France.

— Ce n'est pas tout, mon père ; je n'avais puni que l'un des coupables ; restait encore sa complice ; j'allai la trouver. Faut-il tout vous dire, et ne savez-vous pas à quels excès de vengeance la jalousie peut porter le cœur de l'homme ? Je versai, oui, je versai de ma main du poison dans le verre de cette femme, pour laquelle, deux ans auparavant, j'aurais donné ma vie ; puis, quand elle eut avalé le poison, je la fis monter à cheval derrière moi, liée autour de moi, enchaînée à moi, et je lançai mon cheval par la solitude, l'espace et la nuit. Pendant deux heures, je sentis se tordre dans les douleurs ce corps que j'avais si souvent porté avec délices dans mes bras pour lui épargner une fatigue. Pendant deux heures, j'entendis se lamenter cette voix dont le son m'avait si souvent fait tressaillir de joie et de bonheur. Enfin, au bout de deux heures, je ne sentis plus rien, je n'entendis plus rien. Mon cheval s'était arrêté sur les bords de la Seine ; je descendis : Catherine était morte. Cheval et cadavre, je poussai tout dans la rivière, et tout disparut.

— Quelque grande que fût sa faute, vous avez outrepassé vos droits en vous faisant justice. En état de vie ordinaire, c'est un crime qui ne peut être remis que par le saint-père ; mais, à l'heure de la mort, tout prêtre a les mêmes pouvoirs ; espérez donc, mon fils, car la miséricorde de Dieu est grande.

— Alors, mon père, je me jetai dans tout ce que l'homme appelle les joies, les plaisirs, les honneurs de la vie ; débauches, gloire, richesses, j'épuisai tout. Les hommes avaient été sans foi et sans honneur pour moi, je fus sans foi et sans honneur pour eux. Je trahis qui m'aimait, comme j'avais été trahi de ceux que j'avais aimés ; amis, maîtresses, pays, ne furent plus que de vains mots que je sacrifiai à un caprice. Et cela durt dix ans, mon père ; dix ans de damnation, que les hommes crurent dix ans de bonheur ; dix ans pendant lesquels il ne se passa pas une minute du jour et une heure de la nuit sans que je visse le duc et Catherine dans les bras l'un de l'autre ; veille ou sommeil n'y faisaient rien, tant ce souvenir était passé dans mon cœur et faisait partie de ma vie ; et, cependant, j'entendais dire quand je passais : « Voilà le favori ! voilà le puissant ! voilà l'heureux !... »

— Et comment ces crimes restèrent-ils cachés aux yeux des hommes ?

— C'est qu'une puissance supérieure à la puissance humaine m'avait pris sous sa protection fatale ; car je ne vous ai pas tout dit, mon père ; dans un moment de douleur, de désespoir, dans un moment où je souffrais tant que je croyais que j'allais mourir, j'offris ma main droite à qui m'offrirait les moyens de me venger.

— Eh bien ? dit le prêtre.

— Le pacte fut accepté, mon père, murmura de Giac en devenant plus pâle encore. Voilà pourquoi ma vengeance est restée cachée aux regards des hommes ; voilà pourquoi, lorsque vous m'avez présenté le crucifix et que j'ai voulu le prendre, il m'a brûlé comme une flamme.

— Arrière ! s'écria le prêtre en frissonnant de terreur et en se dressant dans l'angle du mur, arrière ! toi qui as fait alliance avec Satan.

— Mon père !

— Ne m'approche pas, maudit ! Notre saint-père le pape lui-même voudrait t'absoudre, qu'il ne le pourrait pas ; car, ouvrît-il à ton corps les portes du ciel, ta main n'en brûlerait pas moins éternellement en enfer. Laisse-moi donc sortir, car je n'ai plus besoin d'être ici.

De Giac lui fit place, et le prêtre s'avança vers la porte, qu'il ouvrit.

— Ainsi, malgré mes prières, mon repentir, mes remords, tu refuses de m'absoudre, prêtre ? continua de Giac.

— Je ne le puis, répondit le moine, tant que ta main tiendra à ton corps.

— Eh bien, s'écria de Giac, prêtre, rends-moi un dernier service.

— Lequel ? dit le moine en ouvrant la porte.

— Envoie-moi le bourreau, et, quand tu le verras sortir, rentre.

Et de Giac se rassit avec tranquillité sur la pierre où le moine l'avait trouvé.

— La chose sera faite comme vous le désirez, dit le prêtre en refermant la porte.

Et l'on entendit le bruit de ses sandales se perdre dans le corridor.

De Giac, resté seul, tira les bagues qu'il portait à la main gauche et les passa aux doigts de la main droite. A peine avait-il achevé cette opération, que le bourreau entra. De Giac marcha à lui.

— Écoute ! lui dit-il, voici à cette main pour plus de deux cents écus d'or de bagues et de pierreries, que je pourrais donner à un prêtre afin qu'il dît des messes pour le salut de mon âme.

De Giac fit une pause, regarda le bourreau, dont les yeux étincelaient de cupidité.

— Eh bien, continua de Giac en relevant la manche de sa

robe, en posant son bras sur une colonne qui s'élevait au milieu du cachot, prends ton épée, coupe cette main, et les bagues sont à toi.

Le bourreau tira son épée sans dire une parole, lui fit faire deux tours pour prendre sa mesure et, du troisième, abattit la main du sire de Giac, puis, ramassant cette main, il la mit dans sa poche et sortit. Un instant après le moine rentra.

— Maintenant, lui dit de Giac en marchant à lui et en lui montrant son poignet sanglant et mutilé, tu peux me donner l'absolution, prêtre, je n'ai plus ma main.

Le lendemain, le sire de Giac fut jeté à l'eau et noyé.

GUELFES ET GIBELINS

I

Ce fut en 1076, vers le même temps où le Cid, ce héros des Espagnes, soumettait à Alphonse VI Tolède et toute la Castille-Nouvelle, qu'éclatèrent les démêlés entre l'empereur Henri IV et le souverain pontife Grégoire VII ; voici à quelle occasion :

L'esprit de liberté avait soufflé sur l'Italie ; les marins aventureux qui bordent les côtes en avaient respiré les premières haleines ; Venise, Gênes, Pise, Gaëte, Naples, Amalfi, s'étaient constituées en républiques, tandis que l'intérieur des terres continuait d'obéir à Henri IV d'Allemagne. L'héritage de saint Pierre lui-même, sans être directement soumis à l'empire, reconnaissait encore son inféodation, en permettant que la nomination des papes fût confirmée par les empereurs ; — mais déjà le Milanais Alexandre II avait refusé de déposer sa tiare pour recevoir le baptême de la féodalité, lorsque le moine Hildebrand fut appelé en 1073 au pontificat sous le nom de Grégoire VII.

Non seulement le nouveau pape, dans lequel devait se personnifier la démocratie du moyen âge, suivit l'exemple d'Alexandre, mais encore trois ans à peine s'étaient écoulés depuis son exaltation que, jetant les yeux sur l'Europe, et voyant le peuple poindre partout comme les blés en avril, il avait compris que c'était à lui, successeur de saint Pierre, de recueillir cette moisson de liberté qu'avait semée la parole du Christ. En 1076, il publia une décrétale qui défendait à ses successeurs de soumettre leur nomination à la puissance temporelle ; dès lors, la chaire pontificale se trouva placée au même étage que le trône de l'empereur, et le peuple eut son César.

Cependant Henri IV n'était pas plus de caractère à renoncer à ses droits que Grégoire VII n'était d'esprit à s'y soumettre. Il répondit à la décrétale par un rescrit : son ambassadeur vint en son nom à Rome ordonner au souverain pontife de déposer la tiare, et aux cardinaux de se rendre à sa cour, afin de désigner un autre pape ; la lance avait rencontré le bouclier, le fer avait repoussé le fer.

Grégoire VII répondit en excommuniant l'empereur.

A la nouvelle de cette mesure, les princes allemands se rassemblèrent à Terbourg, et, comme l'empereur, emporté par la colère, avait dépassé ses droits, qui s'étendaient à l'investiture et non à la nomination, ils le menacèrent de le déposer, en vertu du même pouvoir qui l'avait élu, si, dans le terme d'une année, il ne s'était pas réconcilié avec le saint-siège.

Henri fut forcé de céder : il apparut en suppliant au sommet de ces Alpes qu'il avait menacé de franchir en vainqueur, et, par un hiver rigoureux, il traversa l'Italie pour aller, à genoux et pieds nus, demander au pape l'absolution de sa faute. Asti, Milan, Pavie, Crémone et Lodi le virent ainsi passer, et, fortes de sa faiblesse, elles saisirent le prétexte de son excommunication pour se délier de leur serment. De son côté, Henri IV, craignant d'irriter le pape, ne tenta même point de les faire rentrer sous son obéissance et ratifia leur liberté : ratification dont elles auraient, à la rigueur, pu se passer, comme le pape de l'investiture ; ce fut de cette division entre le saint-siège et l'empereur, entre le peuple et la féodalité, que se formèrent les factions guelfe et gibeline.

Pendant ce temps, et comme pour préparer la liberté de Florence, Godefroy de Lorraine, marquis de Toscane, et Béatrix, sa femme, mouraient, l'un en 1070, et l'autre en 1076, laissant la comtesse Mathilde héritière et souveraine du plus grand fief qui ait jamais existé en Italie : — mariée deux fois, la première avec Godefroy le Jeune, la deuxième avec Guelfe de Bavière, elle se sépara successivement de ses deux époux, et mourut léguant ses biens à la chaire de saint Pierre.

Cette mort laissa Florence à peu près libre d'imiter les autres villes d'Italie ; elle s'érigea donc en république, donnant à son tour l'exemple qu'elle avait reçu, à Sienne, Pistoie et Arezzo, qui s'empressèrent de le suivre.

Cependant, la noblesse florentine, sans rester indifférente à la grande querelle qui divisait l'Italie n'y était point entrée avec la même ardeur ; elle s'était divisée, il est vrai, mais en deux partis et non en deux camps. Chacun de ces partis s'observait avec plus de défiance que de haine, et, si ce n'était plus la paix, ce n'était du moins pas encore la guerre.

Parmi les familles guelfes, une des plus nobles, des plus puissantes et des plus riches, était celle des Buondelmonti : l'aîné de cette famille était fiancé avec une jeune fille de la famille des Amadei, dont la maison était alliée aux Uberti, et connue pour ses opinions gibelines. — Buondelmonte des Buondelmonti était seigneur de Monte-Buono dans le val d'Arno supérieur, et habitait un superbe palais situé sur la place de la Trinité.

Un jour que, selon sa coutume, il traversait à cheval et magnifiquement vêtu, les rues de Florence, une fenêtre s'ouvrit sur son passage et il s'entendit appeler par son nom.

Buondelmonte se retourna ; mais, voyant que celle qui l'appelait était voilée, il continua son chemin.

La dame l'appela une seconde fois et leva son voile. Alors, Buondelmonte la reconnut pour être de la maison des Donati, et, arrêtant son cheval, il lui demanda avec courtoisie ce qu'elle avait à lui dire.

— Je n'ai qu'à te féliciter sur ton prochain mariage, Buondelmonte, reprit la dame d'un ton railleur ; je ne veux qu'admirer ton dévouement qui te fait t'allier à une maison si au-dessous de la tienne. Sans doute un ancêtre des Amadei aura rendu quelque grand service à un des tiens, et tu acquittes aujourd'hui une dette de famille.

— Vous vous trompez, noble dame, répondit Buondelmonte. Si quelque distance existe entre nos deux maisons, ce n'est point la reconnaissance qui l'efface, c'est l'amour. J'aime Lucrezia Amadei, ma fiancée, et je l'épouse parce que je l'aime.

— Pardon, seigneur comte, continua la Gualdrada ; mais, il me semblait que le plus noble devait épouser la plus riche, la plus riche le plus noble, et le plus beau la plus belle.

— Mais jusqu'à présent, reprit Buondelmonte, il n'y a que le miroir que je lui ai rapporté de Venise qui m'ait montré une figure comparable à celle de Lucrezia.

— Vous avez mal cherché, monseigneur, ou vous vous êtes lassé trop vite. Florence perdrait bientôt son nom de ville des fleurs, si elle ne comptait pas dans son parterre de plus belles roses que celle que vous allez cueillir.

— Florence a peu de jardins que je n'aie visités, peu de fleurs dont je n'aie admiré les couleurs ou respiré le parfum, et il n'y a guère que les marguerites et les violettes qui aient pu échapper à mes yeux en se cachant sous l'herbe.

— Il y a encore le lis qui pousse au bord des fontaines et grandit au pied des saules, qui baigne son pied dans le ruisseau pour conserver sa fraîcheur, et cache sa tête dans l'ombre pour garder sa pureté.

— La signora Gualdrada aurait-elle, dans le jardin de ce palais, quelque chose de pareil à me faire voir ?

— Peut-être, si le signor Buondelmonte voulait me faire l'honneur de le visiter.

Buondelmonte jeta la bride aux mains de son page et s'élança dans le palais Donati.

La Gualdrada l'attendait en haut de l'escalier ; elle le guida par des corridors obscurs jusqu'à une chambre retirée ; elle ouvrit la porte, souleva la tapisserie, et Buondelmonte aperçut une jeune fille endormie.

Buondelmonte demeura saisi d'admiration : rien d'aussi beau, d'aussi frais et d'aussi pur ne s'était encore offert à sa vue. C'était une de ces têtes blondes, si rares en Italie, que Raphaël les a prises pour ses têtes de Vierge ; c'était un teint si blanc qu'on eût dit qu'il s'était épanoui au

pôle sous le vent du Nord ; c'était une taille si aérienne que Buondelmonte craignait de respirer, de peur que cet ange ne se réveillât et ne remontât au ciel.

La Gualdrada laissa retomber le voile ; Buondelmonte fit un mouvement pour le retenir : elle lui arrêta la main.

— Voilà la fiancée que je t'avais choisie, solitaire et pure, lui dit-elle ; mais tu t'es hâté, Buondelmonte ; tu as offert ta main à une autre. C'est la [illegible] sois heureux.

Buondelmonte interdit garda le silence.

— Eh bien, continua la [illegible], oublies-tu que la belle Lamberti t'attend ?

— Écoute, dit Buondelmonte en lui prenant la main : si je renonçais à cette [illegible], si je rompais les engagements pris, si j'offrais de prendre ta fille, me la donnerais-tu ?

— Et quelle serait la mère assez vaine ou assez insensée pour refuser l'alliance du seigneur de Monte-Buono ?

Alors, Buondelmonte leva la portière, s'agenouilla près du lit de la jeune fille, dont il prit la main ; et, comme la dormeuse s'éveillait ouvrant les yeux :

— Réveillez-vous, ma belle fiancée ! lui dit-il. Et vous, ma mère, envoyez chercher le prêtre, tandis que j'attacherai au front de votre fille la couronne d'oranger.

Le même jour, Buondelmonte épousa Luisa Gualdrada de la maison des Donati.

Le lendemain, le bruit de ce mariage se répandit. Les Amidei doutèrent quelque temps de l'outrage qui leur avait été fait ; mais un moment vint où ils n'en purent plus douter. Alors ils convoquèrent leurs parents, les Uberti, les Fifanti, les Lamberti et les Gualandini, et leur exposèrent la cause de cette réunion.

Mosca, au récit de l'insulte commune, s'écria avec l'énergie et la concision de la vengeance :

— *Cosa fatta capo ha* [1] !

Tous ceux qui étaient présents répétèrent ce cri, et la mort de Buondelmonte fut unanimement résolue.

Le matin de Pâques, Buondelmonte venait de traverser le vieux pont et descendait la rue de l'Arno ; plusieurs hommes, à cheval comme lui, débouchèrent de la rue de la Trinité, et marchèrent à sa rencontre. Arrivés à une certaine distance, ils se séparèrent en deux troupes, afin de l'attaquer des deux côtés. Buondelmonte les reconnut ; mais, soit confiance dans leur loyauté ou dans son courage, il continua son chemin sans donner aucune marque de défiance ; loin de là, en arrivant près d'eux, il les salua avec courtoisie. Alors, Schiazetto des Uberti sortit de dessous son manteau son bras armé d'une masse d'armes, et, d'un seul coup, il renversa Buondelmonte à bas de son cheval ; au même moment, Addo Arrhigi, mettant pied à terre lui ouvrit les veines avec son couteau. Buondelmonte se traîna jusqu'au pied de Mars, protecteur païen de Florence, dont la statue était encore debout, et expira.

Le bruit de ce meurtre ne tarda point à retentir dans la ville. Tous les parents de Buondelmonte se rassemblèrent dans la maison mortuaire, firent atteler un char et y placèrent, dans une bière découverte, le corps de la victime. Sa jeune femme s'assit sur le bord du cercueil, appuya sur sa poitrine la tête fracassée de son époux ; les plus proches parents l'entourèrent, et le cortège se mit en marche, précédé du vieux père de Buondelmonte, qui, de temps en temps, criait d'une voix sourde :

— Vengeance ! vengeance ! vengeance !

A l'aspect de ce cadavre ensanglanté, à la vue de cette belle veuve pleurante et les cheveux épars, aux cris de ce père précédant le cercueil de l'enfant qui aurait dû suivre le sien, les esprits s'exaltèrent, et chaque maison noble prit parti selon son opinion, son alliance ou sa parenté. Quarante-deux familles du premier rang se firent guelfes, et se rangèrent au parti de Buondelmonte ; vingt-quatre se déclarèrent gibelines et reconnurent les Uberti pour leurs chefs. Chacun rassembla ses serviteurs, fortifia ses palais, éleva des tours, et pendant trente-trois ans la guerre civile, se renfermant dans les murs de Florence, courut échevelée par ses rues et par ses places publiques.

Cependant, les gibelins, désespérant de vaincre s'ils restaient réduits à leurs propres forces, s'adressèrent à l'empereur, qui leur envoya seize cents cavaliers allemands. Cette troupe s'introduisit furtivement dans la ville par une des portes appartenant aux gibelins, et, la nuit de la Chandeleur 1248, le parti guelfe vaincu fut forcé d'abandonner Florence.

Alors les vainqueurs, maîtres de la ville, se livrèrent à ces excès qui éternisent les guerres civiles. Trente-six palais furent démolis et leurs tours abattues, entre autres la Torricella, qui dominait la place du Vieux-Marché, et qui s'élevait toute couverte de marbre à la hauteur de cent vingt brasses. Minée par sa base, elle tomba comme un géant foudroyé. Le parti de l'empereur triompha donc en Toscane, et les guelfes restèrent exilés jusqu'en 1251, époque de la mort de Frédéric II.

Cette mort produisit une réaction. Les guelfes furent rappelés, et le peuple reprit une partie de l'influence qu'il avait perdue. Un de ses premiers règlements fut l'ordre de détruire les forteresses derrière lesquelles les gentilshommes bravaient les lois. Un rescrit enjoignit aux nobles d'abaisser les tours de leurs palais à la hauteur de cinquante brasses, et les matériaux résultant de cette démolition servirent à élever des remparts à la ville, qui n'était point fortifiée du côté de l'Arno. Enfin, en 1252, le peuple, pour consacrer le retour de la liberté de Florence, frappa, avec l'or le plus pur, cette monnaie que l'on appelle florin, du nom de la ville, et qui, depuis sept cents ans, est restée à la même effigie, au même poids et au même titre, sans qu'aucune des révolutions qui suivirent celle à laquelle il devait naissance ait osé changer son empreinte populaire ou altérer son air républicain.

Cependant, les guelfes, plus généreux ou plus confiants que leurs ennemis, avaient permis aux gibelins de rester dans la ville. Ceux-ci profitèrent de cette liberté pour ourdir une conspiration, qui fut découverte. Les magistrats leur firent porter l'ordre de venir rendre compte de leur conduite ; mais ils repoussèrent les archers du podestat à coups de pierres et de flèches. Tout le peuple se souleva aussitôt ; on vint attaquer les ennemis dans leurs maisons ; on fit le siège des palais et des forteresses ; en deux jours, tout fut fini. Schiazetto des Uberti mourut les armes à la main. Un autre Uberti et un Infangati eurent la tête tranchée sur la place du Vieux-Marché, et ceux qui échappèrent au massacre ou à la justice, guidés par Farinata des Uberti, sortirent de la ville, et allèrent demander à Sienne un asile qu'elle leur accorda.

Farinata des Uberti était un de ces hommes de la famille du baron des Adrets, du connétable de Bourbon et des Lesdiguières, qui naissent avec un cœur de bronze, dont les yeux s'ouvrent dans une ville assiégée et se ferment sur un champ de bataille : — plantes arrosées de sang, et qui portent des fleurs et des fruits sanglants.

La mort de l'empereur lui ôtait la ressource ordinaire aux gibelins, qui était de s'adresser à l'empereur. Il envoya alors des députés à Manfred, roi de Sicile. Ces députés demandaient une armée. Manfred offrit cent hommes. Les ambassadeurs étaient sur le point de refuser cette offre qu'ils regardaient comme dérisoire ; mais Farinata leur écrivit :

« Acceptez toujours. L'important est d'avoir le drapeau de Manfred parmi les nôtres, et, quand nous l'aurons, j'irai le planter en tel lieu, qu'il faudra bien qu'il nous envoie un renfort pour l'aller reprendre. »

Cependant, l'armée guelfe poursuivit les gibelins, et vint établir son camp devant la porte de Camollia, dont la possession était si douce à Alfieri [1]. Après quelques escarmouches sans conséquence, Farinata ordonna une sortie, fit distribuer aux soldats allemands que lui avait envoyés Manfred (2) les meilleurs vins de la Toscane, et, lorsqu'il vit le combat engagé entre les guelfes et les gibelins, sous le prétexte de dégager une partie des siens, il se mit à la tête de ces auxiliaires, et leur fit faire une charge tellement profonde, que lui et ses cent hommes se trouvèrent enveloppés par toute l'armée ennemie. Les Allemands se battirent en désespérés ; mais la partie était trop inégale pour que le courage y pût quelque chose. Tous tombèrent. Farinata seul, et par miracle, s'ouvrit un chemin et regagna les siens, couvert du sang de ses ennemis, las de tuer, mais sans blessure.

Son but était atteint. Les cadavres des soldats de Manfred criaient vengeance par toutes leurs blessures ; l'étendard royal, envoyé à Florence, avait été traîné dans la boue et mis en pièces par la populace. Il y avait affront à la maison de Souabe et tache à l'écusson impérial. Une victoire seule pouvait venger l'un et effacer l'autre. Farinata des Uberti écrivit au roi de Sicile le récit de la bataille ; Manfred lui répondit en lui envoyant deux mille hommes.

Alors le lion se fit renard. Pour attirer les Florentins dans une mauvaise position, Farinata feignit d'avoir à se plaindre des gibelins. Il écrivit aux Anziani pour leur indiquer un rendez-vous à un quart de lieue de la ville. Deux hommes l'y attendirent ; lui s'y rendit seul. Il leur offrit, s'ils voulaient faire marcher une armée puissante contre Sienne, de leur livrer la porte de San Vito, dont il avait la garde. Les chefs guelfes ne pouvaient rien décider sans l'avis du peuple. Ils retournèrent vers lui et assemblèrent le conseil. Farinata rentra dans la ville.

L'assemblée fut tumultueuse ; la masse était d'avis d'accepter ; mais quelques-uns, plus clairvoyants, craignaient une trahison. Les Anziani, qui avaient entamé la négociation, et qui devaient en tirer honneur, l'appuyaient de tout leur pouvoir, et le peuple appuyait les Anziani. Le

(1) Toute chose emporte sa fin.

1. A Camoglia mi godo il polverone. *Sonnet* [illegible]

2. Manfred était de la maison de Souabe.

comte Guido Guerra et Tegghiaio Aldobrandini essayèrent en vain de s'opposer à la majorité : le peuple ne voulut pas les écouter. Alors Cece des Guerardini, connu par sa sagesse et son dévouement à la patrie, se leva et essaya de se faire entendre ; mais les Anziani lui ordonnèrent de se taire. Il n'en continua pas moins son discours, et les magistrats le condamnèrent à cent florins d'amende. Il consentit à les payer si à ce prix il obtenait la parole. L'amende fut doublée. Guerardini accepta cette nouvelle punition en disant qu'on ne pouvait acheter trop cher l'honneur de donner un bon avis à la République. Enfin on porta l'amende jusqu'à la somme de quatre cents florins, sans qu'on pût lui imposer silence. Ce dévouement, qu'on prit pour de l'obstination, exalta les esprits. La peine de mort lui proposée et adoptée contre celui qui osait ainsi s'opposer à la volonté du peuple.

La sentence fut signifiée à Guerardini. Il l'écouta tranquillement ; puis, se levant une dernière fois :

— Faites dresser l'échafaud, dit-il, et laissez-moi parler pendant qu'on le dressera.

Mais les Florentins étaient décidés à ne rien écouter. Au lieu de tomber aux pieds de cet homme, ils l'arrêtèrent, et, comme il était le seul opposant, une fois qu'il fut hors de l'assemblée, la proposition passa. Florence envoya demander du secours à ses alliés. Lucques, Bologne, Pistoie, le Prato, San-Miniato et Volterra répondirent à son appel. Au bout de deux mois, les guelfes avaient rassemblé trois mille cavaliers et trente mille fantassins.

Le lundi 3 septembre 1260, cette armée sortit nuitamment des murs de Florence, et marcha vers Sienne. Au milieu d'une garde choisie parmi les plus braves roulait pesamment le carroccio ; c'était un char doré attelé de huit bœufs, couverts de caparaçons rouges, et au milieu duquel s'élevait une antenne surmontée d'un globe doré ; au-dessus de ce globe et entre deux voiles blanches flottait l'étendard de Florence, qui, au moment du combat, était remis aux mains de celui qu'on estimait le plus brave. Au-dessous, un Christ en croix semblait bénir l'armée de ses bras étendus. Une cloche, suspendue près de lui, rappelait vers un centre commun ceux que la mêlée dispersait, et le pesant attelage, ôtant au carroccio tout moyen de fuir, forçait l'armée soit à l'abandonner avec honte, soit à le défendre avec acharnement. C'était une invention d'Eribert, archevêque de Milan, qui, voulant relever l'importance de l'infanterie des communes, afin de l'opposer à la cavalerie des gentilshommes, en avait fait usage pour la première fois dans la guerre contre Conrad le Salique ; aussi était-ce au milieu de l'infanterie, dont le pas se réglait sur celui des bœufs, que roulait cette lourde machine. Celui qui la conduisait, cette fois, était un vieillard de soixante et dix ans, nommé Jean Tornaquinci ; et sur la plate-forme du carroccio, réservée aux plus vaillants, étaient ses sept fils, auxquels il avait fait jurer de mourir tous, avant qu'un seul ennemi touchât cette arche d'honneur du moyen âge. Quant à la cloche, elle avait été bénite, disait-on, par le pape Martin, et s'appelait Martinella.

Le 4 septembre, au point du jour, l'armée se trouva sur le Monte-Aperto, monticule situé à cinq milles de Sienne, vers la partie orientale de la ville ; elle découvrit alors dans toute son étendue la cité qu'elle espérait surprendre. Aussitôt un évêque presque aveugle monta sur la plate-forme du carroccio, et dit la messe, que toute l'armée écouta solennellement à genoux et la tête découverte ; puis, le saint sacrifice achevé, il détacha l'étendard de Florence, le remit aux mains de Jacopo del Vacca, de la famille des Pazzi, et, revêtant lui-même une armure, il alla se placer dans les rangs de la cavalerie. Il y était à peine, que la porte de San-Vito s'ouvrit, suivant la promesse faite. La cavalerie allemande en sortit la première ; derrière elle venait celle des émigrés florentins, commandée par Farinata ; ensuite parurent les citoyens de Sienne avec leurs vassaux formant l'infanterie, en tout treize mille hommes. Les Florentins virent qu'ils étaient trahis ; mais ils comparèrent aussitôt leur armée à celle qui se développait sous leurs yeux, et poussèrent de grands cris de provocation et d'insulte, en songeant qu'ils étaient trois contre un, et firent face à l'ennemi.

En ce moment, l'évêque qui avait dit la messe, et qui, comme tous les hommes privés d'un sens, avait exercé les autres à le remplacer, entendit du bruit derrière lui, se retourna, et ses yeux, tout affaiblis qu'ils étaient, crurent apercevoir entre lui et l'horizon, une ligne qui, un instant auparavant, n'existait pas. Il frappa sur l'épaule de son voisin, et lui demanda si ce qu'il apercevait était une muraille ou un brouillard.

— Ce n'est ni l'un ni l'autre, répondit le soldat : ce sont les boucliers des ennemis.

En effet, un corps de cavalerie allemande avait tourné le Monte-Aperto, passé l'Arbia à gué, et attaquait les derrières de l'armée florentine, tandis que le reste des Siennois lui présentait le combat en face.

Alors Jacopo del Vacca, pensant que l'heure était venue d'engager la bataille, éleva au-dessus de toutes les têtes l'étendard de Florence, qui représentait un lion, et cria :

— En avant !

Mais, au même instant, Bocca degli Abbati, qui était gibelin dans l'âme, tira son épée du fourreau, et abattit d'un seul coup la main et l'étendard. Puis, s'écriant : « A moi les gibelins ! » il se sépara, avec trois cents nobles du même parti, de l'armée guelfe, pour aller rejoindre la cavalerie allemande.

Cependant, la confusion était grande parmi les Florentins : Jacopo del Vacca élevait son poignet mutilé et sanglant en criant : « Trahison ! » Nul ne pensait à ramasser l'étendard foulé aux pieds des chevaux, et chacun, en se voyant chargé par celui qu'un instant auparavant il croyait son frère, au lieu de s'appuyer sur son voisin, s'éloignait de lui, craignant plus encore l'épée qui le devait défendre que celle qui le devait attaquer. Alors, le cri de trahison, proféré par Jacopo del Vacca, passa de bouche en bouche, et chaque cavalier, oubliant le salut de la patrie pour ne penser qu'au sien, tira du côté qui lui sembla le moins dangereux, confiant sa vie à la vitesse de sa monture, et laissant son honneur expirer à sa place sur le champ de bataille ; si bien que, de ces trois mille hommes qui étaient tous de la noblesse, trente-cinq vaillants restèrent seuls, qui ne voulurent pas fuir, et qui moururent.

L'infanterie, qui était composée du peuple de Florence et de gens venus des villes alliées, fit meilleure contenance, et se serra autour du carroccio. Ce fut donc sur ce point que se concentra *le combat et le grand carnage qui teignit l'Arbia en rouge* (1).

Mais, privés de leur cavalerie, les guelfes ne pouvaient tenir, puisque tous ceux qui étaient restés sur le champ de bataille étaient, comme nous l'avons dit, des gens du peuple qui, armés au hasard de fourches et de hallebardes, n'avaient à opposer à la longue lance et à l'épée à deux mains des cavaliers, que des boucliers de bois, des cuirasses de buffle, ou des justaucorps matelassés. Les hommes et les chevaux bardés de fer entraient donc facilement dans ces masses, et y faisaient des trouées profondes ; et cependant, animés par le bruit de Martinella, qui ne cessait de sonner, trois fois ces masses se refermèrent, repoussant de leur sein la cavalerie allemande, qui en ressortit trois fois sanglante et ébréchée, comme un fer d'une blessure.

Enfin, à l'aide de la diversion que fit Farinata à la tête des émigrés florentins et du peuple de Sienne, les cavaliers arrivèrent jusqu'au carroccio. Alors se passa à la vue des deux armées une action merveilleuse : ce fut celle de ce vieillard auquel nous avons dit que la garde du carroccio était confiée, et qui avait fait jurer à ses sept fils de mourir au poste où il les avait placés.

Pendant tout le combat, les sept jeunes gens étaient restés sur la plate-forme du carroccio, d'où ils dominaient l'armée ; trois fois ils avaient tourné les yeux impatiemment sur leur père. Mais, d'un signe, le vieillard les avait retenus ; enfin l'heure était arrivée où il fallait mourir ; le vieillard cria à ses enfants : *Allons !*

Les jeunes gens sautèrent à bas du carroccio, à l'exception d'un seul que son père retint par le bras : c'était le plus jeune, et par conséquent le plus aimé : il avait dix-sept ans à peine, et s'appelait Arnolfo.

Les six frères étaient armés comme des chevaliers ; ils reçurent vigoureusement le choc des gibelins. Pendant ce temps, le père, de la main dont il ne retenait pas son fils, sonnait la cloche de ralliement : les guelfes reprirent courage, et les cavaliers allemands furent une quatrième fois repoussés. Le vieillard vit revenir à lui quatre de ses fils : deux s'étaient couchés déjà pour ne plus se relever.

Au même instant, mais du côté opposé, on entendit de grands cris, et l'on vit la foule s'ouvrir. C'était Farinata des Uberti à la tête des émigrés florentins. Il avait poursuivi la cavalerie guelfe jusqu'à ce qu'il se fût assuré qu'elle ne reviendrait plus au combat, comme un loup qui [illegible] les chiens avant de se jeter sur les moutons.

Le vieillard, qui dominait la mêlée, le reconnut à son panache, à ses armes et, encore plus, à ses coups. L'homme et le cheval paraissaient ne faire qu'un, et semblaient un monstre couvert des mêmes écailles. Ce qui [illegible] sous les coups de l'un était foulé à l'instant sous les pieds de l'autre : tout s'ouvrait devant eux. Le vieillard fit un signe à ses quatre fils, et Farinata vint se heurter contre une muraille de fer. Aussitôt les masses se resserrèrent autour d'eux et le combat se rétablit.

Farinata était seul parmi ces gens de pied, qu'il dominait de toute la hauteur de son cheval ; car il avait laissé les autres cavaliers gibelins bien loin derrière lui. Le vieillard pouvait suivre son épée flamboyante, qui se levait et s'abaissait avec la régularité d'un marteau de forgeron. Il por

(1) . . . . Lo strazio e'l grande scempio
Che fece l'Arbia colorata in rosso.
Inf. X, 85.

[illegible] le [illegible] mort qui s'avait [illegible] [illegible] le [illegible] il ne [illegible] la voix de ses [illegible] point de sonner la cloche [illegible] de l'autre [illegible] avec plus de force [illegible]

[illegible] enfin, mais [illegible] un lieu de [illegible] il dirigea [illegible] les cavaliers [illegible] chargeaient [illegible] pendant le [illegible] qu'il [illegible] avant qu'[illegible] le vieillard [illegible] deux de ses fils [illegible] arme ne sortit [illegible] ses yeux pas une plainte [illegible] de son cœur [illegible] Arnolfo contre [illegible]

Mais Farinata, les [illegible] les cavaliers allemands s'étaient [illegible] tandis que [illegible] les troupes siennoises chargeaient [illegible] infanterie contre infanterie, ils se [illegible] chargeait du leur.

La dernière [illegible] mille hommes à cheval [illegible] s'enfoncèrent au milieu de dix ou douze [illegible] qui restaient encore autour du carroccio. [illegible] dans cette masse, la sillonnant tels qu'un [illegible] serpent dont l'épée de Farinata était le dard. [illegible] vit le monstre s'avancer en roulant ses [illegible] il fit signe à ses deux fils qui s'élancèrent [illegible] de l'ennemi avec toute la réserve. Arnolfo [illegible] de ne pas suivre ses frères.

Le vieillard les vit tomber les uns après les autres [illegible] la corde de la cloche aux mains d'Arnolfo et sauta [illegible] la plate-forme; le pauvre père n'avait pas eu le [illegible] de voir mourir son septième enfant.

[illegible] passa sur le corps du père comme il avait passé sur [illegible] des fils. Le carroccio fut pris, et, comme Arnolfo [illegible] de sonner la cloche malgré les [illegible] qu'il recevait, [illegible] della Presse monta sur la plate-forme [illegible] brisa la tête d'un coup de masse d'armes.

[illegible] moment que les Florentins n'entendirent plus la voix de [illegible] ils n'essayèrent même plus de se rallier. [illegible] de son côté; quelques-uns se [illegible] dans le château de Monte-Aperto, où ils furent pris le lendemain, les autres moururent [illegible] mille hommes [illegible] restèrent sur la place du combat.

La perte de la bataille de Monte-Aperto est restée pour Florence un de ces grands désastres dont le souvenir se perpétue à travers les âges. Après cinq siècles et demi, le Florentin montre encore aux étrangers le lieu de combat avec tristesse, et cherche dans les eaux de l'Arbia cette teinte rougeâtre que leur a donnée [illegible] le sang de ses ancêtres; de leur côté, les Siennois s'en enorgueillissent encore [illegible] de leur victoire. Les antennes du carroccio qui vit tant d'hommes tomber autour de lui dans cette fatale journée sont précieusement conservées dans la basilique [illegible] conservé à la porte de la Darsena les chaînes du port de Pise, comme Pérouse garde à la fenêtre du palais gouvernemental le lion de Flo[illegible] pauvres villes [illegible] reste de leur antique liberté que les trophées qu'elles se sont enlevés les unes aux autres! pauvres esclaves à qui leurs maîtres ont, par dérision sans doute, laissé [illegible] leur couronne de reine.

Le 27 septembre, l'armée gibeline se présenta à [illegible] Florence, dont elle trouva toutes les femmes en deuil [illegible] il n'en était pas une seule qui n'eût perdu un fils, un [illegible] un mari. Les portes en étaient ouvertes, et [illegible] ne fut faite. Dès le lendemain, toutes les lois guelfes furent abolies, et le peuple, cessant d'avoir part aux [illegible] sous la domination de la noblesse.

Alors [illegible] les cités gibelines de la Toscane fut convoquée [illegible] les ambassadeurs de Pise et de Sienne déclarèrent [illegible] voyaient pas d'autre moyen d'éteindre la guerre civile [illegible] complètement Florence, véritable capitale [illegible] qui ne cesserait de favoriser le parti [illegible] Alberti, les Santafiori et les [illegible] approuvèrent [illegible] Chacun y [illegible] son ambition [illegible] allait passer lorsque [illegible] des Uberti se leva.

Ce fut un discours [illegible] celui que [illegible] ce Florentin pour Florence [illegible] plaidant en faveur de sa [illegible] ce victorieux demandant [illegible] pour les vaincus [illegible] de mourir pour qu'[illegible] ne vît [illegible] Coriolan et [illegible] Camille [1].

[illegible] de Farinata l'em[illegible] conseil [illegible] la bataille, Florence fut [illegible] les gibelins [illegible] le siège de leur gouvernement [illegible] six ans [illegible] cinquième année de cet [illegible] naquit à Florence un enfant qui reçut [illegible] le nom d'Alighieri [illegible] celui de Dante.

C'était [illegible] d'une noble famille [illegible] la généalogie [2]. [illegible]

---

[1] [illegible] saffert[illegible]
Fu per [illegible] terre via Fiorenza
C[illegible] a viso aperto.
Inf., [illegible] X.

[2] *I*[illegible] chant XV.

[illegible] dont il fait le rameau [illegible] Eliseo qui, ayant pris pour femme une jeune fille [illegible] de la famille des Aldighieri, ajouta à son nom [illegible] ses armes le nom et les armes de son épouse, [illegible] mourut [illegible] chevalier dans la milice de l'empereur Conrad.

Jeune encore, il perdit son père. Élevé par [illegible] mère, que l'on appelait Bella, son éducation fut celle d'un chrétien et d'un gentilhomme. Brunetto Latini lui apprit les lettres latines et grecques [illegible] au nom de son maître [illegible] il s'est perdu [illegible] la bataille de Campaldino [illegible] preuve qu'il en avait [illegible]

[illegible] il étudia la philosophie à Florence, Bologne et Padoue [illegible] vint à Paris et y apprit la théologie, puis il retourna dans sa belle Florence et la trouva en proie aux guerres civiles. Son alliance avec une femme de la famille des Donati le jeta dans le parti guelfe. Dante était un de ces hommes qui se donnent corps et âme lorsqu'ils se donnent. Aussi le voyons-nous à la bataille de Campaldino charger à cheval les gibelins d'Arezzo, et, dans la guerre contre les Pisans, monter le premier à l'escalade du château de Caprona.

Après cette victoire il obtint les premières dignités de la République. Nommé quatorze fois ambassadeur, quatorze fois il mena à bien la mission qui lui avait été confiée. Ce fut au moment de partir pour l'une de ces ambassades [1] que, mesurant du regard les événements et les hommes, et que trouvant les uns [illegible] et les autres petits, il laissa tomber ces paroles dédaigneuses:

« Si je reste, qui va? si je vais, qui reste? »

Une terre labourée par les discordes civiles est prompte à faire germer une pareille semence; sa plante est l'envie et son fruit l'exil.

[illegible] Dante fut condamné, le 27 [illegible] vier 1302, par sentence du comte Gabriel [illegible] podestat de Florence, à huit mille livres d'amende et deux ans [illegible] et, dans le cas de non-payement de [illegible] amende, à la confiscation de ses biens et à un exil éternel.

Dante ne voulut pas reconnaître le crime en reconnaissant l'arrêt; il abandonna ses emplois, ses terres, ses maisons, et sortit de Florence, emportant pour toute richesse l'épée avec laquelle il avait combattu à Campaldino, et la plume qui avait déjà écrit les sept premiers chants de l'*Enfer*.

Alors ses biens furent confisqués et vendus au profit de l'État; on passa la charrue à la place où avait été sa maison et l'on y sema du sel. Enfin, condamné à mort par [illegible] il fut brûlé en effigie sur la même place où deux siècles plus tard Savonarole devait l'être en réalité.

L'amour de la patrie, le courage dans le combat, l'ardeur de la gloire avaient fait de Dante un brave guerrier; [illegible] dans l'intrigue, la persévérance dans la politique, la justesse dans la vertu, avaient fait de Dante un grand politique; le malheur, le dédain et la vengeance firent de lui un sublime poète. Privé de cette activité [illegible] dont il avait besoin, son âme se jeta dans la contemplation des choses divines, et tandis que son corps demeurait [illegible] sur la terre, son esprit visitait le triple royaume des morts et peuplait l'enfer de ses haines et le paradis de ses amours. *La Divine Comédie* est l'œuvre de [illegible] vengeance. Dante taille sa plume avec son épée.

Le premier asile qui s'offrit au fugitif fut le château du seigneur della Scala, et dès ce premier [illegible] de son *Enfer*, le poète s'empresse d'acquitter la dette de sa reconnaissance [2], qu'il exprime encore dans le XVII[illegible] chant du *Paradis* [3].

Il trouva [illegible] de cet Auguste du moyen âge [illegible] de proscrits. [illegible] Sagacius Mucius [illegible] de Reggio [illegible] détails précieux sur la manière dont le seigneur della Scala exerçait [illegible] envers ceux qui venaient demander un asile [illegible] foyer.

Ils [illegible] différents appartements selon leurs diverses conditions et [illegible] Parmi le magnifique seigneur avait donné [illegible] et une table splendide. Les diverses [illegible] étaient indiquées par des devises et des symboles divers: la Victoire pour les guerriers, l'Espérance pour les proscrits, les Muses pour les poètes, Mercure pour les peintres, le Paradis pour les gens d'Église [illegible] les [illegible] des bouffons et des joueurs de gobelets [illegible] leurs appartements. Les salles étaient peintes [illegible]

---

[1] Près du pape Boniface VIII.

[2]
Infin che 'l Veltro
Verrà, che la farà morir di doglia.
Questi non ciberà terra nè peltro;
Ma sapienza, amore e virtute,
E sua nazion sarà tra feltro e feltro.
Inf., Cant. I.

[3]
Lo primo tuo rifugio e 'l primo ostello
Sarà la cortesia del gran Lombardo,
Che in su la Scala porta il santo uccello.
Parad., Cant. XVII.

Giotto, et les sujets qu'il avait traités avaient rapport aux vicissitudes de la fortune humaine. De temps en temps, le seigneur châtelain appelait à sa propre table quelques-uns de ses hôtes, surtout Guido de Castello de Reggio, qu'à cause de sa franchise, on appelait le simple Lombard, et Dante Alighieri, homme alors très illustre, et qu'il vénérait à cause de son génie. »

Mais tout honoré qu'il était, le proscrit ne pouvait plier sa fierté à cette vie, et des plaintes profondes sortent à plusieurs reprises de sa poitrine.

Tantôt c'est Farinata qui, de sa voix altière, lui dit :

« La reine de ces lieux n'aura pas rallumé cinquante fois son visage nocturne, que tu apprendras par toi-même combien est difficile l'art de rentrer dans sa patrie. »

Tantôt c'est son aïeul Caccia Guida qui, compatissant aux peines à venir de son fils, s'écrie :

« Ainsi qu'Hippolyte sortit d'Athènes, chassé par une marâtre perfide et impie, ainsi il te faudra quitter les choses les plus chères, et ce sera la première flèche qui partira de l'arc de l'exil. Alors, tu comprendras ce que renferme d'amertume le pain de l'étranger, et combien l'escalier d'autrui est dur à monter et à descendre. Mais le poids le plus lourd à tes épaules sera cette société mauvaise et divisée avec laquelle tu tomberas dans l'abîme. »

Ces vers, on le voit, sont écrits avec les larmes des yeux et le sang du cœur.

Cependant, quelque douleur amère qu'il souffrît, le poëte refusa de rentrer dans sa patrie, parce qu'il n'y rentrait point par le chemin de l'honneur. En 1315, une loi rappela les proscrits à la condition qu'ils payeraient une certaine amende. Dante, dont les biens avaient été vendus et la maison démolie, ne put réaliser la somme nécessaire. On lui offrit alors de l'en exempter, mais à la condition qu'il se constituerait prisonnier, et qu'il irait recevoir son pardon à la porte de la cathédrale, les pieds nus, revêtu de la robe de pénitent, et les reins ceints d'une corde. Cette proposition lui fut transmise par un religieux de ses amis. Voici la réponse de Dante :

« J'ai reçu avec honneur et avec plaisir, votre lettre, et après



Dante Alighieri.

en avoir pesé chaque parole, j'ai compris avec reconnaissance combien vous désirez du fond du cœur mon retour dans la patrie. Cette preuve de votre souvenir me lie d'autant plus étroitement à vous, qu'il est plus rare aux exilés de trouver des amis. Donc, si ma réponse n'était point telle que le souhaiterait peut-être la pusillanimité de quelques-uns, je la remets affectueusement à l'examen de votre prudence. Voici ce que j'ai appris par une lettre de votre neveu, qui est le mien, et de quelques-uns de mes amis. D'après une loi, récemment publiée à Florence, il paraît que, si je veux donner une somme d'argent ou faire amende honorable, je pourrai être absous et retourner à Florence. Dans cette loi, ô mon père ! il faut l'avouer, il y a deux choses ridicules et mal conseillées ; je dis mal conseillées par ceux qui ont fait la loi, car votre lettre, plus discrètement et plus sagement conçue ne contenait rien de ces choses.

« Voilà donc la glorieuse manière dont Dante Alighieri doit rentrer dans sa patrie après l'ennui d'un exil de quinze ans ! Voilà la réparation accordée à une innocence manifeste à tout le monde. Mes larges sueurs, mes longues fatigues m'auront rapporté ce salaire ! Loin d'un philosophe cette bassesse digne d'un cœur de boue ! Merci du spectacle où je serais offert au peuple comme le serait quelque misérable demi-savant sans cœur et sans renommée ! Que moi, exilé d'honneur, j'aille me faire tributaire de ceux qui m'offensent, comme s'ils avaient bien mérité de moi ! Ce n'est point là le chemin de la patrie, ô père ! Mais, s'il en est quelque autre qui me soit ouvert par vous, et qui n'ôte point la renommée à Dante, je l'accepte, indiquez-le moi, et, alors mes pas ne seront pas lents. Dès que l'on ne rentre pas à Florence par le chemin de l'honneur, mieux vaut n'y pas rentrer. Le soleil et les étoiles se voient par toute la terre, et par toute la terre on peut méditer les vérités du ciel (1). »

Dante, proscrit par les guelfes, s'était fait gibelin, et devint aussi ardent dans sa nouvelle religion qu'il avait été loyal dans l'ancienne ; sans doute, il croyait que l'unité impériale était le seul moyen de grandeur pour l'Italie, et cependant Pise avait bâti sous ses yeux son Campo-Santo, son dôme et sa tour penchée. Arnolfo de Lapo avait jeté sur la grande place de Florence les fondements de la Sainte-Marie-des-Fleurs ; Sienne avait élevé sa cathédrale au clocher rouge et noir, et y avait renfermé, comme un bijou dans son écrin, la chaire sculptée par Nicolas de Pise. Peut-être aussi le caractère aventureux des chevaliers et des seigneurs allemands lui semblait-il plus poétique que l'habileté commerçante de la noblesse génoise ou vénitienne, et la fin de l'empereur Albert lui plaisait-elle plus que la mort de Boniface VIII (2).

Lassé de la vie qu'il menait chez Can della Scala, où l'amitié du maître ne le protégeait pas toujours contre l'insolence de ses courtisans et les facéties de son bouffon, le poète reprit sa vie errante. Il avait achevé son poëme de *l'Enfer* à Vérone ; il écrivit *le Purgatoire* à Gangagnano, et termina son œuvre au château de Tolmino en Frioul, par *le Paradis*. De là, il vint à Padoue, où il passa quelque temps chez Giotto, son ami, à qui, par reconnaissance, il donna la couronne de Cimabue. Enfin il alla à Ravenne ; c'est dans cette ville qu'il publia son poëme tout entier. Deux mille copies en furent faites à la plume et envoyées par toute l'Italie ; chacun leva ses yeux étonnés vers ce nouvel astre qui venait de s'allumer au ciel. On douta qu'un homme vivant encore eût pu écrire de telles choses, et plus d'une fois il arriva, lorsque Dante se promenait lent et sévère dans les rues de Vérone avec sa longue robe rouge et sa couronne de laurier sur la tête, que la mère saintement effrayée le montra du doigt à son enfant, en lui disant :

— Vois-tu cet homme ? il est descendu dans l'enfer !

Dante mourut à Ravenne le 14 septembre 1321, à l'âge de cinquante-six ans. Guido de Poleta, qui lui avait offert un asile, le fit ensevelir dans l'église des Frères-Mineurs en grande pompe et en habit de poëte. Ses ossements y restèrent jusqu'en 1481, époque à laquelle Bernard Pembo podestat de Ravenne pour la république de Venise, lui fit élever un mausolée d'après les dessins de Pierre Lombard. A la voûte de la coupole sont quatre médaillons, représentant Virgile son guide, Brunetto Latini, son maître, Can Grande, son protecteur, et Guido Cavalcante, son ami.

Florence injuste pour le vivant, fut pieuse envers le mort, et tenta de ravoir les restes de celui qu'elle avait proscrit. Dès 1396, elle lui décrète un monument public ; en 1429, elle renouvelle ses instances près des magistrats de Ravenne ; enfin, en 1519, elle adresse une demande à Léon X, et, parmi les signatures, on lit cette apostille : *Moi, Michel-Ange, sculpteur, je supplie Votre Sainteté, pour la même cause, m'offrant de faire au divin poëte une sépulture convenable, et dans un lieu honorable de cette ville.* Léon X refusa. — C'eût été cependant une grande et belle chose que le tombeau de Dante par Michel-Ange.

Dante était de moyenne stature et bien pris dans ses membres ; il avait le visage long, les yeux larges et perçants, le nez aquilin, les mâchoires fortes, la lèvre inférieure avancée et plus grosse que l'autre, la peau brune, et la barbe et les cheveux crépus. Il marchait ordinairement grave et doux, vêtu d'habits simples, parlant rarement, et attendant presque toujours qu'on l'interrogeât pour répondre ; alors, sa réponse était juste et concise, car il prenait le temps de la peser dans sa sagesse. Sans avoir une élocution facile, il devenait éloquent dans les grandes circonstances. A mesure qu'il vieillissait, il se félicitait d'être solitaire et éloigné du monde ; l'habitude de la contemplation lui fit contracter un maintien austère, quoiqu'il fût toujours homme de premier mouvement et d'excellent cœur. Il en donna une preuve lorsque, pour sauver un enfant qui était tombé dans l'un de ces puits où l'on plongeait les nouveau-nés, il brisa le baptistère de Saint-Juan, se souciant peu qu'on l'accusât d'impiété (1).

Dante avait eu à l'âge de neuf ans, l'un de ces jeunes amours qui étendent leur enchantement sur toute la vie. Béatrix de Folto Portinari, en qui, chaque fois qu'il la revoyait, il trouvait une beauté nouvelle (2), passa devant cet enfant au cœur de poëte, qui l'immortalisa lorsqu'il fut devenu homme. A l'âge de vingt-six ans, cet ange prêté à la terre alla reprendre au ciel ses ailes et son auréole, et Dante la retrouva à la porte du Paradis, où ne pouvait l'accompagner Virgile.

II

Si l'on veut jeter un coup d'œil sur l'Europe du XIIIe siècle, et voir depuis cent ans quels événements s'y accomplissaient, on sentira que l'on touche à cette époque où la féodalité, préparée par une genèse de huit siècles, commence le laborieux enfantement de la civilisation. Le monde païen et impérial d'Auguste s'était écroulé avec Charlemagne en Occident, et avec Alexis l'Ange en Orient : le monde chrétien et féodal de Hugues Capet lui avait succédé, et le moyen âge religieux et politique, personnifié déjà dans Grégoire VII et dans Louis IX, n'attendait plus, pour se compléter, que son représentant littéraire.

Il y a de ces moments où des idées vagues, cherchant un corps pour se faire homme, flottent au-dessus des sociétés comme un brouillard à la surface de la terre : tant que le vent le pousse sur le miroir des lacs ou sur le tapis des plaines, ce n'est qu'une vapeur sans forme, sans consistance et sans couleur ; mais, s'il rencontre un grand mont, il s'attache à sa cime, la vapeur devient nuée, la nuée orage, et, tandis que le front de la montagne ceint son auréole d'éclairs, l'eau qui filtre mystérieusement s'amasse dans ses cavités profondes, et sort à ses pieds, source de quelque fleuve immense qui traverse, en s'élargissant toujours, la terre ou la société, et qui s'appelle le Nil ou l'*Iliade*, le Pô ou *la Divine Comédie*.

Dante, comme Homère, eut le bonheur d'arriver à l'une de ces époques où une société vierge cherche un génie qui formule ses premières pensées : il apparut au seuil du monde au moment où saint Louis frappait à la porte du ciel. Derrière lui, tout était ruine ; devant lui, tout était avenir ; mais le présent n'avait encore que des espérances.

L'Angleterre, envahie depuis deux siècles par les Normands, opérait sa transformation politique. Depuis longtemps, il n'y avait plus de combats réels entre les vainqueurs et les vaincus : mais il y avait toujours lutte sourde entre les intérêts du peuple conquis et ceux du peuple con-

---

(1) Cette lettre, conservée dans la bibliothèque de Florence, n'est point de la main de Dante. Dante, comme Molière, n'a laissé aucun manuscrit autographe.

(2) L'empereur Albert fut tué à Kœnigsfelden par son neveu Jean de Souabe, au moment où il marchait contre les Suisses. Boniface VIII, furieux d'avoir été souffleté par Colonna, fut saisi d'une fièvre frénétique, et se brisa la tête contre les murs de sa chambre, après s'être dévoré une main. Le peuple lui fit cette épitaphe : « Ci-gît qui entra au pontificat comme un renard, y régna comme un lion, et y mourut comme un chien. »

(1) Non mi parean meno ampi, nè maggiori
Che quei che son nel mio bel San Giovanni
Fatti per luogo de' battezzatori ;
L'un delli quali, ancor non è molt'anni,
Rupp'io per un, che dentro v'annegava :
E questo fia suggel ch'ogni uomo sganni.
Inf. c. XIX.

(2) Io non la vidi tante volte ancora
Ch'io non trovassi in lei nuova bellezza.

quérant. Dans cette période de deux siècles, tout ce que l'Angleterre avait eu de grands hommes était né une épée à la main, et, si quelque vieux barde portait encore une harpe pendue à son épaule, ce n'était qu'à l'abri des châteaux saxons, dans un langage inconnu aux vainqueurs et presque oublié des vaincus, qu'il osait célébrer les bienfaits du bon roi Alfred ou les exploits de Harold, fils de Sigurd. C'est que, des relations forcées qui s'étaient établies entre les indigènes et les étrangers, il commençait à naître une langue nouvelle, qui n'était ni le normand ni le saxon, mais un composé informe et bâtard de tous deux, que, cent quatre-vingts ans plus tard seulement, Thomas Morus, Steele et Spenser devaient régulariser pour Shakspeare.

L'Espagne, fille de la Phénicie, sœur de Carthage, esclave de Rome, conquise par les Goths, livrée aux Arabes par le comte Julien, annexée au trône de Damas par Tarik, puis séparée du califat d'Orient par Abd-er-Rahman, de la tribu des Omniades ; l'Espagne, mahométane du détroit de Gibraltar aux Pyrénées, avait hérité de la civilisation transportée par Constantin de Rome à Byzance. Le phare, éteint d'un côté, s'était rallumé de l'autre, et, tandis que s'écroulaient sur la rive gauche de la Méditerranée, le Parthénon et le Colisée, on voyait s'élever, sur la rive droite, Cordoue avec ses six mille mosquées, ses neuf cents bains publics, ses deux cent mille maisons, et son palais de Zehra, dont les murs et les escaliers, incrustés d'acier et d'or, étaient soutenus par mille colonnes des plus beaux marbres de Grèce, d'Afrique et d'Italie.

Cependant, tandis que tant de sang étranger et infidèle s'injectait dans ses veines, l'Espagne n'avait point cessé de sentir battre dans les Asturies son cœur national et chrétien ; Pélage, qui n'eut d'abord pour empire qu'une montagne, pour palais qu'une caverne, et pour sceptre qu'une épée, avait jeté au milieu du califat d'Abd-er-Rahman les fondements du royaume de Charles-Quint. La lutte, commencée en 717, s'était continuée pendant cinq cents ans, et, lorsqu'au commencement du XIII[e] siècle, Ferdinand réunit sur sa tête les deux couronnes de Léon et de Castille, c'étaient les musulmans à leur tour qui ne possédaient plus en Espagne que le royaume de Grenade, une partie de l'Andalousie et les provinces de Valence et de Murcie.

Ce fut en 1236 que Ferdinand fit son entrée dans Cordoue, et qu'après avoir purifié la principale mosquée, le roi de Castille et de Léon alla se reposer de ses victoires dans le magnifique palais qu'Abd-er-Rahman III avait fait bâtir pour sa favorite. Entre autres merveilles, il trouva dans la capitale du califat une bibliothèque qui contenait six cent mille volumes : ce que devint ce trésor humain, nul ne le sait.

Origine, religion, mœurs, tout était différent entre les vainqueurs et les vaincus : ils ne parlaient pas la même langue. Les musulmans emportèrent avec eux la clef qui ouvrait la porte des palais enchantés, et l'arbre de la poésie arabe, arraché de la terre d'Espagne, ne fleurit plus que dans les jardins du Généralife et de l'Alhambra.

Quant à la poésie nationale, dont le premier chant devait être la louange du Cid, elle n'était pas encore née.

La France, toute germanique sous les deux premières races, s'était nationalisée sous la troisième. Le système féodal de Hugues Capet avait succédé à l'empire unitaire de Charlemagne. La langue que devait écrire Corneille et parler Bossuet, mélange de celtique, de latin, de teuton et d'arabe, s'était définitivement séparée en deux idiomes et fixée aux deux côtés de la Loire ; mais, comme les productions du sol, elle avait éprouvé l'influence bienfaisante et active du soleil méridional, et la langue des troubadours était déjà arrivée à sa perfection lorsque celle des trouvères, comme les fruits de leur terre du Nord, avait encore besoin de cinq siècles pour parvenir à sa maturité. Aussi la poésie jouait-elle un grand rôle au sud de la Loire ; pas un amour, pas une paix, pas une guerre, pas une soumission, pas une révolte qui ne fût chantée en vers ; bourgeois ou soldats, vilain ou baron, noble ou roi, tout le monde parlait et entendait cette douce langue, et l'un de ceux qui lui prêtaient ses plus tendres et ses plus mâles accents, était ce Bertrand de Born, que Dante rencontra dans les fosses maudites, portant sa tête à la main, et qui lui parla avec cette tête (1).

La poésie provençale était donc arrivée à son apogée, lorsque Charles d'Anjou, à son retour d'Egypte, où il avait accompagné son frère Louis IX, s'empara, avec l'aide d'Alphonse, comte de Toulouse et de Poitiers, d'Avignon, d'Arles et de Marseille. Cette conquête réunit au royaume de France toutes les provinces de l'ancienne Gaule, situées sur la gauche du Rhône : la vieille civilisation romaine, arrivée au IX[e] siècle par la conquête arabe, fut frappée au cœur ; car elle se trouvait réunie à la barbarie septentrionale, qui devait l'étouffer entre ses bras de fer. Cet homme que, dans leur orgueil, les Provençaux avaient l'habitude d'appeler le roi de Paris, à son tour les nomma, dans son mépris, ses sujets de la langue d'oc, pour les distinguer des anciens Français d'outre-Loire, qui parlaient la langue d'*oïl*. Dès lors l'idiome poétique du Midi s'éteignit en Languedoc, en Poitou, en Limousin, en Auvergne et en Provence, et la dernière tentative qui fut faite pour lui rendre la vie est l'institution des jeux floraux établis à Toulouse en 1325.

Avec elle périrent toutes les œuvres produites depuis le X[e] jusqu'au XIII[e] siècle, et le champ qu'avaient moissonné Arnault et Bertrand de Born, resta en friche jusqu'au moment où Clément Marot et Clotilde de Surville y répandirent à pleines mains la semence de la poésie moderne.

L'Allemagne, dont l'influence politique s'étendait sur l'Europe presqu'à l'égal de l'influence religieuse de Rome, toute préoccupée de ses grands débats entre le pape et l'empereur, laissait sa littérature se modeler insoucieusement sur celle des peuples environnants. Chez elle, toute la vitalité artistique s'était réfugiée dans ces cathédrales merveilleuses qui datent du XI[e] et du XII[e] siècle. Le monastère de Bonn, l'église d'Andernach et la cathédrale de Cologne s'élevaient en même temps que le dôme de Sienne, le Campo-Santo et Santa-Reparata de Florence. Le commencement du XIII[e] siècle avait bien vu naître les *Niebelungen* et mourir Albert le Grand ; mais les poëmes de chevalerie les plus à la mode étaient imités du provençal ou du français, et les minnesingers étaient les élèves plutôt que les rivaux des trouvères et des troubadours. Frédéric lui-même, le poëte impérial, renonçant, quoique fils de l'Allemagne, à formuler ses pensées dans la langue maternelle, avait adopté la langue italienne, comme plus douce et plus pure, et prenait rang avec Pierre d'Alle-Vigne, son secrétaire, au nombre des poëtes les plus gracieux du XIII[e] siècle.

Quant à l'Italie, elle avait vu, du V[e] au X[e] siècle, s'accomplir sa genèse politique. Les Goths, les Lombards et les Francs s'étaient tour à tour mêlés aux indigènes, et avaient injecté le jeune sang de la barbarie dans le corps usé de la civilisation ; chaque ville avait reçu, dans cette grande refonte des peuples, un principe vital, qui sommeilla dans son sein pendant trois cents ans avant de voir le jour, sous le nom de liberté. Enfin, au XI[e] siècle, Gênes, Pise, Florence, Milan, Pavie, Asti, Crémone, Lodi, Sienne, Gaëte, Naples et Amalfi avaient suivi l'exemple donné par Venise, et s'étaient constituées en république.

Ce fut au milieu de ce mouvement populaire que Dante naquit au sein d'une famille qui avait embrassé le parti démocratique. Nous avons dit comment, guelfe par naissance, il devint gibelin par proscription et poëte par vengeance. Lorsqu'il eut arrêté dans son esprit l'œuvre de haine, il chercha dans quel idiome il la formulerait pour la rendre éternelle : il comprit que le latin était une langue morte comme la société qui lui avait donné naissance ; le provençal une langue mourante, qui ne survivrait pas à la nationalité du Midi ; tandis que l'italien, bâtard vivace et populaire, né de la civilisation et allaité par la barbarie, n'avait besoin que d'être reconnu par un roi pour porter un jour la couronne : dès lors, son choix fut arrêté, et, s'éloignant des traces de son maître Brunetto Latini, qui avait écrit son *Trésor* en latin, il se mit, architecte sublime, à tailler lui-même les pierres dont il voulait bâtir le monument gigantesque auquel il força le ciel et la terre de mettre la main (1).

C'est qu'effectivement la *Divine Comédie* embrasse tout ; c'est le résumé des sciences découvertes et les rêves des choses inconnues. Lorsque la terre manque aux pieds de l'homme, les ailes du poëte l'enlèvent au ciel, et l'on ne sait, en lisant ce merveilleux poëme, qu'admirer davantage, de ce que sait l'esprit ou de ce que l'imagination devine.

Dante est le moyen âge fait homme avec ses croyances superstitieuses, sa poésie théologique et son républicanisme féodal. On ne peut pas comprendre l'Italie du XV[e] siècle sans Dante, comme on ne peut pas comprendre la France du XIX[e] siècle sans Napoléon : *la Divine Comédie* est, comme la Colonne, l'œuvre nécessaire de son époque.

Nous avons essayé la traduction du premier chant de cet immortel poëme, et nous la soumettons humblement à nos lecteurs. Aurons-nous, plus tard, le courage de suivre l'illustre Florentin dans son triple voyage, comme lui-même suivit Virgile et de descendre avec lui aux enfers et de monter avec lui au ciel ? Je ne sais : une pareille œuvre, c'est une vie ; et, en supposant que Dieu nous ait donné la force, nous prêtera-t-il le temps ? Ni le désir ni la volonté ne nous man-

(1) Sappi ch'i' son Bertram dal Bornio, quelli
Che diedi al re Giovanni i ma' conforti.
Inf. c. XXVIII.

(1) Nous ne voulons pas dire cependant que Dante soit le premier auteur qui ait écrit en italien. Dix volumes de *Rimes antiques* (*Rime antiche*) seraient là pour nous démentir, si nous commettions une telle erreur. Mais, comme presque toutes ces *canzone* sont érotiques, beaucoup de mots d'art, de politique, de science et de guerre manquaient encore à la poésie italienne : ce sont ces mots que Dante trouva, façonna au rythme et assouplit à la rime.

queroux [illegible]; cependant, nous ne nous engageons à rien : car l'on ne doit promettre que ce que l'on peut tenir ; et c'est [illegible]ant une pareille entreprise qu'il faut reconnaître sa faiblesse, et se contenter de dire : « Je ferai le plus et le mieux que je pourrai. »

Chant premier

Le poète s'égare dans une forêt ; épouvanté de son aspect sauvage, il cherche à en sortir. Enfin, arrivé à sa lisière, il se trouve au pied d'une montagne qu'il tente de gravir ; mais il en est empêché par trois bêtes féroces qui lui barrent le chemin. En ce moment, Virgile lui apparaît et lui annonce qu'il n'y a pas d'autre route pour sortir de cette forêt que celle de l'enfer. Dante consent au périlleux voyage et se met en chemin.

J'atteignais la moitié du chemin de la vie (1),
Lorsque je m'aperçus que la route suivie
Me menait au travers d'une sombre forêt (2),
Où plus loin des sentiers chaque pas m'égarait
Et maintenant, pour moi, c'est chose encor si dure
De me la rappeler, sauvage, triste, obscure,
Qu'à ce seul souvenir je reprends ma terreur.
Et qu'à peine la mort me fait pareille horreur.
Mais, avant de parler de la céleste joie,
Disons quels incidents surgirent sur ma voie.
Comment je me trouvai dans cette âpre forêt,
C'est ce que ma mémoire avec peine dirait,
Tant mon œil était clos par des ombres funèbres (3)
Quand je perdis ma route au milieu des ténèbres.
Hors du bois qui m'avait si fort épouvanté (4),
Au pied d'une montagne enfin je m'arrêtai,
Et, regardant, je vis que le phare sublime
Qui nous guide ici-bas s'allumait à sa cime,
Et, tandis qu'à ses flancs la nuit luttait encor,
Aux épaules du mont jetait son manteau d'or.
Alors s'évanouit toute crainte profonde
Qui du lac de mon cœur avait tourmenté l'onde,
La nuit que je passai dans un effroi si grand,
Et, pareil au nageur, à peine respirant,
Qui sort des flots, s'arrête, et regarde en démence
La mer que l'ouragan bat de son aile immense ;
Ainsi, se retournant dans sa fuite, mon cœur
Regardait en arrière ; et, timide vainqueur,
Mesurait d'un regard stupide d'épouvante
Ce pas dont ne sortit jamais âme vivante (5).
Ayant donc pris haleine, et me sentant moins las,
M'affermissant toujours sur le pied le plus bas,
Je me mis à gravir la côte inhabitée ;
Mais à peine j'étais au tiers de la montée,
Qu'une panthère, au poil de noir tout moucheté (6),
Brillante de souplesse et de légèreté,
Parut ; et, sans vouloir s'éloigner davantage,
Commença de fermer tellement mon passage,
Que je me retournai près de fuir... Le soleil
Commençait de paraître à l'horizon vermeil
Et montait escorté de ces mêmes étoiles
Qui déjà le suivaient, quand, déchirant les voiles
Où les choses dormaient en attendant le jour,
L'univers fut créé par le divin amour.
Cette douce saison, cette heure matinale,
Ces parfums secoués par l'aube orientale,
Et jusqu'à cette peau, dont le dessin joyeux
De son éclat fantasque éblouissait mes yeux,
Tout rendait quelque espoir à mon âme plus ferme ;
Mais, comme si ma peur devait être sans terme,
Alors il me parut, nouvelle vision,
Qu'à l'encontre de moi descendait un lion
Avec la tête haute et la gueule affamée,
Si prompt que l'air tremblait à sa course animée.
Puis voilà qu'une louve accourut à son tour,
Ardente de maigreur, de désirs et d'amour !...
Sa faim avait de deuil vêtu plus d'une veuve ;
Je ne pus supporter cette nouvelle épreuve,
Et, troublé par la peur qui sortait de ses yeux,
Je perdis tout espoir d'atteindre les hauts lieux.
Et comme celui-là qui volontiers amasse,
Et qui voit, en un jour, son bien se perdre en masse,
Triste, sent ses pensers tout gonflés de sanglots,
Ainsi faisait pour moi la bête sans repos,
Qui, petit à petit, venant à ma rencontre,
Me chassait de l'espace où le soleil se montre (1).
Comme vers les bas lieux je fuyais au hasard,
Un homme tout à coup s'offrit à mon regard,
Qui paraissait avoir, dans ce désert immense,
Désappris de parler à force de silence.
Lorsque je l'aperçus, j'étais en tel émoi,
Que je criai vers lui : « Prenez pitié de moi !
Quiconque vous soyez, chair d'homme ou bien fantôme ! »
Mais lui me répondit : « Je ne suis point un homme.
Je le fus, et naquis fils d'un couple lombard,
Mantouan (2), vers la fin de Julius César
J'étais à Rome au temps des faux dieux et d'Auguste,
Je me sentis poète et je chantai ce juste,
Fils d'Anchise, qui vint de Troie au Latium,
Après que fut brûlé le superbe Ilium (3).
Mais, toi, pourquoi reprendre une si triste voie,
Quand tu n'as, pour atteindre aux sources de la joie
Que tout homme poursuit d'un cœur ambitieux,
Qu'à gravir jusqu'en haut ce mont délicieux ?...
— N'as-tu pas nom Virgile et n'es-tu pas ce fleuve
D'antique poésie où le monde s'abreuve ?
Répondis-je le front de honte rougissant (4).
O des poètes, toi, monarque tout puissant ;
Toi que mon grand amour pour ton divin poème,
S'est toujours imposé comme un guide suprême ;
Toi chez lequel j'ai pris, mon maître ! mon seigneur !
Ce beau style dont j'ai retiré tant d'honneur,
Puisque tu fus mon Dieu, réponds à ma prière.
Vois ce monstre qui fait que je tourne en arrière ;
C'est lui, c'est son aspect subit et menaçant,
Qui dans ma veine ainsi fait frissonner mon sang.
Aide-moi contre lui. — C'est un autre voyage (5)
Qu'il te convient de faire, et de ce lieu sauvage
Il te faut éloigner ; car ce monstre qu'en vain
Tes cris voudraient chasser, jamais dans son chemin
Ne laisse passer l'homme, et sa défense est telle,
Qu'à celui qui la brave, elle devient mortelle.
Il est d'un naturel dans le mal si puissant,
Que ses mauvais désirs vont toujours s'accroissant ;
Que rien ne le repaît, et que sa faim étrange,
Au lieu de s'assouvir, s'accroît de ce qu'il mange ;
A beaucoup d'animaux il s'accouple (6), et beaucoup
S'accoupleront encore à lui ; mais tout à coup,

(1) Dante avait effectivement trente-cinq ans, âge que l'on peut calculer comme étant à peu près la moitié de la vie humaine, lorsqu'il commença son poème, dont les six ou sept premiers chants furent écrits à Florence pendant la dernière année du XIIIe siècle et dans les deux premières du XIVe.

(2) Par cette forêt, les commentateurs de Dante prétendent qu'il a voulu désigner l'erreur humaine, et s'appuient sur ce que, dans son *Banquet (nel Convito)*, Dante appelle l'erreur *la forêt trompeuse de cette vie.*

(3) Par ces ombres funèbres qui pressaient sa paupière, le poète veut peindre la véhémence des passions et l'enivrement des plaisirs, auxquels ses ennemis l'ont accusé de céder avec la facilité d'un homme d'imagination. Il est à remarquer pourtant que ce sont les deux premiers poètes de cette Italie toute sensuelle, qui nous ont laissé les deux types les plus purs de l'amour de l'âme, Beatrix et Laure.

(4) Sorti enfin du sommeil de l'erreur et du délire des passions, Dante aperçoit la montagne à la cime de laquelle est situé le palais de la Sagesse, et qui lui apparaît éclairé des rayons du soleil, lequel représente Dieu sur la terre.

(5) C'est-à-dire cet âge des passions, qui laisse si rarement l'âme venue du ciel retourner pure au ciel.

(6) Il est probable que les trois animaux que le poète rencontre symbolisent les passions qui ferment à l'homme la voie du ciel. S'il faut en croire les commentateurs, la panthère, avec sa peau brillante et ses mouvements lascifs, représenterait la luxure ; le lion, ce roi des animaux, représenterait l'ambition, cette reine des passions ; et la louve, à l'appétit dévorant, que rien ne repaît, l'envie, qui ne se lasse jamais de persécutions, et chez laquelle la vengeance satisfaite appelle incessamment d'autres vengeances. Par la panthère et le lion, le poète fait allusion à ses propres vices, et, par la louve, à ceux de ses ennemis qui l'exilèrent par envie et le persécutèrent par haine politique.

(1) Le poète, en proie de nouveau aux passions de son âge, indique qu'il allait retomber, peut-être, dans ses premières erreurs lorsque la poésie personnifiée par Virgile vient à son secours et arrache l'âme aux tentations du corps, en occupant l'âme par la pensée, et en l'isolant par l'étude.

(2) Virgile n'était point précisément de Mantoue, mais de Piétola, l'ancienne Andès, située sur le territoire mantouan.

(3) *Ceciditque superbum Ilium.*

(4) Dante n'était encore connu que par sa *Vita nuova*, par ses sonnets et ses chansons.

(5) L'homme ne pouvant arriver à la vérité que par la connaissance de l'erreur, et l'erreur étant une chose abstraite, qui ne peut matériellement se distinguer avec les yeux, Virgile propose à Dante de lui montrer les effets, ne pouvant lui montrer la cause.

(6) Les animaux auxquels s'accouple la louve, symbole de l'envie, sont les autres vices avec lesquels elle se combine pour nuire, c'est-à-dire la trahison, l'injustice, la fraude, le vol, etc.

Pour sa perte, accourra le lévrier austère (1)
Dont le cœur dédaigneux et d'argent et de terre,
Se nourrit de vertu, de sagesse et d'amour,
Entre Feltre et Feltro ses yeux verront le jour (2) ;
C'est de là qu'il viendra sauver l'humble Italie (3)
Pour laquelle frappés, dans leur sainte folie,
Moururent autrefois Euriale et Nisus,
Et la vierge Camille, et le guerrier Turnus.
Par lui, dans nos cités, la bête poursuivie,
Regagnera l'enfer d'où la tira l'envie ;
Mais, jusque-là, pour toi je pense, et te dirai
Qu'il te vaut mieux me suivre où je te guiderai ;
Je te ferai passer par l'éternel abîme
Où les anciens esprits, tristes, pleurent leur crime,
Et tu les trouveras atteints d'un tel remord,
Que chacun d'eux appelle une seconde mort.
Après eux, tu verras ceux dont le saint courage
Se soutient dans le feu, qu'ils savent un passage
Par lequel l'âme monte au séjour des heureux.
Tu pourras voir aussi ces derniers si tu veux (1).
Mais je te quitterai, puis, pour guide à ma place,
Une âme s'offrira, digne de cette grâce ;
Car l'empereur jaloux, qui là-haut fait la loi,
Repousse loin de lui tout rebelle à sa foi.
Il faut, pour le fléchir, qu'on l'adore et le craigne ;
Il commande partout, mais c'est au ciel qu'il règne,
C'est au ciel qu'est sa ville et son trône élevé
Et quatre fois heureux celui qu'il a sauvé !... »
Et, moi, je répondis : « Poëte, je te prie,
Par ce Dieu méconnu de ton idolâtrie,
Conduis-moi sans tarder au lieu que tu m'as dit,
Car j'ai hâte de fuir de cet endroit maudit.
Fais-moi voir de mes yeux la porte de saint Pierre
Et ceux dont tant de pleurs ont brûlé la paupière
Partout où tu voudras me guider je te suis... »
Lors il marcha devant, et moi, je le suivis.
. . . .

(1) Can Grande della Scala, seigneur de Vérone, qui ayant adopté le parti des blancs gibelins, avait donné un asile à Dante, et guerroyait avec les guelfes noirs de Florence.

(2) Vérone est située entre Feltre, ville de la marche Trévisane, et le mont Feltro, qui s'élève en Romagne.

(3) Virgile s'était servi, avant Dante, de la même épithète pour désigner le même pays : *Humilemque vidimus Italiam.*

(1) C'est effectivement la marche adoptée par Dante pour son poème, puisqu'il visite d'abord l'enfer, ensuite le purgatoire, puis enfin le paradis.

L'idée commune que Dante est inintelligible, nous force de multiplier les notes. Qu'on pardonne donc à l'aridité de ce second travail dans lequel le style et l'intérêt ne peuvent se glisser qu'à grand'peine, mais grâce auquel, d'un autre côté, le lecteur peut suivre le poète dans les ténèbres de l'esprit théologique, si fort à la mode aux XIIIe et XIVe siècles, dans le labyrinthe historique dont une connaissance parfaite de ce pays peut seule donner le fil, et à travers cette Italie féodale que le proscrit a parcourue le cœur brisé, les yeux en larmes, et le bâton de l'exil à la main.

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Les Médicis

ILLUSTRATIONS

DE

CASTELLI, GERBIER, ETC.



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



LES MÉDICIS

I

BRANCHE AINÉE

Tout ce qui fut grand dans le monde essaya de se grandir encore par des commencements fabuleux. Athènes se vantait d'avoir été fondée par Minerve ; Jules César prétendait descendre en droite ligne de Vénus.

Il en fut ainsi des Médicis. Un de leurs aïeux, disait-on, nommé Avérard de Médicis, se trouvait, vers la fin du VIIIe siècle, en Italie, à la suite de Charlemagne. Cette campagne du roi franc avait, comme on le sait, pour but de combattre les barbares qui, à cette époque, infestaient l'Italie. Avérard, défié par un géant longobard nommé Mugello, accepta le combat, fut vainqueur, et, selon la coutume du temps, hérita non seulement des armes, mais encore des biens du vaincu. De là les châteaux, les villes et les terres que les Médicis possédèrent, dès l'antiquité la plus reculée, dans cette partie du territoire florentin qui portait et qui porte encore aujourd'hui le nom du géant. De plus, un coup de sa massue ayant imprimé, sur le bouclier d'or d'Avérard, la marque de ses six nœuds de fer, Avérard en fit ses armes. La tradition ne dit pas comment ces trous concaves se changèrent en boules convexes. Voilà pour la fable.

Maintenant voici pour l'histoire. La race des Médicis, au plus loin qu'on la découvre, apparaît toujours grande et populaire. Pendant tous les troubles qui rougirent le lis blanc de la République, jamais elle ne changea ni son nom de famille ni ses armes, ce qui prouve qu'elle ne fut jamais gibeline. Lorsque Totila s'empara de Florence, les Médicis quittèrent la ville et se réfugièrent dans le Mugello ; de là l'origine de leurs châteaux et de leurs maisons de campagne. Mais, lorsque Charlemagne eut rebâti Florence et lui eut rendu par sa protection une certaine importance, les fugitifs revinrent habiter la ville. D'abord, ils demeurèrent dans le Forum du roi, qui fut appelé depuis le Vieux-Marché, et qui était à cette époque le quartier de toute la noblesse. Leurs premières maisons et leurs premières tours furent élevées sur la place de Suchiellinai, déjà appelée place des Médicis, et furent enfermées dans l'enceinte du Ghetto.

Quant à leurs armes, qui, ainsi que nous l'avons dit, demeurèrent toujours les mêmes, leurs ennemis prétendaient que c'étaient tout bonnement les pilules d'un de leurs aïeux, qui était médecin, et qui, ayant joui d'une certaine célébrité, avait pris son nom et son blason de la profession qu'il exerçait.

Quoi qu'il en soit, il n'existe peut-être pas une seule famille, non seulement en Italie, mais encore dans aucun autre pays du monde, qui occupe une aussi large et une aussi haute place dans l'histoire de son pays, que celle qu'occupent les Médicis dans l'histoire de Florence. En effet, la suprême magistrature des prieurs ayant été créée en 1282, et le gonfaloniérat dix années après, un Médicis Ardingo, de Buonaventa, était déjà prieur en 1291, et gonfalonier en 1295 ; par la suite, la même famille compta parmi ses membres soixante et un prieurs et trente-cinq gonfaloniers.

Veut-on savoir où en était la famille des Médicis vers la fin du XIVe siècle ? Ecoutons ce que dit d'elle-même dans un livre de souvenirs écrits de sa main, un de ses plus illustres fils, Fuligno di Conte, qui s'adresse à ses descendants. Le manuscrit porte la date de l'année 1370.

« Et je vous prie encore, dit-il, de conserver non seulement la riche fortune, mais encore la haute position que vous ont acquise nos ancêtres, lesquelles sont grandes, et avaient coutume d'être plus grandes encore, mais commencent à baisser par la pénurie de vaillants hommes où nous nous trouvons à cette heure ; nous dont c'était la coutume de ne pas les compter, tant nous en avions ; si bien que notre puissance était si haute, qu'on disait à tout homme qui était grand : « Tu es grand comme un Médicis » ; si bien que notre justice était si connue, que, toutes les fois qu'on racontait un acte de violence, on criait : « Si un « Médicis avait fait cela, que dirait-on ? » Et cependant,

comme, toute déchue qu'elle est, notre famille est toujours la première pour la position, les clients et la richesse. Plaise au Seigneur de la conserver ainsi ; car, au moment où j'écris ces paroles, Dieu en soit loué, nous sommes encore environ de notre race cinquante hommes de cœur. »

Il est vrai que Fuligno et Côme de Médicis écrivaient ces lignes à la grande époque de la République, c'est-à-dire entre Farinata des Uberti, qui en fut le Coriolan, et Pietro Capponi, qui en fut le Scipion.

A Fuligno di Conte, connu par ses Mémoires, succéda Sylvestre de Médicis, connu par ses actions. Il était né comme Dante venait de mourir ; il avait joué enfant au pied du campanile de Giotto, qui sortait majestueusement de terre ; il avait connu Pétrarque et Boccace, qui à une année de distance l'un de l'autre étaient allés rejoindre Dante ; il était contemporain de Coluccio Salutati, duquel Visconti disait qu'il redoutait plus une seule de ses lettres que mille cavaliers florentins ; il avait assisté à cette étrange conjuration des Ciompi qui avait tout changé dans la République en élevant ce qui était bas, en abaissant ce qui était haut ; il avait vu tomber sans jugement les têtes de Pietro Albizzi, de Jacopo Sachetti, de Donato Barbadori, de Cipriano Mangione, de Giovanni Anselmi et de Filippo Strozzi, l'aïeul de cet autre Strozzi qui, deux siècles plus tard, devait mourir aussi pour la République ; il avait vu exiler Michel de Lando, qui lui avait arraché des mains le gonfalon ; il avait entendu raconter comment Jeanne de Naples, sa vieille ennemie, avait été étouffée, au château de Muro, entre un matelas et un lit de plumes ; il avait constamment habité Florence, ce centre de la politique italienne, et cependant il avait trouvé moyen de passer au milieu de tout cela sans perdre de sa popularité envers les arts, sans perdre de sa dignité parmi la noblesse. Les préceptes de Fuligno di Conte, sans doute écrits pour lui, furent donc suivis par lui, et Jean de Médicis, en arrivant au gonfaloniérat, trouva qu'au milieu des troubles civils sa maison avait plutôt grandi qu'elle n'avait déchu.

Jean de Médicis était bien l'homme qu'il fallait pour continuer cette grandeur. Veut-on connaître non seulement ce qu'en pensait, mais encore ce qu'en écrivait Machiavel, qui, comme on le sait, n'était pas prodigue de louanges ? qu'on ouvre au livre IV, son *Histoire florentine*, et on y lira ce qui suit :

« Jean de Médicis fut miséricordieux en toutes choses ; non seulement il donnait l'aumône à qui la lui demandait, mais encore il allait au-devant des besoins de ceux qui ne la lui demandaient pas ; il aimait d'un amour égal tous ses concitoyens, louant les bons, plaignant les méchants. Jamais il ne demanda aucun honneur et il les eut tous ; jamais il n'alla au palais sans y être appelé, mais pour toute chose importante on l'y appelait. Il se souvenait des hommes dans leur malheur, et les aidait à porter leur prospérité. Jamais, au milieu des rapines générales, il ne prit sa part du bien de l'Etat, et ne porta jamais la main sur le trésor public que pour l'augmenter. Affable envers tous les magistrats, le ciel lui avait donné en sagesse ce qu'il lui avait refusé en éloquence ; quoique au premier abord il parût mélancolique, on s'apercevait aux premiers mots qu'il était d'un caractère facile et gai. »

Il naquit l'an 1360, fut élu deux fois prieur, une fois gonfalonier et une fois des Dix de la guerre. Ambassadeur près de Ladislas, roi de Hongrie, près du pape Alexandre V, et près de la République de Gênes, non seulement il mena toujours à bien les missions dont il était chargé, mais encore il acquit dans le maniement de ces hautes affaires une telle prudence, qu'à chaque fois sa puissance s'en augmenta près des grands, et sa popularité près des citoyens. Ce fut surtout dans la guerre contre Philippe Visconti que sa sagesse éclata doublement : car il s'était d'abord opposé à cette guerre, en prédisant l'issue fatale qu'elle devait avoir ; et quand les événements eurent justifié sa prédiction, et qu'aux impôts déjà existants il fallut ajouter un nouvel impôt, contre son intérêt et contre celui des grands, il l'établit de manière qu'il frappait non seulement sur les biens territoriaux, mais encore sur les meubles ; si bien que celui qui possédait cent florins devait déposer un demi-florin dans le trésor de la patrie. Ce fut le premier exemple d'un impôt réparti sur tous avec une égale proportion. Arrivé à ce point de sa vie, sa popularité était si grande, qu'il eût, certes, pu, aux applaudissements de tous, s'emparer de l'autorité publique, et beaucoup le lui conseillaient. Mais il répondit sans cesse à ces mauvais conseillers qu'il ne voulait pas d'autre autorité dans la République que celle que la loi accordait aux autres citoyens comme à lui.

Jean de Médicis était en tout béni du Seigneur : il trouva dans Piccarda Bueri une femme digne de lui, et il en eut deux fils : Laurent l'Ancien, et Côme, surnommé le Père de la patrie.

Il mourut vers la fin de février 1428, et fut enseveli dans la sacristie de la basilique de Saint-Laurent, qui datait du IVe siècle, et qui avait été incendiée pendant l'année 1417. Les paroissiens avaient alors décidé de la faire rebâtir ; mais Jean, le plus riche et le plus magnifique de tous, mécontent du plan mesquin qui lui avait été présenté, avait fait venir messire Filippo Brunelleschi, lequel devait, trente ans plus tard, s'immortaliser par la coupole du dôme, et lui avait commandé à ses frais un monument plus noble et plus grand. Brunelleschi s'était mis à l'œuvre ; mais si rapidement qu'eût marché l'ouvrage, il n'était point encore fini lorsque Jean de Médicis vint y réclamer sa place. Ses funérailles coûtèrent à ses trois fils trois mille florins d'or ; et ils l'accompagnèrent à la sépulture avec vingt-huit de leurs parents et tous les ambassadeurs des différentes puissances qui se trouvaient alors à Florence.

Ici s'opère, dans l'arbre généalogique des Médicis, cette grande division qui prépare des protecteurs aux arts et des souverains à la Toscane. La tige glorieuse dans la République continuera de monter avec Côme, l'aîné des fils de Jean de Médicis, et donnera le duc Alexandre. La branche s'écartera avec Laurent, son frère cadet ; et, glorieuse dans le principat, elle donnera Côme Ier.

L'ère brillante de la République florentine était venue. Les arts naissaient de tous côtés. Brunelleschi bâtissait ses églises ; Donatello taillait ses statues ; Orcagna découpait ses portiques ; Masaccio peignait ses chapelles ; enfin la prospérité publique, marchant d'un pas égal avec les progrès des arts, faisait de la Toscane, placée entre la Lombardie, les Etats de l'Eglise et la République vénitienne, le pays non seulement le plus puissant, mais encore le plus heureux de l'Italie. Côme arrivait donc dans des circonstances favorables.

En héritant des richesses privées de son père, Côme avait hérité aussi de son influence dans les affaires publiques. Le parti que ses ancêtres avaient constamment suivi, et qu'il avait lui-même l'intention de suivre, était le parti formé par les Alberti, parti qui avait pour but de limiter l'autorité de l'oligarchie, en relevant celle du peuple. Aussi prudent que son père, mais d'un caractère plus ferme que lui, les actes de Côme avaient plus de vigueur, sa parole plus de liberté, son intimité plus d'épanchement. En dehors du gouvernement, il ne l'attaquait point, mais aussi il ne le flattait pas. Faisait-il bien, il était sûr de sa louange ; faisait-il mal, il était certain de son blâme. Et cette louange et ce blâme étaient d'une importance suprême, car sa gravité, ses richesses et ses clients donnaient à Côme l'influence d'un homme public : il n'était point encore le chef du gouvernement, mais déjà plus que cela peut-être : il en était le censeur.

L'homme qui dirigeait alors les affaires de Florence était Renaud des Albizzi. Son caractère, tout au contraire de celui de Côme, était impatient et orgueilleux ; de sorte que, comme à travers le masque d'impartialité dont se couvrait son adversaire, il pénétrait ses espérances, tout de sa part lui devenait insupportable, blâme et louange. En outre, les jeunes gens qui étaient avec lui aux affaires étaient aussi impatients que lui de ce froid contrôle, et n'attendaient qu'une occasion pour en venir à une rupture ouverte et armée, et pour chasser Côme de la ville ; mais ils étaient retenus par la froide main d'un homme qui avait vieilli au milieu des divers mouvements de la République, et dont les cheveux avaient blanchi au milieu des émeutes populaires. En effet, Nicolas d'Uzzano, chef de la République à cette époque, avait vu les Florentins épouvantés du gouvernement sanguinaire des Ciompi, las de voir tomber des têtes, se rallier à ceux qui leur promettaient un gouvernement plus tranquille : mais ceux-là avaient à leur tour dépassé leur mandat, et ils sentaient peu à peu les citoyens s'éloigner d'eux, repoussés qu'ils étaient par leur hauteur et par leur orgueil, et se rapprocher de celui qui leur promettait par ses antécédents un gouvernement plus populaire. Quant à Côme, il voyait s'amonceler contre lui la colère contenue, mais cela sans même tourner la tête du côté où menaçait l'orage, et tout en faisant achever la chapelle Saint-Laurent, bâtir l'église du couvent des Dominicains de Saint-Marc, élever le monastère de Saint-Frediano, et jeter les fondements du beau palais Riccardi. Puis, lorsque ses ennemis menaçaient trop ouvertement, il quittait Florence, et s'en allait dans le Mugello, berceau de sa race, bâtir le couvent du Bosco et de Saint-François, rentrait pour donner un coup d'œil à ses chapelles du noviciat des pères de Sainte-Croix, du couvent des Anges, des Camaldules ; puis il sortait de nouveau pour presser ses villas magnifiques de Careggi, de Cafaggiolo, de Fiesole et de Trebbio ; fondait à Jérusalem un hôpital pour les pauvres pèlerins, puis s'en revenait voir où en était son beau palais de Via-Larga.

Et toutes ces bâtisses immenses poussaient à la fois, occupant un monde de manœuvres, d'ouvriers et d'architectes : cinq cent mille écus y passaient, c'est-à-dire cinq à six millions de notre monnaie actuelle, sans que le fastueux citoyen parût appauvri par cette éternelle et royale dépense.

C'est qu'en effet Côme était plus riche que bien des rois

de l'époque : son père Jean lui avait laissé quatre à cinq millions ; et lui, par le change, il avait décuplé son patrimoine ; il avait dans les différentes places de l'Europe, tant sous son nom que sous celui de ses clients, seize maisons de banque : à Florence, tout le monde lui devait, car sa bourse était ouverte à tout le monde ; et cette générosité était tellement, aux yeux de quelques-uns, l'effet d'un calcul, qu'on disait qu'il avait l'habitude de conseiller la guerre pour forcer les citoyens ruinés à recourir à lui. Ainsi avait-il fait lors de la guerre de Lucques ; si bien que Varchi dit de lui, qu'avec ses vertus visibles et patentes, et avec ses vices secrets et cachés, il se fit chef et presque prince d'une république déjà plus esclave que libre.

On doit comprendre quelle était l'influence d'un pareil homme, qui, malgré tout cela, ne trouvant point encore assez d'argent à dépenser dans sa patrie, fondait à Venise la bibliothèque des chanoines réguliers de Saint-Georges et prêtait trois cent mille écus à Henri IV, roi d'Angleterre, lequel reconnaissait que c'était à ces trois cent mille écus qu'il devait le recouvrement de son royaume.

Plus cette puissance s'étendait, enveloppant Florence comme un filet doré, plus la haine de Renaud des Albizzi croissait contre Côme, et plus le vieux Nicolas d'Uzzano recommandait de ne rien faire ouvertement contre un homme qui avait entre les mains de pareils moyens de résistance. Mais Nicolas d'Uzzano mourut, et Renaud des Albizzi, demeuré à la tête du parti, n'attendit plus pour éclater qu'une chose : c'est que le hasard donnât à la République une seigneurie où ses partisans fussent en majorité : or, comme le tirage au sort des magistrats avait lieu tous les trois mois, il y avait chance qu'une fois sur quatre la fortune favorisât ses calculs : ce n'était donc que six mois ou tout au plus une année à attendre.

Les prévisions de Renaud des Albizzi ne l'avaient point trompé. Au bout de deux ou trois renouvellements, le sort lui donna pour gonfalonier, pour les mois de septembre et d'octobre 1433, Bernard Guadagni ; et huit autres nobles ennemis de Côme, entrés en même temps à la seigneurie, assurèrent à Renaud une majorité. Guadagni était, au reste, entièrement à la dévotion de Renaud, auquel il devait non seulement le payement de ses dettes, mais encore l'acquit de ses contributions : et, ne possédant rien, il n'avait rien à perdre et tout à gagner dans une commotion civile.

L'impatience de la haine empêcha Renaud d'attendre plus longtemps. Sûr de sa majorité, il fit sommer, le 7 septembre, Côme de Médicis de comparaître au palais. Les amis de Côme s'effrayèrent, et lui conseillèrent de fuir ou d'appeler aux armes ses partisans ; mais aucun de ces deux conseils n'était dans son caractère : il prit de l'or, qu'il cacha sur lui, et alla se présenter devant la seigneurie.

C'était un tribunal qui l'attendait : une accusation de péculat était portée contre lui à propos de la guerre de Lucques ; et cette accusation entraînait la peine de mort. On le fit arrêter et enfermer dans la tour du palais.

Ce fut dans cette tour, qui existe encore aujourd'hui, que Côme passa certes les quatre jours les plus agités de sa vie ; car pendant quatre jours il n'osa manger, de peur que la nourriture qu'on lui apportait ne fût empoisonnée ; enfin, son geôlier, s'étant aperçu de cette crainte, le rassura en goûtant lui-même le premier les mets qu'il venait de lui servir. Côme, voyant qu'il avait dans cet homme un ami, fit remettre par lui mille florins à Bernard Guadagni, afin que celui-ci demandât son exil au lieu de demander sa tête.

Renaud des Albizzi convoqua une bâlie pour juger les criminels qui avaient conspiré contre le salut de l'Etat.

La bâlie était un tribunal que le peuple nommait dans les grandes occasions, pour venir en aide à la seigneurie. Au premier abord, on pourrait croire que cette nomination, qui semble le vœu de tous, promettait un tribunal impartial ; il n'en était point ainsi : quand la seigneurie convoquait le peuple, le peuple savait d'avance dans quel but il était convoqué : alors tous les citoyens dont les opinions se trouvaient en harmonie avec le but que se proposait la seigneurie accouraient sur la place publique, tandis qu'au contraire les opposants, ou n'y venaient pas par crainte, ou en étaient écartés par violence. Il en fut pour Côme ainsi que cela avait l'habitude d'être, de sorte que les deux cents citoyens élus par le peuple se trouvaient être des partisans de Renaud des Albizzi.

Renaud des Albizzi se croyait donc sûr d'obtenir enfin sa vengeance. Côme fut amené devant la bâlie, et Guadagni, rapporteur, l'accusa d'avoir fait échouer les entreprises des Florentins sur Lucques, en révélant les projets de la République à François Sforza, son ami. La bâlie tout entière avait accueilli l'accusation du tribunal décidé d'avance à croire tout ce qu'on lui dira et à punir en conséquence, lorsque, au grand étonnement de Renaud des Albizzi, Guadagni, au lieu de conclure à la mort, conclut à l'exil. Les mille florins de Côme avaient été semés en bonne terre, et cette fois l'intérêt qu'ils rapportaient était la vie de celui qui les avait placés.

Côme fut pour dix ans exilé à Savone ; le reste de sa famille et ses amis les plus intimes partagèrent sa proscription : ils quittèrent Florence dans la nuit du 3 octobre, et, en mettant le pied sur le territoire de Venise, ils furent reçus par une députation qu'envoyait au-devant d'eux la reine de l'Adriatique.

Cependant cette proscription de ses plus illustres citoyens avait été accueillie par Florence avec ce silence désapprobateur qui poursuit toujours les actions impopulaires des gouvernants. Côme absent, il sembla à la capitale de la Toscane qu'on venait de lui enlever le cœur : l'argent, ce sang commercial des peuples, semblait s'être tari à son départ ; tous ces immenses travaux commencés par lui étaient restés interrompus ; maisons de campagne, palais, églises, à peine sortis de terre, à moitié bâtis ou non encore achevés, semblaient autant de ruines indiquant qu'un malheur avait passé par la ville. Devant les bâtisses interrompues, les ouvriers s'assemblaient demandant l'ouvrage et le pain qu'on leur avait ôtés, et chaque jour les groupes devenaient plus nombreux, plus affamés et plus menaçants. Jamais Côme n'avait été plus influent à Florence que depuis qu'il n'y était plus.

Lui, pendant ce temps, fidèle à son système de politique pécuniaire, faisait réclamer à ses nombreux débiteurs, mais doucement, sans menaces, comme un ami dans le besoin et non comme un créancier qui poursuit, les sommes qu'il leur avait prêtées, disant que l'exil seul le forçait à une pareille demande, qu'il n'eût, certes, pas faite de sitôt, s'il eût continué de demeurer à Florence et d'y gérer par lui-même ses immenses affaires : si bien que, pris au dépourvu, la plupart de ceux auprès desquels il poursuivait ses recouvrements, ou ne purent le rembourser, ou se gênèrent en le remboursant, ce qui fit monter le mécontentement des ouvriers aux citoyens.

Nul n'avait rien dit encore, et cependant, quoiqu'un an à peine se fût écoulé depuis l'exil de Côme, l'impopularité du nouveau gouvernement était à son comble. Alors, comme il arrive presque toujours dans cette existence providentielle des Etats, le sort, qui s'était déclaré un an auparavant pour Renaud des Albizzi, se déclara tout à coup pour Côme de Médicis. Nicolas de Corso Donati fut appelé au gonfalonérat pour les mois de septembre et octobre 1434, et avec lui furent élus huit seigneurs publiquement connus pour être partisans des Médicis : Florence salua leur élection par un cri de joie.

Renaud des Albizzi comprit ce que lui promettait cette démonstration populaire. Trois jours, selon l'usage, devaient s'écouler entre la nomination des nouveaux élus et leur entrée en exercice : pour trois jours encore Renaud des Albizzi était le maître : il voulut en profiter pour créer une bâlie, et pour faire annuler par elle l'élection qui venait d'avoir lieu. Mais les plus chauds partisans de Renaud avaient compris quel terrain dévorant était cette lutte sur la place publique, teinte depuis un siècle du plus noble sang de Florence. Aussi Renaud des Albizzi ne trouva-t-il en eux qu'une insurmontable froideur ; et il lui fallut attendre les événements au-devant desquels il voulait marcher.

Ces événements arrivèrent prompts et irrésistibles comme la foudre. A peine entré en fonctions, Corso Donati lança sur son prédécesseur la même accusation de péculat dont celui-ci avait poursuivi Côme, et le cita à comparaître au palais de la même façon que Côme avait été cité il y a un an ; mais, au lieu de suivre l'exemple de son prédécesseur, et de reconnaître la compétence du tribunal qui le forçait à comparaître, Renaud des Albizzi, accompagné de Nicolas Barbadori et de Ridolfo Peruzzi, se rendit en armes sur la place de San-Palinari avec tout ce qu'il put trouver de gens disposés à soutenir sa cause. Corso Donati n'avait pas cru à cette prompte levée de boucliers ; et n'ayant pas dans la ville des forces suffisantes pour combattre les rebelles, il entra en pourparlers avec eux. Ceux-ci firent la faute de négocier au lieu de marcher sur le palais. Pendant la négociation, le gonfalonier et la confrérie firent rentrer à Florence les soldats épars dans les environs ; puis lorsqu'ils se sentirent sous la main une puissance suffisante, ils convoquèrent le peuple pour élire une bâlie. Cette fois, les amis des Médicis firent à leur tour ce qu'avaient fait les amis des Albizzi : ils se rendirent en foule au palais, et l'élection donna deux cents juges, dont on aurait pu d'avance faire signifier la sentence : cette sentence fut la proscription de Renaud des Albizzi et le rappel de Côme.

Renaud des Albizzi reconnut aux cris de joie de la ville tout entière qu'il était perdu, lui et les siens, s'il essayait même de lutter contre l'opinion publique. Il se retira donc silencieux et sombre, mais sans résistance et sans murmure, et avec lui tomba le gouvernement oligarchique qui avait tiré Florence des mains viles et sanglantes de Ciompi pour la porter sinon au plus haut degré de sa prospérité, du moins au plus haut degré de sa gloire. Trois membres de cette famille, Maso des Albizzi, Nicolas d'Uzzano et Renaud des Albizzi, s'étaient, pendant l'espace de cinquante-trois

ans, succédé au pouvoir, sans que ni les uns ni les autres eussent jamais cessé d'être simples citoyens. Contre leur sagesse calme et froide, contre leur intégrité héréditaire, contre leur patriotisme inébranlable, étaient venus se briser les projets de Jean Galéas de Milan, les agressions de Ladislas, roi de Naples, et les tentatives de Philippe-Marie Visconti. Comme autrefois Pompée et Caton, ils s'en allaient, chassés par le flot populaire ; mais à Florence comme à Rome, le flot apportait avec lui les tyrans futurs de la patrie : le retour de Côme était, il est vrai, la victoire de la démocratie sur l'aristocratie ; mais le triomphateur était, par sa fortune et par ses richesses, trop au-dessus de ceux qui l'élevaient encore pour qu'il les considérât longtemps, je ne dirai pas comme des égaux, mais comme des citoyens. En effet, à partir de ce moment, Florence, qui s'était constamment appartenu à elle-même, allait devenir la propriété d'une famille, qui, trois fois chassée, devait trois fois revenir, et lui rapporter d'abord des chaînes d'or, ensuite des chaînes d'argent, et enfin des chaînes de fer.

Côme rentra au milieu des fêtes et des illuminations publiques, et il se remit à son commerce, à ses bâtisses et à ses agiotages, laissant à ses partisans le soin de poursuivre sa vengeance. Elle fut cruelle. Antoine, fils de ce Renaud Guadagni qui l'avait sauvé pour mille florins, fut décapité avec quatre autres jeunes gens de ses amis ; Côme Barbadori et Zanobi Belfratelli furent arrêtés à Venise, livrés par le gouvernement vénitien, et reparurent à Florence pour monter sur un même échafaud. Chaque jour de nouvelles sentences d'exil allaient frapper les citoyens dans leur famille ; et ces sentences étaient plus ou moins sévères, selon que la fortune ou la position de ceux qu'elles frappaient en pouvaient faire pour Côme des ennemis plus ou moins dangereux. Enfin les proscriptions furent si nombreuses, qu'un des plus grands partisans de Côme crut devoir aller lui dire qu'il finirait par dépeupler la ville. Côme leva la tête d'un calcul de change qu'il faisait, posa la main sur l'épaule de son ami, et, le regardant fixement avec un imperceptible sourire :

— J'aime mieux, lui dit-il, la dépeupler que la perdre.

Et l'inflexible arithméticien se remit à ses chiffres.

Côme mourut dans sa villa de Careggi, le 1er août 1464, à l'âge de soixante et quinze ans, sans avoir vu baisser un seul instant son immense popularité. Sous lui, les arts et les sciences avaient fait un pas immense : Donatello, Brunelleschi, Masaccio, avaient travaillé sous ses yeux et d'après ses ordres ; Constantinople tomba tout exprès pour lui donner l'occasion de recueillir au palais Riccardi les savants grecs qui fuyaient devant Mahomet II, emportant avec eux l'héritage d'Homère, d'Euripide, de Platon ; enfin son propre pays, le couronnant de cette auréole qui trompa la postérité, le salua sur son lit de mort du titre de Père de la patrie.

Des deux fils qu'il avait eus de la comtesse Bardi, sa femme, un seul lui survécut. Mais Pierre n'avait hérité que de l'esprit commercial de sa famille : il se contenta donc d'augmenter ses richesses ; et, placé entre Côme, le Père de la patrie, et Laurent le Magnifique, il obtint pour tout surnom celui de Pierre le Goutteux.

Il laissait de sa femme, Lucrezia Tornabuoni, deux fils, lesquels, malgré les recommandations expresses faites par le défunt de le porter sans pompe à l'église Saint-Laurent, lui élevèrent, ainsi qu'à leur oncle Jean, un tombeau magnifique : ces deux fils n'étaient alors que deux enfants, dont l'un s'appelait Laurent et l'autre Julien.

La mauvaise santé, l'impéritie et l'avarice de Pierre avaient été fatales à la République : pendant les quinze années, suivant les uns, ou les six années, selon les autres, que, succédant à son père, il se trouva de fait, sinon de droit, chef de la République, Florence, engourdie dans le repos qui suit les grandes catastrophes, cessa de diriger, comme elle l'avait fait jusqu'alors, les affaires de l'Italie, et du premier rang descendit au second. La seule marque de distinction que Pierre reçut peut-être des autres États de l'Europe fut une lettre de Louis XI, qui l'autorisait à charger des trois fleurs de lis de France une des boules qui formaient ses armes.

Durant cette période, que l'on peut fixer de l'année 1464 à l'année 1470, les citoyens qui gouvernèrent Florence furent André des Pazzi, Thomas Soderini, Matteo Palmieri et Louis Guicciardini. Quant à Pierre, retenu par ses souffrances et ses calculs d'agiotage dans l'une ou l'autre de ses villas, il ne venait à Florence que dans les grandes occasions, et pour ne pas se laisser tout à fait oublier du peuple ; alors on l'apportait dans sa litière, à travers les ouvertures de laquelle il saluait comme un roi.

A sa mort, ceux qui avaient gouverné pendant sa vie ne désespérèrent point de conserver le même pouvoir. Laurent, l'aîné des deux fils de Pierre, était né le 1er janvier 1448 et avait à peine vingt et un ans ; il ne pouvait donc de sitôt avoir la prétention de prendre de l'influence sur de vieux magistrats qui avaient blanchi dans le maniement des affaires publiques ; aussi, loin d'inspirer de la crainte à Thomas Soderini, que les autres gouvernants semblaient avoir tacitement reconnu pour leur chef, celui-ci renvoya-t-il aussitôt aux deux Médicis les ambassadeurs et les citoyens qui, à la nouvelle de la mort de Pierre, étaient venus droit à lui. Mais les deux jeunes gens les reçurent avec une telle modestie, que nul, en les voyant si humbles, ne prit l'avenir en défiance.

En effet, six ou sept ans se passèrent dans une tranquillité profonde, et sans que Laurent ni son frère, occupés d'achever leurs études et de réunir des statues antiques, des pierres gravées et des tableaux de l'école florentine naissante, donnassent aucune inquiétude, même à ce qui restait de vieux républicains : ils étaient tout-puissants, il est vrai, mais ils semblaient tellement eux-mêmes ignorer leur puissance, qu'on la leur pardonnait, en voyant le peu d'abus qu'ils en faisaient. De temps en temps, d'ailleurs, les Médicis donnaient au peuple de si belles fêtes, et cela d'une façon qui paraissait si désintéressée, qu'on eût été mal venu à essayer de combattre leur popularité.

A peine maîtres de l'immense fortune que leur avait laissée leur père, une occasion se présenta de faire preuve de leur magnificence : au printemps de 1471, on annonça que le duc Galéas, pour accomplir un vœu, s'apprêtait à faire à Florence un pèlerinage avec sa femme, Bonne de Savoie.

On apprit, en effet, qu'il s'était mis en route avec une pompe et un faste inconnus jusqu'alors : douze chars couverts de drap d'or étaient portés à dos de mulet à travers les Apennins, où nulle route frayée ne permettait encore de passer en voiture ; ils étaient précédés de cinquante haquenées pour la duchesse et ses femmes, et de cinquante chevaux pour le duc et ses gardes, et étaient suivis de cinq cents fantassins, de cent hommes d'armes, et de cinquante estafiers habillés de drap de soie et d'argent ; cinq cents valets tenaient en laisse cinq cents couples de chiens pour la chasse, et vingt-cinq autres portaient sur leur poing vingt-cinq faucons, dont le duc avait l'habitude de dire qu'il ne donnerait pas le moindre pour deux cents florins d'or. Enfin une somme d'environ huit millions de notre monnaie actuelle formait le trésor destiné à étaler la puissance de celui qui, cinq ans plus tard, devait être misérablement assassiné dans l'église de Saint-Ambroise de Milan.

La République ne voulut pas être en reste de magnificence avec son allié : elle décida que toute la suite du duc serait logée et nourrie aux frais de l'État. Laurent réclama pour lui le droit de recevoir Galéas, et celui-ci vint habiter le palais Riccardi.

Là, le faux luxe du duc milanais s'éclipsa devant la magnificence du bourgeois florentin. Laurent n'avait pas, comme son hôte illustre, des habits couverts d'or et de diamants ; mais ses cabinets renfermaient toutes les merveilles de l'art antique et tous les essais de l'art moderne ; il n'avait pas, comme Galéas, un monde de courtisans et de valets, mais il était entouré d'un cercle d'hommes illustres, de savants et d'artistes, comme aucun roi de l'époque n'en aurait pu avoir un. C'étaient les Politien, les Ermolao, les Chalcondyle, les Lascaris, les André Mantègne, les Pérugin, les Bramante et les Léonard de Vinci. Le duc de Milan fut étonné de pareilles richesses et reconnut que l'on pouvait être plus grand que lui.

Aussi son séjour à Florence fut-il de courte durée ; mais si peu qu'il restât dans la cité dont jusqu'alors on avait vanté l'économie commerçante, ce fut assez pour l'éblouir par l'aspect de sa magnificence, de son oisiveté et de sa galanterie. Laurent sentit la ville tout entière frissonner de désirs ; il comprit que Florence était à vendre comme une courtisane, et qu'elle serait à lui s'il était assez riche pour l'acheter.

Aussi, à partir de ce moment, redoubla-t-il de magnificence : chaque jour c'était quelque nouvelle fête qui avait pour but d'occuper le peuple et de substituer une vie de mollesse et de plaisir à la vie active qu'il était habitué à mener. Il est vrai qu'à mesure que les Florentins, fatigués des affaires, abandonnaient à des mains qui les amusaient le gouvernement de la République, celle-ci devenait de plus en plus étrangère à la politique générale de l'Italie. Aussi, tout tombait-il dans une torpeur universelle et inaccoutumée. Florence, la ville des délibérations bruyantes et des émeutes populaires, n'avait plus ni cris ni menaces, mais seulement des louanges et des encouragements. Laurent lui donne des fêtes, Laurent lui chante des vers, Laurent fait représenter des spectacles dans ses églises : que faut-il de plus à Florence ? et qu'a-t-elle besoin de se fatiguer à des journées laborieuses, quand les Médicis veillent et travaillent pour elle ?

Cependant il restait quelques hommes qui, il faut le dire encore, plutôt par intérêt privé que par amour du bien public, suivaient des yeux ces envahissements successifs de Laurent et de son frère, attendaient le moment de rendre malgré lui la liberté à ce peuple qui en était las. Ces hommes étaient les Pazzi.

Jetons un regard en arrière, et faisons connaître à nos

lecteurs la cause de cette haine, afin qu'ils puissent démêler clairement ce qu'il y avait d'égoïsme ou de générosité dans la conspiration que nous allons leur raconter.

En 1291, le peuple, lassé des dissensions obstinées de la noblesse, de son éternel refus de se soumettre aux tribunaux démocratiques, et des violences journalières par lesquelles elle entravait le gouvernement, avait rendu, sous le nom d'*ordinamenti della giustizia*, une ordonnance qui excluait à perpétuité du priorat trente-sept familles des plus nobles et des plus considérables de Florence, sans qu'il leur fût dont ses ancêtres avaient été exclus pendant un siècle et demi.

André des Pazzi eut trois fils : un d'eux épousa la petite-fille de Côme, et devint le beau-frère de Laurent et de Julien. Tant qu'avait vécu l'ambitieux vieillard, il avait maintenu l'égalité entre ses enfants, en traitant son gendre comme s'il eût été son propre fils ; car, en voyant promptement combien cette famille des Pazzi était devenue riche et puissante, il avait voulu non seulement s'en faire une alliée, mais encore une amie. En effet, la famille s'était accrue en



François Pazzi et Jérôme Riaro se mirent à la recherche de complices.

permis de reconquérir jamais les droits de cité, soit en se faisant enregistrer dans un corps de métier, soit même en exerçant réellement une profession ; de plus, la seigneurie fut autorisée à ajouter de nouveaux noms à ces trente-sept noms, chaque fois qu'elle croirait s'apercevoir que quelque nouvelle famille, disait l'ordonnance, en marchant sur les traces de la noblesse, méritait d'être punie comme elle. Les membres des trente-sept familles proscrites furent désignés sous le nom de magnats, titre honorable qui devint dès lors un titre infamant.

Cette proscription durait depuis cent quarante-trois ans, lorsque en 1434, Côme de Médicis, ayant chassé de Florence Renaud des Albizzi et la noblesse populaire qui gouvernait avec lui, résolut de renforcer son parti de quelques-unes des familles exclues du gouvernement, en permettant à plusieurs d'entre elles de rentrer dans le droit commun, et de prendre, comme l'avaient autrefois fait leurs aïeux, une part active aux affaires publiques. Plusieurs familles acceptèrent ce rappel politique, et la famille Pazzi fut du nombre. Elle fit plus : oubliant qu'elle était de noblesse d'épée, elle adopta franchement sa position nouvelle, et ouvrit une maison de banque qui devint bientôt l'une des plus considérables et des plus considérées de l'Italie ; si bien que les Pazzi supérieurs aux Médicis comme gentilshommes devenaient encore leurs rivaux comme marchands. Cinq ans plus tard, André des Pazzi, chef de la maison, siégeait dans la seigneurie, hommes aussi bien qu'en richesses ; car les deux frères, qui s'étaient mariés, avaient eu, l'un cinq fils et l'autre trois. Elle grandissait donc de toutes façons, lorsque, contrairement à la politique de son père, Laurent de Médicis pensa qu'il était de son intérêt de s'opposer à un plus grand accroissement de richesse et de puissance. Or, une occasion de suivre cette nouvelle politique se présenta bientôt : Jean des Pazzi ayant épousé une des plus riches héritières de Florence, fille de Jean Borromei, Laurent, à la mort de celui-ci, fit rendre une loi par laquelle les neveux mâles étaient préférés même aux filles ; et cette loi, contre toutes les habitudes, ayant été appliquée à la femme de Jean des Pazzi, celle ci perdit l'héritage de son père, et cet héritage passa ainsi à des cousins éloignés.

Ce ne fut pas la seule exclusion dont les Pazzi furent victimes : leur famille se composait de neuf hommes ayant l'âge et les qualités requises pour exercer la magistrature, et cependant tous avaient été écartés de la seigneurie, à l'exception de Jacob, celui des fils d'André qui ne s'était jamais marié, et qui avait été gonfalonier en 1469, c'est-à-dire du temps de Pierre le Goutteux et de Jean, mari de sa sœur, et qui une fois avait siégé parmi les prieurs de la seigneurie. Un tel abus de pouvoir blessa tellement François Pazzi, qu'il s'expatria volontairement, et s'en alla prendre à Rome la direction d'un de ses principaux comptoirs. Là, il devint banquier du pape Sixte IV et de Jérôme Riario,

son fils, les deux plus grands ennemis que les Médicis eurent alors dans toute l'Italie. Le résultat de ces trois haines réunies fut une conjuration dans le genre de celle qui, deux ans auparavant, c'est-à-dire en 1476, avait privé de la vie Galéas Sforza dans la cathédrale de Milan.

Une fois décidés à tout trancher par le fer, François Pazzi et Jérôme Riario se mirent à la recherche des complices qu'ils pourraient recruter. Un des premiers fut François Salviati, archevêque de Pise, auquel, par inimitié pour sa famille, les Médicis n'avaient pas voulu laisser prendre possession de son archevêché. Vinrent ensuite Charles de Montone, fils du fameux condottiere Braccio, qui était sur le point de s'emparer de Sienne lorsque les Médicis l'arrêtèrent; Jean-Baptiste de Montesecco, chef des sbires au service du pape; le vieux Jacob des Pazzi, qui autrefois avait été gonfalonier; deux autres Salviati, l'un cousin et l'autre frère de l'archevêque; Napoléon Francezi, Bernard Bandini, amis et compagnons de plaisir des jeunes Pazzi; enfin Étienne Bagnoni, prêtre et maître de langue latine, professeur d'une fille naturelle de Jacob Pazzi, et Antoine Maffei, prêtre de Volterra et scribe apostolique. Un seul Pazzi, René, neveu de Jacob et fils de Pierre, refusa obstinément d'entrer dans le complot, et se retira à la campagne pour qu'on ne pût l'accuser de complicité.

Tout était donc d'accord, et la seule difficulté qui s'opposât désormais à la réussite de la conjuration était de pouvoir réunir Laurent et Julien dans un endroit public, et loin de leurs amis. Le pape espéra faire naître cette occasion en élevant à la dignité de cardinal le neveu du comte Jérôme, Raphaël Riario, qui, à peine âgé de dix-huit ans, terminait alors ses études à Pise.

En effet, un pareil événement devait être l'occasion de fêtes extraordinaires; car, bien qu'au fond du cœur les Médicis fussent ennemis du pape, ils gardaient ostensiblement toutes les apparences d'une bonne et respectueuse amitié entre la République et le saint-siège. Jacob des Pazzi invita donc le nouveau cardinal à venir dîner chez lui à Florence, et il porta sur la liste de ses convives Laurent et Julien. L'assassinat devait avoir lieu à la fin du dîner; mais Laurent vint seul; retenu par une intrigue d'amour, Julien avait chargé son frère de l'excuser: il fallut remettre à un autre jour l'exécution du complot. Ce jour, on le crut bientôt arrivé; car Laurent, ne voulant pas être en reste de magnificence avec les Pazzi, avait à son tour invité le cardinal à Fiesole, et avec lui tous ceux qui avaient assisté au repas donné par Jacob. Mais, cette fois encore, Julien manqua; il souffrait d'un mal de jambe: force fut donc de remettre encore l'exécution du complot à une nouvelle occasion.

Tout fut enfin fixé pour le 26 avril 1478, selon Machiavel. Pendant la matinée de ce jour, qui était jour de fête, le cardinal Riario devait entendre la messe dans la cathédrale: et comme il avait fait prévenir de son intention Laurent et Julien, il était probable que ceux-ci ne pourraient pas se dispenser d'assister à la cérémonie. On prévint tous les conjurés de cette nouvelle disposition, et l'on distribua à chacun le rôle qu'il devait jouer dans cette sanglante tragédie.

François Pazzi et Bernard Bandini étaient les plus acharnés contre les Médicis: et comme en même temps ils étaient les plus forts et les plus adroits, ils réclamèrent pour eux Julien, car le bruit courait que, timide de cœur, et faible de corps, Julien portait habituellement une cuirasse sous ses vêtements, ce qui rendait l'assassinat plus difficile et plus dangereux. Le chef des sbires pontificaux, Jean-Baptiste Montesecco, avait déjà reçu et accepté la mission de tuer Laurent dans les deux repas auxquels il avait assisté, et où l'absence de son frère l'avait sauvé; et l'on ne doutait pas que cette fois il ne fût d'aussi bonne volonté que les autres: mais, au grand étonnement de tous, lorsqu'il eut appris que l'assassinat devait s'accomplir dans une église, il refusa en disant qu'il était prêt à un meurtre, mais non à un sacrilège, et que pour rien au monde il ne le commettrait si on ne lui montrait un bref d'absolution du pape. Malheureusement on avait négligé de se munir de cette pièce importante, de sorte que malgré les plus grandes instances Montesecco continua de refuser. On s'en remit donc pour frapper Laurent à Antoine de Volterra et à Étienne Bagnoni, qui, en leur qualité de prêtres, dit naïvement Antoine Galli, avaient un respect moins grand pour les lieux sacrés. Le moment choisi pour agir fut celui où l'officiant élèverait l'hostie.

Mais tout n'était pas accompli avec la mort des deux frères; il fallait encore s'emparer de la seigneurie et forcer les magistrats à sanctionner le meurtre aussitôt que le meurtre serait exécuté. Ce soin fut confié à l'archevêque Salviati, qui se rendit au palais avec Jacques Bracciolini et une trentaine de conjurés. A l'entrée principale il en laissa vingt, lesquels se mêlèrent au peuple qui allait et venait, et devaient rester là inaperçus jusqu'au moment où un signal donné ils s'empareraient de la porte. Puis, habitué aux détours du palais, il en conduisit dix autres à la chancellerie, en leur recommandant de tirer la porte derrière eux, et de ne sortir que lorsqu'ils entendraient du bruit; après quoi, il revint trouver la première troupe, se réservant d'arrêter lui-même le gonfalonier César Pétrucci.

Cependant l'office divin avait commencé, et cette fois encore la vengeance paraissait sur le point d'échapper aux conjurés; car Laurent seul était venu. François Pazzi et Bernard Bandini se décidèrent à aller chercher Julien.

En conséquence, ils se rendirent chez lui, et le trouvèrent avec sa maîtresse. En vain prétexta-t-il la douleur que lui causait sa jambe: les deux envoyés lui dirent qu'il ne pouvait se dispenser d'assister à la messe, et lui assurèrent que son absence offenserait le cardinal. Julien, malgré les regards suppliants de la femme qui était chez lui, se décida donc à suivre les deux jeunes gens, et ceignit un couteau de chasse qu'il portait constamment; mais au bout de quelques pas, comme l'extrémité du couteau battait sur sa jambe malade, il le remit à un de ses domestiques, qui le porta à la maison. Alors François des Pazzi lui passa en riant le bras autour du corps, comme on fait parfois entre amis, et s'assura que Julien, contre son habitude, n'avait pas sa cuirasse: ainsi le pauvre jeune homme se livrait à ses assassins sans armes offensives ni défensives.

Les trois jeunes gens rentrèrent dans l'église au moment de l'évangile: Julien alla s'agenouiller auprès de son frère. Les deux prêtres étaient déjà à leur poste; François et Bernard se mirent au leur: un seul coup d'œil échangé entre les assassins leur indiqua qu'ils étaient prêts.

La messe continua; la foule qui remplissait l'église donnait aux assassins un prétexte pour serrer de près les deux frères: d'ailleurs, ceux-ci étaient sans défiance, et se croyaient aussi en sûreté au pied de l'autel que dans leur villa de Careggi.

Le prêtre éleva l'hostie: en même temps on entendit un cri terrible. Julien, frappé par Bernard Bandini d'un coup de poignard à la poitrine, se relevait tout sanglant, et allait tomber à quelques pas au milieu de la foule épouvantée, poursuivi par ses deux assassins, dont l'un, François Pazzi, se jeta sur lui avec tant de fureur et le frappa de coups si redoublés, qu'il se blessa lui-même et s'enfonça son propre poignard dans la cuisse. Mais cet accident ne fit que redoubler sa colère; et il frappait encore, que déjà depuis longtemps Julien n'était plus qu'un cadavre.

Laurent avait été plus heureux que son frère: lorsqu'au moment de l'élévation il avait senti une main s'appuyer sur son épaule, il s'était retourné, et avait vu briller la lame d'un poignard dans la main d'Antoine de Volterra. Par un mouvement instinctif, il s'était alors jeté de côté, de sorte que le fer qui devait lui traverser la gorge ne fit que lui effleurer le cou; il se leva aussitôt, et, d'un seul mouvement, tirant son épée de la main droite et enveloppant son bras gauche de son manteau, il se mit en défense, en appelant à son aide ses deux écuyers. A la voix de leur maître, André et Laurent Cavalcanti s'élancèrent l'épée à la main, et les deux prêtres, voyant le danger auquel ils étaient exposés, jetèrent leurs armes et se mirent à fuir.

Au bruit que faisait Laurent en se défendant, Bernard Bandini, qui était occupé avec Julien, leva la tête et vit que la principale victime allait lui échapper: il quitta donc le mort pour le vivant et s'élança vers l'autel, mais il rencontra sur sa route François Novi, qui lui barrait le chemin. Une courte lutte s'engagea: François Novi tomba blessé à mort, mais si courte qu'eût été cette lutte, elle avait suffi à Laurent pour se débarrasser de ses deux ennemis. Bernard se trouva donc seul contre trois. François voulut accourir à son secours, mais alors seulement il s'aperçut à sa faiblesse qu'il était blessé, et se sentit près de tomber en arrivant au chœur. Politien, qui accompagnait Laurent, profita de ce moment pour le faire entrer dans la sacristie avec les quelques amis qui s'étaient réunis autour de lui, et, malgré les efforts de Bernard et de deux ou trois autres conjurés, il en repoussa les portes de bronze et les ferma en dedans. En même temps Antoine Ridolfi, un des jeunes gens les plus attachés à Laurent, suçait la blessure qu'il avait reçue au cou, craignant qu'elle ne fût empoisonnée, et y mettait le premier appareil, tandis que Bernard Bandini, voyant que tout était perdu, prenait par le bras François Pazzi, et l'emmenait aussi rapidement que le blessé pouvait le suivre.

Il y avait eu dans l'église un moment de tumulte facile à comprendre. L'officiant s'était enfui en voilant de son étole le Dieu que l'on rendait témoin et presque complice de pareils crimes. Tous les assistants s'étaient précipités sur la place par les différentes issues de l'église, à l'exception de huit ou dix partisans des Médicis, qui s'étaient réunis dans un coin, et qui, l'épée à la main, [illegible]

bientôt à la porte de la sacristie, appelèrent à grands cris Laurent, lui disant qu'ils répondaient de tout, et que, s'il voulait se confier à eux, ils le reconduiraient sain et sauf à son palais.

Mais Laurent n'avait point hâte de se rendre à cette invitation ; il craignait que ce ne fût une ruse de ses ennemis pour le faire retomber dans le piège auquel il venait d'échapper. Alors Sismondi della Stufa monta par l'escalier de l'orgue, jusqu'à une fenêtre de laquelle l'œil plongeait dans l'église, et il la vit entièrement déserte ; à



Pendant quinze jours, les exécutions durèrent.

l'exception de la troupe d'amis qui attendait Laurent à la porte de la sacristie, et du corps de Julien, sur lequel était étendue une femme si pâle et tellement immobile, que sans les sanglots qui s'échappaient de sa poitrine, on eût pu la prendre pour un second cadavre.

Sismondi della Stufa descendit, et informa Laurent de ce qu'il avait vu : alors celui-ci reprit courage, il se hasarda à sortir, et ses amis, comme ils s'y étaient engagés, le reconduisirent sain et sauf à son palais de Via-Larga.

Cependant, au moment de l'élévation, les cloches avaient sonné comme d'habitude ; c'était le signal attendu par ceux qui s'étaient chargés du palais. En conséquence, au premier tintement du bronze, l'archevêque Salviati entra dans la salle où était le gonfalonier, alléguant pour prétexte de sa visite qu'il avait quelque chose de secret à lui communiquer de la part du pape.

Ce gonfalonier était, comme nous l'avons dit, César Petrucci, le même qui, huit ans auparavant, étant podestat de Prato, avait été surpris dans une semblable conjuration par André Nardi. Cette première catastrophe, dont il avait failli être victime, avait laissé dans sa mémoire des traces si profondes, que depuis ce temps il était constamment sur ses gardes ; aussi, quoique rien n'eût encore transpiré des événements qui se préparaient, à peine eut-il remarqué l'émotion peinte sur le visage de l'archevêque qui venait à lui, qu'au lieu de l'attendre, il s'élança vers la porte derrière laquelle il trouva Jacques Bracciolini qui voulait lui barrer le passage ; mais Petrucci, qui réunissait à la présence d'esprit le courage et la force, le saisit aux cheveux, le renversa, et, lui mettant un genou sur la poitrine, il appela ses gardes, qui accoururent ; les conjurés qui accompagnaient Bracciolini voulurent le secourir, mais les gardes les repoussèrent, en tuèrent trois, et en jetèrent deux par les fenêtres : un seul se sauva en appelant du secours.

Alors ceux qui étaient dans la chancellerie comprirent que le moment était arrivé, et voulurent courir à l'aide de leur camarade, mais la porte qu'ils avaient fermée sur eux avait un secret qui l'empêchait de se rouvrir. Ils se trouvèrent donc prisonniers, et par conséquent dans l'impossibilité de soutenir l'archevêque. Pendant ce temps, César Petrucci avait couru à la salle où les prieurs tenaient leur audience, et, sans savoir précisément encore de quoi il s'agissait, il avait donné l'alarme. Les prieurs s'étaient aussitôt réunis à lui, chacun armé de ce qu'il put trouver. César Petrucci, en traversant la cuisine, y prit une broche, et, ayant fait entrer toute la seigneurie dans la tour, il se plaça devant la porte qu'il défendit si bien, que personne n'y pénétra.

Cependant, grâce à son costume sacré, l'archevêque avait traversé la salle où, près des cadavres de ses camarades, Bracciolini était prisonnier, et, d'un geste, il avait fait comprendre à celui-ci qu'il allait venir à son secours. En effet, à cette heure, parut à la porte du palais que le reste des conjurés se joignit à lui ; mais, au moment où

ils se préparaient à remonter, ils virent déboucher par la rue qui conduit au dôme une troupe de partisans des Médicis qui s'approchaient en poussant le cri ordinaire de la maison, lequel était : *Palle ! Palle !* Salviati comprit qu'il s'agissait non plus d'aller secourir Bracciolini, mais de se défendre lui-même.

En effet, la fortune avait changé de face, et le danger s'était retourné contre ceux qui l'avaient éveillé. Les deux prêtres avaient été poursuivis, rejoints et mis en pièces par les amis des Médicis ; Bernard Bandini, après avoir vu Politien refermer entre lui et Laurent la porte de bronze de la sacristie, avait, comme nous l'avons dit, emmené François Pazzi hors de l'église ; mais, arrivé devant sa demeure, ce dernier s'était senti si faible, qu'il n'avait pu aller plus loin, et, tandis que Bernard fuyait, il s'était jeté sur son lit et attendait les événements. Alors, malgré son grand âge, Jacob avait tenté de remplacer son neveu ; il était monté à cheval, et, à la tête d'une centaine d'hommes qu'il avait réunis dans sa maison, il se mit à parcourir la ville en criant : « Liberté ! liberté ! » Mais déjà Florence était sourde à ce cri : ceux des citoyens qui ignoraient encore ce qui s'était passé le regardaient avec étonnement ; ceux qui connaissaient le crime grondaient sourdement en le menaçant du geste et en cherchant une arme pour joindre l'effet à la menace. Jacob vit ce que les conjurés voient toujours trop tard, c'est que les maîtres ne viennent que lorsque les peuples veulent être esclaves. Il comprit alors qu'il n'avait pas une minute à perdre pour songer à sa sûreté : il fit volte-face avec sa troupe, gagna l'une des portes de la ville, et prit la route de la Romagne.

Laurent se retira chez lui et laissa faire le peuple.

Laurent avait raison : il était dépopularisé pour tout le reste de sa vie s'il s'était vengé comme on le vengeait.

Le jeune cardinal Riario, qui, instruit du complot, ignorait la manière dont il devait s'accomplir, s'était mis à l'instant même sous la protection des prêtres de l'église, et avait été conduit par eux dans une sacristie voisine de celle où s'était réfugié Laurent. L'archevêque Salviati, ainsi que son frère, son cousin et Jacques Bracciolini, arrêtés par César Petrucci dans le palais même de la seigneurie, furent pendus, les uns à la *ringhiera*, les autres aux balcons des fenêtres. François Pazzi, trouvé sur son lit, et tout épuisé de sang, fut traîné au vieux palais, au milieu des malédictions et des coups de la populace, qu'il regardait en haussant les épaules et le sourire du mépris sur les lèvres, et pendu à côté de Salviati, sans que les menaces, les coups, ni les tortures lui arrachassent une seule plainte. Jean-Baptiste de Montesecco, qui avait refusé de frapper Laurent dans une église, et qui l'avait probablement sauvé en l'abandonnant au poignard de deux prêtres, n'en eut pas moins la tête tranchée. René des Pazzi, le seul de la famille qui eût refusé d'entrer dans la conjuration, et qui s'était retiré à la campagne, ne put, par cette précaution, éviter son sort : il fut arrêté et pendu à une fenêtre du palais. Enfin Jacob Pazzi, saisi avec sa troupe par des montagnards des Apennins, avait été ramené par eux vivant à Florence, malgré l'offre qu'il leur fit d'une somme assez forte pour qu'ils le tuassent, et fut pendu à côté de René.

Pendant quinze jours, les exécutions durèrent, d'abord sur les vivants, et ensuite sur les morts : soixante et dix personnes furent mises en pièces par la populace, et par elle traînées dans les rues. Le corps de Jacob des Pazzi, qui avait été déposé dans le tombeau de ses ancêtres, en fut tiré comme blasphémateur, sur l'accusation d'un de ses bourreaux, qui prétendit l'avoir entendu maudire le nom de Dieu au moment de sa mort, puis enterré en terre profane le long des murs ; mais cette seconde sépulture ne devait pas mieux le protéger que la première : des enfants le tirèrent de la fosse déjà à moitié défiguré, et, après l'avoir traîné longtemps par les rues et dans les ruisseaux de Florence, ils finirent par jeter le cadavre dans l'Arno.

C'est que la populace est la même partout, qu'elle venge la liberté, ou qu'elle venge les rois, qu'elle jette Paul Farnèse par la fenêtre, ou qu'elle mange le cœur du maréchal d'Ancre.

Cependant, revenu un peu à lui, Laurent se rappela cette femme qu'il avait un moment aperçue agenouillée près du corps de son frère. Il ordonna qu'on la fît rechercher ; mais les démarches furent longtemps infructueuses, tant elle s'était enfermée avec sa douleur : on la retrouva enfin ; et Laurent déclara qu'il voulait se charger du fils dont elle venait d'accoucher. Cet enfant fut depuis Clément VII.

Enfin, deux ans à peine s'étaient écoulés depuis cette catastrophe, lorsqu'un matin le peuple aperçut un cadavre pendu à l'une des fenêtres du Bargello. Ce cadavre était celui de Bernard Bandini, qui s'était réfugié à Constantinople, et que le sultan Mahomet II avait livré, à Laurent, en signe de son désir de conserver la paix avec la République.

Ce fut le seul danger personnel que Laurent courut pendant toute sa vie, et ce danger le rendit plus cher au peuple : la paix, qu'il signa le 5 mars 1480 avec Ferdinand de Naples, mit le comble à sa puissance ; de sorte que, tranquille au dedans, tranquille au dehors, il put se livrer à son goût pour les arts et à la magnificence avec laquelle il les récompensait. Il est vrai, que, moins scrupuleux que son aïeul, quand l'argent manquait à sa caisse particulière, il puisait sans scrupule dans celle de l'Etat ; et ce fut surtout à son retour de Naples qu'il fut obligé de recourir à cette extrémité. En effet, son voyage avait été celui d'un roi et non celui d'un simple particulier ; au point qu'en outre de la dépense qu'il avait faite pour ses équipages et pour la suite qui l'accompagnait, et des cadeaux qu'il avait distribués aux artistes et aux savants, il avait encore doté de mille florins cent jeunes filles de la Pouille et de la Calabre qui se marieraient pendant son séjour à Naples.

Peu d'événements importants vinrent agiter le reste de la vie de Laurent. A la mort de Sixte IV, son ennemi mortel, le nouveau pape Innocent VIII s'empressa de se déclarer l'ami des Médicis en faisant épouser à son propre fils, Franceschetto Cibo, Madeleine, fille de Laurent, et, en faisant à celui-ci force promesses que, selon son habitude, il ne tint pas. Laurent put donc tout entier se livrer à son goût pour les sciences et pour les arts, et réunir autour de lui Politien, Pic de la Mirandole, Marcello Pulci, Landino Scalificino, André Mantègne, le Pérugin, Léonard de Vinci, Sangallo, Bramante, Ghirlandaio et le jeune Michel-Ange. Ajoutons à cela qu'il vit naître, pendant les vingt années qu'il gouverna Florence, le Giorgione, le Gufaloro, fra Bartolomeo, Raphaël, Sébastien del Piombo, André del Sarto, le Primatice et Jules Romain, gloires et lumières à la fois du siècle qui s'en allait et du siècle qui allait venir.

Ce fut au milieu de ce monde de savants, de poëtes et d'artistes, que, retiré à sa villa de Careggi, Laurent sentit venir la mort, malgré les soins inouïs de Pierre Leoni de Spolette, son médecin, lequel, proportionnant les remèdes non point au tempérament, mais à la richesse du malade, lui faisait avaler des décompositions de perles et de pierres précieuses : il vit donc, au moment de quitter ce monde, qu'il était temps de penser à l'autre, et fit appeler, pour lui aplanir le chemin du ciel, le dominicain Jérôme Savonarola.

Le choix était étrange : au milieu de la corruption du clergé, Jérôme Savonarola était resté pur et austère ; au milieu de l'asservissement de la patrie, Jérôme Savonarola se souvenait de la liberté.

Laurent était dans son lit de mort lorsque, pareil à un de ces hommes de marbre qui viennent frapper à la porte des voluptueux au milieu de leurs fêtes et de leurs orgies, Jérôme Savonarola s'approcha lentement de son chevet. Laurent allait mourir ; et cependant le moine, dévoré par les veilles et par l'extase, était plus pâle que lui. C'est que Savonarola était prophète : il avait prédit l'arrivée des Français en Italie, et devait prédire à Charles VIII qu'il repasserait les monts ; enfin, semblable à cet homme qui, tournant autour de la ville sainte, avait crié pendant huit jours : « Malheur à Jérusalem ! » et cria le neuvième jour : « Malheur à moi-même ! » Savonarola devait prédire lui-même sa mort ; et plus d'une fois déjà il s'était réveillé, ébloui d'avance par les flammes de son bûcher.

Le moine demanda une seule chose à Laurent en échange de l'absolution de ses péchés, la liberté de sa patrie. Laurent refusa, et le moine sortit, la douleur peinte sur le visage.

Un instant après, on entra dans la chambre du moribond, et on le trouva expiré, serrant entre ses bras un christ magnifique qu'il venait d'arracher à la muraille, et au pied duquel il avait collé ses lèvres, comme s'il en appelait au Seigneur des arrêts de son inflexible ministre.

Ainsi mourut, léguant à Florence une lutte de trente-huit ans contre sa famille, celui que ses contemporains appelaient le magnifique Laurent, et que la postérité devait appeler Laurent le Magnifique.

Et, comme sa mort devait entraîner beaucoup de calamités, le ciel en voulut donner des présages : la foudre tomba sur le dôme de l'église de Sainte-Reparata, métropole de Florence, et Roderic Borgia fut élu pape.

Pierre succéda à son père : c'était un bien faible héritier pour le patronat qu'au risque de son âme lui avait légué Laurent. Né en 1471, et par conséquent à peine âgé de vingt et un ans, Pierre était un beau jeune homme qui, outrant toutes les qualités de son père, fut faible au lieu d'être bon, courtois au lieu d'être flatteur, prodigue au lieu d'être magnifique.

Au point où en était l'Europe, il eût fallu, pour marcher en avant, ou la politique profonde de Côme, Père de la patrie, ou la volonté puissante de Côme Ier. Pierre n'avait

ni l'une ni l'autre; aussi se perdit-il lui-même, et en se perdant manqua-t-il de perdre l'Italie.

Jamais, dit l'historien Guicciardini, depuis l'époque fortunée où l'empereur Auguste faisait le bonheur de cent vingt millions d'hommes, l'Italie n'avait été aussi heureuse, aussi riche et aussi tranquille qu'elle l'était vers l'an 1492. Une paix presque générale régnait sur tous les points du paradis du monde: soit que le voyageur, descendant des Alpes piémontaises, s'acheminât vers Venise à travers la Lombardie, soit que de Venise il se rendît à Rome en longeant l'Adriatique, soit que de Rome enfin il suivît les monts Apennins jusqu'à l'extrémité de la Calabre, partout il voyait des plaines verdoyantes ou des coteaux couverts de vignes, au milieu ou au penchant desquels il rencontrait des villes riches, bien peuplées, et, sinon libres, du moins heureuses. En effet, la négligence et la jalousie de la République florentine n'avaient pas encore fait un marais des places de Pise; le marquis de Marignan n'avait pas encore rasé cent vingt villages sur le seul territoire de Sienne; enfin les guerres des Orsini et des Colonna n'avaient pas encore changé les fertiles campagnes de Rome en ce désert aride et poétique qui enveloppe aujourd'hui la ville éternelle; et Favio Blondo, qui décrivait en 1450 la ville d'Ostie, à peine aujourd'hui peuplée de trois cents habitants, se contentait de dire qu'elle était moins florissante que du temps d'Auguste, époque à laquelle elle renfermait cinquante mille citoyens.

Quant aux paysans italiens, ils étaient bien certainement à cette époque les paysans les plus heureux de la terre: tandis que les serfs d'Allemagne ou les manants de France vivaient disséminés dans de pauvres cabanes ou parqués comme des animaux dans de misérables villages, ils habitaient des bourgades fermées de murs, qui défendaient leurs récoltes, leur bétail et leurs instruments aratoires. Ce qui reste de leurs maisons prouve qu'ils étaient mieux logés et avec plus d'art que ne le sont aujourd'hui les bourgeois de nos villes: de plus, ils avaient des armes, un trésor commun, des magistrats élus; et lorsqu'ils combattaient, c'était pour défendre des foyers et une patrie.

Les bourgeois n'étaient pas moins heureux: c'était entre leurs mains que le commerce secondaire était remis, et l'Italie d'un bout à l'autre était un vaste bazar: la Toscane surtout était couverte de fabriques, où se travaillaient la laine, la soie, le chanvre, les pelleteries, l'alun, le soufre et le bitume. Les produits étrangers étaient amenés, de la mer Noire, de l'Egypte, de l'Espagne et de la France, dans les ports de Gênes, de Pise, d'Ostie, de Naples, d'Amalfi et de Venise, et étaient échangés contre des produits indigènes, ou repartaient pour les pays d'où ils étaient venus quand le travail et la main-d'œuvre en avaient triplé ou quadruplé la valeur. Ni les bras ni le travail ne manquaient: le riche apportait ses marchandises, le pauvre son industrie; et les nobles et les seigneurs échangeaient contre de l'argent comptant le produit de cette association.

Les souverains de l'Italie, en jetant les yeux sur ces grasses moissons, sur ces riches villages, sur ces florissantes fabriques, et en les reportant ensuite au delà des monts ou des mers, sur ces peuples pauvres, barbares et grossiers qui les entouraient, avaient compris que le jour n'était pas éloigné où ils apparaîtraient comme une proie aux autres nations: aussi dès l'année 1480, Florence, Milan, Naples et Ferrare avaient-elles signé entre elles une ligue offensive et défensive pour faire face au danger, qu'il naquît au dedans, ou qu'il vînt du dehors.

Les choses en étaient donc là, lorsque, comme nous l'avons dit, Roderic Borgia fut nommé pape, et monta sur le saint-siège en s'imposant le nom d'Alexandre VI.

A chaque exaltation nouvelle, la coutume était alors que tous les Etats chrétiens envoyassent à Rome une ambassade solennelle, pour renouveler individuellement leur serment d'obéissance au saint-père. Chaque ville nomma donc ses ambassadeurs; et Florence fit choix, pour la représenter, de Pierre de Médicis, et de Gentile, évêque d'Arezzo

Chacun des deux messagers avait reçu cette mission avec une joie extrême: Pierre de Médicis y avait vu l'occasion de montrer son luxe, et Gentile son éloquence; de sorte que Gentile avait préparé son discours, et Pierre de Médicis avait mis en réquisition tous les tailleurs de Florence, et s'était fait préparer des habits splendides tout brodés de pierres précieuses: le trésor de sa famille, le plus riche de toute l'Italie en perles, en rubis et en diamants, était éparpillé sur les habits de ses pages; et l'un d'eux, son favori, devait porter autour du cou un collier de cent mille ducats, c'est-à-dire un million à peu près de notre monnaie actuelle. Tous deux attendaient donc avec impatience le moment de produire chacun son effet, lorsqu'ils apprirent que Louis Sforza qui, de son côté, avait vu dans l'élection du nouveau pape une occasion non seulement de resserrer la ligue de 1480, mais encore de la faire apparaître dans toute son unité, avait eu l'idée de réunir les ambassadeurs des quatre puissances afin qu'ils fissent leur entrée le même jour, et avait imaginé de charger un seul des envoyés, celui de Naples, de porter la parole au nom de tous. Les choses, au reste, étaient déjà plus qu'un projet, car Louis Sforza avait la promesse de Ferdinand de se conformer au plan qu'il avait proposé.

Or, ce plan renversait celui de Pierre et de Gentile: si les quatre ambassadeurs entraient le même jour et en même temps dans les rues de Rome, l'élégance et la richesse de Pierre de Médicis se confondaient avec celles de ses compagnons; si l'envoyé de Naples portait la parole, le discours de Gentile était perdu.

Ces deux graves intérêts changèrent la face de la Péninsule; ils amenèrent cinquante ans de guerre en Italie et la chute de la liberté florentine. Voici comment:

Pierre et Gentile, ne voulant pas renoncer à l'effet que devaient produire, l'un l'éclat de ses diamants, l'autre les fleurs de son éloquence, obtinrent de Ferdinand qu'il retirât la parole donnée à Louis Sforza. Celui-ci, qui connaissait la politique tibérienne du vieux roi de Naples, chercha à son manque de parole une tout autre cause que celle qu'il avait réellement, crut y voir une ligue formée contre lui, et, voulant opposer une force égale à celle qui le menaçait, se retira de l'ancienne association, et forma une alliance nouvelle avec le pape Alexandre VI, le duc Hercule III de Ferrare et la République de Venise; cette alliance devait, pour le maintien de la paix publique, tenir sur pied une armée de vingt mille chevaux et de dix mille fantassins.

A son tour Ferdinand s'effraya de cette ligue, et ne vit qu'un seul moyen d'en neutraliser les effets: c'était de dépouiller Louis Sforza de la régence qu'il tenait au nom de son neveu, régence qui, contre toutes les habitudes, s'était prolongée déjà jusqu'à l'âge de vingt-deux ans. En conséquence, il invita positivement, en sa qualité de tuteur naturel du jeune prince, le duc de Milan à résigner le pouvoir souverain entre les mains de son neveu. Sforza, qui était homme de ressource et de résolution, d'une main présenta un breuvage empoisonné à son neveu, et de l'autre signa un traité d'alliance avec Charles VIII.

Le traité portait:

Que le roi de France tenterait la conquête du royaume de Naples, sur lequel il réclamait les droits de la maison d'Anjou, usurpés par celle d'Aragon;

Que le duc de Milan donnerait au roi de France le passage par ses Etats, et l'accompagnerait avec cinq cents lances:

Que le duc de Milan permettrait au roi de France d'armer à Gênes autant de vaisseaux qu'il voudrait;

Qu'enfin le duc de Milan prêterait au roi de France deux cent mille ducats, payables au moment de son départ.

De son côté, Charles VIII promit:

De défendre l'autorité personnelle de Louis Sforza sur le duché de Milan contre quiconque tenterait de l'en dépouiller;

De laisser dans Asti, ville appartenant au duc d'Orléans par l'héritage de Valentine Visconti, son aïeule, deux cents lances françaises, toujours prêtes à secourir la maison Sforza;

Enfin d'abandonner à son allié la principauté de Tarente, aussitôt que le royaume de Naples serait conquis.

Le 20 octobre 1494, Jean Galéas était mort, et Louis Sforza proclamé duc de Milan.

Le 1er novembre Charles VIII était devant Sarzane demandant le passage et le logement à travers la ville de Florence et les Etats de Toscane.

Pierre se rappela que, dans des circonstances à peu près semblables, Laurent son père avait été trouver le roi Ferdinand, et, malgré le désavantage de sa position, avait signé avec lui une paix merveilleusement favorable à la République: il résolut d'imiter cet exemple, fit nommer une ambassade, se plaça à la tête des ambassadeurs, et alla trouver le roi Charles VIII.

Mais Laurent était un homme de génie consommé en politique et en diplomatie; Pierre n'était qu'un écolier, qui ne connaissait pas même la marche de ce grand jeu d'échecs qu'on appelle le monde: aussi, soit crainte, soit inhabileté, fit-il sottise sur sottise. Il est vrai de dire que le roi de France eut avec lui des manières auxquelles les Médicis n'étaient pas accoutumés.

Charles VIII le reçut à cheval et lui demanda d'un ton hautain, comme un maître eût fait à son valet, d'où était venue à lui et à ses concitoyens la hardiesse de vouloir lui disputer le passage à travers la Toscane. Pierre de Médicis répondit que cela tenait à d'anciens traités passés, du consentement même de Louis XI, entre Laurent son père et Ferdinand de Naples; mais il ajouta humblement que, ces engagements lui étant à charge, il était décidé à ne pas pousser plus loin son dévouement à la maison d'Aragon et son opposition à celle de France; et que, par conséquent, il ferait ce que désirerait le roi. Charles VIII, qui ne s'at-

pendant peu à peu de condescendance demanda que la ville de Sarzane lui fût livrée, que les clefs de Pietra-Santa, de Pise, de Librafatta et de Livourne lui fussent remises, enfin que, pour être sûre de sa protection royale, la magnifique République lui prêtât une somme de deux cent mille florins. Pierre de Médicis consentit à tout, quoique ses instructions ne l'autorisassent à rien de tout cela. Alors Charles VIII lui ordonna de monter à cheval, et de commencer l'exécution de ses promesses par la remise des places fortes. Pierre obéit, et l'armée ultramontaine conduite par l'héritier de Côme, Père de la patrie, et de Laurent le Magnifique, commença sa marche triomphante à travers la Toscane.

Mais, en arrivant à Lucques, Pierre de Médicis apprit que les lâches concessions qu'il avait faites au roi de France avaient soulevé contre lui une terrible opposition ; il demanda en conséquence à Charles VIII la permission de le précéder à Florence, en donnant pour prétexte à son départ l'emprunt des deux cent mille florins. Charles avait en sa possession les villes et les forteresses qu'il avait demandées : il ne vit donc aucun inconvénient à laisser partir un homme qui paraissait si dévoué à la cause française, et l'avertit, en le congédiant, que dans deux ou trois jours il serait lui-même à Florence. Pierre partit de Lucques vers quatre heures du soir, rentra dans la nuit à Florence, et gagna son palais de Via-Larga sans avoir été reconnu de personne.

Le lendemain matin, 9 novembre, après avoir pendant la nuit pris conseil de ses parents et de ses amis, qu'il trouva tout découragés, Pierre voulut tenter un dernier effort, et alla droit au palais de la seigneurie. Mais le palais était fermé ; et, en arrivant sur la place, il trouva le gonfalonier Jacob Nerli qui l'attendait pour lui signifier de ne pas aller plus loin, et qui, à l'appui de cette signification, lui montra Lucas Corsini, l'un des prieurs debout à la porte et l'épée à la main : c'était une réaction complète contre le pouvoir des Médicis.

Pierre se retira sans dire une parole, sans prier, sans menacer, comme un enfant auquel on ordonne et qui obéit ; il se retira dans son palais, et écrivit à Paul Orsini, dont il avait épousé la sœur, de venir à son aide avec ses hommes d'armes. La lettre ayant été interceptée, la seigneurie y vit une tentative de rébellion, et, heureusement pour Pierre, en fit publiquement la lecture en appelant les citoyens aux armes. Prévenu de cette manière, Orsini accourut au secours de son beau-frère, qu'il plaça avec Julien au milieu de ses hommes d'armes, et parvint à gagner la porte San-Gallo, tandis que le cardinal Jean, qui fut depuis Léon X, plus belliqueux que ses frères, voulant tenter un dernier effort, essayait de réunir ses partisans au cri de *Palle ! Palle !* mot de guerre de sa maison. Mais ce mot, si magique du temps de Côme l'ancien et de Laurent le Magnifique, avait perdu toute sa puissance.

En arrivant à la rue Calzajoli, le belliqueux cardinal vit qu'elle était barrée par le peuple, et les menaces et les murmures de la multitude lui apprirent qu'il serait dangereux d'aller plus loin. Il se retira donc ; mais, selon son habitude de poursuivre les fuyards, le peuple s'élança sur ses traces. Grâce à son cheval, Jean gagnait du terrain, lorsqu'il aperçut au bout de la rue une autre troupe armée qui devait infailliblement l'arrêter : il sauta à bas de son cheval, et s'élança dans une maison dont la porte était ouverte. La maison par bonheur communiquait avec un couvent de franciscains ; un des moines prêta sa robe au fugitif, et le cardinal, grâce à cet humble incognito, put gagner la campagne, et, guidé par les indications des paysans, rejoignit ses deux frères dans les Apennins.

Le même jour, les Médicis furent proclamés traîtres à la patrie ; un décret les déclara rebelles, confisqua leurs biens, et promit cinq mille ducats à qui les amènerait vivants, et deux mille à celui qui apporterait leur tête. Toutes les familles proscrites lors du retour de Côme l'ancien en 1434, et après la conspiration des Pazzi en 1478, rentrèrent à Florence ; et Giovanni et Lorenzo de Médicis, fils de Pierre-François, et neveux des bannis, pour n'avoir plus rien de commun avec eux, répudièrent leur nom de Médicis pour prendre celui de Popolani, et changeant leur blason, qui était d'or à six globes posés trois, deux et un, dont cinq de gueules, et celui du milieu et du chef d'azur chargé de trois fleurs de lis d'or, adoptèrent celui des Guelfes, qui était de gueules à la croix d'argent.

Puis ces premières mesures prises, on envoya des ambassadeurs à Charles VIII. Ces ambassadeurs étaient : Piero Capponi, Giovanni Cavalcanti, Pandolfo Rucellai, Tanai des Nerli et le père Jérôme Savonarola, celui-là même qui avait refusé l'absolution à Laurent de Médicis, parce qu'il ne voulait pas rendre la liberté à sa patrie.

Ces ambassadeurs trouvèrent Charles VIII occupé à rendre leur indépendance aux Pisans, qui depuis quatre-vingt-sept ans étaient tombés sous la domination florentine.

Ce fut Savonarola qui porta la parole ; il parla avec ce ton d'enthousiasme prophétique qui lui était habituel, et qui produisait un si grand effet sur ses concitoyens. Mais Charles VIII, qui était tant soit peu barbare, et qui n'avait jamais entendu parler de l'illustre dominicain, écouta les promesses et les menaces de l'ambassadeur comme il eût écouté un sermon, et, lorsque le sermon fut fini, il fit le signe de la croix, et dit qu'il arrangerait toutes choses à Florence. En effet, le 17 novembre au soir, le roi se présenta à la porte de San-Friano, par laquelle on était prévenu qu'il devait faire son entrée : il y trouva la noblesse florentine dans ses habits d'apparat, accompagnée du clergé qui chantait les hymnes, et suivie du peuple qui toujours avide de changement croyait retrouver dans la chute des Médicis quelques débris de sa vieille liberté. Charles VIII trouva à la porte un baldaquin d'or sous lequel il s'arrêta un instant pour répondre quelques paroles évasives aux compliments de bienvenue qui lui furent faits ; puis, ayant pris sa lance des mains de son écuyer, il l'appuya sur sa cuisse, et donna l'ordre d'entrer dans la ville, qu'il traversa presque entière en passant sous le palais Strozzi ; et, suivi de son armée qui portait les armes hautes, et de son artillerie qui roulait sourdement, il s'en alla loger au palais de Via-Larga.

Les Florentins avaient cru recevoir un hôte ; mais Charles VIII, en portant sa lance à la main, avait donné à entendre qu'il entrait en vainqueur : de sorte que, le lendemain, lorsqu'on en vint aux négociations, chacun se trouva loin de compte. La seigneurie voulait ratifier le traité des Médicis ; mais Charles VIII répondit à la seigneurie que le traité n'existait plus, par le fait même de la chute de celui qui l'avait signé ; qu'il n'avait, au reste, encore rien décidé à l'égard de ce qu'il ordonnerait de Florence, et qu'ils eussent à revenir le lendemain pour savoir si son bon plaisir était de rétablir les Médicis ou de déléguer son autorité à la seigneurie.

La réponse était terrible ; mais les Florentins étaient trop près encore de leur ancienne vertu pour l'avoir oubliée. Déjà, à tout hasard, chaque maison puissante avait depuis deux jours rassemblé autour d'elle tous ses serviteurs, avec l'intention de ne point commencer les hostilités, mais aussi avec la détermination de se défendre si les Français attaquaient. En effet, lors de son entrée, Charles VIII avait été étonné de la vue de cette population étrange qui se pressait dans les rues, et qui garnissait toutes les ouvertures des maisons, depuis les soupiraux des caves jusqu'aux terrasses des toits. La seigneurie donna de nouveaux ordres, et la population s'augmenta d'un tiers encore pendant cette nuit d'attente qui devait décider du sort de Florence.

Le lendemain, à l'heure convenue, les députés furent de nouveau introduits près du roi ; ils le trouvèrent assis la tête couverte, et ayant au pied de son trône le secrétaire royal, qui tenait à la main les clauses du traité. Lorsque chacun eut pris sa place, il déploya le papier, et commença à lire, article par article, les conditions imposées par le roi de France ; mais, à peine au tiers de la lecture les députés florentins l'interrompirent, et la discussion commença. Comme cette discussion fatiguait Charles VIII :

— Messire, dit-il, puisqu'il en est ainsi, je vais faire sonner mes trompettes.

A ces mots, Pierre Capponi, qui était secrétaire de la République, ne pouvant à son tour se contenir plus longtemps, s'élança vers le secrétaire, lui arracha des mains la capitulation honteuse qu'on proposait, et, la déchirant en morceaux :

— Eh bien, sire, répondit-il, faites sonner vos trompettes ; nous ferons sonner nos cloches.

Puis, jetant les morceaux du traité à la figure du lecteur stupéfait, il sortit suivi des autres ambassadeurs pour donner l'ordre sanglant qui allait faire de Florence tout entière un champ de bataille.

Cette réponse hardie sauva Florence par sa hardiesse même : soit crainte, soit générosité, Charles VIII rappela Capponi ; on débattit de nouvelles conditions, qui, acceptées et signées par les deux parties, furent publiées le 26 novembre, pendant la messe, dans la cathédrale de Sainte-Marie des Fleurs.

Voici quelles étaient les conditions :

La seigneurie s'engageait à payer au roi de France, à titre de contribution de guerre, la somme de cent vingt mille florins, en trois termes ;

La seigneurie s'engageait à lever le séquestre mis sur les biens des Médicis, et à révoquer le décret qui mettait leur tête à prix ;

La seigneurie s'engageait à pardonner aux Pisans, moyennant quoi ceux-ci rentreraient sous l'obéissance des Florentins ;

Enfin, la seigneurie reconnaîtrait les droits du duc de Milan sur Sarzane et Pietra-Santa, et ces droits, une fois reconnus, seraient appréciés et jugés par arbitres.

De son côté le roi de France s'engageait à restituer les forteresses qui lui avaient été remises par Pierre de Médi-

cis, dès qu'il aurait conquis le royaume de Naples, ou qu'il aurait terminé la guerre par une paix, ou par une trêve de deux ans ; soit enfin lorsqu'il aurait quitté l'Italie.

Deux jours après, Charles VIII quitta Florence et s'avança vers Rome par la route de Sienne, après avoir très probablement fait exécuter son portrait par Léonard de Vinci (1).

Mais les onze jours pendant lesquels il était resté au palais de Via-Larga avaient suffi pour mettre au pillage toute cette magnifique collection de tableaux, de statues, de pierres gravées et de médailles, rassemblée à grands frais par Côme et par Laurent : chaque seigneur de la suite du roi en avait emporté ce qui lui avait plu, non pas fixé dans son choix par la valeur des objets, mais entraîné par son caprice ; si bien que, grâce à la barbarie et à l'ignorance même des courtisans, beaucoup de choses précieuses furent cependant sauvées, la valeur desquelles n'était pas dans la matière, mais dans le travail.

Quant à Pierre de Médicis, il usa le reste de sa vie, qui au reste fut courte, à essayer de rentrer dans Florence, soit par surprise, soit par force. Puis un jour on apprit qu'il était mort misérablement comme il avait vécu : pendant qu'il se rendait à Gaete sur un bâtiment chargé d'artillerie, le bâtiment s'enfonça dans le Garigliano, et Pierre de Médicis fut noyé. Il laissait de sa femme, Alphonsina de Roberto Orsini, un fils nommé Laurent.

Ce fut ce même Laurent, duc d'Urbin, dont toute la célébrité consiste à avoir été le père de Catherine de Médicis, qui fit la Saint-Barthélemy, et d'Alexandre, qui étouffa les derniers restes de la liberté florentine. Ajoutez à cela qu'il dort dans un tombeau sculpté par Michel-Ange : aussi sa statue est-elle plus connue qu'il ne l'est lui-même ; et beaucoup, qui ignorent ce que c'est que le pauvre et lâche duc d'Urbin, savent ce que c'est que le terrible Pensiero.

L'exil des Médicis dura dix-huit ans : en 1512, ils rentrèrent à Florence, ramenés par les Espagnols ; et ils y furent admis, dit la capitulation, non pas comme princes, mais comme simples citoyens.



Entrée de Charles VIII à Florence.

Avant même que les Médicis fussent rentrés, la capitulation qui leur rouvrait les portes de la patrie était violée. Vingt-cinq ou trente conjurés, partisans des Médicis, éblouis par la gloire littéraire du Magnifique, et qui, pendant les vingt ans de révolution que l'Italie avait subis depuis sa mort, avaient, dans les jardins de Bernardo Rucellai, fait une espèce d'académie à l'instar de celle d'Athènes, virent dans les successeurs de Laurent les continuateurs de sa gloire, et résolurent de leur remettre aux mains une autorité plus grande encore que celle qu'ils avaient perdue. En conséquence, ils mirent à leur tête Bartolomeo Valori, les Rucellai, Paolo Vettori, Francesco des Albizzi, Tornabuoni et Vespucci, et le 31 août au matin, le lendemain de la prise de Prato par le vice-roi Raymond de Cardone, ils entrèrent dans le palais de la seigneurie, armés sous leurs manteaux d'épées et de cuirasses, pénétrèrent jusqu'à

(1) Ce portrait est au Musée de Paris.

l'appartement du gonfalonier Soderini, l'enlevèrent de force, et le conduisirent dans la maison de Paul Vettori, située sur le quai de l'Arno. Puis, lorsqu'ils se furent ainsi assurés de lui, ils assemblèrent la seigneurie, les collèges, les capitaines du parti guelfe, les décemvirs de la liberté, les huit de la bâlie, les conservateurs des lois, et sommèrent cette assemblée générale des représentants de Florence de déposer Soderini ; mais contre leur attente, sur soixante et dix membres, neuf seulement votèrent pour la déposition. Alors François Vettori élevant la voix :

— Ceux, dit-il, qui ont voté pour le maintien de l'ancien gonfalonier ont voté pour sa mort ; car si on ne peut le déposer, on le tuera.

A un second tour de scrutin, Soderini fut déposé à l'unanimité.

Deux jours après Julien de Médicis, frère de Pierre qui s'était noyé dans le Garigliano, rentra dans Florence sans même attendre qu'une sentence des nouveaux magistrats vînt abolir le décret de bannissement porté par les anciens, et alla se loger dans le palais des Albizzi. Sous son influence, une nouvelle loi fut présentée ; elle réduisait à une année les fonctions du gonfalonier, et une bâlie remplaçait le grand conseil, qui, sans être supprimé, était réduit à des fonctions inférieures. Jean-Baptiste Ridolfi, proche parent des Médicis, fut élu gonfalonier à la majorité de onze cent trois voix, sur une totalité de quinze cent sept suffrages ; et le cardinal Jean, qui était resté à Prato pour attendre le résultat de toutes ces menées, fit à son tour son entrée dans Florence le 14 septembre, non pas comme légat de Toscane, non pas entouré de prêtres et de moines, mais escorté de fantassins bolonais et d'hommes d'armes romagnols. Puis, avec cette garde, il alla descendre au palais de Via-Larga, recevant comme un souverain pendant deux jours les hommages de ses sujets, et ne pensant à aller offrir les siens à la seigneurie que le troisième.

On comprend que les hommages à rendre n'étaient qu'un prétexte : pour faire plus d'honneur à la seigneurie, qui n'avait pas encore eu le temps de réorganiser sa garde, le cardinal Jean se rendit au palais avec la sienne. Sur un mot de lui, les soldats s'emparèrent de toutes les issues, tandis que Julien, se présentant au grand conseil, le sommait d'appeler le peuple et de convoquer une bâlie.

Le peuple fut convoqué et fit tout ce qu'on voulut, tant il était déjà prêt pour la servitude. Il abolit toutes les lois portées depuis 1494, c'est-à-dire depuis l'exil de Pierre ; il nomma une bâlie dans laquelle étaient réunis tous les pouvoirs du gouvernement, depuis celui de gonfalonier jusqu'à ceux des adjoints, avec le droit de prolonger elle-même son autorité d'année en année ; enfin Jean-Baptiste Ridolfi, qui, du temps de Savonarola, s'était montré un peu trop zélé pour la liberté, et un peu trop enclin à des opinions populaires, fut sommé d'abdiquer ses fonctions de gonfalonier, ce qu'il fit le 1er novembre suivant.

Ce fut ainsi que le gouvernement florentin passa du régime constitutionnel et de la liberté républicaine à une étroite oligarchie : ce furent les chaînes d'argent dont nous avons parlé.

Grâce à cette révolution, les autres Médicis suivirent bientôt Julien et le cardinal Jean, tous deux fils de Laurent le Magnifique. C'était Laurent II, fils de Pierre, qui s'était noyé dans le Garigliano, seul descendant légitime qui restât, avec ses oncles, de la grande race de Côme Père de la patrie ; c'était Alexandre, son fils bâtard, qui fut depuis duc de Florence ; c'était le bâtard de Julien II, Hippolyte, qui fut depuis cardinal ; c'était enfin Jules, chevalier de Rhodes et prieur de Capoue, bâtard de ce Julien assassiné par les Pazzi et qui fut depuis Clément VII.

Sept ou huit mois après, la puissance des Médicis s'affermit encore par l'exaltation de Léon X au trône pontifical.

A la nouvelle de cette exaltation, Julien, croyant voir s'ouvrir devant lui une carrière plus belle et surtout plus sûre à la cour de son frère, remit entre les mains de Laurent, son neveu, le gouvernement de Florence, et partit pour Rome, où Léon X le fit gonfalonier, capitaine général de l'Église, et vicaire de Modène, de Reggio, de Parme et de Plaisance. Ce n'était pas tout : Julien étendait déjà une main vers le duché de Milan et l'autre vers le royaume de Naples, lorsque la fièvre le saisit, au moment où, à la tête de son armée, il marchait contre Bayard et La Palisse. Il remit aussitôt le capitanat aux mains de son oncle Laurent et se fit transporter dans l'abbaye de Fiesole, où il mourut après une longue et douloureuse agonie, le 17 mai 1516, quatre ans après son rappel, à l'âge de vingt-sept ans.

A peu près un an avant sa mort, il avait épousé la sœur de Philibert et de Charles, ducs de Savoie et tante maternelle du roi François Ier ; mais, comme il avait été presque toujours séparé d'elle il n'en eut point d'enfants : sa seule descendance fut donc Hippolyte, son fils naturel. Quant au duché de Nemours, qui lors de son mariage lui avait été donné par François Ier, il retourna après sa mort à la couronne de France.

Sous le rapport des arts, c'était le digne fils de Laurent : son amour pour les belles-lettres surtout s'était encore accru par le séjour qu'il avait fait à la cour d'Urbin. Bembo en fait un des interlocuteurs de son discours sur la langue toscane.

Le 18 août, Laurent de Médicis, successeur de son oncle au capitanat, obtint en outre le duché d'Urbin. Ce fut en défendant ce dernier titre qu'il reçut au siège de Mondolfo un coup d'arquebuse à la tête. Florence, qui le crut mort, en tressaillit de joie ; et il ne lui fallut pas moins que sa présence, au bout de quarante jours de convalescence passés à Ancône, pour qu'elle se décidât à croire à sa guérison. Encore au dire de l'historien Giovio Cambi beaucoup persistèrent-ils à croire que Laurent était réellement mort, et que le corps qui reparaissait devant eux n'était qu'un spectre ranimé par le démon.

Au reste, ceux qui désiraient sa mort avec tant d'ardeur n'avaient pas longtemps à attendre. Le duc d'Urbin avait épousé Madeleine de la Tour d'Auvergne ; et déjà atteint de la maladie que les Français reprochaient aux Napolitains, et que les Napolitains baptisaient du nom de française, il la communiqua à sa femme, qui, affaiblie par elle, mourut le 23 avril 1519, en donnant le jour à Catherine de Médicis, la future épouse de Henri II, laquelle, en échange de sa race éteinte ou prête à s'éteindre, devait donner trois rois à la France et une reine à l'Espagne.

Cinq jours après la naissance de sa fille et la mort de sa femme, c'est-à-dire le 28 avril, Laurent mourut à son tour ; et Léon X, seul descendant légitime qui restât de Côme Père de la patrie, vit la branche aînée des Médicis réduite à trois bâtards : Jules, qui était déjà cardinal, et Hippolyte et Alexandre, qui étaient encore enfants, le premier n'ayant que huit ans et le second neuf.

Si bien qu'on disait tout haut à Florence qu'il fallait raser la maison qu'habitaient le cardinal Jules et ses deux neveux, et en faire une place qui s'appellerait la place des Trois-Mulets.

Mais la même année, pour répondre à cette plaisanterie, le 11 juin 1519, naissait un enfant qui reçut au baptême le nom de Côme, et qui devait, vingt ans après, y ajouter celui de Grand.

Cette année était celle des grands événements ; seize jours après la naissance de cet enfant qui devait avoir une si grande influence sur la Toscane, Charles-Quint fut nommé empereur, après que ses compétiteurs l'électeur de Saxe et François Ier eurent été écartés.

Florence, qui ne pouvait pas lire dans l'avenir ce que lui réservait de malheurs cet empereur qu'on venait d'élire, et de servitude cet enfant qui venait de naître, se crut à tout jamais délivrée des Médicis en voyant Léon X sur le trône, et la race de Côme, le Père de la patrie, à demi éteinte ; mais déjà le pape avait disposé de la Toscane en faveur du cardinal Jules, son cousin ; et Laurent n'était pas encore mort, que déjà Jules était venu de Rome pour réclamer son héritage.

Cependant les Florentins gagnèrent quelque chose à la mort de Laurent : en effet, le cardinal Jules annonça publiquement aux magistrats que son intention n'était pas de leur rendre la liberté perdue, mais de respecter ce qui leur en restait : et, contre l'habitude de ceux qui arrivent au pouvoir, il tint plus qu'il n'avait promis. En cessant de s'arroger la nomination des emplois lucratifs, Jules laissa la pauvre ville reprendre peu à peu dans son gouvernement une certaine apparence républicaine, ce qui lui valut une grande popularité. Il est vrai qu'il prit sa revanche dès qu'il s'appela Clément VII, et qu'il reperdit alors au delà de ce qu'il avait gagné.

Mais la mort était dans la famille : le 24 novembre 1521, au bruit du canon du château Saint-Ange, qui lui annonçait la prise de Milan, Léon X se sentit assez gravement indisposé pour se faire transporter de son jardin de Miliana, où il était, au palais du Vatican à Rome : il se souvint alors que la veille son échanson, Bernard Malaspina, lui avait présenté, à souper, un vin d'un goût si étrange, qu'il s'était retourné après l'avoir bu, et lui avait demandé où il avait pris un vin si amer. Les médecins, prévenus de cette circonstance, appliquèrent les contre poisons ; mais sans doute il était trop tard : l'état de Léon X alla toujours empirant ; et le 1er décembre, après avoir reçu la veille la nouvelle de la prise de Plaisance, et le jour même celle de la prise de Parme (qu'il désirait tant, que souvent on lui avait entendu dire qu'il la payerait volontiers de sa vie), il mourut vers les onze heures de la nuit.

Le lendemain, au point du jour, l'échanson Bernard Malaspina prit en laisse une couple de chiens, comme s'il voulait aller à la chasse : et il essayait de sortir de Rome, lorsque les gardes, auxquels il parut étrange que, peu d'heures après la mort du pape, un de ses serviteurs les plus intimes pensât à prendre un pareil amusement, l'arrêtèrent et le firent mettre en prison ; mais le cardinal Jules de Médicis, aussitôt son arrivée à Rome, lui rendit la liberté

de peur, disent naïvement Nardi dans son *Histoire florentine*, et Paris de Grassis dans ses *Annales ecclésiastiques*, que le nom de quelque grand prince ne se trouvât mêlé au crime de ce misérable échanson, et qu'on ne rendît ainsi quelque homme puissant l'ennemi implacable de sa famille.

Léon X avait régné huit ans huit mois et dix-neuf jours, et laissait la descendance de Côme l'ancien réduite à trois bâtards.

Il est vrai que, dix-huit mois après la mort de Léon X, l'un de ces trois bâtards monta sur le trône pontifical, non pas sous le nom de Jules III, comme on s'y attendait, mais sous celui de Clément VII, qu'il s'était imposé, assura-t-on, afin de rassurer ses ennemis, en leur annonçant d'avance que son intention était de pratiquer la plus sainte des vertus royales.

A peine l'oncle fut-il sur le trône, tous ses soins et toutes ses affections se tournèrent vers ses deux neveux, Alexandre et Hippolyte ; et cela d'autant plus naturellement, disait-on, que le premier, qui était reconnu ostensiblement pour être le fils de Laurent, duc d'Urbin, passait secrètement pour être le résultat d'un des amours de jeunesse du cardinal Jules, au temps où il n'était encore que chevalier de Rhodes. Toute son influence fut donc d'abord employée à maintenir les restes illégitimes de la branche aînée dans la haute position que les Médicis avaient toujours occupée à Florence.

Malheureusement, celui qu'il leur avait choisi pour tuteur, et qu'en outre il avait donné pour chef provisoire à la République, Silvio Passerini, cardinal de Cortone, ne possédait aucune des qualités qui eussent pu faire oublier aux Florentins les griefs qu'ils avaient contre la maison de Médicis : c'était à la fois un avare et un imprudent, qui aliéna à ses pupilles le peu de cœurs qui étaient restés attachés à leur famille.

De son côté, Clément VII adopta une politique toute contraire à celle de Léon X : au lieu de déclarer comme lui qu'il ne se croirait tranquille et affermi sur le trône que lorsque les Français ne posséderaient plus un pouce de terre en Italie, il avait fait alliance avec eux. Cette alliance amena le sac de Rome ; et le sac de Rome, en renfermant le saint-père dans le château de Saint-Ange, et en brisant momentanément son influence temporelle, permit aux Florentins de se révolter et de chasser une troisième fois les Médicis. Cette dernière révolution eut lieu le 17 mai 1527.

Clément VII, comme on le sait, se tira d'affaire en vendant sept chapeaux de cardinaux, avec lesquels il paya une partie de sa rançon, et en mettant cinq autres cardinaux en gage pour répondre du reste ; alors, comme moyennant ces garanties, on lui laissait un peu plus de liberté, il en profita pour s'échapper de Rome sous l'habit d'un valet, et gagna Orviète. Les Florentins se croyaient donc bien tranquilles sur l'avenir, en voyant Charles V vainqueur et le pape fugitif.

Mais ce que l'intérêt divisa, l'intérêt peut le rapprocher. Charles V, élu empereur en 1519, n'était pas encore couronné par le pape, et cependant cette solennité, au moment du schisme de Luther, de Zwingle et de Henri VIII, était devenue de la plus haute importance aux intérêts du roi catholique : il fut donc convenu que Clément VII couronnerait l'empereur, que l'empereur s'emparerait de Florence et lui donnerait pour duc le bâtard Alexandre, auquel il marierait sa fille bâtarde Marguerite d'Autriche. Quant à l'autre bâtard, Hippolyte, Clément VII avait, deux ans auparavant, pourvu à son avenir en le faisant cardinal.

Les deux promesses furent religieusement tenues : Charles-Quint fut couronné à Bologne ; car, dans la tendresse toute nouvelle qu'il portait au pape, il ne voulait pas voir les ravages que ses troupes avaient faits à la cité sainte : Charles-Quint, disons-nous, fut couronné à Bologne le 24 février 1525, jour doublement anniversaire, et de sa naissance et de sa victoire à Pavie sur le roi très chrétien ; et après un siège terrible, où Florence, défendue par Michel-Ange, fut livrée par Malatesta, le 31 juillet 1531, le duc Alexandre fit son entrée dans la future capitale de son grand-duché

Côme avait apporté les chaînes d'or ; Laurent, les chaînes d'argent ; Alexandre apporta les chaînes de fer.

Alexandre avait à peu près tous les vices de son époque, et très peu des vertus de sa race : fils d'une Moresque, il en avait hérité les passions ardentes ; constant dans sa haine, inconstant dans son amour, il essaya de faire assassiner Pierre Strozzi, et fit empoisonner le cardinal Hippolyte, son cousin, lequel, au dire de Varchi, était un beau et agréable jeune homme, doué d'un esprit heureux, affable de cœur, généreux de la main, libéral et grand comme Léon X et qui donna d'une seule fois quatre mille ducats de rente à François-Marie Molza, noble Modénais versé dans l'étude de la grande et bonne littérature, et dans celle des trois belles langues qui étaient à cette époque le grec, le latin et le toscan.

Aussi y eut-il, pendant les six ans de son règne, force conspirations contre lui. Philippe Strozzi déposa une somme considérable entre les mains d'un frère dominicain de Naples, qui avait, disait-on, une grande influence sur Charles-Quint, pour qu'il obtînt de celui-ci la liberté de sa patrie. Jean-Baptiste Cibo, archevêque de Marseille, essaya de profiter des amours d'Alexandre avec sa sœur, laquelle, séparée de son mari, habitait le palais des Pazzi, pour le faire tuer un jour qu'il viendrait la voir dans ce palais et comme on savait qu'Alexandre portait ordinairement sous son habit une jaque de mailles si merveilleusement faite, qu'il était à l'épreuve de l'épée et du poignard, Cibo avait fait remplir de poudre un coffre sur lequel le duc avait l'habitude de s'asseoir lorsqu'il venait voir la marquise, et il devait y faire mettre le feu ; mais cette conspiration et toutes les autres qui la suivirent furent découvertes, à l'exception d'une seule. Mais aussi, dans celle-là, il n'y avait qu'un conjuré qui à lui seul devait tout accomplir. Ce conjuré était Laurent de Médicis, l'aîné de cette branche cadette qui s'écarta du tronc paternel avec Laurent, frère de Côme, le Père de la patrie, et qui dans sa marche ascendante s'était, tout en côtoyant la branche aînée, séparée elle-même en deux rameaux.

Laurent était né à Florence le 25 mars 1514, de Pierre-François de Médicis, deux fois neveu de Laurent, frère de Côme, et de Naria Soderini, femme d'une sagesse exemplaire et d'une prudence reconnue.

Laurent perdit son père de bonne heure ; et, comme il avait neuf ans à peine, sa première éducation se fit alors sous l'inspection de sa mère ; mais comme, à cause de la grande facilité que l'enfant avait à apprendre, cette éducation fut faite très rapidement, il sortit de cette tutelle féminine pour entrer sous celle de Philippe Strozzi. Là, son caractère étrange se développa : c'était un mélange de raillerie, d'inquiétude, de désir, de doute, d'impiété, d'humilité et de hauteur, qui faisait que, tant qu'il n'eut pas de motif de dissimuler, ses meilleurs amis ne le virent jamais deux fois de suite sous la même face. Caressant tout le monde, n'estimant personne, aimant tout ce qui était beau sans distinction de sexe, c'était une de ces créatures hermaphrodites comme la nature capricieuse en produit dans les époques de dissolution. De temps en temps, de ce composé d'éléments hétérogènes jaillissait un vœu ardent de gloire et d'immortalité, d'autant plus inattendu qu'il partait d'un corps si frêle et si féminin, qu'on ne l'appelait que Lorenzino. Ses meilleurs amis ne l'avaient jamais vu ni rire, ni pleurer, mais toujours railler et maudire. Alors son visage, plutôt gracieux que beau, car il était naturellement brun et mélancolique, prenait une expression si infernale, que, quelque rapide qu'elle fût (puisqu'elle ne passait jamais sur sa face que comme un éclair), les plus braves en étaient épouvantés. A quinze ans, il avait été étrangement aimé du pape Clément, qui l'avait fait venir à Rome, et qu'il avait eu plusieurs fois l'intention d'assassiner ; puis, à son retour à Florence, il s'était mis à courtiser le duc Alexandre avec tant d'adresse et d'humilité, qu'il était devenu, non pas un de ses amis, mais peut-être son seul ami.

Il est vrai qu'avec Lorenzino pour familier, Alexandre pouvait se passer des autres. Lorenzino lui était bon à tout : c'était son bouffon, c'était son complaisant, c'était son valet, c'était son espion, c'était son amant, c'était sa maîtresse ; il n'y avait que lorsque le duc Alexandre avait envie de s'exercer aux armes, qu'alors son compagnon éternel lui faisait faute, et se couchait sur quelque lit moelleux ou sur quelque coussin bien doux, en disant que toutes ces cuirasses étaient trop dures pour sa poitrine, et toutes ces dagues et ces épées trop lourdes pour sa main. Alors lui, tandis qu'Alexandre s'exerçait avec les plus habiles spadassins de l'époque, lui, Lorenzino, jouait avec un petit couteau de femme, aigu et affilé, en essayait la pointe en perçant des florins d'or, en disant que c'était là son épée à lui, et qu'il n'en voulait jamais porter d'autre. Si bien qu'en le voyant si mou, si humble et si lâche, on ne l'appelait plus Lorenzino, mais Lorenzaccio.

Aussi, de son côté, le duc Alexandre avait-il une merveilleuse confiance en lui, et la preuve la plus certaine qu'il lui en donnât, c'est qu'il était l'entremetteur de toutes ses intrigues amoureuses. Quel que fût le désir du duc Alexandre, soit que ce désir montât au plus haut, soit qu'il descendît au plus bas, soit qu'il poursuivît une beauté profane, soit qu'il pénétrât dans quelque saint monastère, soit qu'il eût pour but l'amour de quelque épouse adultère ou de quelque chaste jeune fille, Lorenzo entreprenait tout, Lorenzo menait tout à bien : aussi Lorenzo était-il le plus puissant et le plus détesté à Florence après le duc

De son côté, Lorenzo avait un homme qui lui était aussi dévoué que lui-même paraissait l'être au duc Alexandre ; cet homme était tout bonnement un certain Michel del Tovallaccina, un sbire, un assassin, qu'il avait fait gracier pour un meurtre, et que ses camarades de prison avaient baptisé du nom de Scoronconcolo, nom qui lui était resté à cause de

sa bizarrerie même. Dès lors cet homme était entré à son service et faisait partie de sa maison, lui témoignant une reconnaissance extrême, si bien qu'une fois Lorenzo s'étant plaint devant lui de l'ennui que lui donnait un certain intrigant, Scoronconcolo avait répondu : « Maître, dites-moi seulement quel est le nom de cet homme, et je vous promets que demain il ne vous gênera plus. » Et comme Lorenzo s'en plaignait encore un autre jour : « Mais dites-moi donc qui il est, demanda le sbire ; fût-ce quelque favori du duc, je le tuerai. » Enfin comme une troisième fois Lorenzo revenait encore à se plaindre du même homme : « Son nom ? son nom ? s'était écrié Scoronconcolo ; car je le poignarderai, fût-ce le Christ. » Mais pour cette fois Lorenzo ne lui dit rien encore. Le temps n'était pas venu.

Un matin, le duc fit dire à Lorenzo de le venir voir plus tôt que de coutume. Lorenzo accourut, et trouva le duc encore couché. La veille, il avait vu une très jolie femme, celle de Léonard Ginori, et il la voulait avoir : c'était pour cela qu'il faisait appeler Lorenzo ; et il avait d'autant plus compté sur lui que celle dont il avait envie était sa tante.

Lorenzo écouta la proposition avec la même tranquillité que s'il se fût agi d'une chose ordinaire, et répondit à Alexandre, comme il avait coutume de lui répondre, qu'avec de l'argent toutes choses étaient faciles. Alexandre répliqua qu'il savait bien où était son trésor, et qu'il n'avait qu'à prendre ce dont il aurait besoin. Puis Alexandre passa dans une autre chambre et Lorenzo le suivit ; mais, en sortant, il mit sous son manteau, sans être vu du duc, cette merveilleuse jaque de mailles qui faisait la sûreté d'Alexandre, et la jeta dans le puits de Seggio Capovano.

Le lendemain, le duc demanda à Lorenzo où il en était de sa mission ; mais Lorenzo lui répondit qu'ayant affaire cette fois à une femme honnête, la chose pourrait bien traîner en quelque longueur ; puis il ajouta en riant qu'il n'avait qu'à prendre patience avec ses religieuses. En effet, le duc Alexandre avait un couvent dont il avait séduit d'abord l'abbesse, et ensuite les religieuses et dont il s'était fait un sérail. Alexandre se plaignit aussi ce jour-là d'avoir perdu sa cuirasse ; non pas, dit-il, qu'il crût en avoir besoin, mais parce qu'elle s'était si bien assouplie à ses mouvements, qu'il en était arrivé (tant il en avait l'habitude) à ne la plus sentir. Lorenzo lui donna le conseil d'en commander une autre, mais le duc lui répondit que l'ouvrier qui l'avait faite n'était plus à Florence, et qu'aucun autre n'était assez habile pour le remplacer.

Quelques semaines se passèrent ainsi, le duc demandant toujours à Lorenzo où il en était près de la signora Ginori, et Lorenzo le payant toujours de belles paroles ; si bien qu'il était arrivé à l'amener, par le retard même, à un désir immodéré de posséder celle qui résistait ainsi.

Enfin un matin, c'était le 6 janvier 1536 (vieux style), Lorenzo fit dîner au sbire de venir déjeuner avec lui ainsi que dans ses heures de bonne humeur il avait déjà fait plusieurs fois ; puis, lorqu'ils furent attablés, et qu'ils eurent amicalement vidé deux ou trois bouteilles :

— Or çà, dit Lorenzo, revenons à cet ennemi dont je t'ai parlé ; car, maintenant que je te connais, je suis certain que tu ne me manqueras pas plus dans le danger que je ne te manquerais moi-même. Tu m'as offert de le frapper ; eh bien, le moment est venu, et je le conduirai ce soir en un endroit où nous pourrons faire la chose à coup sûr ; es-tu toujours dans la même disposition ?

Le sbire renouvela ses promesses, en les accompagnant de ces serments impies dont se servent en pareille occasion ces sortes de gens.

Le soir, en soupant avec le duc et plusieurs autres personnes, Lorenzo, ayant comme d'habitude pris sa place près d'Alexandre, se pencha à son oreille, et lui dit qu'il avait enfin, à force de belles promesses, disposé sa tante à le recevoir, mais à la condition expresse qu'il viendrait seul, et dans la chambre de Lorenzo, voulant bien avoir cette faiblesse pour lui, mais voulant néanmoins garder toutes les apparences de la vertu. Lorenzo ajouta qu'il était important que personne ne le vît entrer ni sortir, cette condescendance de la part de sa tante étant à la condition du plus grand secret. Alexandre était si joyeux qu'il promit tout. Alors Lorenzo se leva pour aller, disait-il, tout préparer ; mais sur la porte il se retourna une dernière fois, et Alexandre lui fit signe de la main qu'il pouvait compter sur lui.

Aussitôt après le souper, le duc se leva et passa dans sa chambre, où il mit bas l'habit qu'il portait et se revêtit d'une longue robe de satin fourrée de zibeline. Alors demandant ses gants à son valet de chambre :

— Mettrai-je, dit-il, mes gants de guerre ou mes gants d'amour ?

Car il avait en effet sur la même table des gants de mailles et des gants parfumés ; et, comme avant de lui présenter les uns ou les autres le valet attendait sa réponse :

— Donnez-moi, lui dit-il, mes gants d'amour.

Et le valet lui présenta ses gants parfumés.

Alors il sortit du palais Médicis avec quatre personnes seulement : le capitaine Giustiniano de Cesena ; un de ses confidents, qui portait comme lui le nom d'Alexandre, et deux autres de ses gardes dont l'un se nommait Giomo et l'autre le Hongrois ; et lorsqu'il fut sur la place Saint-Marc, où il était allé pour détourner tout soupçon du véritable but de sa sortie, il congédia Giustiniano, Alexandre et Giomo, disant qu'il voulait être seul ; et ne gardant avec lui que le Hongrois, il prit le chemin de la maison de Lorenzo, et arrivé au palais Sostegni, qui était presque en face de celui de Lorenzo, il ordonna à ce dernier de demeurer là et de l'y attendre jusqu'au jour ; et quelque chose qu'il vît ou entendît, quelles que fussent les personnes qui entrassent ou sortissent, de ne parler ni bouger, sous peine de sa colère. Au jour, si le duc n'était point sorti, le Hongrois pouvait retourner au palais ; mais le Hongrois, qui était familier avec ces sortes d'aventures, se garda bien d'attendre le jour ; dès qu'il vit le duc entre dans la maison de Lorenzo, qu'il savait être son ami, il s'en revint au palais, se jeta, selon son habitude, sur un matelas qu'on lui étendait chaque soir dans la chambre du duc et s'y endormit.

Pendant ce temps le duc était monté dans la chambre de Lorenzo, où brûlait un bon feu, et où l'attendait le maître de la maison ; alors il détacha son épée et alla s'asseoir sur le lit. Aussitôt Lorenzo prit l'épée, et roulant autour d'elle le ceinturon, qu'il passa deux fois dans la garde, afin que le duc ne la pût pas tirer du fourreau, il la posa au chevet du lit et, disant au duc de prendre patience, et qu'il allait lui amener celle qu'il attendait, il sortit, tira la porte après lui, et, comme la porte était de celles qui se ferment avec un ressort, le duc sans s'en douter se trouva prisonnier.

Lorenzo avait donné rendez-vous à Scoronconcolo à l'angle de la rue, et Scoronconcolo, fidèle à la consigne, était à son poste. Alors Lorenzo tout joyeux alla à lui, et lui frappant sur l'épaule :

— Frère, lui dit-il, l'heure est venue ; je tiens enfermé dans ma chambre cet ennemi dont je t'ai parlé ; es-tu toujours dans l'intention de m'en défaire ?

— Marchons, fut la seule réponse du sbire.

Et tous deux rentrèrent dans la maison.

Arrivé à moitié de l'escalier, Lorenzo s'arrêta.

— Ne fais pas attention, dit-il en se retournant vers Scoronconcolo, si cet homme est l'ami du duc, et ne m'abandonne pas, quel qu'il soit.

— Soyez tranquille, dit le sbire.

Sur le palier, Lorenzo s'arrêta de nouveau.

— Quel qu'il soit, entends-tu bien ? ajouta-t-il en s'adressant une dernière fois à son acolyte.

— Quel qu'il soit, répondit avec impatience Scoronconcolo, fût-ce le duc lui-même.

— C'est bien, murmura Lorenzo en tirant son épée et en la mettant nue sous son manteau.

Et il ouvrit doucement la porte, et entra suivi du sbire. Alexandre était couché sur le lit, le visage tourné contre le mur, et probablement à moitié assoupi, car il ne se retourna pas au bruit ; si bien que Lorenzo s'avança tout proche de lui, et tout en lui disant : « Seigneur, dormez-vous ? » lui donna un si terrible coup d'épée, que la pointe, qui lui entra d'un côté au-dessus de l'épaule, lui sortit de l'autre au-dessous du sein, lui traversant le diaphragme, et par conséquent lui faisant une blessure mortelle.

Mais, quoique frappé mortellement, le duc Alexandre, qui était puissamment fort, s'élança d'un seul bond au milieu de la chambre, et allait gagner la porte restée ouverte, lorsque Scoronconcolo, d'un coup du taillant de son épée, lui ouvrit la tempe et lui abattit presque entièrement la joue gauche. Le duc s'arrêta chancelant et Lorenzo, profitant de ce moment, le saisit à bras-le-corps, le repoussa sur le lit, et le renversa en arrière en pesant sur lui de tout le poids de son corps. Alors Alexandre, qui, comme une bête fauve prise au piège, n'avait encore rien dit, poussa un cri en appelant à l'aide. Aussitôt Lorenzo lui mit si violemment la main gauche sur la bouche, que le pouce et une partie de l'index y entrèrent. Or, par un mouvement instinctif, Alexandre serra les dents avec tant de force que les os qu'il broyait craquèrent, et que ce fut Lorenzo à son tour qui, vaincu par la douleur, se renversa en arrière en jetant un cri terrible. Quoique perdant son sang par deux blessures, quoique le vomissant par la bouche, Alexandre se rua sur son adversaire et le pliant sous lui comme un roseau, il essaya de l'étouffer avec ses deux mains. Alors il y eut un instant terrible, car le sbire voulait en vain venir au secours de son maître ; les deux lutteurs se tenaient tellement enlacés, qu'il ne pouvait frapper l'un sans risquer de frapper l'autre. Il donna bien quelques coups de [illegible] les jambes de Lorenzo ; mais il n'avait rien fait autre chose que percer la robe et la fourrure du duc. [illegible] quand tout à coup il se souvint qu'il avait sur lui un couteau. Il jeta sa grande

epée, qui lui devenait inutile, et, saisissant à son tour le duc dans ses bras, il se mêla à ce groupe informe, qui luttait dans la demi-obscurité des feux de la cheminée, cherchant un endroit où frapper ; enfin il trouva la gorge d'Alexandre, y enfonça de toute sa longueur la lame de son couteau, et, comme il vit que le duc ne tombait point encore, il la tourna et retourna tellement, qu'à force de *chicoter*, dit l'historien Varchi, il lui coupa l'artère, et lui sépara presque la tête des épaules. Le duc tomba en poussant un dernier râlement. Scoronconcolo et Lorenzo, qui étaient tombés avec lui, se retirèrent et firent chacun un pas en arrière ; puis, s'étant regardés l'un l'autre, effrayés eux-mêmes du sang qui couvrait leurs habits et de la pâleur qui couvrait leurs visages :

— Je crois qu'il est enfin mort, dit le sbire.

Et, comme Lorenzo secouait la tête en signe de doute, il alla ramasser son épée, et revint en piquer lentement le duc, qui ne fit aucun mouvement : ce n'était plus qu'un cadavre.

Alors tous deux le prirent, l'un par les pieds, l'autre par les épaules, et, tout souillé de sang, ils le mirent sur le lit, et jetèrent sur lui la couverture ; puis, comme il était tout haletant de la lutte et prêt à se trouver mal de douleur, Lorenzo s'en alla ouvrir une fenêtre qui donnait sur Via-Larga, afin de respirer et de se remettre, et pour voir aussi en même temps si le bruit qu'ils avaient fait n'avait attiré personne. Ce bruit avait bien été entendu par quelques voisins, et surtout par madame Marie Salviati, veuve de Jean des Bandes-Noires et mère de Côme, laquelle s'était étonnée de ce long et obstiné trépignement ; mais comme, dans la prévision de ce qui venait d'arriver, vingt fois Lorenzo, pour y accoutumer les voisins, avait fait un bruit pareil, en l'accompagnant de cris et de malédictions, chacun crut reconnaître dans cette rumeur le train habituel que menait celui que les uns regardaient comme un insensé, et les autres comme un lâche ; de sorte que personne à tout prendre n'y avait fait attention, et que dans la rue et dans les maisons attenantes tout paraissait tranquille.

Alors Lorenzo et Scoronconcolo un peu remis sortirent de la chambre, qu'ils fermèrent non seulement au ressort, mais encore à la clef ; et Lorenzo, étant descendu chez son intendant, Francesco Zeffi, prit l'argent comptant qu'il y avait pour le moment à la maison, ordonna à un de ses domestiques, nommé Freccia, de le suivre, et, sans autre suite que le sbire et lui, il s'en alla, grâce à une licence qu'il avait demandée d'avance dans la journée à l'évêque de Marzi, prendre des chevaux à la poste ; et sans s'arrêter, et tout d'une haleine, il courut jusqu'à Bologne, où seulement il s'arrêta pour panser sa main, dont deux doigts étaient presque détachés, et qui cependant reprirent, mais en laissant une cicatrice éternelle ; puis, remontant à cheval, il gagna Venise, où il arriva dans la nuit du lundi. Aussitôt arrivé, il fit appeler Philippe Strozzi, qui, exilé depuis quatre ou cinq ans, était à cette heure à Venise ; puis, lui montrant la clef de sa chambre :

— Tenez, lui dit-il, vous voyez cette clef ? Eh bien, elle ferme la porte d'une chambre où est le cadavre du duc Alexandre, assassiné par moi.

Philippe Strozzi ne voulait pas croire une pareille nouvelle ; mais Lorenzo tira de sa valise ses vêtements tout ensanglantés, et, lui montrant sa main mutilée :

— Tenez, dit-il, voici la preuve.

Alors Philippe Strozzi se jeta à son cou en l'appelant le Brutus de Florence, et en lui demandant la main de ses deux sœurs pour ses deux fils.

Ainsi fut assassiné Alexandre de Médicis, premier duc de Florence et dernier descendant de Côme, le Père de la patrie ; car Clément VII était mort en 1534 et le cardinal Hippolyte en 1535. Et à l'occasion de cet assassinat, on remarqua une chose étrange, qui était la sextuple combinaison du nombre 6. Alexandre ayant été assassiné en l'année 1536, à l'âge de vingt-six ans, le 6 du mois de janvier,



Cet homme était tout bonnement un sbire, un assassin.

à six heures de nuit, de six blessures, après avoir régné six ans.

Cependant la journée du dimanche matin était arrivée ; et vers midi Giomo et le Hongrois, voyant que le duc ne paraissait pas, commencèrent à prendre une sérieuse inquiétude ; et, courant chez le cardinal Cibo, ils lui dirent quel soupçon les amenait devant lui, et lui racontèrent tout ce qu'ils savaient. Aussitôt le cardinal envoya chez l'évêque, pour lui faire demander, sans lui dire encore dans quel but il faisait cette question, si personne n'était sorti de la ville pendant la nuit ; et l'évêque ayant répondu que Lorenzo de Médicis, avec deux de ses familiers, était venu demander des chevaux de poste, et avait pris la route de Bologne, le cardinal ne douta plus du meurtre. Mais se trouvant isolé et presque sans soldats, dans une ville où le duc était généralement détesté, il craignit quelque émeute ; et, quoique le peuple fût désarmé, il connaissait tellement l'esprit public, qu'il pensa que, si de fermes précautions n'étaient pas prises, ce peuple pourrait bien, rien qu'à coups de pierre, chasser tous ceux qui avaient pris part à la tyrannie d'Alexandre. En conséquence, sans même faire ouvrir la chambre, sans même s'assurer que le duc était bien mort, le cardinal écrivit à Pise, à Lorenzo son frère de venir le trouver avec le plus d'hommes d'armes qu'il pourrait réunir ; à Alexandre Vitelli, qu'il quittât Città di Castello, et qu'il accourût à Florence avec sa garnison ; au capitaine qui commandait les bandes du Mugello, qu'il en fît autant avec ses hommes ; et enfin à Jacques de Médicis, gouverneur d'Arezzo, qu'il fît bonne garde. Pendant ce temps, et pour tenir les esprits occupés et loin de la vérité, on fit jeter du sable devant le palais ; et lorsque, selon l'usage, les courtisans vinrent pour se présenter au lever du duc, on leur répondit que celui-ci ayant passé joyeusement toute la nuit à jouer, il dormait encore et avait recommandé qu'on ne le réveillât point, devant la nuit suivante faire une mascarade. La journée passa ainsi sans qu'on se doutât de rien ; puis, le soir venu, on fit enfin ouvrir la chambre de Lorenzo, et, comme on s'y attendait, le duc fut trouvé mort et dans la même position où les assassins l'avaient laissé, personne n'étant entré dans la chambre. Aussitôt, à la faveur de l'obscurité, on le transporta roulé dans un tapis, à Saint-Jean, et de là dans la vieille sacristie de Saint-Laurent, où on le laissa. Au reste, pendant la nuit les troupes demandées entrèrent à Florence par différentes portes, de sorte que le lundi au matin le cardinal se trouva en mesure de faire à peu près face à tous les événements.

Il était temps : avec la rapidité ordinaire aux nouvelles terribles l'annonce de la mort du duc s'était répandue par la ville ; mais, tout en y causant une joie que personne ne se donnait la peine de cacher, elle n'y occasionnait aucun mouvement offensif. Il est vrai que cela tenait à une chose : c'est que déjà pareille nouvelle s'était deux fois répandue, produisant semblable joie, et qu'elle avait été démentie ; si bien que tous craignaient de se laisser prendre à un piège, où d'autres avaient déjà laissé, les uns la liberté et les autres la vie. Mais, lorsque le jour commença à baisser et que les citoyens virent que la bienheureuse nouvelle ne se démentait pas, ils s'enhardirent à quitter le pas de leurs portes et à sortir sur les places ; et là, se réunissant en groupes plus ou moins animés, chacun se mit à discuter sur la forme de gouvernement qu'on devait substituer à celui qui était tombé avec le duc, et sur celui qui était le plus digne d'être nommé gonfalonier, soit à temps, soit à vie ; puis venaient les noms de ceux qui devaient être récompensés ou punis selon qu'ils étaient restés fidèles à la République ou qu'ils avaient trahi la liberté. Et comme tous bavardaient ainsi, les frères dominicains de Saint-Marc vinrent se mêler au peuple, disant que les temps prédits par le bienheureux martyr Savonarola étaient arrivés, et que maintenant on pouvait reconnaître si les prophéties étaient vraies ou fausses ; et que Florence allait enfin recouvrer sa vieille et sainte liberté, et tous ces biens, toutes ces félicités et toutes ces grâces qui avaient été prédits par la bouche du martyr à la ville bien aimée de Dieu ; et il y en avait beaucoup qui avaient réellement foi en ces paroles, et beaucoup qui n'y croyaient pas, mais qui feignaient d'y croire.

Tout cela se disait et se faisait tandis que les Quarante-huit, appelés par les massiers, se réunissaient au palais Médicis, appelé aujourd'hui palais Riccardi, chez le cardinal Cibo, pour aviser à ce qu'on allait faire ; mais ceux-là aussi, qui avaient vu l'agitation du peuple, et qui partageaient ses espérances, ses craintes et ses passions, si ce n'eût été la peur des émigrés qui étaient hors de la ville, et la peur du peuple qui était dedans, ne se seraient peut-être jamais accordés en rien, tant les vœux de chacun étaient différents. Enfin l'un d'eux, Dominique Canigiani, demanda la parole, obtint le silence, et proposa, au lieu du duc Alexandre, d'élire son fils naturel Jules. Mais à cette motion chacun se mit à rire ; car celui que l'on proposait n'avait que cinq ans, et c'était trop ostensiblement remettre, non pas la tutelle, mais la toute-puissance aux mains du cardinal : aussi chacun se mit-il à rire en secouant la tête, si bien que le cardinal, voyant le mauvais effet qu'avait produit cette ouverture, fut le premier à la retirer. Alors un autre se leva, qui proposa le jeune Côme de Médicis, le même dont nous avons constaté la naissance en l'année 1519, et qui pour lors se trouvait avoir dix-sept ans ; et à cette proposition chacun cessa de rire, et regarda son voisin en faisant de la tête un signe approbatif, qui voulait dire que c'était peut-être ce qu'il y avait de mieux à faire, d'autant plus qu'à la sympathie se réunissait le droit, puisque, après Lorenzo, qui avait pris la fuite, c'était Côme qui était le plus proche parent du duc Alexandre, et par conséquent l'héritier du principat. Mais alors Palla Ruccellai, qui avait vu avec quelle faveur le nom de Côme avait été accueilli, et qui avait à proposer celui de Philippe Strozzi, dont il était le partisan, n'osa point exposer son patron à la lutte, mais s'opposa de toute sa force à ce qu'on allât plus avant dans la délibération, tant qu'un si grand nombre d'illustres bannis étaient absents. Cette espèce d'amendement fut repoussé à la fois par François Guicciardini et François Vettori ; néanmoins Palla Ruccellai tint bon, et fit si bien, que la séance se termina sans qu'on eût rien décidé, sinon qu'on remettait pour trois jours l'autorité entre les mains du cardinal.

Mais ce mezzo-termine qui ne remédiait à rien, qui n'allait au-devant de rien, et qui laissait toute chose en suspens, ne satisfit personne, et le peuple donna hautement des marques de son mécontentement ; car chaque fois que passaient devant les boutiques quelques-uns de ceux qui avaient pris part à cette délibération, les ouvriers frappaient avec leurs instruments sur leurs tables, leurs établis ou leurs enclumes, disant à haute voix :

— Si vous ne savez pas, si vous ne voulez pas ou si vous ne pouvez pas faire la besogne publique, appelez-nous, nous autres, et nous la ferons.

Et d'un bout à l'autre de la ville on était dans cette agitation, depuis si longtemps inconnue à Florence, lorsque tout à coup on entendit de grands cris de joie, et que chacun se précipita vers la porte San-Gallo au-devant d'un beau jeune homme qui s'avançait à cheval, à la tête d'une nombreuse compagnie, avec une majesté si royale, qu'il semblait, dit Varchi, bien plutôt mériter l'empire que le désirer. Le jeune homme, c'était Côme de Médicis, qui, averti par ses amis à son palais de Trebbio, où il était, venait jeter dans la balance, où l'on pesait à cette heure les affaires publiques, le poids de sa présence et de sa popularité.

C'est qu'en effet Côme était merveilleusement aimé, aimé pour lui, aimé pour son aïeul ; car son aïeul était Laurent, fils d'Avérard et frère de Côme Père de la patrie, et son père était le fameux capitaine Jean de Médicis. Voici en deux mots ce qu'était cet illustre condottiere :

C'était le fils d'un autre Jean de Médicis et de Catherine, fille de Galéas, duc de Milan : son père mourut jeune ; et sa mère, restée veuve dans ses belles années, changea son nom de baptême, qui était Louis, en celui de Jean, afin de faire, autant qu'il était en elle, revivre dans son fils son époux mort. Bientôt elle eut de telles craintes pour ce fils si cher, et il y avait de si grands intérêts à ce que la branche dont il était le seul rejeton ne s'éteignît pas, que, pour le sauver du danger qui le menaçait, elle le revêtit d'habits de fille et le cacha dans le monastère d'Annalena. Ainsi avait fait Thétis pour son fils Achille : mais ni la déesse ni la femme ne purent tromper le destin ; les deux enfants étaient destinés à devenir des héros et à mourir jeunes.

Lorsque l'enfant eut douze ans, il fut impossible de le laisser plus longtemps chez ses jeunes compagnes : chaque parole, chaque geste trahissait le mensonge de ses habits ; il rentra donc dans la maison maternelle, et fit bientôt ses premières armes en Lombardie, où il acquit de bonne heure le surnom d'invincible. Peu de temps après, il fut créé capitaine de la République, à propos des mouvements faits entre le duc d'Urbin et Malatesta Baglioni ; enfin il venait de retourner en Lombardie comme capitaine de la ligue pour le roi de France, lorsqu'en s'approchant de Borgoforte, il fut blessé au-dessus du genou par un coup de fauconneau à l'endroit même où il avait déjà reçu une autre blessure à Pavie. La plaie était si grave, qu'il fallut lui couper la cuisse : et, comme c'était la nuit, Jean ne voulut pas qu'aucun autre que lui tînt la torche pour éclairer les chirurgiens ; et il la tint jusqu'à la fin de l'amputation, sans qu'une seule fois pendant sa durée sa main tremblât assez fort pour faire vaciller la flamme. Mais, soit que la blessure fût mortelle, soit que l'opération eût été mal faite, le surlendemain Jean de Médicis expira à l'âge de vingt-neuf ans.

Cette mort fut une grande joie pour les Allemands et les Espagnols, dont il était la terreur. Jusqu'à lui, dit Guic-

ciardini, l'infanterie italienne était nulle et ignorée ; ce fut lui qui l'organisa et la rendit célèbre : aussi aimait-il tant cette troupe, qui était sa fille, qu'il lui abandonnait toujours sa part de butin, ne se réservant jamais que sa part de gloire ; et de leur côté ses soldats l'aimaient si tendrement, qu'ils ne l'appelaient que leur maître et leur père. Si bien qu'à sa mort ils prirent tous le deuil, et déclarèrent qu'ils ne quitteraient jamais cette couleur : serment qu'ils tinrent avec une telle fidélité, que Jean de Médicis fut, à partir de cette époque, appelé *Jean des Bandes-Noires ;* surnom sous lequel il est plus connu que sous le nom paternel.

Tels étaient les antécédents avec lesquels Côme se présentait à la succession d'Alexandre ; aussi avait-il été reçu comme nous l'avons dit, avec de grandes démonstrations de joie ; et le peuple, parmi lequel était mêlée une foule de vieux soldats qui avaient servi sous Jean des Bandes-Noires, l'accompagna-t-il jusqu'au palais de sa mère, joyeux et pleurant tout à la fois, criant : « Vive Côme ! » et « Vive Jean ! » Vive le père, et vive le fils !

Le lendemain du jour où Côme avait fait son entrée dans la ville, c'est-à-dire le mardi, le cardinal lui fit dire qu'il l'attendait au palais. Mais alors sa mère, dont il était le fils unique, et qui avait perdu son mari si jeune, voyant tant de peuple et entendant tant de cris, commença, quoiqu'elle fût d'un grand et noble cœur, à prier son fils de rester près d'elle ; mais Côme l'interrompit aussitôt en lui disant :

— Plus la fortune de ce malheureux pays est tombée bas, et plus les périls que je cours sont grands, plus franchement je dois me dévouer à lui et m'exposer à eux ; et je le fais d'autant plus volontiers, que je me rappelle en ce moment avoir eu pour père monseigneur Jean, à qui le danger, si grand qu'il fût, n'a jamais fait baisser les yeux, ni faire un pas en arrière, et pour mère la fille de Jacques Salviati et de madame Lucrèce de Médicis, qui m'a toujours dit que, tant que je craindrais et que j'honorerais Dieu, je n'avais pas autre chose à craindre.

A ces mots, il embrassa sa mère et sortit à pied ; et à peine eût-il mis le pied dans la rue, qu'il fut entouré par le peuple, soulevé dans les bras et porté en triomphe au palais.

Il y trouva le cardinal, qui, aussitôt qu'il l'eut aperçu, le tira à part et, le conduisant dans l'embrasure d'une fenêtre, l'accueillit avec force bonnes paroles et lui demanda si, dans les cas où il serait élu duc, il observerait quatre choses, qui étaient :

1° De rendre également la justice, aux riches comme aux pauvres ;

2° De ne jamais consentir à relever l'autorité de Charles-Quint ;

3° De venger la mort du duc Alexandre ;

4° De bien traiter le seigneur Jules et la signora Julia, ses enfants.

Côme répondit que les quatre choses étaient justes, et que par conséquent il s'engageait sur l'honneur à les observer. Alors le cardinal entra dans la salle du conseil en disant ces deux vers de Virgile, dont le premier devint plus tard la devise de Côme :

. . . . . Primo avulso, non deficit alter
Aureus ; et simili frondescit virga metallo.
Æn., lib. VI.

L'allusion était visible ; aussi une imposante majorité l'accueillit-elle par ses applaudissements, et à l'instant même les conditions suivantes furent arrêtées :

1° Que le seigneur Côme, fils du seigneur Jean de Médicis, était élu, non pas comme duc, mais comme chef et gouverneur de la République ;

2° Que le seigneur Côme devait, quand il sortirait de la ville, laisser à sa place un lieutenant, et que ce lieutenant serait toujours Florentin et jamais étranger ;

3° Qu'il serait payé au seigneur Côme à titre de traitement, comme chef et gouverneur de la République, la somme de douze mille florins d'or, sans que jamais cette somme pût s'élever plus haut.

En outre, huit citoyens furent élus pour former un conseil avec lequel Côme aurait à débattre les affaires de l'Etat. Ces huit citoyens furent : messire François Guicciardini, messire Mathieu Nicollini, messire Robert Accianoli, Mathieu Strozzi, François Vettori, Julien Capponi, Jacques Gianfigliazzi et Raphaël de Médicis.

Côme accepta ces conditions avec humilité, et le peuple accepta Côme avec enthousiasme.

Puis, le 28 février 1537, arriva un privilège de l'empereur Charles-Quint, qui disait que le principat de la ville de Florence appartenait au seigneur Côme, en sa qualité de fils de Jean de Médicis, et à ses successeurs descendant légitimement de lui, attendu qu'il était l'héritier le plus proche du feu duc Alexandre.

Voilà comment cessa de régner la branche aînée des Médicis, et comment monta sur le trône la branche cadette.

II

BRANCHE CADETTE

Il arriva pour Côme ce qui arrive pour tous les hommes de génie qu'une révolution porte au pouvoir : sur le premier degré du trône ils reçoivent des conditions ; sur le dernier, ils en imposent.

La position était difficile : il fallait lutter à la fois contre les ennemis du dedans et les ennemis du dehors ; il fallait substituer un gouvernement ferme, un pouvoir unitaire et une volonté durable à tous ces gouvernements flasques ou tyranniques, à tous ces pouvoirs opposés les uns aux autres, et par conséquent destructifs les uns des autres, et à toutes ces volontés qui, tantôt parties d'en haut, tantôt parties d'en bas, faisaient un flux et un reflux éternel d'aristocratie ou de démocratie, sur lequel il était impossible de rien fonder de solide ou de durable ; et cependant, avec tout cela, il fallait ménager les libertés de tout ce peuple, afin que ni nobles, ni citoyens, ni artisans, ne sentissent le maître ; il fallait gouverner enfin ce cheval encore indocile à la tyrannie, avec une main de fer dans un gant de soie.

Côme était bien de tout point l'homme qu'il fallait pour mener à bout une telle œuvre ; dissimulé comme Louis XI, passionné comme Henri VIII, brave comme François Ier, persévérant comme Charles-Quint, magnifique comme Léon X, il avait tous les vices qui font la vie privée sombre, et toutes les vertus qui font la vie publique éclatante. Aussi sa famille fut-elle malheureuse et son peuple fut-il heureux.

Voici pour le côté sombre : Côme avait cinq fils et quatre filles.

Les fils étaient François, qui régna après lui ; Ferdinand, qui régna après François ; don Pierre, Jean et Garcias. Je ne parle pas d'un autre Pierre qui ne vécut qu'un an.

Les quatre filles étaient Marie, Lucrèce, Isabelle et Virginie.

Disons rapidement comment la mort se mit dans cette riche lignée, où elle entra comme dans la famille primitive : par un fratricide.

Jean et Garcias chassaient dans les Maremmes. Jean, qui n'avait que dix-neuf ans, était déjà cardinal ; Garcias n'était encore rien que le favori de sa mère Eléonore de Tolède. Le reste de la cour était à Pise, où Côme, qui avait institué, un mois auparavant, l'ordre de Saint-Etienne, était venu se faire reconnaître grand maître.

Les deux frères, qui depuis longtemps gardaient l'un contre l'autre une certaine inimitié (Garcias contre Jean, parce que Jean était le bien-aimé de son père ; Jean contre Garcias, parce que Garcias était le bien-aimé de sa mère), se prirent de dispute à propos d'un chevreuil que chacun des deux prétendait avoir tué. Au milieu de la discussion, Garcias tira son couteau de chasse et en porta un coup à son frère ; Jean, blessé à la cuisse, tomba en appelant au secours. Les gens de la suite des deux princes arrivèrent, trouvèrent Jean tout seul et baigné dans son sang, le transportèrent à Livourne, et firent prévenir le grand-duc de l'accident qui venait d'arriver. Il accourut à Livourne, pansa lui-même son fils, car le grand-duc avait des connaissances médicales ; mais, malgré ces soins paternels, Jean expira dans les bras de son père, le 26 novembre 1562, cinq jours après celui où il avait été blessé.

Côme revint à Pise : à voir ce masque de bronze dont il avait l'habitude de recouvrir son visage, on eût dit que rien ne s'était passé. Garcias l'y avait précédé, et s'était réfugié dans l'appartement de sa mère, où celle-ci le tenait caché : cependant, au bout de quelques jours, voyant que Côme ne parlait pas plus de son fils mort que s'il n'eût jamais existé, elle encouragea le meurtrier à aller se jeter aux genoux de son père et à lui demander pardon. Mais le jeune homme tremblait de tous ses membres à la seule idée de se trouver en face de son juge ; pour le rassurer, sa mère l'accompagna. Côme était assis et pensif dans un des appartements les plus reculés de son palais.

Le fils et la mère entrèrent : Côme se leva à leur vue ; aussitôt le fils courut à ses pieds, embrassant ses genoux, pleurant et demandant pardon. La mère resta à la porte, étendant les bras vers son mari : Côme avait la main enfoncée dans son pourpoint, il en tira un poignard qu'il avait l'habitude de porter sur sa poitrine, et en frappa don Garcias en disant :

— Je ne veux pas de Caïn dans ma famille.

La pauvre mère avait vu briller la lame, et elle s'était élancée vers Côme ; mais, à moitié du chemin, elle reçut dans ses bras son fils, qui, blessé à mort, s'était relevé en chancelant et en criant :

– Ma mère ! ma mère !

Le même jour, 6 décembre 1562, don Garcias expira.

Et, à compter de l'instant où il était trépassé, Eléonore de Tolède se coucha près de son fils, ferma les yeux, et ne voulut plus les rouvrir : huit jours après, elle expira elle-même, les uns disent de sa seule douleur, les autres de faim.

Les trois cadavres rentrèrent nuitamment et sans pompe dans la ville de Florence ; et l'on dit que les deux fils et la mère avaient été emportés tous trois par le mauvais air des Maremmes.

Le nom d'Eléonore de Tolède était un nom qui portait malheur ; la fille de don Garcias, parrain de cette autre Eléonore de Tolède dont nous venons de raconter la mort, était venue toute jeune à la cour de sa tante, et là elle avait fleuri, au soleil de Toscane, comme une de ces belles fleurs qui ont donné leur nom à Florence. On disait tout bas à la cour que le grand-duc Côme s'était pris d'un violent amour pour elle, et, comme on connaissait les amours de Côme, on ajoutait qu'il avait séduit par l'or ou effrayé par les menaces les domestiques de la jeune princesse, avait pénétré dans sa chambre, et n'en était sorti que le lendemain matin ; puis, que les nuits suivantes il était revenu, et que le commerce adultère avait fini par faire un tel bruit, qu'il avait marié sa jeune et belle maîtresse à son fils Pierre. Ce qu'il y avait de plus sûr dans tout cela, c'est qu'au moment où l'on s'y attendait le moins, et sans que don Pierre eût même été consulté, l'union avait été décidée et le mariage avait eu lieu.

Mais, soit l'effet des bruits étranges qui avaient couru sur le compte de sa femme, soit que le plaisir que don Pierre éprouvait dans la compagnie des beaux jeunes gens l'emportât sur les sentiments d'amour que pouvait lui inspirer une belle femme, les nouveaux époux étaient tristes et vivaient à peu près séparés. Eléonore était jeune, elle était belle, elle était de ce sang espagnol qui brûle jusqu'au pied des autels dans les veines où il coule ; si bien que, délaissée par son mari, elle se prit d'amour pour un jeune homme nommé Alexandre, lequel était fils d'un célèbre capitaine florentin nommé François Gagi ; mais ce premier amour n'eut pas d'autre suite ; le jeune homme, prévenu que sa passion était connue du mari de celle qu'il aimait, et pouvait causer à la belle Eléonore de grandes douleurs, se retira dans un couvent de capucins, et étouffa ou du moins cacha son amour sous un cilice, et, tandis qu'il priait pour Eléonore, Eléonore l'oublia.

Celui qui le lui fit oublier, en lui succédant, était un jeune chevalier de Saint-Etienne qui, plus indiscret que le pauvre Alexandre, ne laissa bientôt plus aucun doute à toute la ville qu'il ne fût aimé ; aussi, peut-être plus encore pour cet amour que pour la mort de François Ginori, qu'il venait de tuer en duel entre le palais Strozzi et la porte Rouge, avait-il été exilé à l'île d'Elbe ; mais l'exil n'avait point tué l'amour, et, ne pouvant plus se voir, les deux amants s'écrivaient ; une lettre tomba entre les mains du grand-duc François ; l'amant fut ramené secrètement de l'île d'Elbe dans la prison de Bargello ; la nuit même de son arrivée, on fit entrer dans sa prison un confesseur et un bourreau ; puis lorsque le confesseur eut fini, le bourreau étrangla le prisonnier. Le lendemain Eléonore apprit de la bouche même de son beau-frère l'exécution de son amant.

Elle pleurait depuis onze jours, tremblant pour elle-même, lorsqu'elle reçut, le 10 juillet, l'ordre de se rendre au palais de Cafaggiodo, que depuis plusieurs mois son mari habitait : dès lors, elle se douta que tout était fini pour elle ; mais elle ne résolut pas moins d'obéir, car elle ne savait ni où ni de qui obtenir un refuge ; elle demanda jusqu'au lendemain, voilà tout, puis elle alla s'asseoir près du berceau de son fils Côme, et passa la nuit à pleurer et à soupirer, couchée sur son enfant.

Les préparatifs du départ occupèrent une partie de la journée, de sorte qu'Eléonore ne partit que vers trois heures de l'après-midi ; et encore, comme instinctivement, à chaque minute, elle retenait les chevaux, n'arriva-t-elle qu'à la nuit tombante à Cafaggiodo. A son grand étonnement la maison était déserte.

Le cocher détela ses chevaux ; et, tandis que les valets et les femmes qui l'avaient accompagnée enlevaient les paquets de la voiture, Eléonore de Tolède entra seule dans la belle villa, qui, privée de toute lumière, lui semblait à cette heure triste et sombre comme un tombeau. Elle monta l'escalier silencieuse comme une ombre, et toute tremblante elle s'avança, toutes portes ouvertes devant elle, vers sa chambre à coucher, mais, en arrivant sur le seuil, elle vit de derrière la portière sortir un bras et un poignard ; elle se sentit frappée, poussa un cri et tomba ; elle était morte. Don Pierre, ne s'en rapportant à personne du soin de sa vengeance, l'avait assassinée lui-même.

Alors, la voyant étendue dans son sang et immobile, il sortit du rideau, qui retomba derrière lui, regarda attentivement celle qu'il venait de frapper, et voyant qu'elle était déjà expirée, tant le coup avait été donné d'une main sûre et habile, il se mit à genoux près du cadavre, leva au ciel ses mains sanglantes, demanda pardon à Dieu du crime qu'il venait de commettre, et jura en expiation de ne jamais se remarier : étrange serment, que, si l'on en croit les bruits scandaleux de l'époque, sa répugnance pour les femmes lui permettait de tenir plus facilement que tout autre.

Puis le bourreau devint ensevelisseur : il mit dans un cercueil tout préparé le corps dont il venait de chasser l'âme, ferma la bière, et l'expédia à Florence, où elle fut enterrée la même nuit et en secret dans l'église de Saint-Laurent.

Au reste, don Pierre ne tint pas même son serment : il épousa, en 1593, Béatrix de Menesser ; il est vrai que c'était dix-sept ans après l'assassinat d'Eléonore, et que Pierre de Médicis, avec son caractère, devait avoir oublié non seulement le serment fait, mais la cause même qui le lui avait fait faire.

Laissons les hommes, auxquels l'empoisonnement de François et de Bianca Capello nous forcera de revenir plus tard, et passons aux femmes.

Marie était l'aînée : c'était à dix-sept ans, comme le dit Shakspeare de Juliette, une des plus belles fleurs du printemps de Florence. Le jeune Malatesti, page du grand-duc Côme, en devint amoureux ; la pauvre enfant, de son côté, l'aima de ce premier amour qui ne sait rien refuser ; un vieil Espagnol surprit les deux amants dans un tête-à-tête, et rapporta à Côme ce qu'il avait vu.

Marie mourut empoisonnée à l'âge de dix-sept ans ; Malatesti fut jeté en prison, et, étant parvenu à s'échapper au bout de dix ou douze ans, gagna l'île de Candie, où son père commandait pour les Vénitiens : deux mois après, on le trouva un matin assassiné au coin d'une rue.

Lucrèce était la seconde ; elle avait dix-neuf ans lorsqu'elle épousa le duc de Ferrare ; un jour arriva à la cour de Toscane un courrier annonçant que la jeune princesse était morte subitement. On dit, à la cour, qu'elle avait été enlevée par une fièvre putride ; on dit, dans le peuple, que son mari l'avait assassinée dans un moment de jalousie.

Isabelle était la troisième : celle-là était la bien-aimée de son père.

Un jour que George Vasari, caché par son échafaudage, peignait le plafond d'une des salles du Palais-Vieux, il vit entrer Isabelle dans cette salle ; c'était vers le midi, l'air était ardent ; ignorant que quelqu'un se trouvait dans la même pièce qu'elle, elle tira les rideaux, se coucha sur un divan, et s'endormit. Côme entra à son tour, et aperçut sa fille ; bientôt Isabelle jeta un cri ; mais, à ce cri, Vasari ne vit plus rien, car, à son tour, il ferma les yeux et fit semblant de dormir.

En ouvrant les rideaux, Côme se rappela que cette salle devait être celle où peignait Vasari ; il leva les yeux au plafond et vit l'échafaudage ; une idée lui vint. Il monta doucement à l'échelle : arrivé à la plate-forme, il trouva Vasari, qui, le nez tourné au mur, dormait dans un coin de son échafaudage ; il marcha vers lui, tira son poignard, et le lui approcha lentement de la poitrine, pour s'assurer s'il dormait réellement ou s'il feignait de dormir. Vasari ne fit pas un mouvement, sa respiration resta calme et égale ; et Côme, convaincu que son peintre favori dormait, remit son poignard au fourreau, et descendit de l'échafaudage.

A l'heure où il avait l'habitude de sortir, Vasari sortit, et revint le lendemain à l'heure à laquelle il avait l'habitude de revenir ; ce sang-froid le sauva ; s'il s'était enfui, il était perdu ; partout où il eût fui, le poignard ou le poison des Médicis fût allé le chercher.

Cela se passait vers l'année 1557.

L'année d'ensuite, comme Isabelle avait seize ans, il fallut songer à la marier ; parmi les prétendants à sa main, Côme fit choix de Paul Giordano Orsini, duc de Bracciano ; mais une des conditions du mariage fut, dit-on, qu'Isabelle continuerait de demeurer en Toscane au moins six mois de l'année.

Le mariage, contre toute attente, fut visiblement froid et contraint ; on ne savait comment expliquer cette étrange indifférence d'un jeune mari envers une femme jeune et belle ; mais enfin, quelle qu'en fût la cause, cette répugnance existait, et Paul Giordano Orsini se tenait la plus grande partie de l'année à Rome, laissant, quelles que fussent ses plaintes, sa femme rester de son côté à la cour de Toscane. Jeune, belle, passionnée, au milieu d'une des cours les plus galantes du monde, Isabelle ne tarda point à faire oublier, sous des accusations nouvelles, la vieille accusation qui l'avait tachée. Cependant Paul Giordano Orsini se taisait, car Côme vivait toujours et, tant que Côme était vivant, il n'eût point osé se venger de sa fille ; mais Côme mourut en 1574.

Paul Giordano Orsini avait laissé en quelque sorte sa

femme sous la garde d'un de ses proches parents nommé Troilo Orsini, et, depuis quelque temps, ce gardien de son honneur lui écrivait qu'Isabelle menait une conduite régulière et telle qu'il la pouvait désirer ; de sorte qu'il avait presque renoncé à ses projets de vengeance, lorsque, dans une querelle particulière et sans témoins, Troilo Orsini tua d'un coup de poignard Lelio Torello, page du grand-duc François, ce qui le força de fuir.

Alors on sut pourquoi Troilo avait tué Lelio : ils étaient tous deux amants d'Isabelle, et Troilo voulait être seul.

il l'invita à faire usage le lendemain ; puis on se mit à table.

Au souper, Orsini fut plus gai qu'on ne l'avait jamais vu, accablant sa femme de prévenances et de petits soins, comme un amant aurait pu le faire pour sa maîtresse ; si bien que, quelque habituée qu'elle fût à avoir autour d'elle des cœurs dissimulés, Isabelle y fut presque trompée. Cependant, lorsque, après le souper, son mari l'eut invitée à passer dans sa chambre, et, lui donnant l'exemple, l'y eut précédée, elle se sentit instinctivement frissonner et pâlir, et, se retournant vers la Frescobaldi, sa première dame d'honneur :



Come Ier.

Paul Giordano Orsini apprit à la fois la double trahison de son parent et de sa femme : il partit aussitôt pour Florence, et y arriva comme Isabelle (qui craignait le sort de sa belle-sœur Eléonore de Tolède, assassinée il y avait cinq jours) se préparait à quitter la Toscane, et à s'enfuir près de Catherine de Médicis, reine de France ; mais cette apparition inattendue l'arrêta court au milieu de ses dispositions.

Cependant, à la première vue, Isabelle se rassura ; son mari paraissait revenir à elle plutôt comme un coupable que comme un juge ; il lui dit qu'il avait compris que tous les torts étaient de son côté, et que, désireux de vivre désormais d'une vie plus heureuse et plus régulière, il venait lui proposer d'oublier les torts qu'il avait eus, comme de son côté il oublierait ceux qu'elle avait pu avoir. Le marché, dans la situation où Isabelle se trouvait, était trop avantageux pour qu'elle n'acceptât point ; cependant, il n'y eut pour ce jour aucun rapprochement entre les deux époux.

Le lendemain, 16 juillet 1576, Orsini invita sa femme à une grande chasse qu'il devait faire à sa villa di Cerreto : Isabelle accepta, et y arriva le soir avec ses femmes ; à peine entrée, elle vit venir à elle son mari conduisant en laisse deux magnifiques lévriers qu'il la pria d'accepter, et dont

— Madame Lucrèce, lui demanda-t-elle, irai-je ou n'irai-je pas ?

Cependant, à la voix de son mari, qui, revenant sur le seuil, lui demandait en riant si elle ne voulait pas revenir, elle reprit courage et le suivit.

Entrée dans la chambre, elle n'y trouva aucun changement ; son mari avait toujours le même visage, et le tête-à-tête parut même augmenter sa tendresse. Isabelle, trompée, s'y abandonna, et lorsqu'elle fut dans une situation à ne pouvoir plus se défendre, Orsini tira de dessous l'oreiller une corde toute préparée, la passa autour du cou d'Isabelle, et, changeant tout à coup ses embrassements en une étreinte mortelle, il l'étrangla, malgré ses efforts pour se défendre, sans qu'elle eût le temps de jeter un cri.

Ce fut ainsi que mourut Isabelle.

Reste Virginie : celle-là fut mariée à César d'Este, duc de Modène ; voilà tout ce qu'on sait d'elle. Sans doute elle eut un meilleur sort que ses trois sœurs, l'histoire n'oublie que les heureux.

Voilà le côté sombre de la vie de Côme ; maintenant voici le côté brillant.

Côme était un des hommes les plus savants de l'époque ; entre autres choses, dit Baccio Baldini, il connaissait une

grande quantité de plantes, savait les lieux où elles naissaient, où elles vivaient le plus longtemps, où elles avaient le plus de goût, où elles ouvraient les plus belles fleurs, où elles portaient les plus beaux fruits, et quelle était la vertu de ces fleurs ou de ces fruits pour guérir les maladies ou les blessures des hommes et des animaux ; puis, comme il était excellent chimiste, il en faisait des eaux, des essences, des huiles, des médicaments, des baumes, qu'il donnait à ceux qui lui en demandaient, qu'ils fussent riches ou pauvres, qu'ils fussent sujets toscans ou citoyens étrangers, qu'ils habitassent Florence ou toute autre partie de l'Europe.

Côme aimait et protégeait les lettres : en 1541, il fonda l'Académie florentine, qu'il nommait son académie très chère et très heureuse ; on devait y lire et commenter Dante et Pétrarque ; ses séances se tenaient d'abord au palais de Via-Larga ; puis, pour qu'elle fût plus libre et plus à l'aise, il lui donna la grande salle du conseil au Palais-Vieux, qui, depuis la chute de la République, était devenue inutile.

L'université de Pise, déjà protégée par Laurent de Médicis, avait brillé alors d'un certain éclat ; mais, abandonnée par les successeurs du Magnifique, elle était fermée ; Côme la fit rouvrir, lui accorda de grands privilèges pour assurer son existence, et y adjoignit un collège dans lequel il voulut que quarante jeunes gens pauvres, mais ayant des dispositions, fussent élevés à ses propres frais.

Il fit mettre en ordre, et livrer aux savants tous les manuscrits et tous les livres de la bibliothèque Laurenziana que le pape Clément VII avait commencé de réunir.

Il assura, par un fonds destiné à son entretien, l'existence de l'université de Florence et de celle de Sienne.

Il ouvrit une imprimerie, fit venir d'Allemagne Laurent Torrentino, et fit exécuter les plus belles éditions qui portent le nom de ce célèbre typographe.

Il accueillit Paul Jove, qui était errant, et Scipion Ammanato (l'ancien), qui était proscrit : et le premier étant mort à sa cour, il lui fit élever un tombeau avec sa statue.

Il voulait que chacun écrivît librement, selon son goût, son opinion et sa capacité, et il encouragea à faire ainsi Benoît Varchi, Philippe de Nerli, Vincent Borghini, et tant d'autres, que des seuls volumes qui lui furent dédiés par la reconnaissance des historiens, des poètes, ou des savants contemporains, on pourrait fonder une bibliothèque.

Enfin, il obtint que le Décaméron de Boccace, défendu par le concile de Trente, fût revisé par Pie V, qui mourut en le revisant, et par Grégoire XIII, qui lui succéda : la belle édition de 1573 est le résultat de la censure pontificale. Il poursuivit la même restitution pour les œuvres de Machiavel ; mais il mourut avant de l'avoir obtenue.

Côme était artiste ; ce ne fut pas sa faute s'il arriva au moment où les grands hommes s'en allaient de toute cette brillante pléiade qui avait éclairé les règnes de Jules II et de Léon X, il ne restait plus que Michel-Ange.

Côme fit tout ce qu'il put pour l'avoir : il lui envoya un cardinal en ambassade, lui offrit une somme d'argent qu'il fixerait lui-même, le titre de sénateur et une charge à son choix ; mais Paul III le tenait, et ne le voulut point céder : alors, à défaut du géant florentin, il rassembla tout ce qu'il put trouver de mieux ; l'Ammanato, son ingénieur, lui bâtit, sur les dessins de Michel-Ange, le beau pont de la Trinité, et lui tailla le Neptune en marbre de la place du Grand-Duc.

Il fit faire à Baccio Bandinelli l'*Hercule*, le *Cacus*, la statue du pape Léon X, la statue du pape Clément VII, la statue du duc Alexandre, la statue de Jean de Médicis son père, sa propre statue à lui-même, la loge du Marché-Neuf et le chœur du Dôme.

Il rappela de France Benvenuto Cellini, pour lui fondre son *Persée* en bronze, pour lui tailler des coupes d'agate, et pour lui graver des médailles d'or ; et comme on avait retrouvé dans les environs d'Arezzo, dit Benvenuto dans ses Mémoires, une foule de petites figures de bronze auxquelles il manquait, à celle-ci la tête, à celle-là les mains, et aux autres les pieds, Côme les nettoyait lui-même, et en faisait tomber la rouille avec précaution, pour qu'elles ne fussent pas endommagées ; si bien qu'un jour Benvenuto Cellini, entrant pour lui faire visite, le trouva avec des marteaux et des ciseaux ; après avoir donné le marteau à Cellini, il lui ordonna de frapper, tandis qu'il conduisait le ciseau lui-même ; et ainsi ils n'avaient plus l'air, l'un d'un souverain, l'autre d'un artiste, mais tout simplement de deux ouvriers orfèvres qui travaillaient au même établi.

A force de recherches chimiques, il retrouva avec François Ferrucci, de Fiesole, l'art de tailler le porphyre, perdu depuis les Romains ; il en profita à l'instant pour faire tailler la belle vasque du palais Pitti, et la statue de la Justice, qu'il dressa sur la place de la Sainte-Trinité, au haut de la colonne de granit qui lui avait été donnée par le pape Pie IV, et à l'endroit même où il apprit la victoire que ses capitaines venaient de remporter sur Pierre Strozzi.

Il accueillit et employa Jean de Boulogne, qui fit pour lui le *Mercure* et l'*Enlèvement des Sabines*, puis devint l'architecte de son fils François.

Il fit élever Bernard Buontalenti, qu'il donna ensuite pour maître de dessin au jeune grand-duc.

Il donna à l'architecte Tribolo la direction des bâtisses et des jardins de Castello.

Il acheta le palais Pitti, auquel il laissa son nom, et dans lequel il fit faire une belle cour.

Il fit venir George Vasari, architecte, peintre et historien, et commanda à l'historien une histoire de l'art, donna au peintre le Palais-Vieux à peindre, et fit bâtir par l'architecte le corridor qui joint le palais Pitti au Palais-Vieux, et la fameuse galerie des Offices, qui, ainsi que l'indique son nom, fut d'abord destinée à réunir en une seule résidence les différents tribunaux des magistrats, qui étaient épars dans toute la ville ; cette bâtisse plut tant à Pignatelli, lorsqu'il n'était encore que nonce à Florence, que, devenu pape sous le nom d'Innocent XII, il fit faire sur le même modèle la Curia Innocenziana de Rome.

Enfin, il plaça dans le palais de Via-Larga, dans le Palais-Vieux et dans le palais Pitti, tous les tableaux qu'il put réunir, toutes les statues, toutes les médailles, antiques et modernes, qui avaient été sculptées, frappées ou retrouvées dans les fouilles par Côme l'ancien, par Laurent le Magnifique et par le duc Alexandre, et qui deux fois avaient été dispersées et pillées ; la première lors du passage de Charles VIII, et la seconde lors de l'assassinat du même duc par Lorenzino : si bien que la louange contemporaine l'emporta sur le blâme de la postérité, et que la partie sombre de la vie du monarque se perdit dans la partie éclatante du protecteur des arts, des sciences et des lettres.

Il est à remarquer que les contemporains de Côme Ier furent Henri VIII, Philippe II, Charles IX, Christian II, Paul III !...

Côme mourut le 21 avril 1574, laissant le trône à son fils François Ier, qu'il avait associé au pouvoir depuis plusieurs années : au reste, il lui avait fait la route facile ; et Louis XIV ne trouva pas le chemin mieux déblayé par Richelieu, que le nouveau grand-duc par l'homme de génie qui venait de mourir à cinquante-quatre ans, après un règne de trente-huit.

En effet, les dix premières années du règne de Côme s'étaient passées à calmer ce vieil orage florentin qui soulevait des flots de peuple chaque fois que soufflait le vent de la liberté : l'année même de son avènement, il avait rendu une loi qui ordonnait, sous peine de vingt-cinq florins d'amende, à tout citoyen, d'éclairer la nuit le devant de sa maison, et qui défendait, à quiconque n'en avait pas permission expresse, de sortir passé minuit dans les rues de Florence, sous peine d'être dépouillé de tous ses vêtements et d'avoir le poignet coupé.

Une autre loi succéda à celle-ci, laquelle portait défense, en cas d'émeute, à tout citoyen de sortir de sa maison sous peine d'une amende de cinq cents florins ; en outre, si le contrevenant était tué, sa famille n'avait rien à dire, et toute poursuite judiciaire lui était interdite.

Puis vint une autre loi contre les homicides, loi qui mettait le coupable hors de toutes les autres lois, qui accordait une récompense à qui tuerait celui qui avait tué, et le double à qui le livrerait vivant ; en outre, le meurtrier (eût-il échappé à la mort publique ou à la mort secrète) était condamné, sans amnistie, sans miséricorde, à ne jamais plus rentrer dans sa patrie, à moins qu'il n'eût tué un rebelle ou un banni ; ce qui lui rouvrait les portes de Florence.

Ce n'était pas tout que de punir la rébellion ou l'homicide, il fallait les prévenir. Côme divisa la ville (qu'il avait désarmée par une loi précédente) en cinquante quartiers, attacha à chaque quartier deux dénonciateurs en titre, renouvelés tous les ans, et tirés au sort parmi les plus habiles espions : ils n'avaient point d'appointements fixes, mais recevaient des récompenses proportionnées à la grandeur des services qu'ils rendaient ; puis, en outre, ils étaient exempts de toute contrainte par corps.

Enfin, après la politique, la religion ; après l'obéissance au grand-duc, le respect à Dieu : une loi fut rendue qui condamnait tout blasphémateur à avoir la langue percée avec un clou.

François Ier trouva donc Florence calme ; la forteresse de San-Miniato la tenait en bride ; il trouva les côtes de la Toscane purgées de corsaires turcs et barbaresques ; les chevaliers de l'ordre de Saint-Etienne, institué par son père, les avaient chassés ; il trouva les deux places de Livourne et de Porto-Ferraio à l'abri de toute attaque extérieure et intérieure ; Côme les avait fortifiées ; enfin, il trouva les bannis lassés de leur exil ; car Laurent (leur Brutus) avait été assassiné à Venise par Bebo et Riccio de Volterra, et Philippe Strozzi (leur Caton) s'était poignardé dans sa prison en évoquant avec son sang un vengeur qui ne vint pas.

Quant au commerce florentin, de pauvre et ruiné qu'il était, Côme l'avait fait brillant et riche ; en montant sur le trône, il ne trouva dans Florence, si merveilleusement approvisionnée de marchés, de fabriques et de manufactures

au temps de Charles VIII, ni fabrique de verres, ni manufacture de cire et, lors de son mariage avec Eléonore de Tolède, il fut forcé de commander à Naples toutes les argenteries nécessaires à l'établissement qu'il voulait avoir ; car la patrie de Benvenuto Cellini manquait d'ouvriers pour fondre, et d'artistes pour ciseler ! Bien plus, l'art de tisser la laine (cette antique source des richesses florentines) était tombé si bas, que, vers la même époque, où toutes les autres choses manquaient, il n'y avait plus que soixante-trois maisons qui fissent ce commerce ; tandis qu'en 1551, c'est-à-dire dix ans après, on en comptait jusqu'à cent trente-six.

Enfin, malgré ces lois si sévères, promulguées vers le commencement de son règne, Côme, en mourant, laissa le peuple plus affectionné qu'il n'avait jamais été peut-être, à la maison des Médicis ; car, pendant la longue disette de 1550 à 1551, il avait nourri de ses propres deniers, et avec les approvisionnements qu'il avait fait faire, jusqu'à neuf mille pauvres par jour, générosité qui ne l'empêchait point de laisser à son fils six millions et demi de Toscane, c'est-à-dire plus de trente millions de francs, tant en lingots d'or et d'argent qu'en piastres et en florins.

La machine gouvernementale était donc remontée pour de longues années, et François, en arrivant au trône, n'eut à s'occuper que de plaisirs et d'amour : aussi, à part la Camilla Martelli, maîtresse de son père, qu'il fit emprisonner ; sa belle-sœur, Eléonore de Tolède, qu'il excita son frère à assassiner ; sa sœur Isabelle, dont il toléra l'étranglement, et Girolami, qu'il fit assassiner en France avec un couteau empoisonné, son règne fut assez tranquille. Un événement inattendu fit de son histoire un long roman.

Un jour que François passait à cheval sur la place Saint-Marc, une fleur tomba à ses pieds ; il leva les yeux et vit, sous une jalousie soulevée, la tête blonde et fraîche d'une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans : la tête se retira aussitôt, mais pas si vite cependant que le prince ne fût frappé de sa beauté.

François n'avait lui-même alors que vingt-deux ans : c'est l'âge des amours sympathiques et des passions romanesques ; il ne voulait pas voir dans cette fleur tombée à ses pieds un simple accident du hasard ; il était beau, et, comme il est facile de l'imaginer, passablement gâté par les femmes de la cour : il crut à une avance, et se promit bien d'en profiter si celle qui la lui avait faite en valait la peine.

Le lendemain, à la même heure, le prince repassa au même endroit : cette fois la jalousie était fermée, mais il lui sembla voir briller au travers les beaux yeux noirs de la jeune fille.

Les jours suivants, il passa encore ; mais la jalousie resta constamment fermée. Alors François fit venir un de ses valets et lui ordonna de prendre des informations sur les gens qui habitaient la maison de la place Saint-Marc, et de lui venir dire, aussitôt qu'il le saurait, quelles étaient ces gens. Le valet remplit la commission dont il était chargé, et s'en revint dire au prince que la maison qu'il lui avait désignée était habitée par deux vieux époux nommés Bonaventuri, lesquels, depuis quelque temps, avaient recueilli chez eux un jeune homme et une jeune fille ; mais nul ne savait si ce jeune homme et cette jeune fille étaient frère et sœur, ou mari et femme, ni comment ils s'appelaient. Le prince vit qu'il n'en tirerait pas davantage de son valet, et résolut de s'adresser à un plus habile que lui.

François n'eut pas longtemps à chercher l'homme qu'il lui fallait ; cet homme était près de lui ; c'était un grand seigneur, moitié Espagnol, moitié Napolitain, né dans la Terre de Labour d'une famille aragonaise, et qui se nommait don Fabio Arazola, marquis de Mont-Dragone. Le prince le fit venir, lui dit que depuis une semaine il était fou d'amour, que celle qu'il aimait habitait une petite maison de la place Saint-Marc qu'il lui désigna, et il ajouta que, de quelque façon que ce fût, il voulait avoir une entrevue avec cette femme. Mont-Dragone lui demanda quinze jours, le prince voulait débattre ; mais le marquis répondit qu'il ne se chargerait de rien si on ne lui accordait pas ce temps qu'il regardait comme nécessaire : François était habitué à céder à Mont-Dragone, qui était son ancien gouverneur ; il accorda donc les quinze jours, et promit (jusqu'à ce qu'ils fussent écoulés) de ne faire de son côté aucune tentative pour voir la belle inconnue.

Mont-Dragone revint tout pensif au beau palais qu'il avait fait bâtir par l'Ammanato, raconta à sa femme tout ce qui venait de se passer entre lui et le jeune prince, lui fit sentir le profit et la faveur qu'ils pourraient tirer d'une pareille intrigue, et l'invita à s'introduire dans la maison et à se lier avec la vieille Bonaventuri.

Dès le lendemain, la marquise alla se placer, dans son coche et avec un coureur à cheval, à un angle de la place Saint-Marc, presque au point du jour. Vers les huit heures, la bonne femme sortit, un panier au bras, pour aller au marché ; la Mont-Dragone la suivit. Au coin de la rue du Cocomero et de celle des Pucci, le coureur de la marquise passa au galop si près de la bonne femme, qu'elle jeta les hauts cris ; la marquise, qui suivait, descendit aussitôt de sa voiture, prétendit qu'elle était blessée, se désola d'être cause de cet accident, et, quelque chose que la pauvre Bonaventuri pût lui dire, la força de monter près d'elle, la reconduisit, et ne la quitta que dans sa chambre en lui faisant toutes les offres de service possibles. Les vieux époux ne pouvaient pas revenir de ce qu'une si grande dame fût en même temps une si bonne dame.

Le lendemain, la Mont-Dragone revint : c'était tout simple, elle venait demander des nouvelles de celle qu'elle avait failli blesser la veille : car elle savait que la peur de l'accident est quelquefois pire que l'accident lui-même. Cette fois elle s'assit, resta quelques instants, et laissa échapper qu'elle était dame de la cour, et que son mari était précepteur du jeune prince François. Les deux vieux époux se regardèrent en échangeant un signe qui ne put être caché à la vue de la Mont-Dragone ; en quittant la maison, celle-ci renouvela aux Bonaventuri ses offres de service, en les prévenant qu'elle reviendrait encore pour savoir des nouvelles de sa vieille amie.

Elle revint en effet le jour suivant. Le marquis, de son côté, avait appris que les Bonaventuri avaient un fils à Venise, et que ce fils, accusé d'avoir enlevé une jeune fille noble, avait été mis au ban de la République : dès lors, il n'y avait plus de doute, la jeune fille qui avait laissé tomber la fleur aux pieds du prince François, la belle inconnue que l'on cachait avec tant de soin, était la noble Vénitienne.

Dans la conversation, la marquise demanda sans affectation à la bonne femme s'il y avait longtemps qu'elle n'avait reçu des nouvelles de son fils Pierre. La bonne femme pâlit et s'écria :

— Vous savez donc tout ?

La Mont-Dragone répondit qu'elle ne savait rien, mais que, s'il y avait quelque chose, il fallait le lui dire, attendu qu'elle était en position (de quelque genre qu'ils fussent) de rendre à la pauvre famille, près du prince François, tous les bons offices qu'elle en pourrait désirer. Alors, la Bonaventuri raconta à la marquise une histoire si étrange, qu'elle eût paru à celle-ci un roman sans l'air de parfaite bonne foi qu'avait celle qui la racontait ; cette histoire, la voici :

Il y avait dix-huit mois, à peu près, que Pierre Bonaventuri, cherchant fortune, et craignant de ne pas la trouver à Florence, était parti pour Venise. Là, grâce à un oncle qu'il avait, nommé Baptiste Bonaventuri, il était entré comme caissier dans la banque des Salviati, l'une des meilleures et des plus riches maisons de la sérénissime République.

Cette banque était en face du palais de Barthélemi Cappello, gentilhomme vénitien des plus nobles et des plus estimés ; ce gentilhomme avait une fille d'une beauté merveilleuse, qui s'appelait Blanche. Or, le hasard fit que la mansarde de Pierre Bonaventuri plongeât dans la chambre de Blanche Cappello, et que la jeune fille, curieuse et imprudente comme on l'est à quinze ans, ne tint pas la fenêtre exactement fermée.

Comment la fière et belle héritière des nobles Cappello se prit-elle d'amour pour le pauvre Bonaventuri, c'est là un de ces mystères du cœur que le cœur sent et que la raison n'explique pas. Mais, soit qu'elle le prît pour un Salviati, soit qu'elle connût son humble condition, le fait est que Blanche l'aima et de cet amour ardent comme celui de Juliette, qui lui faisait dire en voyant Roméo : « Je serai à lui, ou à la tombe. » Elle fut à lui.

Il n'y avait aucun moyen pour Bonaventuri de pénétrer dans le palais des Cappello, qui était gardé à la fois comme une forteresse et comme un harem. Ce fut Blanche qui vint le trouver. Toutes les nuits, elle quittait sa chambre, descendait pieds nus les escaliers, ouvrait la porte qui se fermait en dedans, traversait la rue comme une ombre, venait trouver son amant dans sa mansarde ; puis, une heure avant le jour, elle rentrait par la porte qu'elle avait laissée entre-bâillée.

Cela dura ainsi plusieurs mois ; mais, un matin que les jeunes gens n'avaient point calculé aussi exactement l'heure du départ, un garçon boulanger vint demander au palais Cappello à quel moment de la journée il devait cuire le pain, et, en s'en allant, il tira la porte. Blanche arriva un instant après pour rentrer à son tour, et trouva la porte fermée. Appeler, c'était se perdre. Blanche prit son parti avec cette rapidité de résolution qui était le côté dominant de son caractère. Elle remonta chez son amant, en lui disant qu'elle était perdue, et lui aussi, s'ils ne s'enfuyaient à l'instant même. Bonaventuri, qui connaissait l'orgueil des Cappello, comprit au premier mot tout le danger de la situation : le jour n'était point encore venu ; il s'habilla à la hâte, prit le peu d'argent qu'il avait, redescendit avec Blanche, qui n'était vêtue que d'une simple robe de serge noire par-dessus sa chemise (robe qu'elle s'était fait faire afin de n'être point aperçue dans les escaliers ni dans la rue), sortit par une porte de derrière qui donnait sur le canal, appela un gondolier, se fit conduire chez le podestat (qu'il connaissait pour l'avoir vu souvent chez son

par[illegible] le podestat et lui dit qu'il avait besoin d'une permission de sortir du port, attendu qu'il était forcé de se rendre immédiatement à Ferrare pour une affaire qui pouvait porter un grave préjudice à la maison Salviati, si elle éprouvait le moindre retard. Le podestat, sans aucun soupçon, et reconnaissant le solliciteur pour un des premiers commis de cette maison, lui donna la permission qu'il demandait. Bonaventuri revint tout joyeux auprès de Blanche qu'il trouva toute tremblante dans la cabine de sa gondole.

Les deux jeunes amants passaient devant Saint-Georges-Majeur comme l'horloge de la place sonnait cinq heures du matin ; c'était au mois de décembre ; ils avaient donc encore une heure de nuit, et il ne leur en fallait pas davantage pour être sur la route de Ferrare. Quatre autres heures devaient s'écouler à peu près avant qu'on s'aperçût de la fuite de Blanche. Quand on commencerait à la chercher ils seraient donc déjà loin ; en effet, ils dépassèrent bientôt Provesa et atteignirent Chioggia. [illegible] Pierre congédia son gondolier, prit une barque plus commode, poursuivit son chemin, sortit sans difficulté du port, et, en employant presque tout ce qu'il avait d'argent à se procurer des chevaux, il arriva le soir même à Ferrare. Les deux amants étaient sauvés ; car, en supposant qu'ils eussent été poursuivis, les émissaires du conseil des Dix n'auraient point osé les venir chercher dans cette ville, avec laquelle la République était en ce moment en discussion à cause de certaines terres de la Polésine, dont chacune d'elles se disputait la possession. Blanche se reposa donc la nuit à Ferrare ; puis, au point du jour, les deux amants repartirent et arrivèrent quatre jours après sans accident à Florence. Ils se présentèrent aussitôt chez les vieux parents de Bonaventuri, qui n'avaient point besoin de ce surcroît de dépense, et qui cependant les reçurent comme un père et une mère reçoivent leurs enfants. On renvoya la seule servante qu'il y eût à la maison, la vieille femme se chargea du ménage, et, du reste de leur argent, Blanche se fit acheter de la soie et du fil d'or et d'argent pour faire des broderies. Quant aux deux hommes, ils trouvèrent des écritures à faire : de sorte que Pierre put travailler sans sortir de la maison : quelques jours après, un prêtre, ami de la famille, vint les y marier.

Au reste, Blanche ne s'était pas trompée dans ses prévisions : toute la police de Venise était à leurs trousses. Barthélemi Cappello, qui (non seulement par lui-même, mais aussi par sa seconde femme, la belle-mère de Blanche, laquelle était de la maison Grimani et sœur du patriarche d'Aquilée) tenait un des premiers rangs dans la République, avait demandé justice au conseil des Dix de l'enlèvement de sa fille ; le patriarche d'Aquilée avait fait rage, déclarant que le corps de la noblesse tout entier était insulté en sa personne et en celle de son beau-frère ; si bien, qu'ils firent arrêter le pauvre Baptiste Bonaventuri, comme s'il eût dû répondre des actions de son neveu, et mettre celui-ci au ban de la République, avec condamnation à une amende de deux mille ducats, moitié payable dans la caisse des Dix, moitié payable à la maison Cappello ; et, en outre, des sbires furent envoyés partout où les amants pouvaient se trouver avec promesse d'une récompense de cinq cents ducats à ceux qui livreraient Bonaventuri mort, et de mille ducats à ceux qui l'amèneraient vivant.

Voilà où en étaient les choses lorsque par accident Blanche avait laissé tomber son bouquet aux pieds du cheval du prince, et que la Mont-Dragone, envoyée par son mari, avait trouvé moyen de s'introduire dans la maison. Comme on le voit, la protection du jeune grand-duc était on ne peut plus instante ; aussi la Mont-Dragone vit-elle du premier coup tout le parti qu'elle pouvait tirer de la position. Elle parut profondément touchée des malheurs de la belle Blanche, et demanda si elle ne pourrait pas voir la charmante enfant, à laquelle elle s'intéressait de tout son cœur : on ne pouvait rien refuser à la femme du favori du prince. Blanche fut appelée. Au premier coup d'œil, la Mont-Dragone [illegible] ce qu'elle avait sous les yeux, et décida qu'elle serait la maîtresse du prince.

En conséquence elle fit force [illegible] à Blanche, l'invitant à la venir voir à son tour ; mais Blanche lui répondit que la chose était impossible, attendu qu'elle n'osait sortir de peur d'être reconnue, et que d'ailleurs, noble et Vénitienne, et par conséquent fière comme il convenait que fût une Cappello, elle ne voulait pas, sous les pauvres habits qui la couvraient, entrer dans un palais qui lui rappellerait celui de son père. La Mont-Dragone se paya en souriant de ces réponses, et le lendemain elle envoya son carrosse avec une des plus belles robes à la jeune femme : le carrosse était pour qu'elle ne fût pas vue, la robe pour qu'elle n'eût point à rougir ; elle y ajoutait une lettre dans laquelle elle disait avoir parlé à son mari d'un sauf-conduit pour Pierre, que son mari était merveillensement disposé à obtenir ce sauf-conduit du prince, mais qu'il désirait voir celle à qui sa femme s'intéressait, et entendre de sa propre bouche le récit de ses [illegible] ; la vieille mère était invitée à accompagner sa belle-fille.

Blanche avait grande envie d'aller chez la Mont-Dragone ; la société bourgeoise des bonnes gens avec lesquels elle vivait commençait à lui paraître bien lourde, comparée à la société qu'elle voyait chez son père. Puis peut-être dans cette âme ardente y avait-il ce besoin de l'inconnu qui, chez les hommes, est la source des grandes actions, et chez les femmes, celle des grandes fautes : le sauf-conduit lui servait de prétexte pour mentir à sa propre conscience : elle s'habilla des riches habits que lui avait envoyés la Mont-Dragone, se regarda dans un miroir, se trouva mille fois plus belle qu'avec ses pauvres vêtements ; de ce jour elle fut perdue, la fille d'Eve avait mordu dans la pomme.

Les deux femmes montèrent dans le carrosse et se rendirent via dei Carnesecchi, près de Sainte-Marie-Nouvelle, où était situé le palais Mont-Dragone ; elles trouvèrent la marquise qui les attendait dans un petit salon, et qui leur dit qu'elle allait faire prévenir son mari que quelqu'un le demandait : le mari fit répondre qu'il ne pouvait venir en ce moment, parce qu'il était attendu chez le prince et par le prince ; la marquise ordonna au domestique de retourner dire à son mari que les personnes qui le demandaient étaient la signora Blanche Cappello et sa belle-mère ; un instant après, Mont-Dragone entra.

Le marquis parut frappé de la beauté de Blanche, et en effet Blanche, à l'âge de dix-huit ans, était admirablement belle ; le marquis connaissait sa cour, et savait qu'à tout hasard l'admiration ne gâterait rien.

Blanche se leva, et voulut raconter au marquis ce que sa belle-mère avait déjà raconté à la marquise ; mais, à ses premières paroles, Mont-Dragone répondit qu'il n'était besoin que de la voir pour croire à sa vertu ; qu'une si jolie bouche ne pouvait mentir et que de si beaux yeux ne pouvaient tromper. En conséquence, il promit à Blanche de parler le jour même au prince, et s'engagea presque positivement à rapporter le sauf-conduit le lendemain ; puis, s'excusant auprès de ces dames sur ce que le jeune grand-duc l'attendait, il prit aussitôt congé d'elles avec force compliments et courut au palais prévenir François que Blanche était chez lui. Blanche pleurait de reconnaissance la vieille Bonaventuri était folle d'orgueil et de joie de se voir accueillie et choyée par de si grands personnages.

Les femmes voulurent se lever ; mais la marquise les retint en leur disant que, si elles partaient ainsi, elle croirait qu'elles n'étaient venues que pour son mari, et non pour elle : cette raison fit rasseoir Blanche ; et comme la belle-mère réglait tous ses mouvements sur ceux de sa fille elle se rassit de son côté. Au bout d'un instant, la Mont-Dragone prit la jeune femme par la main.

— A propos, lui dit-elle, il faut que je vous fasse voir ma maison dans tous ses détails, et que vous me disiez si elle approche de vos magnifiques palais de Venise. Votre mère, que la course fatiguerait, nous attendra ici : dans un instant nous la rejoindrons.

Alors les deux femmes sortirent, se tenant embrassées comme deux anciennes amies, tandis que la bonne vieille rendait grâce à Dieu du bonheur inespéré qui lui arrivait.

Elles traversèrent une multitude de chambres plus riches les unes que les autres, et s'arrêtèrent enfin dans un délicieux petit boudoir dont la marquise ouvrit les fenêtres, qui donnaient sur un jardin plein de fleurs ; car du mois de décembre, où les fugitifs avaient quitté Venise, on était arrivé au commencement du printemps ; aussitôt qu'il fit jour dans le charmant réduit, la marquise tira d'une armoire un écrin et de l'écrin une foule de bijoux : diadèmes, colliers, bagues, pendants d'oreilles, le tout en diamants, en émeraudes et en saphirs : elle s'amusa à en parer Blanche, qui, comme une enfant vaniteuse, se laissa faire ; puis tout à coup :

— Continuez de vous parer vous-même, lui dit-elle ; je vais vous chercher les habits faits à la mode de votre pays, avec lesquels, je suis sûre, vous serez charmante. Attendez-moi ici, je reviens.

Et elle sortit à ces mots, laissant Blanche seule et sans défiance aucune.

Blanche continua de se parer ; elle se regardait dans une glace, la plus grande qu'elle eût jamais vue, quoiqu'elle fût de Venise, lorsque tout à coup elle aperçut dans la glace un homme debout derrière elle ; elle se retourna : c'était le jeune prince. Blanche jeta un cri et voulut courir à la porte, mais François la retint ; alors elle se douta de tout, et mettant un genou en terre :

— Monseigneur, lui dit-elle, puisqu'il a plu à Dieu de m'éloigner de mes parents qui ne peuvent plus me protéger, de m'enlever ma position, mes biens, ma fortune et ma patrie ; puisqu'il ne me reste plus rien que l'honneur, je le mets sous la sauvegarde de Votre Altesse.

— Ne craignez rien, madame, répondit François en la relevant, je ne suis point venu ici en de lâches desseins ; mais attiré par l'intérêt que m'inspire votre position, me voici : puis-je vous être utile ? Regardez-moi comme un protecteur et comme un frère, et à ce double titre demandez-moi ce que vous voudrez, et, ce que vous m'aurez demandé,

vous l'obtiendrez, s'il est au pouvoir d'un homme, d'un prince ou d'un roi de vous l'accorder.

Puis, pour ne point effrayer Blanche par une plus longue visite, il s'inclina respectueusement et sortit. La jeune fille était encore tout étourdie de cette apparition lorsque la marquise reparut Elle trouva Blanche debout, mais si pâle et si tremblante, qu'elle était près de tomber ; elle courut à elle et lui demanda ce qu'elle avait ; celle-ci ne put répondre autre chose sinon :

A partir de ce moment, le prince trouva mille moyens de venir au secours de la pauvre famille ; le premier qu'il employa fut de donner à Pierre Bonaventuri un emploi de valet de chambre. Pierre ne s'en étonna point, car, à l'exception des entrevues de sa femme avec le prince, il savait tout ; et comme chacun connaissait l'influence des Mont-Dragone sur le jeune grand-duc, il trouva tout naturel que François, ayant trouvé une occasion de faire le bien, l'eût saisie avec empressement. Le pauvre Bonaventuri en était à



Des sbires furent envoyés partout où les amants pouvaient se trouver.

— Le prince ! le prince !

La marquise sourit.

— Ah ! le prince est venu ? dit-elle. Mon Dieu, ne vous étonnez pas, il vient souvent ainsi pour conférer avec mon mari des affaires de l'Etat, et il entre par cette porte secrète afin de n'être point aperçu. Il aura vu que Mont-Dragone tardait à l'aller joindre et il sera venu le chercher : il vous a vue, tant mieux ! L'intérêt qu'il vous portera, à vous et à votre mari, n'en sera que plus grand.

Blanche regarda la marquise de ce regard triste et profond que le Bronzino lui a donné, et qui semblait aller chercher les plus secrètes pensées au fond des cœurs. Puis, s'interrogeant elle-même, elle se couvrit le visage de ses deux mains, et se renversant dans un fauteuil :

— Ah ! madame, dit-elle, vous me perdez !...

— J'en prends d'avance le péché sur moi, lui répondit la Mont-Dragone en l'enveloppant de ses bras et en la baisant au front.

Blanche tressaillit comme si elle eût senti l'étreinte d'un serpent.

La jeune femme revint dans la pauvre maison de la place Saint-Marc ; et cette misère, à laquelle elle faisait à peine attention la veille, ce soir-là lui serra le cœur. Elle était partie du palais Mont-Dragone résolue à tout dire à son mari : son mari rentra et elle ne lui dit rien. Huit jours après, Pierre Bonaventuri n'avait plus rien à craindre ; mais aussi Blanche Cappello n'avait plus rien à perdre

l'âge où l'on croit encore que les hommes font le bien pour le seul plaisir de le faire.

Une grande douleur attendait Blanche. Le jeune grand-duc avait vingt-trois ans, et, avant même qu'elle arrivât à Florence, son mariage était arrêté avec la princesse Jeanne d'Autriche. L'époque fixée pour la célébration de ce mariage était arrivée ; il fallait obéir aux lois de la politique. D'ailleurs, Côme Ier vivait toujours, et les choses qu'il décidait étaient au même instant écrites sur le livre de fer du destin ; or, il avait décidé que le mariage de son fils avec Jeanne d'Autriche aurait lieu, et le mariage se fit.

Le jeune grand-duc consola Blanche comme il put ; il lui assura que si le titre de grande-duchesse était à une autre, son amour était à elle. Blanche était ambitieuse : elle sentit pour la première fois que ce n'était pas assez de l'amour d'un prince, à elle qui avait cru pouvoir se contenter de celui d'un simple commis : mais elle renferma ce sentiment en elle-même, une première faute lui avait appris à dissimuler.

François lui tint parole ; car, tandis que, par la charge qu'il occupait, Pierre Bonaventuri était retenu au palais, le prince sortait à peu près toutes les nuits, et toutes les nuits voyait Blanche au palais Mont-Dragone. Ces sorties devinrent si fréquentes, que Côme en fut averti, et qu'il lui écrivit le 25 février 1569 :

« Les promenades solitaires et nocturnes par les rues de Florence ne sont bonnes ni pour l'honneur ni pour la sûreté.

surtout lorsqu'on se fait de ces promenades une habitude de chaque nuit, et je ne puis vous dire quels sont les mauvais résultats qu'une pareille conduite peut produire. »

Sans doute François trouva que Côme avait raison, car quelques semaines après son mariage, sans se donner la peine de dissimuler plus longtemps, il fit préparer pour Blanche un charmant palais, via Maggio. Restait Bonaventuri ; mais on le trouva sur ce chapitre plus accommodant qu'on ne s'y était attendu : il avait de son côté un amour par la ville.

En effet, l'air de la cour l'avait rendu présomptueux et insolent ; soutenu comme il se sentait être par le jeune grand-duc, qui ne le laissait jamais manquer d'argent, il passait ses journées en parties de plaisir et ses nuits en débauches : au milieu de tout cela, il arriva qu'il devint amoureux d'une des premières dames de Florence dont l'histoire ne dit point le nom, mais qui est la même qu'on peut voir peinte dans la Madeleine de la chapelle des Cavalcanti au Saint Esprit. Les parents ne trouvaient point mauvais que la dame eût un amant, mais ils ne voulaient point un amant de pareille condition : aussi s'opposèrent-ils de tout leur pouvoir aux amours de Bonaventuri. Celui-ci s'était vite habitué à ne pas être contrarié ; et comme il s'était pris chez lui de querelle avec un des neveux de la dame, il le frappa au visage, et, prenant un pistolet qui se trouvait sur une table, il le menaça de lui brûler la cervelle s'il se mêlait davantage de ce qui le regardait. Le neveu, qui ne voulait pas se battre avec un homme de si vulgaire condition, alla porter plainte au grand-duc Côme ; le grand-duc écouta avec son calme et sa froideur habituels, et, sans rien répondre, fit signe au plaignant que c'était bien et qu'il pouvait se retirer : huit jours après, Bonaventuri, revenant de nuit à la maison, fut attaqué par une troupe de gens armés et frappé de vingt-cinq blessures ; si bien que le matin on le trouva mort dans un cul-de-sac près du pont de la Trinité, à l'entrée de via Maggio.

Il y avait déjà longtemps que cet amour juvénile, qui unissait les deux fugitifs de Venise, était éteint. Blanche fut donc bientôt consolée de la mort de Bonaventuri : ou si elle le regrettait au fond du cœur, eut-elle la force de cacher ce sentiment à François ; d'autant plus qu'elle connaissait le besoin qu'il avait d'un visage riant après les longs travaux du gouvernement, auquel son père l'avait associé. Le jeune grand-duc n'aimait point sa femme ; cette répugnance était venue, non pas d'un défaut physique, la princesse Jeanne était au contraire fort belle, mais d'une différence complète de caractère. Elevée à la cour sévère d'Autriche, ayant reçu cette éducation pieuse des princesses allemandes, elle avait vu avec horreur les mœurs dissolues des villes d'Italie, et elle ne pouvait comprendre ces folles joies et ces plaisirs éternels qui sont un besoin pour les cœurs méridionaux. François n'avait donc point eu de peine à tenir parole à Blanche ; ses relations avec sa femme s'étaient bornées aux seuls devoirs de la bienséance, et c'était elle seule qui était de fait la grande-duchesse de Toscane. Jeanne se plaignait éternellement ; ses plaintes, au lieu de lui ramener son mari, l'aliénaient encore ; elle alla jusqu'à s'adresser au grand-duc Côme, qui avait eu, avec Eléonore de Tolède et Camilla Martelli, ses deux femmes, plus d'un péché du même genre à se reprocher ; il se contenta de répondre à sa belle-fille qu'il ne fallait pas croire tout ce qu'on lui disait, et que, d'ailleurs, la jeunesse devait avoir son cours, ajoutant qu'il était bien sûr que son fils n'aurait jamais de mauvais procédés pour elle ; de pareilles raisons, comme on le comprend bien, calmèrent mal la colère de l'épouse délaissée ; elle eût mieux aimé que son mari fût emporté avec elle et l'aimât : le désir de la vengeance s'amassa donc lentement dans le cœur de la hautaine fille des Césars ; et comme il ne put pas avoir son effet, il l'étouffa.

Jeanne d'Autriche mourut en couches, après avoir donné à son mari trois filles et un fils ; mais, au moment de mourir, elle avait fait venir son mari à son lit de mort, et là, le regardant les yeux brûlants des dernières flammes de tout l'amour qui l'avait dévorée, et voyant qu'il pleurait :

— Il n'y a point de remède à mon mal, lui dit-elle, et, d'ailleurs, je suis heureuse de mourir. Je vous recommande mes enfants, et tous ceux qui m'ont suivie de la cour de mon père ; quant à vous, au nom du Ciel ! vivez plus chrétiennement que vous n'avez fait jusqu'aujourd'hui, et souvenez-vous toujours que j'ai été votre seule épouse devant Dieu et devant les hommes et que je vous ai tendrement aimé.

A ces mots, elle embrassa et bénit ses enfants et, faisant un dernier mouvement pour rapprocher ses lèvres de celles de son mari, elle expira les bras passés autour de son cou : c'était le 10 avril 1578.

Cette mort fit sur François une impression profonde ; son premier mouvement fut de suivre les derniers désirs de sa femme : en conséquence il s'éloigna de Florence, et s'enferma dans un de ses châteaux. Mais le passage de sa vie d'autrefois à sa vie présente était trop brusque ; sa résolution, par cela même qu'elle était exagérée, ne put tenir longtemps ; les lettres de Blanche commencèrent à battre en brèche ses projets de retraite, sa présence fit le reste : à peine l'eut-il revue, qu'elle reprit sur lui son empire habituel. Cependant sa conscience le tourmentait ; il consulta un religieux en qui il avait toute confiance ; le religieux, qui était prévenu, lui donna un excellent moyen d'apaiser ses scrupules : c'était d'épouser Blanche. En effet, le 18 juin 1579, c'est-à-dire quinze mois à peine après la mort de Jeanne d'Autriche, il épousa secrètement, dans la chapelle du palais Pitti, celle qu'il avait promis de ne jamais revoir. Depuis cinq ans, Côme était mort.

Ce mariage fut pour le grand-duc une cause de désaffection dans son peuple, et de dissension dans sa famille. On s'était affectionné par pitié à cette pieuse princesse d'Autriche, sur laquelle, au milieu d'une des cours le plus dissolues, la calomnie même des plus plats courtisans du prince n'avait rien trouvé à dire ; on l'avait vue pâlir et s'incliner, pauvre fleur du Nord, sous un soleil trop brûlant pour elle, et beaucoup de larmes silencieuses et reconnaissantes avaient coulé sur son tombeau ; ce complet oubli, non seulement des convenances, mais encore de son serment, parut donc au peuple comme un sacrilège.

C'était quelque chose de plus encore pour le cardinal Ferdinand, qui ne voyait entre lui et le trône qu'un enfant malingre et débile, qui ne devait pas vivre, et qui, selon les prévisions générales, mourut à l'âge de quatre ou cinq ans. Cette mort réveilla toutes les ambitions de Blanche, qui s'était fait reconnaître publiquement comme grande-duchesse le 1er septembre 1579, et qui déjà, dans la probabilité de cette mort, avait voulu, à quelque prix que ce fût, donner un héritier à la couronne.

Une femme juive, qui ne la quittait presque jamais, y épuisa ses enchantements, ses philtres et ses maléfices, sans réussir à rien ; Blanche résolut donc de recourir à des moyens plus efficaces, et de prendre tout fait cet héritier qu'elle ne pouvait pas faire elle-même. Aussi, vers le commencement de l'année 1576, c'est-à-dire treize ans après ses premières relations avec le duc, se prétendit-elle atteinte de tous les accidents qui accompagnent d'ordinaire les commencements de grossesse.

Le duc, au comble de la joie, ne douta point un instant de la réalité de ces symptômes, et fit part de son bonheur à tout le monde.

Pendant neuf mois, avec la même persistance et la même adresse, Blanche joua patiemment la même comédie, feignant des indispositions presque continuelles, et restant des semaines entières au lit, si bien que les plus incrédules finirent par croire. Enfin la nuit du 29 août fut choisie pour l'accouchement.

Dès le matin, Blanche avait paru commencer de souffrir ; et à peine les souffrances avaient-elles commencé, que le grand-duc était accouru vers elle, déclarant qu'il ne la voulait pas quitter tant qu'elle serait en travail. Ce n'était point là l'affaire de Blanche, aussi les douleurs se prolongèrent elles jusqu'à trois heures du matin, moment auquel on obtint du grand-duc qu'il allât prendre quelque repos. A peine avait-il eu le temps de se mettre au lit, que Blanche était accouchée. On courut à la chambre du duc lui faire part de cette heureuse nouvelle. On s'en doute bien, le nouveau-né était un garçon ; on le nomma don Antoine, Blanche attribuant à l'intercession de ce bienheureux cénobite la faveur inespérée qu'elle avait obtenue du Ciel.

Voici comment le secret fut révélé : une gouvernante bolonaise avait conduit toute cette intrigue ; mais, au bout d'un an à peu près, ayant donné quelque sujet de défiance à sa maitresse, celle-ci lui donna une certaine somme d'argent et la renvoya chez elle. Dans la montagne elle fut attaquée ; quatre coups de fusil furent tirés sur elle, dont deux la blessèrent mortellement, sans cependant la tuer sur le coup. Transférée à Bologne, interrogée sur l'accident dont elle avait été victime, elle déclara avoir reconnu les meurtriers, non point pour des voleurs, comme on pouvait le croire, mais pour des soldats florentins ; et, comme elle se doutait de quelle part les soldats étaient envoyés, elle déclara tout : c'est-à-dire que la grande duchesse n'avait jamais été enceinte, mais avait feint une grossesse ; que l'enfant qui passait pour l'héritier du trône était le fils d'une pauvre femme accouchée la veille au soir, et qui avait été acheté mille ducats et apporté au palais caché dans un luth, si bien que personne ne l'avait vu ; mais que quant à elle, au moment de paraître devant Dieu, elle affirmait que cet enfant n'était celui ni du grand-duc François, ni de la grande duchesse Blanche. La déclaration fut envoyée à Rome au cardinal Ferdinand, qui se promit bien d'en faire son profit

Cette révélation, que le cardinal communiqua au grand-duc, mais que le grand-duc n'avait pas voulu croire, amena comme on le pense bien un refroidissement entre les deux frères ; des lettres amères furent échangées ; on parla de protestation publique que le cardinal devait faire. Blanche jugea qu'elle était perdue si toute cette affaire était mise

au jour : elle résolut de réconcilier les deux frères : le cardinal lui-même lui en fournit les moyens.

Ferdinand était prodigue jusqu'à la magnificence : il en résultait que, ne pouvant pas vivre de ses revenus avec la splendeur qu'il croyait convenable à son rang, il avait plusieurs fois demandé à François des avances sur ses rentes. Tant que les deux frères avaient été bien ensemble, François avait fourni ces avances sans observation aucune ; mais, après l'éclat fait par son frère, il avait brutalement refusé de l'aider en rien, de sorte que le cardinal se tenait à Rome fort gêné et ne sachant où donner de la tête, lorsqu'il reçut de Blanche une lettre où elle lui proposait d'être intermédiaire entre lui et son mari, demandant pour prix de sa médiation que le cardinal vînt les voir à l'automne. Le cardinal, qui avait besoin d'argent, promit tout ce qu'on voulut. Blanche, qui n'avait qu'à demander pour obtenir, lui envoya le double de la somme qu'il désirait.

A l'automne, le cardinal vint ; la grande-duchesse était avec son mari à sa villa de Poggio-Cajano ; le cardinal alla les y joindre, et il fut reçu par François et par Blanche comme si aucun nuage ne s'était jamais élevé entre eux. Blanche avait poussé l'attention jusqu'à s'informer des mets que préférait son beau-frère, et elle avait appris qu'entre autres choses, il aimait surtout une certaine tourte à la crème que par hasard elle se trouva savoir admirablement faire.

L'heure du dîner arriva ; le grand-duc, la grande-duchesse et le cardinal étaient seuls à table ; c'était un dîner de famille, aussi fut-il des plus gais, Blanche le servait elle-même ; le cardinal mangeait de tout avec une confiance qui faisait plaisir à voir.

Ferdinand avait au doigt une très belle opale : c'était un don que lui avait fait Côme son père : cette opale, grâce à certaines préparations chimiques qu'elle avait subies, avait la faculté de se ternir en s'approchant d'une chose empoisonnée. L'opale demeurait brillante, le dîner continuait d'être gai, et le cardinal mangeait toujours.

Le dessert vint et avec lui la tourte, mets favori du cardinal. François, malgré les signes de Blanche, raconta à son frère que c'était l'ouvrage de la grande-duchesse, qui connaissant son goût pour cette pâtisserie, avait voulu la confectionner elle-même. Ferdinand s'inclina, se récria sur la gracieuseté de sa sœur, mais déclara qu'il était désolé de ne pouvoir lui faire honneur ; il n'avait plus faim.

Ferdinand avait approché l'opale de la tourte, et l'opale avait pâli.

— Eh bien, dit François, puisque tu ne veux pas de ton mets favori, il ne sera pas dit que Blanche l'aura fait pour rien : c'est moi qui le mangerai.

Et il en coupa un quartier qu'il posa sur son assiette.

Blanche était prise à son propre piège : si elle arrêtait son mari, et qu'elle avouât tout, elle était perdue ; si elle lui laissait manger la tourte, et qu'il mourût, elle était perdue encore, car elle connaissait la haine que lui portait Ferdinand. Elle prit, avec sa résolution ordinaire, le seul parti noble et généreux qu'il y eût à prendre : elle se servit un morceau de la tourte et le mangea.

Le lendemain François et Blanche étaient morts.

Le cardinal Ferdinand annonça à Florence que son frère et sa belle-sœur étaient morts d'un mauvais air qui courait, jeta le chapeau rouge aux orties et monta sur le trône.

François fut un pauvre prince, sans tête et sans courage ; il avait hérité de son père l'amour des sciences chimiques, et presque tout le temps qu'il ne donnait pas à ses plaisirs, il le passait dans son laboratoire : c'était là qu'il travaillait avec ses ministres, dirigeant son grand-duché en inventant un procédé pour fondre le cristal de roche, et tout en retrouvant la manière de fabriquer de la porcelaine presque aussi belle que celle de la Chine et du Japon ; il avait, en outre, inventé les bombes et la manière de les faire éclater à temps, et avait communiqué ce secret à Philippe II et à don Juan d'Autriche, qui n'osèrent point s'en servir, de peur qu'il n'arrivât un plus grand dommage à ceux qui employaient cette nouvelle invention qu'à ceux contre lesquels elle était employée ; ce fut encore lui qui introduisit à Florence l'art des incrustations en pierres dures, et il en faisait des tables qu'il donnait à ses amis ; en outre, il montait très bien les bijoux, et (à la manière de Benvenuto Cellini, qui lui avait, tout jeune, donné des leçons) il imitait les pierres véritables avec de fausses pierres, et, comme son père, il composait (grâce à une connaissance approfondie de la botanique) des baumes, des essences, des huiles, des poisons et des contre-poisons.

Quant aux arts, François était d'une époque où il n'était pas permis à un prince d'y être étranger ; jusqu'à l'âge de vingt-trois ans, il avait même fait des progrès rapides dans le dessin et dans les lettres ; frère Ignace Danti l'avait instruit dans les lettres et dans la cosmographie ; Pierre Vettori lui avait appris, assez pour qu'il pût les parler couramment, les langues grecque et latine ; enfin, Jean de Bologne, après lui avoir donné des leçons de dessin et de statuaire (grâce auxquelles il faisait de ses propres mains des vases de verre d'un goût assez riche), était devenu son architecte favori et avait dessiné pour lui le palais et les jardins de Pratolino. La statue de l'Apennin, qu'on y peut voir encore aujourd'hui, est un échantillon de la décadence du goût de l'époque : quand les colosses arrivent, l'art s'en va. Le colosse de Rhodes, le colosse de Néron et le colosse de Pratolino appartiennent aux trois époques de décadence de l'art grec, de l'art romain et de l'art toscan.

François fit poursuivre avec activité la galerie des Offices, commencée par son père, et il y ajouta, sur les dessins de Buontalenti, son architecte, cette belle salle de la Tribune, que la Vénus de Médicis, la Vénus du Titien et le portrait de la Fornarine ont changée en un sanctuaire.

Si François fût mort seul, peut-être, en se rappelant quelques-unes des bonnes qualités de sa jeunesse, eût-il été regretté des Florentins ; mais il mourut en même temps que Blanche, et, grâce à cette circonstance, sa mort devint pour eux presque une fête.

Quant à don Antoine, nous savons qu'il ne fut pas même question de lui comme héritier à la couronne : le pauvre enfant, qui n'avait point demandé à être ce qu'on l'avait fait, souffrit la peine de l'ambition de sa mère. Son apanage lui fut conservé, il est vrai, mais à la condition qu'il renoncerait à toute prétention au trône et entrerait dans l'ordre de Malte : il mourut à l'âge de vingt-cinq ans des suites de ses débauches.

Nous avons oublié de dire que le grand-duc François Ier était le père de la fameuse Marie de Médicis qui fut la femme de Henri IV, la mère de Louis XIII, et par conséquent l'aïeule maternelle de la famille d'Orléans.

Le règne de Ferdinand fut tranquille ; il va sans dire que les Florentins se façonnaient de plus en plus à l'obéissance, et que les derniers restes de l'opposition républicaine, frappés par Côme, agonisants sous François, expirèrent enfin sous Ferdinand ; ses seules expéditions guerrières furent donc la prise du château d'If, l'incendie dans le port d'Alger de quelques vaisseaux corsaires, et le siège de Chypre. Il eut donc, pendant son long règne de vingt et un ans, tout le temps de s'occuper d'agriculture, de commerce et d'art.

En agriculture, ce fut lui qui entreprit le premier de dessécher les Maremmes : au sortir d'une disette et d'une épidémie, il attaqua de face cet éternel ennemi de la Toscane, qui, couché sur son rivage, lui souffle chaque été ses mortelles exhalaisons. Les trésors amassés par les exactions du grand-duc François furent mis au jour pour cette grande œuvre, à laquelle tous les citoyens furent appelés à concourir ; des lois agraires furent publiées, et ces nouveaux champs de Lerne furent donnés à ceux-là qui les tireraient de l'eau. En même temps qu'il essayait de dessécher les Maremmes, Ferdinand assainissait les territoires de Fucecchio et de Pistoia, détournait l'embouchure de l'Arno, et faisait élever ces grands aqueducs qui, avec leurs eaux fraîches et vives, encore en honneur aujourd'hui par toute l'Italie, apportaient la salubrité à Pise.

En commerce, il s'occupa spécialement de Livourne ; cette ville, dont les Médicis avaient de tout temps compris l'importance, avait été successivement protégée et agrandie par Clément VII, par le duc Alexandre, et par le grand-duc Côme, qui en sondant son port, malheureusement trop peu profond pour de grands bâtiments, y avait rêvé des travaux dignes des anciens Romains, lorsque la mort vint le surprendre comme il en posait les premières pierres. La courte vue, la nonchalance et l'avarice de François avaient fait que, pendant tout le cours de son règne, ce port était resté dans l'état où l'avait laissé Côme. Ferdinand reprit l'œuvre de son père, il résolut de faire de Livourne une place non seulement forte pour la guerre, mais encore sûre pour le commerce, une station pour les vaisseaux, un magasin dont Pise fût l'entrepôt ; tous ces travaux furent suivis avec une persistance admirable, et Livourne commença d'être, sous Ferdinand, cette cité commerçante qui est aujourd'hui une des reines de la Méditerranée.

En art, Ferdinand fut le digne successeur de son père : savant et homme de lettres lui-même, il protégea les sciences et les lettres, non seulement de son argent, mais encore de sa familiarité ; moyen le plus puissant pour un prince de les faire éclore. A Rome, n'étant encore que cardinal, il avait déjà fondé son imprimerie des langues orientales, et envoyé Baptiste Vecchietti en Egypte, en Ethiopie et en Perse pour recueillir les beaux et précieux manuscrits orientaux qui forment encore aujourd'hui, à la bibliothèque des Médicis, une des plus riches collections qui existent au monde. Ostilio Ricci, qui fut le premier maître de mathématiques du célèbre Galilée, obtint pour le grand homme la chaire de Pise, qu'il illustra de 1589 à 1592, époque à laquelle l'envie de ses confrères et ses dissentiments avec Jean de Médicis le forcèrent de s'exiler à Padoue, où il fut recommandé à la République par le grand-duc, qui, reconnaissant la sublimité de son génie, le rappela en Toscane en 1608. Les premiers musées de botanique et d'histoire naturelle datent de cette époque ; et celui de Pise, ouvert sous les

auspices du grand-duc et enrichi par lui de tout ce qu'il put trouver ... qui se rapportait aux différentes parties de ... science, fut le modèle que durent suivre les autres institutions du même genre.

Ce fut aussi à Ferdinand que la musique, et la musique dramatique surtout, dut son progrès. passionné, comme tous les Médicis, pour les représentations théatrales que Laurent le Magnifique avait introduites en Toscane sous la forme de mystères, et qui du temps de Côme, grâce à Machiavel, s'élevèrent au rang de comédie et de drame, il s'était fait bâtir, grâce au génie imaginatif de Jean de Bologne et de Buontalenti, un théâtre où toutes les ressources de la décoration et tous les secrets de la mécanique étaient employés : ce fut alors que revint au grand-duc le souvenir de ces tragédies antiques qui se chantaient avec un chœur représentant le peuple, et une mélodie continue qui accompagnait ou le dialogue ou le monologue. Il voulut que l'on fît ainsi pour son théâtre : de là, la naissance de l'opéra, avec son récitatif, ses airs, ses duos et ses chœurs. Le premier essai d'un ouvrage de ce genre fut fait en 1594 : c'était la *Daphné*, opéra pastoral d'Ottavio Rinuccini ; et le second, qui était l'*Eurydice*, du même auteur, eut lieu en 1600, à l'occasion des noces de la reine Marie de Médicis : ce dernier excita un tel enthousiasme et une telle curiosité, qu'il fut imprimé avec les notes musicales, et avec une préface de Jacques Péri qui contenait l'histoire du récitatif, l'histoire du poème, et jusqu'à l'histoire des acteurs qui l'avaient joué. Cette représentation fit tant de bruit, que tous les souverains voulurent avoir des musiciens à l'instar de la Toscane ; et comme Ferdinand en payait près de trois cents pour sa musique particulière, il en envoya, sur les demandes de Henri IV et de Philippe, III, à la cour de France et à la cour d'Espagne.

Enfin, comme cet athlète qui soutenait à lui seul le plafond près de tomber, Ferdinand fit tout ce qu'il put pour arrêter l'art de la peinture et de la sculpture dans sa décadence : sous ses auspices, Jean de Bologne et Buontalenti ouvrirent des écoles ; sur les dessins de Jean de Médicis, on refit à neuf la chapelle déjà restaurée près de trois cents ans auparavant par Everard ; les pierres les plus précieuses, les plus beaux marbres furent achetés en Orient, et apportés à grands frais à Florence : puis, de ses aïeux descendant à son père et passant de la vénération à l'amour, il fit faire par Jean de Bologne la statue de bronze de Côme Ier, qui excita un si grand enthousiasme, au moment où elle fut livrée aux regards du public sur la place du Vieux-Palais, que Henri IV, jaloux, voulut en avoir une pareille du même artiste sur le pont Neuf, qui venait alors d'être achevé.

Ce fut Ferdinand qui changea la destination de la galerie des Offices, et qui y fonda un musée en y faisant transporter tout ce qu'il avait recueilli de statues, de médailles et de tableaux pendant son cardinalat à Rome.

Comme son père et comme son frère, Ferdinand ne vécut pas l'âge entier de l'homme : mais son père était mort redouté, son frère était mort méprisé et haï ; il mourut, lui, regretté de tous, car sa magnificence, sa bonté et sa justice lui avaient fait de ceux qui l'entouraient des amis respectueux, et de ses sujets des enfants fidèles. Aussi n'eut-il pas une seule fois à craindre, pendant son long règne de vingt et un ans, ni pour sa vie ni pour sa puissance. Côme II, l'aîné des neuf enfants qu'il avait eus de Christine de Lorraine, lui succéda.

Côme II hérita de son père les trois vertus qui, réunies dans un souverain, font le bonheur de son peuple : la générosité, la justice et la clémence. Il est vrai que tout cela était chez lui simple et sans élévation, et plutôt le résultat d'un bon naturel que d'une grande idée ; une admiration suprême pour son père le portait à l'imiter en tout ; il fit ce qu'il put, mais en imitateur, et, par conséquent, en homme qui, marchant derrière, ne peut aller ni aussi loin ni monter aussi haut que celui qu'il suit.

Le règne de Côme II, comme celui de son père, fut donc une époque de bonheur et de tranquillité pour le peuple, quoiqu'il fut facile de voir que le nouvel arbre des Médicis avait cédé la plus riche partie de sa sève pour produire Côme Ier, et allait toujours en s'affaiblissant. Tout fut, pendant l'espace de huit ans que Côme II demeura sur le trône, une pâle copie de ce que pendant vingt et un ans avait été le règne de son père. Il travailla à Livourne comme son père y avait travaillé ; il encouragea les sciences et les arts comme son père les avait encouragés ; il continua d'assainir les Maremmes comme son père les avait assainies ; il envoya à Henri IV et à Philippe III les statues que ces deux souverains avaient commandées à Jean de Bologne. Il envoya enfin au roi de Perse Constantin dei Servi, qui était à la fois peintre, ingénieur et architecte. Au reste, comme son père Ferdinand et comme son grand-père Côme Ier, Côme II fit tout ce qu'il put pour soutenir l'art : dessinant lui-même d'une manière distinguée, il affectionnait surtout chez les autres l'art dont il s'était occupé ; ce qui ne le rendait injuste cependant ni pour la sculpture, ni pour l'architecture, qu'il honorait, au contraire, d'une façon toute visible, puisque chaque fois qu'il passait devant la loge d'Orcagna, ou devant le *Centaure* et l'*Hercule* de Jean de Bologne (groupe qui était à cette époque placé sur le coin des Carnesecchi), il faisait aller sa voiture au pas pour les mieux voir, disant qu'il ne pouvait pas rassasier ses yeux de ces deux chefs-d'œuvre. Aussi Pierre Tacca, élève de Jean de Bologne (qui avait fini les statues de Henri IV et de Philippe III, que son maître n'avait pas eu le temps d'achever), était-il en grand honneur à sa cour, ainsi que l'architecte Jules Parigi : mais cependant, comme nous l'avons dit, sa plus grande sympathie était pour les peintres ; et il faisait sa société la plus intime et la plus habituelle de Cigoli, de Dominique Passignani, de Christophe Allori et de Mathieu Rosselli, dont les meilleurs tableaux furent placés par lui dans la galerie des Offices. Il encouragea fort aussi Jacques Callot, à qui il fit faire une partie de ses gravures ; Gaspar Mola, qui excellait à frapper les monnaies, et Jacques Antelli, célèbre pour ses merveilleuses incrustations en pierres dures.

La devise de Côme II était une couronne de laurier avec cet exergue : NON JUVAT EX FACILI.

Et cependant, malgré les encouragements qu'il donna aux arts et aux sciences, comme on le voit, tout ce qui fut fait sous son règne, en peinture et en sculpture fut fait par des peintres et des statuaires de second ordre ; et en science, la seule découverte un peu importante qui signala son époque fut la découverte par Galilée des satellites de Jupiter, auxquels ce grand homme en reconnaissance de son rappel en Toscane, donna le nom d'étoiles des Médicis : c'est que la terre qui avait produit tant de grands hommes de toutes sortes commençait à s'épuiser.

Quoique souffrant déjà de la maladie dont il mourut, le grand-duc Côme II n'en voulut pas moins poser la première pierre de l'aile qu'il faisait ajouter au palais Pitti. On apporta cette pierre dans sa chambre, elle y fut bénite en sa présence ; puis le malade, avec une truelle d'argent, la couvrit de chaux, et elle fut déposée au plus profond des fondations creusées, avec une cassette contenant des médailles et des pièces d'or et d'argent frappées à l'effigie du mourant, et trois inscriptions latines, les deux premières composées par André Salvadori, et la troisième par Pierre Vittori, le jeune. A peine le mur qui les recouvrait était-il sorti de terre, que Côme II mourut à l'âge de trente-deux ans, plus généralement et plus profondément regretté peut-être qu'aucun prince ne l'a jamais été.

Côme laissa cinq fils et deux filles : l'aîné lui succéda sous le nom de Ferdinand II ; mais, comme il n'avait que onze ans, on lui donna pour régentes, pendant sa minorité qui devait durer jusqu'à dix-huit ans, la grande-duchesse Christine de Lorraine, sa grand'mère, et l'archiduchesse Marie-Madeleine d'Autriche, sa mère. Il était adjoint aux deux tutrices un conseil, composé de quatre personnes, et auquel pouvaient être admis les princes du sang, mais sans voix délibérative, à l'exclusion de ceux qui auraient pris service chez quelque prince étranger, ou qui recevraient de ce prince soit une solde, soit une pension. Les princes qui restaient encore de la maison de Médicis étaient le cardinal Charles, le prince don Laurent, la princesse Claude et la princesse Madeleine, frères et sœurs de Côme Ier ; don Juan, son fils, et don Antoine, cet enfant supposé de François et de Blanche, qui, au reste, allait mourir.

Le premier soin de Ferdinand II sortant de tutelle fut, en sa qualité de prince chrétien, et comme fils pieux, d'aller reconnaître à Rome Urbain VIII (1) pour chef de l'Eglise catholique, et en Allemagne demander la bénédiction de son oncle maternel Ferdinand II ; il s'en revint ensuite prendre le gouvernement de ses Etats.

C'était chose facile, au reste, à cette époque, de régner sur les Toscans ; la cité turbulente de Farinata des Uberti et de Renaud des Albizzi avait disparu à l'instar de ces villes qui sont ensevelies sous la cendre et sur lesquelles on en bâtit une nouvelle, sans que, du fond de leur tombe, elles fassent un seul mouvement, poussent un seul soupir ; aussi, à partir de Ferdinand Ier, la Toscane n'a-t-elle pour ainsi dire plus d'histoire. C'est le Rhin qui, après avoir pris sa source au milieu des glaces et des volcans, après avoir bondi à Schaffhouse, après avoir roulé sombre, terrible et bondissant sur les gouffres de Bingen et entre les montagnes de Lore-Ley et du Drakenfels, s'élargit, se calme, s'épure dans les plaines de Wesel et de Nimègue, et va, sans même se jeter à la mer, se perdre dans les sables de Gorkum et de Vondrichem : dans la dernière partie de sa course, il est sans doute plus utile et plus bienfaisant, et cependant on ne le visite qu'à sa source, à sa chute, et dans cette partie de son cours située entre Mayence et Cologne, où il déploie toute l'énergie de sa lutte contre la tyrannique oppression de ses rivages.

Aussi le long règne du grand-duc Ferdinand se passe-t-il à maintenir la paix, non pas dans ses propres Etats, mais dans les Etats de ses voisins : il se place entre la colère de

(1) Urbain VIII était Florentin et de la famille Barberini.

Ferdinand et le duc de Nevers, qu'elle menace ; il s'efforce de conserver les Etats au duc Odoard de Parme ; il protège la république de Lucques contre les attentats d'Urbain VIII et de ses neveux ; il s'interpose pour réconcilier le duc Farnese avec le pape ; enfin il est déclaré médiateur entre Alexandre VII et Louis XIV ; de sorte que, si quelquefois il se prépare pour la guerre, c'est qu'il veut la paix, et c'est pour cette cause qu'il rétablit la marine, qu'il fait faire des marches et des contre-marches à ses troupes, et enfin qu'il achève les fortifications de Livourne et de Porto-Ferraio.

Tout le reste de son temps est aux sciences, aux lettres et aux arts. Galilée est son maître, Charles Dati est son oracle. Jean de San-Giovanni et Pierre de Cortone sont ses favoris, le cardinal Léopold est son émule. De toutes parts, savants, littérateurs et peintres sont appelés ; et ce n'est pas la faute des deux frères, qui règnent pour ainsi dire ensemble, si l'Italie commence à s'épuiser parce qu'elle est trop vieille, et si les autres Etats répondent pauvrement à l'appel qui leur est fait, parce qu'ils sont trop jeunes.

Voici ce que Ferdinand et Léopold firent pour les sciences :

Ils fondèrent l'académie del Cimento, firent des pensions au Danois Nicolas Stenon et au Flamand Tilman Trutuvin ; ils enrichirent Evangéliste Toricelli, le successeur de Galilée, et lui donnèrent une chaîne d'or à laquelle pendait une médaille avec cet exergue : VIRTUTIS PRÆMIA ; ils aidèrent, dans l'impression de ses œuvres, le mécanicien Jean-Alphonse Borelli ; ils firent François Redi leur premier médecin ; ils assurèrent une pension à Vincent Viviani, pour qu'il pût poursuivre librement ses calculs mathématiques sans en être distrait par les misères de la vie ; enfin ils établirent des congrès de savants à Pise et à Sienne, afin que la Toscane, condamnée par sa faiblesse à ne jouer qu'un rôle secondaire dans les affaires européennes, devînt par compensation la capitale scientifique du monde.

Voici ce qu'ils firent pour les lettres :

Ils admirent dans leur intimité (ce qui, pour la race désintéressée mais vaniteuse des poëtes, est à la fois un encouragement et une récompense) Gabriel Chiabrera ; Benoit Fioretti, l'auteur des *Proginnasmi poetici ;* Alexandre Adimari, l'auteur des *Paraphrases sur Pindare ;* Jérôme Bartolommei, l'auteur du poème de *l'Amérique ;* François Rovai, l'auteur d'un volume de *canzoni ;* Laurent Lippi, l'auteur du *Malmantile*. Enfin, Antoine Malatesti, Jacques Gaddi, Laurent Panciatichi, Ferdinand del Maestro, que le cardinal Léopold fit ses chambellans ; Laurent Franceschi et Charles Strozzi, que Ferdinand fit sénateurs, formaient la société habituelle des deux princes, qui les appelaient souvent, même pendant qu'ils étaient à table, pour se nourrir, disaient-ils, l'esprit et le corps. Ce qui fit dire à Louis Rucellai dans son Oraison funèbre de Ferdinand : « C'était certainement une belle et merveilleuse chose que de voir le cercle choisi de poëtes qui, jusqu'à sa table, l'entourait comme une splendide couronne. Et c'était une chose encore non moins merveilleuse et non moins belle, que de le voir lui-même, déposant le poids de sa grandeur présente, certain qu'il était de son immortalité future, mêlé à cette foule d'hommes de génie, sans autre distinction parmi eux que l'excellence de sa mémoire, la clarté de son esprit et la promptitude de son jugement, suivant les discours les plus sublimes, s'élevant aux calculs les plus abstraits, et éclairant de la vive lumière de l'expérience la vérité perdue ou obscurcie au milieu de tant de fausses ou douteuses opinions. »

Voici ce qu'ils firent pour les arts :

Ils firent élever, sur la place de l'Annonciade, la statue équestre du grand-duc Ferdinand Ier, commencée par Jean de Bologne et achevée par son élève Pierre Tacca.

Ils firent faire par ce dernier une statue de Philippe IV, roi d'Espagne, qu'ils envoyèrent en présent à ce prince.

Ils firent travailler, pour la galerie des Offices, Curradi, Mathieu Rosselli, Marius Balassi, Jean de San-Giovanni et Pierre de Cortone ; ils chargèrent, en outre, ces deux derniers de peindre à fresque les salles du rez-de-chaussée du palais Pitti.

Ils firent recueillir dans toutes les villes où ils se trouvaient, et au prix que les possesseurs en voulurent, plus de deux cents portraits de peintres peints par eux-mêmes, et commencèrent ainsi cette collection originale que Florence possède seule au monde.

Enfin ils firent acheter à Bologne, Rome, Venise, et jusque dans l'ancienne Mauritanie, tout ce qu'ils purent y trouver de statues antiques et de tableaux modernes, et, entre autres, la belle tête qu'on croyait être celle de Cicéron, l'*Hermaphrodite*, l'*Idole* en bronze, et le chef-d'œuvre qui est encore aujourd'hui un des principaux ornements de la Tribune, sous le nom de la Vénus du Titien.

Puis, comme ils avaient régné ensemble, tous deux moururent presque en même temps et au même âge : le grand-duc Ferdinand, en 1670, âgé de soixante ans, et le cardinal Léopold, en 1675, âgé de cinquante-huit ans.

Côme III succéda à Ferdinand : c'était le temps des longs règnes ; le sien dura cinquante-trois ans, c'est-à-dire presque autant que celui de Louis XIV ; c'est la grande époque de la décadence des Médicis ; le vieil arbre de Côme, qui avait produit onze rejetons, sèche sur sa tige, et va mourir faute de sève.

A partir du règne de Côme III, il semble que Dieu a marqué la fin de la race des Médicis : ce n'est plus la foudre publique et populaire qui la menace ; ce sont ses orages intérieurs et privés qui la secouent et la déracinent ; il y a une fatalité qui les frappe les uns après les autres de faiblesse ; les hommes sont impuissants, ou les femmes sont stériles.

Côme III épousa Marguerite-Louise d'Orléans, fille de Gaston. Le fiancé, élevé par sa mère, Victoire de la Rovère, aussi altière, aussi inquiète et aussi superstitieuse que Ferdinand II était affable, franc et libéral, avait tous les défauts de son institutrice, et bien peu des vertus de son père ; aussi, depuis dix-huit ans, le grand-duc Ferdinand ne vivait-il plus avec sa femme, à laquelle, dans son indolence naturelle, il avait, comme nous l'avons dit, abandonné l'éducation de son fils ; il en était résulté que le jeune grand-duc Côme, élevé dans la solitude et la contemplation, avait (grâce à Côme Volumnio Bandinelli, de Sienne, son précepteur) reçu une éducation de théologien, et non de prince.

La fiancée était une belle et joyeuse jeune fille de quatorze à quinze ans, de cette race bourbonienne ravivée par Henri IV, dont elle était la petite-fille ; elle avait été élevée au milieu des rumeurs de deux guerres civiles, l'une qui venait de s'éteindre, l'autre qui allait naître : tout ce qui avait entouré son berceau, noblesse et peuple, était plein de cette force juvénile, particulière aux Etats qui s'élèvent, et qui, depuis Côme Ier, avait fait place en Toscane à la raison de l'âge viril, puis à la décadence de la vieillesse ; c'était le grand-duc Ferdinand qui avait désiré ce mariage, et c'était Gaston, père de la fiancée, qui l'avait conclu avec joie ; car, ainsi qu'il le disait lui-même, il était de la maison des Médicis, et, malgré la goutte qu'il tenait d'elle, il s'en regardait comme fort honoré (1).

Mademoiselle de Montpensier avait accompagné sa sœur jusqu'à Marseille ; là, elle avait trouvé le prince Mathias qui l'attendait avec les galères toscanes, et, après les présents de fiançailles reçus et force fêtes d'adieux données, elle était montée sur la galère capitane, et, après trois jours d'heureuse navigation, était débarquée à Livourne, où l'attendait, sous des arcs de triomphe dressés de cent pas en cent pas, la duchesse de Parme avec un nombreux cortège, dans lequel la jeune princesse chercha inutilement son fiancé : Côme avait été forcé de rester à Florence, retenu qu'il était par la rougeole.

Marguerite-Louise d'Orléans continua donc seule sa route vers Pise, et elle entra dans cette ville au milieu des devises, des illuminations et des fleurs ; puis elle se remit en route, et enfin rencontra la grande-duchesse et le jeune prince, qui venaient au-devant d'elle, et un peu plus loin le grand-duc, le cardinal Jean-Charles et le prince Léopold. L'entrevue fut une véritable entrevue de famille, pleine de souvenirs du passé, de joie dans le présent, et d'espérance pour l'avenir ; le mariage, qui devait se rompre d'une si étrange façon, fut donc célébré sous les plus heureux auspices.

Mais à peine deux mois s'étaient-ils écoulés, que la princesse manifesta une répugnance étrange pour son jeune époux : cela tenait à une inclination antérieure qu'elle avait eue à la cour de France, où elle s'était prise d'amour pour Charles de Lorraine, qui était un beau et noble prince, mais sans patrimoine et sans apanage ; de sorte que les deux pauvres jeunes gens avaient avoué leur secret à la duchesse d'Orléans, et voilà tout. Or, la duchesse d'Orléans était un faible appui contre la faiblesse de Gaston et la fermeté de Louis XIV. Le mariage décidé, il avait fallu qu'il s'accomplît ; et Côme porta la peine de toutes les illusions de bonheur que sa femme avait perdues.

En effet, cette espèce de voile de gaieté, jeté par l'orgueil sur le visage de la fiancée, disparut bientôt ; bientôt elle prit en haine l'Italie et les Italiens, raillant tous les usages, méprisant toutes les habitudes, dédaignant toutes les convenances ; elle n'avait d'amitié et de confiance que pour ceux-là qui l'avaient suivie de France, et qui, dans sa langue maternelle, pouvaient lui parler des souvenirs de la patrie. Au reste, Côme était peu propre, il faut le dire, à ramener sa femme à des sentiments meilleurs ; ascétique, altier, dédaigneux, il n'avait aucune de ces douces paroles qui éteignent la haine et font naître l'amour.

Sur ces entrefaites, le prince Charles de Lorraine arriva à Florence ; c'était vers le mois de février 1662. L'aversion de la jeune duchesse parut s'augmenter de la présence de celui qu'elle aimait ; et comme tout le monde, au reste, ignorait cet amour, personne (pas même Côme) ne conçut aucun soupçon. Il y eut plus : vers la fin de l'année, la princesse s'étant déclarée grosse, la joie la plus vive succéda à cette tristesse continuelle qui, depuis l'arrivée de

(1) En effet, depuis Côme, le Père de la Patrie, la goutte était héréditaire dans la double branche des Médicis ; et peut-être n'y eut-il pas un de ses membres, ayant dépassé quarante ans, qui n'en eût été attaqué.

Marguerite-Louise d'Orléans, s'était répandue sur la cour de Toscane. Il est vrai qu'en même temps sa haine pour son mari s'était augmentée : mais Ferdinand répondit aux plaintes de son fils que sans doute cette antipathie tenait à l'état même où sa femme se trouvait ; si bien que, quoique cette humeur sombre et presque haineuse fût encore plus visible après le départ de Charles de Lorraine, Côme prit patience ; et l'on gagna ainsi le 9 août 1663, époque à laquelle la princesse donna heureusement naissance à un fils qui, du nom de son grand-père, fut appelé Ferdinand.

Comme on le pense, la joie fut grande ; mais cette joie fut bientôt contre-balancée par les dissensions domestiques qui ne faisaient qu'augmenter entre les deux époux ; enfin les choses en arrivèrent au point que le grand-duc, attribuant toutes ces querelles à la présence et à l'influence des femmes françaises que la princesse Marguerite-Louise avait amenées avec elle, les renvoya toutes en France avec leur suite et des présents convenables, mais enfin les renvoya. Cet acte d'autorité porta au plus haut degré la colère de la princesse : sa douleur approcha du désespoir ; il y eut rupture ouverte entre les deux époux. Alors Ferdinand, pour colorer cette séparation, conseilla à son fils un voyage en Lombardie, et écrivit à Louis XIV.

De près comme de loin, Louis XIV avait l'habitude d'être obéi ; il ordonna, et l'épouse rebelle eut l'air de se soumettre ; si bien que vers la fin de 1666 on annonça officiellement une nouvelle grossesse ; mais en même temps on parla d'intrigue avec un Français de basse classe, et le bruit se répandit que la princesse devait fuir avec lui. Il résulta de ce bruit qu'on l'observa plus attentivement, et, une nuit, on l'entendit par une de ses fenêtres nouer avec un bohémien un plan d'évasion : perdue dans sa troupe, revêtue d'un costume de gitana, elle devait fuir avec ces misérables.

Une pareille aberration étonna d'autant plus le grand-duc, que la jeune princesse était enceinte de quatre mois à peu près. On redoubla donc de surveillance ; mais alors un autre désir la prit, désir étrange pour une mère : c'était celui de se faire avorter. D'abord ce fut en montant à cheval et en choisissant les chevaux les plus durs au trot ; puis, quand on les lui ôta, ce fut en marchant à pied, et un jour elle fit sept milles dans les terres labourées ; puis enfin, quand tous les moyens de nuire à son enfant furent épuisés, elle tourna sa haine contre elle-même et se voulut laisser mourir de faim ; il fallut la prudence et la douce persuasion du grand-duc Ferdinand pour la faire renoncer à ce projet et pour la conduire à la fin de sa grossesse, où elle accoucha de la princesse Anne-Marie-Louise.

Alors le grand-duc employa un moyen qui lui avait déjà réussi : c'était un second voyage et une autre lettre à Louis XIV. En conséquence, vers le mois d'octobre, lorsqu'il se fut bien assuré que la répulsion de sa femme pour lui était la même, il partit pour faire un voyage incognito en Allemagne et en Hollande. Il visite Inspruck, descend le Rhin, parle, à leur grande stupéfaction, le latin le plus pur avec les savants hollandais et allemands, trouve à Hambourg la reine Christine de Suède, la félicite sur son abjuration, et revient en Toscane, où tout le monde le reçoit bien, excepté la grande-duchesse. Il repart de nouveau pour l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre et la France ; reste un an dehors, et ne revient que rappelé par l'agonie de son père. Il monte sur le trône que la mort de celui-ci laisse vacant ; mais alors l'absence et les ordres de Louis XIV ont produit leur effet, un rapprochement s'opère entre les deux époux, et le 24 mai 1671, anniversaire du jour où Côme est monté sur le trône, la princesse accouche d'un second fils, qui reçoit au baptême le nom de Jean-Gaston, son aïeul maternel.

A la naissance de cet enfant, les dissensions recommencent ; mais Côme, qui alors a deux fils et qui ne craint plus que sa race ne s'éteigne, perd l'espoir de voir la grande-duchesse changer de sentiments à son égard ; et, lassé d'elle enfin, comme depuis longtemps elle est lassée de lui, il lui permet de retourner en France, à la condition qu'elle entrera dans un couvent : celui de Montmartre, dont Madeleine de Guise est abbesse, est choisi d'un commun accord. L'an 1676, la grande-duchesse quitte la Toscane, et, à peine de retour en France, déclare que son mari l'a chassée, et qu'elle ne se croit pas obligée de tenir envers lui la promesse de réclusion qu'elle lui a faite ; si bien que tout le ridicule de cette affaire retombe sur Côme, que les princes voisins finissent par mépriser à cause de sa faiblesse, et que ses sujets commencent à haïr à cause de son orgueil.

Dès lors toutes choses tournent d'une manière fatale pour Côme : il est évident qu'un mauvais génie pèse sur la race des Médicis, et que cette race est en lutte avec lui, sans chance dans la lutte. A peine Ferdinand est-il nubile, qu'il le marie à Violante de Bavière, princesse vertueuse, mais stérile : si bien que cette stérilité devient un prétexte pour le commencement des dérèglements au milieu desquels la mort vient bientôt le surprendre.

A l'annonce de cette stérilité, Côme se hâte de fiancer Jean-Gaston, son second fils, et celui-ci part pour Dusseldorf, où il doit épouser la jeune princesse Anne-Marie de Saxe-Lauenbourg ; mais, en arrivant, son désappointement est grand : au lieu d'une femme douce, gracieuse et élégante, il trouve une espèce d'Amazone du temps d'Homère, rude de voix et de manières, habituée à vivre dans les bois de Prague et dans les solitudes de la Bohême, dont les seuls plaisirs sont les cavalcades et la chasse, et qui avait contracté dans les écuries, où elle passait le meilleur temps de sa vie à parler avec les chevaux, un langage inconnu à la cour de Toscane. N'importe, Jean-Gaston est bon, ses sympathies à lui ne doivent compter pour rien lorsqu'il s'agit du bonheur de son pays ; il se sacrifie donc, il épouse la nouvelle Antiope. Mais celle-ci, qui sans doute prend sa douceur pour de la faiblesse et sa courtoisie pour de l'humilité, n'accorde que le mépris à un homme qu'elle regarde comme au-dessous d'elle ; si Jean-Gaston, humilié, commande, la fière princesse allemande refuse d'obéir ; toutes les dissensions qui ont attristé le mariage du père viennent assaillir l'union du fils, qui, lassé de ne s'être fait esclave de son père que pour devenir le martyr de sa femme, se jette, pour faire diversion à ses chagrins, dans le jeu et la débauche, mange à l'un son apanage, ruine à l'autre sa santé, et bientôt Côme reçoit avis des médecins que l'état de faiblesse où est tombé son fils leur ôte tout espoir qu'il puisse jamais donner un héritier à la couronne.

Alors le malheureux Côme tourne les yeux vers le cardinal François-Marie, son frère, qui n'a que quarante-huit ans, et qui, par conséquent, est dans la force de l'âge ; celui-ci fera reverdir le rameau des Médicis. Le cardinal renonce à ses honneurs ecclésiastiques, consent à se marier, et bientôt ses fiançailles avec la princesse Eléonore de Gonzague sont célébrées. La joie renaît dans la famille, mais la famille est condamnée : les refus que l'ex-cardinal a pris, dans les premiers jours de son mariage, pour les derniers combats de la pudeur, se prolongent au delà des termes ordinaires ; François-Marie commence à s'apercevoir que sa femme est décidée à n'accomplir du mariage que les cérémonies extérieures ; il emploie l'autorité paternelle, il appelle à son secours l'influence des prêtres, il prie, conjure, menace lui-même, tout est inutile ; et tandis que Ferdinand pleure la stérilité forcée de sa femme, François-Marie écrit à son frère pour lui annoncer la stérilité volontaire de la sienne. Côme incline sa tête blanchie, reconnaît la volonté de Dieu, qui ordonne que les plus grandes choses humaines aient leur fin, voit la Toscane placée entre l'avidité d'une puissance et les prétentions d'une autre veut rendre à Florence, pour la sauver de cette double prétention étrangère, son ancienne liberté, trouve appui dans la Hollande et dans l'Angleterre, mais rencontre des obstacles dans les autres puissances, et surtout dans la Toscane ; voit mourir son fils Ferdinand et son frère François-Marie, et meurt lui-même, le 21 octobre 1723, après avoir, comme Charles-Quint, assisté non seulement à ses propres funérailles, mais encore, comme Louis XIV, à celles de sa race.

Tout ce qui avait commencé de pencher sous le règne de Ferdinand II croula sous celui de Côme III : altier, superstitieux et prodigue, ce grand-duc s'aliéna le peuple par son orgueil, par l'influence qu'il donna aux prêtres, et par les impôts excessifs dont il chargea ses sujets pour enrichir les courtisans, doter les églises, et faire face à ses propres dépenses. Sous Côme III tout devint vénal : qui avait de l'argent achetait les places ; qui avait de l'argent achetait les honneurs ; qui avait de l'argent enfin achetait ce que les Médicis n'avaient jamais vendu, la justice.

Quant aux arts, il arriva d'eux comme des autres choses ils subirent l'influence du caractère de Côme III ; en effet, pour ce dernier grand-duc, sciences, lettres, statuaire et peinture n'étaient quelque chose qu'autant qu'elles pouvaient flatter son immense orgueil et sa méprisable vanité : voilà pourquoi rien de grand ne se produisit sous son règne. Mais, à défaut de productions contemporaines, Paul Falconieri et Laurent Magalotti intéressèrent heureusement son amour-propre à continuer, pour la galerie des Offices, l'œuvre de Ferdinand et du cardinal Léopold : en conséquence, Côme réunit tout ce que son père et son oncle avaient déjà disposé à cet effet, y ajouta tous les tableaux, toutes les statues, toutes les médailles dont il avait hérité des ducs d'Urbin et de la maison de la Rovere, chefs-d'œuvre parmi lesquels se trouvait le buste colossal d'Antinous, et fit tout porter en grande pompe dans ce magnifique musée, à l'enrichissement duquel chacun applaudissait toujours, quoique les trésors qu'il amassait successivement y fussent versés par la générosité ou par l'orgueil.

Les savants qui fleurirent sous le règne de Côme III furent :

Le physicien Magalotti, l'anatomiste Bellini, le mathé-

maticien Viviani, le médecin Redi, l'antiquaire Noris, et le bibliomane Magliabechi.

Les hommes de lettres furent :

Le père Bandieri, le docteur Antoine Cocchi, et le poète sénateur Filicaia.

Les peintres furent :

Dominique Gabiani, Pierre Dandini, Joseph Nanni, et Thomas Redi.

Enfin les sculpteurs furent :

Maximilien Soldani, Jean-Baptiste Fogini, et Charles Marcellini.

De tous ces hommes, Filicaia est peut-être le seul qui ait conservé une certaine célébrité ; elle lui fut acquise par le chant funéraire dont il salua la chute de l'Italie.

Le grand-duc Côme avait pour devise un navire en mer, guidé par les étoiles des Médicis, avec cet exergue : CERTA FULGENT SIDERA. Il est étrange que cette devise ait été choisie au moment où les étoiles allaient s'éteindre, et où le navire allait sombrer.

Les Toscans voyaient avec quelque crainte Jean-Gaston arriver à la toute-puissance : les débauches du jeune prince, si bien cachées qu'elles fussent dans les salles basses du palais Pitti, avaient débordé au dehors, et l'on parlait de voluptés monstrueuses qui rappelaient à la fois celles de Tibère à Caprée et celles de Henri III au Louvre ; comme le tyran antique et comme l'Héliogabale moderne, Jean-Gaston avait à la fois un troupeau de courtisanes et un monde de mignons, pris les uns et les autres dans les plus basses classes de la société. Tout cela recevait un traitement fixe, mais qui pouvait s'augmenter ou se restreindre selon les voluptés plus ou moins satisfaites de leur maître. Il y avait un nom nouveau créé pour cette chose nouvelle : les femmes s'appelaient *ruspante* et les hommes *ruspanti*, de la monnaie d'or dont ils étaient payés, et qui se nommait *ruspone*. Tout cela est si inouï et si antihumain, que tout cela devient incroyable ; mais les mémoires du temps sont là, tous uniformes, tous accusateurs, tous enfin constatant, dans le style cynique de l'époque, les mille épisodes de ces saturnales que l'on croirait les caprices de la force et qui n'étaient que le dévergondage de l'épuisement.

Aussi, lorsque Jean-Gaston monta sur le trône, tout était mort autour de lui, et il était mourant lui-même ; cependant, pareil à un flambeau qui va s'éteindre et qui reprend toute sa force pour s'épuiser dans un dernier éclat, il rappela toute sa vie pour réagir contre les fautes paternelles : à peine nommé grand-duc, il chassa de sa cour les vendeurs de places, les prévaricateurs et les espions ; la peine de mort, si fréquente sous son père, mais qui n'était terrible qu'aux pauvres, vu qu'à prix d'argent les riches pouvaient s'en racheter, fut à peu près abolie. Forcé de renoncer au trône pour une descendance qu'il avait perdu tout espoir d'obtenir, il fit tout ce qu'il put néanmoins pour que la Toscane (ainsi que c'était son droit vis-à-vis de Charles V et de Clément VII) pût lui choisir un successeur élu dans son propre sein, et par conséquent se soustraire à la triple domination étrangère qui la menaçait ; mais les ministres de France, d'Espagne et d'Autriche brisèrent ce reste de volonté, et, Gaston vivant, lui donnèrent pour successeur, comme s'il était déjà mort, le prince don Carlos, fils aîné de Philippe V, roi d'Espagne, qui semblait effectivement, par son aïeule Marie de Médicis, avoir des droits au trône de Toscane. En vertu de cette décision, le 22 octobre 1731, Jean-Gaston reçut de l'empereur une lettre qui lui annonçait le choix du prince espagnol, et qui mettait le prince don Carlos sous sa tutelle. Jean-Gaston froissa la lettre, et la jeta loin de lui en murmurant :

— Oui, oui ils me font la grâce de me nommer tuteur, et ils me traitent comme si j'étais leur pupille.

Mais, quelle que fût la douleur de Jean-Gaston, il lui fallait se soumettre ; il courba la tête et attendit son successeur, qui, protégé par la flotte anglo-espagnole, entra dans le port de Livourne le soir du 27 décembre 1731. Jean-Gaston avait lutté neuf ans : c'était tout ce qu'on pouvait demander de lui.

Jean-Gaston reçut le jeune grand-duc dans le palais Pitti, et sans quitter son lit, plus encore pour s'épargner les formalités d'étiquette qu'à cause des souffrances réelles. Don Carlos était un jeune homme de seize ans, beau comme un Bourbon, généreux comme un Médicis, franc comme un descendant de Henri IV. Jean-Gaston, que depuis longtemps personne n'aimait et qui n'avait personne à aimer, s'attacha bientôt à cet enfant, qu'il avait repoussé d'abord : de sorte que, lorsqu'il fut appelé par la conquête de Naples au royaume des Deux-Siciles, Jean-Gaston vit partir avec des larmes de douleur celui qu'il avait vu arriver avec des larmes de honte.

Le successeur nommé à don Carlos fut le prince François de Lorraine ; le grand-duché de Toscane lui était accordé comme dédommagement de la perte de ses États, définitivement réunis à la France. Jean-Gaston connut cette décision lorsqu'elle était prise ; on ne l'avait pas même consulté sur le choix de son héritier, tant on le considérait comme rayé déjà de la liste des princes ; et, en effet, on avait raison, car, courbé par toutes ces douleurs, brisé par toutes ces humiliations, dévoré par son impuissance, Jean-Gaston s'en allait mourant : depuis longtemps déjà ses infirmités ne lui permettaient plus de marcher, mais, pour retarder autant qu'il était en lui le moment où il devait se coucher pour ne se relever jamais, il se faisait porter dans un fauteuil d'appartement en appartement.

Cependant, quelques jours avant sa mort, Jean-Gaston se sentit mieux, et, par un phénomène particulier à certaines maladies, ses forces lui revinrent au moment où elles semblaient devoir l'abandonner tout à fait. Jean-Gaston en profita pour se montrer, aux fenêtres du palais Pitti, à ce peuple dont il s'était fait aimer et qui s'amassait chaque jour sur la place pour avoir de ses nouvelles ; à son aspect inattendu, de grands cris de joie éclatèrent : ces cris étaient un baume au cœur navré du pauvre mourant ; il tendit au peuple, qui lui donnait cette preuve d'amour, ses mains pleines d'or et d'argent, ne pensant pas qu'il pût payer assez cher le moment de bonheur que la Providence lui accordait en récompense de sa bonté. Mais ses ministres, qui déjà économisaient pour son successeur, le réprimandèrent de ces folles dépenses ; et alors, ne pouvant plus donner sous peine d'être appelé prodigue, Jean-Gaston dit au peuple qu'il achèterait tout ce qu'on voudrait bien lui apporter. En conséquence, un marché étrange, une foire inconnue s'établit sur la noble place Pitti : le matin, Jean-Gaston montait à grand'peine le double escalier qui conduit aux fenêtres du rez-de-chaussée, et achetait à prix d'or tout ce qu'on lui apportait, tableaux, médailles, objets d'art, livres, meubles, tout enfin ; car c'était un moyen que son cœur lui avait suggéré, de rendre au peuple une petite portion de cet argent qui lui avait été arraché par les exactions de son père. Enfin, le 8 juillet 1737, il cessa de paraître à cette fenêtre si bien connue, et le lendemain on annonça au peuple que Jean-Gaston venait de rendre le dernier soupir : dans ce dernier soupir s'était éteinte la grande race des Médicis, dont les vices furent de leur époque, mais dont les vertus furent de tous les temps.

François Ier de Lorraine était grand-duc de Toscane.

Au milieu de toutes les douleurs de famille et de toutes les tracasseries politiques qui avaient incessamment tourmenté sa vie, Jean-Gaston avait eu cependant quelques instants pour penser à l'art : il avait déposé dans la galerie des Offices une collection de plus de trois cents pierres précieuses admirablement bien gravées, et il avait donné l'idée de cette belle publication qui fut achevée en 1762 sous le titre de *Museum florentinum*, et qui fut dédiée à son successeur.

Peut-être paraîtra-t-il étonnant que nous nous soyons si largement étendu sur l'histoire d'une famille. Mais c'est que, il faut le dire, l'art a grandi et est tombé avec cette famille, et, chose étrange ! a subi toutes les variations de grandeur et d'abaissement que les Médicis ont subies eux-mêmes.

Ainsi, avec la grandeur ascendante d'Avérard, de Jean de Bicci et de Côme, le Père de la patrie, l'art monte avec Cimabué, Giotto et Masaccio ; avec Laurent le Magnifique, l'art fait une pause pour reprendre des forces : Léonard de Vinci, frère Bartholomée, Michel-Ange, Titien, Raphaël et André del Sarto naissent ; sous Léon X, tout ce qui promettait tient, tout ce qui était fleur devient fruit ; sous Côme Ier, arrivé au sommet de la puissance, l'art arrive à son apogée, et l'art et les Médicis, ne pouvant plus monter, commencent à descendre : les Médicis avec Ferdinand Ier, Côme II et Ferdinand II ; l'art avec Vasari, le Barroccio, l'Allori, Jean de San-Giovanni et Mathieu Rosselli ; jusqu'à ce qu'enfin ils tombent ensemble, l'art avec les Gabbiani et les Dandini, les Médicis avec Côme III et Jean-Gaston.

Mais que les Médicis dorment en paix dans leurs tombeaux de marbre et de porphyre ; car ils ont plus fait pour la gloire du monde que n'avaient jamais fait avant eux, et que ne firent jamais depuis, ni princes, ni rois, ni empereurs.

*

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Les Stuarts

ILLUSTRATIONS

DE

G. DORÉ, FOULQUIER, PHILIPPOTEAUX, ETC.



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



LES STUARTS

I

Trois siècles s'étaient écoulés depuis que les sorcières de Forres avaient prédit à Banquo que, quoiqu'il ne dût jamais être roi, les descendants de son fils Fleance monteraient sur le trône d'Ecosse, lorsque, David II étant mort sans enfant, la branche masculine du grand Robert Bruce se trouva éteinte. Mais tels étaient la vénération et l'attachement que les Ecossais portaient aux descendants de ce prince, qu'ils résolurent d'élire pour roi un de ses petits-fils du côté maternel. Sir Walter, lord *high steward* ou *stuart*, c'est-à-dire lord grand intendant, avait épousé Marjaria, la fille du roi Robert Bruce. C'était un capitaine plein de courage, qui donna un rude coup de lance en faveur de son beau-père à la bataille de Bannock-Burn, mais qui mourut jeune, laissant un fils.

Ce fut cet enfant, destiné à accomplir la prédiction des sorcières, qui, appelé par le choix de la nation, et montant sur le trône à la mort de David II, fonda la dynastie des Stuarts, dont le dernier roi perdit sa double couronne à la grande révolution de 1688.

C'était un prince doux et affable, et qui, comme son père, avait été dans sa jeunesse un grand guerrier ; mais il avait déjà cinquante-cinq ans lorsqu'il monta sur le trône ; de plus, il était atteint d'une inflammation aux yeux qui les lui rendait rouges comme le sang. Aussi passa-t-il sa vie presque entière dans la retraite, où il mourut le 19 avril 1390. Ce fut, avec Jacques VI, le roi le plus heureux de sa race.

Son fils lui succéda. Il s'appelait John, c'est-à-dire Jean. Mais les princes qui s'appelaient John avaient été jusqu'alors si malheureux, qu'il changea de nom, et, prenant celui de son père et de son aïeul, il fut proclamé sous le nom de Robert III. Il n'en fut pas plus heureux que s'il avait continué de s'appeler John

Il avait deux fils. L'aîné, qui était duc de Rothsay, était un beau jeune homme, frivole d'esprit, emporté de sens, ardent à tous les plaisirs. Albany, son oncle, profitant de la faiblesse du vieux roi, régna en son nom, et donna à son frère le conseil de marier Rothsay, comme le seul moyen qui pût ramener quelque régularité dans sa conduite. Ce conseil fut suivi, et le duc de Rothsay épousa la fille de Douglas, qui déjà lui-même avait épousé la fille du roi, et qui, de cette façon se trouva toucher doublement au trône d'Ecosse, sur les marches duquel ses aïeux et ses descendants mirent souvent le pied, sans jamais parvenir à s'y asseoir.

Rothsay continua de mener la même vie. Douglas se plaignait de son gendre à Albany. Albany, qui succédait au trône si Robert mourait sans enfant, était tout disposé à se débarrasser d'un de ses neveux, quitte ensuite à voir ce qu'il y aurait à faire de l'autre. Il alla trouver le vieux roi, lui exagéra les torts de son fils, parla même d'une conspiration qui n'avait jamais existé, obtint contre Rothsay un décret de prise de corps, et chargea un misérable, nommé Ramorny, de l'exécuter

Le prince, sans défiance, voyageait dans le comté de Fife. Au détour d'un chemin, Ramorny et sir William Lindsay se jetèrent à l'improviste sur lui, le renversèrent de son cheval, et lui lièrent les mains sans qu'il eût même eu le temps de tirer son épée ; puis ils le mirent sur un cheval de bât pour le conduire au château de Falkland, qui appartenait à Albany. Au bout d'une lieue, un orage les prit ; mais malgré la pluie qui tombait par torrents, Rothsay ne put même

obtenu de se mettre à l'abri, et la seule grâce que lui accordèrent ses gardiens fut de lui jeter un manteau de paysan sur ses épaules.

Arrivé au château, Rothsay fut enfermé dans un cachot, faiblement éclairé par une espèce de soupirail grillé et qui, à sept pieds de hauteur, s'ouvrait à fleur de terre sur une cour déserte, pleine d'herbes et de ronces. Au bout d'une semaine, on cessa de lui apporter à manger.

Rothsay crut d'abord que c'était un oubli, et attendit tout un jour avec patience. Le second jour, il appela, et toute sa journée s'usa dans les cris. Enfin, le troisième jour, les forces lui manquaient, et il ne pouvait plus que se plaindre et gémir. Lorsque la nuit fut venue, il lui sembla qu'on s'approchait du soupirail ; alors il rassembla toutes ses forces pour se traîner jusqu'au dessous de l'ouverture. Il ne se trompait pas : une femme avait entendu ses cris de la veille et ses gémissements du jour. Se doutant qu'il y avait là quelque victime à secourir, sinon à sauver, elle avait profité de la nuit pour venir lui demander qui il était et ce qu'il avait.

Rothsay répondit qu'il était le fils du roi, et qu'il mourait de faim.

La femme courut chez elle, et, revenant au bout d'un instant, elle lui glissa à travers les barreaux une petite galette d'orge, lui en promettant une pareille toutes les nuits. C'était tout ce qu'elle pouvait lui donner, car elle était pauvre. Il y avait juste de quoi ne pas mourir de faim. Mais, comme elle tint parole, Rothsay du moins continua de vivre.

Au bout de cinq jours le prisonnier entendit des pas qui s'approchaient de sa porte. Il devina qu'on venait pour écouter s'il était mort. Il poussa quelques gémissements. Les pas s'éloignèrent.

Le lendemain, les pas revinrent encore. Rothsay se plaignit plus bas. Les pas s'éloignèrent de nouveau.

Il en fut ainsi pendant toute la semaine.

Le soir du huitième jour, la galette d'orge manqua. Les geôliers avaient compris que le prince ne pouvait vivre si longtemps sans être secouru ; ils avaient placé un homme en sentinelle dans la cour. Celui-ci avait vu la femme s'approcher du soupirail, jeter quelque chose à travers les barreaux et s'éloigner. Il avait fait son rapport et la femme avait été arrêtée.

Deux jours se passèrent au milieu des tourments de la faim. Le soir du troisième jour Rothsay entendit de nouveau du bruit au soupirail. La femme avait eu le temps de prévenir une de ses amies, plus pauvre encore qu'elle. Celle-ci n'avait pas même une galette d'orge à donner au prisonnier ! Mais, comme elle nourrissait un jeune enfant, elle venait lui offrir la moitié de son lait.

Rothsay vécut neuf jours ainsi. Le soir du dixième jour la femme ne vint pas. Elle avait été découverte et arrêtée comme la première. Rothsay l'attendit vainement cinq jours. Le soir du sixième, comme on n'entendait plus ni plaintes ni gémissements, on entra dans le cachot. Rothsay était mort, après s'être dévoré une partie du bras.

En apprenant cette nouvelle, le vieux roi, sachant qu'il ne lui restait plus qu'un fils de onze ans, nommé Jacques, et qu'Albany pouvait se défaire comme du premier. Il résolut donc de l'envoyer en France, sous prétexte qu'il y recevrait une meilleure éducation qu'en Ecosse. Mais le vaisseau qui le conduisait fut pris par les Anglais, et le jeune prince fut conduit à Londres. Robert écrivit aussitôt au roi d'Angleterre pour le réclamer ; mais Henri IV, qui avait conservé ses prétentions sur l'Ecosse, ne fut pas fâché d'en retenir sous sa main le prince héréditaire. Il fit donc répondre à Robert que son fils serait tout aussi bien élevé à sa cour qu'à la cour de France ; et, en conséquence de ce raisonnement, il l'envoya en prison, où, conformément à sa promesse, il reçut [illegible] une excellente éducation.

Le vieux roi, qui se trouvait dès lors à la merci des Anglais, mourut dans les six mois de chagrin et de honte, laissant la régence à Albany.

Celui-ci, comme on le pense bien, ne se donna point grand-peine pour obtenir la délivrance de son neveu Jacques. Aussi Jacques resta-t-il en Angleterre, complétant son éducation à l'école de la captivité et de l'exil. En 1419, Albany mourut à [illegible].

Son fils Murdac lui succéda. Autant Albany était rusé, actif et soupçonneux, défauts qui en gouvernement deviennent souvent des qualités, autant Murdac était mou, simple et indolent. Au contraire de lui, ses deux fils étaient fiers et hautains, ne respectant rien au monde, ni Dieu ni leur père. Or, un jour que l'aîné, qu'on appelait Walter Steward, chassait au faucon avec le régent, il lui demanda le faucon qu'il portait sur le poing. C'était un oiseau d'excellente race, parfaitement dressé, et auquel Murdac tenait beaucoup. Aussi, quoique Walter lui eût souvent fait la même demande, il le lui avait toujours refusé. Il en fut de cette fois comme des autres. Mais Walter, probablement plus mal disposé ce jour-là que d'habitude, arracha le faucon du poing de son père et lui tordit le cou.

Celui-ci le regarda faire avec son apathie habituelle ; puis secouant la tête :

— Ah ! ah ! c'est comme cela ? dit-il. Bien ! puisque tu ne me veux accorder ni respect ni obéissance, je ferai venir quelqu'un auquel il faudra bien que nous obéissions tous.

En effet, à compter de ce jour, il traita de la délivrance du prisonnier, paya à l'Angleterre une rançon considérable, et Jacques rentra en Ecosse et prit possession du trône à l'âge de vingt-neuf ans, après une captivité de dix-huit.

Jacques Ier était bien l'homme qu'il fallait pour succéder au despotique Albany et au faible Murdac. Il avait toutes les qualités qui plaisent à la multitude. Sa figure était agréable, son corps robuste, son esprit orné et son cœur ferme. Son premier soin fut de s'enquérir de quelle manière le régent avait usé du pouvoir pendant sa captivité. L'examen n'ayant point été en faveur de Murdac, il le remit, lui et ses deux fils, entre les mains d'une cour de justice, qui les condamna tous trois à avoir la tête tranchée. Ils furent décapités sur une petite éminence en face du château de Doune, résidence véritablement royale, qu'ils avaient fait bâtir avec l'argent du peuple. Ainsi s'accomplit la prédiction que Murdac avait faite le jour où il promit à ses fils de faire venir quelqu'un qui les maîtriserait tous.

Le roi donna bientôt une autre preuve de sa sévérité. Un chef d'Highlanders, du comté de Ross, nommé Mac Donald, ayant cruellement pillé une pauvre veuve, celle-ci s'écria qu'elle aurait justice.

— Et de qui la réclameras-tu ? demanda en riant Mac Donald.

— Du roi, répondit la veuve, dussé-je aller à pied à Edimbourg pour la lui demander.

— En ce cas, comme c'est un long voyage, ma bonne mère, dit Mac Donald, il faut que je vous fasse ferrer, pour que vous l'accomplissiez plus commodément.

En effet, il fit venir un forgeron, et lui ordonna de clouer les souliers de la veuve à ses pieds, comme on fait des fers d'un cheval ; puis il la laissa ainsi préparée pour le voyage qu'elle projetait.

Mais la veuve était femme de parole. A peine remise de ses blessures, elle partit à pied comme elle l'avait dit, et, parvenue enfin jusqu'à Edimbourg, elle se jeta aux genoux du roi et lui raconta ce qu'elle avait souffert. Jacques, indigné, fit saisir Mac Donald et avec lui douze de ses plus déterminés compagnons ; puis, les ayant fait ferrer à leur tour, il les exposa trois jours sur la place publique et leur fit trancher la tête le quatrième.

Les nobles avaient applaudi à ces deux exécutions qui frappaient plus haut et plus bas qu'eux. Mais bientôt leur tour vint. Il y avait en Ecosse autant de rois qu'il y avait de grands seigneurs, et chacun y rendait sur ses terres justice à sa manière. Jacques déclara qu'il n'y avait plus qu'un roi et qu'une justice, et qu'il fallait que tout le monde s'y soumît. Quelques-uns des plus grands se révoltèrent. Il les mit en jugement et confisqua leurs biens. Parmi ceux-ci se trouvait sir Robert Graham.

C'était un seigneur hardi, ambitieux et plein de haine, qui, ayant subi un assez long emprisonnement, en voulait profondément au roi. En conséquence, il résolut de se venger, et attira à son parti le comte d'Athol et son fils Robert Steward, auquel il promit le trône d'Ecosse ; puis, lorsqu'il fut sûr d'avoir des complices près du roi lui-même, il se retira dans les Highlands, et de là, abjurant son serment d'allégeance, il envoya défier le roi. Le roi mit à prix la tête de Graham ; puis il ne s'occupa plus de ce rebelle, qu'il regardait comme un fou.

Le jour de Noël approchait, et Jacques avait choisi ce jour pour donner une grande fête dans la cité de Perth. En conséquence, il se mit en route pour cette ville avec force ménestrels et jongleurs qu'il avait placés sous la direction d'un chevalier nommé sir Alexandre, très versé dans le gai savoir, et que, pour cette raison, il appelait le roi d'amour. En arrivant à la rivière d'Earn, et au moment où il allait mettre le pied dans un bac pour la traverser, une vieille femme, qui était debout sur l'autre rive, lui cria :

— Milord roi, si vous passez cette rivière, vous ne reviendrez jamais vivant.

Jacques s'arrêta un instant à ces paroles ; puis se retournant vers son favori, le roi d'amour :

— Eh bien, sir Alexandre, lui dit-il, entendez-vous ce que nous promet cette femme ?

— Oui, sire, répondit le chevalier, et, à votre place, je retournerais en arrière, car il y a une prophétie qui annonce qu'un roi sera tué en Ecosse en cette année 1437.

— Bah, dit Jacques, la prophétie vous regarde aussi bien que moi : ne sommes-nous pas rois tous deux ? Aussi bien, comme je n'ai pas envie de retourner en arrière pour vous, je vous invite à ne pas retourner en arrière pour moi.

Et, à ces mots, le roi, sautant dans le bac, donna l'ordre au batelier de le passer à l'autre bord, et, le même soir, étant arrivé à Perth, il se logea dans l'abbaye des moines noirs ; quant à ses gardes, comme il n'y avait pas place

pour eux dans le monastère, ils se dispersèrent chez les habitants.

Les fêtes de Noël se passèrent sans accident, et, comme le roi se plaisait fort à Perth, il résolut d'y prolonger son séjour. Le temps s'y passait en chasses, en cavalcades et en jeux ; le roi surtout excellait à la paume, et une grande cour sablée lui offrait un emplacement merveilleux pour cet exercice ; seulement, à l'une des extrémités de cette cour, il y avait le soupirail d'un caveau dans lequel, au grand ennui du roi, et comme par fatalité, la balle entrait toujours, ce qui donnait grand'peine pour l'aller rechercher. Il en résulta qu'un beau jour, le roi, impatienté de cet accident renouvelé sans cesse, fit venir des maçons et boucher le soupirail.

Le surlendemain de ce jour, qui était le 20 février 1437, le roi, après avoir fait dans l'après-midi sa partie de paume ordinaire, avait passé la soirée avec les dames et les seigneurs de sa cour à chanter, à faire de la musique et à jouer aux échecs. Peu à peu les hommes qui logeaient hors de l'abbaye s'étaient retirés ; le comte d'Athol et son fils, Robert Steward, à qui Graham avait promis le trône d'Ecosse, venaient de sortir les derniers. Jacques, demeuré avec les femmes, était debout devant la cheminée, causant gaiement et disant mille folies, lorsqu'un valet entra, annonçant que la femme de la rivière d'Earn demandait à lui parler. Jacques lui fit dire qu'il était trop tard pour ce soir-là, et qu'elle repassât le lendemain matin.

Le valet allait lui reporter cette réponse, lorsque tout à coup on entendit un grand bruit et comme un cliquetis d'épées dans le cloître ; en même temps, des jets de lumière se réfléchirent contre les fenêtres. Le roi y courut, et vit une troupe d'hommes armés portant des torches à la main. Tout à coup le roi songea qu'il était dans le voisinage des Highlands, et s'écria :

— Je suis perdu, c'est Graham !

Il n'y avait pas moyen de sortir par la porte, c'était aller au-devant des assassins. Le roi voulut sortir par les fenêtres, elles étaient grillées en dehors. Il se rappela alors qu'en marchant sur le parquet de la chambre il avait souvent entendu sonner le vide sous ses pas ; et, tandis que les femmes fermaient la porte et que Catherine Douglas passait son bras à travers les anneaux, à la place de la barre qui avait été soustraite, Jacques, à l'aide de pincettes, parvint à soulever une des planches et se laissa glisser dans un caveau qu'il reconnut bientôt pour celui où roulaient sans cesse les balles, et dont il avait fait boucher le soupirail deux jours auparavant. Si le soupirail était resté ouvert, Jacques était sauvé.

A peine la reine avait-elle rajusté les planches, que les conspirateurs heurtèrent à la porte. Comme la serrure et les verrous avaient été enlevés ; le bras seul de Catherine Douglas la tenait fermée ; mais c'était une trop faible résistance, le bras de cette noble jeune fille fut bientôt cassé, et les conjurés se précipitèrent dans la chambre, armés de poignards et d'épées, renversant et blessant tout ce qui s'opposait à leur passage. L'un des assassins allait frapper la reine, lorsqu'un fils de sir Graham lui arrêta le bras en lui disant :

— Ce n'est point à la reine que nous avons affaire : cherchons le roi.

En effet, ils se mirent à visiter tous les coins et recoins de la chambre, mais inutilement, et ils allaient en sortir pour continuer leurs recherches dans le reste de l'abbaye, lorsque le pied d'un des conjurés, nommé Hall, tourna sur la planche mal assujettie ; il se baissa alors, et, l'ayant soulevée, il découvrit l'ouverture du caveau. Aussitôt il y introduisit une torche, et, ayant à sa lumière aperçu le roi qui se tenait debout contre le mur.

— Eh ! messieurs, cria-t-il, j'ai trouvé la mariée !

A ces mots, il s'élança dans le caveau, suivi de son frère. Tous deux se jetèrent sur le roi le poignard à la main ; mais Jacques était vigoureux, et, quoique sans armes, il les terrassa tour à tour, se mutilant affreusement les mains en essayant de leur arracher leurs poignards. Déjà il avait désarmé l'un d'eux, et probablement il allait en faire autant de l'autre, lorsque Robert Graham, qui était accouru à l'appel de Hall, sauta à son tour dans le caveau, l'épée à la main. Se voyant en face de son ennemi mortel, et sentant que toute résistance était inutile, Jacques demanda qu'on lui fît grâce, ou qu'il lui fût au moins accordé le temps de se confesser.

— Tu n'as point fait grâce, répondit Graham, grâce ne te sera point faite ; quant à un confesseur, tu n'en auras point d'autre que cette épée.

A ces mots, il la lui passa au travers du corps ; et comme malgré cette blessure terrible, Jacques s'était relevé sur son genou, les deux frères Hall l'achevèrent de seize coups de poignard.

Les assassins se réfugièrent dans les montagnes ; mais la reine les y fit poursuivre avec un tel acharnement, que la plupart furent pris et expirèrent au milieu des plus cruelles tortures. La chair de Graham lui fut arrachée du corps avec des tenailles, et l'on interrompit ce supplice pour décapiter son fils sous ses yeux ; puis on le reprit et on continua à le déchiqueter lambeau par lambeau, jusqu'à ce que, les os étant à découvert, il expirât enfin.

Robert Steward, à qui le trône avait été promis, subit le même supplice que Graham, et mourut comme lui, après un jour tout entier d'agonie.

Quant au comte d'Athol, on eut pitié de son âge, et on se contenta de le décapiter.

II

Jacques II, fils de Jacques Ier, atteignit l'âge d'homme au milieu des guerres civiles. C'était un homme de belle taille, mais qui avait une grande tache rouge sur la joue gauche, ce qui le fit surnommer Jacques *à la figure de feu*. Au commencement de sa majorité, il avait nommé Archibald Douglas lieutenant général du royaume ; mais bientôt, jugeant une pareille charge dangereuse entre les mains d'un homme aussi hautain et aussi déterminé que l'était Archibald, il la lui retira ; c'était là un de ces affronts que ne pardonnait jamais un Douglas. Archibald se retira dans son château, et fit un appel à ses parents et à ses amis pour marcher avec lui contre le roi. Beaucoup y répondirent ; mais quelques-uns, malgré ses menaces, lui déclarèrent qu'ils resteraient fidèles au roi : de ce nombre était Mac Lellan du Galloway.

Douglas, irrité de ce refus, commença sa rébellion contre le roi en attaquant le château de celui qui voulait lui rester fidèle ; et, comme il l'avait investi à l'improviste, il l'emporta à la première attaque ; il s'en était emparé sans peine, avait fait Mac Lellan prisonnier, et l'avait emmené dans le château fort de Thrième, sur la rivière de la Dee. A cette nouvelle, Patrick Gray, commandant de la garde royale écossaise, qui était l'oncle maternel de Mac Lellan, et qui connaissait Archibald pour un homme implacable, alla se jeter aux pieds du roi, qui l'aimait entre tous ses serviteurs, le suppliant d'employer son autorité pour empêcher que son neveu ne partageât le sort de Colville et d'Herries, que Douglas avait déjà fait décapiter. Comme tout le crime de Mac Lellan consistait dans sa fidélité, Jacques prit sa délivrance à grand cœur, et donna à Patrick Gray une lettre pour le comte de Douglas, lettre par laquelle il priait ce dernier de remettre Mac Lellan entre les mains de sir Patrick Gray.

Celui-ci partit sans perdre un instant pour le château de Thrième, et arriva chez Douglas au moment où celui-ci sortait de table. L'envoyé, inquiet malgré la bonne réception que lui fit Archibald, voulait lui expliquer à l'instant même le motif de son message ; mais Douglas ne voulut rien entendre avant que son hôte eût dîné lui-même, disant que les affaires ne pouvaient se traiter entre un estomac vide et un estomac plein. Comme cette réception amicale ne présageait rien de bien terrible, Patrick Gray céda, et fit, grâce à la magnificence de Douglas, un excellent dîner.

Le repas fini, Gray présenta à Douglas la lettre du roi : celui-ci parut y avoir les plus grands égards, remercia sir Patrick de lui avoir apporté une lettre si gracieuse de son souverain au moment où il croyait avoir eu le malheur d'encourir sa disgrâce. Puis, en même temps, prenant sir Patrick par la main :

— Venez, lui dit-il, vos désirs et ceux du roi seront remplis, et Mac Lellan va vous être remis à l'instant même.

A ces mots, Douglas conduisit sir Patrick dans la cour, et, s'arrêtant devant une masse informe recouverte d'un drap ensanglanté, il leva le drap, et, lui montrant un cadavre tout fraîchement décapité :

— Sir Patrick, dit-il, vous êtes venu malheureusement un peu tard. Voici le fils de votre sœur : il lui manque la tête, c'est vrai ; mais le corps est tout à votre service.

— Milord, dit Gray, pâle et les cheveux hérissés, puisque vous avez pris la tête, vous pouvez aussi disposer du corps.

Puis, s'élançant sur son cheval, qui était resté dans la cour tout sellé et tout bridé :

— Milord, continua-t-il avec l'accent de la plus profonde menace, si je vis, je vous jure que vous payerez cher cette action.

A ces mots, il s'élança au galop par la porte qui était ouverte, et disparut en un instant.

— A cheval, et qu'on le ramène ! s'écria Douglas ; ce serait péché que de laisser un si bon oncle séparé de son neveu.

Les serviteurs de Douglas obéirent, et, montant à cheval, poursuivirent sir Patrick pendant près de soixante milles ; mais, comme celui-ci se doutait qu'il pourrait y avoir recours, s'était muni d'un excellent cheval, malgré la course qu'il avait déjà faite pour venir, il parvint à leur échapper.

Dès lors, Douglas ne garda point de mesure et forma avec les comtes de Crawford et de Ross, qui exerçaient une autorité presque royale, une ligue qui avait pour but de se soute-

en cas de besoin, contre tout ennemi qui les attaquerait, cet ennemi fût-il même le roi Jacques II.

Quand le roi connut ce traité, il comprit que, s'il laissait subsister cette ligue, et que les trois comtes, toujours en bonne intelligence parvinssent un jour à rassembler leurs clans, l'armée qu'ils lèveraient, réunis ainsi, serait plus forte que celle de la couronne. Il résolut donc de détacher Douglas de la ligue, et, à cet effet, il lui fit dire qu'il désirait avoir avec lui une entrevue amicale en son château de Stirling. Douglas, qui venait d'apprendre la disgrâce du chancelier Crichton, son ennemi personnel, crut que l'avance que lui faisait le roi tenait à cette circonstance, et accepta l'entrevue à la condition que Jacques lui enverrait un sauf-conduit écrit de sa main et scellé du grand sceau. Douglas reçut la garantie qu'il demandait par le retour de son propre courrier.

Ainsi protégé, à ce qu'il croyait, contre tout danger, Douglas, vers la fin de février 1452, arriva à Stirling avec une suite de cinq cents hommes, qui logea dans la ville. Quant à lui, comme c'était au château que devait avoir lieu son entrevue avec le roi, il monta la rampe rapide et étroite qui y conduit, accompagné du seul James Hamilton de Kadyow, chef de la grande maison d'Hamilton, qui était son frère d'armes et son ami. En arrivant à la porte, Douglas passa le premier, et Hamilton voulut le suivre ; mais Livingston, qui gardait cette porte, et qui était parent d'Hamilton, le repoussa rudement en le frappant au visage de son gantelet de fer ; cette manière de recevoir un parent étonna tellement Hamilton qu'il fit un pas en arrière pour tirer son épée ; mais Livingston profita de ce moment pour faire fermer la porte, et Hamilton fut forcé de demeurer dehors. Au bruit, Douglas se retourna et vit la porte fermée ; mais, confiant néanmoins dans le sauf-conduit du roi, il ne continua pas moins sa route, et, aussitôt annoncé, fut introduit près du roi.

Jacques reçut le comte d'un visage ouvert et cordial qui lui eût ôté tous ses soupçons s'il en avait eu ; et, comme la conférence s'était prolongée et qu'on approchait de l'heure du souper, il invita le comte à rester à souper avec lui. A sept heures le repas fut servi, et pendant tout le temps qu'il dura le roi et Douglas discutèrent cordialement leurs intérêts divers, le roi voulant lui faire rompre la ligue, le comte répondant qu'il ne pouvait faire autrement que de la maintenir. Après le souper, le roi entraîna Douglas dans l'embrasure d'une fenêtre et renouvela ses sollicitations et le comte ses refus. Enfin Jacques, passant du ton d'égal à celui de roi, dit au comte que, cette ligue étant contraire à la tranquillité du royaume, il lui ordonnait de la rompre. Douglas répondit fièrement que sa parole était donnée, et qu'un Douglas ne manquait jamais à sa parole. Le roi insista encore d'une façon plus impérieuse. Le comte répondit de nouveau par un refus plus hautain. Alors le roi, qu'on appelait Jacques *à la figure de feu*, et que, grâce à ses emportements, on eût pu appeler aussi Jacques *au cœur de feu*, tira son poignard, et, l'enfonçant jusqu'à la garde dans la poitrine de Douglas :

— De par le ciel, milord, lui dit-il, si vous ne rompez pas la ligue, voici qui la rompra pour vous !

Douglas tomba d'abord, renversé par la violence du coup plus encore que par sa blessure, et se releva sur un genou en criant « Trahison ! » et en essayant de tirer son épée ; mais, au même instant, sir Patrick Gray, qui avait, comme on s'en souvient, juré de se venger du comte si Dieu lui laissait la vie, lui fendit la tête jusqu'aux épaules avec une hache d'armes. Le corps de Douglas, tout habillé comme il était, fut aussitôt jeté dans une fosse placée dans le jardin, sous la fenêtre même de la chambre où il avait été assassiné, et que quelques-uns disent avoir été creusée d'avance ; mais d'autres soutiennent, au contraire, que ce meurtre fut un effet spontané de la colère du roi et non un meurtre prémédité ; les opinions sont restées incertaines. Quant à nous, le coup de poing si à propos appliqué par Livingston à son parent et dont son parent le remercia ensuite au lieu de chercher à s'en venger, nous paraît donner tant soit peu raison aux premiers.

Douglas avait quatre frères dans la ville ; en apprenant le meurtre de leur aîné, ils proclamèrent aussitôt le second, qui se nommait Jacques, chef de famille. Puis, comme ils n'avaient que quatre cents hommes avec eux, ils se hâtèrent de se rendre dans le comté dont ils étaient les seigneurs, pour y rassembler leurs troupes et y faire un appel à leurs alliés. Mais, n'ayant point la patience d'attendre que toutes leurs forces fussent rassemblées, ils revinrent avec douze ou quinze cents hommes à peu près, traînant en signe de mépris à la queue du cheval d'un de leurs valets le sauf-conduit qui avait été accordé à Archibald par le roi. Ce cheval, qui était monté par le plus vil de leurs domestiques, était précédé par cinq cents cors et trompettes, sonnant à grand bruit, et dans l'intervalle desquels un héraut aux armes des Douglas proclamait Jacques II roi lâche et parjure ; puis, cette proclamation faite, ils pillèrent la ville de Stirling et essayèrent de la brûler. Mais, la garnison du château étant sortie et ayant rallié les habitants, ils échouèrent dans cette dernière tentative, et se retirèrent de nouveau dans leur montagne en promettant de revenir.

Tant de puissants barons étaient alliés aux Douglas et aux comtes de Crawford et de Ross, que Jacques balança un instant s'il n'abandonnerait pas le trône d'Écosse, qui était le but caché de toutes ces ligues, pour se réfugier en France. Mais son cousin germain, Kennedy, archevêque de Saint-André, un des hommes les plus sages de cette époque, l'arrêta avec la fable du *Faisceau de flèches*. En conséquence, le roi prit la résolution de briser la ligue, comme l'archevêque avait rompu le faisceau flèche par flèche.

Jacques, qui s'entendait moins à la politique qu'à la guerre, chargea l'archevêque de ces négociations, et le digne prélat y réussit si bien qu'il amena au parti du roi, non seulement la grande famille des Gordon, dont Huntly était le chef, mais encore le comte d'Angus, qui était de la branche cadette des Douglas et qu'à cause de sa chevelure on appelait Douglas le Roux, tandis qu'on appelait Jacques, toujours par la même cause, Douglas le Noir. Or, il y avait une vieille prédiction qui disait que la branche aînée des Douglas ne pourrait finir que lorsque la branche cadette elle-même marcherait contre elle, et qu'il n'y avait que Douglas le Roux qui pût étouffer Douglas le Noir. La prédiction était claire, et, à compter de cette heure, on regarda comme perdue la cause des grands Douglas.

Après ces seigneurs, le comte de Crawford vint offrir à son tour sa soumission. Mais quelque plaisir que fît à Jacques ce retour, comme il avait juré, dans un moment de colère, qu'il n'aurait de repos que lorsque la plus haute pierre du château de Finhaven, qui était la résidence ordinaire des comtes de Crawford, en serait devenue la plus basse, voulant dire par là qu'il le raserait jusqu'en ses fondements, il se trouva fort embarrassé entre son serment et la crainte d'irriter le comte en mettant comme une condition de ses bonnes grâces la démolition de sa meilleure forteresse. Ce fut encore l'archevêque de Saint-André, son bon cousin, qui le tira de cet embarras en lui donnant un conseil que Jacques se hâta de suivre.

Le roi annonça à Crawford sa prochaine visite en son château, et, confiant en sa bonne foi, pour ne point l'effrayer, se contenta de se faire accompagner d'une douzaine d'hommes d'armes seulement. Crawford, ignorant la cause de cette visite, le reçut à tout hasard, comme il devait recevoir son roi, c'est-à-dire avec une magnifique hospitalité. Mais, avant de vouloir rien accepter chez son vassal, Jacques monta sur la plus haute tour, et, trouvant au faîte d'un créneau une petite pierre qui s'en était détachée, il la prit et la jeta dans les fossés ; de sorte que la plus haute pierre du château en devint la plus basse. Son serment ainsi accompli, ce qui, à tout prendre, devait être plus agréable à Dieu que s'il l'eût tenu dans toute sa rigueur, il descendit avec lord Crawford qui l'avait suivi avec étonnement, sans savoir ce que signifiait cette opération, et s'assit dès lors sans scrupule au splendide festin qui lui avait été préparé.

Malgré ces défections, Jacques Douglas ne s'en préparait pas moins à combattre ; car il lui restait encore de puissants alliés, et, parmi ceux-ci, James Hamilton, le même qui avait reçu à Stirling, de la main de Livingston, ce bienheureux coup de poing qui lui avait sauvé la vie. Il rassembla donc une armée d'une quarantaine de mille hommes et s'avança pour secourir le château d'Abercorn, qui tenait pour lui, et qu'assiégeaient, au nom du roi, les comtes d'Orkney et d'Angus. Le roi, de son côté, marcha à sa rencontre avec une armée à peu près égale en nombre, et, voyant les troupes de Douglas campées sur un des bords de la rivière de Carron, il s'arrêta sur l'autre ; de sorte qu'un torrent séparait seul les deux fortunes opposées et que chacun regardait comme inévitable une bataille qui déciderait enfin lesquels, des Stuarts ou des Douglas, porteraient la couronne d'Écosse, qui déjà tant de fois avait failli passer d'une maison dans l'autre.

Mais le bon conseiller du roi ne l'avait point abandonné en cette circonstance. A peine les deux armées furent-elles en présence, que, sans leur donner le temps d'en venir aux mains, il envoya des messages secrets aux principaux chefs qui tenaient pour Douglas, et surtout à Hamilton, le plus puissant de tous, leur promettant amnistie entière s'ils voulaient abandonner la cause rebelle pour revenir à lui. Mais, quelque envie qu'eussent les chefs de se rendre à cette invitation, ils étaient tellement engagés d'honneur vis-à-vis de Douglas, qu'ils n'osèrent l'abandonner ainsi, et l'excitèrent même à donner le plus tôt possible la bataille.

Le lendemain au matin, comme Douglas s'apprêtait à suivre le conseil de ses confédérés, le roi envoya un héraut au camp de Douglas, lui ordonnant de disperser son armée, sous peine d'être déclaré traître, lui et ses complices. Le comte n'en fit pas moins sonner ses trompettes, disposa ses troupes et marcha au devant du roi. Mais comme dans le trajet il crut remarquer chez les seigneurs quelques marques d'hési-

tation, irrésolu qu'il était lui-même de son caractère, il donna l'ordre de faire halte, et presque aussitôt ramena ses troupes au camp. Cette retraite, qu'il avait ordonnée dans le but de donner le temps aux soldats de reprendre confiance, produisit un effet tout contraire ; car Douglas ne fut pas plus tôt rentré sous sa tente que James Hamilton se présenta devant lui, le sommant de dire s'il avait ou non l'intention de livrer bataille, lui affirmant que chaque jour de délai serait pour lui un jour fatal. Mais Douglas, au lieu de lui savoir gré de cette démarche, lui répondit que, s'il avait ques de Douglas en moins de huit jours, s'en trouva plus éloigné que jamais.

Délivré de Douglas par la défaite d'Arkinholme, et de l'Angleterre par les guerres de la maison d'York et de Lancastre, le roi Jacques gouverna l'Écosse avec assez de tranquillité jusqu'en 1450.

A cette époque, les Anglais continuant de se déchirer intérieurement, Jacques résolut de profiter de leurs querelles pour reprendre le château fort de Roxburgh, qui, depuis la bataille de Durham, était resté au pouvoir des Anglais, et



Jacques Ier

peur, il était libre de se retirer. Une pareille réponse était une trop grave insulte pour ne point irriter un homme comme Hamilton ; aussi fit-il à l'instant sonner les trompettes et, quittant son camp avec ceux qu'il commandait, se rendit-il immédiatement au camp du roi. Cet exemple fut si religieusement imité par les autres chefs dans la nuit qui suivit, qu'au point du jour Douglas se trouva réduit à ses propres vassaux. Il se retira aussitôt avec ses frères à Annandale, où ils furent complètement battus par sir David Scott de Buccleuch. Un des frères du comte fut tué dans la bataille, un autre fait prisonnier et exécuté ensuite ; enfin le troisième se réfugia en Angleterre, où le comte le rejoignit bientôt, après avoir vainement essayé de reprendre quelque puissance en Écosse. Ce fut ainsi qu'après avoir touché le trône de plus près qu'aucun de ses ancêtres, Jacconvoqua toutes les forces de l'Écosse pour l'aider à exécuter ce grand projet. Tous les seigneurs auxquels il s'adressa répondirent avec empressement et il n'y eut pas jusqu'à Donald des Iles qui n'offrît de prendre, avec ses vassaux à demi sauvages, l'avant-garde de l'armée pour recevoir partout le premier choc. Jacques se mit donc en marche avec une armée magnifique, et, arrivant au confluent de la Tweed et du Teviot, où le château était situé, il se prépara à l'emporter par un siège en règle, le château étant trop fort pour être enlevé par un coup de main.

En conséquence, le roi fit établir sur la rive septentrionale de la Tweed une batterie de gros canons, afin de pratiquer dans les murs une brèche par laquelle on pût monter à l'assaut. Comme il n'avait d'espoir que dans l'effet de l'artillerie, il la dirigeait lui-même, sachant que c'était sur

elle [illegible] le succès de l'entreprise : or il arriva qu'un jour, comme il était proche des pièces pour mieux [illegible] l'effet qu'elles produisaient, une d'elles creva et l'un de ses éclats alla tuer Jacques II, tandis qu'un autre blessait dangereusement le comte d'Angus.

Jacques II avait alors vingt-neuf ans seulement, et, pendant un règne de vingt-quatre, n'avait guère eu à se reprocher, ce qui était rare à cette époque, qu'un seul assassinat, celui d'Archibald.

Les seigneurs, découragés par la mort de leur roi et par la blessure d'Angus, qui devait naturellement lui succéder dans le commandement, s'apprêtaient à lever le siège, lorsque tout à coup la reine Marguerite parut au milieu d'eux, conduisant par la main son fils âgé de huit ans, et, comme elle devina la résolution qu'ils avaient prise :

— Fi, mes nobles lords, leur dit-elle, abandonner une entreprise qui vous a déjà coûté plus que vous ne pouvez perdre jamais ! Mais sachez que si vous vous en allez, c'est moi et mon fils qui continuerons le siège avec ceux de nos soldats, si petit que soit leur nombre, qui voudront bien nous rester fidèles.

A ces paroles, les nobles eurent honte de se laisser surpasser en courage par une femme et un enfant, et, poussant de grands cris, ils proclamèrent d'enthousiasme Jacques III, roi d'Écosse.

Trois mois après, la garnison du château de Roxburgh, pressée par la faim et ne recevant aucun secours, fut obligée de se rendre. Les Écossais, craignant qu'il ne leur fût repris un jour et ne devînt ainsi une arme contre eux, le rasèrent de fond en comble, et, n'ayant pas laissé pierre sur pierre à l'endroit où était la forteresse, retournèrent triomphants chez eux.

III

Tout marcha assez bien pendant la minorité du jeune roi et sous les régences successives du bon archevêque de Saint-André, qui donnait de si judicieux conseils, et de Gilbert Kennedy, son frère, qui lui succéda. Mais à peine Jacques III fut-il arrivé au trône et gouverna-t-il par lui-même, que l'on put reconnaître en lui toutes les imperfections de son caractère : il était craintif, grand défaut dans un siècle où la guerre décidait de tout, et avare, grand crime dans une époque où souvent il fallait acheter ses amis et même ses ennemis ; aimant, au reste, passionnément les beaux-arts, ce qui eût été un goût heureux et qui eût pu jeter quelque lustre sur son règne, s'il avait su donner aux artistes, entre ses nobles et son peuple, la place qui leur convenait. Mais, au contraire des rois ses prédécesseurs, qui choisissaient les favoris parmi la noblesse et le clergé, lui ne s'inspirait que de ceux que les hautains barons appelaient des maçons et des ménétriers, et Cochran l'architecte, Roger le musicien, Léonard le forgeron, Hommel le tailleur, et Torphichen le maître d'armes étaient ses amis et ses conseillers.

Jacques III avait deux frères, jeunes gens au cœur véritablement royal, et dont la bonne grâce décelait l'origine, si difficile à reconnaître chez le roi : l'un se nommait le duc d'Albany, et l'autre le comte de Mar. Le duc d'Albany, dit un ancien chroniqueur, était de haute taille, bien fait de sa personne, d'une figure avenante, c'est-à-dire qu'il avait les yeux grands, les joues larges, le nez rouge et les oreilles longues ; de plus, il savait prendre une physionomie redoutable et sombre lorsqu'il lui *plaisait* de parler à quelqu'un qui lui avait déplu. Le comte de Mar, dit Walter Scott, était d'un caractère moins sévère et s'attirait l'affection de tous ceux qui l'approchaient, par la douceur et l'aménité de ses manières. Au reste, habiles tous deux à l'équitation, à la chasse et au tir, talents que, par timidité ou par antipathie, le roi n'avait jamais exercés, au grand étonnement de sa noblesse, qui les regardait comme formant l'éducation indispensable de tout homme de haute naissance. Nous verrons, en effet, comment Jacques III mourut faute d'avoir été bon écuyer.

Les deux jeunes princes, comme on le comprendra facilement, exécraient les favoris du roi, qui, pour s'emparer de tout le pouvoir, les avaient éloignés de lui. De leur côté, les favoris le leur rendaient de toute leur âme, et ne manquaient jamais une occasion de les noircir dans l'esprit du roi. Enfin, voyant celui-ci disposé à tout écouter et à tout croire, ils lui racontèrent que le comte de Mar avait consulté des sorcières pour savoir quand et comment le roi mourrait, et à quoi les sorcières avaient répondu que ce serait avant la fin de l'année et de la main de ses plus proches parents.

Effrayé par cette prédiction, le roi à son tour fit venir un astrologue en grande réputation dans les Highlands. Cet homme, gagné par Cochran, ne voulut rien répondre autre chose au roi, sinon qu'il voyait dans le mouvement des astres qu'il y aurait incessamment en Écosse un lion dévoré par des lionceaux. Cette réponse, jointe aux calomnies de Cochran, ne laissa aucun doute dans l'esprit du roi ; de sorte qu'il fit à l'instant même arrêter ses frères. Albany fut enfermé dans le château d'Édimbourg ; mais le sort du comte de Mar, qui, d'après les prédictions des sorcières, paraissait devoir être le plus coupable, fut décidé sur-le-champ. Le malheureux jeune homme fut mis dans un bain et saigné des quatre membres.

Heureusement pour Albany que, tout décidé qu'était le roi à le faire mourir, il différa l'exécution, croyant n'avoir rien à craindre de lui, puisqu'il le tenait en prison sous sûre garde. Il en résulta que les amis du jeune prince profitèrent de ce sursis pour lui venir en aide. Un jour, un petit sloop entra dans la rade de Leith, chargé de vin de Gascogne, dont deux feuillettes étaient destinées en présent au duc d'Albany. Le capitaine des gardes s'étant assuré, en le goûtant, que c'était bien du vin que renfermaient les tonneaux, les fit porter dans la chambre du prince, qui se douta aussitôt qu'ils renfermaient quelque autre chose que la liqueur indiquée par leur étiquette, et chercha si bien qu'il trouva au fond de l'un d'eux une longue corde, un poignard et une boule de cire. La boule de cire contenait une lettre dans laquelle on lui disait qu'il était condamné à mort par le roi, et devait être exécuté le lendemain s'il ne se sauvait pas dans la nuit du château. Le poignard et la corde étaient destinés à faciliter cette évasion. Il montra cet avis à son chambellan, serviteur fidèle qui partageait sa prison, et tous deux résolurent, puisqu'il leur restait si peu de temps, de le mettre au moins à profit du mieux qu'ils pourraient.

En conséquence, Albany, qui savait que le capitaine des gardes avait goûté le vin et l'avait trouvé bon, invita cet officier à souper avec lui ; ce que celui-ci accepta, à la condition que trois soldats demeureraient avec lui pendant ce temps dans la même chambre. C'était une précaution qui lui paraissait nécessaire, mais suffisante, contre deux hommes désarmés.

A l'heure dite, le capitaine et ses soldats entrèrent dans la chambre du duc. Deux tables étaient dressées, une pour Albany, le capitaine et le chambellan, l'autre pour les gardes ; sur chacune d'elles était une des feuillettes de vin. Grâce à ces dispositions, le souper fut de part et d'autre copieusement arrosé. Après le repas, le duc offrit au capitaine de faire une partie de trictrac *ou d'échecs* en continuant de vider les feuillettes.

— Car, lui dit-il en citant un axiome fort en usage à cette époque, ce qui fait la supériorité du vin sur le rôti, c'est qu'on ne peut pas toujours manger, tandis que l'on peut toujours boire.

Le capitaine applaudit à la maxime, et continua de tendre son verre au chambellan, qui continua de verser.

A la troisième partie, le prince vit, à la manière dont son partenaire faisait marcher ses pièces, qu'il était temps d'agir. En conséquence, indiquant par un signe au chambellan que le moment était venu, il tira de sa poche le poignard et le planta au milieu de la poitrine du capitaine. En même temps, et tandis que le chambellan étranglait un des soldats avec une serviette, Albany poignardait les deux autres. Cette expédition terminée, le prince prit les clefs dans la poche du capitaine et la corde entre les matelas du lit, et, de peur qu'il ne prît envie à quelqu'un des cadavres de revenir, ils les mirent tous les quatre en travers de l'immense cheminée qui chauffait la chambre, et jetèrent par-dessus tout ce qu'ils avaient de bois. Puis aussitôt, montant sur les murs, ils choisirent un endroit retiré, loin de la vue des sentinelles, afin d'effectuer leur dangereuse descente.

Comme la nuit était très obscure, et que l'on ne pouvait voir si la corde allait jusqu'à terre, le chambellan voulut l'essayer le premier, afin que s'il arrivait un accident, il en fût victime, et non le prince. En effet, arrivé au bout de la corde, il chercha en vain le sol ; mais, comme c'était un homme de grand courage, il se laissa aller au hasard, tomba de vingt-cinq pieds, et se cassa la cuisse. Aussitôt il cria à son maître ce qui venait de lui arriver, et le prévint qu'il eût à allonger la corde. Albany, sans se laisser intimider par ce contre-temps, retourna dans sa chambre, prit les draps de son lit, puis, revenant au rempart, les attacha bout à bout à l'extrémité de la corde, et commença à descendre à son tour. La corde, allongée ainsi, se trouva suffisante, et il arriva bientôt sain et sauf au pied des murailles. Aussitôt il chargea son chambellan sur ses épaules et le porta dans un lieu sûr, où, quelles que fussent les instances du blessé, il ne voulut point le quitter qu'il ne fût guéri. Alors seulement il fit au sloop le signal convenu. Le bâtiment envoya sa chaloupe. Deux heures après, le prince et le chambellan étaient à bord du sloop, et, huit jours plus tard, le sloop était en France.

La mort du duc de Mar et la fuite d'Albany ne firent qu'augmenter l'insolence des favoris du roi. Robert Cochran, entre autres, devint si puissant à force de s'être

vendu à tout le monde, qu'il se trouva enfin assez riche pour acheter le roi. Alors, comme Jacques, ainsi que nous l'avons dit, était très avare, l'ancien architecte obtint de lui, à prix d'argent, le comté de Mar, ainsi que les terres et les revenus du prince assassiné.

Cette audace du favori et cette faiblesse du roi soulevèrent contre tous deux une grande indignation en Ecosse. Mais Cochran, au lieu d'essayer de la calmer, l'alimenta encore en mêlant à l'argent monnayé un sixième de cuivre et un sixième de plomb, en même temps qu'une ordonnance royale maintenait cette monnaie au même taux que lorsqu'elle était d'argent pur. Cependant, malgré cette ordonnance, beaucoup refusèrent de cette monnaie, ce qui amena de grands troubles. Ce que voyant un ami de Cochran, il lui conseilla de la supprimer ; mais Cochran répondit :

— Le jour où je serai pendu, bien ; mais pas auparavant.

Cochran, sans s'en douter, venait de se tirer un horoscope plus sûr que celui des sorcières et de l'astrologue.

Sur ces entrefaites, Edouard IV faisait des préparatifs pour reprendre Berwick. Suivant alors l'exemple de ses prédécesseurs, qui avaient toujours excité une guerre civile en Ecosse au moment où ils lui portaient la guerre étrangère, il fit venir Albany de France, et lui promit le trône d'Ecosse s'il voulait se joindre à lui. Le jeune prince, ébloui par cette offre magnifique, accepta, et, prenant un commandement dans l'armée d'Edouard, il se prépara à marcher contre son pays.

Il fallut bien alors que Jacques eût recours à sa noblesse, qu'il avait si longtemps abandonnée. Il la rassembla en toute hâte, et il faut lui rendre cette justice qu'elle répondit à son appel. Le rendez-vous était au Borough-Moor d'Edimbourg.

Cependant, arrivés là, les grands vassaux, se trouvant au nombre de cinquante mille, pensèrent qu'il était au moins aussi urgent de redresser les abus de l'administration du roi Jacques que de marcher contre les Anglais, qui étaient encore loin, et, comme après la première marche ils se trouvaient rassemblés entre la rivière de Lauder et la cité du même nom, ils résolurent de se réunir le même soir en conseil secret dans l'église de la ville.

La plus grande partie de la noblesse d'Ecosse se trouvait à ce rendez-vous. Et les nobles, tous, tant qu'ils étaient, unanimement courroucés de l'audace de ces favoris, exhalaient leur colère en menaces et en imprécations contre eux. Alors, ennuyé de ce bruit qui ne menait à rien, lord Gray leur demanda la permission de leur raconter une fable. L'ayant obtenue, il monta dans la chaire pour mieux être entendu de tous, et, chacun ayant fait silence, il commença en ces termes :

— Il y avait, dit-il, dans une ferme une grande quantité de rats, qui y vivaient fort heureux, lorsque le fermier, ayant vu, chez un paysan qui était à son service, un gros chat, le prit et l'amena à la ferme. De ce jour, grande désolation parmi les premiers hôtes, que le chat croquait cruellement chaque fois qu'il pouvait mettre la dent sur eux ; enfin, la désolation devint si grande, qu'ils résolurent de prendre un parti, et ordonnèrent au plus sage et au plus vieux, qui était un rat tout blanc, de donner le premier son opinion. Celui-ci, après s'être recueilli un instant, proposa d'attacher un grelot au cou du chat, afin que chacun, prévenu de son arrivée, eût le temps de regagner son trou. Cette proposition fut adoptée à l'unanimité et avec des acclamations d'enthousiasme. On alla acheter le grelot et la ficelle ; puis, lorsqu'on eut ces deux objets de première nécessité, on demanda qui se chargerait de la commission. Mais à cette demande, pas une voix ne répondit ; car pas un rat n'avait le courage d'attacher le grelot.

— Milord, dit alors, en fendant la foule et en se plaçant devant l'orateur, Archibald, comte d'Angus et chef de la branche cadette des Douglas, votre apologue n'a pas le sens commun, car les rats sont des rats, et nous sommes des hommes. J'attacherai le grelot.

Des applaudissements unanimes accueillirent cette réponse, chacun sachant bien que le comte d'Angus ne s'avançait point pour reculer ; car c'était un chevalier aussi brave que robuste. Chacun l'entoura en le félicitant ; et Gray, descendant de sa chaire, vint lui donner la main en le saluant du nom de *Douglas Attache-Grelot*, qui lui resta jusqu'à sa mort.

En ce moment, un coup vigoureusement frappé à la porte de l'église annonça l'arrivée d'un personnage d'importance. Comme les nobles étaient tous réunis, et qu'en regardant autour de soi chacun vit que personne ne manquait qui eût le droit de frapper ainsi, excepté le roi, sir Robert Douglas de Lochlewen, qui était chargé de la garde de la porte, demanda qui était là ; une voix impérieuse répondit :

— Le comte de Mar.

En effet, c'était Cochran, qui, suivi d'une garde de trois cents hommes portant sa livrée blanche avec des parements noirs, ayant appris que les nobles étaient rassemblés dans l'église, avait voulu voir par lui-même ce qu'ils y faisaient. Les nobles se regardaient en hésitant, lorsque le comte d'Angus commanda d'ouvrir ; l'ordre fut à l'instant exécuté, et Cochran, vêtu d'un magnifique costume de velours noir, portant une chaîne d'or au cou et un cor d'ivoire au côté, entra fièrement, précédé d'un écuyer qui portait son casque.

— Milords, dit Cochran, étonné de voir dans une église une pareille assemblée à une pareille heure, puis-je, sans être indiscret, vous demander la cause de cette réunion ?

— Oui, sans doute, répondit Douglas, qui tenait à mériter son surnom, car nous nous occupions de toi.

— Et comment cela, milord, s'il vous plaît ? reprit Cochran.

— Nous nous demandions de quelle mort devait mourir un lâche et un misérable comme toi ; et nous étions tous d'avis que c'était par la corde.

A ces mots, Archibald Douglas s'approcha de lui, et lui arracha du cou sa chaîne d'or, tandis que Robert Douglas en faisait autant de son cor d'ivoire. Ils le firent ainsi prisonnier, sans que les trois cents soldats qui l'accompagnaient opposassent la moindre résistance. Cette capture faite, une partie des nobles se rendit à la tente du roi, tandis que l'autre s'emparait de Léonard, d'Hommel et de Torpichen, dont elle se saisissait comme de Cochran. Un seul échappa, ce fut le jeune Ramsay de Balman, le seul parmi tous les favoris qui fût de bonne famille ; il s'élança avec la rapidité d'un daim, parvint jusqu'au roi, et s'accrocha à sa ceinture de telle façon que les nobles, ne pouvant l'en arracher sans faire violence à leur souverain, lui accordèrent la vie, mais en signifiant en même temps au roi que les autres étaient condamnés. Le roi, n'étant pas le plus fort, fut contraint, non pas de ratifier la sentence, mais de la laisser s'accomplir.

Dès que le bruit se répandit que les favoris allaient être exécutés, ce fut une grande joie dans l'armée ; et les soldats détachant aussitôt les licous et les sangles de leurs colliers, vinrent les offrir pour l'exécution. Cochran, qui était un spadassin fort brave, conserva, au reste, dans cette occasion, la réputation d'audace et d'insolence qu'il avait acquise, demandant pour toute faveur d'être étranglé avec une des cordes de sa tente qui était de soie cramoisie. Mais ses bourreaux ne lui voulurent pas même accorder cette faveur, et, le conduisant sur le pont de Lauder, ils le pendirent au milieu de ses compagnons avec un licou de crin, comme étant plus ignominieux encore qu'une corde de chanvre.

A compter de ce jour, comme le favori l'avait prédit, la monnaie altérée cessa d'avoir cours ; de sorte que l'Ecosse tout entière sentit au même instant les bienfaits de cette exécution.

Le même soir, les nobles, au lieu de marcher contre Edouard IV, retournèrent à Edimbourg, et, laissant les Anglais s'emparer de Berwick, dont ils s'inquiétaient fort peu, ils consignèrent le roi dans le château de Stirling, sous une surveillance sévère mais respectueuse ; puis alors, ayant mis ordre à leurs affaires intérieures, ils se retournèrent vers les Anglais, qu'ils rencontrèrent près de Haddington.

Les deux armées se préparaient à la bataille, lorsque tout à coup deux parlementaires se présentèrent aux nobles confédérés. C'étaient le duc d'Albany et le duc de Glocester, qui fut depuis Richard III ; ils venaient non seulement faire des propositions entre l'Angleterre et l'Ecosse, mais encore s'offrir comme médiateurs entre le roi et sa noblesse. Après qu'Albany eut exposé la cause qui les amenait, Glocester voulut parler à son tour ; mais, aux premiers mots, Douglas Attache-Grelot l'interrompit en disant :

— Vous êtes Anglais, milord, mêlez-vous des affaires de l'Angleterre.

Puis, s'adressant à Albany :

— Que désirez-vous ? lui demanda-t-il avec la plus grande déférence. Parlez, nous vous écoutons.

— D'abord, répondit Albany, je désire que le roi mon frère soit mis en liberté.

— Milord, reprit Archibald, ce que vous demandez va être fait, et cela parce que c'est vous qui le demandez ; mais, quant à la personne qui vous accompagne, nous ne la connaissons pas. Quand nous en serons aux affaires entre l'Ecosse et l'Angleterre, à la bonne heure ; alors nous la laisserons parler, et nous l'écouterons, pourvu que les choses qu'elle nous proposera ne soient point contre notre honneur.

Les choses s'arrangèrent à merveille des deux côtés, Albany et Glocester n'ayant proposé que des choses honorables et dans l'intérêt des deux nations. Glocester retourna en Angleterre, où il devint roi en empoisonnant Edouard

et en étonnant ses deux fils : et Jacques, remis en liberté, se réconcilia si parfaitement avec le duc d'Albany, que les deux frères n'eurent plus qu'une même chambre, qu'une même table et qu'un même lit. Tout s'en trouva bien ; car, tandis que Jacques, conservant son goût pour les beaux-arts, faisait bâtir des cathédrales, Albany administrait les affaires du royaume.

Malheureusement, cet état de tranquillité ne dura point longtemps, et bientôt les soupçons de Jacques à l'égard de son frère se renouvelèrent avec une telle force, que celui-ci fut forcé de s'enfuir une seconde fois. Ses liaisons antérieures avec Richard III l'amenèrent en Angleterre, et, quelque temps après son départ, les hostilités ayant recommencé entre les deux royaumes, il se mit à la tête d'une petite troupe dans laquelle était aussi ce vieux Douglas qui avait été proscrit vingt ans auparavant par Jacques II, à propos de la vengeance qu'il avait voulu tirer de la mort d'Archibald ; et il entra sur les frontières d'Annandale, où il fut défait par la première troupe qu'il rencontra.

Grâce à la rapidité de sa monture, Albany regagna les frontières anglaises ; mais, le cheval du vieux Douglas ayant été tué, celui-ci fut pris par un nommé Kirk-Patrick, lequel, étant son vassal et ayant servi autrefois sous ses ordres, le reconnut. A cette vue, cet homme, qui savait quel sort attendait son ancien maître, ne put s'empêcher de pleurer, et lui offrit, au risque de se perdre lui-même, de lui rendre la liberté. Mais Douglas, secoua tristement la tête.

— Non, non, lui dit-il, ce n'est point la peine ; puisque le roi a promis une récompense à celui qui me livrerait mort ou vif, mieux vaut que ce soit toi, mon vieil ami, qui gagnes cet argent qu'un autre ; livre-moi donc, et que tout soit fini.

Kirk-Patrick ne voulut point entendre de pareilles propositions, et, faisant cacher Douglas dans une retraite sûre, il partit pour Edimbourg, et fit tant, qu'il obtint du roi la liberté de son ancien maître ; nouvelle qu'il revint lui apprendre avec la plus grande joie, l'invitant à partir à l'instant même pour Edimbourg. Mais Douglas refusa en disant :

— Merci, mon ami ; je suis trop vieux maintenant ; j'aime mieux suivre le conseil que me donne le proverbe :

« Celui qui ne peut faire mieux doit se faire moine. »

En conséquence, Douglas se retira dans le couvent de Bindores, où nous le retrouverons encore une fois, et où il mourut au bout de quatre ans, laissant éteindre avec lui et en lui la branche aînée des Douglas.

Débarrassé de la tutelle de son frère, qui était la véritable cause de ses soupçons, Jacques III retomba dans les défauts qui lui étaient naturels, la peur et l'avarice. Par crainte de conspiration, il défendit qu'aucun de ses sujets se présentât jamais armé devant lui, et se fit une garde de deux cents hommes qu'il plaça sous le commandement de Ramsay de Balman, le seul des favoris épargné par les nobles, lors de la conjuration de Lauder ; puis, un peu plus tranquille sur sa vie, il commença, par toute sorte d'extorsions, à accumuler trésors sur trésors, enfermant le tout dans un grand coffre qui débordait d'or et d'argent, et que le peuple appelait la *caisse noire*. Bientôt le mécontentement fut si grand par tout le royaume, qu'une nouvelle insurrection couva sourdement, n'attendant plus qu'une occasion favorable pour éclater.

Cette occasion, Jacques se chargea bientôt de la fournir lui-même à ses ennemis.

Le roi avait fait bâtir dans son château de Stirling une magnifique chapelle et y avait attaché deux bandes de musiciens et de choristes ; mais, comme il ne voulait pas, pour leur entretien, qui était fort dispendieux, entamer en rien la caisse noire, il affecta à cette dépense les revenus du prieuré de Coldingham.

Or, ce prieuré était situé près des possessions de deux puissantes familles du comté de Berwick, les Homes et les Hepburns, qui avaient obtenu, d'abord par tolérance, ensuite par coutume, de nommer eux-mêmes un prieur à cette abbaye, ce qu'ils regardaient maintenant comme un droit. Ils trouvèrent donc mauvais que le roi leur enlevât ce privilège, et ils commencèrent, dans le but de les amener à une révolte à main armée, à entretenir une correspondance avec les mécontents, dont le nombre était grand, et particulièrement avec les lords qui avaient figuré dans l'affaire du pont de Lauder, au nombre desquels était Angus.

Les mesures des Homes et des Hepburns étaient si bien prises, que la révolte, sans éclater, grandit sourdement ; de sorte que, lorsque le roi en apprit la première nouvelle, tous les confédérés étaient déjà en armes.

Comme il n'y avait, après lui, que deux choses que le roi aimât au monde, son fils et son trésor, qu'on appelait la caisse noire, il songea d'abord à la sûreté de tous les deux. Le jeune prince fut enfermé dans le château de Stirling, qui, à moins de trahison, était imprenable, et la caisse noire enterrée dans les caves du château d'Edimbourg. Ces deux objets hors de toute atteinte, le roi se retira promptement vers le Nord, où il fit un appel à sa noblesse. Comme il y avait toujours eu rivalité et même haine entre les comtés du Nord et ceux du Midi, les partisans ne lui manquèrent point, et bientôt il eut autour de lui les lords Lindsay de Bires, de Graham et de Menteith, et les comtes de Crawford, de Huntly, d'Athol et d'Erskine, avec près de trente mille hommes.

La vue de cette belle armée rassura un peu Jacques, qui, cédant alors aux encouragements de lord Lindsay de Bires, se décida à marcher à l'ennemi. Sur la route et en passant par Fife, le roi s'arrêta pour aller rendre visite au vieux comte de Douglas, qui s'était fait moine dans l'abbaye de Lindores. Il lui offrit alors de lui rendre non seulement son rang et ses titres, mais encore son amitié, s'il voulait se mettre à la tête de son armée, et faire, en employant le prestige de son nom, un appel à ses vassaux, qui se trouvaient presque tous dans les rangs des rebelles. Mais les pensées du vieux comte avaient déjà doucement passé des choses de la terre aux choses du ciel ; alors, secouant la tête comme c'était son habitude :

— Ah ! sire, dit-il. Votre Grâce nous a tenus si longtemps sous clef, sa caisse noire et moi, que nous ne pouvons lui être, ni l'un ni l'autre, bons à rien.

Le roi redoubla ses instances ; mais tout fut inutile, et force lui fut de continuer sa route sans ce renfort sur lequel il avait compté. Enfin, à deux lieues du champ de bataille de Bannock-Burn, où son ancêtre maternel, Robert Bruce, avait si glorieusement vaincu les Anglais, le roi rejoignit l'ennemi. A la première vue, il fut facile à Jacques de s'assurer que son armée était d'un tiers supérieure à celle des rebelles, ce qui augmenta encore sa confiance ; si bien qu'il donna pour le lendemain l'ordre d'engager la bataille.

Le lendemain, au point du jour, toutes les dispositions furent prises, et l'armée fut divisée en trois grands corps : dix mille montagnards, sous le commandement de Huntly et d'Athol, s'avancèrent à l'avant-garde ; dix mille soldats des comtés de l'Ouest formèrent le centre sous les ordres d'Erskine, de Graham et de Menteith ; enfin, le roi se rangea au milieu de l'arrière-garde, tandis que lord David Lindsay soutenait la droite et Graham la gauche.

Au moment où ces dispositions venaient d'être prises, lord Lindsay s'avança vers le roi, conduisant par la bride un superbe cheval gris, et, s'agenouillant devant son souverain :

— Sire, lui dit-il, prenez ce noble animal comme un don de l'un de vos plus fidèles serviteurs ; car, pourvu que vous puissiez vous tenir en selle, soit que vous le poussiez à l'ennemi, soit que vous soyez forcé de battre en retraite, il devancera tout autre coursier d'Ecosse ou d'Angleterre.

Le roi, tout en regrettant d'être si mauvais écuyer, remercia Lindsay du précieux don qu'il lui faisait, et, descendant de son poney, monta sur le beau cheval dont on lui avait vanté la vitesse : il en profita aussitôt pour aller observer du haut d'une éminence les dispositions de l'ennemi ; il y arriva comme les Anglais se mettaient en mouvement.

Alors son étonnement fut extrême ; car il vit que les ennemis s'avançaient avec sa propre bannière. Il se retourna regardant autour de lui et croyant qu'il faisait un rêve ; mais, tout à coup, une idée terrible lui traversa l'esprit ; son fils marchait avec les rebelles.

En effet, Homes, Angus et Bothwell s'étaient présentés devant Stirling, et avaient sommé le gouverneur de leur remettre le prince héréditaire. Celui-ci, qui leur était secrètement dévoué, l'avait fait sans résistance : ils s'avançaient donc, lionceau contre lion, fils contre père.

A cette vue, le pauvre père sentit le peu de courage qu'il avait repris l'abandonner tout à fait ; il se rappela la prédiction des sorcières du comte de Mar, qui portait que le roi mourrait de la main de son plus proche parent, et la prophétie de l'astrologue à lui-même, qui disait que le lion d'Ecosse serait étranglé par le lionceau. Alors, comme ceux qui l'accompagnaient le virent pâlir affreusement à cette pensée, sentant bien que le roi serait pour eux une gêne bien plutôt qu'une aide, ils l'invitèrent à se retirer, et le roi retourna à l'arrière-garde.

En ce moment, la bataille s'engagea.

Ce furent les Homes et les Hepburns qui portèrent les premiers coups. Ils chargèrent l'avant-garde royale, qui, composée entièrement de montagnards, les reçut à coups de flèche. Les assaillants reculèrent à cette nuée de traits qui tombaient sur eux plus pressés qu'une grêle d'orage ; mais en même temps les clans de Liddesdale et d'Annandale, qui avaient des lances plus longues qu'aucuns des autres soldats écossais, chargèrent avec des cris furieux et culbutèrent les troupes qui leur étaient opposées.

En entendant ces cris et en voyant ce désordre, le roi perdit la tête, et, sans savoir ce qu'il faisait, instinctivement, par un mouvement machinal bien plutôt que raisonné, il tourna le dos à l'ennemi, et enfonça les éperons dans le ventre de son cheval : le noble coursier bondit comme un cerf ; s'élançant prompt comme l'éclair, il emporta son maître du côté de Stirling, et, prenant le mors aux dents quelques efforts que fît Jacques pour modérer sa fuite, il descendit ventre à terre dans un petit hameau où se trouvait un moulin appelé *Beaton's-Mill*. Une femme en



Il devint roi en étouffant ses deux fils.

sortait une cruche à la main pour puiser de l'eau ; mais, voyant un homme couvert d'une armure complète s'avancer avec une telle rapidité, qu'il semblait que le cheval eût des ailes, elle posa la cruche à terre et se sauva au moulin. Cette cruche effraya le cheval, qui, au moment de sauter le ruisseau, l'aperçut et fit un écart terrible. A cette secousse inattendue, le roi vida les arçons, et le cheval, débarrassé de son cavalier, continua sa route et traversa le village, rapide comme une vision.

On courut au cavalier, qui, meurtri de la violence du coup, s'était évanoui dans son armure, et on le transporta dans le moulin ; on le coucha dans un lit après lui avoir ôté son casque et sa cuirasse. Au bout de quelques instants, Jacques revint à lui, et demanda un prêtre. Voulant savoir à qui elle avait affaire, la femme du meunier demanda au blessé qui il était.

— Hélas ! répondit celui-ci, ce matin, j'étais encore votre roi ; mais, à cette heure, je ne sais plus ce que je suis.

A ces mots la pauvre femme perdit la tête à son tour, et, s'élançant hors de la maison :

— Un prêtre pour le roi ! s'écria-t-elle, un prêtre pour le roi !

— Je suis prêtre, répondit un inconnu qui passait, conduisez-moi près de lui.

La femme, enchantée d'avoir trouvé si vite celui qu'elle cherchait, ramena avec empressement l'inconnu dans la chambre, et, lui montrant le roi gisant sur le lit, elle se retira dans un coin pour ne pas entendre la confession. L'inconnu alors s'approcha lentement de Jacques, s'agenouilla avec humilité à son chevet, puis, dans cette posture, il lui demanda s'il croyait être blessé dangereusement.

— Hélas ! dit le roi, je ne crois pas mes blessures mortelles, et je pense qu'avec des soins j'en pourrais revenir. Mais ce dont j'ai besoin, c'est d'un ecclésiastique qui me donne l'absolution de mes péchés.

— Eh bien, reçois-la donc, répondit l'inconnu en se relevant et en enfonçant un poignard dans le cœur du roi, qui n'eut que le temps de dire : « Jésus, mon Dieu ! » et qui expira aussitôt.

Alors l'assassin prit le cadavre sur ses épaules, et, sortant de la maison, puis du village, avant que personne s'y opposât, il disparut sans que nul sût jamais qui il était, ni ce qu'il fit du corps.

Cet événement eut lieu le 18 juin 1488, au moment même où l'armée royale perdait la bataille et comme Jacques III venait d'entrer dans sa trente-sixième année.

Son fils lui succéda sous le nom de Jacques IV.

IV

Si jeune que fût le roi à l'époque de la mort de son père, il n'en comprit pas moins que l'action qu'on lui avait fait commettre en marchant contre lui était une action coupable ; aussi, dès qu'il eut atteint sa majorité, fit-il non seulement cesser à l'instant les poursuites que les nobles confédérés avaient intentées aux chefs de l'armée royale et sous lesquels le brave Lindsay de Bires — le même qui avait donné à Jacques III, dans une meilleure intention, le

cheval qui lui avait été si fatal, il avait pensé succomber, mais encore les rappela-t-il à la cour, et partagea-t-il son affection entre ceux qui l'avaient servi et ceux qui avaient servi son père. Puis, voulant faire lui-même pénitence de ce fratricide qu'on l'avait forcé de commettre, il se fit fabriquer une ceinture de fer qu'il porta toujours sur sa peau, ajoutant chaque année un chaînon à ce gage expiatoire, pour prouver que, loin de perdre le souvenir du malheur qui lui était arrivé, ce souvenir s'affermissait chaque jour davantage dans sa mémoire et dans son esprit.

Le nouveau roi était non seulement brave, adroit, fort, mais encore aussi généreux que son père était avare. Il résulta de cette dernière qualité un grand bien pour son règne ; car, ayant trouvé dans les caves du château d'Edimbourg la fameuse caisse noire, et avec elle une grande quantité de vaisselle d'or et d'argent, il distribua toutes ces richesses aux nobles qui l'entouraient, et qui s'étaient ruinés tant pour lui que contre lui, et cela sans faire d'autre différence que celle du mérite ; ce qui lui valut une grande affection parmi les seigneurs et une grande popularité dans la nation.

Le seul goût dont Jacques IV eût hérité de son père était le goût de la marine ; aussi avait-il une prédilection toute particulière pour un brave gentilhomme nommé André Wood, qui, ayant fait son état de combattre sur mer, y avait acquis une aussi grande réputation qu'avaient pu en mériter sur terre les gentilshommes les plus fiers de leur nom. Une des causes qui avaient encore attaché Jacques à sir André Wood, c'est que ce digne capitaine était constamment resté fidèle à son roi, et que, le jour de la bataille de Sauchie, il était venu se mettre en rade dans le Forth, entre Banock et Ninian, et, là, avait recueilli beaucoup de blessés de l'armée royale qu'il avait fait panser avec le plus grand soin et le plus noble désintéressement. On avait même cru pendant quelque temps et jusqu'au moment où la femme du moulin de Beaton's-Mill avait raconté ce qui lui était arrivé, que le roi avait gagné les bâtiments d'André Wood et était parvenu à se sauver.

Deux ans après, une escadre de cinq bâtiments anglais étant entrée dans le Forth et ayant pillé quelques bâtiments écossais, sir André leur courut sus avec ses deux navires, — car jamais il n'en eut davantage, — les prit tous les cinq, et un beau jour, tandis que le roi était à Leith, lui amena à son lever les cinq capitaines prisonniers. Le roi Jacques les envoya aussitôt à Henri VII, en les chargeant de lui dire que les Ecossais savaient se battre aussi bien sur mer que sur terre. Henri, furieux de ce message dérisoire, fit venir de Portsmouth, où il était alors, son plus vaillant capitaine de marine, qui se nommait Stephen Bull, afin qu'il eût à se mettre immédiatement en mer et à punir André Wood de son insolence. Stephen obéit et joignit son rival dans le Forth. Aussitôt le combat commença avec un tel acharnement des deux côtés, que les commandants ne faisant point attention à leurs vaisseaux, les laissèrent entraîner par la marée du Frith et du Forth jusque dans le golfe de Tay. Après douze heures d'abordage, les trois vaisseaux anglais furent pris, et sir André Wood, selon son habitude, amena au roi ses prisonniers. Alors il renvoya à Londres l'amiral et ses deux compagnons, le chargeant de dire au roi d'Angleterre que, comme il n'avait reçu aucune réponse de lui, il désirait savoir si ses premiers messagers s'étaient acquittés de leur commission. A compter de ce jour, Henri renonça à se venger du terrible André Wood, et, le roi ayant ordonné la construction de plusieurs vaisseaux, l'Ecosse commença de prendre quelque importance maritime.

Vers ce temps, il se passa une chose étrange, et qui, de nos jours encore, est demeurée un mystère. En 1495, un beau jeune homme à l'air noble, âgé de vingt à vingt-deux ans, se présenta, à la tête d'une petite armée de quinze cents hommes à peu près, à la cour du roi Jacques IV, s'annonçant comme le second fils d'Edouard, qui aurait échappé aux assassins qui avaient étouffé son frère. Il donnait de tels détails sur sa fuite et sur la manière dont il avait été accueilli par la duchesse de Bourgogne, dont les lettres, au reste, confirmaient son récit, que le roi d'Ecosse demeura convaincu qu'il disait la vérité ; et comme il lui faisait des offres magnifiques s'il parvenait à remonter sur le trône, Jacques n'hésita point à embrasser sa cause. En conséquence, il le reçut avec tous les honneurs dus à son rang, et comme il était devenu amoureux de la fille du comte de Huntly, qui passait pour la plus belle femme d'Ecosse, et que celle-ci paraissait répondre à son amour, il la demanda au comte pour le futur roi, ne voulant point qu'aucun autre que lui se chargeât de la dot.

Ce mariage conclu, le prétendu duc d'York rappela à Jacques la promesse qu'il lui avait faite de l'aider à reconquérir son royaume, prétendant qu'à peine entrerait-il en Angleterre, tous les anciens partisans de son père se lèveraient pour lui. Jacques pénétra donc avec lui dans le Northumberland ; mais, au grand désappointement du roi d'Ecosse et de son protégé, les proclamations qu'ils répandirent avec profusion ne produisirent pas le moindre effet. Ce fut une leçon pour Jacques, qui, jugeant une plus lointaine expédition inutile et même dangereuse, invita le prétendant à se retirer avec lui et à venir vivre tranquillement en Ecosse, où il lui offrait à sa cour une position convenable. Confiant comme on l'est à son âge, le jeune homme refusa, et, s'étant rendu en Cornouailles, tenta une nouvelle excursion dans laquelle il fut pris, conduit à Londres et jugé. Il parut ressortir du procès, que le prétendu fils d'Edouard n'était qu'un aventurier flamand, nommé Perkin Warbeck, qui avait été dressé par la duchesse de Bourgogne à jouer le rôle de prétendant. Condamné à mort, il fut exécuté à Tyburn. Mais, malgré cette explication et le supplice qui l'avait suivie, beaucoup continuèrent de penser que ce malheureux jeune homme était bien réellement le duc d'York.

Quant à Catherine Gordon, sa femme, à qui sa beauté avait fait donner en Angleterre le nom de la Rose Blanche d'Ecosse, Henri VII lui accorda une pension, et la plaça sous la protection spéciale de la reine.

Cependant Henri VII, montant sur un trône ensanglanté, régnant sur un peuple tout ému encore des guerres civiles, avait besoin de tranquillité ; il sollicita de Jacques IV une trêve de sept ans qui lui fut accordée. Ces premières négociations en amenèrent d'autres plus importantes encore. Le roi d'Ecosse étant à marier, Henri VII, qui avait une fille charmante, qu'on appelait la princesse Marguerite, fit comprendre à Jacques qu'il désirait non pas une trêve momentanée, mais une paix durable, non pas un pacte de voisins, mais une alliance de famille. L'offre était trop avantageuse pour que Jacques la refusât. Cette union fut arrêtée, et le comte de Sussex fut chargé de conduire la princesse Marguerite à son futur époux.

Ce fut grâce à ce mariage que, cent ans après, Jacques VI d'Ecosse devint Jacques Ier d'Angleterre, et réunit sur son front la couronne de Marie Stuart et celle d'Elisabeth.

Le roi alla au-devant de sa fiancée jusqu'à l'abbaye de Newcastle, située à deux lieues à peu près d'Edimbourg ; il était à cheval, magnifiquement vêtu d'un pourpoint de velours cramoisi brodé d'or ; et, comme il était excellent écuyer, ne se servant jamais de l'étrier pour se mettre en selle, et plein de grâce lorsqu'il y était, dès le premier coup d'œil il plut beaucoup à la jeune princesse, qui, de son côté, fit sur lui une profonde impression. Arrivé à la porte d'Edimbourg, Jacques, pour donner à son peuple une idée de l'union qui devait régner entre lui et sa femme, résolut de faire son entrée avec elle tous deux montés sur le même cheval ; mais, comme son coursier était peu habitué à porter double charge, il fit monter un gentilhomme de sa suite derrière lui, afin d'essayer comment cela se passerait. Cela se passa fort mal pour le gentilhomme, qui, au bout d'un instant, n'osant se retenir au roi, fut renversé et se démit l'épaule en tombant. Quant à Jacques, il se félicita fort d'avoir employé ce moyen de s'assurer de la docilité de son cheval, et, voyant qu'il n'y avait pas moyen de risquer avec une femme ce qu'il n'avait pu exécuter avec un homme, il monta sur la haquenée de Marguerite, et il fit son entrée à Edimbourg comme il le désirait, et sans aucun accident ; ce qui fut regardé comme d'un excellent augure.

En effet, tout se passa à merveille tant que vécut le roi Henri VII, et Jacques profita de cet intervalle pour essayer de faire disparaître toutes les traces des vieilles guerres intestines qui durant longues années avaient désolé l'Ecosse ; mais, son beau-père étant mort, Henri VIII monta sur le trône, et son premier acte, par lequel il refusait de payer à Jacques IV un legs que le père de Marguerite avait fait en mourant à sa fille, prouva que les relations ne demeureraient pas longtemps bonnes entre les deux beaux-frères.

Louis XII, dont la politique était intéressée à une rupture entre l'Ecosse et l'Angleterre, n'eut pas plus tôt appris les causes naissantes de discorde entre les deux royaumes, qu'il s'empressa de répandre l'or parmi les conseillers et les favoris de Jacques, lui faisant comprendre qu'au moment où Henri VIII menaçait la France d'une nouvelle invasion, il achèterait sans marchander, et au prix qui serait fixé par Jacques lui-même, l'alliance de l'Ecosse. Jacques ne s'engagea à rien, mais il ne put s'empêcher de comparer la différence des procédés, et la comparaison ne fut pas en faveur de son beau-frère.

Sur ces entrefaites, une nouvelle source de démêlés survint entre les deux voisins. Jacques, comme nous l'avons dit, avait donné une grande extension à sa marine, qui se composait de seize bâtiments de guerre, outre *le Grand-Michel*, qui était, disait-on, le plus beau vaisseau de guerre qui eût été construit. Or, il arriva que, malgré cette force imposante, le roi de Portugal refusa de faire satisfaction à un brave marin écossais dont le bâtiment avait été,

en 1476, pillé par les Portugais ; mais, comme ce marin avait trois fils, tous trois gens de cœur et de résolution, ils vinrent demander au roi, pour toute indemnité, des lettres de représailles qui les autorisassent à courir sus à tous les bâtiments portugais qu'ils pourraient rencontrer. Jacques leur accorda cette permission ; et, équipant deux vaisseaux, dont l'un s'appelait *le Lion*, et l'autre *la Jenny-Pirven*, ils commencèrent à croiser dans la Manche sous le commandement de leur frère aîné, que l'on nommait André Barton, et qui était un des corsaires les plus déterminés de l'époque.

Les vaisseaux portugais étaient rares dans la Manche, où leurs affaires les appelaient peu souvent ; de sorte qu'André Barton n'aurait pas fait ses frais si, de temps en temps, il ne se fût retiré sur les vaisseaux de Sa Grâce le roi de la Grande-Bretagne ; infraction sur laquelle Jacques fermait paternellement les yeux. Mais il n'en était pas de même de Henri VIII ; et, comme il pensa que toute plainte à son beau-frère serait probablement inutile, il résolut de se faire justice lui-même. En conséquence, il fit équiper ses deux plus forts vaisseaux de guerre, leur choisit un équipage d'élite, leur donna pour capitaines les deux fils du comte de Sussex, que l'on appelait l'un lord Thomas, et l'autre sir Edouard Howard, et les lâcha à la poursuite de Barton, en leur ordonnant de le lui amener mort ou vif. Les deux jeunes gens, enchantés de cette occasion de faire leurs preuves, prirent pour guide le capitaine d'un bâtiment marchand que Barton avait pillé la veille, et qui les conduisit sur les dunes, où ils l'aperçurent de loin croisant avec ses deux vaisseaux. Alors, afin de tromper Barton par une apparence pacifique, ils hissèrent une branche de saule à leurs mâts, ainsi qu'avaient l'habitude de le faire les vaisseaux marchands. C'étaient là de ces pavillons comme les aimait Barton, quoiqu'il eût prouvé vingt fois qu'il ne redoutait aucunement de rencontrer les autres ; aussi, dès qu'il les eut aperçus, fit-il force de rames sur eux, leur criant d'amener dès qu'il fut à portée d'être entendu. Mais alors les deux vaisseaux dépouillèrent tout à coup leurs apparences pacifiques ; au lieu de la branche de saule, apparut le pavillon royal de la Grande-Bretagne, avec ses léopards et ses fleurs de lis, et une décharge de toute l'artillerie des deux vaisseaux répondit par des messages de mort à l'insolente invitation qui leur avait été faite.

Barton reconnut alors qu'il avait affaire à un tout autre gibier qu'il n'avait cru d'abord, et qu'en comptant faire lever un daim, il avait réveillé un lion ; mais il était trop bon chasseur pour s'inquiéter d'une pareille méprise, et, s'élançant sur le gaillard d'arrière, il commença à donner ses ordres et à encourager ses gens comme il avait l'habitude de le faire, non seulement par les paroles, mais encore par les actions, s'exposant de près comme de loin à tous les coups des ennemis, à qui il était facile de le reconnaître, grâce à sa belle cuirasse de Milan et au sifflet d'or qui pendait à son cou.

Le combat fut terrible : Anglais et Ecossais savaient qu'ils combattaient pour la vie, qu'ils n'avaient pas de quartier à attendre les uns des autres ; aussi des deux parts se maintenaient-ils avec un courage égal, quoique, grâce à une machine de son invention, qui se composait d'une poutre qui retombait de la hauteur de ses vergues sur le pont ennemi chaque fois que les Anglais tentaient l'abordage, et qui se mettait en œuvre par un seul homme monté sur le grand mât, Barton eut un réel avantage sur ses adversaires. Bientôt cette machine fatale causa un si grand tort au vaisseau que montait lord Thomas Howard, qu'appelant près de lui un nommé Hustler, du comté d'York, qui passait pour un des meilleurs archers de son temps, il lui ordonna d'abattre à coups de flèche non seulement l'homme qui faisait pour le moment mouvoir la machine, mais encore tous ceux qui essayeraient de le faire après lui.

Hustler soutint sa réputation ; au premier coup, l'homme placé au sommet du mât, atteint au milieu de la poitrine, étendit les bras, et, se renversant en arrière, tomba la tête la première sur le pont. Deux autres lui succédèrent, et eurent le même sort ; puis, comme personne n'osait plus se hasarder à ce poste périlleux, André Barton s'élança lui-même pour mettre la machine en mouvement.

— Hustler, cria lord Thomas à l'archer, voilà l'heure de viser juste, ou jamais. Plein ta toque de pièces d'or, ou la corde ; c'est à choisir.

— Milord, répondit l'archer, l'homme ne peut faire que de son mieux, et, malheureusement, je n'ai plus que deux flèches. Je n'en essayerai pas moins de faire ce que vous me demanderez, par obéissance pour Votre Seigneurie.

A peine avait-il achevé ces paroles, que la première flèche, rapide comme l'éclair, partait en sifflant et allait s'émousser sur la cuirasse d'André Barton, qui ne fit pas plus d'attention à ce coup que si une guêpe avait essayé de le piquer, et continua de monter vers la machine fatale, qui, mise de nouveau en mouvement par une main forte et habile, renversa du premier coup cinq ou six hommes à bord du bâtiment de lord Thomas.

— Misérable ! s'écria lord Thomas ; vois ce que ta maladresse nous vaut.

— Ce n'est pas ma maladresse, milord, répondit Hustler : Votre Seigneurie a pu voir la flèche rebondir sur sa cuirasse ; si c'eût été une cotte de mailles ou une jaque, il eût été traversé de part en part. Mais, comme dit le proverbe, un bon archer ne doit désespérer de rien tant qu'il lui reste une flèche, et nous allons voir à tirer le meilleur parti possible de celle-ci.

Alors Hustler, sachant quel jeu il jouait, prit toutes ses précautions pour gagner, posa sa flèche sur son arc, en s'assurant qu'elle était bien au milieu de la corde ; puis, s'affermissant sur ses pieds, il demeura immobile comme une statue de bronze, tirant à lui la corde d'un mouvement lent et égal jusqu'à ce qu'elle fût ramenée derrière sa tête ; alors, profitant du moment où Barton levait le bras, il lâcha la corde. La flèche partit si rapide, qu'à peine put-on la suivre, et elle alla s'enfoncer jusqu'à l'empennure, sous l'aisselle du corsaire.

— Continuez de vous battre, enfants ! cria Barton ; je suis blessé, mais je ne suis pas mort : je vais boire un verre de gin, et je remonte. Si je tardais, faites-vous tuer plutôt que de vous rendre.

Le combat continua des deux côtés avec une rage égale ; de temps en temps, on entendait de l'intérieur du navire le sifflet d'or d'André Barton, et, à chaque fois qu'il entendait ce bruit, qui lui indiquait que son capitaine vivait encore, l'équipage poussait de grands cris et reprenait courage. Enfin, le sifflet ne se fit plus entendre qu'en s'affaiblissant et à de longs intervalles ; puis il cessa tout à fait et les Ecossais comprirent qu'ils n'avaient plus de chef.

En effet, les Anglais, ayant, après un combat de dix heures, fini par prendre *le Lion* à l'abordage, trouvèrent André Barton, étendu dans sa cabine, mort et le sifflet entre les lèvres, afin que son dernier soupir ne fût pas perdu.

Jacques, qui aimait tout ce qui était brave, conçut un si vif ressentiment de cette mort, qu'il en envoya demander satisfaction à Henri VIII. Mais Henri VIII répondit qu'André Barton étant tout simplement un pirate, il s'étonnait que son cousin Jacques s'enquît de lui comme il pourrait faire d'un capitaine de sa marine royale. Il n'y avait rien à dire à cela, car c'était la vérité. Jacques fit donc semblant de se contenter de cette réponse, attendant une meilleure occasion pour éclater. Cette occasion ne se fit pas attendre.

Sous le règne de Henri VII, un officier de la maison de Jacques, qui se nommait sir Robert Ker de Fairnyherst, avait été envoyé par le roi, dont il était le favori, comme lord gardien dans les marches du Centre. La sévérité qu'il déploya, aussitôt après sa nomination, parut odieuse à la population demi-sauvage sur laquelle elle s'exerçait, et trois hommes des comtés limitrophes de l'Angleterre résolurent de l'assassiner. Ce projet fut exécuté pendant une trêve ; de sorte qu'aucune excuse ne pouvant être admise, Jacques exigea du roi Henri VII que les trois meurtriers, qui se nommaient, l'un Héron le Bâtard, parce qu'il était frère naturel de sir Héron de Ford, l'autre Starhed, et le troisième Lilburn, lui fussent livrés pour qu'il fît d'eux à sa volonté. Henri donna aussitôt l'ordre aux commandants des marches anglaises de s'emparer des trois assassins et de les conduire à Edimbourg. Mais Lilburn seul put être pris ; Starhed se réfugia en Angleterre, où le fils de Robert, qui avait été assassiné, et deux de ses partisans, le suivirent, et, l'ayant joint, le poignardèrent, lui coupèrent la tête, que le mieux monté des trois attacha à l'arçon de sa selle, et qu'ils rapportèrent ainsi à Edimbourg, où elle fut exposée pendant près d'un an au bout d'une pique. Quant à Héron le Bâtard, poursuivi de près par des soldats, il entra dans une église où un mort était exposé. Comme il n'y avait personne pour garder le cadavre, il le porta dans la sacristie, le cacha dans une armoire derrière des ornements sacerdotaux, et, se recouvrant du drap mortuaire, il prit sa place dans le cercueil. Les soldats entrèrent dans l'église ; mais ils ne trouvèrent ni le mort ni le vivant. L'heure de l'enterrement arrivée, les parents du mort se rassemblèrent, le curé vint dire sa messe, que Héron le Bâtard écouta sans souffler, et les porteurs, le chargeant sur leurs épaules, traversèrent avec lui, précédés des prêtres et des enfants de chœur et suivis de tous les amis du défunt, le village d'un bout jusqu'à l'autre. Enfin, arrivé près de la fosse, et au moment où on levait le drap mortuaire pour clouer le couvercle du cercueil, Héron se dressa tout à coup sur ses pieds, sauta par-dessus la fosse, culbuta ceux qui l'entouraient, enjamba le mur qui fermait le cimetière, traversa une petite rivière à la nage, et, sautant sur un cheval qui paissait dans une prairie, il gagna les montagnes, où il disparut.

Henri VII, qui tenait à conserver ses bonnes relations avec Jacques, prit Héron de Ford à la place de Héron le Bâtard, et l'envoya à Jacques IV, qui le fit enfermer dans une prison où il resta près de six ans, expiant des torts qui n'étaient pas les siens.

A l'avènement au trône de Henri VIII, la femme de Héron de Ford, qui était une des plus belles femmes de l'Angleterre, alla se jeter aux pieds du roi, et lui demanda d'intercéder auprès de son beau-frère pour en obtenir la liberté de son mari. Henri VIII écrivit ; mais Jacques ne fit d'autre réponse que celle-ci : « Troc pour troc : » voulant dire par là qu'on n'avait qu'à lui envoyer Héron le Bâtard, et qu'alors il renverrait, lui, Héron de Ford. Mais il n'était pas au pouvoir de Henri lui-même d'accomplir ce que demandait Jacques. Héron le Bâtard, quoique faisant de temps en temps des excursions en Ecosse, se retirait aussitôt dans les montagnes, où nul ne se souciait de l'aller chercher.

Les choses en étaient arrivées à ce point entre les deux rois voisins, lorsque Jacques IV reçut un message de France. Louis XII avait appris que Henri VIII préparait une descente à Calais, et il rappelait à Jacques la sainte et antique alliance qui avait toujours uni les deux royaumes. De son côté, Anne de Bretagne, qui était une des plus belles princesses que l'on pût voir, écrivait de sa propre main à Jacques IV, lui envoyant une bague magnifique, l'autorisant à prendre le titre de son chevalier, et le conjurant de faire, pour l'amour d'elle, trois milles sur le territoire anglais.

Jacques était aventureux comme un pair du roi Arthur. Le message le détermina à une guerre à laquelle il songeait déjà, sans doute depuis longtemps, et, profitant du moment où le roi Henri était en France, où il faisait le siège de Thérouanne, il lui fit dénoncer les hostilités par son premier héraut, et, malgré les avis de ses plus sages conseillers, il se résolut d'envahir lui-même l'Angleterre.

Cette guerre parut à tout le monde, non seulement une faute, mais encore une folie. Le parlement lui-même s'y opposa d'abord ; mais, comme Jacques insista, et qu'il était fort aimé, le parlement céda, et le roi ordonna à tous les barons de son royaume de se trouver, le 5 août suivant, dans la plaine de Borough-Moor, rendez-vous ordinaire des armements écossais.

Jamais guerre n'avait été entreprise sous de plus funestes auspices ; mais Jacques méprisa les présages comme il avait méprisé les conseils : ils étaient cependant clairs et terribles. Pendant plusieurs nuits, on entendit une voix qui partait de la croix d'Edimbourg, quoiqu'on ne vît personne, et qui sommait le roi et les principaux seigneurs par leurs noms et par leurs titres, de comparaître dans quarante jours au tribunal de Dieu. Ne voulant pas croire ce qu'on lui rapportait à ce sujet, le roi lui-même dit qu'il voulait s'approcher pendant la nuit de cette croix, afin d'entendre l'étrange citation de ses propres oreilles. Mais on lui dit que c'était inutile, et qu'il n'avait, à l'heure de minuit, quand tout était calme dans la ville, qu'à ouvrir les fenêtres de son palais, et qu'il entendrait ce qu'il désirait entendre. En effet, le même soir, à l'heure dite, Jacques ouvrit la fenêtre, et, quoiqu'il y eût un quart de lieue du château à la croix d'Edimbourg, le roi ne perdit pas, tant la voix était forte et surnaturelle, une parole de la menace qui lui était faite.

Mais ce ne fut pas tout encore : un jour qu'il écoutait la messe dans l'église de Linlithgow, un vieillard à la taille majestueuse, vêtu d'une longue robe bleue, nouée par une ceinture, ayant des sandales aux pieds et de longs cheveux dorés qui lui retombaient sur les épaules, parut tout à coup derrière l'autel, et, s'avançant d'un pas lent et solennel vers le roi :

— Jacques, lui dit-il, je suis l'évangéliste saint Jean, et je viens au nom de la vierge Marie, qui a pour toi une affection toute particulière, te défendre d'entreprendre la guerre que tu médites, attendu que ni toi ni aucun des seigneurs de ta suite n'en reviendront. Elle m'a chargé de te dire encore que tu avais un trop grand amour pour la société des femmes, et que de là viendraient ta honte et ta confusion.

Puis à peine eut-il prononcé ces mots, qu'il s'échappa si subitement, que beaucoup soutinrent qu'il s'était évanoui comme une fumée, et que c'était véritablement une vision céleste.

De son côté, la reine Marguerite fit auprès de son mari tout ce qu'il était humainement possible de faire pour qu'il renonçât à son fatal projet. Mais un des principaux traits du caractère des Stuarts est l'entêtement, et Jacques possédait ce défaut dans sa plus grande étendue. Il en résulta que, son armée rassemblée au jour dit, il se mit en marche à la tête de trente mille hommes à peu près et, le 22 août 1513, franchit la frontière d'Angleterre auprès du château de Twisel.

Ses premiers pas semblèrent démentir les présages : il prit sans coup férir les places de Norham et de Wark, ainsi que le château de Ford. Mais là l'attendait, à défaut d'ennemis, une ennemie sur laquelle il n'avait point compté : c'était la femme de Héron de Ford.

Elle vint au-devant de Jacques, lui présentant les clefs de son château, et, sans lui parler autrement de son mari, qui était toujours prisonnier en Ecosse, elle l'invita à s'arrêter chez elle, afin qu'elle eût l'honneur, disait-elle, d'avoir reçu sous son toit le roi le plus chevaleresque de l'époque. La comtesse était belle, sa voix douce et séduisante, son invitation pleine de tendres promesses. Jacques oublia la recommandation de saint Jean, et, au lieu de continuer sa course et de s'enfoncer au cœur de l'Angleterre, il s'arrêta près de la nouvelle Armide. Pendant ce temps, le comte de Surrey, dont l'enchanteresse suivait les instructions d'accord avec son propre désir de vengeance, levait une armée, et s'approchait en grande hâte, accompagné de son fils, lord Thomas Howard, le grand amiral, le même qui avait pris le vaisseau de Barton. Jacques, ayant appris sa venue, marcha au-devant de lui, et s'arrêta sur la colline de Flodden, qui lui parut une bonne position de guerre.

Le comte de Surrey, qui, de son côté, était une brave chevalier, ne craignait qu'une chose : c'est que les Ecossais ne lui échappassent. Lorsqu'il eut atteint Wooler, il n'y avait plus que cinq ou six milles de distance entre les deux armées. Il fit alors chercher de tous côtés un guide qui, moyennant une bonne récompense, pût conduire l'armée anglaise dans les montagnes, de manière qu'en tournant l'armée de Jacques, elle pût prendre position entre les Ecossais et leur pays. Une heure après cette demande faite, un guide se présenta.

C'était un guerrier monté sur un beau cheval, couvert d'une armure complète, et dont la visière était baissée. Il se présenta devant le comte de Surrey, et, mettant pied à terre, il fléchit un genou, et offrit de lui servir de guide dans ces montagnes, qui lui étaient familières, si, de son côté, le comte voulait bien s'engager à lui accorder le pardon d'un crime dont il s'était rendu coupable. Le comte de Surrey répondit que, pourvu qu'il ne s'agît ni de haute trahison envers le roi d'Angleterre, ni d'offense envers une dame, crimes qu'en sa qualité de serviteur fidèle et de chevalier courtois il ne pardonnerait point, le chevalier inconnu pouvait compter sur sa parole.

— A Dieu ne plaise ! répondit l'inconnu. J'ai seulement aidé à tuer un Ecossais.

— Si ce n'est que cela, répondit Surrey, lève ton casque ; car, avec l'aide de Dieu, avant qu'il soit trois jours, j'espère que chacun de nous aura plus d'un crime du même genre à se reprocher.

Alors le chevalier leva sa visière, et l'on reconnut Héron le Bâtard.

C'était une bonne fortune en un pareil moment. Héron, qui, depuis dix ans, habitait en proscrit cette chaîne de montagnes, en connaissait jusqu'aux moindres détours ; aussi, le même soir, guida-t-il l'armée anglaise par des chemins sûrs et inconnus ; de sorte que, le lendemain, qui était le 9 septembre 1513, Jacques IV vit rangée en bataille derrière lui l'armée qu'il attendait en face.

Le roi comprit à l'instant, d'après la marche savante opérée pendant la nuit, qu'il avait affaire à un adversaire qui savait mieux que lui le chemin du pays dans lequel il s'était engagé, et qui, grâce à cette science, pouvait gagner deux ou trois jours de marche sur son armée, le précéder en Ecosse, et y mettre tout à feu et à sang. Il donna donc l'ordre de marcher aux Anglais, quoique ce mouvement, en lui faisant quitter une position sûre, lui donnât du désavantage.

A peine l'ordre de livrer bataille fut-il entendu, que les Ecossais, ainsi qu'ils en avaient l'habitude, mirent le feu à leurs logis, de sorte qu'il s'éleva tout à coup une grande flamme, et que, grâce à la direction du vent, la fumée couvrit aussitôt tout l'espace qui séparait les deux armées. Alors l'idée vint au roi Jacques de profiter de cette fumée pour surprendre les Anglais au moment où ils s'en douteraient le moins, et il ordonna à lord Home, qui commandait l'aile gauche, de se mettre aussitôt en marche et d'attaquer ; or, par un hasard étrange, la même idée était venue à lord Surrey, lequel avait donné l'ordre à son fils Edmond Howard, qui commandait l'aile droite, de marcher aux Ecossais ; si bien que, ne se voyant pas venir, les deux armées se heurtèrent tout à coup comme des murailles de fer. Le choc fut terrible : lord Home et ses montagnards enfoncèrent les premiers rangs des troupes anglaises, et, lorsque la fumée se dissipa, l'étendard de sir Edmond était déjà pris, et lui-même, abattu de son cheval et couvert de sa lourde armure, dans laquelle il pouvait à peine se mouvoir, courait le plus grand danger, si Héron le Bâtard n'était venu à son aide avec sa troupe de proscrits. A cette vue, Dacre, qui commandait la cavalerie, fit sur les vainqueurs une charge si heureuse, qu'ayant pénétré jusqu'au milieu de leurs rangs, ce furent eux, à leur tour, qui, atta-

qués d'un côté par les proscrits, de l'autre par Dacre, et en face repoussés par Edmond, qui avait un premier échec à venger, furent obligés de battre en retraite.

En même temps, lord Thomas Surrey, qui formait le second corps de l'aile droite des Anglais, s'élança sur la seconde colonne écossaise commandée par Crawford et Montrose, et, par un bonheur inouï, tua du premier choc ces deux capitaines; les soldats, se trouvant ainsi sans chefs, se mirent en désordre et commencèrent une retraite qui, au bout de quelques pas, se changea en déroute.

Pendant que ces choses se passaient à l'extrême gauche et au centre, un corps de montagnards commandé par les comtes de Lennox et d'Argyle, se trouvèrent tellement assaillis par les flèches que lançaient de loin les archers anglais, qu'ils résolurent de les débusquer de leur position, et, aimant mieux aller au-devant du danger que de l'attendre, se précipitèrent du haut en bas de la colline, malgré les cris de l'ambassadeur français de la Mothe, qui était à pied dans leurs rangs, l'épée à la main, et qui, voyant enfin qu'il ne pouvait les retenir, suivit leur mouvement. Mais à peine furent-ils au bas de la colline, qu'attaqués en flanc par les soldats du comte de Lancastre, ils furent taillés en pièces, et disparurent presque entièrement.

Restait la colonne du centre gauche, où était le roi, qui, descendu de cheval et entouré des meilleurs chevaliers, à pied comme lui, et tous couverts d'armures si parfaites, que les flèches semblaient ne pas faire dessus plus d'impression que la grêle sur un toit, marchait en avant, renversant tout ce qui se trouvait devant lui; si bien que, arrivé au pied de la colline, il heurta le corps du comte de Surrey et y pénétra comme un coin de fer jusqu'à la distance de deux longueurs de lance de sa bannière. Comme alors Bothwell amenait la réserve, le roi croyait déjà la bataille gagnée, lorsque Stanley, qui venait d'anéantir les montagnards, s'aperçut qu'il n'avait fait que la moitié de la besogne, et s'élança aussitôt sur la colonne du roi, qu'il attaqua par un flanc, tandis que lord Thomas, qui venait de mettre en fuite la colonne de Crawford et de Montrose, l'attaquait par l'autre. En ce moment, on courut dire à lord Home, qui tenait de son mieux, attaqué aussi de trois côtés, le danger du roi et le besoin de secours; ce à quoi il répondit que chacun avait bien assez de se battre pour son propre compte ce jour-là sans s'occuper des autres.

Ce fut alors que Bothwell donna avec la réserve; mais elle était trop peu considérable pour dégager le roi, et tout ce qu'elle put faire fut, en se rangeant autour de lui, d'augmenter le nombre de ses défenseurs. Une lutte terrible se concentra sur le point où était Jacques et sa noblesse, qui, formant un cercle, présentaient de tous côtés leurs lances, ne faisant point un seul pas ni en avant ni en arrière, mais combattant sur place avec un courage et un acharnement merveilleux. Enfin le comte de Surrey, voyant qu'il ne pouvait attaquer ce bataillon sacré, fit approcher un corps d'Anglais armés de hallebardes dont les manches étaient plus longs que ceux des lances; de sorte que, comme les Ecossais ne pouvaient plus se servir de leurs armes et de leurs flèches, leurs ennemis les atteignaient sans être atteints. Ce fut ainsi qu'ils décimèrent lentement, peu à peu et par d'horribles blessures, ce corps de gentilshommes, qui périt presque entièrement plutôt que de se rendre ou d'abandonner son roi. Jacques lui-même, atteint de deux flèches, fut enfin renversé d'un coup de hallebarde qui l'étendit roide mort; et comme cela arriva au moment où la nuit approchait, personne ne le vit tomber, et l'on continua de combattre, jusqu'à ce que, se voyant réduits à quelques centaines d'hommes seulement, les Ecossais profitassent de l'obscurité pour se retirer, laissant sur le champ de bataille le roi, deux évêques, deux abbés mitrés, douze comtes, treize lords et cinq fils aînés de pairs. Quant au nombre des simples gentilshommes qui périrent, il est incalculable.

La manière dont le roi Jacques était mort fit que les Ecossais nièrent longtemps qu'il eût péri dans le combat : les uns dirent qu'il avait quitté son royaume et entrepris un long pèlerinage qu'il avait fait vœu de faire depuis sa jeunesse. D'autres assurèrent qu'au moment où la nuit tombait, quatre cavaliers de haute taille, montés sur des chevaux noirs, revêtus d'armures noires, et ayant au bout de leurs lances des bouchons de paille, afin qu'en les élevant ils se pussent reconnaître dans la mêlée, avaient tout à coup paru sur le champ de bataille, et, ayant fait monter le roi sur un cinquième cheval noir, que l'un d'eux conduisait en bride, l'avaient emmené avec eux, et qu'on les avait perdus de vue au delà de la Tweed, qu'ils avaient traversée à gué; si bien que, pendant plus de vingt ans, on attendit en Ecosse le retour du roi Jacques, qui ne revint pas.

« Le fait est, dit Walter Scott, que le corps fut trouvé sur le champ de bataille par lord Dacre, qui le transporta à Berwick, où il le présenta au comte de Surrey, et que tous deux le connaissaient trop bien pour pouvoir s'y méprendre. D'ailleurs, il fut pareillement reconnu par sir William Scott et sir John Fordman, qui fondirent en larmes en le voyant.

« Ces tristes restes, ajoute l'illustre romancier, eurent un sort aussi bizarre que révoltant : non seulement ils ne furent pas déposés en terre sainte, mais ils ne furent pas même inhumés, parce que le pape, qui à cette époque avait fait alliance avec l'Angleterre contre le roi de France, avait lancé contre Jacques une sentence d'excommunication, de sorte que ni prêtres ni abbés n'osèrent lui rendre les derniers devoirs; le cadavre de celui qui avait été un des plus puissants rois de la chrétienté fut donc embaumé et envoyé au monastère de Shenn, dans le comté de Surrey, et il y resta jusqu'à la réformation, époque à laquelle ce comté passa dans les mains du duc de Suffolk. A partir de ce moment, le cercueil de plomb qui le renfermait fut relégué de chambre en chambre, comme on fait d'un vieux meuble embarrassant; si bien que l'historien Stowe le vit, en 1580, perdu dans un grenier, au milieu de charpentes pourries et d'un tas d'immondices. Alors, rapporte-t-il, quelques ouvriers désœuvrés s'amusèrent à lui scier la tête; et un nommé Lancelot Young, maître vitrier de la reine Elisabeth, trouvant sans doute que, grâce aux parfums qui avaient servi à l'embaumer, elle exhalait une odeur agréable, l'emporta chez lui, où il la garda six mois; au bout de ce temps, il la donna au sacristain de Saint-Michel dans Wood-street, qui, s'en dégoûtant à son tour, finit par la jeter dans le charnier commun. »

Ainsi finit Jacques IV, au milieu du deuil et du désespoir de toute l'Ecosse; car, depuis le bon Robert Bruce, aucun souverain n'avait joui d'une pareille popularité.

Il laissait un fils âgé de deux ans.

V

Quand la nouvelle de la défaite de Flodden parvint à Edimbourg, et que les présidents nommés en remplacement du prévôt, des baillis et des autres magistrats qui, ayant suivi le roi à l'armée, avaient presque tous péri, en eurent appris les désastreux détails, ils résolurent à l'instant même de mettre la capitale en état de défense, certains qu'ils étaient par expérience que les provinces sauraient bien se défendre elles-mêmes. En conséquence, ils publièrent une proclamation antique de simplicité et de résolution. La voici :

« Attendu que nous venons de recevoir la nouvelle, encore incertaine, il est vrai, des malheurs arrivés au roi et à son armée, nous recommandons et au besoin ordonnons strictement à tous les habitants de préparer leurs armes et de se tenir prêts à se rassembler au premier coup de cloche pour repousser tout ennemi qui tenterait d'entrer dans la ville. Nous défendons en même temps, et par ces présentes, aux femmes du peuple et aux vagabonds de toute espèce, de se répandre dans les rues en faisant des lamentations et en poussant des cris; en même temps que, par ces mêmes présentes, nous invitons les femmes honnêtes à se rendre dans les églises, afin d'y prier Dieu pour le roi, et pour tous nos parents, amis et compatriotes qui sont dans l'armée du roi. »

La nouvelle des préparatifs que l'on faisait pour le recevoir parvint au comte de Surrey; et, comme c'était un général prudent, instruit à l'expérience du passé, et qui avait toujours vu entrer en Ecosse de grandes armées et ne ressortir que de petites troupes, il s'arrêta, au lieu de poursuivre ses avantages, et, contre toute attente, se montra disposé à traiter avec les vaincus. Il est, au reste, probable que Marguerite, veuve de Jacques et sœur du roi Henri VIII, fut pour beaucoup dans cette mansuétude. Quoi qu'il en soit, et de quelque part qu'il fût appelé, l'ange de la paix n'en descendit pas moins du ciel, et les deux nations voisines redevinrent alliées comme avant la bataille.

Marguerite fut instituée régente et tutrice du jeune roi, qui, ainsi que nous l'avons dit, n'avait que deux ans. Mais à peine maîtresse de ses actions, elle compromit par ses fautes cette tranquillité si précieuse, qu'elle avait obtenue par ses prières. Jeune et belle, elle se prit d'amour pour un jeune et beau chevalier, et l'épousa avec une précipitation qui fut aussi fatale d'abord à sa renommée, qu'elle devait l'être ensuite à l'Ecosse. Ce jeune privilégié était le comte d'Angus, petit-fils du vieux Douglas Attache-Grelot, dont les deux fils avaient été tués à Flodden, et qui, étant mort lui-même peu de temps après cette désastreuse bataille, avait laissé à son descendant son nom, le plus grand, et sa fortune, la plus considérable de toute l'Ecosse.

Ce choix excita la jalousie de tous les autres seigneurs,

et principalement du comte d'Arran, chef de la grande famille des Hamilton. Comme il arrivait toujours en ces circonstances, tout ce qui restait de nobles en Ecosse adopta l'un ou l'autre parti, les uns se rangeant sous la bannière des Hamilton, les autres sous celle des Douglas. Trois ou quatre années, qui s'écoulèrent avec des vicissitudes différentes dans les deux maisons, et pendant lesquelles la reine Marguerite céda et reprit la régence, se retira en Angleterre et revint en Ecosse, ne firent qu'augmenter cette haine, qui devint tellement mortelle, que, le 30 avril 1520, les deux familles s'étant trouvées réunies à Edimbourg pour l'ouverture du parlement, chacun demeura convaincu que cette réunion amènerait une collision sanglante. En effet, le même jour, les deux factions se rencontrèrent les armes à la main, et les Hamilton furent tellement écrasés par leurs ennemis, qu'ils disparurent presque entièrement de la ville, et qu'on appela cette affaire le balayage des rues.

Cependant le mariage de la reine avec Angus n'était point heureux; et, comme, à force de sollicitations, elle avait obtenu du pape une bulle qui autorisait son divorce, elle la fit signifier à son mari, qui perdit ainsi tous ses droits à la régence, devenant étranger en quelque sorte à la reine. Elle reprit donc le pouvoir, et son premier acte fut de se rapprocher des Hamilton, que l'on crut alors sur le point de reconquérir toute leur faveur, lorsqu'une seconde faute rejeta Marguerite dans les mêmes embarras dont elle venait de sortir, en la couvrant d'une nouvelle déconsidération. Marguerite épousa en troisièmes noces Henri Stuart, second fils de lord Evandale, jeune homme sans influence et sans position. Angus profita de cet avantage, et, s'emparant de nouveau de la régence que personne ne lui contesta, il enleva le jeune roi à la reine sa mère, et se chargea de sa tutelle et de son éducation.

Jacques V, séparé de sa mère à dix ans, c'est-à-dire dans un âge où il avait déjà assez de connaissance pour conserver ses premières affections et ses premiers souvenirs, détestait Angus, et se trouva fort malheureux de son changement de position. A mesure qu'il grandit, ces sentiments prirent une nouvelle force; de sorte qu'à l'âge de quatorze ans cette surveillance, qui était presque une captivité, lui était devenue insupportable. Au reste, Angus avait fait du roi un cavalier aussi accompli qu'aucun jeune homme qui fût en Ecosse; il ne manquait pas d'instruction, et excellait dans tous les exercices du corps, pour lesquels il était passionné; était adroit au tir et à l'escrime, ardent à la chasse, et aussi habile écuyer que le roi son père, qui jamais ne se servait d'étrier pour se mettre en selle, et ne connaissait pas d'autre allure que le galop.

Comme on savait les dispositions du jeune roi à l'égard des Douglas, deux tentatives furent faites par leurs ennemis pour arracher Jacques de leurs mains: l'une par lord Buccleuch, qui fut déclaré coupable de haute trahison, et l'autre par Lennox, qui y perdit la vie; de sorte qu'après ces deux victoires le pouvoir du comte d'Angus parut si bien consolidé, que personne n'osa plus lutter contre lui. Le jeune roi resta donc seul et abandonné à lui-même; mais, comme il était d'un caractère aventureux et plein de résolution, il ne désespéra point, trouvant qu'il était d'âge à s'aider lui-même. En effet, il venait d'entrer dans sa quinzième année. Il arrêta donc son plan dans son esprit, et commença à l'instant même les préparatifs de son exécution.

En conséquence, à la première visite que lui fit sa mère, visites qui se renouvelaient deux fois par an, il la pria, sans lui rien dire autre chose, de lui abandonner le château de Stirling, qui lui appartenait à titre de douaire, en y mettant un capitaine de confiance, de la fidélité et du courage duquel elle fût sûre, afin qu'à quelque heure du jour où de la nuit qu'il s'y présentât, la porte lui fût ouverte. Marguerite, qui était plus intéressée que personne à ce que Jacques reprît sa liberté, lui promit tout ce qu'il voulut, et, de retour à Edimbourg, elle fit aussitôt ce qu'elle lui avait promis.

Cependant Jacques, qui connaissait pour l'avoir éprouvée depuis cinq ans la surveillance des Douglas, commença peu à peu à se rapprocher du comte d'Angus, leur chef, comme si, ayant enfin pris son parti, il eût mieux aimé vivre en bonne intelligence qu'en désaccord avec ses gardiens. Cependant ceux-ci, tout aises qu'ils étaient de voir ce retour, ne se relâchèrent en rien de leur circonspection habituelle: et, au contraire, craignant que cette amitié ne cachât quelque ruse, ils établirent un de leurs fidèles, dont ils devaient être d'autant plus sûrs qu'il était de leur famille et qu'il se nommait Parkhead Douglas, avec une garde de cent hommes, qui, sous prétexte de lui faire honneur, mais effectivement pour le surveiller, ne devaient jamais quitter le jeune roi, ni en voyage, ni au château. Outre cette garde, Angus, son frère et son oncle, ne s'éloignaient jamais ensemble de Falkland, résidence royale située au milieu de bois et de marais giboyeux, et où Jacques pouvait prendre à loisir la récréation de la chasse au tir et au faucon, toujours, bien entendu, sous la garde de l'un des deux frères, ou de l'oncle d'abord, puis ensuite de Parkhead et de ses cent hommes.

Or, il arriva, par un concours de circonstances qui ne s'était jamais présenté, que, le comte d'Angus ayant quitté la cour pour se rendre dans le Lothian, afin d'y terminer une affaire qui ne souffrait pas de remise, qu'Archibald Douglas étant allé à Dundée voir une dame pour laquelle il avait grand amour, et que George Douglas étant parti pour Saint-André, dans le but d'y lever une contribution, le jeune roi se trouva seul au château de Falkland avec son gardien Parkhead.

Jacques jugea l'occasion favorable; et, ayant fait venir son gardien, il l'invita à se tenir prêt le lendemain pour faire une grande chasse à courre. Parkhead, qui ne se doutait de rien, donna les ordres en conséquence, et, étant venu prendre, vers les neuf heures du soir, les ordres du jeune roi, qu'il trouva couché, celui-ci le pria de le faire réveiller au point du jour, ce que promit Parkhead; après quoi, il se retira.

A peine la porte était-elle fermée, que Jacques, tout en écoutant le bruit des pas qui s'éloignaient, appela à voix basse John, son page de confiance, qui, couchant dans la chambre voisine, et croyant que le roi s'était couché pour dormir, entra à moitié déshabillé.

— John, lui dit le prince, m'aimes-tu?

— Plus que rien que je connaisse au monde, pas même mes frères, pas même ma mère.

— Bien; veux-tu me servir?

— Au risque de ma vie.

— Ecoute.

John s'approcha.

— Descends aux écuries, dis au palefrenier Dick de te remettre le paquet qu'il a pour moi, et ordonne-lui d'aller nous attendre à l'*Epine noire* avec trois chevaux sellés et bridés; et surtout recommande-lui de laisser, en sortant, les portes de l'écurie ouvertes.

John comprit aussitôt ce dont il était question, et, se jetant aux genoux du prince, dont il baisa la main, il descendit en hâte par l'escalier de service, et se rendit aux écuries. Dick, qui était gagné depuis près d'un mois, et à qui Jacques avait donné le mot dans la journée, remit à John deux costumes de livrée complets, et, sellant aussitôt trois chevaux, il monta sur l'un d'eux, causa un instant avec la sentinelle, lui dit qu'il allait placer un relais à trois lieues de là, afin que les chevaux ne fussent point fatigués le lendemain, et le pria d'indiquer à deux de ses camarades, qui allaient le suivre, le chemin qu'il avait pris.

Pendant ce temps, le prince et John revêtirent leur costume, grâce auquel ils purent descendre par l'escalier de service, sans que personne fît attention à eux. Quand ils se présentèrent à la porte, la sentinelle, au lieu de leur fermer le passage, leur indiqua elle-même, ainsi qu'elle l'avait promis à Dick, la route qu'ils devaient suivre pour le rejoindre et les deux jeunes gens passèrent sans accident.

A un quart de lieue du château, ils trouvèrent Dick qui les attendait. Ils sautèrent aussitôt en selle, et, comme ils avaient les trois meilleurs chevaux de toute l'écurie, ils firent près de trente milles en trois heures; de sorte qu'au point du jour, ils arrivèrent au pont de Stirling. Aussitôt qu'il l'eut dépassé, Jacques se fit reconnaître, et ordonna de fermer les portes derrière lui. Il arriva enfin au château, où le gouverneur le reçut avec une grande joie. Jacques, écrasé de fatigue, se coucha aussitôt: cependant, si fatigué qu'il fût, il ne s'endormit que lorsqu'il eut sous son chevet toutes les clefs de la forteresse, tant l'épouvantait l'idée de retomber entre les mains de Douglas.

Une heure après le départ du roi, George Douglas était revenu de Saint-André, et avait demandé s'il ne s'était rien passé de nouveau en son absence.

Comme tout le monde ignorait la fuite de Jacques, on lui répondit que le roi était couché et dormait sans doute, attendu qu'il devait partir de grand matin pour la chasse. Douglas, tranquille, se retira dans sa chambre et se mit au lit, où, fatigué de sa course de la journée, il ne tarda pas à s'endormir.

Il n'était pas encore réveillé, lorsque, le lendemain, il entendit frapper à sa porte.

— Qui êtes-vous? demanda Douglas.

— Peter Cramichael, bailli d'Albernethy, répondit celui qui frappait.

— Que voulez-vous?

— Savez-vous où est le roi, à cette heure?

— Dans sa chambre, où il dort, sans doute.

— Vous vous trompez; car je l'ai rencontré cette nuit sur la route de Stirling, où je l'ai reconnu à la clarté de la lune.

George Douglas bondit hors de son lit, et courut, nu comme il était, à la chambre du roi; mais il eut beau

appeler et frapper, personne ne répondit ; enfin, perdant patience, il enfonça la porte d'un coup de pied. Le lit était vide et la chambre déserte.

Douglas descendit en criant :

— Trahison ! trahison ! le roi est parti.

Et aussitôt, envoyant un courrier au comte d'Angus, il monta à cheval avec tout ce qu'il put rassembler d'hommes d'armes, et se mit à la poursuite du roi. Mais Douglas et ses partisans trouvèrent sur la route de Stirling un héraut qui les attendait, et qui, en les apercevant, leur cria à son de trompe que quiconque du nom de Douglas approcherait de douze milles du château de Stirling serait considéré comme coupable de haute trahison et traité en conséquence. George Douglas était sur le point de forcer le passage malgré cette proclamation ; mais, en ce moment, le comte d'Angus arrivait, qui, prenant, en sa qualité de chef de famille, le commandement de la troupe, se retira à Linlithgow.

Pour justifier le parti qu'il avait pris, le roi, après avoir appelé autour de lui tous les ennemis des Douglas et avoir donné à chacun d'eux la position dont ils étaient privés depuis si longtemps, ouvrit le parlement et accusa ses gardiens de trahison, disant que, tout le temps qu'il avait été en leur pouvoir, il n'avait jamais cru sa vie en sûreté. En conséquence, le comte d'Angus fut déclaré coupable de haute trahison, lui et sa famille, et exilé avec tous ses parents et amis. Le roi n'excepta pas même de cette proscription, tant le nom de Douglas lui était odieux, Archibald Douglas de Kilspendie, pour lequel cependant, durant tout le temps de sa captivité, il paraissait avoir une grande affection, et qu'à cause de sa force, de son courage et de son adresse, il appelait toujours son Graysteil, du nom du héros d'une vieille ballade, qui possédait toutes ces qualités.

Archibald fut donc exilé, ainsi que les autres ; mais, comme, au bout de quelques années passées en Angleterre, le mal du pays le prit, il résolut, quelque chose qui pût lui arriver, de retourner en Ecosse, et de se présenter au roi, espérant que Jacques se rappellerait son ancienne amitié. En conséquence, il traversa les frontières déguisé ; mais, étant arrivé près d'Edimbourg, il reprit le costume qu'il était accoutumé de porter, et sous lequel le roi avait l'habitude de le voir, en y ajoutant seulement, entre la chemise et l'habit, une cotte de mailles à l'épreuve du poignard ; car il craignait, avant de voir Jacques, d'être rencontré par quelque ennemi, qui, le reconnaissant et sachant qu'il était hors la loi, ne se ferait aucun scrupule de l'assassiner. En conséquence, un jour que le roi était allé chasser dans le parc de Stirling, il s'assit sur la route par laquelle la chasse devait passer et attendit.

Vers le soir, Jacques revint, et, du plus loin qu'il aperçut le vieillard :

— Ah ! ah ! dit-il, voilà mon Graysteil Archibald de Kilspendie.

Mais ce fut tout le souvenir qu'en obtint le pauvre proscrit. En le voyant venir, Douglas s'était levé. Jacques, à ce mouvement, mit son cheval au galop. Archibald, qui, malgré son grand âge, était encore plus vigoureux que beaucoup de gens, suivit le roi à la course, de sorte qu'il arriva en même temps que lui à la porte du château, où il tomba épuisé sur le seuil. Jacques fit sauter son cheval pardessus le corps du vieillard, et continua son chemin jusqu'au perron, sans paraître aucunement faire attention à lui. Alors Douglas, qui était arrivé au bout de ses forces, demanda quelques gouttes de vin, que personne n'osa lui donner, tant on connaissait la haine du roi pour tous ceux qui portaient ce nom.

Un an après le vieux guerrier mourut de douleur d'avoir retrouvé son pays sans avoir retrouvé son roi.

Jacques portait cette sévérité de caractère jusqu'à la cruauté. Ce fut surtout à l'égard des maraudeurs des frontières qu'il se montra sans miséricorde ; les lords et les comtes furent emprisonnés, les principaux chefs pendus, et les frontières, pour la première fois, ramenées d'un état de brigandage continuel à une sécurité si grande, que l'on disait que, depuis la tournée du roi Jacques dans les marches du royaume, les buissons suffisaient pour garder les vaches.

VI

Ces exécutions accomplies, Jacques put alors se livrer à une de ses fantaisies les plus habituelles, qui était de courir le pays déguisé, comme le fit depuis Henri IV, celui de nos rois avec lequel il eut le plus de ressemblance. Aussi les chroniques écossaises fourmillent-elles d'anecdotes plus ou moins apocryphes, ressortant presque toutes de cet amour de l'incognito, et parmi lesquelles, chose bizarre, celle du paysan arrivant au rendez-vous de chasse en croupe derrière le Béarnais se trouve reproduite avec des détails si analogues, que l'on y trouve jusqu'à la réponse du bonhomme : « Ma foi, il faut que ce soit vous ou moi qui soyons le roi, car il n'y a que nous deux qui ayons notre toque sur la tête. »

Jacques V avait l'habitude, dans ses excursions, de prendre un nom de guerre qui n'était connu que de ses familiers, et se faisait alors appeler le fermier de Ballengiech (1). Un jour qu'il avait été à la chasse au tir, et que lui et sa suite avaient tué une assez grande quantité de sangliers, de cerfs et de daims, sur laquelle, en véritables chasseurs, ils comptaient pour leur propre souper, ils revinrent vers les trois heures à Stirling, donnant ordre aux valets de service d'amener le plus tôt possible le produit de la chasse dans les cuisines du château. Malheureusement, les chariots qui ramassaient les morts étaient obligés de revenir par les terres de Buchanan, qui, ayant reçu la visite de plusieurs de ses amis, était encore bien plus embarrassé que le roi Jacques pour savoir ce qu'il donnerait à manger à ses convives. En voyant cette belle venaison passer sous ses fenêtres, Buchanan jugea que c'était le ciel qui lui envoyait cette bonne aubaine pour le tirer d'embarras, et, descendant avec ses hôtes, il barra le chemin aux piqueurs. Les pauvres gens eurent beau lui dire que ce gibier appartenait au roi Jacques, Buchanan répondit que, si Jacques était roi en Ecosse, lui, Buchanan, était roi dans le Kippen. Comme le Kippen était le district où s'élevait son château, il n'y avait pas à répondre à cela. Aussi les convoyeurs, jugeant que toute réponse serait inutile, se résignèrent-ils à abandonner le gibier, et revinrent-ils au grand galop à Stirling annoncer au roi l'événement inattendu qui le privait de son souper.

Jacques, qui, par malheur, avait ce jour-là un grand appétit, et qui vit que, grâce à la suppression de la partie la plus succulente de son repas, il souperait fort mal chez lui s'il restait à Stirling, se fit amener son cheval, et, montant dessus, il invita les convives à manger le souper tel qu'il était, et, les laissant à Stirling, il piqua droit au château de Buchanan, où il arriva comme on venait de se mettre à table. Mais, comme Buchanan n'aimait pas à être dérangé aux heures de ses repas, Jacques trouva à la porte un montagnard à l'air rébarbatif et la hache sur l'épaule, qui refusa de le laisser entrer. Jacques le pria, non point de se relâcher de sa consigne en l'introduisant, mais seulement d'aller dire au laird que c'était le fermier de Ballengiech qui venait demander à souper au roi du Kippen. Buchanan, qui ne connaissait aucun fermier de ce nom, se leva aussitôt en promettant à ses convives d'étriller si bien le drôle qui se présentait dans un moment si inopportun, que les chiens du château en hurleraient. En conséquence, il prit son fouet de chasse et descendit pour accomplir cette promesse, à laquelle on le savait, en pareille circonstance, on ne peut plus religieux. Mais, à la moitié de l'escalier, il s'arrêta stupéfait : il avait reconnu le roi, debout et attendant sur le seuil de la porte. Alors, laissant tomber son fouet, il se précipita aux pieds de Jacques, lui demandant pardon de son insolence et se mettant à sa merci pour tel châtiment qu'il lui plairait de lui imposer.

Jacques le releva en riant et en disant qu'entre rois une pareille humilité n'était pas convenable ; que, se trouvant privé de souper par la perte de sa venaison, il venait lui demander sans façon une part du sien. Buchanan, qui connaissait la sévérité dont Jacques s'était fait un devoir en mille circonstances, n'était qu'à demi rassuré par l'air bienveillant de son confrère en royauté. Cependant il le conduisit dans la salle du festin, chapeau bas et une torche à la main ; puis, arrivé là, il lui donna la place d'honneur, et voulut rester debout derrière lui pour le servir ; mais le roi exigea qu'il se mît à table, et, donnant lui-même l'exemple de la gaieté et de l'appétit, il rit et mangea, dit-il lui-même au dessert, comme cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps.

Buchanan en fut quitte pour la peur, et, depuis ce jour, on ne l'appela plus que le roi du Kippen.

Jacques avait entendu dire que, dans certaines parties de l'Ecosse, et particulièrement dans le Clydesdale, on avait remarqué que plusieurs rivières chariaient des parcelles d'or ; il en conclut qu'il y avait des mines dans les environs ; et, faisant venir des ingénieurs d'Allemagne, il leur fit explorer le terrain, où ils trouvèrent, en effet, un filon assez considérable d'or parfaitement pur, dont Jacques fit faire une monnaie à son effigie, que l'on appela *pièces à toque*, parce que le roi y était représenté avec une toque

(1) Ballengiech est un chemin fort étroit et fort roide qui descend du château de Stirling dans la plaine.

sur la terre, et, comme ces mines étaient en pleine exploitation, Jacques invita un jour les ministres de France, d'Espagne et de Portugal à une grande partie de chasse dans la partie de Clydesdale où étaient situées ces mines, mais les prévenant d'avance qu'il faudrait qu'ils se contentassent pour leur dîner du gibier de ses forêts et du fruit de ses terres. Les ambassadeurs, qui connaissaient les difficultés de se procurer d'autres vivres dans une contrée si éloignée de la capitale, excusèrent d'avance le roi de cette sauvage hospitalité, et, comme la chasse était gibóyeuse, acceptèrent avec grand plaisir la royale invitation. Toute la journée, les illustres convives chassèrent guidés par le roi, et virent avec plaisir que la partie importante du dîner, c'est-à-dire le gibier, ne manquerait pas ; mais, en pensant à la disposition du terrain, qui ne se composait que de forêts, de bruyères et de marais, ils se demandaient quels fruits pourraient pousser sur un pareil sol. Cette incertitude dura tout le temps du dîner, qui fut servi tout en gibier, ainsi que l'avait promis le roi ; puis le moment du dessert venu, on apporta devant chaque convive un plat couvert ; tous se regardaient avec étonnement, lorsque le roi les invita à découvrir les plats. Ils obéirent à cette invitation, et les trouvèrent pleins de *pièces à toque*. Alors le roi s'excusa sur la stérilité de la terre, qui ne lui permettait pas d'offrir autre chose que les fruits de ses mines à ses illustres invités. Ce dessert, si peu varié qu'il fût, n'en parut pas moins très apprécié de ceux à qui il était offert.

Cette fastueuse hospitalité était un des caractères de l'époque. Quelque temps après avoir donné ce repas, Jacques fut invité à son tour, par le comte d'Athol, à venir passer, avec le légat du pape, trois jours sur ses terres. Le roi accepta, et se rendit à l'invitation qui lui était faite, accompagné de l'envoyé du saint-siège. Ils s'acheminaient ensemble vers le château du comte, lorsque des valets placés sur la route s'avancèrent vers le roi, et l'invitèrent respectueusement à les suivre, le comte d'Athol ayant momentanément changé le lieu de sa résidence. Le roi, qui se doutait de quelque surprise, ne fit aucune difficulté, et bientôt, au milieu d'une verte prairie, derrière laquelle s'étendait un bois assez considérable, il vit s'élever un château dont il n'avait aucune connaissance. Ce palais improvisé était flanqué de tours, et composé de cent chambres, toutes ornées des fleurs les plus belles et les plus inconnues. Il était, en outre, entouré d'une eau vive, dans laquelle nageaient les plus beaux poissons des lacs, tandis que le bois qui attenait, fermé par un treillis, contenait un nombre incalculable de daims, de chevreuils et de cerfs. Trois jours, la fête dura avec une somptuosité digne d'un prince des *Mille et une Nuits* ; puis, le soir du troisième jour, comme Jacques, enchanté de la réception qu'on lui avait faite, remontait à cheval avec le légat pour retourner à Stirling, le comte d'Athol prit une torche, et, pour éclairer la route du roi, mit le feu au château, qui fut brûlé avec tous les meubles qu'il contenait.

La vie de Jacques s'écoulait donc ainsi au milieu d'aventures étranges et de fêtes somptueuses, et son règne, commencé sous de tristes auspices, promettait une fin heureuse, lorsque la parole d'un homme né dans une autre partie du monde changea tout à coup la face de l'Europe : Luther parut, et la Réformation, née en Allemagne, franchit la mer et passa d'Angleterre en Ecosse.

Un des premiers princes qui l'adoptèrent fut le roi Henri VIII. Ne pouvant obtenir du pape, qui craignait de se faire un ennemi de Charles-Quint, la rupture de son mariage avec Catherine d'Aragon, il avait saisi avec empressement cette occasion d'échapper à la censure pontificale. Mais ce n'était pas encore assez : comme tous les convertis à une foi nouvelle, il avait la manie de faire des prosélytes. En conséquence, il offrit à son neveu Jacques V la main de sa fille Marie, et le titre de duc d'York, s'il voulait adopter la religion réformée et en faire en Ecosse le culte de l'Etat.

Jacques balança un instant, à ce qu'on assure, entre son ancienne religion et la foi nouvelle ; mais bientôt réfléchissant que toute la haute instruction était renfermée dans le clergé, et que le clergé lui était, pour l'administration des affaires, bien autrement secourable que cette noblesse pleine d'arrogance qu'il avait eu tant de peine à dompter, il remercia Henri de ses offres, accorda une influence encore plus grande que celle dont ils jouissaient auparavant à l'archevêque Beaton, et à son neveu David Beaton, ses conseillers les plus intimes. Puis, tournant pour un mariage ses yeux vers la France, il obtint d'abord la main de Madeleine, fille de François Ier, qui mourut après quarante jours de mariage ; puis enfin, celle de Marie de Guise, fille du duc de Guise, dont la famille était connue de toute l'Europe, non seulement par sa foi, mais encore par son fanatisme pour la religion catholique.

Cependant l'exemple du souverain n'avait point été une loi pour ses sujets. Quelques savants écossais, qui avaient étudié sur le continent, avaient adopté la réforme de Calvin ; ils revinrent chez eux pleins de l'ardeur de nouveaux néophytes, et, rapportant des exemplaires de l'Ecriture sainte rédigés d'après le nouveau rite se firent publiquement prédicateurs, et commencèrent à expliquer dans leurs prêches les points de controverse qui s'étaient élevés entre les huguenots et les catholiques romains.

Alors commencèrent les querelles religieuses, et le caractère violent et implacable du roi, qui semblait s'être endormi dans une longue paix, se réveilla avec la guerre. Jeanne Douglas, sœur du comte d'Angus, accusée de magie, fut brûlée vive, et James Hamilton de Draphane, surnommé le bâtard d'Arran, *soupçonné* de haute trahison, fut exécuté sans que le crime eût même été prouvé. Ces deux exécutions remirent toute la noblesse en émoi, jalouse qu'elle était déjà de la préférence que Jacques accordait aux prêtres pour l'administration des affaires de son royaume ; et, à compter de ce moment, il n'y eut plus pour le roi ni fêtes, ni chasses, ni voyages incognito.

Pendant ce temps, Henri pressait toujours son neveu d'adopter la religior réformée, avec tant d'instances, que Jacques, sans courir le risque de rompre tout à fait avec lui, ne put refuser un rendez-vous que son oncle lui donnait dans la ville d'York, où cette question capitale devait être débattue entre les deux souverains. Mais ses conseillers, craignant pour eux les résultats d'une pareille entrevue, employèrent si habilement l'influence que la jeune reine, qui venait de lui donner deux fils, avait sur le roi, que Jacques laissa passer le jour fixé pour le rendez-vous, et demeura tranquillement à Edimbourg, tandis que son oncle l'attendait pendant une semaine tout entière à York.

Henri n'était point de caractère à supporter tranquillement une pareille insulte. Aussi envoya-t-il à l'instant même sur les frontières, une armée qui entra en Ecosse et qui mit tout à feu et à sang. Jacques, attaqué ainsi à l'improviste, fit un appel à sa noblesse, qui malgré les causes de mécontentement qu'elle avait, ou qu'elle croyait avoir, oublia tout, du moment qu'il s'agissait de la défense du sol ; de sorte que, le 1er novembre 1542, Jacques se trouva dans les marches de son royaume avec trente mille hommes, à peu près.

Là, il apprit que le général anglais avait déjà repassé la frontière ; et, se trouvant à la tête d'une si belle armée il résolut de le poursuivre à son tour, et de reporter à Henri la guerre que celui-ci lui avait apportée. Il rassembla donc sa noblesse pour lui faire part de cette intention. Mais alors chaque chef lui déclara qu'il était venu à son appel parce qu'il était du devoir de tout Ecossais de chasser l'ennemi de l'Ecosse ; mais que, puisque les Anglais avaient évacué le territoire, ils ne le poursuivraient pas plus loin, ayant appris, par l'expérience qu'ils avaient faite à Flodden, le danger de pareilles excursions. Jacques, furieux, insista avec de grandes menaces ; mais, dans la nuit qui suivit cette altercation, les nobles se retirèrent chacun de son côté, avec leurs troupes, et, le lendemain, le roi se trouva seul avec sir John Scott de Thirlstane, qui lui offrit de l'accompagner partout où il voudrait aller.

Jacques le récompensa en lui permettant de coudre au chef de ses armes un faisceau de lances avec cette devise : *Toujours prêt.*

Mais ce dévouement était inutile ; aussi Jacques, humilié de l'abandon où l'avait laissé sa noblesse, revint-il à Edimbourg, où il se renferma dans son palais, en proie au plus sombre découragement.

Une nouvelle désertion qui se manifesta dans une autre armée de dix mille hommes qu'il avait envoyée dans les marches de l'Ouest sous la conduite de son favori Olivier Sainclair, vint porter un dernier coup à la constance du roi ; ce découragement, qu'on avait espéré voir disparaître, se changea peu à peu en une profonde mélancolie. Sur ces entrefaites, ses deux fils moururent.

Alors la vie du roi ne fut plus qu'un désespoir continuel, auquel le sommeil ne pouvait pas même apporter une trêve ; car à peine avait-il les yeux fermés, qu'une sanglante apparition se dressait devant lui : c'était le spectre de James Hamilton, ce farouche chef de montagnards, dont, sur un simple soupçon, il avait ordonné le supplice. Il lui semblait que le fantôme s'approchait de lui, et lui coupait l'un après l'autre les deux bras, puis s'éloignait en lui disant qu'il reviendrait bientôt lui couper la tête. En proie le jour à cette tristesse, la nuit à ce délire, Jacques se sentit enfin pris d'une fièvre brûlante, qui en quelques jours l'étendit sur un lit d'agonie. Il y était couché, lorsqu'on vint lui annoncer que la reine était accouchée d'une fille, et qu'ainsi, avec la grâce de Dieu, la couronne resterait dans sa branche descendante. Mais il secoua tristement la tête en disant :

— Par fille elle est venue, par fille elle s'en ira.

Puis, tournant la tête du côté du mur, il poussa le dernier soupir.

VII

Cette fille, née sous de si tristes auspices, était Marie Stuart.

Elle avait vu le jour le 7 décembre 1542, au château de Linlithgow, petite ville située à sept lieues d'Edimbourg. Ainsi, Marie commençait en prison une vie qu'elle devait finir en prison.

Deux ans après, le château de Stirling ne sembla plus à la reine une retraite assez sûre, et elle fit transporter la petite Marie dans une île au milieu du lac de Menteith ; et un monastère fortifié, seul édifice qui s'élevât en ce lieu, servit d'asile au noble enfant qu'il était chargé de défendre à la fois par la force de ses murailles et par la sainteté de sa destination. C'est que, pendant cet intervalle, l'Ecosse s'était peu à peu brouillée avec l'Angleterre, sa vieille ennemie, et avait renoué avec la France, son ancienne alliée. Il était même déjà question d'une alliance entre le jeune dauphin François, fils aîné de Henri II, et la fiancée d'Edouard ; et, comme ces bruits se répandaient, Marie de Guise ne croyait pas pouvoir prendre trop de précautions pour la sûreté de sa fille. Bientôt ces bruits prirent une telle consistance, que, Henri VIII étant mort, le lord protecteur Somerset entra en Ecosse avec une armée de dix-huit mille hommes, soutenue par une flotte nombreuse, et vint réclamer à main armée l'enfant pour laquelle deux peuples allaient s'égorger avant qu'elle sût même ce que c'était que la vie ou la mort.



Henri se renversa aussitôt en arrière.

En arrivant au monde, elle trouva la calomnie, qui devait s'asseoir sur sa tombe, déjà debout auprès de son berceau. Le bruit se répandit qu'elle était contrefaite, et, lorsque, quelques jours après son sacre, qui eut lieu avant qu'elle eût atteint l'âge de neuf mois, l'ambassadeur de Henri VIII vint demander sa main pour le prince de Galles, qui n'avait lui-même que six ans ; comme l'ambassadeur revenait plusieurs fois sur le bruit qui s'était répandu que la jeune princesse ne pourrait vivre, sa mère, Marie de Guise, la tira de son lit, la débarrassa de ses langes, et la mit nue sur le tapis. En voyant l'enfant royal s'y rouler et s'y débattre joyeusement, l'ambassadeur, à son grand regret peut-être, n'eut plus rien à dire, et Marie fut fiancée à Edouard.

Cependant ces fiançailles ne purent rassurer la régente ; elle faisait partie d'une famille qui était née, qui avait grandi et qui devait mourir au milieu des factions. Les Guise étaient les Douglas de la France. Tour à tour soutiens et ennemis du trône, ils avaient appris à se défier des rois, à qui ils devaient donner si souvent occasion de se défier d'eux. Elle fit donc transporter la petite reine à Stirling, mettant auprès d'elle, pour la distraire dans sa précoce captivité, quatre jeunes filles nées le même jour qu'elle et portant le même prénom qu'elle ; c'étaient Marie Livingston, Marie Beaton, Marie Fleming et Marie Seyton

Cependant les Ecossais, animés par les exhortations de Marie de Guise et du comte d'Arran, rassemblèrent une armée si considérable, qu'elle formait presque le double du nombre de l'armée anglaise ; malheureusement, comme toujours, cette armée était composée de soldats venus les uns de la plaine et les autres de la montagne, de clans sinon ennemis, du moins rivaux, et qu'une haine plus forte encore que celle qu'ils se portaient les uns aux autres avait momentanément réunis. Cependant, à la vue, cette assemblée militaire n'en était pas moins imposante. Quand le duc de Somerset, qui commandait en personne l'armée d'invasion, fut arrivé près du village de Muselbarth, et

qu'il eut vu que toute l'armée écossaise était rangée en bataille en arrière de la petite rivière d'Esk, il reconnut qu'elle ne pouvait être forcée dans une pareille position, et s'arrêta tout court, espérant que ses ennemis commettraient quelqu'une de ces imprudences qui leur avaient presque toujours fait perdre leurs plus sûres batailles. Il ne s'était pas trompé. Le comte d'Arran, voyant ce mouvement d'hésitation, crut qu'il n'avait qu'à se porter en avant pour décider les Anglais à la retraite. En conséquence, il traversa l'Esk, donnant ainsi aux Anglais, qui étaient rangés en ligne sur une éminence, l'avantage du terrain, qu'il comptait compensé, et bien au delà, par celui du nombre. Les Ecossais se rangèrent en bataille selon leur habitude, c'est-à-dire se formant en immenses carrés. Chaque homme avait au côté sa claymore et à la main sa lance ; cette lance était longue de dix-huit pieds. Lorsqu'ils étaient en lignes et serrés les uns contre les autres, attendant le combat, chacun tenait sa lance debout ; mais, lorsque l'ennemi chargeait sur eux, le premier rang mettant un genou en terre, abaissait la pointe de ses lances qu'il dirigeait contre les assaillants. Le second rang se courbait un peu et présentait de la même façon le fer de ses lances. Enfin le troisième rang, que l'on avait le soin de composer toujours d'hommes de haute taille, pointait également ses lances par-dessus la tête de ses compagnons. Il en résultait que, défendu par ses mille dards, le carré ressemblait à un hérisson gigantesque que l'on ne savait plus de quel côté attaquer.

Les Ecossais ne manquèrent point cette fois à leur habitude, et, comme de coutume, ils s'en trouvèrent bien. Lord Gray, qui commandait la cavalerie anglaise, fut celui qui entama la bataille en se précipitant sur cette forêt homicide ; mais les cavaliers furent reçus à la pointe des lances écossaises : de sorte que, comme les lances anglaises étaient plus courtes de près de quatre pieds, tout le mal fut pour les assaillants, qui venaient s'enferrer, hommes et chevaux, sans pouvoir rendre le mal qu'on leur faisait. Trois fois cependant lord Gray revint à la charge, et trois fois il fut repoussé avec une perte considérable. Alors, voyant que ses hommes succomberaient jusqu'au dernier dans cette lutte où tout le péril était pour eux, il fit, d'après le conseil du duc de Warwick, avancer un corps d'archers et de fusiliers ; de sorte que ce furent les Ecossais à leur tour, qui se trouvèrent recevoir la mort sans pouvoir la rendre. Angus et ses soldats supportèrent plusieurs décharges successives avec un courage héroïque ; mais enfin, voyant qu'ils présentaient aux traits et aux balles de leurs ennemis un point de mire trop étendu, Angus ordonna un changement de front qui devait présenter une masse plus profonde, mais plus étroite. Le mouvement fut mal interprété du reste de l'armée, qui, croyant que son avant-garde battait en retraite, se mit à fuir, saisie d'une terreur panique. Lord Somerset profita de ce moment pour lancer toute sa cavalerie, et, comme, en fuyant, les Ecossais jetaient ces longues lances qui les avaient si bien protégés tant qu'ils étaient restés en carrés, les Anglais en eurent bon marché dès ce moment. Le carnage fut d'autant plus terrible, que l'Esk, qui coulait derrière eux, leur offrait un seul pont pour toute retraite ; en sorte que l'armée tout entière, se pressant à cette issue trop étroite, fut complètement mise en pièces. Le carnage fut si terrible, que, pendant l'espace de cinq milles carrés, on ne pouvait faire un pas sans mettre le pied sur un cadavre ou sur des boucliers et des lances que les fugitifs avaient jetés derrière eux afin de courir plus vite.

Cependant cette grande défaite produisit sur les Ecossais un effet contraire à celui qu'elle eût produit sur tout autre peuple, tant était grande la haine qu'ils portaient aux Anglais. Edimbourg tout entière se souleva, et il arriva de tous côtés des bruits si menaçants de défense, que le duc de Somerset n'osa point s'avancer plus loin. Quant à la jeune Marie, pour que dans un aucun cas elle ne pût devenir l'épouse d'Edouard IV, la régente décida qu'elle serait envoyée en France pour y être élevée, et qu'aussitôt nubile elle y deviendrait la femme du dauphin. De son côté, la France arriva au secours des Ecossais avec une promptitude qui prouvait le prix qu'elle attachait à leur alliance; ils reçurent en même temps un renfort de troupes commandées par le marquis d'Essé, et avec lequel ils reprirent immédiatement trois ou quatre châteaux qui étaient tombés entre les mains des Anglais après la bataille de Pinkie, et l'avis que M. de Brézé était parti de Brest pour venir recevoir, des mains de la régente, la jeune reine au château de Dumbarton. Marie y fut donc conduite, et, le 13 août 1548, monta à bord des galères françaises mouillées à l'embouchure de la Clyde ; elle avait alors cinq ans et huit mois, et avait avec elle ses quatre Marie, trois de ses frères naturels, et, parmi ceux-ci, Jacques Stuart, prieur de Saint-André, le même qui devait devenir plus tard comte de Murray et régent d'Ecosse.

La petite Marie aborda heureusement à Brest, après avoir été vivement poursuivie par une flotte anglaise, et, là, elle trouva une députation royale qui la conduisit aussi tôt à Saint-Germain. Henri II l'y attendait, et la reçut en fille ; puis, après l'avoir comblée de caresses pendant quelques jours, la fit conduire dans un couvent de Paris où étaient élevées les héritières des plus riches maisons de France.

Marie arrivait, au reste, dans la plus belle époque de notre ère moderne, et s'épanouissait, royale fleur de poésie, aux plus purs rayons de ce soleil civilisateur qui, pour la seconde fois, se levait sur le monde. Chaque nation était alors dans l'enfantement de quelque grande chose. Colomb venait de découvrir un monde ignoré, et Gama de retrouver un monde perdu. Luther et Calvin fondaient une réforme européenne. Raphaël et Michel-Ange avaient mérité, l'un le nom de divin, et l'autre celui de grand. Machiavel, Guichardin et Paul Jove continuaient Tacite et Suétone. L'Arioste et le Tasse écrivaient, après *l'Enfer* de Dante, les deux plus grands poèmes des âges modernes. Copernic et Galilée réglaient la marche du monde. Spencer posait les règles de la langue, Ben Johnson celles de la scène ; et Shakspeare, prêt à s'élancer sur les planches ignobles dont il devait se faire un piédestal sublime, gardait les chevaux des spectateurs à la porte du théâtre du *Taureau rouge*.

La France, dont les Médicis avaient ouvert les portes à Benvenuto Cellini, au Primatice et à Léonard de Vinci, n'était point restée en arrière des autres peuples dans ce grand mouvement. Les Tuileries, artistiques et intellectuelles, Fontainebleau et Saint-Germain s'élevaient ; Rabelais et Marot achevaient leur carrière, Ronsard et Montaigne commençaient le leur ; Amyot traduisait les chefs-d'œuvre grecs dans un langage naïf et gracieux ; Brantôme écrivait sa *Vie des grands capitaines*, et son *Histoire des dames galantes ;* Dubellay et Jodelle étaient nés ; Corneille, Rotrou et Molière allaient naître.

Ce fut au milieu de ces hommes élus que grandit Marie Stuart. Aussi elle avait quatorze ans à peine, que déjà, savante dans les langues anciennes et dans les arts modernes, elle récitait, dans une salle du Louvre, en présence de Henri II, de Catherine de Médicis et de toute la cour, une proposition latine de sa composition, dans laquelle elle soutenait qu'il sied aux femmes de cultiver les lettres, et que le savoir est pour elles ce que le parfum est pour les fleurs. Marie Stuart fut fort applaudie dans ce discours, car elle offrait en même temps l'exemple et le précepte.

Sa vie s'écoulait donc heureuse et brillante près du roi Henri II, ce galant et martial chevalier, qui aimait tant les femmes, que l'on fit sur lui ce quatrain, à propos de la duchesse de Valentinois :

Sire, si vous laissez, comme Charles désire,
Comme Diane fait, par trop vous gouverner,
Fondre, pétrir, mollir, refondre, retourner,
Sire, vous n'êtes plus, vous n'êtes plus que cire !

et qui aimait tant la guerre, que sur la tranchée même d'une ville qu'il assiégeait et prenait fièrement d'assaut, M. le connétable, en le repoussant en arrière et en se jetant devant lui, lui dit un jour :

— Mordieu ! sire, si vous voulez continuer cette vie, il ne faut pas que nous fassions plus de fond de vous que d'un oiseau sur la branche ; et il nous faudra une forge neuve pour forger tous les jours de nouveaux rois, pour peu que vos successeurs veuillent en faire autant que vous en faites.

Il résultait de ce goût belliqueux, qu'à défaut de guerres réelles, qui cependant à cette époque ne manquaient pas, Henri II prenait plaisir aux guerres simulées : et cela était si bien connu de tous, qu'à son retour de Savoie, la ville de Lyon lui donna une fête, où, au dire de Brantôme, il y avait trois singularités fort belles : la première, qui était un combat à l'antique et à outrance de douze gladiateurs, dont six étaient vêtus de satin blanc et six de satin cramoisi ; la seconde, qui était une grande naumachie ou combat naval de frégates, de nefs et de barques, commandées par deux grandes galères capitanes, dont l'une était verte, et l'autre blanche, noire et rouge ; et dont enfin la troisième était une belle tragi-comédie, que le grand et magnifique cardinal de Ferrare, primat de la Gaule et archevêque de Lyon, donna dans une salle qu'il avait, pour cette circonstance, fait tendre et arranger comme un théâtre.

Aussi tout était occasion de fêtes et de tournois pour la cour de France ; et, lorsque, le 24 décembre 1558, Marie avait épousé le dauphin, Henri II, son père, avait pris si grand plaisir aux bals et joutes qui avaient eu lieu à cette occasion, qu'il résolut de renouveler ces solennités à propos du mariage d'Elisabeth, sa fille, avec Philippe II, et de Marguerite, sa sœur, avec le duc de Savoie.

Pour donner plus de développement à ce combat, Henri II désigna le clos des Tournelles, qui était situé dans la rue

Saint-Antoine, et choisit pour tenir avec lui, contre tout venant, M. de Guise, M. de Nemours et M. de Ferrare.

Le 10 juillet 1559 arriva ; c'était le jour désigné pour la joute. Le roi Henri II portait une livrée blanche et noire, laquelle, pour l'amour de la belle veuve qu'il servait, était sa livrée ordinaire.

M. de Guise avait sa livrée blanche et incarnat, qu'il ne quittait jamais et qu'il portait en l'honneur d'une fille de la cour dont il était amoureux.

M. de Nemours avait sa livrée habituelle, c'est-à-dire jaune et noire, et il avait pris ces deux couleurs, qui voulaient dire plaisir et fermeté, par la raison qu'étant l'amant d'une des plus belles dames de France, aucune ne lui pouvait donner plus de plaisir, comme aussi, de son côté, devait-il lui être ferme et fidèle, n'ayant aucune chance de rencontrer mieux ailleurs.

Enfin, M. de Ferrare avait sa livrée jaune et noire ; mais, quant à lui, nul ne dit pourquoi il était vêtu ainsi, et si c'était par sentimentalité ou par caprice.

Toute la journée, le roi et ses trois partenaires tinrent contre tout venant ; et cela en bons et braves chevaliers et aux grands applaudissements de toute la cour ; puis comme le soir arrivait et que le tournoi était presque fini, l'infatigable Henri voulut rompre encore une lance, et envoya dire à Gabriel de Lorges, comte de Montgomery, qu'il comparût à son tour et se mît en lice, car il voulait courir contre lui. Si grand que fût cet honneur, soit pressentiment, soit paresse, Montgomery pria le roi de l'en dispenser, n'étant point dans l'intention de combattre cette journée et ne s'étant point muni de cheval, d'armure ni de lance. Mais Henri, poussé par son mauvais destin, insista, disant que Montgomery était de la taille de M. de Nemours, et qu'il trouverait tout ce dont il aurait besoin sous la tente de ce dernier. Cependant Montgomery n'en persista pas moins dans son refus, tandis que Catherine de Médicis, de son côté, voyant que l'heure du souper approchait, fit dire au roi qu'il avait assez jouté dans la journée, et qu'elle le priait, pour l'amour d'elle, de ne plus courir. Mais le roi, au contraire, lui fit répondre que, pour l'amour d'elle, il romprait cette lance qui serait la dernière ; et la reine eut beau le prier, par M. de Savoie, qu'il lui fît le plaisir de tout quitter et de venir la rejoindre, il s'obstina à rester à cheval dans la lice, et, s'adressant de nouveau à Montgomery, il ne l'invita plus, mais lui ordonna de descendre ; il n'y avait plus moyen de refuser.

Montgomery, forcé d'obéir, se rendit à la tente de M. de Nemours, prit une de ses armures, choisit la lance la plus faible qu'il trouva, afin que le combat fût aussi court que possible. Puis, étant sorti de la tente, il fit boucler sa targe, s'élança sur son cheval, tourna autour de la lice, et entra par le côté opposé à celui où l'attendait Henri II.

A peine le roi le vit-il paraître, qu'il le railla joyeusement sur le retard qu'il avait mis à descendre ; mais Montgomery ne lui répondit rien autre chose que ces paroles :

— Vous l'avez ordonné, sire, il a bien fallu que j'obéisse.

Et, mettant sa lance en arrêt, il attendit le signal, et, aussitôt qu'il fut donné, les deux champions coururent l'un sur l'autre.

Arrivés au milieu de la lice, ils se rencontrèrent avec une telle force, que les deux lances se brisèrent, celle de Henri en trois morceaux, et celle de Montgomery à quelques pouces du fer ; mais, par un hasard fatal, cette extrémité, qui, par la manière dont le bois avait éclaté, s'était effilée comme une lance, pénétra dans la visière du roi, et lui entra profondément dans l'œil. Henri se renversa aussitôt en arrière et tomba de cheval, lâchant le tronçon de sa lance.

Montgomery, qui vit bien que le roi était blessé, sauta à bas de son cheval, et, avec l'aide de M. de Montmorency, qui était un des maréchaux du camp, il le souleva et détacha son casque : l'éclat de bois était resté dans la plaie, et, comme ni l'un ni l'autre n'osaient y toucher, Henri le prit et l'arracha lui-même. Ce fut alors qu'on put juger combien la plaie était dangereuse, puisqu'on voyait au sang que l'éclat avait pénétré de deux ou trois pouces.

Cependant Henri ne perdit point connaissance, et, tendant la main à Montgomery :

— Soyez tous témoins, dit-il à ceux qui l'entouraient, que, quelque chose qu'il arrive de cette blessure, je pardonne à celui qui me l'a faite ; d'ailleurs, c'est moi qui l'ai contraint à cette joute, qu'il ne voulait pas accepter.

On emporta le roi au milieu de la désolation générale, chacun implorant l'aide de Dieu et le secours des hommes ; mais prières et science, tout fut inutile, et, au bout de quelques jours, Henri mourut.

On grava ce vers sur sa tombe :

Quem Mars non rapuit, Martis imago rapit.

Lorsque Henri II mourut, c'était un triste présage pour les noces d'Elisabeth et pour le règne de Marie Stuart, et qui ne se démentit ni pour l'une ni pour l'autre.

Le 10 juin 1560, la régente d'Ecosse mourut à son tour, et Marie Stuart n'avait point encore quitté le deuil de sa mère, qu'il lui fallut prendre celui de son mari. A dix-huit ans, elle se trouvait douairière de France, reine d'Ecosse et prétendante au trône d'Angleterre, auquel elle avait, comme petite-fille de Henri VII, autant et même plus de droits qu'Elisabeth, qui avait été exclue de la couronne par son père lui-même, lequel l'avait déclarée illégitime lors du procès d'Anne Boleyn, sa mère.

VIII

La mort prématurée de François II venait surprendre Marie Stuart dans toute la fleur de sa jeunesse et dans tout l'éclat de sa beauté. Elle pleura cette mort comme une femme et la chanta comme un poète. Brantôme, dans son admiration pour elle, nous a conservé la douce et tendre complainte qu'elle fit à cette occasion, et qui peut se comparer aux plus belles poésies de cette époque. La voici :

En mon triste et doux chant,
D'un ton fort lamentable,
Je jette un deuil tranchant
De perte incomparable,
Et en souspirs cuisants
Passe mes meilleurs ans.

Fut-il un tel malheur
De dure destinée,
Ny si triste douleur
De dame fortunée,
Qui mon cœur et mon œil
Vois en bière et cercueil ?

Qui en mon doux printemps
Et fleur de ma jeunesse,
Toutes les peines sens
D'une extresme tristesse,
Et en rien n'ay plaisir,
Qu'en regret et désir ?

Ce qui m'estoit plaisant
Ores m'est peine dure ;
Le jour le plus luisant
M'est nuit noire et obscure,
Et n'est rien si exquis
Qui de moy soit requis.

J'ai au cœur et à l'œil
Un portraict et image
Qui figure mon deuil
En mon pasle visage,
De violette taint,
Qui est l'amoureux teinct.

Pour mon mal estranger (1),
Je ne m'arreste en place ;
Mais, j'ay eu beau changer,
Si ma douleur n'efface ;
Car mon pis et mon mieux
Sont les plus déserts lieux.

Si en quelque séjour,
Soit en bois ou en prée,
Soit sur l'aube du jour,
Ou soit sur la vesprée,
Sans cesse mon cœur sent
Le regret d'un absent.

Si parfois vers ces lieux
Viens à dresser ma veue,
Le doux traict de ses yeux
Je vois en une nue ;
Soudain je vois en l'eau,
Comme dans un tombeau.

Si je suis en repos
Sommeillant sur ma couche,
J'oy qu'il me tient propos,
Je le sens qu'il me touche.
En labeur, en recoy,
Tousjours est prest de moy.

Je ne vois autre object,
Pour beau qu'il se présente,
A qui que soit subject,
Oncques mon cœur consente,
Exempt de perfection,
A cette affection.

(1) Distraire.

Mets, chansón, icy fin
A si triste complainte
Dont sera le refrein :
Amour vraye et non feinte,
Pour la séparation
N'aura diminution.

On comprend que de si doux vers, dits par une aussi belle bouche, devaient faire tourner la tête à tous ceux qui voyaient et entendaient Marie, soit à son luth, dont elle jouait merveilleusement, soit à son clavecin, dont elle touchait avec une mélodie à laquelle les plus grands musiciens n'eussent pu atteindre, n'ayant pas son âme. Aussi tous ceux qui la voyaient en devenaient-ils amoureux, et chacun lui paya-t-il son tribut à la cour, depuis M. de Damville, qui lui offrit sa main, jusqu'à M. de Maisonfleur, qui fit pour elle ces vers :

L'on void, sous blanc atour
En grand deuil et tristesse,
Se pourmener maînct tour
De beauté la déesse.
Tenant le traict en main
De son fils inhumain,
Et Amour, sans fronteau,
Voletter autour d'elle,
Desguisant son bandeau
En un funèbre voile
Où sont ces mots escrits :
« Mourir ou estre pris. »

Cependant tous ces hommages dans un moment où elle était si peu disposée à les recevoir, fatiguèrent Marie, qui se retira à Reims, près de son oncle, le cardinal de Lorraine, archevêque de cette ville. Là, elle apprit tous les changements religieux qui se faisaient en Ecosse, où le parti protestant prenait chaque jour une nouvelle influence. Le cardinal de Lorraine, qui était profondément zélé pour la religion catholique, pensa alors qu'il serait urgent pour le bien de l'Eglise que Marie, dont il connaissait la foi éclairée et constante, retournât en Ecosse. En conséquence, il fit demander un sauf-conduit pour elle à Elisabeth, qui le refusa. On annonça cette nouvelle à Marie, qui répondit en souriant :

— J'ai bien échappé au frère pour venir en France, j'échapperai bien à la sœur pour retourner en Ecosse.

Et, comme son oncle lui proposait de laisser ses pierreries, lui promettant de les lui faire passer par une voie sûre :

— Quand j'expose ma personne, répondit-elle, je puis bien, ce me semble, exposer quelques bijoux.

Marie disait toutes ces choses par force d'âme et par puissance de caractère ; mais la vérité est qu'elle eût mieux aimé rester simple douairière de son Poitou et de sa Touraine que de retourner en son royaume d'Ecosse. De son côté, le jeune roi Charles IX avait grande envie de la retenir en France ; car, tout enfant qu'il était, il en était fort amoureux, si bien qu'il passait quelquefois des heures entières les yeux fixés sur son portrait, disant que Marie était la plus belle princesse qui fût au monde, et qu'il voudrait être mort comme François, et couché à sa place dans son tombeau, après l'avoir possédée comme lui pour femme pendant un an. Comme on lui faisait observer que c'était sa belle-sœur, et qu'il avait tort de se laisser aller à de telles idées, il répondait qu'on n'avait que faire de s'inquiéter de cette parenté, que c'était une affaire à démêler entre lui et le pape, et que, lorsqu'il serait en âge de se marier, Sa Sainteté ne lui refuserait certainement pas à lui, roi, une dispense qu'elle avait accordée à M. de Love et au marquis d'Aguilar. Il en résulta que le voyage de Marie, qui avait été décidé pour le printemps, fut remis de mois en mois, si bien qu'elle ne partit de Paris que vers la fin de juillet. Au reste, ce printemps avait été si froid et si triste, que les beaux esprits avaient fait là-dessus force sonnets et madrigaux, disant qu'il n'avait voulu se parer ni de sa verdure ni de ses fleurs, pour témoigner du deuil que lui causait la perte de la reine de toutes ses roses.

Marie arriva à Calais, accompagnée de ses oncles, de M. de Nemours, de M. de Damville, de Brantome et d'une multitude d'autres seigneurs de la cour, parmi lesquels était un jeune homme nommé Chatelard, neveu du chevalier sans peur et sans reproche, beau chevalier et gentil poète. Elle trouva dans le port de cette ville deux galères qui l'attendaient, l'une sous les ordres de M. de Mévillon, et l'autre sous le commandement du capitaine Albize. Marie resta six jours à Calais, tant ceux qui l'avaient accompagnée jusque là, arrivés au terme fatal, avaient peine à se séparer d'elle. Enfin le 15 août 1561 elle monta sur la galère de M. de Mévillon, qui était la plus belle et la meilleure, ayant près d'elle MM. d'Aumale et d'Elbeuf, M. de Damville, Brantôme, Chatelard, et plusieurs autres encore qui la voulurent accompagner jusqu'en Ecosse.

Mais, de même que l'Ecosse ne pouvait la consoler de la France, ceux qui venaient avec elle ne pouvaient lui faire oublier ceux qu'elle quittait ; aussi était-ce ceux-là qu'elle semblait aimer le plus. Debout, à la proue de la galère, pendant que les rames l'entraînaient hors du port, elle ne cessait de saluer de son mouchoir, qu'elle tenait à la main, et dont elle essuyait ses larmes, les parents et les amis qu'elle laissait sur le rivage. Enfin elle entra en pleine mer, et, là, sa vue fut attirée malgré elle vers un bâtiment qui allait rentrer dans le port d'où elle sortait, et qu'elle suivait des yeux, enviant sa destinée, lorsque tout à coup le navire se pencha en avant, comme s'il eût reçu un choc sous-marin, et, tremblant depuis sa mâture, commença, au milieu des cris de son équipage, à s'enfoncer dans la mer ; ce qui se fit si rapidement, qu'il avait disparu avant que la galère de M. de Mévillon eût pu lancer sa barque à son secours. Un instant, on vit surnager, à l'endroit où s'était abîmé le vaisseau, quelques points noirs qui se maintinrent faiblement sur la surface de l'eau, puis s'enfoncèrent les uns après les autres, avant qu'on pût arriver jusqu'à eux, quoique l'on fît force de rames ; si bien que la barque revint sans avoir pu sauver un seul naufragé, et que Marie Stuart s'écria :

— O mon Dieu ! Seigneur ! quel augure de voyage est-ce que celui-ci ?

Pendant ce temps, le vent avait fraîchi, et la galère commençait de marcher à la voile, ce qui permettait à la chiourme de se reposer ; de sorte que, voyant qu'elle s'éloignait rapidement de la terre, Marie Stuart s'appuya sur la muraille de la poupe, les yeux tournés vers le port, la vue obscurcie par de grosses larmes, et ne cessant de répéter :

— Adieu, France ! adieu, France !

Elle resta ainsi près de cinq heures, c'est-à-dire jusqu'au moment où la nuit commença de tomber ; et sans doute elle n'eût point pensé à se retirer d'elle-même, si l'on ne fût venu la prévenir qu'on l'attendait pour souper. Alors, redoublant de pleurs et de sanglots :

— C'est bien à cette heure, ma chère France ! dit-elle, que je vous perds tout à fait, puisque la nuit, jalouse de mon dernier bonheur, apporte son voile noir devant mes yeux, pour me priver d'un tel bien. Adieu donc, ma chère France, je ne vous verrai jamais plus !

Puis, faisant un signe à la personne qui l'était venue chercher qu'elle allait descendre après elle, elle prit ses tablettes, en tira un crayon, s'assit sur un banc, et, aux derniers rayons du jour, écrivit ces vers si connus :

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance !
Adieu, France ! adieu, mes beaux jours !
La nef qui déjoint nos amours
N'a eu de moi que la moitié :
Une part te reste, elle est tienne ;
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne.

Puis alors elle descendit enfin, et, s'approchant des convives qui l'attendaient :

— J'ai fait tout le contraire de la reine de Carthage, dit-elle ; car Didon, lorsque Enée s'éloigna d'elle, ne cessa de regarder les flots, tandis que, moi, je ne pouvais détacher mes yeux de la terre.

On l'invita alors à s'asseoir et à souper ; mais elle ne voulut rien prendre, et se retira dans sa chambre, en recommandant au timonier de la réveiller au jour, si l'on voyait encore la terre. De ce côté, du moins, la fortune favorisa la pauvre Marie ; car, le vent étant tombé, le bâtiment ne marcha toute la nuit qu'à l'aide de rames ; de sorte que, lorsque le jour revint, on était encore en vue de la France. Le timonier entra donc dans la chambre de la reine, ainsi qu'elle le lui avait ordonné ; mais il la trouva éveillée, assise sur son lit, et regardant par la fenêtre ouverte le rivage bien-aimé qu'elle quittait avec tant de douleur.

Cependant cette dernière joie ne fut pas longue, le vent fraîchit, et bientôt l'on perdit de vue la France. Marie n'avait plus qu'un espoir : c'est qu'on apercevrait au large la flotte anglaise, et qu'on serait obligé de rebrousser chemin ; mais ce dernier espoir fut bientôt perdu comme les autres : un brouillard si épais qu'on ne pouvait se voir d'un bout de la galère à l'autre s'étendit sur la mer, et cela comme par miracle ; car ainsi que nous l'avons dit, on était encore en plein été. On navigua donc au hasard, courant le danger de faire fausse route, mais aussi ayant la chance d'échapper plus facilement à l'ennemi. En effet, le

troisième jour, le brouillard se dissipa, et l'on se trouva au milieu de roches où sans aucun doute la galère se fût brisée si l'on eût fait deux encablures de plus. Le pilote alors prit hauteur, reconnut qu'il était sur les côtes d'Ecosse, et, ayant tiré très habilement le navire des récifs où il était engagé, il aborda à Leith, près d'Edimbourg. Les beaux esprits qui suivaient la reine dirent qu'on avait pris terre par le brouillard dans un pays brouillé et brouillon.

La reine n'était nullement attendue ; aussi lui fallut-il, pour gagner Edimbourg, se contenter, pour elle et pour sa suite, de pauvres baudets mal harnachés, dont quelques-uns étaient sans selle, et n'avaient d'autres brides et étriers que des cordes. Marie ne put s'empêcher de comparer ces pauvres haquenées aux magnifiques palefrois de France qu'elle était habituée à voir caracoler aux chasses et aux tournois ; elle versa quelques larmes de regret en comparant le pays qu'elle quittait avec celui où elle venait d'entrer. Mais bientôt, essayant de sourire à travers ses pleurs, elle dit elle-même que, puisqu'elle avait échangé son paradis contre un enfer, il lui fallait bien prendre patience.



Départ de Marie Stuart.

Le soir, elle eut grand besoin de mettre ce précepte en application ; car ses nouveaux sujets, dans la bonne intention de lui donner une fûée de la joie qu'ils avaient de la revoir, vinrent sous les fenêtres de l'abbaye d'Holyrood, où elle était logée, et, là, dit Brantôme, cinq ou six cents marauds de la ville lui donnèrent l'aubade avec de méchants violons et de petits rebecs dont il n'y a faute en ce pays-là, et se mirent à chanter des psaumes si mal chantés et si mal accordés, qu'on ne pouvait rien entendre de pire.

IX

Dès le lendemain, la reine trouva tout changé autour d'elle. L'Ecosse n'était plus de sa religion. Le parlement avait proscrit le culte catholique, qui était le sien ; et, comme elle entendait la messe dans la chapelle du château, l'indignation du peuple en fut si vivement excitée, qu'une troupe d'hommes armés entra dans l'église pour massacrer le prêtre ; ce qui serait infailliblement arrivé si le prieur de Saint-André, saisissant une épée, ne se fût jeté entre les assaillants et le prêtre, et si celui-ci ne se fût réfugié derrière la reine, qui, se levant pleine de dignité et de force, l'abrita sous sa majesté.

— Hélas ! dit alors Marie, voilà, de la part de mon peuple, un beau commencement d'obéissance et de respect ; quelle en sera la fin ? Si j'en crois mes pressentiments, elle sera triste et malheureuse.

Cependant cette espèce d'émeute eut cela de bon, qu'elle indiqua à Marie la marche qu'elle devait suivre, et que, cédant à cet avertissement, la reine appela toute sa prudence à son aide, et, se servant des moyens de séduction qu'elle avait reçus du ciel, elle captiva entièrement le peuple par son affabilité et les grands par sa déférence. Ainsi, lorsqu'elle assistait au conseil, occupée de quelque ouvrage d'aiguille, comme il convient à une femme, ce n'était point pour donner impérieusement son avis, mais pour consulter modestement les hommes d'Etat qui avaient l'habitude de cette foule turbulente sur laquelle il lui fallait opérer. Il en résulta que, quoique la religion de la majeure partie de ses sujets ne fût point la sienne, Marie n'entreprit rien de contraire à la religion nouvelle, se contentant, pour toute opposition, de ne point ratifier la confiscation des biens du clergé catholique, décrétée par le parlement de 1560. Cependant, au fond du cœur, la reine regardait le triomphe de la religion réformée comme un arrangement temporaire auquel elle était forcée momentanément de se soumettre, mais qu'elle n'attendait que l'occasion de changer en défaite, en rendant le dessus au parti catholique, qu'en sa qualité de Guise, elle ne pouvait, sans une douleur profonde, voir opprimer sous ses yeux.

Cependant, par un concours de circonstances bizarres, le premier coup mortel que porta Marie fut à un seigneur catholique. La reine, comme nous l'avons dit, était fort attachée au prieur de Saint-André, son frère naturel, à qui elle avait donné le titre de comte de Mar, auquel il avait quelques droits, sa mère étant une fille de cette illustre maison. Mais bientôt l'ambition naissante du futur régent ne se borna point là, et il désira le titre de comte de Murray, qui était vacant depuis la mort du célèbre Th-

mas Randolph. Marie qui ne savait rien lui refuser, le lui accorda comme elle avait fait de l'autre.

Ici se présentait une grave difficulté : les grands biens qui dépendaient de ce comté septentrional étaient, depuis l'extinction de leurs premiers maîtres, devenus domaines de la couronne ; de sorte que les seigneurs voisins avaient profité des troubles de l'Ecosse pour empiéter dessus, et que le comte de Huntly, entre autres, en avait fait la meilleure partie de son revenu. Ce comte de Huntly était un homme brave, jouissant d'un pouvoir très étendu sur les comtés du Nord, et faisant partie, comme nous l'avons dit, du petit nombre de seigneurs qui étaient restés fidèles à la religion catholique ; il était, de plus, après les Hamilton, le plus proche allié de la famille royale.

Mais Murray, de son côté, n'était point homme à céder à de pareilles considérations, et à se contenter d'un titre qui ne serait point accompagné de toute la puissance qui en dépendait. Il annonça donc que la reine allait faire un voyage de bon retour dans ses comtés du Nord, et, sous le prétexte de la faire accompagner d'une escorte proportionnée à son rang, il l'entoura d'une véritable armée, il s'avança avec elle, campant par les plaines ou logeant chez ses vassaux. Cette manière de présenter à ce peuple guerrier, sous le costume d'une amazone et partageant toutes les fatigues d'une marche militaire, la reine qu'on lui avait peinte comme une enfant gâtée à la cour de France, était d'une excellente politique. Marie, au reste, seconda à merveille ce dessein, emportée qu'elle était par son inclination personnelle pour les exercices violents et belliqueux, en répétant à chaque halte qu'elle regrettait fort de ne pas être un homme pour dormir à la belle étoile, porter une cotte de mailles sur la poitrine, un casque en tête, un bouclier au bras et une épée au côté.

Marie et Murray firent la route avec une telle rapidité que Huntly fut presque surpris par eux. Son fils, sir John Gordon, qui venait d'être condamné à un emprisonnement d'un mois pour quelques abus de pouvoir, lui était une preuve que la nouvelle reine, conseillée par son frère, ne céderait rien de ses prétentions royales. Il résolut donc de se soumettre, en apparence du moins, et vint au-devant de la reine, l'invitant à accepter l'hospitalité chez lui comme chez un de ses sujets les plus dévoués. Malheureusement, comme Huntly faisait ces protestations à Marie, un de ses officiers lui refusait l'entrée du château d'Inverness, qui était cependant une résidence royale. Il est vrai que Murray, pour ne pas laisser enraciner de pareilles habitudes de rébellion, enleva le château de vive force, et fit pendre le gouverneur aux créneaux de la plus haute tour.

Huntly eut l'air d'applaudir à cette exécution ; mais, ayant, le lendemain, appris que son fils s'était échappé de sa prison et avait fait un appel à ses vassaux, il craignit d'être considéré comme l'instigateur ou tout au moins le complice de ce mouvement, et s'enfuit pendant la nuit. Huit jours après, Marie et Murray apprirent que Huntly avait rassemblé une armée, et marchait sur Aberdeen, semant des proclamations, dans lesquelles il disait qu'il agissait au nom de la reine et pour la tirer de la tutelle où la tenait son frère. C'était au reste la tactique constamment employée, pendant les minorités ou sous les règnes de femmes, par les lords rebelles, de sorte que, comme on y était habitué, ceux-là seuls en fussent dupes dont c'était l'intention de l'être.

Murray et Marie marchèrent contre Huntly, et le joignirent près de Cowiechie. La victoire fut chaudement disputée ; mais enfin elle resta à Murray. Huntly, qui était très gros et très lourd, perdit les arçons dans sa fuite, tomba à terre, et, ne pouvant se relever, tout étourdi qu'il était de sa chute, fut écrasé sous les pieds des chevaux. John Gordon, fait prisonnier, eut la tête tranchée, et un second frère, pauvre enfant qui n'avait encore que quatorze ans et quelques mois, fut jeté en prison pour y attendre sa quinzième année. Le jour où elle fut accomplie, comme il avait atteint l'âge auquel un condamné peut mourir, il fut conduit à l'échafaud rouge encore du sang de son aîné, et, sans pitié, sans miséricorde, exécuté comme lui.

Cette expédition, dans laquelle les Ecossais ne virent rien autre chose que la destruction d'une puissante famille catholique, ne contribua pas médiocrement à rétablir la popularité de Marie. Quant à la noblesse, elle y vit la résolution bien arrêtée, de la part du pouvoir, de ne point laisser empiéter sur ses droits. De sorte que, pendant quelque temps, sauf les prédications frénétiques de John Knox, qui ne cessa jamais d'appeler Marie *la nouvelle Jézabel*, tout fut assez tranquille en Ecosse. C'est dans cette période de calme qu'advint l'aventure qui coûta la vie à Chatelard.

Comme nous l'avons dit, plusieurs Français avaient suivi la reine, et dans ce nombre était M. de Damville, qui, si l'on se le rappelle, n'aspirait à rien de moins que la main de Marie Stuart. Si une pareille prétention pouvait être justifiée chez un homme qui n'était point de famille royale, c'était certes chez celui qui réunissait une aussi haute naissance à un aussi grand courage, et qui voyait déjà en perspective l'épée de connétable. Aussi, lorsque, après trois mois de séjour à la cour d'Ecosse, M. de Damville fut rappelé en France pour aller prendre le gouvernement du Languedoc, où force troubles de religion éclataient, il quitta Marie en conservant l'espoir de la revoir bientôt, rapproché d'elle encore par la première charge du royaume. Mais, comme il savait combien avec facilité on oublie les absents, il laissa près d'elle, pour plaider ses intérêts, un jeune homme de sa maison en qui il avait toute confiance. Ce jeune homme était Chatelard.

Le choix du duc ne pouvait être plus malheureux. Depuis trois ans, Chatelard aimait Marie, et, constamment retenu par la difficulté de la voir en particulier, il avait dissimulé son amour. Mais, devenu le confident de M. de Damville, pour lequel la reine avait quelque penchant, cette difficulté de se trouver en tête-à-tête avec la reine disparut, et, comme Chatelard, en sa double qualité de poète et de gentilhomme ne manquait pas de confiance en lui-même, il commença peu à peu à sacrifier les intérêts qu'il était chargé de représenter pour pousser les siens en avant. Marie Stuart, habituée au langage des courtisans, ne s'aperçut point de ce qu'il y avait de réel dans les allégories dont Chatelard enveloppait ses déclarations quotidiennes. Ce que voyant Chatelard, il substitua les vers à la prose, et, pensant qu'il serait enfin compris en parlant cette langue divine si familière à Marie, il lui remit les strophes suivantes :

Antres, prés, monts et plaines,
Rochers, forêts et bois,
Ruisseaux, fleuves, fontaines,
Où perdu je me vois,
D'une plainte incertaine,
De sanglots toute pleine,
Je veux chanter
La misérable peine
Qui me fait lamenter.

Mais qui pourra entendre
Mon soupir gemissant,
Ou qui pourra comprendre
Mon ennui languissant ?
Sera-ce cet herbage,
Ou l'eau de ce rivage,
Qui, s'écoulant,
Porte de mon visage
Le ruisseau distillant ?

Ou ces sombres vallées,
Où je vois mainte fois
Les sœurs échevelées
Sauteler sous mes doigts ?
Ou les déserts, repaires
De ces lieux solitaires,
Et indiscrets
Qui sont dépositaires
De mes piteux regrets ?

Mais non ! car de la plaie
Cherche en vain guérison
Qui pour secours essaie
Aux choses sans raison.
Il vaut mieux que ma plainte
Raconte son atteinte
Amèrement,
A toi, qui as contrainte
Mon âme en ce tourment.

O déesse immortelle !
Ecoute donc ma voix,
Toi qui tiens en tutelle
Mon pouvoir sous tes lois.
Afin que, si Marie
Se voit en bref carie,
Ta cruauté
La confesse périe
Par ta seule beauté.

On voit bien que ma face
S'écoule peu à peu
Comme la froide glace
A la chaleur du feu.
Et néanmoins la flamme
Qui me brûle et m'enflamme
De passion
N'émeut jamais ton âme
D'aucune affection.

Et cependant ces arbres
Qui sont autour de moi,
Ces rochers et ces marbres
Savent bien mon émoi.

Bref, rien dans la nature
N'ignore ma blessure,
Hors seulement
Toi qui prends nourriture
De mon cruel tourment.

Mais, si t'est agréable,
De me voir misérable,
En tourment tel,
Mon malheur déplorable
Soit alors immortel.

Marie prit ces vers sans leur reconnaître d'autre importance que celle que leur donnait leur mérite poétique. Sous ce rapport, elle en fit le cas qu'ils méritaient, et, le soir même, elle les montra publiquement à toutes les personnes qui composaient son cercle habituel, faisant sur eux les compliments les plus sincères à Chatelard.

Mais ce n'était point cela que désirait l'aventureux jeune homme. Cette fois l'orgueil du poète le cédait aux désirs de l'amant. Et ce n'était pas des louanges de Marie qu'il avait soif, c'était de son amour. Il résolut donc, repoussé qu'il était constamment par l'affectation que mettait la reine à ne le pas comprendre, de tout risquer pour tout obtenir, et, un soir, s'étant introduit dans la chambre de Marie, il se cacha sous le lit.

La reine, sans défiance, venait de rentrer chez elle avec ses femmes, et commençait à se déshabiller, lorsque son chien, qui était un petit épagneul qu'elle aimait beaucoup, et qu'elle tenait alors dans ses bras, se mit à japper avec acharnement en tournant la tête du côté de l'alcôve. Marie d'abord n'y fit point attention ; mais, voyant la persistance de son chien, elle le posa à terre. Il s'élança aussitôt vers le lit, et une des femmes, s'étant baissée, aperçut Chatelard.

La reine fit au chevalier une grave et sévère remontrance ; mais, ne voulant point ébruiter la chose, de peur qu'elle n'allât trop loin, elle recommanda à ses femmes de garder le silence sur cette aventure. Effectivement, contre toute apparence, elle ne transpira point. Mais il résulta de ce silence même que Chatelard demeura convaincu que, sans les femmes de la reine qui se trouvaient là, le pardon de Marie eût été plus complet encore ; de sorte qu'au lieu de combattre son fol amour, il ne chercha qu'une nouvelle occasion d'en obtenir la récompense.

Cette récompense fut terrible. Un mois après l'événement que nous venons de raconter, Chatelard fut trouvé une seconde fois caché dans la chambre de la reine. Et, cette fois, Marie, craignant qu'on ne la crût complice de tant d'audace, dénonça le coupable à son frère. Chatelard, déféré à une cour de justice, fut déclaré coupable du crime de lèse-majesté et condamné à la peine de mort.

Alors Marie eut grand regret de ne point avoir agi cette fois comme la première ; mais il était trop tard ; son droit de grâce, appliqué en cette circonstance, pouvait être funeste à son honneur. Chatelard, condamné, marcha à la mort.

Arrivé à l'échafaud, qui était situé sur la grande place d'Edimbourg, Chatelard, qui avait refusé le secours d'un prêtre, se fit lire l'ode de Ronsard sur la mort, et, ayant écouté avec une admiration profonde et une attention soutenue, il se tourna vers les fenêtres de Marie Stuart, et, s'étant écrié : « Adieu, la plus belle et la plus cruelle princesse qui soit au monde ! » il posa sa tête sur le billot ; alors le bourreau leva sa hache et le décapita du premier coup.

Marie avait été d'autant plus contrainte à cette sévérité, qu'elle déplora amèrement, que, depuis quelque temps, le parlement la poussait à se marier, et que, le bruit qu'elle y consentait s'étant répandu, plusieurs princes des premières maisons souveraines d'Europe, parmi lesquels étaient l'archiduc Charles, troisième fils de l'empereur d'Allemagne, le duc d'Anjou, de France, et don Carlos, d'Espagne, s'étaient mis sur les rangs pour obtenir sa main. Mais, dans une circonstance aussi grave, Marie n'était pas libre de son choix, et, cédant aux conseils de son frère, elle résolut de consulter Elisabeth, qui, tout en la haïssant au fond de l'âme, ne cessait de lui écrire des lettres dans lesquelles elle l'appelait sa chère cousine, sa bonne et aimable sœur. Au reste, l'espérance de Murray était cette fois bien facile à comprendre. Comme le pouvoir lui échappait du moment où la reine avait un mari, il comptait bien qu'Elisabeth, qui ne craignait rien tant que de voir un héritier à la reine d'Ecosse, le seconderait de tout son pouvoir pour faire manquer, les unes après les autres, les différentes combinaisons qui pourraient se présenter. Murray ne s'était pas trompé dans ses conjectures.

X

Elisabeth, si puissamment reine sur tous les autres points, était, à l'égard de ce qui concernait sa sœur d'Ecosse, la plus faible et la plus jalouse des femmes ; de sorte que, pendant toute sa vie, sa conduite, vis-à-vis d'elle, fut empreinte d'une dissimulation et d'une cruauté d'autant plus fatales à sa mémoire, que Marie n'y répondit jamais que par la confiance et la douceur. Sa jalousie tenait à ce que Marie était non seulement son égale en puissance, mais encore sa rivale en talents et sa supérieure en beauté. Ce fut cette supériorité qui, torturant sans cesse l'orgueil d'Elisabeth, la fit sans miséricorde au jour où elle put se venger.

Mais, pour le moment, tout semblait aller au mieux entre les deux reines ; de sorte que, lorsque Jacques Melvil se présenta devant Elisabeth, porteur du message de Marie, qui remettait le choix de son futur époux aux mains de sa sœur d'Angleterre, celle-ci parut accepter avec joie le patronage dont elle était chargée, et, après avoir paru chercher autour d'elle parmi les plus dignes, elle lui présenta Leicester, son propre favori.

Malheureusement, le parti n'était point acceptable : Leicester, bon pour être le favori d'une reine, était de trop petite naissance et de trop médiocre mérite pour devenir roi lui-même. Marie répondit donc que, comme douairière de France et reine d'Ecosse, elle devait aspirer à quelque chose de mieux que la main d'un simple lord. Ce refus, qu'Elisabeth se garda bien de cacher à Leicester, fit de ce dernier un ennemi mortel à Marie Stuart.

Cependant la reine d'Ecosse avait, de son côté, jeté les yeux sur un jeune lord qui lui paraissait présenter toutes les conditions requises pour assurer son bonheur comme femme et sa tranquillité comme reine. Ce jeune homme, qui, au reste, par la nièce de Henri VIII, avait des droits à la couronne d'Angleterre, était Henri Stuart, lord Darnley, fils aîné du comte de Lennox.

Il est vrai que, pour arriver jusqu'à la reine, lord Darnley avait pris le meilleur chemin : il s'était fait présenter par le secrétaire David Rizzio.

Ce Rizzio, qui prit, par sa vie et par sa mort, une si large part à la destinée de Marie, était le fils d'un pauvre musicien de Turin, auquel son père, surchargé de famille, avait fait apprendre, tout enfant, les principes de son art, de sorte que, l'ayant étudié dès sa jeunesse, il y avait acquis une suprême perfection. A l'âge de quinze ans, il avait quitté sa famille pour soulager d'autant son père, en cherchant fortune de son côté, et s'en était venu à pied à Nice, où le duc de Savoie tenait sa cour. Là, après quelques années passées dans l'exercice de son art, il était entré au service du duc de Moreto, qui, lors du retour de Marie Stuart dans ses Etats, avait été nommé ambassadeur à Edimbourg. David Rizzio fut alors remarqué de la reine, qui le demanda à son maître, sans y attacher plus d'importance qu'elle n'eût fait pour un autre domestique. Mais bientôt elle s'aperçut que Rizzio avait des talents plus variés que ceux que son art lui permettait de mettre au jour, et qu'outre son chant, qui était des plus doux, et son talent pour jouer de la viole et du rebec, qui était des plus remarquables, il avait encore l'esprit fin et délié, une belle et rapide écriture, et parlait, comme sa langue maternelle, trois langues : le français, l'espagnol et l'anglais. Elle l'éleva donc du grade de son domestique à celui de secrétaire de la légation française, grade qu'il occupait, et qui lui donnait les moyens d'exercer une grande influence sur la reine, lorsque lord Darnley s'adressa à lui.

Rizzio ne se dissimulait pas qu'il avait un ennemi puissant dans Murray, dont, grâce à l'empire qu'il avait pris sur la reine, il combattait quelquefois, lui, faible et caché, le pouvoir hautain et ostensible. Un roi à l'élévation duquel il aurait contribué devait donc, selon toutes les probabilités, lui venir en aide contre son ennemi, et rendre sa position plus certaine, puisqu'il serait alors appuyé des deux côtés. D'ailleurs, Darnley lui paraissait, par sa naissance et son âge, convenir parfaitement à la reine, puisque, Anglais de naissance et protestant de religion, il devait plaire, à la reine Elisabeth et au parlement d'Ecosse, à l'une comme sujet, à l'autre comme coreligionnaire.

Mais Darnley se présentait avec une recommandation plus puissante aux yeux d'une femme que celle de tous les secrétaires du monde : c'étaient sa beauté et son élégance, qui en eussent fait un homme remarquable, même à la cour de France, laquelle passait à cette époque, pour donner le ton à toutes les cours de l'Europe. Aussi, à peine la reine l'eut-elle vu, que le triomphe de Darnley fut assuré sur tous ses rivaux. Rizzio n'eut donc point de peine à décider Marie à ce mariage ; tous les obstacles qui eussent pu s'y opposer furent écartés avec une égale ardeur, de la part du secrétaire et de la part de la reine ; de sorte qu'avec l'approbation de presque tous les Ecossais et de la majeure partie de la noblesse, le mariage fut célébré à Edimbourg le 29 juillet 1565, c'est-à-dire quatre ans après le retour de la reine en Ecosse.

Ce fut une nouvelle occasion pour Elisabeth de mettre au jour sa politique antimatrimoniale à l'égard de Marie. A peine eut-elle appris que cette union était décidée, qu'elle adressa de vives remontrances au comte de Lennox et à son

fils leur ordonnant de revenir à l'instant même en Angleterre. Mais sa lettre était arrivée deux jours avant la cérémonie seulement, de sorte que ceux à qui elle était adressée se gardèrent bien d'y obtempérer, et laissèrent aller les choses. Il en résulta que, pour toute réponse, Elisabeth apprit la célébration du mariage. A cette nouvelle, elle entra dans une si furieuse colère, qu'elle fit arrêter la comtesse de Lennox, la seule qui fût restée en Angleterre, et la fit conduire à la Tour de Londres. Mais comme une vengeance inutile était loin de satisfaire sa haine, elle n'en demeura point là, et commença de pousser à l'insurrection les nobles mécontents. A la tête de ces mécontents était Murray, à qui, ainsi que nous l'avons dit, le mariage faisait perdre tout son pouvoir.

Elisabeth n'eut point de peine à réussir auprès d'eux ; rien ne prend feu plus spontanément que l'ambition déçue ou l'orgueil humilié. Aussi les lords mécontents, excités par celui-là même que la reine d'Angleterre avait envoyé à Marie pour la féliciter sur son retour, formèrent-ils une confédération dans le but d'enlever Marie, de la jeter dans une prison d'Etat, et de tuer Darnley. Bientôt Elisabeth apprit que ses affaires allaient au mieux, par deux lettres que son envoyé Randolph écrivait au ministre Cecil, la première en date du 3 juin, et la seconde du 2 juillet, et dont voici des extraits :

« Les Ecossais ne sont point contents de leur nouveau maître : ils ne voient pas de milieu entre sa mort prochaine et une vie malheureuse pour eux-mêmes. La haine qu'il leur porte les met dans le plus grand péril ; mais ils aiment à espérer qu'ils verront bientôt retomber sur lui le mal qu'il médite contre les autres.

« Je me suis abouché dernièrement avec milord Murray, et je l'ai trouvé extrêmement affligé des folies de sa souveraine. Il déplore la situation de sa patrie, qui est sur le penchant de sa ruine ; il craint que la noblesse ne soit forcée de s'assembler autant pour prévenir la chute de l'Etat que pour rendre à ses maîtres les hommages qu'elle lui doit. Le duc et le comte d'Argyle, et Murray lui-même, ont sur cela les mêmes vues, et plusieurs autres les adoptent : il est donc facile de prévoir ce qui arrivera. »

En effet, ce fut au retour de cette assemblée de la noblesse, qui se tenait à Perth, qu'une tentative fut faite *pour que*, comme le dit Randolph, *le mal que Darnley méditait contre les autres retombât sur lui*. Un corps de cavalerie fut placé dans un défilé nommé le Puits de Paroque, avec ordre de tuer Darnley et de s'emparer de Marie. Mais le roi et la reine, ayant été prévenus à temps, au lieu de s'arrêter le soir, comme ils comptaient le faire, continuèrent leur route pendant la nuit, et traversèrent le chemin creux avant que l'embuscade fût dressée.

A peine les conjurés eurent-ils appris, par la précaution à l'aide de laquelle la reine leur avait échappé, qu'elle était prévenue de tout, qu'ils ne gardèrent plus aucune mesure, et se révoltèrent ouvertement. Alors Marie fit un appel à ses sujets restés fidèles, et, comme, à cette époque, on n'avait encore eu ni le temps ni l'adresse de la dépopulariser comme on le fit depuis, une des plus belles armées qu'eût encore vues l'Ecosse se réunit autour d'elle. Murray et ses complices étaient prêts pour un coup de main, et non pour une rébellion sérieuse. Après quelques marches et contremarches, pendant lesquelles la reine les poursuivait de sa personne, ils se retirèrent donc en Angleterre, où, comme toujours, les ennemis de Marie Stuart étaient sûrs de trouver un asile. Voici ce que l'espion d'Elisabeth écrivait, à cette occasion, au ministre Cecil, le 3 septembre 1565 :

« Les seigneurs ont été forcés d'abandonner Edimbourg. Morton est suspect à la reine, et n'a point cependant le courage de la quitter. Cette princesse était armée d'un pistolet sur le champ de bataile, et de tous ceux qui combattaient pour elle, son mari seul portait des armes défensives. *Quelques-uns du parti contraire sont chargés de tuer Darnley, au péril de leur propre vie. Ils attendent du secours d'Angleterre : on leur en a promis beaucoup ; mais il leur en vient peu. Si Sa Majesté veut leur en faire passer, ils ne doutent point qu'il n'y ait bientôt deux reines d'Ecosse.* »

Ainsi Marie Stuart était enveloppée par un triumvirat de traîtres, Murray, Morton et Maitland ; mais tous trois ne s'étaient point risqués ensemble, et l'on a vu que Morton, quoique devenu suspect à la reine, n'était cependant point assez compromis pour être forcé de quitter l'Ecosse. Par lui les exilés conservèrent donc toutes leurs relations avec Edimbourg, et furent informés de tous les événements qui s'y passaient. Maitland, de son côté, n'avait paru tremper en rien dans ce complot et avait, sans être soupçonné, conservé de son côté toute son influence. Morton et lui purent donc préparer les événements qui vont suivre et qui devaient amener le retour de Murray.

XI

Dès les premiers jours de son mariage, la reine avait pu juger à quel homme frivole et inconsidéré elle avait, sur des apparences trompeuses, confié le bonheur de toute sa vie. Darnley était pire que méchant : il était faible, irrésolu et emporté ; de sorte que, manquant de la persistance et de la dissimulation nécessaires pour arriver à son but, il voulait y parvenir par des brutalités ou des surprises. Pour le moment, celui qu'il ambitionnait était d'obtenir la couronne matrimoniale que Marie avait accordée à François II ; car, tant qu'il n'était pas revêtu de cette dignité, que Marie seule lui pouvait accorder, il n'était pas le roi, il était seulement le mari de la reine ; or, après l'épreuve qu'elle avait déjà faite de son caractère, Marie était résolue de ne céder à ses désirs sous aucun prétexte.

Darnley, qui, dans sa mobilité éternelle, ne pouvait comprendre chez les autres une résolution ferme et arrêtée, chercha, non point dans Marie elle-même, mais dans les personnes qui l'entouraient, la cause de ses refus : il lui parut alors que l'homme le plus intéressé à ce qu'il n'obtînt pas cette couronne matrimoniale, objet de tous ses désirs, était Rizzio, qui, ayant vu tomber autour de lui toutes les influences et ayant conservé la sienne, devait naturellement craindre encore plus celle d'un mari que celle d'un demi-frère. Il considéra donc dès ce moment Rizzio comme le seul obstacle qui s'opposât à ce qu'il fût véritablement roi, et résolut de s'en défaire.

Il ne fut pas difficile à Darnley, en cette occasion, de trouver une meurtrière sympathie dans ceux-là mêmes qui entouraient le trône. Les nobles n'avaient pas vu sans une profonde jalousie un simple serviteur comme l'était Rizzio arriver à la place de secrétaire intime de la reine. Ils n'avaient pas compris, ou avaient fait semblant de ne pas comprendre les causes réelles de cette faveur, qui d'abord était la supériorité incontestable de Rizzio sur eux-mêmes, supériorité qui était si grande, que Marie eût été forcée, pour trouver l'équivalent de ce qu'il lui offrait, de chercher parmi les hommes les plus lettrés du clergé catholique ; ce qui n'eût pas manqué de soulever contre elle tous ceux de la religion réformée, qui eussent vu dans ce choix de la reine une nouvelle preuve de son antipathie pour le culte nouveau. Tous regardaient donc Rizzio comme un parvenu, et non pas comme un homme de mérite déplacé par une erreur de naissance et remis dans la position qui lui convenait, par une espèce de remords de la fortune. D'ailleurs, on voulait perdre la reine, et, tant que Rizzio existait, la chose, grâce aux bons conseils qu'elle recevait de lui, devenait à peu près impossible. La mort du secrétaire fut donc résolue.

Les deux principaux complices de toute cette affaire furent, après Darnley, son premier instigateur, James Douglas, comte de Morton, grand chancelier du royaume, dont nous avons déjà parlé, non seulement comme d'un ami, mais encore comme d'une créature de Murray, et lord Ruthwen, oncle du roi par les femmes, seigneur issu d'une des plus nobles familles d'Ecosse, mais énervé par la débauche, et déjà pâle et fiévreux de la maladie mortelle qui devait le tuer dix-huit mois après l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire aux derniers jours de février 1566.

Morton et Ruthwen ne tardèrent pas à rassembler un nombre suffisant de complices ; ces complices étaient le bâtard de Douglas, André Karrew et Lindsay ; ils s'adjoignirent, en outre, mais sans leur dire dans quel but, cent cinquante soldats, qui eurent ordre de se tenir prêts tous les soirs de sept à huit heures.

Vers le même temps, Rizzio reçut plusieurs avis, par lesquels on lui disait de se tenir sur ses gardes, sa vie étant menacée, et surtout de se défier d'un certain bâtard. Rizzio répondit que, depuis longtemps, il avait fait le sacrifice de sa vie à sa position, et qu'il savait bien qu'un homme né dans une aussi basse condition qu'était la sienne ne s'élevait pas impunément au point où il en était arrivé ; que, quant au bâtard dont on lui parlait, et qu'il croyait être le comte de Murray, il saurait, tant qu'il vivrait, le tenir si loin de lui et de la reine, qu'il ne croyait pas que ni l'un ni l'autre eussent quelque chose à en craindre.

Rizzio demeura donc, sinon dans la sécurité, du moins dans l'indifférence, et cela tandis que ses ennemis, déjà d'accord sur son assassinat, ne discutaient plus que sur la manière dont il devait être mis à mort : Morton, fidèle aux traditions de son ancêtre Douglas Attache-Grelot, voulait que, comme les favoris de Jacques III au pont de Lauder, Rizzio fût arrêté, jugé et pendu, ce qu'en sa qualité de grand chancelier du royaume il assurait ne devoir souffrir aucun retard ; mais Darnley, qui, outre les autres reproches qu'il croyait avoir à adresser à Rizzio, le soupçonnait encore, et

fort injustement selon toutes les probabilités, d'un commerce adultère avec la reine, insista pour qu'il fût assassiné sous les yeux de Marie, s'inquiétant peu des accidents qui, chez une femme enceinte de sept mois, pouvaient résulter d'un tel spectacle. Les nobles, pour qui une pareille action était une fête, se voyant soutenus de cette façon par le roi, ne demandèrent pas mieux que de se ranger à son avis. Il fut donc décidé que Rizzio serait assassiné en présence de la

Le 9 mars, vers six heures du soir, les cent cinquante soldats furent introduits dans le château par le roi lui-même, qui se fit reconnaître de la sentinelle placée à l'une des portes et les conduisit dans une cour intérieure, sur laquelle donnaient les fenêtres du cabinet de Marie Stuart. Arrivés là, ils se rangèrent sous un grand hangar, afin de n'être point vus, ce qui n'aurait pas manqué d'arriver sans cette précaution, le parc étant couvert de neige.



Tous se ruèrent sur lui.

reine, et le roi se chargea de faire connaître aux conjurés le moment opportun.

Quelques jours après, ils reçurent avis que Rizzio devait le lendemain, qui était le 9 mars, souper chez la reine, avec la comtesse d'Argyle, Marie Seyton et quelques autres de ses femmes. Marie donnait effectivement de temps en temps ainsi quelques soupers intimes, dans lesquels elle laissait de côté tout l'appareil de la royauté, heureuse quand elle pouvait, à l'exemple de son père Jacques V, jouir quelques instants de cette liberté si douce à ceux qui sont constamment enchaînés par les règles de l'étiquette. Ces soupers ne se composaient ordinairement que de femmes, et Rizzio seul y était admis, grâce à son talent de musicien. Les conjurés n'avaient donc à craindre d'autre résistance que celle de la victime elle-même, et il était connu qu'en présence de la reine, Rizzio, rendant justice à la bassesse de sa naissance, ne portait jamais ni épée ni poignard.

Cette première disposition prise, Darnley revint trouver les seigneurs qui l'attendaient dans une salle basse, et, les faisant monter par un escalier tournant, il les conduisit jusque dans la chambre à coucher de la reine, qui était attenante au cabinet où soupaient les convives, et de laquelle on pouvait entendre tout ce qu'ils disaient; puis il les laissa là, dans l'obscurité, en leur recommandant d'entrer seulement quand ils l'entendraient s'écrier : « A moi, Douglas ! » Il fit le tour par un corridor, et, ouvrant une porte secrète, il entra dans le cabinet, et vint s'appuyer sans rien dire au dossier du fauteuil sur lequel était assise la reine.

Les trois personnes qui tournaient le dos à la porte, et qui étaient Marie Stuart, Marie Seyton et Rizzio, n'avaient pas vu s'approcher le roi, mais les trois personnes qui lui faisaient face étaient devenues immobiles et muettes quand il avait paru. La reine, en les voyant ainsi changer de maintien, se douta que quelque chose d'étrange se passait derrière elle, et, se retournant vivement, elle aperçut Darn-

lev... le sourire sur les lèvres, mais si affreusement pâle que... il vit aussitôt que quelque chose de terrible allait ...r. En ce moment, et comme elle allait l'interroger ... présence inattendue, on entendit dans la salle voisine ... pas lourd et traînant, qui s'approchait de la tapisserie, laquelle, en se soulevant lentement, laissa voir lord Ruthwen armé de toutes pièces, pâle comme un fantôme et tenant son épée nue à la main.

Que voulez-vous, milord, s'écria la reine, et que venez-vous faire chez moi armé ainsi? Avez-vous le délire, et faut-il que je vous plaigne ou que je vous pardonne?

Mais Ruthwen, sans répondre, étendit son bras armé vers Rizzio, et cela avec la lenteur d'un spectre; puis, d'une voix sourde :

— Ce que je viens faire ici, madame? répondit-il. Je viens chercher cet homme!

— Cet homme! s'écria la reine en se rangeant derrière Rizzio, cet homme! et qu'en voulez-vous faire?

— *Giustizia! giustizia!* se mit à crier Rizzio en se jetant à genoux derrière Marie et en saisissant le bas de sa robe.

— A moi, Douglas! s'écria le roi.

Au même instant, Morton, Karrew, le bâtard de Douglas et Lindsay se précipitèrent dans le cabinet avec tant de violence, qu'ils renversèrent la table pour arriver plus tôt jusqu'à Rizzio, qui, espérant que le respect dû à la reine le protégerait, se tenait toujours derrière elle. Marie, de son côté, faisait face aux assassins avec un calme et une majesté suprêmes; mais ils étaient trop avancés pour reculer, et André Karrew, lui mettant le poignard sur la poitrine, la menaça de la frapper si elle ne se retirait pas. Au même moment Darnley la saisissant à bras-le-corps l'enleva avec violence et sans aucun égard pour sa grossesse, tandis que le bâtard de Douglas, accomplissant la prédiction fatale, arrachait le poignard qui était suspendu sur la poitrine du roi et en frappait Rizzio. A ce premier coup, le malheureux tomba en jetant un cri; mais, se relevant aussitôt, il se traîna sur ses genoux du côté de la reine, qui ne cessait de se débattre en criant : « Grâce! grâce! » Mais, avant qu'il eût pu l'atteindre, tous se ruèrent sur lui, et, tandis que les uns continuaient de frapper, les autres, le traînant par les pieds hors du cabinet, laissèrent sur le plancher cette longue traînée de sang qu'on y voit encore aujourd'hui; puis, lorsqu'il fut dans la chambre, chacun d'eux s'animant l'un par l'autre, voulut frapper son coup, de sorte que l'on compta sur le cadavre cinquante-six blessures dont plus de vingt étaient mortelles.

Pendant ce temps, Darnley tenait toujours la reine, qui, ne croyant pas encore Rizzio mort, ne cessait de crier grâce, lorsque enfin Ruthwen reparut, plus pâle encore que la première fois, et si faible, que, sans pouvoir parler, il s'assit sur un fauteuil, répondant aux interrogations de Darnley par un signe de tête et en lui montrant son poignard tout ensanglanté qu'il remettait dans le fourreau. Alors Darnley lâcha Marie, qui fit deux pas vers Ruthwen.

— Debout, milord, debout! dit-elle; on ne s'assied pas devant la reine sans en avoir reçu la permission; debout! et sortez d'ici.

— Ce n'est pas par insolence que je m'assieds, mais bien par faiblesse, répondit Ruthwen, car j'ai fait aujourd'hui, pour le service de votre mari et le bien de l'Ecosse, plus d'exercice que mon médecin ne me le permet.

A ces mots, il se versa tranquillement un verre de vin, qu'il but pour se rendre quelque force, action que la reine prit pour une nouvelle insolence.

Alors elle fit quelques pas vers la porte, décidée pour sortir de cette chambre fatale; puis arrivée sur le seuil :

— Milord, dit-elle en se retournant, il se peut que je ne puisse jamais me venger, car je ne suis qu'une femme; mais celui qui est là, dit-elle en se frappant le sein avec une énergie qui n'appartenait pas à une femme, ou ne portera pas le nom de mon fils, ou vengera sa mère.

Et, à ces mots, elle disparut, fermant la porte avec violence.

Pendant la nuit, Rizzio fut enterré sans pompe et sans bruit au seuil du temple le plus proche.

XII

Le lendemain, Murray et ses complices, exilés avec lui en Angleterre et qui avaient été prévenus de la catastrophe qui devait avoir lieu, arrivèrent à Edimbourg. Marie, qui n'était pas assez forte pour lutter contre les assassins et les rebelles réunis, aima mieux pardonner aux rebelles pour arriver à punir les assassins, et, en apercevant son frère, elle se jeta dans ses bras. En conséquence, dès le même soir, Murray, Glaincairn, Rothes et les autres, rentrèrent en grâce. Trois jours après, au moment où l'on s'en doutait le moins, on apprit que, pendant la nuit, Marie et Darnley étaient partis secrètement pour Dunbar. En effet, le roi, épouvanté du crime qu'il avait commis, avait abandonné ses complices pour obtenir son pardon, et Marie, qui voulait en arriver à la vengeance, avait feint de pardonner.

Alors ce fut le tour des assassins de trembler : Morton, Douglas et Ruthwen, n'osant point attendre ce que la reine déciderait d'eux, se réfugièrent en Angleterre. Un procès s'instruisit, et deux assassins subalternes furent condamnés à mort; puis Marie, toujours cédant à l'imprudence de son premier mouvement, que nul n'était plus là pour réprimer, fit exhumer le corps de Rizzio, et le fit transporter, avec de splendides funérailles, dans la même église où étaient ensevelis les rois d'Ecosse.

Cependant, comme on le pense bien, la réconciliation des deux époux, du moins de la part de Marie, n'était point parfaitement sincère. Darnley, de son côté, menait la même vie insouciante et débauchée, de sorte que la plus grande mésintelligence régnait entre les deux époux au moment où Marie accoucha, le 19 juin 1566, d'un fils qui fut depuis Jacques VI.

Toujours fidèle à ses habitudes de bon voisinage, la reine envoya aussitôt à Elisabeth son envoyé extraordinaire, Jacques Melvil, avec mission d'annoncer à sa sœur la reine d'Angleterre son heureux accouchement. Elisabeth, qui aimait beaucoup la danse, et qui avait la prétention de fort bien danser, figurait à un quadrille lorsque cette nouvelle lui parvint. Le coup fut terrible; elle sentit que ses jambes fléchissaient sous elle, et, faisant quelques pas à reculons, elle alla s'appuyer contre un fauteuil, dans lequel elle fut même bientôt forcée de s'asseoir. Une dame de la cour, qui vit ce mouvement, et qui remarqua sa pâleur, s'approcha d'elle en lui demandant ce qu'elle avait.

— Ce que j'ai? dit Elisabeth. Eh! n'entendez-vous pas que la reine Marie vient d'accoucher d'un beau garçon, et que je ne suis, moi, qu'une souche stérile!

Cependant elle se remit bientôt, reprit sa place au quadrille, et, le lendemain, reçut Melvil avec les plus vives démonstrations de joie, lui disant que la nouvelle qu'il avait apportée lui avait causé un tel plaisir, qu'elle l'avait guérie d'une indisposition qu'elle avait depuis quinze jours. Melvil, outre la notification dont il était porteur, était chargé d'offrir à Elisabeth d'être la marraine du jeune prince, ce qu'elle accepta avec de vifs remerciements. Cependant, lorsque l'ambassadeur lui proposa de profiter de cette occasion pour voir Marie, avec laquelle elle avait, disait-elle, depuis si longtemps le désir de se rencontrer, elle s'empressa de répondre qu'elle ne pouvait quitter son royaume et que le comte de Bedfort irait pour elle, et avec sa procuration. — La même notification fut faite par Marie au roi de France, et au duc de Savoie, qui firent répondre tous deux, comme la reine Elisabeth, qu'ils enverraient des représentants.

Pendant ce temps, Darnley s'enfonçait chaque jour davantage dans les étranges dérèglements auxquels il était enclin, de sorte que la reine s'éloignait de plus en plus de lui, et, avec la reine, les courtisans, qui modelaient leur conduite sur la sienne. Darnley, au lieu d'essayer de ramener Marie par des égards et des soins, boudait comme un enfant, menaçant de quitter l'Ecosse et d'aller vivre en France ou en Italie. Rien ne pouvait être plus désagréable à la reine que l'exécution d'une pareille menace, qui eût mis les cours étrangères au fait de ses querelles de ménage. En conséquence, elle essaya de lui faire sentir le ridicule d'une pareille résolution, mais Darnley, pareil à un enfant, ne voyant dans les prières qu'on lui adressait qu'un motif de redoubler d'entêtement, Marie alors lui dépêcha le conseil privé, en face duquel il conserva son humeur boudeuse et inflexible. Marie, s'attendant donc qu'il mettrait d'un jour à l'autre son projet à exécution, résolut de prévenir le mauvais effet que pourrait faire sa présence à Paris, en envoyant à la reine mère et au roi Charles un narré fidèle de tout ce qui s'était passé entre elle et Darnley depuis son mariage. Au reste, la rupture presque publique qu'amenèrent entre les deux époux toutes ces dissensions intérieures empira encore la situation du roi, qui vit bientôt non seulement les seigneurs, mais jusqu'à ses propres domestiques s'éloigner de lui.

Cependant l'influence perdue par Darnley était peu à peu conquise par un autre. Cet autre était Jacques Hepburn, comte de Bothwell, chef d'une ancienne famille, et l'un des plus puissants seigneurs du royaume, tant par ses grands biens, qui étaient situés dans le Lothian oriental et dans le comté de Berwick, que par ses nombreux vassaux. C'était un homme de trente-six à quarante ans, aux traits fortement prononcés, plein de défauts et de vices, ambitieux, remuant, plus téméraire encore dans la conception de ses projets que dans leur exécution, car, quoique dans

sa jeunesse, il eût joui, grâce à quelques actions d'éclat, d'une assez grande réputation de bravoure, comme il n'avait pas eu depuis longtemps l'occasion de tirer l'épée, cette réputation s'était peu à peu perdue, de sorte qu'un sourire de doute accueillait quelquefois à cette heure le récit des anciens exploits de Bothwell. Nommé gardien des marches du royaume, par Marie de Guise, il se trouvait au château lors de l'assassinat de Rizzio, était accouru au bruit, et avait même couru un certain danger ; car, sachant que les cris partaient du cabinet de la reine, il avait insisté pour qu'on lui donnât quelques explications sur l'événement qui venait de se passer ; ce que le roi avait fait en lui montrant le cadavre de Rizzio. Cette preuve, sinon de dévouement, du moins d'intérêt pour elle, dans un moment où tout le monde l'abandonnait, avait touché la reine ; elle avait exprimé sa reconnaissance à Bothwell à la première occasion qu'elle en avait trouvée ; de là était née entre la reine et cet homme une espèce de liaison qui devait être mortelle à tous deux.

Déjà les personnes mal intentionnées à l'égard de la reine, et le nombre en était grand, soupçonnaient cette liaison d'une coupable intimité, lorsqu'un événement, dans lequel Marie céda comme toujours au premier mouvement de son cœur, donna encore plus de consistance à ces soupçons. Bothwell, qui, comme gardien des marches, habitait, à vingt milles de Jedburgh, une petite forteresse nommée l'Ermitage, voulant, au mois d'octobre 1566, s'emparer d'un malfaiteur nommé John Elliot du Parc, fut, dans la lutte qu'il soutint contre cet homme, blessé à la main. La reine, qui était alors à Jedburgh, où elle tenait une cour de justice, apprit cet accident au moment où elle se rendait au conseil ; au lieu de continuer son chemin vers l'hôtel de ville, elle remit le conseil au lendemain, et, montant à cheval avec cinq ou six personnes de sa plus grande intimité, partit aussitôt pour l'Ermitage, traversant, pour y arriver, marais, bois et rivières ; puis, s'étant assurée par elle-même du peu de gravité de la blessure, elle revint le même soir à Jedburgh ; elle ne s'était arrêtée que deux heures, qu'elle avait passées en tête-à-tête avec Bothwell. Cette course précipitée avait, au reste, tellement fatigué la reine, que, le lendemain, elle tomba malade et fut bientôt à toute extrémité. Cependant, quel que fût le danger qu'elle courut dans cette maladie, Darnley, qui en connaissait la cause, n'approcha point de Jedburgh ; de sorte que, lorsque la reine fut rétablie, les relations entre les deux époux se retrouvèrent plus froides que jamais.

Sur ces entrefaites arriva l'époque fixée pour le baptême du jeune prince ; c'était une occasion naturelle de réunion pour les deux époux, ou du moins une circonstance dans laquelle il était important qu'ils ne laissassent point apercevoir aux ambassadeurs étrangers le point où en étaient arrivées leurs dissensions domestiques ; mais Darnley, toujours inconvenant et boudeur, ne voulut point paraître à la cérémonie, quelques instances qu'on lui fît, et quoiqu'il fût à Stirling, c'est-à-dire dans la ville même où le baptême avait lieu. Cette absence du roi causa une si grande indignation à ceux qui entouraient Marie, que de tous côtés le conseil lui fut donné de solliciter le divorce. Marie, qui craignait le scandale que ne manquerait pas de produire par toute l'Europe une telle démarche, refusa obstinément. Alors furent jetés entre Bothwell, Morton et Maitland, les premiers plans d'un projet terrible. Cependant, Morton et Maitland ne s'engagèrent à le poursuivre jusqu'à son exécution que dans le cas où la reine y prendrait part ; car il ne s'agissait de rien de moins que d'assassiner le roi. Mais, après de longues et vaines promesses, sans cesse renouvelées, et sans cesse trahies, de leur apporter une approbation écrite de la main même de la reine, Bothwell n'ayant pu donner à Morton et à Maitland aucune preuve qu'elle y participât, ces deux seigneurs se retirèrent du complot. Bothwell alors résolut de s'adresser à des complices qui, ayant moins à craindre, feraient moins de difficultés. A cette époque même, un événement arriva qui fit croire, de la part de Bothwell, à un commencement d'exécution.

XIII

Le roi s'était enfin résolu à mettre à exécution la menace qu'il faisait chaque jour de quitter l'Ecosse, et se rendait à Glasgow pour prendre congé du comte de Lennox, son père, lorsque, pendant la route, il se sentit gravement indisposé. Il n'en continua pas moins son voyage ; mais, en arrivant à Glasgow, il fut obligé de se mettre au lit, et une maladie, qui resta toujours pour l'histoire et la médecine un sujet de contestation, se déclara. Les pustules qui couvrirent le corps de Darnley étaient-elles l'effet de la petite vérole ou du poison ? C'est ce que nul ne peut dire, tant sont contradictoires les rapports qui nous sont transmis sur ce point. Quoi qu'il en soit, la reine, plus compatissante pour Darnley qu'il ne l'avait été pour elle, ayant appris l'état de gravité de sa maladie, accourut à Glasgow. Lorsqu'elle arriva, Darnley était déjà hors de danger.

Cependant Marie, qui avait (en supposant que Darnley fût atteint de la petite vérole) bravé la contagion pour elle-même, ne crut pas devoir y exposer son fils ; et, comme une espèce de réconciliation s'était opérée entre les deux époux au chevet du lit du malade, et que Darnley voulait revenir avec la reine à Edimbourg, il fut arrêté qu'en attendant qu'il fût complètement guéri, il habiterait le manoir des Champs, ancienne abbaye isolée, située sur une hauteur, et, par conséquent, dans un air excellent, à un mille d'Edimbourg. Darnley voulait revenir dans la même voiture que la reine ; mais celle-ci, soit qu'elle craignît de rapporter au jeune prince des émanations morbides trop récentes, soit qu'elle crût le mouvement du carrosse trop dur pour un convalescent, refusa à Darnley cette faveur, et le fit transporter en litière à sa nouvelle résidence.

C'était, comme son nom l'indique, une ancienne abbaye située au milieu des champs, à quelque distance de deux églises en ruine, d'un cimetière abandonné, et de quelques chaumières presque désertes, qui portaient le nom significatif de Carrefour-aux-Voleurs ; une seule maison de campagne s'élevait à quelque distance, qui appartenait aux Hamilton ; mais, depuis près de deux ans, cette maison solitaire n'avait point ouvert ses volets au jour, et était demeurée muette et sombre comme un tombeau. D'ailleurs, eût-elle été habitée, la chose était encore moins rassurante pour Darnley, les Hamilton étant ses ennemis personnels.

En effet, la première inquiétude qu'éprouva le roi fut dans la soirée du 7 février 1567, où il vit briller une lumière à l'une des fenêtres de cette maison si longtemps fermée. Le lendemain, il s'informa à son valet de chambre, nommé Durham, d'où venait cette lumière, et il apprit que, pendant la journée de la veille, l'archevêque de Saint-André avait quitté son palais d'Edimbourg, et était venu habiter cette maison. Le même jour, en se promenant dans le jardin, il se plaignit que deux pans de muraille, qui étaient renversés, et pour la restauration desquels il avait fait demander des maçons, fussent encore dans le même état. Ces deux trouées offraient un accès facile aux malfaiteurs ; et, comme Darnley habitait seul avec son domestique le premier étage d'un petit pavillon isolé, il lui était permis, dans la position où il se trouvait, d'éprouver quelques craintes.

Ces craintes prirent, le même soir, une nouvelle consistance ; il sembla à Darnley qu'il avait entendu parler sous ses fenêtres et marcher au-dessous de lui. Comme il était, ainsi que nous l'avons dit, seul avec son valet de chambre, et que celui-ci, chaque fois qu'il le réveilla, prétendit ne rien entendre, il fallut que Darnley attendît le jour pour s'assurer de la vérité. Mais, au jour, il ne trouva plus personne ; seulement, comme il avait plu dans la matinée de la veille, il reconnut la trace de pas qui n'étaient ni les siens ni ceux de Durham ; ces pas se rendaient de la brèche à la porte du pavillon. Darnley le visita dans toutes ses parties, à l'exception d'un petit caveau situé au-dessous même de sa chambre à coucher, et qu'il trouva fermé par une porte massive ; mais, à part cette porte fermée, il ne put découvrir aucun indice qui confirmât ou qui détruisît ses soupçons.

La nuit se passa comme la précédente, car le même bruit se renouvela, mais cette fois si distinct, que Durham ne put pas dire, comme la veille, qu'il ne l'entendait pas. Alors Darnley, regardant cette incertitude comme pire qu'un danger réel, voulut descendre, et s'assurer par lui-même quelles étaient les personnes qui faisaient ce bruit. Mais Alexandre Durham ne voulut point permettre que son maître s'exposât à une pareille recherche, et, prenant une épée d'une main et une lampe de l'autre, il se mit en quête des rôdeurs nocturnes. Au bout d'un instant, il reparut, disant qu'il n'avait aperçu qu'un homme qui, à sa vue, avait pris la fuite, et que, cet homme étant sans doute quelque vagabond qui venait chercher un asile dans les ruines des parties désertes de l'abbaye, il ne fallait pas autrement s'en occuper. En effet, à partir de ce moment jusqu'au matin, on n'entendit plus aucun bruit.

Cependant Darnley désirait voir la reine, qui ne l'avait pas visité depuis deux ou trois jours, afin de lui faire part de ses inquiétudes, et de la prier, puisqu'il était guéri, ou de permettre qu'il retournât habiter avec elle, ou de lui désigner un autre logement. Marie fit répondre à Darnley qu'elle ne pourrait venir que vers le soir, mariant dans la

journée un de ses domestiques nommé Sébastien, qu'elle aimait beaucoup, l'ayant ramené avec elle de France.

En effet, le soir, la reine vint avec la comtesse d'Argyle au moment même où, par un hasard singulier, Alexandre Durham venait de mettre le feu à la paillasse de son lit, qu'il avait aussitôt jetée par la fenêtre avec les matelas auxquels la flamme s'était communiquée. Il en résulta que, comme il n'avait plus de lit, il insistait, lorsque la reine entra, pour aller coucher à la ville, disant en outre qu'il se sentait malade, et avait besoin de consulter un médecin. De son côté, Darnley, qui savait ce qui s'était passé les deux nuits précédentes, faisait tous ses efforts pour le retenir, lui offrant de lui donner un de ses matelas ou bien même de le prendre avec lui dans son lit. Marie s'informa de la cause de cette discussion, et, l'ayant apprise, proposa à Darnley, s'il voulait laisser partir Durham, de lui envoyer pour cette nuit quelqu'un de son service, avec tout ce qu'il lui fallait pour se coucher. Puis elle lui fit répéter deux ou trois fois cette promesse pendant le court espace de temps qu'elle resta avec lui; puis elle le quitta malgré ses instances pour qu'elle demeurât plus tard à l'abbaye, disant que cela lui était impossible, vu qu'elle avait promis de paraître masquée au bal de Sébastien. Force fut donc à Darnley de la laisser partir, et elle partit. Il demeura seul.

A partir de ce moment personne ne peut plus dire ce que fit Darnley; car, malgré la promesse de la reine, aucun domestique ne vint le rejoindre à l'abbaye, et Durham s'était empressé de profiter de la permission qu'il avait obtenue, s'était éloigné sans même attendre le départ de la reine. Toutes les probabilités sont que Darnley se jeta sur son lit enveloppé dans sa robe de chambre, ses pantoufles aux pieds, et son épée nue sous son chevet.

Jusqu'à une heure du matin, Bothwell resta avec la reine au château d'Holyrood; puis, à cette heure, il rentra chez elle, et peu d'instants après on le vit ressortir enveloppé d'un grand manteau de hussard allemand, les gardes de garde qui veillait à la porte du château de le laisser sortir. Il se dirigea vers l'abbaye des Champs et comme deux de ses hommes sautaient, franchit une des brèches du jardin. A peine eut-il fait quelques pas entre les massifs d'arbres, qu'il rencontra un homme enveloppé d'un manteau.

— Eh bien, demanda Bothwell, est-ce fini?

— Tout est prêt, répondit l'inconnu, et il ne reste plus que vous pour mettre le feu à la mine.

— Allons donc, dit Bothwell.

A ces mots, Bothwell et son interlocuteur allèrent rejoindre un groupe de cinq ou six personnes qui causaient au bout du jardin, à un endroit d'où l'on pouvait voir la fenêtre de Darnley. Bothwell demanda à ses complices s'ils étaient bien certains que le roi fût dans cette chambre. Ils lui dirent alors qu'ils l'avaient vu plusieurs fois s'approcher de la fenêtre et regarder dans le jardin. Alors Bothwell donna l'ordre de mettre le feu à la mine. Un homme se détacha du groupe, portant une lanterne sourde sous son manteau, et, un instant après, revint, annonçant que la chose était faite, et que, dans quelques minutes, tout serait fini. Mais l'impatience de Bothwell était si grande que, trouvant cette attente si courte qu'elle fût insupportable, il s'approcha lui-même du pavillon, malgré toutes les représentations que put lui faire l'Armstrong, se coucha à plat ventre, passa la tête par le soupirail, et revint vers les autres, après s'être assuré au péril de sa vie que la mèche était bien allumée. Il avait à peine repris sa place au fond du jardin, qu'une détonation horrible se fit entendre, et la campagne, la ville et le golfe s'illuminèrent d'une telle clarté que l'on aperçut à la lueur de cet éclair terrible, des vaisseaux qui étaient à près de deux milles en mer; puis tout rentra dans le silence et dans l'obscurité, tandis que les débris de la maison retombaient comme une pluie de pierres.

Le lendemain, on retrouva le corps du roi étendu dans un verger attenant au jardin où s'étaient cachés les conjurés. Le cadavre était couché sous un arbre dont il avait brisé quelques branches en retombant. Il était vêtu d'une robe de chambre et avait encore une pantoufle à l'un de ses pieds; à quelques pas plus loin était son épée nue.

Comme il avait été garanti de l'atteinte de la poudre par les matelas sur lesquels il était couché, on crut d'abord qu'il avait été jeté vivant du pavillon, étranglé par Bothwell et pendu à l'arbre dont, comme nous l'avons dit, quelques branches avaient été cassées; mais, selon toute probabilité, ceux qui ont adopté cette version sont dans l'erreur. Le roi mort, les assassins n'avaient aucun motif de faire sauter le pavillon qu'il habitait. Quelques-uns dirent, il est vrai, que c'était pour faire croire qu'il avait été tué par la foudre; mais comme l'événement avait eu lieu le 10 février, ceux qui auraient compté donner cette raison de la mort du roi avaient peu de chance d'être crus.

XIV

Le bruit de cet événement se répandit par toute l'Ecosse avec la rapidité des mauvaises nouvelles. L'effet en fut terrible, car tous désignèrent Bothwell, et quelques-uns soupçonnèrent la reine. Il est vrai que, toujours imprudente, Marie, en cette occasion, prêta à ses ennemis de nouvelles armes contre elle. L'étiquette des cours d'Ecosse veut que toute veuve de roi demeure quarante jours enfermée dans une chambre du palais, et sans autre lumière que celle d'une lampe. Le douzième, Marie fit ouvrir, et, le quinzième, elle partit avec Bothwell pour Seyton, maison de campagne à deux lieues d'Edimbourg.

Ce fut là que vint l'atteindre le bruit des premiers soupçons qui se répandirent contre elle. Deux jours après l'assassinat, on avait fait afficher dans les rues d'Edimbourg un placard par lequel on promettait deux mille livres sterling de récompense à celui qui donnerait des renseignements certains sur les meurtriers du roi. Le lendemain, on trouva affichés, au-dessous de ces placards, des carrés de papier de la même grandeur, sur lesquels étaient écrits à la main les noms de Bothwell, de Balfour, de Chambers et de deux ou trois autres. Ce n'était pas tout : chaque nuit, on entendait crier, à la Croix-d'Edimbourg, sans que jamais on eût pu savoir qui poussait ce cri : « Bothwell est le meurtrier du roi, et la reine est sa complice ! » Enfin, Marie reçut une lettre du comte de Lennox, père de la victime, qui lui désignait positivement Bothwell comme le meurtrier, et dans laquelle il se portait son accusateur.

Il n'y avait plus moyen de reculer : le conseil privé insista près de la reine pour que Bothwell fût poursuivi, mais fixant en même temps un délai dérisoire; puisque les parties en matière criminelle doivent, en vertu des lois écossaises, être assignées quarante jours d'avance, il décida, le 28 mars, que l'accusé se présenterait devant ses juges le 12 avril suivant. C'était quatorze jours qui étaient donnés au comte de Lennox pour réunir des preuves mortelles contre l'homme le plus puissant de l'Ecosse.

Au jour dit, Bothwell, suivi de quatre mille de ses partisans et entouré par une garde de deux cents soldats armés qui, d'après son ordre, s'emparèrent de toutes les issues du tribunal, se présenta devant ses juges. Le comte de Lennox se doutait bien d'avance de ce qui allait arriver; aussi n'avait-il point comparu. L'accusé ne trouva donc point d'accusateur. En conséquence, il fut renvoyé de la plainte. Seulement, au moment où le tribunal venait de rendre la sentence d'absolution, une voix s'éleva dans la foule et protesta au nom du comte de Lennox. C'était celle d'un de ses vassaux envoyé à cet effet. Conduit devant le tribunal, il renouvela hardiment sa protestation, et, cet acte de dévouement accompli, il revint à Glasgow rendre compte de sa mission à son maître sans que, contre toute probabilité, il lui fût arrivé le moindre malheur.

Une fois absous du meurtre de Darnley, Bothwell ne songea plus qu'à prendre sa place. Son intimité avec Marie l'assurait d'avance du consentement de la reine; mais il lui restait encore à obtenir l'approbation de la noblesse. Bothwell invita à un grand dîner, dans une taverne d'Edimbourg, les principaux seigneurs écossais, et, à la fin du repas, entre les bouteilles vides et les verres pleins, un écrit fut signé par acclamation, dans lequel on déclarait Bothwell innocent du meurtre du roi, et dans lequel on déclarait que le seul moyen d'épargner à l'Ecosse de nouveaux troubles et de nouveaux malheurs était que Marie le prît pour époux.

Bothwell, possesseur de ce précieux écrit, ne tarda point à en faire un usage conforme à son caractère. Ayant appris un soir, que, le lendemain, la reine devait revenir de Stirling à Edimbourg, il s'embusqua avec mille cavaliers au pont de Cramond, et, lorsqu'elle parut, accompagnée d'une vingtaine de personnes seulement qui formaient sa suite, il marcha au-devant d'elle, fit arrêter et désarmer Huntly, Liddington et Melvil, et, prenant par la bride le cheval de la reine, il lui fit rebrousser chemin sans que Marie essayât de se défendre, ni même de se plaindre, et la conduisit dans le château de Dunbar, dont il était gouverneur. Ils y restèrent dix jours; puis, le onzième, ils rentrèrent ensemble à Edimbourg, Bothwell conduisant encore par la bride le cheval de Marie, mais, cette fois, avec tous les égards dus à une femme et à une reine. Marie, de son côté, paraissait lui avoir accordé un entier pardon de cette violence; et, de peur qu'il ne restât quelque doute à cet égard, la reine déclara le 12 mai 1567, que non seulement elle n'avait point à se plaindre de Bothwell, mais encore que, pour récompenser les grands services qu'il avait rendus à l'Etat, elle comptait l'élever incessamment à de nouveaux honneurs. En effet, le lendemain, elle le créa duc d'Orkney.

et, deux jours après, elle l'épousa, sans que personne, tant on la savait aveuglée, eût osé lui faire de représentations sur son mariage, si ce n'est lord Harris et Jacques Melvil, qui, pour prix de leur dévouement, tombèrent dans sa disgrâce et encoururent la haine de Bothwell, haine dont ils eussent sans doute éprouvé les effets, si les événements, en prenant une gravité inattendue, n'eussent forcé Bothwell de songer à sa propre sûreté au lieu de poursuivre sa vengeance.

Les ennemis de Marie, tout en paraissant servir sa cause, l'avaient amenée là où ils voulaient. On la soupçonnait sourdement d'avoir trempé dans le meurtre de son mari. Après trois mois de veuvage à peine, elle venait d'épouser son meurtrier, et se trouvait, elle, reine, la quatrième femme vivante de cet homme qui, pour arriver à elle, avait successivement abandonné les deux premières, qui étaient de basse condition, et divorcé avec la troisième, qui était la fille du comte de Huntly, le même qui avait péri dans une rébellion, foulé aux pieds des chevaux. Il en était résulté que la déconsidération de Bothwell était retombée sur elle, et que cette déconsidération, jointe à la haine que lui portait le clergé protestant, lui ôtait tout son appui solide dans la majorité de la nation. Ce fut donc le moment que Morton et Maitland, ces deux éternels complices de Murray, qui avec son habileté ordinaire, avait, depuis un an, paru se tenir en dehors de tout parti et de toute intrigue, choisirent pour éclater.

A peine connut-on leur projet, que presque toute la noblesse d'Écosse se joignit à eux, et cela si promptement et si rapidement, que, se trouvant tout de suite en nombre suffisant pour agir, ils résolurent d'enlever du même coup le roi et la reine, qui, dans leur ignorance de ce qui se tramait autour d'eux, s'étaient rendus à une fête que leur avait offerte lord Borthwick. Cependant, comme, dans ces temps de troubles, il n'y avait point de fête dépouillée de toute crainte, les sentinelles étaient restées à leur poste. Au moment où l'on allait se mettre à table, l'une d'elles signala une troupe considérable d'hommes armés qui s'avançaient au galop vers le château. Bothwell et Marie se doutèrent que l'on en voulait à eux, et, Bothwell ayant revêtu la livrée d'un valet, Marie celle d'un page, ils sortirent par une porte du château, tandis que ceux qui venaient pour les surprendre entraient par l'autre, et ils coururent ainsi jusqu'à Dunbar.

XV

A Dunbar, ils s'arrêtèrent : c'était une place forte sous le commandement direct de Bothwell, de sorte que c'était un centre excellent de réunion pour les partisans qui lui restaient. Il les appela à son aide et à celle de la reine, et parvint enfin à rassembler une armée assez imposante pour risquer une bataille. Ils sortirent donc de la ville et marchèrent vers Edimbourg. A moitié chemin, ils rencontrèrent les lords confédérés à Carberry Hill, le 15 juin 1567, c'est-à-dire quatre mois après la mort de Darnley, et un mois, jour pour jour, après le mariage de la reine avec Bothwell.

Des deux côtés les troupes étaient peu nombreuses. Tout s'était fait si rapidement, que les amis éloignés n'avaient point encore eu le temps de joindre ni l'un ni l'autre parti. Mais quoique les armées fussent à peu près égales en nombre, elles étaient bien différentes pour l'ordre, le courage et la discipline. Le roi et la reine, pour prévenir les bruits qui ne pouvaient manquer de s'élever contre eux, avaient résolu d'agir rapidement, et, par conséquent, n'ayant pas même pris le temps d'attendre les Hamilton, leurs partisans les plus dévoués, avaient recruté tout ce qui se trouvait sous leur main. Les confédérés, au contraire, commandés par Argyle, Athol, Mar, Morton, Glaincairn, Home, Lindsay, Boyd, Murray de Tullibardin, Kirkaldy de la Grange et Maitland, voyaient à leur tête les plus nobles seigneurs et les généraux les plus expérimentés de l'Écosse, et dans leurs rangs les meilleurs soldats et les vassaux les plus fidèles. A peine les deux armées furent-elles en face l'une de l'autre, que cette différence ne leur échappa point à elles-mêmes, et que le courage des confédérés s'augmenta en raison du découragement qu'éprouvaient les troupes royalistes. Sur ces entrefaites, Ducroq, l'ambassadeur de France, se présenta comme médiateur entre les deux partis. Le résultat de la conférence fut que l'armée de la reine apprit qu'elle allait se battre, non point pour les affaires du pays, mais seulement pour le caprice amoureux d'une femme. Elle ne cherchait qu'un prétexte pour éviter le combat. Ce prétexte était trouvé. Les principaux chefs firent signifier à Bothwell que, puisque l'affaire lui était personnelle, il eût à défendre personnellement sa cause. Et Bothwell, toujours rodomont et insolent comme d'habitude, remit à Ducroq un cartel par lequel il défiait au combat à outrance quiconque oserait soutenir qu'il était le meurtrier du roi.

A la vue de ce défi, les nobles confédérés poussèrent un cri de joie, et coururent à leurs armes. Mais tous ne pouvaient combattre à la fois Bothwell. On mit les noms des chefs dans un casque, et l'on décida que les trois premiers qui seraient tirés seraient les tenants du cartel. Les trois noms tirés dans l'ordre suivant, furent ceux de Kirkaldy de la Grange, de Murray de Tullibardin et de lord Lindsay de Bires.

En conséquence, à même heure, un héraut se présenta devant Bothwell pour lui dire que sir Kirkaldy de la Grange acceptait son défi, qu'il eût donc à fixer le lieu et à choisir les armes. Mais Bothwell répondit que, Kirkaldy n'étant ni comte ni lord, mais seulement baron, il ne pouvait sans déroger accepter le combat contre lui.

Deux heures après, un héraut de Murray de Tullibardin se présenta à son tour ; mais, comme il était dans les mêmes conditions que son devancier, Bothwell lui fit la même réponse.

Alors vint le tour de milord Lindsay de Bires, à qui Morton avait fait cadeau de sa propre épée pour combattre Bothwell, et auquel on ne pouvait rien répondre de pareil à ce qu'on avait dit aux autres, puisqu'il était à la fois baron, comte et lord. Mais, comme, outre tout cela, lord Lindsay était un des plus braves chevaliers de son temps, le cœur faillit à Bothwell, qui remit le combat au lendemain, et répondit qu'il en ferait connaître les conditions.

Pendant la nuit, sur la sollicitation de Marie, et surtout cédant à ses propres craintes, Bothwell partit pour Dunbar.

Le lendemain, au point du jour, un héraut sortit du camp royal ; il était chargé d'un sauf-conduit pour sir Kirkaldy de la Grange, et devait le ramener pour traiter avec la reine.

Les conditions furent que la reine ne reverrait pas Bothwell. En échange de cette promesse, Kirkaldy de la Grange engagea sa parole que Marie serait traitée avec tout le respect et tous les égards qui lui étaient dus. Puis, ces conditions arrêtées, Kirkaldy de la Grange prit par la bride le cheval de Marie, et, à pied, la tête découverte, la conduisit vers le camp des confédérés. Avant qu'elle y entrât, Morton vint au-devant d'elle, et lui fit les protestations de fidélité et d'obéissance les plus positives pour l'avenir.

Cependant Marie fut bientôt à même d'apprécier la valeur de ces promesses. Tant qu'elle parcourut la première ligne, qui était composée de nobles et de chevaliers, tout alla à merveille ; mais en passant de la première ligne à la seconde, qui se composait de soldats et de communes gens, elle commença d'entendre éclater des murmures, qui bientôt se changèrent en insultes. Alors, elle voulut s'arrêter et retourner en arrière ; mais elle se trouva en face de la bannière des lords confédérés. Cette bannière, qui avait été faite pour réveiller toutes les passions et exciter toutes les haines, représentait, d'un côté, le corps de Darnley étendu dans le verger fatal et sous l'arbre où il avait été retrouvé, et, de l'autre, le jeune prince à genoux, les yeux et les mains au ciel, avec cet exergue : « O Seigneur ! juge et venge ma cause. »

On devine l'effet qu'une pareille vue, accompagnée de murmures, d'opprobres et de cris de malédiction, dut produire sur Marie Stuart. Un instant, elle voulut y faire face ; mais bientôt son orgueil plia, elle se renversa de son cheval, écrasée et presque évanouie, de sorte que, si on ne l'eût soutenue, elle serait tombée à terre.

Alors Kirkaldy de la Grange, qui sentait que son honneur était en jeu, puisqu'il avait promis à la reine, au moment où elle s'était rendue, l'obéissance des chefs et le respect des soldats, se jeta dans les rangs avec Morton, tous deux ayant l'épée nue, et menaçant de tuer quiconque pousserait un cri. Cette démonstration de volonté appuyée par la force parvint enfin à rétablir un peu de calme, et lorsque la reine revint à elle, les murmures grondaient encore, mais les cris et les menaces avaient cessé ; quant à la bannière, c'était celle que les lords avaient choisie eux-mêmes, et, après l'avoir donnée à leurs soldats, ils ne pouvaient plus la leur ôter. Il fallut donc, bon gré mal gré, que Marie Stuart continuât d'en soutenir la vue.

L'armée se mit en route, emmenant Marie Stuart en triomphe, mais déjà comme une prisonnière et non plus comme une reine. Elle avait tellement été pressée dans les rangs des soldats, que le bas de sa robe était en lambeaux, et que, comme il avait plu, l'eau avait changé la poussière en boue, de sorte que ses vêtements étaient tout souillés. Enfin, comme elle n'avait pas eu un instant pour sa toilette, ses cheveux tombaient épars sur ses épaules. Ce fut ainsi qu'elle rentra dans sa capitale, au milieu des vociférations de la multitude qui s'essayait de [illegible]

autour d'elle et en étendant le bras vers la fatale bannière.

— Mort à l'adultère! mort à la parricide!

La reine fut conduite chez le lord grand prévôt, où elle se croyait enfin au terme de ses douleurs; mais à peine fut-elle retirée dans sa chambre, qu'elle entendit s'amasser sur la place toute la population de la ville. Bientôt, à ces murmures sourds et menaçants comme le bruit d'une marée qui monte, succédèrent des cris et des vociférations plus terribles que ceux qu'elle avait encore entendus; enfin elle vit, entre deux torches, s'élever devant sa fenêtre cette fatale bannière qui la poursuivait partout. Elle voulut tirer les rideaux; mais alors on aperçut son ombre, et les menaces redoublèrent; en même temps, quelques pierres lancées avec force brisèrent les carreaux, et Marie, pleurant de douleur et se tordant les bras de rage, s'en alla tomber dans un fauteuil au fond de la chambre, et la tête entre ses mains. Enfin, au bout de deux heures, les principaux de la ville, touchés de ce que devait souffrir la reine, vinrent sur la place, et firent tant, par leurs exhortations et leurs prières, que l'émeute se calma: peu à peu les rumeurs s'éteignirent; enfin, vers minuit, la place redevint solitaire et silencieuse.

Alors Marie, voyant de quelle façon on observait les promesses qui lui avaient été faites, ne se crut plus engagée par les siennes, et, comme, au milieu de toutes ces tortures, son amour pour Bothwell, qui les avait causées, n'avait pas faibli un instant, elle se le représenta, à cette heure, seul, isolé comme elle, et, de plus, proscrit; et, ne pouvant pas résister au désir de le consoler, elle lui écrivit une longue lettre, dans laquelle elle lui renouvela la promesse de ne l'oublier jamais et de le rappeler auprès d'elle dès qu'elle en aurait le pouvoir; puis, cette lettre écrite, elle appela un soldat, lui donna une bourse pleine d'or, à la condition qu'il partirait à l'instant même pour Dunbar, et, si Bothwell en était déjà parti, le suivrait partout où il serait allé, et lui remettrait à lui-même ce message. Le soldat promit tout ce que la reine voulut, prit l'or, et livra la lettre aux seigneurs confédérés.

Ceux-ci n'attendaient qu'un prétexte: ils saisirent avec empressement celui qui se présentait. Morton, à qui la lettre avait été remise, convoqua dès le matin les autres seigneurs en conseil extraordinaire, et tous décidèrent qu'il fallait envoyer la reine prisonnière au château de Lochleven, situé au milieu du lac et sur l'île de ce nom: ce fut la retraite qui leur parut la plus sûre, tant à cause de sa situation que du châtelain à qui la garde en était confiée. Ce châtelain était Williams Douglas, fils aîné de lord Douglas de Lochleven et d'une ancienne maîtresse de Jacques V, de sorte qu'il se trouvait demi-frère du régent.

Le lendemain, à onze heures, la reine reçut l'invitation de se préparer à partir sans qu'on lui dît pour quelle destination, et sans qu'on lui accordât pour l'accompagner d'autre femme que Marie Seyton: il est vrai que celle-là, la plus chère entre les quatre Marie, était fille de lord Seyton, un des plus dévoués de ses partisans. La reine avait trop souffert à Edimbourg pour que toute autre résidence, quelle qu'elle fût, ne lui parût point préférable. Elle demanda donc seulement à lord Lindsay, qui lui notifiait ce départ au nom des lords confédérés, d'effectuer son départ dans une litière fermée. Lord Lindsay répondit que les seigneurs écossais avaient prévenu ses désirs et qu'une voiture de ce genre l'attendait à la porte. Une heure après, Marie Stuart avait quitté Edimbourg pour n'y plus rentrer.

Le soir de ce même jour, qui était le 16 juin 1567, les portes du château de Lochleven se fermèrent sur elle, et seulement alors Marie Stuart comprit qu'elle était en prison.

XVI

Le château de Lochleven était situé, comme nous l'avons dit, au milieu du lac et sur l'île de ce nom, entre le golfe d'Edimbourg et le golfe de Tay, à une grande journée de marche d'Edimbourg. C'était une bâtisse massive, du XIIIe siècle, environnée d'une grande cour, et flanquée d'une tour ronde à deux de ses angles. Vers sa face méridionale, s'élevait, entouré d'un prolongement de murailles, un petit jardin planté d'arbres d'une verdure sombre, et qui, au milieu du même brouillard qui s'amassait soir et matin à la surface du lac, semblaient, comme le château lui-même, une végétation de granit. Au reste, quand ce brouillard se levait, comme la toile d'un théâtre, on découvrait, des fenêtres mêmes de Marie Stuart, deux panoramas d'une beauté bien différente: l'un, vers l'ouest, était la vaste et fertile plaine de Kinross, commandée par le petit village de ce nom; l'autre était, vers le sud, la chaîne dentelée du Ben-Lomond, qui venait mourir en s'abaissant de montagnes en collines sur les rivages mêmes du lac.

En arrivant au château, la reine avait été reçue par ses hôtes, ou plutôt par ses geôliers: c'était d'abord lady Williams Douglas, cette ancienne maîtresse de Jacques V, qui, ayant été sur le point d'épouser le roi, avait gardé contre Marie de Guise, sa femme, pendant tout le temps qu'elle avait vécu, une haine qu'à sa mort elle avait naturellement reportée sur Marie Stuart, sa fille. A l'âge de quarante ans à peu près, elle avait adopté la religion réformée, et, comme la première partie de sa vie était pour elle un remords, elle avait réagi sur la seconde; de sorte que lady Lochleven espérait, par un puritanisme exagéré, faire oublier aux autres ce qu'elle ne pouvait oublier elle-même.

Après la vieille lady, qui exerçait, sinon l'autorité matérielle, du moins la direction de conscience sur tout le château, venait son fils aîné Williams Douglas, fils de lord Douglas de Lochleven, commandant de la forteresse, entièrement dévoué au régent Murray, de qui il tirait toute sa force, et par lequel seulement il pouvait être quelque chose. C'était un homme de vingt-huit à trente ans, véritable Douglas par ses cheveux roux, ses yeux bleus, sa face large et haute en couleur, et plus encore par son caractère hautain et inflexible; au reste, ferme dans sa haine comme dans son amour, mais incapable, pour satisfaire l'une ou l'autre, d'une action basse ou honteuse.

Enfin, la troisième personne était un enfant de douze à treize ans, qui, étant resté orphelin, avait été orgueilleusement recueilli par ses parents, non point par amitié pour lui, mais afin qu'il ne fût pas dit qu'un Douglas était dans la misère. Depuis trois ans qu'il était au château, rien ne lui avait indiqué la place qu'il y tenait, ballotté qu'il était entre les duretés de Williams, l'indifférence de sa mère et le respect des domestiques; car, après tout, quoique orphelin et pauvre, c'était toujours un Douglas, et, par orgueil pour elle-même, le reste de sa famille ne voulait pas qu'un seul parmi les serviteurs s'écartât un instant du respect que tous devaient à ce nom. Il en était résulté que l'enfant grandit dans une liberté entière, passant ses journées à chasser dans la montagne, à pêcher dans le lac, ou à forger dans l'atelier d'armurerie des fers de flèche ou des pointes de lance.

Cependant, tout sauvage qu'il était, le petit Douglas s'était pris d'une grande amitié pour George, second fils du lord de Lochleven, et frère de Williams Douglas, gouverneur du château; c'est qu'il existait entre le petit Douglas et George une parité d'opinions qui avait fait du premier coup naître entre eux la sympathie.

George Douglas, absent du château lorsque Marie Stuart y arriva, était un beau jeune homme de dix-neuf à vingt ans, qui, contre l'habitude des Douglas de la branche cadette, avait les cheveux, les yeux et la barbe noirs, le visage pâle et le caractère mélancolique. Cette différence entre ce jeune homme et les autres membres de la famille était si grande et avait paru si extraordinaire que des soupçons s'étaient élevés contre lady Williams Douglas, et que son mari avait songé qu'elle avait, malgré son mariage avec lui, conservé quelques traditions de sa jeunesse. Ces soupçons étaient d'autant plus compréhensibles, que déjà, lors de la naissance de Murray, qui avait reçu le nom de Jacques Stuart, c'étaient des bruits pareils qui avaient empêché le roi Jacques V d'élever sa maîtresse au rang de sa femme. Il en résultait donc que la naissance d'un Douglas brun avait été dans la famille une source de discordes dont le pauvre George s'était ressenti: elle avait fait que, d'un côté, le lord de Lochleven et Williams Douglas ne l'avaient jamais traité ni en fils ni en frère, et, de l'autre, lady Douglas, qui, coupable ou non, avait vu, à l'occasion de sa naissance, les fautes de sa jeunesse lui réapparaître comme des spectres qu'elle croyait évanouis, n'avait pu lui pardonner ces nouveaux chagrins, tout innocent qu'il en était. George avait donc grandi, étranger au milieu de sa propre famille, de sorte que l'enfant et lui s'étaient naturellement rapprochés l'un de l'autre, et s'étaient liés bientôt par leur mutuel isolement. Cette amitié avait surtout profité à l'enfant, qui avait appris de son bon ami George à monter à cheval et à manier les armes, leçons que l'enfant ne pouvait reconnaître que par une amitié et un dévouement sans bornes. Aussi était-ce fête pour le petit Douglas lorsque George, après quelques-unes de ces absences longues et mystérieuses auxquelles il avait habitué sa famille, qui ne s'en était, d'ailleurs, jamais beaucoup inquiétée, reparaissait au château de Lochleven, duquel, ainsi que nous l'avons dit, il était absent au moment de l'arrivée de Marie Stuart.

Au reste, à peine Marie avait-elle quitté Edimbourg, que Murray y avait reparu: car l'espèce de révolution qui venait de s'y opérer s'était faite, sinon par son influence, du moins en sa faveur. En attendant que la régence lui fût conférée, ce qui ne pouvait se faire que par l'abdication ou la mort de Marie Stuart, les lords confédérés avaient établi une apparence de gouvernement, en se réunissant sous le titre de lords du conseil secret, et en s'arrogeant grâce

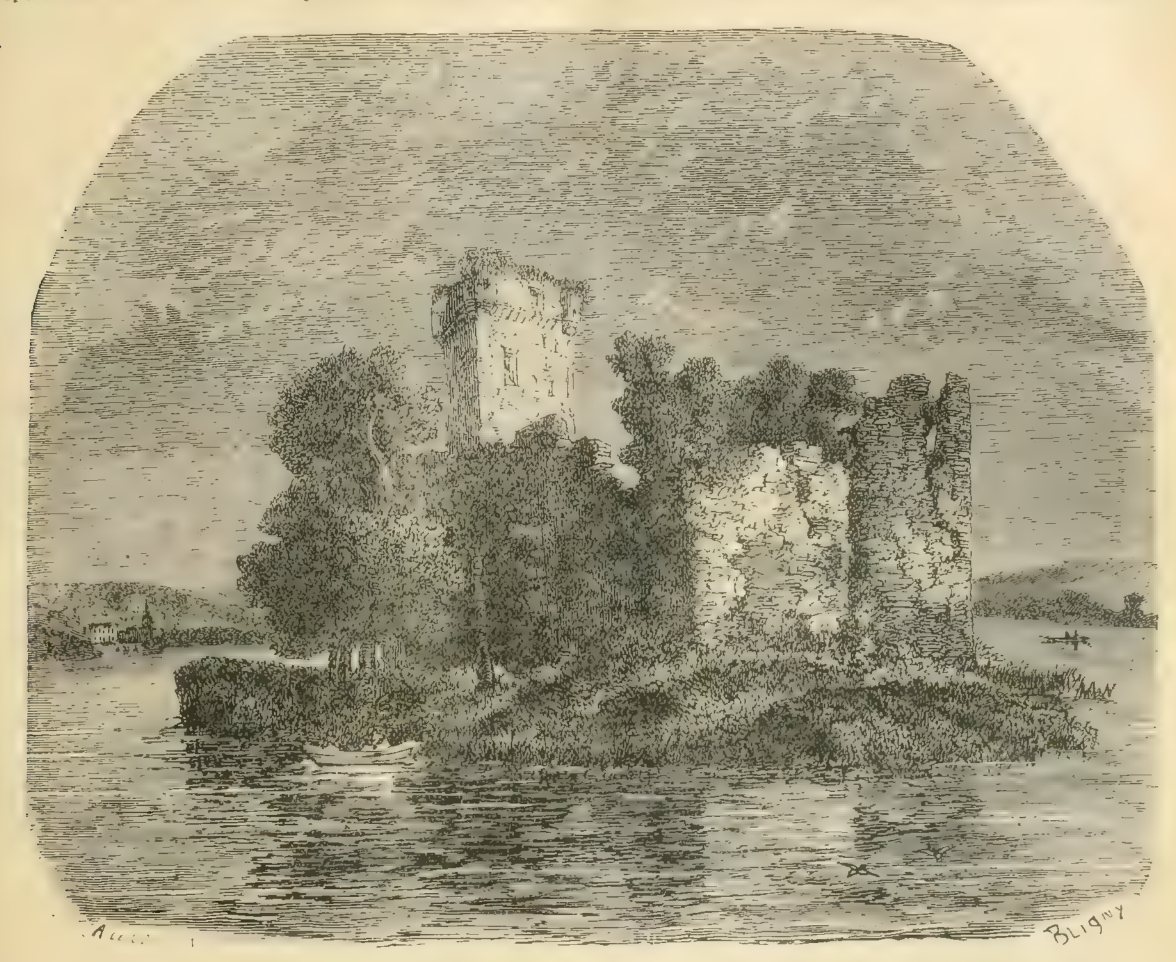
ce titre, toute la puissance royale. Leur premier acte d'autorité et de politique fut de rechercher les auteurs de la mort du roi, et, quoique l'on dît tout haut que les principaux complices de cette mort étaient dans les rangs des juges, on n'en arrêta pas moins un certain capitaine Blackadder et trois autres hommes de basse extraction que l'on condamna à mort et qui furent exécutés, quoiqu'ils niassent, jusqu'au dernier soupir, avoir pris la moindre part au complot. Cette exécution avait un double but : celui de populariser les lords, dont le premier soin avait été de venger un meurtre dont tout le monde demandait l'expiation, et celui de condamner la conduite de la reine, qui, de son côté, l'avait laissé si longtemps impuni.

Vers ce même temps, le bruit se répandit qu'un affidé de Bothwell, nommé Daglish, avait été arrêté, et qu'on l'avait trouvé porteur d'une cassette incrustée d'argent et marquée de la lettre F et du chiffre II ; ce qui faisait croire que cette cassette venait de François II. Interrogé à qui cette cassette appartenait et par qui elle lui avait été remise, il répondit qu'elle avait été remise par Dalfour, gouverneur du château d'Edimbourg, et qu'elle appartenait à son maître le comte de Bothwell, à qui Marie Stuart l'avait donnée. Alors, comme cette cassette était soigneusement fermée, la serrure en avait été forcée, disait-on, et l'on y avait trouvé des lettres de Marie à Bothwell, qui prouvaient à la fois et son adultère et sa participation au meurtre. Cependant, quoique ces lettres aient été publiées plus tard, on n'en présenta jamais que des copies, et, comme, de son côté, la reine nia toujours qu'elle les eût écrites, les historiens sont restés tout à fait dissidents sur cette matière ; les ennemis de la reine soutenant leur authenticité, tandis que ses partisans, au contraire, soutinrent toujours qu'elles étaient fausses.

Cependant Marie Stuart, toute prisonnière qu'on l'avait faite, n'était point entièrement abandonnée ; beaucoup de seigneurs avaient trouvé mauvais que l'on disposât ainsi de la reine sans leur demander avis, et que l'on formât un gouvernement sans les appeler à sa composition : ils se réunirent donc à Dumbarton pour s'opposer, autant qu'il était en eux, à la marche des choses.

XVII

Pendant ce temps, la reine, enfermée dans son château de Lochleven, sans autre distraction qu'une promenade surveillée dans l'étroit jardin dont nous avons parlé, passait ses journées, soit à la fenêtre de sa chambre à coucher, qui donnait sur la chaîne du Ben-Lomond, soit à la fenêtre de son salon, qui donnait sur le bourg de Kinross. Cette dernière était celle que préférait la reine ; car de ce côté les rives du lac étaient plus peuplées, et, par conséquent, plus distrayantes. Quant à ses hôtes, elle ne les apercevait, Williams Douglas, qu'à l'heure de ses repas — car, pour rassurer Marie Stuart, il s'était constitué son écuyer tranchant, et goûtait devant elle tous les plats et tous les vins qui lui étaient servis ; — lady Lochleven, que lorsqu'elle traversait gravement la cour pour se rendre au petit jardin qu'avait bientôt abandonné Marie, fatiguée qu'elle était de ne pouvoir s'y promener librement, quoiqu'il y eût une sentinelle à la porte de la cour et à la porte du lac ; et enfin le petit Douglas, que lorsqu'il péchait sur le lac ou chassait sur le rivage. Heureusement, Marie Seyton lui tenait fidèle compagnie, et adoucissait sa captivité autant qu'il était en elle.



Château de Lochleven.

Cette captivité durait depuis huit jours à peu près, lorsqu'un matin Marie entendit sonner du cor vers la partie du rivage où la route d'Edimbourg venait aboutir au lac. Elle courut aussitôt à la fenêtre de son salon, et aperçut une troupe assez nombreuse qui faisait halte en attendant qu'une barque qui fendait l'eau de toute la force de quatre vigoureux rameurs vînt lui offrir un moyen de transport. Cependant, quoique cette troupe se composât de dix ou douze personnes au moins, trois hommes seulement montèrent dans la barque et revinrent vers le château. Marie, pour qui, dans sa position, tout était événement, les regarda venir avec une curiosité qui se changea bientôt en crainte ; car, à mesure qu'ils s'approchaient, elle croyait reconnaître parmi les arrivants lord Lindsay, son mortel

ennemi. Du reste, elle n'eut bientôt plus de doute : c'était bien lui, tel qu'elle l'avait toujours vu, soit à la cour, soit sur le champ de bataille, c'est-à-dire avec un casque d'acier sans visière, sa barbe noire dont l'extrémité commençait à grisonner et qui retombait sur sa poitrine, son justaucorps de buffle, autrefois doublé de [illegible], mais que le frottement de son armure, qu'il ne quittait jamais, les nuits de bivac et les jours de combat avaient tellement raccommodé, qu'il était presque impossible de reconnaître sa couleur primitive et de plus une épée [illegible] dont on ne pouvait se servir qu'en les tenant à deux mains, et qui mesurées à une force de [illegible] paraissaient être de moins en moins en usage [illegible] s'appauvrissaient.

Le premier compagnon de lord Lindsay était un homme du même âge que lui à peu près [illegible] fique formait un contraste [illegible] avec l'aspect [illegible] du vieux baron. En effet, [illegible] doux, aux cheveux blancs [illegible] l'âge, aux yeux noirs et qui portait une épée si [illegible] et si faible qu'elle était plutôt une preuve de son rang qu'un moyen d'attaque ou de défense : c'était sir Robert Melvil, frère d'André Melvil, maître d'hôtel de la reine, et de Jacques Melvil, son ambassadeur. Quoique, d'après le portrait que nous en avons fait, la reine ne dût pas attendre de lui un secours bien grand, sa vue ne contribua pas moins à la rassurer quelque peu, car elle savait qu'elle trouverait toujours en lui, sinon puissance, du moins sympathie.

Quant au deuxième compagnon de lord Lindsay, Marie essaya en vain de le reconnaître : car du moment où il était entré dans la barque il s'était assis à l'avant, et, par conséquent, tournait le dos de son côté, de sorte qu'elle ne put savoir, quelques efforts qu'elle fît pour deviner qui il pouvait être [illegible] Néanmoins, quoiqu'elle ignorât quelles [illegible] la reine se doutait bien que c'était à elle qu'ils avaient affaire ; elle ordonna à Marie Seyton de [illegible] par [illegible] ne pourrait pas saisir quelque chose du but de leur visite, tandis qu'elle-même rentrait un peu de toilette pour les recevoir.

Au bout d'un instant, Marie Seyton rentra [illegible] c'était pas [illegible] Lindsay et Melvil venaient porteurs d'un message de Murray ; quant au troisième ambassadeur, que la reine n'avait pu reconnaître, c'était lord Ruthwen, le fils de celui-là même qui avait assassiné Rizzio. À ce nom, la reine pâlit [illegible] des pas dans l'escalier [illegible] prise dans un pareil trouble, elle ordonna à Marie Seyton d'aller fermer la porte d'entrée [illegible] qu'elle eut quelques minutes pour se remettre [illegible] tôt, de sorte que Lindsay, après avoir essayé de lever le loquet, trouvant la porte fermée, frappa avec violence.

— Qui frappe ainsi à la porte de Sa Majesté la reine d'Écosse ? demanda Marie Seyton.

— Moi, lord Lindsay, répondit une voix rude [illegible], tandis que la porte semblait plus rudement [illegible] de poing de ses gonds.

— Si vous êtes véritablement lord Lindsay, reprit Marie Seyton, c'est-à-dire un noble seigneur et un loyal chevalier, vous attendrez, pour entrer chez elle, le loisir de votre souveraine.

— Attendre ? dit lord Lindsay, attendre ? Lord Lindsay n'attendrait pas une minute [illegible] et à plus forte raison lorsqu'il se présente comme envoyé du régent et porteur d'un ordre du conseil secret. Ouvrez donc, ou, de par le ciel ! j'enfonce cette porte.

— Milord, murmura d'un ton suppliant la voix de Melvil, ayez patience ; lord Ruthwen n'est point encore [illegible] et nous ne pouvons [illegible] sans lui.

— Et s'il lui plaît de [illegible] une heure [illegible], s'écria Lindsay, faudra-t-il que je l'attende une heure sur ce carré ? Oh ! pour cela [illegible] un pétard sous cette [illegible].

— Qui que vous soyez, dit Melvil, [illegible] Marie Seyton, retournez auprès de la reine, et dites-lui que son serviteur, André Melvil, la fait prier de [illegible].

— La reine me donnera ses ordres [illegible] semblera venu de me les donner, répondit Marie Seyton. En attendant, mon poste est ici [illegible].

Marie [illegible] n'avait pas achevé ces paroles [illegible] de poing de Lindsay ébranla la porte [illegible], qu'elle [illegible] lentement cédé à un autre [illegible] lorsqu'on entendit la voix de la reine qui [illegible] à Marie d'ouvrir. Marie obéit.

Lindsay entra si violemment, qu'en poussant la porte il jeta la jeune fille contre le mur et la blessa [illegible] la tête et sans faire attention à elle [illegible] au milieu de la seconde chambre. Arrivé là, il [illegible] de lui et, voyant qu'il n'y avait personne :

— Eh bien, dit-il, Marie est-elle donc invisible soit dedans, soit dehors, faut-il toujours qu'elle [illegible] antichambre aux [illegible] qui viennent la visiter ? qu'elle prenne garde, car, si elle oublie où elle est, nous l'en ferons, mordieu ! bien souvenir.

En ce moment, la porte de la chambre à coucher s'ouvrit et la reine parut.

Jamais, peut-être, Marie n'avait été si belle, et ne s'était offerte si calme et si pleine de majesté, même au temps où elle saluait de la plus haute marche de son trône, les ambassadeurs de France, d'Espagne et d'Angleterre ; si bien que lord Lindsay, quoiqu'il fût le plus brutal, peut-être, comme il en était le plus brave des seigneurs de cette époque, ne put supporter son regard et s'inclina devant elle.

— J'ai peur de vous avoir fait attendre un instant, milord, lui dit-elle ; mais, pour être prisonnière, on n'en est pas moins femme. J'espère donc, quoique ce soit un cérémonial dont les hommes se dispensent volontiers, que vous m'excuserez d'avoir donné quelques minutes à ma toilette au moment de recevoir une visite qui m'est d'autant plus précieuse qu'elle était inattendue.

Lindsay voulut balbutier quelques mots de marche rapide et de mission pressée, [illegible] en jetant un regard un peu confus sur sa cuirasse rouillée et sur ses vêtements sales. Mais la reine, s'adressant à son compagnon :

— Bonjour, Melvil, lui dit-elle ; je vous remercie d'être aussi fidèle à la prison que vous l'étiez au palais. Mais, si vous continuez ainsi, je vous conseille de troquer votre habit de diplomate contre une simarre de soldat : cela vous sera facile dans une époque où les soldats se font diplomates. Mais, continua la reine avec une voix aussi calme que si elle ne sentait pas en ce moment une profonde violence, vous n'êtes pas seuls, messieurs, et j'avais cru voir dans la barque un troisième compagnon.

— Vous ne vous trompiez point, madame, répondit Lindsay ; mais j'espère que ce sont ses pas que j'entends, et qu'il ne nous fera pas attendre plus longtemps pour une [illegible] qu'elle est [illegible].

La reine se retourna vers la porte avec le visage le plus calme du monde, quoiqu'il fût facile de voir qu'elle pâlissait et qu'elle-même [illegible] ses jambes tremblaient sous elle [illegible] un instant qu'elle allait tomber. Lindsay ne s'était pas trompé : au bout d'un instant, lord Ruthwen parut tenant [illegible] papiers à la main.

C'était un homme de trente-deux à trente-quatre ans, à la figure de marbre, ayant à la fois la tournure d'un homme de guerre et le front impassible d'un homme d'État. Il était vêtu d'un [illegible] de chamois brodé [illegible] approchant d'un élégant [illegible] militaire. Il ressemblait d'une manière étrange à son père. Marie se sentit frémir tout entière à cette vue, car elle ne put s'empêcher de songer qu'elle était à part Melvil, en face d'hommes habitués à arriver à leur but par tous les moyens que la force mettait en leur pouvoir.

XVIII

— Arrivez donc, milord, s'écria Lindsay pendant que Ruthwen saluait Marie, et que Melvil faisait approcher par deux domestiques une table et un fauteuil. Arrivez donc ! vous voyez bien que nous vous attendons que vous.

— Et Sa Grâce me pardonnera, je l'espère, de l'avoir fait attendre en faveur du motif qui a causé ce léger retard, répondit Ruthwen en indiquant d'un geste qu'il avait passé à sa toilette un temps que Lindsay pensait que l'on aurait dû plus utilement employer.

— Oui, sans doute, elle vous pardonnera, Ruthwen ; car les femmes ont une grande indulgence pour les fautes du genre de celle que vous venez de commettre ; mais la question n'est point là, la question est, vous le savez, qu'il faut que nous soyons demain avant le jour à Edimbourg.

— En ce cas, milords, dit la reine en s'asseyant, ayez la bonté de me faire au plus tôt la cause de votre visite ; car si vous manquez à votre engagement, je ne voudrais pour rien au monde, je vous jure, que la faute en retombât sur moi.

— Madame, dit Ruthwen en s'approchant de la table, nous venons au nom des lords du conseil secret.

— Pardon, milord, dit la reine en l'interrompant, mais voilà la première fois que j'entends parler de ce nouveau pouvoir, et je ne me rappelle pas l'avoir institué avant mon départ.

— Vous avez raison, madame, car il s'est institué lui-même vu la gravité des circonstances, et je viens donc comme [illegible] à Votre Grâce.

— Me déclarer, [illegible] pardon, à ce que je présume, pour tant de hardiesse, interrompit une seconde fois Marie [illegible] sujets [illegible] de Melvil et me prier de vouloir [illegible] sur le trône dont on m'a fait descendre

un instant, au mépris de la foi jurée dans la plaine de Carberry-Hill. Vous n'étiez pas présent à ce traité, je le sais ; mais milord Lindsay y était, si je me le rappelle, et il sait à quelles conditions je me suis rendue à sir Kirkaldy de la Grange.

— Oui, madame ; mais je sais aussi quelles étaient les promesses que vous aviez faites de votre côté ; ces promesses étaient de ne jamais revoir l'infâme et lâche Bothwell.

— L'ai-je revu, milord ? demanda froidement la reine.

— Non, madame ; mais vous lui avez écrit.

— Et depuis quand, milord, au moment d'une séparation éternelle, une femme ne peut-elle plus écrire à son mari ?

— Quand le mari est un traître et un assassin, dit Lindsay, la femme peut être soupçonnée d'être quelque peu sa complice en intention, sinon de fait.

— Milord, dit la reine, cet homme que vous appelez un assassin et un traître, coupable ou non, était ce qu'il est aujourd'hui, lorsqu'il m'apporta, signé des principaux noms de la noblesse d'Ecosse, un écrit dans lequel il m'était désigné comme le seul qui pût, en devenant mon époux, rétablir la tranquillité du royaume : cet écrit, je l'ai conservé, milord, et, si je cherchais bien parmi les signatures, peut-être retrouverais-je celles des gens mêmes qui me font aujourd'hui un crime du mariage qu'ils me conseillaient alors. Il est vrai que j'ai appris depuis que cet écrit avait été rédigé sur une table de taverne, à la fin d'un dîner, au milieu des bouteilles renversées et des verres vides ; mais le moyen de deviner que ceux qui sont chargés des affaires de l'Etat choisissent pour prendre leurs délibérations le moment où ils sont ivres, et prennent pour la salle de leurs séances le rendez-vous ordinaire des portefaix de la cité ?

— Madame, dit Ruthwen avec sa même voix glacée, oserais-je rappeler à Votre Grâce qu'elle s'engage dans une discussion inutile, puisque ce qui est fait est fait, et que nous sommes envoyés, non pour argumenter sur le passé, mais pour poser des bases à l'avenir ?

— Et sans doute, milord, ces bases sont contenues dans ces papiers ? dit Marie Stuart en indiquant du doigt les actes que Ruthwen tenait à la main.

— Oui, madame ; et vous êtes invitée par le conseil secret à les signer, et à vous conformer à ce qu'ils renferment, comme au seul moyen de rétablir la tranquillité de l'Etat, de propager la parole du Seigneur et d'assurer le repos du reste de votre vie.

— Voilà de merveilleuses promesses, dit la reine ; si merveilleuses, que je n'y puis croire, et que, quelque envie que j'aie de signer de confiance, je suis forcée par mon incrédulité même de prier Votre Seigneurie de m'en faire connaître le contenu : lisez donc, milord, je vous écoute.

Ruthwen déplia l'un des papiers, et, sans hésitation, sans trouble, d'une voix inflexible comme celle du destin, lut ce qui suit :

« Appelée dès notre plus tendre jeunesse à la couronne d'Ecosse, et, depuis six ans, au gouvernement du royaume, nous avons donné tous nos soins à son administration ; mais nous avons éprouvé tant de fatigues et de peines, que nous ne nous trouvons plus l'esprit assez libre, ni les forces suffisantes pour supporter le fardeau des affaires ; mais, comme la bonté divine a daigné nous accorder un fils, nous désirons de notre vivant lui voir porter une couronne qui lui appartient par droit de naissance. C'est pourquoi, par suite de notre affection pour lui, nous nous démettons en sa faveur, et par ces présentes, librement et volontairement, de tous nos droits à la couronne et au gouvernement de l'Ecosse, voulant qu'il monte sans retard sur le trône, comme s'il y était appelé par notre mort, et non par un effet de notre volonté. Et, pour que cette présente abdication ait un effet assez complet et assez solennel pour que nul n'en puisse prétendre cause d'ignorance, nous donnons plein pouvoir à nos féaux et fidèles cousins, lord Williams Ruthwen et lord Lindsay de Bires, d'assembler en notre nom la noblesse, le clergé et les bourgeois d'Ecosse, et de résigner publiquement et solennellement entre leurs mains, tous nos droits à la couronne et au gouvernement de l'Ecosse.

« Au château de Lochleven, ce   juin 1567. »

La reine écouta toute cette lecture avec un calme que Melvil et Marie Seyton, qui connaissaient son caractère fier et emporté, étaient bien loin d'attendre d'elle ; puis, lorsque lord Ruthwen eut achevé :

— Et est-ce là seulement tout ce que mes fidèles sujets exigent de leur reine ? demanda Marie avec un accent d'ironie profonde. En vérité, je m'attendais à quelque chose de plus difficile que de remettre la couronne à un enfant âgé d'un an à peine, et que d'abandonner le sceptre pour la quenouille ; mais sans doute vous avez, en ambassadeur habile, voulu procéder par gradation, et ce second papier contient la véritable cause de votre visite ?

— Ce second papier, madame, dit Ruthwen, contient la nomination de Jacques Stuart, comte de Murray, à la régence du royaume pendant tout le temps de la minorité du jeune roi.

— Mais pour que cet acte soit valable, dit Marie, il me semble, milord, qu'il vous faut encore un autre consentement que le mien.

— Et lequel, madame ? demanda Ruthwen.

— Celui de la personne à qui vous conférez cette charge sans savoir encore si elle l'acceptera.

— Cette personne, madame, répondit Ruthwen, en exerce déjà provisoirement les fonctions, en attendant que vous la confirmiez dans cette charge.

— Mon frère régent ! s'écria douloureusement Marie ; mon frère sur le trône ! mon frère à ma place !... mon frère, que je regardais comme mon seul et dernier appui !... Oh ! Melvil, au nom du ciel, ce que l'on me dit là est-il vrai ?

— Hélas ! madame, répondit Melvil, l'honorable lord Ruthwen n'avance rien qui ne soit exact, et c'est lui-même qui m'a adjoint aux deux nobles lords qui viennent à vous de la part du conseil secret.

— Oui, oui, dit Lindsay avec impatience ; quoique je ne sache pas précisément dans quel but vous avez été envoyé, à moins que ce ne soit pour remplir l'office du morceau de sucre que l'apothicaire met dans la tisane d'un enfant gâté.

— Si vous ignorez ma mission, moi, je la connais, milord, répondit Melvil, et, avec l'aide de Dieu, je la remplirai.

— Pardon, madame, reprit Ruthwen avec le même accent lent, froid et grave, mais je suis forcé d'insister auprès de vous pour obtenir une réponse à la demande du conseil.

— Dites au conseil, milord, que vous avez trouvé Marie Stuart prisonnière, mais toujours reine, et que le premier acte de ce pouvoir qu'on pourra lui arracher peut-être, mais qu'elle ne rendra jamais, sera de faire tomber la tête des traîtres et des rebelles qui ont osé la méconnaître assez pour lui faire une pareille proposition.

— Au nom du ciel, madame, s'écria Melvil, regardez autour de vous et songez où vous êtes.

— Je ne songe pas où je suis, mais qui je suis, Melvil : je suis reine, souveraine et sacrée, et, ayant reçu ma couronne de Dieu, je ne dois la remettre qu'à Dieu.

— Madame, dit Ruthwen avec le même flegme qui ne l'avait pas quitté un instant, nous savons que vous êtes orateur et que vous connaissez le secret des grands mots et des belles paroles : voilà pourquoi on envoie vers vous des porte-cuirasse et non des rhéteurs ; nous nous contenterons donc, au lieu de nous engager dans une controverse politico-théologique, de vous demander, pour la dernière fois si, votre vie et votre honneur assurés, vous consentirez à vous démettre de la couronne d'Ecosse ?

— Et en supposant que j'y consentisse à ces conditions, monsieur, répondit ironiquement la reine, quelle garantie m'offririez-vous que cette seconde promesse serait remplie plus fidèlement que la première ?

— Notre parole et notre honneur, madame, répondit Lindsay.

— Cette caution me semble un peu légère, milords, répondit Marie ; n'auriez-vous pas quelque bagatelle à y ajouter, afin de lui donner assez de poids pour que le vent ne l'emporte pas comme la première ?

— Assez, madame, assez ! s'écria Lindsay, tandis qu'une rougeur ardente passait comme une flamme sur le visage de marbre de Ruthwen.

Puis se tournant vers son compagnon :

— Retournons à Edimbourg, Ruthwen, et qu'il advienne de cette femme ce que Dieu en ordonnera.

— Milords, s'écria Melvil, milords, je vous en supplie, ne vous éloignez pas ainsi ; laissez-moi lui parler, laissez-moi obtenir d'elle par mes prières ce que vous n'avez pu obtenir par vos menaces.

— Eh bien, restez donc, dit Lindsay ; nous lui donnons un quart d'heure ; mais, si au bout d'un quart d'heure elle n'est pas décidée, alors plus de pitié, ce n'est plus sa liberté qui court risque, ce sont ses jours qui sont comptés.

A ces mots, il sortit de l'appartement, suivi de lord Ruthwen, et l'on entendit la pointe de sa longue épée battre, à mesure qu'il descendait, chaque marche de l'escalier.

La reine les suivit des yeux jusqu'à ce qu'ils eussent disparu ; puis, comme si elle n'avait eu de forces que tant que son orgueil était soutenu par leur présence, elle s'affaissa sur elle-même lorsqu'ils furent sortis, et tomba sur son fauteuil en laissant échapper un gémissement. Alors Melvil s'approcha d'elle et fléchit le genou ; mais Marie le repoussa doucement.

— Laissez-moi, Melvil, lui dit-elle, laissez-moi ; tout est tellement troublé dans mon royaume et dans mon esprit, que maintenant je ne reconnais pas mes amis d'avec mes ennemis. Vous, Melvil, vous avec ces hommes, chargé de venir faire une pareille insulte à votre reine !

— Oui, madame, répondit Melvil, oui, je suis avec eux ; mais, vous le savez, je ne suis pas pour eux ; et, sans moi, qu'arriverait-il de vous à cette heure ?

— Et croyez-vous que je les craigne ? dit Marie. Que peuvent-ils me faire ? Un procès ? Mais je le demande, car c'est le seul moyen de me laver des calomnies infâmes que l'on m'impute... Oh ! oui, oui, Melvil, le jour, la lumière sur toute ma vie ! on y verra des faiblesses, peut-être, mais pas de crime ; et, je vous le jure, il n'y aura pas dans toute l'Ecosse, si pervers et si vendu qu'il soit, un juge qui osera me condamner.

— Oui, sans doute, madame, reprit Melvil, oui, vous auriez raison, si les choses devaient tourner ainsi ; mais est-ce par des preuves qu'ils se sont débarrassés de Darnley, de Rizzio et de trois de vos ancêtres qui sont morts assassinés ? Songez-y, madame, vous êtes seule ici, sans gardes, sans amis, avec une seule femme pour toute suite. Nul ne peut venir à vos cris, nul ne peut accourir à votre aide ; en une nuit sombre et tempêtueuse, vous disparaissez, voilà tout ; qui s'en occupe ? qui s'en inquiète ? qui réclame ? Votre fils, un enfant au berceau, qui ne sait pas même encore s'il a une mère ? Elisabeth, votre rivale, Elisabeth, votre ennemie ? Eh ! mon Dieu ! que peut-elle désirer autre chose que la mort d'une femme son égale en puissance, sa maîtresse en beauté ? Vous ne craignez pas la mort, je le sais, vous en avez fait preuve sur le champ de bataille ; et vous êtes trop Stuart pour craindre au grand jour la vue d'une épée ; mais un poignard nocturne, madame, mais un poison caché, mais une mort obscure, sans consolation, sans prêtre ? Et quand cela ? quand vos amis se rassemblent, quand vos amis jurent de vous tirer d'ici... ou de mourir... Oh ! pour eux, si ce n'est pas pour vous, vivez, madame, au nom du ciel, vivez !

— Oui, n'est-ce pas ? répondit Marie ; et, quand mes amis auront exposé pour moi leur liberté, leur vie, leur honneur ; quand, tout sanglants des blessures qu'ils auront reçues en mon nom et pour ma cause, ils viendront me chercher dans ma prison, ils trouveront que la femme a trahi la reine, et que son courage a fait faute à leur dévouement.

— Mais songez-y, madame, dit Melvil en baissant la voix, et voyez, au contraire, le parti que vous pouvez tirer de la position où vous êtes : chacun vous sait prisonnière et menacée ; qui croira que vous avez signé volontairement votre abdication ? Personne. D'ailleurs, si on le croyait, vous auriez deux témoins de la violence qu'on vous a faite : cette jeune fille, qui n'hésiterait pas à tout dire, et, s'il le fallait, moi-même, madame... qui n'ai accepté cette mission, je vous l'ai dit, que pour vous sauver du danger qui vous menace, que ce danger soit la captivité, la mort ou le déshonneur. D'ailleurs, madame, dit Melvil en donnant un papier à la reine, avez-vous confiance dans lord Herris ? avez-vous confiance dans lord Seyton ? Oui, n'est-ce pas ? car ce sont de braves et fidèles serviteurs. Eh bien, lisez ce qu'ils vous écrivent.

La reine prit le papier que lui tendait Melvil, et qui, en effet, était une invitation à Marie de la part des deux lords de céder, sur tous les points qu'on exigerait d'elle, et de signer tous les papiers qu'on lui présenterait, lui affirmant que, le jour où elle serait en liberté et protesterait contre ces actes, ces actes seraient sans valeur. Pendant ce temps, Melvil avait été à la fenêtre et était revenu. Marie Seyton avait pris sa place aux genoux de la reine, et la suppliait à son tour.

— Et toi aussi, mignonne, dit la reine en souriant, toi aussi, tu me pousses à cette lâcheté ! Prends garde, je suis femme, et quoique Stuart, comme l'a dit Melvil, j'ai peur du poignard nocturne et du poison caché, comme j'ai peur du reptile qui se glisse dans l'ombre et sans bruit. Ah ! ne me presse pas ainsi, car je serais capable de céder, et ma conscience me dit que ce serait une chose indigne de moi.

— Non, madame, dit Melvil, ce n'est point votre conscience qui vous parle ainsi, c'est votre orgueil ; or, pensez que, comme l'orgueil perd l'âme, il peut aussi perdre le corps. Au nom du ciel, madame, vous n'avez plus qu'un instant pour vous décider ; le quart d'heure est expiré, je les entends qui remontent. Les voilà.

En effet, au bout d'un instant, les deux lords reparurent : Lindsay avec sa rusticité ordinaire, Ruthwen avec sa froide politesse. Ils attendirent un instant ; puis, voyant que Marie gardait le silence :

— Eh bien, madame, dit Ruthwen, Votre Grâce est-elle enfin décidée ? Car nous venons chercher sa réponse.

— Milords, dit Marie, il faut bien se rendre lorsqu'on ne peut combattre. Si j'étais de l'autre côté du lac, avec dix cavaliers seulement, vous n'auriez pas si bon marché de moi, peut-être ; mais ici, dans ce château, ou plutôt dans cette prison de Lochleven, entourée de murailles élevées et d'eaux profondes, pressée par vous, je n'ai pas la liberté de faire selon mon cœur. Je ferai selon ma position. Donnez-moi donc ces actes, ajouta Marie Stuart en prenant une plume ; je les signerai.

— Madame, lui dit Ruthwen en les lui remettant, il est bien entendu que Votre Grâce a son libre arbitre, signe volontairement, et ne prétend jamais arguer de la situation où elle se trouve.

La reine était prête à signer lorsque Ruthwen dit ces paroles ; mais à peine furent-elles dites, que, jetant la plume loin d'elle et se relevant avec fierté :

— Milord, dit-elle, si l'on s'attend à ce que je déclare de mon propre mouvement que je suis indigne entre les Stuarts de la couronne que nous portons depuis trois siècles, on se trompe ; et, pour les trois royaumes de France, d'Ecosse et d'Angleterre, dont le premier m'a appartenu, dont le deuxième m'appartient, et dont le troisième doit m'appartenir, je ne signerai pas une pareille infamie.

— De par le ciel, s'écria Lindsay en s'élançant vers la reine et en lui saisissant la main gauche avec son gantelet de fer, vous signerez cependant, madame ; c'est moi qui vous le dis.

— Oui, milord, oui,... s'écria la reine les yeux rayonnants de joie, car je n'attendais que quelque chose de pareil pour le faire. Oui, je signe volontairement, de mon plein gré ; et voilà, ajouta-t-elle en levant sa main et en montrant son poignet meurtri, qu'avait lâché Lindsay, honteux du mouvement auquel il s'était laissé emporter, voilà qui fait foi que je suis dans mon libre arbitre.

Et, à ces mots, elle signa rapidement, et comme si elle eût craint que ce ne fussent maintenant les ambassadeurs qui refusassent sa signature.

Lindsay voulut balbutier quelques paroles de regret ; mais Marie l'arrêta.

— Comment donc, milord, lui dit-elle, des excuses ? Mais c'est moi qui ai des remercîments à vous faire ; et tout ce que je regrette, c'est que cette main royale ne puisse pas se conserver rouge et meurtrie ainsi jusqu'au jour où je la montrerai à mon peuple par la fenêtre de mon palais d'Holyrood. Or, voilà tout ce que vous voulez de moi, continua Marie. Ainsi donc, adieu, milords, ou plutôt, au revoir ; j'espère que ce sera dans une circonstance et dans un lieu où je serai plus libre de vous témoigner les sentiments que vous m'avez inspirés.

Et, à ces mots, après avoir tendu son autre main à Melvil, qui y imprima respectueusement ses lèvres, elle sortit de la chambre, suivie de Marie Seyton.

De leur côté, les deux ambassadeurs s'éloignèrent sombres et mécontents de la manière dont avaient tourné les choses ; car, quoiqu'ils eussent obtenu les signatures qui étaient l'objet de leur mission, ils ne se dissimulaient pas que c'était par des moyens qui sortaient par trop des voies ordinaires de la diplomatie pour ne pas offrir un jour toute chance à la reine, en cas de protestation de sa part, surtout les choses s'étant passées devant Melvil, dont ils connaissaient l'attachement pour la prisonnière.

XIX

Deux heures après leur départ, on vint annoncer à la reine qu'en l'absence de Williams Douglas, qui, mandé par le régent, avait suivi pour quelques jours les ambassadeurs à Edimbourg, ce serait lady Lochleven elle-même qui remplirait auprès d'elle les fonctions de dégustatrice.

Mais Marie avait dissimulé dans la journée de trop violentes émotions pour n'en pas ressentir le contre-coup ; de sorte que, lorsque vint le dîner, et comme lady Lochleven attendait debout, devant le buffet, que la reine se mît à table, Marie Seyton sortit de la chambre à coucher, et, s'avançant vers son hôtesse :

— Madame, lui dit-elle, Sa Majesté est indisposée et ne sortira point de sa chambre aujourd'hui.

— Permettez-moi d'espérer, mademoiselle, répondit lady Lochleven, que l'indisposition de Sa Grâce sera assez peu de chose pour lui permettre de changer d'avis d'ici à ce soir. En tout cas, voyez-moi m'acquitter des fonctions que mon fils eût remplies s'il n'était point absent de ce château pour le service de l'Etat.

A ces mots, l'intendant servit sur un plat d'argent à lady Lochleven, d'abord du pain et du sel, puis ensuite, une tranche ou une cuillerée de chaque mets qui était sur la table, ainsi qu'un verre d'eau et de vin ; après quoi, elle se retira du pas roide et empesé qui lui était habituel.

Lady Lochleven avait deviné juste. Vers les huit heures du soir, Marie, se trouvant mieux, sortit de sa chambre ; toute joyeuse de pouvoir faire un repas sans être espionnée par les maîtres ou par les domestiques, elle se mit à table, et, malgré la scène douloureuse de la matinée, dîna avec plus d'appétit qu'elle n'avait fait encore depuis son emprison-

nement. Cela lui fut une règle sur ce qu'elle devait faire quand elle voudrait se trouver seule, et elle résolut, toute remise qu'elle était, de prolonger son indisposition au moins pendant toute la journée du lendemain.

En effet, lorsqu'à l'heure du déjeuner lady Lochleven se présenta de nouveau, elle reçut la même réponse que la veille ; et, comme la veille, elle se retira suivie de ses domestiques, après avoir goûté tous les plats, pour qu'il ne fût pas dit que, la reine présente ou absente, elle ne s'était pas acquittée de son devoir envers son hôtesse. De son côté, même réponse qu'elle avait faite le matin à sa mère. George la reçut avec une indifférence toute puritaine, goûta les uns après les autres les différents plats qui étaient sur la table, et ordonna aux domestiques de se retirer. Ceux-ci, qui, depuis deux jours, étaient habitués à ne plus faire aucun service auprès de la reine, sortirent aussitôt.

George fit quelques pas comme pour les suivre ; mais à peine le dernier eut-il disparu au tournant de la porte, qu'il s'arrêta, écoutant leurs pas s'éloigner ; puis, lorsque le bruit se fut éteint, et qu'il se fut assuré qu'aucun d'eux



Vous êtes invitée par le conseil secret à les signer.

Marie sortit de sa chambre aussitôt après son départ, et retrouva quelque appétit, grâce à ce peu de liberté que lui procurait son stratagème.

Mais, soit que lady Lochleven fût blessée de cette résolution que la reine avait prise de ne point sortir de sa chambre tant que son hôtesse était là, soit qu'elle fût retenue autre part, Marie Seyton, à l'heure du dîner, vit paraître, au lieu de la vieille lady Lochleven ou de son fils aîné un beau jeune homme brun, qui lui était inconnu. C'était George Douglas, qui était arrivé au château le matin même.

— Comme Marie Stuart n'était point prévenue de ce changement, et que, l'eût-elle su, cela n'aurait rien changé à son désir de dîner seule, Marie Seyton fit à George la n'était resté ni dans le corridor ni sur l'escalier, il revint vivement vers Marie Seyton, et, lui saisissant la main :

— Aimez-vous la reine, lui dit-il, et lui êtes-vous dévouée ?

— Dans quel but me faites-vous cette question ? demanda Marie étonnée.

— Dans le but de lui sauver l'honneur et la vie, et de lui rendre la liberté et le trône. Maintenant que vous connaissez mes intentions, priez-la de sortir ; car il faut que je lui parle, et ce moment, si nous le perdons, ne se représentera peut-être jamais.

— Me voici, monsieur, dit Marie en ouvrant la porte de sa chambre ; que me voulez-vous ?

George, qui ne s'attendait pas à cette apparition, fit quelques pas en arrière, chancelant comme s'il allait tomber.

[illegible] appuyé un instant sur le dossier du fauteuil [illegible] la reine et ayant regardé Marie avec une [illegible] le ravissement indéfinissable, il s'avança lentement vers elle, et, mettant un genou en terre, il tira de sa [illegible] un papier qu'il présenta à la reine.

— Qu'est-ce cela ? demanda la reine.

— Lisez, madame, répondit le jeune homme.

— Que vois-je ? s'écria-t-elle après avoir parcouru le papier des yeux. Un acte d'association de mes loyaux et fidèles serviteurs Seyton, Herris, d'Argyle, [illegible] leur honneur [illegible] péril de leur vie de me tirer de prison et de me remettre sur le trône ? Et comment cet acte se trouve-t-il entre vos mains ?

— Parce qu'il m'a été remis par [illegible] seigneurs qui l'ont signé, pour vous le rendre.

— Et qui donc êtes-vous ? demanda la reine.

— Le plus indigne entre vos [illegible].

— Mais votre nom enfin.

— George Douglas.

— George Douglas ! s'écria [illegible]. Et comment un Douglas se trouve-t-il l'allié des Seyton, des Herris et des Hamilton, les mortels ennemis de sa famille ?

— Parce que [illegible] vous aime, madame, répondit George en courbant presque au niveau du plancher.

— Monsieur ! [illegible] la reine en faisant un pas en arrière.

— Pardon [illegible] du Douglas : j'avoue à Votre Majesté quelle cause me fait agir, ou, sans cela, elle me prendrait pour un [illegible]. Écoutez-moi donc une seule fois, pour ne plus [illegible] jamais parler de ma folie, mais afin que je vous convainque de mon dévouement. Depuis cinq ans que je [illegible] vous ai suivie partout : dans votre expédition contre le comte de Huntly, sous l'habit d'un montagnard ; dans votre course à l'Ermitage, sous les vêtements d'un [illegible] ; à Carberry-Hill, sous l'armure d'un soldat. Enfin, j'ai vu que l'on vous avait enlevée d'Édimbourg pour vous conduire au château de Lochleven, et soudain, en songeant que [illegible] était celui de ma famille, je me suis cru prédestiné par le seigneur à racheter, en vous sauvant, les [illegible] qui [illegible] mon nom. J'ai su qu'un rassemblement [illegible] se faisait à Dumbarton. Je [illegible] sans [illegible] connaître et sans dire aux confédérés par quel motif j'agissais, la main sur l'Évangile, j'ai engagé mon nom, j'ai engagé mon honneur, j'ai engagé ma vie que je vous sauverais. Alors ils m'ont remis ce papier et je suis venu, ignorant encore par quel moyen [illegible] parviendrais jusqu'à vous. Mais Dieu a voulu confirmer mes pressentiments par un présage : le jour même de mon arrivée, cette occasion de voir Votre Majesté s'est offerte, et me voilà à vos genoux, madame, attendant mon arrêt ou mon pardon.

— Relevez-vous, sir George, répondit la reine en lui tendant la main, et soyez le bienvenu dans la prison où vous apportez l'espérance et où vous parlez de liberté.

— Ainsi donc, s'écria Douglas, Votre Majesté accepte mes services ? Et de ce jour je puis être véritablement fier, car tout ce qui vit, tout ce qui pense en moi, est à vous. Oh ! merci, merci !

— Mais enfin, dit la reine, avez-vous arrêté quelque chose pour [illegible] quelque plan pour mon évasion ?

— [illegible], madame, répondit Douglas ; il faut, avant [illegible] assez de soldats pour qu'en [illegible] vous vous trouviez à la tête d'une armée.

— [illegible] ne m'avez-vous [illegible] si vous ne voulez pas [illegible].

— Toutes les minutes de ma vie, toutes les facultés de ma pensée, toutes les [illegible] de mon intelligence vont être occupées [illegible].

— Vous restez donc [illegible] ?

— Hélas ! [illegible] et [illegible] dangereux.

— Mais qui me dira [illegible] le jour ? [illegible] saurai-je que le temps approche ?

— [illegible] de [illegible] Kinross [illegible] cette [illegible] tous les soirs [illegible] la plaine [illegible] quelque [illegible] préparatifs [illegible] alors la lumière [illegible] la main sur [illegible] battements sans qu'elle [illegible] rien n'est arrêté encore ; si vous n'en comptez que dix, c'est que [illegible] est [illegible] s'éclipse tout à fait, c'est que vous serez libre le soir même.

[illegible]

[illegible]

des moindres détails de mon évasion, et je me plaignais d'être abandonnée de Dieu et des hommes ? Oh ! j'étais bien injuste et bien ingrate, car un dévouement comme le vôtre peut consoler de bien des trahisons.

— Et maintenant, madame, reprit Douglas, il faut que je me retire. Mon absence prolongée pourrait inspirer des soupçons, et ces soupçons vous perdraient, car tout vous est ennemi ici, excepté moi et un pauvre enfant qui aime ce que j'aime et qui hait ce que je hais. Ainsi donc, adieu, madame ; je ne sais quand je vous reverrai, ni même si je vous reverrai. Mais interrogez la lumière de Kinross : tant qu'elle brillera, c'est que je vivrai, et, tant que je vivrai, madame, [illegible] pour le service de Votre Majesté.

A ces mots, George Douglas s'inclina, et sortit de la chambre, laissant Marie Stuart pleine d'espérance et de joie.

Le même soir, la reine vit briller la lumière dans la petite maison de Kinross ; et, pour savoir si c'était bien celle-là et si elle ne se trompait point, elle tenta l'épreuve convenue : la lumière disparut, lui laissa compter vingt battements de son cœur, et [illegible] Douglas avait dit vrai, un ami fidèle et dévoué veillait pour la prisonnière.

XX

Le lendemain, Williams [illegible] d'Édimbourg et reprit près de la reine ses fonctions accoutumées. Marie, de [illegible] aucun soupçon, le reçut comme d'habitude. Un mois s'écoula ainsi sans amener aucun événement qui mérite la peine d'être raconté. Chaque soir, la reine avait vu briller la seule étoile qu'elle [illegible] maintenant [illegible] au ciel, mais sur la terre, et, chaque soir, fidèle et intelligente, elle avait répondu qu'il n'y avait encore rien de décidé. Enfin, au bout de ce mois, elle changea de langage, et reparut aussitôt après que la reine eut compté le dixième battement de son cœur.

Marie jeta un cri qui fit accourir sa compagne. Celle-ci trouva la reine pâle et tremblante, et pouvant à peine se soutenir, tant son émotion était grande. Cependant elle ne pouvait croire à la nouvelle annoncée, et croyait s'être trompée. Marie Seyton renouvela l'épreuve à son tour. La lumière comprit que l'on demandait la confirmation de ce qu'elle avait dit, et, après s'être éloignée un instant, reparut comme elle avait fait la première fois, aussitôt après le dixième battement. Ainsi, l'évasion était prochaine. Les [illegible]

Le lendemain, comme la reine et sa compagne étaient [illegible] de la tapisserie, une pierre [illegible] et tomba dans la chambre. La reine crut d'abord que c'était un accident ou une insulte ; mais Marie Seyton vit que cette pierre était enveloppée dans un papier ; elle la ramassa aussitôt, présumant que c'était une lettre : elle ne s'était pas trompée. Voici ce qu'elle lut :

« Tout sera prêt d'ici à quelques jours, et la [illegible] de [illegible] peu près [illegible] les [illegible].

« Demain, miss Marie Seyton descendra seule au jardin. Comme on sait qu'elle n'essayera pas de fuir sans la reine, et que, d'ailleurs, ce n'est point elle qui est prisonnière, on ne la suivra pas. Elle trouvera dans le [illegible] qui est derrière la porte une lime et une échelle de cordes : la lime est pour scier un des barreaux de la fenêtre, la corde pour descendre de la chambre dans la cour.

« La reine interrogera tous les soirs la lumière ; la lumière lui indiquera le jour arrêté pour l'évasion, et [illegible] l'on ne peut fixer [illegible] le [illegible] les soldats du [illegible].

« Le soir du jour fixé, la reine, à [illegible] dix heures, se tiendra prête ; quand elle entendra [illegible] le cri de la chouette, elle enlèvera le barreau, attachera l'échelle [illegible] un bout [illegible] l'autre [illegible] aura [illegible]. Un homme alors [illegible] pour essayer la [illegible] de l'échelle [illegible] de peur d'accident, il [illegible] les [illegible] descendre.

« [illegible] de [illegible] les fidèles [illegible] de S. [illegible] »

La reine [illegible]. Mais elle ne [illegible] elle relut [illegible] positive que [illegible] toutes les [illegible] lui avait données la [illegible].

La reine [illegible] les yeux constamment [illegible] de la [illegible] fenêtre [illegible] elle [illegible] pas [illegible] quelle [illegible] Douglas [illegible].

Le soir, elle interrogea de nouveau la lumière, qui lui laissa compter jusqu'à dix battements : les choses étaient toujours dans le même état.

Le lendemain, Marie Seyton descendit au jardin, et, ainsi que l'avait prévu George, comme elle était seule, on ne la suivit pas. Elle trouva dans le saule creux la lime et l'échelle de cordes, et remonta bientôt près de la reine avec cette nouvelle preuve des intelligences amies que les partisans de la reine avaient dans la place. La reine et Marie se mirent à faire leurs préparatifs, Marie Seyton commençant à scier le barreau, tandis que la reine rassemblait les quelques bijoux qui lui restaient et les enfermait dans une petite cassette.

Le soir, la reine fit le signal convenu, et à peine la lampe fut-elle approchée de la fenêtre, que, toujours vigilante, la lumière de Kinross disparut ; mais, cette fois, l'éclipse fut courte ; à peine la reine avait-elle compté cinq battements, qu'elle reparut, radieuse comme une étoile. La reine renouvela l'épreuve; la lumière, toujours complaisante, confirma ce qu'elle avait annoncé : l'évasion était pour le lendemain.

La reine ne put dormir de toute la nuit, et se fit lire des prières. Dès le matin, elle se leva et courut à la fenêtre. Le barreau, presque entièrement limé par Marie Seyton, ne tenait plus que par un fil qui devait céder au premier coup. L'échelle était prête, les bijoux étaient dans un coffre. Marie n'avait rien à faire de toute la journée. La journée lui sembla un siècle.

Aux heures du déjeuner et du dîner, Williams Douglas vint comme d'habitude. A peine si la reine osa tourner les yeux de son côté ; il lui semblait qu'on devait lire son projet dans chacun de ses mouvements. Cependant, malgré l'embarras des prisonnières, Williams Douglas ne parut s'apercevoir de rien.

Le soir vint ; le ciel, qui toute la journée avait brillé comme une nappe d'azur, s'assombrit, et de larges nuages remontèrent de l'ouest à l'est, effaçant jusqu'à la plus petite étoile. Une seule lumière brillait dans l'obscurité, c'était celle de la petite maison de Kinross. La reine, voulant savoir si le projet arrêté tenait toujours, approcha sa lampe : aussitôt la lumière s'éclipsa pour ne plus reparaître, et tout demeura dans l'obscurité. L'avertissement était positif. L'évasion était pour le soir même.

La reine alors éteignit sa lampe à son tour, afin qu'on crût qu'elle était endormie, et Marie Seyton acheva de scier le barreau ; puis les deux femmes restèrent immobiles et écoutant les différents bruits du château, qui allaient s'éteignant à mesure que la nuit avançait. A dix heures, on releva les sentinelles ; les cris des gardes retentirent comme d'habitude, la ronde passa, et tout retomba dans le silence.

Au bout d'un instant, le cri de la chouette se fit entendre trois fois : c'était le signal.

Les deux prisonnières attachèrent solidement un bout de l'échelle aux barreaux, puis laissèrent pendre l'autre ainsi que cela était convenu ; presque aussitôt, elles sentirent que la corde se tendait. Elles se penchèrent en dehors ; mais la nuit était si sombre, qu'elles ne purent rien apercevoir, excepté quand la personne fut arrivée au niveau de la fenêtre. Alors, à la voix, elles reconnurent George, qui, passant par l'ouverture formée par le barreau enlevé, sauta dans l'appartement.

— Tout est prêt, madame, dit George à voix basse. Thomas Warden, qui doit nous ouvrir la poterne, est à son poste ; la barque attend sur le lac, et vos amis sont de l'autre côté du rivage. Partons.

Non seulement Marie ne pouvait répondre, mais encore elle sentait ses jambes faiblir tellement sous elle, qu'elle crut que les forces allaient lui manquer tout à fait, et qu'elle se laissa aller, en poussant un gémissement, sur l'épaule de Marie Seyton.

— Madame, dit la jeune fille sentant la reine près de s'évanouir, appelez à votre secours l'aide de Notre-Dame et de tous les saints.

— Madame, dit George, rappelez-vous les cent rois dont vous êtes descendue et que leur esprit vous soutienne.

— Me voilà, dit la reine, me voilà ; dans un instant, vous allez me retrouver aussi forte que d'habitude ; mais je n'ai pas été maîtresse du premier mouvement. Maintenant, allons, mes amis, allons, je suis prête.

George remonta aussitôt sur l'appui de la fenêtre ; mais à peine eut-il le pied posé sur l'échelle de corde, qu'au bas de la tour une voix cria :

— Qui vive?

— Malédiction ! dit George à voix basse, nous sommes trahis !

La même voix fit entendre deux fois encore le même appel, et, à chaque fois, plus menaçant ; puis tout à coup une lueur brilla et une détonation se fit entendre. Une balle passa, en sifflant, entre les barreaux, et George, craignant qu'il n'arrivât malheur à la reine, s'élança de nouveau dans l'appartement. Au même instant, la porte s'ouvrit, et Williams Douglas et lady Lochleven parurent, entourés de gardes et de serviteurs portant des flambeaux. La lumière se répandit aussitôt dans la chambre, et l'on put voir la reine et Marie Seyton en costume de voyage, appuyées l'une sur l'autre, et devant elles George, pâle mais ferme, et prêt à les défendre l'épée à la main.

Il y eut un instant de silence terrible, pendant lequel tous les spectateurs de cette scène étrange demeurèrent les yeux fixes les uns sur les autres, immobiles et muets ; puis enfin Williams Douglas, se retournant vers lady Lochleven :

— Eh bien, ma mère, lui dit-il, que vous avais-je annoncé ? que George était le complice de cette Moabite ? Vous n'avez pas voulu en croire ma parole ; en croyez-vous vos yeux ?

— George, murmura la vieille lady en tendant les bras vers celui que l'on accusait, George, tu entends ce que dit ton frère et quel soupçon pèse sur ton honneur. Est-ce vrai, George, que tu es séduit, trompé par cette femme ?... Dis un mot, réponds ces seules paroles : « Un Douglas n'a jamais manqué à son devoir, et je suis un Douglas. »

— Madame, dit George en s'inclinant, c'est lorsqu'ils lèvent les armes contre leurs souverains légitimes que les Douglas manquent à leur devoir, et non lorsqu'ils sont loyaux et fidèles à leur malheur. Ainsi, madame, c'est moi qui suis digne d'envie, et c'est celui-là, ajouta-t-il en montrant son frère, c'est celui-là qui est un traître, et qui, par conséquent, n'est pas un Douglas.

— Défends-toi ! s'écria Williams en tirant son épée et en s'élançant contre son frère, qui, de son côté, se mit en garde, tandis que la vieille lady se tordait les bras de douleur.

— Bas les armes ! dit Marie en s'avançant entre les deux jeunes gens avec une telle majesté, que, malgré eux, ils reculèrent ; bas les armes ! je vous l'ordonne !

— Arrêtez-le, cria lady Lochleven, arrêtez-le comme s'il était le dernier serviteur de cette maison, et qu'on le jette dans le cachot le plus profond de la forteresse, jusqu'à ce que le régent ait décidé de ce qu'il adviendra de lui.

— George, dit la reine en voyant l'hésitation des serviteurs et des soldats, George, au nom du ciel, sortez d'ici, vous le pouvez.

— Jamais, madame, jamais ! je mourrai près de vous.

— Mais votre mort me perd, tandis que votre fuite me sauve.

— Vous avez raison, dit George ; adieu, madame !

Puis, se retournant vers les serviteurs, qui, pressés par lady Lochleven et par Williams, faisaient mine de vouloir l'arrêter :

— Place au jeune maître de Douglas ! s'écria George en s'élançant au milieu de leur troupe effrayée.

Et, en deux bonds, il se trouva sur l'escalier, laissant étendu derrière lui un homme qui avait voulu s'opposer à son passage, et qu'il avait renversé étourdi d'un coup du pommeau de son épée.

— Feu sur lui ! feu sur le traître ! s'écria Williams en s'élançant sur les traces de son frère ; pas de pitié ! feu ! feu ! comme sur un [illegible] !

Cet ordre fut exécuté, plutôt par crainte de Williams que par désir d'arrêter George ; aussi, un instant après, entendit-on crier dans la cour que le fugitif venait de s'élancer dans le lac.

— Brave Douglas, murmura la reine, Dieu te protège !

— Oh ! s'écria la vieille lady, oh ! l'antique honneur de notre maison ! le voilà donc perdu, flétri à jamais, et, parce qu'il y a eu un traître parmi nous, on croira que nous sommes tous des traîtres !

— Madame, dit Marie en s'avançant vers lady Lochleven, vous avez brisé cette nuit toutes mes espérances, vous m'avez une seconde fois enlevé la couronne que j'étais près de ressaisir ; vous avez refermé la porte du cachot déjà entr'ouverte sur la prisonnière prête à fuir ; et cependant, madame, croyez-en ma parole royale, à cette heure, c'est moi qui vous plains, c'est moi qui voudrais pouvoir vous consoler.

— Arrière, serpent ! cria lady Lochleven en se reculant comme épouvantée ; arrière, Judas ! je crains ton baiser, car c'est une morsure.

— Rien de ce que vous pouvez dire ne saurait m'atteindre en ce moment, madame, répondit la reine, et j'ai contracté cette nuit trop d'obligations envers le fils pour que les injures de la mère, si grossières et si indignes d'elle qu'elles soient, puissent m'offenser.

— Ainsi donc, il sera dit, continua lady Douglas en regardant fixement Marie, que pas un homme n'échappera aux artifices de cette enchanteresse ! Mais que lui avez-vous donc promis, à ce malheureux, pour le séduire ainsi ? Est-ce la place de Rizzio ? est-ce la survivance de Bothwell ? Il est vrai que ce troisième mari vit encore ; mais n'avons-nous pas l'assassinat et le divorce ? Il est vrai, reprit lady Lochleven en substituant l'accent de l'ironie à celui de la colère, que les papistes regardent le mariage comme un sacrement et croient, en conséquence, qu'ils ne peuvent le recevoir trop souvent.

— Et c'est la différence qu'il y a entre eux et les protes-

[illegible] répondit la reine, car ceux-ci n'ayant pas [illegible] la même vénération croient pouvoir quelquefois s'en passer.

Puis aussitôt, se retournant vers Marie Seyton :

— Rentrons dans notre chambre, dit-elle ; [illegible] nous faisons trop d'honneur à cette femme en lui répondant.

Puis, s'arrêtant sur le seuil :

— A propos, milady, dit-elle en se retournant, nous vous dispensons désormais, vous et les vôtres, d'assister à nos repas ; nous aimons mieux risquer d'être empoisonnée que de subir deux fois par jour la fatigue de votre présence.

A ces mots, elle rentra dans son appartement et ferma derrière elle la porte de sa chambre [illegible] la seule à laquelle on eût laissé les verrous [illegible].

XXI

Lady Lochleven [illegible] restée si étourdie du dernier sarcasme de Marie, qu'elle n'avait pas même essayé de répondre ; de sorte que, lorsqu'elle revint à elle, elle était déjà hors de sa présence. En même temps, elle entendit dans la cour la voix de Williams, qui criait de doubler les postes et de mettre [illegible] près des barques ; ce qui lui fut une preuve que George Douglas s'était échappé. Elle leva alors les yeux au ciel avec une expression indéfinissable de honte, et cependant de reconnaissance ; puis, après avoir murmuré quelques paroles, elle sortit, recommandant aux soldats d'emmener leur camarade blessé et donnant l'ordre à l'intendant de fermer avec soin les deux portes ; de sorte que ce salon, un instant auparavant si plein de lumière et de bruit, se retrouva tout à coup dans le silence et l'obscurité.

Au bout d'un instant, la porte de la chambre à coucher se rouvrit, et la reine, appuyée sur Marie Seyton, s'approcha de nouveau vers la fenêtre. A peine était-elle parvenue en face de l'ouverture, qu'elle jeta un cri de surprise, et joignit les mains en signe d'action de grâces : la lumière était rallumée sur la colline, et le phare sauveur brillait encore au milieu de la tempête.

La reine ne pouvait rien demander de plus. Elle avait compris qu'une tentative découverte, en mettant ses ennemis sur leurs gardes, retardait presque indéfiniment toute autre chance d'évasion : [illegible] qu'un signe de ses partisans lui indiquât que toute espérance n'était pas perdue. [illegible] plus [illegible] à cette espérance : la lumière lui disait clairement qu'il n'était arrivé aucun malheur à George.

Après toutes les grandes [illegible], il y a un instant de repos où la nature ramasse ses forces pour faire face aux événements [illegible]. La veille, et lorsqu'elle espérait être libre [illegible] même, la reine eût regardé comme un supplice intolérable d'être forcée de demeurer quinze jours de plus [illegible] ; [illegible] refoulé l'espérance, elle regardait comme une consolation la [illegible].

[illegible]

[illegible] de vivre [illegible] et je rends grâce à Votre Majesté de m'avoir mis à même d'exposer de nouveau mes jours pour elle.

Mais [illegible] notre tentative [illegible] pour [illegible] de délivrer Votre Majesté. Hamilton, Herries [illegible] autres conjurés ont été forcés de renvoyer chez eux les soldats qu'ils avaient appelés sous différents prétextes dans les environs de Kinross ; eux-mêmes se sont retirés dans leurs châteaux, et [illegible] seul suis resté, qui [illegible] terres.

Je ne puis donc rien dire de [illegible], je ne puis donc fixer aucun terme, je ne puis qu'affirmer à Votre Majesté [illegible] nuit et jour je veille pour elle [illegible] lui prouver [illegible] cette lettre qu'il lui [illegible] ami dans le château de Lochleven. Cet ami n'est qu'un enfant, il est vrai, mais cet enfant a le cœur d'un homme.

Votre Majesté [illegible] peut se fier à toute personne qui [illegible] deux vers d'une vieille ballade en honneur dans notre famille :

Douglas, Douglas,
Tendre et fidèle !

Pauvre George ! [illegible] Marie après avoir lu la lettre, voilà de ces dévouements pour lesquels Dieu lui-même n'a pas de récompenses [illegible] lesquels cependant les hommes ont de bien rudes châtiments. As-tu quelquefois songé, mignonne, continua la reine en s'adressant à sa compagne, au sort de tous ceux qui m'ont aimée ? François II, mort d'une maladie inconnue ; Chatelard, exécuté sur un échafaud ; Darnley, broyé par une mine ; Bothwell, errant, proscrit, mort peut-être ; enfin, le pauvre George, maudit par sa famille. Ah ! Seyton, je suis une créature fatale à tout ce qui m'approche, et je ne sais vraiment, ajouta-t-elle en lui tendant sa main, que la jeune fille baisa, comment il se trouve encore des imprudents qui osent me servir.

Puis, au lieu de remettre la lettre à sa compagne, la reine la relut une seconde fois encore, et la cacha dans sa poitrine en murmurant à demi-voix le mot d'ordre auquel elle devait reconnaître un ami, et qui était si bien choisi par le pauvre George pour lui parler encore de son amour sans manquer au serment qu'il lui avait fait.

A compter de ce moment, comme la reine devait s'en douter, les jours et les nuits passèrent sans rien amener de nouveau, ni de la part de ses ennemis, ni de la part de ses amis. Ses ennemis avaient ce qu'ils voulaient, c'est-à-dire son abdication et la nomination de Murray à la régence d'Écosse ; ils la savaient bien gardée, et croyaient, surtout après le surcroît de précautions qu'ils venaient de prendre, sa fuite impossible. Ses amis étaient convaincus qu'il n'y avait rien à tenter pour le moment, ou que toute tentative serait fatale ; de sorte que le temps passait sur le château de Lochleven dans toute sa froide et monotone uniformité.

Les semaines s'écoulèrent, puis les mois ; l'automne vint, la prisonnière vit jaunir et tomber les feuilles ; et alors l'hiver s'avança, semant sur la cime du Ben-Lomond ses premières neiges, qui descendirent graduellement jusque dans la plaine, qu'elles finirent par couvrir comme un immense linceul. Enfin, un matin, Marie, en regardant par sa fenêtre, trouva le lac lui-même couvert d'une couche de glace si épaisse, que, si elle eût été hors du château, elle eût pu gagner à pied l'autre rive. Et, pendant tout ce temps, Marie, qui, chaque soir, revoyait la lumière consolatrice, resta calme, résignée, retrouvant de temps en temps quelques éclairs de son ancienne gaieté, comme de temps en temps, elle voyait se glisser entre deux nuages un rayon de ce soleil qu'on eût dit exilé du ciel. Enfin les neiges disparurent, les glaces se fondirent, la nature se reprit peu à peu à la vie, et Marie vit de sa fenêtre grillée toute la joyeuse renaissance du printemps, sans qu'elle parût prendre part, pauvre prisonnière qu'elle était [illegible], à ce changement bienheureux dans la création.

En effet, la reine ignorait tout ce qui se passait au dehors et avait peu d'espoir pour ce qui devait se passer au dedans ; car toutes ses chances de réussite reposaient, comme nous l'avons dit, sur l'adresse d'un enfant de douze ans, et encore, en partant, George Douglas n'avait-il pas eu le temps de lui renouveler la promesse qu'il lui avait faite à son égard. De son côté, toutes les fois que la reine avait eu l'occasion de voir le petit Douglas, il avait paru faire si peu d'attention à elle, que, le croyant livré à toute l'insouciance de son âge, elle avait peu à peu oublié le jeune ami qui lui avait été légué.

Enfin, vers le commencement d'avril, Marie remarqua que l'enfant venait jouer plus souvent que d'habitude sous ses fenêtres, et un jour qu'il creusait au pied de la muraille une trappe pour prendre les oiseaux [illegible], dans laquelle la reine le suivait des yeux avec le désœuvrement d'une prisonnière, il lui sembla que tout en creusant d'une main la terre avec un [illegible] il traçait de l'autre quelques lettres sur le sable. En effet, en prêtant une plus grande attention, Marie [illegible] lettres [illegible] pour elle, et ayant [illegible] les unes après les autres les mots qu'il écrivait et qu'il effaçait aussitôt, elle [illegible] construisaient cette phrase : « Descendez ce soir [illegible] minuit une corde par la fenêtre. » Sans aucun doute cet avertissement lui était adressé ; mais rien, pas même un regard de l'enfant, ne put lui en donner la certitude, car lorsque le petit Douglas crut avoir été compris, il [illegible] la tendit et s'éloigna sans même lever les yeux vers la fenêtre d'où le regardait la reine.

Cependant la prisonnière [illegible] de suivre les instructions qui lui étaient tracées. A défaut de cordage, Marie Seyton noua des draps [illegible] et à l'heure dite, après avoir porté la lumière dans la chambre [illegible], les descendit par la fenêtre. Au bout d'un instant, elle sentit qu'on y attachait quelque chose qu'elle tira aussitôt à elle. Un paquet [illegible] la fenêtre, mais en le tournant [illegible] le faire passer entre les barreaux. Les deux prisonnières l'emportèrent aussitôt dans leur chambre, et, après avoir fermé la porte à la clef, le défirent avec empressement. Il contenait deux habits d'homme à la livrée des Douglas.

Au collet d'un des habits une lettre était attachée avec une épingle ; elle contenait ce qui suit :

Nouvelles instructions pour Sa Majesté.

Tous les soirs, de neuf heures à minuit, la reine et

miss Seyton revêtiront les habits qu'on leur envoie, autant pour s'habituer à les porter avec aisance que pour être toujours préparées à fuir, si l'occasion se présentait. Ces habits doivent leur aller parfaitement, la mesure ayant été prise sur miss Marie Sleming et sur miss Marie Livingston, qui sont de leur taille.

« Tous les soirs, la reine interrogera la lumière, afin d'être prévenue, autant que la chose sera possible, et de n'être point prise à l'improviste.

« Ses partisans se rassemblent, ses amis veillent. »

Cet avis, si obscur qu'il fût, devint pour la reine le sujet d'une grande joie. Elle avait, pendant ce long hiver, fini par se croire oubliée et s'était endormie dans son isolement : cette preuve de vigilance et de dévouement lui rendit toute son espérance et avec elle toute son énergie. Le même soir, elle et Marie Seyton essayèrent les habits. Ainsi qu'on l'avait prévu, ils leur allaient comme si l'on avait pris la mesure sur elles-mêmes.

Le lendemain, toute la journée, la reine chercha à voir le petit Douglas, espérant que l'enfant, soit par signes, soit par gestes, confirmerait ses espérances : mais elle ne l'aperçut point. Le soir, elle interrogea la lumière ; la lumière lui laissa compter vingt battements. Rien n'était décidé encore.

La reine n'en suivit pas moins exactement les instructions données. A neuf heures, elle et Marie Seyton s'habillèrent en hommes et conservèrent leurs habits jusqu'à minuit. Quinze jours s'écoulèrent ainsi sans rien amener de nouveau; enfin, vers la fin du mois d'avril, la lumière, en reparaissant aussitôt après le dixième battement du cœur de Marie, lui indiqua que le moment approchait où ses amis allaient faire une nouvelle tentative pour la sauver. Trois jours s'écoulèrent sans amener aucune variation dans les promesses de la lumière.

XXII

Le 2 mai au matin, la reine entendit un grand bruit dans le château. Elle courut aussitôt à sa fenêtre, et aperçut une troupe assez considérable arrêtée au bord du lac ; en même temps, tout ce qu'il y avait de barques amarrées dans l'île partit à force de rames pour aller chercher les nouveaux arrivants. Comme tout changement dans le personnel du château pouvait être en ce moment d'une influence funeste sur la destinée de la reine, elle envoya Marie Seyton s'informer du nom des nouveaux arrivants. Marie Seyton revint quelques instants après, la figure toute consternée. Celui qu'on allait chercher de l'autre côté du lac était lord Williams Douglas, le maître du château de Lochleven, qui, après un an d'absence, y revenait passer quelques jours avec toute sa suite. Il y avait donc fête au château.

Cette nouvelle parut fatale à la reine : le retour du lord de Lochleven doublait la garnison de la forteresse et devait faire reculer sans doute toute tentative d'évasion jusqu'après son départ. Décidément, un mauvais génie la poursuivait.

Une heure après, la reine entendit des pas dans l'escalier. Quoique les clefs fussent aux mains de ses geôliers et que les portes ne pussent point se fermer en dedans, au lieu d'entrer, comme on avait l'habitude de le faire, on frappa respectueusement. Marie Seyton alla ouvrir.

C'était le vieil intendant du château qui venait, de la part de lord Williams Douglas, inviter la reine et sa compagne à son dîner de bon retour. Le vieux seigneur avait pensé que son arrivée devait être une fête pour tout le monde, et que, puisque la reine était commensale du château, elle devait y être conviée comme les autres. Sans être tout à fait insensible à cette marque de déférence, Marie fit répondre qu'elle était un peu souffrante, et qu'elle craignait, d'ailleurs, que sa tristesse ne nuisît à la gaieté générale. L'intendant s'inclina et sortit, emportant ce refus.

Toute la journée, il y eut un grand mouvement au château : à tout moment, des écuyers à la livrée des Douglas, c'est-à-dire portant des habits pareils à ceux qu'on avait envoyés à la reine et à Marie Seyton, traversaient la cour ; pendant ce temps, la reine, assise tristement devant sa fenêtre, demeurait les yeux fixés sur la petite maison de Kinross : ses volets étaient fermés comme d'habitude, et rien n'indiquait qu'elle fût habitée.

Le soir vint ; toutes les fenêtres du château s'éclairèrent, et jetèrent de longues bandes de lumière dans la cour ; de son côté, la petite étoile commença de poindre sur la colline. La reine la regarda un instant, sans avoir même le courage de l'interroger ; enfin, pressée par Marie Seyton, et plutôt pour ne point la contrarier que dans aucune espérance, elle fit le signal convenu. La lumière disparut aussitôt, et la reine, mettant la main sur son cœur serré de tristesse, commença d'en compter les battements ; mais, arrivée à quinze, voyant que la lumière ne reparaissait pas, elle crut comprendre qu'ainsi qu'elle l'avait prévu, tout était retardé, et retomba sur sa chaise, accablée et la tête dans ses mains ; car chaque espoir perdu lui rendait sa captivité plus douloureuse.

Mais Marie Seyton était restée debout, et avait continué de compter ; de sorte qu'au bout d'un instant, voyant que la lumière ne reparaissait pas, un espoir tout contraire lui vint : c'est que l'évasion était fixée au soir même. C'était, au reste, ce qu'avait dit l'instruction écrite que Douglas avait laissée à la reine. Elle attendit, cependant, l'espace de dix minutes à peu près ; mais, voyant que tout restait dans l'obscurité, elle lui fit part de ses soupçons.

Marie se releva aussitôt, cherchant, comme sa compagne, la lumière absente, et resta un quart d'heure à peu près les yeux fixés dans la direction où elle aurait dû être ; mais, au bout de ce temps, voyant qu'elle ne reparaissait point, elle renouvela l'épreuve : ce fut inutilement, et rien ne put rallumer le phare éteint ou caché.

La reine et sa compagne s'élancèrent aussitôt dans leur chambre, refermèrent la porte derrière elles, et s'habillèrent à la hâte : elle avaient si peu d'espoir, qu'elles avaient négligé cette formalité. Elles avaient à peine achevé leur toilette, qu'elles entendirent la porte du salon s'ouvrir, et des pas légers s'approchèrent de celle de la chambre à coucher. Aussitôt Marie Seyton souffla la lampe. On frappa doucement.

— Qui va là ? demanda la reine d'une voix dont elle cherchait vainement à dissimuler l'émotion.

Douglas Douglas,
Tendre et fidèle !

répondit une voix d'enfant.

— C'est le signal, murmura la reine en se laissant tomber sur son lit, tandis que Marie Seyton allait ouvrir. Seigneur, Seigneur, ayez pitié de nous !

— Sa Majesté est-elle prête ? demanda le petit Douglas.

— Oui, dit la reine à demi-voix, me voici ; que faut-il faire ?

— Me suivre, répondit l'enfant avec une résolution égale à son laconisme.

— C'est pour ce soir ? demanda la reine.

— Pour ce soir.

— Et tout est prêt ?

— Oui, tout.

— Mais qui nous ouvrira les portes ?

— J'ai les clefs.

— Allons donc, mon enfant, dit la reine, et que Dieu nous conduise !

Le petit Douglas marcha devant elle jusqu'à l'escalier. Là, faisant signe aux deux prisonnières d'attendre un instant, il ferma la porte de leur chambre, afin que, si une patrouille venait à passer, elle ne s'aperçût de rien ; puis, cette précaution prise, il se mit à descendre les marches, invitant du geste la reine et Marie Seyton à le suivre. Mais alors, comme le bruit de la grande salle, à travers laquelle, comme nous l'avons dit, il fallait passer pour gagner la cour, venait jusqu'à eux, la reine lui mit la main sur l'épaule. L'enfant s'arrêta aussitôt.

— Où nous conduis-tu ? demanda la reine.

— Dehors, répondit l'enfant.

— Mais il va nous falloir traverser la salle où l'on soupe ?

— Sans doute.

— Impossible alors, s'écria la reine, et nous sommes perdues.

— Comment cela ? dit l'enfant. Votre Majesté et miss Marie Seyton portent la livrée de tous les serviteurs du château ; vous serez confondues avec eux de manière à ce qu'on ne puisse vous reconnaître. D'ailleurs c'est le seul moyen.

— Et George sait que c'est celui que nous choisissons ?

— C'est lui qui l'a trouvé ; je n'ai fait, moi, qu'enlever les clefs que Williams avait déposées dans sa chambre.

— Allons donc, dit la reine, car je préfère tout à cette horrible captivité.

Le petit Douglas continua son chemin, suivi par les deux femmes. Arrivé au bas de l'escalier, il se baissa, et prit, dans un coin obscur, une cruche pleine de vin, qu'il donna à la reine, en l'invitant à la mettre sur son épaule droite, de manière à cacher complètement sa figure aux convives. Quant à Marie Seyton, elle devait, pour se donner une contenance, porter à son côté une grande manne de pain coupé. Grâce à cette précaution, il y avait de nouvelles chances qu'on les prît pour des domestiques, et qu'on ne les remarquât point.

Elles entrèrent ainsi dans une antichambre qui précédait la grande salle, et dans laquelle pénétraient déjà quelque lumière et beaucoup de bruit ; plusieurs valets y

étaient occupés de leur service et ne firent aucune attention à elles. Cette première épreuve encouragea la reine, qui jeta un coup d'œil plus hardi dans la salle qu'il lui fallait traverser.

Elle était coupée dans toute sa longueur par une longue table, étagée selon le rang des personnages qui y étaient assis, c'est-à-dire que le lord de Lochleven, lady Lochleven et Williams Douglas, leur fils aîné, en tenaient le haut bout, et que tous les autres convives, qui étaient des gens de leur maison, venaient à la suite, et prenaient place sur des tables plus ou moins élevées, selon l'emploi plus ou moins important qu'ils y occupaient. La t[illegible] était [illegible]gée de lumières; mais la chambre était si large, que, cependant, les parties les plus reculées demeuraient dans une demi-teinte tout à fait favorable à l'évasion de la reine. Les fugitives virent tout cela d'un coup d'œil, et remarquèrent, en outre, que le vieux lord et la vieille lady leur tournaient le dos; quant à Williams Douglas, qui faisait face à son père et à sa mère, il était facile de voir, à ses joues enluminées et à ses yeux étincelants, qu'il était moins dangereux à cette heure qu'il ne l'eût été au commencement du repas.

Au reste, la reine n'eut pas le temps de pousser plus loin ses observations, si rapidement qu'elle les fit, car le petit Douglas entra hardiment dans la chambre. Marie Seyton le suivit, et elle suivit Marie Seyton.

Comme l'avait prévu George Douglas, le danger était bien plus apparent que réel, et la témérité même du projet devait le faire réussir. Les deux fugitives traversèrent donc la salle du festin sans que ni convives ni domestiques fissent la moindre attention à elles, et se trouvèrent bientôt, toujours précédées de leur guide, dans l'antichambre parallèle à celle par où elles étaient entrées. Là, le petit Douglas prit la cruche de vin des mains de la reine, et la corbeille de pain de celles de Marie Seyton, et donnant l'une et l'autre à un domestique, il lui ordonna de les porter à la table des soldats; puis, pendant que le valet s'acquittait de cette commission, lui entra dans la cour.

Au détour du mur, l'enfant et les fugitives rencontrèrent une patrouille qui passa sans faire attention à eux, de sorte que ce double succès rendit de nouvelles forces à la reine. D'ailleurs, ils étaient déjà arrivés à un endroit où ne parvenait plus la lueur des croisées, ce qui donnait d'autant plus de sécurité à leur marche. Ils longèrent ainsi pendant quelque temps le mur; enfin, le petit Douglas s'arrêta dans un enfoncement: ils étaient arrivés à la porte du jardin.

Là, il y eut un moment d'attente et d'angoisse terrible; car, entre dix ou douze clefs, il fallait trouver celle qui ouvrait cette porte. La reine et Marie Seyton se collèrent contre la muraille, à l'endroit le plus obscur, en retenant leur respiration; enfin, à la seconde clef que l'enfant essaya, la porte s'ouvrit. Les deux femmes s'élancèrent dans le jardin; l'enfant les y suivit à son tour, et referma la porte derrière elles. Pendant ce temps, la reine respira un instant: elle était déjà plus d'à moitié sauvée.

L'enfant continua son chemin vers l'autre sortie. Arrivé sous un massif d'arbres, il fit signe aux fugitives de s'arrêter un moment; puis, rapprochant ses mains l'une de l'autre, il imita le cri de la chouette avec une si grande vérité, que la reine douta un instant elle-même si ce cri avait été poussé par une voix humaine. Aussitôt le houhoulement d'un hibou répondit de l'autre côté du mur; puis tout rentra dans un silence profond, pendant lequel l'enfant demeura l'oreille tendue, comme s'il attendait un nouveau signal. En effet, au bout d'un instant, un gémissement se fit entendre; un bruit sourd comme celui d'un corps qui tomberait lui succéda, et à ce double bruit la reine se sentit frissonner tout entière.

— Tout va bien, dit le petit Douglas.

Et il continua son chemin.

La porte s'ouvrit, et un homme s'élança dans le jardin: c'était George.

— Venez, madame, dit-il en saisissant le bras de la reine et en l'entraînant avec lui, tout est prêt; venez.

La reine le suivit, non sans jeter un regard autour d'elle. Elle vit, contre le mur, comme le corps d'un homme étendu, et tressaillit. George sentit à ce frissonnement ce qui se passait en elle.

— Il y a une justice divine, madame, dit-il. Cet homme était le même qui nous avait trahis; maintenant il ne trahira plus personne.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! murmura Marie, encore une victime!

— Marchons, madame, marchons, dit Douglas.

— Et Marie Seyton? s'écria la reine.

— Elle nous suit avec l'enfant; que Votre Majesté ne s'en inquiète pas.

En effet, la reine, en se retournant, vit derrière elle sa compagne et le petit Douglas. Au même instant, George jeta une pierre dans le lac, et une barque sortit des roseaux où elle était cachée et se dirigea silencieusement vers le rivage. Lorsqu'elle fut arrivée à quelques pas du bord, un de ceux qui la montaient jeta une corde. George la saisit, tira d'une main la barque à lui, et de l'autre soutint la reine, qui y descendit et prit place à la proue. Marie Seyton alla s'asseoir auprès d'elle; l'enfant s'empara du gouvernail, et George, du même mouvement, repoussa la barque et sauta au milieu des rameurs. Au même instant, pareil à un oiseau nocturne, la petite embarcation, qui portait le destin de l'Écosse, se mit à glisser sur le lac.

Mais tout à coup le ciel, qui jusque-là avait favorisé la reine par son obscurité, s'éclaircit comme si la main d'un mauvais ange eût déchiré les nuages: de sorte qu'un rayon de lune, se glissant par cette ouverture, éclaira la barque et la partie du lac où elle se trouvait. Au même instant, comme il n'y avait plus d'espoir de demeurer cachée, George donna aux rameurs l'ordre de redoubler de vitesse; ce qu'ils firent à l'instant même. Malheureusement, comme on ne pouvait redoubler de vitesse sans redoubler en même temps de bruit, la sentinelle du château s'arrêta tout à coup sur sa plate-forme, et on l'entendit s'écrier tout à coup:

— Holà! la barque! amenez la barque!

— Ramez donc! s'écria George, ramez donc, de par le ciel! car dans cinq minutes, l'esquif sera à notre poursuite.

— C'est ce dont je les défie, à moins qu'ils ne sautent par-dessus les murs ou qu'ils ne forcent les portes, dit le petit Douglas; car je les ai tous enfermés à leur tour, et il ne reste pas une clef au château.

Puis, secouant le trousseau qu'il tenait à la main:

— Et, quant à celles-ci, je les confie à Kelpie, le génie du lac, que je nomme concierge du château à la place du vieil Hildebrand.

— Que le ciel te bénisse! dit George en tendant la main à l'enfant; car le Seigneur t'a doué du courage et de la sagesse d'un homme.

— La barque! cria une seconde fois la sentinelle, amenez la barque!

Puis, voyant qu'on ne lui répondait pas, le soldat déchargea son arquebuse, et, courant à la cloche du château, sonna l'alarme en criant de toute sa force:

— Trahison! trahison!

Au même instant, on vit s'allumer toutes les fenêtres du château qui étaient demeurées sombres, et des torches courir de chambre en chambre. Bientôt, malgré la distance assez grande qui séparait déjà les fugitifs du château, on entendit une voix forte qui criait:

— Feu!

En même temps, une grande lueur se répandit sur le lac, on entendit la détonation d'une petite pièce d'artillerie, et un boulet vint ricocher à quelques pas de la barque. Alors George, prévenant la reine, afin qu'elle ne s'effrayât point, répondit en tirant un coup de pistolet, non point par bravade, mais pour prévenir ses amis, avec lesquels il était convenu de ce signal, que la reine était sauvée. En effet, de grandes acclamations retentirent sur le rivage, et le petit Douglas ayant tourné le gouvernail du côté d'où ils venaient, la reine, au bout de cinq minutes, se trouva au milieu d'une vingtaine de cavaliers qui l'attendaient sous les ordres de lord Seyton.

XXIII

Le premier mouvement de la reine en mettant pied à terre fut de tomber à genoux et de remercier Dieu de son évasion presque miraculeuse. Mais, comprenant elle-même combien le temps était précieux, elle se releva, et, se tournant vers George, qui se tenait à l'écart, elle lui tendit la main, ainsi qu'au petit Williams, et les présenta à lord Seyton comme ses libérateurs. Mais George fut le premier à lui rappeler qu'il fallait s'éloigner au plus vite, attendu que la détonation du fauconneau avait déjà dû répandre l'alarme dans les environs. En conséquence, la reine, se rendant à la justesse de cette observation, s'élança sur un cheval qu'on lui tenait prêt, avec son habileté accoutumée. Marie Seyton se mit à son tour en selle avec plus de difficulté. La reine appela George et le petit Williams aux deux côtés de sa monture. Lord Seyton la suivit avec sa fille, et toute la petite troupe partit au grand galop, tournant autour du village de Kinross, qu'elle n'osa traverser, et, se dirigeant vers West Niddrie, qui était un château appartenant à lord Seyton, et aux portes duquel elle arriva vers les sept heures du matin.

Ce château, ainsi que presque tous ceux de cette époque, était fortifié; et, comme son maître en avait doublé la garnison, dans l'attente de la visite qu'il recevait, la reine se trouva momentanément en sûreté. D'ailleurs, c'était là que le rendez-vous avait été donné aux partisans de Marie

Stuart, qui devaient déjà être prévenus de se réunir ; car au moment où elle avait mis le pied sur le rivage, quatre messagers étaient partis, se lançant dans quatre directions différentes, chargés de porter la nouvelle de son heureuse évasion.

Fort des précautions prises, lord Seyton, qui voyait la reine écrasée de fatigue, l'invita à se reposer, la prévenant qu'elle n'eût point à s'inquiéter si elle entendait arriver quelque nouvelle troupe de cavaliers, ce bruit étant celui que ferait nécessairement le renfort que l'on attendait.

En effet, la reine avait si grand besoin de quelques heures de repos, que, malgré le désir qu'elle avait de jouir de la liberté qu'elle venait de reconquérir à peine, elle accepta l'offre de lord Seyton, et se retira dans la chambre qui, depuis neuf mois, était préparée pour elle. Marie Seyton, si fatiguée qu'elle fût, ne consentit à prendre de repos elle-même que lorsqu'elle vit la reine couchée et endormie, elle se retira alors dans la chambre voisine, et se mit au lit à son tour, laissant la porte entr'ouverte, pour être aux ordres de sa noble hôtesse au moindre bruit qu'elle entendrait.

La première idée de Marie Stuart en se réveillant fut qu'elle avait fait un de ces rêves si douloureux aux prisonniers lorsqu'en rouvrant les yeux, ils se retrouvent derrière leurs barreaux et en face de leurs verrous. Elle sauta donc à bas de son lit, et, s'enveloppant d'un manteau d'homme, elle courut à la fenêtre. Plus de barreaux, plus de prison, plus de lac ! mais une plaine fertile, des collines couvertes de bois, un parc immense et une cour pleine de soldats rassemblés sous les bannières de ses plus fidèles amis. La reine, à cette vue, ne put retenir un cri de joie, et, à ce cri, Marie Seyton accourut.

— Regarde donc, mignonne ! regarde ! s'écria la reine, voilà la bannière de ton père ! voilà celle d'Herris ! voilà celle d'Hamilton ! Ah ! mes braves et loyaux seigneurs, vous n'avez donc point oublié votre reine !... Oh ! regarde, regarde, mignonne ! voilà tous mes braves soldats qui se tournent vers moi. Ils m'ont vue. Oui, oui, c'est moi, mes amis, c'est moi, me voilà !

Et la reine allait, emportée par son enthousiasme, et sans songer qu'elle était à moitié nue, ouvrir la fenêtre, lorsque Marie l'arrêta, en lui faisant observer qu'elle n'avait qu'un manteau d'homme jeté sur sa chemise.

La reine, troublée, recula vivement, rougissant d'avoir été seulement entrevue ainsi. En même temps, un sentiment d'inquiétude très grave s'empara d'elle, en songeant qu'elle n'avait emporté aucun habit de femme, et qu'elle allait être obligée ou de rester dans sa chambre, ou de descendre affublée d'un habit de livrée ; ce qui pourrait bien porter atteinte au respect qu'en ce moment, plus que jamais, elle devait inspirer à ses défenseurs. Mais, aux premiers mots qu'elle manifesta de cette crainte, Marie Seyton la rassura en ouvrant une armoire pleine de robes du meilleur goût et des plus riches étoffes, et en lui mettant sous les yeux les divers compartiments d'une commode, dans lesquels étaient rangés tous les autres objets nécessaires à la toilette d'une femme. La reine voulut faire à Marie des compliments pour son père, mais Marie l'arrêta en lui disant que c'était à George, et non à lord Seyton, que tous ces compliments devaient être adressés.

Il n'y avait pas de temps à perdre, car il était près de cinq heures du soir ; la reine, aidée de Marie, se mit donc à sa toilette. Les robes semblaient faites pour elle, les mesures, comme celles de l'habit, ayant été prises sur Marie Fleming, qui, ainsi que nous l'avons dit, était absolument de sa taille ; il en résulta que Marie put paraître devant ses sujets sinon en reine, du moins en femme heureuse et reconnaissante des preuves de dévouement qu'ils venaient de lui donner.

Après le souper, la reine et les lords se réunirent en conseil ; mais, en regardant autour d'elle, la reine s'aperçut que George Douglas n'était point là. Comme elle connaissait le caractère mélancolique de ce jeune homme, elle pria les nobles de l'attendre un instant, et, sortant de la salle, elle s'informa aux serviteurs s'ils ne l'avaient pas vu ; ils lui dirent qu'il s'était dirigé vers l'oratoire. Marie s'y rendit aussitôt, et, effectivement, elle aperçut Douglas agenouillé et ayant commencé une prière qui avait fini par une rêverie. Elle alla à lui ; mais à peine eut-elle fait quelques pas, que George tressaillit et se retourna : il avait reconnu la marche de la reine. A peine l'eut-il aperçue, qu'il se releva, et attendit, incliné devant elle, que Marie lui adressât la parole.

— Eh bien, Douglas, dit la reine, que signifie cela ? Et, lorsque tous mes amis sont rassemblés pour délibérer sur ce qu'il y a à faire, pourquoi manquez-vous seul à cette réunion, et faut-il que je vienne vous chercher ?

— Pourquoi, madame ? dit George. Parce que, dans cette réunion, où vous avez dû ne remarquer mon absence, chacun a un château, des soldats et des terres à vous offrir, tandis que, moi, pauvre proscrit, je n'ai que ma vie et mon épée.

— Et vous oubliez que toutes ces choses qu'ils ont à m'offrir maintenant me seraient inutiles sans vous, George



Toute la nuit de nouvelles troupes arrivèrent.

puis [illegible] vous que je dois ma liberté, sans laquelle je [illegible] profiter de leurs offres. S'il n'y avait que la [illegible] de ne pouvoir assez faire pour moi qui vous retînt, [illegible] donc, George, car vous avez plus fait à vous seul [illegible] ne feront jamais entre eux tous.

— Pardon, madame, répondit George, mais ce n'est pas là mon seul motif. Tout déshérité et tout proscrit que je suis, je suis toujours un Douglas ; or, là où un Douglas ne peut point paraître l'égal de tous, il ne doit pas se montrer. Au combat, où chacun paye de sa personne, c'est autre chose, et, là, avec la grâce de Dieu et de mon épée, je ferai mon devoir aussi bien que pas un d'eux.

— George, dit la reine, une pareille réponse est un reproche que vous me faites, car si vous êtes proscrit et déshérité, c'est à cause de moi. Mais soyez tranquille, que je remonte sur le trône de mes pères, et vous n'y aurez rien perdu, et le plus fier de ces seigneurs dont vous craignez l'orgueil sera bien forcé de vous regarder comme son égal. Suivez-moi donc, je le veux.

— J'obéis, madame, répondit George ; mais permettez-moi de vous dire qu'il n'est point au pouvoir de la reine d'Écosse de me payer de ce que j'ai fait pour Marie Stuart.

A ces mots, il suivit la reine, qui l'introduisit dans la salle du conseil, et le présenta aux seigneurs confédérés comme son libérateur ; et comme effectivement elle vit, à la façon hautaine dont certains nobles répondirent au salut du jeune homme, que sa susceptibilité n'était point exempte de raison, elle le fit asseoir, non pas à sa droite ni à sa gauche, car ces deux places d'honneur étaient déjà prises par lord Seyton et le comte d'Argyle, mais sur un tabouret qu'elle fit apporter à ses pieds par le petit Douglas, qu'elle baisa au front pour le remercier de l'office qu'il venait de lui rendre ; puis, lorsque l'enfant fut sorti :

— George, dit-elle en se penchant vers le jeune homme, vous qui savez si bien prendre les mesures, vous ferez habiller votre jeune parent à mes couleurs ; si ce n'est pas trop déroger pour un Douglas, je désire qu'il soit mon page.

Le résultat de la délibération fut que l'on gagnerait d'abord le château de Draphan, et que, de là, on se rendrait dans la ville de Dumbarton, afin de mettre d'abord la personne de la reine en sûreté. Dumbarton était une place qui pouvait tenir trois mois contre les forces réunies de toute l'Écosse. Il fut décidé, en outre, que l'on partirait le lendemain après déjeuner.

Toute la nuit, de nouvelles troupes arrivèrent, de sorte que, lorsque le jour parut, c'était non plus une escorte, mais une armée, qui attendait le départ de la reine.

Le même soir, on alla jusqu'à Hamilton, où l'on s'arrêta de nouveau ; là, les renforts continuèrent d'arriver de tous côtés ; si bien que les nobles, se voyant déjà en nombre suffisant pour n'avoir plus de surprise à craindre, résolurent de s'arrêter un jour ou deux pour dresser un acte de confédération et passer la revue de leurs troupes.

L'acte fut signé le lendemain matin. Le dimanche, Marie Stuart était encore captive au château de Lochleven, et le mercredi suivant, elle se trouvait à la tête d'une confédération par laquelle neuf comtes, huit lords, neuf évêques et quantité de gentilshommes et de seigneurs du plus haut renom s'engageaient non seulement à défendre sa vie et sa liberté, mais encore à lui rendre sa couronne.

Ces premières mesures prises pour la sûreté générale, on passa la revue des troupes. Par une belle journée du mois de mai, huit mille hommes défilèrent devant la reine, placée sur une éminence et entourée des principaux chefs, parmi lesquels elle exceptait toujours que fût Douglas. En arrivant devant elle, chaque corps faisait entendre les sons d'une musique joyeuse, et inclinait ses drapeaux ; et, à chaque drapeau qui s'inclinait, la reine répondait par un salut et un sourire si gracieux tous deux, qu'à chaque fois les bataillons éclataient en cris d'enthousiasme et de dévouement ; si bien que, le soir de cette journée, il n'y avait pas un homme dans toute cette armée, depuis le premier noble jusqu'au dernier montagnard, qui ne regardât déjà le trône d'Écosse comme reconquis par la reine.

Après une halte de quelques jours à Hamilton, Marie Stuart se mit en route pour Dumbarton, entourée de toute son armée, et escortée particulièrement d'une garde de vingt hommes commandée par George Douglas. Mais en arrivant à Rutheglen, on apprit, par les coureurs de l'armée, que Murray, à la tête de cinq mille hommes, et ayant sous ses ordres Morton, Lindsay et Williams Douglas, attendait la reine près de Glasgow. A cette nouvelle, toute l'armée royale s'arrêta, et les chefs se réunirent pour tenir conseil.

C'était une grande épreuve pour l'armée, car nul ne s'attendait que le régent fût sitôt en mesure de tenir la campagne, et voilà que tout à coup on apprenait qu'il barrait le chemin comme une muraille de fer. Au reste, l'effet fut unanime : les soldats poussèrent de grands cris de joie, et les chefs, à une très grande majorité, demandèrent le combat.

La reine avait assisté à ce conseil improvisé, qui se tenait sur une petite colline et à quelques pas de l'armée. Soit faiblesse naturelle à une femme, soit pressentiment, à la nouvelle que Murray, le premier homme de guerre de l'époque, marchait contre elle, elle avait été prise d'un frisson mortel, qu'elle était parvenue à dissimuler. Sans doute, son dernier combat, qui était celui de Carberry-Hill, lui revenait à la mémoire avec toutes ses suites funestes ; aussi, lorsqu'elle vit tout le monde décidé à l'attaque, sa terreur augmenta-t-elle au point qu'elle chercha autour d'elle si elle ne pourrait pas réunir quelques voix qui soutinssent un avis contraire. Tous avaient parlé, tous s'étaient prononcés pour l'attaque ; il n'y avait que George Douglas qui eût gardé le silence ; aussi la reine se retournant de son côté :

— Et vous, George, dit-elle d'une voix tremblante, pourquoi ne prenez-vous point part à la délibération ? Vous y avez cependant un double droit, comme chef, et surtout comme notre ami.

— Madame, répondit George en s'inclinant, si je n'ai point émis une opinion, ce n'est pas, que Votre Majesté le croie bien, par indifférence pour sa cause ; c'est que ma voix, en donnant seule un autre conseil que celui qu'on est prêt à suivre, aurait été perdue.

— Sir George Douglas n'est donc point pour l'attaque ? demanda lord Seyton.

— Non seulement, répondit George Douglas, je ne suis point pour l'attaque, mais je suis pour qu'on évite tout combat.

— C'est un conseil fort prudent pour un homme de votre âge, dit en souriant lord Hamilton, et que nous pourrions suivre peut-être si nous étions un contre dix, mais que je ne crois pas les honorables seigneurs qui m'entourent disposés à adopter, lorsque nous sommes, au contraire, trois contre deux.

— Aussi comptais-je le renfermer en moi-même, répondit George, et n'eussé-je point dit un mot, si la reine, continua-t-il en s'inclinant à ce nom, ne m'avait ordonné de parler.

— Et Sa Majesté a bien fait, dit lord Seyton ; il n'y a pas de mal, au moment où nous en sommes, de savoir ce que tout le monde pense, et quel fond on peut faire sur chacun.

— Milord, répondit Douglas, s'il ne s'agissait ici que de nos intérêts, et si nous ne jouions au jeu sanglant des batailles que notre seule existence, je parlerais peut-être autrement, et tout ce que je pourrais souhaiter à lord Seyton, pour l'honneur de sa famille et en récompense de son dévouement à Sa Majesté, c'est qu'il suivît le cheval que je monte à la longueur de deux lances seulement ; mais quand il s'agit de la vie et des intérêts de la reine, l'orgueil des Douglas doit plier et plie, comme vous le voyez, devant la crainte de quelque irréparable malheur. Faisons un détour, milord, conduisons la reine à Dumbarton, laissons autour d'elle une garnison convenable, et revenons avec quinze cents montagnards chacun attaquer les cinq mille soldats de Murray ; alors je suis votre homme, milord, et nous verrons celui de nous deux qui retournera le premier en arrière.

— Et en attendant, répondit Seyton, nous n'en aurons pas moins fui devant l'ennemi.

— Non, non, le combat ! s'écrièrent les chefs.

— Mais au moins, dit Douglas, ne l'attaquez pas dans la position où il se trouve, et, derrière votre danger, songez au danger de la reine.

— Le lévrier poursuit le lièvre sur la montagne comme dans la plaine, répondit Hamilton.

— Oui, le lièvre, murmura Douglas ; mais il choisit son temps et son heure pour attaquer l'ours et le loup.

— En avant ! en avant ! crièrent les nobles d'une seule voix ; et, quand nous serons en face d'eux, il sera temps de régler l'ordre de la bataille.

— En avant donc, puisque vous le voulez, dit Douglas : c'est, vous le savez, le cri de ma famille ; et, quand le moment sera venu, croyez-moi, je ne serai pas le dernier à le pousser.

— George, dit la reine en posant sa main sur le bras du jeune homme et en parlant à demi-voix, vous ne me quitterez pas un instant pendant cette bataille.

— Je ferai ce que Votre Majesté ordonnera, dit Douglas ; je lui ferai observer seulement qu'après l'avis que j'ai proposé, ils diront que je suis un lâche.

— Et moi, je leur répondrai, à eux, que c'est ma volonté expresse que vous ne me quittiez pas ; et à vous, je vous dirai que je vous garde près de moi, parce que je vous tiens pour le chevalier le plus brave et pour l'ami le plus fidèle.

— Quelque chose que vous ordonniez, madame, répondit Douglas, vous serez obéie, vous le savez bien.

— Eh bien donc, dit la reine, un peu rassurée par la promesse du jeune homme, puisque vous le voulez, messieurs, en avant ! il ne sera pas dit que j'aurai moins de confiance en ma propre cause que les fidèles serviteurs qui l'ont embrassée.

Aussitôt le cri « En avant ! » retentit sur tout le front de l'armée, qui se remit en marche, pleine de confiance et de joie, faisant seulement un léger détour pour arriver par la route de Langside.

XXIV

Au bout d'une demi-heure, l'armée royale arriva sur une hauteur, d'où l'on découvrait Glasgow, situé sur une éminence, et, en face de cette ville, Langside, au sommet d'une colline ; puis, entre la cité et le village, la Clyde, se tordant comme un serpent, au fond de la vallée. Les rapports étaient exacts. Murray et son armée étaient rangés sur les hauteurs, et attendaient la reine, maîtres d'une position qui commandait tout le passage, et, chose étrange ! ainsi que dans les troupes royales, flottait au-dessus de la tête des soldats du régent la bannière d'Écosse, car eux, de leur côté, étaient censés se battre pour le roi : pauvre enfant, que l'on faisait parricide dans son berceau.

Arrivé là, il n'y avait plus à reculer. Les dispositions de l'ennemi indiquaient bien positivement que son intention était de défendre le passage : il fallait donc lui passer sur le corps : ce qui n'était pas chose facile, puisqu'il était maître de toute la ligne des hauteurs qui s'étendent à la droite et à la gauche de Glasgow, et qui dominent la vallée au fond de laquelle il fallait absolument que défilât l'armée de la reine.

Cependant le comte d'Argyle, qui avait le commandement en chef, avait reconnu du premier coup d'œil de quelle importance était pour l'une ou l'autre armée la possession du village de Langside, que le régent avait négligé de faire occuper par les troupes. Malheureusement, en même temps que lui, George avait fait la même remarque et la communiqua à la reine, qui, trop prompte à adopter ce qui lui venait d'une bouche amie, donna aussitôt l'ordre à Seyton de s'emparer de ce poste. Mais, comme le même ordre venait d'être donné à lord Arbroath par le comte d'Argyle, tous deux mirent leurs troupes au galop en même temps et se rencontrèrent en tête de l'armée. Là, une dispute s'engagea entre les deux chefs, également orgueilleux et entêtés : ni l'un ni l'autre ne voulut céder, car l'un arguait du commandement qu'il avait reçu du comte d'Argyle, et l'autre de l'ordre que lui avait donné la reine. Enfin, lord Seyton termina la contestation en mettant son cheval au galop, et en criant :

— A moi, Seyton ! Saint Bennit ! et en avant !

— A moi, mes fidèles ! s'écria à son tour lord Arbroath ; à moi, les Hamilton ! Dieu et la reine !

Et les deux troupes se précipitèrent au galop et à l'envi l'une de l'autre. Les choses allèrent cependant assez bien tant que le chemin leur offrit l'espace nécessaire ; mais, comme nous l'avons dit, arrivé à un certain endroit, il allait se rétrécissant au point que quatre hommes à peine y pouvaient passer de front. On devine donc ce que dut être cette avalanche d'hommes et de chevaux, volant de toute la force de leur orgueil et de leur colère et se rencontrant à l'entrée de ce défilé. Il y eut un moment de lutte terrible, où ces insensés commencèrent entre eux le combat qu'ils allaient offrir à leurs ennemis. Enfin, peu à peu, cette masse, toujours se heurtant, s'écoula lentement par le ravin, et on vit reparaître la tête de l'autre côté de cette gorge maudite, que les derniers luttaient encore à l'autre extrémité, où plus de cinquante cavaliers étaient déjà couchés avec leurs chevaux, étouffés, meurtris ou blessés.

Cependant les royalistes avaient perdu un temps précieux, et Murray, ayant deviné leur intention, l'avait prévenue en détachant de son côté un corps considérable de cavalerie, que l'on vit se séparer de l'armée et se précipiter à son tour dans la vallée, afin d'arriver au village de Langside avant Seyton et Arbroath. Argyle vit ce mouvement, et donna aussitôt à lord Herris l'ordre de soutenir ses deux amis. Lord Herris partit au galop à son tour : mais, au moment où il arrivait au bord du défilé, et où Douglas rassurait la reine en lui disant que, tant que le combat se maintiendrait cavalerie contre cavalerie, toutes les chances étaient pour elle, le petit Douglas, qui regardait ce spectacle avec toute la vive curiosité d'un enfant, appuya vivement la main sur l'épaule de George, en lui montrant une seconde troupe ennemie qui venait au secours de la première.

— Qu'y a-t-il ? demanda le jeune homme.

— Vois-tu ? vois-tu ? dit l'enfant.

— Eh bien, c'est une charge de cavalerie, voilà tout.

— Oui, mais chaque cavalier a en croupe derrière lui un fantassin armé d'une arquebuse.

— Sur mon âme, l'enfant dit la vérité, s'écria Douglas, et les voilà qui mettent pied à terre, et qui s'éparpillent dans la plaine. Ils seront sur les crêtes du ravin avant que lord Herris soit seulement à moitié, et il est perdu s'il n'est pas prévenu à temps. Un homme, un homme, pour lui porter cette nouvelle !

— C'est moi qui ai reconnu le péril, c'est à moi de l'en prévenir ! s'écria le petit Douglas.

Et malgré les cris de la reine, il s'élança au galop.

— Laisserons-nous un enfant nous prévenir ? s'écria lord Galloway. En avant ! mes braves pêcheurs de saumon.

— En avant ! cria Ross, en avant, ou nous arriverons les derniers.

— En avant ! cria à son tour Huntly, qui commandait l'arrière-garde.

Et toutes ces troupes, emportées comme par un esprit de vertige, passaient pareilles à des tourbillons, aliluant avec de grands cris la reine, qui, immobile et pâle, leur répondait de la main, tandis que Douglas ne cessait de répéter à demi-voix :

— Les insensés ! oh ! les insensés !

— Que dites-vous là, George ? dit la reine.

— Je dis, madame, que c'est ainsi que nous avons perdu toutes nos batailles.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Marie Stuart, la bataille est-elle donc perdue ?

— Non, madame, répondit George ; mais elle est mal engagée ; et cela, comme toujours, par trop de zèle et par excès de courage.

Et, en disant ces mots, le jeune homme regardait avec inquiétude autour de lui.

— Que cherchez-vous, George ? demanda la reine.

— Je cherche, répondit Douglas, un endroit plus élevé que celui-ci, et d'où nous puissions dominer tout le champ de bataille. Songez, madame, que par cette funeste précipitation, toute l'armée est engagée, et qu'il ne reste plus autour de nous que vingt hommes. Il est donc important que pas un détail du combat ne nous échappe. Votre Majesté veut-elle que nous nous transportions près de ce château ? Il me semble que la place est plus convenable que celle que nous occupons.

— J'irai partout où vous voudrez, dit Marie ; prenez la bride de mon cheval et conduisez-moi, car j'ai honte de ma faiblesse, mais je suis incapable de le conduire moi-même.

George obéit, et, prenant la tête de la cavalcade avec la reine, il s'avança vers le point qu'il avait désigné, mais sans cesser de regarder le champ de bataille ; de sorte qu'il ne vit pas le changement qui s'opérait sur le visage de la reine, à mesure qu'elle approchait du château. Enfin, n'y pouvant plus tenir, elle arracha la bride des mains de George en s'écriant :

— Non, pas là-bas ! pas là ! au nom du ciel, pas dans ce château !

Douglas regarda la reine avec étonnement.

— Oui, continua Marie, c'est dans ce château que je suis venue passer les premiers jours de mon mariage avec Darnley ; et il m'a porté déjà assez cruellement malheur une première fois pour que je craigne d'en approcher une seconde.

— Eh bien, alors, sous cet if, s'il plaît à Votre Majesté.

— Partout où vous voudrez, partout, excepté là.

George conduisit la reine sur une petite hauteur, au sommet de laquelle s'élevait un if ; mais, en arrivant au pied de cet arbre, elle était si pâle et si faible que Douglas, craignant que la force ne lui manquât tout à coup, et qu'elle ne tombât de cheval, sauta à bas du sien, et lui tendit les bras. La reine s'y laissa aller, les yeux à demi fermés et presque évanouie. Douglas la porta au pied de l'arbre, où elle demeura un instant, sinon sans connaissance, du moins sans parole.

Lorsqu'elle revint à elle, elle trouva Douglas à ses genoux, tournant de temps en temps la tête avec inquiétude du côté du combat, que les décharges d'artillerie qui se faisaient entendre avec une rapidité toujours croissante, enveloppaient d'un nuage de fumée, de sorte que l'on ne pouvait rien voir de ce qui s'y passait. Cependant, comme on continuait encore de découvrir, sur les hauteurs de Glasgow, une réserve d'un millier d'hommes, à peu près, il était évident que le régent ne se croyait pas dans la nécessité d'engager tout son monde, ce qui était d'un mauvais présage pour la manière dont marchaient les affaires de la reine. Tout à coup, Marie sentit tressaillir le bras sur lequel elle était appuyée.

— Qu'y a-t-il, Douglas ? demanda-t-elle en se levant avec anxiété et en retrouvant toutes ses forces.

Mais George, sans lui répondre, lui montra un cheval au galop qui revenait sans cavalier et qui, ayant humé l'air de ses naseaux fumants, se dirigeait vers la petite troupe.

La reine le reconnut, et, voyant qu'il était tout ensanglanté, elle poussa un profond gémissement.

— Pauvre enfant ! dit Douglas, sa première bataille a aussi été sa dernière ; mais sa mort est digne d'envie, puisqu'il meurt pour Marie Stuart.

— Sir George, s'écria un des cavaliers de l'escorte, sir George, regardez.

George reporta les yeux sur le champ de bataille. Les soldats qui, un instant auparavant, garnissaient la colline, étaient descendus sans doute pour décider l'action ; car de

tous ... par les extrémités de ce brouillard que formait la fumée du canon, débordaient des fuyards. Au bout d'un instant d'hésitation, George reconnut que ces fuyards appartenaient à l'armée de la reine.

— A cheval, madame, s'écria-t-il, à cheval ! Et vous, aux armes, les hommes ! voilà l'ennemi.

Mais Marie était hors d'état de se remettre en selle. George la prit entre ses bras, la replaça sur son cheval, et, d'un seul élan, se retrouva sur le sien. A peine y était-il, qu'il aperçut cinq cavaliers qui sortaient du ravin et accouraient à toute bride.

— Par le ciel ! s'écria-t-il, c'est lord Lindsay, je le reconnais à ses trèfles d'or. Fuyez, madame, fuyez. Gagnez du chemin pendant que je vais les arrêter, car vous n'avez pas une minute à perdre. Et vous, continua-t-il en s'adressant aux cavaliers, faites-vous tuer jusqu'au dernier, plutôt que de laisser prendre votre reine.

— George, s'écria Marie, George, au nom du ciel, ne m'abandonnez pas !

Mais l'impétueux jeune homme, retenu trop longtemps, s'était élancé de toute la rapidité de son cheval, et, arrivé à un endroit où le chemin était si resserré qu'il pouvait être défendu par un seul homme, il mit sa lance en arrêt et attendit le choc.

Mais la reine, au lieu de suivre l'avis de George, était restée immobile et comme éblouie à sa place, les regards fixés sur cette lutte inégale et mortelle d'un homme contre cinq. Tout à coup, un rayon de soleil étant venu luire sur les combattants, elle reconnut au bouclier d'un de ses ennemis le cœur sanglant qui était l'armoirie des Douglas. Alors, baissant la tête et levant les bras au ciel :

— Seigneur, s'écria-t-elle, voilà le dernier coup. Douglas contre Douglas, frère contre frère.

— Madame, crièrent les soldats, madame, songez-y, il n'y a pas un instant à perdre. Voilà l'ennemi !

En effet, en ce moment, une troupe considérable de cavalerie débouchait par le défilé, et s'avançait au grand galop du côté de la reine, qui, tout à coup, poussa un gémissement. George venait de tomber frappé au cœur par le fer d'une lance.

Rien ne retenait plus Marie sur le champ de bataille où sa fortune venait d'être vaincue. Aussi, revenant à elle et sentant une terreur mortelle succéder à son apathie, lâcha-t-elle les rênes à son cheval, qui partit au galop, excité par les cris de l'escorte qui l'accompagnait.

Elle courut ainsi soixante milles sans s'arrêter, traversa les comtés de Renfrew et d'Ayr, et arriva, mourant de fatigue, à l'abbaye de Dundrennan dans le Galloway. Le prieur vint la recevoir à la porte.

— Mon père, lui dit la reine en descendant de cheval, je vous amène le malheur.

— Il est le bienvenu, répondit le saint homme, puisqu'il m'arrive accompagné du devoir.

Marie pouvait à peine marcher. Lord Herris, qui l'avait rejointe dans sa fuite, la soutint et la conduisit dans sa chambre.

Là, seulement, Marie envisagea toute l'horreur de sa position : son armée détruite, ses défenseurs dispersés ou morts, et du sang à chaque pas sur la route où elle marchait depuis six ans.

Il n'y avait que deux partis à prendre : se retirer en France, où elle était certaine d'être bien accueillie, mais d'où il lui était difficile de suivre en Écosse le mouvement dont elle pouvait profiter ; passer en Angleterre, où l'amitié douteuse d'Elisabeth lui inspirait quelques craintes, mais d'où elle était à même de tout diriger comme si elle était en Écosse.

L'espoir qui ne meurt jamais lui suggéra ce dernier parti, auquel lord Herris eut la fatale idée de la pousser encore. En conséquence, le lendemain, elle écrivit, malgré les prières de Marie Seyton et du digne prieur, cette lettre à Elisabeth :

« Madame et chère sœur,

Je vous ai souvent priée de recevoir mon navire agité et vacillant durant la tourmente. Si vous lui promettez qu'il y trouvera son salut, j'y jetterai mes ancres pour jamais. Autrement, la barque est à la garde de Dieu, elle est prête et calfatée pour se défendre en course contre toutes les tourmentes. Ne prenez pas à mauvaise part si je vous écris ainsi avant d'agir selon mon cœur ; ce n'est point défiance de votre amitié, car je me repose sur elle de tout ce qui adviendra.

« Votre affectionnée sœur,

MARIE, R. D'ÉCOSSE, D. DE FRANCE. »

Le jour même, un messager partit porteur de cette lettre, qu'il devait rendre, pour qu'il la fît passer à la reine, au gouverneur des frontières du Cumberland, qui était un gentilhomme nommé Lauther.

XXV

Les jours qui suivirent ce jour fatal, quelques amis de la reine, ayant appris où elle était, la rejoignirent ; mais aucun n'apportait de nouvelles rassurantes, tous étaient d'avis qu'il n'y avait rien à tenter pour le moment, tant cette victoire avait bien affermi la cause de Murray ; seulement, il y avait dissidence sur la résolution prise par la reine : les uns blâmaient, les autres approuvaient ; de sorte que l'irrésolution était à son comble, lorsqu'un matin on entendit le son du cor retentir du côté du rivage de la mer.

Marie tressaillit, et courut à la fenêtre. Elle aperçut alors, se balançant sur les flots du golfe de Solway, un petit navire au pavillon flottant. Ce pavillon portait les armes d'Angleterre.

Une heure après, on lui annonça la visite du gardien des marches. Il était porteur de la réponse verbale d'Elisabeth. Elle offrait un asile à sa sœur Marie d'Écosse, mais à elle seule. Aucun des seigneurs qui s'étaient armés pour elle ne pouvait la suivre. Quelques serviteurs, dont le nombre même était fort limité, avaient permission de l'accompagner. Marie était si lasse des craintes continuelles dans lesquelles elle vivait, qu'elle accepta cette offre, quelque peu rassurante qu'elle fût. La reine, en conséquence, répondit à l'officier qu'elle serait le lendemain matin à son bord. L'officier prit aussitôt congé d'elle, et retourna vers son bâtiment.

Les amis de la reine passèrent toute la journée avec elle. Au moment de la quitter, pour la confier ainsi à une rivale, tous leurs souvenirs leur montraient Elisabeth ennemie constante de Marie. Lord Herris lui-même, qui avait d'abord approuvé la résolution d'une retraite en Angleterre, était le premier à supplier la reine de n'agir, dans une si grave circonstance, que d'après ses inspirations. C'était le pire conseil qu'il pût lui donner. Marie, avec son cœur loyal et généreux, supposait Elisabeth dans la même disposition, et se demandait ce qu'elle ferait alors : elle irait au-devant d'elle les bras ouverts, et la recevrait en sœur. C'était donc, selon elle, ce qu'Elisabeth ne pouvait manquer de faire. En conséquence, elle persista dans sa résolution.

La reine ne se retira que fort tard et ne dormit point. Le lendemain, elle était debout au point du jour. Cette résolution, tiraillée par tout ce qui l'entourait, lui brisait le cœur, et elle était impatiente qu'elle fût accomplie. Comme personne n'avait mieux reposé qu'elle, elle trouva ses amis prêts et s'achemina vers le rivage.

Elle y trouva le shérif du Cumberland, richement vêtu et comme il convenait à un homme qu'une reine envoyait à une autre reine. Il avait avec lui, outre les marins, une escorte nombreuse de soldats, qui, au lieu de rassurer la reine, l'inquiétèrent ; car elle donnait à son départ volontaire une apparence d'enlèvement par violence. Alors ceux qui la suivaient purent pour la première fois lire sur sa physionomie le combat des passions qui l'agitaient. Enfin, ces émotions différentes arrivèrent à un tel degré de force qu'elle ne put retenir plus longtemps ses larmes, et que, s'appuyant sur l'épaule de lord Herris, elle éclata en sanglots. Alors le digne prieur s'approcha d'elle, et, les mains jointes :

— C'est un pressentiment que le ciel vous envoie, madame, dit-il à la reine. Écoutez les prières de vos fidèles sujets : ou partez avec eux, ou ne partez pas sans eux.

Mais ces paroles, au lieu de déterminer la reine, la rappelèrent à ses premiers sentiments, car elle eut honte de sa faiblesse.

— Mon père, répondit-elle, les pleurs que je répands ne sont point de crainte, mais de douleur. Je n'ai jamais conçu, pas plus en ce moment qu'en aucun autre, au un doute sur la sincérité de ma bonne sœur. Mais il faut que je quitte mes plus chers amis, et c'est cela qui me brise le cœur.

— Et cette sincérité dont vous ne doutez pas, madame, s'écria le prieur, ce bon accueil que vous espérez, se manifestent en vous privant de vos plus fidèles serviteurs. Oh ! songez-y, madame, songez-y, ce n'est pas sans une intention perfide que de pareilles précautions ont été prises par une femme comme Elisabeth.

— Voyez les choses sous un meilleur aspect, mon bon père. La reine, ma sœur, pouvait croire mon escorte plus nombreuse. Il y a huit jours, n'avais-je pas une armée ? Non, non, rassurez-vous ; je n'ai rien à craindre, et, soit que j'habite Londres, soit qu'on me fixe une ville de province pour ma résidence, je vous en ferai prévenir aussitôt. Là, qui m'aimera pourra me suivre.

— O madame ! madame ! Dieu vous entende ! s'écria le prieur ; mais, quant à moi, j'ai de bien tristes pressentiments.

— Madame, dit le shérif en s'avançant vers la reine, oserai-je faire observer à Votre Majesté que la marée est favorable ?

— Me voici, monsieur, dit la reine.

Puis, se retournant encore vers ceux qui l'avaient suivie :

— Mes amis, dit-elle, une dernière fois merci de votre fidélité et de votre dévouement. Votre reine vous embrasse tous dans la personne de lord Herris.

A ces mots, elle tendit les bras à ce noble seigneur ; mais lui, se jetant à ses genoux, lui prit la main et la baisa.

Alors Marie Stuart, jugeant qu'un plus long retard ne serait qu'une plus longue douleur, fit signe au shérif qu'elle était prête à le suivre, et celui-ci la précéda, le chapeau à la main ; mais, au moment où elle était déjà à moitié chemin de la planche qui conduisait à la barque, le prieur s'élança de nouveau vers elle, et, entrant dans l'eau jusqu'aux genoux :

— Madame, madame ! s'écria-t-il une dernière fois, ne voyez-vous pas que tout est prévu et que vous vous perdez ? Oh ! ne quittez pas ce rivage, n'abandonnez pas le sol de vos pères. Nos châteaux ont encore des murailles, et nos montagnes des retraites où le pouvoir des rebelles ne pourra vous atteindre. Et vous, messeigneurs, continua-t-il, en se retournant vers les nobles et les barons, qui demeuraient incertains, ne craignez ni les arbalètes ni les arquebuses de ces Anglais ; tirez l'épée, et arrachez votre reine au péril qui la menace. Je vous l'ordonne au nom du Seigneur.

— Vous perdez la raison, sire prêtre, répondit le shérif en lâchant la main de la reine ; et il ne s'agit point ici de violence ; Sa Majesté est libre de retourner sur ses pas, et ni arquebuses ni arbalètes ne l'en empêcheront.

Puis, s'adressant à la reine :

— Décidez-vous, madame, lui dit-il ; car la marée se retire, et un quart d'heure de retard seulement nous renverrait à demain.

— Vous voyez, dit la reine dégageant sa robe que tenait l'abbé, vous voyez, mon père, que je suis libre ; c'est donc volontairement que je me confie à ma sœur bien-aimée, la reine d'Angleterre, et à son digne envoyé, à qui je présente mes excuses du zèle exagéré de mes amis.

A ces mots, elle tendit de nouveau la main au shérif, et, franchissant d'un pied ferme le pont vacillant sur lequel elle était restée un instant indécise, elle descendit dans l'esquif, où trois de ses femmes et deux de ses serviteurs la suivirent, cinq personnes étant pour le moment le nombre déterminé par Elisabeth pour accompagner la reine.

Aussitôt que les voiles furent déployées, et comme le vent commençait à fraîchir et la marée à se retirer, l'esquif s'éloigna, cédant à cette double impulsion ; mais, quoique la distance devînt à chaque instant plus grande, Marie ne quitta pas le pont, ni ceux qui l'avaient accompagnée sur le rivage ; tant qu'ils purent se voir, ils échangèrent des signaux d'adieu, la reine avec son mouchoir, les seigneurs avec leurs toques et leurs chapeaux ; mais peu à peu le navire se perdit dans l'éloignement, les objets se confondirent ; bientôt il ne parut plus que comme un léger nuage flottant à l'horizon, puis enfin le nuage disparut, et, deux heures après, Marie Stuart, ayant quitté l'Ecosse pour jamais, mettait le pied sur le sol homicide de l'Angleterre.

XXVI

En mettant le pied sur les côtes d'Angleterre, Marie trouva lord Scrope et le chevalier François Knowles qui l'attendaient. L'un était gardien des marches occidentales, l'autre était vice-chambellan de la reine Elisabeth. Tous deux étaient porteurs de lettres pleines d'affection et d'expressions de regret sur ses infortunes ; mais leurs instructions particulières étaient fort différentes de ces démonstrations amies. Aussi, comme à son arrivée la première chose que demandait Marie était une entrevue avec sa sœur la reine d'Angleterre, ils lui répondirent que, pour le moment, la chose était impossible, attendu qu'accusée comme elle l'était d'un crime aussi énorme que l'assassinat de son mari, elle ne pouvait être reçue par Elisabeth sans que cette réception portât atteinte à son honneur ; mais qu'aussitôt qu'elle serait lavée de cette tache, ce serait tout autre chose, et qu'elle obtiendrait une réception royale.

Dans son premier mouvement d'indignation, de confiance et de loyauté, Marie ne vit pas le piège qui lui était tendu, et répondit aux ambassadeurs qu'elle était prête à donner à leur reine toutes les preuves de son innocence, tandis qu'elle défiait, au contraire, ses ennemis de soutenir leur accusation. C'était ce que demandait Elisabeth, et tout ce qu'elle avait fait depuis qu'elle avait reçu la lettre d'avis de Marie, avait tendu là, ainsi qu'on va le voir.

En effet, le jour même où elle avait reçu la nouvelle de la prochaine arrivée de Marie Stuart en Angleterre, elle avait rassemblé son conseil et lui avait demandé son avis. Alors trois propositions avaient été discutées :

La première de rétablir Marie sur le trône d'Ecosse ; la seconde de la renvoyer en France ; la troisième de la garder prisonnière en Angleterre.

Toutes trois avaient de graves inconvénients. Si l'on rétablissait Marie sur le trône d'Ecosse, comme la reconnaissance n'est pas la vertu dominante des rois, il y avait toute probabilité que Marie oublierait bientôt les services rendus, renouvellerait l'alliance avec la France, et ferait revivre ses prétentions à la couronne d'Angleterre.

Si l'on permettait à Marie de se retirer en France, le roi Charles IX, qui en avait été autrefois si amoureux qu'il avait voulu l'épouser, quoiqu'elle fût sa belle-sœur, ne lui refuserait certes pas son secours pour la mettre sur le trône d'Ecosse : alors elle débarquerait de nouveau à Edimbourg avec une armée étrangère, et les deux forces réunies des deux royaumes contre une seule pouvaient rendre aux Ecossais la supériorité qu'ils avaient perdue par les batailles de Flodden et de Pinkie.

Si l'on retenait Marie en Angleterre, — et cette décision était, sinon la plus loyale, au moins la plus sage, — il y avait encore à choisir entre deux partis, qui tous deux avaient leur bon et leur mauvais côté.

Ces deux partis étaient : ou de permettre à Marie de vivre en liberté ; ou d'enfermer Marie dans une prison.

Si on laissait Marie vivre en liberté, c'est-à-dire en reine, il se formerait nécessairement autour d'elle, tout exilée qu'elle était, une petite cour, qui deviendrait l'asile de tous les mécontents, et se ferait le centre d'une opposition catholique. Alors qui pourrait savoir où les choses s'arrêteraient ? car, quoique Elisabeth affectât de regarder comme ridicules, ou du moins comme extravagantes, les prétentions de sa rivale au trône d'Angleterre, elle n'ignorait pas que ces prétentions paraissaient beaucoup plus fondées à bon nombre d'Anglais qui donnaient la préférence aux droits de Marie sur ceux d'Elisabeth. Si Marie absente avait eu des partisans, que serait-ce quand Marie présente, au sein même du royaume, emploierait toutes les ressources de son éloquence et de sa beauté ? Ce parti était donc inadmissible.

Mais, d'un autre côté, en retenant Marie en prison, Elisabeth soulevait contre elle l'indignation générale ; elle perdait d'un seul coup cette réputation de justice qu'elle s'était péniblement acquise par dix ans de règne ; elle renouvelait à son égard l'abus de pouvoir que l'on reprochait encore à Henri IV, et qu'il avait commis lorsqu'il avait fait arrêter et qu'il avait retenu prisonnier le prince héréditaire d'Ecosse, forcé par la tempête de relâcher dans un port d'Angleterre. Enfin, elle prêtait à dire que c'était non point par mesure de sûreté, mais par jalousie, qu'elle cachait à la lumière cette beauté que l'on disait la première du monde.

Elisabeth laissa ses vieux conseillers, ces hommes blanchis à l'école de Henri VIII, tourner et retourner de tous côtés ces dernières propositions, sans qu'ils trouvassent moyen de leur donner non pas même l'apparence de la loyauté, mais celle du droit : puis, lorsqu'elle les vit reculer à la peine, elle ouvrit un avis qui semblait suggéré par le démon même de la politique : c'était d'amener Marie, par une accusation vraie ou fausse, à la choisir pour arbitre.

En effet, cet appel de Marie au tribunal d'Elisabeth rendait la reine d'Angleterre juge des démêlés survenus entre la reine d'Ecosse et ses sujets. Or, nous savons quels étaient ces démêlés : une accusation capitale dont on pouvait traîner tellement en longueur les informations dont on pouvait, si elle était innocente, si fort compliquer les embarras et les difficultés, que c'était une affaire à ne jamais se terminer. Si, au contraire, elle était coupable, si les preuves que se vantaient de posséder les ennemis de la reine étaient suffisantes, si enfin son crime venait à être constaté, elle cessait d'avoir droit aux égards que l'on doit à une reine et à l'hospitalité que l'on doit à une exilée, et quelle que fût la conduite qu'Elisabeth tînt dès lors à son égard, elle était toujours plus généreuse que l'ex-reine ne le méritait.

Marie, comme nous l'avons dit, était tombée dans le piège, et la pauvre mouche étourdie et brillante avait donné dans la toile tendue par l'araignée.

Il est vrai de dire aussi que lorsque Marie avait accepté le jugement de la reine d'Angleterre, elle comptait simplement, et de reine à reine, exposer ses raisons devant Elisabeth, et réfuter devant elle celles de ses ennemis. Mais Marie fut bientôt détrompée ; car elle apprit que la reine d'Angleterre venait de nommer une commission, devant laquelle elle fut invitée à envoyer ses défenseurs, comme Murray enverrait les siens. Les avocats de la reine furent l'évêque de Ross, lord Herris, Fleming, Lingston et Robert Melvil. Ceux de Murray furent le comte de Morton, le comte de Ledington, Jacques Mayhil et George Buchanan. Quant aux commissaires, c'étaient Thomas Howard, duc de Norfolk, le comte de Sussex et Guillaume Saddler.

Cependant Marie avait vu où on l'entraînait, et avait

[illegible] de la montagne ou el[illegible] de laquelle était l'abîme. Elle avait [illegible] tentative qu'elle avait faite [illegible]

[illegible]

et dites-moi si vous y avez jamai[illegible]

[illegible]

[illegible]ion, demeura captive.

[illegible]

[illegible]. Cette tentative, qui [illegible]

[illegible] le Sussex, de l[illegible]

[illegible]

le comte de Pembroke reçut l'ordre de ne point sortir de sa maison, l'évêque de Ross fut réprimandé; et Marie Stuart reçut avis que si elle ne cessait pas ses complots, Élisabeth ferait à la prison où elle était renfermée une ceinture des têtes de ses amis. Quant aux comtes de Northumberland et de Westmoreland, ils reçurent l'ordre de venir rendre compte de leur conduite à Londres, mais, au lieu d'obéir, ils firent un appel à leurs vassaux, prirent les armes et publièrent un manifeste dans lequel ils déclaraient que ce n'était point par rébellion contre la reine qu'ils [illegible] mais seulement pour la défense de la foi si cruellement persécutée dans tout le royaume. [illegible] même temps ils [illegible] par lequel ils appelaient à leur aide tous les catholiques. Mais terrifiés par l'arrestation de Norfolk et ne voyant point pour réussir, ceux-ci [illegible] les lettres de convocation [illegible] Élisabeth, qui, comprenant que la rébellion avait plus de consistance qu'elle ne l'avait cru d'abord, envoya contre eux une armée devant laquelle la leur se dispersa sans même risquer les hasards d'une bataille. Northumberland trahi par un homme qu'il croyait son ami fut livré à Murray et [illegible] l'envoya remplacer la reine au château de Lochleven, qui, cette fois, plus fidèle qu'il ne l'avait été pour Marie, lui servit de tombeau.

Quant à Westmoreland, il gagna les frontières d'Écosse [illegible] Marie [illegible] il trouva un asile et attendit une occasion de passer en Flandre, qu'il accomplit sans accident [illegible] Élisabeth [illegible] il y passa le reste de sa vie en exil.

[illegible]

[illegible] intercéda pour les [illegible]

[illegible]

[illegible] de ce jour même, fit [illegible]

[illegible]

ment. En conséquence, il s'achemina vers Linlithgow, sans passer par les rues. il entra par la porte du jardin qui donnait sur la campagne, et, montant au second étage, qu'il trouva fermé, il commença ses dispositions. Murray devait passer le lendemain; il n'y avait pas de temps à perdre.

Bothwellhaugh commença par étendre sur le plancher les matelas du lit, pour qu'on n'entendît point le bruit de ses pas; puis il couvrit les murs d'une tapisserie noire, afin qu'on ne pût voir son ombre; enfin, il attacha son cheval dans le jardin, afin de fuir sans retard lorsque le moment en serait venu, et comme, en entrant par la petite porte, il avait remarqué qu'il avait été forcé de se courber jusque sur le cou de son cheval, il la fit abattre pour avoir une voie large et libre. Puis, ses précautions prises, il chargea deux arquebuses, entr'ouvrit les volets de la fenêtre, et attendit l'événement.

Cependant, si bien prises qu'eussent été toutes ces mesures, elles faillirent devenir inutiles. Les amis du régent, qui savaient que la petite ville de Linlithgow appartenait presque entièrement, comme nous l'avons dit, aux Hamilton, firent tout ce qu'ils purent pour le déterminer à ne point passer par ses rues et à la tourner; mais Murray, qui n'avait jamais reculé devant un danger réel, se railla d'un danger imaginaire. Ses amis alors le supplièrent de balayer, devant lui, les rues avec des gardes et de les traverser au galop; mais il ne voulut pas plus entendre parler de cette seconde proposition que de la première, et il commença son entrée sans avoir pas même la précaution de se couvrir d'une cuirasse.

Murray trouva les rues pleines de peuple, que la curiosité avait amené, de sorte que, retardé par cette grande foule, il ne put marcher qu'au pas. Et, arrivé même devant le balcon fatal, la presse fut si grande qu'il fut forcé de s'arrêter. Bothwellhaugh profita de ce moment pour appuyer son arquebuse sur le balcon et prendre tout son temps pour viser. Enfin il fit feu, et Murray tomba frappé d'une balle qui, après lui avoir traversé la poitrine, alla, tant l'arme était fortement chargée, tuer le cheval d'un gentilhomme qui marchait à côté de lui.

Aussitôt les gens de la suite du régent, voyant de quelle fenêtre le coup était parti, s'élancèrent vers la maison et commencèrent d'en briser la porte; mais Bothwellhaugh, aussitôt le coup parti, s'était [illegible] et avait gagné le jardin, de sorte qu'il sortit au grand galop par la porte de derrière [illegible] Murray [illegible] de devant. Il [illegible] fut aperçu [illegible] dix hommes [illegible] à sa poursuite.

[illegible]

Le meurtrier gagna la France [illegible] Charles IX, qui [illegible]

[illegible]

Murray mourut quelques heures après avoir reçu sa blessure. [illegible]

XXVII

Cependant Marie Stuart, du fond de sa prison, excitait les sympathies de tous les souverains catholiques de l'Europe, dont quelques-uns [illegible] ses alliés. Les rois de France et d'Espagne écrivirent à Elisabeth pour solliciter sa liberté, et le pape Pie V, allant plus loin encore, fulmina contre la reine d'Angleterre une bulle dans laquelle il la traitait d'usurpatrice et d'hérétique, la vouait à l'anathème et déliait ses sujets du serment de fidélité. Cette bulle fut affichée à la porte du palais par un seigneur catholique nommé Felton. Tout ce que gagna Marie à cet intérêt dont elle était l'objet presque universel fut de voir sa captivité resserrée et de se voir en butte à un surcroît de surveillance et de rigueur, que la haine de sa rivale s'était encore augmentée.

La mort du régent avait, au reste, par la secousse violente qu'elle avait imprimée dans tous les esprits, redonné de nouvelles forces à la guerre civile. Quelques-uns, qui étaient liés d'amitié ou d'intérêts avec Murray, s'éloignèrent de Lennox et, du parti du roi, passèrent dans celui de la reine. De ce nombre furent Maitland de Lethington et Kirkaldy de la Grange. La défection de ce dernier surtout fit grand bruit, car, comme il était gouverneur du château d'Edimbourg, et qu'il déclara tout à coup qu'il tenait cette forteresse pour Marie Stuart, ses partisans en reprirent un nouveau courage.

Mais, en même temps que Marie, derrière les barreaux du château de Carlisle, d'où elle apercevait les montagnes bleues de l'Écosse, gagnait la forteresse d'Edimbourg, elle perdait celle de Dumbarton, dans laquelle s'était retiré l'archevêque de Saint-André. Cette forteresse, qui était celle où George Douglas avait donné à la reine le conseil de se retirer lors de sa fuite de Lochleven, était une des mieux défendues de toute l'Écosse, et passait pour imprenable, lorsqu'un capitaine nommé Crawfort de Jordanhill forma le projet de s'en emparer.

Ce capitaine avait sous ses ordres un soldat qui connaissait le château pour y avoir été en garnison, et qui l'assura que l'un des côtés que l'on regardait comme inaccessible était peu ou mal, n'était point gardé. Il profita donc de cet avis et, par une nuit obscure, se glissa, avec trente hommes déterminés, dans un ravin qui, par les temps de pluie, devient le lit d'un torrent, choisissant de [illegible] plus gonflé, afin que le bruit de l'eau couvrît celui de leurs pas. Grâce à cette précaution, Crawfort et sa petite troupe arrivèrent sans être découverts jusqu'au pied de la forteresse.

Là, ils s'arrêtèrent un instant pour examiner le rocher et la muraille qui le surmontait et qui pouvaient avoir, réunis l'un à l'autre, une soixantaine de pieds de hauteur. Ils remarquèrent [illegible] une petite plateforme naturelle [illegible] de la pierre où ils pourraient [illegible]. Aussitôt leur plan fut [illegible]. Ils avaient apporté quatre échelles; ils les lièrent [illegible] deux à deux, [illegible] avec les deux [illegible] les deux [illegible]. Aussitôt que la première échelle fut [illegible], Crawfort monta, [illegible] le soldat qui lui servait de guide [illegible] du reste de sa troupe; mais ils [illegible] que l'échelle se rompit [illegible]

[illegible]

Crawfort [illegible] courage, et dressa la seconde échelle [illegible] mais cette fois, il ordonna que [illegible]

[illegible]

Crawfort était aux trois [illegible] le soldat qui le [illegible]

[illegible]

tue..., avant qu'elle eût eu le temps de donner l'alarme, ... tombant sur la garnison endormie, la firent prisonnière ... qu'elle essayât la moindre résistance. Quant à l'archevêque de Saint-André qui, ainsi que nous l'avons dit, habitait ce château et que l'on connaissait comme un des plus zélés partisans de Marie, il fut massacré dans son lit, sans aucun respect pour le rang qu'il occupait dans l'Eglise.

Cet assassinat fut le signal de nombreuses représailles : l'Ecosse tout entière s'enflamma de nouveau comme au moment où les enseignes du fils et de la mère marchaient l'une contre l'autre. A l'exemple de George et de Williams Douglas, les frères tirèrent l'épée contre les frères, les villes se divisèrent quartiers contre quartiers, rues contre rues, maisons contre maisons, et les enfants eux-mêmes se réunissant, les uns au nom du roi Jacques, les autres au nom de la reine Marie, se firent la guerre à coups de couteau et de bâton, sur les places et dans les carrefours.

Deux parlements se rassemblèrent, l'un au nom du roi, l'autre au nom de la reine : le parlement de la reine à Edimbourg, sous la protection du château dont, comme nous l'avons dit, Kirkaldy était le gouverneur ; l'autre à Stirling, sous la présidence du roi, pauvre enfant qu'on forçait, balbutiant à peine, de prononcer des paroles de proscription contre sa mère.

Cependant Kirkaldy, qui était homme de résolution, imagina d'aller s'emparer du parlement du roi au milieu de la ville même où il tenait ses séances. C'était, s'il réussissait, le moyen de finir la guerre civile d'un seul coup, et il prit toutes ses précautions pour ne pas échouer.

Ceux auxquels il s'adressa pour cette entreprise furent Buccleuch, Fairnyherst et lord Claude Hamilton. Chacun d'eux amena avec lui un corps d'infanterie choisi parmi ses plus braves vassaux ; tous trois voulaient à l'envi l'un de l'autre commander l'expédition ; mais il fut convenu que ni l'un ni l'autre, au contraire, ne quitteraient Edimbourg, de peur que leur absence ne fût remarquée au parlement et ne donnât l'éveil sur l'entreprise qui se tramait. La petite troupe, qui se composait de cinq cents hommes à peu près, fut donc mise sous la conduite d'un nommé Bell, qui connaissait parfaitement Stirling, étant né et ayant été élevé dans cette ville. Bell se montra digne du choix qu'on avait fait de lui, et pénétra jusqu'au cœur de la ville sans (dit sir Walter Scott) qu'un seul chien eût aboyé. Quand ils furent là, ils se divisèrent en divers détachements, qui se répandirent par la ville en criant :

« Dieu et la reine ! Rappelez-vous l'archevêque de Saint-André : sang pour sang, mort pour mort ! »

Au reste, ces détachements ne se contentaient pas de crier, et, comme ils avaient d'avance l'adresse des maisons où étaient logés les lords du roi, ils s'emparèrent d'eux les uns après les autres, sans qu'aucun fît résistance, à l'exception du comte de Mar, qui, au premier bruit qu'il entendit, barricada la maison où il était renfermé, de sorte que les assaillants furent obligés d'en faire le siège, ce qui occupa une partie d'entre eux, tandis que les autres se livraient au pillage. Pendant ce temps, Morton sortit du château qu'il commandait, avec un fort détachement de soldats, armés de mousquets. Il les retrancha dans une maison qu'il faisait bâtir sur une colline qui dominait toute la ville, et, de là, il commença sur les assiégeants et les pillards un feu aussi inattendu que meurtrier. Surpris ainsi au milieu de leur victoire et lorsque, maîtres du régent, du comte de Mar et des principaux seigneurs du parti du roi, ils croyaient n'avoir plus rien à craindre, les assaillants, ne sachant ni où se réunir ni à qui se rallier, prirent peur et commencèrent à s'enfuir. Alors ce fut le tour des vaincus à reprendre l'offensive ; les vainqueurs se rendirent à leurs propres prisonniers. Spens de Wormeston, qui emmenait le régent Lennox en croupe derrière lui, voulut en faire autant ; comme il était dans une rue détournée et escorté des quatre Hamilton, ceux-ci, qui avaient juré de venger la mort de l'archevêque de Saint-André, s'opposèrent à ce que Lennox fût rendu à la liberté, disant que, puisqu'on ne pouvait l'emmener en otage, il fallait le tuer. Alors Spens de Wormeston voulut défendre la vie de son captif ; mais les Hamilton tirèrent leurs épées et les égorgèrent tous deux ; puis, s'étant assurés que leur ennemi était bien mort, ils prirent la fuite et se retirèrent dans les montagnes, leur refuge ordinaire.

Quant aux autres auteurs de cette échauffourée, ils se retirèrent vers Edimbourg sans être trop inquiétés, grâce à la précaution qu'eurent les habitants des frontières de cacher tous les chevaux sur lesquels on aurait pu les poursuivre ; mais en arrivant dans cette ville, ils trouvèrent Kirkaldy furieux, et qui les traita de bêtes féroces et de machines aveugles. En effet, grâce à la victoire qu'ils s'étaient laissé enlever et à la mort du régent, qu'ils avaient tué non pas en soldats, mais en assassins, les affaires étaient plus embrouillées que jamais.

XXVIII

Le comte de Mar, dont la belle résistance avait donné le temps à Morton de changer la face des choses, fut nommé régent à la place de Lennox. Beaucoup de modération, un esprit conciliant, des qualités personnelles qui lui avaient valu l'estime même de ses ennemis, donnaient quelque espérance de voir succéder enfin des jours de paix à des années de trouble, lorsqu'il mourut le 20 octobre 1572, après une année de régence pendant laquelle il fit pour le bien de l'Ecosse tout ce qu'il était humainement possible de faire.

Le comte de Morton lui succéda : c'était le même qui avait pris une part ostensible au meurtre de Rizzio, et une part cachée, disait-on, à l'assassinat de Darnley. Comme nos lecteurs le savent déjà, c'était un homme passionné, farouche et cruel. A peine fut-il au pouvoir, que, par le redoublement des haines politiques, on y ressentit aussitôt sa présence. En effet, les troubles, un instant apaisés, se réveillèrent et durèrent ainsi cinq ans, dont chaque jour fut marqué par une exécution, un assassinat ou une vengeance. Les guerres de cette période, qui dura cinq ans, furent, du nom de Morton, appelées les guerres des Douglas. Au bout de ces cinq ans, le duc de Châtelleraut, le comte de Huntly et les principaux partisans de Marie Stuart se soumirent enfin au régent et reconnurent l'autorité du roi ; de sorte qu'il ne resta plus de fidèles à la pauvre prisonnière que Kirkaldy de Lagrange et Maitland de Lethington, qui, enfermés dans le château d'Edimbourg, continuèrent à le défendre.

Alors Morton, impuissant contre une si courageuse résistance, s'adressa à Elisabeth pour requérir son aide, et Elisabeth, fidèle à sa haine contre Marie, se hâta d'envoyer au régent un corps de troupes de six mille hommes et un train considérable d'artillerie. Mais Kirkaldy et Maitland firent si bonne défense, que toutes les attaques de vive force furent repoussées, et qu'il fallut, si puissante que fût l'armée auxiliaire, jointe à l'armée de Morton, qu'elle convertît le siège en blocus. Au reste, cette seconde tactique lui réussit mieux que la première. Les vivres ayant manqué et deux sources d'eau s'étant taries, Kirkaldy et Maitland furent obligés de se rendre. Cependant ils stipulèrent dans la capitulation qu'ils ne se rendaient qu'au général anglais, et, de cette manière, ils se trouvèrent sous la protection immédiate d'Elisabeth.

Mais Elisabeth n'était point femme à protéger des partisans de la reine Marie, quelque condition que lui en fît le soin de son honneur ; aussi, à la première réquisition de Morton, les deux prisonniers lui furent remis, afin qu'il en fît ce que bon lui semblerait. Morton en fit des cadavres. Kirkaldy et son frère eurent la tête tranchée ; Maitland s'empoisonna. Le régent avait remarqué, pendant son exil en Angleterre et en traversant Halifax dans le comté d'York, une machine de supplice très ingénieuse, que l'on appelait *la jeune fille*. C'était une espèce de guillotine, dont la hache, pesamment chargée de plomb, descendait et remontait à l'aide d'une corde passée dans une poulie. Il en fit faire une sur le même modèle, et lui donna une telle occupation qu'au bout de six mois il se trouva, pour la première fois depuis son avènement au pouvoir, jouir de la plénitude de son autorité et que tout fut tranquille en Ecosse comme dans un cimetière.

Morton profita de cette tranquillité pour satisfaire sa passion favorite, l'avarice ; car, de ce moment, il commença à tout vendre. Il vendit à Elisabeth la vie de Northumberland, qui était prisonnier à Lochleven ; il vendit les charges de l'Etat ; il vendit la justice. Enfin, tout le temps que dura son règne, il y eut un prix pour chacune des choses qu'ordinairement les puissances donnent pour rien.

Cependant Jacques VI, sans être encore un jeune homme, n'était déjà plus un enfant ; il venait d'atteindre sa quatorzième année, et, grâce aux soins de deux excellents professeurs, il était plus instruit qu'on ne l'est d'ordinaire à cet âge. Malheureusement, son esprit étroit ne lui permettait de faire aucune application de cette science, tandis que son caracère faible le plaçait déjà sous l'influence de deux favoris : ces deux favoris étaient, l'un Edme Stuart, que l'on appelait lord d'Aubigny, d'une terre qu'il avait en France et qu'il tenait de ses ancêtres, à qui elle avait été accordée pour prix de leurs services ; et l'autre Jacques Stuart, second fils de lord Ochiltree.

Il y avait peu de ressemblance dans le caractère de ces deux courtisans. Le premier était un bon jeune homme, plein de franchise, doux et humain, mais ignorant des lois et des constitutions de l'Etat ; le second était un homme sans principes, tour à tour et selon la circonstance audacieux ou rusé, plein d'effronterie ou de rudesse, prenant également tout chemin, n'importe par quelle vertu ou par quel vice

ce chemin était tracé, pourvu qu'il le conduisit à son but : tous deux atteignirent un même degré de faveur dans l'esprit du roi. Si bien que le jeune homme, s'éloignant peu à peu du régent, qu'il n'avait jamais aimé, commença à ne plus rien faire qu'à leur instigation et par leur conseil.

Lorsque Morton vit cette disposition hostile contre lui, soit résignation, soit dégoût, il n'essaya pas même de lutter, et, venant trouver le roi avec une liste de tous ses actes pendant sa régence, il demanda l'approbation des bons et l'absolution des mauvais. Le roi lui accorda l'un et l'autre, et scella cette espèce de *pour acquit* politique du grand sceau de l'Etat, en échange duquel Morton, tranquille sur l'avenir, se démit de la régence et se prépara à vivre en simple particulier.



Marie Stuart devant ses juges

Mais ce n'était point là l'intention secrète du roi et de ses favoris. Un matin, le capitaine Stuart entra dans l'appartement du roi au moment où le conseil était assemblé, et, se jetant aux pieds du jeune prince, il le supplia, pour son honneur, de tirer vengeance de la mort de son père, aujourd'hui que, libre, sorti de sa tutelle, il était maître de suivre dans une pareille affaire l'impulsion de son cœur. Alors le jeune roi lui demanda s'il, connaissait quelqu'un en Ecosse qui eût trempé dans ce meurtre, et jura que, quel qu'il fût, et si grand que Dieu ou les hommes l'eussent fait, si l'on fournissait des preuves suffisantes, il serait puni. Stuart nomma Morton et se porta son accusateur.

Mais, comme Morton, tout disgracié qu'il était, avait conservé quelques amis dans le conseil, il fut prévenu qu'il courait un grand danger, sans que cependant on osât lui dire lequel. En conséquence, on lui conseilla de quitter l'Ecosse au plus tôt, et de se réfugier en Angleterre où, grâce à la grande amitié que lui portait Elisabeth, il serait certainement en sûreté. Mais Morton, croyant qu'il s'agissait de quelque acte de son gouvernement, et sachant qu'il en était absous par le pardon du roi, ne voulut entendre à rien, et demeura obstinément à Edimbourg. Cette obstination porta ses fruits. Un matin, il fut arrêté comme un simple particulier, lui qui, deux mois auparavant, était encore l'homme le plus puissant de toute l'Ecosse. Il ne fit, au reste aucune résistance, et demanda seulement de quoi il était accusé, et quel était son accusateur. On lui répondit qu'il était accusé d'avoir pris part à l'assassinat de Darnley, et que son accusateur était le comte d'Arran.

Cette réponse causa à l'ex-régent une double surprise : d'abord, il avait poursuivi les assassins du roi avec trop d'acharnement pour qu'il pensât qu'on pût jamais le soupçonner d'être leur complice ; ensuite, il ne connaissait aucun comte d'Arran, car il avait fait trancher la tête au dernier, qui était fou ; de sorte qu'à moins que les morts ne sortissent de leur tombeau, de ce côté, du moins, il devait être tranquille.

Le lendemain, il apprit que celui qui l'accusait n'était autre que James Stuart, à qui le roi venait d'accorder le titre et les biens du feu comte d'Arran. Alors Morton, voyant de quelle main le coup partait, s'écria :

— Tout est bien, et je sais à quoi je dois m'attendre.

Le comte d'Angus, son neveu, lui offrit de lever des troupes et de le délivrer de vive force. Mais Morton, après avoir réfléchi un instant, secoua la tête, et répondit :

— Décidément, je suis trop vieux maintenant pour l'exil ; j'aime mieux la mort.

Le procès fut conduit avec tout l'acharnement de la haine : les serviteurs de Morton furent mis à la torture, quoiqu'ils ne fussent pas encore à son service lorsque le meurtre de Darnley avait été commis. L'accusé récusa, comme c'était son droit, plusieurs de ses juges ; mais il ne fut pas fait droit à sa requête, et les juges restèrent sur leurs sièges sans qu'on donnât même une apparence de raison à ce déni de justice. Enfin il fut condamné à mort pour avoir pris part, *de cause et de fait*, au meurtre de Darnley. Il entendit cette condamnation avec tous les mouvements d'une vive impatience ; mais cette impatience, la chose était visible, était bien plutôt causée par l'injustice de l'arrêt que par la crainte de son exécution, puisqu'un moment après qu'il eut été rendu, il s'écria :

— Pardieu ! je vais donc dormir tranquille ; les autres

nuit et quelques heures pour préparer ma défense, et me voilà, grâce à Dieu, débarrassé de cet ennui.

Cette tranquillité, tant enviée par Morton, se soutint jusqu'au moment de sa mort. Supplié par les ministres de la religion de dire ce qu'il savait de la mort de Darnley, il répondit que des propositions lui avaient été faites à ce sujet par Bothwell, mais qu'il avait demandé pour prendre part à cette action un ordre écrit de la reine. Or, comme cet ordre ne lui avait jamais été remis, il avait constamment refusé sa coopération au meurtre. Interrogé alors pourquoi, instruit d'un pareil complot, il n'en avait point fait la révélation, il demanda à ses propres juges de lui dire à qui cette révélation pouvait être faite. Au roi ? Il était si simple et si confiant, qu'il disait tout à la reine. A la reine ? Il croyait, dans son âme et conscience, qu'elle en était instruite, puisque, en vertu de cette conviction, il l'avait poursuivie comme parricide, et avait contribué au gain de la bataille de Langside, qui lui avait ôté la couronne et l'avait jetée dans la prison où elle était encore.

— Au reste, ajouta-t-il, quand je serais aussi innocent que saint Etienne, ou aussi coupable que Judas, comme cela ne changerait rien à mon sort, il est inutile de parler de cela plus longtemps.

Le moment de marcher au supplice approchait, et Morton faisait ses prières, lorsque le nouveau comte d'Arran, son accusateur, entra dans son cachot, et voulut le forcer de signer un papier qui contenait les aveux qu'il avait faits ; mais Morton, qui était à genoux, se contenta de tourner la tête sur son épaule, et, s'adressant avec le plus grand calme à celui qui le tuait :

— Je vous prie de ne pas me déranger, monsieur, lui dit-il ; j'autorise les personnes à qui j'ai fait des aveux à les signer en mon nom. Je les connais, et elles ne diront que ce que j'ai dit.

— Monsieur, répondit d'Arran, j'étais aise en même temps de me réconcilier avec vous, n'ayant agi que par des motifs de conscience et d'intérêt public.

— C'est bien, répondit Morton, je vous pardonne, mais à la condition que je ne serai plus dérangé par personne, et qu'on me laissera mourir tranquille.

D'Arran, jugeant qu'il serait inutile de tourmenter plus longtemps Morton, se retira et le laissa aux mains des exécuteurs.

Morton savait qu'il allait mourir, mais il ignorait encore de quelle mort. Lorsqu'en approchant de la place de l'exécution, il aperçut la fatale machine qu'on avait fait venir de Stirling :

— Ah ! ah ! dit-il, c'est juste : après avoir marié *la jeune fille* (1) à tant d'autres, il est juste que je l'épouse à mon tour.

Alors il continua de s'avancer sans forfanterie ni faiblesse, et à la fois comme un guerrier qui marche au combat et comme un pécheur qui va paraître devant Dieu. Arrivé sur l'échafaud, il ne voulut pas permettre que le bourreau le touchât : il s'accommoda de lui-même sur la planche, et, lorsqu'il se sentit bien d'aplomb, il dit à haute voix :

— Allez !

Ce fut le dernier mot qu'il prononça ; car, le bourreau ayant lâché la corde, la tête fut à l'instant même séparée du corps.

Ainsi mourut Morton, l'un des plus braves, mais aussi l'un des plus féroces seigneurs de son époque. Comme Enguerrand de Marigny, il mourut par la machine même qu'il avait fait construire. La guillotine, comme on le voit, n'est point une invention toute moderne.

Pendant ce temps, la pauvre reine Marie, étant toujours prisonnière, se décida à écrire une lettre à son fils. Elle la lui envoya par Naw, qui était son secrétaire, et qui devait en même temps remettre au jeune roi une veste de satin brodée par sa mère. C'était l'œuvre de la prison ; elle devait donc être doublement sacrée. Cependant, comme Marie ne donnait à son fils que le titre de prince d'Écosse, Jacques ne voulut recevoir ni la lettre ni la veste, et Naw fut congédié sans même avoir pu obtenir audience du roi.

Cette dureté de Jacques fut attribuée, à tort ou à raison, à l'influence de ses nouveaux favoris. Quant à ceux-ci, une fois Morton mort, il fut jugé avec l'impartialité de l'histoire, c'est-à-dire comme un homme avide, vindicatif et féroce, mais aussi comme un politique profond, et comme un soldat auquel jamais face d'homme n'avait fait peur ; car on peut lui appliquer l'éloge qu'il fit de John Knox. Le comte d'Arran, son successeur, possédait la plupart de ses vices sans avoir aucune de ses qualités. Quant à Stuart d'Aubigny, qui portait alors le titre de comte de Lennox, comme il était si insignifiant qu'on ne pouvait rien lui reprocher, on l'accusait de favoriser en secret la religion catholique, accusation à laquelle son éducation faite à la cour de France pouvait donner quelque fondement, quoique jamais aucune action ne l'ait justifiée.

XXIX

Les seigneurs les plus mécontents de cette préférence accordée aux favoris se réunirent donc, et formèrent la résolution d'enlever le roi à l'influence de Lennox et d'Arran en s'emparant de sa personne : c'était le moyen employé ordinairement, comme on a pu le voir, et on ne l'employait si fréquemment que parce qu'il réussissait toujours.

En conséquence du plan arrêté entre eux, le roi reçut, pour le 23 avril 1582, une invitation de chasse au château de Ruthwen, qui appartenait au comte de Gowrie. Le roi, sans défiance, se rendit à l'invitation, et ne s'aperçut de l'imprudence qu'il venait de commettre que lorsqu'il se trouva en présence du comte de Mar, de lord Lindsay, du tuteur de Glamis, et de cinq ou six autres seigneurs qu'il connaissait pour ses ennemis, et cela, sans voir parmi eux un seul homme disposé à le soutenir. D'abord Jacques parla en roi, et dit qu'il voulait quitter la maison ; mais, voyant qu'on était peu disposé à lui obéir, il se leva et marcha droit à la porte, espérant qu'on n'oserait pas le retenir de force ; mais il se trompait sur ce point. Le tuteur de Glamis se plaça sur le seuil et lui déclara qu'il ne le laisserait point passer. A cet outrage, toute la force de Jacques l'abandonna, et il se mit à pleurer à chaudes larmes. Or, comme ces larmes commençaient à attendrir quelques-uns des conjurés :

— C'est bien ! c'est bien ! dit Glamis, il vaut mieux que les enfants pleurent de l'eau, que ceux-là qui ont de la barbe au menton ne pleurent du sang.

Le projet fut donc accompli jusqu'au bout ; le jeune roi demeura à peu près prisonnier au château de Gowrie ; et, pendant ce temps, la petite révolution qui devait amener la perte des favoris s'opéra. Lennox fut exilé en France, le comte d'Arran jeté dans une prison, et le roi se trouva dans la même position, entre les mains du tuteur de Glamis, que son aïeul lorsqu'il s'était trouvé entre les mains des Douglas ; mais, comme le grand-père était parvenu à se soustraire à la garde de ses geôliers, le petit-fils ne perdit pas l'espoir d'en faire autant.

Les seigneurs conjurés avaient commis une imprudence dont ne manqua pas de profiter le jeune roi : ils avaient mis, il est vrai, leur prisonnier sous la garde de cent gentilshommes, mais ils avaient donné le commandement de cette garde au colonel Stewart, cousin du comte d'Arran. Le roi jugea donc qu'il ne lui serait pas difficile de mettre cet homme dans ses intérêts, et la promptitude avec laquelle il accueillit les premières ouvertures qui lui furent faites prouva à Jacques VI qu'il ne s'était pas trompé. Tout fut bientôt arrêté entre le roi et Stewart.

Les comtes avaient conduit le roi à Saint-André, petite ville que dominait un château. Jacques manifesta alors l'intention de visiter cette petite forteresse, sous le prétexte que, du haut de sa plate-forme, on devait jouir d'une magnifique vue. Le comte de Gowrie ne vit aucun inconvénient à ce qu'on lui accordât cette demande, à la condition qu'il serait accompagné de Stewart et de ses cent gentilshommes.

C'était tout ce que désirait le roi. Arrivé au château, il en fit fermer les portes derrière lui, déclara rebelles et coupables de haute trahison les seigneurs qui le retenaient prisonnier, et appela aux armes les Écossais.

De leur côté, les seigneurs réunirent leurs vassaux ; mais le roi marcha contre eux avec une armée tellement supérieure en nombre à la leur, que la victoire ne fut pas douteuse un seul instant. Angus, lord Lindsay et le tuteur de Glamis se réfugièrent en Angleterre ; lord Gowrie, pris les armes à la main, fut jugé et exécuté. C'était le même Ruthven que nous avons vu apparaître avec lord Lindsay et Robert Melvil dans la prison de Marie. Fils d'un père malheureux, malheureux lui-même, il devait être le père d'une malheureuse race.

Arran, comme on le devine bien, fut réintégré dans toute sa puissance, et l'on ajouta à ses titres celui de lord chancelier. Quant à Lennox, il était mort en France, et Jacques VI, forcé de laisser le cadavre dans la tombe de l'exil, rappela le fils, ne pouvant rappeler le père.

Ces choses se passaient, comme nous l'avons dit, vers l'année 1583, et tandis que la reine Marie, toujours captive, transportée de prison en prison, par Elisabeth, perdait successivement toutes ses espérances de reine, de mère et de femme, de reine, car elle voyait bien que les sollicita-

(1) [illegible]

tions de Henri III et de Philippe II étaient impuissantes ; de mère, car, aux dernières démarches qu'elle avait fait faire auprès de son fils, celui-ci avait répondu : « Elle a versé, qu'elle boive ! » ; de femme, car peu à peu, cette beauté qui lui avait fait tant de partisans s'en allait effeuillée par les années. Il ne lui restait donc plus qu'un espoir : c'est que l'enthousiasme catholique parviendrait à la sauver des mains de son ennemie par quelque plan imprévu et hasardeux. Ce plan fut fait ; mais, comme il échoua encore, au lieu de la sauver, il la perdit.

Un jeune gentilhomme catholique, exalté par le malheur de Marie Stuart, que l'on commençait à regarder non plus comme une prisonnière politique, mais comme une martyre de sa foi, encouragé, en outre, par la bulle du pape Pie V, qui déclarait Elisabeth hérétique et déchue de son caractère royal, résolut de braver la loi qu'avait fait rendre la reine d'Angleterre, loi qui portait que, si quelque atteinte à sa personne venait à être méditée par une personne qui se croirait des droits à la couronne d'Angleterre, il serait nommé une commission de vingt-cinq membres qui, sans égard pour le rang des coupables, procéderait à l'instruction du délit et à la condamnation des coupables, à l'exclusion de tout autre tribunal : ce gentilhomme s'appelait Babington.

Voici quel était ce plan. Lui et six de ses amis, qu'on appelait Charnok, Maxwel, Abington, Barnewell, Savage et Ballard, devaient, à la première occasion, soit réunis, soit séparément, poignarder Elisabeth, tandis que cent catholiques disséminés autour du château de Fotheringay, où Marie était prisonnière à cette heure, devaient profiter du moment de stupeur qui suivrait naturellement la nouvelle d'un pareil événement pour se réunir à un signal et se ruer sur le château, qu'ils comptaient prendre d'un coup de main. Malheureusement, Ballard s'était ouvert de son dessein à un homme qu'il croyait, comme lui, catholique et partisan de la reine Marie, tandis que cet homme n'était autre chose qu'un espion du secrétaire de Walsingham, le ministre d'Etat et l'âme damnée d'Elisabeth. Il en résulta que celui-ci, parfaitement tranquille sur le résultat, laissait aller la conspiration, certain de l'arrêter quand il le voudrait, et désireux qu'elle parvînt cependant au point de compromettre mortellement non seulement Babington et ses complices, mais encore la reine Marie. Enfin Walsingham, voyant la chose aussi mûre qu'il le désirait, fit arrêter Babington et ses complices, tandis qu'on donnait l'ordre à sir Amyas Paulett et à Drugeon Drury, gardiens de la reine, de se saisir de tous ses papiers, et d'arrêter Curl et Naw, ses secrétaires. Pour exécuter ces ordres avec plus de sécurité, Paulett proposa à Marie, que sa longue captivité rendait presque percluse de ses membres, de faire une promenade à cheval, accompagnée de deux gardes. La reine, sans défiance, accepta avec joie la proposition ; mais, à son retour, elle trouva ses papiers enlevés et ses deux secrétaires partis pour Londres, où se devait faire leur procès.

Babington et ses complices furent exécutés ; Curl et Naw, mis à la torture, avouèrent tout ce qu'on voulut : de sorte que, munie de pièces suffisantes pour la condamnation de Marie, Elisabeth n'hésita plus à la mettre en jugement.

En conséquence, les juges se rendirent au château de Fotheringay, et signifièrent à la reine la commission signée du grand sceau, qui leur donnait plein pouvoir d'instruire son procès ; mais Marie refusa de paraître devant eux, déclarant que, comme ils n'étaient pas ses pairs, elle ne les reconnaissait pas pour ses juges. Pendant plusieurs jours, elle persista à les récuser ainsi, quoique les commissaires menaçassent de la juger par défaut, et comme si elle était absente. Enfin, cette résolution n'ébranlant aucunement la sienne, un des juges, nommé Hatton, alla la trouver, et, sous prétexte de l'intérêt qu'il prenait à elle, lui représenta que le silence qu'elle comptait garder en face de l'accusation ne pouvait tourner qu'à son préjudice, puisque, éludant ainsi le jugement, elle serait sans doute soupçonnée de reculer devant un interrogatoire ; il ajouta qu'elle avait tort d'être prévenue contre ses juges, qu'elle les trouverait pleins de bienveillance pour elle, et qu'ils ne désiraient rien tant que de la voir sortir innocente de cette épreuve. Marie Stuart, toujours confiante selon son habitude, se rendit à ses promesses, et consentit à être interrogée ; cependant, avant de répondre aux questions des commissaires, elle se leva, et, du bout de la table où elle était assise, elle fit la protestation suivante :

— Comme pas un de vous n'est mon égal, j'estime, messieurs, que pas un de vous ne peut être mon juge, et par conséquent, n'a le droit de m'interroger sur aucune accusation. Ce que je fais et ce que je dis en ce moment est donc de ma pure volonté et de mon libre arbitre, prenant Dieu à témoin que je suis innocente et pure des calomnies qui me sont imputées, car je suis venue en Angleterre pour chercher la protection qui m'était due ; je suis venue en princesse libre, qui se confie à la loyauté d'une reine et à l'amitié d'une sœur. Mais, au lieu des secours que j'attendais j'ai reçu les plus infâmes traitements ; on m'a traînée de prison en prison, on m'a fait languir pendant dix-neuf ans passés sous les verrous, sans air et presque sans lumière, comme on aurait pu faire à la plus basse criminelle ; puis, enfin, on me force à paraître devant votre tribunal comme accusée d'avoir conspiré. Eh bien, je ne reconnais ni l'autorité d'Elisabeth ni la vôtre ; je n'ai de juge que Dieu seul, et à Dieu seul je dois rendre compte de mes actions. C'est pourquoi je proteste de nouveau pour que ma comparution ne soit préjudiciable ni à moi, ni aux rois et princes mes alliés, ni à mon fils. Je requiers que ma protestation soit enregistrée, et j'en demande acte.

Le chancelier lui répondit, niant qu'Elisabeth lui eût jamais promis aucun secours, et rejetant sa protestation, attendu que la commission, aux termes de la loi, ne devait avoir égard ni au rang ni au titre des personnes. Alors Marie nia qu'elle fût soumise aux lois anglaises, étant née hors du royaume d'Angleterre. Comme il était plus difficile de lui répondre sur ce second point, le chancelier passa outre, et le procureur général fit un résumé de la conspiration de Babington, produisant la copie des lettres qu'il avait écrites à la reine ; mais Marie Stuart répondit qu'enfermée au fond d'une prison, elle entendait pour la première fois articuler les faits sur lesquels on essayait d'échafauder une accusation contre elle ; que, quant aux lettres, il était possible que Babington les eût écrites, mais qu'elle ne pouvait pas empêcher un insensé d'écrire telles folies qui lui passaient par la tête ; que, si elle avait reçu les lettres, elle y avait sans doute fait quelque réponse ; que, si elle y avait fait réponse, sa correspondance, aussi bien que celle de Babington, devait se trouver entre les mains de ses juges. Or, elle sommait les commissaires de lui représenter une seule lettre écrite par elle, promettant, à cette seule vue, de se reconnaître coupable de tous les crimes qu'il plairait alors à ses juges de lui imputer.

Mais, ces paroles dites avec un ton de conviction profonde, la reine refusa de répondre davantage si on ne lui donnait pas de conseil, et, renouvelant sa protestation, elle se retira dans son appartement. Alors, ainsi que l'en avait menacée le commissaire Hatton, la procédure fut continuée malgré son absence.

XXX

Cependant, dès l'heure où Henri III, qui avait reçu d'Elisabeth la copie des lettres de Babington et les détails du complot, avait été prévenu de la mise en jugement de Marie, il avait compris que, si on l'abandonnait à la vieille haine de sa rivale, elle était perdue. En conséquence, il s'était empressé d'écrire à M. de Corcelles, son ambassadeur en Ecosse, la lettre suivante :

21 novembre 1586.

« Corcelles, j'ai reçu votre lettre du 4 octobre passé, en laquelle j'ai vu les propos que vous a tenus le roi d'Ecosse sur ce que vous lui avez témoigné de la bonne affection que je lui porte, propos par lesquels il a fait démonstration d'y correspondre entièrement ; mais je voudrois que cette lettre m'eût aussi fait connoître qu'il fût mieux incliné envers la reine sa mère, et qu'il eût le cœur et la volonté de tout disposer de manière à l'assister dans l'affliction où elle se trouve. Maintenant, considérant que la prison où elle a été injustement détenue depuis dix-huit ans et plus l'a pu conduire à prêter l'oreille à beaucoup de choses qui lui ont été proposées pour obtenir sa liberté, chose qui est naturellement fort désirée de tous les hommes, et plus encore de ceux qui sont nés souverains et pour commander aux autres, lesquels souffrent avec moins de patience d'être retenus ainsi prisonniers, il doit aussi penser que, si la reine d'Angleterre, ma bonne sœur, se laissoit aller aux conseils de ceux qui désirent qu'elle se souille du sang de sa mère, ce sera chose qui lui tournera à grand déshonneur, d'autant qu'on jugera qu'il lui a refusé les bons offices qu'il devoit lui rendre envers ladite reine d'Angleterre, et qui eussent peut-être été assez suffisants pour l'émouvoir, s'il les eût voulu employer aussi avant et aussi vivement que le devoir naturel le lui commandoit. D'ailleurs, il y aura à craindre pour lui que, sa mère morte, son tour ne vienne, et qu'on ne pense à en faire autant de lui par quelque façon violente, pour rendre la succession d'Angleterre plus aisée à prendre à ceux qui sont en état de l'avoir après ladite reine Elisabeth, et, non seulement de frustrer ledit roi d'Ecosse du droit qu'il y peut prétendre, mais de rendre douteux celui-là même qu'il a à sa propre couronne. Je ne sais en quel état pourront être les affaires de madite belle-sœur quand vous recevrez cette lettre, mais je vous dirai qu'en tout cas, je désire que vous excitiez fort ledit roi d'Ecosse, avec les remontrances et toutes autres qui se pourront apporter sur ce sujet, à embrasser la défense et protection de sadite

mère, et lui fera entendre de ma part que, comme ce sera chose fort louée de tous les autres princes et rois souverains, il doit être assuré qu'en y manquant ce lui sera un grand blâme et peut-être un notable dommage en son propre particulier. Au surplus, quant à l'état de mes propres affaires, vous saurez que la reine, madame ma mère, est sur le point de voir bientôt le roi de Navarre, et d'entrer en conférence avec lui sur le fait de la pacification des troubles de ce royaume ; ce à quoi s'il porte autant d'affection que je le fais de mon côté, je pense que les choses pourront prendre une bonne conclusion, et que mes sujets auront quelque relâche des grands maux et calamités que la guerre leur fait ressentir. Suppliant le Créateur, Corcelles, qu'il vous ait en sa sainte garde.

« *Signé :* HENRI. »

En même temps, le roi de France, qui, comme on le voit, avait pris cette grande affaire fort à cœur, avait envoyé, comme ambassadeur extraordinaire, M. de Bellièvre vers Elisabeth, près de laquelle il avait déjà, comme ambassadeur ordinaire, M. de l'Aubespine de Châteauneuf. Le 27 novembre, M. de Bellièvre était en conséquence arrivé à Calais, et, là, il avait trouvé un exprès de M. de Châteauneuf qui l'attendait et qui, pour ne pas perdre un instant dans les circonstances urgentes où l'on se trouvait, avait nolisé un vaisseau, lequel était tout prêt dans le port. Mais ces précautions, si bien prises qu'elles fussent, échouèrent devant le caprice du vent, qui demeura un jour et demi contraire, de sorte que les ambassadeurs ne purent partir que le 28 au lundi. Il en résulta qu'ils n'atteignirent Douvres que le lendemain à neuf heures du matin ; et encore, comme la traversée avait été fort mauvaise, et qu'ils étaient tous malades du mal de mer, y eut-il nécessité pour eux de se reposer avant de se mettre en route ; si bien qu'ils n'arrivèrent à Londres que le lundi 1er décembre, à midi. Là ils apprirent que, depuis six jours, l'arrêt était prononcé et soumis au parlement.

Le lendemain, M. de Bellièvre envoya M. de Villiers au château de Richemont, où la reine Elisabeth tenait sa cour, afin de la prier de vouloir bien lui donner audience ; mais, quelques instances qu'il fît, il ne put être admis devant elle. M. de Villiers revint, ne comprenant rien au refus d'audience ; mais, le lendemain, tout lui fut expliqué ; car le bruit se répandit dans Londres que l'ambassade française était atteinte d'une maladie contagieuse, si bien que trois ou quatre de ceux qui la composaient étaient morts à Calais. On ajoutait à cela que quelques hommes inconnus s'étaient glissés parmi les envoyés, afin d'assassiner la reine d'Angleterre. Ces bruits, quelque peu de probabilité et de consistance qu'ils eussent, n'en donnèrent pas moins à Elisabeth un prétexte spécieux pour ne pas accorder l'audience demandée, de sorte que ce ne fut que le 7 décembre, et lorsqu'elle vit l'impossibilité de retarder l'audience plus longtemps sans se brouiller avec le roi de France, qu'Elisabeth fit savoir à MM. de Châteauneuf et de Bellièvre qu'elle les attendait, dans l'après-midi, à son château de Richemont, ainsi que les seigneurs français qui avaient accompagné l'ambassade extraordinaire.

Elisabeth reçut les représentants du roi de France assise sur son trône et environnée des lords, des comtes et des barons du royaume ; mais cette magnifique assemblée, présidée par la plus grande reine de la terre, n'intimida pas le moins du monde M. de Châteauneuf, qui, s'étant incliné avec un grand respect, commença de faire, hardiment et à haute voix, les remontrances dont il était chargé de la part de Henri.

La reine, quoique visiblement contrariée de cette fermeté, n'en répondit pas moins en fort beau et fort bon langage français, et, s'échauffant peu à peu, remontra que la reine d'Ecosse l'avait toujours poursuivie, et affirma que c'était la troisième fois qu'elle essayait d'attenter à sa vie ; ce que, cependant, tel était son amour pour elle, elle avait toujours supporté avec patience jusqu'à cette dernière fois, où sa douleur fut si grande, qu'elle ne se rappelait jamais en avoir éprouvé une pareille, même pour la perte de ses parents. Alors M. de Châteauneuf lui cita dans l'histoire plusieurs exemples qu'il crut propres à l'adoucir ; mais Elisabeth lui répondit avec aigreur qu'elle avait beaucoup vu et lu de livres en sa vie, et plus que mille autres femmes ou reines réunies ensemble, mais que, dans aucun livre, elle n'avait vu ni lu un seul crime pareil à celui dont elle avait failli être victime ; qu'il était donc du devoir de son beau-frère de l'aider à se venger, au lieu de soutenir celle qui avait si méchamment voulu sa mort. Alors, se retournant vers M. de Bellièvre, elle lui dit que c'était avec grand regret qu'elle voyait que son frère Henri l'eût député vers elle en une si méchante occasion ; mais au reste, qu'avant quelques jours elle rendrait une réponse positive à son maître. Alors, s'étant informée de la santé du roi et de celle de la reine mère, elle se leva de son trône, et, ayant fait un salut qui indiquait qu'elle ne voulait pas être plus longtemps retenue, elle descendit les degrés, s'avança vers la porte, et sortit.

L'ambassade revint à Londres, où elle attendit quelques jours, mais vainement, la réponse promise : au lieu de la réponse, arriva la condamnation à mort de la pauvre reine Marie. Le même jour, qui était le 15 décembre, M. de Bellièvre retourna à Richemont, et, ayant de nouveau été reçu par la reine, il lui dit que, puisque l'arrêt auquel il devait s'opposer était rendu, il n'avait pas besoin de faire un plus long séjour en Angleterre, et que, par conséquent, il ne devait plus solliciter d'elle qu'un sauf-conduit pour retourner en France. Elisabeth lui promit qu'il le recevrait sous deux ou trois jours, et M. de Bellièvre revint à Londres aussitôt, sans avoir rien obtenu relativement à la reine Marie.

Le lendemain 16, le parlement, le conseil et les principaux seigneurs du royaume furent rassemblés à Westminster. En pleine audience, l'arrêt de mort fut lu et proclamé ; de sorte que, la nouvelle s'en étant répandue aussitôt par la ville, les cloches commencèrent à sonner, en signe de joie, ce qu'elles firent toute la journée, et, le soir étant arrivé, chacun reçut l'ordre d'allumer des feux devant sa maison, comme nous avons l'habitude de le faire en France la veille de la Saint-Jean.

A ce spectacle, qui ne lui laissait plus aucun doute sur la résolution prise par la reine d'Angleterre, M. de Bellièvre lui écrivit la lettre suivante :

« Londres, ce 16 décembre 1586.

« Madame,

« Nous partîmes hier d'auprès de Votre Majesté, espérant, d'après votre promesse, recevoir sous peu de jours votre bonne réponse sur la prière que nous vous avions faite, de la part du roi notre bon maître, pour la reine d'Ecosse, sa bonne sœur et confédérée ; mais, ce matin, nous avons été avertis que le jugement rendu contre la reine Marie avoit été proclamé par toute la ville de Londres, bien que nous nous fussions promis autre chose de votre clémence et de l'amitié que vous prétendez porter au seigneur roi votre bon frère. Cependant, pour n'omettre rien de ce que nous nous croyons imposé par notre devoir, et pour obéir en tout point au désir de Sa Majesté le roi de France, nous nous sommes décidés à vous écrire la présente, par laquelle nous vous supplions derechef, et bien humblement, de lui accorder la prière très instante et très affectionnée qu'il vous a faite de conserver la vie à la reine d'Ecosse ; ce que le roi mon maître recevra comme le plus grand plaisir que Votre Majesté puisse lui faire, tandis que votre refus, au contraire lui seroit la plus grande douleur qu'il put éprouver. Et, comme, en nous envoyant vers vous, le roi notre maître, votre bon frère, n'a point pensé, madame, qu'une résolution mortelle se pouvoit prendre si promptement, nous vous supplions de nous accorder quelques jours, pendant lesquels nous l'avertirons de la situation de la reine d'Ecosse, afin qu'avant de prendre un dernier parti Votre Majesté entende une dernière fois ce qu'il plaira au roi très chrétien de vous dire et remontrer sur la plus grande affaire qui, de notre mémoire, ait été soumise au jugement des hommes.

« Le sieur de Saint-Cyr, qui rendra la présente à Votre Majesté, nous apportera, s'il vous plaît, votre bonne réponse.

« Londres, ce 16 décembre 1586.

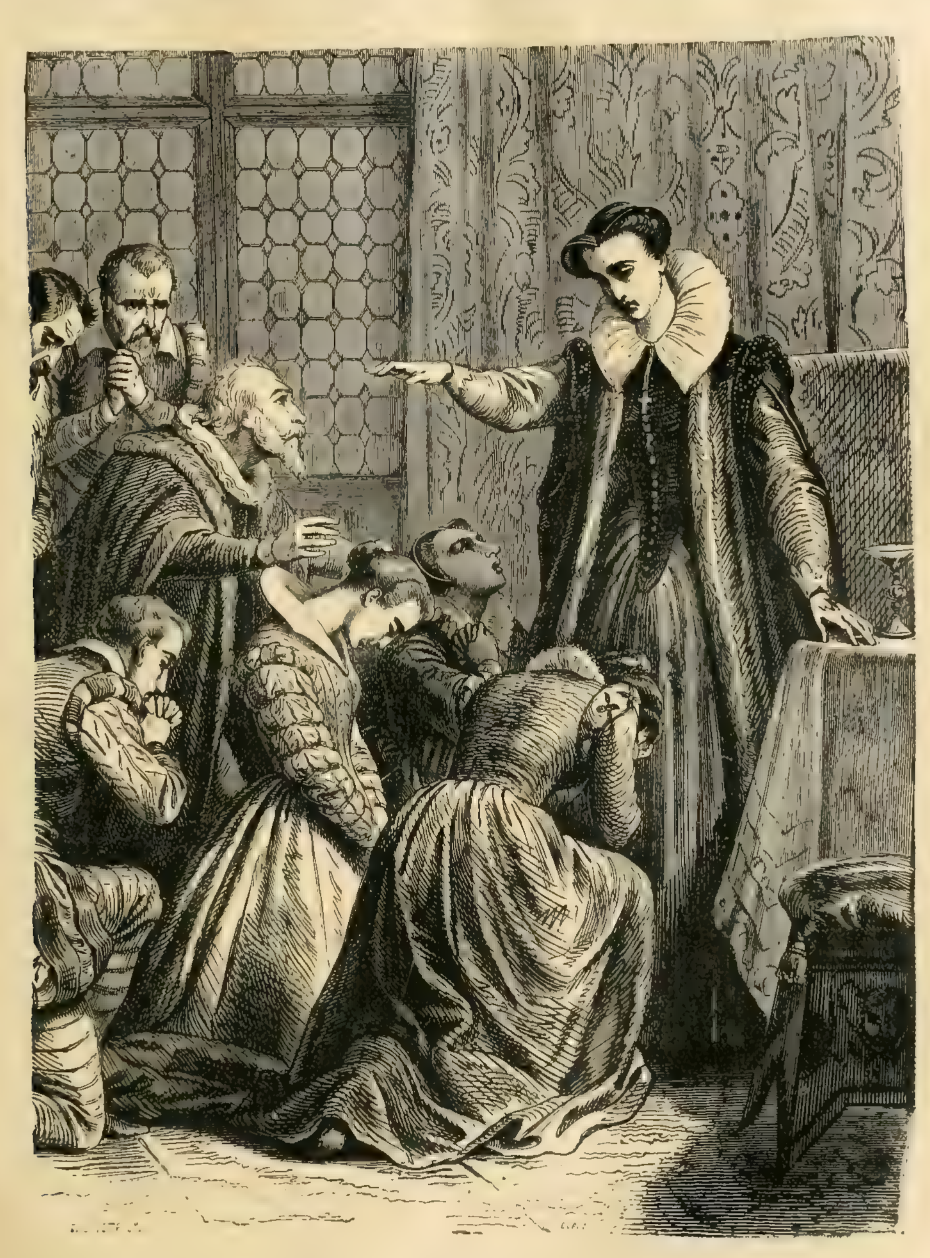
« *Signé :* DE L'AUBESPINE DE CHATEAUNEUF. »

Le même jour, le sieur de l'Aubespine et les autres seigneurs français se rendirent à Richemont pour présenter à la reine la lettre que nous venons de rapporter ; mais elle refusa de les recevoir sous prétexte d'une indisposition ; de sorte que la lettre fut laissée à Walsingham, qui promit de faire rendre la réponse le lendemain. Malgré cette promesse, le troisième jour la réponse n'était point encore arrivée : seulement, vers le soir, deux gentilshommes se présentèrent chez M. de Châteauneuf, de la part de la reine, chargés de lui annoncer verbalement qu'Elisabeth accordait un délai de douze jours, pour donner au roi de France, avis du jugement qui avait été porté contre sa belle-sœur. Aussitôt M. de Genlis fut dépêché en France, avec ordre de remettre à Henri III non seulement une lettre de son ambassadeur, mais encore de lui dire de vive voix toutes les menées dont il avait été témoin, et dont le but visible était la mort de la reine d'Ecosse.

M. de Genlis remplit sa mission avec toute la promptitude possible. Cependant, quelque diligence qu'il fît, il ne put être de retour à Londres que deux jours après le délai accordé. Cependant rien n'était terminé encore ; seulement, la reine s'était rapprochée de Londres et se tenait à Greenwich, où elle célébrait les fêtes de Noël. M. de Genlis était porteur de nouvelles instructions du roi Henri III. Aussitôt MM. de Bellièvre et de Châteauneuf sollicitèrent une nouvelle audience, mais, quelques instances qu'ils fissent, ils ne purent l'obtenir que le 6 janvier.

Introduits dans la salle de réception où les attendait la reine, ils s'inclinèrent devant elle avec le respect dû à une Majesté ; mais, en se relevant, M. de Bellièvre prit la parole, et, d'une voix ferme, exprima à Elisabeth le mécontentement où son refus mettait le roi de France ; puis, ce mécontentement exprimé, il commença de lui faire les remontrances dont il était chargé pour elle. Elisabeth écouta d'abord avec assez de courtoisie, quoique l'on vît peu à peu de dire une chose, y ajoutent par flatterie ou y retranchent par crainte. J'ai dit ce que j'étais chargé de dire, et, demain, vous en aurez la preuve.

Alors Elisabeth congédia toute sa cour, et resta seule pendant une heure à peu près avec MM. de Bellièvre et de Châteauneuf ; mais, pendant toute cette heure, qu'ils passèrent en instances, ni l'un ni l'autre ne purent tirer une seule bonne parole en faveur de la reine Marie. Au



Marie Stuart bénissant ses serviteurs.

l'impatience la gagner et le sang lui monter au visage. Mais, vers la fin, n'y pouvant plus tenir, elle se leva, et, frappant du pied :

— Monsieur de Bellièvre, dit-elle, avez-vous charge du roi mon frère de me tenir un pareil langage ?

— Oui, madame, répondit l'ambassadeur ; j'en ai l'exprès commandement de Sa Majesté

— Avez-vous ce pouvoir signé de sa main ? continua Elisabeth.

— Oui, madame, répondit encore M. de Bellièvre.

— Eh bien, s'écria Elisabeth, j'exige que vous donniez copie des remontrances que vous venez de m'adresser ; et malheur à vous s'il s'y trouve un mot de plus ou de moins que vous ne m'avez dit !

— Madame, répondit avec calme M. de Bellièvre, nous autres Français, nous ne sommes pas de ceux qui, chargés contraire, comme elle ne voulait rien leur dire de ses intentions, elle leur répondit qu'elle enverrait au roi Henri un ambassadeur qui serait à Saint-Germain aussitôt qu'eux, et qui lui porterait sa résolution à l'égard de la reine Marie. Sur ce, MM. de Châteauneuf et de Bellièvre, voyant qu'il n'y avait rien autre chose à obtenir de la reine, prirent congé d'elle.

En conséquence, le 13 janvier l'ambassadeur reçut ses passe-ports, avec l'avis qu'un bâtiment l'attendait dans le port de Douvres. M. de Bellièvre partit aussitôt avec sa suite, et, passant par Rochester et Cantorbery, il arriva à Douvres le samedi 17 janvier, s'embarqua le dimanche matin, et, le même jour, poussé par un vent favorable, entra vers midi dans la rade de Calais.

Cependant, stimulé par la lettre du roi Henri III à son ministre Corcelles, le jeune roi Jacques s'était enfin déter-

[illegible] une tentative en faveur de sa mère, il envoya donc à la reine d'Angleterre une ambassade composée de Robert Melvil, de Gray et de Quelli. Cette ambassade arriva à Londres deux jours après le départ de celle de France. La reine les reçut, mais, aux premières paroles qu'ils prononcèrent, elle s'emporta au point de dire à Melvil qu'elle voyait bien que c'était lui qui avait mis sa tête au jeu et d'essayer de la traverser dans ses desseins et de s'employer pour sa mère, que c'étaient les mauvais conseillers qui faisaient tomber les trônes, et, que, si elle avait un conseiller tel que lui, elle lui ferait tomber sa tête.

Madame, répondit fièrement Melvil, [illegible] de ma vie, je n'épargnerai jamais un [illegible] à mon maître, et celui-là, au contraire, [illegible] avis mériterait d'avoir la tête tranchée qui conseillerait à un fils de ne pas s'opposer à la mort de sa mère.

Cette réponse exaspéra [illegible] Élisabeth qu'elle leur ordonna de se retirer [illegible] qu'ils entendraient parler d'elle [illegible] qu'ils attendissent son bon plaisir.

Cependant comme [illegible] jours s'étaient écoulés sans nouvelles et que [illegible] qui se répandaient de la résolution bien arrêtée de la reine devenaient de plus en plus inquiétants, ils revinrent de nouveau à Élisabeth pour solliciter une audience nouvelle qui leur fut enfin accordée.

[illegible] plus [illegible] de la part d'Élisabeth. [illegible] [illegible] son existence [illegible] elle était menacée, et, s'il avait fallu l'en croire, l'ambassade française [illegible] se serait retirée qu'après avoir payé [illegible]

[illegible]

bury, mais le sieur Drugeon fut le seul qui put accompagner M. Beele, attendu qu'Amyas Paulett, qui était atteint de la goutte, ne put monter à cheval. Tous deux se rendirent donc chez le comte de Schwestbury, et celui-ci s'étant entendu avec le comte de Kent, ils décidèrent que, le lendemain mardi, la sentence serait lue à Marie Stuart.

En effet, le mardi 17, vers deux heures de l'après-midi, le sieur Beele et les comtes de Schwestbury et de Kent se présentèrent au château de Fotheringay et firent prévenir la prisonnière qu'ils désiraient lui parler. Celle-ci répondit qu'étant souffrante, elle s'était couchée, mais que, si cependant les choses dont avaient à l'entretenir ceux qui lui demandaient une entrevue étaient pressantes, elle se lèverait pour les recevoir, ne demandant en ce cas [illegible] que le temps de passer une robe de chambre. Sur la réponse affirmative de Beele, Marie Stuart se leva donc et s'enveloppant d'une grande redingote de velours, elle alla s'asseoir près d'une petite table où elle se tenait habituellement. A peine y était-elle, que la porte s'ouvrit, et que les deux comtes entrèrent, suivis de Beele, d'Amyas Paulett et de Drugeon Drury; derrière ceux-ci se pressaient tous les serviteurs de la reine, effrayés de la solennité de cette visite

XXXI

Alors les deux comtes ayant salué la reine, et celle-ci sans se lever leur ayant rendu leur salut, ils restèrent la tête découverte, et le comte de Schwestbury faisant un pas en avant annonça qu'il venait avec son collègue le comte de Kent au nom d'Élisabeth pour lui signifier la commission qu'avait M. Beele de lui lire son arrêt et celle qu'ils avaient eux-mêmes d'assister à son exécution.

Marie Stuart écouta cette nouvelle avec le plus grand [illegible]

[illegible]

de la résurrection éternelle.

[illegible]

tant de larmes et d'instances, que Beele en fut attendri, et, se tournant vers la reine :

— Est-il donc vrai, madame, lui dit-il, que vous n'avez point fait de testament ?

— Cela est vrai, monsieur, dit la reine.

— En ce cas, milords, dit Robert Beele en se tournant vers les deux comtes, il me semble qu'il serait de notre devoir d'accorder un jour de plus à la prisonnière, pour qu'elle ne nous accuse point d'avoir compromis les intérêts de ses serviteurs en ce monde et le salut de son âme dans l'autre.

— Impossible, monsieur, répondit le comte de Schwestbury, l'heure est fixée par une volonté plus puissante que la nôtre, et nous ne pouvons ni l'avancer ni la reculer.

— Assez, Bourgoing, dit la reine, relevez-vous, je vous l'ordonne.

Bourgoing obéit.

— Sir Amyas Paulett, dit le comte de Schwestbury en se retournant et en montrant du doigt la reine, nous remettons cette dame sous votre garde, et vous nous répondrez d'elle sur votre corps.

A ces mots, les deux comtes sortirent, suivis, comme lorsqu'ils étaient entrés, de Robert Beele et des deux geôliers, mais les serviteurs restèrent avec la reine.

Après un moment de silence :

— Eh bien, Jeanne, dit la reine s'adressant à Kennedy, celle de [illegible] qu'elle aimait le mieux, ne l'avais-je pas bien prévu, que toutes leurs machinations ne tendaient qu'à m'amener où je suis ? Oui, oui, je leur étais un trop grand obstacle dans leur religion et leur politique pour qu'ils me laissassent vivre. Allons, mes enfants, continua-t-elle en [illegible] tous, vous voyez le peu de temps qui me reste ; [illegible] que l'on hâte le souper, afin qu'autant qu'il me sera possible je mette de l'ordre en mes affaires.

Les serviteurs obéirent en pleurant. Les hommes allèrent préparer [illegible] ce qu'il fallait, et Marie, retenant ses femmes, [illegible] se mettre en prières avec elles, puis, se faisant apporter tout ce qu'elle avait d'argent, elle en fit des [illegible] à ces parts les noms de ceux à qui elle les destinait. Comme elle venait d'achever, on lui [illegible] que le souper était servi.

Marie [illegible] plus et de meilleur cœur que d'habitude, quoiqu'elle vît ses femmes mortellement tristes, et que, de temps en temps, un sanglot qui éclatait à ses côtés ou derrière elle la fît tressaillir tout à coup comme s'il lui rappelait ce qu'elle oubliait. A la fin du dîner elle prit une coupe et la remplissant de vin, elle but à la santé de tous ceux qu'elle laissait après elle sur la terre, leur demandant s'ils ne voulaient pas, à leur tour, boire à son salut dans le ciel. Alors tous prirent des verres et se mettant à genoux, burent en pleurant au salut bienheureux de leur reine, lui demandant de leur pardonner les fautes que, par imprudence et par chagrin, plutôt que par manque de respect, ils avaient pu commettre vis-à-vis d'elle. Marie leur accorda [illegible] pardon, les priant d'en faire autant à son égard ; car quoiqu'ils ne se fussent jamais plaints, elle reconnaissait que c'était par extrême dévouement, la captivité, disait-elle, ayant fort aigri son humeur. A ces mots, voyant que les larmes et les sanglots allaient recommencer, elle mit [illegible] cette douloureuse scène en ordonnant qu'on lui apportât tous ses meubles, robes et bijoux ; ce qui fut fait ; et Marie aussitôt les distribua à chacun, non pas selon son mérite, mais selon la richesse ou la pauvreté de ceux à qui elle donnait ; puis elle remit aux plus fidèles les bijoux [illegible] qu'elle destinait au roi et à la reine de France, à la reine mère Catherine de Médicis, à son fils à elle et à MM. de Guise et de Lorraine, ainsi qu'à tous ses autres parents, sans qu'un seul fût oublié. Cela fait, elle écrivit à son aumônier la lettre suivante :

« J'ai été combattue tout ce jour à cause de ma religion et sollicitée de recevoir les consolations d'un hérétique ; mais vous apprendrez par Bourgoing et par les autres que tout ce qu'on a pu me dire [illegible] et que j'ai fait fidèlement protestation de la foi dans laquelle je veux mourir. J'ai demandé qu'on vous permît de recevoir ma confession et de me donner le sacrement, ce qu'on m'a cruellement refusé, aussi bien que le transport de mon corps et le pouvoir de tester librement, de sorte que je ne puis rien écrire que par leurs mains ou sous le bon plaisir de leur maîtresse. Faute donc de vous voir, je vous confesse mes péchés en général, comme je l'eusse fait en particulier, vous demandant au nom de Dieu de prier et veiller cette nuit avec moi, pour la satisfaction de mes péchés, et de m'envoyer votre absolution et pardon de toutes les offenses que je vous ai faites. J'essayerai de vous voir en leur présence comme ils l'ont accordé à mon maître d'hôtel Melvil, dont j'étais séparée ainsi que de vous, et s'il m'est permis devant tous à genoux je demanderai votre bénédiction. Envoyez-moi les meilleures prières que vous connaissiez pour cette nuit et demain matin, car le temps est court et je n'ai pas le loisir d'écrire ; mais soyez tranquille, je vous recommanderai comme le reste de mes serviteurs, et, surtout, vos bénéfices vous seront assurés. Adieu, car je n'ai pas un plus long loisir. Faites-moi passer par écrit tout ce que vous pourrez trouver en prières et en exhortations de meilleur pour mon salut. Je vous envoie ma dernière petite bague. »

Cette lettre envoyée, elle se mit aussitôt à son testament, qu'elle écrivit sur deux grands feuillets de papier, au courant de la plume, et presque sans ratures, tant elle avait la tête présente à ce qu'elle faisait [illegible] avait sa part, parents, alliés, amis et serviteurs.

Puis, son testament achevé, elle écrivit au roi de France une longue lettre, dans laquelle elle lui annonçait sa mort prochaine, l'envoi de deux pierres rares et précieuses et le testament qu'elle venait de faire, et dont elle recommandait l'exécution à sa générosité.

Ces soins accomplis, Marie se fit apporter un bain de pieds, et, après y être restée dix minutes à peu près, elle se coucha comme d'habitude, cependant on ne s'aperçut pas qu'elle dormît, étant jusqu'à quatre heures du matin presque toujours restée en prières et en contemplation.

XXXII

Vers les quatre heures du matin, la reine appela près d'elle une de ses femmes, et lui ordonna de lui lire l'histoire du bon larron, ce que celle-ci fit aussitôt d'une voix entrecoupée et en s'interrompant de temps en temps pour essuyer ses larmes ; puis la lecture achevée, Marie se fit apporter tous ses mouchoirs, et, ayant choisi le plus beau, elle le remit à Jeanne Kennedy, afin qu'elle le gardât pour lui en bander les yeux quand elle serait sur l'échafaud.

Lorsque le jour parut, la reine commença sa toilette et lorsqu'elle fut achevée, passa de sa chambre dans son antichambre, où était un autel devant lequel [illegible] avait coutume de dire autrefois la messe. La reine s'y agenouilla pieusement, dit tout haut les prières de la communion, et, lorsqu'elle les eut achevées, tirant [illegible] une hostie consacrée par le pape [illegible] envoyée prévoyant le cas où ses ennemis lui [illegible] cette dernière consolation, [illegible] remplaçant son aumônier, [illegible] ment de l'eucharistie.

Cette cérémonie était à peine achevée [illegible] à la porte. La reine fit signe que l'on ouvrît [illegible] s'avançant dans la chambre [illegible] main, s'arrêta derrière Marie Stuart sans [illegible] seule parole [illegible] le moment de l'exécution [illegible] Marie lui fit signe [illegible] laissât seulement [illegible] sa prière, ce que le prévôt [illegible]

De son côté, Marie ne le fit pas [illegible] plus long aurait pu ressembler à de la crainte [illegible] s'étant soulevée, elle demanda à Bourgoing de [illegible] en effet pendant sa longue détention ses [illegible] presque paralysées et elle avait grand'peine à marcher sans aide. Mais Bourgoing s'éloigna d'elle, disant qu'il n'était pas convenable que lui, son vieux serviteur qui devait la défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang, eût l'air de la livrer à ses meurtriers [illegible] Le prévôt appela alors deux [illegible] de sir Amyas Paulett qui étaient [illegible] dans le cas où [illegible] qui étaient restés en dehors de la [illegible] était inutile. [illegible] les aider.

Au bas elle trouva Melvil [illegible] c'est que promesse lui en avait été [illegible] de voir encore une fois sa maîtresse [illegible] et Marie s'approchant de lui :

— Bon Melvil, lui dit-elle, [illegible] honnête et fidèle serviteur à mon égard [illegible] envers mon fils [illegible] de la terre et du ciel et particulièrement [illegible] l'illumine de sa grâce et lui envoie son Saint-Esprit.

— Madame, répondit Melvil, ce sera un bien douloureux message pour moi que de [illegible] au fils que [illegible] mourir sa mère [illegible] chère maîtresse.

— Hélas ! bon Melvil, [illegible] dit la reine, tu [illegible] bien plutôt te réjouir que de pleurer, car la fin de tous mes troubles est venue. Tout dans ce monde [illegible] vanité et misère [illegible] qu'il le regrette en le quittant. Porte donc mes dernières nouvelles à mes amis, et dis-leur que je meurs [illegible] et comme doit mourir une femme moitié Écossaise, moitié

Fr[illegible] Dieu veuille pardonner à ceux qui ont désiré et commandé ma mort ! car celui qui est le seul et vrai juge des secrètes pensées connaît mon innocence, et comment ce fut toujours mon désir de voir l'Ecosse et l'Angleterre unies ensemble. Donc, encore une fois, recommande-moi mon fils, et dis-lui que j'aurais pu sauver ma vie en faisant des choses préjudiciables à mon royaume d'Ecosse, mais que j'ai mieux aimé mourir, et ainsi, bon Melvil, jusqu'au revoir !

Alors, relevant le vieillard, elle l'embrassa, et, se tournant vers les comtes de Kent et de Schwestbury, qui assistaient à cette scène :

— J'ai, dit-elle, une dernière requête à vous faire, messeigneurs : c'est que vous souffriez que mes pauvres serviteurs, que l'on a retenus dans ma chambre, restent avec moi jusqu'à ma mort, afin qu'ils puissent rapporter, lorsqu'ils retourneront dans leur pays, que je suis morte en la vraie et sainte religion catholique, apostolique et romaine.

Mais, à cette touchante et suprême prière, le comte de Kent répondit qu'il ne voulait ni ne pouvait octroyer pareille chose, attendu qu'ils pourraient, par leurs cris et leurs sanglots, troubler l'exécution, et ensuite porter du trouble dans l'assemblée en se précipitant sur l'échafaud, comme cela s'était déjà vu en circonstance pareille, pour essuyer le sang avec leur mouchoir. Marie alors, secouant tristement la tête :

— Messeigneurs, dit-elle, je me porte caution pour eux et promets en leur nom qu'ils ne feront rien des choses que vous craignez. Hélas ! pauvres gens, ils seraient aises de me dire adieu, et vous devez comprendre ce désir, depuis tantôt dix-neuf ans que nous sommes enfermés ensemble dans les mêmes prisons. D'ailleurs, votre maîtresse, qui est vierge, et, en sa qualité de reine, gardienne de l'honneur des femmes, ne peut avoir ordonné que les soins à rendre à mon corps, après son exécution, ne soient pas confiés à des femmes ; et je sais bien qu'elle vous a donné à cet égard un mandat plus large que vous ne dites l'avoir reçu.

Puis, voyant qu'ils hésitaient :

— Hélas ! mon Dieu, ajouta-t-elle, mais vous savez bien que je suis cousine de votre reine, descendue du sang du roi Henri VII, que j'ai été reine de France, et qu'on m'a sacrée reine d'Ecosse. C'est donc bien le moins qu'en échange de tous ces honneurs que je perds, vous m'accordiez la faveur que je demande.

Les deux comtes se consultèrent, et il fut accordé à Marie d'avoir auprès d'elle six serviteurs, qu'elle choisirait elle-même : quatre hommes et deux femmes. Alors Marie choisit Melvil, son maître d'hôtel ; Bourgoing, son médecin ; Pierre Gorion, son apothicaire, et Jacques Gervais, son chirurgien. Quant aux deux femmes, son choix se fixa sur Jeanne Kennedy et sur Elspeth Kurl, qui depuis fort longtemps ne l'avaient pas quittée d'un instant, demeurant près d'elle dans le jour et, la nuit, couchant dans sa chambre.

Cette concession des deux seigneurs fit passer un rayon de joie sur le visage de la reine, qui, s'appuyant de nouveau sur ses deux soutiens, suivie d'Amyas Paulett et de Melvil, qui portaient la queue de sa robe, et accompagnée des deux autres seigneurs, se remit en marche, précédée du prévôt, et entra dans la grande salle où était dressé l'échafaud.

XXXIII

C'était une estrade de deux pieds de haut et de douze pieds de large à peu près, toute couverte et tendue de serge noire, avec des barrières alentour. Sur cet échafaud était une sellette basse, avec un long coussin et un billot, le tout peint en noir ou recouvert de noir comme l'échafaud. Le bourreau et son valet étaient debout sur cette estrade ; le premier tenant à la main une hache à fendre du bois, ayant oublié ou plutôt jugé inutile d'apporter la sienne, et n'en ayant pas trouvé d'autre plus commode que celle-là dans les environs.

Marie Stuart monta sur l'échafaud et s'assit sur la sellette. Les comtes de Kent et de Schwestbury se placèrent à sa droite, et à sa gauche sir Thomas Andrew, prévôt du comté de Northampton, et sir Robert Beele, greffier. Les exécuteurs étaient en face. Melvil, qui n'avait, non plus qu'Amyas Paulett, quitté la queue de la robe, se tenait à genoux derrière. Les gentilshommes et les spectateurs s'étaient répandus autour des barrières. En ce moment les serviteurs à qui l'on avait permis d'assister à l'exécution entrèrent dans la salle, et se placèrent debout sur un banc adossé au mur, derrière l'échafaud, si silencieusement, que Marie eût peut-être ignoré qu'ils étaient là, si un petit chien qu'elle aimait beaucoup, et qui était descendu avec eux, n'eût sauté sur l'échafaud, et ne fût venu, tout joyeux, lui faire mille caresses. Marie lui fit signe de la main de se tenir tranquille, et le petit chien se coucha sur sa robe.

Alors le prévôt, ayant demandé le silence, la commission fut lue par sir Robert Beele, clerc du conseil, qui, cette lecture achevée, dit à haute voix :

— Dieu sauve la reine Elisabeth !

La seule voix du comte de Kent répondit.

— *Amen*.

Pendant toute la lecture, Marie Stuart avait conservé un visage calme, et plutôt gai que triste, comme si c'était sa grâce et non son arrêt qui lui fût lu, ou plutôt comme si elle n'eût point entendu un seul mot d'anglais ; puis, cette lecture terminée, le docteur Flescher, doyen de Peterborough, qu'on lui avait offert pour l'instruire dans la religion réformée et dont elle avait obstinément, comme nous l'avons dit, refusé le secours, vint se placer devant elle, lui fit une grande révérence et, s'appuyant sur la barrière :

— Madame, lui dit-il, Sa très excellente Majesté la reine d'Angleterre m'envoie...

Mais, à ce mot, Marie, l'interrompant, répondit :

— Monsieur, tout ce que vous pourrez me dire à ce sujet serait inutile. Je suis née en la religion catholique, apostolique et romaine, et je compte, non seulement y mourir, mais encore répandre mon sang pour sa défense.

— Madame, s'écria le doyen, au nom du ciel, changez votre opinion, repentez-vous de vos méchancetés, et mettez votre foi en Jésus-Christ seulement, afin que vous soyez sauvée.

— Monsieur le doyen, reprit alors Marie avec plus de fermeté encore qu'auparavant, il n'est en votre pouvoir de me rendre qu'un seul et dernier service : c'est de me laisser mourir tranquille et de ne point me troubler à mes derniers moments. Par la charité chrétienne, qui est la base de toute religion, je vous supplie donc de ne pas me tourmenter davantage.

Alors les deux comtes se tournant vers elle :

— Madame, lui dirent-ils, puisque vous ne voulez point entendre l'exhortation de M. le doyen, nous allons prier Dieu qu'il lui plaise d'illuminer le cœur de Votre Grâce à la dernière heure de sa vie.

— Si vous voulez prier pour moi, messeigneurs, répondit Marie avec le même calme et la même dignité, je vous en remercie ; car je crois que toute prière qui part d'un cœur fervent ou contrit est agréable à Dieu. Mais je ne puis me joindre à vous, ni de paroles ni d'intention. Priez donc dans votre but, et moi, messeigneurs, je prierai dans le mien.

A ces mots, le doyen de Peterborough commença de prier en anglais, tandis que Marie Stuart, se jetant à genoux sur le coussin qui était devant elle, pria de son côté à haute voix en latin, afin de ne point entendre les paroles de ses ennemis en religion. Mais, à la fin de la prière, elle changea tout à coup de langue, s'énonçant à son tour en anglais, afin que tous les assistants pussent comprendre ce qu'elle demandait à Dieu. Or, elle demandait à Dieu de pardonner à la reine d'Angleterre, comme elle lui pardonnait, de faire de longs et d'heureux jours à son fils Jacques, qui l'avait oubliée dans sa prison et qui l'oubliait sur son échafaud, et enfin de détourner sa colère de cette île coupable qui reniait son antique et sainte parole pour adopter un dogme nouveau ; puis enfin, baisant le crucifix qu'elle tenait entre ses mains :

— Ainsi, dit-elle, ô mon Dieu ! que tes bras furent étendus sur la croix, étends-les pour me recevoir.

Aussitôt, le bourreau, pensant que sa prière était finie, s'approcha d'elle, et, s'agenouillant :

— Madame, lui dit-il, je vous prie en grâce qu'il vous plaise de me pardonner, car je ne suis que l'instrument de votre mort, et je ne puis m'y opposer, mais seulement vous la rendre aussi douce qu'il me sera possible.

— Mon ami, lui répondit Marie, je vous pardonne de bien bon cœur ; car vous êtes pour moi un libérateur qui va mettre fin à tous mes troubles, et, en preuve de la vérité de ce que je vous dis, voici ma main à baiser.

Le bourreau baisa cette main qui avait si souvent fait envie à des rois ; puis, faisant signe aux deux femmes de venir l'aider, il commença à vouloir déshabiller la reine ; mais celle-ci, le repoussant doucement :

— Mon ami, dit-elle, laissez faire Elspeth et Kennedy ; je ne suis point habituée à me servir de femmes de chambre telles que vous, ni à me déshabiller en si nombreuse compagnie.

Alors Marie se déshabilla avec l'aide de ses compagnes, mettant le plus de décence possible dans cette dernière et terrible toilette ; si bien qu'au bout d'un instant, pendant lequel elle s'était pressée comme si elle eût eu hâte d'en finir, elle se trouva débarrassée de sa robe et de son dessous, n'ayant conservé que son jupon. En ce moment les deux femmes, voyant que l'heure approchait, ne purent, malgré leurs efforts, retenir leurs larmes, qui bientôt se

changèrent en sanglots et en cris. Mais la reine se retourna vers elles vivement, leur disant en français :

— Ne criez point, car j'ai promis et répondu pour vous que vous ne feriez ni trouble ni scandale.

Puis, faisant le signe de la croix sur elles, elle les embrassa au front, leur disant de se réjouir bien plutôt que de se lamenter, puisque l'heure qui s'approchait était à la fois celle de son martyre et celle de sa délivrance ; puis, se retournant vers Melvil et ses autres serviteurs, qui pleuraient en silence :

— Adieu, mes amis, leur dit-elle ; priez pour moi jusqu'à ma dernière heure, afin que vos prières m'escortent jusqu'au trône de Dieu.

A ces mots, voyant entre les mains de Kennedy le mouchoir qu'elle avait choisi elle-même, elle tendit le front vers elle, et Kennedy le lui noua sur les yeux l'attachant par derrière à son petit bonnet qu'elle n'avait pas quitté. Alors elle se fit conduire devant le coussin, et s'agenouilla, cherchant avec ses mains le billot. Lorsqu'elle l'eut trouvé, elle posa son cou dessus et joignit les mains sous son menton pour continuer de prier ; mais le bourreau, voyant qu'elles ôtaient de l'aplomb à sa tête, les lui retira ; ce qu'elle souffrit très paisiblement disant :

In te, Domine, speravi ! non confundar in æternum.

En ce moment, le bourreau leva la hache. Marie, les yeux bandés et ne voyant pas le mouvement, continua :

— *In manus tuas, Domine*

A ce mot, la hache tomba ; mais le coup, ayant été donné trop haut, au lieu de séparer la tête du tronc, était entré dans le bas du crâne. Néanmoins il avait été assez violent pour étourdir la reine, s'il ne l'avait pas tuée, de sorte qu'elle resta sans mouvement ; ce qui donna à l'exécuteur le temps de frapper un second coup, qui, quoique mieux appliqué que le premier, ne détacha cependant point la tête. Le bourreau fut obligé de tirer son couteau et de couper un lambeau de chair qui la retenait encore aux épaules. Cette opération finie au milieu des cris et des frissonnements de l'assemblée, il leva la tête pour la montrer aux assistants. En ce moment, la coiffure de la suppliciée se défit, et l'on vit ses cheveux, autrefois d'un si beau blond, dit Brantôme, qui, dans les trois dernières années qu'elle avait passées en prison, étaient devenus aussi blancs que si elle eût eu soixante et dix ans. A cette vue, un long cri s'éleva dans l'assemblée ; car les yeux et les lèvres de cette pauvre tête coupée remuaient comme s'ils voulaient regarder et parler encore. Alors, M. le doyen, pour calmer ce murmure de pitié, dit à haute voix :

— Ainsi périssent tous les ennemis de la reine !

Puis le comte de Kent, s'approchant du cadavre et étendant la main sur lui, ajouta :

— Telle fin puisse advenir à tous les ennemis de l'Evangile !

Alors les serviteurs s'élancèrent sur l'échafaud, pour ramasser le crucifix et le livre de prières, qu'au premier coup de hache Marie avait laissés échapper de ses mains ; mais, comme on crut qu'ils agissaient ainsi pour tremper leur mouchoir dans le sang, les deux comtes ordonnèrent qu'on les fît sortir. Ils obéirent, tout en appelant le petit chien bien-aimé de la reine, qui avait disparu et qu'on ne put trouver.

Après les serviteurs, sortirent les gentilshommes et les assistants. Les comtes, le doyen, Robert Beele et le prévôt restèrent seuls avec le cadavre et les deux exécuteurs. Ce fut alors seulement que le valet du bourreau, en détachant les jarretières de la reine, retrouva le petit chien qui s'était caché sous son jupon, et qui, s'échappant de ses mains, alla se réfugier entre la tête et le tronc, qui étaient à côté l'un de l'autre, et se coucha dans le sang ; de sorte qu'on eut grand'peine à le tirer de là, car il pleurait et gémissait comme s'il pouvait comprendre que sa maîtresse était morte.

Les deux comtes, Robert Beele, le doyen et le shérif sortirent alors, recommandant aux deux exécuteurs de transporter le cadavre dans la chambre où il devait être embaumé, et laissèrent le bourreau et son valet.

Le bourreau donna ses derniers ordres à son aide et se retira à son tour, le laissant seul avec le cadavre

Brantôme raconte qu'alors il se passa une chose infâme entre cet homme sans cœur et ce cadavre sans tête

Cinq mois après, le cadavre fut enterré en grande pompe dans l'église de Peterborough en face du tombeau de la bonne reine Catherine d'Aragon

Ainsi finit Marie Stuart, douairière de France reine d'Ecosse, héritière d'Angleterre, à l'âge de quarante-cinq ans laissant le trône à son fils Jacques VI, âgé de vingt et un ans



TABLE DU VOLUME



LE BATARD DE MAULEON

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Le Bàtard de Mauléon

ILLUSTRATIONS

DE

JANET-LANGE & GUSTAVE JANET



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



LE BATARD DE MAULÉON

I

COMMENT MESSIRE JEHAN FROISSARD FUT INSTRUIT DE L'HISTOIRE QUE NOUS ALLONS RACONTER

Le voyageur qui parcourt aujourd'hui cette partie du Bigorre qui s'étend entre les sources du Gers et de l'Adour, et qui est devenue le département des Hautes-Pyrénées, a deux routes à prendre à son choix pour se rendre de Tournai à Tarbes : l'une, toute récente et qui traverse la plaine, le conduira en deux heures dans l'ancienne capitale des comtes de Bigorre ; l'autre, qui suit la montagne et qui est une ancienne voie romaine, lui offrira un parcours de neuf lieues. Mais aussi ce surcroît de chemin et de fatigue sera bien compensé pour lui par le charmant pays qu'il parcourra, et par la vue de ces premiers plans magnifiques qu'on appelle Bagnères, Montgaillard, Lourdes, et par cet horizon que forment comme une muraille bleue les vastes Pyrénées du milieu desquelles s'élance, tout blanc de neige, le gracieux Pic du Midi. Cette route, c'est celle des artistes, des poètes et des antiquaires. C'est donc sur celle-là que nous prierons le lecteur de jeter avec nous les yeux.

Dans les premiers jours du mois de mars 1388, vers le commencement du règne du roi Charles VI, c'est-à-dire quand tous ces châteaux, aujourd'hui au niveau de l'herbe, élevaient le faîte de leurs tours au-dessus de la cime des plus hauts chênes et des pins les plus fiers, — quand ces hommes à l'armure de fer et au cœur de bronze qu'on appelait Olivier de Clisson, Bertrand Duguesclin, le Captal de Buch, venaient à peine de se coucher dans leurs tombes homériques, après avoir commencé cette grande Iliade dont une bergère devait faire le dénoûment, — deux hommes chevauchaient suivant cette route étroite et raboteuse qui était alors la seule voie de communication qui existât entre les principales villes du Midi.

Ils étaient suivis de deux valets, à cheval comme eux.

Les deux maîtres paraissaient porter le même âge à peu près, c'est-à-dire cinquante-cinq à cinquante-huit ans. Mais là s'arrêtait la comparaison ; car la grande différence qui existait entre leurs deux costumes indiquait qu'ils suivaient chacun une profession différente.

L'un d'eux qui, par habitude sans doute, marchait en avant d'une demi-longueur de cheval, était vêtu d'un surcot de velours qui avait été cramoisi, mais dont le soleil et la pluie, auxquels il s'était trouvé exposé bien des fois depuis le premier jour où son maître l'avait mis, en avaient altéré non seulement le lustre, mais encore la couleur. Par les ouvertures du surcot sortaient deux bras nerveux, couverts de deux manches de buffle, lesquelles faisaient partie d'un pourpoint qui avait été jaune autrefois, mais qui, pareil au surcot, avait perdu son état primitif non point par son contact avec les élémens, mais par son frottement avec la cuirasse à laquelle il était évidemment destiné à servir de doublure. Un casque, de l'espèce de ceux qu'on appelait bassinet momentanément pendu, à cause de la chaleur sans doute, à l'arçon de la selle du cavalier, permettait de voir sa tête nue, chauve sur le haut, mais ombragée sur les tempes et par derrière de longs cheveux grisonnans, qui s'harmonisaient avec des moustaches un peu plus noires que les cheveux, comme cela arrive presque toujours chez les hommes qui ont supporté de grandes fatigues, et une barbe de même couleur que les moustaches, coupée carrément et retombant sur un gorgerin de fer, seule partie de l'armure défensive que le cavalier eût conservée. Quant aux armes offensives, elles se composaient d'une longue épée pendue à une large ceinture de cuir, et d'une petite hache terminée par une lame triangulaire, de manière à pouvoir

frapper également de cette hache par le tranchant et par la pointe. Cette arme était accrochée à l'arçon de droite, et faisait pendant au casque accroché à l'arçon de gauche.

Le second maître, c'est-à-dire celui qui marchait un peu en arrière du premier, n'avait au contraire rien de guerrier, ni dans la tournure ni dans la mise. Il était vêtu d'une longue robe noire, à la ceinture de laquelle, au lieu d'épée ou de poignard, pendait un encrier de chagrin, comme en portaient les écoliers et les étudians ; sa tête aux yeux vifs et intelligens, aux sourcils épais, au nez arrondi par le bout, aux lèvres un peu grosses, aux cheveux rares et courts, dénuée de moustaches et de barbe était coiffée d'un chaperon, comme en portaient les magistrats, les clercs, et en général les personnes graves. De ses poches sortaient des rouleaux de parchemins couverts de cette écriture fine et serrée, habituelle à ceux qui écrivent beaucoup. Son cheval lui-même semblait partager les inclinations pacifiques de son cavalier, et son allure modeste et assujettie à l'amble, sa tête inclinée vers la terre, contrastaient avec le pas relevé, les naseaux fumans et les hennissemens capricieux du cheval de bataille, qui, ainsi que nous l'avons dit, semblait, fier de sa supériorité, affecter de prendre le pas sur lui.

Les deux valets venaient derrière et conservaient entre eux le même caractère opposé qui distinguait les maîtres. L'un était vêtu de drap vert à peu près à la manière des archers anglais, dont il portait l'arc en bandoulière et la trousse au côté droit, tandis qu'au côté gauche descendait collé à sa cuisse une espece de poignard à large lame qui tenait le milieu entre le couteau et cette arme terrible qu'on appelait une langue de bœuf.

Derrière lui résonnait, à chaque pas un peu relevé de son cheval, l'armure dont la sécurité des chemins avait permis à son maitre de se débarrasser momentanément.

L'autre était comme son maître, vêtu de noir, et semblait, par la façon dont ses cheveux étaient coupés et par la tonsure qu'on apercevait sur le haut de sa tête quand il soulevait sa calotte de drap noir à oreillettes, appartenir aux basses catégories du clergé. Cette opinion pouvait être encore confirmée par la vue du missel qu'il tenait sous son bras, et dont les coins et la fermeture d'argent, d'un assez beau travail d'orfèvrerie, étaient restés brillans, malgré la fatigue de la reliure.

Tous quatre cheminaient donc, les maîtres rêvant, les valets bavardant, lorsqu'en arrivant près d'un carrefour où le chemin se divisait en trois branches, le chevalier arrêta son cheval, et faisant signe à son compagnon de faire comme lui :

— Or çà, dit-il, maître Jehan, regardez bien le pays d'alentour, et dites-moi ce que vous en pensez.

Celui auquel cette invitation était faite jeta un coup d'œil tout autour de lui, et comme le pays était tout à fait désert, et par la disposition du terrain paraissait propre à une embuscade :

— Sur ma foi ! dit-il, sire Espaing, voila un étrange lieu, et je déclare pour mon compte que je ne m'y arrêterais pas même le temps de dire trois *Pater* et trois *Ave*, si je n'étais dans la compagnie d'un chevalier renommé comme vous l'êtes.

— Merci du compliment, sire Jehan, dit le chevalier, et je reconnais là votre courtoisie habituelle ; maintenant rappelez-vous ce que vous m'avez dit, il y a trois jours, en sortant de la ville de Pamiers, à propos de cette fameuse escarmouche entre le Mongat de Saint-Bazile et Ernauton-Bissette au pas de Larre.

— Oh ! oui, je me rappelle, répondit l'homme d'église, je vous dis, quand nous serions au pas de Larre, de m'avertir, car je voulais voir ce lieu illustré par la mort de tant de braves gens.

— Eh bien ! vous le voyez, messire.

— Je croyais que le pas de Larre était en Bigorre.

— Aussi y est-il, et nous aussi, messire, et cela depuis que nous avons passé à gué la petite rivière de Lèze. Nous avons laissé à gauche, voici à peu près un quart d'heure, le chemin de Lourdes et le château de Montgaillard ; voici le petit village de la Civitat, voici le bois du seigneur de Barbezan, et enfin là-bas, à travers les arbres, voici le château de Marcheras.

— Ouais ! messire Espaing, dit l'homme d'église, vous savez ma curiosité pour les beaux faits d'armes et comment je les enregistre à mesure que je les vois ou qu'on me les raconte, afin que la mémoire n'en soit pas perdue ; dites-moi donc, s'il vous plaît, en détail, ce qui arriva en ce lieu.

— C'est chose facile, dit le chevalier : Vers 1358 ou 1359, il y a trente ans de cela, toutes les garnisons du pays étaient françaises, excepté celle de Lourdes. Or celle-ci faisait de fréquentes sorties pour ravitailler la ville, enlevant tout ce qu'elle rencontrait, et ramenant tout derrière ses murailles, si bien que lorsqu'on la savait aux champs, toutes les autres garnisons envoyaient des détachemens en campagne et lui donnaient la chasse, et quand on se rencontrait, c'étaient de terribles combats où s'accomplissaient d'aussi beaux faits d'armes qu'en batailles rangées.

Un jour, le Mongat de Saint-Bazile, qu'on appelait ainsi parce qu'il avait l'habitude de se déguiser en moine pour tendre ses embûches, sortit de Lourdes avec le seigneur de Carnillac et cent vingt lances à peu près : la citadelle manquait de vivres, et une grande expédition avait été résolue. Ils chevauchèrent donc tant que, dans une prairie à une lieue de la ville de Toulouse, ils trouvèrent un troupeau de bœufs dont ils s'emparèrent, puis s'en revinrent par le chemin le plus court ; mais, au lieu de suivre prudemment le chemin, ils se détournèrent à droite et à gauche, pour enlever encore un troupeau de porcs et un troupeau de moutons, ce qui donna le temps au bruit de l'expédition de se répandre dans le pays.

Le premier qui le sut fut un capitaine de Tarbes nommé Ernauton de Sainte-Colombe. Il laissa aussitôt son château à garder à un sien neveu, d'autres disaient son fils bâtard, lequel était un jeune damoiseau de quinze ou seize ans, qui n'avait encore assisté à aucun combat ni à aucune escarmouche. Il courut avertir le seigneur de Berrac, le seigneur de Barbezan, et tous les écuyers de Bigorre qu'il put rencontrer, de sorte que le même soir, il se trouvait à la tête d'une troupe à peu près pareille à celle que commandait le Mongat de Saint-Bazile, et dont on lui remit l'entier gouvernement.

Aussitôt, il répandit ses espions par le pays pour savoir le chemin que comptait prendre la garnison de Lourdes, et quand il sut qu'elle devait passer au pas de Larre, il résolut que ce serait là qu'il l'attendrait. En conséquence, comme il connaissait parfaitement le pays, et que ses chevaux n'étaient point fatigués, tandis que, au contraire, ceux de ses ennemis marchaient depuis quatre jours, il se hâta de venir prendre son poste, tandis que les maraudeurs faisaient une halte à trois lieues à peu près de l'endroit où il les attendait.

Comme vous l'avez dit vous-même, le terrain est propice à une embuscade. Les gens de Lourdes et le Mongat luimême ne se doutèrent donc de rien, et comme les troupeaux marchaient devant, les troupeaux avaient déjà dépassé l'endroit où nous sommes, quand, par les deux chemins que vous voyez, l'un à notre droite, l'autre à notre gauche, la troupe d'Ernauton de Sainte-Colombe arriva au galop en poussant de grands cris ; or, elle trouva à qui parler ; le Mongat n'était pas homme à fuir, il fit faire halte à sa troupe et attendit le choc.

Il fut terrible et tel qu'on devait s'y attendre entre les premiers hommes d'armes du pays ; mais ce qui, surtout, rendait furieux ceux de Lourdes, c'est qu'ils étaient séparés de ce troupeau pour lequel ils avaient essuyé tant de fatigues et affronté tant de dangers, et qu'ils l'entendaient s'éloigner beuglant, grognant et bêlant, sous la conduite des valets de leurs adversaires, qui, grâce à la barrière opposée par leurs maîtres, n'avaient eu à combattre que les bouviers qui n'avaient pas même combattu, car peu leur importait que leur bétail appartînt à l'un ou l'autre, du moment où il ne leur appartenait plus.

Ils avaient donc un double intérêt à défaire leurs ennemis, — d'abord celui de leur propre sûreté, puis celui de rentrer en propriété de leurs vivres, dont ils savaient que leurs camarades restés dans la citadelle avaient si grand besoin.

La première rencontre avait eu lieu à coups de lance ; mais bientôt une partie des lances fut brisée, et ceux qui avaient encore les leurs, trouvant que dans un espace si resserré la lance était une mauvaise arme, les jetèrent et saisirent les uns leurs haches, les autres leurs épées, — ceux-ci des massues, ceux-là toute arme qui leur tomba sous la main, et la véritable mêlée commença si ardente, si cruelle, si acharnée, que personne ne voulait reculer d'un pas, et que ceux qui tombaient essayaient encore d'aller mourir en avant pour qu'on ne dit pas qu'ils avaient perdu le champ de bataille, et ils se battirent trois heures ainsi, de sorte que comme d'un commun accord, ceux qui étaient trop fatigués se retiraient, allaient s'asseoir en arrière de leurs compagnons, soit dans le bois, soit dans la prairie, soit au bord du fossé, ôtaient leurs casques, essuyaient leur sang ou leur sueur, respiraient un instant, et revenaient au combat plus acharnés que jamais ; si bien que je ne crois pas qu'il y ait eu jamais bataille si bien attaquée et si bien défendue depuis le fameux combat des Trente.

Pendant ces trois heures de mêlée, le hasard avait fait que les deux chefs, c'est-à-dire le Mongat de Saint-Bazile et Ernauton de Sainte-Colombe, avaient combattu, l'un à droite, l'autre à gauche. Mais tous deux frappaient si fort et si dru que la foule finit par s'ouvrir devant eux et qu'ils se trouvèrent enfin en face l'un de l'autre. Comme c'était cela que chacun d'eux désirait, et comme depuis le commencement de la rencontre ils n'avaient cessé de s'appeler, ils jetèrent un cri de joie en s'apercevant, et comme si les autres eussent compris que tout combat devait s'effacer

devant le leur, on s'écarta, on céda le terrain, et l'action générale cessa pour faire place à cette lutte particulière.

— Ah! dit l'homme d'église, interrompant le chevalier avec un soupir, que n'étais-je là pour voir une pareille joute, qui devait rappeler ces beaux temps de la chevalerie passés, hélas! pour ne plus revenir.

— Le fait est, messire Jehan, reprit l'homme de guerre, que vous eussiez vu un beau et rare spectacle. Car les deux combattans étaient deux hommes d'armes, puissans de corps et savans dans le métier, montés sur de bons et fiers chevaux qui semblaient aussi acharnés que leurs maîtres à se déchirer; cependant le cheval du Mongat de Saint-Bazile tomba le premier frappé d'un coup de hache destiné par Ernauton à son maître, et qui l'étendit mort sur la place. Mais le Mongat était trop expert, si rapide que fût la chute, pour n'avoir pas eu le temps de dégager ses pieds des arçons, de sorte qu'il se trouva couché, non pas sous son cheval, mais à côté de lui, et qu'étendant le bras, il coupa le jarret au destrier d'Ernauton, lequel hennit de douleur, faiblit et tomba sur les deux genoux; Ernauton perdit son avantage et fut à son tour forcé de sauter à terre. A peine y fut-il que le Mongat se redressa sur ses pieds, et le combat recommença, Ernauton frappant de sa hache et le Mongat de sa masse d'armes.

— Et c'était à cette même place que se passait ce beau fait d'armes? dit l'homme d'église, l'œil étincelant d'ardeur, et comme s'il eût vu le combat qu'on lui décrivait.

— A cette même place, messire Jehan. Et dix fois des témoins oculaires m'ont raconté à moi ce que je vous raconte à vous. Ernauton était à la place où vous êtes et le Mongat à la place où je suis, et le Mongat pressa si bien Ernauton que celui-ci tout en se défendant fut cependant forcé de reculer, et tout en combattant recula, depuis cette pierre qui est entre les jambes de votre cheval, jusqu'à ce fossé où il s'en allait sans doute tomber en arrière, quand un jeune homme qui était arrivé tout hors d'haleine pendant le combat, et qui regardait de l'autre côté du fossé, voyant le bon chevalier poussé ainsi, et comprenant qu'il était au bout de sa force, ne fit qu'un bond de l'endroit où il était jusqu'à Ernauton, et lui prenant des mains la hache qu'il était prêt à laisser tomber :

« — Ah! bel oncle, lui dit-il, donnez-moi un peu cette hache et laissez-moi faire. »

Ernauton ne demandait pas mieux, il lâcha la hache et s'étendit sur les bords du fossé où ses valets accoururent à son aide et le délacèrent, car il était prêt à s'évanouir.

— Mais le jeune homme, dit l'abbé, le jeune homme?

— Eh bien! le jeune homme prouva en cette occasion que, tout bâtard qu'on le disait, il avait dans les veines du bon sang de race, et que son oncle avait eu tort de l'enfermer dans un vieux château au lieu de l'emmener avec lui : car à peine eut-il la hache en main que sans s'inquiéter de ce qu'il avait un simple pourpoint de drap et pour toute coiffure un bonnet de velours, tandis que son ennemi était tout couvert de fer, il lui porta un si rude coup du tranchant de son arme sur le haut de son casque que le bassinet en fut entamé, et que le Mongat tout étourdi chancela et tomba presque à terre. Mais c'était un trop rude homme d'armes pour choir ainsi sous une première atteinte. Il se redressa donc, il leva à son tour sa masse, et en porta au jeune homme un tel coup qu'il lui eût certainement écrasé la tête s'il l'eût atteint. Mais celui-ci, qu'aucune arme défensive n'alourdissait, évita le coup en faisant un bond de côté, et s'élançant aussitôt sur son adversaire, léger et bondissant comme un jeune tigre, enveloppa de ses deux bras le Mongat fatigué de la longue lutte, et le courbant comme le vent fait d'un arbre, finit par l'abattre sous lui en criant :

« Rendez-vous, Mongat de Saint-Bazile, secouru ou non secouru, sinon vous êtes mort. »

— Et donc se rendit? demanda l'homme d'église qui prenait à ce récit un si grand intérêt que tous ses membres en tressaillaient d'aise.

— Non pas, reprit messire Espaing, mais répondit bel et bien :

« — Me rendre à un enfant! j'aurais honte... frappe si tu peux.

« — Eh bien! rendez-vous non pas à moi, mais à mon oncle Ernauton de Sainte-Colombe, qui est un brave chevalier et non pas un enfant comme moi.

« — Pas plus à ton oncle qu'à toi, dit le Mongat d'une voix sourde, car si tu n'étais pas arrivé, c'est ton oncle qui en serait où j'en suis, frappe donc. Pour moi, sous aucun prétexte, je ne me rendrai.

« — En ce cas, dit le jeune homme, et puisque tu ne veux pas te rendre absolument, attends et tu vas voir.

« — Oui, voyons, dit le Mongat en faisant un effort comme en fait le géant Encelade lorsqu'il veut se débarrasser du mont Etna, voyons un peu. »

Mais ce fut inutilement qu'il rassembla toutes ses forces, qu'il enveloppa le jeune homme de ses bras et de ses jambes comme d'un double anneau de fer, il ne put lui faire perdre l'avantage. Celui-ci demeura vainqueur, le tenant sous lui d'une main, tandis que de l'autre il tirait de sa ceinture un petit coutelet long et mince dont la lame glissa sous le gorgerin. Au même instant, on entendit comme un râlement sourd. Le Mongat s'agita, se raidit, se souleva, mais sans pouvoir écarter le jeune homme cramponné à lui et poussant toujours son coutelet ; tout à coup une écume de sang jaillit à travers la visière du casque du Mongat et vint marbrer le visage de son adversaire. A ces efforts presque surhumains, on devina les convulsions de l'agonie. Mais pas plus qu'il ne l'avait lâché, le jeune homme ne le lâcha, il semblait lié à tous ses mouvemens. Comme fait le serpent au corps de la victime qu'il étouffe, il se souleva, s'affaissa, se raidit, comme lui et avec lui, frissonna de tous ses frissonnemens, et demeura couché et étendu jusqu'à ce que le dernier tressaillement se fût éteint et que le râle se fût changé en un soupir.

Alors il se releva, s'essuyant le visage avec la manche de son pourpoint, et de l'autre main secouant ce petit couteau qui semblait un jouet d'enfant, et qui cependant venait de mettre à mort si cruellement un homme.

— Vrai Dieu! s'écria l'homme d'église, oubliant que son enthousiasme l'entraînait presque jusqu'au jurement, vous me direz le nom de ce jeune homme, n'est-ce pas, sire Espaing de Lyon, afin que je le consigne sur mes tablettes et que je tâche de le graver au livre de l'histoire?

— Il s'appelait le Bâtard Agénor de Mauléon, répondit le chevalier, et inscrivez tout au long ce nom sur vos tablettes, comme vous dites, messire Jehan; car c'est le nom d'un rude homme d'armes, et qui mérite bien cet honneur.

— Mais, dit l'abbé, n'en est-il point resté là, sans doute; et a-t-il fait dans sa vie quelques autres faits d'armes dignes de celui par lequel il a débuté ?

— Oh! bien certainement, car trois ou quatre ans après il partit pour l'Espagne, où il demeura pendant quatre ou cinq ans, se battant contre les Mores et les Sarrasins, et d'où il revint avec le poignet droit coupé.

— Oh! fit l'homme d'église avec une exclamation qui indiquait la part qu'il prenait à l'accident du vainqueur du Mongat de Saint-Bazile, voilà qui est malheureux tout à fait, car sans doute un si brave chevalier fut-il obligé de renoncer aux armes!

— Non pas, répondit messire Espaing de Lyon, non pas et vous vous trompez fort, au contraire, sire Jehan; car à la place de la main qu'il avait perdue, il se fit faire une main de fer avec laquelle il maintient la lance tout aussi bien qu'avec une véritable main ; sans compter qu'il y peut, quand cela lui convient, adapter une masse d'armes avec laquelle il frappe, à ce qu'il paraît, de telle façon que ceux qui sont frappés ne s'en relèvent guère.

— Et, demanda l'homme d'église, peut-on savoir dans quelle occasion il perdit cette main!

— Ah! dit messire Espaing, voilà ce que je ne puis vous dire, quelque envie que j'aie de vous être agréable, car je ne connais point personnellement le brave chevalier dont il est question, et même m'a-t-on assuré que ceux qui le connaissent l'ignorent comme moi; jamais il n'a voulu raconter cette portion de sa vie à personne.

— Alors, dit l'homme d'église, je ne parlerai en aucune façon de votre bâtard, maître Espaing; car je ne veux pas que ceux qui liront l'histoire que j'écris fassent la même demande que moi sans avoir de réponse.

— Dame! dit messire Espaing, je demanderai, je m'informerai : mais commencez toujours par en faire votre deuil, maître Jehan : car je doute que vous sachiez jamais rien de ce que vous désirez savoir, sinon par lui-même, si vous le rencontrez jamais.

— Vit-il donc encore?

— Certes, et guerroyant plus que jamais.

— Avec sa main de fer?

— Avec sa main de fer.

— Ah! dit messire Jehan, je crois que je donnerais mon abbaye pour rencontrer cet homme et pour qu'il consentît à me raconter son histoire; mais tout au moins m'achèverez-vous la vôtre, messire Espaing, et me direz-vous ce qu'il advint des deux partis quand le Mongat fut mort.

— La mort du Mongat termina la bataille. Ce que voulaient les chevaliers, c'était les troupeaux enlevés, et ils les avaient. — D'ailleurs, le Mongat mort, ils savaient que cette fameuse garnison de Lourdes, si redoutée, était de moitié moins à craindre, car c'est souvent un seul homme qui fait la force d'une garnison ou d'une armée. Il fut donc convenu que chacun emporterait ses blessés et ses prisonniers, et qu'on enterrerait les morts.

On emporta donc Ernauton de Sainte-Colombe, qui était tout meurtri du combat, l'on enterra les morts où nous sommes, à l'endroit même que nos chevaux foulent aux pieds. Et pour qu'un si brave compagnon ne fût point confondu avec des cadavres vulgaires, l'on creusa une fosse de l'autre côté de cette grande roche que vous voyez à quatre pas de nous, avec une croix de pierre et son nom dessus

afin que les pèlerins, les voyageurs et les preux chevaliers puissent, en passant, dire une prière pour le repos de son âme.

— Allons donc devers cette croix, messire Espaing, reprit l'abbé, car pour mon compte j'y dirai de grand cœur une patenôtre, un *Ave Maria*, un *De profundis*.

Alors donnant l'exemple au chevalier, l'abbé fit signe aux écuyers de venir, jeta la bride de son cheval aux mains de son valet, et mit pied à terre avec une impatience qui indiquait que, lorsqu'il s'agissait de pareilles matières, le bon chroniqueur était allégé de la moitié de son âge.

Messire Espaing de Lyon en fit autant, et tous deux s'acheminèrent à pied vers l'endroit indiqué. Mais au tournant du rocher, tous deux s'arrêtèrent.

Un chevalier, dont ils ignoraient la présence, était agenouillé devant la croix, enveloppé d'un large manteau, qui, à la raideur de ses plis, dénonçait sous sa draperie une armure complète. — Sa tête seule demeurait découverte, son casque déposé à terre, tandis qu'à dix pas en arrière, masqué aussi par le rocher, se tenait un écuyer armé en guerre, monté sur un cheval de bataille, et tenant en main le cheval de son maître, enharnaché comme pour le combat.

C'était un homme dans toute la force de l'âge, c'est-à-dire de quarante-six à quarante-huit ans, au teint bruni d'un More, aux cheveux épais et à la barbe fournie. Cheveux et barbe étaient de la couleur de l'aile d'un corbeau.

Les deux voyageurs s'arrêtèrent un instant à regarder cet homme qui, immobile et semblable à une statue, accomplissait sur la tombe du Mongat le pieux devoir qu'ils venaient y remplir eux-mêmes.

De son côté, le chevalier inconnu, tant que dura sa prière, ne parut faire aucune attention aux nouveaux venus; puis, lorsque sa prière fut terminée, il fit de la main gauche, au grand étonnement des assistans, le signe de la croix, les salua courtoisement de la tête, remit son casque sur son front bruni, toujours enveloppé de son manteau, remonta à cheval, tourna à son tour l'angle du rocher suivi de son écuyer, plus sec, plus raide et plus noir encore que lui, et s'éloigna.

Bien qu'on rencontrât à cette époque bon nombre de ces sortes de figures, celle-ci avait un caractère si particulier que les deux voyageurs la remarquèrent, mais chacun intérieurement; car le temps commençait à presser, l'on avait encore trois lieues à faire, et l'homme d'église avait pris l'engagement de dire sur la tombe du Mongat une patenôtre, un *Ave Maria*, un *De Profundis et Fidelium*.

La prière finie, messire Jehan regarda autour de lui. Le chevalier, qui sans doute n'en savait pas plus long que lui, l'avait laissé seul: il fit donc à son tour le signe de la croix, mais de la main droite, et alla rejoindre son compagnon.

— Eh! dit-il aux deux valets, n'avez-vous pas vu un chevalier armé en guerre suivi de son écuyer, le chevalier paraissant avoir quarante-six ans et l'écuyer cinquante-cinq ou soixante?

— Je m'en suis déjà enquis, messire, fit avec un signe de tête Espaing de Lyon, dont l'esprit avait subi la même préoccupation que celui de son compagnon de voyage. Il paraît suivre la même route que nous, et comme nous sans doute il va coucher à Tarbes.

— Mettons nos chevaux au trot pour le rejoindre, s'il vous plaît, messire Espaing, dit le chroniqueur, car peut-être, si nous le rejoignons, nous parlera-t-il, comme c'est l'habitude entre gens qui suivent la même route. Et il me semble qu'il y aurait beaucoup de choses à apprendre dans la compagnie d'un homme qui a vu un soleil assez chaud pour lui faire le teint qu'il a.

— Faisons donc selon votre désir, messire, dit le chevalier, car, je vous l'avoue, je me sens atteint d'une curiosité non moins vive que la nôtre; quoique de ces cantons, je ne me rappelle pas avoir vu jamais cette figure dans ce pays.

En conséquence de cette détermination, nos deux voyageurs, tout en marchant d'un pas plus rapide, continuèrent à garder la même distance, le cheval du chevalier devançant toujours quelque peu le cheval de l'homme d'église.

Mais ce fut inutilement qu'ils pressèrent la marche de leurs montures. Le chemin, qui était devenu plus large et plus beau en côtoyant la rivière de Lèze, avait donné même facilité de doubler le pas à l'inconnu et à son écuyer, et les curieux arrivèrent aux portes de Tarbes sans l'avoir rejoint.

Une fois arrivé là, une autre préoccupation parut agiter l'homme d'église.

— Messire, dit-il au chevalier, vous savez que le premier besoin en voyage est un bon gîte et un bon souper. Où logerons-nous, s'il vous plaît, en cette ville de Tarbes où je ne connais personne, et où je viens pour la première fois, ayant été mandé, comme bien savez, par monseigneur Gaston Phœbus?

— Ne soyez pas inquiet, messire, dit le chevalier en souriant; sauf votre bon plaisir, nous logerons à l'Étoile: c'est la meilleure hôtellerie de la ville. Sans compter que l'hôtelier est de mes amis.

— Bon, dit le chroniqueur, j'ai toujours remarqué qu'en voyage il y a deux sortes de gens qu'il faut avoir pour amis: les détrousseurs de ville et les détrousseurs de bois, les aubergistes et les larrons. Allons donc chez votre ami l'hôtelier de l'Étoile, et vous me recommanderez à lui pour le temps de mon retour.

Tous deux s'acheminèrent alors vers l'hôtellerie indiquée, laquelle était sur la grande place de la ville, et jouissait, comme l'avait dit messire Espaing de Lyon, d'une grande renommée à dix lieues à la ronde.

L'hôte était sur le pas de sa porte, où, dérogeant à ses habitudes aristocratiques, il plumait lui-même un magnifique coq-faisan, auquel il laissait, avec ce scrupule gastronomique apprécié des seuls gourmands qui veulent jouir, non seulement par le goût et l'odorat, mais encore par la vue, les plumes de la tête et de la queue; cependant, avant qu'il fût plongé dans cette importante occupation, il aperçut messire Espaing de Lyon du moment où il apparut sur la place, et, plaçant son faisan sous le bras gauche, tandis qu'il ôtait son bonnet de la main droite, il fit quelques pas au-devant de lui.

— Ah! c'est vous, messire Espaing, dit-il, en manifestant la joie la plus vive, soyez le bienvenu, vous et votre respectable compagnie; il y a bien longtemps que je ne vous avais vu, et je me doutais bien que vous ne pouviez tarder longtemps à passer par notre ville. Eh! Brin-d'Avoine, viens prendre les chevaux de ces messieurs. Ho! Marion, prépare les chambres les meilleures. Messieurs, mettez pied à terre, s'il vous plaît, et honorez de votre présence ma pauvre hôtellerie.

— Eh bien, dit le chevalier à son compagnon, quand je vous disais, messire Jehan, que maître Barnabé était un homme précieux, et chez lequel on trouvait, à la minute, tout ce dont on avait besoin.

— Oui, dit l'homme d'église, et je n'ai rien à répondre jusqu'à présent qu'une seule chose, c'est que j'ai bien entendu parler de l'écurie et des chambres, mais pas du souper.

— Oh! quant au souper, que Votre Seigneurie se rassure, dit l'hôtelier. Messire Espaing vous dira qu'on ne me fait qu'un reproche, c'est de donner à mes voyageurs des repas trop copieux.

— Allons, allons, maître gascon, reprit messire Espaing, qui avait, ainsi que son compagnon, mis pied à terre, et avait jeté la bride de son cheval aux mains des valets, montrez-nous le chemin, donnez-nous seulement la moitié de ce que vous nous promettez, et nous serons contens.

— La moitié? s'écria maître Barnabé, la moitié! mais je serais un homme perdu de réputation si j'agissais ainsi; le double, messire Espaing, le double!

Le chevalier jeta un regard de satisfaction à l'homme d'église, et tous deux, suivant les pas de l'aubergiste, entrèrent derrière lui dans la cuisine.

En effet, tout, dans cette cuisine bienheureuse, donnait un avant-goût de cette béatitude, qui, pour les vrais gourmands, résulte d'un repas bien ordonné et bien servi. La broche tournait, les casseroles chantaient, les grils friaient, et au milieu de tout ce bruit, comme un harmonieux appel à la table, l'horloge sonnait six heures.

Le chevalier se frotta les mains, et le chroniqueur passa le bout de sa langue sur ses lèvres. Les chroniqueurs sont en général très friands, et c'est bien pis, quand, en même temps qu'ils sont chroniqueurs, ils sont encore gens d'église.

Dans ce moment, et comme partis d'un même point, c'est-à-dire de la broche, les regards des deux derniers venus parcouraient en sens opposé une ligne circulaire, afin de s'assurer que les jouissances promises étaient bien réelles et ne leur échappaient point, comme ces repas fantastiques promis par de méchans enchanteurs aux anciens chevaliers errans. Une espèce de palefrenier entra à son tour dans la cuisine et dit un mot à l'oreille de l'aubergiste.

— Ah! diable! fit celui-ci en se grattant l'oreille, et tu dis qu'il n'y a pas de place pour les chevaux de ces messieurs.

— Pas la plus petite, maître, le chevalier qui vient d'arriver a pris les deux dernières places, non pas de l'écurie, qui était déjà pleine, mais du hangar.

— Oh! oh! fit messire Espaing, nous aurions peine à nous séparer de nos chevaux, mais si cependant vous n'avez pas absolument de place ici, nous consentirions, pour ne pas perdre ces bonnes chambres dont vous nous avez parlé, qu'ils allassent, avec nos serviteurs, dans quelque maison de la ville.

— Dans ce cas, dit maître Barnabé, j'ai votre affaire, et vos chevaux y gagneront, car ils seront logés dans des écuries que le comte de Foix n'en a pas de pareilles.

— Va donc pour ces magnifiques écuries, dit messire Espaing, mais demain matin qu'ils soient à votre porte à six heures, et tout appareillés, car nous allons, messire

Jehan et moi, en la ville de Pau, où nous sommes attendus par monseigneur Gaston Phœbus.

— Soyez tranquilles, répondit maître Barnabé, et comptez sur ma parole.

En ce moment, la chambrière entra à son tour et vint parler bas à l'aubergiste, dont la figure prit soudain une expression de contrariété.

— Eh bien ! qu'y a-t-il encore ? demanda messire Espaing.

— Ce n'est pas possible, répondit l'aubergiste, et il tendit de nouveau l'oreille pour faire répéter la chambrière.

— Que dit-elle ? reprit le chevalier.

L'homme d'église qui paraissait comprendre parfaitement le vocabulaire des signes, quand ce vocabulaire s'appliquait à la cuisine, pâlit véritablement.

— Ouais ! dit-il, qu'est-ce qui est comme cela ?

— Messieurs, reprit l'hôte, c'est Mariton qui se trompe.

— Et en quoi se trompe-t-il ?

— En ce qu'il vient m'annoncer qu'il n'y a pas de quoi vous donner à souper, attendu que le chevalier qui vient d'arriver avant vous a retenu le reste des provisions.

— Ah çà ! maître Barnabé, dit messire Espaing de Lyon en fronçant le sourcil, ne plaisantons pas, s'il vous plaît.



C'était non pas un homme, mais une armure tout entière.

— Elle dit une chose incroyable.

— Mais enfin.

— Qu'il n'y a plus de chambres.

— Bon, dit messire Jehan, nous voici condamnés à aller coucher avec nos chevaux.

— Oh ! messieurs, messieurs, s'écria Barnabé, que d'excuses ! mais le chevalier qui vient d'arriver un peu avant vous a pris pour lui et son écuyer les deux seules chambres qui restaient.

— Bah ! dit messire Jehan qui paraissait assez habitué à ces déconvenues, une mauvaise nuit est bientôt passée, et pourvu que nous ayons un bon souper.

— Tenez, dit l'hôtelier, voici justement le chef que je viens de faire appeler.

Le chef tira l'aubergiste à l'écart et commença avec lui une conversation à voix basse.

— Oh ! fit l'hôtelier en essayant de pâlir, impossible !

Le chef dessina de la tête et des deux mains un geste qui voulait dire : C'est comme cela

— Hélas ! messire, dit l'aubergiste, je vous prie de croire que je ne plaisante pas le moins du monde, et que je suis même on ne peut plus attristé de ce qui vous arrive.

— J'admets ce que vous nous avez dit à propos des écuries et des chambres, reprit le chevalier, mais quant au souper, c'est autre chose, et je vous déclare que je ne me tiens pas pour battu. Voici toute une rangée de casseroles...

— Messire, elle est destinée au châtelain de Marcheras, qui est ici avec la châtelaine.

— Et cette poularde qui tourne à la broche ?

— Elle est retenue par un gros chanoine de Carcassonne, qui rejoint son chapitre, et qui ne fait gras qu'un jour de la semaine.

— Et ce gril qui est chargé de côtelettes qui ont si bonne odeur ?

— C'est, avec ce faisan que je plume, le souper du chevalier qui est arrivé un instant avant vous.

— Ah çà ! s'écria messire Espaing, il a donc tout pris ce diable de chevalier ? maître Barnabé, faites-moi le plaisir

d'aller lui dire qu'un chevalier à jeun lui propose de rompre une lance non pas pour les beaux yeux de sa belle, mais pour la bonne odeur de son souper, et vous ajouterez que messire Jehan Froissard le Chroniqueur sera juge du camp et enregistrera nos faits et gestes.

— Il n'est point besoin de cela, messire, dit une voix derrière maître Barnabé, et je viens de la part de mon maître vous inviter, vous messire Espaing de Lyon, et vous messire Jehan Froissard, à souper avec lui.

Messire Espaing se retourna en entendant cette voix, et reconnut l'écuyer du chevalier inconnu.

— Oh ! oh ! fit-il, voici une invitation qui me paraît des plus courtoises, qu'en dites-vous, messire Jehan ?

— Non seulement je dis qu'elle est des plus courtoises, mais encore je dis qu'elle arrive fort à propos.

— Et comment s'appelle votre maître, mon ami, que nous sachions à qui nous sommes redevables d'une pareille politesse ? demanda Espaing de Lyon.

— Il vous le dira lui-même, si vous voulez bien me suivre, répondit l'écuyer.

Les deux voyageurs se regardèrent, et comme, moitié faim, moitié curiosité, leur désir était le même :

— Allons, dirent-ils en même temps, montrez-nous le chemin, nous vous suivrons.

Tous deux montèrent l'escalier derrière l'écuyer, qui leur ouvrit une chambre au fond de laquelle le chevalier inconnu, dépouillé de son armure et revêtu d'une robe de velours noir à larges et longues manches, se tenait debout les mains derrière le dos.

En les apercevant, il fit quelques pas au-devant d'eux, et, les saluant avec courtoisie :

Soyez les bienvenus, messeigneurs, dit-il en leur présentant la main gauche, et recevez tous les remerciemens que je vous dois pour avoir bien voulu accepter mon invitation.

Le chevalier avait l'air si loyal et si ouvert, la main qu'il leur présentait leur paraissait si franchement offerte, que tous deux la touchèrent, quoique ce fût une coutume presque absolue entre chevaliers de se présenter la main droite, et presque une injure d'en agir autrement.

Cependant les deux voyageurs, tout en rendant au chevalier inconnu cette singulière politesse, ne furent point assez maîtres de leur étonnement pour qu'il ne se peignît sur leur visage ; seulement le chevalier ne parut point y faire attention.

— C'est nous, messire, dit Froissard, qui vous devons des remerciemens ; car nous étions dans un grand embarras quand votre gracieuse invitation est venue nous en tirer : recevez donc toutes nos actions de grâces.

— Il y a plus, dit le chevalier, comme j'ai deux chambres, et que vous n'en avez pas, je vous donnerai celle qui était destinée à mon écuyer.

— En vérité, dit Espaing de Lyon, c'est trop de complaisance ; mais, où votre écuyer couchera-t-il ?

— Dans ma chambre, pardieu !

— Non pas, dit Froissard, ce serait abuser...

— Bah ! dit le chevalier inconnu, nous sommes habitués à cela : il y a plus de vingt-cinq ans que nous avons couché sous la même tente, et, depuis vingt-cinq ans, cela nous est arrivé si souvent, que nous n'avons plus compté les fois. Mais asseyez-vous donc, messeigneurs.

Et le chevalier montra aux deux voyageurs des chaises placées à l'entour d'une table sur laquelle étaient posés des verres et un hanap, et leur donna l'exemple en s'asseyant lui-même.

Les deux voyageurs s'assirent à leur tour.

— Ainsi, c'est chose convenue, dit le chevalier inconnu, en emplissant trois verres d'hypocras, et en se servant, pour cette action, de la main gauche, comme il avait fait jusque-là.

— Ma foi ! oui, dit Espaing de Lyon, et nous croirions vous faire injure, chevalier, en refusant une offre aussi cordiale ; n'êtes-vous pas de mon avis, messire Jehan ?

D'autant mieux, répondit le trésorier de Chimay, que le dérangement que nous vous causerons ne sera pas de longue durée

— Comment cela ? demanda le chevalier inconnu.

— Nous partons demain pour Pau.

— Bon, dit le chevalier, on sait quand on arrive, on ne sait pas quand on part.

— Nous sommes attendus à la cour du comte Gaston Phœbus.

— Et rien ne vous paraîtrait assez intéressant pour vous faire perdre huit jours en route ? demanda le chevalier.

— Rien qu'une histoire bien curieuse et bien intéressante, dit Espaing de Lyon.

— Encore, dit le chroniqueur, je ne sais si je pourrais manquer ainsi de parole à monseigneur le comte de Foix.

— Messire Jehan Froissard, dit le chevalier inconnu, vous avez dit tantôt au pas de Larre, que vous donneriez volontiers votre abbaye de Chimay à celui qui vous raconterait les aventures du Bâtard de Mauléon.

— Oui-da ! l'ai-je dit ? mais comment le savez-vous ?

— Vous oubliez que je disais un *Ave* sur la tombe du Mongat, et que d'où j'étais, j'ai pu entendre tout ce que vous disiez.

— Voici ce que c'est de parler en plein air, messire Jehan Froissard, dit en riant Espaing de Lyon, voilà des paroles qui vont vous coûter votre abbaye.

— Par la messe ! sire chevalier, dit Froissard, m'est avis que je suis tombé à point et que vous connaissez cette histoire.

— Vous ne vous trompez pas, dit le chevalier, et nul ne la sait et ne peut la redire mieux que moi.

— Depuis le moment où il a tué le Mongat de Lourdes jusqu'à celui où il eut le poignet coupé ? demanda sire Espaing.

— Oui.

— Et que m'en coûtera-t-il, dit Froissard, qui malgré la curiosité qu'il avait d'entendre cette histoire, commençait à regretter d'avoir engagé son abbaye.

— Il vous en coûtera huit jours, messire abbé, répondit le chevalier inconnu, et encore c'est à grand'peine si, pendant ces huit jours, vous aurez le temps de transcrire sur le parchemin tout ce que je vous dirai.

—Je croyais, dit Froissard, que le Bâtard de Mauléon avait juré de ne jamais faire connaître cette histoire.

— Jusqu'à ce qu'il ait trouvé un chroniqueur digne de l'écrire ; et maintenant, messire Jehan, il n'a plus raison de la cacher.

— En ce cas, dit Froissard, pourquoi ne l'écrivez-vous point vous-même ?

— Parce qu'il y a à ceci un grand empêchement, dit en souriant le chevalier.

— Et lequel ? demanda messire Espaing de Lyon.

— Celui-ci, dit le chevalier, en relevant avec sa main gauche la manche de sa main droite, et en posant sur la table un bras mutilé, terminé par une tenaille de fer.

— Jésus ! dit Froissard tremblant de joie, seriez-vous...

— Le Bâtard de Mauléon en personne, que quelques-uns appellent aussi Agénor à la main de fer.

— Et vous me raconterez votre histoire ? demanda Froissard avec l'anxiété de l'espérance.

— Aussitôt que nous aurons soupé, dit le chevalier.

— Bon, dit Froissard en se frottant les mains ; vous disiez vrai, messire Espaing de Lyon, monseigneur Gaston Phœbus attendra.

Et le même soir, après souper, le Bâtard de Mauléon tenant sa promesse, commença de raconter à messire Jehan Froissard l'histoire qu'on va lire, et que nous avons tirée d'un manuscrit inédit, sans nous donner, selon notre habitude, d'autre peine que celle de mettre à la troisième personne une narration qui était écrite à la première.

II

COMMENT LE BATARD DE MAULÉON RENCONTRA, ENTRE PINCHEL ET COIMBRE, UN MORE AUQUEL IL DEMANDA SON CHEMIN ET QUI PASSA SANS LUI RÉPONDRE

Par une belle matinée du mois de juin 1361, celui qui n'eût pas craint de s'aventurer aux champs par une chaleur de quarante degrés eût pu voir s'avancer sur la route de Pinchel à Coïmbre en Portugal, une figure que les hommes d'aujourd'hui nous sauront gré de leur dépeindre.

C'était non pas un homme, mais une armure tout entière, composée d'un casque, d'une cuirasse, de brassards et de cuissarts, avec la lance au bras, la targe au cou, le tout surmonté d'un panache rouge au-dessus duquel montait le fer de la lance.

Cette armure était posée d'aplomb sur un cheval dont on n'apercevait que les jambes noires et l'œil enflammé ; car ainsi que son maître, il disparaissait sous son harnais de guerre, recouvert d'une housse blanche lamée de drap rouge. De temps en temps, le noble animal secouait la tête et hennissait avec plus de colère encore que de douleur : c'était quand quelque taon était parvenu à se glisser sous les plis du lourd caparaçon et lui faisait sentir son avide morsure.

Quant au chevalier, raide et ferme sur les arçons comme s'il était rivé à la selle, il semblait tenir à orgueil de braver l'ardente chaleur qui tombait de ce ciel de cuivre,

embrasant l'air et desséchant l'herbe. Beaucoup, et que personne n'eût pour cela accusés de délicatesse, se fussent permis de lever la visière grillée qui changeait l'intérieur du casque en étuve, mais à l'impassible contenance et à la généreuse immobilité du chevalier, on voyait qu'il faisait parade, même dans le désert, de la vigueur de son tempérament et de son endurcissement aux souffrances de l'état militaire.

Nous avons dit le désert, et, en effet, le pays par lequel s'avançait le chevalier méritait bien ce nom. C'était une espèce de vallée justement assez profonde pour concentrer, sur le chemin que suivait le chevalier, les rayons les plus ardens du soleil. Depuis plus de deux heures déjà, la chaleur qu'on y ressentait était telle, qu'elle avait perdu ses habitans les plus assidus : les bergers et les troupeaux, qui le soir et le matin reparaissaient sur son double talus pour y chercher quelques brins d'herbe jaune et cassante, s'étaient réfugiés derrière les haies et les buissons et dormaient à l'ombre. Aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, on eût cherché vainement un voyageur assez hardi ou plutôt assez insensible à la flamme pour fouler ce sol qui semblait composé de cendres des rocs calcinés par le soleil. Le seul animal vivant qui prouvait qu'une créature animée pouvait vivre dans une pareille fournaise, était la cigale, ou plutôt les milliers de cigales qui, fortifiées entre les cailloux, cramponnées aux brins d'herbe, ou s'épanouissant sur quelque rameau d'olivier blanc de poussière, formaient cette fanfare stridente et monotone ; — c'était leur chant triomphal, et il annonçait la conquête du désert où elles régnaient en seules et uniques souveraines.

C'est à tort que nous avons avancé que l'œil eût cherché vainement à l'horizon un autre voyageur que celui que nous avons essayé de dépeindre, car à cent pas derrière lui marchait une seconde figure non moins curieuse que la première, quoique d'un type tout à fait différent : c'était un homme de trente ans à peu près, sec, courbé, bronzé, accroupi plutôt que monté sur un cheval aussi maigre que lui-même, et dormant sur la selle où il se tenait cramponné de ses mains, sans aucune de ces précautions qui tenaient son compagnon éveillé, pas même celle de reconnaître son chemin, soin duquel il se reposait évidemment sur plus savant et sur plus intéressé que lui à ne pas se perdre.

Cependant le chevalier, ennuyé sans doute à la fin de porter sa lance si haute et de se tenir si raide sur la selle, s'arrêta pour soulever sa visière et donner ainsi un passage à la vapeur bouillante qui commençait à monter de son enveloppe de fer à sa tête ; mais avant d'exécuter ce mouvement, il jeta les yeux autour de lui en homme qui ne paraît pas le moins du monde penser que le courage soit moins estimable pour être accompagné d'une dose de prudence.

Ce fut dans ce mouvement de rotation qu'il vit son insoucieux compagnon, et qu'en le regardant avec attention il s'aperçut qu'il dormait.

— Musaron ! cria le cavalier bardé de fer, après avoir préalablement levé la visière de son casque. — Musaron ! réveille-toi, veillaque, ou par le sang précieux de saint Jacques, comme disent les Espagnols, tu n'arriveras pas à Coïmbre avec ma valise, soit que tu la perdes en route, soit que les larrons te la volent. — Musaron ! — Mais tu dormiras donc toujours, drôle.

Mais l'écuyer, car tel était le grade qu'occupait près du cavalier celui qu'il venait d'apostropher, l'écuyer, disons-nous, dormait trop profondément pour que le simple bruit de la voix le réveillât. Le chevalier s'aperçut donc qu'il fallait employer quelqu'autre moyen plus véhément, d'autant plus que le cheval du dormeur, voyant que son chef de file venait de s'arrêter, avait jugé à propos de s'arrêter aussi, de sorte que, passé du mouvement à l'immobilité, Musaron n'en avait que meilleure chance de jouir d'un plus profond sommeil ; il décrocha alors un petit cor d'ivoire incrusté d'argent accroché à sa ceinture, et l'approchant de sa bouche, il donna d'une haleine vigoureuse deux ou trois notes qui firent cabrer son cheval et hennir celui de son compagnon.

Cette fois, Musaron s'éveilla en sursaut.

— Holà ! cria-t-il en tirant une espèce de coutelas pendu à sa ceinture : — holà ! que voulez-vous, larrons, holà ! que demandez-vous, Bohêmes, arrière-fils du démon ? retirez-vous ou je fends et pourfends jusqu'à la ceinture : et le brave écuyer se mit à espadonner à droite et à gauche, jusqu'à ce que s'apercevant qu'il ne pourfendait que l'air, il s'arrêta, et regardant son maître d'un air étonné :

— Eh ! qu'y a-t-il donc, messire Agénor, demanda-t-il en ouvrant ses yeux étonnés, où sont donc les gens qui nous attaquent, se sont-ils évanouis comme une vapeur, — ou les ai-je anéantis avant de m'éveiller tout à fait ?

— Il y a, veillaque, dit le chevalier, que tu rêves et qu'en rêvant tu laisses traîner mon écu au bout de sa courroie, ce qui est déshonorant pour les armes d'un honnête chevalier. Allons ! allons ! réveille-toi tout à fait ou je te brise ma lance sur les épaules.

Musaron hocha la tête d'un air assez impertinent.

— Sur ma foi ! sire Agénor, dit-il, vous ferez bien, et ce sera au moins une lance rompue dans notre voyage. Au lieu de m'opposer à ce projet, je vous invite donc de tout mon cœur à le mettre à exécution.

— Qu'est-ce à dire, veillaque ! s'écria le chevalier.

— C'est-à-dire, reprit l'écuyer en continuant de s'approcher avec son insouciance railleuse, que depuis seize grands jours que nous chevauchons en Espagne, ce pays tout plein d'aventures à ce que vous disiez en partant, nous n'avons encore rencontré pour tout ennemi que le soleil et les mouches, et pour tout profit que les ampoules et la poussière. — Mordieu ! seigneur Agénor, j'ai faim ; mordieu ! seigneur Agénor, j'ai soif ; mordieu ! seigneur Agénor, j'ai la bourse vide ; c'est-à-dire que je suis en proie aux trois grandes calamités de ce monde, et que je ne vois pas venir ces grands pillages de Mores infidèles dont vous me faisiez fête, qui devaient enrichir notre corps et sauver notre âme, et sur lesquels j'avais fait d'avance tant de doux rêves, là-bas dans notre beau pays de Bigorre, avant que je ne fusse votre écuyer, et surtout depuis que je le suis.

— Oserais-tu te plaindre, par hasard, lorsque moi je ne me plains pas ?

— J'en aurais presque sujet, sire Agénor, et ce n'est en vérité que la hardiesse qui me manque. — Voici presque nos derniers francs dépensés pour ces armuriers de Pinchel qui ont aiguisé votre hache, émoulu votre épée et fourbi votre armure, et en vérité il ne nous manque plus qu'une rencontre de brigands.

— Poltron !

— Un instant, entendons-nous, sire Agénor. Je ne dis pas que je la crains.

— Que dis-tu alors ?

— Je dis que je la désire.

— Pourquoi ?

— Parce que nous volerions les voleurs, — dit Musaron avec le sourire narquois qui faisait le caractère principal de sa physionomie.

Le chevalier leva sa lance avec l'intention bien visible de la laisser retomber sur les épaules de son écuyer, arrivé assez près de lui pour qu'il essayât fructueusement de ce genre de correction, mais celui-ci, avec un simple petit mouvement plein d'adresse, dont il semblait avoir la pratique, esquiva le coup, tandis que de sa main il soutenait la lance.

— Prenez garde, sire Agénor, dit-il et ne plaisantons pas ainsi, j'ai les os durs et peu de chair dessus. Un malheur est bientôt arrivé, un coup à faux, vous casseriez votre lance, et nous serions obligés de lui refaire un bois nous-mêmes ou de nous présenter devant don Frédéric avec une armure incomplète, ce qui serait humiliant pour l'honneur de la chevalerie béarnaise.

— Tais-toi, bavard maudit, tu ferais bien mieux, s'il faut absolument que tu parles, de gravir cette colline et de me dire ce que tu vois d'en haut.

— Ah ! dit Musaron, si c'était celle où Satan transporta Notre-Seigneur, et si je trouvais quelqu'un, fût-ce le diable qui, pour baiser sa griffe, m'offrît tous les royaumes de la terre.

— Tu accepterais, renégat ?

— Avec reconnaissance, chevalier.

— Musaron, reprit gravement le chevalier, plaisantez avec tout ce que vous voudrez, mais pas avec les choses saintes.

Musaron s'inclina.

— Monseigneur, dit-il, tient toujours à savoir ce que l'on voit du haut de cette colline ?

— Plus que jamais, allez donc.

Musaron fit un léger circuit, juste ce qu'il en fallait pour se tenir hors de la portée de la lance de son maître, puis, gravissant le coteau :

— Ah ! s'écria-t-il quand il eut gagné le sommet, ah ! Jésus Dieu ! qu'est-ce que je vois !

Et il se signa.

— Eh bien ! que vois-tu ? demanda le chevalier

— Le paradis ou peu s'en faut, dit Musaron plongé dans l'admiration la plus profonde.

— Décris-moi ton paradis, répondit le chevalier qui craignait toujours d'être dupe de quelque facétie de son écuyer.

— Ah ! monseigneur, comment voulez-vous ! s'écria Musaron, des bois d'orangers à fruits d'or, une grande rivière à flots d'argent, et au delà la mer resplendissante comme un miroir d'acier.

— Si tu vois la mer, dit le chevalier, ne se hâtant point encore de prendre sa part du tableau de peur qu'arrivé lui-même au sommet tout ce magnifique horizon n'allât se dissoudre en vapeur, comme ces mirages dont il avait entendu parler par les pèlerins d'Orient ; si tu vois la mer, Musaron, tu dois encore mieux voir Coïmbre qui est né-

cessairement entre nous et la mer, et si tu vois Coïmbre, nous sommes au bout de notre voyage, puisque c'est à Coïmbre que m'a donné rendez-vous mon ami, le grand maître Frédéric.

— Oh ! oui, s'écria Musaron, je vois une belle et grande ville, je vois un haut clocher.

— Bien, bien, dit le chevalier, commençant à croire à ce que lui disait son écuyer, et se promettant pour cette fois de punir sérieusement cette plaisanterie un peu trop prolongée si toutefois c'en était une. Bien, c'est la ville de Coïmbre, c'est le clocher de la cathédrale.

— Qu'est ce que je dis, une ville : qu'est-ce que je dis, un clocher ! je vois deux villes, je vois deux clochers.

— Deux villes, deux clochers, dit le chevalier en arrivant à son tour au sommet de la colline, tu vas voir que nous n'en avions pas assez tout à l'heure, et que maintenant nous allons en avoir trop.

— Trop, c'est la vérité, dit Musaron ; voyez-vous, sire Agénor, l'une à droite, l'autre à gauche. Voyez-vous le chemin qui de l'autre côté de ce bois de citronniers se sépare en bifurquant : laquelle des deux villes est Coïmbre, lequel des deux chemins faut-il suivre ?

— En effet, murmura le chevalier, voilà un embarras nouveau et auquel je n'avais pas songé.

— D'autant plus grand, dit Musaron, que si nous nous trompons, et que par malheur nous prenions le chemin du faux Coïmbre, nous sommes incapables de trouver au fond de notre bourse de quoi payer notre gîte.

Le chevalier jeta autour de lui un second regard circulaire, mais dans l'espérance, cette fois, d'apercevoir quelque passant près duquel il pût se renseigner.

— Maudit pays, dit-il, ou plutôt maudit désert. Car lorsque l'on dit pays, on suppose un lieu habité par d'autres créatures que les lézards et les cigales. — Oh ! où est donc la France ! continua le chevalier avec un de ces soupirs qui s'échappent parfois des cœurs les moins mélancoliques en songeant à la patrie, — la France, où l'on trouve toujours une voix encourageante pour vous indiquer votre chemin.

— Et un fromage de lait de brebis pour vous rafraîchir le gosier ; voilà ce que c'est que de quitter son pays. Ah ! sire Agénor, vous aviez bien raison de dire : la France ! la France !

— Tais-toi, brute, s'écria le chevalier, qui voulait bien penser tout bas ce que Musaron disait tout haut, mais qui ne voulait pas que Musaron dît tout haut ce que lui pensait tout bas. Tais-toi.

Musaron s'en garda bien, et le lecteur doit déjà connaître assez intimement le digne écuyer pour savoir que, sur ce point, ce n'était pas son habitude d'obéir aveuglément à son maître ; il continua donc, et comme répondant à sa propre pensée :

— Et d'ailleurs, dît-il, comment serions-nous secourus ou même salués, nous sommes seuls dans ce Portugal damné. Oh ! les Grandes compagnies, voilà qui est beau, voilà qui est agréable, voilà qui est imposant, et surtout voilà qui est commode pour vivre ; oh ! sire Agénor, que ne faisons-nous tout simplement partie, en ce moment, de quelque Grande compagnie à cheval sur la route du Languedoc ou de la Guyenne ?

— Vous raisonnez comme un Jacques, savez-vous cela ? maître Musaron, dit le chevalier.

— Aussi, en suis-je un, messire, ou du moins en étais-je un avant d'entrer au service de Votre Seigneurie.

— Vante-toi de cela, misérable !

— N'en dites point de mal, sire Agénor, car les Jacques ont trouvé moyen de manger en guerroyant, et c'est un avantage qu'ils ont sur nous ; nous, nous ne guerroyons pas, c'est vrai, mais aussi nous ne mangeons guère.

— Tout cela ne nous dit pas laquelle de ces deux villes est Coïmbre, murmura le chevalier.

— Non, dit Musaron, mais voilà peut-être qui nous le dira.

Et il montra du doigt à son maître un nuage de poussière soulevé par une petite caravane qui venait à une demi-lieue derrière eux, suivant le même chemin qu'eux, et au milieu duquel le soleil, de temps en temps, faisait reluire comme des paillettes d'or.

— Ah ! dit le chevalier, voici enfin ce que nous cherchons.

— Oui, dit Musaron, ou ce qui nous cherche.

— Eh bien ! tout à l'heure tu demandais des brigands.

— Mais je n'en demandais pas trop, dit Musaron. En vérité le ciel est en train de nous combler ; je demandais trois ou quatre brigands, et voilà qu'il nous en envoie une troupe ; nous demandions une ville, et voilà qu'il nous en envoie deux. — Voyons, sire chevalier, continua Musaron en se rapprochant de son maître, réunissons-nous en conseil et disons-nous nos avis, deux avis valent mieux qu'un, vous le savez ; commencez par dire le vôtre.

— Mon avis, répondit le chevalier, est que nous gagnions le bois de citronniers au travers duquel passe la route, et qui nous offre à la fois de l'ombre et de la sécurité ; de là, nous attendrons, prêts à l'attaque ou à la défense.

— Oh ! avis plein de raison, s'écria l'écuyer de son ton moitié goguenard, moitié convaincu, et auquel je me range sans discussion : — de l'ombre et de la sécurité. — C'est tout ce que je demandais en ce moment. — De l'ombre, c'est la moitié de l'eau ; la sécurité, c'est les trois quarts du courage. Gagnons donc le bois de citronniers, sire Agénor, et au plus vite.

Mais les deux voyageurs avaient compté sans leurs chevaux. — Les pauvres animaux étaient si fatigués, qu'en échange des nombreux coups d'éperon ils ne purent rendre que le pas. Heureusement cette lenteur n'avait d'autre inconvénient que de laisser plus longtemps les voyageurs exposés au soleil. La petite troupe contre laquelle ils prenaient ces précautions était encore trop éloignée pour avoir pu les apercevoir ; une fois arrivés au bois, ils regagnèrent le temps perdu : en un instant, Musaron fut à bas de son cheval, qui était si fatigué qu'il se coucha presque aussitôt que lui ; le chevalier ayant mis pied à terre, jeta la bride de son cheval aux mains de son écuyer, et s'assit au pied d'un palmier qui s'élevait comme le roi de cette petite forêt odorante.

Musaron attacha le cheval à un arbre, et se mit à chercher sa vie par le bois. Au bout d'un instant il revint avec une douzaine de glands doux et deux ou trois citrons dont il offrit la primeur au chevalier qui le remercia en secouant la tête.

— Ah ! oui, dit Musaron, je sais bien que tout cela n'est pas bien restaurant pour des gens qui viennent de faire quatre cents lieues en seize jours, mais que voulez-vous, monseigneur, il n'y a plus que patience à prendre. Nous nous rendons près de l'illustre don Frédéric, grand-maître de Saint-Jacques, frère ou à peu près du seigneur don Pèdre, roi de Castille, et s'il tient seulement la moitié de ce que promet sa lettre, à notre prochain voyage nous aurons des chevaux frais, des mules avec des sonnettes qui attirent les passans, des pages avec des habits qui flattent les yeux, et nous verrons accourir autour de nous les filles de posadas, les muletiers et les mendians ; ceux-là nous donneront du vin, les autres des fruits : les moins chiches nous offriront leurs maisons, rien que pour l'honneur de nous loger, et alors nous ne manquerons de rien, justement parce que nous n'aurons besoin de rien ; en attendant, il nous faut croquer des glands et sucer des citrons.

— C'est bien, c'est bien, sire Musaron, dit le chevalier en souriant, dans deux jours, vous aurez tout ce que vous avez dit, et ce repas est votre dernier jeûne.

— Dieu vous entende ! monseigneur, dit Musaron en levant au ciel son regard plein de doute, en même temps qu'il soulevait de sa tête son bicoquet surmonté d'une longue plume d'aigle des Pyrénées ; je m'efforcerai d'être à la hauteur de ma fortune, et pour cela je n'aurai qu'à monter sur nos misères passées.

— Bah ! dit le chevalier, ce sont les misères passées qui font le bonheur à venir.

— Amen ! dit Musaron.

Sans doute, malgré cette terminaison toute religieuse, Musaron allait attaquer la conversation sur quelque autre point, lorsque tout à coup le tintement des sonnettes, le trot d'une douzaine de chevaux ou de mules, et un certain cliquetis de fer commença de résonner dans le lointain.

— Alerte ! alerte ! dit le chevalier, voici la troupe en question. Diable ! elle a fait diligence, et il paraît que ceux qui la composent ont des chevaux moins fatigués que les nôtres.

Musaron posa dans une touffe d'herbe le reste de ses glands et son dernier citron, et s'élança vers l'étrier de son maître qui, en un instant, fut en selle et la lance au poing.

Alors, du milieu des arbres où ils avaient fait cette courte halte, ils virent apparaître au sommet de la colline une troupe de voyageurs montés sur de bonnes mules et vêtus richement, les uns à l'espagnole, les autres à la moresque. Après cette première troupe venait à son tour un homme qui en paraissait le chef et qui, enveloppé d'un long caban de fine laine blanche aux houppes soyeuses, ne livrait à l'impression de l'air que deux yeux étincelans derrière ce rempart.

Il y avait en tout, compris ce chef, douze hommes, bien forts et bien armés, et six mules de main, conduites par quatre valets ; ces douze hommes marchaient en tête, comme nous l'avons dit ; puis, comme nous l'avons dit encore, le chef venait ensuite, et derrière le chef, formant l'arrière-garde les six mules et les quatre valets, au milieu desquels s'avançait une litière de bois peint et doré, hermétiquement fermée par des rideaux de soie, et qui recevait un courant d'air par des trous ménagés dans les ornemens d'une petite frise sculptée qui régnait tout autour. Deux mules, non comprises dans l'énumération que

nous avons faite, portaient cette litière et marchaient au pas.

C'était toute cette troupe qui en s'approchant avait fait ce grand bruit de sonnettes et de grelots.

— Ah ! pour cette fois, dit Musaron, quelque peu étonné, voilà de véritables Mores, et je crois que j'ai parlé trop tôt, messire, voyez donc comme ils sont noirs. Jésus ! on dirait des gardes du corps du diable ! Et comme ils sont richement vêtus, ces mécréans ! Quel malheur, dites donc, sire Agénor, qu'ils soient si nombreux ou que nous ne soyons pas en plus grande compagnie ! Je crois qu'il aurait été bien agréable au ciel que toutes ces richesses passassent entre les mains de deux bons chrétiens comme nous. Je dis richesses, et c'est le mot, car les trésors de cet infidèle sont bien certainement dans cette boîte de bois peint et doré qui le suit, et vers laquelle il tourne à chaque instant la tête.

— Silence ! dit le chevalier ; ne vois-tu pas qu'ils se consultent, que deux pages armés ont pris les devans, et qu'ils semblent vouloir attaquer ! Allons ! allons ! prépare-toi à me donner un coup de main, s'il est nécessaire, et passe-moi mon écu, afin que si l'occasion s'en présente, on apprenne ici ce que c'est qu'un chevalier de France.

— Messire, répondit Musaron, qui paraissait moins décidé que son maître à prendre une attitude hostile, je crois que vous faites erreur : ces seigneurs mores ne peuvent songer à attaquer deux hommes inoffensifs ; voyez, un des deux pages a été consulter son maître, et la figure cachée n'a pas donné d'ordre, mais a seulement fait signe d'aller en avant... Eh ! tenez, messire, les voilà qui continuent leur chemin, sans avoir apprêté leurs flèches, sans avoir bandé leurs arbalètes ; — ils mettent seulement la main à leur épée, et ce sont, tout au contraire, des amis que le ciel nous envoie.

— Des amis chez les Mores ! — et la sainte religion qu'en faites-vous, païen maudit ?

Musaron sentit qu'il avait donné prise à cette rebuffade, et baissa respectueusement la tête.

— Pardon, messire, dit-il, je me suis trompé quand j'ai dit des amis Un chrétien, je le sais bien, ne peut être ami d'un More, c'est des conseillers que j'ai voulu dire : il est permis de recevoir des conseils de tout le monde, quand ces conseils sont bons. — Je vais interroger ces honnêtes seigneurs, et ils nous indiqueront notre chemin.

— Eh bien ! soit, je le veux ainsi, dit le chevalier, je le veux d'autant mieux qu'ils passent, à mon avis, un peu trop fièrement devant moi, et que le maître, à ce qu'il me semble, n'a pas répondu au salut courtois que je lui faisais du fer de ma lance ; va le donc trouver, et demande-lui civilement, de ma part, laquelle de ces deux villes est Coïmbre ; — tu ajouteras que tu viens de la part de messire Agénor de Mauléon, et en échange de mon nom, tu lui demanderas son nom, à ce chevalier more : — va.

Musaron, qui voulait se présenter devant le chef de la troupe avec tous ses avantages, essaya de faire lever son cheval ; mais il y avait si longtemps que l'animal n'avait trouvé d'ombre et d'herbe, et il lui semblait si commode et surtout si agréable de brouter accroupi, que l'écuyer ne put obtenir qu'il se remît sur ses jambes, ne fût-ce que pour un instant ; il en prit donc son parti et courut à pied après la troupe, qui, ayant continué de s'avancer pendant la délibération, allait disparaître dans la pente sinueuse au tournant de quelques oliviers.

Tandis que Musaron courait afin de s'acquitter de son message, Agénor de Mauléon, debout sur sa selle, ferme sur ses étriers, immobile comme une statue équestre, ne perdait pas de vue le More et ses compagnons ; bientôt il vit ce cavalier s'arrêter à la voix de l'écuyer ; son escorte fit halte comme lui ; tous ceux qui la composaient semblaient vivre de la vie du chef, comme s'ils eussent été avertis de ses désirs par une voix intérieure, et n'avoir pas même besoin d'un signe pour obéir à sa volonté.

Il faisait un temps si pur, il régnait un si profond silence dans toute cette nature qui reposait endormie sous la chaleur du ciel, la brise de la mer était si douce, qu'elle apportait sans obstacle aux oreilles du chevalier les paroles de Musaron, et Musaron s'acquittait de sa mission, non seulement en fidèle, mais encore en habile ambassadeur.

— Salut à Votre Seigneurie, dit-il, — salut d'abord de la part de mon maître, l'honorable et valeureux sire Agénor de Mauléon qui attend là-bas sur ses étriers la réponse de Votre Seigneurie ; salut ensuite de la part de son indigne écuyer, qui se félicite bien sincèrement du hasard qui lui permet d'élever la parole jusqu'à vous.

Le More fit un salut grave et circonspect de la tête seulement, et attendit en silence la fin du discours.

— Plaise à Votre Seigneurie de nous indiquer, continua Musaron, lequel de ces deux clochers que l'on voit là-bas est celui de Coïmbre ; veuille aussi, si Votre Seigneurie le sait, m'indiquer, parmi tous ces beaux palais de l'une ou de l'autre ville dont les terrains dominent la mer, quel est le palais de l'illustre grand maître de Saint-Jacques, l'ami et l'hôte impatient du preux chevalier qui a l'honneur de vous faire demander par moi ce double renseignement ?

Musaron, pour donner plus de relief à son maître et à lui-même, avait fait sonner plus que les autres les paroles relatives à don Frédéric. En effet, comme pour justifier son habileté, le More écouta fort attentivement la seconde partie du discours, et à cette seconde partie ses yeux étincelèrent de ce feu intelligent particulier à ceux de sa nation, et qui semble dérobé à un rayon du soleil.

Mais il ne répondit pas plus à la seconde partie qu'à la première, et après un moment de réflexion, saluant de la tête comme il avait déjà fait, il dit à ses gens un seul mot arabe prononcé d'une voix impérieuse et gutturale, puis l'avant-garde se remit en marche, le cavalier more poussa sa mule, et l'arrière-garde, au milieu de laquelle marchait la litière fermée, le suivit à son tour.

Musaron demeura un instant à sa place, stupéfait et humilié. Quant au chevalier, il ne savait pas au juste si le mot arabe, qu'il n'avait pas plus compris que Musaron, avait été répondu à son écuyer ou dit par le More à sa suite.

— Ah ! dit tout à coup Musaron, qui ne voulait pas convenir vis-à-vis de lui-même qu'une pareille injure lui avait été faite, il ne comprend pas le français ; voilà la cause de son silence. Pardieu ! j'aurais dû lui parler en castillan.

Mais comme le More était déjà trop loin pour que Musaron, à pied comme il était, pût courir après lui, et que d'ailleurs l'écuyer prudent préférait peut-être un doute consolant à une humiliante certitude, il revint près de son maître.

III

COMMENT, SANS LE SECOURS DU MORE, LE CHEVALIER AGÉNOR DE MAULÉON TROUVA COIMBRE ET LE PALAIS DE DON FRÉDÉRIC, GRAND MAITRE DE SAINT-JACQUES.

Agénor, furieux de ce qu'il avait entendu et de ce que lui répéta son écuyer, eut un instant l'idée d'obtenir par la force ce que le More avait refusé à sa courtoisie. Mais lorsqu'il fit sentir l'éperon à son cheval pour courir après l'impertinent Sarrasin, le pauvre animal montra si peu de disposition à seconder les désirs de son maître, que le chevalier dut s'arrêter sur la pente semée de cailloux qui formait le chemin à peine indiqué d'ailleurs. L'arrière-garde du More observait les démarches des deux Francs et se retournait par intervalles pour n'être pas surprise.

— Messire Agénor, criait Musaron alarmé de cette démonstration à laquelle la lassitude du cheval ôtait cependant toute chance de danger, messire Agénor, ne vous ai-je point dit que ce More ne comprenait pas le français, et ne vous ai-je pas avoué que, scandalisé comme vous de son silence, l'idée de l'interroger en espagnol m'était venue, mais quand il se trouvait déjà trop loin pour que cette idée fût mise à exécution ? Ce n'est donc pas à lui qu'il faut en vouloir, mais à moi qui n'ai pas eu cette bienheureuse idée plus tôt. D'ailleurs, ajouta-t-il en voyant que le chevalier avait été obligé de faire une halte, d'ailleurs, nous sommes seuls, et vous voyez que votre cheval est harassé.

Mauléon secoua la tête.

— Tout cela est bel et bon, dit-il, mais ce More n'a pas agi naturellement ; on peut ne pas entendre le français, mais dans tous les pays du monde, on comprend la langue universelle du geste. Or, en prononçant le mot *Coïmbre*, tu as montré alternativement les deux villes, et il a dû nécessairement deviner que tu demandais ton chemin. — Je ne puis point rejoindre à cette heure ce More insolent. Mais, par le sang de Notre-Seigneur qui crie vengeance contre ces infidèles ! qu'il ne se retrouve jamais sur mon chemin.

— Au contraire, messire, dit Musaron, chez lequel la prudence n'excluait ni le courage ni la rancune. — Au contraire, rencontrez-le, mais dans d'autres conditions. Rencontrez-le seul à seul, avec les valets qui gardent sa litière, par exemple. Vous vous chargerez du maître et moi des valets ; puis ensuite nous verrons ce qu'il garde dans cette boîte de bois doré.

— Quelque idole, sans doute, répondit le chevalier.

— Ou bien son trésor, dit Musaron, un grand coffre avec des diamans, des perles, des rubis à remuer à deux mains. Car ces infidèles maudits connaissent les conjurations à l'aide desquelles on retrouve les trésors cachés. Oh ! si nous avions été six seulement, quatre même, nous vous en aurions fait voir, monsieur le More ! O France ! France ! poursuivit Musaron, où es-tu ? Vaillans gens d'armes, où êtes-vous ? Respectables aventuriers mes compagnons, que n'êtes-vous là ?

— Ah ! mais, dit tout à coup le chevalier, qui avait réfléchi pendant cette sortie de son écuyer, j'y songe..

— A quoi ? demanda Musaron.

— A la lettre de don Frédéric.

— Eh bien ?

— Eh bien ! dans cette lettre, peut-être nous donne-t-il sur la route de Coïmbre quelque renseignement que j'ai oublié.

— Ah ! vrai Dieu ! voilà qui est parler juste et penser sainement. La lettre, sire Agénor, la lettre, quand elle ne servirait qu'à nous réconforter par les belles promesses qu'on vous y fait.

Le chevalier décrocha de l'arçon de sa selle un petit rouleau de cuir parfumé, et, de ce rouleau, tira un parchemin. C'était la lettre de don Frédéric, qu'il conservait à la fois comme un passeport et un talisman.

Voici ce qu'elle contenait :

« Noble et généreux chevalier don Agénor de Mauléon, te souvient-il du beau coup de lance que tu échangeas à Narbonne avec don Frédéric, grand-maître de Saint-Jacques, alors que les Castillans venaient chercher en France dona Bianca de Bourbon ? »

— Il veut dire madame Blanche de Bourbon, interrompit l'écuyer, secouant la tête de haut en bas en homme qui a la prétention de comprendre l'espagnol, et qui ne veut pas laisser passer une occasion de faire connaître ce qu'il sait.

Le chevalier regarda Musaron de côté avec cette expression dont il avait l'habitude d'accueillir les fanfaronnades de tout genre que se permettait son écuyer ; puis, reportant ses yeux sur le parchemin :

« Je t'ai promis un bon souvenir, car tu fus noble et courtois envers moi. »

— Le fait est, interrompit une seconde fois Musaron, que Votre Seigneurie pouvait parfaitement bien lui introduire son poignard dans la gorge comme elle a fait si délicatement au Mongat de Lourdes dans le combat du pas de Larre, où elle a débuté. Car dans ce fameux tournoi où vous le désarçonnâtes et où, furieux d'être désarçonné, il demanda de continuer le combat à armes émoulues en place des armes courtoises dont vous vous étiez servi jusque-là, vous le teniez parfaitement sous votre genou. Et au lieu d'abuser de votre victoire, vous lui dites généreusement, j'entends encore ces belles paroles :

« Relevez-vous, grand maître de Saint-Jacques, pour être l'honneur de la chevalerie castillane. »

Et Musaron accompagna ces dernières paroles d'un geste plein de majesté, par lequel il parodiait sans s'en douter le geste qu'avait dû faire son maître en cette solennelle occasion.

— S'il fut désarçonné, dit Mauléon, ce fut la faute de son cheval qui ne put soutenir le coup. Ces chevaux demi-arabes, demi-castillans, valent mieux que les nôtres à la course, mais valent moins au combat. Et s'il tomba sous moi c'est la faute de son éperon qui accrocha une racine d'arbre au moment où je lui portais un coup de hache sur la tête ; car c'est un chevalier intrépide et adroit. N'importe, continua Agénor avec un sentiment d'orgueil que toute cette modestie dont il venait de faire preuve ne lui permettait point de réprimer tout à fait, le jour dans lequel eut lieu cette mémorable passe d'armes de Narbonne fut un beau jour pour moi.

— Sans compter que vous en reçûtes le prix de madame Blanche de Bourbon, qui même était devenue fort pâle et fort tremblante, la douce princesse, en voyant que le tournoi auquel elle croyait assister s'était changé en un véritable combat. Oui, seigneur, répliqua Musaron tout palpitant à l'idée des grandeurs qui attendaient à Coïmbre son maître et lui-même, vous avez raison de dire que ce fut un beau jour, car votre fortune en est née.

— Je l'espère, répondit modestement Agénor ; mais continuons.

Et il reprit sa lecture.

« Aujourd'hui, je te rappelle, moi, — la promesse que tu me fis de n'accorder qu'à moi la fraternité d'armes. — Nous sommes tous deux chrétiens, viens auprès de moi en Portugal, à Coïmbre, que je viens de conquérir sur les infidèles. — Je te procurerai l'occasion de faire contre les ennemis de notre sainte religion de beaux faits d'armes. — Tu vivras dans mon palais comme moi-même, et à ma cour comme mon frère. — Viens donc, mon frère, — car j'ai bien besoin d'un homme qui m'aime, moi qui vis entouré d'ennemis adroits et dangereux.

« Coïmbre est une ville que tu dois connaître de nom, sise, je te l'ai déjà dit, en Portugal, à deux lieues de la mer, sur le fleuve Mondego. — Tu n'auras à traverser que des pays amis. — D'abord, l'Aragon, qui est le domaine primitif laissé par don Sanche le Grand à Ramire, qui était un fils naturel comme toi, et qui fut un grand roi comme tu es un brave chevalier ; puis la Castille Nouvelle, que le roi Alphonse VI a commencé de reconquérir sur les Mores, et que ses successeurs ont reconquise tout à fait après lui. Puis, Léon, théâtre des grands faits d'armes de l'illustre Pélage, ce preux chevalier dont je t'ai raconté l'histoire. Puis enfin tu traverseras l'Acqueda, et tu te trouveras dans le Portugal, où je t'attends. N'approche pas trop des montagnes que tu verras à ta gauche, si tu n'as pas une suite considérable, et ne te fie ni aux Juifs ni aux Mores que tu trouveras sur ton chemin.

« Adieu ! souviens-toi que je me suis appelé tout un jour Agénor en ton honneur, comme tu t'es appelé tout un jour Fédérigo pour m'honorer.

« J'ai marché sous tes couleurs ce jour aussi, et toi, tu as marché sous les miennes. C'est ainsi que nous allâmes, toi portant mon écharpe, moi portant la tienne, côte à côte, jusqu'à Urgel, escortant notre bien-aimée reine dona Bianca de Bourbon. Viens, don Agénor ; j'ai besoin d'un frère et d'un ami : viens. »

— Rien, dit Musaron, rien dans cette lettre qui puisse nous guider.

— Si fait ; tout, au contraire, tout, dit Agénor. N'as-tu pas entendu ! et c'est vrai, que tout un jour j'ai porté son écharpe ?

— Eh bien ?

— Eh bien ! ces couleurs étaient jaune et rouge. Cherche bien, Musaron ; toi dont la vue est si perçante, cherche bien, s'il n'y a pas dans les deux villes un édifice sur lequel flotte une bannière jaune comme l'or, rouge comme le sang, et cet édifice sera le palais de mon ami don Frédéric, et tout autour de ce palais la ville de Coïmbre.

Musaron appliqua une main sur ses yeux pour briser les rayons du soleil qui confondaient tous les objets dans des flots de lumière formant une mer embrasée, et après avoir laissé errer son regard de gauche à droite et de droite à gauche, il fixa définitivement ses yeux sur la ville située à droite du fleuve, dans une des sinuosités que dessinait son cours.

— Sire Agénor, dit Musaron, en ce cas, voici Coïmbre ici à droite au pied de ce coteau et derrière cette muraille de platanes et d'aloès, car sur l'édifice principal flotte la bannière que vous dîtes ; seulement elle est surmontée d'une croix rouge.

— La croix de Saint-Jacques ! s'écria le chevalier ; c'est bien cela. Mais ne fais-tu pas quelque erreur, Musaron ?

— Que Votre Seigneurie regarde elle-même.

— Le soleil est si ardent que je distingue mal : guide un peu mon regard.

— Par là, messire, par là... suivez le chemin... là, entre ces deux bras du fleuve. Il se sépare en deux branches, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Suivez la branche droite qui côtoie le fleuve ; voyez la troupe du More entrer par l'une des portes... Tenez, tenez. .

Juste en ce moment, le soleil, qui jusque-là avait été un obstacle pour les deux voyageurs, vint au secours de Musaron en faisant jaillir un rayon de feu des armures moresques toutes damasquinées d'or.

— Bien ! bien !... je vois, dit-il. Puis, après un moment de réflexion :

— Ah ! le More allait à Coïmbre, et il n'a pas compris le mot Coïmbre ; à merveille ! Il faudra pour première courtoisie que don Frédéric me fasse avoir raison de cette insolence.

Mais comment se fait-il, continua le chevalier toujours se parlant à lui-même, que don Frédéric, ce prince si pieux, que son titre met au rang des premiers défenseurs de la religion, souffre des Mores dans sa ville nouvellement conquise, dans la ville d'où il les a chassés ?

— Que voulez-vous, messire ? répondit Musaron sans être interrogé. Don Frédéric n'est-il pas le frère naturel du seigneur don Pedro, roi de Castille ?

— Eh bien ? demanda Agénor.

— Eh bien ! ne savez-vous point, et cela m'étonnerait, car le bruit en est venu en France, ne savez-vous point que l'amour des Mores est inné dans cette famille ? Le roi ne peut plus se passer d'eux, assure-t-on. Il a des Mores pour conseillers, il a des Mores pour médecins, il a des Mores pour gardes du corps, enfin il a des Moresques pour maîtresses...

— Taisez-vous, maître Musaron, dit le chevalier, et ne vous mêlez point des affaires du roi don Pedro, fort grand prince et frère de mon illustre ami.

— Frère ! frère ! murmura Musaron, j'ai encore entendu dire que c'était là une de ces fraternités moresques, qui finis-

sent un jour ou l'autre par le cordon ou le cimeterre. J'aime mieux avoir pour frère Guillonnet, qui garde les chèvres dans le val d'Andorre, en chantant :

Là-haut sur la montagne,
Un berger malheureux...

que d'avoir le roi don Pedro de Castille. C'est mon avis à moi.

— Il est possible que ce soit ton avis, dit le chevalier, mais le mien à moi est que tu n'ajoutes pas un mot sur cette matière. Quand on vient demander l'hospitalité aux gens, c'est bien le moins qu'on ne parle pas mal d'eux.

— Nous ne venons pas chez le roi don Pedro de Castille, dit l'intraitable Musaron, puisque nous venons chez don Frédéric, seigneur de Coïmbre en Portugal.

— Chez l'un ou chez l'autre, dit le chevalier, tais-toi, je le veux.

Musaron leva son béret blanc à gland rouge, et s'inclina avec un rire goguenard que dissimulèrent ses longs cheveux, noirs comme l'ébène, retombant sur ses joues maigres et bistrées.

— Quand Votre Seigneurie voudra partir, dit-il après un moment de silence, son très humble serviteur est à ses ordres.

— C'est à ton cheval, dit Mauléon, qu'il faut demander cela. En tous cas, s'il ne veut partir, nous le laisserons où il est ; et quand viendra le soir, et qu'il entendra hurler les loups, il gagnera bien la ville tout seul.

Et en effet, comme si l'animal, qui devait le nom que lui donnait l'écuyer au val dans lequel il avait vu le jour, eût entendu la menace qui lui était faite, il se leva plus allègrement qu'on eût pu le croire et vint présenter à son maître son garrot encore tout ruisselant de sueur.

— Partons donc, dit Agénor.

Et il se mit en route, relevant pour la seconde fois la visière de son casque, qu'il avait baissée au passage du More.

Si le chef arabe eût été là, son regard perçant eût pu voir alors, par l'ouverture du casque, une belle et noble physionomie tout échauffée, toute poudreuse, mais pleine de caractère, un regard assuré, des lèvres fines et rusées, des dents blanches comme l'ivoire, un menton sans barbe encore, mais creusé avec cette vigueur qui annonce la plus opiniâtre volonté.

En somme, c'était donc un jeune et beau chevalier que messire Agénor de Mauléon, et c'est ce qu'il put se dire à lui-même, en se mirant dans la surface polie de son écu qu'il venait de reprendre aux mains de Musaron.

Cette halte d'un instant avait rendu quelque vigueur aux deux chevaux. Ce fut donc d'un pas assez rapide qu'ils reprirent leur chemin, indiqué désormais d'une manière infaillible par la bannière aux couleurs du grand-maître de Saint-Jacques flottant sur le palais.

A mesure qu'ils avançaient, on voyait les habitans sortir des portes malgré la chaleur du jour. On entendait les trompettes retentir, et le carillon des cloches épanouissait dans l'air ses grappes de notes joyeuses et vibrantes.

— Si j'eusse envoyé Musaron en avant, se dit Agénor je pourrais croire en vérité que toute cette rumeur et cette cérémonie se font en mon honneur. Mais, si flatteuse que serait cette réception pour mon amour-propre, il faut bien que j'attribue tout ce bruit à une autre cause.

Quant à Musaron, qui voyait dans tout ce bruit des signes patens d'allégresse, il relevait gaîment la tête, aimant mieux en tout cas être reçu par des gens joyeux que par des gens attristés.

Les deux voyageurs ne s'étaient pas trompés. Une grande agitation remuait la ville, et si la figure des habitans ne portait pas précisément le masque souriant de la joie que semblaient leur commander le son des cloches et les fanfares des trompettes, leur physionomie était au moins celle de gens au milieu desquels vient de tomber une nouvelle importante et inattendue.

Quant à demander leur chemin, c'était chose inutile pour Agénor et son écuyer, car ils n'avaient besoin que de suivre la foule qui se précipitait vers la place principale de la ville.

Au moment où ils fendaient la presse pour arriver sur cette place, et où Musaron distribuait à droite et à gauche, pour ouvrir un chemin au noble seigneur qui le suivait, quelques coups du manche de son fouet, ils virent tout à coup se dresser devant eux, ombragé par de hauts palmiers et par des sycomores touffus et inclinés dans la direction que leur imprimait, dans les jours d'orage, le vent de la mer, le magnifique alcazar moresque bâti pour le roi Mohamed, et qui servait de demeure au jeune conquérant don Frédéric.

Si grande hâte qu'ils eussent d'arriver, Agénor et son écuyer demeurèrent un instant en admiration devant le vaste et capricieux monument tout brodé de la plus fine dentelle de pierre, et tout incrusté de mosaïques de marbre qui semblaient de larges plaques de topaze, de saphir et de lapis-lazuli, montées par quelque architecte de Bagdad pour un palais de fées ou de houris. L'Occident, ou même cette partie de l'Occident qu'on appelle, relativement à l'Espagne, le Midi de la France, ne connaissait encore que ses cathédrales romanes de Sainte-Trophime, ou ses ponts et ses arches antiques, mais n'avait aucune idée de ces ogives et de ces trèfles de granit que l'Orient devait venir dessiner, cent ans plus tard, au front des cathédrales et au sommet des tours. C'était donc une magnifique vue que l'alcazar de Coïmbre, même pour nos ignorans et barbares aïeux, qui méprisaient à cette époque la civilisation arabe et italienne qui devait les enrichir plus tard.

Pendant qu'ils demeuraient ainsi immobiles et en contemplation, ils virent sortir par les deux portes latérales du palais une troupe de gardes et de pages conduisant en main des mules et des chevaux.

Ces deux troupes, décrivant chacune un quart de cercle, vinrent se rejoindre en repoussant devant elles le peuple, et en ménageant, en face de la porte du milieu à laquelle on montait par un escalier de dix degrés, une large place vide en forme d'arc, dont la façade du palais formait la corde. Le mélange du luxe éblouissant de l'Afrique avec l'élégance plus sévère du costume d'occident, donnait à ce spectacle un attrait irrésistible, et dont Agénor et son écuyer subissaient l'influence, en voyant d'un côté ruisseler l'or et la pourpre sur le caparaçon des chevaux arabes et les habits des cavaliers mores ; et de l'autre la soie et les ciselures, et surtout cette fierté franque incrustée, pour ainsi dire, dans le maintien même des bêtes de somme.

Quant au peuple, en voyant se déployer tout ce spectacle, il criait : Viva ! comme il fait à la vue de tous les spectacles.

Tout à coup la bannière du grand-maître de Saint-Jacques apparut sous la haute voûte découpée en trèfles qui formait la porte du milieu de l'alcazar ; cette bannière, accompagnée de six gardes, et portée par un puissant homme d'armes, vint se placer au centre de l'espace vide.

Agénor comprit que don Frédéric allait faire quelque procession par les rues, ou quelque voyage d'une ville à une autre, et il fut tenté, malgré la pénurie de sa bourse, d'aller chercher quelque hôtellerie où il pût attendre son retour : car il ne voulait pas troubler par sa présence inopportune l'ordonnance de cette sortie.

Mais au même instant, par une des voûtes latérales, il vit sortir l'avant-garde du chef more, puis cette fameuse litière de bois doré toujours fermée, toujours balancée sur le dos des mules blanches, et qui donnait des tentations si fortes et si religieuses à Musaron.

Enfin un plus grand bruit de buccins et de trompettes annonça que le grand-maître allait paraître, et vingt-quatre musiciens, sur huit de front, s'avancèrent à leur tour de la voûte jusqu'aux degrés, qu'ils descendirent toujours sonnant.

Derrière eux s'élança un chien bondissant : c'était un de ces vigoureux mais sveltes chiens de la Sierra, à la tête pointue comme celle de l'ours, à l'œil étincelant comme celui du lynx, aux jambes nerveuses comme celles du daim. Tout son corps était couvert de soies lisses et longues qui faisaient chatoyer au soleil leurs reflets d'argent ; il avait au cou un large collier d'or incrusté de rubis, avec une petite sonnette du même métal ; sa joie se trahissait par ses élans, et ses élans avaient un but visible et un but caché. Le but visible était un cheval blanc comme de la neige, couvert d'une grande housse de pourpre et de brocart, qui recevait ses caresses en hennissant, comme pour répondre. Le but caché était sans doute quelque noble seigneur, retenu sous la voûte dans laquelle le chien s'enfonçait impatient, pour reparaître, bondissant et joyeux, quelques secondes après.

Enfin, celui pour lequel hennissait le cheval, celui pour lequel bondissait le chien, celui pour lequel le peuple criait : Viva ! parut à son tour, et un seul cri retentit, répété par mille voix :

— Vive don Frédéric !

En effet, don Frédéric s'avançait, causant avec le chef arabe qui marchait à sa droite, tandis qu'un jeune page d'une charmante figure, bien que ses sourcils noirs et la légère contraction de ses lèvres vermeilles donnassent à ses traits l'expression de la fermeté, marchait à sa gauche, lui tenant tout ouverte une bourse pleine de pièces d'or, dans laquelle don Frédéric, en arrivant sur le premier degré, puisa à poignées, et que, de sa main blanche et délicate comme la main d'une femme, il envoya en pluie éblouissante sur les têtes agitées de la multitude, qui redoubla de cris à ces largesses inaccoutumées sous les prédécesseurs de son nouveau maître.

Ce nouveau maître était d'une taille qui même à cheval semblait majestueuse Le mélange du sang de la Gaule avec le sang espagnol lui avait donné de longs cheveux noirs, des yeux bleus et un teint blanc ; et de ces yeux bleus

sortaient des regards si doux et si bienveillans que beaucoup, pour ne pas le perdre de vue un instant, ne songèrent pas même à ramasser les sequins, et que l'air tout autour du palais retentit de bénédictions.

Tout à coup, au milieu de cette joie expansive, soit hasard, soit influence de quitter momentanément un si bon maître, les trompettes et les buccins, qui s'étaient interrompus un instant, reprirent leurs fanfares; mais au lieu des sons gais et joyeux qu'ils avaient fait entendre, ne jetèrent plus au peuple qu'un air triste et mélancolique, tandis que les cloches, cette invention nouvelle pour servir d'intermédiaire entre l'homme et Dieu, firent entendre, au lieu de leur vif et brillant carillon, un tintement sourd, lugubre et prolongé, qui ressemblait au tocsin.

En même temps, le chien, se dressant devant son maître, appuya ses deux pattes sur sa poitrine, et fit entendre un hurlement si sombre, si prolongé, si lamentable, que les plus braves en frissonnèrent.

La foule resta muette ; et, du milieu de ce silence, une voix cria :

— Ne sortez pas, grand-maître ; restez avec nous, don Frédéric.

Mais personne ne put savoir qui avait donné ce conseil.

A ce cri, Agénor vit le More tressaillir, et son visage se couvrir d'une couleur terreuse, qui est la pâleur de ces enfans du soleil, tandis que son regard inquiet cherchait à lire jusqu'au fond du cœur de don Frédéric la réponse qu'il allait faire à cette stupeur si générale et à ce cri isolé.

Mais don Frédéric, flattant de la main son chien hurlant, faisant un doux signe à son page, et saluant avec un triste sourire la multitude qui le regardait les yeux supplians et les mains jointes :

— Mes bons amis, dit-il, le roi mon frère me mande à Séville, où les fêtes et les tournois m'attendent en réjouissance de notre réconciliation. Au lieu de vouloir m'empêcher de rejoindre mon frère et mon roi, bénissez bien plutôt l'accord de deux frères qui s'aiment.

Mais au lieu d'accueillir ces paroles avec joie, le peuple les reçut dans son morne silence. Le page glissa quelques mots à son maître, et le chien continua ses hurlemens.

Pendant ce temps, le More ne perdait pas de vue ni le peuple, ni le page, ni le chien, ni don Frédéric lui-même.

Cependant, le front du grand-maître s'assombrit un instant. — Le More crut qu'il hésitait.

— Seigneur, dit-il, vous savez que tout homme a son destin écrit d'avance : les uns sur le livre d'or, les autres sur le livre d'airain. Le vôtre est écrit sur le livre d'or ; accomplissez donc hardiment votre destin.

Don Frédéric leva les yeux, qu'il avait tenus baissés un instant, comme pour chercher dans toute cette multitude un visage ami, un regard encourageant.

Juste en ce moment, de son côté, Agénor se dressait sur ses arçons, pour ne pas perdre le moindre détail de la scène qui s'accomplissait devant lui. Comme s'il eût deviné ce que cherchait le grand-maître, il leva d'une main la visière de son casque et de l'autre agita sa lance.

Le grand-maître poussa un cri de joie, ses yeux étincelèrent, et un sourire d'allégresse, épanoui sur ses lèvres roses comme celles d'une jeune fille, se répandit par tout son visage.

— Don Agénor ! s'écria-t-il en étendant la main vers le chevalier.

Comme si le page avait le privilège de lire dans son cœur, il n'eut point besoin d'en entendre davantage, et s'élança des côtés de don Frédéric, courut au chevalier en criant : Venez, don Agénor, venez !

La foule s'écartait, car elle aimait tout ce qu'aimait don Frédéric, et au même instant tous les yeux se fixèrent sur le chevalier, que le grand-maître accueillait avec autant de joie que le jeune Tobie accueillit le compagnon divin que lui envoyait le ciel.

Agénor mit pied à terre, jeta la bride de son cheval au bras de Musaron, lui donna sa lance, accrocha son écu à l'arçon de sa selle, et traversa la foule conduit par le page.

Le More pâlit de nouveau. Il venait de reconnaître à son tour ce même chevalier franc qu'il avait rencontré sur la route de Coïmbre, et à l'écuyer duquel il n'avait point répondu.

Cependant Frédéric avait tendu ses bras à Agénor, et celui-ci s'y était précipité avec l'effusion d'un cœur de vingt ans.

C'était merveille que de voir ces deux beaux jeunes gens dont le visage respirait tous les nobles sentimens qui font si rarement complète l'image de la beauté sur la terre.

— Me suis-tu ? demanda don Frédéric à Agénor.

— Partout, répondit le chevalier.

— Mes amis, répondit le grand-maître de sa voix sonore et vibrante qui était l'amour de la multitude, je puis partir maintenant, et vous n'avez rien à craindre, don Agénor de Mauléon, mon frère, mon ami, la fleur des chevaliers francs, vient avec moi.

Et sur un signe du grand-maître, les tambours battirent une marche vive, les trompettes sonnèrent une fanfare joyeuse, l'écuyer amena à don Frédéric son beau cheval, blanc comme la neige, et tout le peuple cria d'une seule voix :

— Vive don Frédéric, grand-maître de Saint-Jacques ! Vive don Agénor, le chevalier franc !

En ce moment le chien de don Frédéric vint regarder en face le chevalier et le More. — Au More, il montra ses dents blanches avec un grognement sournois et menaçant ; au chevalier il fit mille caresses.

Le page passa avec un sourire triste sa main sur le cou du chien.

— Seigneur, dit Agénor au jeune prince, quand vous m'avez prié de vous suivre et que je vous ai répondu que je vous suivrais, je n'ai consulté que mon zèle, ainsi que j'ai fait en venant de Tarbes ici. De Tarbes ici je suis venu en seize jours, c'est une rude marche ; aussi mes chevaux sont-ils morts de fatigue, et je ne pourrais accompagner Votre Seigneurie bien loin.

— Eh ! s'écria don Frédéric, ne t'ai-je pas dit que mon palais était le tien ? Mes armes et mes chevaux sont à toi comme tout ce qui est à Coïmbre. Va choisir dans mes écuries des chevaux pour toi, des mules pour ton écuyer, ou plutôt, non, non, ne me quitte pas même un instant, Fernand se chargera de tout. Va faire seller Antrim, mon cheval de bataille, et demande en passant à l'écuyer de don Agénor ce qu'il préfère d'un cheval ou d'une mule. Quant à tes montures fatiguées, tu y tiens, et tout bon chevalier tient à la sienne, elles suivront à l'arrière-garde et on les ménagera.

Le page ne fit qu'un bond et disparut.

Pendant ce temps, le More qui croyait qu'on allait partir, était descendu pour aller faire le tour de sa litière et donner quelques ordres à ceux qui la gardaient. Mais voyant que le départ tardait et que les deux amis restés seuls s'apprêtaient à échanger quelques paroles confidentielles, il remonta vivement près d'eux et revint prendre sa place aux côtés du grand-maître.

— Seigneur Mothril, dit celui-ci, le chevalier que vous voyez est un de mes amis. C'est plus qu'un de mes amis, c'est mon frère d'armes ; je l'emmène avec moi à Séville, car je veux l'offrir à mon seigneur le roi de Castille pour capitaine, et si le roi consent à me le laisser après que je le lui aurai offert, je le bénirai. Car c'est une lame incomparable et un cœur plus vaillant encore que sa lame.

Le More répondit en excellent espagnol, quoique sa prononciation se ressentît de cet accent guttural qu'Agénor avait déjà remarqué quand, sur la route de Coïmbre, il avait prononcé ce seul mot arabe à la suite duquel il s'était remis en marche :

— Je remercie Votre Seigneurie de m'avoir appris le nom et la qualité du seigneur chevalier ; — mais le hasard m'avait déjà présenté le noble Français. Malheureusement, un étranger, un voyageur, quand il est comme moi d'une race ennemie, doit souvent se défier du hasard, — aussi n'ai-je point accueilli avec la courtoisie que j'eusse dû y mettre le seigneur Agénor, que tantôt je rencontrai dans la montagne.

— Ah ! ah ! dit Frédéric avec curiosité. Vos Seigneuries se sont déjà rencontrées.

— Oui, seigneur, répliqua Agénor en français, et je l'avoue, la négligence du seigneur More à répondre à une simple question que je lui avais fait faire par mon écuyer pour lui demander mon chemin, m'a quelque peu blessé. Nous sommes plus civils de l'autre côté des Pyrénées avec les étrangers nos hôtes.

— Messire, répondit Mothril en espagnol, vous faites erreur sur un point. Les Mores sont encore en Espagne, c'est vrai, mais ils ne sont déjà plus chez eux, et de ce côté-ci des Pyrénées, excepté à Grenade, les Mores ne sont plus eux-mêmes que les hôtes des Espagnols.

— Tiens, fit tout bas Musaron, qui s'était insensiblement approché des degrés, il comprend donc le français, maintenant ?

— Que ce nuage se dissipe entre vous ; le seigneur Mothril, ami, ministre de mon seigneur le roi de Castille, voudra bien, je l'espère, avoir quelque faveur pour le chevalier de Mauléon, ami et frère de son frère.

Le More s'inclina sans répondre, et comme Musaron, toujours curieux de savoir ce que renfermait la litière, s'en approchait plus près que Mothril ne désirait sans doute qu'on en approchât, il descendit les degrés ; et, sous prétexte d'aller faire à l'un de ses valets quelque recommandation oubliée, il alla se placer entre la litière et l'écuyer.

Frédéric profita de ce moment pour se pencher vers Agénor.

— Tu vois, lui dit-il, dans ce More, celui qui gouverne mon frère, et, par conséquent, celui qui me gouverne.

— Ah ! reprit Agénor, pourquoi cette parole amère ? Un prince de votre race, un chevalier de votre valeur, souvenez-vous-en toujours, don Frédéric, ne doit être gouverné que par Dieu.

— Et pourtant je vais à Séville, répondit en soupirant le grand-maître.

— Et pourquoi y allez-vous ?

— Le roi don Pedro m'en prie et les prières du roi don Pedro sont des ordres.

Le More paraissait partagé entre l'ennui de quitter sa litière et la crainte de laisser don Frédéric en dire trop au chevalier français. La crainte l'emporta, il revint près des deux amis.

— Seigneur, dit-il à don Frédéric, je viens annoncer à Votre Seigneurie une nouvelle qui contrariera ses projets. J'ai dû m'en éclaircir auprès de mon secrétaire, bien que j'en eusse déjà presque la certitude. — Le roi don Pedro a pour officier de ses gardes un capitaine de Tariffa, vaillant homme dans lequel il a mis toute sa confiance, quoiqu'il soit né ou plutôt quoique ses aïeux soient nés de l'autre côté du détroit. — Je craindrais donc que le seigneur français ne prît une peine inutile en venant à la cour du roi don Pedro. — Ce qui fait que je lui donnerai le conseil de rester à Coïmbre, d'autant plus que dona Padilla n'aime point les Français, la chose est sue.

— En vérité, dit Frédéric, c'est comme cela, seigneur Mothril ? Eh bien ! alors tant mieux, je garderai mon ami avec moi.

— Je ne suis pas venu en Espagne, mais en Portugal. Je ne suis pas venu pour servir le roi don Pedro, mais le grand-maître don Frédéric, dit Agénor avec fierté. Le service que je cherchais, je le tiens et n'en veux point d'autre. Voici mon maître.

Et il salua courtoisement son ami.

Le More sourit. Ses dents blanches étincelèrent sous sa barbe noire.

— Oh ! les belles dents, dit Musaron. Comme il doit bien mordre

En ce moment le page amena Antrim, le cheval de guerre du grand-maître, et la Coronella, la mule de Musaron. L'échange se fit aussitôt : Agénor de Mauléon monta sur le cheval frais, Musaron enfourcha la mule fraîche ; on remit les montures fatiguées aux mains des valets de suite, et, sur l'invitation du More, don Frédéric descendit les degrés et voulut monter à cheval à son tour.

Mais une seconde fois le beau chien aux longues soies blanches parut s'opposer à ce dessein. Il se plaça entre son maître et son cheval, repoussant son maître en hurlant.

Mais don Frédéric l'écarta du pied, et malgré toutes ces démonstrations de son chien fidèle, se mit en selle et donna l'ordre du départ. Alors, comme s'il eût compris cet ordre et que cet ordre l'eût désespéré, le chien sauta à la gorge du destrier et le mordit cruellement.

Le cheval se cabra en hennissant de douleur, et fit un bond de côté qui eût désarçonné tout autre qu'un cavalier aussi expérimenté que don Frédéric.

— Eh bien ! Allan, s'écria-t-il, — donnant à son chien le nom sous lequel on désignait sa race. — Méchant animal, deviens-tu enragé ?

Et il l'enveloppa avec la lanière du fouet qu'il tenait à la main d'un coup si violent que l'animal terrassé alla rouler à dix pas de là.

— Il faut tuer ce chien, dit Mothril.

Fernand regarda le More de travers.

Allan vint s'asseoir sur les degrés de l'alcazar, leva la tête, ouvrit la gueule, et hurla lamentablement une seconde fois.

Alors tout le peuple, qui avait assisté en silence à cette longue scène, éleva la voix, et le cri qui avait déjà retenti sortant d'une seule bouche devint un cri général.

— Ne partez pas, grand-maître don Frédéric, restez avec nous, grand-maître ! Qu'avez-vous besoin d'un frère quand vous avez un peuple ? Que vous promet donc Séville, que ne vous offre pas Coïmbre ?

— Monseigneur, dit Mothril, faut-il que je retourne près du roi, mon maître, et que je lui dise que votre chien, votre page et votre peuple ne veulent pas que vous veniez ?

— Non, seigneur Mothril, dit don Frédéric, nous partons ; en route, mes amis

Et saluant de la main le peuple, il se plaça en tête de la cavalcade, fendant la multitude silencieuse qui s'ouvrait devant lui.

On ferma les grilles dorées de l'alcazar, qui grincèrent en se refermant comme les portes rouillées d'un sépulcre vide.

Le chien resta sur les degrés tant qu'il put voir son maître, tant qu'il put espérer qu'il changerait de résolution et qu'il reviendrait, mais lorsqu'il eut perdu cet espoir, lorsque don Frédéric eut disparu au tournant de la rue qui conduisait à la porte de Séville, il s'élança à sa poursuite et en quelques élans le rejoignit, comme si, n'ayant pu l'empêcher de marcher au danger, il voulait au moins partager ce danger avec lui.

Dix minutes après on sortait de Coïmbre, et l'on reprenait la route par laquelle étaient venus le matin le More Mothril et Agénor de Mauléon.

IV

COMMENT MUSARON S'APERÇUT QUE LE MORE PARLAIT A SA LITIÈRE, ET QUE LA LITIÈRE RÉPONDAIT

La troupe du grand-maître se composait de trente-huit hommes en tout, y compris le chevalier franc et son écuyer, et sans compter le More et ses douze gardes, pages ou valets, des mules de charge portaient des bagages riches et nombreux ; car depuis huit jours déjà, don Frédéric était prévenu qu'il était attendu par son frère à Séville, lorsque Mothril arriva. Il avait alors donné l'ordre de partir à l'instant même, espérant que le More serait trop fatigué pour le suivre et demeurerait en arrière. Mais la fatigue semblait chose inconnue à ces fils du désert et à leurs chevaux qui semblaient descendre de ces cavales dont parle Virgile et que le vent fécondait.

On fit encore dix lieues le même jour, puis la nuit venue, on posa les tentes sur le versant des montagnes à l'extrémité desquelles s'élève Pombal.

Le More avait, durant cette première étape, exercé sur les deux amis une surveillance des plus assidues. Sous prétexte d'abord de faire ses excuses au chevalier français, et ensuite de racheter son impolitesse passée par sa courtoisie présente, il n'avait quitté Agénor que le temps nécessaire pour aller échanger quelques paroles avec les gardiens de la litière. Mais si courtes que fussent ces absences auxquelles semblait le condamner un sentiment plus fort que tous les autres, Agénor eut le temps de dire au grand-maître :

— Seigneur don Frédéric, daignez m'apprendre, je vous prie, d'où vient cette insistance du seigneur Mothril à nous suivre et à nous entretenir. Il vous aime donc bien, monseigneur, car pour moi je ne crois pas avoir reçu ses avances un peu tardives de façon à lui inspirer une grande affection pour moi.

— Je ne sais si Mothril m'aime beaucoup, dit don Frédéric, mais je sais qu'il hait fort dona Padilla, maîtresse du roi.

Agénor regarda le grand-maître en homme qui a entendu mais qui n'a pas compris. Mais le More aux écoutes arriva aussitôt, et don Frédéric n'eut que le temps de dire au chevalier :

— Parlez d'autre chose.

Agénor s'empressa d'obéir, et comme cette pensée se présentait naturellement à son esprit :

— A propos, seigneur don Frédéric, dit-il, veuillez m'apprendre comment s'est accoutumée à l'Espagne notre dame honorée Blanche de Bourbon, reine de Castille. Il y a bien des inquiétudes en France sur cette bonne princesse, que tant de vœux ont accompagnée à son départ de Narbonne, où vous l'étiez venu prendre de la part du roi son époux.

Agénor n'avait pas achevé qu'il se sentit vivement heurté au genou gauche par le genou droit du page, qui, comme entraîné par son cheval, vint passer entre don Frédéric et son ami, et tout en s'excusant auprès du chevalier, pour lui et sa monture, lui adressa un regard capable de faire rentrer les paroles dans la gorge du plus indiscret.

Cependant don Frédéric comprit qu'il fallait répondre, car dans la situation où il se trouvait, le silence devait être interprété plus mal encore que ses paroles.

— Mais, interrompit Mothril, qui paraissait avoir à soutenir la conversation un intérêt pareil à celui qu'avait Frédéric à la laisser tomber, le seigneur Agénor n'a-t-il donc point reçu de nouvelles de dona Bianca depuis qu'elle est en Espagne ?

— Seigneur More, répondit le chevalier tout surpris, — depuis deux ou trois ans je fais la guerre avec les Grandes compagnies contre l'Anglais, ennemi de mon maître le roi Jean, prisonnier à Londres, et de notre régent, le prince Charles, — qu'on appellera un jour Charles le Sage, tant il montre une précoce prudence et une haute vertu.

— Quelque part que vous fussiez, répondit Mothril, j'aurais cru cependant que l'affaire de Tolède avait fait assez de bruit pour que ce bruit fût parvenu jusqu'à vous.

Don Frédéric pâlit légèrement, et le page porta son doigt à ses lèvres pour faire signe à Agénor de se taire.

Agénor comprit parfaitement et se contenta de murmurer intérieurement : Espagne ! Espagne ! terre de mystères !

Mais ce n'était point là le compte de Mothril.

— Puisque vous n'êtes pas mieux renseigné que cela sur la belle-sœur de votre régent, seigneur chevalier, dit-il, c'est moi qui vais vous dire ce qu'elle est devenue.

— A quoi bon, seigneur Mothril, dit don Frédéric ; la question qu'a faite mon ami don Agénor est une de ces questions banales qui demandent une réponse par oui ou par non, et point un de ces longs récits qui n'auraient aucun intérêt pour un auditeur étranger à l'Espagne.

— Mais, dit Mothril, si le seigneur Agénor est étranger à l'Espagne, au moins n'est-il point étranger à la France, et la signora dona Bianca est française. D'ailleurs le récit ne sera pas long, et il est nécessaire qu'allant à la cour du roi de Castille, le seigneur Agénor sache ce qu'on y dit et ce qu'on n'y doit pas dire.

Don Frédéric poussa un soupir et rabattit son grand manteau blanc sur ses yeux, comme pour éviter les derniers rayons du soleil couchant.

— Vous avez accompagné dona Bianca de Narbonne à Urgel, reprit Mothril : est-ce point la vérité, ou m'a-t-on trompé, seigneur Agénor ?

— C'est la vérité, dit le chevalier, devenu circonspect par l'avis du page et par la physionomie assombrie de don Frédéric, mais incapable cependant de dissimuler la vérité.

— Eh bien ! elle continua son chemin vers Madrid, traversant l'Aragon et une partie de la Castille Nouvelle sous la garde du seigneur don Frédéric, qui la conduisit à Alcala, où les noces royales furent célébrées avec une magnificence digne des illustres époux ; mais dès le lendemain, le motif est resté un mystère, continua Mothril en lançant sur Frédéric un de ces regards acérés et brillans qui lui étaient habituels, dès le lendemain le roi revint à Madrid laissant sa jeune femme plutôt prisonnière que reine au château d'Alcala.

Mothril s'interrompit un instant pour voir si l'un ou l'autre des deux amis dirait quelque chose en faveur de dona Bianca ; mais tous deux se turent. Le More continua donc :

— A partir de ce moment, il y eut séparation complète entre les deux époux. Bien plus, un concile d'évêques prononça le divorce ; il fallait, vous en conviendrez, chevalier, qu'il y eût de bien graves motifs de plaintes contre la femme étrangère, continua le More avec son rire ironique, pour qu'une société aussi respectable et aussi sainte qu'un concile rompît le lien que la politique et que la religion avaient formé.

— Oh bien, reprit Frédéric incapable de cacher plus longtemps ses sentimens secrets, ou bien que ce concile fût tout dévoué au roi don Pedro.

— Oh ! fit Mothril avec cette naïveté qui rend la plaisanterie plus aiguë et plus amère, comment supposer que quarante deux saints personnages, dont la mission est de diriger la conscience des autres, aient ainsi manqué à la leur. C'est impossible, ou alors que penser d'une religion représentée par de pareils ministres ?

Les deux amis gardèrent le silence.

— Vers ce temps le roi tomba malade, et l'on crut qu'il allait mourir. Alors les ambitions cachées commencèrent à se faire jour ; le seigneur don Henry de Transtamare...

— Seigneur Mothril, dit Frédéric saisissant cette occasion de répondre au More, n'oubliez pas que don Henry de Transtamare est mon frère jumeau, et que je ne permettrai pas plus qu'on en dise du mal devant moi que de mon frère don Pedro, roi de Castille.

— C'est juste, répondit Mothril ; excusez-moi, illustre grand-maître. J'avais oublié votre fraternité en voyant don Henry si rebelle et vous si affectionné au roi don Pedro. Je ne parlerai donc que de madame Blanche.

— More damné ! murmura don Frédéric.

Agénor lança au grand-maître un regard qui voulait dire : Faut-il vous débarrasser de cet homme, monseigneur ? ce sera bientôt fait.

Mothril fit semblant de ne pas entendre les paroles et de ne pas voir le regard.

— Je disais donc que les ambitions commencèrent à se faire jour, que les dévoûmens se relâchèrent, et qu'au moment où le roi don Pedro touchait presque à l'éternité, les portes du château d'Alcala s'ouvrirent, et qu'une nuit dona Bianca en sortit escortée d'un chevalier inconnu qui la conduisit jusqu'à Tolède où elle demeura cachée. Mais la Providence voulut que notre roi bien-aimé don Pedro, protégé par les prières de tous ses sujets et probablement par celles de sa famille, revînt à la force et à la santé. Ce fut alors qu'il apprit la fuite de dona Bianca, l'aide du chevalier inconnu et le lieu où la fugitive s'était retirée, les uns disent que c'était pour la reconduire en France, et moi je suis de l'avis de ceux-là, d'autres disent que c'était pour la renfermer dans une prison plus étroite que la première. Mais en tout cas, quelle que fût l'intention du roi son époux, dona Bianca, prévenue à temps des ordres qui venaient d'être donnés, se réfugia dans la cathédrale de Tolède, un dimanche, au milieu du service divin, et là elle déclara aux habitans qu'elle réclamait le droit d'asile et qu'elle se mettait sous la sauvegarde du Dieu des chrétiens. Il paraît que dona Bianca est belle, continua le More en jetant successivement les yeux sur le chevalier et sur le grand-maître comme pour les interroger, — trop belle même. Quant à moi, je ne l'ai jamais vue. Sa beauté, le mystère attaché à ses malheurs, puis, qui sait ? peut-être des influences longuement préparées, émurent toutes les âmes en sa faveur. L'évêque, qui était un de ceux qui avaient déclaré le mariage nul, fut chassé de l'église, que l'on changea en une forteresse, et où l'on s'apprêta à défendre dona Bianca contre les gardes du roi qui s'approchaient.

— Comment, s'écria Agénor, les gardes comptaient enlever dona Bianca dans une église ? des chrétiens consentaient à violer le droit d'asile ?

— Eh ! mon Dieu, oui ! répondit Mothril. Le roi don Pedro s'était adressé d'abord à ses archers Mores, mais ceux-ci le supplièrent de considérer que le sacrilège serait plus grand encore en employant des Infidèles à une telle profanation, et don Pedro comprit leur scrupule. Il s'adressa donc à des chrétiens qui acceptèrent. Que voulez-vous, seigneur chevalier, toutes les religions sont pleines de pareilles contradictions, et celles qui en ont le moins sont les meilleures.

— Voudrais-tu dire, infidèle que tu es, s'écria le grand-maître, que la religion du Prophète vaut mieux que la religion du Christ !

— Non, illustre grand-maître, je ne veux rien dire de pareil, et Dieu garde un pauvre atome de poussière comme je suis, d'avoir une opinion quelconque en une pareille matière ! Non. Dans ce moment je ne suis qu'un simple narrateur, et je raconte les aventures de madame Blanche de Bourbon, comme disent les Français, ou de dona Bianca de Bourbon, comme disent les Espagnols.

— Invulnérable ! murmura don Frédéric.

— Tant il y a, continua Mothril, que les gardes commirent cet affreux sacrilège de pénétrer dans l'église, et qu'ils allaient en arracher dona Bianca, quand tout à coup un chevalier tout couvert de fer, la visière baissée, sans doute le même chevalier inconnu qui avait aidé la prisonnière à fuir, s'élança à cheval dans l'église.

— A cheval ! s'écria Agénor.

— Oui, sans doute, reprit Mothril ; c'est une profanation, mais peut-être était-ce un chevalier à qui son nom, son rang, ou quelque ordre militaire donnait ce droit. Il existe plusieurs privilèges de ce genre en Espagne. Le grand-maître de Saint-Jacques, par exemple, a le droit d'entrer casqué et éperonné dans toutes les églises de la chrétienté. N'est-il pas vrai, seigneur don Frédéric ?

— Oui, répondit don Frédéric d'une voix sourde, c'est la vérité.

— Eh bien ! reprit le More, ce chevalier entra dans l'église, repoussa les gardes, appela toute la ville aux armes, et à sa voix la ville se révolta, chassa les soldats du roi don Pedro, et ferma ses portes.

— Mais depuis, le roi mon frère s'est bien vengé, dit don Frédéric, et les vingt-deux têtes qu'il a fait tomber, sur la place publique de Tolède, lui ont valu à juste titre le surnom de Justicier.

— Oui, mais dans ces vingt-deux têtes n'était point celle du chevalier rebelle, car nul n'a jamais su quel était ce chevalier.

— Et qu'a fait le roi de dona Bianca ? demanda Agénor.

— Dona Bianca a été envoyée au château de Xérès, où elle est retenue prisonnière, quoiqu'elle eût mérité un plus grand supplice peut-être que celui de la prison.

— Seigneur More, dit don Frédéric, ce n'est point à nous à décider quelle peine ou quelle récompense ont mérité ceux-là que Dieu a élus pour les mettre à la tête des nations. Il n'y a que Dieu au-dessus d'eux ; c'est à Dieu seul à les punir ou à les récompenser.

— Notre seigneur parle dignement, répondit Mothril en croisant ses deux mains sur sa poitrine et en inclinant la tête jusque sur le cou de son cheval, et son humble esclave avait tort de parler ainsi qu'il l'a fait.

Ce fut en ce moment que l'on arriva au lieu fixé pour la halte du soir et que l'on s'arrêta pour dresser les tentes.

Comme le More s'éloignait pour assister à la descente de sa litière, don Frédéric s'approcha du chevalier.

— Ne me parlez plus ! dit-il vivement, de rien qui touche ni au roi ni à dona Bianca, ni à moi-même, devant ce More damné, qu'il me prend à chaque instant l'envie de faire étrangler par mon chien, ne m'en parlez plus jusqu'au repas du soir, car alors nous serons seuls et pourrons causer à loisir.

— Et Mothril le More sera forcé de nous laisser seuls, il ne mange pas avec les chrétiens ; — d'ailleurs, il a sa litière à surveiller.

— C'est donc un trésor que renferme cette litière ?

— Oui, répondit Frédéric en souriant, vous ne vous trompez point, c'est son trésor.

En ce moment Fernand s'approcha ; Agénor avait déjà commis dans cette journée assez d'indiscrétions pour craindre d'en commettre de nouvelles. — Mais sa curiosité, pour être comprimée, n'en fut que plus vive.

Fernand s'approchait pour prendre les ordres de son

— C'est un bien faible rempart pour garder un secret qu'une muraille de toile, dit-il. On peut voir par dessous, on peut entendre au travers.

— Alors, dit Mauléon, parlons d'autre chose : malgré ma curiosité bien naturelle, j'attendrai. Et d'ailleurs, quand Satan prendrait à tache de nous en empêcher, nous trouverons bien un moment d'ici à Séville pour échanger quelques paroles sans avoir rien à craindre.

— Si vous n'eussiez pas été si fatigué, dit don Frédéric, je vous eusse invité à sortir avec moi de ma tente et à pied, munis chacun de notre épée, enveloppés de nos manteaux,



Au cri de détresse, Mores et Espagnols sortirent des tentes.

maître, — car la tente de don Frédéric venait d'être dressée au centre du camp.

— Fais-nous servir, mon bon Fernand, dit le prince au jeune homme, — le chevalier doit avoir faim et soif.

— Et je reviendrai, dit Fernand. Vous savez que j'ai promis de ne point vous quitter, et vous savez à qui je l'ai promis ?

Une rougeur fugitive monta aux joues du grand-maître.

— Reste donc avec nous, enfant, dit-il, car je n'ai pas de secret pour toi.

Le repas fut servi sous la tente du grand-maître. Mothril, en effet, n'y assista pas.

— Maintenant que nous sommes seuls, dit Agénor, car c'est comme si nous étions seuls, puisque, vous l'avez dit vous-même, vous n'avez point de secrets pour ce jeune homme, dites-moi, cher seigneur, ce qui s'est passé, afin que je ne commette rien à l'avenir de semblable à ce que j'ai fait tout à l'heure.

Don Frédéric regarda avec inquiétude autour de lui.

accompagnés de Fernand ; nous eussions été causer dans quelque endroit de la plaine assez découvert pour être certains qu'à cinquante pas de nous, le More, se changeât-il en serpent, sa première forme, ne pourrait nous écouter.

— Seigneur, répondit Agénor avec ce sourire que donnent la vigueur et l'inépuisable confiance de la jeunesse, je ne suis jamais fatigué. Souvent, après avoir chassé l'isard toute la journée sur les pics les plus élevés de nos montagnes, lorsque je rentrais le soir, mon noble tuteur Ernauton de Sainte-Colombe me disait : Agénor, on a reconnu le pied d'un ours dans la montagne, je connais sa passée ; voulez-vous venir l'attendre avec moi ? — Je ne prenais que le temps de déposer le gibier que je rapportais et quelque heure qu'il fût, je repartais pour cette nouvelle course.

— Allons donc, dit Frédéric.

Ils quittèrent leurs casques et leurs cuirasses, et s'enveloppèrent de leur manteau, moins encore à cause des nuits toujours froides entre les montagnes, que pour rester inconnus, et sortant de leurs tentes, ils s'acheminèrent dans

la direction qui devait plus vite les conduire hors du camp.

Le chien voulut les suivre, mais don Frédéric lui fit un geste, et l'intelligent animal se coucha à la porte de la tente ; il était si connu de tout le monde, qu'il eût bientôt trahi l'incognito des deux amis.

Dès les premiers pas ils furent arrêtés par une sentinelle.

— Quel est ce soldat ? demanda don Frédéric à Fernand, en faisant un pas en arrière.

— C'est Ramon l'arbalestrier, monseigneur, répondit le page : j'ai voulu qu'on fît bonne garde autour du lit de Votre Seigneurie, et j'ai placé moi-même une ligne de sentinelles ; j'ai promis de veiller sur vous, vous le savez.

— Alors, dis-lui qui nous sommes, dit le grand-maître, à celui-là il n'y a pas d'inconvénient de révéler notre nom.

Fernand s'approcha de la sentinelle et lui dit un mot tout bas. Le soldat releva son arbalète, et se rangeant respectueusement, laissa passer les promeneurs.

Mais à peine eurent-ils fait cinquante pas qu'une forme blanche et immobile se dessina dans l'obscurité. Le grand-maître, ignorant qui ce pouvait être, marcha droit à l'espèce de fantôme. C'était une seconde sentinelle enveloppée d'un caban et qui abaissa sa lance en disant en espagnol, mais avec l'accent guttural des Arabes :

— On ne passe pas.

— Et celui-là, demanda don Frédéric à Fernand, qui est-il ?

— Je ne le connais pas, répondit Fernand.

— Ce n'est donc pas toi qui l'as placé ?

— Non, car c'est un More.

— Laisse-nous passer, dit don Frédéric en arabe.

Le More secoua la tête et continua de présenter à la poitrine du grand-maître la pointe large et acérée de sa hallebarde.

— Que signifie cela ? suis-je donc prisonnier, moi, le grand-maître, moi, le prince ? Holà ! mes gardes, à moi !

De son côté, Fernand tira un sifflet d'or de sa poche et siffla.

Mais, avant les gardes, avant même la sentinelle espagnole, placée à cinquante pas derrière les promeneurs apparut, rapide et bondissant, le chien de don Frédéric, qui, reconnaissant la voix de son maître et comprenant qu'il appelait du secours, accourait tout hérissé, et, d'un seul élan, d'un élan de tigre, s'élança sur le More et l'étreignit si rudement à la gorge à travers les plis de son caban, que le soldat tomba en poussant un cri d'alarme.

Au cri de détresse, Mores et Espagnols sortirent des tentes. Les Espagnols, tenant un flambeau d'une main et leur épée de l'autre ; les Mores silencieusement et sans lumière, se glissant dans l'ombre, pareils à des animaux de proie.

— Ici, Allan ! cria le grand-maître.

Le chien, à cette voix, lâcha lentement et comme à regret sa proie, et revint, à reculons et les yeux fixés sur le More qui se relevait sur un genou, s'acculer aux jambes de son maître, prêt à s'élancer de nouveau sur un signe de lui.

En ce moment Mothril arriva.

Le grand-maître se retourna vers lui, et avec cette double majesté qui le faisait à la fois prince de cœur et de naissance :

— Qui donc, dit-il, a placé des sentinelles dans mon camp, répondez, Mothril ? Cet homme est à vous. Qui l'a mis où il est ?

— Dans votre camp, seigneur, répondit Mothril avec la plus grande humilité, oh ! jamais je n'aurais eu une telle audace ; j'ai ordonné seulement au fidèle serviteur que voici, et il montrait le More agenouillé sur un genou et tenant sa gorge sanglante entre ses deux mains, de faire la garde, de peur des surprises nocturnes, et il aura outrepassé mes ordres, ou n'aura pas reconnu Votre Seigneurie ; mais, en tout cas, s'il a offensé le frère de mon roi, et qu'on juge que l'offense soit digne de mort, il mourra.

— Non pas, dit don Frédéric. C'est la mauvaise intention qui fait le coupable, et du moment où vous me répondez que la sienne était bonne, seigneur Mothril, c'est moi qui lui dois un dédommagement pour la vivacité de mon chien. Fernand, donne ta bourse à cet homme.

Fernand s'approcha avec répugnance du blessé, et lui jeta sa bourse qu'il ramassa.

— Maintenant, seigneur Mothril, dit don Frédéric, en homme qui n'admettra pas la moindre contradiction à sa volonté, — merci de votre sollicitude, mais elle est inutile, — mes gardes et mon épée suffisent pour me défendre ; — employez donc votre épée à vous garder, vous et votre litière ; — et maintenant que vous savez que je n'ai plus besoin ni de vous ni des vôtres, retournez sous votre tente, seigneur Mothril, et dormez en paix.

Le More s'inclina, et don Frédéric passa outre.

Mothril le laissa s'éloigner, et quand il eût vu les trois formes du prince, du chevalier et du page, se perdre dans l'obscurité, il s'approcha de la sentinelle.

— Es-tu blessé ? lui dit-il à voix basse.

— Oui, dit la sentinelle d'un air sombre.

Gravement ?

— Les dents de l'animal maudit ont pénétré dans ma gorge de toute leur longueur.

— Souffres-tu ?

Beaucoup.

— Trop pour que tu puisses te venger ?

— Qui se venge ne souffre plus ; ordonnez.

— J'ordonnerai quand il sera temps ; viens.

Et tous deux rentrèrent dans le camp.

Tandis que Mothril et le soldat blessé rentraient dans le camp, don Frédéric, accompagné d'Agénor et de Fernand, s'enfonçait dans la campagne sombre dont la sierra d'Estrella formait l'horizon ; de temps en temps il lançait, ou devant ou derrière lui, le chien au flair infaillible et qui, s'ils eussent été suivis, eût certainement averti son maître de la présence d'un espion.

Dès qu'il se crut assez éloigné pour que l'accent de sa voix ne parvînt pas jusqu'au camp, don Frédéric s'arrêta et posa sa main sur l'épaule du chevalier.

— Écoute, Agénor, lui dit-il avec cet accent profond qui indique que la voix sort du cœur, ne me parle plus jamais de la personne dont tu as prononcé le nom ; car si tu en parles devant des étrangers, tu feras rougir mon front et trembler ma main, si tu m'en parlais quand nous serions seuls, tu ferais défaillir mon âme : voilà tout ce que je puis te dire. La malheureuse dona Bianca n'a pas su gagner les bonnes grâces de son royal époux : à la Française si pure et si douce, il a préféré Maria Padilla, la hautaine et ardente Espagnole. Toute une lamentable histoire de soupçons, de guerre et de sang, est enfermée dans le peu de mots que je viens de te dire. Un jour, s'il en est besoin, je t'en dirai davantage ; mais d'ici là, observe, Agénor, et ne me parle plus d'elle ; je n'y pense que trop sans qu'on m'en parle.

A ces mots, Frédéric s'enveloppa dans son manteau comme pour isoler et ensevelir avec lui une immense douleur.

Agénor resta pensif auprès du grand-maître; il essayait, en rappelant ses souvenirs, de pénétrer les portions du secret de son ami où il pouvait lui être utile, et auquel il comprenait que l'appel qu'il lui avait fait n'était point étranger.

Le grand-maître comprit ce qui se passait dans le cœur d'Agénor.

— Voilà ce que je te voulais dire, ami, ajouta-t-il. Tu vivras désormais près de moi, et certes, comme je n'aurai pas de précautions à prendre contre mon frère, sans que je te parle d'elle, sans que tu m'en parles, tu finiras par sonder cet abîme qui m'épouvante moi-même ; mais pour le moment nous allons à Séville, les fêtes d'un tournoi m'y attendent ; le roi mon frère veut me faire honneur, dit-il, et en effet il m'a envoyé, comme tu l'as vu, don Mothril, son conseiller et son ami.

Fernand haussa les épaules en signe à la fois de haine et de mépris.

— J'obéis donc, reprit Frédéric, répondant à sa propre pensée ; mais en quittant Coïmbre j'avais déjà des soupçons : ces soupçons, la surveillance qu'on exerce autour de moi les a confirmés. Je veillerai donc. Je n'ai pas seulement deux yeux, j'ai encore ceux de mon dévoué serviteur Fernand ; et si Fernand me quitte pour quelques mission secrète et indispensable, tu resteras, toi, car je vous aime tous deux d'une égale amitié.

Et don Frédéric tendit à chacun des jeunes gens une main qu'Agénor posa respectueusement sur son cœur et que Fernand couvrit de baisers.

— Seigneur, dit Mauléon, je suis heureux d'aimer et d'être aimé ainsi, mais j'arrive bien tard pour prendre ma part d'une si vive amitié.

— Tu seras notre frère, dit don Frédéric, tu entreras dans notre cœur comme nous dans le tien, et maintenant ne parlons plus que des fêtes et des beaux coups de lance qui nous attendent à Séville. Venez, et rentrons au camp.

Derrière la première tente qu'il dépassa, don Frédéric trouva Mothril debout et éveillé ; — il s'arrêta, et regarda le More sans pouvoir dissimuler l'ennui que lui causait cette espèce d'obsession.

— Seigneur, dit-il à don Frédéric, voyant que personne ne dormait au camp, il m'est venu une pensée : puisque les journées sont si brûlantes, ne plairait-il pas à Votre Altesse de se mettre en route ? la lune se lève, la nuit est douce et superbe ; ce sera autant d'impatience abrégée au roi votre frère.

— Mais vous, dit Frédéric, mais votre litière ?

— Oh ! Seigneur, répondit le More, moi et tous les miens sommes aux ordres de Votre Seigneurie.

— Allons donc, je le veux bien, dit Frédéric, donnez les ordres pour le départ.

Pendant qu'on sellait les chevaux et les mules, pendant qu'on levait les tentes, Mothril s'approcha de la sentinelle blessée.

— Si nous faisons dix lieues cette nuit, lui demanda-t-il,

aurons-nous traversé la première chaîne de montagnes?

— Oui, répondit le soldat.

— Et si nous partons demain vers sept heures du soir, a quelle heure serons-nous au gué de la Zezère?

— A onze heures.

A l'heure indiquée par le soldat, on était arrivé au campement. Cette manière de voyager, comme l'avait prévu le More, avait été agréable pour tout le monde, et lui particulièrement y avait gagné de soustraire plus facilement sa litière aux regards curieux de Musaron.

Car une seule préoccupation tenait le digne écuyer, c'était de savoir quelle espèce de trésor était renfermée dans la boîte dorée que Mothril gardait avec tant de soin.

Aussi, en véritable enfant de la France qu'il était, ne tint-il aucun compte des exigences du nouveau climat dans lequel il se trouvait, et par la plus grande chaleur du jour se mit-il à rôder autour des tentes.

Le soleil dardait d'aplomb: tout était désert dans le camp, Frédéric, pour se livrer tout entier à ses pensées, s'était retiré sous sa tente. Fernand et Agénor causaient sous la leur, quand ils virent paraître tout à coup Musaron sur le seuil. L'écuyer avait cette figure riante de l'homme qui est presque arrivé à un but longtemps cherché.

— Seigneur Agénor, dit-il, une grande découverte!

— Laquelle? demanda le chevalier, habitué aux facétieuses sorties de son écuyer.

— C'est que don Mothril parle à sa litière et que sa litière lui répond.

— Et que se disent-ils? demanda le chevalier.

— J'ai bien entendu la conversation, mais je n'ai pas pu la comprendre, dit Musaron, attendu que le More et sa litière parlaient arabe.

Le chevalier haussa les épaules.

— Que dites-vous de cela Fernand?, demanda-t-il. Voilà, si l'on en croit Musaron, le trésor de don Mothril qui parle.

— Il n'y a rien d'étonnant à cela, répondit le page, attendu que le trésor de don Mothril est une femme.

— Ah! . fit Musaron assez décontenancé.

— Jeune? demanda vivement Agénor.

— Cest probable.

— Belle?

— Ah! vous m'en demandez trop, seigneur chevalier, et c'est une question, je crois, à laquelle peu de personnes, de la suite même de don Mothril, pourraient répondre.

— Eh bien! je le saurai, moi, dit Agénor.

— Comment cela?

— Puisque Musaron est bien parvenu jusqu'à la tente, j'y parviendrai bien moi-même. Nous sommes habitués, nous autres chasseurs de montagne, à nous glisser de rochers en rochers et à surprendre les isards au sommet de nos pics. Le seigneur don Mothril ne sera pas plus fin ni plus ombrageux qu'un isard.

— Soit! dit Fernand, emporté de son côté par un élan de folle jeunesse; mais à une condition, c'est que j'irai avec vous.

— Venez, et pendant ce temps Musaron veillera.

Agénor ne s'était pas trompé, et tant de précautions même n'étaient pas nécessaires. Il était onze heures du matin. Le soleil d'Afrique dardait ses plus chauds rayons, le camp semblait abandonné; les sentinelles espagnoles et mores avaient cherché l'ombre soit d'un rocher, soit d'un arbre solitaire, de sorte que, moins les tentes qui donnaient au paysage une apparence momentanée d'habitation, on se serait cru dans un désert.

La tente de don Mothril était la plus éloignée. Pour l'isoler encore, ou pour lui donner un peu de fraîcheur, il l'avait appuyée à un bouquet d'arbres. Dans cette tente, il avait introduit la litière, et devant la porte une grande pièce d'étoffe turque retombait qui empêchait le regard de pénétrer dans l'intérieur. Musaron leur désigna de la main cette tente comme étant celle qui renfermait le trésor. A l'instant même, tout en laissant Musaron à la place où il était, et d'où il pouvait voir tout ce qui se passait du côté de la tente qui regardait le camp, les deux jeunes gens firent un détour et gagnèrent l'extrémité du bois; une fois arrivés là, retenant leur haleine, suspendant leurs pas, écartant avec soin les branches dont le froissement eût révélé leur présence, ils s'avancèrent, et sans être entendus de don Mothril, ils parvinrent jusqu'à la toile circulaire au centre de laquelle se trouvaient le More et sa litière.

On ne pouvait pas voir, mais on pouvait entendre

— Oh! dit Agénor, la conversation ne nous apprendra pas grand'chose, car ils parlent arabe.

Fernand porta le doigt à ses lèvres. — J'entends l'arabe, dit-il, laissez-moi écouter.

Le page prêta l'oreille, et le chevalier demeura en silence.

— C'est étrange, dit Fernand après un instant d'attention, ils parlent de vous.

— De moi, dit Agénor, impossible!

— Si fait, je ne me trompe point.

— Et que disent-ils?

— Don Mothril seul a parlé jusqu'ici. Il vient de demander: Est-ce le chevalier au panache rouge?

Au moment même une voix mélodieuse et vibrante, une de ces voix qui semblent semer de l'ambre et des perles, et qui font écho dans le cœur, répondit:

— Oui, c'est le chevalier au panache rouge; il est jeune et beau.

— Jeune, sans doute, répondit Mothril, car à peine il a vingt ans, mais beau, c'est ce que je nie.

— Il porte bien ses armes et semble vaillant.

— Vaillant! un pillard! un vautour des Pyrénées qui vient s'abattre encore sur le cadavre de notre Espagne!

— Que dit-il? demanda Agénor

Le page lui répéta en riant les paroles de Mothril.

Le rouge monta au front du chevalier; il mit la main sur la poignée de son épée et la tira à moitié du fourreau. Fernand l'arrêta.

— Seigneur, dit-il, voilà le salaire des indiscrets; mais sans doute j'aurai mon tour: écoutons.

La douce voix reprit, toujours en arabe:

— C'est le premier chevalier de France que je vois; pardonnez-moi donc un peu de curiosité. Les chevaliers de France sont renommés pour leur courtoisie, à ce qu'on assure Celui-là est-il au service du roi don Pedro?

— Aïssa, dit Mothril avec un accent de rage concentrée, ne me parlez plus de ce jeune homme.

— C'est vous qui m'en avez parlé, répondit la voix, lorsque nous le rencontrâmes dans la montagne, et qui, après m'avoir promis de faire halte sous les arbres où il nous avait devancés, m'exhortâtes, toute fatiguée que j'étais, à supporter une fatigue de plus pour arriver à Coïmbre avant que le seigneur français eût pu parler à Frédéric.

Fernand appuya sa main sur le bras du chevalier; il lui sembla que le voile se déchirait et mettait à nu le secret du More.

— Que dit-il donc? demanda le chevalier.

Fernand lui répéta mot pour mot les paroles de Mothril.

Cependant la même voix continuait avec un accent qui allait jusqu'au cœur du chevalier, quoiqu'il ne comprît pas les paroles:

— S'il n'est pas vaillant, dit-elle, pourquoi donc paraissez-vous si fort le redouter?

— Je me défie de tout le monde et ne redoute personne, répondit Mothril. Puis, je trouve inutile que vous vous occupiez d'un homme que bientôt vous ne devez plus voir.

Mothril avait prononcé ces derniers mots avec un accent qui ne laissait pas de doute sur leur signification; aussi Agénor comprit-il au mouvement que fit le page qu'il venait de surprendre quelque chose d'important.

— Tenez-vous sur vos gardes, sire de Mauléon, dit-il Soit pour cause de politique, soit par haine jalouse, vous avez dans don Mothril un ennemi.

Agénor sourit dédaigneusement.

Tous deux se remirent à écouter, mais n'entendirent plus rien Quelques secondes après, à travers les arbres, ils aperçurent Mothril qui s'éloignait et qui prenait le chemin de la tente de don Frédéric.

— Il me semble, dit Agénor, que ce serait le moment de la voir et de lui parler, à cette belle Aïssa, qui a tant de sympathie pour les chevaliers de France.

— La voir, oui, dit Fernand; lui parler, non. Car croyez bien que Mothril ne s'est pas éloigné sans laisser ses gardes à la porte.

Et avec la pointe de son poignard, il fit dans la couture de la tente une étroite ouverture, mais qui, si étroite qu'elle fût, permettait au regard de pénétrer dans l'intérieur.

Aïssa était couchée sur une espèce de lit d'étoffe pourpre brodée d'or; elle était plongée dans une de ces rêveries muettes et souriantes particulières aux femmes d'Orient, dont la vie tout entière appartient aux sensations physiques. Une de ses mains tenait cet instrument de musique qu'on appelle la guzla. L'autre était noyée dans ses cheveux noirs semés de perles, qui faisaient ressortir d'autant mieux ses doigts fins et effilés à ongles rougis par le carmin. Un regard long et humide, qui semblait chercher, pour se fixer sur lui, l'objet qu'elle voyait dans sa pensée, jaillissait de sa paupière aux cils soyeux.

— Qu'elle est belle! murmura Agénor.

— Seigneur, — dit Fernand, — songez-y; c'est une Moresque, et par conséquent une ennemie de notre sainte religion.

— Bah! dit Agénor, je la convertirai.

En ce moment on entendit tousser Musaron, c'était le signal convenu si quelqu'un s'approchait du bois et les deux jeunes gens reprirent, avec les mêmes précautions qu'ils avaient employées, le même chemin qu'ils avaient fait. Arrivés à la lisière, ils aperçurent, venant par la route de Séville, une petite troupe composée d'une douzaine de cavaliers arabes et castillans. Ils allèrent droit à

Mothril, qui les avait aperçus, s'était arrêté à quelques pas de la tente du grand-maître. Ces cavaliers venaient de la part du roi don Pedro, et apportaient une nouvelle dépêche à son frère. Cette dépêche était accompagnée d'une lettre pour Mothril. Le More lut la lettre qui lui était destinée, et entra dans la tente de don Frédéric, en invitant les nouveaux venus à attendre un instant, dans le cas où il plairait au grand-maître de leur demander quelque explication.

— Encore! dit don Frédéric en apercevant Mothril sur le seuil de sa porte.

— Seigneur, dit le More, ce qui me donne cette hardiesse de pénétrer jusqu'à vous, c'est un message de notre honoré roi, qui vous est adressé et que je n'ai pas voulu tarder à vous remettre.

Et il tendit la lettre à don Frédéric, qui la prit avec une certaine hésitation. Mais, aux premières lignes qu'il lut, le front du grand-maître s'éclaircit.

La dépêche disait :

« Mon frère bien-aimé, hâte-toi, car déjà ma cour est remplie de chevaliers de toutes nations. Séville est en joie dans l'attente de l'arrivée du vaillant grand-maître de Saint-Jacques. Ceux que tu amèneras avec toi seront les bienvenus; mais n'embarrasse pas ta marche d'un long cortège. Ma gloire sera de te voir, mon bonheur de te voir vite. »

En ce moment, Fernand et Agénor, à qui cette nouvelle troupe se dirigeant vers la tente de don Frédéric causait quelque inquiétude, entrèrent à leur tour.

— Tenez, dit don Frédéric en tendant à Agénor la lettre du roi; lisez, et voyez quelle réception nous aurons.

— Votre Altesse ne dit-elle point quelques mots de bienvenue à ceux qui lui ont apporté cette lettre? demanda Mothril.

Don Frédéric fit un signe de la tête et sortit; puis, quand il les eut remerciés de la promptitude qu'ils avaient mise, car il venait d'apprendre qu'ils étaient venus de Séville en cinq jours : — Mothril, s'adressant au chef :

— Je garde tes soldats, dit-il, pour faire plus d'honneur au grand-maître. Quant à toi, retourne vers le roi don Pedro avec la vitesse de l'hirondelle, et annonce-lui que le prince est en marche pour Séville.

Puis, tout bas :

— Va, dit-il, et dis au roi que je ne reviendrai pas sans la preuve que je lui ai promise.

Le cavalier arabe s'inclina, et sans répondre un mot, sans faire rafraîchir ni lui ni son cheval, il repartit comme une flèche.

Cette recommandation à voix basse n'échappa point à Fernand, et quoiqu'en ignorant le sujet, puisqu'il n'avait pu entendre les paroles de Mothril, il crut devoir dire à son maître que ce départ du chef à peine arrivé lui était d'autant plus suspect que ce chef était un More et non un Castillan.

— Écoute, lui dit Frédéric, lorsqu'ils furent seuls. Le danger, s'il y en a, peut ne menacer ni moi, ni toi, ni Agénor; nous sommes des hommes forts qui ne craignons pas le danger. Mais il y a au château de Medina Sidonia un être faible et sans défense, une femme qui n'a déjà que trop souffert pour moi et à cause de moi. Il faut que tu partes, il faut que tu me quittes; il faut, par un moyen quelconque, dont je laisse le choix à ton adresse, que tu arrives jusqu'à elle et que tu la préviennes de se tenir sur ses gardes. Tout ce que je ne pourrais pas dire dans une lettre, tu le diras de vive voix.

— Je partirai quand vous voudrez, répondit Fernand; vous savez que je suis à vos ordres.

Frédéric s'assit sur une table et écrivit sur un parchemin quelques lignes qu'il scella de son sceau; comme il achevait, l'inévitable Mothril rentra dans sa tente.

— Vous le voyez, dit don Frédéric, moi aussi j'écris de mon côté au roi don Pedro. Il m'a semblé que c'était accueillir bien froidement sa lettre que de laisser votre messager se charger d'une réponse verbale. Demain au matin, Fernand partira.

Le More s'inclina pour toute réponse; devant lui le grand-maître enferma le parchemin dans un petit sachet brodé d'or et de perles fines qu'il remit au page.

— Tu sais ce qu'il y a à faire? lui dit-il.

— Oui, monseigneur, je le sais.

— Mais, dit Mothril, puisque Votre Altesse voulait du bien à ce chevalier français, que ne l'envoie-t-elle au lieu de son page qui lui était nécessaire. Je le ferais escorter par quatre de mes gens, et en remettant au roi la lettre, — une lettre de son frère, — il aurait mérité du premier coup les bonnes grâces que vous comptez solliciter pour lui.

L'astuce du More embarrassa un instant don Frédéric, mais Fernand vint à son aide.

— Il me semble, dit-il à don Frédéric, il me semble qu'au roi de Castille il faut envoyer un Espagnol. D'ailleurs, c'est moi que Votre Altesse a choisi le premier, et, à moins d'un ordre absolu d'elle, je désire conserver l'honneur de cette mission.

— C'est bien, répondit don Frédéric, nous ne changerons rien à ce que nous avons décidé.

— Monseigneur est le maître, répondit Mothril, et tous, tant que nous sommes, nous n'avons d'autre devoir que d'exécuter ses ordres, et je venais prendre les siens.

— Pourquoi faire?

— Pour le départ. N'est-il pas convenu que nous voyagerons de nuit, comme hier? Votre Altesse s'est-elle mal trouvée de cette marche nocturne?

— Non pas, au contraire.

— Eh bien! nous n'avons plus qu'une heure ou deux de jour, reprit Mothril, il serait donc temps de partir.

— Donnez les ordres, et je serai prêt.

Mothril sortit.

— Écoute, dit don Frédéric à Fernand, nous avons à traverser la rivière qui descend de la sierra de Strella et qui se jette dans le Tage. Il y aura toujours, au moment du passage, un instant de confusion; tu en profiteras, une fois arrivé sur l'autre bord, pour t'éloigner immédiatement; car je ne crois pas que tu te soucies plus que moi de l'escorte que nous a offerte le More. Seulement, sois bien prudent pendant le voyage, sois plus prudent encore quand tu seras arrivé, car tu sais qu'*elle* est surveillée avec rigueur.

— Oui, monseigneur, je le sais.

Mothril ne perdit pas un instant pour donner les ordres nécessaires. La caravane se mit en marche dans l'ordre accoutumé, c'est-à-dire qu'une avant-garde de cavaliers mores sondait le chemin, que don Frédéric venait ensuite, surveillé par Mothril; puis venaient la litière et l'arrière-garde.

Vers dix heures, on avait traversé la sierra et l'on redescendait dans la vallée. Une heure après, à travers les arbres qui poussaient au versant de la montagne, on apercevait une bande bleuâtre pareille à un long et sinueux ruban duquel la lune faisait, à différens endroits, jaillir des millions d'étincelles.

— Voici la Zezère, dit Mothril; avec la permission de Votre Altesse, je vais faire sonder le gué.

C'était une occasion pour don Frédéric de rester seul un instant avec Agénor et avec Fernand. Aussi s'empressa-t-il de donner congé au More d'un signe de tête.

Mothril, on le sait, ne marchait pas sans la litière; aussi fit-il un crochet vers l'arrière-garde, et le vit-on s'avancer accompagnant ce trésor qui avait si fort préoccupé Musaron tant qu'il n'avait pas su de quelle nature il était.

— À mon tour de demander une permission à Votre Altesse, dit Agénor. Nous autres Français, nous avons l'habitude de passer les rivières où nous nous trouvons, et je voudrais arriver de l'autre côté de la rivière en même temps que le More. — C'était encore un moyen pour don Frédéric de pouvoir donner à Fernand ses dernières instructions sans que personne les entendît.

— Faites comme vous l'entendrez, dit-il au chevalier, mais ne vous exposez pas inutilement; vous savez que j'ai besoin de vous.

— Monseigneur, dit Agénor, nous retrouvera sur l'autre rive.

Et faisant en sens opposé le même circuit qu'avaient fait le More et la litière, le chevalier disparut dans les sinuosités de la montagne, accompagné de Musaron.

V

LE PASSAGE DE LA RIVIÈRE

Le More, parti le premier, fut le premier au bord de la rivière.

Sans doute, soit en venant, soit pendant un autre voyage, il avait sondé le gué qu'il venait reconnaître, car sans hésitation aucune il descendit jusqu'au bord de la rivière, perdu jusqu'à la moitié du corps parmi les lauriers-roses qui, dans la partie méridionale de l'Espagne et du Portugal, accompagnent presque toujours les fleuves. Sur un signe de lui, les conducteurs de la litière prirent les mules par la bride, et après avoir reçu de Mothril l'indication du chemin qu'ils devaient suivre, et que rendait facile un petit

bois d'orangers placé dans cette direction, ils descendirent dans la rivière et se mirent en devoir de la traverser, opération qu'ils exécutèrent sans que l'eau atteignit plus haut que le ventre des mules. Malgré la certitude où paraissait être Mothril de la sûreté du gué, il n'en suivit pas moins des yeux le trajet jusqu'à ce qu'il eût vu la précieuse litière en sûreté sur l'autre bord.

Alors seulement il regarda autour de lui, et se baissant au niveau des lauriers-roses :

— Es-tu là ? demanda-t-il.

— Oui, répondit une voix.

— Tu reconnaîtras bien le page, n'est-ce pas ?

— C'est celui qui a sifflé le chien.

— La lettre est dans un sachet qu'il porte pendu à son côté dans une petite gibecière. C'est cette gibecière qu'il me faut.

— Vous l'aurez, répondit le More.

— Alors je puis l'appeler ? Tu es à ton poste ?

- J'y serai quand il sera temps.

Mothril remonta sur le rivage et alla rejoindre don Frédéric et Fernand.

Pendant ce temps Agénor et Musaron étaient arrivés de leur côté sur le talus de la rivière, et comme il l'avait dit, sans s'inquiéter de la profondeur de l'eau, le chevalier avait bravement poussé son cheval dans le courant.

La rivière était peu profonde sur les bords. Le chevalier et son écuyer s'enfoncèrent donc lentement et progressivement. Vers les trois quarts du trajet, le cheval perdit pied ; mais soutenu par la bride et les caresses de son cavalier, il nagea vigoureusement, et il prit pied à une vingtaine de pas de l'endroit où il l'avait perdu. Musaron suivait son maître comme une ombre, et, après avoir opéré à peu près la même manœuvre, était, comme lui, arrivé sain et sauf de l'autre côté du courant. Selon son habitude, il voulut se féliciter tout haut de cette prouesse, mais son maître, en appuyant un doigt sur ses lèvres, lui fit signe de garder le silence. Tous deux gagnèrent donc le rivage sans qu'on entendît autre chose que le léger clapotement de l'eau, et sans qu'aucun signe eût révélé à Mothril le passage du chevalier.

Arrivé là, Agénor s'arrêta, mit pied à terre et jeta la bride de son cheval aux mains de Musaron ; puis décrivant un cercle, il gagna l'autre extrémité du bois d'orangers, en face duquel il voyait un rayon de la lune se jouer sur la frise dorée de la litière ; d'ailleurs, n'eût-il pas su où elle était, qu'il l'eût facilement trouvée. Les sons vibrans de la guzla retentissaient dans la nuit, et indiquaient qu'Aïssa, pour se distraire en attendant que son gardien fût passé à son tour, en avait appelé à cet instrument. D'abord, ce n'étaient que des accords sans suite, une espèce de vague harmonie jetée au vent et à la nuit par les doigts distraits de la musicienne. Mais à ces accords succédèrent des paroles, qui quoique traduites de l'arabe étaient chantées dans le plus pur castillan. La belle Aïssa savait donc l'espagnol. Le chevalier pourrait donc lui parler ; il continua de s'approcher, guidé cette fois par la musique et par la voix.

Aïssa avait tiré les rideaux de sa litière du côté opposé au fleuve, et pour obéir aux ordres du maître, sans doute, les deux conducteurs s'étaient retirés à une vingtaine de pas en arrière. La jeune fille était couchée dans le palanquin éclairé par le plus pur rayon de la lune dont elle suivait la marche dans un ciel sans nuage. Sa pose, comme celle de toutes ces filles de l'Orient était pleine de grâce naturelle et de profonde volupté. Elle semblait aspirer par tous les pores ces parfums de la nuit qu'une chaude brise du Midi poussait de la Ceuta vers le Portugal. Quant à sa chanson, c'était une de ces compositions orientales :

C'était l'heure du soir, c'était l'heure voilée,
Où suspendant son vol,
Sur la branche déserte au fond de la vallée,
Chante le rossignol.

C'était l'heure du soir, c'était l'heure tardive
Où s'efface tout bruit,
Où la rose inclinée offre, ainsi qu'à la rive,
Son parfum à la nuit.

L'air cessait tous ses chants, l'eau cessait son murmure,
Toute chose écoutait,
Et l'étoile elle-même écoutait la voix pure
De l'oiseau qui chantait.

Il disait à la rose : Oh ! pourquoi, fleur des femmes,
Ne t'ouvres-tu qu'au soir !
Elle, disait : Pourquoi n'offrir ton chant aux âmes
Que quand le ciel est noir !

Il répondait : Mon chant est à la fleur des rives
Qui s'ouvre pour la nuit.
— Mon parfum à l'oiseau dont les notes craintives
Naissent quand meurt le bruit.

Et la nuit confondait avec un doux mystère,
Parfums et chants du cœur.
Et le matin trouva descendu sur la terre
L'oiseau près de la fleur.

Comme elle achevait le dernier mot et comme les derniers accords vibraient harmonieusement dans les airs, le chevalier, incapable de maîtriser plus longtemps son impatience, apparut dans l'espace vide et éclairé par les rayons de la lune entre le petit bois et la litière. En voyant un homme surgir ainsi tout à coup, une femme d'Occident eût jeté un cri et eût appelé au secours. La belle Moresque ne fit ni l'un ni l'autre ; elle se souleva sur la main gauche, tira de la droite un petit poignard qu'elle portait à sa ceinture ; mais presque aussitôt, reconnaissant le chevalier, elle repoussa le poignard dans son fourreau, laissa retomber sa tête sur une de ses mains mollement arrondie, et, rapprochant l'autre de ses lèvres, elle lui fit signe de s'avancer sans bruit. Agénor obéit. Les longues draperies de la litière, les caparaçons qui couvraient les mules formaient une espèce de muraille qui le rendait invisible aux yeux des deux gardiens occupés d'ailleurs à regarder vers l'autre rive les préparatifs du passage de Fernand et de don Frédéric ; il s'approcha donc hardiment de la main de la jeune fille en dehors de la litière ; il la prit, et y appuyant ses lèvres :

— Aïssa m'aime, et j'aime Aïssa, dit-il.

— Ceux de ton pays sont-ils donc nécromans, dit-elle, pour lire dans le cœur des femmes les secrets qu'elles n'ont dits qu'à la nuit et à la solitude ?

— Non, dit le chevalier : mais ils savent que l'amour appelle l'amour. Aurais-je le malheur de m'être trompé ?

— Tu sais bien que non, dit la jeune fille. Depuis que don Mothril me conduit à sa suite et me garde comme si j'étais sa femme et non sa fille, j'ai vu passer les beaux chevaliers mores et castillans, sans que mes yeux se détournassent des perles de mon bracelet et sans que ma pensée se détachât de ma prière. Mais il n'en a pas été de toi comme des autres hommes ; du moment où je t'ai rencontré dans la montagne, j'eusse voulu descendre de mon palanquin et te suivre. Cela t'étonne que je te parle ainsi, mais je ne suis pas une femme des villes. Je suis une fleur de la solitude, et comme la fleur donne son parfum à celui qui la cueille et meurt, moi je te donnerai mon amour si tu en veux et je mourrai si tu n'en veux pas.

De même qu'Agénor était le premier homme sur lequel la belle Moresque eût arrêté ses yeux, de même elle était la première femme qui, par l'harmonie de la voix, du geste et du regard, eût si doucement parlé à son cœur. Il s'apprêtait donc à répondre à cet étrange aveu qui, au lieu de se défendre, venait pour ainsi dire au-devant de lui, quand tout à coup un cri douloureux, profond, suprême, retentit et fit tressaillir Agénor et la jeune fille. En même temps on entendit la voix du grand-maître qui, de l'autre rive, criait :

— Au secours ! Agénor ! au secours ! Fernand se noie !

La jeune fille, par un mouvement rapide, sortit presque de son palanquin, effleura le front du jeune homme de ses lèvres, et lui dit ces seuls mots :

— Je te reverrai, n'est-ce pas ?

— Oh ! sur mon âme, dit Agénor.

— Va donc au secours du page, dit-elle, et elle le repoussa d'une main, tandis que de l'autre elle referma ses rideaux.

En deux élans, et grâce à un léger détour, le chevalier se retrouva au bord de la rivière. En un instant il se débarrassa de son épée et de ses éperons. Comme heureusement il était sans armure, il s'élança vers le point où l'agitation de l'eau indiquait la disparition du page.

Voici ce qui s'était passé :

Comme nous l'avons indiqué, après avoir fait passer sa litière et donné ses instructions au More caché dans les lauriers-roses, Mothril était revenu trouver le grand-maître et Fernand qui attendaient à une centaine de pas du rivage avec le reste de la suite.

— Seigneur, avait dit le More, le gué est trouvé, et comme peut le voir Son Altesse, la litière est arrivée à l'autre bord sans accident. Cependant, pour plus grande précaution, je guiderai moi-même d'abord votre page, puis vous, mes hommes passeront ensuite.

Cette offre correspondait si bien avec les désirs du grand maître qu'il n'eut point l'idée d'y faire la moindre objection. En effet, rien ne pouvait mieux faciliter l'exécution du projet convenu entre Fernand et don Frédéric.

— C'est bien, dit-il à Mothril. Fernand passera d'abord, et comme il doit nous précéder sur la route de Séville, il continuera son chemin, tandis que nous achèverons, nous, de passer la rivière.

Mothril s'inclina en signe qu'il ne voyait aucun empêchement à ce désir du grand-maître.

— Avez-vous quelque chose à faire dire au roi don Pèdre, mon frère, par la même occasion ? demanda don Frédéric.

— Non, monseigneur, répondit le More ; mon messager à moi est parti et arrivera avant le vôtre.

— C'est bien, dit don Frédéric, marchez devant.

Le grand-maître consacra le court espace qui lui restait jusqu'à la rivière à une exhortation tendre et prudente à Fernand ; il aimait beaucoup ce page qu'il avait pris près de lui tout enfant, et le jeune homme lui était profondément attaché. Aussi don Frédéric n'avait-il pas hésité à en faire, tout jeune qu'il était, le confident de ses secrets les plus intimes.

Mothril attendait au bord de la rivière. Tout était calme. Le paysage éclairé par la lune, accidenté des grandes ombres de la montagne, illuminé de place en place par les reflets éclatans de la rivière, semblait appartenir à un de ces royaumes de fées que l'on voit en rêve. L'homme le plus défiant, rassuré par ce silence et par cette limpidité nocturne, n'aurait pas, fût-il prévenu, voulu croire à la présence d'un danger.

Aussi, Fernand, naturellement brave et aventureux, comme on l'est à son âge, n'eut-il pas la moindre crainte, et poussa-t-il son cheval à la rivière à la suite de la mule du More.

Mothril marchait devant. Pendant l'espace d'une quinzaine de pas, le cheval et la mule eurent pied ; mais insensiblement le More appuya sur la droite.

— Vous vous écartez du chemin, Mothril ! cria don Frédéric du bord. Prends garde, Fernand, prends garde !

— Ne craignez rien, monseigneur, répondit Mothril, puisque je marche devant. S'il y avait un danger, je serais le premier à le reconnaître.

La réponse était plausible. Aussi, quoique le More s'écartât de plus en plus de la ligne droite, Fernand ne conçut-il aucun soupçon. Peut-être d'ailleurs était-ce un moyen employé par son guide pour couper le courant avec moins de difficulté.

La mule du More perdit pied, et le cheval de Fernand commença de nager ; mais peu importait au page, car il nageait lui-même de manière à traverser la rivière, dans le cas où il eût été forcé d'en appeler à ses propres forces.

Le grand-maître continuait d'observer le passage avec une inquiétude croissante.

— Vous obliquez, Mothril, cria-t-il ; vous obliquez ! Tiens ta gauche, Fernand.

Mais Fernand, qui sentait sa monture nager vigoureusement, et qui d'ailleurs était toujours précédé par le More, ne conçut aucune crainte dans cette traversée où il ne voyait qu'un jeu, et se retournant sur sa selle, il répondit à son maître :

— Ne craignez rien, monseigneur, je suis le bon chemin, puisque le seigneur don Mothril est avant moi.

Mais en faisant ce mouvement, une singulière vision lui était apparue ; — il avait cru, dans l'espèce de sillage que laissait après elle sa monture, apercevoir la tête d'un homme qui avait plongé aussitôt qu'il s'était retourné, mais pas assez vite cependant pour échapper à sa vue.

— Seigneur Mothril, — dit-il au More, — il me semble en effet que nous nous trompons. Ce n'est point ici qu'est passée votre litière, et si je ne me trompe, je la vois là-bas aux rayons de la lune contre ce bois d'orangers, et tout à fait à notre gauche.

— Ce n'est qu'un petit espace plus profond, répliqua le More, et dans un instant nous allons reprendre terre.

— Mais tu t'écartes, tu t'écartes, cria encore don Frédéric, mais si éloigné déjà que sa voix arrivait à peine jusqu'à l'enfant.

— En effet, dit Fernand, commençant à prendre quelque inquiétude en voyant les vains efforts que faisait son cheval entraîné comme par une force inconnue dans le courant, tandis que Mothril, maître de sa mule, demeurait à sa gauche assez éloigné de lui.

— Seigneur Mothril, s'écria le page, il y a là quelque trahison.

A peine avait-il prononcé ces paroles, que le cheval poussa un gémissement subit, et fléchissant d'un côté, battit l'eau avec violence, mais sans nager comme auparavant de la jambe droite. Presque aussitôt, il hennit encore douloureusement et cessa de nager de la jambe gauche. Alors, ne se soutenant plus qu'avec ses deux pieds de devant, l'animal enfonça insensiblement sa croupe sous l'eau.

Fernand vit que le moment était venu de s'élancer à la rivière, mais il voulut vainement quitter les étriers, il se sentait attaché au cheval.

— Au secours ! au secours ! cria Fernand.

C'était ce cri douloureux qu'avait entendu Agénor et qui l'avait tiré de l'extase où le plongeait l'aspect et la voix de la belle Moresque.

En effet, le cheval continuait de s'enfoncer ; ses naseaux seuls dépassaient la surface de la rivière et soufflaient bruyamment, tandis que ses pieds de devant faisaient jaillir l'eau tout autour de lui.

Fernand voulut crier une seconde fois au secours, mais arraché par cette force secrète à laquelle il avait déjà inutilement tenté de résister, il suivit le cheval dans l'abîme ; seulement sa main élevée au ciel comme pour demander vengeance ou secours, s'agita encore un instant au-dessus du gouffre, mais comme le reste du corps elle disparut bientôt. Et l'on ne vit plus qu'un tourbillonnement, qui du fond de la rivière montait à sa surface, où allèrent éclater des bulles nombreuses et sanglantes.

Deux amis s'étaient élancés au secours de Fernand, d'un côté Agénor, comme nous l'avons dit, de l'autre le chien des montagnes habitué à obéir à la voix du page presque aussi fidèlement qu'à celle de son maître.

Tous deux cherchèrent inutilement, quoique deux ou trois fois Agénor eût vu plonger le chien dans une même direction ; à la troisième fois même, l'animal reparut tenant un lambeau d'étoffe dans sa gueule haletante. Mais comme si, en arrachant ce lambeau, il avait fait tout ce qu'il avait pu faire, il nagea vers le bord, et se couchant aux pieds de son maître, il fit entendre un de ces hurlemens lugubres et désespérés qui font, lorsqu'ils passent dans la nuit, défaillir les cœurs les plus fermes. Ce lambeau d'étoffe, c'était tout ce qui restait du malheureux Fernand.

La nuit se passa en recherches inutiles. Don Frédéric, qui avait à son tour traversé le fleuve sans accident, demeura toute la nuit sur la rive. Il ne pouvait se décider à quitter cette tombe mouvante dont à chaque instant il espérait voir sortir son ami.

Son chien hurlait à ses pieds.

Agénor, rêveur et sombre, tenait à la main le lambeau d'étoffe rapporté par le chien, et semblait avec impatience attendre le jour.

Mothril, qui de son côté était longtemps demeuré courbé dans les lauriers-roses comme s'il cherchait le jeune homme, était revenu le visage désespéré, en répétant Allah ! Allah ! et cherchait à consoler le grand-maître avec ces phrases banales qui sont une douleur de plus pour celui qui souffre.

Le jour vint ; ses premiers rayons éclairèrent Agénor assis aux pieds de don Frédéric. Il était évident que le chevalier attendait ce moment avec impatience, car à peine les premiers rayons glissèrent-ils à travers l'ouverture de la tente, qu'il s'approcha de cette ouverture et regarda avec une attention profonde le lambeau d'étoffe arraché au pourpoint du malheureux page.

Cet examen le confirma sans doute dans ses soupçons, car secouant douloureusement la tête :

— Seigneur, dit-il au grand-maître, voilà un événement bien lamentable, et bien étrange surtout.

— Oui, reprit Frédéric, bien lamentable et bien étrange ! Pourquoi la Providence m'a-t-elle fait une semblable douleur ?

— Monseigneur, dit Agénor, je crois que ce n'est pas la Providence qu'il faut accuser dans tout ceci. Regardez cette dernière relique de l'ami que vous pleurez.

— Mes yeux s'useraient à la regarder, dit don Frédéric et à pleurer en la regardant.

— Mais n'y voyez-vous rien, seigneur.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que le pourpoint du malheureux Fernand était blanc comme la robe d'un ange. — Je veux dire que l'eau de la rivière est limpide et claire comme le cristal, et cependant, regardez, monseigneur, la teinte de ce lambeau est rougeâtre. Il y a eu du sang sur cette étoffe.

— Du sang !

— Oui, monseigneur.

— Allan se sera blessé en cherchant à retenir celui qu'il aimait ; car vous le voyez, il a sur sa tête ce même reflet de sang.

— Je l'ai d'abord pensé comme vous, monseigneur, mais j'ai eu beau regarder je n'ai vu aucune blessure. Le sang ne vient pas du chien.

— Mais ne serait-ce point que Fernand lui-même se serait heurté à quelque rocher !

— Monseigneur, j'ai plongé à l'endroit où il a disparu et tout autour il y avait plus de vingt pieds d'eau. Mais voilà qui va nous guider peut-être. Voyez cette déchirure dans le morceau d'étoffe.

— C'est la dent du chien.

— Non pas, monseigneur ! car voici l'endroit bien visible où le chien a mordu. Ceci est le trou fait par un instrument tranchant, par la lame d'un poignard.

— Oh ! quelle sombre idée ! s'écria don Frédéric en se levant pâle, les cheveux hérissés, la fureur et l'épouvante dans le regard ; tu as raison ! tu as raison ! Fernand était un excellent nageur ; son cheval, élevé dans mes haras, a cent fois traversé des cours d'eau bien autrement rapides que celui-ci. Il y a un crime, Agénor, il y a un crime !...

— Je n'en douterais pas, seigneur, si j'y voyais une cause.

— Ah ! c'est vrai. Tu ne sais pas toi, qu'en touchant cette rive, Fernand allait me quitter, non pas pour rejoindre le roi don Pèdre, comme je l'avais dit au More, qui

ne l'aura pas cru, mais pour accomplir une mission dont je l'avais chargé. Mon pauvre ami! Mon confident si fidèle et si sûr que son cœur ne s'ouvrait que pour moi. Hélas! c'est pour moi et par moi qu'il meurt.

— Cela fût-il, monseigneur, c'est notre devoir à tous de mourir pour Votre Altesse.

— Oh! qui peut savoir, murmura don Frédéric répondant à sa propre pensée, les conséquences terribles que doit avoir cette mort!

— Que ne suis-je votre ami au même degré que Fernand, dit tristement le chevalier, j'hériterais de votre confiance et je vous servirais comme il vous a servi.

— Ne pas aller à Séville, c'est l'abandonner, *elle*; fuir, c'est donner des soupçons qui n'existent pas, si la mort de Fernand n'est qu'un accident ordinaire. D'ailleurs don Pèdre retient dona Bianca et me tient par elle. J'irai à Séville.

— Mais en quoi puis-je vous servir alors, demanda le chevalier: ne puis-je remplacer Fernand? Cette lettre que vous lui aviez donnée, pouvez-vous m'en donner une pareille, un gage qui me fasse reconnaître? Je ne suis pas un enfant de seize ans, moi; je n'ai pas un pourpoint de drap léger doublé de soie, j'ai une bonne cuirasse, et elle a émoussé des poignards plus dangereux que tous les cangiards et tous les yatagans de vos Mores. Donnez, j'arriverai, moi, et s'il faut à tout homme huit jours pour aller à elle, elle aura, je vous le promets, votre lettre dans quatre jours.



Aïssa m'aime, et j'aime Aïssa, dit-il.

— Tu es juste, Agénor, dit le prince en lui tendant la main et en le regardant avec cette douceur infinie qu'on s'étonnait toujours de trouver dans le regard d'un tel homme. J'avais fait deux parts de mon cœur, une pour toi, l'autre pour Fernand, Fernand mort, tu es désormais mon seul ami, et je vais te le prouver en te disant quelle mission Fernand avait reçue de moi. Il devait porter une lettre à ta compatriote, à la reine dona Bianca.

— Ah! voilà la cause, dit Agénor, et où était cette lettre?

— Cette lettre était dans la gibecière qu'il portait pendue à sa ceinture. Si Fernand a été réellement assassiné, et je crois maintenant comme toi qu'il l'a été; si les assassins ont traîné le cadavre qui n'a pas reparu sur quelque rive déserte, écartée, du fleuve, mon secret est découvert et nous sommes perdus.

— Mais s'il en est ainsi, monseigneur, s'écria Agénor, n'allez pas à Séville. Fuyez! Vous êtes encore assez près du Portugal pour rejoindre sans accident votre bonne ville de Coïmbre et pour vous mettre en sûreté derrière ses remparts.

— Merci! mon brave Français. Mais si le roi est prévenu, ce serait doubler le danger. Le moyen que j'avais employé n'est pas bon, puisque Dieu n'a pas voulu qu'il réussît. Maintenant nous prendrons conseil des circonstances. Nous allons continuer notre route comme si rien n'était arrivé. A deux journées de Séville, et au moment où l'on n'aura plus aucun souvenir, tu me quitteras, tu feras un détour, et tandis que j'entrerai à Séville par une porte, tu entreras par l'autre. Puis le soir, tu te glisseras dans l'alcazar du roi, où tu demeureras caché dans la première cour, celle qu'ombragent de majestueux platanes, celle au milieu de laquelle il y a un bassin de marbre avec des têtes de lion; tu verras des fenêtres avec des rideaux de pourpre, — c'est mon logement habituel quand je vais visiter mon frère. — A minuit, viens sous ces fenêtres, — je saurai alors, d'après l'accueil du roi don Pedro, ce que nous avons à craindre

ou de te parler. Je te parlerai, et si je ne puis te parler, je te jetterai un billet qui te dira ce qu'il faut que tu fasses. Jure-moi seulement d'exécuter à l'instant même, soit ce que je te dirai, soit ce que je t'écrirai.

— Sur mon âme, monseigneur, je vous jure, dit Agénor, que votre volonté sera accomplie de point en point.

— C'est bien ! dit don Frédéric, — me voici un peu plus tranquille. Pauvre Fernand !

— Monseigneur, dit Mothril en apparaissant sur le seuil de la tente, Votre Altesse voudra-t-elle bien se rappeler que nous n'avons fait cette nuit que la moitié de notre course ? S'il lui plaisait d'ordonner le départ, nous arriverions dans trois ou quatre heures sous l'ombre d'une forêt que je connais pour y avoir déjà fait une halte en venant, et nous y laisserions passer la chaleur du jour.

— Partons, dit don Frédéric, rien ne me retient plus ici, maintenant que j'ai perdu tout espoir de revoir Fernand.

Et la caravane se remit en route, mais non pas sans que le grand maître et le chevalier ne tournassent bien des fois les yeux vers la rivière et ne répétassent bien des fois aussi, comme une exclamation douloureuse échappée à leur pensée : — Pauvre Fernand ! pauvre Fernand !

Ainsi continua le voyage de don Frédéric vers Séville.

VI

COMMENT MOTHRIL DEVANÇA LE GRAND-MAITRE PRÈS DU ROI DON PEDRO DE CASTILLE

Il y a des villes qui par la situation que leur a donnée la nature, qui par les trésors de beauté dont elles sont enrichies par les hommes, semblent être non seulement par le fait, mais encore par le droit, reines des pays qui les entourent : telle est Séville, cette reine de la belle Andalousie, qui est elle-même une des contrées royales de l'Espagne. Aussi les Mores, qui l'avaient conquise avec joie, qui l'avaient gardée avec amour, la quittèrent-ils avec douleur, en lui laissant la couronne d'Orient qu'ils avaient posée pendant trois siècles sur sa tête. Un des palais dont ils avaient pendant leur séjour doté cette sultane favorite était celui qu'habitait don Pedro, et dans lequel nous allons transporter nos lecteurs.

Sur une terrasse de marbre où les orangers et les citronniers odorants forment, avec des grenadiers et des myrtes, une voûte si épaisse que les feux du soleil ne la peuvent percer, des esclaves mores attendent que les rayons ardens du jour aient éteint leur flamme dans la mer. Alors le vent du soir se lève ; des esclaves arrosent la dalle de marbre d'eau de rose et de benjoin, et la brise qui passe emporte dans les airs les parfums naturels et les parfums factices mêlés ensemble comme la parure et la beauté. Sous le couvert que forment les jardins suspendus de cette autre Babylone, des esclaves mores apportent alors des lits de soie et des coussins moelleux, car avec la nuit, l'Espagne va revivre, car avec la fraîcheur du soir, les rues, les promenades et les terrasses vont se repeupler.

Bientôt la tapisserie qui sépare la terrasse d'un vaste appartement se soulève, et un homme paraît, au bras duquel s'appuie une belle femme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, aux cheveux noirs et lisses, aux yeux noirs et veloutés, à la peau mate et bistrée, qui est la fraîcheur des femmes du Midi ; l'homme, au contraire, a vingt-huit ans, il est blond, il est de haute taille, et il porte dans ses yeux bleus et sur son teint que n'a pu brunir le soleil d'Espagne, les caractères indélébiles des races du nord de l'Europe.

Cette femme, c'est dona Maria Padilla ; cet homme, c'est le roi don Pedro.

Tous deux s'avancent silencieusement sous la voûte de verdure, mais il est facile de voir que chez eux le silence ne tient pas à l'absence, mais au contraire au trop-plein de leurs pensées.

La belle Espagnole, au reste, n'a de regards ni pour les Mores qui attendent ses ordres, ni pour toutes les richesses qui l'entourent. Quoique née dans la médiocrité, et presque dans la misère, elle s'est familiarisée avec tout ce que le luxe royal a de plus éclatant, depuis qu'elle a joué, comme un enfant joue avec un hochet, avec le sceptre du roi de Castille.

— Pedro, dit-elle enfin, rompant la première ce silence que chacun d'eux semblait hésiter à rompre, vous avez tort de prétendre que je suis votre amie et votre maîtresse honorée ; je suis esclave et humiliée, voilà tout, monseigneur.

Pedro sourit et fit un imperceptible mouvement d'épaule

— Oui, sans doute, reprit Maria, esclave et humiliée. Je l'ai dit et je le répète.

— Comment cela? Expliquez-vous, demanda le roi.

— Oh ! c'est bien facile, monseigneur. Voici que le grand-maître de Saint-Jacques arrive, dit-on, à Séville, pour un tournoi que vous préparez. Son appartement, agrandi aux dépens du mien, est orné des tapisseries les plus précieuses et des meubles les plus beaux qu'on y a fait transporter des différentes chambres du palais.

— C'est mon frère, dit don Pedro. Puis il ajouta avec un accent dont lui seul comprenait l'expression : mon frère bien-aimé.

— Votre frère, reprit-elle ; je croyais, moi, que c'était le frère de Henri de Transtamare.

— Oui, madame ; mais ils sont tous les deux les fils du roi don Alphonse, mon père.

— Et vous le traitez en roi ; je le comprends, il a presque droit à cet honneur, en effet, puisqu'il est aimé d'une reine.

— Je ne vous comprends pas, dit don Pedro, pâlissant malgré lui, mais sans qu'aucun autre signe que cette pâleur involontaire indiquât que le coup avait porté au cœur.

— Ah ! don Pedro, don Pedro ! dit Maria Padilla, vous êtes bien aveugle ou bien philosophe.

Le roi ne répondit point ; seulement, il se tourna avec affectation du côté de l'Orient.

— Eh bien ! que regardez-vous? reprit l'impatiente Espagnole ; est-ce si votre frère bien-aimé arrive ?

— Non, madame, répondit don Pedro. Je regarde si de cette terrasse royale où nous sommes on peut voir les tours de Medina-Sidonia.

— Oui, reprit Maria Padilla, je sais bien que vous allez me répondre ce que vous me répondez toujours, c'est-à-dire que l'infidèle reine est prisonnière ; et, comment se fait-il que vous, qu'on nomme le Justicier, vous punissiez l'un sans punir l'autre ? comment se fait-il que la reine soit prisonnière et que son complice soit comblé d'honneurs?

— Que vous a donc fait mon frère don Frédéric, madame ? demanda don Pedro.

— Si vous m'aimiez, vous ne demanderiez pas ce qu'il m'a fait, et vous m'auriez déjà vengée : ce qu'il m'a fait? Il m'a poursuivie non pas de sa haine, ce ne serait rien, la haine honore, mais de son mépris ; et vous devriez punir quiconque méprise la femme que vous n'aimez pas, c'est vrai, mais que vous avez admise à votre couche, et qui est la seule qui vous ait donné des fils.

Le roi ne répondit pas ; c'était une âme impénétrable dans laquelle il était impossible de lire sous la couche de bronze qui la recouvrait.

— Oh ! qu'il fait beau se parer de vertus qu'on n'a point, reprit dédaigneusement Maria Padilla ; qu'il est facile aux femmes rusées de voiler leurs passions honteuses sous un regard timide, d'abriter leur scandale sous le préjugé qui dit que les filles de la Gaule sont froides et insensibles à côté des femmes espagnoles.

Don Pedro continua de garder le silence.

— Pedro, Pedro, reprit de nouveau la maîtresse irritée de voir que le sarcasme glissait sur l'invulnérable souverain, Pedro, je crois que vous ferez bien d'écouter la voix de votre peuple. L'entendez-vous qui crie : — Ah ! Maria Padilla, la courtisane royale, la honte du royaume ; voyez-la, la coupable et la criminelle qu'elle est, elle a osé aimer son prince non pas pour son rang, car il était marié, mais pour lui-même ! Quand les autres femmes conspiraient contre son honneur, elle lui a livré le sien, comptant sur sa protection et sur sa reconnaissance. Quand ses épouses, — car le chrétien Pedro a des femmes comme un sultan more, — quand ses épouses, même infidèles restaient infécondes, elle lui a donné deux fils, qu'elle aime, quelle honte. — Maudissons la Maria Padilla comme on a maudit la Cava ; ces femmes perdent toujours et les peuples et les rois ! Telle est la voix de l'Espagne. Ecoutez-la donc, don Pedro !

Mais si j'étais reine, on dirait : Pauvre Maria Padilla, tu étais bien heureuse lorsque tu étais vierge et que tu jouais sur la rive de la Guadalopa avec les vierges tes compagnes !

— Pauvre Maria Padilla, tu étais bien heureuse quand le roi vint prendre ton bonheur en faisant semblant de t'aimer ! — Ta famille était si illustre que les premiers seigneurs de Castille t'ambitionnaient pour épouse ; mais tu as fait la faute de préférer un roi. — Pauvre jeune fille sans expérience qui ignorais encore que les rois ne sont pas des hommes ; il te trompe cependant, toi qui ne l'as jamais trompé, même en pensée, même en rêve ! Il donne son cœur à d'autres maîtresses, oubliant ta fidélité, ton dévouement, ta fécondité. — Si j'étais reine, on dirait tout cela et on me ferait passer pour une sainte. — Oui, pour une sainte. — N'est-ce pas le titre que l'on donne à une femme que je connais et qui a trahi son mari avec son frère ?

Don Pedro, dont le front s'était insensiblement couvert

de nuages, passa sa main sur son front, et son front parut calme et presque souriant.

— En somme, madame, que voulez-vous, dit-il, être reine? Vous savez bien que cela ne se peut pas, puisque je suis déjà marié, et même deux fois. Demandez-moi des choses possibles et je vous les accorderai

— Je croyais pouvoir demander ce que Juana de Castro demanda et obtint.

— Juana de Castro ne demanda rien, madame. Ce fut la nécessité, cette inexorable reine des rois, qui demanda pour elle Elle avait une famille puissante, et au moment où je me faisais un ennemi au dehors en répudiant Blanche, il fallait me faire des alliés au dedans. Maintenant, voulez-vous que je livre mon frère Frédéric à des geôliers, au moment où la guerre me menace, où mon autre frère Henri de Transtamare soulève contre moi l'Aragon, me prend Tolède, m'escalade Toro, que je suis forcé de reconquérir sur mes proches avec plus de peine que je n'en aurais eu à reconquérir Grenade sur les Mores. Oubliez-vous qu'un instant, moi qui tiens prisonniers les autres, j'ai été prisonnier moi-même, obligé de dissimuler, de courber la tête, de sourire à qui je voulais mordre; de ramper comme un enfant sous l'ambitieuse volonté de ma mère, qu'il m'a fallu six mois de dissimulation pour trouver un jour la porte de mon propre palais ouverte pendant une minute; qu'il m'a fallu fuir à Ségovie, arracher pièce à pièce aux mains de ceux qui s'en étaient emparés l'héritage que m'a laissé mon père; faire poignarder Garcilaso à Burgos; faire empoisonner Albuquerque à Toro, faire tomber vingt-deux têtes à Tolède et changer mon surnom de Justicier en celui de Cruel, sans savoir lequel des deux la postérité me conservera? Et pour un crime supposé de l'avoir reléguée à Medina Sidonia presque seule, presque pauvre, tout à fait méprisée, parce qu'il vous a plu de la voir ainsi?

— Ah! ce n'est pas parce qu'il m'a plu de la voir ainsi, s'écria Maria Padilla, les yeux flamboyans; c'est parce que vous avez été déshonoré par elle.

— Non, madame, dit don Pedro, non, je n'ai pas été déshonoré, parce que je ne suis pas de ceux qui font reposer l'honneur ou le déshonneur d'un roi sur quelque chose d'aussi fragile que la vertu d'une femme. Tout ce qui, pour les autres hommes, est un motif de joie ou de douleur, n'est pour nous autres rois qu'un moyen politique d'arriver à un but opposé. Non, je n'ai pas été déshonoré par la reine Blanche; mais on m'avait forcé de l'épouser malgré moi, et j'ai saisi cette occasion qu'elle et mon frère ont eu l'imprudence de me fournir. J'ai feint d'avoir conçu sur eux de terribles soupçons. Je l'ai humiliée, je l'ai dégradée, elle, fille de la première maison du monde chrétien. Donc, si vous m'aimez, comme vous le dites, vous devez prier Dieu qu'il ne m'arrive pas malheur, car le régent ou plutôt le roi de France est son beau-frère. C'est un grand prince, madame, qui a de puissantes armées, commandées par le premier général du temps, par messire Bertrand Duguesclin

— Ah! roi, tu as peur, dit Maria Padilla, préférant la colère du roi à cette froide impassibilité qui faisait de don Pedro, maître de lui-même, le prince le plus dangereux de la terre.

— J'ai peur de vous, oui, madame, dit le roi, car vous seule avez eu jusqu'ici la puissance de me faire faire les seules fautes que j'aie faites.

— Il me semble qu'un roi qui va chercher ses conseillers et ses agens parmi les Mores et parmi les Juifs, devrait rejeter ses fautes sur d'autres que sur la femme qu'il aime.

— Ah! vous voilà, vous aussi, retombée dans l'erreur commune, dit don Pedro en haussant les épaules; mes conseillers mores! mes agens juifs! Eh! madame, je prends mes conseils à l'intelligence et puise mes ressources où est l'argent. Si vous et ceux qui m'accusent vous vous donniez la peine de jeter les yeux sur l'Europe, vous verriez que chez ces Mores est la civilisation, que chez ces Juifs sont les richesses. Qui a bâti la mosquée de Cordoue, l'alhambra de Grenade, tous ces Alcazars qui forment l'ornement de nos villes, le palais même où nous sommes? qui a fait tout cela? les Mores. Entre les mains de qui est le commerce? entre les mains de qui est l'industrie? entre les mains de qui va s'amasser l'or des nations insouciantes? entre les mains des Juifs! Qu'attendre de nos chrétiens demi-barbares? de grands coups de lance inutiles, de grands combats qui font saigner les nations. Mais qui les regarde faire, ces nations insensées? Qui florit, qui chante, qui aime, qui jouit de la vie enfin auprès d'elles pendant leurs convulsions? les Mores. Qui s'abat sur leurs cadavres pour les dépouiller? les Juifs. Vous voyez donc bien que les Mores et les Juifs sont les véritables ministres et les véritables agens d'un roi qui veut être libre et indépendant des rois ses voisins Eh bien! voilà ce que j'essaie, voilà ce que je tente depuis six ans; voilà ce qui a soulevé contre moi tant d'inimitiés; voilà ce qui a fait éclore tant de calomnies. Ceux qui voulaient être mes ministres, ceux qui voulaient devenir mes agens, sont devenus mes ennemis implacables; et c'est tout simple; je n'avais rien fait pour eux, je ne voulais rien d'eux, je les éloignais de moi Mais vous, tout au contraire, Maria, je vous ai prise où vous étiez, je vous ai rapprochée de mon trône autant que j'ai pu; je vous ai donné la portion de mon cœur dont peut disposer un roi; je vous ai aimée enfin, moi qu'on accuse de n'avoir rien aimé.

— Ah! si vous m'aviez aimée, répondit Maria avec cette persistance des femmes qui ne répond jamais aux argumens avec lesquels on réfute leurs folles accusations, mais seulement à leurs propres pensées; si vous m'aviez aimée, je ne serais pas condamnée aux larmes et à la honte pour avoir été dévouée à mon roi; si vous m'aimiez, je serais vengée.

— Eh! mon Dieu! dit don Pedro, attendez, vous le serez, vengée, s'il y a lieu que vous le soyez. Croyez-vous que je porte don Frédéric dans mon cœur? Croyez-vous que je ne serais pas heureux de trouver l'occasion d'en finir avec toute cette race de bâtards?... Eh bien! si don Frédéric vous a réellement outragée, ce dont je doute...

— Et n'est-ce pas m'outrager, reprit Maria Padilla pâle de colère, n'est-ce pas m'outrager que de vous conseiller, comme il l'a fait, de ne pas me garder pour maîtresse et de reprendre la reine Blanche pour femme?

— Et vous êtes sûre qu'il m'a donné ce conseil, Maria?

— Oh! oui, j'en suis sûre, dit l'Espagnole en faisant un geste de menace, sûre comme de ma vie.

— Donc, ma chère Maria, reprit don Pedro avec ce flegme si désespérant pour les gens qui se laissent emporter à leur colère, si don Frédéric m'a conseillé de ne pas vous garder pour maîtresse et de reprendre la reine Blanche pour femme, vous faites erreur en l'accusant d'être l'amant de cette même reine Blanche, autrement, comprenez donc cela, jalouse que vous êtes, ils se fussent trouvés heureux de pouvoir jouir d'une liberté aussi grande que celle qu'on laisse à une femme dédaignée.

— Vous êtes un trop grand orateur pour moi sire Pedro, répondit Maria en se levant, dans l'impossibilité de contenir plus longtemps sa fureur. Je salue Votre Majesté et tâcherai de me venger seule

Don Pedro la suivit du regard sans dire un seul mot, la vit s'éloigner sans la rappeler d'un seul geste; et cependant cette femme était la seule qui lui eût fait éprouver parfois un autre sentiment que celui de la passion matérielle satisfaite. Mais justement à cause de cela, il craignait sa maîtresse comme il eût craint un ennemi Il comprima donc ce faible sentiment de pitié qu'il sentait remuer au fond de son cœur, et s'étendit sur les coussins que venait de quitter Maria Padilla, l'œil fixé vers la route du Portugal, car du balcon où le roi reposait, on pouvait voir à travers la plaine, les bois ou les montagnes, les différentes routes qui conduisaient aux différens points du royaume.

— Horrible condition des rois! murmura don Pedro. J'aime cette femme, et cependant je ne dois laisser voir ni à elle, ni aux autres, ni à personne, que je l'aime car si elle s'apercevait de cet amour, elle en abuserait; car il ne faut pas que personne se puisse croire assez d'empire sur le roi pour lui arracher une satisfaction d'injures ou un avantage quelconque. Il ne faut pas que personne puisse dire: La reine a outragé le roi; le roi le sait, et il n'est pas vengé! — Oh! continua don Pedro après un instant de silence durant lequel sa physionomie indiqua tout ce qui se passait dans son cœur, ce n'est pas l'envie de me venger qui me manque, Dieu merci! mais si j'agissais trop violemment, mon royaume se perdrait peut-être par cette imprudente justice Quant à Frédéric, il ne relève que de moi, et le roi de France n'a rien à voir à sa vie ou à sa mort. Seulement, viendra-t-il? ou s'il vient, n'aura-t-il pas eu le temps de prévenir sa complice?

Comme il disait ces mots, le roi aperçut sur la route de la Sierra d'Aracena comme un nuage de poussière. Ce nuage grossit. Bientôt, à travers son voile devenu plus transparent, il aperçut les blanches robes des cavaliers mores, puis, à sa haute taille, au palanquin doré près duquel il marchait, le roi reconnut Mothril.

La troupe avançait rapidement.

— Seul! murmura le roi

Quand il eut pu embrasser du regard depuis le premier jusqu'au dernier des hommes qui la composaient:

— Seul! Qu'est donc devenu le grand-maître? Aurait-il, par hasard, refusé de venir à Séville, ou faudra-t-il l'aller chercher à Coïmbre?

— Cependant la troupe avançait toujours.

Au bout d'un instant, elle disparut sous les portes de la ville. Le roi la suivit des yeux, et de temps en temps la voyait reparaître et rentrer dans les rues tortueuses de la ville, enfin, il la vit entrer à l'alcazar; en se penchant sur la balustrade il put la suivre dans les cours; il était évident que dans un instant il serait fixé.

Le More avait ses entrées libres et absolues près du roi. Au bout d'un instant il parut donc sur la terrasse et trouva don Pedro debout, les yeux attachés sur l'endroit par lequel il savait qu'il devait arriver. Son visage était sombre et ne cherchait aucunement à dissimuler son inquiétude.

Le More croisa ses mains sur sa poitrine et toucha presque la terre de son front. Mais don Pedro ne répondit à ce salut que par un geste d'impatience.

— Le grand-maître? dit-il.

— Sire, répondit Mothril, j'ai dû me hâter de revenir vers vous. Les grands intérêts dont j'ai à vous entretenir feront que Votre Altesse écoutera, je l'espère, la voix de son fidèle serviteur.

Don Pedro, tout accoutumé qu'il fût à lire au fond du cœur était trop préoccupé des passions qui l'agitaient en ce moment pour voir tout ce que contenaient de précautions astucieuses les paroles du More embarrassées à dessein.

— Le grand-maître? répéta-t-il en frappant du pied.

— Seigneur, répondit Mothril, il viendra.

— Pourquoi l'avez-vous quitté? Pourquoi, s'il n'est pas coupable, ne vient-il pas librement, et s'il l'est, pourquoi ne vient-il pas de force?

— Seigneur, le grand-maître n'est pas innocent, et cependant il viendra, soyez tranquille : peut-être voudrait-il fuir, mais il est surveillé par mes gens ; ils l'amènent plutôt qu'ils ne l'escortent. Si j'ai pris les devants, c'est pour parler au roi, non pas des choses faites, mais des choses qui lui restent à faire.

— Ainsi donc, il vient, tu en es sûr? répéta don Pedro.

— Demain soir il sera aux portes de Séville. J'ai fait diligence, comme vous voyez.

— Personne n'est instruit de son voyage?

— Personne.

— Vous comprenez l'importance de ma demande et la gravité de votre réponse?

— Oui, sire.

— Eh bien! qu'y a-t-il encore de nouveau? demanda don Pedro, avec un horrible serrement de cœur dont son visage ne trahit pas la présence, car son visage avait eu le temps de redevenir indifférent.

— Le roi sait combien je suis jaloux de son honneur, dit le More.

— Oui, mais vous savez aussi, Mothril, dit don Pedro en fronçant le sourcil, que les insinuations sur ce sujet sont bonnes de Maria Padilla à moi, c'est-à-dire d'une femme jalouse à un amant trop patient peut-être ; mais de vous à don Pedro, mais du ministre au roi, tout blâme sur l'irréprochable conduite de la reine Blanche vous est interdit, vous le savez, et si vous l'avez oublié, je vous le répète.

— Sire Pedro, dit le More, un roi puissant, heureux, aimé, aimant comme vous l'êtes, ne trouve place en son cœur ni pour l'envie, ni pour la jalousie ; je comprends cela : votre bonheur est grand, seigneur ; mais il ne faut pas que votre bonheur vous aveugle.

— Cette fois, tu sais quelque chose! s'écria don Pedro, en fixant son regard profond sur le More.

— Seigneur, répondit froidement celui-ci, Votre Seigneurie a réfléchi plus d'une fois sans doute aux embûches dont elle est entourée. Elle s'est demandé en sa sagesse où va la monarchie de Castille, puisque le roi n'a pas d'héritiers.

— Pas d'héritiers? répéta don Pedro.

— Du moins pas d'héritiers légitimes, continua le More ; en sorte que le royaume appartiendrait, s'il vous arrivait malheur, au plus hardi ou au plus heureux de tous les bâtards, soit à Henri, soit à don Frédéric, soit à Tello.

— Pourquoi toutes ces paroles, Mothril? demanda don Pedro. Voudrais-tu par hasard me conseiller un troisième mariage? Les deux premiers n'ont point eu d'assez heureux résultats pour que je suive ton conseil. Je t'en avertis, Mothril.

Ces paroles, arrachées au fond de l'âme du roi par un violent chagrin, firent étinceler l'œil du More.

C'était la révélation de tous les tourmens endurés par don Pedro dans son intérieur si agité. Mothril savait la moitié de ce qu'il voulait savoir ; un mot allait lui apprendre le reste.

— Seigneur, dit-il, pourquoi cette troisième femme ne serait-elle point une femme dont le caractère serait éprouvé et la fécondité certaine? Epousez dona Maria Padilla, par exemple, puisque vous l'aimez à ne pouvoir vous séparer d'elle, et qu'elle est d'assez bonne maison pour devenir reine. De cette façon, vos fils seront légitimés, et nul n'aura plus le droit de leur disputer le trône de Castille.

Mothril avait rassemblé toutes les forces de son intelligence afin de mesurer la portée d'une attaque qui pour lui était sans seconde. Alors, avec une volupté inconnue au reste des hommes, et connue de ces seuls ambitieux à vaste envergure qui jouent au jeu les royaumes, il vit un sombre nuage d'ennui passer sur le front de son souverain.

— J'ai déjà rompu sans résultat un mariage qui me liait au roi de France, dit don Pedro ; je ne puis rompre maintenant celui qui me lie à la maison de Castro...

— Bon! murmura Mothril ; plus d'amour réel dans le cœur, plus d'influence à craindre ; il y a une place à prendre, sinon sur le trône, du moins dans le lit du roi de Castille.

— Voyons, dit don Pedro, finissons-en. Tu avais, disais-tu, quelque chose d'important à m'apprendre.

— Oh! ce que j'avais à vous dire était simplement une nouvelle qui vous délie de tout égard envers la France.

— Cette nouvelle, alors... parle vite!

— Seigneur, dit Mothril, permettez-moi de descendre pour donner quelques ordres aux gardiens de cette litière qui est en bas. Je suis inquiet, car j'y ai laissé seule une personne qui m'est bien chère.

Don Pedro le regarda avec étonnement.

— Va, dit-il, et reviens vite.

Le More descendit et fit avancer la litière jusque dans la première cour.

Don Pedro, du haut de la terrasse, suivait vaguement les démarches de son ministre. Mothril reparut quelques instants après.

— Seigneur, dit-il, Votre Altesse, cette fois encore, m'accordera-t-elle, comme d'habitude, un logement dans l'alcazar?

— Oui, certes.

— Permettez donc alors que j'y fasse entrer la personne qui est dans cette litière.

— Une femme? demanda don Pedro.

— Oui, seigneur.

— Une esclave que tu aimes?

— Sire, ma fille.

— Je ne savais pas que tu eusses une fille, Mothril.

Mothril ne répondit rien : le doute et la curiosité entrèrent ensemble dans l'esprit du roi. C'est ce que demandait le More.

— Maintenant, dit don Pedro, ramené par l'importance de la situation aux choses qu'il voulait apprendre, dis-moi ce que tu sais sur la reine Blanche.

VII

COMMENT LE MORE RACONTA AU ROI DON PEDRO CE QUI S'ÉTAIT PASSÉ

Le More s'approcha du roi, et donnant à ses traits l'expression d'une compassion profonde, c'est-à-dire du sentiment qui devait le plus blesser don Pedro de la part d'un inférieur :

— Sire, lui dit-il, j'ai besoin, avant de commencer ce récit, que Votre Altesse se rappelle de point en point les ordres qu'elle-même m'a donnés.

— Va, dit don Pedro, je n'oublie jamais rien de ce que j'ai dit une fois.

— Le roi m'avait ordonné de me rendre à Coïmbre, je m'y suis rendu ; — de dire au grand-maître que Son Altesse l'attendait, je le lui ai dit ; — de hâter son départ, je n'ai pris qu'une heure de repos, et le jour même de notre arrivée nous nous sommes mis en route.

— Bien, bien, dit don Pedro, je sais que tu es un serviteur fidèle, Mothril.

— Votre Altesse a ajouté : Tu veilleras à ce que pendant le voyage le grand-maître ne donne avis à personne de son départ. Eh bien! le lendemain de notre départ, le grand-maître... Mais, en vérité, je ne sais si, malgré les ordres de Votre Altesse, je dois lui dire ce qui s'est passé.

— Dis... le lendemain de votre départ!...

— Le grand-maître a écrit une lettre...

— A qui?

— Juste à la personne à laquelle Votre Altesse craignait qu'il n'écrivît.

— A la reine Blanche! s'écria don Pedro en pâlissant.

— A la reine Blanche, sire.

— More! dit don Pedro, songe à la gravité d'une pareille accusation.

— Je ne songe qu'à servir mon roi.

— Tu peux encore dire que tu t'étais trompé.

Mothril secoua la tête.

— Je ne m'étais pas trompé, dit-il.

— Prends garde! cette lettre, il me la faudra! s'écria don Pedro menaçant.

— Je l'ai, répondit froidement le More.

Don Pedro, qui s'était avancé d'un pas, frissonna et fit un pas en arrière.

— Oh ! dit-il, tu l'as ?

— Oui.

— Cette lettre écrite par don Frédéric ?

— Oui.

— A Blanche de Bourbon ?

— Oui.

— Et cette lettre ?...

— Je la donnerai à monseigneur lorsqu'il ne sera plus courroucé comme il l'est en ce moment.

— Moi, dit don Pedro avec un sourire nerveux, moi courroucé ! je n'ai jamais été plus calme.

— Non, monseigneur, vous n'êtes pas calme, car votre œil est indigné, car vos lèvres blêmissent, car votre main tremble et caresse un poignard. Pourquoi vous en cacher, monseigneur ? c'est bien naturel, et la vengeance est légitime en pareil cas. Voilà pourquoi, devinant que la vengeance de monseigneur sera terrible, j'essaie d'avance de la fléchir.

— Donnez cette lettre, Mothril, s'écria le roi.

— Cependant, monseigneur...

— Donnez cette lettre, sans retard, à l'instant même ; je le veux !

Le More tira lentement de dessous sa robe rouge la gibecière du malheureux Fernand.

— Mon premier devoir, dit-il, est d'obéir à mon maître, quelque chose qui puisse en arriver.

Le roi examina la gibecière, en tira le sachet brodé de perles, l'ouvrit et saisit vivement la lettre qu'il renfermait. Le sceau de cette lettre avait visiblement été levé ; une nouvelle contraction altéra les traits de don Pedro à cette vue ; cependant, sans faire aucune observation, il lut :

« Madame, — ma reine, — le roi me mande à Séville. Je « vous ai promis de vous avertir des grands événements de « ma vie ; celui-là me paraît décisif.

« Quoi qu'il en soit, dame illustre et sœur chérie, je « craindrai peu la vengeance de dona Padilla, qui sans « doute me fait appeler, si je sais votre personne si chère à « l'abri de ses atteintes. J'ignore ce qui m'attend ; peut-être « la prison, peut-être la mort. — Prisonnier, je ne pourrais « plus vous défendre, et si je dois mourir je profite du mo- « ment où mon bras est libre pour vous dire que mon bras « serait à vous s'il n'était pas enchaîné, — que mon cœur « est à vous jusqu'à la mort.

« Fernand vous porte cet avis, cet adieu peut-être. Au « revoir, ma douce reine et amie, dans ce monde peut-être, « — au ciel certainement.

« DON FRÉDÉRIC. »

— Ce Fernand, qui est-il ? où est-il ? s'écria don Pedro, si pâle qu'il était effrayant à voir.

— Seigneur, répondit Mothril d'un ton parfaitement naturel, — ce Fernand, c'était le page du grand-maître. Il est parti avec nous ; dans la soirée du lendemain de notre départ, il a reçu ce message. La nuit même, en traversant la Zezère, le hasard a fait qu'il s'est noyé et que j'ai trouvé cet écrit sur son cadavre.

Don Pedro n'avait pas eu besoin d'explications pour comprendre Mothril.

— Ah ! dit-il, vous avez retrouvé le cadavre, vous !

— Oui.

— Avant tout le monde ?

— Oui.

— Ainsi, personne ne sait ce que contient cette lettre ?

— Seigneur, dit Mothril, pardonnez à mon audace ; les intérêts de mon roi l'ont emporté sur la discrétion qui m'était commandée ; j'ai ouvert la gibecière et j'ai lu la lettre.

— Mais vous seul ? Alors, c'est comme si personne ne l'avait lue.

— Sans doute, seigneur, depuis que la lettre est entre mes mains.

— Mais auparavant ?

— Ah ! seigneur, auparavant je ne réponds de rien, d'autant plus que le page n'était pas seul auprès de son maître : il y avait un maudit... un giaour... un chien... un chrétien... Pardon, sire.

— Et quel était ce chrétien ?

— Un chevalier de France qu'il appelle son frère.

— Ah ! dit don Pedro souriant, j'aurais cru qu'il eût donné un autre nom à ses amis

— Eh bien ! il n'a pas de secrets pour ce chrétien, et il n'y aurait rien d'étonnant qu'il fût de moitié dans la confidence du page, et dans ce cas le crime serait public.

— Le grand-maître arrive ? demanda don Pedro.

— Il me suit, seigneur.

Don Pedro se promena quelque temps le sourcil froncé, les bras croisés, la tête inclinée sur la poitrine ; il était facile de voir qu'un orage terrible grondait autour de son cœur.

— Il faut donc commencer par lui, dit-il enfin d'une voix sombre, c'est le seul moyen d'excuse d'ailleurs que j'aie près de la France. Quand le roi Charles V verra que je n'ai pas épargné mon frère, il ne doutera plus du crime et me pardonnera de n'avoir pas épargné sa belle-sœur.

— Mais ne craignez-vous pas, seigneur, dit Mothril, qu'on ne se trompe à la vengeance, et qu'on ne pense que vous avez frappé dans le grand-maître, non pas l'amant de la reine Blanche, mais le frère de Henri de Transtamare, votre compétiteur au trône ?

— Je rendrai la lettre publique, dit le roi, le sang couvrira la tache ; allez, vous m'avez fidèlement servi.

— Maintenant, qu'ordonne le roi ?

— Qu'on prépare l'appartement du grand-maître.

Mothril sortit, don Pedro demeura seul, et ses pensées s'assombrirent encore ; il vit la raillerie s'attacher à son nom, l'homme jaloux et orgueilleux reparut sous le roi impassible, il lui sembla entendre déjà le bruit des amours de Blanche et du grand-maître courir parmi les peuples avec toutes les exagérations qu'ils attachent aux fautes des rois. Puis, comme il fixait ses yeux sur les appartemens de dona Padilla, il crut la voir debout derrière le rideau de sa fenêtre, et surprendre sur son visage le sourire de l'orgueil satisfait.

— Ce n'est pas elle qui me fait faire ce que je vais accomplir, dit-il, et cependant on dira que c'est elle, et cependant elle le croira.

Impatient, il détourna la tête, et ses yeux se portèrent vaguement tout autour de lui.

En ce moment, sur une terrasse inférieure à la terrasse royale, deux esclaves mores passaient portant des cassolettes d'où s'exhalait une vapeur bleuâtre et parfumée. La brise des montagnes fit monter jusqu'au roi cet enivrant parfum.

Derrière les esclaves venait une femme voilée, à la taille souple et grande, à la ceinture fine, à la tête penchée. Elle était couverte de ce voile arabe qui ne laisse une ouverture que pour faire jaillir le rayon des yeux. Mothril la suivait avec une sorte de respect, et quand ils furent à la porte de la chambre où l'étrangère devait entrer, le More se prosterna en quelque sorte aux pieds de la jeune fille.

Ces parfums, ce regard voluptueux, ce respect du More, faisaient un contraste si puissant avec les passions qui étreignaient le cœur de don Pèdre, qu'il se trouva un moment rafraîchi et régénéré ; comme si la jeunesse et le plaisir lui eussent été inspirés par cette apparition.

Aussi attendait-il impatiemment le soir.

Et quand le soir fut venu, il descendit de son appartement et vint, se fiant à la nuit, par les jardins où seul il avait le droit d'entrer, devant le kiosque habité par Mothril ; alors soulevant avec précaution les épaisses guirlandes de lierre et les branches d'un immense laurier-rose qui, mieux qu'une tapisserie, dérobait l'intérieur de l'appartement aux yeux indiscrets, il put voir sur un large coussin de soie broché d'argent, à peine voilée d'une longue robe transparente, les pieds nus et ornés de bagues et de colliers selon la mode orientale, le front calme, les yeux perdus dans une vague rêverie, Aïssa souriant et découvrant sous le vermillon de ses lèvres ses dents fines, blanches et égales comme les perles.

Mothril avait compté sur la curiosité du roi ; depuis que la nuit était venue, il écoutait et regardait, il entendait le bruit des branches soulevées ; il distingua, dans la calme fraîcheur de la nuit, la respiration ardente du roi, mais il ne parut, en aucune façon, s'apercevoir que son souverain fût là. Seulement, comme la nonchalante jeune fille venait de laisser glisser de ses doigts distraits son combolio de corail, il se précipita pour le ramasser et le lui rendit en se tenant presque agenouillé devant elle.

Aïssa sourit.

— Pourquoi tant d'honneurs depuis deux ou trois jours dit-elle. Un père ne doit que de la tendresse à son enfant, et c'est l'enfant qui doit le respect au père.

— Ce que Mothril fait, il doit le faire, répondit le More.

— Mon père, pourquoi donc me rendre plus de devoirs qu'à vous-même ?

— Parce que plus de devoirs vous sont dus qu'à moi, répliqua-t-il ; car le jour viendra bientôt où tout vous sera révélé ; et ce jour venu, peut-être ce sera-t-il vous qui ne daignerez plus m'appeler votre père, dona Aïssa.

Ces paroles mystérieuses frappèrent à la fois la jeune fille et le roi d'une indéfinissable impression ; mais quelques instances que fît Aïssa, Mothril n'en voulut pas dire davantage et se retira.

Derrière lui, les femmes d'Aïssa entrèrent, elles venaient avec de grands éventails de plumes d'autruche agiter l'air autour du sopha de leur maîtresse, tandis qu'une douce musique, que l'on entendait sans voir ni l'instrument ni le musicien, faisait vibrer dans l'air comme un parfum mé-

lorsque Aïssa ferma ses grands yeux tout embrasés de flammes secrètes.

— A quoi peut-elle songer? dit le roi, en voyant comme l'ombre d'un rêve passer sur son visage.

Elle rêvait au beau chevalier français.

Les femmes s'approchèrent pour baisser les stores.

— C'est étrange, dit le roi, forcé de quitter cette contemplation dangereuse, on dirait qu'elle a prononcé un nom.

Le roi ne se trompait pas, elle avait prononcé le nom d'Agénor.

Mais quoique les stores se fussent refermés, don Pedro n'était pas dans une disposition d'esprit qui lui permît de rentrer dans ses appartemens.

Le cœur du prince réunissait à cette heure les sentimens les plus opposés.

Ces sentimens formaient entre eux un combat qui excluait tout espoir de repos et de sommeil ; demandant la fraîcheur à l'air de la nuit, le calme au silence, il demeura errant dans les jardins, revenant toujours comme vers un but irrésistible, à ce kiosque où la belle Moresque dormait du plus profond sommeil ; parfois aussi le roi passait devant les fenêtres de dona Padilla et fixait ses yeux sur les vitraux sombres, puis croyant que la hautaine Espagnole dormait, il continuait son chemin qui, par un détour plus ou moins long, le ramenait toujours au kiosque.

Le roi se trompait. Maria Padilla ne dormait point ; il y avait absence de lumières, mais plein de flamme comme celui de don Pedro, son cœur brûlait et bondissait dans sa poitrine, car immobile derrière sa fenêtre, enveloppée dans une robe de couleur sombre, elle regardait le roi sans perdre un seul de ses mouvemens, et nous dirons presque sans laisser échapper une seule de ses pensées.

Il y avait encore, outre les yeux de Maria Padilla, deux yeux qui plongeaient dans le cœur du roi don Pedro, c'étaient ceux du More, placé en sentinelle aussi pour apprécier le résultat de son intrigue. Quand le roi s'approcha des fenêtres d'Aïssa, il tressaillit de joie. Quand don Pedro leva son regard vers l'appartement de Maria Padilla, et sembla hésiter de monter chez la favorite, sa bouche proférait tout bas des menaces que sa main en cherchant instinctivement son poignard semblait prête à exécuter. Ce fut sous l'influence de ces deux regards si perçans et si venimeux que don Pedro passa toute la nuit, se croyant seul et oublié ; enfin, écrasé de fatigue, une heure avant le jour, il s'étendit sur un banc et s'endormit de ce sommeil fiévreux et agité qui n'est qu'une souffrance ajoutée aux autres souffrances.

— Tu n'es pas encore comme je te veux, dit Mothril en voyant le roi succomber sous le poids de la fatigue, il faut que je te débarrasse de cette dona Padilla que tu n'aimes plus, à ce que tu prétends, et que cependant tu ne peux pas quitter.

Et il laissa retomber le rideau qu'il avait soulevé, pour regarder dans le jardin.

— Allons, se dit Maria Padilla, une dernière tentative à faire, mais prompte, mais décisive, et avant que cette femme, car c'est une femme sans doute qu'il regardait à travers la jalousie, n'ait pris de l'influence sur son cœur.

Et elle donna ses ordres à ses gens qui, dès le matin, menèrent grand bruit dans le palais.

Quand le roi s'éveilla et remonta chez lui, il entendit dans les cours les piétinemens des mules et des chevaux, et dans les corridors les pas pressés des femmes et des pages.

Il allait s'enquérir des causes de ce mouvement, lorsque sa porte s'ouvrit et Maria Padilla parut sur le seuil.

— Qu'attendent ces chevaux et que veulent tous ces serviteurs affairés, madame? demanda don Pedro.

— C'est mon départ qu'ils attendent, sire, mon départ que j'ai fait préparer le plus tôt que j'ai pu, pour épargner à Votre Altesse la présence d'une femme qui ne peut plus rien pour son bonheur. D'ailleurs, c'est aujourd'hui que mon ennemi arrive, et comme votre intention serait sans doute, dans l'épanchement de la tendresse fraternelle, de me sacrifier à lui, je lui cède la place, car je me dois à mes enfans qui, puisque leur père les oublie, ont besoin deux fois de leur mère.

Maria Padilla passait pour la plus belle femme de l'Espagne ; telle était son influence sur don Pedro, que les chroniqueurs contemporains, convaincus que la beauté, si parfaite qu'elle soit, ne peut atteindre à une telle puissance, ont préféré attribuer cette influence à la magie, au lieu d'en chercher les causes dans les charmes naturels de la magicienne.

Telle qu'elle était, belle de ses vingt-cinq ans, riche de son titre de mère, avec ses longs cheveux noirs retombant sur la simple robe de laine qui, selon la mode du quatorzième siècle, modelait ses bras, ses épaules et son sein, elle résumait pour don Pedro non pas tout ce qu'il avait rêvé, mais tout ce qu'il avait ressenti d'amour réel et de douces pensées : c'était la fée de la maison, la fleur de l'âme, l'écrin des souvenirs heureux. Le roi la regarda tristement.

— Cela m'étonnait, dit-il, que vous ne m'eussiez pas déjà quitté, Maria ; il est vrai que vous avez bien choisi votre moment, celui où mon frère Henri se révolte, celui où mon frère Frédéric me trahit, celui où le roi de France me va sans doute faire la guerre. Il est vrai que les femmes n'aiment pas le malheur.

— Êtes-vous malheureux? s'écria dona Padilla, en faisant trois pas et en tendant ses deux mains vers don Pedro ; en ce cas, je reste, cela me suffit, autrefois j'eusse demandé : Pedro, si je reste, seras-tu heureux?

De son côté, le roi avait penché son corps en avant, de sorte qu'une des deux belles mains de Maria tomba dans les siennes. Il était dans un de ces momens où le cœur profondément blessé éprouve le besoin de se cicatriser par un peu d'amour. Il porta cette main à ses lèvres.

— Vous avez tort, Maria, dit-il, je vous aime ; seulement, pour que vous trouvassiez un amour qui correspondît au vôtre, il vous eût fallu aimer un autre homme qu'un roi.

— Vous ne voulez donc pas que je parte? demanda Maria Padilla avec cet adorable sourire qui faisait oublier à don Pedro le reste de l'univers.

— Non, dit le roi, si toutefois vous consentez à partager ma fortune à venir, comme vous avez partagé ma fortune passée.

Alors, de la place même où elle était, et par la fenêtre ouverte, d'un de ces gestes de reine qui eussent fait croire que Maria était née au pied d'un trône, la belle statue fit signe à cette nuée de serviteurs prêts à partir de rentrer dans les appartemens.

En ce moment Mothril entra. Cette conférence trop prolongée de don Pedro avec sa maîtresse l'inquiétait.

— Qu'y a-t-il? demanda don Pedro impatient.

— Il y a, sire, répondit le More, que votre frère don Frédéric arrive, et que l'on aperçoit son escorte sur la route de Portugal.

A cette nouvelle, une telle expression de haine jaillit en éclairs des yeux du roi, que Maria Padilla vit bien qu'elle n'avait rien à craindre de ce côté, et après avoir tendu son front à don Pedro, qui y posa ses lèvres pâles, elle rentra chez elle en souriant.

VIII

COMMENT LE GRAND-MAITRE ENTRA DANS L'ALCAZAR DE SÉVILLE, OU L'ATTENDAIT LE ROI DON PEDRO

En effet, comme venait de le dire Mothril, le grand-maître s'avançait vers Séville ; il atteignit les portes vers midi, c'est-à-dire vers le milieu de la plus forte chaleur du jour.

Les cavaliers qui formaient son escorte, mores et chrétiens, étaient couverts de poussière, et la sueur baignait le flanc des mules et des chevaux. Le grand-maître jeta un regard sur les murailles de la ville qu'il croyait voir couvertes de soldats et de peuple, comme c'est l'habitude dans les jours de fêtes, mais il n'y vit que des sentinelles qu'on avait coutume d'y voir dans les temps ordinaires.

— Faut-il prévenir le roi? demanda un des officiers de don Frédéric, en s'apprêtant à prendre les devans si le prince l'ordonnait.

— Ne vous inquiétez pas, dit don Frédéric avec un triste sourire, le More est parti devant, et mon frère est prévenu. D'ailleurs, ajouta-t-il avec un accent amer, ne savez-vous pas qu'il y a des tournois et des fêtes à Séville à l'occasion de mon arrivée?

Les Espagnols regardaient avec étonnement autour d'eux, car rien n'indiquait ces tournois promis et ces fêtes commandées. Tout était triste et sombre au contraire ; ils interrogèrent les Mores, mais les Mores ne répondirent point.

Ils entrèrent dans la ville ; portes et fenêtres étaient fermées, comme c'est l'habitude en Espagne au moment des grandes chaleurs ; on ne voyait dans les rues, ni peuple, ni apprêts, et l'on n'entendait d'autre bruit que celui des portes qui s'ouvraient pour donner passage à quelque dormeur en retard, curieux de savoir, avant de faire sa sieste, quelle était cette troupe de cavaliers qui entraient dans la ville, à cette heure où en Espagne les Mores eux-mêmes, ces enfans du soleil, cherchaient l'ombre des bois ou la fraîcheur de la rivière.

Les cavaliers chrétiens marchaient les premiers ; les Mores, plus nombreux du double, car plusieurs troupes s'étaient successivement jointes à la première, formaient l'arrière-garde.

Don Frédéric examinait toutes ces manœuvres : cette ville, qu'il s'attendait à voir vivante et joyeuse, et qu'il trouvait au contraire morne et silencieuse comme un tombeau, avait déjà donné à son cœur de terribles soupçons. Un officier s'approcha de lui, et se penchant à son oreille :

— Seigneur, dit-il, avez-vous remarqué que derrière nous on a fermé la porte par laquelle nous sommes entrés ?

Le grand-maître ne répondit rien, on continua d'avancer, et bientôt on découvrit l'alcazar. Mothril attendait à la porte avec quelques officiers de don Pedro. Ils avaient le visage bienveillant.

La troupe si impatiemment attendue entra aussitôt dans les cours de l'alcazar, dont les portes, comme celles de la ville, se refermèrent sur elle.

Mothril avait suivi le prince avec tous les signes du plus profond respect.

Au moment où il mit pied à terre, il s'approcha de lui et lui dit :

— Vous savez, monseigneur, qu'il n'est point d'usage qu'on entre dans le palais avec des armes. Voulez-vous que je fasse porter votre épée dans votre appartement ?

La colère de don Frédéric, si longtemps contenue, semblait n'attendre que cette occasion pour éclater.

— Esclave, dit-il, la servilité t'a-t-elle si fort abruti que tu ne saches plus reconnaître tes princes et respecter tes maîtres ? Depuis quand le grand-maître de Saint-Jacques de Calatrava, qui a le droit d'entrer casqué et éperonné dans les églises et de parler tout armé à Dieu, n'a-t-il donc plus le droit d'entrer armé au palais, et de parler l'épée au fourreau à son frère ?

Mothril écouta avec respect et courba la tête avec humilité.

— Monseigneur a dit la vérité, répondit-il, et son très humble serviteur avait oublié, non pas qu'il fût prince, mais qu'il fût grand-maître de l'ordre de Calatrava. Tous ces privilèges sont coutumes chrétiennes, et il n'est pas étonnant qu'un pauvre mécréant comme moi les ignore ou les oublie.

En ce moment, un autre officier s'approcha de don Frédéric.

— Est-il vrai, seigneur, dit-il, que vous ordonniez que nous vous quittions !

— Qui a dit cela ? demanda le grand-maître.

— Un des gardes de la porte.

— Et vous lui avez répondu ?

— Que nous n'avions d'ordres à recevoir que de notre seigneur don Frédéric.

Le prince hésita un instant : il se voyait jeune, il se sentait vigoureux, il se savait brave, enfin, il était assez bien entouré pour faire une longue défense.

— Seigneur, continua l'officier, voyant que son maître se consultait, dites un mot, faites un signe, et nous vous tirerons de cette embûche où vous êtes tombé : nous sommes ici trente qui portons la lance, le poignard et l'épée.

Don Frédéric regarda Mothril, — il surprit un sourire sur ses lèvres et suivit la direction de son regard. Sur les terrasses qui entouraient la cour, on voyait des archers, des arbalétriers, leurs arcs et leurs arbalètes à la main.

— Je ferais égorger ces braves gens, se dit à lui-même don Frédéric, — non, puisque c'est à moi seul qu'on en veut, entrons seul.

Le grand-maître se tourna calme et assuré vers ses compagnons :

— Retirez-vous, mes amis, leur dit-il ; je suis dans le palais de mon frère et de mon roi ; — la trahison n'habite pas de pareilles demeures, — et, si je me trompe, rappelez-vous que j'ai été prévenu qu'on me trahissait et que je n'ai pas voulu le croire.

Les soldats de don Frédéric s'inclinèrent et sortirent un à un. Don Frédéric se trouva seul alors avec les Mores et les gardes du roi don Pedro.

— Et maintenant, dit-il en se tournant vers Mothril, je veux voir mon frère.

— Seigneur, votre désir va être accompli, répondit le More, car le roi vous attend avec impatience.

Il s'effaça pour que le prince pût monter l'escalier de l'alcazar.

— Où est mon frère ? demanda le grand-maître.

— Dans l'appartement de la terrasse.

C'était un appartement voisin de celui qu'habitait ordinairement don Frédéric. En passant devant la porte du sien, le grand-maître s'arrêta un instant.

— Ne puis-je entrer chez moi, dit-il, et me reposer un instant avant de paraître devant mon frère ?

— Monseigneur, répondit Mothril, quand Votre Altesse aura vu le roi, elle se reposera alors tout à son aise et tant que bon lui semblera.

Il se fit alors un mouvement parmi les Mores qui suivaient le prince. Frédéric se retourna.

— Le chien..., murmurèrent les Mores.

En effet, le fidèle Allan, au lieu de suivre le cheval à l'écurie, avait suivi son maître, comme s'il eût pu deviner le danger qui le menaçait.

— Le chien est à moi, dit don Frédéric.

Les Mores s'écartèrent, moins encore par respect que par crainte, et le chien, joyeux, vint appuyer ses deux pattes contre la poitrine de son maître.

— Oui, dit il, je te comprends, et tu as raison. Fernand est mort, Agénor est loin d'ici, et tu es le seul ami qui me reste.

— Monseigneur, dit Mothril avec son sourire ironique, est-il aussi dans les privilèges du grand-maître de Saint-Jacques d'entrer dans les appartemens du roi suivi de son chien ?

Un flot sombre passa sur le front de don Frédéric. Le More était près de lui ; don Frédéric avait la main sur son poignard : une décision prompte, un mouvement rapide, et il était vengé de cet esclave railleur et insolent.

— Non, dit-il en lui-même, la majesté du roi est dans tous ceux qui l'entourent : n'attentons point a la majesté du roi.

Il ouvrit froidement la porte de son appartement, et il fit signe a son chien d'y entrer.

— Le chien obéit.

— Attends-moi, Allan, dit-il.

Le chien se coucha sur une peau de lion. Le grand-maître ferma la porte. En ce moment, on entendit une voix qui criait :

— Mon frère ! où est donc mon frère ?

Don Frédéric reconnut la voix du roi, et s'avança vers le point de l'appartement d'où venait cette voix.

Don Pedro sortant du bain, pâle encore de sa nuit sans sommeil, grondant d'une sourde colère, fixa un regard sévère sur le jeune homme qui se prosternait devant lui.

— Me voici, mon roi et mon frère, dit-il ; vous m'avez appelé, et me voici. Je suis venu en toute hâte pour vous voir, et pour vous souhaiter toute prospérité.

— Comment cela est-il possible, grand-maître, répondit don Pedro, et ne dois je pas m'étonner que vos paroles soient si peu d'accord avec vos actions ? Vous me souhaitez toutes sortes de prospérités, dites-vous, et vous conspirez avec mes ennemis ?

— Seigneur, je ne vous comprend pas, dit don Frédéric en se relevant, car du moment où on l'accusait, il ne voulait pas rester une seconde de plus à genoux. — Est-ce bien à moi que s'adressent ces paroles ?

— Oui, à vous-même, don Frédéric, grand-maître de Saint Jacques

— Sire, vous m'appelez donc traître, alors ?

— Oui ! car traître vous êtes, répondit don Pedro.

Le jeune homme pâlit, mais se contint.

— Pourquoi cela, mon roi ? dit il avec un accent de douceur infinie Je ne vous ai jamais offensé, volontairement du moins ; tout au contraire, dans plusieurs rencontres, et particulièrement dans la guerre contre les Mores, aujourd'hui vos amis, j'ai manié une épée qui était bien lourde pour mon bras qui était encore si jeune.

— Oui, les Mores sont mes amis ! s'écria don Pedro, et il m'a bien fallu choisir mes amis parmi les Mores, puisque dans ma famille je n'ai trouvé que des ennemis.

Don Frédéric se relevait plus fier et plus intrépide à mesure que les reproches du roi devenaient plus injustes et plus outrageans.

— Si vous parlez de mon frère Henri, dit il, je n'ai rien à répondre, et cela ne me regarde pas. Mon frère Henri s'est rebellé contre vous, mon frère Henri a eu tort, car vous êtes notre seigneur légitime et par l'âge et par la naissance ; mais mon frère Henri veut être roi de Castille, et on dit que l'ambition fait tout oublier ; moi, je ne suis pas ambitieux, et ne prétends rien. Je suis grand maître de Saint-Jacques ; si vous en savez un plus digne que moi, je suis prêt à résigner ma charge entre ses mains.

Don Pedro ne répondit pas.

— J'ai conquis Coimbre sur les Mores et je m'y suis enfermé comme dans ma propriété. Personne n'a de droit sur ma ville. Voulez-vous Coimbre, mon frère, c'est un bon port.

Don Pedro ne répondit point davantage

— J'ai une petite armée, reprit don Frédéric. Mais je l'ai réunie sous votre bon plaisir. Voulez-vous mes soldats pour combattre vos ennemis ?

Don Pedro continuait de garder le silence.

— Je n'ai de bien que le bien de ma mère, dona Eléonore de Guzman, et les trésors que j'ai conquis sur les Mores. Voulez-vous mon argent ? mon frère.

— Ce n'est ni ta charge, ni ta ville, ni tes soldats, ni ton trésor que je veux, dit don Pedro, ne pouvant plus se contenir à la vue du calme du jeune homme, c'est ta tête.

— Ma vie est à vous comme tout le reste, mon roi ; je ne la défendrai pas plus que je n'eusse défendu le reste Seu-

lement pourquoi prendre la tête quand le cœur est innocent.

— Innocent ! reprit don Pedro. Connais-tu une Française qui s'appelle Blanche de Bourbon ?

— Je connais une Française qui s'appelle Blanche de Bourbon, et je la respecte comme ma reine et comme ma sœur.

— Eh bien ! voilà ce que je voulais dire, reprit don Pedro ; c'est que tu tiens pour ta reine et ta sœur, l'ennemie de ton frère et de ton roi.

— Sire, dit le grand-maître, si vous appelez ennemi celui que vous avez offensé et qui conserve dans son cœur le souvenir de son injure, la personne dont vous parlez est peut-être votre ennemie. Mais, sur mon âme autant vaudrait dire qu'elle est votre ennemie aussi, la gazelle que vous avez blessée d'une flèche, et qui fuit blessée.

— J'appelle mon ennemie quiconque soulève mes villes, — et cette femme a soulevé Tolède. — J'appelle mon ennemie quiconque arme mes frères contre moi, — et cette femme a armé contre moi mon frère, non pas mon frère Henri l'ambitieux, comme tu l'appelais tout à l'heure, mais mon frère don Frédéric, l'hypocrite et l'incestueux.

— Mon frère, je vous jure ..

— Ne jure pas, tu te parjurerais.

— Mon frère

— Connais-tu cela ? dit don Pedro, tirant la lettre du grand maître de la gibecière de Fernand.

A cette vue, qui lui prouvait que Fernand avait été assassiné, à cette preuve de son amour tombée entre les mains du roi, don Frédéric sentit que la force lui manquait. Il fléchit le genou devant don Pedro, et demeura un instant la tête inclinée sous le poids des malheurs qu'il prévoyait. Un murmure d'étonnement courut dans le groupe de courtisans placés à l'extrémité de la galerie ; Frédéric, à genoux devant son frère, suppliait évidemment son roi ; or, s'il le suppliait, c'est qu'il était coupable, ils ne songeaient pas qu'il pût supplier pour un autre.

— Seigneur, dit don Frédéric, je prends Dieu à témoin que je suis innocent de ce que vous me reprochez.

— C'est donc à Dieu que tu vas le dire, reprit le roi ; car, pour moi, je ne te crois pas.

— Ma mort laverait une souillure, dit le grand-maître ; que sera-ce donc quand je serai pur de crime ?

— Pur de crime ! s'écria le roi don Pedro ; et comment appelles-tu donc ceci ?

Et, emporté par la colère, le roi souffleta le visage de son frere avec la lettre qu'il avait écrite à Blanche de Bourbon.

— C'est bien, dit Frédéric en faisant un pas en arrière ; tuez-moi et ne m'outragez pas ! Je sais depuis longtemps que les hommes deviennent des lâches à force de vivre avec les courtisanes et les esclaves !.. Roi, tu es un lâche ! car tu as insulté un prisonnier !

— A moi ! cria don Pedro, à moi, mes gardes ! qu'on l'emmène et qu'on le tue.

— Un moment, interrompit don Frédéric en étendant la main vers son frère avec majesté, tout furieux que tu sois, tu vas t'arrêter devant ce que je vais te dire. Tu as soupçonné une femme innocente, tu as outragé le roi de France en la soupçonnant ; mais tu n'offenseras pas Dieu à plaisir. Or, je veux prier Dieu avant que tu m'assassines ; je veux une heure pour m'entretenir avec mon maître suprême. Je ne suis pas un More, moi !

Don Pedro était presque fou de rage. Cependant il se contint, car on le regardait.

— C'est bien, tu auras une heure, lui dit-il ; va !

Tous ceux qui assistaient à cette scène étaient glacés de crainte. Les yeux du roi flamboyaient ; mais de ceux de don Frédéric jaillissaient aussi des éclairs.

— Sois prêt dans une heure ! lui cria don Pedro au moment où il sortait de la chambre.

— Sois tranquille, je mourrai toujours trop tôt pour toi, puisque je suis innocent, répondit le jeune homme.

Il resta une heure enfermé chez lui, sans que personne approchât, face à face avec le Seigneur ; puis comme cette heure était écoulée, et que les bourreaux n'avaient point paru, il sortit dans la galerie et cria :

— Tu me fais attendre, seigneur don Pedro ; l'heure est passée.

Les bourreaux entrèrent.

— De quelle mort dois-je périr ? demanda le prince.

Un des bourreaux tira son épée.

Frédéric examina cette épée en passant son doigt sur le tranchant.

— Prenez la mienne, dit-il en tirant son épée hors du fourreau, elle coupe mieux.

Le soldat prit l'épée.

— Quand vous serez prêt, grand maître, dit-il.

Frédéric fit signe aux soldats d'attendre un instant ; puis, parchemin, roula ce parchemin et le prit entre ses dents. s'approchant d'une table il écrivit quelques lignes sur un

— Qu'est-ce que ce parchemin ? demanda le soldat.

C'est un talisman qui me rend invulnérable, dit don Frédéric ; frappe maintenant, je te brave.

Et le jeune prince, dépouillant son cou, relevant ses longs cheveux sur le haut de sa tête, s'agenouilla les mains jointes et le sourire sur les lèvres.

— Crois-tu à la puissance de ce talisman ? demanda tout bas un soldat à celui qui allait frapper.

— Nous allons bien voir, répondit celui-ci.

Frappe ! dit Frédéric.

L'épée flamboya aux mains de l'exécuteur ; un éclair jaillit de la lame, et la tête du grand-maître, détachée d'un seul coup, roula sur le plancher.

En ce moment, un hurlement épouvantable perça les voûtes du palais.

Le roi, qui écoutait à sa porte, s'enfuit épouvanté. Les bourreaux s'élancèrent hors de la chambre. Il ne resta plus sur la place que du sang, une tête séparée du corps, et un chien qui, brisant une porte, vint se coucher près de ces tristes débris.

IX

COMMENT LE BATARD DE MAULÉON REÇUT LE BILLET QU'IL ÉTAIT VENU CHERCHER

Les premières ombres de la nuit descendaient grises et lugubres sur le palais désolé. Don Pedro était assis, sombre et inquiet, dans les appartemens inférieurs où il s'était réfugié, n'osant rester dans l'appartement voisin de la chambre où gisait le cadavre de son frère. Près de lui, Maria Padilla pleurait.

— Pourquoi pleurez-vous, madame ? dit tout à coup le roi avec aigreur. N'avez-vous donc pas ce que vous avez tant désiré ? Vous m'avez demandé la mort de votre ennemi, vous devez être satisfaite, votre ennemi n'est plus.

— Sire, dit Maria, j'ai peut-être ; dans un moment d'orgueil féminin, dans un élan de colère insensée, désiré cette mort. Dieu me pardonne si ce désir est jamais entré dans mon cœur ! mais je crois pouvoir répondre que je ne l'ai jamais demandée.

— Ah ! voilà bien les femmes ! s'écria don Pedro, ardentes dans leurs désirs, timides dans leurs résolutions ; elles veulent toujours, elles n'osent jamais ; puis, quand un autre est assez fou pour avoir obéi à leur pensée, elles nient que cette pensée elles l'aient jamais eue.

— Sire, au nom du ciel ! dit Maria, ne me dites jamais que c'est à moi que vous avez sacrifié le grand maître, ce serait mon tourment dans cette vie ; ce serait mon remords dans l'autre. Non, dites-moi ce qui est vrai ; dites-moi que vous l'avez sacrifié à votre honneur. Je ne veux pas, entendez-vous bien, je ne veux pas que vous me quittiez sans me dire que ce n'est pas moi qui vous ai poussé à ce meurtre !...

— Je dirai tout ce que vous voudrez, Maria, répliqua froidement le roi en se levant et en allant au-devant de Mothril, qui venait d'entrer avec les droits d'un ministre et l'assurance d'un favori.

D'abord Maria détourna les yeux pour ne pas voir cet homme, pour lequel la mort du grand-maître, quoique cette mort servît ses intérêts, avait encore redoublé sa haine ; elle alla dans l'embrasure d'une fenêtre, et là, tandis que le roi causait avec le More, elle regarda un chevalier armé de toutes pièces qui, profitant du désordre que l'exécution de don Frédéric venait de jeter dans tout le château, entrait dans la cour, sans que gardes ni sentinelles s'inquiétassent de lui demander où il allait.

Ce chevalier, c'était Agénor, qui se rendait à l'appel que lui avait fait le grand-maître, et qui, cherchant des yeux les rideaux de pourpre que celui-ci lui avait désignés comme étant ceux de son appartement, disparut à l'angle de la muraille.

Maria Padilla suivit machinalement des yeux, et sans savoir qui il était, le chevalier jusqu'à ce qu'elle l'eût perdu de vue. Alors revenant de l'extérieur à l'intérieur, elle reporta son regard sur le roi et sur Mothril.

Le roi parlait vivement. A ses gestes énergiques on comprenait qu'il donnait des ordres terribles. Un éclair traversa l'esprit de dona Maria ; avec cette rapide intuition familière aux femmes, elle devina ce dont il était question.

Elle s'avança vers don Pedro au moment où celui-ci faisait signe à Mothril de se retirer.

— Seigneur, dit-elle, vous ne donnerez pas deux ordres pareils dans le même jour.

— Vous avez donc entendu? s'écria le roi en pâlissant.

— Non, mais j'ai deviné. Oh! sire, sire, continua Maria en tombant à genoux devant le roi: bien souvent je me suis plainte d'elle, bien souvent je vous ai excité contre elle, mais ne la tuez pas, sire, ne la tuez pas, car après l'avoir tuée vous me direz aussi, comme vous me l'avez dit à propos de don Frédéric, que c'est parce que je vous demandais sa mort que vous l'avez tuée.

— Maria, dit le roi d'un air sombre, relevez-vous, ne priez pas, c'est inutile, tout était décidé d'avance. Il fallait ne pas commencer, ou maintenant il faut finir; — dilla, pourquoi suis-je restée! mais il est encore temps ce soir, laissez-moi quitter ce palais-ci; ma maison vous est ouverte à toute heure du jour et de la nuit, vous me viendrez voir dans ma maison.

— Faites ce que vous voudrez, madame, dit don Pedro, à qui, par un étrange revirement de souvenir, apparaissait en ce moment l'image de la belle Moresque du kiosque, avec son sommeil voluptueux, et ses femmes aux grands éventails veillant sur ce sommeil. — Faites ce que vous voudrez. Je suis las de vous entendre toujours dire que vous partez, sans vous voir partir jamais.



Il déposa la tête à terre et poussa un hurlement.

la mort de l'un entraine la mort de l'autre. Si je ne frappais que don Frédéric, c'est pour le coup qu'on penserait que don Frédéric a, non pas expié un crime, mais a été sacrifié à une vengeance particulière.

Dona Maria regarda le roi avec effroi; on eût dit le voyageur qui s'arrête épouvanté devant un abime.

— Oh! tout cela retombera sur moi, dit-elle, sur moi et sur mes enfans; on dira que c'est moi qui vous ai poussé à ce double meurtre, et cependant vous le voyez, mon Dieu! ajouta-t-elle en se traînant à ses pieds, je le prie, je le supplie de ne pas me faire un spectre de cette femme.

— Non, car je proclamerais tout, ma honte et leur crime; non, car je montrerais la lettre de don Frédéric à sa belle-sœur.

— Mais, s'écria dona Maria, vous ne trouverez jamais un Espagnol qui portera la main sur sa reine.

— Aussi j'ai choisi un More, répondit impassiblement don Pedro. A quoi bon les Mores, si on ne leur faisait pas faire ce que refuseraient les Espagnols?

— Oh! je voulais m'en aller ce matin, s'écria dona Padilla...

— Mon Dieu! dit Maria Padilla, vous êtes témoin que je sors d'ici parce que, n'ayant point demandé la mort de don Frédéric, je demande inutilement la vie de la reine Blanche.

Et avant que le roi don Pedro eût pu s'opposer à cette action, elle ouvrit rapidement la porte et s'apprêta à sortir; mais en ce moment un grand bruit retentissait dans le palais; on voyait fuir des gens en proie à une terreur insensée; on entendait des cris dont on ne pouvait comprendre la cause; le vertige aux vastes ailes semblait planer au-dessus du palais.

— Ecoutez! dit Maria, écoutez!

— Que se passe-t-il donc? dit don Pedro en se rapprochant de l'Espagnole, et que veut dire tout ceci? Répondez, Mothril, continua-t-il en s'adressant au More qui, debout de l'autre côté du vestibule, pâle et les yeux fixés sur un objet que ne pouvait voir don Pedro, demeurait immobile, une main sur son poignard, essuyant de l'autre la sueur qui coulait sur son front.

— Affreux! affreux! répétèrent toutes les voix.

Don Pedro, impatient, fit un pas en avant, et en effet un spectacle horrible vint à son tour frapper ses regards. Au haut de l'escalier aux larges dalles on vit apparaître le chien de don Frédéric, hérissé comme un lion, sanglant et terrible ; il tenait dans sa gueule la tête de son maître qu'il attirait doucement sur le marbre par ses longs cheveux. Devant lui fuyaient, en poussant les cris que don Pedro avait entendus, tous les serviteurs, tous les gardes du palais. Tout brave, tout téméraire, tout insensible qu'il fût don Pedro essaya de fuir ; mais ses pieds comme ceux du More, semblaient cloués au plancher. Le chien descendait toujours, laissant une large trace rouge derrière lui. En arrivant entre don Pedro et Mothril, comme s'il eût reconnu en eux les deux assassins, il déposa la tête à terre et poussa un hurlement si lamentable qu'il fit tomber évanouie la favorite et frissonner le roi, comme si l'ange de la mort l'eût touché de son aile ; puis il reprit son précieux fardeau, et disparut dans la cour.

Un homme encore avait entendu le hurlement du chien et avait frissonné à ce hurlement ; cet homme, c'était le chevalier armé de toutes pièces que doña Maria avait vu entrer dans l'alcazar et qui, en bon chrétien, aussi superstitieux au moins qu'un More, se signa au bruit de ce hurlement, priant Dieu d'écarter de lui toute mauvaise rencontre.

Alors cette même nuée de serviteurs effarés s'enfuyant, se heurtant, se renversant, vint à son tour le frapper d'une stupeur qui ressemblait à de l'effroi. Le digne chevalier s'appuya contre un platane, et, la main sur son poignard, vit défiler cette rapide procession d'ombres pâles ; enfin il aperçut le chien, et le chien l'aperçut.

Le chien vint droit à lui, guidé par cet instinct subtil qui lui faisait reconnaître dans le chevalier l'ami de son maître.

Agénor était saisi d'horreur. Cette tête sanglante, ce chien semblable à un loup qui emporte sa proie, ce monde de serviteurs fuyant avec des visages pâles et des cris étranges, tout lui représentait un de ces rêves affreux comme en font les malades dévorés par la fièvre.

Le chien continua de s'approcher avec une joie douloureuse, et vint déposer à ses pieds la tête souillée de poussière ; puis il éleva aux voûtes le hurlement le plus funèbre et le plus perçant qu'il eût encore poussé. Un instant immobile d'effroi, Agénor crut que le cœur allait lui manquer ; enfin, devinant une partie de ce qui venait de se passer, il se baissa, écarta avec ses mains les beaux cheveux, et reconnut, quoique noyés dans les ombres de la mort, les yeux calmes et doux de son ami. Sa bouche était sereine comme lorsqu'il vivait, et l'on eût dit que le sourire qui lui était habituel se faisait jour encore sur ses lèvres violettes. Agénor tomba agenouillé, et de grosses larmes silencieuses roulèrent de ses yeux sur ses joues. Il voulut prendre cette tête pour lui rendre les derniers devoirs, et seulement alors il s'aperçut que les dents du malheureux grand maître tenaient serré un petit rouleau de parchemin ; il l'en sépara avec son poignard, déroula le parchemin, et lut rapidement ce qui suit :

« Ami, nos pressentimens funestes ne nous avaient pas
« trompés ; mon frère me tue. Préviens la reine Blanche :
« elle aussi est menacée. Tu as mon secret ; garde mon
« souvenir. »

— Oui, seigneur, dit le chevalier, oui, j'exécuterai religieusement tes dernières volontés !... Mais comment sortir d'ici ? Je ne sais plus par où je suis entré... Ma tête se perd ; je n'ai plus de mémoire, et ma main est si tremblante, que mon poignard, que je ne puis remettre au fourreau, va m'échapper.

En effet, le chevalier se releva pâle, frissonnant, presque fou, marchant devant lui sans voir, se heurtant aux colonnes de marbre, étendant les mains devant lui comme un homme ivre qui craint de se briser le front. Enfin il se trouva dans un magnifique jardin tout planté d'orangers, de grenadiers et de lauriers-roses ; des gerbes d'eau pareilles à des cascades d'argent jaillissaient dans des vasques de porphyre. Il courut à l'un de ces bassins, but avidement, rafraîchit son front en le trempant dans l'eau glacée, et chercha à s'orienter ; alors, une faible lumière tremblante à travers les arbres attira son regard et le guida. Il courut à elle, une forme blanche appuyée aux trèfles d'un balcon le reconnut, poussa un soupir et murmura son nom. Agénor leva la tête, vit une femme qui lui tendait les bras. Aïssa, Aïssa, s'écria-t-il. Il courut, et du jardin il passa près de la mauresque. La jeune fille lui tendit les bras avec une passion, une expression d'amour, puis se reculant tout à coup avec inquiétude :

— Ô mon Dieu ! mais tu es blessé !

En effet Agénor avait les mains sanglantes ; mais au lieu de lui répondre, au lieu de lui donner une explication trop longue, il posa une de ses mains sur son bras et lui montra de l'autre le chien qui l'avait suivi. A cette terrible apparition, la jeune fille poussa un cri à son tour ; Mothril, qui rentrait chez lui, entendit ce cri. On entendit sa voix qui demandait des flambeaux ; on entendit ses pas et ceux de ses serviteurs qui s'approchaient.

— Fuis, s'écria la jeune fille, fuis ; il te tuerait, et je mourrais aussi ; car je t'aime.

— Aïssa, dit le chevalier, je t'aime aussi ; sois-moi fidèle, et tu me reverras.

Puis serrant la jeune fille sur son cœur, imprimant un baiser sur ses lèvres, il baissa la visière de son casque, tira sa longue épée, sauta par la fenêtre basse, et s'enfuit froissant les branches, écrasant les fleurs ; il arriva bientôt hors du jardin, traversa la cour, s'élança hors de la porte, et, tout étonné qu'on ne fît aucune tentative pour l'arrêter, aperçut de loin Musaron ferme sur sa selle et tenant en main le beau cheval noir que don Frédéric lui avait donné. Un râle strident accompagnait le chevalier par derrière, il se retourna, et le peu d'empressement des gardes à lui barrer le chemin lui fut expliqué. Le chien, qui n'avait pas voulu abandonner le seul ami qui lui restât, le suivait.

Pendant ce temps, Mothril, saisi de frayeur aux cris qu'il avait entendus, se précipitait chez Aïssa. Il trouva la jeune fille pâle et debout près de la fenêtre ; il voulut l'interroger, mais, à ses premières questions, la jeune fille ne répondit que par un sombre silence. Enfin le More se douta de ce qui était arrivé.

— Quelqu'un est entré ici ?... Aïssa, répondez.

— Oui, dit la jeune fille, la tête du frère du roi.

Mothril regarda la jeune fille plus attentivement. Sur sa robe blanche était restée l'empreinte d'une main sanglante.

— Le Français t'a vue ! s'écria Mothril exaspéré.

Mais cette fois Aïssa le regarda d'un œil fier et ne répondit pas.

X

COMMENT LE BATARD DE MAULÉON ENTRA DANS LE CHATEAU DE MEDINA-SIDONIA

Le lendemain de ce jour terrible, et comme les premiers rayons du soleil éclairaient la cime de la sierra d'Aracéna, Mothril enveloppé dans un large manteau blanc prenait congé du roi don Pedro au bas des degrés de l'alcazar.

— Je vous réponds de mon serviteur, dit le More, c'est l'homme qu'il faut à votre vengeance, sire, un bras sûr et rapide, d'ailleurs je veillerai sur lui. Pendant ce temps, faites chercher ce Français, complice du grand-maître, et si vous le rejoignez, surtout pas de pitié pour lui.

— C'est bien, dit don Pedro, va vite et reviens.

— Seigneur, répondit le More, pour faire plus grande diligence, je conduirai ma fille à cheval et non en litière.

— Que ne la laisses-tu à Séville, répliqua le roi. N'a-t-elle donc pas sa maison, ses femmes et ses duègnes ?

— Seigneur, je ne puis l'abandonner. Partout où j'irai, il faut qu'elle me suive. C'est mon trésor, et je veille dessus.

— Ah ! ah ! More, tu te rappelles l'histoire du comte Julien et de la belle Florinde.

— Je dois me la rappeler, répondit Mothril, puisque c'est à elle que les Mores doivent d'être entrés en Espagne, et que je dois par conséquent l'honneur d'être le ministre de Votre Altesse.

— Mais, répondit don Pedro, tu ne m'avais pas dit que tu eusses une fille si belle.

— C'est vrai, dit le More, ma fille est bien belle.

— Si belle que tu l'adores à deux genoux, n'est-ce pas ?

Mothril feignit d'être fort troublé par ces paroles.

— Moi ! dit-il, qui a pu dire à Votre Altesse...

— On ne m'a pas dit, j'ai vu, répondit le roi. Ce n'est point ta fille.

— Ah ! seigneur, dit Mothril, n'allez pas croire que ce soit ou ma femme ou ma maîtresse !

— Mais qu'est-ce donc, alors ?

— Un jour le roi le saura ; mais en attendant je vais accomplir les ordres de Son Altesse.

Et, prenant congé de don Pedro, il partit.

En effet, la jeune fille, enveloppée d'un grand manteau blanc, qui ne laissait voir que ses grands yeux noirs et ses sourcils arqués, faisait partie de la suite du More ; mais ce dernier mentait lorsqu'il dit qu'elle devait l'accompagner pendant toute la route. A deux lieues de Séville, il

se détourna de son chemin et mit la jeune fille en sûreté dans le palais d'une riche Moresque à laquelle il se confiait.

Et lui, poussant rapidement son cheval, abrégea le chemin par une course non interrompue.

Bientôt il traversa le Guadalété, à la place même où avait disparu le roi don Rodrigue après la fameuse bataille qui dura sept jours, et entre Tariffa et Cadix, il vit le château de Medina-Sidonia s'élever dans les airs tout chargé de cette tristesse qui pèse sur la demeure des prisonniers.

C'est là qu'une jeune femme, blonde et pâle, vivait depuis longtemps dans la compagnie d'une seule femme. Les gardes se multipliaient autour d'elle comme autour du plus dangereux prisonnier, et des yeux impitoyables la suivaient incessamment, soit que, les bras pendans et la tête inclinée, elle parcourût lentement ces jardins dévorés par le soleil; soit que, couchée devant sa fenêtre fermée de grilles de fer, elle interrogeât l'espace d'un regard mélancolique en soupirant après la liberté, et en suivant les vagues infinies et sans cesse renaissantes de l'immense océan.

Cette femme était Blanche de Bourbon, femme de don Pedro, qu'il avait dédaignée dès la première nuit de ses noces. Elle se consumait peu à peu dans les larmes et dans les regrets d'avoir sacrifié à ce vain fantôme d'honneur l'avenir si doux qu'un jour elle avait vu briller dans les yeux bleus de don Frédéric.

Quand la pauvre femme voyait passer dans la campagne les jeunes filles qui venaient de vendanger les raisins de Xérès ou de Marbella; lorsqu'elle entendait chanter leurs amans qui se rendaient au-devant d'elles, alors son cœur se gonflait, alors les larmes jaillissaient de ses yeux. Et elle aussi, songeant qu'elle aurait pu naître loin du trône et libre comme une de ces jeunes vendangeuses au teint bruni, elle invoquait une image bien chère et murmurait tout bas un nom qu'elle avait déjà prononcé bien souvent.

C'est qu'aussi, depuis que Blanche de Bourbon y était prisonnière, Medina-Sidonia semblait un lieu maudit. Les gardes en éloignaient le voyageur, sans cesse soupçonné d'être un complice ou tout au moins un ami. La reine n'avait qu'un seul moment de liberté, ou plutôt de solitude chaque jour: c'était l'heure où, faisant la sieste sous ce soleil brûlant, les sentinelles, honteuses elles-mêmes de tant de précautions prises pour garder une femme, s'appuyaient sur leurs lances et dormaient à l'ombre soit de quelque platane vert, soit de quelque blanche muraille.

Alors la reine descendait sur une terrasse qui donnait sur le fossé plein d'eau vive, et si elle voyait de loin quelque voyageur, espérant s'en faire un ami qui irait donner de ses nouvelles au roi Charles, elle tendait vers lui ses bras supplians.

Mais personne n'avait encore répondu à cet appel de la prisonnière.

Un jour cependant elle vit venir sur le chemin d'Arcos deux cavaliers, dont l'un, malgré le soleil qui semblable à un globe de feu pesait sur son casque, paraissait à l'aise dans son armure complète. Il portait si fièrement sa lance que dès la première vue on reconnaissait en lui un chevalier vaillant. Du moment où elle l'aperçut, les regards de Blanche se fixèrent sur lui et ne purent plus le quitter. Il s'avançait au galop rapide d'un vigoureux cheval noir, et quoiqu'il vînt visiblement de Séville, quoiqu'il parût se diriger vers Medina-Sidonia, et que tous les messagers qu'elle avait reçus de Séville eussent été jusque-là des messagers de douleurs, la reine Blanche éprouva plutôt un sentiment de joie que de crainte en apercevant ce chevalier.

En l'apercevant à son tour, il s'arrêta.

Un vague pressentiment d'espérance fit alors battre le cœur de la prisonnière; elle s'approcha du rempart, fit le signe de la croix, et, comme d'habitude, joignit les mains.

Aussitôt l'inconnu, poussant son cheval, vint au galop tout droit vers la terrasse.

Un geste effrayé de la reine lui désigna la sentinelle qui dormait appuyée à un sycomore.

Le chevalier mit pied à terre, fit signe à son écuyer de le rejoindre, lui parla bas quelques instans. L'écuyer conduisit les deux chevaux derrière un rocher qui les dérobait à la vue, puis revint près de son maître, et tous deux gagnèrent un énorme buisson de myrtes et le lentisques qui était à portée de la voix de la terrasse.

Le digne chevalier qui de sa vie n'avait pu, comme Charlemagne, faire avec la plume d'autres signes que des lettres ayant la forme d'un poignard ou d'une épée, ordonna à son écuyer d'écrire à la hâte, avec un crayon, que ce dernier plus lettré portait toujours sur lui, quelques mots sur un large caillou

Puis il fit signe à la reine de s'éloigner un petit peu, parce qu'il allait lancer le caillou sur la terrasse.

En effet, d'un bras vigoureux, il fit voler la pierre tranchante: elle fendit l'air et tomba sur la dalle à quelques pas de la reine. Le bruit de sa chute fit ouvrir les yeux au soldat plongé dans un lourd sommeil, mais le soldat ne voyant rien autour de lui que la reine immobile et désolée, qu'il avait l'habitude de voir tous les jours à la même place, ferma ses yeux éblouis et se rendormit bientôt.

La reine alla ramasser le caillou et lut ces mots:

« Etes-vous l'infortunée reine Blanche, sœur de mon roi? »

La réponse de la reine fut sublime de douleur et de majesté. Elle croisa ses bras sur sa poitrine, et fit, de haut en bas, un signe de tête qui fit pleuvoir deux grosses larmes à ses pieds.

Le chevalier s'inclina respectueusement, et s'adressant à son écuyer, qui s'était déjà muni d'un autre caillou pour une seconde lettre.

— Ecris ceci, lui dit-il.

« Madame, pouvez-vous être sur cette terrasse ce soir à huit heures? j'ai une lettre de don Frédéric à vous remettre. »

L'écuyer obéit.

La seconde missive arriva aussi heureusement que la première. Blanche fit un mouvement de joie, puis réfléchit longtemps et répondit: Non!

Une troisième pierre fut lancée.

« Y a-t-il un moyen de pénétrer jusqu'à vous? » demandait-il, forcé de suppléer par la pantomime à sa voix, qui eût pu éveiller la sentinelle, ou à l'écriture, que son bras n'eut pas la force de lancer de l'autre côté du fossé. La reine désigna au chevalier un sycomore, à l'aide duquel il pouvait monter sur la muraille; puis elle indiqua une porte qui, de cette muraille, conduisait à la tour habitée par elle.

Le chevalier s'inclina, il avait compris.

En ce moment, le soldat se réveilla et reprit sa faction.

Le chevalier demeura caché quelque temps, puis, profitant d'un moment où l'attention de la sentinelle était attirée d'un autre côté, il se glissa avec son écuyer derrière le rocher où attendaient les chevaux.

— Seigneur, dit l'écuyer, nous avons entrepris là une besogne difficile: pourquoi donc n'avez-vous pas tout de suite envoyé le billet du grand-maître à la reine? Pour mon compte, je n'y eusse pas manqué, moi

— Parce qu'un hasard pouvait le détacher en chemin, — et la reine ne m eût pas cru si le billet avait été perdu. A ce soir donc, et cherchons un moyen d'arriver à la terrasse sans être vus de la sentinelle.

Le soir ariva. Agénor n'avait encore trouvé aucun moyen de pénétrer dans la forteresse! Il pouvait être sept heures et demie.

Agénor tenait à entrer s'il était possible sans violence et plutôt par ruse que par force. Mais, comme d'habitude, Musaron était d'un avis parfaitement contraire à celui de son maître.

— De quelque façon que vous vous y preniez, seigneur, lui dit il, nous serons toujours forcés de livrer bataille et de tuer. Votre scrupule me paraît donc peu légitime. Tuer est toujours tuer. Le meurtre est un péché à sept heures et demie comme à huit heures du soir. Je maintiens donc que de tous les moyens que vous proposez le mien seul est acceptable.

— Quel est-il?

— Vous allez voir. Justement la sentinelle est un vilain More, un affreux mécréant qui roule des yeux blancs comme s'il était à moitié plongé déjà dans les flammes où il doit être un jour plongé tout à fait. Veuillez donc, Seigneur, dire un *In manus*, et donner mentalement le baptême à cet infidèle.

— Et quel résultat cela aura-t-il? demanda Agénor.

— Le seul dont nous devions nous préoccuper dans cette circonstance. Nous tuons son corps, mais nous sauvons son âme.

Le chevalier ne comprenait pas encore bien le moyen que comptait employer Musaron. Cependant, comme il avait une grande confiance dans l'imagination de son écuyer, qu'il avait déjà eu plus d'une fois l'occasion d'apprécier, il accéda à sa demande et se mit en prières. Pendant ce temps, Musaron, avec la même tranquillité que s'il se fût agi de gagner un gobelet d'argent dans une fête de village, remonta son arbalète, y plaça un vireton, et ajusta le More: presque aussitôt un sifflement aigu se fit entendre. Agénor, qui ne quittait pas des yeux la sentinelle, vit son turban osciller, ses bras s'étendre Le soldat, affaissé sur lui-même, ouvrit la bouche comme pour crier, mais pas un son ne s'échappa de son gosier: étouffé par le sang

et soutenu par le mur contre lequel il était appuyé, il demeura presque droit et tout à fait immobile.

Agénor se retourna alors vers Musaron qui le sourire sur les lèvres, rajustait à son côté l'arbalète d'où venait de sortir en ce moment la flèche plantée au cœur du More.

— Voyez-vous, seigneur, dit Musaron, il y a deux avantages dans ce que je viens de faire le premier, c'est d'envoyer malgré lui un infidèle au paradis : le second, c'est de l'empêcher de crier qui vive ! Maintenant, marchons, rien ne nous empêche plus, la terrasse est déserte et le chemin nous est ouvert.

Ils bondirent vers le fossé, qu'ils passèrent à la nage. L'eau glissait sur l'armure du chevalier comme sur les écailles d'un poisson. Quant à Musaron, toujours plein de précautions et de respect pour lui-même, il avait ôté ses habits qu'il portait en paquet sur sa tête. Arrivés au pied du sycomore, il se revêtit, tandis que son maître faisait couler l'eau qui sortait par toutes les ouvertures de sa cuirasse, et grimpant aux branches du sycomore, il arriva le premier à sa cime, de niveau avec le rempart.

— Eh bien ! demanda Mauléon, que vois-tu ?

— Rien, répondit l'écuyer, si ce n'est la porte que personne ne garde et que votre seigneurie fera sauter avec deux coups de hache.

Mauléon était arrivé à la même hauteur que son écuyer, et par conséquent il pouvait s'assurer par lui-même de la vérité de l'argument. Le chemin était libre, et la porte indiquée fermée le soir interceptait seule la communication de l'appartement de la captive avec les terrasses.

Comme l'avait dit Musaron, avec la pointe de sa hache introduite entre les pierres, Agénor fit sauter la serrure, puis les deux verrous.

La porte s'ouvrit. Devant la porte se présentait un escalier tournant qui servait de dégagement aux appartemens de la reine, dont la principale entrée se trouvait dans la cour intérieure. Au premier étage, ils trouvèrent une porte à laquelle le chevalier frappa trois fois sans qu'on lui répondît.

Agénor se douta que la reine craignait quelque surprise.

— Ne redoutez rien, madame, c'est nous.

— Je vous ai bien entendus, dit la reine de l'autre côté de la porte, mais ne me trahissez-vous pas ?

— Je vous trahis si peu, madame, dit Agénor, que j'ouvre cette porte afin de vous faire fuir. J'ai tué la sentinelle. Nous allons traverser le fossé, ce sera l'affaire d'un moment, et dans un quart d'heure vous serez libre et en pleine campagne.

— Mais cette porte, en avez-vous la clef ? demanda la reine. Moi, je suis enfermée.

Agénor répondit en exécutant la même manœuvre qui lui avait déjà réussi pour la porte d'en bas. Au bout d'un instant, celle de la reine fut enfoncée comme la première.

— Merci, mon Dieu ! s'écria la reine en apercevant ses libérateurs. Mais, ajouta-t-elle d'une voix tremblante et presque inintelligible, mais don Frédéric ?

— Hélas ! madame, dit lentement Agénor, en mettant un genou en terre et en présentant à la reine le parchemin, don Frédéric... voici sa lettre.

A la lueur d'une lampe, Blanche lut le billet.

— Mais il est perdu ! s'écria-t-elle ; ce billet est un dernier adieu d'un homme qui va mourir !

Agénor ne répondit pas.

— Au nom du ciel ! s'écria la reine, au nom de votre amitié pour le grand-maître, dites-moi s'il est mort ou vivant ?...

— Dans l'un ou l'autre cas, vous le voyez, don Frédéric vous commande de fuir.

— Mais s'il n'est plus, s'écria encore la reine, pourquoi fuir ? S'il est mort, pourquoi vivre ?...

— Pour obéir à son dernier désir, madame, et pour demander vengeance en votre nom et le sien, à votre frère, le roi de France.

En ce moment, la porte intérieure des appartemens s'ouvrit et la nourrice de Blanche qui l'avait suivie de France, entra pâle et effarée.

— Oh ! Madame, dit-elle, le château se remplit d'hommes armés qui arrivent de Séville, et on annonce un envoyé du roi qui demande à vous parler.

— Venez, madame, dit Agénor, il n'y a pas de temps à perdre.

— Au contraire, dit la reine, si on ne me trouvait pas en ce moment, on courrait après nous et on nous rejoindrait infailliblement. Mieux vaut que je reçoive cet envoyé ; et puis, ensuite, quand il sera tranquillisé par ma présence et par notre entretien, nous fuirons.

— Mais, madame, reprit le chevalier, si cet envoyé était chargé d'ordres sinistres, s'il avait des intentions mauvaises ?

— Je saurai par lui s'il est mort ou vivant, répondit la reine.

— Eh bien, madame, dit le chevalier, si vous recevez cet homme pour ce seul motif, eh bien ! je vous dirai la vérité, moi : — hélas ! il est mort !

— S'il est mort, dit la reine Blanche, que m'importe alors ce que cet homme vient faire ici ! — Songez à votre sûreté, sire de Mauléon ; voilà tout. — Allez dire à cet homme que je vous suis, continua Blanche en s'adressant à sa nourrice.

Puis comme le chevalier la voulait retenir encore elle lui imposa l'obéissance par un geste de reine, et sortit de l'appartement.

— Seigneur, dit Musaron, si vous m'en croyez, nous laisserons la reine faire ses affaires comme elle l'entend, et nous songerons à revenir sur nos pas. Nous allons périr misérablement ici, seigneur, quelque chose me le dit. Remettons à demain la fuite de la reine, et d'abord...

— Silence ! dit le chevalier ; la reine sera libre cette nuit, ou je serai mort.

— Alors, seigneur, dit le prudent Musaron, replaçons au moins les portes, que l'on ne s'aperçoive de rien si on vient visiter la terrasse. On va trouver le cadavre du More seigneur.

— Pousse-le dans l'eau.

— C'est une idée, mais bonne tout au plus pour une heure ; il reviendra à la surface, l'entêté.

— Une heure, c'est la vie dans certaines occasions, dit le chevalier. Va.

— Je voudrais à la fois, s'écria Musaron, m'en aller et rester près de vous : si je ne m'en vais pas, on retrouvera le More ; si je m'en vais, j'ai peur qu'il ne vous arrive malheur pendant l'instant que je vous laisserais seul.

— Et que veux-tu qu'il m'arrive avec mon poignard et mon épée ?

— Hum ! fit Musaron.

— Va donc, tu perds le temps.

Musaron fit trois pas vers la porte, mais s'arrêtant tout à coup :

— Ah ! seigneur, dit-il, entendez-vous cette voix ?

Effectivement, le bruit de quelques paroles prononcées assez haut était arrivé jusqu'à eux, et le chevalier écoutait.

— On dirait la voix de Mothril ! s'écria le chevalier ; c'est impossible, cependant.

— Rien n'est impossible avec les Mores, l'enfer et la magie, reprit Musaron en s'élançant vers la porte avec une rapidité qui témoignait de son désir de se retrouver en plein air.

— Si c'est Mothril, raison de plus pour entrer chez la reine, s'écria Agénor ; car si c'est Mothril, la reine est perdue ! Et il fit un mouvement pour suivre sa généreuse inspiration.

— Seigneur, dit Musaron en le retenant par son surcot, vous savez que je ne suis pas un lâche : seulement je suis prudent, je ne m'en cache pas, je m'en vante. Eh bien ! attendez encore quelques minutes, mon bon seigneur, après je vous suivrai en enfer, si vous voulez.

— Attendons, reprit le chevalier, tu as peut-être raison.

Cependant la voix parlait toujours, elle s'assombrissait peu à peu : tout au contraire, la reine, qui avait toujours parlé à voix basse, reprenait à son tour peu à peu un énergique accent. A cette espèce de dialogue étrange succéda un court silence puis un horrible cri.

Agénor n'y put tenir et s'élança dans le corridor.

XI

COMMENT LE BATARD DE MAULÉON FUT CHARGÉ PAR BLANCHE DE BOURBON DE REMETTRE UNE BAGUE A LA REINE DE FRANCE SA SŒUR

Voilà ce qui s'était passé ou plutôt ce qui se passait chez la reine.

A peine Blanche de Bourbon eut-elle traversé le corridor et monté, sur les pas de sa nourrice, quelques escaliers qui conduisaient à sa chambre, que la marche alourdie de plusieurs soldats retentit dans le grand escalier de la tour.

Mais la troupe s'arrêta dans les étages inférieurs ; deux hommes montèrent seuls, encore l'un d'eux s'arrêta-t-il dans le corridor, tandis que l'autre continua son chemin vers la chambre de la reine.

On frappa à la porte.

— Qui est là ? demanda la nourrice toute tremblante.

— Un soldat qui vient de la part du roi don Pedro pour porter un message à dona Blanche, répondit une voix.

— Ouvre, dit la reine.

La nourrice ouvrit et recula devant un homme de haute stature qui, vêtu d'un costume de soldat, c'est-à-dire d'un jaquet de mailles qui lui enveloppait tout le corps, était en outre enseveli dans un large manteau blanc, dont le capuchon voilait sa tête et dont les plis cachaient ses mains.

— Retirez-vous, bonne nourrice, dit-il avec ce léger accent guttural qui distinguait les Mores les plus exercés à parler la langue castillane, retirez-vous. J'ai à entretenir votre maîtresse de sujets fort importans.

Le premier sentiment de la nourrice fut de rester, malgré l'injonction du soldat ; mais sa maîtresse, qu'elle interrogeait du regard, lui fit signe de se retirer, et elle obéit. Mais en passant dans le corridor, elle se repentit promptement de cette obéissance, car elle vit droit et silencieux contre le mur le second soldat, qui se tenait sans doute prêt à exécuter les ordres de celui qui était entré chez la reine.

Une fois que la nourrice eut passé devant cet homme, et qu'elle se sentit séparée de sa maîtresse par ces deux étranges visiteurs ainsi que par une barrière impossible à franchir, elle comprit que Blanche était perdue.

Quant à cette dernière, calme et majestueuse comme d'habitude, elle s'avança vers le prétendu soldat, messager du roi ; celui-ci baissa la tête comme s'il eût craint d'être reconnu.

— Et maintenant nous sommes seuls, dit-elle, parlons.

— Madame, répondit l'inconnu, le roi sait que vous avez correspondu avec ses ennemis, ce qui, vous le savez, est un crime de trahison au premier chef.

— Et c'est d'aujourd'hui seulement que le roi sait cela ? répondit la reine avec le même calme et avec la même majesté. Voilà cependant, ce me semble, assez longtemps que je suis punie de ce crime, qu'il prétend ne savoir que d'aujourd'hui.

Le soldat leva la tête et répliqua :

— Madame, le roi ne parle pas cette fois des ennemis de son trône, mais des ennemis de son honneur. La reine de Castille ne doit pas être soupçonnée ; et cependant elle a donné lieu au scandale.

— Faites votre mission, dit la reine, et sortez quand vous l'aurez finie.

Le soldat garda un instant le silence comme s'il eût hésité à aller plus avant ; puis enfin :

— Connaissez-vous l'histoire de don Guttiere ? dit-il.

— Non, dit la reine.

— Elle est cependant récente et a fait assez de bruit.

— Ce sont les choses récentes que j'ignore, répondit la prisonnière, et le bruit, si grand qu'il soit, traverse bien difficilement les murs de ce château.

— Eh bien ! je vais vous la dire, moi, répliqua le messager.

La reine, forcée d'écouter, demeura debout, calme et digne.

— Don Guttiere, dit le messager, avait épousé une femme jeune, belle et âgée de seize ans, juste l'âge qu'avait Votre Altesse lorsqu'elle épousa le roi don Pedro.

La reine resta insensible à cette allusion, toute directe qu'elle était.

— Cette femme, continua le soldat, avant d'être la signora Guttiere, s'appelait dona Mencia, et sous ce nom, qui était son nom de jeune fille, elle avait aimé un jeune seigneur qui n'était autre que le frère du roi, le comte Henri de Transtamare.

La reine tressaillit.

— Une nuit, en entrant chez lui, don Guttiere la vit toute tremblante et toute troublée ; il l'interrogea ; elle prétendit avoir vu un homme caché dans sa chambre. Don Guttiere prit un flambeau et chercha ; mais il ne trouva rien, qu'un poignard si riche, qu'il vit bien que ce poignard ne pouvait pas appartenir à un simple gentilhomme.

Le nom du fabricant était sur la poignée ; il alla le trouver et lui demanda à qui il avait vendu ce poignard.

— A l'infant don Henri, frère du roi don Pedro, répondit le fabricant.

Don Guttiere savait tout ce qu'il voulait savoir. Il ne pouvait se venger du prince don Henri, car c'était un vieux Castillan plein de respect et de vénération pour ses maîtres, qui n'eût point voulu, quelque offense qu'il eût reçue, tremper ses mains dans un sang royal.

Mais dona Mencia était la fille d'un simple gentilhomme, il pouvait donc se venger d'elle et se vengea.

— Comment cela ? demanda la reine, entraînée par l'intérêt que lui inspirait le récit de cette aventure, qui avait un si grand rapport avec la sienne.

— Oh ! d'une façon bien simple, dit le messager. Il alla attendre à sa porte un pauvre chirurgien nommé Ludovico, et comme celui-ci rentrait chez lui, il lui mit le poignard sur la gorge, lui banda les yeux et l'emmena dans sa maison.

Arrivé là, il lui ôta le bandeau. Une femme était liée sur un lit, ayant deux cierges allumés, l'un au chevet, l'autre au pied, comme si elle eût été déjà morte. Son bras gauche surtout était attaché si solidement, qu'elle eût fait de vains efforts pour le dégager de ses liens. Le chirurgien demeura interdit, il ne comprenait rien à ce spectacle.

— Saignez cette femme, dit don Guttiere, et laissez couler le sang jusqu'à ce qu'elle meure.

Le chirurgien voulait résister, mais il sentit le poignard de don Guttiere qui traversait ses habits et qui était prêt à traverser sa poitrine ; il obéit. La même nuit, un homme pâle et tout ensanglanté se jetait aux pieds de don Pedro

— Sire, lui disait-il, cette nuit on m'a entraîné, les yeux bandés et le poignard sur la gorge, dans une maison, et là on m'a forcé par violence de saigner une femme et de laisser couler le sang jusqu'à ce qu'elle fût morte.

— Et qui t'a forcé ? dit le roi. Quel est le nom de l'assassin ?

— Je l'ignore, répondit Ludovico. Mais sans que personne me vît, j'ai trempé ma main dans la cuvette, et en sortant, je fis semblant de trébucher et j'appuyai ma main toute sanglante contre la porte. Cherchez, sire, et la maison sur la porte de laquelle vous verrez une main de sang sera celle du coupable.

Le roi don Pedro prit avec lui l'alcade de Séville, et ils parcoururent ensemble la cité jusqu'à ce qu'il eût trouvé la terrible enseigne : alors il frappa à cette porte, et don Guttiere vint ouvrir lui-même, car par la fenêtre il avait reconnu l'illustre visiteur.

— Don Guttiere, dit le roi, où est dona Mencia ?

— Vous allez la voir, sire, répondit l'Espagnol.

Et conduisant le roi dans la chambre où les cierges brûlaient toujours et où le bassin plein d'un sang tiède fumait encore :

— Sire, dit-il, voilà celle que vous cherchez.

— Que vous a fait cette femme ? demanda le roi.

— Elle m'avait trahi, sire.

— Et pourquoi vous êtes-vous vengé sur elle et non sur son complice ?

— Parce que son complice est le prince don Henri de Transtamare, frère du roi don Pedro.

— Avez-vous une preuve de ce que vous dites-là ? demanda le roi.

— Voici le propre poignard du prince, qu'il a laissé tomber dans la chambre de ma femme, et que j'ai trouvé en y entrant.

— C'est bien, dit le roi, faites enterrer dona Mencia, et faites nettoyer la porte de votre maison sur laquelle on voit une main ensanglantée.

— Non pas, sire, répondit don Guttiere ; chaque homme exerçant un office public a coutume de placer le signe représentatif de sa profession au-dessus de sa porte ; moi, je suis le médecin de mon honneur, et cette main sanglante est mon enseigne.

— Soit, dit don Pedro, qu'elle y reste donc et qu'elle apprenne à votre seconde femme, si vous prenez une nouvelle épouse, ce qu'elle doit de vénération et de fidélité à son mari.

— Et il ne fut rien fait autre chose ? demanda Blanche.

— Si fait, madame, dit le messager ; en rentrant au palais, le roi don Pedro exila l'infant don Henri.

— Eh bien ! quel rapport cette histoire a-t-elle avec moi, demanda la reine, et en quoi dona Mencia me ressemble-t-elle ?

— En ce que, comme vous, elle a trahi l'honneur de son mari, répondit le soldat, et en ce que, comme don Guttiere, dont il a approuvé la conduite et auquel il a fait grâce, le roi don Pedro a déjà fait justice de votre complice.

— De mon complice ! Que veux-tu dire, soldat ? murmura Blanche, à qui ces paroles rappelèrent le billet de don Frédéric et ses terreurs passées.

— Je veux dire que le grand-maître est mort, répondit froidement le soldat, mort pour crime de trahison de l'honneur de son roi, et que, coupable du même crime que lui, vous devez vous préparer à la mort comme lui.

Blanche était demeurée glacée, non pas de cette annonce qu'elle allait mourir, mais de cette annonce que son amant était mort.

— Mort ! dit-elle : ainsi c'est donc bien vrai, il est mort !

L'accentuation la plus habile de la voix humaine aurait peine à rendre ce que la jeune femme mit de désespoir et de terreur dans ces mots.

— Oui, madame, reprit le soldat more, et j'ai amené avec moi trente soldats pour escorter le corps de la reine de Medina-Sidonia à Séville, pour que les honneurs qui sont dus à son rang lui soient accordés quoique coupable.

— Soldat, dit la reine, je t'ai dit déjà que le roi don Pedro était mon juge et que tu n'étais, toi, que mon bourreau.

— C'est bien, madame, dit le soldat ; et il tira de sa poche un cordon de soie long, flexible, et à l'extrémité duquel il fit un nœud coulant.

Cette froide cruauté révolta la reine.

— Oh ! s'écria-t-elle, comment le roi don Pedro a-t-il pu trouver dans tout son royaume un Espagnol qui acceptât cette infâme mission ?

— Je ne suis pas Espagnol : je suis More ! dit le soldat en relevant la tête et en écartant le capuchon blanc qui lui voilait le visage.

— Mothril ! s'écria-t-elle : Mothril, le fléau de l'Espagne !...

— Homme d'un sang illustre, madame, reprit le More en riant, et qui ne déshonorera pas la tête de sa reine en la touchant.

Et il fit un pas vers Blanche, le cordon fatal à la main. L'instinct de la vie fit que la jeune femme se recula de l'assassin d'un pas égal à celui qu'il avait fait pour s'approcher d'elle.

— Oh ! vous ne me tuerez pas ainsi sans prières, et en état de péché ! s'écria Blanche.

— Madame, reprit le féroce messager, vous n'êtes pas en état de péché, puisque vous vous dites innocente

— Misérable ! qui oses insulter ta reine avant de l'égorger... Oh ! lâche ! que n'ai-je là quelqu'un de mes braves Français pour me défendre !

— Oui, dit Mothril en riant, mais malheureusement vos braves Français sont de l'autre côté des monts Pyrénéens ; et à moins que votre Dieu ne fasse un miracle...

— Mon Dieu est grand ! s'écria Blanche — A moi ! chevalier ! à moi !

Et elle s'élança vers la porte ; mais avant qu'elle n'en eût atteint le seuil, Mothril avait lancé le cordon, qui s'arrêta sur ses épaules. Alors il tira le lacet à lui, et ce fut en ce moment que la reine, en sentant le froid collier qui lui serrait la gorge, poussa le lamentable cri. Ce fut alors aussi que Mauléon, oubliant les conseils de son écuyer, se précipita du côté d'où venait la voix de la reine.

— Au secours ! cria la jeune femme d'une voix étranglée en se débattant sur le parquet.

— Appelle, appelle, dit le More serrant le lacet auquel la malheureuse prisonnière se cramponnait de ses deux mains crispées, appelle, et nous verrons qui viendra à ton secours, de ton Dieu ou de ton amant.

Tout à coup des éperons résonnèrent dans le corridor, puis sur le seuil de la porte apparut le chevalier devant le More stupéfait.

La reine poussa un gémissement mêlé de joie et de souffrance. Agénor leva son épée, mais Mothril d'un bras vigoureux força la reine de se relever et se fit un bouclier de son corps.

Les gémissemens de la malheureuse s'étaient changés en un râle sourd et étouffé, ses bras étaient tordus par la violence de la douleur et ses lèvres bleuissaient.

— Kebir ! criait Mothril en arabe, Kebir ! à mon secours !

Et il se couvrait à la fois du corps de la reine et d'un de ces redoutables cimeterres, dont la courbe intérieure, lorsqu'elle saisit une tête, la tranche et la fait voler comme la faucille un épi.

— Ah ! mécréant, s'écria Agénor, tu veux tuer une fille de France !

Et par dessus la tête de la reine, il essaya de frapper Mothril de son épée.

Mais au même instant, il se sentit saisi par le milieu du corps et courbé en arrière par Kebir, dont les deux bras lui faisaient une ceinture de fer.

Il se retourna vers ce nouvel antagoniste, mais c'était un temps précieux perdu. La reine était retombée sur ses genoux : elle ne criait, elle ne gémissait plus, elle ne râlait plus. Elle semblait morte.

Kebir cherchait des yeux sur le chevalier une place où, en desserrant les bras une seconde, il pût enfoncer son poignard, qu'il tenait entre ses dents.

Cette scène avait pris moins de temps à arriver au point où nous en sommes que n'en met l'éclair à briller et à disparaître. C'était le temps qu'il avait fallu à Musaron pour suivre son maître et pour arriver à son tour à la chambre de la reine.

Il arriva.

Le cri qu'il poussa en voyant ce qui se passait, instruisit Agénor du renfort inattendu qui lui venait.

— La reine d'abord ! dit le chevalier, toujours étreint par le robuste Kebir.

Il se fit un court instant de silence, puis Mauléon entendit un sifflement qui passait à son oreille puis il sentit les bras du More qui se relâchaient.

La flèche lancée par l'arbalète de Musaron venait de lui traverser la gorge.

— Vite à la porte ! cria Agénor, ferme toute communication : moi je vais tuer le brigand !

En secouant le cadavre de Kebir, attaché à lui par un reste d'étreinte et qui tomba lourdement sur le parquet, il bondit vers Mothril ; et avant que celui-ci eût le temps de se relever et de se mettre en défense, il le frappa d'un coup si violent que la lourde épée coupa la double maille de fer qui garantissait sa tête et entama le crâne. Les yeux du More s'obscurcirent, son sang noir et épais inonda sa barbe, et il tomba sur Blanche, comme s'il eût voulu de ses dernières convulsions étouffer encore sa victime.

Agénor écarta le More d'un coup de pied, et se penchant vers la reine, desserra vivement le lacet presque entièrement caché dans les chairs. Un long soupir indiqua seul que la reine n'était pas morte : mais toute sa personne semblait déjà paralysée.

— A nous la victoire ! cria Musaron. Seigneur, prenez la jeune dame par la tête, moi je vais la prendre par les pieds, et nous l'allons enlever ainsi.

Comme si elle eût entendu ces mots, comme si elle eût voulu venir en aide à ses libérateurs, la reine se souleva par un mouvement convulsif, et la vie remonta à ses lèvres.

— Inutile, inutile, dit-elle ; laissez-moi ; je suis déjà plus d'à moitié dans la tombe. Une croix seulement ; que je meure en baisant le symbole de notre rédemption.

Agénor lui donna à baiser la poignée de son épée qui formait une croix.

— Hélas ! hélas ! dit la reine ; à peine descendue du ciel, voilà que j'y remonte déjà, voilà que je retourne parmi les vierges mes compagnes. Dieu me pardonnera, car j'ai bien aimé, car j'ai bien souffert.

— Venez, venez, dit le chevalier ; il est temps encore, nous vous sauverons.

Elle saisit la main d'Agénor.

— Non, non ! dit-elle, tout est fini pour moi. Vous avez fait tout ce que vous pouviez faire. Fuyez, quittez l'Espagne, retournez en France, allez trouver ma sœur, racontez-lui tout ce que vous avez vu, et qu'elle nous venge Moi, je vais dire à don Frédéric combien vous êtes un ami noble et fidèle.

Et détachant de son doigt une bague qu'elle donna au chevalier :

— Vous lui rendrez cette bague, dit-elle, c'est celle qu'elle m'a donnée au moment de mon départ, au nom de son mari le roi Charles.

Et se soulevant une seconde fois vers la croix de l'épée d'Agénor, elle expira au moment où elle touchait le fer symbolique de ses lèvres.

— Seigneur, cria Musaron l'oreille tendue vers le corridor, ils viennent, ils courent, ils sont nombreux.

— Il ne faut pas qu'on trouve le corps de ma reine confondu parmi les égorgeurs, dit Agénor. Aide-moi, Musaron.

Et il prit le cadavre de Blanche, l'assit majestueusement sur sa chaise de bois sculpté et lui posa le pied sur la tête sanglante de Mothril, comme les peintres et les sculpteurs ont posé le pied de la Vierge sur la tête brisée du serpent

— Et maintenant, partons, dit Agénor, si toutefois nous ne sommes pas cernés.

Deux minutes après, les deux Français se retrouvaient sous la voûte du ciel, et reprenant le chemin du sycomore, voyaient le cadavre de la sentinelle qui, dans la même attitude et toujours soutenu par le mur contre lequel il était appuyé, semblait veiller encore avec ses grands yeux sans regard que la mort avait oublié de fermer.

Ils étaient déjà de l'autre côté du fossé quand l'agitation des torches et un redoublement de cris leur apprirent que le secret de la tour était découvert.

XII

COMMENT LE BATARD DE MAULÉON PARTIT POUR LA FRANCE, ET CE QUI LUI ARRIVA EN CHEMIN

Agénor prit, pour retourner en France, le même chemin à peu près qu'il avait pris pour venir en Espagne. Seul, et par conséquent n'inspirant aucune crainte ; pauvre, et par conséquent n'inspirant aucune envie, il espérait s'acquitter avec bonheur de la mission dont la reine mourante l'avait chargé ; cependant, il fallait se défier sur la route.

D'abord des lépreux qui, disait-on, empoisonnaient les fontaines avec un mélange de cheveux graissés de têtes de couleuvres et de pattes de crapauds.

Puis, des juifs alliés avec les lépreux, et généralement, hommes ou choses, avec tout ce qui pouvait faire du tort ou du mal aux chrétiens.

Puis, du roi de Navarre, ennemi du roi de France, et par conséquent des Français.

Puis, des *Jacques* qui, après avoir longtemps remué le peuple contre la noblesse, en étaient enfin arrivés à soulever le fléau et la fourche contre l'armure.

Puis, de l'Anglais posté traîtreusement à tous les bons coins de ce beau royaume de France, à Bayonne, à Bordeaux, en Dauphiné, en Normandie, en Picardie, dans les faubourgs de Paris même au besoin, enfin des Grandes compagnies, réunions hétérogènes résumant tout cela, fournissant contre le voyageur, contre la propriété, contre l'habitant, contre la beauté, contre la puissance, contre la richesse, un contingent éternellement affamé de lépreux, de Juifs, de Navarrais, d'Anglais, de Jacques, sans compter toutes les autres contrées de l'Europe qui semblaient avoir fourni à chaque bande parcourant et désolant la France un échantillon de la plus chétive et de la plus mauvaise part de sa population. Il y avait jusqu'à des Arabes dans ces Grandes compagnies si heureusement et si richement bariolées : seulement, par esprit de contradiction, ils s'étaient faits chrétiens, ce qui leur était bien permis, puisque de leur côté les chrétiens s'étaient faits Arabes.

A part ces inconvéniens dont nous n'avons encore donné qu'un insuffisant programme, Agénor voyageait le plus tranquillement du monde.

C'était pour le voyageur de ce temps-là une obligation d'étudier, de suivre et d'imiter la manœuvre du friquet pillard. Il ne fait pas un bond, pas un vol, pas un mouvement sans tourner la tête avec rapidité vers les quatre points cardinaux, pour voir s'il n'apercevra pas soit un fusil, soit un filet, soit une fronde, soit un chien, soit un enfant, soit un rat, soit un autour.

Musaron était ce friquet inquiet et pillard ; il avait été chargé par Agénor de la direction de la bourse, il n'aurait pas voulu que sa médiocrité fort peu dorée se changeât en une nullité absolue.

Donc, il devinait de loin les lépreux, flairait les juifs à cinq cents pas, voyait les Anglais dans chaque buisson, saluait les Navarrais avec politesse, montrait son long couteau et sa courte arbalète aux Jacques ; quant aux Grandes compagnies, il les redoutait bien moins que Mauléon, ou plutôt il ne les redoutait pas du tout ; car, disait-il à son maître, si l'on nous fait prisonniers, seigneur, eh bien ! nous nous engagerons nous-mêmes dans les Grandes compagnies pour nous racheter, et nous paierons notre liberté avec la liberté que nous aurons volée aux autres.

— Tout cela sera bel et bien quand j'aurai accompli ma mission, disait Agénor ; alors il arrivera ce qui plaira à Dieu, mais en attendant, je désire qu'il lui plaise qu'il ne nous arrive rien.



Si tu me refuses, je jette la bague dans la rivière.

Ils traversèrent ainsi, sans encombre, le Roussillon, le Languedoc, le Dauphiné, le Lyonnais, et parvinrent jusqu'à Chalon-sur-Saône. L'impunité les perdit : convaincus qu'il ne leur arriverait plus rien, si près qu'ils étaient du port, ils se hasardèrent à voyager une nuit et le matin de cette nuit-là, au point du jour, ils tombèrent dans une embuscade si nombreuse et si bien tendue, qu'il n'y avait pas moyen de résister ; aussi, le prudent Musaron mit-il la main sur le bras de son maître au moment où il allait inconsidérément tirer son épée du fourreau, de sorte qu'ils furent pris sans coup férir. Ce qu'ils avaient le plus redouté ou plutôt ce que le chevalier avait le plus redouté, leur arrivait ; ils étaient, Musaron et lui, au pouvoir d'un capitaine de compagnie, messire Hugues de Caverley, c'est-à-dire d'un homme qui était à la fois Anglais de naissance, juif d'esprit, Arabe de caractère, Jacques de goût, Navarrais pour l'astuce, et presque lépreux par-dessus tout cela.

car il avait fait la guerre dans des pays tellement chauds, disait-il, qu'il s'était accoutumé à la chaleur au point de ne plus pouvoir quitter son armure et ses gantelets de fer.

Quant à ses détracteurs, et le capitaine, comme tous les gens d'un mérite transcendant, en avait beaucoup, ils disaient tout simplement que s'il n'ôtait point son armure, et s'il gardait ses gantelets, c'était pour ne point communiquer à ses nombreux amis la fâcheuse maladie qu'il avait eu le malheur de rapporter d'Italie.

On conduisit immédiatement Musaron et le chevalier devant ce chef. C'était un gaillard qui voulait tout voir et tout interroger par lui-même; car, dans ce temps de danger, il prétendait toujours que ses gens pourraient laisser passer quelque prince déguisé en manant, et qu'il perdrait encore occasion de faire fortune.

En un instant, il fut donc au courant des affaires de Mauléon, affaires avouables, bien entendu; quant à la mission de la reine Blanche, il va sans dire qu'il n'en fut pas question d'abord. On parla rançon, voilà tout.

— Excusez-moi, dit Caverley, j'étais là sur le chemin comme l'araignée sous une poutre. J'attendais quelqu'un ou quelque chose, vous êtes venu, je vous ai pris; mais c'est sans intention méchante contre vous; hélas! depuis que le roi Charles V est régent, c'est-à-dire depuis la fin de la guerre, nous ne gagnons plus notre vie. Vous êtes un charmant cavalier, et je vous laisserais courtoisement aller si nous vivions en temps ordinaire; mais dans les temps de famine, voyez-vous, on ramasse les miettes.

— Voici les miennes, dit Mauléon en montrant le fond de sa bourse au partisan. Je vous jure maintenant sur Dieu et sur la part qu'il me fera, j'espère, en paradis, que ni en terres, ni en argent, ni en quoi que ce soit, je ne possède autre chose. Ainsi, à quoi vous servirais-je? Laissez-moi donc aller.

— D'abord, mon jeune ami, répondit le capitaine Caverley en examinant la vigoureuse nature et l'air martial du chevalier, d'abord vous serviriez à faire un effet superbe au premier rang de notre compagnie, ensuite vous avez votre cheval, votre écuyer; mais ce n'est pas tout cela qui fait de vous une prise bien précieuse pour moi.

— Et quelle malheureuse circonstance, demanda Agénor, me donne donc une si grande valeur à vos yeux, je vous prie?

— Vous êtes chevalier, n'est-ce pas?

— Oui, et armé à Narbonne de la main d'un des premiers princes de la chrétienté.

— Donc vous êtes pour moi un otage précieux, puisque vous avouez que vous êtes chevalier.

— Un otage?

— Sans doute: que le roi Charles V prenne un de mes hommes, un de mes lieutenans, et veuille le faire brancher. Je le menace de vous faire brancher aussi, et cela le retient. Si malgré cette menace il le fait brancher réellement, je vous fais brancher à votre tour, et cela le vexe d'avoir un gentilhomme pendu. Mais pardon, ajouta Caverley, je vois là à votre main un bijou que je n'avais pas remarqué, quelque chose comme une bague. Peste! montrez-moi donc cela, chevalier. Je suis amateur des choses bien travaillées, moi, surtout quand le précieux de la matière ajoute encore à la valeur de l'exécution.

Mauléon reconnut facilement dès lors à qui il avait affaire. Le capitaine Caverley était un de ces conducteurs de bande; il s'était fait chef de brigands, ne voyant plus, comme il le disait lui-même, rien à faire en continuant honnêtement son métier de soldat.

— Capitaine, dit Agénor en retirant sa main, respectez-vous quelque chose au monde?

— Tout ce dont j'ai peur, répondit le condottiere. Il est vrai que je n'ai peur de rien.

— C'est fâcheux, dit froidement Agénor, sans quoi cette bague qui vaut...

— Trois cents livres tournois, interrompit Caverley en jetant un simple regard sur le joyau, au poids de l'or et sans compter la façon.

— Eh bien! cette bague, capitaine, qui, de votre aveu, vaut trois cents livres tournois, voilà tout, si vous eussiez craint quelque chose, vous en eût rapporté mille.

— Comment cela? dites, mon jeune ami, on apprend à tout âge, et j'aime à m'instruire, moi.

— Avez-vous au moins une parole, capitaine?

— Je crois que j'en avais une autrefois; mais, à force de l'avoir donnée, je n'en ai plus.

— Mais, au moins, vous fiez-vous à celle des autres qui, ne l'ayant jamais donnée, l'ont encore, eux?

— Je ne me fierai qu'à celle d'un seul homme, et vous n'êtes pas cet homme, chevalier.

— Quel est-il?

— C'est messire Bertrand Duguesclin; mais messire Duguesclin répondrait-il pour vous?

— Je ne le connais pas, dit Agénor, du moins personnellement; mais tout étranger qu'il me soit, si vous me laissez aller où j'ai besoin, si vous me laissez remettre cette bague à qui elle est destinée, je vous promets, au nom de messire Duguesclin lui-même, non pas mille livres tournois, mais mille écus d'or.

— J'aime mieux comptant les trois cents livres que vaut la bague, dit en riant Caverley, et en étendant la main vers Agénor.

Le chevalier se recula vivement, et s'avançant vers une fenêtre qui donnait sur la rivière:

— Cette bague, dit-il en la tirant de son doigt et en étendant son bras au-dessus de la Saône, est l'anneau de la reine Blanche de Castille, et je le porte au roi de France. Si tu me donnes ta parole de me laisser aller, et je m'y fierai, moi, je te promets mille écus d'or. Si tu me refuses, je jette la bague dans la rivière, et bague et rançon tu perds tout.

— Oui, mais je te garde, toi, et je te fais pendre.

— Ce qui est un bien mince dédommagement pour un si habile calculateur que tu es; et la preuve que tu n'estimes pas ma mort au prix de mille écus, c'est que tu ne dis pas non.

— Je ne dis pas non, reprit Caverley, parce que...

— Parce que tu as peur, capitaine; dis non, et la bague est perdue, et tu me feras pendre après si tu veux. Eh bien! dis-tu non, dis-tu oui?

— Ma foi! s'écria Caverley, frappé d'admiration, voilà ce que j'appelle un joli garçon; jusqu'à l'écuyer qui n'a pas bougé. Le diable m'emporte! par la rate de notre saint-père le pape! je t'aime, chevalier.

— Fort bien, et je t'en suis reconnaissant comme il convient; mais réponds.

— Que veux-tu que je réponde?

— Oui ou non, je ne demande pas autre chose, et c'est bientôt dit.

— Eh bien! oui.

— A la bonne heure, dit le chevalier en remettant la bague à son doigt.

— Mais à une condition, cependant, continua le capitaine.

— Laquelle?

Caverley allait répondre, quand un violent tumulte appela son attention: ce tumulte avait lieu à l'extrémité du village, ou plutôt du camp assis au bord de la rivière et tout entouré de forêts. Plusieurs soldats montrèrent leurs têtes effarées à la porte en criant:

— Capitaine, capitaine!

— C'est bien, c'est bien, répondit le condottiere, habitué à ces sortes d'alertes, j'y vais; puis se retournant vers le chevalier: Toi, dit-il, demeure ici, douze hommes te garderont; j'espère que c'est de l'honneur que je te fais, hein!...

— Soit, dit le chevalier, mais qu'ils ne m'approchent pas; car au premier pas qu'ils font, je lance la bague dans la Saône.

— Ne l'approchez pas, mais ne le quittez pas non plus, dit Caverley à ses bandits, et saluant le chevalier sans avoir levé un instant la visière de son casque, il se rendit d'un pas qui dénonçait l'insouciance de l'habitude vers l'endroit du camp où le bruit était le plus fort.

Pendant tout le temps de son absence, Mauléon et son écuyer demeurèrent debout près de la fenêtre; les gardes étaient de l'autre côté de la chambre et se tenaient immobiles devant la porte.

Le tumulte continua quoiqu'il allât en diminuant, enfin il cessa tout à fait, et une demi-heure après sa sortie, Hugues de Caverley reparut, emmenant à sa suite un nouveau prisonnier que venait de faire la compagnie, tendue dans le pays comme un filet à alouettes.

Le prisonnier semblait être un gentilhomme de campagne, d'une taille belle et bien prise; il était armé d'un casque rouillé et d'une cuirasse qui semblait avoir été ramassée par un de ses ancêtres sur le champ de bataille de Roncevaux. Dans cet accoutrement, le premier sentiment qu'il inspirait était le rire; mais quelque chose de fier dans sa tenue, de hardi dans sa contenance, qu'il essayait cependant de rendre humble, commandait sinon le respect, du moins la circonspection aux railleurs.

— L'avez-vous bien fouillé? demanda Caverley.

— Oui, capitaine, répondit un lieutenant allemand à qui Caverley devait l'heureux choix de la position qu'il occupait, choix qui avait été inspiré à celui-ci, non point par la supériorité de la position, mais par l'excellence des vins que, dès cette époque, on récoltait sur les bords de la Saône.

— Quand je dis lui, reprit le capitaine, je veux dire lui et ses gens.

— Soyez tranquille, l'opération a été rigoureusement faite, répondit le lieutenant allemand.

— Et qu'avez-vous trouvé sur eux?

— Un marc d'or et deux marcs d'argent.

— Bravo! dit Caverley, la journée paraît devoir être bonne. Puis se retournant vers le nouveau prisonnier:

— Maintenant, dit-il, causons un peu, mon paladin ; quoique vous ressembliez fort à un neveu de l'empereur Charlemagne, je ne serais pas fâché de savoir de votre propre bouche qui vous êtes : voyons, dites-nous cela franchement, sans restriction, sans réserve.

— Je suis, comme vous pouvez le voir à mon accent, répondit l'inconnu, un pauvre gentilhomme d'Aragon qui vient visiter la France.

— Vous avez raison, dit Caverley, la France est un beau pays.

— Oui, dit le lieutenant, seulement le moment que vous avez choisi est mauvais.

Mauléon ne put s'empêcher de sourire, car il appréciait mieux que personne la justesse de l'observation.

Quant au gentilhomme étranger, il demeura impassible.

— Voyons, dit Caverley, tu ne nous as dit encore que ton pays, c'est-à-dire la moitié de ce que nous voulons savoir ; maintenant quel est ton nom ?

— Quand je vous le dirais, vous ne le connaîtriez pas, répondit le chevalier ; d'ailleurs je n'ai pas de nom, je suis bâtard.

— A moins que tu ne sois Juif, Turc ou More, reprit le capitaine, tu as au moins un nom de baptême.

— Je m'appelle Henri, répondit le chevalier.

— Tu avais raison. Maintenant, lève un peu ton casque, que nous voyions ta bonne figure de gentillâtre aragonais.

L'inconnu hésitait et regardait tout autour de lui comme pour s'assurer s'il n'y avait point là quelqu'un de connaissance.

Caverley, ennuyé de cette attente, fit un signe. Un des aventuriers s'approcha alors du prisonnier, et frappant du pommeau de son épée le bouton de son casque, il releva la visière de fer qui cachait le visage de l'inconnu.

Mauléon poussa un cri : ce visage, c'était le portrait frappant du malheureux grand-maître don Frédéric, de la mort duquel il ne pouvait cependant pas douter, puisqu'il avait tenu sa tête entre ses mains.

Musaron pâlit d'horreur et se signa.

— Ah ! ah ! vous vous connaissez, dit Caverley en regardant alternativement Mauléon et le chevalier au casque rouillé.

A cette interpellation, l'inconnu regarda Mauléon avec une certaine inquiétude ; mais son premier regard lui indiquant qu'il voyait le chevalier pour la première fois, son visage se rasséréna.

— Eh bien ? demanda Caverley.

— Moi ! dit le dernier venu, vous vous trompez, je ne connais pas ce gentilhomme.

— Et toi ?

— Ni moi non plus.

— Pourquoi donc as-tu poussé ce cri tout à l'heure ? demanda le capitaine assez incrédule, malgré la double dénégation de ses deux prisonniers.

— Parce que j'ai cru qu'en lui abattant sa visière, ton soldat lui abattait la tête.

Caverley se mit à rire.

— Nous avons donc bien mauvaise réputation, dit-il ; mais voyons, franchement, chevalier, connais-tu ou ne connais-tu pas cet Espagnol ?

— Sur ma parole de chevalier, répondit Agénor, je le vois aujourd'hui pour la première fois.

Et tout en faisant ce serment, qui était l'exacte vérité, Mauléon demeurait tout palpitant encore de cette étrange ressemblance.

Caverley reportait ses yeux de l'un à l'autre. Le chevalier inconnu était redevenu impassible et semblait une statue de marbre.

— Voyons, dit Caverley, impatient de pénétrer ce mystère ; tu es le premier en date, chevalier de... J'ai oublié de te demander ton nom, à toi ; mais peut-être es-tu aussi bâtard ?

— Oui, dit le chevalier, je le suis.

— Bon, dit l'aventurier. Et tu n'as pas de nom non plus, alors ?

— Si fait, dit le chevalier, j'en ai un, moi ; je m'appelle Agénor ; et comme je suis né à Mauléon, on m'appelle habituellement le Bâtard de Mauléon.

Caverley jeta un coup d'œil rapide sur l'inconnu pour voir si le nom que venait de prononcer le chevalier lui causait quelque impression.

Pas un muscle de son visage ne bougea.

— Voyons, Bâtard de Mauléon, dit Caverley, tu es le premier en date, finissons donc ton affaire d'abord ; ensuite nous passerons à celle du seigneur Henri. Ainsi, nous disions : la bague pour deux mille écus.

— Pour mille écus, reprit Agénor.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr.

— Cela peut bien être. La bague donc pour mille écus. Mais tu me certifies que c'est bien la bague de Blanche de Bourbon ?

— Oui, dit le chevalier.

L'inconnu fit à son tour un mouvement de surprise qui n'échappa point à Mauléon.

— Reine de Castille ? continua Caverley.

— Reine de Castille, reprit Agénor.

L'inconnu redoubla d'attention.

— Belle-sœur du roi Charles V ? reprit encore le capitaine.

— Belle-sœur du roi Charles V.

L'inconnu était devenu tout oreilles.

— La même, demanda Caverley, qui est prisonnière au château de Medina-Sidonia par l'ordre du roi don Pedro, son époux ?

— La même qui vient d'être étranglée par l'ordre de son époux don Pedro au château de Medina-Sidonia, répondit l'inconnu d'une voix froide, mais cependant accentuée.

Mauléon le regarda avec étonnement.

— Ah ! ah ! fit Caverley, voilà que la chose se complique.

— Comment savez-vous cette nouvelle ? demanda Mauléon, je croyais être le premier qui l'apportât en France.

— Vous ai-je pas dit, reprit l'inconnu, que j'étais Espagnol et que j'arrivais de l'Aragon ? J'appris cette catastrophe qui, au moment de mon départ, faisait grand bruit en Espagne.

— Mais si la reine Blanche de Bourbon est morte, dit Caverley, comment as-tu sa bague ?

— Parce qu'elle me l'a donnée avant de mourir pour aller la porter à sa sœur la reine de France, et pour lui dire en même temps qui l'a fait mourir, et comment elle est morte.

— Vous avez donc assisté à ses derniers momens ? demanda vivement le chevalier.

— Oui, répondit Agénor, et c'est même moi qui ai tué son assassin.

— Un More ? demanda l'inconnu.

— Mothril, répondit le chevalier.

— C'est bien cela, mais vous ne l'avez pas tué.

— Comment ?

— Vous l'avez blessé seulement.

— Morbleu ! dit Musaron, si j'avais su cela, moi qui avais encore onze traits dans ma trousse !

— Allons, dit Caverley, tout cela est peut-être fort intéressant pour vous autres, mais cela ne me regarde pas le moins du monde, attendu que je ne suis, moi, ni Espagnol ni Français.

— C'est juste, dit Mauléon ; ainsi, c'était chose convenue, tu gardes ce que j'avais sur moi, tu me rends la liberté ainsi qu'à mon écuyer.

— Il n'avait pas été question de l'écuyer, dit Caverley.

— Parce que cela allait sans dire, tu me laisses cette bague, et en échange de cette bague je te donne mille livres tournois.

— A merveille, dit le capitaine, mais il y avait encore une petite condition.

— Une condition ?

— Que j'allais te dire au moment où nous avons été dérangés.

— C'est vrai, dit Agénor, je me le rappelle ; et quelle était cette condition ?

— C'est qu'outre ces mille livres tournois auxquelles j'estime le laissez-passer que je te donne, tu me devras encore le service dans ma compagnie pendant tout le temps de la première campagne à laquelle il plaira au roi Charles V de nous employer, ou qu'il me plaira de faire moi-même pour mon propre compte.

Mauléon fit un bond de surprise.

— Ah ! voilà mes conditions, reprit Caverley, cela sera ainsi ou cela ne sera pas : Tu vas signer que tu appartiens à la compagnie, et moyennant cet engagement, tu es libre... momentanément, bien entendu.

— Et si je ne reviens pas ? dit Mauléon.

— Oh ! tu reviendras, répondit Caverley, puisque tu prétends que tu as une parole.

— Eh bien ! soit ! j'accepte, mais sous une réserve, une seule.

— Laquelle ?

— C'est que, sous aucun prétexte, tu ne pourras me faire porter les armes contre le roi de France.

— C'est juste ; je n'y pensais pas, dit Caverley, moi qui n'ai de roi que celui d'Angleterre, et encore... Nous allons donc écrire un engagement, et tu vas le signer

— Je ne sais pas écrire, dit le chevalier, qui partageait sans aucune honte l'ignorance généralement répandue parmi les nobles de cette époque. Mais mon écuyer écrira.

— Et tu feras ta croix ! dit Caverley.

— Je la ferai.

Il prit un parchemin, une plume, et les tendit à Musaron qui écrivit sous sa dictée :

« Moi, Agénor, chevalier de Mauléon, m'engage aussitôt « ma mission accomplie auprès du roi Charles V à venir « retrouver messire Hugues de Caverley partout où il sera,

« et à servir, moi et mon écuyer, pendant toute la durée « de cette première campagne, pourvu que cette première « campagne ne soit pas dirigée contre le roi de France « ni contre monseigneur le comte de Foix, mon seigneur « suzerain. »

— Et les mille livres tournois? glissa doucement Caverley.

— C'est juste, dit Agénor, je les oubliais.

— Oui, mais moi j'ai de la mémoire.

Agénor continua, dictant à Musaron :

« Et je remettrai en outre audit sire Hugues Caverley « la somme de mille livres tournois que je reconnais lui « devoir en échange de la liberté momentanée qu'il m'a « rendue. »

L'écuyer ajouta la date du jour et le millésime de l'année, puis le chevalier prit la plume comme il eût pris à peu près un poignard, et traça bravement un signe en forme de croix.

Caverley prit le parchemin, le lut avec la plus scrupuleuse attention, ramassa du sable en saupoudra l'écriture encore humide, plia proprement le parchemin et le passa dans le ceinturon de son épée.

— Là! maintenant, dit-il, voilà qui va bien. Tu peux partir, tu es libre.

— Ecoute, dit l'inconnu. Comme je n'ai pas de temps à perdre et que moi aussi je suis appelé à Paris par une affaire d'importance, je t'offre de me racheter aux mêmes conditions que ce chevalier. Cela te va-t-il? Réponds, mais réponds vite.

Caverley se mit à rire.

— Je ne te connais pas toi, dit-il.

— Connais-tu donc davantage messire Agénor de Mauléon, qui n'est dans tes mains, ce me semble, que depuis une heure?

— Oh! dit Caverley, à nous autres observateurs, il ne nous faut pas même une heure pour apprécier les hommes, et pendant cette heure qu'il a passée près de moi, le chevalier a fait quelque chose qui me l'a fait connaître.

Le chevalier aragonais sourit étrangement.

— Ainsi, tu me refuses? dit-il.

— Parfaitement.

— Tu t'en repentiras.

— Bah!

— Ecoute! tu m'as pris tout ce que je possédais, je n'ai donc plus rien pour le moment à t'offrir. Garde mes gens en otage, garde mes équipages, et laisse-moi partir avec mon seul cheval.

— Parbleu! la belle grâce que tu me fais : tes équipages et tes gens sont à moi, puisque je les tiens.

— Alors, laisse-moi au moins dire deux mots à ce jeune seigneur, puisqu'il s'en va libre.

— Deux mots à propos de ta rançon?

— Sans doute ; à combien l'estimes-tu?

— A la somme qu'on a prise sur toi et tes gens, c'est-à-dire à un marc d'or et à deux marcs d'argent.

— Soit, dit le chevalier.

— Eh bien alors, reprit Caverley, dis-lui donc ce que bon te semble.

— Ecoutez-moi, chevalier, dit le gentilhomme aragonais.

Et tous deux se retirèrent à l'écart pour causer plus librement.

XIII

COMMENT LE CHEVALIER ARAGONAIS SE RACHETA MOYENNANT DIX MILLE ÉCUS D'OR

Le capitaine Caverley suivait tout attentivement des yeux la conversation des deux étrangers : mais l'Espagnol avait tiré Agénor assez loin de l'aventurier pour que pas une des paroles prononcées par eux ne pût arriver jusqu'à lui.

— Sire chevalier, dit l'inconnu, nous voici hors de la portée de la voix, mais non pas hors de la portée des yeux ; baissez donc, je vous prie, la visière de votre casque afin de vous rendre impassible et inintelligible pour tous ceux qui vous entourent.

— Et vous, seigneur, dit Agénor, laissez-moi encore, avant que vous baissiez la vôtre, contempler quelques instants votre visage ; croyez-moi, j'éprouve à vous voir une douloureuse joie que vous ne pouvez comprendre.

L'inconnu sourit tristement.

— Sire chevalier, dit-il, regardez-moi tout à votre aise car je ne baisserai pas ma visière. Quoique j'aie à peine cinq ou six ans de plus que vous, j'ai assez souffert pour être sûr de mon visage : c'est un serviteur obéissant qui ne dit jamais que ce que je veux qu'il dise, et s'il vous rappelle les traits de quelque personne aimée, tant mieux, ce sera pour moi un encouragement à vous demander un service.

— Parlez, dit Agénor.

— Vous paraissez au mieux, chevalier, dans l'esprit du bandit qui nous a faits prisonniers. Il n'en est pas de même de moi, à ce qu'il paraît ; tandis qu'il me retient obstinément, il vous permet à vous de continuer votre route.

— Oui, seigneur, répondit Agénor, surpris de voir que, depuis qu'il causait à l'écart, l'Espagnol, tout en conservant encore un léger accent, parlait le français le plus pur.

— Eh bien! dit l'Aragonais, quel que soit votre besoin de continuer votre route, le mien n'est pas moins grand : et il faut, à quelque prix que ce soit, que je sorte des mains de cet homme.

— Seigneur, dit Agénor, si vous me jurez que vous êtes chevalier, si vous me donnez votre parole, je puis à mon tour engager mon honneur près du capitaine Caverley pour qu'il vous laisse partir avec moi.

— Et c'est, s'écria l'étranger joyeux, c'est justement là le service que j'allais vous prier de me rendre. Vous êtes aussi intelligent que courtois, chevalier.

Agénor s'inclina.

— Ainsi donc vous êtes noble? demanda-t-il.

— Oui, sire Agénor ; et je puis même ajouter que peu de gentilshommes peuvent se vanter d'être plus nobles que moi.

— Alors, dit le chevalier, vous avez un autre nom que celui que vous vous êtes donné?

— Oui, certainement, répondit le chevalier ; mais voici justement en quoi votre courtoisie sera grande ; il faut que vous vous contentiez de ma parole sans savoir mon nom, car ce nom, je ne puis le dire.

— Même à un homme dont vous invoquez l'honneur, même à un homme à qui vous demandez de répondre de vous? dit Agénor avec surprise.

— Sire chevalier, reprit l'inconnu, je me reproche cette circonspection comme indigne de vous et de moi ; mais de graves intérêts, qui ne sont pas seulement les miens, la commandent. Obtenez donc ma liberté à tel prix que vous voudrez, et quel que soit ce prix, foi de gentilhomme! je le paierai. Puis, si vous voulez me permettre d'ajouter un mot, ce sera pour vous dire que vous ne vous repentirez pas de m'avoir obligé en cette occasion.

— Assez, assez, seigneur, dit Mauléon, demandez-moi un service, mais ne me l'achetez pas d'avance.

— Plus tard, sire Agénor, dit l'inconnu, vous apprécierez ma loyauté, qui me force à vous parler ainsi ; j'aurais pu mentir momentanément et vous dire un faux nom ; vous ne me connaissez pas, force eût donc été pour vous de vous en contenter.

— J'y songeais à l'instant même, reprit Mauléon. Vous serez donc libre en même temps que moi, seigneur, si le capitaine Hugues de Caverley a bien voulu me conserver ses bonnes grâces.

Agénor quitta l'étranger qui demeura à la même place, et retourna près de Caverley qui attendait impatiemment le résultat de la conversation.

— Eh bien! demanda le capitaine, êtes-vous plus avancé que moi, mon cher ami, et savez-vous quel est cet Espagnol?

— Un riche marchand de Tolède qui vient commercer en France, et qui prétend que sa détention lui causerait un notable préjudice. Il réclame ma caution, l'acceptez-vous?

— Etes-vous prêt à la donner?

— Oui. Ayant partagé un instant sa situation, j'ai dû naturellement y compatir. Voyons, capitaine, soyons rond en affaires.

Caverley se consulta.

— Un marchand riche, continua-t-il ; et qui a besoin de sa liberté pour continuer son commerce...

— Monsieur, glissa Musaron à l'oreille de son maître, je crois que vous venez de dire là une parole imprudente.

— Je sais ce que je fais, répondit Agénor.

Musaron s'inclina, en homme qui rend hommage à la prudence de son maître.

— Un riche marchand! répéta Caverley. Diable! alors ce sera plus cher, vous comprenez, que pour un gentilhomme ; et notre premier prix d'un marc d'or et de deux marcs d'argent ne peut plus tenir.

— Aussi, vous ai-je dit franchement ce qu'il en était, capitaine, car je ne veux pas vous empêcher de tirer de votre prisonnier la rançon équivalente à sa position.

— Décidément, chevalier, je l'ai déjà dit, vous êtes un joli garçon. Et combien offre-t-il? — Il a dû vous toucher un mot de cela pendant cette longue conversation.

— Mais, dit Agénor, il m'a dit d'aller avec vous jusqu'à cinq cents écus d'argent ou d'or. — D'or. — Cinq cents écus d'argent, vous seriez volé.

Caverley ne répondit pas, il calculait toujours.

— Cinq cents écus d'or, dit-il, suffiraient pour un simple

marchand ; mais vous avez dit un riche marchand, rappelez-vous cela.

— Je me le rappelle aussi, répondit le chevalier, et je vois même que j'ai eu tort de vous le dire, seigneur capitaine ; mais comme on doit porter la peine de ses torts, eh bien ! mettons la rançon à mille écus, et s'il faut en payer cinq cents pour mon indiscrétion, eh bien ! je les paierai.

— Ce ne peut être assez pour un riche marchand, répondit Caverley. Mille écus d'or ! mais c'est tout au plus la rançon d'un chevalier.

Agénor consulta de l'œil celui dont il était chargé de défendre les intérêts, pour savoir s'il pouvait s'engager plus avant. L'Aragonais fit de la tête un signe affirmatif.

— Alors, dit le chevalier, doublons la somme et que tout soit dit.

— Deux mille écus d'or, reprit le condottiere commençant à s'étonner lui-même du prix élevé que l'inconnu mettait à sa personne. Deux mille écus d'or, mais c'est donc le plus riche marchand de Tolède ! Ma foi ! non, je crois que j'ai fait un beau coup et je veux en profiter. Eh bien ! qu'il double un peu et nous verrons.

Agénor regarda de nouveau son client qui lui fit un second signe pareil au premier.

— Eh bien ! dit le chevalier, puisque vous êtes si exigeant, nous irons jusqu'à quatre mille écus d'or.

— Quatre mille écus d'or ! s'écria Caverley stupéfait et ravi à la fois ; alors c'est un juif, et je suis trop bon chrétien pour lâcher un juif à moins de...

— A moins de combien ? répéta Agénor.

— A moins de... le capitaine hésita lui-même devant le chiffre qui lui venait à la bouche, tant ce chiffre lui paraissait exorbitant ; à moins de dix mille écus d'or. Ah ! ma foi ! voilà le mot lâché, et c'est pour rien, ma parole d'honneur !

L'inconnu fit un signe imperceptible d'assentiment.

— Touchez là, dit Agénor en tendant la main à Caverley, la somme nous va et c'est prix fait.

— Un instant, un instant, s'écria Caverley, pour dix mille écus d'or je n'accepte pas la caution du chevalier, rate du pape ! Il me faudrait un prince pour une pareille garantie, et encore, et encore j'en connais beaucoup que je n'accepterais pas.

— Déloyal ! s'écria Mauléon en marchant droit à Caverley et en mettant la main à son épée ; je crois que tu te défies de moi.

— Eh ! non, enfant, répondit Caverley, tu te trompes : ce n'est pas de toi que je me défie, c'est de lui. Te figures-tu par hasard qu'une fois hors de mes griffes il paiera dix mille écus d'or ? Non. Au premier carrefour il tournera à gauche et tu ne le reverras jamais ; il n'a été si magnifique en paroles, ou, si tu l'aimes mieux, en gestes, car j'ai vu les gestes qu'il te faisait, que parce qu'il a l'intention de ne pas payer.

Malgré cette impassibilité dont s'était vanté l'étranger, Agénor vit le rouge de la colère lui monter au visage ; mais presque aussitôt il se contint, et, faisant de la main au chevalier un signe de prince :

— Venez, dit-il, seigneur Agénor, j'ai encore un mot à vous dire.

— N'y va pas, reprit Caverley ; c'est pour te séduire par de belles paroles et te laisser les dix mille écus d'or sur les bras.

Mais le chevalier sentait instinctivement que l'Aragonais était plus encore qu'il ne paraissait ; il s'approcha donc de lui avec une confiance entière et même avec un certain respect.

— Merci, loyal gentilhomme ! dit l'Espagnol à voix basse ; tu as bien fait de t'engager pour moi et sur ma parole ; tu n'as rien à craindre ; je paierais ce Caverley à l'instant même si tel était mon plaisir, car j'ai dans la selle de mon cheval pour plus de trois cent mille écus d'or et de diamans ; mais le misérable accepterait ma rançon, et après l'avoir acceptée ne me rendrait pas ma liberté. Voilà donc ce que vous allez faire ; vous allez changer de cheval avec moi, vous partirez et vous me laisserez ici ; puis, à la prochaine ville, vous découdrez la selle, vous en tirerez un sac de cuir, et dans ce sac de cuir vous prendrez ce qu'il faudra de diamans pour faire dix mille écus d'or ; puis, avec une escorte respectable, vous me reviendrez chercher.

— Seigneur, dit Agénor étonné ; mais qui êtes-vous, mon Dieu ! pour disposer de tant de ressources ?

— Je crois vous avoir témoigné assez de confiance en vous mettant entre les mains tout ce que je possède, pour n'avoir pas besoin de vous dire qui je suis.

— Seigneur ! seigneur ! reprit Mauléon, en vérité, maintenant je tremble, et vous ne savez pas combien de scrupules m'assiègent. Cette ressemblance étrange, cette richesse, ce mystère qui vous environne... Seigneur, j'ai des intérêts à défendre en France... des intérêts sacrés... et peut-être ces intérêts sont-ils opposés aux vôtres...

— Répondez-moi, dit l'inconnu avec le ton d'un homme habitué à commander : Vous allez à Paris, n'est-ce pas ?

— Oui, dit le chevalier.

— Vous y allez pour remettre au roi Charles V la bague de la reine de Castille ?

— Oui.

— Vous y allez pour demander vengeance en son nom ?

— Oui.

— Contre le roi don Pedro ?

— Contre le roi don Pedro.

— Alors n'ayez aucune inquiétude, reprit l'Espagnol ; nos intérêts sont les mêmes, car le roi don Pedro a tué ma... reine, et moi aussi j'ai juré de venger dona Blanche.

— Est-ce bien vrai, ce que vous dites là ? demanda Agénor.

— Sire chevalier, dit l'inconnu d'un ton ferme et majestueux, regardez-moi bien... Vous prétendez que je ressemble à quelqu'un de votre connaissance ; quel était ce quelqu'un, dites ?

— Oh ! mon malheureux ami ! s'écria le chevalier, oh ! noble grand-maître !... Seigneur, vous ressemblez, à s'y méprendre, à Son Altesse don Frédéric.

— Oui, n'est-ce pas ? dit en souriant l'inconnu, une ressemblance étrange... une ressemblance de frère.

— Impossible ! dit Agénor en regardant l'Aragonais pres que avec terreur.

— Allez au bourg prochain, sire chevalier, reprit l'inconnu, vendez les diamans à un juif, et dites au chef de la troupe espagnole que don Henri de Transtamare est prisonnier du capitaine Caverley... Du calme ; je vous vois frissonner à travers votre armure. Songez que l'on nous regarde.

Agénor, en effet, tremblait de surprise. Il salua le prince plus respectueusement peut-être qu'il n'aurait dû, et alla rejoindre Caverley, qui, lui épargnant la moitié du chemin, vint au-devant de lui.

— Eh bien ! dit le capitaine en lui posant la main sur l'épaule, il a de belles paroles, des paroles dorées, et tu es sa dupe, pauvre enfant !

— Capitaine, dit Agénor, les paroles de ce marchand sont dorées en effet, car il m'a indiqué un moyen de vous faire payer sa rançon avant ce soir.

— Les dix mille écus d'or ?

— Les dix mille écus d'or.

— Rien de plus facile, dit l'inconnu en s'avançant : le chevalier va continuer sa route jusqu'à un endroit qu'il connaît et où j'ai quelque argent placé ; il te rapportera cet argent, dix sacs de mille écus d'or chacun ; on te fera voir, on te fera toucher cet or, afin que tu sois bien convaincu, et quand tu seras bien convaincu, quand l'or sera dans tes coffres, tu me laisseras aller. Est-ce trop demander cela ? et est-ce convenu ainsi ?

— Convenu. Ma foi ! oui, si tu l'exécutes, dit Caverley qui croyait faire un rêve.

Puis, se retournant vers son lieutenant :

— En voilà un qui s'estime cher, dit-il. Nous verrons comment il paiera son estimation.

Agénor regarda le prince.

— Sire de Mauléon, dit celui-ci, en souvenir du bon office que vous me rendez et de la reconnaissance que je vous en garde, selon la coutume fraternelle des chevaliers, changeons de cheval et d'épée ; peut-être perdrez-vous au change, mais je vous en dédommagerai plus tard.

Agénor remercia. Caverley qui avait entendu se mit à rire.

— Il te vole encore, dit-il tout bas au jeune homme. J'ai vu son cheval, il ne vaut pas le tien. Décidément ce n'est ni un chevalier, ni un marchand, ni un juif, c'est un Arabe

Le prince s'assit paisiblement devant une table en faisant signe à Musaron de rédiger un second engagement pareil au premier, et quand il fut rédigé, Agénor, qui s'était porté caution du prince, y apposa sa croix comme il avait fait au bas du sien ; puis après que le capitaine Caverley l'eut examiné avec son soin accoutumé, le chevalier partit pour Chalon, qu'on apercevait de l'autre côté de la Saône. Tout se passa comme l'avait indiqué le prince. Agénor trouva dans la selle le petit sac de cuir et dans le petit sac les diamans. Il en vendit pour douze mille écus, car le prince, entièrement dépouillé par Caverley, avait besoin de regarnir sa bourse ; puis, comme il revenait vers le camp, il trouva le capitaine espagnol que lui avait désigné don Henri de Transtamare, le reconnut, lui raconta l'événement arrivé au prince, et se fit accompagner par lui et par ses gens jusqu'à un petit bois distant d'un quart de lieue à peu près de l'endroit où était le camp ; là, les Espagnols s'arrêtèrent, et Agénor continua son chemin.

Les choses se passèrent plus loyalement encore que ne l'espérait le chevalier. Caverley compta et recompta ses écus d'or en poussant de gros soupirs, car l'idée lui venait seulement alors, qu'à un homme qui payait avec cette promp-

titude et cette rapidité-là, il n'avait qu'à demander le double de ce qu'il avait demandé et qu'il l'aurait obtenu.

Cependant, il fallait bien se décider, et puisque le chevalier avait tenu strictement sa parole, faire honneur à la sienne.

Caverley laissa donc s'éloigner les deux jeunes gens, mais non sans rappeler à Agénor qu'il ne s'était pas acquitté envers lui, et qu'il lui redevait pour son compte mille écus tournois et le service pendant toute une campagne.

— J'espère bien que vous ne retournerez jamais avec ces bandits, fit le prince dès qu'ils furent libres.

— Hélas ! dit Agénor, il le faudra bien cependant.

— Je paierai tout ce qu'il faudra pour vous racheter.

— Vous ne rachèterez pas ma parole, mon prince, dit Agénor, et ma parole est donnée.

— Mordieu ! dit le prince, je n'ai pas donné la mienne, moi, et je ferai pendre Caverley, aussi vrai que nous existons tous les deux. De cette façon-là, je n'aurai pas le regret que mes écus d'or lui profitent.

En ce moment on arriva auprès du petit bois où était embusqué le capitaine espagnol avec ses vingt lances, et Henri, joyeux d'en être quitte à si bon marché, se retrouva enfin avec ses amis.

Telle fut l'issue du mauvais pas où le prince et le chevalier se trouvèrent ensemble, et dont le prince se tira grâce à la parole du chevalier.

De son côté, Agénor, qui était parti sans argent et sans amis, se trouvait avoir un trésor presque à sa disposition, et pour protecteur un prince.

Sur cela, Musaron fit mille dissertations plus ingénieuses les unes que les autres ; mais ces dissertations, toutes philosophiques, sont trop connues depuis l'antiquité pour que nous les rapportions ici.

Cependant, il termina ses dissertations par une question trop importante pour que nous la passions sous silence.

— Seigneur, dit-il, je ne comprends pas trop pourquoi, ayant vingt lances à votre disposition, vous ayez marché seul avec un écuyer et deux ou trois serviteurs seulement.

— Mon cher sire, dit le prince en riant, c'est parce que le roi don Pedro, mon frère, a envoyé sur toutes les routes qui conduisent de l'Espagne en France des espions et des assassins. Un train brillant m'eût fait reconnaître, et je désirais garder l'incognito. L'obscurité me va mieux que le grand jour. D'ailleurs, je veux qu'il soit dit :

« Henri sortit d'Espagne avec trois serviteurs et y rentra avec toute une armée. Don Pedro, au contraire, avait toute son armée en Espagne, et il en est sorti seul. »

— Des frères !... murmura Agénor, des frères !

— Mon frère a tué mon frère, reprit Henri de Transtamare, et je vengerai mon frère.

— Seigneur, dit Musaron profitant d'un moment où le prince était en train de causer avec son lieutenant, voilà un prétexte que le seigneur Henri de Transtamare ne donnerait pas pour dix autres mille écus d'or.

— Comme il ressemble à ce vaillant grand-maître. As-tu remarqué, Musaron ?

— Seigneur, dit l'écuyer, don Frédéric était blond et celui-là est rouge ; l'œil du grand-maître était noir, et celui-ci a l'œil gris ; l'un avait le nez de l'aigle, l'autre a le bec du vautour ; le premier était svelte, le second est maigre ; don Frédéric avait du feu sur les joues, monseigneur Henri de Transtamare a du sang : ce n'est pas à don Frédéric qu'il ressemble, mais à don Pedro. Deux vautours, messire Agénor, deux vautours.

— C'est vrai, pensa Mauléon ; et ils se battent sur le corps de la colombe.

XIV

COMMENT LE BATARD DE MAULÉON REMIT AU ROI CHARLES V L'ANNEAU DE SA BELLE SŒUR LA REINE BLANCHE DE CASTILLE

Dans le jardin d'un bel hôtel qui s'élevait rue Saint-Paul, mais qui cependant était encore inachevé dans plusieurs de ses parties, marchait un homme de vingt-cinq à vingt-six ans, vêtu d'une longue robe de couleur sombre avec des revers de velours noir, et serrée à la taille par une cordelière dont les glands retombaient jusqu'à ses pieds. Contre l'habitude du temps, cet homme n'avait ni épée, ni poignard, ni aucune marque distinctive de noblesse. Le seul joyau qu'il portât était une espèce de petite couronne de fleurs de lis d'or formant cercle autour d'un de ces bonnets de velours noir qui ont précédé la mode du chaperon. Cet homme avait tous les caractères de la pure race franque : il avait les cheveux blonds, coupés carrément en signe de haute naissance, les yeux bleus et la barbe châtaine ; son visage, quoique accusant l'âge que nous avons dit, ne portait l'empreinte d'aucune passion, et son caractère sérieux et réfléchi indiquait l'homme aux graves pensées, aux longues méditations De temps en temps il s'arrêtait, laissait retomber sa tête sur sa poitrine et laissait pendre une main que léchaient alors deux grands lévriers marchant à ses côtés du même pas que lui, s'arrêtant quand il s'arrêtait, et continuant leur route aussitôt qu'il se remettait en chemin.

A quelque distance de cet homme, appuyé contre un arbre et portant un faucon chaperonné sur le poing, se tenait debout un jeune page au visage insoucieux, et agaçant l'oiseau de proie qu'à ses grelots d'or on pouvait reconnaître pour un serviteur favori.

Au loin et dans les endroits reculés du jardin, on entendait les chants joyeux des oiseaux qui prenaient possession des fleurs et des bois du nouveau domicile royal, car cet homme au visage pensif n'était autre que le régent Charles V, qui tenait le royaume de France, tandis que son père le roi Jean, esclave de la parole donnée, demeurait prisonnier en Angleterre, et qui faisait bâtir ce bel hôtel neuf pour remplacer le château du Louvre et le palais de la Cité, dans lequel le studieux monarque, le seul de nos rois que la postérité dût appeler le Sage, ne trouvait pas assez de solitude et de tranquillité.

Dans les allées on voyait passer et repasser les nombreux serviteurs de cette maison somptueuse, et par-dessus les cris impatiens du faucon, les gazouillemens lointains des oiseaux et le bruit des paroles qu'échangeaient en se croisant les serviteurs, on entendait parfois rouler comme un tonnerre le rugissement des grands lions que le roi Jean avait fait venir d'Afrique, et que l'on tenait enfermés dans des fosses profondes.

Le roi Charles V suivait une allée de ce jardin, revenant sur ses pas lorsqu'il était arrivé à un certain point, afin de ne pas perdre de vue la porte de l'hôtel qui, par six degrés extérieurs, conduisait à la terrasse à laquelle aboutissait cette allée.

De temps en temps il s'arrêtait, fixant les yeux sur cette porte par laquelle il semblait attendre quelqu'un, et quoique cette personne parût vivement attendue, sans que son visage marquât la moindre impatience après chaque attente nouvelle, il reprenait sa promenade du même pas, et avec la même mélancolique sérénité.

Enfin au haut du perron apparut un homme vêtu de noir, tenant à la main une écritoire d'ébène et des parchemins. Il embrassa du regard le jardin dans lequel il allait descendre, et apercevant le roi il marcha droit à lui.

— Ah ! c'est vous, docteur, dit Charles en faisant quelques pas au-devant de lui, je vous attendais ; venez-vous du Louvre ?

— Oui, sire.

— Eh bien ! quelque messager est-il revenu de mes ambassades ?

— Personne ; seulement deux chevaliers qui paraissent avoir fait une longue course venaient d'arriver et demandaient instamment l'honneur d'être présentés à Votre Altesse, à laquelle ils avaient, disaient-ils, à communiquer des choses de la première importance.

— Qu'avez-vous fait ?

— Je les ai amenés, et ils attendent le bon plaisir du roi dans une salle de l'hôtel.

— Et pas de nouvelles de Sa Sainteté le pape Urbain V ?

— Non, sire.

— Pas de nouvelles de Duguesclin que je lui ai envoyé ?

— Pas encore ; mais nous ne pouvons tarder à en recevoir, puisqu'il faisait écrire il y a dix jours à Votre Altesse que le lendemain il quittait Avignon.

Le roi demeura un instant pensif et presque soucieux ; puis, comme prenant une résolution :

— Allons, docteur, dit-il, voyons les dépêches.

Et le roi tout tremblant, comme si chaque lettre nouvelle devait lui apprendre un nouveau malheur, s'assit sous une tonnelle où à travers les chèvrefeuilles transparaissaient les tièdes rayons d'un soleil d'août.

Celui que le roi avait désigné sous le nom de docteur ouvrit un portefeuille qu'il portait sous le bras, et en tira plusieurs grandes lettres. Le docteur en ouvrit une au hasard.

— Eh bien ? demanda le roi.

— Message de Normandie, répondit le docteur : les Anglais ont brûlé une ville et deux villages.

— Malgré la paix, murmura le roi, malgré le traité de Bretigny, qui coûte si cher !

— Que ferez-vous, sire ?

— J'enverrai de l'argent, dit le roi.
— Message du Forez.
— Allez, dit le roi.
— Les Grandes compagnies se sont abattues sur les rives de la Saône. Trois villes ont été mises à sac, les récoltes des campagnes coupées, les vignes arrachées, les bestiaux enlevés. On a vendu cent femmes.
Le roi cacha son visage entre ses mains.
— Mais Jacques de Bourbon n'est-il pas de ce côté ? dit-il. Il m'avait promis de me débarrasser de tous ces brigands !
— Attendez, dit le docteur en ouvrant une troisième dépêche. Voici une lettre où il est question de lui. Il a rencontré des Grandes compagnies à Brignais, il a livré bataille ; mais...
Le docteur s'arrêta, hésitant.
— Mais !... reprit le roi en lui tirant la lettre des mains. Voyons, qu'y a-t-il ?
— Lisez vous-même, sire.
— Défait et tué ! murmura le roi, un prince de la maison de France tué et égorgé par ces bandits. Et notre saint père ne me répond rien. La distance d'Avignon ici n'est pas grande, cependant.
— Qu'ordonnez-vous, sire ? demanda le docteur.
— Rien ; que voulez-vous que j'ordonne en l'absence de Duguesclin ? Et n'est-il point, au milieu de tout cela, venu un messager de mon frère le roi de Hongrie ?
— Non, sire, répondit timidement le docteur, qui voyait s'alourdir peu à peu ce poids de calamités tombant sur le pauvre roi.
— Et la Bretagne ?
— Toujours en pleine guerre : le comte de Montfort a eu des avantages.
Charles V leva au ciel un regard moins désespéré que rêveur.
— Grand Dieu ! murmura-t-il, abandonnerais-tu donc le royaume de France ? Mon père était un bon roi, mais trop guerrier ; moi j'ai reçu pieusement les épreuves que tu m'as envoyées, mon Dieu ! j'ai toujours cherché à épargner le sang de tes créatures, regardant ceux au-dessus desquels tu m'as mis comme des hommes dont je devais te rendre compte, et non comme des esclaves dont le sang pouvait couler à mon caprice. Et cependant personne ne m'a su gré de mon humanité, pas même toi, mon Dieu ! Je veux mettre une digue à cette barbarie qui fait reculer le monde vers le chaos. L'intention est bonne, j'en suis sûr ; eh bien ! personne ne m'aide, nul ne me comprend.
Et le roi laissa retomber sur sa main sa tête rêveuse.
En ce moment on entendit un grand bruit de trompettes, et des acclamations courant par les rues vinrent retentir jusqu'aux oreilles distraites du roi. Le page cessa d'agacer son faucon et interrogea de l'œil le docteur.
— Allez voir ce que c'est, dit le docteur. Sire, ajouta-t-il en se retournant vers le roi, entendez-vous ces fanfares ?
— Je parle au ciel de paix et de philosophie, dit le roi, il me répond guerre et violences.
— Sire, dit le page en accourant, c'est messire Bertrand Duguesclin qui revient d'Avignon et qui rentre dans la ville.
— Qu'il soit le bienvenu, dit le roi en se parlant à lui-même, quoiqu'il vienne avec plus de bruit que je ne le voudrais.
Et il se leva vivement, se dirigeant à sa rencontre ; mais avant même qu'il eût atteint le bout de l'allée, une grande colonne de monde apparut sous la voûte et déborda par la porte du jardin : c'était le peuple, les gardes et les chevaliers, tressaillant de joie et entourant un homme de taille moyenne, à la tête grosse, aux épaules larges et aux jambes arquées par l'habitude de monter à cheval.
Cet homme, c'était messire Bertrand Duguesclin, qui, avec son visage vulgaire, mais doux, et son œil intelligent, souriait et remerciait le peuple, les gardes et les chevaliers, qui le comblaient de bénédictions.
A ce moment, le roi apparut à l'extrémité de l'allée ; tous s'inclinèrent, et Bertrand Duguesclin descendit vivement les degrés pour aller présenter ses hommages à son roi.
— On se prosterne devant moi, murmura Charles, mais on sourit à Duguesclin ; on me respecte, mais on l'aime. C'est qu'il est l'image de cette fausse gloire si puissante chez tous les esprits vulgaires, et que moi je leur représente la paix, c'est-à-dire, pour leurs regards à courte vue, la honte et la soumission. Ces gens-là sont de leur siècle, c'est moi qui ne suis pas du mien, et je les coucherais tous dans le tombeau plutôt que de leur imposer un changement qui n'est pas dans leurs goûts ni dans leurs habitudes. Cependant quand Dieu me donnera la force je persévérerai.
Puis fixant son regard calme et bienveillant sur le chevalier qui mettait un genou en terre devant lui :
— Soyez le bienvenu, dit-il tout haut, en lui tendant la main avec une grâce qui émanait de sa personne comme un parfum naturel.
Duguesclin appuya ses lèvres sur l'auguste main.
— Bon roi, dit le chevalier en se relevant, me voici. J'ai fait diligence comme vous le voyez, et j'apporte des nouvelles.
— Bonnes ? demanda le roi.
— Oui, sire, très bonnes. J'ai levé trois mille lances.
Le peuple poussa des cris de satisfaction en voyant ce renfort qui lui arrivait conduit par un si brave général.
— Voilà qui va bien, répondit Charles, ne voulant pas contrarier toute cette joie que les paroles de Duguesclin venaient de soulever dans l'assemblée pleine d'admiration.
Puis à voix basse :
— Hélas ! il ne fallait pas lever trois mille lances, messire, dit-il, mais bien plutôt en supprimer six mille. Nous aurons toujours assez de soldats quand nous saurons les employer.
Et prenant le bras du bon chevalier, tout émerveillé de cet honneur, il monta les degrés, traversa cette foule de peuple, de courtisans, de gardes, de chevaliers et de femmes, qui, voyant le bon accord qui régnait entre le roi et le général dans lequel chacun avait mis ses espérances, criait Noël à faire trembler les voûtes.
Charles V salua tout le monde de la main et du sourire, et conduisit le chevalier breton dans une grande galerie destinée à donner plus tard ses audiences, et qui attenait à son appartement. Les cris de la foule les y suivirent, et on les entendit encore même quand le roi eut fermé la porte derrière lui.
— Sire, fit Bertrand tout joyeux, avec l'aide du ciel et l'amour de ces braves gens, vous recouvrerez votre héritage tout entier, et je suis bien certain qu'en deux années de guerre bien faite...
— Mais pour faire la guerre, Bertrand, il faut de l'argent, beaucoup d'argent, et nous n'en avons plus.
— Bah ! sire, dit Bertrand, avec une petite taxe sur les campagnes...
— Il n'y a plus de campagnes, mon ami : l'Anglais a tout ravagé, et nos bonnes alliées, les Grandes compagnies, ont achevé de dévorer ce qu'avait épargné l'Anglais.
— Sire, vous mettrez une imposition d'un franc par tête sur chaque membre du clergé, et vous prendrez sur leurs biens une dîme d'un dixième : il y a assez longtemps que les gens d'église prélèvent cette dîme sur les nôtres.
— C'est justement pour cela que je vous avais envoyé près de notre saint père le pape Urbain V, dit le roi : est-ce qu'il nous accorde l'autorisation de lever cette dîme ?
— Oh ! tout au contraire, répondit Bertrand, car il se plaint de la pauvreté du clergé et demande de l'argent.
— Vous voyez bien, mon ami, dit le roi avec un triste sourire, qu'il n'y a rien à faire de ce côté-là.
— Oui, sire, mais il vous accorde une grande faveur.
— Toute faveur qui coûte cher, Bertrand, dit Charles V, n'est plus une faveur pour un roi dont les coffres sont vides.
— Sire, il vous l'accorde gratis.
— Alors, dites vite, Bertrand, quelle est cette faveur.
— Sire, le fléau de la France en ce moment, ce sont les Grandes compagnies, n'est-ce pas ?
— Oui, certes ; le pape a-t-il trouvé le moyen de les congédier ?
— Non, sire, cela dépasse son pouvoir ; mais il les a excommuniées.
— Ah ! voilà pour nous achever, s'écria le roi au désespoir, tandis que Bertrand, qui venait d'annoncer cette nouvelle d'un air triomphant, ne savait plus à quoi s'en tenir. De voleurs ils vont devenir assassins, de loups ils vont se faire tigres ; il y en avait peut-être quelques-uns dans le nombre qui craignaient encore Dieu, et ceux-là maintenaient les autres. A cette heure, ils n'auront plus rien à craindre et ne ménageront plus rien. Nous sommes perdus, mon pauvre Bertrand.
Le digne chevalier connaissait la sagesse profonde et l'esprit si fin du roi. Il avait cette qualité précieuse dans un homme de portée secondaire, la déférence pour un jugement supérieur au sien : aussi se mit-il à réfléchir, et son bon sens naturel lui prouva que le roi avait deviné juste.
— C'est vrai, dit-il, ils vont bien rire quand ils sauront que notre saint-père le pape les a traités comme des chrétiens, et c'est nous qu'ils vont traiter comme des mahométans et des juifs.
— Tu vois bien, mon cher Bertrand, dit le roi, dans quelle fâcheuse position nous sommes.
— En effet, dit le chevalier, je n'y avais pas songé, et je croyais vous apprendre une bonne nouvelle. Voulez-vous que je retourne auprès du pape, et que je lui dise qu'il ne se presse pas ?
— Merci, Bertrand, dit le roi.
— Excusez-moi, sire, dit Bertrand. Je suis un mauvais

ambassadeur, je l'avoue. Ma besogne, à moi, c'est de monter à cheval et de charger quand vous me dites : Monte à cheval, Guesclin, et charge. Mais, dans toutes les questions qui se disputent à coups de plume, au lieu de se disputer à coups d'épée, sire, je l'avoue, je suis un pauvre politique.

— Et cependant, dit le roi, si tu voulais m'aider, mon cher Bertrand, rien ne serait perdu encore.

— Comment, si je voulais vous aider, sire ! s'écria Duguesclin ; mais je crois bien que je le veux. Et mon bras, mon épée et mon corps, je mets tout à votre disposition.

— C'est que tu ne pourras pas me comprendre, dit le roi avec un soupir.

— Ah ! cela, sire, répondit le chevalier, c'est bien possible, car j'ai la tête un peu dure, ce qui est fort heureux pour moi au reste, car j'ai tant reçu de coups dessus, que si la nature ne l'eût pas faite de cette trempe, elle serait aujourd'hui bien endommagée.

— J'ai eu tort de dire que tu ne pourrais pas me comprendre, mon cher Bertrand ; j'aurais dû dire que tu ne voudrais pas.

— Que je ne voudrais pas ? reprit Bertrand étonné. Et comment ne pourrais-je pas vouloir une chose que mon roi veut ?

— Hé ! mon cher Bertrand, parce que nous ne voulons en général que les choses qui sont dans notre nature, dans nos habitudes ou dans nos inclinations, et que la chose que j'ai à te demander te paraîtra au premier abord singulière et étrange.

— Dites toujours, sire, reprit Duguesclin.

— Bertrand, reprit le roi, tu connais notre histoire, n'est-ce pas ?

— Pas beaucoup, sire, répondit Duguesclin ; un peu celle de Bretagne, parce que c'est mon pays.

— Mais enfin, tu as entendu parler de toutes ces grandes défaites qui à plusieurs reprises ont mis le royaume de France à deux doigts de sa perte.

— Quant à cela, oui, sire : Votre Majesté veut parler sans doute de la bataille de Courtray, par exemple, où le comte d'Artrois a été tué ; de la bataille de Crécy, d'où le roi Philippe de Valois s'est sauvé, lui septième ; et enfin de la bataille de Poitiers, où le roi Jean a été fait prisonnier ?

— Eh bien ! Bertrand, demanda le roi, as-tu jamais réfléchi aux causes qui ont fait perdre ces batailles ?

— Non, sire, je réfléchis le moins possible, cela me fatigue.

— Oui, je comprends cela, mais j'ai réfléchi, moi, à cette cause, et je l'ai trouvée.

— Vraiment !

— Oui, et je vais te la dire.

— J'écoute, sire.

— As-tu remarqué qu'aussitôt que les Français sont en bataille, au lieu de se retrancher, comme les Flamands derrière leurs piques, ou comme les Anglais derrière leurs pieux, et au lieu de prendre leurs avantages quand le moment leur paraît bon, ils chargent tous pêle-mêle à l'envi sans s'inquiéter du terrain, chacun n'ayant qu'une préoccupation, celle d'arriver le premier et de faire les plus grands coups ? De là, absence d'unité ; car personne n'obéit qu'à sa volonté, ne suit qu'une loi, celle de son caprice, n'obéit qu'à une voix, celle qui crie en avant ; c'est ce qui fait que les Flamands et les Anglais, qui sont des peuples graves et disciplinés, qui obéissent à la voix d'un seul chef, frappent à temps, et presque toujours nous défont.

— C'est vrai, dit Duguesclin, c'est bien comme cela que ça se passe ; mais le moyen d'empêcher les Français de charger quand ils voient l'ennemi devant eux ?

— C'est pourtant là qu'il faudrait en arriver, mon bon Duguesclin, dit Charles.

— Ce serait encore possible, dit le chevalier, si le roi se mettait à notre tête. Peut-être alors sa voix serait écoutée.

— C'est ce qui te trompe, mon cher Bertrand, dit Charles ; on sait que je suis d'une nature pacifique, toute différente en cela de mon père Jean et de mon aïeul Philippe. On croirait, si je ne marchais pas à l'ennemi, que c'est par crainte ; car partout où est l'ennemi les rois de France ont l'habitude d'y marcher ; c'est donc un courage reconnu, c'est une renommée faite, c'est une réputation sans tache qui pourrait opérer seul un pareil miracle ? C'est donc Bertrand Duguesclin, s'il le voulait.

— Moi, sire ! s'écria le chevalier en regardant le roi avec ses gros yeux étonnés.

— Oui, toi, et toi seul, car on sait, Dieu merci ! que tu
[illegible]
[illegible]
[illegible]

— ... Bertrand.

— Moi, sire ! dit le chevalier en secouant la tête ; je suis bien petit compagnon pour donner des ordres à toute votre noblesse, dont la moitié est plus noble que moi.

— Bertrand, si tu voulais m'aider, si tu voulais me servir, si tu voulais me comprendre, d'un mot je te ferais plus grand que tous ces gens-là.

— Vous, sire ?

— Oui, moi, reprit Charles V.

— Et que feriez-vous donc ?

— Je te ferais connétable.

Bertrand se mit à rire.

— Votre Altesse se moque de moi, dit-il.

— Non pas, Bertrand, dit le roi ; je te parle sérieusement, au contraire.

— Mais, sire, l'épée à la lame fleurdelisée a l'habitude de ne briller qu'en des mains presque royales.

— Et c'est justement le malheur des nations, dit Charles ; car les princes qui reçoivent cette épée la reçoivent comme un apanage de leur rang et non comme une récompense de leurs services ; tenant cette épée de leur naissance, pour ainsi dire, et non pas des mains de leur roi, ils oublient les devoirs que cette épée leur impose ; tandis que toi, Duguesclin, à chaque fois que tu tireras cette épée du fourreau, tu songeras à ton roi qui te l'a donnée et aux recommandations qu'il t'a faites en te la donnant.

— Le fait est, sire, reprit Duguesclin, que si jamais j'obtenais un pareil honneur... Mais non, c'est impossible.

— Comment ! impossible ?

— Oui ! oui ! cela ferait du tort à Votre Altesse, voilà tout. Et l'on ne voudrait pas m'obéir comme n'étant point assez grand seigneur.

— Obéis-moi seulement, dit Charles en donnant à son visage l'expression d'une ferme volonté, et je me charge, moi, de te faire obéir par les autres.

Duguesclin secoua la tête en signe de doute.

— Écoute, Duguesclin, continua Charles, crois-tu seulement que nous sommes battus parce que nous sommes trop braves ?

— Ma foi ! répondit Duguesclin, j'avoue que je n'avais jamais songé à cela ; mais en y songeant, je crois que je suis de l'avis de Votre Altesse.

— Eh bien alors, mon bon Bertrand, tout ira bien. Il ne faut pas essayer de battre les Anglais, il faut essayer de les chasser, et pour cela pas de bataille, Duguesclin, pas de bataille, des combats, des rencontres, des escarmouches, voilà tout. Il faut détruire nos ennemis en détail, un à un, au coin des bois, au passage des rivières, dans les villages où ils s'attardent ; ce sera plus long, je le vois bien, mais ce sera plus sûr.

— Eh ! mon Dieu ! oui, je le sais bien : mais jamais votre noblesse ne voudra faire une pareille guerre.

— Par la sainte Trinité ! il faudra bien qu'elle la fasse, cependant, quand il y aura deux hommes qui voudront la même chose, et que ces deux hommes seront le roi Charles V et le connétable Duguesclin.

— Il faudra pour cela que le connétable Duguesclin ait le même pouvoir que le roi Charles V.

— Tu l'auras, Bertrand, le même ; je te céderai mon droit de vie et de mort.

— Sur les manans, bon, mais sur les gentilshommes ?

— Sur les gentilshommes.

— Songez, sire, qu'il y a des princes dans l'armée.

— Sur les princes comme sur les gentilshommes, sur tout le monde. Duguesclin, écoute : j'ai trois frères, les ducs d'Anjou, de Bourgogne et de Berry ; eh bien ! j'en fais, non pas tes lieutenans, mais tes soldats ; ils devront l'obéissance aux autres gentilshommes, et si l'un d'eux y manque, tu le feras mettre à genoux sur la place où il aura manqué, tu feras venir le bourreau et tu lui feras sauter la tête comme à un traître.

Duguesclin regarda le roi Charles avec étonnement. Jamais il n'avait entendu ce prince, si bon et si doux, parler avec une pareille fermeté.

Le roi confirma du regard ce qu'il venait de dire avec la bouche.

— Ah ! dam, sire, reprit Duguesclin, si vous mettez de pareils moyens à ma disposition, j'obéirai à Votre Altesse, j'essaierai.

— Oui, mon bon Duguesclin, dit le roi en posant ses deux mains sur les épaules du chevalier, oui, tu essaieras et tu réussiras même ; et moi, pendant ce temps, je m'occuperai des finances, je ferai rentrer l'argent dans les coffres de l'épargne, j'achèverai de bâtir mon château de la Bastille, j'élèverai les murailles de Paris, ou plutôt je tracerai une nouvelle enceinte. Je fonderai une bibliothèque, car ce n'est pas tout de nourrir le corps des hommes, il faut encore nourrir leur esprit. Nous sommes des barbares, Duguesclin, qui ne nous occupons que d'enlever la rouille de nos cuirasses, sans songer à faire disparaître celle de notre intelligence. Ces Mores que nous méprisons sont nos maîtres ; ils ont des poètes, ils ont des historiens,

ils ont des législateurs, nous n'avons rien de tout cela, nous.

— C'est vrai, sire, dit Duguesclin ; mais il me semble que nous nous en passons.

— Oui, comme l'Angleterre se passe de soleil parce qu'elle ne peut pas faire autrement ; mais cela ne veut pas dire que le soleil vaille l'air pur. Mais que le bon Dieu me prête vie, et à toi, Duguesclin, bon courage, et à nous deux nous donnerons à la France tout ce qui lui manque, et pour lui donner tout ce qui lui manque, il faut d'abord que nous lui donnions la paix.

— C'est vrai, sire, répondit le jeune homme.

— Soyez le bienvenu, alors, dit Charles.

— Ne vous hâtez pas de me souhaiter la bienvenue, mon roi, dit le chevalier, car je vous apporte une triste nouvelle.

Un sourire mélancolique erra sur les lèvres de Charles.

— Une triste nouvelle ! dit-il ; il y a longtemps que je n'en reçois pas d'autres. Mais nous ne sommes pas de ceux qui confondent le messager avec la nouvelle. Parlez donc, chevalier.

— Hélas ! sire.



Duguesclin appuya ses lèvres sur l'auguste main.

— Et surtout, dit Duguesclin, que nous trouvions moyen de la débarrasser des Grandes compagnies, moyen qu'un miracle seul peut nous offrir.

— Eh bien, ce miracle, Dieu le fera, dit le roi. Nous sommes tous deux trop bons chrétiens, et nous avons tous de trop bonnes intentions pour qu'il ne vienne pas à notre aide.

En ce moment, le docteur se hasarda à ouvrir la porte.

— Sire, dit-il, Votre Altesse oublie les deux chevaliers.

— Ah ! c'est vrai, s'écria le roi. Mais c'est que, voyez-vous, docteur, nous étions en train, Duguesclin et moi, de faire de la France le premier pays du monde. Maintenant faites entrer.

Les deux chevaliers furent introduits aussitôt. Le roi alla au-devant d'eux. L'un d'eux seulement avait sa visière levée. Le roi ne le connaissait pas. Le sourire avec lequel il l'accueillit n'en fut pas moins bienveillant pour cela.

— Vous avez demandé à me parler, chevalier, et l'on a ajouté que c'était pour affaire d'importance ?

— De quel pays venez-vous ?

— D'Espagne.

— Il y a longtemps que nous n'attendons plus rien de bon de ce côté-là : vous ne nous surprendrez donc point, quelque chose que vous nous puissiez dire.

— Sire, le roi de Castille a fait mourir la sœur de notre reine.

Charles fit un mouvement d'effroi. Le chevalier continua :

— Il l'a tuée par l'assassinat après l'avoir déshonorée par la calomnie.

— Tuée ! tuée ! ma sœur ! dit le roi pâlissant. C'est impossible.

Le chevalier qui était agenouillé, se leva brusquement.

— Sire, dit-il d'une voix tremblante, c'est mal à un roi d'injurier ainsi un bon gentilhomme qui a tant souffert pour rendre service à son prince. Puisque vous ne voulez pas me croire, voici l'anneau de la reine, peut-être le croirez-vous plus que moi.

Charles V prit l'anneau, le considéra longtemps, et peu à peu sa poitrine se gonflait, et ses yeux se remplissaient de larmes.

— Hélas ! hélas ! dit-il, c'est bien lui, je le reconnais ; car c'est moi qui le lui ai donné. Eh bien ! Bertrand, entends-tu ? Encore ce coup, ajouta-t-il en se tournant vers Duguesclin.

— Sire, dit le bon chevalier, vous devez un regret à ce brave jeune homme pour la parole violente que vous lui avez dite.

— Oui, dit Charles, oui, mais il me pardonnera, car je suis accablé de douleur, et je n'ai pas voulu croire d'abord, et maintenant je ne crois pas encore.

En ce moment le second chevalier s'approcha, et, levant la visière de son casque :

— Et moi, sire, me croirez-vous si je vous dis la même chose que lui ? me croirez-vous, moi qui près de vous ai appris la chevalerie, moi qui suis un enfant de la cour de France, moi que vous avez tant aimé !

— Mon fils, mon fils Henri ! s'écria Charles. Henri de Transtamare ! Oh ! dans toutes mes misères, tu viens me revoir, merci !

— Je viens, sire, répondit le prince, pleurer avec vous la mort cruelle de la reine de Castille. Je viens me mettre en sûreté sous votre bouclier, car si don Pedro a tué votre sœur dona Blanche, il a tué aussi mon frère don Frédéric.

Bertrand Duguesclin rougit de colère, et le feu exterminateur brilla dans ses yeux.

— Voilà un méchant prince, s'écria-t-il, et si j'étais roi de France...

— Eh bien ! que ferais-tu ? dit Charles en se retournant vivement vers lui.

— Sire, dit Henri toujours agenouillé, protégez-moi. Sire, sauvez-moi.

— J'essaierai, dit Charles V, mais d'où vient que toi, Espagnol venant d'Espagne, toi si profondément intéressé dans cette affaire, d'où vient que tu te cachais tandis que ce chevalier venait à moi, et que tu te taisais tandis qu'il parlait !

— Parce que, sire, répondit Henri, ce chevalier, que je vous recommande comme un des plus nobles et des plus loyaux que je connaisse ; parce que, dis-je, ce chevalier m'a rendu un signalé service, et qu'il était tout simple que je lui accordasse l'honneur qu'il mérite en lui laissant vous parler le premier. Il m'a racheté des mains d'un capitaine de compagnie ; il m'a été un loyal compagnon, et puis personne au monde ne pouvait mieux parler au roi de France que ce chevalier, car il a vu, lui, expirer la reine de Castille, car il a touché la tête sanglante de mon malheureux frère.

A ces mots, que Henri entrecoupa de larmes et de sanglots, Charles V parut déchiré de douleur, et Bertrand Duguesclin frappa rudement du pied la terre.

Henri, à travers le gantelet dont il se couvrait les yeux, regardait attentivement l'effet produit par ses paroles. Cet effet dépassait ses espérances.

— Eh bien ! dit le roi enflammé de colère, voilà un récit qui sera fait à mon peuple, et que Dieu me punisse si je ne déchaîne à mon tour ce démon de la guerre que j'ai si longtemps contenu, enchaîné dans son antre. Oui, j'y mourrai, oui, j'y tomberai sur le cadavre de mon dernier serviteur ! La France s'y engloutira tout entière, mais ma sœur sera vengée !

Mais à mesure que Charles V s'animait, Bertrand devenait pensif à son tour.

— Un roi comme don Pèdre déshonore le trône de Castille ! dit Henri.

— Maréchal, dit Charles V en s'adressant à Bertrand, c'est maintenant que vos trois mille lances vont nous être utiles !

— C'était pour la France que je les avais levées, dit Duguesclin, et non pour passer les monts. Cela nous fera bien de la guerre à la fois ! Ce que m'a dit tout à l'heure Votre Altesse m'a fait réfléchir ; tandis que nous guerroierons en Espagne, sire, l'Anglais rentrera en France et se joindra aux Grandes compagnies.

— Alors nous y succomberons, dit le roi. Dieu le veut ainsi, sans doute, et là doivent s'arrêter les destinées du royaume ! Mais on saura pourquoi le roi Charles a laissé périr sa fortune. Les peuples périront ; mais du moins ils seront morts pour une cause bien autrement juste et bien autrement importante que ne l'est la possession d'une pièce de terre ou une querelle d'ambassadeur.

— Ah ! dit Bertrand, si vous aviez de l'argent, sire...

— J'en ai, dit le roi à voix basse et comme s'il eût craint qu'on ne l'eût entendu en dehors de l'appartement. Mais avec de l'argent, nous ne rendrons pas la vie à ma sœur, ni à son frère.

— C'est vrai, sire, dit Duguesclin ; mais nous les vengerons ! et cela sans dégarnir la France.

— Explique-toi, dit Charles.

— Sans doute, dit Bertrand. Avec de l'argent, nous enrôlerons les capitaines de quelques compagnies. Ce sont des démons à qui il importe peu pour qui ils se battent, pourvu qu'ils se battent pour de l'argent.

— Et moi, dit timidement Mauléon, si Votre Altesse me permettait de dire un seul mot...

— Ecoutez-le, sire, dit Henri ; malgré sa jeunesse, il est aussi sage que brave et loyal.

— Dites, reprit Charles.

— Je crois avoir compris, sire, que ces compagnies vous sont à charge.

— Elles désolent le royaume, chevalier ; elles ruinent mes sujets.

— Eh bien ! dit Mauléon, peut-être, comme l'a dit messire Duguesclin, y a-t-il un moyen de vous délivrer d'elles...

— Oh ! parlez, parlez ! dit le roi.

— Sire, toutes ces bandes se rassemblent en ce moment sur la Saône. Corbeaux affamés, qui ne voient plus de proie dans un état ruiné par la guerre, ils se tourneront vers le premier appât qui leur sera présenté. Que messire Duguesclin, cette fleur de la chevalerie, qui est connu et respecté du dernier d'entre eux, aille vers eux, se mette à leur tête et les conduise en Castille, où il y a tant à piller et à brûler, et vous les verrez, sur la foi de ce grand capitaine, lever leur bannière et partir, jusqu'au dernier, pour cette nouvelle croisade.

— Mais si j'y vais, dit Bertrand, n'y a-t-il point de danger qu'ils me gardent et me fassent payer rançon ? Je ne suis, moi, qu'un pauvre chevalier de Bretagne.

— Oui, dit Charles, mais tu as des rois pour amis.

— Et moi, dit Mauléon, je m'offrirai humblement pour introduire Votre Seigneurie près du plus redoutable d'entre eux, près de sire Hugues de Caverley.

— Qui êtes-vous donc ? demanda Bertrand.

— Rien, messire, ou du moins bien peu de chose ; mais je suis tombé entre les mains de ces bandits, et je leur ai appris à respecter ma parole, car c'est sur ma parole qu'ils m'ont relâché ; et lorsque je quitterai Votre Altesse, ce sera pour leur porter mille livres tournois que je leur dois et dont le prince Henri m'a généreusement fait don, et pour m'engager pendant un an dans leur compagnie.

— Vous, parmi ces bandits ! dit Duguesclin.

— Messire, dit Mauléon, j'ai engagé ma parole, et ce n'est qu'à cette condition qu'il m'ont laissé sortir de leurs mains ; d'ailleurs, quand vous les commanderez, ce ne seront plus des bandits, ce seront des soldats.

— Et vous croyez qu'ils partiront ? dit le roi animé par l'espoir ; vous croyez qu'ils quitteront la France ? vous croyez qu'ils consentiront à abandonner le royaume ?

— Sire, répondit Mauléon, je suis sûr de ce que je dis, et il y a là vingt-cinq mille soldats pour vous ?

— Et je les mènerai si loin, dit Duguesclin, que pas un ne reviendra en France, je le jure à vous, mon bon roi ; ils veulent la guerre, et bien ! vive Dieu ! on leur en donnera.

— C'est ce que je voulais dire, reprit Mauléon, et messire Bertrand a complété ma pensée.

— Mais qui donc êtes-vous ? demanda le roi, regardant ce jeune homme avec étonnement.

— Sire, répondit Agénor, je suis un simple chevalier du Bigorre, au service, comme je l'ai dit à Votre Altesse, d'une de ces compagnies.

— Depuis combien de temps ? demanda le roi.

— Depuis quatre jours, sire.

— Et comment y êtes-vous entré ?

— Racontez cela, chevalier, dit Henri ; vous n'avez qu'à gagner à ce récit. Et Mauléon raconta au roi Charles V et à Bertrand Duguesclin l'histoire de son engagement avec Caverley, de manière à ravir d'admiration le roi qui se connaissait en sagesse, et le maréchal qui se connaissait en chevalerie.

XV

COMMENT LE BATARD DE MAULÉON RETOURNA VERS LE CAPITAINE HUGUES DE CAVERLEY, ET DE CE QUI S'EN SUIVIT

Charles V était un prince trop sage, et qui avait trop souvent médité sur les choses du royaume, pour ne pas voir du premier coup tout le résultat qu'il pouvait tirer de la situation, si les événemens s'arrangeaient ainsi que s'engageait à les préparer Mauléon. Les Anglais, privés du secours des Grandes compagnies, ces fléaux avec lesquels ils battaient les campagnes allaient se voir nécessaire-

ment forcés de solder des troupes en remplacement de celles-là qui se payaient toutes seules, et faisaient pour leur compte une guerre lucrative et qui ruinait le royaume. Il devait donc en résulter une trêve pour la France, trêve pendant laquelle de nouvelles institutions rendraient un peu de repos aux Français, et qui permettrait au roi d'exécuter les grands travaux qu'il avait commencés pour l'embellissement de Paris et l'amélioration des finances.

Quant à cette guerre d'Espagne, Duguesclin n'y voyait pas grand inconvénient. La chevalerie française était supérieure en force et en tactique à tous les chevaliers du monde. Les Castillans devaient donc être battus ; d'ailleurs, Bertrand comptait faire bon marché de ces compagnies, sachant bien que plus il paierait cher la victoire, plus cette victoire serait avantageuse à la France, et que, plus il sèmerait de cadavres sur le champ de bataille espagnol, moins il ramènerait de pillards dans le royaume.

La politique de ce temps était tout égoïste, ou au moins toute personnelle ; on n'avait point encore eu l'idée d'émettre ces principes de droits internationaux, qui ont simplifié depuis les questions de guerre entre les rois. Tout prince armait pour son compte, avec ses propres ressources, par la persuasion, par la force ou par l'argent, et il avait par la vertu de ses armes un droit que beaucoup de gens étaient prêts à faire valoir.

— Don Pedro a tué son frère et assassiné ma sœur, se disait Charles, mais il aura eu raison de faire cela, si je ne m'arrange de manière à lui prouver qu'il a eu tort.

Don Henri de Transtamare disait :

— Je suis l'aîné, puisque je suis né en 1333, et que mon frère don Pedro est né en 1336. Alphonse, mon père, s'était fiancé à Léonora de Guzman, ma mère ; celle-là, qu'il n'a point épousée, était donc en réalité sa légitime épouse. Le hasard seul a fait de moi un bâtard, seul, selon le monde. Mais comme si ce n'était pas assez de cette excellente raison, voilà que le ciel m'envoie des injures particulières et des crimes politiques à venger.

Don Pedro a voulu déshonorer ma femme, il est l'assassin de mon frère Frédéric ; enfin, il a tué la sœur du roi de France. J'ai donc raison de vouloir détrôner don Pedro, attendu que si je réussis, je monterai, selon toute probabilité, sur le trône à sa place.

Don Pedro se disait :

— Roi de fait et enfant légitime, j'ai épousé, en vertu d'un traité qui me donnait la France pour alliée, une jeune princesse de sang royal, qu'on appelait Blanche de Bourbon ; au lieu de m'aimer, comme c'était son devoir, elle a aimé don Frédéric, mon frère ; et comme si ce n'était point assez pour moi d'avoir été contraint à une alliance politique, ma femme a pris parti contre moi pour mes frères Tello et Henri, qui me faisaient la guerre ; c'est crime de haute trahison ; de plus, elle a souillé mon nom avec mon troisième frère, don Frédéric, c'est crime capital ; j'ai fait mourir don Frédéric et elle, c'était mon droit.

Seulement, quand il jetait les yeux autour de lui pour voir si ce droit serait solidement appuyé, il ne voyait que ses Castillans, ses Mores et ses juifs, tandis que don Henri de Transtamare avait, lui, l'Aragon, la France et le pape. La partie n'était pas égale, ce qui faisait que don Pedro, l'un des princes les plus intelligens de son époque, se disait quelquefois tout bas que, quoiqu'il eût commencé par avoir raison, il pourrait bien finir par avoir tort.

Les préparatifs se firent vite à la cour de France. Le roi Charles ne perdit de temps que celui qu'il lui fallut pour remettre l'épée de connétable aux mains de Bertrand Duguesclin, et pour faire à la noblesse et aux princes un discours dans lequel, après leur avoir annoncé l'honneur qu'il faisait au gentilhomme breton, il les invitait à obéir au nouveau connétable comme à lui-même. Puis, comme il s'agissait, avant toute chose, d'obtenir pour la campagne projetée la coopération des Grandes compagnies avant de rien ébruiter, de peur que don Pedro n'achetât, à prix d'argent, non pas le secours des capitaines en Espagne, mais leur séjour en France, séjour qui empêcherait naturellement le roi Charles V de porter ses armes ailleurs, le roi Charles donna congé au connétable et au chevalier de Mauléon qui devait lui servir d'introducteur.

Le prince Henri de Transtamare, assuré de l'appui du roi Charles, les suivit en simple chevalier.

Le voyage se fit sans bruit. Les ambassadeurs n'étaient escortés que de leurs écuyers, de leurs serviteurs et d'une douzaine d'hommes d'armes.

Bientôt on aperçut la Saône et les tentes innombrables des compagnies qui, désertant les extrémités de la France, rongées par elles, s'étaient peu à peu rapprochées du centre, ainsi que font les chasseurs pour pousser le gibier devant eux ; et qui, comme une autre horde de barbares attendant un nouvel Aétius, avaient réuni leurs enseignes dans ces plaines fertiles.

Agénor prit les devans, laissant le connétable en sûreté dans le château fort de La Rochepot, qui appartenait encore au roi Charles ; et, sans hésiter, il alla aussitôt après avoir pris cette précaution, se jeter dans les filets toujours tendus des compagnies.

Celui dans la troupe duquel il alla donner était un capitaine presque aussi connu que messire Hugues de Caverley, et qu'on appelait le Vert-Chevalier, ce dernier était d'avant-garde ce jour-là. On conduisit Agénor devant lui, et comme Agénor n'était pas disposé à payer deux rançons, il se réclama de messire Hugues de Caverley, sous la tente duquel il fut introduit par le Vert-Chevalier lui-même.

Le redoutable chef d'aventuriers poussa un cri de satisfaction en apercevant son ancien prisonnier ou plutôt son associé futur.

Avant toute explication, Agénor fit avancer Musaron, qui tira d'un sac de cuir convenablement muni, grâce à la munificence du prince Henri et du roi Charles V, mille livres tournois qu'il aligna sur une table.

— Ah ! voilà un beau trait, compagnon, dit messire Hugues Caverley lorsque la dernière pile d'argent eût été dressée près des neuf autres. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à te revoir sitôt. Tu es donc déjà accoutumé à cette idée qui t'avait fait d'abord si grande peur, de vivre parmi nous ?

— Oui, capitaine ; car un véritable soldat vit partout, et vit partout comme il veut. Et puis, d'ailleurs, j'ai pensé qu'une bonne nouvelle n'arrive jamais trop tôt, et je vous apporte une nouvelle si extraordinaire que vous êtes bien loin, j'en suis sûr, de vous y attendre.

— Bah ! dit Caverley, qui à ce début commença de redouter que Mauléon ne lui tendît quelque piège pour le dégager de sa parole, bah ! une nouvelle extraordinaire, dis-tu ?

— Messire capitaine, reprit Mauléon, l'autre jour, je parlais de vous au roi de France, vers lequel, comme vous le savez, j'étais député par sa sœur mourante, et je lui racontais la gracieuse courtoisie dont vous aviez fait preuve à mon égard.

— Ha ! ha ! fit Caverley flatté ; il me connaît donc, le roi de France ?

— Certes, capitaine ; car vous avez assez ravagé son royaume pour qu'il se souvienne de vous : les cris des moines brûlés, les lamentations des femmes forcées, les plaintes des citadins mis à rançon, lui ont triomphalement fait résonner votre nom aux oreilles.

Caverley frissonna d'orgueil et de plaisir sous son armure noire ; c'était quelque chose de sinistre que la joie de cette statue de fer.

— Ainsi, dit-il, le roi me connaît ; ainsi Charles V sait le nom du capitaine Hugues de Caverley.

— Il le sait et ne l'oubliera pas, je vous en réponds.

— Et que vous a-t-il dit à propos de moi ?

— Le roi m'a dit : Chevalier, allez trouver le bon capitaine Hugues, ou plutôt, a-t-il ajouté...

Le capitaine semblait suspendu du regard aux lèvres de Mauléon.

— Ou plutôt, continua le chevalier, je lui enverrai un de mes premiers serviteurs.

— Un de ses premiers serviteurs ?

— Oui.

— Mais un gentilhomme, j'espère.

— Parbleu !

— Connu ?

— Oh ! très connu.

— C'est beaucoup d'honneur que me fait le roi de France, dit Caverley en prenant son ton goguenard. Mais il veut donc quelque chose de moi, ce bon roi Charles cinquième ?

— Il veut vous enrichir, capitaine.

— Jeune homme ! jeune homme ! s'écria l'aventurier avec une froideur subite, ne vous raillez pas de moi, car c'est un jeu qui a coûté cher à tous ceux qui ont voulu le jouer. Le roi de France peut aimer à avoir quelque chose de moi : ma tête, par exemple ; je crois bien qu'elle ne lui ferait pas de peine. Mais, si adroitement qu'il s'y prenne, chevalier, je suis désespéré de vous dire qu'il ne l'aura point encore par votre entremise.

— Voilà ce que c'est que de toujours faire le mal, répliqua gravement Mauléon, dont la noble figure inspira presque le respect au bandit ; on se défie de chacun, on accuse tout le monde, et l'on calomnie jusqu'à un roi qui a mérité le titre du plus honnête homme de son royaume. Je commence à croire, capitaine, ajouta-t-il en secouant la tête, que le roi a eu tort de députer vers vous : c'est un honneur que les princes se rendent mutuellement, et vous parlez dans ce moment-ci comme un chef de bandits et non comme un prince.

— Hé ! hé ! dit Caverley un peu troublé de cette hardiesse, se défier, cher ami, c'est être sage. Et franchement, voyons, comment le roi m'aimerait-il, après les cris de ces moines brûlés, après les lamentations de ces femmes forcées, et après les plaintes de ces citadins mis à rançon, dont vous parliez si éloquemment tout à l'heure !

— Fort bien, reprit Mauléon, et je vois ce qui me reste à faire.

— Et que vous reste-t-il à faire, voyons ? demanda le capitaine Hugues de Caverley.

— Il me reste à envoyer dire à l'ambassadeur du roi que son message est accompli, attendu qu'un chef d'aventuriers se défie de la parole du roi Charles V.

Et Mauléon se dirigea vers l'issue de la tente pour mettre sa menace à exécution.

— Ho ! ho ! s'écria Caverley, je n'ai pas dit un mot de ce que vous pensez, et je n'ai pas pensé un mot de ce que vous dites. D'ailleurs il sera toujours temps de renvoyer ce chevalier. Faites-le venir, au contraire, cher ami, et il sera le bienvenu.

Mauléon secoua la tête.

— Le roi de France se défie de vous, messire, dit froidement Mauléon ; et il ne laissera pas venir un de ses principaux serviteurs dans votre camp, si vous ne lui donnez pas une suffisante garantie.

— Rate du pape ! hurla Caverley, vous m'insultez, compère.

— Non pas, mon cher capitaine, reprit Mauléon ; car c'est vous qui avez donné l'exemple de la défiance.

— Et mordieu ! ne sait-on pas que l'envoyé d'un roi est inviolable pour tout le monde, et même pour nous autres qui violons pas mal de choses ? Celui-là est donc une espèce particulière ?

— Mais peut-être, dit Mauléon.

— Par curiosité alors je veux le voir.

— En ce cas, signez donc un sauf-conduit bien en règle.

— C'est facile.

— Oui, mais vous n'êtes pas seul ici, capitaine, et je suis venu à vous particulièrement parce que vous êtes le premier de tous, et que j'ai eu l'avantage d'être en relations avec vous et non pas avec les autres.

— Alors, le message n'est pas pour moi seul ? demanda Caverley.

— Non, il est pour tous les chefs des compagnies.

— Ce n'est donc pas moi seulement que ce bon roi Charles veut enrichir ? dit Caverley d'un ton goguenard.

— Le roi Charles est assez puissant pour enrichir, s'il lui plaît, tous les pillards du royaume, répondit à son tour Mauléon avec un rire qui laissait loin derrière lui en ironie le rire du capitaine Caverley.

Il paraît que c'était ainsi qu'il fallait parler au chef des aventuriers, car cette saillie mit en fuite toute sa mauvaise humeur.

— Qu'on fasse venir mon clerc, dit-il, et qu'il me rédige un sauf-conduit en bonne forme.

Un homme s'avança, long, maigre, tremblant, et tout vêtu de noir : c'était le maître d'école d'un village voisin, que le capitaine Hugues de Caverley avait élevé à la dignité de son secrétaire par intérim.

Il rédigea, sous l'inspection de Musaron, le sauf-conduit le plus précis et le plus régulier que jamais docteur eût fait couler de sa plume sur le parchemin. Alors le capitaine, faisant appeler par un page chacun des plus illustres bandits ses confrères, commença lui-même, soit qu'il ne sût pas écrire, soit que, pour une raison à lui connue, il ne voulût pas ôter son gantelet de fer, à apposer le pommeau de son poignard au-dessous de l'écriture, et à faire apposer aux autres chefs au-dessous de son monogramme, aux uns leur croix, aux autres leur sceau, aux autres enfin leur paraphe ; et tout en exécutant cette manœuvre, ces chefs riaient entre eux, se croyant bien supérieurs à tous les princes de la terre, eux qui donnaient des sauf-conduits aux ambassadeurs du roi de France.

Quand le parchemin fut revêtu de tous les sceaux et de tous les paraphes, Caverley se retourna vers Mauléon.

— Et le nom du messager ? demanda-t-il.

— Vous l'apprendrez lorsqu'il viendra, dit Agénor, et encore s'il daigne vous l'apprendre.

— C'est quelque baron, s'écria en riant le Vert-Chevalier, à qui nous aurons brûlé son château et enlevé sa femme et qui vient voir s'il n'y a pas moyen de racheter sa chaste épouse contre son cheval ou ses gerfauts.

— Préparez vos plus belles armures, dit fièrement Mauléon ; ordonnez à vos pages, si vous en avez, de mettre leurs plus riches habits, et faites silence quand celui que j'annonce entrera, si vous ne voulez pas vous repentir plus tard d'avoir fait une grande faute pour des hommes savans dans le métier des armes.

Et Mauléon sortit de la tente en homme qui sent le poids du coup qu'il va porter. Un murmure de doute et de surprise parcourut le groupe.

— Il est fou, murmurèrent quelques-uns.

— Oh ! vous ne le connaissez point, dit Caverley. Non, non, il n'est pas fou, et il faut s'attendre à quelque chose de nouveau.

Une demi-heure s'écoula. Le camp avait repris son aspect accoutumé. Les uns se baignaient dans la rivière, les autres lavaient sous les arbres, les autres s'ébattaient dans l'herbe. On voyait revenir des bandes de pillards annoncées par des cris de joie et de détresse, alors apparaissaient des femmes échevelées, des hommes meurtris traînés à la queue des chevaux. Des bestiaux se révoltant contre des maîtres inconnus étaient amenés beuglans sous les tentes, et tués et dépecés à l'instant même pour le repas du soir, pendant que les chefs venaient voir les résultats de l'expédition et choisissaient leur part de butin, non sans de graves conflits entre les soldats ivres ou affamés.

Plus loin, on exerçait des nouvelles recrues. Les paysans, arrachés à leur chaumière et engagés de force, qui devaient au bout de trois ou quatre ans oublier tout pour devenir, comme leurs nouveaux compagnons, des hommes de pillage et de sang ; des armées de valets, des nuées de goujats, jouaient ou préparaient le repas des maîtres. Des tonneaux défoncés, des lits volés, des meubles brisés, des matelas en lambeaux jonchaient le sol, tandis que d'énormes chiens, sans maîtres, réunis par troupes, rôdant parmi tous ces groupes pour se nourrir, pillaient les pillards et faisaient crier sur leur passage les enfans égarés.

C'est aux portes de ce camp que nous avons essayé de peindre, mais dont l'aspect seul pouvait donner une idée, que retentirent tout à coup quatre trompettes aux fanfares éclatantes, précédées d'une bannière blanche aux fleurs de lis sans nombre, qui étaient encore à cette époque les armes de France (1). Un grand mouvement se fit à l'instant dans le camp des compagnies. Les tambours battirent, les bas-officiers coururent rassembler les traînards et garder les principaux postes. Bientôt, au travers d'une haie pressée de têtes curieuses et surprises, défila un cortège lent et solennel. C'étaient d'abord les quatre trompettes dont les fanfares avaient réveillé le camp ; puis un héraut d'armes portant nue, élevée, l'épée de connétable à la large lame fleurdelisée et à la poignée d'or ; enfin, précédant de quelques pas douze hommes, ou plutôt douze statues de fer, un chevalier, visière baissée et de fière tournure. Son puissant cheval noir mâchait un frein d'or, et une longue épée de combat, à la poignée polie par l'usage, étincelait à la hauteur de son flanc.

Près de ce chevalier, mais un peu en arrière, marchait Mauléon. Il conduisit toute la troupe à la tente générale des chefs où le conseil se trouvait assemblé.

Le silence de l'étonnement et de l'attente planait sur tout ce camp qui, un instant auparavant, retentissait de bruyantes clameurs.

Celui qui paraissait être le chef de la troupe mit pied à terre, fit élever la bannière royale au son des trompettes, et entra dans la tente.

Les chefs, assis, ne se levèrent point à cette arrivée, et s'entre-regardèrent en souriant.

— Ceci est la bannière du roi de France, dit le chevalier d'une voix douce et pénétrante, en s'inclinant devant elle.

— Nous la reconnaissons bien, dit messire Hugues de Caverley en se levant, pour répondre à l'étranger, mais nous attendons que l'envoyé du roi de France se nomme pour nous incliner devant lui, comme il vient de s'incliner lui-même devant les armes de son maître.

— Moi, répliqua modestement le chevalier en levant la visière de son casque, je suis Bertrand Duguesclin, connétable de France, et député par le bon roi Charles V vers messeigneurs les chefs des Grandes Compagnies, à qui Dieu donne toute joie et prospérité.

Il achevait à peine que tous les fronts étaient découverts, toutes les épées hors du fourreau et brandies avec allégresse ; partout le respect ou plutôt l'enthousiasme éclatait en longs cris, et ce feu électrique, courant rapide comme une traînée de poudre, et embrasant le camp, toute l'armée vint entre-choquer ses piques et ses épées en criant à la porte :

— Noël ! Noël ! Liesse au bon connétable !

Celui-ci s'inclina avec son humilité ordinaire, et salua au milieu d'un tonnerre d'applaudissemens.

XVI

COMMENT LES CHEFS DES GRANDES COMPAGNIES PROMIRENT A MESSIRE BERTRAND DUGUESCLIN DE LE SUIVRE AU BOUT DU MONDE, SI SON BON PLAISIR ÉTAIT DE LES Y MENER.

Le premier moment d'enthousiasme fit bientôt place à une attention si grande, que les paroles du connétable, bien que prononcées avec le calme de la force, percèrent les rangs

(1) Ce fut Charles V qui quelques années plus tard les réduisit à trois en l'honneur de la sainte Trinité.

de la foule et arrivèrent claires et distinctes aux extrémités du camp, où les derniers soldats les recueillirent avec avidité.

— Seigneurs capitaines, dit Bertrand avec cette politesse presque obséquieuse qui lui gagnait le cœur de tous ceux qui étaient en relations avec lui, le roi de France m'envoie à vous, pour que j'accomplisse avec vous la seule action peut-être qui soit digne de braves gens d'armes que vous êtes.

L'exorde était flatteur, mais le caractère général de l'esprit de messieurs les capitaines des Grandes compagnies étant la défiance, il en résulta que l'ignorance où on était du but vers lequel tendait le connétable refroidit l'enthousiasme de ses auditeurs ; il vit qu'il fallait continuer, et profitant du premier sentiment qu'il avait inspiré, il reprit donc :

— Chacun de vous possède assez de gloire pour n'en pas désirer davantage ; mais nul ne possède assez de richesses pour dire : je me trouve riche assez. D'ailleurs, chacun de vous doit être arrivé à ce point qu'il désire accorder l'honneur des armes avec le profit qui doit suivre. Or, dignes capitaines, figurez-vous ce que serait une expédition dirigée par vous contre un prince riche et puissant, dont les dépouilles tombant entre vos mains par droit de légitime guerre, vous seraient des trophées aussi glorieux que productifs. Moi aussi, je suis un aventurier comme vous ; moi aussi, je suis un officier de fortune comme vous. Or, seigneurs, n'êtes-vous point las, comme je le suis moi-même, de cette oppression que nous avons exercée ensemble sur des ennemis plus faibles que nous? N'avez-vous pas le désir d'entendre, à la place de ces gémissemens d'enfans et de ces cris de femmes que j'entendais tout à l'heure, en traversant votre camp, les fanfares de la trompette qui annoncent un combat réel, et les rugissemens de l'ennemi qu'il faut combattre pour le vaincre! Enfin, vous, braves chevaliers de toutes nations, qui avez par conséquent chacun un honneur national à soutenir, ne seriez-vous pas heureux, outre la gloire et la richesse que je vous ai promises, de vous réunir encore pour une cause qui glorifie l'humanité?

Car enfin, quelle vie menons-nous, nous autres gens d'armes? Nul prince élu de Dieu ne nous autorise dans nos rapines et nos exactions. Le sang que nous versons est parfois un sang qui crie vengeance, et dont la voix non seulement monte au ciel, mais encore émeut malgré nous notre âme endurcie aux horreurs de la guerre. Après une vie de caprices et de fantaisies, devenus soldats d'un grand roi, devenus champions de Dieu, devenus enfin riches et puissans, n'aurions-nous pas vu s'accomplir la destinée véritable de tout homme qui se consacre au dur métier de la chevalerie?

Pour cette fois, un long murmure d'approbation courut dans les rangs des capitaines, car elle était bien puissante sur eux cette voix du plus rude briseur de lances, du plus rude escarmoucheur de l'époque. Tous avaient vu Bertrand à l'œuvre un jour de bataille, plusieurs avaient senti le tranchant de son épée ou le poids de sa masse d'armes, il leur parut digne de se ranger à l'opinion d'un pareil soldat.

— Seigneurs, continua Duguesclin, heureux de l'effet produit dès la première partie de son discours, voici donc le plan dont notre bon roi Charles V m'a confié l'exécution. En Espagne, Mores et Sarrasins sont revenus plus insolens et plus cruels que jamais. En Castille règne un prince plus insolent et plus cruel que Sarrasins et Mores ; un homme qui a tué son frère, messeigneurs ; un chevalier armé, portant chaîne et éperons d'or, qui a assassiné sa femme, la sœur de notre roi Charles ; un audacieux enfin, qui semble, par ce crime, avoir bravé l'effort de toute la chevalerie du monde ; car, pour qu'un pareil crime restât impuni, il faudrait qu'il n'y eût plus au monde de chevaliers.

Cette seconde période parut faire une médiocre impression sur les aventuriers. Tuer son frère, assassiner une femme, leur paraissait bien des actes quelque peu irréguliers, mais ne leur semblait pas de ces crimes pour la vengeance desquels on dérange vingt-cinq mille honnêtes gens. Duguesclin s'aperçut que sa cause avait faibli, mais il ne se découragea point et reprit :

— Voyez, seigneurs, si jamais croisade s'est montrée plus glorieuse et surtout plus utile. Vous connaissez l'Espagne ; quelques-uns d'entre vous l'ont parcourue ; tous en ont entendu parler. L'Espagne ! le pays des mines d'argent ! l'Espagne aux palais pavés de trésors arabes ! l'Espagne ! où Mores et Sarrasins ont enfoui les trésors pillés sur la moitié du monde ! l'Espagne ! où les femmes sont si belles que pour une femme le roi Rodrigue a perdu son royaume ! Eh bien ! c'est là que je vous conduirai, seigneurs, si vous voulez bien me suivre, car c'est là que je vais avec quelques-uns de mes bons amis, choisis parmi les meilleures lances de France ; c'est là que je vais pour savoir si les chevaliers de don Pedro sont aussi lâches que leur maître, et pour éprouver si la trempe de leurs épées vaut la trempe de nos haches. C'est un beau voyage à faire, seigneurs capitaines, seriez-vous de ce voyage?

Le connétable termina son discours par un de ces gestes tellement francs qu'ils entraînent presque toujours les sociétés délibérantes. Hugues de Caverley qui, pendant cette harangue, avait paru aussi agité que si le démon des combats avait piqué sous lui son cheval de bataille, parcourut le cercle, demandant à chacun son opinion, et bientôt chacun s'approcha de lui, se hâta de lui donner la sienne ; alors il revint près de Bertrand Duguesclin qui, appuyé sur sa longue épée, tandis que tous les soldats le dévoraient des yeux, causait tranquillement avec Agénor et avec Henri de Transtamare, dont le cœur battait violemment depuis le commencement de cette scène ; car pour lui, tout inconnu qu'il était à cette foule, le résultat de cette scène était un trône ou l'obscurité, c'est-à-dire la vie ou la mort. Un homme de cette trempe a son ambition à la place du cœur, et toute blessure y est mortelle.

La délibération prit à peine quelques minutes ; puis, Hugues de Caverley s'approcha du connétable au milieu d'un silence profond :

— Honoré seigneur Bertrand Duguesclin, dit-il, beau sire et frère, et compagnon, vous qui êtes aujourd'hui le miroir de toute la chevalerie, sachez que pour votre vaillance et votre loyauté, nous sommes prêts à vous servir. Vous serez notre chef et non notre associé, notre capitaine et non notre égal. En tout cas et en toute rencontre nous sommes à vous, et nous vous suivrons jusqu'au bout du monde. Que ce soient Mores, que ce soient Sarrasins, que ce soient Espagnols, parlez, et nous marcherons contre eux. Seulement, il y a parmi nous beaucoup de chevaliers d'Angleterre, et ceux-là aiment le roi Edouard III et son fils le prince de Galles ; or, excepté contre ces deux seigneurs, ils guerroieront à tous venans. Cela vous agrée-t-il, beau sire?

Le connétable s'inclina en leur donnant tous les signes d'une reconnaissance profonde, et ajouta quelques paroles pour relever l'honneur que de tels guerriers lui voulaient faire, et en cela Bertrand ne mentait point. Pareil hommage rendu à sa supériorité devait flatter l'homme du quatorzième siècle dont toute la vie fut celle d'un soldat.

La nouvelle de cette détermination excita dans le camp un enthousiasme difficile à décrire. C'était en effet une vie fatigante pour ces aventuriers que l'escarmouche contre tous les villages réunis, que cette guerre de haies et de ravins, que cette famine au milieu de l'opulence, que cette désolation dans le triomphe. Vivre dans un autre pays, dans un pays encore neuf, sur un sol presque vierge, sous un ciel doux, changer de vins et de femmes, conquérir les riches dépouilles des Espagnols, des Mores et des Sarrasins, c'était un rêve qui allait bien avec cette réalité d'avoir pour chef le miroir de la chevalerie européenne, comme appelait le connétable messire Hugues de Caverley. Aussi, Bertrand Duguesclin fut-il reçu par des transports frénétiques et gagna-t-il la tente qui lui avait été préparée à l'endroit le plus apparent et le plus élevé du camp, sous un portique formé par les lances que croisaient au-dessus de sa tête les aventuriers inclinés, non pas devant la bannière de France, mais devant celui qui la leur apportait.

— Seigneur, dit Bertrand à Henri de Transtamare lorsqu'ils furent rentrés sous leur tente, et tandis que Hugues de Caverley et le Vert-Chevalier félicitaient Agénor sur son retour, et particulièrement sur les circonstances qui avaient accompagné ce retour, — seigneur, vous devez être satisfait : voilà la plus rude tâche accomplie. Nous sommes tous contens. Ces gens-là, comme mouches altérées de sang, vont s'abattre sur la peau des Mores, des Sarrasins et des Espagnols, et les piquer outrageusement. Tout en faisant leurs affaires, ils feront les vôtres ; tout en s'enrichissant, ils vous donneront un trône. Quant aux fièvres de l'Andalousie, quant aux embûches des montagnes, quant aux passages des rivières dont le cours rapide emporte chevaux et cavaliers, quant aux abus énervans du vin et de l'amour, de l'ivresse et des voluptés, j'y compte pour jeter bas la moitié de ces bandits. Pour l'autre moitié, elle aura péri, je l'espère, sous les coups des Sarrasins, des Mores et des Espagnols, qui sont de bons marteaux pour de pareilles enclumes. Nous serons donc vainqueurs de toute façon. Je vous installerai sur le trône de Castille, et je reviendrai en France à la grande satisfaction du bon roi Charles, avec mes hommes d'armes que je ménagerai par le sacrifice de ces illustres coquins.

— Oui, messire, répondit Henri de Transtamare tout pensif ; mais ne vous défiez-vous pas de quelque résolution imprévue du roi don Pedro? C'est un chef habile et une tête pleine de ressources.

— Je ne vois pas si loin, seigneur, répondit Duguesclin ; plus nous aurons de peine, plus nous serons glorieux, et plus aussi nous laisserons de Caverleys et de Verts-Chevaliers sur cette bonne terre de Castille. Une seule chose

[illegible] est l'entrée en Espagne : car c'est bien de faire la guerre au roi don Pedro, à ses Sarrasins et à ses Juifs ; mais il ne faut pas la faire à toutes les Espagnes réunies : cinq cents compagnies n'y suffiraient pas ; et il est bien autrement difficile de faire vivre une armée en Espagne qu'en France.

— Aussi, répliqua Henri, vais-je prendre les devans et prévenir le roi d'Aragon, qui est de mes amis, et qui, par amour pour moi et par haine pour le roi don Pedro vous donnera franc passage dans ses Etats avec des vivres et des secours d'hommes et d'argent : de sorte que si, par hasard, nous étions déconfits en Castille, nous serions soutenus par une bonne retraite.

— On voit, seigneur, reprit le connétable, que vous avez été nourri et élevé près du bon roi Charles, qui donne la sagesse à tout ce qui l'entoure. Votre conseil est plein de prudence ; allez donc et prenez garde de vous faire prendre, la guerre serait finie tout de suite ; car, si je ne me trompe, nous nous battons pour faire et défaire un roi et non pour autre chose.

— Ah ! messire, dit Henri piqué de la perspicacité de celui qu'il regardait comme un batailleur sans finesse, est-ce que le roi don Pedro une fois détrôné, vous ne serez pas heureux de le remplacer par un fidèle ami de la France ?

— Seigneur, croyez-moi, répondit Duguesclin, le roi don Pedro serait un fidèle ami de la France si la France voulait être seulement un peu l'amie du roi don Pedro. Mais là n'est point la discussion, et la question est résolue en votre faveur. Ce mécréant assassin, ce roi chrétien qui fait honte à la chrétienté doit être puni, et autant valez-vous qu'un autre pour jouer le rôle de la justice de Dieu. Sur ce, seigneur, et puisque tout est convenu et arrêté entre nous, partez promptement, car il me tarde d'être en Espagne avec les compagnies avant que le roi don Pedro ait eu le temps de délier les cordons de sa bourse, et de nous jouer, comme vous le disiez tout à l'heure, quelque tour de son métier.

Henri ne répondit rien, il se sentait humilié au fond du cœur de cette protection qu'il lui fallait subir de la part d'un simple gentilhomme, sous peine d'échouer dans sa royale entreprise. Mais la couronne qu'il voyait luire dans ses rêves d'avenir et d'ambition le consola de cette humiliation passagère.

Donc, tandis que Bertrand amenait à Paris les principaux chefs des compagnies pour les présenter au roi Charles V, tandis que le prince, les comblant d'honneurs et de largesses, les disposait à se faire tuer gaîment pour son service, Henri, suivi d'Agénor, lequel était suivi lui-même de son fidèle Musaron, reprenait le chemin de l'Espagne, évitant de passer par la route qu'ils avaient suivie en venant, de peur d'être reconnus par ceux qui auraient pu leur causer quelque désagrément, quoiqu'ils fussent munis de bons sauf-conduits délivrés par le capitaine Hugues de Caverley et par messire Bertrand Duguesclin.

Ils prirent sur la droite, ce qui au reste était le plus court, pour gagner le Béarn, et de là traverser l'Aragon. En conséquence, ils longèrent l'Auvergne, et suivirent le bord de la Vezère, et passèrent la Dordogne à Castillon.

Henri, à peu près sûr de n'être point reconnu sous le costume et sous le nom d'un obscur chevalier, voulait s'assurer par lui-même des dispositions de l'Anglais à son égard, et tenter s'il était possible d'entraîner le prince de Galles dans son parti, résultat qui ne lui semblait pas impossible d'après l'empressement qu'avaient mis les capitaines à suivre messire Bertrand Duguesclin, empressement qui indiquait qu'aucun parti n'était pris encore par le prince Noir. Avoir pour auxiliaire le fils d'Edouard III, l'enfant qui avait gagné ses éperons à Crécy, le jeune homme qui avait battu le roi Jean à Poitiers, c'était non seulement doubler la force morale de sa cause, mais encore jeter cinq ou six mille lances de plus en Castille, car telles étaient les forces dont pouvait disposer le prince de Galles sans affaiblir ses garnisons de Guyenne.

Ce prince tenait son camp, ou plutôt sa cour, à Bordeaux. Or, comme on était, sinon en paix, du moins en trêve avec la France, les deux chevaliers entrèrent dans la ville sans difficulté : il est vrai que c'était le soir d'un jour de fête, et qu'on ne fit pas attention à eux à cause du tumulte.

Agénor avait d'abord proposé au prince Henri de Transtamare de loger avec lui chez son tuteur, messire Ernauton de Sainte-Colombe, qui avait une maison dans la ville ; mais la crainte que son compagnon ne lui gardât point assez fidèlement le secret, lui avait d'abord fait refuser cette offre ; il avait même été convenu que, pour plus grande sécurité, Mauléon traverserait Bordeaux sans voir son tuteur, ce que Mauléon avait promis, quoiqu'il lui en coûtât fort de passer sans le saluer, si près du digne protecteur qui lui avait servi de père. Mais après avoir parcouru la ville en tous sens, après avoir frappé à la porte de toutes les auberges, après avoir reconnu, vu la grande affluence de monde, l'impossibilité de se loger dans aucune hôtellerie, force fut au prince d'en revenir à l'offre que lui avait faite Agénor ; on s'achemina donc vers la demeure de messire Ernauton, située dans un des faubourgs de la ville, après qu'il eût été solennellement convenu entre les deux voyageurs que le nom du prince ne serait pas prononcé, et qu'il passerait pour un simple chevalier ami et frère d'armes d'Agénor.

Le hasard, au reste, servit à merveille les voyageurs. Messire Ernauton de Sainte-Colombe voyageait pour le moment dans le pays de Mauléon, où il avait un château et quelques terres. Deux ou trois serviteurs étaient restés seuls à Bordeaux et accueillirent le jeune homme comme s'il eût été, non pas le pupille, mais le fils du vieux chevalier.

Ce fut un serviteur de confiance qui avait vu naître Agénor qui fit les honneurs de la maison aux deux voyageurs. Au reste, depuis quatre ans que Mauléon n'était venu à Bordeaux, cette maison avait bien changé. Ses jardins, qui étaient immenses et qui présentaient une retraite inaccessible aux rayons du soleil et aux regards des hommes, étaient séparés maintenant de l'habitation par un grand mur, et semblaient former une demeure particulière.

Agénor interrogea le vieux serviteur à ce sujet, et il apprit que ces jardins où il avait passé, à l'ombre des sycomores et des platanes, son insoucieuse jeunesse, avaient été vendus par son tuteur au prince de Galles, lequel y avait fait bâtir une maison somptueuse où il logeait tous les hôtes qu'il ne pouvait pas ou ne voulait pas recevoir ostensiblement dans son palais. Or, il arrivait des courtisans de tous les pays et des messagers de tous les rois au fils d'Edouard III ; car n'ayant essuyé aucune défaite, il avait par tout le monde la réputation d'un victorieux.

Le prince fit signe à Agénor de se faire répéter cette explication dans tous ses détails ; car, on se le rappelle, il était venu à Bordeaux dans l'intention de voir le prince Noir, et dans l'espérance de s'en faire un ami ; cependant, comme il se faisait tard, que la journée avait été forte, et que les voyageurs étaient fatigués, le prince donna l'ordre à ses serviteurs de préparer sa chambre, et s'y rendit aussitôt le souper. Agénor l'imita et passa dans la sienne, qui, située au premier étage de la maison, donnait sur ces beaux jardins dans lesquels il s'était fait une fête d'aller cueillir, comme des fleurs du passé, ces beaux souvenirs de sa jeunesse.

Au lieu de se coucher comme le faisait le prince, il s'assit donc près de la fenêtre, et avec toute la poésie de ses vingt ans, les yeux fixés sur ces beaux arbres à travers le feuillage desquels filtraient à grand'peine quelques rayons de la lune, il se mit à remonter ces rives de la vie, toujours plus fleuries à mesure qu'on se rapproche de l'enfance. Le ciel était pur, l'air était doux et calme ; la rivière brillait au loin comme les écailles d'argent d'un serpent immense : mais par un caprice de l'imagination, soit similitude du paysage, soit retour de l'heure pareille, soit parfums de ces orangers de la Guyenne qui rappellent si bien ceux du Portugal et de l'Andalousie, sa pensée aux ailes de flammes traversa les monts et alla s'abattre au pied de cette sierra d'Estrella, au bord de cette petite rivière qui va se jeter dans le Tage, et de l'autre côté de laquelle, attiré par les sons de sa guzla, il avait parlé pour la première fois d'amour à la belle Moresque.

Tout à coup, au milieu de cet enivrement nocturne, une lueur venant du palais mystérieux brilla comme une étoile à travers le feuillage : puis bientôt, miracle étrange ! que le chevalier prit pour une erreur de ses sens, le chevalier crut entendre les sons d'une guzla. Il écouta, tout frémissant, ces accords, qui n'étaient qu'un prélude ; mais ensuite une voix pure, mélodieuse, une voix qu'il n'était plus permis de méconnaître quand on l'avait entendue, une voix chanta en castillan cette vieille romance espagnole :

Un chevalier de mine altière,
Un beau chevalier d'Aragon,
Sur son cheval d'allure fière,
Chassant une journée entière,
Perdit ses chiens et son faucon.

Sous un chêne aux vastes ramures,
Il s'assit vers la fin du jour,
Ecoutant de charmans murmures,
Forts autant que des bruits d'armures,
Doux autant que des chants d'amour.

Tout à coup au plus haut du chêne,
Il vit, le chevalier fameux,
Une infante aux yeux de sirène
Que retenaient comme une chaîne
Les tresses d'or de ses cheveux.

Elle lui dit d'une voix douce :
Chevalier, soyez sans effroi.
Car cette enfant, que tout repousse
Dans ce nid de feuille et de mousse,
Est fille de reine et de roi.

Je suis noble et puissante fille ;
Un trône abrita mon berceau :
Ma mère est reine de Castille,
Et mes aïeux, noble famille,
Dorment en rois dans leur tombeau.

Mais, hélas ! je fus condamnée
A vivre seule dans ce bois
Jusques à ma quinzième année.
Et demain naîtra la journée
Qui me fait naître une autre fois.

Ami chevalier, je vous prie,
Comme l'on prirait a genoux
Les saints et la Vierge Marie,
Ou comme épouse ou comme amie,
De vouloir me prendre avec vous.

Agénor n'en écouta point davantage ; il fit un bond comme pour s'élancer hors de son rêve, et plongea sur les platanes du jardin son regard avide en murmurant avec une fiévreuse espérance :

— Aïssa ! Aïssa !

XVII

COMMENT AGÉNOR RETROUVA CELLE QU'IL CHERCHAIT, ET LE PRINCE HENRI CELUI QU'IL NE CHERCHAIT PAS

Agénor, une fois certain que c'était la voix d'Aïssa qu'il avait entendue, cédant à ce premier mouvement bien naturel dans un jeune homme de vingt ans, prit son épée, s'enveloppa de son manteau, et s'apprêta à pénétrer dans le jardin. Mais au moment où il enjambait la fenêtre, il sentit une main se poser sur son épaule ; il se retourna, c'était son écuyer.

— Seigneur, lui dit celui-ci, j'ai toujours remarqué une chose, c'est que quelques-unes des folies qui se font dans ce monde se font en passant par les portes, mais que le reste, c'est-à-dire la majeure partie, se fait en passant par les fenêtres.

Agénor fit un mouvement pour continuer son chemin. Musaron l'arrêta avec une respectueuse violence.

— Laisse-moi, dit le jeune homme.

— Seigneur, dit Musaron, je vous demande cinq minutes. Dans cinq minutes, vous serez libre de faire toutes les folies que vous voudrez.

— Sais-tu où je vais ? dit Mauléon.

— Je m'en doute.

— Sais-tu qui est là dans ce jardin ?

— La Moresque.

— Aïssa elle-même, tu l'as dit. Maintenant comptes-tu me tenir encore ?

— C'est selon comme vous serez raisonnable ou insensé.

— Que veux-tu dire ?

— Que la Moresque n'est pas seule.

— Non, sans doute, elle est avec son père qui ne la quitte jamais.

— Et son père lui-même est toujours gardé par une douzaine de Mores ?

— Eh bien ?

— Eh bien ! ils sont là, rôdant sous l'ombre de ces arbres. Vous allez vous heurter à l'un d'eux et vous le tuerez. Un autre viendra aux cris de celui-ci, vous le tuerez encore. Mais un troisième, un quatrième, un cinquième accourront ; il y aura lutte, combat, cliquetis d'épées ; vous serez reconnu, pris, tué peut-être.

— Soit ! mais je la verrai.

— Fi donc ! une Moresque !

— Je veux la revoir.

— Je ne vous empêche pas de la revoir, mais revoyez-la sans risque.

— As-tu un moyen ?

— Je n'en ai pas, mais le prince vous en donnera un.

— Comment, le prince ?

— Sans doute. Croyez-vous qu'il soit moins intéressé que vous à la présence de Mothril à Bordeaux, et qu'il n'aura pas un aussi grand désir, lorsqu'il le saura ici, de savoir ce que vient y chercher le père, que vous de savoir ce qu'y vient faire la fille ?

— Tu as raison, dit Agénor.

— Ah ! vous voyez bien, dit Musaron satisfait.

— Eh bien ! va prévenir le prince. Moi, je reste ici pour ne pas perdre de vue cette petite lumière.

— Et vous aurez la patience de nous attendre ?

— J'écouterai, dit Agénor.

En effet, la voix douce continuait de résonner dans la nuit, et la guzla vibra frémissante en l'accompagnant. Ce n'était plus le jardin de Bordeaux qu'il avait devant les yeux, c'était le jardin de l'alcazar ; ce n'était plus la blanche maison du prince de Galles, mais le kiosque moresque au rideau de verdure. Chaque son de la guzla pénétrait plus profondément dans son cœur, qui s'emplissait peu à peu d'ivresse. A peine se croyait-il seul, qu'il entendit la porte s'ouvrir et qu'il vit entrer Musaron, suivi du prince, enveloppé comme lui de son manteau, et portant comme lui l'épée à la main.

En quelques mots, le prince fut au fait de la situation, Agénor lui ayant raconté sans restriction ses relations antérieures avec la belle moresque, ainsi que la jalousie furieuse de Mothril.

— Ainsi, dit le prince, vous devez essayer de parler à cette femme ; par elle, nous saurons plus de choses que par tous les espions de la terre. Une femme que l'on tient en esclavage domine souvent son despote.

— Oui, oui, s'écria Mauléon, qui brûlait d'impatience de joindre Aïssa, et me voilà prêt à obéir aux ordres de Votre Altesse.

— Vous êtes sûr de l'avoir entendue ?

— Entendue comme je vous entends, monseigneur. Sa voix venait de là ; elle vibre encore à mon oreille, et me guiderait au milieu des ténèbres de l'enfer.

— Soit ! mais l'embarras pour nous est de pénétrer dans cette maison sans tomber au milieu de quelque troupe armée.

— Vous avez dit pour nous, monseigneur !

— Sans doute, je vous accompagne ; bien entendu que je me tiens à l'écart, et que je vous laisse entretenir librement votre maîtresse.

— Alors, il n'y a plus de crainte, monseigneur. Deux champions comme vous et moi valent dix chrétiens et vingt Mores.

— Oui, mais ils font scandale, mais ils tuent, et le lendemain, forcés de fuir, ils ont sacrifié à une vaine fanfaronnade le succès d'une importante affaire. Soyons donc sage, chevalier ; revoyez votre maîtresse, mais avec toutes les précautions nécessaires. Prenez garde surtout de perdre votre poignard, ou dans les jardins, ou dans les appartemens d'un père ou d'un mari jaloux. Il m'en a coûté la femme que j'ai le plus aimée pour avoir laissé tomber le mien dans la chambre de don Guttière.

— Oui, prudence ! prudence ! murmura Musaron.

— Oui ; mais avec trop de prudence, nous la perdrons peut-être, répondit Agénor.

— Soyez tranquille, dit Henri. Ce sera, foi de prince ! ma première confiscation sur les Mores, si jamais je monte sur le trône de Castille. En attendant, ménageons-nous ce trône.

— J'attends les ordres de Votre Altesse, dit Mauléon, réprimant avec peine son impatience.

— Bien, bien, dit Henri. Je vois que vous êtes un soldat discipliné, et tout n'en ira que mieux pour vous être soumis à mon obéissance. Nous sommes des capitaines, et nous devons savoir reconnaître le côté faible d'une place. Descendons au jardin, examinons les murs, et quand nous aurons trouvé un endroit favorable à l'escalade, eh bien ! nous escaladerons.

— Eh ! seigneur, dit Musaron, ce ne sera pas l'escalade qui sera difficile, car j'ai vu une échelle dans la cour. Tous les endroits du mur seront donc aussi favorables les uns que les autres. Mais derrière le mur, il y a des Mores à cimeterre, des forêts de piques. Mon maître sait que je suis brave, mais quand il s'agit de la vie d'un prince si illustre et d'un si illustre chevalier.

— Parle pour le prince, dit Agénor.

— Ce bon écuyer me plaît, dit Henri ; il est prudent et fera une arrière-garde des plus utiles.

Puis élevant la voix :

— Pérajo, continua-t-il, s'adressant à son écuyer qui attendait à la porte, êtes-vous armé ?

— Oui, monseigneur, répondit celui auquel s'adressait cette question.

— Alors, suivez-nous.

Musaron vit qu'il n'y avait point à répliquer. Tout ce qu'il gagna fut que l'on sortit par la porte, et que l'on descendit par l'escalier au lieu de descendre par la fenêtre. Au reste, comme toujours, une fois son parti pris, il alla bravement au but. En effet, il y avait une échelle dans la cour ; il l'appliqua contre le mur. Le prince voulut passer le premier ; Agénor le suivit, puis Pérajo, enfin Musaron passa le dernier, et tira l'échelle de l'autre côté du mur.

— Garde cette échelle, dit le prince, car la façon dont tu as parlé m'a donné toute confiance en toi.

Musaron s'assit sur le dernier échelon ; Pérajo fut placé vingt pas plus loin, en embuscade dans un figuier, et Henri et Agénor continuèrent de s'avancer suivant les grandes ombres des arbres qui les dérobaient naturellement aux regards de ceux qui pouvaient être placés dans la lumière.

Bientôt l'on se trouva si près de la maison, qu'à défaut des sons de la guzla qui avaient cessé, on entendait les soupirs de la musicienne.

— Prince, dit Agénor, qui ne pouvait contenir plus longtemps son impatience, attendez-moi sous ce berceau de chèvrefeuille ; avant dix minutes, j'aurai parlé à la Moresque, et je saurai ce que son père est venu faire à Bordeaux. Si j'étais attaqué, ne compromettez pas votre existence et regagnez l'échelle. Je vous avertirai par ce seul cri : Au mur !

— Si vous êtes attaqué, dit Henri, souvenez-vous, chevalier, que nul peut-être, excepté le roi don Pedro mon frère, et messire Duguesclin mon maître, ne manie l'estoc comme je le sais faire. Alors, chevalier, je vous montrerai que je ne me vante pas à tort.

Agénor remercia le prince, qui disparut dans l'ombre où les yeux du chevalier le cherchèrent vainement. Quant à Agénor, il continua son chemin vers la maison ; mais entre elle et le bois il y avait à traverser un espace vide éclairé par la lune. Agénor hésita un instant avant de provoquer pour ainsi dire la lumière. Cependant il allait se hasarder à accepter ce passage, quand, d'une porte latérale de la maison qui s'ouvrit en criant, sortirent trois hommes qui causaient à voix basse. Celui qui devait passer le plus près d'Agénor, enseveli, immobile et muet sous l'ombre d'un platane, était Mothril, si facile à reconnaître, grâce à son burnous blanc ; celui du milieu était un chevalier revêtu d'une armure noire ; enfin celui qui devait passer le plus près de don Henri était un seigneur portant un riche costume castillan sous un manteau de pourpre.

— Seigneur, dit en riant ce dernier au chevalier noir, il ne faut pas en vouloir à Mothril de ce qu'il vous refuse de montrer sa fille ce soir. Moi, qui depuis près de six semaines voyage nuit et jour avec lui, à peine s'il a consenti à me la laisser voir.

Le chevalier noir répondit ; mais Agénor ne s'inquiéta pas de sa réponse. Ce qu'il désirait savoir, ce qu'il savait maintenant, c'est qu'Aïssa était seule. Au son de la voix paternelle, elle s'était même levée, et, curieuse comme une chrétienne, elle s'était penchée hors de sa fenêtre pour suivre de l'œil les trois promeneurs mystérieux.

Le chevalier s'élança hors du massif, et en deux bonds fut au bas de la fenêtre, élevée d'une vingtaine de pieds.

— Aïssa, lui dit-il, me reconnais-tu ?

Si maîtresse d'elle-même qu'elle fût, la jeune fille se recula avec un petit cri involontaire. Mais presque aussitôt reconnaissant celui qui habitait toujours dans ses pensées, elle lui tendit ses bras à son tour en lui demandant :

— Est-ce toi, Agénor ?

— Oui, c'est moi, mon amour. Mais comment arriver jusqu'à toi que je retrouve si miraculeusement ? N'as-tu pas une échelle de soie ?

— Non, dit Aïssa, mais demain j'en aurai une. Mon père passera la nuit au château du prince. Viens demain ; mais ce soir prends garde, car ils sont aux environs.

— Qui cela ? demanda Agénor.

— Mon père, le prince Noir et le roi.

— Quel roi ?

— Le roi don Pedro.

Agénor songea à Henri, qui allait peut-être se trouver face à face avec son frère.

— A demain, dit-il, en s'élançant sous les arbres, où il disparut aussitôt.

Agénor ne se trompait qu'à moitié. Les trois promeneurs s'étaient dirigés vers l'endroit où Henri se tenait caché. Le prince reconnut d'abord Mothril.

— Seigneur, disait-il au moment où il arrivait à la portée de la voix, Votre Altesse a tort de revenir sans cesse à Aïssa. Le noble fils du roi d'Angleterre, le glorieux prince de Galles, n'est point venu pour voir une pauvre fille africaine, mais pour décider avec vous de la destinée d'un grand royaume.

Henri, qui avait avancé le milieu du corps pour mieux entendre, fit une retraite en arrière.

— Le prince de Galles ! murmura-t-il avec une indicible surprise en regardant curieusement cette armure noire, si connue en Europe depuis les sanglantes batailles de Crécy et de Poitiers.

— Demain, dit le prince, je vous recevrai chez moi, et alors demain, avant que nous nous quittions, tout sera réglé, j'espère, et alors l'affaire pourra être rendue publique. Aujourd'hui je devais me conformer aux désirs de mon hôte royal et ne pas éveiller la curiosité des courtisans ; je devais enfin, avant de rien conclure, savoir au juste les intentions de Son Altesse le roi don Pedre de Castille.

A ces mots, le prince Noir s'inclina avec courtoisie du côté du cavalier au manteau de pourpre.

La sueur monta au front de Henri ; mais ce fut bien autre chose encore quand une voix bien connue de lui prononça ces paroles :

— Je ne suis pas le roi de Castille, monseigneur, mais un suppliant forcé de venir chercher du secours loin de son royaume, car mes plus cruels ennemis sont dans ma famille ; de trois frères que j'avais, l'un en voulait à mon honneur, les deux autres à ma vie. Celui qui en voulait à mon honneur, je l'ai tué : restent Henri et Tello ; Tello est resté en Aragon pour lever une armée contre moi ; Henri est en France près du roi Charles, et se flatte de l'espoir de conquérir mon royaume ; de sorte que la France épuisée par vos victoires, voudrait prendre en Castille des forces nouvelles pour vous combattre. J'ai donc pensé que c'était votre politique, monseigneur, de secourir le bon droit d'un monarque légitime en continuant chez lui, avec les ressources d'hommes et d'argent qu'il vous offre, la guerre que cette hypocrite rupture de la trêve vous permet de faire à la France. J'attends la réponse de Votre Altesse pour savoir si je dois désespérer de ma cause.

— Certes, non, il ne faut point désespérer, monseigneur, car, ainsi que vous le dites, votre cause est légitime. Mais, presque vice-roi de la Guyenne, je n'ai pas voulu porter seul le poids de ma vice-royauté. J'ai demandé à mon père un conseil composé d'hommes sages. Ce conseil, il me l'a accordé. Ce conseil, il faut que je le consulte, mais soyez assuré que si l'avis de la majorité est le mien, et cède au penchant que j'ai de vous plaire, jamais allié plus fidèle, et j'ose le dire, plus énergique, n'aura combattu sous vos bannières. Demain, quand vous viendrez au palais, sire, ma réponse sera plus explicite. Jusque-là ne vous montrez point. La réussite dépend surtout du secret.

— Oh ! soyez tranquille, personne ici ne nous connaît.

— Et cette maison est sûre, dit le prince, et même assez sûre, ajouta-t-il en riant, pour calmer les craintes du seigneur Mothril au sujet de sa fille.

Le More balbutia quelques mots que Henri n'entendit point, car déjà les trois promeneurs commençaient à s'éloigner de lui ; d'ailleurs une seule pensée, ardente, folle, presque insurmontable, le minait depuis qu'il avait entendu résonner cette voix maudite ; là, à deux pas de lui, était son ennemi mortel, le spectre dressé entre lui et le but qu'il voulait atteindre ; là, à la longueur de son épée, était l'homme altéré de son sang, et du sang duquel il était altéré ; un seul coup porté d'une main que sa haine eût guidée terminait la guerre, tranchait le doute. Cette idée faisait bondir le cœur du prince, et attirait son bras vers son ennemi.

Mais Henri n'était pas de ces hommes qui cèdent au premier sentiment, ce premier sentiment fût-il inspiré par une haine mortelle.

— Non, non, dit-il, je le tuerais, mais voilà tout. Et ce n'est point assez pour moi de le tuer, il faut que je lui succède. Je le tuerais, mais le prince de Galles vengerait son hôte assassiné, me ferait périr ignominieusement, ou me ferait enfermer dans une prison éternelle... Oui, continua Henri après un moment de silence, mais aussi je pourrais me sauver, et Tello qui est là-bas, reprit-il en souriant à lui-même de ce qu'il avait pu oublier un de ses frères, quoique ce frère fût son allié, Tello que je retrouverais sur le trône !... ce serait à recommencer !

Cette considération arrêta le bras de Henri ; son épée à moitié tirée rentra dans le fourreau.

Certes, les esprits des ténèbres durent bien rire de leur infernale sœur l'Ambition, qui, pour la première fois, écartait la main de l'ambitieux de son poignard.

C'est en ce moment que les trois promeneurs, se trouvant hors de la portée de la voix, Mothril prononça ces paroles que le prince n'entendit pas.

Au même instant, Agénor le rejoignit : l'un était lugubre, l'autre rayonnant ; l'un venait d'oublier la guerre, les intrigues, les princes, le monde ; l'autre froissait les mailles de ses gants de fer, croyant déjà broyer ses ennemis et se cramponner aux marches du trône de Castille.

XVIII

LE LIMIER.

Le secret du voyage de Mothril à Bordeaux était désormais expliqué, et Aïssa ne devait plus rien avoir à apprendre à ce sujet au chevalier ; mais restaient des choses bien plus importantes pour eux deux : c'étaient les mille confidences d'amour qui semblent toujours nouvelles aux amans

et qui, en effet, étaient d'autant plus nouvelles pour Agénor et pour Aïssa, qu'ils ne se les étaient jamais faites à loisir.

D'un autre côté, le prince Henri de Transtamare savait le plan de son frère comme si le plan lui avait été communiqué, et il pressentait d'avance la réponse du prince de Galles, comme s'il eût déjà assisté au conseil qui devait avoir lieu le lendemain. Il n'avait donc d'autre parti à prendre, bien convaincu qu'il était que don Pedro allait obtenir l'appui des Anglais, que de sortir de Bordeaux avant que l'alliance fût jurée entre eux; car alors, s'il était reconnu, il était fait prisonnier de guerre, et don Pedro, pour finir tout d'un coup la querelle, pourrait bien avoir recours au moyen expéditif qu'un calcul d'ambition avait seul empêché Henri de mettre à exécution contre son frère.

Lorsque le prince et le chevalier se furent communiqué leurs pensées, lorsque l'un s'adressant à la prudence de l'autre eut recueilli un sage conseil sur le parti qu'il fallait prendre, c'est-à-dire lorsque Agénor eut engagé Henri à partir promptement pour l'Aragon, afin d'y recevoir les premières compagnies qu'expédiait le connétable, le prince à son tour pensa aux affaires privées de son jeune compagnon.

— Et vos amours? lui dit-il.

— Monseigneur, répondit Agénor, je ne vous cache pas que j'y pense avec une amère tristesse. C'était beau de trouver à dix pas de soi le bonheur auquel j'avais rêvé si longtemps, et après lequel je craignais de courir toute ma vie sans le rejoindre, mais...

— Eh bien! fit le prince, quoi de changé, et qui vous empêche, vous qui n'avez pas un frère à combattre et un trône à conquérir, qui vous empêche de cueillir ce bonheur en passant?

— Mon prince, ne partez-vous point? demanda Agénor.

Je pars assurément, répondit Henri, car si tendre que soit l'amitié que je sens naître pour vous dans mon cœur, cher Agénor, elle ne peut, et le premier vous comprendrez cela, entrer en balance avec les intérêts d'une fortune royale et le bonheur d'un peuple entier. S'il s'agissait de votre existence, reprit tout à coup le prince, oh! ce serait autre chose, car à votre existence je sacrifierais ma fortune et mon ambition.

Et les yeux subtils du prince plongeaient dans le regard clair et limpide du jeune Français pour y solliciter la reconnaisance.

— Mais, continua Henri, ce à quoi je ne sacrifierais point ma couronne, c'est à votre passion assez folle, permettez-moi de vous le dire, mon ami, pour la fille du traître Mothril.

— Je le sais bien, monseigneur, et j'eusse été un insensé d'en avoir même conçu l'espérance; aussi, pauvre Aïssa, adieu...

Et de sa fenêtre il regarda si tristement le pavillon perdu sous les sycomores, que le prince se mit à sourire.

— Heureux amant, murmura-t-il tandis que son front devenait sombre, il vit pour une douce pensée qui fleurit incessamment dans son cœur et qui parfume son existence. Hélas! moi aussi j'ai connu cette charmante torture qui fait vibrer au fond de l'âme tous les sentimens jeunes et généreux

— Vous me dites heureux, monseigneur, s'écria Agénor, et Aïssa m'attendait demain; demain je devais voir Aïssa et je ne la verrai pas. Monseigneur, si toutes les espérances d'un cœur de vingt-deux ans déçues au moment où elles allaient s'accomplir, constituent un malheur, je suis le plus malheureux des hommes.

— Tu as raison, Agénor, dit le prince, ne pense donc qu'à l'heure présente: tu n'ambitionnes pas des trésors, toi, tu ne poursuis pas une couronne, tu demandes une douce parole, tu réclames un premier baiser; ta richesse est une femme, ton trône est le siège de fleurs qu'elle devait demain partager avec toi. Oh! ne perds pas cette soirée, Agénor, peut-être ce sera la plus belle perle que la jeunesse déposera dans l'un de tes souvenirs.

— Mais alors, monseigneur, dit Agénor, vous partirez donc sans moi?

— Cette nuit même, je veux sortir du territoire de l'Anglais; il faut, tu le comprends bien, que le jour me trouve en pays neutre. Je demeurerai trois à quatre jours en Navarre, à Pampelune. Viens vite m'y rejoindre, Agénor, car je ne pourrais t'attendre plus longtemps.

— Oh! mon prince, dit Agénor, vous laisser quand un danger vous menace! Il me semble que pour tous les trésors de cet amour qui m'attend et que vous me promettez, je n'y consentirais pas.

— N'exagérons rien, Agénor; en partant ce soir, nul danger ne nous menace. Ainsi descends la pente fleurie. Va, Perajo m'accompagnera, et tu sais que c'est une bonne épée; seulement reviens vite.

— Mais, monseigneur,...

— Et puis, écoute. Si tu aimes cette Moresque comme tu dis

— Eh! monseigneur, je n'ose vous dire comment je l'aime, car à peine l'ai-je vue, car à peine ai-je échangé deux mots avec elle.

— Deux mots sont assez, si l'on a su les bien choisir dans notre brave langue castillane. Je te disais donc, si tu aimes cette Moresque, ce sera un double triomphe pour toi, puisque tu enlèveras la fille à Mothril et une âme à l'enfer.

Ces paroles étaient celles d'un roi et d'un ami. Agénor comprit que Henri de Transtamare jouait déjà ce double rôle, et lui, pour être exact dans le sien, s'agenouilla devant le prince pour qui tous ces intérêts étaient tellement méprisables que sa pensée s'en était déjà écartée, et flottait bien au delà des monts Pyrénées, dans ces nuages qui couronnent la cime de la sierra d'Aracéna.

Alors il fut convenu que le prince prendrait une ou deux heures de repos et partirait pour la frontière. Quant à Mauléon, libre désormais et sentant sa chaîne d'or momentanément rompue, il ne vivait plus sur la terre, il nageait en plein ciel.

Le sommeil des amoureux est sinon profond, du moins prolongé; car il est plein de rêves qu'ils enchaînent les uns aux autres, et qui ressemblent tellement au bonheur, qu'ils ont toutes les peines du monde à se réveiller.

Aussi, lorsque Agénor ouvrit les yeux, le soleil était déjà au haut de l'horizon. Il appela Musaron à l'instant même; il apprit de lui que le prince était monté à cheval à quatre heures du matin, et s'était éloigné de Bordeaux avec la rapidité d'un homme qui sent le danger d'une situation difficile.

— Bien! dit-il, lorsqu'il eut écouté le récit de l'écuyer enjolivé de tous les commentaires que celui-ci crut devoir y ajouter, bien! Musaron. Quant à nous, nous restons encore à Bordeaux ce soir, et peut-être même demain, mais pendant ce temps il est arrêté que nous ne sortons pas et que nous ne nous faisons voir à personne. Nous en serons plus frais au moment du départ qui peut arriver d'un moment à l'autre. Quant à toi, mon ami, soigne bien les chevaux, afin qu'ils puissent rattraper le prince, même si on leur imposait double charge et double vitesse.

— Oh! oh! dit Musaron qui, on se le rappelle, avait ses coudées franches avec le jeune chevalier, surtout quand celui-ci était de belle humeur, ce n'est donc plus de la politique que nous faisons, et nous passons à autre chose. Si j'étais prévenu à quelle chose nous passons, je pourrais vous aider peut-être.

— Tu verras cela à minuit, Musaron; en attendant, reste coi et couvert, et fais ce que je te dis.

Musaron, toujours enchanté de lui-même, à cause de l'énorme confiance qu'il avait dans ses propres ressources, étrilla ses chevaux, fit ses repas doubles, et attendit minuit sans mettre le nez à une seule fenêtre.

Il n'en était pas ainsi d'Agénor qui, les yeux collés à ses persiennes abattues, ne perdait pas de vue la maison voisine.

Mais, nous l'avons dit Agénor s'était levé tard, et comme Musaron avait imité son maître, ayant veillé dans la nuit encore plus avant qu'Agénor, ni l'un ni l'autre n'avait remarqué dans le jardin faisant partie de l'habitation de don Pedro un homme qui, dès la pointe du jour, courbé vers la terre, interrogeait avec une anxiété visible les traces de pas imprimés sur la terre fraîche du jardin, et les branches froissées et rompues des massifs environnant la demeure d'Aïssa.

Cet homme enveloppé d'un large manteau était le More Mothril, qui, avec la sagacité particulière à sa race, comparait ces différentes empreintes, les suivait comme un limier suit une piste de laquelle rien ne le détourne, pas même les interruptions momentanées.

— Oui, disait le More, l'œil ardent et la narine dilatée, oui, voici bien mes pas dans cette allée. Je les reconnais à la forme de mes babouches. A côté, voici ceux du prince de Galles empreints plus profondément; il avait des bottes de fer, et son armure l'alourdissait encore. Ceux-ci enfin sont ceux du roi don Pedro. A peine sont-ils empreints, car il a la marche légère comme celle d'une gazelle. Toujours nos trois empreintes se suivent, mais celles-ci?.. celles-ci?.. je ne les connais pas.

Et Mothril allait du berceau de chèvrefeuille au massif où Mauléon s'était tenu caché si longtemps.

— Ici, murmurait-il, ici profondes, impatientes, variées. D'où venaient-elles? où allaient-elles? vers la maison... Oui, les voici, et elles atteignent le bas du mur. Là, elles sont plus profondément creusées encore. Celui qui attendait ici s'est haussé sur la pointe des pieds, sans doute pour essayer d'atteindre au balcon; il en voulait à Aïssa, plus de doute. Maintenant Aïssa était-elle d'accord avec lui? C'est ce que nous tâcherons de savoir.

Et le More penché sur cette empreinte l'examinait avec une inquiétude sérieuse.

Après un instant il reprit:

— Ce pas est celui d'un homme chaussé comme les ca

valiers francs. Voici le sillon tracé par l'éperon ; voyons d'où il vient.

Et Mothril reprit la trace qui le remena au berceau de chèvrefeuille où ses investigations recommencèrent.

— Un autre aussi, murmura-t-il a séjourné là ; je dis un autre car le pas n'est pas le même. Celui-là était venu pour nous sans doute, tandis que l'autre était venu pour Aïssa. Celui-là, nous avons passé devant lui à l'effleurer, et il a dû nous entendre. Que disions-nous quand nous sommes passés par ici ?

Et Mothril essaya de se rappeler quelles paroles à cet endroit étaient sorties de sa bouche et de celles de ses deux compagnons.

Mais ce n'était point la politique qui préoccupait le plus Mothril ; aussi revint-il bien vite à l'examen des pas.

Alors il découvrit la traînée d'empreintes qui remontait jusqu'au mur. Trois hommes étaient descendus : l'un avait été jusqu'au figuier, dans lequel il s'était caché, car les branches inférieures de l'arbre étaient brisées. Celui-là, ce devait être une simple sentinelle.

L'autre était venu jusqu'au berceau de chèvrefeuille, et c'était sans doute un espion.

Le troisième, enfin, avait poussé jusqu'au massif, y avait stationné un instant, du massif avait gagné le pavillon d'Aïssa : celui-là, c'était à coup sûr un amant.

Mothril remonta les traces et se retrouva au pied de la muraille qui séparait la maison d'Ernauton de Sainte-Colombe du pavillon vendu au prince de Galles. Là tout devint clair et il lut comme s'il lisait dans un livre.

Le bas de l'échelle avait creusé deux trous et le haut avait dégradé le chaperon du mur.

— Tout vient de là, dit le More.

Alors il s'éleva lui-même au-dessus du chaperon et plongea son regard avide dans le jardin d'Ernauton ; mais il était de bonne heure encore, et nous avons dit qu'Agénor et Musaron avaient dormi tard. Mothril ne vit donc rien, seulement il remarqua de l'autre côté de la muraille une autre trace de pas qui aboutissait à la maison.

— Je veillerai, dit-il.

Tout le jour le More s'informa dans le voisinage mais les serviteurs d'Ernauton étaient discrets ; d'ailleurs, ils ne connaissaient pas Henri de Transtamare et voyaient pour la première fois Agénor. Ils dirent si peu de chose, et instruisirent si peu l'espion du More et Mothril lui-même, en disant : « Notre hôte est le filleul du seigneur Ernauton de Sainte-Colombe », que Mothril résolut de ne s'en rapporter qu'à lui.

La nuit arriva.

Le roi don Pedro était attendu avec son fidèle ambassadeur au palais du prince de Galles. Mothril, à l'heure convenue pour la visite, se trouva prêt, et accompagnant le prince, entra dans le conseil en homme que les soucis de l'intérieur ne distrayaient point de son devoir.

Quant à Mauléon, comme il avait guetté la sortie du More, comme il savait Aïssa seule, il prit son épée, ainsi qu'il avait fait la veille, ordonna à son écuyer de tenir les chevaux tout sellés dans la cour d'Ernauton, et s'emparant de l'échelle qu'il appuya contre la muraille au même endroit que la veille, il descendit sans accident dans le jardin du prince de Galles.

C'était une nuit pareille à ces belles nuits d'Orient, pareille à cette belle nuit précédente, pareille à ce que devait être la nuit qui allait suivre, c'est-à-dire pleine de parfums et de mystères.

Rien ne troublait donc la sérénité du cœur d'Agénor, si ce n'est la plénitude même de la joie ; car ce que l'on appelle le pressentiment n'est parfois que l'excès de la félicité, qui fait qu'on tremble pour ce bonheur fragile qu'on vient de saisir et qui peut être brisé par tant de chocs. Quiconque n'a point d'inquiétudes n'est point complètement heureux, et rarement l'amant le plus brave est allé au rendez-vous donné par sa maîtresse sans éprouver un frisson de peur.

De son côté Aïssa, furieuse d'amour, comme ces belles fées des climats embrasés où elle avait reçu la naissance, avait pensé tout le jour à la nuit précédente qui lui semblait un rêve, et à cette nuit qu'elle attendait et qui lui semblait la plus suave expression du bonheur ; à genoux près de la fenêtre ouverte, aspirant la brise du soir et le parfum des fleurs, absorbant toutes les sensations sympathiques qui décelaient la présence de son amant, elle ne vivait plus que par la pensée de cet homme qu'elle n'entendait pas encore, qu'elle ne voyait pas encore, mais qu'elle devinait dans l'ombre mystérieuse et dans le silence sublime de la nuit.

Tout à coup elle entendit comme un frôlement dans les feuilles, et elle se pencha, rougissant de plaisir, au milieu des fleurs qui tapissaient son balcon.

Le bruit redoubla, un pas timide qui froissait les plantes, un pas incertain et comme suspendu l'avertit que son bien-aimé s'approchait.

Mauléon parut dans cette large bande de lumière argentée que la lune répandait entre le massif et la maison.

Aussitôt, légère comme une hirondelle, la belle Moresque, qui n'attendait que cette apparition, se suspendit à une longue liasse de soie fixée au balcon de pierre, puis, se laissant glisser sur le sable, tomba dans les bras d'Agénor, et entourant sa tête de ses deux mains effilées :

— Me voici, dit-elle, tu vois que je t'attendais.

Et Mauléon, éperdu d'amour et tout frissonnant d'une douce frayeur, sentit ses lèvres captives sous un brûlant baiser.

XIX

AMOUR.

Mais s'il ne pouvait parler, Mauléon pouvait agir. Il entraîna rapidement Aïssa sous le berceau de chèvrefeuille qui la veille avait protégé Henri de Transtamare, et là, asseyant la belle Moresque sur un banc de gazon, il tomba à ses genoux.

— Je t'attendais, répéta Aïssa.

— Me suis-je donc fait attendre ? demanda Agénor.

— Oui, répondit la jeune fille, car je t'attends non seulement depuis hier, mais depuis le premier jour où je t'ai vu.

— Tu m'aimes donc ! s'écria Agénor au comble de la joie.

— Je t'aime, reprit la jeune fille, et toi, m'aimes-tu ?

— Oh ! oui, oui, je t'aime, reprit le jeune homme.

— Moi, je t'aime, parce que tu es brave, dit Aïssa, et toi pourquoi m'aimes-tu ?

— Parce que tu es belle, dit Agénor.

— C'est vrai : tu ne connais de moi que mon visage ; tandis que moi, je me suis fait raconter ce que tu as fait.

— Alors, tu sais que je suis l'ennemi de ton père ?

— Oui.

— Alors, tu sais que non seulement je suis son ennemi, mais, qu'entre nous, c'est une guerre à mort.

— Je sais cela.

— Et tu ne me hais point de ce que je hais Mothril ?

— Je t'aime !

— En effet, tu as raison. Je hais cet homme, parce qu'il a traîné don Frédéric, mon frère d'armes, à la boucherie ! je hais cet homme parce qu'il a assassiné la malheureuse Blanche de Bourbon ! Je hais cet homme, enfin, parce qu'il te garde plus comme une maîtresse que comme une fille. Es-tu bien sa fille, Aïssa ?

— Ecoute, je n'en sais rien. Il me semble qu'un jour, tout enfant, je me suis éveillée après un long sommeil, et qu'en ouvrant les yeux, le premier visage que j'ai vu était celui de cet homme ; il m'a appelée sa fille et je l'ai appelé mon père. Mais lui, je ne l'aime pas ; il me fait peur.

— Est-il donc méchant ou sévère pour toi ?

— Au contraire : une reine n'est pas servie plus ponctuellement que je ne le suis. Chacun de mes désirs est un ordre. Je n'ai qu'à faire un signe, je suis obéie. Toutes ses pensées semblent se rapporter à moi. Je ne sais quels projets il a bâtis sur ma tête, mais parfois je m'épouvante de cette sombre et jalouse tendresse.

— Ainsi, tu ne l'aimes pas comme une fille doit aimer son père ?

— J'en ai peur, Agénor. Ecoute, quelquefois il entre la nuit dans ma chambre, pareil à un esprit, et je frissonne. Il approche du lit sur lequel je repose, et son pas est si léger qu'il ne réveille pas même mes femmes endormies sur les nattes, au milieu desquelles il passe, comme si ses pieds ne touchaient pas la terre. Mais moi pourtant, moi je ne dors pas, et derrière mes paupières que la terreur fait vaciller, je vois son effrayant sourire. Il s'approche alors, il se courbe sur mon lit. Son souffle dévore mon visage, et le baiser, baiser étrange, moitié de père, moitié d'amant, le baiser par lequel il croit protéger mon sommeil, laisse à mon front ou à ma lèvre une empreinte douloureuse comme celle d'un fer rouge. Voilà les visions qui m'assiègent, visions pleines de réalité. Voici les craintes avec lesquelles je m'endors chaque nuit, et cependant quelque chose me dit que j'ai tort de trembler, car, je te le répète, endormie ou éveillée, j'exerce sur lui un étrange empire ; souvent je l'ai vu frémir quand je fronçais le sourcil, et jamais son œil si perçant et si fier n'a pu soutenir le feu de mon regard. Mais pourquoi me parles-tu de Mothril, mon brave chevalier ; tu n'as pas peur de lui, toi qui n'as peur de rien.

— Non sans doute et je ne crains que pour toi.

— Tu crains pour moi, c'est que tu m'aimes bien, dit Aïssa avec un ravissant sourire.

— Aïssa, je n'ai jamais aimé les femmes de mon pays.

où cependant les femmes sont belles, et souvent je me suis étonné de cette indifférence, mais je sais pourquoi maintenant. C'était afin que le trésor de mon cœur t'appartînt tout entier. Tu demandes si je t'aime, Aïssa ; écoute et juge de mon amour. Tu me dirais de tout quitter pour toi, de tout renier pour toi, excepté mon honneur, eh bien ! Aïssa, je te ferais ce sacrifice.

— Et moi, dit la jeune fille avec un divin sourire, je ferais mieux encore, car moi je te sacrifierais mon Dieu et mon honneur.

Agénor ne connaissait point encore cette ardente poésie

Déjà il apercevait le mur plus sombre, car il était perdu dans une haie d'arbres, quand tout à coup Aïssa, plus agile qu'une couleuvre, glissa des bras d'Agénor en effleurant de tout son corps le corps du jeune homme.

Mauléon s'arrêta ; la Moresque était accroupie à ses pieds ; elle étendit les mains dans la direction du mur.

— Vois, dit-elle.

Et Mauléon, suivant le geste indicateur, aperçut une forme blanche accroupie derrière les premiers échelons.

— Oh ! oh ! se dit en lui-même Agénor, serait-ce Musaron qui a eu peur pour moi, et qui veille sur nous ? Non,



Le More poussa un cri d'angoisse.

de la passion orientale, et venait seulement de la comprendre en regardant le sourire d'Aïssa.

— Eh bien, dit-il en l'enlaçant de ses deux bras, je ne veux pas que tu me sacrifies ton Dieu et ton honneur sans que moi j'attache ma vie à la tienne. Dans mon pays, les femmes qu'on aime, Aïssa, deviennent des amies près desquelles l'on vit et l'on meurt, et qui, quand elles ont reçu notre foi, sont sûres de n'être jamais abandonnées au fond de quelque harem pour y servir les nouvelles maîtresses de celui qu'elles ont aimé. Fais-toi chrétienne, Aïssa, abandonne Mothril, et tu seras ma femme.

— J'allais te le demander, dit la jeune fille

Agénor se releva, et en se relevant, du même coup il enleva sa maîtresse entre ses bras nerveux, et le cœur battant contre son cœur le visage doucement caressé par ses cheveux frais et parfumés, la joie dans l'âme, l'ivresse au front, il s'en alla toujours courant vers l'endroit de la muraille où il avait posé l'échelle.

En effet, le doux fardeau ne pesait guère au jeune homme qui franchissait avec la rapidité d'une flèche les massifs d'arbres et les bordures des allées.

non, ajouta-t-il en secouant la tête Musaron est trop prudent pour s'exposer à recevoir par mégarde un coup d'épée.

L'ombre se dressa, et un éclair bleuâtre s'échappa de sa ceinture.

— Mothril ! s'écria Aïssa.

Réveillé par ce mot terrible, Agénor mit l'épée à la main.

Sans doute que le More n'avait pas encore aperçu la jeune fille, ou plutôt ne l'avait pas reconnue dans le groupe étrange que formait le chrétien emportant la Moresque dans ses bras, mais aussitôt qu'il eut entendu le cri de la jeune fille, aussitôt que sa taille haute et svelte se fut dégagée de l'ombre, il poussa un cri terrible et s'élança en aveugle contre Agénor.

Mais l'amour fut encore plus agile que la haine Par un mouvement rapide comme la pensée, Aïssa fit tomber la visière du casque sur le visage du chevalier, et le More se trouva en face d'une statue de fer enlacée par les bras de sa fille.

Mothril s'arrêta.

— Aïssa ! murmura-t-il abattu et les bras tombans.

— Oui, Aïssa ! dit-elle avec une énergie sauvage qui don-

bla le cœur de Mauléon et fit passer un frisson dans les veines du More, veux-tu me tuer? frappe. Quant à celui-ci, tu sais bien, n'est-ce pas, qu'il n'a pas peur de toi?

Et du geste elle désignait Agénor.

Mothril étendit une main pour la saisir, mais alors elle fit un pas en arrière et démasqua Mauléon debout, immobile et l'épée à la main.

Et son œil rayonna d'une haine si violente que Mauléon leva son épée.

Mais alors ce fut lui, à son tour, qui sentit le bras d'Aïssa arrêtant le sien.

— Non, dit-elle, ne le frappe pas devant moi. Tu es fort, tu es armé, tu es invulnérable, passe devant lui et va-t-en.

— Ah! dit Mothril renversant l'échelle d'un coup de pied, tu es fort, tu es aimé, tu es invulnérable, nous allons voir cela.

Au même instant, un sifflement aigu se fit entendre, et une douzaine de Mores apparurent, la hache et le cimeterre à la main.

— Ah! chiens d'infidèles, s'écria Agénor, venez à moi, et nous verrons.

— A mort le chrétien! cria Mothril, à mort!

— Ne crains rien, dit Aïssa.

Et elle s'avança d'un pas calme et ferme entre le chevalier et ses adversaires.

— Mothril, dit-elle, je veux voir sortir d'ici ce jeune homme, entends-tu? je veux le voir sortir sain et sauf, sans qu'il tombe, ou malheur à toi! un cheveu de sa tête.

— Mais tu aimes donc ce misérable? s'écria Mothril.

— Je l'aime, dit Aïssa.

— Alors, raison de plus pour qu'il meure; frappez, dit Mothril en levant lui-même le poignard.

— Mothril, s'écria la jeune fille en fronçant le sourcil, et en faisant jaillir un double éclair de ses yeux, n'as-tu pas compris ce que j'ai dit, et faut-il que je te répète une seconde fois que je veux que ce jeune homme sorte d'ici à l'instant même?

— Frappez! répéta Mothril furieux.

Agénor fit un mouvement pour se mettre en défense.

— Attends, dit-elle, et tu vas voir le tigre devenir agneau.

A ces mots elle tira de sa ceinture un poignard fin et acéré, et découvrant son beau sein doré comme les grenades de Valence, elle en appuya la pointe aiguë sur la chair, qui céda sous la dangereuse pression.

Le More poussa un cri d'angoisse.

— Ecoute, dit-elle, par le Dieu des Arabes que je renie, par le Dieu des chrétiens qui sera désormais mon Dieu! je te jure que s'il arrive malheur à ce jeune homme je me tue.

— Aïssa! s'écria le More, par grâce! tu me rends fou.

— Jette ton cangiar, alors, dit la jeune fille.

Le More obéit.

— Ordonne à tes esclaves de s'éloigner.

Mothril fit un signe, et les esclaves s'éloignèrent.

Aïssa jeta un long regard autour d'elle, comme fait une reine qui s'assure qu'elle est obéie.

Puis arrêtant sur le jeune homme ce regard à la fois humide de tendresse et brûlant de désir:

— Viens, Agénor, dit-elle à voix basse, viens que je te dise adieu.

— Ne me suis-tu pas? demanda de même le jeune homme.

— Non, car il aimerait mieux me tuer que me perdre. Je reste pour nous sauver tous deux.

— Mais tu m'aimeras toujours? demanda Mauléon.

— Regarde cette étoile, reprit Aïssa en montrant au jeune homme la plus brillante des constellations qui flamboyaient au firmament.

— Oh! je la vois, dit Agénor.

— Eh bien! répondit Aïssa, elle s'éteindra au ciel avant que l'amour s'éteigne dans mon cœur. Adieu!

Et levant la visière du casque de son amant, elle appuya un long baiser sur ses lèvres, tandis que le More déchirait ses mains à belles dents.

— Maintenant, pars, dit Aïssa au chevalier, mais tiens-toi prêt à tout.

Et, se plaçant au pied de l'échelle qu'Agénor venait de dresser contre le mur, elle sourit en regardant le jeune homme, et en étendant la main vers Mothril comme les dompteurs de tigres qui font coucher sous un geste l'animal qu'on croyait prêt à les dévorer.

— Adieu! lui dit une dernière fois Agénor, songe à ta promesse.

— Au revoir, répondit la belle Moresque, je la tiendrai.

Agénor envoya un dernier baiser à la jeune fille, et sauta de l'autre côté du mur.

Un rugissement du More accompagna la proie qui lui échappait.

— Maintenant, dit Aïssa à Mothril, ne me fais pas voir que tu me surveilles de trop près, ne me laisse pas soupçonner que tu me traites en esclave, car, tu le sais, j'ai un moyen de m'affranchir. Allons, il est tard, mon père, rentrons à la maison.

Mothril la laissa reprendre le chemin du pavillon, indolente et rêveuse. Il ramassa son long poignard, et passant une main sur son front:

— Enfant! murmura-t-il, dans quelques mois, dans quelques jours peut-être, tu ne dompteras pas ainsi Mothril.

Au moment où la jeune fille mettait le pied sur le seuil de la porte, Mothril entendit des pas derrière lui.

— Rentrez vite, Aïssa, dit-il; voici le roi.

La jeune fille rentra et referma la porte sans se hâter davantage que si elle n'avait rien entendu. Mothril la vit disparaître; un instant après, le roi était près de lui.

— Eh bien! dit le roi, victoire! ami Mothril, et nous l'avons emportée; mais pourquoi as-tu quitté ainsi le conseil au moment où il allait entrer en délibération?

— Parce que, dit Mothril, je n'ai point pensé que ce fût la place d'un pauvre esclave more, au milieu de si puissans princes chrétiens.

— Tu mens, Mothril, dit don Pedro, tu étais inquiet de ta fille, et tu es rentré pour veiller sur elle.

— Eh! seigneur, dit Mothril, souriant à cette préoccupation du roi don Pedro, on dirait, sur mon honneur! que vous y pensez encore plus que moi.

Et tous deux rentrèrent, mais non sans que don Pedro jetât un regard curieux sous la fenêtre du pavillon, derrière laquelle une ombre de femme se dessinait.

XX

OU L'ON VERRA QUE MESSIRE DUGUESCLIN ÉTAIT NON MOINS BON ARITHMÉTICIEN QUE GRAND GÉNÉRAL

Pendant que le prince Henri de Transtamare et son compagnon Agénor se dirigeaient vers Bordeaux, où les attendaient les événemens que nous venons de raconter, Duguesclin, muni des pleins pouvoirs du roi Charles V, avait réuni les principaux chefs des compagnies, et leur expliquait son plan de campagne.

Il y avait plus de tactique et d'art militaire qu'on ne pense dans ces hommes de proie, assujettis comme les oiseaux rapaces, leurs semblables, ou comme les loups leurs frères, à ces pratiques journalières de vigilance, d'industrie et de résolution, qui donnent la supériorité aux gens vulgaires et le génie aux hommes supérieurs.

Ils comprirent donc admirablement les dispositions générales que le héros breton leur soumit, et qui formaient cet ensemble d'opérations qu'on peut toujours arrêter d'avance, et d'où ressortent ces opérations particulières que commandent les circonstances. Mais à tout ce belliqueux projet, ils objectèrent un seul argument auquel il n'y avait point de réplique: de l'argent.

Il est juste de dire qu'il y eut unanimité dans l'objection et que l'argument fut lancé d'une seule voix.

— C'est vrai, répondit Duguesclin, et j'y avais bien pensé.

Les chefs firent un signe de tête qui voulait dire qu'ils lui savaient gré de cette prévision.

— Mais, ajouta Duguesclin, vous en aurez après la première bataille.

— Encore faut-il vivre jusque-là, reprit le Vert-Chevalier, et donner une paie quelconque à nos soldats.

— A moins, dit Caverley, que nous ne continuions à vivre sur le paysan français. Mais ces cris, ces diables de paysans crient toujours! ces cris écorcheraient les oreilles de notre illustre connétable. D'ailleurs, à quoi bon devenir capitaine honnête, si l'on pille comme lorsque l'on était aventurier?

— Excessivement juste, dit Duguesclin.

— J'ajouterai, dit Claude l'Ecorcheur, autre drôle tout à fait digne de hurler avec de pareils loups, et qui passait pour moins féroce que Caverley, mais pour cent fois plus traître et plus pillard: j'ajouterai, dis-je, que nous voilà les alliés de monseigneur le roi de France, puisque nous allons venger la mort de sa belle-sœur, et que nous serions indignes de cet honneur, honneur inappréciable pour de simples aventuriers comme nous, si nous ne cessions pas, momentanément du moins, de ruiner le peuple de notre royal allié.

— Judicieux et profond, répondit Duguesclin; mais proposez-moi un moyen d'avoir de l'argent.

— Ce n'est pas notre affaire d'avoir de l'argent, dit Hugues de Caverley, notre affaire est de le recevoir.

— Il n'y a rien à répondre à cela, dit Duguesclin, et le docteur ne serait pas meilleur logicien que vous, sir Hugues; mais voyons, que demandez-vous?

Les chefs s'entre-regardèrent et parurent se parler des yeux, puis chacun remit sans doute à Caverley le soin de l'intérêt général, car Caverley reprit :

— Nous serons raisonnables, messire connétable, foi de capitaine !

A cette promesse et à cette adjuration, Duguesclin sentit un frisson qui lui parcourut tout le corps.

— J'attends, dit-il, parlez.

— Eh bien ! reprit Caverley, que monseigneur Charles V nous paie seulement un écu d'or par homme jusqu'à ce que nous soyons en pays ennemi. Ce n'est pas beaucoup, certainement, mais nous prenons en considération que nous avons l'honneur d'être ses alliés, et nous serons modestes par égard pour ce digne prince. Nous avons comme qui dirait cinquante mille soldats.

— A peu près, dit Duguesclin.

— Un peu plus, un peu moins.

— Un peu moins, je crois.

— N'importe ! dit Caverley, nous nous engageons à faire avec ce que nous avons ce que d'autres feraient avec cinquante mille. C'est donc exactement comme si nous les avions.

— Alors, c'est cinquante mille écus d'or, dit Bertrand.

— Oui, pour les soldats, reprit Caverley.

— Eh bien ! demanda Duguesclin.

— Eh bien ! restent les officiers.

— C'est juste, dit le connétable, j'oubliais les officiers, moi. Eh bien ! combien leur donnerez-vous aux officiers?

— Je pense, dit le Vert-Chevalier, craignant sans doute que Caverley ne fît quelque estimation au-dessous de sa valeur, je pense que ces braves gens, qui sont pour la plupart des hommes exercés et prudens, valent bien cinq écus d'or par tête ; songez qu'ils ont, presque tous, varlets, écuyers et cousteliers, de plus trois chevaux.

— Peste ! dit Bertrand, voilà des officiers mieux servis que ceux du roi mon maître.

— Nous tenons à cela, dit Caverley.

— Et vous dites cinq écus d'or par chaque homme !

— Ce qui est le plus bas prix que l'on puisse, à mon avis, réclamer pour eux. J'allais en demander six, moi, mais puisque le Vert-Chevalier a fait un prix, je ne le démentirai point et je passerai par ce qu'il a dit.

Bertrand les regarda et se crut encore une fois aux prises avec ces hommes juifs chez lesquels son maître l'avait parfois envoyé négocier de petits emprunts.

— Coquins maudits, pensa-t-il en prenant son plus gracieux sourire, comme je vous ferais brancher tous si j'étais le plus fort !

Puis tout haut :

— Messieurs, je viens de réfléchir, comme vous l'avez vu, à votre demande, puisque j'ai tardé un instant à vous répondre, et le prix de cinq écus d'or par officier ne me paraît point exagéré.

— Ah ! ah ! fit le Vert-Chevalier, étonné de la facilité de Duguesclin.

— Et combien avez-vous d'officiers? demanda messire Bertrand.

Caverley leva le nez en l'air, puis regarda ses amis, et tous se parlèrent de nouveau des yeux.

— Moi, j'en ai mille, dit Caverley.

Il doublait le chiffre.

— Moi, huit cents, dit le Vert-Chevalier.

Il doublait, comme son collègue.

— Moi, mille, dit Claude l'Ecorcheur.

Celui-là triplait.

Les autres imitèrent ce généreux exemple, et la somme des officiers fut portée à quatre mille.

— Voici un officier pour onze soldats, dit Duguesclin avec admiration. Jarni Dieu ! quelle magnifique armée cela va faire, et quelle discipline il doit y avoir là dedans.

— Oui, dit modestement Caverley, le fait est que c'est assez bien mené.

— Cela nous fait donc vingt mille écus, dit Bertrand.

— D'or, fit observer le Vert-Chevalier.

— Pardieu ! reprit le connétable, vingt mille écus d'or, disons-nous ; lesquels, joints aux cinquante mille accordés, font juste soixante-dix mille.

— Le fait est que c'est le compte, à un carolus près, dit le Vert-Chevalier, qui admirait la facilité avec laquelle le connétable additionnait.

— Mais... reprit Caverley.

Bertrand ne lui laissa pas le temps d'achever sa phrase.

— Mais, dit-il, je comprends, nous oublions les chefs.

Caverley ouvrit de grands yeux. Non seulement Bertrand faisait droit à ses objections, mais il allait au-devant.

— Vous vous oubliez vous-mêmes, continua-t-il ; noble désintéressement ! mais je ne vous oubliais pas, moi, messieurs. Or çà, comptons. Vous êtes dix chefs, n'est-ce pas?

Les aventuriers comptèrent après Duguesclin. Ils avaient bonne envie d'en trouver vingt, mais il n'y avait pas moyen.

— Dix chefs, répétèrent-ils.

Caverley, le Vert-Chevalier et Claude l'Eçorcheur se remirent à chercher au plafond.

— Ce qui fait, reprit le connétable, à trois mille écus d'or par chef, trente mille écus d'or, n'est-ce pas?

A ces mots, éblouis, suffoqués, éperdus par tant de munificence, les chefs se levèrent, et aussi heureux de la somme énorme à laquelle ils étaient évalués que de l'évaluation faite de leur mérite, laquelle les faisait trois mille fois supérieurs à leurs soldats, ils levèrent leurs gigantesques épées, firent voler les casques en l'air et hurlèrent plutôt qu'ils ne crièrent

— Noël ! Noël ! Montjoie et liesse au bon connétable !

— Ah ! brigands ! murmura celui-ci en baissant hypocritement les yeux, comme si les acclamations des aventuriers lui allaient au cœur, je vous mènerai avec l'aide du Seigneur et de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, en un lieu d'où pas un de vous ne reviendra.

Puis tout haut :

— Total, cent mille écus d'or, au moyen desquels nous arriverons au solde de tous nos comptes.

— Noël ! Noël ! répétèrent les aventuriers au comble de l'enthousiasme.

— Maintenant, messieurs, dit Duguesclin, vous avez ma parole de chevalier que la somme vous sera comptée avant d'entrer en campagne. Seulement, vous comprenez, vous ne l'aurez pas tout de suite ; je ne porte pas avec moi le trésor royal.

— C'est juste, dirent les chefs encore trop joyeux pour être déjà bien exigeans.

— Vous faites donc crédit au roi de France, messieurs, sur la parole de son connétable, c'est convenu ; et, dit-il, relevant la tête avec son grand air qui faisait trembler les plus braves, la parole est bonne : mais en loyaux soldats, nous allons partir, et si, au moment d'entrer en Espagne, l'argent n'est point arrivé, eh bien, messieurs, vous aurez deux garanties : votre liberté d'abord que je vous rends, et un prisonnier qui vaut bien cent mille écus d'or.

— Lequel? demanda Caverley.

— Moi donc, jarni Dieu ! répondit Duguesclin, tout pauvre que je suis. Car, lorsque les femmes de mon pays devraient filer nuit et jour pour me faire cent mille écus de rançon, je vous promets, moi, que la rançon serait faite.

— C'est dit, répliquèrent d'une voix commune les aventuriers ; et ils touchèrent tous la main du connétable en signe d'alliance.

— Quand partons-nous? demanda le Vert-Chevalier.

— Tout de suite si vous voulez, messieurs.

— Tout de suite, répéta Hugues. En effet, messieurs, puisqu'il n'y a plus à tondre ici, j'aime mieux que nous soyons promptement ailleurs.

Chacun courut aussitôt à son poste et fit élever sa bannière au-dessus de sa tente ; les tambours battirent, et un immense mouvement se fit par tout le camp, et l'on vit affluer de nouveau vers les tentes principales ces soldats qui étaient accourus à l'arrivée de Duguesclin, puis, semblables aux flots de la marée, s'en étaient retournés au large.

Deux heures après, les tentes étaient abattues et les bêtes de somme ployaient sous le fardeau ; les chevaux hennissaient, et les lances se groupaient aux rayons du soleil qui en faisaient jaillir de larges éclairs.

Cependant, on voyait fuir sur les deux bords de la rivière les paysans longtemps en esclavage, et qui, rendus un peu tardivement à la liberté, ramenaient à leurs chaumières désertes leurs femmes et leurs meubles un peu endommagés.

Vers midi, l'armée se mit en marche, descendant la Saône, et formant deux colonnes dont chacune suivait une rive. On eût dit une de ces migrations de barbares qui allaient accomplir une de ces missions terribles auxquelles le Seigneur les avaient destinés sur les pas d'un de ces fléaux de Dieu que l'on nommait Alaric, Genseric ou Attila.

Et cependant, celui sur les pas duquel ils marchaient était le bon connétable Bertrand Duguesclin, qui, derrière sa bannière, pensif, la tête baissée entre ses larges épaules, se disait en cheminant au pas de son robuste cheval :

— Cela va bien, pourvu que cela dure. Mais l'argent, où l'aurai-je, et si je ne l'ai pas, comment le roi assemblera-t-il une armée assez forte pour fermer le retour à ces brigands qui redescendront des Pyrénées plus affamés que jamais?

Abîmé dans ces pensées lugubres, le bon chevalier allait toujours, se retournant de temps en temps pour voir rouler autour de lui les flots bigarrés et bruyans de cette multitude, et sa cervelle ingénieuse travaillait à elle seule plus que les cinquante mille cerveaux des aventuriers.

Et Dieu sait cependant ce que chacun d'eux rêvait, se croyant déjà pour son compte maître et seigneur de l'Inde ; rêves d'autant plus exagérés que la contrée était encore à peu près inconnue.

Tout à coup, au moment où le soleil glissait sous la dernière lame orange des nuages de l'horizon, les chefs, qui marchaient derrière le bon chevalier et qui commençaient à s'étonner de sa taciturnité, le virent relever la tête, secouer ses épaules comme un vainqueur, et on l'entendit crier à ses valets

— Hola Jacelard ! holà Berniquet ! un coup de vin, et du meilleur que vous ayez dans vos équipages.

Puis il murmura dans sa visière :

— Par Notre-Dame d'Auray ! je crois que je tiens les cent mille écus, et cela, sans faire tort en aucune chose au bon roi Charles.

Puis, se retournant vers les chefs des aventuriers, qui n'avaient pas été sans inquiétude en voyant depuis le milieu de la journée le connétable si soucieux :

— Jarni Dieu ! messieurs, dit-il de sa voix sonore, si nous trinquions un petit coup ?

C'était un appel auquel les aventuriers n'avaient garde de manquer ; aussi accoururent-ils, et vida-t-on de ce coup un joli broc de vin de Chalon à la santé du roi de France.

XXI

OU L'ON VERRA UN PAPE PAYER SES FRAIS D'EXCOMMUNICATION

L'armée marchait toujours.

Comme tout chemin mène à Rome, à plus forte raison le chemin d'Avignon mène en Espagne.

Les aventuriers suivaient donc avec confiance le chemin d'Avignon.

C'est là que tenait sa cour le pape Urbain V, qui, bénédictin d'abord, puis abbé de Saint-Germain d'Auxerre et prieur de Saint-Victor de Marseille, avait été élu pape sous la condition qu'il ne troublerait en rien dans leur béatitude terrestre les cardinaux et les princes romains, condition qu'il s'était empressé de suivre aussitôt son élection, dans toute sa bénigne rigidité, et grâce à laquelle il comptait se faire des droits à mourir le plus tard possible en odeur de sainteté, ce à quoi il réussit.

On se rappelle que le successeur de saint Pierre avait été touché des plaintes du roi de France à l'endroit des Grandes compagnies, et qu'il avait excommunié ces Grandes compagnies, chef-d'œuvre de politique dont le roi Charles V, dans son intelligente prévision de l'avenir, avait fait sentir à Duguesclin le côté désagréable, ce qui, depuis l'entrevue du prince avec son connétable, avait laissé dans l'esprit de ce dernier un vif désir de remettre les choses dans leur état normal.

Or, cette idée illuminatrice qui était venue à Bertrand sur la grande route de Chalon à Lyon, par ce beau coucher de soleil dont nous n'avons dit qu'un seul mot, préoccupé que nous étions nous-même par la taciturnité du bon connétable, c'était d'aller avec ses cinquante mille aventuriers, plus ou moins, comme avait dit Caverley, rendre une visite au pape Urbain V.

Cela tombait d'autant mieux qu'à mesure que les aventuriers s'approchaient des États de ce pontife, à qui, quelque inoffensive qu'eût été l'excommunication, ils n'en avaient pas moins gardé rancune, ils sentaient se réveiller leurs instincts belliqueux et féroces.

Il y avait aussi, en vérité, trop de temps qu'ils étaient sages.

Quand on fut arrivé à deux lieues de la ville, Bertrand ordonna une halte, rassembla les chefs et leur commanda d'élargir le front de leur troupe de manière à ce qu'un front imposant ceignît la ville, en formant un arc immense dont le fleuve serait la corde.

Puis, montant à cheval avec une douzaine d'hommes d'armes et de cavaliers français qui formaient sa suite, il alla se présenter à la porte de Vaucluse, demandant à parler au souverain pontife.

Urbain sentant venir cette foule de brigands comme on voit venir une inondation, avait réuni son armée, composée de deux ou trois mille hommes, et connaissant toute la valeur de son arme principale, il se disposait à appliquer un coup suprême des clefs de saint Pierre sur la tête des aventuriers.

Mais, il faut le dire, le fond de sa pensée était que les brigands, éperdus de leur excommunication, venaient lui demander grâce et lui offrir de racheter leurs péchés par quelque nouvelle croisade, se fiant à leur nombre et à leur force pour faire valoir l'humilité de leur soumission.

Il vit accourir le connétable avec un empressement qui le surprit beaucoup. Justement en ce moment même il dînait sur sa terrasse, tout ombragée d'orangers et de lauriers roses, en compagnie de son frère le chanoine Angélo Grinvald, promu par lui à l'évêché d'Avignon, l'un des principaux sièges de la chrétienté.

— Vous, messire Bertrand Duguesclin ! s'écria le pape. Vous ! êtes-vous donc avec cette armée qui nous arrive tout à coup sans que nous sachions d'où elle vient et pour quelle chose elle vient ?

— Hélas ! très saint-père, hélas ! je la commande, dit le connétable en s'agenouillant.

— Alors, je respire, dit le pape.

— Oh ! oh ! moi aussi, ajouta Angélo en dilatant sa poitrine par un large et joyeux soupir.

— Vous respirez, très saint-père ? dit Bertrand.

Et il poussa à son tour un soupir triste et pénible comme s'il eût hérité de l'oppression pontificale.

— Et pourquoi respirez-vous ? continua-t-il.

— Je respire parce que je connais leurs intentions.

— Je ne crois pas, dit Bertrand.

— Avec un chef comme vous, connétable, avec un homme qui respecte l'Eglise.

— Oui, très saint-père, oui, je respecte l'Eglise, dit le connétable.

— Et donc ! cher fils, soyez le bienvenu alors. Mais que me veut cette armée, voyons ?

— Avant tout, dit Bertrand, éludant la question et retardant l'explication autant qu'il est en son pouvoir, avant tout, Votre Sainteté apprendra avec plaisir, je n'en doute pas, qu'il s'agit d'une rude guerre contre les Infidèles.

Urbain V jeta à son frère un coup d'œil qui voulait dire :

— Eh bien ! je me suis trompé !

Puis, satisfait de cette nouvelle preuve de cette infaillibilité qu'il venait de se donner à lui-même, il se retourna vers le connétable.

— Contre les Infidèles, mon fils ? dit il avec onction.

— Oui, très saint-père.

— Et contre lesquels, mon fils ?

— Contre les Mores d'Espagne.

— C'est une salutaire pensée, connétable, et digne d'un héros chrétien, car je présume que c'est vous qui l'avez eue.

— Moi, et le bon roi Charles V, très saint-père, répondit Bertrand.

— Vous en partagerez la gloire, et Dieu saura faire la part de la tête qui l'a conçue et du bras qui l'a exécutée. Ainsi votre but...

— Notre but, et Dieu permette qu'il soit atteint ! notre but est de les exterminer, très saint-père, et de consacrer la majeure partie de leurs dépouilles à la glorification de la religion catholique.

— Mon fils, embrassez-moi, dit Urbain V, touché jusqu'au cœur, et pénétré d'admiration pour la vaillante épée qui se mettait ainsi au service de l'Eglise.

Bertrand récusa un si grand honneur et se contenta de baiser la main de Sa Sainteté

— Mais, reprit le connétable après une pause d'un instant, vous ne l'ignorez pas, très saint-père, ces soldats que je commande, et qui vont à un pèlerinage si héroïque, ces soldats sont les mêmes que Sa Sainteté a cru devoir excommunier il n'y a pas longtemps.

— J'avais raison en ce temps-là, mon fils, et je crois même qu'en ce temps-là vous avez été de mon avis.

— Votre Sainteté a toujours raison, dit Bertrand, éludant l'apostrophe ; mais enfin, ils sont excommuniés, et je ne vous cacherai pas, très saint-père, que cela fait un détestable effet à l'égard des gens qui vont combattre pour la religion chrétienne.

— Mon fils, dit Urbain en vidant lentement son verre rempli d'un Monte-Pulciano doré qu'il affectionnait par-dessus tous les vins, et par-dessus même ceux qui poussent sur les coteaux du beau fleuve dont les eaux baignent les murs de sa capitale ; mon fils, l'Eglise, telle que je la veux, n'est pas, vous le savez bien, intolérante ni implacable : à tout péché miséricorde, surtout quand le pécheur se repent avec sincérité, et si vous, un des piliers de la foi, vous vous portez garant de leur retour à l'orthodoxie.

— Oh ! certes oui, très saint-père.

— Alors, dit Urbain, je révoquerai l'anathème et je consentirai à laisser peser sur eux seulement une partie du poids de ma colère, pleine d'indulgence, comme vous le voyez, mon fils, continua le pape en souriant.

Bertrand se mordit les lèvres en songeant à quel point Sa Sainteté s'enfonçait de plus en plus dans l'erreur.

Urbain continua avec une voix pleine de mansuétude, et qui cependant n'était pas exempte de cette fermeté qui sied bien à celui qui pardonne, mais qui, tout en pardonnant, sait la gravité de l'offense qu'il veut bien oublier.

— Vous comprenez, mon cher fils, ces gens-là ont amassé des richesses impies, et, comme le dit l'Ecclésiaste :

Omne malum in pravo fenore.

— Je ne sais point l'hébreu, très saint-père, répondit Bertrand avec humilité.

— Aussi vous parlais-je en simple langue latine, mon fils, répondit en souriant Urbain V ; mais j'oubliais que les guerriers ne sont pas des bénédictins. Voici donc la traduction des paroles que je vous ai dites, et qui, vous le verrez, s'adaptent merveilleusement à la situation.

« Toute calamité est contenue dans un bien mal acquis. »

— Que c'est beau ! dit Duguesclin, souriant dans sa barbe épaisse du tour que le proverbe allait peut-être jouer à Sa Sainteté.

— Donc, continua Urbain, j'ai bien décidé, et cela par égard pour vous, mon fils, pour vous seul, je le jure, que ces mécréans, car ce sont des mécréans, croyez-moi, bien qu'ils se repentent, que ces mécréans, dis-je, souffriraient une dîme sur leurs biens, et moyennant ce dommage, seraient relevés de leur excommunication. Maintenant, vous le voyez, quoique j'agisse spontanément et sans même être pressé par vous, vantez-leur bien la faveur que je leur fais, cher fils, car elle est immense.

— Elle est immense, en effet, répondit Bertrand agenouillé, et je doute qu'ils la reconnaissent comme elle mérite de l'être.

— N'est-ce pas ? reprit Urbain. Eh bien ! voyons, mon fils, à quelle somme allons-nous fixer la dîme du rachat ? Et Urbain se tourna, comme pour l'interroger sur cette délicate et grave question, vers son frère, qui apprenait là mollement son métier de pape futur.

— Très saint-père, répondit Angélo en se renversant dans son fauteuil et en secouant la tête, il faudra bien de l'or temporel pour compenser la douleur de vos foudres spirituelles.

— Sans doute, sans doute, reprit Urbain, mais nous sommes clément, et il faut le dire, tout nous invite à la clémence. Le ciel est si beau dans ce pays d'Avignon, l'air est si pur quand le mistral veut bien laisser oublier qu'il existe dans les cavernes du mont Ventoux, que tous ces bienfaits du Seigneur annoncent aux hommes la miséricorde et la fraternité. Oui, ajouta le pape, en tendant une coupe d'or à un jeune page vêtu de blanc, qui la remplit aussitôt, oui, les hommes sont bien décidément frères.

— Permettez, très saint-père, dit alors Bertrand, j'ai oublié de dire à votre sainteté en quelle qualité j'étais venu ici. Je suis venu en qualité d'ambassadeur de ces braves gens dont il s'agit.

— Et comme tel, vous nous demandez notre indulgence, n'est-ce pas ?

— D'abord, oui, très saint-père, votre indulgence est toujours une excellente chose pour nous autres pauvres soldats, qui pouvons être tués d'un moment à l'autre.

— Oh ! cette indulgence-là, vous l'avez, mon fils. Nous voulions parler de notre miséricorde, ou de notre pardon, si vous l'aimez mieux.

— Nous y comptons bien aussi, très saint-père.

— Oui ; mais vous savez à quelles conditions nous pouvons vous l'accorder.

— Hélas ! reprit Duguesclin, condition inacceptable, souverain pontife ; car Votre Sainteté oublie ce que l'armée va faire en Espagne.

— Ce qu'elle va faire en Espagne !...

— Oui, très saint-père, je croyais vous avoir dit qu'elle allait combattre pour l'Eglise chrétienne.

— Eh bien ?

— Eh bien ! elle a droit, partant pour cette mission sainte, non seulement à tout pardon et à toute indulgence de Votre Sainteté, mais encore à son aide.

— Mon aide ! messire Bertrand, répondit Urbain, qui commençait à prendre une certaine inquiétude ; qu'entendez-vous par ces paroles, mon fils ?

— J'entends, très saint-père, que le siège apostolique est généreux, qu'il est riche, que la propagation de la foi lui sert beaucoup, et qu'il peut payer pour son intérêt.

— Çà, que dites-vous là, messire Bertrand ? interrompit Urbain, se soulevant sur son fauteuil avec une colère mal dissimulée.

— Sa Sainteté m'a parfaitement compris, je le vois, répliqua le connétable en se relevant et en brossant ses genoux.

— Non pas, s'écria le pape, qui, au contraire, tenait à ne pas comprendre, non pas, expliquez-vous.

— Voici très saint-père : les illustres soldats, un peu mécréans, c'est vrai, mais fort repentans, que vous voyez d'ici, nombreux comme les feuilles des forêts et comme les sables de la mer, — la comparaison est tirée des livres saints, — je crois, — les illustres soldats que vous voyez d'ici, dis-je, sous les ordres du seigneur Hugues de Caverley, du Chevalier-Vert, de Claude l'Ecorcheur, du Bègue de Vilaine, d'Olivier de Mauny et autres valeureux chevaliers, attendent de Votre Sainteté un subside pour entrer en campagne. Le roi de France a promis cent mille écus d'or ; c'est un prince très chrétien, et qui mérite d'être canonisé certainement, ni plus ni moins qu'un pape. Or, Votre Sainteté, qui est la clef de voûte de la chrétienté, pourra bien donner deux cent mille écus, par exemple.

Urbain fit un nouveau bond sur son fauteuil. Mais cette élasticité dans les muscles du saint-père, élasticité qui ne pouvait venir que d'une surexcitation nerveuse, ne déconcerta point Bertrand, qui resta dans la même attitude respectueuse, mais ferme.

— Messire, dit Sa Sainteté, je vois qu'on se gâte dans la société des brigandeaux, et certaines gens que je ne nommerai pas, et qui ont joui jusqu'à présent des faveurs du saint-siège, eussent été mieux payés selon leur mérite, à ce qu'il me semble, s'ils en eussent subi les rigueurs.

Ce mot terrible, dont le pape attendait un grand effet, laissa, au grand étonnement d'Urbain V, le connétable impassible.

— J'ai, continua le saint-père, six mille soldats.

Bertrand remarqua à part lui qu'Urbain V mentait juste de moitié comme Hugues de Caverley et le Vert-Chevalier, ce qui lui parut, malgré l'urgence de la situation, un peu bien hasardé pour un pape.

— J'ai six mille soldats dans Avignon, et trente mille habitans en état de porter les armes.

Cette fois, Urbain ne mentait que d'un tiers.

— En état de porter les armes, la ville est fortifiée, et puis n'y eût-il ni remparts, ni fossés, ni piques, j'ai la tiare de saint Pierre au front, et j'arrêterai seul, avec l'invocation de Dieu, des barbares moins courageux que n'étaient les soldats d'Attila que le pape Léon arrêta devant Rome.

— Eh ! très saint-père, réfléchissez-y. Les armes spirituelles et temporelles réussissent mal aux vicaires du Christ contre les rois de France, qui sont les fils aînés de l'Eglise. Témoin votre prédécesseur Boniface VIII, qui reçut, Dieu me garde d'excuser une pareille audace ! qui reçut, dis-je, un soufflet de Colona, et qui mourut en prison après s'être dévoré les poings. Vous voyez déjà à quoi l'excommunication vous a servi, puisque ceux que vous avez excommuniés, au lieu de fuir et de se disperser, se sont réunis au contraire pour vous venir demander pardon à main armée. Quant aux armes temporelles, c'est bien peu de chose que six mille soldats et vingt mille bourgeois inhabiles ; en tout vingt-six mille hommes, et encore en comptant chaque bourgeois comme un homme, contre cinquante mille guerriers éprouvés, ne craignant ni Dieu ni diable, et beaucoup plus habitués aux papes que ne l'étaient les soldats d'Attila, qui voyaient un pape pour la première fois ; c'est à ce dernier point surtout que je supplie Sa Sainteté de penser avant qu'elle ne se présente aux aventuriers.

— Ils oseraient ! s'écria Urbain l'œil étincelant de colère.

— Saint-père, je ne sais ni si ils oseraient, ni ce qu'ils oseraient ; mais ce sont des gaillards bien hardis.

— L'oint du Seigneur ! les malheureux !... des chrétiens !...

— Permettez, permettez, très saint-père ; ce ne sont point des chrétiens, ce sont des excommuniés... Que voulez-vous qu'ils ménagent, ces gens-là ?... Ah ! s'ils n'étaient pas excommuniés, ce serait autre chose : ils pourraient craindre l'excommunication ; mais maintenant ils ne craignent rien.

Plus l'argument était fort, plus croissait la colère du pape ; il se leva tout à coup et marcha vers Bertrand.

— Vous qui me donnez cet avis étrange, lui dit-il, vous vous croyez donc bien en sûreté ici !

— Moi, dit Bertrand avec une tranquillité qui eût démoralisé saint Pierre lui-même, je suis bien plus en sûreté ici que Votre Sainteté elle-même ; car en admettant, ce que je ne suppose pas, qu'il m'arrive quelque malheur, je puis répondre d'avance qu'il ne resterait pas pierre sur pierre de la bonne ville d'Avignon, ni du magnifique palais que vous venez de faire bâtir, si solide qu'il soit. Oh ! ce sont de fiers démolisseurs que ces coquins-là, et qui vous émiettent une forteresse en aussi peu de temps qu'il en faudrait à une armée régulière pour renverser une bicoque ; puis ils ne se borneraient point là : après avoir passé de la ville au château, ils passeraient du château à la garnison, et de la garnison aux bourgeois, et il ne resterait pas os sur os de vos trente mille hommes, ce qui ferait bien des âmes perdues par la faute de Votre Sainteté ; aussi, sachant combien Votre Sainteté est prudente, je me trouve plus en sûreté ici que dans mon camp.

— Eh bien ! s'écria le pape furieux et rongeant le frein que lui mettait le connétable ; eh bien ! je persiste : j'attendrai.

— En vérité, très saint-père, dit Bertrand, je vous jure ma foi de gentilhomme que je ne reconnais pas Votre Sainteté à ce refus ; j'étais convaincu, moi, je me trompais à ce que je vois, j'étais convaincu que Votre Sainteté irait audevant du sacrifice que la foi lui commande, et que, suivant l'exemple donné par le bon roi Charles V, les deux cent mille écus seraient offerts par le saint siége apostolique. Croyez-moi, très saint-père, ajouta le connétable en

prenant un air très peiné, c'est bien douloureux pour un bon chrétien comme moi, de voir le premier prince de l'Église refuser son assistance à une pieuse entreprise comme celle que nous poursuivons. Jamais ces dignes chefs ne voudront le croire.

Et saluant plus humblement que jamais Urbain V, stupéfait de l'événement inattendu auquel il allait falloir faire face, le connétable sortit presque à reculons de la terrasse, descendit l'escalier, et retrouvant à la porte du palais sa suite, qui commençait à n'être pas sans inquiétude sur son compte, il reprit le chemin du camp.

XXII

COMMENT MONSEIGNEUR LE LÉGAT VINT AU CAMP DES AVENTURIERS, ET COMMENT IL Y FUT REÇU

Duguesclin, de retour au camp, commença de comprendre qu'il éprouverait de grandes difficultés à mettre à exécution le beau plan qu'il avait conçu, et qui était destiné à atteindre trois grands résultats : payer les aventuriers, subvenir aux frais de la campagne, et aider le roi à finir l'hôtel Saint-Paul, pour peu que le pape Urbain demeurât dans les dispositions où il l'avait trouvé.

L'Église est opiniâtre. Charles V était scrupuleux. Il ne fallait pas se brouiller avec son maître sous prétexte de le servir ; il ne fallait pas, au commencement d'une campagne, donner prise aux superstitions qui, dès les premiers revers que l'on essuierait, ne manqueraient pas d'attribuer ces revers à l'irréligion du général et aux prières vengeresses du souverain pontife.

Mais Duguesclin était Breton, c'est-à-dire plus entêté à lui seul que tous les papes passés et à venir. Il avait d'ailleurs, pour justifier son entêtement, la nécessité, cette inflexible déesse que l'antiquité a représentée un coin de fer à la main.

Il résolut donc de poursuivre son dessein, quitte à prendre ensuite conseil des circonstances et à poursuivre ou s'arrêter selon le mode dans lequel les circonstances se dérouleraient.

En conséquence, il fit armer ses gens, commanda ses chariots, ordonna que ses Bretons, arrivés deux jours auparavant, sous la conduite d'Olivier de Mauny et du Bègue de Vilaine, se dirigeraient vers Villeneuve, si bien que du haut de sa terrasse qu'il n'avait point quittée, le saint-père vit le grand cordon bleuâtre se dérouler comme un serpent d'azur, auquel le soleil couchant jetait à différentes parties de ses spirales un reflet plus chaud que l'or et plus sinistre que les éclairs de l'anathème papal.

Urbain V était presque aussi bon général qu'excellent moine. Il n'eut pas besoin d'appeler son capitaine général pour comprendre que ce serpent n'avait qu'un pas à faire pour enfermer Avignon dans sa courbe.

— Oh ! oh ! dit-il à son légat, en suivant d'un œil inquiet cette manœuvre, ils deviennent bien insolens, ce me semble.

Et voulant voir si les Grandes compagnies et les chefs de ces Grandes compagnies étaient aussi courroucés que l'avait dit Duguesclin, le pape Urbain V, sans autre plan que de s'assurer de l'état de leur esprit, envoya son légat au général en chef.

Le légat n'avait point assisté à l'entretien qui avait eu lieu entre lui et Duguesclin. Il ignorait donc que Duguesclin réclamât autre chose qu'un adoucissement à l'excommunication lancée contre les Grandes compagnies, ignorance qui lui donnait cette conviction qu'il en serait quitte avec quelques indulgences et quelques bénédictions.

Il partit donc, monté sur sa mule et accompagné du pâle sacristain, son acolyte.

Nous l'avons dit, le légat n'était prévenu de rien. Le pape avait jugé que communiquer ses craintes à un ambassadeur, c'est diminuer la confiance qu'il devait avoir dans la puissance de son maître. Aussi vit-on le légat s'avancer radieusement superbe entre la ville et le camp jouissant par avance des génuflexions et des signes de croix qui allaient l'accueillir à son entrée !

Mais Duguesclin, en diplomate habile, avait placé à la garde du camp les Anglais, gens peu zélés pour les intérêts du pape, avec lequel, depuis plus de cent ans déjà, ils étaient en discussion, et il avait eu de plus la précaution de causer avec eux pour leur faire une opinion selon ses vues.

— Veillez bien, camarades, avait-il dit à son retour au camp. Il serait possible que Sa Sainteté nous envoyât quelques compagnies de ses hommes d'armes. Je viens d'avoir un petit démêlé avec Sa Sainteté à cause de certaine politesse que, selon moi, il nous devait en échange de la fameuse excommunication qu'il a lancée sur nous. Je dis sur nous, car du moment où vous êtes devenus mes soldats, je me regarde comme excommunié aussi et voué à l'enfer ni plus ni moins que vous. Or, Sa Sainteté est incroyable, foi de connétable ! Sa Sainteté nous refuse cette politesse...

A cette péroraison inattendue, les Anglais frémirent comme des dogues dont le maître s'amuse à exercer la colère.

— Bien ! bien ! dirent-ils, que le pape se frotte à nous, et il verra qu'il a affaire à de véritables excommuniés !

Duguesclin, à cette réponse, les avait jugés suffisamment instruits, et était passé dans le camp des Français.

— Mes amis, avait-il dit, il serait possible que vous vissiez venir quelque envoyé du pape. Le souverain pontife, — croyez-vous cela ? — le souverain pontife, à qui nous avons donné Avignon et le comtat, me refuse l'assistance que je lui demandais pour notre bon roi Charles V, et je vous avouerai, cela dût-il me faire tort dans votre esprit, que nous venons de nous quereller un peu. Dans cette querelle, que j'ai eu peut-être tort de soulever, votre conscience en jugera, dans cette querelle, le souverain pontife a eu la maladresse de me dire que si les armes spirituelles ne suffisaient pas, il aurait recours aux armes temporelles... Vous m'en voyez encore tout dépité !

Les Français, pour qui c'était déjà au quatorzième siècle, à ce qu'il paraît, une piètre renommée que celle des soldats du pape, se contentèrent de répondre par de grands éclats de rire au petit discours de Duguesclin.

— Bon ! dit le connétable, ceux-ci le hueront, et c'est toujours un bruit désagréable que celui des huées. A mes Bretons, maintenant ; pour ceux-là, ce sera plus difficile.

En effet, les Bretons, et surtout les Bretons de ce temps-là, gens dévots jusqu'à l'ascétisme, pouvaient craindre de se brouiller avec le souverain pontife.

Aussi Duguesclin, pour les prévenir tout d'abord en sa faveur, entra-t-il chez eux avec un visage complètement bouleversé. Ses soldats l'adoraient non seulement comme leur compatriote, mais encore comme leur père, car il n'était pas un seul d'entre eux qui ne connût le connétable personnellement par quelques services rendus, et beaucoup d'entre eux même avaient été sauvés par lui, soit de la captivité, soit de la mort, soit de la misère.

A la vue de ce visage qui indiquait, comme nous l'avons dit, une consternation profonde, les enfans de la vieille Armorique se pressèrent autour de leur héros.

— Oh ! mes enfans, s'écria Duguesclin, vous me voyez désespéré. Croiriez-vous que non seulement le pape maintient son excommunication contre les Grandes compagnies, mais encore qu'il l'étend à ceux qui se joignent à elles pour venger la mort de la sœur de notre bon roi Charles ? De sorte que nous, dignes et loyaux chrétiens, nous voilà devenus des mécréans, des chiens, des loups, à qui tout le monde peut courir sus. Le souverain pontife est fou, sur mon âme !

Les Bretons firent entendre un long murmure.

— Il faut dire aussi, continua Bertrand Duguesclin, qu'il est tout à fait mal conseillé. Par qui ? je l'ignore. Mais ce que je sais c'est qu'il nous menace de ses chevaliers italiens, et qu'en ce moment il est occupé, à quoi ? vous ne vous en douteriez pas ; à les couvrir d'indulgences pour qu'ils nous combattent.

Les Bretons rugirent.

— Et que lui demandais-je cependant, à notre saint-père : le droit de recevoir la communion catholique et la sépulture chrétienne. C'est bien le moins pour des gens qui vont combattre les infidèles. Maintenant, mes enfans, voilà où nous en sommes. Je l'ai quitté là-dessus. Je ne sais pas quel est votre avis, et je me crois aussi bon chrétien que personne ; mais je déclare que si notre saint-père Urbain V veut faire le roi terrestre avec nous, eh bien ! nous aviserons ; nous ne pouvons pas cependant nous laisser battre par ces papelins !

Les Bretons bondirent à ces mots avec une telle fureur que ce fut Duguesclin qui fut obligé de les calmer.

C'était en ce moment justement que le légat, sortant par la porte de Loulle, et prenant le pont de Bénézet, débouchait dans les premières enceintes du camp. Il était souriant de béatitude.

Les Anglais coururent aux palissades pour le voir, et se croisant les bras avec un flegme insolent :

— Oh ! oh ! dirent-ils, que nous veut cette mule !

Le sacristain pâlit de colère à cette insulte, et cependant, prenant ce ton paterne familier aux membres de l'Église :

— Celui-ci, dit-il, est le légat de Sa Sainteté.

— Oh ! firent les Anglais, où sont les sacs d'argent ? Est-ce que ta mule est de force à les porter ? Montrez-nous un peu cela ; voyons

— De l'argent ! de l'argent ! crièrent les autres d'une seule voix.

Le légat, stupéfait de cet accueil auquel il était loin de s'attendre, regarda le sacristain qui se signait de terreur.

Et ils continuèrent leur marche à travers les rangs des soldats qui répétaient sans fin :

— De l'argent ! de l'argent !

Pas un chef ne se montrait ; prévenu à l'avance par Duguesclin, chacun s'était retiré dans sa tente.

Les deux ambassadeurs traversèrent la première ligne qui, nous l'avons dit, était anglaise, et pénétrèrent jusqu'au camp des Français, lesquels, à l'aspect du légat, se précipitèrent au-devant de lui.

Le légat crut que c'était pour lui faire honneur et commençait à se rengorger, lorsqu'au lieu des humbles salutations auxquelles il s'attendait, il entendit éclater de tous les points de grands éclats de rire.

— Eh ! bonjour, monsieur le légat ! criait le soldat aussi railleur déjà au quatorzième siècle qu'il l'est de nos jours, est-ce que par hasard Sa Sainteté vous envoie à nous comme un échantillon de sa cavalerie ?

— Est-ce avec la mâchoire de la monture de son ambassadeur, disait un autre, que le saint-père compte nous passer au fil de l'épée ?

Et chacun, tout en frappant la croupe de la monture de l'ambassadeur à grands coups de houssine, de rire et de goguenarder avec un acharnement et un bruit qui faisaient plus de mal au légat que les réclamations pécuniaires des Anglais. Ceux-ci cependant ne l'avaient point abandonné tout à fait, et quelques-uns l'avaient suivi en criant de toute la force de leurs poumons :

— *Money ! Money !*

Ce qui, traduit en français, voulait dire : De l'argent ! de l'argent !

Le légat franchit aussi rapidement qu'il le put la seconde ligne.

Alors ce fut le tour des Bretons, mais ceux-ci plaisantaient encore moins que les autres. Ils vinrent au-devant du légat, les yeux étincelans et leurs gros poings serrés, criant de leurs voix formidables :

— Absolution ! absolution !

Et cela de telle sorte qu'au bout d'un quart d'heure, au milieu de tous les cris divers, il était impossible au légat de rien entendre au milieu de cet effroyable vacarme, semblable à celui des flots furieux, du tonnerre grondant, de la bise sifflante, et des galets refoulés en craquant sur la côte.

Le sacristain commença de perdre de son assurance et de trembler de tous ses membres. Il y avait déjà longtemps que la sueur coulait du front du légat et que cependant ses dents claquaient.

Donc, le légat pâlissant de plus en plus, et commençant à trouver insuffisantes les forces de sa mule, en croupe de laquelle plus d'un railleur français s'était élancé dans le chemin, demanda d'une voix timide :

— Les chefs, messieurs, les chefs ? qui donc de vous aurait la bonté de me conduire aux chefs ?

Ce fut alors seulement que Duguesclin, entendant cette voix lamentable, jugea qu'il était à propos d'intervenir.

Il perça la foule avec ses deux robustes épaules, qui faisaient onduler les hommes autour de lui, comme le poitrail du buffle fait onduler les herbes des savanes et les roseaux des marais Pontins.

— Ah ! ah ! c'est vous, monsieur le légat, un envoyé de notre saint-père, jarni Dieu ! quel honneur pour des excommuniés. Arrière ! soldats, arrière ! Ah ! monsieur le légat, veuillez donc entrer dans ma tente. Messieurs, s'écria-t-il d'une voix fort peu courroucée, qu'on respecte monsieur le légat, je vous en prie. Il nous apporte sans doute quelque bonne réponse de Sa Sainteté. Monsieur le légat, voulez-vous prendre ma main pour que je vous aide à descendre de votre mule ? Là, bien ! êtes-vous à terre ? C'est cela ; venez maintenant.

En effet, le légat ne se l'était pas fait dire à deux fois, et, saisissant la robuste main que lui tendait le chevalier breton, il avait sauté à terre et traversait la foule des soldats des trois nations accourus pour le voir, au milieu des contorsions d'épaules, de bouffissures, de rires et de commentaires qui faisaient dresser les cheveux sur la tête du sacristain, bien qu'il n'eût pas le don des langues, tant chez les mécréans le geste expressif suppléait à la parole.

— Quelle société ! murmurait le rat d'église, quelle société !

Une fois dans sa tente, Bertrand Duguesclin fit de grandes révérences au légat et lui demanda pardon pour ses soldats, en termes qui rendirent un peu de courage au triste ambassadeur.

Alors le légat se voyant à peu près hors de péril et sous la sauvegarde de l'honneur du connétable, rappela toute sa dignité et commença une harangue dont le sens était :

Que le pape avait quelquefois une absolution pour les rebelles, mais de l'argent pour personne.

Les autres personnes qui, selon le conseil de Duguesclin, étaient venues peu à peu et étaient entrées les unes après les autres, entendirent cette réponse et ne cachèrent point au légat qu'ils n'en étaient que médiocrement satisfaits.

— Alors, monsieur le légat, dit Duguesclin, je commence à croire que nous ne pourrons jamais faire d'honnêtes gens de nos soldats.

— Eh bien ! dit le légat, l'idée de la damnation éternelle, à laquelle d'un mot elle a condamné tant d'âmes, a touché Sa Sainteté ; attendu que parmi toutes ces âmes il peut y en avoir de moins coupables les unes que les autres, ou qui se repentent sincèrement. Sa Sainteté fera donc en votre faveur un miracle de clémence et de bonté.

— Ah ! ah ! firent les chefs, et lequel ? Voyons un peu le miracle.

— Sa Sainteté, répondit le légat, accordera ce miracle que vous désirez tant.

— Et puis après ? fit Bertrand.

— Eh ! mais, demanda le légat, qui n'avait point entendu parler d'autre chose à Sa Sainteté ? n'est-ce pas tout ?

— Mais non, dit Bertrand, mais non, il s'en faut de beaucoup. Il y a encore la question d'argent

— Le pape ne m'en a point parlé, et j'ignore complètement cette question, dit le légat.

— Je croyais, reprit le connétable, que les Anglais vous en avaient touché deux mots. Je les ai entendus crier : *Money ! money !* cela veut dire : de l'argent ! de l'argent !

— Le saint-père n'en a pas Les coffres sont vides.

Duguesclin se tourna vers les chefs comme pour leur demander si c'était là une réponse suffisante.

Les chefs haussèrent les épaules de pitié.

— Que disent ces messieurs ? demanda le légat inquiet.

— Ils disent que le saint-père n'a qu'à faire comme eux.

— Quand cela ?

— Quand leurs coffres sont vides.

— Et que font-ils ?

— Ils les remplissent.

Et Duguesclin se leva.

Le légat comprit que l'audience était terminée. Une légère rougeur venait de monter aux pommettes brunies du connétable.

Le légat enfourcha sa mule et se prépara à regagner Avignon, dans la compagnie de son sacristain de plus en plus épouvanté.

— Attendez, attendez, dit Duguesclin ; attendez, monseigneur. Ne vous en allez pas comme cela, tout seul, vous pourriez être écharpé en chemin, et jarni Dieu ! cela me contrarierait.

Le légat fit un soubresaut qui témoignait que si Duguesclin n'avait pas cru à ses paroles, il croyait, lui, aux paroles de Duguesclin.

En effet, le connétable, marchant à côté de la mule que le sacristain conduisait par la bride, reconduisit le légat jusqu'aux limites du camp, sans rien dire lui-même ; mais accompagné de frémissemens si éloquens, de froissemens d'armes si terribles et d'imprécations si menaçantes, que la sortie bien que protégée par le connétable parut au pauvre légat beaucoup plus effrayante encore que l'arrivée.

Aussi, une fois hors du camp, le légat donna-t-il du talon à sa mule, comme s'il eût craint que l'on ne voulût le rattraper.

XXIII

COMMENT SA SAINTETÉ LE PAPE URBAIN V SE DÉCIDA ENFIN A PAYER LA CROISADE ET A BÉNIR LES CROISÉS

Le malheureux fugitif n'était pas encore rentré dans Avignon, que Duguesclin, portant ses troupes en avant, achevait de fermer ce cercle terrible qui avait tant effrayé Urbain V, lorsqu'il l'avait vu se former du haut de la terrasse. Dans ce mouvement, Villeneuve-la-Begude et Gervasy furent enlevés sans résistance aucune, quoiqu'il y eût à Villeneuve une garnison de cinq ou six cents hommes.

Le connétable avait chargé Hugues de Caverley d'opérer le mouvement et de se loger dans ces villes. Il connaissait leur manière de préparer le gîte, et ne doutait pas de l'impression que ferait sur les Avignonnais ce commencement d'entrée en campagne

En effet, dès le même soir, les Avignonnais purent voir du haut de leurs murailles s'allumer de grands feux qui avaient quelquefois grand peine à prendre, mais qui finissaient toujours par flamber que c'était merveille. Peu à peu, en s'orientant et en reconnaissant les points près où brûlaient les flammes, ils reconnurent que c'étaient leurs

maisons qui brulaient et leurs oliviers qui servaient d'allumettes.

En même temps les Anglais changeaient leurs vins de Mâcon, de Tonnerre et de Beaune dont ils savouraient et pré les restes contre ceux de Rivesaltes, de l'Hermitage et de Saint-Peray qui leur parurent plus chauds et plus sucrés.

A la lueur de tous ces feux, qui ceignaient la ville et qui éclairaient les Anglais faisant leurs préparatifs nocturnes le pape assembla son conseil.

Les cardinaux furent bien divisés selon leur coutume et même plus encore que d'habitude. Beaucoup opinaient pour un redoublement de sévérité qui frappât non seulement les aventuriers mais encore la France d'une terreur salutaire.

Mais monsieur le légat, aux oreilles duquel retentissaient encore les différens cris de l'armée excommuniée, ne cacha point à Sa Sainteté et à son conseil l'impression qu'il en avait reçue.

Le sacristain, de son côté, faisait dans les cuisines du pape le récit des périls qu'il avait courus en compagnie de monseigneur le légat et auxquels ils n'étaient échappés tous deux que par leur héroïque contenance, qui avait imposé aux Anglais, aux Français et aux Bretons.

Pendant que le marmiton applaudissait au courage de l'enfant de chœur, les cardinaux écoutaient le récit du légat.

— Je suis prêt à donner ma vie pour le service de notre saint-père, disait celui-ci, car je déclare que j'en avais déjà fait le sacrifice, attendu qu'elle n'a jamais été si fort exposée que dans notre ambassade au camp. Je certifie aussi qu'à moins d'un ordre précis de Sa Sainteté, qui alors m'enverrait au martyre, martyre auquel je marcherais avec joie si je pouvais penser, mais je ne le pense pas, que la foi en reçût quelque encouragement, je ne retournerais pas auprès de ces furieux sans leur porter tout ce qu'ils demandent.

— On verra, on verra, dit le pape fort ému et surtout fort inquiet.

— Cependant, Votre Sainteté, dit un des cardinaux, nous voyons déjà, et très bien même.

— Que voyons-nous ? demanda Urbain.

— Nous voyons flamber une dizaine de maisons de campagne, parmi lesquelles je distingue parfaitement la mienne. Eh ! tenez, très saint-père, voilà justement en ce moment même le toit qui s'enfonce.

— Le fait est, dit Urbain, que les choses me paraissent en état d'urgence.

— Et moi, donc, très saint-père, moi qui ai dans mes caves la récolte de six ans. On dit que les mécréans ne se donnent même pas le temps de percer le tonneau, mais le défoncent pour boire à même.

— Moi, dit un troisième, de la bastide duquel la traînée de flammes s'approchait insensiblement, moi je suis d'avis qu'on envoie un ambassadeur au connétable pour le prier au nom de l'Eglise, de faire cesser à l'instant même les ravages que ses soldats font sur nos terres.

— Voulez-vous vous charger de cette mission, mon fils ? demanda le pape.

— Ce serait avec grand plaisir, Votre Sainteté, mais je suis bien mauvais orateur, et puis le connétable ne me connaît pas, et mieux vaudrait, je crois, lui envoyer une figure qu'il eût déjà vue.

Le pape se tourna vers le légat.

— Je demande le temps de dire mon *in manus*, répondit celui-ci.

— C'est juste, dit le pape.

— Mais dépêchez-vous ! s'écria le cardinal dont la maison allait brûler.

Le légat se leva, fit le signe de la croix et dit :

— Je suis prêt à marcher au martyre.

— Je vous bénis, dit le pape.

— Mais que leur dirai-je ?

— Qu'ils éteignent le feu et moi j'éteindrai ma colère ; qu'ils cessent de brûler et je cesserai de maudire.

Le légat secoua la tête en homme qui doute fort du succès de sa mission, mais il n'en envoya pas moins chercher son fidèle sacristain, lequel venait à peine d'achever le récit de son Iliade qu'il lui fallut, à sa grande terreur, entreprendre son Odyssée.

Tous deux partirent dans le même équipage que la première fois. Le pape voulut leur donner une escorte de papelins, mais les papelins refusèrent positivement, répondant qu'ils étaient engagés au service de Sa Sainteté pour traîner leurs pas en montant leur garde, mais non pour aller se commettre avec des excommuniés.

Force fut donc au légat de partir sans eux ; d'ailleurs il aimait presque autant cela, seul avec le sacristain il pouvait du moins compter sur sa faiblesse.

Cette fois le légat en approchant du camp se fit un visage épanoui ; il avait cueilli un olivier tout entier dont il se faisait un symbole de paix, et du plus loin qu'il aperçut les Anglais, il leur cria :

— Bonnes nouvelles ! bonnes nouvelles !

De sorte que les Anglais, qui ne comprenaient pas la langue, mais qui comprenaient le geste, ne le reçurent pas trop mal ; que les Français qui comprenaient parfaitement attendaient ; et que les Bretons, qui comprenaient à peu près, s'inclinèrent sur son passage.

Cette fois le retour au camp du légat ressemblait d'autant plus à un triomphe, qu'avec infiniment de bonne volonté on pouvait prendre les incendies pour des feux de joie.

Mais quand il fallut annoncer à Duguesclin qu'il revenait sans apporter autre chose que ce qu'il avait promis à son premier voyage, c'est-à-dire le pardon, ce fut les larmes aux yeux que le pauvre ambassadeur s'acquitta de son ambassade.

D'autant plus que lorsqu'il eut fini, Duguesclin le regarda d'un air qui voulait dire :

— Et vous avez osé revenir pour me faire une pareille proposition ?

Aussi sans hésiter davantage, le légat cria-t-il :

— Sauvez-moi la vie, monsieur le connétable, sauvez-moi la vie ; car à coup sûr, quand vos soldats vont savoir que je suis venu les mains vides, moi qui leur ai annoncé de bonnes nouvelles, ils me tueront.

— Hum ! fit Duguesclin, je ne dirais pas non, monseigneur.

— Hélas ! hélas ! dit le légat, je l'avais bien annoncé à Sa Sainteté qu'elle m'envoyait au martyre.

— Je vous avoue, dit le connétable, que ce ne sont point des hommes, mais des loups-garous. L'excommunication leur a fait un effet qui m'étonne moi-même. Je leur croyais le cuir plus dur, et en vérité si d'ici à demain ils n'ont pas deux ou trois écus d'or à mettre chacun sur la brûlure que la foudre leur a faite, je ne réponds plus de rien, et demain ils sont capables de brûler Avignon, et dans Avignon, j'ai horreur de le dire, les cardinaux, et avec les cardinaux, j'en frissonne, le pape lui-même.

— Mais moi, dit le légat, vous comprenez, monsieur le connétable, qu'il faut que je leur porte cette réponse, afin qu'ils prennent une décision qui prévienne de si grands malheurs, et pour qu'ils connaissent cette réponse et prennent cette décision, il faut que j'arrive sain et sauf jusqu'à eux.

— Vous arriveriez un peu écorché, dit Duguesclin, qu'à mon avis l'effet n'en serait que plus grand. Mais, se hâta-t-il d'ajouter, nous ne voulons pas contraindre Sa Sainteté par violence, nous voulons que sa décision soit l'expression de sa volonté, le résultat de son libre arbitre ; je vais donc vous reconduire moi-même comme j'ai déjà fait la première fois, et pour plus grande sûreté, vous faire sortir par une fausse porte.

— Ah ! sire connétable, dit le légat, à la bonne heure ! vous vous êtes un véritable chrétien.

Duguesclin tint sa parole. Le légat quitta le camp sain et sauf ; mais derrière lui le pillage, interrompu un instant par l'annonce des bonnes nouvelles qu'il apportait, recommença avec plus de fureur.

C'était tout naturel, le désappointement avait doublé les colères.

Les vins furent bus, les meubles furent enlevés, les fourrages firent litière.

Les Avignonnais, toujours du haut de leurs murailles, les plus braves n'osaient sortir de la ville, se voyaient dévaliser et ruiner de fond en comble.

Les cardinaux se lamentaient.

Le pape fit alors proposer cent mille écus.

— Apportez-les toujours, et nous verrons après, répondit Duguesclin.

Le pape assembla son conseil, et avec une douleur profonde qui se peignait sur ses traits :

— Mes fils, dit-il, il faut consentir au sacrifice.

— Oui, dirent les cardinaux d'une seule voix, et comme dit Ezéchiel, l'ennemi est entré sur nos terres, il a mis nos villes à feu et à sang, et il a violé nos femmes et nos filles.

— Sacrifions-nous donc, dit Urbain V.

Et déjà le trésorier s'apprêtait à recevoir l'ordre de visiter les caisses.

— Ils demandent cent mille écus, dit le pape.

— Il faut les leur donner, dirent les cardinaux.

— Hélas ! oui, fit Sa Sainteté.

Et levant les yeux au ciel, il soupira profondément.

Puis il appela :

— Angelo !

Le trésorier s'inclina.

— Angelo, continua le pape, vous allez faire promulguer par la ville, que je frappe une contribution de cent mille écus. Vous ne direz pas d'abord si c'est d'or ou d'argent, cela s'éclaircira plus tard, que je frappe une contribution de cent mille écus sur le pauvre peuple.

Frapper une contribution sur quelqu'un n'était pas peut-

être très français, mais il paraît que c'était très romain, puisque le trésorier pontifical ne fit aucune observation.

— Si l'on se plaint, continua le pape, vous direz ce dont vous avez été témoin, c'est que ni mes prières ni celles de mes cardinaux n'ont pu sauver mon peuple bien-aimé de cette extrémité si douloureuse pour mon cœur.

Les cardinaux et le trésorier regardèrent le pape avec admiration.

— En effet, dit le pape, ces pauvres gens sont encore bien heureux de racheter à si bas prix leurs maisons et

sur le légat que leurs imprécations n'en avaient fait une fâcheuse.

Mais au lieu de trouver Bertrand charmé, comme il s'y attendait, par la preuve palpable et sonnante de la soumission du saint siège, il fut surpris de le voir tout boudeur, tournant et retournant entre ses doigts un parchemin récemment décacheté.

— Oh ! dit le connétable en secouant la tête, voilà de bel argent que vous m'apportez, monseigneur le légat.

— N'est-ce pas ? fit l'ambassadeur, qui se figurait que



Les soldats poussèrent de grands cris de joie.

leurs biens. Mais en vérité, en vérité ! ajoutait-il, les larmes aux yeux, rien n'est si triste pour un prince que de donner ainsi l'argent de ses sujets.

— Qui eût été si utile à Votre Sainteté en toute autre occasion, ajouta le trésorier en s'inclinant.

— Enfin, Dieu le veut ! dit le pape.

Et la contribution fut levée avec force murmures, quand on sut que les écus étaient d'argent, et pas mal de résistance quand on sut qu'ils étaient d'or.

Ce fut alors que Sa Sainteté eut recours à ses papelins, et comme ce n'était plus à des excommuniés, mais à de bons chrétiens qu'ils avaient affaire, ils déposèrent leurs aiguilles à tricoter et saisirent leurs piques d'une façon si martiale que les Avignonnais rentrèrent à l'instant dans le devoir.

Au point du jour, le légat, non plus cette fois avec sa mule, mais avec dix chevaux richement caparaçonnés, s'achemina vers le camp des excommuniés.

Les soldats, à cette vue, poussèrent de grands cris de joie, qui firent cependant une impression moins favorable

l'argent était de l'argent, et par conséquent était toujours bon.

— Oui, continua Duguesclin, mais un scrupule m'arrête. D'où vient-il, cet argent ?

— De Sa Sainteté, puisque c'est Sa Sainteté qui vous l'envoie

— Fort bien ! Mais qui l'a fourni ?

— Dame ! Sa Sainteté, je présume.

— Pardon, monsieur le légat, dit Duguesclin, mais un homme d'église ne doit pas mentir.

— Cependant, dit le légat, je suis témoin...

— Lisez ceci.

Et Duguesclin présenta au légat le parchemin qu'il roulait et déroulait entre ses doigts.

Le légat prit le parchemin et lut :

« Est-il dans les intentions du noble chevalier Duguesclin qu'une ville innocente et déjà pressurée par son prince, que de pauvres bourgeois à moitié ruinés, et des artisans mourant de faim, se privent de leur dernier morceau de pain

pour payer une guerre de caprice? cette question est faite,
..t tien de l'humanité, au plus loyal des chevaliers chré-
tiens, par la bonne ville d'Avignon qui vient de suer avec
son sang cent mille écus d'or, tandis que Sa Sainteté garde,
dans les caves de son château, deux millions d'écus, sans
compter les trésors de Rome. »

— Eh bien ! demanda Bertrand courroucé, quand le legat
eut achevé sa lecture.
— Hélas ! dit le legat, il faut que Sa Sainteté ait été
trahie.
— Ce que l'on me dit là de ses richesses enfouies est donc
vrai ?
— On le prétend.
— Alors, monseigneur le légat, dit le connétable, repre-
nez cet or, ce n'est pas le pain du pauvre qu'il faut à des
gens qui vont défendre la cause de Dieu, c'est le superflu du
riche. Ainsi donc, écoutez bien ce que vous dit le chevalier
Bertrand Duguesclin, connétable de France : Si les deux cent
mille écus du pape et des cardinaux ne sont point ici avant
ce soir, cette nuit je brûle non pas les faubourgs, non pas
la ville, mais le palais, et avec le palais les cardinaux, et
avec les cardinaux le pape, si bien que du pape, des cardi-
naux et du palais il ne restera pas vestige demain matin.
Allez, monseigneur le légat.

Ces nobles paroles furent accueillies par une salve d'ap-
plaudissemens des soldats, des officiers et des chefs, qui
ne laissa au légat aucun doute sur l'unanimité des opinions,
si bien que l'ambassadeur, gardant au milieu de ces bruyan-
tes acclamations le même silence, reprit avec ses chevaux
chargés le chemin d'Avignon.

— Enfans, dit le connétable à ceux de ses soldats qui,
trop éloignés, n'avaient rien entendu, et qui s'étonnaient
des acclamations de leurs camarades, ce pauvre peuple
n'avait que cent mille écus à nous donner ; c'est trop peu,
puisque c'est juste ce que j'ai promis à vos chefs. Le pape
va nous en donner deux cent mille.

En effet, trois heures après, vingt chevaux, pliant sous
le faix, franchissaient pour n'en plus sortir l'enceinte du
camp de Duguesclin, et le légat, après avoir fait trois tas
des espèces, l'un composé de cent mille écus d'or, et les
deux autres de cinquante chacun, y ajoutait la bénédiction
pontificale à laquelle les aventuriers, bons diables quand
on cédait à leurs desirs, répondaient par le souhait de tou-
tes sortes de prospérités.

Puis quand le légat fut parti :

— Maintenant, dit Duguesclin à Hugues de Caverley, à
Claude l'Ecorcheur et au Vert Chevalier, réglons nos comptes.
— Réglons, dirent les aventuriers.
— Je vous dois cinquante mille écus d'or, à un écu par
soldat. Est-ce bien ainsi que la chose a été convenue ?
— C'est ainsi.

Bertrand attaqua le plus gros tas.

— Voici cinquante mille écus d'or, dit-il.

Les aventuriers comptèrent après Bertrand Duguesclin,
en vertu de ce proverbe déjà en vigueur au quartorzième
siècle :

« L'argent mérite la peine d'être compté deux fois. »

— Bien ! dirent-ils, voilà la part des soldats ; passons à
celle des officiers.

Bertrand tira du même tas vingt mille écus.

— Quatre mille officiers, dit-il, à cinq écus par officier,
ci : vingt mille écus. Est-ce votre compte ?

Les chefs se mirent à empiler les pièces.

— C'est cela, dirent-ils au bout d'un instant.
— Bon ! fit Duguesclin. Restent les chefs.
— Oui, restent les chefs.
— Oui, restent les chefs, fit Caverley en passant sa langue
sur ses lèvres comme un homme joyeusement alléché.
— Maintenant, dit Bertrand, dix chefs à trois mille écus
chacun, n'est-ce pas ?
— C'est le chiffre convenu.
— Ci : trente mille écus, dit Bertrand en montrant le mon-
ceau d'or diminué de plus des deux tiers.
— Le compte y est, dirent les aventuriers, il n'y a rien à
dire.
— De sorte que vous n'avez plus aucune objection à faire
pour entrer en campagne ? demanda Bertrand.
— Aucune, et nous sommes prêts, dit Caverley, sauf tou-
tefois notre serment d'obéissance au prince de Galles.
— Oui, dit Bertrand, mais ce serment ne regarde que les
sujets anglais.
— Bien entendu, reprit le capitaine.
— C'est convenu.
— Alors, nous sommes contens. Cependant...
— Cependant quoi ? demanda Duguesclin.
— Ces cent autres mille écus ?
— Vous êtes des capitaines trop prévoyans pour ne pas
comprendre qu'à une armée qui se met en campagne, il faut
un trésor.
— Sans doute, dit Caverley.
— Eh bien ! cinquante mille écus sont destinés à entrer
dans la caisse générale.
— Bon ! dit Caverley à ses compagnons, je comprends.
Et les cinquante mille autres dans la caisse particulière.
Peste ! quel habile homme !
— Venez çà, messire mon chapelain, ajouta Bertrand, et
composons ensemble une petite lettre d'envoi pour notre
bon seigneur le roi de France, à qui je destine les cinquante
mille écus qui nous restent.
— Ah ! fit Caverley, voilà qui est vraiment beau, je n'en
ferais pas autant moi ! même pour monseigneur le prince
de Galles.

XXIV

COMMENT MESSIRE HUGUES DE CAVERLEY FAILLIT GAGNER TROIS CENT MILLE ÉCUS D'OR

On se rappelle qu'après la scène du jardin, nous avons
laissé Aïssa regagner la maison de son père, tandis qu'Agé-
nor disparaissait de l'autre côté du mur.

Musaron avait compris que rien ne retenait plus son
maître à Bordeaux ; aussi, lorsque le jeune homme sortit
de la rêverie où l'avaient plongé les événemens qui venaient
de s'écouler, trouva-t-il son cheval tout sellé et son écuyer
tout prêt à partir.

Agénor se mit en selle d'un seul élan, puis, piquant son
cheval des deux, il quitta la ville au galop, suivi de Musa-
ron, qui goguenardait selon son habitude.

— Eh ! monseigneur, disait-il, nous nous sauvons bien
vite, ce me semble. Où diable avez-vous donc mis le trésor
que vous étiez allé quérir chez l'Infidèle ?

Agénor haussa les épaules et ne répondit point.

— Ne tuez pas votre bon cheval, monseigneur, nous en
aurons besoin pour faire campagne ; il n'ira pas longtemps
de ce train-là, je vous en préviens, surtout si vous avez,
comme le prince Henri de Transtamare, cousu seulement une
cinquantaine de marcs d'or dans la doublure de votre selle.

— En effet, dit Agénor, je crois que tu as raison. Cin-
quante marcs d'or et cinquante marcs de fer, c'est trop pour
une seule bête.

Et il laissa tomber sur l'épaule de l'écuyer irrévérencieux
sa lance toute chevillée d'acier.

Musaron plia l'épaule sous le fardeau, et, comme l'avait
prévu Agénor, sa gaîté fut considérablement diminuée par
ce surcroît de charge.

Ils traversèrent ainsi, en suivant les traces du prince
Henri, mais sans pouvoir le rejoindre, la Guyenne et le
Béarn ; puis ils franchirent les Pyrénées, et entrèrent en
Espagne par l'Aragon.

Ce fut dans cette province seulement qu'ils atteignirent le
prince, qu'ils reconnurent aux lueurs d'une petite ville in-
cendiée par le capitaine Hugues de Caverley.

C'était ainsi que les compagnies signalaient leur arrivée
en Espagne. Messire Hugues, en homme ami du pittoresque,
avait choisi la ville, dont il comptait se faire un phare, sur
une éminence, afin que les flammes éclairassent à dix lieues
à l'entour, ce pays qui lui était encore inconnu et dont
il désirait prendre connaissance.

Henri ne s'étonna point de cette fantaisie du capitaine an-
glais ; il connaissait de longue main tous ces chefs de com-
pagnies, et savait leur manière de faire. Seulement, il pria
messire Bertrand Duguesclin d'interposer son autorité près
des compagnons placés sous ses ordres, afin que ceux-ci
détruisissent le moins possible.

— Car, disait-il fort judicieusement, ce royaume devant
m'appartenir un jour, j'aime autant l'avoir en bon état que
ruiné.

— Eh bien ! soit, monseigneur, dit Caverley, mais à une
condition.

— Laquelle ? demanda Henri.

— C'est que Votre Altesse paiera un droit par chaque
maison intacte et par chaque femme violée.

— Je ne comprends pas, répondit le prince, maîtrisant la
répugnance que lui faisait éprouver la coopération de pareils
bandits.

— Rien de plus simple cependant, dit Caverley : vos villes
épargnées et votre population doublée, cela vaut de l'argent,
ce me semble.

— Eh bien ! soit, dit Henri en essayant de sourire ; nous causerons de cela demain matin, mais en attendant...

— En attendant, monseigneur, l'Aragon peut dormir tranquille. J'y vois clair pour toute la nuit, et, Dieu merci ! Hugues de Caverley n'a pas la réputation d'un prodigue.

Sur cette promesse à laquelle on pouvait se fier, si singulière qu'elle fût, Henri se retira avec Mauléon dans sa tente, tandis que le connétable regagnait la sienne.

Messire Hugues de Caverley alors, au lieu de se coucher, comme on aurait pu croire qu'il allait le faire après une journée si fatigante, écouta le bruit des pas qui s'éloignaient ; puis, lorsqu'ils se furent perdus dans l'espace, comme les corps qui le causaient dans l'obscurité, il se souleva et appela son secrétaire.

Ce secrétaire était un personnage fort important dans la maison du brave capitaine, car, soit que celui-ci ne sût point écrire, ce qui est probable, ou qu'il dédaignât de tenir une plume, ce qui est possible, c'était ce digne scribe qui était chargé de mettre en règle toutes les transactions qui intervenaient entre le chef des aventuriers et les prisonniers qu'il mettait à rançon. Or, peu de jours se passaient sans que le secrétaire de messire Hugues de Caverley eût quelque transaction de ce genre à libeller.

Le scribe se présenta, sa plume d'une main, son encrier de l'autre, un rouleau de parchemin sous le bras.

— Viens ici, maître Robert, dit le capitaine, et libelle-moi une quittance avec laissez-passer.

— Une quittance de quelle somme ? demanda l'écrivain.

— Laisse la somme en blanc ; mais n'épargne pas l'espace, car la somme sera ronde.

— Au nom de qui ? demanda de nouveau le scribe.

— Laisse le nom en blanc comme la somme.

— Et de l'espace aussi.

— Oui ; car ce nom sera suivi de pas mal de titres.

— Bon ! bon ! bon : dit maître Robert en se mettant à la besogne avec un empressement qui eût pu faire croire qu'il était payé au prorata de la recette. Mais où est le prisonnier ?

— On est en train de le faire.

Le scribe connaissait l'habitude de son patron ; il n'hésita donc point une seconde à préparer la cédule ; puisque le capitaine avait dit qu'on était en train de faire le prisonnier, le prisonnier était fait.

Cette opinion n'avait rien de trop avantageux pour le capitaine, car, à peine le scribe avait-il mis la dernière main à la cédule que l'on entendit dans la direction de la montagne un bruit qui allait s'approchant.

Caverley semblait non pas avoir entendu, mais avoir deviné ce bruit, car avant qu'il eût atteint l'oreille vigilante de la sentinelle le capitaine souleva la toile de sa tente

— Qui vive ! cria presque aussitôt la sentinelle.

— Amis ! répondit la voix bien connue du lieutenant de Caverley.

— Oui, oui, amis, dit l'aventurier en se frottant les mains, laisse passer, et lève ta pique lorsqu'on passera. Ceux que j'attends en valent bien la peine.

En ce moment, aux dernières lueurs de l'incendie qui s'en allait mourant, on vit s'avancer, entourée par vingt-cinq ou trente compagnons, une petite troupe de prisonniers Cette troupe se composait d'un chevalier qui paraissait être à la fois dans la force et dans la fleur de l'âge, d'un More qui n'avait pas voulu quitter les rideaux d'une vaste litière, et de deux écuyers.

Dès que Caverley vit que cette troupe se composait bien réellement des différens individus que nous venons de désigner, il fit sortir de sa tente tous ceux qui s'y trouvaient, à l'exception de son secrétaire.

Ceux qu'il renvoyait sortirent avec un regret qu'ils ne se donnèrent pas même la peine de déguiser, et en supputant la valeur de la prise qui venait de tomber aux serres de l'oiseau de proie qu'ils reconnaissaient pour leur chef.

A l'aspect des quatre personnages introduits dans sa tente, Caverley s'inclina profondément ; puis s'adressant au chevalier :

— Sire roi, lui dit-il, si par hasard mes hommes avaient manqué de courtoisie envers Votre Altesse, pardonnez-leur ; ils ne vous connaissaient pas.

— Sire roi ! répéta le prisonnier avec un accent auquel il essayait de donner l'intonation de la surprise mais en même temps avec une pâleur qui décelait son inquiétude, est-ce à moi que vous vous adressez, capitaine ?

— A vous-même, sire don Pedro, roi très redouté de Castille et de Murcie.

Le chevalier de pâle qu'il était, devint livide. Un sourire désespéré essaya de se dessiner sur ses lèvres.

— En vérité, capitaine, dit-il, j'en suis fâché pour vous, mais vous faites une grande erreur si vous me prenez pour celui que vous venez de dire.

— Ma foi, monseigneur, je vous prends pour ce que vous êtes, et je crois en vérité avoir fait une bonne prise.

— Croyez ce que vous voudrez, dit le chevalier en faisant un mouvement pour aller s'asseoir. il ne me sera pas difficile, je le vois, de vous faire revenir de cette opinion.

— Pour que j'en revinsse, monseigneur, il ne faudrait pas que vous fissiez l'imprudence de marcher.

Le chevalier serra les poings.

— Et pourquoi cela ? demanda-t-il.

— Parce que vos os craquent à chaque pas que vous faites, ce qui est une musique bien agréable pour un pauvre chef de compagnie à qui la Providence donne cette bonne aubaine d'avoir fait tomber un roi dans ses filets

— N'y a-t-il donc que le roi don Pedro dont, en marchant, les os fassent ce bruit, et un autre homme ne peut-il être atteint de la même infirmité ?

— En effet, dit Caverley, la chose est possible, et vous m'embarrassez ; mais j'ai un moyen certain de savoir si je fais erreur, comme vous dites.

— Lequel ? demanda en fronçant le sourcil le chevalier que cet interrogatoire lassait visiblement.

— Le prince Henri de Transtamare n'est qu'à cent pas d'ici ; je vais l'envoyer chercher, et nous verrons bien s'il reconnaît son frère chéri.

Le chevalier fit malgré lui un mouvement de colère.

— Ah ! vous rougissez, s'écria Caverley ; eh bien ! avouez et si vous avouez, je vous jure, foi de capitaine, que tout se passera entre nous deux. et que votre frère ne saura pas même que j'ai eu l'honneur de m'entretenir quelques instans avec Votre Altesse.

— Eh bien ! voyons, au fait, que voulez-vous ?

— Je ne voudrai rien, vous le comprenez bien, monseigneur, tant que je ne serai pas certain de l'identité de la personne que je tiens entre mes mains.

— Supposez donc que je sois effectivement le roi, et parlez.

— Peste ! comme vous dites cela, sire, parlez ! croyez-vous donc que j'aie si peu de choses à vous dire que cela se fasse en deux mots ! Non, monseigneur, il faut avant toutes choses une garde digne de Votre Majesté.

— Une garde ! Vous comptez donc me retenir prisonnier ?

— C'est mon intention, du moins.

— Et moi je vous dis que je ne resterai pas ici une heure de plus. dût-il m'en coûter la moitié de mon royaume.

— Eh ! il vous en coûtera bien cela, sire, et ce ne sera pas trop, puisque, dans la situation où vous êtes, vous êtes à peu près sûr de perdre tout.

— Fixez un prix alors ! s'écria le prisonnier.

— Je réfléchirai, mon roi, dit froidement Caverley.

Don Pedro parut faire un violent effort sur lui-même, et sans répondre un seul mot, il s'assit contre la toile de la tente, tournant le dos au capitaine.

Celui-ci parut réfléchir profondément ; puis, après un moment de silence :

— Vous me donneriez bien, dit-il, un demi-million d'écus d'or, n'est-ce pas ?

— Vous êtes stupide, répondit le roi. On ne les trouverait pas dans toutes les Espagnes.

— Trois cent mille alors, hein ? J'espère que je suis raisonnable

— Pas la moitié, dit le roi.

— Alors, monseigneur, répondit Caverley, je vais écrire un mot à votre frère Henri de Transtamare. Il se connaît mieux que moi en rançon royale, il fixera le prix de la vôtre.

Don Pedro crispa ses poings, et l'on put voir la sueur poindre à la racine de ses cheveux et couler sur ses joues

Caverley se tourna vers son secrétaire.

— Maître Robert, dit-il, allez inviter de ma part le prince don Henri de Transtamare à venir me joindre sous ma tente

Le scribe marcha vers le seuil de la tente, et comme il allait la franchir, don Pedro se leva :

— Je donnerai les trois cent mille écus d'or, dit-il.

Caverley bondit de joie.

— Mais, comme en vous quittant je pourrais tomber entre les mains de quelqu'autre bandit de votre sorte qui me mettrait de nouveau à rançon, vous allez me donner un reçu et un laissez-passer.

— Et vous, vous allez me compter les trois cent mille écus.

— Non pas ; car vous comprenez qu'on ne porte pas avec soi une pareille somme : mais vous avez bien parmi vos hommes quelque juif qui se connaisse en diamans ?

— Je m'y connais, moi, sire, dit Caverley.

— C'est bien. Viens ici Mothril, dit le roi en faisant signe au More de s'approcher. Tu as entendu !..

— Oui, sire, dit Mothril en tirant de son large pantalon une longue bourse à travers les mailles de laquelle étincelaient ces éclairs merveilleux que le roi des pierreries emprunte au roi des astres

— Préparez le reçu, dit don Pedro.

— Il est tout prêt, dit le capitaine, il n'y a que la somme à remplir.

— Et le laissez-passer ?

— Il est au-dessous tout signé. Je suis trop le serviteur de Votre Altesse pour la faire attendre.

Un sourire convulsif passa sur les lèvres du roi. Puis, s'approchant de la table :

« — Je soussigné, lut-il, moi, Hugues de Caverley, chef des aventuriers anglais... »

Le roi ne lut pas un mot de plus ; un rayon pareil à la foudre passa dans ses yeux.

— Vous vous nommez Hugues de Caverley ? demanda-t-il.

— Oui, répondit le chef étonné de cette expression joyeuse dont il cherchait en vain à deviner la raison.

— Et vous êtes le chef des aventuriers anglais ? continua don Pedro.

— Sans doute.

— Un instant, alors, dit le roi. Mothril, remettez ces diamans dans la bourse, et la bourse dans votre poche.

— Pourquoi cela ?

— Parce que c'est à moi à donner des ordres ici et non à en recevoir, s'écria don Pedro en tirant un parchemin de sa poitrine.

— Des ordres ! dit Caverley avec hauteur. Apprenez, sire roi, qu'il n'y a qu'un homme au monde qui ait le droit de donner des ordres au capitaine Hugues de Caverley.

— Et cet homme, reprit don Pedro, voici sa signature au bas de ce parchemin. Au nom du prince Noir, Hugues de Caverley, je vous somme de m'obéir.

Caverley, en secouant la tête, jeta à travers la visière de son casque un regard sur le parchemin déroulé à la main du roi ; mais à peine eut-il vu la signature, qu'il poussa un cri de rage, auquel accoururent les officiers, qui, par respect, étaient restés en dehors de la tente.

Ce parchemin que présentait le prisonnier au chef des aventuriers, c'était en effet le sauf-conduit donné par le prince Noir à don Pedro, et l'ordre à tous ses sujets anglais de lui obéir en toutes choses, en attendant que lui-même vînt prendre le commandement de l'armée anglaise.

— Je vois que décidément je serai quitte à meilleur marché que tu ne le croyais et moi aussi. Mais sois tranquille, je te dédommagerai, mon brave.

— Vous avez raison, sire roi, dit-il avec un mauvais sourire qu'on ne put voir sous sa visière baissée. Non seulement vous êtes libre, mais encore j'attends que vous ordonniez.

— Eh bien ! dit don Pedro, ordonne alors, comme c'était ton intention, à maître Robert d'aller chercher mon frère, le prince Henri de Transtamare, et de l'amener ici.

Le scribe consulta de l'œil le capitaine, et sur le signe affirmatif de messire Hugues de Caverley, il sortit.

XXV

OÙ SE TROUVE LA SUITE ET L'EXPLICATION DU PRÉCÉDENT

Voici comment s'étaient succédé les événemens qui nous sont restés inconnus depuis le départ ou plutôt depuis la fuite d'Agénor, après la scène du jardin de Bordeaux.

Don Pedro avait obtenu du prince de Galles la protection dont il avait besoin pour rentrer en Espagne, et, sûr d'un renfort d'hommes et d'argent, il s'était aussitôt mis en route avec Mothril, muni d'un sauf-conduit du prince qui lui donnait puissance et sécurité au milieu des bandes anglaises.

La petite troupe s'était dirigée ainsi vers la frontière, où, comme nous l'avons dit, le vaillant Hugues de Caverley avait tendu son véritable réseau.

Et cependant, quelles que fussent la vigilance du chef et l'adresse du soldat, il est probable que, grâce à la connaissance qu'il avait des localités, le roi don Pedro eût longé l'Aragon et atteint la Castille Nouvelle sans accident aucun s'il n'était advenu l'épisode que voici :

Un soir, tandis que le roi suivait avec Mothril, sur un grand parchemin de Cordoue représentant une carte de toutes les Espagnes, la route qu'ils devaient prendre, les rideaux de la litière s'ouvrirent doucement et la tête d'Aïssa se glissa entre eux.

D'un seul regard de ses yeux, la jeune Moresque fit signe à un esclave couché près de sa litière de venir à elle.

— Esclave, lui demanda-t-elle, de quel pays es-tu ?

— Je suis né de l'autre côté de la mer, dit-il, sur le rivage qui regarde Grenade et qui ne l'envie pas.

— Et tu voudrais bien revoir ton pays, n'est-ce pas ?

— Oui, dit l'esclave avec un profond soupir.

— Demain, si tu veux, tu seras libre.

— Il y a loin d'ici au lac Laoudiah, dit-il, et le fugitif sera mort de faim avant d'y arriver.

— Non, car le fugitif emportera avec lui ce collier de perles dont une seule suffirait pour le nourrir pendant toute la route.

Et Aïssa détacha son collier qu'elle laissa tomber dans la main de l'esclave.

— Et que faut-il faire pour gagner à la fois la liberté et ce collier de perles ? demanda l'esclave frissonnant de joie.

— Tu vois, lui dit Aïssa, cette digue grisâtre qui coupe l'horizon, c'est le camp des chrétiens. Combien te faut-il de temps pour y arriver ?

— Avant que le rossignol ait fini son chant, dit l'esclave, j'y serai.

— Eh bien donc, écoute ce que je vais te dire, et que chacune de mes paroles se grave au plus profond de ta mémoire.

L'esclave écoutait avec le ravissement de l'extase.

— Prends ce billet, continua Aïssa, gagne le camp, et une fois dans le camp, tu t'informeras d'un noble chevalier franc, d'un chef nommé le comte de Mauléon ; tu te feras conduire à lui et tu lui remettras ce sachet contre lequel à son tour, il te rendra cent pièces d'or ; va !

L'esclave saisit le sachet, le cacha sous son habit grossier, choisit le moment où une des mules gagnait le bois voisin, et, faisant semblant de courir après elle pour la ramener, il disparut dans le bois avec la rapidité d'une flèche.

Nul ne remarqua cette disparition de l'esclave, excepté Aïssa, qui le suivait des yeux, et qui, palpitante, ne respira que lorsqu'il eut disparu à tous les yeux.

Ce qu'avait prévu la jeune Moresque arriva. L'esclave ne fut pas longtemps à rencontrer sur la lisière du taillis un de ces oiseaux de proie aux serres d'acier, au morion en forme de bec, au souple plumage en mailles de fer, perché sur un rocher dominant les ronces où il s'était placé pour voir de plus loin.

L'esclave, en sortant tout effarouché du taillis, tomba sous l'envergure de la sentinelle, qui aussitôt le coucha en joue avec son arbalète.

C'était ce que cherchait le fugitif. Il fit signe de la main qu'il voulait parler ; la sentinelle s'approcha sans cesser de le mettre en joue. L'esclave alors dit qu'il allait au camp des chrétiens et demanda d'être conduit à Mauléon.

Le nom dont Aïssa s'exagérait l'importance jouissait pourtant d'une certaine notoriété parmi les compagnies depuis le trait hardi d'Agénor arrêté par les bandes de Caverley, depuis surtout qu'on savait que c'était à lui qu'était due la coopération du connétable.

Le soldat poussa son cri de ralliement, prit l'esclave par le poignet, et le conduisit à une seconde sentinelle placée à deux cents pas à peu près de lui. Celle-ci à son tour mena l'esclave au dernier cordon de vedettes, derrière lequel le seigneur Caverley, au centre de sa troupe comme l'araignée au centre de sa toile, se tenait dans sa tente.

Ayant compris à une certaine agitation qu'il ressentait autour de lui, à une certaine rumeur parvenue à ses oreilles, qu'il se passait quelque chose de nouveau, il parut sur le seuil de sa tente.

L'esclave fut conduit droit à lui.

Celui-ci nomma le Bâtard de Mauléon ; c'était le laissez-passer qui lui avait réussi jusque-là.

— Qui t'envoie ? demanda Caverley à l'esclave, essayant d'éviter une explication.

— Êtes-vous le seigneur de Mauléon ? demanda l'esclave.

— Je suis un de ses amis, répondit Caverley, et un des plus tendres encore.

— Ce n'est pas la même chose, dit l'esclave, j'ai ordre de ne remettre qu'à lui la lettre que je porte.

— Écoute, dit Caverley, le seigneur de Mauléon est un brave chevalier chrétien qui a bon nombre d'ennemis parmi les Mores et les Arabes, qui ont juré de l'assassiner. Nous avons donc juré, nous, de ne laisser pénétrer personne jusqu'à lui sans que nous connussions auparavant le message dont l'envoyé est chargé.

— Eh bien ! dit l'esclave, voyant que toute résistance serait inutile, et d'ailleurs les intentions du capitaine lui paraissant bonnes, eh bien ! je suis envoyé par Aïssa.

— Qu'est-ce que Aïssa ? demanda Caverley.

— La fille du seigneur Mothril.

— Ah ! ah ! fit le capitaine, du conseiller du roi don Pedro ?

— Justement.

— Tu vois que la chose devient de plus en plus ténébreuse, et que sans doute ce message contient quelque magie.

— Aïssa n'est point une magicienne, dit l'esclave en secouant la tête.

— N'importe, je veux lire ce message.

L'esclave jeta autour de lui un coup d'œil rapide pour voir si la fuite lui était possible, mais un grand cercle d'aventuriers s'était déjà formé autour de lui. Il tira de sa poitrine le sachet d'Aïssa et le tendit au capitaine.

— Lisez, dit-il, vous y trouverez quelque chose qui me concerne.

La conscience tant soit peu élastique de Caverley n'avait pas besoin de cette invitation. Il ouvrit le sachet parfumé de benjoin et d'ambre, en tira un carré de soie blanche, sur laquelle, à l'aide d'une encre épaisse, la main d'Aïssa avait écrit en espagnol les paroles suivantes :

« Cher seigneur, je t'écris selon ma promesse : le roi don Pedro et mon père sont avec moi prêts à passer le défilé pour entrer en Aragon, tu peux faire d'un seul coup notre bonheur éternel et ta gloire. Fais-les prisonniers et moi avec eux, qui serai ta douce captive ; si tu veux les mettre à rançon, ils sont assez riches pour satisfaire ton ambition ; si tu préfères la gloire à l'argent et que tu leur rendes la liberté pour rien, ils sont assez fiers pour publier au loin ta générosité ; mais si tu les délivres, toi, tu me garderas, mon grand seigneur, et j'ai un coffret tout plein de rubis et d'émeraudes qui ne feraient pas tort à une couronne de reine.

« Ecoute donc et retiens bien ceci. Cette nuit, nous nous mettrons en marche. Poste tes soldats dans le défilé de manière que nous ne puissions traverser sans être vus. Notre escorte est faible en ce moment, mais d'une heure à l'autre, elle peut devenir plus forte, car six cents hommes d'armes que le roi attendait à Bordeaux n'ont pu le rejoindre encore, tant sa marche a été rapide.

« Voilà comment, mon grand seigneur, Aïssa sera bien à toi, et comment personne ne pourra te la reprendre, car tu l'auras bien conquise par la force de tes armes victorieuses

« Un de nos esclaves te porte ce message. Je lui promets que tu le mettras en liberté, et que tu lui donneras cent pièces d'or : accomplis mon désir.

« Ton AÏSSA. »

— Oh ! oh ! pensa Caverley, tandis que l'émotion faisait couler sous son casque une sueur ardente... Un roi !... mais qu'ai-je donc fait depuis quelque temps à la fortune pour qu'elle m envoie de pareilles aubaines !... Un roi !... Il faut voir cela, de par le diable ! Mais d abord, débarrassons-nous de cet imbécile.

— Donc, dit-il, le seigneur de Mauléon te doit la liberté !

— Oui, capitaine, et cent pièces d'or.

Hugues de Caverley ne jugea point à propos de répondre à cette dernière partie de la demande. Seulement il appela son écuyer :

— Holà, dit-il, prends ton cheval, conduis cet homme jusqu'à deux bonnes lieues du camp, et laisse-le là. S'il te demande de l argent, et que tu en aies de trop, donne-lui-en. Mais je t'en préviens, ce sera une pure libéralité de ta part.

— Va, mon ami, dit-il à l'esclave, ta commission est faite. C'est moi qui suis le seigneur de Mauléon.

L'esclave se prosterna.

— Et les cent pièces d'or ? demanda-t-il.

— Voici mon trésorier qui est chargé de te les remettre, dit Hugues de Caverley en lui montrant l'écuyer.

L'esclave se releva et suivit tout joyeux celui qui lui était désigné.

A peine fut-il à cent pas de la tente, que le capitaine envoya un détachement dans la montagne, et ne dédaignant pas de descendre à ces humbles soins, plaça lui-même les sentinelles dans le défilé, de telle façon que personne ne pouvait le traverser sans être vu ; et, après avoir recommandé qu'aucune violence ne fût faite aux prisonniers, il attendit l'événement.

Nous l'avons vu dans cette attente, et l'événement fut prompt à seconder ses désirs. Le roi, impatient de continuer sa route, voulut, sans attendre plus longtemps, se remettre en chemin.

Ils furent donc enveloppés dans le ravin, à la grande joie d'Aïssa, qui attendait impatiemment l'attaque et qui croyait cette attaque dirigée par Mauléon. Au reste, les mesures étaient si bien prises par Caverley, et le nombre des Anglais était si grand, que pas un des hommes de don Pedro ne fit un mouvement pour se défendre.

Mais Aïssa, qui comptait voir Mauléon à la tête de cette embuscade, commença bientôt de s'inquiéter de son absence ; elle pensa néanmoins qu'il agissait ainsi par prudence, et d'ailleurs voyant l'entreprise succéder selon ses souhaits elle ne devait encore désespérer de rien.

Maintenant nous ne nous étonnerons plus que l'aventurier ait si facilement reconnu don Pedro, qui d'ailleurs était parfaitement reconnaissable.

Quant à Mothril et à Aïssa, dont il devinait toute l'histoire avec son étonnante perspicacité, il s'effrayait bien un peu du courroux qu'allumerait en Mauléon la découverte de ce secret, mais presque aussitôt il avait réfléchi qu'il était facile de mettre tout sur le compte de la trahison de l'esclave, et qu'au contraire, il pourrait se faire de cet abus de confiance un titre à la reconnaissance de Mauléon : car, tout en faisant payer leur rançon au roi et à Mothril, il comptait abandonner sans intérêt Aïssa au jeune homme, et c'était une générosité dont il s'applaudissait comme d'une innovation.

On a vu comment le sauf-conduit du prince de Galles, exhibé par don Pedro, changea toute la face de l'affaire et renversa les plans si hardis et si savamment improvisés de Caverley.

Don Pedro, après le départ de Robert, était occupé de raconter au chef des aventuriers les événemens du traité conclu à Bordeaux, quand un grand bruit se fit entendre. C'était un roulement de pieds de chevaux, un fracas d'armures et de chaînes d'épées bondissantes au côté des hommes d'armes.

Puis la toile de la tente se releva brusquement, et l'on vit apparaître la figure pâle de Henri de Transtamare, dont un rayon de sinistre joie illuminait le visage.

Mauléon, derrière le prince, cherchait vaguement quelqu'un ; il aperçut la litière, et ses yeux ne la quittèrent plus.

A l'arrivée de Henri, don Pedro se recula de son côté, non moins pâle que son frère, cherchant à son flanc son épée absente, et ne parut tranquillisé que lorsque, à force de reculer, il rencontra un des piliers de la tente supportant une panoplie complète, et sentit sous ses doigts le froid d'une hache d'armes.

Tous se regardèrent un instant silencieux, échangeant des regards qui se croisaient menaçans comme des éclairs d'orage.

Henri rompit le premier le silence :

— Je crois, dit-il avec un sombre sourire, que voici la guerre finie avant d'être commencée.

— Ah ! vous croyez cela ! dit don Pedro, railleur et menaçant.

— Je le crois si bien, répondit Henri, que je demanderai d'abord à ce noble chevalier, Hugues de Caverley, quel prix il réclame pour une capture de l'importance de celle qu'il vient de faire, car, eût-il pris vingt villes et gagné cent batailles, exploits qui se paient cher, il n'aurait pas tant de droits à notre reconnaissance que par ce seul exploit.

— Il est flatteur pour moi, reprit don Pedro en jouant avec le manche de la hache, d'être apprécié à une valeur si considérable. Aussi, courtoisie pour courtoisie. Combien, si vous étiez dans la situation où vous pensez que je suis, combien, dis-je, estimeriez-vous votre personne, don Henri ?

— Je crois qu il raille encore ! dit Henri avec une fureur qui se détendait sous la joie comme les glaces du pôle aux premiers sourires du soleil.

— Voyons un peu comment tout cela va finir, murmura Caverley en s'asseyant pour ne pas perdre un détail de la scène, et commençant à jouir du spectacle en amateur artiste plutôt qu'en avide spéculateur.

Henri se retourna de son côté ; on voyait qu'il se préparait à répondre à don Pedro.

— Eh bien ! soit, dit-il en enveloppant don Pedro du plus haineux regard ; ami Caverley, pour cet homme autrefois roi, et qui n'a plus même aujourd'hui au front le reflet doré de sa couronne, je te donnerai soit deux cent mille écus d'or, soit deux bonnes villes à ton choix.

— Mais, fit Caverley en caressant de sa main la mentonnière de son casque, tandis qu'à travers sa visière toujours baissée il regardait don Pedro... mais il me semble que l'offre est acceptable, quoique...

Celui-ci répondit à l'interrogatoire par un geste et un coup d'œil qui signifiaient : Capitaine, mon frère Henri n'est pas généreux, et j'enchérirai sur la somme.

— Quoique ?... reprit Henri, répétant le dernier mot du chef des aventuriers. Que voulez-vous dire, capitaine ?

Mauléon ne put contenir plus longtemps son désir curieux.

— Le capitaine veut dire sans doute, répondit-il, qu'avec le roi don Pedro, il a fait d'autres prisonniers, et qu'il voudrait qu'on les estimât aussi.

— Ma foi voilà ce qui s'appelle lire dans la pensée d'un homme, s'écria Caverley, et vous êtes un brave chevalier, sire Agénor. Oui, sur mon âme, j'ai fait d'autres prisonniers, et très illustres même ; mais...

Et une nouvelle réticence vint accuser l'irrésolution de Caverley.

— On vous les paiera, capitaine, dit Mauléon, qui bouillait d'impatience, où sont-ils ? Dans cette litière, sans doute ?

Henri posa la main sur le bras du jeune homme et le contint doucement.

— Acceptez-vous, capitaine Caverley ? dit-il.

— C'est à moi de vous répondre, monsieur, dit don Pedro.

— Oh ! ne faites pas le maître ici, don Pedro, car vous n'êtes plus roi, fit Henri avec dédain, et attendez que je vous parle pour me répondre.

Don Pedro sourit, et se tournant vers Caverley :

— Expliquez-lui donc, capitaine, dit-il, que vous n'acceptez point.

Caverley passa de nouveau sa main sur sa visière, comme si ce fer eût été son front, et tirant Agénor à part :

— Mon brave ami, lui dit-il, de bons compagnons comme nous se doivent la vérité, n'est-ce pas?

Agénor le regarda avec étonnement.

— Eh bien! continua le capitaine, si vous m'en croyez, sortez par la petite porte de la tente qui est derrière vous, et si vous avez un bon cheval, piquez jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus.

— Nous sommes trahis! s'écria Mauléon éclairé d'une lueur subite. Aux armes, prince! aux armes!

Henri regarda Mauléon avec étonnement, et machinalement porta la main au pommeau de son épée.

— Au nom du prince de Galles! s'écria en étendant la main avec le geste du commandement don Pedro qui voyait que la comédie tirait à sa fin: je vous requiers, messire Hugues de Caverley, d'arrêter le prince Henri de Transtamare.

Ces paroles n'étaient pas achevées que Henri avait déjà l'épée à la main: mais Caverley souleva un instant sa visière, approcha une trompe de ses lèvres, et au son qu'elle rendit, vingt aventuriers se précipitèrent sur le prince qui fut aussitôt désarmé.

— C'est fait, dit Caverley à don Pedro. Maintenant, si vous m'en croyez, sire roi, retirez-vous, car les coups vont pleuvoir ici tout à l'heure, je vous en réponds.

— Comment cela? demanda le roi.

— Ce Français qui est sorti par la petite porte ne laissera pas prendre son prince sans avoir en son honneur abattu quelques bras ou fendu quelques têtes.

Don Pedro se pencha du côté de l'ouverture, et vit Agénor qui mettait le pied à l'étrier, sans doute pour aller chercher du secours.

Le roi saisit une arbalète, la tendit, y plaça une flèche, et ajusta le chevalier.

— Bon, dit-il. David tua Goliath avec une pierre, il ferait beau voir que Goliath ne tuât pas David avec une arbalète.

— Un moment, s'écria Caverley, que diable! sire roi. A peine arrivé ici, vous allez me bouleverser tout; et monsieur le connétable, que dira-t-il si je lui laisse tuer son ami!

Et il releva avec le bras le bout de l'arbalète au moment même où don Pedro appuyait le doigt sur la détente. Le vireton partit en l'air.

— Le connétable! dit don Pedro en frappant du pied; c'était bien la peine de me faire manquer mon coup en vue d'une pareille crainte. Ouvre ton piège, chasseur, et prends-y encore ce gros sanglier; de cette façon, la chasse sera finie d'un seul coup, et à cette condition, je te pardonne.

— Vous en parlez à votre aise. Prendre le connétable! Bon! Venez un peu prendre le connétable! Bon Dieu! répéta-t-il en haussant les épaules, que ces Espagnols sont bavards!

— Sire Caverley!

— Pardieu! je dis vrai. Prendre le connétable!... Je ne suis pas curieux, sire roi, mais, foi de capitaine! je vous verrais faire cette capture avec beaucoup d'intérêt.

— En voici déjà un en attendant, dit don Pedro en montrant Agénor que l'on ramenait prisonnier.

Au moment où il passait au grand galop de son cheval, l'un des aventuriers avait coupé le jarret à sa monture à l'aide d'un croissant, et le cheval était tombé engageant le cavalier sous lui.

Tant qu'elle avait cru son amant hors de cette lutte et exempt de ce danger, Aïssa n'avait pas dit une seule parole ni fait un mouvement. On eût dit que les intérêts qui se débattaient autour d'elle, quelque graves qu'ils fussent, ne l'occupaient en aucune façon; mais à l'approche de Mauléon désarmé et aux mains de ses ennemis, on vit s'écarter les rideaux de la litière et apparaître la tête de la jeune fille plus pâle que le long voile de fine laine blanche qui enveloppe les femmes d'Orient.

Agénor poussa un cri. Aïssa bondit hors de la litière et courut à lui.

— Oh! oh! fit Mothril en fronçant le sourcil.

— Qu'est-ce à dire? demanda le roi.

— Voilà l'explication qui menace, murmura Caverley.

Henri de Transtamare jeta sur Agénor un sombre et défiant regard que celui-ci comprit à merveille.

— Vous me pouvez parler, dit-il à Aïssa; faites vite, et tout haut, madame; car de ce moment où nous sommes vos prisonniers jusqu'à celui de notre mort, il n'y aura probablement pas le temps à perdre, même pour les plus amoureux.

— Nos prisonniers! s'écria Aïssa, oh! ce n'était point cela que je voulais, mon grand seigneur; bien au contraire.

Caverley se démenait fort embarrassé; cet homme de fer tremblait presque devant l'accusation qu'allaient porter contre lui deux jeunes gens qu'il tenait entre ses mains.

— Ma lettre? dit Aïssa au jeune homme, n'as-tu donc pas reçu ma lettre?

— Quelle lettre? demanda Agénor.

— Assez! assez! dit Mothril, dont cette scène commençait à briser tous les projets. — Capitaine, le roi ordonne que vous conduisiez le prince Henri de Transtamare au logis du roi don Pedro, et ce jeune homme chez moi.

— Caverley, tu es un lâche, rugit Agénor essayant de se débarrasser des rudes gantelets qui l'étreignaient au poing.

— Je t'ai dit de te sauver, tu n'as pas voulu, ou tu t'es sauvé trop tard, ce qui revient au même, dit le capitaine. Par ma foi! c'est ta faute. Et puis plains-toi donc, tu logeras chez elle.

— Hâtons-nous, messieurs, dit le roi, et qu'un conseil s'assemble cette nuit même pour juger ce bâtard qui se dit mon frère, et ce rebelle qui se prétend mon roi. Caverley, il t'avait offert deux villes; je suis plus généreux que lui, moi: je te donne une province. Mothril, faites avancer mes gens; il faut que nous soyons à couvert avant une heure dans quelque bon château.

Mothril s'inclina et sortit; mais il n'avait pas fait dix pas hors de la tente qu'il se rejeta précipitamment en arrière, en faisant avec la main ce signe qui, chez toutes les nations et dans toutes les langues, commande le silence.

— Qu'y a-t-il? demanda Caverley avec une inquiétude mal déguisée.

— Parle, bon Mothril, dit don Pedro.

— Écoutez, fit le More.

Tous les sens des assistans semblèrent passer dans leurs oreilles, et un instant la tente du chef anglais présenta l'aspect d'une réunion de statues.

— Entendez-vous? continua le More en s'inclinant de plus en plus vers la terre.

En effet, on commençait à entendre comme un roulement de tonnerre, ou comme le galop progressif d'une troupe de cavaliers.

— Notre-Dame Guesclin! cria tout à coup une voix ferme et sonore.

— Ah! ah! le connétable, murmura Caverley, qui reconnut le cri de guerre du rude Breton.

— Ah! ah! le connétable, dit à son tour don Pedro en fronçant le sourcil, — car, sans l'avoir entendu jamais, il connaissait cependant ce terrible cri.

Les prisonniers, de leur côté, échangèrent un regard, et un sourire d'espérance se dessina sur leurs lèvres.

Mothril se rapprocha de sa fille, dont il étreignit plus étroitement la taille dans ses bras.

— Sire roi, dit Caverley avec cet accent goguenard qui ne l'abandonnait pas, même au moment du danger, vous vouliez prendre le sanglier, je crois; le voici qui vient vous épargner la besogne.

Don Pedro fit un signe aux gens d'armes qui se rangèrent derrière lui. Caverley, décidé à rester neutre entre son ancien compagnon et son nouveau chef, se retira à l'écart.

Un rang de gardes tripla le cordon de fer qui garrottait le prince et Mauléon.

— Que fais-tu, Caverley? demanda don Pedro.

— Je vous cède la place, comme à mon roi et à mon chef, sire, dit le capitaine.

— C'est bien, répondit don Pedro; alors, qu'on m'obéisse.

Les chevaux s'arrêtèrent; on entendit le frissonnement de l'acier et le bruit d'un homme qui sautait à terre, alourdi par son armure.

Presque aussitôt Bertrand Duguesclin entra dans la tente.

XXVI

LE SANGLIER PRIS DANS LE PIÈGE

Derrière le connétable venait, l'œil sournois et le sourire esquissé sur les lèvres, l'honnête Musaron, poudreux des pieds à la tête.

Il semblait placé là pour donner aux assistans l'explication de cette arrivée si foudroyante du connétable.

Bertrand leva sa visière en entrant, et d'un seul regard fit le tour de l'assemblée.

Apercevant don Pedro, il s'inclina légèrement; découvrant Henri de Transtamare, il fit un salut respectueux; allant à Caverley, il lui prit la main.

— Bonjour, sire capitaine, dit-il avec calme, nous avons donc fait bonne prise. Ah! messire de Mauléon, pardon! je ne vous avais pas vu.

Ces mots, qui semblaient indiquer une ignorance si positive de la situation, frappèrent de stupeur la plupart des assistans.

Mais Bertrand, loin de s'émouvoir de ce silence presque solennel, continua :

— J'espère, au reste, capitaine Caverley, que l'on aura eu pour le prisonnier tous les égards dus à son rang, et surtout à son malheur.

Henri allait répondre, don Pedro prit la parole :

— Oui, seigneur connétable, rassurez-vous, nous avons

— Seigneur connétable, répondit Caverley en faisant un pas en avant, le mot trahison est impropre, ce me semble, et c'est plutôt la fidélité qu'il eût fallu dire.

— La fidélité ! reprit le connétable dont l'étonnement paraissait croître.

— Sans doute, la fidélité, continua Caverley, car enfin nous sommes Anglais, n'est-ce pas? et par conséquent sujets du prince de Galles?

— Eh bien ! après, que signifie cela? dit Bertrand en élargissant, pour respirer à son aise, ses larges épaules, et



Je vous requiers d'arrêter le prince Henri de Transtamare.

eu pour le prisonnier tout le respect que commandait le droit des gens.

— Vous avez eu, fit Bertrand avec une expression de surprise qui eût fait honneur au plus habile comédien, vous avez eu ! Comment dites-vous cela, s'il vous plaît Altesse?

Mais oui, messire connétable, reprit don Pedro en souriant, je le répète, nous avons eu.

Bertrand regarda Caverley impassible sous sa visière d'acier.

— Je ne comprends pas, dit-il.

— Cher connétable, dit Henri en se soulevant de son siège avec peine, car il avait été meurtri et garrotté par les soldats, et, dans la lutte, plusieurs de ces hommes cuirassés l'avaient à demi étouffé dans leurs bras de fer. Cher connétable, l'assassin de don Frédéric a raison, c'est lui qui est notre maître, et c'est nous que la trahison a faits ses prisonniers.

— Hein ! fit Bertrand en se retournant avec un regard si mauvais que plus d'une face pâlit dans l'assemblée. La trahison, dites-vous, et qui donc est le traître?

en laissant tomber sur la poignée de son estoc une épaisse main de fer. Qui vous dit, mon cher Caverley, que vous ne soyez point sujet du prince de Galles?

— Alors, seigneur, vous en conviendrez, car mieux que personne vous connaissez les lois de la discipline, alors, j'ai dû obéir à l'ordre de mon prince.

Et cet ordre, le voici, dit don Pedro en allongeant le parchemin vers Bertrand.

Je ne sais pas lire, dit brusquement le connétable.

Don Pedro retira son parchemin, et Caverley frissonna, tout brave qu'il fût.

— Eh bien ! continua Duguesclin, je crois comprendre maintenant. Le roi don Pedro avait été pris par le capitaine Caverley. Il a montré son sauf-conduit du prince de Galles, et à l'instant même le capitaine a rendu la liberté à don Pedro.

— C'est cela même, s'écria Caverley, qui espéra un moment que dans son exquise loyauté Duguesclin approuverait tout.

— Rien de mieux jusqu'à présent, continua le connétable.

Caverley respira plus librement.

— Mais, reprit Bertrand, il y a encore une chose obscure pour moi.

— Laquelle? demanda don Pedro avec hauteur. Dépêchez vous seulement, messire Bertrand, car toutes ces interrogations deviennent fatigantes.

— J'achève, reprit le connétable avec son impassibilité terrible. Mais en quoi est-il besoin que le capitaine Caverley, pour délivrer don Pedro, fasse prisonnier don Henri?

— A ces mots, et à l'attitude que prit Bertrand Duguesclin en les prononçant, Mothril jugea que le moment était venu d'appeler un renfort de Mores et d'Anglais au secours de don Pedro.

Bertrand ne sourcilla point et ne parut pas même s'apercevoir de la manœuvre. Seulement, si la chose est possible, sa voix devint encore plus calme et plus froide qu'auparavant.

— J'attends une réponse, dit-il.

Ce fut don Pedro qui la donna.

— Je suis étonné, dit-il, que l'ignorance soit si grande chez les chevaliers français, qu'ils ne sachent pas que c'est double bénéfice de se faire un ami en même temps qu'on se défait d'un ennemi.

— Etes-vous de cet avis, maître Caverley? demanda Bertrand en fixant sur le capitaine un regard dont la sérénité même, gage de force, était en même temps un gage de menace.

— Il le faut bien, messire, dit le capitaine. J'obéis, moi.

— Eh bien! moi, fit Bertrand, tout au contraire de vous, je commande. Je vous ordonne donc, entendez-vous bien ceci? je vous ordonne de mettre en liberté Son Altesse le prince don Henri de Transtamare, que je vois là gardé par vos soldats, et comme je suis plus courtois que vous, je n'exigerai pas que vous arrêtiez don Pedro, bien que j'en aie le droit, moi dont vous avez l'argent dans votre poche, moi qui suis votre maître puisque je vous paie.

Caverley fit un mouvement; don Pedro étendit le bras:

— Ne répondez rien, capitaine, dit-il, il n'y a ici qu'un maître, et ce maître, c'est moi. Vous obéirez donc à moi, et cela sur-le-champ, s'il vous plaît. Bâtard don Henri, messire Bertrand, et vous, comte de Mauléon, je vous déclare à tous trois que vous êtes mes prisonniers.

Il se fit, à ces mots, un grand silence dans la tente. Au milieu de ce silence, six hommes d'armes, sur un signe de don Pedro, se détachèrent du groupe pour s'assurer de la personne de Duguesclin comme on s'était déjà assuré de la personne de don Henri: mais le bon chevalier, d'un coup de poing, de ce poing avec lequel il faussait les armures, abattit le premier qui se présenta, et, de sa puissante voix entonnant le cri de Notre-Dame Guesclin, de manière à la faire résonner dans les profondeurs les plus éloignées de la plaine, il tira son épée.

En un moment, la tente présenta le spectacle d'une confusion terrible. Agénor, mal gardé, avait d'un seul effort écarté les deux soldats qui veillaient sur lui, et était venu se joindre à Bertrand. Henri coupait avec ses dents la dernière corde qui lui liait les poignets.

Mothril, don Pedro et les Mores formaient un angle menaçant.

Aïssa passait la tête à travers les rideaux de sa litière en criant, oublieuse de tout, excepté de son amant: Courage, mon grand seigneur! courage!

Enfin, Caverley se retirait emmenant avec lui ses Anglais, de manière à garder la neutralité le plus longtemps possible; seulement, pour être prêt à tout événement, il faisait sonner le boute-selle.

Le combat s'engagea. Flèches, viretons, balles de plomb lancées par la fronde, commencèrent à siffler dans l'air et à pleuvoir sur les trois chevaliers, quand soudain une immense clameur s'éleva, et une troupe d'hommes d'armes entra à cheval dans la tente, coupant, saccageant, écrasant tout, et soulevant des tourbillons de poussière qui aveuglèrent les plus furieux combattans.

A leurs cris: Guesclin! Guesclin! il n'était pas difficile de reconnaître les Bretons commandés par Le Bègue de Vilaine, l'inséparable ami de Bertrand, lequel l'avait aposté aux barrières du camp, avec injonction de ne charger que lorsqu'il entendrait le cri de Notre-Dame Guesclin.

Il y eut un moment de confusion étrange dans cette tente éventrée, ouverte, renversée; un instant pendant lequel amis et ennemis se trouvèrent mêlés, confondus, aveuglés; puis, cette poussière se dissipa; puis, aux premiers rayons du soleil se levant derrière les montagnes de la Castille, on vit les Bretons maîtres du champ de bataille. Don Pedro, Mothril, Aïssa, les Mores avaient disparu comme une vision. Quelques-uns atteints par les masses et par les estocs étaient couchés à terre et agonisaient dans leur sang comme pour prouver seulement qu'on n'avait point eu affaire à une armée de rapides fantômes.

Agénor reconnut tout d'abord cette disparition; il sauta sur le premier cheval venu, et sans s'apercevoir que le cheval était blessé, il le poussa vers le monticule le plus proche, d'où il pouvait découvrir la plaine. Arrivé là, il vit de loin cinq chevaux arabes qui gagnaient le bois; à travers l'atmosphère bleuâtre du matin, il reconnut la robe de laine et le voile flottant d'Aïssa. Sans s'inquiéter s'il était suivi, dans un mouvement d'espoir insensé, il poussa son cheval à leur poursuite, mais au bout de dix pas, le cheval s'abattit pour ne plus se relever.

Le jeune homme revint à la litière; elle était déserte, et il n'y trouva plus qu'un bouquet de roses tout humide de pleurs.

A l'extrémité des lignes, toute la cavalerie anglaise en bon ordre attendait, pour agir, le signal de Caverley. Le capitaine avait si habilement disposé ses hommes qu'ils enfermaient les Bretons dans un cercle.

Bertrand vit d'un coup d'œil que le but de cette manœuvre était de lui couper la retraite.

Caverley s'avança.

— Messire Bertrand, dit-il, pour vous prouver que nous sommes de loyaux compagnons, nous allons vous ouvrir nos rangs afin que vous regagniez votre quartier. Cela vous fera voir que les Anglais sont fidèles à leur parole, et qu'ils respectent la chevalerie du roi de France.

Pendant ce temps, Bertrand, silencieux et calme comme si rien d'extraordinaire ne se fût passé, était remonté sur son cheval et avait repris sa lance des mains de son écuyer.

Il regarda autour de lui, et vit qu'Agénor venait d'en faire autant.

Tous ses Bretons se tenaient derrière lui en bon ordre et prêts à charger.

— Sire Anglais, dit-il, vous êtes un fourbe, et si j'étais en force je vous ferais pendre au châtaignier que voici.

— Ah! ah! messire connétable, dit Caverley, prenez garde! Vous m'allez forcer de vous faire prisonnier au nom du prince de Galles.

— Bah! fit Duguesclin.

Caverley comprit tout ce qu'il y avait de menace dans la railleuse intonation du connétable, et se retournant vers ses soldats:

— Fermez vos rangs, cria-t-il à ses hommes, qui se rejoignirent et présentèrent aux Bretons une muraille de fer.

— Enfans! dit Bertrand à ses braves, l'heure du déjeuner approche; nos tentes sont là-bas, rentrons chez nous.

Et il piqua si rudement son cheval que Caverley n'eut que le temps de se jeter de côté pour laisser passer l'ouragan de fer qui s'avançait sur lui.

En effet, derrière Bertrand s'étaient élancés avec la même force les Bretons conduits par Agénor. Henri de Transtamare avait été presque malgré lui placé au centre de la petite troupe.

En ce temps-là un homme valait vingt hommes par la science des armes et la force matérielle. Bertrand dirigea sa lance de telle façon qu'il enleva l'Anglais qui se trouvait en face de lui. Cette première percée faite, on entendit un grand fracas de lances brisées, des cris de blessés, des coups sourds frappés par des masses de fer, des hennissemens de chevaux broyés par le choc.

Lorsque Caverley se retourna, il vit une large trouée sanglante; puis, à cinq cents pas au delà de cette trouée, les Bretons galopant en aussi bon ordre que s'ils eussent traversé un champ d'épis mûrs.

— Je m'étais pourtant bien promis, murmura-t-il en secouant la tête, de ne pas me risquer contre ces brutes. Au diable les fanfaronnades et les fanfarons! Je perds à cette équipée au moins douze chevaux et quatre hommes, sans compter — oh! malheureux que je suis! — une rançon de roi. Çà, décampons, messieurs. A partir de cette heure, nous sommes castillans. Changeons la bannière.

Et l'aventurier, dès le jour même, leva le camp et se mit en marche pour rejoindre don Pedro.

XXVII

LA POLITIQUE DE MESSIRE BERTRAND DUGUESCLIN

Il y avait déjà plusieurs heures que les Bretons et le prince de Transtamare étaient en sûreté avec Mauléon, et déjà depuis longtemps Agénor avait, dans les replis des montagnes qui bornaient l'horizon, perdu ce point blanc fuyant dans la plaine resplendissant maintenant aux rayons du soleil, et qui n'était autre chose que tout son amour, toute sa joie, toutes ses espérances, qui allaient s'évanouissant.

Au reste, c'était un spectacle assez varié que l'attitude

des différens personnages de cette histoire, car le hasard semblait prendre plaisir à les grouper tous dans l'encadrement du magnifique paysage que considérait Agénor.

Sur une des rampes de la montagne qu'elle avait gagnée d'une course que le vol de l'aigle n'eût point dépassée, la petite troupe fugitive venait de reparaître ; on voyait distinctement trois choses : le manteau rouge de Mothril, le voile blanc d'Aïssa, et le point d'acier lumineux que le soleil faisait briller comme une étincelle sur le casque de don Pedro.

Dans l'intervalle qui s'étendait du premier au troisième plan, toute la troupe de Caverley rétablie en ordre de bataille suivait le chemin de la montagne. Les premiers cavaliers commençaient à se perdre dans le bois qui s'étendait à sa base.

Au premier plan, Henri de Transtamare adossé à une touffe de genêts gigantesques, laissant errer son cheval sur la prairie, regardait de temps en temps avec une stupéfaction douloureuse ses poignets rougis encore par la pression des cordes. Ces vestiges de la scène effrayante qui venait de se passer dans la tente de Caverley, lui prouvaient seuls que deux heures auparavant don Pedro était encore en son pouvoir, et qu'un instant la fortune lui avait souri pour le précipiter presque aussitôt du faîte d'une prospérité prématurée au plus profond peut-être du sombre abîme de l'incertitude et de l'impuissance.

Près de Henri, quelques Bretons, épuisés de fatigue, s'étaient couchés sur l'herbe. Ces braves chevaliers, machines obéissantes, élevés par l'ordre seul de la nature audessus de la bête de somme ou du chien de bergerie, ne se donnaient pas la peine de réfléchir après avoir agi. Seulement, comme ils avaient remarqué qu'à dix pas d'eux Bertrand réfléchissait pour eux, ils avaient ramené leurs manteaux sur leurs visages pour se garantir du soleil, et s'étaient endormis.

Le Bègue de Vilaine et Olivier de Mauny ne dormaient pas, eux ; ils regardaient, avec l'attention la plus profonde et la plus soutenue, les Anglais, dont l'avant-garde, comme nous l'avons dit, commençait à se perdre dans le bois, tandis que l'arrière-garde s'occupait à démolir les tentes et à les charger sur le dos des mules ; au milieu des travailleurs, on pouvait distinguer Caverley, traversant comme un fantôme armé les rangs de ses soldats, et veillant à l'exécution des ordres donnés par lui.

Ainsi, tous ces hommes épars dans le vaste paysage et fuyant, les uns au midi, les autres à l'ouest, ceux-ci à l'orient, ceux-là au nord, comme des fourmis effarouchées, étaient pourtant liés les uns aux autres par un même sentiment, et Dieu, qui les comprenait seul, en les regardant du haut du ciel, pouvait dire qu'en chacun de ces cœurs, excepté dans le cœur d'Aïssa, le sentiment qui dominait tous les autres était celui de la vengeance.

Mais bientôt Mothril, don Pedro et Aïssa se perdirent de nouveau dans un pli de la montagne ; bientôt l'arrière-garde anglaise se mit en marche à son tour et s'enfonça dans le bois, de sorte que Mauléon, ne voyant plus Aïssa, et Le Bègue de Vilaine et Olivier de Mauny ne voyant plus Caverley, se rapprochèrent de Bertrand, qui venait de sortir de sa rêverie pour se rapprocher de Henri, toujours plongé dans la sienne.

Bertrand leur sourit ; puis, se levant, grâce aux jointures de fer de son armure avec quelque peine du petit tertre sur lequel il était assis, il marcha droit au prince Henri, toujours adossé à son genêt.

Le bruit de ses pas, alourdis par l'armure, ébranlait la terre, et cependant Henri ne se retournait pas

Bertrand continua d'avancer de façon que son ombre, interposée entre le soleil et le prince, enlevât au triste seigneur cette douce consolation de la chaleur du ciel, qui est comme la vie, précieuse surtout quand on la perd.

Henri releva la tête pour réclamer son soleil, et vit le bon connétable appuyé sur sa longue épée, la visière à demi-levée, et l'œil animé d'une encourageante compassion.

— Ah ! connétable, dit le prince en secouant la tête, quelle journée !

— Bah ! monseigneur, dit Bertrand, j'en ai vu de pires.

Le prince ne répondit qu'en accusant le ciel du regard.

— Ma foi ! continua Bertrand, moi je ne me souviens que d'une chose, c'est que nous pouvions être prisonniers, et qu'au contraire nous sommes libres.

— Ah ! connétable, ne voyez-vous donc pas que tout nous échappe ?

— Qu'appelez-vous tout ?

— Le roi de Castille ! par Saint-Jacques ! s'écria don Henri avec un mouvement de rage et de menace qui fit tressaillir les chevaliers attirés par la parole vibrante du prince, et qui en écoutant sa parole ne pouvaient oublier que cet ennemi tant abhorré était un frère.

Bertrand ne s'était pas avancé vers le prince dans le seul but de rapprocher la distance qui les séparait : il avait quelque chose à lui dire ; il venait, en effet, de surprendre sur tous les visages une expression de lassitude assez semblable à un commencement de découragement.

Il fit un signe au prince de s'asseoir. Celui-ci comprit que Bertrand allait entamer quelque conversation importante ; il se coucha donc, et parmi toutes ces figures exprimant, comme nous l'avons dit, le découragement, la sienne n'était pas une des moins expressives.

Bertrand s'inclina en appuyant ses deux mains sur le pommeau de son épée.

— Pardon, monseigneur, dit-il, si je distrais vos pensées du chemin qu'elles suivent ; mais je désirais m'entendre avec vous sur un point.

— Qu'est-ce donc, mon cher connétable ? demanda Henri assez inquiet de ce préambule ; car pour accomplir l'acte gigantesque de son usurpation, il ne se sentait appuyé que sur la loyauté des Bretons, et certaines âmes ne peuvent, en matière de loyauté, avoir une foi bien robuste.

— Vous venez de dire, monseigneur, que le roi de Castille avait échappé ?

— Sans doute, je l'ai dit.

— Eh bien ! il y a équivoque, monseigneur, et je vous engage à tirer vos fidèles serviteurs du doute où vos paroles les ont plongés. Il y a donc un autre roi de Castille que vous ?

Henri releva la tête comme le taureau qui sent la pointe du picador.

— Expliquez-vous, cher connétable, dit-il.

— C'est facile. Si vous et moi ne savons à quoi nous en tenir sur ce sujet, vous comprenez que mes Bretons et vos Castillans ne s'y reconnaîtront pas, et que les populations des autres Espagnes, bien moins instruites encore que vos Castillans et mes Bretons, ne sauront jamais s'il faut crier vive le roi Henri ou vive le roi don Pedro.

Henri écoutait, mais sans savoir encore où tendait le connétable. Néanmoins comme le raisonnement lui paraissait fort logique, il faisait de la tête un signe approbatif.

— Eh bien ? dit-il enfin.

— Eh bien, reprit Duguesclin, s'il y a deux rois, ce qui fait confusion, commençons par en défaire un.

— Mais il me semble que nous guerroyons pour cela, sire connétable, reprit Henri.

— Fort bien ; mais nous n'avons pas encore gagné une de ces batailles éclatantes qui vous renversent tout net un roi du trône, et en attendant ce jour-là qui décidera du destin de la Castille et du vôtre, vous ne savez point encore vous-même si vous êtes ou n'êtes pas le roi.

— Qu'importe ! si je veux l'être.

— Alors, soyez-le.

— Mais, mon cher connétable, ne suis-je pas déjà pour vous le seul, le véritable roi ?

— Cela ne suffit pas ; il faut que vous le soyez pour tout le monde.

— C'est ce qui me paraît impossible, messire, avant le gain d'une bataille, l'acclamation d'une armée, ou la prise de quelque grande ville.

— Eh bien ! c'est à quoi j'ai songé, monseigneur.

— Vous !

— Sans doute, moi. Est-ce que vous croyez que parce que je frappe je ne pense pas. Détrompez-vous. Je ne frappe pas toujours et je pense quelquefois. Vous dites qu'il vous faut attendre le gain d'une bataille, l'acclamation d'une armée ou la prise d'une grande ville ?

— Oui, une de ces trois choses-là, au moins.

— Eh bien ! ayons une de ces trois choses-là tout de suite.

— Cela me paraît bien difficile, connétable, pour ne pas dire impossible.

— Pourquoi cela, sire ?

— Parce que je crains.

— Ah ! si vous craignez, moi, je ne crains jamais, monseigneur, reprit vivement le connétable ; ne le faites pas, je le ferai.

— Nous tomberons de trop haut, connétable ; de si haut, que nous ne nous relèverons pas.

— A moins que de tomber dans le sépulcre, monseigneur, vous vous relèverez toujours, tant que vous aurez autour de vous quatre chevaliers bretons et à votre côté cette brillante épée castillane. Voyons, monseigneur, de la résolution !

— Oh ! j'en aurai dans l'occasion, soyez tranquille, messire connétable, reprit Henri, dont les yeux s'animaient à l'aspect plus rapproché de la réalisation de son rêve. Mais je ne vois encore ni la bataille, ni l'armée.

— Oui, mais vous voyez la ville.

Henri regarda autour de lui.

— Où sacre-t-on les rois dans ce pays, monseigneur ? demanda Duguesclin.

— A Burgos.

— Eh bien ! quoique mes connaissances géographiques soient peu étendues, il me semble, monseigneur, que Burgos est dans nos environs.

— Sans doute ; vingt ou vingt-cinq lieues d'ici tout au plus.

— Alors, ayons Burgos.

— Burgos ! répéta Henri.

— Sans doute. Burgos. Et si vous en avez quelque envie, je vous la donnerai, moi, aussi vrai que mon nom est Duguesclin.

— Une ville si forte, connétable, dit Henri en secouant la tête avec l'expression du doute ; une ville capitale ! une ville dans laquelle, outre la noblesse, on trouve une bourgeoisie puissante, composée de chrétiens, de juifs et de mahométans, tous divisés dans les temps ordinaires, mais tous amis quand il s'agit de défendre leurs privilèges ; Burgos, en un mot, la clef de la Castille, et qui semble avoir été choisie comme le plus imprenable sanctuaire par ceux qui y déposèrent la couronne et les insignes royaux.

— C'est là, s'il vous plaît, que nous irons, monseigneur, dit tranquillement Duguesclin.

— Ami, dit le prince, ne vous laissez point entraîner par un sentiment d'affection, par un dévouement exagéré. Consultons nos forces.

— A cheval ! monseigneur, dit Bertrand en saisissant la bride de la monture du prince qui errait dans les genêts ; à cheval ! et marchons droit à Burgos.

Et sur un signe du connétable, un trompette breton donna le signal. Les dormeurs furent les premiers en selle, et Bertrand, qui regardait ses Bretons avec l'attention d'un chef et l'affection d'un père, remarqua que la plupart d'entre eux, au lieu d'entourer le prince comme ils en avaient l'habitude, affectaient au contraire de se ranger autour de leur connétable et de le reconnaître pour leur seul et véritable chef.

— Il était temps, murmura le connétable en se penchant à l'oreille d'Agénor.

— Temps de quoi ? demanda celui-ci, tressaillant comme un homme que l'on tire d'un rêve.

— Temps de rafraîchir l'activité de nos soldats, dit-il.

— Ce n'est point un mal, en effet, connétable, répondit le jeune homme, car il est dur pour des hommes d'aller on ne sait où, pour on ne sait qui.

Bertrand sourit ; Agénor répondait à sa pensée, et par conséquent lui donnait raison.

— Ce n'est pas pour vous que vous parlez, n'est-il pas vrai ? demanda Bertrand ; car je vous ai toujours vu le premier, ce me semble, aux marches et aux attaques pour l'honneur de notre pays.

— Oh ! moi, messire, je ne demande qu'à me battre et surtout à marcher, et jamais on n'ira assez vite pour moi.

Et en disant ces mots, Agénor se dressait sur ses étriers comme si son regard eût voulu franchir les montagnes qui bornaient l'horizon.

Bertrand ne répondit rien ; il avait bien jugé tout le monde. Seulement il se contenta de consulter un pâtre, qui lui assura que la route la plus courte pour gagner Burgos était de se diriger d'abord sur Calahorra, petite ville distante de six lieues à peine.

— Allons donc promptement à Calahorra, fit le connétable ; et il piqua son cheval, donnant ainsi l'exemple de la précipitation.

Derrière lui s'ébranla avec un formidable bruit l'escadron de fer au centre duquel se trouvait Henri de Transtamare.

XXVIII

LE MESSAGER

Ce fut vers la fin du second jour de marche que la petite ville de Calahorra s'offrit aux regards de la troupe commandée par Henri de Transtamare et par Bertrand Duguesclin. Cette troupe, qui s'était recrutée pendant les deux jours de marche de tous les petits corps épars dans les environs, pouvait compter dix mille hommes à peu près.

La tentative qu'on allait faire sur la ville de Calahorra, sentinelle avancée de Burgos, était presque décisive. En effet, de ce point de départ qui donnait la mesure des sentimens de la Vieille Castille, dépendait le succès ou l'insuccès de la campagne. Arrêtée devant Calahorra, la marche de don Henri devenait une guerre ; Calahorra franchie sans obstacle, don Henri s'avançait sur la voie triomphale.

L'armée au reste était pleine de bonnes dispositions. L'avis général était que don Pedro était allé rejoindre de l'autre côté des montagnes un corps de troupes arragonaises et moresques dont on avait connaissance.

Les portes de la ville étaient fermées, les soldats qui les gardaient se tenaient à leur poste ; les sentinelles, l'arbalète à l'épaule, se promenaient sur la muraille : tout était en état, sinon de menace, du moins de défense.

Duguesclin conduisit sa petite armée jusqu'à une portée de flèche des remparts. Là, il fit sonner un appel autour des drapeaux, et prononçant un discours tout empreint de l'assurance bretonne et de l'adresse d'un homme élevé à la cour de Charles V, il finit par proclamer don Henri de Transtamare roi des Deux-Castilles, de Séville et de Léon, à la place de don Pedro, meurtrier, sacrilège, et chevalier indigne.

Ces paroles solennelles, que Bertrand prononça de toute la vigueur de ses poumons, firent jaillir dix mille épées du fourreau, et, sous le plus beau ciel du monde, à l'heure où le soleil allait se coucher derrière les montagnes de la Navarre, Calahorra, du haut de ses remparts, put assister au spectacle imposant d'un trône qui tombe et d'une couronne qui surgit.

Bertrand, après avoir parlé, après avoir laissé parler l'armée, se tourna vers la ville comme pour demander son avis.

Les bourgeois de Calahorra si bien enfermés, si bien munis d'armes et de provisions qu'ils fussent, ne restèrent pas longtemps dans le doute.

L'attitude du connétable était significative. Celle de ses gens d'armes, lance levée, ne l'était pas moins. Ils réfléchirent probablement que le poids seul de cette cavalerie suffirait à enfoncer leurs murailles, et qu'il était plus simple d'obvier à ce malheur en ouvrant les portes. Ils répondirent donc aux acclamations de l'armée par un cri enthousiaste de Vive don Henri de Transtamare, roi des Castilles, de Séville et de Léon !

Ces premières acclamations, prononcées en langue castillane, émurent profondément Henri ; il leva la visière de son casque, s'avança seul vers les murailles :

— Dites vive le bon roi Henri ! cria-t-il, car je serai si bon pour Calahorra qu'elle se souviendra à jamais de m'avoir salué, la première, roi des Castilles.

Pour le coup, ce ne fut plus de l'enthousiasme, mais de la frénésie ; les portes s'ouvrirent comme si une fée les eût touchées de sa baguette, et une masse compacte de bourgeois, de femmes et d'enfans, s'échappa de la ville, et vint se mêler aux troupes royales.

En une heure s'organisa une de ces fêtes splendides dont la nature seule suffit à faire les frais ; toutes les fleurs, tout le vin, tout le miel de ce beau pays, les psaltérions, les doulcines, la voix des femmes, les flambeaux de cire, le son des cloches, les chants des prêtres, enivrèrent pendant toute la nuit le nouveau roi et ses compagnons.

Cependant, Bertrand avait assemblé son conseil de Bretons et leur disait :

— Voilà le prince don Henri de Transtamare, roi proclamé, sinon sacré : vous n'êtes plus les soutiens d'un aventurier, mais d'un prince qui possède terres, fiefs et titres. Je gage que Caverley regrettera de ne plus être avec nous.

Puis, au milieu de l'attention qu'on lui accordait toujours, non seulement comme à un chef, mais comme à un guerrier aussi prudent que brave, aussi brave qu'expérimenté, il développa tout son système, c'est-à-dire ses espérances, qui devinrent bientôt celles des assistans.

Il achevait son discours lorsqu'on vint lui dire que le prince le faisait demander, ainsi que les chefs bretons, et qu'il attendait ses fidèles alliés au palais du gouvernement de Calahorra que celui-ci avait mis à la disposition du nouveau souverain.

Bertrand se rendit aussitôt à l'invitation reçue. Henri était déjà assis sur un trône, et un cercle d'or, signe de la royauté, entourait le cimier de son casque.

— Sire connétable, dit le prince en tendant la main à Duguesclin, vous m'avez fait roi, je vous fais comte ; vous me donnez un empire, je vous offre un domaine ; je m'appelle grâce à vous Henri de Transtamare, roi des Castilles, de Séville et de Léon ; vous vous appelez, grâce à moi, Bertrand Duguesclin, connétable de France, et comte de Soria.

Aussitôt une triple acclamation des chefs et des soldats prouva au roi qu'il venait non seulement de faire un acte de reconnaissance, mais encore de justice.

— Quant à vous, nobles capitaines, continua le roi, mes présens ne seront pas à la hauteur de votre mérite, mais vos conquêtes, agrandissant mes États et augmentant mes richesses, vous rendront plus puissants et plus riches.

En attendant, il leur fit distribuer sa vaisselle d'or et d'argent, les équipages de ses chevaux et tout ce que le palais de Calahorra renfermait de précieux, puis il nomma gouverneur de la province celui qui n'était que gouverneur de la ville. Puis, s'avançant sur le balcon, il fit distribuer aux soldats quatre-vingt mille écus d'or qui lui restaient. Puis, leur montrant ses coffres vides :

— Je vous les recommande, dit-il, car nous les remplirons à Burgos.

— A Burgos ! s'écrièrent soldats et capitaines.

— A Burgos ! répétèrent les habitans, pour qui cette nuit

passée en fêtes, en libations et en accolades, était déjà une suffisante épreuve de la fraternité, épreuve que la prudence conseillait de ne pas laisser dégénérer en abus.

Or, le jour était venu sur ces entrefaites, l'armée était prête à partir, déjà s'élevait la bannière royale au-dessus des pennons de chaque compagnie castillane et bretonne, quand un grand bruit se fit entendre à la porte principale de Calahorra, et quand les cris du peuple, se rapprochant du centre de la ville, annoncèrent un événement d'importance.

Cet événement était un messager.

Bertrand sorti, Henri se redressa rayonnant.

— Qu'on lui fasse place, dit le roi.

La foule s'écarta.

On vit alors, monté sur un cheval arabe, frémissant sur ses jambes aiguës comme des lames d'acier, un homme de couleur basanée, enveloppé dans un burnous blanc.

— Le prince don Henri? demanda-t-il.

— Vous voulez dire le roi! dit Duguesclin.

— Je ne connais d'autre roi que don Pedro, dit l'Arabe.

— En voilà un au moins qui ne tergiverse pas, murmura le connétable.

— C'est bien, dit le prince, abrégeons. Je suis celui à qui vous voulez parler.

Le messager s'inclina sans descendre de cheval.

— D'où venez-vous? demanda don Henri.

— De Burgos.

— De la part de qui?

— De la part du roi don Pedro.

— Don Pedro est à Burgos! s'écria Henri.

— Oui, seigneur, répondit le messager.

Henri et Bertrand se regardèrent de nouveau.

— Et que désire don Pedro? demanda le prince.

— La paix, dit l'Arabe.

— Oh! oh! dit Bertrand, en qui l'honnêteté parlait vite et plus haut que tout intérêt, voilà une bonne nouvelle.

Henri fronça le sourcil.

Agénor tressaillit d'aise; la paix c'était la liberté de courir après Aïssa, et la liberté de l'atteindre.

— Et cette paix, reprit Henri d'une voix aigre, à quelle condition nous sera-t-elle accordée?

— Répondez, monseigneur, que vous la désirez comme nous, fit l'envoyé, et le roi mon maître sera facile sur les conditions.

Cependant Bertrand avait réfléchi à la mission qu'il avait reçue du roi Charles V, mission de vengeance à l'égard de don Pedro, et de destruction à l'égard des Grandes compagnies.

— Vous ne pouvez accepter la paix, dit-il à Henri, avant d'avoir réuni de votre côté assez d'avantages pour que les conditions soient bonnes.

— Je le pensais ainsi, mais j'attendais votre assentiment, répliqua vivement Henri, qui tremblait à l'idée de partager ce qu'il voulait entièrement.

— Que répond monseigneur? demanda le messager.

— Répondez pour moi, comte de Soria, dit le roi.

— Je le veux, sire, répondit Bertrand en s'inclinant.

Puis, se retournant vers le messager.

— Seigneur héraut, dit-il, retournez vers votre maître, et dites-lui que nous traiterons de la paix quand nous serons à Burgos.

— A Burgos! s'écria l'envoyé avec un accent qui dénotait plus de crainte que de surprise.

— Oui, à Burgos.

— Dans cette grande ville que tient le roi don Pedro avec son armée?

— Précisément, fit le connétable.

— C'est votre avis, seigneur? reprit le héraut en se tournant vers Henri de Transtamare.

Le prince fit un signe affirmatif

— Dieu vous conserve donc! reprit l'envoyé en se couvrant la tête de son manteau.

Puis s'inclinant devant le prince avant de partir, comme il avait fait en arrivant, il tourna la bride de son cheval et repartit au pas, traversant la foule qui, trompée dans ses espérances, se tenait muette et immobile sur son passage.

— Allez plus vite, seigneur messager, lui cria Bertrand, si vous ne voulez pas que nous arrivions avant vous.

Mais le cavalier, sans retourner la tête, sans paraître s'apercevoir que ces paroles lui étaient adressées, laissa son cheval passer insensiblement d'une allure modérée à un pas rapide, puis enfin à une course si précipitée qu'on l'avait déjà perdu de vue du haut des remparts quand l'avant-garde bretonne sortit des portes de Calahorra pour marcher sur Burgos.

Certaines nouvelles traversent les airs comme les atomes que roule le vent; elles sont un souffle, une senteur, un rayon de lumière. Elles touchent, avertissent, éblouissent à même distance que l'éclair. Nul ne peut expliquer ce phénomène d'un événement deviné à vingt lieues de distance. Cependant déjà le fait que nous signalons est passé à l'état de certitude. Un jour peut-être la science qui aura approfondi ce problème ne daignera même plus l'expliquer, et elle traitera d'axiome ce qu'aujourd'hui nous appelons un mystère de l'organisation humaine.

Toujours est-il que le soir du jour où don Henri était entré dans Calahorra, côte à côte avec le connétable, la nouvelle de la proclamation de Henri comme roi des Castilles, de Séville et de Léon, vint s'abattre sur Burgos, où don Pedro venait d'entrer lui-même depuis un quart d'heure.

Quel aigle en passant dans le ciel l'avait laissé tomber de ses serres? Nul ne peut le dire, mais en quelques instans tout le monde en fut convaincu.

Don Pedro seul doutait. Mothril le ramena à l'opinion de tout le monde en lui disant: Il est à craindre que cela soit; cela doit être, donc cela est.

— Mais, dit don Pedro, en supposant même que ce bâtard soit entré à Calahorra, il n'est pas probable qu'il ait été proclamé roi.

— S'il ne l'a pas été hier, dit Mothril, il le sera certainement aujourd'hui.

— Alors, marchons à lui et faisons la guerre, dit don Pedro.

— Non pas! restons où nous sommes, et faisons la paix, dit Mothril.

— Faire la paix!

— Oui, achetez-la même, si c'est nécessaire.

— Malheureux! s'écria don Pedro furieux.

— Une promesse, dit Mothril en haussant les épaules; cela coûtera-t-il donc si cher, et à vous surtout, seigneur roi?

— Ah! ah! fit don Pedro, qui commençait à comprendre.

— Sans doute, continua Mothril; que veut don Henri! un trône: faites-le-lui de la taille qu'il vous plaira, vous l'en précipiterez ensuite. Si vous le faites roi, il ne se défiera plus de vous, qui lui aurez mis la couronne sur la tête. Est-il donc si avantageux, je vous le demande, d'avoir sans cesse, dans des endroits inconnus, un rival qui, comme la foudre, peut tomber on ne sait quand, ni l'on ne sait d'où. Assignez à don Henri un royaume, enclavez-le dans des limites qui vous soient familières; faites de lui ce que l'on fait de l'esturgeon, à qui, en apparence, on donne tout un vivier avec mille repaires. On est sûr de le trouver quand on le chasse dans ce bassin préparé pour lui. Cherchez-le dans toute la mer il vous échappera toujours.

— C'est vrai, dit don Pedro de plus en plus attentif.

— S'il vous demande Léon, continua Mothril, donnez-lui Léon; il ne l'aura pas plutôt accepté, qu'il faudra qu'il vous en remercie; vous l'aurez alors à vos côtés, à votre table, à votre bras, un jour, une heure, dix minutes C'est une occasion que jamais la fortune ne vous offrira tant que vous guerroierez l'un contre l'autre. Il est à Calahorra, dit-on; donnez-lui tout le terrain qui est entre Calahorra et Burgos, vous n'en serez que plus près de lui.

Don Pedro comprenait tout à fait Mothril.

— Oui, murmura-t-il tout pensif, c'est ainsi que je rapprochai don Frédéric.

— Ah! dit Mothril, je croyais en vérité que vous aviez perdu la mémoire.

— C'est bien, dit don Pedro en laissant tomber sa main sur l'épaule de Mothril, c'est bien.

Et le roi envoya vers don Henri un de ces Mores infatigables qui mesurent les journées par les trente lieues que franchissent leurs chevaux.

Il ne paraissait pas douteux à Mothril que Henri acceptât, ne fût-ce que dans l'espoir d'enlever à don Pedro la seconde partie de l'empire, après avoir accepté la première. Mais on comptait sans le connétable. Aussi, dès que la réponse arriva de Calahorra, don Pedro et ses conseillers furent-ils consternés d'abord, parce qu'ils s'en exagéraient les conséquences.

Cependant don Pedro avait une armée: mais une armée est moins forte quand elle est assiégée. Il avait Burgos: mais la fidélité de Burgos était-elle bien assurée?

Mothril ne dissimula point à don Pedro que les habitans de Burgos passaient pour être grands amateurs de nouveautés.

— Nous brûlerons la ville, dit don Pedro.

Mothril secoua la tête.

— Burgos, dit-il, n'est pas une de ces villes qui se laissent brûler impunément. Elle est habitée d'abord par des chrétiens qui détestent les Mores, et les Mores sont vos amis; par des Musulmans qui détestent les juifs, et les juifs sont vos trésoriers; enfin les juifs qui détestent les chrétiens, et vous avez bon nombre de chrétiens dans votre armée. Ces gens là s'entre-déchireront au lieu de déchirer l'armée de don Henri; ils feront mieux, chacun des trois partis livrera les deux autres au prétendant. Trouvez un prétexte croyez-moi, pour quitter Burgos, sire, et quittez Burgos, je vous le conseille, avant qu'on n'y apprenne la nouvelle de l'élection de don Henri

— Si je quitte Burgos, c'est une ville perdue pour moi, dit don Pedro hésitant.

— [illegible] pas, en revenant assiéger don Henri, vous le retrouverez dans la position où nous sommes aujourd'hui, et puisque vous reconnaissez que l'avantage est pour lui à cette heure, l'avantage alors sera pour vous. Essayez de la retraite, monseigneur.

— Fuir ! s'écria don Pedro en montrant son poing fermé au ciel.

— Ne fuit pas qui revient, sire, reprit Mothril.

Don Pedro hésitait encore ; mais la vue fit bientôt ce que ne pouvait faire le conseil. Il remarqua des groupes grossissant au seuil des portes ; des groupes plus nombreux encore dans les carrefours, et parmi les hommes qui composaient ces groupes, il en entendit un qui disait :

— Le roi don Henri.

— Mothril, dit-il, tu avais raison. Je crois à mon tour qu'il est temps de partir.

Deux minutes après, le roi don Pedro quittait Burgos, au moment même où apparaissaient les bannières de don Henri de Transtamare au sommet des montagnes des Asturies.

XXIX

LE SACRE

Les habitans de Burgos qui tremblaient à l'idée d'être pris entre les deux compétiteurs, et qui se voyaient dans ce cas destinés à payer les frais de la guerre, n'eurent pas plutôt reconnu la retraite de don Pedro et aperçu les étendards de don Henri, qu'à l'instant même, par un revirement facile à comprendre, ils devinrent les plus fougueux partisans du nouveau roi.

Quiconque, dans les guerres civiles, montre une infériorité même passagère, est sûr de tomber d'un seul coup à quelques degrés plus bas que cette infériorité même ne le comportait. La guerre civile n'est pas seulement un conflit d'intérêt, c'est une lutte d'amour-propre. Reculer dans ce cas, c'est se perdre. L'avis donné par Mothril, avis puisé dans sa nature moresque, chez laquelle les appréciations du courage sont toutes différentes des nôtres, était donc mauvais pour les chrétiens, qui, en définitive, formaient le chiffre le plus élevé de la population de Burgos.

De son côté, la population mahométane et juive, dans l'espoir de gagner quelque chose à ce changement, se réunit à la population chrétienne pour proclamer don Henri roi des Castilles, de Séville et de Léon, et pour déclarer don Pedro déchu du rang de roi.

Ce fut donc au bruit d'acclamations unanimes que don Henri, conduit par l'évêque de Burgos, se rendit au palais tiède encore de la présence de don Pedro.

Duguesclin installa ses Bretons dans Burgos, et plaça tout autour les compagnies françaises et italiennes qui étaient restées fidèles à leurs engagemens, quand les compagnies anglaises l'avaient quitté. De cette façon, il surveillait la ville sans la gêner. La discipline la plus sévère avait d'ailleurs été établie : le moindre vol devait être puni de mort chez les Bretons et du fouet chez les étrangers. Il comprenait que cette conquête, qui s'était laissée volontairement conquérir, avait besoin de grands ménagemens, et qu'il importait que ses soldats fussent adoptés par ces nouveaux adhérens à la cause de l'usurpation.

— Maintenant, dit-il à Henri, de la solennité, monseigneur, s'il vous plaît. Envoyez chercher la princesse votre femme, qui attend impatiemment de vos nouvelles en Aragon ; qu'on la couronne reine en même temps que l'on vous couronnera roi. Rien ne fait bon effet dans les cérémonies, — j'ai remarqué cela en France, — comme les femmes et le drap d'or. Et puis beaucoup de gens mal disposés à vous aimer, et qui ne demandent pas mieux cependant que de tourner le dos à votre frère, se prendront d'un zèle ardent pour la nouvelle reine, si, comme on le dit, c'est une des belles et gracieuses princesses de la chrétienté.

Puis, ajouta le bon connétable, c'est un point sur lequel votre frère ne pourra pas lutter avec vous, puisqu'il a tué la sienne. Et quand on vous verra si bon époux pour Jeanne de Castille, chacun lui demandera, à lui, ce qu'il a fait de Blanche de Bourbon.

Le roi sourit à ces paroles, dont il était forcé de reconnaître la logique ; d'ailleurs, en même temps qu'elles satisfaisaient son esprit, elles flattaient son orgueil et sa manie d'ostentation. La reine fut donc mandée à Burgos.

Cependant la ville se pavoisait de tapisseries ; les guirlandes de fleurs se suspendaient aux murailles, et les rues jonchées de palmes disparaissaient sous un tapis verdoyant. De toutes parts, attirés par la pompe du spectacle promis, les Castillans accouraient sans armes, joyeux, indécis peut-être encore, mais s'en remettant pour prendre une décision définitive à l'effet que produiraient sur eux la splendeur de la cérémonie et la munificence de leur nouveau maître.

Lorsqu'on signala l'arrivée de la reine, Duguesclin se mit à la tête de ses Bretons et alla la recevoir à une lieue de la ville.

C'était en effet une belle princesse que la princesse Jeanne de Castille, rehaussée qu'elle était par l'éclat d'une splendide parure et d'un équipage vraiment royal.

Elle était, dit la chronique, dans un char revêtu de drap d'or et enrichi de pierreries. Les trois sœurs du roi l'accompagnaient, et leurs dames d'honneur suivaient dans des équipages presque aussi magnifiques.

Autour de ces brillantes litières, une nuée de pages éblouissans de soie, d'or et de joyaux, faisaient voltiger avec grâce de superbes coursiers de l'Andalousie, dont la race, croisée avec la race arabe, donne des chevaux vites comme le vent et orgueilleux comme les Castillans eux-mêmes.

Le soleil étincelait sur ce brillant cortège, attachant en même temps ses rayons de feu aux vitraux de la cathédrale, et chauffant la vapeur de l'encens d'Egypte que des religieuses brûlaient dans des encensoirs d'or.

Mêlés aux chrétiens pressés sur la route de la reine, les musulmans revêtus de leurs caftans les plus riches, admiraient ces femmes si nobles et si belles, que leurs voiles légers, flottant au souffle de la brise, défendaient contre le soleil, mais non contre les regards.

Aussitôt que la reine vit venir à elle Duguesclin, reconnaissable à son armure dorée et à l'épée de connétable que portait devant lui un écuyer, sur un coussin de velours bleu fleurdelisé d'or, elle fit arrêter les mules blanches qui traînaient son char, et descendit précipitamment du siège sur lequel elle était assise.

A son exemple, et sans savoir quelles étaient les intentions de Jeanne de Castille, les sœurs du roi et les dames de leur suite mirent pied à terre.

La reine s'avança vers Duguesclin, qui, en l'apercevant, venait de sauter à bas de son cheval. Alors, elle doubla le pas, dit la chronique, et vint à lui les bras étendus.

Celui-ci déboucla la visière de son casque, et la fit voler derrière lui. De sorte que, le voyant à visage découvert, dit toujours la chronique, la reine se suspendit à son cou et l'embrassa comme eût pu faire une tendre sœur.

— C'est à vous, s'écria-t-elle avec une émotion si profondément sentie qu'elle gagna le cœur des assistans ; c'est à vous, illustre connétable, que je dois ma couronne ! Honneur inespéré qui vient à ma maison ! Merci, chevalier ; Dieu vous récompensera dignement. Quant à moi, je ne puis qu'une chose : c'est égaler le service par la reconnaissance.

A ces mots et surtout à cette accolade royale, si honorable pour le bon connétable, un cri d'assentiment, cri presque formidable par le grand nombre de voix qui y avaient pris part, s'éleva du sein du peuple et de l'armée, accompagné d'applaudissemens unanimes.

— Noël au bon connétable ! criait-on ; joie et prospérité à la reine Jeanne de Castille !

Les sœurs du roi étaient moins enthousiastes ; c'étaient de malignes et rieuses jeunes filles. Elles regardaient le connétable de côté, et comme la vue du bon chevalier les rappelait naturellement de l'idéal qu'elles s'étaient fait à la réalité qu'elles avaient devant les yeux, elles chuchotaient :

— C'est donc là cet illustre guerrier, comme il a la tête grosse !

— Et voyez donc, comtesse, comme il a les épaules rondes ! continua la seconde des trois sœurs.

— Et comme il a les jambes cagneuses ! dit la troisième.

— Oui, mais il a fait notre frère roi, reprit l'aînée, pour mettre fin à cette investigation, peu avantageuse au bon chevalier.

Le fait est que l'illustre chevalier avait cette grande âme qui lui a fait faire tant de belles et nobles choses dans un moule assez peu digne d'elle ; son énorme tête bretonne, si pleines de bonnes idées et de généreuse opiniâtreté, eût semblé vulgaire à quiconque se fût dispensé de remarquer le feu qui jaillissait de ses yeux noirs et l'harmonie de la douceur et de la fermeté unies dans ses traits.

Certes, il avait les jambes arquées ; mais le bon chevalier avait monté tant de fois à cheval pour le plus grand honneur de la France, qu'on ne pouvait, sans manquer à la reconnaissance, lui reprocher cette courbe contractée à force d'emboîter sa généreuse monture.

Sans doute c'était avec justesse que la seconde sœur du roi avait remarqué la rondeur des épaules de Duguesclin, mais à ces épaules inélégantes s'attachaient ces bras mus-

culeux dont un seul effort faisait ployer cheval et cavalier dans la mêlée.

La foule ne pouvait dire : Voilà un beau seigneur ; mais elle disait : Voilà un redoutable seigneur.

Après ce premier échange de politesses et de remercîmens, la reine monta sur une mule blanche d'Aragon, couverte d'une housse brodée d'or et d'un harnais d'orfévrerie et de joyaux, présent des bourgeois de Burgos.

Elle pria Duguesclin de marcher à sa gauche, choisit pour accompagner les sœurs du roi, messire Olivier de Mauny, Le Bègue de Vilaine, et cinquante autres chevaliers, qui partirent à pied près des dames d'honneur.

On arriva ainsi au palais ; le roi attendait sous un dais de drap d'or ; près de lui était le comte de La Marche arrivé le matin même de France. En apercevant la reine, il se leva ; la reine de son côté descendit de cheval et vint s'agenouiller devant lui. Le roi la releva, et, après l'avoir embrassée, prononça tout haut ces mots :

— Au monastère de las Huelgas !

C'était dans ce monastère que devait avoir lieu le couronnement.

Chacun suivit donc le roi et la reine en criant Noël.

Agénor, pendant tout ce bruit et ces fêtes, s'était retiré dans un logis écarté et sombre, avec le fidèle Musaron.

Seulement, ce dernier, qui n'était point amoureux, mais tout au contraire curieux et fureteur comme un écuyer gascon, avait laissé son maître se renfermer seul et avait profité de sa retraite pour visiter la ville et assister à toutes les cérémonies. Le soir, lorsqu'il revint près d'Agénor, il avait donc tout vu et savait tout ce qui s'était passé.

Il trouva Agénor errant dans le jardin de son logis, et là, désireux de faire part des nouvelles qu'il avait récoltées, il apprit à son maître que le connétable n'était plus seulement comte de Soria, mais encore qu'avant de se mettre à table, la reine avait demandé une grâce au roi, et que cette grâce lui ayant été accordée, elle avait donné à Duguesclin le comté de Transtamare.

— Belle fortune, dit distraitement Agénor.

— Ce n'est pas tout, monsieur, continua Musaron, encouragé à continuer par cette réponse qui, si courte qu'elle fût, lui prouvait qu'il était écouté. Le roi, à cette demande de la reine, s'est piqué d'honneur et, avant que le connétable ait eu le temps de se relever :

— Messire, dit-il, le comté de Transtamare est le don de la reine ; à mon tour de vous faire le mien ; je vous donne, moi, le duché de Molinia.

— On le comble et c'est justice, dit Agénor.

— Mais ce n'est pas tout encore, continua Musaron, tout le monde a eu sa part dans la munificence royale.

Agénor sourit en songeant qu'il avait été oublié, lui qui, dans sa position secondaire, avait bien aussi rendu quelques services à don Henri.

— Tout le monde ! reprit-il ; comment cela ?

— Oui, seigneur ; les capitaines, les officiers, et jusqu'aux soldats. En vérité, je ne cesse de m'adresser deux questions : la première, comment l'Espagne est assez grande pour contenir tout ce que le roi donne ? la seconde, comment tous ces gens-là seront assez forts pour emporter tout ce qu'on leur aura donné ?

Mais Agénor avait cessé d'écouter, et Musaron attendit vainement une réponse à la plaisanterie qu'il venait de faire. La nuit était venue sur ces entrefaites, et Agénor, adossé à l'un de ces balcons découpés en trèfle dont les jours sont remplis de feuillages et de fleurs qui grimpent le long des piliers de marbre en formant une voûte au-dessus des fenêtres, Agénor écoutait le bruit lointain des cris de fête qui venaient mourir autour de lui. En même temps la brise du soir rafraîchissait son front plein d'ardentes pensées, et l'odeur pénétrante des myrthes et des jasmins lui rappelait les jardins de l'alcazar de Séville et d'Ernauton de Bordeaux. C'étaient tous ces souvenirs qui l'avaient distrait des récits de Musaron.

Aussi Musaron, qui savait manier l'esprit de son maître selon la circonstance, tâche toujours facile à ceux qui nous aiment et qui connaissent nos secrets, Musaron choisit, pour ramener à lui l'esprit de son maître, un sujet qu'il crut devoir le tirer inévitablement de sa rêverie.

— Savez-vous, seigneur Agénor, dit-il, que toutes ces fêtes ne sont que le prélude de la guerre, et qu'une grande expédition contre don Pedro va suivre la cérémonie d'aujourd'hui, c'est-à-dire donner le pays à celui qui a pris la couronne ?

— Eh bien ! répondit Agénor, soit ! nous ferons cette expédition.

— Il y a loin à aller, messire.

— Eh bien ! nous irons loin.

— C'est là, — Musaron montra de la main l'immensité, — c'est là que messire Bertrand veut laisser pourrir les os de toutes les compagnies, vous savez ?

— Eh bien ! nos os pourriront de compagnie, Musaron.

— C'est certainement un grand honneur pour moi, monseigneur ; mais...

— Mais quoi ?

— Mais on a bien raison de dire que le maître est le maître, et le serviteur le serviteur, c'est-à-dire une pauvre machine

— Pourquoi cela, Musaron ? demanda Agénor, frappé enfin du ton de doléance qu'affectait de prendre son écuyer.

— C'est que nous différons essentiellement : vous qui êtes un noble chevalier, vous servez vos maîtres pour l'honneur, à ce qu'il paraît ; mais moi...

— Eh bien ! toi...

— Moi je vous sers pour l'honneur aussi, d'abord, et puis pour le plaisir de votre société, et puis enfin pour toucher mes gages.

— Mais moi aussi, j'ai mes gages, reprit Agénor avec quelque amertume. N'as-tu pas vu l'autre jour messire Bertrand m'apporter cent écus d'or de la part du roi, du nouveau roi ?

— Je le sais, messire.

— Eh bien ! de ces cent écus d'or, ajouta le jeune homme en riant, n'as-tu pas eu ta part ?

— Et ma bonne part, certes, puisque j'ai eu tout.

— Alors, tu vois bien que j'ai mes gages aussi, puisque c'est toi qui les a touchés.

— Oui ; mais voilà où j'en voulais venir, c'est que vous n'êtes point payé selon vos mérites. Cent écus d'or ! je citerais trente officiers qui en ont reçu cinq cents, et que par-dessus le marché, le roi a faits barons ou bannerets, ou même sénéchaux de sa maison.

— Ce qui veut dire que le roi m'a oublié, n'est-ce pas ?

— Absolument.

— Tant mieux, Musaron, tant mieux ; j'aime assez que les rois m'oublient ; pendant ce temps, ils ne me font pas de mal au moins.

— Allons donc ! dit Musaron, voulez-vous me faire accroire que vous êtes heureux de rester à vous ennuyer dans ce jardin, tandis que les autres sont là-bas occupés à entre-choquer les coupes d'or, et à rendre aux dames leurs doux sourires ?

— Il en est cependant ainsi, maître Musaron, répondit Agénor. Et quand je vous le dis, je vous prie de le croire. Je me suis plus amusé sous ces myrthes, seul à seul avec ma pensée, que cent chevaliers ne l'ont fait là-bas en s'enivrant de vin de Xérès au palais royal.

— Cela n'est point naturel.

— C'est pourtant ainsi.

Musaron secoua la tête.

— J'aurais servi Votre Seigneurie à table, dit-il, et c'est flatteur de pouvoir dire quand on revient dans son pays

— J'ai servi mon maître au festin du couronnement du roi Henri de Transtamare.

Agénor secoua la tête à son tour avec un sourire mélancolique.

— Vous êtes l'écuyer d'un pauvre aventurier, maître Musaron, dit-il ; contentez-vous de vivre ; c'est preuve que vous n'êtes pas mort de faim, ce qui aurait bien pu nous arriver à nous, cela étant arrivé à tant d'autres. D'ailleurs ces cent écus d'or...

— Sans doute, ces cent écus d'or, je les ai, dit Musaron, mais si je les dépense, je ne les aurai plus, et avec quoi alors vivrons-nous ? avec quoi paierons-nous les mires et les docteurs, quand votre beau zèle pour don Henri nous aura fait navrer et meurtrir ?

— Tu es un brave serviteur, Musaron, dit Agénor en riant, et ta santé m'est chère. Va donc te reposer, Musaron, il se fait tard, et laisse-moi m'amuser de nouveau à ma manière en m'entretenant avec mes pensées. Va, et demain tu en seras plus dispos pour reprendre le harnois.

Musaron obéit. Il se retira en riant sournoisement, car il croyait avoir éveillé un peu d'ambition dans le cœur de son maître, et il espérait que cette ambition porterait ses fruits.

Toutefois, il n'en était rien. Agénor, tout entier à ses pensées d'amour, ne s'occupait en réalité ni de duchés ni de trésors ; il souffrait de cette nostalgie douloureuse qui nous fait regretter comme une seconde patrie tout pays où nous avons été heureux.

Il regrettait donc les jardins de l'Alcazar et de Bordeaux.

Et cependant, comme une trace de lumière reste dans le ciel quand le soleil a déjà disparu, une trace des paroles de Musaron était restée dans son esprit, même après le départ de l'écuyer

— Moi, disait-il, moi, devenir un riche seigneur, un puissant capitaine ! Non, je ne pressens rien de pareil dans ma destinée. Je n'ai de goût, de forces, d'ardeur que pour conquérir un seul bonheur. Que m'importe à moi qu'on m'oublie dans la distribution des grâces royales, les rois sont tous ingrats ; que m'importe que le connétable ne m'ait pas convié à la fête et distingué parmi les capitaines, les hommes sont oublieux et injustes. Puis, à tout prendre

ajouta-t-il, quand je serai las de leur oubli et de leur injustice, je demanderai un congé.

— Tout beau ! s'écria une voix près d'Agénor, qui tressaillit et recula presque effrayé, tout beau ! jeune homme, nous avons besoin de vous.

Agénor se retourna et vit deux hommes enveloppés de manteaux sombres, qui venaient d'apparaître au fond du cabinet de verdure qu'il croyait solitaire, sa préoccupation l'ayant empêché d'entendre le bruit de leurs pas sur le sable.

Celui qui avait parlé vint à Mauléon et lui toucha le bras.

— Le connétable ! murmura le jeune homme.

— Qui vient vous prouver par sa présence qu'il ne vous oubliait pas, continua Bertrand.

— C'est que vous, vous n'êtes pas roi, dit Mauléon.

— C'est vrai, le connétable n'est pas roi, dit le second personnage, mais moi je le suis, comte, et c'est même à vous, je m'en souviens, que je suis redevable d'une part de ma couronne.

Agénor reconnut don Henri.

— Seigneur, balbutia-t-il tout éperdu, pardonnez-moi, je vous prie.

— Vous êtes tout pardonné, messire, répondit le roi ; seulement, comme vous n'avez en rien participé aux récompenses des autres, vous aurez quelque chose de mieux que ce que les autres ont eu.

— Rien, sire, rien ! reprit Mauléon, je ne veux rien, car on croirait que j'ai demandé.

Don Henri sourit.

— Tranquillisez-vous, chevalier, répondit-il, on ne dira pas cela je vous en réponds, car peu de gens demanderaient ce que je veux vous offrir. La mission est pleine de dangers, mais elle est en même temps si honorable, qu'elle forcera la chrétienté tout entière à jeter les yeux sur vous. Seigneur de Mauléon, vous allez être mon ambassadeur, et je suis roi.

— Oh ! monseigneur, j'étais loin de m'attendre à un semblable honneur.

— Allons, pas de modestie, jeune homme, dit Bertrand, le roi voulait d'abord m'envoyer où vous allez, mais il a réfléchi que l'on peut avoir besoin de moi ici pour mener les compagnons, gens difficiles à mener, je vous jure. J'ai parlé de vous à Son Altesse juste au moment où vous nous accusiez de vous oublier, comme d'un homme éloquent, ferme, et qui possède la langue espagnole à fond. Béarnais, vous êtes en effet à moitié Espagnol. Mais, comme vous le disait le roi, la mission est dangereuse : il s'agit d'aller trouver don Pedro.

— Don Pedro ! s'écria Agénor avec un transport de joie.

— Ah ! ah ! cela vous plaît, chevalier, à ce que je vois, reprit Henri.

Agénor sentit que la joie le rendait indiscret ; il se contint.

— Oui, sire, cela me plaît, dit-il, car j'y vois une occasion de servir Votre Altesse.

— Vous me servirez en effet, et beaucoup, reprit Henri ; mais je vous en préviens, mon noble messager, au péril de votre vie.

— Ordonnez, sire.

— Il faudra, continua le roi, traverser toute la plaine de Ségovie où don Pedro doit être en ce moment. Je vous donnerai pour lettre de créance un joyau qui vient de notre frère, et que don Pedro reconnaîtra certainement. Mais réfléchissez bien à ce que je vais vous dire avant d'accepter, chevalier.

— Dites, sire.

— Il vous est enjoint, si vous êtes attaqué en route, fait prisonnier, menacé de mort, il vous est enjoint de ne pas découvrir le but de votre mission ; vous décourageriez trop nos partisans en leur apprenant qu'au plus haut de ma prospérité j'ai fait des ouvertures de conciliation à mon ennemi.

— De conciliation ! s'écria Agénor surpris.

— Le connétable le veut, dit le roi.

— Sire, je ne veux jamais, je prie, dit le connétable. J'ai prié Votre Altesse de bien peser la gravité aux yeux du Seigneur, d'une guerre pareille à celle que vous faites. Ce n'est pas tout que d'avoir pour soi les rois de la terre, en pareille occurrence, il faut encore avoir le roi du ciel. Je manque à mes instructions, c'est vrai, en vous poussant à la paix. Mais le roi Charles V lui-même m'approuvera dans sa sagesse quand je lui dirai : Sire roi, c'étaient deux enfans nés du même père, deux frères, qui, ayant tiré l'épée l'un contre l'autre, pouvaient se rencontrer un jour et s'entr'égorger. Sire roi, pour que Dieu pardonne à un frère de tirer l'épée contre son frère, il faut qu'auparavant celui qui désire le pardon de Dieu ait mis tous les droits de son côté. — Don Pedro vous a offert la paix, vous avez refusé car en acceptant on aurait pu croire que vous aviez peur, maintenant que vous êtes vainqueur, que vous êtes sacré, que vous êtes roi, offrez-la-lui à votre tour, et l'on dira que vous êtes un prince magnanime, sans ambition, ami seulement de la justice ; et la part d'États que vous perdrez maintenant vous reviendra bientôt par le libre arbitre de vos sujets. S'il refuse, eh bien ! nous irons en avant, vous n'aurez plus rien à vous reprocher, et il se sera voué lui-même à sa ruine.

— Oui, répondit Henri en soupirant ; mais retrouverai-je l'occasion de le ruiner ?

— Seigneur, dit Bertrand, j'ai dit ce que j'ai dit et parlé selon ma conscience. Un homme qui veut marcher dans le droit chemin, ne doit pas se dire que peut-être ce chemin eût été aussi droit en faisant des détours.

— Soit donc ! fit le roi en prenant son parti, du moins en apparence.

— Votre Majesté est bien convaincue alors ? dit Bertrand.

— Oui, sans retour.

— Et sans regret ?

— Oh ! oh ! dit Henri, vous en demandez trop, seigneur connétable. Je vous donne carte blanche pour me faire faire la paix, n'en demandez pas davantage.

— Alors, sire, dit Bertrand, permettez que je donne au chevalier ses instructions, telles que nous les avons arrêtées.

— Ne prenez pas cette peine, interrompit vivement le roi. J'expliquerai tout cela au comte, et d'ailleurs, fit-il plus bas, vous savez ce que j'ai à lui remettre.

— Très bien ! sire, dit Bertrand, qui ne soupçonnait rien dans l'empressement que le roi avait mis à l'écarter.

Et il s'éloigna. Mais il n'avait pas encore touché le seuil, qu'il revint sur ses pas :

— Vous vous souvenez, sire, dit-il ; une bonne paix, moitié du royaume s'il le faut, conditions toutes paternelles ! Un manifeste bien prudent, bien chrétien, rien de provocant pour l'orgueil.

— Oui, certes, dit le roi en rougissant malgré lui, oui, soyez bien certain que mes intentions, connétable...

Bertrand ne crut pas devoir insister. Cependant, sa défiance semblait avoir été un instant éveillée ; mais le roi le congédia avec un sourire si amical, que sa défiance se rendormit.

Le roi suivit Bertrand des yeux.

— Chevalier, dit-il à Mauléon dès que le connétable se fut perdu dans les arbres, voici le joyau qui doit vous accréditer près de don Pedro ; mais que les paroles que vient de prononcer le connétable s'effacent de votre souvenir pour laisser les miennes s'y graver profondément.

Agénor fit signe qu'il écoutait.

— Je promets la paix à don Pedro, continua Henri, je lui abandonnerai la moitié de l'Espagne, à partir de Madrid jusqu'à Cadix, je demeurerai son frère et son allié, mais à une condition.

Agénor leva la tête, plus surpris encore du ton que des paroles du prince.

— Oui, reprit Henri ; quoi qu'en dise le connétable, je le répète, à une condition. Vous paraissez surpris, Mauléon, que je cache quelque chose au bon chevalier. Écoutez : le connétable est un Breton, homme opiniâtre dans sa probité, mais mal instruit du peu que valent les sermens en Espagne, pays où la passion brûle plus ardemment les cœurs que le soleil ne le fait du sol. Il ne peut donc savoir à quel point don Pedro me hait. Il oublie, lui, le Breton loyal, que don Pedro a tué mon frère don Frédéric par trahison, et a étranglé la sœur de son maître sans jugement. Il se figure qu'ici, comme en France, la guerre se fait sur les champs de bataille. Le roi Charles, qui lui a commandé d'exterminer don Pedro, le connaît mieux, lui : aussi, c'est son génie qui m'a inspiré les ordres que je vous donne.

Agénor s'inclina effrayé au fond de l'âme de ces royales confidences.

— Vous irez donc près de don Pedro, continua le roi, et vous lui promettrez en mon nom ce que je vous ai dit, moyennant que le More Mothril et douze notables de sa cour, dont voici les noms sur ce vélin, me seront remis avec leurs familles et leurs biens comme otages.

Agénor tressaillit. Le roi avait dit douze notables et leurs familles ; Mothril, s'il venait à la cour du roi Henri, devait donc venir avec Aïssa.

— Auquel cas, continua le roi, vous me les amènerez.

Un frisson de joie passa dans les veines d'Agénor, et n'échappa point à Henri, seulement il s'y trompa.

— Vous vous effrayez, dit don Henri, ne craignez rien, vous pensez qu'au milieu de ces mécréans votre vie court des dangers par les chemins. Non, le danger n'est pas grand, à mon avis du moins : gagnez vite le Douro, et dès que vous en aurez franchi le cours, vous trouverez sur ce côté-ci de la rive une escorte qui vous mettra à couvert de toute insulte, et m'assurera la possession des otages.

— Sire, Votre Altesse s'est trompée, dit Mauléon ; ce n'est point la peur qui m'a fait tressaillir.

— Qu'est-ce donc ? demanda le roi.

— L'impatience d'entrer en campagne pour votre service : je voudrais déjà être parti.

— Bon ! vous êtes un brave chevalier, s'écria Henri : un noble cœur, et vous irez loin, je vous le dis, jeune homme, si vous voulez vous attacher franchement à ma fortune.

— Ah ! seigneur, dit Mauléon, vous me récompensez déjà plus que je ne mérite.

— Ainsi vous allez partir ?

— Sur-le-champ.

— Partez. Voici trois diamans qu'on appelle les Trois-Mages ; ils valent chacun mille écus d'or pour des juifs, et il ne manque pas de juifs en Espagne. Voici encore mille florins, mais seulement pour la valise de votre écuyer.

— Seigneur, vous me comblez, dit Mauléon.

— Au retour, continua don Henri, je vous ferai banneret d'une bannière de cent lances équipées à mes frais.

— Oh ! plus un mot, seigneur, je vous en supplie.

— Mais promettez-moi de ne pas dire au connétable les conditions que j'impose à mon frère.

— Oh ! ne craignez rien, sire, il s'opposerait à ces conditions, et je ne veux pas plus que vous qu'il s'y oppose.

— Merci, chevalier, dit Henri, vous êtes plus que brave, vous êtes intelligent.

— Je suis amoureux, murmura Mauléon en lui-même, et l'on dit que l'amour donne toutes les qualités que l'on n'a pas.

Le roi alla rejoindre Duguesclin.

Pendant ce temps, Agénor réveillait son écuyer ; et deux heures après, par un beau clair de lune, maître et écuyer trottaient sur la route de Ségovie.

XXX

COMMENT DON PEDRO, A SON RETOUR, REMARQUA LA LITIÈRE, ET TOUT CE QUI S'ENSUIVIT

Cependant, don Pedro avait gagné Ségovie, emportant au fond de son cœur une douleur amère.

Les premières atteintes portées à sa royauté de dix ans lui avaient été plus sensibles que ne le furent plus tard les échecs essuyés dans les batailles et les trahisons de ses meilleurs amis. Il lui semblait aussi que traverser l'Espagne avec précaution, lui, ce rôdeur de nuit, qui courait d'habitude Séville sans autre garde que son épée, sans autre déguisement que son manteau, c'était fuir, et qu'un roi est perdu lorsque, une seul fois, il transige avec son inviolabilité.

Mais à côté de lui, pareil au génie antique soufflant la colère au cœur d'Achille, galopait lorsqu'il hâtait sa course, s'arrêtant lorsqu'il ralentissait le pas, Mothril, véritable génie de haine et de fureur, conseiller incessant d'amertume, qui lui offrait les fruits délicieusement âpres de la vengeance. Mothril, toujours fécond à imaginer le mal et à fuir le danger, Mothril, dont l'éloquence intarissable, puisant pour ainsi dire aux trésors inconnus de l'Orient, montrait à ce roi fugitif plus de trésors, plus de ressources, plus de puissance qu'il n'en avait rêvé dans ses plus beaux jours.

Grâce à lui, la route poudreuse et longue s'absorbait comme le ruban que roule la fileuse. Mothril, l'homme du désert, savait trouver en plein midi la source glacée cachée sous les chênes et les platanes. Mothril savait, à son passage dans les villes, attirer sur don Pedro quelques cris d'allégresse, quelques démonstrations de fidélité, derniers reflets de la royauté mourante.

— On m'aime donc encore, disait le roi, ou l'on me craint toujours, ce qui vaut peut-être mieux.

— Redevenez véritablement roi, et vous verrez si l'on ne vous adore pas, ou si l'on ne tremble pas devant vous, répliquait Mothril avec une insaisissable ironie.

Cependant au milieu de ces craintes et de ces espérances, de ces interrogations de don Pedro, Mothril avait remarqué une chose avec joie, c'était le silence complet du roi à l'égard de Maria Padilla. Cette enchanteresse, qui, présente, avait une si grande influence que l'on attribuait son pouvoir à la magie, absente, semblait non seulement exilée de son cœur, mais encore oubliée de son souvenir. C'est que don Pedro, imagination ardente, roi capricieux, homme du Midi, c'est-à-dire homme passionné dans toute l'acception du mot, était, depuis le commencement de son voyage avec Mothril, soumis à l'influence d'une autre pensée : cette litière constamment fermée de Bordeaux à Vittoria ; cette femme fuyant entraînée par Mothril à travers les montagnes, et dont le voile deux ou trois fois soulevé par le vent avait laissé entrevoir une de ces adorables péris de l'Orient aux yeux de velours, aux cheveux bleus à force d'être noirs, au teint mat et harmonieux ; ce son de la guzla qui dans les ténèbres veillait avec amour, tandis que don Pedro, lui, veillait avec anxiété, tout cela avait peu à peu écarté de don Pedro le souvenir de Maria Padilla, et c'était moins encore l'éloignement qui avait fait tort à la maîtresse absente que la présence de cet être inconnu et mystérieux, que don Pedro, avec son imagination pittoresque et exaltée, semblait tout prêt à prendre pour quelque génie soumis à Mothril, enchanteur plus puissant que lui.

On arriva ainsi à Ségovie sans qu'aucun obstacle sérieux se fût opposé à la marche du roi. Là, rien n'était changé. Le roi retrouva tout comme il l'avait laissé : un trône dans un palais, des archers dans une bonne ville, des sujets respectueux autour des archers.

Le roi respira.

Le lendemain de son arrivée, on signala une troupe considérable ; c'était Caverley et ses compagnons, qui, fidèles aux sermens faits à leur souverain, venaient avec cette nationalité qui a toujours fait la puissance de l'Angleterre se joindre à l'allié du prince Noir, qui lui-même était attendu par don Pedro.

La veille déjà, sur la route, on avait rallié un corps considérable d'Andalous, de Grenadins et de Mores, qui accouraient au secours du roi.

Bientôt arriva un émissaire du prince de Galles, cet éternel et infatigable ennemi du nom français, que Jean et Charles V rencontrèrent partout où, pendant leurs deux règnes, la France eut un échec à subir. — Cet émissaire apportait de riches nouvelles au roi don Pedro.

Le prince Noir avait rassemblé une armée à Auch, et depuis douze jours, il était en marche avec cette armée ; du centre de la Navarre, allié que le prince anglais venait de détacher de don Henri, il avait envoyé cet émissaire au roi don Pedro pour lui annoncer sa prochaine arrivée.

Le trône de don Pedro, un instant ébranlé par la proclamation de Henri de Transtamare à Burgos, se raffermissait donc de plus en plus. Et à mesure qu'il se raffermissait accouraient de toutes parts ces immuables partisans du pouvoir, bonnes gens qui s'apprêtaient déjà à marcher vers Burgos pour saluer don Henri, quand ils avaient appris qu'il n'était pas encore temps de se mettre en route, et qu'ils pourraient bien, en se pressant trop, laisser un roi mal détrôné derrière eux.

A ceux-là, nombreux toujours, se joignait le groupe moins compact mais mieux choisi des fidèles, des purs cœurs transparens et solides comme le diamant, pour lesquels le roi sacré est roi jusqu'à ce qu'il meure, attendu qu'ils se sont faits esclaves de leur serment le jour où ils ont juré fidélité à leur roi. Ces hommes-là peuvent souffrir, craindre et même haïr l'homme dans le prince, mais ils attendent patiemment et loyalement que Dieu les délie de leur promesse en appelant à lui son élu.

Ces hommes loyaux sont faciles à reconnaître dans tous les temps et dans toutes les époques. Ils ont de moins beaux semblans que les autres, ils parlent avec moins d'emphase, et après avoir humblement et respectueusement salué le roi rétabli sur son trône, ils se rangent à l'écart, à la tête de leurs vassaux, et attendent là l'heure de se faire tuer pour ce principe vivant.

La seule chose qui jetait un peu de froideur dans l'accueil que faisaient à don Pedro ces fidèles serviteurs, c'était la présence des Mores, plus puissans que jamais auprès du roi.

Cette race belliqueuse de Sarrasins abondait autour de Mothril, comme les abeilles autour de la ruche qui renferme leur reine. Ils sentaient que c'était le More habile et audacieux qui les ralliait à côté du roi chrétien, audacieux et habile : aussi composaient-ils un corps d'armée redoutable, et comme ils avaient tout à gagner à la faveur des guerres civiles, ils accouraient avec un enthousiasme et une activité que les sujets chrétiens admiraient et jalousaient dans une muette inaction.

Don Pedro retrouva de l'or dans les caisses publiques ; il s'entoura aussitôt de ce luxe prestigieux qui prend les cœurs par les regards, l'ambition par l'intérêt. Comme le prince de Galles devait bientôt faire son entrée à Ségovie, il avait été décidé que des fêtes magnifiques, dont l'éclat ferait pâlir les grandeurs éphémères du sacre de Henri, rendraient la confiance au peuple et lui feraient confesser que celui-là est le seul et véritable roi qui possède et qui dépense le plus.

Pendant ce temps Mothril suivait ce projet conçu de longue main, qui devait lui livrer par les sens don Pedro qu'il tenait déjà par l'esprit. Chaque nuit la guzla d'Aïssa se faisait entendre, et comme en véritable fille de l'Orient, tous ses chants étaient des chants d'amour, leurs notes envolées sur la brise venaient caresser la solitude du prince, et apportaient à son sang brûlé par la fièvre ces magni

fiques voluptés, passager sommeil des infatigables organisations du Midi.

Mothril attendait chaque jour un mot de don Pedro qui lui révélât la présence de cette ardeur secrète qu'il sentait brûler en lui, mais ce mot il l'attendait vainement.

Cependant un jour don Pedro lui dit brusquement sans préparation, comme s'il eût fait un effort violent pour briser le lien qui semblait enchaîner sa langue

— Eh bien, Mothril, pas de nouvelles de Séville?

Ce mot révélait toutes les inquiétudes de don Pedro Ce mot Séville voulait dire Maria Padilla.

Mothril tressaillit : le matin même il avait fait saisir sur la route de Tolède à Ségovie, et il avait fait jeter dans l'Adaja, un esclave nubien chargé d'une lettre de Maria Padilla pour le roi.

— Non, sire, dit-il.

Don Pedro tomba dans une sombre rêverie Puis, répondant tout haut à la voix qui lui parlait tout bas :

— Ainsi donc s'est effacée de l'esprit de la femme la passion dévorante à laquelle il m'a fallu sacrifier frère, femme, honneur et couronne, murmura don Pedro, car la couronne, qui me l'arrache de la tête ! ce n'est point le bâtard don Henri, c'est le connétable aussi.

Don Pedro fit un geste de menace qui ne promettait rien de bon à Duguesclin, si jamais sa mauvaise fortune le faisait retomber entre les mains de don Pedro.

Mothril ne suivit pas le roi de ce côté-là : c'était sur un autre but que s'arrêtait son regard

— Dona Maria, reprit-il, voulait être reine avant tout, et comme on peut croire à Séville que Votre Altesse n'est plus roi...

— Tu m'as déjà dit cela, Mothril, et je ne t'ai pas cru.

— Je vous le répète, sire, et vous commencez à me croire. Je vous l'ai déjà dit, quand l'ordre me fut donné par vous d'aller chercher à Coïmbre l'infortuné don Frédéric...

— Mothril !

— Vous savez avec quelle lenteur, je dirai presque avec quelle répugnance j'ai accompli cet ordre

— Tais-toi ! Mothril, tais-toi ! s'écria don Pedro.

— Cependant votre honneur était bien compromis, mon roi.

— Oui, sans doute : mais on ne peut attribuer ces crimes à Maria Padilla ; ce sont eux, les infâmes

— Sans doute ; mais sans Maria Padilla vous n'eussiez rien su, car je me taisais, moi, et cependant ce n'était point par ignorance.

— Elle m'aimait donc alors, puisqu'elle était jalouse !

— Vous êtes roi et à la mort de la malheureuse Blanche elle pouvait devenir reine D'ailleurs, on est jaloux sans aimer. Vous étiez jaloux de dona Blanca, l'aimiez-vous sire ?

En ce moment comme si les paroles prononcées par Mothril eussent été un signal donné, les sons de la guzla se firent entendre, et les paroles d'Aïssa, trop éloignées pour être comprises, vinrent bruire aux oreilles de don Pedro comme un murmure harmonieux

— Aïssa ! murmura le roi, n'est-ce pas Aïssa qui chante ?

— Je le crois, oui seigneur, dit Mothril

— Ta fille ou ton esclave favorite n'est-ce pas? demanda don Pedro avec distraction.

Mothril secoua la tête en souriant

— Oh ! non ! dit-il, devant une fille on ne s'agenouille pas, sire ; devant une esclave achetée pour de l'or, un homme sage et vieux ne joint point les mains.

— Qui donc est-elle alors ? s'écria don Pedro, dont toutes les pensées concentrées un instant sur la mystérieuse jeune fille rompaient leurs digues. Te joues-tu de moi, More damné, où me brûles-tu à plaisir d'un fer rouge pour avoir le plaisir de me voir bondir comme un taureau ?

Mothril recula presque effrayé, tant la sortie avait été brusque et violente.

— Répondras-tu ! s'écria don Pedro en proie à une de ces frénésies qui changeaient le roi en insensé, l'homme en bête fauve.

— Sire, je n'ose vous le dire.

— Amène-moi cette femme alors, s'écria don Pedro, que je le lui demande à elle-même

— Oh ! seigneur ! fit Mothril, comme épouvanté d'un ordre pareil.

— Je suis le maître je le veux !

— Seigneur, par grâce !

— Qu'elle soit ici sur l'heure ou je vais l'arracher moi-même à son appartement

— Seigneur, dit Mothril en se redressant avec la gravité calme et solennelle des Orientaux, Aïssa est d'un sang trop élevé pour qu'on porte sur elle des mains profanes ; n'offense point Aïssa, roi don Pedro ! .

— Et en quoi la Moresque peut-elle être offensée de mon amour ? demanda le roi don Pedro : mes femmes étaient filles de princes et plus d'une fois mes maîtresses ont valu mes femmes.

— Seigneur dit Mothril si Aïssa était ma fille comme tu le penses, je te dirais : Roi don Pedro, épargne mon enfant, ne déshonore pas ton serviteur. Et peut-être, en reconnaissant la voix de tant et de si bons conseils, épargnerais-tu mon enfant Mais Aïssa a dans les veines un sang plus noble que le sang de tes femmes et de tes maîtresses ; Aïssa est plus noble qu'une princesse, Aïssa est la fille du roi Muhammed, descendant du grand Muhammed le prophète. Tu le vois, Aïssa est plus qu'une princesse, plus qu'une reine, et je t'ordonne, roi don Pedro, de respecter Aïssa.

Don Pedro s'arrêta, subjugué par la fière autorité du More.

— Fille de Muhammed, roi de Grenade ! murmura-t-il.

— Oui, fille de Muhammed, roi de Grenade, que tu fis assassiner. J'étais au service de ce grand prince, tu le sais, et je la sauvai alors que tes soldats pillaient son palais, et qu'un esclave l'emportait dans son manteau pour la vendre, il y a neuf ans de cela. — Aïssa avait sept ans à peine ; tu entendis raconter que j'étais un fidèle conseiller, et tu m'appelas à ta cour. — Dieu voulait que je te servisse. — Tu es mon maître, tu es grand parmi les grands, j'ai obéi. — Mais près du maître nouveau la fille de mon maître ancien m'a suivi ; — elle me croit son père ; pauvre enfant ! élevée dans le harem sans avoir jamais vu la face majestueuse du sultan qui n'est plus. — Maintenant, tu as mon secret, ta violence me l'a arraché. — Mais souviens-toi, roi don Pedro, que je veille, esclave dévoué à tes moindres caprices, — mais que je me redresserai comme le serpent pour défendre contre toi le seul objet que je te préfère

— Mais j'aime Aïssa, s'écria don Pedro hors de lui

— Aime-la, roi don Pedro, tu le peux, car elle est d'un sang au moins égal au tien ; aime-la, mais obtiens-la d'elle-même, répliqua le More, je ne t'en empêcherai pas. Tu es jeune, tu es beau, tu es puissant, pourquoi cette jeune vierge ne t'aimerait-elle pas, et n'accorderait-elle pas à l'amour ce que tu veux obtenir par la violence !

A ces mots, lancés comme la flèche d'un Parthe, et qui entrèrent au plus profond du cœur de don Pedro, Mothril souleva la tapisserie et sortit à reculons de la chambre.

— Mais elle me haïra, elle doit me haïr, si elle sait que c'est moi qui ai tué son père.

— Je ne parle jamais mal du maître que je sers, dit Mothril en tenant la tapisserie levée, et Aïssa ne sait rien de toi, sinon que tu es un bon roi et un grand sultan.

Mothril laissa retomber la tapisserie, et don Pedro put entendre pendant quelque temps, sur les dalles, le bruit de sa marche lente et solennelle qui se dirigeait vers la chambre d'Aïssa.

XXXI

COMMENT MOTHRIL FUT NOMMÉ CHEF DES TRIBUS MORESQUES ET MINISTRE DU ROI DON PEDRO

Nous avons dit qu'en quittant le roi Mothril s'était dirigé vers l'appartement d'Aïssa.

La jeune fille, confinée dans son appartement, gardée par les grilles et surveillée par son père, aspirait après l'air à défaut de la liberté.

Aïssa n'avait pas la ressource, comme les femmes de notre temps, d'apprendre des nouvelles qui lui tinssent lieu de correspondance ; pour elle, ne plus voir Agénor, c'était ne plus vivre ; ne plus l'entendre parler, c'était ne plus avoir l'oreille ouverte aux bruits de ce monde.

Cependant une conviction profonde vivait en elle : c'est qu'elle avait inspiré un amour égal à son amour ; elle savait qu'à moins d'être mort, Agénor, qui avait déjà trouvé le moyen de parvenir trois fois près d'elle, trouverait moyen de la voir une quatrième fois, et, dans sa confiance juvénile dans l'avenir, il lui semblait impossible qu'Agénor mourût.

Il ne restait donc pour Aïssa rien autre chose à faire qu'à attendre et à espérer.

Les femmes d'Orient se composent une vie de rêves perpétuels, mêlés d'actions énergiques qui sont les réveils ou les intermittences de leur voluptueux sommeil. Certes, si la pauvre captive eût pu agir pour retrouver Mauléon, elle eût agi ; mais, ignorante comme une de ces fleurs d'Orient dont elle avait le parfum et la fraîcheur, elle ne savait que se tourner du côté d'où lui venait l'amour, ce soleil de sa vie Mais marcher mais se procurer de l'or, mais questionner, mais fuir, c'étaient là de ces choses qui ne

s'étaient jamais offertes à sa pensée, les croyant parfaitement impossibles.

D'ailleurs, où était Agénor? où était-elle elle-même? elle l'ignorait. A Ségovie, sans doute; mais ce nom de Ségovie lui représentait un nom de ville, voilà tout. Où était cette ville, elle l'ignorait; dans quelle province de l'Espagne, elle l'ignorait, elle qui ne connaissait pas même le nom des différentes provinces de l'Espagne; elle qui venait de faire cinq cents lieues sans connaître les pays qu'elle avait traversés, et se rappelant seulement trois points de ces divers pays, c'est-à-dire les endroits où elle avait vu Agénor.

Mais aussi comme ces trois points étaient restés encadrés



La vie que vous menez vous plaît-elle?

dans son esprit! Comme elle voyait les rives de la Zezere, cette sœur du Tage, avec ses bosquets d'oliviers sauvages près desquels on avait déposé sa litière, ses rives escarpées et ses flots sombres, pleins de bruissemens et de sanglots du sein desquels semblaient encore monter la première parole d'amour d'Agénor et le dernier soupir du malheureux page! Comme elle voyait sa chambre de l'Alcazar, aux barreaux enlacés de chèvrefeuilles, donnant sur un parterre plein de verdures, du milieu desquelles jaillissaient des eaux bouillonnantes dans des bassins de marbre! Comme elle voyait enfin les jardins de Bordeaux avec leurs grands arbres au feuillage sombre, que séparait de la maison ce lac de lumière que la lune versait du haut du ciel!

De tous ces différens paysages, chaque ton, chaque aspect, chaque détail, chaque feuille étaient présens à ses yeux.

Mais de dire si ces points si lumineux cependant au milieu de l'obscurité de sa vie, étaient à sa droite ou à sa gauche, au midi ou au nord du monde, c'est ce qui eût été impossible à l'ignorante jeune fille qui n'avait appris que ce qu'on apprend au harem, c'est-à-dire les délices du bain et les rêves voluptueux de l'oisiveté.

Mothril savait bien tout cela, sans quoi il eût été moins calme.

Il entra chez la jeune fille.

— Aïssa, lui dit-il après s'être prosterné selon sa coutume, puis-je espérer que vous écouterez [illegible] quelque faveur ce que je vais vous dire?

— Je vous dois tout, et je vous sais attachée, répondit la jeune fille en regardant Mothril comme si [illegible] désiré qu'il pût lire dans ses yeux la vérité [illegible].

— La vie que vous menez vous plaît-[illegible] demanda Mothril.

— Comment cela? demanda Aïssa [illegible] cherchant le but de cette question.

— Je veux savoir si vous vous [illegible] vivre renfermée.

— Oh! non, dit vivement Aïssa.

— Vous voudriez donc [illegible]

— Assurément.

— Quelle chose vous [illegible]

Aïssa se tut. La seule [illegible] désirait, elle ne pouvait la dire.

— Vous ne répondez [illegible] demanda Mothril.

— Je ne sais que répondre, dit-elle.

— N'aimeriez-vous point, par exemple, continua le More, à courir sur un [illegible] d'Espagne suivie de femmes, de cavaliers [illegible] et de musique?

— C'est ... point cela que je désire le plus, répondit la jeune fille ; cependant, après ce que je désire, j'aimerais ... cela ; pourvu, néanmoins...

Elle s'arrêta.

— Pourvu ? demanda Mothril avec curiosité.

— Rien ! fit l'altière jeune fille, rien !

Malgré la réticence, Mothril comprit parfaitement ce que le pourvu signifiait.

— Tant que vous serez avec moi, continua Mothril, et que, passant pour votre père, bien que je n'aie pas cet insigne honneur, je serai responsable de votre bonheur et de votre repos, Aïssa ; tant qu'il en sera ainsi, la seule chose que vous désiriez ne pourra pas être.

— Et quand cela changera-t-il ? demanda la jeune fille avec sa naïve impatience.

— Quand un mari vous possédera.

Elle secoua la tête.

— Un mari ne me possédera jamais, dit-elle.

— Vous m'interrompez, senora, dit gravement Mothril. Je disais pourtant des choses utiles à votre bonheur.

Aïssa regarda fixement le More.

— Je disais, continua-t-il, qu'un mari peut vous donner la liberté.

— La liberté ! répéta Aïssa.

— Peut-être ne savez-vous pas bien ce que c'est que la liberté, répéta Mothril. Je vais vous le dire : La liberté est le droit de sortir par les rues sans avoir le visage couvert et sans être enfermée dans une litière ; c'est le droit de recevoir des visites comme chez les Francs, d'assister aux chasses, aux fêtes, et de prendre sa part des grands festins en compagnie des chevaliers.

A mesure que Mothril parlait, une légère rougeur colorait le teint mat d'Aïssa.

— Mais au contraire, répondit en hésitant la jeune fille, j'avais entendu dire que le mari ôtait ce droit au lieu de le donner.

— Lorsqu'il est le mari, oui, c'est vrai parfois ; mais avant de l'être, surtout lorsqu'il occupe un rang distingué, il permet à sa fiancée de se conduire comme je vous l'ai dit. En Espagne et en France, par exemple, les filles même des rois chrétiens écoutent les propos galans et ne sont pas déshonorées pour cela. Celui qui les doit épouser leur laisse faire auparavant un essai de la vie large et somptueuse qu'on leur réserve, et tenez, un exemple : vous rappelez-vous Maria Padilla ?

Aïssa écoutait.

— Eh bien ? demanda la jeune fille.

— Eh bien ! Maria Padilla n'était-elle point la reine des fêtes ; la maîtresse toute-puissante à l'Alcazar, à Séville, dans la province, dans l'Espagne ! Ne vous souvient-il plus l'avoir vue dans les cours du palais à travers vos jalousies grillées, fatiguant son beau coursier arabe, et rassemblant autour d'elle, pour des journées entières, les cavaliers qu'elle préférait ? Cependant, comme je vous le disais, vous étiez, vous, recluse et cachée, ne pouvant franchir le seuil de votre chambre, ne voyant que vos femmes, et ne pouvant parler à personne de ce que vous aviez dans l'esprit ou le cœur.

— Mais, dit Aïssa, dona Maria Padilla aimait don Pedro ; car, lorsqu'on aime en ce pays, on est libre, à ce qu'il paraît, de le dire publiquement à celui qu'on aime. Il vous choisit et ne vous achète pas, comme en Afrique. Dona Maria aimait don Pedro, vous dis-je, et moi je n'aimerai pas celui qui songerait à m'épouser.

— Qu'en savez-vous, senora ?

— Quel est-il ? demanda vivement la jeune fille.

— Vous questionnez bien ardemment, fit Mothril.

— Et vous répondez, vous, bien lentement, dit Aïssa.

— Eh bien ! je voulais vous dire que dona Maria était libre.

— Non, puisqu'elle aimait.

— On devient libre, même en aimant, senora.

— Comment cela ?

— On cesse d'aimer, voilà tout.

Aïssa haussa les épaules, comme si on lui disait une chose impossible.

— Dona Maria est redevenue libre, je vous dis ; car don Pedro ne l'aime plus et n'est plus aimé d'elle.

Aïssa leva la tête avec surprise ; le More continua.

— Vous voyez donc, Aïssa, que leur mariage n'est point fait, et que tous deux cependant ont joui du haut rang et du bien-être que donnent un haut rang et d'illustres fréquentations.

— Où voulez-vous en venir ? s'écria Aïssa, comme éblouie tout à coup par un éclair.

— A vous dire, reprit Mothril, ce que vous avez déjà parfaitement compris.

— Dites toujours.

— C'est qu'un illustre seigneur.

— Le roi, n'est-ce pas ?

— Le roi lui-même, senora, répondit Mothril en s'inclinant.

— Songe à me donner la place laissée vacante par Maria Padilla.

— Et sa couronne.

— Comme à Maria Padilla ?

— Dona Maria n'a su que se la faire promettre ; une autre plus jeune, plus belle, ou plus habile, saura se la faire donner.

— Mais elle, elle qu'on n'aime plus, que devient-elle ? demanda la jeune fille toute pensive, et suspendant le rapide mouvement que ses doigts effilés imprimaient aux grains d'un chapelet de bois d'aloès enchâssé dans de l'or.

— Oh ! fit Mothril en affectant l'insouciance, elle s'est créé un autre bonheur ; les uns disent qu'elle a craint les guerres où le roi va être entraîné ; les autres, et cela est plus probable, qu'aimant une autre personne, elle va prendre cette autre personne comme époux.

— Quelle personne ? demanda Aïssa.

— Un chevalier d'Occident, répondit Mothril.

Aïssa tomba dans une profonde rêverie, car ces paroles perfides lui révélaient tour à tour, comme par une magique puissance, tout l'avenir si doux qu'elle rêvait et dont, par ignorance ou par timidité, elle n'avait point osé soulever le voile.

— Ah ! l'on dit cela ? demanda enfin Aïssa ravie.

— Oui, dit Mothril, et l'on ajoute qu'elle s'est écriée, en reprenant sa liberté : Oh ! que la recherche du roi m'a porté bonheur, puisqu'elle m'a sortie de la maison et du silence pour me placer en ce beau soleil qui m'a fait distinguer mon amour.

— Oui, oui, continua la jeune fille absorbée.

— Et certes, reprit Mothril, ce n'est point dans le harem ou dans le couvent qu'elle eût trouvé cette joie qui lui échoit à cette heure.

— C'est vrai, dit Aïssa.

— Ainsi, dans l'intérêt même de votre bonheur, Aïssa, vous écouterez le roi.

— Mais le roi me laissera le temps de réfléchir, n'est-ce pas ?

— Tout le temps qu'il vous plaira, et qu'il convient de laisser à une noble fille comme vous. Seulement c'est un seigneur triste et irrité par ses malheurs. Votre parole est douce quand vous le voulez ; veuillez-le, Aïssa. Don Pedro est un grand roi dont il faut ménager la sensibilité et augmenter les désirs.

— J'écouterai le roi, seigneur, répondit la jeune fille.

— Bon ! dit Mothril ; j'étais sûr que l'ambition parlerait si l'amour ne parlait pas. Elle aime assez son chevalier franc pour saisir cette occasion qui se présente de le revoir ; en ce moment, elle sacrifie le monarque à l'amant, peut-être plus tard serai-je forcé de veiller à ce qu'elle ne sacrifie pas l'amant au monarque.

— Donc vous ne refusez pas de voir le roi, dona Aïssa ? demanda-t-il.

— Je serai la respectueuse servante de Son Altesse, dit la jeune fille.

— Non pas, car vous êtes l'égale du roi, ne l'oubliez pas. Seulement pas plus d'orgueil que d'humilité. Adieu, je vais prévenir le roi que vous consentez à assister à la sérenade qu'on lui donne tous les soirs. Toute la cour y sera, et bon nombre de nobles étrangers. Adieu, dona Aïssa.

— Qui sait, murmura la jeune fille, si parmi ces nobles étrangers je ne verrai pas Agénor !

Don Pedro, l'homme aux passions violentes et subites, rougit de joie comme un jeune novice, lorsque le soir il vit s'approcher du balcon, resplendissante sous son voile brodé d'or, la belle Moresque dont les yeux noirs et le teint pâle effaçaient tout ce que Ségovie avait eu jusque-là de parfaites beautés.

Aïssa semblait une reine habituée aux hommages des rois. Elle ne baissa point les yeux, regarda souvent don Pedro en fouillant l'assemblée des yeux, et plus d'une fois dans la soirée, don Pedro quitta ses plus sages conseillers ou les femmes les plus jolies pour venir tout bas dire un mot à la jeune fille, qui lui répondit sans trouble et sans embarras, seulement, avec un peu de distraction peut-être, car sa pensée était ailleurs.

Don Pedro lui donna la main pour la reconduire à sa litière, et pendant le chemin, il ne cessa de lui parler à travers ses rideaux de soie.

Toute la nuit les courtisans s'entretinrent de la nouvelle maîtresse que le roi s'apprêtait à leur donner ; et en se couchant, don Pedro annonça publiquement qu'il confiait le soin des négociations et de la paie des troupes à son premier ministre Mothril, chef des tribus moresques employées à son service.

XXXII

COMMENT S'ENTRETENAIENT AGÉNOR ET MUSARON EN CHEMINANT DANS LA SIERRA D'ARACENA

On a vu que Mauléon et son écuyer s'étaient, par un beau clair de lune, mis en chemin, selon le désir du nouveau roi de Castille.

Rien n'ouvrait à la joie le cœur de Musaron comme le son indiscret de quelques écus se balançant dans les profondeurs de son immense poche de cuir ; et, ce jour-là, ce n'était plus le cliquetis d'une rencontre fortuite qui égayait le digne écuyer, c'était le son gras, en danse, d'une centaine de grosses pièces, comprimées dans un sac et cherchant à emboîter leurs épaisseurs ; aussi la joie de Musaron était-elle grosse et sonore en proportion.

La route de Burgos à Ségovie, déjà frayée à cette époque, était belle ; mais justement à cause de sa fréquentation et de sa beauté, Mauléon pensa qu'il ne serait pas prudent de la suivre dans son tracé rigoureux. Il se lança donc, en vrai Béarnais, dans la sierra, en suivant les ondulations pittoresques du versant occidental, qui se prolonge, fleuri, rocailleux et moussu, comme une ride naturelle, de Coïmbre à Tudéla.

Dès le commencement du voyage, Musaron, qui avait compté sur le secours de ses écus pour se faire un chemin comme il le comprenait, Musaron, disons-nous, trouva un grand mécompte. Si, dans les villes et la plaine, les peuples avaient dégorgé leurs richesses sous la double pression de don Pedro et de Henri, que devait-il en être des montagnards qui, eux, n'avaient jamais possédé de richesses. Aussi, nos voyageurs, réduits au lait de brebis, au vin grossier de la métairie, au pain d'orge et de millet, regrettèrent-ils bien vite, Musaron surtout, les dangers de la plaine : dangers entremêlés de délices, de chevreau rôti, d'olla-podrida et de bon vin vieilli dans les outres.

Aussi Musaron commença-t-il par se plaindre amèrement de n'avoir pas d'ennemi à combattre.

Agénor, qui songeait à autre chose, le laissa se plaindre sans lui répondre, puis enfin, tiré de sa rêverie, si profonde qu'elle fût, par les rodomontades féroces de son écuyer, il eut le malheur de sourire.

Ce sourire, dans lequel perçait, il est vrai, une nuance d'incrédulité, déplut fort à Musaron.

— Je ne crois pas, seigneur, dit-il en se pinçant les lèvres pour se donner l'air mécontent, bien que cette expression insolite de physionomie jurât avec l'habituelle bonhomie de sa figure honnête, je ne crois pas que monseigneur ait jamais douté de ma bravoure, et plus d'un trait pourrait en faire preuve.

Agénor fit un signe d'assentiment.

— Oui, plus d'un trait, reprit Musaron. Parlerai-je du More si bien perforé dans les fossés de Médina-Sidonia, hein ? de l'autre égorgé par moi dans la chambre même de l'infortunée reine Blanche, dites ! Adresse et courage, je le dis modestement, continua-t-il, seront ma devise si jamais je m'élève au rang de chevalier.

— Tout cela est l'exacte vérité, mon cher Musaron, dit Agénor ; mais voyons, où veux-tu en venir avec ces longs discours et les rudes froncemens de sourcils ?

— Seigneur, reprit Musaron réconforté par l'intonation sympathique qu'il avait remarquée dans la voix de son maître, seigneur, vous ne vous ennuyez donc pas ?

— Avec toi, je m'ennuie rarement, mon bon Musaron, avec ma pensée, jamais.

— Merci, monsieur ; mais quand on pense qu'il n'y a pas ici le moindre voyageur suspect, à qui nous puissions enlever, à la pointe de la lance, un bon quartier de venaison froide ou quelque grosse outre de ces jolis vins qu'on récolte là-bas du côté de la mer, voilà ce qui m'ennuie !

— Ah ! je comprends, Musaron, tu as faim, et ce sont tes entrailles qui crient en avant.

— Absolument, senor, comme on dit ici ; voyez donc, au-dessous de nous, le joli chemin ! Dire qu'au lieu de vagabonder dans ces éternelles gorges, et sous ces bouleaux inhospitaliers, nous pourrions, en suivant ce sentier qui descend pendant une lieue à peu près, aller rejoindre ce plateau sur lequel on voit une église. Tenez, monsieur, à côté d'une grosse fumée grasse ; voyez-vous ? Est-ce que rien ne parle en faveur de cette église à un pieux chevalier, à un bon chrétien ? Oh ! la belle fumée ; elle sent bon d'ici

— Musaron, répondit Agénor, j'ai aussi bonne envie que toi de changer de vie, et d'apercevoir des hommes ; mais je ne puis exposer ma personne à des dangers inutiles. Assez de périls sérieux et indispensables m'attendent dans l'accomplissement de ma mission. Ces montagnes sont arides, désertes, mais sûres.

— Eh ! seigneur, continua Musaron qui paraissait décidé à ne pas se rendre sans avoir combattu, par grâce ! descendez avec moi jusqu'au tiers de la pente seulement : là vous m'attendrez ; et moi, poussant jusqu'à cette fumée, je ferai quelques provisions qui nous aideront à patienter. Deux heures seulement, et je reviens. Quant à ma trace, la nuit passera dessus, et demain, nous serons loin.

— Mon cher Musaron, reprit Agénor, écoutez bien ceci.

L'écuyer prêta l'oreille en secouant la tête, comme s'il eût prévu d'avance que ce que son maître le priait d'écouter ne serait pas dans ses idées.

— Je ne permettrai ni détours, ni écarts, continua Agénor, tant que nous ne serons pas arrivés à Ségovie. A Ségovie, monsieur le sybarite, vous aurez tout ce que vous pourrez désirer : chère exquise, agréable société. A Ségovie, enfin, vous serez traité comme un écuyer d'ambassadeur que vous êtes. Mais jusque-là, marchons droit, s'il vous plaît. N'est-ce pas d'ailleurs Ségovie, cette ville que j'aperçois là-bas dans la brume, et du centre de laquelle s'élève ce beau clocher et ce dôme éblouissant ? Demain soir, nous y serons ; ce n'est donc pas la peine pour si peu de nous détourner de notre chemin.

— J'obéirai à Votre Seigneurie, reprit Musaron d'une voix dolente ; c'est mon devoir, et je chéris mon devoir ; mais si j'osais me permettre une réflexion, toute dans l'intérêt de Votre Seigneurie...

Agénor regarda Musaron, lequel répondit à ce regard par un signe de tête qui voulait dire : Je maintiens ce que j'ai dit.

— Allons ! parle, dit le jeune homme.

— C'est que, se hâta de reprendre Musaron, il y a un proverbe de mon pays, et par conséquent du vôtre, qui conseille au carillonneur d'essayer les petites cloches avant les grandes.

— Eh bien ! que signifie ce proverbe ?

— Il signifie, monseigneur, qu'avant de faire notre entrée à Ségovie, c'est-à-dire dans la grande ville, il serait prudent de tâter de la bourgade ; là, selon toute probabilité, nous entendrons quelque bonne vérité touchant l'état des affaires. Ah ! si Votre Seigneurie savait tous les bons présages que je tire de la fumée de ce bourg !

Agénor était homme de bon sens. Les premières raisons de Musaron l'avaient médiocrement ému, mais la dernière le toucha ; en outre, il réfléchit que Musaron avait pour idée fixe d'aller au bourg voisin, et que déranger son idée, c'était déranger l'horloge si bien réglée de son caractère, dérangement qui le menaçait d'essuyer pendant toute une journée au moins ce qu'il y a de plus odieux sous le ciel, la mauvaise humeur d'un valet, orage plus inévitable et plus noir que toute tempête.

— Eh bien ! soit, dit-il, je consens à ce que tu désires. Musaron, va voir ce qui se passe autour de cette fumée et reviens me le dire.

Comme dès le commencement de la discussion Musaron était à peu près sûr de la conduire à sa volonté, il reçut cette permission sans faire éclater une joie immodérée, et partit au trot de son cheval, suivant les détours de ce petit sentier que depuis si longtemps il dévorait des yeux.

De son côté, Agénor choisit, pour attendre commodément le retour de son écuyer, un charmant amphithéâtre de roches parsemées de bouleaux, dont le centre était tapissé de cette fine mousse qu'on ne trouve que dans les montagnes, et où l'on voit éclore à l'envi toutes ces fleurs charmantes qui ne s'ouvrent qu'au bord des précipices ; une source transparente comme un miroir dormait un instant dans un bassin naturel, puis fuyait en sanglotant parmi les pierres. Agénor s'y désaltéra, puis ôtant son casque, il s'adossa, sous la ruisselante fraîcheur de l'ombrage, à la souche moelleuse d'un vieux chêne vert.

Bientôt, comme un véritable chevalier des vieux fabliaux et des légendes romanesques, le jeune homme s'abandonna aux douces pensées d'amour, qui bientôt l'absorbèrent si profondément que, sans s'en apercevoir, il passa de la rêverie à l'extase et de l'extase au sommeil.

A l'âge d'Agénor, on ne dort guère sans rêver ; aussi, à peine le jeune homme fut-il endormi, qu'il rêva qu'il était arrivé à Ségovie, que le roi don Pedro le faisait charger de fers et jeter dans une étroite prison, à travers les barreaux de laquelle apparaissait la belle Aïssa ; mais à peine la douce vision venait-elle éclairer l'obscurité de son cachot, que Mothril accourait pour chasser l'image consolante, et qu'une lutte s'engageait entre le More et lui ; au milieu de la lutte, et lorsqu'il sentait qu'il allait succomber, un galop se faisait entendre, annonçant l'arrivée d'un auxiliaire inespéré.

Le bruit de ce galop s'enfonça si persévérant dans le rêve que les sens d'Agénor en furent captivés uniquement, et qu'il s'éveilla aux premiers accens du cavalier que ce galop avait ramené près de lui.

— Seigneur ! seigneur ! criait la voix.

Agénor ouvrit les yeux ; Musaron était devant lui.

C'était une curieuse apparition au reste que celle du digne écuyer planté sur son cheval dont il ne dirigeait plus les mouvemens qu'à l'aide des genoux, car ses deux mains étaient étendues au devant de lui comme s'il jouait au colin-maillard ; c'est qu'à la jointure de chaque bras il portait d'un côté une outre liée par les quatre pattes, de l'autre un linge noué aux quatre coins, fermant un paquet de raisins secs et de langues fumées, tandis que des deux mains il présentait comme une paire de pistolets une oie grasse et un pain qui eût suffi au souper de six hommes.

— Seigneur ! seigneur ! criait comme nous l'avons dit Musaron, grande nouvelle !

— Qu'est-ce donc ! s'écria le chevalier en se coiffant de son casque et en portant la main à la garde de son épée, comme si Musaron eût précédé une armée ennemie.

— Oh ! que j'étais bien inspiré ! continua Musaron ; et quand je pense que si je n'avais pas insisté, nous passions outre !

— Voyons, qu'y a-t-il, damné bavard ? s'écria Agénor impatient.

— Ce qu'il y a ?.. Il y a que c'est Dieu lui-même qui m'a conduit à ce village.

— Mais qu'y as-tu appris, mordieu ! parle !

— J'y ai appris que le roi don Pedro, l'ex-roi don Pedro, voulais-je dire...

— Eh bien !

— Eh bien ! il n'est plus à Ségovie.

— En vérité ! s'écria Mauléon avec dépit.

— Non, seigneur, l'alcade est revenu hier d'une excursion faite avec les notables du bourg au-devant de don Pedro, lequel a passé avant-hier dans la plaine là-bas, venant de Ségovie.

— Mais allant... où ?

— A Soria.

— Avec sa cour ?

— Avec sa cour.

— Et, continua Agénor en hésitant, avec Mothril ?

— Sans doute.

— Et, balbutia le jeune homme, avec Mothril était sans doute...

— Sa litière ? je le crois bien, il ne la quitte pas de vue excepté quand il dort. Au reste, elle est bien gardée, maintenant.

— Que veux-tu dire ?

— Que le roi ne la quitte plus.

— La litière ?

— Sans doute, il l'escorte à cheval ; c'est près de cette litière qu'il a reçu la députation du bourg.

— Eh bien ! mon cher Musaron, allons à Soria, dit Mauléon avec un sourire qui voilait mal un commencement d'inquiétude.

— Allons, monseigneur, allons, mais il ne s'agit plus de suivre la même route ; nous tournons le dos à Soria, maintenant. Je me suis renseigné au bourg : nous coupons la montagne à gauche, et nous entrons dans un défilé parallèle à la plaine. Ce défilé nous épargnera le passage de deux rivières et onze lieues de chemin.

— Soit, je consens à l'accepter pour guide ; mais songe à la responsabilité que tu prends, mon pauvre Musaron.

— En songeant à cette responsabilité, je vous dirai, seigneur, que vous eussiez dû passer cette nuit au bourg. Voyez, voici le soir qui vient, la fraîcheur se fait sentir ; encore une heure de marche et les ténèbres vont nous gagner.

— Mettons cette heure à profit, Musaron, et, puisque tu es si bien renseigné, montre-moi le chemin.

— Mais votre dîner, seigneur ? dit Musaron tentant un dernier effort.

— Notre dîner aura lieu lorsque nous aurons trouvé un gîte convenable. Allons, marche, Musaron, marche.

Musaron ne répliqua pas. Il y avait chez Agénor une certaine intonation de voix qu'il reconnaissait parfaitement ; quand cette intonation de voix accompagnait un ordre quelconque, il n'y avait plus rien à dire.

L'écuyer, par un effort de combinaisons plus savantes les unes que les autres, vint tenir l'étrier à son maître, sans débarrasser ses bras d'aucun des fardeaux qui le chargeaient, et toujours chargé, remontant à cheval lui-même par un miracle d'équilibre, il passa le premier et s'enfonça bravement dans cette gorge de montagnes qui devait leur épargner deux rivières et leur raccourcir le chemin de onze lieues.

XXXIII

COMMENT MUSARON TROUVA UNE GROTTE ET CE QU'IL TROUVA DANS CETTE GROTTE

Comme l'avait dit Musaron, les voyageurs en avaient encore pour une heure de jour à peu près, et les derniers rayons de soleil purent guider leur marche ; mais du moment où le reflet de sa flamme pâlissante eut abandonné le plus haut pic de la sierra, la nuit commença d'arriver à son tour, avec une rapidité d'autant plus effrayante que, pendant cette dernière heure de jour, Musaron et son maître avaient pu remarquer combien était escarpé, et par conséquent dangereux le chemin qu'ils suivaient.

Aussi, après un quart d'heure de marche au milieu de cette obscurité, Musaron s'arrêta-t-il tout court.

— Oh ! oh ! seigneur Agénor, dit-il, le chemin devient de plus en plus mauvais, ou plutôt il n'y a plus de chemin du tout. Nous nous tuerons infailliblement, seigneur, si vous exigez que nous allions plus loin.

— Diable ! fit Agénor. Je ne suis pas difficile, tu le sais ; cependant le gîte me paraît un peu champêtre. Voyons si nous pouvons aller plus avant.

— Impossible ! Nous sommes sur une espèce de plateforme qui domine le précipice de tous côtés ; arrêtons-nous ici, ou plutôt faisons-y une simple halte, et rapportez-vous-en à mon habitude des montagnes pour vous trouver un endroit où passer la nuit.

— Vois-tu encore quelque bonne fumée bien grasse ? demanda Agénor en souriant.

— Non, mais je flaire une jolie grotte avec des rideaux de lierre et des parois de mousse.

— D'où nous aurons à chasser tout un monde de hiboux, de lézards et de serpens.

— Ma foi ! qu'à cela ne tienne, monseigneur ! A l'heure où nous sommes et dans l'endroit où nous nous trouvons, ce n'est pas tout ce qui vole gratte ou rampe qui m'effraie, c'est ce qui marche. D'ailleurs, vous n'êtes pas assez superstitieux pour avoir peur des hiboux, et je ne crois pas que les lézards ou les couleuvres aient beaucoup à mordre sur vos jambes de fer.

— Soit, dit Agénor, arrêtons-nous donc.

Musaron mit pied à terre et passa la bride de son cheval à une roche, tandis que son maître, debout sur sa monture attendait, pareil à la statue équestre du courage froid et tranquille.

Pendant ce temps, l'écuyer, avec cet instinct dont la bonne volonté décuple la puissance, se mit à explorer les environs.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'il revint l'épée nue et l'air vainqueur.

— Par ici, seigneur, par ici, dit-il, venez voir notre alcazar.

— Que diable as-tu donc ? demanda le chevalier, tu me sembles tout trempé.

— J'ai, monseigneur, que je me suis battu contre une forêt de lianes, qui me voulaient fermer le passage ; mais j'ai tant frappé d'estoc et de taille, que je me suis ouvert un passage. Alors, toutes les feuilles humides de rosée ont plu sur ma tête. Il y a eu en même temps sortie d'une douzaine de chauves-souris, et la place s'est rendue. Figurez-vous une galerie admirable dont le sol est de sable fin.

— Ah ! vraiment, dit Agénor, tout en suivant son écuyer, mais tout en doutant quelque peu de ses belles paroles.

Agénor avait tort de douter. A peine avait-il fait cent pas dans une pente assez rapide, qu'à un endroit où le chemin semblait fermé par un mur, il commença de sentir sous ses pieds une jonchée de feuilles fraîches, un abattis de petites branches, résultat du carnage fait par Musaron ; tandis que çà et là passaient invisibles, se révélant seulement par l'air qu'envoyait au visage du chevalier le battement silencieux de leurs ailes, de grandes chauves-souris, impatientes de reprendre possession de leur demeure.

— Oh ! dit Agénor, c'est la caverne de l'enchanteur Maugis !

— Découverte par moi, monseigneur, et par moi le premier. Du diable si jamais homme a eu l'idée de mettre les pieds ici ! Ces lianes datent du commencement du monde.

— Fort bien, dit Agénor en riant ; mais si cette grotte est inconnue des hommes...

— Oh ! j'en réponds.

— Pourrais-tu en dire autant des loups ?

— Oh ! oh ! fit Musaron.

— De quelques petits ours roux... de la race montagnarde, tu sais... comme on en trouve dans les Pyrénées ?

— Diable !

— Ou de ces chats sauvages qui ouvrent la gorge des voyageurs endormis pour leur sucer le sang.

— Monsieur, savez-vous ce qu'il faudra faire? l'un de nous veillera pendant le sommeil de l'autre.

— Ce sera prudent.

— Maintenant, vous n'avez rien autre chose contre la caverne de Maugis?

— Absolument rien ; je la trouve même assez agréable.

— Eh bien donc, entrons, dit Musaron.

— Entrons, dit Agénor.

Tous deux descendirent de cheval et entrèrent avec précaution en tâtonnant, le chevalier du bout de la lance, l'écuyer du bout de l'épée. Après avoir fait une vingtaine de pas, ils rencontrèrent un mur solide, impénétrable, qui semblait formé par le rocher lui-même, sans cavité apparente, sans retraite pour les animaux nuisibles.

Cette caverne était divisée en deux parties : on entrait d'abord sous une espèce de porche ; puis ensuite on pénétrait dans la seconde excavation, qui, après une espèce de porte franchie, reprenait toute sa hauteur.

C'était évidemment une de ces grottes qui, dans les premiers temps du christianisme, furent habitées par quelqu'un des pieux solitaires qui avaient choisi le chemin de la retraite pour les conduire au ciel.

— Dieu soit loué ! dit Musaron, notre chambre à coucher est sûre.

— En ce cas fais entrer les chevaux à l'écurie, et mets la nappe, dit Agénor ; j'ai faim.

Musaron fit, en effet, entrer les deux chevaux dans ce que son maître appelait l'écurie : c'était le porche de la grotte.

Puis ce soin rempli, il passa aux préparatifs plus importans du souper.

— Que dis-tu? demanda Agénor, qui l'entendait grommeler tout en exécutant les ordres qu'il venait de recevoir.

— Je dis, monsieur, que je suis un grand sot d'avoir oublié de la cire pour nous éclairer. Heureusement que nous pouvons faire du feu.

— Y penses-tu, Musaron? faire du feu

— Le feu éloigne les animaux féroces, c'est un axiome dont j'ai plus d'une fois eu l'occasion de reconnaître la justesse.

— Oui, mais il attire les hommes, et dans ce moment, je te l'avoue, je redoute plus l'attaque de quelque bande anglaise ou moresque que celle d'un troupeau de loups.

— Mordieu ! dit Musaron ; c'est triste cependant, monsieur, de manger de si bonnes choses sans les voir.

— Bah ! bah ! dit Agénor, ventre affamé n'a pas d'oreilles, c'est vrai, mais il a des yeux.

Musaron, toujours docile quand on savait le persuader ou quand on faisait ce qu'il désirait, reconnut cette fois la solidité des raisons de son maître et alla dresser le repas à la porte de la seconde caverne, afin qu'une dernière lueur du dehors pût pénétrer jusqu'à eux.

Ils commencèrent donc leur repas aussitôt après que les chevaux eurent reçu la permission de plonger la tête dans le sac d'avoine que Musaron portait en croupe.

Agénor, homme jeune et vigoureux, entama les provisions avec une énergie dont rougirait peut-être un amoureux de nos jours, tandis qu'on entendait l'accompagnement enthousiaste de Musaron qui, sous prétexte qu'on n'y voyait pas, croquait les os avec la chair.

Tout à coup le motif continua du côté d'Agénor, mais l'accompagnement cessa du côté de Musaron.

— Eh bien ! qu'y a-t-il? demanda le chevalier.

— Seigneur, j'avais cru entendre, reprit Musaron, mais sans doute je me trompais... Ce n'est rien.

Et il se remit à manger.

Mais bientôt il s'interrompit encore, et comme il tournait le dos à l'ouverture, Agénor put remarquer son immobilité

— Ah ! çà, dit Agénor, deviens-tu fou?

— Non pas, senor ; pas plus que je ne deviens sourd. J'entends, vous dis-je, j'entends.

— Bah ! tu rêves, reprit le jeune homme ; c'est quelque chauve-souris oubliée qui bat les murs.

— Eh bien ! dit Musaron en baissant la voix de manière à ce que son maître lui-même l'entendit à peine ; non seulement j'entends, mais je vois.

— Tu vois !...

— Oui ; et si vous voulez vous retourner, vous verrez vous-même.

L'invitation était si positive, qu'Agénor se retourna vivement.

En effet, au milieu du fond obscur de la caverne, scintillait une raie lumineuse ; une lumière, produite par une flamme quelconque, pénétrait dans la grotte à travers la gerçure du roc.

Le phénomène était assez effrayant pour quiconque n'y eût pas appliqué à l'instant même la réflexion.

— Si nous n'avons pas de lumière, dit Musaron, ils en ont, eux.

— Qui, eux?

— Dame ! nos voisins.

— Tu crois donc ta grotte solitaire habitée?

— Je ne vous ai répondu que de celle-ci, mais pas de la grotte voisine.

— Voyons, explique-toi.

— Comprenez-vous, monseigneur? nous sommes sur la crête d'une montagne, ou à peu près ; toute montagne a deux versans.

— Très bien !

— Suivez mon raisonnement ; cette grotte a deux entrées. Un hasard a produit la séparation mal jointe que nous voyons. Nous avons pénétré dans la grotte par l'entrée occidentale, eux par l'entrée orientale.

— Mais enfin, qui, eux?

— Je n'en sais rien. Nous allons voir, monseigneur ; vous aviez raison de ne pas vouloir que je fisse du feu. Je crois que Votre Seigneurie est aussi prudente que brave, ce qui n'est pas peu dire. Mais voyons.

— Voyons ! dit Agénor.

Et tous deux s'avancèrent, non sans un certain battement de cœur, dans les profondeurs du souterrain.

Musaron marchait le premier ; il arriva le premier, et le premier appliqua son œil à la fente qui divisait la froide paroi du roc.

— Regardez ! dit-il à voix basse, cela en vaut la peine.

Agénor regarda à son tour et tressaillit.

— Hein ! dit Musaron.

— Chut ! fit à son tour Agénor

XXXIV

LES BOHÉMIENS

Ce que nos voyageurs contemplaient avec surprise méritait en effet l'attention que l'un et l'autre y accordaient.

Voici ce que le regard pouvait embrasser par la gerçure du roc :

D'abord, une caverne à peu près semblable à celle dans laquelle nos deux voyageurs se trouvaient ; puis, au centre de cette caverne, deux figures assises ou plutôt accroupies auprès d'un coffret posé sur une pierre plus large que lui ; à l'un des angles de cette pierre, une des deux figures essayait de faire tenir une cire allumée, laquelle, en éclairant la scène, projetait cette lumière qui avait attiré l'attention des voyageurs.

Ces deux figures étaient habillées misérablement, et encapuchonnées de ce voile épais aux couleurs incertaines qui caractérisait les bohémiennes d'alors ; elles furent donc reconnues par Agénor pour deux femmes de cette nation vagabonde : elles étaient vieilles, à en juger par leur maintien et leurs gestes.

A deux pas d'elles, se tenait une troisième figure, debout et pensive ; mais comme la vacillante lumière de la cire n'éclairait point son visage, il était impossible de dire à quel sexe cette troisième figure appartenait.

Pendant ce temps, les deux premières figures disposaient quelques paquets de hardes en guise de sièges.

Tout cela était pauvre, misérable, déguenillé ; il n'y avait que le coffret qui jurait singulièrement avec toute cette misère, il était d'ivoire tout incrusté d'or.

Sur ces entrefaites, une quatrième figure entra, s'avançant du fond de la grotte, d'abord dans l'ombre, ensuite dans la pénombre, enfin dans la lumière.

Elle s'approcha, s'inclina vers l'une des deux femmes assises, et lui adressa quelques paroles que ni Agénor ni Musaron ne purent entendre.

La bohémienne assise écouta avec attention, puis congédia du geste le nouveau venu.

Agénor remarqua que ce geste était à la fois plein de noblesse et de commandement.

La figure debout suivit, après s'être inclinée, celle qui avait prononcé quelques paroles, et toutes deux disparurent dans les profondeurs de la grotte.

Alors, la femme au geste impérieux se leva à son tour, et posa son pied sur la pierre.

On voyait clairement les actions de tous ces gens, mais on ne pouvait entendre leurs paroles, qui, ainsi que nous l'avons dit, vagissaient dans la grotte en murmures confus

Les deux femmes bohémiennes étaient restées seules

— Gageons, monseigneur, dit Musaron à voix basse, que

ces deux vieilles sorcières ont trois cents ans à elles deux. Ces bohémiens vivent l'âge des corneilles.

— En effet, dit Agénor, elles ne paraissent pas jeunes.

Pendant ce temps, la seconde femme, au lieu de se lever comme la première, s'était mise à genoux, et commençait de délacer le brodequin de peau de daim qui enveloppait sa jambe jusqu'au-dessus de la cheville.

— Ma foi ! dit Agénor, regarde si tu veux, moi, je me retire ; rien n'est laid comme un pied de vieille.

Musaron, plus curieux que son maître, resta, tandis que le chevalier faisait un mouvement en arrière.

— Ma foi, monsieur, dit-il, je vous assure que celui-ci est moins affreux qu'on ne le croirait. Oh ! mais c'est que tout au contraire, il est charmant. Regardez donc, monsieur, regardez donc.

Agénor se risqua.

— En effet, dit-il, c'est extraordinaire, et la cheville est d'une exquise perfection. Oh ! ce sont de magnifiques races que ces bohêmes.

La vieille alla tremper, dans une eau claire comme le cristal et qui roulait en gouttes de diamans sur un rocher, un linge d'une finesse parfaite, et elle vint laver le pied de sa compagne.

Puis, elle fouilla dans le coffret incrusté d'or, et en tira des parfums dont elle frotta le pied qui faisait l'admiration et surtout l'étonnement des deux voyageurs.

— Des parfums ! des baumes ! voyez-vous, monsieur, voyez-vous ? s'écria Musaron.

— Que veut dire ceci ? murmura Agénor, qui voyait la bohémienne mettre au jour un second pied non moins blanc et non moins délicat que le premier.

— Monsieur, dit Musaron, c'est la toilette de la reine des bohêmes, et tenez, voilà qu'on la déshabille.

En effet, la bohémienne, après avoir lavé, essuyé et parfumé le second pied comme elle avait fait du premier, venait de passer au voile, qu'elle enleva avec toutes les précautions possibles et une expression infinie de respect.

Le voile en tombant, au lieu de mettre à nu les rides d'une centenaire, comme l'avait prédit Musaron, découvrit une charmante figure, aux yeux bruns, à la peau colorée, au nez busqué selon toute la pureté du type ibérique, et les deux voyageurs purent reconnaître une femme de vingt-six ou vingt-huit ans, resplendissante de l'éclat d'une merveilleuse beauté.

Pendant que les deux spectateurs étaient plongés dans l'extase, la vieille bohémienne étendit sur le sol de la caverne un tapis de poil de chameau qui, quoique long d'une dizaine de pieds, eût passé dans la bague d'une jeune fille ; il était composé de ce tissu dont les Arabes avaient seuls le secret à cette époque, et qui se fabriquait avec du poil de chameau mort-né. Alors, la première bohémienne posa ses deux pieds nus sur ce magnifique tapis, tandis qu'après lui avoir ôté, comme nous l'avons dit, le voile qui lui couvrait le visage, la vieille bohémienne s'apprêtait à détacher le voile qui lui couvrait le sein.

Tant que ce dernier tissu fut à sa place, Musaron retint son souffle, mais lorsqu'il tomba il ne put s'empêcher de laisser échapper un cri d'admiration.

A ce cri, qui sans doute fut entendu des deux femmes, la lumière s'éteignit, et l'obscurité la plus profonde ensevelit la caverne, noyant dans ses gouffres, pareils à ceux de l'oubli, la réalité de cette scène mystérieuse.

Musaron sentit que son maître lui détachait dans l'ombre un violent coup de pied, qui, par une manœuvre habile exécutée à temps, porta dans la muraille, accompagné de cette énergique apostrophe :

— Animal !

Il comprit ou crut comprendre que c'était en même temps l'ordre de regagner son gîte, et le châtiment de son indiscrétion.

Il alla donc s'étendre dans son manteau, sur le lit de feuilles préparé par ses soins. Au bout de cinq minutes, et lorsqu'il fut bien certain que la lumière ne se rallumerait point, Agénor alla s'étendre près de lui.

Musaron pensa que c'était le moment de se faire pardonner sa faute à force de perspicacité.

— Voilà ce que c'est, dit-il, répondant tout haut à ce que sans doute Agénor se disait tout bas : elles suivaient sans doute de l'autre côté de la montagne un sentier parallèle au nôtre, et elles auront trouvé sur l'autre versant l'ouverture parallèle à celle-ci de cette caverne où nous sommes, et qui est fermée au milieu par une roche, que le caprice de la nature ou quelque fantaisie des hommes aura placée où elle est comme une gigantesque cloison.

— Animal ! se contenta de dire une seconde fois Agénor.

Cependant, comme cette seconde apostrophe fut prononcée d'un ton plus radouci, l'écuyer y vit une amélioration.

— Maintenant, continua-t-il tout en rendant hommage à son tact infaillible, maintenant, quelles étaient ces femmes ? des bohémiennes, sans doute. Ah ! oui ; mais pourquoi ces parfums, ces baumes, ces pieds nus si blancs, ce visage si beau, et cette gorge magnifique sans doute que nous allions voir, — lorsque, — imbécile que je suis !...

Musaron se donna un grand soufflet sur une joue.

Agénor ne put s'empêcher de rire, Musaron l'entendit.

— La reine des bohèmes ! continua-t-il de plus en plus satisfait de lui-même, ce n'est guère probable, quoique je ne voie guère d'autre explication à cette vision vraiment féerique, que j'ai fait évanouir par ma stupidité... Oh ! animal que je suis !

Et il se donna un second soufflet sur l'autre joue.

Agénor comprit que Musaron, non moins curieux que lui, était atteint d'un repentir véritable, et il se rappela que l'Evangile veut la conversion et non la mort du pécheur.

D'ailleurs, la réparation était suffisante du moment où Musaron en était arrivé à se donner à lui-même, par réflexion, la qualification que lui avait donnée son maître par emportement.

— Que pensez-vous de ces deux femmes, vous, monsieur ? hasarda enfin Musaron.

— Je pense, dit Agénor, que ces habits sordides que dépouillait la plus jeune des deux vont mal à la beauté brillante que nous n'avons malheureusement fait qu'entrevoir.

Musaron poussa un profond soupir.

— Et, continua Agénor, que les baumes et les parfums de la boîte allaient plus mal encore à ces sales habits, ce qui fait que je pense...

Agénor s'arrêta.

— Oh ! que pensez-vous, monsieur ? demanda Musaron ; je serais aise, je l'avoue, d'avoir dans cette occurrence l'avis d'un chevalier aussi éclairé que vous.

— Ce qui fait que je pense, continua Agénor, cédant, sans y penser, comme maître Corbeau, à la magie de la louange, que ce sont deux voyageuses, dont l'une est riche et de qualité, se rendant dans quelque ville éloignée ; laquelle voyageuse riche et de qualité a pris cet ajustement et imaginé cette ruse pour ne pas tenter l'avarice des larrons ou la lubricité des soldats.

— Attendez donc, monsieur, attendez donc, reprit Musaron, reprenant dans la conversation la place qu'il avait l'habitude d'y tenir ; ou bien une de ces femmes comme en vendent les bohémiens, et dont ils soignent la beauté comme les maquignons pansent et parent des chevaux de prix qu'ils mènent de ville en ville.

Décidément Musaron avait, ce soir-là, l'initiative de la pensée et la palme du raisonnement. Aussi Agénor lui rendit-il les armes, donnant à entendre par son silence qu'il se reconnaissait pour battu.

Le fait est qu'Agénor, séduit, comme doit l'être tout homme de vingt-cinq ans, eût-il un amour au fond du cœur, par la vue d'un joli pied et d'un charmant visage, se renfermait en lui-même, assez mécontent au fond de l'âme. Car l'opinion de l'ingénieux Musaron pouvait avoir du bon, et la belle mystérieuse n'être autre chose qu'une aventurière courant les champs à la suite d'une troupe de bohémiens, et dansant admirablement, avec ces adorables petits pieds blancs et délicats, la danse des œufs ou la danse de corde.

Une seule chose venait combattre cette probabilité : c'étaient les respects des hommes et de la femme pour l'inconnue ; mais Musaron, dans cette argumentation dont la logique faisait le désespoir du chevalier, avait rappelé certains exemples de bateleurs fort respectueux pour le singe favori de la troupe, ou pour l'acteur principal gagnant la nourriture de la société.

Le chevalier flotta disgracieusement dans ce vague, jusqu'à ce que le sommeil, ce doux compagnon de la fatigue, vînt lui enlever cette faculté de penser dont il usait sans modération depuis quelques heures.

Vers quatre heures du matin, les premiers rayons du jour vinrent étendre un manteau violet sur les parois de la grotte, et à leur lueur Musaron se réveilla.

Musaron réveilla son maître.

Agénor ouvrit les yeux, rassembla ses esprits et courut à la fente du rocher.

Mais Musaron secoua la tête, ce qui signifiait qu'il y avait été d'abord.

— Plus personne, murmura-t-il, plus personne.

En effet, il faisait assez jour dans la grotte voisine, exposée aux rayons du soleil levant, pour que l'on distinguât les objets : la grotte était évidemment déserte.

La bohémienne, plus matinale que le chevalier, avait déguerpi avec sa suite ; coffre, baumes, parfums, tout avait disparu.

Musaron, toujours préoccupé des choses positives, proposa de déjeuner ; mais avant qu'il eût développé les avantages de sa proposition, il avait gagné la crête de la montagne, et de la hauteur où il était perché comme un oiseau de proie, il pouvait découvrir les sinuosités de la montagne, et les bleuâtres étendues de la vallée.

Sur une plate-forme, à trois quarts de lieue à peu près de la hauteur où se trouvait Agénor, on pouvait, avec les yeux de l'oiseau dont il tenait la place, découvrir un âne, sur lequel une personne était montée, tandis que les trois autres cheminaient à pied.

Ces quatre personnes qui, malgré la distance, se présentèrent à Agenor avec une certaine exactitude, ne pouvaient guère être autres que les quatre bohémiens, qui, regagnant le chemin que les deux voyageurs avaient pris la veille, paraissaient suivre le sentier indiqué à Musaron comme conduisant à Soria.

— Allons, allons, Musaron ! cria-t-il, à cheval et piquons ! Ce sont nos oiseaux de nuit, voyons un peu leur plumage de jour.

Musaron, qui sentait au-dedans de lui-même qu'il avait bien des choses à réparer, amena au chevalier son cheval tout sellé, monta sur le sien, et suivit en silence Agénor qui mit sa monture au galop.

En une demi-heure tous deux furent à trois cents pas des bohémiens, qu'un bouquet d'arbres leur cachait momentanément.

XXXV

LA REINE DES BOHÊMES

Deux ou trois fois les bohémiens s'étaient retournés, ce qui prouvait que s'ils avaient été vus des deux voyageurs, ils les avaient vus aussi, ce qui avait amené Musaron à émettre, mais avec une timidité qui n'était pas dans ses habitudes, cette opinion qu'une fois qu'on aurait tourné le petit bouquet d'arbres, on ne verrait plus la petite troupe, attendu qu'elle aurait disparu dans quelque chemin connu d'elle seule.

Musaron n'était pas dans une heureuse veine quant aux suppositions, car, le bouquet d'arbres tourné, on vit les bohémiens, qui en apparence du moins, suivaient tranquillement leur route.

Cependant Agénor remarqua un changement qui s'était opéré : la femme qu'il avait vu de loin à âne, et qu'il ne doutait point être la femme aux pieds blancs et au beau visage, cette femme allait à pied, avec ses compagnons, sans qu'elle offrît rien de plus remarquable qu'eux quant à la tournure et quant à la démarche.

— Hola ! cria Agenor, hola ! bonnes gens !

Les hommes se retournèrent, et le chevalier remarqua qu'ils portaient la main à leur ceinture, à laquelle pendait un long coutelas.

— Monseigneur, dit Musaron toujours prudent, avez-vous vu.

— Parfaitement, répondit Agénor.

Puis, revenant aux bohémiens :

— Oh ! oh ! dit-il, ne craignez rien. Je viens avec d'amicales dispositions, et je suis bien aise de vous le dire en passant, mes braves ; vos coutelas, s'il en était autrement, seraient de pauvres armes offensives contre ma cuirasse et mon écu ; et de pauvres armes défensives contre ma lance et mon épée. Maintenant, ceci posé, où allez-vous, mes maîtres ?

L'un des deux hommes fronça le sourcil et ouvrit la bouche pour répondre quelque dureté ; mais l'autre l'arrêta aussitôt, et tout au contraire, répondit poliment :

— Est-ce pour que nous vous indiquions votre route que vous voulez nous suivre, seigneur ?

— Assurément, dit Agénor, sans compter le désir que nous avons d'être honorés de votre compagnie.

Musaron fit une grimace des plus significatives.

— Eh bien, seigneur, répondit le bohémien poli, nous allons à Soria.

— Merci, cela tombe à merveille ; c'est à Soria aussi que nous allons.

— Malheureusement, dit le bohémien, Vos Seigneuries vont plus vite que de pauvres piétons.

— J'ai entendu dire, répondit Agénor, que les gens de votre nation pouvaient lutter de rapidité avec les chevaux les plus vifs.

— C'est possible, reprit le bohémien ; mais non pas quand ils ont deux vieilles femmes avec eux.

Agénor et Musaron échangèrent un coup d'œil, que Musaron accompagna d'une grimace.

— C'est vrai, dit Agénor, et vous voyagez en pauvre équipage. Comment les femmes qui vous accompagnent peuvent-elles supporter une pareille fatigue ?

— Elles y sont accoutumées, senor, et depuis longtemps, car ce sont nos mères ; nous autres bohèmes, nous naissons dans la douleur

— Ah ! vos mères, dit Agénor, pauvres femmes !

Un instant le chevalier craignit que la belle bohémienne n'eût pris une autre route ; mais presque aussitôt il réfléchit à cette femme qu'il avait vue montée sur l'âne, et qui n'en était descendue qu'en l'apercevant lui-même. La monture était humble, mais enfin elle suffisait à ménager ces petits pieds délicats et parfumés qu'il avait vus la veille.

Il s'approcha des femmes, elles doublèrent le pas.

— Que l'une de vos mères, dit-il, monte sur l'âne, l'autre montera en croupe derrière moi.

— L'âne est chargé de nos hardes, dit le bohémien, et il en a bien assez comme cela. Quant à votre cheval, senor, votre excellence veut rire sans doute, car c'est une trop noble et trop fringante monture pour une pauvre vieille bohémienne.

Agénor détaillait pendant ce temps les deux femmes, et aux pieds délurés de l'une d'elles il reconnut la chaussure de peau de daim qu'il avait remarquée la veille.

— C'est elle ! murmura-t-il, certain, cette fois, de ne plus se tromper.

— Allons, allons, la bonne mère au voile bleu, acceptez l'offre que je vous fais : montez en croupe derrière moi ; et si votre âne porte un poids suffisant, eh bien ! votre compagne montera derrière mon écuyer

— Merci, senor, répondit la bohémienne avec une voix dont l'harmonie fit disparaître les derniers doutes qui pouvaient rester dans l'esprit du chevalier.

— En vérité, dit Agénor avec un accent d'ironie qui fit tressaillir les deux femmes et remonter jusqu'aux couteaux les mains des deux hommes, en vérité, voilà une douce voix pour une vieille.

— Senor !... dit d'une voix pleine de courroux le bohémien qui n'avait pas encore parlé.

— Oh ! ne nous fâchons pas, continua Agénor avec calme. Si je devine à sa voix que votre compagne est jeune, je devine à l'épaisseur de son voile qu'elle est belle, il n'y a point là de quoi jouer des couteaux.

Les deux hommes firent un pas en avant comme pour protéger leur compagne.

— Arrêtez ! dit impérieusement la jeune femme.

Les deux hommes s'arrêtèrent.

— Vous avez raison, senor, dit-elle. Je suis jeune, et qui sait, peut-être même suis-je belle. Mais en quoi cela vous intéresse-t-il, je vous le demande, et pourquoi me gêneriez-vous dans mon voyage parce que j'aurais vingt ou vingt-cinq ans de moins que je ne parais !

Agénor, en effet, était resté immobile aux accens de cette voix qui révélait la femme supérieure habituée au commandement. Ainsi, l'éducation et le caractère de l'inconnue étaient en harmonie avec sa beauté.

— Senora, balbutia le jeune homme, vous ne vous êtes point trompée ; je suis chevalier.

— Vous êtes chevalier, soit ; mais moi je ne suis pas une senora, je suis une pauvre bohémienne, un peu moins laide peut-être que les femmes de ma condition.

Agénor fit un geste d'incrédulité.

— Avez-vous vu parfois les femmes de seigneurs voyager à pied ? demanda l'inconnue.

— Oh ! ceci est une mauvaise raison, répondit Agénor, car il n'y a qu'un instant vous étiez sur l'âne.

— D'accord, répondit la jeune femme, mais au moins vous avouerez que mes habits ne sont pas ceux d'une dame de qualité.

— Les dames de qualité se déguisent parfois, madame, lorsque les femmes de qualité ont intérêt à être prises pour des femmes du peuple.

— Croyez-vous, dit la bohémienne, qu'une femme de qualité, habituée à la soie et au velours, consente à enfermer ses pieds dans une pareille chaussure ?

Et elle montrait son brodequin de daim.

— Toute chaussure se détache le soir ; et le pied délicat fatigué par la marche du jour se délasse et se parfumant.

Si la voyageuse eût eu son voile levé, Agénor eût pu voir le sang lui monter au visage, et le feu de ses yeux resplendir dans un cercle de pourpre.

— Des parfums, murmura-t-elle en regardant sa compagne avec inquiétude, tandis que Musaron, qui n'avait pas perdu un mot du dialogue, souriait sournoisement

Agénor n'essaya point de la troubler davantage.

— Madame, dit-il, un parfum très doux s'exhale de votre personne ; c'est cela que j'ai voulu dire et pas autre chose.

— Merci du compliment, seigneur chevalier. Mais puisque c'est là ce que vous vouliez me dire et pas autre chose, vous devez être satisfait me l'ayant dit.

— Cela signifie que vous m'ordonnez de me retirer, n'est-ce pas, madame ?

— Cela signifie que je vous reconnais pour un Français, à votre accent, seigneur, et surtout à vos propos. Or, il

… reux de voyager avec les Français, quand on n'es… une pauvre jeune femme très sensible aux courtoisies.

— Ainsi donc, vous insistez pour que je me sépare de vous?

— Oui, seigneur, à mon grand regret, mais j'insiste.

Les deux serviteurs, à cette réponse de leur maîtresse, parurent prêts à soutenir cette insistance.

— J'obéirai, señora, dit Agénor; non pas, croyez-le bien, à cause de l'air menaçant de vos deux compagnons, que je voudrais rencontrer en moins bonne compagnie que la vôtre pour leur apprendre à toucher trop souvent à leurs couteaux, mais à cause de l'obscurité dont vous vous entourez, et qui sert sans doute quelque projet que je ne veux point contrarier.

— Vous ne contrariez aucun projet, et ne risquez d'éclairer aucune obscurité, je vous jure, dit la voyageuse.

— Il suffit, madame, dit Agénor; d'ailleurs, ajouta-t-il, piqué du peu d'effet produit par sa bonne mine, d'ailleurs la lenteur de votre marche m'empêcherait d'arriver aussi vite qu'il est urgent pour moi de le faire à la cour du roi don Pedro.

— Ah! vous vous rendez près du roi don Pedro? s'écria vivement la jeune femme.

— De ce pas, señora, et je prends congé de vous en souhaitant toutes sortes de prospérités à votre aimable personne.

La jeune femme parut prendre une résolution subite et releva son voile.

Ce grossier encadrement faisait, s'il était possible, ressortir encore la beauté de son visage et l'élégance de ses traits; elle avait le regard caressant et la bouche riante.

Agénor arrêta son cheval qui avait déjà fait un pas en avant.

— Allons seigneur, dit-elle, on voit bien que vous êtes un délicat et discret chevalier; car vous avez deviné qui je suis peut-être, et cependant vous ne m'avez point persécutée, comme un autre eût fait à votre place.

— Je n'ai point deviné qui vous êtes, madame, mais j'ai deviné qui vous n'étiez pas.

— Eh bien! seigneur chevalier, puisque vous êtes si courtois, dit la belle voyageuse, je vais vous raconter toute la vérité.

A ces mots, les deux serviteurs s'entre-regardèrent avec étonnement; mais souriant toujours, la fausse bohémienne continua :

— Je suis la femme d'un officier du roi don Pedro; et séparée depuis près d'un an de mon mari, qui a suivi le prince en France, j'essaie de le joindre à Soria; or, vous savez que la campagne est tenue par les soldats des deux partis, et je deviendrais une proie importante pour les gens du prétendant; aussi ai-je pris ce déguisement pour leur échapper, jusqu'à ce que j'aie rejoint mon mari, et que l'ayant rejoint, mon mari me puisse défendre.

— A la bonne heure, fit Agénor convaincu cette fois de la véracité de la jeune femme. Eh bien! señora, je vous eusse offert mes services, sans l'exigence de ma mission qui me commande la plus grande célérité.

— Écoutez, monsieur, dit la belle voyageuse; maintenant que vous savez qui je suis et moi qui vous êtes, j'irai aussi vite que vous le voudrez, si vous voulez me permettre de me placer sous votre protection et de voyager avec votre escorte.

— Ah! ah! dit Agénor, vous avez donc changé d'avis, madame?

— Oui, señor. J'ai réfléchi que je pourrais faire rencontre de gens aussi perspicaces mais moins courtois que vous.

— Alors, madame, comment ferons-nous? A moins que vous n'acceptiez ma première proposition.

— Oh! ne jugez pas ma monture sur sa mine; tout humble qu'il est, mon âne est de race comme votre cheval; il sort des écuries du roi don Pedro, et pourrait soutenir la comparaison avec le plus vite coursier.

— Mais vos gens, madame?

— Votre écuyer ne peut-il prendre en croupe ma nourrice? Mes gens nous suivront à pied.

— Ce qui vaudrait mieux, madame, c'est que vous laissassiez votre âne à vos deux serviteurs, qui s'en serviraient chacun à tour, que votre nourrice montât derrière mon écuyer, comme vous dites, et vous derrière moi, comme je vous le propose, de cette façon nous ferions une troupe respectable.

— Eh bien! ce sera comme vous voudrez, dit la dame.

Et presque aussitôt, en effet, avec la légèreté d'un oiseau, la belle voyageuse s'élança sur la croupe du cheval d'Agénor.

Les deux hommes placèrent à son tour la nourrice derrière Musaron qui ne riait plus.

Un des deux hommes monta sur l'âne, l'autre le prit par la croupière, dont il se fit un appui, et toute la troupe partit au grand trot.

XXXVI

COMMENT AGÉNOR ET LA VOYAGEUSE INCONNUE FIRENT ROUTE ENSEMBLE ET DES CHOSES QU'ILS SE DIRENT PENDANT LE VOYAGE

Il est bien difficile à deux êtres jeunes, beaux, spirituels, qui se tiennent embrassés et qui partagent sur la même monture les soubresauts et les inégalités de la route, il est bien difficile, disons-nous, de ne pas entrer promptement en intimité.

La jeune femme commença par des questions; elle en avait le droit en sa qualité de femme.

— Ainsi, seigneur chevalier, dit-elle, j'avais deviné juste, et vous êtes Français?

— Oui, madame.

— Et vous allez à Soria?

— Oh! cela, vous ne l'avez point deviné, je vous l'ai dit.

— Soit... Offrir vos services au roi don Pedro, sans doute?

Agénor réfléchit, avant de répondre catégoriquement à cette question, qu'il conduisait cette femme jusqu'à Soria, qu'il verrait le roi avant elle, et qu'il n'avait point par conséquent à redouter d'indiscrétion; d'ailleurs, il avait bien des choses à dire avant que de dire la vérité.

— Madame, dit-il, cette fois vous vous trompez; je ne vais point offrir mes services au roi don Pedro, attendu que j'appartiens au roi Henri de Transtamare, ou plutôt au connétable Bertrand Duguesclin, et je vais porter au roi vaincu des propositions de paix.

— Au roi vaincu! s'écria la jeune femme avec un accent altier, qu'elle réprima aussitôt et modifia en surprise.

— Sans doute, vaincu, répondit Agénor, puisque son compétiteur est couronné roi à sa place.

— Ah! c'est vrai, dit négligemment la jeune femme; ainsi, vous allez porter au roi vaincu des paroles de paix?

— Qu'il fera bien d'accepter, reprit Agénor, car sa cause est perdue.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

— Pourquoi cela?

— Parce que mal entouré et surtout mal conseillé comme il est, c'est impossible qu'il résiste.

— Mal entouré?...

— Sans doute : sujets, amis, maîtresse, tout le monde le pille ou le pousse au mal.

— Ainsi ses sujets?...

— L'abandonnent.

— Ses amis?

— Le pillent.

— Et sa maîtresse?... dit avec hésitation la jeune femme.

— Sa maîtresse le pousse au mal, répondit Agénor.

La jeune femme fronça le sourcil, et quelque chose comme un nuage passa sur son front.

— Vous voulez sans doute parler de la Moresque? demanda-t-elle.

— De quelle Moresque?

— De la nouvelle passion du roi.

— Plaît-il? demanda Agénor, le regard étincelant à son tour.

— N'avez-vous donc pas entendu dire, demanda la jeune femme, que le roi don Pedro est follement amoureux de la fille du More Mothril?

— D'Aïssa! s'écria le chevalier.

— Vous la connaissez? dit la jeune femme.

— Sans doute.

— Comment ignorez-vous alors que le mécréant infâme est en train de la pousser dans le lit du roi?

— Un moment, s'écria le chevalier en se retournant pâle comme la mort vers sa compagne; un instant, ne parlez point ainsi d'Aïssa, si vous ne voulez point que notre amitié meure avant d'être née.

— Mais comment voulez-vous que je parle autrement, señor, puisque je dis la vérité? Cette Moresque est ou va devenir la maîtresse avouée du roi, puisqu'il l'accompagne partout, puisqu'il marche à la portière de sa litière, puisqu'il lui donne des concerts, des fêtes, et amène la cour chez elle.

— Vous savez cela? dit Agénor tout tremblant, car il se rappelait le rapport fait par l'alcade à Musaron; c'est donc vrai ce voyage de don Pedro aux côtés d'Aïssa?

— Je sais bien des choses, seigneur chevalier, dit la belle

voyageuse, car nous autres gens de la maison du roi, nous apprenons vite les nouvelles.

— Oh, madame, madame, vous me percez le cœur! dit tristement Agenor, en qui la jeunesse déployait toute sa fleur, qui se compose des deux substances les plus délicates de l'âme, la crédulité pour entendre, la naïveté pour parler.

— Moi, je vous perce le cœur! demanda la voyageuse avec étonnement. Est-ce que par hasard vous connaissez cette femme?

— Hélas! je l'aime éperdument, madame! dit le chevalier au désespoir.

— Je ne parle pas selon moi, madame; je parle selon le monde.

— Ainsi, à votre avis, on ne plaindra pas Maria Padilla comme on a plaint Blanche de Bourbon?

— Assurément non; quoique, lorsqu'elles seront mortes toutes deux, il est probable que la maîtresse aura été aussi malheureuse que l'épouse.

— Alors, vous la plaindrez, vous?

— Oui, quoique moins que personne je doive la plaindre.

— Et pourquoi cela? demanda la jeune femme, en fixant sur Agenor ses grands yeux noirs dilatés.

— Parce que c'est elle qui, dit-on, a conseillé au roi l'assassinat de don Frédéric, et que don Frédéric était mon ami.



Elle vint laver le pied de sa compagne.

La jeune femme fit un geste de compassion.

— Mais elle, reprit-elle, elle ne vous aime donc pas?

— Elle disait m'aimer. Oh! il faut que ce traître Mothril ait usé vis-à-vis d'elle de force ou de magie!

— C'est un grand scélérat, dit froidement la jeune femme, qui a déjà fait beaucoup de mal au roi. Mais dans quel but croyez-vous qu'il agisse?

— C'est bien simple; il veut supplanter doña Maria Padilla.

— Ainsi, à vous aussi, c'est votre avis?

— Assurément, madame.

— Mais, reprit la voyageuse, on dit doña Maria très éprise du roi, croyez-vous qu'elle souffre que don Pedro la délaisse ainsi?

— Elle est femme, elle est faible, elle succombera, comme a succombé doña Blanca; seulement, la mort de l'une fut un meurtre, la mort de l'autre sera une expiation.

— Une expiation! Ainsi, selon vous, Maria Padilla a donc quelque chose à expier?

— Seriez-vous par hasard, demanda la jeune femme, le chevalier franc à qui don Frédéric a donné rendez-vous?

— Oui, et à qui le chien a apporté la tête de son maître.

— Chevalier! chevalier! s'écria la jeune femme en saisissant le poignet d'Agénor, croyez bien ceci, sur le salut de son âme! sur la part que Maria Padilla espère dans le paradis, ce n'est pas elle qui a donné le conseil, c'est Mothril!...

— Mais elle a su que le meurtre devait avoir lieu, et elle ne s'y est point opposée.

La voyageuse se tut.

— C'en est assez pour que Dieu la punisse, dit Agenor, ou plutôt elle sera punie par don Pedro lui-même. Qui sait si ce n'est point parce que le sang de son frère a passé entre lui et cette femme qu'il l'aime déjà moins!

— Peut-être avez-vous raison, dit l'inconnue d'une voix sonore; mais patience! patience!

— Vous paraissez haïr Mothril, madame ?

— Mortellement.

— Que vous a-t-il fait ?

— Il m'a fait ce qu'il a fait à tout Espagnol : il a éloigné le roi de son peuple.

— Les femmes vouent rarement à un homme, pour une cause politique, une haine pareille à celle que vous paraissez avoir vouée à Mothril.

— C'est que moi aussi j'ai personnellement à m'en plaindre : depuis un mois il m'empêche d'aller retrouver mon mari.

— Comment cela ?

— Il a établi autour du roi don Pedro une telle surveillance, que nul message ou nul messager n'arrive jusqu'à lui ni jusqu'à ceux qui le servent. Ainsi, j'ai dépêché à mon mari deux émissaires qui ne sont pas revenus ; de sorte que j'ignore si je pourrai entrer à Soria, et si vous-même...

— Oh ! moi, j'entrerai, car je viens en ambassadeur.

La jeune femme secoua ironiquement la tête.

— Vous entrerez, s'il le veut, dit-elle d'une voix rauque qu'enflammait une forte émotion intérieure.

Agénor étendit la main et montra l'anneau que lui avait donné Henri de Transtamare.

— Voici mon talisman, dit-il.

C'était une bague d'émeraude dont la pierre était retenue par deux E entrelacés.

— Oui, en effet, dit la jeune femme, peut-être parviendrez-vous à forcer les gardes.

— Si je parviens à forcer les gardes, vous y parviendrez aussi, car vous êtes de ma suite et l'on vous respectera.

— Vous me promettez donc que si vous entrez, j'entrerai avec vous ?

— Je vous le jure, foi de chevalier !

— Eh bien ! moi je vous adjure, en échange de ce serment, de me dire ce qui peut le plus vous agréer en ce moment !

— Hélas ! ce que je désire le plus, vous ne pouvez me l'accorder.

— Dites toujours, qu'importe !

— Je voudrais revoir Aïssa et lui parler.

— Si j'entre dans la ville, vous la verrez et vous lui parlerez.

— Merci ! oh ! je vous serai bien reconnaissant !

— Qui vous dit que ce n'est pas encore pour moi que vous aurez fait le plus ?

— Cependant, c'est la vie que vous me rendez,

— Et vous, vous m'aurez rendu plus que la vie, dit la jeune femme avec un singulier sourire.

Comme en achevant cet échange d'aveux et en ratifiant ce traité d'alliance on arrivait au village où l'on devait s'arrêter, la belle voyageuse sauta lestement à bas du cheval d'Agénor ; et, comme on eût peut-être trouvé singulière cette compagnie de chrétiens et de bohêmes, il fut convenu qu'on se rejoindrait le lendemain sur la route, à une lieue à peu près du village.

XXXVII

LE VARLET

Le lendemain, quoique le chevalier fût bien matinal, ce fut cependant lui qui, à une lieue du village, trouva les bohémiens déjeunant près d'une fontaine, à la distance convenue de l'endroit qu'il venait de quitter.

On procéda aux mêmes arrangements que la veille, et l'on se remit en marche dans le même ordre.

La journée se passa en conversations, auxquelles Musaron et la nourrice prirent une part active. Cependant, malgré tout ce que peuvent contenir de gracieux et de varié les entretiens de ces deux importans personnages, nous nous abstiendrons de les rapporter. Musaron, malgré son adresse, n'ayant réussi à savoir de la vieille femme que ce que la jeune avait dit la veille.

Enfin on arriva en vue de Soria.

C'était une ville de second ordre ; mais, à cette époque belliqueuse, les villes de second ordre elles-mêmes étaient entourées de murailles.

— Madame, dit Agénor, voici la ville ; si vous pensez que le More veille comme vous me l'avez dit, ne croyez pas qu'il se borne à des visites aux portes et aux créneaux ; il doit y avoir des reconnaissances dans la plaine. Je vous engage donc dès à présent à prendre vos précautions.

— J'y songeais, dit la jeune femme en regardant autour d'elle comme pour prendre connaissance des localités, et si vous voulez bien pousser en avant avec votre écuyer, de façon pourtant à ne point aller vite, mes précautions seront prises avant qu'il ne soit un quart d'heure.

Agénor obéit. La jeune femme descendit, emmenant sa nourrice dans l'épaisseur d'un taillis, tandis que les deux hommes gardaient la route.

— Allons, allons, ne tournez point la tête ainsi, seigneur écuyer, et imitez la discrétion de votre maître, dit la nourrice à Musaron, lequel ressemblait à ces damnés du Dante, dont la tête disloquée regarde en arrière tandis qu'ils vont en avant.

Mais, malgré l'invitation, Musaron ne put prendre sur lui de tourner les yeux d'un autre côté, tant sa curiosité était invinciblement éveillée.

C'est qu'en effet il avait vu les deux femmes disparaître, comme nous l'avons dit, dans un massif de châtaigniers et d'yeuses.

— Décidément, monsieur, dit-il à Agénor lorsqu'il fut bien convaincu que ses yeux ne pouvaient percer le voile de verdure dont venaient de s'envelopper les deux femmes ; décidément, j'ai bien peur qu'au lieu d'être de grandes dames, comme nous le supposions d'abord, nos compagnes ne soient que des bohémiennes.

Malheureusement pour Musaron, ce n'était pas l'avis de son maître.

— Vous êtes un bavard enhardi par ma complaisance, dit Agénor ; taisez-vous.

Musaron se tut.

Après quelques minutes d'un pas si lent qu'ils firent à peine un demi-quart de lieue, ils entendirent un cri aigre et prolongé : c'était la nourrice qui appelait.

Ils se retournèrent et virent venir à eux un jeune homme vêtu à la mode espagnole, et portant sur l'épaule gauche le petit manteau de varlet des chevaux ; il faisait des signes avec son chapeau pour qu'on l'attendît.

Au bout d'un instant il fut près d'eux.

— Seigneur, me voici, dit-il à Agénor, lequel fort surpris reconnut sa compagne de voyage ; ses cheveux noirs étaient cachés sous une perruque blonde, ses épaules élargies sous le manteau paraissaient appartenir à un jeune garçon plein de santé, sa démarche était hardie, son teint même semblait plus brun depuis que ses cheveux avaient changé de couleur.

— Vous voyez que mes précautions sont prises, continua le jeune homme, et votre varlet pourra, je le pense, entrer sans difficulté dans la ville avec vous.

Et il sauta, avec la légèreté qu'Agénor lui connaissait déjà, derrière Musaron.

— Mais votre nourrice ? demanda le jeune homme.

— Elle restera au village voisin, avec mes deux écuyers, jusqu'à ce que le moment soit venu de les appeler près de moi.

— Alors tout est bien ; entrons en ville.

Musaron et le varlet précédèrent leur maître, qui se dirigea droit vers la principale porte de Soria, que l'on apercevait par delà une avenue de vieux arbres.

Mais ils n'étaient pas arrivés aux deux tiers de cette avenue, qu'ils furent enveloppés par une troupe de Mores, envoyés contre eux par les sentinelles des remparts qui les avaient aperçus.

On interrogea Agénor sur le but de son voyage.

A peine eut-il déclaré que ce but était d'avoir un entretien avec don Pedro, que la troupe les enferma et les conduisit au gouverneur de la porte, officier choisi par Mothril lui-même.

— Je viens, dit Agénor, interrogé de nouveau, de la part du connétable Bertrand Duguesclin pour conférer avec votre prince.

A ce nom, que toute l'Espagne avait appris à respecter, l'officier parut inquiet.

— Et quels sont ceux qui vous accompagnent ? demanda-t-il.

— Vous voyez bien, mon écuyer et mon varlet.

— C'est bien, demeurez ici, je référerai de votre demande au seigneur Mothril.

— Faites ce que vous voudrez, dit Agénor ; mais je vous préviens que ce n'est ni au seigneur Mothril, ni à tout autre que le roi don Pedro que je parlerai d'abord ; seulement, prenez garde de poursuivre plus longtemps un interrogatoire dont je m'offenserais

L'officier s'inclina.

— Vous êtes chevalier, dit-il, et en cette qualité vous devez savoir que la consigne d'un chef est inexorable ; je dois donc exécuter ce qui m'est prescrit.

Puis se retournant :

— Qu'on aille prévenir Son Altesse le premier ministre, dit-il, qu'un étranger demande à parler au roi de la part du connétable Duguesclin.

Agénor tourna les yeux vers son varlet, qu'il trouva fort pâle et qui paraissait fort inquiet. Musaron, plus habitué aux aventures, ne tremblait pas pour si peu.

— Compagnon, dit-il à la jeune femme, voici comment vos précautions vont réussir : vous serez reconnu malgré votre déguisement, et nous serons tous pendus comme vos complices ; mais qu'importe, si cela convient à mon maître !

L'inconnue sourit ; un moment lui avait suffi pour reprendre sa présence d'esprit, ce qui prouvait qu'elle non plus n'était pas tout à fait étrangère aux dangers.

Elle s'assit donc à quelques pas d'Agénor et parut entièrement indifférente à ce qui allait se passer.

Les voyageurs, après avoir traversé deux ou trois pièces pleines de gardes et de soldats, se trouvèrent en ce moment dans un de ces corps-de-garde pris dans l'épaisseur d'une tour ; une seule porte y conduisait.

Tous les yeux étaient fixés sur cette porte par laquelle, d'un moment à l'autre, on s'attendait à voir entrer Mothril.

Agénor continua de causer avec l'officier ; Musaron lia conversation avec quelques Espagnols qui lui parlaient du connétable, et de leurs amis au service de don Henri de Transtamare.

Le varlet fut aussi accaparé par les pages du gouverneur, qui l'emmenaient et le ramenaient comme un enfant sans conséquence.

On ne surveillait avec un soin réel que Mauléon ; encore par sa courtoisie avait-il rassuré tout à fait l'officier ; d'ailleurs que pouvait un seul homme contre deux cents !

L'officier espagnol offrit à l'officier français des fruits et du vin ; pour le servir, les gens du gouverneur traversèrent la haie des gardes.

— Mon maître est habitué à ne rien prendre que de ma main, dit le jeune varlet.

Et il escorta les pages jusqu'aux appartemens.

En ce moment, on entendit la sentinelle appeler aux armes, et le cri : Mothril ! Mothril ! retentit jusqu'au fond du corps-de-garde.

Chacun se leva.

Agénor sentit comme un frisson courir dans ses veines, il baissa sa visière, et à travers le grillage de fer, il chercha des yeux le jeune varlet pour le rassurer ; il n'était plus là.

— Où est donc notre voyageuse ? demanda tout bas Agénor à Musaron.

Celui-ci répondit en français avec le plus grand calme :

— Seigneur, elle vous remercie beaucoup du service que vous lui avez rendu de la faire entrer dans Soria ; elle m'a chargé de vous dire qu'elle en était on ne peut plus reconnaissante, et que vous vous en apercevriez bientôt.

— Que dis-tu là ! fit Agénor étonné.

— Ce qu'elle m'a chargé de vous dire en partant.

— En partant !

— Ma foi ! oui, dit Musaron, elle est partie ; une anguille glisse moins vivement par les mailles du filet qu'elle n'a passé à travers les gardes du poste. J'ai vu de loin la plume blanche de sa toque fuir dans l'ombre, puis, comme je n'ai rien revu depuis, je présume qu'elle est sauvée.

— Dieu soit loué ! dit Agénor, mais tais-toi.

— En effet, dans les chambres voisines retentissaient les pas d'un grand nombre de cavaliers.

Mothril entra précipitamment.

— Qu'y a-t-il ? demanda le More, en promenant autour de lui un clair et pénétrant regard.

— Ce chevalier, dit l'officier, envoyé par messire Bertrand Duguesclin, connétable de France, veut parler au roi don Pedro.

Mothril s'approcha d'Agénor qui, la visière baissée, semblait une statue de fer.

— Ceci, dit Agénor tirant son gantelet et montrant la bague d'émeraude que lui avait remise le prince comme signe de reconnaissance.

— Qu'est-ce que ceci ? demanda Mothril.

— Une bague d'émeraude qui vient de dona Eléonore, mère du prince.

Mothril s'inclina.

— Que voulez-vous, alors ?

— Je le dirai au roi.

— Vous désirez voir Son Altesse ?

— Je le veux.

— Vous parlez haut, chevalier.

— Je parle au nom de mon maître le roi don Henri de Transtamare.

— Alors, vous attendrez dans cette forteresse.

— J'attendrai. Mais je vous préviens que je n'attendrai pas longtemps.

Mothril sourit avec ironie.

— Soit, seigneur chevalier, dit-il, attendez donc.

Et il sortit, après avoir salué Agénor, dont les yeux sortaient comme des rayons de flammes à travers le treillage de fer de son casque.

— Bonne garde, dit tout bas Mothril à l'officier, ce sont des prisonniers importans et dont vous me répondez.

— Qu'en ferai-je ?

— Je vous le dirai demain ; en attendant, qu'ils ne communiquent avec personne, entendez-vous.

L'officier salua.

— Décidément, dit Musaron avec le plus grand calme, je crois que nous sommes perdus, et que cette boîte de pierres nous servira de cercueil.

— Quelle magnifique occasion j'avais d'étrangler le mécréant ! s'écria Agénor ; si je n'avais été ambassadeur, murmura-t-il

— Inconvénient des grandeurs, dit philosophiquement Musaron.

XXXVIII

LA BRANCHE D'ORANGER

Agénor et son écuyer passèrent, dans la prison provisoire où ils étaient enfermés, une nuit très mauvaise : l'officier, obéissant aux ordres de Mothril, n'avait point reparu.

Mothril comptait revenir le lendemain matin ; prévenu au moment où il allait accompagner le roi don Pedro à une fête de taureaux, il avait toute la nuit pour songer à ce qu'il avait à faire ; puis, si rien n'était arrêté dans son esprit, un second interrogatoire déciderait du sort de l'ambassadeur et de son écuyer.

Il était possible encore que l'envoyé du connétable fût autorisé par Mothril à parvenir jusqu'à don Pedro ; mais, dans ce cas, c'est que Mothril, par un moyen quelconque, aurait pénétré le but de sa mission.

Le grand secret des improvisateurs en politique est en général de savoir d'avance les matières sur lesquelles ils auront à improviser.

En quittant les deux prisonniers, Mothril prit donc le chemin de l'amphithéâtre où, comme nous l'avons dit, le roi don Pedro donnait à sa cour le spectacle d'une course de taureaux. Ce spectacle, que les rois donnaient ordinairement de jour, avait lieu la nuit, ce qui doublait sa magnificence ; trois mille flambeaux de cire parfumée éclairaient l'arène.

Aïssa, assise à la droite du roi et entourée de courtisans, qui adoraient en elle le nouvel astre en faveur, Aïssa regardait sans voir et écoutait sans entendre.

Le roi, sombre et préoccupé, interrogeait le visage de la jeune fille, pour y lire cette espérance que lui donnait sans cesse l'immuable pâleur de ce front si pur et la fixité monotone de ces yeux aux flammes voilées.

Quant à don Pedro, quant au cœur indomptable, quant à ce tempérament fougueux, il ressemblait au coursier contenu par le mors, et dont l'impatience éclate en tressaillemens dont les spectateurs cherchent en vain la cause.

Puis tout à coup son front s'obscurcissait.

C'est que, tout en contemplant la jeune fille aux traits glacés, il songeait à l'ardente maîtresse qu'il avait laissée à Séville ; à cette Maria Padilla, que Mothril lui disait infidèle et changeante comme la fortune, et qui par son silence donnait raison aux suppositions de Mothril ; il y avait une double souffrance dans cette froideur présente d'Aïssa, et dans cet amour passé de dona Maria.

Alors en songeant à cette femme, pour laquelle il avait eu une adoration telle qu'on attribuait cette adoration à la magie, un soupir amer s'exhalait de sa poitrine et faisait courber comme un souffle d'orage tous les fronts des courtisans attentifs.

Ce fut dans un de ces momens que Mothril entra dans la loge royale et s'assura par un coup d'œil investigateur de la situation des esprits.

Il comprit la tempête qui grondait dans le cœur de don Pedro, il devina que la froideur d'Aïssa en était la cause, et il adressa un regard de menace et de haine à la jeune fille, qui demeura parfaitement calme, quoiqu'elle eût parfaitement compris.

— Ah ! te voilà, Mothril, dit le roi ; tu arrives mal, je m'ennuie.

L'intonation avec laquelle ces mots avaient été prononcés lui donnait presque la sonorité farouche du rugissement.

— J'apporte des nouvelles à Votre Altesse, dit Mothril.

— Importantes ?

— Sans doute ; dérangerais-je mon roi pour des bagatelles ?

— Parle, alors.

Le ministre se pencha à l'oreille de don Pedro :

[illegible] d'une ambassade que vous enverraient les Français.

— Voyez donc, Mothril, dit le roi sans paraître avoir entendu ce que disait le More, voyez donc comme Aïssa se [illegible]. En vérité, je crois que vous feriez bien de renvoyer cette jeune femme dans son pays d'Afrique, qu'elle regrette si fort.

— Votre Altesse se trompe, dit Mothril ; Aïssa est née à Grenade et, ne connaissant pas son pays, qu'elle n'a jamais vu, elle ne peut le regretter.

— Regrette-t-elle quelque autre chose ? demanda don Pedro en pâlissant.

— Je ne le crois pas.

— Mais alors, si l'on ne regrette rien, [illegible] se conduit autrement qu'elle ne le fait : on parle, [illegible], on vit à seize ans ; en vérité elle est morte cette jeune fille.

— Rien n'est grave, vous le savez, [illegible] rien n'est chaste et réservé comme une jeune fille d'Orient ; car je vous l'ai dit, quoique née à Grenade, elle est du plus pur sang du Prophète ; Aïssa porte sur le front une rude couronne, c'est celle du malheur, elle ne peut donc avoir ce sourire dégagé, cette verbeuse hilarité des femmes d'Espagne ; n'ayant jamais entendu [illegible] parler, elle ne peut faire ce que font les Espagnoles, c'est-à-dire renvoyer l'écho d'un bruit qu'elle ne connaît pas.

Don Pedro se [illegible] les lèvres et fixa son œil ardent sur Aïssa.

— Un jour ne change pas une femme, continua Mothril, et celles qui gardent longtemps leur dignité gardent longtemps leur affection. Dona Maria s'est presque offerte à vous, aussi dona Maria vous a oublié.

Au moment où Mothril prononçait ces paroles, une branche de fleurs d'oranger, lancée des galeries supérieures, tomba sur les genoux de don Pedro, avec l'aplomb d'une flèche qui touche son but.

Les courtisans crièrent à l'insolence ; quelques-uns se penchèrent en avant pour voir d'où venait l'envoi.

Don Pedro ramassa le rameau : un billet y était attaché. Mothril fit un mouvement pour s'en emparer ; mais don Pedro étendit la main.

— C'est à moi et non à vous que ce billet est adressé.

A la seule vue de l'écriture il jeta un cri : aux premières lignes qu'il lut, son visage s'éclaira.

Mothril suivait avec anxiété les effets de cette lecture.

Tout à coup don Pedro se leva.

Les courtisans se levèrent prêts à accompagner le roi.

— Restez, dit don Pedro ; le spectacle n'est pas fini ; je désire que vous restiez.

Mothril, ne sachant que penser de cet événement inattendu, fit un pas pour suivre son maître.

— Restez ! dit le roi, je le veux.

Mothril [illegible] dans la loge se perdit avec les courtisans en conjectures sur cet événement si étrange.

Il fit chercher de tous côtés l'auteur du téméraire envoi ; mais les recherches furent inutiles.

Cent femmes avaient à la main des rameaux d'oranger et de fleurs ; nul ne put donc lui dire d'où partait ce billet.

En rentrant au palais, Mothril interrogea la jeune Arabe ; mais Aïssa n'avait rien vu, rien remarqué.

Il essaya de pénétrer chez don Pedro : la porte était fermée pour tout le monde.

Le More passa une nuit terrible : pour la première fois, un événement de haute importance échappait à sa sagacité ; sans pouvoir appuyer cette crainte sur aucune probabilité, ses pressentimens lui disaient que son influence venait de recevoir une rude atteinte.

Mothril n'avait point encore fermé l'œil, quand don Pedro le fit appeler ; il fut introduit dans les appartemens les plus reculés du palais.

Don Pedro sortit de sa chambre pour venir au devant du ministre, et en sortant, il ferma la portière avec soin.

Le roi était plus pâle que d'habitude, mais ce n'était point le chagrin qui lui donnait cette apparence de fatigue : au contraire, un sourire d'intime satisfaction errait sur ses lèvres, et il y avait quelque chose de plus doux et de plus joyeux que d'habitude dans son regard.

Il s'assit en faisant un signe de tête amical à Mothril, et cependant le More crut remarquer sur son visage une teinte étrangère à ses relations avec lui.

— Mothril, dit-il, vous m'avez parlé hier d'une ambassade envoyée par les Français.

— Oui, monseigneur, dit le More, mais comme vous ne m'avez pas répondu, je n'ai pas cru devoir insister.

— D'ailleurs, vous n'étiez pas pressé de m'avouer, n'est-ce pas, reprit don Pedro, que vous les aviez fait enfermer cette nuit dans la tour de la Porte-Basse ?

Mothril frissonna.

— Comment savez-vous, seigneur ?... murmura-t-il.

— Je sais, voilà tout, et c'est l'important. Quels sont ces étrangers ?

— Des Français, à ce que je pense.

— Et pourquoi les enfermez-vous, puisqu'ils se disent ambassadeurs ?

— Ils se disent, c'est le mot, reprit Mothril, à qui un instant avait suffi pour reprendre son sang-froid.

— Et vous, vous dites le contraire, n'est-ce pas ?

— Pas précisément, sire, car j'ignore si en effet...

— Dans le doute, vous ne deviez pas les arrêter.

— Alors, Votre Altesse ordonne ?

— Qu'on me les amène ici à l'instant même.

Le More recula.

— Mais il est impossible... dit-il.

— Par le sang de Notre-Seigneur ! leur serait-il arrivé quelque chose ? demanda don Pedro.

— Non, seigneur.

— Alors, hâtez-vous de réparer votre faute, car vous avez violé le droit des gens.

Mothril sourit. Il savait le respect que le roi don Pedro avait, dans ses haines, pour ce droit des gens qu'il invoquait à cette heure.

— Je ne permettrai pas, dit-il, que mon roi se livre sans défense au danger qui le menace.

— Ne craignez rien pour moi, Mothril, dit don Pedro frappant du pied, craignez pour vous !

— Je n'ai rien à craindre, n'ayant rien à me reprocher, dit le More.

— Rien à vous reprocher, Mothril ? rappelez bien vos souvenirs.

— Que veut dire Votre Altesse ?

— Je veux dire que vous n'aimez point les ambassadeurs, pas plus ceux qui viennent du côté de l'Occident que ceux qui viennent du côté de l'Orient.

Mothril commença de concevoir quelque inquiétude : peu à peu l'interrogatoire prenait une tournure menaçante ; mais comme il ne savait encore de quel côté allait venir l'attaque, il se tut et attendit.

Le roi continua :

— C'est la première fois que vous arrêtez les messagers que l'on m'envoie, Mothril ?

— La première fois ! répondit le More jouant le tout pour le tout ; il en est venu cent peut-être et je n'en ai jamais laissé passer un seul.

Le roi se leva furieux.

— Si j'ai failli, continua le More, en écartant du palais de mon roi des assassins gagés par Henri de Transtamare ou par le connétable Bertrand Duguesclin, si j'ai sacrifié quelques innocens, parmi tant de coupables, ma tête est là pour payer la faute de mon cœur.

Le roi se rassit, et en s'asseyant, il dit :

— C'est bien, Mothril ; en faveur de l'excuse que vous me donnez, et qui peut être vraie, je vous pardonne ; mais que cela n'arrive plus, et que tout messager qui me sera adressé m'arrive, entendez-vous ? qu'il vienne de Burgos ou de Séville, peu importe. Quant aux Français, ils sont ambassadeurs réellement, je le sais ; je veux, en conséquence, les traiter en ambassadeurs. Qu'on les fasse donc sortir à l'instant même de la tour, qu'on les conduise avec les honneurs dus à leur caractère dans la plus belle maison de la ville ; demain, je les recevrai en audience solennelle dans la grande salle du palais. Allez !

Mothril baissa la tête, et sortit écrasé par la surprise et l'effroi.

XXXIX

L'AUDIENCE

Agénor et son fidèle écuyer se lamentaient chacun à sa façon.

Musaron faisait adroitement remarquer à son maître qu'il avait prédit ce qui était arrivé.

Agénor répondait que, sachant ce qui allait arriver, il n'en avait pas moins dû courir la chance.

Ce à quoi Musaron répondait que certains ambassadeurs avaient été vus accrochés à des potences, plus hautes, peut-être, mais certainement non moins désagréables que de plus petites.

Ce à quoi Mauléon ne trouvait rien à répondre.

On connaissait la justice expéditive de don Pedro ; quand on fait aussi peu de cas de la vie des hommes, on agit toujours vite.

Les deux prisonniers se livraient donc à ces lugubres pensées, et Musaron examinait déjà les pierres du mur pour s'assurer si quelqu'une ne se prêtait point à être descellée, lorsque Mothril apparut sur le seuil de la tour suivi d'une escorte de capitaines qu'il laissa à la porte.

Si vite qu'il eût paru, Agénor avait eu le temps de baisser la visière de son casque.

— Français, dit Mothril, réponds-moi et ne mens pas, si toutefois tu peux parler sans mentir.

— Tu juges les autres d'après toi, Mothril, dit Agénor, qui, tout en désirant ne pas aggraver sa position par un élan de colère, répugnait, surtout d'instinct, à se laisser insulter par l'homme qu'il haïssait le plus au monde.

— Que veux-tu dire, chien? fit Mothril.

— Tu m'appelles chien, parce que je suis chrétien ; alors ton maître est un chien aussi, n'est-ce pas?

La riposte atteignit le More

— Qui te parle de mon maître et de sa religion? dit-il : ne mêle pas son nom au tien, et ne crois pas lui ressembler parce qu'il adore le même Dieu que toi.

Agénor s'assit en haussant les épaules.

— Est-ce pour me dire toutes ces misères que tu es venu, Mothril? demanda le chevalier.

— Non, j'ai d'importantes questions à te faire.

— Voyons, fais

— Avoue d'abord comment tu t'y es pris pour correspondre avec le roi.

— Avec quel roi? demanda Agénor.

— Je n'en reconnais qu'un seul, envoyé des rebelles, et c'est le roi, mon maître.

— Don Pedro? Tu me demandes comment j'ai pu correspondre avec don Pedro?

— Oui.

— Je ne comprends pas.

— Nies-tu avoir demandé audience au roi?

— Non, puisque c'est à toi-même que j'ai fait cette demande.

— Oui, mais ce n'est pas moi qui ai transmis cette demande au roi .. et cependant

— Et cependant?... répéta Agénor.

— Il connaît ton arrivée.

— Ah! fit Agénor avec une stupéfaction qui eut pour écho le : Ah! beaucoup plus accentué encore de Musaron.

— Ainsi tu ne veux rien m'avouer? dit Mothril.

— Que veux-tu que je t'avoue?

— Par quel moyen d'abord tu as correspondu avec le roi?

Agénor haussa une seconde fois les épaules.

— Demande à nos gardes, dit-il.

— Ne crois pas rien obtenir du roi, chrétien, si tu n'as d'abord mon assentiment.

— Ah! dit Agénor, je verrai donc le roi?

— Hypocrite! fit Mothril avec rage.

— Bon! cria Musaron, nous n'aurons pas besoin de trouer le mur, à ce qu'il paraît.

— Silence! dit Agénor.

Puis, se retournant vers Mothril :

— Eh bien! dit-il, puisque je parlerai au roi, nous verrons, Mothril, si mes paroles ont si peu de poids que tu le supposes.

— Avoue ce que tu as fait pour que le roi ait su ton arrivée, dis-moi les conditions auxquelles tu viens proposer la paix, et tu auras tout mon appui

— A quoi bon acheter un appui dont ta colère même prouve en ce moment que je puis me passer? dit Agénor en riant.

— Montre-moi ton visage au moins, s'écria Mothril, inquiet de ce rire et du son de cette voix.

— Devant le roi tu me verras, dit Agénor; au roi, je parlerai à cœur et visage découverts.

Tout à coup, Mothril se frappa le front et regarda autour de la chambre :

— Tu avais un page? dit-il.

— Oui.

— Qu'est-il devenu?

— Cherche, demande, interroge, c'est ton droit.

— C'est pour cela que je te questionne.

— Entendons-nous : c'est ton droit sur tes officiers, tes soldats, tes esclaves, mais pas sur moi.

Mothril se retourna vers sa suite :

— Il y avait un page avec le Français, dit-il : qu'on s'informe de ce qu'il est devenu.

Il y eut un instant de silence tandis que les recherches se faisaient ; chacun des trois personnages attendait le résultat de ces recherches avec un aspect différent. Mothril, agité, se promenait devant la porte comme une sentinelle devant son poste, ou plutôt comme une hyène dans sa loge. Agénor, assis, attendait avec l'immobilité et le silence d'une statue de fer. Musaron, attentif à toutes choses, demeurait muet comme son maître, mais dévorait des yeux le More.

La réponse fut que le page avait disparu depuis la veille, et n'avait pas reparu depuis.

Est-ce vrai? demanda Mothril à Agénor.

— Dame! fit le chevalier, ce sont des hommes de ta croyance qui le disent. Les infidèles mentent-ils donc aussi?

— Mais pourquoi a-t-il fui?

Agénor comprit tout.

— Pour aller dire au roi, sans doute, que son maître était arrêté, répondit-il

— On ne parvient pas jusqu'au roi, quand Mothril veille autour du roi, répondit le More.

Puis, tout à coup se frappant le front :

— Oh! la fleur d'oranger! dit il. Oh! le billet!

— Décidement le More devient fou, dit Musaron.

Tout à coup Mothril parut se rasséréner. Ce qu'il venait de découvrir était moins terrible sans doute que ce qu'il avait craint d'abord.

— Eh bien! dit-il, soit; je te félicite de l'adresse de ton page; l'audience que tu désirais t'est accordée.

— Et pour quel jour?

— Pour demain, répondit Mothril.

— Dieu soit loué! dit Musaron

— Mais prends garde, continua le More, s'adressant au chevalier, que ton entrevue avec le roi n'ait pas l'heureux dénoûment que tu espères.

— Je n'espère rien, dit Agénor; je remplis ma mission, voilà tout.

— Veux-tu un conseil? dit Mothril en donnant à sa voix une expression presque caressante.

— Merci, dit Agénor, je ne veux rien de toi.

— Pourquoi cela?

— Parce que je ne reçois rien d'un ennemi.

A son tour, le jeune homme prononça ces paroles avec un tel accent de haine que le More en frissonna.

— C'est bien, dit-il ; adieu, Français.

— Adieu, infidèle, dit Agénor.

Mothril sortit : il savait en somme ce qu'il désirait savoir ; le roi avait été instruit, mais par une voix peu redoutable. Ce n'était pas ce qu'il avait craint d'abord.

Deux heures après cette entrevue, une garde imposante vint prendre Agénor au seuil de la tour, et le conduisit, avec de grandes marques de respect, à une maison située sur la place de Soria.

De vastes appartemens, aussi somptueusement meublés qu'il avait été possible de le faire, étaient préparés pour recevoir l'ambassadeur.

— Vous êtes ici chez vous, seigneur envoyé du roi de France, dit le capitaine commandant l'escorte.

— Je ne suis pas l'envoyé du roi de France, dit Agénor, et je ne mérite pas d'être traité comme tel. Je suis l'envoyé du connétable Bertrand Duguesclin.

Mais le capitaine se contenta de répondre au chevalier par un salut et se retira.

Musaron faisait le tour de chaque chambre, inspectant les tapis, les meubles, les étoffes, et disant à chaque inspection :

— Décidément, nous sommes mieux ici qu'à la tour.

Pendant que Musaron passait sa revue, le grand gouverneur du palais entra, et demanda au chevalier s'il lui plaisait de faire quelques préparatifs pour paraître devant le roi.

— Aucun, dit Agénor ; j'ai mon épée, mon casque et ma cuirasse ; c'est la parure du soldat, et je ne suis qu'un soldat envoyé par son capitaine.

Le gouverneur sortit en ordonnant aux trompettes de sonner.

Un instant après, on amena à la porte un superbe cheval, couvert d'une housse magnifique.

— Je n'ai pas besoin d'un autre cheval que le mien, dit Agénor ; on me l'a pris, qu'on me le rende : voilà tout ce que je désire.

Dix minutes après, le cheval d'Agénor lui était rendu.

Une foule immense bordait l'intervalle, d'ailleurs très court, qui séparait la maison d'Agénor du palais du roi Le jeune homme chercha à retrouver, parmi les femmes entassées au balcon, sa compagne de voyage, qu'il connaissait si bien. Mais ce fut une vaine prétention à laquelle il renonça bien vite.

Toute la noblesse fidèle à don Pedro formait un corps de cavalerie rangé dans la cour d'honneur du palais. C'était un spectacle éblouissant que celui de ces armes couvertes d'or.

A peine Agénor eut-il mis pied à terre, qu'il se trouva quelque peu embarrassé. Les événemens s'étaient succédé avec tant de rapidité, qu'il n'avait pas encore eu le temps de songer à sa mission, persuadé qu'il était que sa mission ne s'accomplirait pas.

Sa langue semblait collée à son palais, il n'avait pas une idée précise dans l'esprit. Toutes ses pensées flottaient vagues, indécises, et se heurtant comme les nuées dans les jours brumeux de l'automne.

Son entrée dans la salle d'audience fut celle d'un aveugle à qui la vue revient tout à coup sous un ardent rayon de soleil, qui illumine pour lui un nuage d'or, de pourpre et de panaches mouvans

Tout à coup, une voix vibrante retentit, voix qu'il re

connaissait pour l'avoir entendue, une nuit dans le jardin de Bordeaux, un jour dans la tente de Caverley.

— Sire chevalier, dit cette voix, vous avez désiré parler au roi, vous êtes devant le roi.

Ces paroles fixèrent les yeux du chevalier sur le point qu'ils devaient embrasser. Il reconnut don Pedro. A sa droite était une femme assise et voilée, à sa gauche était Mothril debout.

Mothril était pâle comme la mort ; il venait de reconnaître dans le chevalier l'amant d'Aïssa.

Cette inspection avait été rapide comme la pensée.

— Monseigneur, dit Agénor, je n'ai jamais cru un seul instant que je fusse arrêté par les ordres de Votre Seigneurie.

Don Pedro se mordit les lèvres.

— Chevalier, dit-il, vous êtes Français, et, par conséquent, peut-être ignorez-vous que lorsqu'on parle au roi d'Espagne on l'appelle Sire et Altesse.

— En effet, j'ai eu tort, dit le chevalier en s'inclinant, vous êtes roi à Soria.

— Oui, roi à Soria, reprit don Pedro, en attendant que celui qui a usurpé ce titre ne soit plus roi ailleurs.

— Sire, dit Agénor, ce n'est point heureusement sur ces hautes questions que j'ai à discuter avec vous. Je suis venu de la part de don Henri de Transtamare, votre frère, vous proposer une bonne et loyale paix, dont vos peuples ont si grand besoin, et dont vos cœurs de frères se réjouiront aussi.

— Sire chevalier, dit don Pedro, si vous êtes venu pour discuter ce point avec moi, dites-nous alors pourquoi vous venez me proposer aujourd'hui ce que vous m'avez refusé il y a huit jours?

Agénor s'inclina.

— Altesse, dit-il, je ne suis point juge entre Vos puissantes Seigneuries ; je rapporte les paroles qu'on m'a dites, voilà tout. Je suis une voie qui s'étend de Burgos à Soria, d'un cœur de frère à un autre cœur.

— Ah ! vous ne savez pas pourquoi l'on m'offre aujourd'hui la paix, dit don Pedro. Eh bien ! moi, je vais vous le dire.

Il se fit, en attendant les paroles du roi, un profond silence dans l'assemblée ; Agénor profita de ce moment pour reporter de nouveau les yeux sur la femme voilée et sur le More. La femme voilée était toujours muette et immobile comme une statue. Le More était pâle et changé, comme si en une nuit il eût souffert toutes les douleurs qu'un homme peut atteindre en toute une vie.

— Vous m'offrez la paix au nom de mon frère, dit le roi, parce que mon frère veut que je la refuse, et sait que je la refuserai aux conditions que vous allez me faire.

— Sire, dit Agénor, Votre Altesse ignore encore quelles sont ces conditions.

— Je sais que vous venez m'offrir la moitié de l'Espagne ; je sais que vous venez me demander des otages, au nombre desquels doit être mon ministre Mothril et sa famille.

Mothril, de pâle qu'il était, devint livide ; son œil ardent semblait vouloir lire jusqu'au fond du cœur de don Pedro, pour s'assurer s'il persévérerait dans son refus.

Agénor tressaillit, il ne s'était ouvert de ses conditions à personne, excepté à la bohémienne, à laquelle il en avait dit quelques mots.

— En effet, dit-il, Votre Altesse est bien instruite, quoique je ne sache pas comment et par qui elle a pu l'être.

En ce moment, sans affectation et d'un mouvement naturel, la femme assise auprès du roi leva son voile brodé d'or et le rejeta sur ses épaules.

Agénor faillit pousser un cri d'effroi ; dans cette femme qui siégeait à la droite de don Pedro, il venait de reconnaître sa compagne de voyage.

Le sang afflua à son visage, il comprit d'où le roi tenait les renseignemens qui lui avaient épargné la peine d'exposer les conditions de la paix.

— Sire chevalier, dit le roi, apprenez ceci de ma bouche, et répétez-le à ceux qui vous ont envoyé : quelles que soient les conditions que l'on me propose, il y en a une que je repousserai toujours ; c'est celle de partager mon royaume, attendu que mon royaume est à moi, et que je veux être libre d'en disposer à mon gré ; vainqueur, j'offrirai à mon tour des conditions.

— Alors Son Altesse veut donc la guerre? demanda Agénor.

— Je ne la veux pas, je la subis, répondit don Pedro.

— C'est la volonté immuable de Votre Altesse?

— Oui.

Agénor détacha lentement son gantelet d'acier et le jeta dans l'espace qui le séparait du roi.

— Au nom de Henri de Transtamare, roi de Castille, dit-il, j'apporte ici la guerre.

Le roi se leva au milieu d'un grand murmure et d'un effroyable froissement d'armes.

— Vous avez fidèlement rempli votre mission, sire chevalier, dit-il ; il nous reste à faire loyalement notre devoir de roi. Nous vous offrons vingt-quatre heures d'hospitalité dans notre ville, et s'il vous convient, notre palais sera votre demeure, notre table sera la vôtre.

Agénor, sans répondre, fit un profond salut au roi, et en relevant la tête, il jeta les yeux sur la femme assise aux côtés du roi.

Elle le regardait en souriant avec douceur. Il lui sembla même qu'elle appuyait son doigt sur ses lèvres comme pour lui dire :

— Patience ! Espérez !

XL

LE RENDEZ-VOUS

Malgré cette espèce de promesse tacite dont Agénor, d'ailleurs, ne se rendait pas bien compte, il sortit de l'audience dans un état d'anxiété facile à décrire. Tout ce qui demeurait vraisemblable pour lui, sans aucun doute, c'est que cette bohémienne inconnue, avec laquelle il avait familièrement voyagé, n'était autre que la célèbre Maria Padilla.

La résolution de don Pedro, qui, pour éclater, n'avait pas même attendu ses paroles, n'était pas ce qui l'inquiétait le plus ; car, au bout du compte, don Pedro avait su la veille ce qu'il n'aurait dû savoir que le lendemain ; voilà tout. Mais Agénor se souvenait encore d'avoir livré à la bohémienne son plus cher, son plus intime secret : l'amour d'Aïssa.

Une fois la jalousie de cette femme terrible éveillée contre la pauvre Aïssa, qui pouvait savoir où s'arrêterait la frénésie qui avait déjà sacrifié tant de têtes innocentes?

Toutes ces funèbres pensées, éveillées à la fois dans l'esprit d'Agénor, l'empêchèrent de remarquer les foudroyans regards de Mothril et des nobles Mores, que la proposition faite au nom de Henri de Transtamare avait blessés à la fois dans leur orgueil et dans leurs intérêts.

Vif et brave comme il l'était, le chevalier franc n'eût probablement pas conservé en face de leurs provocantes œillades tout le calme et toute l'impassibilité nécessaires à un ambassadeur.

Au moment où il allait peut-être les remarquer et y répondre, une autre distraction lui survint. A peine était-il hors du palais et avait-il dépassé la haie des gardes qui l'entouraient, qu'une femme enveloppée d'un long voile lui toucha le bras avec un signe mystérieux pour l'engager à la suivre.

Agénor hésita un instant ; il savait de combien de pièges don Pedro et sa vindicative maîtresse entouraient leurs ennemis, quelle fertilité de moyens ils développaient lorsqu'il s'agissait d'une vengeance ; mais en ce moment, le chevalier, tout bon chrétien qu'il fût, se sentit un peu crédule à cette fatalité des Orientaux, qui ne laisse pas à l'homme son libre arbitre, et lui enlève ainsi, — n'est-ce pas un bonheur parfois? — et lui enlève ainsi la faculté de prévoir et de repousser le mal.

Le chevalier étouffa donc toute crainte : il se dit qu'il luttait depuis assez longtemps, qu'il était bon d'en finir d'une façon ou de l'autre, et que si le destin avait fixé cette heure pour sa dernière heure elle serait la bienvenue.

Il suivit donc la vieille, qui traversa ce grand concours de peuple, le même dans toutes les grandes villes, et qui, certaine sans doute de ne pas être reconnue, enveloppée comme elle l'était, s'achemina tout droit vers la maison qui avait été donnée comme logis au chevalier.

Sur le seuil de cette maison, Musaron attendait.

Une fois entré, ce fut Agénor qui guida la vieille jusqu'à la chambre la plus reculée. La vieille, à son tour, le suivait, et Musaron, se doutant qu'il allait se passer quelque chose de nouveau, fermait la marche.

La vieille une fois entrée, leva son voile, et Agénor et son écuyer reconnurent la nourrice de la bohémienne.

Après tout ce qui venait de se passer au palais, cette apparition n'étonna aucunement Agénor ; mais Musaron, dans son ignorance, poussa un cri de surprise.

— Seigneur, dit la vieille, dona Maria Padilla veut causer avec vous, et désire, en conséquence, que vous vous rendiez ce soir au palais. Le roi passe en revue les troupes nouvellement arrivées, pendant ce temps dona Maria sera seule, peut-elle compter sur vous? La viendrez-vous voir?

— Mais, dit Agénor, qui ne pouvait afficher pour dona Maria les bons sentimens qu'il n'avait point, pourquoi dona Maria désire-t-elle me voir?

— Croyez-vous, seigneur chevalier, que ce soit un bien

grand malheur d'être choisi par une femme comme dona Maria pour lui venir parler secrètement? dit la nourrice avec ce sourire complaisant des vieilles servantes du Midi.

— Non, dit Agénor ; mais je l'avoue, j'aime les rendez-vous en plein air, les endroits où l'espace ne manque point, et où un homme puisse aller avec son cheval et sa lance

— Et moi avec mon arbalète, dit Musaron.

La vieille sourit à ces marques d'inquiétude.

— Je vois, dit-elle, qu'il faut que j'accomplisse mon message jusqu'au bout.

Et elle tira de son aumônière un petit sachet renfermant une lettre.

Musaron, à qui en pareille circonstance le rôle de lecteur appartenait toujours, s'empara du papier et lut :

« Ceci, chevalier, est un gage de sécurité donné par votre « compagne de voyage. Venez me trouver à l heure et au « lieu que vous dira ma nourrice, afin que nous parlions « d'Aïssa. »

A ces mots, Agénor tressaillit, et comme le nom de la maîtresse est la religion de l'amant, ce nom d'Aïssa parut une sauvegarde solennelle à Agénor, et il s'écria aussitôt qu'il était prêt à suivre la nourrice partout où elle voudrait aller.

— En ce cas, dit-elle, rien n'est plus simple, et j'attendrai Votre Seigneurie ce soir à la chapelle du château. Cette chapelle est publique aux officiers de notre seigneur le roi, mais à huit heures du soir on ferme les portes. Vous entrerez à sept heures et demie, et vous vous cacherez derrière l autel.

— Derrière l'autel ! dit Agénor en secouant la tête, avec ses préjugés de l'homme du nord, je n'aime pas le rendez-vous donné derrière un autel.

— Oh ! ne craignez rien, dit naïvement la vieille ; Dieu ne s'offense point en Espagne de ces petites profanations dont il a l habitude. D ailleurs vous ne resterez pas longtemps à attendre ; derrière cet autel est une porte par laquelle, de ses appartemens, le prince et les personnes de sa maison peuvent se rendre à la chapelle. Cette porte, je l'ouvrirai pour vous, et vous disparaîtrez, sans qu'on vous voie, par ce chemin inconnu.

— Sans qu'on vous voie. Hum ! hum ! fit en français Musaron, cela sent terriblement le coupe-gorge, seigneur Agénor, qu'en dites-vous ?

— Ne crains rien, répliqua le chevalier dans la même langue ; nous avons la lettre de cette femme, et quoique signée de son nom de baptême seulement, c'est une garantie. S'il m'arrivait malheur, tu retournerais avec cette lettre près du connétable et de don Henri de Transtamare ; tu expliquerais mon amour, mes malheurs, la ruse dont on se serait servi pour m'attirer dans le piège ; et, je les connais tous deux, il serait tiré des traîtres une vengeance qui ferait frémir l'Espagne.

— Très bien, repartit Musaron ; mais en attendant vous n'en seriez pas moins égorgé.

— Oui ; mais si c'est réellement pour me parler d'Aïssa que dona Maria me demande ?...

— Monsieur, vous êtes amoureux, c'est-à-dire que vous êtes fou, répondit Musaron, et un fou a toujours raison, là surtout où il extravague. Pardonnez-moi, monsieur, mais c'est la vérité. Je me rends, allez là-bas.

Et l'honnête Musaron soupira profondément en achevant cette péroraison.

— Mais, au fait, reprit-il tout à coup, pourquoi n'irais-je pas avec vous, moi ?

— Parce qu'il y a une réponse à porter au roi de Castille, don Henri de Transtamare, dit le chevalier, et que, moi mort, toi seul peux redire le résultat de ma mission.

Et Agénor raconta succinctement et clairement à l'écuyer la réponse de don Pedro.

— Mais au moins, dit Musaron, qui ne se tenait point pour battu, je puis veiller autour du palais.

— Pour quoi faire ?

— Pour vous défendre, comte de Saint-Jacques ! s'écria l'écuyer, pour vous défendre avec mon arbalète, qui jettera bas une demi-douzaine de ces visages jaunes, tandis que vous en abattrez une autre demi-douzaine avec votre épée. Ce sera toujours une douzaine d'infidèles de moins, ce qui ne peut nuire à notre salut.

— Mon cher Musaron, dit Agénor, fais-moi au contraire le plaisir de ne point te montrer. Si l'on me tue, les murs de l'alcazar seuls en sauront quelque chose ; mais écoute, continua-t-il avec la confiance des cœurs droits : je crois n'avoir point insulté cette dona Maria Padilla, elle ne peut donc m'en vouloir, peut-être même lui ai-je rendu service ?

— Oui, mais le More, mais le seigneur Mothril, vous l'avez insulté suffisamment, lui, n'est-ce pas, ici et ailleurs ? Or, si je ne me trompe, il est gouverneur du palais, et pour vous donner une idée de ses bonnes dispositions à votre égard, c'est lui qui voulait vous faire arrêter aux portes de la ville et jeter dans une cave. Ce n'est pas la favorite qu'il faut craindre, j en conviens, mais c'est le favori

Agenor était quelque peu superstitieux, il entremêlait volontiers la religion de ces sortes de capitulations de conscience à l'usage des amoureux ; il se retourna vers la vieille en disant :

— Si elle sourit, j'irai

La vieille souriait.

— Retournez près de dona Maria, dit le chevalier à la nourrice, c'est chose convenue ; ce soir, à sept heures et demie, je serai à la chapelle.

— Bien, et moi j'attendrai avec la clef de la porte, répondit celle-ci. Adieu, seigneur Agénor ; adieu, gracieux écuyer.

Musaron hocha la tête, la vieille disparut.

— Maintenant, dit Agénor en se retournant vers Musaron, pas de lettres pour le connétable, on pourrait t'arrêter et te les prendre. Tu lui diras que la guerre est résolue, qu'il faut commencer les hostilités ; tu as notre argent, tu t'en serviras pour aller aussi vite que possible.

— Mais vous, seigneur ?... car enfin il faut bien supposer que vous ne serez pas tué.

— Moi, je n'ai besoin de rien. Si je suis trahi, j'ai fait le sacrifice d'une vie de fatigues et de déceptions, dont je suis las. Si dona Maria, au contraire, me protège, elle me fera trouver chevaux et guides. Pars, Musaron, pars à l instant même, les yeux sont fixés sur moi et non sur toi ; on sait que je reste, c'est tout ce qu'il faut. Pars, ton cheval est bon et ton courage est grand. Quant à moi, je passerai le reste du jour en prières. Va !

Ce projet, tout aventureux qu'il était, une fois adopté, était sage, selon la situation. Aussi Musaron cessa-t-il de le discuter, non par courtoisie pour son maître, mais par conviction.

Musaron partit un quart d'heure après la résolution prise, et sortit sans difficulté de la ville. Agénor se mit en prières, comme il l'avait dit, et à sept heures et demie il se dirigea vers la chapelle.

La vieille l'attendait ; elle lui fit signe de se hâter, et elle ouvrit la petite porte, entraînant avec elle le chevalier

Après une longue enfilade de corridors et de galeries, Agénor entra dans une salle basse à demi éclairée, et autour de laquelle régnait une terrasse couverte de fleurs.

Sous une espèce de dais une femme était assise avec une esclave, qu'elle renvoya aussitôt qu'elle vit le chevalier.

La vieille se retira aussi par discrétion, aussitôt qu'elle eut introduit le chevalier.

— Merci de votre exactitude, dit dona Maria à Mauléon. Je savais bien que vous étiez généreux et brave. J'ai voulu vous remercier après vous avoir fait en apparence une perfidie.

Agénor ne répondit rien. C'était pour parler d'Aïssa qu'on l'avait appelé et qu il était venu.

— Approchez-vous, dit dona Maria. Je suis tellement attachée au roi don Pedro, que j ai dû prendre ses intérêts en blessant les vôtres ; mais mon excuse est dans mon amour, et vous qui aimez, vous devez me comprendre.

Maria se rapprochait du but de l'entrevue. Agénor, néanmoins, se contenta de s'incliner, et resta muet.

— Maintenant, continua Maria, que mes affaires sont faites, nous allons parler des vôtres, seigneur chevalier.

— Desquelles ? demanda Agénor.

— De celles qui vous intéressent le plus vivement.

Agénor, à la vue de ce sourire franc, de ce geste gracieux, de cette éloquence toute cordiale, se sentit désarmé.

— Voyons, asseyez-vous là, dit l'enchanteresse en lui indiquant de la main une place auprès d'elle.

Le chevalier fit ce qu'on lui ordonnait

— Vous m'avez cru votre ennemie, dit la jeune femme cependant il n'en est rien, et la preuve, c'est que je suis prête à vous rendre des services égaux au moins à ceux que vous m'avez rendus.

Agénor la regarda étonné. Maria Padilla reprit :

— Sans doute, n'avez-vous pas été pour moi un bon défenseur pendant le chemin, un bon conseiller indirect ?

— Bien indirect, dit Agénor, car j'ignorais complètement à qui je parlais.

— Je n'en ai pas moins réussi à servir le roi, grâce aux renseignemens que vous m'avez donnés, ajouta Maria Padilla en souriant : cessez donc de nier que vous m'ayez été utile.

— Eh bien ! je l'avouerai, madame. Mais quant à vous.

— Vous ne me croyez point capable de vous servir. Oh ! chevalier, vous suspectez ma reconnaissance !

— Peut-être en auriez-vous le désir, madame, je ne dis pas le contraire.

— J'en ai le désir et la possibilité. Admettez, par exemple que vous soyez retenu à Soria

Agénor tressaillit.

— Je puis moi, continua Maria, faciliter votre sortie de la ville.

— Ah ! madame, dit Agénor, en agissant ainsi, vous servez les intérêts du roi don Pedro autant que les miens ; car vous empêchez qu'on ne taxe le roi de trahison et de [illegible].

— J'admettrais cela, répondit la jeune femme, si vous étiez un simple ambassadeur inconnu à tous, et si vous étiez venu pour accomplir une mission toute politique, et ne pouvant exciter la haine ou la défiance que chez le roi ; mais cherchez bien, n'avez-vous pas quelque autre ennemi à Soria, quelque ennemi tout personnel ?

Agénor se troubla visiblement.

— Ne comprendriez-vous point, si cela était, poursuivit dona Maria, que cet ennemi, si vous en avez un, ne consultant pas le roi, ne s'inquiétant que de son ressentiment privé, vous tendît un piége en se vengeant sur vous, sans que le roi fût pour rien dans cette vengeance ? Ce qui serait facile à prouver à vos compatriotes, dans le cas où on en viendrait à une explication. Car rappelez-vous le bien, chevalier, vous êtes ici autant pour veiller à vos intérêts privés qu'à ceux de don Henri de Transtamare.

Agénor laissa échapper un soupir.

— Ah ! je crois que vous m'avez comprise, dit Maria. Eh bien ! si j'écartais de vous le danger qui peut vous menacer en cette rencontre ?

— Vous me conserveriez la vie, madame, et c'est pour beaucoup un grand intérêt que celui de la conservation ; mais quant à moi, je ne sais si j'en serais bien reconnaissant à votre générosité.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne tiens pas à la vie.

— Et vous ne tenez pas à la vie ?

— Non, dit Agénor, en secouant la tête.

— Parce que vous avez quelque grand chagrin, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— Et si je connaissais ce chagrin ?

— Vous ?

— Si je vous en montrais la cause ?

— Vous ? vous pourriez me dire... vous pourriez me faire voir...

Maria Padilla se dirigea vers la tenture de soie qui fermait la terrasse.

— Voyez ! dit-elle en écartant cette tenture.

On apercevait en effet une terrasse inférieure séparée de la première par des massifs d'orangers, de grenadiers et de lauriers roses. Sur cette terrasse, au milieu des fleurs et baignée dans la poudre d'or d'un soleil couchant, une femme se balançait dans un hamac de pourpre.

— Eh bien ? dit dona Maria.

— Aïssa ! s'écria Mauléon en joignant les mains avec extase.

— La fille de Mothril, je crois, dit dona Maria.

— Oh ! madame, s'écria Mauléon, dévorant du regard l'espace qui le séparait d'Aïssa. Oui, là ! là ! vous avez raison ; là est le bonheur de ma vie !

— En effet, si près, dit en souriant dona Maria, et si loin !

— Vous railleriez-vous de moi, señora ? demanda Agénor avec inquiétude.

— Dieu m'en préserve, seigneur chevalier ! Je dis seulement que dona Aïssa est en ce moment l'image du bonheur. Souvent il semble qu'on n'ait qu'à étendre la main pour le toucher, et l'on est séparé par quelque obstacle invisible, mais insurmontable.

— Hélas ! je le sais : elle est surveillée, gardée.

— Enfermée, seigneur franc, enfermée par de bonnes grilles aux fortes serrures.

— Si je pouvais au moins attirer son attention ! s'écria Agénor, la voir, me faire voir d'elle !

— Ce serait donc déjà un grand bonheur pour vous ?

— Suprême !

— Eh bien ! je veux vous le procurer. Dona Aïssa ne vous a pas vu ; elle vous verrait même que sa douleur n'en serait que plus grande ; car pour les amans, c'est une triste ressource que de se tendre les bras et de confier un baiser à l'air. Faites mieux, seigneur chevalier.

— Oh ! que faut-il que je fasse ? dites, dites, madame ; ordonnez, ou plutôt conseillez-moi.

— Voyez-vous cette porte ? dit dona Maria en montrant une sortie placée sur la terrasse même ; en voici la clef, la plus grande des trois clefs passées dans cet anneau ; vous n'avez qu'à descendre un étage ; un long corridor, pareil à celui que vous avez suivi pour venir ici, aboutit au jardin de la maison voisine, dont les arbres apparaissent au niveau de la terrasse de dona Aïssa. Ah ! vous commencez à comprendre, je crois.

— Oui, oui, dit Mauléon, dévorant les paroles à mesure qu'elles sortaient de la bouche de dona Maria.

— Ce jardin, continua-t-elle, est fermé d'une grille dont voici la clef près de la première. Une fois là, vous pouvez vous rapprocher encore de dona Aïssa, car vous pouvez parvenir jusqu'au pied de la terrasse où elle se balance en ce moment ; seulement, le mur de cette terrasse est à pic, il est impossible de l'escalader, mais du moins pourrez-vous, une fois là, appeler votre maîtresse et lui parler.

— Merci ! merci ! s'écria Mauléon.

— Vous êtes déjà plus satisfait, tant mieux ! dit dona Maria l'arrêtant ; toutefois, il y a danger à converser ainsi à distance, on peut être entendu. Je vous dis cela bien que Mothril soit absent ; il accompagne le roi à la revue des troupes qui nous arrivent d'Afrique, et il ne rentrera qu'à neuf heures et demie au moins ou à dix heures, et il en est huit.

— Une heure et demie ! Oh ! madame, donnez vite, donnez-moi cette clef, je vous en supplie.

— Oh ! il n'y a pas de temps de perdu. Laissez s'éteindre ce dernier rayon de soleil qui rougit encore le couchant : c'est l'affaire d'une minute ou deux. Puis, voulez-vous que je vous dise ?... ajouta-t-elle en souriant.

— Dites.

— Je ne sais comment séparer cette clef de la troisième, car cette troisième, qui avait été donnée par Mothril au roi don Pedro lui-même, j'ai eu bien de la peine à me la procurer.

— Au roi don Pedro ! dit Agénor tout frissonnant.

— Oui, reprit Maria. Figurez-vous que cette troisième clef ouvre la porte qui conduit à un escalier fort commode, lequel aboutit lui-même à la terrasse où rêve à vous sans doute en ce moment Aïssa.

Agénor poussa un cri de folle joie.

— De sorte, continua dona Maria, que cette porte une fois fermée sur vous, vous serez libre de converser une heure et demie avec la fille de Mothril, et cela sans crainte d'être importunés. Car si l'on vient, et l'on ne peut venir que par la maison, vous aurez votre retraite sûre et ouverte de ce côté.

Agénor tomba à genoux et dévora de baisers la main de sa protectrice.

— Madame, dit-il, demandez-moi ma vie le jour où elle pourra vous être utile, et je vous la donnerai.

— Merci, gardez-la pour votre maîtresse, seigneur Agénor. Le soleil est disparu, dans quelques instans il fera nuit sombre, vous n'avez qu'une heure. Allez, et ne me compromettez pas près de Mothril.

Agénor s'élança par le petit escalier de la terrasse et disparut.

— Seigneur franc, lui cria dona Maria tandis qu'il fuyait, dans une heure on vous tiendra votre cheval prêt à la porte de la chapelle, mais que Mothril ne se doute de rien, ou nous serions perdus tous deux.

— Dans une heure, je le jure, répondit la voix déjà lointaine du chevalier.

XLI

L'ENTREVUE

C'était en effet Aïssa qui, pensive et seule, se tenait sur la terrasse inférieure du palais attenant aux appartemens de son père et aux siens, et qui, nonchalante et rêveuse comme une vraie fille d'Orient, aspirait la brise du soir et poursuivait du regard les derniers rayons du soleil.

Lorsque le soleil fut couché, sa vue s'égara sur les jardins magnifiques de l'Alcazar, cherchant par-delà les murailles, par-delà les arbres, ce qu'elle avait cherché par-delà l'horizon, tant que l'horizon avait existé. Cette idée, ce souvenir vivace, qui ne tient compte ni des lieux, ni des temps, et qu'on appelle amour, c'est-à-dire éternel espoir.

Elle rêvait aux campagnes de France, plus vertes et plus touffues sinon plus parfumées ; à ces riches jardins de Bordeaux, dont les ombrages protecteurs avaient abrité la plus douce scène de sa vie ; et comme en toute chose à laquelle il s'arrête, l'esprit humain cherche une analogie triste ou joyeuse, elle songeait en même temps au jardin de Séville, où pour la première fois elle avait vu de près Agénor, lui avait parlé, avait touché sa main, qu'à présent elle brûlait de serrer encore.

Il y a des abîmes dans la pensée des amans. Comme dans l'esprit des fous, les extrêmes s'y croisent avec l'incohérente rapidité des songes, et le sourire de la jeune fille qui aime se résout parfois comme celui d'Ophélie, en larmes amères et en sanglots déchirans.

Aïssa, toute subjuguée par ses souvenirs, sourit, soupira, versa des larmes.

Elle en était aux larmes et peut-être allait passer aux sanglots, quand un pas précipité retentit dans l'escalier de pierre.

Elle crut que Mothril, déjà de retour, se hâtait comme il faisait quelquefois, de la venir surprendre au milieu de ses plus doux rêves, comme si, chez cet homme clairvoyant jusqu'à la magie, une intelligence veillait, pareille à un flambeau infernal, pour éclairer toutes choses à l'entour de lui, et ne lui laissait d'obscur que sa pensée, immuable, profonde et toute-puissante.

Et cependant il lui semblait que ce pas n'était point celui de Mothril, que ce bruit venait d'un côté opposé à celui par lequel venait Mothril.

Alors elle songea en frissonnant au roi; au roi qu'elle avait complètement cessé de craindre, et par conséquent oublié depuis l'arrivée de dona Maria. Cet escalier par lequel venait le bruit était celui que Mothril avait ménagé comme un passage secret à son souverain.

Elle se hâta donc, non pas de sécher ses larmes, ce qui eût senti la dissimulation vulgaire, ce qui eût été au-dessous de sa fière pensée, mais de chasser un souvenir trop doux en présence de l'ennemi qui allait s'offrir à ses yeux: si c'était Mothril, elle avait sa volonté; si c'était don Pedro, elle avait son poignard.

Puis, elle affecta de tourner le dos à la porte, comme si rien d'heureux ou de menaçant ne pouvait parvenir à elle en l'absence d'Agénor, préparant son oreille à entendre la dure parole en harmonie avec le pas sinistre qui l'avait déjà fait frémir.

Soudain, elle sentit autour de son cou deux bras armés de fer; elle poussa un cri de colère et de dégoût, mais ses lèvres furent closes par deux lèvres avides. Alors, à la sensation dévorante qui passa dans ses veines, plus encore qu'au regard qu'elle jeta sur lui, elle reconnut Agénor agenouillé sur le marbre à ses pieds.

A peine put-elle étouffer le second cri de joie qui s'exhala de sa bouche et dégonfla son cœur. Elle se leva, toujours enlacée à son amant et forte comme la jeune panthère qui traîne sa proie dans les broussailles de l'Atlas, elle emmena, elle emporta pour ainsi dire Agénor dans l'escalier, qui déroba dans son ombre mystérieuse la joie des deux amans.

La chambre aux longs stores d'Aïssa venait aboutir au pied de cet escalier, elle s'y réfugia dans les bras de son amant, et comme la lumière des cieux était absorbée par les épaisses tentures, comme nul bruit ne traversait les murailles tapissées, on n'entendit pendant quelques instans que des baisers dévorans et des soupirs de flamme perdus dans les longues tresses noires d'Aïssa, qui s'étaient dénouées dans l'étreinte, et qui les enveloppaient tous deux comme un voile.

Étrangère à nos mœurs européennes, ignorant l'art de doubler les désirs par la défense, Aïssa s'était livrée à son amant, comme avait dû se livrer la première femme sous l'empire de l'instinct, et avec l'abandon et l'entraînement d'un bonheur qu'on sent être soi-même le suprême bonheur.

— Toi! toi! murmurait-elle enivrée; toi, dans le palais du roi don Pedro! toi, rendu à mon fol amour! Oh! les jours sont trop longs dans l'absence, et Dieu a deux mesures pour le temps: les minutes où je te vois et qui passent comme l'ombre, les jours où je ne te vois pas et qui sont des siècles.



La fière Moresque était aux pieds d'Agénor.

Et leurs deux voix se perdirent dans un doux et long baiser.

— Oh ! tu es donc à moi ! s'écria enfin Agénor. Que m'importe la haine de Mothril, que m'importe l'amour du roi. Je puis mourir maintenant.

— Mourir ! dit Aïssa les yeux humides et les lèvres frémissantes, mourir ! Oh ! non, tu ne mourras pas, mon bien aimé. Je t'ai sauvé à Bordeaux et te sauverai encore ici. Quant à l'amour du roi, regarde comme mon cœur est petit, comme il soulève une imperceptible partie de ma poitrine. Crois-tu que dans ce cœur tout rempli de toi, ne battant que pour toi, il y ait place même pour l'ombre d'un autre amour ?

— Oh ! Dieu me garde de pouvoir penser un instant que mon Aïssa m'oublie, dit Agénor. Mais là où la persuasion échoue, la violence est parfois toute-puissante. N'as-tu pas entendu raconter l'aventure de Lénor de Ximénès, à qui la brutalité du roi n'a laissé d'autre asile qu'un couvent !

— Lénor de Ximénès n'était point Aïssa, seigneur. Il n'en serait donc point, je te le jure, de l'une comme de l'autre.

— Tu te défendrais, je le sais bien, mais en te défendant, tu mourrais peut-être !

— Eh bien ! ne m'aimerais-tu pas mieux morte qu'appartenant à un autre ?

— Oh ! oui, oui, s'écria le jeune homme en la serrant sur son cœur. Oh ! oui, meurs, meurs s'il le faut ! mais ne sois qu'à moi !

Et il l'enveloppa de nouveau dans ses bras avec un mouvement d'amour qui ressemblait presque à de la terreur.

La nuit qui déjà brunissait les murailles extérieures, avait dans la chambre enlevé toute forme aux objets : comment, dans cette obscurité pleine de paroles d'amour et d'haleines brûlantes, comment ne pas se brûler de ce feu qui dévore sans éclairer, pareil à ces flammes terribles qui vivent sous les ondes.

Pendant un long espace de temps, le silence de la mort ou celui de l'amour régna dans la chambre où venaient de retentir deux voix, et de se heurter deux cœurs aux battemens confondus.

Agénor s'arracha le premier de ce bonheur ineffable, il ceignit son épée dont le fourreau de fer résonna sur le marbre.

— Que fais-tu ! s'écria la jeune fille en saisissant le bras du chevalier.

— Tu l'as dit, répondit Agénor, le temps a deux mesures ; des minutes pour le bonheur, des siècles pour le désespoir. Je pars.

— Tu pars, mais tu m'emmènes, n'est-ce pas ? mais nous partons ensemble ?

Le jeune homme se dégagea avec un soupir des bras de sa maîtresse.

— Impossible, dit-il.

— Comment, impossible ?

— Oui, je suis venu ici avec le titre sacré d'ambassadeur, c'est lui qui me protège ; je ne puis le violer.

— Mais moi ! s'écria Aïssa, moi, je ne te quitte point.

— Aïssa, dit le jeune homme, je viens au nom du bon connétable ; je viens au nom de Henri de Transtamare, qui m'ont confié, l'un, les intérêts de l'honneur français ; l'autre, les intérêts du trône castillan ; que diraient-ils quand ils verraient qu'au lieu de remplir cette double mission, je ne me suis occupé que des intérêts de mon amour ?

— Qui le leur dira ! Qui t'empêche de me cacher à tous les yeux !

— Il faut que je retourne à Burgos. Il y a trois journées de chemin de Soria à Burgos.

— Je suis forte, habituée aux marches rapides.

— Tu as raison, car la marche des cavaliers arabes est rapide, plus rapide que ne pourra l'être la nôtre. Dans une heure, Mothril s'apercevra de ton évasion ; dans une heure, il sera à notre poursuite, Aïssa ; je ne puis regagner Burgos en fugitif.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! nous séparer encore, dit Aïssa.

— Cette fois, du moins, la séparation sera courte, je te le jure. Laisse-moi m'acquitter de ma mission, laisse-moi rejoindre le camp de don Henri, laisse-moi dépouiller l'emploi dont il m'a chargé, laisse-moi redevenir Agénor, le chevalier franc qui t'aime, qui n'aime que toi, qui ne vit que pour toi, et alors, je te le jure, Aïssa, sous un déguisement quelconque, fût-ce sous celui d'un Infidèle, je reviens à toi, et cette fois, c'est moi qui t'emmène de force, si tu ne veux pas venir.

— Non ! non ! dit Aïssa, d'aujourd'hui seulement a commencé ma vie ; jusqu'aujourd'hui, je ne vivais pas, car je ne t'appartenais pas : d'aujourd'hui, je ne pourrais vivre sans toi ; comme autrefois, je ne pourrais plus soupirer et pleurer en attendant : non, je rugirais, je me déchirerais dans ma douleur : d'aujourd'hui, je suis ta femme ! Eh bien ! meurent tous ceux qui s'opposeront à ce que la femme suive son époux !

— Eh quoi ! même notre protectrice, Aïssa ! même cette femme généreuse qui m'a guidé jusqu'à toi, même cette pauvre Maria Padilla, sur laquelle Mothril se vengerait ? Et tu sais de quelle façon se venge Mothril !

— Oh ! mon âme s'en va, murmura la jeune fille en pâlissant ; car elle sentait qu'une force supérieure, celle de la raison, la détachait de son amant. Mais laisse-moi te rejoindre, j'ai deux mules si rapides qu'elles dépassent à la course les plus rapides chevaux. Tu m'indiqueras un endroit où je puisse t'attendre ou te rejoindre ; et, sois tranquille, je te rejoindrai.

— Aïssa, nous revenons au même but par un autre chemin, impossible ! impossible !

La jeune fille se laissa glisser sur ses deux genoux. La fière Moresque était aux pieds d'Agénor, priant, suppliant.

En ce moment, le son triste et plaintif d'une guzla traversa les airs au-dessus de leurs têtes en imitant le cri d'un ami inquiet qui appelle ; tous deux tressaillirent.

— D'où vient ce bruit ? dit Aïssa.

— Je devine, moi, dit Agénor ; viens, viens

Tous deux remontèrent sur la terrasse.

Les yeux d'Agénor se portèrent aussitôt vers la terrasse de Maria.

L'ombre était épaisse, mais cependant, à la sombre clarté des étoiles, les deux jeunes gens purent distinguer une robe blanche penchée sur le parapet et tournée de leur côté.

Seulement peut-être eussent-ils pu rester dans le doute de savoir si c'était un fantôme ou si c'était une femme Mais au même instant la vibration de la corde sonore retentit dans la même direction.

— Elle m'appelle, murmura Agénor ; elle m'appelle, tu l'entends.

— Venez ! venez ! cria, comme venant du ciel, la voix assourdie de dona Maria.

— L'entends-tu, Aïssa ? l'entends-tu ? fit Agénor.

— Oh ! je ne vois rien, je n'entends rien, balbutia la jeune fille.

En même temps retentirent les trompettes, qui, d'habitude, escortaient le roi à sa rentrée au palais.

— Grand Dieu ! s'écria Aïssa transformée tout à coup en femme inquiète et faible ; ils viennent ; fuis, mon Agénor, fuis !

— Encore un adieu, fit Agénor.

— Un dernier peut-être, murmura la jeune fille en appuyant ses lèvres sur les lèvres de son amant.

Et elle poussa le jeune homme dans l'escalier.

Son pas n'avait pas cessé de retentir, que celui de Mothril se faisait entendre ; et la porte qui conduisait chez Maria Padilla se refermait à peine, que celle de la chambre d'Aïssa s'ouvrait

XLII

LES PRÉPARATIFS DE LA BATAILLE

Trois jours après les événemens que nous venons de raconter, Agénor, par la même route qu'il avait suivie en venant, avait rejoint Musaron, et rendait compte de sa mission à Henri de Transtamare.

Nul ne se dissimulait les dangers qu'avait courus Agénor dans l'accomplissement de sa mission d'ambassadeur. Aussi, le connétable le remercia, le loua, et lui enjoignit de prendre place à côté des plus braves Bretons, sous la bannière que portait Sylvestre de Budes.

De tous côtés, on se préparait à la guerre. Le prince de Galles avait obtenu passage sur les terres du roi de Navarre, et il avait rejoint don Pedro, lui amenant une bonne armée pour joindre à ses belles troupes d'Afrique.

De leur côté, les aventuriers anglais, ralliés décidément à don Pedro, se proposaient de bons coups contre les Bretons et les Gascons, leurs ennemis acharnés.

Il va sans dire que les plans téméraires, et partant les plus lucratifs, fermentaient dans la tête de notre ami, messire Hugues de Caverley.

Henri de Transtamare n'était point en arrière de tous ces préparatifs belliqueux. Il avait été joint par ses deux frères, don Tellez et don Sanche, leur avait confié un commandement, et marchait à petites journées au-devant de son frère don Pedro.

On sentait par toute l'Espagne cette ardeur fébrile qui passe pour ainsi dire dans l'air et qui précède les grands événemens. Musaron, toujours prévoyant et philosophe à la fois, exhortait son maître à manger le plus fin gibier et à boire le meilleur vin, pour être plus fort dans la bataille et se faire d'autant plus d'honneur.

Enfin Agénor, livré à lui-même, rendu plus amoureux que

jamais par la possession d'un instant, combinait tous les moyens possibles et impossibles de se rapprocher d'Aïssa, de l'enlever, afin de ne pas être obligé d'attendre cet événement si chanceux d'une bataille, où l'on arrive fier et fort, mais d'où l'on peut sortir fuyard ou blessé à mort.

A cet effet, des libéralités de Bertrand, il avait acheté deux chevaux arabes, que Musaron dressait chaque jour à faire de longues traites et à supporter la faim et la soif.

Enfin on apprit que le prince de Galles venait de dépasser les défilés et d'entrer dans la plaine. Il se porta, avec l'armée qu'il avait amenée de la Guyenne, près de la ville de Vittoria, à peu de distance de Navarette.

Il avait trente mille cavaliers et quarante mille fantassins. C'était à peu près une force égale à celle que commandait don Pedro.

De son côté, Henri de Transtamare avait sous ses ordres soixante mille hommes de pied et quarante mille chevaux.

Bertrand, campé à l'arrière-garde avec ses Bretons, laissait les Espagnols faire leurs rodomontades, et célébrer déjà de part et d'autre la victoire que ni l'un ni l'autre n'avait encore gagnée.

Mais il avait ses espions, qui lui rapportaient jour par jour ce qui se faisait dans l'armée de don Pedro, et même dans celle de don Henri ; mais il savait tous les projets de Caverley lui-même au moment où la féconde imagination de l'aventurier les enfantait.

Il savait en conséquence que le digne capitaine, affriandé par les captures de rois qu'il avait déjà faites, s'était offert au prince de Galles pour terminer d'un seul coup la guerre.

Son plan était on ne peut plus simple, c'était celui de l'oiseau de rapine qui plane si haut dans les airs qu'il est invisible, qui fond tout à coup sur sa proie, et l'enlève dans ses serres au moment où elle s'y attend le moins.

Messire Hugues de Caverley se liguait avec Jean Chandos, le duc de Lancastre, et une partie de l'avant-garde anglaise, donnait inopinément sur le quartier de don Henri, l'enlevait, lui et sa cour, faisait ainsi d'un seul coup vingt rançons, dont une seule eût suffi à la fortune de six aventuriers.

Le prince de Galles avait accepté ; il n'avait rien à perdre et tout à gagner au marché qu'on lui proposait.

Malheureusement, messire Bertrand Duguesclin avait, comme nous l'avons dit, des espions qui lui rapportaient tout ce qui se faisait dans l'armée ennemie.

Plus malheureusement encore, il avait contre les Anglais en général, une vieille rancune de Breton, et contre messire Caverley en particulier, une haine toute neuve.

Il recommanda donc à ses espions de ne pas s'endormir un seul instant, ou, s'ils s'endormaient, de ne dormir au moins que d'un œil.

Il fut, en conséquence, prévenu des moindres mouvemens de messire Hugues de Caverley.

Une heure avant que le digne capitaine quittât le camp du prince de Galles, le connétable prit six mille chevaux bretons et espagnols, et envoya, par un chemin opposé au sien, Agénor et Le Bègue de Vilaine prendre un poste dans un bois qui séparait un défilé.

Chacune des deux troupes devait occuper la portion de bois parallèle, puis quand les Anglais seraient passés, fermer le défilé derrière eux.

De son côté, Henri de Transtamare, prévenu, tenait tout son monde sous les armes.

Caverley devait donc se heurter à une muraille de fer ; puis, lorsqu'il voudrait battre en retraite, il se trouverait enveloppé par une autre muraille de fer.

Hommes et chevaux étaient embusqués à la tombée de la nuit. Chaque cavalier, couché ventre à terre, tenait à la main la bride de son cheval.

Vers dix heures, Caverley avec toute sa troupe s'engagea dans le défilé. Les Anglais marchaient avec une telle sécurité, qu'ils ne firent pas même sonder le bois, ce que d'ailleurs la nuit rendait sinon impossible, du moins fort difficile.

Derrière les Anglais, les Bretons et les Espagnols se réunirent comme les deux tronçons d'une chaîne que l'on joint.

Vers minuit, on entendit un grand bruit : c'était Caverley qui fondait sur le quartier du roi don Henri, et celui-ci qui le recevait aux cris de : Don Henri et Castille !

Alors Bertrand, ayant Agénor à sa droite, et Le Bègue de Vilaine à sa gauche, mit toute sa troupe au galop, au cri de : Notre-Dame-Guesclin !

En même temps, de grands feux s'allumèrent sur les flancs et éclairèrent la scène, montrant à Caverley ses cinq ou six mille aventuriers pris entre deux armées.

Caverley n'était pas homme à chercher une mort glorieuse mais inutile. A la place d'Edouard III, à Crécy, il eût fui ; à la place du prince de Galles, à Poitiers, il se fût rendu.

Mais, comme on ne se rend qu'à la dernière extrémité, surtout lorsqu'en se rendant on risque d'être pendu, il mit son cheval au galop, et par une des ouvertures latérales, il disparut, comme au théâtre disparaît le traître par une des coulisses mal fermées.

Tout son bagage, une somme considérable en or, une cassette de pierreries et de joyaux, fruit de trois ans de rapines, pendant lesquels, pour échapper à la corde, il avait fallu au digne capitaine plus de génie que n'en avaient jamais déployé Alexandre, Annibal ou César, tombèrent aux mains du bâtard de Mauléon.

Musaron en fit le compte, tandis qu'on dépouillait les morts et qu'on enchaînait les prisonniers ; il se trouva alors qu'il était au service d'un des plus riches chevaliers de la chrétienté.

Ce changement, et il était immense, ce changement s'était fait en moins d'une heure.

Les aventuriers avaient été taillés en pièces ; deux ou trois cents seulement s'étaient sauvés à grand'peine.

Ce succès inspira tant d'audace aux Espagnols, que don Tellez, le jeune frère de don Henri de Transtamare, poussant son cheval en avant, voulait marcher à l'instant même et sans autre préparation à l'ennemi.

— Un moment, seigneur comte, dit Bertrand, vous n'allez pas, je présume, marcher tout seul à l'ennemi, et risquer de vous faire prendre sans gloire.

— Mais toute l'armée marchera avec moi, je suppose, répondit don Tellez.

— Non pas, seigneur, non pas, répondit Bertrand.

— Que les Bretons restent s'ils veulent, dit don Tellez, mais je marcherai avec les Espagnols.

— Pourquoi faire ?

— Pour battre les Anglais.

— Pardon, dit Bertrand, les Anglais ont été battus par les Bretons, mais ils ne le seraient point par les Espagnols.

— Plaît-il ! s'écria impétueusement don Tellez en marchant sur le connétable, et pourquoi ?

— Parce que, dit Bertrand sans s'émouvoir, parce que les Bretons sont meilleurs soldats que les Anglais, mais que les Anglais sont meilleurs soldats que les Espagnols.

Le jeune prince sentit la colère lui monter au front.

— C'est chose étrange, dit-il, que le maître ici, en Espagne, soit un Français ; mais nous allons savoir tout à l'heure si don Tellez obéira au lieu de commander. Çà ! qu'on me suive !

— Mes dix-huit mille Bretons ne bougeront que si je leur fais signe de bouger, dit Bertrand. Quant à vos Espagnols, je n'en suis le maître que si votre maître et le mien, don Henri de Transtamare, leur commande de m'obéir.

— Que ces Français sont prudens ! s'écria don Tellez exaspéré. Quel sang-froid ils conservent, non seulement dans le danger, mais encore devant l'injure. Je vous en fais mon compliment, seigneur connétable.

— Oui, monseigneur, répliqua Bertrand, mon sang est froid quand il se contient, mais il est chaud quand il coule.

Et tout prêt à s'emporter, le connétable serra ses larges poings contre sa cotte de mailles.

— Il est froid, vous dis-je ! continua le jeune homme, et cela parce que vous êtes vieux. Or, quand on vieillit on commence à avoir peur.

— Peur ! s'écria Agénor en poussant son cheval au-devant de don Tellez. Quiconque dira une fois que le connétable a peur, ne le dira pas deux fois !

— Silence ! ami, dit le connétable, laissons les fous faire leurs folies, et patience, patience !

— Respect au sang royal ! s'écria don Tellez ; respect, entendez-vous !

— Respectez-vous vous-même, si vous voulez que l'on vous respecte, dit tout à coup une voix qui fit tressaillir le jeune prince, car c'était celle de son frère aîné que l'on avait prévenu de cette altercation fâcheuse ; et n'insultez pas surtout notre allié, notre héros.

— Merci, sire, dit Bertrand ; votre langue est généreuse de m'épargner une besogne toujours triste, celle de châtier les insolens. Mais ce n'est pas pour vous que je parle, don Tellez : vous comprenez déjà combien vous avez tort.

— Tort... moi ! d'avoir dit que nous allions livrer bataille ? N'est-il pas vrai, sire, que nous allons marcher à l'ennemi ? dit don Tellez.

— Marcher à l'ennemi... en ce moment ! s'écria Duguesclin, mais c'est impossible.

— Non, mon cher connétable, dit don Henri, si peu impossible, qu'au point du jour nous en serons aux mains.

— Seigneur, nous serons battus.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que la position est mauvaise.

— Il n'y a pas de position mauvaise ; il n'y a que des braves ou des lâches ! s'écria don Tellez.

— Seigneur connétable, dit le roi, ma noblesse demande la bataille, et je ne puis refuser ce qu'elle me demande. Elle a vu descendre le prince de Galles, elle aurait l'air de reculer.

— Au reste, reprit don Tellez, le connétable sera libre

de nous regarder faire et de se reposer quand nous combattrons.

— Monsieur, répondit Duguesclin, je ferai tout ce que feront les Espagnols, et plus encore, je l'espère ; car, remarquez bien ceci : dans deux heures vous attaquez, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien ! dans quatre heures vous fuirez là-bas par la plaine devant le prince de Galles, et moi et mes Bretons, nous serons là où je suis, sans qu'un seul homme de pied ait reculé d'une semelle, sans qu'un seul cavalier ait reculé d'un fer de cheval. Restez-y et vous verrez.

— Allons ! sire connétable, dit Henri, modérez-vous.

— Je dis la vérité, sire. Vous voulez livrer bataille, dites-vous ?

— Oui, connétable, je le veux, parce que je le dois.

— Soit donc !

Puis se retournant vers les Bretons :

— Mes enfans, on va livrer bataille. Çà, qu'on se prépare... Tous ces braves gens et moi, continua-t-il, sire, nous serons ce soir tués ou pris, mais votre volonté soit faite avant toute chose ; seulement, rappelez-vous bien que je n'y perdrai, moi, que la vie ou la liberté, tandis que vous vous y perdrez un trône.

Le roi baissa la tête et se tournant vers ses amis :

— Le bon connétable est dur pour nous ce matin, dit-il ; néanmoins, faites vos préparatifs, seigneurs.

— Il est donc vrai que nous serons tués aujourd'hui ? dit Musaron assez haut pour être entendu du connétable.

Celui-ci se retourna.

— Oh ! mon Dieu ! oui, bon écuyer, dit-il avec un sourire, c'est la vérité pure.

— C'est contrariant, dit Musaron en frappant sur ses chausses pleines d'or, tués juste au moment où nous allions être riches et jouir de la vie.

XLIII

LA BATAILLE

Une heure après cette lugubre réflexion du bon écuyer, comme Bertrand appelait Musaron, le soleil se leva sur la plaine de Navarette, aussi pur, aussi calme et aussi tranquille que s'il ne devait pas éclairer bientôt l'une des plus célèbres batailles qui ensanglantent les annales du monde.

Lorsque le soleil se leva, la plaine était occupée par l'armée du roi Henri, disposée en trois corps.

Don Tellez, avec son frère Sanche, tenait la gauche, à la tête de vingt-cinq mille hommes.

Duguesclin, avec six mille hommes d'armes, c'est-à-dire dix-huit mille chevaux à peu près, tenait l'avant-garde.

Enfin don Henri lui-même, placé à droite, à peu près sur le même plan que ses deux frères, tenait la droite avec vingt et un mille chevaux et trente mille fantassins.

Cette armée était disposée comme les trois gradins d'un escalier.

Il y avait une réserve d'Aragonais bien montés et commandés par les comtes d'Aigues et de Roquebertin.

C'était le 3 avril 1368, et la journée de la veille avait été accablante de chaleur et de poussière.

Le roi Henri monta sur une belle mule d'Aragon et parcourut les vides de ses escadrons, encourageant les uns, louant les autres, et leur représentant surtout le danger qu'il y avait pour eux de tomber vivans entre les mains du cruel don Pedro.

Quant au connétable, qui se tenait froid et résolu à son poste, il l'était allé embrasser en disant :

— Ce bras va me donner à jamais la couronne. Que n'est-ce la couronne de l'univers ! je vous l'offrirais, car c'est la seule qui soit digne de vous.

Les rois trouvent toujours de ces paroles-là au moment du danger. Il est vrai que le danger, en passant, les emporte avec lui comme fait le tourbillon de la poussière.

Puis il se mit à genoux, la tête nue, pria Dieu, et tout le monde l'imita.

En ce moment les rayons du soleil levant jaillirent derrière la montagne de Navarette, et les soldats en le regardant, aperçurent les premières lances anglaises hérissant le coteau, d'où elles commencèrent à descendre lentement, et s'étageant sur différens plateaux aux flancs de la montagne.

Agénor reconnut dans les bannières placées au premier rang celle de Caverley, plus raide et plus fière qu'elle ne l'était au moment même de l'attaque nocturne. Lancastre et Chandos qui, comme notre capitaine, avaient échappé à la défaite de la nuit, commandaient avec lui, d'autant plus résolus qu'ils avaient à prendre une terrible revanche.

Tous trois allèrent prendre position en face de Duguesclin.

Le prince de Galles et le roi don Pedro se placèrent en face de don Sanche et de don Tellez.

Le captal de Buch, Jean Grailly, se porta devant le roi don Henri de Transtamare.

Pour toute exhortation à ses troupes, le prince Noir, touché de la vue de tant de milliers d'hommes qui allaient s'égorger, le prince de Galles versa des larmes, et demanda à Dieu, non la victoire, mais ce droit qui est la devise de la couronne d'Angleterre.

Alors les trompettes sonnèrent.

Aussitôt on sentit trembler la plaine sous les pieds des chevaux, et un bruit pareil à celui de deux tonnerres roulant au-devant l'un de l'autre gronda dans l'air.

Cependant les deux avant-gardes, composées d'hommes résolus et surtout expérimentés, n'avançaient qu'au pas.

Après les flèches dont l'air fut d'abord obscurci, les chevaliers s'élancèrent l'un sur l'autre, combattirent corps à corps et en silence ; c'était pour la partie de l'armée qui n'en était pas encore venue aux mains un spectacle terrible et excitant.

Le prince Noir s'y laissa entraîner comme un simple homme d'armes.

Il poussa au galop tout son corps d'armée contre don Tellez.

C'était la première bataille rangée à laquelle se trouvait le jeune homme, et il voyait venir à lui les hommes qui, avec les Bretons, passaient pour les premiers soldats du monde.

Il eut peur : il recula.

Ses cavaliers le voyant reculer tournèrent bride, et en un instant tout l'aile gauche de l'armée fut en déroute sous l'influence d'une de ces paniques dont les plus braves partagent parfois l'entraînement et la honte.

En repassant devant les Bretons, qui, quoique formant d'abord l'avant-garde, se trouvaient maintenant en arrière par le mouvement qu'avait fait don Tellez en se portant en avant, don Tellez précipita sa course en détournant la tête.

Quant à don Sanche, il rencontra le regard méprisant du connétable, et, sous ce regard tout-puissant s'arrêtant court, il se retourna contre l'ennemi et se fit prendre.

Don Pedro, qui était à la poursuite des fuyards avec le prince de Galles, ardent à profiter de ce premier succès, voyant l'aile gauche en déroute, se tourna aussitôt contre son frère Henri, qui luttait bravement contre le captal de Buch.

Mais, attaqué en flanc par sept mille lances fraîches et insolentes du succès, il plia.

On entendait, au milieu du bruit du fer froissé contre le fer, des chevaux hennissans, et des combattans qui hurlaient de rage, la voix du roi don Pedro dominant tout ce bruit, et criant : Pas de quartier aux rebelles ! pas de quartier !

Il combattait avec une hache dorée, dont la dorure, depuis le tranchant jusqu'au manche, avait déjà disparu sous le sang.

Pendant ce temps, la réserve, atteinte aux derniers rangs par Olivier de Clisson et le sire de Retz qui avaient tourné la bataille, était culbutée et mise en fuite. Il n'y avait que Duguesclin avec ses Bretons, qui, ainsi qu'ils l'avaient promis, n'avaient pas reculé d'un pas, et, formés en bloc inattaquable, semblaient un rocher de fer autour duquel venaient s'enrouler, comme de longs et avides serpens, les bataillons vainqueurs.

Duguesclin jeta un regard rapide vers la plaine : il reconnut la bataille perdue.

Il vit fuir trente mille soldats dans toutes les directions, il vit l'ennemi partout où une heure auparavant étaient des alliés et des amis. Il comprit qu'il n'y avait plus qu'à mourir en faisant le plus de mal possible à l'ennemi.

Il jeta les yeux à gauche, et aperçut un vieux mur, rempart d'une ville détruite. Deux compagnies d'Anglais le séparaient de cet appui, qui une fois gagné ne permettait plus de l'attaquer que par devant. Il donna un ordre de sa voix pleine et sonore ; les deux compagnies anglaises furent écrasées, et les Bretons se trouvèrent appuyés à la muraille.

Là, Bertrand reforma sa ligne et respira un instant.

Le Bègue de Vilaine et le maréchal d'Andreghem reprenaient haleine avec lui.

Agénor, dont le cheval avait été tué dans l'affaire, attendait derrière un des éperons du mur le cheval de main que Musaron lui amenait.

Le connétable profita de ce moment de répit pour lever la visière de son casque, essuyer son visage suant et poudreux, et regarder autour de lui, en comptant tranquillement ce qui lui restait d'hommes.

— Le roi ? demanda-t-il ; où est le roi ? est-il mort ? a-t-il fui ?

— Non, messire, dit Agénor, il n'est ni tué ni en fuite : le voilà qui se replie et qui vient à nous.

Don Henri, couvert du sang ennemi mêlé au sien, la

couronne de son casque brisée par un coup de hache, rejoignait le connétable, combattant en brave chevalier.

En effet, harcelé, essoufflé, reculant sans fuir sur les jarrets pliés de son cheval, qui n'avait pas cessé un moment de regarder l'ennemi, le brave roi venait doucement aux Bretons, attirant sur ces fidèles alliés la nuée d'Anglais qui, comme des corbeaux, convoitaient cette riche proie.

Bertrand donna l'ordre à cent hommes d'aller soutenir don Henri et de le dégager.

Ces cent hommes se ruèrent sur dix mille, s'ouvrirent un passage, et formèrent autour du prince une ceinture au milieu de laquelle il put respirer.

Mais aussitôt libre, don Henri changea de cheval avec un écuyer, jeta son casque moulu de coups, en prit un autre des mains d'un page, s'assura que son épée tenait toujours ferme à la poignée, et, fort comme un autre Antée à qui il suffit de toucher la terre :

— Amis ! dit-il, vous m'avez fait roi ; voyez si je suis digne de l'être !

Et il se rejeta dans la mêlée.

On le vit alors lever quatre fois son épée, et à chaque coup on vit tomber un ennemi.

— Au roi ! au roi ! dit le connétable ; sauvons le roi !

En effet, il était temps : les Anglais se refermaient sur don Henri, comme la mer se referme sur le nageur. Il allait être pris, quand le connétable parvint à ses côtés.

Bertrand le prit par le bras, et jetant quelques Bretons entre le roi et l'ennemi :

— Assez de courage comme cela : plus serait folie. La bataille est perdue, fuyez ! c'est à nous de mourir ici en protégeant votre retraite.

Le roi refusait ; Bertrand fit un signe : quatre Bretons saisirent Henri de Transtamare.

— Maintenant, Notre-Dame-Guesclin ! cria le connétable : à l'ennemi ! à l'ennemi !

Et abaissant sa lance, avec ce qui lui restait d'hommes, il attendit le choc de trente mille cavaliers, choc effroyable qui semblait devoir renverser jusqu'au mur contre lequel la petite troupe était appuyée.

— C'est ici qu'il faut se dire adieu, dit Musaron en envoyant à l'ennemi le dernier vireton qui restait dans sa trousse. Ah ! seigneur Agénor, voici ces affreux Mores derrière les Anglais.

— Eh bien ! adieu, mon cher Musaron, dit Agénor remonté, et qui était allé se placer côte à côte du connétable.

Le nuage d'hommes arrivait grondant et près d'éclater : on voyait seulement à travers la poussière s'avancer une forêt de lances baissées horizontalement.

Mais tout à coup, dans l'espace vide encore, au risque d'être broyé entre ces deux masses, s'élança un chevalier à l'armure noire, au casque noir, à la couronne noire, et tenant en main un bâton de commandement.

— Arrêtez ! dit le chevalier Noir en levant le bras ; qui fait un pas est mort !

On vit à cette voix puissante les chevaux lancés se tordre sous le mors : quelques-uns touchèrent la terre de leurs jarrets nerveux.

Le prince, alors seul dans l'espace demeuré libre, regarda avec cette tristesse particulière dont la postérité lui a fait une auréole, ces intrépides Bretons prêts à disparaître sous l'effort du nombre.

— Bonnes gens, dit-il, braves chevaliers, je ne veux pas que vous mouriez ainsi ! Regardez : un Dieu n'y résisterait pas.

Puis, se retournant vers Duguesclin, vers lequel il fit un pas en le saluant :

— Bon connétable, continua-t-il, je suis le prince de Galles, et je désire que vous viviez : votre mort ferait un trop grand vide parmi les braves. Votre épée à moi, je vous en supplie.

Duguesclin était homme à comprendre la vraie générosité ; celle du prince le toucha.

— C'est un loyal chevalier qui parle, dit-il, et je comprends l'anglais parlé de cette façon.

Et il inclina son épée.

A la voix de leur prince, les Anglais avancèrent, la lance basse, sans précipitation, sans colère.

Le connétable prit son épée par la lame.

Il allait la rendre au prince.

Tout à coup, don Pedro couvert de sang, avec son armure faussée en dix endroits, apparut sur son cheval écumant. Il avait quitté ceux qui fuyaient pour venir à ceux qui résistaient encore.

— Quoi ! s'écria-t-il en s'élançant sur le connétable, quoi ! vous laissez vivre ces gens-là ! mais nous ne serons jamais les maîtres tant qu'ils vivront. Pas de quartier ! A mort ! à mort !

— Ah ! celui-ci est une bête brute, s'écria Duguesclin, et comme une bête brute il mourra.

Puis, comme le prince fondait sur lui, il leva son épée par la lame, et asséna de la poignée de fer un tel coup sur la tête de don Pedro, que celui-ci, pliant sous le coup, qui eût abattu un taureau, tomba sur la croupe de son cheval, étourdi, à demi mort.

Duguesclin releva son terrible fléau.

Mais en s'élançant de son côté au-devant du prince, il avait laissé un espace vide derrière lui ; deux Anglais s'y étaient glissés, et tandis qu'il levait les deux bras, ils le saisirent l'un par le casque, l'autre par le milieu du corps.

Celui qui le tenait par le casque l'attirait en arrière, celui qui le tenait par le milieu du corps essayait de l'enlever de sa selle.

— Messire connétable, crièrent-ils ensemble, se rendre ou mourir.

Bertrand releva la tête, et, fort comme un taureau sauvage, il arracha de ses arçons l'Anglais qui avait saisi son casque, tandis que glissant la pointe de son épée sur le gorgerin de l'Anglais qui le tenait à bras le corps, il lui traversait le col, étouffant la menace avec le sang.

Mais cent autres Anglais se ruèrent sur lui, prêts à frapper chacun un coup sur le géant.

— Voyons, cria le prince Noir d'une voix de tonnerre, voyons qui sera assez hardi pour le toucher du doigt.

Aussitôt les plus acharnés firent un pas en arrière, et Duguesclin se trouva libre.

— Assez, mon prince, dit-il, je vous dois deux fois mon épée : vous êtes le plus généreux vainqueur du monde.

Et il tendit son épée au prince.

Agénor tendait la sienne.

— Etes-vous fou ? lui dit Bertrand ; vous avez un bon cheval frais entre les jambes. Fuyez, gagnez la France, dites au bon roi Charles que je suis prisonnier ; et s'il ne veut rien faire pour moi, allez trouver mon frère Olivier : il fera, lui.

— Mais, monseigneur... objecta Agénor.

— On ne fait pas attention à vous, partez, je le veux.

— Alerte ! alerte ! dit Musaron, qui ne demandait pas mieux que de gagner aux champs. Profitons de ce que nous sommes petits, nous reviendrons grands.

En effet, Le Bègue de Vilaine, le maréchal, les grands capitaines étaient disputés par les Anglais. Agénor se glissa entre eux, Musaron se glissa derrière son maître, et tous deux, mettant leurs montures au galop, s'éloignèrent sous une grêle de flèches, dont les saluèrent, mais trop tard, Caverley et Mothril.

XLIV

APRÈS LA BATAILLE

Le nombre des prisonniers faits en cette journée avait été considérable.

Les vainqueurs comptaient et additionnaient les hommes comme on compte des sacs d'écus étiquetés.

Avec Caverley, le Vert-Chevalier, quelques Français aventuriers se distinguaient dans cette louable occupation, qui consistait à dépouiller le prisonnier, après avoir soigneusement fait inscrire par le profès, ses nom, prénoms, titres et grade.

Les vainqueurs avaient donc fait leurs lots de prisonniers. Duguesclin était dans le lot du prince de Galles.

Ce prince l'avait donné en garde au captal de Buch.

Jean de Grailly s'approcha de Bertrand, et lui prenant la main, commença poliment à lui tirer le gantelet, en sorte que ses écuyers se mirent à dépouiller le connétable des différentes pièces de son armure.

Bertrand se laissait faire tranquillement ; on n'usait envers lui d'aucune sorte de violence ; il comptait toujours et recomptait ses amis, soupirant chaque fois qu'il en manquait un à cet appel tacite.

— Brave connétable, lui dit Grailly, vous me fîtes prisonnier à Cocherel ; voyez comme la fortune est inconstante : aujourd'hui vous êtes le mien.

— Oh ! oh ! dit Bertrand, vous vous trompez, seigneur ; à Cocherel je vous pris, à Navarette vous me gardez ; vous étiez mon prisonnier à Cocherel, à Navarette vous êtes mon gardien.

Jean de Grailly rougit : mais tel était le respect qu'on accordait en ce temps au malheur, qu'il préféra ne pas répondre.

Duguesclin s'assit au revers d'un fossé, et invita Le Bègue de Vilaine, Andrehem et les autres à s'approcher de lui, car le prince de Galles venait de faire sonner les trompettes et de rassembler ses soldats.

— On va prier, dit le connétable ; c'est un brave prince et très pieux que Son Altesse. Prions aussi, nous autres.

— Pour remercier Dieu de ce qu'il vous a sauvé ? dit Le Bègue de Vilaine.

— Pour lui demander revanche ! répliqua Bertrand.

En effet, le prince de Galles, après avoir adressé à genoux ses remercîmens au Seigneur pour cette grande victoire, appela don Pedro, qui promenait autour de lui des regards farouches, et n'avait pas fléchi le genou un seul instant, perdu qu'il était dans une contemplation sinistre.

— Vous voilà victorieux, dit le prince Noir, et cependant vous avez perdu une grande bataille.

— Comment? dit don Pedro.

— Un roi est vaincu, qui ne recouvre la couronne qu'en versant le sang de ses sujets.

— Des rebelles! s'écria don Pedro.

— Eh bien! Dieu ne les a-t-il pas punis de vous avoir abandonné! Sire, tremblez qu'il ne vous punisse comme eux, si vous abandonnez ceux qu'il vous confie.

— Seigneur! murmura don Pedro en s'inclinant, je vous dois ma couronne, mais par grâce, ajouta-t-il en pâlissant de colère et de honte, ne soyez pas plus immiséricordieux que le Tout-Puissant... ne me frappez point, moi qui vous remercie.

Et il plia le genou. Le prince Edouard le releva.

— Remerciez Dieu, dit-il, à moi vous ne devez rien.

Alors le prince tourna le dos et rentra dans sa tente pour prendre un peu de nourriture.

— Enfans, s'écria don Pedro, lachant enfin les rênes à son farouche désir, dépouillez les morts: à vous tout le butin de la journée!...

Et le premier, lancé sur un cheval frais, il parcourut la plaine, interrogeant chaque monceau de cadavres et se dirigeant de préférence vers les bords de la rivière à l'endroit où don Henri de Transtamare avait combattu le captal de Buch.

Une fois là, il mit pied à terre, passa une dague longue, affilée, dans sa ceinture, et, les pieds dans le sang, il chercha silencieusement.

— Vous êtes bien sûr, dit-il à Grailly, de l'avoir vu tomber?...

— J'en suis sûr, répondit le captal; son cheval s'abattit frappé d'une hache que mon écuyer lance avec une habileté sans rivale.

— Mais lui, mais lui?

— Lui, disparut sous un nuage de flèches. J'ai vu du sang sur ses armes, et une montagne tout entière de corps écrasés roula sur lui et l'engloutit.

— Bien! bien!... cherchons, répondit don Pedro avec une joie sauvage... Ah! voilà là-bas un cimier d'or!

Et avec l'agilité d'un tigre, il sauta sur les cadavres, dont il dérangea ceux qui couvraient le chevalier au cimier doré.

La main tremblante, l'œil dilaté, il leva la visière du casque.

— Son écuyer! dit-il, rien que l'écuyer!

— Mais ce sont les armes du prince, dit Grailly, il est vrai qu'il n'a pas de couronne au casque.

— Rusé! rusé! Le lâche aura donné ses armes à l'écuyer pour mieux fuir... Mais j'avais tout prévu; j'avais fait cerner la plaine, il n'a pu traverser le fleuve... Et voilà des personnes que mes Mores fidèles me ramènent... il se trouve certainement parmi eux.

— Cherchez toujours parmi les autres cadavres, dit Grailly aux soldats qui redoublèrent d'ardeur, et cinq cents piastres à qui le trouvera vivant!

— Et mille ducats à qui le trouvera mort! ajouta don Pedro. Nous allons au-devant des personnes que ramène Mothril.

Don Pedro remonta sur son cheval, et, suivi de nombreux cavaliers avides de voir la scène qui se préparait, il piqua vers les limites de la plaine, où l'on voyait un cordon de Mores aux habits blancs pousser devant eux une troupe de fuyards qu'ils avaient ramassés au loin.

— Je crois le voir! je crois le voir! hurla don Pedro en se hâtant.

Il prononça ces mots en passant devant les prisonniers bretons. Duguesclin l'entendit, se souleva, et d'un œil perçant, interrogeant la plaine:

— Ah! mon Dieu! dit-il, quel malheur!

Ces mots parurent à don Pedro la consommation du bonheur qu'il espérait.

Il voulut, pour mieux savourer ce bonheur, en accabler le connétable, c'est-à-dire frapper à la fois ses deux plus puissans ennemis l'un par l'autre.

— Demeurons, dit-il... Vous, sénéchal, ordonnez à Mothril qu'il vienne avec ses prisonniers me trouver ici... en face de ces seigneurs bretons fidèles amis de l'usurpateur du vaincu!... champions d'une cause qui ne les intéressait en rien et qu'ils n'ont pas su faire triompher.

A ces sarcasmes, à cette fureur vindicative indigne d'un homme, le héros breton n'opposa pas même une réponse qui pût faire supposer qu'il eût entendu.

Il était assis, il resta assis, et causa indifféremment avec le maréchal d'Andreghem.

Cependant don Pedro avait mis pied à terre, il s'appuyait sur une longue hache, et tourmentait la poignée de sa dague, remuant le pied avec autant d'impatience que s'il eût hâté ainsi l'arrivée de Mothril et de ses prisonniers.

Du plus loin que sa voix put se faire entendre:

— Eh bien! mon brave Sarrasin, cria le roi à Mothril, mon vaillant faucon blanc, quelle chasse m'apportes-tu?

— Bonne chasse, monseigneur, répliqua le More, voyez cette bannière.

En effet, il tenait roulé autour de son bras un morceau de drap d'or, brodé aux armes de Transtamare.

— C'est donc lui! s'écria don Pedro transporté de joie, lui!...

Et son geste menaçait et désignait un chevalier armé de toutes pièces, avec une couronne sur la tête, mais sans épée, sans lance, garrotté dans les mille replis d'une corde de soie, aux deux bouts de laquelle pendait une grosse balle de plomb.

— Il fuyait, dit Mothril, j'ai lancé après lui vingt chevaux du désert; mon chef d'archers l'a joint et a reçu le coup mortel; mais un autre l'a enveloppé dans les nœuds de la corde, il est tombé avec son cheval, et nous le tenons. Il avait sa bannière en main. Malheureusement un de ses amis nous a échappé pendant qu'il faisait face tout seul.

— A bas la couronne, à bas! cria don Pedro en brandissant sa hache.

Un archer s'approcha, et coupant les nœuds du gorgerin, fit brutalement sauter le casque à la couronne d'or.

Un cri d'effroi, de rage, s'échappa de la bouche du roi; un cri de joie immense partit du groupe des Bretons.

— Le bâtard de Mauléon! criaient ceux-ci: Noël! Noël!

— L'ambassadeur!... Malédiction! murmura don Pedro.

— Le Franc! balbutia Mothril avec rage.

— Moi! fit simplement Agénor, en saluant du regard Bertrand et ses amis.

— Nous! dit Musaron, un peu pâle, mais qui distribuait encore à droite, à gauche, des coups de pied aux Mores.

— Il est donc sauvé, alors? dit don Pedro.

— Mon Dieu, oui, sire, répliqua Agénor. J'ai pris derrière un buisson le casque de Sa Majesté, et je lui ai donné mon cheval qui était frais.

— Tu mourras! hurla don Pedro aveuglé par la rage.

— Touchez-le donc! s'écria Bertrand, qui fit un bond terrible et vint tomber entre Agénor et don Pedro. Tuer un prisonnier désarmé! oh! vous êtes bien assez lâche pour cela!

— Alors, misérable aventurier, c'est toi qui mourras, dit don Pedro, tremblant et la bouche écumante.

Il se précipita la dague haute sur Bertrand, qui ferma le poing comme s'il eût voulu assommer un taureau.

Mais une main se posa sur l'épaule de don Pedro, pareille à la main de Minerve qui, dans Homère, saisit Achille aux cheveux.

— Arrêtez! dit le prince de Galles, vous allez vous déshonorer, roi de Castille! Arrêtez, et jetez la dague, je le veux!

Son bras nerveux avait cloué don Pedro sur la place, le fer échappa des mains de l'assassin.

— Vendez-le moi, au moins! vociféra le furieux, je le paierai son pesant d'or.

— Vous m'insultez!... prenez-y garde, répliqua le prince Noir; je suis homme à vous payer Duguesclin son poids de pierreries, s'il était à vous, et vous me le vendriez, j'en suis sûr. Mais il est à moi, souvenez-vous-en! arrière!

— Roi! murmura Duguesclin que l'on contenait à peine, mauvais roi! qui massacre tes prisonniers, nous nous reverrons!

— Je le crois, dit don Pedro.

— J'y compte, fit Bertrand.

— Conduisez tout à l'heure le connétable de France à ma tente, dit le prince Noir.

— Encore un instant, mon digne prince; le roi resterait avec le bâtard de Mauléon, et l'égorgerait.

— Oh! je ne dis pas non, répliqua don Pedro avec un sourire féroce, mais celui-là, je pense, est bien à moi?

Duguesclin frémit; il regarda le prince de Galles.

— Sire, dit celui-ci à don Pedro, il ne sera pas tué en ce jour un seul prisonnier.

— En ce jour, je le veux bien, répondit don Pedro, lançant à Mothril un regard d'intelligence.

— C'est un trop beau jour de victoire, n'est-ce pas? continua le prince de Galles.

— Assurément, seigneur.

— Et vous ferez bien quelque chose pour moi?

Don Pedro s'inclina.

— Je vous demande ce jeune homme, dit le prince.

Un profond silence accompagna ces mots, auxquels don Pedro, pâle de colère, ne répondit pas sur-le-champ.

— Oh! seigneur, dit-il, vous me faites sentir que vous êtes le maître... Perdre ma vengeance!

— Si je suis le maître, j'ordonne donc, s'écria le prince Noir indigné, qu'on détache les liens de ce chevalier, qu'on lui rende ses armes, son cheval!...

— Noël ! Noël ! au bon prince de Galles ! crièrent les chevaliers bretons.

— Rançon, au moins, dit Mothril pour gagner du temps.

Le prince jeta un regard oblique sur le More.

— Combien ? dit-il avec dégoût.

Le More ne répondit pas.

Le prince détacha de sa poitrine une croix de diamans et la tendit à Mothril.

— Prends, Infidèle ! dit-il.

Mothril baissa la tête et murmura tout bas le nom du Prophète.

— Vous êtes libre, sire chevalier, dit le prince à Mauléon. Libre vous retournerez en France, et vous annoncerez que le prince de Galles, content d'avoir eu l'honneur de posséder par force, durant une saison, le plus redoutable chevalier du monde, renverra Bertrand Duguesclin après la campagne, et le renverra sans rançon.

— L'aumône à ces gueux de France ! murmura don Pedro.

Bertrand l'entendit.

— Seigneur, dit-il au prince, ne soyez pas généreux avec moi, vos amis m'en feraient rougir. J'appartiens à un maître qui paierait ma rançon dix fois, si dix fois je me laissais prendre, et si je m'estimais chaque fois le prix d'un roi.

— Fixez votre rançon alors, dit le prince avec courtoisie.

Bertrand réfléchit un moment.

— Prince, dit-il, je vaux soixante-dix mille florins d'or.

— Dieu soit loué ! s'écria don Pedro, l'orgueil le perd. Il n'y a pas en France la moitié de cette somme chez le roi Charles V.

— C'est possible, dit Bertrand ; mais puisque le chevalier de Mauléon va en France, il voudra bien, avec un écuyer, parcourir la Bretagne, et, dans chaque village, sur chaque route, crier ces mots : Bertrand Duguesclin est prisonnier des Anglais !... Filez, femmes de Bretagne, il attend de vous sa rançon !

— Je le ferai, de par Dieu ! s'écria Mauléon.

— Et vous rapporterez la somme à monseigneur avant que je n'aie eu le temps de m'ennuyer ici, dit Bertrand, ce que du reste, je ne crois pas, dût ma captivité durer toute ma vie, étant dans la compagnie d'un prince aussi généreux.

Le prince de Galles tendit la main à Bertrand.

— Chevalier, dit-il à Mauléon, devenu libre et tout heureux de tenir son épée, vous vous êtes conduit en cette journée comme un loyal soldat. Vous nous ôtez le grand gain de la bataille en sauvant Henri de Transtamare, nous ne vous en voulons pas de nous ouvrir d'autres carrières pour combattre. Prenez cette chaîne d'or et cette croix dont l'Infidèle n'a pas voulu.

Il vit don Pedro parler bas à Mothril, et celui-ci lui répondre par un sourire dont Duguesclin semblait redouter la signification.

— Que personne ne bouge, cria le prince. Je punirai de mort quiconque franchira l'enceinte de mon camp... fût-il prince, fût-il roi !

— Chandos, ajouta-t-il, vous êtes le connétable d'Angleterre, et en brave chevalier, vous conduirez le sire de Mauléon jusqu'à la première ville, et vous lui donnerez le sauf-conduit nécessaire.

Mothril, encore une fois terrassé par cette intelligente et persévérante interprétation de ses hideux complots, tourna vers son maître un œil découragé.

Don Pedro était tombé du haut de sa joie triomphante : il ne pouvait plus se venger.

Agenor mit un genou en terre devant le prince de



L'ambassadeur ! malédiction ! murmura don Pedro.

[illegible] vint baiser la main de Duguesclin, qui le serra dans ses bras, et lui dit tout bas :

— Annoncez au roi que nos dévorateurs se sont gorgés qu'ils vont dormir un peu, et que s'il m'envoie ma rançon, je les mènerai où j'ai promis. Dites à ma femme qu'elle vende notre dernière pièce de terre, je vais avoir bien des Bretons à racheter.

Agénor, attendri, monta sur un bon cheval, dit un dernier adieu à ses compagnons, et partit.

Musaron grommelait :

— Qui m'eût dit que j'aimerais mieux un Anglais qu'un More ?...

XLV

TRAITÉ D'ALLIANCE

En même temps que la victoire se décidait en faveur de don Pedro, que Duguesclin tombait aux mains de l'ennemi, et que Mauléon, sur l'invitation du connétable, quittait le champ de bataille où il devait être ramené avec le casque et le manteau du roi Henri, un courrier quittait le champ de bataille, et se dirigeait vers le village de Cuello.

Là, deux femmes placées à cent pas l'une de l'autre, l'une dans sa litière avec une escorte d'Arabes, l'autre montée sur une mule andalouse, avec une suite de chevaliers castillans, attendaient avec toutes les angoisses de la crainte et de l'espoir.

Dona Maria redoutait que la perte de la bataille ne ruinât les affaires de don Pedro et ne lui fît perdre la liberté.

Aïssa désirait qu'un événement quelconque, victoire ou défaite, ramenât son amant auprès d'elle. Peu lui importait, ou la chute de don Pedro, ou l'élévation de Henri, pourvu qu'à la suite du cercueil de l'un, ou du char triomphal de l'autre, elle vît reparaître Agénor.

Les deux femmes se rencontrèrent un soir avec cette douleur. Maria était plus qu'inquiète : elle était jalouse. Elle savait que Mothril vainqueur n'aurait plus à s'occuper que des plaisirs du roi. Elle avait deviné toute sa politique, et Aïssa, dans sa simplicité, lui avait confirmé ses soupçons instinctifs.

Aussi, bien que la jeune fille fût gardée par vingt esclaves affidés de Mothril, bien que le More l'eût, selon sa coutume, enfermée dans sa litière, Maria ne la perdait pas de vue.

Le More, ne voulant pas exposer le précieux trésor aux risques du combat et à la brutalité des Anglais auxiliaires, avait laissé la litière au village de Cuello, peuplé d'une vingtaine de masures et distant de deux lieues à peu près du champ de bataille de Navarette.

Il avait donné à ses esclaves des ordres formels.

C'était d'abord de l'attendre, et de n'ouvrir qu'à lui la litière soigneusement fermée.

S'il ne revenait pas, s'il était tué dans le combat, il avait donné d'autres injonctions, comme on le verra plus tard.

Aïssa attendait donc l'issue de la bataille au village de Cuello.

Quant à Maria, don Pedro, en quittant Burgos, l'avait laissée bien gardée. Elle devait attendre là de ses nouvelles ; elle avait une grande somme d'argent, des pierreries, et don Pedro se fiait assez à cet amour dévoué pour connaître qu'en cas de revers Maria lui serait plus loyalement attachée que dans la bonne fortune.

Mais Maria ne voulait pas souffrir le tourment des femmes vulgaires, la jalousie ! Elle avait pour principe qu'il vaut mieux toucher un malheur que d'ignorer une trahison. Elle se défiait de la faiblesse de don Pedro, elle savait Cuello à une trop petite distance de Navarette.

Aussi, prenant avec elle six écuyers, vingt hommes d'armes, plutôt amis que serviteurs, elle monta une mule choisie d'Aragon, et vint camper sans être devinée au pied d'une colline derrière laquelle s'élèvent les masures de Cuello.

Montée sur la colline, elle vit s'avancer les bataillons des deux armées ; elle aurait pu voir le combat, mais le cœur lui faillit, à cause de l'importance des événemens.

C'était là qu'elle avait rencontré Aïssa.

Elle avait envoyé sur le champ de bataille même un courrier intelligent, et elle l'attendait, placée à une faible distance d'Aïssa, que les esclaves gardaient, couchés sur l'herbe.

Ce courrier arriva. Il annonçait le gain de la bataille. Homme d'armes et l'un des chambellans du palais de don Pedro, il connaissait les principaux chevaliers de l'armée ennemie. Il avait vu Mauléon lors de la réception en audience solennelle à Soria. D'ailleurs, Maria le lui avait désigné particulièrement, et il était bien reconnaissable à la barre qui écartelait sur son écu un lion de gueules issant.

Il vint donc annoncer que Henri de Transtamare était vaincu, Mauléon en fuite, Duguesclin prisonnier.

Cette nouvelle, tout en comblant chez Maria Padilla tous les désirs de l'ambition et de l'orgueil, éveilla dans son esprit toutes les craintes de la jalousie.

En effet, don Pedro vainqueur, rétabli sur le trône, c'était le rêve de son amour et de son orgueil ; mais don Pedro heureux, envié, exposé aux tentations de Mothril, c'était le spectre de ce même amour si inquiet, si dévoué.

Maria prit son parti avec l'audace qui la caractérisait.

Elle ordonna aux hommes d'armes de la suivre, et descendit la montagne en s'entretenant avec son messager.

— Vous dites que le bâtard de Mauléon a fui ? demanda-t-elle.

— Comme fuit le lion, oui, madame, sous une nuée de flèches.

C'était de la première fuite de Mauléon que parlait le messager, car il était déjà parti lorsqu'on avait ramené le bâtard revêtu des armes de Henri.

— Où suppose-t-on qu'il aille ?

— En France. Comme l'oiseau échappé s'enfuit vers le nid.

En effet, pensa-t-elle.

— Chevalier, combien compte-t-on de journées d'ici en France ?

— Douze, madame, pour une dame comme vous.

— Mais pour n'être pas rejoint si l'on s'échappait... comme le bâtard de Mauléon, par exemple ?

— Oh ! madame, en trois jours on défierait l'ennemi le plus acharné. D'ailleurs, on n'a plus poursuivi ce jeune homme, on tenait le connétable.

— Mais Mothril, qu'est-il devenu ?

— Il a reçu l'ordre de cerner la plaine pour empêcher l'évasion des fuyards, et surtout celle de Henri de Transtamare, s'il vit encore.

— Il ne s'occupera donc plus de Mauléon, pensa encore Maria. Suivez-moi, chevalier.

Elle s'approcha de la litière d'Aïssa ; mais à l'approche de sa troupe les gardiens mores s'étaient levés de dessus l'herbe qu'ils foulaient dans un demi-sommeil plein de nonchalance.

— Holà ! dit-elle, qui commande ici ?

— Moi, senora, dit le chef, reconnaissable à la pourpre de son turban et de sa ceinture flottante.

— Je veux parler à la jeune femme qui est cachée dans cette litière.

— Impossible, senora, dit laconiquement le chef.

— Vous ne me connaissez pas peut-être ?

— Oh ! si bien, dit le More avec un demi-sourire, vous êtes dona Maria Padilla.

— Vous devez savoir alors que j'ai tout pouvoir, de par le roi don Pedro.

— Sur les gens du roi don Pedro, dit le More gravement, non sur ceux du Sarrasin Mothril.

Dona Maria vit avec inquiétude ce commencement de résistance.

— Avez-vous des ordres contraires ? dit-elle doucement.

— J'en ai, senora.

— Lesquels, au moins ?

— A toute autre, senora, je refuserais de le dire ; mais à vous toute-puissante, je le dirai. Si la bataille est perdue et que le seigneur Mothril tarde à venir, je ne dois remettre dona Aïssa qu'à lui seul ; par conséquent, j'ai à me retirer avec ma troupe.

— La bataille est gagnée, dit dona Maria.

— Alors, Mothril va venir.

S'il est mort ?

— Je dois, continua imperturbablement le More, conduire dona Aïssa au roi don Pedro ; car ce sera bien le moins que le roi don Pedro se fasse tuteur de la fille de l'homme qui sera mort pour lui.

Maria frémit.

— Mais il vit, il va venir, et en attendant, je puis bien dire deux mots à dona Aïssa. — M'entendez-vous, senora ? dit-elle.

— Madame, dit vivement le chef en s'approchant de la litière, ne forcez pas la senora à vous parler, car j'ai un ordre bien plus terrible en pareil cas.

— Et lequel !

— Je dois la tuer de ma main, si quelque communication entre elle et un étranger souillait l'honneur de mon maître et contrariait sa volonté.

Dona Maria recula épouvantée. Elle connaissait les mœurs du pays et du peuple, mœurs farouches, intraitables, sourdes exécutrices de toute volonté supérieure au service de laquelle elles se mettent avec la fougue du sang et la brutalité du climat.

Elle revint vers son chevalier, qui attendait la lance au poing, avec ses autres gens d'armes, tous immobiles comme des statues de fer.

— Il me faudrait cette litière, dit-elle ; mais elle est bien défendue, et le chef des Mores menace de tuer la femme qui est sous ces rideaux, si l'on approche.

Le chevalier était Castillan, c'est-à-dire plein d'imagination et de galanterie ; il avait l'esprit qui invente, le courage et la force qui exécutent.

— Senora, dit-il, ce drôle à face jaune me fait rire, et je lui en veux d avoir épouvanté Votre Seigneurie. Il ne réfléchit donc pas que si je le clouais sur le brancard de sa litière, il ne pourrait tuer la dame qu'elle renferme ?

— Oh ! tuer cet homme qui a une consigne !

— Voyez comme il fait bon guet : il fait apporter les armes de ses compagnons.

Ces mots étaient prononcés en pur castillan. Les Mores regardaient avec de gros yeux étonnés, car s ils comprenaient l arabe que leur avait parlé dona Maria, s ils comprenaient les gestes assez effrayans des chevaliers, ils ne comprenaient pas l'espagnol, obéissant en cela aux routinières pratiques de la religion mahométane, qui concentrent dans la langue arabe et dans le Koran toute puissance, toute supériorité.

— Voyez, madame, ils vont nous attaquer les premiers, si nous ne nous retirons ; ce sont des chiens altérés, que ces Mores, dit le chevalier, éprouvant une forte envie de fournir un bon coup de lance sous les yeux d'une belle et noble dame.

— Attendez ! dit Maria, attendez ! vous pensez qu'ils ne comprennent pas le castillan !

— J'en suis sûr, essayez de leur parler, senora.

— J'ai une autre idée, dit Maria Padilla.

— Dona Aïssa, dit-elle en espagnol à haute voix, mais en se tournant vers le chevalier, vous m entendez, sans doute ? Si vous m'entendez, agitez les rideaux de la litière.

A ces mots, on vit trembler à plusieurs reprises les rideaux de brocart.

Les Mores ne bougèrent pas, absorbés qu'ils étaient dans leur surveillance.

— Vous voyez que pas un ne s'est retourné, dit le chevalier.

— C est peut-être une ruse, dit dona Maria, attendons encore

Puis elle continua de s'adresser de la même manière à la jeune femme.

— Vous n'êtes observée que d'un côté de la litière, les Mores, tout entiers à nous surveiller, vous laissent libre le côté opposé à celui où nous sommes. Si la litière est fermée, coupez les rideaux avec votre couteau et glissez à bas de la litière. Il y a là-bas, à deux cents pas d'ici, un gros arbre derrière lequel vous pouvez vous réfugier. Obéissez promptement, il s agit de rejoindre qui vous savez ; je vous en apporte les moyens.

A peine Padilla, toujours indifférente en apparence, eut-elle prononcé ces paroles, qu'on vit osciller la litière sous un balancement imperceptible. Les chevaliers firent une manifestation hostile en apparence vers les Mores, qui s'avançaient de leur côté en bandant leurs arcs et en détachant leurs masses.

Cependant les Castillans, le visage tourné vers les Mores, avaient vu, de l autre côté de la litière, fuir comme une colombe la belle Aïssa, dans l'espace resté vide entre la litière et l'arbre aux épais rameaux.

Lorsqu'elle fut là :

— Soit ! ne craignez rien, dit dona Maria aux Mores ; gardez votre trésor, nous n'y toucherons pas, seulement, rangez-vous et nous livrez passage

Le chef, dont les traits se déridèrent aussitôt, se rangea en s'inclinant ; ses compagnons l'imitèrent.

Il en résulta que l'escorte de dona Maria passa vite et en sûreté, pour aller se placer entre Aïssa et ceux qui l'instant d'auparavant étaient ses gardiens.

Aïssa avait tout compris, lorsqu'elle vit s'étendre devant elle ce mur protecteur de vingt hommes de fer ; elle se jeta dans les bras de dona Maria, lui baisant les mains avec effusion.

Le chef des archers mores vit la litière vide, comprit la ruse et poussa un cri de rage ; il se voyait joué, perdu !... Un instant il eut l'idée de se jeter tête baissée contre les gens d'armes de Maria, mais, épouvanté par l'inégalité de la lutte, il préféra sauter sur un cheval que lui tenait l'écuyer de Mothril, et partit au galop vers le champ de bataille.

— Il n y a pas de temps à perdre, dit dona Maria au chevalier ; seigneur, toute ma reconnaissance si vous parvenez à éloigner cette jeune femme de Mothril, et à la conduire sur la route qu'a prise le bâtard de Mauléon.

— Madame, répliqua le chevalier, Mothril est le favori de notre roi, cette femme est sa fille, et par conséquent lui appartient, je lui vole donc sa fille.

— Vous m obéissez, seigneur chevalier.

— C est plus qu'il n'en faut, madame, et si je dois périr j'aurai donné ma vie pour vous.... Mais si le roi don Pedro me rencontre hors du poste que j'ai l'ordre d occuper près de vous, que répondrai-je ? la faute sera plus grave, j'aurai désobéi à mon roi.

— Vous avez raison, seigneur, il ne sera pas dit que la vie et l'honneur d un brave chevalier tel que vous seront compromis par le caprice d'une femme !... Indiquez-nous le chemin, dona Aïssa va monter à cheval, m'accompagner jusqu'à la route qu'a suivie le bâtard de Mauléon, et là... eh bien ! là, nous la quitterons et vous me ramènerez.

Mais tel n'était pas le dessein de dona Maria, elle comptait seulement gagner du temps en ménageant les scrupules du chevalier. Elle était femme accoutumée à vouloir et à réussir ; elle comptait sur sa bonne fortune.

Le chevalier mit son cheval au pas de la haquenée de dona Maria. On amena pour Aïssa une mule blanche d'une vigueur et d une beauté rares, l'escorte prit le galop, et coupant la plaine à gauche du champ de bataille, se dirigea bride abattue vers la route de France, tracée à l horizon par de grands bouleaux ondoyans sous le vent d'est.

Nul ne parlait, nul ne songeait qu à doubler la rapidité des chevaux écumans. Déjà les deux lieues étaient dévorées ; le champ de bataille diapré de sang, de morts et de moissons écrasées, d'arbres broyés, apparaissait comme un gigantesque linceul rempli de cadavres, quand au détour d'une haie, Maria vit venir à elle un chevalier au galop.

Elle reconnut le panache et la ceinture d épée.

— Don Ayalos ! cria-t-elle au prudent messager, qui faisait déjà un détour pour éviter une rencontre suspecte, est-ce vous ?

— Oui, noble dame, c'est moi, répondit le Castillan, reconnaissant la maîtresse du roi.

— Quelles nouvelles ? dit Maria en arrêtant court sa haquenée aux jarrets d'acier.

— Une étrange : on a cru avoir pris le roi Henri de Transtamare. Mothril s'était mis à la poursuite des fuyards ; mais en levant la visière de cet inconnu qui portait le casque du roi, on s'est aperçu qu'il n'était autre que le chevalier de Mauléon, cet ambassadeur français qui, après avoir fui, s'est laissé prendre pour sauver don Henri.

Aïssa poussa un cri.

— Il est pris ! dit-elle.

— Il est pris, et lorsque je suis parti, le roi, transporté de colère, le menaçait de sa vengeance.

Aïssa leva les yeux au ciel avec désespoir.

— Il le tuerait ? dit-elle, impossible !

— Il a bien failli tuer le connétable.

— Mais je ne veux pas qu'il meure ! s'écria la jeune femme en poussant sa mule vers le champ de bataille.

— Aïssa ! Aïssa ! vous me perdez ! vous vous perdez vous-même, dit dona Maria.

— Je ne veux pas qu'il meure ! répéta fanatiquement la jeune fille, et elle continua sa course.

Dona Maria, incertaine, haletante, cherchait à reprendre le sentiment et la raison, quand on entendit gronder la terre sous le poids d'une troupe de cavaliers rapides.

— Nous sommes perdus, dit le chevalier en se haussant sur les étriers ; c'est une escouade de Mores qui viennent plus prompts que le vent, et voilà le chef qui la précède.

En effet, avant qu'Aïssa se fût écartée de la route, cette furieuse cavalcade, s'ouvrant comme une onde précipitée sur l'angle d une arche, l entoura, l'étreignit, enveloppa ses compagnons, et dona Maria elle-même, qui, malgré toute sa résolution, resta défaillante et pâle à la gauche du chevalier, dont l intrépidité ne se démentit pas.

Alors Mothril, sur son cheval arabe, sortit du groupe, saisit la bride de la mule d'Aïssa, et d'une voix étranglée par la fureur :

— Où alliez-vous ? dit-il.

— Je cherchais don Agénor que vous voulez tuer, dit elle.

Mothril aperçut alors dona Maria.

— Ah !... en compagnie de dona Maria, s'écria-t-il avec un affreux grincement de dents. Je devine ! je devine !...

L'expression de son visage devint si effrayante que le chevalier mit sa lance en arrêt.

— Vingt contre cent vingt, nous sommes perdus, pensa le Castillan.

XLVI

LA TRÊVE

Mais le combat n'était pas ce que désirait Mothril.

Il se tourna lentement vers la plaine, donna un dernier regard au champ de bataille, et s'adressant à Maria Padilla :

— Je croyais, dit-il, madame, que notre seigneur le roi vous avait fixé un endroit de retraite ; serait-ce qu'il a changé d'avis, et que vous obéissez à un nouvel ordre ?

— Des ordres ! répliqua la fière Castillane, oublies-tu, Sarrasin, que tu parles à celle qui a l'habitude non d'en recevoir, mais d'en donner.

Mothril s'inclina.

— Mais, madame, dit-il, si vous avez le don d'agir à votre désir, vous ne supposez pas pouvoir disposer de dona Aïssa selon votre volonté... Dona Aïssa est ma fille.

Aïssa se préparait à répondre par quelque exclamation furieuse ; Maria l'interrompit.

— Seigneur Mothril, dit-elle, à Dieu ne plaise que je porte le trouble dans votre famille ! ceux-là qui veulent être respectés respectent les autres. J'ai vu dona Aïssa seule, éplorée, mourant d'inquiétude, je l'ai emmenée avec moi.

Aïssa ne put se retenir plus longtemps.

— Agénor ! cria-t-elle, qu'avez-vous fait de mon chevalier don Agénor de Mauléon ?

— Ah ! fit Mothril, n'est-ce pas ce seigneur dont ma fille était inquiète ?

Et un funeste sourire éclaira sa physionomie contractée.

Maria ne répondit pas.

— N'est-ce pas à ce seigneur que charitablement vous meniez ma fille éplorée ? continua Mothril, s'adressant à Maria ; dites ? madame.

— Oui, dit Aïssa, et je persiste à l'aller trouver. Oh ! ton regard ne m'effraie pas, mon père. Quand Aïssa veut, elle veut bien. Je veux aller trouver don Agénor de Mauléon ; conduis-moi vers lui.

— Vers un infidèle, fit Mothril, dont les traits de plus en plus altérés devinrent livides.

— Vers un infidèle, oui, car cet infidèle est...

Maria l'interrompit.

— Voici le roi, s'écria-t-elle, il vient à nous.

Aussitôt le More fit un signe à ses esclaves, Aïssa fut entourée, séparée de Maria Padilla.

— Vous l'avez tué ! s'écria la jeune fille : eh bien ! je mourrai aussi !

Elle tira de son fourreau d'or une petite lame acérée comme la langue des vipères, et qui fit jaillir un éclair au soleil de la plaine.

Mothril se précipita vers elle... Toute sa fureur l'avait abandonné, toute sa férocité avait fait place à la plus douloureuse anxiété.

— Non ! dit-il, non ; il vit ! il vit !

— Qui me l'assurera ? répliqua la jeune fille en interrogeant le More de son regard de feu.

— Demande au roi lui-même : croiras-tu le roi ?

— C'est bien ! demandez-le-lui, et qu'il réponde.

Don Pedro s'était approché.

Maria Padilla s'était jetée dans ses bras.

— Seigneur, dit tout à coup Mothril, dont la tête semblait près de s'égarer, est-il vrai que ce Français, ce Mauléon, soit mort ?

— Non, par l'enfer ! dit le roi d'une voix sombre, non ; je n'ai pu seulement frapper ce traître, ce démon : non, il fuit, le misérable, renvoyé en France par le prince Noir ! il fuit, libre, heureux, moqueur, comme le passereau échappé au vautour.

— Il fuit, répéta dona Aïssa, il fuit ! est-ce bien vrai ?

Et son regard interrogeait tous les assistans.

Mais dans l'intervalle, Maria Padilla, qui avait recueilli des nouvelles positives, et qui savait à quoi s'en tenir sur le salut de Mauléon, fit signe à la jeune fille qu'elle pouvait rester, et que son amant était sain et sauf.

Soudain, tout le délire de la jeune Moresque s'apaisa comme s'apaisent les tempêtes au retour du soleil. Elle se laissa conduire par Mothril, qu'elle suivit en baissant le front, sans s'apercevoir que le roi don Pedro fixait sur elle un regard enflammé, absorbée qu'elle était par cette seule pensée qu'Agénor était vivant, par cette seule espérance qu'elle pouvait encore le revoir.

Ce regard du roi, Maria Padilla le surprit et en devina le sens ; mais en même temps elle lut aussitôt sur le visage de la jeune Moresque le dégoût profond que les phrases cruelles de don Pedro, au sujet d'Agénor, avaient soulevé chez elle.

— N'importe, dit-elle, Aïssa ne restera pas à la cour ; elle partira, je la réunirai à Mauléon. Il le faut ! Mothril s'y opposera de tout son pouvoir ; mais tout est là, Mothril ou moi nous devons succomber dans la lutte.

Et comme elle achevait de former ce projet, elle entendit le roi soupirer à l'oreille du More :

— Le fait est qu'elle est bien belle ! Je ne l'ai jamais vue si belle qu'aujourd'hui.

Mothril sourit.

— Oui ! continua Maria, pâle de jalousie, voilà toute la cause de la guerre !

La rentrée de don Pedro à Burgos se fit avec toute la splendeur qu'une victoire décisive donne à la puissance légitime.

Les rebelles ne pouvaient plus rien espérer, ils se soumirent, et l'enthousiasme de leur palinodie fut aussi puissant que les exhortations du prince de Galles pour changer en mansuétude la cruauté ordinaire de don Pedro.

Ce prince se contenta donc de faire pendre une douzaine de bourgeois, de faire étriller par les soldats une centaine des plus signalés mutins, et de lever quelques bonnes confiscations pour son trésor sur une des plus riches villes de l'Espagne.

Et puis, comme il était las de ces luttes acharnées, comme il voyait la fortune lui sourire, comme il éprouvait le besoin de réchauffer au soleil joyeux des fêtes son esprit et son cœur, il fit de Burgos une ville royale. Les bals et les tournois se succédèrent sans interruption ; on distribua des dignités, des récompenses, on oublia la guerre, on oublia presque la haine.

Cependant Mothril veillait, mais au lieu de s'occuper, en ministre prudent, des événemens, d'une résurrection probable de la guerre, il endormait le roi dans une sécurité profonde.

Déjà don Pedro avait congédié, mécontens, les Anglais : quelques places fortes, demeurées au pouvoir de ces derniers, les indemnisaient mal, et dangereusement, des frais énormes de la guerre.

Le prince de Galles avait fait et présenté son compte à son allié. La somme était effrayante. Don Pedro sentant qu'il était périlleux de lever des impôts au moment d'une restauration, demandait du temps pour payer. Mais le prince anglais connaissait son allié, il ne voulait pas attendre. Il y avait donc très réellement autour de don Pedro, même dans sa prospérité, des germes de malheur tels, que le plus malheureux prince, le plus ruiné de tous les vaincus, eût préféré sa condition.

Mais c'était le moment que Mothril attendait et peut-être avait prévu. Sans affecter d'être ému, il sourit des prétentions de l'Anglais, en suggérant au prince espagnol que cent mille Sarrasins vaudraient bien dix mille Anglais, coûteraient moins, ouvriraient à l'Espagne le passage vers une domination africaine, et qu'une double couronne serait le résultat de cette politique.

Puis il lui soufflait en même temps, que le seul moyen de réunir solidement les deux couronnes sur une seule tête était une alliance ; qu'une fille des anciens princes arabes du sang vénéré des califes, assise aux côtés de don Pedro sur le trône de Castille, rallierait en un an toute l'Afrique, tout l'Orient même à ce trône.

Et cette fille des califes, on le comprend bien, c'était Aïssa.

Désormais la voie s'aplanissait pour le More. Il touchait à la réalisation de ses rêves. Mauléon n'était plus un obstacle, puisqu'il était parti. D'ailleurs, cet obstacle en était-il vraiment un ? Qu'était-ce que ce Mauléon ? Un chevalier, un rêveur, franc, loyal et crédule ! était-ce donc là un antagoniste à craindre pour le sombre et rusé Mothril ?...

L'obstacle sérieux venait donc d'Aïssa, d'Aïssa seulement.

Mais la force dompte toute résistance. Il ne s'agissait que de prouver à la jeune fille une infidélité de Mauléon. C'était chose facile. Depuis quand les Arabes ne pratiquaient-ils plus soit l'espionnage pour découvrir la vérité, soit le faux témoignage pour établir le mensonge ?

Un autre empêchement plus grave, et qui faisait froncer les sourcils du More, c'était cette femme altière et belle cette femme encore toute-puissante sur l'esprit de don Pedro par l'habitude et la domination du plaisir.

Maria Padilla, depuis qu'elle avait compris les plans de Mothril, travaillait à les contreminer avec une habileté digne en tout point de sa rare et exquise nature.

Elle savait jusqu'au moindre désir de don Pedro, elle captivait son attention, elle éteignait jusqu'au moindre feu qu'elle n'avait pas allumé.

Docile, quand elle était seule avec don Pedro, impérieuse devant tous, maîtresse toujours, elle continuait d'entretenir avec Aïssa, dont elle avait fait son amie, une secrète intelligence.

Lui parlant sans cesse de Mauléon, elle l'empêchait de songer à don Pedro ; et d ailleurs l ardente et fidèle jeune fille n'avait pas besoin que l'on entretînt son amour. Son amour, on le sentait bien, ne devait mourir qu'avec sa vie.

Mothril n'avait pu encore surprendre ces entretiens mystérieux ; sa défiance sommeillait ; il ne voyait qu'un des fils de l'intrigue, celui qu'il tenait ; l'autre lui échappait, perdu dans une ombre pleine d'artifice.

Aïssa n'avait plus reparu à la cour ; elle attendait silencieusement la réalisation d une promesse faite par Maria, de lui donner des nouvelles certaines de son amant.

Et de fait, Maria avait expédié en France un émissaire chargé de retrouver Mauléon, de lui apprendre la situation des affaires, et de rapporter de lui un souvenir à la pauvre Moresque languissant dans l'attente d une réunion prochaine.

Cet émissaire, montagnard adroit, et sur lequel elle pouvait compter, n'était autre que le fils de la vieille nourrice avec lequel Mauléon l'avait rencontrée déguisée en bohémienne.

Voilà où en étaient les choses tant en Espagne qu'en France ; ainsi se tenaient en présence deux intérêts vivans, ennemis furieux, qui n attendaient, pour se ruer l'un contre l'autre, que le moment où ils auraient acquis par le repos et l'étude toute la plénitude de leurs forces.

Nous pouvons donc, dès à présent, revenir au bâtard de Mauléon, qui, sauf l'amour tenace qui devait le ramener en Espagne, s'en retournait vers sa patrie, léger, joyeux et fier d'être libre, comme ce passereau dont parlait le roi de Castille.

XLVII

VOYAGE

Agénor comprenait toute la difficulté de sa position.

Etre libre par la générosité du prince de Galles, c'était un privilège dont beaucoup de gens pouvaient lui envier la continuité. Agénor poussa son cheval tant qu'il put, grâce aux exhortations pressantes de Musaron, qui, secouant ses oreilles dans la joie de les posséder encore, usait toute son éloquence à peindre le danger d'une poursuite et les charmes du retour dans la patrie.

Mais l'honnête Musaron perdait son temps ; Agénor ne l'écoutait pas. Séparé d'Aïssa, le chevalier n'avait plus que son corps. Son âme était en Espagne, inquiète, souffrante, éperdue !

Cependant, tel était à cette époque le sentiment du devoir, que Mauléon, dont le cœur s'indignait à l'idée de quitter sa maîtresse et palpitait de joie à l'idée d'aller secrètement la retrouver, que Mauléon, disons-nous, continuait bravement sa route au risque de perdre à jamais sa belle Moresque, pour accomplir la mission dont l'avait chargé le connétable.

Le pauvre cheval avait été trop peu ménagé. Le noble animal, qui avait supporté les fatigues de la guerre et obéi aux caprices amoureux de son maître, manqua de forces à Bordeaux, où l'abandonna Mauléon pour le reprendre à son retour.

Dès lors, changeant de chevaux en inventant le système de la poste bien avant Louis XI, d'ingénieuse mémoire, notre voyageur vint tomber, inattendu, épuisé, effrayant, aux pieds du bon roi Charles, qui palissait ses pêchers dans le beau jardin de l'hôtel Saint-Paul.

— Oh ! oh ! qu'est-ce cela, et que venez-vous m'annoncer, sire de Mauléon ? dit le roi Charles, à qui la nature avait donné ce privilège, quand il avait vu un homme une seule fois, de le reconnaître toujours.

— Sire roi, répondit Agénor en mettant un genou en terre, je viens vous annoncer une triste nouvelle : votre armée a été vaincue en Espagne.

— La volonté de Dieu soit faite ! répliqua le prince en pâlissant. Mais l'armée se ralliera.

— Il n'y a plus d'armée, sire !

— Dieu est miséricordieux, fit le roi plus bas Comment se porte le connétable ?

— Sire, le connétable est prisonnier des Anglais.

Le roi poussa un soupir étouffé, mais ne proféra pas une parole. Puis, presque aussitôt, son front se rasséréna.

— Racontê-moi la bataille, dit-il un moment après. Où a-t-elle eu lieu, d'abord ?

— A Navarette, sire.

— J'écoute.

Agénor raconta le désastre, l'anéantissement de l'armée, la prise du connétable, et comment il avait été presque miraculeusement sauvé par le prince Noir.

— Il faut que je rachète Bertrand, dit Charles V, si toutefois on veut le laisser mettre à rançon

— Sire, la rançon est consentie.

— A combien ?

— A soixante-dix mille florins d'or.

— Et qui a fixé cette rançon ? dit le roi, tressaillant à la pesanteur de ce chiffre.

— Le connétable lui même.

— Le connétable ! Il me semble bien généreux.

— Trouvez-vous, sire, qu'il se soit plus estimé qu'il ne vaille ?

— S'il s'était estimé ce qu'il vaut, dit le roi, tous les trésors de la chrétienté n auraient pu nous le rendre.

Mais, tout en rendant cette justice à Bertrand, le roi tomba dans une sombre rêverie, dont Agénor ne put méconnaître le sens.

— Sire, dit-il aussitôt, que Votre Majesté ne se mette pas en peine de la rançon du connétable. Sire Bertrand m'a dépêché vers sa femme, madame Tiphaine Raguenel, qui tient cent mille écus à lui, et qui les donnera pour racheter son mari.

— Ah ! bon chevalier, dit Charles en s'épanouissant, il est donc aussi bon trésorier que bon homme de guerre. Je ne l'aurais pas cru. Cent mille écus !... Eh ! mais il est plus riche que moi. Qu'il me prête donc ces soixante-dix mille florins. Je les lui rendrai bientôt... Mais crois-tu bien qu'il les possède ?... S'il allait ne les plus trouver.

— Pourquoi, sire ?

— Parce que madame Tiphaine Raguenel est très jalouse de la gloire de son mari, et qu'elle se conduit là-bas en dame charitable et magnifique.

— Alors, sire, au cas où elle n'aurait plus d'argent, le bon connétable m'a donné une autre commission.

— Laquelle ?

— Celle de parcourir la Bretagne en criant : Le connétable est prisonnier de l'Anglais, payez sa rançon, hommes de Bretagne ! et vous, femmes de Bretagne, filez !

— Et, dit le roi vivement, tu prendras une de mes bannières avec trois de mes gens d'armes, pour faire le cri dans toute la France ! mais, ajouta Charles V, ne fais cela qu'à la dernière extrémité. Il est possible qu'on puisse réparer ici le malheur de Navarette. Vilain nom ! ce mot de Navarre porte toujours malheur à qui est Français.

— Impossible, sire, vous allez bientôt voir, sans doute, le prince fugitif, Henri de Transtamare. Les Anglais feront chanter victoire par toutes leurs trompettes de Gascogne, et puis de pauvres Bretons, enfin, blessés, mendians, vont revenir dans leur patrie, racontant à tous leur lamentable histoire.

— C'est vrai ! pars donc, Mauléon, et si tu revois le connétable...

— Je le reverrai.

— Dis-lui que rien n'est perdu s'il m'est rendu lui-même.

— Sire, j'avais encore un mot de lui pour vous.

— Quoi donc ?

— Dis au roi, me glissa-t-il à l'oreille, que notre projet marche à bien, que par les chaleurs d'Espagne, bien des rats de France sont morts sans avoir pu s'acclimater.

— Brave Bertrand, il riait donc même en ce cruel moment ?

— Toujours invincible, sire aussi beau dans la défaite que grand dans la victoire.

Agénor prit ainsi congé du roi Charles V, qui lui fit donner trois cents livres, don magnifique, à l'aide duquel Agénor acheta deux bons chevaux de guerre du prix de cinquante livres chacun. Il donna dix livres à Musaron, lequel, tout émerveillé, les enfouit dans sa ceinture de cuir et renouvela son équipage rue de la Draperie. Agénor acheta également rue de la Heaumerie un de ces casques d'invention nouvelle, qui se fermaient avec un ressort, et il en fit présent à l'écuyer, dont la tête se prêtait si facilement aux coups chez les Sarrasins.

Cet utile et agréable présent rehaussa la bonne mine de Musaron, et lui donna vis-à-vis de son maître un tendre orgueil d'écuyer gentilhomme.

On se mit en route. La France est si belle ! Il est si doux d'être jeune, fort, vaillant, d'aimer, d'être aimé, d'avoir cent cinquante livres à l'arçon de la selle et de porter une salade toute neuve, que Mauléon aspirait à longs traits l'air pur; que Musaron bondissait sur la selle et se cambrait en manière de gendarme, et comme s'ils eussent voulu dire, l'un : — Regardez-moi, j'aime la plus belle fille d'Espagne ; l'autre, j'ai vu les Mores, la bataille de Navarette et j'ai un casque de huit livres, acheté chez Poinerot, rue de la Heaumerie

Dans cette joie dans ce bel équipage, Agénor arriva aux frontières de Bretagne, où il fit demander au duc Jean de Montfort, prince régnant, la permission d'accomplir sur ses terres la visite à dame Raguenel, et la levée d'argent nécessaire à la rançon du connétable.

La commission de Musaron, négociateur ordinaire d'Agénor, était délicate. Le comte de Montfort, fils du vieux comte de Montfort, lequel avait fait la guerre contre la France avec le duc de Lancastre, après avoir conservé de mauvaises rancunes contre Bertrand, principale cause de la levée du siège de Dinan, mais nous l'avons dit, c'était le temps des belles actions et des nobles cœurs : le jeune comte de Montfort, apprenant le malheur de Bertrand, oublia toute inimitié.

— Si je le permets ! dit-il, mais je le demande, au contraire. Qu'on lève sur mes terres toute contribution que l'on voudra. Non seulement je veux le voir libre, mais je veux le voir mon ami, s'il revient en Bretagne. Notre terre est honorée de lui avoir donné le jour.

Ayant ainsi parlé, le comte reçut Agénor avec distinction, lui donna le présent dû à tout ambassadeur royal, et l'ayant honoré d'une escorte le fit conduire chez dame Tiphaine Raguenel, qui habitait alors la Roche-Derrien, dans un des domaines de la famille.

XLVIII

MADAME TIPHAINE RAGUENEL

Tiphaine Raguenel, fille de Robert Raguenel, seigneur de La Bellière, vicomte et homme de la première qualité, était une de ces femmes accomplies comme les héros n'en rencontrent guère, soit que Dieu ne réunisse pas sur une même famille tous ses dons précieux, soit que le mérite de l'un des époux absorbe ordinairement celui de l'autre.

Tiphaine Raguenel, dans sa jeunesse, était surnommée par les Bretons Tiphaine la fée. Elle était savante dans la médecine et l'astrologie ; c'est elle qui, dans deux combats célèbres de Bertrand, lui avait pronostiqué la victoire, au grand ébahissement des Bretons inquiets ; elle qui, lorsque Bertrand se fatigua du service et voulut rentrer en ses terres, le rejeta par ses conseils et ses prédictions dans la vie glorieuse d'où il retira fortune et impérissable renommée. En effet, jusqu'à la guerre faite par Charles de Blois contre Jean de Montfort, guerre dans laquelle Bertrand fut appelé au commandement de l'armée, le héros breton n'avait eu l'occasion de déployer que les forces, l'adresse et le courage à toute épreuve du champion duelliste et du chef de partisans.

Aussi Tiphaine Raguenel jouissait-elle auprès de son époux, et dans toute la contrée, d'une influence égale à celle d'une grande reine.

Elle avait été belle, elle était de haut lignage. Son esprit cultivé lui donnait la supériorité sur beaucoup de prud'hommes dans les conseils, et elle avait ajouté à ces qualités précieuses le désintéressement sans exemple de son époux.

Lorsqu'elle apprit qu'un messager de Bertrand lui venait, elle sortit à sa rencontre avec ses demoiselles et ses pages.

L'inquiétude se peignait sur son visage ; elle avait comme involontairement revêtu des habits de deuil, ce qui, dans l'état des circonstances présentes, car on ignorait généralement le désastre de Navarette, avait frappé d'une superstitieuse terreur les commensaux et les serfs du manoir de La Roche-Derrien.

Tiphaine vint donc à la rencontre de Mauléon et le reçut au pont-levis.

Mauléon avait oublié toute sa gaîté pour prendre le visage cérémonieux d'un messager de triste augure.

Il s'inclina d'abord, puis mit un genou en terre, subjugué par l'extérieur imposant de la noble dame, plus encore que par la gravité des nouvelles qu'il apportait.

— Parlez, sire chevalier, dit Tiphaine, je sais que vous m'apportez de très mauvaises nouvelles de mon époux, parlez !

Il se fit un lugubre silence autour du chevalier et sur ces mâles visages bretons se peignit l'anxiété la plus douloureuse. On remarqua cependant que le chevalier n'avait point attaché de crêpe à sa bannière ou à son épée, comme il était d'usage en cas de mort.

Agénor recueillit ses esprits et commença le triste récit que la dame Raguenel écouta sans donner le moindre signe d'étonnement. Seulement l'ombre qui obscurcissait ses traits envahit, plus épaisse et plus douloureuse, son noble visage. La dame Tiphaine Raguenel écouta, disons-nous, la douloureuse histoire.

— Eh bien ! dit-elle, quand tous les Bretons consternés eurent poussé leurs cris de détresse et entamé leurs prières, vous venez de la part de mon époux, sire chevalier ?

— Oui, dame, répliqua Mauléon.

— Et, prisonnier dans la Castille, il sera mis à rançon ?

— Il s'est mis à rançon lui-même.

— A combien ?

— A soixante-dix mille florins d'or.

— Ce n'est pas exagéré, pour un si grand capitaine. Mais cette somme, où compte-t-il la prendre ?

— Il l'attend de vous, dame.

— De moi !

— Oui, n'avez-vous pas cent mille écus d'or que le connétable a rapportés de la dernière expédition, et confiés en dépôt aux religieux du Mont-Saint-Michel.

— C'est vrai, la somme était de cent mille livres, sire messager ; mais elle est dissipée.

— Dissipée ! s'écria involontairement Mauléon, qui se rappelait les paroles du roi... dissipée !...

— Comme il convenait qu'elle le fût, je crois, continua la dame. J'ai pris la somme aux religieux pour équiper cent vingt gens d'armes, secourir douze chevaliers de notre pays, élever neuf orphelins, et comme il ne me restait rien pour marier deux filles d'un de nos amis et voisins, j'ai engagé ma vaisselle et mes joyaux. Il n'y a plus à la maison que le strict nécessaire. Cependant, si dénués que nous soyons, j'espère m'être conduite selon le gré de messire Bertrand, et je crois qu'il m'approuverait et me remercierait s'il était là.

Ce mot, s'il était là, prononcé avec attendrissement par cette noble bouche, avec ce noble langage, tira des larmes de tous les yeux.

— Il ne reste au connétable, madame, dit Mauléon, qu'à vous remercier, en effet, comme vous le méritez, et à attendre un secours de Dieu.

— Et de ses amis, dirent quelques-uns dans leur enthousiasme.

— Et comme j'ai l'honneur d'être le serviteur fidèle de messire le connétable, dit Mauléon, je vais commencer à accomplir la tâche que m'imposa messire Duguesclin, dans la prévision où il était de ce qui arrive. J'ai la trompette du roi, une bannière aux armes de France, et je vais courre le pays en annonçant la nouvelle. Ceux qui voudront voir messire le connétable libre et sauf se lèveront et contribueront.

— Je l'eusse fait moi-même, dit Tiphaine Raguenel, mais il vaut mieux que vous le fassiez, avec la permission de monseigneur le duc de Bretagne, d'abord.

— J'ai cette permission, madame.

— Or, chers sires, continua Tiphaine Raguenel en promenant ses regards assurés sur la foule qui grossissait, vous l'entendez, ceux qui voudront témoigner au chevalier que voici l'intérêt qu'ils portent au nom de Duguesclin, voudront bien regarder son messager comme un ami.

— Et d'abord, cria la voix d'un cavalier qui venait de s'arrêter derrière le groupe, moi, Robert, comte de Laval, je donnerai quarante mille livres pour la rançon de mon ami Bertrand. Cet argent me suit, mes pages l'apportent.

— Que la noblesse de Bretagne vous imite, généreux ami, dans la proportion de ses richesses, et le connétable sera libre ce soir, dit Tiphaine Raguenel, doucement émue de cette libéralité.

— Venez, sire chevalier, dit le comte de Laval à Mauléon. Je vous offre l'hospitalité dans ma maison... Vous commencerez dès aujourd'hui votre collecte, et, sur ma foi ! elle sera ample. Laissons dame Tiphaine à sa douleur.

Mauléon baisa respectueusement la main de la noble dame, et suivit le comte au milieu des bénédictions d'un grand concours de peuple attiré par la nouvelle.

Musaron ne se sentait pas de joie. Il avait failli être étouffé par le populaire, qui lui serrait la cuisse et baisait l'étrier, ni plus ni moins que s'il eût été seigneur banneret.

L'hospitalité du comte de Laval promettait quelques bons jours au très sobre et très vigilant écuyer, et puis Musaron, avouons-le, avait le faible d'aimer voir, ne fût-ce que pour sa couleur, une grande quantité d'or.

Déjà les collectes de commune en commune allaient grossissant la masse. L'humble masure donnait une journée de travail, le château donnait le prix de deux bœufs, ou cent livres, le bourgeois non moins généreux, non moins national, retranchait un plat de sa table, un ornement des jupes de sa femme. Agénor, en huit jours, ramassa dans Rennes cent soixante mille livres, et, le rayon épuisé, il se résolut à commencer l'exploitation d'une autre veine.

De plus, il est certain, comme le dit la légende, que les femmes de Bretagne filèrent plus activement leur quenouille pour la liberté de Duguesclin, qu'elles ne le faisaient pour nourrir leurs fils et vêtir leurs maris.

XLIX

MESSAGER

Il y avait huit jours que Mauléon habitait près de Rennes, chez le comte de Laval, lorsqu'un soir, au moment où il rentrait chargé d'un sac d'or, dûment enregistré par



Sire, je viens vous annoncer une triste nouvelle.

le scribe ducal et l'agent de la dame Tiphaine Raguenel, le bon chevalier se trouvant entre la ville et le château, dans un ravin bordé de haies, aperçut deux hommes d'un étrange aspect, et d'une attitude inquiétante.

— Quels sont ces gens? demanda Agénor à son écuyer.

— Sur mon âme! on dirait des gens de Castille, s'écria Musaron en regardant de travers un cavalier suivi d'un page, lesquels montaient chacun un petit cheval andalou, à tous crins, et, salade en tête, écu sur la poitrine, s'étaient adossés à la haie pour regarder les Français et les interroger au passage.

— En effet, c'est l'armure d'un Espagnol; et les longues épées fines et plates sentent le Castillan.

— Cela ne vous fait-il pas certain effet, messire? demanda Musaron.

— Oui, certes.. Mais ce cavalier veut me parler, je crois.

— Ou vous prendre votre sac, seigneur. Heureusement, j'ai mon arbalète.

— Laisse en repos ton arbalète; vois, ni l'un ni l'autre n'a touché à ses armes.

— Senor! cria l'étranger en espagnol.

— Est-ce à moi que vous parlez? dit Agénor dans la même langue.

— Oui.

— Que me voulez-vous?

— Indiquez-moi le chemin du château de Laval, s'il vous plaît, demanda le cavalier avec cette politesse qui distingue l'homme de condition partout, mais le simple Castillan quel qu'il soit.

— J'y vais, senor, dit Agénor, et je puis vous servir de guide; mais je vous avertis que le seigneur du lieu est absent: il est parti ce matin pour une excursion dans le voisinage.

— Il n'y a personne au château? dit l'étranger avec un désappointement visible. Quoi! encore chercher! murmura-t-il.

— Mais je n'ai pas dit qu'il n'y eût personne, senor.

— Peut-être vous défiez-vous, dit l'étranger en levant la visière de son casque; car cette visière, ainsi que celle de Mauléon, était baissée, habitude prudente adoptée par tous les voyageurs qui, dans ces temps de défiance et de brigandages, craignaient toujours l'attaque et la trahison.

Mais à peine le Castillan eut-il laissé voir son visage à découvert, que Musaron s'écria:

— Oh! Jésus!

— Qu'y a-t-il? fit Agénor surpris.

L'étranger regarda étonné aussi de cette exclamation.

— Gildaz! murmura Musaron à l'oreille de son maître.

— Qu'est-ce que Gildaz? demanda Mauléon du même ton.

— L'homme que nous avons rencontré en voyage, et

qui accompagnait madame Maria ! le fils de cette bonne vieille bohémienne qui est venue vous donner le rendez-vous de la chapelle.

— Bonté divine ! fit Agénor saisi d'inquiétude, que viennent-ils faire ici ?

— Nous poursuivre, peut-être.

— De la prudence !

— Oh ! vous savez qu'il n'est pas besoin de me recommander cela.

Pendant ce colloque, le Castillan examinait les deux interlocuteurs, en se reculant peu à peu avec crainte.

— Bah ! que peut nous faire l'Espagne au centre de la France ? dit Agénor rassuré après un instant de réflexion.

— Au fait, quelque nouvelle seulement, dit Musaron.

— Oh ! c'est cela qui me fait frémir. Je crains plus les événemens que les hommes. N'importe ! questionnons-le.

— Soyons prudens, au contraire. Si c'étaient des emissaires de Mothril !

— Mais tu te rappelles avoir vu cet homme près de Maria Padilla.

— N'avez-vous pas vu Mothril près de don Frédéric ?

— C'est vrai.

— Soyons donc sur nos gardes, dit Musaron en ramenant sur sa poitrine l'arbalète qui se balançait en bandoulière.

Le Castillan vit le mouvement.

— De quoi vous défiez-vous ? dit-il, nous sommes-nous présentés discourtoisement, ou est-ce la vue de mon visage qui a pu vous déplaire ?

— Non, dit Agénor balbutiant, mais... qu'allez-vous faire au château du sire de Laval ?

— Je veux bien vous le dire, senor, j'ai besoin de rencontrer un chevalier qui loge chez le comte.

Musaron, par les trous de sa visière, décocha un regard parlant à son maître.

— Un chevalier ?... qui se nomme ?...

— Oh ! senor, ne me demandez pas une indiscrétion en échange du service que vous me rendez ; j'aimerais mieux attendre qu'il passât sur cette route un autre voyageur moins curieux.

— C'est vrai, senor, c'est vrai. Je ne vous questionnerai plus.

— J'avais conçu un grand espoir en vous entendant me répondre dans la langue de mon pays.

— Quel espoir ?

— Celui du prompt succès de ma mission.

— Près de ce chevalier ?

— Oui, senor.

— Quel tort cela vous fait-il de le nommer, puisque je vais savoir son nom quand nous arriverons au château ?

— Alors, senor, je serai sous le toit d'un seigneur qui ne souffrira pas qu'on me maltraite.

Musaron eut une heureuse inspiration. Il était toujours brave quand un danger menaçait son maître.

Il leva résolument sa visière et s'approcha du Castillan.

— Vala me Dios ! s'écria celui-ci.

— Eh bien ! Gildaz, bonjour, dit-il.

— Vous êtes l'homme que je cherchais ! s'écria le Castillan

— Et me voici, fit Musaron, dégaînant son lourd coutelas.

— Il s'agit bien de cela, dit Gildaz ; ce seigneur est-il votre maître ?

— Quel seigneur et quel maître ?

— Ce chevalier est-il dòn Agénor de Mauléon ?

— Je le suis, dit Agénor ; voyons ! s'accomplisse mon sort : j'ai hâte de savoir le bien ou le mal.

Gildaz regarda aussitôt le chevalier avec une sorte de défiance.

— Mais si vous me trompez ? dit il

Agénor fit un brusque mouvement.

— Ecoutez donc, dit le Castillan, bon messager doit craindre.

— Tu reconnais mon écuyer, drôle !

— Oui, mais je ne connais pas le maître.

— Tu te défies donc de moi, coquin ? cria Musaron furieux.

— Je me défie de toute la terre quand il s'agit de bien faire mon devoir.

— Prends garde, face jaune, que je te corrige ! Mon couteau est pointu.

— Eh ! dit le Castillan, ma rapière aussi. Vous n'êtes pas raisonnable... Moi mort, ma commission sera-t-elle faite ? et vous autres tués, le sera-t-elle davantage ? Allons, s'il vous plaît, doucement jusqu'au manoir de Laval ; que là, sans être prévenu, quelqu'un nomme devant moi le seigneur de Mauléon, et aussitôt j'accomplis l'ordre de ma maîtresse.

Ce mot fit bondir Agénor ; il s'écria :

— Bon écuyer, tu as raison, nous avions tort ; tu viens à moi de la part de dona Maria, peut-être ?

— Vous le saurez tout à l'heure, si vous êtes bien don Agénor de Mauléon, dit le Castillan opiniâtre.

— Viens donc ! s'écria le jeune homme avec la fièvre de l'impatience, viens... les tours du château sont là-bas, viens vite ! Tu auras toute satisfaction, bon écuyer. — Piquons, Musaron, piquons !

— Laissez-moi passer devant, alors, dit Gildaz, je vous en prie.

— Comme tu voudras ; va, mais va vite.

Et les quatre cavaliers hâtèrent le pas de leurs montures.

L

LES DEUX MESSAGES

Agénor était à peine entré dans le manoir de Laval, que l'écuyer castillan, qui ne perdait de vue ni un geste ni une parole, entendit le gardien de la tour lui dire :

— Soyez le bienvenu, sire de Mauléon.

Ces paroles, jointes au regard plein de reproches que Musaron lui adressait de temps en temps, suffirent au messager.

— Puis-je dire deux mots à l'écart à Votre Seigneurie ? demanda-t-il aussitôt au jeune homme.

— Cette cour plantée d'arbres vous convient-elle ? demanda Agénor.

— Parfaitement, senor.

— Vous savez, continua Mauléon, que je ne me défie pas de Musaron, qui est plutôt un ami qu'un serviteur pour moi ; quant à votre compagnon...

— Seigneur, vous le voyez, c'est un jeune More que je trouvai, voilà tantôt deux mois, dans le chemin qui conduit de Burgos à Soria. Il mourait de faim ; il avait été battu jusqu'au sang par les gens de Mothril et par Mothril lui-même, lequel l'avait menacé du poignard à cause du penchant que ce pauvre enfant témoignait pour la religion du Christ. Je le trouvai donc pâle et tout sanglant ; je l'emmenai chez ma mère, que peut-être Votre Seigneurie connaît, ajouta l'écuyer en souriant, et nous le pansâmes, nous lui donnâmes à manger. Depuis, il est pour nous un chien dévoué jusqu'à la mort. Aussi, quand il y a deux semaines, mon illustre maîtresse, dona Maria...

L'écuyer baissa la voix

— Dona Maria !... murmura Mauléon.

— Elle-même, senor ; lorsque mon illustre maîtresse dona Maria me fit appeler pour me confier une mission importante et dangereuse : — Gildaz, me dit-elle, tu vas monter à cheval et te rendre en France ; mets beaucoup d'or dans ta valise, et prends une bonne épée ; tu chercheras sur la route de Paris un gentilhomme (et ma maîtresse me dépeignit Votre Seigneurie) qui se rend certainement à la cour du grand roi Charles-le-Sage ; prends avec toi un compagnon fidèle, car la mission, je te le dis, est périlleuse.

— Je songeai aussitôt à Hafiz, et je lui dis : Hafiz, monte à cheval et prends ton poignard.

— Bien, maître, me répondit Hafiz, le temps seulement d'aller à la mosquée. — Car chez nous Espagnols, vous le savez, seigneur, dit Gildaz en soupirant, il y a aujourd'hui églises pour les Chrétiens, mosquées pour les Infidèles, comme si Dieu avait deux demeures !

Je laissai l'enfant courir à sa mosquée ; je préparai moi-même son cheval avec le mien, je mis à l'arçon le grand poignard que vous y voyez attaché par la chaîne de soie, et lorsqu'il revint une demi-heure après, nous partîmes. Dona Maria m'avait écrit pour vous la lettre que voici.

Gildaz souleva sa cuirasse, ouvrit son pourpoint, et dit à Hafiz :

— Ton poignard, Hafiz !

Hafiz, avec sa face couleur de bistre, ses yeux blancs, et l'impassible raideur de son maintien, avait, pendant tout le récit de Gildaz, conservé un silence, une immobilité de pierre.

Tandis que le bon écuyer énumérait ses qualités, sa fidélité, sa discrétion, il ne sourcillait pas ; mais lorsqu'il avait parlé de son absence d'une demi-heure pour aller à la mosquée, une sorte de rougeur, feu pâle et sinistre, avait envahi ses joues et jeté dans ses yeux comme un éclair d'inquiétude ou de remords.

Lorsque Gildaz lui demanda le poignard, il allongea sa main lentement, tira l'arme du fourreau, et la tendit à Gildaz.

Celui-ci coupa la doublure du pourpoint et en tira une lettre dans un fourreau de soie.

Mauléon appela Musaron à l'aide.

Celui-ci s'attendait bien à figurer dans le dénoûment de la scène. Il prit l'enveloppe, la déchira, et se mit à lire à Mauléon le contenu de l'épître, tandis que Gildaz et Hafiz se tenaient à une distance respectueuse.

— « Seigneur don Agénor, disait Maria Padilla, je suis bien surveillée, bien épiée, bien menacée; mais la personne que vous savez l'est plus encore que moi. Je vous suis bien affectionnée; mais la personne pour qui je vous écris vous aime plus que moi encore. Nous avons pensé qu'il vous serait agréable, à présent que vous voilà en terre de France, d'avoir ce que vous regrettez en votre possession

« Tenez-vous donc près de la frontière, à Rianzarès, dans un mois à partir de la réception du présent avis. La date précise de votre arrivée à Rianzarès, je la connaîtrai sûrement par le fidèle messager que je vous envoie. Attendez là, patiemment, sans rien dire; vous verrez un soir approcher, non une litière que vous connaissez, mais une mule rapide qui vous portera l'objet de tous vos désirs.

« Alors, seigneur Mauléon, enfuyez-vous; alors, renoncez au métier des armes, à moins que vous ne remettiez jamais les pieds en Castille: ceci, sur votre foi de chrétien et de chevalier. Alors, riche de la dot que votre femme vous apportera, heureux de son amour et de sa beauté, gardez, en vigilant seigneur, votre trésor, et bénissez quelquefois dona Maria Padilla, pauvre femme bien malheureuse, dont cette lettre est l'adieu. »

Mauléon se sentit attendri, transporté, enivré.

Il bondit, et arrachant la lettre des mains de Musaron, il y imprima un ardent baiser.

— Viens, dit-il à l'écuyer, viens que je t'embrasse, toi qui as peut-être effleuré les vêtemens de celle qui est mon ange protecteur.

Et follement, il embrassa Gildaz.

Hafiz ne perdait pas de vue un des détails de la scène, mais il ne bougeait pas.

— Dis à dona Maria... s'écria Mauléon.

— Silence, donc! seigneur, interrompit Gildaz, ce nom... si haut.

— Tu as raison, fit Agénor plus bas, dis donc à dona Maria que dans quinze jours

— Non, seigneur... répliqua Gildaz, les secrets de ma maîtresse ne me regardent point; je suis un courrier, je ne suis pas un confident.

— Tu es un modèle de fidélité, de noble dévoûment, Gildaz, et, si pauvre que je sois, tu recevras de moi une poignée de florins.

— Non, seigneur, rien... ma maîtresse paie assez cher.

— Alors ton page... ton More fidèle...

Hafiz ouvrit de gros yeux, et la vue de l'or fit passer un frisson sur ses épaules.

— Je te défends de rien recevoir, Hafiz, dit Gildas.

Un mouvement imperceptible révéla au perspicace Musaron la furieuse contrainte d'Hafiz.

— Les Mores sont généralement avides, dit-il à Gildaz, et celui-ci l'est plus qu'un More et un juif ensemble. Aussi a-t-il lancé à son camarade Gildaz un bien vilain regard

— Bah! tous les Mores sont laids, Musaron, et le diable seul connaît quelque chose à leur grimace, répliqua Gildaz en souriant.

Et il rendit à Hafiz le poignard que celui-ci serra presque convulsivement.

Musaron, sur un signe de son maître, se prépara dès lors à écrire une réponse à dona Maria.

Le scribe du sieur de Laval passait dans la cour.

On l'arrêta, Musaron lui emprunta un parchemin, une plume, et écrivit.

« Noble dame, vous me comblez de bonheur. Dans un mois, c'est-à-dire le septième jour du mois prochain, je serai à Rianzarès, prêt à recevoir le cher objet que vous m'envoyez. Je ne renoncerai pas au métier des armes, parce que je veux devenir un grand guerrier pour faire honneur à ma dame bien-aimée; mais l'Espagne ne me verra plus, je vous le jure par le Christ! à moins que vous ne m'y appeliez, ou que le malheur empêche Aïssa de me joindre, auquel cas je courrais jusqu'aux enfers pour la retrouver. Adieu, noble dame, priez pour moi. »

Le chevalier fit une croix au bas de ce parchemin, et Musaron écrivit sous la croix.

Ceci est la signature:

Sire AGÉNOR DE MAULÉON.

Tandis que Gildaz resserrait sous sa cuirasse la lettre de Mauléon, Hafiz à cheval épiait, plutôt comme un tigre que comme un chien fidèle, chacun des mouvemens de l'écuyer. Il vit la place où reposait le dépôt, et parut désormais indifférent au reste de là scène, comme s'il n'avait plus rien à voir et que ses yeux lui devinssent inutiles.

— A présent, que faites-vous, bon écuyer? dit Agénor.

— Je repars sur mon cheval infatigable, seigneur; je dois être arrivé dans douze jours près de ma maîtresse: tel est son ordre, je dois donc faire diligence. Il est vrai que je ne suis pas fort éloigné; il y a, dit-on, une route qui coupe par Poitiers.

— C'est vrai... Au revoir, Gildaz, adieu, bon Hafiz! Vrai Dieu! il ne sera pas dit que si tu refuses la gratification d'un maître, tu refuseras le présent d'un ami.

Et Agénor détacha sa chaîne d'or, qui valait cent livres, et la jeta au cou de Gildaz.

Hafiz sourit, et sa face basanée s'illumina étrangement de ce sourire infernal.

Gildaz accepta, émerveillé, baisa la main d'Agénor et partit.

Hafiz marchait derrière lui, comme attiré par le brillant de l'or qui dansait sur les larges épaules de l'écuyer son maître.

LI

LE RETOUR

Mauléon fit toutes ses dispositions sur l'heure.

Il ne se sentait plus de joie. Désormais une union indissoluble avec sa maîtresse; la sécurité dans l'amour... Riche, belle, aimante, Aïssa lui arrivait comme un de ces rêves que Dieu prête aux hommes jusqu'au matin pour leur faire comprendre qu'il y a autre chose que la vie terrestre.

Musaron partageait l'enthousiasme de son maître. Une grande maison à monter dans ce pays si riche de la Gascogne, par exemple, où la terre nourrit assez le fainéant, enrichit le laborieux, devient un paradis pour le riche; commander à des valets, à des serfs, élever des bestiaux, dresser des chevaux, ordonner des chasses, telles étaient les douces visions qui assaillaient en foule l'imagination très active du bon écuyer d'Agénor.

Déjà Mauléon songeait qu'il ne pourrait s'occuper de guerres pendant une année, car Aïssa l'occuperait tout entier, car il lui devait, il se devait à lui-même une année au moins de bonheur calme, en reconnaissance de tant d'heures douloureuses.

Mauléon attendit avec impatience le retour du sire de Laval.

Ce seigneur avait récolté de son côté chez plusieurs nobles Bretons des sommes considérables, destinées à payer la rançon du connétable. Les scribes du roi et du duc de Bretagne collationnèrent leurs comptes d'après lesquels il apparut que la moitié des soixante-dix mille florins d'or était déjà trouvée.

C'en était assez pour Mauléon, il espérait que le roi de France ferait le reste, et connaissait assez le prince de Galles pour savoir que, dans le cas même où la première moitié de la rançon arriverait, les Anglais laisseraient le connétable en liberté, si leur politique ne leur conseillait pas de le retenir malgré le paiement intégral de la somme.

Mais pour l'acquit de sa conscience pointilleuse, Mauléon parcourut le reste de la Bretagne avec l'étendard royal, en faisant l'appel au peuple breton.

Chaque fois qu'il traversait un bourg, il se faisait précéder du cri funèbre:

— Le bon connétable est prisonnier des Anglais; gens de Bretagne, le laisserez-vous captif?

Chaque fois, disons-nous, qu'il rencontrait dans cette circonstance ces Bretons si pieux, si hardis, si mélancoliques, il recueillait les mêmes gémissemens, la même indignation, et les pauvres se disaient: Vite à l'ouvrage, mangeons moins de notre blé noir, et amassons un sou pour la rançon de messire Duguesclin.

De cette façon, Agénor compléta six mille autres florins, qu'il confia aux gens d'armes du sire de Laval, aux vassaux de la dame Tiphaine Raguenel, à laquelle avant de partir il revint faire ses adieux.

Mais alors un scrupule lui vint. Il pouvait partir, il devait aller prendre sa maîtresse: mais tout n'était pas fini pour lui dans sa mission d'ambassadeur. Agénor, qui avait promis à dona Maria de ne jamais rentrer en Espagne, devait cependant rapporter à Bertrand Duguesclin cet argent récolté par ses soins en Bretagne, argent précieux, après l'arrivée duquel soupirait sans doute le captif du prince de Galles.

Agénor, placé entre ces deux devoirs, balança longtemps Un serment, et il avait fait ce serment à dona Maria, était

chose sacrée, son affection, son respect pour le connétable lui paraissaient sacrés aussi.

Il s'ouvrit de ses inquiétudes à Musaron.

— Rien de plus aisé, dit l'ingénieux écuyer, demandez à dame Tiphaine l'escorte d'une douzaine de vassaux armés pour escorter l'argent, le sire de Laval y joindra bien quatre lances, le roi de France donnera, pourvu que cela ne lui coûte rien, une douzaine de gens d'armes ; avec cette troupe que vous commanderez jusqu'à la frontière, l'argent sera bien en sûreté.

Une fois à Rianzarès vous écrivez au prince de Galles, qui vous envoie un sauf-conduit ; l'argent passe de cette façon sûrement jusqu'au connétable.

— Mais, moi... mon absence ?

— Le prétexte d'un vœu.

— Un mensonge !

— Ce n'est pas un mensonge, puisqu'en effet vous avez juré à dona Maria... Puis, fût-ce un mensonge, le bonheur vaut bien un péché.

— Musaron !

— Eh ! monsieur, ne faites pas tant le religieux, vous épousez une Sarrasine... Voilà bien un autre péché mortel ce me semble !

— C'est vrai, soupira Mauléon.

— Et puis, continua Musaron, le seigneur connétable serait bien difficile, s'il vous voulait avec l'argent... Mais, croyez-moi, je connais les hommes ; aussitôt que les florins brilleront, on oubliera le collecteur... D'ailleurs, une fois le connétable en France, s'il veut vous voir, il vous verra, vous ne vous enterrerez pas, que je suppose ?

Agénor fit comme toujours, il céda. Musaron d'ailleurs avait parfaitement raison. Le sire de Laval fournit des hommes d'armes, la dame Tiphaine Raguenel arma vingt vassaux, le sénéchal du Maine fournit douze gens d'armes au nom du roi, et Agénor s'adjoignant un des jeunes frères de Duguesclin, partit à grandes journées pour la frontière, dans la hâte qu'il était de devancer de deux ou trois jours pour le moins le rendez-vous fixé par dona Maria Padilla.

Ce fut une marche triomphale que celle de ces trente-six mille florins d'or destinés à racheter le connétable. Le peu de compagnons qui restaient en France depuis le départ des compagnies étaient des brigands de vol très humble, et pour qui la proie, fort belle sans doute, était impossible à dévorer. Ils aimèrent donc mieux, en la voyant passer devant leurs serres, pousser des acclamations chevaleresques, bénir le nom du glorieux prisonnier et se donner des airs de respect, ne pouvant être irrespectueux sans crainte de laisser leurs os sur le champ de bataille.

Mauléon dirigea si habilement sa marche, qu'il arriva en effet, le quatrième jour du mois à Rianzarès, petit bourg détruit depuis bien des années, mais qui alors jouissait de quelque renom, étant un lieu de passage usité entre la France et l'Espagne.

LII

RIANZARÈS

Agénor se choisit dans le bourg, situé sur le versant d'une colline, une habitation d'où il pût facilement découvrir la route blanche et tortueuse qui montait entre deux murs de roches à pic.

La troupe se reposait, cependant, et tout le monde en avait besoin.

Musaron avait rédigé, de son plus beau style, une épître au connétable et une autre au prince de Galles, pour donner avis à l'un et à l'autre de l'arrivée des florins d'or.

Un homme d'armes, escorté d'un écuyer breton choisi dans les vassaux de dame Tiphaine, avait été expédié vers Burgos, où, disait-on, le prince se trouvait en ce moment, à cause de bruits de guerre nouvellement éclos dans le pays.

Chaque jour Mauléon supputait, avec la connaissance parfaite qu'il avait des localités, les marches de Gildaz et d'Hafiz.

Selon ses calculs les deux messagers devaient avoir traversé la frontière depuis quinze jours, au moins.

Dans ces quinze jours, ils avaient eu le temps de retrouver dona Maria, et celle-ci avait pu préparer la fuite d'Aïssa. Une bonne mule fait vingt lieues dans sa journée : cinq à six jours suffisaient donc à la belle Moresque pour arriver jusqu'à Rianzarès.

Mauléon prit discrètement quelques renseignemens sur le passage de l'écuyer Gildaz. Il ne paraissait pas impossible, en effet, que les deux hommes eussent passé le défilé à Rianzarès, endroit facile, sûr et connu.

Mais les montagnards répondirent qu'à l'époque dont parlait Mauléon, ils n'avaient vu passer qu'un cavalier more, jeune et d'une mine assez farouche.

— Un More, jeune !

— Vingt ans au plus, répondit un montagnard.

— Il était vêtu de rouge, peut-être ?

— Avec un morion sarrasin, oui, seigneur.

— Armé ?

— D'un large poignard pendu à l'arçon de la selle par une chaîne de soie.

— Et vous dites qu'il passa à Rianzarès seul !

— Absolument seul.

— Que dit-il ?

— Il chercha quelques mots d'espagnol, qu'il prononça mal et vite, demanda si le passage dans le roc était sûr pour les chevaux, et si la petite rivière du bas de la côte était guéable, puis, sur nos affirmations, il poussa son rapide cheval noir et disparut.

— Seul ! c'est étrange, dit Mauléon.

— Hum ! fit Musaron, seul, c'est singulier...

— Gildaz aura voulu entrer par un autre point de la frontière pour éveiller moins les soupçons, qu'en pensestu, Musaron ?

— Je pense que Hafiz avait une bien laide figure.

— Qui nous dit d'ailleurs, répliqua Mauléon pensif, que ce soit bien Hafiz qui a passé à Rianzarès ?

— Il vaut mieux croire que non, en effet.

— Et puis, j'ai remarqué, ajouta Mauléon, que l'homme à peu près arrivé au comble du bonheur se défie de tout et voit dans toute chose un obstacle.

— Ah ! monsieur, vous touchez au bonheur, en effet, et c'est aujourd'hui, si nous ne nous sommes pas trompés, que dona Aïssa doit arriver... Il serait bon que durant toute la nuit nous fissions bonne garde aux environs de la rivière.

— Oui, car je ne voudrais pas que nos compagnons la vissent arriver. Je crains l'effet de cette fuite sur leur esprit un peu étroit. Un chrétien amoureux d'une Moresque, en voilà assez pour troubler le courage des plus intrépides ; on m'attribuerait tous les malheurs qui sont arrivés, comme un châtiment de Dieu. Mais malgré moi, le More seul, vêtu de rouge, ayant le poignard à l'arçon de la selle, cette ressemblance avec Hafiz me préoccupe.

— Encore quelques instans, quelques heures, quelques jours, tout au plus, et nous saurons à quoi nous en tenir, répondit le philosophe. Jusque-là, monsieur, comme nous n'avons pas sujet d'être tristes, vivons en joie, s'il vous plaît.

C'est en effet ce qu'Agénor avait de mieux à faire. Il vécut en joie et attendit.

Mais le premier jour, le septième du mois passa, et rien ne parut sur la route, sinon des trafiquans de laine et des soldats blessés, ou des chevaliers ayant fui de Navarette, et à pied, ruinés, faisant de petites journées par les bois, de grands détours dans les montagnes, et regagnant ainsi le pays natal après mille angoisses et mille privations.

Agénor apprit de ces pauvres gens qu'en plusieurs endroits déjà se réveillait la guerre ; que la tyrannie de don Pedro, alourdie par celle de Mothril, pesait insupportable sur les Castilles, que beaucoup d'émissaires du prétendant vaincu à Navarette parcouraient les villes, ameutant les hommes sages contre l'abus du pouvoir rétabli.

Ces fugitifs assurèrent qu'ils avaient vu déjà plusieurs corps organisés avec l'espérance d'un prochain retour de Henri de Transtamare. Ils ajoutèrent que bon nombre de leurs compagnons avaient vu des lettres de ce prince, dans lesquelles il promettait de revenir bientôt avec un corps d'armée levé en France.

Tous ces bruits de guerre enflammaient l'esprit belliqueux d'Agénor, et comme Aïssa n'arrivait pas, l'amour ne pouvait calmer en lui cette fièvre qui s'allume chez les jeunes gens au cliquetis des armes.

Musaron commençait à désespérer ; il fronçait le sourcil plus souvent qu'il n'en avait l'habitude, et en revenait assez aigrement sur le compte de Hafiz, auquel avec obstination il attribuait, comme à un démon malfaisant, le retard d'Aïssa, pour ne pas dire plus, ajoutait-il, quand sa mauvaise humeur était au comble.

Quant à Mauléon, semblable au corps qui cherche son âme, il errait incessamment sur le chemin, dont ses yeux, familiarisés avec toutes les sinuosités, connaissaient chaque buisson, chaque pierre, chaque ombre, et il devinait le pas d'une mule de deux lieues de loin.

Aïssa n'arrivait pas ; rien ne venait d'Espagne.

Bien au contraire, il arrivait de France, à des intervalles mesurés comme par l'aiguille d'une horloge, des troupes de gens armés, qui prenaient position dans les environs, et semblaient attendre un signal pour entrer simultanément.

Les chefs de ces différentes troupes s'abouchaient à l'arrivée de chaque nouvelle troupe, échangeaient un mot

d'ordre et des instructions qui leur paraissaient satisfaisantes, car, sans autre précaution, hommes de toutes armes et de tout pays commerçaient ensemble et vivaient dans une intelligence parfaite.

Le jour où Mauléon, moins occupé d'Aïssa, voulut en savoir plus long sur ces arrivages d'hommes et de chevaux, il apprit que ces différentes troupes attendaient un chef suprême et de nouveaux renforts pour rentrer en Espagne.

— Et le nom du chef ? demanda-t-il.

— Nous l'ignorons ; il nous l'apprendra lui-même.

— Ainsi tout le monde va entrer en Espagne, excepté moi ! s'écriait Agénor au désespoir... Oh ! mon serment, mon serment !

— Eh ! monsieur, répliqua Musaron, la douleur vous fait perdre la tête. Il n'y a plus de serment si dona Aïssa n'arrive pas ; elle n'arrive pas, poussons en avant.

— Il n'est pas temps encore, Musaron ; l'espoir me reste, j'ai encore l'espoir ! Je l'aurai toujours, car j'aimerai toujours !

— Je voudrais bien causer seulement une demi-heure avec ce petit noiraud d'Hafiz, grommelait Musaron. Je voudrais... le regarder seulement... bien en face...

— Eh ! que peut Hafiz contre la volonté toute puissante de dona Maria... C'est elle qu'il faut accuser, Musaron, elle... ou bien ma mauvaise fortune !

Huit jours se passèrent encore et rien n'arriva d'Espagne. Agénor faillit devenir fou d'impatience et Musaron de colère.

Au bout de ces huit jours, il y avait cinq mille hommes armés répandus sur la frontière.

Des chariots chargés de vivres, quelques-uns chargés d'argent, disait-on, escortaient ces forces imposantes.

Les hommes du sire de Laval, les Bretons de Tiphaine Raguenel attendaient impatiemment aussi le retour de leur messager pour savoir si le prince de Galles consentait à libérer le connétable.

Enfin le messager revint, et Agénor courut avec empressement à sa rencontre jusqu'à la rivière.

L'homme d'armes avait vu le connétable, l'avait embrassé, avait été festoyé par le prince anglais, et avait reçu de la princesse de Galles un magnifique présent. Cette princesse avait daigné leur dire qu'elle attendait le brave chevalier de Mauléon pour récompenser son dévouement, et que la vertu honorait tous les hommes de quelque nation qu'ils fussent.

Ce messager ajoutait que le prince avait accepté les trente-six mille florins à compte, et que la princesse, le voyant hésiter un moment, avait dit :

— Sire, mon époux, je veux que le bon connétable soit libre de par moi, qui l'admire autant que ses compatriotes. Nous sommes un peu Bretons, nous autres de la Grande-Bretagne, je paierai trente mille florins d'or pour la rançon de messire Bertrand.

Il en résultait que le connétable allait être libre s'il ne l'était déjà même avant le paiement.

Ces nouvelles faisaient bondir de joie tous les Bretons escortant la rançon, et comme la joie est plus communicative que la douleur, toutes les troupes réunies sur Rianzarès avaient poussé, en apprenant le résultat de l'ambassade, un hourra de joie dont les vieilles montagnes avaient frissonné jusqu'en leurs racines de granit.

— Entrons en Espagne, avaient crié les Bretons, et ramenons notre connétable !

— Il le faut bien, dit Musaron tout bas à Agénor. Pas d'Aïssa, pas de serment ; le temps se perd, marchons, monsieur !

Et Mauléon, cédant à son ardente inquiétude, avait répondu :

— Marchons !

La petite troupe, escortée des vœux et des bénédictions de tous, franchit le défilé neuf jours après le délai fixé par Maria Padilla pour l'arrivée de la Moresque.

— Nous la trouverons peut-être bien en route, dit Musaron, pour achever de décider son maître.

Quant à nous, les précédant à la cour du roi don Pedro, nous allons peut-être découvrir et apprendre au lecteur la cause de ce retard de mauvais augure.

LIII

GILDAZ

Dona Maria se tenait à sa terrasse, comptant les jours et les heures, car elle devinait pour elle et Aïssa, ou plutôt elle sentait un malheur dans la persévérante quiétude du More.

Mothril n'était pas homme à s'endormir ainsi ; jamais il n'avait su tellement dissimuler sa soif de vengeance que rien ne l'eût annoncée à ses ennemis durant quinze grands jours.

Tout entier à donner des fêtes au roi, à faire arriver l'or aux coffres de don Pedro, tout prêt à faire entrer les Sarrasins auxiliaires en Espagne et à joindre enfin les deux couronnes promises sur le front de son maître, telles étaient ses occupations apparentes. Il négligeait Aïssa, il ne la voyait qu'une fois le soir, et presque toujours accompagné de don Pedro, qui envoyait à la jeune fille les présens les plus rares et les plus magnifiques.

Aïssa, prévenue d'abord par son amour pour Mauléon, puis par son amitié pour dona Maria, acceptait les présens, quitte à les dédaigner une fois reçus ; puis, usant de la même froideur avec le prince, sans se douter qu'elle irritait ainsi un désir ardent, elle cherchait de cette conduite loyale un remercîment dans le regard de Maria lorsqu'elle venait à la rencontrer.

Dona Maria, elle, lui disait aussi par un pareil regard :

— Espère ! le plan que nous avons conçu mûrit chaque jour dans son ombre ; mon messager va revenir et te rapportera et l'amour de ton beau chevalier, et la liberté sans laquelle il n'est pas de réel amour.

Enfin, ce jour que dona Maria désirait si ardemment vint à luire pour elle.

C'était par une de ces matinées comme il en éclate avec l'été sous le beau ciel d'Espagne ; la rosée tremblait à chaque feuille sur les terrasses fleuries d'Aïssa quand dona Maria vit entrer dans sa chambre la vieille que nous connaissons.

— Senora ! dit-elle avec un long soupir, senora !

— Eh bien ! qu'y a-t-il ?

— Senora, Hafiz est là !

— Hafiz !... qui cela, Hafiz !

— Le compagnon de Gildaz, senora.

— Quoi ! Hafiz et point Gildaz ?

— Hafiz et point Gildaz, oui, senora.

— Mon Dieu ! qu'il entre ; sais-tu quelque autre chose ?

— Non, Hafiz ne m'a rien voulu dire, rien, et je pleure, voyez-vous, senora, parce que le silence d'Hafiz est plus cruel que toutes les sinistres paroles de tout autre.

— Allons, console-toi, dit dona Maria toute frissonnante, console-toi, ce n'est rien, un retard, sans doute, et voilà tout.

— Alors pourquoi Hafiz n'est-il pas retardé ?

— Au contraire, vois-tu, ce qui me rassure, c'est le retour d'Hafiz ; certes, Gildaz ne l'eût pas gardé près de lui me sachant inquiète ; il l'envoie, donc les nouvelles sont bonnes.

La nourrice n'était pas facile à consoler ; d'ailleurs il y avait peu de vraisemblance dans les consolations trop précipitées de sa maîtresse.

Hafiz entra.

Il était calme et humble, ainsi qu'à son ordinaire. Son œil exprimait le respect, comme l'œil des chats et des tigres qui, dilaté en face de quiconque les craint, se resserre et se ferme à demi, quand on les regarde avec colère ou une volonté dominatrice.

— Quoi ! seul ? dit Maria Padilla.

— Seul, oui, madame, répliqua timidement Hafiz.

— Et Gildaz ?

— Gildaz, maîtresse, répondit le Sarrassin en regardant autour de lui, Gildaz est mort.

— Mort ! s'écria dona Padilla, qui joignit les deux mains avec angoisse, mort ! pauvre garçon, est-il possible ?

— Madame, il a été pris de la fièvre en route.

— Lui, si robuste !

— Robuste, en effet, mais la volonté de Dieu est plus forte que l'homme, répliqua sentencieusement Hafiz.

— Une fièvre, oh ! et pourquoi ne m'a-t-il pas prévenue ?

— Madame, dit Hafiz, nous voyagions tous deux, dans la Gascogne, à un défilé, nous avons été attaqués par des montagnards que le son de l'or avait attirés.

— Le son de l'or. Imprudens !

— Le maître français nous avait donné de l'or, il était si joyeux ! Gildaz se crut seul en ces montagnes, seul avec moi, et il eut la fantaisie de compter notre trésor : alors il fut tout à coup frappé d'une flèche et nous vîmes s'approcher plusieurs hommes armés. Gildaz était brave, nous nous sommes défendus.

— Mon Dieu !

— Comme nous allions succomber, car Gildaz était blessé, son sang coulait...

— Pauvre Gildaz ! et toi ?

— Moi aussi, maîtresse, dit Hafiz en retroussant lentement sa manche large qui mit à nu un bras sillonné par le fer d'un poignard ; comme nous étions blessés, on nous prit notre or et aussitôt les voleurs s'enfuirent.

— Après, mon Dieu ! après ?

— Après, maîtresse, Gildaz fut pris de la fièvre, et il se sentit près de la mort...

— Ne t'a-t-il rien dit?

— Si, maîtresse, quand ses yeux s'appesantirent : Tiens, me dit-il, tu vas échapper, toi ! sois fidèle comme je l'étais : cours chez notre maîtresse, et remets dans ses mains ce dépôt que m'a confié le maître français. Voici le dépôt.

Hafiz tira de son sein une enveloppe de soie toute trouée de coups de poignards et souillée de sang.

Dona Maria frémissante toucha le satin avec horreur, et l'examinant :

— Cette lettre a été ouverte, dit-elle.

— Ouverte ! dit le Sarrasin avec de gros yeux étonnés.

— Oui, le cachet est brisé.

— Je ne sais, dit Hafiz.

— Tu l'as ouverte, toi?

— Moi, je ne sais pas lire, maîtresse.

— Quelqu'un alors?

— Non, maîtresse ; regarde bien, vois, à l'endroit du cachet, cette ouverture : la flèche du montagnard a troué la cire et le parchemin.

— C'est vrai ! c'est vrai ! dit dona Maria, défiante encore.

— Et le sang de Gildaz est autour des déchirures, maîtresse.

— C'est vrai ! pauvre Gildaz !

Et la jeune femme jetant un dernier regard sur le Sarrasin, trouva sa mine si stupide, si parfaitement muette cette physionomie enfantine, qu'elle ne put conserver un soupçon.

— Raconte-moi la fin, Hafiz.

— La fin, maîtresse, c'est que Gildaz m'eut à peine remis la lettre qu'il expira ; aussitôt, je pris ma course, ainsi qu'il l'avait dit, et pauvre affamé, mais courant toujours, je suis venu t'apporter le message.

— Oh ! tu seras bien récompensé, enfant, dit dona Maria, émue jusqu'aux larmes ; oui, tu ne me quitteras pas, et si tu es fidèle, si tu es intelligent...

Un éclair passa sur le front du More, éclair éteint aussi vite qu'allumé.

Alors Maria lut la lettre que nous connaissons, rapprocha les dates, et se livrant à l'impétuosité naturelle de son caractère.

— Allons ! se dit-elle à elle-même, allons, à l'œuvre !

Elle donna au Sarrasin une poignée d'or en lui disant :

— Repose-toi, bon Hafiz, et dans quelques jours tiens-toi prêt, je me servirai de toi.

Le jeune homme partit radieux ; il touchait le seuil, emportant son or et sa joie, quand les gémissemens de la nourrice éclatèrent avec plus de force. Elle venait d'apprendre la fatale nouvelle.

LIV

DE LA MISSION QU'AVAIT HAFIZ, ET COMMENT IL L'AVAIT REMPLIE

La veille du jour où Hafiz était venu rapporter à dona Maria la lettre de France, un pâtre s'était présenté aux portes de la ville et avait demandé à parler au seigneur Mothril.

Mothril, occupé à dire ses prières à la mosquée, avait tout quitté pour suivre ce singulier messager, qui ne devait pas annoncer un bien haut et bien puissant ambassadeur.

Mothril, à peine sorti de la ville avec son guide, avait aperçu dans une lande un petit cheval andalous paissant dans la bruyère, et, couché dans l'herbe rare, au milieu des cailloux, le Sarrasin Hafiz, qui guettait avec ses gros yeux tout ce qui sortait de la ville.

Le pâtre, payé par Mothril, avait couru gaîment rejoindre ses maigres chèvres sur le coteau. Mothril, oubliant toute étiquette, s'était assis, lui le premier ministre, auprès du sombre enfant à la face immobile.

— Dieu soit avec toi ! Hafiz, tu reviens donc?

— Oui, seigneur, me voici.

— Et tu as laissé ton compagnon assez loin pour qu'il ne se doute de rien?

— Très loin, seigneur, et il ne se doute assurément de rien.

Mothril connaissait son messager. Il savait le besoin d'euphémisme commun à tous les Arabes, pour qui c'est un point capital que d'éviter le plus longtemps possible de prononcer le mot : Mort.

— Tu as la lettre? dit-il.

— Oui, seigneur.

— Comment te l'es-tu procurée?

— Si je l'eusse demandée à Gildaz, il l'eût refusée. Si j'eusse voulu la lui prendre de force, il m'eût battu, et tué sans doute, lui plus fort que moi.

— Tu as usé d'adresse?

— J'ai attendu qu'il fut arrivé avec moi au cœur de la montagne qui sert de frontière à l'Espagne et à la France. Les chevaux étaient bien las, Gildaz les fit reposer, lui-même s'endormit sur la mousse au pied d'un grand rocher. Je choisis ce moment, j'approchai de Gildaz en rampant, et le frappai dans la poitrine avec mon poignard ; il étendit les bras en poussant un cri sourd, et ses mains furent toutes arrosées de sang.

Mais il n'était pas mort, je le sentis bien. Il avait pu dégainer son coutelas et m'en frapper au bras gauche ; je lui perçai le cœur avec ma pointe, il expira aussitôt.

La lettre était dans le pourpoint, je l'en tirai : marchant toute la nuit dans la direction du vent avec mon petit cheval, j'abandonnai le cadavre et l'autre cheval aux loups et aux corbeaux. Je franchis la frontière, et sans être inquiété, j'achevai ma route. Voici la lettre que je t'ai promise.

Mothril prit le parchemin dont le cachet était bien entier, mais qui avait cependant été percé d'outre en outre par le poignard d'Hafiz sur le cœur de Gildaz.

Avec une flèche qu'il prit au carquois d'une sentinelle, il troua le cachet de telle sorte que la soie du scel fut rompue, puis parcourut avidement la lettre.

— Bien ! dit-il, nous y serons tous à ce rendez-vous.

Et il se mit à rêver. Hafiz attendait.

— Que ferai-je, maître?

— Tu vas remonter à cheval et reprendre cette lettre ; tu frapperas dès l'aurore aux portes de dona Maria. Tu lui annonceras que les montagnards ont attaqué Gildaz et l'ont blessé de flèches et de poignards ; qu'en mourant il t'a remis la lettre. Ce sera tout.

— Bien ! maître.

— Va, cours toute la nuit ; que tes vêtements soient au matin trempés de rosée, ton cheval de sueur, comme si tu arrivais seulement ce matin-là. Et puis, attends mes ordres, et de huit jours n'approche pas de ma maison.

— Le Prophète est content de moi?

— Oui, Hafiz.

— Merci, maître.

Voilà comment la lettre avait été décachetée ; voilà de quelle nature était l'orage qui grondait sur la tête de dona Maria.

Cependant Mothril ne s'en tint pas à ce qu'il avait fait. Il attendit le matin, et se parant d'habits magnifiques, il alla trouver le roi don Pedro.

Le More en entrant chez le roi, trouva le prince assis dans un large fauteuil de velours, et jouant machinalement avec les oreilles d'un jeune loup qu'il aimait à apprivoiser.

A sa gauche, dans un fauteuil pareil, était assise dona Maria, pâle et comme irritée. En effet, depuis qu'elle était là si près de don Pedro, le prince, occupé sans doute d'autres pensées, ne lui avait pas adressé la parole.

Dona Maria, fière comme les femmes de son pays, dévorait cet affront avec impatience. Elle non plus ne parlait pas et comme elle n'avait pas de loup familier à agacer, elle se contentait d'entasser en son cœur défiances sur défiances, colères sur colères, projets sur projets.

Mothril entra, et ce fut pour Maria Padilla une occasion de sortir avec fracas.

— Vous partez, madame, dit don Pedro inquiet malgré lui de cette sortie furieuse, qu'il avait provoquée par l'indolent accueil fait à sa maîtresse.

— Oui, je pars, dit-elle, et je veux ménager votre gracieuseté, dont vous faites provision sans doute pour le Sarrasin Mothril.

Mothril entendit, mais il ne parut pas s'irriter. Si dona Maria eût été moins furieuse, elle eût deviné que le calme du More naissait de quelque assurance secrète d'un triomphe très prochain.

Mais la colère ne calcule pas ; elle porte assez de satisfaction en elle. Elle est réellement une passion. Qui l'assouvit y trouve un plaisir.

— Sire, dit Mothril affectant une douleur profonde, je le vois, mon roi n'est pas heureux.

— Non, répliqua don Pedro avec un soupir.

— Nous avons beaucoup d'or, ajouta Mothril. Cordoue a contribué.

— Tant mieux, dit nonchalamment le roi.

— Séville arme douze mille hommes, continua Mothril, nous gagnons deux provinces.

— Ah ! dit le roi sur le même ton.

— Si l'usurpateur rentre en Espagne, je pense d'ici à huit jours l'enfermer dans quelque château... le prendre.

Jamais ce nom de l'usurpateur n'avait failli d'exciter chez le roi une violente tempête, cette fois don Pedro se contenta de dire sans fureur :

— Qu'il y vienne, tu as de l'or, des soldats, nous le prendrons, nous le ferons juger, et on lui tranchera la tête.

Mothril à ce moment se rapprocha du roi.

— Oui, mon roi est bien malheureux, reprit-il.

— Et pourquoi, ami?

— Parce que l'or ne te plaît plus, parce que le pouvoir te dégoûte, parce que tu ne vois rien de doux dans la vengeance, parce qu'enfin tu ne trouves plus pour ta maîtresse un regard d'amour.

— Sans doute, je ne l'aime plus, Mothril, et à cause de ce vide de mon cœur, rien ne me paraît plus désirable.

— Qui te dit, seigneur, que dona Aïssa, t'aimant parce que tu seras son époux, ne te fera pas le sacrifice de son Dieu, elle qui t'aura donné son âme.

Un soupir presque voluptueux s'échappa de la poitrine du roi.

— Elle m'aimerait!...

— Elle t'aimera.

— Non, Mothril.

— Eh bien! seigneur, plonge-toi dans la douleur alors, car tu n'es pas digne d'être heureux, car tu désespères avant le but.



J'abandonnai le cadavre.

— Quand ce cœur semble si vide, roi, n'est-ce pas qu'il est plein de désirs; le désir, tu sais, c'est l'air renfermé dans les outres.

— Je le sais, oui, mon cœur est plein de désirs.

— Tu aimes alors?

— Oui, je crois que j'aime...

— Tu aimes Aïssa, la fille d'un puissant monarque. Oh! je te plains et je t'envie à la fois, car tu peux être bien heureux ou bien à plaindre, seigneur.

— C'est vrai, Mothril, je suis bien à plaindre.

— Elle ne t'aime pas, veux-tu dire?

— Non, elle ne m'aime pas.

— Crois-tu, seigneur, que ce sang, pur comme celui d'une déesse, soit agité par les passions auxquelles céderait une autre femme? Aïssa ne vaut rien pour le harem d'un prince voluptueux; c'est une reine. Aïssa, elle ne sourira que sur un trône. Il y a de ces fleurs, vois-tu, mon roi, qui ne s'épanouissent que sur le sommet des montagnes.

— Un trône... moi... épouser Aïssa, Mothril; que diraient les chrétiens?

— Aïssa me fuit.

— Je croyais les chrétiens plus ingénieux à deviner le cœur des femmes. Chez nous, les passions se concentrent et s'effacent en apparence sous la couche épaisse de l'esclavage, mais nos femmes si libres de tout dire, et par conséquent de tout cacher, nous rendent plus clairvoyans à lire dans leur cœur; comment veux-tu que la fière Aïssa aime ostensiblement celui qui ne marche qu'escorté d'une femme rivale de toutes les femmes qui aimeraient don Pedro?

— Aïssa serait jalouse?

Un sourire du More fut sa réponse, puis il ajouta:

— Chez nous, la tourterelle est jalouse de sa compagne, et la noble panthère se déchire aux dents et aux griffes de la panthère en présence du tigre qui va choisir l'une ou l'autre.

— Ah! Mothril, j'aime Aïssa.

— Épouse-la.

— Et dona Maria?

— L'homme qui a fait tuer sa femme peut ne pas d-

pl[illegible] maîtresse, hésite à congédier sa maîtresse qu'il [illegible] plus pour conquérir cinq millions de sujets et un [illegible] plus précieux que la terre entière !

— Tu as raison, mais dona Maria en mourrait.

Le More sourit encore.

— Elle t'aime donc bien ?

— Si elle m'aime ! tu en doutes ?

— Oui, seigneur.

Don Pedro pâlit.

— Il l'aime encore ! pensa Mothril, n'éveillons pas sa jalousie, car il la préférerait à toutes les autres.

— J'en doute, reprit-il, non parce qu'elle te serait infidèle, je ne le crois pas, mais parce que, se voyant moins aimée, elle persiste à vivre près de toi.

— J'eusse appelé cela de l'amour, Mothril.

— Moi, je nomme ce sentiment am[illegible]

— Tu chasserais Maria ?

— Pour obtenir Aïssa, oui.

— Oh ! non... non !

— Souffre, alors.

— Je croyais, dit don Pedro en fixant sur Mothril un regard enflammé, que si tu voyais souffrir ton roi, tu n'aurais pas le courage de lui dire : Souffre !... Je croyais que tu ne manquerais pas de t'écrier : Je te soulagerai, mon seigneur.

— Aux dépens de l'honneur d'un grand roi de mon pays, non ; plutôt la mort !

Don Pedro demeura plongé dans une sombre rêverie.

— Je mourrai donc, dit-il, car j'aime cette fille, ou plutôt, s'écria-t-il avec une sinistre flamme, non, je ne mourrai pas.

Mothril connaissait assez le roi et savait assez qu'aucune barrière n'était de force à arrêter l'élan des passions chez cet homme indomptable.

— Il userait de violence, pensa-t-il, empêchons ce résultat.

— Seigneur, dit Mothril, Aïssa est une belle âme, elle croirait aux sermens. Si vous lui juriez de l'épouser après avoir quitté solennellement dona Maria, je crois qu'Aïssa confierait sa destinée à votre amour.

— T'y engagerais-tu ?

— Je m'y engagerais.

— Eh bien ! s'écria don Pedro, je romprai avec dona Maria, je le jure.

— C'est autre chose, faites vos conditions, monseigneur.

— Je romprai avec dona Maria et lui laisserai un million d'écus. Il n'y aura pas, dans le pays qu'elle choisira pour sa résidence, une princesse plus riche et plus honorée.

— Soit, c'est d'un prince magnifique, mais enfin, ce pays ne sera pas l'Espagne !

— Il faut cela ?

— Aïssa ne sera rassurée que si la mer, une mer infranchissable, sépare votre ancien amour du nouveau.

— Nous mettrons la mer entre Aïssa et dona Maria, Mothril.

— Bien, monseigneur.

— Mais je suis le roi, tu sais que je n'accepte de conditions de personne.

— C'est juste, sire.

— Il faut donc que le marché, un peu semblable au marché des juifs, s'accomplisse entre nous sans engager d'abord d'autre que toi.

— Comment cela ?

— Il faut que dona Aïssa me soit remise comme otage.

— Rien que cela ? dit Mothril avec ironie.

— Insensé ! ne vois-tu pas que l'amour me brûle, me dévore, que je joue en ce moment à des délicatesses qui me font rire, comme si le lion avait des scrupules dans sa faim ? Ne vois-tu pas que si tu me fais marchander Aïssa, je la prendrai ! Que si tu roules tes yeux irrités, je te fais arrêter et pendre, et que tous les chevaliers chrétiens seront là pour regarder ton corps au gibet, et pour faire la cour à ma nouvelle maîtresse ?

— C'est vrai, pensa Mothril ; mais dona Maria, seigneur ?

— Que j'aie faim d'amour, te dis-je, et dona Maria verra comment mourut dona Bianca de Bourbon.

— Votre colère est terrible, mon maître, répliqua humblement Mothril, bien fou qui ne plierait le genou devant vous.

— Tu me livreras Aïssa ?

— Si vous me le commandez, oui, seigneur ; mais si vous n'avez pas suivi mes conseils, si vous ne vous êtes pas défait de dona Maria, si vous n'avez terrassé ses amis qui sont vos ennemis, si vous n'avez levé tous les scrupules d'Aïssa, songez-y, vous ne posséderez pas cette femme, elle se tuera !

Ce fut au tour du roi de frémir et de rêver.

— Que veux-tu donc ? dit-il.

— Je désire que vous attendiez huit jours. — Ne m'interrompez point ! — Alors laissez dona Maria vous tenir rigueur. Aïssa partira pour un château royal sans que nul devine [illegible] la destination de son voyage ; vous [illegible]vainerez cette jeune fille, elle deviendra vôtre et elle vous aimera.

— Et dona Maria ? te dis-je.

— Assoupie d'abord, elle se réveillera vaincue. — Laissez-la gémir et s'irriter ; vous aurez changé la maîtresse contre une amante, jamais Maria ne vous pardonnera cette infidélité, elle-même vous débarrassera d'elle.

— Oui, elle est fière, c'est vrai, et tu crois qu'Aïssa viendra ?

— Je ne crois pas, je sais.

— Ce jour-là, Mothril, demande-moi la moitié de mon royaume, elle est à toi :

— Vous n'aurez jamais plus justement récompensé de loyaux services.

— Ainsi donc dans huit jours ?

— A la dernière heure du jour, oui, monseigneur. Aïssa sortira de la ville escortée par un More, je te la conduirai.

— Va, Mothril.

— Jusque-là, n'éveillez pas les soupçons de dona Maria.

— Ne crains rien. J'ai bien caché mon amour, ma douleur ; crois-tu que je ne cacherai pas ma joie !

— Annoncez donc, monseigneur, que vous voulez partir pour un château de campagne.

— Je le ferai, dit le roi

LV

COMMENT HAFIZ ÉGARA SES COMPAGNES DE VOYAGE

Cependant dona Maria, depuis le retour d'Hafiz, avait renoué ses intelligences avec Aïssa.

Celle-ci ne savait pas lire, mais la vue du parchemin qu'avait effleuré la main de son amant, cette croix surtout, représentation de sa volonté loyale, avaient comblé de joie le cœur de la jeune fille, et sollicité vingt fois ses lèvres qui s'y étaient reposées ivres d'amour.

— Chère Aïssa, dit Maria, tu vas partir. Dans huit jours tu seras loin d'ici, mais tu seras bien près de celui que tu aimes, et je ne crois pas que tu regrettes ce pays.

— Oh ! non, non ; ma vie, c'est respirer l'air qu'il respire.

— Donc, vous serez réunis. Hafiz est un enfant prudent, bien fidèle, et rempli d'intelligence. Il connaît la route, et tu ne craindras pas cet enfant comme tu ferais d'un homme, et j'en suis sûre tu voyageras avec plus de confiance en sa compagnie. Il est de ton pays, vous parlerez tous deux la langue que tu chéris.

Ce coffret contient tous tes joyaux ; rappelle-toi qu'en France un seigneur bien riche ne possède pas la moitié de ce que tu vas porter à ton amant. D'ailleurs, mes bienfaits accompagneront le jeune homme, allât-il avec toi jusqu'au bout du monde. Une fois en France, tu n'as plus rien à craindre. Je médite ici une grande réforme. Il faut que le roi chasse d'Espagne les Mores ennemis de notre religion, prétexte dont se servent les envieux pour ternir la gloire de don Pedro. Toi absente, je me mettrai à l'œuvre sans hésiter.

— Quel jour verrai-je Mauléon ? dit Aïssa qui n'avait rien écouté que le nom de son amant.

— Tu peux être dans ses bras cinq jours après ton départ de cette ville.

— Je mettrai moitié moins de temps que le plus rapide cavalier, madame.

Ce fut après cet entretien que dona Maria fit venir Hafiz et lui demanda s'il ne voudrait pas retourner en France pour accompagner la sœur de ce pauvre Gildaz.

— Pauvre enfant, inconsolable de la mort de son frère, ajouta-t-elle, et qui voudrait donner une sépulture chrétienne à ses restes infortunés.

— Je le veux bien, dit Hafiz ; fixez-moi le jour du départ, maîtresse.

— Demain, tu monteras une mule que je te donne. La sœur de Gildaz aura une mule pour monture, et une autre chargée de ma nourrice qui est sa mère, et de quelques effets relatifs à la cérémonie qu'elle veut accomplir.

— Bien, senora. Demain je partirai. A quelle heure ?

— Le soir, après les portes fermées, après les feux éteints.

Hafiz n'eut pas plutôt reçu cet ordre qu'il le transmit à Mothril.

Le More s'empressa d'aller trouver don Pedro.

— Seigneur, dit-il, voici le septième jour ; tu peux partir pour ton château de plaisance.

— J'attendais, répliqua le roi.

— Pars donc, mon roi, il est temps.

— Tous les préparatifs sont faits, ajouta don Pedro. Je [illegible] plus volontiers que le prince de G[illegible]

m'envoie demain demander de l'argent par un héraut d'armes.

— Et le trésor est vide aujourd'hui, seigneur ; car, tu sais, nous tenons prête la somme destinée à faire taire les fureurs de dona Maria.

— Bien, il suffit.

Don Pedro commanda tout pour le départ. Il affecta d'inviter à ce voyage plusieurs dames de la cour, et ne fit pas mention de dona Maria.

Mothril guettait l'effet de cette insulte sur la fière Espagnole ; mais dona Maria ne se plaignit point.

Elle passa la journée avec ses femmes à jouer du luth et à faire chanter ses oiseaux.

Le soir venu, comme toute la cour était partie, comme dona Maria se disait mortellement frappée d'ennui, elle ordonna qu'on lui préparât une mule.

Au signal donné par Aïssa, libre dans sa maison, car Mothril avait accompagné le roi, dona Maria descendit, monta sur sa mule après s'être enveloppée d'un grand manteau comme en portaient les duègnes.

Dans cet équipage, elle alla chercher elle-même Aïssa par le passage secret, et comme elle s'y attendait elle trouva Hafiz qui, en selle depuis une heure, fouillait les ténèbres de ses yeux perçans.

Dona Maria fit voir aux gardes sa passe et leur donna le mot. Les portes furent ouvertes. Un quart d'heure après les mules couraient rapidement dans la plaine.

Hafiz marchait le premier. Dona Maria remarqua qu'il obliquait sur la gauche au lieu de suivre le droit chemin.

— Je ne puis lui parler, car il reconnaîtrait ma voix, dit-elle bas à sa compagne, mais toi qu'il ne reconnaîtra pas, demande-lui pourquoi il change ainsi de route.

Aïssa fit la demande en langue arabe, et Hafiz tout surpris répliqua :

— C'est que la gauche est plus courte, senora.

— Bien, dit Aïssa, mais ne t'égare pas, surtout.

— Oh ! que non pas, fit le Sarrasin, je sais où je vais.

— Il est fidèle, sois tranquille, dit Maria ; d'ailleurs, je suis avec vous, et je ne t'accompagne à d'autre fin que de te dégager au cas où une troupe t'arrêterait dans les environs. Au matin tu auras fait quinze lieues, plus de soldats à craindre. Mothril veille, mais dans un rayon circonscrit par son indolence et la paresse de son maître. Alors je te quitterai, alors tu poursuivras ta route ; et moi, traversant tout le pays, je viendrai frapper aux portes du palais qu'habite le roi. Je connais don Pedro il pleure mon absence et me recevra les bras ouverts.

— Ce château est donc près d'ici, dit Aïssa.

— Il est à sept lieues de la ville que nous quittons, mais beaucoup sur la gauche ; il est situé sur une montagne que nous apercevrions tout là-bas à l'horizon si la lune se levait.

Tout à coup la lune, comme si elle eût obéi à la voix de dona Maria, s'élança d'un nuage noir dont elle argenta les bords. Aussitôt une lumière douce et pure s'échappa sur les champs et les bois, de sorte que les voyageurs se trouvèrent soudain enveloppés de clarté.

Hafiz se retourna vers ses compagnes, il regarda autour de lui, le chemin avait fait place à une vaste lande, bornée par une haute montagne sur laquelle se dressait un château bleuâtre et arrondi.

— Le château ! s'écria dona Maria, nous nous sommes égarés !

Hafiz tressaillit, il avait cru reconnaître cette voix.

— Tu t'es égaré, dit Aïssa au More, réponds.

— Hélas ! serait-il vrai ? dit Hafiz avec naïveté.

Il n'avait pas achevé que du fond d'un ravin bordé de chênes verts et d'oliviers s'élancèrent quatre cavaliers, dont les chevaux ardens franchirent la pente avec des naseaux enflammés, des crinières flottantes.

— Que veut dire ceci ? murmura sourdement Maria... Sommes-nous découvertes ?

Et elle s'enveloppa dans les plis de son manteau sans ajouter une parole.

Hafiz se mit à pousser des cris aigus, comme s'il avait peur, mais un des cavaliers lui appliqua un mouchoir sur les lèvres et entraîna sa mule.

Deux autres des ravisseurs aiguillonnèrent les mules des deux femmes, en sorte que ces animaux prirent un galop furieux dans la direction du château.

Aïssa voulait crier, se défendre.

— Tais-toi ! lui dit dona Maria ; avec moi tu ne crains rien de don Pedro, avec toi je ne crains rien de Mothril. Tais-toi !

Les quatre cavaliers, comme s'ils faisaient rentrer un troupeau dans l'étable, dirigèrent leur capture vers le château.

— Il paraît qu'on nous attendait, pensa dona Maria. Les portes sont ouvertes sans que la trompe ait sonné.

En effet, les quatre chevaux et les trois mules entrèrent avec grand bruit dans la cour de ce palais.

Une fenêtre était éclairée, un homme se tenait à cette fenêtre.

Il poussa un cri de joie en voyant arriver les mules.

— C'est don Pedro, et il attendait ! murmura dona Maria qui reconnut la voix du roi ; que signifie tout cela !

Les cavaliers ordonnèrent aux femmes de mettre pied à terre, et les conduisirent à la salle du château.

Dona Maria soutenait Aïssa toute tremblante.

Don Pedro entra dans la salle, appuyé sur Mothril dont les yeux étincelaient de joie.

— Chère Aïssa ! dit-il en se précipitant vers la jeune fille qui frémissait d'indignation, et qui, l'œil animé, la lèvre inquiète, semblait demander compte à sa compagne d'une trahison.

— Chère Aïssa, pardonnez-moi, répéta le roi, d'avoir ainsi effrayé vous et cette bonne femme ; permettez que je vous souhaite la bienvenue.

— Et moi donc, dit dona Maria en soulevant le capuce de sa mante, vous ne me saluez pas, seigneur ?

Don Pedro poussa un grand cri et recula d'effroi.

Mothril, pâle et tremblant, se sentit défaillir sous l'écrasant regard de son ennemie.

— Voyons ! faites-nous donner un appartement, notre hôte, continua dona Maria, car vous êtes notre hôte, don Pedro.

Don Pedro, chancelant, atterré, baissa la tête et rentra dans la galerie.

Mothril s'enfuit. Mais déjà chez lui la fureur avait remplacé la crainte.

Les deux femmes se serrèrent l'une contre l'autre, et attendirent en silence. Un moment après elles entendirent les portes se fermer.

Le majordome saluant jusqu'à terre vint prier dona Maria de vouloir bien monter à son appartement.

— Ne me quittez pas ! s'écria Aïssa.

— Ne crains rien, te dis-je, enfant, vois ! Je me suis montrée et mon regard a suffi pour dompter ces bêtes féroces. Allons, suis-moi... je veille sur toi, te dis-je.

— Et vous ! oh ! craignez aussi pour vous !

— Moi ! fit Maria Padilla en souriant avec hauteur, qui donc oserait ? ce n'est pas à moi d'avoir peur en ce château.

LVI

LE PATIO DU PALAIS D'ÉTÉ

L'appartement dans lequel on conduisit Maria lui était bien connu. Elle l'habitait au temps de sa domination, de sa prospérité. Alors toute la cour savait le chemin de ces galeries à piliers de bois peint et doré, dont un patio ou jardin d'orangers avec un bassin de marbre formait le centre. On ne voyait alors que pages aux riches portières de brocart et valets empressés à faire leur service sous ces galeries somptueusement éclairées.

Dans le patio, en bas, sous les branches épaisses des arbres en fleurs, se cachaient les symphonies moresques si douces, si suavement tristes, qu'elles semblent de lents parfums aspirés par le ciel, lorsqu'elles montent des lèvres du chanteur ou des doigts du musicien.

Aujourd'hui tout n'était que silence. Séparée du reste du palais, cette galerie semblait morne et vide. Les arbres avaient toujours leur feuillage, mais il était sinistre ; le marbre versait à flots l'onde blanchissante, mais avec un bruit pareil aux grondemens de la mer irritée.

A l'extrémité d'un des plus longs côtés de ce parallélogramme, une petite porte cintrée en ogive donnait passage de la galerie d'Aïssa dans la galerie occupée par le roi.

Ce passage était long, étroit comme un canal de pierre. Autrefois don Pedro avait voulu qu'il fût toujours tendu d'étoffes précieuses, et que la dalle en fût jonchée de fleurs. Mais dans l'intervalle si long de deux séjours, les tentures s'étaient flétries et déchirées, les fleurs sèches craquaient sous les pieds.

Tout ce qui a aidé l'amour se fane quand l'amour est mort. Il en est ainsi de ces lianes passionnées qui fleurissent et se tordent luxuriantes autour de l'arbre qu'elles aiment, mais se dessèchent et tombent inanimées quand elles n'ont plus à aspirer la sève et la vie de leur allié.

Dona Maria fut à peine installée dans son appartement qu'elle demanda son service.

— Senora, répondit le majordome, le roi n'est pas venu pour séjourner, mais seulement pour attendre un réveil de chasse. Il n'a pas emmené de service.

— L'hospitalité du roi cependant ne permet pas que ses hôtes manquent [illegible] du nécessaire.

— Señora, je suis à vos ordres, et tout ce que Votre Seigneurie me demandera...

— Donnez-nous donc des rafraîchissemens et un parchemin pour écrire.

Le majordome s'inclina et sortit.

La nuit était venue, les étoiles brillaient au ciel. Tout au fond le plus reculé du patio, une chouette poussait son hululement plaintif qui faisait taire le rossignol perché sous les fenêtres de dona Maria.

Aïssa, dans cette obscurité, sous l'influence de ces sombres événemens, Aïssa épouvantée de la taciturne fureur de sa compagne, se tenait en tremblant au plus profond de l'appartement.

Elle voyait alors passer et repasser comme une ombre pâle dona Maria, la main sur son [illegible], l'œil perdu dans le vague, mais étincelant de projets.

Elle n'osait parler de peur de [illegible] cette colère et de faire dévier cette douleur.

Tout à coup le majordome reparut, apportant des flambeaux de cire qu'il posa sur une table.

Un esclave le suivait chargé d'un bassin de vermeil, sur lequel deux coupes d'argent [illegible] accompagnaient des fruits confits et une large fiole de vin de Xérès.

— Señora, dit le majordome, Votre Seigneurie est servie.

— Je ne vois pas l'encre et le parchemin que j'ai demandés, dit dona Maria.

— Señora, on a cherché longtemps, dit le majordome embarrassé, mais le chancelier du roi n'est pas ici, et les parchemins sont dans le coffre royal.

Dona Maria fronça le sourcil.

— Je comprends, dit-elle ; bien, merci, laissez-nous.

Le majordome sortit.

— La soif me dévore, dit alors dona Maria ; chère enfant, voulez-vous me verser à boire ?

Aïssa s'empressa de verser du vin dans une des coupes, et l'offrit à sa compagne qui but avidement.

— N'a-t-il pas donné d'eau ? ajouta-t-elle ; ce vin double ma soif au lieu de la calmer.

Aïssa chercha autour d'elle et aperçut une jarre de terre à fleurs peintes, comme il y en a dans l'Orient pour garder l'eau fraîche, même au soleil.

Elle y puisa une coupe d'eau pure dans laquelle dona Maria versa le reste du vin de l'autre coupe.

Mais déjà son esprit ne s'occupait plus des besoins du corps ; sa pensée tout absorbée ailleurs, avait regagné les sombres espaces.

— Qu'est-ce que je fais ici ? se disait-elle. Pourquoi perdre du temps ? Ou je dois convaincre le traître de sa trahison, ou je dois essayer de le ramener encore.

Elle se tourna brusquement vers Aïssa, qui suivait avec anxiété chacun de ses mouvemens.

— Voyons, jeune fille, toi qui as le regard si pur que l'on croit voir ton âme au travers de tes prunelles, réponds à une femme, la plus malheureuse des femmes : as-tu de l'orgueil ?... Envierais-tu parfois cette splendeur de ma prospérité ? Aurais-tu pour conseil, aux sinistres heures de la nuit, un mauvais ange qui te détourne de l'amour pour te pousser vers l'ambition ? Oh ! réponds-moi ! Oh ! souviens-toi que toute ma destinée est dans le mot que tu vas prononcer, et réponds-moi comme tu répondrais à Dieu ? Savais-tu quelque chose de ce projet d'enlèvement ? le soupçonnais-tu ? l'espérais-tu ?

— Madame, répondit Aïssa d'un air à la fois triste et doux, vous m'êtes une protectrice, vous qui m'avez vue voler au-devant de mon amant avec une joie si ardente, vous me demandez si j'espérais aller auprès d'un autre !

— Tu as raison, dit dona Maria avec impatience, mais ta réponse, qui peut-être renferme toute la candeur de ton âme, me paraît encore un subterfuge ; vois-tu, c'est que mon âme, à moi, n'est pas pure comme la tienne, et que toutes les passions de la terre l'obscurcissent et la bouleversent. Je réitère donc ma question : Es-tu ambitieuse ? et te consolerais-tu jamais de la perte de ton amour par l'espérance d'une grande fortune [illegible] trône ?

— Madame, répondit Aïssa en [illegible], je n'ai pas [illegible] éloquence et ne sais si je parviendrai à persuader votre [illegible], mais par le Dieu vivant [illegible] soit-il le vôtre, je vous jure que dans le cas où don Pedro me tiendrait en son pouvoir et voudrait m'imposer son amour, je vous [illegible] ne j'aurai mon poignard pour [illegible] le cœur ou une [illegible] comme la vôtre pour [illegible] mortel.

— Une bague [illegible] la mienne, s'écria dona Maria se [illegible] vivement [illegible], cachant sa main sous sa [illegible] [illegible]

— [illegible] suis pure, [illegible] tout le monde en ce palais [illegible] [illegible] que devant le roi don Pedro et tremblant [illegible] [illegible] et peut-être quelque bataille entre les [illegible] de ses [illegible], depuis vous avez l'habitude de porter en [illegible] bague un poison subtil pour vous faire libre au besoin... C'est aussi, du reste, l'habitude des gens de mon pays ; je ne serai pour mon Agénor ni moins vaillante ni moins fidèle que vous pour don Pedro. Je mourrai lorsque je verrai qu'il va perdre son bien...

Dona Maria serra les mains d'Aïssa, la baisa même au front avec une farouche tendresse.

— Tu es une généreuse enfant, dit-elle, et tes paroles me dicteraient mon devoir, si je n'avais quelque chose de plus sacré à garantir en ce monde que mon amour.

Oui, je devrais mourir, ayant perdu mon avenir et ma gloire, mais qui veillera sur cet ingrat et ce lâche que j'aime encore ? qui le sauvera d'une mort honteuse, d'une ruine plus honteuse encore ? Il n'a pas un ami ; il a des milliers d'ennemis acharnés. Tu ne l'aimes pas, tu ne céderas à aucune suggestion : c'est tout ce que je désire, parce que le contraire est la seule chose que je redoutais. Maintenant, la ligne que je vais suivre est toute tracée. Avant que l'aurore ait paru demain, il y aura en Espagne un changement dont parlera tout l'univers.

— Madame, dit Aïssa, prenez garde aux emportemens de votre esprit si courageux... Prenez garde que je suis seule au monde, que je n'ai d'espoir et de bonheur qu'en vous et par vous.

— Je songe à tout cela : le malheur épure mon âme, je n'ai plus d'égoïsme, n'ayant plus d'amour vulgaire.

— Ecoute, Aïssa, mon parti est pris : je vais aller trouver don Pedro ; cherche bien dans le coffret incrusté d'or qui doit se trouver dans la pièce voisine, tu trouveras une clef. C'est la clef d'une porte secrète aboutissant aux appartemens de don Pedro.

Aïssa courut et rapporta en effet cette clef, dont s'empara Maria.

— Vais-je rester seule en cette triste demeure, madame ? dit la jeune fille.

— Je sais pour toi une retraite inviolable. Ici peut-être pourrait-on pénétrer jusqu'à toi, mais viens, au bout de la chambre dont tu viens de prendre la clef, il y a une dernière chambre enfermée de murs et sans issue. Je t'y enfermerai, tu n'auras rien à craindre.

— Seule ! oh non ! seule j'aurais peur.

— Enfant ; tu ne peux pourtant m'accompagner ; c'est du roi que tu crains quelque chose ; eh bien ! puisque je vais me trouver près de lui !

— C'est vrai, dit Aïssa, oui, madame ; eh bien ! je me résigne, j'attendrai... non pas en cette chambre noire et reculée, oh ! non, ici même sur les coussins où vous avez reposé, là où tout me rappellera votre présence et votre protection.

— Il faut bien que tu reposes cependant.

— Je n'en ai pas besoin, madame.

— Comme tu voudras, Aïssa ; passe le temps de mon absence à supplier ton Dieu de me faire triompher, car alors, demain, au grand jour et sans appréhensions, tu prendras la route qui conduit à Rianzarès ; demain, tu pourras en me quittant te dire : Je vais à mon époux, et sur la terre, aucun pouvoir ne sera assez fort pour m'écarter de lui.

— Merci, madame, merci ! s'écria la jeune fille en inondant de baisers les mains de sa généreuse amie. Oh ! oui, je prierai, oh ! oui, Dieu m'entendra.

Au moment où les deux jeunes femmes échangeaient ce tendre adieu, l'on eût pu voir du fond du patio monter peu à peu sous les branches des orangers une tête curieuse qui vint se placer au niveau de la galerie dans le plus épais de l'ombre.

Cette tête ainsi confondue avec le massif demeura immobile.

Dona Maria quitta la jeune fille et prit légèrement le chemin de la porte secrète.

La tête, sans remuer, tourna de gros yeux blancs vers dona Maria, la vit pénétrer dans le corridor mystérieux, et prêta l'oreille.

En effet, le bruit d'une porte criant sur ses gonds rouillés se fit entendre à l'autre extrémité de ce couloir, et aussitôt la tête disparut du milieu de l'arbre, comme celle d'un serpent qui redescend en toute hâte.

C'était le Sarrasin Hafiz qui glissait ainsi le long du tronc poli d'un oranger.

Il trouva en bas une autre figure sombre qui l'attendait.

— Quoi donc ! Hafiz, tu redescends déjà ? lui dit ce personnage.

— Oui, maître, car je n'ai plus rien à voir dans l'appartement : dona Maria vient d'en sortir.

— Où va-t-elle ?

— Au bout de la galerie, à droite, et là elle a disparu.

— Disparu ! oh ! par le saint nom du Prophète ! elle a pris la porte secrète et elle va parler au roi. Nous sommes perdus.

— Vous savez que je suis à vos ordres, seigneur Mothril, dit Hafiz en pâlissant.

— Bien. Suis-moi vers les appartemens royaux : tout dort à cette heure. Il n'y a ni gardes, ni courtisans. Tu monteras par le patio du roi jusqu'à sa fenêtre, comme tu viens de faire, et tu écouteras là-bas comme tu viens d'écouter ici.

— Il y a un moyen plus simple, seigneur Mothril, et vous pourrez écouter vous-même.

— Lequel ?... hâte-toi, grand Dieu !

— Suivez-moi alors... Je monterai le long d'une colonne du patio, j'arriverai à une fenêtre ; je m'introduirai par là, et saurai me glisser jusqu'à une porte de derrière que je vous ouvrirai. Vous pourrez, de cette façon, entendre à l'aise tout ce que don Pedro et Maria Padilla vont se dire ou se disent en ce moment.

— Tu as raison, Hafiz, et le Prophète t'inspire. — Je ferai ce que tu dis. — Montre-moi le chemin.

LVII

EXPLICATION

Dona Maria ne se faisait pas illusion : le danger était extrême.

Las d'une possession de plusieurs années, blasé par les succès et corrompu par l'adversité qui purifie les bonnes natures égarées, don Pedro avait besoin de stimulans pour le mal, et nullement de conseils pour le bien.

Il s'agissait de changer les dispositions de cette âme, et rien n'eût été impossible avec de l'amour ; mais il était à craindre que don Pedro n'en eût plus pour dona Maria.

Elle allait donc en aveugle dans ce chemin si bien éclairé pour Mothril son ennemi.

Nul doute que si elle eût rencontré le More en route, et qu'elle eût tenu un poignard, elle l'en eût frappé sans miséricorde, car elle sentait que cette influence maudite pesait sur sa vie depuis un an, et commençait à la dominer.

Maria pensait tout cela quand elle ouvrit la porte secrète et se trouva dans l'appartement du roi.

Don Pedro, épouvanté, incertain, errait comme une ombre dans sa galerie.

Ce silence de dona Maria, cette colère calme, lui donnait les plus vives appréhensions et la plus dangereuse colère.

— On vient, disait-il, me braver jusqu'en ma cour, on me montre que je ne suis pas le maître, et réellement je ne le suis pas, puisque l'arrivée d'une femme bouleverse tous mes projets et détruit l'espoir de tous mes plaisirs.

C'est un joug qu'il faut que je rompe... si je ne suis pas assez fort pour agir seul, on m'aidera.

Il disait ces mots quand Maria, qui avait glissé comme une fée sur la dalle de faïence polie, l'arrêta par le bras et lui dit :

— Qui vous aidera, senor ?

— Dona Maria ! s'écria le roi comme s'il eût vu un spectre.

— Oui, dona Maria, qui vient vous demander, à vous, au roi, en quoi le conseil, le joug, si vous voulez, d'une noble Espagnole, d'une femme qui vous aime, est plus déshonorant et plus lourd que le joug imposé à don Pedro par Mothril, à un roi chrétien par un More ?

Don Pedro serra les poings avec fureur.

— Pas d'impatience, dit dona Maria, pas de colère, ce n'est pas l'heure ni le lieu. Vous êtes ici chez vous, et moi, votre sujette, je ne vais pas, vous le comprenez, vous dicter des volontés. Ainsi, maître comme vous l'êtes, senor, ne prenez pas la peine de vous irriter. Le lion ne querelle pas la fourmi.

Don Pedro n'était pas accoutumé à ces humbles protestations de sa maîtresse. Il s'arrêta interdit.

— Que voulez-vous donc, madame ? dit-il.

— Peu de chose, senor. Vous aimez, à ce qu'il paraît, une autre femme, c'est votre droit ; je n'examinerai pas si vous en usez bien ou mal, c'est votre droit ; je ne suis pas votre épouse, et le fussé-je, je me rappellerais ce que, pour moi, vous avez infligé de chagrins et de tortures à celles qui furent vos épouses.

— Me le reprochez-vous ? dit fièrement don Pedro qui cherchait l'occasion de s'irriter.

Dona Maria soutint son regard avec fermeté.

— Je ne suis pas Dieu, dit-elle, pour reprocher les crimes des rois ! je suis une femme, vivante aujourd'hui, morte demain, un atome, un souffle, le néant ; mais j'ai une voix, et j'en use pour vous dire ce que vous n'entendrez que de moi.

Vous aimez, roi don Pedro, et chaque fois que cela vous est arrivé, un nuage a passé devant vos yeux et vous a caché tout l'univers... mais vous détournez la tête... Qu'écoutez-vous ? Qui vous préoccupe ?...

— J'avais cru, dit don Pedro, entendre marcher dans la chambre voisine... non, c'est impossible...

— Pourquoi impossible... tout est possible, ici... Regardez-y, sire... je vous prie... Nous écouterait-on ?...

— Non, il n'y a pas de porte à cette chambre, et je n'ai pas un serviteur près de moi. C'est la brise du soir qui aura soulevé une portière et fait battre un panneau de fenêtre.

— Je vous disais, reprit dona Maria, que, comme vous ne m'aimez plus, j'ai pris la résolution de me retirer.

Don Pedro fit un mouvement.

— Cela vous rend joyeux, j'en suis bien aise, dit froidement dona Maria, je le fais pour cela. Je me retirerai donc, et vous n'entendrez plus jamais parler de moi. Dès ce moment, senor, vous n'avez plus pour maîtresse dona Maria de Padilla ; c'est une humble servante qui va vous faire entendre la vérité sur votre position.

Vous avez gagné une bataille, mais on vous dira que d'autres l'ont gagnée pour vous : votre allié, en pareil cas, est votre maître et vous le prouvera tôt ou tard. Déjà même le prince de Galles réclame des sommes considérables qui lui sont dues... Cet argent, vous ne l'avez pas ; ses douze mille lances, qui ont combattu pour vous, vont se tourner contre vous.

Cependant le prince votre frère a trouvé des secours en France, et le connétable, chéri de tout ce qui porte un nom français, va revenir avec la soif d'une revanche. Ce sont deux armées que vous aurez à combattre ; que leur opposerez-vous ?

Une armée de Sarrasins. — O ! roi chrétien, vous avez un seul moyen de rentrer dans la confédération des princes de l'Eglise et vous vous privez de ce moyen. Vous voulez attirer sur vous, outre les armes temporelles, la colère du pape et l'excommunication ! Songez-y, les Espagnols sont religieux, ils vous abandonneront ; déjà même le voisinage des Mores les effraye et les dégoûte.

Ce n'est pas tout... l'homme qui vous pousse à votre ruine ne la trouve pas complète dans la misère et la dégradation, c'est-à-dire dans l'exil et la déchéance, il veut vous imposer une alliance infâme, il veut faire de vous un renégat. Dieu m'entend, je ne hais pas, j'aime Aïssa, je la protège, je la défends comme une sœur, car je connais son cœur et je connais sa vie. Aïssa, fût-elle fille d'un roi sarrasin, ce qui n'est pas, senor, je le prouverai, Aïssa ne vaut pas mieux pour être votre femme que moi, la fille des anciens chevaliers de Castille, moi, la noble héritière de vingt ancêtres valant des rois chrétiens. Pourtant, vous ai-je demandé jamais de faire consacrer notre amour par un mariage ? — Certes, je le pouvais. — Certes, roi don Pedro vous m'avez aimée !

Don Pedro soupira.

— Ce n'est pas tout. — Mothril vous parle de l'amour d'Aïssa, que dis-je, il vous le promet, peut-être.

Don Pedro regarda inquiet, et vivement intéressé, comme pour saisir avant qu'elles n'eussent retenti les paroles de Maria.

— Il vous promet qu'elle vous aimera, n'est-ce pas ?

— Quand cela serait, madame !

— Cela pourrait être, sire, et vous méritez plus que de l'amour ; il y a certaines personnes de votre royaume, et ces personnes sont les égales d'Aïssa, je crois, qui ont pour vous plus que de l'adoration.

Le front de don Pedro s'éclaircit : dona Maria faisait habilement vibrer chaque corde sensible en son âme.

— Mais enfin, continua la jeune femme, dona Aïssa ne vous aimera point, parce qu'elle en aime un autre.

— Cela est vrai ? s'écria don Pedro avec fureur ; cela n'est pas une calomnie ?

— Si peu une calomnie, seigneur, que si vous interrogez tout à l'heure Aïssa, que si vous l'interrogez avant qu'elle ait pu communiquer avec moi, elle vous dirait mot pour mot ce que je vais vous dire.

— Dites, madame, dites ; ce faisant, vous me rendrez véritablement service. Aïssa aime quelqu'un... Qui aime-t-elle ?

— Un chevalier de France qu'on appelle Agénor de Mauléon.

— Cet ambassadeur qui me fut envoyé à Soria... et Mothril le sait ?

— Il le sait...

— Vous l'affirmez ?

— Je le jure.

— Et son cœur est pris de telle façon que me promettre son amour a été de la part de Mothril un effronté mensonge, une trahison odieuse ?

— Un effronté mensonge, une odieuse trahison.

— Vous le prouverez, senora ?

— Aussitôt que vous l'ordonnerez, seigneur.

— Redites-le moi, que je me le persuade.

Dona Maria dominait le roi de toute sa hauteur. Elle le tenait par l'orgueil et par la jalousie.

— Par le Dieu vivant ! me dit tout à l'heure Aïssa, et

[illegible] retentissent encore à mon oreille, je vous jure [illegible] le cas où don Pedro me tiendrait en son pouvoir [illegible] m'imposer son amour, je vous jure que j'aurai [illegible] poignard pour me percer le cœur ou une bague comme la vôtre pour aspirer un poison mortel. »

Et elle me désignait cette bague que j'ai au doigt, senor.

— Cette bague... dit don Pedro avec effroi... Qu'a donc cette bague, senora ?

— Elle renferme en effet un poison subtil, senor. Je la porte depuis deux ans, pour assurer ma liberté de corps et d'âme, au cas, au jour, où dans les mauvaises chances de votre fortune que j'ai si fidèlement suivie, j'en rencontrerais une qui me livrât à vos ennemis.

Don Pedro sentit comme un remords à l'aspect de cet héroïsme simple et touchant.

— Vous êtes, dit-il, un noble cœur, Maria, et je n'ai jamais aimé une femme comme je [illegible] aimée ; mais les mauvaises chances sont loin... vous pouvez vivre !

— *Comme il m'a aimée !* pensa Maria en pâlissant, mais sans se trahir. Il ne dit plus comme il m'aime !

— Et voilà la pensée d'Aïssa ? reprit don Pedro après un silence.

— Tout entière, senor.

— C'est de l'idolâtrie pour ce chevalier français ?

— C'est un amour égal à celui que j'ai eu pour vous, répondit dona Maria.

— Que vous avez eu ? dit don Pedro plus faible que sa maîtresse et [illegible] sa blessure à la première douleur.

— Oui, seigneur.

Don Pedro fronça les sourcils.

— Pourrai-je interroger Aïssa ?...

— Quand il vous plaira.

— Parlera-t-elle devant Mothril ?

— Devant Mothril, oui, seigneur.

— Elle dira tous les détails de son amour ?

— Elle avouera même ce qui fait la honte d'une femme.

— Maria ! s'écria don Pedro avec un élan terrible. Maria, qu'avez-vous dit !

— La vérité toujours, répliqua-t-elle simplement.

— Aïssa déshonorée ?

— Aïssa, qu'on veut faire asseoir sur votre trône, et placer dans votre lit, est fiancée au seigneur de Mauléon par des liens que Dieu seul à présent peut rompre, car ils sont les liens d'un mariage accompli.

— Maria ! Maria ! dit le roi ivre de fureur.

— Je vous devais ce dernier aveu... C'est moi qui, sollicitée par elle, ai introduit le Français dans la chambre où Mothril la tenait enfermée, moi, qui, protégeant leurs amours, devais les réunir sur la terre de France.

— Mothril ! Mothril ! tous les châtimens seront trop faibles, toutes les tortures trop douces pour te faire expier ce [illegible] attentat ! Amenez-moi Aïssa, madame, je vous prie.

— Seigneur, j'y vais... Mais réfléchissez, je vous prie. J'ai [illegible] le secret de cette jeune fille pour servir l'intérêt, [illegible] de moi [illegible]. Ne vaut-il pas mieux que vous vous [illegible] à ma parole, ne pouvez-vous me croire sans cette preuve qui arrache l'honneur à la pauvre enfant ?

— Ah ! vous hésitez, vous me trompez !

— Seigneur, je n'hésite pas, je cherche à rendre un peu de confiance à Votre Majesté : cette preuve nous l'aurons aussi bien dans quelques jours sans éclat, sans un scandale qui perdra cette jeune fille.

— Cette preuve je la veux sur-le-champ, et je vous somme de me la fournir sous peine de n'être pas crue dans vos accusations.

— Seigneur, j'obéis, dit Maria douloureusement émue.

— Je vous attends bien impatiemment, madame.

— Seigneur, vous allez être obéi.

— Si vous avez dit la vérité, dona Maria, demain il n'y aura plus en Espagne un seul More qui ne soit proscrit ou fugitif.

— Demain alors, seigneur, vous serez un grand roi ; et moi, pauvre fugitive, pauvre délaissée, je rendrai grâce à Dieu du plus grand bonheur qu'il m'ait accordé en ce monde, la certitude de votre prospérité.

— Senora, vous pâlissez, vous chancelez, voulez-vous que j'appelle ?

— N'appelez pas, sire... Non... Je vais retourner chez moi... J'ai fait demander du vin, j'ai préparé un rafraîchissement qui m'attend sur ma table ; je brûle, et une fois désaltérée, je serai tout à fait bien ; ne pensez donc plus à moi, je vous prie.

— Mais je vous jure, dit tout à coup Maria en se précipitant vers la chambre voisine, je vous jure qu'il y avait là quelqu'un ; cette fois, j'ai entendu, je ne me trompe pas, la marche d'un homme...

Don Pedro prit un flambeau, Maria un autre, et tous deux se précipitèrent dans cette chambre ; elle était déserte, rien n'annonçait qu'on y eût passé.

Seulement une portière tremblait encore du côté de la porte extérieure qu'avait annoncée Hafiz.

— Personne ! dit Maria surprise, j'ai bien entendu pourtant.

— Je vous l'ai dit, c'était impossible... Oh ! Mothril ! Mothril ! quelle vengeance je tirerai de ta trahison. Vous allez donc revenir, madame ?

— Le temps de prévenir Aïssa et de reprendre le chemin secret.

Ayant ainsi parlé, dona Maria prit congé du roi, qui, dans sa fièvre d'impatience, confondit presque la reconnaissance du service rendu avec le souvenir de l'amour passé.

C'est qu'en effet dona Maria était une femme belle et passionnée, une femme qu'on ne pouvait oublier lorsqu'on l'avait vue.

Fière et audacieuse, elle imposait le respect, elle arrachait l'amour. Plus d'une fois ce roi despote trembla de la voir s'irriter, plus souvent encore ce cœur blasé palpita dans l'attente de sa venue.

Aussi lorsqu'elle partit après s'être ainsi expliquée, don Pedro voulut-il courir après elle pour lui dire : [illegible] Qu'importe Aïssa, qu'importent les petites lâchetés qu'on trame dans l'ombre, vous êtes ce que j'aime, vous êtes le fruit que désire ardemment ma soif !

Mais dona Maria venait de fermer la porte de fer, et le roi n'entendit plus rien que le frôlement de sa robe sur les murs et le crépitement des branches séchées qui se brisaient sous ses pas.

LVIII

LA BAGUE DE MARIA ET LE POIGNARD D'AÏSSA

Le pied de Mothril avait effleuré bien légèrement la [illegible] lorsque dona Maria crut entendre remuer dans la chambre. Mothril avait ôté ses sandales pour venir jusqu'à la tapisserie écouter ce qui se tramait contre lui.

La révélation du secret d'Aïssa l'avait pénétré de crainte et d'horreur. Que dona Maria eût pour lui de la haine, il n'en doutait pas ; qu'elle cherchât à le perdre en dénigrant sa politique, en dévoilant son ambition, le More en était certain ; mais ce qu'il ne pouvait supporter, c'était l'idée que don Pedro devînt indifférent pour Aïssa.

Aïssa, fiancée à Mauléon, Aïssa déchue de sa pureté précieuse, devenait pour don Pedro un objet sans charme et sans valeur, et ne plus tenir don Pedro par l'amour d'Aïssa, c'était perdre le lien qui retient un coursier indompté.

Encore quelques momens et tout cet échafaudage si péniblement élevé s'écroulait : [illegible] Aïssa, sûre d'être protégée, venait avec sa compagne révéler à don Pedro le secret tout entier... Alors dona Maria reprenait tous ses droits, alors Aïssa perdait les siens, alors Mothril, honteux, honni, chassé, maltraité comme un misérable faussaire, prenait, avec ses compatriotes, le funèbre chemin de l'exil, en admettant qu'il ne fût pas poussé tout d'abord dans la tombe par cet ouragan de la colère royale. Voilà donc ce qui se déroula aux yeux du More pendant que Maria parlait à don Pedro, et que ces paroles tombaient une à une comme des gouttes de plomb fondu sur la plaie vive de cet ambitieux.

Haletant, éperdu, tantôt froid comme le marbre, tantôt brûlant comme le soufre en ébullition, Mothril se demandait pourquoi, la main sur un poignard fidèle, il ne tuait pas d'un seul coup le maître qui écoutait et la révélatrice qui parlait ; c'est-à-dire pourquoi il ne sauvait pas sa vie et sa cause.

Si don Pedro eût eu près de lui un autre ange gardien que Maria, cet ange n'eût pas manqué de l'avertir en ce moment qu'il courait un danger terrible.

Tout à coup le front de Mothril s'éclaircit, la sueur en tomba moins abondante, moins glacée. Deux mots de Maria lui avaient ouvert la voie du salut en même temps que l'idée du crime.

Il la laissa donc achever tranquillement ; elle put dire toute sa pensée à don Pedro, et ce n'est qu'aux derniers mots de l'entretien, alors qu'il n'avait plus rien à apprendre, qu'il sortit de sa cachette, et que la tapisserie trembla derrière lui, comme le remarquèrent don Pedro et dona Maria.

Mothril une fois dehors s'arrêta l'espace de deux secondes, et dit :

— Elle mettra, par le couloir secret, trois fois le temps que je vais mettre à entrer dans sa chambre par le patio.

— Hafiz, dit-il en frappant sur l'épaule du jeune tigre qui épiait chacun de ses ordres, cours au passage de la

galerie, arrête dona Maria quand elle se présentera, demande-lui pardon comme si le repentir t'égarait, accuse-moi si tu veux, avoue, révèle... fais tout ce que tu voudras, mais retiens-la cinq minutes avant qu'elle n'entre dans la galerie.

— Bien, maître, dit Hafiz ; et, grimpant comme un lézard sur la colonne de bois du patio, il entra dans le passage où déjà se faisait entendre le pas de dona Maria qui s'approchait.

Mothril pendant ce temps fit le tour du jardin, monta l'escalier de la galerie et pénétra chez dona Maria.

caches dans ta bague, mais nous autres, pauvres Mores, nous sommes des barbares excuse-moi si mon breuvage ne te plaît pas, je t'offrirai mon poignard.

Il achevait à peine quand la voix suppliante d'Hafiz arriva jusqu'à son oreille avec la voix plus animée de dona Maria retenue dans le couloir secret...

— Par pitié ! disait le monstre enfant, pardonnez à ma jeunesse, j'ignorais ce que mon maître me faisait faire

— Je verrai plus tard, répondit Maria, laisse-moi ! Je saurai m'enquérir et démêler dans les témoignages qu'on portera sur toi la vérité que tu me caches



Inondée de sang, Aïssa s'évanouit.

D'une main il tenait son poignard, de l'autre un petit flacon d'or qu'il venait de prendre dans un des plis de sa large ceinture.

Lorsqu'il entra. la cire à demi consumée coulait en larges nappes sur le flambeau, Aïssa, les yeux fermés, dormait doucement sur les coussins. De ses lèvres entr'ouvertes s'exhalait un nom cher avec le parfum de son haleine

— Elle d'abord, dit le More avec un sombre regard morte, elle n'avouera pas ce que dona Maria veut lui faire dire...

— Oh !... frapper mon enfant, murmura-t-il... mon enfant qui dort... elle à qui peut-être, si je ne me presse pas d'avoir peur, le Très-Haut réserve une couronne, attendons !... qu'elle meure seulement la dernière, que je me réserve encore un moment d'espoir.

Il s'avança aussitôt vers la table, prit la coupe d'argent à demi pleine encore de la boisson préparée par Maria elle-même, et y versa tout entier le contenu du flacon d'or

— Maria, dit-il tout bas, avec un affreux sourire, ce poison que je te verse ne vaut peut-être pas celui que tu

Mothril s'alla blottir aussitôt derrière la tapisserie qui masquait la fenêtre Placé là, il pouvait tout voir, tout entendre, il pouvait s'élancer sur Maria lorsqu'elle voudrait sortir.

Hafiz congédié par elle disparut lentement sous la sombre galerie.

Alors on eût pu voir Maria rentrer dans son appartement et contempler avec une indéfinissable émotion Aïssa plongée dans le sommeil

— J'ai profané aux yeux d'un homme, dit-elle, ton doux secret d'amour, j'ai noirci ta beauté de colombe, mais le tort que je t'ai fait sera bien réparé, pauvre enfant ! tu dors sous ma protection dors ! cette minute encore je te laisse à tes doux rêves !

Elle fit un pas vers Aïssa Mothril serra des doigts son large poignard

Mais le mouvement que venait de faire dona Maria la rapprocha de la table, où elle vit sa coupe d'argent et la liqueur vermeille qui appelait ses lèvres arides.

Elle prit cette coupe et but à longs traits.

La dernière gorgée touchait encore à son palais que déjà le [illegible] dévorant de la mort avait touché son cœur.

[illegible] vacilla ses yeux devinrent fixes. elle appuya ses [illegible] mains sur sa poitrine. et devinant dans cette inconcevable douleur une nouvelle calamité, une nouvelle trahison [illegible] être elle regarda autour d'elle avec anxiété avec [illegible], comme pour interroger la solitude et le sommeil des [illegible] deux témoins muets de sa souffrance.

La douleur éclata dans son sein comme un incendie Maria rougit. ses mains se crispèrent, il lui sembla que son cœur remontait à sa gorge, et elle ouvrit la bouche pour pousser un cri

Prompt comme l'éclair, Mothril prévint ce cri par une étreinte mortelle.

Maria se débattit en vain dans ses bras. elle mordit en vain les doigts du Sarrasin qui lui fermaient la bouche.

Mothril, tandis qu'il retenait ainsi les bras et la voix de l'infortunée, éteignit la bougie, et Maria tomba en même temps dans les ténèbres et dans la mort.

Ses pieds battirent quelques secondes le sol, avec un bruit qui réveilla la jeune Moresque sa compagne.

Aïssa se leva, et voulant marcher dans ces ténèbres trébucha sur le cadavre.

Elle tomba dans les bras de Mothril, qui lui saisit les mains et la renversa près de Maria en lui déchirant l'épaule d'un coup de poignard.

Inondée de sang, Aïssa s'évanouit. Alors, Mothril arracha du doigt de Maria l'anneau dans lequel était renfermé le poison.

Il vida cet anneau dans la coupe d'argent et le remit au doigt de sa victime.

Puis, teignant dans le sang le poignard que la jeune Moresque portait à sa ceinture, il le déposa près de Maria, [illegible] sorte que ses doigts y touchaient.

Ce mystère d'horreur s'accomplit en moins de temps qu'il n'en faut au serpent des Indes pour étouffer deux gazelles qu'il guettait jouant au soleil dans les herbes d'une savane.

Mothril, pour que sa tâche fût accomplie en entier, n'avait plus qu'à se mettre à l'abri du soupçon.

Rien n'était plus facile. Il rentra dans le patio voisin comme s'il fût revenu d'une excursion de surveillance.

Il demanda aux serviteurs du roi si le roi était couché. On lui répondit qu'on voyait le roi se promener avec une sorte d'impatience dans sa galerie.

Mothril demanda ses coussins, ordonna qu'un serviteur lui fît lecture de quelques versets du Koran, et parut s'abandonner à un profond sommeil.

Hafiz, sans avoir pu consulter son maître, l'avait compris, grâce à son instinct. Il s'était mêlé aux gardes de don Pedro avec sa gravité accoutumée. Une demi-heure se passa ainsi. Le plus grand silence régnait dans le palais.

Tout à coup un cri déchirant retentit au fond de la galerie royale, et la voix du roi fit entendre ces mots effrayans :

« Au secours ! au secours ! »

Chacun se précipita vers la galerie, les gardes avec leurs épées nues, les serviteurs avec la première arme qui leur tomba sous la main.

Mothril, se frottant les yeux et se redressant comme s'il eût encore été alourdi par le sommeil, demanda :

— [illegible]-t-il ?

— Le roi ! le roi ! répondit la foule empressée

Mothril se leva et marcha derrière les autres. Il vit s'avancer dans la même direction Hafiz qui, lui aussi, se frottait les yeux et semblait effaré de surprise

On vit [illegible] don Pedro, un flambeau à la main, sur le seuil de [illegible] dona Maria Il poussait de grands [illegible] il était [illegible] et de temps en temps se retournait vers la chambre [illegible] ses gémissements et ses imprécations

Mothril fendit la foule qui entourait, muette et tremblante, le prince à demi fou.

[illegible] flambeaux [illegible] lueur

— Voyez ! voyez ! cria don [illegible] Mortes [illegible] toutes deux !

— Mortes ! répéta la foule [illegible]

— Mortes ! dit Mothril, qui [illegible]

[illegible] le Sarrasin effronté ! [illegible] les cheveux [illegible] sur sa tête

Le More prit une torche des mains d'un soldat, il entra [illegible] dans la chambre et recula [illegible] les deux [illegible] et du [illegible] les dalles.

[illegible] dona Aïssa [illegible] Allah. [illegible] dona Maria [illegible] Aïssa [illegible]

Mothril s'agenouilla et considéra les deux victimes avec [illegible]

— Seigneur, dit-il à don Pedro qui chancelait et appuyait [illegible] sur ses deux [illegible] de sueur [illegible] il y a [illegible] commis. Veuillez faire retirer tout le monde

Le roi ne répondit pas Mothril fit un signe, tout le monde se retira lentement.

— Seigneur, répéta le More avec le même ton d'affectueuse insistance, il y a eu un crime commis.

— Scélérat ! s'écria don Pedro revenant à lui, je te revois ici, toi qui m'as trahi !...

— Mon seigneur souffre bien, puisqu'il maltraite ainsi ses meilleurs amis, dit Mothril avec une inaltérable douceur.

— Maria !.. Aïssa !... répétait don Pedro en délire... mortes !

— Seigneur, je ne me plains pas, moi, dit Mothril.

— Toi ! te plaindre ! infâme ! Et de quoi te plaindrais-tu ?...

— De ce que je vois dans la main de dona Maria l'arme qui a versé le sang illustre de mes rois, tué la fille de mon maître si vénéré, du grand calife.

— C'est vrai, murmura don Pedro. le poignard est dans la main de dona Maria... mais elle-même... elle, dont les traits offrent un aspect si effrayant, dont l'œil menace, dont les lèvres écument, elle, dona Maria, qui l'a tuée ?...

— Comment le saurais-je, seigneur, moi qui dormais, et qui entre ici après vous.

Et le Sarrasin, après avoir contemplé le visage livide de Maria, secoua la tête sans rien dire seulement il examina curieusement la coupe encore à demi pleine.

— Du poison ! murmura-t-il

Le roi se baissa sur le cadavre dont il saisit la main raidie avec une sombre terreur.

— Ah ! s'écria don Pedro, la bague est vide !

— La bague ? répéta Mothril en jouant la surprise ; quelle bague ?

— Oui, continua le roi, la bague au poison mortel... Ah ! regardez ! Maria s'est donné la mort ! fit le roi... Maria que j'attendais, Maria qui pouvait encore espérer mon amour

— Mon seigneur, je crois que vous vous trompez. dona Maria était jalouse, et savait depuis longtemps que votre cœur s'occupait d'une autre femme Dona Maria songez-y bien, seigneur a dû être frappée d'épouvante et mortellement blessée dans son orgueil en voyant venir chez vous Aïssa que vous y appeliez Sa colère passée, elle aura préféré la mort à l'abandon d'ailleurs elle ne mourait pas sans vengeance, et pour une Espagnole, se venger est un plaisir bien préférable à la vie.

Ce discours était d'une habile perfidie ; le ton de naïve confiance avec lequel il fut prononcé imposa un moment à don Pedro Mais tout à coup il fut emporté par la douleur, par le ressentiment, et s'écria en saisissant le More à la gorge :

— Mothril, tu mens ! Mothril, tu te joues de moi Tu attribues la mort de dona Maria au regret de mon abandon, tu ne sais donc pas, ou tu feins de ne pas savoir que je préférais à tout dona Maria ma noble amie ?

— Seigneur, vous ne me disiez pas cela l'autre jour, quand vous accusiez dona Maria de vous fatiguer.

— Ne me dis pas cela, maudit, en présence de ce cadavre !

— Seigneur, j'enchaînerai ma langue, je m'ôterai la vie avant de déplaire à mon roi. mais je voudrais calmer sa douleur, et j'y tâche en ami fidèle.

— Maria ! Aïssa ! dit don Pedro éperdu Mon royaume pour racheter une heure de votre vie !

— Dieu fait bien ce qu'il fait, psalmodia lugubrement le More Il m'a ôté la joie de mes vieux jours, la fleur de ma vie, la perle d'innocence qui enrichissait ma maison.

— Mensonge ! s'écria don Pedro dont ces paroles, lancées à dessein, réveillaient l'égoïsme et par conséquent la fureur — Tu parles encore de la candeur et de l'innocence d'Aïssa toi qui savais son amour pour le chevalier franc, toi qui savais son déshonneur

— [illegible] répliqua le More d'une voix étranglée [illegible] Aïssa était déshonorée [illegible] de colère qui pour [illegible] affecté [illegible] a dit cela ?

— [illegible] elle qui [illegible]

— Dona Maria ! fit le Sarrasin avec mépris, elle avait intérêt [illegible] elle [illegible] bien dire cela par amour [illegible] morte par amour elle pouvait bien calom[illegible] par vengeance

Don P[illegible] silencieux réfléchit devant cette accusation si [illegible]

[illegible] Aïssa [illegible] pas percée d'un coup de poignard [illegible] Mothril [illegible] viendrait peut-être nous dire [illegible] Maria.

Ce dernier argument dépassait toutes les limites de l'audace [illegible] servir

[illegible] Dona Maria m'avait révélé le secret [illegible] elle pas [illegible]

— [illegible] attention répondit Mothril que la bague de dona Maria est vide [illegible] elle-même Roi [illegible] bien aveugle [illegible] ne vois pas [illegible] de [illegible] deux femmes [illegible] Maria [illegible] trompé

— Comment cela? Elle devait m'apporter la preuve, m'amener Aïssa pour me répéter les paroles de Maria.

— Est-elle venue?

— Elle est morte.

— Parce qu'il fallait prouver pour revenir, et qu'elle ne pouvait prouver.

Don Pedro, cette fois encore, baissa la tête, égaré dans cette obscurité terrible.

— La vérité! murmura-t-il, qui me dira la vérité?

— Je te la dis.

— Toi, s'écria le roi avec un redoublement de haine! tu es un monstre qui persécutas dona Maria, qui voulus me la faire abandonner, c'est toi qui as causé sa mort... Eh bien! tu disparaîtras de mes Etats, tu prendras la route de l'exil, voilà la seule grâce que je te puisse faire.

— Silence, seigneur: un prodige, répliqua Mothril, sans répondre à cette véhémente sortie de don Pedro, le cœur de dona Aïssa bat sous ma main, elle vit, elle vit!

— Elle vit, s'écria don Pedro, tu en es sûr?

— Je sens le battement du cœur.

— La blessure n'est pas mortelle, peut-être... un médecin!...

— Nul parmi les chrétiens, dit Mothril avec une sombre autorité, ne portera la main sur une noble fille de ma nation; Aïssa ne sera peut-être pas sauvée, mais si elle l'est, ce sera par moi seul.

— Sauve-la! Mothril, sauve-la!.. pour qu'elle parle..

Mothril attacha sur le roi un profond regard.

— Pour qu'elle parle, dit-il, mon seigneur, elle parlera.

— Eh bien! Mothril, nous verrons alors.

— Oui, seigneur, nous verrons si je suis un calomniateur, et si Aïssa est déshonorée.

Don Pedro, qui était à genoux devant les deux cadavres, regarda alors le sinistre visage de Maria, contracté par une mort hideuse; puis le calme et doux visage d'Aïssa, endormie dans son évanouissement.

— Au fait, dit-il en lui-même, dona Maria était bien jalouse, et je me rappelle toujours qu'elle n'a pas défendu autrefois Blanche de Bourbon, que j'ai fait tuer pour elle.

Il se releva, ne voulant plus considérer que la jeune fille.

— Sauve-la, Mothril, dit-il au Sarrasin.

— Ne craignez rien, seigneur, je veux qu'elle vive, elle vivra.

Don Pedro se retira frappé d'une sorte de superstitieuse terreur, et il lui sembla que le spectre de dona Maria se relevait du sol et le suivait dans la galerie.

— Si la jeune fille était en état de parler, dit-il, amène-la moi, ou fais-moi prévenir, je veux l'interroger.

Ce fut sa dernière parole. Il rentra chez lui sans regrets, sans amour, sans espoir.

Mothril ordonna que les portes fussent fermées, il fit cueillir, par Hafiz, différens baumes dont il exprima le suc sur la blessure d'Aïssa, blessure que son poignard si habile avait faite avec la dextérité d'un couteau de chirurgien.

Aïssa revint à elle aussitôt que Mothril lui eût fait respirer quelques puissans aromates. Elle était affaiblie; mais sa mémoire lui revenant avec les forces, le premier usage qu'elle fit de la vie fut de pousser un cri d'effroi.

Elle venait d'apercevoir le corps inanimé de Maria Padilla, gisant à ses pieds, l'œil encore chargé de menace et de désespoir.

LIX

LA PRISON DU BON CONNÉTABLE

Cependant Duguesclin avait été conduit à Bordeaux, résidence du prince de Galles, et il s'y voyait traité avec les plus grands égards, mais en prisonnier qu'on surveille étroitement.

Le château dans lequel on l'avait renfermé avait un gouverneur et un geôlier. Cent hommes d'armes faisaient la garde et ne laissaient pénétrer personne auprès du connétable.

Toutefois, les officiers les plus distingués de l'armée anglaise tenaient à honneur de rendre visite au prisonnier. Jean Chandos, le sire d'Albret et les principaux seigneurs de la Guyenne obtinrent la permission de dîner et de souper souvent avec Duguesclin, qui, bon convive et joyeux compagnon, les recevait à merveille, et, pour les bien traiter, empruntait de l'argent aux Lombards de Bordeaux sur ses propriétés de Bretagne.

Peu à peu le connétable endormit les défiances de la garnison. Il paraissait se plaire dans sa prison et n'annonçait en rien le désir d'être libre.

Lorsque le prince de Galles le visitait et lui parlait de sa rançon en riant.

— Elle se fait, disait-il, monseigneur, patience.

Le prince alors lui confiait ses ennuis. Duguesclin, avec sa franchise accoutumée, lui reprochait d'avoir mis son génie et sa puissance au service d'une aussi méchante cause que celle de don Pedro.

— Comment, disait-il, un chevalier de votre rang et de votre mérite a-t-il pu s'abaisser à défendre ce pillard, cet assassin, ce rénégat couronné?

— Raison d'Etat, répliquait le prince.

— Et désir d'inquiéter la France, n'est-ce pas? répondait le connétable.

— Ah! messire Bertrand, ne me faites pas parler politique, disait le prince.

Et l'on riait.

Parfois la duchesse, femme du prince, envoyait à Bertrand des rafraîchissemens, des présens ouvragés de ses mains, et ces douces prévenances rendaient plus supportable au prisonnier le séjour de la forteresse.

Mais il n'avait près de lui personne à qui confier ses chagrins, et ses chagrins étaient profonds. Il voyait le temps s'écouler, il sentait que cette armée, levée avec tant de peines, s'éparpillait de jour en jour, plus difficile à rassembler quand il le faudrait.

Il avait presque sous les yeux le spectacle de la captivité de douze cents officiers et hommes d'armes ses compagnons, pris à Navarette, noyau d'une troupe invincible qui, devenus libres, ramasseraient avec ardeur les débris de cette grande puissance écrasée en un jour de défaite imprévue.

Souvent il pensait au roi de France, bien embarrassé sans doute en ce moment.

Il voyait, du fond de sa prison ténébreuse, le cher et vénérable sire se promener tête baissée sous les treilles du jardin de Saint-Paul, tantôt se lamentant, tantôt espérant, et murmurant comme Auguste: Bertrand! rends-moi mes légions!

Et pendant ce temps, ajoutait Duguesclin en ses monologues intérieurs, la France est dévorée par le reflux des compagnies: les Caverley, les Vert-Chevalier, pareils aux sauterelles, rongent le reste de la pauvre moisson.

Puis Duguesclin pensait à l'Espagne, aux insolens abus de don Pedro, à la condition obscure de Henri, renversé à tout jamais du trône auquel il avait touché de la main.

Alors le connétable ne pouvait s'empêcher d'accuser la lâche nonchalance de ce prince, qui, au lieu de poursuivre furieusement son œuvre, d'y consacrer sa fortune, sa vie, de soulever une moitié du monde chrétien contre les infidèles Espagnols attachés à don Pedro, mendiait sans doute bassement sa vie près de quelque châtelain ignoré.

Quand ce flot de pensées envahissait l'âme du bon connétable, la prison lui paraissait odieuse; il regardait les barreaux de fer, comme Samson les gonds des portes de Gaza, et il se sentait la force d'emporter la muraille sur son épaule.

Mais la prudence lui conseillait promptement de faire bon visage, et comme à sa loyauté bretonne Bertrand joignait l'astuce du Bas-Normand, comme il était à la fois fin et fort, le connétable ne poussait jamais autant d'éclats de joie, il ne buvait jamais aussi bruyamment qu'aux heures du découragement et de l'ennui

Aussi donna-t-il le change à quelques-uns des plus rusés Anglais.

Une autorité supérieure maintenait cependant autour du prisonnier la plus rigoureuse surveillance. Trop fier pour s'en plaindre, le connétable ne savait à qui, ni à quoi attribuer ce déploiement de sévérités qui allaient jusqu'à arrêter la circulation des lettres qu'on lui envoyait de France.

La cour d'Angleterre avait regardé comme un des plus heureux résultats de la victoire de Navarette la prise de Duguesclin

Le connétable, en effet, était le seul obstacle sérieux que les Anglais commandés par un héros tel que le prince de Galles, pussent rencontrer en Espagne

Le roi Edouard, bien conseillé, voulait étendre peu à peu sa puissance dans ce pays ravagé par la guerre civile. Il sentait bien que don Pedro, allié des Mores, serait tôt ou tard détrôné, que don Henri vaincu et tué, il ne restait plus de prétendans au trône de Castille, proie facile dès lors pour l'armée victorieuse du prince de Galles.

Mais si Bertrand était libre, les choses changeaient de face: il pouvait rentrer en Espagne, reconquérir l'avantage perdu à Navarette, chasser les Anglais et don Pedro, installer à jamais Henri de Transtamare et c'était fait d'un plan de domination qui, depuis cinq ans, préoccupait le conseil du roi d'Angleterre

Edouard jugeait moins chevaleresquement les hommes que son fils. Il supposait que le connétable pouvait s'évader, que s'il ne s'évadait pas, il pouvait être enlevé; que même prisonnier enchaîné, impuissant entre quatre mu-

pareil... pour donner un bon conseil, un bon plan d'invasion, une espérance au parti vaincu.

Aussi Édouard avait-il placé près de Duguesclin deux surveillans incorruptibles, le gouverneur et le geôlier, qui, tous deux, ne relevaient que de l'autorité directe du grand conseil d'Angleterre.

Édouard ne communiquait pas au prince de Galles, si éminemment noble et loyal, l'arrière-pensée de ses conseillers. Il craignait que ce prince n'y mît obstacle par une résistance magnanime.

Le fait est que le monarque anglais ne voulait à aucun prix rendre le prisonnier contre rançon, et qu'il espérait, en gagnant du temps, le retirer des mains du prince de Galles, le faire conduire à Londres, où la Tour lui paraissait pour un semblable trésor, un plus fidèle dépositaire que le château de Bordeaux.

Certes, le prince de Galles, s'il eût eu avis de cette détermination, eût mis Duguesclin en liberté avant d'en recevoir l'ordre officiel. Aussi attendait-on à Londres que les affaires d'Espagne fussent bien passées, que don Pédro fût consolidé sur le trône, que la France fût tenue rigoureusement en échec, pour pouvoir, par un coup d'État soudain, par un ordre du grand conseil, rappeler le prince à Londres avec son prisonnier.

Or, le monarque anglais attendait le moment favorable.

Duguesclin, lui, ne sentait pas l'orage. Il vivait avec confiance sous la main qu'il trouvait toute-puissante de son vainqueur de Navarette.

Le jour tant désiré par l'illustre prisonnier éclaira enfin les barreaux de sa chambre.

Le sire de Laval venait d'arriver à Bordeaux avec la rançon.

Ce noble Breton fit connaître ses intentions et sa mission au prince de Galles.

Il était midi. Le soleil descendait obliquement dans l'appartement du connétable, qui, seul en ce moment, regardait avec tristesse les rayons décroître sur la muraille nue.

Les trompettes sonnèrent, les tambours battirent. Bertrand comprit qu'une illustre visite lui arrivait.

Le prince de Galles entra chez lui, tête nue, avec un visage riant.

— Eh bien, sire connétable, dit-il, tandis que Duguesclin le saluait un genou en terre, ne désiriez-vous pas le soleil...? il est beau ce matin.

— Le fait est, monseigneur, répliqua Duguesclin, que j'aimerais mieux le chant des rossignols de mon pays que le petit cri des souris de Bordeaux ; mais à ce que fait Dieu l'homme n'a rien à dire.

— Bien au contraire, sire connétable, quelquefois Dieu propose et l'homme dispose. Savez-vous les nouvelles de votre pays ?

— Non, monseigneur, fit Bertrand d'une voix émue tant de doux bourdonnemens d'angoisses et de plaisir en son cœur.

— Eh bien, sire connétable, vous allez être libre. L'argent est arrivé.

Ayant ainsi parlé, le prince tendit la main à Bertrand, qui se inclinait, et le quitta en souriant.

À la porte :

— Messire gouverneur, dit-il à l'officier chargé de garder le prisonnier, vous laisserez, s'il vous plaît, approcher du connétable l'ami et l'argent qui lui arrivent de France.

Le prince, ayant ainsi parlé, sortit du château.

Le gouverneur, sombre et soucieux, demeura seul avec le connétable.

Cette arrivée inattendue de Laval détruisait tous les plans du conseil d'Angleterre, et Duguesclin allait être libre malgré tout.

Sans un ordre exprès du roi Edouard, le gouverneur ne pouvait s'opposer à la volonté du prince de Galles, et cet ordre n'était pas arrivé.

Cependant, le gouverneur connaissait la pensée intime du conseil d'Angleterre ; il savait que la sortie du connétable serait une source de malheurs pour sa patrie, et un chagrin pour le roi Edouard. Il se résolut donc à tenter de faire par lui-même ce que le gouvernement n'avait encore pu faire, tant l'expédition de Mauléon avait été rapide, tant l'empressement des Bretons à libérer leur héros avait été enthousiaste.

Donc, le gouverneur, au lieu de donner des ordres au geôlier, selon que le prince de Galles lui avait prescrit, vint tenir société au prisonnier.

— Vous voilà donc libre, seigneur connétable, dit-il, et ce sera un vrai malheur pour nous de vous perdre.

Duguesclin sourit.

— En quoi ? dit-il avec un air railleur.

— C'est un honneur si grand, messire Bertrand, pour un simple chevalier tel que je suis, de garder un si puissant guerrier que vous !

— Bon, dit le connétable avec son enjouement ordinaire, je suis de ceux qui se font toujours prendre en bataille. Le prince me fera de nouveau prisonnier, c'est infaillible, et alors vous me garderez encore ; car, je le jure, vous gardez bien.

Le gouverneur soupira.

— Il me reste une consolation, dit-il.

— Laquelle ?

— J'ai en garde tous vos compagnons, douze cents Bretons, prisonniers comme vous... Je causerai de vous avec eux.

Duguesclin sentit sa joie l'abandonner à l'idée que ses amis allaient rester prisonniers, tandis que lui, sortant d'esclavage, reverrait le soleil du pays.

— Ces dignes compagnons, ajouta le gouverneur, seront affligés de vous voir partir ; mais par mes bons offices je diminuerai l'ennui de leur captivité.

Nouveau soupir de Bertrand, qui, cette fois, se mit à arpenter en silence le sol dallé de la chambre.

— Oh ! continua le gouverneur, la belle prérogative du génie et de la valeur ! un homme vaut par son mérite douze cents hommes à la fois.

— Comment cela ? fit Bertrand.

— Je veux dire, messire, que la somme apportée par le sire de Laval pour vous libérer suffirait à payer la rançon de vos douze cents compagnons.

— Cela est vrai ! murmura le connétable, plus rêveur, plus sombre que jamais.

— C'est la première fois, poursuivit l'Anglais, qu'il m'est démontré visiblement qu'un homme peut valoir une armée. En effet, vos douze cents Bretons, seigneur connétable, sont une véritable armée, et feraient à eux seuls une campagne. Par saint Georges, messire, si j'étais à votre place, et riche comme vous l'êtes, je ne sortirais d'ici qu'en illustre capitaine, avec mes douze cents soldats !

— Voilà un brave homme, se dit Duguesclin pensif, il me marque mon devoir. En effet, il ne convient pas qu'un homme fait de chair et d'os comme les autres coûte aussi cher à son pays que douze cents chrétiens vaillans et honnêtes.

Le gouverneur suivait d'un œil attentif le progrès de son insinuation.

— Ça ! dit Bertrand tout à coup, vous croyez que les Bretons ne coûteraient que soixante-dix mille florins de rançon ?

— J'en suis certain, seigneur connétable.

— Et que, la somme étant donnée, le prince les délivrerait ?

— Sans marchander.

— Vous vous en portez garant ?

— Sur mon honneur et ma vie, dit le gouverneur tressaillant de joie.

— C'est bien ; faites entrer ici, je vous prie, le sire de Laval, mon compatriote et mon ami. Faites monter aussi mon scribe, avec tout ce qu'il faut pour rédiger une cédule en bonne forme.

Le gouverneur ne perdit pas de temps ; il était si heureux qu'il oublia que sa consigne était de ne laisser arriver près du prisonnier que des Anglais ou des Navarrais, ses ennemis naturels.

Il transmit au geôlier surpris l'ordre de Bertrand et courut lui-même prévenir le prince de Galles.

IX

LA RANÇON

Bordeaux était pleine de tumulte et d'agitation causés par l'arrivée du sire de Laval avec ses quatre mulets chargés d'or et les cinquante hommes d'armes portant les bannières de France et de Bretagne.

Une foule considérable avait suivi le cortège imposant, et sur tous les visages on lisait, soit l'inquiétude et le dépit s'il s'agissait d'un Anglais, soit la joie et le triomphe si le visage était d'un Gascon ou d'un Français.

Le sire de Laval recueillait en passant les félicitations des uns, les lourdes imprécations des autres. Mais sa contenance était calme et impassible ; il tenait après les trompettes la tête du cortège, une main sur son poignard, l'autre à la bride de son puissant cheval noir, et, visière levée, il fendait les flots de la foule curieuse, sans presser ni ralentir devant aucun obstacle le pas de sa monture.

Il arriva devant le château où Duguesclin était prisonnier, mit pied à terre, donna son cheval aux écuyers et commanda aux quatre muletiers de descendre les coffres qui contenaient les espèces.

Ces gens obéirent.

Tandis qu'ils soulevaient l'un après l'autre les quatre pesans fardeaux, et que les curieux se pressaient avidement autour de l'escorte, un chevalier, visière baissée, sans couleurs ni devise, s'approcha du sire de Laval et lui dit en pur français :

— Messire, vous allez avoir le bonheur de voir l'illustre prisonnier, le bonheur plus grand encore de le mettre en liberté, puis vous l'emmènerez au milieu des braves gens d'armes qui vous suivent ; moi, qui suis un des bons amis du connétable, je n'aurais peut-être pas l'occasion de lui dire un mot, vous plairait-il me faire monter avec vous dans le donjon ?

— Sire chevalier, dit M. de Laval, votre voix caresse agréablement mon oreille, vous parlez la langue de mon pays, mais je ne vous connais pas, et si l'on me demandait votre nom, je devrais mentir...

— Vous répondriez, dit l'inconnu, que je suis le bâtard de Mauléon.

— Mais vous ne l'êtes pas, dit vivement Laval, puisque le sire de Mauléon nous a quittés pour passer plus vite en Espagne.

— Je viens de sa part, messire, ne me refusez pas, j'ai un seul mot à dire au connétable, un seul...

— Dites-moi ce mot alors, je le lui transmettrai.

— Je ne puis le dire qu'à lui, et encore il ne peut le comprendre que si je lui montre mon visage. Je vous en supplie, sire de Laval, ne me refusez pas, au nom de l'honneur des armes françaises, dont, je vous le jure devant Dieu, je suis un des plus zélés défenseurs.

— Je vous crois, messire, dit le comte, mais vous me montrez bien peu de confiance... sachant qui je suis, ajouta-t-il avec un sentiment d'orgueil blessé.

— Quand vous saurez qui je suis moi-même, sire comte, vous ne tiendrez plus un pareil langage... Voilà trois jours que je passe à Bordeaux, essayant de pénétrer auprès du connétable ; et ni or ni ruse ne m'a réussi.

— Vous m'êtes tout à fait suspect, répliqua le comte de Laval, et je ne chargerai pas pour vous ma conscience d'un mensonge. D'ailleurs, quel intérêt avez-vous à monter près du connétable, qui va sortir dans dix minutes ? Dans dix minutes, en effet, il sera ici, où vous êtes, et vous lui direz ce mot si important...

L'étranger s'agita impatiemment.

— D'abord, dit-il, je ne suis pas de votre avis, et je ne regarde pas le connétable comme libre. Quelque chose me dit que sa sortie de prison rencontrera plus de difficultés que vous ne le supposez. D'ailleurs, en admettant qu'il sortît dans dix minutes, comte, j'aurais déjà gagné ce temps sur la route que je veux prendre ; j'aurais évité tous les retards de la cérémonie de mise en liberté : visite au prince, remercîmens au gouverneur, festin d'adieu ; je vous en prie, menez-moi avec vous... je puis vous être utile.

L'étranger fut interrompu à ce moment par le geôlier, qui vint sur le seuil inviter le sire de Laval à pénétrer dans le donjon.

Le comte prit congé de son solliciteur avec une brusque autorité.

Le chevalier inconnu, qu'il semblait voir frissonner sous son armure, se retira le long d'un pilier, derrière les hommes d'armes, et attendit, comme s'il espérait toujours, que le dernier coffre eût disparu sur la route du donjon.

Tandis que le sire de Laval montait l'escalier, on vit passer par une galerie ouverte, qui joignait les deux ailes du château, le prince de Galles, précédé du gouverneur et suivi de Chandos et de quelques officiers.

Le vainqueur de Navarette allait rendre sa dernière visite à Duguesclin.

Toute la populace cria : Noël ! et vive saint Georges ! pour le prince de Galles...

Les trompettes françaises sonnèrent en l'honneur du héros, qui les salua courtoisement.

Puis, les portes se fermèrent, et toute la foule se rapprochant des degrés, attendit avec des murmures bruyans la sortie du connétable.

Le cœur battit violemment aux hommes d'armes bretons, qui allaient revoir leur grand capitaine, et qui, tous, eussent donné leur vie pour lui conquérir la liberté.

Cependant une demi-heure se passa ; l'impatience des assistans commençait à devenir de l'inquiétude pour les Bretons.

Le chevalier inconnu déchirait son gantelet droit avec son gantelet gauche.

On vit reparaître sur la galerie ouverte Chandos, causant vivement avec des officiers qui semblaient stupéfaits et étourdis de surprise.

Puis, lorsque la porte du château se rouvrit, au lieu de donner passage au héros devenu libre, elle laissa voir le sire de Laval, pâle, défait, tremblant d'émotion, qui cherchait des yeux dans la foule.

Plusieurs officiers bretons se précipitèrent vers lui.

— Qu'y a-t-il donc ? demandèrent-ils avec anxiété.

— Oh ! un grand désastre ! un étrange événement ! répliqua le comte... Mais où est donc cet inconnu, ce prophète de malheur ?

— Me voici, dit le chevalier mystérieux, me voici... je vous attendais.

— Désirez-vous toujours voir le connétable ?

— Plus que jamais !

— Eh bien ! hâtez-vous, car dans dix minutes il serait trop tard. Venez ! venez ! il est plus prisonnier que jamais.

— Nous allons voir, répliqua l'inconnu en gravissant légèrement les degrés derrière le comte qui l'entraînait à sa suite.

Le geôlier leur ouvrit la porte en souriant, et toute la foule rassemblée se mit sur mille tons différents à commenter l'événement qui retardait la sortie du connétable.

— Çà, dit tout bas le chef des Bretons à ses hommes d'armes, le poing à l'épée, et attention !

LXI

COMMENT, AU LIEU DE RENDRE UN PRISONNIER, LE GOUVERNEUR DÉLIVRA UNE ARMÉE ENTIÈRE

L'Anglais ne s'était pas trompé ; il connaissait son prisonnier.

A peine le sire de Laval eut-il reçu l'ordre de pénétrer dans le château, à peine se fut-il jeté dans les bras du connétable, à peine, enfin, ce premier moment de mutuelle joie fut-il passé, que le connétable, considérant les coffres montés par les muletiers jusqu'au palier de la chambre :

— Que d'argent ! fit-il, mon cher ami.

— Jamais on ne vit impôt plus facilement levé, répondit le sire de Laval qui, fier de son compatriote, ne savait comment lui témoigner son respect et son amitié.

— Ce sont mes braves Bretons, dit le connétable, et vous tout le premier, qui vous êtes dépouillés.

— Il fallait voir les pièces pleuvoir dans la bourse des collecteurs, s'écria le sire de Laval, heureux de déplaire par cet enthousiasme au gouverneur anglais qui était revenu de sa visite chez le prince et écoutait impassible.

— Soixante-dix mille florins d'or, quelle somme ! répéta encore le connétable.

— Quelle somme, quand il s'agit de la percevoir ! petite quand elle est perçue et qu'on va la donner !

— Mon ami, interrompit Duguesclin, asseyez-vous, je vous prie. Vous savez qu'il y a ici douze cents compatriotes prisonniers comme moi ?

— Hélas ! oui, je le sais.

— Eh bien ! j'ai trouvé le moyen de les rendre libres. C'est par ma faute qu'ils furent pris, je réparerai aujourd'hui ma faute.

— Comment cela ? dit le sire de Laval étonné.

— Avez-vous eu l'obligeance, messire gouverneur, de faire monter le scribe ?

— Il est à la porte, sire connétable, dit l'Anglais, et il attend vos ordres.

— Qu'il entre.

Le gouverneur frappa trois fois du pied : le geôlier introduisit le scribe qui, prévenu sans doute, apprêta parchemin, plume, encre, et cinq longs doigts maigres.

— Ecrivez ce que je vais vous dicter, mon ami, dit le connétable.

— J'attends, monseigneur.

— Je dicte :

« Nous, Bertrand Duguesclin, connétable de France et de Castille, comte de Soria, savoir faisons par les présentes que notre repentir est grand d'avoir, en un jour d'orgueil insensé, estimé notre valeur personnelle au prix de douze cents bons chrétiens et braves chevaliers qui, certes, valent mieux que nous. »

Ici le bon connétable s'arrêta sans étudier sur les physionomies l'effet de ce préambule.

Le scribe écrivit fidèlement.

« Nous en demandons humblement pardon à Dieu et à nos frères, continua Duguesclin, et pour réparer notre folie, nous consacrons la somme de soixante-dix mille florins au rachat des douze cents prisonniers faits par Son Altesse le prince de Galles à Navarette, de funeste mémoire. »

— Vous engagez vos biens, s'écria le sire de Laval ; c'est un [illegible] abus de générosité, seigneur connétable.

— Non, mon ami, mes biens sont déjà dissipés et je ne veux réduire madame Tiphaine à la misère ; elle n'a souffert que trop déjà par mon fait.

— Que faites-vous donc alors ?

— L'argent que vous m'apportez est bien à moi ?

— Assurément ; mais...

— Il suffit. S'il est à moi, j'en dispose à mon gré. Écrivez, messire le scribe :

« J'affecte à ce rachat les soixante-dix mille florins que m'apporte le sire de Laval. »

— Mais, seigneur connétable, s'écria Laval épouvanté, vous demeurez prisonnier.

— Et couvert d'une gloire immortelle, interrompit le gouverneur.

— Cela est impossible, continua Laval ! réfléchissez-y.

— Vous avez écrit ? dit le connétable au scribe.

— Oui, monseigneur.

— Donnez donc que je signe.

Le connétable prit la [illegible] signa rapidement.

A ce moment, les trompettes annoncèrent l'arrivée du prince de Galles.

Déjà le gouverneur [illegible] était saisi du parchemin.

Quand le sire de Laval aperçut le prince anglais, il courut à lui et [illegible] genou.

— Seigneur, dit-il, voilà l'argent demandé pour la rançon de M. le connétable, acceptez-vous ?

— Sur ma parole et de grand cœur, dit le prince.

— Cet argent, monseigneur, est bien à vous, prenez-le [illegible].

— Un moment, dit le gouverneur. Votre Altesse n'est pas informée de l'incident qui se présente, qu'elle veuille bien lire ce parchemin.

— Pour l'annuler, s'écria Laval.

— Pour le faire exécuter, dit le connétable.

Le prince jeta les yeux sur la cédule et, pénétré d'admiration.

— Voilà un beau trait, dit-il, et je voudrais l'avoir fait.

— Cela vous est facile, monseigneur, reprit Duguesclin, à vous qui êtes le vainqueur.

— Votre Altesse ne retiendra pas le connétable, s'écria Laval.

— Non, certes, s'il veut sortir, dit le prince.

— Mais je veux rester, Laval ; je le dois ; demandez à ces seigneurs ce qu'ils en pensent.

Chandos, Albret et les autres témoignèrent hautement leur admiration.

— Eh bien, dit le prince, que l'on compte l'argent, et vous, messeigneurs, faites mettre en liberté les prisonniers bretons.

Ce fut alors que sortirent les capitaines anglais. Ce fut alors aussi que Laval, à demi fou de douleur, se rappela le mystérieux chevalier inconnu, et courut hors du château pour l'appeler à l'aide.

Déjà dans le château un officier faisait l'appel des prisonniers ; déjà les cellules étaient vides, l'or entassé par piles, quand Laval revint avec l'inconnu.

— Dites maintenant au connétable ce que vous avez [illegible], [illegible] Laval à l'oreille du chevalier, tandis que le prince causait familièrement avec Duguesclin, et puisque vous avez tant de pouvoir, magique ou naturel, persuadez-le de prendre pour lui l'argent de la rançon au lieu de le [illegible] à d'autres.

L'inconnu tressaillit. Il fit deux pas en avant et son éperon d'or [illegible] sur la dalle.

Le prince se retourna au bruit.

— Quel est ce chevalier ? demanda le gouverneur.

— Un mien compagnon, dit Laval.

— Qu'il lève sa visière alors et soit le bienvenu, interrompit le prince.

— Seigneur, dit l'inconnu d'une voix qui fit tressaillir Duguesclin à son tour ; j'ai fait un vœu de garder mon visage couvert, permettez-moi de l'accomplir.

— Ainsi soit-il, seigneur chevalier ; mais vous n'avez pas dessein de rester inconnu pour le connétable.

— Pour lui comme pour tous, seigneur.

— En ce cas, s'écria le gouverneur, vous aurez à sortir du château, où j'ai l'ordre de ne laisser entrer que des gens qui me soient connus.

Le chevalier s'inclina comme pour montrer qu'il était disposé à [illegible].

— Les prisonniers sont libres, dit Chandos en rentrant dans la salle.

— Adieu, Laval, adieu, s'écria le connétable avec un serrement de cœur qui n'échappa point à celui-ci, car il saisissait les mains de Bertrand en disant :

— Pour Dieu, il est temps encore, désistez-vous.

— Non, sur ma vie, non, répliqua le connétable.

— Eh ! voulez-vous donc à son honneur à ce point ? dit le gouverneur ; s'il n'est pas libre aujourd'hui, dans un mois il peut l'être. L'argent se trouve, des occasions de gloire comme celle-là ne se trouvent pas deux fois.

Le prince semblait applaudir, ses capitaines l'imitaient.

Le chevalier inconnu s'avança aussitôt gravement vers le gouverneur, et d'une voix majestueuse :

— C'est vous-même, dit-il, sire gouverneur, qui en voulez à la gloire de votre maître, en lui laissant faire ce qu'il fait.

— Que dites-vous, messire, s'écria le gouverneur pâlissant, vous m'offensez ! Moi, j'en voudrais à l'honneur de monseigneur ! par la mort vous en avez menti !

— Ne jetez pas votre gantelet sans savoir s'il est digne de moi de le relever ; messire, je parle haut et vrai : Son Altesse le prince de Galles agit contre sa gloire en retenant Duguesclin dans ce château.

— Tu mens ! tu mens ! crièrent des voix irritées, en même temps que des épées remuaient aux fourreaux.

Le prince avait pâli comme les autres, tant l'attaque semblait rude et injuste.

— Qui donc, dit-il, me ferait ici faire sa volonté ? Est-ce un roi, par hasard, pour parler ainsi à un fils de roi ? Le connétable peut payer sa rançon et sortir. S'il ne paie pas, il reste, voilà tout... pourquoi ces plaintes hostiles ?

Le chevalier inconnu ne se troubla point.

— Monseigneur, ajouta-t-il, voici ce que j'ai ouï dire sur toute ma route : on va donner la rançon du connétable ; mais les Anglais le craignent trop pour le laisser partir.

— Vrai Dieu ! on dit cela, murmura le prince.

— Partout, monseigneur.

— Vous voyez qu'on se trompe, puisque le connétable est libre de partir. N'est-il pas vrai, connétable ?

— C'est vrai, monseigneur, répondit Bertrand, qu'une étrange, une inexprimable inquiétude agitait depuis le moment où il avait entendu la voix du chevalier inconnu.

— Or, dit le gouverneur, comme le sire connétable a disposé de la somme destinée à son rachat, il faudrait attendre qu'une somme pareille arrivât...

Le prince demeura rêveur un instant.

— Non, dit-il enfin, le connétable n'attendra pas. Je fixe sa rançon à cent livres.

Un murmure d'admiration circula dans l'assemblée.

Bertrand voulut s'écrier, mais le chevalier inconnu se mit entre lui et le prince.

— Dieu merci ! dit-il en l'arrêtant de la main, la France peut payer deux fois pour son connétable. Duguesclin ne doit être l'obligé de personne. Voici dans ce rouleau des traites sur le Lombard Agosti de Bordeaux ; il y en a pour quatre-vingt mille florins payables à vue ; je vais moi-même faire compter la somme, qui sera ici avant deux heures.

— Et moi, interrompit le prince avec colère, je vous dis que le connétable sortira de ce château en payant cent livres ou qu'il n'en sortira pas. Si messire Bertrand se trouve offensé de ce mot, qu'il le dise. Je me souviens pourtant qu'il me déclara un jour aussi bon chevalier que lui.

— Oh ! monseigneur, s'écria le connétable en s'agenouillant devant le prince de Galles, j'accepte avec tant de reconnaissance que, pour payer les cent livres, je ferai un emprunt à vos capitaines.

Chandos et les autres officiers s'empressèrent de lui tendre leurs bourses, dans lesquelles il puisa, puis il apporta les cent livres au prince qui l'embrassa en lui disant :

— Vous êtes libre, messire Bertrand ; qu'on ouvre les portes, et qu'il ne soit plus dit que le prince de Galles craint quelqu'un en ce monde.

Le gouverneur consterné se fit répéter cet ordre ; le malheureux avait si mal joué qu'au lieu d'un prisonnier seul, il perdait toute une armée avec le capitaine.

Tandis que le prince questionnait ses officiers et Laval lui-même au sujet du mystérieux auteur de ce coup d'État, l'inconnu s'approcha de Duguesclin et lui dit à voix basse :

— Une fausse générosité vous tenait en prison, une fausse générosité vous en tire. — Vous voilà libre. — au revoir, dans quinze jours sous Tolède !

Et s'inclinant profondément devant le prince de Galles, laissant Bertrand stupéfait, il disparut.

Une heure après, les plus actives recherches ne l'eussent pas fait découvrir dans la ville que le connétable, libre et joyeux, traversait en triomphe avec ses Bretons qui poussaient leurs acclamations jusqu'au ciel.

Une seule personne peut-être ne se joignit pas au cortège qui suivait Duguesclin dans son ovation.

C'était un des officiers du prince de Galles, un de ces chefs de Grandes compagnies qu'on appelait capitaines, et qui avaient voix au conseil, bien que leur opinion ne comptât pour rien..

C'était en un mot un personnage de notre connaissance, à la visière toujours close, qui, entré dans la chambre de Bertrand avec Chandos, avait été frappé de la voix du chevalier inconnu, et ne l'avait plus un moment perdu de vue.

Aussi, à peine le chevalier eut-il disparu, que ce capitaine rassembla quelques-uns de ses hommes, les fit monter à cheval pour découvrir la trace du fugitif, et lui-même ayant pris des informations, s'élança sur le chemin de l'Espagne.

LXII

LA POLITIQUE DE MUSARON

Cependant Agénor, poussé par l'inextinguible anxiété de l'amant qui n'a pas de nouvelles, Agénor s'avançait à pas rapides vers les États de don Pedro.

En chemin, il s'était rallié, grâce à une certaine réputation que lui avait acquis son voyage en France, les Bretons, qui, après la rançon faite, venaient chercher Duguesclin et combattre avec lui.

Il rencontra aussi bon nombre de chevaliers espagnols, qui allaient au rendez-vous fixé par Henri de Transtamare, lequel, disait-on, devait rentrer en Espagne, et commençait à nouer des intelligences avec le prince de Galles, mécontent de don Pedro.

Chaque fois qu'il couchait à une ville ou à un bourg de quelque importance, Agénor s'informait d'Hafiz, de Gildaz et de Maria Padilla, demandant si l'on n'avait pas vu passer un courrier cherchant un Français, ou une jeune et belle Moresque suivie de deux serviteurs et gagnant la frontière de France.

Chaque fois aussi qu'une réponse négative venait frapper son oreille, le jeune homme enfonçait avec plus d'ardeur ses éperons dans le ventre de son cheval.

Alors, Musaron disait de son ton de philosophe gourmé :

— Monsieur, voilà une jeune femme qu'il vous faudra bien aimer, car elle nous coûte bien des peines.

A force de marcher, Agénor gagna du terrain ; à force de s'enquérir, il fut renseigné.

Vingt lieues encore le séparaient de la cour de Burgos.

Il savait qu'une armée très dévouée, très aguerrie, très fraîche, et par conséquent dangereuse pour don Pedro, n'attendait qu'un signal pour se rallier et opposer au vainqueur de Navarette une nouvelle tête d'hydre plus mordante, plus envenimée que jamais.

Agénor se demandait et demandait à Musaron s'il ne serait pas convenable, avant de continuer toute négociation politique, d'entamer les négociations amoureuses avec Maria de Padilla.

Musaron avouait que la diplomatie est bonne, mais il prétendait qu'en prenant don Pedro, Maria, Mothril et l'Espagne, on prendrait Burgos, dans laquelle Burgos on ne pouvait manquer de prendre Aïssa, si elle y était encore.

Cela consolait beaucoup Agénor, et il faisait quelques lieues de plus.

Voilà comment se resserra peu à peu le cercle destiné à étouffer don Pedro que la prospérité aveuglait, que les intrigues de ses favoris occupaient de futilités, alors qu'il s'agissait d'une couronne.

Musaron, le plus entêté des hommes, surtout depuis qu'il se sentait riche, ne souffrit pas que son maître s'aventurât une seule fois à pousser vers Burgos, à s'y enfermer et à conférer avec dona Maria.

Il profita au contraire de son abattement et de ses négligences amoureuses pour le retenir au milieu des Bretons et des partisans de Transtamare, en sorte que le jeune chevalier fut bientôt chef d'un parti considérable, autant par le relief de sa mission en France, que par son assiduité à nourrir l'élément de la guerre.

Il accueillait les arrivans, tenant table ouverte, correspondait avec le connétable, avec son frère Olivier, qui se préparait à faire passer la frontière à cinq mille Bretons pour secourir son frère, et l'aider à gagner sa première bataille.

Musaron devenait tacticien : il passait des jours entiers à écrire des plans de bataille et à supputer le nombre des écus que Caverley pouvait avoir amassés depuis la dernière affaire, pour avoir la satisfaction de ne se pas tromper la première fois qu'on le battrait.

C'est au milieu de ces dispositions belliqueuses qu'une importante nouvelle arriva chez Agénor : malgré la vigilance de Musaron, un émissaire adroit venait d'annoncer à Agénor le départ de don Pedro pour le château de Plaisance, et la disparition d'Aïssa, de Maria, coïncidant avec le voyage du roi.

Le même courrier savait que Gildaz était mort en chemin, et que Hafiz seul avait reparu chez dona Maria.

Agénor, pour savoir tant de choses et de si bonnes, n'avait eu besoin que de donner trente écus à un homme du pays, qui s'était abouché avec la nourrice de Maria, mère du pauvre Gildaz.

Aussi, lorsque Agénor sut à quoi s'en tenir, malgré Musaron, malgré ses compagnons d'armes, malgré tout, se jeta-t-il sur le meilleur de ses chevaux, auquel il fit prendre la route de ce château que don Pedro avait choisi pour résidence.

Musaron pesta et maugréa ; mais il partit aussi pour ce château.

LXIII

COMMENT LE CRIME DE MOTHRIL EUT UN HEUREUX SUCCÈS

Au château de don Pedro, le deuil se répandit plus terrible et plus bruyant quand le jour eut éclairé l'appartement de dona Maria.

Don Pedro n'avait pu reposer ; ses serviteurs prétendaient l'avoir entendu pleurer.

Mothril avait occupé la nuit d'une façon plus avantageuse à ses intérêts. Il s'était arrangé de façon à détruire jusqu'au moindre vestige de son crime.

Demeuré seul avec Aïssa, lui prodiguant les plus tendres soins avec l'habileté du médecin le plus expert, il avait, dès le début de son entretien avec elle, façonné comme une cire molle l'esprit encore flottant de la jeune fille.

Aussi, lorsque Aïssa s'était écriée en voyant le corps de dona Maria, Mothril avait-il feint de ressentir une horreur involontaire, et il avait jeté un manteau sur les restes inanimés de la maîtresse du roi.

Puis, comme Aïssa le regardait avec épouvante :

— Pauvre enfant ! murmura Mothril, rends grâce à Dieu qui t'a sauvée.

— Sauvée, moi ? demanda la jeune fille.

— D'une mort affreuse, oui, chère enfant.

— Qui donc m'a frappée ?

— Celle dont la main tient encore ton poignard.

— Dona Maria ! elle, si bonne, si généreuse ! impossible

Mothril sourit avec cette compassion dédaigneuse qui impose toujours aux esprits frappés de quelque grand intérêt.

— La maîtresse du roi, généreuse et bonne pour Aïssa que le roi adore !... Vous ne le croyez pas, ma fille.

— Mais, dit Aïssa, puisqu'elle voulait m'éloigner.

— Pour vous réunir, disait-elle, à ce chevalier français, n'est-ce pas ? fit le More de son ton calme et toujours bienveillant.

Aïssa se dressa toute pâle de voir ainsi le secret de son amour aux mains de l'homme le plus intéressé à le combattre.

— Ne crains rien, continua le More ; ce que Maria n'a pu faire, à cause de la jalousie et de l'amour du roi, je le ferai, moi. Aïssa, tu aimes, dis-tu, eh bien ! je te le permets, je t'y aiderai ; pourvu que la fille de mes rois vive et vive heureuse, je ne désire plus rien sur la terre.

Aïssa, pétrifiée d'entendre ainsi parler Mothril, ne pouvait cesser de le regarder avec des yeux encore fatigués du sommeil de la mort.

— Il me trompe, se disait-elle ; puis, songeant à ce corps de dona Maria :

— Dona Maria est morte, répétait-elle avec égarement.

— En voici la cause, ma chère fille : le roi vous aime passionnément, et il l'a déclaré hier à dona Maria... celle-ci est rentrée chez elle ivre de colère et de jalousie. Don Pedro proposait de s'unir à vous par les liens du mariage, ce qui toujours avait été l'ambition de dona Maria... Alors elle a renoncé à la vie, elle a vidé sa bague dans la coupe d'argent, et pour ne pas vous laisser après elle triomphante et reine, pour se venger en même temps de don Pedro et de moi qui vous aimons tant à divers titres, elle a pris votre poignard et vous a frappée.

— Pendant mon sommeil, alors, car je ne me rappelle rien, dit Aïssa : un nuage couvrait ma vue, j'entendais comme des battemens sourds et des râles étouffés... Je crois que je me suis levée, que j'ai senti des mains sur les miennes, et aussitôt le froid déchirant de l'acier...

— Ce fut le dernier effort de votre ennemie, elle tomba près de vous, seulement le poison avait été plus fort pour elle que le poignard pour vous... J'ai retrouvé en vous une étincelle de vie, je l'ai ranimée, j'ai eu le bonheur de vous sauver.

— Oh ! Maria, Maria ! murmura la jeune fille... tu étais bonne pourtant.

— Vous dites cela parce qu'elle a favorisé votre amour avec Agénor de Mauléon, ma fille, lui dit Mothril tout bas

… une bienveillance trop affectée pour ne pas cacher … sourde fureur, parce qu'elle l'a fait pénétrer dans votre appartement à Soria.

— Vous savez ?

— Je sais tout… le roi le sait aussi… Maria vous avait déshonorée près de don Pedro avant de vous assassiner. Mais elle a craint que la calomnie ne glissât sur l'âme du roi, et qu'il ne vous pardonnât d'avoir appartenu à un autre ; on est si indulgent quand on aime… aussi a-t-elle employé le fer pour vous retrancher du monde des vivans.

— Le roi sait qu'Agénor ?…

— Le roi est fou de colère et d'amour… le roi, qui avait déjà corrompu Hafiz pour vous attirer au château, lorsque moi j'ignorais tout, le roi, dis-je, attendra votre convalescence pour vous attirer de nouveau vers lui… C'est excusable, ma fille, il vous aime.

— Je mourrai cette fois, dit Aïssa, car ma main ne tremblera pas, ne glissera pas sur moi, seule comme a fait celle de Maria Padilla.

— Toi, mourir ! toi, mon idole, toi, mon enfant adorée ! s'écria le More en s'agenouillant… non, tu vivras, je te l'ai dit, heureuse et bénissant à jamais mon nom.

— Sans Agénor, je ne vivrai pas.

— Il est d'une autre religion que la vôtre, ma fille.

— Je prendrai sa religion.

— Il me hait.

— Il vous pardonnera quand il ne vous verra plus entre lui et moi. D'ailleurs, qu'importe à moi… j'aime, je ne connais au monde que l'objet de mon amour.

— Pas même celui qui vient de vous sauver pour votre amant ? dit humblement Mothril avec une douleur affectée qui toucha profondément le cœur de la jeune fille… vous me sacrifiez, même quand je m'expose à mourir pour vous !

— Comment cela ?

— Assurément. Aïssa… vous voulez vivre avec don Agénor, je vous y aiderai.

— Vous !

— Moi, Mothril, oui, Aïssa.

— Vous me trompez…

— Pourquoi ?

— Prouvez-moi votre sincérité.

— C'est facile… Vous craignez le roi, eh bien ! je vous empêcherai de voir le roi. Cela vous satisfait-il ?

— Pas entièrement.

— Je conçois… vous désirez revoir le Français.

— Avant toute chose.

— Attendons que vous soyez en état de supporter le voyage je vous conduirai à lui, je lui remettrai ma vie.

— Mais Maria aussi me conduisait à lui

— Certes, elle avait intérêt à se défaire de vous, et elle aurait mieux aimé s'épargner un assassinat… Devant Dieu, le jour où l'on paraît à son tribunal, l'assassinat est un fardeau pesant.

En prononçant ces terribles paroles, Mothril laissa voir un instant sur son pâle visage cette souffrance des damnés qui n'ont plus de trêve ni d'espoir dans les tortures.

— Eh bien ! que ferez-vous alors ? continua Aïssa.

— Je vous cacherai jusqu'à ce que vous soyez guérie puis, comme je viens de vous le dire, je vous réunirai au seigneur de Mauléon

— C'est tout ce que je demande ; ce faisant vous deviendrez en effet pour moi un être divin… mais le roi…

— Oh ! il s'y opposerait de toutes ses forces s'il pénétrait notre dessein … ma mort serait la meilleure ressource … moi mort, vous seriez bien à lui, Aïssa.

— Ou bien forcée de mourir.

— Aimez-vous mieux mourir que vivre pour le Français ?

— Non … oh ! non … parlez, parlez !

— Il faut, chère enfant, si par hasard don Pedro venait … vous voir … à vous parler … à vous questionner sur Agénor de Mauléon, il faut, dis-je, que vous souteniez hardiment que dona Maria a menti en affirmant que vous aimiez ce Français, et surtout que vous lui aviez donné la possession de votre amour… De cette façon le roi ne se défiera plus du Français, il ne surveillera plus notre conduite, il nous fera libres et heureux… Il faut aussi, et cela, mon enfant, domine tout, il faut que vous rappeliez vos souvenirs et que vous y trouviez ceci : Dona Maria vous a parlé avant de vous frapper … elle vous a dit … sans doute … d'avouer au roi votre déshonneur… vous, alors, vous avez refusé… et elle a frappé…

— Je ne me rappelle rien, s'écria Aïssa, frappée de crainte comme tout esprit droit et simple l'eût été à l'exposé de cette théorie infernale du More, je ne veux rien me rappeler. Je ne veux pas non plus nier mon amour pour Mauléon, cet amour … c'est ma lumière et ma religion … son nom, c'est l'étoile qui me guide dans la vie !… Fière de lui appartenir, je suis si loin de le cacher que je voudrais … le proclamer devant tous les rois de la terre … ne comptez pas sur moi pour ces mensonges … Si don Pedro me parle … je répondrai

Mothril pâlit. Ce dernier, ce faible obstacle, annulait le résultat d'un meurtre ; la simple obstination d'un enfant liait les pieds et les mains de l'homme robuste qui eût entraîné un monde en marchant

Il comprit qu'il ne fallait plus insister. Il avait pourtant fait la besogne de Sysiphe. Il avait roulé le rocher jusqu'au sommet de la montagne, mais le rocher venait de se précipiter encore.

Mothril n'avait plus ni temps ni fortune pour recommencer

— Ma fille, dit-il, vous agirez comme il vous plaira. Votre intérêt, interprété par vous, selon votre cœur, selon votre caprice, est mon unique loi. Vous voulez cela… je le veux… ne répondez donc au roi que ce que vous voudrez… je sais bien que votre aveu fera tomber ma tête, car moi, moi j'ai dû toujours proclamer votre innocence et votre pureté, je n'ai jamais consenti à laisser planer un soupçon sur vous : que ma tête paye votre faute; c'est-à-dire votre bonheur… Allah le veut… sa volonté soit faite !

— Je ne puis pourtant mentir, dit Aïssa… pourquoi permettriez-vous, d'ailleurs, que le roi vînt me parler? Eloignez-le, c'est facile. Ne pouvez-vous me transporter dans un endroit isolé, me cacher en un mot?… ma santé, ma blessure ne sont-elles pas des prétextes suffisans… En cela je vous aide assez par ma position même… Mentir, oh ! jamais ! nier Agénor, jamais !

Mothril essaya mais en vain de cacher la joie que les paroles d'Aïssa venaient de jeter dans son âme… Partir avec Aïssa, l'éloigner pour un temps des questions de don Pedro, laisser enfin affaiblir la colère, la haine, les regrets… le souvenir de Maria… gagner un mois, c'était tout gagner… Or cette chance de salut, Aïssa l'offrait elle-même. Mothril la saisit ardemment.

— Vous le voulez, ma fille, dit-il, nous partirons. Avez-vous quelque répugnance pour le château de Montiel dont le roi m'a nommé gouverneur ?

— Je n'ai de répugnance que pour la présence de don Pedro. J'irai où vous voudrez.

Mothril baisa la main et la robe d'Aïssa, l'enleva doucement entre ses bras jusqu'à la chambre voisine… Il fit disparaître le corps de dona Maria, et appelant deux femmes de sa nation dont la fidélité lui était assurée, il les plaça près de la jeune fille blessée en leur recommandant sur leur vie de ne pas parler à Aïssa, de ne pas souffrir qu'on lui adressât la parole.

Toutes choses ainsi réglées, il alla retrouver le roi après s'être composé l'esprit et le visage.

Don Pedro venait de recevoir diverses lettres de la ville On lui annonçait que des envoyés de Bretagne et de l'Angleterre avaient paru aux environs… que des bruits de guerre circulaient, que le prince de Galles resserrait autour de la nouvelle capitale son cordon d'acier pour forcer, par la pression d'une armée invincible, son protégé de Navarrette à payer les frais de la guerre et à monnayer sa reconnaissance.

Ces nouvelles attristèrent don Pedro, mais ne l'abattirent pas. Il envoya chercher Mothril, lequel entra dans la chambre royale au moment même où se manifestait le désir du roi.

— Aïssa ? dit don Pedro avec anxiété.

— Seigneur, sa blessure est dangereuse, profonde … nous ne sauverons pas cette victime.

— Encore ce malheur ! s'écria don Pedro. Oh ! ce serait trop à la fois… Perdre dona Maria qui m'aimait tant, Aïssa que j'aime jusqu'au délire, recommencer une guerre acharnée, implacable, c'est trop, Mothril, trop pour le cœur d'un seul homme.

Et don Pedro montra au ministre les avis envoyés par le gouverneur de Burgos et des villes voisines

— Mon roi, il faut pour un moment oublier l'amour, dit Mothril, il faut se préparer à la guerre.

— Le trésor est vide

— Un impôt le remplira. Signez l'impôt que je vous ai demandé

— Il le faudra bien. Puis-je voir Aïssa ?

— Aïssa est suspendue comme une fleur sur l'abîme. Un souffle peut la jeter dans la mort.

— A-t-elle parlé ?

— Oui, seigneur.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Quelques mots qui expliquent tout. Il paraît que dona Maria l'a voulu forcer à se déshonorer par un aveu pour la perdre dans votre estime. L'enfant courageuse a refusé. La jalouse dona Maria l'a frappée.

— Aïssa l'a dit ?

— Elle le répétera sitôt que ses forces seront revenues… mais je tremble que jamais dans ce monde on n'entende plus sa voix.

— Mon Dieu ! dit le roi.

— Un seul remède peut la sauver. Une tradition de mon

pays promet la vie au blessé qui, la nuit, par les vapeurs de la lune nouvelle, effleure de sa blessure certaine herbe magique.

— Cette herbe, il faut se la procurer, dit le roi, avec la fureur de la superstition et de l'amour.

— Il ne s'en trouve pas dans ce pays, seigneur... je n'en ai vu qu'à Montiel...

— A Montiel... Envoie à Montiel, Mothril.

— J'ai dit, seigneur, qu'il fallait que la blessure effleurât cette herbe encore sur sa tige... Oh ! c'est un remède souverain ! J'emporterai bien Aïssa jusqu'à Montiel, mais supportera-t-elle le voyage ?

Don Pedro répondit :

— On la portera aussi doucement que se porte l'oiseau lui-même quand il glisse dans l'air sur l'élan de ses deux ailes... Qu'elle parte, Mothril, qu'elle parte ! mais toi, demeure avec moi.

— C'est moi seul, seigneur, qui puis réciter la formule magique pendant l'opération.

— Je vais donc rester seul.

— Non, seigneur, car Aïssa guérie, vous viendrez à Montiel, et vous ne la quitterez plus.

— Oui, Mothril, oui, tu as raison... je ne la quitterai plus... ainsi je serai heureux... Et le corps de dona Maria, qu'en fait-on ? j'espère que les plus grands honneurs lui seront rendus.

— J'ai ouï dire, seigneur, dit Mothril, que dans votre religion le corps du suicidé est privé de sépulture ; il faut donc que l'Eglise ignore le suicide de dona Maria.

— Il faut que tout le monde l'ignore, Mothril.

— Mais vos serviteurs...

— Je dirai en pleine cour que dona Maria est morte de la fièvre, et quand j'aurai ainsi parlé personne n'élèvera la voix...

— Aveugle, aveugle ! fou ! pensa Mothril.

— Ainsi, Mothril, dit don Pedro, tu partiras avec Aïssa.

— En cette journée même, seigneur.

— Moi, je donnerai mes soins aux obsèques de dona Maria, je signerai l'édit, je ferai un appel à mon armée, à ma noblesse... je conjurerai l'orage.

— Et moi, pensa Mothril, je me serai mis à l'abri !



Aïssa ! dit don Pedro avec anxiété.

LXIV

COMMENT AGÉNOR APPRIT QU'IL ÉTAIT ARRIVÉ TROP TARD

Laissant les soldats, les officiers, les amans de la guerre se perdre en projets, en plans, en stratégies, Agénor poursuivait son but qui était de retrouver Aïssa, son bien le plus cher.

L'amour commençait à prendre le dessus, chez lui, sur l'ambition, même sur le devoir, car, impatient d'entrer en Espagne pour avoir des nouvelles d'Aïssa, le jeune homme avait souffert, comme nous l'avons vu, que les envoyés du roi de France et ceux du comte de Laval allassent à Bor-

[illegible] la rançon que le connétable avait fixé lui-[illegible] dans un moment d'héroïque fierté.

[illegible] comme cette page manquerait à notre histoire, puis[illegible] elle manque dans celle d'Agénor, si nous ne la rem[illegible] par l'histoire elle-même ; aussi, sommes-nous [illegible] en deux mots que la Guyenne frémit de douleur [illegible] jour où le prince de Galles, généreux comme toujours, [illegible] s'échapper de Bordeaux son prisonnier racheté par [illegible] de la France entière.

Nous ajouterons que le premier soin de Bertrand fut de courir à Paris remercier le roi. Le reste [illegible] verra si [illegible] le sait. Désormais nous sommes [illegible] au connétable, de francs et impartiaux historiens.

Donc Agénor et son fidèle Musaron s'acheminèrent à grandes journées vers le château où don Pedro avait espéré posséder Aïssa.

Agénor devinait qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Il connaissait trop bien don Pedro et Mothril pour s'amuser à des espérances.

— Qui sait, se disait-il, si Maria Padilla elle-même par faiblesse, par crainte, n'a point transigé avec sa dignité, si une alliance avec le More Mothril ne lui a pas paru préférable à des [illegible] avec don Pedro, et si jouant le rôle d'une [illegible] la favorite ne ferme pas les yeux sur un [illegible] de son royal amant.

Ces idées [illegible] le sang impétueux d'Agénor. Il ne raisonnait [illegible] comme un amoureux, c'est-à-dire qu'il déraisonnait [illegible] toutes les apparences du bon sens.

Il [illegible] en faisant, de grands coups de houssine qui tombaient, partie sur la mule de Musaron, partie sur l'échine du bon écuyer ; mais le résultat était le même : secoué par le coup, Musaron secouait sa monture. On fit aussi le chemin avec des discours dont nous extrairons la substance pour récréer et instruire le lecteur.

— Voistu, Musaron, disait Agénor, quand j'aurai causé une heure seulement avec dona Maria, je connaîtrai tout le présent et saurai à quoi m'en tenir sur l'avenir.

— Mais, monsieur, vous n'apprendrez rien du tout, et vous finirez par tomber aux mains de ce coquin de More, qui vous guette comme l'araignée sa mouche.

— Tu répètes toujours la même chose, Musaron ; est-ce qu'un Sarrasin vaut un chrétien ?

— Un Sarrasin, lorsqu'il a les choses dans la tête, vaut [illegible] chrétiens. C'est comme si vous veniez dire : une femme vaut-elle un homme ? Cependant on voit tous les jours des hommes subjugués et battus par des femmes. Or, savez-vous pourquoi, monsieur ? parce que les femmes pensent toujours à ce qu'elles veulent faire tandis que les hommes ne font presque jamais ce à quoi ils devraient penser.

— Tu conclus ?

— Que dona Maria a été empêchée, par quelque intrigue du Sarrasin, de vous envoyer dona Aïssa.

— Après ?

— Après, c'est que Mothril qui a su empêcher dona Maria de vous envoyer votre maîtresse, vous attend, bien ferme de cœur et de corps, qu'il vous prendra au piège comme on fait des alouettes en blé vert, qu'il vous tuera [illegible] vous n'aurez pas Aïssa.

Agénor répondait par un cri de rage et piquait son cheval.

Il arriva ainsi au château, dont l'aspect le frappa comme d'une douleur. Les lieux sont éloquents, ils parlent un langage [illegible] aux âmes d'élite.

Agénor examina aux premiers rayons de la lune, l'édifice qui renfermait tout son amour, toute sa vie. Tandis qu'il [illegible] [illegible]emplissait, dans ses flancs mystérieux et impénétrables, l'affreux assassinat, triomphe de Mothril.

[illegible] d'avoir [illegible] d'avoir si peu appris sur [illegible] qu'il cherchait Agénor [illegible] passées à regarder les murs [illegible] de Musaron [illegible] village situé de l'autre côté de la montagne.

[illegible] le savons [illegible] quelques chevriers. Agénor leur demanda [illegible] qu'il [illegible] [illegible] Il [illegible] à se procurer un peu de [illegible] et de [illegible] [illegible] Musaron [illegible] lettre [illegible] dona Maria [illegible] [illegible] de témoigner [illegible] [illegible] inquiétudes et de [illegible] [illegible] la délicatesse d'un esprit [illegible]

[illegible] plus sûr de [illegible] [illegible] charger Musaron [illegible] [illegible] [illegible] son maître que, connu de Mothril, il courait [illegible] [illegible] un simple chevrier [illegible] [illegible]

Agénor [illegible] la raison et envoya un [illegible] lettre.

[illegible] sur des peaux de [illegible] Musaron et [illegible]

[illegible] le sommeil [illegible] comme [illegible] [illegible] [illegible] Agénor était debout et sur la pente de la colline d'où l'on voyait clairement la porte du château bien qu'à une grande distance, il guettait le retour de son messager.

Voici ce que contenait sa lettre :

« Noble dame si généreuse, si dévouée aux intérêts de deux pauvres amants, je suis revenu en Espagne comme le chien qui traîne sa chaîne. De vous, d'Aïssa, plus de « nouvelles ; de grâce, instruisez-moi. Je suis au village de Quebra ; où votre réponse va venir m'apporter la mort ou la vie. Qu'est-il arrivé ? Que dois-je espérer ou craindre ? »

Le berger ne revenait pas. Tout à coup les portes du château s'ouvrirent. Agénor sentit battre son cœur ; mais ce n'était pas le chevrier qui sortait.

Une longue file de soldats, de femmes et de courtisans, sortant on ne sait d'où, car le roi était venu peu accompagné à cette résidence ; un long cortège, en un mot, suivait une litière qui portait un mort.

Ceci se reconnaissait aux tapisseries de deuil qui fermaient cette litière.

Agénor se dit que l'augure était sinistre.

Il achevait à peine de formuler cette pensée que les portes se refermèrent.

— Voilà de bien singuliers retards, dit-il à Musaron, lequel haussa la tête en signe de mécontentement.

— Va donc prendre des informations, ajouta Mauléon.

Et il s'assit au revers du monticule, dans les bruyères poudreuses.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé, quand Musaron revint, amenant un soldat qui semblait se faire prier beaucoup pour venir.

— Je vous dis, criait Musaron, que c'est mon maître qui paiera, et qui paiera généreusement.

— Qui paiera quoi ? dit Agénor.

— Seigneur, la nouvelle...

— Quelle nouvelle...

— Seigneur, ce soldat fait partie de l'escorte qui conduit le corps à Burgos.

— Mais, pour Dieu ! quel corps ?

— Ah ! seigneur, ah ! mon cher maître, d'un autre que de moi vous ne l'eussiez pas cru, mais de lui, vous le croirez peut-être : le corps conduit à Burgos est celui de dona Maria de Padilla !

Agénor poussa un cri de désespoir et de doute.

— C'est vrai, dit le soldat, et je suis pressé d'aller reprendre mon rang dans l'escorte.

— Malheur ! malheur ! s'écria Mauléon, mais Mothril est au château ?

— Ah ! seigneur, dit le soldat, Mothril vient de partir pour Montiel.

— Partir ! lui ! avec sa litière ?

— Qui renferme la jeune fille mourante, oui, seigneur.

— La jeune fille, Aïssa ! mourante ! Ah ! Musaron, je suis mort, soupira le malheureux chevalier, en se renversant sur le terrain, comme s'il eût été mort réellement, ce qui épouvanta le bon écuyer, peu habitué à des pâmoisons de la part de son maître.

— Seigneur chevalier, voilà tout ce que je sais, dit le soldat, et encore ne le sais-je que par hasard. C'est moi qui, cette nuit, ai relevé la jeune fille frappée d'un coup de poignard, et la senora Maria empoisonnée.

— Oh ! nuit maudite ! oh ! malheur ! malheur ! répéta le jeune homme à demi fou. Tenez, mon ami, prenez ces dix florins, comme si vous ne veniez pas de m'annoncer le malheur de ma vie.

— Merci, seigneur chevalier, et adieu, fit le soldat en s'éloignant d'un pas agile, par les bruyères.

Musaron, la main sur ses yeux, interrogeait l'horizon.

— Tenez, tenez, là-bas, bien loin, s'écria-t-il, mon cher seigneur, voyez-vous ces hommes, cette litière, qui traversent après la montagne la plaine. Voyez-vous à cheval, avec son manteau blanc, le Sarrasin, notre ennemi.

— Musaron, Musaron, dit le chevalier ranimé par la rage de la douleur, montons à cheval, écrasons ce misérable, et si Aïssa doit mourir, que du moins je recueille son dernier soupir.

Musaron se permit de [illegible] la main sur l'épaule de son maître.

— Seigneur, dit-il, on ne raisonne jamais juste sur un événement trop récent. Nous sommes deux et ils sont douze. Nous sommes las et ils sont frais. D'ailleurs ils vont à Montiel, nous le savons, nous les rejoindrons à Montiel. Voyez-vous, cher seigneur, avant tout il faut connaître à fond l'histoire que le soldat [illegible] vous raconter. Il faut savoir pourquoi dona Maria est morte empoisonnée, et pourquoi dona Aïssa est blessée d'un coup de poignard.

— Tu as raison, mon fidèle ami, dit Agénor. Fais de moi ce que tu voudras.

— J'en ferai un homme triomphant et heureux, mon maître.

Agénor secoua la tête avec désespoir. Musaron avait

qu'il n'y avait de remède à cette maladie que dans une grande agitation de corps et d'esprit.

Il reconduisit son maître au camp, où déjà les Bretons et les Espagnols fidèles à Transtamare se cachaient moins, et avouaient plus hautement leurs projets depuis que la vague nouvelle leur était arrivée de la libération de Duguesclin, et depuis surtout qu'ils voyaient s'accroître leurs forces de jour en jour.

LXV

LES PÈLERINS

A quelques lieues de Tolède, dans un chemin sablonneux et bordé d'un bois de pins rabougris, Agénor et son fidèle Musaron marchaient tristement au déclin du soir, cherchant une venta dans laquelle ils pussent reposer un moment leurs membres fatigués, et faire cuire un lièvre que la flèche de Musaron avait frappé au gîte.

Tout à coup ils entendirent derrière eux, dans le sable, un mouvement précipité ; c'était le galop d'une mule rapide qui portait sur ses flancs robustes un pèlerin dont la tête était couverte par un chapeau à larges bords, et mieux encore par l'espèce de voile adapté aux bords de ce chapeau.

Ce pèlerin donnait de l'éperon à la mule et la gouvernait en homme qui connaît tout l'exercice d'un parfait cavalier.

L'animal, d'une excellente race, volait plutôt qu'il ne courait sur le sable, et s'éloigna si vite de la vue même de nos voyageurs qu'ils ne purent distinguer le son de la voix qui leur disait en passant : *Baya uste des con Dios.* Allez avec Dieu.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que Musaron entendit un autre bruit semblable au premier. Il se retourna et n'eut que le temps de faire ranger le cheval de son maître et le sien ; quatre cavaliers arrivaient comme des éclairs.

L'un d'eux, le plus avancé, le chef, était vêtu d'un habit de pèlerin semblable au costume du premier que les voyageurs avaient vu passer.

Seulement, sous cet habit, le prudent pèlerin cachait une armure, la visière même lui était appliquée sur le visage, et c'était un curieux spectacle, malgré la nuit, que ce visage de chevalier sous un chapeau à larges bords.

L'inconnu vint, pour ainsi dire, flairer nos voyageurs comme eût fait un limier ; mais Agénor avait prudemment rabattu la visière de son casque et porté la main à l'épée.

Musaron se tenait sur la défensive.

— Seigneur, dit en mauvais espagnol une voix creuse sortie comme du fond d'un gouffre, n'avez-vous pas vu passer un mien compagnon, pèlerin comme moi, montant une mule noire rapide comme le vent ?

Le son de cette voix frappa désagréablement Agénor comme un souvenir confus. Mais son devoir était de répondre : il le fit courtoisement.

— Seigneur pèlerin, ou seigneur chevalier, reprit-il en espagnol aussi, la personne dont vous parlez vient de passer depuis dix minutes environ ; elle monte en effet une mule tellement rapide que peu de chevaux au monde la pourraient suivre.

Musaron crut remarquer que la voix d'Agénor frappait le pèlerin d'une certaine surprise, car il s'avança, et effrontément :

— Ce renseignement, dit-il, m'est plus précieux que vous ne pensez, chevalier. Il m'est d'ailleurs donné de si bonne grâce que je serais charmé de faire connaissance avec celui qui me le donne. Je vois à notre accent étranger que nous venons tous deux du Nord : c'est une raison pour que nous devenions plus intimes. Levez donc, s'il vous plaît, votre visière, que j'aie l'honneur de vous remercier à visage nu.

— Découvrez-vous vous-même, seigneur chevalier, répliqua Mauléon que cette voix et cette question affectaient de plus en plus désagréablement.

Le pèlerin hésita. Il finit même par refuser d'une façon qui prouva combien sa demande était perfide et intéressée.

Et, sans ajouter un mot, il fit signe à ses compagnons, et reprit au galop la route que le premier pèlerin avait suivie.

— Voilà un impudent ! dit Musaron quand il l'eut perdu de vue.

— Et une vilaine voix, Musaron ; je l'ai entendue en de mauvais moments, ce me semble.

— Je pense comme vous, seigneur, et si nos chevaux n'étaient pas si fatigués, nous ferions bien de courir après ces drôles : il va se passer par là quelque bonne curiosité.

— Que nous importe, Musaron, répliqua Mauléon en homme que rien n'intéresse plus. Nous allons à Tolède où doivent se rassembler nos amis. Tolède est près de Montiel : voilà tout ce que je sais, tout ce que je veux savoir.

— A Tolède nous aurons des nouvelles de M. le connétable, dit Musaron.

— Probablement aussi de don Henri de Transtamare, fit Agénor. Nous recevrons des ordres, nous les exécuterons, des machines, des automates, seule ressource, seule consolation possible des gens qui, ayant perdu leur âme, ne savent plus ce qu'il faut dire ni ce qu'il faut faire de la vie.

— Là ! là ! dit Musaron, il sera toujours bien temps de se désespérer... Au dernier jour la victoire, comme dit un proverbe de notre pays.

— Ou la mort... n'est-ce pas ? voilà ce que tu crains d'ajouter.

— Eh bien ! seigneur, on ne meurt qu'une fois.

— Crois-tu que j'aie peur ?

— Oh ! monseigneur, vous n'avez pas assez peur, c'est ce qui me fâche.

En devisant ainsi ils atteignirent la venta désirée.

C'était une maison isolée, comme sont en Espagne ces abris, ces refuges providentiels que trouvent les voyageurs contre le soleil du jour, contre le froid de la nuit, limites désirées ardemment et souvent infranchissables comme l'oasis du désert, parce qu'il faudrait mourir de faim, de soif et de fatigue avant d'en rencontrer une autre.

Quand Agénor et Musaron eurent mis leurs chevaux à l'écurie, ou plutôt quand le digne écuyer eut pris ce soin tout seul, Agénor aperçut, dans la salle basse de la venta, devant un feu clair et au milieu de muletiers endormis du plus profond sommeil, les deux pèlerins qui, au lieu de se parler, se tournaient réciproquement le dos.

— Ah ! je croyais qu'ils étaient compagnons, se dit Agénor surpris.

Le pèlerin au voile se renfonça plus profondément dans son ombre lorsque les deux voyageurs nouveaux entrèrent.

Quant au pèlerin à la visière, il semblait guetter, avec une curiosité indicible, le moment où s'ouvrirait un coin du voile de son prétendu compagnon.

Ce moment n'arriva pas. Muet, immobile, visiblement contrarié, le mystérieux personnage finit, pour ne pas répondre à son importun solliciteur, par feindre un profond sommeil.

Peu à peu les muletiers allèrent regagner la cour et se coucher sous leurs mules, dans leurs mantes ; il ne resta auprès du feu que Mauléon, qui venait de souper avec son écuyer, et les deux pèlerins, toujours occupés, l'un à surveiller, l'autre à dormir.

L'homme à la visière entama la conversation avec Agénor par quelques excuses banales sur la façon dont il l'avait quitté sur la route.

Puis il lui demanda s'il n'allait pas bientôt se retirer dans sa chambre, où sans doute il dormirait mieux que sur cette escabelle.

Agénor, toujours masqué, allait persister à demeurer, ne fût-ce que pour contrarier l'inconnu, lorsque l'idée lui vint qu'en restant il ne saurait rien. Evidemment pour lui l'autre pèlerin ne dormait pas. Il allait donc se passer quelque chose entre les deux hommes qui, chacun, désiraient rester seuls.

Agénor vivait dans un temps et dans un pays où la curiosité sauve souvent la vie des curieux.

Il feignit à son tour de se retirer dans une chambre que l'hôte lui avait désignée, mais il s'arrêta derrière la porte qui, solide et massive, était cependant assez mal jointe pour laisser pénétrer les regards jusqu'au foyer.

Il eut raison, car un spectacle digne d'attention lui était réservé.

Quand le pèlerin à la visière se vit tout seul [illegible], qu'il croyait endormi, il se leva et fit quelques pas dans la salle pour expérimenter l'intensité de [illegible].

Le pèlerin endormi ne bougea pas.

L'homme à la visière s'approcha alors [illegible] pointe du pied et allongea la main pour soulever le voile qui lui cachait les traits du pèlerin.

Mais avant qu'il n'eût touché [illegible] voile, le pèlerin était debout, et d'une voix courroucée :

— Que demandez-vous, dit-il [illegible] répliqua troublez-vous mon sommeil ?

— Qui n'est pas très profond, seigneur pèlerin, voilà [illegible] l'autre d'une voix railleuse.

— Mais qui doit être respecté, messire le curieux au visage de fer.

— Vous avez de bons motifs sans doute pour qu'on ne sache pas si le [illegible] est de fer ou de chair, seigneur pèlerin.

— Mes motifs ne regardent personne, et si je me voile c'est que je ne veux pas être vu : cela est clair.

— Seigneur, je suis très curieux et je vous verrai, dit en riant l'homme à la visière.

Le pèlerin souleva aussitôt sa robe, et tirant un long poignard :

— Vous verrez ceci d'abord, répliqua-t-il.

Alors l'homme à la visière réfléchit un moment, puis il alla pousser les lourds verrous de la porte derrière laquelle écoutait et voyait Agénor.

En même temps il ouvrait une fenêtre donnant sur la route, et introduisait par là ses quatre hommes tout armés, tout bardés de fer.

— Vous voyez, dit-il alors au pèlerin, que la défense serait inutile et même impossible, seigneur. Veuillez donc simplement, et pour épargner une vie que je crois très précieuse, me répondre sur la question suivante :

Le pèlerin, son poignard à la main, tremblait de rage et d'inquiétude.

— Etes-vous, n'êtes-vous pas, dit l'agresseur, don Henri de Transtamare ?

Le pèlerin tressaillit.

— A une question pareille, faite dans cette forme, et avec de tels préliminaires, répliqua-t-il, on ne doit pas répondre, si l'on est celui que vous dites, sans s'attendre à la mort. Je vais donc défendre ma vie, car je suis réellement le prince dont vous avez prononcé le nom.

Et par un mouvement majestueux il découvrit son noble visage.

— Le prince ! cria Mauléon derrière la porte qu'il voulait briser.

— Lui ! cria l'homme à la visière avec une joie farouche, j'en étais bien sûr ; compagnons, nous l'avons assez longtemps suivi depuis Bordeaux, c'est loin ! Oh ! rengainez votre poignard, mon prince, il ne s'agit pas de vous tuer, mais de vous mettre à rançon. Corps des saints ! nous serons accommodans ; rengainez ! rengainez !

Agénor frappait à coups redoublés sur la porte pour la faire voler en éclats ; mais le chêne résistait.

— Passez du côté de cette porte pour contenir celui qui frappe, dit l'homme à la visière à ses gens, et laissez-moi persuader le prince.

— Brigand ! fit Henri avec mépris, tu veux me livrer à mon frère !

— S'il me paie plus cher que vous, oui.

— Je disais bien qu'il vaut mieux mourir ici, s'écria le prince. Au secours ! au secours !

— Ah ! seigneur, répliqua le bandit, nous allons être forcés de vous tuer ; votre tête se paiera peut-être moins cher que votre personne vivante et entière, mais enfin il faudra s'en contenter, nous porterons votre tête à don Pedro.

— C'est ce que nous verrons, s'écria Agénor qui, par un effort suprême, venait d'enfoncer la porte et tombait à coups redoublés sur les quatre hommes du brigand.

— Il va résulter de là que nous allons le tuer, dit ce dernier en tirant l'épée pour attaquer Henri. Vous avez là, seigneur, un bien maladroit ami ; commandez-lui donc de rester tranquille.

Mais le bandit n'avait pas achevé que du dehors entra un troisième pèlerin qu'on n'attendait certes pas.

Le survenant ne portait ni masque ni voile. Il se croyait assez vêtu, assez couvert par l'habit de pèlerin. Ses larges épaules, ses bras énormes, sa tête carrée et intelligente annonçaient un vigoureux et intrépide champion.

Il apparut sur le seuil de la porte et contempla, étonné, sans colère ni peur, ce bouleversement de la salle de l'hôtellerie.

— On se bat ici ! dit-il. Holà ! chrétiens, qui est-ce qui a raison ou qui a tort ?

Et sa voix mâle et impérieuse domina le tumulte comme celle du lion domine la tempête dans les gorges de l'Atlas.

Ce fut une singulière attitude que celle des combattans à la simple audition de cette voix.

Le prince poussa un cri de joie et de surprise ; l'homme à la visière recula d'épouvante. Musaron s'écria :

— Sur ma vie ! c'est monsieur le connétable.

— Connétable, connétable, dit le prince, à moi ! on veut m'assassiner.

— Vous, mon prince, rugit Duguesclin en déchirant sa robe pour avoir les mouvemens plus libres, et qui cela, je vous prie ?

— Amis, dit le brigand à ses acolytes, il faut tuer ces hommes ou mourir ici. Nous sommes armés, ils ne le sont pas ; le diable nous les livre ; au lieu de cent mille florins, c'est deux cent mille qui nous attendent ; en avant !

Le connétable, avec un sang-froid incomparable, étendit le bras avant que le brigand n'eût achevé sa phrase, il le saisit à la gorge aussi facilement qu'il eût fait d'un mouton, et le renversant sous ses pieds, il le broya sur la dalle. Puis, lui arrachant son épée :

— Me voici armé, dit-il, trois contre trois, allez mes gentilshommes de nuit.

— Nous sommes perdus, murmurèrent les compagnons du bandit en fuyant par la fenêtre encore ouverte.

Cependant, Agénor s'était précipité, il dénouait la visière du brigand abattu, et s'écriait :

— Caverley ! je l'avais deviné.

— C'est une bête venimeuse qu'il faut écraser ici, dit le connétable.

— Je m'en charge, dit Musaron, prêt à l'égorger avec son couteau de ceinture.

— Pitié ! murmura le voleur, pitié ! n'abusez pas de la victoire.

— Oui, dit le prince en embrassant Duguesclin, avec un grand transport de joie ; oui, pitié. Nous avons trop d'actions de grâce à rendre à Dieu qui nous réunit pour nous occuper de ce misérable ; qu'il vive, et s'aille faire pendre ailleurs.

Caverley, dans l'effusion de sa reconnaissance, baisa les pieds du généreux prince.

— Qu'il s'enfuie donc, dit Duguesclin.

— Pars, bandit, grommela Musaron en lui ouvrant la porte.

Caverley ne se le fit pas répéter ; il courut si légèrement que les chevaux ne l'eussent pas rattrapé, au cas où le prince eût changé d'avis.

Après s'être félicités mutuellement, le prince, le connétable et Agénor s'entretinrent des événemens de la guerre prochaine.

— Vous voyez, dit le connétable, que je suis exact aux rendez-vous, j'allais à Tolède, comme vous me l'avez prescrit à Bordeaux. Vous comptez donc sur Tolède ?

— J'ai beaucoup d'espoir, dit le prince, si Tolède m'ouvre ses portes.

— Mais cela n'est pas certain, répondit le connétable. Depuis que je voyage sous cet habit, c'est-à-dire depuis quatre jours, j'en sais plus que je n'en avais appris depuis deux ans. Ces Tolédans tiennent pour don Pedro.

Ce sera un siège à faire.

— Cher connétable, vous exposer pour moi à tant de dangers !

— Cher sire, je n'ai qu'une parole. J'ai promis que vous régneriez en Castille, cela sera ou j'y mourrai ; et puis, j'ai une revanche à prendre. Aussi, à peine par votre présence d'esprit m'avez-vous fait libre à Bordeaux, qu'en dix jours j'ai vu le roi Charles et regagné la frontière. Il y en a huit que je cours l'Espagne sur vos traces ; car, Olivier mon frère, et Le Bègue de Vilaine avaient reçu l'avis que vous veniez de traverser Burgos, allant vers Tolède.

— C'est vrai, j'y suis passé ; j'attends sous Tolède les grands officiers de mon armée ; je ne me suis déguisé qu'à Burgos.

— Eux aussi, monseigneur, et ils m'en ont donné l'idée. Les chefs, de cette façon, passent inaperçus pour préparer les logemens des soldats. L'habit de pèlerin est à la mode, chacun veut faire aujourd'hui un pèlerinage en Espagne. Si bien que ce coquin de Caverley avait pris l'habit comme nous. Or, nous voilà réunis. Vous allez choisir une résidence et appeler à vous tous les Espagnols de votre parti ; moi, tous les chevaliers et soldats de tous pays : ne perdons pas de temps. Don Pedro flotte encore : il vient de perdre son meilleur conseil, dona Maria, la seule créature qui l'aimât en ce monde. Profitons de sa stupeur, livrons-lui bataille avant qu'il n'ait eu le temps de se reconnaître.

— Dona Maria est morte ! dit Henri, en est-on sûr ?

— J'en suis sûr, moi, répliqua tristement Agénor ; j'ai vu passer son corps.

— Et don Pedro, que fait-il ?

— On l'ignore. Il a fait enterrer à Burgos la pauvre femme, sa victime, puis il a disparu...

— Disparu ! est-ce possible ? mais, vous dites que dona Maria est sa victime, racontez-moi cela, connétable, je n'ai osé parler à âme qui vive depuis huit jours.

— Voici ce qui est arrivé, dit le connétable, mes espions me l'ont appris : Don Pedro aimait une Moresque, fille de ce Mothril maudit. Dona Maria s'en est doutée ; elle a même découvert une intelligence entre le roi et la Moresque : outrée de fureur, elle s'est empoisonnée après avoir percé le cœur de sa rivale.

— Oh ! s'écria Agénor ; oh ! cela n'est pas possible, seigneurs... Cela serait un crime si odieux, une trahison si noire, que le soleil en eût reculé d'horreur.

Le roi et le connétable regardèrent avec étonnement le jeune homme qui s'exprimait ainsi... Mais ils ne purent tirer de lui aucun éclaircissement.

— Pardonnez-moi, messeigneurs, dit humblement Agénor, j'ai un secret de jeune homme, un doux et amer secret que dona Maria emporte à moitié dans la tombe, et dont je veux garder religieusement l'autre moitié.

— Amoureux ! pauvre enfant ! dit le connétable.

Agénor ne répliqua rien, sinon :

— Je suis aux ordres de Vos Seigneuries, et prêt à mourir pour leur service.

— Je sais, dit Henri, que tu es un homme dévoué, un loyal, un ingénieux, un infatigable serviteur ; aussi, compte sur ma reconnaissance ; mais, dis-nous, tu sais quelque chose touchant les amours de don Pedro?

— Je sais tout, seigneur, et si vous me commandez de parler...

— Où peut être don Pedro en ce moment, voilà tout ce que nous voudrions savoir.

— Messeigneurs, dit Agénor, veuillez m'accorder huit jours, et je vous répondrai par une certitude.

— Huit jours ? dit le roi ; qu'en pensez-vous, connétable ?

— Je dis, sire, répliqua Bertrand, que les huit jours nous sont nécessaires pour organiser notre armée et attendre les renforts et l'argent de France. Nous ne risquons absolument rien...

— D'autant mieux, seigneur, ajouta Mauléon, que si mon projet réussit, vous aurez en votre pouvoir la véritable cause, le véritable brandon de la guerre, don Pedro, que je vous livrerai avec bien de la joie.

— Il a raison, dit le roi, avec la prise de l'un de nous finit la guerre d'Espagne.

— Oh ! non pas, sire, s'écria le connétable ; je vous jure bien que si vous étiez fait prisonnier, ce qui, Dieu aidant, n'arrivera pas, je poursuivrais, dût-on vous mettre en pièces, la punition de ce mécréant don Pedro qui veut tuer ses prisonniers de sang-froid, et qui s'allie avec les infidèles.

— C'est mon avis, Bertrand, repartit le prince ; ne vous occupez pas de moi : si j'étais pris et tué, recouvrez mon corps par victoire, et placez-le tout inanimé sur le trône de Castille : pourvu que le bâtard, le traître, l'assassin soit gisant aux pieds de ce trône, je me déclare heureux et triomphant.

— Sire, c'est dit, ajouta le connétable. Maintenant donnons la liberté à ce jeune homme.

— Et un rendez-vous, dit Mauléon, devant Tolède que nous investirons.

— Dans huit jours.

— Dans huit jours.

Henri embrassa tendrement le jeune homme tout confus d'un pareil honneur.

— Laissez faire, dit le roi, je veux vous montrer qu'ayant partagé dans la mauvaise fortune, vous serez autorisé à partager aussi dans la bonne.

— Et moi, ajouta le connétable, moi qui lui dois une partie de la liberté dont je jouis, je lui promets de l'aider de toutes mes forces le jour où il réclamera mon assistance, — pour quoi que ce soit, en quelque lieu que ce soit, contre qui que ce soit.

— Oh ! seigneurs, seigneurs, s'écria Mauléon, vous me comblez de joie et d'orgueil. Deux puissans princes me traitent ainsi... mais vous représentez pour moi Dieu lui-même sur cette terre, vous m'ouvrez le ciel.

— Tu en es digne, Mauléon, dit le connétable, — as-tu besoin d'argent ?

— Non, seigneur, non.

— Le plan que tu médites te coûtera cependant des démarches ; qui sait, des largesses...

— Seigneurs, répondit Mauléon, rappelez-vous que j'ai pris un jour la cassette de ce brigand de Caverley, elle contenait la fortune d'un roi, c'était trop, je l'ai perdue sans regret. — Depuis, en France, j'ai reçu du roi cent livres qui font un trésor tout aussi grand, puisqu'il me suffit...

— Que c'est bien parlé ! murmura Musaron les larmes aux yeux dans son coin.

Le roi l'entendit.

— C'est ton écuyer ? dit-il.

— Un fidèle, un brave serviteur, répliqua Mauléon, qui me rend la vie supportable après m'avoir plus d'une fois sauvé la vie.

— Il sera aussi récompensé. Tiens, écuyer, dit le roi, en détachant de sa robe une des coquilles brodées sur l'étoffe, prends ceci, et le jour où tu manqueras de quelque chose, toi ou les tiens, à telle génération que ce soit, cette coquille rapportée en mes mains ou en celles d'un de mes descendans vaudra une fortune ; va, bon écuyer, va.

Musaron s'agenouilla, le cœur gonflé, comme s'il allait crever sa poitrine.

— Maintenant, sire, dit le connétable, profitons de la nuit pour gagner le lieu où vos officiers vous attendent : Nous avons eu tort de laisser partir ce Caverley ; il est capable de revenir sur nous avec des forces triples, et de nous prendre une bonne fois, ne fût-ce que pour nous prouver qu'il a de l'esprit.

— A cheval, alors, dit le roi.

Ils s'armèrent, et se fiant à leur courage et à leurs forces, ils gagnèrent un bois où il devenait difficile de les attaquer, impossible de les suivre.

Alors Agénor mit pied à terre et prit congé de ses deux puissans protecteurs, qui lui souhaitèrent bonne chance et bon voyage.

Musaron attendait les ordres pour diriger les chevaux vers un des quatre points cardinaux.

— Où allons-nous ? dit-il.

— A Montiel... Ma haine me dit que tôt ou tard nous trouverons là don Pedro.

— Au fait, dit Musaron, la jalousie est bonne à quelque chose, elle fait voir plus de choses qu'il n'y en a. — Allons à Montiel.

LXVI

LA CAVERNE DE MONTIEL

Et ils partirent rapidement. Agénor atteignit en deux jours le but de sa mission et de son amour.

Il arriva devant Montiel assisté de Musaron, avec tant de précautions que nul ne put se flatter de les avoir vus dans le pays.

Seulement, à force de prendre toutes les précautions, ils s'étaient retiré l'avantage des informations. — Qui ne parle pas ne peut pas apprendre.

Quand Musaron vit Montiel assis comme un géant de granit sur une base de roches, et portant sa tête jusqu'au ciel, tandis que ses pieds semblaient se baigner dans le Tage, quand il eut considéré à la clarté de la lune les spirales d'un chemin hérissé de broussailles, ces rampes taillées à angles aigus, de telle sorte qu'en montant nul ne pouvait voir à plus de vingt pas, tandis que du haut la moindre sentinelle pouvait tout voir monter, Musaron dit à son maître :

— C'est le vrai nid du vautour, mon cher maître, et si la colombe y est enfermée, nous ne pourrons jamais l'y prendre.

En effet, Montiel était imprenable autrement que par famine, et deux hommes ne sont pas capables d'investir une place forte.

— Ce qu'il importe de savoir, dit Agénor, c'est si Mothril habite ce repaire avec Aïssa, c'est l'état d'Aïssa au milieu de nos ennemis, c'est en un mot la conduite de don Pedro en toute cette affaire.

— Nous le saurons avec de la patience, répliqua Musaron ; seulement nous n'avons plus que quatre jours pour avoir de la patience, réfléchissez à cela, seigneur.

— J'attendrai jusqu'à ce que j'aie vu Aïssa ou quelqu'un qui me parle d'elle.

— C'est une chasse à faire ; mais, songez-y bien, mon maître, pendant que nous chasserons dans ce château, un Mothril, un Hafiz quelconque nous décochera de haut en bas un vireton ou un carrelet qui nous clouera comme des crapauds sur la pierre. La position est bien choisie, allez...

— C'est vrai.

— Il faut donc user de moyens plus ingénieux que les moyens ordinaires. Quant à croire si dona Aïssa est dans ce repaire, j'y crois ; je douterais même, connaissant Mothril, qu'il ne l'eût pas enfermée là. Quant à savoir si don Pedro y est, je crois qu'en attendant deux jours nous le saurons.

— Pourquoi ?

— Parce que le château est petit, renferme peu de vivres, ne doit pas tenir garnison, et que pour renouveler les provisions nécessaires à un si grand roi, on doit sortir souvent.

— Mais où se loger ?

— Nous n'irons pas loin. Je vois d'ici notre affaire.

— Cette caverne ?

— Est une crevasse dans le roc ; une source en jaillit ; c'est humide, mais c'est retiré. Nul n'y vient, sinon pour boire ou chercher de l'eau. Nous serons cachés là-dedans, et nous happerons le premier qui viendra pour le faire parler avec promesses ou menaces. En attendant, nous serons au frais.

— Tu es un brave et judicieux compagnon, mon Musaron.

— Oh ! croyez-moi, le roi don Pedro n'a pas beaucoup de conseillers de ma force. Acceptez-vous la caverne ?

— Tu oublies deux choses : la nourriture que nous ne trouverons pas dans cette crevasse, et nos chevaux qui n'y entreront pas.

— C'est vrai ; on ne pense pas à tout. J'ai trouvé le commencement, trouvez la fin.

— Nous tuerons les chevaux et nous les précipiterons dans le Tage qui coule en bas.

— Oui, mais que mangerons-nous ?

— Nous laisserons sortir celui qui ira aux provisions.

[illegible] nous l'attaquerons et nous mangerons.

— [illegible] fit Musaron. Seulement, ceux du château, [illegible] voyant pas revenir leur pourvoyeur, prendront de la [illegible]

— [illegible] nous avons les renseignements qu'il nous faut.

Il fut décidé que les deux plans seraient suivis. Toutefois, au moment d'assommer le cheval avec sa masse d'armes, Agénor sentit son cœur faillir.

— Pauvre bête, dit-il, qui m'a si bien servi!

— Et qui, ajouta Musaron, pourrait encore mieux nous servir au cas où vous enlèveriez d'ici [illegible]

— Tu parles comme le destin. Je ne [illegible] pas mon pauvre cheval, va, Musaron; débride-le, cache le harnais et l'équipement dans la grotte. L'animal pourra errer sans être connu; il se nourrira bien lui-même, plus industrieux en cela qu'un homme. Si on le [illegible] qui pourrait lui arriver de pire et à nous aussi [illegible] qu'on le prenne au château. Or, nous serons tout [illegible] de le défendre, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

Musaron délia le cheval [illegible] les harnais et les cacha au fond de la crevasse [illegible] sol était d'une glaise solide sur laquelle [illegible] la salubrité, le bon écuyer entassa [illegible] son manteau aux rives du Tage, et [illegible] coupées.

La fin de la nuit se passa dans ces travaux. Le jour surprit nos deux aventuriers au fond de leur solitaire asile.

Un [illegible] singulier frappa leurs oreilles.

Par cette sorte d'escalier en spirale qui, du pied de la colline, montait au sommet du château, l'on entendait les [illegible] qui se promenaient sur la plate-forme.

La voix, au lieu de monter simplement comme il arrive, se répercutait en tournant le long des parois de cet entonnoir, puis elle jaillissait de nouveau comme un bâton du cœur d'un tourbillon d'eau.

Il en résultait que, du fond de l'antre, Agénor entendait parler à plus de trois cents pieds au-dessus de sa tête.

La première fortification était située au-dessus de la citerne; jusque-là chacun arrivait librement, mais le pays était tellement désert et dévasté que, hormis les gens du château, nul ne se hasardait dans ce dédale.

Agénor et Musaron passèrent tristement leur première demi-journée. Ils burent de l'eau, car ils avaient grand'soif, mais ils ne purent rien manger, bien qu'ils eussent grand'faim.

Vers la fin du jour, deux Mores descendirent du château. Ils emmenaient un âne pour porter les provisions qu'ils comptaient faire au bourg voisin distant d'une lieue.

En même temps, quatre esclaves vinrent du bourg, avec des jarres qu'ils voulaient emplir à la fontaine.

La conversation s'engagea entre les deux Mores du château et les esclaves. Mais le dialecte était si barbare, que nos deux aventuriers n'en saisirent pas un seul mot.

Les Mores partirent pour le bourg avec les esclaves, et rentrèrent deux heures après.

La faim est une mauvaise conseillère. Musaron voulait tuer impitoyablement ces pauvres diables et les jeter au fleuve, puis profiter des provisions.

— Ce serait un lâche assassinat qui nuirait près de Dieu à la réussite de notre plan, dit Agénor; encore un stratagème, Musaron: vois comme le chemin est étroit, comme la nuit est noire. L'âne avec ses paniers aura bien de la peine à marcher dans le sentier le long du roc. Nous n'avons qu'à le pousser lorsqu'il passera, il roulera au bas de la colline. Alors, pendant la nuit, nous ramasserons ce qui restera de provisions sur le terrain.

— C'est vrai, et d'un charitable chrétien, monsieur, répliqua Musaron; mais j'avais tellement faim que je n'étais plus pitoyable.

Ce qui fut dit s'exécuta. Les quatre mains des deux aventuriers donnèrent une si rude secousse au petit âne quand il passa frôlant la roche, qu'il perdit pied et tomba sur la pente roide.

Les Mores poussèrent des cris de colère et battirent le pauvre animal, mais si bien qu'ils eussent réparé le dommage, ils ne purent remplir les paniers vidés. Ils retournèrent donc tout désolés, l'un au bourg avec l'âne meurtri, l'autre au château avec ses lamentations.

Cependant nos deux affamés se lancèrent bravement dans les ronces et les roches, ramassant le pain, les raisins secs et les outres.

Ils eurent d'un seul coup des provisions pour huit jours.

Avec un si copieux repas, ils reprirent espérance et courage.

Et convenons-en, ils en avaient besoin.

En effet, pendant deux autres mortels jours, nos vigilantes sentinelles n'aperçurent rien, n'entendirent rien, que la voix d'Hafiz qui errait sur la plate-forme en déplorant sa servitude, la voix de Mothril qui donnait des ordres, et les exercices des soldats. Rien n'annonçait que le roi dût être à Montiel.

Musaron eut le courage de sortir la nuit pour aller s'informer dans le bourg voisin, nul ne put lui répondre.

Agénor questionna de son côté, il n'obtint pas un seul renseignement.

Lorsqu'on commence à désespérer, le temps paraît doubler de promptitude.

La position de nos deux espions était critique: le jour, ils n'osaient se montrer, la nuit, ils craignaient de sortir, parce que, pendant leur absence, quelqu'un pouvait entrer, et que ce quelqu'un pouvait être le roi.

Mais quand deux jours et demi se furent écoulés, Agénor le premier perdit courage.

La nuit de ce deuxième jour, Mauléon revenait du bourg où il avait vidé sa bourse sans rien savoir.

Il trouva Musaron désespéré dans sa caverne et s'arrachant à poignées les cheveux qu'il avait rares.

En questionnant l'honnête serviteur, il sut de lui qu'ennuyé de rester seul dans la grotte, il s'était endormi; que pendant son sommeil quelque chose comme un cavalier était monté au château sans que Musaron eût pu voir. Il n'avait entendu que les fers du cheval ou de la mule.

— Faut-il avoir du malheur! s'écria l'écuyer.

— Ne te désole pas, ce ne peut être le roi. Les gens du bourg le savent à Tolède, d'ailleurs il ne marcherait pas seul, et le bruit de sa suite t'eût réveillé. Non, ce n'est pas le roi, il ne viendra pas à Montiel. Au lieu de perdre ici notre temps, allons tout droit à Tolède.

— Vous avez raison, mon maître, nous n'avons ici d'autre bonne chance à espérer que d'entendre la voix de doña Aïssa. C'est très gracieux, mais le chant de l'oiseau n'est pas l'oiseau, comme on dit en Béarn.

— Exécutons vite. Musaron, ramasse les harnais des chevaux, partons d'ici, et en route.

— Je ne serai pas long en besogne, sire chevalier; vous ne sauriez croire combien je m'ennuyais dans cette caverne.

— Viens, dit Agénor.

Au même instant, et comme il se levait:

— Chut! lui dit Musaron.

— Qu'y a-t-il?

— Silence, vous dis-je, j'entends marcher.

Agénor rentra dans la grotte, et Musaron était si inquiet qu'il osa tirer son maître par le poignet.

On distinguait effectivement des pas précipités dans le chemin qui mène au château.

La nuit était obscure, les deux Français se cachèrent au fond de la caverne.

Bientôt trois hommes apparurent à leurs yeux. Ils marchaient avec précaution et se courbaient sous un mandromos pour n'être pas vus de la citadelle.

Arrivés à trois pas de la source, ils s'arrêtèrent.

Ils portaient des costumes de paysan, mais tous trois avaient la hache et le couteau.

— Certainement, dit l'un d'eux, il a suivi ce chemin, voici les fers de son cheval sur le sable.

— Donc, nous l'avons manqué, reprit un autre avec un soupir. Par le diable! nous avons du malheur depuis quelque temps.

— Vous chassez trop gros gibier, ajouta le premier.

— Lesby, tu raisonnes comme un butor, le capitaine te le dira.

— Mais...

— Tais-toi... un gros gibier tué nourrit son chasseur quinze jours. Dix alouettes ou un lièvre font à peine un maigre repas.

— Oui, mais on attrape le lièvre, l'alouette, rarement le cerf ou le sanglier.

— Le fait est que nous l'avons manqué beau l'autre jour, n'est-ce pas, capitaine?

Celui qu'on désignait ainsi poussa un gros soupir. Ce fut sa seule réponse.

— Et puis, continua l'opiniâtre Lesby, pourquoi changer à chaque instant de piste et de proie, — on s'attache à un et on le prend.

— L'as-tu pris à la venta, l'autre nuit, celui que nous suivions depuis Bordeaux?

— Hein? fit Musaron à l'oreille de son maître.

— Chut! répliqua Mauléon l'oreille à terre.

L'homme que ses compagnons avaient nommé capitaine se redressa alors et d'une voix impérieuse:

— Taisez-vous tous deux, dit-il; ne commentez pas mes ordres. Que vous ai-je promis? Dix mille florins à chacun. Pourvu que vous les ayez, que demandez-vous?

— Rien, capitaine, rien.

— Henri de Transtamare vaut cent mille florins pour don Pedro, don Pedro en vaut autant pour Henri de Transtamare. J'ai cru pouvoir prendre l'un, je me suis trompé; j'ai failli laisser ma peau dans l'antre du lion, vous en

avez été témoin ; eh bien ! comme le lion m'a sauvé la vie, je lui dois par reconnaissance de prendre son ennemi. — Je le prendrai. Je ne le donnerai pas pour rien, c'est vrai, à Henri de Transtamare ; mais je le vendrai ; c'est tout un, pourvu qu'il l'ait. De telle façon, nous serons tous contens.

Un grognement de satisfaction fut la réponse des deux acolytes de cet homme.

— Mais, Dieu me pardonne ! c'est ce Caverley que je tiens là au bout de ma main, dit Musaron à l'oreille de son maître.

— Silence, répéta Mauléon.

Caverley, c'était bien lui, acheva ainsi sa profession de foi :

— Don Pedro a quitté Tolède, il est dans ce château. Il est très brave, et par mesure de prudence il a fait la route tout seul. En effet, un homme seul n'est jamais remarqué.

— Non, dit Lesby, mais il est pris.

— Ah ! dame, on ne prévoit pas tout, répliqua Caverley. Maintenant, terminons notre plan : Toi, Lesby, tu vas rejoindre Philips, qui tient les chevaux ; toi, Becker, tu resteras ici avec moi. Le roi ne sortira pas du château plus tard que demain, parce qu'il est attendu à Tolède, nous le savons.

— Après ? dit Becker.

— Quand il passera, nous le guetterons. Il faut se défier d'une chose.

— Laquelle ?

— C'est qu'il n'ait donné ordre à des cavaliers tolédans de venir au devant de lui ; nous devons donc faire ici même nos affaires. Voyons, Lesby, toi qui es un fin chasseur de renards, trouve-nous un bon terrier dans ces roches, nous nous y cacherons.

— Capitaine, j'entends de l'eau par ici, c'est quelque source ; ordinairement les sources se creusent un lit dans le rocher, vous devez trouver une grotte de ce côté.

— Ah ! çà, mais nous sommes perdus ! ils vont entrer ici, dit Musaron à qui Agénor appliqua sa main comme un bâillon sur les lèvres.

— Tenez, s'écria Lesby, la grotte est là.

— Très bien, dit Caverley. Quitte-nous, Lesby ; va rejoindre Philips, et que les chevaux soient près d'ici au point du jour.

Lesby s'éloigna. Caverley et Becker restèrent seuls.



Mothril m'a précipité du haut de la rampe du château.

— Vois, ce que c'est que l'esprit, dit le bandit à son compagnon ; j'ai l'air d'un pirate de terre, et je suis le seul politique qui comprenne la situation. Deux hommes se disputent un trône ; qu'on en supprime un, la guerre est finie : donc, en faisant ce que je fais, j'agis en chrétien et en philosophe ; j'épargne le sang des hommes. Je suis vertueux, Becker, je suis vertueux !

Et le bandit se mit à rire en essayant d'étouffer sa voix.

— Voyons, dit-il enfin, entrons dans ce trou. A l'affût, Becker ! à l'affût !

LXVII

COMMENT CAVERLEY PERDIT SA BOURSE ET AGÉNOR SON ÉPÉE

La disposition de la grotte était celle-ci :

D'abord la source, cristal liquide tombant d'une voûte de pierre sur les cailloux, au milieu desquels elle s'était creusé un lit.

Puis, dans l'enfoncement une grotte sinueuse, à laquelle on arrivait par deux degrés naturels.

Cette caverne était noire pendant le jour, il fallait tenir du renard pour l'avoir devinée la nuit.

Caverley évita la chute perpendiculaire de la source, et gravit en tâtonnant les degrés naturels.

Becker, plus ingénieux ou plus ami du confortable, s'avança vers le fond pour trouver plus d'abri et de chaleur.

Agenor et Musaron les entendaient, les sentaient, les voyaient presque.

Becker finit par se placer, et il engagea Caverley à l'imiter, en lui disant :

— Venez, capitaine, il y a place pour deux.

Caverley se laissa persuader et entra.

Mais comme il ne marchait pas sans difficulté, il répéta d'un ton de mauvaise humeur :

— Place pour deux, c'est bien aisé à dire.

Et il allongea les mains pour ne pas se heurter à la voûte de pierre ou aux parois du rocher.

Mais par malheur il rencontra la jambe de Musaron, et la saisit en criant à Becker :

— Becker, un cadavre !

— Non, pardieu ! s'écria le vaillant Musaron, en lui serrant la gorge, c'est un homme fort vivant, qui va vous étrangler, mon brave !

Caverley renversé, terrassé, ne put ajouter un mot ; Musaron lui tenait les poings et les attachait avec la sangle d'un des chevaux.

Agénor n'eut qu'à étendre la main de son côté pour en faire autant à Becker, à demi mort d'une terreur superstitieuse.

— Maintenant, dit Musaron, mon cher capitaine, nous allons causer rançon. Faites bien attention que nous sommes en nombre, que le moindre geste ou le moindre cri vous attirerait dans les côtes un nombre infini de coups de dague.

— Je ne bougerai pas, je ne dirai rien, murmura Caverley, mais épargnez-moi !

— Il convient d'abord que nous prenions nos précautions, dit Musaron en dépouillant Caverley, pièce à pièce, de ses armes offensives et défensives, avec la dextérité d'un singe qui épluche une noix.

Puis ce travail terminé, il en fit autant à Becker.

Les armes ôtées, Musaron passa à l'escarcelle. Ses doigts seuls mirent de la délicatesse dans cette opération. Sa conscience ne mit aucun scrupule. Ceintures bien garnies, bourses bien rondes passèrent au pouvoir de Musaron.

— Tu dévalises aussi, toi ? lui dit Agénor.

— Messire, je leur ôte les moyens de nuire.

Le premier moment d'effroi étant passé, Caverley demanda la permission de présenter quelques observations.

— Vous le pouvez, lui dit Agénor, si vous parlez à voix basse.

— Qui êtes-vous ? dit Caverley.

— Ah ! ceci est une question, mon cher, répliqua Musaron, nous n'y répondrons point.

— Vous avez entendu toute ma conversation avec mes hommes ?

— Sans en perdre un seul mot.

— Diable ! vous savez mon plan, alors ?

— Comme vous-même.

— Eh bien ! que voulez-vous faire de mci et de mon compagnon Becker ?

— C'est tout simple : nous sommes au service de don Pedro ; nous vous livrerons à don Pedro, en lui racontant ce que nous savons de vos intentions à son égard.

— Ce n'est pas charitable, répliqua Caverley, qui dut pâlir dans les ténèbres. Dcn Pedro est cruel : il me fera souffrir mille tortures ; tuez-moi tout de suite d'un bon coup au cœur.

— Nous n'assassinons pas, répliqua Mauléon.

— Oui, mais don Pedro m'assassinera.

Et un long silence de ses vainqueurs apprit à Caverley qu'il les avait persuadés, puisqu'ils ne trouvaient rien à lui répondre.

Agénor se consultait.

La présence inopinée de Caverley lui avait révélé la présence de don Pedro à Montiel .Cet homme avait été le chien de chasse au flair infaillible qui dépiste la proie de son maître. Ce service rendu à Mauléon lui parut assez grand pour le pousser à la clémence. D'ailleurs, son ennemi était désarmé, dépouillé, hors d'état de nuire.

Toutes ces réflexions, Musaron les faisait de son côté. Il avait une telle habitude des pensées de son maître, que dans leurs deux esprits naissait simultanément la même inspiration.

Mais ce silence, Caverley l'avait employé en homme retors et habile qu'il était.

Il avait réfléchi que depuis le commencement de la désagréable conversation qu'il venait d'avoir avec les inconnus, deux voix seulement avaient parlé : en tâtonnant, en se retournant, il s'était convaincu que la grotte était étroite et d'une capacité insuffisante pour tenir plus de quatre hommes.

Sauf les armes, la partie était donc égale.

Mais pour ravoir ces armes il eût fallu jouer des mains, et les mains étaient attachées.

Cette providence ténébreuse qui protège les scélérats, et qui n'est autre chose que la faiblesse des honnêtes gens, cette providence, disons-nous, vint au secours de Caverley.

— Ce Caverley, s'était dit Agénor, va me gêner beaucoup. A ma place, il sortirait d'embarras avec un coup de poignard et jetterait mon corps au Tage ; ce sont des procédés que je ne veux pas employer. Il me gênera, dis-je, quand je voudrai sortir d'ici, et j'en voudrai sortir aussitôt que j'aurai des nouvelles certaines d'Aïssa et de don Pedro.

Cette réflexion une fois faite, Mauléon, qui était expéditif, saisit Caverley par le bras, et se mit à le détacher en lui disant :

— Maître Caverley, vous m'avez, sans le savoir, rendu service. Oui, don Pedro vous tuerait, et je ne veux pas que vous mouriez ainsi quand il y a de si bonnes potences en Angleterre et en France...

A chaque mot, l'imprudent défaisait un nœud.

— Donc, continua Mauléon, je vous donne la liberté ; profitez-en pour fuir, et tâchez de vous amender.

Là-dessus il acheva de dénouer la courroie.

A peine Caverley eut-il les bras libres que, fondant sur Agénor, il essaya de lui arracher son estoc en disant :

— Avec la liberté, rendez-moi ma bourse !

Déjà même il tenait le fer, il en adaptait la poignée à sa main pour frapper, lorsque Mauléon lui porta un coup de poing qui l'envoya rouler au milieu de la flaque d'eau, par delà les degrés de la grotte.

Caverley, pareil au poisson qui, échappé au panier du pêcheur, sent de nouveau l'élément ambiant qui le fait vivre, respira l'air avec délices, bondit hors de la caverne et prit à toutes jambes le chemin du bourg.

— Par saint Jacques ! mon maître, dit Musaron avec fureur, vous avez fait là un beau coup ! laissez-moi courir que je le rattrape.

— Eh ! pour quoi faire ? dit Agénor... puisque je voulais lui donner la clef des champs.

— Folie ! insigne folie ! le coquin nous jouera quelque tour ; il reviendra, il parlera...

— Tais-toi, niais, dit Agénor en poussant le coude de Musaron, pour que celui-ci, dans son délire, ne compromît rien devant Becker ; s'il revient, nous le livrerons à don Pedro que nous préviendrons ce soir même.

— C'est différent, grommela Musaron, qui comprit la ruse.

— Allons, ami, détache aussi les bras de cet honnête M. Becker, et dis-lui bien que si Caverley, Philips, Lesby et Becker, ces quatre chevaliers illustres, sont encore dans les environs demain, ils seront tous pendus aux créneaux de Montiel : car de ce côté la police est mieux faite qu'en France.

— Oh ! je n'oublierai pas cela, seigneur, dit Becker ivre de joie et de reconnaissance.

Il ne songea pas, lui, à s'armer contre ses bienfaiteurs. Il leur baisa la main et disparut, léger comme un oiseau.

— Oh ! mon maître, soupira Musaron, que d'aventures !

— Oh ! sire écuyer, dit Agénor, que vous avez de leçons à prendre avant d'être accompli ! Quoi ! vous ne voyez pas que ce Caverley nous a déterré le don Pedro ; que ne sachant pas qui nous sommes, il croit que nous sommes les gardiens de don Pedro ; que par conséquent il va quitter le pays d'autant plus vite. — Enfin, que vous faut-il de plus ? vous avez l'argent et les armes !

— Messire, j'ai tort.

— A la bonne heure !

— Mais veillons, messire, veillons ! Le diable et Caverley sont bien fins !

— Cent hommes ne nous forceraient pas dans cette grotte ! nous y pouvons dormir alternativement, répliqua Mauléon, et attendre ainsi des nouvelles de ma chère maîtresse, puisque le ciel nous a déjà donné des nouvelles de don Pedro.

— Messire, je ne désespère plus de rien maintenant, et si quelqu'un me disait : La senora Aïssa va descendre vous visiter dans ce nid de couleuvres, je le croirais et je dirais Merci pour votre nouvelle, brave homme.

A ce moment un petit bruit lointain, mais mesuré, mais cadencé, frappa l'oreille exercée de Musaron.

— Ma foi ! dit-il, vous aviez raison ; voilà ce Caverley qui prend le galop... J'entends quatre chevaux, je vous jure.. Il a rejoint ses Anglais, et tous fuient la potence dont vous leur faisiez fête ... à moins qu'ils ne viennent ici, toutefois... Non, le bruit s'éloigne, il expire... Bon voyage ! adieu jusqu'au revoir, capitaine du diable !

— Eh ! Musaron, s'écria tout à coup Agénor, je n'ai plus mon épée...

— Le drôle vous l'a volée, dit Musaron ; c'est dommage : une si bonne lame !...

— Avec mon nom gravé sur la poignée. Ah ! Musaron, le brigand va me reconnaître !

— Pas avant le soir, seigneur chevalier... et au soir il sera bien loin, croyez-moi ! Caverley damné ! il faut toujours qu'il vole quelque chose !

Le lendemain, à la pointe du jour, ils entendirent descendre du château deux hommes qui causaient vivement. C'étaient Mothril lui-même, et le roi don Pedro. Ce dernier menait son cheval en main.

A cette vue tout le sang d'Agénor bouillonna.

Il allait se précipiter sur ses ennemis, pour les poignarder et terminer cette lutte, mais Musaron l'arrêta.

— Etes-vous fou, seigneur ? dit-il. Quoi ! vous tueriez Mothril sans avoir Aïssa !... Et qui vous dit qu'ainsi qu'à Navarette, ceux qui gardent Aïssa n'ont pas ordre de la tuer, si Mothril mourait ou si vous le faisiez prisonnier ?

Agénor frissonna.

— Oh ! tu m'aimes véritablement, dit-il ; oui, tu m'aimes !

— Je le crois bien... pardieu ! vous vous figurez que je n'aurais pas de plaisir à tuer ce vilain More qui a fait tant de mal ?... Oui, je le tuerai, mais à l'occasion ; et qu'elle soit bonne !

Ils virent passer à portée de leur main ces deux objets de leur haine légitime, et ils en furent presque effleurés sans oser s'en défaire.

— La fortune se joue de nous, s'écria Agénor.

— Plaignez-vous donc, seigneur, dit Musaron, vous qui, sans Caverley, fussiez parti hier, parti sans savoir où était don Pedro, sans avoir des nouvelles de dona Aïssa. Mais, chut ! écoutons-les.

— Merci, disait Pedro à son ministre, je crois qu'elle guérira et qu'elle m'aimera.

— N'en doutez plus, seigneur. Elle guérira parce que Hafiz et moi, nous irons cueillir, selon le rite prescrit, les herbes que vous savez. Puis elle vous aimera, parce que rien ne lui déplaît plus à votre cour... Mais parlons d'objets sérieux. Vérifiez si la nouvelle est sûre. Dix mille de mes compatriotes doivent être débarqués à Lisbonne, et remonter le Tage jusqu'à Tolède. Allez à Tolède, où l'on vous aime Encouragez ces fidèles défenseurs. Le jour où Henri sera en Espagne, vous le prendrez d'un seul coup, lui et son armée, entre la ville dont il fera le siège et l'armée des Sarrasins vos alliés, à la tête de laquelle j'irai me mettre quand elle sera en vue de Tolède. C'est le bon, le vrai, l'infaillible succès qui est contenu dans celui-ci.

— Mothril, tu es un habile ministre ; quoi qu'il arrive, tu m'as été dévoué.

— La laide figure que doit faire le More pour paraître gracieux, dit Musaron à l'oreille de son maître.

— Avant que je ne vous quitte pour revenir au château, dit Mothril, un dernier conseil. Refusez au prince de Galles toute solution d'argent, jusqu'à ce qu'il ait pris parti pour vous. Ces Anglais sont perfides.

— Oui, et puis l'argent manque.

— Raison de plus. Adieu, seigneur, vous êtes désormais victorieux et heureux.

— Adieu, Mothril.

— Adieu, seigueur.

Les deux aventuriers durent encore subir le supplice de voir remonter lentement Mothril qui, un sourire infernal sur les lèvres, regagnait le château si ardemment convoité par Agénor.

— Saisissons-le, dit le jeune homme, montons avec lui, vivant ; disons que s'il ne nous livre Aïssa, nous le tuerons il nous la livrera.

— Oui ; et en chemin, quand nous redescendrons, il nous accablera de quartiers de roche. Nous serons bien avancés ! Patience, vous dis-je, Dieu est bon !

— Eh bien ! puisque tu te refuses à tout pour Mothril, ne refuse pas du moins l'occasion qui s'offre pour don Pedro. Il part seul, nous sommes deux ; prenons-le, et tuons-le s'il résiste, ou, s'il ne résiste pas, menons-le à don Henri de Transtamare, pour lui prouver que nous l'avons trouvé.

— Excellente idée ! je l'adopte, s'écria Musaron ; je vous suis.

Ils attendirent que Mothril eût atteint la plate-forme du château ; alors ils se hasardèrent à sortir du trou.

Mais lorsqu'ils plongèrent leurs regards dans la plaine, ils virent don Pedro à la tête d'une troupe d'au moins quarante hommes d'armes. Il continuait paisiblement sa route vers Tolède.

— Ah ! pardieu ! nous étions bien stupides . pardon, seigneur, bien crédules, dit Musaron. Mothril n'eût pas laissé partir le roi ainsi seul : des gardes sont venus du bourg au-devant de lui.

— Prévenus par qui ?

— Eh ! par les Mores d'hier soir, ou même par un signal du château.

— C'est juste ; ne pensons plus qu'à voir Aïssa, si c'est possible, ou à retourner vers don Henri !

LXVIII

HAFIZ

L'occasion attendue ne se présenta pas de tout un jour.

Nul ne sortit du château, sinon des pourvoyeurs.

Un messager vint aussi, mais le cor du châtelain avait signalé son arrivée. Nos aventuriers ne jugèrent pas prudent de l'arrêter.

Vers le soir, quand tout devient silencieux, quand les bruits qui montent du fleuve à la montagne semblent eux-mêmes veloutés, assourdis, quand le ciel pâlit à l'horizon et que la roche paraît moins fraîche, nos deux amis entendirent une conversation animée entre deux voix de connaissance.

Mothril et Hafiz se querellaient en descendant de la plate-forme du château vers le sentier qui aboutissait aux portes.

— Maître, disait Hafiz, tu m'as fait enfermer quand le roi était là ; tu m'avais promis de me présenter à lui ; tu m'as promis aussi beaucoup d'argent. Je m'ennuie près de cette jeune fille que tu me forces de garder. Je veux faire la guerre avec nos compatriotes qui reviennent du pays, et remontent le Tage en ce moment sur des vaisseaux aux voiles blanches.

Ainsi, paie-moi vite, mon maître, et que je m'en aille auprès du roi.

— Tu veux me quitter, mon fils ? dit Mothril ; suis-je un mauvais maître pour toi ?

— Non, mais je ne veux plus de maître du tout.

— Je puis te retenir, dit Mothril, car je t'aime.

— Moi, je ne t'aime pas. Tu m'as fait faire des actions sinistres qui peuplent mon sommeil de rêves effrayans ; je suis trop jeune pour me résoudre à vivre ainsi. Paie-moi et fais-moi libre, ou j'irai trouver quelqu'un à qui je dirai tout.

— Alors, tu as raison, répondit Mothril, remonte au château, je te vais payer sur-le-champ.

Comme ils descendaient, Hafiz était derrière et Mothril devant. Le chemin était si étroit que pour remonter, Hafiz devait être devant et Mothril derrière.

La chouette commençait à chanter dans le creux des pierres ; la teinte violacée succédait, sur les parois du roc, à la nuance purpurine.

Tout à coup, un cri affreux, un blasphème effrayant perça les airs, et quelque chose de pesant, de flasque, de sanglant vint s'aplatir devant la caverne où nos deux amis écoutaient avec attention

Ils répondirent par un cri d'effroi au cri funèbre.

Les oiseaux de nuit s'envolèrent épouvantés du sein des crevasses, et les insectes eux-mêmes s'enfuirent effarés de leurs repaires.

Bientôt une mare de sang gagna l'eau de la citerne, qu'elle rougit.

Agénor, pâle et tremblant, sortit la tête de sa cachette, et la tête livide de Musaron vint se placer à côté de la sienne.

— Hafiz ! s'écrièrent-ils tous deux en voyant à trois pas le corps immobile, en lambeaux, du compagnon de Gildaz.

— Pauvre enfant ! murmura Musaron, qui sortit du trou pour lui porter secours s'il en était temps encore.

Déjà les ombres de la mort s'étendaient sur cette face bronzée ; les yeux, dilatés outre mesure, se ternissaient, un souffle lourd mêlé de sang sortait péniblement de la poitrine écrasée du More

Il reconnut Musaron ; il reconnut Agénor, et ses traits exprimèrent une épouvante superstitieuse.

En effet, le misérable croyait voir des ombres vengeresses.

Musaron lui souleva la tête, Agénor lui porta de l'eau fraîche pour laver son front et ses plaies.

— Le Français ! le Français ! dit Hafiz en buvant avec avidité ; Allah ! pardonne-moi.

— Viens avec nous, pauvre petit ; nous te guérirons, dit Agénor.

— Non, je suis mort, mort comme Gildaz, murmura le Sarrasin... mort comme je l'ai mérité, mort assassiné. Mothril m'a précipité du haut de la rampe du château.

Un mouvement d'horreur échappé à Mauléon fut remarqué du mourant.

— Français, dit-il, je t'ai haï, mais je cesse de te haïr aujourd'hui, car tu peux me venger. Dona Aïssa t'aime toujours... Dona Maria te protégeait aussi. C'est Mothril qui a empoisonné Maria, c'est lui qui a profité de l'évanouissement d'Aïssa pour la frapper d'un coup de poignard. Dis cela au roi don Pedro, dis-le lui bien vite... mais sauve Aïssa si tu l'aimes; car dans quinze jours, quand don Pedro reviendra au château, Mothril doit lui livrer Aïssa endormie par un breuvage magique... Je t'ai fait du mal, mais je te fais du bien, pardonne-moi et venge-moi. — Allah!...

Il retomba épuisé, tourna les yeux avec un effort douloureux vers le château pour le maudire, et expira.

Pendant plus d'un quart d'heure les deux amis ne purent réussir à retrouver leurs idées, à reprendre leur sang-froid.

Cette mort hideuse, cette révélation, ces menaces de l'avenir, les avaient frappés d'une épouvante indicible.

Agénor se leva le premier. — Dans quinze jours, dit-il, nous sommes tranquilles, — dans quinze jours, don Pedro, Mothril ou moi, nous serons morts. — Viens, Musaron, allons au camp de Henri de Transtamare; je rendrai compte de la mission dont je m'étais chargé. Hâte-toi, partons; cherche nos chevaux dans la plaine.

En effet, Musaron, tout chancelant, réussit à trouver les chevaux, qui dociles vinrent à sa voix.

Il les équipa, les chargea, et, sautant légèrement en selle, il prit le chemin de Tolède, dans lequel son maître l'avait déjà devancé.

Quand ils furent en plaine, et que le château sinistre se profila noir sur le fond gris-bleu du ciel :

— Mothril, cria Agénor d'une voix retentissante en montrant son poing aux fenêtres du château; Mothril, au revoir! Aïssa, mon amour, à bientôt!

LXIX

PRÉPARATIFS

La poudre ne s'enflamme pas avec plus de rapidité que la révolte dans les États de don Pedro.

Sans la crainte d'être envahis par les royaumes voisins, les habitans des Castilles se fussent, pour la plus grande partie, prononcés en faveur de Henri sitôt qu'un manifeste émané de lui apprit à l'Espagne qu'il était revenu avec une armée, et que cette armée était commandée par le connétable Bertrand Duguesclin.

En peu de jours, les routes furent couvertes de soldats de fortune, de citoyens dévoués, de religieux de tous ordres et de Bretons, qui marchaient vers Tolède.

Mais Tolède, fidèle à don Pedro, ainsi que Bertrand l'avait prévu, ferma ses portes, arma ses murailles, et attendit l'événement.

Henri ne perdit pas de temps. Il investit la ville et commença un siège en règle. Cet état d'hostilité le servait merveilleusement, car il donnait le temps à ses alliés de venir sous ses drapeaux.

D'un autre côté, don Pedro se multipliait. Il envoyait courriers sur courriers au roi de Grenade, au roi de Portugal, au roi d'Aragon et de Navarre, ses anciens amis.

Il négociait avec le prince de Galles, qui, malade à Bordeaux, semblait avoir perdu un peu de son énergie pour la guerre, et se préparait, par le repos, à cette cruelle mort qui l'enleva jeune à un glorieux avenir.

Les Sarrasins annoncés par Mothril étaient débarqués à Lisbonne. Ils avaient pris quelques jours de rafraîchissement, puis, avec des bateaux que le roi de Portugal leur fournissait, ils remontaient le Tage, précédés par trois mille chevaux envoyés à don Pedro de la part de son allié de Portugal.

Henri avait pour lui les villes de la Galice, de Léon; une armée homogène, dont cinquante mille Bretons, commandés par Olivier Duguesclin, formaient le puissant noyau.

Il n'attendait plus que des nouvelles certaines de Mauléon, quand celui-ci revint au camp avec son écuyer, et conta ce qu'il avait fait et ce qu'il avait vu.

Le roi et Bertrand écoutèrent dans un profond silence.

— Quoi! dit le connétable, Mothril n'est pas parti avec don Pedro?

— Il attend l'arrivée des Sarrasins pour s'aller mettre à leur tête.

— On peut envoyer cent hommes prendre d'abord celui-là dans Montiel, dit Bertrand. Agénor commandera l'expédition, et, comme je suppose qu'il n'a pas de fortes raisons d'aimer ce Mothril, il fera dresser une haute potence sur le bord du Tage, et accrochera à cette potence le Sarrasin, l'assassin, le traître...

— Seigneur, seigneur, dit Agénor, vous avez été assez bon pour me promettre votre amitié, pour me promettre votre appui. Ne me refusez pas aujourd'hui; faites, je vous prie, que le Sarrasin Mothril vive calme et sans défiance en son château de Montiel.

— Pourquoi? c'est un nid qu'il faut détruire.

— Seigneur connétable, c'est un repaire que je connais et dont l'avenir vous prouvera l'utilité. Vous savez que lorsqu'on veut forcer le renard, on ne paraît pas remarquer sa cachette et qu'on passe devant sans regarder; autrement, il la quitte et n'y revient plus?

— Après, chevalier?

— Seigneur, laissez croire à Mothril et à don Pedro qu'ils sont ignorés et inviolables dans le château de Montiel; qui sait si plus tard, nous ne les prendrons pas là d'un seul coup de filet?

— Agénor, dit le roi, ce n'est pas là ta seule raison?

— Non, sire, et je n'ai jamais menti; non, ce n'est pas ma seule raison. La véritable est que ce château renferme un ami à moi, un ami que Mothril fera tuer si on le serre de trop près.

— Dis-le donc, s'écria Bertrand, et ne crois jamais qu'on hésite à te refuser ce que tu désires.

Après cet entretien qui rassura Mauléon sur le sort d'Aïssa, les chefs de l'armée pressèrent vigoureusement le siège de Tolède. Les habitans se défendirent si bien que ce fut le foyer de beaucoup de faits d'armes et que bien des assiégeans illustres parmi les experts, furent tués ou blessés dans des escarmouches ou des sorties.

Mais ces combats sans conséquence n'étaient que le prélude d'une action générale, comme les éclairs et le choc des nuages sont le prélude de la tempête.

LXX

TOLÈDE AFFAMÉE

Don Pedro venait de régler dans Tolède, ville de défense sûre et de ressources nombreuses, toutes ses affaires avec ses sujets et ses alliés.

Les Tolédans avaient flotté d'un parti à l'autre dans cette suite interminable de guerres civiles; il s'agissait de frapper sur eux un coup moral qui les liât éternellement à la cause du vainqueur de Navarete.

Là était le plus beau titre de don Pedro. En effet, si les Tolédans ne soutenaient pas leur prince cette fois, et qu'à la première bataille il fût vainqueur comme à la dernière, c'était fait de Tolède à tout jamais; don Pedro ne pardonnerait pas.

Il savait bien, cet homme rusé, que la population d'une grande ville n'a d'impulsions réelles que la faim et l'avidité.

Mothril le lui répétait chaque jour. Il s'agissait donc de nourrir les Tolédans et de leur faire espérer de riches dépouilles.

Don Pedro ne réussit pas à atteindre les deux résultats.

Il promit beaucoup pour l'avenir, mais il ne tint rien pour le présent.

Lorsque les Tolédans s'aperçurent que les vivres manquaient au marché, que les greniers étaient vides, ils commencèrent à murmurer.

Une ligue de vingt riches particuliers dévoués au comte de Transtamare, ou seulement animés d'un esprit d'opposition, fomentait ces murmures et ces méchantes dispositions de la ville.

Don Pedro consulta Mothril.

— Ces gens-là, répondit le More, vous joueront le mauvais tour d'ouvrir, tandis que vous dormirez, une porte de la ville à votre compétiteur. Dix mille hommes entreront, vous prendront, et la guerre sera finie.

— Que faire alors?

— Une chose bien simple. En Espagne, on vous appelle don Pedro le Cruel.

— Je le sais... et je ne mérite ce titre que par des actes de justice un peu énergiques.

— Je ne discute pas, mais si vous avez mérité ce nom, il ne faut pas craindre de le mériter encore; si vous ne

l'avez pas mérité, dépêchez-vous de le justifier par quelque bonne exécution qui apprenne aux Tolédans la force de votre bras.

— Soit, reprit le roi. J'agirai cette nuit même.

En effet, don Pedro se fit désigner les mécontens dont nous avons parlé ; il s'informa de leur demeure et de leurs habitudes. Puis, cette nuit même, avec cent soldats qu'il commandait en personne, il força la maison de chacun de ces factieux et les fit égorger.

Leurs corps furent jetés dans le Tage. Un peu de bruit nocturne, beaucoup de sang soigneusement lavé, voilà tout ce qui apprit aux Tolédans comment le roi entendait pratiquer la justice et administrer la ville.

Ils ne murmurèrent donc plus, et se mirent à manger avec beaucoup d'enthousiasme leurs chevaux d'abord.

Le roi les en félicita.

— Vous n'avez pas besoin de chevaux dans la ville, leur dit-il. Les courses ne sont pas longues ; quant aux sorties sur les assiégeans, eh bien ! nous les ferons à pied.

Après leurs chevaux, les Tolédans furent contraints de manger leurs mules. C'est pour l'Espagnol une dure nécessité. La mule est un animal national, on le regarde presque comme un compatriote. Certes, on sacrifie les chevaux aux courses de taureaux ; mais on charge les mules de ramasser sur l'arène chevaux et taureaux tués les uns sur les autres.

Donc, les Tolédans mangèrent leurs mules en soupirant. Don Pedro les laissa faire.

Cette exécution de mules souleva l'énergie des assiégés ; ils sortirent pour chercher des vivres, mais Le Bègue de Vilaine et Olivier de Mauny, qui n'avaient pas mangé leurs chevaux bretons, les battirent cruellement, et force leur fut de rester dans les remparts.

Don Pedro leur suggéra une idée neuve.

C'était de manger le fourrage que les chevaux et les mules ne mangeaient plus, puisqu'ils étaient morts.

Cela dura huit jours, après quoi on dut s'occuper d'autre chose.

Justement la circonstance n'était pas avantageuse.

Le prince de Galles, ennuyé de ne pas recevoir les sommes d'argent que lui devait don Pedro, venait d'envoyer trois députés à Tolède pour présenter la note des frais de la guerre.

Don Pedro consulta Mothril sur ce nouvel embarras.

— Les chrétiens, répondit Mothril, aiment beaucoup le faste des cérémonies et les fêtes publiques ; du temps que nous avions des taureaux, je vous eusse conseillé de leur donner une course brillante, mais il n'y en a plus, il faut aviser à quelque chose d'équivalent.

— Dites, dites.

— Ces députés viennent vous demander de l'argent. Tout Tolède attend votre réponse ; si vous refusez, c'est que vos caisses sont vides, alors ne comptez plus sur les Tolédans.

— Mais je ne puis payer, nous n'avons plus rien.

— Je le sais bien, seigneur, moi qui administrais les finances ; toutefois, à défaut d'argent, on doit avoir de l'esprit.

— Vous allez inviter les députés à se rendre en grande pompe à la cathédrale. Là, en présence de tout le peuple, qui sera très charmé de voir vos habits royaux, l'or et les pierreries des ornemens sacerdotaux, la richesse des armures, et les cent cinquante chevaux qui restent dans la ville comme échantillons d'animaux curieux dont la race est perdue ; là vous direz :

« — Seigneurs députés, avez-vous pleins pouvoirs pour traiter avec moi ?

« — Oui, diront-ils, nous représentons Son Altesse le prince de Galles, notre gracieux seigneur.

« — Eh bien ! direz-vous, Sa Seigneurie demande la somme d'argent qu'il a été convenu que je paierais ?

« — Oui, répondront-ils.

« — Je ne nie pas la dette, direz-vous, mon prince. Seulement il était convenu entre Son Altesse et moi qu'en retour de la somme due, j'aurais la protection, et l'alliance, et la coopération des Anglais. »

— Mais je l'ai eue, s'écria don Pedro.

— Oui, mais vous ne l'avez plus, et vous risquez d'avoir le contraire... Voici donc ce qu'il faut obtenir d'eux avant tout, la neutralité : attendu que si avec l'armée, Henri de Transtamare et les Bretons commandés par le connétable, vous avez à combattre votre cousin le prince de Galles et vingt mille Anglais, vous êtes perdu, mon prince, et les Anglais se paieront par leurs mains sur vos dépouilles.

— Ils me refuseront, Mothril, puisque je ne paierai pas.

— S'ils avaient à refuser, ce serait déjà fait. Mais les chrétiens ont trop d'amour-propre pour s'avouer les uns aux autres qu'ils ont été trompés. Le prince de Galles aimerait mieux perdre tout ce que vous lui devez, et passer pour avoir été payé, que d'être payé sans qu'on le sache... Laissez-moi finir... vos députés vous sommeront de les payer... vous répondrez :

« — De toutes parts on me menace des hostilités du prince de Galles... Si cela était, j'aimerais mieux perdre tout mon royaume que de laisser subsister une trace d'alliance avec un prince aussi déloyal. Jurez-moi donc que d'ici à deux mois Son Altesse le prince de Galles tiendra, non pas la promesse qu'il a faite de m'aider, mais celle qu'il a faite avant, d'être neutre, et, dans deux mois, je le jure sur le saint Evangile que voici, vous serez payés : je tiens l'argent tout prêt. »

Les députés jureront pour avoir le droit de retourner vite dans leur pays ; alors votre peuple sera joyeux, soulagé, sûr de n'avoir plus de nouveaux ennemis, et après avoir mangé ses chevaux et ses mules, il mangera tous les rats et tous les lézards de Tolède, qui sont en assez grand nombre, à cause du voisinage des rochers du fleuve.

— Mais, dans deux mois, Mothril ?...

— Vous ne paierez pas plus, c'est vrai ; mais vous aurez gagné ou perdu la bataille que nous voulons livrer ; dans deux mois vous n'aurez plus besoin, vainqueur ou vaincu, de payer vos dettes ; vainqueur, parce que vous aurez du crédit plus qu'il n'en faut ; vaincu, parce que vous serez plus qu'insolvable.

— Mais mon serment sur l'Evangile ?

— Vous avez souvent parlé de vous faire mahométan, ce sera l'occasion, mon prince. Dévoué à Mahomet, vous n'aurez plus rien à démêler avec Jésus-Christ, l'autre prophète.

— Exécrable païen ! murmura don Pedro ; quels conseils !

— Je ne dis pas non, répliqua Mothril : mais vos fidèles chrétiens n'en donnent pas du tout, — les miens valent donc plus.

Don Pedro, après avoir bien réfléchi, exécuta de point en point le plan de Mothril.

La cérémonie fut imposante, les Tolédans oublièrent leur faim à la vue des magnificences de la cour et de l'appareil d'une pompe guerrière,

Don Pedro déploya tant de magnanimité, fit de si beaux discours, et jura si solennellement, que les députés, après avoir juré la neutralité, parurent plus heureux que si on les eût payés comptant.

— Que m'importe après tout, disait don Pedro, cela durera autant que moi.

Il eut plus de bonheur qu'il ne l'espérait, car, selon les *prévisions de Mothril*, un grand renfort d'Africains arriva par le Tage et força les lignes ennemies pour ravitailler Tolède, de sorte que don Pedro comptant ses forces, se trouva commander une armée de quatre-vingt mille hommes, tant Juifs que Sarrasins, Portugais et Castillans.

Il s'était tenu à l'écart pendant toute la durée de ces préparatifs, ménageant sa personne avec un soin extrême, et ne donnant rien au hasard qui pouvait, par un accident isolé, lui faire perdre le résultat du grand coup qu'il méditait.

Don Henri, au contraire, organisait déjà un gouvernement comme un roi élu, assuré sur son trône. Il voulait que le lendemain d'une action qui lui aurait livré la couronne, cette royauté fût solide et saine comme celle qu'une longue paix a consacrée.

Agénor, pendant ces dispositions de chacun, avait l'œil sur Montiel et savait, au moyen de surveillans bien payés, que Mothril, ayant établi un cordon de troupes entre le château et Tolède, allait presque tous les jours, sur un cheval barbe, léger comme le vent, visiter Aïssa, rétablie entièrement de sa blessure.

Il avait essayé de tous les moyens pour obtenir l'entrée du château, ou pour faire prévenir Aïssa ; mais rien n'avait réussi.

Musaron s'était donné la fièvre à force d'y rêver.

Enfin, Agénor ne voyait plus de salut que dans un combat général et prochain qui lui permettrait de tuer de sa main don Pedro, et de prendre Mothril vivant, de telle façon qu'il pût, pour la rançon de cette odieuse vie, acheter Aïssa libre et vivante.

Cette douce pensée, rêve incessant, fatiguait le cerveau du jeune homme par son ardente assiduité.

Il était tombé dans un dégoût profond de tout ce qui n'était pas la guerre active et décisive ; et, comme il faisait partie du conseil des chefs, son opinion était toujours de laisser le siège et de forcer don Pedro à une bataille rangée.

Il rencontrait des adversaires sérieux dans le conseil, car l'armée de Henri ne s'élevait pas à plus de vingt mille hommes, et bien des officiers pensaient que c'eût été folie d'aventurer avec de mauvaises chances une si belle partie.

Mais Agénor représentait que si don Henri n'avait à sa disposition que vingt mille hommes depuis son manifeste, et s'il ne se faisait connaître par un coup d'éclat, ses forces diminueraient au lieu d'augmenter, tandis que chaque jour le Tage apportait à don Pedro des renforts de Sarrasins et de Portugais.

— Les villes s'inquiètent, disait-il, elles flottent entre deux bannières, voyez l'adresse avec laquelle don Pedro vous

réduit à l'inaction qui pour tous est la preuve de notre impuissance.

Abandonnez Tolède que vous ne prendriez pas. Rappelez-vous que si vous êtes vainqueurs, la ville est forcée de se rendre, tandis que rien ne la pousse en ce moment ; au contraire, le plan de Mothril s'exécute. Vous allez être enfermés entre des murailles de pierre et des murailles de fer. Derrière vous le Tage bordé de 80.000 combattants Il faudra ne plus combattre que pour bien mourir. Aujourd'hui, vous pouvez attaquer pour vaincre.

Le fond de ce discours était intéressé, mais quel bon conseil ne l'est pas un peu !

Le connétable avait trop d'esprit et d'expérience de la guerre pour ne pas appuyer Mauléon Il restait l'indécision du roi, lequel risquait beaucoup à faire un coup de fortune sans avoir pris toutes ses précautions.

Mais ce que les hommes ne font pas, Dieu le fait à sa volonté.

LXXI

LA BATAILLE DE MONTIEL

Don Pedro était aussi pressé qu'Agénor d'entrer en possession du bien qu'après sa couronne il désirait le plus au monde.

Chaque fois que la nuit, ses affaires étant faites, il pouvait le long d'une haie de soldats dévoués courir à Montiel et contempler un quart d'heure la belle Aïssa, si pâle et si triste, le roi se trouvait heureux.

Mothril ne lui accordait ce bonheur que rarement. Le projet du Sarrasin était mûr, son filet bien tendu avait pris sa proie ; il ne s'agissait plus que de la garder, car un roi dans l'embûche est comme un lion dans les rêts : on ne le tient jamais moins que lorsqu'il est pris.

Mothril était sollicité par don Pedro de lui livrer Aïssa ; il promettait de l'épouser, de la faire monter sur le trône.

Non, répondait Mothril, ce n'est pas au moment d'une bataille qu'un roi célèbre des noces, ce n'est pas lorsque tant de braves gens meurent pour lui qu'il s'occupe d'amour. Non. Attendez la victoire, alors tout vous sera permis.

Il contenait ainsi le roi frémissant. Cependant son idée était transparente, et don Pedro l'eût bien reconnue s'il n'eût été aveuglé.

Mothril voulait faire d'Aïssa une reine de Castille, parce qu'il savait que cette alliance du chrétien avec la mahométane soulèverait la chrétienté, parce qu'alors tout le monde abandonnerait don Pedro, et que les Sarrasins, tant de fois vaincus, étaient prêts pour conquérir l'Espagne et s'y installer à jamais.

Mothril alors fût devenu roi de l'Espagne, Mothril, si accrédité parmi ses compatriotes, lui qui depuis dix ans les guidait pas à pas sur cette terre promise, avec des progrès sensibles pour tous, excepté pour le roi ivre ou fou.

Mais, comme en donnant Aïssa, en ménageant un retour d'adversité à don Pedro, il fallait cependant n'agir que lentement et sûrement, Mothril attendait une victoire décisive qui détruisît les plus furieux ennemis que les Mores pouvaient rencontrer en Espagne. Il fallait qu'avec le nom de don Pedro les Mores gagnassent une grande bataille, pour tuer Henri de Transtamare, Bertrand Duguesclin et tous les Bretons, pour indiquer enfin à la chrétienté que l'Espagne était une terre facile à s'ouvrir, quand il s'agissait d'y creuser des tombeaux pour les envahisseurs.

Il fallait aussi que le plus grand obstacle aux projets de Mothril, qu'Agénor de Mauléon fût tué, afin que la jeune amante, adoucie d'abord par des promesses et par l'assurance d'une prochaine réunion, puis découragée par la mort non suspecte du champ de bataille, se laissât entraîner par le désespoir à servir Mothril dont elle ne se défierait plus.

Le More redoubla de tendresses, de soins, il alla jusqu'à accuser Hafiz d'avoir été d'intelligence avec dona Maria pour tromper Agénor ou le perdre. Hafiz était mort et ne pouvait plus se justifier.

Il procurait à Aïssa des nouvelles vraies ou controuvées d'Agénor.

— Il pense à vous, disait-il, il vous aime, il vit près de son seigneur le connétable et ne manque pas une occasion de correspondre avec les émissaires que je lui expédie pour avoir des nouvelles.

Aïssa, rassurée par ces paroles, attendait patiemment. Elle trouvait même un certain charme à cette séparation, qui lui garantissait que Mauléon songeait à se rapprocher d'elle.

Ses journées se passaient dans l'appartement le plus retiré du château. Là, seule avec ses femmes, oisive et rêveuse, elle contemplait la campagne du haut d'une fenêtre plongeant à pic sur le gouffre des roches de Montiel.

Lorsque don Pedro venait la visiter, elle avait pour lui cette bienveillance glaciale et compassée qui, chez les femmes incapables de dissimulation, est le suprême effort de l'hypocrisie. Froideur tellement inintelligible que les présomptueux la prennent parfois pour la timidité d'un commencement d'amour.

Le roi n'avait jamais éprouvé de résistance. La plus fière des femmes, Maria de Padilla, l'avait aimé, préféré à tout. Comment n'eût-il pas cru à l'amour d'Aïssa, surtout depuis que la mort de Maria et les calomnies de Mothril l'avaient persuadé que le cœur de sa fille était pur de toute pensée d'amour ?

Mothril surveillait activement le roi dans chacune de ses visites. Pas un mot de ce prince n'était pour lui sans valeur, et il ne souffrait pas qu'Aïssa répondît une seule parole. Son état de maladie exigeait impérieusement, disait-il, le silence. Et puis il s'effrayait perpétuellement d'une intelligence de don Pedro avec les gens du château, intelligence qui eût livré Aïssa au roi, comme tant d'autres femmes l'avaient été.

Mothril, souverain maître à Montiel, avait donc pris ses précautions. La meilleure de toutes était de convaincre Aïssa qu'il approuvait son amour pour Agénor. Or, la jeune fille était convaincue.

Il en résulta que le jour où Mothril dut quitter Montiel, pour aller prendre le commandement des troupes africaines arrivées pour la bataille, il n'eut que deux recommandations à faire, l'une à son lieutenant, l'autre à Aïssa elle-même.

Ce lieutenant était le même qui, avant le combat de Navarette, avait si mal défendu la litière d'Aïssa, mais il brûlait de prendre sa revanche.

C'était un soldat plutôt qu'un serviteur. Incapable de s'abaisser aux complaisances d'Hafiz, il ne comprenait que l'obéissance due au chef, et le respect dû aux prescriptions de la religion.

Aïssa, elle, ne comprenait qu'une seule chose aussi, — s'unir éternellement à Mauléon.

— Je pars pour la bataille, lui dit Mothril. J'ai fait un pacte avec le sire de Mauléon, pour que mutuellement nous nous épargnions dans le combat. Vainqueur, il doit venir vous prendre en ce château, dont je lui ouvre les portes, et vous fuyez avec lui, avec moi, si vous m'aimez comme un père. — Vaincu, il vient à moi, je l'amène à vous, et il me doit à la fois la vie et votre possession. M'aimerez-vous bien, Aïssa, pour tant de dévouement ? Vous comprenez que si le roi don Pedro savait un seul mot, soupçonnait une seule idée de ce plan, ma tête roulerait à ses pieds avant une heure, et vous seriez à jamais perdue pour l'homme que vous aimez.

Aïssa se répandit en protestations de reconnaissance, et salua ce jour de deuil et de sang comme l'aurore de sa liberté, de son bonheur.

Quand il eut ainsi préparé la jeune fille, il donna ses instructions à son lieutenant.

— Hassan, lui dit-il, le Prophète va décider de la vie et de la fortune de don Pedro. Nous allons livrer bataille. Si nous sommes vaincus, ou même si nous sommes vainqueurs et que, le soir de la bataille, je ne sois pas rentré au château, c'est que je serai blessé, mort ou prisonnier ; alors tu ouvriras la porte de dona Aïssa, en voici la clef, — tu la poignarderas avec ses deux femmes et tu les jetteras du haut du rocher dans le ravin, — parce qu'il ne convient pas que de bonnes musulmanes soient exposées aux insultes d'un chrétien, s'appelât-il don Pedro ou Transtamare ! — Veille mieux qu'à Navarette, — là ta vigilance a été mise en défaut ; — je t'ai pardonné, je t'ai laissé vivre ; cette fois, le Prophète te punirait. Jure-moi donc d'exécuter mes ordres.

— Je le jure ! dit froidement Hassan, et, les trois femmes mortes, je me poignarderai avec elles, pour que mon esprit veille sur les leurs !

— Merci, répondit Mothril en lui passant au col son collier d'or. — Tu es un bon serviteur, et, si nous sommes victorieux, tu auras le commandement de ce château. Que dona Aïssa ignore jusqu'au dernier moment le sort qui lui est réservé ; — c'est une femme, elle est faible, elle ne doit pas souffrir plus d'une fois la mort ! Quant à la victoire, se hâta-t-il de dire, je ne crois pas qu'elle puisse nous échapper. — Ainsi, mon ordre est une précaution à laquelle nous n'aurons pas besoin de recourir.

Ayant ainsi parlé, Mothril prit ses armes, son meilleur cheval, se fit suivre de dix hommes dévoués, et, laissant le commandement de Montiel à Hassan, il partit pendant la nuit pour retrouver don Pedro, qui l'attendait avec impatience.

Mothril comptait sur cette victoire, et il ne se trompait pas. Voici quelles étaient ses chances :

Quatre contre un. Des secours frais arrivant à chaque instant, tout l'or de l'Afrique, poussé en Espagne par une volonté sourde et immuable, celle d'une conquête, dessein jamais abandonné, souvent détruit ; tandis que les chevaliers d'Europe ne combattaient là que par cupidité les uns, par devoir religieux les autres, tous assez froidement, et bien près de se laisser dégoûter par un revers.

Si jamais événement éclata au milieu de projets bien concertés, ce fut celui de la bataille que l'histoire a nommée du nom poétique et chevaleresque de Montiel.

Don Pedro, impatient, amassa toutes ses troupes entre Montiel et Tolède.

Elles couvraient deux lieues de pays et s'échelonnaient

— Et vous me dites ce que le roi Charles V, mon sage et glorieux maître, m'a dit à Paris en me donnant l'épée de connétable !

— Que vous a-t-il dit, brave Bertrand?

— Il m'a dit, sire, la discipline est mal observée dans mes armées, qui se perdent faute de soumission et de justice. Il y a des princes qui rougissent d'obéir à un simple chevalier ; mais jamais bataille n'a été gagnée sans l'accord de tous, et la volonté d'un seul. Ainsi, vous commanderez, Bertrand, et toute tête désobéissante, fût-ce celle de mon propre frère, s'abaissera ou tombera si elle ne veut se soumettre.

Ces mots, prononcés devant tout le conseil, résumaient



Tu la poignarderas.

jusqu'aux montagnes, cavalerie et infanterie, avec une splendide ordonnance.

Il n'y avait plus à hésiter pour don Henri. Soutenir l'action en homme contraint, c'était honteux pour un prétendant qui, à son tour, en Castille, avait arboré cette devise :

« Rester ici roi ou mort ! »

Il alla donc trouver le connétable et lui dit :

— Cette fois encore, sire Bertrand, je remets entre vos mains le soin de mon royaume. C'est vous qui allez commander. Vous pouvez être plus heureux qu'à Navarette, vous ne serez ni plus brave ni plus habile. Mais vous le savez, chrétien, ce que Dieu ne permet pas une fois, il le veut bien permettre une autre.

— Donc, je commande ! sire, s'écria le connétable avec vivacité.

— Comme un roi. Je suis votre premier ou votre dernier lieutenant, sire connétable, répliqua le roi.

délicatement le malheur de Navarette, où l'imprudence de don Tellès et de don Sanche, frères du roi, avait causé la ruine d'une grande partie de l'armée.

Les princes présens entendirent ces paroles de Duguesclin et rougirent.

— Sire connétable, dit le roi, j'ai dit que vous commandiez, donc vous êtes le maître. Quiconque ici ne fera pas selon votre caprice ou d'après votre ordre, je le frapperai moi-même avec la hache que voici, fût-ce mon allié, fût-ce mon parent, fût-ce mon frère. En effet, qui m'aime doit souhaiter ma victoire, et je ne vaincrai que par l'obéissance de tous au plus sage capitaine de la chrétienté.

— Ainsi soit-il, répliqua Duguesclin, j'accepte le commandement ; demain nous livrerons bataille.

Le connétable passa toute la nuit à écouter les rapports de ses espions et de ses courriers.

Les uns annonçaient que de nouvelles bandes de Sarrasins débarquaient à Cadix.

D'autres s'étendaient sur les désastres de la campagne,

que ces [illegible] mille hommes ravageaient depuis un mois [illegible] de sauterelles.

— [illegible] temps que cela finisse, dit le connétable au [illegible] ces gens-là auraient dévoré votre royaume si [illegible] qu'après la victoire il ne vous en resterait plus une [illegible].

Agénor joyeux, et le cœur serré tout à la fois, comme il arrive la veille d'un événement qu'on désire mais qui doit décider une importante question, Agénor [illegible] ses douleurs et son inquiétude par un déploiement inouï d'activité.

Toujours à cheval, il portait les ordres, rassemblait et groupait les compagnies, reconnaissait les terrains et assignait à chaque troupe son emplacement [illegible] le lendemain.

Duguesclin divisa son armée en cinq [illegible].

Quatre mille cinq cents chevaux, commandés par Olivier Duguesclin et Le Bègue de Vilaine [illegible] l'avant-garde.

Les Français et les Espagnols [illegible] au nombre de six mille formaient le corps de bataille commandé par don Henri de Transtamare.

Les Aragonais et les autres [illegible] se tinrent à l'arrière-garde.

Une réserve de quatre cents chevaux, commandée par Olivier de Mauny devait assurer les retraites.

Quant au connétable, il [illegible] avait pris les trois mille Bretons commandés par [illegible] de Mauny, Carlonnet, La Houssaie et Agénor.

Cette troupe [illegible] montée, et composée d'hommes invincibles, devait, comme un bras puissant, s'abattre partout où l'œil du chef le jugerait nécessaire pour le gain de la journée.

Bertrand fit lever ses soldats avant le jour, et chacun marcha lentement à son poste, en sorte qu'avant l'aube l'armée se trouvait rangée sans fatigue et sans éclat.

Il ne fit pas de longues harangues.

« Songez seulement, dit-il, que vous avez chacun quatre ennemis à tuer, mais que vous en valez dix.

« Ce ramassis de Mores, de juifs, de Portugais, ne peut tenir contre des hommes d'armes de France et d'Espagne. Frappez sans pitié tout ce qui n'est pas chrétien. Je n'ai jamais fait verser le sang à plaisir ; aujourd'hui la nécessité nous en fait une loi.

« Il n'y a aucun lien entre les Mores et les Espagnols. Ils se détestent mutuellement. L'intérêt seul les réunit ; mais sitôt que les Mores se verront sacrifiés aux Espagnols, sitôt qu'ils vous auront vus dans la mêlée épargner le chrétien pour tuer l'infidèle, la défiance se mettra dans les rangs des Mores, et le premier désespoir passé, ils tourneront vite vers le salut. Tuez donc et sans merci ! »

Cette allocution produisit l'effet accoutumé. Un enthousiasme extraordinaire circula dans les rangs.

Cependant don Pedro était à l'œuvre, on le voyait manœuvrant péniblement ces indisciplinés mais immenses bataillons africains, dont les armes et les vêtements somptueux reluisaient au soleil levant.

Quand Duguesclin eut vu cette multitude innombrable du haut d'une colline qu'il avait choisie pour observatoire, il craignit que le petit nombre de ses soldats ne donnât trop de confiance à ses adversaires. Il fit donc dédoubler les rangs de derrière pour serrer ceux de devant, de telle façon qu'on les crût pareils.

Il [illegible] entre planter derrière le dos des collines des faisceaux d'étendards, afin que les Sarrasins crussent que sous ces [illegible] il y avait des soldats.

Don Pedro vit tout cela : son génie grandissait avec le danger. Il adressa un discours éloquent à ses Espagnols fidèles et des promesses brillantes aux Sarrasins. Mais si brillantes qu'elles [illegible] elles ne pouvaient valoir les espérances que ses alliés [illegible] sur ses propres dépouilles.

Les trompettes sonnèrent [illegible] de don Pedro : celles de Duguesclin retentirent aussi [illegible] un grand tremblement, pareil à celui de deux [illegible] se précipiteraient l'un vers l'autre, agita le sol [illegible] des collines.

On vit dès les premiers coups [illegible] la recommandation de Duguesclin. Les Bretons [illegible] de faire des prisonniers mahométans, et en [illegible] tandis qu'ils [illegible] les Espagnols et les chr[illegible] une pre[illegible] dans l'esprit des [illegible] défiance [illegible] comme un frisson dans [illegible] Sarrasins pour [illegible].

Ils se [illegible] que les chrétiens des deux [illegible] entendaient, et que Henri [illegible] vaincu [illegible] Sarrasins seraient [illegible] seules victimes.

[illegible] la [illegible] été attaquée par [illegible] Duguesclin et Le Bègue de Vilaine ; ces intrépid[illegible] tel [illegible] d'eux que les [illegible] le prince de [illegible] lui-même, les [illegible] s'enfuir [illegible] premier corps étant [illegible] pièces.

Le [illegible] flottait [illegible] encore assez vaillam-ment. Duguesclin commanda la course à ses trois mille Bretons, et le chargea si rudement que moitié tourna bride.

Ce fut un second massacre : généraux, noblesse, soldats, tout fut tué. Il ne s'en sauva pas un seul.

Duguesclin revint à son poste, et tout échauffé, essuyant son visage, il vit le roi Henri qui revenait aussi de la poursuite ; et, selon l'ordre, reprenait son rang avec les siens.

— A la bonne heure, messeigneurs, dit Bertrand, voilà qui va bien et presque tout seul. Nous n'avons perdu que mille hommes à peu près, vingt-cinq mille Sarrasins sont par terre, voyez la belle jonchée. Tout va bien.

— Si cela dure ! murmura Henri.

— Du moins nous nous y emploierons, répliqua le connétable. Voyez ce Mauléon qui court sur le troisième corps des Sarrasins commandé par Mothril. Le More l'a vu et ordonne qu'on le cerne, voici déjà les cavaliers qui partent. Il va se faire tuer : sonnez la retraite, trompettes.

Dix trompettes sonnèrent, Agénor dressa l'oreille, et, soumis comme s'il eût accompli un exercice de manége, il revint au poste sous une grêle de flèches qui martelaient sa bonne armure.

— Maintenant, dit le connétable, mon avant-garde attaque les Espagnols, ce sont de bonnes troupes, messeigneurs, et nous n'en aurons pas bon marché. Il faut ici se diviser en trois corps et attaquer de trois côtés.

Le roi, continua-t-il, prendra la gauche, Olivier la droite. Moi, j'attends.

Il ne touchait, on le voit, ni à sa réserve, ni à ses cavaliers légers.

Les Espagnols reçurent le choc en gens qui voulaient mourir ou vaincre.

Henri s'attaquant au corps de don Pedro, rencontra la résistance de la haine et de l'intelligente valeur.

Les deux rois s'apercevaient de loin, et se menaçaient sans pouvoir se joindre. — Autour d'eux se soulevaient des montagnes d'hommes et d'armes entre-choquées, puis ces montagnes s'affaissaient englouties, et la terre buvait à flots le sang.

Le corps de Henri faiblit tout à coup : don Pedro avait le dessus, il combattait non pas en soldat, mais en lion. Déjà un de ses écuyers avait été tué, il changeait pour la deuxième fois de cheval, il n'avait pas une blessure, et son bras brandissait avec tant d'adresse et de mesure la hache d'armes que chaque coup abattait un homme.

Henri se vit entouré des Mores de Mothril, et de Mothril lui-même qui était le tigre si don Pedro était le lion. Les seigneurs français furent fauchés largement par les yatagans et les cimeterres de ces Mores ; leurs rangs commençaient à s'éclaircir, et les flèches arrivaient jusqu'à la poitrine du roi, déjà même un audacieux avait pu le toucher de sa lance.

— Il est temps, s'écria le connétable. En avant, mes amis. Notre-Dame Duguesclin à la victoire.

Les trois mille hommes bretons s'ébranlèrent avec un bruit terrible, et formés en angle, pénétrèrent comme un coin d'acier dans le corps de bataille de don Pedro qui était de vingt mille hommes.

Agénor avait enfin cette permission, si ardemment souhaitée, de combattre et de prendre Mothril.

En un quart d'heure les Espagnols furent rompus, écrasés. La cavalerie moresque ne put tenir contre le poids des hommes d'armes et les coups de la terrible pointe.

Mothril voulut fuir, mais il rencontra les Aragonais et les hommes du Bègue de Vilaine commandés par Mauléon.

Il fallait passer à tout prix sous peine d'être enfermé par cette muraille terrible : Agénor pouvait déjà se croire le maître de la vie et de la liberté de Mothril, mais celui-ci, avec trois cents hommes au plus, enfonça les Bretons, perdit deux cent cinquante cavaliers, et passa ; en passant il abattit d'un coup de cimeterre la tête du cheval d'Agénor qui le suivait à deux pas.

Agénor roula dans la poussière. Musaron décocha une flèche qui fut perdue, et Mothril, pareil au loup qui fuit, disparut derrière les monceaux de [illegible] dans la direction de Montiel.

A ce moment don Pedro voyait [illegible] les siens. Il sentait pour ainsi dire sur son [illegible] souffle de ses ennemis les plus acharnés. Mais l'un d'[illegible] pressa son [illegible] et fut son porte-enseigne [illegible] qui [illegible] la honte du [illegible] sauva l'homme.

Don Pedro ne fut plus aussi [illegible] Le carnage se fit autour de lui sans intelligence. Ce fut alors qu'un chevalier anglais aux armes [illegible] visière soigneusement baissée prit son cheval par la bride et l'arracha du champ de bataille.

Quatre cents cavaliers cachés derrière un monticule [illegible] le prudent ami escortèrent seuls le roi fugitif. C'était [illegible] ce qui restait à don Pedro des quatre-vingt mille hommes qui vivaient pour lui au commencement de la journée.

Comme la plaine se couvrait de fuyards dans toutes les directions, Bertrand ne sut pas distinguer la troupe du roi

des autres bandes éparses; on ne savait plus même si don Pedro était vivant ou mort. Le connétable lança donc au hasard sa réserve et les quinze cents cavaliers d'Olivier de Mauny sur tout ce qui fuyait; mais don Pedro avait de l'avance, grâce à l'excellence de ses chevaux.

On ne songea pas à le suivre, d'ailleurs on ne le reconnaissait pas. Pour tous il n'était qu'un fuyard ordinaire.

Mais Agénor, lui, qui connaissait le chemin de Montiel, et l'intérêt de don Pedro à s'y réfugier, Agénor guettait de ce côté.

Il avait vu courir Mothril dans cette direction.

Il devina quel était cet Anglais si complaisant pour don Pedro.

Il vit le corps de quatre cents cavaliers escortant un homme qui les devançait de beaucoup, grâce à la vitesse de son magnifique cheval.

Il reconnut le roi à son casque brisé, à ses éperons d'or ensanglantés, il le reconnut à l'ardeur avec laquelle il regardait de loin les tours de Montiel. Agénor jeta les yeux autour de lui pour voir si quelque corps d'armée pouvait l'aider à suivre ce précieux fugitif et à couper la retraite à ses quatre cents cavaliers.

Il ne vit que Le Bègue de Vilaine avec onze cents chevaux qui essoufflés prenaient du repos avant de faire comme les autres la poursuite générale.

Bertrand était trop loin à pousser les fuyards et à parfaire la victoire sur tous les points.

— Messire, dit Agénor au Bègue, venez vite à mon aide, si vous voulez prendre le roi don Pedro, car c'est lui qui se sauve là-bas vers le château.

— En êtes-vous sûr? s'écria Le Bègue.

— Comme de ma vie, messire! répondit Mauléon; je reconnais l'homme qui commande ces cavaliers, c'est Caverley; sans doute il ne fait si bonne escorte au roi que pour le prendre à son aise et le vendre, c'est son état...

— Oui, s'écria Le Bègue, mais il ne faut pas qu'un Anglais fasse ce beau coup lorsque nous sommes là tant de braves lances françaises. — Et se tournant vers ses cavaliers : — A cheval, tous! dit le capitaine, et que dix hommes aillent prévenir M. le connétable que nous allons chercher le roi vaincu vers Montiel.

Les Bretons chargèrent avec tant de furie qu'ils atteignirent les cavaliers de l'escorte.

Aussitôt, le chef anglais divisa sa troupe en deux bandes l'une suivit celui qu'on supposait être le roi, l'autre fit ferme devant les Bretons.

— Chargez! chargez! criait Agénor, ils ne veulent que gagner du temps pour que le roi entre dans Montiel.

Malheureusement pour les Bretons, un défilé s'ouvrait devant eux; ils ne purent s'y engager que six par six pour joindre les Anglais fuyards.

— Nous allons les perdre! ils nous échappent! criait Mauléon, du courage! Bretons, du courage!

— Oui, nous t'échapperons, Béarnais du diable! hurla le chevalier anglais chef de cette escorte; d'ailleurs, si tu veux nous prendre, viens!

Il parlait avec cette confiance, parce que Agénor, entraîné par son activité, par sa jalousie, devançait tous ses compagnons et apparaissait presque seul devant les deux cents lances anglaises.

L'intrépide jeune homme ne s'arrêta pas devant ce danger terrible. Il enfonça ses éperons plus avant aux flancs de son cheval blanc d'écume.

Caverley était hardi, et sa férocité naturelle s'accommodait d'ailleurs d'une victoire qui paraissait infaillible.

Placé comme il était au milieu de ses hommes, il attendit Mauléon en s'assurant sur ses étriers.

On vit alors un curieux spectacle, celui d'un chevalier fondant tête baissée sur deux cents lances mises en arrêt.

— Oh! le lâche Anglais, criait de loin Le Bègue... oh! lâche! lâche!... Arrêtez, Mauléon, c'est trop de chevalerie!... Lâche! lâche Anglais!

Caverley fut emporté par la honte; après tout il était chevalier, et devait un coup de lance à l'honneur de ses éperons d'or et de sa nation.

Il sortit des rangs et se mit en devoir de combattre.

— J'ai déjà ton épée, cria-t-il à Mauléon qui s'avançait comme la foudre. Ce n'est pas ici comme dans la caverne de Montiel, et avant peu j'aurai toute l'armure.

— Prends donc d'abord la lance, répliqua le jeune homme en allongeant un si furieux coup de lance que l'Anglais fut désarçonné, brisé, couché par terre avec son cheval.

— Harrah! crièrent les Bretons, ivres de joie et s'avançant toujours.

Ce que voyant, les Anglais tournèrent bride et cherchèrent à rattraper leurs compagnons qui s'enfuyaient déjà dans la plaine, abandonnant le roi emporté par son cheval du côté de Montiel.

Caverley voulut se relever, il avait les reins brisés; son cheval, en se dégageant, lui envoya une ruade dans la poitrine et le cloua de nouveau sur la terre inondée d'un flot de sang noir.

— Par le diable! murmura-t-il, c'est fini, je n'arrêterai plus personne. — me voilà mort.

Et il retomba.

Au même instant toute la cavalerie bretonne arriva, et les onze cents chevaux bardés de fer passèrent comme un ouragan sur le cadavre déchiqueté de ce fameux preneur de rois.

Mais ce retard avait sauvé don Pedro. En vain, avec des efforts héroïques, Le Bègue donna-t-il une âme triple aux hommes et aux bêtes.

Les Bretons coururent avec rage, au risque de crever leurs chevaux, mais ils n'arrivèrent sur les traces de don Pedro qu'au moment où ce prince entrait dans la première barrière du château, et en sûreté, car la porte venait de se refermer, il louait Dieu d'avoir échappé cette fois encore Mothril, lui, était entré depuis un quart d'heure.

Le Bègue, au désespoir, s'arrachait les cheveux.

— Patience, messire, dit Agénor, ne perdons pas de temps et faites investir la place; ce que nous n'avons pas fait aujourd'hui, nous le ferons demain.

Le Bègue suivit ce conseil; il dispersa tous ses cavaliers autour du château, et la nuit tomba au moment où la dernière issue venait d'être fermée à quiconque essaierait de sortir de Montiel.

Alors aussi arriva Duguesclin avec trois mille hommes, et il apprit d'Agénor l'importante nouvelle.

— C'est du malheur, dit-il, car la place est imprenable.

— Seigneur, nous verrons, répliqua Mauléon; si l'on n'y peut entrer, il faut avouer qu'on n'en peut non plus sortir.

LXXII

AISSA

Le connétable n'était pas un homme crédule. Il avait des talens de don Pedro une opinion aussi favorable qu'il l'avait fâcheuse de son caractère.

Quand il eut fait le tour de Montiel et reconnu la place, quand il se fut convaincu qu'avec une bonne et sûre garde on pouvait empêcher de sortir une souris de ce château

— Non, messire de Mauléon, dit-il, nous n'avons pas le bonheur que vous nous faites espérer. Non, le roi don Pedro ne s'est pas enfermé dans Montiel parce qu'il sait trop bien qu'on l'y bloquerait et qu'on l'y prendrait par la famine.

— Je vous proteste, monseigneur, répliqua Mauléon, que Mothril est dans Montiel, et le roi don Pedro avec lui

— Je le croirai quand je le verrai, dit le connétable.

— Combien le château a-t-il de garnison? demanda Bertrand

— Seigneur, trois cents hommes environ

— Ces trois cents hommes, s'ils veulent seulement nous faire voler des pierres sur la tête, nous tueront cinq mille hommes sans que nous leur ayons seulement pu envoyer une flèche Demain don Henri viendra ici; il est occupé à sommer Tolède de se rendre: aussitôt après son arrivée, nous délibérerons s'il vaut mieux partir que perdre ici un mois pour rien.

Agénor voulut répliquer. Le connétable était entêté comme un Breton il ne souffrit pas de réponse ou plutôt ne se laissa pas persuader

Le lendemain, en effet, arriva don Henri rayonnant de sa victoire

Il amenait l'armée ivre de joie, et, quand son conseil eut délibéré sur la question de savoir si don Pedro était ou n'était pas à Montiel :

— Je pense comme le connétable, dit le roi; don Pedro est trop rusé pour avoir visiblement voulu s'enfermer dans une place sans issue. Il faut donc laisser ici une faible garnison pour inquiéter Montiel forcer le château à capituler, et ne pas laisser derrière nous une place fière de n'avoir pas été prise; mais nous nous passerons outre, nous avons, Dieu merci, plus à faire, et don Pedro n'est pas là.

Agénor était présent à la discussion.

— Seigneur, dit-il, je suis bien jeune et bien inexpérimenté pour élever la voix au milieu de tant de vaillants capitaines mais ma conviction est telle que rien ne saurait l'ébranler. J'ai vu Caverley poursuivant le roi, et Caverley a été tué! J'ai vu don Pedro entrer dans Montiel, j'ai reconnu son cimier brisé, son écu brisé, ses éperons d'or sanglants

— Et pourquoi Caverley lui-même n'aurait-il pas été

trompé ? j'ai bien changé d'armes, à Navarette, avec un fidèle chevalier, répliqua don Henri, don Pedro ne peut-il avoir fait de même?...

Cette dernière réponse obtint l'assentiment général. Agénor se vit encore une fois battu.

— J'espère que vous êtes persuadé ? lui dit le roi.

— Non, sire, répliqua-t-il humblement, mais je ne puis rien contre les sages idées de Votre Majesté.

— Il faut vous convaincre, sire de Mauléon, il faut vous convaincre.

— Je vais tâcher, dit le jeune homme, avec une douleur qu'il ne pouvait dissimuler.

En effet, quelle cruelle position pour cet amant si tendre : Don Pedro était enfermé près d'Aïssa, don Pedro, exaspéré par sa défaite, et n'ayant plus rien à ménager... Avec l'image d'une mort prochaine, comment ce prince sans foi n'aurait-il pas cherché à faire précéder son agonie d'une dernière volupté? comment aurait-il laissé intacte et au pouvoir d'un autre la jeune fille qu'il aimait et que la violence pouvait mettre entre ses bras?

D'ailleurs, Mothril n'était-il pas là, cet artisan de ruses odieuses, capable de tout pour faire faire un pas de plus à sa politique sanguinaire et cruelle?

Voilà ce qui rendait Agénor fou de colère et de chagrin. Il comprit qu'en gardant plus longtemps son secret, il s'exposait à laisser partir don Henri, l'armée, le connétable, et qu'alors don Pedro, très supérieur en esprit et en talent aux lieutenans dégoûtés d'ailleurs qu'on laisserait devant Montiel, réussirait à s'évader après avoir sacrifié Aïssa au caprice d'un moment d'ennui.

Il prit tout à coup sa résolution et demanda au roi un secret entretien.

— Seigneur, lui dit-il alors, voici pourquoi don Pedro s'est réfugié dans Montiel, malgré toutes les apparences. C'est un secret que je gardais, car il est mien ; mais je dois le livrer pour l'intérêt de votre gloire. Don Pedro aime passionnément Aïssa, fille de Mothril. Il veut l'épouser. C'est pour cela qu'il a souffert que Mothril assassinât dona Maria de Padilla, comme pour Maria il avait fait tuer madame Blanche de Bourbon.

— Eh bien ! dit le roi, Aïssa est donc dans Montiel ?

— Elle y est, répliqua Agénor.

— Encore une chose dont vous n'êtes pas plus sûr que de l'autre, mon ami.

— J'en suis sûr, seigneur, parce qu'un amant sait toujours où est sa maîtresse chérie.

— Vous aimez Aïssa, une Moresque ?

— Je l'aime passionnément, monseigneur, comme don Pedro, avec cette réserve que pour moi Aïssa se fera chrétienne, tandis qu'elle se tuera si don Pedro veut la posséder.

Agénor avait pâli en prononçant ces mots, car il n'y croyait pas, le pauvre chevalier, et cette idée le désespérait. D'ailleurs Aïssa se fut-elle tuée pour n'être pas déshonorée, elle était toujours perdue pour lui.

Cet aveu jeta don Henri dans une perplexité profonde.

— Voilà une raison, murmura-t-il ; seulement, racontez-moi comment vous savez qu'Aïssa est à Montiel.

Agénor raconta de point en point la mort d'Hafiz et les détails de la blessure d'Aïssa.

— Avez-vous un projet, voyons? dit le roi.

— J'en ai un, seigneur, et si Votre Majesté veut me prêter son aide, je remettrai don Pedro entre ses mains, avant huit jours, comme la dernière fois je lui en ai donné des nouvelles certaines.

Le roi fit venir le connétable, auquel Agénor raconta de nouveau tout ce qu'il avait dit.

— Je ne crois pas davantage qu'un prince aussi rusé, aussi dur, se laisse prendre par l'amour d'une femme, répliqua le connétable, mais le sire de Mauléon a ma parole de l'aider en ce qui lui ferait plaisir, je l'aiderai.

— Laissez donc la place investie, dit Agénor, faites creuser un fossé tout autour, et avec la terre de ce fossé, élevez un retranchement derrière lequel seront cachés, non pas des soldats, mais de vigilans et habiles officiers.

Moi et mon écuyer, nous nous logerons dans un endroit que nous connaissons, et d'où l'on entend tous les bruits de la place. Don Pedro, s'il voit une forte armée de siège, va croire qu'on sait son arrivée à Montiel, et il se défiera ; or, la défiance est le salut d'un homme aussi habile et aussi dangereux. Faites partir pour Tolède toutes vos troupes, en ne laissant au rempart de terre que deux mille hommes, bien suffisans pour investir le château et soutenir une sortie.

Quand don Pedro croira qu'on fait négligemment la garde il essaiera de sortir, je vous en préviendrai.

A peine Agénor avait-il développé son plan et réussi à captiver l'attention du roi, que l'on vint annoncer, de la part du gouverneur de Montiel, un parlementaire au connétable.

— Qu'on le fasse entrer ici-même, dit Bertrand, et qu'il s'explique.

C'était un officier espagnol, nommé Rodrigo de Sanatrias Il annonçait au connétable que la garnison de Montiel voyait avec inquiétude un déploiement de forces considérables. Que les trois cents hommes renfermés dans le château avec un seul officier, ne voulaient pas lutter bien longtemps, puisqu'il n'y avait plus d'espoir depuis le départ et la défaite de don Pedro...

A ces mots le connétable et le roi regardèrent Agénor comme pour lui dire : — Voyez-vous qu'il n'y est pas?

— Vous vous rendriez donc? demanda le connétable.

— Comme des braves gens, oui messire, après un certain temps, parce qu'il ne faut pas que le roi don Pedro nous accuse à son retour d'avoir trahi sa cause sans coup férir.

— On disait le roi chez vous, demanda don Henri.

L'Espagnol se mit à rire.

— Le roi est bien loin, dit-il, et que serait-il venu faire ici, où des gens investis comme vous nous investissez n'ont qu'à mourir de faim ou à se rendre.

Nouveau regard du connétable et du roi à l'adresse d'Agénor.

— Que demandez-vous positivement alors? interrogea Duguesclin, formulez vos conditions.

— Une trêve de dix jours, dit l'officier, pour que don Pedro ait le temps de venir nous secourir. Après quoi, nous nous rendrons.

— Ecoutez, dit le roi ; vous assurez positivement que don Pedro n'est pas dans la place?

— Positivement, monseigneur, sans quoi nous ne demanderions pas à sortir. Car en sortant vous nous verrez tous, et par conséquent vous reconnaîtrez le roi. Or, si nous avions menti, vous nous puniriez ; et si vous preniez le roi, sans doute vous ne le ménageriez pas?

Cette dernière phrase était une question, — le connétable n'y répondit pas. Henri de Transtamare eut assez de force pour éteindre l'éclat sanglant que cette supposition de la prise de don Pedro fit luire dans ses yeux.

— Nous vous accordons la trêve, dit le connétable, seulement nul ne sortira du château

— Mais nos vivres, seigneur? dit l'officier.

— On vous les fournira. Nous irons chez vous, mais vous ne sortirez point.

— Ce n'est pas une trêve ordinaire, alors, murmura l'officier.

— Pourquoi voudriez-vous sortir? pour vous sauver? mais puisque nous vous donnons après dix jours la vie sauve.

— Je n'ai plus rien à dire, répliqua l'officier, j'accepte ; ai-je votre parole, messire?

— Puis-je la donner, seigneur? demanda Bertrand au roi Henri.

— Donnez, connétable

— Je la donne, répondit Duguesclin, dix jours de trêve et la vie sauve pour toute la garnison.

— Toute?...

— Il va sans dire, s'écria Mauléon, qu'il n'y a pas de restrictions, puisque vous annoncez vous-même que don Pedro n'est pas dans la place.

Ces mots échappèrent au jeune homme malgré le respect qu'il devait à ses deux chefs, et il s'applaudit de les avoir prononcés, car une pâleur visible passa comme un nuage sur les traits de don Rodrigo de Sanatrias.

Il salua et se retira.

Quand il fut parti :

— Etes-vous convaincu? demanda le roi, jeune entêté, pauvre amant...

— Convaincu que don Pedro est à Montiel, oui sire, et que vous l'aurez entre les mains dans huit jours.

— Ah ! s'écria le roi, voilà ce qui s'appelle de l'opiniâtreté.

— Il n'est pas Breton pourtant, dit Bertrand en riant.

— Messeigneurs, don Pedro joue le même jeu que nous voulions jouer. Sûr de ne pouvoir échapper par la force, il essaie de la ruse. Vous voilà persuadés selon lui qu'il est dehors, vous accordez une trêve, vous faites nonchalamment la garde ; eh bien ! il va passer ; oh ! je vous le dis, il va passer et fuir ; mais nous serons là, j'espère. Ce qui vous prouve à vous qu'il est hors Montiel me prouve à moi qu'il est dedans.

Agénor quitta la tente du roi et du connétable avec une ardeur facile à concevoir.

— Musaron, dit-il, cherche la plus haute tente de l'armée et attaches-y ma bannière de façon qu'elle soit parfaitement vue du château. Aïssa la connaît, elle la verra, elle me saura près d'elle et conservera tout son courage.

Quant à nos ennemis, voyant mon pennon sur le retranchement, ils me croiront là et ne soupçonneront pas que nous allons nous glisser de nouveau dans la grotte de la source. Allons, mon brave Musaron, allons ! ce suprême effort, nous touchons au but.

Musaron obéit, la bannière de Mauléon flotta orgueilleusement au-dessus des autres.

LXXIII

LA RUSE DU VAINCU

Le roi Henri partit de devant Montiel avec le connétable et l'armée.

Il ne resta plus que deux mille Bretons et Le Bègue de Vilaine autour des retranchemens de terre.

L'amour avait inspiré Mauléon. Chacune de ses réflexions était frappée au coin de la vérité.

Il parlait en effet comme s'il eût entendu tout ce qui s'était passé dans le château.

A peine arrivé après la bataille, don Pedro, hors d'haleine, suffoqué, écumant de rage, se jeta sur un tapis dans la chambre de Mothril, et demeura immobile, muet, inabordable, avec des efforts surhumains pour concentrer au fond de son cœur la fureur et le désespoir qui bouillonnaient en lui.

Tous ses amis morts ! sa belle armée détruite ! tant d'espérances de vengeance et de gloire anéanties en l'espace que met le soleil à faire le tour de l'horizon !

Désormais plus rien ! La fuite, l'exil, la misère ! Des combats de partisans, honteux et sans fruit. Une mort indigne sur un indigne champ de bataille.

Plus d'amis ! Ce prince qui n'avait jamais aimé, éprouvait les plus cruelles douleurs à douter de l'affection des autres.

C'est que les rois, pour la plupart, confondent le respect qu'on leur doit avec l'affection qu'ils devraient inspirer. Ayant l'un, ils se passent de l'autre.

Don Pedro vit entrer dans sa chambre Mothril sillonné de taches rougeâtres. Son armure était criblée de trous, par quelques-uns sortait un sang qui n'était pas celui de ses ennemis.

Le More était livide. Il couvait dans ses yeux une farouche résolution. Ce n'était plus le soumis, le rampant Sarrasin ; c'était un homme fier et intraitable, qui allait s'adresser à son égal.

— Roi don Pedro, dit-il, tu es donc vaincu ?

Don Pedro releva la tête et lut dans les yeux froids du More toute la transfiguration de son caractère.

— Oui, répliqua don Pedro, et pour ne plus m'en relever.

— Tu désespères, fit Mothril, ton Dieu ne vaut donc pas le nôtre. Moi, qui suis vaincu aussi, et blessé, je ne désespère pas, j'ai prié, me voilà fort.

Don Pedro baissa la tête avec résignation.

— C'est vrai, dit-il, j'avais oublié Dieu.

— Malheureux roi ! tu ne sais pourtant pas le plus grand de tes malheurs. Avec la couronne tu vas perdre la vie.

Don Pedro tressaillit et lança un regard terrible à Mothril

— Tu vas m'assassiner ? dit-il.

— Moi ! moi ton ami ! tu deviens fou, roi don Pedro. Tu as bien assez d'ennemis sans moi, et je n'aurais pas besoin, si je voulais ta mort, de tremper mes mains dans ton sang. Lève-toi, et viens regarder avec moi la plaine.

En effet, la plaine se garnissait de lances et de cuirasses, qui, s'enflammant aux rayons du soleil couchant, formaient peu à peu autour de Montiel un cercle de feu de plus en plus resserré.

— Cernés ! nous sommes perdus ! vois-tu bien, don Pedro, dit Mothril. Car ce château, inexpugnable si l'on avait des vivres, ne peut nourrir la garnison, ni toi-même ; or, on t'enveloppe, on t'a vu... tu es perdu.

Don Pedro ne répondit pas sur-le-champ.

— On m'a vu... Qui m'a vu ?

— Crois-tu que ce soit pour prendre Montiel, cette masure inutile, que la bannière du Bègue de Vilaine s'arrête ici... et tiens, vois là-bas les pennons du connétable qui arrive ; a-t-il besoin de Montiel, le connétable ? Non, c'est toi qu'on cherche ; oui, c'est toi qu'on veut.

— On ne m'aura pas vivant, dit don Pedro.

Mothril ne répondit rien à son tour. Don Pedro reprit avec ironie :

— Le fidèle ami, l'homme plein d'espoir ! qui n'en a pas même assez pour dire à son roi : Vivez et espérez.

— Je cherche le moyen, dit Mothril, de te faire sortir d'ici

— Tu me proscris ?

— Je veux sauver ma vie ; je veux ne pas être forcé de tuer dona Aïssa, de peur qu'elle ne tombe au pouvoir des chrétiens.

Le nom d'Aïssa fit monter le rouge au front de don Pedro.

— C'est pour elle, murmura-t-il, que je me suis pris au piège. Sans le désir de la revoir, je courais jusqu'à Tolède. Tolède peut se défendre, elle... on n'y meurt pas de faim. Les Tolédans m'aiment et se font tuer pour moi. Je pouvais sous Tolède donner une dernière bataille, et trouver une mort glorieuse, qui sait, celle de mon ennemi le bâtard d'Alphonse, celle de Henri de Transtamare. Une femme m'a conduit à ma ruine.

— J'eusse aimé mieux te voir à Tolède, dit froidement le More, car j'eusse arrangé tes affaires en ton absence... et les miennes.

— Au lieu qu'ici tu ne feras rien pour moi, s'écria don Pedro dont la fureur commençait à prendre un libre cours. Eh bien ! misérable, je finirai mes jours ici, soit, mais je t'aurai puni de tes crimes et de ta déloyauté, j'aurai savouré un dernier bonheur. Aïssa, que tu m'as offerte comme un leurre, m'appartiendra cette nuit même.

— Tu te trompes, dit le More avec calme, Aïssa, ne t'appartiendra pas...

— Oublies-tu que je commande ici à trois cents guerriers ?

— Oublies-tu que tu ne peux sortir de cette chambre sans ma volonté, que je t'étendrai mort à mes pieds si tu bouges, et que je jetterai ton corps aux soldats du connétable, lesquels accueilleront mon présent avec des transports de joie ?

— Un traître ! murmura don Pedro.

— Fou ! aveugle ! ingrat ! s'écria Mothril, dis donc un sauveur. Tu peux fuir, tu peux tout reprendre avec la liberté, fortune, couronne, renommée ; fuis donc, et sans perdre de temps, n'irrite pas encore Dieu par des débauches, par des exactions, et n'injurie pas le seul ami qui te reste.

— Un ami ! qui me parle ainsi !

— Aimerais-tu mieux qu'il te flattât pour te livrer ?...

— Je me résigne... Que veux-tu faire ?

— Je vais envoyer un héraut à ces Bretons qui te guettent... Ils te croient ici, — détrompons-les. Si nous les voyons perdre l'espoir d'une si riche capture, profitons des momens, évade-toi à la première occasion que te donnera leur négligence. Voyons, as-tu ici un homme dévoué, intelligent, que tu puisses leur envoyer ?

— J'ai Rodrigo Sanatrias, un capitaine qui me doit tout.

— Ce n'est pas une raison. Espère-t-il encore quelque-chose de toi ?

Don Pedro sourit avec amertume.

— C'est vrai, dit-il, on n'a d'amis que ceux qui espèrent. Eh bien ! je le ferai espérer.

— A la bonne heure, qu'il vienne !

Mothril, tandis que le roi appelait Sanatrias, fit monter quelques Mores qu'il plaça en surveillance autour de la chambre d'Aïssa.

Don Pedro passa une partie de la nuit à discuter avec l'Espagnol les moyens d'entrer en pourparlers avec l'ennemi. Rodrigo était aussi ingénieux que fidèle ; il comprenait d'ailleurs que le salut de don Pedro faisait le salut de tous, et que, pour avoir le roi vaincu, les vainqueurs sacrifieraient dix mille hommes, démoliraient le rocher, feraient tout périr par le fer et la faim, mais arriveraient à leur but.

Au jour, don Pedro vit avec désespoir les bannières de don Henri de Transtamare.

Pour déranger un roi de sa route et un connétable de ses plans, on était donc assuré de prendre, dans Montiel, autre chose qu'une garnison.

Don Pedro expédia aussitôt Rodrigo Sanatrias, lequel fit sa commission avec l'adresse et le succès que nous avons vus

Il rapporta au château des nouvelles qui comblèrent de joie tous les prisonniers.

Don Pedro ne cessait de lui demander des détails, il tirait de chacun des inductions favorables ; le départ des troupes du roi et du connétable acheva de lui prouver combien le conseil du More avait été prudent et efficace.

— A présent, dit Mothril, nous n'avons plus à craindre qu'un ennemi ordinaire. Vienne une nuit sombre, et nous sommes sauvés.

Don Pedro ne se possédait plus de joie ; il était devenu affectueux, communicatif avec Mothril

— Ecoute, lui avait-il dit, je vois que je t'ai mal traité, tu mérites mieux que d'être un ministre de roi déchu. J'épouserai Aïssa, je m'unirai à toi par les liens les plus forts.

Dieu m'a abandonné, j'abandonnerai Dieu. Je me ferai l'adorateur de Mahomet, puisque c'est lui qui me sauve par ta voix. Les Sarrasins m'ont vu à l'œuvre, ils savent si je suis bon capitaine et vaillant soldat ; je les aiderai à reconquérir l'Espagne, et, s'ils me jugent digne de les commander, je replacerai sur le trône des Castilles un roi mahométan pour faire honte à la Chrétienté qui s'occupe de querelles intestines au lieu de prendre sérieusement l'intérêt de la religion.

Mothril écoutait avec une sombre défiance les promesses dictées par la peur ou par l'enthousiasme.

— Sauve-toi toujours, disait-il, puis nous verrons.

— Je veux, répliqua don Pedro, que tu aies de mes pro-

mes [illegible] et plus assuré que la simple parole. Fais venir Aïssa devant toi, je lui engagerai ma foi, tu écriras mes promesses et je les signerai. Nous [illegible] ensemble une [illegible] au lieu d'un armement.

Don Pedro avait retrouvé, en s'engageant ainsi, toute sa ruse, toute sa force d'autrefois. Il sentait bien qu'en rendant à Mothril l'espoir d'un avenir, il l'empêchait d'abandonner entièrement sa cause, et que sans cet espoir Mothril était homme à le livrer aux ennemis.

De son côté Mothril avait eu la même pensée, mais il voyait jour à sauver don Pedro, c'est-à-dire à alimenter une guerre dont tout le fruit serait pour sa nation, tandis que, don Pedro pris ou mort, les Sarrasins n'avaient plus de prétexte pour entretenir une guerre ruineuse contre des ennemis désormais invincibles.

Don Pedro était un habile capitaine, Mothril le savait bien. Don Pedro connaissait les [illegible] des Mores : il pouvait, se réconciliant avec les chrétiens, leur faire un mal incalculable.

D'ailleurs Mothril avait avec lui la solidarité du crime et de l'ambition, liens mystérieux et puissants, dont on ne peut sonder l'étendue et la force.

Il écouta donc favorablement don Pedro et lui dit :

— J'accepte avec [illegible] vos offres, mon roi, et je vous mettrai en état de les réaliser. Vous voulez voir Aïssa, je vous la montrerai ; seulement, n'alarmez point sa modestie par des discours trop passionnés, songez qu'elle est convalescente à peine d'une maladie cruelle...

— Je souscrirai à tout, répondit don Pedro.

Mothril alla chercher Aïssa, qui s'inquiétait de ne pas avoir de nouvelles de Mauléon. Les bruits d'armes, les pas des sentinelles et des soldats, lui annonçaient l'imminence du danger, mais avant tout ce qu'elle redoutait, c'était l'arrivée de don Pedro, et elle ignorait cette arrivée.

Mothril, qui lui avait fait tant de promesses, dut encore lui mentir. Il avait à redouter qu'elle ne trahît devant le roi la scène de la mort de Maria Padilla. Cette entrevue était redoutable, mais il ne pouvait la refuser au roi.

Il avait jusque-là évité toute explication ; mais cette fois don Pedro allait interroger, Aïssa allait parler.

— Aïssa, dit-il à la jeune fille, je viens vous annoncer que don Pedro est vaincu, caché dans ce château.

Aïssa pâlit.

— Il veut vous voir et vous parler, ne le lui refusez pas, car il commande ici ; d'ailleurs il va partir ce soir ; il vaut mieux rester avec lui en bonne intelligence.

Aïssa parut croire aux paroles du More. Cependant une douloureuse agitation l'avertissait qu'un nouveau malheur l'attendait.

— Je ne veux pas parler au roi, dit-elle, ni le voir avant que d'avoir revu le sire de Mauléon que vous m'avez promis d'amener ici vainqueur ou vaincu.

— Mais don Pedro attend.

— Que m'importe !

— Il commande, vous dis-je.

— J'ai un moyen de me soustraire à son autorité ; vous le connaissez bien... Que m'avez-vous promis ?...

— Je tiendrai mes promesses, Aïssa, mais aidez-moi.

— Je n'aiderai personne à tromper.

— C'est bien, livrez ma tête alors ; je suis prêt à la mort.

Cette menace avait toujours son effet sur Aïssa. Habituée aux façons expéditives de la justice arabe, elle savait qu'un geste du maître fait tomber une tête ; elle pouvait croire celle de Mothril fort compromise.

— Que me dira le roi ? demanda-t-elle, et comment me parlera-t-il ?

— En ma présence.

— Ce n'est pas assez ; je veux qu'il y ait du monde présent à l'entretien.

— Je vous le promets.

— Je veux en être sûre.

— Comment ?

— Cette chambre où nous sommes donne sur la plate-forme du château. Garnissez d'hommes cette plate-forme ; que mes femmes m'accompagnent. Ma litière étant amenée là, j'écouterai ce que me dira le roi.

— Il sera fait comme vous désirez, dona Aïssa.

— Maintenant, que me dira don Pedro ?

— Il vous proposera de vous épouser.

Aïssa fit un geste violent de dénégation.

— Je le sais bien, interrompit Mothril, mais laissez-le dire... Songez que ce soir il part.

— Mais je ne répondrai pas.

— Vous répondrez avec courtoisie, au contraire, Aïssa... Voyez tous ces hommes d'armes, Espagnols et Bretons, qui entourent le château ; ces gens doivent nous prendre par la violence et nous mettre à mort s'ils trouvent le roi avec nous. Laissons partir don Pedro pour nous sauver.

— Mais le sire de Mauléon ?

— Il ne pourrait nous sauver si don Pedro était là.

Aïssa interrompit Mothril.

— Vous mentez, dit-elle, et vous ne pouvez même me cacher de le réunir à moi. Où est-il ? que fait-il ? vit-il ?

À ce moment Musaron, par ordre de son maître, élevait en l'air la bannière bien connue d'Aïssa.

La jeune fille aperçut ce signal chéri. Elle joignit les mains avec extase et s'écria :

— Il me voit, il m'entend ! Pardonnez-moi, Mothril, je vous avais soupçonné à tort... Allez donc dire au roi que je vous suis.

Mothril tourna les yeux sur la plaine, vit l'étendard, le reconnut, pâlit et balbutia :

— J'y vais.

Puis avec fureur :

— Chrétien maudit ! s'écria-t-il dès qu'Aïssa ne put l'entendre, tu me poursuivras donc toujours ! Oh ! je t'échapperai.

LXXIV

EVASION

Don Pedro reçut Aïssa sur la plate-forme au milieu des témoins qu'elle avait désirés.

Son amour s'exprima sans emphase ; ses désirs étaient bien refroidis par la préoccupation de l'évasion prochaine.

Aïssa n'eut donc rien à reprocher à Mothril en cette circonstance, et d'ailleurs, elle ne cessa de regarder pendant toute la conférence cette bienheureuse bannière de Mauléon, qui flottait resplendissante au soleil à l'extrémité des retranchemens.

Aïssa voyait sous cette bannière un homme d'armes que de loin elle pouvait prendre pour Agénor ; ainsi l'avait calculé notre chevalier.

Trouvant ainsi moyen de rassurer Aïssa en lui décelant sa présence, et Mothril en détournant ses soupçons de toute entreprise cachée, don Pedro avait décidé que trois de ses amis les plus dévoués se tiendraient prêts à aller reconnaître la nuit les remparts de terre.

Il y avait bien un point du rempart plus négligemment gardé que les autres, c'était le côté du rocher qui descend à pic dans un ravin. Plusieurs avis conseillaient au roi de fuir par là le long d'un câble qu'on attacherait aux fenêtres d'Aïssa, mais une fois en bas, le roi n'aurait pas de cheval pour s'éloigner rapidement.

On se résolut donc à sonder ces remparts à l'endroit le plus faible et à se frayer là un chemin par où, les sentinelles écartées ou poignardées, le roi fuirait monté sur un bon cheval.

Mais le soleil du jour promettait une nuit claire, ce qui nuisait à l'exécution du projet.

Tout à coup, comme si la fortune se fût décidée à favoriser chaque désir de don Pedro, un vent d'ouest souleva les brûlans tourbillons de sable de la plaine, et des nuages cuivrés, allongés en grandes banderoles, parurent du fond de l'horizon comme l'avant-garde d'une armée terrible.

A mesure que le soleil s'éteignait derrière les tours de Tolède, ces nuages épaissis noircissaient et enveloppaient le ciel comme dans un sombre manteau.

Une pluie abondante tomba vers les neuf heures du soir.

Agénor et Musaron étaient venus, aussitôt après le coucher du soleil, s'ensevelir côte à côte dans leur cachette de la source.

Les hommes choisis du Bègue de Vilaine s'étaient creusé sous la paroi extérieure du rempart un abri dans la terre desséchée par le soleil du jour, en sorte qu'il y avait autour de Montiel un cordon non interrompu de ces hommes cachés.

En apparence, et d'après l'ordre d'Agénor qui avait pris l'initiative en tout depuis le départ du connétable, des sentinelles debout de loin en loin gardaient ou semblaient garder la ligne de circonvallation.

La pluie avait forcé les sentinelles à s'envelopper de manteaux ; quelques-unes s'étaient couchées dans ces manteaux.

A dix heures, Agénor et Musaron entendirent le roc tressaillir sous des pas d'hommes.

Ils écoutèrent plus attentivement, et finirent par voir passer trois officiers de don Pedro qui, avec mille précautions, et plutôt rampant que marchant, exploraient le rempart à un endroit désigné d'avance.

On avait à dessein éloigné de cet endroit la sentinelle. Il n'y avait que l'officier caché sous le revêtement de terre à l'extérieur.

Les officiers virent que ce côté n'était pas gardé. Ils se communiquèrent avec joie cette découverte, et Agénor les entendit s'applaudir en remontant l'escalier rapide.

L'un d'eux dit à demi-voix :

— Il fait glissant, et les chevaux auront peine à tenir pied en descendant.

— Oui, mais ils courront mieux en plaine, répondit un autre.

Ces mots emplirent de joie le cœur d'Agénor.

Il envoya Musaron aux retranchemens annoncer au plus voisin officier breton qu'il allait se passer quelque chose de nouveau.

L'officier couché, communiqua la nouvelle à son voisin, lequel en fit autant, et tout autour de Montiel courut le renseignement donné par Agénor.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'Agenor entendit au sommet de la plate-forme le sabot d'un cheval heurter le roc.

Il lui sembla que ce bruit égratignait son cœur, tant l'impression fut vive et douloureuse.

Le bruit s'approchait ; d'autres pas de chevaux se faisaient entendre, mais perceptibles pour Agenor et Musaron seuls.

En effet, le roi avait donné ordre qu'on enveloppât d'étoupes la corne des chevaux pour qu'elle résonnât moins fort.

Le roi venait le dernier ; une petite toux sèche, qu'il ne put retenir, trahit sa présence.

Il marchait à grand'peine, soutenant par la bride son cheval qui glissait des pieds de derrière dans la rapide descente.

A mesure que les fugitifs passaient devant la grotte, Musaron et Agénor les reconnaissaient. Quand ce fut au tour de don Pedro, ils virent parfaitement son visage pâle, mais assuré.

Arrivés au retranchement, les deux premiers fugitifs montèrent à cheval et franchirent le parapet, mais ils avaient à peine fait dix pas qu'ils tombaient dans une fosse préparée, où vingt hommes armés les bâillonnant les enlevèrent sans bruit.

Don Pedro, qui ne se doutait de rien, sauta en selle à son tour ; tout à coup il fut saisi par Agénor qui l'étreignit de deux bras nerveux, tandis que Musaron lui serrait la bouche avec une ceinture.

Cela fait, Musaron pique d'un coup de dague le cheval qui bondit par-dessus le retranchement et s'enfuit, en faisant entendre un galop rapide sur le terrain rocailleux.



Il marchait à grand'peine.

Don Pedro se débattait avec la vigueur du désespoir.

— Prenez garde, lui dit Agenor à l'oreille, je vais être forcé de vous tuer si vous faites du bruit.

Don Pedro réussit à faire entendre ces mots étranglés :

— Je suis le roi ! traite-moi en chevalier !

— Je sais bien que vous êtes le roi, dit Agenor, et je vous attendais ici. Foi de chevalier ! vous ne serez pas maltraité.

Il prit le prince sur ses robustes épaules, et traversa ainsi la ligne de retranchemens, au milieu des officiers qui bondissaient de joie.

— Silence ! silence ! dit Agenor, pas d'éclat, messieurs, pas de cris ! J'ai fait les affaires du connétable, ne faites pas manquer les miennes.

Il porta son prisonnier dans la tente de Le Begue de Vilaine, qui lui sauta au cou et l'embrassa tendrement.

— Vite ! vite ! s'écria ce capitaine, des courriers au roi qui est devant Tolède ; des courriers au connétable qui tient la campagne, pour lui apprendre que la guerre est finie.

LXXV

DIFFICULTÉ

Tandis que tout le camp des Bretons passait la nuit dans l'ivresse du triomphe, et don Pedro dans les angoisses de la terreur, des cavaliers, montés sur les meilleurs chevaux de l'armée, allaient prévenir don Henri et le connétable.

Agénor avait passé la nuit près du prisonnier qui, se renfermant dans un farouche silence, refusait toute consolation comme tout soulagement.

On ne pouvait laisser [illegible] capitaine, on délia donc le prisonnier, après lui [illegible] fait jurer sa parole de gentilhomme qu'il ne ferait aucun effort pour fuir.

— Mais, dit Le Bègue [illegible], on sait ce que vaut la parole du roi don [illegible] doublez le poste, et que la tente soit entourée de [illegible] qu'il ne puisse même penser à fuir.

On trouva le connétable à trois lieues de Montiel, chassant devant lui, comme des troupeaux, les débris de l'armée vaincue l'avant-veille, et complétant, par un butin de prisonniers à riche rançon, le gain de cette importante journée.

Car les Tolédans avaient refusé d'ouvrir leurs portes même aux vaincus leurs alliés, tant ils craignaient une supercherie en usage dans les temps barbares, où la ruse prenait autant de place que la force.

Le connétable n'eut pas plutôt appris la nouvelle qu'il s'écria :

— Ce Mauléon avait plus d'esprit que nous !

Et il poussa son cheval vers Montiel avec une joie difficile à décrire.

A peine arrivé, — déjà le jour naissant argentait les cimes des montagnes, — le connétable prit dans ses bras Mauléon, modeste dans son triomphe.

— Merci, lui dit-il, messire, pour votre courageuse persévérance et pour votre perspicacité. Où est le prisonnier ? ajouta-t-il.

— Dans la tente de Le Bègue de Vilaine, répliqua Mauléon ; mais il dort ou feint de dormir.

— Je ne veux pas le voir, dit Bertrand ; il convient que la première personne avec qui don Pedro s'entretiendra soit Henri, son vainqueur et son maître. A-t-on mis bonne garde ? Il ne faut à certains esprits malfaisans qu'une bonne prière au démon pour être délivrés.

— Il y a trente chevaliers autour de la tente, messire, répondit Agénor. Don Pedro n'échappera point, à moins qu'un ange de Satan ne le tire par les cheveux, comme autrefois le prophète Habacuc : encore le verrons-nous partir.

— Et je lui enverrai au milieu des airs, dit Musaron, un carrelet qui le fera arriver en enfer avant l'ange des ténèbres.

— Qu'on me dresse un lit de camp devant la tente, commanda le connétable. Je veux, comme les autres, garder le prisonnier pour le présenter moi-même à don Henri.

On obéit au connétable, et son lit, lit de planches et de bruyères, fut dressé à la porte même de la tente.

— A propos, dit Bertrand, c'est presque un mécréant ; il est capable de se tuer. Lui a-t-on [illegible] ses armes ?

— On n'a pas osé, seigneur, c'est une tête sacrée. Il a été proclamé roi devant l'autel de Dieu.

— C'est juste ; d'ailleurs on lui doit, jusqu'aux premiers ordres de don Henri, [illegible] respect [illegible] notre assistance.

— Vous voyez, seigneur, dit Agénor, combien cet Espagnol mentait lorsqu'il vous assurait que don Pedro n'était pas à Montiel.

— Aussi ferons-nous pendre [illegible] l'Espagnol et toute la garnison, dit tranquillement Le Bègue de Vilaine. En mentant il a dégagé de sa parole notre connétable.

— Monseigneur, répliqua vivement Agénor, [illegible] ces malheureux soldats ne sont coupables de rien [illegible] un chef ordonne. D'ailleurs s'ils se rendent, vous commettriez un assassinat, et s'ils ne se rendent pas [illegible] prendra point.

— On les prendra par famine, répliqua le connétable.

L'idée de voir Aïssa périr de faim emporta Mauléon hors des limites de sa discrétion naturelle.

— Oh ! messeigneurs, dit-il, vous ne commettrez pas une cruauté !

— Nous punirons le mensonge et la déloyauté, dit le connétable. D'ailleurs ne doit-on pas s'applaudir que ce [illegible] nous fournisse l'occasion de punir le Sarrasin Mothril. Je vais envoyer un parlementaire à ce misérable pour [illegible] annoncer que [illegible] est pris, que s'il a été pris [illegible] où il était [illegible] Mothril, que par conséquent on m'avait menti, et que pour donner un exemple à tous les félons, la garnison sera décimée se rendant, ou condamnée à périr de faim si elle ne se rend pas.

— Et doña Aïssa ? interrompit Mauléon, pâle d'inquiétude et d'amour.

— Nous épargnerons les femmes, bien entendu, répliqua Duguesclin ; car maudit soit l'homme de guerre qui n'épargne pas les vieillards, les petits enfans et les femmes !

— Mais Mothril n'épargnera pas Aïssa, monseigneur ; ce serait la laisser à quelqu'un après lui ; vous ne le connaissez pas, il la tuera... Or, vous m'avez promis de me donner ce que je vous demanderais, messire ; je vous demande la vie d'Aïssa.

— Et je vous l'accorde, mon ami ; mais comment ferez-vous pour la sauver ?

— Je supplierai Votre Seigneurie de n'envoyer à Mothril d'autre parlementaire que moi, de me laisser libre des paroles que je lui dirai... Je réponds ainsi d'une prompte soumission du More et de la garnison... Mais, par pitié, monseigneur, la vie des malheureux soldats ! ils n'ont rien fait.

— Je vois qu'il faut se rendre. Vous m'avez assez servi pour que je n'aie rien à vous refuser. Le roi, de son côté, vous doit autant qu'à moi, puisque vous avez pris don Pedro, sans lequel notre victoire d'hier était incomplète. Je peux donc, en son nom comme au mien, vous donner ce que vous désirez. Aïssa vous appartient, — les soldats, les officiers même de la garnison auront vie et bragues sauves ; mais Mothril sera pendu.

— Seigneur...

— Oh ! pour cela, ne demandez pas plus... vous ne l'obtiendrez pas. J'offenserais Dieu si j'épargnais ce scélérat.

— Monseigneur, la première chose qu'il va me demander, est s'il aura la vie sauve, que répondrai-je ?

— Vous répondrez ce que vous voudrez, messire de Mauléon.

— Mais vous l'eussiez épargné, d'après les conditions de la trêve faite avec Rodrigo Sanatrias.

— Lui ! jamais. J'ai dit la garnison. — Mothril est un Sarrasin, je ne le compte pas parmi les défenseurs du château ; d'ailleurs, c'est un compte à régler entre moi et Dieu, vous dis-je. Une fois que vous aurez doña Aïssa, mon ami, rien ne vous regarde plus. Laissez-moi faire.

— Encore une fois, messire, laissez-moi vous supplier. Oui, ce Mothril est un misérable ; oui, Dieu aurait pour agréable son châtiment ; mais il est désarmé, il ne peut plus nuire...

— C'est comme si vous parliez à une statue, sire de Mauléon, répondit le connétable. Laissez-moi reposer, je vous prie. — Quant aux paroles que vous porterez à la garnison, je vous laisse libre. — Allez !

Il n'y avait plus à répliquer. Agénor savait bien que Duguesclin, engagé dans un projet, demeurait inflexible et ne retournait pas en arrière.

Il comprenait aussi que Mothril, sachant don Pedro tombé au pouvoir des Bretons, ne ménagerait plus rien, parce qu'il savait qu'on ne l'épargnerait pas.

Mothril, en effet, était un de ces hommes qui savent porter le poids de la haine qu'ils inspirent et en subir les conséquences. Implacable avec autrui, il se résignait à ne pas recevoir de grâce.

D'un autre côté, jamais Mothril ne consentirait à rendre Aïssa. La position d'Agénor était des plus difficiles.

— Si je mens, dit-il, je me déshonore ; si je promets à Mothril la vie sans lui tenir parole, je deviens indigne de l'amour d'une femme et de l'estime des hommes.

Il était plongé dans ces cruelles perplexités lorsque les trompettes annoncèrent l'arrivée du roi Henri devant la tente.

Le jour était déjà grand, et l'on voyait du camp la plate-forme sur laquelle Mothril et don Rodrigo se promenaient en causant avec vivacité.

— Ce que le connétable ne vous a pas accordé, dit Musaron à son maître qu'il voyait tout triste, le roi Henri vous l'accordera ; demandez, vous obtiendrez. Qu'importe la bouche qui dise oui, pourvu qu'elle ait dit un *oui* que vous puissiez sans mentir, reporter à Mothril !

— Essayons, dit Agénor.

Et il alla s'agenouiller auprès de l'étrier de Henri qu'un écuyer aidait à descendre.

— Bonne nouvelle, dit le roi, à ce qu'il paraît ?

— Oui, monseigneur.

— Je veux vous récompenser, Mauléon ; demandez-moi un comté si vous voulez.

— Je vous demande la vie de Mothril.

— C'est plus qu'un comté, répondit Henri, mais je vous l'accorde.

— Partez vite, monsieur, dit Musaron à l'oreille de son maître, car le connétable vient et il serait trop tard s'il entendait.

Agénor baisa la main du roi qui, mettant pied à terre, s'écria :

— Bonjour, cher connétable, il paraît que le traître est à nous ?

— Oui, monseigneur, dit Bertrand, qui feignit de ne pas avoir aperçu Agénor causant avec Henri

Le jeune homme se mit à courir comme s'il emportait un trésor. Il avait droit, comme parlementaire désigné, de prendre avec lui deux trompettes ; il les choisit, s'en fit précéder, et, suivi de l'inséparable Musaron, il gravit le sentier jusqu'à la première porte du château.

LXXVI

DIPLOMATIE DE L'AMOUR

On ne tarda pas à lui ouvrir et il put, en avançant dans le chemin, juger des difficultés du terrain

Quelquefois le sentier n'avait pas plus d'un pied de largeur, et partout le rocher tombait à pic à mesure que l'entonnoir se creusait ; les Bretons, peu accoutumés aux montagnes, sentaient le vertige s'emparer d'eux.

— L'amour nous rend bien imprudens, messire, dit Musaron à son maître. Enfin !... Dieu est au bout de tout.

— Oublies-tu que nos personnes sont inviolables ?

— Eh ! monsieur, qu'a-t-il à ménager le More maudit, et que voyez-vous d'inviolable pour lui sur la terre ?

Agénor imposa silence à son écuyer, continua de gravir le chemin, et parvint à la plate-forme où Mothril l'attendait, l'ayant reconnu tandis qu'il montait.

— Le Français ! murmura-t-il, que signifie sa présence au château ?

Les trompettes sonnèrent ; Mothril fit signe qu'il écoutait.

— Je viens, dit Agénor, de la part du connétable, pour te dire ceci. J'avais fait une trêve avec mes ennemis, à la condition que personne ne sortirait du château... J'avais accordé la vie sauve à tout le monde, moyennant cette condition ; aujourd'hui, je dois changer d'avis, puisque vous avez manqué à votre parole.

Mothril devint pâle et répliqua :

— En quoi ?

— Cette nuit, continua Agénor, trois cavaliers ont passé le retranchement malgré nos sentinelles.

— Eh bien ! dit Mothril, faisant un violent effort sur lui-même, il faut les punir de mort... car ils se sont parjurés.

— Cela serait aisé, dit Agénor, si on les tenait, mais ils ont fui...

— Comment ne les avez-vous pas arrêtés ? s'écria Mothril, incapable de modérer tout à fait sa joie, après avoir ressenti une si vive inquiétude.

— Parce que nos gardes se fiaient sur votre parole, veillaient moins activement que de coutume, et que, selon le raisonnement du senor Rodrigo que voici, nul de vous n'avait intérêt à fuir, tous ayant la vie sauve..

— Tu conclus ? dit le More.

— En changeant quelque chose aux conditions de la trêve.

— Ah ! je m'en doutais, répliqua Mothril amèrement. La clémence des chrétiens est fragile comme un verre ; il faut prendre garde de la briser en buvant. Tu viens nous dire que plusieurs soldats... Sont-ce des soldats... s'étant sauvés de Montiel, tu seras forcé de nous mettre tous à mort.

— Et d'abord, Sarrasin... dit Agénor, blessé de ce reproche et de cette supposition, d'abord tu dois savoir quels sont les fugitifs

— Comment le saurais-je ?

— Compte ta garnison.

— Ce n'est pas moi qui commande.

— Tu ne fais donc pas partie de la garnison, dit vivement Agénor, tu n'es donc pas compris dans la trêve.

— Tu es rusé pour un jeune homme.

— Je le suis devenu par défiance, à force de voir des Sarrasins, mais réponds.

— Je suis le chef en effet, dit Mothril qui craignit de perdre les bénéfices d'une capitulation, s'il y en avait une possible.

— Tu vois que j'avais raison de ruser, puisque tu mentais... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Tu avoues qu'on a violé les conditions.

— C'est toi qui le dis, chrétien.

— Et tu me dois croire, ajouta Mauléon avec hauteur donc voici l'ordre du connétable, notre chef. La place sera rendue aujourd'hui même, ou le blocus rigoureux commencera.

— Voila tout ? dit Mothril.

— Voilà tout.

— On nous affamera ?

— Oui.

— Et si nous voulons mourir ?

— Vous êtes libres.

Mothril regardait Agénor avec une expression particulière, que celui-ci comprit parfaitement

— Tous ! dit-il, en appuyant sur ce mot.

— Tous, répliqua Mauléon.. mais si vous mourez, c'est que vous le voudrez bien don Pedro ne vous secourra pas, crois-moi.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr...

— Pourquoi ?

— Parce que nous avons une armée à lui opposer, et qu'il n'en a plus ; et qu'avant le jour où il en aura trouvé une, vous serez tous morts de faim.

— Tu raisonnes juste, chrétien.

— Sauvez donc votre vie puisque la chose est en votre pouvoir

— Ah ! tu nous offres la vie.

— Je vous l'offre.

— Sur la foi de qui ? du connétable ?

— Sur la foi du roi qui vient d'arriver.

— En effet, il vient d'arriver, dit Mothril avec inquiétude, mais je ne le voyais pas.

— Regarde sa tente... ou plutôt celle du Bègue de Vilaine.

— Oui... oui... tu es sûr qu'on nous donnera la vie !

— Je te le garantis.

— Et à moi aussi ?

— A toi... Mothril, j'ai la parole du roi.

— Nous pourrons nous retirer où il nous plaira ?

— Où il vous plaira.

— Avec suivans, bagages, trésors ?

— Oui, Sarrasin.

— C'est bien beau..

— Tu n'y crois pas... tu es fou, pourquoi te prierions-nous de venir à nous, aujourd'hui, quand, mort ou vif, nous t'aurons, en demeurant ici un mois.

— Oh ! vous pouvez craindre don Pedro.

— Je t'assure que nous ne le craignons pas.

— Chrétien, je vais réfléchir.

— Si dans deux heures tu n'es pas rendu, dit l'impatient jeune homme, regarde-toi comme mort. La ceinture de fer ne s'ouvrira plus.

— Bien ! bien ! Deux heures ! ce n'est pas une grande générosité, dit Mothril en interrogeant l'horizon avec anxiété, comme si du fond de la plaine un sauveur allait surgir.

— Voila tout ce que tu réponds ? dit Agénor.

— Dans deux heures, balbutia Mothril distrait.

— Oh ! monsieur, il se rendra, vous l'avez persuadé, glissa Musaron à l'oreille de son maître.

Tout à coup Mothril regarda du côté du camp des Bretons avec une attention qu'il ne dissimulait plus.

— Oh ! oh ! murmura t il en désignant à Rodrigo la tente du Bègue de Vilaine

L'Espagnol s'accouda sur le parapet pour mieux voir.

— Tes chrétiens se déchirent entre eux, dit Mothril, à ce qu'il paraît, vois comme on court vers cette tente.

En effet, une foule de soldats et d'officiers couraient vers la tente avec les signes de la plus vive anxiété

La tente s'agitait comme si elle eût été secouée intérieurement par des lutteurs.

Agénor vit le connétable s'y précipiter avec un geste de colère.

— Il se passe quelque chose d'étrange et d'effrayant dans la tente où est don Pedro, dit-il, partons, Musaron.

L'attention du More était distraite par ce mouvement incompréhensible. Celle de Rodrigo l'était plus encore. Agénor profita de leur oubli pour descendre avec ses Bretons la pente difficile. Au milieu du chemin il entendit un horrible cri montant de la plaine vers le ciel.

Il était temps qu'il arrivât aux barrières ; à peine la dernière porte se fut-elle refermée derrière lui, que la voix tonnante de Mothril cria

— Allah ! Allah ! le traître me trompait. Le roi don Pedro a été pris. Allah ! qu'on arrête le Français, et qu'il nous serve d'otage ; aux portes ! fermez ! fermez !

Mais Agénor venait de franchir le retranchement, il était en sûreté, il pouvait même voir en son entier le terrible

[illegible] Vous [illegible] la-[illegible] voir.

[illegible] de Agénor [illegible] en tombant et en levant [illegible] une minute de plus nous étions pris et perdus [illegible] dans cette tente [illegible] excuse Mothril [illegible] les plus sanglantes.

LXVII

CE QUE L'ON VOYAIT DANS LA TENTE DU BÈGUE DE VILAINE

Le roi don Henri, après avoir [illegible] Agénor et lui avoir donné la grâce de Mothril, [illegible] le visage et dit au connétable :

— Mon ami, le cœur [illegible] fort. Je vais voir dans l'humiliation celui que [illegible] mortellement ; c'est une joie mêlée d'amertume [illegible] n'explique pas ce mélange en ce moment.

— Cela prouve [illegible] le connétable, que le cœur de Votre Majesté [illegible] grand ; sans cela il ne contiendrait autre chose que la joie du triomphe.

— Il est [illegible] le roi, que je n'entre dans cette tente qu'avec défiance, et, je le répète, le cœur serré... Comment est-il ?

— Sire, il est assis sur un escabeau, il tient sa tête plongée dans ses deux mains. Il paraît abattu.

Henri de Transtamare fit un signe de la main et chacun s'éloigna.

— Connétable, dit-il tout bas, un dernier conseil, je vous prie. Je veux épargner sa vie, mais faut-il que je l'exile, ou que je l'enferme dans une forteresse ?

— Ne me demandez pas de conseil, sire roi, répliqua le connétable ; car je ne saurais vous en donner un. Vous êtes plus sage que moi, et vous êtes en face d'un frère : Dieu vous inspirera.

— Vos paroles m'ont fixé sans retour, connétable, merci.

Le roi souleva le pan de la toile qui fermait la tente et il entra.

Don Pedro n'avait pas quitté la posture que Duguesclin avait dépeinte au roi. Son désespoir seulement n'était plus silencieux ; il se trahissait au dehors par des exclamations tantôt sourdes, tantôt bruyantes. On eût dit un commencement de folie.

Le pas d'Henri fit lever la tête à don Pedro.

Sitôt qu'il reconnut son vainqueur à sa contenance majestueuse et à son cimier [illegible] d'or, la fureur s'empara de lui.

— Tu viens, dit-il, tu oses venir !

Henri ne répondit pas et garda son attitude réservée et son silence.

— Je t'ai bien vainement appelé dans la mêlée, continua don Pedro en s'animant par degrés ; mais tu n'as de courage que pour insulter un ennemi vaincu, et même à ce moment tu caches ton visage pour que je ne voie pas ta pâleur.

Henri ôta lentement les agrafes de son casque, et le posa sur une table. Son visage était pâle en effet, mais ses yeux conservaient une sérénité douce et humaine.

Ce calme exaspéra don Pedro. Il se leva.

— Oui, dit-il, [illegible] connus le bâtard de mon père, celui qui s'est dit roi de Castille, oubliant qu'il n'y aura pas de roi en Castille tant que je vivrai.

Aux sanglants outrages de son ennemi, Henri essaya d'opposer la patience, mais la colère montait par degrés à son front, et des gouttes de sueur froide commençaient à couler de son visage.

— Prenez garde, dit-il d'une voix tremblante ; vous êtes ici chez moi, ne l'oubliez pas [illegible] vous insulte pas, et vous déshonorez votre [illegible] par des paroles indignes de nous deux.

— Bâtard ! cria don Pedro, bâtard [illegible] !

— Misérable ! tu veux donc déchaîner ma colère ?

— Oh ! je suis bien tranquille, fit don Pedro en s'approchant avec des yeux enflammés des lèvres livides, tu ne laisseras pas [illegible] frère plus loin que je l'exige le soin de ta conservation [illegible] peur.

— Tu mens ! [illegible] don Henri hors de toute mesure.

Pour réponse don Pedro saisit Henri à la gorge, et don Henri étreignit don Pedro de ses deux bras.

— Ah ! disait le vaincu, il nous manquait cette bataille ; tu vas voir qu'elle sera décisive.

Ils luttèrent avec tant d'acharnement que la tente fut ébranlée, que les toiles se déchirèrent, et qu'au bruit, le connétable, Le Bègue, et plusieurs officiers accoururent.

Ils furent obligés, pour entrer, de fendre avec leurs épées les toiles de la tente. Les deux ennemis serrés, enlacés comme deux serpents, se tenaient cramponnés aux rideaux mêmes, avec leurs pieds armés d'éperons.

Alors on vit à découvert l'intérieur de cette tente et la lutte meurtrière.

Le connétable poussa un grand cri.

Mille soldats volèrent aussitôt dans la direction de la tente.

Ce fut alors que Mothril put voir du haut de la plate-forme, c'est alors que Mauléon commença aussi à voir du bout du retranchement.

Les deux adversaires se roulaient et se tordaient en cherchant, chaque fois qu'ils avaient un bras libre, à s'emparer d'une arme.

Don Pedro fut le plus heureux, il parvint à mettre sous lui Henri de Transtamare, et le maintenant avec son genou il tira de sa ceinture une petite dague pour l'en frapper.

Mais le danger rendit des forces à Henri ; il renversa encore une fois son frère et le tint sur le flanc. Côte à côte tous deux, ils se soufflaient au visage le feu dévorant de leur haine impuissante.

— Il faut en finir, s'écria don Pedro, voyant que nul n'osait les toucher, tant la majesté royale et l'horreur de la situation dominaient les assistans. Aujourd'hui, plus de roi de Castille, mais plus d'usurpateur. — Je cesse de régner, mais je suis vengé. — L'on me tuera, mais j'aurai bu ton sang.

Et avec une vigueur inespérée il roula sous lui son frère épuisé par cette lutte, lui serra la gorge et leva la main pour enfoncer la dague.

Alors Duguesclin voyant qu'il fouillait déjà du poignard la cotte de mailles et la cuirasse pour trouver le défaut, Duguesclin saisit de son poignet nerveux le pied de don Pedro, et lui fit perdre l'équilibre. Ce malheureux roula à son tour sous Henri.

— Je ne fais ni ne défais de rois, dit le connétable d'une voix sourde et tremblante, j'aide à mon seigneur.

Henri, ayant pu respirer, avait repris des forces et tiré son coutelas.

Ce fut un éclair. L'acier plongea tout entier dans la gorge de don Pedro ; un flot de sang jaillit aux yeux du vainqueur, étouffant le cri terrible qui s'échappait des lèvres de don Pedro.

La main du blessé se détendit, ses yeux s'éteignirent, il laissa aller en arrière son front sinistrement contracté. On entendit sa tête frapper pesamment le sol.

— Oh ! qu'avez-vous fait ? dit Agénor qui s'était précipité dans la tente, et regardait, les cheveux hérissés, le cadavre nageant dans le sang, et le vainqueur agenouillé, son arme à la main droite, tandis que de la gauche il essayait de se relever.

Un silence effrayant planait sur toute l'assemblée.

Le roi meurtrier laissa tomber son poignard rougi.

On vit alors un ruisseau de sang sortir de dessous le cadavre et courir lentement sur la pente du terrain rocailleux.

Chacun recula devant ce sang qui fumait encore comme s'il eût conservé le feu de la colère et de la haine.

Don Henri une fois relevé s'assit dans un coin de la tente et cacha son visage assombri dans ses deux mains. Il ne pouvait supporter l'éclat du jour et les regards des assistans.

Le connétable, aussi sombre que lui, mais plus énergique, le souleva doucement et congédia les spectateurs de cette terrible scène.

— Certes, dit-il, mieux eût valu verser ce sang dans la mêlée avec votre épée ou votre hache de guerre. Mais Dieu fait bien ce qu'il fait, et ce qu'il a fait est accompli. — Venez, sire, et reprenez courage.

— C'est lui qui a voulu mourir, murmura le roi. — Hélas, lui pardonner. Veillez à ce que ses restes ne soient pas exposés plus longtemps aux regards, qu'une sépulture honorable...

— Sire, ne songez plus à rien de tout cela, oubliez. Laissez-nous faire notre besogne.

Le roi se retira devant une haie de soldats silencieux, consternés, et s'alla cacher dans une autre tente.

Duguesclin fit venir le prévôt des Bretons.

— Tu vas couper cette tête, dit-il en montrant le corps de don Pedro, et vous, Bègue de Vilaine, vous l'expédierez à Tolède. C'est l'usage de ce pays, où du moins les usurpateurs du nom des morts n'ont plus le droit de venir troubler le règne et le repos des vivans.

Il achevait à peine quand un Espagnol de la forteresse vint dire de la part du gouverneur, que la garnison mettrait bas les armes à huit heures du soir, selon les conditions posées par le parlementaire du connétable.

LXXVIII

LA RÉSOLUTION DU MORE

Toute cette scène si terrible, si rapide, avait été vue du château de Montiel, grâce à l'écartement des rideaux de la tente et à l'agitation des principaux acteurs.

On a vu que dans l'entrevue d'Agénor et de Mothril, ce dernier, tout en écoutant les propositions du parlementaire, regardait fréquemment du côté de la plaine, où quelque chose semblait attirer son attention.

Agénor essayait de lui faire croire que les Bretons ignoraient les noms des fugitifs de la nuit, il lui faisait croire aussi que les fugitifs n'avaient pu être pris. Cette nouvelle rassurait Mothril sur le sort de don Pedro, car l'obscurité de la nuit avait dû empêcher les gens du château de voir les résultats de l'évasion, et les Bretons avaient observé de garder le plus profond silence en faisant la capture.

Mothril devait donc croire don Pedro en sûreté.

Aussi commença-t-il par dédaigner les propositions de Mauléon. Mais en regardant vers la plaine il vit trois chevaux errans dans les bruyères, et reconnut à n'en pas douter, parmi eux, lui dont le regard était si sûr, le cheval blanc et feu de don Pedro, ce noble animal qui avait ramené son maître du champ de bataille de Montiel, et devait l'emporter comme la foudre hors de la portée de ses ennemis.

Les Bretons, dans leur ivresse, avaient saisi les cavaliers et oublié les chevaux, qui, se voyant libres et d'ailleurs effrayés par la précipitation des agresseurs, avaient fui hors des retranchemens et gagné la campagne.

Tout le reste de la nuit ils avaient erré, broutant et se jouant ; mais au jour, l'instinct, la fidélité peut-être, les avaient ramenés près du château, c'est là que Mothril les aperçut.

Ils n'avaient pas repris le chemin circulaire par lequel ils étaient partis ; en sorte que le ravin se trouvait entre le château et eux, ravin profond, abrupt qui les arrêtait.

Cachés par les saillies des rochers, ils regardaient de temps en temps Montiel, puis se remettaient à paître dans les anfractuosités les mousses et les madronios résineux dont la baie ressemble à la fraise par la couleur et le parfum.

Quand Mothril aperçut ces animaux, il pâlit et conçut des doutes sur la véracité d'Agénor. C'est alors qu'il se mit à discuter les conditions, et à se faire promettre la vie pour lui-même.

Puis tout à coup la scène de la tente lui apparut dans son horreur. Il reconnut le lion d'or de Henri de Transtamare, la chevelure ardente de don Pedro, son geste énergique et sa vigueur ; il reconnut sa voix quand le dernier cri, le cri de mort, s'échappa strident et désespéré de sa gorge coupée.

Alors il eût voulu pouvoir tenir Agénor pour s'en faire un otage ou pour le déchirer lambeau par lambeau ; alors il désespéra. Alors, voyant qu'on massacrait don Pedro, et ne connaissant ni la cause ni la suite de la discussion, il se dit qu'il était bien perdu, lui, l'instigateur du roi assassiné.

Dès ce moment il comprit toute la tactique d'Agénor.

Celui-ci lui promettait la vie pour le laisser massacrer à la sortie de Montiel, et pour avoir librement, indéfiniment, Aïssa.

— Il est possible que je meure, se dit le More ; toutefois, je tâcherai de vivre ; mais quant à la jeune fille, chrétien maudit, tu ne l'auras pas, ou tu l'auras morte avec moi.

Il convint avec Rodrigo de taire la mort de don Pedro, que seuls ils avaient vue, et fit assembler les officiers de Montiel.

Tous furent d'avis qu'il fallait se rendre.

Mothril essaya vainement de persuader à ces hommes que la mort valait mieux que la discrétion des vainqueurs.

Rodrigo lui-même combattit son dessein.

— On en voulait à don Pedro, dit-il, à d'autres grands peut-être ; mais nous, qu'on a fait épargner dans le combat, nous qui sommes Espagnols comme don Henri, pourquoi nous massacrerait-on, quand la parole du connétable nous garantit ? Nous ne sommes point Sarrasins ni Mores, et nous invoquons le même Dieu que nos vainqueurs.

Mothril vit bien que tout était fini avec la résignation de ses compatriotes ; il baissa la tête et s'enferma seul dans le cercle d'une immuable, d'une terrible résolution.

Rodrigo fit proclamer que la garnison allait se rendre sur-le-champ. Mothril obtint que la capitulation n'aurait lieu que vers le soir.

On obtempéra une dernière fois à son désir.

Ce fut alors que le parlementaire vint proposer à Duguesclin huit heures du soir pour la reddition de la place.

Mothril se renferma dans les appartemens du gouverneur pour se mettre en prières, disait-il à Rodrigo.

— Vous ferez, lui dit-il, sortir la garnison à l'heure convenue, c'est-à-dire à la nuit, les soldats d'abord, puis les bas officiers, puis les officiers et vous-même ; je partirai le dernier avec doña Aïssa.

Mothril demeuré seul alla ouvrir la porte de la chambre d'Aïssa.

— Vous voyez, mon enfant, lui dit-il, que tout succède à nos vœux. Don Pedro est non seulement parti, il est mort.

— Mort ! s'écria la jeune fille avec une expression d'horreur qui contenait cependant un reste de doute.

— Tenez, dit flegmatiquement Mothril, venez voir.

— Oh ! murmura Aïssa, partagée entre l'effroi et le désir de savoir la vérité.

— N'hésitez pas, ne vous faites pas traîner ainsi, Aïssa ; je veux que vous voyiez comment les chrétiens traitent leurs ennemis vaincus ou prisonniers, ces chrétiens que vous aimez tant !

Il attira la jeune fille hors de la chambre sur la plateforme, et lui montra la tente du Bègue de Vilaine avec le cadavre encore étendu.

Au moment où Aïssa, muette et pâle considérait cet affreux spectacle, un homme s'agenouilla près du corps, et d'un coup de couperet breton en sépara la tête.

Aïssa poussa un grand cri et tomba presque évanouie dans les bras de Mothril.

Celui-ci l'emporta chez elle, et s'agenouillant au pied du lit sur lequel Aïssa reposait :

— Enfant, dit-il, tu vois, tu sais ! le sort qui a frappé don Pedro m'attend. Les chrétiens m'ont fait offrir une capitulation et la vie sauve ; mais ils avaient aussi promis la vie à don Pedro. Voilà comment ils ont tenu leur parole ! Tu es jeune et sans expérience ; mais ton cœur est pur, ton sens droit, conseille-moi, je t'en prie.

— Moi, vous conseiller...

— Tu connais un chrétien, toi.

— Et un chrétien, s'écria Aïssa, qui ne manquera pas à sa parole, et qui vous sauvera, parce qu'il m'aime.

— Tu crois ? fit Mothril en secouant sinistrement la tête.

— J'en suis sûre, ajouta la jeune fille avec l'enthousiasme de l'amour.

— Enfant ! dit Mothril, quelle autorité a-t-il parmi les siens ? C'est un simple chevalier, et il y a au-dessus de lui des capitaines, des généraux, un connétable, un roi ! Que lui veuille pardonner, j'y consens ; les autres sont implacables, on nous tuera !...

— Moi !... s'écria la jeune fille dans un mouvement d'égoïsme qu'elle ne put réprimer, et qui montra au More le fond de l'âme d'Aïssa, c'est-à-dire le fond du péril, et la nécessité d'une résolution prompte.

— Non, dit-il, vous, vous êtes une jeune fille belle et désirable. Ces capitaines, ces généraux, ce connétable, ce roi, vous pardonneront dans l'espoir de mériter un sourire ou une récompense plus flatteuse encore ! Oh ! Français et Espagnols sont galans ! ajouta-t-il avec un rire funèbre... Mais moi ! moi, je ne suis qu'un homme dangereux pour eux, ils me sacrifieront...

— Je vous dis qu'Agénor est là, qu'il défendra mon honneur aux dépens de sa vie.

— Et s'il mourait, que deviendriez-vous ?

— J'ai la mort pour refuge.

— Oh ! je vois la mort avec moins de résignation que vous, Aïssa, parce que j'en suis plus près.

— Je vous jure que je vous sauverai.

— Sur quoi me jurez-vous ?

— Sur ma vie. D'ailleurs, vous vous abusez, je vous le répète, Mothril, sur l'influence que peut avoir Agénor. Le roi l'aime ; il est bon serviteur du connétable ; on lui a confié une importante mission, vous savez, à Soria.

— Oui, et vous le savez aussi, Aïssa, à ce qu'il paraît, dit le More avec un regard chargé d'une sombre [illegible].

Aïssa rougit de pudeur et de crainte, se rappelant que Soria pour elle était un nom d'amour et d'ineffables délices.

Puis elle reprit :

— Mon chevalier nous sauvera de là tous deux. Je lui ferai, s'il le faut, cette condition...

— Écoutez-moi donc, enfant, s'écria le More impatient de voir cette obstination amoureuse embarrasser chaque pas de la route où il voulait se précipiter. Agénor est si peu capable de nous sauver nous-mêmes, qu'il est venu ici tout à l'heure.

— Il est venu ! dit Aïssa... ici ! vous ne m'avez pas avertie !...

— Pour éveiller tous les yeux sur votre amour. Vous oubliez votre dignité, jeune fille ! Il est venu, dis-je, me supplier de trouver un moyen de vous soustraire aux outrages des chrétiens. A ce prix il me promettait de me défendre.

— Des outrages ! à moi ! à moi, qui me ferai chrétienne !

Mothril poussa un cri de rage aussitôt réprimé par l'impérieuse nécessité.

— Comment ferai-je? continua Mothril; conseillez-moi ... le temps presse. Ce soir, la place est livrée aux chrétiens. Ce soir je serai mort et vous appartiendrez comme une part de butin aux chefs des Infidèles.

— Qu'a donc dit Agénor, enfin?

— Il a proposé un moyen terrible, qui vous prouvera combien le danger est grand.

— Un moyen de salut?

— Un moyen d'évasion.

— Dites.

— Regardez par cette fenêtre. Vous voyez que de ce côté le roc de Montiel est taillé à pic, impraticable, et descend au fond du ravin de telle façon que la surveillance sur ce point serait superflue, car les oiseaux seuls en volant ou les couleuvres en rampant peuvent descendre ou monter le long des roches. D'ailleurs, depuis qu'ils ne guettent plus don Pedro, les Français ont totalement abandonné ce point.

Aïssa plongea son regard avec effroi dans le gouffre déjà teint de noir par les approches de la nuit.

— Eh bien? dit-elle.

— Eh bien! le Franc m'a conseillé d'attacher une corde aux barreaux de cette grille, de la laisser pendre dans le ravin, comme nous voulions le faire pour don Pedro, et comme il l'eût fait sans le besoin qu'il avait de trouver au bas un cheval; il m'a conseillé de m'attacher avec vous dans mes bras aux nœuds de cette corde, et de gagner le ravin tandis que l'armée des chrétiens serait occupée aux portes du château à recevoir la garnison, qui défilera sans armes vers huit heures du soir.

Aïssa, pâle et, l'œil fixe, les lèvres frémissantes, écouta le More et alla une seconde fois regarder l'abîme béant.

— C'est lui qui a donné ce conseil? dit-elle.

— Quand vous serez descendus, a-t-il ajouté, continua Mothril, vous me trouverez vous attendant; je vous faciliterai les moyens de fuir...

— Quoi! il nous abandonnera! il me laissera seule avec vous!...

Mothril pâlit.

— Non pas, dit-il. Voyez-vous les trois chevaux qui broutent les jaras et les madroños sur l'autre versant du ravin?

— Oui, oui, je les vois.

— Le Franc a déjà tenu la moitié de sa promesse. Il a envoyé ses chevaux pour nous attendre. Comptez-les, Aïssa.

— Il y en a trois.

— Combien fuirons-nous donc alors?

— Oh! oui, oui, s'écria-t-elle, vous, moi, lui! Oh! Mothril! oh! pour fuir avec lui! j'irais dans un gouffre de flammes... Nous partirons.

— Vous n'aurez pas d'effroi?

— Puisqu'il m'attend!

— Tenez-vous donc prête alors sitôt que les tambours et les trompettes annonceront le mouvement de la garnison...

— La corde!

— La voici... Elle supporterait un poids trois fois plus fort que le nôtre; et quant à sa longueur, je l'ai mesurée en laissant tomber une balle de plomb au bout d'un fil dans le ravin. Vous serez courageuse et forte, Aïssa?

— Comme si j'allais à la fête de mes noces avec mon chevalier, répondit la jeune fille ivre de joie.

LXXIX

LA TÊTE ET LE POING

La nuit tomba sur Montiel; nuit sombre et froide qui enveloppait dans un linceul humide les formes et les couleurs.

A huit heures et demie, la trompette donna le signal, et l'on vit les flambeaux descendre processionnellement le chemin escarpé, rocailleux, qui aboutissait à la porte principale.

Les soldats, les officiers, apparurent un à un, faisant leur soumission, et reçus avec bienveillance par le connétable et les capitaines chrétiens qui, debout près du retranchement, surveillaient la sortie des hommes et des bagages.

Tout à coup une idée vint à Musaron; il s'approcha de son maître et lui dit à l'oreille:

— Ce More maudit a des trésors; il est capable de les jeter dans quelque précipice pour que nous n'en profitions pas. Je m'en vais faire le tour de la place, moi qui vois clair la nuit comme les chats, et qui ne prends pas un plaisir très grand à voir défiler ces pleutres d'Espagnols prisonniers.

— Va, dit Agénor, il y a un trésor que Mothril ne jettera pas dans les précipices, et qui est mon plus précieux trésor à moi! Celui-là je le guette à cette porte, et je le prends aussitôt qu'il se présentera.

— Eh! eh! fit avec un air de doute sinistre Musaron, qui se glissa dans les bruyères du fossé, et disparut.

Les soldats défilaient toujours; la cavalerie vint ensuite. Deux cents chevaux mettent un long temps à descendre un à un des chemins comme celui de Montiel.

L'impatience dévorait le cœur de Mauléon. Un pressentiment fatal traversait sa tête comme un fer aigu.

— Fou que je suis, se disait-il, Mothril a ma parole; il sait que sa vie est assurée; il sait que le moindre malheur arrivé à cette jeune fille l'exposerait aux plus horribles tourmens. Puis Aïssa, qui aura vu ma bannière, doit avoir pris ses précautions... Elle va paraître; je vais la voir... j'étais fou.

Soudain, la main de Musaron s'appuya sur l'épaule d'Agénor.

— Monsieur, dit-il tout bas, venez vite...

— Qu'y a-t-il? comme tu es ému!

— Monsieur, venez au nom du ciel. Ce que j'avais prévu arrive. Le More déménage par une fenêtre.

— Eh! que m'importe?

— J'ai peur qu'il ne vous importe beaucoup... les objets qu'on fait descendre m'ont tout l'air d'objets vivans.

— Il faut donner l'alarme.

— Gardez-vous-en bien... Le More, si c'est lui, se défendra; il tuera quelqu'un; les soldats sont brutaux et ne sont pas amoureux, ils n'épargneront rien. Faisons nos affaires nous-mêmes.

— Tu es fou, Musaron, tu vas pour quelques misérables coffres me faire perdre le premier regard d'Aïssa.

— Je vais tout seul, dit Musaron impatienté; si l'on me tue, ce sera de votre faute.

Agénor ne répondit pas. Il se détacha sans affectation du groupe des capitaines, et gagna le retranchement.

— Vite, vite, lui cria alors l'écuyer, tâchons d'arriver à temps.

Agénor doubla le pas. Mais rien n'était plus difficile que cette course dans les lianes, les ronces et les arbrisseaux.

— Voyez-vous? dit Musaron en montrant à son maître une forme blanche qui glissait le long du mur noir au fond du ravin.

Agénor poussa un cri.

— Est-ce toi, Agénor? répondit une douce voix.

— Eh bien! monsieur, qu'en dites-vous? fit Musaron.

— Oh! cria Mauléon, courons vite au bord du ravin, surprenons-les.

— Agénor! répéta la voix d'Aïssa, que Mothril essayait de forcer au silence par d'énergiques exhortations faites à voix basse.

— Couchons-nous, monsieur, sur le revêtement, ne parlons pas, ne nous montrons pas!

— Mais ils fuient par là!

— Oh! nous rattraperons toujours bien une jeune fille, surtout quand cette jeune fille ne demande qu'à être rattrapée; couchons-nous, vous dis-je, mon cher maître.

Cependant Mothril avait écouté, comme le tigre écoute au sortir de la caverne, alors qu'il emporte sa proie entre ses dents.

Il n'entendit plus rien, reprit courage, et gravit d'un pas agile le talus du fossé profond.

D'une main il tenait Aïssa et l'enlevait, de l'autre il s'accrochait aux arbres et aux racines.

Il atteignit la crête et reprit haleine.

Alors Agénor se leva et cria:

— Aïssa! Aïssa!

— J'étais sûre que c'était lui, répondit la jeune fille.

— Le chrétien! hurla Mothril avec rage.

— Mais Agénor est par là, allons par là, dit Aïssa, essayant de se dégager des bras de Mothril pour courir à son amant.

Pour toute réponse Mothril l'étreignit plus fortement, et l'entraîna du côté où il avait vu le cheval de don Pedro.

Agénor courait, mais trébuchant à chaque pas, et Mothril gagnait du terrain, et se rapprochait de l'un des chevaux.

— Par ici! par ici! criait toujours Aïssa; viens, Mauléon, viens!

— Si tu dis un mot, tu es morte! articula Mothril à son oreille; veux-tu attirer tout le monde de ce côté avec tes cris stupides? Veux-tu que ton amant ne puisse plus venir nous retrouver?

Aïssa se tut. Mothril trouva le cheval, le saisit à la crinière, sauta en selle, et jeta devant lui la jeune fille, puis il partit au galop. C'était le cheval d'un des officiers pris avec don Pedro.

Mauléon entendit le galop du cheval, et poussa un rugissement de colère.

— Il fuit ! il fuit ! Aïssa ! Aïssa ! réponds !

— Me voici ! me voici ! dit la jeune fille ; et sa voix se perdit dans l'épaisseur du voile que Mothril appuya sur les lèvres de la jeune fille, au risque de l'étouffer.

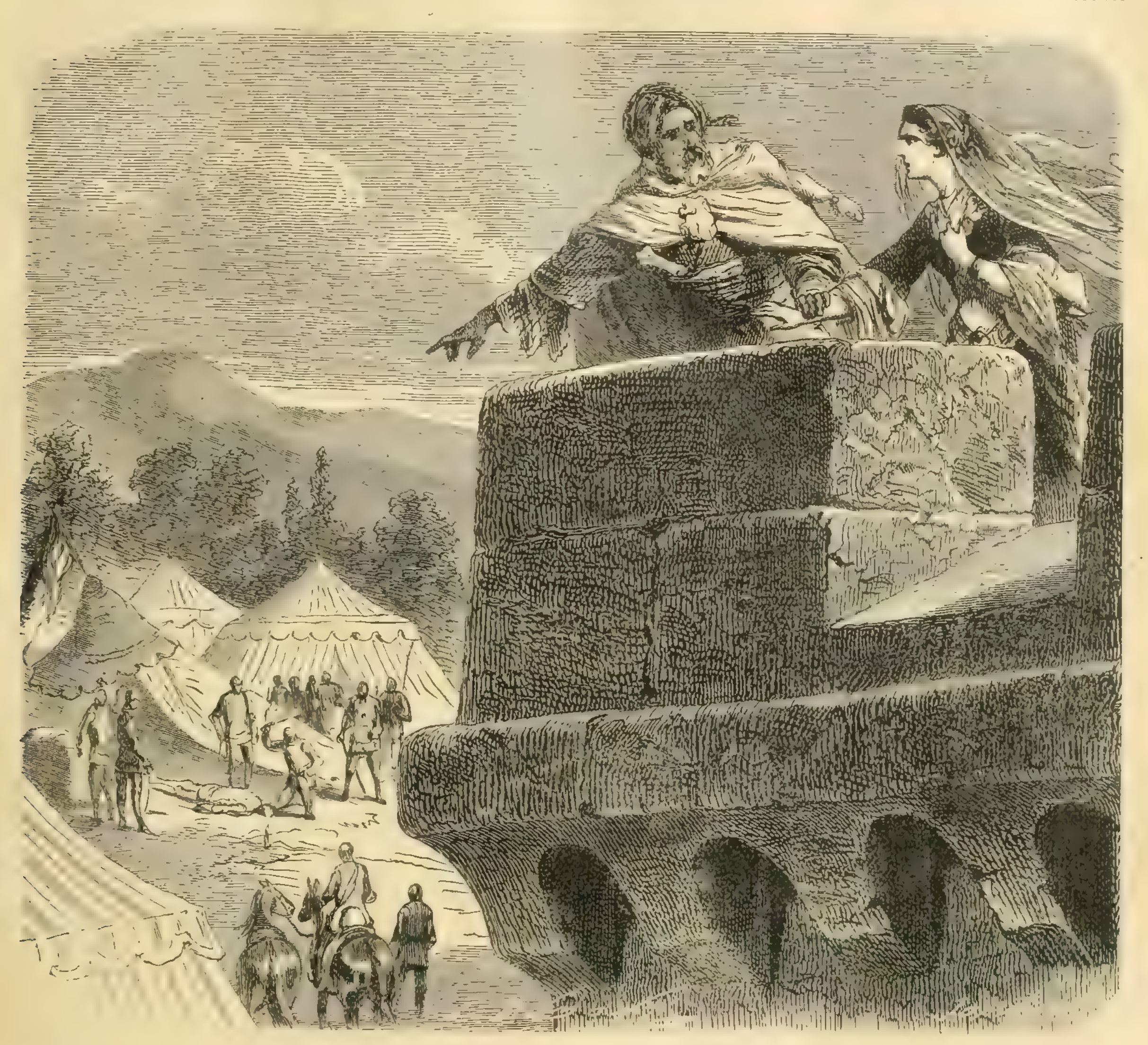
Agénor essaya d'une course désespérée ; il tomba sur les genoux, épuisé, sans haleine.

— Oh ! Dieu n'est pas juste, murmura-t-il.

Agénor roula son poignet autour de la robe de laine blanche, et leva son épée sur Mothril, celui-ci, d'un coup de poignard lancé obliquement, abattit la main droite d'Agénor.

Cette main resta cramponnée à l'étoffe, et Agénor proféra un cri tellement déchirant que Musaron l'entendit au loin et en hurla de rage.

Mothril crut qu'il pourrait fuir ; mais ce n'était plus Agénor qui poursuivait : c'était le cheval animé à la course.



Je veux que vous voyiez comment les chrétiens traitent leurs ennemis.

— Monsieur ! monsieur ! voici un cheval, cria Musaron ; du courage ! venez ! je le tiens.

Agénor bondit de joie ; il retrouva des forces, et son pied se posa sur l'étrier que lui tenait Musaron.

Il partit comme un éclair sur les traces de Mothril. Son cheval se trouvait être ce merveilleux coursier aux taches de feu qui n'avait pas son pareil dans l'Andalousie ; en sorte que dévorant l'espace, Agénor se rapprochait de Mothril et criait à Aïssa :

— Du courage ! me voici !

Mothril labourait avec un poignard les flancs de son cheval, qui hennissait de douleur.

— Rends-la moi ! je ne te ferai rien, dit Agénor au More Par le Dieu vivant ! je te laisserai fuir.

Le More répondit par un rire dédaigneux.

— Aïssa ! Aïssa ! laisse-toi glisser hors de ses bras, Aïssa !

La jeune fille suffoquait et poussait des hurlements de désespoir sous la robuste main qui l'étouffait.

Enfin Mothril sentit sur son dos l'haleine brûlante du cheval de don Pedro ; Agénor put saisir la robe de sa maîtresse et l'attirer violemment à lui.

— Rends-la moi, dit-il au Sarrasin, ou je te tue !

— Lâche-la, chrétien, ou tu es mort !

D'ailleurs, la rage avait doublé les forces du jeune homme : son épée se leva encore une fois, et si Mothril n'eût fait bondir de côté son cheval, c'était fait de lui.

— Rends-la moi, Sarrasin, dit Agénor d'une voix affaiblie ; tu vois bien que je te tuerai ; rends-la moi, je l'aime !

— Et moi aussi je l'aime ! répliqua Mothril en piquant de nouveau son cheval.

Une voix, celle de Musaron, vint percer les ténèbres. L'honnête écuyer avait trouvé le troisième cheval, il avait coupé à travers ronces et pierres et venait au secours de son maître.

— Me voici ! du courage, monsieur, cria-t-il.

Mothril se retourna et se sentit perdu.

— Tu veux cette jeune fille ? dit-il...

— Oui, je la veux, et je l'aurai !

— Eh bien ! prends-la donc

Le nom d'Agénor, suivi d'un râle étouffé, sortit du voile et quelque chose de pesant vint rouler sous les pieds du cheval d'Agénor avec l'écharpe blanche aux longs plis ondoyans

Mauléon se jeta en bas pour saisir ce que Mothril lui abandonnait... Il s'agenouilla pour embrasser ce voile qui renfermait sa maîtresse.

Mais après qu'il eut vu, il demeura sur la terre évanoui, inanimé.

Lorsque l'aube vint jeter sa blafarde lueur sur cette horrible scène, on eût pu voir le chevalier pâle comme un spectre appuyer ses lèvres sur les lèvres froides et violettes d'une tête coupée que le More lui avait jetée.

A trois pas, Musaron pleurait. Le fidèle serviteur avait trouvé moyen de panser la plaie de son maître pendant son long évanouissement : il l'avait sauvé malgré lui.

A trente pas gisait Mothril, les tempes traversées par la flèche sûre et mortelle du brave écuyer, et tenant encore sous son bras le cadavre mutilé d'Aïssa.

Mort il souriait dans son triomphe.

Deux chevaux erraient çà et là parmi les herbes.

EPILOGUE

Le bon chevalier au poing de fer s'était trompé en assignant une durée de huit jours au récit de ses exploits et de ses malheurs. En effet, il était de ceux qui racontent vite, parce qu'ils ont la parole vive et pittoresque, et quant à son auditoire, jamais il ne s'en était trouvé de plus intelligent et de plus sensible autour d'un narrateur passionné.

Il fallait voir chacun des assistans suivre, par une pantomime équivalente au récit du chevalier, toutes les émotions qu'il traduisait dans son langage énergique et naïf tout à la fois.

Jehan Froissard, avec des yeux étincelans ou humides, dévorait chaque parole ; on eût dit qu'il se représentait les sites, les cieux, les actes, et toute chose comprise se reflétait en ses regards intelligens.

Messire Espaing, lui, tressaillait au récit des batailles, comme s'il eût entendu les clairons d'Espagne ou les buccins des Mores.

Seul, dans le coin le plus obscur de la chambre, l'écuyer du chevalier discoureur gardait le silence et l'immobilité.

La tête inclinée sur sa poitrine, quand défilaient tant de souvenirs colorés par la parole brillante de son maître, il se redressait par moment, si l'on racontait une de ses prouesses, ou si le chevalier s'animait de façon à lui faire craindre une recrudescence de douleur.

Onze heures, les longues heures de la nuit passèrent ainsi ou plutôt s'envolèrent comme les étincelles du feu de sarment qui échauffait la chambre, comme la fumée des lampes et des cires qui tourbillonnait au-dessus des fronts des auditeurs.

Vers la fin de l'histoire, les cœurs s'oppressaient, les yeux étaient devenus humides.

La voix du chevalier de Mauléon, visiblement troublée, saccadait chaque phrase et hachait chaque émotion comme fait le coup de pinceau de l'artiste inspiré.

Musaron attacha sur lui un doux et mélancolique regard, et avec cette familiarité qui rappelle bien plus l'ami que le serviteur, il lui posa une main sur l'épaule.

— La ! la ! seigneur, dit-il, assez, assez, maintenant.

— Oh ! murmura le chevalier, cette cendre n'est pas encore refroidie. On se brûle en la remuant !

Deux grosses larmes roulaient sur les joues du chroniqueur, larmes de compassion et d'intérêt sans doute, mais qu'un mauvais esprit, celui qui s'attache toujours à dénigrer les meilleures intentions des chroniqueurs et des romanciers, a depuis attribuées à la joie d'avoir entendu un si beau récit fait par le héros même de l'aventure.

Lorsque l'histoire fut terminée, le soleil éclairait déjà le faîte de l'hôtellerie et les forêts verdissantes.

Jehan Froissard put voir alors la figure du chevalier, et cette figure méritait toute l'attention d'un homme qui étudie les hommes.

Dans ce front intelligent et noble, la pensée ou plutôt le chagrin avait creusé une ride profonde. Déjà s'étendaient au coin des yeux ces réseaux divergens qui semblent des fils destinés à tirer la paupière comme pour la fermer violemment avant la mort.

Le regard du Bâtard ne demanda ni applaudissemens ni consolations à ses auditeurs.

— La touchante histoire ! dit Froissard, la belle peinture ! la riche vertu !

— Au tombeau, au tombeau tout cela, maître, répondit le chevalier, tout cela est bien mort. Dona Aïssa, cette tête chérie, n'est pas la seule que je doive pleurer : tous mes amours, toutes mes amitiés n'ont pas choisi le même champ pour s'ensevelir. Lorsque celui-ci, dit le chevalier en désignant d'un tendre regard son écuyer penché sur le dos de sa chaise, lorsque celui-ci, qui est, hélas ! plus vieux que moi, aura fermé les yeux, je n'aurai plus personne sur la terre, et, vrai Dieu ! je n'aimerai plus personne à présent ; mon cœur est mort, sire Jehan Froissard, d'avoir trop vécu en peu de temps.

— Mais, Dieu merci ! interrompit Musaron, avec un effort pour rendre dégagée et joyeuse sa voix qui n'était qu'étranglée par l'émotion, Dieu merci ! je me porte à merveille : mon bras est bon, mon œil ferme : j'envoie une flèche aussi loin qu'autrefois, et le cheval ne me fatigue guère.

— Sire chevalier, interrompit Froissard, vous permettez donc à ma plume indigne de retracer les beaux faits et les tendres infortunes que je viens d'apprendre de votre bouche ? c'est un grand honneur que vous me faites, c'est une douce et amère joie.

Mauléon s'inclina.

— Mais, pour l'amour de Jésus ! bon chevalier, continua Froissard, ne désespérez pas. Vous êtes jeune encore, vous êtes beau, vous devez avoir des biens de ce monde ce qu'il en faut à un noble homme et à un noble cœur ; les amis ne manquent jamais aux braves gens.

Le chevalier hocha tristement la tête. Musaron fit un mouvement d'épaules que lui eussent envié le stoïque Epictète ou le douteur Pyrrhon.

— Lorsqu'on a marqué dans l'armée par sa valeur, continua Froissard, dans le conseil des princes par sa sagesse ; lorsqu'on est à la fois le bras qui exécute rudement et l'esprit qui projette sûrement, on est recherché ; on n'approche pas de la cour sans en tirer les grâces, et vous, seigneur de Mauléon, vous avez deux cours qui vous protègent et se disputent le plaisir de vous faire riche et puissant... L'Espagne a-t-elle eu le pas sur la France ? avez-vous préféré la comté ultramontaine à la baronnie dans la patrie ?

— Sire Froissard, reprit Mauléon avec un grand calme et un soupir profond, ce fut un bien grand deuil que celui qui couvrit la France au treizième jour de juillet treize cent quatre-vingt ! Ce jour-là une âme s'exhala vers le Seigneur, qui était bien la plus noble et la plus généreuse âme qui eût paru dans le monde ! Hélas ! sire Jehan Froissard, elle effleura ma poitrine en passant, car je tenais entre mes bras, moi agenouillé, la tête du preux connétable, et cette tête se raidit sur mon sein.

— Hélas ! dit Froissard.

— Hélas ! répéta Espaing en se signant pieusement, tandis que Musaron fronçait le sourcil pour ne pas s'attendrir trop sensiblement à ce souvenir.

— Oui, messire, une fois le connétable Bertrand Duguesclin mort à Castelneuf de Randon ; mort ! lui qui semblait le dieu des batailles... une fois l'armée sans chef et sans guide, je me sentis défaillir. J'avais mis beaucoup de ma vie en la sienne, messire, et rattaché toutes les fibres de mon cœur de façon qu'elles tenaient à son cœur.

— Vous aviez encore le bon roi Charles-le-Sage... sire chevalier.

— J'eus à pleurer sa mort au moment où je pleurais encore celle du connétable ; de ces deux coups je ne me relevai point.

« Je suspendis l'épée et la targe aux solives de ma petite maison que m'avait léguée mon oncle, et enterrai là quatre ans ma douleur et mes souvenirs.

« Cependant un règne nouveau rajeunissait la France ; je voyais parfois passer de joyeux chevaliers, et j'entendais chanter les chansons nouvelles des ménestrels. Oh ! messire, quels coups ils me donnèrent au cœur, ces trouvères qui passaient les Pyrénées, chantant sur l'air si triste de la romance, ces vers espagnols de la ballade faite sur Blanche de Bourbon et don Frédéric le grand-maître :

El rey no me ha conocido
Con las virgies me voy.
Castilla, di que te hize !

— Quoi ! seigneur, tout cela ne vous rapprocha pas de la cour d'Espagne, du roi Henri qui régnait si glorieusement et qui vous aimait si fort !

— Seigneur chroniqueur, le moment arriva où ma pauvre tête en feu ne rêva plus que l'Espagne. J'avais de tous mes exploits passés gardé un souvenir assez voilé, assez triste pour que je pusse l'attribuer aux suites d'un rêve. Réellement ma vie me semblait avoir été coupée par un long sommeil, et sans Musaron qui parfois me disait :

« — Oui, seigneur, oui, nous avons vu tout ce que chantent ces gens-là. Sans Musaron, dis-je, j'aurais cru à la magie...

« Chaque nuit je rêvais de l'Espagne ; je revoyais Tolède et Montiel, la grotte où nous vîmes mourir Hafiz, où vint s'asseoir Caverley. Je voyais Burgos et les magnificences de la cour, Soria ! Soria ! seigneur, et les extases de l'amour !... Ma vie se consumait en désirs, en répugnances. C'était de la torpeur, c'était de la fièvre.

« Un jour, des trompettes passèrent, sonnant dans le pays. C'étaient les batailles de monseigneur Louis de Bourbon qui se rendait en Espagne à la cour du roi Henri, lequel craignait d'être vaincu dans la guerre avec le Portugal, et avait fait solliciter les secours de la France.

« Le duc de Bourbon entendit parler d'un chevalier qui

avait guerroyé dans le pays d'Espagne et qui savait maintes choses secrètes de l'expédition des compagnies, je vis entrer chez moi des pages et des chevaliers qui emplirent ma petite cour et étonnèrent fort mes serviteurs.

« Moi, j'étais à la fenêtre et n'eus que le temps de descendre pour prendre l'étrier au prince. Alors celui-ci, avec beaucoup de courtoisie, me questionna sur ma blessure et mes aventures ; il voulut entendre raconter la mort de don Pedro, mon combat avec le More ; mais je lui cachai tout ce qui concernait dona Aïssa.

« Enthousiasmé, le duc me pria, me supplia même de l'accompagner ; j'étais dans un de ces momens d'hallucination où ma vie m'apparaissait comme un songe, et alors je voulais savoir, je brûlais de revoir. Les trompettes d'ailleurs m'enivraient, et Musaron que voici, me faisait des yeux de convoitise, il tenait déjà son arbalète à la main.

« — Allons ! Mauléon, allons ! dit le prince.

« — Va donc, monseigneur, répondis-je. Aussi bien, le roi d'Espagne sera heureux de me revoir.

« Nous partîmes, — le dirais-je, presque joyeux ; j'allais donc m'incliner sur cette terre qui avait bu mon sang et celui de ma bien-aimée... Oh ! messeigneurs, c'est beau le souvenir ; maintes gens ne savent vivre qu'une fois, à grand'peine : d'autres recommencent perpétuellement les jours qu'ils ont déjà perdus.

« Quinze jours après le départ, nous étions à Burgos et quinze autres jours après à Ségovie avec la cour...

« Je revis le roi Henri, bien vieilli, mais toujours droit et majestueux. Je ne savais comment expliquer la secrète répugnance qui m'éloignait de lui, de lui que j'avais tant aimé alors que la jeunesse aux croyances dorées me le faisait voir noble et malheureux, c'est-à-dire parfait... En le retrouvant, je lus la cruauté, la dissimulation sur son visage.

« — Hélas ! me dis-je, c'est donc la couronne qui change ainsi le visage et l'âme.

« Ce n'était pas la couronne qui avait changé Henri, c'était ma vue qui savait lire sous les ombres de la couronne !

« La première chose que le roi montra au duc, à Ségovie, dans la tour, ce fut une cage de fer dans laquelle étaient enfermés les fils de don Pedro et de Maria Padilla. Infortunés qui grandissaient pâles et affamés dans l'enceinte étroite de ces barreaux, toujours menacés par la lance d'une sentinelle, toujours insultés par le sourire féroce d'un gardien ou d'un visiteur !

« L'un de ces enfans, messeigneurs, ressemblait comme un portrait fidèle à son malheureux père. Il attacha sur moi des regards qui me perçaient le cœur, comme si l'âme de don Pedro se fût réfugiée en ce corps, et, sachant tout, m'eût adressé silencieusement le reproche de sa mort et du malheur de sa race.

« Cet enfant, ou plutôt ce jeune homme, ne savait rien pourtant et ne me connaissait pas, il me regardait sans but, sans intention, mais ma conscience parla, autant que parlait peu celle du roi Henri.

« En effet, ce prince, tenant le duc de Bourbon par la main, l'amena près de la cage en lui disant :

« — Voyez là les enfans de celui qui fit mourir votre sœur. Si vous voulez les faire mourir, je vous les livrerai.

« A quoi le duc répondit :

« — Sire, les enfans ne sont pas coupables des crimes de leur père.

« Je vis le roi froncer le sourcil et ordonner qu'on refermât la cage.

« J'eusse volontiers embrassé le brave seigneur duc. Aussi, lorsqu'après la promenade monseigneur voulut me présenter au roi qui m'avait aussi regardé avec attention...

« Non ! non ! répondis-je, non, je ne saurais lui parler.

« Mais le roi m'avait reconnu. Il vint à moi devant toute la cour, en me saluant par mon nom, ce qui, en toute autre circonstance, m'eût fait pleurer de joie et d'orgueil.

« — Sire chevalier, dit-il, j'ai une promesse à tenir envers vous ; rappelez-la-moi.

« — Nenni, sire, balbutiai-je, rien.

« — Or, demain c'est moi qui parlerai pour vous, répliqua le roi avec un gracieux sourire qui ne me fit pas oublier son cruel regard aux enfans prisonniers.

« — Alors, tout de suite, s'il vous plaît, sire, lui dis-je. Votre Seigneurie m'avait promis autrefois de me faire une grâce ?

« — Et je tiendrai ma promesse, sire chevalier.

« — Faites-moi donc la grâce, monseigneur, de m'accorder la liberté de ces deux pauvres enfans.

« Le roi Henri me lança un coup d'œil étincelant de colère, et répliqua :

« — Non, pas cela, sire chevalier, demandez autre chose.

« — Je n'ai pas d'autre désir, monseigneur.

« — Il ne se réalisera point, sire de Mauléon ; je vous ai promis de vous faire une grâce qui vous enrichisse, non une grâce qui me ruine.

« — Alors il suffit, monseigneur, répondis-je.

« — Voyons toujours demain, dit le roi en essayant de me retenir.

« Mais je n'attendis pas ce jour de demain. Avec le congé du duc, je partis sur-le-champ pour la France, et ne séjournai plus en Espagne qu'un quart d'heure pour dire mes prières sur la tombe de dona Aïssa, près du château de Montiel.

« Pauvres nous sommes partis, ce brave Musaron et moi, pauvres nous sommes revenus quand d'autres fussent revenus bien riches.

« Voilà la fin de l'histoire, sire chroniqueur. Ajoutez-y que j'attends patiemment la mort, elle doit me réunir à mes amis. Je venais de faire mon pèlerinage annuel à la tombe de mon oncle, et je retourne en ma maison ; si vous passez par là, messires, vous serez bien reçus et me ferez honneur... C'est un petit castel bâti en briques et en silex, il a deux tours et un bois le domine. Chacun vous l'indiquera dans le pays. »

Cela dit, Agénor de Mauléon salua courtoisement Jehan Froissard et Espaing, demanda son cheval, et lentement, tranquillement, reprit le chemin de sa maison suivi de Musaron qui avait payé la dépense.

— Ah ! dit Espaing en le regardant cheminer, les belles occasions que ces hommes d'autrefois ont eues ! le beau temps ! les nobles cœurs...

— Il me faudra huit jours pour écrire tout cela, se dit Froissard ; le bon chevalier avait raison... et encore, écrirai-je aussi bien qu'il a conté ?

Quelque temps après, les deux enfans de don Pedro et de Maria Padilla, beaux comme leur mère, fiers comme leur père, moururent dans la cage de Ségovie. Cependant Henri de Transtamare régnait heureux et fondait une dynastie.

—⁂—

TABLE DES MATIÈRES

DU

BATARD DE MAULÉON

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Praxède
Pierre le Cruel
Monseigneur Gaston Phœbus
La Pêche aux Filets
Un Courtisan

ILLUSTRATIONS

DE

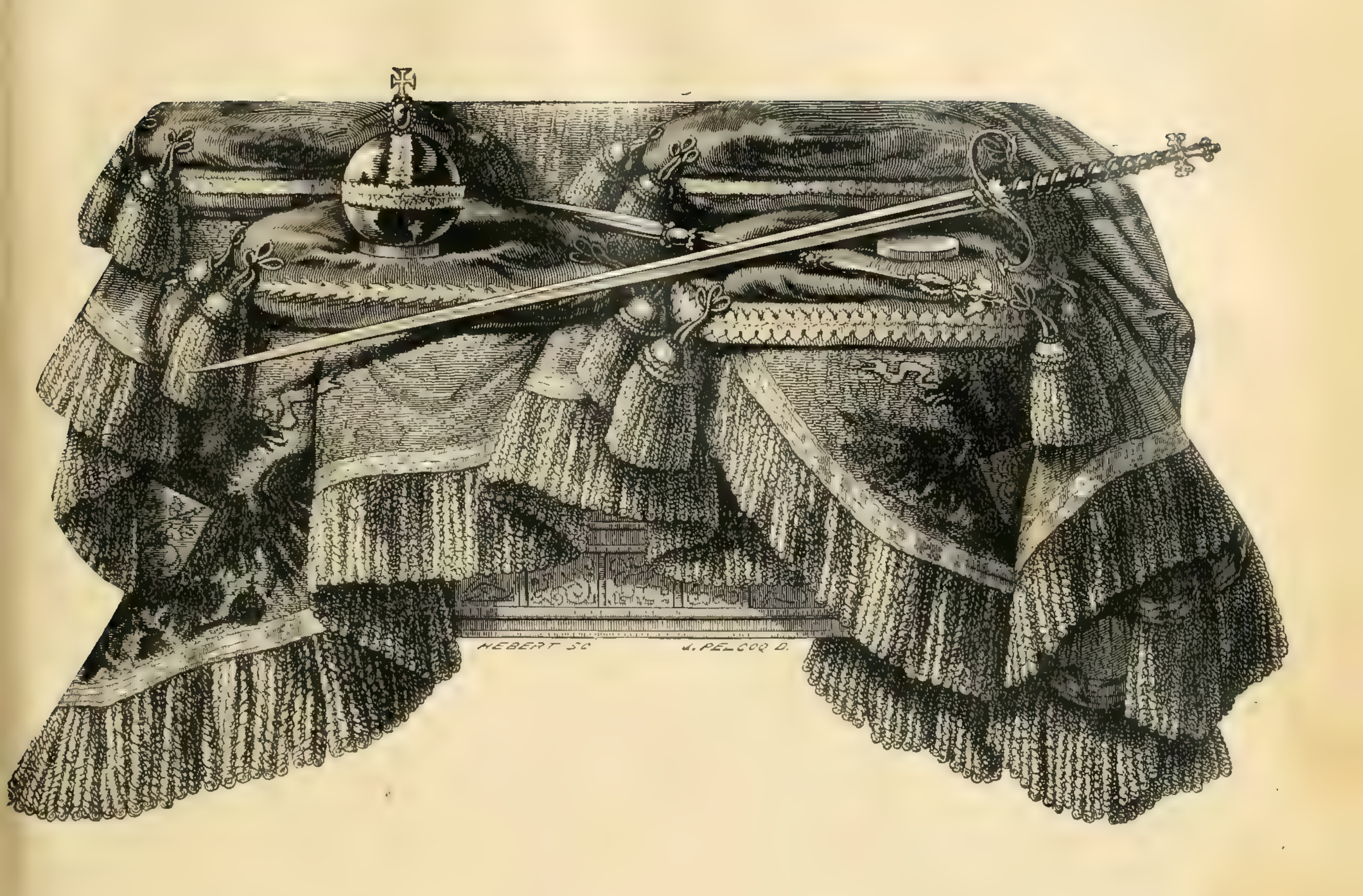
CASTELLI, GERLIER, PHILIPPOTEAUX, ETC.



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, Rue de Fleurus, 33



PRAXÈDE

I

LE SACRE

La veille du saint jour de Pâques de l'an 1099, c'était grande fête dans la noble cité de Barcelone.

C'est que le jeune comte Raymond Bérenger III, qui, depuis un an, venait d'hériter du pouvoir souverain, avait pensé que ses sujets ayant été, comme les disciples et apôtres de Notre-Seigneur Jésus-Christ, plongés dans une longue et profonde tristesse à propos de la mort du seigneur comte son père, il devait, la Pâques arrivant, choisir ce saint jour pour faire ressusciter en sa personne la royauté défunte. En conséquence, il avait, pour le jour dit, convoqué par lettres scellées, dans sa bonne ville de Barcelone, les prélats, les barons, les chevaliers et les messagers des cours étrangères, leur annonçant qu'en leur présence, il se ferait armer chevalier, et prendrait sur l'autel et poserait sur sa tête la guirlande de roses d'or, qui était la couronne des comtes d'Aragon.

Aussi, au jour dit, non seulement tous les prélats, barons et chevaliers d'Espagne, mais encore un grand nombre de princes et de seigneurs étrangers, s'étaient rendus à cette fête. Le juge et l'archevêque d'Arborée y étaient venus de Sardaigne; le roi d'Aragon, de Saragosse; le roi de Castille, de Madrid. Les rois maures de Tlemcen et de Grenade, n'y pouvant assister eux-mêmes, y avaient envoyé de riches présents, comme leurs ancêtres, les rois mages, l'avaient fait à l'occasion de la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Enfin, l'assemblée était si nombreuse, comme nous l'avons dit, la veille du saint jour de Pâques, que l'on comptait bien trente mille chevaucheurs de la première noblesse du monde, en la ville de Barcelone et ses environs.

Dès le matin, le seigneur comte Raymond Bérenger III avait fait publier à son de trompe, dans la ville, qu'à l'heure de midi, aussitôt après l'*Alleluia* chanté, et au premier coup des cloches qui annonceraient leur retour, tout le monde devait quitter le deuil, couper sa barbe et se disposer à la fête. Aussi, dès que l'*Alleluia* fut repris et qu'on entendit frémir le branle joyeux des cloches, chacun se disposa ainsi que le roi avait ordonné; si bien que les rues, qui, une heure auparavant, étaient tristes et silencieuses, se trouvèrent, une heure après, pleines de monde et de rumeurs; car on avait ouvert à la fois les barrières et les portes, et les chevaliers étrangers étaient entrés dans la ville, et les bourgeois étaient sortis de leurs maisons.

Et cependant, il n'y avait à Barcelone que ceux qui n'avaient pu être invités au palais de l'Aljaferia; et, comme nous l'avons dit, leur affluence était grande; car le seigneur comte avait été obligé de décider qu'il ne recevrait, à sa table et dans son château, que quiconque serait roi ou envoyé de roi, gouverneur de province, archevêque, prince, duc ou comte; et rien que de ceux-ci et de leur suite, il y avait quatre mille personnes qui s'étaient trouvé le droit d'être hôtes et convives du seigneur comte de Barcelone.

Tout le jour, cette multitude parcourut la ville, visitant

les . . . s'arrêtant devant les bateleurs et passant de la prière aux jeux profanes, et des jeux profanes à la prière ; mais, quand le soir vint, chacun s'achemina vers le palais du comte situé à deux grands milles de la cité ; car le comte le soir même devait faire la veillée des armes dans l'église de Saint-Sauveur. Tout le long de la route, des torches et des brandons avaient été placés pour éclairer le cortège, et de peur que ces torches et ces brandons ne fussent déplacés et ne laissassent des intervalles sans lumière, leur place avait été fixée d'avance, et il était défendu, sous aucun prétexte, de les déplacer.

Au moment où sonna l'heure de vêpres, on alluma tous ces brandons, quoiqu'il fît encore jour, de sorte qu'en un instant une longue ligne de flammes s'étendit du palais de l'Aljaferia jusqu'à l'église de Saint-Sauveur ; puis, au même moment, des hérauts d'armes, portant les bannières du comte, parcoururent tout le chemin pour que le peuple se rangeât aux deux côtés de la route et n'empêchât aucunement le cortège de s'avancer.

Au dernier coup de la cloche de vêpres, la porte du palais s'ouvrit aux grands cris de joie de la multitude, qui attendait depuis l'heure de midi.

Les premiers qui parurent furent les fils des plus nobles chevaliers de la Catalogne ; ils étaient à cheval et portaient les épées de leurs pères ; et c'étaient de vaillantes épées tout ébréchées dans les tournois ou dans les batailles, dont chacune avait un nom, comme l'épée de Charlemagne, de Renaud et de Roland.

Derrière eux venaient les écuyers des chevaliers qui devaient être armés dans la journée du lendemain ; ils portaient nues les épées de leurs maîtres ; celles-là, au contraire des premières, étaient vierges et brillantes ; mais on savait qu'aux mains qui devaient les recevoir elles perdraient bientôt leur virginité dans le sang et leur lustre dans la bataille.

Puis venait l'épée du seigneur comte, faite en forme de croix, pour lui rappeler toujours qu'il était soldat de Dieu avant d'être prince de la terre ; c'était l'épée la plus riche et la mieux garnie qu'ait peut-être jamais portée comte, roi ou empereur ; et cette épée, en attendant qu'elle passât aux mains de son maître, était dans la main du vieux don Juan Ximénès de la Roca, l'un des plus vaillants chevaliers du monde, lequel marchait lui-même entre d'autres chevaliers qui étaient, l'un le baron Guillaume de Cervallo, et l'autre sir Otho de Moncada.

Après l'épée du seigneur comte venaient deux chariots de ses écuries, chargés de torches et portant chacun plus de dix quintaux de cire qu'il offrait en don à l'église de Saint-Sauveur, ayant fait vœu d'un cierge qui faisait le tour de la ville de Barcelone ; et cela, parce que, retenu dans ses États par la maladie du roi son père, il n'était point parti pour la croisade ; ce qui lui était une douleur comme chevalier et un remords comme chrétien. Ces torches étaient allumées, quoiqu'il n'y en eût aucun besoin, tant les autres luminaires jetaient de clarté.

Après ces deux chariots venait le seigneur comte lui-même, chevauchant sur un cheval caparaçonné d'un magnifique harnais ; c'était un beau jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, portant de longs cheveux qui tombaient de chaque côté sur ses épaules, et maintenus sur son front par un cercle d'or. Il était vêtu de son justaucorps de guerre ; car, pendant la veillée, il devait revêtir sa cuirasse ; mais ce justaucorps était caché par un grand manteau de drap d'or qui tombait jusqu'à ses étriers. Derrière lui, venaient ses armes portées par deux nobles ; c'était un casque à visière fermante, une cotte de mailles d'acier et d'or, et un bouclier sur lequel était gravée la guirlande de roses, signe du souverain pouvoir chez les comtes de Barcelone. Le noble qui portait ces armes était accompagné de deux autres nobles qui avaient nom, l'un, Roger, comte de Pallars, et l'autre, Alphonse-Ferdinand, seigneur d'Ixer ; et tous deux tenaient leur épée nue, comme pour défendre ces armes royales, ainsi qu'ils eussent couvert la tête et la poitrine de leur noble maître et seigneur.

Après les armes du seigneur comte, venaient, deux par deux, les nobles qu'il allait armer chevaliers ; ils étaient au nombre de douze, et devaient à leur tour, aussitôt qu'ils auraient reçu l'ordre, armer chacun dix chevaliers ; et ces cent vingt les suivaient chevauchant aussi deux par deux sur leurs beaux chevaux tout couverts de drap d'or et de magnifiques harnais.

Puis, derrière eux, car ils avaient pris le pas sur tous, comme héros de la fête, venaient, suivant leur rang et quatre par quatre, d'abord les prélats, puis les rois et envoyés des rois, puis les ducs, puis les comtes, puis les simples chevaliers, séparés les uns des autres par des musiciens qui faisaient retentir l'air du bruit de leurs trompettes, de leurs timbales et de leurs flûtes. Ce dernier groupe était suivi d'une multitude de jongleurs vêtus en sauvages, courant à pied ou montés sur de petits chevaux sans selle et sans bride, dont ils se servaient pour leurs tours et qu'ils faisaient manœuvrer à la voix ; tous faisant un tel bruit et poussant de telles clameurs, qu'il eût semblé à quelqu'un qui les eût entendus sans en connaître la cause, que le ciel et la terre s'abîmaient comme à la dernière heure du dernier jour.

Ainsi, et par la grâce de Dieu, à la lueur des brandons qui changeaient la nuit en jour, et les ténèbres en lumière, au bruit le plus éclatant des tambours, des timbales, des trompettes et autres instruments, aux cris des jongleurs et des hérauts, qui criaient tous : « Barcelone ! Barcelone ! » on vint à l'église de Saint-Sauveur. Quoiqu'il n'y eût eu, comme nous l'avons dit, que deux milles à faire, le cortège avait marché si lentement, afin que chacun eût tout le temps de le voir, que minuit sonnait au moment où le comte mettait pied à terre sous le portail, où l'attendait avec tout son clergé l'archevêque de Barcelone, qui devait le sacrer le lendemain.

Alors tous les nobles qui devaient être armés le lendemain, le seigneur comte en tête, entrèrent dans l'église et firent ensemble la veillée des armes, récitant des oraisons, se réjouissant et chantant les cantiques de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ils passèrent ainsi toute cette bienheureuse nuit, pendant laquelle ils entendirent très dévotement les matines, auxquelles assistèrent les archevêques, évêques, prieurs et abbés, qui dirent tous leurs heures avec un si grand recueillement, que ce fut une édification pour tous les assistants.

Quand le jour fut venu, on ouvrit l'église aux fidèles, et elle se remplit que c'était merveille comment tant de créatures humaines pouvaient tenir sans être suffoquées dans un pareil espace. Alors l'archevêque se revêtit pour dire la messe, et le seigneur comte à son tour passa un surplis comme s'il allait la servir ; puis, par-dessus le surplis, il mit la dalmatique la plus riche dont jamais empereur ou roi ait été revêtu ; ensuite il passa à son cou une étole si magnifique et si surchargée de perles et de pierres précieuses, qu'il serait impossible de dire ce qu'elle valait ; enfin, il prit le manipule, qui était aussi très splendide, et, à chaque vêtement qu'il prenait, l'archevêque répétait une oraison. Puis, tout cela fait, il commença de dire la messe : et lorsque l'épître fut achevée, il s'arrêta un instant, tandis qu'au son grave et sonore de l'orgue, les deux parrains du comte, qui étaient, l'un, don Juan Ximénès de la Roca, et l'autre, Alphonse-Ferdinand, seigneur d'Ixer, s'approchèrent de lui, et l'un lui chaussa l'éperon droit, et l'autre l'éperon gauche. Alors le comte s'approcha de l'autel, se prosterna devant le tabernacle et dit tout bas une oraison, tandis que l'archevêque, debout à côté de lui, priait tout haut. Enfin, cette prière finie, il se retira, prit l'épée sur l'autel, baisa humblement la croix qui en faisait la poignée, la ceignit autour de ses reins, et, lorsqu'il l'eut ceinte, la tirant du fourreau, il la brandit trois fois. À la première fois qu'il la brandit, il défia tous les ennemis de la sainte foi catholique ; à la seconde, il jura de secourir tous les orphelins, les pupilles et les veuves ; à la troisième, il promit de rendre justice pendant toute sa vie, aussi bien aux plus grands qu'aux plus petits, aussi bien aux étrangers qu'à ses propres sujets.

À ce dernier serment, une voix pleine et sonore répondit :

— *Amen !*

Et chacun se retourna pour voir d'où venait cette voix : c'était celle d'un jongleur provençal qui s'était introduit dans l'église, et qu'on voulut chasser comme n'étant pas digne de se trouver en si bonne compagnie ; mais le comte ayant demandé ce que c'était, et l'ayant appris, il ordonna qu'on le laissât à sa place, disant qu'en un pareil moment il ne devait repousser aucune prière, de noble ou de vilain, de riche ou de pauvre, de fort ou de faible, pourvu qu'elle sortît d'un cœur droit et bien intentionné. Le jongleur fut donc laissé à sa place, et le seigneur comte, ayant remis son épée au fourreau, offrit sa personne et son glaive à Dieu, le priant de le tenir toujours en sa sainte garde et de lui accorder la victoire contre tous ses ennemis. Alors l'archevêque l'oignit du saint chrême sur l'épaule et au bras droit. Aussitôt il prit la couronne sur l'autel et la posa sur sa tête, où ses deux parrains l'affermirent. Au même instant, les archevêques, les évêques, les abbés, les princes et les deux parrains du comte s'écrièrent à haute voix :

— *Te Deum laudamus !*

Et, tandis qu'ils entonnaient ce chant, le seigneur comte prit le sceptre d'or dans sa main gauche et le globe dans sa main droite, et les porta ainsi tant que durèrent le *Te Deum* et l'Évangile. Il les reposa ensuite sur l'autel et alla s'asseoir sur le siège comtal, où passèrent devant lui les douze nobles qu'il arma les uns après les autres chevaliers, et qui se rendirent aussitôt chacun dans une des douze chapelles, où ils armèrent à leur tour chacun dix chevaliers.

La cérémonie terminée, le comte, couronne en tête, reprit de nouveau le globe dans sa main droite et le sceptre dans sa main gauche, et, ainsi couronné et portant les insignes

du pouvoir, il sortit de l'église et remonta sur son cheval, revêtu de la dalmatique, de l'étole et du manipule. Mais, comme il ne pouvait conduire lui-même sa monture, à la courbure du frein étaient attachées deux paires de rênes ; une paire, et c'était celle qui s'attachait au côté gauche, était tenue par les deux parrains ; les autres rênes, qui étaient de soie blanche et qui avaient bien quarante pieds de long chacune, étaient tenues par les barons, les chevaliers et les plus notables citoyens de la Catalogne ; et après ceux-ci venaient les six députés de Valence, les six députés de Saragosse et les quatre députés de Tortose ; tous ceux qui tenaient les rênes, soit à droite, soit à gauche, marchaient à pied en signe de respect et d'infériorité. Ce fut ainsi et en suivant le même ordre et la même route, que le seigneur comte, toujours accompagné du même cortège, et au milieu des cris et des fanfares, rentra vers nones en son palais d'Aljaferia, d'où il était sorti la veille après vêpres. Arrivé là, il mit pied à terre et entra dans la salle à manger, où on lui avait préparé un trône élevé au milieu de deux sièges d'or, sur lesquels il déposa le sceptre et la couronne. Alors ses deux parrains s'assirent à une petite distance de lui, et à côté d'eux les rois d'Aragon et de Castille, l'archevêque de Barcelone, l'archevêque de Saragosse et l'archevêque d'Arborée ; puis, à une autre table s'assirent à leur tour les évêques, les ducs et tous les nobles qui avaient été faits chevaliers ce jour-là ; enfin prirent place les barons, les envoyés des différentes provinces et les plus notables citoyens de Barcelone, tous en fort bon ordre ; car leur place leur était assignée selon leur rang, et ils avaient pour les servir des serviteurs nobles et des fils de chevaliers.

Quant au seigneur comte, il était servi par douze nobles, et son majordome était le baron Guillaume de Cervallo, lequel vint, apportant un plat et chantant une ronde, accompagné des douze nobles, qui chacun apportaient un mets différent et répondaient tous en chantant. La ronde achevée, il posa le plat devant le comte et en tailla un morceau qu'il lui servit ; puis, quittant son manteau et sa cotte de drap d'or à fourrure d'hermine et ornée de perles, il les donna à un jongleur. Aussitôt, on lui apporta d'autres riches vêtements qu'il mit sur lui, et il alla avec les douze nobles chercher le second service. Un instant après, il revint, chantant une nouvelle ronde et apportant d'autres mets ; cette fois comme l'autre, après avoir taillé et servi, il donna de nouveau les vêtements qu'il portait à un autre jongleur ; et il y eut dix services, et, à chaque service, il fit ainsi largesse, ce qui fut grandement approuvé de toute la noble assemblée.

Après être resté trois heures à table, à peu près, le comte se leva, reprit le globe et le sceptre, et, passant dans la chambre voisine, il alla s'asseoir sur un siège élevé sur des gradins. A côté de lui s'assirent les deux rois, et tout autour d'eux, sur les degrés du trône, tous les barons, chevaliers et notables citoyens. Alors un jongleur s'approcha et chanta une nouvelle sirvente qu'il avait composée ; elle était intitulée *la Couronne, le Sceptre et le Globe* ; voici ce qu'elle disait :

« La couronne étant toute ronde et le rond n'ayant ni commencement ni fin, cela signifie : Notre-Seigneur vrai Dieu tout puissant, qui n'a point eu de commencement et n'aura pas de fin. Et parce que cette couronne signifie Dieu tout puissant, on vous l'a placée sur la tête, et non au milieu du corps ou aux pieds, mais bien sur la tête, signe de l'intelligence ; et parce qu'on vous l'a placée sur la tête, vous devez toujours vous souvenir de Dieu tout puissant. Puissiez-vous, avec cette couronne humaine et périssable, gagner la couronne de la gloire céleste dont le royaume est éternel !

« Le sceptre signifie la justice, que vous devez exercer entre tous ; et, comme le sceptre est une verge longue et tendue, et frappe et châtie, ainsi la justice châtie, afin que les méchants ne fassent plus le mal et que les bons deviennent encore meilleurs.

« Le globe signifie que, comme vous tenez le globe en votre main, vous tenez aussi dans votre main votre comté et votre pouvoir ; et, puisque Dieu vous les a confiés, il faut que vous les gouverniez avec vérité, justice et clémence, et que vous ne souffriez point que qui que ce soit leur cause du dommage, ou par vous ou par autrui. »

Cette sirvente, que le comte parut entendre avec plaisir et en prince qui, en comprenant bien le sens, se promet de le mettre en œuvre, fut suivie d'une chanson nouvelle que chanta un second jongleur, et d'un poème que récita un troisième ; puis, tout cela étant chanté et dit, le roi reprit le globe et le sceptre, et monta dans sa chambre pour se reposer, car il en avait bien besoin ; mais, au moment où il venait d'ôter son manteau royal, on lui annonça qu'un jongleur voulait absolument lui parler, ayant, disait-il, à lui annoncer une nouvelle du plus haut intérêt, et qui ne souffrait pas le moindre retard.

Le comte ordonna qu'on le fît entrer.

Le jongleur entra, et, ayant fait deux pas dans la chambre, il mit un genou en terre.

— Parle, lui dit le comte.

— Qu'il plaise d'abord à Votre Seigneurie, répondit le jongleur, d'ordonner qu'on nous laisse seuls.

Raymond Bérenger fit un signe et chacun se retira.

— Qui es-tu ? demanda le comte lorsque la porte se fut refermée derrière le dernier de ses serviteurs.

— Je suis, dit le jongleur, celui qui a répondu *Amen* lorsque, aujourd'hui, dans l'église de Saint-Sauveur, vous avez, cette épée à la main, promis de rendre justice pendant toute votre vie, aussi bien aux plus grands qu'aux plus petits, aussi bien aux forts qu'aux faibles, aussi bien aux étrangers qu'à vos propres sujets.

— Et au nom de qui demandes-tu justice ?

— Au nom de l'impératrice Praxède, injustement accusée d'adultère par Gunthram de Falkembourg et Walther de Than, et condamnée par son mari, l'empereur Henri IV, à mourir dans le délai d'un an et un jour, s'il ne se présente pas un champion pour la défendre.

— Et comment a-t-elle choisi, pour une pareille mission, un si étrange messager ?

— Parce que nul que moi peut-être, pauvre jongleur, ne se fût exposé à la colère d'un aussi puissant empereur que l'empereur Henri IV, et à la vengeance de deux chevaliers aussi redoutables que Gunthram de Falkembourg et Walther de Than ; et certes, je ne l'eusse point fait moi-même si je n'y eusse été convié par ma jeune maîtresse, la marquise Douce de Provence, qui a de si beaux yeux et une si douce voix que nul ne peut lui refuser ce qu'elle demande, et qui m'a demandé de me mettre en quête d'un chevalier assez brave et assez quêteur de renommée pour venir défendre sa noble souveraine. Alors je suis parti, allant de ville en ville et de château en château ; mais, à cette heure, toute la plus vaillante chevalerie est en terre sainte, de sorte que j'ai vainement parcouru l'Italie et la France, toujours cherchant un champion à cette infortune impériale et n'en trouvant nulle part. J'ai entendu parler de vous, monseigneur, comme d'un brave et aventureux chevalier, et je me suis mis en route pour Barcelone, où je suis arrivé aujourd'hui même. J'ai demandé où vous étiez. On m'a répondu que vous étiez dans l'église ; j'y suis entré, monseigneur, comme vous teniez cette noble épée à la main, jurant de rendre justice aussi bien aux grands qu'aux plus petits, aussi bien aux forts qu'aux faibles, aussi bien aux étrangers qu'à vos propres sujets, et il m'a semblé que c'était la main de Dieu qui me conduisait à vous dans un pareil moment, et j'ai crié : « Ainsi soit-il ! »

— Ainsi soit donc, répondit le comte ; car, pour l'honneur de mon nom et l'agrandissement de ma renommée, au nom de Dieu, j'entreprendrai cette aventure.

— Grâces vous soient rendues, monseigneur, répondit le jongleur ; mais, sauf votre bon plaisir, le temps presse ; car déjà dix mois se sont écoulés depuis le jugement porté par l'empereur, et il ne reste plus à l'accusée que deux mois et un jour ; ce qui est à peine ce qu'il nous faut de temps pour nous rendre à Cologne.

— Eh bien, dit le comte, laissons achever les fêtes, qui doivent finir jeudi soir ; vendredi, nous rendrons grâces à Dieu, et, samedi, nous nous mettrons en voyage.

— Qu'il soit fait à votre volonté, monseigneur, dit le jongleur en se retirant.

Mais, avant qu'il sortît, le comte Raymond détacha de ses épaules et lui mit autour du cou une magnifique chaîne d'or qui valait bien cinq cents livres ; car le seigneur comte était un prince aussi magnifique que brave, et la preuve, c'est que ses contemporains l'ont surnommé le Grand, et que la postérité lui a laissé le nom que lui avaient donné ses contemporains.

Et encore, c'était un homme religieux ; car ces fêtes dont il demandait au jongleur d'attendre la fin avaient été données, comme nous l'avons dit, en imitation de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui, en ce bienheureux jour de Pâques, réconforta, par sa résurrection, la Vierge, madame sainte Marie, ses apôtres, ses évangélistes et ses autres disciples, qui étaient auparavant tristes et affligés à cause de sa Passion ; aussi, dit le chroniqueur auquel nous empruntons ces détails, le vendredi au matin, il survint, par la grâce de Dieu, une bonne pluie qui enveloppa toute la Catalogne, l'Aragon, le royaume de Valence et de Murcie, et qui dura jusqu'à la fin du jour.

Ainsi, la terre, qui en avait grand besoin, eut aussi son complément de joie, afin que rien ne manquât aux présages d'un règne qui fut l'un des plus grands et des plus heureux dont la noble cité de Barcelone ait gardé le souvenir.

II

LE CHAMPION

L'empereur Henri IV, d'Allemagne, fut à cette époque l'un des plus malheureux princes qui jamais y eut sur le trône. L'an 1056, à l'âge de six ans, il avait succédé à son père Henri le Noir, et la diète avait donné à Agnès d'Aquitaine l'administration des affaires publiques pendant sa minorité; mais les princes et barons d'Allemagne, humiliés d'obéir à une femme étrangère, s'étaient révoltés contre l'empereur, et Othon, margrave de Saxe, avait commencé cette série de guerres civiles, au milieu desquelles Henri, toujours armé, soit contre ses vassaux, soit contre ses oncles, soit contre son fils, devait consumer sa vie, tantôt empereur, tantôt fugitif, aujourd'hui proscripteur, demain proscrit. Après avoir déposé le pape Grégoire VII; après avoir, en expiation de ce sacrilège, traversé en plein hiver les Apennins à pied, un bâton à la main et comme un mendiant [1]; après avoir attendu trois jours dans la cour du château de Canossa, sans habits, sans feu, sans pain, qu'il plût à Sa Sainteté de lui en ouvrir la porte, il avait enfin été admis en sa présence, lui avait baisé les pieds et avait fait serment sur la croix de se soumettre à sa décision. A ce prix, le pape l'avait absous de ce sacrilège; mais alors les seigneurs lombards l'avaient accusé de lâcheté. Menacé par eux d'être déposé à son tour s'il ne rompait le honteux traité auquel il venait de se soumettre, il avait accepté leur alliance; mais, tandis qu'il faisait ce pacte, les barons allemands avaient élu empereur Rodolphe de Souabe. Henri, qui était venu vers l'Italie en suppliant, était retourné vers l'Allemagne en soldat, et, tout excommunié qu'il était, et quoique Rodolphe son rival eût reçu de Grégoire VII une couronne d'or en signe d'investiture temporelle, et une bulle qui appelait la malédiction du ciel sur son ennemi, il l'avait battu et tué à la bataille de Wolskeim, près de Gera. Alors il se retourne vainqueur et furieux contre l'Italie, conduisant avec lui l'évêque Guibert, qu'il avait fait élire pape. Cette fois c'était à Grégoire de trembler, car il ne devait pas attendre plus de miséricorde qu'il n'avait accordé de merci : aussi, à son approche, s'était-il enfermé dans Rome, et, lorsque Henri arriva en vue des murailles de la ville éternelle, trouva-t-il un envoyé de Grégoire, qui lui faisait proposer l'absolution et la couronne. Henri répond en s'emparant de Rome. Alors le pape se réfugie dans le château Saint-Ange. Henri l'y poursuit, établit le blocus, et, sûr que son ennemi ne peut lui échapper, il établit sur le trône de saint Pierre l'antipape Guibert, et reçoit de sa main la couronne impériale. C'est alors qu'il apprend la nouvelle que les Saxons ont élu empereur Hermann, comte de Luxembourg. Henri repasse les Apennins, bat les Saxons, soumet la Thuringe et s'empare d'Hermann, à qui il permet de vivre et de mourir ignoré dans un coin de l'empire. Il rentre aussitôt en Italie, où il fait élire son fils Conrad roi des Romains. Croyant la paix bien assurée de ce côté, il revient tourner ses armes contre la Bavière et une partie de la Souabe, restées insoumises et rebelles. Son fils, qu'il vient de faire roi et qui rêve l'empire, se révolte, lève des troupes et fait excommunier une seconde fois son père par le pape Urbain II. Henri convoque une diète à Aix-la-Chapelle, met à nu son cœur paternel tout déchiré de la rébellion de Conrad, et demande que Henri, son second fils, soit élu, à la place de son frère, roi des Romains. Au milieu d'une séance, il reçoit un avis mystérieux. Sa présence est nécessaire à Cologne, où l'on a, dit-on, un grand secret à lui révéler. Henri quitte la diète. Deux des plus nobles barons de l'empire, Gunthram de Falkembourg et Walther de Than, l'attendaient à la porte de son palais. Henri les invite à entrer avec lui, les conduit dans sa chambre, et, leur voyant le visage sombre et sévère, il leur demande pourquoi ils sont ainsi tristes et soucieux.

— Parce que la majesté du trône est en péril, répondit Gunthram.

— Et qui l'y a mise? demanda Henri.

— L'impératrice Praxède, votre épouse, dit Gunthram.

A ces mots, Henri pâlit plus qu'il ne l'eût fait à toute autre nouvelle, car cette impératrice Praxède, qu'il avait épousée depuis deux ans seulement, et pour laquelle il avait à la fois un amour d'époux et de père, était le seul ange auquel il eût dû les quelques heures de repos et de bonheur qu'il avait goûtées au milieu de cette vie fatale et maudite que nous avons racontée; aussi eut-il besoin d'un moment pour rappeler les forces de son cœur et demander ce qu'elle avait fait.

— Elle a fait des choses que nous ne pouvons soutenir pour l'honneur du trône impérial, répondit Gunthram, et qui nous mériteraient le nom de traîtres envers notre seigneur si nous hésitions à les lui dire.

— Mais enfin, qu'a-t-elle donc fait? demanda une seconde fois Henri.

— Elle a, en votre absence, reprit Gunthram, encouragé l'amour d'un jeune cavalier, et cela si publiquement, que, s'il vous naissait un fils à cette heure, cet événement, qui mettrait le peuple en joie, mettrait la noblesse en deuil; car tout maître est bon pour le peuple, tandis que la noblesse de l'empire, étant la première de toutes les noblesses, ne peut et ne veut recevoir d'ordres que d'un fils d'empereur.

Henri s'appuya au dossier d'un fauteuil pour ne pas tomber; car il avait, un mois auparavant, reçu une lettre de l'impératrice dans laquelle elle lui annonçait avec une joie d'enfant qu'elle avait l'espoir d'être mère.

— Et qu'est devenu ce chevalier? demanda Henri.

— Il a quitté Cologne comme il y était venu, tout à coup et sans qu'on sache où il est allé. Quant à son pays et à son nom, il ne l'a dit à personne; mais vous pourrez le demander à l'impératrice; car, si quelqu'un peut le savoir, elle le sait.

— C'est bien, dit Henri; entrez dans ce cabinet.

Les deux seigneurs obéirent. Alors l'empereur appela un chambellan et lui donna l'ordre de faire venir l'impératrice. Puis, resté seul, cet élu du malheur qui avait tant souffert, et à qui il restait tant à souffrir encore, manqua de force et se laissa tomber dans un fauteuil. Lui qui avait supporté sans plier la guerre civile, la guerre étrangère, l'excommunication romaine et la révolte filiale, se sentit briser par un doute. Sa tête, qui avait porté quarante-cinq ans la couronne, et qui ne s'était pas courbée sous ce fardeau, faiblit sous le poids d'un soupçon et s'inclina sur sa poitrine comme si la main d'un géant avait pesé sur elle. Un instant le vieillard oublia tout, empire, guerre, malédiction, révolte, pour ne penser plus qu'à cette femme, qui était le seul être humain à qui il eût conservé sa confiance, et qui l'avait trompé plus indignement encore que les autres, et une larme coula de sa paupière et roula sur ses joues creusées. La verge du malheur avait frappé si profondément le rocher, que, comme celle de Moïse, elle en avait fait jaillir une source cachée et inconnue.

L'impératrice entra, ignorant quelle cause avait ramené Henri, et s'avança d'un pas si léger, qu'il ne l'entendit point venir. C'était une belle fille du Nord, aux yeux bleus et au teint de neige, blonde et élancée comme une vierge d'Holbein ou d'Owerbeek. Elle s'arrêta devant le vieillard, sourit d'un sourire chaste, et s'inclina pour l'embrasser d'un baiser moitié de fille, moitié d'épouse; mais alors, ses cheveux touchèrent le front de l'empereur, et il tressaillit comme si un serpent l'avait piqué.

— Qu'avez-vous, monseigneur? dit Praxède.

— Femme, répondit le vieillard en relevant la tête et en lui montrant ses yeux humides, vous avez vu, depuis quatre ans, peser sur moi des peines plus lourdes que la croix du Christ, et ma couronne impériale se changer en couronne d'épines; vous avez vu ruisseler la sueur sur mes joues et le sang sur mon front, mais vous n'avez pas vu tomber de mes yeux une larme. Eh bien, regardez-moi, voilà que je pleure.

— Et pourquoi pleurez-vous, monseigneur bien-aimé? répondit l'impératrice.

— Parce que, abandonné par mes peuples, renié par mes vassaux, proscrit par mon fils, maudit par Dieu, je n'avais plus dans le monde entier que vous, et que vous m'avez trahi.

Praxède se releva, pâle et roide comme une statue.

— Monseigneur, dit-elle, sauf votre grâce, cela n'est point vrai. Vous êtes mon empereur et mon maître, et vous avez le droit de dire ce que vous voudrez; mais, si tout autre homme que vous vous répétait ces mêmes paroles, je répondrais que cet homme ment, ou par envie ou par mauvais vouloir.

— Entrez, dit Henri d'une voix forte en se retournant vers le cabinet.

Aussitôt la porte s'ouvrit, et Gunthram de Falkembourg et Walther de Than parurent. A leur vue, l'impératrice frissonna par tous ses membres; car elle les avait toujours instinctivement regardés comme ses ennemis. Ils s'avancèrent lentement de l'autre côté du fauteuil de l'empereur, et étendant la main.

— Seigneur, dirent-ils, la chose que nous avons dite est vraie, et nous la soutiendrons au péril de notre corps et de notre âme, en combattant, deux contre deux, tous chevaliers qui oseraient nous démentir.

1. Voir, pour plus amples renseignements sur les démêlés de l'empire et de la papauté, le procès de Dante.

— Ecoutez bien ce qu'ils disent, madame, répondit l'empereur, car il sera fait ainsi qu'ils le demandent ; et sachez que, si, d'ici à un an et un jour, vous n'avez pas trouvé de chevaliers qui vous disculpent par la bataille, vous serez brûlée vive sur la grande place de Cologne, en face du peuple, et par la torche du bourreau.

— Seigneur, dit l'impératrice, je prie Dieu qu'il me soit en aide, et j'espère que par sa grâce la vérité et l'innocence seront reconnues.

— Ainsi soit-il ! dit Henri.

Et appelant des gardes, il fit conduire l'impératrice dans une salle basse du château qui ressemblait fort à une prison.

Et elle y était renfermée depuis trois cent soixante-quatre jours sans avoir pu, malgré les promesses qu'elle avait faites et les dons qu'elle avait votés, trouver un seul chevalier qui voulût s'armer pour sa défense, tant la crainte qu'inspirait la renommée de ses accusateurs était grande. Dans cette retraite, Praxède, qui, ainsi qu'elle l'avait écrit à l'empereur, se trouvait enceinte lors de l'accusation portée contre elle, était accouchée d'un fils, et elle nourrissait de son lait et elle élevait de ses mains, comme eût fait une femme du peuple, son pauvre enfant, condamné comme elle à la honte et au bûcher. Seule entre toutes ses femmes, Douce de Provence qui, depuis trois ans, avait abandonné son beau pays, tout plein de guerres en ce moment, pour venir chercher un asile à la cour de sa suzeraine, lui était restée fidèle au plus profond de son malheur. Mais il n'y avait plus que trois jours pour que le délai accordé par l'empereur fût écoulé, et elle ne voyait pas revenir son envoyé, et elle n'en entendait point parler. Elle commençait à désespérer elle-même, celle qui avait jusqu'alors soutenu l'impératrice de son espérance.

Quant à Henri, nulle douleur ne pouvait se comparer à la sienne. Frappé à la fois comme empereur, comme père et comme époux, il avait fait vœu public, pour détourner la colère de Dieu, d'aller rejoindre les croisés en terre sainte ; et ce jour qu'il avait fixé lui-même pour le supplice de l'impératrice, lui était à cette heure d'une attente aussi cruelle qu'à Praxède elle-même. Aussi avait-il tout abandonné à la garde du Seigneur, intérêts politiques, affaires privées ; et retiré au plus profond de son palais de Cologne, il attendait, n'ayant plus de force que pour attendre ; car, ainsi que nous l'avons dit, trois cent soixante-quatre jours s'étaient écoulés, et le soleil venait de se lever sur le trois cent soixante-cinquième.



Le comte, tirant l'épée du fourreau, la brandit trois fois.

Ce jour-là, après nones, et comme Henri sortait de son oratoire, on lui annonça qu'un chevalier étranger, arrivant d'un pays fort distant de l'Allemagne, demandait à lui parler à l'instant même. Le vieillard tressaillit ; car, au fond du cœur, il n'avait pas perdu tout espoir ; il ordonna que l'étranger fût introduit. Henri le reçut dans la même chambre et assis sur le même fauteuil où il avait rendu l'arrêt contre l'impératrice. Le chevalier entra et mit un genou en terre. L'empereur lui ayant fait signe de se relever, il lui demanda quelle cause l'amenait.

— Seigneur, dit le chevalier inconnu, je suis un comte d'Espagne ; j'ai entendu dire en matines que l'impératrice votre épouse était accusée par deux chevaliers de votre cour, et que si dans l'espace d'un an et un jour elle n'avait pas trouvé un champion qui la défendît en bataille, elle

serait brûlée devant le peuple. Or, par le grand bien que j'ai entendu dire d'elle et pour la sainte renommée de vertu qu'elle a dans le monde, je suis venu de ma terre afin de demander le combat à ses deux accusateurs.

— Comte, s'écria l'empereur, soyez le bienvenu : certes, c'est un grand honneur et un grand amour que vous lui faites, et vous arrivez à temps, car il n'y avait plus que trois jours avant qu'elle subît la peine des adultères selon la coutume de l'empire.

— Seigneur, reprit le comte, maintenant j'ai une grâce à vous demander : c'est de me laisser parler avec l'impératrice, car dans cet entretien je saurai bien si elle est innocente ou coupable ; si elle est coupable, je n'exposerai ni ma vie ni mon âme pour elle, soyez-en certain ; mais, si elle est innocente, je combattrai, non pas contre un, non pas contre deux, mais, s'il le faut, contre tous les chevaliers de l'Allemagne.

— Il sera fait ainsi que vous le désirez, car c'est justice, répondit l'empereur.

Le chevalier inconnu salua et fit quelques pas vers la portière ; mais Henri le rappela.

— Seigneur comte, lui dit-il, avez-vous fait vœu de rester le visage couvert ?

— Non, monseigneur, répondit le chevalier.

— Alors, continua l'empereur, faites-moi la grâce de lever votre casque, que je puisse graver dans ma mémoire les traits de celui qui se met en pareil péril pour sauver mon honneur.

Le chevalier détacha son casque, et Henri vit apparaître une tête brune et fortement accentuée, mais qui paraissait appartenir à un jeune homme de dix-huit à vingt ans. L'empereur le regarda un instant en silence et avec tristesse ; puis, soupirant malgré lui en pensant que Gunthram de Falkembourg et Walther de Than étaient tous les deux dans la force de l'âge :

— Que Dieu vous ait en sa sainte garde, dit-il, seigneur comte, car vous me paraissez bien jeune pour mettre à bonne fin l'aventure que vous avez entreprise. Réfléchissez donc, il est encore temps de retirer votre parole.

— Faites-moi conduire vers l'impératrice, répondit le chevalier.

— Allez donc, dit l'empereur en lui présentant une bague, car voilà mon sceau, et, devant lui, toute porte s'ouvrira.

Le chevalier mit un genou en terre, baisa la main qui lui présentait l'anneau, le passa à son doigt, et, s'étant relevé, salua l'empereur et sortit.

Ainsi que l'avait dit Henri, le sceau impérial ouvrit toutes les portes au chevalier inconnu, si bien que, dix minutes après avoir quitté le juge, il se trouva en face de l'accusée.

L'impératrice était assise sur son lit, allaitant son enfant, et, comme depuis longtemps elle ne recevait d'autres visites que celles de ses geôliers, car il lui était défendu de communiquer même avec ses femmes, elle ne leva pas la tête lorsque la porte s'ouvrit ; seulement, par un mouvement de pudeur instinctive, elle ramena son manteau sur sa poitrine, berçant son fils d'un mouvement lent d'épaules et d'un chant triste et doux. Le chevalier contempla un instant en silence ce tableau éloquent des misères royales ; puis enfin, voyant que l'impératrice ne paraissait pas songer à lui :

— Madame, lui dit-il, ne daignerez-vous pas lever les yeux sur un homme qui est venu d'un bien lointain pays pour l'amour de votre renommée ? Vous êtes accusée, et j'offre de vous défendre ; mais auparavant répondez-moi comme vous répondriez à Dieu, et songez que, dans l'aventure que j'ai entreprise, j'ai non seulement besoin de la force de mon bras, mais encore de la conviction de ma conscience. Au nom du ciel, dites-moi donc toute la vérité ; car, s'il m'est démontré, comme je l'espère, que vous êtes innocente, je vous jure par la chevalerie que j'ai reçue que vous serez défendue par moi et que je ne vous faillirai pas au moment de la bataille.

— Et d'abord grand merci, dit l'impératrice ; mais ne puis-je savoir à qui je vais raconter les choses que j'ai à dire, et avez-vous fait vœu de cacher votre nom et votre visage ?

— Mon visage, madame, répondit le chevalier en ôtant son casque, peut être vu de tout le monde, car il est, je le crois, bien inconnu dans l'empire ; quant à mon nom, c'est autre chose, j'ai juré qu'il ne serait su que de vous.

— Alors, dites-le-moi, reprit l'impératrice.

— Madame, continua le chevalier, je suis un prince d'Espagne qu'on appelle Raymond Bérenger, comte de Barcelone.

A ce nom, si célèbre de père en fils, l'impératrice, qui avait souvent entendu parler de la grande noblesse et du grand courage de cette famille, joignit les mains, joyeuse et consolée ; puis, regardant le comte à travers le nuage de larmes qui voilait ses beaux yeux :

— Seigneur, lui dit-elle, jamais, en aucune occasion, je ne pourrai vous rendre la centième partie de ce que vous faites aujourd'hui pour moi ; mais, comme vous l'avez dit, je dois tout vous dire et vais vous dire tout :

« Il est vrai qu'il est venu, en l'absence de monseigneur Henri, un jeune et beau chevalier en cette cour de Cologne ; mais, soit qu'il eût fait un vœu à sa dame ou à son roi, il y vint sans dire son nom, et nul ne le sait, pas plus moi que les autres ; mais on disait que c'était quelque fils de prince, tant il était magnifique et généreux ; or, il est encore vrai que je le rencontrais partout sur mon passage, mais toujours si respectueusement placé et se tenant à une telle distance, que je n'en pouvais rien dire sans que ce fût moi qui eusse l'air de faire attention à lui.

« Cela dura ainsi quelque temps, sans que le chevalier de l'Émeraude, — car on l'appelait ainsi, ne sachant pas son nom, d'une bague précieuse qu'il portait au doigt, — fît rien autre que me suivre ou me précéder ainsi partout où j'allais. Donc, un jour, il advint que j'étais sortie avec mes femmes et les deux méchants seigneurs qui m'ont accusée pour chasser à l'oiseau le long du Rhin ; et, comme nous étions venus jusqu'à Lusdorf sans rencontrer de gibier, il arriva que là seulement, un héron se leva et que je déchaperonnai mon faucon, qui prit son vol dessus. Comme c'était un faucon de fine race norvégienne, il eut bientôt rejoint le fuyard, et je mis ma haquenée au galop pour arriver à la mort. J'étais tellement emportée d'ardeur, que mon cheval sauta par-dessus une petite rivière ; arrivées au bord, mes femmes n'osèrent faire le même saut que moi, de sorte qu'il n'y eut que Douce qui me suivit, parce que, où j'allais, disait-elle, elle devait y aller aussi. Mes femmes prirent donc un long détour pour chercher un endroit moins escarpé, et les deux chevaliers les suivirent ; car ils étaient montés sur de lourds chevaux qui ne pouvaient sauter qu'un espace beaucoup moins grand que celui que j'avais franchi.

« Nous continuâmes notre route sans nous inquiéter d'eux, et, lorsque nous arrivâmes à l'endroit où étaient tombés les combattants, il nous sembla voir, à travers un bois qui descendait jusqu'à la rive, fuir un cavalier sur un cheval si rapide, que nous ne sûmes si c'était une vision ; d'ailleurs, nous étions trop occupées de la chasse pour prendre attention à autre chose. Nous piquâmes droit au vaincu, que nous voyions se débattre, tandis que le vainqueur lui rongeait déjà la cervelle. Mais nous fûmes bien étonnées lorsque, mettant pied à terre, nous vîmes que l'on avait passé au long bec du héron une magnifique émeraude enchâssée dans un anneau d'or. Douce et moi, nous nous regardâmes, ne comprenant rien à cette aventure, mais soupçonnant que cette ombre que nous avions vue disparaître était le chevalier inconnu ; puis — et ce fut un tort de ma part, je l'avoue, mais vous savez notre vanité, à nous autres femmes, — au lieu de jeter la bague dans le fleuve, comme j'aurais dû le faire peut-être, je la pris et la mis à mon doigt ; et, comme en ce moment ma suite arrivait, je racontai ce qui s'était passé et je montrai l'émeraude.

Chacun s'émerveilla de cet événement, car nul, excepté les chevaliers, ne pensa à soupçonner que je ne disais pas la vérité ; mais Gunthram et Walther sourirent d'un air de doute. Leur donner des explications, c'était leur reconnaître le droit de me soupçonner. Je passai mon gant, je repris mon faucon sur le poing, et nous continuâmes notre chasse sans qu'il nous arrivât rien autre chose d'extraordinaire. Le lendemain, je rencontrai à l'église le chevalier inconnu. Mes yeux se portèrent sur sa main ; il n'avait plus sa bague. Dès ce moment, je n'eus plus de doute que mon émeraude ne fût la sienne, et je résolus de la lui rendre.

« C'était huit jours après la fête de Cologne ; vous savez combien cette fête est célèbre par toute l'Allemagne ; les ménestrels, les baladins et les jongleurs y abondent. Parmi ces derniers, il y avait un montreur de bêtes féroces qui, ayant été en Barbarie, en avait ramené un lion et un tigre ; il avait bâti son cirque sur la grande place, et l'on pouvait voir ces deux magnifiques animaux d'une galerie élevée de douze ou quinze pieds au-dessus d'eux.

« J'y allai avec toutes mes femmes, et, là, comme partout, je rencontrai l'étranger mystérieux ; dont je portais la bague au doigt. Ce moment me parut favorable pour la lui rendre. Je tirai la bague de ma main, et j'allais charger Douce d'aller la lui rendre, lorsque le tigre, excité par le bâteleur qui le piquait avec une lance, fit un bond si prodigieux et poussa un cri si terrible que je laissai tomber la bague, qui roula jusque dans la cage du lion.

« Au même moment, et avant que j'eusse eu le temps de prononcer une seule parole, le chevalier était dans le cirque, l'épée à la main. Le tigre resta un instant comme étonné d'une pareille audace ; puis, d'un seul bond, il s'élança sur le chevalier. Alors on vit comme une espèce d'éclair, et la tête du monstre alla rouler d'un côté, ouvrant sa gueule ensanglantée, tandis que le corps tomba de l'autre, se cramponnant hideusement de ses quatre pattes sur le sable. Le chevalier prit sa toque, en arracha une agrafe de diamant, la jeta au bâteleur ; puis, passant son

bras à travers les barreaux de la cage, il alla, entre les griffes du lion, prendre la bague que j'avais laissée tomber et me l'apporta au milieu des applaudissements de la multitude. Mais, comme j'avais résolu de la lui rendre, je profitai de cette occasion ; et, repoussant sa main :

« Non, lui dis-je, seigneur chevalier, cette bague a failli vous coûter trop cher pour que je vous la reprenne ; gardez-la donc en souvenir de moi.

« Ce sont les seules paroles que je lui aie jamais adressées ; car, le soir même, et comme cette aventure avait fait du bruit, je chargeai Douce d'aller trouver le chevalier de l'Émeraude et de le prier en mon nom de quitter Cologne : ce qu'il fit dans la même soirée, sans que je sache moi-même ce qu'il est devenu depuis.

« Voilà tout ce qu'il y a eu entre nous, seigneur comte ; et, si j'ai été imprudente, j'ai payé cette imprudence d'une année de prison et d'une accusation mortelle.

Alors, tirant son épée et l'étendant vers la reine :

— Jurez-moi, dit le comte, sur cette épée que tout ce que vous m'avez dit est vrai, madame.

— Je le jure ! s'écria la reine.

— Eh bien, par cette épée, reprit le comte, vous sortirez de cette prison où vous êtes restée un an, et vous serez lavée de l'accusation mortelle qui pèse sur vous.

— Dieu vous entende ! dit l'impératrice.

— Et maintenant, continua le comte, je vous prie, madame, de me donner un de vos joyaux en signe que vous m'acceptez pour votre chevalier.

— Seigneur comte, dit-elle, voici une chaîne d'or ; c'est le seul témoin qui me reste de mon ancienne puissance ; prenez-la comme preuve que je remets ma cause entre vos mains.

— Grand merci, madame, dit le comte.

Et à ces mots, ayant remis son épée dans le fourreau et son casque sur sa tête, il salua la prisonnière et retourna vers l'empereur qui l'attendait avec anxiété.

— Sire, lui dit-il, j'ai vu madame l'impératrice. Faites savoir à ceux qui l'ont accusée qu'ils se tiennent prêts à me combattre, soit ensemble, soit séparément.

— Seigneur comte, répondit l'empereur, ils vous combattront l'un après l'autre ; car il ne sera pas dit qu'un chevalier défendant une aussi noble cause n'aura pas trouvé de nobles ennemis.

III

LE JUGEMENT DE DIEU

Au jour dit, le comte de Barcelone, qui avait passé la veille en messes et en prières, se présenta à la porte du camp, monté sur son bon cheval de Séville, qui semblait plutôt, tant ses jambes étaient fines et sa marche légère, un coursier de fête et de chasse qu'un destrier de bataille. Il était vêtu d'une cotte de mailles d'or et d'acier, travaillée par les Maures de Cordoue, au milieu de laquelle brillait un soleil de diamants qui jetait autant de rayons que s'il eût été de flammes, et portait au cou la chaîne d'or que lui avait donnée l'impératrice. Il frappa trois fois à la barrière, trois fois on lui demanda qui il était, et chaque fois il répondit en se signant qu'il était le champion de Dieu. A la troisième fois la porte s'ouvrit, et le comte de Barcelone fut introduit dans la lice.

C'était une grande arène ovale, élevée à peu près sur le modèle des cirques antiques, et, comme eux, entourée de gradins à cette heure surchargés de monde, tant la noblesse des bords du Rhin s'était empressée d'accourir à ce spectacle. A l'une des extrémités, Henri, revêtu des habits impériaux, était placé sur un trône, tandis qu'à l'autre, dans une loge de charpente brute et sans ornement aucun, se tenait l'impératrice vêtue de noir et portant son enfant dans ses bras. De l'autre côté de la porte de la lice, et formant le pendant de la case où elle était enfermée, s'élevait le bûcher sur lequel elle devait être brûlée, au cas où son chevalier serait vaincu, et près du bûcher se tenait debout le bourreau, vêtu d'une tunique rouge, ayant les jambes et les bras nus, tenant à la main une torche, et ayant près de lui un réchaud. Vers le milieu de la courbe que formait la lice s'élevait un autel sur lequel étaient les saints Évangiles, sur lesquels était posé un crucifix. De l'autre côté était un cercueil ouvert.

Le comte de Barcelone entra dans la lice et en fit le tour au son des fanfares qui annonçaient à ses adversaires que le champion de Dieu était à son poste ; puis, s'arrêtant devant l'empereur, il le salua en abaissant jusqu'à terre le fer de sa lance. Alors il força son cheval de reculer en piétinant, la tête toujours tournée vers Henri, et, arrivé au milieu, il lui fit faire sur ses pieds de derrière seulement une volte si habile, que chacun reconnut bien que c'était un bon et expert cavalier. Puis il s'avança à petits pas, toujours malgré l'ardeur que montrait son bon coursier, vers la loge de l'impératrice. Arrivé là, il sauta à bas de son cheval, qui demeura aussi immobile dans la lice que s'il eût été de marbre ; il monta les degrés qui conduisaient à l'accusée, et, pour indiquer que, si tout le monde avait encore quelque doute, lui était convaincu de son innocence, il mit un genou en terre et lui demanda si elle l'acceptait toujours pour son chevalier. L'impératrice était si émue, qu'elle ne put lui répondre qu'en étendant la main vers lui. Aussitôt le comte de Barcelone détacha son casque et baisa respectueusement la main impériale qui lui était offerte ; puis, se relevant les yeux pleins de flamme, il attacha son casque à l'arçon, se remit en selle d'un seul saut, et sans plus se servir de ses étriers que s'il eût été vêtu d'un simple justaucorps de soie. Reconnaissant en face de l'autel, et de l'autre côté de la lice, le jongleur qui l'était venu chercher, assis aux pieds d'une belle et noble jeune fille, il pensa que cette jeune fille était l'héritière du marquisat de Provence. Il s'avança vers elle au milieu des applaudissements de la multitude qui, surprise de sa jeunesse et émerveillée de sa belle figure, faisait dans son cœur des vœux d'autant plus ardents qu'il paraissait bien jeune et bien faible de corps pour entreprendre un combat mortel contre deux si terribles chevaliers.

Arrivé devant la galerie où était assise la belle Provençale, il s'inclina jusque sur le cou de son cheval, de manière que ses cheveux lui voilaient le visage ; puis, se relevant en secouant la tête pour les écarter :

— Noble damoiselle, lui dit-il dans la langue d'oc et avec un sourire plein de reconnaissance, mille grâces vous soient rendues de la bonne entreprise que vous me valez ; car, sans vous et sans votre message, je serais aujourd'hui en ma terre et je n'aurais pas eu cette occasion de mettre au jour mon amour pour les dames et ma confiance en Dieu.

— Beau seigneur, répondit la jeune fille dans la même langue, toute reconnaissance est à moi ; car, sur la parole que vous a donnée en mon nom un pauvre jongleur, vous avez traversé mers, rivières, montagnes et vous êtes venu, si bien que j'ignore comment je reconnaîtrai jamais une si grande courtoisie.

— Il n'y a pas de voyage si long ni d'entreprise si dangereuse, madame, reprit le comte, qui ne soient payés et bien au delà par un sourire de vos lèvres et par un regard de vos yeux. Ainsi donc si vous me voyez faiblir, madame, regardez-moi et souriez-moi ; et vous me rendrez force et courage.

A ces mots, qui firent rougir la belle marquise, le comte de Barcelone s'inclina une seconde fois ; et, comme en ce moment les trompettes annonçaient que l'on ouvrait la porte à son adversaire, il remit son casque, et en trois élans de son merveilleux cheval, il se trouva à l'extrémité opposée du champ, en face de l'impératrice et du bûcher : le champion de Dieu était toujours placé de cette manière, afin qu'il pût être encouragé par les gestes de l'accusée.

Gunthram de Falkembourg entra alors à son tour. Il était vêtu d'une armure de couleur sombre et monté sur un de ces lourds chevaux allemands qui semblent de race homérique. Un écuyer portait devant lui sa lance, sa hache et son épée. A la porte de la lice, il mit pied à terre et s'avança vers l'autel. Arrivé sur les degrés, il leva la visière de son casque, étendit sa main nue sur le crucifix, et jura sur sa foi de baptême, sa vie, son âme et son honneur qu'il croyait avoir bonne et juste querelle, ajoutant par serment encore qu'il n'avait ni sur son cheval ni en ses armes, herbes, charmes, paroles, prières, conjurations, pactes ou incantations dont il voulût se servir. Puis, avant fait le signe de la croix, il alla s'agenouiller à la tête du cercueil afin d'y faire sa prière.

Le comte de Barcelone mit pied à terre à son tour, s'avança vers l'autel comme avait fait son adversaire, prononça les mêmes serments et, après avoir aussi fait le signe de la croix, il alla s'agenouiller à l'autre bout de la bière. En ce moment, le *Libera* se fit entendre, chanté par des voix invisibles qui semblaient un appel des anges. Les assistants, s'agenouillant, chacun à sa place, répétèrent tout bas les prières des agonisants. Il n'y eut que le bourreau qui resta debout, comme si sa voix n'avait pas le droit de se mêler à la voix des hommes et n'avait pas de chance d'arriver aux pieds de Dieu.

A la dernière note du *Libera*, les trompettes sonnèrent de nouveau, les assistants reprirent leurs places et les deux champions se retirèrent, puis, retournant à leurs chevaux, se remirent en selle et semblèrent un instant deux statues équestres tant ils restèrent immobiles, leur lance en arrêt et leur bouclier leur couvrant toute la poitrine. Enfin les

fanfares cessèrent, et l'empereur, se levant, étendit son sceptre et dit d'une voix forte :

— Laissez aller

Les deux adversaires s'élancèrent l'un contre l'autre avec un même courage mais avec une fortune bien différente. A peine Gunthram de Falkembourg, porté sur son lourd cheval, parcourut-il le tiers de la carrière, tandis que, franchissant en trois élans un espace double, le comte de Barcelone fut sur lui. Il y eut un instant pendant lequel on ne vit rien qu'un choc effroyable, des tronçons de lance, des milliers d'étincelles, une confusion d'hommes et de chevaux ; mais presque au même moment le destrier de Gunthram se releva sans cavalier, tandis que le cadavre de son maître, percé de part en part par la lance de son ennemi, restait gisant sur la poussière teinte de son sang. Le comte de Barcelone courut aussitôt au cheval de son adversaire le saisit par les rênes et le força de passer en reculant les barrières du camp avec la croupe, ce qui était signe que son maître se relevât, — il était vaincu mais la précaution était inutile. Gunthram de Falkembourg ne devait plus se relever qu'à la voix de Dieu.

Il y eut un grand cri de joie dans toute cette multitude, car les vœux les plus ardents étaient pour le jeune et beau chevalier. L'empereur se leva debout en criant :

— Bien frappé !

Douce agita son écharpe l'impératrice tomba à genoux

Alors le bourreau descendit lentement de son estrade, dénoua le casque de Gunthram, qu'il jeta par le camp traîna jusqu'auprès de la bière le cadavre par les cheveux et, retournant vers l'extrémité de la lice, remonta sur son bûcher.

Aussitôt le comte de Barcelone alla de nouveau saluer l'empereur, l'impératrice et la marquise de Provence ; puis, étant revenu à sa place :

— Sauf votre plaisir, sire empereur, dit-il d'une voix forte, veuillez ordonner que Walther de Than soit introduit à son tour.

Et il sortit de la lice.

— Que Walther de Than soit introduit dit l'empereur.

La barrière s'ouvrit une seconde fois et Walther de Than fut introduit ; mais, lorsqu'il vit Gunthram couché près de la bière, qu'il apprit qu'un seul coup avait suffi pour le porter à terre et le mettre à mort au lieu de s'avancer vers l'autel pour faire le serment, il alla droit à l'empereur, et, là, descendant de cheval et s'agenouillant devant lui

— Sire empereur lui dit il, ç'a été peine inutile à vous d'ordonner que je fusse introduit car pour rien au monde je ne combattrai pour la cause que j'avais embrassée : c'est une cause fausse et mauvaise, ainsi que Dieu l'a bien prouvé par son jugement. Qu'il vous plaise donc que je me mette à votre merci, à celle de madame l'impératrice et à celle du chevalier inconnu, qui doit être un noble chevalier, je le proclame devant toute la cour, car ce que nous avons dit de madame l'impératrice est faux, de toute fausseté, et nous l'avons dit poussés que nous étions par les dons et les promesses du prince Henri, votre fils qui craignait que vous ne le privassiez de son héritage en faveur de l'enfant que madame l'impératrice portait dans son sein. Encore une fois, monseigneur, en faveur de mon aveu, je vous demande grâce et merci

— Vous n'aurez d'autre merci, répondit l'empereur que celle que voudra bien vous accorder l'impératrice ; allez donc la lui demander car d'elle seule maintenant dépendent votre vie et votre honneur.

Walther de Than se releva traversa la lice au milieu des murmures et des huées de la multitude, et alla s'agenouiller en face de l'impératrice, qui, tenant tendrement son fils dans ses bras semblait une Madone caressant l'Enfant Jésus.

— Madame, lui dit-il je viens à vous par ordre de l'empereur pour que vous ayez merci de moi car je vous ai faussement et déloyalement accusée ordonnez donc de moi tout ce qu'il vous plaira.

— Ami, dit l'impératrice, allez-vous-en sain et sauf ; je ne prendrai ni ne ferai prendre vengeance de vous car Dieu saura bien la prendre à son plaisir et à sa justice Allez donc et que je ne vous revoie jamais

Le chevalier se releva et sortit. Jamais depuis ce jour on ne le revit en Allemagne

Alors l'empereur ordonna que la porte fût rouverte pour le vainqueur : et, comme il vit que celui-ci, après être entré, cherchait avec étonnement son adversaire :

— Seigneur chevalier lui dit-il Walther de Than ne veut pas vous combattre ; il est venu à moi demandant merci, et je l'ai renvoyé à l'impératrice, qui la lui a accordée toute joyeuse qu'elle est de l'honneur que Dieu et vous lui avez rendu

— Puisqu'il en est ainsi dit le comte de Barcelone tout est bien et je n'en demande pas davantage

Alors l'empereur descendit de son trône, et, prenant par le frein le cheval du vainqueur, il le conduisit en face de l'impératrice.

— Madame, lui dit-il, voici le chevalier qui vous a si vaillamment défendue ; il va vous donner une main et moi l'autre, et nous vous conduirons à mon trône, où nous resterons en vue de tous, jusqu'à ce que justice soit faite au cadavre de Gunthram de Falkembourg ; puis vous l'emmènerez à votre palais, où vous lui ferez tout l'honneur que vous pourrez, afin qu'il reste le plus longtemps possible auprès de nous

L'impératrice descendit de son échafaud et voulut s'agenouiller devant l'empereur ; mais il la releva aussitôt, et, l'embrassant comme preuve qu'il lui rendait tout son amour il la prit par une main et le comte de Barcelone par l'autre, puis il la ramena vers le trône, où elle s'assit à sa droite, tandis que le vainqueur s'asseyait à sa gauche.

Lorsqu'ils furent assis, le bourreau descendit une seconde fois dans la lice, et, s'avançant vers le cadavre de Gunthram, il coupa avec un couteau toutes les attaches de son armure, qu'il lui arracha pièce par pièce et qu'il jeta çà et là par le camp, en disant, à mesure qu'il les jetait :

— Ceci est le casque d'un lâche, ceci est la cuirasse d'un lâche ceci est le bouclier d'un lâche

Enfin lorsqu'il l'eut mis tout à fait nu, les deux valets du bourreau firent entrer un cheval traînant une claie, puis le cadavre fut attaché sur cette claie et traîné par les rues de Cologne jusqu'au gibet public, où il fut pendu par les pieds et où chacun put voir l'affreuse blessure par laquelle son âme maudite s'était envolée.

Et chacun dit que c'était bien véritablement le jugement de Dieu, car nul ne pouvait comprendre comment un si jeune et si gentil damoiseau avait pu mettre à mort un si terrible chevalier.

IV

CONCLUSION

L'empereur et l'impératrice emmenèrent le chevalier à leur palais, et là, ils lui firent grande fête et grand honneur le retenant à dîner et disant qu'ils ne voulaient plus qu'il les quittât ; mais, le soir il sortit du palais sans que personne le vît, et rentrant à son hôtel il fit donner l'avoine à son cheval, et, ayant ordonné à son écuyer de s'appareiller, il partit en grand mystère et chemina toute la nuit pour retourner en sa terre de Barcelone, qu'il avait quittée avec plus de chevalerie que de prudence, et dont il n'avait reçu aucune nouvelle depuis deux mois.

Mais, quand vint le lendemain et que l'empereur vit que le chevalier ne venait pas au palais, il envoya un messager à son hôtel pour lui faire dire qu'il l'attendait On répondit au messager que le chevalier était parti dans la nuit, et qu'à cette heure il devait être au moins à douze ou quinze lieues de Cologne Alors le messager retourna vers l'empereur et lui dit

— Seigneur, le chevalier qui a combattu pour madame l'impératrice est parti cette nuit et l'on ne sait point où il est allé

A cette nouvelle inattendue, Henri se retourna vers l'impératrice, et d'une voix altérée par la colère

— Madame, lui dit-il vous avez entendu ce que me rapporte cet homme, c'est-à-dire que votre chevalier a quitté Cologne cette nuit sans prendre congé de nous, ce qui me déplaît fort.

— Oh ! monseigneur, répondit l'impératrice, vous serez bien autrement courroucé encore lorsque vous saurez quel était ce chevalier, car vous ne le savez pas, je présume.

— Non reprit l'empereur ; il ne m'a rien dit, si ce n'est qu'il était un comte d'Espagne.

— Seigneur, ce chevalier que vous avez vu et qui s'est battu pour moi, est le gentil comte de Barcelone, dont la renommée est déjà si grande que l'on ne saurait dire laquelle l'emporte, de sa réputation ou de sa noblesse

— Comment ! s'écria l'empereur, il serait vrai que ce chevalier était le seigneur Raymond Bérenger ? Alors Dieu me soit en aide, madame car la couronne de l'empire n'a jamais reçu un si grand honneur que celui qu'elle vient de recevoir aujourd'hui ; mais, merci Dieu ! il me le fait bien payer par la honte dont me couvre un si prompt départ C'est pourquoi je vous dis madame que jamais vous ne rentrerez dans ma grâce ni dans mon amour que vous ne l'ayez cherché jusqu'à ce que vous le trouviez et ameniez avec vous. Appareillez-vous donc le plus vite que vous pourrez et que je ne vous revoie pas ou que je vous revoie avec lui.

— Il sera fait ainsi que vous le désirez, monseigneur, répondit l'impératrice en se retirant.

Comme elle avait vu que le gentil comte de Barcelone n'avait point été insensible à la beauté de la marquise Douce de Provence, elle amena celle-ci avec elle, pensant qu'elle serait la chaîne qui lierait le plus sûrement le fugitif ; et, s'étant fait accompagner, comme il convient à une reine, de cent chevaliers, de cent dames et de cent damoiselles, elle chevaucha tant par jour et par nuit, qu'elle arriva, deux mois après son départ, dans la noble cité de Barcelone.

Qui fut fort étonné lorsqu'il apprit que madame l'impératrice d'Allemagne était arrivée dans sa ville? Ce fut le comte, je vous assure. Aussitôt qu'il eut certitude que cette nouvelle était vraie, il monta à cheval et se rendit à l'hôtel où elle était descendue. Là, il n'eut plus de doute ; car à peine l'eut-il aperçue, qu'il reconnut parfaitement celle pour laquelle il avait combattu. Tous deux eurent grande joie de se revoir. Après qu'il se fut agenouillé devant elle et lui eut baisé la main, le comte lui demanda courtoisement par quelle aventure elle était venue en sa terre.

— Seigneur comte, lui répondit Praxède, il m'est défendu de retourner vers l'empereur mon époux avant que je vous ramène ; car c'est votre seule vue, dont il a été trop privé, qui peut me rendre son amour et sa grâce. Lorsqu'il a su que c'était le gentil comte de Barcelone qui lui avait fait l'honneur de venir d'un si lointain pays pour me défendre, et qu'il était parti le même soir, il a dit qu'il n'aurait pas un instant de fête jusqu'au jour où il l'aurait remercié du grand honneur qu'il avait fait à la couronne de l'empire. Voilà pourquoi, monseigneur, je viens à vous, non plus comme impératrice d'Allemagne, mais comme votre servante, pour vous supplier humblement de m'accompagner devant l'empereur si vous voulez que je sois appelée encore impératrice.

— Madame, répondit le comte, c'est à vous de commander et à moi d'obéir ; je suis prêt à vous suivre partout où vous me voudrez conduire ; faites de moi comme d'un vaincu et d'un prisonnier

A ces mots, le comte mit un genou en terre en lui présentant ses mains comme pour les enchaîner ; ce que voyant l'impératrice, elle détacha une magnifique chaîne d'or qui faisait huit fois le tour de son cou, et, en attachant un bout au poignet du comte de Barcelone, elle remit l'autre aux mains de la marquise de Provence. Alors, en se voyant au pouvoir d'un si gentil gardien, le comte Raymond jura qu'il ne romprait ni détacherait une si douce chaîne que du consentement de la marquise, qui lui donna aussitôt congé d'aller tout préparer pour son départ.

Trois jours après, l'impératrice d'Allemagne repartit pour Cologne accompagnée de ses cent chevaliers, de ses cent dames et de ses cent damoiselles, emmenant le seigneur comte enchaîné par une chaîne d'or que tenait la jolie fille d'honneur, et ils traversèrent ainsi le Roussillon, le Languedoc, le Dauphiné, la Suisse et le Luxembourg. Le seigneur comte, ainsi qu'il l'avait juré, ne dénoua sa chaîne qu'avec le congé de son gardien.

A cinq lieues en avant de Cologne, le cortège rencontra l'empereur, qui, ayant appris l'arrivée du seigneur comte, venait au-devant de lui. En apercevant le brave chevalier qui avait sauvé l'honneur de sa femme bien-aimée, Henri mit pied à terre ; ce que voyant Raymond Bérenger, il se hâta d'en faire autant ; et, toujours conduit par la marquise de Provence, il s'avança vers l'empereur, qui l'embrassa tendrement, lui demandant quel don il pourrait lui accorder pour le remercier du grand et honorable service qu'il lui avait rendu.

— Seigneur, répondit le comte, je demande qu'il vous plaise ordonner qu'ainsi que je ne pouvais rompre ni délier ma chaîne sans le congé de la marquise, elle ne puisse plus, dès aujourd'hui, la rompre ni la délier sans le mien, et par ainsi, monseigneur, nous serons enchaînés à toujours et, s'il plaît à Dieu, non seulement dans ce monde-ci, mais encore dans l'autre.

Douce de Provence rougit et voulut se défendre ; mais elle relevait de l'empereur, et à tout ce qu'il lui plaisait ordonner il lui fallait obéir. Or, l'empereur ordonna que le mariage serait fait dans les huit jours. Douce de Provence était une vassale si fidèle qu'elle ne songea pas même à demander une heure de retard.

C'est ainsi que Raymond Bérenger III, déjà comte de Barcelone, devint marquis de la terre de Provence.

PIERRE LE CRUEL

I

Vers la fin de l'année 1356, par une chaude soirée du mois de septembre, un de ces orages comme peuvent seuls s'en faire une idée ceux qui ont habité des pays méridionaux, éclatait sur Séville et ses environs. Le ciel n'était qu'une nappe de flamme que le tonnerre grondant parcourait d'une extrémité à l'autre, et cependant des torrents de pluie semblaient tomber, au lieu de lave, de ce volcan renversé. De temps en temps, un sillon de feu se détachait de ce vaste cratère, parcourait rapidement la distance et s'enroulait comme un serpent à la cime de quelque sapin. L'arbre prenait feu comme un phare gigantesque, illuminait un instant le précipice sur lequel il avait poussé, puis, s'éteignant bientôt, laissait le cercle qu'il avait éclairé dans une obscurité rendue plus profonde encore par l'absence de la lumière accidentelle qui l'avait un instant tiré de sa nuit.

C'était par ce temps, qui semblait l'annonce d'un nouveau déluge, que deux chasseurs, séparés de leur suite, descendaient, en traînant par la bride leurs chevaux, qui n'avaient plus la force de les porter, par une espèce de chemin pierreux, lequel, pour l'heure, servait de lit à un des mille torrents qui se précipitaient du versant méridional d'une des montagnes de la sierra Morena, dans la vallée au fond de laquelle roule le Guadalquivir. De temps en temps, ces voyageurs, qui marchaient en silence comme font des hommes perdus, s'arrêtaient, écoutant s'ils n'entendraient pas d'autre bruit que celui du tonnerre ; mais tout semblait faire silence sur la terre pour écouter la grande voix qui parlait au ciel. Enfin, dans un moment où la foudre, comme lassée, se reposait un instant, le moins âgé des deux chasseurs, qui était un grand jeune homme de vingt-deux à vingt-quatre ans, aux longs cheveux blonds, au teint blanc comme celui d'un homme du Nord, aux traits réguliers et à l'air noble et majestueux, porta à sa bouche un cor d'ivoire et en tira des sons si aigus et si prolongés, qu'au milieu de cette tempête et de ce chaos, ils durent sembler à ceux qui les entendirent un appel de l'ange du jugement dernier. C'était la troisième ou quatrième fois que le chasseur égaré avait recours à ce moyen sans qu'il amenât aucun résultat. Cette fois, il fut plus heureux ; car, au bout d'un instant, les accents d'un cor montagnard répondirent au sien, mais si faibles et si éloignés, que les deux chasseurs doutèrent un instant si ce n'était pas quelque moquerie de l'écho. Le jeune homme porta donc une seconde fois le cor à ses lèvres et en sonna de nouveau avec une force accrue par l'espérance ; et, cette fois, il ne conserva aucun doute, car les sons qui lui répondirent, se graduant sur les siens, lui arrivèrent assez distincts pour qu'il reconnût la direction de laquelle ils venaient. Aussitôt le jeune homme aux cheveux blonds jeta la bride de son cheval aux mains de son compagnon, monta sur l'une des éminences qui bordaient le chemin creux, et, plongeant ses regards dans la vallée, que de temps en temps un éclair illuminait jusque dans ses profondeurs, il aperçut, à une demi-lieue à peu près, aux flancs de la montagne opposée à celle qu'ils suivaient, un grand feu brûlant sur la pointe d'un rocher. Un instant il douta s'il avait été allumé par la main des hommes ou par celle de Dieu ; mais, ayant donné du cor une troisième fois avec une nouvelle force, les sons qui lui répondirent lui semblèrent si directement partis du même lieu où brillait la flamme, qu'il n'hésita pas un instant à redescendre dans le ravin où l'attendait son compagnon et à marcher avec lui droit de ce côté. En effet, après une heure de marche au milieu des sinuosités de ce sentier, non sans avoir de temps en temps renouvelé leur appel, qui, chaque fois, leur apportait une réponse plus rapprochée, les voyageurs arrivèrent au bas de la montagne et virent directement de l'autre côté le feu qui leur avait servi de phare, éclairant une petite maison qui semblait en être le terme ; mais entre eux et cette maison roulait, torrentueux et menaçant, le Guadalquivir.

— Que san Iago nous protège ! s'écria à cette vue le plus jeune des deux chasseurs, car j'ai bien peur, Fernand, que nous n'ayons fait un chemin inutile, et que ce qui nous reste à faire maintenant ne soit de chercher quelque trou où passer la nuit.

— Et pourquoi cela, monseigneur? répondit celui auquel il s'adressait

— Parce qu'il y a guère que Caron qui se hasarde à naviguer à cette heure sur ce fleuve infernal, que les poètes ont

appelle le Guadalquivir et qu'ils auraient mieux fait de nommer l'Achéron.

— Peut-être que vous vous trompez, sire ; nous sommes assez près maintenant de cette maison pour qu'elle entende notre voix, et sans doute qu'en promettant à ceux qui l'habitent une grande récompense et en disant qui vous êtes...

— Par les blanches mains de Maria ! s'écria don Pèdre, car le grand jeune homme blond était le roi de Castille lui-même. — Garde-t'en bien, Fernand ! il pourrait se trouver là quelque partisan de mes bâtards de frères [illegible] me donner l'hospitalité de la tombe et doubler la récompense que je lui aurais offerte avec le prix de mon sang. [illegible] Fernand, sur ton âme, pas un mot de mon rang [illegible] ma fortune.

— Cela suffit, sire, répondit Fernand en s'inclinant en signe d'obéissance et de respect.

— D'autant plus que ce serait inutile, s'écria don Pèdre, car, Dieu me pardonne ! voilà une barque qui se détache du rivage.

— Votre Altesse voit bien qu'elle juge mal les hommes.

— C'est que je les juge [illegible] ceux qui m'entourent, Fernand, dit en souriant le roi [illegible], à quelques exceptions près, je dois avouer que l'échantillon n'est pas à l'avantage de l'humanité.

Soit que Fernand fût au fond du cœur de l'avis du roi, soit qu'il ne trouvât rien à lui répondre, il garda le silence et ses yeux, [illegible] ceux de don Pèdre, se fixèrent sur la barque qui [illegible] vers eux, à chaque minute près d'être entraînée [illegible] le courant ou brisée par les arbres déracinés qui [illegible] de l'eau. Elle était montée par un homme de quarante-cinq ans, aux traits prononcés, mais francs et ouverts ; et, chose remarquable, cet homme au milieu du danger ramait avec un calme et une égalité de mouvements qui indiquaient un de ces courages froids qu'ont en partage ces quelques âmes élues et vigoureusement trempées qui, selon que Dieu les a fait naître en bas ou en haut de la société, font l'admiration d'un village ou d'un empire. Il s'avançait donc lentement et cependant avec une adresse et une force telles, que le roi don Pèdre, grand appréciateur de tous les exercices du corps, auxquels il excellait, le regardait venir avec étonnement. Arrivé à quelques pieds du rivage, il s'élança sur le bord avec une sûreté et une élasticité toutes montagnardes ; puis, tirant la barque avec une corde jusqu'à ce qu'elle touchât la rive, il étendit la main vers elle, et, d'un ton aussi simple que s'il ne venait pas de risquer sa vie :

— Entrez, messeigneurs, dit-il en s'inclinant avec respect, mais sans humilité.

— Et nos chevaux, demanda don Pèdre, que vont-ils devenir ?

— Ils vous suivront en nageant, messeigneurs, et en leur tenant la bride courte, ce qui leur soutiendra la tête hors de l'eau, il n'y a pour eux aucun danger.

Don Pèdre et Fernand firent ainsi que leur recommandait le montagnard, et effectivement ils arrivèrent à l'autre bord à travers mille dangers, mais sans aucun accident, tant leur pilote avait déployé d'habileté et de force. Aussitôt eux et leurs chevaux prirent terre, et leur guide, marchant devant eux pour leur montrer le chemin, les conduisit par un sentier facile jusqu'à la cabane qui, depuis une heure, faisait l'objet de leur ambition. Devant la porte, un jeune homme de vingt ans qui les attendait prit leurs chevaux par la bride et les conduisit vers un hangar.

— Quel est ce jeune homme ? demanda don Pèdre en le regardant s'éloigner.

— C'est mon fils Manuel, monseigneur.

— Et comment a-t-il laissé son père s'exposer pour venir nous chercher, tandis qu'il restait ici à nous attendre ?

— Sauf votre plaisir, monseigneur, répondit le montagnard, il était à Carmona, où je l'avais envoyé chercher quelques provisions du moment que j'avais entendu pour la première fois le son de votre cor ; [illegible] sachant qu'il y avait eu aujourd'hui grande battue dans la forêt voisine, je me suis bien douté que vous étiez des chasseurs égarés et que vous arriveriez mourants de faim ; [illegible] je voulais vous offrir quelque chose de mieux que ce que contient ordinairement la cabane d'un pauvre montagnard, et voilà qu'il vient d'arriver sans doute à l'instant même. S'il eût été ici, il fût peut-être allé vous chercher sans moi ou moi sans lui, ou nous y eussions été ensemble.

— Comment t'appelles-tu ? demanda don Pèdre.

— Juan Pasquale, pour servir Votre Seigneurie.

— Eh bien, Juan Pasquale, dit le roi, je voudrais avoir beaucoup de serviteurs comme toi, car tu es un brave homme.

Juan Pasquale s'inclina comme fait un homme qui reçoit un compliment qu'il sait avoir mérité ; et, indiquant de la main la porte de sa cabane, il invita les voyageurs à y entrer.

Ils trouvèrent le couvert mis par les soins de la ménagère et un bon feu dans la cheminée : ce qui prouvait que Juan Pasquale avait pensé aux deux choses les plus importantes en pareille circonstance, au froid et à la faim.

— Voilà, dit don Pèdre en le jetant dans un coin de la cabane, un manteau qui pèse bien une centaine de livres, et je crois qu'en le tordant il rendrait assez d'eau pour donner une honnête question au digne Albuquerque, s'il n'avait pris la précaution de se sauver à la cour de Lisbonne.

— Si vous le trouvez bon, messeigneurs, dit Pasquale, je puis vous prêter, tant de ma garde-robe que de celle de mon fils, des habits qui, bien que grossiers, vaudront mieux que ceux que vous portez et qui sécheront pendant ce temps.

— Si nous le trouvons bon ! je le crois pardieu bien, mon digne hôte, et c'est une de ces propositions qu'un chasseur trempé ne refuse jamais ! Vite donc les habits, car je t'avoue que voilà un souper qui m'attire, et que je ne voudrais mettre que juste le temps nécessaire à mon changement, afin de revenir lui dire deux mots le plus tôt possible.

Juan Pasquale ouvrit la porte d'une petite chambre où un lit était dressé et un feu allumé ; puis, tirant d'un bahut des habits et du linge, il les étendit sur un escabeau et laissa ses hôtes seuls. Les deux chasseurs commencèrent aussitôt leur toilette.

— Eh bien, Fernand, dit don Pèdre, crois-tu que, quand j'aurais dit mon nom, j'aurais été mieux reçu ?

— Le fait est, répondit le courtisan, que notre hôte aurait pu y mettre plus de respect, mais non plus de cordialité.

— C'est justement cette cordialité qui me charme. J'ai souvent fait, dans mes excursions incognito, bon profit des avis que l'on a donnés à l'inconnu, jamais des louanges que l'on a faites au roi. Je veux faire causer ce brave homme, Fernand.

— Ce ne sera pas difficile, sire, et je crois d'avance que vous pourrez être certain de la sincérité de ce qu'il vous dira. Au reste, Votre Altesse ne peut rien entendre que de flatteur.

— Ainsi soit-il ! dit don Pèdre.

Et, comme la toilette était achevée, ils rentrèrent dans la salle où était servi le souper.

— Eh bien, dit don Pèdre, qu'est-ce donc ? Je ne vois que deux couverts sur la table.

— Attendez-vous quelque nouveau compagnon ? demanda Pasquale.

— Non pas, Dieu merci ; mais vous et votre famille, avez-vous donc soupé ?

— Non, pas encore, monseigneur ; mais il n'appartient pas à de pauvres gens comme nous de se mettre à la table de si nobles seigneurs. Nous vous servirons pendant que vous souperez, et nous souperons après vous.

— Par saint Jacques ! brave homme, s'écria don Pèdre, il n'en sera pas ainsi. Toi et ta femme, vous vous mettrez à table, et ton fils nous servira ; non pas que je veuille établir une distinction entre lui et nous, mais parce qu'il est le plus jeune et que c'est le devoir du plus jeune de servir ceux qui sont plus âgés que lui. Allons, Manuel, je te fais mon échanson et mon panetier ; acceptes-tu cette charge ?

— Oui, pour ce soir, monseigneur, répondit Manuel, et parce que vous êtes notre hôte.

— Comment ! demanda don Pèdre, refuserais-tu si elle t'était offerte une pareille place près de quelque riche seigneur ?

— Je la refuserais.

— Près de quelque puissant prince ?

— Je la refuserais encore.

— Mais près du roi ?

— Je la refuserais toujours.

— Pourquoi cela ?

— Parce que j'aimerais mieux être le dernier des montagnards que le premier des valets.

— Diable ! maître Pasquale, dit don Pèdre en s'asseyant, tu m'as l'air d'avoir là un gaillard dont le dévouement est rare. Je ne lui en suis au reste que plus reconnaissant de déroger aujourd'hui à ses habitudes.

— C'est qu'aujourd'hui, répondit Pasquale, vous êtes plus qu'un seigneur, vous êtes plus qu'un prince, vous êtes plus qu'un roi.

— Eh ! que suis-je donc ? demanda don Pèdre.

— Vous êtes notre hôte, répondit en s'inclinant Pasquale ; vous nous êtes envoyé par Dieu, tandis que les seigneurs, les princes et le roi...

— Nous sont envoyés par le diable, n'est-ce pas ? s'écria don Pèdre en se renversant en arrière et en tendant son verre à Manuel.

— Ce n'est pas cela que j'allais dire, répondit Pasquale ; et cependant, au train dont vont les choses dans ce pauvre royaume de Castille, je serais parfois tenté de le croire.

— Et vont-elles mieux en Aragon ?

— Non, par ma foi, dit le montagnard. Pèdre pour Pèdre, cruel pour cruel [1], Tibère pour Néron, il n'y a pas de choix.

---

[1] Pierre le Cruel, fils d'Alphonse IX, régnait sur l'Aragon en même temps que Pierre le Cruel, fils d'Alphonse XI, régnait sur la Castille.

Don Pèdre se mordit les lèvres et reposa, sans l'avoir vidé, son verre sur la table ; Fernand de Castro pâlit.

— Allons, voilà que tu vas encore parler, dit Juana, lorsque tu ferais bien mieux de te taire.

— Laissez parler le père, dit Manuel ; ce qu'il dit est bien dit.

— Oui, sans doute, reprit le roi, ce qu'il dit est bien dit ; cependant, il devrait faire une distinction entre don Pèdre d'Aragon et don Pèdre de Castille, et ne pas oublier que, si tous nomment l'un *le Cruel*, quelques-uns appellent l'autre *le Justicier*.

— Oui, répondit Pasquale, avec cela que la justice est bien faite, et qu'il ne se commet à Séville ni vol ni assassinat !

— Ceci n'est point la besogne du roi, maître Pasquale ; c'est celle du *primer assistente*.

— Alors, pourquoi le *primer assistente* ne fait-il pas sa besogne ?

— Mais il ne peut connaître les auteurs de tous les crimes qui se commettent dans une grande ville.

— Il le doit cependant, et, si j'étais le roi don Pèdre, ce qu'à Dieu ne plaise ! je saurais bien le forcer, moi, à les découvrir.

— Et comment ferais-tu, Pasquale ?

— Je le rendrais responsable des vols, argent pour argent, et des assassinats, tête pour tête.

— A cette condition, qui voudrait accepter une pareille charge ?

— Le premier honnête homme venu, monseigneur.

— Mais, par le temps qui court, dit en riant don Pèdre, sais-tu que c'est chose rare qu'un honnête homme ?

— C'est qu'on les cherche dans les villes, monseigneur, dit Manuel.

— Pardieu ! s'écria le roi, vous avez là, maître Pasquale, un garçon qui a plus de sens qu'on n'en devrait attendre de son âge, et qui, s'il ne parle pas souvent, toutes les fois qu'il parle, parle bien ; néanmoins, je voudrais vous voir *primer assistente*, mon hôte, car vous avez certainement la principale qualité que vous demandez pour une pareille charge.

— Vous riez, monseigneur, dit Pasquale ; mais, si ma position m'avait mis à même d'occuper jamais une si haute place, je vous jure que je n'eusse reculé devant aucune considération, et que, si je n'avais pu aller au-devant du crime, du moins, le crime commis, j'aurais poursuivi le coupable si puissant qu'il fût, fût-ce un baron, fût-ce un prince, fût-ce le roi.

— Mais, dit don Pèdre après un moment de silence et de réflexion, il y a de ces actions que le peuple qualifie de crime, parce qu'il voit les résultats et non les causes, et qui sont des nécessités politiques imposées à ceux qui règnent.

— Cela va sans dire, répondit Pasquale ; il est évident que je n'irais pas demander compte au roi de l'exil de sa femme, de l'exécution du grand maître de San-Iago, ni de ses amours avec la courtisane Padilla. Toutes ces choses sont dans les apanages du trône, et les rois n'en doivent compte qu'à Dieu. Mais je parle de ces vols à main armée qui ruinent en un instant toute une famille ; je parle de ces assassinats par l'épée ou le poignard qui ensanglantent toutes les nuits les rues de Séville. Je parle enfin de tout ce qui serait de ma juridiction, laissant au roi sa prérogative.

— Ces nobles seigneurs sont fatigués, dit Juana, qui voyait avec peine son mari s'engager dans une telle discussion, et ils aimeraient mieux aller se reposer que d'écouter toutes tes folies.

— Tu as raison, femme, répondit Pasquale, et ces messieurs m'excuseront ; mais, lorsqu'on me met par hasard sur ce sujet, il faut que je dise tout ce que j'en pense.

— Et, comme vous n'avez probablement pas tout dit, mon brave homme, ajouta don Pèdre, nous reprendrons un jour ou l'autre cette conversation, je vous le promets.

— Prenez garde, monseigneur, dit Pasquale, car c'est un engagement que vous prenez de repasser par ma pauvre cabane.

— Et que je tiendrai avec plaisir, si ton lit est aussi bon que ton souper. Bonsoir, mon hôte !

— Dieu vous garde, seigneur chevalier !

Et, faisant de la tête et de la main un geste d'adieu à Manuel et à Juana, le roi rentra dans la chambre avec don Fernand de Castro.

A peine furent-ils seuls, que Juana continua ses reproches.

— Vous pouvez vous vanter d'avoir fait là de belle besogne, Pasquale, lui dit-elle en se croisant les bras et en le regardant en face. Et que diriez-vous si ces seigneurs allaient répéter votre conversation au roi ? Mais, je vous le demande, n'y a-t-il pas folie à parler du roi, des courtisans, des magistrats et de tous les grands de Séville comme vous l'avez fait ? Et que vous importe, je vous le demande, que le roi répudie sa femme, tue son frère et vive avec une courtisane ? que vous fait que l'on assassine la nuit dans les rues de Séville, puisque vous êtes si bien en sûreté ? et d'où vous vient cette pitié pour ceux qui sont assez bêtes pour se laisser enlever leur coffre-fort ? Eh ! mon Dieu, occupez-vous de vos vaches et de vos récoltes que vous conduisez à merveille, et ne vous occupez pas des affaires d'Etat, auxquelles vous n'entendez rien.

— Mais, femme, dit Pasquale parvenant enfin à placer un mot entre le flux de paroles qui l'inondait, ai-je dit autre chose que la vérité ?

— La vérité, la vérité ! vous croyez avoir tout dit, n'est-ce pas, quand vous avez lâché ce mot-là ? Oui, vous avez dit la vérité ; mais vous l'avez dite à plus grand que vous, voilà où est la faute. Vous pensez qu'il suffit d'être honnête, de payer ses dettes, d'aller à la messe, d'ôter son chapeau à tout le monde, et qu'avec cela on peut dire tout ce qui vous passe par la tête ! Eh bien, Dieu veuille que vous n'appreniez pas à vos dépens ce qu'il en coûte.

— Tout ce que Dieu voudra m'envoyer sera le bienvenu, femme, dit Pasquale en embrassant Juana.

Car, comme tous les caractères forts, il était d'une douceur extrême, et, dans les occasions pareilles, il cédait le champ de bataille et se retirait dans sa chambre.

La bonne Juana demeura un instant à grommeler dans la salle à manger ; mais, comme il n'y restait que Manuel et qu'elle savait que, sous le rapport de la rigidité, le fils était l'enthousiaste de son père, elle ne se hasarda point à continuer la discussion avec lui, et, au bout d'un instant, elle alla rejoindre Pasquale. Quant à Manuel, resté seul, il s'assit à la table que venaient de quitter ses hôtes et ses parents, ne mangea que d'un plat, ne but que de l'eau ; puis, après ce repas montagnard, il étendit une peau d'ours devant la porte de la chambre de ses hôtes, se coucha dessus et s'endormit.

Le lendemain, au point du jour, le roi don Pèdre et le comte Fernand de Castro prirent congé de Juan Pasquale en lui promettant qu'avant peu de jours il entendrait parler d'eux.

II

Huit jours à peine s'étaient écoulés depuis les événements que nous venons de raconter, lorsqu'un messager, se disant porteur de nouvelles très importantes, vint frapper à la porte de Juan Pasquale. Le digne fermier était absent, mais Juana n'en fit pas moins entrer le voyageur ; et, comme elle avait grand désir de savoir ce qui l'amenait, et que celui-ci n'avait aucun motif de le lui cacher, elle apprit bientôt que son mari, par ordre du roi, était mandé à l'Alcazar de Séville. A cette nouvelle, qui réalisait ses pressentiments, il se fit chez la bonne femme une telle révolution, que l'inconnu fut obligé de la rassurer en lui affirmant que, d'après la voix et le visage qu'avait don Pèdre lorsqu'il lui avait donné l'ordre de le venir chercher, il croyait pouvoir affirmer que son mari ne courait aucun risque. Malgré cette protestation, Juana n'était rien moins que rassurée encore, lorsque Pasquale rentra avec son fils.

Le fermier reçut la nouvelle qui avait bouleversé sa femme avec la sérénité de visage qui lui était habituelle ; il écouta avec le calme d'un homme qui n'a rien à se reprocher ce que lui dit le messager, et, comme le repas était servi, il l'invita à se mettre à table, lui demandant seulement le temps de dîner et de changer d'habits.

Pasquale dîna comme d'habitude ; mais Juana ne put manger, et Manuel lui-même, quoiqu'il se modelât sur son père, ne put avoir une telle puissance sur lui qu'il ne manifestât quelques inquiétudes. Le repas fini, Pasquale passa dans sa chambre et revint un instant après, revêtu de ses plus beaux habits : il était prêt à partir.

C'était le moment terrible : Juana éclata en sanglots, criant qu'elle voulait le suivre, qu'on l'envoyait prendre pour le faire mourir et qu'elle ne devait pas, dans une occasion pareille, se séparer de lui. Ce ne fut pas sans peine que Pasquale parvint à lui faire entendre que c'était impossible. Alors elle se renversa sur une chaise, se tordant les bras et jetant de grands cris.

Pasquale connaissait ce paroxysme pour être la fin de la crise ; aussi il se retourna vers Manuel. Manuel était à genoux.

Pasquale lui recommanda trois choses, quelque événement qui arrivât : c'était d'aimer Dieu, d'obéir au roi et de ne jamais quitter sa mère ; puis il lui donna sa bénédiction, et, remettant Juana entre ses bras, il sortit avec le messager.

Deux chevaux les attendaient ; le messager monta l'un, Pasquale l'autre ; et, comme c'étaient d'excellents coursiers andalous, deux heures après ils étaient à Séville.

Un officier attendait à la porte de la ville. Le messager remit Pasquale entre ses mains, et tous deux s'acheminèrent vers l'Alcazar. Au fond du cœur, le montagnard n'était point

sans inquiétude en voyant la tournure mystérieuse que prenait cette affaire ; mais, fort de sa conviction de n'avoir rien fait de mal, il conserva ce maintien grave et calme qui lui était habituel. L'officier l'introduisit, sans lui avoir dit jusque-là une seule parole, dans un magnifique appartement, où il l'invita à attendre, puis il se retira le laissant seul. Quelque temps après, une porte secrète s'ouvrit, et Juan Pasquale vit paraître un de ses hôtes : c'était le jeune homme aux cheveux blonds.

— Juan Pasquale, lui dit-il d'un ton grave mais affectueux, vous vous rappelez qu'en prenant congé de vous, je vous ai promis que nous nous reverrions bientôt ?

— Je me le rappelle, répondit Pasquale.

— Vous rappelez-vous aussi la conversation que nous eûmes pendant le souper, et comment vous me dîtes la vérité sur la manière dont la police était faite à Séville ?

— Je me le rappelle encore, répondit Juan Pasquale.

— Et vous rappelez-vous toujours ce que vous avez dit à l'égard de l'exil de Blanche, de la mort du grand maître de San-Iago et du pouvoir de Maria Padilla ?

— Rien de ce que j'ai dit, monseigneur, n'est sorti de ma mémoire.

— Eh bien, le roi est instruit de notre conversation.

— J'en suis fâché, monseigneur.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que si, en continuant de pratiquer l'hospitalité comme je l'ai fait jusqu'aujourd'hui, je serai forcé de m'interdire la franchise, puisque les cavaliers que je reçois reconnaissent ma confiance en la trahissant.

— Tu as raison, Pasquale, répondit l'inconnu, et cela serait infâme si les choses s'étaient passées ainsi ; mais rien de tel n'est arrivé.

— J'attends alors, monseigneur, que vous daigniez m'expliquer cette énigme.

— L'explication est bien facile : l'un de vos hôtes était don Pèdre lui-même.

— Si l'un des deux était don Pèdre, répondit Pasquale en fléchissant le genou, alors celui-là, sire, c'était Votre Altesse.

— Comment sais-tu cela ?

— Comme il n'y avait qu'un lit dans votre chambre, il était bien simple, ou que mes deux hôtes couchassent ensemble, ou que ce fût le plus âgé qui prît le lit. Or, quand je suis entré dans la chambre, c'était le plus jeune qui était couché et le plus vieux qui dormait sur une chaise. De ce moment, je me doutai que vous étiez un très grand seigneur ; mais j'étais loin de penser que vous fussiez le roi lui-même.

— C'est bien, dit don Pèdre, tu es observateur. Eh bien, maintenant que tu sais que je suis le roi de Castille, don Pèdre le Cruel, comme on l'appelle, ne crains-tu pas de te trouver en ma présence ?

— Je ne crains rien au monde, monseigneur, que d'offenser Dieu ou de trahir mon roi en ne disant pas la vérité.

— Ainsi, tu persistes dans les opinions que tu as émises l'autre jour ?

— Oui, sire.

— Tu sais cependant à quoi tu t'exposes, si ce que l'on rapporte de moi n'est point un mensonge ?

— Je le sais.

— Et tu penses toujours que, lorsqu'il est impossible de prévenir un crime, il est toujours possible de le punir ?

— Oui, sire, j'en suis convaincu.

— Et, s'il n'en était point ainsi, quelle serait la cause ?

— La corruption des magistrats.

— Par san Iago ! dit le roi, tu es un intrépide réformateur, et la chose se passerait autrement, je suppose, si tu étais *primer assistente*, par exemple.

— Quoique ce soit une supposition bien gratuite, je n'hésite pas à affirmer à Votre Altesse que je le crois.

— Et tu remplirais ta charge avec une rigueur inflexible ?

— Oui, sire.

— Au risque de te faire des ennemis parmi les grands ?

— N'ayant pas besoin de leur amitié, qu'ai-je à craindre de leur haine ?

— Et, le roi lui-même dût-il être compromis, tu ne reculerais pas devant une enquête ?

— Dieu d'abord, dit Pasquale, la loi après Dieu, le roi après la loi.

— Il suffit, répondit don Pèdre.

Puis, appelant son domestique avec un sifflet d'argent :

— Faites entrer les *ventiquatros*, continua le roi.

Au même instant, les portes s'ouvrirent, et les officiers civils que l'on désigne sous ce nom, qui correspond à celui d'*alderman* en Angleterre, parurent dans le costume de leur charge.

— Messieurs, leur dit le roi, en plusieurs circonstances, le *primer assistente* don Telesforo, par une indulgence coupable, a failli à son devoir. Don Telesforo n'est plus *primer assistente*. Voici son successeur.

A ces mots il étendit la main vers Juan Pasquale.

— Que dites-vous ? s'écria celui-ci.

— Je dis qu'à compter de cette heure, Juan Pasquale, vous êtes *primer assistente* de Séville, et que chacun vous doit respect et obéissance.

— Mais, s'écria le montagnard au comble de l'étonnement, que Votre Altesse considère que je n'ai pas un mérite suffisant.

— Vous avez plus que la science qui s'acquiert, interrompit le roi : vous avez les vertus que Dieu donne.

— Mais les grands voudront-ils m'obéir, à moi qui ne suis rien ?

— Oui, sur mon âme ! s'écria don Pèdre ; car je donnerai l'exemple, moi qui suis le plus grand parmi les grands. Or, vous entendez ce que j'ai dit, messieurs : cet homme est revêtu par moi de la magistrature suprême. Que toute tête qui ne voudra pas tomber se courbe ; tel est mon plaisir et ma volonté.

Il se fit un profond silence dans toute l'assemblée ; car nul n'ignorait qu'avant toute chose le roi don Pèdre voulait être obéi. Un huissier remit alors aux mains de Juan Pasquale la *vara*, ou verge de justice, tandis qu'un autre lui passait la robe rouge doublée d'hermine, symbole de sa nouvelle charge.

— Et maintenant, messieurs, dit don Pèdre, passez dans la chambre voisine : tout à l'heure le seigneur Juan Pasquale vous y rejoindra, et vous le conduirez au palais du gouvernement, où, à compter de cette heure, il tiendra ses audiences, auxquelles nul, entendez-vous bien ? nul, même moi, s'il est cité, ne pourra se dispenser de comparaître. Allez.

Tous les assistants sortirent en s'inclinant en signe d'obéissance, et Juan Pasquale resta seul avec le roi.

— Maintenant, dit don Pèdre en s'approchant de lui, il nous reste à parler des accusations que vous avez portées contre le roi.

— Votre Altesse se rappellera, répondit Pasquale, que j'ai ajouté qu'elles n'étaient pas de la juridiction du *primer assistente*.

— Aussi n'est-ce point au juge que je veux faire des révélations, c'est à l'honnête homme que je fais une confidence.

— Parlez, sire, répondit Pasquale.

— Vous m'avez reproché d'avoir exilé Blanche de Castille, vous m'avez reproché d'avoir fait tuer le grand maître de San-Iago, vous m'avez reproché de vivre publiquement avec une courtisane.

— C'est vrai, sire.

— D'abord, vous le savez comme tout mon royaume, Pasquale, Marie Padilla n'est point une courtisane ; c'est une jeune fille que j'avais rencontrée chez mon gouverneur Albuquerque longtemps avant mon mariage. Nous étions jeunes tous deux. Elle était belle ; j'en devins amoureux : elle céda. Elle était libre, son honneur était à elle ; elle me sacrifia son honneur. J'étais son premier, je fus son seul amant. Les jours que je passai près d'elle à cette époque furent les plus heureux de ma vie. Malheureusement, ils furent peu nombreux : ma mère et mon gouverneur me dirent que le bien de l'État exigeait que j'épousasse Blanche de Castille. Longtemps je refusai ; car j'aimais Maria plus que mon royaume, plus que ma vie, plus que tout au monde. Mais, un matin que, comme d'habitude, je me rendais chez elle, je n'y trouvai qu'une lettre dans laquelle elle me disait qu'apprenant qu'elle était un obstacle à la paix de la Castille et au bonheur de mes sujets, elle abandonnait Séville pour n'y plus revenir. Voilà sa lettre, lisez-la et dites-moi ce que vous en pensez.

Et le roi remit la lettre à Pasquale, et attendit en silence qu'il l'eût achevée.

Pasquale la lut d'un bout à l'autre, et, la remettant au roi :

— Sire, dit-il, c'est la lettre d'une fidèle sujette de Votre Altesse, et je ne puis nier qu'elle ne soit dictée par un noble cœur.

— Ce que je souffris est au-dessus de la parole humaine, continua don Pèdre ; je crus que je deviendrais fou. Mais à cette époque j'avais le cœur jeune et plein d'illusions ; je me dis que le bonheur public me tiendrait lieu du bonheur privé ; je ne fis point chercher Maria. Je donnai mon consentement au mariage projeté, et, pour faire oublier à don Fadrigue la mort d'Eléonore de Gusman, sa mère, je le chargeai d'aller en mon nom au devant de ma jeune épouse. Il obéit, pour notre malheur à tous trois ; car, lorsqu'il arriva à Séville avec la reine, il aimait la reine et la reine l'aimait.

« Je fus longtemps sans m'apercevoir de cette passion, qui, tout innocente qu'elle était par le fait, n'en était pas moins adultère par la pensée. J'attribuais la froideur de la jeune reine à son indifférence pour moi. Je vis bientôt que je me trompais et que je devais m'en prendre à son amour pour un autre. La reine parla pendant son sommeil et je sus tout. Le lendemain de la révélation fatale, elle partit pour le château de Tolède, où, je vous le jure, Pasquale, sous la garde d'Hinestrosa, l'un de mes plus fidèles serviteurs, elle fut traitée comme une reine. Un mois ne s'était pas écoulé que je reçus une lettre d'Hinestrosa, qui me disait que don Fadrigue avait tenté de le séduire. Je répondis à Hinestrosa d'entrer en apparence dans les complots de mon frère et de m'envoyer les copies des lettres que celui-ci écrirait à Blanche,

jusqu'au moment où il en trouverait une d'une assez grande importance pour m'adresser l'original lui-même. De ce jour, le château de Tolède devait pour Blanche se changer en prison. Deux mois après, je reçus cette lettre.

Et don Pèdre, comme il l'avait déjà fait, présenta cette seconde preuve à Pasquale.

Le *primer assistente* la prit et la lut : cette lettre était tout entière de la main de don Fadrigue et contenait la révélation d'un complot contre le roi. Don Fadrigue s'était associé à la ligue des seigneurs commandée par Henri de Transtamare, son frère, et écrivait à Blanche de se rassurer, lui promettant qu'elle ne demeurerait pas longtemps sous la puissance de celui qu'elle détestait. Pasquale rendit la lettre en soupirant.

— Que méritait l'auteur de cette lettre ? demanda le roi.

— Il méritait la mort, répondit le juge.

— Je me contentai de le dépouiller de sa maîtrise ; mais alors, comme il ignorait que je susse tout, savez-vous ce qu'il fit ? Il sauta sur un cheval, et, plutôt que de fuir pour gagner les frontières de mon royaume, il vint droit à Séville, l'insensé ! Je ne voulais pas le voir. Il força la garde en disant qu'il était mon frère et que ce palais lui appartenait aussi bien qu'à moi. Alors je le laissai entrer. Savez-vous ce qu'il venait faire, Pasquale ? Il venait, disait-il, me demander raison de l'affront qu'il avait reçu. J'avais les copies de toutes les lettres qu'il avait écrites à la reine ; je les lui montrai. J'avais cette même lettre que vous venez de voir ; je la lui montrai encore ; et alors, Pasquale, savez-vous ce qui se passa entre nous deux ? Au lieu de tomber à mes genoux, au lieu de baiser la poussière de mes pieds, comme le devait un traître, il tira son épée, monsieur le juge.

— Grand Dieu ! s'écria Pasquale.

— Oh ! heureusement que je connais mes frères et que j'étais en garde, répondit en riant don Pèdre. Oh ! je l'avoue, oui, j'eus un moment d'atroce plaisir lorsque je sentis son fer contre le mien ; aussi je me gardai bien d'appeler, je voulais le tuer moi-même. Mais, au bruit de notre combat, les *ballesteros de Mazza* accoururent, et, avant que j'aie eu le temps de proférer une parole, l'un d'eux lui brisa la tête d'un coup de masse. Ce n'était point ce que je voulais, je vous le répète ; ce que je voulais, je vous l'ai dit, c'était le tuer de ma propre main.

— Il avait mérité son sort, dit Pasquale. Dieu lui pardonne sa trahison !

— Oui ; mais, lorsqu'il fut mort, celui que j'aimais comme un frère et qui m'avait trahi ; lorsqu'elle fut éloignée, celle que j'aurais voulu aimer comme une épouse et qui m'avait trahi aussi, je me trouvai seul au monde, et je pensai à Marie Padilla, par laquelle j'avais eu de si heureux jours. Je la fis chercher partout le royaume, et, lorsque j'appris où elle était, je courus moi-même sans permettre qu'on l'avertît ; et, tandis que les autres conspiraient contre ma vie, je la trouvai dans son oratoire et priant pour moi. Maintenant, vous savez ce que j'avais à vous dire. Voilà don Fadrigue et voilà don Pèdre : jugez entre nous. Voilà l'épouse et voilà la courtisane : jugez entre elles.

— Sire, répondit le juge, vous n'êtes encore que Pierre le Justicier ; tâchez de ne pas devenir Pierre le Cruel.

Et, s'inclinant devant le roi, il alla rejoindre les venti-quatros, qui, ainsi que nous l'avons dit, l'attendaient dans la chambre à côté.

III

Juan Pasquale était depuis un mois *primer assistente* de Séville, et, pendant tout ce temps, un seul assassinat avait été commis ; mais l'auteur, don Juan de Nalverde, ayant été soupçonné de ce meurtre, avait été arrêté le lendemain. Convaincu par des témoignages irrécusables, le *primer assistente* l'avait condamné à mort ; et, malgré son grand nom et l'influence de sa famille, le roi don Pèdre ayant laissé son cours à la justice, il fut exécuté sans miséricorde. Cet exemple avait été efficace ; il avait donné dès lors une haute idée de l'incorruptibilité et de l'adresse du nouveau juge. Il est vrai que, pour première mesure, le *primer assistente* avait commencé par renvoyer plus des trois quarts des alguazils en fonctions sous son prédécesseur ; car presque tous recevaient, des grands seigneurs dont le libertinage ou la vengeance avait besoin de les trouver aveugles, une paye plus considérable que celle qu'ils tenaient de l'Etat. A leur place, il avait mis des hommes sûrs, et, ayant organisé un corps de montagnards de trois ou quatre cents hommes, il le divisait chaque soir en patrouilles nocturnes, qui, dès que neuf heures étaient sonnées à la Giralda, parcouraient en tous sens les rues de Séville. Ces hommes, ainsi que leurs surveillants, placés de distance en distance dans les rues les plus désertes comme sur les places les plus fréquentées, avaient l'ordre formel de ne laisser stationner personne dans l'enfoncement des portes ni devant les grilles des fenêtres. C'était un service pénible, mais ces hommes étaient généreusement payés ; et, comme sur son traitement, qui était considérable, le *primer assistente* ne prenait que ce qui lui était strictement nécessaire pour vivre, il pouvait avec le surplus faire face au surcroît de dépenses occasionné par l'augmentation de traitement qu'il avait cru devoir accorder à ses employés.

Or, comme nous l'avons dit, depuis douze ou quinze jours, contre toutes les habitudes nocturnes de la capitale de l'Andalousie, il ne s'était commis dans ses rues que quelques vols sans importance et dont les auteurs avaient été punis selon la loi, lorsque, par une nuit des plus sombres, Antonio Mendez, un des gardes de nuit en qui Juan Pasquale avait la plus entière confiance, vit venir à lui, dans une rue suspecte et écartée, un homme enveloppé de son manteau : arrivé au milieu de la rue, cet homme s'arrêta un instant devant une fenêtre, frappa trois fois dans ses mains, écouta si on lui répondait ; puis, voyant que tout restait muet, il pensa sans doute que celui ou celle qu'il appelait n'était point encore à son poste, et se promena en long et en large devant la maison. Jusque-là, il n'y avait rien à dire ; le cavalier n'était point stationnaire puisqu'il allait et venait d'un bout de la façade de la maison à l'autre bout. Aussi, Antonio Mendez, esclave de sa consigne, se garda même de paraître, pensant qu'il n'y avait pas encore violation des ordres donnés.

Cependant, au bout de quelques minutes, le cavalier parut se lasser d'attendre ; il s'arrêta de nouveau en face de la fenêtre, et de nouveau frappa dans ses mains. Cet appel, quoiqu'il eût haussé de diapason, n'ayant pas eu plus de succès cette fois que la première, il résolut de prendre patience encore quelque temps, quoiqu'il fût facile de voir à ses jurons étouffés qu'il faisait, pour agir ainsi, violence à son caractère ; mais, comme Juan Pasquale n'avait point défendu de jurer, pourvu qu'on jurât en marchant, et que le cavalier, tout en jurant, s'était remis à sa promenade, Antonio Mendez resta muet et immobile dans l'angle où il était caché, d'où il pouvait voir les moindres mouvements, et même, pourvu qu'il parlât un peu haut, entendre jusqu'aux paroles du cavalier. Enfin, celui-ci s'arrêta une troisième fois, frappant cette fois ses mains l'une contre l'autre de manière à réveiller les plus endormis. Voyant que tout était inutile, il résolut de se mettre en rapport plus direct avec ceux à qui il avait affaire : il alla à la porte de la maison et y frappa du poing un coup si violent, qu'à l'instant même, dans la conviction qu'un second coup pareil au premier mettrait la porte en dedans, une vieille femme ouvrit une fenêtre et, avançant la tête, demanda qui troublait le repos d'une maison honnête, à pareille heure de la nuit.

Le cavalier demeura étonné ; ce n'était point la voix qu'il était accoutumé d'entendre. Croyant d'abord s'être trompé, il regarda autour de lui ; mais, reconnaissant parfaitement la maison pour être celle où sans doute il avait l'habitude d'être admis :

— Que se passe-t-il donc ici, demanda-t-il, et d'où vient que ce n'est point Paquitta qui me répond ?

— Parce qu'elle est partie depuis ce matin avec doña Léonor, sa maîtresse.

— Doña Léonor est partie ! s'écria le cavalier. Par san Iago, qui a osé l'enlever ?

— Quelqu'un qui en avait le droit.

— Enfin, ce quelqu'un, quel est-il ?

— Son frère, don Salluste de Haro.

— Tu mens, vieille ! s'écria le cavalier.

— Je vous jure par Notre-Dame del Pilar...

— Ouvre-moi, et que je m'assure de la vérité par moi-même.

— J'ai l'ordre de ne recevoir personne en l'absence du seigneur don Salluste, et surtout à cette heure.

— Vieille, dit le cavalier arrivé au dernier degré de l'exaspération, je te dis d'ouvrir ou j'enfonce la porte.

— Oh ! la porte est solide, seigneur cavalier, et, avant que vous l'ayez enfoncée, la garde sera venue.

— Et que m'importe la garde ! s'écria l'inconnu. La garde est faite pour les voleurs et les bohémiens, et non point pour les gentilshommes comme moi.

— Oui, oui, c'était bien ainsi du temps de l'ancien *primer assistente*, mais, depuis que le roi don Pèdre, que Dieu conserve ! a nommé Jean Pasquale à la place du seigneur Telesforo, la garde est faite pour tout le monde. Frappez donc tant que bon vous semblera, mais prenez garde de n'enfoncer d'autre porte que celle de la prison.

A ces mots, la vieille referma sa fenêtre. Le cavalier se précipita vers la jalousie, secoua les barreaux avec rage, puis, voyant qu'ils étaient trop fortement scellés dans la muraille pour céder, il revint à la porte, contre laquelle il frappa de toute sa force avec le pommeau de son épée. Alors Antonio Mendez, qui avait assisté, comme nous l'avons dit, à toute cette scène, crut que c'était le moment d'intervenir.

— Seigneur cavalier, lui dit-il, vous m'excuserez si je

vous [illegible] observer, avec tout le respect que je dois à Votre Seigneurie, que passé neuf heures du soir, tout tapage est défendu dans les rues de Séville.

— Qui es-tu, toi? demanda le cavalier en se retournant.

— Je suis Antonio Mendez, chef des gardes de nuit du quartier de la Giralda.

— Eh bien, Antonio Mendez, chef des gardes de nuit du quartier de la Giralda, passe ton chemin et laisse-moi tranquille.

— Sauf votre respect, monseigneur, c'est [illegible] qui passerez le vôtre, attendu qu'il est défendu [illegible] promeneur nocturne de stationner à cette heure devant [illegible] une maison, si ce n'est la sienne.

— J'en suis fâché, mon ami, [illegible] cavalier en se remettant à frapper, mais je ne [illegible] de cette place.

— Vous dites cela dans un [illegible] seigneur, mais vous réfléchirez.

— Toutes mes réflexions sont [illegible] répondit le cavalier, et il continua de frapper.

— Ne me forcez pas à employer [illegible] violence, dit le garde de nuit.

— Contre moi? s'écria le cavalier.

— Contre vous, [illegible] que contre quiconque désobéit à l'autorité [illegible] *primer assistente*.

— Il y a une [illegible] au-dessus de cette autorité suprême, prends-y garde.

— Laquelle?

— Celle du [illegible].

— Je ne la [illegible] pas.

— M[illegible]

— Le [illegible] est le premier sujet de la loi, et le roi serait à votre place que je mettrais un genou en terre comme [illegible] le faire devant mon souverain, et qu'un genou en terre [illegible] je lui dirais : Sire, retirez-vous.

— Et s'il refusait?

— S'il refusait, j'appellerais la garde de nuit et je le ferais reconduire avec tout le respect dû en son palais de l'Alcazar [illegible] pas le roi [illegible] une dernière fois, retirez-vous, ou bien...

— Ou bien? répéta le cavalier en riant.

— Ou [illegible] sache, vous y forcer [illegible] continua le garde de nuit en étendant la main pour saisir l'inconnu au collet.

— Misérable! dit le cavalier en faisant un bond en arrière et en dirigeant la pointe de son épée vers le garde de nuit [illegible]

— C'est vous qui me forcez à tirer l'épée, monseigneur, dit Mendez. Que le sang versé retombe donc sur vous!

Alors un combat terrible commença entre ces deux hommes, dont l'un était enflammé par la colère et l'autre soutenu par le [illegible] Le cavalier [illegible] paraissait expert au plus haut degré dans le maniement de son arme mais Antonio Mendez était fort et agile comme un montagnard, de sorte que la lutte se soutint quelque temps sans avantage de part et d'autre. Enfin, l'épée du garde de nuit s'étant engagée dans le manteau de son adversaire, et le malheureux n'ayant pu ramener assez promptement à la parade, celle du cavalier inconnu lui traversa la poitrine. Antonio Mendez jeta un cri et tomba. En ce moment [illegible] lueur s'étant répandue dans la rue, le cavalier leva la tête et aperçut à la fenêtre d'une maison en face [illegible] vieille femme qui tenait une lampe à la main. Il [illegible] promptement de son manteau et s'éloigna avec rapidité, sans qu'à son grand étonnement la vieille [illegible] au [illegible] la lueur disparut, la fenêtre se referma [illegible] la rue, retombée dans son obscurité resta dans le silence.

IV

Le lendemain, au point du jour, Juan Pasquale reçut ordre de se rendre au palais de l'Alcazar.

Il obéit aussitôt et trouva don Pèdre [illegible] levé et qui l'attendait.

— Seigneur Pasquale, dit le roi aussitôt qu'il aperçut le *primer assistente*, avez-vous entendu dire qu'il se soit passé quelque chose de nouveau cette nuit [illegible] Séville?

— Non, sire, répondit Pasquale.

— Alors votre police est mal faite, car entre onze heures et minuit un homme a été tué dans la rue de la Candil, derrière la Giralda.

— Cela se peut, sire, et, si le fait est vrai, on retrouvera le cadavre.

— Mais votre tâche, seigneur *assistente*, ne se borne pas à trouver les cadavres, elle est de découvrir l'assassin.

— Je le découvrirai, monseigneur.

— Je vous donne trois jours et souvenez-vous que, d'après nos conventions, vous répondez du vol et du meurtre, argent pour argent, tête pour tête. Allez.

Juan Pasquale voulut faire quelques observations sur la brièveté du délai; mais don Pedre sortit de l'appartement sans les écouter.

Le *primer assistente* revint chez lui fort préoccupé de cette affaire, et y trouva la garde de nuit qui, ayant trouvé le corps d'Antonio Mendez, venait lui faire son rapport mais ce rapport ne contenait aucun éclaircissement. La patrouille en passant par la rue de la Candil, avait heurté un cadavre, et, ayant porté ce cadavre au-dessous d'une lampe qui brûlait sur une place voisine devant une image de la Vierge, elle avait reconnu son chef Antonio Mendez, mais de l'assassin aucune nouvelle, la rue de Candil étant complètement solitaire au moment où le cadavre avait été retrouvé.

Juan Pasquale se rendit aussitôt sur le lieu de l'assassinat. Cette fois, la rue était pleine de monde et les curieux étaient rassemblés en demi-cercle devant une borne au pied de laquelle stagnait une mare de sang : c'était là qu'était tombé Antonio Mendez.

Le *primer assistente* interrogea tout le monde; mais nul n'en savait plus que le juge lui-même. Il entra dans les maisons environnantes; mais, soit qu'ils eussent peur de se compromettre, soit qu'effectivement ils ignorassent ce qui s'était passé, ceux qui les habitaient ne purent lui donner aucun détail. Pasquale revint chez lui, espérant que, pendant son absence, quelque découverte aurait été faite.

On ne savait rien de nouveau. La garde [illegible] une seconde fois, déclara seulement qu'elle avait trouvé Mendez tenant encore son épée nue, ce qui prouvait qu'il s'était défendu contre son assassin. Juan Pasquale se rendit près du corps, l'examina avec soin. L'épée était entrée au sein droit et était sortie au-dessous de l'épaule gauche : le pauvre Antonio faisait donc bravement face à son ennemi.

Juan Pasquale passa la journée en conjectures, mais toutes ces conjectures ne l'amenèrent pas même jusqu'à l'ombre d'une probabilité. La nuit se passa sans rien produire de nouveau. Au point du jour, il reçut l'ordre de se rendre au palais.

— Eh bien, lui demanda don Pedre, connais-tu l'assassin?

— Pas encore, monseigneur, répondit Pasquale, mais j'ai ordonné les recherches les plus actives.

— Tu as encore deux jours, dit le roi.

Et il rentra dans son appartement.

Juan Pasquale passa cette journée en nouvelles recherches, mais ces recherches, comme celles qui les avaient précédées, furent infructueuses. La nuit vint sans avoir rien amené et s'écoula comme la précédente. Au point du jour, Pasquale fut mandé au palais.

— Eh bien, lui demanda don Pedre, qu'as-tu de nouveau?

— Rien, monseigneur, répondit Pasquale, plus honteux encore de l'inutilité de ses recherches qu'inquiet pour lui-même.

— Il te reste un jour, dit froidement le roi, c'est plus qu'il n'en faut à un juge aussi habile que toi pour découvrir le coupable.

Et il rentra dans son appartement.

Juan Pasquale réunit dans cette journée tous les témoignages qu'il put obtenir, mais ces témoignages réunis ne jetaient aucun jour sur l'affaire. Tout était bien clair sur la victime; mais quelque chose que pût faire le *primer assistente*, le côté de l'assassin restait toujours dans l'ombre.

Le soir vint : Juan Pasquale n'avait plus qu'une nuit. Il résolut de visiter une dernière fois le lieu du meurtre, espérant que c'était de ce lieu et [illegible] que devait jaillir quelque clarté. Le meurtre d'Antonio Mendez était déjà oublié, et la pierre, rouge encore, était le seul témoignage qui restât.

Juan Pasquale s'arrêta devant cette dernière trace du crime, qui allait s'effaçant elle-même, comme si tous les indices dussent lui manquer. Il y était immobile et pensif depuis une demi-heure, lorsqu'il crut s'entendre appeler. Il retourna la tête, et à la fenêtre en face de la maison de Leonor de Haro il vit une vieille femme qui lui faisait signe qu'elle avait quelque chose à lui dire. Dans la circonstance où se trouvait le juge, aucun avis n'était à négliger : il s'avança donc sous la fenêtre. Au même moment une clef tomba à ses pieds et la fenêtre se referma. Il comprit que la vieille ne voulait pas être vue. Il ramassa la clef et l'essaya à la porte : la porte s'ouvrit. Juan Pasquale entra, et, voulant mettre de son côté le même mystère que la vieille mettait du sien, il referma la porte derrière lui.

Alors il se trouva dans une allée sombre et étroite, au bout de laquelle il heurta un escalier. La fenêtre que la

vieille avait ouverte était au second ; cet escalier devait naturellement conduire à sa chambre. Juan Pasquale saisit donc la corde qui servait de rampe, et commença de monter les degrés. Arrivé au second étage, il vit une faible lumière qui se glissait à travers une porte entr'ouverte ; il arriva à cette porte, la poussa, et, à la lueur d'une petite lampe de fer, il reconnut la vieille qu'il avait vue à la fenêtre. Elle lui fit signe de fermer la porte : il obéit ; puis, s'avançant vers elle :

sa tête ne tombe pas, la vôtre doit tomber à sa place. Or, que deviendrait cette pauvre cité de Séville, si elle n'avait plus son bon juge !

— Eh bien, parlez donc, bonne femme ; au nom du ciel, parlez !

— Il faut vous dire, continua la vieille, que la maison en face de celle-ci appartient au comte Salluste de Haro.

— Je le sais.

— Elle était habitée par sa sœur Léonor



Un combat terrible commença entre ces deux hommes.

— C'est vous, ma bonne femme, lui dit-il, qui m'avez fait signe de monter ?

— Oui, lu[illegible] répondit-elle, car je me doutais de ce que vous cherchiez.

— Et pou[illegible] quelques renseignements sur ce que [illegible] cherchais ?

— Peut-êtr[illegible] vous jurez de ne pas me compromettre.

— Je vous [illegible] de plus, je vous promets une récompense co[illegible]

— Oh ! c'e[illegible] récompense, qui ne fera pas de mal, cepend[illegible] je ne suis pas riche, que le regret de voir un au[illegible] homme que vous dans la peine, qui m'a décidée [illegible] savons bien que vous n'avez plus que d'ici à [illegible] trouver le meurtrier, et que, si

— Je le sais encore.

— Eh bien, la signora avait pour amant un beau cavalier qui venait toutes les nuits enveloppé de son manteau, s'arrêtait devant la maison, et frappait trois fois dans ses mains.

— Alors ?

— Alors la porte s'ouvrait, le cavalier entrait et ne ressortait plus qu'une heure avant le jour.

— Après ?

— Hier au matin, le frère qui avait sans doute appris l'intrigue, est venu, et il a enlevé sa sœur, ne laissant dans la maison qu'une vieille gouvernante à qui il a défendu d'ouvrir à qui que ce soit, de sorte qu'hier, quand le cavalier est venu, il a trouvé la porte fermée.

— Continue, j'écoute.

— Eh bien, comme cela ne faisait pas son affaire, et que la vieille gouvernante, fidèle à sa consigne, ne voulait pas lui ouvrir, il a tenté d'enfoncer la porte.

— Ah ! ah ! violence, murmura Pasquale.

— C'est dans ce moment qu'est venu le pauvre Antonio, qui a essayé de le faire partir ; mais le cavalier n'a rien voulu entendre, et, tirant son épée, il a tué Antonio.

— Sur mon âme, voilà des détails précieux, s'écria Pasquale. Mais ce cavalier, quel est-il ?

— Ce cavalier ?

— Oui, ce cavalier qui venait toutes les nuits.

— Ce cavalier qui a tué Antonio ?

— Sans doute, ce cavalier qui a tué Antonio.

— Eh bien, c'est...

— C'est... ?

— C'est le roi ! dit la vieille.

— Le roi ! s'écria Juan Pasquale.

— Le roi lui-même.

— Avez-vous donc vu son visage ?

— Non.

— Et à quoi l'avez-vous reconnu alors ?

— A ce que ses os craquaient en marchant.

— C'est vrai ! s'écria le juge, j'ai remarqué en lui cette singularité. Femme, tu auras ce soir la récompense promise.

— Et le secret toujours ?

— Toujours.

— Dieu vous garde alors, mon bon juge ! et ce sera un jour heureux pour moi que celui où j'aurai conservé votre vie, qui nous est précieuse à tous.

Alors Juan Pasquale, prenant congé de la vieille, rentra chez lui et envoya aussitôt un message à l'Alcazar.

C'était une assignation à don Pèdre, roi de Castille, de comparaître, le lendemain, par-devant le tribunal du *primer assistente*.

V

Le lendemain, au point du jour, Juan Pasquale convoqua le tribunal des ventiquatros sans qu'ils sussent pour quelle cause ils étaient assemblés. Tous étaient dans le grand costume de leur charge, et le *primer assistente* les présidait en silence, la verge de la justice à la main, lorsque l'huissier annonça :

— Le roi !

Tous se levèrent étonnés.

— Asseyez-vous, messieurs, dit Juan Pasquale.

Ils obéirent, et le roi entra.

— Eh bien, señor *assistente*, dit don Pèdre s'avançant au milieu de cette grave assemblée, quel est votre bon plaisir ? Car vous voyez que je me rends à vos ordres, quoiqu'ils eussent pu m'être transmis avec un peu plus de politesse et de courtoisie.

— Sire, répondit Pasquale, il ne s'agit en ce moment ni de politesse, ni de courtoisie, il s'agit de justice ; car à cette heure, j'agis, non point en courtisan du roi, mais en magistrat du peuple.

— Ah ! ah ! reprit don Pèdre : il me semble pourtant, mon digne maître, que ce n'est pas le peuple, mais que c'est le roi qui vous a mis aux mains cette baguette blanche que vous avez l'air de prendre pour un sceptre.

— Et c'est justement, répondit gravement et respectueusement Pasquale, parce que c'est le roi qui m'a remis cette baguette entre les mains, que je dois me montrer digne de l'honneur qu'il m'a fait en me la confiant, et non la déshonorer par une lâche complaisance.

— Trêve de morale ! interrompit don Pèdre ; que me veux-tu ?

— Sire, dit Juan Pasquale, un meurtre a été commis dans la nuit du dernier vendredi au dernier samedi. Votre Altesse le sait bien puisque c'est elle-même qui me l'a annoncé.

— Après ?

— Votre Altesse m'a donné trois jours pour découvrir l'assassin.

— Eh bien ?

— Eh bien, dit Juan Pasquale en regardant fixement le roi, je l'ai découvert.

— Ah ! ah ! fit le roi.

— Alors je l'ai assigné à paraître à mon tribunal ; car la justice est une, pour les forts comme pour les faibles, pour les grands comme pour les petits. Roi don Pèdre de Castille, vous êtes accusé d'assassinat sur la personne d'Antonio Mendez, chef des gardes de nuit du quartier de la Giralda. Répondez au tribunal.

— Et qui a l'audace d'accuser le roi d'assassinat ?

— Un témoin à qui j'ai juré le secret.

— Et si le roi de Castille nie qu'il soit coupable ?

— Il sera soumis à l'épreuve du cercueil. Le corps d'Antonio Mendez est exposé dans l'église voisine, où il a été conservé dans ce but.

— C'est inutile, dit don Pèdre d'un air léger, c'est moi qui ai tué cet homme.

— Je regrette, répondit Pasquale d'un ton plus grave encore, que le roi de Castille paraisse attacher si peu d'importance au meurtre d'un de ses sujets, surtout lorsque ce meurtre a été commis de sa propre main.

— Doucement señor *assistente*, reprit don Pèdre, forcé par l'ascendant que prenait sur lui Pasquale de se défendre, doucement, il n'y a pas de meurtre ici, il y a un combat. Je n'ai point assassiné Antonio Mendez, je l'ai tué en légitime défense.

— Il n'y a pas de légitime défense contre un agent de la justice qui accomplit un ordre et exerce ses fonctions.

— Mais peut-être aussi son zèle pour son devoir l'avait-il entraîné trop loin, reprit don Pèdre.

— La loi n'est point si subtile, sire, répondit l'*assistente* d'un ton ferme, et, d'après votre propre aveu, vous êtes convaincu de meurtre.

— Tu mens, misérable ! s'écria le roi ; je t'ai dit que je l'avais tué, c'est vrai, mais je ne l'ai tué qu'après lui avoir dit de se retirer. L'insensé alors a tiré son épée, et il est tombé après un combat loyal. Tant pis pour lui ! pourquoi a-t-il refusé d'obéir à mes ordres ?

— Parce que c'était à vous, sire, d'obéir aux siens, au lieu d'y opposer une résistance coupable. Oh ! la menace ne m'empêchera point, sire, d'accomplir mes fonctions terribles. Lorsque vous m'avez pris dans mes montagnes sans me demander ma volonté, sire ; lorsque, malgré moi, vous m'avez fait *primer assistente*, c'était pour avoir un juge et non pas un courtisan. Eh bien, vous avez un juge ; répondez donc !

— J'ai dit ce que j'avais à dire. Oui, j'ai tué Antonio Mendez dans un combat ; c'est donc un duel et non pas un meurtre.

— Il n'y a pas de duel, sire, entre un roi et ses sujets. Tant qu'ils sont loyaux et fidèles, rien ne l'autorise à tirer contre eux son épée. Il les a reçus en compte de Dieu, et il en rendra compte à Dieu. D'ailleurs, vous saviez que vous vous opposiez violemment à l'exercice de la loi que vous-même vous avez faite ; et votre rang royal, loin d'être une excuse en cette circonstance, aurait dû vous faire comprendre que plus haut vous êtes placé, plus grand devait être l'exemple. Ecoutez donc votre arrêt.

Le roi fit un mouvement de fierté. Ses yeux étincelèrent, et il porta la main à la garde de son épée. Juan Pasquale continua :

— Demain à midi, je vous somme, don Pèdre de Castille, de vous trouver sur la place de la Giralda, la plus voisine de l'endroit où le crime a été commis, pour y écouter et subir la sentence que la justice trouvera convenable de prononcer. Si vous espérez dans la miséricorde de Dieu, je vous engage à ne pas manquer à cet appel, mais à vous y rendre avec tous les sentiments qui font la dernière espérance du coupable.

Et, ayant ainsi prononcé l'arrêt d'une voix lente, mais ferme, Juan Pasquale fit signe au roi qu'il pouvait se retirer. Après quoi, il se leva lentement lui-même et sortit de la salle d'audience, suivi des ventiquatros.

Le premier mouvement de don Pèdre avait été la colère, le second fut l'admiration. A cette époque, le roi de Castille était encore dans cette première moitié de la vie, qui lui avait fait donner le titre de justicier ; son cœur était donc accessible à tout grand exemple, et c'était pour lui un exemple inouï et surtout inattendu, au milieu de ses courtisans agenouillés sur son passage, que celui d'un homme osant faire publiquement le procès d'un roi qui n'avait pas exécuté les lois de son royaume. Il se décida donc à obéir à la sommation de l'*assistente* et à comparaître le lendemain, revêtu des insignes du rang suprême, sur la place de la Giralda. Don Pèdre désigna pour l'accompagner Fernand de Castro et Juan de Padilla, ne voulant pas d'autre suite, afin qu'on ne pût pas l'accuser d'intimidation.

Cependant la nouvelle de ce procès étrange s'était répandue dans Séville et y avait excité une vive curiosité. Cette citation faite au roi, et dont nul ne pouvait prévoir le résultat ; cette obéissance de don Pèdre à l'ordre d'un de ses magistrats, lui qui était habitué à commander à tout le monde ; cette fermeté d'un juge inouïe jusqu'alors, et qui, en face, avait si imprudemment bravé l'autorité royale, tout présageait pour le lendemain une de ces scènes solennelles dont les peuples gardent le souvenir : aussi, dès le point du jour, toute la population de Séville se précipita-t-elle vers la place de la Giralda. Quant à don Pèdre, il attendait avec ses deux compagnons l'heure à laquelle il devait comparaître pour entendre la lecture de son jugement. Ceux-ci avaient bien essayé d'obtenir de lui qu'il

prît un cortège plus nombreux et une grande armée ; mais le roi avait répondu positivement qu'il désirait que tout se passât ainsi qu'il l'avait ordonné, et qu'il n'y eût d'autre garde que celle qui présidait d'habitude aux jugements du *primer assistente* ; seulement, il permit qu'une douzaine de seigneurs le suivissent par derrière, mais sans armes, et après leur avoir fait jurer que, quelque chose qui arrivât, ils ne feraient rien sans un ordre positif de sa bouche.

A peine le peuple le vit-il paraître, qu'il le salua de ces acclamations que les rois sont rarement habitués à entendre. Don Pèdre ne se trompa point à ce témoignage, car ce que le peuple applaudissait en lui, c'était son obéissance bien plus que sa majesté. Il continua donc de s'avancer vers la place de la Giralda ; mais, arrivé à une certaine rue, des gardes lui barrèrent le passage et lui indiquèrent un autre chemin. Les seigneurs voulaient continuer nonobstant la défense ; mais don Pèdre leur rappela leur promesse et donna l'exemple de l'obéissance en prenant, sans objection aucune, la route indiquée. Les acclamations redoublèrent. Les seigneurs froncèrent le sourcil, car il leur sembla visible, cette fois, que les acclamations étaient une insulte au pouvoir royal abaissé dans leur souverain. Mais don Pèdre demeura impassible, et sa figure n'exprima rien dont ses courtisans pussent s'autoriser pour désobéir. Ils le suivirent donc en silence et arrivèrent ainsi par un long détour à la place de la Giralda. Une enceinte était réservée pour le cortège royal.

Au milieu de la place, adossé au Campanile, et sur une estrade élevée, siégeait le tribunal des ventriquatros, présidé par Juan Pasquale. A sa droite et formant une des extrémités du cercle, était la statue en pied du roi don Pèdre, revêtue des insignes royaux ; seulement, le piédestal avait été masqué par un échafaud, et le bourreau, sa grande épée à la main, se tenait debout sur la plateforme. En face était réservée la place que, avons-nous dit, le roi était venu prendre avec sa suite ; toute l'autre partie du cercle était réservée aux spectateurs. Quant aux intervalles qui se trouvaient à droite entre le tribunal et l'échafaud, et à gauche entre le tribunal et le roi, ils étaient remplis par la garde montagnarde du *primer assistente*.

Aussitôt que le roi parut, un roulement de tambours, rendus plus lugubres par le voile de crêpe qui les recouvrait, se fit entendre et répandit aussitôt dans l'âme des assistants ce sentiment sourd et pénible que l'on éprouve malgré soi dans les circonstances suprêmes. Don Pèdre n'en fut pas plus exempt que les autres, et les seigneurs qui l'accompagnaient manifestèrent hautement leur indignation ; mais le roi leur imposa silence. Lorsque le roulement eut cessé, l'huissier se leva et appela à voix haute :

— Don Pèdre, roi de Castille.

— Me voici, dit le roi du haut de son cheval ; que me voulez-vous ?

— Sire, répondit l'huissier, vous êtes cité pour entendre votre sentence et pour la voir mettre à exécution.

— Insolent ! s'écria Padilla en faisant franchir la barrière à son cheval et en le dirigeant vers l'homme de justice.

— Soldats, dit Juan Pasquale, qu'on amène le cavalier.

— Le premier qui me touche est mort ! cria Padilla tirant son épée.

— Sire Castillan, dit don Pèdre d'une voix ferme et sonore, retirez-vous, je vous l'ordonne.

Padilla remit son épée au fourreau et fit sortir son cheval de l'enceinte. Un grand murmure d'étonnement courut par toute la foule, et la curiosité redoubla.

— Don Pèdre de Castille, dit Juan Pasquale se levant à son tour, vous êtes atteint et convaincu d'avoir commis un homicide volontaire sur la personne du garde de nuit Antonio Mendez, lorsqu'il était dans l'exercice de ses fonctions ; ce crime mérite la mort.

Il se fit alors dans la foule une exclamation puissante qui dégénéra en un long murmure pareil au grondement d'une tempête. Le peuple lui-même commençait à trouver que le juge allait trop loin.

— Silence ! cria don Pèdre ; laissez le magistrat continuer son office.

On se tut.

— Je prononce donc contre vous, continua avec le même sang-froid Juan Pasquale, la sentence de mort ! Mais, comme votre personne est sacrée et que nul que Dieu, qui vous a mis la couronne sur la tête, ne peut toucher ni à votre tête ni à votre couronne, cette sentence sera exécutée sur votre effigie. Et, maintenant que j'ai accompli autant qu'il est en moi le devoir que ma place m'impose, que le bourreau fasse le sien.

Le bourreau leva son épée, et la tête de la statue royale, brisée à la hauteur des épaules, roula au bas de l'échafaud.

— Maintenant, dit Juan Pasquale, que cette tête soit placée au coin de la rue où a été tué Antonio Mendez, et qu'elle y reste pendant un mois en mémoire du crime du roi.

Alors don Pèdre descendit de cheval, et, s'avançant vers Juan Pasquale :

— Très digne *assistente* de Séville, lui dit-il d'une voix calme, je m'applaudis de vous avoir confié l'administration de ma justice ; car je vois que je ne la pouvais remettre à personne qui la méritât autant que vous. Je vous confirme donc dans les fonctions que vous avez jusqu'à ce jour si loyalement et si impartialement remplies. Votre sentence est juste, qu'elle demeure entière ; seulement, ce n'est point un mois, c'est toujours, que cette tête tranchée par la main du bourreau restera exposée, afin qu'elle transmette à la postérité le souvenir de votre jugement.

La volonté de don Pèdre fut exécutée, et, de nos jours encore, on peut voir, au coin de la rue *del Candileio*, cette tête déposée dans une niche et que le peuple assure être la même qui y fut déposée en l'an 1357 par la main du bourreau.

Voilà la légende de don Pèdre, telle qu'elle est racontée par l'historien Zurita, dans ses *Annales de Séville*.

MONSEIGNEUR GASTON PHŒBUS

Chronique dans laquelle est racontée l'histoire du démon familier du sire de Corasse.

I

Le quinzième jour du mois d'août de l'an 1385, vers la huitième heure du soir, monseigneur Gaston III, vicomte de Béarn et comte de Foix, assis à une table et penché sur un parchemin écrivait aux derniers rayons du soleil couchant qui pénétraient dans l'appartement à travers les fenêtres armoriées de son château d'Orthez, le soixante-troisième chapitre de son ouvrage sur la chasse des bêtes sauvages et des oiseaux de proie. Celui qui l'eût revu alors, après une longue absence aurait eu peine à reconnaître ce gentil chevalier que quinze ans auparavant on appelait le beau Phœbus, les uns disent parce qu'il avait les cheveux dorés comme ceux d'Apollon, les autres parce que s'occupant incessamment d'astronomie, il avait pris un soleil pour sa devise. C'est que, pendant l'espace de temps qui s'était écoulé entre sa jeunesse et l'âge mûr auquel il était parvenu, il avait éprouvé de rudes chagrins qui avaient argenté ses blonds cheveux et sillonné son front de rides. Or, quoique ces chagrins soient antérieurs à l'époque où commence cette histoire, comme ils sont lamentables et véridiques, je vais brièvement vous les raconter. Ils seront au récit qui va suivre ce que le cadre est au tableau.

Il existait depuis longtemps de vives contestations entre les comtes de Foix et les comtes d'Armagnac, à propos du pays de Béarn, sur lequel chacune des deux familles prétendait avoir des droits. Il n'est pas besoin de dire que les contestations du moyen âge se jugeaient en rase campagne et non devant les tribunaux, par l'intermédiaire non pas d'avocats bavards et de juges retors, mais de loyaux chevaliers et de *francs hommes* d'armes. Or, toutes les fois que ceux du parti de Foix et ceux du parti d'Armagnac se rencontraient, chacun, sans plus tarder, mettait la lance en arrêt ou tirait son épée du fourreau et frappant de l'une et de l'autre jusqu'à ce que la fortune se déclarât pour l'un des deux partis. Maintenant vous saurez que, grâce au courage et à la prudence du beau Gaston Phœbus, la victoire était presque toujours de son côté.

Par une nuit de Saint Nicolas, pendant l'hiver de l'an 1362, le comte de Foix avait pris dans une de ces rencontres nocturnes tout près de Mont-de-Marsan, le comte d'Armagnac, aïeul de celui qui était comte à cette heure, et avec lui le seigneur d'Albret, son neveu, et tous les nobles qui le-

accompagnaient. — Joyeux et fier de cette prise, il avait amené ses prisonniers à la tour de son château d'Orthez, d'où ils ne devaient sortir qu'en se rachetant pour la somme d'un million ; ce qu'ils firent sans trop grande peine, tant ils étaient riches et puissants seigneurs.

Mais, sitôt qu'ils furent dehors et qu'ils se furent échappés des mains du comte de Foix, ils n'eurent plus qu'un désir, celui de se venger. Cependant, comme le comte était vieux, il confia le soin de cette vengeance, qu'il ne pouvait accomplir lui-même, à Jean d'Armagnac, son fils, qui se mit, avec le seigneur d'Albret, son cousin, à la tête d'une chevauchée de deux cents hommes ; puis tous les deux s'en vinrent surprendre la ville de Casseres, qui appartenait au comte de Foix. Ils s'en approchèrent sans bruit, dressèrent des échelles contre les remparts, et comme on ne se doutait pas de leurs projets, ils avaient, grâce à cette subite escalade, les murailles avant que la garnison soupçonnât même qu'elle fût en danger d'être attaquée. Cette surprise les rendit donc facilement maîtres de la ville.

Aussitôt que Gaston Phœbus apprit ces nouvelles, il appela près de lui ses deux frères bâtards, Arnauld Guillaume et Pierre de Béarn, qu'il avait faits ses capitaines, et, sachant leur bonne volonté et courage en fait de guerre, il leur dit :

— Chers frères et amis, vous saurez que le vicomte d'Armagnac et le jeune seigneur d'Albret se sont emparés par échellade de ma bonne ville de Casseres. Prenez donc cent hommes d'armes et chevauchez jour et nuit ; puis, par tous les pays et villes où vous passerez, prenez mes vassaux avec vous, de manière à pouvoir bloquer nos ennemis dans la ville ; arrivés devant ses murs, et aidés des gens du pays qui sont pour nous, fermez les portes avec des pierres et des plâtres ; plantez tout autour de la ville des pieux et des palissades ; faites ouvrir et creuser derrière des fossés et des tranchées, de manière qu'aucun de ceux qui sont entrés dans la place n'en puissent sortir. Puis, au milieu de votre besogne, et avant qu'il soit huit jours d'ici, je vous arriverai avec un renfort tel qu'ils seront trop heureux de nous venir à merci.

Les deux chevaliers partirent sur l'heure, et, comme c'étaient deux braves et prudents capitaines, ils suivirent de point en point les instructions qui leur avaient été données. Ainsi que l'avait prévu le comte de Foix, tous les paysans et vilains qu'ils rencontrèrent les suivirent de grand cœur, de sorte qu'ils arrivèrent devant la ville avec une troupe considérable. Cependant le vicomte d'Armagnac et le seigneur d'Albret, qui ne voyaient dans cette multitude qu'une centaine d'hommes armés, ne tinrent compte de leur présence et se contentèrent de fermer les portes, puis ils continuèrent à se partager leur butin. Le lendemain, ils se réveillèrent clos et enfermés. Cette multitude qu'ils avaient si fort méprisée avait travaillé toute la nuit avec tant d'ardeur et de haine que, le matin, elle avait achevé ses besognes. Alors les assiégés commencèrent à s'inquiéter sérieusement de cette manœuvre ; mais ce fut bien pis lorsque, le quatrième jour, ils virent arriver le comte de Foix avec cinq cents hommes. Sans se reposer, sans descendre de son cheval, il fit aussitôt le tour du camp, visitant fossés et palissades, faisant élargir les uns et renforcer les autres aux endroits trop étroits et trop faibles ; puis, cette inspection achevée, il fit dresser sa tente et s'y coucha tranquillement, disant que les soins de la guerre ne le regardaient plus, et que c'était maintenant aux seigneurs d'Albret et d'Armagnac de venir à lui lorsqu'ils seraient las de jeûner hors le temps de carême.

Quinze jours se passèrent ainsi pendant lesquels ce que le comte de Foix avait prévu arriva : ses ennemis, qui n'avaient pas eu le loisir d'approvisionner la ville, furent pris de famine. Sortir, par terre, il n'y avait aucun moyen ; sortir par eau, les Béarnais gardaient les deux rives du fleuve ; tarder plus longtemps à se rendre était chose impossible, attendu que l'on mourait de faim. Jean d'Armagnac et le seigneur d'Albret se décidèrent donc à envoyer des messagers à leur ennemi.

Le comte de Foix, qui voulait non pas la vie des seigneurs enfermés dans la ville, mais seulement leur bourse, reçut les envoyés avec courtoisie et traita avec eux ; mais pour rien au monde il ne voulut consentir que les assiégés sortissent par les portes : c'était un véritable caprice de sa part, mais il était le plus fort, et il fallut bien le lui passer. Il fut donc convenu que l'on ferait une brèche au mur de la ville, que les assiégés, Jean d'Armagnac et le seigneur d'Albret à leur tête, en descendraient l'un après l'autre, en simple habit de ville et sans armes, tandis que l'armée victorieuse, rangée en bataille, le comte de Foix en tête, à cheval, et armé de toutes pièces, les recevrait à la descente. Les vaincus n'étaient pas en position de débattre les conditions, si dures qu'elles fussent. Ils les acceptèrent donc, et, au jour convenu pour la reddition de la place, ils quittèrent la ville de la manière indiquée par le comte de Foix. Gaston Phœbus envoya les simples chevaliers et gens d'armes dans les châtellenies et sénéchaussées ; mais, quant à ses cousins, messire Jean d'Armagnac et messire Bernard d'Albret, il les fit conduire à la tour d'Orthez, d'où Jean d'Armagnac ne sortit qu'en s'engageant à payer pour sa rançon deux cent cinquante mille livres. Quant à Bernard d'Albret, soit que Gaston eût une inimitié personnelle contre lui, soit qu'il n'eût pas foi en sa parole, il le retint prisonnier jusqu'au moment où il aurait reçu les cinquante mille livres auxquelles il était taxé pour sa part.

Sur ces entrefaites, le roi d'Angleterre, Edouard III, avait donné à son fils, le prince de Galles, en souvenir et en récompense de ses victoires de Crécy et de Poitiers, la terre et le duché d'Aquitaine, où il y avait deux archevêchés et vingt-deux évêchés, le tout en fief et héritage.

Le prince Noir était donc parti d'Angleterre avec la duchesse sa femme pour prendre possession de son gouvernement, et était arrivé en la ville de Bordeaux, capitale de ses nouvelles possessions. Or, le comte Jean d'Armagnac ayant appris l'arrivée du prince, le fit prier de venir voir, avec la duchesse, la comté de Bigorre, située entre le pays de Foix et le pays de Béarn. Le prince de Galles ne connaissait pas encore ce pays, quoique le château fort de Lourdes, près de Pamiers, fût une des plus belles forteresses que le roi d'Angleterre possédât dans tous les pays qui lui avaient été cédés en rédemption du roi Jean de France. Le prince accepta l'invitation, se mit en route avec une suite riche et nombreuse, s'en vint en Bigorre, et se logea à Tarbes, qui était alors une belle cité toute fermée de murs et de tours, et bâtie au milieu d'un pays fertile, parsemé d'oliviers et de vignes.

Pendant que le prince et la princesse étaient à Tarbes avec messire Jean d'Armagnac, Gaston de Foix, éloigné de six lieues seulement, se tenait en la ville de Pau, où il se faisait ériger une forteresse. Le bruit parvint donc vitement jusqu'à lui que la ville de Tarbes avait reçu des hôtes royaux, et comme sa comté de Foix relevait du duché d'Aquitaine, il se prépara à venir rendre hommage à son seigneur suzerain. Il partit donc un jour, avec soixante chevaliers et grande quantité d'écuyers et de gentilshommes, si bien que son assemblée montait à six cents chevaux. Son arrivée fit grand plaisir au prince Noir et à sa femme, et en même temps, à son vieil ennemi, Jean d'Armagnac, qui y vit un moyen de se libérer de ses deux cent cinquante mille livres sans bourse délier.

En conséquence, un jour que le prince de Galles devisait avec lui gentiment et gracieusement, comme il avait l'habitude de le faire avec ceux qui l'approchaient, messire Jean d'Armagnac le pria de demander en son nom, et comme une faveur personnelle, au comte de Foix la libération de tout ou partie des deux cent cinquante mille livres qui lui étaient dues.

Aussitôt la figure du prince, de gaie et ouverte qu'elle était, devint grave et sérieuse, car c'était un chevalier loyal et esclave de sa parole que le fils du roi Edouard. Il répondit au comte d'Armagnac qu'une telle demande lui semblait indiscrète : que son avis et son opinion, à lui, étaient que le comte d'Armagnac avait loyalement fait prisonnier, et devait loyalement payer sa rançon ; que, dans ce siège, le comte de Foix avait risqué son corps et ses gens, et que, par conséquent, la fortune ayant été bonne pour lui, nul, et son suzerain moins que tout autre, n'avait le droit de le dépouiller de ce qui lui était dû.

— La chose, ajouta le duc, est la même que si l'on nous demandait, à mon père et à moi, de rendre à la France ce que la France nous a concédé pour prix de la rançon du roi Jean, après notre victoire de Poitiers ; ce que nous ne ferions, certes, ni l'un ni l'autre, quelle que fût la personne qui nous le demandât.

Ces raisons étaient trop plausibles pour que messire d'Armagnac insistât ; mais il se ne tint pas pour battu et se retourna d'un autre côté.

Il s'adressa à la duchesse, qui, moins experte que son mari en choses de guerre, et ne voyant qu'une occasion de rendre service au comte d'Armagnac, se chargea d'obtenir la grâce qu'il demandait.

Or, un jour qu'après le dîner, le beau Gaston Phœbus lui donnait le bras, devisant et muguetant avec elle, elle s'arrêta, et, le regardant avec des yeux comme les femmes en savent emprunter à Satan lorsqu'elles veulent faire de nous à leur volonté :

— Comte de Foix, lui dit-elle, je vous requiers un don ; jurez-moi de me l'octroyer.

— Madame, répondit Phœbus, qui se doutait de ce qu'allait lui demander la duchesse, mon bras et ma vie sont à vous ; s'il s'agit de guerre, ordonnez, et j'irai sur votre parole partout où il vous plaira de m'envoyer, fût-ce en terre sainte ; mais, à l'égard de la finance, je suis malheureusement plus restreint, n'étant, relativement à monseigneur le prince de Galles, qu'un pauvre seigneur et un petit bachelier. Cependant, si le don que vous avez à me demander ne dépasse pas cinquante mille livres, regardez-le comme accordé d'avance.

— Mais, répondit la princesse, ce n'est point ainsi que je l'entends. Je désire une confiance pleine et entière et un pouvoir suprême.

— Et vous les avez, madame, reprit Phœbus, sur ma vie et sur mon âme, ainsi que je vous l'ai dit. Mais, relativement aux deniers, je vous répète que je suis un simple chevalier qui édifie villes et châteaux pour le bien de sa comté, et qui arrive à grand'peine à soutenir l'état que lui imposent son rang et sa naissance. Aussi le don que je vous accorde est-il encore de moitié au-dessus de ce que raisonnablement je puis faire.

— Eh bien, répondit la duchesse, ce que je vous demande, comte Gaston, c'est la quittance de messire Jean d'Armagnac.

— Madame, dit le comte, je n'ai qu'une parole, et je vous l'ai donnée. Le comte d'Armagnac me doit deux cent cinquante mille livres. Je le quittance du cinquième de la somme ; ces cinquante mille livres sont à Votre Altesse, et elle peut les exiger ou les remettre au comte, à sa volonté. Quant à moi, j'ai fait tout ce que je pouvais faire.

Huit jours après, Gaston Phœbus retourna dans sa comté, et la dette resta toujours exigible comme elle l'était avant le voyage de Tarbes, moins les cinquante mille livres qu'il avait octroyées à la princesse de Galles.

Restait le seigneur d'Albret, toujours détenu dans les prisons du château d'Orthez, et sur lequel retombait le contre-coup de l'événement qui venait de se passer. Gaston de Foix, plus sévère encore à son égard par la remise forcée qu'il venait de faire, lui fit savoir, aussitôt après son retour, qu'il ne le relâcherait que lorsqu'il aurait payé les cinquante mille livres, ou lorsqu'il aurait trouvé une caution solvable qui se chargerait de la dette et répondrait pour lui.

Donc, le seigneur d'Albret, ne sachant à qui se recommander en cette circonstance, se souvint qu'il avait fait autrefois la guerre, à la solde de Charles le Mauvais, contre les Castillans et les Français. Il s'adressa à tout hasard à ce prince, qui, faisant droit à sa requête, écrivit au comte de Foix qu'il eût à relâcher son débiteur, attendu que lui, roi de Navarre, répondait de ladite somme de cinquante mille livres.

Malheureusement pour le seigneur d'Albret, Gaston Phœbus connaissait Charles ; il savait le peu de fond qu'il y avait à faire sur sa parole ; aussi refusa-t-il la caution qui lui était offerte, préférant la personne à la parole, quoique la personne fût celle d'un chevalier, et la parole celle d'un roi.

Mais il arriva que la comtesse de Foix, qui était sœur du roi de Navarre, eut un grand dépit de ce refus. Elle vint trouver son mari. Elle se plaignit à lui avec amertume de ce qu'il ne trouvait pas son frère solvable pour cinquante mille livres, d'autant plus que cette somme était justement celle qui lui revenait pour son douaire, lequel devait être déposé entre les mains du roi de Navarre, ce qui, par conséquent, assurait le comte contre toute foi cauteleuse et mauvais vouloir. Ces raisonnements déterminèrent Gaston, qui céda à sa femme, non pas pour l'amour d'elle, lui dit-il, mais pour l'amour de son fils Gaston, qu'il aimait à ne peut plus tendrement.

Grâce aux instances de la comtesse, et surtout à l'obligation que le roi de Navarre signa au comte de Foix, le seigneur d'Albret fut quitte de sa dette et délivré de sa prison. Il s'en revint aussitôt en France, où il épousa Marguerite, fille de Pierre I[er], duc de Bourbon. Une fois marié, son premier soin fut d'envoyer au roi de Navarre les cinquante mille livres que ce prince avait promis de payer pour lui au comte de Foix. Mais ce que Gaston avait prévu arriva. Charles garda les cinquante mille livres ; de sorte que le comte, qui était généreux, mais qui cependant calculait rigoureusement ses intérêts, appela sa femme et lui dit :

— Dame, il vous faut aller en Navarre devers le roi votre frère, et lui dire que je suis mécontent de lui, car, ayant reçu mon argent, il le retient contre sa parole et son obligation.

— Ainsi ferai-je volontiers, sire, répondit la dame, car, je m'en souviens, c'est sur ma prière que le comte d'Albret a été relâché, et je ne reviendrai, je vous le promets, qu'avec sa rançon.

Ce point convenu, Gaston donna des ordres pour que l'on fît les préparatifs du voyage de la comtesse. Ils furent dignes de son rang. La comtesse partit, non pas comme une sœur qui va visiter son frère, mais comme une ambassadrice qui va traiter avec un roi. Elle trouva Charles à Pampelune, et, après les premiers compliments faits et reçus, elle lui fit connaître le motif de sa mission. Le roi de Navarre l'écouta attentivement ; puis, lorsqu'elle eut fini :

— Ma belle sœur, lui dit-il, cet argent est à vous et non au comte de Foix, votre mari, qui devait, aux termes de votre contrat, vous douer entre mes mains de cinquante mille livres. Or, puisque, par le hasard ou la volonté de Dieu, cette somme est justement entrée dans mon royaume de Navarre, je vous donne ma parole qu'elle n'en sortira plus.

— Hélas ! monseigneur, répondit la comtesse, ce n'est pas, je le vois bien, votre amour pour moi qui vous fait parler ainsi, c'est votre haine pour le comte. Cependant, si vous faites ce que vous dites, jamais je n'oserai retourner en la comté de Foix, mon mari ne voudrait pas me recevoir, disant que je l'ai trompé, car rappelez-vous bien cela, monseigneur, que c'est sur ma parole qu'il a relâché le seigneur d'Albret, et que, si vous avez répondu de lui, moi, j'ai répondu de vous.

— Vous retournerez ou vous ne retournerez pas dans votre comté de Foix, et de cela ferez à votre aise, car vous avez place à ma cour, comme noble dame et comme chère sœur, répondit le roi de Navarre ; mais, puisque je tiens l'argent, je le garderai.

Or, la comtesse fit ce qu'elle avait dit, et, n'osant retourner près de son mari, dont elle connaissait l'emportement, elle resta dans la ville de Pampelune, où tenait sa cour le roi son frère.

Le comte de Foix attendait toujours sa femme, qui ne revenait pas ; il lui envoya en conséquence un messager et une lettre pour la rappeler auprès de lui. Mais, comme elle n'osa pas revenir, malgré l'invitation qu'il lui en faisait, il prit sa crainte pour une désobéissance, tandis que la comtesse, tout en tremblant de fâcher son mari, le mettait dans une grande colère contre elle et contre son frère.

Cependant le jeune Gaston grandissait comme un arbuste planté dans une terre généreuse : c'était un bel adolescent de quinze ans à peine, et qui, comme homme et comme chevalier, pour les traits et pour le courage, se modelait en tout sur son père. Il avait ces beaux cheveux blonds si appréciés dans le Midi, et qui avaient fait appeler le comte le beau Phœbus, et en même temps les yeux noirs de sa mère, ce qui, avec son teint pâle, faisait un des contrastes les plus charmants qui se pût voir. Le comte de Foix adorait Gaston. Ses chiens (et c'est ce qu'il aimait le plus après son fils), ses équipages de chasse (et c'était ce qu'il estimait le plus après ses harnois de guerre), étaient à Gaston comme à lui-même. Chaque matin, cet enfant bien-aimé était chargé de distribuer cinq ou six livres d'aumône à la porte du château, ce qui faisait que le jeune héritier était adoré des pauvres comme de son père.

Le comte d'Armagnac avait une fille jeune et belle, comme Phœbus de Foix un fils jeune et beau. Sa gracieuse et souriante figure avait une telle expression de joie et de bonté, qu'on ne l'appelait dans tout le pays que la *gaie Armagnaçoise*. Ces parents, si longtemps divisés, virent un moyen d'unir leurs familles en unissant leurs enfants : la fille de Jean fut fiancée au fils de Phœbus, et reçut en dot les deux cent mille livres que le comte d'Armagnac devait au comte de Foix. Alors l'enfant devenu, par ces fiançailles, un peu plus libre dans ses volontés et plus hardi dans ses désirs, sollicita et obtint de son père la permission d'aller en Navarre faire une visite à son oncle et à sa mère. Le comte Phœbus lui donna une suite digne de lui, et l'enfant s'achemina vers Pampelune.

La comtesse le reçut comme une mère reçoit un fils qu'elle n'a pas vu depuis six ans, et le roi de Navarre, comme un instrument qu'il voulait faire servir à ses projets. Le jeune Gaston rendit amitié pour amitié sans distinguer celle qui était fausse de celle qui était vraie, et passa ainsi, choyé par ce double amour, les trois plus heureux mois de sa courte vie. Au moment de partir, il fit tout ce qu'il put pour déterminer sa mère à revenir à Orthez. Celle-ci lui demanda s'il avait reçu du comte mission de la ramener. Gaston, qui avait été élevé dans le respect de la vérité, fut obligé d'avouer qu'il n'avait été question de rien de pareil entre lui et son père. Alors, l'orgueil irrité de l'épouse imposa silence au cœur de la mère, et toutes les instances de Gaston furent perdues. Ces adieux se passaient dans un château situé à quelques lieues de la capitale. C'était là qu'habitait ordinairement la comtesse, à qui sa situation commandait l'isolement et la retraite.

L'enfant s'achemina vers Pampelune, le visage baigné des larmes de sa mère et le cœur tout attristé de sa mauvaise réussite. Il allait à son tour faire ses adieux au roi, qui le reçut au départ comme à l'arrivée, c'est-à-dire avec une tendresse toute paternelle. Charles le retint dix jours, lui donna force jeux et fêtes ; puis, au moment de partir, et comme il allait monter à cheval, il le tira à part dans sa chambre.

— Gaston, lui dit-il, je t'ai vu triste et mécontent, quelque soin que j'aie pris pour t'égayer. Or, comme je t'aime tendrement, je me suis demandé quel chagrin pouvait attrister un jeune homme de ton âge, beau, riche, fils d'un comte et neveu d'un roi. Alors j'ai pensé qu'il n'y avait en pareil cas qu'une seule chose sur laquelle je pusse m'arrêter, et cette chose, c'est la mésintelligence du comte et de la comtesse.

— Hélas ! répondit l'enfant, vous avez deviné juste, mon oncle.

— Eh bien, continua Charles, comme c'est moi qui ai été la cause de leur discorde, j'ai pensé qu'il m'appartenait d'être l'instrument de leur réunion. Donc, j'ai fait venir d'Espagne un More très renommé, comme faiseur de philtres,

[illegible] nuits [illegible] A prix d'or, il m'a vendu la [illegible] qui est dans cette bourse. Eh bien, beau neveu, prends-la, et desserre une pincée au vin du comte. Tout d'abord, il éprouvera le désir de revoir la comtesse, et ne sera content et heureux que lorsqu'il l'aura fait revenir près de lui. Dès ce moment, ce sera chose finie, et ils s'entr'aimeront à toujours, et si entièrement, qu'ils ne voudront jamais se séparer, ce que tu dois désirer fort. Mais, pour que tout arrive à bien, il ne faut parler de ce projet à personne, car tout serait perdu par le seul fait qu'un autre que l'alchimiste, toi et moi, connaîtrait la puissance de cette poudre.

— Soyez en bonne assurance de tout, mon cher oncle, répondit l'enfant, je ferai volontiers et de point en point ce que vous me dites, et, si la chose réussit, je vous en aimerai davantage encore, si cela est possible.

Sur cette promesse l'enfant partit et chevaucha tant sur son beau palefroi, qu'il arriva enfin à Orthez. Il ne faut pas demander si le comte fut bien aise de le revoir. C'était la première fois qu'il avait été séparé de son fils depuis sa naissance ; et maintenant que la mère n'était plus au logis, lorsque son enfant s'absentait ainsi, son cœur et son château étaient vides. Il lui fit une grande chère et lui demanda des nouvelles de la Navarre et quels présents on lui avait faits ; or, le jeune Gaston montra tout au comte, armes et joyaux, mais de la [illegible] que la chose qui avait été convenue, il ne dit [illegible]

II

Cependant, outre le jeune Gaston, le comte de Foix avait un fils bâtard nommé Yvain, qui était élevé au château d'Orthez. Les deux enfants se firent grande fête, car ils étaient encore à cet âge où l'on ignore la jalousie de rang et de naissance ; et, suivant leur habitude, le soir même du retour de Gaston, ils partagèrent la même chambre et le même lit. Le lendemain, comme Gaston, fatigué du voyage, dormait plus tard et plus profondément que de coutume, Yvain voulut voir comment lui irait la belle cotte brodée de son frère. En l'essayant, l'enfant sentit la bourse qu'avait donnée le roi de Navarre à son neveu, et, l'ayant ouverte par curiosité, il vit la poudre qu'elle renfermait. En ce moment Gaston se réveilla et machinalement étendit la main vers ses habits. Yvain referma vivement la bourse. Gaston se retourna et aperçut son frère vêtu de sa cotte. Alors, se rappelant la recommandation de son oncle, et craignant que tout ne fût perdu si Yvain se doutait de quelque chose, il redemanda avec humeur son habit. Yvain le lui jeta tout fâché. Gaston se vêtit en silence et tout ce jour demeura si pensif, que plusieurs fois le comte lui demanda ce qu'il avait ; mais aussitôt l'enfant se prenait à sourire, secouant sa blonde tête, comme pour en faire tomber une pensée trop lourde pour son âge, et il répondait qu'il n'avait rien.

Trois jours après, Gaston et Yvain jouaient à la balle ; et, comme si Dieu lui-même eût voulu sauver le comte de Foix, il arriva que les deux enfants se prirent de querelle à propos d'un coup douteux, et que Gaston, qui tenait de son père un sang ardent et un caractère emporté, donna un soufflet à Yvain. Celui-ci, qui sentait sa faiblesse et sa position inférieure vis-à-vis de son frère, au lieu de rendre coup pour coup, comme il eût fait si tout autre de ses amis l'eût [illegible] du [illegible], puis entra tout en larmes dans la chambre de son père et le trouva comme il venait d'entendre la messe [illegible] qu'il ne manquait pas de faire chaque matin.

En voyant Yvain si éploré, le comte lui demanda ce qu'il avait.

— Gaston m'a battu, répondit l'enfant, et cependant je jure Dieu, monseigneur, que si l'un de nous deux mérite d'être battu, ce n'est pas moi.

— Et pourquoi cela ? dit le comte.

— Parce que, monseigneur, continua l'enfant, depuis qu'il est revenu de Navarre, il porte sur sa poitrine une bourse pleine de poudre qu'il ne laisse voir à personne, et qu'il ne cache pas ainsi sans mauvaise intention.

— Est-ce vrai ? s'écria le comte, qui [illegible] à prendre [illegible] d'autant plus qu'en ce moment la prédiction [illegible] de son fils lui revint en mémoire.

— Vrai sur mon âme, répondit Yvain, et vous pourrez [illegible], monseigneur, si tel est votre bon plaisir.

— C'est bien, dit le comte ; ne parle à personne au monde de ce que tu viens de me raconter.

— Monseigneur, dit l'enfant, il sera fait ainsi que vous le désirez.

Le comte de Foix vivait dans des temps où la vengeance [illegible] La mort, presque toujours présente [illegible] rendait l'homme le plus [illegible] à l'égard de ses serviteurs les plus fidèles et de ses parents les plus proches ; il demeura donc toute la matinée préoccupé de ce que lui avait dit Yvain. L'heure du dîner arriva.

Le comte se mit à table. Gaston, selon son habitude, lui présenta à laver, puis alla s'asseoir pour découper les viandes qu'il devait servir à son père, après en avoir fait l'essai. Comme il remplissait cet office, le comte le regarda attentivement et vit les cordons de la bourse sortir, entre deux boutons, par l'ouverture de son habit. Aussitôt le sang lui monta au visage, car il demeurait prouvé que l'accusation d'Yvain était vraie. Il ne voulut donc pas attendre plus longtemps, et résolut de tout éclaircir sur l'heure.

— Gaston, dit-il, viens ; car j'ai un mot à te dire à l'oreille.

Gaston, sans défiance, se leva et s'approcha de son père. Alors le comte, tout en lui parlant, déboutonna l'habit, et, prenant d'une main la bourse et de l'autre un couteau, il coupa les cordons qui l'attachaient, si bien qu'elle lui resta dans la main. Puis, la montrant à son fils, il lui dit d'un ton sévère :

— Qu'est-ce que cette bourse, et que voulez-vous faire de la poudre qui est dedans ?

L'enfant ne répondit rien ; mais, se sentant coupable, il devint pâle comme la mort et commença de trembler de tous ses membres. Le comte, de plus en plus convaincu des mauvaises intentions de son fils, par son trouble et par sa terreur, ouvrit la bourse, prit une pincée de poudre, la mit sur une tranche de pain mouillée de jus de viande, et, sifflant un lévrier qui était près de lui, il la lui donna à manger. A peine le chien eut-il avalé le morceau de pain, que les yeux lui tournèrent dans la tête, et que, se couchant sur le dos, il roidit les pattes et expira.

Le comte de Foix ne pouvait conserver aucun doute ; aussi entra-t-il dans une grande colère, et, s'adressant à Gaston, stupéfait et anéanti :

— Ah ! traître ! lui dit-il, pour conserver et accroître un héritage qui te devait revenir, j'ai eu haine et guerre du roi de France, du roi d'Angleterre, du roi d'Espagne, du roi de Navarre et du roi d'Aragon ; et voilà que, pour ma récompense, tu me veux empoisonner. Oh ! c'est d'une infâme et mauvaise nature, et, sur mon âme, je vais te tuer à l'instant, comme je ferais d'un reptile venimeux ou d'une bête féroce.

A ces mots, il s'élança de table, un couteau à la main, et il allait égorger l'enfant, car celui-ci ne faisait aucune tentative pour se soustraire au coup mortel, se contentant de regarder son père et de verser de grosses larmes. Mais les chevaliers et écuyers qui se trouvaient là tombèrent à genoux, les bras étendus vers le comte, et criant :

— Monseigneur, pour Dieu, ayez merci ; ne tuez pas Gaston, monseigneur ! car vous n'avez pas d'autre enfant à qui léguer votre nom et votre héritage ; faites-le garder soigneusement, et informez-vous comment et par qui la chose a été conduite ; peut-être ne savait-il pas même ce qu'il portait.

— C'est bien, dit le comte ; nous informerons, puisque vous m'en priez avec tant d'instances ; en attendant, qu'on le conduise à la tour, et qu'il soit tellement gardé, qu'à toute heure du jour et de la nuit, on m'en rende bon compte.

Les serviteurs obéirent, et l'enfant fut conduit dans la tour d'Orthez.

Alors le comte fit arrêter tous ceux qu'il soupçonnait de complicité ou de non-révélation, et le nombre en fut considérable. Quinze écuyers eurent la tête tranchée, et quelques vilains furent pendus. Le jeune Gaston ignorait tout le sang qui se versait.

Or, comme toutes ces exécutions n'avaient rien révélé, le comte de Foix convoqua à Orthez une assemblée de tous les nobles, barons et des prélats de Foix et de Béarn. Lorsqu'ils furent réunis, il leur exposa le fait, leur raconta comment son fils avait voulu l'empoisonner, leur présenta la bourse et la poudre, et renouvela l'essai du lévrier sur plusieurs animaux [illegible] que le chien, moururent à l'instant.

Cependant, comme [illegible] fort aimé, et que l'on ne pouvait [illegible] capable d'un si grand crime, toute l'assemblée intercéda pour lui. Les prières de ces étrangers [illegible] dans le cœur du père ; aussi le comte de Foix promit-il solennellement et avec plus de [illegible] que le jeune Gaston aurait la vie sauve. Pour toute peine, il devait être détenu pendant quelques mois en prison, puis il devait voyager pendant deux ou trois ans, jusqu'à ce que ce mauvais naturel, qui s'était manifesté d'une manière si subite et si inattendue, fût [illegible] par l'âge et par la raison qui vient avec lui.

Cependant le pauvre enfant était toujours enfermé au château d'Orthez, dans une chambre où le jour pénétrait à peine. Toutes les [illegible] qu'on avait eu l'ai faire [illegible] n'avait [illegible] tout jeune qu'il était, il

comprenait que ses aveux, en les disculpant, devaient accuser son oncle et sa mère, et il connaissait si bien la haine que leur portait le comte, qu'il aima mieux voir toute cette colère s'épuiser sur lui, que frapper des parents qui lui étaient si chers.

Cependant son malheur lui paraissait si grand, qu'il n'y voulut pas survivre. Il résolut donc de se laisser mourir de faim, et, lorsqu'on lui apportait son dîner, il disait au serviteur : « Mettez-le là ! » mais n'y touchait point, et, lorsque le serviteur était sorti, il le jetait dans un coin de sa prison.

Or, ainsi que nous l'avons dit, comme il faisait sombre dans sa prison, ceux qui étaient chargés du service ne pouvaient s'apercevoir que de jour en jour l'enfant était plus pâle. Il arriva qu'au bout de dix jours revint le tour d'un des serviteurs qui l'aimaient le plus ; il lui présenta son dîner comme d'habitude, et, comme d'habitude Gaston lui dit : « Mettez-le là. » Mais, ce jour là, il y avait une telle faiblesse dans la voix de Gaston, que le vieux serviteur l'entendit à peine. Soupçonnant que le jeune prisonnier se laissait aller à une mélancolie funeste, tout en déposant le plateau où l'enfant le lui avait dit, il regarda tout autour de lui. Comme ses yeux commençaient à s'habituer à l'obscurité, il vit dans un coin tous les pains et toutes les viandes qu'on avait apportés depuis dix jours. Quant à l'eau et au vin, Gaston les renversait sur le sol, et c'était la terre qui les buvait. Cependant le serviteur ne dit rien de ce qu'il avait remarqué, et remonta vers le comte.

Il le trouva sombre et silencieux, comme il était toujours depuis ce malheur, auquel il ne pouvait rien comprendre. Lorsqu'il entra, le comte achevait sa toilette et se nettoyait les ongles avec un petit couteau à lame mince et aiguë. Quoiqu'il eût entendu ouvrir la porte, il ne se retourna point, de sorte que le vieux serviteur vint jusqu'à lui.

— Monseigneur, lui dit-il, pour Dieu ! prenez pitié de votre fils, notre gentil maître.

— Voire, répondit le comte, qu'a-t-il donc fait de nouveau ?

— Rien, monseigneur, continua le vieillard ; mais il est tombé dans une mélancolie trop profonde pour un enfant de son âge.

— Tant mieux ! reprit le comte, c'est que Dieu lui fait la grâce de se repentir.

— Sauf votre bon plaisir, monseigneur, je ne crois pas qu'un si gentil enfant ait à se repentir d'aucune chose au monde ; mais ce n'est point de cela qu'il s'agit. Prenez garde, monseigneur, car je crois que votre fils s'affame.

— Que dites-vous là ? s'écria le comte.

— La vérité ; j'en ai grande crainte, monseigneur ; et je crois qu'il ne mange aucune chose depuis qu'il est entré en prison. J'ai vu tous les mets qu'on lui a servis jetés dans un coin de sa chambre.

— Ah ! ah ! fit le comte, voyons cela par nous-même.

Et il descendit sans prendre le temps de poser le petit couteau de toilette, dont il tenait la lame entre le pouce et l'index de la main droite, si près de son extrémité, que la pointe n'en sortait guère, dit Froissart, que de la longueur d'un gros tournois.

Tout faible et mourant qu'était le pauvre prisonnier, il reconnut le pas de son père et se souleva sur son lit. Au même instant, la porte s'ouvrit, et le comte de Foix parut. En entrant, il jeta un regard autour de lui, et vit sur une table, assez éloignée du lit où était l'enfant, le dîner tel qu'on le lui avait apporté ; car il était si débile, qu'il n'avait pu se lever pour jeter les mets, comme s'il les eût mangés, et renverser le vin et l'eau, comme s'il les eût bus. Cependant, la vue de son père lui rendit des forces, et il se jeta à bas de son lit.

— Ah ! traître ! lui dit le comte, ce n'était point assez pour fâcher Dieu, que de vouloir m'empoisonner tu veux encore te faire mourir par la famine ; pourquoi ne manges-tu pas ?

— Mon père ! mon père ! s'écria l'enfant en se précipitant dans ses bras.

Va-t'en, dit le comte en le repoussant, va-t'en, mauvais fils ! je ne te reverrai que tu n'aies mangé.

L'enfant jeta un faible cri, porta la main à son cou, et alla tomber dans un coin de la chambre, le visage tourné contre la muraille Le comte sortit.

A peine était-il rentré dans sa chambre, que le vieux serviteur qui était venu lui apprendre que son fils ne mangeait point et qui l'avait accompagné à la tour, revint à lui, mais plus pâle encore et plus tremblant que la première fois.

— Qu'y a-t-il ? dit le comte.

— Monseigneur, Gaston est mort !

— Mort ! s'écria le père en se levant debout et en pâlissant et tremblant à son tour ; comment est-il mort ?

— Hélas ! je ne sais, répondit le vieillard ; mais, lorsque vous avez été parti, voyant qu'il ne se relevait pas, je me suis approché de lui, et, sous la main qu'il tenait à son cou, j'ai trouvé une plaie, comme celle qu'aurait pu faire la pointe d'une fine épée.

Le comte jeta les yeux sur le couteau, qu'il tenait encore ; il y avait une gouttelette de sang à la lame.

Le comte Gaston Phœbus avait tué son fils bien-aimé, le seul héritier de son nom et de sa fortune.

Voilà pourquoi, à l'époque où commence cette histoire, il avait tant de cheveux blancs sur la tête et tant de rides au front ; voilà pourquoi il avait un retrait tout rempli d'oraisons, où il se renfermait une heure par jour pour y dire les heures de Notre-Dame, les litanies des saints et les vigiles des morts voilà pourquoi, enfin, il tressaillit si fortement lorsqu'on frappa à la porte du château d'Orthez ; car, tout en écrivant le soixante-troisième chapitre de son ouvrage sur la chasse des bêtes sauvages et des oiseaux de proie, il pensait à son pauvre petit garçon, qui reposait à cette heure dans la chapelle des Frères-Mineurs à Orthez, tandis que son frère bâtard, Yvain, guerroyait avec les Castillans contre le roi Jean Ier de Portugal.

III

Le comte de Foix comprit bien, au bruit qui se faisait dans son château, que celui qui lui rendait visite était quelque noble seigneur des environs. En effet, la porte s'ouvrit, et le sire Raymond de Corasse entra, précédé d'un page et suivi de deux écuyers. C'était un des vassaux les plus fidèles et un des plus vieux amis du comte, et son château n'était distant de celui d'Orthez que de sept ou huit lieues. Mais, outre ces rapports de féodalité et de voisinage, un lien puissant les unissait : le comte Gaston Phœbus s'occupait d'astrologie, et l'on disait que sire Raymond avait découvert, dans cette science, des secrets qui étaient restés inconnus à tous les autres hommes

Le comte de Foix reçut le baron de Corasse comme un vieil ami qui avait l'habitude de le visiter, et dont les visites étaient toujours bienvenues ; mais ils ne purent causer d'affaires ni de sciences, car derrière les écuyers entrèrent les nobles qui avaient l'habitude de manger à la table du comte. Il fut donc question de choses générales, et entre autres de la grande guerre qui s'était élevée entre les deux Jean : Jean Ier de Portugal et Jean Ier de Castille ; je vais vous dire à quelle occasion.

Pierre de Portugal avait eu deux fils : un légitime, qui monta sur le trône sous le nom de Fernand Ier, et un bâtard, qu'il appela Jean, et que son frère fit grand maître de l'ordre de Darius. Or, Fernand Ier, n'ayant pas d'enfant mâle, avait marié sa fille Béatrice à Jean Ier, roi de Castille, croyant de cette manière assurer le trône de Portugal au fils qui naîtrait de cette union, ou, à défaut de fils, à son gendre. Mais, avant de prendre ces dispositions héréditaires, le roi Fernand s'était occupé des affaires de son royaume de la manière que nous allons dire.

Il avait pour ministre un noble Portugais nommé dom Juan Andeiro, lequel, ayant été en Angleterre, pendant l'année 1375, et y ayant obtenu la faveur d'un comte de Cambridge, fut chargé, à son retour, par le roi Fernand, d'une mission secrète et importante : c'était d'engager la cour de Londres à former une ligue avec le Portugal contre tout ennemi, more ou chrétien, qui pourrait attaquer ce pays. Andeiro réussit à souhait, et revint à Lisbonne en 1380 ; mais le roi Fernand, qui était fort dissimulé, et qui ne voulait pas qu'on pénétrât les secrets de sa politique, feignit qu'Andeiro était tombé en disgrâce, et le fit enfermer dans sa tour d'Estremoz. Là, il allait souvent le visiter avec la reine Eléonore Tellez, et parfois aussi il y envoyait la reine seule. Il résulta de ces visites trop multipliées et trop confiantes, qu'un amour adultère grandit au cœur d'Andeiro, et que le favori du roi devint l'amant de la reine.

La négociation avec l'Angleterre étant sur le point d'être terminée, Fernand fit sortir de prison Andeiro et l'exila à Londres. Il s'y rendit muni des pleins pouvoirs du roi et termina le traité. Alors il revint pour la seconde fois à Lisbonne, et don Fernand, feignant d'oublier le passé, parut rendre à Andeiro la faveur qu'il n'avait jamais perdue, et le chargea de négocier le mariage de sa fille Béatrice avec le roi de Castille. Cette négociation, comme la première, réussit à la satisfaction de Fernand ; de sorte que, poussé de son côté par la reine, le favori ne vit plus de terme à sa faveur Créé comte et grand de Portugal, il commença de gérer, comme le roi lui-même, les affaires de l'Etat.

Sur ces entrefaites, le roi mourut

Le roi de Castille, Jean Ier, voulut alors faire valoir, sur le Portugal, les droits que lui donnait son mariage avec

la ville et de la Reine et du roi. Il ... des Portugais pour ... qu'au premier signe d'opposition que ... Jean, le frère naturel du roi mort, tous les grands du royaume se réunirent à lui. Fort de cet appui il résolut de s'emparer du trône, et, comme la reine s'était discréditée par ses amours publiques avec le ministre, il entra un jour chez elle avec vingt-cinq hommes armés, et, y rencontrant Andeiro, il le poignarda, quoique la reine le défendît tant qu'elle put de ses paroles et de sa personne. Le favori mort, Jean profita du premier moment d'exaspération pour exiler la reine.

Eléonore Tellez se rendit en Castille ... la cour du roi Jean Ier ... leurs intérêts étant les mêmes, elle trouva ... de ce prince appui et ... Le futur usurpateur ... nommé régent du royaume ... profita du moment où la Castille armait contre le Portugal pour se faire nommer roi par ses états rassemblés ... lesquels, sans conteste et par acclamation, lui déférèrent la couronne, au préjudice de Béatrice et des enfants de Castille.

Or, les choses en étaient à ce point, et les deux armées se trouvaient en présence, les Français soutenant la Castille et les Anglais le Portugal, lorsque le sire Raymond de Corasse vint ... que nous avons dite au comte de Foix.

Comme Yvain était dans l'armée castillane, et comme il était le seul fils qui restât au comte depuis la mort du jeune Gaston, il ne faut pas demander si l'on devisa longuement desdites affaires et de la bataille qui devait avoir lieu incessamment, en attendant le souper.

Lorsque l'heure attendue sonna, la porte s'ouvrit. Douze varlets portant torches marchèrent devant les convives, et, arrivés dans la salle, se placèrent derrière eux pour les éclairer.

Cependant les convives n'en firent pas moins grande chère, car le comte Gaston se faisait violence pour ne pas attrister ses hôtes de sa tristesse. Le repas se passa donc comme d'habitude, accompagné de force ménestrandie; car le comte aimait la musique et faisait volontiers chanter à ses clercs des rondeaux et des virelais. On plaçait devant lui une foule d'entremets nouveaux et étrangers, que son maître queux préparait pour lui et qu'il envoyait de sa table, aussitôt qu'il les avait goûtés, aux tables des chevaliers et écuyers. Enfin, vers une heure du matin, il se leva et, faisant reconduire chacun de ses hôtes à l'appartement qui lui était destiné, il monta à sa chambre, précédé de quatre varlets portant torches, et accompagné de son voisin et ami le sire Raymond de Corasse.

A peine entré dans la chambre, où il trouva la lampe allumée et un pot d'hypocras cuit bien à point, le comte ferma la porte afin de n'être pas dérangé, et faisant asseoir le sire de Corasse d'un côté de la table, tandis que lui-même s'asseyait de l'autre :

— Eh bien, lui dit-il, cher sire et ami, maintenant que nous sommes seuls et que nous n'avons plus d'oreilles indiscrètes occupées à nous écouter, quelles nouvelles d'Espagne ?

— Petites, monseigneur, petites ! Les Castillans et les Portugais ont donné hier bataille, près d'Aljubarota, si bien que la mêlée a commencé à deux heures de l'après-midi et n'a fini qu'à neuf heures du soir. Les Castillans ont perdu la journée ; don Juan et don Fernand de Castille, cousins germains du roi, ont été tués, ainsi que Jean de Riec, ambassadeur de France.

— Et Yvain, dit après un moment d'hésitation le comte Gaston Phœbus, se trouvait-il à cette bataille ?

— Il s'y trouvait, monseigneur, répondit le sire de Corasse, et il s'y est conduit en brave chevalier, qui, quoiqu'il eût son casque tourné à gauche et une barre sur ses armes, a du sang noble dans le cœur.

— Et qu'a-t-il plu à Dieu qu'il advînt de lui ? demanda avec anxiété le comte.

— Il a été blessé légèrement, monseigneur, et il est retiré à cette heure, avec les débris de l'armée française et castillane, en la ville de Santarem.

— Et n'avez-vous pas quelques autres détails sur la bataille ? continua le comte de Foix, soulagé d'une grande crainte, et qui remercia Dieu mentalement de lui avoir conservé le dernier rejeton de son sang.

— Si fait, en ai-je, et de certains, reprit le sire de Corasse, et vous les dirai, si tel est votre bon plaisir, monseigneur.

— Dites, répondit le comte.

— Ce fut avant-hier, vendredi, continua le sire de Corasse, sur les huit heures du matin, que le roi de Castille, qui se tenait à Santarem, apprit que les Anglais et les Portugais, conduits par le roi don Juan, étaient sortis de Lisbonne et venaient au-devant de lui. Aussitôt la nouvelle se répandit dans l'armée, et Castillans, Gascons et Français en eurent grand'joie, car, outre que la plupart étaient de braves chevaliers ... pour la première fois en présence, ils se trouveraient ... et ils se battraient à l'avantage du nombre. Or ... roi de Castille fit aussitôt trompeter par toute la ville de Santarem, où était logée sa puissance, que tout homme de pied ou de cheval eût à être prêt le samedi matin, attendu que le roi partirait et irait combattre ses ennemis.

« Quand vint l'heure désignée, les cors et les trompettes sonnèrent, et le roi de Castille, après avoir communié et reçu la bénédiction de l'archevêque Guérin de Prague, mit une croix sur sa poitrine ; tous les chevaliers imitèrent son exemple, comme s'ils partaient pour la terre sainte ; puis on monta à cheval et l'on se mit aux champs en belle et bonne ordonnance, messire Regnauld de Limousin, maréchal, le premier, comme maréchal de l'armée. Au moment du départ, on envoya devant trois coureurs pour aviser la force et le cantonnement des ennemis. Ces trois coureurs étaient de la part des Castillans don Pedro Fernand de Mélina, de la part des Français, messire Guillaume de Mondigny, et de la part des Gascons, le chevalier Bertrand de Barège.

« De son côté, le roi de Portugal avait envoyé trois chevaucheurs dans le même but et à la même intention : deux Anglais et un Portugais. Les Anglais s'appelaient James Hartlebury et Philippe de Bradeston ; le Portugais avait nom Fernand de los Rios. Tous étaient bien montés, braves écuyers et habiles hommes d'armes. Or, ils chevauchèrent si avant, que, du haut d'un tertre où ils étaient parvenus, ils aperçurent à travers les arbres toute l'armée des Espagnols.

« Aussitôt ils retournèrent vers le roi de Portugal, qu'ils trouvèrent aux champs et sur pied avec toute son armée. Ils allèrent droit à lui, disant :

« — Sire roi, nous avons été si avant, que nous avons vu toute l'armée de vos ennemis. Sachez donc qu'ils viennent à nous en grande et belle ordonnance, et qu'autant que nous en avons pu juger, ils doivent être au moins trente mille hommes.

« — Chevauchent-ils tous ensemble ? demanda le roi.

« — Non, sire, répondirent les envoyés, ils sont divisés en deux troupes.

« — Vous entendez, messeigneurs, reprit le roi, il est probable que ce sera pour aujourd'hui la bataille ; adonc, tenons conseil sur ce qu'il nous reste à faire en cette circonstance.

« Un conseil se forma bientôt, composé du roi, de messire Harstel, de messire Nortbury, de messire Hartlebury et de plusieurs autres choisis parmi les plus expérimentés et les plus braves. Le cas était difficile. Les forces de l'ennemi étaient quadruples des leurs, et cependant les Portugais ne voulaient pas reculer. Alors les Anglais, se souvenant de Crécy, dirent :

« — Puisqu'ils sont les plus nombreux, cherchons quelque terrain où nous ayons l'avantage des haies et des buissons. Puis, quand nous l'aurons trouvé, fortifions-nous de manière qu'il soit moins facile de nous entamer que si nous restions en plain.

« Le roi répondit :

« — Vous parlez sagement. Qu'il soit fait ainsi que vous dites.

« Les Portugais étaient arrêtés près du village d'Aljubarota, où ils avaient envoyé toutes leurs provisions, leurs harnois et leurs équipages, car ils avaient l'intention, qu'il y eût bataille ou non, d'y revenir coucher le même soir. A un quart de lieue du village est une abbaye de moines où les gens d'Aljubarota et des villages voisins vont à la messe.

« Or, l'église est bâtie sur le côté du chemin, vers le sommet d'une petite montagne, aux flancs de laquelle poussent de grands arbres et une multitude de haies et de buissons ; c'était un retranchement comme il en fallait un à l'armée portugaise. Aussi fut-il choisi aussitôt que reconnu ; on abattit les arbres, on les coucha en travers afin que les chevaux ne pussent pas charger. Un seul chemin resta libre, et, aux deux ailes du chemin, derrière les arbres, les haies et les buissons, on plaça les archers et les arbalétriers ; les gens d'armes formèrent le corps d'armée. Le roi de Portugal entra dans le couvent comme dans une forteresse et l'on attendit l'ennemi...

— Sur mon âme, interrompit le comte de Foix, vous parlez de l'ordonnance comme si vous l'aviez vue.

— Je n'ai pourtant jamais visité le pays, répondit le sire de Corasse.

— C'est merveille, répondit Gaston tout pensif. Continuez.

« Quand le roi vit les Portugais ainsi fortifiés et si grande et si bonne position, qu'ils pouvaient tenir longuement et faire bonne journée, quelle que fût la force des ennemis, il s'avança vers eux.

« — Beaux seigneurs, leur dit-il, nous voilà arrivés en

un point où il ne faut pas songer à fuir, car la fuite serait mauvaise. Lisbonne est trop éloignée de nous, et trois hommes qui poursuivraient en abattraient douze qui fuiraient. Au lieu de penser à la retraite, qui est impossible, imaginez donc que, si la journée est pour nous (ce qu'elle sera avec l'aide de Dieu), nous serons honorés comme des prud'hommes et l'on parlera de nous partout où peuvent parvenir les nouvelles d'une victoire. Pensez que vous m'avez fait roi il y a quelques jours à peine, et que vous devez car tous ne vous ont pas vu et entendu. Puis, s'il y en a un de nous qui n'ose attendre la bataille, donnez-lui son congé de partir, et qu'il parte, car un mauvais cœur en décourage à lui seul deux douzaines de bons.

« — Bien, répondit le roi, je vais faire ainsi que vous dites.

« Et, sur l'heure, il choisit deux chevaliers de Portugal pour aller de rang en rang savoir s'il y avait quelqu'un qui voulût quitter la bataille. Mais les chevaliers revinrent au



Vers une heure du matin, le comte Gaston se leva.

en être plus hardis et plus courageux à me défendre ; quant à moi, soyez certains que, tant que cette hache me durera dans la main, je frapperai avec elle, et que, si elle se brise, je ne fuirai pas pour cela, mais j'en prendrai une autre, et montrerai que je veux défendre et garder la couronne de Portugal, à laquelle j'ai droit, je le soutiens à mes amis et à mes ennemis, par la succession de monseigneur mon frère.

« A ces paroles, un Portugais répondit au nom de tous ceux qui comprenaient la langue dans laquelle elles avaient été prononcées :

« — Sire roi, grâce et merci au nom de tous ! Vous venez de nous admonester sagement et doucement. Vous avez eu raison de compter sur nous : quelque chose qu'il arrive, nous ne quitterons cette place, que nous avons choisie, que morts ou vainqueurs. Or, montez sur un endroit élevé, afin que chacun puisse vous voir et vous entendre, roi sans en avoir trouvé un seul dont le cœur fût faible, dans les huit mille qu'ils étaient.

— Tout va au mieux, dit le roi.

« Cependant les coureurs castillans, gascons et français, s'étaient avancés de leur côté sans avoir été découverts, et avaient vu toutes les dispositions de leurs ennemis. Ils s'en étaient alors retournés vers le roi, disant :

« Sire, nous avons vu les Portugais. Selon ce que nous pouvons juger, ils sont de huit à dix mille. Probablement, de leur côté, ils ont eu nouvelle de notre force ; car ils se sont retirés vers l'église d'Aljubarota, qui est située sur une montagne, et s'y sont fortifiés. Maintenant, celui qui voudra les avoir les trouvera là.

« Alors le roi de Castille assembla son conseil, comme avait fait le roi de Portugal, et spécialement les barons et chevaliers de France, leur demandant ce qu'ils croyaient bon de f[illegible]

— Sire roi, répondit en espagnol messire Regnauld de Limousin, qui parlait cette langue comme la sienne, tant il était resté longtemps en Castille, ce m'est avis qu'il les faut attaquer sur l'heure ; car, voyant notre force, ils pourraient profiter de la nuit pour se retirer, ou demain les gens du pays, qui vous haïssent comme Castillans, et nous comme Français, pourraient accourir de tous points, et les renforcer de manière que ce seraient eux alors qui se trouveraient les plus nombreux. Je vous conseille donc, sire roi, puisque vous savez où ils sont, que vous ordonniez vos batailles, et que nous allions les combattre, tandis que nos gens sont pleins d'ardeur et disposés à bien faire.

— Je veux faire selon que vous me conseillerez, dit le roi, et que, si quelques-uns veulent être faits chevaliers, ils sortent des rangs et viennent à moi ; je leur donnerai l'ordre en l'honneur de Dieu et de saint Georges.

Alors sortirent des rangs messire Bertrand de Barège, messire Pierre de Valence, messire Geoffroy de Parthenay et messire Yvain de Foix, votre fils ; et là, ils furent faits chevaliers de la main du roi.

Alors s'avancèrent vers le roi le sire de Ligna, qui était Gascon, et le sire Guillaume de Mondigny, qui était Français, armés de toutes pièces, à l'exception du casque.

— « Sire roi, lui dirent-ils, nous sommes étrangers, et de lointain pays venus sans autre espoir de récompense que celui d'acquérir honneur et renom par nos apertises et faits d'armes. Vous plairait-il nous accorder la grâce que nous ayons la première bataille ?

« — Je vous l'accorde, dit le roi, au nom de Dieu et de monseigneur saint Jacques.

« Et les Castillans murmuraient, disant :

— Regardez, regardez comme notre roi se confie à tous les Français et à tous les Gascons. Ils ont la première bataille, et ne nous estiment pas assez pour nous appeler. Ils font leur fait à part eux, nous ferons le nôtre à part nous.

« Et, comme les murmures s'étendaient par toute l'armée, six des plus notables Castillans s'approchèrent du roi, et, prenant la parole au nom de tous, un d'eux dit :

« — Très noble roi, nous voyons, à des signes apparents et certains que nous aurons aujourd'hui rencontre avec nos ennemis. Dieu vous donne la victoire comme nous le désirons ! Mais avant de combattre, nous voulons savoir de vous-même en quelle compagnie il vous plaît le plus d'être, ou avec nous qui sommes vos féaux sujets, ou avec les Français et les Gascons qui vous sont étrangers.

— Beaux seigneurs, dit le roi, j'ai accordé, il est vrai, la première bataille aux chevaliers et écuyers de France pour leur faire honneur ; mais à vous j'accorde ma personne, et vous la donne à garder pour vous faire droit.

« — Ainsi ferons-nous, monseigneur, répondirent-ils, et nous ne vous manquerons qu'à la mort.

« C'est ainsi que le roi demeura parmi les courtisans, et que messire Regnauld de Limousin eut la première bataille.

« Ces ordonnances prises, l'armée se mit en marche ; et il était l'heure de vêpres, à peu près, quand l'avant garde arriva devant l'église d'Aljubarota. Elle était composée de deux mille lances ; et, dès qu'elle aperçut les Portugais, les chevaliers se serrèrent les uns contre les autres, s'ordonnant en gens qui connaissent leur besogne. Puis, mettant leurs chevaux au pas, ils s'approchèrent des retranchements jusqu'à la portée des traits. Alors ils mirent leur lance en arrêt, et, s'assurant sur leurs arçons, ils s'élancèrent [illegible] sur le camp improvisé et si habilement fortifié par les Anglais. Là, il y eut une dure rencontre, car les archers et les arbalétriers d'Angleterre commencèrent à leur lancer des flèches et des traits en si grande quantité, que les chevaux des Français et des Gascons en étaient tout percés, si bien, qu'ils se cabraient de douleur et se renversaient les uns sur les autres. Ceux qui parvenaient jusqu'à l'entrée trouvaient là les gens d'armes anglais tenant au poing des lances affilées de fer de Bordeaux, qui est le fer le meilleur et le plus sûr qui se puisse trouver, de sorte qu'ils perçaient d'outre en outre boucliers, cuirasses et corps. Dès les premiers coups, tombèrent le sire de Giac, qui fut fait prisonnier et dont la bannière fut prise ; messire [illegible] de [illegible], ambassadeur des Français, qui, malgré ses soixante-huit ans avait voulu, être des premiers à la bataille, et [illegible] ce ne fut pas leur faute ni parce qu'ils ne firent [illegible], mais leurs chevaux étaient tellement criblés de flèches qu'ils s'affaiblissaient, et, pour ainsi dire, fondaient sous eux. Ce fut là que les Portugais reconnurent les bons conseils de leurs alliés, qui avaient gagné presque toutes leurs victoires par cette tactique. Ils en devinrent plus braves et plus légers. A leur tête combattait, ainsi qu'il l'avait promis, le roi de Portugal. Sa bannière était portée devant lui, et il était monté sur un grand coursier, tout [illegible] de ses armes. A chaque nouvelle charge des Français et des Gascons, il se précipitait le premier à leur rencontre, criant :

— Notre-Dame de Portugal ! en avant, bonnes gens d'armes ! Ou je ne m'y connais pas, ou, tant qu'ils sont, ils sont à nous. Laissez-les passer, et plus il y en aura, plus nous en aurons.

En effet, autant il en entrait dans le chemin, autant étaient morts ou prisonniers. Car, si le roi réconfortait bravement ses gens, de leur côté ils soutenaient bravement le roi.

« Or, ce fut là que les Espagnols firent ce qu'ils avaient dit, laissant les Français et les Gascons porter tout le poids de la bataille, ce dont ils seront un jour fort blâmés. Et, cependant, à une lieue à peine était le roi avec vingt mille Castillans, qui, s'ils étaient venus assiéger les Portugais d'autre part, auraient bien pu changer la face de la besogne. Mais, tout au contraire, ils se tinrent cois, en disant :

— Ces Français et ces Gascons sont si vaniteux et si hautains ! Ils ont voulu avoir l'honneur de la journée ; qu'ils le gagnent à leur manière, nous ne les en empêcherons pas !

« Ils les laissèrent donc combattre ainsi jusqu'à l'heure de cinq heures sans venir à leur aide, et, à cette heure, ils étaient tous prisonniers, blessés ou morts... Cependant, comme le roi se doutait de ce qui se passait, il voulait avancer ; mais ils lui disaient :

— Monseigneur, c'est inutile ; les chevaliers de France et de Gascogne ont battu vos ennemis.

« — N'importe, disait le roi, avançons un peu.

« Mais eux faisaient cent pas et s'arrêtaient de nouveau sans qu'il fût possible de les faire aller plus loin.

Enfin le roi de Castille vit revenir à lui un messager criant :

« — Sire roi, avancez au nom de votre couronne ! La bataille est mauvaise à Aljubarota. Ceux de l'avant-garde sont tous morts ou pris, les trépassés n'ont d'espoir qu'en Dieu, et les prisonniers qu'en vous. Or, sus, sire roi, avancez, avancez !

« A ces nouvelles, le roi de Castille vit bien qu'on l'avait trompé. Et, mettant son cheval au galop sans écouter ce qu'on pouvait lui dire, il s'élança vers Aljubarota, criant :

— Chevauchez, bannières ! au nom de Dieu et de saint Georges ! A la rescousse, à la rescousse !

« Mais déjà il était tard, et le soleil était sur le point de se coucher, de sorte que quelques Castillans qui craignaient qu'on n'arrivât pas assez tôt pour sauver la chevalerie de France occupée à mourir pour la Castille, conseillaient qu'on attendît le lendemain, s'appuyant sur ce que la nuit était proche. Mais le roi ne voulut rien entendre et continua de chevaucher, répondant à ceux qui lui conseillaient de revenir :

« — Laisserons-nous nos ennemis, qui sont lassés, se reposer et se rafraîchir ? Qui donne tel conseil n'aime pas mon honneur !

Cependant les Portugais, qui croyaient en avoir fini pour cette journée, s'aperçurent qu'elle était commencée à peine. Le roi de Castille leur arrivait à son tour avec ses vingt mille hommes, et tout l'honneur de la bataille était remis une seconde fois à la volonté de Dieu ; alors, jetant les yeux autour d'eux, ils virent qu'ils avaient bien deux mille prisonniers, et ils pensèrent que si au moment où ils seraient attaqués en face, les prisonniers se rebellaient par derrière, tout serait perdu à l'instant. Cela fit prendre au roi une dure résolution ; mais la nécessité est ainsi faite que, là où elle se présente, rien ne lui résiste. L'ordre fut donné à chacun de mettre à mort les prisonniers.

« Alors commença une boucherie et non plus une bataille. Aucun n'échappa, si vaillant, si noble, si gentil ou si riche qu'il fût. Chevaliers, barons, écuyers, tout fut tué sans merci ni miséricorde. Ni frère ni parent n'y fut sauvé ! Il y allait de la vie pour ceux qui mettaient à mort. Si quelques Portugais voulaient défendre ceux de leurs captifs avec lesquels ils avaient déjà débattu le prix de la rédemption les Anglais, qui avaient surtout poussé à cette mesure, les leur arrachaient des mains, disant qu'il valait mieux vivre que d'être occis, et que nul, au moment du combat, ne pouvait avoir confiance en la parole d'un ennemi. Or, regardez la grande mésaventure, car ils tuèrent bien, ce samedi au soir, de bons prisonniers dont ils auraient eu quatre cent mille francs au moins l'un dans l'autre.

« Cette besogne de bourreaux était à peine terminée, qu'il leur fallut revenir à celle de soldats ; il était temps qu'ils eussent fini de tuer. Le roi de Castille arrivait à grande course avec toute son assemblée, bannières au vent, et montée sur des chevaux armés comme leurs cavaliers. Les Portugais conservèrent le même ordre de bataille, répandant leurs archers et leurs arbalétriers sur les deux côtés du chemin qu'ils avaient laissé libre pour entrer dans le camp, et plaçant à l'extrémité de ce chemin, pour recevoir [illegible], leurs plus prud'hommes et leurs plus braves chevaliers, [illegible] par le roi lui-même. Cependant le carnage [illegible] les traits et les flèches fut moins grand parmi l'armée castillane qu'il n'avait été dans l'armée française, [illegible] la couverture des chevaux

« Les Espagnols entrèrent donc dans le camp, criant : « Castille ! Castille ! » et animés de grand espoir.

« Ne sachant pas l'issue de la bataille et le massacre qui l'avait suivie, ils comptaient que les prisonniers profiteraient de leur attaque pour se révolter. Mais, en cela, ils se trompaient ; les prisonniers étaient morts et n'avaient plus de secours à recevoir ni à donner .

« Les nouveaux assaillants furent aux haches et aux lances, tandis que, des deux côtés, les archers et les arbalétriers faisaient pleuvoir à foison sur eux les flèches et les traits. Ce fut là que le roi de Portugal tint la parole qu'il avait donnée en changeant deux fois de lance, deux fois d'épée, et deux fois de hache. Cependant, les Espagnols étaient étonnés de ne rien voir de l'avant-garde, et de ne pas en entendre parler davantage que si elle se fût évanouie comme une fumée.

« Trois fois ils furent repoussés hors des retranchements, trois fois ils revinrent à la charge. Enfin, le roi de Portugal sauta à bas de son cheval, se fit donner une masse ; et, là, le premier, il abattit de sa main don Gomez de Mendoce, et le grand maître de Calatrava et son frère, de sorte que, comme la nuit tombait, les Espagnols furent pour la troisième fois repoussés jusqu'au bas de la montagne d'Aljubarota.

« Ce fut alors que le roi de Castille eut des nouvelles de l'avant-garde, et apprit qu'elle avait été entièrement détruite ; que son maréchal Regnauld de Limousin était mort, et que, de toute cette belle chevalerie qui l'était venue aider de France, pas un homme n'était debout. En même temps, il voyait fuir ses gens de tous côtés, et les Portugais qui se laissaient rouler sur eux comme une avalanche. Alors les plus fidèles l'entourèrent, lui disant :

« — Monseigneur, partez vous-même ; il est tard, vos gens fuient de tous côtés ; chacun cherche à se sauver. La fortune est aujourd'hui contre vous ; une autre fois, vous l'aurez meilleure ; partez, monseigneur, partez ; car voici les Portugais.

« Alors on amena au roi un cheval frais et qui n'avait point encore été monté de la journée ; c'était un coursier moresque, léger et rapide comme le vent. Le roi se mit promptement en selle, et, frappant des éperons, il revint à Santarem, laissant sur le champ de bataille dix mille des meilleurs chevaliers de France et de Castille. Dieu veuille avoir leur âme !

« Les Portugais et les Anglais restèrent en armes toute la nuit, et, le lendemain au point du jour, le roi envoya de tous côtés des chevaucheurs par la campagne afin de savoir ce qu'étaient devenus les ennemis. Mais tous revinrent sans en pouvoir donner de nouvelles, et toute cette belle armée s'était fondue et évanouie comme une vapeur.

« Voilà, monseigneur le comte, continua le sire de Corasse, ce que j'avais à vous dire de la bataille d'Aljubarota, et vous pouvez en tenir les nouvelles comme certaines.

— Et, demanda le comte de Foix, vous dites, cher sire et ami, qu'elle a eu lieu hier ?

— Hier, à l'heure de vêpres, monseigneur.

— Et combien y a-t-il de lieues d'ici à Aljubarota ?

— Il y a, en lieues de Castille, deux cent cinquante lieues à peu près, en supposant que, pour les faire en ligne droite, Dieu donnât à l'homme les ailes d'un oiseau.

— Et vous avez su, ce matin tous les détails que vous me racontez ?

— Ce matin, un peu avant le jour, et je me les suis fait répéter deux fois, parce que j'ai pensé que vous en seriez curieux.

— Et vous avez su ce matin tous les détails que vous me grande et piteuse nouvelle pour la France et la Gascogne. Mais, dites-moi, vous avez donc des messagers qui chevauchent sur le vent ?

— Oui, j'en ai, répondit le sire de Corasse, et qui vont plus vite encore, monseigneur.

Et les avez vous, dites-moi, obtenus par art de nécromancie ?

— Non, monseigneur.

— Dites-moi comment cela s'est fait, Raymond continua le comte, et je vous jure que je le celerai à tout le monde, et que, par honneurs, trésors ou torture, je n'en ouvrirai la bouche à âme qui vive.

— Je ne sais si je dois le faire, dit le sire Raymond.

— La chose vous a-t-elle été défendue par l'esprit ? répondit le comte.

— Non, monseigneur, dit le chevalier.

— En ce cas, reprit le comte, vous êtes libre, je vous écoute.

— Or, écoutez donc, répondit le sire de Corasse ; car, sur mon âme, je vais tout vous dire, monseigneur.

IV

Le sire de Corasse parla donc au comte de Foix de la manière suivante :

— Il y a dix ans, à peu près, que j'avais devant le pape d'Avignon, un grand procès avec un clerc de Catalogne nommé Martin, lequel était très instruit en fait de sciences occultes. C'était à propos de dîmes qu'il prétendait avoir le droit d'exiger sur mon domaine de Corasse, et qui pouvaient bien s'élever à la somme de cent florins par an. Soit qu'effectivement il eût une charte en bon état, soit prédilection pour l'Eglise, le seigneur pape lui donna raison et le jugea en son droit. Le clerc leva copie de la sentence, et chevaucha tant et si bien qu'il arriva en Béarn, afin de se mettre en possession. Mais j'étais prévenu, de sorte que je mis en armes tous mes écuyers et varlets, et que j'allai le recevoir dans une si belle assemblée, que jamais clerc n'en avait vu venir une pareille au-devant de lui pour l'honorer. Bientôt je l'aperçus qui approchait, la bulle du pape à la main. Mais bientôt je lui fis signe de ne pas aller plus loin, et, m'avançant vers lui :

« — Maître Martin, lui dis-je, pensez-vous que vos lettres me fassent renoncer à un héritage qui m'a été légué par mon père, et cela tant que je pourrai le défendre par mon épée ? Si vous pensez ainsi, c'est une grande erreur, messire, et, si vous persévérez dans cette mauvaise entreprise, vous pourrez bien y laisser votre vie. Allez donc chercher ailleurs des bénéfices ; car, de mon héritage, beau clerc, tant que j'aurai le casque en tête et la cuirasse sur le dos, vous ne toucherez rien, et j'espère mourir et être enterré dans mon armure. Alerte donc ! et retirez-vous en Catalogne ou à Avignon, comme il vous plaira, mais videz le pays de Béarn, je vous le conseille.

« — C'est là votre dernier mot ? me répondit le clerc.

« — Non, ce n'est que l'avant-dernier ; le dernier sera : Assomme.

« — Sire chevalier, reprit alors avec plus de courage que je n'en attendais d'un homme de robe, par force, et non par droit, vous m'enlevez le revenu de mon église, et vous vous fiez sur ce que vous êtes fort dans le pays où vous êtes. Mais, sachez que, de retour au couvent, je vous enverrai tel champion que vous n'en aurez jamais vu de pareil.

« — Allez au diable ! répondis-je, et envoyez-moi qui vous voudrez.

« Or, je crois qu'il y alla réellement comme je lui avais dit de le faire ; car, environ trois mois après, une nuit que je dormais tranquillement en mon lit, près de ma femme, il commença à se faire un grand bruit par tout le château. Alors, ma femme, qui s'était réveillée la première, me saisit par le bras.

« — Qu'y a-t-il ? lui dis-je.

« — Entends-tu ? me répondit-elle.

« — Bah ! fis-je, c'est le vent.

« — Non, sire, ce n'est point cela ; écoutez. On dirait qu'on brise, qu'on ferraille. Mon bon Seigneur, ayez pitié de nous !

« Et ma femme se mit à prier et à trembler.

« En effet, c'était un bruit et un tempêtement comme je n'en avais oncques entendu. On eût cru que le château allait se fendre depuis les greniers jusqu'aux caves ; puis, de temps en temps, on venait frapper à la porte de la chambre de tels coups, que ma pauvre femme en bondissait dans son lit. Je fus bien forcé d'avouer alors qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire ; mais, comme, si je faisais bruit, j'avais peur que mes chevaliers et varlets ne me prissent pour un visionnaire, je me tins coi et sans sonner mot. Au premier coup de l'*Angelus*, le tapage cessa : alors je m'endormis un tant soit peu, et me levai à mon heure ordinaire.

« Je trouvai un grand assemblement de mes écuyers et varlets. Chacun avait entendu le bruit infernal qui avait eu lieu toute la nuit ; et partout on trouvait traces des tapageurs. Toute la vaisselle de faïence était brisée, toute celle d'étain tordue, toute celle d'argent était noircie, comme si elle eût passé par la flamme de Lucifer. Le reste du château était bouleversé de la même manière ; les ustensiles de cuisine étaient dans la grande salle d'honneur ; les meubles de la grande salle d'honneur étaient dans les bûchers, et les bûches et fagots étaient partout. Il y en eut pour toute la journée à remettre en ordre, et l'on n'avait pas encore fini la besogne, que la nuit était venue.

« Celle-ci fut pire encore que la première : les chiens hurlaient dans les niches, les chevaux hennissaient dans les écuries, les chouettes chantaient sur les arbres, les armures s'agitaient dans les salles d'armes, les meubles mar

haient sur leurs quatre pieds, les poêlons dansaient sur leur queue; c'était un sabbat diabolique. Ma femme pleurait, tremblait et priait, tout cela en même temps. Quant à moi, je sautai à bas de mon lit, et, tout en chemise et l'épée à la main, je m'élançai dans le corridor.

« — Qui est là? criai-je; qui fait tout ce tapage?

« — Moi, répondit une voix.

« — Qui es-tu, toi?

« — Je suis Orthon.

« — Eh bien, Orthon, qui t'envoie?

« — Un clerc de Catalogne nommé Martin.

« — Et pourquoi t'envoie-t-il?

« — Parce que tu as refusé de lui payer sa dîme malgré le jugement du seigneur pape Urbain V; de sorte que je ne te laisserai en paix que lorsque tu lui auras payé ce qui lui est dû, et qu'étant content il me donnera mon congé.

« Je réfléchis un instant [illegible]

« — Orthon! lui dis-je.

« — Hein? fit la voix.

« — Écoute bien ce que je vais te dire.

« — Dis.

« — Le service d'un clerc est un pauvre service pour un gaillard comme toi, qui me parais alerte, dispos et entreprenant; il rapporte trop de mal et pas assez de profit; laisse là ton clerc et cherche un autre service.

« — Je n'aime pas à rester sans condition, répondit la voix.

« — Eh bien, je t'en trouverai une, moi.

« — Où donc?

« — Chez un brave chevalier qui a pourfendu plus d'ennemis que ton moine n'a de grains à son rosaire.

« — Ce chevalier est-il riche?

« — Comme le roi.

« — Bon chrétien?

« — Comme le pape.

« — Hem! fit Orthon, sa Majesté le roi est en petite finance et le pape est excommunié; cela ne m'engage guère.

« — Tu refuses?

« — C'est selon.

« — Songe...

« — Comment s'appelle le chevalier?

« — Raymond de Corasse.

« — C'est donc toi?

« — C'est moi.

« — Veux-tu sérieusement ce que tu me dis?

« — Sérieusement; à une condition pourtant.

« — Laquelle?

« — Tu ne feras de mal à personne, ni au dedans ni au dehors.

« — Je ne suis point un méchant esprit, dit Orthon, et je n'ai point faculté de faire le mal. Tout mon pouvoir se borne à te réveiller pendant ton sommeil, ainsi que me l'a ordonné frère Martin.

« — Eh bien, laisse là ton méchant clerc.

« — Je veux bien.

« — Et tu seras mon serviteur.

« — C'est dit.

« Et, depuis ce jour, ou plutôt depuis cette nuit, ce bon petit esprit, sans exigence et rétribution aucune, s'enamoura tellement de moi qui l'avais tiré des mains de son méchant clerc, qu'il ne se passe pas de semaine sans qu'il me visite.

— Et comment vous visite-t-il? dit le comte de Foix qui accordait grande attention au récit du sire Raymond.

— Toujours nuitamment, et lorsque je suis couché. Or comme je suis gisant au bord, et ma femme dans la ruelle, il entre dans ma chambre.

— Par où? interrompit le comte.

— Je n'en sais rien, sur ma foi, répondit le chevalier.

« Puis, venant au chevet de mon lit, il tire doucement mon oreiller; alors je me réveille en disant:

« — Qui est là?

« — C'est moi, Orthon, me répond-il.

« Et bien souvent, dis-je:

« — Laisse-moi dormir.

« — Non pas, maître, me répond-il, j'ai des nouvelles à t'apprendre, et je viens de loin pour te les dire.

« — D'où viens-tu?

« — Je viens d'Angleterre, de Hongrie, de Palestine ou d'un autre pays quelconque. J'en suis parti il y a deux heures, et voici quels événements me sont advenus.

« Alors, tandis que ma femme se cache sous la couverture, Orthon me raconte toutes nouvelles qu'il sait, et il les sait toutes, en quelque lieu du monde qu'elles arrivent. Par ainsi, ai-je su cette nuit la grande merveille de la bataille d'Aljubarota, et, pensant que vous étiez en grande inquiétude de votre fils Yvain, je suis venu vous donner avis qu'il est encore de ce monde. Si, au contraire, il eût trépassé, j'aurais fait dire des messes pour le salut de son âme; mais j'aurais laissé à la renommée le soin de venir vous apprendre sa mort, et vous ne l'auriez sue que dans un temps, car il y a bien quinze jours de marche d'ici à la place où a été livrée la bataille.

— Cela est merveilleux, dit le comte de Foix.

— Cela est ainsi, répondit sire Raymond.

— Et votre messager a-t-il plusieurs maîtres?

— Pour cela, je ne sais.

— Et dans quelle langue vous raconte-t-il ses histoires?

— Dans le plus pur gascon que l'on puisse parler.

— Vous êtes bien heureux d'avoir un tel courrier qui ne vous coûte rien à loger, à habiller ou à nourrir, et je désirerais fort en avoir un pareil; mais si je l'avais, je le voudrais voir. Avez-vous jamais vu Orthon?

— Jamais.

— Et vous n'avez pas eu désir de le voir?

— Je n'y ai pas pensé.

— Or, il faut que vous le voyiez, sire de Corasse, et que vous me disiez comment il est, et s'il a forme de dragon, de quadrupède ou d'oiseau.

— Par ma foi, vous avez raison, monseigneur, et voilà que l'envie m'en vient comme à vous.

— Vrai?

— Si vrai, qu'à la première occasion, je me mettrai en peine de le voir, et le verrai, je vous promets, s'il a forme que les yeux d'un chrétien puissent distinguer.

Ces conventions faites, et comme il était trois heures du matin, les chevaliers se retirèrent chacun dans sa chambre; et le lendemain, après le déjeuner, vers l'heure de tierce, le sire Raymond prit congé du sire de Foix, et se mit en chemin pour regagner son château de Corasse.

Il y était depuis trois nuits, et dormait comme d'habitude sur son lit, sa femme vers la ruelle et lui au bord, lorsqu'il sentit qu'on lui hochait son oreiller.

— Qui va là? dit-il.

— Moi.

— Qui, toi?

— Orthon.

— Que veux-tu?

— Grande nouvelle te dire.

— Laquelle?

— Le roi de Navarre est mort.

— Bah!

— C'est vrai.

— Il était encore jeune cependant.

— Il avait cinquante-cinq ans, deux mois, vingt-deux jours, onze heures, dix-sept minutes.

— Et comment s'est faite la chose?

— As-tu le temps de l'entendre?

— Oui, certes.

— Or donc, je vais te le dire.

La femme du sire de Corasse se cacha sous la couverture. Orthon commença:

« Tu sauras donc que le roi de Navarre se tenait en la cité de Pampelune, lorsqu'il lui vint en imagination et volonté de mettre sur son royaume une taille de deux cent mille florins; il manda donc son conseil, lui exposa la demande et lui dit qu'il voulait que ce fût ainsi. Le conseil n'osa dire non. Adonc furent aussitôt mandés à Pampelune les plus notables gens des cités et bonnes villes de Navarre, tous y vinrent, nul n'ayant courage de refuser.

Quand ils furent tous venus en la capitale, et qu'ils furent assemblés au palais du roi, celui-ci leur exposa la cause pour laquelle il les avait convoqués et leur dit qu'il lui convenait d'avoir à cette heure, et pour des besognes pressées, la somme de deux cent mille florins, qu'en conséquence il donnait l'ordre qu'une taille s'en fît, et que, pour acquitter cette taille, les grands payeraient dix livres, les moyens cinq livres et les petits une livre. Cette requête causa grand ébahissement parmi les notables, car, l'année précédente, il y avait déjà eu une taille extraordinaire de cent mille florins, en raison du mariage de madame Jeanne, fille du roi, avec le duc de Bretagne, de sorte que la moitié de cette taille restait encore à payer.

Les députés demandèrent alors un délai pour tenir conseil et délibérer. Le roi leur donna quinze jours; les notables retournèrent en leurs villes et cités.

Alors, le bruit de cette taille énorme se répandit, et toute la Navarre fut en grand émoi; car les plus riches étaient obérés des impôts merveilleux que décrétait à tout moment leur souverain. Cela n'empêcha point qu'au jour fixé les quarante notables revenus de toutes les parties du royaume ne se trouvassent de nouveau réunis dans la cité de Pampelune.

Le roi les assembla dans un grand verger du palais tout clos de hauts murs, et, quand ils furent entrés, il monta sur un siège et s'assit afin d'entendre la réponse de ses bonnes villes. Elle était unanime: les notables envoyés par elles répondirent tous d'un accord qu'il n'était pas possible

d'imposer une taille nouvelle, vu que la dernière n'était pas encore payée, et que le retard tenait à la pauvreté du royaume. Le roi leur fit répéter leurs discours comme s'il avait mal entendu, et, lorsqu'ils eurent fini :

« — Vous êtes mal conseillés, leur dit-il, délibérez encore.

« Et il sortit en les enfermant dans le verger, où il leur fit porter dans la journée du pain et de l'eau, juste ce qu'il leur en fallait pour les empêcher de mourir de soif et de faim ; ils demeurèrent ainsi sans abri au soleil pendant trois jours, et, chaque matin, on leur demandait s'ils avaient délibéré, et, comme ils répondaient que non, on en prenait un au hasard et on lui coupait la tête

« Le soir du troisième jour, le roi avait donné à souper à une belle demoiselle et amie dans une aile du château, et, comme il quittait la chambre de la dame pour rentrer dans la sienne, il fut pris de froid en passant dans un grand corridor, si bien qu'il gagna son appartement tout frileux, et dit à un de ses varlets

« — Faites-moi tiédir mon lit, car je tremble de froid et me veux coucher et reposer.

« Le varlet obéit mais, quoiqu'il eût chauffé les draps avec une bassinoire d'airain, le froid allait toujours augmentant, de sorte que le roi, se sentant claquer les dents et croyant qu'il allait trépasser par la glace qu'il sentait dans la moelle de ses os, tenta d'un remède que lui avait indiqué un médecin de ses amis, à savoir de se faire envelopper et coudre dans une couverture tout imbibée d'eau-de-vie. Il se roula dans le drap, que l'on trempa en tout point dans la liqueur, et un de ses varlets se mit à le coudre. Lorsque l'opération fut finie, et, comme le roi commençait à sentir grand bien de ce remède, le varlet voulut rompre le fil de la couture ; mais, ce fil étant trop fort et trop dur pour être facilement brisé, il en approcha la bougie de cire afin de le brûler. Or, le fil était imbibé d'eau-de-vie, de sorte que le feu y prit que c'était merveille et gagna le drap. En un instant, le roi de Navarre se trouva tout enflammé, et, comme il avait les pieds et les bras pris dans son linceul, il ne put ni se sauver, ni s'éteindre. Ainsi fut-il brûlé, malgré ses cris, et trépassa cette nuit au milieu des malédictions.

— Ah ! fit le sire de Corasse, tu me racontes là une piteuse histoire.

— Elle est vraie dit Orthon.

— Il faudra que j'en écrive demain matin au comte de Foix.

— N'as-tu pas autre chose à me dire ?

— Si fait.

— Quoi donc ?

— J'ai à te demander comment tu fais pour aller si vite

— C'est vrai, dit Orthon, je vais plus vite que le vent

— As-tu donc des ailes ?

— Non point.

— Et comment fais-tu pour voler ainsi ?

— Tu n'as que faire de le savoir

— Orthon, dit le chevalier, je te verrais volontiers pour savoir un peu de quelle façon tu es fait.

La femme du sire de Corasse se mit à trembler plus fort que de coutume, et, ne pouvant résister à sa crainte, elle pinça son mari de telle manière, que celui-ci se retourna et dit d'une voix qui n'admettait pas la discussion :

— Tenez-vous tranquille, chère dame, car je suis le maître et ferai selon ma volonté.

La dame obéit, et ne toucha plus son mari ; mais on entendait ses dents claquer de la grande terreur qui s'était emparée d'elle.

— As-tu entendu ? dit le chevalier à Orthon, voyant qu'il ne répondait pas à sa demande.

— Oui, certes, dit l'esprit ; mais tu n'as que faire de me voir. Qu'il te suffise de m'entendre quand je t'apporte de grandes et vraies nouvelles

— Pardieu ! reprit le sire, j'ai pourtant grande envie de te voir.

— C'est chose inutile, répondit l'esprit ; donne-moi congé que je m'en aille

— Non, dit le chevalier insistant, car je t'aime bien, Orthon ; mais il me semble que je t'aimerais mieux encore si je t'avais vu.

— Eh bien, puisque tu le veux absolument, dit Orthon, la première chose que tu verras dans ta chambre demain, en sortant du lit, ce sera moi.

— Il suffit, dit le chevalier.

— Et maintenant, me donnes-tu congé ?

— Je te le donne

Et le chevalier se retourna vers sa femme, qui tremblait toujours, la rassura et se rendormit.

Le lendemain matin, le sire de Corasse commença de se lever ; mais, quant à sa femme, qui n'avait pas dormi une seconde, elle fit la malade et dit qu'elle resterait couchée tout le jour. Le chevalier insista, mais il n'y eut pas moyen de la décider ; elle avait peur de voir Orthon. Quant à sire Raymond, comme c'était tout son désir, il s'assit sur son lit et regarda de tous côtés, mais il n'aperçut rien. Alors il alla vers les fenêtres et les ouvrit, espérant qu'au grand jour il serait plus heureux ; mais il ne vit aucune chose qui pût lui faire dire « Ah ! voici Orthon ». Il crut donc que son messager lui avait manqué de parole et il s'en alla à ses affaires. Sa femme n'entendant aucun bruit et n'apercevant aucune apparition, se décida à se lever, et la journée se passa tranquillement. Le soir venu, le chevalier et sa dame se couchèrent, puis, à l'heure de minuit, le sire de Corasse sentit qu'on tirait son oreiller.

— Qu'est-ce ?

— C'est moi.

— Qui, toi ?

— Orthon.

— Eh bien, Orthon, laisse-moi dormir tranquille car je n'ai plus confiance en toi, et tu es un bourdeur

— Pourquoi cela ? dit l'esprit

— Parce que tu devais te montrer à moi, et que tu ne l'as point fait, malgré tes promesses

— Si, l'ai-je fait.

— Tu mens

— Non point ; quand tu t'es assis sur ton lit, ne vis-tu pas quelque chose ?

— Où cela ?

— Sur le plancher de ta chambre.

Le chevalier réfléchit un instant.

— Oui, dit-il, c'est vrai, en m'asseyant sur mon lit, et en pensant à toi, je vis deux longs fétus de paille qui tournaient ensemble et s'agitaient comme des pattes de ... cheux arrachées du corps.

— C'était moi, dit Orthon

— Vraiment ! fit le sire de Corasse étonné

— Oui, il m'avait plu de prendre cette forme.

— Eh bien, choisis-en une autre pour demain, dit le chevalier ; car j'ai si grande envie de te connaître, qu'il faut que je te voie.

— Tu seras si exigeant, que tu me perdras, dit l'esprit

— Non pas, répondit le chevalier, quand je t'aurai vu une seule fois, tout sera dit.

— Tu le promets ?

— Je le jure.

— Eh bien, reprit Orthon, la première chose que tu verras demain en te levant et en entrant dans le corridor, ce sera moi.

— C'est dit, répondit le chevalier.

— Et maintenant, me donnes-tu mon congé ?

— Oui, de grand cœur, car je veux dormir.

Quand vint le lendemain, à l'heure de tierce, le sire de Corasse se leva, et, s'habillant rapidement, ouvrit la porte du corridor ; mais il n'y vit rien qu'une hirondelle qui, ayant son nid à l'une des fenêtres, avait passé par une vitre cassée. Or, l'oiseau, en voyant le sire de Corasse, vint voler autour de lui Comme il avait les hirondelles en haine parce que dès l'aube elles le réveillaient par leurs gazouillements, il voulut la trapper avec une houssine qu'il tenait à la main ; mais il n'atteignit que le bout de son aile. L'oiseau poussa un petit cri plaintif et sortit par la même vitre qu'il était entré. Alors le sire de Corasse se promena plusieurs fois d'un bout à l'autre de son corridor, mais il ne vit rien sur le plancher, sur les murs, ni au plafond, qui pût être son messager Il s'en courrouça grandement et promit de le quereller la nuit suivante.

A l'heure mentionnée, le chevalier sentit qu'on lui tirait son oreiller ; cette fois, il ne demanda pas qui venait, car il était d'une si grande colère, qu'il n'avait encore pu dormir ; aussi débuta-t-il en disant :

— Ah ! te voilà de retour, diseur de mensonges

— A qui en as-tu ? dit Orthon.

— A toi, méchant esprit, qui promets et qui ne tiens pas tes promesses.

— A moi ! dit Orthon ; tu as tort, je n'ai rien promis que je n'aie tenu.

— Ne m'avais-tu pas promis que je devais te voir en entrant dans le corridor ?

— Eh bien, tu m'as vu

— Je n'ai rien vu qu'une méchante hirondelle dont je ferai jeter bas le nid.

— Cette hirondelle, c'était moi.

— Bah ! fit le chevalier, c'est impossible !

— Si possible, que tu m'as donné un coup de houssine sur l'aile, dont j'ai encore le bras tout meurtri.

— C'est vrai, dit le chevalier ; pardonne-moi donc, mon pauvre Orthon, car je ne te veux pas de mal

— Je n'ai pas de rancune, répondit l'esprit.

— Eh bien, si cela est indique-moi comment je pourrai te voir demain

— Tu y tiens donc toujours ? dit tristement la voix

— Plus que jamais

— Tu feras tant, sire chevalier, que tu me bouteras hors

de ton service, et que je ne viendrai plus te visiter et te dire les nouvelles.

— Si fait, tu y viendras toujours, car tu ne m'en seras que plus ami et plus cher lorsque je t'aurai vu.

— Il faut faire tout ce que tu veux, dit Orthon.

— Oui, il le faut, répondit le chevalier.

— Eh bien, soit.

— Tu consens ?

— Oui. La première chose que tu verras demain en ouvrant la fenêtre de la salle à manger, dans la cour, ce sera moi.

— Eh bien, va-t'en à tes affaires, dit le chevalier, car je n'ai pas dormi encore, de chagrin de ne t'avoir pas vu, et j'ai sommeil.

Le chevalier se réveilla tard, car il s'était endormi à la minuit passée. Il lui prit aussitôt la crainte qu'Orthon n'eût pas la patience d'attendre et s'en fût allé. Il sauta donc à bas de son lit, traversa le corridor, courut à la salle à manger, ouvrit la fenêtre et fut fort émerveillé car dans la cour il y avait, cherchant pâture parmi le fumier et les herbes, une grande laie de sanglier, plus grande qu'il n'en avait jamais vue, avec des tettes pendantes comme si elle eût nourri trente marcassins, et si maigre, qu'elle n'avait que les os et la peau, et que son museau, allongé comme une trompe, était tout grognant et tout affamé.

Lorsque le sire de Corasse vit cela, il fut fort ébahi car il ne put croire que ce fût son gentil messager Orthon qui eût pris cette forme, mais bien pensa que c'était une truie sauvage qui s'était sauvée par famine de la forêt, et était venue chercher plus grasse pâture dans la cour du château. Or donc, comme il ne voyait pas volontiers chez lui un si piteux animal, il commanda ses gens et appela ses piqueurs, criant :

— Or tôt ! or tôt ! lâchez les chiens du chenil, et courez sus à cette laie, et qu'elle soit bravement pillée.

Les piqueurs et les varlets obéirent et lâchèrent la meute. A peine les chiens eurent-ils vu la truie, qu'ils s'élancèrent vers elle à grand courage et la gueule ouverte ; mais ils ne mordirent que le vent ; car lorsqu'ils furent près d'elle, elle s'évanouit en fumée.

Jamais plus ne revit son gentil messager Orthon, le sire de Corasse, qui mourut un an, jour pour jour, heure pour heure, minute pour minute, après l'aventure que nous venons de raconter.

Restait le comte de Foix, qui avait donné le conseil, et dont le fils Gaston reposait dans la chapelle des Frères-Mineurs d'Orthez, tandis qu'Yvain, son frère bâtard, guerroyait en Espagne.

V

Or, six ans s'étaient écoulés depuis les événements que nous venons de raconter. Le comte de Foix, après avoir fait comme d'habitude sa prière en son retrait, venait de descendre en sa salle à manger, où l'attendaient messire Yvain, qui était devenu un grand et beau chevalier ; messire Ernauton d'Espagne et messire Jehan Froissart le chroniqueur, que le chevalier Espaires de Lyon avait rencontré à Carcassonne et avait amené en sa compagnie jusqu'au château d'Orthez, où il avait été merveilleusement reçu du comte de Foix.

On venait de se mettre à table, lorsqu'un varlet entra dans la salle, et, se tenant près de la porte, attendit que son maître lui adressât la parole, quoiqu'on vît que bien évidemment il avait une nouvelle à annoncer ; au bout de quelques instants qu'il fut là, le comte l'aperçut.

— Ah ! ah ! fit-il, c'est toi, Raymonet ? Eh bien, quelles nouvelles ? Tu viens de loin, ce me semble.

— Du bois de Sauve-Terre, sur le chemin de Pampelune en Navarre, monseigneur !

— Quelles nouvelles m'apportes-tu ?

— On y a vu la laie, monseigneur.

— Ah ! dit le comte en se retournant vivement, et crois-tu qu'elle y soit restée ?

— Oui, je le crois, monseigneur ; car elle y était depuis cinq jours, et, si elle y reste cinq jours encore, vous aurez le temps d'y aller, de la joindre et de la pourchasser à loisir.

— Oui, certes, j'irai, dit le comte, et nous verrons cette fois si elle m'échappera encore.

— Qu'est-ce que cette laie ? dit Froissart.

— Messire clerc, lui répondit le comte de Foix, vous qui prenez grand plaisir aux aventures de guerre, d'amour et de chasse, peut-être trouverez-vous en celle-ci quelque chapitre merveilleux à ajouter à votre chronique ; pour le présent, tout ce que je puis vous dire, c'est que je commence à croire que cette laie est enchantée ; on la voit du jour au lendemain sur les points les plus opposés de mes comtés de Foix et de Béarn, et on a beau la pourchasser à outrance, jamais nul n'a pu la joindre ; au moment où on croit l'atteindre, elle disparaît comme si la terre manquait sous elle ; quelques-uns disent même l'avoir vue disparaître en fumée, et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que tous ceux qui l'ont vue et poursuivie sont morts de malemort dans le courant de l'année.

— Vraiment, s'écria Froissart, dont les yeux étincelaient de plaisir à l'idée d'une histoire de nécromancie. L'avez-vous vue, monseigneur ?

— Oui, certes, il y aura de cela demain un an ; c'était en la forêt de Carcassonne ; mais je ne fus pas plus heureux que les autres, je l'ai chassée toute une journée sans avoir pu la joindre ; le soir arriva et je la perdis.

— Et comment est-elle ? dit Froissart.

— Oh ! pour cela, c'est la truie la plus maigre que j'aie vue de ma vie, tant qu'elle n'a que la peau et les os, et avec cela le poil hérissé et de grandes tettes pendantes. Bref, j'ai bien chassé bêtes sauvages et carnassières, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à celui de cinquante-neuf, où je suis arrivé ; mais je n'ai jamais vu animal qui lui puisse être comparé.

— Croyez-moi, monseigneur et père, dit Yvain en secouant la tête, n'y allez pas.

— Et pourquoi cela, beau fils ?

— Rappelez-vous ce qui est arrivé à monseigneur Pierre de Béarn, mon oncle, pour avoir chassé et mis à mort un ours.

— Et que lui est-il arrivé ? dit Froissart, toujours à l'affût des nouvelles.

— Folies ! que tous ces récits ! interrompit Gaston Phœbus, d'un accent dans lequel perçait cependant quelque inquiétude.

— Il lui est arrivé, continua Yvain laissant un intervalle de silence entre les paroles de son père et les siennes, et cela est chose sûre, monseigneur, car elle m'a été racontée à moi-même, en Espagne, après la bataille d'Aljubarota, par la comtesse Florence de Biscaye, sa femme, laquelle était nièce de don Pierre le Cruel ; — il lui est arrivé qu'un jour un de ses piqueurs est venu lui dire, comme cet homme vient de le faire pour nous, qu'il y avait dans une forêt des Pyrénées un ours merveilleusement grand, et qui, près d'être forcé, s'était retourné et avait parlé aux chasseurs, ce dont tout le pays avait eu si grand effroi, que nul n'osait plus le relancer ni le poursuivre. Alors Pierre, qui était, comme monseigneur, trop aventureux de sa personne, attendu qu'il était du même sang paternel, dit :

« — Si personne ne le chasse, je le chasserai, moi.

« Et, telle chose qu'on pût lui dire, ne se départit point de sa résolution. Adonc, il partit avec sa meute et ses piqueurs, et chevaucha tant, qu'il arriva devers la forêt désignée, et qu'à peine y fut-il entré, il y trouva l'ours. Aussitôt les piqueurs découplèrent les chiens, et la chasse commença ; mais l'ours se lassa bientôt de faire cette course ; il s'accula contre un arbre, et, là, joua si merveilleusement des pattes, qu'en moins d'un instant il étouffa et blessa le tiers de la meute, ce dont mon bel oncle entra dans une grande colère, et, tirant une épée de Bordeaux qu'il portait ordinairement en bataille car elle était de si fin acier qu'elle ouvrait les cuirasses les plus fortes, il s'en vint à l'ours et l'attaqua corps à corps, comme il eût fait d'un brigand. La lutte fut longue, car il avait recommandé à ses gens, sur leur âme, que pas un d'entre eux ne vînt à son aide, à moins qu'ils ne le vissent renversé sur le dos comme un lutteur vaincu, et au moment d'être occis par son terrible adversaire. Mais il fit tant et si bien, que ce fut lui qui renversa et occit l'ours ; de sorte qu'il s'en revint triomphant à son château, ramenant en triomphe l'animal mort, qu'il faisait porter devant lui. Or, il advint qu'à la première couchée, et comme les varlets et les chambellans du comte dormaient dans la chambre et dans l'antichambre, ils le virent tout à coup se lever au milieu de la nuit, et, quoiqu'il eût les yeux fermés, aller droit à son épée, qui était sur son fauteuil, puis, la tirant du fourreau, marcher contre une figure qui était peinte en la tapisserie, et la poignarder avec fureur, comme s'il eût eu affaire à un Sarrasin d'Égypte ou à un More d'Espagne ; et cependant, tous les chambellans et les varlets étaient tout tremblants, craignant que cette fureur ne se tournât contre eux ; mais, pour cette nuit, ils en furent quittes ainsi. Lorsqu'il eut poignardé sa tapisserie, messire Pierre de Béarn remit son épée au fourreau et s'en retourna devers son lit, où il se coucha et dormit le reste de la nuit, comme si rien n'était arrivé.

« Le lendemain, les serviteurs du comte, qui lui étaient fort attachés, ne soufflèrent mot de ce qui s'était passé, espérant que l'événement qui venait d'arriver n'était rien autre chose qu'un rêve ou vapeur causée par l'agitation qu'avait causée à messire Pierre de Béarn son combat avec l'ours ; mais, la nuit suivante, ce fut bien pis, comme on était arrivé à une autre couchée, et que, cette fois, il n'y avait pas

de tapisserie à figures dans la chambre, messire Pierre s'en prit à son chambellan, et il s'en allait l'occire malgré ses cris et ses prières, lorsque deux écuyers vinrent à son aide, et, s'emparant du dormeur, le désarmèrent et le portèrent dans son lit, où ils le maintinrent de force et malgré lui une partie de la nuit, et, pendant tout cela, il parlait et agissait, les yeux fermés ;

— Encore était-il bien heureux qu'il ne fût pas de votre force, messire Ernanton, interrompit Gaston Phœbus en se retournant vers le chevalier qui portait ce nom ; car il faut que je vous conte mon histoire aussi, messire Jehan Froissart. Pardon, Yvain, tu reprendras la tienne après.

— Faites, monseigneur.

— Je vous dirai donc qu'un jour de Noël, comme je tenais grande fête et assemblée nombreuse de chevaliers en ce même château où nous sommes, il arriva qu'en sortant de dîner, nous montâmes sur la galerie, dont l'escalier est large, et où l'on arrive, comme vous avez pu voir, par vingt-cinq marches ; or, dans cette galerie, il y a une cheminée où l'on fait du feu quand je suis au château, mais jamais autrement. Donc, ce jour, par hasard, quoique le Béarn soit un pays de bois, se trouvait la cheminée petitement chauffée et m'en plaignis tout haut devant mes écuyers et pages, car il faisait grand froid ; par hasard, en ce moment messire Ernanton regardait par une fenêtre une quantité d'ânes chargés de bûches.

« — Ah ! ah ! dit il, monseigneur, vous manquez de bois, eh bien, attendez un instant, et vous allez en avoir.

« Alors il descendit, et nous nous tournâmes vers la porte ; car nous le savions jovial et bon compagnon, et nous nous attendions qu'il allait faire quelque jonglerie à sa manière. En effet, au bout d'un instant, nous le vîmes portant un âne tout chargé sur ses épaules

— Tenez, monseigneur, dit-il, voilà la chose que vous avez demandée ; seulement, comme le bois était attaché sur l'âne, j'ai pris l'âne pour ne pas vous faire attendre.

« Il ne faut pas demander si nous rîmes grandement et si nous nous émerveillâmes de sa force, et comment tout seul il avait, chargé d'un si lourd fardeau, monté vingt-cinq degrés ; j'avais donc raison de dire, vous en conviendrez, messire Jehan, qu'il fut bien heureux que les chambellans et varlets eussent affaire à mon frère Pierre de Béarn, et non à messire Ernanton d'Espagne.

Monseigneur, répondit Froissart, puisque c'est vous qui me racontez ce fait, c'est la vérité et je le consignerai dans mes chroniques, quoiqu'il soit étrange et incroyable ; mais, à cette heure, ne pourrions-nous pas revenir à l'aventure de Pierre de Béarn et de son ours, dont je ne suis pas moins curieux ?

- Si fait, messire, et volontiers. Va donc, Yvain, je te donne congé de continuer.

— Donc, puisque vous le permettez, monseigneur et père, je vous dirai que, le lendemain, messire Pierre rentra dans son château, où l'attendait madame Florence de Biscaye, sa femme ; mais, dès qu'elle vit l'ours, elle s'évanouit et perdit voix, car elle le reconnut pour être celui que son père avait chassé un jour dans le même bois où son mari avait tué celui-ci. Or, se trouvant pressé par le comte de Biscaye, qui le poursuivait seul, toute la chasse ayant tiré d'un autre côté, l'ours se retourna, et, prenant une voix humaine, il lui dit :

« Tu me chasses, mais mal t'en arrivera, et tu mourras de mauvaise mort.

« En effet, un an, jour pour jour, après cette menace, le comte de Biscaye était tombé en la disgrâce de Pierre le Cruel, celui-ci le fit décoller, et cela sans cause apparente, et comme pour accomplir seulement la prédiction de l'ours maudit. Or, la comtesse raconta la chose à son mari, qui en rit d'abord et voulut faire clouer à sa porte la tête et les pattes de l'ours ; mais, lorsque les chambellans et les varlets eurent raconté à leur tour ce qui s'était passé pendant les deux dernières nuits, et comment messire Pierre de Béarn avait été tourmenté par des rêves et des visions, il commença à tenir moins ferme, et permit que l'on enterrât les pattes et la tête de l'ours au lieu de les clouer à sa porte ; ce qui fut fait dans la journée

Le soir, messire Pierre de Béarn ordonna à ses chevaliers d'emporter son épée avec eux, et de ne laisser aucune arme dans sa chambre ; mais il n'en eut pas meilleure chance. La nuit, ses chambellans furent éveillés par de grands cris : messire Pierre de Béarn étouffait la comtesse dans ses bras, et ce ne fut qu'à grand'peine qu'ils la lui retirèrent. Le lendemain, elle partit comme si elle allait en pèlerinage à Saint-Jacques en Galice, emmenant Pierre, son fils et Adrienne, sa fille ; mais, au lieu de se rendre où elle avait dit, elle s'achemina vers le roi de Castille pour lui demander asile et protection et ne revint plus ni en Biscaye ni en Béarn.

« Quant à messire Pierre, ses visions continuèrent ainsi chaque nuit, sans qu'il se souvînt jamais au matin de ce qui s'était passé pendant son sommeil. On voulut continuer de lui retirer son épée ; mais alors c'était bien pis encore, car, n'ayant plus rien avec quoi frapper, et croyant sans doute dans son rêve avoir besoin d'une arme pour se défendre, il faisait un tel sabbat, que l'on eût cru que tous les diables de l'enfer étaient avec lui.

« Il y avait déjà un an que les choses duraient ainsi, lorsque messire Pierre, qui ne pouvait plus trouver ni chambellans, ni varlets pour rester à son service, envoya quérir, au couvent des Frères-Mineurs à Pampelune, un moine très renommé sur le fait des possessions, et qui avait fait en exorcisme des choses tout à fait miraculeuses ; il se nommait frère Jean.

« Frère Jean se rendit à la requête de messire Pierre et vint au château. Là, il se fit raconter de point en point la chose, et comment elle s'était passée, tant autrefois pour le comte de Biscaye que pour messire Pierre de Béarn ; puis il demanda ce qu'on avait fait de l'ours, et il lui fut répondu qu'on en avait abandonné le corps aux chiens pour en faire curée ; que, quant à la tête et aux pattes, messire Pierre les avait rapportées triomphalement pour les faire clouer à la porte de son château, mais que, sur les instances de sa femme, il avait fini par les laisser enterrer au pied d'un arbre de la forêt. Frère Jean parut satisfait de ces explications, et ordonna à messire Pierre de se mettre en neuvaine. En effet, messire Pierre, pendant neuf jours, pria, jeûna comme s'il était en carême, ne buvant que de l'eau, ne mangeant que du pain, et disant chaque jour cinq *Pater* et cinq *Ave* pour le soulagement des âmes du purgatoire, et frère Jean jeûna et pria tout ce temps avec lui, se mortifiant comme si c'était lui qui avait commis la faute. Enfin, la pénitence terminée, on fit venir l'homme qui avait enterré la tête et les pattes de l'ours, et on lui demanda s'il se rappelait bien la place où il avait fait l'inhumation ; il répondit que oui certainement : alors on commanda tout ce qu'il y avait de prêtres et de chapelains au château et dans les environs ; puis, lorsque le cortège fut prêt, on se mit en marche, guidé par le paysan. Derrière lui venait messire Pierre, en chemise, pieds nus, et portant un cierge à la main. Arrivé à l'endroit désigné, on répéta en chœur les litanies des saints et les prières de la délivrance ; puis, les prières finies, le frère Jean ordonna au paysan de creuser la terre, et à la place où il avait mis la tête et les pattes d'un ours, il retrouva la tête, les mains et les pieds d'un homme

« Or, il n'y avait pas à s'y tromper, car, pendant le combat, messire Pierre avait presque ouvert la tête de son adversaire d'un grand coup d'épée, et l'on retrouva la même blessure sur le crâne.

« Vous voyez bien, monseigneur et père, continua Yvain, que mieux serait, je crois, de laisser là cette laie enchantée et de profiter de l'exemple de votre frère messire Pierre de Béarn.

- Que pensez-vous de cette histoire, notre hôte ? dit le comte de Foix à Froissart.

— Gentil comte, répondit Froissart, j'y crois sincèrement, et j'en ai entendu raconter, et plus d'une, qui avait ressemblance avec elle. Nous retrouvons en l'écriture qu'anciennement les dieux et les déesses changeaient à leur plaisir et selon leur volonté les hommes en bêtes et en oiseaux, et ainsi faisaient des femmes. Il n'est point, monseigneur, que vous, qui êtes savant plus que clerc qui soit au monde, n'ayez entendu parler de l'histoire du chevalier Actéon.

— Non pas, doux maître, répondit Gaston Phœbus ; contez-m'en le conte, je vous en prie.

— Volontiers, reprit Froissart ; et ainsi ferai je à l'instant, monseigneur, puisque tel est votre bon plaisir.

« Or, selon les anciennes Écritures, nous trouvons écrit que le seigneur Actéon était un noble, brave et gentil chevalier de Grèce qui, comme vous, monseigneur, aimait avant tout le plaisir de la chasse. Donc, il advint qu'une fois qu'il chassait dans les bois de la Thessalie, il se leva devant ses chiens un cerf merveilleusement grand et beau, qu'il chassa tout le jour. Piqueurs, écuyers et chiens l'avaient perdu, et lui seul suivait encore la trace, lorsqu'il arriva à une clairière tout enclose de bois et environnée de grands arbres. Dans cette clairière, le chevalier Actéon ayant entendu des cris et des voix de femmes, descendit de son cheval et entr'ouvrit doucement les buissons ; il aperçut alors une grande fontaine dans laquelle se baignait à la vesprée une dame merveilleusement belle et entourée de ses servantes. Or, cette dame était Diane, la déesse de la chasteté et ces femmes qui s'ébattaient à l'entour de leur reine, les nymphes et les naïades, habitantes de la forêt où chassait le gentil chevalier. Bien vous pensez, monseigneur,

qu'Actéon, à cette vue, ne s'en retourna point en arrière. Il fut tout à coup aperçu de la déesse Diane, qui aussitôt poussa un cri. A ce cri, toutes les nymphes et naïades se retournèrent, et, voyant un homme qui les regardait ainsi, se pressèrent vergogneuses et rougissantes tout autour de leur maîtresse, cachant les beautés d'une seule avec toutes leurs beautés. Alors, au milieu de ce gentil groupe, la déesse Diane éleva la tête et la voix, disant :

« — Actéon, celui qui t'a envoyé ici ne t'aime guère ; car, attendu que je ne veux pas que la bouche d'un homme se puisse vanter de m'avoir vue ainsi, moi et mes femmes, je veux qu'à l'instant tu prennes la forme du cerf que tu as chassé aujourd'hui.

« Et aussitôt Actéon fut changé en l'animal qu'avait dit la déesse Diane, et se mit à courir par les bois, où ses chiens, qui avaient perdu la chasse de l'autre cerf, le retrouvèrent, et depuis le chassent jour et nuit sans qu'ils parviennent à le joindre, ni que lui se puisse délivrer de leur poursuite. Or, monseigneur, sans doute l'animal que tua messire Pierre de Béarn était quelque chevalier qui, ayant courroucé, comme l'avait fait Actéon, un dieu ou une déesse de son pays, avait été changé en ours, et accomplissait sa pénitence lorsqu'il fut tué. Voilà pourquoi le temps de sa pénitence étant fini, ou les prières du frère Jean ayant obtenu sa délivrance, on trouva la tête, les mains et les pieds d'un homme, au lieu de la tête et des pattes d'un ours.

— Messire, répondit le comte, votre explication est bonne et valable : mais, avec votre permission et celle d'Yvain, cela ne nous empêchera pas de chasser demain la laie, si Dieu nous donne vie d'ici là ; adonc, nous partirons demain ; par ainsi, que chacun se tienne prêt pour l'heure de l'*Angelus*.

VI

Or, on savait que, lorsque monseigneur Gaston Phœbus avait pris une résolution, il ne s'en départait en aucune manière. Chacun se trouva à l'heure dite au rendez-vous qu'il avait donné, moins messire Jehan Froissart, qui, se plaisant peu au plaisir de la chasse, resta au château afin d'écrire les différentes histoires qu'on lui avait racontées, tant sur la route de Carcassonne à Pamiers, que depuis qu'il était arrivé à Orthez.

La cavalcade se mit en route, suivie des piqueurs qui menaient la meute. La cavalcade se composait de toute la maison du comte : chevaliers, écuyers, chambellans et varlets ; la meute se montait à seize cents chiens, car le comte était très luxueux sur l'article de la vénerie. A huit heures du matin on aperçut le bois de Sauve-Terre, qui était situé sur la route de Pampelune. Arrivé à la lisière, on fit halte ; alors Gaston Phœbus, voulant essayer les chiens que lui avait envoyés le comte de Blois, ordonna à quatre piqueurs de prendre Tristan, Hector, Brux et Roland, et de se mettre en quête de la laie. Les quatre piqueurs se réunirent, tracèrent une enceinte et renvoyèrent l'un d'eux annoncer au comte que la laie était détournée. A cette bonne nouvelle, le comte ordonna aussitôt de se mettre en route ; arrivé à la place où la trace s'enfonçait dans le bois, on mit les chiens sur les fumées : aussitôt, toute la meute donna de la voix, et, au bout d'un instant, la laie déboucha furieuse et le poil hérissé. A sa vue, le comte hua et sonna ; puis, mettant son cheval au galop, il s'emporta derrière les chiens, suivi de toute la chasse.

Pendant cinq heures, tout marcha pour le mieux, la laie allait au souhait de ceux qui la poursuivaient, se faisant battre merveilleusement et dans une circonférence de quatre ou cinq lieues ; mais, vers Basse-Nonne, elle prit un parti désespéré, cessant de ruser et piquant droit devant elle. Le comte, voyant que la chasse n'était pas près de finir et que les chiens et les chevaux commençaient à se fatiguer, demanda un cheval frais et ordonna de lâcher tous les autres, jusqu'aux limiers qui avaient détourné. Les piqueurs obéirent et la poursuite reprit à grand renfort de voix et de bruit de cors. Au bout de trois heures, il ne restait plus sur la voie qu'une centaine de chiens, parmi lesquels Brux, Tristan, Hector et Roland faisaient merveille ; et, derrière eux, le comte Gaston Phœbus, suivi à grand'peine les trois ou quatre chasseurs les mieux montés, parmi lesquels était messire Yvain ; tout le reste, chiens et cavaliers, avait perdu la voie ou était demeuré en route par cause de fatigue.

Deux heures encore la chasse se continua avec la même vigueur. Pendant ces deux heures, quatre-vingt-seize chiens faillirent et deux chasseurs s'égarèrent, de sorte qu'il ne resta que les quatre limiers qu'avait amenés Froissart, et messire Yvain, qui, ayant comme son père un cheval de rechange avait pu le suivre ; mais la compagnie ne fut pas longtemps si nombreuse ; au bout de deux heures de course, le cheval de messire Yvain s'abattit et ne voulut plus se relever. Commençant alors à se douter qu'il y avait peut-être magie en cette vitesse infernale, il cria à son père de ne pas aller plus loin et de revenir avec lui mais le comte était tellement lancé, que, soit qu'il n'entendît pas les cris de son fils, soit que le vent emportât la réponse, messire Yvain n'y put rien et le vit disparaître au détour d'une route, ce dont il fut bien angoisseux et dolent.

Quant au comte, il continua de poursuivre seul la laie maudite, que les chiens suivaient toujours à la même distance, sans paraître se fatiguer plus qu'elle. Pour le cheval, il semblait doué d'un instinct merveilleux, si bien que la laie avait beau prendre à travers bois et fourrés, lui, par des chemins et des sentiers, coupait toujours au plus court, de sorte que, de dix minutes en dix minutes, le comte la voyait traverser quelque route ou quelque clairière, et se remettait à sonner et à huer pour prévenir le reste de la chasse ; mais tout était égaré, chevaliers, piqueurs et chiens, de sorte que personne ne répondait, et c'était une chose bien triste, je vous le dis, que ces chiens qui chassaient sans donner de la voix, et ces fanfares et ces cris qui mouraient dans les bois, sans que l'écho même leur répondît.

Le crépuscule vint ; le comte était si acharné à la poursuite, que l'obscurité qui commençait à se répandre ne put l'arrêter ; d'ailleurs, les yeux de la laie brillaient comme des flammes, si bien que, malgré sa couleur sombre, il la voyait passer dans la nuit, et, derrière elle, pareils à des ombres, les quatre limiers qui la suivaient toujours. Bientôt il n'en vit plus que trois, puis plus que deux, enfin plus qu'un seul. Tristan, Brux et Roland l'avaient abandonnée tour à tour. Restait Hector seulement, qui la suivait toujours à la même distance, et le comte, que son cheval emportait incessamment d'une égale ardeur.

Enfin, la laie parut se fatiguer, et Hector sembla gagner sur elle ; cela donna une nouvelle ardeur au noble animal et un nouveau courage au comte, qui hua et corna une dernière fois, puis, laissant retomber son cor de ses lèvres, reprit sa course fantastique au travers des bruyères et des halliers ; enfin, on arriva à une grande clairière au milieu de laquelle poussait un arbre solitaire et isolé. Hector gagnait toujours sur la laie, le cheval suivait toujours Hector, le comte pressait toujours son cheval ; enfin, la laie, ne pouvant plus aller plus loin, s'accula contre l'arbre. Hector se précipita courageusement dessus ; mais, au moment où il ouvrait la gueule pour faire sa prise, la laie jeta un grand cri et s'évanouit en fumée ; en même temps, le cheval du comte s'abattit pour ne plus se relever : il était au bout de ses forces et de sa vie. Le comte se dégagea de ses étriers, tira son couteau de chasse et courut vers l'endroit où s'était arrêtée la laie, ne pouvant croire à sa disparition ; mais, arrivé au pied de l'arbre, il chercha vainement, et ne vit rien qu'Hector, qui, désappointé d'avoir perdu la piste, levait la tête et hurlait piteusement.

Quel que fût son courage bien éprouvé, le comte ne put s'empêcher de ressentir un mouvement de crainte ; un frisson courut par tout son corps, et, comme Hector continuait de se plaindre, il lui imposa silence ; puis, regardant tout autour de lui pour chercher à s'orienter, et voyant qu'il se trouvait dans une partie de la forêt qui lui était entièrement inconnue, il monta sur l'arbre pour voir s'il n'apercevrait pas aux environs quelque château, quelque maison ou quelque chaumière. En effet, arrivé au faîte, il vit parmi les arbres une lumière qui brillait comme une étoile ; cela lui fit grand plaisir, car il avait craint, d'abord, de n'avoir que la terre pour lit et le ciel pour dais. Ayant pris la direction de la lumière le plus exactement qu'il lui fut possible, il descendit de l'arbre et s'achemina vers elle, suivi d'Hector, qui, ayant perdu toute ardeur, cette fois, n'allait plus devant, mais suivait par derrière, la tête inclinée et la queue pendante.

Au bout de cent pas, le comte quitta la clairière et s'engagea de nouveau dans la forêt ; mais il avait si bien pris sa mesure, qu'il ne s'égara ni à droite ni à gauche, et piqua directement vers la lumière. Après une demi-heure de marche, il aperçut son étoile à travers le feuillage des arbres ; il en continua son chemin avec une nouvelle ardeur ; puis, ayant fait cinq cents pas encore, à peu près, il se trouva devant un château dont une seule fenêtre était éclairée : c'était tout ce qu'il fallait pour indiquer qu'il était habité, et le comte n'en demandait pas davantage ; car partout, en la marche d'Orthez, où allait frapper monseigneur Gaston Phœbus, il était certain qu'à son nom la porte s'ouvrirait avec joie et avec honneur.

Néanmoins, une chose qui étonnait le comte, c'est que, quoique éloigné à peine de trente lieues d'Orthez, en supposant même que la laie eût suivi une ligne droite, il ne

connaissait point ce château, lequel cependant, autant qu'il en pouvait juger au clair de la lune qui commençait à se lever, paraissait parfaitement fort et merveilleusement beau. Il n'était pas non plus bâti si nouvellement que le comte n'eût point encore eu le temps d'en entendre parler ; car son architecture, qui datait de la première partie du XIIe siècle, lui assignait au moins cent soixante ans d'existence.

Cependant, quel que fût l'étonnement du comte, il n'allait pas jusqu'à l'irrésolution : aussi, sans chercher à approfondir plus longtemps ce mystère, comme le pont était levé, sonna-t-il de toute sa force, pour avertir le châtelain qu'un voyageur demandait l'hospitalité. Le cor retentit tristement, mais n'en eût pas moins son effet. Le pont-levis s'abaissa sans que l'on vît quelles mains le faisaient mouvoir. Au reste, peu importait au comte ; il était sûr d'un souper et d'un gîte, c'était tout ce qu'il lui fallait.

Monseigneur Gaston Phœbus s'engagea donc sur le pont. Quand il l'eut traversé, il remarqua que son chien ne l'avait pas suivi ; il se retourna et l'aperçut de l'autre côté du fossé assis et hésitant. Il le siffla alors deux fois sans qu'il vînt ; à la troisième, cependant, l'animal se décida, et traversa le pont à son tour.

Le comte ne vit à l'entrée ni serviteurs, ni varlets, ni pages ; il écouta, mais n'entendit aucun bruit. Cependant, comme la porte était ouverte, il s'engagea sous une galerie qu'éclairait à son extrémité une lampe, dont la lumière venait jusqu'à lui, s'affaiblissant et tremblant le long des murailles. Le comte s'engagea sous la voûte, remarquant avec étonnement que, contre l'habitude, ses pas n'avaient pas d'écho, et qu'il marchait sans bruit comme l'eût fait son ombre. Tout étrange qu'était cette circonstance, elle ne l'arrêta point un instant. Arrivé à la lampe, il vit qu'elle éclairait un grand escalier. Cet escalier conduisait à la chambre dont il avait aperçu la lumière ; il espéra, enfin, y trouver quelqu'un et monta sans hésitation. Quant à Hector, il s'arrêta une seconde fois, mais une seconde fois son maître l'appela à voix basse, et, quoiqu'il parût combattre entre une terreur instinctive et l'affection qu'il portait au comte, le sentiment noble l'emporta, et il se mit à son tour à monter l'escalier, mais lentement et comme à regret.

Arrivé à la porte de la chambre, monseigneur Gaston Phœbus vit un souper servi : cela lui annonça les intentions hospitalières du châtelain, et écarta de son esprit toutes les craintes qu'il avait pu concevoir. Au reste, la salle était immense et, comme elle n'était éclairée que par un lustre suspendu au-dessus de la table, toutes les profondeurs étaient plongées dans l'obscurité.

Quoique le comte s'étonnât encore quelque peu de cette solitude continue, il n'en marcha pas moins vers le repas, qui paraissait d'autant mieux être préparé pour lui que, quoique le service fût abondant, il n'y avait qu'un couvert à la table. Arrivé près d'elle, il jeta un dernier regard autour de lui pour voir si personne ne s'approcherait enfin. Personne ne paraissant, monseigneur Gaston Phœbus s'assit, et, voyant que son chien ne l'avait pas suivi et était demeuré à la porte : il lui fit signe de venir à lui, en frappant avec sa main sur son genou. L'animal toujours dévoué, obéit et vint rejoindre le comte, puis se coucha à ses pieds, mais, cette fois, avec tous les signes d'une répugnance manifeste et en rampant comme une couleuvre.

Si résolu que fût monseigneur Gaston Phœbus, cette solitude et ce silence prolongé prenaient un caractère si étrange, qu'il ne put se défendre d'un frisson intérieur et qu'il porta la main à la courte épée qui lui servait de couteau de chasse, pour s'assurer qu'elle était toujours à son côté ; mais, voyant que sa compagne fidèle ne l'avait point abandonné, et n'apercevant dans les dispositions faites pour le recevoir que des préparatifs amis, il se raffermit avec la rapidité du courage, et, s'apercevant qu'un sifflet d'argent avait été déposé près de lui, il le prit résolument, et comme, dans les habitudes de cette époque, on ne commençait jamais de souper sans se laver les mains, il porta le sifflet à sa bouche, et siffla pour appeler un écuyer, un varlet ou un page qui lui apportât l'aiguière et le bassin.

Ce son pénétra si triste et si aigu dans les profondeurs de la salle, que le comte se retourna en tressaillant malgré lui, et en désirant dans son cœur que personne ne l'entendît et ne vînt, tant il lui semblait que ce bruit lugubre ne devait appeler qu'un serviteur en harmonie avec lui. Ce fut sans doute ce que pensa Hector ; car, lorsque l'on vit se soulever dans l'ombre la tapisserie qui retombait devant la porte du fond, il hurla doucement avec un accent si triste, que le comte lui mit son pied sur le dos pour lui imposer silence ; mais, pour cette fois, moins obéissant que d'habitude, Hector continua de gémir.

Cependant, au moment où le comte avait vu se soulever la tapisserie, ses yeux n'avaient plus quitté le point de la chambre où les avait attirés ce mouvement : il vit d'abord une forme humaine s'agiter dans l'ombre ; mais, quoiqu'il fût évident qu'elle marchait et s'avançait vers lui, il n'entendit sur les dalles de pierre aucun retentissement pareil à celui que fait le bruit des pas. En même temps, Hector cessa de gémir, mais son maître sentit qu'il commençait à trembler.

Néanmoins, celui qu'avait attiré le bruit du sifflet s'avançait toujours ; il était facile pour le comte de reconnaître que c'était un jeune page vêtu avec élégance, portant un bassin et une aiguière d'argent, et sur son bras la toile à essuyer ; cependant, à mesure qu'il approchait, un frisson involontaire s'emparait du comte : il lui semblait, dans la démarche et dans la tournure du page, reconnaître celles du pauvre enfant que, six ans auparavant, il avait tué et qu'il pleurait encore. Bientôt le jeune homme entra dans le cercle de la lumière projetée par le lustre et alors il n'y eut plus de doute, celui qui s'approchait, c'était Gaston !

Le comte resta les yeux fixés sur cette apparition terrible, et sentant ses cheveux se dresser sur son front mouillé de sueur. L'enfant s'avançait toujours du même pas lent et silencieux. Maintenant, le comte pouvait distinguer ses traits tristes et pâles, ses yeux fixes et atones, et, à son cou, cette petite blessure béante et livide par laquelle sa jeune âme s'en était allée. Enfin il fit le tour de la table, s'approcha de monseigneur Gaston Phœbus, et, sans dire une parole à celui qu'il avait tant aimé, sans que ses yeux reprissent leur vue pour regarder son père, il souleva l'aiguière et tendit le bassin. Le comte, devenu lui-même immobile et muet comme le spectre qu'il avait devant les yeux, étendit machinalement les deux mains. L'enfant souleva l'aiguière ; le comte reçut une impression glacée et mortelle, voulut jeter un cri ; mais, sentant que sa voix mourait étouffée dans sa poitrine, il se renversa en arrière et s'évanouit.

L'enfant avait obtenu de Dieu la grâce de venir laver son propre sang aux mains de son père.

Le lendemain, la chasse, inquiète et conduite par Yvain, trouva monseigneur Gaston Phœbus mort au pied d'un arbre de la clairière, et près de lui Hector, qui lui léchait le visage. Quant au château, il avait disparu.

Dieu fasse miséricorde à tout pécheur qui s'est repenti !

LA PÊCHE AUX FILETS

I

Lorsque j'avais le bonheur de demeurer à Naples, place de la Vittoria, hôtel de monsieur Martin Zirr, au troisième, vis-à-vis le Chiatamone et le château de l'Œuf, tous les matins, en m'éveillant, je m'accoudais à ma croisée, et, jetant au loin mes regards sur ce miroir éclatant et limpide de la mer Tyrrhénienne, je me demandais, à part moi, d'où pouvait venir un si triste proverbe dans le pays le plus gai, le plus insouciant et le plus heureux qui soit au monde : *Voir Naples et mourir !*

A force de réfléchir, je crois pourtant avoir trouvé l'origine de ce rapprochement bizarre et sinistre : c'est qu'il n'est pas une seule époque de l'histoire napolitaine où, par une cruelle ironie de la nature, cette ville si heureuse en apparence, n'ait été désolée par quelque terrible fléau ; ce peuple, si paisible et si calme, n'ait été agité sourdement par l'émeute et la guerre civile ; ces eaux si transparentes et si pures, n'aient été rougies par le sang.

Remontez seulement de quelques années : c'est Caracciolo pendu au mât d'un vaisseau, au milieu d'une flotte pavoisée des plus brillantes couleurs.

Remontez encore : c'est Masaniello empoisonné aux acclamations du rivage, criblé de balles au pied de l'autel.

Remontez toujours, et l'imagination reculera épouvantée devant les luttes des Angevins et des Duras, devant les meurtres et les crimes des deux Jeanne, sombres constellations qui ont laissé sur ce beau ciel de l'Italie un long sillon de sanglans souvenirs.

Arrêtons-nous là et détachons une ou deux pages de cette affreuse histoire : c'est un récit que personne encore n'a fait, que nous sachions ; c'est un drame simple et terrible qui se déroule au milieu des incidens les plus rians et les plus pittoresques ; c'est un lugubre tableau aux personnages sombres et muets sur un fond joyeux et splendide.

Nous sommes en 1343, le 25 juillet, par une des plus bril-

[illegible] dans tout le [illegible] l'habitude [illegible] à Naples et [illegible] dans cette néfaste année [illegible] notre histoire [illegible] passa tous les degrés de température que la [illegible] humaine peut supporter.

Le soleil [illegible] d'une [illegible] de vapeurs rouge comme un fer sortant de la fournaise s'était plongé avec [illegible] dans une mer de plomb fondu; on eût dit que l'astre du jour dont l'apparition est ordinairement saluée par des chants d'allégresse et le départ est accompagné tristement par le son des cloches plaintives, ce jour-là s'était hâté de se dérober au spectacle des souffrances et aux malédictions des hommes.

Mais la nuit si vivement désirée n'a [illegible] aucun soulagement à la population affaiblie. [illegible] imperceptible et légère, qui avait erré çà et là pendant la fin du jour pareille au souffle du [illegible] de s'éteindre tout à fait, et la nature gisait haletante immobile épuisée, comme une vierge antique au pouvoir d'un dieu impitoyable et vainqueur.

Le golfe, si azuré si [illegible] si calme dans des jours meilleurs, ressemblait [illegible] plombés et maudits, tels que l'Averne, le [illegible] et l'Agnano, qui couvrent d'un immense linceul [illegible] les volcans éteints.

Pas une voile, pas un flambeau, pas une chanson de pêcheur attardé n'effleuraient l'impassible surface; le silence de la nuit [illegible] sur la ville et sur la mer comme aux portes d'une autre Pompeia. Le Vésuve grondait sourdement dans ses immenses profondeurs; prêt à vomir sa lave [illegible] sur la campagne déjà à moitié embrasée. Dans les vastes plaines élyséennes les mânes des anciens semblaient se [illegible] atmosphère de fumée infernale [illegible] nul mortel ne pourrait plus respirer. La Margellina se couvrait d'un voile [illegible] Pausilippe n'osait plus se mirer dans les eaux qui l'entourent et la belle et voluptueuse Sorrente symbole de poésie et d'amour, la mère du Tasse, la nourrice de Virgile paraissait rendre le dernier soupir semblable à Proserpine se débattant en vain dans les bras de Pluton.

Au fur et à mesure que la nuit avançait, une torpeur irrésistible gagnait de plus en plus les habitants de Naples. Tout le monde avait cédé à une lassitude qui tenait encore moins du sommeil que de [illegible] eût dit que les étoiles craignaient de montrer leur face souriante et sereine, et perçaient [illegible] rideau de vapeurs comme les rayons d'une lampe agonisante à travers un double rempart d'albâtre. Une lueur incertaine et blanchâtre éclairait [illegible] les objets, et le seul bruit vivant au milieu de ce calme universel était le son lent et monotone de la cloche qui marquait l'heure à l'horloge du château.

Cependant, malgré la prostration générale, un homme veillait. La [illegible] avaient chassé à jamais la fatigue de ses membres le sommeil de ses paupières le repos de son cœur. Debout et immobile derrière la croisée d'une [illegible] de Chiatamone il fixait obstinément ses yeux sur un point de l'horizon du côté de Caprée.

Tout à coup son jeune front de vingt-cinq ans se laurait [illegible] ses [illegible] froncés se détendirent [illegible] de satisfaction erra sur ses lèvres contractées. C'est qu'il avait aperçu au loin, sur le golfe une faible lumière qui avait un moment brillé à l'horizon, et s'était promptement évanouie comme ces feux follets qui ne laissent aucune trace de leur passage.

C'était apparemment un signal convenu, car au même instant le [illegible] homme [illegible], se détacha [illegible] de la croisée [illegible] laquelle il veillait, s'enveloppa d'un long manteau noir, passa [illegible] ceinture [illegible] prit dans sa main une torche de résine et un stylet, et s'avança d'un pas lent et [illegible] Sainte-Lucie.

L'horloge de Pizzo-Falcone sonnait lentement le douzième coup de minuit. [illegible] l'inconnu avait paru attendre avec [illegible] d'impatience, brilla de nouveau à une distance [illegible] la seconde fois comme la première.

Malheureusement notre [illegible] homme [illegible] jeter ses regards sur toute l'étendue [illegible] il [illegible] pas une barque, pas un seul bateau amarré à la rive. Les pêcheurs et les [illegible], chassés par le [illegible] s'étaient [illegible] sous des [illegible] ou [illegible] peu de fraîcheur.

[illegible] en supposant qu'il eût [illegible] quelqu'un [illegible] nuit de malheur [illegible] déterminer de gré ou de force cette [illegible] à la mer. Le pêcheur [illegible] lazzarone [illegible] qui descendent de Mastrilli [illegible] n'aurait pas [illegible] une rame pour tout l'or du monde. Bien plus [illegible] de chasser le diable [illegible] personne n'aurait porté la main [illegible] pour faire le signe de croix.

[illegible] par sa [illegible] profonde le [illegible] seigneur [illegible] gens du pays que [illegible]

absents, qui sait jusqu'où l'aurait mené [illegible] telle expédition, et il aurait risqué à la fin [illegible] Arrêtera sur le port et rendre de là le signal au bateau mystérieux qui venait à sa rencontre, c'était un parti auquel il ne s'était [illegible], car l'entretien qu'il devait entamer ne pouvait avoir pour témoin que le ciel et la terre.

Tandis qu'il arpentait le rivage, en proie à la plus grande agitation, en tournant par hasard un pilier auquel on attachait d'ordinaire quelque gros galion démâté, en état de réparation, il aperçut une barque à moitié engravée dans le sable et au fond de cette barque un jeune batelier de dix-huit à vingt ans, profondément endormi.

Ce qu'on pouvait voir de ses traits et de sa figure à travers la lueur phosphorescente de cet air embrasé, respirait l'intérêt et la sympathie. De son long bonnet rouge s'échappait une chevelure noire, épaisse et bouclée; une petite image de Sainte-Marie du Carmel, brodée sur un morceau d'étoffe noire, pendait à son cou robuste et bien modelé. Son costume se composait en tout d'une espèce de gilet de drap rouge et d'une large braie de toile rayée qui lui venait un peu au-dessous du genou. [illegible] la poitrine et les jambes du pêcheur étaient entièrement nus.

A cette rencontre inattendue et miraculeuse, l'homme au manteau noir, quel que fût son désir de s'entourer de silence et de mystère, poussa une acclamation de joie. Il était temps: la barque étrangère qui menait vers lui le messager attendu, arrivée à la moitié du golfe, avait fait un troisième signal.

L'inconnu doubla le pas, se courba à la hâte vers le batelier endormi, et le secoua fortement par le bras.

— Excellence, murmura le pêcheur machinalement, me voici! je suis prêt, excellence!

Et, après deux ou trois essais également infructueux pour ouvrir les yeux et pour se tenir sur ses jambes, accablé de fatigue et de sommeil, il chancela et retomba au fond de sa barque.

— Debout, mon garçon, j'ai besoin de ton bateau, fit l'inconnu en le soulevant par la taille; je n'ai pas de temps à perdre, vite la rame à l'eau et partons.

— Vous parlez bien, monsieur, répondit le pêcheur qui commençait à s'éveiller et à arrêter les yeux sur son interlocuteur, lequel ne lui paraissait déjà plus mériter le titre d'excellence; vous parlez bien pour vos affaires; mais avant de m'éveiller si brusquement, il me semble que vous eussiez bien fait de vous informer si j'étais disposé à travailler par une nuit pareille, où même les âmes du Purgatoire qui pourtant doivent être faites à la chaleur, n'oseraient quitter leur four, fût-ce pour s'en aller en paradis.

— Et comment, drôle, pouvais-je deviner tes intentions sans t'éveiller? dit le jeune seigneur se contenant avec peine.

— Alors, il valait mieux me laisser dormir.

— Par la mort-Dieu! s'écria l'inconnu en frappant du pied, n'es-tu pas là, *trigante*, pour servir le public?

— Le jour, c'est possible, mais la nuit je suis libre. Ainsi donc, si *tu* n'as plus rien à me dire, conclut le pêcheur tout à fait éveillé, et passant, sans trop de cérémonie, de l'excellence au tutoiement le plus simple, tu peux bien t'en aller à tous les diables!

— Allons, allons, reprit l'inconnu en voyant qu'il n'était pas prudent d'irriter un homme dont il avait si grand besoin, rends-moi ce petit service, et je te payerai ta course tout ce que tu voudras.

— Même une once d'or? demanda le pêcheur d'un ton goguenard.

— Même deux, pourvu que tu te dépêches.

— Alors c'est différent, reprit le batelier en attachant son regard fixe et pénétrant sur l'inconnu; nous pouvons nous entendre.

Et il ajouta tout bas:

— Ou cet homme est un prince déguisé, ou un galérien qui s'échappe.

— Voyons, dit l'inconnu en sautant dans le bateau, en finiras-tu, malheureux?

— Un moment, *signor mio*; irons-nous bien loin? car, en vérité, cette nuit avec la meilleure volonté du monde, je ne puis [illegible] les bras.

— Deux milles [illegible]

— Deux milles à aller et deux milles à revenir, ça fait [illegible]

— C'est [illegible] moi-même, dit le jeune seigneur saisissant une rame et faisant d'un seul coup voler le bateau comme une flèche.

— Et vous me donnerez, comme nous en sommes convenus, deux onces d'or.

— En voici une, répondit l'inconnu en lui jetant sa bourse avec mépris, et je t'en promets trois fois autant lorsque nous serons de retour; silence et courage.

— Pardonnez-moi, excellence, reprit le pêcheur en [illegible] de honte, d'étonnement et même d'un [illegible] Vraiment j'étais [illegible] la tête [illegible] Reprenez votre or [illegible] Mais

je vais vous montrer que je sais bien servir mon monde et faire mon devoir. (Et en parlant ainsi, il ramait de toutes ses forces.) Que diable ! je ne suis pas un juif, et je tiens beaucoup à sauver mon âme. Une piastre c'est assez... c'est même trop. Il est vrai qu'à la nuit il n'y a point de tarif ; mais je ne surfais personne. Et, si ce n'était que demain c'est jour de fête, qu'on annonce de grandes réjouissances publiques, une procession, des courses, une belle pêche aux filets, je ne vous aurais demandé qu'un carlin par mille, le prix ordinaire... Mais je suis à sec, j'ai tout donné à mon père et à mon jeune frère, un gamin paresseux dont vous ne vous faites pas une idée... tout ce que j'avais.

Mais l'inconnu n'écoutait plus son bavardage. Se voyant à deux ou trois portées d'arbalète du point qu'il voulait atteindre, il battit son briquet, alluma sa torche, et l'agita au-dessus de sa tête. Aussitôt on vit flamboyer, à deux ou trois cents pas, un second *fanal* ; et une barque, poussée par de vigoureux rameurs, franchit rapidement la distance qui séparait les deux personnages mystérieux de ce rendez-vous nocturne.

Alors on put apercevoir sur la poupe du bateau qui venait de Caprée, un vieillard d'une soixantaine d'années, à la barbe et aux cheveux blancs, au dos voûté, revêtu d'une espèce de froc et coiffé d'un long chaperon.

— Eteins ton flambeau, dit le vieillard à voix basse, on ne saurait avoir trop de prudence.

— Je ne serais pas fâché d'examiner tes traits, dit le jeune homme, et de voir d'abord à qui j'ai affaire.

— A quoi bon ? puisque tu ne me connais pas ; avant toute explication, je te dirai mon mot d'ordre, et si tu ne me réponds pas le tien, nous briserons là, et je m'en retournerai comme je suis venu.

— C'est juste, dit le jeune homme en jetant sa torche à la mer ; voilà pourtant l'inconvénient de ne pas connaître les gens qu'on emploie, et de choisir des agents par procuration.

— Mon Dieu ! répliqua le vieillard avec un sourire d'ironie, cela nous arrive assez souvent de ne connaître ni nos amis, ni les gens qui nous servent, ni ceux qui nous desservent. Malheureusement on n'a pas toujours un mot d'ordre pour se tirer d'embarras.

— Dis-moi donc le tien, astrologue.

— Le voici, échanson : *Aut César, aut nihil* ; à ton tour...

— *Trois fois maudit, une fois damné !*

— C'est bien ; et sautant d'un bond dans le bateau du jeune homme, avec une légèreté et une force qu'on n'aurait pas dû attendre d'un homme de cet âge, le vieillard fit signe à ses deux matelots de s'éloigner sur-le-champ et de revenir auprès de lui lorsqu'il les sifflerait.

Lorsque la barque qui avait amené l'étranger fut hors de la portée de la voix, le vieillard fit un geste significatif pour indiquer la présence du batelier qui était de trop dans l'entretien qui allait suivre.

— Parle avec assurance, dit à demi-voix le jeune seigneur, je réponds de la discrétion de cet homme.

Si le pauvre pêcheur avait pu entendre ces paroles ou voir le sourire fatal qui les accompagnait, il eût passé le peu de moments qui lui restaient à vivre à recommander son âme à Dieu ; mais il avait vingt ans, se sentait fort de son innocence, et aimait la plus jolie lavandière de Nésida ; si bien que dans cet instant terrible, au lieu de songer à son âme, il pensait tranquillement à sa belle fiancée.

— Parle, répéta le jeune homme d'un ton impérieux, quelles nouvelles m'apportes-tu de notre conquérant ?

— Monseigneur, murmura le vieillard d'une voix lente et lugubre, depuis que l'envoyé de votre excellence est venu m'engager à votre service, je n'ai jamais cessé d'observer le cours des astres pour...

— Je t'ai pris pour observer les actions du roi et non pas le cours des étoiles.

— Mais, monseigneur, je m'appelle Galvano Pedicini, je suis médecin et astrologue.

— Et je te paye, moi, comme espion et empoisonneur.

— Pardonnez-moi, excellence, vous me faites honneur de la moitié ; jusqu'à présent j'ai consenti à vous tenir au courant des progrès de Ladislas dans la guerre de Toscane ; quant à l'autre point, il n'en a jamais été question dans vos lettres et dans vos messages.

— C'était sous-entendu... Mais voilà pourquoi, avant de te donner mes dernières instructions, j'ai voulu te parler moi-même et ne plus me fier à des intermédiaires.

— Me voici prêt à recevoir les ordres de votre excellence, mais je dois dire à monseigneur que si les services qu'il attend de moi sont de nature à porter le trouble dans ma conscience, alors ma probité m'impose...

— De demander un double prix : c'est trop juste. Voyons d'abord comment tu t'es acquitté de ma première commission. Que vous ont appris les constellations jusqu'ici, messire astrologue ?

— Hélas ! monseigneur, continua le magicien d'une voix dolente, les astres m'ont trompé encore une fois, ou plutôt, puisque les constellations sont infaillibles, moi-même, dans mon empressement à scruter l'avenir, j'ai dû commettre une erreur dans mes calculs, et je vous avais prédit que l'orgueil et la puissance de Ladislas se briseraient contre les murs de Bologne. L'éclipse totale de Mars n'admettait pas de doutes à cet égard... Eh bien ! malgré l'éclipse, j'ai la douleur de vous annoncer que le roi...

— A pris non seulement Bologne, mais Sienne également...

— Sienne aussi ! s'écria l'astrologue avec étonnement et terreur, et qui a pu vous dire ?...

— Qui m'a dit qu'il avait pris Bologne ?

— Vous saviez donc ?...

— Que les vents te servent aussi mal que les astres.

— Pas possible.

— Si tu en doutes encore, entre demain dans la ville, et si un homme qui a vendu comme toi son âme à Satan, ne craint pas d'entrer dans une église, tu verras que moi et la princesse régente nous irons rendre grâce, avec toute la cour, à Santa-Maria-del-Carmine, pour la double victoire qu'elle a bien voulu octroyer à Sa Majesté hérétique, notre auguste maître, trois fois excommunié.

— Patience, murmura le sorcier pris en faute, si je suis en retard envers vous de deux victoires, vous aussi, monseigneur, vous êtes en retard envers moi de deux mois de paye.

— Oui, mais moi, dit le jeune homme en lui montrant une bourse d'or, je viens réparer ma négligence.

— Et moi aussi j'espère me faire pardonner la mienne.

— Voyons.

— Monseigneur, qui est si bien informé des progrès du roi Ladislas, sait-il que le roi Ladislas, immédiatement après cette campagne, renonçant à ses vastes desseins de conquête, a le projet de retourner à Naples au moment où l'on s'y attendra le moins ? N'est-ce pas que monseigneur ne savait pas cela ?

— Non, mais je le suppose.

— Monseigneur ne suppose pas qu'aussitôt son retour, le roi confiera le gouvernement à un homme ferme et dévoué, et ordonnera à son auguste sœur, Jeanne de Duras, de ne plus se mêler de politique ?

— Non, mais je le crains.

— Et monseigneur ne craint pas que le roi ne commence par le faire pendre ?

— Non, mais en tout cas je le préviendrai.

— Et comment, excellence ?

— Ecoute : tes remèdes sont infaillibles ?

— Bien plus que les étoiles.

— Ton métier d'astrologue te donne un libre accès auprès du roi ?

— Le jour comme la nuit.

— Quel prix demandes-tu pour te charger du roi Ladislas ? Tu m'entends ?

— Je ne demande que de remplir auprès de Votre Majesté, lorsqu'elle aura pu s'asseoir à côté de Jeanne sur le trône de Naples, le même emploi d'astrologue que je remplis maintenant auprès de Ladislas.

— Oui, mais non pas celui de médecin, ajouta le jeune homme en souriant.

Le vieillard tendit sa main décharnée, prit la bourse qu'on s'empressait de lui remettre, et après avoir sifflé ses deux matelots, prit congé de son interlocuteur.

— Adieu, Galvano, dit celui-ci en le voyant s'éloigner.

— Au revoir, Pandolfello, murmura le sorcier avec un accent étrange et un sourire diabolique.

Le jeune seigneur se tourna tout à coup vers ce magnifique amphithéâtre de maisons, de jardins, de villes et d'églises qui s'étend de Portici au Pausilippe, et l'embrassant tout entier d'un regard ambitieux et cupide :

— A moi Naples ! dit-il, à moi la reine ! à moi le royaume !

Puis, se souvenant que tout n'était pas fini et qu'il y avait un homme de trop parmi les vivans, il frappa doucement sur l'épaule du batelier, qu'il avait presque oublié au fond de sa barque et qui paraissait plongé dans un profond sommeil :

— Assez dormi, mon garçon ! s'écria le jeune favori d'une voix sinistre. Prends la rame et retournons au rivage.

Le pêcheur n'avait pas fermé l'œil un seul instant. Au ton dont ces paroles furent prononcées par son étrange passager, il comprit qu'il n'avait plus aucun espoir de salut. Quoiqu'il eût fait tout son possible pour qu'aucun mot de ce terrible entretien ne parvînt jusqu'à lui, il sentit que dès le moment que la fatalité l'avait choisi pour être témoin d'un secret de mort, il était perdu. Aussi ne se laissa-t-il pas tromper un seul instant à la douceur hypocrite de son compagnon.

Il reprit donc tristement ses rames, jetant çà et là un regard à la dérobée pour voir s'il n'apercevait pas une barque, une lumière, un écho lointain. Rien ! tout était silence et solitude. Il épia un moment favorable pour se jeter tout à coup sur son homme et essayer une résistance désespérée, ou bien pour s'élancer à la mer et se sauver à la nage, mais le favori le serrait de près ; et il voyait briller dans

[illegible] qu'il lui [illegible] dans la gorge [illegible]. Tout ce qu'il aurait tenté pour se [illegible] n'aurait fait que hâter le moment fatal.

[illegible] adressa à Dieu une prière muette et suprême, [illegible] ramer, et quand il s'aperçut que la terre apparaissait sans qu'aucun signe d'âme vivante parût sur la rive, il tendit sa [illegible] à son compagnon de voyage et lui dit d'une voix émue :

— Je sais, monseigneur, quelle récompense m'attend pour vous avoir conduit à votre rendez-vous ; seul et sans armes, je ne puis résister ni me défendre. J'ai fait tout mon possible pour ne rien entendre, pour ne rien savoir, mais je n'ai dû que trop comprendre qu'il s'agit d'un [illegible] terrible. Je vous jure, sur la mémoire sacrée de ma pauvre mère, sur Dieu et tous les saints du paradis, [illegible] seigneur, que je ne chercherai jamais à pénétrer les mystères de cette nuit, et que pas un mot ne sortira de mes lèvres qui puisse vous compromettre, dût-on me briser les os sous la roue. Je ne crains pas la mort, [illegible] je vous prie de me faire grâce, non point à cause de moi, mais de mon père, dont je suis le seul soutien : c'est un vieux soldat mutilé, qui a déjà perdu deux enfants au service de sa patrie et qui n'a plus de bras pour [illegible] son pain. Grâce pour lui et pour mon jeune [illegible], monseigneur ! et Dieu, à son tour, vous fera miséricorde dans ce monde et dans l'autre, et il y aura trois [illegible] qui prieront pour vous nuit et jour, car vous les aurez sauvés ; vous aurez écouté la voix de l'innocent, et vous vous serez fié à la parole du pauvre batelier.

— Qui est donc ton père ? demanda le favori en s'approchant de plus en plus du pêcheur.

— Giordano Lancia. Vous avez peut-être entendu prononcer son nom ?

— Lancia ! s'écria le jeune homme avec un accent de haine et de colère. Si je le connais ! je le crois bien ! il m'a sauvé la vie.

— En ce cas je suis mort ! s'écria le pêcheur avec un soupir.

Et en effet, avant qu'il eût eu le temps de pousser un cri, l'inconnu lui avait plongé son poignard dans le cœur.

Puis, le laissant glisser dans la mer, il ramena promptement son bateau dans un endroit solitaire et gagna sa maison pour se présenter le lendemain de bonne heure, comme il en avait l'habitude, au lever de la régente.

II

Seize heures et demie venaient à peine de sonner à l'église de l'*Incoronata*, ce qui, suivant le calcul italien, correspond vers la fin de juillet à l'heure de midi. A l'instant même et comme pour attester l'exactitude de la vieille horloge gothique, on entendit éclater tout à coup le carillon immense, universel, épouvantable des cloches sans nombre qui ont de tout temps assourdi les oreilles napolitaines, et surtout à l'époque assez reculée où se passe cette histoire.

Après une nuit telle que nous venons de la décrire, on peut imaginer quel jour intolérable et brûlant lui avait succédé. Cependant, dans les quartiers situés sur les bords de la mer, la chaleur était moins suffocante. Une brise presque insensible et n'ayant pas assez de force pour rider la surface du golfe, paraissait suffire aux poumons de ces hommes habitués à une température littéralement infernale. Le plus mince filet d'ombre projeté par le fût d'une colonne ou par le rebord d'une fenêtre, un éventail improvisé avec quelques branches de laurier-rose, la vue de ces eaux calmes et limpides, qui invitaient le plongeur avec tout l'attrait d'une jeune fille souriante et coquette, c'était plus qu'il n'en fallait aux Napolitains pour défier la canicule et prendre la vie en patience.

Au reste, on avait pris toutes les précautions d'usage dans les grandes solennités pour garantir une partie de la ville contre cette pluie de feu que le lion céleste laisse tomber sur les peuples abattus, en secouant sa crinière. Toutes les rues qui s'étendaient de la royale demeure de Castel-Nuovo jusqu'à l'église du Carmine, étaient abritées par d'énormes tentes carrelées de mille couleurs ; des fleurs et des arbustes [illegible] le pavé sur lequel, par une recherche tout à fait sybaritique, on avait étendu une double couche de sable fin et humide ; des fontaines [illegible] à la hâte à l'aide de trois ou quatre tonneaux superposés, soufflaient par la bouche de leurs tritons de plâtre une [illegible] argentée et remplissaient le double office de rafraîchir l'atmosphère et d'arroser les passans.

Tous ces apprêts annonçaient évidemment quelque fête extraordinaire, quelque réjouissance publique, l'accomplissement d'un devoir impérieux et solennel qu'on n'avait pas jugé à propos de différer à un moment plus propice. En effet la régente Jeanne de Duras, nièce de la terrible Jeanne Ire, d'homicide et adultère mémoire, après avoir reçu à son lever les grands-officiers de la couronne et les principaux barons du royaume, s'était rendue, en grande pompe et suivie de toute sa cour, à l'église de Sainte-Marie-du-Mont-Carmel, pour remercier l'effigie miraculeuse qu'on y vénère de la double victoire remportée par son frère et seigneur, Ladislas Ier, roi de Hongrie, de Jérusalem et de Sicile.

La nouvelle n'était arrivée que la veille, et aussitôt l'ordre avait été donné d'en instruire le peuple par une fête improvisée, et d'en rendre grâce à Dieu par une cérémonie pieuse et solennelle, ce qui prouvait à la fois la dévotion de Jeanne et son immense amour fraternel.

Le cortège avait déjà, une première fois, traversé les quais pour se rendre à la place du marché ; et la foule, dont la curiosité était loin d'avoir été satisfaite par ce premier spectacle, attendait impatiemment le retour de la brillante cavalcade.

Cependant quelques groupes, plus insoucians ou dédaigneux, se détachaient de la masse des spectateurs et vaquaient à leur besogne, complètement étrangers à tout le bruit qui se faisait autour d'eux, exception d'autant plus frappante qu'elle faisait contraste avec la curiosité générale. C'était un *à parte* dans ce chœur de cris de toute espèce, un horizon de tableau en désaccord avec les premiers plans, contre toutes les règles de l'art, et, disons mieux, de la nature.

Un de ces groupes était formé par une douzaine de pêcheurs qu'on reconnaissait aisément à leur teint bruni par le hâle, à leurs longs bonnets rouges, et à la mélodie douce et monotone dont ils se berçaient lentement en tirant leurs filets de la mer.

Ils se tenaient à l'écart sur un petit coin du rivage, et, pour diminuer la fatigue que la chaleur rendait accablante, ils s'étaient partagés en deux troupes et se relayaient ponctuellement de quart d'heure en quart d'heure. Ceux des pêcheurs qui avaient droit au repos venaient s'asseoir à l'ombre, sous l'arche d'un pont à moitié écroulé, et formaient cercle autour d'un personnage qui semblait égayer singulièrement leur récréation.

C'était un vieux soldat d'Avellino, aux traits durs et bronzés, aux cheveux blancs et crépus, à la poitrine vaste et musculeuse. Il suffisait d'un seul regard jeté à la hâte sur cet homme pour se convaincre qu'il avait dû prendre une part active et glorieuse à toutes les guerres qui agitaient depuis plus d'un demi-siècle son malheureux pays convoité comme une proie par tant de princes et de peuples divers. Le nombre de cicatrices qui se croisaient en tous sens sur le corps du vieillard était vraiment prodigieux. Il y en avait de si profondes, qu'elles montraient s'être ouvertes plusieurs fois, comme si le fer de l'ennemi ne trouvant plus d'autre place, eût été obligé de se plonger dans la même blessure. Ses bras, ses jambes, dont les os fracturés avaient été remis ensemble tant bien que mal, ressemblaient aux rameaux noueux et brisés d'un vieux tronc ravagé par la foudre.

Par quels liens mystérieux et inconnus l'âme d'un chrétien pouvait-elle tenir à cet amas de membres mutilés, à ce débris de charpente humaine, à cette ruine vivante ?

C'était le secret de la Providence.

Ce qui est incontestable, c'est qu'il marchait, parlait, grondait, accusait tout le monde avec une colère impuissante et risible. Depuis quelques jours la haine et l'emportement du vieillard étaient arrivés à un tel degré [illegible] que le plus âgé des enfans qui lui restaient, le batelier, hélas ! avait de la peine à le calmer.

Était-ce un nouveau chagrin dont le pauvre jeune homme ignorait la cause ?

Était-ce une nouvelle escapade du petit Peppino, enfant paresseux et incorrigible, vrai lazzarone dans la force du mot ?

Personne n'en savait rien.

La dernière de ces deux conjectures était néanmoins la plus probable, car toutes les fois que le batelier s'éloignait pour aller à sa pêche ou pour conduire ses passagers, le père, irrité, laissait tomber un regard de courroux ou de mépris sur le dernier et le plus indigne de ses fils.

Quoi qu'il en fût, les propos du soldat devenaient tellement violens que tout autre que lui eût payé bien cher ses paroles. Mais la seule vengeance qu'on daignât tirer de ses plaintes stériles, c'était de le livrer comme un jouet à la populace ameutée, qui profitait souvent de l'absence du batelier ou de la faiblesse du lazzarone pour exciter les grognemens du bonhomme et écouter en riant ses bravades.

En ce moment, le vieux Giordano Lancia, car c'était lui, était donc sans défense. Son fils Lorenzo, tel était le nom du batelier, absent depuis la veille, n'avait pas encore reparu : ce qui du reste lui arrivait souvent, attendu qu'il

était obligé de travailler pour trois, pouvant ainsi suffire à peine à l'entretien de son jeune frère et de son père infirme.

Inquiet, maussade et soucieux plus qu'à l'ordinaire, le vieux Lancia reportait de la mer au rivage, et du rivage à la mer, le seul œil qui lui restait, depuis qu'un grand coup de pertuisane l'avait réduit à l'état de cyclope.

Assis sur un banc de chêne vermoulu et boiteux, digne piédestal d'un tel débris, le soldat ne prêtait aucune attention aux railleries et aux provocations des gens qui l'entouraient. Absorbé tout entier par son idée, il semblait oublier le lieu où il était, la cause qui l'y avait amené, et les paroles qu'il venait d'échanger avec quelques-uns des pêcheurs qui tiraient les filets.

Enfin, après plusieurs questions demeurées sans réponse, après plusieurs minutes de cette inspection continuelle et muette, Lancia laissa échapper un cri de satisfaction, et presque au même instant un petit lazzarone de douze à treize ans, dont les traits délicats, le sourire épanoui et la tournure presque féminine contrastaient complètement avec la physionomie dure et courroucée du soldat, arriva près de lui en quatre bonds, et se coucha à ses pieds comme un lévrier essoufflé de sa course.

— Eh bien? fit le vieillard d'un ton sévère.

— Je ne l'ai pas trouvé ; mais j'ai rencontré sa fiancée, la belle lavandière, qui l'a vu hier au soir. Lorenzo était gai et bien portant, comme à l'ordinaire, et il comptait travailler beaucoup dans la matinée, parce que...

Ici l'enfant s'arrêta timide et interdit.

— Parce que?.. interrompit le père d'une voix farouche.

— Parce qu'il m'a promis un bonnet neuf pour aujourd'hui que tout le monde se fait beau pour la fête.

— Malheureux vaurien, c'est toujours à cause de toi que ce pauvre garçon se tue de fatigue. Tu le feras mourir à la peine.

— Mon père...

— Tais-toi, lâche, paresseux, incapable.

— Mais, mon père, est-ce ma faute à moi si je ne puis gagner ma vie? Personne ne veut de moi ni pour ramer ni pour tirer le filet. Les plus vigoureux n'ont pas d'emploi ni de travail, et pourrissent sur le pavé ou se font tuer à la guerre. Et puis, si je m'éloignais de vous, qui soutiendrait vos pas, qui vous défendrait contre les insolens qui vous manquent de respect?

Un rire bruyant et universel accueillit la dernière excuse de l'enfant. Ses joues se couvrirent de pourpre ; il se leva chancelant de honte et de colère, et montra les poings aux railleurs, qui ne daignèrent pas faire un seul geste pour repousser sa vaine démonstration de fureur.

— Couche-toi, misérable! s'écria le père d'une voix de tonnerre, couche-toi, mauvais chien, où tu rampais tout à l'heure. Voilà l'appui que tu me donnes : jolie défense!

— Mais, mon père... balbutia l'enfant, se laissant couler à terre par un mouvement convulsif.

— Silence! Veux-tu que je leur raconte ton dernier trait de bravoure?

— Grâce! mon père, murmura le lazzarone d'une voix suppliante, et il se mit à lui baiser les genoux pour l'attendrir.

— Voyons, voyons, père Lancia, s'écrièrent les pêcheurs en s'approchant du vieillard ; laissez donc tranquille ce pauvre Peppino, et parlons de notre affaire ; ce qui est convenu est convenu.

— Vous avez ma parole, reprit le soldat gravement et s'apaisant par degrés, quoique à vrai dire, ajouta-t-il en tournant son regard dans la direction de l'église où la cour venait de se rendre, il vaudrait mieux remettre le marché à un autre moment. Aujourd'hui le diable prie.

Les pêcheurs se regardèrent en souriant.

— Ah! ah! mon maître, voici que ça vous reprend : faites votre signe de croix, et le diable n'aura rien à démêler dans vos affaires.

— Pour faire mon signe de croix, il faudrait avoir des bras, mes amis, et je n'ai que des moignons. Aussi me contenterai-je de prier mentalement le Seigneur d'envoyer, — pas plus que trois minutes, — un bon tremblement de terre lorsque le cortège viendra à passer sous le campanille du Carmine.

— Ceci n'est pas d'un bon chrétien, et encore moins d'un bon soldat ; revenons, s'il vous plaît, à notre marché : voulez-vous en courir la chance? .

— Je vous ai dit que vous aviez ma parole.

— Tout ce que nous prendrons de poisson dans le filet que nous venons de jeter, soit vingt *rotoli*, soit deux livres, est à vous ; vous avez le droit de l'emporter ou de le revendre, et cela moyennant six carlins de votre monnaie. Si nous ne prenons que des cailloux, le prix sera le même. Ça va-t-il?

— Touchez là, s'écria vivement le vieillard, en tendant son bras mutilé.

— Vous oubliez, mon brave, que vous n'avez plus de mains. Cela ne fait rien ; votre parole est bonne, et puis c'est aujourd'hui jour de paie pour les vétérans, vous devez vous trouver en fonds. Aussi, continua le pêcheur en jetant un petit coup d'œil à ses camarades, toute la pêche contre six beaux carlins à l'effigie de ce bon Charles d'Anjou, que Dieu ait son âme dans son repos éternel!

Et il appuya malicieusement sur ces dernières paroles.

— L'âme de Charles est en lieu sûr, reprit le vieillard avec un rire ironique, et j'espère que toute sa race ira bientôt le rejoindre.

— Oh! oh! répétèrent plusieurs voix, ceci nous paraît louche.

— Voilà bien les soldats! fit le pêcheur qui avait pris le premier la parole : vous n'allez jamais au sermon, père Lancia, et vous ne vous êtes jamais trouvé al Molo un dimanche après vêpres, lorsque le père Girolamo, pour une demi-livre de poisson par tête, vient nous raconter tant de belles choses sur ces bons maîtres que Dieu nous a envoyés du fond de la Provence, de vrais saints de père en fils, quoi!

— Oui, oui, c'est vrai, murmura le soldat d'une voix sourde, le roi Charles était un grand roi! Un roi de la branche cadette, comme ils disent. Il protégeait les pauvres, mais il maltraitait leurs filles en secret ; il créait des nobles, mais il les dépouillait de leurs privilèges ; il fondait des couvens, mais il emprisonnait saint Thomas d'Aquin ; oui, il a élevé deux églises magnifiques : celle du Carmine, à la même place où il avait fait décapiter Conradin, le roi légitime, et celle de San-Lorenzo, où se rassemblaient autrefois les nobles et le peuple dans le vieux palais communal ; oui, le père Girolamo a raison, voilà deux hôtels qui font bénir la mémoire de leur saint fondateur ; voilà deux chapelles préparées d'avance avec un soin tout paternel pour les deux derniers descendants de ce bon roi, Jeanne et Ladislas ; aujourd'hui la sœur est allée prier al Carmine : la fille de l'assassin sur le tombeau de la victime ; demain peut-être le frère ira prier à San-Lorenzo : le fils de l'usurpateur sur le tombeau de la liberté!

Les rires et les chuchotemens s'arrêtèrent et le cercle se resserra autour du vieillard.

— Oui, continua-t-il, ce sont de nobles rois, de père en fils... En effet, Charles II, ce maudit boiteux...

— Oh! quant à ça, vous boitez aussi, père Lancia.

— Moi, j'ai boité pour la première fois en me relevant du champ de bataille sur lequel j'étais couché tout sanglant. Mais lui, c'est Dieu qui l'a marqué de naissance. Ce maudit boiteux a tellement opprimé le peuple, que le peuple, poussé à bout, s'est levé comme un seul homme et a exterminé jusqu'au dernier de ses oppresseurs.

— Le peuple a eu raison! s'écria l'auditoire.

— Et Robert, à son tour, n'a-t-il pas usurpé le royaume qui appartenait à son frère aîné! n'a-t-il pas attiré la guerre, la désolation, la misère sur notre pauvre pays? Et Jeanne, sa digne fille, la digne tante de cette autre qui porta son nom et qui l'a déjà surpassée en vertus, n'a-t-elle pas étranglé son mari? Et lorsque le pauvre André, la voyant tout occupée à tisser un cordon de soie et d'or, lui demanda à quoi pouvait servir ce cordon, ne répondit-elle pas avec une infernale impudence : C'est pour vous pendre, monseigneur!

— Horreur! fit le cercle atterré.

— Il est vrai, reprit le vieillard, que Charles III, son cher fils adoptif, le père des princes qui nous gouvernent étouffa Jeanne à son tour, qui cependant n'avait d'autre tort envers lui que de lui avoir sauvé la vie tout enfant et de lui avoir donné un royaume. Mais, que voulez-vous, la reconnaissance est héréditaire dans cette famille. Aussi Charles III n'a-t-il pas tardé non plus à recevoir la récompense de sa belle action. La veuve d'André lui avait fait présent de la couronne de Naples, la veuve du frère d'André lui fit présent de la couronne de Hongrie. Mais il n'eut pas le temps de payer ce second bienfait comme il avait payé le premier, car un moment après qu'il eut porté sa santé à la reine Elisabeth et à sa fille Marie, les deux femmes soulevèrent à la fois leur verre, et à ce signal, un soldat qui s'était tenu caché derrière lui, leva la hache et lui fendit le crâne. Puis, comme il ne mourait pas assez vite au gré de ses parens, on le traîna dans un cachot et on empoisonna sa blessure. N'est-ce pas, mes enfans, que la généalogie de nos bons princes ne saurait être plus édifiante, et que je connais notre histoire un peu mieux que le père Girolamo? J'en ai été, voyez-vous ; et tout ce que je vous dis là vaut bien au moins deux livres de poisson par tête, mais je suis un pauvre soldat et je me contente d'acheter le poisson que je mange.

Les pêcheurs qui avaient trouvé plaisant d'exciter le vieillard pour s'amuser de ses folles menaces, demeuraient immobiles et cloués par l'étonnement et par la terreur. Mais le quart d'heure du repos était passé, il fallait rele-

vers la première troupe et retourner aux filets. Ils se levèrent donc préoccupés des graves paroles qu'ils venaient d'entendre, et reprirent lentement leur travail et leur chanson monotone.

Les nouveaux venus s'installèrent sur le sable, et la conversation, un moment interrompue, continua sur un autre ton :

— Eh bien ! mon illustre Lancia, quel chien vous a mordu ? Je vous entends gronder sourdement comme le Vésuve au moment d'une éruption. Y a-t-il quelques dangers pour ceux qui vous entourent ?

— Je sais d'où lui vient ce nouveau surcroît d'aménité, dit un pêcheur qui n'avait pas encore parlé, en essuyant du revers de sa main la sueur qui ruisselait à larges gouttes de son front.

— Vraiment ! fit le soldat d'un ton goguenard.

— Depuis cinq ou six jours, il n'est plus reconnaissable. D'abord, il ressemblait à un dogue qui n'aurait pas d'os à ronger, et maintenant on dirait un ours qu'on aurait fait jeûner une semaine.

— Et après ? continua le vieillard en regardant fixement son interlocuteur.

— Après, si tu ne finis pas de grogner, — je vais conter une histoire que nul ne sait ici, — vieux conteur, — et dont j'ai été témoin lundi passé... à la nuit tombante.

— Parle, que l'enfer t'écrase ! dit le vieillard tremblant de colère et de crainte.

L'enfant tressaillit et tourna un regard épouvanté vers le pêcheur.

— Eh bien ! messieurs, j'étais lundi, vers le soir, tapi dans un coin de la petite rue de Santa-Maria-Nera, où je m'abritais de la pluie qui tombait à verse. Personne ne marchait par ce beau temps, excepté le brave Lancia, qui, en sa qualité de héros, ne craint ni l'eau ni le feu, et le garçon que voilà, qui est à son père ce que la béquille est au perclus, ce que le chien est à l'aveugle. Le vieux Lancia tenait le milieu du pavé, comme un marguillier allant en procession, ou un capitaine commandant la parade, lorsque tout à coup le grand chambellan, débouchant de la rue, le heurta de son cheval et le renversa sur le pavé, sans le moindre respect pour ses glorieux services.

— Malédiction ! s'écria le vieillard. Tout est dit ; je perdrai mon troisième fils, mon pauvre Lorenzo !

— Il devient fou ! firent les pêcheurs en haussant les épaules, tandis que Lancia, accablé de désespoir et de honte, répétait des mots sans suite et de terribles menaces.

— Je n'étais pas seul... Malheur ! Un autre a été témoin de l'insulte — Oh ! cette fois-ci, je ne puis plus le cacher à Lorenzo, mon dernier, mon seul fils ! Il me vengera ! et puis la mort ! C'est clair. On le tuera, lui aussi... Mes cheveux blancs ! mes blessures ! ma gloire ! infâme !...

Puis, reprenant tout à coup son énergie et sa lucidité de raison ordinaires, et s'adressant aux pêcheurs étonnés de sa brusque sortie :

— Oui, messieurs, s'écria-t-il, ce que cet homme vient de vous dire est vrai. Le grand camerlingue m'a jeté dans la boue, et je n'en ai rien voulu dire à Lorenzo, car je le connais, celui-là, il est mon digne fils, il est le digne frère de mes deux enfans tombés à mes côtés sur le champ de bataille ; il aurait vengé mon honneur au prix de la vie, tandis que ce malheureux poltron que vous voyez à mes pieds...

— Tiens ! dit le plus jeune pêcheur, ce n'est pas sa faute, à lui, si ce pauvre Peppino a eu peur.

— Peur ! peur ! répéta le vieillard avec une terrible explosion de colère, l'entends-tu, misérable ? l'entends-tu ? on a insulté ton père devant toi, on t'appelle lâche devant ton père, et tu ne bouges pas de ta place ! Mais tu n'es donc pas mon fils, malheureux ?

Le regard de l'enfant étincela comme un éclair, mais il ne fit pas un mouvement.

— Calmez-vous, calmez-vous, père Lancia, reprirent les pêcheurs d'un ton sérieux et attendri. Voyons, nous avons eu tort de plaisanter, et vous avez eu plus tort que nous de vous faire de la peine pour des enfantillages. C'est fort heureux que Lorenzo ne soit pas là ; c'est un digne garçon et qu'il ne faut pas exposer sans motif. Songeons à notre pêche, voilà notre tour de tirer les filets... nous n'en avons plus que pour un quart d'heure. Bonne prise, père Lancia, et laissons là le grand camerlingue et le diable qui le protège. D'ailleurs, on le sait, les nobles sont toujours les nobles.

Et les pêcheurs s'éloignèrent sur ce consolant axiome.

— Lui, noble ! répondit le vieux soldat sans s'apercevoir que le cercle venait de changer encore une fois et que ses auditeurs n'étaient plus les mêmes. Lui, noble ! Mais savez-vous quel est ce Pandolfo Alopo, ce puissant feudataire qui marche fièrement à la tête de l'aristocratie napolitaine, ce brillant cavalier qui foule aux pieds les passans ?

— Ah çà ! qu'est-ce qu'il nous veut, à présent, avec son Pandolfo ? Ohé ! Lancia ! Giordano ! Messire ! Maître ! vous nous prenez pour d'autres.

— Savez-vous quel est ce Pandolfello, le premier chambellan du roi, le plus puissant baron du royaume ? Je vais vous l'apprendre, moi ! C'est un bâtard qui n'a jamais connu ni son père ni sa mère, un mendiant rongé de vermine, un vagabond expulsé de son village comme une bête immonde. Et savez-vous qui a recueilli ce bâtard, qui a fait la première aumône à ce mendiant, qui a placé ce vagabond dans les écuries du roi ? C'est moi ! moi qu'il a lâchement outragé. C'était un enfant frêle, étiolé, maladif. Grâce à moi, il reprit peu à peu à la vie et à l'espérance ; grâce à moi, l'adolescent pâle et chétif devint un jeune homme robuste et bien tourné. Ce fut alors que la princesse le découvrit dans son humble costume et en fit d'abord son échanson, ensuite son favori, comme elle en fera bientôt votre roi. Oui, messieurs, un garçon d'écurie !

— C'est impossible ! s'écrièrent les pêcheurs.

— Oh ! ce que je vous dis là est bien la vérité, et je n'eusse pas craint de la lui jeter à la face ; mais je n'ai pas de bras, mais je n'ai plus de jambes, je ne pouvais courir après lui, je ne pouvais l'arracher de sa selle, je ne pouvais graver sur son front le talon de mon soulier, comme il avait flétri ma poitrine du sabot de son cheval. Honte et misère !

— Lancia, dirent les pêcheurs à voix basse, il ne fait pas bon de parler ainsi du grand chambellan. Parlez des morts tant que vous voudrez, personne ne se lèvera pour les défendre ; parlez de la régente, parlez du roi, ils vous le pardonneront peut-être. Mais pas un mot sur Pandolfello, ou prenez garde à vous, prenez garde à vos enfans, prenez garde à Lorenzo !

Cependant la pêche touchait à son terme, et les filets devenaient si lourds que ceux qui tiraient la corde se virent obligés de demander un renfort de bras. Tous les pêcheurs se mirent à la chaîne, et on oublia bientôt le vieillard et ses plaintes pour commencer un autre dialogue d'une tout autre nature.

— Par la Madone ! fit l'homme qui avait proposé le marché, voilà une belle affaire ! Il y a là pour deux cents livres de poisson, peut-être, et nous venons de le laisser à ce vieux diable enragé pour six carlins.

— Tu n'en fais jamais d'autres, dit son voisin en frappant le sable du pied ; avant-hier tu as refusé trois ducats de la pêche, et nous n'avons pris qu'un manche à balai.

— Et pourtant j'avais consulté saint Pascal, continua l'homme au marché en s'adressant à lui-même ; ce n'est pas bien, cela ! A la première quête, je me souviendrai de ce tour.

— Dites donc, l'Avellinois, voulez-vous me céder votre poisson pour une piastre ?

— J'en donne deux.

— J'en donne trois.

Et les pêcheurs poussaient les enchères à mesure que les filets approchaient du rivage. Mais le vieillard, distrait et comme hébété, ne semblait rien comprendre aux propositions qui se pressaient de toutes parts.

— Le bonheur le rend idiot, se disaient les pêcheurs.

— Je crois bien, c'est énorme.

— Les filets auraient dû se rompre.

— Je parie pour un thon.

Et tous ces hommes au visage enflammé, aux bras tendus, aux yeux étincelans se serraient autour de la prise avec une curiosité haletante et cupide, lorsque tout à coup un seul cri s'échappa de leurs poitrines, et ils reculèrent d'effroi à la vue d'un cadavre.

— C'est un homme poignardé !

— Un jeune homme !

— Un pêcheur !

Ces mots sinistres circulaient dans la foule, atterrée et tremblante, lorsque Lancia, bondissant sur son siège et dominant le tumulte d'une voix forte et brève :

— Un cadavre ! dit-il ; c'est quelque nouvelle victime de nos tyrans. Ecartez-vous, messieurs ! il est à moi, il m'appartient, je l'ai payé, c'est ma pêche !

Et marchant d'un pas ferme et sûr au milieu du peuple qui se rangeait en silence, il arriva aux filets, se baissa lentement pour regarder le corps de plus près, et à son tour, l'infortuné vieillard poussa un cri soudain, désespéré, terrible :

— Lorenzo ! mon fils !

Il ne put en dire davantage et roula sur le sable, à côté du cadavre de son enfant.

Mais le petit lazzarone, qui était resté jusqu'alors dans une attitude nonchalante et impassible, écoutant, sans répondre un seul mot, les reproches de son père et les insultes

de la foule, se leva avec la rapidité de l'éclair, prit son père dans ses bras avec une force dont personne ne l'eût cru capable, le posa doucement sur son banc de chêne, et sans proférer un cri, sans jeter un regard sur le corps de son frère, il disparut du côté de l'église.

Au même instant, le royal cortège parut à l'angle de la rue, précédé de plusieurs rangs d'enfans, d'hommes et de femmes, tous presque nus, et disposés par ordre d'âge et de haillons. Les vociférations sinistres parties du groupe des pêcheurs se perdirent au milieu des acclamations frénétiques de cette masse nombreuse et compacte, qui ouvrait la marche en poussant des cris sauvages. Au reste, les soldats de l'escorte jouaient si bien du plat de leurs épées et du bois de leurs lances, que la foule se rangea sur deux ailes et laissa défiler la procession en silence.

Les chevaliers, les barons, le clergé, les hauts dignitaires suivis d'écuyers, de valets et de pages, rivalisaient par le luxe de leurs costumes, par la beauté de leurs chevaux, par l'éclat de leur armure. Les aigrettes de diamants, les casques d'or, les cuirasses d'argent étincelaient au soleil et forçaient le peuple ébloui de baisser le regard.

Jeanne de Duras, régente du royaume, montait un cheval arabe plus blanc que la neige, couvert d'une housse de soie et d'or, bordée de perles à la manière orientale. La sœur de Ladislas, dont le souvenir est resté dans la tradition populaire comme un type de toutes les perfections que la nature puisse accorder à une femme, était alors dans tout le développement de sa magnifique beauté. Quoiqu'elle eût déjà dépassé sa trentième année, il était impossible, en regardant l'exiguïté de sa taille, la pureté de son front et l'éclat velouté de ses cheveux, de lui donner plus de vingt ans. L'extrême régularité de son profil et de ses sourcils noirs, noblement arqués, donnaient à sa figure un air imposant, tempéré par la douceur de ses regards humides et voilés. Une séduction irrésistible, un charme impérieux, semblaient enchaîner à ses pieds les volontés les plus rebelles, les orgueils les plus indomptés. Jamais femme n'a inspiré plus de respect et plus d'amour ; jamais reine n'a possédé une grâce plus sévère, une plus séduisante majesté.

A la droite de Jeanne, Pandolfello, qui, après son meurtre infâme, avait à peine eu le temps de changer de costume pour se présenter au château, faisait caracoler avec une noble aisance un coursier calabrais d'un noir d'ébène, qui, pour la perfection de ses formes et pour la souplesse de ses mouvemens n'avait pas d'égal dans les écuries du roi. Pandolfo Apollo était à peine âgé de vingt-cinq ans ; mais cet espace de temps, si court qu'il puisse paraître, lui avait suffi pour s'élever de la plus vile condition à une fortune presque royale. Admirablement beau, mais d'une beauté mâle et fière, il dominait de sa tête hardie cette brillante cohue de barons et de princes, assez misérables pour l'envier dans le cœur, assez lâches pour prosterner huit siècles de noblesse aux pieds d'un bâtard.

Ses cheveux s'échappaient en boucles épaisses et parfumées d'une riche barrette de velours, ornée d'une agrafe de diamant et d'une seule plume noire. Son regard s'arrêtait sur Jeanne, avec cette expression d'empire irrésistible qui avait forcé la princesse à lui livrer en un seul jour les faveurs de la cour et les destinées d'un royaume. Sa taille était serrée d'un pourpoint d'une très grande richesse, dont le fond noir disparaissait sous l'or et les pierreries, et on voyait briller sur sa poitrine les insignes de l'ordre de la Nef, singulière et classique décoration inventée par le roi Ladislas en l'honneur des Argonautes, et qui a peut-être donné l'origine à l'ordre de la Toison-d'Or.

Au moment où le noble couple passait devant la jetée, sur laquelle les pêcheurs avaient exposé le cadavre de Lorenzo, le vieillard, que les cris du peuple avaient tiré de sa torpeur, leva ses bras mutilés et lança sur son ennemi une malédiction foudroyante. Hélas ! il ne savait pas encore que c'était le même homme qui, non content d'avoir outragé le père, venait d'assassiner le fils ! Il le maudissait cependant par haine, par instinct, par pressentiment peut-être ! Puis, voyant que sa voix, affaiblie par la douleur et perdue dans les acclamations générales, n'arrivait pas jusqu'au chambellan, il voulut porter les yeux sur son jeune enfant pour lui reprocher une dernière fois sa lâcheté, mais, nous l'avons dit, l'enfant n'était plus là pour écouter ses reproches.

Mesurant d'un regard aussi rapide que sûr la distance qui le séparait du cortège, Peppino avait rampé comme une couleuvre, à plat ventre, au risque d'être écrasé sous les pieds des chevaux. Puis se dressant soudain, comme une apparition sinistre, entre Jeanne et son favori, il avait frappé ce dernier d'un coup de poignard. Pandolfo tomba sans pousser un seul cri, tellement le choc avait été subit et violent, et la princesse ne s'était encore aperçue de rien que déjà tout le monde se ruait sur le petit lazzarone.

Lancia ne voyant pas son fils à sa place ordinaire, avait tout deviné. Reprenant tout à coup sa force, sa santé, sa jeunesse, il s'avança sans guide, sans appui, sans douleur, et se plaçant devant Jeanne :

— Grâce ! s'écria-t-il en sanglotant, grâce pour mon dernier enfant !

— Je ne suis plus enfant, je vous ai vengé, mon père, répondit Peppino d'une voix ferme ; je suis un homme, et je saurai mourir en homme.

— Grâce pour lui, madame ! répétait le vieillard avec des cris déchirans. J'ai perdu deux enfans à la guerre, le troisième, on vient de me le tuer ; que me restera-t-il si vous me prenez mon dernier ?

— Point de grâce pour l'assassin ! s'écria Jeanne, les traits contractés par la douleur et par le désespoir.

— Prenez ma vie, mais sauvez mon enfant.

— Que veux-tu que je fasse de ta vie, à toi, misérable vieillard ? Te l'arracher serait une récompense.

— Alors, madame, je demanderai justice au roi !

— Va te traîner jusqu'à lui si tu le peux, en attendant, ton fils expirera dans les tourmens.

— Hélas ! madame, si je ne puis aller jusqu'au roi, Dieu l'enverra peut-être jusqu'à moi.

— Emparez-vous de l'assassin, dit Jeanne à ses soldats, et qu'on jette ce vieillard à la mer.

— Et moi je demande leur grâce ! s'écria en se relevant Pandolfo, qui avait été renversé par le choc et non par la blessure. La Providence a sauvé mes jours, et les reliques du bienheureux saint Janvier, que j'ai toujours portées sur mon cœur, ont émoussé le poignard des assassins.

— L'infâme avait une cuirasse ! murmura Peppino en jetant à son père un regard désespéré.

La régente ne trouvait pas de mots pour exprimer sa joie, et, dans son délire, elle se fût jetée au cou de son amant en présence du peuple entier, si le grand protonotaire, qui occupait par son grade la deuxième place dans le cortège, ne l'eût arrêtée d'un regard. Puis, s'approchant de Pandolfello, il lui dit à l'oreille :

— Vous savez, mon cher seigneur, que je remplis les fonctions de premier juge du royaume. Mon dévouement vous est connu. Que votre seigneurie ordonne de quelle mort il lui serait agréable de voir mourir ce misérable. Pendu, écartelé, brûlé, rompu vif ; votre volonté sera ma loi. Attenter aux jours de votre excellence ! mais c'est porter un coup à la sûreté de l'Etat ! C'est presque un crime de lèse-majesté !

— Merci, mon noble seigneur, répondit le chambellan à voix basse ; je sais gré à votre excellence de cette offre amicale et m'en souviendrai en temps et lieu. Mais la mort de ce manant m'est tout à fait inutile ; qu'on le jette dans un cachot, et toutes les fois qu'un homme nous gênera, nous le ferons passer pour son complice. Lorsque nous aurons besoin de ses aveux, il suffira de quelques traits de corde : recommandez-le à vos tourmenteurs ordinaires : c'est un sujet précieux.

Les deux grands officiers de la couronne se séparèrent avec les marques d'une déférence mutuelle, et Pandolfo s'approcha de Jeanne pour la remercier, par un tendre regard, de l'intérêt qu'elle venait de lui montrer. Le cortège reprit sa marche.

Quant au peuple, il était venu pour voir une fête, et il assistait à une tragédie. C'était deux spectacles pour un. Aussi criait-il de toute la force de ses dix mille poumons :

— Vive saint Janvier ! vive le grand chambellan !

III

Le lendemain de sa visite au Carmine, qui avait failli lui devenir si fatale, Pandolfo Alopo respirait l'air, déjà sensiblement rafraîchi, sur une des terrasses du Château-Neuf, à demi couché sur des coussins de velours cramoisi, les paupières closes et sa belle tête appuyée aux genoux de la régente, à qui le danger qu'il venait de courir le rendait plus cher que jamais.

Il pouvait être de neuf à dix heures du matin. Une brise légère et parfumée, sur laquelle personne n'eût osé compter la veille, se jouait dans les cheveux du jeune homme et les soulevait si doucement que Jeanne n'avait qu'à se pencher un peu pour les rencontrer, à moitié chemin, sous ses baisers. Un large et épais berceau de jasmins protégeait la princesse et son favori des rayons du soleil et des regards des hommes.

Les pêcheurs avaient repris leurs chansons et leurs travaux de tous les jours ; le vieillard avait emporté le cadavre de son fils, soutenu par une force surhumaine, l'avait couché pieusement sur son pauvre grabat, comme s'il n'eût été qu'endormi, avait fermé la porte à double tour et était allé s'asseoir sur la jetée, sans plus verser une larme, sans pousser une seule plainte. À voir cet homme si calme, si muet, si impassible, on eût dit qu'il était fou, ou qu'une voix intérieure lui criait au fond de l'âme d'espérer en Dieu et d'attendre.

Rien ne troublait donc le repos de Pandolfello d'Alagno, et le calme qui régnait au palais n'était, en effet, qu'un reflet de celui que respirait en même temps le royaume. Naples jouissait alors d'une paix profonde. Personne n'osait plus attaquer un peuple dont le roi, loin d'attendre la guerre chez lui, la portait chez les autres avec une telle promptitude, que son bras, pareil à la foudre, frappait souvent l'ennemi avant qu'il eût eu le temps de se mettre en garde. L'ambition de Ladislas n'avait pas de bornes ; son nom glorieux et redoutable au dehors couvrait de son éclat les honteux mystères de sa cour ; les exploits du frère faisaient oublier les dérèglements de la sœur : la boue disparaissait sous le sang.

Ladislas avait dompté la rébellion de Hongrie à l'âge où les autres n'ont pas la force de porter une lance. Il avait battu deux fois Louis d'Anjou, deux fois les Florentins, trois fois le pape, ce qui, par parenthèse, lui valut ses trois excommunications ; il était maître de Faenza, Forli, Verone, Sienne, Arezzo, et à l'époque où se passe notre histoire, sa confiance en lui-même était si grande, son orgueil si absolu, que, ne croyant plus avoir aucun ménagement à garder, il avait fait broder sur son manteau royal ces paroles : *Aut caesar, aut nihil* (empereur ou rien) !

Après les succès de Toscane, ses projets de conquête devaient naturellement devenir plus vastes, et quoiqu'il fît annoncer souvent entre deux victoires qu'il allait rentrer dans son royaume pour goûter quelques instans de repos et se préparer à de nouvelles campagnes, il lui arrivait bien rarement d'interrompre le cours de ses triomphes et de quitter l'armée pour revoir ses sujets.

Aussi la véritable reine était Jeanne ; le roi de fait, sinon de droit, était Pandolfello. Qu'avait-elle à craindre ? que pouvait-il souhaiter davantage ? Et cependant voyez le terrible enchaînement du crime et l'infernale logique des passions !

Cet homme, dont personne n'eût troublé peut-être le coupable bonheur, poussé par une nécessité fatale, entassait meurtre sur meurtre, trahison sur trahison, parjure sur parjure ; il ne vivait qu'au milieu des sicaires, des espions, des empoisonneurs ; il ne tramait que des conspirations, il ne rêvait que l'assassinat !

Cette femme, aimée par son frère, adorée par le peuple, belle sur toutes les belles, puissante sur tous les puissans, passait sa vie dans des transes perpétuelles, ne fermant jamais les yeux que pour les rouvrir en sursaut, ne regardant jamais son favori sans trembler pour sa tête.

Comme nous l'avons dit, Pandolfello était plongé dans un léger assoupissement, moitié réalité, moitié rêve. Il ne songeait déjà plus au meurtre qu'il avait commis et au meurtre qu'il avait ordonné. Les remords n'allaient jamais chez lui au delà de quelques heures, et deux nuits étaient déjà passées sur son double crime.

Le rêve du grand chambellan était tout d'or et d'ivoire : il se voyait assis sur un trône de velours cramoisi, élevé à la droite du maître-autel de Santa-Chiara, le manteau royal sur l'épaule, le cercle fleurdelisé sur la tête, ayant Jeanne à gauche et les sept grands officiers de la couronne sur différens gradins à ses pieds, tandis que le cortège funèbre de Ladislas défilait silencieusement vers l'église de San-Giovanni a Carbonara, où le monument était déjà ébauché, par les soins de la régente, sous la forme de trois statues, l'une assise, l'autre couchée et la troisième à cheval.

Pandolfello s'enivrait des applaudissements de la foule, et des parfums mystiques dont quatre jeunes thuriféraires, en surplis blanc, l'encensaient à genoux de bas, le front courbé jusqu'à terre.

Comme il en était là de son rêve, un navire parut à l'horizon.

Jeanne tressaillit vivement, et touchant l'épaule de son favori, l'appela avec une émotion dont elle ne pouvait se rendre compte.

— Pandolfello, une voile du côté de Caprée !

— Est-ce une raison, ma belle souveraine, pour m'éveiller si brusquement ? dit le jeune homme avec une douce nonchalance et sans ouvrir les yeux.

— Je tremble malgré moi, si c'était une flotte ennemie.

— Mon Dieu, Jeanne, fit le grand chambellan en soulevant sa tête à regret, quel est l'ennemi qui oserait traverser notre golfe tant que le drapeau de Ladislas flottera sur la tour de ce château ? et quel danger pouvez-vous craindre, ma noble souveraine, lorsque, entre ce danger et vous, il y a les poitrines de tous vos sujets.

— Je ne sais, Pandolfello, je ne puis me défendre d'une vague terreur. Un pressentiment sinistre me dit qu'en ce moment notre sort se décide. Vois dans la direction de ma main, deux, trois, quatre galères. Le vent les pousse rapidement vers nous. Dans une heure nous ne pourrons peut-être plus échapper au malheur qui nous menace.

— En effet, dit le jeune homme se penchant sur le bord de la terrasse, nous ne pouvons pas tarder à recevoir des nouvelles des voyageurs qui nous arrivent. Rassurez-vous, madame, c'est probablement le message d'une nouvelle victoire. Le roi mon maître et votre auguste frère nous a habitués à une telle suite de triomphes qu'il ne nous est permis de douter d'aucun prodige. Peut-être encore a-t-il besoin de nouveaux renforts pour étendre sa domination au delà de la Toscane, et la flotte que nous voyons est-elle destinée à transporter de nouvelles troupes de Naples à Livourne. Mais quoi qu'il arrive, ma belle princesse, je ne veux pas que vous restiez plus longtemps dans le doute.

— Holà ! ajouta-t-il en frappant trois fois dans ses mains, et aussitôt, deux pages, qui se tenaient discrètement dans le salon contigu à la terrasse, s'avancèrent avec respect pour recevoir les ordres du maître du palais. Qu'on aille s'enquérir à l'instant même des nouvelles que nous apportent ces navires qui voguent à pleines voiles sur le golfe.

Jeanne voyait approcher la flotte avec une anxiété croissante, malgré les efforts que faisait Pandolfello pour lui prouver, par les raisons les plus concluantes et par les plus tendres expressions, l'absurdité de ses craintes.

Tout à coup le regard de la régente devint fixe, sa paupière se dilata affreusement, un frisson mortel courut dans ses membres et elle s'écria en joignant les mains :

— Dieu de justice ! le pavillon royal à la galère qui aborde avant les autres !

Le grand chambellan pâlit comme un coupable à la vue de l'échafaud. Sa conscience chargée de crimes lui représentait ce brusque retour comme une punition foudroyante. Mais la réflexion lui fit bientôt espérer que le roi, absorbé comme toujours par ses projets et par ses plaisirs, n'aurait ni le temps ni l'envie d'écouter des plaintes et de punir des méfaits. Il maîtrisa son trouble, et offrant sa main à Jeanne pour rentrer au salon, lui dit d'un air assuré :

— Eh bien ! qu'avons-nous à craindre, madame ? Il s'agit de commander immédiatement une fête royale et splendide, et, comme cela rentre dans les fonctions spéciales du grand chambellan, je vais immédiatement donner des ordres pour que la réception soit digne du vainqueur d'Italie, et pour que le triomphe que nous allons lui improviser surpasse en magnificence et en éclat tout ce qu'on a vu jusqu'ici dans le royaume.

Et posant respectueusement les lèvres sur la main de la princesse, il s'éloigna, comme il l'avait dit, pour veiller aux préparatifs d'une de ces gigantesques saturnales qui avaient le double avantage d'endormir le roi et d'apaiser le peuple.

Cependant des matelots, des pêcheurs, des soldats, des lazzaroni s'assemblaient tumultueusement sur le port pour assister au débarquement de la flotte.

Les bruits les plus contradictoires et les plus invraisemblables circulaient dans la foule. Des groupes nombreux et animés se formaient sur le môle.

Le grand sénéchal accourait à la hâte pour disposer ses officiers et ses hommes d'armes en une double haie depuis le débarcadère jusqu'au château.

Les uns regardaient ce retour inattendu et soudain comme le présage de nouvelles luttes et de nouveaux malheurs qui allaient fondre sur ce pauvre pays, remis à peine de ses guerres étrangères et de ses discordes civiles ; les autres y voyaient au contraire un secours du ciel et un châtiment providentiel qui punirait bientôt l'insolente tyrannie du favori et mettrait un frein aux débauches de la cour.

Tout le monde s'étonnait que ni Jeanne, ni Pandolfello, dont on connaissait l'astuce et la prévoyance, et qui entretenaient visiblement à leur service une armée d'agens et d'espions, n'eussent reçu aucun avertissement de cette brusque arrivée, et que le messager qui devait apporter la nouvelle de la victoire célébrée publiquement la veille, n'eût pas annoncé aux personnes qui avaient le plus d'intérêt à le savoir qu'il précédait Ladislas seulement de quelques heures.

Il était sûr que le roi n'était pas attendu.

Le trouble des courtisans, la surprise des officiers du palais qui arrivaient par petits groupes et en désordre, la confusion qui régnait au château, dans les rues, sur le port, ne laissaient pas de doute à cet égard.

Tandis que le peuple se pressait en masse sur la jetée, un seul homme paraissait étranger à tout le tumulte et à tout le bruit qui se faisait autour de lui.

Cet homme était Lancia.

Le vieux soldat mutilé, accroupi sur le sable au soleil, la tête cachée dans ses genoux, songeait à ses deux fils, dont l'un était couché sur le grabat de sa chambre, sans aucun espoir de se réveiller jamais, et l'autre plongé dans les cachots de Castel-Nuovo pour subir les affreux supplices qu'on lui préparait, et, ce qui navrait encore plus le vieillard, succomber probablement à la torture et déshonorer le nom de sa famille par des aveux arrachés à la faiblesse et à la peur.

Comme il sanglotait sourdement, en proie à cette double douleur, quelqu'un lui frappa sur l'épaule.

Giordano Lancia souleva la tête, et vit à côté de lui un homme debout et masqué, qui le regardait à travers les deux trous de son capuchon rouge avec une attention muette et bienveillante.

Le vieillard, sans sortir de son égarement, fixa pendant quelques secondes ses yeux sur l'inconnu, comme s'il avait voulu lui demander de quel droit il venait l'arracher ainsi à ses pensées; mais, oubliant aussitôt les paroles qu'il voulait prononcer, et la cause qui les motivait, il s'affaissa de nouveau sur lui-même, et retomba dans ses funèbres rêveries.

— Lancia ! cria l'inconnu se baissant jusqu'à l'oreille du soldat.

— Que me veux-tu ? répondit le vieillard sans changer de position.

— Réveille-toi, Lancia.

— Je ne dors pas, je pleure.

— Il n'est plus temps de pleurer... L'heure de la vengeance est sonnée.

— Vengeance ! murmura le vieillard sans quitter sa sombre attitude; je n'ai plus de bras, je n'ai plus de fils !

— Le dernier de tes enfans vit encore !

— Hélas ! je le sais. On n'a pas voulu en finir trop vite avec lui, pour le réserver à une mort plus cruelle, à une plus longue agonie. Pauvre Peppino, auras-tu la force de pouvoir souffrir ? auras-tu le courage de ne pas me déshonorer ? Les infâmes !

— Console-toi, Lancia, ton fils a souffert comme un homme, et sa constance a lassé les bras de ses tourmenteurs.

— Que dis-tu ? s'écria le vieillard en se dressant d'un seul bond, qui a pu t'apprendre ces terribles détails ? Comment as-tu pu pénétrer les sanglans mystères de Castel-Nuovo ?

— Je te dis que cette nuit on a longuement tourmenté ton fils pour lui faire avouer ses complices et compromettre aussi le nom de plusieurs innocens. Je te dis que j'ai été témoin du long supplice et du courage de ton enfant, auquel on n'a pu arracher un seul mot de faiblesse ou de prière. Je te dis que lorsque la torture a été finie, il s'est approché de moi et a prononcé ces propres mots d'une voix ferme :

« — Au nom de la miséricorde divine qui descend sur tout homme quelque bas qu'il soit tombé, va chercher mon père et si la douleur ne l'a pas tué, apprends-lui ce que tu viens de voir. Je prierai pour ton âme. »

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi ne me rendez-vous pas mon enfant ! Faudra-t-il donc douter de votre puissance !

— Ne blasphème pas, vieillard.

— Non, il n'y a pas de Providence, il n'y a plus de justice.

— Regarde devant toi.

— Quelle est cette foule ?

— C'est un peuple qui vient au-devant d'un roi qui arrive tout exprès pour te venger.

— Mène-moi jusqu'à lui; car je ne suis plus qu'une masse inerte et immobile, la douleur a achevé de détruire le peu de forces et de vie que m'avaient laissé mes blessures.

— Je ne le puis, Lancia, ma présence souillerait le cortège.

— Qui es-tu donc, grand Dieu ?

— Le bourreau.

A ces mots, l'homme au capuchon rouge disparut comme par enchantement, et le père infortuné ne pouvant faire un pas, malgré tous ses efforts, leva ses bras mutilés vers le roi, et, au moment où le roi passait devant lui, recueillant tout ce qui lui restait de force dans l'haleine et de voix pour ce moment suprême, il s'écria d'une voix déchirante :

— A moi, Ladislas ! grâce, justice !

— Quel est l'homme qui m'appelle par mon nom ? dit le roi en se dirigeant vers lui et écartant d'un geste les gardes qui l'entouraient.

— Sire, continua le vieillard en tombant sur ses genoux, c'est un soldat qui vous demande justice.

— Comment t'appelles-tu ?

— Giordano Lancia.

— Fais-nous grâce des victoires, reprit Ladislas d'une voix sévère, je les connais, et d'ailleurs, si je venais à les oublier, il ne manque pas de flatteurs qui m'en feraient souvenir. Mais quels sont les crimes auxquels tu as assisté, dis-tu, et dont tu n'aies pas vu en même temps la punition ?

— Puis-je parler librement, sire ?

— Par le pape ! ne me fais pas attendre, si tu ne veux pas te repentir d'avoir commencé.

— J'ai vu assassiner Tommaso, comte de Monte-Scaglioso.

— Après ? dit le roi d'une voix sombre.

— Vinceslas, duc d'Amalfi.

— Après ?

— Hugues, comte de Potenza.

— Après ?

— Luigi, comte de Mélito; Henri, comte de Terranova; Gasparo, comte de Matera...

— Assez ! Que me veux-tu donc, vieillard, avec cette longue et terrible liste de victimes ? Les morts t'ont-ils chargé de réclamer leur vengeance ?

— Et que me font à moi tous les Sanseverini massacrés dans un fossé et jetés aux chiens du château ! Que me font à moi tous les nobles dont la tête a roulé sur l'échafaud ! Que me fait à moi tout le sang versé par son ordre ! s'écria le vieillard perdant tout à fait la raison. On m'a tué un fils, on m'en torture un autre, entends-tu, Ladislas ? et cela par les ordres de Pandolfo Alopo, et cela avec la permission et le consentement de ta sœur !.. Voilà mes griefs, à moi ! voilà les crimes dont je demande justice !

— Prends garde ! répondit le roi d'un air terrible, tant que tu m'as accusé, moi, je t'ai laissé parler; mais tu accuses Jeanne, ma sœur bien-aimée, tu accuses les plus grands personnages de la cour; malheur à toi, vieillard, si tu n'as pas de preuves pour soutenir ton accusation !

— Des preuves ! N'est-il pas à la connaissance de la ville entière qu'il ne manque plus à Pandolfello que le titre de roi pour régner à ta place ? Ne m'a-t-il pas renversé dans la boue, ce lâche bâtard qui me doit la vie et la faveur dont il jouit au château ? N'a-t-on pas repêché ici, au même endroit que tu foules de ton pied, le cadavre de mon fils ? Des preuves ! Fais-toi donc ouvrir les portes de la prison, et si on ne s'est pas empressé de l'assassiner lorsque ta galère a paru, pour se défaire d'un témoin dangereux, tu verras mon pauvre enfant, mon dernier, mon seul espoir, les pieds rivés dans des entraves, les bras chargés de fer, les membres brisés par la torture.

— Tout cela constitue des présomptions graves, dit le roi d'un air glacial, mais rien ne me prouve encore que ce soit Pandolfo Alopo qui se soit rendu coupable de l'assassinat de ton fils.

Puis, se tournant vers sa suite, que tant d'audace de la part d'un pauvre soldat avait rendue immobile et muette de stupeur :

— Qu'on s'empare de cet homme, dit-il, et surtout qu'on lui prodigue tous les soins que son état réclame. Et maintenant, messieurs, à Castel-Nuovo.

Arrivé au palais, Ladislas s'enferma chez lui avec cinq ou six barons des plus fidèles et qui ne l'avaient jamais quitté un instant pendant le cours de ses longues et dangereuses expéditions. Le grand chambellan, comme sa charge lui en donnait le droit, fut le premier qui se présenta dans les appartemens du roi et demanda à lui baiser la main. Ladislas lui fit répondre par le comte d'Avellino qu'il ne verrait personne avant la régente, et qu'on ferait prévenir la princesse, lorsque le roi serait en état de la recevoir.

Ce premier échec, joint au récit qu'on venait de lui faire au même instant de l'étrange scène du vieux soldat, n'était pas de nature à calmer les inquiétudes et l'appréhension de Pandolfo. Il se rassura néanmoins, songeant qu'en définitive, et comme il venait de prendre toutes les précautions nécessaires pour faire disparaître jusqu'à la dernière trace de ses derniers crimes, personne ne pouvait le convaincre devant le roi. Il s'agissait donc tout au plus d'une disgrâce momentanée et passagère; mais Pandolfo comptait trop sur ses moyens de séduction et sur la passion aveugle qu'il avait inspirée à la sœur pour craindre sérieusement la sévérité du frère. Il s'en remit donc au hasard ou, comme on disait alors, à son heureuse étoile, qui l'avait favorisé jusqu'alors; et modifiant un peu la réponse du roi, il annonça à la princesse que Sa Majesté se préparait à la recevoir avec tous les égards qu'une si haute dame méritait, et qu'il faisait taire son affection fraternelle devant l'inflexible étiquette de la cour.

Jeanne qui, comme toutes les personnes douées d'une vive imagination et d'une grande mobilité d'idées, passait facilement de la crainte à l'espoir, ajouta une foi entière

aux yeux de son favori et voulut se parer, à son tour, pour paraître aux yeux du roi avec tous ses avantages et effacer jusqu'aux moindres soupçons qu'on aurait pu faire naître contre elle ou contre son conseiller dans l'esprit de son frère, par cette fascination irrésistible qu'elle exerçait également sur ceux qui ne l'avaient jamais vue comme sur ceux qui la connaissaient dès sa plus tendre enfance.

Le soir venu, et lorsque les appartemens de Castel-Nuovo furent splendidement illuminés, le comte d'Avellino fit savoir à la princesse et aux sept grands officiers de la couronne que le roi les attendait.

Alors la porte de la chambre à coucher de Ladislas s'ouvrit à deux battans et, à la place qu'occupait ordinairement le lit royal, on vit une estrade drapée de velours noir sur laquelle deux hommes, entièrement couverts de leur armure, se tenaient silencieux et debout comme deux fantômes vengeurs.

Jeanne recula de trois pas et jeta un cri de terreur à la vue de cet étrange spectacle. Pâle, tremblante, agitée d'un frisson convulsif, elle se tourna vers son frère et lui demanda, moins de la voix que du geste, ce que signifiaient ces deux terribles personnages.

— Ce sont les juges, madame, fit Ladislas en fronçant le sourcil. Asseyez-vous, princesse, ici, à ma droite. Quant à vous, messeigneurs, dit-il en s'adressant aux grands dignitaires, tenez-vous chacun à la place que votre rang vous assigne et prêtez bien attention à ce qui va se passer. Qu'on amène l'accusateur.

A ces mots, quatre écuyers transportèrent dans la chambre du roi le vieux Lancia assis sur un large fauteuil, et l'ayant posé à gauche de l'estrade, se retirèrent en silence.

— Parle, dit le roi, sans crainte et sans ménagemens pour personne.

Le vieillard fixa sur Pandolfello un regard terrible, et prononça lentement ces paroles, dont chacune pénétra le cœur de Jeanne comme un coup de poignard :

— J'accuse le comte Pandolfo Alopo, grand chambellan du palais, de m'avoir indignement maltraité en me foulant aux pieds de son cheval ; je l'accuse d'avoir poignardé mon fils Lorenzo et de l'avoir jeté à la mer ; je l'accuse d'avoir torturé mon fils Peppino, pour le forcer à dénoncer des innocens dont il voulait se défaire.

— Qu'avez-vous à répondre, Pandolfo ? dit le roi en se tournant vers le grand chambellan.

— Cet homme est fou, répondit le jeune homme avec un sourire de mépris.

— Vous niez donc ?

— Je m'étonne, sire, qu'on puisse me croire capable de telles infamies.

— Faites avancer les témoins, dit Ladislas, sans que sa voix trahît la moindre émotion.

Alors il se passa dans les quatre murs de Castel-Nuovo un drame affreux et terrible. Peppino, plutôt traîné qu'escorté par les soldats, entra dans l'appartement, se soutenant à peine sur ses genoux. Le pauvre enfant, brisé par la torture de la veille, portait encore les traces de ses atroces souffrances ; mais son visage pâle et résigné était empreint d'un courage héroïque, d'une noble fermeté. Arrivé en la présence du roi, il jeta d'abord un regard indéfinissable d'amour, de compassion et de tendresse à son père, puis il voulut parler. Mais tout à coup la langue se colla sous son palais, ses lèvres blêmirent, une convulsion mortelle agita ses membres. Il tendit la main vers son père en signe d'adieu, et tomba raide mort aux pieds de Ladislas.

— C'est bien, pensa Pandolfello, le grand protonotaire ne m'a pas trompé.

— Mon fils ! s'écria le vieillard, mon pauvre fils ! ils l'ont empoisonné !

Et Lancia retomba sur son fauteuil, sans mouvement et sans voix.

— Qu'avez-vous à dire, Pandolfo ? demanda le roi avec le même sang-froid.

— Monseigneur, je suis innocent, je ne suis pour rien dans la mort de cet enfant. La frayeur l'a tué. D'ailleurs il a voulu m'assassiner aux yeux de la ville entière, et je lui ai fait grâce.

— Au roi seul appartient le droit de faire grâce, messire, s'écria Ladislas d'une voix foudroyante.

— Pardon, sire, le trouble m'égare, j'ai voulu dire que j'avais intercédé en faveur du coupable auprès de votre auguste sœur, qui, en votre absence, exerçait les droits de la royauté.

— Est-ce vrai, Jeanne ?

— C'est bien vrai, mon frère, Pandolfello est un digne et loyal sujet, et rien ne prouve qu'il ait commis les crimes dont l'accusent ces manans.

— Rien ne le prouve en effet, continua Ladislas avec lenteur ; mais, comme il y a assez de graves présomptions contre l'accusé, on va sur-le-champ l'appliquer à la torture.

— Moi, sire ! s'écria le grand chambellan avec indignation. Je suis comte et baron, j'occupe la première place à la cour, et je ne dois être jugé que par les nobles, mes pairs !

— Tu mens ! répondit Ladislas dont la colère éclata devant l'audace indomptable du meurtrier, tu mens devant ton souverain et tes juges ; tu n'es qu'un misérable bâtard, qu'un valet d'écurie qui n'a pas craint d'abuser des faveurs dont on l'a comblé pour commettre les actions les plus lâches, les crimes les plus odieux. Nous verrons si ton assurance sera la même tout à l'heure. Faites entrer les valets du bourreau.

A ces mots, deux hommes à physionomie sinistre, les bras nus, armés de tous les instrumens de la torture, entrèrent dans la chambre.

Pandolfo pâlit légèrement. Jeanne joignit ses mains suppliantes et sécria avec un mouvement d'effroi indicible :

— Mais c'est affreux, monseigneur ! Grâce pour lui, ayez pitié d'une pauvre femme. Je ne pourrai jamais supporter un si horrible spectacle.

— Vous avez été jusqu'ici le *roi* de Naples, ma sœur, dit Ladislas, appuyant sur ce mot cruel, et un roi doit savoir administrer la justice sans partialité et sans faiblesse.

En un clin d'œil une poulie fut fixée au plafond, les poignets du favori furent serrés derrière son dos par des nœuds étroits, et il jeta un cri de douleur.

On l'avait hissé, à l'aide d'une corde, à six pieds du sol. Cependant il supporta avec courage ce premier degré de question ordinaire, et répondit d'une voix ferme :

— Je suis innocent !

On le descendit à terre ; puis, sur un nouveau signe de Ladislas, les tourmenteurs, se suspendant tous deux à la corde, soulevèrent le malheureux jusqu'au plafond, et, le lâchant tout à coup, le firent retomber de tout son poids à trois pieds de hauteur. Cette douloureuse opération fut répétée trois fois, et à chaque fois Pandolfo répondit d'une voix étouffée : — Je suis innocent !

Alors on l'étendit sur un chevalet, les tourmenteurs attachèrent à ses pieds et à ses mains quatre énormes poids de fer. Les os du patient craquèrent, ses jointures se disloquaient, le sang jaillissait en abondance.

— Grâce ! s'écria le torturé, grâce, monseigneur, je suis innocent !

On suspendit les tourments. L'accusé n'avait pas avoué.

— Est-il coupable ? demanda le roi aux deux juges, couverts de pied en cap de leur armure.

— Non, répondirent-ils d'une voix caverneuse.

Pandolfo respira. Un rayon d'espoir brilla sur le front de Jeanne ; elle crut que son amant était sauvé.

— Eh bien ! dit le roi, il ne se trouve plus personne ici qui veuille témoigner contre l'accusé ?

— Personne, répondirent les assistans.

— Alors, c'est moi qui remplirai cet office.

Un silence d'étonnement et de terreur accueillit les paroles du roi. Cet étrange procès commençait à prendre les proportions d'une révélation fantastique et surnaturelle.

— Réponds-moi, Pandolfo Alopo ; où as-tu passé la nuit du 26 juillet ?

— Dans une petite maison de Chiatamone.

— Tu mens ; tu étais dans une barque en pleine mer.

Pandolfo regarda le roi d'un air égaré.

Ladislas continua froidement son interrogatoire.

— Qui as-tu rencontré dans ta promenade nocturne ?

— Personne, répondit le jeune homme, de plus en plus renversé par cet accablant témoignage.

— Tu mens ; tu as rencontré un vieillard qui venait audevant de toi sur une autre barque conduite par deux rameurs, et ce vieillard se nommait Galvano Pedicini !

— Il sait tout ! pensa Pandolfo atterré.

— Et qu'as-tu dit à Galvano Pedicini ?

— Rien, monseigneur, des choses indifférentes.

— Tu mens ! tu l'as payé pour m'assassiner.

Un cri d'horreur s'éleva dans la chambre.

— Jamais ! sire, balbutia l'accusé frissonnant de tous ses membres ; c'est Galvano qui a menti, qui m'a calomnié faussement.

— Traître et lâche ! — s'écria Ladislas d'une voix de tonnerre, — voici ta bourse, — et il la lui jeta à la face ; — voici les deux hommes qui étaient dans la barque du vieillard qui t'a parlé, — et il montra les deux hommes couverts de leurs armures ; — Galvano, c'était moi.

Pandolfo tomba la face contre terre, foudroyé par ces terribles paroles.

— Est-il coupable ? demanda de nouveau le roi.

— Oui, répondirent les assistans d'une voix unanime.

Quant à Jeanne, elle avait perdu connaissance.

Alors le roi se leva et prononça ainsi l'arrêt qui condamnait Pandolfo :

— Moi, Ladislas Ier, roi de Hongrie, de Jérusalem et de Sicile, je déclare Pandolfo Alopo coupable de lèse-majesté. J'ordonne qu'on lui attache sur le front un écriteau infâme; qu'on le lie sur une charrette et qu'on le traîne ainsi dans tous les quartiers de Naples, que des bourreaux lui arrachent les chairs avec des tenailles rouges, qu'on le roue sur des rasoirs, et qu'on le jette sur un bûcher de bois vert pour qu'il soit brûlé lentement, jusqu'à ce que mort s'en suive.

Cette horrible sentence fut exécutée littéralement. Après le supplice, le peuple se rua sur le bûcher, et s'empara des os de Pandolfello pour en faire des sifflets et des manches de fouet.

Un homme avait assisté à cette scène affreuse, hissé péniblement sur le parapet d'un pont et soutenu par un groupe de pêcheurs. L'œil fixe, la bouche entr'ouverte, la poitrine haletante, il n'avait pas perdu un seul détail de l'horrible exécution.

Cet homme, c'était Giordano Lancia.

Lorsque tout fut fini, le pauvre vieillard, dont la raison avait déjà reçu de si rudes atteintes, saisit un moment où personne ne faisait attention à lui et s'élança d'un seul bond à la mer, s'écriant avec un immense éclat de rire :

— Mes amis, venez me repêcher à mon tour !

UN COURTISAN

IMITÉ DE L'ANGLAIS

I

A l'avènement de la maison d'Autriche au trône d'Espagne, les intrigues de cour tiraillèrent en tous sens l'autorité royale, et répandirent sur les premiers temps de ce règne leurs ténébreuses influences.

Philippe III, monarque indolent, faible et superstitieux, avait abandonné aux mains du duc de Lerme les rênes du gouvernement. Le duc, avide de plaisirs et possesseur de richesses immenses, dont il faisait un usage plus fastueux que noble, partageait avec Rodrigues Calderon le pouvoir qu'il tenait du roi. Issu d'une famille obscure, mais doué d'un caractère audacieux et d'un génie supérieur, Calderon était une créature du duc de Lerme.

La nature et la fortune l'avaient généreusement servi ; mais, si grand que fût son mérite, Calderon dut moins à ses talents qu'à l'ardeur avec laquelle il poursuivait les infidèles, l'immense autorité dont il parvint à s'emparer.

A l'époque où ce récit commence, le roi, cédant aux sollicitations incessantes de l'inquisition, avait résolu de chasser d'Espagne tout le peuple maure, c'est-à-dire la partie de la population la plus riche, la plus active et la plus industrieuse du royaume.

— J'aimerais mieux, avait dit le bigot monarque, — et ces paroles avaient été saluées par les acclamations enthousiastes du clergé catholique, — j'aimerais mieux dépeupler mon royaume que d'y voir un seul hérétique.

Le duc de Lerme seconda le roi dans l'exécution de ce projet fatal, qui lui fit perdre des milliers de sujets dévoués. Il espérait, pour prix de son zèle, le chapeau de cardinal, qu'il obtint, en effet, peu de temps après. De son côté, Calderon se montra animé d'une haine si vigoureuse contre les Maures, il fut si ingénieux dans les cruautés qu'il exerça contre eux, qu'il semblait plutôt guidé par une vengeance personnelle que par son dévouement aux intérêts de la religion. Son acharnement dans la répression lui attira les bonnes grâces du monarque, et cette royale faveur, il ne la dut pas seulement au duc de Lerme, mais aussi au moine fray Louis de Aliaga, célèbre jésuite, confesseur du roi.

Cependant les calamités de toute espèce occasionnées par cette barbare croisade, qui engloutit les revenus de l'Etat et causa la ruine d'une foule de grands d'Espagne, dont les Maures cultivaient et exploitaient avec autant d'intelligence que de probité les immenses domaines, attirèrent sur la tête de Calderon le courroux du peuple espagnol. Mais les ressources extraordinaires de Calderon, son audace et son habileté consommée dans l'art de l'intrigue, l'aidèrent à conserver et même à augmenter encore son autorité. Il s'était rendu nécessaire au monarque, qui, bien qu'à la fleur de l'âge, n'avait qu'une santé faible et précaire. D'ailleurs, Calderon avait également su se faire un ami de l'héritier présomptif du trône. Cette conduite lui était dictée par la politique même de Philippe III ; en effet, celui-ci redoutait l'ambition de son fils, qui, dès l'enfance avait déployé des talents qui l'eussent rendu redoutable, s'il ne se fût plongé dans les plaisirs et la débauche. Le rusé monarque s'applaudissait d'avoir donné pour compagnon de plaisirs à son fils un homme haï du peuple, comme l'était Calderon ; il pensait avec raison que, moins le prince est populaire, plus puissant est le roi.

Cependant un complot formidable se tramait à la cour pour renverser à la fois le duc de Lerme et Calderon, son confident.

Le cardinal ministre, afin de conserver et de cimenter son autorité, avait placé son fils, le duc d'Uzeda, dans un poste qui lui permettait d'approcher à chaque instant de la personne du roi ; mais la perspective du pouvoir excita l'ambition d'Uzeda, et bientôt il n'eut plus qu'un but : celui de supplanter et d'évincer son père.

Sans Calderon, il eût aisément réussi dans son projet ; mais il trouvait un obstacle presque invincible dans la vigilance et le génie de cet homme, qu'il détestait comme rival, méprisait comme parvenu, redoutait comme ennemi.

Philippe fut bientôt au courant des intrigues et des menées des deux partis, et, toujours dissimulé dans sa politique de roi et d'Espagnol, il prit plaisir à suivre les progrès de ces luttes incessantes.

Les fréquentes missions dont Calderon fut chargé, notamment à la cour de Portugal, permirent à Uzeda de s'insinuer de plus en plus dans la confiance du roi. Calderon ne se défiait pas assez de son rival, et le traitait peut-être avec trop de dédain ; il ne pouvait voir en lui un successeur, car Uzeda, bien que doué d'une certaine habileté comme courtisan, eût été néanmoins incapable de remplir les fonctions de premier ministre.

Telle était la position respective des acteurs du drame que nous allons raconter, et dont la première scène va se passer dans l'antichambre de don Rodrigues Calderon, où plusieurs seigneurs attendaient, un matin, le lever du ministre.

— Ma foi ! c'est à n'y plus tenir, s'écria don Félix de Castra, vieil hidalgo dont les traits anguleux, le menton pointu et la petite taille attestaient la pureté du sang espagnol qui coulait dans ses veines.

— Voici, dit à son tour don Diego Sarmiente de Mendoza, voici plus de trois quarts d'heure que j'attends une audience d'un homme qui se serait autrefois trouvé fort honoré si je lui eusse ordonné de faire avancer mon carrosse.

— Eh ! messieurs, puisque vous n'aimez pas à faire antichambre, pourquoi venir ici ? Don Rodrigues se soucie fort peu de votre présence, répondit d'un ton assez brusque un jeune homme de bonne mine, dont le tempérament fougueux et irritable se trahissait par une pantomime animée. Il parcourait à pas pressés l'appartement, heurtant çà et là les groupes de courtisans qu'il rencontrait, puis il s'arrêtait brusquement, relevait sa moustache et son manteau, jouait avec le manche de sa dague, plongeait un fier regard dans la foule, et, par ses observations piquantes, faisait monter le rouge au visage des courtisans. Etranger à la cour, il s'était fait dans les camps une réputation de générosité et de valeur chevaleresque. Ce brave soldat se nommait don Martin Fonseca et était d'illustre origine ; ses aïeux avaient conservé intact l'éclat de leur blason, mais c'était l'unique héritage qu'ils lui eussent transmis. Ajoutons qu'il était parent à un degré éloigné du premier ministre, le cardinal duc de Lerme.

Appelé dans son enfance à jouir un jour de l'immense fortune de son oncle maternel, Fonseca avait été introduit à la cour par le cardinal ministre, qui en avait fait un page. Mais la rude franchise du jeune Fonseca s'accommoda fort mal de l'atmosphère et de l'étiquette d'une cour hypocrite et bigote. Plus d'une fois, il offensa gravement le premier ministre, et celui-ci, malgré toute sa puissance, comprit que son parent ne ferait jamais son chemin à Madrid ; aussi chercha-t-il quelque prétexte honnête pour l'éloigner du palais. A cette époque, l'oncle de Fonseca se remaria, et bientôt sa jeune femme lui donna un héritier.

Le duc de Lerme ne crut pas devoir ménager plus long-

temps don Martin : il lui ordonna d'aller rejoindre à la frontière une division de l'armée espagnole.

Le jeune homme ne tarda pas à s'y distinguer par son courage ; mais la franchise de son caractère nuisit à son avancement. Il passa plusieurs années sous les drapeaux et vit des officiers qui n'avaient ni son mérite ni sa naissance arriver aux premiers grades, tandis qu'il restait dans les rangs subalternes.

Depuis quelques mois il était revenu à Madrid pour faire valoir ses droits auprès du gouvernement ; mais, au lieu d'obtenir l'avancement qu'il désirait, ses efforts imprudents et mal dirigés n'avaient abouti qu'à le brouiller davantage avec le cardinal ministre, qui lui avait intimé de nouveau l'ordre de retourner tout de suite à son régiment.

A l'époque où commence cette histoire, nous trouvons encore Fonseca à Madrid ; mais, cette fois, ce n'était pas pour demander de l'avancement et prêcher dans le désert.

Dans tout autre pays que l'Espagne, dont Martin Fonseca eût parcouru une carrière brillante ; mais Philippe III régnait alors, et Fonseca n'était pas un courtisan ; aussi, était-ce un grand sujet d'étonnement pour les personnages avec lesquels il était mêlé, de le voir faire antichambre chez don Rodrigues de Calderon, comte d'Oliva, marquis de Siete-Iglesias, secrétaire du roi, compagnon de plaisirs et favori de l'infant d'Espagne.

— Vraiment, messieurs, répéta don Martin, j'admire la patience qui vous fait attendre si longtemps une audience de Calderon.

— Jeune homme, répondit avec gravité don Félix de Castra, des hommes de notre rang se doivent aux intérêts de l'Etat, quel que soit le caractère des ministres du roi.

— C'est-à-dire que vous allez ramper à genoux pour obtenir des pensions et des places... Pour vous, traiter des intérêts de l'Etat, c'est avoir la main dans ses coffres...

— Monsieur ! s'écria avec colère don Félix, en portant la main à la garde de son épée.

Le jeune officier sourit dédaigneusement.

En ce moment, un huissier ouvrit avec fracas la porte des petits appartements, et les courtisans s'empressèrent d'aller présenter leurs hommages à don Rodrigues.

Ce célèbre personnage, grâce à l'appui du duc de Lerme, était devenu secrétaire du roi, et, en réalité, il présidait aux destinées de l'Espagne. Il était, nous l'avons dit, d'une naissance fort obscure. Longtemps il avait cherché à la cacher ; mais quand il vit que la curiosité publique se livrait à de sérieuses investigations, de nécessité il fit vertu et déclara ouvertement qu'il devait le jour à un pauvre soldat de Valladolid. Il fit même venir son père à Madrid et le logea dans son propre palais.

Cette adroite conduite arrêta les propos malveillants qui pleuvaient sur lui ; mais quand le vieux soldat eut cessé d'exister, le bruit courut qu'à son lit de mort il avait confessé qu'aucun lien de parenté n'existait entre lui et Calderon, qu'il s'était prêté à cette imposture pour se procurer dans sa vieillesse une existence paisible, qu'il ne s'expliquait pas pourquoi Calderon l'avait forcé d'accepter les honneurs d'une parenté mensongère.

Cet aveu fit surgir des accusations plus outrageantes encore contre Calderon. Ses ennemis supposèrent qu'outre la honte qu'il éprouvait de l'obscurité de sa naissance, il avait avait d'autres motifs pour cacher son nom et son origine. N'était-ce pas par crainte qu'on ne découvrît que dans sa jeunesse il avait enfreint les lois de la société ? N'avait-il pas commis quelque crime, et ne cherchait-il pas à se soustraire à l'action de la justice ?

On ajoutait que souvent, dans la gloire de ses triomphes et au milieu de ses plus joyeuses orgies, on voyait son front s'assombrir, sa contenance changer, et que c'était avec les plus pénibles efforts qu'il parvenait à rester maître de lui-même et à reprendre sa sérénité.

Au reste, quelle que fût la naissance de Calderon, on ne pouvait lui refuser une éducation brillante et une instruction solide, car les savants vantaient son mérite et se glorifiaient de son patronage.

Le peuple, qui voyait son influence si grande sur le monarque et son autorité si fortement établie, pensait qu'il avait fait un pacte avec le diable.

Cependant, tout l'art de Calderon, qui n'était rien moins qu'un magicien, consistait à se servir de ses hautes facultés dans l'intérêt de son égoïsme et de son ambition.

Rien ne lui coûtait pour atteindre son but, et ce système n'avait même pas le mérite de la nouveauté dans un monde où le succès justifie tout.

Une mission diplomatique l'avait forcé de s'absenter de Madrid pendant plusieurs semaines : aussi les courtisans se pressaient-ils en foule à son premier lever. Calderon dédaignait le luxe de la toilette ; il portait un manteau et un habit de velours noir sans broderie d'or. Sa chevelure était noire et luisante comme l'aile d'un corbeau ; son front, sauf une ride profonde entre les sourcils, était blanc et uni comme un marbre ; son nez aquilin et régulier ; ses moustaches retroussées et sa barbe taillée en pointe donnaient un étrange éclat à son teint, un peu cuivré.

Bien qu'il fût dans la maturité de l'âge, il conservait un air de jeunesse ; sa taille haute et admirablement proportionnée, ses manières naturellement gracieuses, sa fière et noble mine, faisaient de Calderon un des plus beaux cavaliers de cette cour si brillante. En un mot, c'était un homme fait pour commander à un sexe et pour fasciner l'autre.

Les courtisans vinrent tour à tour lui présenter leurs hommages, mais il ne les accueillit pas avec la même faveur ; il y avait des nuances et des degrés dans sa politesse. Sec, incisif avec les gens qui n'avaient point à ses yeux de valeur réelle, il gardait avec les grands une attitude digne et fière. Devant un Guzman ou un Medina-Cœli, il s'inclinait profondément ; on voyait errer sur ses lèvres un imperceptible sourire qui révélait le mépris qu'au fond du cœur lui inspirait l'humanité. Enfin, il était familier, mais bref dans ses discours, avec les rares personnes qu'il aimait ou estimait réellement ; mais vis-à-vis de ses ennemis et des intrigants qui rêvaient sa ruine il prenait un air de franchise, de cordialité et d'abandon ; ses manières étaient pleines de charme et sa voix devenait caressante.

Sans se mêler à ce troupeau de courtisans, don Martin Fonseca, la tête haute et les bras croisés sur la poitrine, jeta sur Calderon un regard de curiosité et de dédain.

— J'ai contribué, pensait-il, à l'élévation de cet homme, dont je viens aujourd'hui solliciter la faveur.

Don Diego Sarmiente de Mendoza venait de recevoir un salut de Calderon, quand les yeux de ce dernier s'arrêtèrent sur la mâle et noble figure de Fonseca. Le front du favori se colora soudain d'une vive rougeur. Il se hâta de promettre à don Diego tout ce qu'il désirait, puis, tournant le dos à une foule de courtisans, il rentra avec vivacité dans son appartement. Fonseca, qui s'était vu reconnu par Calderon, et qui n'augurait rien de bon de son brusque départ, allait s'éloigner du palais, lorsqu'un jeune page vint lui frapper sur l'épaule en disant :

— Vous êtes don Martin Fonseca ?

— Oui, répondit-il.

— Veuillez me suivre ; don Rodrigues, mon maître, désire vous parler.

Le front du jeune officier rayonna d'espérance. Il suivit le page, et se trouva bientôt dans le cabinet du Sejan de l'Espagne.

II

Calderon vint au-devant de Fonseca, et le reçut avec des marques non équivoques de respect et d'affection.

— Don Martin, — lui dit-il, et sa voix respirait la tendresse la plus vraie, — je vous ai les plus grandes obligations ; c'est votre main qui m'a poussé sur le chemin de la fortune. Mon élévation date du jour où je suis entré dans la maison de votre père pour devenir votre précepteur. Je vous ai suivi à la cour, où vous avait appelé le cardinal ministre, et quand vous avez renoncé à ce séjour pour embrasser la carrière des armes, vous avez prié votre illustre parent d'assurer l'avenir de Calderon. Vous voyez ce qu'il a fait pour moi. Don Martin, nous ne nous sommes jamais rencontrés depuis ; mais j'espère que maintenant il me sera permis de vous prouver ma reconnaissance.

— Oui, répliqua vivement Fonseca, vous pouvez me sauver du désespoir et me rendre le plus heureux des hommes.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda Calderon.

— Vous souvient-il, reprit Fonseca, que j'aime bien tendrement une femme nommée Margarita ?

— Margarita ! dit Calderon d'un air pensif et d'une voix émue, c'est là un doux nom : c'était celui de ma mère !

— De votre mère ! Je croyais qu'elle s'appelait Maria Sandalen.

— Oui, sans doute, Maria-Margarita Sandalen, répliqua Calderon d'un air distrait.

« Mais parlons de vous... A l'époque de votre dernier voyage à Madrid, j'étais chargé d'une mission en Portugal, et j'ai été privé du plaisir de vous voir ; on m'a dit que vous aviez alors offensé le cardinal ministre par un projet d'alliance indigne de votre naissance. S'agissait-il de Margarita ? Quelle est cette jeune femme ?

— C'est une orpheline d'une humble condition. Une femme, sa nourrice, a pris soin de son enfance. Elles demeuraient ensemble à Séville. La vieille brodait à l'aiguille, et Margarita vivait du produit de ce travail. Plus tard une attaque de paralysie fit perdre à la pauvre femme l'usage de ses membres, et Margarita, reconnaissante, voulut rendre à sa bienfaitrice ce que celle-ci avait fait pour elle.

Margarita connaissait la musique et possédait une voix

merveilleuse. Le directeur du théâtre de Séville en fut informé, et lui fit les propositions les plus avantageuses pour chanter sur la scène. Margarita, enfant pleine de candeur et d'innocence, ignorait les dangers de la vie d'actrice; elle accepta les offres avec empressement, car elle ne songeait qu'à l'appui qu'elle allait pouvoir prêter à la seule amie qu'elle eût au monde. J'étais alors avec mon régiment en garnison à Séville; nous devions surveiller les Maures de ce pays et les écraser à la première démonstration hostile.

Margarita, sans qui je ne saurais vivre. Le ministre fut encore plus inexorable que mon père... Mais j'adorais Margarita, et je lui offris ma main... Eh bien! elle refusa.

— Pour quels motifs? Craignait-elle de partager votre pauvreté?

— Ah! vous la calomniez! Non; elle ne voulut pas nuire à mon avenir et être la cause de mon exil. Le lendemain je reçus un brevet de capitaine et l'ordre formel de rejoindre immédiatement mon régiment. J'étais amoureux, mais soldat, et désobéir, c'eût été me déshonorer.



Le jeune officier sourit dédaigneusement.

— Ah! les maudits hérétiques! murmura Calderon d'une voix sourde.

— Je vis Margarita; je l'aimai et m'en fis aimer. Je quittai Séville pour obtenir de mon père qu'il consentît à me laisser épouser Margarita. Mais cette démarche fut inutile; mes prières ne purent fléchir l'orgueil de mon père. Cependant des admirateurs de la jeune cantatrice, que son talent et sa beauté avaient déjà rendue célèbre, parlèrent d'elle à la cour, et bientôt, par ordre royal, elle dut quitter Séville pour le théâtre de Madrid. Une dernière fois je voulus solliciter le duc de Lerme, et je vins à Madrid en même temps que Margarita. Je suppliai le cardinal ministre de me confier un emploi qui m'assurât une existence moins précaire que l'état militaire, où je végétais sans obtenir un avancement mérité. Je voulais, foulant aux pieds les préjugés de la naissance et de la fortune, épouser

D'ailleurs, mon cœur était plein d'espérance; j'attendais tout de l'avenir: avancement, honneurs, richesses. Nous jurâmes, Margarita et moi, de nous aimer toujours, et je partis.

Nous nous écrivions souvent, et ses dernières lettres me firent concevoir quelques craintes. Malgré toute sa réserve, je compris qu'elle regrettait d'être actrice, et qu'elle s'effrayait des persécutions auxquelles l'exposait cette profession. La vieille dame, qui jusqu'alors lui avait tenu lieu de mère, était mourante, et Margarita, désespérant de voir s'accomplir notre union, exprima le désir de chercher un refuge dans un cloître. Enfin, dans une dernière lettre, elle me dit un éternel adieu. Sa nourrice était morte, et la pauvre Margarita était entrée au couvent de *Sainte-Marie de l'Epée blanche*. Vous comprenez mon désespoir. J'obtins un congé, et je partis en toute hâte pour Madrid; mais il

me fut impossible de voir Margarita. Voici sa dernière lettre, ajouta-t-il en donnant à Calderon la lettre de la novice ; lisez-la, de grâce.

Calderon s'abandonnait rarement à des élans de sensibilité ; mais la lettre de Margarita était si touchante, elle exprimait des sentiments si nobles et si purs, qu'il ne put la lire sans manifester une certaine émotion. Mais, composant son visage :

— Don Martin, dit-il avec un sourire amer, vous êtes la dupe des manœuvres d'une femme. Un jour vous serez désabusé ; mais l'expérience vous coûtera cher. Cependant, si ma position me permet de servir maintenant vos intérêts, d'adoucir un peu vos peines, disposez de moi. Je crois qu'il sera facile d'intéresser la reine en votre faveur ; je lui remettrai cette lettre, qui ne peut manquer de faire impression sur le cœur d'une femme. La reine est patronne du couvent, et par elle nous sommes sûrs d'obtenir l'ordre de rendre à la liberté la jeune novice. Pourtant ce n'est pas tout : il faut encore que votre famille consente à ce mariage. Margarita n'est pas noble ; mais des lettres patentes du roi lui donneraient ce qui lui manque de ce côté. En vous les accordant, le roi vous pourvoira d'un emploi lucratif et honorable, et votre père sera bien exigeant s'il ne considère pas de tels avantages comme un douaire suffisant pour la future épouse. Votre mérite est grand, et l'on s'accorde à reconnaître que vous portez dignement le nom de vos ancêtres.

Quant à moi, je vous vois avec peine arrêté sur le chemin de la fortune, et j'ai hâte d'aplanir pour vous tous les obstacles. J'avoue que quand je vous ai vu faire antichambre dans mon palais, j'ai rougi de mon ingratitude ; mais je veux réparer mes torts envers vous. On dit généralement que je fais un mauvais usage de ma puissance... votre avancement prouvera le contraire.

— Cher et généreux Calderon, balbutia Fonseca vivement ému, j'ai toujours méprisé l'opinion du vulgaire ; des envieux seuls peuvent vous calomnier.

— Non, répondit Calderon, j'ai mes défauts ; mais je possède au moins le sentiment de la reconnaissance... Venez me voir demain.

III

Calderon se leva, et le jeune cavalier prit congé de lui.

— Sur mon âme, se dit Calderon, je m'intéresse à ce brave officier. Quand j'étais abandonné de tous, que je n'avais plus ni famille ni patrie, je me souviens qu'il me vint en aide. Comment ai-je pu l'oublier si longtemps ! Il n'est pas de cette race que j'abhorre ; le sang maure ne coule pas dans ses veines. Il n'est pas non plus de ces grands qui rampent servilement et que je méprise ; c'est un homme dont je puis servir les intérêts sans rougir.

Il continuait ce monologue, lorsqu'une main invisible souleva la tapisserie qui masquait une porte dérobée, et livra passage à un jeune homme qui entra brusquement et vint droit à Calderon.

— Rodrigues, dit-il, te voilà de retour à Madrid ! Je veux t'entretenir seul un instant ; assieds-toi et écoute.

Calderon s'inclina respectueusement, plaça un large fauteuil devant le nouveau venu et alla s'asseoir à quelque distance sur un tabouret.

Faisons maintenant connaître au lecteur celui que Calderon recevait avec tant de déférence. C'était un homme de taille moyenne ; son air était sombre, son visage d'une pâleur livide ; il avait le front haut, mais étroit, le regard profond, rusé, voluptueux et sinistre ; sa lèvre inférieure, un peu forte et dédaigneuse, indiquait que le sang de la maison d'Autriche coulait dans ses veines. A l'ensemble des traits, on devinait un descendant de Charles-Quint. Son maintien assez noble et ses vêtements couverts d'or et de pierreries attestaient que c'était un personnage du plus haut rang.

En effet, c'était l'infant d'Espagne, qui venait causer avec Calderon, son ambitieux favori.

— Sais-tu bien, Rodrigues, dit le jeune homme, que cette porte secrète de ton appartement est fort commode ? Elle me permet d'éviter les regards observateurs d'Uzeda, qui cherche toujours à faire sa cour au roi en espionnant l'héritier du trône. Il le payera tôt ou tard. Il te déteste, Calderon, et s'il n'affiche pas publiquement sa haine contre toi, c'est à cause de moi seulement.

— Que Votre Altesse soit bien persuadée que je n'en veux pas à cet homme. Il recherche votre faveur ; quoi de plus naturel ?

— Eh bien, son espérance sera trompée. Il me fatigue de ses plates et banales flatteries, et s'imagine que les princes doivent s'occuper des affaires de l'Etat. Il oublie que nous sommes mortels, et que la jeunesse est l'âge des plaisirs.

« Calderon, mon précieux favori, sans toi la vie me serait insupportable ; aussi tu me vois ravi de ton retour, car tu n'as pas d'égal pour inventer des plaisirs dont on ne se lasse jamais. Eh bien ! ne rougis pas, si l'on te méprise à cause de tes talents, moi, je leur rends hommage. Par la barbe de mon grand-père, quel joyeux temps que celui où je serai roi, avec Calderon pour premier ministre !

Calderon fixa sur le prince un regard inquiet, et ne parut pas tout à fait convaincu de la sincérité de Son Altesse. Dans ses plus grands accès de gaieté, le sourire de l'infant Philippe avait encore quelque chose de faux et de méchant ; ses yeux, glauques et profonds, n'inspiraient aucune confiance. Calderon, dont le génie était infiniment supérieur à celui du prince, n'avait peut-être pas autant d'astuce et d'hypocrisie, de froid égoïsme et de corruption raffinée que ce jeune homme presque imberbe.

— Mais, ajouta le prince d'un ton affectueux, je viens te faire des compliments intéressés. Jamais je n'eus plus besoin qu'aujourd'hui de mettre à l'épreuve tout ce que tu as d'imagination, d'adresse et de courage ; en un mot, Calderon, j'aime !

— Prince, reprit Calderon en souriant, ce n'est certainement pas votre premier amour. Combien de fois déjà Votre Altesse m'a tenu le même langage !

— Non, répliqua vivement l'infant, jusqu'à ce jour je n'ai pas connu le véritable amour, et je me suis contenté de plaisirs faciles ; mais on ne peut aimer ce qu'on obtient trop aisément. La femme dont je vais te parler, Calderon, sera une conquête digne de moi, si je parviens à posséder son cœur.

« Ecoute. Hier, j'étais allé avec la reine entendre la messe à la chapelle de *Sainte-Marie de l'Epée blanche* ; tu sais que l'abbesse de ce couvent est protégée par la reine, dont elle a été autrefois dame d'honneur. Pendant le service divin, nous entendîmes une voix dont les accents ont porté le trouble dans mon âme !

« Après la cérémonie, la reine voulut savoir quelle était cette nouvelle sainte Cécile, et l'abbesse nous apprit que c'était une célèbre cantatrice, la belle, l'incomparabe Margarita. Eh bien, que t'en semble ? lorsqu'une actrice se fait religieuse, pourquoi Philippe et Calderon ne se feraient-ils pas moines ? Mais il faut te dire tout : c'est moi, moi indigne, qui suis cause de cette merveilleuse conversion.

« Voici comment : Il y a de par le monde un jeune cavalier nommé don Martin Fonseca, parent du duc de Lerme ; tu le connais. Dernièrement le duc me dit que son jeune parent était amoureux fou d'une fille de basse extraction, et qu'il désirait même l'épouser.

« Ce récit piqua ma curiosité, et je voulus connaître l'objet de cette belle passion. C'était cette même actrice que j'avais déjà admirée au théâtre de Madrid. J'allai la voir, et je fus frappé de sa beauté, encore plus enivrante à la ville qu'au théâtre. Je voulus, mais en vain, obtenir ses faveurs. Comprends-tu cela, Calderon ? Je pénétrai de nuit chez elle. Par saint Jacques ! sa vertu triompha de mon audace et de mon amour. Le lendemain je tâchai de la revoir ; mais elle avait quitté sa demeure, et toutes mes recherches pour découvrir sa retraite furent infructueuses jusqu'au jour où je retrouvai au couvent l'actrice que j'avais connue. Pour rester fidèle à Fonseca, elle s'était réfugiée dans un cloître ; mais il faut qu'elle le quitte et qu'elle soit à l'infant d'Espagne. Voilà mon histoire et maintenant je compte sur toi !

— Prince, dit gravement Calderon, vous connaissez les lois espagnoles et leur rigueur implacable en matière de religion. Je n'oserai...

— Fi donc ! point de faux scrupules ne crains rien Je te couvre de ma personne sacrée et te mets à l'abri de toute atteinte Prends donc un air moins sombre N'as-tu pas aussi ton Armide ? Quel est ce billet que tu tiens ? N'est-il pas d'une femme ? Ah ! ciel et terre ! s'écria le prince en s'emparant de la lettre · Margarita ! Oserais tu bien aimer celle que j'aime ? Parle, traître, mais parle donc !.

— Votre Altesse, dit Calderon d'un ton digne et respectueux, Votre Altesse veut-elle m'entendre ?... Un jeune homme que j'ai élevé, qui fut mon premier bienfaiteur, et à qui je dois ce que je suis, brûle de l'amour le plus pur pour Margarita. Il se nomme don Martin Fonseca. Ce matin, il est venu me prier d'intercéder en sa faveur auprès de ceux qui s'opposent à cette union avec Margarita. Ah ! prince, ne détournez pas vos regards. Vous ne connaissez pas le mérite de Fonseca ; c'est un officier de la plus haute distinction. Vous ignorez la valeur de pareils sujets, de ces nobles descendants de la vieille Espagne. Prince, vous avez un noble cœur. Ne disputez pas cette jeune fille à un illustre soldat de votre armée, à celui dont l'épée défend votre couronne. Epargnez une pauvre orpheline ; assurez son

bonheur, et cet acte magnanime vous absoudra devant Dieu de bien des plaisirs coupables.

— C'est toi que j'entends, Rodrigues ! répliqua le prince avec un sourire amer. Valet, tiens-toi à ta place. Lorsque je veux entendre une homélie, j'envoie chercher mon confesseur ; quand je veux satisfaire mes vices, j'ai recours à toi. Trêve de morale !... Fonseca se consolera ; et quand il saura quel est son rival, il s'inclinera devant lui. Quant à toi, tu m'aideras dans ce projet.

— Non, monseigneur, et que Votre Altesse me le pardonne.

— Tu as dit non, je crois ? N'es-tu pas mon favori, l'instrument de mes plaisirs ? Tu me dois ton élévation ; veux-tu me devoir ta chute ? Ta fortune trop rapide t'a fait tourner la tête, Calderon, prends garde ! Déjà le roi te soupçonne et n'a plus en toi la même confiance ; Uzeda, ton ennemi, est écouté avec faveur ; le peuple te déteste, et si je t'abandonne, c'en est fait de toi !

Calderon, debout, les bras croisés sur sa poitrine et les yeux pleins d'éclairs sinistres, restait muet devant le prince. Celui-ci, interrogeant la physionomie de son favori, parut vouloir sonder ses pensées.

Tout à coup il se rapprocha de lui, et dit d'une voix émue :

— Rodrigues, j'ai été trop vif : tu m'avais rendu fou ; mais mon intention n'était pas de te blesser. Tu es un serviteur fidèle, et je crois à ton attachement. J'avoue même que, s'il s'agissait d'une affaire ordinaire, je trouverais ton raisonnement juste, tes scrupules louables, tes craintes fondées ; mais je te répète que j'adore cette jeune fille, qu'elle est maintenant le rêve de toute ma vie, qu'à tout prix il faut qu'elle soit à moi ! Veux-tu m'abandonner ? veux-tu trahir ton prince pour un officier de fortune ?

— Ah ! s'écria Calderon avec une apparence d'émotion vraie, je donnerais ma vie pour vous, et je sens ce que me reproche ma conscience pour avoir voulu satisfaire vos moindres caprices. Mais en me prêtant cette fois à vos désirs, je commettrais une trop lâche perfidie ! Don Martin a remis entre mes mains la vie de sa vie, l'âme de son âme. Prince, si vous me voyiez traître à l'honneur et à l'amitié, pourriez-vous désormais vous fier à moi ?

— Traître, dis-tu ? Mais n'est-ce pas moi que tu trahis ? Ne me suis-je pas fié à toi ? ne m'abandonnes-tu pas ? ne me sacrifies-tu pas ? Au surplus, comment pourras-tu servir ce Fonseca ? comment prétends-tu délivrer la jeune novice ?

— Avec un ordre de la cour. Votre royale mère...

— Il suffit ! cria le prince en fureur. Va donc ! tu ne tarderas pas à te repentir.

Cela dit, Philippe se précipita vers la porte.

Calderon effrayé voulut le retenir ; mais le prince lui tourna dédaigneusement le dos et sortit de l'appartement.

IV

A peine le prince fut-il sorti, qu'un vieillard portant le costume ecclésiastique entra dans le cabinet de Calderon.

— Etes-vous libre, mon fils ? demanda le vieux prêtre.

— Oui, mon père, venez, car j'ai besoin de votre présence et de vos conseils. Il ne m'arrive pas souvent de flotter irrésolu entre deux sentiments opposés, celui de l'intérêt et celui de la conscience. Eh bien, je suis placé dans un de ces rares dilemmes.

Calderon raconta sa double entrevue avec Fonseca et avec le prince.

— Vous voyez, dit-il, l'étrange perplexité dans laquelle je me trouve : d'un côté, j'ai des devoirs à remplir envers Fonseca, j'ai engagé ma parole ; il est mon bienfaiteur, mon ami ; il a été mon pupille ; et l'infant d'Espagne veut que je l'aide à séduire la fiancée de ce jeune homme ! Ce n'est pas tout : le prince veut encore me faire participer à l'enlèvement d'une novice !...! Consommer un rapt, et dans quel lieu, juste ciel ! dans un couvent ! D'autre part, si je refuse, j'encours la vengeance du prince, et lorsque j'ai déjà presque perdu la faveur du roi pour avoir voulu conserver celle de l'héritier du trône. L'infant, irrité contre moi, encouragera les efforts de mes ennemis ; en un mot, toute la cour se liguera pour précipiter ma ruine.

— Vous êtes, en effet, soumis à une terrible épreuve, dit gravement le moine, et je conçois vos craintes.

— Moi craindre ! moi, Aliaga ! répliqua Calderon avec un rire méprisant ; l'ambition véritable a-t-elle jamais connu la crainte ? mais ma conscience se révolte.

— Mon fils, répondit Aliaga, quand nous autres prêtres, nous nous sentons assez puissants pour dominer les rois et fouler leur couronne sous nos pieds, tous les grands de la terre ne sont dans nos mains que des instruments destinés à défendre les intérêts sacrés de la religion. C'est dans ce but que Dieu a voulu que je devinsse le confesseur du roi Philippe. Si alors je te prêtai mon appui, si j'attirai sur toi les faveurs du monarque, c'est que je reconnus que tu étais doué de l'intelligence et de la volonté que les chefs de notre ordre exigent des hommes qu'ils veulent attacher à leur cause. Je te savais brave, habile, ambitieux ; je savais que ta volonté forte briserait tous les obstacles qui entravaient ta marche. Tu te souviens du jour de notre rencontre. Il y a quinze ans de cela : c'était dans la vallée du Xenil. Je te vis plonger tes mains dans le sang de ton ennemi ; tes lèvres, crispées par la fureur, s'ouvrirent pour exhaler un cri de joie sauvage. Souillé d'un meurtre, tu allais fuir ta patrie, lorsque moi, seul possesseur de ton secret, je me présentai devant toi, je t'interrogeai. En te voyant calme, froid et maître de ta raison : « Voici, me suis-je dit, un homme qui serait pour notre ordre un précieux auxiliaire ».

Le moine s'arrêta. Calderon ne l'écoutait pas ; son visage était livide ; il tenait ses yeux fermés ; sa poitrine, gonflée de soupirs, se soulevait violemment.

— Terrible souvenir ! murmura-t-il, fatal amour ! O Inez ! Inez !

— Calme-toi, mon fils, je n'ai pas voulu retourner le poignard dans la plaie.

— Qui parle ? s'écria Calderon en frissonnant. Ah ! le moine ! le moine ! Je croyais entendre la voix de la mort. Continue, moine, continue ; parle-moi des intrigues de ton ordre, de l'inquisition et des tortures qu'elle a inventées ; dis-moi quelque chose qui puisse me faire oublier le passé.

— Non, écoute-moi, Calderon, je veux te révéler l'avenir qui t'attend. Je te disais qu'un soir je te rencontrai, couvert du sang de ton ennemi. Tu allais fuir lorsque je te saisis par le bras : « Ta vie est en mon pouvoir ! » m'écriai-je. Ton mépris pour mes menaces, ton dégoût de la vie, me firent penser que le ciel t'avait fait naître pour servir les intérêts de notre ordre et de la religion. Je te mis en sûreté, et tu ne tardas pas à te vouer à notre cause. Plus tard, je te fis nommer précepteur du jeune Fonseca, alors héritier d'une grande fortune. Le second mariage de son oncle et l'enfant que lui donna sa nouvelle femme détruisirent les avantages que notre ordre devait attendre de ta position auprès de ton élève. Mais tout ne fut pas perdu : Fonseca te présenta au duc de Lerme, son parent ; je venais d'être nommé confesseur du roi, et je jugeai qu'il était temps de faire arriver dans tes mains les rênes du gouvernement. L'âge avait mûri ton génie, et la haine implacable dont tu étais animé contre les Maures me fit voir en toi l'homme que Dieu suscitait pour chasser d'Espagne cette race maudite. Bref, je devins ton bienfaiteur, et tu ne fus pas ingrat. Tu as lavé ton sang dans le sang des hérétiques ; tu n'as plus rien à craindre de la justice des hommes. Qui pourrait retrouver dans Rodrigues Calderon, marquis de Siete-Iglesias, l'étudiant de Salamanque, l'assassin de Rodrigues Nunez ? Ne frémis donc plus au souvenir d'un passé qui n'est plus qu'un rêve dans ta vie... Songe à l'avenir : il s'ouvre radieux pour toi si nous marchons toujours ensemble ! Osons tout pour arriver au but. Et d'abord il faut que le futur monarque d'Espagne devienne entre nos mains un instrument docile. Tu le tiendras captif dans les liens du plaisir, tandis que nous dominerons par le fanatisme son esprit superstitieux. Le jour où Philippe IV montera sur le trône sera un jour de triomphe pour l'inquisition et tous les fidèles de la chrétienté. L'inquisition doit être notre grande épée, et la postérité verra en nous les apôtres de la foi catholique. Dans une telle entreprise, doit-on se laisser arrêter par des scrupules vulgaires ? Non ! et, pour obéir à un mouvement généreux, ne t'expose pas à perdre ton empire sur les sens et l'esprit du voluptueux Philippe. Avant tout, sauve ton autorité, car c'est à elle que se rattachent les espérances de ceux qui ont fait de l'intelligence un sceptre.

— Ton enthousiasme et ton fanatisme t'aveuglent, Aliaga, répondit froidement Calderon. Je te l'ai déjà dit, tes grands desseins ne peuvent réussir. Laisse le monde se sauver lui-même. Cependant ne crains rien de moi : mes idées s'identifient avec celles de ton ordre ; ma vie même vous appartient, et je ne trahirai pas votre cause. Quant à vos prudents avis, je les mériterai. Mais voici l'heure du conseil, permettez-moi de vous quitter.

Et Calderon rentra dans les appartements intérieurs.

V

Devant une table couverte de papiers étaient assis le roi d'Espagne et Calderon.

Philippe III était sombre, grave et taciturne. Rien dans son extérieur ni dans ses relations avec son ministre n'eût

[illegible] même au plus fin observateur, si Calderon [illegible] était encore en faveur auprès du monarque.

Philippe avait reçu une éducation monacale; l'astuce et l'hypocrisie, nécessités d'une politique despotique, s'alliaient chez lui au fanatisme religieux.

Le plus profond silence régnait dans l'appartement; il n'était interrompu que par les brèves remarques du roi et les explications du ministre. Quand ce dernier eut terminé son travail, le roi dit en lançant à Calderon un regard furtif:

— L'infant m'a quitté quand vous êtes parti; l'avez-vous vu depuis votre retour?

— Oui, sire, il m'a honoré d'une visite ce matin.

— Et de quoi vous êtes-vous entretenus? d'affaires de l'Etat?

— Votre Majesté sait que son humble secrétaire ne parle qu'avec elle d'affaires politiques.

— Le prince a été votre protecteur, Rodrigues!

— N'est-ce pas Sa Majesté elle-même qui m'a ordonné de rechercher sa protection?

— Oui, c'est moi. Heureux le monarque dont le serviteur fidèle est le confident de l'héritier du trône!

— Sans doute, et si le prince pouvait avoir une pensée contraire aux intérêts de Votre Majesté, j'essayerais de la faire disparaître de son esprit, sinon je vous la révélerais; mais Dieu a béni Votre Majesté en lui donnant un fils soumis et reconnaissant.

— Je le crois. L'amour des plaisirs éteint en lui l'ambition. Je ne suis pas, d'ailleurs, un père trop sévère: conservez sa faveur, Rodrigues; mais n'avez-vous rien fait qui puisse l'offenser?

— Non, sire, je ne pense pas avoir encouru une telle disgrâce.

— Cependant il ne fait plus de toi le même éloge. Je te le dis dans ton intérêt, tu ne peux me servir qu'à la condition d'être l'ami de ceux dont l'affection est douteuse pour moi.

— Sire, les courtisans qui approchent votre fils cherchent à me déconsidérer dans son esprit, afin de gagner sa confiance, et leurs calomnies finissent par m'atteindre.

— Qu'importe ce qu'ils disent de toi! Le peuple et les courtisans font rarement l'éloge des ministres fidèles. Mais je te le répète, ne perds pas la faveur du prince.

Calderon s'inclina profondément et sortit.

En traversant les appartements du palais, il aperçut dans l'embrasure d'une fenêtre son ennemi juré, le duc d'Uzeda, causant familièrement avec le jeune prince.

Au même instant le duc de Lerme entra par la porte opposée.

Ce dernier fut désagréablement surpris de voir régner entre son fils et le prince une intimité que tous ses efforts n'avaient pu empêcher.

Il fit rapidement à Calderon un signe d'intelligence, et, sans être aperçu de son fils, il sortit par la porte même qui lui avait donné entrée.

Calderon suivit le duc, et ils pénétrèrent dans une chambre dont ce dernier ferma soigneusement la porte.

— Rodrigues, dit-il, que signifie cela? d'où vient cette liaison de mauvais augure?

— Votre Eminence sait que j'arrive de Lisbonne; cette liaison est encore une énigme pour moi.

— Il faut en pénétrer la cause, mon bon Rodrigues. Le prince détestait Uzeda; il faut réveiller en lui les mêmes sentiments, sans cela nous sommes perdus.

— Non pas, s'écria fièrement Calderon; je suis secrétaire du roi, et j'ai des droits à la reconnaissance et à la protection de Sa Majesté.

— Ne t'abuse pas, dit le duc en souriant. Le roi n'a pas longtemps à vivre, je le tiens de son médecin. Sache donc qu'un complot formidable a été formé contre toi. Sans son confesseur et moi, Philippe t'eût déjà sacrifié à la colère du peuple et des courtisans. C'est ton influence sur l'infant qui te sert d'égide. Fais donc en sorte que le duc d'Uzeda n'obtienne jamais l'amitié du prince.

Calderon fit un geste d'assentiment, et le duc entra dans le cabinet du roi.

— Insensé que j'étais, se dit Calderon, moi qui croyais avoir encore une conscience!... Quoi! je serais supplanté par un Uzeda? Non, il n'en sera pas ainsi.

Le lendemain, le marquis de Siete-Iglesias se présenta au lever du prince. L'infant jeta sur Rodrigues un regard sévère, lui tourna brusquement le dos, et il affecta de causer amicalement avec Gonzalez de Léon, un des ennemis de Rodrigues. On vit alors les courtisans naguère si humbles et si rampants devant Calderon, s'en éloigner prudemment. Mais ce n'était que le commencement de sa disgrâce. Uzeda parut bientôt, l'infant courut à lui, et un instant après on les vit entrer ensemble dans le cabinet particulier du prince.

— L'étoile de Calderon pâlit — se dirent les courtisans.

Mais l'orgueilleux ministre ne fut pas de cet avis: un sourire de triomphe ne quitta pas ses lèvres, et ses joues pâles se colorèrent d'une vive rougeur quand il fendit la foule pour monter dans sa voiture et retourner à son palais.

A peine Calderon s'était-il retiré dans son cabinet, que Fonseca, fidèle au rendez-vous, se faisait annoncer.

— Eh bien, Rodrigues, avons-nous de bonnes nouvelles?

Calderon hocha tristement la tête.

— Mon cher pupille, dit-il d'un ton plein de cordialité, nul espoir ne vous reste; oubliez un vain rêve, retournez à l'armée. Je puis vous assurer de l'avancement, un grade magnifique, mais il n'est pas en mon pouvoir de vous faire obtenir la main de Margarita.

— Et pourquoi? s'écria Fonseca pâle d'émotion, d'où vient un changement si soudain? Est-ce que la reine?...

— Je ne l'ai pas vue, mais le roi s'est formellement prononcé à l'égard de la jeune novice. L'inquisition est du même avis; l'Eglise crie au scandale; elle se plaint de la perte de son autorité, personne n'ose intercéder en faveur de Margarita.

— Ainsi, Rodrigues, il n'y a plus d'espoir?

— Non; ne songez plus maintenant qu'à la glorieuse vie des camps. Tâchez d'oublier Margarita.

— Jamais! s'écria le jeune homme. Quoi! j'aurais mainte fois versé mon sang pour le service du prince, et je ne pourrais pas obtenir une faveur qu'il lui était si facile de m'accorder? Puisqu'il en est ainsi, je brise mon épée! Mais, crois-le bien, Calderon, je ne renonce pas à mon projet. Margarita ne restera pas enterrée dans son tombeau vivante; je saurai braver les espions du saint-office et pénétrer dans le cloître; j'enlèverai la femme que j'aime, et j'irai avec elle dans un pays étranger chercher le bonheur qu'on me refuse en Espagne. Je ne crains ni l'exil ni la pauvreté, et je ne demande au ciel que ma maîtresse: j'obtiendrai le reste avec mon épée.

— Ainsi, vous persistez à vouloir enlever Margarita? dit Calderon d'un ton distrait; après tout, c'est peut-être le plus sage si vous vous y prenez adroitement et avec les précautions nécessaires. Mais avez-vous le moyen de voir Margarita?

— Oui, hier je suis allé au couvent, et, comme la chapelle est une des curiosités de Madrid, j'ai pu y pénétrer sans exciter le moindre soupçon. Le hasard m'a servi, et j'ai reconnu dans le portier un ancien serviteur de mon père. C'est un vieux soldat dégoûté de sa nouvelle profession et qui consent à me suivre. Il doit remettre une lettre à Margarita, et j'aurai la réponse aujourd'hui même.

— Don Martin, que le ciel vous protège! je vous aiderai de tout mon pouvoir, répliqua Calderon en faisant un signe d'adieu au jeune homme, qui s'éloigna sans remarquer le trouble et la pâleur de Rodrigues.

VI

Le lendemain, au grand désappointement des courtisans, l'infant d'Espagne et Calderon se promenèrent ensemble au Prado et Rodrigues accompagna encore le prince au théâtre. Son influence sur l'héritier du trône paraissait plus grande que jamais.

Cette rupture, suivie d'une réconciliation si prompte, était une énigme pour tous. Les uns l'attribuaient à un caprice du prince, les autres soutenaient que c'était une comédie imaginée par l'astucieux Calderon pour humilier le duc d'Uzeda, qui ne s'était réchauffé un instant aux rayons du soleil levant que pour être plongé ensuite, aux yeux de tous, dans la plus complète obscurité.

Cependant Fonseca réussissait au delà de ses espérances. La pauvre Margarita, qui avait quitté un monde qu'elle aimait pour la solitude glaciale du cloître, fut bientôt dégoûtée de la vie monotone du couvent. Sa seule consolation était de penser qu'elle n'était entrée dans cet asile désolé que pour rester fidèle à Fonseca et échapper aux poursuites dangereuses de l'infant d'Espagne. En mourant, sa vieille nourrice avait révélé un grand secret à Margarita, puis elle lui avait remis une lettre écrite de la main de sa mère. Cette lettre avait fait verser bien des larmes à la jeune fille, et lui avait appris ce qu'il y a parfois de force, de constance, de tristesses et d'angoisses dans l'amour d'une femme. Un affreux pressentiment s'était emparé de Margarita; elle crut que la fatale destinée de sa mère projetait une ombre sur sa propre existence, et cette pensée lui avait fait rechercher la paix du cloître.

Quand, par l'entremise du portier, la jeune fille reçut la lettre de Fonseca, lettre où respirait la passion la plus profonde, la plus vraie, elle ressentit une grande émotion. La nature reprit ses droits, et le cœur de Margarita se rou-

vrit aux plus doux sentiments. La novice n'avait pas encore prononcé les vœux terribles qui devaient à jamais la retrancher du monde. Elle pouvait donc être à l'homme qu'elle aimait. La jeune fille répondit à Fonseca : elle lui parla des dangers auxquels il s'exposait ; mais chaque mot de cette lettre était dicté par l'amour et devait ranimer l'espoir du jeune homme. Cédant à son propre cœur et aux sollicitations de son amant, Margarita consentit à fuir le couvent, et à fuir avec Fonseca.

Dans la soirée, le jeune officier vint trouver Calderon. Le marquis était descendu dans les jardins de son palais. La lune projetait ses pâles lueurs à travers les allées d'orangers et de grenadiers ; on voyait ses blancs rayons se jouer en nappe argentée sur le marbre des statues qui peuplaient cette délicieuse retraite. L'air doux et tiède n'était troublé que par les murmures des fontaines, dont les jets d'eau, éparpillés par la brise, retombaient en pluie scintillante. Au-dessus de ces jardins régnait une terrasse immense d'où l'on voyait dans le lointain se dessiner les sombres monuments de Madrid et les dômes de ses églises.

Sur cette terrasse, Calderon, debout, appuyé contre le tronc d'un aloès gigantesque qui l'enveloppait de son ombre, était plongé dans une sombre rêverie.

— D'où vient que je frissonne ? dit-il à demi-voix. Ah ! c'est à cette heure fatale que j'appris que je venais d'être déshonoré par un lâche ; c'est à ce moment que je l'ai tué ! Et depuis ce jour, quelle révolution dans ma vie ! Le crime m'a porté au faîte des honneurs ! Et pourtant, comme elle était paisible et heureuse, cette vie d'études à Salamanque ! Alors j'avais foi en *elle* ; je me laissais guider par la flamme de ses yeux, dans lesquels je lisais ma destinée, comme l'astrologue lit dans les étoiles du ciel ; mais l'âge d'or n'a duré qu'un jour : le paradis s'est changé en enfer !

Le bruit des pas rapides de Fonseca arracha Calderon à sa rêverie. Il se retourna brusquement. Il fit un effort suprême pour composer son visage et en effacer toute trace d'émotion. Quand Fonseca parut devant lui, la figure de don Rodrigues était calme et sereine.

— Réjouissons-nous, cher Rodrigues ! Elle consent enfin, et je viens réclamer l'appui que vous m'avez promis.

— Et le portier du couvent, est-ce un homme auquel on puisse se fier ?

— Comme à moi-même.

— Avez-vous une clef pour ouvrir la porte de la chapelle ?

— La voici ; Margarita doit se cacher dans un confessionnal après la prière du soir.

— Bien, tâchez de remplir convenablement votre rôle ; voici comment je me suis acquitté du mien. Je connais dans un des faubourgs de Madrid, sur la route de Fuencarras, une maison isolée. Le propriétaire est de mes amis. Des chevaux et des déguisements seront mis par lui à votre disposition. Un de mes secrétaires vous remettra un passeport. Demain je serai informé le premier de l'enlèvement de la novice, et je ferai en sorte de dépister ceux qu'on mettra à sa poursuite. N'ai-je pas tout bien arrangé, cher Fonseca ?

— Vous êtes notre ange gardien ! s'écria don Martin avec enthousiasme. Demain, à minuit, nous irons à la maison que vous venez de m'indiquer.

Fonseca quitta le palais le cœur plein de joie ; mais, au détour de la rue, six hommes apostés depuis les premières heures de la soirée se précipitèrent pour lui barrer le passage.

— C'est à don Martin Fonseca que j'ai l'honneur de parler ? dit le chef de la bande.

— A lui-même.

— Au nom du roi, je vous arrête !

— Vous m'arrêtez ? et pourquoi ? qu'ai-je fait ?

— Voici le mandat signé de Son Eminence le duc de Lerme. On vous accuse de désertion.

— Tu mens, misérable ! le général m'a permis de quitter le camp.

— Que nous importe ? suivez-nous.

Fonseca, naturellement bouillant et impétueux, ne put calculer froidement les suites de sa résistance. L'arrêter, l'emprisonner la veille du jour où il devait délivrer Margarita !

Un pareil malheur le plongeait dans un désespoir qui faisait disparaître à ses yeux toute autre considération. Il tira son épée, renversa l'alguazil qui s'opposait à son passage ; mais les alguazils cernèrent le jeune officier et le choc des épées se fit entendre. Soudain, la rue, qui n'était que faiblement éclairée par la lune, fut inondée de lumière.

Des laquais portant des torches arrivèrent en foule en criant :

— Place au noble marquis de Siete-Iglesias !

A ce nom, Fonseca laissa tomber son arme, et les alguazils firent place.

Un homme au visage pâle, aux yeux étincelants parut au milieu du groupe : c'était Calderon.

— Pourquoi tout ce bruit à pareille heure ? dit sévèrement le ministre.

— Rodrigues, cria Fonseca, je suis heureux de votre arrivée. Ces misérables ont osé porter la main sur un officier espagnol, en se disant porteurs d'un ordre du duc de Lerme.

— Avez-vous en effet un mandat d'arrêt contre ce gentilhomme ? demanda Calderon au chef des alguazils.

Celui-ci présenta l'ordre dont il était porteur.

Calderon le lut lentement, le rendit à l'alguazil, et puis, prenant à part Fonseca :

— Etes-vous fou ? lui dit-il à voix basse, croyez-vous pouvoir résister aux lois ? Si je n'étais arrivé à propos pour un mince délit dont on vous accuse, vous alliez commettre un crime capital. Suivez ces gens, ne craignez rien. Je verrai le duc et j'obtiendrai votre mise en liberté. Demain, nous irons ensemble au rendez-vous convenu.

Fonseca, le cœur gonflé de rage, allait répliquer ; mais Rodrigues se hâta de lui imposer silence. Le ministre se tourna ensuite vers les alguazils.

— Il y a ici, dit-il, une erreur qui sera réparée demain. Traitez ce gentilhomme avec le respect et la considération dus à sa naissance et à son mérite. Allez, don Martin, ajouta-t-il à voix basse, allez, sinon Margarita est à jamais perdue pour vous.

Vaincu par cette menace, Fonseca remit son épée dans le fourreau et suivit les alguazils en gardant un morne silence.

Calderon, immobile et absorbé dans ses réflexions, les laissa froidement s'éloigner. Bientôt, chassant une pensée importune, il donna ordre à ses gens de le précéder, puis il remonta dans sa voiture et se fit conduire chez le prince d'Espagne.

VII

Le lendemain, à midi, Calderon vint voir Fonseca dans sa prison. Le jeune officier était assis près d'une fenêtre qui s'ouvrait sur une cour sombre et spacieuse. Sa physionomie trahissait un violent désespoir.

Il se leva dès qu'il vit entrer Calderon.

— Enfin, s'écria-t-il, vous venez me rendre à la liberté ? Vous en avez l'ordre sur vous ?

— Pas encore, mon cher Fonseca ; mais soyez sans inquiétude, j'ai vu le duc. Le motif de votre arrestation est tel que je le soupçonnais : quelques paroles imprudentes que vous avez laissées échapper. Vous avez trahi dans ces paroles la résolution de ne jamais renoncer à Margarita. Le duc de Lerme ne veut pas de cette mésalliance. Votre captivité se prolongera si vous ne prenez pas l'engagement solennel de laisser Margarita prendre le voile.

Fonseca, que ces paroles faillirent rendre fou, regarda Calderon avec des yeux hagards. Calderon continua :

— Cependant, il ne faut désespérer de rien. Patience ! le duc finira peut-être par se laisser fléchir, et d'ailleurs je me sens le courage, pour servir vos intérêts, d'appeler de la sentence du duc au roi lui-même.

— Et ce soir elle m'attend ! s'écria le jeune homme ; ce soir elle devait être libre !

— On lui dira ce qui est arrivé ; nous avons des intelligences dans la place.

— Retirez-vous, faux ami, ministre sans pouvoir ! Sont-ce là vos promesses de me venir en aide ? Mais je ferai connaître à Sa Majesté elle-même le malheur qui m'accable. Je verrai si Philippe III réserve un pareil traitement aux défenseurs de sa couronne. Don Rodrigues, voulez-vous porter une lettre à votre maître ? Ce service est le seul que je réclame de vous.

— Non, Fonseca, je ne veux pas vous perdre. Cette lettre, le roi la montrerait au duc de Lerme. Ce n'est pas ainsi que les hommes sensés doivent supporter l'infortune : serais-je aujourd'hui ministre si, à chaque revers qui m'accablait, j'eusse agi sans réflexion et comme un homme en délire ? Voyons, examinons ce qui nous reste à faire.

— Avant ce soir je prétends être libre, sinon je ne veux rien entendre.

— Ecoutez... une idée me frappe ! on veut, pour vous rendre la liberté, que vous renonciez à Margarita. Mais qu'arriverait-il si le duc de Lerme pouvait croire que c'est la novice qui vous abandonne, si, par exemple, elle s'échappait du couvent, comme cela est convenu, et qu'on parvînt à persuader au duc qu'elle s'est fait enlever par un autre que vous.

— Ah ! pas un mot de plus !

— Pourquoi? Mais pesez donc tous les avantages d'un pareil stratagème. Il vous sauvera tous deux ; si elle s'échappe seule, le duc n'aura aucun intérêt à la poursuivre, elle pourra en sûreté gagner la France, et courra mille fois moins de dangers que si elle fuyait avec vous, qui occupez dans l'Etat un rang considérable. L'inquisition, qui déteste la noblesse, vous accuserait de sacrilège ; votre captivité éloignera tout soupçon de complicité avec Margarita et le projet que vous avez formé réussira mieux que si vous l'exécutiez personnellement. Le duc de Lerme, qui croira que dans votre cœur le ressentiment a tué l'amour, vous rendra la liberté, et vous rejoindrez Margarita.

— Mais, dit Fonseca, frappé par le raisonnement de Rodrigues, qui donc prendra ma place auprès de Margarita? Qui donc l'enlèvera du couvent?

— Ne ferais-je pas cela pour vous? dit Calderon en souriant. J'emmènerai Margarita au rendez-vous indiqué : elle y restera cachée jusqu'au jour où le saint-office cessera ses poursuites. Puis je la ferai conduire au lieu qu'il vous plaira de désigner.

— Et vous croyez que Margarita consentira à suivre un étranger? Non, c'est impossible, je n'approuve pas ce projet !

— Eh bien, à parler franchement, il ne me sourit pas davantage, répliqua froidement Calderon ; les dangers que je me proposais de courir pour vous sont trop imminents. Je ne vous aurais pas fait cette offre, Fonseca, si je n'y eusse été poussé par la pensée que voici : si le duc de Lerme allait voir la jeune novice, s'il l'effrayait par ses menaces, s'il décidait l'abbesse à abréger le noviciat, la jeune fille serait à jamais perdue pour vous.

— Ils ne le feront pas ! ils ne l'oseront pas !

— L'orgueil fait tout oser ! Cherchez un autre plan !... Comptez-vous pouvoir vous évader d'ici? C'est impossible : il faut donc vous fier à moi.

Fonseca, sans répondre, fit plusieurs fois le tour de l'appartement. Puis il s'arrêta en face du ministre.

— Calderon, dit-il, je n'ai pas la liberté du choix, il faut donc que je me fie à votre amitié : je vais écrire à Margarita.

En remettant la lettre à Calderon, le jeune homme se détourna pour ne pas lui laisser voir son agitation.

Calderon était profondément ému, sa main trembla en saisissant la lettre.

— N'oubliez pas, dit Fonseca, que je remets ma vie entre vos mains.

Rodrigues, sans répondre, ouvrit la porte pour sortir.

— Arrêtez, reprit Fonseca. J'oubliais une chose essentielle... Voici la clef de la chapelle, le mot d'ordre pour le portier est *Grenade*. Mais, j'y pense, il s'attendait à me suivre avec Margarita.

— J'arrangerai cela. Adieu ! Demain vous apprendrez que tout a réussi. Jusque-là soyez calme et gardez-vous de commettre la plus légère imprudence.

VIII

Minuit venait de sonner à la chapelle du couvent. Le long des murs sombres du vieil édifice s'avança lentement un homme de haute taille, enveloppé d'un manteau; le bruit de ses pas éveilla de longs échos dans le lieu saint ; puis d'un confessionnal sortit une blanche forme de femme, et une douce voix murmura :

— Est-ce toi, Fonseca?

— Venez, répondit-on à voix basse.

Cette voix, qui lui était inconnue, fit reculer Margarita toute tremblante ; mais l'homme la saisit par le bras et l'entraîna rapidement hors de la chapelle. Au dehors, le portier les attendait ; il tenait un manteau qu'il jeta sur les épaules de la novice. L'étranger fit avancer une voiture, Margarita y monta avec lui, et les chevaux partirent ventre à terre.

Interdite et à moitié morte de frayeur, la novice ne comprit d'abord rien à ce qui se passait. Quand elle eut repris ses sens, elle se vit seule avec un inconnu.

— Où me conduisez-vous? demanda-t-elle. Où est Fonseca?

— Ne soyez pas étonnée, senora, si don Martin n'est pas à vos côtés ; il m'a remis une lettre que dans un instant vous pourrez lire, et alors vous saurez tout.

La voiture s'arrêta devant une maison isolée. Calderon descendit et frappa deux coups à la porte. Un vieillard, qu'à sa barbe pointue et à ses traits anguleux on reconnaissait pour un fils d'Israël, vint ouvrir aussitôt.

Calderon lui dit quelques mots à voix basse ; puis, avec une grande politesse, il aida Margarita à descendre. Il la conduisit, par un escalier rapide et sombre, dans une chambre richement meublée. Dans tous les angles de cette pièce, des candélabres d'argent massif étincelaient sur des piédestaux de marbre blanc. Au milieu de l'appartement était dressée une table couverte de vins exquis et de fruits les plus rares. Le luxe de cette chambre contrastait étrangement avec l'extérieur délabré de la maison et l'aspect du juif ignoble et dégoûtant qui en était le gardien.

Calderon donna à la novice la lettre de Fonseca.

La jeune fille la lut avidement.

Pendant cette lecture, Rodrigues tint constamment sur elle son œil inquiet et fixe.

Rodrigues avait résolu de se prêter aux désirs du prince, car sa fortune dépendait de sa complaisance ; mais son intention n'était pas de sacrifier entièrement Fonseca.

Plein de mépris pour l'espèce humaine, ne voyant partout que fourberies et trahisons, Calderon n'était pas convaincu, comme l'était Fonseca, que l'ancienne actrice fût un ange de vertu et de dévouement.

Il voulait savoir si elle résisterait aux manœuvres hardies et aux offres séduisantes de l'infant d'Espagne ; si elle succombait, il conservait les grâces du prince et l'amitié de Fonseca, en lui prouvant que Margarita était indigne de son amour. Mais si la jeune fille résistait à l'infant, il était fermement décidé à la faire échapper et à protéger sa fuite, sans pouvoir être accusé par le prince de complicité. C'est ainsi que Calderon conciliait deux choses fort opposées : la conscience et l'ambition.

Mais, tandis que ses regards étaient fixés sur Margarita, d'étranges pressentiments l'assaillirent ; son cœur, plein des souvenirs du passé, battit précipitamment dans sa poitrine. L'innocence et la grâce exquise de la jeune novice, ses formes délicates et presque aériennes, tout, en un mot, semblait lui faire un reproche de sa trahison et éveiller dans son âme une profonde pitié.

La lecture de la lettre de Fonseca redoubla les angoisses secrètes de la jeune fille. Elle se tourna vers Calderon ; l'aspect et les traits de cet homme la frappèrent.

Il venait d'ôter son manteau et son chapeau.

Leurs regards se rencontrèrent. Soudain Margarita, qui semblait anéantie, tressaillit et poussa un cri perçant.

— Calderon ! s'écria-t-elle, don Rodrigues Calderon ! Est-ce votre nom? n'en avez-vous jamais eu d'autre?

A peine eut-elle prononcé ces mots, qu'elle s'approcha de lui toute tremblante.

— Calderon est mon nom, balbutia le marquis d'une voix émue.

La novice vint se placer si près de Calderon, qu'elle sentit sur son front le souffle de cet homme. Alors, lui saisissant le bras, elle attacha sur ses traits un regard si perçant, si scrutateur et si profond, que Calderon ne put se défendre d'une terrible pensée. Un instant il crut que la pauvre novice était folle.

Margarita leva lentement ses grands yeux noirs sur la glace qui réfléchissait son visage et celui de Calderon.

La fraîcheur et le vif incarnat des joues de la novice avaient fait place à une pâleur livide, pareille à celle du visage de Calderon. Il y avait alors entre ces deux personnes ainsi groupées une ressemblance saisissante... Tous deux se regardèrent dans la glace, et en furent à l'instant frappés. Ils poussèrent un cri douloureux.

Margarita porta sa main frémissante dans les plis de sa robe, en tira un petit portefeuille fermé avec des agrafes d'argent. Elle pressa le ressort, l'ouvrit, et dévora du regard un portrait en miniature, qu'elle compara au visage altéré de Rodrigues.

IX

Sur ces entrefaites, Fonseca s'était rendu au couvent de *Sainte-Marie de l'Epée Blanche*, mais il n'y trouva plus le portier. Il courut à la maison que Calderon lui avait indiquée. Il allait entrer, quand soudain il entendit prononcer son nom. Il s'approcha du lieu d'où partait la voix, et reconnut, blotti dans un enfoncement du mur, le portier du couvent.

— C'est vous, don Martin? dit-il. Les saints en soient bénis ! On vous a indignement trompé.

— Parle, voyons, n'hésite pas, dis-moi toute la vérité.

— Je connaissais le gentilhomme qui est venu enlever la novice ; j'ai tremblé pour vous lorsque j'ai vu Calderon prendre la jeune fille dans ses bras et la placer dans la voiture ; mais je me suis rassuré en pensant que j'allais, comme c'était convenu, l'accompagner dans sa fuite. Il n'en fut pas ainsi. « Cache-toi, me dit sèchement don Rodrigues ; demain, je te fournirai les moyens de quitter Madrid ». Je

ne sus que répondre, mais je suivis la voiture. Je connais cette maison ; c'est un lieu infâme : c'est le théâtre des orgies et des débauches de l'infant d'Espagne ; chaque nuit qu'il y passe porte le déshonneur dans une famille.

— Ciel ! s'écria Fonseca ; mais j'entends du bruit, j'entends des cris dans cette odieuse maison !

Il allait enfoncer la porte lorsqu'elle s'ouvrit tout à coup. Au milieu des cris confus et inarticulés, on distinguait le bruit d'une lutte. Fonseca s'avança rapidement. Un juif, précipité en bas de l'escalier, vint tomber à ses pieds. Ensuite parut Calderon. Il tenait son épée d'une main et soutenait Margarita de l'autre. Un autre homme cherchait à le retenir, mais en vain.

— Fonseca ! cria Margarita, qui aperçut le jeune homme, sauve-moi !

— Oui, dit don Martin d'une voix de tonnerre, je viens te sauver et punir un lâche ! Laisse ta victime, Rodrigues, et défends-toi !

En parlant ainsi, il croisa son épée contre celle de Calderon.

— Ce n'est pas lui qu'il faut frapper ! cria Margarita en se précipitant sur le sein de son père.

Il était trop tard.

Fonseca, transporté de rage, n'entendit rien, ne comprit rien. D'une main plus assurée, il avait dirigé son épée contre la poitrine de celui qu'il croyait son ennemi. Mais ce ne fut pas Calderon qu'il atteignit au cœur. Ce fut Margarita, qui tomba baignée dans son sang aux pieds du pauvre insensé.

— Mortes toutes deux ! murmura Calderon.

Et il tomba aux côtés de sa fille, comme s'il eût été frappé du même coup.

En ce moment le prince d'Espagne descendit l'escalier. Il était livide, et ses pieds furent arrosés du sang de la vierge martyre !

— Misérable ! qu'as-tu fait ? dit-il à Fonseca.

La jeune fille expirante tourna vers Fonseca ses yeux pleins d'une expression céleste ; ensuite elle se traîna sur le sein de Rodrigues, et dit d'une voix éteinte :

— Pardonne-lui, mon père, je dirai à ma mère que tu m'as bénie.

. . . .

A la suite de ce terrible événement, plusieurs jours se passèrent sans qu'on entendît parler de Calderon à la cour, où l'on ne pouvait s'expliquer son absence. Les ennemis de Calderon profitèrent de son éloignement. Le complot formé contre lui allait éclater. Les partisans d'Uzeda avaient maintenant pour eux l'inquisition. Aliaga, nommé grand inquisiteur, préparait avec eux la perte de Calderon. Mille infernales calomnies avaient été inventées contre le favori, et le roi, qui n'avait pas été prévenu du motif de son absence, soupçonnait la conduite de Rodrigues, et se montrait profondément irrité contre lui.

Le duc de Lerme, accablé d'années et d'infirmités, ne pouvait pas lutter contre ses ennemis. Dans son désespoir, il appelait Calderon, mais ce puissant allié ne reparaissait pas. La tempête éclata soudain.

Un soir, le duc de Lerme reçut, avec sa destitution, l'ordre de quitter la cour. Par une coïncidence bizarre, Calderon entra dans le cabinet du duc au moment où celui-ci recevait le message du roi. Un affreux changement s'était opéré dans la personne de Rodrigues. Ses regards étaient mornes et glacés, ses joues creuses et blêmes ; en quelques jours il avait vieilli de quarante ans.

— Duc de Lerme, dit-il d'une voix sépulcrale, je suis enfin de retour.

— Que le ciel en soit béni ! Calderon, pourquoi m'avoir quitté ? Qu'es-tu devenu ? Cours trouver le roi ! dis-lui que je ne suis pas malade, que je n'ai pas besoin de repos. Fais-lui comprendre l'indigne conduite d'un fils dénaturé. On veut me bannir, Calderon ; me bannir ! Va trouver l'infant ; il s'est renfermé dans son palais ; il refuse de me voir ; mais toi, il te recevra.

— Ah ! l'infant d'Espagne... nous avons des raisons pour bien nous aimer.

— Oui, certainement, vous en avez. Hâte-toi donc, Calderon ; ne perds pas une minute. Dois-je être banni, Rodrigues ? dois-je être banni ? répétait le malheureux vieillard. Va, ajouta-t-il, va, je t'en supplie ; sauve-moi. Je t'aime, mon bon Rodrigues, je t'ai toujours aimé. Laisserons-nous triompher nos ennemis ?

Soudain, tant est grande la force de l'habitude, Calderon retrouva toute son ardeur, tout son génie d'autrefois. Un éclair jaillit de ses yeux ; il redressa sa taille imposante.

— Je croyais, dit-il, qu'il ne me restait plus qu'à quitter la vie ; mais je veux faire encore un suprême effort, et ne pas vous abandonner à l'heure du danger. Je verrai le roi ! Ne craignez rien, monseigneur, je ferai voir à Uzeda que mon étoile n'a pas encore pâli.

Calderon dégagea ses mains de l'étreinte du cardinal et se dirigea vers la porte.

Trois coups secs retentirent en ce moment. Rodrigues ouvrit, et vit l'antichambre remplie d'hommes vêtus d'un sombre uniforme.

C'étaient les officiers du saint-office.

— Restez, lui dit une voix sinistre, restez, Rodrigues Calderon, marquis de Siete-Iglesias ; au nom de la très sainte inquisition, je vous arrête !

— Aliaga ! s'écria Calderon, qui recula saisi d'horreur.

— Silence ! dit le jésuite. — Officiers, emmenez votre prisonnier.

— Adieu, bon vieillard, dit Calderon en se retournant vers le duc, ta vie est sauve au moins. Quant à moi, je défie la destinée ! Emmenez-moi.

L'infant d'Espagne fut bientôt remis de l'émotion que la mort de Margarita lui avait causée. De nouveaux plaisirs lui firent tout oublier ; il n'eut pas même de remords.

Il se montra en public peu de jours après l'arrestation de Calderon, et crut devoir faire intercéder le roi en faveur de son ancien favori ; mais, quand bien même l'inquisition eût consenti à lâcher sa proie, et Uzeda à oublier ses ressentiments, la joie du peuple fut si grande lorsqu'il apprit la chute du redoutable secrétaire, qu'il eût fallu un monarque plus hardi que Philippe III pour braver ces clameurs et sauver le ministre déchu.

Un jour, un officier qui attendait le lever du prince, dont il était un des favoris, lui présenta une pétition afin d'obtenir de Son Altesse royale un grade vacant dans l'armée.

— Et quel est donc, demanda l'infant, celui qui s'est fait tuer si à propos pour que tu obtiennes une promotion ?

— C'est don Martin Fonseca, monseigneur.

Le prince tressaillit et tourna le dos au solliciteur, qui, à dater de ce jour, perdit les bonnes grâces du prince.

Cependant l'année s'écoulait, et Calderon languissait encore dans son cachot. Enfin, l'inquisition ouvrit le noir registre de ses accusations. C'était un tissu d'absurdités révoltantes et d'infâmes calomnies. Le premier des crimes dont on l'accusa fut celui de sorcellerie. Calderon soutint toutes les accusations avec une dignité qui confondit ses ennemis. On lui fit subir la torture, et tous les historiens ont rendu témoignage de l'héroïsme que montra cet homme étrange.

A cette époque Philippe III mourut, et l'infant d'Espagne monta sur le trône. Le peuple crut alors qu'on allait lui ravir sa victime : il se trompait. Autre temps, autres soins. Le roi Philippe IV avait complètement oublié celui qui avait été le favori de l'infant d'Espagne.

De son côté, don Gaspar de Guzman, qui, tout en affectant de servir les intérêts d'Uzeda, convoitait secrètement le monopole de la faveur royale, vit dans Calderon un obstacle qui, tôt ou tard, pourrait l'empêcher d'atteindre son but. Il lui importait donc de faire ordonner promptement le supplice de don Rodrigues. L'inquisition procédait trop lentement au gré de son impatience, car le terrible tribunal semblait surseoir à prononcer une sentence de mort. Pourtant, on finit par le condamner à mourir sur l'échafaud.

Calderon sourit en entendant prononcer cet arrêt.

Par un beau jour d'été, une foule immense se pressait sur la place du pilori, à Madrid.

Des cris de joie sauvage éclatèrent dans les airs quand don Rodrigues Calderon, marquis de Siete-Iglesias, arriva sur la plate-forme de l'échafaud. Mais quand le peuple chercha du regard le favori à la taille imposante, tel qu'il lui était apparu dans tout l'éclat de sa jeunesse, alors qu'il courbait toutes les volontés sous sa main puissante, et qu'au lieu du colosse superbe qu'il s'attendait à contempler, il aperçut un vieillard ; lorsqu'il vit ce front sillonné de rides et ces traits sur lesquels la douleur avait laissé son empreinte, le peuple, dont les instincts sont généreux, fit succéder aux cris de rage des cris d'indignation pour les bourreaux et de pitié pour la victime.

A côté de Calderon se tenait un prêtre qui lui offrait les consolations de la religion.

— Courage, mon fils, disait le ministre de l'Evangile, Dieu vous tiendra compte des souffrances que vous avez endurées sur la terre. Acceptez-les comme une expiation, et bénissez la main de Dieu qui vous les envoie.

— Oui, répondit Calderon, à cette heure suprême, je bénis la main de Dieu. Gloire à lui, si les tourments que j'ai soufferts ici-bas, et que termine le supplice, peuvent apaiser son courroux. Inez, murmura Calderon, le destin de ta fille et le mien vengent ta mort !

Le peuple, immobile, osait à peine respirer. Il regardait cet homme avec respect et admiration. Une minute après, un gémissement sourd, lugubre, partit du sein de la foule, et le bourreau éleva en l'air une tête sanglante et livide.

Deux spectateurs, placés sur un balcon, avaient suivi d'un regard attentif toutes les scènes du drame terrible qui venait de se dénouer sur l'échafaud.

— Périssent ainsi tous mes ennemis ! s'écria le duc d'Uzeda.

— On doit tout sacrifier, amis et ennemis, aux ordres et

[illegible] de la religion, répliqua le grand inquisiteur en faisant le signe de la croix.

Tous deux quittèrent le balcon et rentrèrent au palais d'Uzeda.

— Don Gaspar de Guzman est maintenant avec le roi, dit le duc ; j'attends à chaque instant l'ordre de me rendre auprès de Sa Majesté.

— Mon fils, répondit Aliaga en hochant la tête, je ne partage pas vos espérances. Je sais lire au fond des cœurs et deviner les caractères. Croyez-le bien, don Gaspar de Guzman ne souffrira auprès de lui aucun [illegible] et n'admettra personne à partager la faveur du maître.

Ils parlaient encore lorsqu'ils virent entrer un gentilhomme de la chambre du roi, qui remit à chacun d'eux une lettre signée de Sa Majesté, et ainsi conçue :

« Le duc d'Uzeda et le grand inquisiteur don fray Louis de Aliaga, ont perdu leurs titres et leurs dignités : ils devront, s'ils ne veulent pas être traités en sujets rebelles, quitter à l'instant même le royaume d'Espagne. »

Ainsi, ni le caractère sacré du grand inquisiteur, ni les habiles manœuvres du duc d'Uzeda ne purent les préserver d'une disgrâce.

Quelques instants après, la foule qui remplissait la place apprit la décision du monarque, et, toujours inconstante, elle reçut avec acclamations le nom du nouveau ministre. On entendit le cri poussé par un peuple immense :

— Vive don Guzman Olivarez le réformateur !

L'écho des acclamations parvint jusqu'à Philippe IV, qui était avec son nouveau ministre.

— Quel est ce bruit ? demanda vivement le roi.

— Sire, c'est sans doute votre bon peuple qui applaudit à l'exécution de Calderon, répondit don Guzman.

Philippe IV se couvrit le visage de ses mains, parut un instant absorbé dans une profonde rêverie ; puis, se retournant vers Olivarez, il lui dit avec un sourire sardonique :

— Comte, telle est la morale d'une vie de courtisan.

Le duc d'Olivarez, qui, disgracié plus tard, finit dans l'exil sa longue carrière, dut se rappeler plus d'une fois les paroles de son royal maître et les circonstances dans lesquelles il les avait prononcées.

⁂

TABLE DU VOLUME


Grasset
ISABEL DE BAVIERE

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Isabel de Bavière

ILLUSTRATIONS

DE

GRASSET & CASTELLI



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



ISABEL DE BAVIÈRE

Un des privilèges les plus magnifiques de l'historien, ce roi du passé, c'est de n'avoir, lorsqu'il parcourt son empire, qu'à toucher de sa plume les ruines et les cadavres pour rebâtir les palais et ressusciter les hommes ; à sa voix, comme à celle de Dieu, les ossements épars se rejoignent, des chairs vivantes les recouvrent, des costumes brillants les revêtent, et, dans cette Josaphat immense où trois mille siècles conduisent leurs enfants, il n'a qu'à choisir les élus de son caprice et qu'à les appeler par leurs noms pour qu'à l'instant même ceux-là soulèvent avec leur front la pierre de leur tombe, écartent de la main les plis de leur linceul et répondent, comme Lazare au Christ : « Me voilà, Seigneur ; que voulez-vous de moi ? »

Il est vrai qu'il faut un pas ferme pour descendre dans les profondeurs de l'histoire, une voix impérieuse pour interroger les fantômes, une main qui ne tremble pas pour écrire les paroles qu'ils vous dictent. Les trépassés ont parfois des secrets terribles que le fossoyeur a scellés avec eux dans leur tombe. Les cheveux de Dante blanchirent au récit du comte Ugolin, et ses yeux en gardèrent un regard si sombre, ses joues une pâleur si mortelle, que, lorsque Virgile l'eut ramené à la surface de la terre, les femmes de Florence, devinant d'où venait l'étrange voyageur, le montraient à leurs fils, en disant : « Voyez-vous cet homme qui passe si grave et si triste, il est descendu dans l'enfer ! »

C'est à nous surtout, au génie près, que devient applicable cette comparaison dantesque et virgilienne : la porte des caveaux de Saint-Denis, qui va s'ouvrir devant nous, a bien quelques semblants avec celle de l'enfer ; la même légende va merveilleusement à toutes deux, et, si nous portions le flambeau de Dante, et que nous fussions conduit par la main de Virgile, nous n'aurions pas à chercher longtemps, au milieu des trois races royales qui peuplent les sépulcres de la vieille abbaye, pour trouver quelque meurtrier dont le crime soit aussi damné que l'est celui de l'archevêque Roger, quelque victime dont le malheur soit aussi pitoyable que le fut celui du prisonnier de la tour de Pise.

Il y a surtout, dans ce vaste ossuaire, une tombe près de laquelle nous ne sommes jamais passé sans nous arrêter, croiser les bras et incliner le front. C'est, dans un caveau à gauche, une simple tombe de marbre noir, sur laquelle sont couchées côte à côte deux statues, l'une d'homme, l'autre de femme. Il y a tantôt quatre siècles qu'elles reposent ainsi les mains jointes et priant ; car l'homme demande à Dieu raison de sa colère et la femme grâce pour sa trahison ; c'est que, voyez-vous, ces deux statues sont celles d'un insensé et d'une adultère ; vingt ans, la folie de l'un et les amours de l'autre ont ensanglanté la France, et ce n'est pas sans raison, croyez-moi, qu'autour du lit mortuaire qui les réunit, après ces mots : « Ci-gist le roi

Charles le Bien-Aimé, VIe du nom, et la reine Isabel de Bavière, sa femme, » la même main ajouta : « Priez pour eux ! »

C'est donc à Saint-Denis, puisque nous y sommes, que nous allons ouvrir les archives mystérieuses de ce règne bizarre qui passa, comme l'a dit un de nos poètes, « entre l'apparition d'un vieillard et celle d'une bergère, et qui laissa pour tout monument de sa durée, une amère décision de la destinée des empires et de la fortune des hommes : un jeu de cartes. »

Pour quelques pages blanches qu'il y aura dans ce livre, nous rencontrerons bien des pages rouges de sang, bien des pages noires de deuil ; car Dieu voulut que tout ici-bas se teignît de ces trois couleurs, lorsqu'il en fit le blason de la vie humaine, et qu'il lui donna pour devise : *innocence, passions et mort.*

Maintenant, ouvrons ce livre, comme Dieu ouvre la vie, à ses pages blanches : nous arriverons assez vite aux pages de sang et aux pages de deuil.

I

Le dimanche 20 août de l'an 1389 (1), il y avait, dès l'aube du jour, grande affluence de peuple sur la route de Saint-Denis à Paris.

C'est que madame Isabel, fille du duc Etienne de Bavière et femme du roi Charles VI, devait faire, comme reine de France, sa première entrée solennelle dans la capitale du royaume.

Il est vrai de dire, pour justifier cette curiosité, qu'on faisait de merveilleux récits sur cette princesse ; on savait qu'à sa première entrevue avec elle, qui avait eu lieu un vendredi (2), le roi en était devenu passionnément amoureux et que c'était à grand'peine qu'il avait accordé à son oncle de Bourgogne jusqu'au lundi suivant pour les préparatifs du mariage.

Cette alliance, du reste, avait été vue avec grand espoir dans le royaume ; on savait que le roi Charles V avait manifesté, en mourant, le désir que son fils contractât mariage avec une princesse de Bavière, afin de contrebalancer l'influence de Richard d'Angleterre, qui avait épousé la sœur du roi d'Allemagne. L'amour du jeune prince avait donc miraculeusement secondé les derniers désirs de son père ; de plus, les matrones qui avaient examiné la fiancée avaient déclaré qu'elle était apte à donner des héritiers à la couronne, et la naissance d'un fils était venue, au bout d'un an, faire honneur à leur expérience. Il y avait bien quelques prophètes de malheur, comme il y en a au lever de tous les règnes, qui avaient dit que cela tournerait au pire, le vendredi étant un mauvais jour pour une entrevue nuptiale ; mais rien n'avait encore donné créance à leurs prédictions, et leurs voix, si elles avaient tenté de se faire entendre, auraient vite été étouffées par les cris de joie qui, au jour où nous commençons ce récit, s'échappaient insoucieusement de toutes les bouches.

Comme les principaux personnages qui joueront un rôle dans cette chronique se trouvent appelés, par leur naissance ou leur dignité, à prendre place aux côtés ou à la suite de la reine, nous allons, si le lecteur le veut bien, suivre la marche du cortège qui n'attend, pour se mettre en route, que l'arrivée du duc Louis de Touraine, frère du roi, que les soins de sa toilette, disent quelques-uns, et une nuit d'amour, disent quelques autres, ont déjà mis d'une demi-heure en retard. Ce sera, d'ailleurs, un moyen, sinon nouveau, du moins commode, de faire connaissance avec les hommes et avec les choses : il y aura, au reste, dans ce tableau que nous allons essayer d'esquisser, d'après les vieux maîtres (3), quelques détails qui ne manqueront peut-être ni d'intérêt ni d'originalité.

Nous avons dit que, ce jour de dimanche, il y avait tant de peuple hors de Paris, que c'était merveille à voir, et comme si on l'eût mandé par ordre. La grande route était couverte d'hommes et de femmes aussi serrés les uns contre les autres que le sont les épis dans un champ de blé ; et la comparaison devenait encore plus sensible à chaque accident qui faisait onduler, comme une moisson, cette multitude trop compacte pour que la moindre secousse qu'éprouvait une de ses parties ne se communiquât point instantanément à la masse tout entière.

(1) Selon Froissart ; les registres du parlement disent le 22.

(2) Le vendredi 15 juillet 1385.

(3) Les auteurs qui donnent le plus de renseignements sur cette entrée, sont Froissart, le religieux de Saint-Denis et Juvénal des Ursins.

A onze heures, de grands cris qui se firent entendre en tête de cette foule, et un frissonnement qui la parcourut dans toute sa longueur, annoncèrent enfin à l'impatience générale qu'il allait se passer quelque chose de nouveau : c'étaient la reine Jeanne et la duchesse d'Orléans, sa fille, qui, à l'aide de sergents qui marchaient devant elles en frappant le peuple avec leurs baguettes, s'ouvraient un chemin au milieu de ces vagues humaines, tandis que, pour les empêcher de se refermer derrière elles, marchaient à cheval, par deux files et aux deux côtés de la route, l'élite des bourgeois de Paris, au nombre de douze cents. Ceux qui avaient été choisis pour former cette garde d'honneur étaient vêtus de longues robes de drap de soie vert et vermeil, et coiffés de chaperons dont les bouts retombaient sur leurs épaules, ou flottaient comme des écharpes, lorsque, par hasard, un souffle de vent passait rafraîchissant cette pesante atmosphère d'été, rendue plus dévorante encore par le sable qui s'élevait sous les pieds des hommes et des chevaux. Ouvert et refoulé par ce mouvement, le peuple déborda dans les champs qui s'étendaient aux deux côtés de la route, et le milieu du chemin forma une espèce de canal dont les bourgeois de Paris simulaient les deux bords, et au fond duquel le cortège royal pouvait circuler librement. Ce mouvement se fit avec moins de difficulté qu'on ne pourrait le penser au premier abord. Il y avait, à cette époque, dans le peuple se portant au-devant de son roi, autant d'amour et de respect, au moins, que de curiosité ; et, si la monarchie d'alors descendait quelquefois jusqu'à lui, jamais encore il ne montait jusqu'à elle. Chacun donc, dans cette espèce d'expropriation qui, de nos jours, ne se ferait pas sans cris, sans gendarmes et sans blasphèmes, tira joyeusement de son côté, et, comme le terrain des champs était plus bas que celui de la route, se mit à gagner à grande course tous les points culminants qui lui permettaient de dominer le chemin. En un instant, les arbres et les maisons éparses aux environs se trouvèrent envahis et chargés de fruits et de locataires étrangers, qui, sur les arbres, s'établirent depuis le faîte jusqu'aux dernières branches, et, dans les maisons, depuis le toit jusqu'au rez-de-chaussée ; ceux qui n'osèrent point tenter cette périlleuse ascension, s'échelonnèrent sur le talus de la route, dont les bourgeois couronnaient la crête ; les femmes se haussèrent sur la pointe du pied, les enfants montèrent sur les épaules de leurs pères, et chacun se retrouva placé tant bien que mal, les uns dominant de leurs regards les chaperons des bourgeois, les autres plongeant modestement les yeux entre les jambes de leurs chevaux.

L'espèce de désordre causé par le passage de la reine Jeanne et de la duchesse d'Orléans, qui se rendaient d'avance au palais (1), où les attendait le roi, fut à peine calmé, que l'on aperçut, sortant de la rue principale de Saint-Denis, la litière tant attendue de la reine. Il y avait, comme je l'ai dit, dans la population réunie à cet effet, une grande curiosité de voir cette jeune princesse qui n'avait pas encore dix-neuf ans, et sur laquelle reposait la moitié de l'espoir de la monarchie ; peut-être cependant que le premier regard que la foule jeta sur elle justifia mal cette réputation de beauté qui l'avait précédée dans la capitale, car c'était une beauté étrange et à laquelle il fallait s'habituer : cela venait du contraste heurté que formaient ses cheveux, d'un blond presque doré, avec des sourcils d'un noir d'ébène, types opposés et caractéristiques des races du Nord et du Midi, qui, se croisant dans cette femme, donnaient à la fois à son cœur les passions ardentes de la jeune Italienne, et à son front la hauteur dédaigneuse de la princesse allemande (2).

Quant au reste de sa personne, un statuaire n'aurait pu désirer pour modèle de la Diane au bain, des proportions plus harmonieuses. Son visage formait cet ovale parfait auquel, deux siècles plus tard, Raphaël laissa son nom. Les robes serrées et les manches collantes, que l'on portait à cette époque, ne laissaient aucun doute sur la finesse de sa taille et le modelé de ses bras ; et sa main que, par coquetterie peut-être plus encore que par abandon, elle laissait pendre, par l'une des portières, se détachait sur les vieilles étoffes qui tapissaient la voiture comme un bas-relief d'albâtre sur un fond d'or. Le reste de sa personne était entièrement caché, il est vrai, par les panneaux de la litière ; mais on devinait facilement, en voyant le haut de ce corps si délicat et si aérien, qu'il devait être supporté par des jambes de fée et par des pieds d'enfant. Le sentiment étrange que l'on avait éprouvé d'abord en la voyant, disparaissait donc presque aussitôt qu'on l'avait vue, et le regard ardent et velouté de ses yeux reprenait cet empire fascinateur dont Milton, et tous les poètes après lui, ont fait la beauté caractéristique et fatale de leurs anges déchus.

(1) Le palais de justice.

(2) La reine Isabel était, comme on sait, fille du duc Etienne de Bavière-Ingelstadt, et de Thadée de Milan.

La litière de la reine était accompagnée des six premiers seigneurs de France : ceux qui marchaient en tête étaient le duc de Touraine et le duc de Bourbon. Sous ce nom de duc de Touraine, qui pourrait les égarer d'abord, nos lecteurs voudront bien reconnaître le frère puîné du roi Charles, le jeune et beau Louis de Valois, qui, quatre ans plus tard seulement, devait recevoir le titre de duc d'Orléans, qu'il rendit si célèbre par son esprit, ses amours et ses malheurs. Depuis un an, il avait épousé la fille de Galéas Visconti, gracieuse apparition historique poétisée sous le nom de Valentine de Milan, et dont la beauté, dans sa première fleur, ne suffisait pas pour retenir près d'elle ce papillon royal aux ailes d'or. Il est vrai que c'était le plus beau, le plus riche et le plus élégant seigneur de la cour. On sentait, en le voyant, que tout devait être en lui joie et jeunesse, qu'il avait reçu la vie pour vivre et qu'il vivait ; que les malheurs pourraient venir au-devant de lui, mais que lui n'irait jamais au-devant d'eux ; que cette insouciante tête de page, aux cheveux blonds et aux yeux bleus, n'était point faite pour enfermer longtemps un grand secret ni une triste pensée, et que l'un et l'autre devaient bientôt s'en échapper par ces lèvres inconséquentes et rosées comme celles d'une femme. Ce jour, et avec une grâce qui n'appartenait qu'à lui, il portait un costume merveilleux, qu'il avait fait faire à cette occasion. C'était une robe de velours noir, doublée de vermeil, des manches de laquelle descendait une broderie figurant une grande branche de rosier : le tronc, qui était d'or, soutenait, des deux côtés, des feuilles d'émeraude, au milieu desquelles étincelaient, sur chaque bras, onze roses de rubis et de saphir ; les boutonnières, rappelant un ancien ordre institué par les rois de France, étaient faites d'une broderie courante de genêt, dont les cosses étaient de perles ; l'un des pans, celui qui couvrait le genou du côté opposé à la litière, était entièrement caché par le soleil d'or rayonnant que le roi avait choisi pour sa devise, et que Louis XIV renouvela de lui ; l'autre, sur lequel la reine avait arrêté plusieurs fois ses yeux, car il renfermait évidemment quelque emblème caché qu'elle cherchait à lire, l'autre, dis-je, représentait un jeune lion d'argent, enchaîné et muselé, qu'une main, perdue dans un nuage, conduisait en laisse, avec ces mots : *Où je voudrai.* Ce riche costume était complété par un chaperon de velours vermeil, dans les plis duquel était entrelacée une magnifique chaîne de perles, dont chaque bout tombait aussi bas que le bout du chaperon, et avec laquelle le duc, tout en causant avec la reine, jouait de la main que lui laissait libre la bride de son cheval.

Quant au duc de Bourbon, nous passerons rapidement sur lui : c'était un de ces princes qui inscrivent leur nom dans l'histoire comme fils et aïeuls de grands hommes.

Derrière eux marchaient le duc Philippe de Bourgogne et le duc de Berry, frères de Charles V, oncles du roi. C'était le même duc Philippe qui, partageant les dangers du roi Jean à Poitiers et sa captivité à Londres, mérita, sur le champ de bataille et dans la prison, le surnom de *Hardi*, que lui avait donné son père et que lui confirma Edouard le jour où, dans un repas, l'échanson du roi d'Angleterre ayant servi son maître avant le roi de France, le jeune Philippe lui donna un soufflet en lui disant : « Maître, qui t'a donc appris à servir le vassal avant le seigneur ? » L'autre était le duc de Berry, qui partagea avec le duc de Bourgogne la régence de France, pendant la démence du roi, et qui, par son avarice, contribua à ruiner le royaume, autant, pour le moins, que le duc d'Orléans par ses prodigalités.

A leur suite venaient messire Pierre de Navarre et le comte d'Ostrevant. Mais, comme ils doivent prendre peu de part aux faits que nous allons raconter, nous renverrons le lecteur qui voudrait faire avec eux une connaissance plus entière, aux rares biographies qui parlent d'eux.

Derrière la reine venait, sans litière, sur un palefroi très richement paré et orné, la duchesse de Berry, marchant tout doucement le pas, et conduite par les comtes de Nevers et de la Marche. Ici encore, l'un des deux noms va effacer l'autre, et le plus petit se perdra dans l'ombre du plus grand ; car ce comte de Nevers, fils de Philippe et aïeul de Charles, sera, un jour, Jean de Bourgogne. Son père se nommait *le Hardi*, son petit-fils s'appellera *le Téméraire*, et l'histoire a déjà réservé pour lui le surnom de *Sans Peur*.

Le comte de Nevers, marié, le 12 avril 1385, à Marguerite de Hainaut, avait alors de vingt à vingt-deux ans ; sans être d'une taille élevée, il était robuste et admirablement fait : son œil, quoique petit et d'un bleu clair comme celui du loup, était ferme et menaçant ; ses cheveux, qu'il portait longs et lisses, étaient de ce noir violet dont le plumage seul du corbeau peut donner une idée ; sa barbe rasée laissait voir à découvert un visage plein et frais, image de la force et de la santé. A la manière négligente dont il tenait la bride de son cheval, on sentait la confiance du cavalier : tout jeune qu'il était, et quoiqu'il ne fût pas encore armé chevalier, le harnais de guerre lui était chose familière ; car il n'avait négligé aucune occasion de s'endurcir aux fatigues et de s'accoutumer aux privations. Rude aux autres et à lui-même, insensible à la faim et à la soif, au froid et à la chaleur, on eût dit un de ces hommes de pierre sur lesquels les besoins de la vie n'ont pas de prise ; hautain avec les grands, affable avec les petits, il sema constamment la haine parmi ses pareils et l'amour chez ses inférieurs ; accessible à toutes les passions violentes, mais sachant les enfermer dans sa poitrine, et sa poitrine sous sa cuirasse, ce for intérieur, ce rempart d'acier et de chair, était un abîme où ne pouvait pénétrer l'œil des hommes, et où le volcan, en apparence endormi, rongeait ses propres entrailles, jusqu'à ce qu'il crût le moment favorable arrivé ; alors il débordait, sombre et grondant, et malheur à celui sur qui s'épanchait la lave dévorante de sa colère ! Ce jour, et pour faire contraste, sans doute, avec Louis de Touraine, le costume de Jean de Nevers était d'une simplicité exagérée : c'était une robe plus courte qu'on ne les portait ordinairement, de velours violet, aux manches fendues et pendantes, sans ornement ni broderie, serrée autour de la taille par une ceinture en mailles d'acier, soutenant une épée à la garde de fer bruni ; l'ouverture des revers, sur la poitrine, laissait voir un justaucorps de couleur bleu de ciel, serré autour du cou par un collier d'or plein, qui remplaçait le collet ; son chaperon était noir, et un seul diamant en rassemblait les plis, mais c'était celui qui, sous le nom de *Sancy* (1), fit depuis partie des joyaux de la couronne de France.

Nous nous sommes attaché surtout à faire connaître ces deux nobles seigneurs, que nous retrouverons constamment placés à la droite et à la gauche du roi, parce qu'ils sont, avec la figure triste et poétique de Charles et la figure ardente et passionnée d'Isabel, les personnages les plus importants de ce malheureux règne.

Car, pour eux, la France se divisa en deux partis et prit deux cœurs, l'un battant au nom d'Orléans, et l'autre au nom de Bourgogne : chaque parti, partageant la haine et l'amour de celui qu'il avait choisi pour maître, aima de son amour et haït de sa haine, oubliant tout pour ne se souvenir que d'eux ; tout, jusqu'au roi, qui était leur seigneur ; tout, jusqu'à la France, qui était leur mère.

Sur un des côtés de la route, et sans suivre de rang, s'avançait, sur un cheval blanc, madame Valentine, que nous avons présentée à nos lecteurs comme la femme du jeune duc de Touraine : elle quittait son beau pays de Lombardie et venait pour la première fois en France, où tout lui semblait riche et nouveau. A sa droite marchait messire Pierre de Craon, le favori le plus cher du duc de Touraine, vêtu d'un costume à peu près pareil au sien, et qu'il lui avait fait faire comme preuve de l'amitié qu'il lui portait. Il était à peu près du même âge que le duc, beau comme lui, et comme lui affectait un air d'insouciance et de gaieté. Cependant, en regardant fixement cet homme, il était facile de s'apercevoir que toutes les passions d'un cœur violent rayonnaient au fond de son œil sombre, que c'était une de ces volontés de fer qui arrivent toujours à leur but, soit de haine, soit d'amour, et qu'il y avait enfin peu à gagner en l'ayant pour ami, et tout à craindre à l'avoir pour ennemi. A la gauche de la duchesse, et vêtu de son armure de fer, qu'il portait avec la même facilité que les autres seigneurs leur costume de velours, était le sire Olivier de Clisson, connétable de France : sa visière levée laissait apercevoir la figure franche et loyale du vieux soldat, et une cicatrice qui lui partageait tout le front, souvenir sanglant de la bataille d'Auray, prouvait que l'épée fleurdelisée qui pendait à son côté avait été accordée non à l'intrigue ou à la faveur, mais à de bons et loyaux services. En effet, Clisson, né en Bretagne, avait été élevé en Angleterre ; mais, à l'âge de dix-huit ans, il était revenu en France, et, depuis ce temps, avait chaudement et vaillamment combattu dans les armées royales.

Nous nous contenterons, après les personnes que nous venons de faire passer sous les yeux de nos lecteurs, de nommer simplement par leurs noms ceux et celles qui faisaient suite.

C'étaient la duchesse de Bourgogne et la comtesse de Nevers, conduites par messire Henri de Bar et le comte de Namur.

C'était madame d'Orléans, sur un palefroi très bien et très richement paré, et que menaient messire Jacques de Bourbon et messire Philippe d'Artois.

---

(1) Ce diamant, qui, lors de la bataille de Granson, se trouvait dans le trésor de Charles le Téméraire, tomba entre les mains des Suisses, fut vendu, en 1492, à Lucerne, au prix de 5,000 ducats, et passa de là en Portugal, en possession de don Antonio, prieur de Crato. Ce dernier descendant de la branche de Bragance, qui avait perdu le trône, vint à Paris et y mourut. Le diamant fut alors acheté par Nicolas de Harlai, seigneur de Sancy ; de là son nom. La dernière estimation qu'on en a faite en portait, je crois, la valeur à 1,820,000 francs.

C'étaient madame la duchesse de Bar et sa fille, accompagnées de messire Charles d'Albret et du seigneur de Coucy, dont le nom éveillerait tout seul un grand souvenir si nous ne nous hâtions de l'évoquer pour lui, en répétant cette devise, la plus modeste ou la plus hautaine peut-être du temps :

Ne suis prince ni duc aussy,
Je suis le seigneur de Coucy.

Nous ne ferons maintenant nulle mention des seigneurs, dames et damoiselles qui venaient derrière, ou sur coursiers, chars couverts ou palefrois. Il nous suffira de dire que la tête du cortège où se trouvait la reine touchait aux faubourgs de la capitale, que les pages et écuyers qui en formaient la fin n'étaient point encore sortis de Saint-Denis. Tout le long de la route, la jeune reine avait été accueillie par les cris de « Noël ! » qui remplaçaient alors ceux de « Vive le roi ! » car, dans cette époque de croyance, le peuple n'avait point trouvé de mot qui exprimât mieux sa joie que celui qui rappelait le jour de la naissance du Christ. Maintenant, il est presque inutile d'ajouter que les regards des hommes se partageaient entre madame Isabel de Bavière et madame Valentine de Milan, et ceux des femmes entre le duc de Touraine et le comte de Nevers.

Arrivée à la porte Saint-Denis, la reine s'arrêta, car on avait préparé là pour elle, une première station. — C'était une espèce de grand reposoir, tout tendu de satin bleu, avec un ciel étoilé d'or : dans les nuages qui couraient sur ce ciel il y avait des enfants, vêtus en anges, qui chantaient doucement et mélodieusement, faisant concert à une jeune et belle fille qui représentait Notre-Dame : elle tenait sur ses genoux un petit enfant, image de l'Enfant Jésus, lequel jouait avec un moulinet fait d'une grosse noix ; et au-dessus de ce ciel armorié des écussons écartelés de France et de Bavière était éclairé par ce soleil d'or resplendissant que nous avons dit être la devise du roi. La reine fut fort émerveillée de ce spectacle, et en loua beaucoup l'ordonnance ; puis, lorsque les anges eurent fini leur cantique et que l'on pensa que la reine avait tout examiné, le fond du reposoir s'ouvrit, laissant voir toute la grande rue Saint-Denis couverte ainsi qu'une tente immense, et toutes les maisons tapissées de camelot et de soie, comme si, dit Froissart, les draps eussent été donnés pour rien, ou que l'on eût été à Alexandrie ou à Damas.

La reine s'arrêta un instant : on eût dit qu'elle hésitait à se hasarder dans cette capitale qui l'attendait avec tant d'impatience et la saluait avec tant d'amour. Un pressentiment lui disait-il, à elle, jeune et belle, et qui entrait ainsi accompagnée de tant de pompes et de fêtes, que son cadavre sortirait un jour, exécré et maudit de cette même ville, porté sur le dos d'un batelier chargé par le concierge de l'hôtel Saint-Paul de remettre ce qui restait d'Isabel de Bavière aux religieux de Saint-Denis ?

Elle se remit cependant en route, mais on la vit pâlir en s'engageant dans cette longue rue, et en partageant cette foule immense en murailles humaines qui n'auraient eu qu'à se rapprocher pour briser entre elles reine, chevaux et litière. Cependant nul accident n'advint, les bourgeois gardèrent leurs rangs, et l'on arriva bientôt devant une fontaine couverte de drap d'azur avec un semis de fleurs de lis d'or ; tout autour de cette fontaine étaient des colonnes peintes et ciselées, auxquelles on avait suspendu les plus nobles écussons de France ; au lieu d'eau elle versait à pleins bords du piment et de l'hypocras, parfumés d'épiceries et d'aromates d'Asie, et, autour des colonnes, se tenaient debout des jeunes filles portant à la main des coupes d'or et des hanaps d'argent, dans lesquels elles offrirent à boire à Isabel et aux princes et seigneurs de sa suite. La reine prit une coupe des mains de l'une d'elles, la portant à sa bouche pour lui faire honneur, et la lui rendit aussitôt ; mais le duc de Touraine saisit vivement, aux mains de la jeune fille, la même coupe, parut chercher la place où les lèvres de la reine s'étaient posées, et, la pressant des siennes au même endroit, il avala d'un trait la liqueur que la bouche de la souveraine avait effleurée. Les couleurs bannies un instant des joues d'Isabel y reparurent rapidement ; car il n'y avait point à se tromper à cette action du duc, qui, si rapide qu'elle fût, ne passa point sans être remarquée ; si bien qu'on en causa, le soir, fort diversement à la cour, et que les gens les plus opposés d'opinion se réunirent à cet égard pour trouver le duc bien téméraire d'avoir osé se permettre une pareille liberté envers la femme de son seigneur et maître, et la reine bien indulgente de ne l'avoir désapprouvée que par sa rougeur.

Un nouveau spectacle vint promptement, du reste, faire diversion à cet incident : on était arrivé en face du couvent de la Trinité, et, devant la porte, s'élevait un échafaud en forme de théâtre, sur lequel devait être représenté le pas d'armes du roi Sallah-Eddin. Les chrétiens y étaient, en conséquence, rangés d'une part, les Sarrasins de l'autre, et, dans les deux troupes, on reconnaissait tous les personnages qui avaient figuré dans cette fameuse joute, les acteurs qui les représentaient portant des armures du XIIIe siècle et les écussons et devises de ceux dont ils jouaient les rôles. Au fond était assis le roi de France Philippe-Auguste, et debout, autour de lui, les douze pairs de son royaume. Au moment où la litière de la reine fit halte devant l'échafaud, le roi Richard Cœur de Lion sortit des rangs, vint à Philippe de France, mit un genou en terre, et lui demanda permission d'aller combattre les Sarrasins : Philippe-Auguste la lui accorda gracieusement ; aussitôt Richard se leva, alla joindre ses compagnons, les mit en ordonnance de guerre, et vint incontinent avec eux assaillir les infidèles ; alors il y eut grand ébattement de part et d'autre, à la fin duquel les Sarrasins furent vaincus et mis en déroute. Une partie des fuyards se sauva par les fenêtres du couvent, qui étaient de plain-pied avec le théâtre, et qu'on avait laissées ouvertes à cet effet : mais cela n'empêcha point qu'il n'y eût nombre de prisonniers de faits ; le roi Richard les amena devant la reine, qui demanda leur liberté et qui, pour leur rançon, détacha un bracelet d'or et le donna au vainqueur.

— Oh ! dit alors le duc de Touraine appuyant sa main sur la litière, si j'avais su que cette récompense fût réservée à l'acteur, nul autre que moi n'aurait joué le rôle du roi Richard !...

Isabel porta les yeux sur le second bracelet, dont l'un de ses bras était chargé ; puis, réprimant ce premier mouvement, qui avait trahi sa pensée :

— Vous êtes fou et insensé, monseigneur le duc, lui dit-elle ; de pareils jeux sont bons pour baladins ou bouffons, et ne seraient point séants au frère du roi.

Le duc de Touraine allait répondre, sans doute ; mais Isabel donna le signal du départ, et, tournant la tête vers le duc de Bourbon, elle causa avec lui sans plus regarder son beau-frère, jusqu'au moment où elle arriva devant la seconde porte Saint-Denis, qui s'appelait la porte aux Peintres, et qui fut démolie sous François Ier. Là, il y avait un château magnifiquement simulé, et, comme à la première porte, un ciel étoilé au milieu duquel apparaissaient en toute majesté Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; puis, autour de la Trinité, de jeunes enfants de chœur chantant doucement le *Gloria* et le *Veni Creator*. Au moment où la reine passa, la porte du paradis s'ouvrit, et deux anges aux auréoles d'or, aux ailes peintes, vêtus l'un de rose et l'autre de bleu, portant aux pieds des souliers à la poulaine tout brodés d'argent, en sortirent tenant une très riche couronne d'or garnie de pierres précieuses, et, se laissant glisser jusqu'à la reine, la lui posèrent sur la tête en chantant ce quatrain :

Dame enclose entre fleurs de lys,
Vous êtes royne de Paris,
De France et de tout le pays.
Nous en rallons en paradis.

Et, à ce dernier vers, ainsi qu'ils venaient de le dire, ils remontèrent au ciel, dont l'entrée se referma sur eux.

Cependant, de l'autre côté de la porte, de nouveaux personnages attendaient la reine, et l'on vint doucement la prévenir de leur présence, afin que leur aspect ne lui fît pas une impression de frayeur, ce qui n'aurait probablement pas manqué d'arriver sans cette précaution ; c'étaient les députés des six corps des marchands, portant un dais, qui venaient réclamer le vieux privilège qui les autorisait à accompagner, lors de leur entrée à Paris, les rois et les reines de France, depuis la porte Saint-Denis jusqu'au palais. Ils étaient suivis par les représentants des différents corps de métiers, vêtus d'habits de caractère et figurant les sept péchés mortels : Orgueil, Avarice, Paresse, Luxure, Envie, Colère et Gourmandise ; et, par opposition, les sept vertus chrétiennes : Foi, Espérance, Charité, Tempérance, Justice, Prudence et Force, tandis qu'à côté d'eux, et formant un groupe à part, étaient la Mort, le Purgatoire, l'Enfer et le Paradis. Quoique prévenue, la reine manifesta, en apercevant cette étrange mascarade, une certaine répugnance à se remettre entre ses mains. Le duc de Touraine, de son côté, était fort irrité de quitter la place qu'il occupait auprès de la litière ; mais les privilèges du peuple étaient là, vivants, et réclamant leur place aux deux côtés de la royauté. Le duc de Bourbon et les autres seigneurs avaient déjà abandonné la voiture et étaient allés reprendre leurs rangs. Isabel se retourna vers le duc de Touraine, qui se tenait obstinément à la portière.

— Monseigneur, lui dit-elle, votre plaisir serait-il de céder la place à ces bonnes gens, ou attendez-vous notre congé pour vous retirer ?

— Oui, madame et reine, répondit le duc, j'attendais un ordre de vous, et surtout un regard qui me donnât la force d'y obéir.

— Monsieur mon beau-frère, dit Isabel en se penchant du côté du duc, je ne sais si nous pourrons nous revoir

pendant cette soirée, mais n'oubliez pas que, demain, je suis non seulement reine de France, mais encore reine des joutes, et que ce bracelet sera la récompense du vainqueur.

Le duc s'inclina jusqu'aux panneaux de la voiture d'Isabel : ceux qui étaient éloignés de l'endroit où se passait cette scène ne virent dans cette salutation qu'une de ces marques de respect que tout sujet, fût-il prince du sang, doit à sa souveraine ; mais quelques-uns, qui, placés sur un plan plus rapproché, purent plonger leur regard dans l'étroit intervalle qui se trouvait entre la litière et le cheval, crurent remarquer que, dans ce moment, les lèvres du duc, ayant rencontré la main de sa belle-sœur, s'y étaient attachées avec plus d'ardeur et l'avaient pressée plus longtemps que ne le permettait l'étiquette du baise-main.

Quoi qu'il en soit, le duc se releva sur ses arçons, le front radieux de joie et de bonheur : Isabel ramena comme un voile, sur son visage les longues barbes qui tombaient de son hennin ; un dernier regard s'échangea entre eux à travers cette gaze complaisante ; puis le duc piqua son cheval et alla prendre près de sa femme la place du connétable de Clisson. Pendant ce temps, les députés des six corps de marchands passèrent aux deux bords de la litière royale, trois de chaque côté, soutenant le dais au-dessus de la reine ; les Vertus chrétiennes et les Péchés mortels prirent place à leur suite, et derrière eux marchèrent au pas, et avec la gravité qui convenait à leur rôle, la Mort, le Purgatoire, l'Enfer et le Paradis. Le cortège reprit donc sa marche ; mais un accident bizarre en vint bientôt déranger l'ordonnance.

Au coin de la rue des Lombards et de la rue Saint-Denis, deux hommes montés sur le même cheval causaient une grande rumeur ; la foule était telle, que c'était merveille qu'ils fussent parvenus là ; il est vrai qu'ils paraissaient peu soucieux des menaces que poussaient contre eux les pauvres diables qu'ils culbutaient sur leur route ; leur audace avait même été jusqu'à braver les sergents, et recevoir avec une indifférence stoïque les coups de baguette à l'aide desquels ceux-ci espéraient leur faire rebrousser chemin ; mais menaces et coups avaient été perdus. Ils n'en avançaient pas moins, rendant avec usure, à droite et à gauche, les horions qu'ils recevaient, poussant devant eux le peuple avec la poitrine de leur cheval, comme un vaisseau pousse la mer avec sa proue, et s'ouvrant, au milieu de ces flots qui se refermaient sur leur sillage, un chemin lent mais continu : ils étaient arrivés enfin et de cette manière à temps pour voir le cortège, et l'on espérait qu'ils allaient tranquillement le regarder défiler, lorsqu'au moment où la reine Isabel passait devant eux, celui des deux qui tenait les rênes, parut recevoir un ordre de son camarade. Aussitôt, prompt à lui obéir, il frappa presque en même temps du bâton qu'il tenait à la main la tête et la croupe des deux chevaux de la garde bourgeoise qui barraient le passage : l'un s'avança, l'autre recula ; une espèce de brèche s'ouvrit par cette solution de continuité. Les cavaliers en profitèrent pour s'élancer au milieu du cortège, passèrent à deux pas du cheval de la duchesse de Touraine, qui, effarouché de cette brusque apparition, eût certainement renversé madame Valentine, si le sire de Craon n'eût saisi le palefroi par le mors, au moment où il se cabrait, et se précipitèrent vers la reine, renversant le Paradis sur l'Enfer, la Mort sur le Purgatoire, et les Vertus chrétiennes sur les Péchés capitaux. Ils arrivèrent ainsi près de la litière, au milieu des cris de tout le peuple, qui les prenait pour de mauvais garçons ou des insensés, et poursuivis par les ducs de Touraine et de Bourbon, qui, les voyant se diriger vers madame Isabel et craignant de leur part quelque mauvaise intention, avaient mis l'épée à la main pour la défendre.

La reine, de son côté, avait eu grand'peur à tout ce bruit. Elle ignorait encore quelle en était la cause, lorsqu'elle aperçut, entre les députés des marchands qui tenaient le dais et la litière, les deux coupables. Son premier mouvement fut de se renverser en arrière, mais celui des deux cavaliers qui était en croupe lui dit quelques mots à demi-voix, souleva son chaperon, en détacha une grosse chaîne d'or enrichie de fleurs de lis en diamants, la passa au cou de la reine, qui s'inclina gracieusement pour recevoir son présent, et piqua des deux son cheval, qui repartit comme un trait. Presque au même instant arrivèrent les ducs de Touraine et de Bourbon qui n'ayant rien vu de ce qui s'était passé, si ce n'est que ces hommes tenaient la reine en leur puissance, brandissaient leur épée et criaient :

— A mort, à mort les traîtres !

Le peuple était si serré partout, qu'il n'y avait pas de doute qu'ils ne parvinssent à rejoindre les cavaliers inconnus, d'autant plus que ceux-ci éprouvaient la même peine à sortir de la rue Saint-Denis qu'ils avaient eue à y arriver ; chacun était donc dans l'attente de quelque catastrophe, lorsque la reine, voyant ce dont il s'agissait, se leva à demi dans sa litière, étendit les bras vers son beau-frère et son cousin, criant :

— Messeigneurs, qu'allez-vous faire ? C'est le roi !...

Les deux ducs s'arrêtèrent à l'instant ; puis, tremblant à leur tour qu'il n'arrivât quelque chose à leur souverain, ils se dressèrent presque debout sur leurs étriers, et, étendant, avec le geste du commandement, leur épée vers la foule, ils crièrent d'une voix forte :

— C'est le roi, messieurs et seigneurs !

Puis, ôtant leur chaperon, ils ajoutèrent :

— Honneur et respect au roi !

Le roi, car c'était en effet Charles VI lui-même qui était en croupe derrière messire Charles de Savoisy, répondit à ces paroles en levant à son tour son aumusse, et le peuple put reconnaître à ses longs cheveux châtains, à ses yeux bleus, à sa bouche un peu grande, mais ornée de dents magnifiques, à l'élégance de sa tournure et surtout à l'air de bienveillance répandu par toute sa personne, le souverain auquel il conserva, malgré les malheurs qui avaient accablé ses sujets durant le cours de son règne, le nom de *Bien-Aimé*, qu'il lui avait donné par avance le jour où il monta sur le trône.

Alors les cris de « Noël ! » retentirent de tous côtés : les écuyers et les pages agitèrent les bannières de leur maître, les dames leurs écharpes et leurs mouchoirs ; puis ce serpent gigantesque qui rampait dans toute la longueur de la rue Saint-Denis, comme dans un immense ravin, sembla redoubler de vie, et roula plus activement de la tête à la queue ses anneaux bariolés, car un grand mouvement se fit où chacun essaya de voir le roi ; mais, profitant de la voie que le respect ouvrait devant son incognito train, Charles VI avait déjà disparu.

Il s'écoula bien une demi-heure avant que le désordre causé par cet événement fût calmé. Il courait encore par la foule un reste d'agitation qui l'empêchait de reprendre ses rangs : messire Pierre de Craon en profita pour faire malicieusement remarquer à madame Valentine que son mari, le seul qui aurait pu abréger peut-être cette station en revenant prendre place à ses côtés, la prolongeait, au contraire, en causant avec la reine et en empêchant la litière, qui devait donner le signal du départ, de se remettre en marche. Madame Valentine essaya de sourire insoucieusement à ces paroles mais un soupir à demi étouffé sortit du fond de sa poitrine et donna un démenti à ses yeux ; puis elle ajouta, avec une voix dont elle voulait en vain cacher l'émotion :

— Messire Pierre, que ne faites-vous cette observation au duc lui-même, vous qui êtes son fidèle ?

— C'est ce dont je me garderai sans votre ordre exprès, madame ; son retour ne m'ôtera-t-il pas le privilège que me donne son absence, celui de veiller sur vous ?

— Mon seul et véritable gardien est monseigneur le duc de Touraine, et, puisque vous n'attendiez que mon ordre, allez lui dire que je le prie de revenir près de moi.

Pierre de Craon s'inclina et alla porter au duc les paroles de madame Valentine. Au moment où ils revenaient ensemble vers elle, un cri perçant partit de la foule ; une jeune fille venait de s'évanouir. Cet accident était chose trop commune en pareille circonstance pour que les hauts personnages dont nous nous occupons en ce moment y fissent la moindre attention. Ils revinrent donc, sans même jeter les yeux du côté où cet événement était arrivé, prendre leur place près de madame la duchesse de Touraine ; et, comme si le cortège n'eût attendu que ce moment, il se remit aussitôt en marche, mais il trouva bientôt un motif pour s'arrêter de nouveau.

A la porte du Châtelet de Paris, il y avait un échafaud, représentant un château en bois peint comme des pierres, et aux angles duquel s'élevaient deux guérites rondes supportant des sentinelles armées de toutes pièces ; la grande chambre du rez-de-chaussée de ce château était ouverte aux regards du public, comme si on en avait abattu la muraille donnant sur la rue ; dans cette chambre, il y avait un lit paré et encourtiné aussi richement que l'était celui du roi en son hôtel Saint-Paul, et, dans ce lit, qui figurait le lit de justice, était couchée une jeune fille représentant madame sainte-Anne.

Autour de ce château, on avait planté tant de beaux arbres verts, qu'on eût dit une forêt des plus touffues, et dans cette forêt courait une multitude de lièvres et de lapins, tandis qu'une foule d'oiseaux de toutes couleurs voletaient de branche en branche, au grand étonnement de la multitude, qui se demandait comment on avait pu priver ainsi des animaux ordinairement aussi farouches. Mais on s'émerveilla bien davantage, lorsqu'on vit sortir de ce bois un beau cerf blanc de la grandeur de ceux qui étaient enfermés à l'hôtel du roi, si artistement travaillé, qu'on l'eût cru vivant et animé ; mais un homme, caché dans son corps, faisait remuer ses yeux, ouvrir sa bouche et marcher ses jambes. Il avait les bois dorés, une couronne pareille à la couronne royale, au cou et sur sa poitrine pendait l'écusson d'azur à trois fleurs de lis d'or, représentant les armes du

roi de la France. Ainsi fier et beau, le noble animal s'avança vers le lit de justice, prit avec sa patte droite le glaive qui en est le symbole, et, le levant en l'air, il le fit trembler. En cet instant, et de la forêt opposée, on vit sortir un lion et un aigle, symboles de la force, et qui voulurent, par force, enlever le glaive sacré ; mais douze jeunes filles vêtues de blanc, portant chacune un chapelet d'or d'une main, une épée nue de l'autre, sortirent à leur tour de la forêt, et, symboles de la religion, entourèrent le cerf et se mirent en mesure de le défendre. Après quelques vaines tentatives pour accomplir leur dessein, le lion et l'aigle, vaincus, rentrèrent dans la forêt. Le rempart vivant, qui défendait la justice, s'ouvrit, et le cerf vint gentiment se mettre à genoux devant la litière de la reine, qui le flatta et le caressa comme elle avait l'habitude de faire à ceux que le roi nourrissait en son hôtel. Cette ordonnance fut trouvée très curieuse et par la reine et par les seigneurs de sa suite.

Cependant la nuit était venue ; car depuis Saint-Denis, on n'avait pu marcher qu'au petit pas, et les différents spectacles échelonnés le long de la route avaient grandement retardé le cortège ; mais enfin l'on approchait de Notre-Dame, où se rendait la reine. Le pont au Change seul restait à traverser, et l'on ne croyait pas que l'on pût encore inventer quelque chose de nouveau, lorsqu'on vit tout à coup un spectacle merveilleux et inattendu : un homme vêtu comme un ange apparut au faîte des tours de Notre-Dame, portant un flambeau de chaque main, et marchant sur une corde si fine, qu'à peine si elle se voyait : il descendit par-dessus les maisons, semblant glisser en l'air comme par miracle, et vint, en faisant une foule de tours et d'expertises, se poser sur une des maisons qui bordaient le pont (1). Lorsque la reine fut en face de lui, elle lui défendit de s'en aller par le même chemin, de peur de quelque accident ; mais lui, sachant bien quel motif lui avait fait donner cet ordre, n'en tint aucun compte, et, remontant à reculons, pour ne pas tourner le dos à sa souveraine, il regagna le sommet de la tour de la cathédrale, et s'enfonça dans la même ouverture par laquelle il était sorti. La reine demanda quel était cet homme si léger et si habile ; il lui fut répondu que c'était un Génois d'origine, maître en ces sortes de jeux.

Pendant cette dernière féerie, des marchands d'oiseaux s'étaient rassemblés en grand nombre sur la route de la reine, portant en cage une foule de passereaux auxquels ils donnèrent la volée tout le long du pont, et tandis que la reine passait. C'était une vieille coutume, qui faisait allusion à l'espérance que le peuple avait toujours qu'un nouveau règne donnerait le vol à de nouvelles libertés ; la coutume s'est perdue, mais non l'espérance.

Arrivée à l'église Notre-Dame, la reine trouva debout sur les marches du portail l'évêque de Paris, revêtu de sa mitre et de son étole, casque et cuirasse de Notre-Seigneur ; autour de lui étaient le grand clergé et les députés de l'Université, à laquelle son titre de fille aînée du roi donnait le privilège d'assister au couronnement. La reine descendit de sa litière, ce que firent aussi les dames de sa suite, ainsi que les chevaliers, qui donnèrent leurs chevaux à garder à leurs pages ou varlets, et, accompagnées des ducs de Touraine, de Berry, de Bourgogne et de Bourbon, elle entra dans l'église, suivant l'évêque et le clergé, qui chantaient haut et clair les louanges de Dieu et de la Vierge Marie.

Arrivée en face du grand autel, madame Isabel se mit dévotement à genoux, et, ayant dit ses oraisons, fit cadeau à l'église Notre-Dame de quatre draps d'or et de la couronne que les anges lui avaient posée sur la tête à la deuxième porte Saint-Denis. En échange, messire Jean de la Rivière et messire Jean Le Mercier en apportèrent une plus riche et plus belle, pareille à celle que portait le roi lorsqu'il siégeait sur son trône. L'évêque la prit par la fleur de lis qui la fermait, et les quatre ducs, la soutenant de la main, la posèrent doucement sur la tête de madame Isabel ; de grands cris de joie s'élevèrent aussitôt de tous côtés ; car, de ce moment seulement, madame Isabel était bien véritablement reine de France.

La reine et les seigneurs sortirent alors de l'église et remontèrent comme auparavant sur leurs litière, palefrois et chevaux ; il y avait, aux deux côtés du cortège, six cents serviteurs portant des cierges, si bien qu'il brillait autant de clarté dans les rues que si le soleil eût été au ciel. C'est ainsi que la reine fut conduite au palais de Paris, où l'attendait le roi, ayant à sa droite la reine Jeanne, et à sa gauche la duchesse d'Orléans. Arrivée devant lui, la reine descendit et se mit à genoux comme elle l'avait fait en l'église : indiquant par là qu'elle reconnaissait Dieu comme son seigneur au ciel, et le roi comme son seigneur sur la terre. Le roi la releva et l'embrassa ; le peuple cria : « Noel ! » car il crut, en les voyant si unis, si jeunes et si beaux, que les deux anges gardiens du royaume de France avaient quitté la droite et la gauche de Dieu.

Alors les seigneurs prirent congé du roi et de la reine pour se retirer chacun en son hôtel ; il ne resta autour d'eux que ceux qui étaient de leur maison ; quant au peuple, il demeura devant le palais, et cria : « Noel ! » jusqu'à ce que le dernier page fût entré derrière le dernier seigneur ; alors la porte se referma, les lumières qui éclairaient la place se dispersèrent ou s'éteignirent petit à petit, la foule s'écoula par ces mille rues divergentes qui portent, comme des artères et des veines, la vie aux extrémités de la capitale ; bientôt tout ce bruit ne fut plus qu'un bourdonnement, puis ce bourdonnement lui-même diminua peu à peu. Une heure après, tout était silence et obscurité, et l'on n'entendait frémir que la vague et sourde rumeur qui se compose de ces bruits nocturnes et indéfinissables qui semblent la respiration profonde d'un géant endormi.

Nous nous sommes longuement étendu sur l'entrée de la reine Isabel en la ville de Paris, sur les personnages qui l'accompagnaient et sur les fêtes qui lui furent données à cette occasion ; et cela, non seulement pour donner à nos lecteurs une idée des mœurs et coutumes du temps, mais encore pour montrer, faibles et timides comme des fleuves à leur source, ces amours funestes et ces haines mortelles qui, dès lors, prenaient naissance autour du trône. Maintenant, nous allons les voir s'agiter à tous les vents, grossir à tous les orages, et traverser, effrénées et fatales, cette terre de France, où elles devaient creuser de si profondes traces, et ce malheureux règne, que leur débordement devait ravager

II

Il n'est pas de romancier ou d'historien qui n'ait fait son amplification métaphysique sur les causes minimes et les grands effets ; c'est qu'en vérité il est impossible de sonder les profondeurs de l'histoire ou les replis du cœur sans être effrayé en voyant combien facilement un frivole incident, qui passa d'abord indifférent et inaperçu à sa naissance, au milieu de cette multitude d'infiniment petits événements qui composent la vie, peut, au bout d'un certain laps de temps, devenir catastrophe pour une existence ou pour un empire ; aussi est-ce une des plus attachantes études du poète et du philosophe, que de descendre dans cette catastrophe accomplie, comme dans le cratère d'un volcan éteint, puis, la suivant dans toutes ses ramifications, de la remonter jusqu'à sa source. Il est vrai que ceux que leur esprit porte à se livrer à de pareilles recherches, qui s'y livrent longuement et avec passion, risquent d'échanger petit à petit leurs idées anciennes contre des idées nouvelles ; et, selon qu'ils marchent guidés par le flambeau de la science ou l'étoile de la foi, de religieux qu'ils étaient deviennent athées, ou, d'irréligieux, croyants ; car, dans l'enchaînement des circonstances, l'un a cru reconnaître le caprice fantastique du hasard, l'autre a cru voir la main intelligente de Dieu. L'un a dit, comme Ugo Foscolo : *Fatalité ;* l'autre a dit, comme Sylvio Pellico : *Providence ;* et alors ont été proférés par eux les deux seuls mots qui aient leurs équivalents complets dans notre langue : désespoir et résignation.

C'est sans doute par le mépris qu'ils ont fait de ces petits détails et de ces curieuses recherches, que nos historiens modernes nous ont rendu si sèche et si fatigante l'étude de notre histoire (1) ; ce qu'il y a de plus intéressant dans l'organisation de la machine humaine, ce ne sont pas les organes nécessaires de la vie, ce sont les muscles qui en reçoivent la force, et la combinaison multiple des veines qui leur portent le sang.

Au lieu de cette critique à laquelle nous voudrions nous soustraire, peut-être encourrons-nous le reproche opposé ; cela tient à notre conviction que, dans l'organisation matérielle de la nature, comme dans l'existence morale de l'homme, dans la succession des êtres comme dans les événements de la vie, rien n'est heurté, aucun degré de l'échelle de Jacob n'est rompu, et que chaque espèce a son lien, toute chose son précédent.

Nous ferons donc tout ce qui sera en notre pouvoir pour que jamais ce fil, qui liera les petits événements aux grandes catastrophes, ne se rompe entre nos mains, et nos lecteurs n'auront qu'à le suivre pour parcourir avec nous les mille détours du jardin de Dédale.

---

(1) Froissart et le religieux de Saint-Denis racontent le même fait ; seulement Froissart indique comme théâtre de ce jeu le pont Saint-Michel, tandis que le religieux de Saint-Denis nomme le pont au Change. Froissart se trompe évidemment : un pareil spectacle ne pouvait pas être préparé sur le pont Saint-Michel, placé de l'autre côté de l'église Notre-Dame, et qui, par conséquent, ne se trouvait point sur la route de la reine.

(1) Il est bien entendu que, des attaques de ce genre, sont toujours exceptés Guizot, Chateaubriand et Thierry.

Cet exorde nous a semblé nécessaire au commencement d'un chapitre qui pourrait d'abord paraître étranger à celui que nous venons d'écrire, et sans adhérence avec ceux qui vont le suivre ; il est vrai qu'on se serait promptement aperçu de la méprise ; mais nous cédons à une peur d'expérience, et nous tremblons qu'on ne nous juge par partie, avant de nous embrasser dans notre ensemble. Cette explication donnée, nous revenons à notre sujet.

Si le lecteur ne craint pas de se hasarder avec nous dans ces rues de Paris que nous lui avons montrées à la fin du chapitre précédent si désertes et si sombres, nous le transporterons à l'angle de la rue Coquillière et de la rue du Séjour ; à peine y serons-nous embusqués, que nous verrons, par une porte dérobée de l'hôtel de Touraine, qui devint depuis l'hôtel d'Orléans, sortir un homme enveloppé d'une de ces grandes houppelandes dont le capuchon se rabattait sur le visage, lorsque ceux qui les portaient voulaient demeurer inconnus. Cet homme, après s'être arrêté pour compter l'heure, qui sonne dix fois à la grosse horloge du Louvre, trouve sans doute que cette heure est dangereuse ; car, pour ne pas être pris à l'improviste, il tire son épée du fourreau, la fait plier en l'appuyant sur le seuil, comme pour s'assurer de sa trempe, et, content, sans doute, de l'examen qu'il vient de faire, se met insoucieusement en marche, tirant, avec la pointe d'acier, des étincelles des pavés, et chantant à demi-voix un vieux virelai du châtelain de Coucy.

Suivons-le dans la rue des Etuves, mais avec lenteur cependant, car il s'arrête au pied de la croix du Trahoir pour y faire une courte prière ; puis, se relevant, il reprend sa chanson où il l'a abandonnée, et suit la grand'rue Saint-Honoré, chantant toujours plus bas au fur et à mesure qu'il se rapproche de la rue de la Ferronnerie ; arrivé là, il cesse tout à fait de chanter, longe silencieusement le mur du cimetière des Saints-Innocents dans les trois quarts de sa longueur ; puis, tout à coup, traversant la rue rapidement et en ligne droite, il s'arrête devant une petite porte, à laquelle il frappe sourdement trois coups ; il paraît, du reste, qu'il est attendu, car, si léger qu'ait été l'appel, on y répond par ces paroles :

— Est-ce vous, maître Louis ?

Et, sur sa réponse affirmative, la porte s'ouvre doucement et se referme aussitôt qu'il en a franchi le seuil.

Cependant, si pressé qu'il nous ait paru d'abord, ce personnage que nous venons d'entendre nommer maître Louis s'arrête dans l'allée, remet son épée au fourreau, et, jetant sur les bras de son introductrice l'espèce de manteau à manches dont il est enveloppé, paraît revêtu d'un costume simple mais élégant; ce costume, qui était celui d'un écuyer de bonne maison, se composait d'un chaperon de velours noir et d'un justaucorps de même étoffe et de même couleur, fendu depuis le poignet jusqu'à l'épaule pour laisser voir une manche collante de cendal vert, et se trouvait complété par un pantalon collant, d'étoffe violette, sur l'une des cuisses duquel était brodé un écusson supportant trois fleurs de lis d'or, et surmonté d'une couronne ducale.

Lorsqu'il se trouva débarrassé de son manteau, maître Louis, quoiqu'il n'eût ni lumière ni miroir, donna un instant à sa toilette, et ce ne fut que lorsqu'il eut tiré le bas de son justaucorps, afin qu'il collât gracieusement sur sa taille, et qu'il se fut assuré que ses beaux cheveux blonds tombaient bien lisses et bien carrés sur ses épaules, qu'il dit d'un ton de voix léger :

— Bonsoir, nourrice Jehanne ; vous êtes de bonne garde ; merci. Que fait votre jolie maîtresse ?

— Elle vous attend.

— C'est bien, me voilà. Dans sa chambrette, n'est-ce pas ?

— Oui, maître

— Son père ?

— Couché.

— Bon.

En ce moment la pointe de sa poulaine rencontra la première marche de l'escalier tournant qui conduisait aux étages supérieurs de la maison, et, quoiqu'il n'y eût aucune clarté, il en monta les degrés en homme à qui le chemin est familier. Arrivé au second étage, il aperçut la lumière à travers l'ouverture d'une porte ; aussitôt il s'en approcha doucement, et n'eut qu'à la pousser de la main pour se trouver dans un appartement dont l'ameublement était celui d'une personne de moyenne condition.

L'inconnu était entré sur la pointe des pieds et sans être entendu. Il put donc considérer un instant le tableau gracieux qui s'offrit à sa vue.

Près d'un lit à colonnes torses et encourtiné de damas vert, une jeune fille se tenait à genoux devant son prie-Dieu ; elle était vêtue d'une longue robe blanche dont les manches, pendant jusqu'à terre, laissaient voir, à partir du coude, des bras gracieusement arrondis, terminés par deux mains blanches et effilées sur lesquelles reposait en ce moment sa tête ; ses longs cheveux blonds, tombant sur ses épaules, suivaient les ondulations de sa taille et descendaient, comme un réseau d'or, jusqu'au plancher : il y avait dans ce costume quelque chose de si simple, de si céleste et de si aérien, qu'on aurait pu croire que celle qui le portait appartenait à un autre monde, si quelques sanglots étouffés n'avaient dénoncé une fille de la terre, née de la femme et faite pour souffrir.

En entendant ces sanglots, l'inconnu fit un mouvement : la jeune fille se retourna. L'inconnu resta immobile en la voyant si triste et si pâle.

Alors elle se leva, s'avança lentement vers le beau jeune homme, qui la regardait venir, tout silencieux et tout étonné ; puis, arrivée à quelques pas de lui, elle mit un genou en terre.

— Que faites-vous, Odette ? lui dit-il, et que signifie cette attitude ?

— C'est, répondit la jeune fille en secouant doucement la tête, celle qui convient à une pauvre enfant comme moi, lorsqu'elle se trouve en face d'un grand prince comme vous.

— Rêvez-vous, Odette ?

— Plût au ciel que je rêvasse, monseigneur, et qu'en me réveillant, je me trouvasse comme j'étais avant de vous voir, sans larmes dans les yeux, sans amour dans le cœur !

— Sur mon âme, vous êtes folle, ou quelqu'un vous aura dit un mensonge. Voyons.

A ces mots, il jeta les bras autour de la taille de la jeune fille et la releva ; mais elle éloigna sa poitrine de celle du duc en le repoussant avec les deux mains et en se courbant en arrière, mais sans cependant pouvoir rompre le lien qui la retenait.

— Je ne suis pas folle, monseigneur, continua-t-elle sans essayer de faire, pour se dégager, un autre effort dont elle sentait l'impuissance, et personne ne m'a dit un mensonge : je vous ai vu.

— Où cela ?

— Au cortège, parlant à madame la reine, et je vous ai reconnu, quoique vous fussiez bien magnifiquement vêtu, monseigneur.

— Mais vous vous trompez, Odette, et quelque ressemblance vous abuse.

— Oui, j'ai essayé de le croire, et je l'eusse cru, peut-être ; mais un autre seigneur est venu vous parler, et j'ai reconnu celui qui vint, avant-hier, avec vous ici, que vous appeliez votre ami, et que vous disiez, comme vous, au service du duc de Touraine.

— Pierre de Craon ?

— Oui, c'est ce nom, je crois... que l'on m'a dit.

Elle fit une pause, puis elle reprit tristement :

— Vous ne m'avez pas vue, vous, monseigneur ; car vous n'aviez de regards que pour la reine ; vous n'avez pas entendu le cri que j'ai poussé lorsque je me suis évanouie et que j'ai cru mourir ; car vous n'écoutiez que la voix de la reine, et cela est tout simple, elle est si belle ! Ah !... ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

A ces mots, le cœur de la pauvre enfant se fondit en sanglots.

— Eh bien, Odette, dit le duc, qu'importe qui je suis, si je t'aime toujours ?

— Qu'importe, monseigneur ? dit Odette en se détachant de ses bras. Qu'importe, dites-vous ? Je ne vous comprends pas.

Mais presque aussitôt, et comme fatiguée de cet effort, elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine, regardant toujours le duc.

— Et que serais-je devenue, dit-elle, si, vous croyant mon égal, je vous eusse cédé, dans l'espoir que vous m'épouseriez, quand vous m'imploriez à genoux ? Ce soir, en venant, vous m'eussiez trouvée morte. Oh! mais vous m'auriez bien vite oubliée : la reine est si belle !...

— Voyons, Odette ; eh bien, oui, je t'ai trompée en te disant que je n'étais qu'un écuyer ; je suis le duc de Touraine, c'est vrai.

Odette poussa un profond soupir.

— Mais, dis-moi, ne m'aimes-tu pas mieux riche et brillant comme tu m'as vu hier, que simple et pauvre comme me voilà ?

— Moi, monseigneur, je ne vous aime pas

— Comment ! Mais tu m'as dit vingt fois...

— J'aimerais l'écuyer Louis, j'aimerais celui-là qui est l'égal de la pauvre Odette de Champdivers ; je l'aimerais à lui donner en souriant mon sang et ma vie : je les donnerais aussi, par devoir, à monseigneur le duc de Touraine. Mais que ferait de ma vie et de mon sang le noble mari de madame Valentine de Milan, le galant chevalier de la reine Isabel de Bavière ?

Le duc allait répondre, lorsqu'en ce moment la nourrice entra tout effrayée.

— Oh ! ma pauvre enfant, dit-elle en courant à Odette, que veulent-ils faire de vous ?

— Qui donc ? demanda le duc.

— Oh ! maître Louis, on envoie chercher mademoiselle.

— Et d'où cela ?

— De la cour.

Le duc fronça le sourcil.

— De la cour ?

Il regarda Odette.

— [illegible], s'il vous plaît ? ajouta-t-il en regardant Jehanne avec défiance.

— Madame Valentine de Milan.

— Ma femme ! s'écria le duc.

— Sa femme ! répéta Jehanne interdite.

— Oui, sa femme, dit Odette en appuyant sa main sur l'épaule de sa nourrice ; c'est monseigneur le [illegible] que tu vois ! Il a une femme et il lui aura dit, en rentrant, à cette femme : « Il y a dans la rue de la Ferronnerie, en face du charnier des Saints-Innocents, une pauvre fille qui me [illegible] tous les soirs pendant que son [illegible] ; c'est miraculeux comme elle m'aime ! »

Odette se mit à rire amèrement.

— Voilà ce qu'il lui a dit. Et sa femme [illegible] me voir, sans doute.

Odette [illegible] violemment [illegible] que je me [illegible] jamais mieux aimé ; [illegible] que [illegible] n'est pas arrivé [illegible] qui peut [illegible] révélé mes se[illegible] ainsi joué de moi !

Il fit un mouvement [illegible].

— Où allez-vous, monseigneur ? [illegible] Odette.

— [illegible] le droit de donner d'ordres que [illegible] donner l'ordre aux gens qui sont en bas [illegible].

— Vous êtes le maître [illegible] que vous voudrez, monseigneur [illegible] vous [illegible] ; [illegible] qu'elle ignore [illegible] que je ne le suis [illegible].

— [illegible] pas à l'hôtel de Touraine !

— [illegible] il faut que j'y aille [illegible] Valentine [illegible] nir que la mienne.

— Faites ce que vous voudrez, Odette, [illegible] le duc ; vous avez toujours raison, et vous êtes un ange.

Odette sourit tristement et fit signe à Jehanne de lui donner une mante.

— Et comment allez-vous aller à l'hôtel ?

— Ces hommes ont une litière, répondit Jehanne en posant la mante sur les épaules nues de sa maîtresse.

— Dans tous les cas, je veillerai sur vous, dit le duc.

— Dieu y a déjà veillé, monseigneur, et j'espère qu'il me fera la grâce d'y veiller encore.

À ces mots elle salua le duc avec respect et dignité, puis, descendit l'escalier.

— Me voici, messieurs, dit-elle aux hommes qui l'attendaient ; je suis à vos ordres ; conduisez-moi où vous voudrez.

Le duc resta un moment immobile et silencieux à la place où l'avait laissé Odette ; puis, s'élançant hors de l'appartement, il descendit rapidement l'escalier, s'arrêta un instant à la porte de la rue, pour voir quelle direction avaient prise les hommes qui emmenaient la litière ; il la vit s'avancer entre deux torches vers la rue Saint-Honoré ; alors il tourna, toujours courant, par la rue Saint-Denis ; prit en retour la rue aux Fers, et traversant la halle au blé, il arriva à l'hôtel de Touraine assez à temps pour apercevoir le cortège au bout de la rue des Etuves. Certain de l'avoir devancé de quelques minutes, il rentra alors par la porte dérobée d'où nous l'avons vu sortir, et, gagnant son appartement, il se glissa sans bruit vers un cabinet qui donnait dans la chambre à coucher de madame Valentine, et à travers les carreaux duquel il pouvait voir tout ce qui se passait dans cette chambre. Madame Valentine était debout, irritée et impatiente ; au moindre bruit, elle tournait ses regards vers la porte d'entrée, et ses beaux sourcils noirs, qui formaient un arc si parfait lorsque son visage était calme, se contractaient avec violence ; elle était, du reste, vêtue richement et à son plus grand avantage ; cependant de temps en temps encore elle allait à un miroir, forçant son visage à reprendre cette expression de douceur qui faisait le caractère principal de sa physionomie, puis ajoutait quelque ornement à sa coiffure ; car elle voulait doublement écraser cette femme qui avait l'audace d'être sa rivale, et sous la grandeur de son rang et sous la splendeur de sa beauté.

Enfin elle entendit un bruit réel dans la chambre qui précédait la sienne ; elle s'arrêta écoutant, porta une main à son front, tandis que, de l'autre, elle cherchait un point d'appui sur le dossier aigu d'un fauteuil sculpté ; car un éblouissement passait sur ses yeux et elle sentait trembler ses genoux. Enfin la porte s'ouvrit, et un valet parut, annonçant que la jeune fille que la duchesse avait désiré voir attendait que ce fût son bon plaisir qu'elle entrât ; la duchesse fit signe qu'elle était prête à la recevoir.

Odette avait laissé sa mante dans l'antichambre ; elle parut donc avec cette simple parure que nous lui avons vue ; seulement elle avait fait une tresse de ses longs cheveux, et, comme elle n'avait rien trouvé dans la litière pour l'attacher sur son front, elle tombait de côté sur sa poitrine et lui descendait jusqu'à ses genoux. Elle s'arrêta à la porte, qui se referma derrière elle.

La duchesse resta muette et immobile devant cette blanche et pure apparition ; elle s'étonnait de trouver cette jeune fille, dont elle s'était fait, sans doute, une autre idée, si modeste et si digne ; enfin, elle sentit que c'était à elle de parler la première, car tout l'embarras était de son côté.

— Approchez, dit-elle d'une voix dont l'émotion altérait la douceur naturelle.

Odette s'avança, les yeux baissés, mais le front calme ; puis, arrivée à trois pas de la duchesse, elle mit un genou en terre.

— C'est bien vous, continua madame Valentine, qui voulez me [illegible] tort de l'amour de monseigneur, et qui croyez, après cela, qu'il n'y a qu'à vous agenouiller devant moi pour que je vous pardonne ?

Odette se releva vivement ; une rougeur brûlante lui monta au visage.

— J'ai mis un genou en terre, madame, dit-elle, non pour que vous me pardonniez, car, grâce au ciel, je n'ai à me reprocher aucune faute envers vous. J'ai mis un genou en terre, parce que vous êtes une grande princesse et que je ne suis qu'une pauvre fille ; mais, maintenant que j'ai rendu cet honneur à votre rang, je vous parlerai debout ; que Votre Altesse m'interroge, et je suis prête à lui répondre.

Madame Valentine ne s'était pas attendue à ce calme ; elle comprit qu'il n'y avait que la [illegible] qui le put imiter. Elle vit ses yeux [illegible] si [illegible] et si transparents, qu'ils semblaient destinés à laisser voir jusqu'au fond du cœur, et elle sentit que ce cœur devait être pur comme celui de la Vierge. La duchesse de Touraine était bonne, le premier moment de jalousie italienne qui l'avait [illegible] la main à Odette et lui dit avec une douceur de voix inexprimable :

— Venez.

Ce changement dans le ton et dans les manières de la duchesse [illegible] chez la pauvre enfant. Elle s'était prémunie contre la colère et non contre l'indulgence. Elle prit la main de la duchesse et y colla ses lèvres.

— Oh ! dit-elle en sanglotant, oh ! je vous le jure, ce n'est point ma faute ! Il est venu chez mon père comme un simple écuyer du duc de Touraine, sous prétexte d'y acheter des chevaux pour son maître. Je le vis, moi ; je le vis ; il est si beau ! Je le regardais sans défiance ; je le croyais mon égal ; il vint à moi et me parla ; je n'avais jamais entendu une voix si douce, si ce n'est dans mes rêves d'enfant, à cette époque où les anges descendaient encore dans mon sommeil. J'ignorais tout : qu'il fût marié, qu'il fût duc, qu'il fût prince. Si je l'eusse su votre époux, madame, et que je vous eusse connue belle et magnifique comme vous l'êtes, j'aurais bien deviné tout de suite qu'il se raillait de moi. Mais, enfin, tout est dit : il ne m'a jamais aimée, et... et je ne l'aime plus.

— Pauvre enfant ! dit Valentine en la regardant ; pauvre enfant, qui croit qu'on a aimé une fois et qu'on oublie !

— Je n'ai pas dit que je l'oublierais, répondit Odette tristement ; j'ai dit que je ne l'aimerais plus, car on ne peut aimer que son égal, on ne peut aimer qu'un homme dont on puisse être la femme. Oh ! hier, hier, quand je l'ai vu à ce magnifique cortège, sous ces splendides habits, quand j'ai reconnu, traits pour traits, ce Louis que je croyais mien, dans Louis, duc de Touraine, qui est vôtre, oh ! je vous le jure, je crus qu'on avait jeté sur moi quelque maléfice et que mes yeux me trompaient. Il parla ; je cessai de respirer et de vivre pour écouter. C'était sa voix. Il parlait à la reine. Oh ! la reine !

Odette trembla convulsivement et la duchesse pâlit un instant.

— Est-ce que vous ne la haïssez pas, la reine ? ajouta Odette avec une expression de douleur impossible à rendre.

Madame Valentine mit vivement sa main sur la bouche de la jeune fille.

— Silence, enfant ! lui dit-elle ; madame Isabel est notre souveraine : Dieu nous l'a donnée pour maîtresse, et nous devons l'aimer.

— C'est aussi ce que m'a dit mon père, répondit Odette, lorsque je suis rentrée mourante et que je lui ai dit que je n'aimais pas la reine.

Les yeux de la duchesse se fixèrent sur Odette avec une expression de douceur et de honte extrêmes. En ce moment la jeune fille leva timidement les siens. Les regards des deux femmes se rencontrèrent ; la duchesse ouvrit ses bras, Odette se précipita à ses pieds et baisa ses genoux.

— Maintenant, je n'ai plus rien à vous dire, répondit madame Valentine ; promettez-moi de ne plus le revoir, voilà tout.

— Je ne puis vous promettre cela pour mon malheur, madame, car le duc est riche et puissant ; il peut, si je reste à Paris, pénétrer jusqu'à moi ; si je m'éloigne, il peut me suivre. Je n'ose donc vous promettre de ne plus le revoir ; mais je puis vous jurer de mourir quand je l'aurai revu.

— Vous êtes un ange, dit la duchesse, et j'espérerai quelque bonheur en ce monde, si vous me promettez de prier Dieu pour moi.

— Prier Dieu pour vous, madame ! Eh ! n'êtes-vous point une de ces princesses fortunées qui ont une fée pour marraine ? Vous êtes jeune, vous êtes belle, vous êtes puissante, et il vous est permis de l'aimer.

— Alors, priez donc Dieu pour qu'il m'aime, lui !...

— Je tâcherai, dit Odette.

La duchesse prit un petit sifflet d'argent posé sur une table, et siffla. A cet appel, le même valet qui avait annoncé Odette rouvrit la porte.

— Reconduisez cette jeune fille chez elle, dit la duchesse, et veillez à ce qu'il ne lui arrive aucun accident. Odette, ajouta la duchesse, si vous avez jamais besoin d'aide, de protection et de secours, pensez à moi et venez à moi.

Elle lui tendit la main comme à une sœur.

— J'aurai désormais besoin de bien peu de chose en ce monde, madame ; mais croyez bien qu'il ne sera pas nécessaire que j'aie besoin de vous pour penser à vous.

Elle s'inclina devant la duchesse et sortit.

Restée seule, madame Valentine s'assit, sa tête s'inclina sur sa poitrine, et elle tomba dans une rêverie profonde. Il y avait déjà quelques minutes qu'elle était absorbée dans ses pensées, lorsque la porte du cabinet s'ouvrit doucement. Le duc entra sans être entendu, et, s'avançant vers sa femme de manière à n'être point aperçu d'elle, il alla s'appuyer contre le dossier du fauteuil sur lequel elle était assise ; puis, au bout d'un instant, voyant qu'elle ne remarquait pas sa présence, il enleva de son cou un collier de magnifiques perles, et, le suspendant au-dessus de la tête de la duchesse, il le laissa tomber sur ses épaules. Valentine fit un cri, et, levant la tête, elle aperçut le duc.

Le regard qu'elle jeta sur lui fut rapide et profond ; mais le duc était préparé à cette investigation, et il la soutint avec le sourire calme d'un homme qui n'aurait rien su de ce qui venait de se passer ; bien plus, lorsque la duchesse baissa le front il lui passa la main sous le cou, et, lui soulevant la tête, il la lui renversa doucement en arrière, la forçant ainsi de le regarder une seconde fois.

— Que voulez-vous de moi, monseigneur ? dit Valentine.

— C'est vraiment une honte pour ce pays d'Orient, dit le duc en prenant doucement entre ses doigts la chaîne qu'il venait de donner à sa femme et en lui séparant les lèvres avec les perles : voici un collier qui m'est envoyé, comme une merveille, par le roi de Hongrie, Sigismond de Luxembourg ; il croit me faire un présent d'empereur, et voilà que j'ai des perles plus blanches et plus précieuses que les siennes.

Valentine soupira ; le duc ne parut point s'en apercevoir.

— Savez-vous que je n'ai rien vu de pareil à vous, ma belle duchesse, et que je suis un homme heureux de posséder un si grand trésor de beauté ? Il y a quelques jours, mon oncle de Berry me vantait si haut les yeux satinés de la reine, que je n'avais point remarqués encore, qu'hier je profitai du rang que je tenais auprès d'elle pour les examiner à mon aise.

— Eh bien ? dit Valentine.

— Eh bien, je me souviens en avoir vu deux — il est vrai que je ne me rappelle pas trop où — qui pourraient hardiment soutenir la comparaison avec les siens. Regardez-moi maintenant. Ah ! oui, c'était à Milan que je les vis, dans le palais du duc Galéas ; ils brillaient sous les deux plus beaux sourcils noirs que le pinceau d'un imagier ait jamais tracés au front d'une Italienne. Ils appartenaient à une certaine Valentine, qui est devenue la femme de je ne sais quel duc de Touraine, lequel, il faut bien en convenir, ne méritait pas ce bonheur.

— Et croyez-vous que ce bonheur lui paraisse bien grand ? dit Valentine en le regardant avec une expression de tristesse et d'amour.

Le duc lui prit la main et la mit sur son cœur. Valentine essaya de la retirer ; le duc la retint entre les siennes, et, tirant une bague magnifique de son doigt, il la passa à celui de sa femme.

— Qu'est-ce que cette bague ? dit Valentine.

— Une chose vous appartenant de droit, ma belle duchesse, car c'est vous qui me l'avez fait gagner. Il faut que je vous conte cela.

Le duc quitta la place qu'il occupait derrière le fauteuil de sa femme, et s'asseyant sur un tabouret à ses pieds, il appuya ses deux coudes sur le bras du fauteuil.

— Oui, gagner, répéta-t-il, et à ce pauvre sire de Coucy, encore.

— Comment cela ?

— Or, vous saurez, et je vous conseille de lui garder rancune, qu'il prétendait avoir vu deux mains au moins aussi belles que les vôtres.

— Et où les avait-il vues ?

— En allant acheter un palefroi, dans la rue de la Ferronnerie.

— Et à qui ?

— A la fille d'un marchand de chevaux. Vous sentez que je niai que la chose fût possible. Par entêtement, il soutint ce qu'il avait dit, si bien que nous pariâmes, lui, cette bague, moi, ce collier de perles. — Valentine regardait le duc, comme pour lire au fond de son âme. — Alors, je me déguisai en écuyer pour voir cette merveille, et j'allai chez le vieux de Champdivers, acheter, à un prix fou, les deux plus mauvais destriers que jamais chevalier portant couronne de duc ait montés en punition de ses fautes. Mais aussi je vis la déesse aux bras blancs, comme l'aurait appelée le divin Homère. Il faut en convenir, Coucy n'était pas un si grand fou que je l'avais cru tout d'abord, et c'est merveille comment une si belle fleur a pu pousser dans un pareil jardin. Cependant, ma belle duchesse, je ne m'avouai pas vaincu ; en brave chevalier, je soutins l'honneur de la dame de mes pensées. Coucy maintint son dire. Bref, nous allions demander à monseigneur le roi d'autoriser une joute pour décider la chose, lorsqu'il fut convenu qu'on s'en rapporterait à Pierre de Craon, juge du camp, très expert en pareilles matières. Tant il y a que nous allâmes ensemble, il y a, par ma foi, trois jours, je crois, chez cette belle enfant, et que, sur mon honneur, Craon est un excellent juge, et que voilà la bague à votre doigt !... Que dites-vous de cette histoire ?

— Que je la connaissais, monseigneur, dit Valentine en le regardant encore avec doute.

— Oh ! oh ! comment cela ? Coucy est trop galant chevalier pour être venu vous faire pareille confidence.

— Aussi n'est-ce point de lui que je la tiens.

— Et de qui donc ? dit Louis en affectant un ton de parfaite insouciance.

— De votre juge de camp.

— De messire Pierre de Craon ? Ah !...

Les sourcils du duc se contractèrent violemment et ses dents craquèrent les unes contre les autres ; mais il reprit aussitôt son air riant.

— Oui, je comprends, continua-t-il ; Pierre sait que je le tiens pour mon compagnon, et qu'il est fortement dans mes bonnes grâces, il a voulu aussi entrer dans les vôtres. A merveille ! Mais ne trouvez-vous pas qu'il se fait bien tard pour causer ainsi de choses vaines ? Songez que le roi nous attend demain à dîner, qu'il y a joute en sortant de table, que je vais soutenir, à la pointe de ma lance, que vous êtes la plus belle, et que, là, je n'aurai plus pour arbitre Pierre de Craon.

A ces mots, le duc alla vers la porte, dans les anneaux de laquelle il passa la traverse de bois couverte de velours fleurdelisé destinée à la fermer en dedans. Valentine le suivit des yeux ; puis, lorsqu'il revint à elle, elle se leva, et, lui jetant les bras au cou :

— Oh ! monseigneur, lui dit-elle, vous êtes bien coupable, si vous me trompez !

III

Le lendemain, le duc de Touraine se leva de grand matin et s'en vint au palais, où il trouva le roi Charles sur le point d'entendre la messe. Le roi, qui l'aimait beaucoup s'avança vers lui tout souriant et avec bon visage ; mais il s'aperçut que, de son côté, le duc paraissait fort triste : cela l'inquiéta ; il lui tendit la main, et, le regardant fixement :

— Beau frère, lui dit-il, quelle chose vous peine. Dites-le moi, car vous paraissez fort troublé.

— Monseigneur, dit le duc, il y a bien cause.

— Allons, dit le roi en passant son bras sous le sien et en le conduisant à une fenêtre, dites-moi cela, car nous voulons le savoir ; et, si c'est quelqu'un qui vous a fait tort, ce sera notre besogne de vous faire rendre justice.

Alors le duc de Touraine lui raconta la scène qui s'était passée la veille, et que nous avons essayé de mettre sous les yeux du lecteur. Il lui dit comment messire Pierre de Craon avait trahi sa confiance en racontant ses secrets à madame Valentine, et ce à mauvaise intention ; puis, lorsqu'il vit que le roi partageait son ressentiment, il ajouta :

— Monseigneur, par la foi que je vous dois, je vous jure que, si vous ne me faites justice de cet homme, je l'appellerai traître et menteur aujourd'hui en face de toute la cour, et qu'il ne mourra que de ma main.

— Vous n'en ferez rien, dit le roi, et ce à notre prière, n'est-ce pas ? Mais nous lui ferons dire, nous, et ce soir au plus tard, qu'il vide notre hôtel, et que nous n'avons plus que faire de son service. Aussi bien ce n'est pas la première plainte qui nous arrive sur son compte, et, si nous y avons fermé l'oreille, c'est par égard pour vous et parce qu'il était l'un de vos plus spéciaux. Notre frère le duc d'Anjou,

roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem, où est le Calvaire, — le roi se signa, — a eu, si nous l'en croyons, fortement à s'en plaindre pour des sommes considérables qu'il lui a détournées. D'ailleurs, il est cousin du duc de Bretagne, qui ne tient aucun compte de notre vouloir, et nous le prouve tous les jours, puisqu'il n'a rien accompli de la réparation que nous avions exigée de lui à l'égard de notre bon connétable ; puis il m'est encore revenu que ce méchant duc continue à ne pas reconnaître l'autorité du pape d'Avignon, qui est le vrai pape, et qu'il continue, malgré ma défense, à battre monnaie d'or, quoiqu'il ne soit permis à un vassal de frapper que de la monnaie de cuivre. Puis encore, continua le roi en s'animant de plus en plus, je sais, et cela de bonne source, mon frère, que les officiers de sa justice ne reconnaissent pas la juridiction du parlement de Paris, et, ce qui est presque crime de haute trahison, qu'il va même jusqu'à recevoir le serment absolu de ses vassaux, sans réserve de ma suzeraineté. Toutes ces choses, et beaucoup d'autres encore, font que les parents et amis de ce duc ne peuvent être les miens ; et cela vient à point que vous ayez à vous plaindre de messire Pierre de Craon, contre lequel moi-même je commençais à entrer en défiance. Ainsi, qu'il ne soit donc question de rien aujourd'hui, et, ce soir, faites-lui signifier votre volonté, je lui ferai signifier la mienne. Quant au duc de Bretagne, c'est une affaire de suzerain à vassal, et, si le roi Richard nous donne la trêve de trois ans que nous lui avons demandée, quoiqu'il soit soutenu par notre oncle de Bourgogne, dont la femme est la nièce, nous verrons bien lequel, de lui ou de moi, est le maître au royaume de France.

Le duc remercia le roi, car il était grandement reconnaissant de la part qu'il avait prise à son injure, et s'apprêta à se retirer ; mais, comme la cloche de la Sainte-Chapelle sonnait en ce moment la messe, le roi l'invita à venir l'entendre, d'autant plus que, par extraordinaire, elle devait être dite par l'archevêque de Rouen, messire Guillaume de Vienne, et que la reine devait y assister.

Après la messe, le roi Charles, la reine Isabel et monseigneur le duc de Touraine entrèrent dans la salle du festin, où ils trouvèrent rassemblés et les y attendant tous les seigneurs et dames que leur rang, leur dignité, ou le plaisir du roi ou de la reine avaient conviés à dîner. Le repas était servi sur la grande table de marbre, et, en outre, contre une des colonnes de la salle, on avait élevé le dressoir du roi, richement couvert et orné de vaisselles d'or et d'argent ; tout autour de la table, il y avait des barrières gardées par des huissiers et massiers, afin que ne pussent entrer que ceux qui étaient ordonnés pour servir la table ; et, malgré toutes ces précautions, c'était à grand'peine si le service s'y pouvait faire, tant la presse du peuple était grande. Lorsque le roi, les prélats et les dames eurent lavé leurs mains dans des aiguières d'argent que des valets leur présentèrent à genoux, l'évêque de Noyon, qui faisait le chef de la table du roi, s'assit : après lui, l'évêque de Langres, l'archevêque de Rouen, puis le roi ; il était vêtu d'un surcot de velours vermeil tout fourré d'hermine, portait au front la couronne de France, et avait près de lui madame Isabel, couronnée aussi d'une couronne d'or ; à la droite de la reine était le roi d'Arménie, et, au-dessous de lui, dans l'ordre que nous allons dire, la duchesse de Berry, la duchesse de Bourgogne, la duchesse de Touraine, mademoiselle de Nevers, mademoiselle Bonne de Bar, la dame de Coucy, mademoiselle Marie de Harcourt, puis, enfin, tout au-dessous, la dame de Sully, femme de messire Guy de la Trémouille.

Outre ces tables, il y en avait deux autres dont les honneurs étaient faits par les ducs de Touraine et de Bourbon, de Bourgogne et de Berry, et autour desquelles étaient bien assis cinq cents seigneurs et demoiselles ; mais la presse était si forte, qu'on ne les servit qu'à grand'peine.

« Quant aux mets, qui étaient grands et notables, dit Froissart, je n'ai que faire de vous en tenir compte ; mais vous parlerai des entremets, qui furent si bien ordonnés, que l'on ne pourrait mieux. »

Ce genre de spectacle, qui, à cette époque, coupait le repas en deux, était fort en usage et fort estimé : aussitôt que le premier service fut fini, les convives se levèrent donc et allèrent prendre, aux fenêtres, sur les gradins et même sur des tables placées, à cet effet, autour de la cour, les meilleures places qu'il fût possible à chacun de se procurer ; il y avait une si grande presse, que le balcon où étaient le roi et la reine était, comme les autres, encombré de dames et de seigneurs.

Au milieu de la cour du palais, des ouvriers qui depuis plus de deux mois, travaillaient à cette besogne, avaient charpenté en bois un château de quarante pieds de haut et de soixante pieds de long, les ailes comprises : aux quatre coins de ce château, il y avait quatre tours, et, au milieu, une cinquième tour plus haute que toutes les autres. Or, le château représentait la grande et forte cité de Troie, et la haute tour, le palais d'Ilion ; autour des murailles étaient peintes, sur des pennons, les armoiries du roi Priam, du preux Hector, son fils, et des rois et princes qui furent enfermés à Troie avec eux. Cet édifice était posé sur quatre roues, que des hommes faisaient manœuvrer en dedans, et à l'aide desquelles ils pouvaient lui imprimer tous les mouvements qui étaient nécessaires à sa défense. Leur adresse fut bientôt mise à l'épreuve ; car de deux côtés s'avancèrent, pour l'assaillir en même temps, et se portant aide l'un à l'autre, un pavillon et un vaisseau : le pavillon représentait le camp, et le vaisseau la flotte des Grecs ; tous deux étaient pavoisés des armoiries des plus vaillants chevaliers qui suivaient le roi Agamemnon, depuis Achille aux pieds légers jusqu'au prudent Ulysse : il y avait bien deux cents hommes, tant dans ce pavillon que dans ce vaisseau, et, sous une porte des écuries du roi, on apercevait la tête du cheval de bois qui attendait tranquillement que son heure fût arrivée pour entrer en scène. Mais, à la grande désolation des assistants, la fête ne put arriver à ce point ; car, au moment où les Grecs du vaisseau et du pavillon, ayant Achille à leur tête, assaillaient avec le plus grand courage les Troyens du château, merveilleusement défendu par Hector, un grand craquement se fit entendre, suivi de mouvements et de rumeurs effroyables : c'est que l'un des échafauds venait de se rompre devant la porte du parlement, entraînant dans sa chute tous ceux qu'il supportait.

Alors, et comme il arrive toujours en pareille occasion, chacun craignant pour soi le même accident, cria comme si cet accident était déjà arrivé ; il y eut donc un grand trouble parmi cette foule ; car tout le monde voulut descendre à la fois et se précipita vers les degrés, qui se rompirent. Quoique la reine et les dames, qui étaient sur les balcons de pierre du palais, n'eussent rien à craindre, la frayeur ne les en gagna pas moins d'une manière panique, et, soit terreur irréfléchie pour un danger qui ne pouvait les atteindre, soit afin de ne point voir la scène de confusion qui se passait sous leurs yeux, elles se rejetèrent en arrière pour rentrer dans la salle du repas ; mais derrière elles s'était étagée et amoncelée une haie épaisse d'écuyers, de valets et de pages ; derrière ceux-ci était le peuple, qui avait profité de l'empressement avec lequel les huissiers et les massiers s'étaient portés aux fenêtres, pour envahir l'appartement, si bien que madame Isabel ne put fendre cette foule, et tomba demi-morte et toute pâmée entre les bras de M. le duc de Touraine, qui se trouvait à côté d'elle. Le roi, alors, donna ordre de cesser les jeux ; on enleva les tables, où le second service était tout appareillé ; on abattit les barrières dressées à l'entour, de sorte qu'à la place qu'elles tenaient les convives purent se répandre librement. Heureusement aucun accident grave n'était arrivé : madame de Coucy, seulement, avait été un peu froissée, et madame Isabel restait toujours évanouie ; on la porta vers une fenêtre isolée, que l'on brisa pour lui donner plus vitement de l'air, ce qui la fit revenir à elle. Mais elle avait pris une si grande frayeur, qu'elle voulut partir aussitôt ; quant aux spectateurs de la cour, il y en avait quelques-uns de tués et un grand nombre avait attrapé, dans cet accident, des blessures plus ou moins graves.

En conséquence, la reine monta dans sa litière, et, accompagnée des seigneurs et dames formant autour d'elle un cortège de plus de mille chevaux, elle se rendit, par les rues, à l'hôtel Saint-Paul ; quant au roi, il descendit, en un bateau, au-dessus du pont au Change, et remonta la Seine avec les chevaliers qui allaient prendre part à la joute qu'il devait conduire.

En arrivant à son hôtel, le roi trouva un beau cadeau que venaient lui offrir, au nom des bourgeois de Paris, quarante des plus notables de la ville ; ils étaient tous vêtus d'un drap de même couleur, comme d'un uniforme. Ce présent était dans une litière recouverte d'un crêpe de soie qui laissait voir les joyaux qui le composaient : c'étaient quatre pots, quatre trempoirs et six plats, le tout d'or massif et pesant cinquante marcs.

Lorsque le roi parut, les porteurs de la litière, qui étaient vêtus en sauvages, la déposèrent devant lui au milieu de la chambre, et l'un des bourgeois qui l'accompagnaient mit un genou en terre devant le roi, et lui dit :

— Très cher sire et noble roi, vos bourgeois de Paris vous présentent, au joyeux avènement de votre règne, tous ces joyaux qui sont en cette litière ; et de pareils sont offerts, en ce moment, à madame la reine et à madame la duchesse de Touraine.

— Grand merci ! répondit le roi ; ces présents sont beaux et riches, et nous nous rappellerons en toutes circonstances ceux qui nous les ont faits.

En effet, deux litières pareilles attendaient chez elles la reine et madame la duchesse de Touraine ; celle de la reine était portée par deux hommes déguisés l'un en ours et l'autre en licorne, et elle contenait une aiguière, deux

flacons, deux hanaps, deux salières, six pots, six trempoirs, le tout d'or pur et massif, et douze lampes, vingt-quatre écuelles, six grands plats et deux bassins d'argent ; en tout, trois cents marcs pesant.

Quant aux porteurs qui conduisaient la litière destinée à madame la duchesse de Touraine, ils étaient vêtus en Mores, avaient le visage noirci, portaient des turbans blancs, comme s'ils étaient Sarrasins ou Tartares, et étaient couverts de riches étoffes de soie. La litière contenait, en objets d'or, un vaisseau, un grand pot, deux drageoirs,



Isabel tomba demi-morte dans les bras du duc de Touraine

deux grands plats, vingt-quatre écuelles, vingt-quatre salières et vingt-quatre tasses ; et le tout, tant en or qu'en argent, pesait deux cents marcs. La valeur générale des objets donnés montait, dit Froissart, à plus de soixante mille couronnes d'or.

Les bourgeois, en offrant ces magnifiques présents à la reine, avaient l'espoir de gagner ses bonnes grâces et de la décider à faire ses couches en la ville de Paris, pour obtenir par ce moyen quelque diminution sur les impôts ; mais il en arriva tout autrement : car, lorsque l'époque de sa délivrance fut arrivée, le roi emmena madame Isabel ; on rehaussa la gabelle et l'on décria encore de douze et de quatre deniers, la monnaie d'argent qui courait depuis le règne de Charles V ; si bien que, comme cette monnaie était celle du menu peuple et des mendiants, ils manquèrent alors des choses de première nécessité, faute de pouvoir la passer (1).

(1) Froissart, le moine de Saint-Denis.

Ces présents, du reste, réjouirent fort grandement la reine et madame Valentine ; elles remercièrent gracieusement ceux qui les leur avaient apportés ; puis elles s'apprêtèrent à se rendre au champ de Sainte Catherine, où une lice avait été préparée pour les chevaliers et des échafauds établis pour les dames.

Sur ces trente chevaliers, qui devaient faire les armes de ce jour (1), et qui étaient appelés les chevaliers du Soleil d'or, parce qu'ils portaient sur leurs boucliers un soleil rayonnant, vingt-neuf attendaient, déjà tout armés, dans la lice. Le trentième entra : toutes les lances s'abaissèrent pour le recevoir : c'était le roi.

Un grand murmure annonça presque en même temps l'arrivée de la reine ; elle s'assit sur l'estrade qui était préparée pour elle, ayant à sa droite madame la duchesse de Touraine et à sa gauche *mademoiselle* de Nevers (2). Der-

(1) C'étaient le roi, le duc de Berry, le duc de Bourgogne, le duc de Bourbon, le comte de la Marche, messire Jacquemart de Bourbon, son frère, messire Guillaume de Namur, messire Olivier de Clisson, messire Jean de Vienne, messire Jacquemart de Vienne, son frère ; messire Guy de la Tremouille, messire Guillaume, son frère, messire Philippe de Bar, le seigneur de Rochefort, le seigneur de Rais, le sire de Beaumanoir, messire Jean de Barbançon, le Haze de Flandre, le seigneur de Coucy, messire Jean de Bar, le seigneur de Nantouillet, le seigneur de la Rochefoucauld, le seigneur de Garancières, messire Jean de Harpedanne, le baron de Saint-Vy, messire Pierre de Craon, messire Regnault de Roye, messire Geoffroy de Charny et messire Guillaume de Lignac.

(2) On appelait *mademoiselle* toute femme dont le mari n'était point encore armé chevalier.

rière les deux princesses se tenaient debout le duc Louis et le duc Jean, échangeant de temps en temps quelques paroles rares, avec cette politesse froide, familière aux gens que leur position force à dissimuler leur pensée. Une fois la reine assise, toutes les autres dames, qui n'attendaient que ce moment, se répandirent à flots dans l'enceinte qui leur était réservée, et qui bientôt se bariola d'étoffes d'or et d'argent et ruissela de diamants et de pierreries.

En ce moment, les chevaliers qui devaient jouter se mirent en ordre un à un, ayant le roi à leur tête ; après lui venaient les ducs de Berry, de Bourgogne et de Bourbon, puis les vingt-six autres tenants, marchant selon leur rang et leur dignité. Chacun, en passant devant la reine, inclina jusqu'à terre la pointe de sa lance, et la reine salua autant de fois qu'il y avait de chevaliers.

Cette évolution finie, les tenants se partagèrent en deux troupes. Le roi prit le commandement de l'une et le connétable celui de l'autre. Charles conduisit la sienne au pied du balcon de la reine. Clisson se retira vers l'extrémité opposée.

— Monseigneur de Touraine, dit alors le duc de Nevers, ne vous a-t-il pas pris quelque envie de vous mêler à ces nobles chevaliers et de rompre une lance en l'honneur de madame Valentine ?

— Mon cousin, répondit sèchement le duc, le roi, mon frère, m'a permis d'être le seul tenant de la journée de demain ; ce n'est pas dans une mêlée, c'est dans une joute ; ce n'est pas un contre un, c'est seul contre tous, que je veux soutenir la beauté de ma dame et l'honneur de mon nom.

— Et vous pourriez ajouter, monseigneur, que l'un et l'autre pourraient être soutenus avec d'autres armes qu'avec les hochets d'enfant dont on se sert pour de pareils jeux.

— Aussi, mon cousin, suis-je prêt à les soutenir avec celles dont on se servira pour les attaquer. Il y aura, à la porte de mon pavillon, une targe de paix et une targe de guerre ; ceux qui frapperont sur la targe de paix me feront honneur ; ceux qui frapperont sur la targe de guerre me feront plaisir.

Le duc de Nevers s'inclina comme un homme qui, ayant appris tout ce qu'il voulait savoir, désire que la conversation en reste là ; quant au duc de Touraine, il parut n'avoir pas compris le but de ces questions, et se mit à jouer insouciamment avec une des bandes de brocart qui tombaient du balcon de la reine.

En ce moment, les trompettes sonnèrent ; les chevaliers, à cet appel qui leur annonçait que la mêlée allait commencer, bouclèrent leur targe à leur cou, s'assurèrent sur leurs arçons, assujettirent leur lance au faucre, si bien que chacun était prêt lorsque la dernière note de la fanfare s'éteignit, et qu'on entendit la voix des juges du camp qui criaient en même temps et des deux côtés de la lice :

— Laissez aller !

A peine ces mots furent-ils prononcés, que le sol disparut sous des flots de poussière, au milieu desquels il était impossible de suivre les combattants. Presque aussitôt, on entendit le bruit que firent les deux troupes en se heurtant ; la lice apparut alors aux regards comme une mer soulevée qui roule des flots d'or et d'acier. De temps en temps on voyait paraître au sommet de l'un d'eux, comme un flocon d'écume au bout d'une vague, quelque noble panache blanc. Mais presque tous les faits d'armes de cette première course furent perdus, et ce ne fut que lorsque les trompettes sonnèrent la trêve et que les deux troupes se retirèrent chacune dans son camp, que l'on put reconnaître de quel côté avait été l'avantage... Huit chevaliers montés et armés restaient encore autour du roi : c'étaient monseigneur le duc de Bourgogne, messire Guillaume de Namur, messire Guy de la Trémouille, messire Jean de Harpedanne, le baron de Saint-Véry, messire Regnault de Roye, messire Philippe de Bar, et messire Pierre de Craon.

Le roi avait bien eu l'idée, au moment de défendre la joute à ce dernier, à cause de la colère qu'il avait amassée contre lui ; mais il avait réfléchi que son absence désorganiserait la mêlée, pour laquelle le nombre pair était de toute nécessité.

Six seulement accompagnaient le connétable : c'étaient monseigneur le duc de Berry, messire Jean de Barbançon, le seigneur de Beaumanoir, messire Geoffroy de Charny, messire Jean de Vienne et le sire de Coucy. Tous les autres avaient été portés à terre, et ils n'avaient plus le droit de remonter à cheval, ou avaient touché la barrière en reculant devant leur adversaire, et, par cela même, étaient regardés comme vaincus ; l'honneur de la première passe fut donc au roi, qui avait conservé le plus de chevaliers.

Les pages et les varlets profitèrent de ce moment de repos pour emporter hors de la lice, afin d'abattre la poussière, [illegible] les dames approuvèrent fort cette invention, et les chevaliers, certains que leurs prouesses seraient désormais vues et applaudies, en reprirent un nouveau courage : chacun appela son page ou son écuyer, lui fit visiter son armure, ressangler son cheval, boucler plus solidement sa targe, et se prépara à combattre de nouveau.

Le signal ne se fit pas attendre : les trompettes sonnèrent une seconde fois, les lances furent remises en arrêt, et, au mot « Laissez aller ! » les deux petites troupes, déjà diminuées de plus de moitié, fondirent l'une sur l'autre.

Tous les yeux se portèrent sur le roi et sur messire Olivier de Clisson, qui couraient l'un contre l'autre. A moitié chemin de la lice, ils se rencontrèrent : le roi atteignit son adversaire en pleine targe, si fort et si ferme, que la lance se rompit ; mais, quoique l'atteinte dût être rude, le vieux soldat resta droit et debout sur ses arçons ; son cheval seulement plia un peu sur ses jarrets de derrière, mais se releva noblement au premier coup d'éperon. Quant au connétable, il avait mis sa lance en arrêt comme pour menacer le roi ; mais, arrivé à portée, il en avait levé la pointe, indiquant ainsi qu'il tenait à honneur de jouter contre son souverain, mais qu'il le respectait trop pour le frapper, même dans un jeu.

— Clisson, Clisson, lui dit le roi en riant, si vous ne vous servez pas plus habilement de votre épée de connétable que de votre lance de chevalier, je vous en retirerai la lame et ne vous laisserai que le fourreau ; car, aussi bien, je vous conseille de venir désormais aux joutes avec un roseau pour toute arme ; il vous rendra le même service que votre lance, si vous comptez toujours vous en servir ainsi.

— Monseigneur, répondit Clisson, avec un roseau j'affronterais les ennemis de Votre Altesse, et, avec l'aide de Dieu, j'en triompherais, je l'espère ; car l'amour et le respect que j'ai pour elle me donneraient autant de courage à la défendre qu'ils m'ont donné de crainte à l'attaquer. Quant à la manière dont je compte me servir de ma lance envers tout autre que vous, si vous voulez en juger vous-même, regardez, monseigneur, et vivement.

En effet, messire Guillaume de Namur, après avoir désarçonné messire Geoffroy de Charny, avait repris du champ et cherchait des yeux contre qui il allait courir. Mais chacun était occupé de son côté, et, quoiqu'il eût le droit d'aller porter secours à ceux de son parti qui étaient trop pressés, il dédaignait cette inégalité. Au même moment, il entendit la voix du connétable qui criait :

— A moi, si vous le voulez bien, messire de Namur !

Guillaume inclina la tête en signe qu'il acceptait le défi, s'assura sur ses étriers, mit sa lance en arrêt, rassembla ses rênes et courut sur messire Olivier, qui, de son côté, mit son cheval au galop pour épargner à son adversaire la moitié du chemin ; ils se rencontrèrent.

Messire Guillaume avait dirigé la pointe de sa lance vers le heaume de Clisson, et le coup était si bien calculé, qu'il atteignit le connétable au haut de sa visière et le désheauma. En même temps, la lance de messire Olivier avait frappé son adversaire en pleine targe. Guillaume de Namur était trop bon cavalier pour vider les arçons ; mais la violence du coup était telle qu'elle rompit la sangle, et que le cavalier, tout en selle, alla rouler à dix pas de son cheval. Des applaudissements partirent de tous côtés. Les dames agitèrent leurs écharpes. C'était un des plus beaux coups de lance qui eussent été faits.

Clisson ne prit point le temps de demander un autre casque, car il vit que sa petite troupe, qui n'avait pu reprendre son avantage, était vivement pressée. Il se jeta, la tête découverte, au milieu de la mêlée, brisa sa lance, de la hauteur de trois courses, sur le casque de messire Jean de Harpedanne, qu'il désheauma du coup ; et, tirant son épée, il le pressa si vivement, avant qu'il eût le temps de se remettre, qu'il lui fit toucher la barrière. Alors il se retourna vers le champ de bataille. Deux cavaliers seulement tenaient encore l'un contre l'autre : c'étaient messire de Craon et le seigneur de Beaumanoir. Quant au roi, il était resté spectateur de la joute et n'y avait point repris part depuis qu'il avait couru contre Clisson. Le connétable fit comme lui, et attendit le résultat du combat de son dernier chevalier contre son dernier ennemi. L'avantage paraissait être au seigneur de Beaumanoir, lorsque son épée se rompit sur le bouclier de messire Pierre de Craon. Comme il n'était permis de se servir que de la lance et de l'épée, et que le seigneur de Beaumanoir avait brisé ces deux armes, il se trouva, à son grand désespoir, sans moyen de continuer le combat, et fit signe de la main qu'il se déclarait vaincu. Messire Pierre de Craon se retourna, croyant rester seul tenant du champ, lorsqu'il aperçut à dix pas de lui Clisson, son vieil ennemi, qui le regardait en riant : l'honneur de la journée allait se décider entre eux deux.

Pierre de Craon, tout brave qu'il était, et bien qu'il fût habile chevalier et savant dans toutes les feintes des armes, il connaissait l'homme de fer contre lequel il allait lutter ; cependant il hésita pour un instant, et, rendant à son cheval les rênes sur le cou, il se renversa presque

sur sa croupe, prit son épée à deux mains et fondit sur le connétable. Dans le chemin, on vit tourner deux fois cette épée rapide et flamboyante ; puis elle s'abattit, avec un bruit pareil à celui d'un marteau qui frappe une enclume, sur la targe à l'aide de laquelle Clisson garantissait sa tête nue. Certes, si cette épée eût été émoulue, cette targe, tout épaisse et de fin acier qu'elle était, se fût trouvée d'une faible défense pour un pareil coup ; mais on combattait à armes courtoises, et le connétable ne parut pas plus ébranlé de ce coup terrible, que s'il eût été frappé d'une baguette de saule par la main débile d'un enfant.

Le vieux guerrier se retourna vers Pierre de Craon, qui, emporté par son cheval, l'avait dépassé de plusieurs pas, mais qui, déjà en garde, l'attendait, la pointe au visage. Cette fois, c'était le connétable qui attaquait, et Pierre qui se défendait. L'attaque fut simple : messire Olivier écarta avec son épée celle de son ennemi ; puis, prenant à son tour son arme à deux mains, et comme s'il eût dédaigné de se servir de la lame, il en asséna, avec le pommeau, un si violent coup sur le heaume de messire de Craon, qu'il le bossua comme il l'aurait pu faire avec une masse d'armes. Le chevalier étendit le bras et tomba évanoui sans prononcer une seule parole.

Alors le connétable, s'avançant vers le roi, sauta à bas de son cheval, et, prenant son épée par la pointe, il lui en présenta la poignée, déclarant ainsi qu'il se reconnaissait comme vaincu, et qu'il cédait au roi l'honneur de la journée ; mais le roi, qui vit que cette action était chose de pure courtoisie, descendit de son cheval à son tour, embrassa Clisson, et le conduisit, au milieu des applaudissements des dames et des seigneurs, au pied du balcon de la reine, où il fut longuement félicité par madame Isabel, par monseigneur le duc de Touraine, qui avait vu avec plaisir la mésaventure de messire Pierre de Craon, et par le duc de Nevers, qui, quoique peu porté d'amitié pour le connétable, était trop bon jouteur lui-même pour ne pas admirer les grandes armes qu'il avait faites.

En ce moment, une cavalcade s'arrêta devant la porte de l'église Sainte-Catherine ; celui qui en paraissait le chef descendit de cheval et s'achemina vers la lice. Il y entra tout poudreux et tout botté, et, allant droit au roi, il mit un genou en terre et lui présenta une lettre scellée des armes du roi d'Angleterre. Charles l'ouvrit : elle contenait la trêve accordée par le roi Richard et ses oncles, laquelle trêve devait durer trois ans, par terre et par mer, à savoir du 1er août 1389 au 19 août 1392. Le roi la lut aussitôt à haute voix, et cette nouvelle, que chacun attendait avec impatience et qui arrivait en un pareil moment, sembla encore un nouvel et excellent présage du bonheur que l'on espérait d'un règne qui commençait sous de si riches auspices. Aussi, le seigneur de Château-Morand, qui était porteur de ce message, fut fort complimenté par la cour ; et le roi, pour lui faire honneur et lui marquer son contentement, l'invita à dîner à sa table, et l'emmena tout botté, sans même lui permettre d'aller changer de vêtements.

Le soir du même jour, le seigneur de la Rivière et messire Jean Lemercier, de la part du roi, messire Jean de Beuil et le sénéchal de Touraine, de la part du duc, se présentèrent à l'hôtel de messire Pierre de Craon, qui était situé proche du cimetière Saint-Jean, et lui signifièrent, pour le roi et le duc, que ni l'un ni l'autre n'avaient plus besoin de son service.

La nuit suivante, et quoiqu'il fût encore bien souffrant et endolori du coup qu'il avait reçu et de la chute qu'il avait faite, messire Pierre de Craon quitta Paris avec ses équipages et prit la route de l'Anjou, où il possédait un grand et fort château, que l'on nommait Sablé.

IV

Le lendemain, à la pointe du jour, des hérauts à la livrée du duc de Touraine parcoururent les rues de Paris, précédés de trompettes, s'arrêtant à tous les carrefours et places, et y faisant lecture des lettres de défi qui, depuis un mois, avaient été envoyées en toutes les parties du royaume, ainsi que dans les principales villes d'Angleterre, d'Italie et d'Allemagne ; elles étaient conçues en ces termes :

« Nous, Louis de Valois, duc de Touraine, par la grâce de Dieu, fils et frère des rois de France, pour le grand désir que nous avons de voir et d'avoir la connaissance des nobles gentilshommes, chevaliers ou écuyers, soit du royaume de France, soit des autres royaumes, faisons savoir, non par orgueil, haine ou malveillance, mais par désir d'avoir leur honorable compagnie, avec le consentement du roi notre frère, que nous tiendrons la lice depuis dix heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi ; et ce, contre tout venant ; et au dehors de notre pavillon, qui s'élèvera à l'entrée du champ, seront attachés nos targes et écus armoriés de nos armes ; c'est à entendre nos targes de guerre et nos écus de paix ; et quiconque voudra jouter, enverra toucher par son écuyer, ou viendra toucher lui-même notre écu, du bois de sa lance, s'il veut la joute de paix ; notre targe, du fer de sa lance, s'il veut la joute de guerre. Et, pour que tous gentilshommes, nobles chevaliers et écuyers auxquels cette chose viendra en connaissance la tiennent pour ferme et stable, nous avons fait publier ces lettres et les avons scellées du sceau de nos armes. Écrites, faites et données à Paris, en notre hôtel de Touraine, le vingtième jour de juin de l'an 1389 depuis l'incarnation de Notre-Seigneur. »

L'annonce d'une joute où le premier prince du sang (1) devait tenir la lice, avait depuis longtemps fait grand bruit. Les gens du conseil du roi avaient essayé de s'y opposer, lorsque le duc de Touraine était venu demander à son frère la permission de faire cette emprise, à l'occasion de l'entrée de madame Isabel ; le roi, qui aimait lui-même ces sortes de jeux et qui excellait dans les armes, fit cependant venir le duc de Touraine pour le prier de renoncer à ce projet ; mais celui-ci lui avait répondu qu'il avait pris l'engagement de cette joute devant les dames de la cour, et le roi, qui connaissait toute la valeur d'une semblable parole, avait permis que la chose se poursuivît.

Il y avait, d'ailleurs, peu de risques à courir dans de semblables jeux ; presque toujours les adversaires combattaient à armes courtoises, et la targe de guerre qui faisait devant le pavillon du tenant le pendant de l'écu de paix, était là seulement pour indiquer que son maître ne reculait devant aucune entreprise et était disposé à accepter tous les genres de défi. Cependant, il arrivait parfois que des haines particulières, profitant de cette occasion, se glissaient en amies dans la lice, et, là, se démasquant tout à coup, venaient offrir un combat réel au lieu d'un combat simulé ; il y avait donc toujours dans le pavillon, ce cas échéant, des armes émoulues et un cheval armé en guerre.

Madame Valentine, quoique partageant l'enthousiasme chevaleresque de cette époque, n'était point cependant sans inquiétude sur l'issue de la journée : la demande du conseil lui avait paru bien juste, et elle avait craint, avec son cœur, ce que les autres avaient pensé avec leur raison. Elle était donc plongée dans des réflexions pareilles à celles que nous venons de faire, lorsqu'on lui dit que la même jeune fille qu'elle avait envoyé chercher la surveille, attendait dans son antichambre que ce fût son bon plaisir de la recevoir. Madame Valentine fit elle-même quelques pas au-devant de la porte. Odette entra.

C'était toujours la même beauté, la même grâce, la même candeur ; mais tout l'ensemble de cette douce créature avait pris une teinte de mélancolie mortelle.

— Qu'avez-vous ? lui dit la duchesse effrayée de sa pâleur ; et qui fait que je suis assez heureuse pour vous voir ?

— Vous avez été si bonne pour moi, répondit Odette, que je n'ai point voulu fermer la grille d'un couvent entre moi et le monde sans vous dire adieu.

— Comment ! pauvre enfant, dit madame Valentine attendrie, prenez-vous donc le voile ?

— Non, pas encore, madame, car mon père m'a fait promettre de ne point prononcer de vœux tant qu'il vivrait ; mais j'ai si fort et si longtemps pleuré sur sa poitrine, j'ai tant prié à ses genoux, qu'il m'a permis de me retirer, comme pensionnaire, au couvent de la Trinité, dont ma tante est la supérieure : et voilà que je m'y rends.

La duchesse lui prit la main.

— Ce n'est pas là tout ce que vous avez à me confier, n'est-ce pas ? dit-elle ; car il restait dans les yeux de la jeune fille une vive expression de tristesse et de crainte.

— Non, je voulais vous parler de...

— De qui ?

— Et de qui voulez-vous que je vous parle, si ce n'est de lui ? Pour qui voulez-vous que je craigne, si ce n'est pour lui ?

— Que pouvez-vous craindre ?

— Vous me pardonnerez, n'est-ce pas ? de vous parler, à vous, madame Valentine, de monseigneur le duc de Touraine ; mais cependant, si quelque danger...

(1) Il ne faut cependant pas croire qu'à cette époque les princes du sang fussent ce qu'ils sont devenus depuis sous Henri IV ; ils n'étaient véritablement regardés que comme les premiers gentilshommes du royaume, et ne partageaient nullement le caractère sacré dont la royauté était déjà revêtue.

— Quelque danger ! s'écria madame Valentine. Expliquez-vous : vous me faites mourir !

— Le duc va tenir la joute aujourd'hui, n'est-ce pas?

— Oui. Eh bien?

— Eh bien, il est venu hier chez mon père. — vous le savez, mon père a la réputation de tenir les meilleurs destriers qui puissent se trouver en la ville de Paris. — eh bien, il est venu hier des hommes qui ont demandé à voir le plus fort et le plus dur cheval de guerre qu'il eût à vendre. Mon père leur a demandé si c'était pour la joute d'aujourd'hui, et ces hommes ont répondu que oui, qu'un chevalier étranger y voulait faire des armes. « Il y aura donc une joute de guerre? reprit mon père. — Certes, ont-ils répondu en riant, et une rude. » Alors, tremblante que j'étais à ces paroles, je les ai suivis ; je suis descendue avec eux ; ils ont choisi le cheval le plus fort qu'il y eût dans les écuries ; ils lui ont essayé un chanfrein de bataille.

Odette sanglota.

— Comprenez-vous, madame? Oh ! dites cela au duc ; dites qu'il y a projet et menace contre lui ; dites-lui qu'il se défende de toute sa force et de toute son adresse.

Elle tomba à genoux.

— Qu'il se défende pour vous, qui êtes si belle et qui l'aimez tant ; oh ! dites-lui comme je vous le dis, à genoux, les mains jointes ; dites-lui cela comme je le lui dirais, moi, si j'étais vous.

— Merci, mon enfant, merci.

— Vous direz à ses écuyers, n'est-ce pas? de lui choisir sa plus forte armure ; lorsqu'il a été vous chercher en Italie, il a dû en rapporter quelqu'une de Milan, où l'on dit qu'on les fait meilleures qu'en aucun lieu du monde. Dites-lui de veiller à ce que son heaume soit parfaitement attaché. Puis, enfin, si vous voyez, ce qui est impossible, car le duc de Touraine est le plus beau, le plus brave et le plus adroit chevalier du royaume... Que disais-je?... Ah ! oui : si vous voyez qu'il faiblisse, car son adversaire pourrait employer quelque sortilège, priez le roi, le roi sera là, n'est-ce pas? priez le roi de faire cesser la joute ; il en a le droit, je l'ai demandé à mon père. Les juges du camp n'ont qu'à jeter leur bâton entre les combattants, et il faut que le combat cesse ; eh bien, dites-lui de faire cesser cette malheureuse passe d'armes, puisqu'on ne la peut empêcher ; et moi, pendant ce temps...

Elle s'arrêta.

— Eh bien, que ferez-vous? dit plus froidement la duchesse.

— Moi, je m'enfermerai dans l'église du couvent. Maintenant que ma vie est à Dieu, je dois prier pour tous les hommes et particulièrement pour mon souverain, ses frères et ses fils. Eh bien, je prierai pour lui, le front sur le marbre ; je dirai à Dieu de prendre mes jours, car je n'ai que faire de mes jours, moi, en échange des siens ; et Dieu m'entendra, Dieu m'exaucera peut-être. Vous, de votre côté, priez aussi. Dieu entendra, sans doute, votre voix avant d'entendre la mienne ; car vous êtes une grande princesse, et moi, je ne suis qu'une pauvre fille. Adieu, madame, adieu !

A ces mots, Odette se leva, baisa une dernière fois la main de la duchesse et s'élança hors de la chambre.

La duchesse de Touraine alla aussitôt aux appartements de son mari ; mais déjà, depuis une heure, il était à son pavillon, où il s'était rendu d'avance pour se faire armer de ses meilleures armes.

Au même instant, on vint la prévenir que la reine l'attendait pour se rendre au champ Sainte-Catherine.

La joute était préparée au même endroit que la veille ; seulement, dans l'intérieur de l'enceinte et au-dessous du balcon du roi, on avait dressé la tente de monseigneur le duc de Touraine surmontée d'un pennon à ses armes, et communiquant avec une grande chambre en charpente où se tenaient les écuyers et les chevaux, ces derniers au nombre de quatre, trois destinés aux joutes de paix, le quatrième armé en guerre. Au côté gauche de la tente était la targe de guerre du duc sans blason aucun, et montrant pour seule devise un bâton noueux avec ces mots : « J'offre le défi. »

Au côté droit était l'écu de paix, portant à son centre trois fleurs de lis d'or sur champ d'azur, qui étaient les armes des enfants de France. En face et à l'extrémité de la lice était une porte donnant sur un champ attenant aux Tournelles, et qui était destinée à donner entrée aux chevaliers.

Aussitôt que le roi, la reine, et les seigneurs et dames de la cour furent placés, un héraut s'avança, précédé de deux trompettes, et lut à haute voix les lettres de défi dont nous avons donné connaissance à nos lecteurs au commencement de ce chapitre ; seulement, les juges du camp y avaient ajouté une clause relative à la manière de jouter, c'est à savoir que tout chevalier ou écuyer qui toucherait l'écu de paix s'engageait à ne courir que deux lances ; quant à ceux qui heurteraient la targe de guerre, il était d'habitude que les armes fussent à leur volonté.

Cette proclamation faite, le héraut rentra dans la tente. Les juges du camp, qui étaient messire Olivier de Clisson et monseigneur le duc de Bourbon, se placèrent aux deux côtés du champ clos, et les trompettes firent entendre la fanfare du défi. Madame Valentine était pâle comme la mort.

Il y eut un moment de silence, au bout duquel une autre trompette répondit en dehors de la lice, répétant les mêmes sons. Les portes du fond s'ouvrirent ; un chevalier s'avança, la visière levée, et chacun put reconnaître messire Boucicaut le jeune ; la duchesse respira en le voyant.

Dès qu'on l'eut reconnu, un murmure bienveillant parcourut toute la galerie ; les seigneurs saluèrent de la main, et les dames agitèrent leur mouchoir ; car celui qui venait d'entrer était des plus braves et des meilleurs jouteurs qu'il y eût parmi les chevaliers de l'époque.

Messire Boucicaut s'inclina d'abord pour remercier les spectateurs de l'accueil qu'ils lui faisaient ; ensuite, marchant droit au balcon de la reine, il la salua gracieusement, baissant la pointe de sa lance jusqu'à terre ; puis, abaissant de sa main gauche la visière de son heaume, il frappa courtoisement du bois de sa lance l'écu de paix du duc de Touraine, et, mettant son cheval au galop, gagna l'extrémité opposée de la lice.

Au même moment, le duc sortit tout appareillé, sa targe bouclée à son cou et sa lance en arrêt. Il avait une armure milanaise, de l'acier le plus fin, tout incrustée d'or ; les caparaçons de son cheval étaient de velours vermeil, et tout ce qui est ordinairement en fer, mors et étriers, était de pur argent ; la cuirasse était, du reste, si bien prise et si artistement travaillée qu'elle se prêtait à tous les mouvements de son maître avec autant de souplesse qu'aurait pu le faire un haubergeon de mailles ou un surcot de drap.

Si un murmure avait accueilli messire Boucicaut, de véritables applaudissements saluèrent le duc ; car il était impossible de se présenter et de saluer avec meilleure grâce qu'il ne le fit ; ils ne cessèrent que lorsque le duc ferma son heaume ; alors les trompettes sonnèrent, les deux adversaires mirent leurs lances en arrêt, et les juges du camp s'écrièrent :

— Laissez aller !

Les deux chevaliers donnèrent de l'éperon et fondirent l'un sur l'autre de toute l'impétuosité de leurs chevaux ; tous deux se frappèrent en pleine targe, et brisèrent leur lance ; les deux chevaux s'arrêtèrent court, plièrent sur leurs deux jambes de derrière et se relevèrent tout tremblants ; mais ni l'un ni l'autre des deux adversaires ne perdit même un seul étrier ; ils tournèrent aussitôt bride et revinrent prendre chacun une lance des mains de leur écuyer.

A peine se furent-ils ordonnés pour cette seconde course, que les trompettes sonnèrent de nouveau ; alors ils revinrent l'un sur l'autre plus rapidement encore peut-être que la première fois ; mais chacun d'eux alors changea la direction de sa lance : tous deux se touchèrent à la visière, se désheaumèrent et passèrent outre ; puis, se retournant l'un vers l'autre, ils se saluèrent courtoisement. Il était impossible d'avoir maintenu l'un contre l'autre une égalité plus parfaite ; aussi trouva-t-on que cette course devait faire un honneur pareil à chacun des adversaires.

Les deux chevaliers laissèrent leurs casques à ramasser à leurs écuyers et revinrent tête nue, messire Boucicaut à la porte par laquelle il était entré, le duc de Touraine à la tente d'où il était sorti.

Un murmure flatteur accompagna ce dernier jusqu'à son pavillon ; car il semblait l'archange Michel, tant il était beau avec ses longs cheveux blonds, ses yeux bleus, doux comme ceux d'un enfant, et son teint de jeune fille.

La reine se pencha tout entière hors de son estrade pour le voir plus longtemps, et madame Valentine, se rappelant ce que lui avait dit Odette, regarda la reine avec l'effroi du pressentiment.

Au bout d'un instant, les trompettes annoncèrent que le duc était prêt pour une nouvelle passe ; elles restèrent quelques minutes sans réponse, et l'on se demandait si une si belle joute allait se terminer aussi vite, faute de tenants, lorsqu'une autre trompe fit entendre un air étranger ; au même instant la porte s'ouvrit, et un chevalier parut visière baissée et targe au cou.

Madame Valentine trembla : car elle ne connaissait pas ce nouvel adversaire, et cette joute de guerre qu'elle craignait lui mettait dans l'âme une crainte vague et continue qui s'augmenta au fur et à mesure qu'elle vit l'inconnu s'approcher du pavillon. Arrivé devant le balcon royal, celui-ci arrêta son destrier, posa le bas de sa lance à terre, l'assujettit avec son genou, et, pressant le ressort de son casque, il se désheauma. On vit alors un beau jeune homme de vingt-quatre ans à peu près, dont le visage pâle

et hautain resta étranger à la plus grande partie des assistants.

— Salut à notre cousin de Lancastre, comte de Derby, dit le roi, qui avait reconnu le cousin de Richard d'Angleterre ; il sait qu'il n'avait pas besoin de la trêve que notre frère d'outre-mer, que Dieu conserve ! vient de nous accorder, pour être le bienvenu à notre cour ; notre envoyé messire de Château-Morand nous avait annoncé hier son arrivée ; c'est un messager de bonnes nouvelles.

— Monseigneur, dit le comte de Derby en s'inclinant de nouveau, le bruit nous est venu, dans notre île, des merveilleuses joutes et emprises qui se devaient faire en votre cour, et, tout Anglais que nous sommes de corps et d'esprit, nous avons voulu traverser la mer, afin de rompre une lance en l'honneur des dames françaises ; j'espère que monseigneur le duc de Touraine voudra bien oublier que nous ne sommes que cousin de roi.

Le comte de Derby dit ces derniers mots avec une amertume railleuse qui prouvait que, dès cette époque, il pensait déjà à franchir la distance qui le séparait du trône.

Alors, saluant une dernière fois le roi et madame Isabel, il remit son heaume, et alla frapper du bois de sa lance l'écu de paix du duc de Touraine. Les couleurs que la crainte en avait bannies reparurent seulement alors sur les joues de madame Valentine ; car elle avait tremblé jusque-là que la haine nationale de l'Angleterre contre la France n'eût amené le comte de Derby à ce tournoi.

Les deux adversaires avant de commencer la joute se saluèrent avec la courtoisie qui devait distinguer deux si nobles seigneurs ; puis les trompettes sonnèrent, ils mirent leurs lances en arrêt et coururent l'un sur l'autre.

Ils s'atteignirent en pleine targe ; mais, les chevaux s'étant croisés, ils furent forcés tous deux de lâcher leurs lances, qui tombèrent dans la lice. L'écuyer du duc de Touraine et celui du comte de Derby s'avancèrent aussitôt pour les ramasser et les présenter à leurs maîtres ; mais tous deux et en même temps firent un signe, et l'écuyer anglais vint offrir au duc de Touraine la lance du comte de Derby, tandis que l'écuyer français allait présenter au comte de Derby la lance du duc de Touraine. Cette action fut fort applaudie, et on la trouva d'une chevalerie parfaite.

Les deux chevaliers se croisèrent de nouveau, pour aller reprendre chacun sa place ; puis, remettant leur lance en arrêt, ils fondirent l'un sur l'autre.

Cette fois, les chevaux servirent mieux l'adresse de leurs cavaliers ; car ils se chargèrent si droit, que l'on eût cru qu'ils allaient se briser le front l'un contre l'autre. Cette fois encore, comme la première, les chevaliers s'atteignirent en pleine armure avec une telle force, que les deux lances volèrent en morceaux, et qu'à chacun des adversaires il n'en resta qu'un tronçon dans la main.

Tous deux se saluèrent alors ; le duc de Touraine rentra dans son pavillon, le comte de Derby sortit de la lice : à la porte, l'attendait un page du roi qui venait le prier, au nom de son maître, de prendre, à la gauche de la reine, place parmi les assistants. Le comte accepta cet honneur, et parut, un instant après, sur l'estrade royale, tout armé, comme il avait combattu, à l'exception de son heaume, qu'un page à sa livrée portait derrière lui. Aussitôt que le comte fut assis, les trompettes firent un troisième appel.

Cette fois, la réponse fut si prompte, qu'on eût dit un écho ; seulement, elle se fit avec une de ces longues trompes de guerre, dont on ne se servait que dans les mêlées, et dont le son, éclatant et terrible, était destiné à effrayer l'ennemi. Chacun tressaillit, et madame Valentine se signa en grand'crainte, disant :

— Mon Dieu, Seigneur, ayez pitié de moi !

Tous les yeux se fixèrent sur la porte, qui s'ouvrit et donna passage à un chevalier armé de toutes pièces pour une joute de guerre, c'est-à-dire d'une forte lance, d'une de ces longues épées dont on pouvait se servir alternativement à une ou deux mains, et d'une hache d'armes ; il avait sa targe bouclée au cou, son écu au bras ; et ses armoiries, pour répondre à celles du duc de Touraine, qui, nous l'avons dit, étaient un bâton noueux avec cet exergue : *Je porte le défi*, étaient un rabot destiné à enlever les nœuds du bâton, avec cette réponse : *Je le tiens*.

Chacun porta les yeux sur le chevalier avec la curiosité qu'une pareille circonstance excitait toujours ; mais sa visière était hermétiquement fermée, aucune armoirie héraldique ne brillait sur sa targe, son casque seul portait un ornement qui attestait merveilleusement ou sa naissance ou sa dignité ; c'était une couronne comtale d'or pur.

Il s'avança dans la lice, faisant manœuvrer son cheval de guerre avec cette habileté gracieuse qui dénonçait le chevalier habitué aux armes. Arrivé devant le balcon royal, il inclina son front jusqu'à la crinière de son destrier ; puis, au milieu d'un silence que la respiration même n'osait troubler, il alla au pavillon du duc de Touraine, et heurta fortement du fer de sa lance la targe de guerre du noble tenant. L'appel de mort retentit d'un bout à l'autre du champ clos ; la reine devint pâle, madame Valentine jeta un cri.

Un écuyer du duc de Touraine se présenta aussitôt à la porte du pavillon, examina quelles étaient les armes offensives et défensives du chevalier ; puis, le saluant avec courtoisie :

— Il va être fait ainsi que vous le désirez, monseigneur, lui dit-il.

Et il se retira.

Le chevalier gagna le bout de la lice, où il devait attendre que le duc de Touraine eût fait ses apprêts. Au bout de dix minutes, ce dernier sortit de sa tente revêtu de la même armure qui lui servait depuis le matin, mais monté sur un autre cheval, frais et vigoureux ; il portait, comme son adversaire, une forte lance à fer aigu, une longue épée au côté, et une hache d'armes à l'arçon de sa selle : toutes ces armes étaient pareilles à la cuirasse, merveilleusement riches comme elle, et damasquinées d'or et d'argent.

Le duc de Touraine fit un signe de la main pour indiquer qu'il était prêt ; les trompettes sonnèrent, les adversaires assurèrent leurs lances en les appuyant sur le faucre et en les serrant sous le bras ; puis, éperonnant leurs chevaux, ils fondirent à toute volée l'un sur l'autre, et se rencontrèrent juste au milieu de la lice, tant chacun d'eux avait mis le même empressement à venir au-devant de son adversaire.

Chacun y avait été vigoureusement et de bonne foi, car la lance du chevalier inconnu avait pris le heaume du casque du duc de Touraine aux lumières, et, le lui arrachant de la tête, elle l'avait jeté à dix pas derrière son cheval ; de son côté, la lance du duc de Touraine avait frappé son adversaire en pleine targe, et, la perçant d'outre en outre, elle avait rencontré la cuirasse, et, glissant sous l'épaulière, était allée lui blesser légèrement le bras gauche ; de ce coup, la lance s'était rompue à un pied du fer, et le tronçon était resté dans la targe.

— Monseigneur de Touraine, dit le chevalier, remettez, je vous prie, un autre heaume, tandis que je m'en vais arracher ce tronçon, qui ne me blesse pas, mais qui me gêne.

— Merci, mon cousin de Nevers, répondit le duc ; car il l'avait reconnu à cette haine profonde et intelligente que chacun d'eux nourrissait dans son cœur, merci ; je vous donnerai tout le temps nécessaire pour faire bander et étancher votre bras ; mais je continuerai le combat ainsi.

— Qu'il soit fait ainsi que vous voudrez, monseigneur ; mais, comme un combat peut se continuer aussi bien avec un fer de lance dans la targe qu'avec la tête désheaumée, je n'ai plus besoin, pour le reprendre, que du temps qu'il me faut pour jeter cette lance et tirer cette épée.

Il joignit en même temps le geste à la parole et se trouva l'épée à la main.

Le duc de Touraine suivit son exemple, et, lâchant les rênes de son cheval, il couvrit sa tête désarmée avec son écu ; quant au comte de Nevers, il laissa pendre son bras gauche, dont l'armure, faussée par le tronçon de la lance, ne lui permettait plus de se servir. Les écuyers, qui s'étaient approchés pour porter secours à leurs maîtres, se retirèrent en les voyant continuer le combat.

Effectivement, il avait repris avec une nouvelle vigueur : le comte de Nevers s'inquiétait peu de la gêne que lui causait l'impossibilité de se servir de son bras gauche, et, comptant sur la trempe de son armure, il s'offrit, entièrement couvert par elle, aux coups de son adversaire ; il attaquait donc sans relâche cette tête nue, qui n'était plus abritée que par le bouclier, et chacun de ses coups retentissait sur lui comme un marteau sur une enclume, tandis que le duc de Touraine, plus remarquable encore par son élégance et son adresse que par sa force, tournait autour du duc, cherchant avec son épée le défaut de l'armure en attaquant de la pointe ce qu'il n'espérait pas atteindre avec le tranchant. Pas un bruit ne s'élevait dans toute l'enceinte, on n'entendait que le fer heurtant le fer ; on eût dit que le souffle même craignait de sortir de la bouche des spectateurs, et que toute la vie de cette foule immobile était passée dans ses yeux et se concentrait dans ses regards. Cependant, et comme chacun ignorait le nom de son adversaire, toutes les sympathies, tous les désirs étaient pour le duc de Touraine ; sa tête, sur laquelle son bouclier portait une ombre, eût pu servir de modèle à un imagier pour peindre l'archange Michel ; le caractère insouciant de sa physionomie avait disparu ; ses yeux lançaient des flammes, ses cheveux flottaient comme une auréole, et ses lèvres, écartées par une crispation nerveuse, laissaient apercevoir le blanc émail de ses dents ; de sorte qu'à chaque coup que frappait sans relâche la rude épée de son adversaire, un frémissement courait dans cette assemblée comme si tous les pères eussent tremblé pour leur fils, toutes les femmes pour leur amant.

En effet, l'écu protecteur s'entamait petit à petit, chaque

atteinte en enlevant un morceau d'acier, comme s'il eût frappé sur du bois ; bientôt, il se fendit par le milieu, et le duc sentit peser sur son bras les coups qui jusque-là étaient tombés sur le bouclier ; enfin, une dernière atteinte, glissant le long de ce bras, tomba sur sa tête, et lui entama légèrement le front.

Alors le duc de Touraine, voyant que son écu inutile n'était plus pour lui qu'une défense inutile, que son épée était trop faible pour entamer l'armure de son adversaire, fit faire un bond de retraite à son cheval, et, étant loin de lui, de la main gauche, son écu, de la droite son épée, il saisit de toutes deux la lourde hache d'armes accrochée à son arçon, et, revenant sur le comte de Nevers avant que celui-ci eût pu soupçonner son intention, il lui en asséna sur le heaume un tel coup, que les attaches de la visière se rompirent, et que le comte de Nevers, sans être desheaumé, se trouva le visage découvert ; il secoua la tête, et le casque tomba ; tout le monde poussa un grand cri en le reconnaissant.

Au même instant, et comme il se dressait sur ses arçons afin de rendre coup pour coup, les bâtons des deux juges de camp tombèrent entre lui et le duc de Touraine, et la voix forte du roi cria, au-dessus de toutes les voix :

— Assez, messieurs, assez !

C'est qu'au coup du comte de Nevers, et en voyant le sang couler sur le visage du duc, madame Valentine s'était évanouie et que la reine, pâle et tremblante, avait saisi le bras du roi en lui disant :

— Faites cesser, monseigneur ! au nom du ciel, faites cesser !

Les deux combattants, si acharnés qu'ils fussent, s'arrêtèrent aussitôt. Le comte de Nevers laissa pendre son épée à sa chaîne ; le duc de Touraine rattacha sa hache d'armes à ses arçons. Les écuyers s'approchèrent de leurs maîtres : les uns étanchèrent le sang qui coulait du front du duc de Touraine, les autres arrachèrent de la targe du comte de Nevers le tronçon de la lance dont le fer allait jusqu'à son épaule.

Lorsque cette double opération fut faite, ils se saluèrent avec une froide courtoisie, et comme gens venant de jouer un jeu ordinaire. Le comte de Nevers sortit de la lice, et le duc de Touraine s'avança vers sa tente pour reprendre un autre casque. Le roi se leva sur son estrade et dit à haute voix :

— Messeigneurs, notre plaisir est que la joute soit ainsi terminée et finie.

En conséquence, le duc de Touraine, au lieu de continuer son chemin, s'avança vers le balcon royal pour recevoir le bracelet qui était le prix réservé au tenant de la joute ; mais, arrivé au bas, madame Isabel lui dit gracieusement :

— Montez à nous, monseigneur ; car, pour donner plus de prix à notre présent, nous voulons nous-même l'attacher à votre bras.

Le duc sauta légèrement à bas de son cheval. Un instant après, il recevait, à genoux devant la reine, le bracelet qui lui avait été promis au cortège ; et, tandis que madame Valentine essuyait le front de son mari pour s'assurer que sa blessure n'était point profonde, tandis que le roi invitait le comte de Derby à dîner au palais, la main du duc rencontra celle de madame Isabel, et la première faveur adultère fut mystérieusement donnée et reçue.

V

Toutes ces fêtes et joutes terminées, le roi pensa aux gouvernement et administration de son royaume ; tout était parfaitement en paix au dehors, et la France pouvait sommeiller un instant tranquille au milieu de ses alliés : à l'orient, c'était le duc Galéas Visconti, que le mariage de madame Valentine liait, par monseigneur le duc de Touraine, à la maison des fleurs de lis ; au midi, c'était le roi d'Aragon, parent du roi de France par sa femme, madame Yolande de Bar ; au couchant, le duc de Bretagne, vassal remuant et insoumis, mais non adversaire déclaré ; enfin, au nord, c'était l'Angleterre, la plus vieille et la plus mortelle ennemie de la France, mais qui, sentant remuer dans son sein tous les germes d'une guerre civile, venait de laisser endormir sa haine et d'accorder, comme une faveur, à sa rivale, une trêve de trois ans qu'elle aurait pu elle-même solliciter comme une grâce. Les provinces seulement réclamaient donc, à cette heure, la sollicitude du roi ; mais aussi elles la réclamaient instamment. Pillés, ruinés par les administrations successives des ducs d'Anjou et de Berry, le Languedoc et la Guyenne, épuisés d'or et de sang, tendaient vers leur jeune souverain leurs mains décharnées et suppliantes. Messire Jean Lemercier et le sire Guillaume de la Rivière, qui étaient du conseil le plus intime du roi, l'exhortaient depuis longtemps à visiter les marches lointaines de son royaume. Il s'y décida enfin, et le départ fut résolu pour la Saint-Michel prochaine (1). L'itinéraire fut tracé par Dijon et Avignon, et, par conséquent, le duc de Bourgogne et le pape Clément reçurent avis du prochain passage du roi.

Au jour dit, Charles partit de Paris en compagnie du duc Louis de Touraine, du sire de Coucy, et de beaucoup d'autres chevaliers encore ; il rencontra, à Châtillon-sur-Seine, le duc de Bourbon et le comte de Nevers, qui venaient au-devant de lui pour lui faire honneur. Arrivé à Dijon, il y trouva la duchesse de Bourgogne, qui s'y était fait une cour des dames et damoiselles qu'elle savait être les plus agréables au roi : c'étaient madame de Sully, mademoiselle de Nevers, la dame de Vergy, et d'autres encore, fleurs écloses aux tiges des plus nobles familles de France. Là, il y eut dix jours encore de fêtes ; et le roi prit congé de sa tante après bien des compliments et des cadeaux aux dames de sa cour. Quant au duc, il monta sur une grande barque, descendit le Rhône, et arriva presque en même temps que le roi à Avignon.

Connaissez-vous Avignon, la ville sainte, aujourd'hui triste et sombre comme une puissance déchue, et qui se mire éternellement dans le Rhône, cherchant à son front la tiare papale ? C'était alors la courtisane de Clément VII. Un grand maître de l'ordre de Malte venait de nouer autour de sa taille une ceinture neuve de remparts (2). Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, Urbain V, l'avaient dotée, la veille, de son palais pontifical, et saint Bénézet de son pont miraculeux. Elle avait une cour dorée de cardinaux libertins et d'abbesses mondaines : elle vivait, le jour, dans une atmosphère parfumée par l'encens de ses cérémonies et de ses fêtes, et, le soir, elle s'endormait voluptueusement aux chants mélodieux de Pétrarque et aux murmures lointains de la fontaine de Vaucluse.

Ce fut Philippe le Bel qui, ramassant la couronne papale, tombée de la tête de Boniface VIII, au soufflet que lui donna Colonne, la posa sur le front de Clément VI, et qui, pour réunir dans sa main et dans celle de ses successeurs le pouvoir spirituel au pouvoir temporel, conçut le projet de déshériter Rome de sa royauté catholique et d'en doter la France. Avignon reçut l'hôte sacré du Vatican, et le Rhône vit le vicaire du Christ étendre sur son balcon la main qui lie et qui délie, et les Français entendirent pour la première fois prononcer la bénédiction universelle : *Urbi et orbi*.

Mais un grand schisme s'était élevé dans l'Église ; Rome, effrayée au premier abord, avait repris courage et avait élevé autel contre autel. Le monde chrétien s'était séparé en deux partis : l'un reconnaissant le pape d'Avignon, l'autre niant qu'il pût exister un siège pontifical hors de la ville où saint Pierre l'avait fondé. Les deux papes, de leur côté, loin de rester inactifs dans cette guerre civile où ils avaient un si puissant intérêt, s'étaient faits chefs de la double et grande armée chrétienne, et, s'anathématisant réciproquement, ils ruinaient leur pouvoir par leur pouvoir lui-même et éteignaient imprudemment leurs foudres spirituelles en se les lançant l'un à l'autre.

Dans cette grande querelle, et selon qu'ils avaient été alliés ou ennemis de la France, les peuples avaient tour à tour reconnu le pape d'Avignon ou celui de Rome. Les seuls qui fléchissent alors le genou devant Clément VII étaient le roi d'Espagne, le roi d'Écosse et le roi d'Aragon ; mais comme ils ne le faisaient que par considération pour le roi de France, ce fut donc une grande fête pour Clément que de recevoir le souverain qui seul le soutenait encore contre les prétentions de son rival ; et, si, aux dîners et fêtes qu'il lui donna, il se fit servir sur une table à part et prit le pas sur lui, il essaya bien vite de lui faire oublier cette suprématie de l'autel sur le trône, en remettant au roi la nomination de sept cent cinquante bénéfices à son choix en faveur des pauvres clercs de son royaume, en lui accordant la faculté de nommer aux évêchés de Chartres et d'Auxerre, enfin en ordonnant archevêque de Reims le savant Ferry Cassinel, que le roi honorait de sa protection, et qui, un mois après son élection, mourut empoisonné par les dominicains.

Le roi de France, en échange de ces faveurs, s'engagea à lui donner aide et secours contre l'antipape ; lui promit que, de retour en France (3), il s'occuperait activement, et même par la voie des armes, de détruire le schisme existant ; enfin, après huit jours de séjour en la ville d'Avignon, le roi prit congé de Clément, et s'en revint à Villeneuve.

---

(1) 29 septembre 1389.

(2) Louis VIII avait fait abattre les premiers.

(3) Avignon n'était point France : il formait la capitale d'un État à part, sous le titre de comtat.

Là, il remercia, à leur grand étonnement, ses oncles, les ducs de Berry et de Bourgogne, de la bonne compagnie qu'ils lui avaient faite, et leur déclara que son désir était qu'ils retournassent, l'un à Dijon, l'autre à Paris; que, quant à lui, il allait continuer sa route vers Toulouse, accompagné du duc de Touraine et du duc de Bourbon.

Les deux oncles du roi virent alors seulement quel était le véritable motif de ce voyage, et que le roi, en l'entreprenant, n'avait d'autre but que de faire une enquête sur le gouvernement arbitraire qui venait de désoler le Languedoc. Ils laissaient avec lui messires de la Rivière et Lemercier, Montagne et le Bègue de Villaine, qu'ils savaient être des hommes intègres et sévères, que le duc de Berry croyait ses ennemis personnels, et qui, de fait, n'étaient ennemis que de ses exactions. Aussi les deux ducs quittèrent-ils Villeneuve fort tristes.

— Que pensez-vous de cela, frère? dit le duc de Berry au duc de Bourgogne, en sortant de la ville.

— Je pense, répondit celui-ci, que notre neveu est jeune, et qu'il lui arrivera malheur pour écouter de jeunes conseils; mais, pour le moment, il faut souffrir. Un jour viendra où ceux qui le conduisent où il va s'en repentiront, et le roi aussi. Quant à nous, mon frère, retournons en nos pays: tant que nous serons ensemble, personne ne nous fera tort; car, après le roi, nous sommes les plus grands du royaume de France.

Le lendemain, le roi passa à Nîmes, et, sans s'arrêter dans la vieille ville romaine, il s'en alla coucher à Lunel: le lendemain encore, il s'arrêta, pour dîner, à Montpellier, et c'est là qu'il commença d'entendre les gémissements et les plaintes: encore lui dit-on que, plus il irait en avant, plus il trouverait le pays ruiné; et que ses deux oncles, les ducs d'Anjou et de Berry, qui successivement venaient de l'administrer, l'avaient laissé si pauvre, que les plus riches et les plus puissants avaient à peine de quoi faire sarcler leurs vignes et labourer leurs terres.

— Ce sera grande pitié pour vous, lui disait-on, sire, que de voir vos enfants rançonnés au tiers, au quart, au douzième du leur, payant cinq ou six tailles par an, et toujours écrasés par une nouvelle taxe avant d'avoir acquitté l'ancienne; car les deux seigneurs vos oncles ont, entre le Rhône et la Gironde, levé arbitrairement plus de trente mille livres.

Le duc d'Anjou encore ne s'en prenait qu'aux riches et aux puissants; mais le duc de Berry lui avait succédé, et n'épargnait ni riche ni pauvre; il avait tout fauché et moissonné devant lui. On ajoutait que toutes les exactions s'étaient faites par les mains de son trésorier, qui était de la cité de Beziers, et qu'on appelait Bétisac, et que ce Bétisac, glanant encore où son maître avait récolté, ne laissait pas même au peuple ce que le fermier laisse aux oiseaux du ciel, l'épi qui tombe du chariot de la moisson.

A ces paroles, le roi répondait que, si Dieu lui donnait secours, toutes ces malversations cesseraient; qu'il n'aurait pas plus de considération pour les ducs, ses oncles, que s'ils n'étaient pas les frères de son père; et que, quant à leurs mauvais conseillers et agents, il ferait faire sur eux des inquisitions impartiales et sévères. C'est au milieu de ce concert de malédictions que le roi entra dans la ville de Béziers, où était Bétisac: mais il recommanda le secret sur les plaintes qui lui avaient été faites, et donna ostensiblement les trois ou quatre premiers jours de son arrivée aux fêtes, tandis que secrètement il avait commis des inquisiteurs pour faire une enquête. Or, le quatrième jour, ces inquisiteurs vinrent lui dire qu'il s'élevait contre le trésorier de son oncle de telles charges, qu'elles n'étaient point à pardonner, car elles entraînaient la peine capitale.

Le conseil du roi se rassembla donc, et, lorsqu'il fut réuni, on fit prendre chez lui Bétisac, qu'on amena et qu'on introduisit devant ses juges.

Alors ils lui montrèrent, sur la table, une foule de papiers et de preuves constatant ses exactions, et lui dirent:

— Bétisac, regardez, et répondez. Qu'avez-vous à répondre contre ces cédules-ci?

A ces mots, un greffier les prit une à une, et les lui lut toutes: mais à chacune il avait les réponses prêtes; car les unes, et c'étaient celles où était sa signature, il les reconnaissait bien, mais il ajoutait que c'était d'après les ordres du duc de Berry qu'il avait agi, et qu'on n'avait qu'à interroger son maître; quant aux autres, il les niait, disant:

— Je n'en ai nulle connaissance: parlez-en aux sénéchaux de Beaucaire et de Carcassonne, ou bien encore au chancelier de Berry.

Les inquisiteurs étaient fort embarrassés; mais, en attendant de nouvelles preuves, ils l'envoyèrent en prison. Sitôt qu'il y fut écroué, ils se rendirent à son hôtel, saisirent tous ses papiers, les emportèrent et les visitèrent à loisir. Là, on trouva qu'il avait été fait de telles exactions et levé de telles sommes sur les sénéchaussées et seigneuries du roi, que ceux qui entendaient lire doutaient de ceux qui lisaient: alors on le fit venir de nouveau, et il reconnut l'exactitude de tous les comptes, dit que toutes les sommes en étaient bonnes et vraies; mais il ajouta qu'elles n'avaient fait que passer entre ses mains et étaient tournées au profit de monseigneur de Berry, et qu'en un lieu qu'il désigna il avait quittance de tout en son hôtel, en effet, ces quittances furent apportées devant le conseil, comparées aux recettes, et se trouvèrent à peu près exactes Il y en avait pour une somme de trois millions.

Les inquisiteurs restèrent stupéfaits devant de pareilles preuves de la cupidité de monseigneur de Berry

On demanda à Bétisac ce que son maître avait pu faire de pareilles sommes.

— Monseigneur, répondit-il, je ne puis le savoir, moi; une grande partie est passée, à ce que je crois, en achats de châteaux, d'hôtels, de terres et de pierreries, à messeigneurs les comtes de Boulogne et d'Étampes; ses maisons, vous le savez, sont d'ailleurs splendidement tenues, et il a tant donné à Thibaut et à Morinot, ses valets, qu'à l'heure qu'il est ils sont riches.

— Et vous, Bétisac, lui dit le sire de la Rivière, avez vous bien eu cent mille francs, pour votre part, dans cette pillerie?

— Messire, répondit Bétisac, monseigneur le duc de Berry tenait son pouvoir du roi, je tenais le mien de monseigneur le duc de Berry; je suis donc autorisé de fait par le roi, puisque j'étais l'avoué de son gouverneur. Dès lors, toutes les taxes que j'ai levées sont légitimes. Quant à ce qu'il m'en est resté entre les mains, ce fut par la permission de monseigneur de Berry. Monseigneur de Berry tient que ses gens soient riches: ma richesse est donc bonne et raisonnable, puisqu'elle me vient de lui.

— C'est follement parler, lui répondit messire Jean Lemercier; il n'est point de richesse bonne et raisonnable, si elle est mal acquise. Retournez en prison, tandis que nous allons peser ce que vous nous avez dit. Nous rapporterons toutes vos défenses au roi, et il en sera fait ainsi qu'il décidera

— Dieu veuille le conseiller! dit Bétisac.

Et, sur ce, il salua ses juges, et on le ramena en prison

Cependant, dès que cette nouvelle fut répandue dans le pays, que Bétisac était en prison de par le roi et allait être jugé, tout le peuple des campagnes environnantes afflua dans la ville; les malheureux qu'il avait dépouillés entraient de force jusqu'en l'hôtel du roi pour demander justice; et, lorsqu'il sortait, ils se mettaient à genoux sur son passage, et lui présentaient des supplications et des plaintes. Les uns, c'étaient des enfants qu'il avait faits orphelins; les autres, c'étaient des femmes qu'il avait faites veuves; les autres, enfin, c'étaient des filles qu'il avait faites mères: où la persuasion manquait, la force avait été employée. Il avait tout tari, cet homme, les trésors, les veines et l'honneur. Le roi voyait bien que le sang du pauvre peuple criait et gémissait hautement, appelant vengeance sur le prévaricateur, et il ordonna que le conseil rendît son arrêt contre lui.

Mais voilà qu'au moment où les juges étaient assemblés entrèrent deux chevaliers, c'étaient les sires de Nantouillet et de Mespin. Ils venaient, au nom du duc de Berry, avouer tout ce que Bétisac avait fait, et requérir le roi et son conseil de remettre cet homme entre leurs mains, et de tourner, si tel était leur plaisir, l'enquête contre le duc.

Le conseil, alors, se trouva dans un embarras extrême. Le duc de Berry pouvait, un jour ou l'autre, reprendre sur le roi l'ascendant qu'il avait perdu; et, dans cette prévoyance, chacun craignait de le mécontenter. D'une autre part, les crimes et l'oppression de Bétisac étaient si patents et si visibles, que c'était fâcher Dieu que de permettre qu'il sortît intact de sa prison. On proposa bien de faire saisir ses meubles et ses héritages, de les mettre en vente, et d'en distribuer l'argent au pauvre peuple; de cette manière, il se retrouverait pauvre et nu comme monseigneur de Berry l'avait pris; mais le roi ne voulut point de demi-justice: il dit qu'il n'y avait que ceux qu'il avait ruinés qui se contenteraient de cette restitution; mais que, pour les familles où il avait semé trépas et honte, il fallait sa mort et son infamie.

Sur ces entrefaites, un vieillard se présenta devant le conseil; il avait appris ce dont il s'agissait, et il venait offrir au roi et aux inquisiteurs de faire avouer à Bétisac un crime qui lui serait personnel, et que monseigneur de Berry ne pourrait prendre pour son compte. On lui demanda ce qu'il était nécessaire de faire pour cela.

— Il faudrait me mettre dans la même prison que Bétisac, répondit-il.

Mais, pour d'autres explications, il n'en voulut pas donner, disant que la chose était son affaire et le regardait puisqu'il s'était chargé de la mener à bien. Il fut donc fait ainsi qu'il le désirait: des gardes le conduisirent publiquement à la prison, le geôlier reçut leurs instructions

poussa le nouveau venu dans le cachot du prisonnier, et referma la porte derrière lui.

Le vieillard parut ignorer complètement que le cachot fût habité ; il étendit les bras devant lui comme un homme qui n'y voit pas clair ; puis, lorsqu'il fut arrivé à son extrémité, il s'assit, adossé contre le mur, et, ramenant ses genoux contre lui-même, il y appuya les coudes et laissa tomber sa tête entre ses mains.

Bétisac, dont les yeux s'étaient habitués, depuis huit jours, à l'obscurité, regardait faire ce nouvel hôte avec toute la curiosité d'un homme qui se trouve en pareille situation. Il fit un mouvement pour attirer son attention ; mais le vieillard resta immobile et comme plongé dans une rêverie profonde ; alors, il prit le parti de lui adresser la parole, et lui demanda s'il ne venait point du dehors.

Le vieillard leva les yeux et aperçut dans un coin celui qui l'interrogeait ; il était à genoux et dans l'attitude de la prière. Cet homme osait prier. Le vieillard tressaillit en se voyant si près de celui qu'il avait promis de perdre. Bétisac répéta sa demande.

— Oui, répondit le vieillard d'une voix creuse.

— Et de quoi s'occupe-t-on dans la ville ? demanda-t-il en affectant un air d'insouciance.

— D'un certain Bétisac, repartit le vieillard.

— Et qu'en dit-on ? continua timidement celui qui avait tant d'intérêt à la question qu'il adressait.

— On disait que justice serait faite enfin, et qu'on allait le pendre.

— Mon seigneur Jésus ! dit Bétisac en se levant tout debout.

Le vieillard laissa retomber sa tête dans ses mains, et le silence du cachot ne fut troublé que par la respiration oppressée de celui qui venait d'apprendre cette terrible nouvelle.

Il resta un moment immobile ; mais bientôt les jambes lui faillirent ; il s'adossa contre le mur et s'essuya le front. Puis, après un instant d'accablement, il continua d'une voix rauque et sans changer d'attitude :

— Sainte Marie, n'est-il aucun espoir pour lui ?

Le vieillard resta silencieux et immobile, comme s'il n'avait pas entendu cette question.

— Je vous demande s'il n'y a aucun espoir ? dit Bétisac marchant à lui et lui secouant le bras avec frénésie.

— Si, répondit tranquillement le vieillard, il y en a un ; c'est que la corde casse.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Bétisac en se tordant les mains, que faire ? et qui me donnera un conseil ?

— Ah ! dit le vieillard en le regardant d'un air sombre, comme s'il n'eût pas voulu perdre une expression de son désespoir. Ah ! c'est donc vous cet homme qu'un peuple tout entier maudit ? N'est-ce pas qu'elles sont lourdes à porter, les dernières heures d'une pareille vie ?

— Oh ! dit Bétisac, qu'on me prenne tout : meubles, argent, maisons ; qu'on les jette à ce peuple qui crie, et qu'on me laisse la vie, dussé-je la passer dans ce cachot, les fers aux pieds et aux mains, sans revoir le jour ! Mais la vie ! la vie ! oh ! je veux vivre !

Le malheureux se roulait comme un forcené ; le vieillard le regardait faire ; puis, lorsqu'il le vit haletant et épuisé :

— Et celui qui vous donnerait un moyen de vous tirer de là ? lui dit-il.

Bétisac se releva sur ses genoux ; il regardait le vieillard comme s'il eût voulu lire au fond de son cœur.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Je dis que vous me faites pitié, et que, si vous voulez suivre mon conseil, tout ira bien.

— Oh ! dites ! Je suis riche... Ma fortune tout entière...

Le vieillard se mit à rire.

— C'est cela, tu espères racheter ta vie avec ce qui te la fait perdre, n'est-ce pas ? et, alors, tu te croiras quitte envers les hommes et envers Dieu ?

— Non, non, je serai toujours un grand coupable ; je le sais, et je me repens dans l'amertume de mon âme. Mais vous m'avez dit qu'il y avait un moyen. Quel est-il ?

— Si j'étais à votre place, et Dieu m'en garde ! voici ce que je ferais...

Bétisac dévorait les paroles au fur et à mesure qu'elles sortaient de la bouche du vieillard ; celui-ci continua :

— Lorsque je reparaîtrais devant le conseil du roi, je continuerais de nier.

— Oui, oui, dit Bétisac.

— Mais je dirais que, touché de repentir pour un autre crime, je désirerais le confesser pour le salut de mon âme ; je dirais que j'ai longtemps erré contre la foi, que je suis manichéen et hérétique.

— Cela n'est point vrai, interrompit Bétisac ; je suis bon chrétien, croyant en Jésus et en la Vierge Marie.

Le vieillard continua, comme si Bétisac n'avait rien dit :

— Je dirais donc que je suis manichéen et hérétique, et que je tiens toujours dans mon opinion ; alors l'évêque de Béziers me réclamerait ; car, dès lors, j'appartiendrais à la justice ecclésiastique ; il m'enverrait au pape d'Avignon, et, comme notre saint-père Clément est grand ami de monseigneur le duc de Berry...

— Je comprends, dit Bétisac l'interrompant. Oui, oui, notre seigneur de Berry ne permettra pas qu'il me soit fait aucun dommage. Ah ! vous êtes mon sauveur !

Et il voulut se jeter dans les bras du vieillard ; mais celui-ci le repoussa. En ce moment, la porte s'ouvrit ; on venait chercher Bétisac pour le conduire devant le conseil.

Alors il pensa que c'était l'heure d'employer la ruse qui lui avait été suggérée, et, mettant un genou en terre, il demanda à parler ; la parole lui fut incontinent accordée.

— Beaux seigneurs, dit-il, j'ai regardé en mes besognes et en ma conscience, et je crains d'avoir grandement courroucé Dieu, non pas pour avoir pillé ou dérobé l'argent du pauvre peuple ; car, Dieu merci, il appert à tous que je n'ai agi que par l'ordre de mon maître ; mais pour avoir erré contre la foi.

Les juges se regardèrent étonnés.

— Oui, continua Bétisac, oui, messeigneurs ; car mon esprit se refuse à croire qu'il soit rien de la Trinité, ni que jamais le Fils de Dieu se soit abaissé à descendre du ciel pour s'incarner dans une femme ; et, de mon âme, je pense qu'il ne restera rien à ma mort.

Un murmure d'étonnement frémit par toute l'assemblée. Alors le sire Lemercier, qui cependant était son plus mortel ennemi, se leva et lui dit :

— Bétisac, songez à ce que vous venez de dire ; car voilà des paroles qui blessent grandement la sainte Église, notre mère, et qui demandent le feu. Avisez-vous donc.

— Je ne sais, répondit Bétisac, ce que mes paroles demandent, ou du feu, ou de l'eau ; mais cette opinion a été mienne depuis que j'ai eu la connaissance, et elle sera encore mienne jusqu'à ce que je la perde.

Alors les juges firent un signe de croix, et, craignant, pour leur propre salut, d'en entendre davantage, ils le firent reconduire dans la prison. En y entrant, il chercha le vieillard pour lui dire ce qui lui était arrivé ; mais le vieillard n'y était plus.

Ce qui se passa dans l'âme de cet homme, du jour au lendemain, ne fut su que de Dieu. Seulement, le lendemain, il aurait pu nier qu'il fût l'homme de la veille. Dieu avait converti ses heures en années ; dans une nuit, ses cheveux avaient blanchi.

Le roi, en apprenant la déposition de Bétisac, fut fort émerveillé de ses aveux.

— Ah ! dit-il alors, c'est un mauvais homme ; nous ne le croyions que larron, et voilà qu'il est hérétique ; nous pensions qu'il ne méritait que la corde, et voilà qu'il réclame en plus le bûcher. Eh bien, soit ; il sera brûlé et pendu ; et, maintenant, vienne mon oncle de Berry pour se charger de ses méfaits, nous verrons s'il convient de celui-là.

Bientôt le bruit des aveux faits par Bétisac se répandit dans la cité ; alors vous eussiez vu, dans toutes les rues, une grande foule de peuple réjoui, car il était au plus fort haï et exécré ; mais nuls ne furent plus étonnés, en apprenant ces nouvelles, que les deux chevaliers qui étaient venus pour le réclamer au nom du duc de Berry. Ils virent bien qu'il était perdu, et pensèrent qu'il n'avait fait un pareil aveu que par le conseil d'un ennemi ; mais, par quelque conseil que ce fût, l'aveu était fait, le roi avait prononcé sa sentence ; il n'y avait donc qu'un espoir, c'était de lui faire nier, le lendemain, sa déposition de la veille.

En conséquence, ils coururent à sa prison pour essayer de le voir et de redresser sa défense ; mais le geôlier leur répondit qu'il lui avait été, ainsi qu'à quatre sergents d'armes envoyés à cet effet, défendu, de par le roi et sur leur tête, de laisser parler qui que ce soit à Bétisac. Alors les chevaliers se regardèrent, tout marris, et, regagnant leur hôtel, ils montèrent à cheval et s'en retournèrent devers le duc de Berry, qui les avait envoyés.

Le lendemain, vers dix heures du matin, on vint prendre Bétisac à sa prison. Lorsqu'il vit qu'on le menait, non pas devant le conseil du roi, mais au palais de l'évêque, il commença à reprendre son esprit. Là, il trouva réunis les inquisiteurs du roi et les officiers de la sainte Église ; ce qui lui prouva de nouveau qu'il y avait conflit entre la justice temporelle et la justice ecclésiastique ; bientôt le bailli de Béziers, qui jusqu'alors l'avait tenu en prison, dit aux gens de l'évêque :

— Messeigneurs, voici Bétisac, que nous vous rendons comme hérétique et prêchant contre la foi ; si son crime eût été du ressort de la justice royale, justice lui eût été rendue par elle ; mais il appartient, par son hérésie, à la justice ecclésiastique ; faites de lui ce que ses œuvres demandent.

Bétisac se crut sauvé.

Alors l'official de l'évêque lui demanda s'il était aussi pécheur qu'on le disait là ; et lui, voyant que l'affaire pre-

nait la tournure qu'on lui avait indiquée comme lui étant la plus favorable, répondit que oui. Alors on fit entrer le peuple, et on enjoignit à Bétisac de répéter sa confession devant lui, et il la répéta trois fois, tant le vieillard l'avait enchanté, et trois fois le peuple accueillit cet aveu avec le rugissement que le lion pousse à l'odeur du sang.

L'official fit un signe, et Bétisac fut remis aux mains des sergents d'armes, qui le firent sortir au milieu d'eux ; le peuple descendit autour de lui et derrière lui les degrés Béziers, lorsque, en arrivant sur la place du palais, un grand cri s'éleva de cette place et fut répété par ceux qui l'accompagnaient. Le cortège s'ouvrit, se précipitant vers le centre, car vers ce centre était placé un bûcher, du milieu duquel sortait un gibet, étendant vers la grande rue son bras décharné, au bout duquel pendait une chaîne et un collier de fer. Bétisac se trouva seul au milieu de ses quatre gardes, tant chacun avait eu empressement de prendre la meilleure place autour de l'échafaud.



Mais la vie! la vie! oh! je veux vivre!

du palais, l'enveloppant et le pressant, comme s'il eût eu peur encore qu'il ne lui échappât. Pour Bétisac, il croyait qu'on l'emmenait hors de la ville pour le conduire à Avignon. Au bas de l'escalier, il trouva le vieillard assis sur une borne ; sa figure avait une expression de joie que Bétisac interpréta à bien : il lui fit un signe de tête.

— Oui, oui, voilà qui va bien, dit le vieillard, n'est-ce pas?

Et il se mit à rire ; puis il monta sur la borne, et, dominant toute la foule, il cria à Bétisac :

— Bétisac, n'oublie pas à qui tu dois le conseil qui te mène ; c'est à moi.

Puis aussitôt il descendit de la borne, et prit, avec toute la rapidité que lui laissait la vieillesse, une rue transversale qui conduisait au palais.

Bétisac, de son côté, y était mené par la grande rue, toujours entouré de la foule, qui, de temps en temps, poussait une de ces grandes rumeurs que nous connaissons maintenant pour les avoir entendues tant de fois. Le coupable ne reconnaissait dans ces cris que l'expression de la colère du peuple, qui voit sa proie lui échapper, et il s'étonnait qu'elle le laissât si tranquillement sortir des murs de

Alors la vérité toute nue se dressa devant cet homme ; elle avait la forme de la mort.

— Ah ! monseigneur le duc de Berry, s'écria-t-il, c'en est fait de moi ; à mon secours ! à mon secours !

La foule répondit par des cris de malédiction contre le duc de Berry et contre son trésorier. Alors, comme le coupable refusait d'avancer, les quatre sergents le prirent dans leurs bras et l'emportèrent ; il se débattait et criait qu'il n'était point hérétique, qu'il croyait au Christ fait homme et à la Vierge Marie. Il adjurait Dieu de la vérité de ses paroles, demandait merci au peuple, et, chaque fois, un grand rire accablait sa demande. Il demandait secours au duc de Berry, et, chaque fois, les cris « A mort ! à mort ! » répondaient à son invocation.

Enfin, les sergents le déposèrent au pied du bûcher, contre l'un des poteaux qui en fermaient la barrière ; le vieillard y était appuyé.

— Ah ! maudit, s'écria Bétisac en l'apercevant, c'est toi qui me mènes où je suis ! Messeigneurs, messeigneurs, je ne suis point coupable, et voilà le méchant homme qui m'a jeté un sort : à moi ! messeigneurs, à moi !

Le vieillard se mit à rire.

— Allons, tu as de la mémoire, lui dit-il, et tu n'as pas oublié les amis qui te donnent bon conseil. Un dernier, Bétisac : pense à ton âme.

— Oui, messeigneurs, dit Bétisac, qui espérait ainsi gagner du temps ; oui, un prêtre, un prêtre !

— Et pourquoi faire, s'écria le vieillard, puisqu'il n'a pas d'âme à sauver, et que son corps est perdu ?

— A mort ! à mort ! hurla le peuple.

Le bourreau s'approcha.

— Bétisac, il est ordonné que vous mouriez, lui dit-il ; vos mauvaises œuvres vous mènent à mauvaise fin.

Bétisac était immobile, les yeux stupides, les cheveux hérissés. Le bourreau le prit par la main ; il se laissa conduire comme un enfant. Arrivé sur le bûcher, il le souleva dans ses bras, et ses valets, ouvrant la charnière du collier, le lui passèrent au cou. Bétisac resta pendu sans être étranglé ; au même moment, le vieillard se précipita sur la torche de résine qui brûlait dans le fourneau de fonte et mit le feu au bûcher ; le bourreau et ses aides sautèrent en bas.

La flamme rendit toute son énergie au malheureux qu'elle allait dévorer. Alors, sans pousser un cri, sans plus demander grâce, il saisit de ses deux mains la chaîne à laquelle il était suspendu, et, remontant à la force du poignet le long de ses anneaux, il gagna la branche du gibet, qu'il embrassa de ses mains et de ses genoux, s'éloignant du bûcher autant qu'il était en son pouvoir. Il se tint ainsi hors de l'atteinte du feu tant que la flamme brûla la base du bûcher ; mais bientôt elle s'étendit aux parties supérieures, et, comme un être animé et intelligent, comme un serpent qui se dresse, elle leva sa tête vers Bétisac, poussant à lui de la fumée et des étincelles, puis enfin elle sembla le lécher de sa langue flamboyante. Le malheureux jeta un cri à cette caresse mortelle ; ses habits venaient de prendre feu.

Alors un silence solennel se fit, pour que rien ne fût perdu de cette dernière lutte de la créature et de l'élément de la vie et de la mort ; on entendit les plaintes pitoyables de l'un, les rugissements joyeux de l'autre. L'homme et le feu, c'est-à-dire le patient et le bourreau semblaient s'enlacer, s'étreindre et se tordre ; mais, au bout d'un instant, l'homme s'avoua vaincu, ses genoux affaiblis abandonnèrent leur soutien, ses mains ne purent continuer de serrer la chaîne rougie, il jeta un grand et lamentable cri, et, se laissant tomber, il se retrouva de nouveau suspendu au milieu des flammes quelques secondes encore. Cet être informe, qui avait été une créature humaine, s'agita convulsivement au milieu du feu, puis se roidit, puis demeura immobile. Un instant après, l'anneau qui était scellé dans le gibet se détacha, car le bois du gibet lui-même était calciné, et alors, comme s'il eût été entraîné dans l'enfer, le cadavre tomba et disparut au milieu du foyer.

Aussitôt toute cette foule s'écoula muette et silencieuse ; il ne resta aux pieds du bûcher que le vieillard, si bien que chacun se demandait si ce vieillard n'était pas Satan venant réclamer une âme jugée.

Ce vieillard était un homme dont Bétisac avait violé la fille.

VI

Maintenant, si nos lecteurs, pour mieux embrasser par leurs détails l'ensemble des événements que nous nous sommes engagé à faire passer sous leurs yeux, veulent bien nous suivre hors des murs de Béziers, s'ils consentent à abandonner les riches plaines du Languedoc et de la Provence, les villes au nom sonore où l'on parle une langue fille de Rome et d'Athènes, les champs d'oliviers au feuillage gris où coulent les rivières bordées de lauriers-roses ; les rivages que viennent baigner des flots tièdes encore du soleil du Bosphore, pour les plaines montagneuses de la Bretagne, pour ses forêts de chênes séculaires, pour sa langue primitive, et pour son Océan aux eaux vertes et profondes, nous les conduirons à quelques lieues de la vieille ville de Vannes, et nous les introduirons dans l'un de ces châteaux forts, résidence prudente d'un de ces grands vassaux toujours prêts à devenir de grands rebelles. Là, en entre-bâillant la porte sculptée d'une chambre basse qui sert de salle à manger, nous verrons deux hommes assis près d'une table, ayant au milieu d'eux un hanap d'argent ciselé, plein de vin épicé, avec lequel l'un d'eux établit de fréquentes et amicales relations, tandis que l'autre, sobre comme s'il était sous le coup d'une ordonnance hygiénique, repousse toutes les avances qui lui sont faites, et couvre son verre de sa main chaque fois que son partenaire, ne pouvant lui faire vider la liqueur vierge qui s'élève à la moitié de sa coupe, essaye au moins d'en augmenter le volume.

Celui des deux que nous avons indiqué comme le moins partisan de la tempérance est un homme de cinquante à soixante ans, vieilli sous le harnais de guerre dont il est encore à cette heure presque entièrement revêtu ; son front brun et coloré, sur le milieu duquel se partagent des cheveux grisonnants, est ridé bien moins par l'âge que par le poids éternel de son casque ; dans l'intervalle de repos que lui laisse l'occupation à laquelle nous l'avons vu se livrer, ses coudes s'appuient sur la table ; alors son menton repose sur ses deux puissantes mains, et sa bouche, ombragée d'une épaisse moustache, qu'il pince habilement avec sa lèvre inférieure, se trouve ainsi à la hauteur du hanap, dans lequel de temps en temps ses yeux plongent comme pour suivre dans sa retraite la liqueur qui fuit devant ses attaques réitérées.

L'autre est un beau jeune homme tout de soie et de velours, nonchalamment étendu dans un grand fauteuil ducal, sur le dossier duquel sa tête est renversée, et qui ne quitte cette attitude nonchalante que pour étendre, comme nous l'avons vu, la main sur son verre, chaque fois que le vieux guerrier le menace d'un surcroît de la liqueur que chacun d'eux semble apprécier d'une manière si différente.

— Pardieu ! mon cousin de Craon, dit le vieillard en reposant pour la dernière fois le hanap sur la table, il est vrai de dire que, tout descendant du roi Robert que vous êtes par les femmes, vous avez pris d'une manière merveilleusement philosophique l'affront que vous a fait monseigneur le duc de Touraine.

— Eh ! monseigneur de Bretagne, répondit Pierre de Craon sans changer d'attitude, que diable vouliez-vous que je fisse contre le frère du roi ?

— Contre le frère du roi, soit ; quoique, après tout, cela ne serait pas une considération pour moi ; le frère du roi n'est que duc et gentilhomme comme je le suis, et, s'il me faisait, à moi, ce qu'il vous a fait, à vous... Mais je ne m'y exposerai jamais ; ainsi ne parlons pas de lui. Mais, voyez-vous bien, il y a un homme qui a tramé toute cette affaire.

— Je le crois, répondit flegmatiquement le chevalier.

— Et cet homme, voyez-vous, continua le duc remplissant de nouveau son verre, qu'il conduisit à moitié chemin de sa bouche, cet homme... aussi vrai que cet hypocras, qui ne paraît pas de votre goût, du reste, est composé cependant du meilleur vin que l'on vendange à Dijon, du meilleur miel que l'on récolte à Narbonne, et des plus fins aromates qu'on cueille sur la terre d'Asie. — le duc vida le verre. — cet homme, voyez-vous, n'est autre que cet infâme Clisson.

Et il frappa la table en même temps du poing et du fond de la coupe.

— Je suis de votre avis, monseigneur, répondit avec la même tranquillité messire Pierre, qui semblait avoir pris à tâche de redoubler de froideur au fur et à mesure que le duc de Bretagne redoublait d'emportement.

— Et vous avez quitté Paris avec cette conviction-là dans le cœur, sans essayer de vous venger de cet homme ?

— J'en ai eu un instant l'idée ; mais une réflexion m'a arrêté.

— Et laquelle, s'il vous plaît ? dit le duc se renversant à son tour dans son fauteuil.

— Laquelle ? dit Pierre.

Et, appuyant à son tour les coudes sur la table, son menton sur ses mains, et en regardant fixement le duc :

— Laquelle ? Vous allez le savoir, monseigneur. Je me suis dit : Cet homme qui vient de m'insulter, moi, simple chevalier, un jour insulta bien plus outrageusement encore un des premiers de France, un duc, et un duc si puissant et si riche, qu'il eût pu faire la guerre à un roi ! Ce duc, il avait donné le château de Gavre au fameux Jean Chandos, et lorsqu'il annonça à Clisson cette donation, qu'il avait certes le droit de faire, Clisson lui dit pour tout compliment : « Au diable, monseigneur, si jamais Anglais est mon voisin ! » Le soir même, le château de Gavre était pris ; le lendemain, il était rasé. Je ne me rappelle plus à qui le connétable a fait cette insulte ; mais je sais qu'il y a un duc auquel il l'a faite. A votre santé, monseigneur !

Pierre de Craon prit son verre, le vida d'un coup, et le reposa sur la table.

— Par l'âme de mon père ! dit le duc en pâlissant, vous nous dites cela pour nous faire peine, notre cousin ; car vous savez bien que c'est à nous que la chose est arrivée ; mais vous savez aussi que, six mois après, ce coupable était prisonnier dans ce même château où nous sommes.

— Et dont il est sorti sain et sauf.

— Oui, en me payant cent mille livres, et en m'abandonnant une ville et me livrant trois châteaux.

— Mais en gardant sa vie damnée, dit Craon en haussant la voix ; sa vie, que le puissant duc de Bretagne n'a pas osé lui enlever de peur d'encourir la haine de son souverain. Cent

mille livres, une ville, trois châteaux ! Oh ! la belle vengeance à tirer d'un homme qui possède dix-sept cent mille livres d'argent, dix villes et vingt forteresses. Non, non, mon cousin, parlons franc ; vous le teniez ici désarmé, enchaîné, dans le plus sombre et le plus profond de vos cachots ; vous le haïssiez mortellement, et vous n'avez pas osé lui donner la mort !

— J'en avais donné l'ordre à Bavalan, et Bavalan ne l'a pas fait.

— Et il a eu raison, monseigneur ; car, lorsque le roi l'aurait réclamé comme le meurtrier du connétable, peut-être celui qui lui avait donné cet ordre n'aurait pas osé encourir la colère royale, peut-être que le serviteur fidèle, qui n'aurait été cependant que l'épée, eût été abandonné par le bras qui l'avait poussé, et plus l'épée est de fin acier, plus facilement on la brise.

— Mon cousin, dit le duc en se levant tout debout, vous suspectez notre honneur, je crois ; nous avions donné à Bavalan notre parole de le protéger, et nous l'eussions fait, par Dieu ! fût-ce contre le roi de France, fût-ce contre l'empereur d'Allemagne, fût-ce contre le pape de Rome. Nous n'avons qu'un regret seulement, continua-t-il en se rasseyant d'un air sombre et en reprenant toute sa haine, c'est que Bavalan nous ait désobéi, et que personne ne soit prêt à faire ce qu'il a refusé de faire.

— Et, si quelqu'un se présentait pour cela, serait-il sûr, la chose faite, de trouver près du duc de Bretagne un asile et un appui ?

— Un asile aussi sûr que l'est le sanctuaire d'une église, dit le duc d'une voix solennelle, un appui aussi fort que ce bras peut le donner ; et cela, je le jure par la tombe de mes pères, par le blason de mes armes, par la croix de mon épée. Vienne un homme, c'est chose offerte.

— Et chose acceptée, monseigneur, s'écria Craon en se levant et en serrant la main du vieux duc avec une force dont celui-ci l'aurait cru incapable. Que ne disiez-vous cela plus tôt ? ce serait déjà œuvre faite.

Le duc regarda Craon avec étonnement.

— C'est-à-dire, poursuivit ce dernier en croisant les bras, c'est-à-dire que vous avez cru que cette injure avait glissé sur ma poitrine comme une lance sur l'acier d'une cuirasse. Non, non ! elle est entrée bien avant, et elle a mordu le cœur. Je vous ai paru gai et insouciant, oui ; mais souvent vous m'avez dit cependant que j'étais pâle ; eh bien, c'était ce cancer qui me rongeait et qui me rongera la poitrine avec les dents de cet homme, tant que cet homme sera vivant. Maintenant, les couleurs de la joie et de la santé vont me revenir ; à compter d'aujourd'hui, j'entre en convalescence, et, dans quelques jours, je l'espère, je serai guéri.

— Comment cela ?

Craon se rassit à son tour.

— Ecoutez, monseigneur ; car je n'attendais que cette parole pour tout vous dire J'ai à Paris, près le cimetière Saint-Jean (1), un grand hôtel qui n'est gardé que par un concierge, homme à moi et dont je suis sûr. Je lui ai écrit, il y a plus de trois mois, de faire dans cet hôtel force provisions de vins, de farines et de chairs salées, d'acheter des armures, des cottes de fer, des gantelets et des coiffettes d'acier, pour armer quarante hommes ; et ces quarante hommes, je me suis chargé de les engager, et je les ai choisis, monseigneur : ce sont de hardis compagnons, ne craignant ni Dieu ni diable, et qui descendraient en enfer, pourvu que je marchasse à leur tête.

— Mais, dit le duc, vous serez remarqué, si vous rentrez avec cette troupe dans Paris.

— Aussi m'en garderai-je. Voici tantôt deux mois qu'au fur et à mesure de leur engagement, je les achemine vers la capitale, par petites troupes de trois ou de quatre ; une fois arrivés à l'hôtel, ils ont ordre de n'en plus sortir, et le concierge a ordre de ne leur rien refuser : ce sont des espèces de moines qui gagnent l'enfer. Comprenez-vous maintenant, monseigneur ? Cet infâme connétable passe presque toutes ses soirées chez le roi, il en sort à minuit ; et, pour se rendre en son hôtel Clisson, situé en la grande rue de Bretagne, il passe derrière le rempart du roi Philippe-Auguste, dans les rues désertes de Sainte-Catherine et des Poulies, devant le cimetière Saint-Jean, où est mon hôtel.

— Sur ma foi, cousin, dit le duc, la chose est bien commencée.

— Et finira bien, monseigneur, si Dieu ne s'en mêle ; car tout cela est besogne du diable.

— Et quel temps demeurez-vous encore auprès de nous, où vous êtes le bien reçu, du reste ?

— Le temps de faire seller mon cheval, monseigneur : car voici la lettre du concierge, venue, ce matin, par un de mes varlets, qui me dit que mes derniers hommes sont arrivés et que ma compagnie est au complet.

A ces mots, Pierre de Craon siffla son écuyer et ordonna qu'on lui apprêtât son cheval.

(1) Aujourd'hui le marché Saint-Jean.

— Ne resterez-vous point cette nuit encore en notre château de l'Hermine, mon beau cousin ? dit le duc en voyant ces préparatifs.

— Je vous suis reconnaissant, monseigneur ; mais, maintenant que je sais que tout est prêt, et que l'on n'attend plus que ma personne, comment voulez-vous que je tarde d'une heure, d'une minute, d'une seconde ? comment voulez-vous que je repose dans un lit, ou que je m'asseye devant une table ? Il me faut partir, monseigneur, par le chemin le plus droit et le plus court : j'ai besoin d'air, d'espace et de mouvement. Adieu, monseigneur, j'ai votre parole.

— Et je vous la renouvelle.

— Vous en demander une seconde serait douter de la première : merci.

A ces mots, messire Pierre de Craon sangla autour de son corps le ceinturon de son épée, tira au-dessus du genou ses bottes de cuir grises doublées de peluche rouge, et, prenant un dernier congé du duc, s'élança lestement à cheval.

Il chevaucha tant et si bien, que, vers la soirée du septième jour, depuis son départ du château de l'Hermine, il aperçut Paris. Il attendit que la nuit fût bien sombre pour rentrer, et arriva en son hôtel sans faire plus de bruit et d'éclat que n'en avait fait chacun des hommes qu'il avait envoyés ; seulement, à peine descendu de cheval, il fit venir le varlet qui gardait la porte, et lui commanda, *sur les yeux de sa tête à crever*, de ne laisser entrer personne dans la chambre où il était. Le varlet alla transmettre le même ordre au concierge qui gardait l'hôtel, et consigna dans sa chambre sa femme, ses enfants et sa chambrière.

« Et ce fut raison, dit naïvement Froissart, d'autant que, si femme et enfants fussent allés par les rues, la venue de messire Pierre eût été vite dévoilée ; car femme et enfants, par nature, cachent avec peine ce qu'ils voient et qu'on veut celer. »

Ces précautions prises, messire Pierre de Craon choisit les plus intelligents de ses hommes, les fit reconnaître du concierge pour qu'ils pussent sortir et rentrer librement. Ils furent chargés d'épier toutes les démarches du connétable et de le suivre pas à pas, afin que son ennemi fût informé de tout ce qu'il faisait. Aussi, chaque soir, savait-il où il avait été dans le jour et où il devait se rendre la nuit ; cependant les choses restèrent en cet état, et sans qu'une occasion certaine fût offerte à sa vengeance, depuis le 14 mai jusqu'au 18 juin, jour de la Fête-Dieu.

Or, ce jour de la Fête-Dieu, le roi de France tenait cour ouverte en son hôtel de Saint-Paul, et tous les barons et seigneurs qui se trouvaient à Paris avaient été invités à un dîner où assistaient la reine et madame la duchesse de Touraine. Après ce dîner, et, pour amuser ces dames, une joute avait été tenue dans le clos de l'hôtel par les jeunes chevaliers et écuyers ; et messire Guillaume de Flandre, comte de Namur, proclamé vainqueur par les hérauts, avait reçu le prix des mains de la reine et de celles de madame Valentine ; puis, le soir, on avait dansé jusqu'à une heure après minuit. A cette heure, chacun songea à se retirer en son hôtel ou en son logis, et presque tous sortirent sans garde. Messire Olivier de Clisson était resté l'un des derniers, et, ayant pris congé du roi, il s'en revint par les appartements du duc de Touraine : il le trouva occupé de rajuster sa toilette au lieu de la défaire, et, le voyant occupé de ces détails, il lui demanda en souriant s'il ne venait point coucher chez Poulain. Ce Poulain était le trésorier du duc de Touraine, et souvent, pour plus de liberté, le duc, sous prétexte de vérifier les comptes de ses finances, quittait, le soir, l'hôtel de Saint-Paul, dont il n'aurait pu sortir la nuit, gardé qu'il était comme résidence royale, se rendait à la croix du Trahoir, où demeurait cet homme, et, de là, s'en allait où le menait son plaisir Le duc vit bien ce que le connétable voulait dire ; et, lui mettant la main sur l'épaule, il lui répondit en riant :

— Connétable, je ne sais encore où je coucherai, et s'il me faudra pour cela aller loin ou près. Peut-être ne quitterai-je pas l'hôtel de Saint-Paul cette nuit ; mais, quant à vous, partez, il en est l'heure.

— Dieu vous donne bonne nuit, monseigneur, dit le connétable.

— Merci. Mais, sous ce rapport, répondit en riant le duc, je n'ai pas trop à me plaindre, et je suis tenté de croire qu'il s'occupe encore plus de mes nuits que de mes jours. Adieu, Clisson.

Le connétable vit bien qu'il le gênerait en restant plus longtemps : il s'inclina donc en signe de congé, et alla rejoindre ses gens et ses chevaux, qui l'attendaient devant la porte de l'hôtel. Ses gens étaient au nombre de huit, plus deux varlets portant des torches.

Lorsque le connétable fut à cheval, les deux varlets allumèrent leurs flambeaux, et, le précédant de quelques pas, ils prirent le chemin de la grande rue Sainte-Catherine. Le reste de ses gens marchait derrière lui, à l'exception d'un écuyer qu'il avait appelé à ses côtés pour lui recommander de veiller sur un dîner qu'il devait donner, le lendemain, au duc de Touraine, au sire de Coucy, à messire Jean de Vienne

et à quelques autres, et pour lequel il désirait ne rien épargner.

En ce moment, deux hommes passèrent près des éclaireurs et éteignirent leurs torches.

Messire Olivier s'arrêta court ; mais, pensant que c'était une plaisanterie du duc de Touraine qui venait de le rejoindre, il s'écria gaiement :

— Ah ! par ma foi, monseigneur, c'est mal fait ; mais je vous le pardonne, car vous êtes jeune, et tout est pour vous jeu et plaisir.

A ces mots, il se retourna et vit qu'un grand nombre de cavaliers inconnus étaient mêlés à ses hommes, et que deux d'entre eux n'étaient qu'à quelques pas de lui. Alors le soupçon de quelque danger vint à lui, et il s'arrêta en disant :

— Qui êtes-vous ? et que veut dire ?...

— A mort ! à mort, Clisson ! répondit l'homme qui se trouvait le plus près de lui en tirant son épée.

— A mort Clisson ? s'écria le connétable. Voilà des paroles bien arrogantes ! Et qui es-tu donc pour les dire ?

— Je suis Pierre de Craon, votre ennemi, dit le chevalier ; et vous m'avez tant courroucé qu'il faut que je me venge.

Alors, se dressant sur ses étriers, il se retourna vers ses gens :

— J'ai celui que je voulais avoir, cria-t-il. Sus ! sus !

A ces paroles, il s'élança sur le connétable, tandis que ses gens frappaient et dispersaient sa troupe. Mais, quoique sans armure et pris au dépourvu, messire Olivier n'était point bête de chasse que l'on courût facilement. Il tira un petit coutelas de deux pieds de long à peu près, qu'il avait pris comme parure bien plus que comme défense, et, se couvrant la tête de son bras gauche, il accula son cheval contre un mur, afin qu'on ne pût l'attaquer que par devant.

— Tuerons-nous tout ? criaient les gens de Pierre de Craon.

— Oui, répondait celui-ci en frappant sur le connétable. Mais à moi ! à moi ici ! Que ce connétable maudit meure ! Venez !

Deux ou trois hommes se détachèrent et accoururent.

Malgré la force et l'adresse de Clisson, une lutte aussi inégale ne pouvait durer, et, tandis qu'il parait un coup avec le bras gauche et en portait un autre avec le bras droit, l'épée de messire de Craon s'abattit sur sa tête nue. Clisson poussa un soupir, lâcha son couteau et tomba de cheval la tête contre une porte qui céda ; il se trouva donc étendu par terre, ayant la moitié du corps dans la maison d'un boulanger qui faisait son pain, et qui, entendant un grand fracas d'hommes et de chevaux, avait entre-bâillé sa porte, pour voir qui causait toute cette rumeur.

Messire Pierre de Craon essaya d'entrer dans cette maison tout en selle ; mais la porte était trop basse et il ne le put.

— Faut-il que je descende et que je l'achève ? dit un de ses hommes.

Craon, sans répondre, fit marcher son cheval sur les jambes et les cuisses du connétable, et, voyant qu'il ne donnait aucun signe de vie :

— C'est inutile, dit-il, et nous en avons assez fait : s'il n'est pas mort, il n'en vaut guère mieux ; il a été touché à la tête, et cela de bon bras, je vous jure. Ainsi, messieurs, au large ! et rendez-vous au delà de la porte Saint-Antoine (1).

A peine les assassins furent-ils partis, que les gens du connétable, qui n'avaient pas eu grand mal, se réunirent autour du corps de leur maître. Le boulanger, voyant que cet homme était le connétable, offrit de grand cœur sa maison ; on posa le blessé sur un lit, on apporta de la lumière, et tous poussèrent de grands cris, car ils croyaient bien leur maître mort, en lui voyant au front une si large blessure et tant de sang sur le visage et les vêtements.

Cependant l'un d'eux avait couru à l'hôtel Saint-Paul, et, comme on le reconnut pour un serviteur du connétable, on l'introduisit dans la chambre du roi, qui, fatigué de la journée et du bal, s'était retiré des appartements de la reine et s'apprêtait à passer la nuit dans les siens. Il était donc prêt à se mettre au lit, lorsque cet homme entra, pâle, effaré, et criant :

— Oh ! monseigneur, monseigneur, quelle triste chose et quel grand malheur !

— Qu'y a-t-il donc ? dit le roi.

— Messire Olivier de Clisson, votre connétable, vient d'être assassiné.

— Et qui a fait ce crime ? dit le roi.

— Hélas ! nous ne savons ; mais ce malheur lui est arrivé près de votre hôtel, en la grande rue Sainte-Catherine.

— Or tôt, dit Charles : aux torches ! aux torches, mes serviteurs ! Mort ou vivant, je veux revoir mon connétable.

Alors il jeta seulement une houppelande sur ses épaules ; on lui mit vivement ses souliers aux pieds ; en cinq minutes, les gens d'armes et les huissiers ordonnés pour faire le guet se trouvèrent réunis. Le roi ne voulut pas même attendre qu'on lui amenât un cheval, et sortit à pied de l'hôtel Saint-Paul, accompagné seulement de ses éclaireurs et de ses chambellans, messire Guillaume Martel et messire Hélion de Lignac. Il marcha d'un bon pas et arriva bientôt à la maison du boulanger ; ses chambellans et ses éclaireurs restèrent dehors ; mais lui entra vivement, et, marchant droit au lit, il prit la main du blessé en lui disant :

— C'est moi, connétable ; comment vous sentez-vous ?

— Cher sire, répondit le connétable, petitement et faiblement.

— Et qui vous a mis en cet état, mon brave Olivier ?

— Messire Pierre de Craon et ses complices, qui m'ont attaqué traîtreusement, quand j'étais sans défense et sans défiance.

— Connétable, dit le roi en étendant la main sur lui, jamais crime ne sera expié comme celui-là, je vous le jure ; mais, maintenant, occupons-nous de vous sauver. Où sont les médecins et les chirurgiens ?

— On est allé les chercher, monseigneur, dit un des hommes du connétable.

En ce moment, ils entrèrent. Le roi alla à celui qui marchait le premier et l'amena devant le lit.

— Regardez-moi mon connétable, messieurs, leur dit-il, et sachez me dire promptement ou il en est ; car je suis plus triste de sa blessure que si l'épée m'avait frappé moi-même.

Alors les médecins visitèrent le connétable ; mais le roi était si impatient, qu'il donna à peine le temps de mettre l'appareil.

— Y a-t-il péril de mort, messieurs ? disait-il à chaque instant. Mais répondez-moi donc !

Alors celui qui paraissait le plus habile se retourna vers le roi.

— Non, sire, dit-il, et nous vous jurons que, dans quinze jours, nous vous le rendrons à cheval.

Le roi chercha une chaîne, une bourse, quelque chose enfin à donner à cet homme ; mais, ne trouvant rien, il l'embrassa, et, allant au connétable :

— Eh bien, Olivier, vous entendez ? lui dit-il, dans quinze jours vous serez aussi bien portant que si nulle chose n'était arrivée. Vous m'avez donné là de riches nouvelles, messieurs, et nous n'oublierons pas votre adresse. Quant à vous, Clisson, ne vous inquiétez de rien que de guérir ; car je vous l'ai dit et je le répète, jamais délit n'aura encouru la peine que je réserve à celui-ci, jamais traîtres n'auront été punis plus largement de leur trahison, jamais sang répandu n'aura fait couler tant de sang ; reposez-vous donc sur moi ; la chose est mienne.

— Dieu vous le rende, sire ! dit le connétable, et surtout qu'il vous récompense de la bonne visite que vous me faites.

— Et ce ne sera pas la dernière, mon cher Clisson, car je vais donner l'ordre qu'on vous transporte dans notre hôtel, qui est moins éloigné d'ici que n'est le vôtre.

Clisson voulut porter la main du roi à ses lèvres ; mais Charles l'embrassa comme il eût fait à un frère.

— Il faut que je vous quitte, Clisson, lui dit-il ; car j'ai mandé à Saint-Paul le prévôt de la ville de Paris, et j'ai des ordres à lui donner.

A ces mots, il prit congé du connétable et rentra en son hôtel, où il trouva effectivement celui qu'il avait envoyé chercher.

— Prévôt, lui dit le roi en se jetant dans un fauteuil, prenez gens de toutes parts, où vous voudrez, où vous pourrez ; faites-les monter sur de bons chevaux, et, par clos et par chemins, par monts et par vaux, poursuivez ce traître de Craon, qui m'a blessé mon connétable ; et sachez que vous ne pourrez faire de service plus agréable que de le trouver, de le prendre et de nous l'amener.

— Sire, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir, répondit le prévôt ; mais quel chemin peut-on supposer qu'il ait pris ?

— Cela est votre affaire, dit le roi ; informez-vous-en, et faites diligence. Allez.

Le prévôt sortit.

La commission du prévôt était difficile ; car, à cette époque, les quatre principales portes de Paris restaient nuit et jour ouvertes, en vertu d'une ordonnance qui avait été faite au retour de la bataille de Rosbecque, où le roi défit les Flamands : c'était messire Olivier de Clisson lui-même qui avait fait rendre cette ordonnance, afin que le roi fût toujours maître dans sa ville de Paris, dont les bourgeois s'étaient révoltés en son absence. Dès lors, les portes avaient été enlevées des gonds et les battants couchés à terre ; les chaînes avaient été ôtées des rues et des carrefours, afin que le guet du roi pût les parcourir de nuit. Et ne fut-ce pas merveille, dites-moi, que messire de Clisson, qui avait sollicité cette ordonnance, en portât ainsi la peine ? car, si les portes eussent été closes et les chaînes levées, jamais messire Pierre de Craon n'eût osé faire au roi et au connétable l'outrage qu'il leur fit ; il eût bien su que, le crime commis, il n'aurait pu échapper à la punition.

Mais il n'en était point ainsi : en arrivant au rendez-vous, messire de Craon et ses complices trouvèrent les portes ouvertes et les champs libres. Les uns disent qu'il traversa la

(1) Craon indiquait cette porte parce que, depuis la révolte des maillotins, les chaînes et les barrières en avaient été enlevées par ordre du connétable lui-même.

Seine au pont de Charenton ; les autres prétendent qu'il fit le tour des remparts, passa au pied de Montmartre, et, laissant à gauche la porte Saint-Honoré, vint traverser la rivière au Ponçon. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il arriva sur les huit heures à Chartres, avec les mieux montés de sa troupe ; car les autres s'étaient dispersés soit par fatigue de leur monture, soit pour ne pas éveiller les soupçons par une si grande chevauchée. Là, il trouva des chevaux prêts, chez un chanoine qui avait été son clerc, et qui, sans savoir pour quelle cause, les avait réunis sur son ordre. Une heure après, il était sur la route du Maine, et, trente heures après, en son château de Sablé. C'est là seulement qu'il s'arrêta ; car, là seulement, il put se croire en sûreté.

Cependant le prévôt du Châtelet était, sur l'ordre du roi, sorti de Paris avec une soixantaine d'hommes armés ; il avait pris son chemin par la porte Saint-Honoré, et, trouvant des traces de chevaux toutes fraîches, il les avait suivies jusqu'à Chennevières : là, voyant qu'elles se dirigeaient vers la Seine, il avait demandé au pontonnier du Ponçon, si, le matin, personne n'était passé ; celui-ci lui avait répondu que, sur les deux heures, il avait vu une douzaine d'hommes et de chevaux traversant la rivière, mais qu'il n'avait reconnu personne, vu que les uns étaient armés de pied en cap et les autres enveloppés dans leurs manteaux.

— Et quelle route tiennent-ils? dit le prévôt.

— Le chemin d'Evreux, répondit cet homme.

— C'est cela, avait repris le prévôt ; ils s'en vont droit à Cherbourg.

Alors il prit le chemin de cette ville et laissa celui de Chartres. Au bout de trois heures de marche, ils rencontrèrent un gentilhomme qui chassait au lièvre, et qui, sur leurs questions, répondit qu'il avait vu, le matin, une quinzaine d'hommes à cheval qui paraissaient indécis et perdus ; qu'enfin, ils avaient pris le chemin de Chartres. Ce gentilhomme les conduisit lui-même à l'endroit où les cavaliers avaient traversé les champs ; et, comme la terre était molle et fraîche des dernières pluies, ils virent effectivement sur le sol les traces d'une troupe assez considérable : le prévôt et ses gens reprirent donc au grand trot le chemin de Chartres ; mais la fausse route qu'ils avaient faite leur avait pris du temps, et ils n'arrivèrent que le soir dans cette ville.

Là, ils apprirent que messire Pierre de Craon était passé le matin. On leur dit le nom du chanoine où il avait déjeuné et renouvelé ses chevaux ; mais tous ces renseignements arrivaient trop tard ; il était impossible de rejoindre le coupable. Le prévôt donna donc l'ordre de retourner à Paris, et y arriva le samedi soir.



Le boulanger offrit sa maison.

De son côté, le duc de Touraine avait envoyé à la poursuite de son ancien favori messire Jean de Barres ; celui-ci avait rassemblé une cinquantaine de cavaliers, et, suivant la bonne route d'abord, il était sorti avec eux par la porte Saint-Antoine ; mais, arrivé là, et n'ayant ni guide ni renseignements, il avait tourné à droite, passé la Marne et la Seine au pont de Charenton, était arrivé devant Etampes, et enfin, le samedi soir, avait gagné Chartres. Là, il apprit les mêmes nouvelles qui avaient été données au prévôt, et, désespérant comme lui de rejoindre celui après lequel ils étaient en quête tous deux, il avait tourné bride et repris le chemin de Paris.

Pendant ce temps, des sergents du roi qui battaient la campagne avaient trouvé, dans un village à quelques lieues de Paris, deux hommes d'armes et un page qui n'avaient pu suivre la troupe à cause de la fatigue de leurs chevaux ; ils furent pris aussitôt, amenés à Paris et enfermés au Châtelet.

Deux jours après, ils furent conduits dans la grande rue Sainte-Catherine, devant la maison du boulanger où le crime avait été commis : là, ils eurent le poignet coupé ; ensuite on les mena aux Halles, où ils eurent la tête tranchée ; puis enfin au gibet, où ils furent pendus par les pieds.

Le mercredi suivant, même justice fut faite du concierge ; car, pour n'avoir pas dénoncé le crime, il avait encouru la même peine que ceux qui l'avaient commis.

Le chanoine où messire Pierre de Craon avait renouvelé ses chevaux fut pris et jugé par la justice ecclésiastique. On lui ôta tous ses biens et bénéfices. Par faveur spéciale, et parce qu'il nia constamment avoir eu connaissance du crime, on lui laissa la vie ; mais on le condamna à ne vivre que de pain et d'eau, dans une prison perpétuelle.

Quant à messire Pierre de Craon, son jugement lui fut fait par contumace : ses biens furent confisqués, ses meubles apportés au trésor, et ses terres distribuées au duc de Touraine et aux courtisans du roi.

L'amiral Jean de Vienne, chargé de la saisie de la terre du château Bernard, entra nuitamment dans ce château avec ses hommes d'armes ; il fit lever de son lit Jeanne de Châtillon, femme de Pierre de Craon, l'une des plus belles personnes de son temps, et la fit jeter nue, avec sa fille, aux portes de sa maison. Quant à l'hôtel où le complot s'était tramé, il fut démoli de fond en comble ; on fit passer la charrue là où il avait été. Le terrain fut donné au cimetière Saint-Jean, et la rue de Craon, que son noble seigneur avait baptisée, reçut le nom de rue des Mauvais-Garçons, qu'elle porte encore de nos jours.

Lorsqu'il apprit ces nouvelles et que son procès lui était ainsi fait, messire Pierre de Craon ne se crut plus en sûreté dans son château de Sablé, et se rendit près du duc de Bretagne. Celui-ci connaissait déjà le résultat de cette mauvaise entreprise, et savait que leur ennemi commun n'était pas mort ; aussi, lorsqu'il vit entrer messire Pierre de Craon tout honteux, dans cette même salle d'où il était sorti si fièrement, il ne put s'empêcher de lui crier d'un bout à l'autre de la chambre :

— Ah ! mon cousin, vous êtes bien chétif de n'avoir pu tuer un homme qui était ainsi en votre pouvoir.

— Monseigneur, répondit Pierre de Craon, je crois que tous les diables d'enfer dont il est la chose l'ont gardé et délivré de mes mains ; car je lui ai, pour ma part, porté plus de soixante coups d'épée, si bien que, lorsqu'il tomba de cheval, sur mon Dieu, je le croyais mort : mais son bonheur voulut qu'une porte fût entr'ouverte au lieu d'être fermée, et qu'il tombât dedans au lieu de tomber dehors ; s'il fût tombé dans la rue, nous l'eussions broyé aux pieds de nos chevaux.

— Oui, dit le duc d'un air sombre ; mais il en est arrivé tout autrement, n'est-ce pas ? Et, puisque vous voilà ici, je suis certain que je ne tarderai pas à avoir bonnes nouvelles du roi ; mais n'importe, mon cousin, quelque haine et quelque guerre que j'encoure à cause de vous, vous aviez ma parole pour revenir ; vous voilà ; soyez le bienvenu.

Le vieux duc tendit la main au chevalier, et siffla un varlet pour qu'il apportât de l'hypocras et deux verres.

VII

Le duc de Bretagne avait bien jugé le péril qu'il encourait en donnant asile et protection à messire Pierre de Craon ; en effet, trois semaines après l'évènement que nous venons de raconter, un chevaucheur aux armes du roi s'arrêta à la porte du château de l'Hermine, demanda le duc de la part de son royal maître, et lui remit une lettre cachetée aux armes de France.

Cette lettre, du reste, était bien celle d'un suzerain à un vassal ; le roi Charles réclamait, au nom de la justice de Paris, Pierre de Craon, comme traître et assassin, et menaçait, en cas de refus, le duc de Bretagne, d'aller chercher lui-même le coupable à grande assemblée. Le duc reçut noblement le courrier royal, détacha une magnifique chaîne d'or qui brillait sur sa poitrine, la lui passa au cou, et ordonna à ses gens de lui faire fête, en attendant qu'il répondît au roi. Le surlendemain, cette réponse fut remise au chevaucheur avec de nouvelles marques de libéralité.

Le duc disait, dans cette réponse, que le roi avait été trompé, quand on lui avait dit que messire Pierre de Craon était en Bretagne ; qu'il ignorait et le lieu de la retraite de ce chevalier et les motifs de la haine qu'il portait à Olivier de Clisson ; que, en conséquence, il priait le roi de le tenir pour excusé.

Le roi reçut cette lettre au milieu de son conseil : il la relut plusieurs fois et avec une figure toujours plus sombre ; puis enfin, la froissant entre ses mains, il s'écria en riant amèrement :

— Savez-vous bien, messeigneurs, ce que me dit mon cousin de Bretagne ? Il me dit, et cela sur son honneur, qu'il ignore où est ce traître et meurtrier de Craon. Ne croyez-vous pas, dites, que son honneur est grandement aventuré ? Voyons votre avis.

— Beau neveu dit le duc de Berry en se levant, je crois que le duc de Bretagne dit ce qu'il doit dire, et, puisque messire de Craon n'est pas près de lui, il ne peut en répondre.

— Et vous, mon frère, qu'en pensez-vous ?

— Avec votre permission, sire, je pense que le duc de Bretagne n'a dit cette chose que pour donner au meurtrier le temps de passer en Angleterre, et...

Le roi l'interrompit.

— Et vous avez raison, Touraine, cela est ainsi que vous dites. Quant à vous, bel oncle, nous savons bien que le connétable n'est point de vos amis, et nous avons entendu dire, quoique nous ne vous en ayons pas parlé, que, le jour même de l'assassinat, il vous était venu un familier de messire de Craon, lequel vous avait révélé tout le complot, et que, sous prétexte du peu de foi que vous aviez eu en ses paroles, et pour ne point troubler la fête, vous avez laissé la chose aller au pire ; nous le savons, bel oncle, et cela de science certaine ; d'ailleurs, il y a un moyen de nous prouver que nous errons ou que nous sommes mal informé, c'est de nous accompagner en Bretagne, où nous allons faire la guerre. Ce duc, qui n'est ni Anglais ni Français, ni chien ni loup, nous lasse ; car on ne sait s'il aboie ou s'il glapit ; la Bretagne ne peut oublier qu'elle a été royaume, il lui coûte de devenir province. Eh bien, s'il le faut, nous frapperons tant et si bien sur sa couronne ducale, que nous en ferons tomber les feuilles de vigne, et nous la donnerons en baronnie à quelqu'un de nos serviteurs, comme nous donnons à notre frère, en ce moment, le duché d'Orléans en place de celui de Touraine.

Le duc s'inclina.

— Oui, oui, mon frère, continua le roi, et nous vous le donnons tel que l'a eu Philippe, avec tous ses revenus et dépendances, et désormais nous ne vous appellerons plus Touraine, car ce duché se réunit à compter d'aujourd'hui à la couronne, mais Orléans, car d'aujourd'hui ce duché est à vous. Vous avez entendu, bel oncle, nous partons tous, et vous êtes des nôtres.

— Cher sire, répondit le duc de Berry, ce me sera toujours une fête de vous accompagner partout où vous irez ; mais je crois qu'il faudrait aussi avoir notre beau frère de Bourgogne en notre compagnie.

— Eh bien, dit le roi, nous le prierons de nous faire cet honneur ; et, si cela ne suffit pas, nous le lui ordonnerons ; et, si cela ne suffit pas encore, nous l'irons chercher nous-même. Voulez-vous notre parole que nous ne ferons pas le voyage sans lui ? Nous vous la donnons. Quand on insulte un roi de France, on insulte toute la noblesse, et il n'est point de blason pur, lorsque l'écusson royal est taché. Préparez donc vos équipages de guerre, bel oncle, car, avant huit jours, nous partons.

Le roi leva aussitôt la séance ; mais ce fut pour se renfermer avec ses secrétaires. Le même jour, vingt seigneurs de nom, à la tête desquels était le duc de Bourgogne, reçurent l'ordre de venir avec la plus grande assemblée qu'ils pourraient réunir. Cet ordre fut promptement exécuté, car le duc de Bretagne était grandement haï de tout ce qui était véritablement Français ; on disait qu'il y avait longtemps que le roi aurait pris le parti de marcher contre lui, s'il n'en avait été empêché par le comte de Flandre et madame de Bourgogne ; qu'il était Anglais dans l'âme, et qu'il ne haïssait tant Clisson que parce qu'il s'était fait Français. Mais cette fois les ordres étaient si précis et si sévères, qu'on espérait que le roi mènerait son projet à bout, s'il n'y avait pas quelque trahison ; car on avait la prescience que plusieurs de ceux qui devaient marcher avec le roi ne marcheraient pas de grand cœur ; et l'on nommait tout bas les ducs de Berry et de Bourgogne.

Effectivement, le duc de Bourgogne se faisait attendre : il disait que ce voyage chargerait beaucoup ses provinces ; que c'était une guerre sans raison et qui finirait mal ; qu'il y avait des gens que les démêlés du connétable et de messire Pierre de Craon ne touchaient en rien ; qu'il était injuste de forcer ceux-là d'entrer en guerre pour eux, et qu'on pouvait bien les laisser vider leur querelle sans fouler et grever les pauvres gens des provinces. Le duc de Berry était de cet avis ; mais le roi, le duc d'Orléans et tout le conseil étaient de l'avis contraire ; il fallut donc bien que les deux ducs se décidassent à obéir. D'ailleurs, aussitôt que le connétable put monter à cheval, le roi donna l'ordre de partir de Paris ; le même soir, il prit congé de la reine, de madame Valentine et des dames et demoiselles qui logeaient en l'hôtel Saint-Paul ; puis il s'en alla souper, avec le duc d'Orléans, le duc de Bourbon, le comte de Namur et le seigneur de Coucy, chez le sire de Montaigu, où il resta à coucher.

Le lendemain, il partit en grand attirail de guerre ; mais

il s'arrêta à Saint-Germain-en-Laye, pour y attendre les ducs de Berry et de Bourgogne : voyant qu'ils n'arrivaient pas, il leur envoya des ordres tels, qu'il y avait crime de rébellion à ne pas les exécuter, et se remit en marche, quoique les médecins l'en dissuadassent, lui disant que sa santé n'était pas bien ferme en ce moment ; mais il était poussé par une si grande volonté, qu'il répondit à toutes leurs observations qu'il ne savait ce qu'ils voulaient dire, et que jamais il ne s'était mieux trouvé.

Il partit donc, quoi qu'on pût faire, passa la Seine, prit le chemin de Chartres, et s'en vint, sans s'arrêter, à Auneau, beau et noble châtel appartenant au sire de la Rivière, qui y reçut le roi grandement et honorablement. Charles s'y arrêta trois jours, et le quatrième, au matin, il repartit pour Chartres, où il fut reçu au palais épiscopal, ainsi que les ducs de Bourbon et d'Orléans, par le frère du sire de Montaigu, qui tenait le siège de l'évêché.

Au bout de deux jours d'attente, le roi vit arriver le duc de Berry et le comte de la Marche. Il leur demanda s'ils n'avaient point quelques nouvelles de la Bourgogne ; ils répondirent que le duc venait derrière eux ; enfin, le quatrième jour, on vint dire au roi qu'il entrait dans la ville.

Le roi resta sept jours à Chartres, puis il prit le chemin du Mans. Tout le long de la route, et à chaque instant, il était rejoint par des gens d'armes qui arrivaient de l'Artois, de la Picardie, du Vermandois, et enfin de toutes les parties de la France, même les plus lointaines, et tous ces gens étaient fort irrités contre le duc de Bretagne, qui leur donnait une si dure besogne ; le roi entretenait avec grand soin cette colère et l'attisait avec la sienne.

Cependant, il avait trop présumé de ses forces ; l'état d'irritation continuel où le mettaient les embarras suscités à chaque moment par ses oncles pour entraver le voyage brûlait son sang ; si bien qu'en arrivant au Mans, il était tout fiévreux et hors d'état de chevaucher : force lui fut donc de s'arrêter, quoiqu'il dît que le repos lui était plus cruel que la fatigue ; mais ses médecins, ses oncles et le duc d'Orléans lui-même furent d'avis qu'il fallait demeurer où ils étaient l'espace de quinze jours ou de trois semaines.

On profita de ce séjour pour déterminer le roi à envoyer un nouveau message au duc de Bretagne : en conséquence, messire Regnault de Roye, le sire de Garancières, le sire de Château-Morand et messire Taupin de Cantemelle, châtelain de Gisors, furent ordonnés pour ce voyage ; mais, cette fois, le roi voulut que l'ambassade eût un caractère auquel ne pût se méprendre celui auquel elle était adressée. Les quatre envoyés partirent donc du Mans, accompagnés de quarante lances, traversèrent la ville d'Angers trompettes en tête et pennons déployés, et, deux jours après, arrivèrent à Nantes, où ils trouvèrent le duc.

Ils lui exposèrent la demande du roi, qui était qu'on lui livrât messire Pierre de Craon ; mais, comme la première fois, le duc, après avoir fait de riches cadeaux aux ambassadeurs, leur répondit qu'il lui serait impossible de livrer l'homme qu'on réclamait de lui, vu qu'il ignorait où il s'était retiré ; qu'il avait bien entendu raconter, depuis un an, que messire de Craon haïssait le connétable de tout son cœur et lui avait juré une guerre mortelle ; que ce chevalier lui-même lui avait dit que, partout où il rencontrerait Clisson, soit de jour, soit de nuit, il le mettrait à mort, mais qu'il n'en savait pas davantage, et qu'il s'émerveillait que le roi lui vînt faire la guerre pour une chose qui le regardait si peu.

Le roi était fort malade, lorsqu'on lui apporta cette réponse ; toutefois, il n'en donna pas moins l'ordre de pousser en avant, et appela ses écuyers pour qu'on l'armât. Au moment où il se levait de son lit, un envoyé arriva d'Espagne et fut introduit près de lui ; il lui remit une lettre portant cette suscription : « A notre très redouté seigneur le roi de France ; » et signée Yolande de Bar, reine d'Aragon, de Majorque, et dame de Sardaigne.

Cette lettre était effectivement de la reine d'Aragon, qui écrivait au roi que, jalouse de lui complaire en toute chose, et sachant quelle affaire le préoccupait en ce moment, elle avait fait arrêter et garder en prison, à Barcelone, un chevalier inconnu qui avait voulu louer, à prix d'or, un vaisseau pour se rendre à Naples ; elle ajoutait que, soupçonnant ce chevalier d'être messire de Craon, elle faisait part de ses soupçons au roi, afin qu'il envoyât promptement des hommes pour le reconnaître et le ramener, dans le cas où elle ne se serait pas trompée. Elle terminait en disant qu'elle serait heureuse que ces nouvelles fussent agréables à son cousin et seigneur.

A l'arrivée de cette lettre, les ducs de Bourgogne et de Berry s'écrièrent que la campagne était finie, et qu'il n'y avait plus qu'à congédier chacun, puisque l'homme après lequel on cherchait était, sans aucun doute, arrêté : mais le roi n'en voulut rien faire, et tout ce que l'on put obtenir de lui fut qu'il enverrait quelqu'un pour s'assurer de la vérité. Trois semaines après, le messager revint et annonça que le chevalier arrêté n'était nullement messire Pierre de Craon.

Alors le roi entra dans une grande colère contre ses oncles, car il vit bien que tous ces retards venaient d'eux ; il se résolut, en conséquence, à ne plus rien écouter que son désir, et fit venir ses maréchaux en son appartement ; car il était si souffrant, qu'il gardait la chambre. Alors il leur ordonna de faire filer en grande diligence tous leurs gens et équipages sur Angers, sa volonté étant de ne retourner en arrière qu'après avoir dépossédé le duc et donné un gouverneur à ses enfants.

Le lendemain, entre neuf et dix heures du matin, après avoir entendu la messe et s'y être évanoui, le roi monta à cheval ; il était si faible, que le duc d'Orléans fut obligé de l'aider à se mettre en selle. Le duc de Bourgogne haussait les épaules en voyant cet entêtement, et disait que c'était tenter Dieu que de vouloir aller en avant, quand il descendait de pareils avertissements du ciel ; mais le duc de Berry, qui avait entendu ces paroles, s'approcha de lui et lui dit tout bas :

— Soyez tranquille, mon frère, j'ai pourvu au dernier de tous ; et, si Dieu nous est en aide, nous reviendrons, je l'espère, coucher, ce soir, en la ville du Mans.

— Je ne sais ce que vous entendez par là, dit le duc de Bourgogne ; mais, par quelque moyen que nous brisions ce malheureux voyage, ce moyen sera bon.

Sur ces entrefaites, le roi se mit en marche, et chacun le suivit. Bientôt on entra dans une grande et sombre forêt contemporaine des druides. Le roi était triste et mélancolique, laissant son cheval marcher à sa volonté, et répondant à peine à ceux qui lui adressaient la parole. On le laissa donc aller seul en avant, comme il paraissait le désirer. On avait ainsi marché en silence, en parlant bas, pendant une heure, à peu près, lorsque tout à coup un vieillard, tête nue et vêtu d'un linceul blanc, s'élança d'entre deux arbres où il était caché, saisit la bride du cheval du roi, et, l'arrêtant tout court :

— O roi ! roi ! s'écria-t-il, ne chevauche pas plus avant, mais retourne en arrière, car tu es trahi !

Le roi frémit de tout son corps à cette apparition inattendue ; il étendit les bras et voulut crier, mais sa voix se glaça : tout ce qu'il put faire, ce fut d'indiquer, par ses gestes, qu'il voulait qu'on écartât ce fantôme. En effet, les gens d'armes s'élancèrent sur lui et frappèrent cet homme, si bien qu'il lâcha la bride ; mais, au même instant, le duc de Berry arriva à son secours et le tira de leurs mains, disant que c'était pitié de battre ainsi un pauvre fou ; qu'on voyait bien que cet homme ne pouvait rien être autre chose, et qu'il fallait le laisser aller. Quoique certes on n'eût pas dû écouter un pareil conseil, et qu'il eût été bon d'arrêter cet inconnu et de l'interroger sur ses intentions, chacun était si troublé, qu'on laissa dire et faire le duc de Berry ; et, tandis que l'on s'occupait de secourir le roi, l'homme qui avait causé tout cet émoi disparut, et personne depuis ne le revit ou n'en eut connaissance.

Malgré cet incident, qui paraissait, dans le moment, avoir rendu grand espoir aux ducs de Berry et de Bourgogne, le roi passa outre et se trouva bientôt sur la lisière de la forêt. A peine l'eut-on dépassée, qu'à l'ombre succéda une lumière ardente : le soleil, à son midi, embrasait toute l'atmosphère ; on était dans les plus chaudes journées de juillet, et pas une encore n'avait été dévorante comme l'était celle-ci. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, elle glissait sur des champs de sable qui ondulaient comme des vagues et réfléchissaient la lumière ; les chevaux les plus vifs baissaient la tête et hennissaient tristement ; les hommes les plus forts se sentaient languir et haletaient. Le roi, pour lequel on avait craint la fraîcheur matinale, était vêtu d'un justaucorps de velours noir, et portait sur sa tête un simple chaperon de drap écarlate dans les plis duquel se tordait un chapelet de grosses perles, que la reine lui avait donné en partant. On le laissait chevaucher à part, afin qu'il souffrît moins de la poussière ; deux pages seulement se tenaient à ses côtés, marchant à la suite l'un de l'autre ; le premier portait en tête un casque de Montauban, d'acier fin et clair, qui resplendissait au soleil ; le second tenait une lance rouge avec son fanon de soie : au bout de cette lance, il y avait une pointe d'acier, merveilleusement travaillée, et qui sortait des ateliers de Toulouse. Le sire de la Rivière en avait acheté douze pareilles, qu'il avait données au roi, et le roi en avait donné trois au duc d'Orléans, et trois au duc de Bourbon.

Or, il advint que, tout en chevauchant ainsi, le second page, cédant à la chaleur qui l'accablait, s'endormit, et, pendant son sommeil, laissa échapper sa lance ; le fer alla heurter le casque du page qui marchait le premier, et le choc de l'acier contre l'airain rendit un son clair et aigu. Alors on vit tressaillir soudainement le roi : il fixa devant lui des yeux égarés ; il devint affreusement pâle ; puis, tout à coup, enfonçant ses éperons dans le ventre de son cheval, il tira son épée hors du fourreau et s'élança sur les deux pages en criant à grande voix :

— En avant ! en avant, sur ces traîtres !

Les pages, épouvantés, se séparèrent, fuyant chacun de

son épée. Le roi continua sa course, et vint droit au duc d'Orléans. Celui-ci ne savait s'il devait attendre ou fuir son frère, lorsqu'il entendit la voix du duc de Bourgogne qui lui criait :

— Fuyez, beau neveu d'Orléans ! Fuyez, monseigneur vous veut tuer !

En effet, le roi, courant toujours sur lui, brandissait son épée comme un furieux, si bien que le duc n'eut que le temps de faire faire un bond de côté à son cheval. Le roi passa outre ; mais, rencontrant sur son chemin un chevalier de Guyenne, nommé le bâtard de Polignac, il lui enfonça son épée dans la gorge : le sang jaillit, le chevalier tomba. La vue de ce sang, au lieu de calmer le roi, redoubla encore sa frénésie. Il se mit à courir sans suivre de ligne, frappant tout ce qu'il rencontrait, ne donnant aucun relâche à son cheval, et criant toujours :

— En avant ! en avant, sur ces traîtres !

Alors, ceux des écuyers et chevaliers qui étaient couverts de leurs armures formèrent une haie autour de lui, se laissant frapper sans rendre les coups, jusqu'à ce que l'on vit que sa force s'en allait ; aussitôt un chevalier de Normandie, nommé messire Guillaume Marcel, vint par derrière et le saisit à bras-le-corps. Le roi frappa encore quelques coups, mais enfin l'épée lui échappa des mains : il se renversa en arrière en jetant un grand cri. On le descendit de son cheval, qui ruisselait de sueur et tremblait de tous ses membres ; puis on lui ôta son justaucorps et son chaperon, pour le rafraîchir. Ses oncles et son frère s'approchèrent alors de lui, mais il avait perdu toute connaissance, et, quoique ses yeux fussent ouverts, il était évident qu'il ne distinguait rien de ce qui se passait autour de lui.

La stupéfaction des seigneurs et chevaliers était grande : chacun ne savait que dire ni que faire. Le duc de Berry lui serra la main et lui parla avec amitié ; mais le roi ne répondit ni par geste ni par parole. Alors le duc de Berry secoua la tête, et dit :

— Messeigneurs, il nous faut retourner au Mans, et le voyage est fait pour cette saison.

On lia le roi, de peur que sa fureur ne le reprît ; on le coucha dans une litière, et l'on reprit tristement la route de la ville, où, comme l'avait prédit le duc de Berry, l'on rentra le soir même.

On fit aussitôt venir les médecins ; car les uns prétendaient que le roi avait été empoisonné avant de sortir du Mans ; les autres cherchaient une cause surnaturelle à la maladie, et disaient qu'on lui avait jeté un sort. Comme, dans l'un ou l'autre cas, les soupçons planaient sur les princes, ils exigèrent que les gens de l'art fissent une enquête sévère ; ils s'informèrent de ceux qui l'avaient servi à dîner, et s'il avait beaucoup ou peu mangé : ils répondirent qu'à peine s'il avait touché un ou deux mets ; qu'il ne faisait que penser et soupirer, serrant de temps en temps son front entre ses deux mains, comme si la tête lui faisait mal. On fit venir Robert de Teukes, maître des échansons, et l'on s'informa quel était celui de ses bouteillers qui lui avait servi le dernier à boire ; il répondit que c'était Hélion de Lignac. On envoya aussitôt chercher celui-ci, et on lui demanda où il avait pris le vin que le roi avait bu avant son départ ; il répondit qu'il n'en savait rien, mais qu'il en avait fait l'essai avec Robert de Teukes ; en même temps, il alla à une armoire, prit la bouteille à moitié vide, versa de ce même vin dans un verre, et le but. En ce moment, un médecin sortit de la chambre du roi, et, entendant la discussion, il s'avança vers les princes, et leur dit :

— Messeigneurs, vous travaillez et débattez en vain : le roi n'est ni empoisonné ni ensorcelé ; le roi est atteint de chaude maladie, le roi est fou !

Les ducs de Bourgogne et de Berry se regardèrent : le roi fou, la régence du royaume appartenait, de droit, soit au duc d'Orléans, soit à eux. Le duc d'Orléans était bien jeune pour que le conseil le chargeât d'une si grande affaire. Le duc de Bourgogne rompit donc le silence, et, s'adressant aux deux autres ducs :

— Beau frère et beau neveu, leur dit-il, je crois qu'il convient que nous retournions en toute hâte à Paris ; car le roi y sera mieux traité et soigné que dans la marche lointaine où nous nous trouvons ; puis le conseil décidera en quelles mains tombera la régence.

— Je suis de votre avis, répondit le duc de Berry ; mais où le mènerons-nous ?

— Point à Paris surtout, dit vivement le duc d'Orléans ; la reine est enceinte, et un pareil spectacle pourrait lui faire grand mal.

Les ducs de Bourgogne et de Berry échangèrent un sourire.

— Eh bien, reprit le dernier, nous n'avons qu'à le faire conduire au château de Creil : l'air en est bon, l'aspect en est beau, et la rivière doit couler à ses pieds. Quant à la reine, ce que dit notre beau neveu d'Orléans est trop juste ; et, s'il veut partir devant nous pour la préparer à cette nouvelle, nous resterons encore un ou deux jours près du roi pour veiller à ce que rien ne lui manque, puis nous irons le rejoindre à Paris.

— Soit fait ainsi que vous dites, répondit le duc d'Orléans.

Et il sortit pour ordonner ses équipages.

Les ducs de Berry et de Bourgogne, restés seuls, se retirèrent dans l'embrasure d'une fenêtre pour causer plus tranquillement.

— Eh bien, beau frère, que pensez-vous de tout cela ? dit le duc de Bourgogne.

— Ce que j'en ai toujours pensé : que le roi était une tête menée par de trop jeunes conseils, et que cette guerre de Bretagne finirait mal. Mais on n'a pas voulu nous croire : tout va maintenant par entêtement et caprice, rien par raison.

— Il faudra porter remède à tout cela, et promptement, dit le duc de Bourgogne. Il n'y a aucun doute que la régence du royaume ne nous revienne. D'ailleurs, notre beau neveu, le duc d'Orléans, est trop occupé pour désirer beaucoup le gouvernement. Ainsi, frère, rappelez-vous ce que je vous ai dit lorsque le roi nous congédia de Montpellier : nous sommes les deux plus puissants seigneurs du royaume, et, tant que nous serons réunis, nul ne peut rien contre nous. Eh bien, le moment est venu où nous pouvons tout contre les autres.

— Autant que cela s'accordera avec les intérêts du royaume, mon frère, il est de nos intérêts à nous d'écarter nos ennemis des affaires. D'ailleurs, ils combattraient tous nos projets, entraveraient toutes nos décisions. Le royaume, tiraillé d'un côté par eux, et retenu de l'autre par nous, aurait beaucoup à souffrir ; il faut, pour que cette besogne marche grandement, union parfaite entre la tête et les bras. Croyez-vous que le connétable obéirait de bon cœur à des ordres qu'il recevrait de nous, voyons ? Cette désunion pourrait, en cas de guerre, faire le plus grand tort à la France. L'épée de connétable doit être tenue par la main droite du gouvernement.

— Vous avez bien raison, mon frère ; mais il y en a qui, en temps de paix, sont aussi dangereux que le connétable le serait en temps de guerre ; je veux parler de messires de la Rivière, de Montaigu, le Bègue de Villaine, et autres.

— Oui, oui, il faudra écarter tous ces hommes, qui ont poussé le roi à tant de fautes.

— Mais le duc d'Orléans ne les soutiendra-t-il point ?

— Il n'est pas que vous ne vous soyez aperçu, dit le duc de Berry en regardant autour de lui et baissant la voix, que notre beau neveu d'Orléans a de grandes besognes d'amour à cette heure ; laissons-lui sa liberté, croyez-moi, et il nous laissera la nôtre.

— Silence ! le voici, dit le duc de Bourgogne.

Effectivement, le duc d'Orléans, pressé de retourner à Paris, comme l'avaient pensé les deux oncles, venait prendre congé d'eux. Il entra dans la chambre du roi avec les ducs de Berry et de Bourgogne : ils demandèrent à ses chambellans s'il avait dormi ; mais ils répondirent que non, et qu'il ne pouvait prendre un instant de repos. Le duc de Bourgogne secoua la tête.

— Ce sont de pauvres nouvelles, mon beau neveu, dit-il en se tournant vers le duc d'Orléans.

— Dieu gardera monseigneur, répondit le duc.

Il s'approcha du lit du roi, et lui demanda comment il se portait. Le malade ne répondit rien : il tremblait de tout son corps ; ses cheveux étaient hérissés, ses yeux fixes, et une sueur froide lui coulait du front ; de temps en temps, il se soulevait sur son lit en criant :

— A mort ! à mort, les traîtres !

Puis il retombait sans force, jusqu'à ce qu'un nouvel accès de fièvre lui rendît quelque énergie en le brûlant de nouveau.

— Nous n'avons que faire ici, dit le duc de Bourgogne, et nous le fatiguons plus que nous ne lui sommes en aide. Il a plus, en ce moment, besoin de ses médecins et docteurs que de ses oncles et frère. Ainsi, croyez-moi, sortons.

Le duc d'Orléans resté seul se baissa vers le lit, prit le roi dans ses bras et le regarda tristement ; bientôt des larmes remplirent ses yeux et coulèrent silencieusement sur ses joues ; c'était raison, car le pauvre insensé qui était là gisant l'avait grandement aimé, et peut-être qu'en retour de cette amitié sainte il avait à se reprocher, lui, de n'avoir rendu que trahison et ingratitude ; sans doute qu'au moment de le quitter ainsi, pour le trahir encore peut-être, il avait scruté son âme, et avait reconnu avec remords, qu'après le premier instant passé, il n'avait point été aussi attristé du malheur de ce frère bien-aimé qu'il aurait dû l'être. C'est que nous tâchons toujours, tant la nature mauvaise l'emporte, chez nous, sur la bonne, de chercher par quel côté l'infortune des autres se présente avantageuse à nos intérêts, et si des chagrins et des larmes d'autrui ne découle pas pour nous, quelque source, inaperçue d'abord, de tranquillité ou de plaisirs ; alors, et s'il en est ainsi, la sensibilité s'émousse, le cœur s'engourdit, le crêpe qui s'était étendu sur nos yeux se soulève, l'avenir que l'on croyait

à tout jamais attristé, resplendit sur quelqu'une de ses mille faces : le bon et le mauvais principe luttent encore quelque temps ensemble, et, le plus souvent, misérables que nous sommes, c'est Arimane qui l'emporte ; si bien que parfois, les yeux humides et l'âme joyeuse, nous ne voudrions pas, le lendemain, que le malheur de la veille ne fût pas arrivé : c'est que l'égoïsme est le médecin du cœur.

Pendant ce temps, les oncles du roi donnaient des ordres à tous les maréchaux, afin que les seigneurs et leurs chevaliers reprissent chacun la route de leur province doucement et courtoisement, sans faire de dégâts ni de violence dans le pays, disant que, partout où il en serait commis, les seigneurs seraient responsables des délits de leurs hommes d'armes.



Il lui enfonça son épée dans la gorge.

Deux jours après le départ du duc d'Orléans, le roi se mit en route, porté dans une litière douce et commode, et marchant à petites journées. Le bruit de son accident s'était répandu avec une merveilleuse rapidité : les mauvaises nouvelles ont des ailes d'aigle. Chacun en parlait fort diversement, et, selon son opinion, l'attribuait à des causes différentes ; les seigneurs y voyaient un maléfice diabolique, les prêtres un châtiment divin, les partisans du pape de Rome disaient que la chose était arrivée en punition de ce que le roi avait reconnu le pape Clément ; les sectateurs du pape Clément prétendaient, au contraire, que Dieu le frappait de cette verge, parce qu'il n'avait pas détruit le schisme en portant la guerre en Italie, ainsi qu'il l'avait promis ; quant au peuple, il était fort triste de ce malheur : il avait fondé grand espoir sur la bonté et la justice du roi. Aussi encombrait-il les églises, où des prières publiques avaient été ordonnées partout où il y avait quelque saint connu pour guérir la frénésie : on dépecha diligemment des hommes porteurs de présents, et on envoya à saint Aquaire, le plus renommé de tous dans ce genre de spécialité, une image du roi, de grandeur naturelle, modelée en cire, et un magnifique cierge, afin qu'il suppliât Dieu que la maladie du roi fût allégée ; mais tout cela était chose inutile, et le roi arriva au château de Creil sans qu'on s'aperçût d'aucune amélioration sensible dans son état.

Cependant on ne négligeait pas les moyens humains : le sire de Coucy avait parlé d'un très sage et très savant médecin nommé maître Guillaume de Hersilly, et on l'avait fait venir d'un village près Laon, où il demeurait. Il avait donc pris la souveraine administration de la maladie du roi, qu'il avait déclaré connaître parfaitement.

Quant à la régence du royaume, elle était tombée, ainsi qu'on a pu le prévoir, entre les mains des oncles du roi ; le conseil, après quinze jours de délibération, avait déclaré que le duc d'Orléans était trop jeune pour entreprendre une si large besogne, et en avait, en conséquence, chargé les ducs de Berry et de Bourgogne. Le lendemain du jour où ils avaient été nommés, le sire de Clisson se présenta, avec ses gens, chez le duc de Bourgogne, pour office de connétablie. Le concierge leur ouvrit la porte comme de coutume. Ils descendirent de leurs chevaux, et Clisson, suivi d'un écuyer seulement, monta les degrés de l'hôtel. Arrivé à la première salle, il trouva deux des chevaliers du duc ; il leur demanda où était leur maître et s'il pourrait lui parler ; l'un d'eux sortit et alla trouver le duc, qui causait avec un héraut d'une grande fête qui venait de se tenir en Allemagne.

— Monseigneur, dit le chevalier interrompant le duc, voici messire Olivier de Clisson qui vient pour parler à Votre Seigneurie, si tel est votre plaisir.

— De par Dieu ! s'écria-t-il, qu'on le fasse venir, et tout

de s[illegible] car il arrive fort à propos pour ce que nous en voulons faire.

Le chevalier revint donc vers le connétable, laissant toutes les portes ouvertes, et lui faisant signe qu'il pouvait passer. Le connétable entra. Le duc, en l'apercevant, changea de couleur. Clisson ne parut point s'en apercevoir ; il ôta son chaperon, et, s'inclinant :

— Monseigneur, dit-il, je suis venu ici pour prendre vos ordres et m'inquiéter de vous comment ira désormais le royaume.

— Comment ira le royaume, Clisson ? répondit le duc d'une voix altérée. C'est chose qui me regarde et non pas un autre. Quant à mes ordres, les voici : c'est que vous sortiez à l'instant même de ma présence, dans cinq minutes de cet hôtel, et dans une heure de Paris.

Alors ce fut Clisson qui pâlit à son tour. Le duc était régent du royaume, et il fallait obéir. Il sortit donc de la chambre, traversa les appartements tout pensif et baissant la tête, remonta à cheval ; puis, rentrant à son hôtel, il ordonna sur-le-champ ses équipages, et, le même jour, accompagné de deux hommes seulement, il sortit de Paris, traversa la Seine à Charenton, et ne s'arrêta que le soir au château de Montlhéry, qui lui appartenait.

Le plan que venait de suivre le duc de Bourgogne à l'égard de Clisson s'étendait à tous les favoris du roi ; aussi lorsque Montaigu apprit ce qui venait d'arriver au connétable, il sortit bien secrètement de Paris par la porte Saint-Antoine, prit le chemin de Troyes en Champagne, et ne s'arrêta qu'à Avignon. Messire Jean Lemercier en voulut faire autant ; mais, moins heureux que lui, il trouva des gardes à sa porte, et fut conduit au château du Louvre, où l'attendait déjà messire le Bègue de Villaine. Quant au sire de la Rivière, quoiqu'il fût prévenu à temps, il ne voulut pas quitter son château, disant qu'il n'avait rien à se reprocher, et qu'il arriverait de lui ce qu'il plairait à Dieu ; aussi, quand on vint lui dire que des hommes à main armée voulaient entrer chez lui, il fit ouvrir toutes les portes et vint courtoisement au devant d'eux.

Alors tous les actes d'une réaction odieuse s'accomplirent sur eux ; ce qu'on avait fait contre Craon meurtrier, on le fit contre eux innocents. Les biens et héritages que Jean Lemercier possédait à Paris et dans le reste du royaume fusent saisis et partagés ; une belle maison qu'il possédait au diocèse de Laon, et qui lui avait bien coûté cent mille livres par les embellissements qu'il y avait fait faire, fut donnée au sire de Coucy, ainsi que toutes ses dépendances, rentes, terres et possessions.

Quant à messire de la Rivière, on fut encore plus sévère pour lui ; car on lui enleva tout, comme à messire Jean Lemercier, et on ne laissa à sa femme que les biens qu'elle possédait en propre ; de plus, il avait une fille, jeune et belle, qui avait épousé d'amour le seigneur de Châtillon, dont le père fut depuis le maître des arbalétriers de France. Tout ce qu'il y avait de puissant devant les hommes avait lié ce mariage ; tout ce qu'il y avait de saint devant Dieu l'avait consacré. On brisa cette union sans pitié et sans remords ; on trancha ce que le pape avait seul le droit de délier, et les deux enfants furent remariés ailleurs et ainsi qu'il plut au duc de Bourgogne.

Et toutes ces persécutions se faisaient sans que le roi pût rien contre elles ; car son état était toujours au pire, et l'on n'espérait plus qu'en une chose, l'effet que produirait sur lui la présence de la reine. Comme c'était elle qu'il avait le plus aimée, on espérait qu'après avoir oublié tout le monde, il se souviendrait encore d'elle.

VIII

Ainsi qu'on l'a vu dans le chapitre précédent, l'accident arrivé au roi venait d'entraîner après lui une révolution tout entière dans les affaires du royaume. Les favoris de sa raison étaient les disgraciés de sa démence : le gouvernement de l'Etat, échappé de ses mains débiles, était entièrement tombé entre celles des ducs de Bourgogne et de Berry, qui, soumettant la politique générale à leurs passions personnelles, avaient frappé avec l'épée de la haine et non avec le glaive de la justice. Le duc d'Orléans seul aurait pu balancer leur influence au conseil ; mais, tout entier à son amour pour la reine, il avait facilement abandonné ses prétentions à la régence, et ne s'était senti le courage de lutter ni pour lui-même, ni pour ses amis. Confiant dans son titre de frère de roi, se reposant sur sa puissance ducale, riche de ses immenses revenus, jeune et insouciant, il retenait dans sa poitrine bondissante tout souffle d'ambition qui eût pu pousser quelque nuage sur son ciel d'azur. Libre désormais de voir sa royale amante à toute heure, en tous lieux, ce bonheur remplissait sa vie ; et si, de temps en temps, un soupir étouffé trahissait le remords caché au fond de son cœur, si son front se plissait tout à coup à quelque triste souvenir, il suffisait d'un mot de sa maîtresse pour dérider son front, d'une caresse pour endormir son cœur. Quant à Isabel, toute jeune qu'elle était, c'était bien déjà l'Italienne que vous savez, avec son amour de louve et sa haine de lionne, ne connaissant de la vie que les sentiments passionnés, n'en cherchant que les émotions extrêmes, mal à l'aise dans les situations ordinaires, parce que quelque chose lui manquait comme le simoun manque au désert, comme la tempête manque à l'Océan.

Et belle avec cela, belle à perdre toutes les âmes ; car n'était ce rayon d'enfer qui, par intervalles, illuminait ses yeux, c'était toute la forme d'un ange, et qui l'eût vue couchée comme elle l'était à l'heure où nous revenons à elle, ayant un prie-Dieu près de son lit, et sur ce prie-Dieu un livre d'heures ouvert, l'aurait prise pour quelque vierge pure, attendant le baiser que sa mère, tous les matins, vient lui donner au front ; c'était une épouse adultère qui attendait son amant, et cet amant était le frère de son mari, de son seigneur et de son roi, mourant et insensé.

Bientôt une porte, cachée dans la tapisserie, et qui donnait dans les appartements du roi, s'ouvrit, et le d'Orléans parut : il regarda si personne n'était près de la reine ; et, reconnaissant qu'elle était seule, il referma la porte et s'avança rapidement vers son lit. Il était pâle et agité.

— Qu'avez-vous, mon beau duc ? lui dit Isabel étendant vers lui les bras en souriant ; car elle était habituée à ces fréquents nuages du cœur qui passaient au front de son amant. Venez me dire cela.

— Ah ! que vient-on de m'apprendre, madame ! dit le duc en se mettant à genoux devant le lit de la reine, et en passant un bras sous son cou ; que l'on vous mande à Creil, et qu'il est nécessaire que vous soyez près du roi ?

— Oui ; c'est Guillaume d'Hersilly qui prétend que ma présence lui ferait grand bien. Qu'en dites-vous, monseigneur ?

— Je dis que, la première fois qu'il s'éloignera du château pour chercher des simples dans la forêt de Beaumont, je le ferai pendre à la branche la plus solide de l'arbre le mieux enraciné. Misérable ignorant, qui, poussé à bout dans sa science, veut se servir de vous comme d'un remède, sans songer à quel danger il vous expose !

— Vraiment ! Est-ce que je courrais quelques risques ? reprit la reine en regardant tendrement le duc.

— Oh ! madame, risque de la vie : la folie du roi est furieuse. Et, au moment où elle lui prit, n'a-t-il pas tué le bâtard de Polignac et blessé trois ou quatre seigneurs ? Croyez-vous qu'il vous reconnaîtra, vous, puisqu'il ne m'a pas reconnu, moi, puisqu'il courait sur moi, son frère, l'épée haute, et que je n'ai échappé à la mort que grâce à la vitesse de mon cheval ? Au reste, mieux aurait valu peut-être qu'il m'eût tué.

— Vous tuer, monseigneur ? Oh ! faites plus de cas de la vie ! Ne vous la rendons-nous pas belle et heureuse avec notre amour, et n'est-ce pas bien déplaisant de vous la voir mépriser ainsi ?

— C'est que craindre pour vous, mon Isabel, c'est que trembler à chaque bruit qui sortira de cet appartement maudit, c'est que frémir à la vue de chaque serviteur qui ouvrira ma porte, c'est que vous savoir seule à toute heure du jour et de la nuit avec un fou !

— Oh ! il n'y a pas de danger, monseigneur, et je crois que vous vous faites des craintes vaines. C'est le bruit du fer, c'est la vue des armes qui l'ont rendu furieux. — Elle regarda le duc fixement. — Au lieu de cela, je prendrai ma voix la plus tendre pour lui parler, et il la reconnaîtra ; puis, avec de la douceur et des caresses, je ferai du lion un agneau. Vous savez comme il m'aime !

A toutes ces paroles, le front du duc s'était rembruni ; enfin il se releva brusquement, se dégageant des bras de la reine.

— Oui, oui, il vous aime, je le sais, répondit le duc d'une voix creuse. Eh ! voilà la véritable cause de ma douleur. Non, il ne vous fera rien, non, sans doute. Au contraire, comme vous l'avez dit, votre voix le calmera, vos caresses l'adouciront. Votre voix, vos caresses, mon Dieu !

Il serra son front entre ses mains ; Isabel le regardait à moitié soulevée sur son bras.

— Et moi, plus je le verrai calme, plus je me dirai : « Elle était tendre. » Et alors vous me ferez maudire le ciel de ce dont je devrais le remercier, de la guérison de mon frère et, d'ingrat que je suis déjà, vous me ferez... Votre amour, votre amour !... c'était mon Eden, mon paradis, et je m'étais habitué à le posséder seul ; qu'en ferai-je, quand il me faudra le partager ? Oh ! gardez-le tout entier, cet amour fatal, ou pour lui, ou pour moi.

— Que ne disiez-vous cela tout de suite? dit Isabel triomphante.

— Pourquoi? interrompit le duc.

— Parce que, tout de suite, je vous eusse répondu que je n'irai pas à ce château de Creil.

— Vous n'irez pas, vous? s'écria le duc en se précipitant vers la reine.

Puis, s'arrêtant :

— Et comment ferez-vous pour n'y pas aller? Et que diront les ducs de Bourgogne et de Berry?

— Croyez-vous qu'ils désirent bien sincèrement le rétablissement du roi?

— Non, sur mon âme! le duc de Bourgogne est insatiable de puissance, et le duc de Berry d'argent; la démence de mon frère double le pouvoir de l'un, et bat monnaie pour l'autre; mais ils savent feindre, eux; et, quand ils verront que vous refusez d'y aller... D'ailleurs, le pouvez-vous? Oh! mon frère, mon pauvre frère!...

Des larmes s'échappèrent des yeux du duc. La reine releva la tête de son amant d'une main, et, essuyant ses pleurs de l'autre :

— Allons, consolez-vous, lui dit-elle, mon beau duc, je n'irai pas à Creil; le roi guérira, et votre cœur fraternel, ajouta-t-elle lentement et avec un léger accent d'ironie, n'aura rien à se reprocher : nous avons trouvé un moyen.

Elle sourit avec une expression indéfinissable de malice.

— Eh! lequel? dit le duc.

— Nous vous dirons cela plus tard; c'est notre secret. Tranquillisez-vous, en attendant, et regardez-nous avec vos yeux les plus tendres.

Le duc la regarda.

— Que vous êtes beau, monseigneur! continua la reine; vous avez vraiment un teint dont je suis jalouse. Dieu avait commencé par faire de vous une femme, puis il a pensé qu'il lui manquerait un homme pour me rendre folle un jour.

— Mon Isabel!

— Tenez, monseigneur, dit la reine en prenant sous son chevet un médaillon, que dites-vous de cette image?

— Votre portrait! s'écria le duc en le lui arrachant des mains et en le pressant contre ses lèvres, votre portrait chéri, adoré...

— Cachez-le vite, voici quelqu'un.

— Oh! oui, sur ma poitrine, sur mon cœur, pour toujours.

La porte s'ouvrit, en effet, et la dame de Coucy entra.

— La personne qu'a fait demander madame la reine est arrivée, dit-elle.

— Tenez, madame de Coucy, continua Isabel, voici notre beau-frère d'Orléans qui nous a priée à genoux de ne point aller au château de Creil où il craint que notre personne ne coure quelque danger. C'était, je crois, votre avis aussi, lorsque, hier, le duc de Bourgogne, notre oncle bien-aimé, vint nous dire que ce médecin donné par votre mari au roi prétendait que ma présence pourrait apporter quelque soulagement au mal de monseigneur, pensez-vous toujours de même?

— Toujours, madame, et c'est aussi l'avis de beaucoup de personnes de la cour.

— Eh bien, cela me détermine tout à fait; décidément je n'irai pas. Adieu, monsieur le duc, nous vous remercions de vos bons sentiments pour nous, et nous en sommes tout à fait reconnaissante.

Le duc s'inclina et sortit.

— C'est bien la supérieure du couvent de la Trinité, n'est-ce pas, madame de Coucy? continua Isabel, se retournant vers sa dame d'honneur.

— Elle-même.

— Faites entrer.

La supérieure entra; madame de Coucy la laissa seule avec la reine.

— Ma mère, dit Isabel, j'ai voulu vous parler sans témoin pour une chose fort importante, et qui regarde tout à fait les affaires du royaume.

— A moi, madame la reine? dit humblement l'abbesse; et comment, moi, retirée de ce monde et toute à Dieu, puis-je me mêler des choses de la terre?

— Vous savez, continua la reine sans répondre à sa question, qu'après le beau spectacle qui m'a été donné devant votre couvent lors de mon entrée dans la ville de Paris, je vous ai fait remettre pour vous remercier et vous indemniser, une châsse d'argent destinée à sainte Marthe, à laquelle je sais que vous avez une dévotion toute particulière?

— Je suis de Tarascon, madame la reine, où sainte Marthe est en grand honneur, et j'ai été bien reconnaissante d'un si riche présent.

— Depuis, j'ai toujours choisi, vous le savez, lors des fêtes de Pâques, votre communauté pour y faire mes dévotions, et, chaque fois, vous vous êtes aperçue, je l'espère, que la reine de France n'était ni avare ni oublieuse.

— Nous sommes d'autant plus reconnaissante de cette faveur, que nous n'avons encore eu le bonheur de rien faire pour la mériter.

— Nous sommes assez puissante auprès de notre saint-père d'Avignon pour ajouter les dons spirituels aux dons temporels, et il ne nous refuserait certainement pas les indulgences que nous solliciterions pour votre communauté.

Les yeux de l'abbesse brillèrent d'une sainte ambition.

— Madame, vous êtes une grande et puissante reine, dit-elle, et, si notre couvent pouvait faire quelque chose pour reconnaître...

— Non point votre couvent, mais vous peut-être, ma mère.

— Moi, madame! Ordonnez, et, s'il est en mon pouvoir...

— Oh! c'est chose bien facile. Le roi est atteint, comme vous le savez, de chaude maladie. Jusqu'à présent, enfermé avec des hommes vêtus de noir et masqués pour lui inspirer de la terreur, ce sont eux qui le forcent à se soumettre aux ordonnances des médecins; mais l'état d'agitation où le maintient cette violence empêche les remèdes d'avoir sur lui leur plein et entier effet. On voudrait essayer d'obtenir par la persuasion un résultat qui, jusqu'à présent, n'a été amené que par la force, et l'on a espéré que l'une de vos sœurs, par exemple, bien jeune, bien douce, lui apparaissant comme un ange au milieu des fantômes qui l'environnent, serait pour lui une vision céleste; que ses esprits en prendraient quelque calme, et c'est ce calme seul qui peut rendre la raison à cette pauvre tête perdue. Alors j'ai pensé à vous, et j'ai désiré que cet honneur de la guérison du roi rejaillît sur votre couvent; elle sera certes attribuée à vos prières, à l'intercession de sainte Marthe, à la sainteté de la digne abbesse qui dirige le blanc troupeau des sœurs de la Trinité. Voilà pourquoi je vous ai fait appeler, ma mère. Me suis-je trompée en pensant qu'une pareille demande vous serait agréable?

— Oh! vous êtes trop bonne, madame la reine, et d'aujourd'hui seulement notre couvent est élu. Vous connaissez plusieurs de nos filles; indiquez-moi vous-même celle à laquelle vous réservez l'honneur de veiller sur le précieux malade dont la France tout entière implore la guérison.

— Je laisse entièrement ce soin à votre sollicitude, ma mère; choisissez qui vous voudrez pour cette sainte mission; les colombes que le Seigneur vous a données en garde sont toutes belles et pures; prenez au hasard, Dieu conduira votre main, la bénédiction du peuple viendra sur elle, et les faveurs de la reine se répandront sur sa famille.

Un éclair d'ambition illumina, sous sa coiffe, le front de la vieille abbesse.

— Je suis prête à obéir à vos ordres, madame la reine, dit-elle, et mon choix est arrêté; indiquez-moi seulement ce qui me reste à faire.

— Le plus tôt possible, vous conduirez cette jeune fille au château de Creil; des ordres seront donnés pour que la chambre du roi lui soit ouverte. Le reste est entre les mains de Dieu.

L'abbesse s'inclina, et fit quelques pas pour sortir.

— A propos, dit la reine, j'oubliais de vous prévenir que j'ai donné l'ordre de porter chez vous, ce matin, un reliquaire d'or pur, dans lequel est renfermé un morceau de la vraie croix, qui m'a été envoyé par le roi de Hongrie, lequel le tenait de l'empereur de Constantinople. Il attirera, j'espère, sur votre couvent, les grâces du Seigneur, et, dans votre trésor, les aumônes des fidèles. Vous le trouverez en votre église.

L'abbesse s'inclina de nouveau et sortit. Aussitôt la reine appela ses femmes, se fit habiller, et, demandant sa litière, sortit pour aller visiter, rue Barbette, un petit hôtel qu'elle venait d'acheter, et dont elle comptait faire son petit séjour.

Pendant ce temps, le roi, comme elle l'avait dit, entouré de douze hommes vêtus de noir et masqués, ne faisait rien que par force : en proie à une mélancolie sombre, ses jours étaient partagés en intervalles de fureur et d'atonie, selon que la fièvre le prenait ou le quittait; dans le premier cas, il semblait entièrement brûlé de tous les feux de l'enfer; dans le second, il tremblait comme s'il eût été exposé nu au froid le plus rigoureux; du reste, aucune mémoire pour se souvenir, aucun discernement pour juger, nul sentiment que celui de sa douleur.

Dès les premiers jours, maître Guillaume avait étudié sa maladie avec le plus grand soin; il avait remarqué que tout bruit retentissant le faisait tressaillir et l'inquiétait longtemps : il ordonna, en conséquence, que les cloches cessassent de tinter; il s'était aperçu que la vue des fleurs de lis, sans qu'on pût deviner pourquoi, mettait le malade en colère, et l'on avait écarté de ses yeux tous les emblèmes héraldiques de la royauté : il refusait de boire et de manger; il ne voulait point se coucher lorsqu'il était levé, ni se lever lorsqu'il était couché : le médecin imagina de le faire servir par des hommes bizarrement vêtus et barbouillés de noir : ces hommes entraient brusquement, et, alors, le courage moral disparaissant avec la raison du roi, laissait veiller seul l'instinct animal de la conservation. Charles, si hardi et si brave, tremblait comme un enfant, obéissait

comme un automate, respirait à peine, et cessait de parler même pour se plaindre. Mais l'habile docteur n'avait point été sans remarquer que le bien physique qu'auraient pu produire les remèdes qu'il forçait le malade à prendre par ce moyen, était fort diminué, sinon détruit tout à fait par le ravage moral que ce moyen lui-même entraînait après lui ; c'était alors qu'il avait songé à substituer la douceur à la violence. Soit progrès vers la guérison, soit prostration de forces, le roi était sensiblement calme ; il y avait donc espoir qu'une voix aimée irait chercher au fond de son cœur la mémoire absente de sa tête, et qu'il verrait avec plaisir un visage doux et gracieux succéder aux hideuses figures de ses gardiens. C'est alors qu'il avait songé à la reine, et avait demandé qu'elle vînt continuer la guérison qu'il avait si heureusement commencée. Nous venons de voir quels motifs avaient empêché madame Isabel de se prêter à ce plan ; et par quelle substitution de personne elle espérait cependant le voir s'accomplir.

Maître Guillaume fut donc instruit des modifications qui venaient d'être faites à son projet ; quoique moins certain du succès, à cause de ce changement adopté, il se décida cependant à le mettre à exécution, et attendit avec quelque espoir la jeune sœur qui devait venir.

Elle arriva à l'heure convenue, accompagnée de la supérieure ; c'était bien la tête angélique que le docteur avait dû rêver pour cette cure merveilleuse ; seulement, elle n'était point revêtue du saint costume des filles de la Trinité, et ses cheveux, intacts dans toute leur longueur, annonçaient qu'elle n'avait point prononcé de vœux.

Maître Guillaume crut devoir rassurer la pauvre enfant ; mais il la vit si soumise et si résignée, qu'il ne put que la bénir ; il avait préparé une série de recommandations, pas une seule ne sortit de sa bouche, et il abandonna tout au sentiment et à l'inspiration de cette âme blanche qui se dévouait.

Odette (car c'était elle) avait cédé aux instances de sa tante, dès qu'elle avait entrevu qu'il se cachait un grand dévouement au fond de ce qu'on sollicitait d'elle : lorsque l'amour est refoulé au fond d'une âme généreuse, il en sort tôt ou tard sous la forme d'une grande vertu ; il n'y a que ceux qui soulèvent le voile dont elle est couverte qui la reconnaissent pour ce qu'elle est ; mais le vulgaire qui la regarde passer seulement, conserve son erreur et l'appelle du nom qu'elle s'est donné.

Charles était sorti avec ses gardiens ; le soleil de midi le faisait souffrir, et le matin et le soir étaient choisis pour ses promenades. Odette se trouva donc seule dans la chambre royale. Alors il se passa quelque chose d'étrange dans l'âme de cette enfant, née si loin du trône, et que son destin y poussait toujours comme une pauvre barque vers un rocher. Tout, dans cette chambre, indiquait la présence de soins mercenaires et l'abandon des personnes chéries ; alors elle se sentit prise d'une grande compassion pour ce grand malheur. La royauté, voilée de deuil et découronnée, implorant les soins d'une jeune fille du peuple, lui parut sublime : c'est que le Christ flagellé et portant sa croix est plus grand que Jésus chassant les vendeurs du temple.

Tout était silencieux et triste dans cette chambre immense, où le jour ne pénétrait que par des vitraux de couleur ; une grande cheminée de pierre sculptée, dans laquelle brûlait un feu ardent, quoique l'on fût à l'époque des plus grandes chaleurs de l'été, faisait face à un grand lit encourtiné de damas vert à fleurs d'or, dont les rideaux, déchirés et en lambeaux, attestaient les luttes frénétiques que la folie y avait soutenues. Le parquet était jonché de fragments de meubles et de vases que le roi avait brisés dans ses accès, et dont on avait négligé d'enlever les débris ; tout, enfin, présentait l'image de la destruction inintelligente : on voyait que la matière seule vivait dans cette chambre, et le désastre dont on reconnaissait les traces semblait bien plutôt produit par la présence de quelque bête féroce que par l'habitation d'un homme.

A cet aspect, cette crainte personnelle qui tient à la faiblesse de la femme s'empara d'Odette ; elle sentit que, pauvre et timide gazelle, elle était jetée dans l'antre d'un lion ; que l'insensé près duquel on l'avait conduite n'avait qu'à la toucher elle-même pour la briser, comme un de ces meubles dont elle foulait aux pieds les débris, elle qui n'avait pas la harpe de David pour charmer Saül.

Elle était tout entière à ces pensées, lorsqu'elle entendit un grand bruit ; c'étaient des plaintes et des cris comme ceux que pousse un homme qui a peur ; puis, à cette rumeur, se joignait la voix de plusieurs autres personnes qui semblaient poursuivre quelqu'un ; en effet, le roi s'était échappé des mains de ses gardiens, qui venaient de le rejoindre seulement dans l'appartement contigu, et, là, une lutte s'était engagée. Au bruit de ces vociférations étranges, Odette se sentit trembler : elle chercha, pour fuir, la porte perdue dans la tapisserie par laquelle elle était entrée, et, ne la trouvant point, elle courut à l'autre porte ; mais le bruit s'en était tellement rapproché, qu'il lui sembla que ses panneaux seuls la séparaient de ceux qui le causaient ; alors elle se jeta à l'angle du lit, s'enveloppant dans les rideaux pour se cacher, s'il était possible, aux premiers regards du roi furieux. A peine y était-elle, que l'on entendit la voix de maître Guillaume, qui criait :

— Laissez faire le roi !

Et la porte s'ouvrit.

Charles entra ; il avait les cheveux hérissés, la figure pâle et couverte de sueur, les habits en lambeaux : il courut au fond de la chambre, cherchant quelque arme pour se défendre ; mais, n'en trouvant pas, il se retourna avec effroi vers la porte. On l'avait refermée derrière lui ; cela parut le rassurer un peu ; il regarda fixement de ce côté pendant quelques secondes ; puis s'avançant sur la pointe du pied pour n'être pas entendu il tourna vivement la clef dans la serrure, s'enfermant ainsi en dedans. Alors il chercha des yeux quel nouveau moyen de défense il pourrait encore appeler à son aide, et, voyant le lit, il le prit par le côté opposé à celui où était Odette, et le traîna devant la porte, qu'il voulait défendre contre ses ennemis ; alors il poussa un de ces éclats de rire insensé qui font frissonner ceux qui les entendent, et, laissant tomber ses mains le long de son corps et sa tête sur sa poitrine, il revint lentement s'asseoir devant la cheminée, sans voir Odette, qui était restée au même endroit, mais découverte maintenant par le changement de place des rideaux.

Alors, soit que l'accès de la fièvre fût passé, soit que la crainte se fût évanouie avec l'éloignement des objets qui l'avaient causée, la faiblesse succéda à la fureur, le roi s'affaissa dans le fauteuil où il s'était assis, se plaignant doucement et tristement ; bientôt il trembla de tout son corps, et ses dents se choquèrent ; on voyait qu'il devait souffrir horriblement.

A cette vue, la frayeur s'éteignit dans l'âme d'Odette ; elle était redevenue forte au fur et à mesure que le roi s'affaiblissait. Elle étendit les mains vers lui, et, sans oser se lever encore, elle lui dit d'une voix timide :

— Monseigneur, que puis-je faire pour vous ?

Le roi tourna la tête à cette voix, et il aperçut Odette à l'autre bout de l'appartement ; alors il la regarda un instant avec ce regard triste et doux qui lui était habituel à l'époque de sa santé, puis il dit lentement et d'une voix qui allait toujours s'affaiblissant :

— Charles a froid... froid... froid...

Odette s'avança vivement et lui prit les mains ; elles étaient effectivement glacées. Elle alla au lit, en enleva une couverture, la chauffa au feu, et enveloppa le roi dedans ; il en éprouva quelque bien-être, car il se mit à rire comme un enfant : cela donna du courage à Odette.

— Et pourquoi le roi a-t-il si froid ? dit-elle.

— Quel roi ?

— Le roi Charles.

— Ah ! Charles...

— Oui, pourquoi Charles a-t-il froid ?

— Parce que Charles a eu peur.

Et il se remit à trembler.

— Et comment Charles, qui est un roi si grand et si brave, a-t-il peur ? reprit Odette.

— Charles est grand et brave, et il n'a pas peur des hommes ; — il baissa la voix, — mais il a peur du chien noir.

Le roi avait dit ces mots avec une telle expression de terreur, qu'Odette regarda autour d'elle pour voir si elle n'apercevait pas l'animal dont il lui parlait.

— Non, non, il n'est pas entré, dit Charles ; il entrera quand je me coucherai : voilà pourquoi je ne veux pas qu'on me couche... Je ne veux pas... je ne veux pas. Charles veut rester près du feu. D'ailleurs, Charles a froid... froid... froid.

Odette réchauffa de nouveau la couverture, en enveloppa une seconde fois le roi, et, s'asseyant à ses pieds, elle lui prit les deux mains entre les siennes.

— Il est donc bien méchant, le chien noir ? dit-elle.

— Non ; mais il sort de la rivière, et il est glacé.

— Et il a couru après Charles, ce matin ?

— Charles est sorti parce qu'il brûlait et qu'il avait besoin d'air ; il est descendu dans un beau jardin où il y avait des fleurs, et Charles était bien content...

Le roi retira ses deux mains de celles d'Odette, et se pressa le front comme s'il eût voulu y engourdir une douleur. Puis il continua :

— Charles marchait toujours sur un gazon vert, plein des marguerites des prés ; il marcha tant, tant, tant, qu'il fut fatigué. Alors il vit un bel arbre qui avait des pommes d'or et des feuilles d'émeraude, et il se coucha dessous en regardant le ciel ; il était tout bleu, avec des étoiles de diamant. Charles regarda cela longtemps, car c'était un beau spectacle ; tout à coup il entendit hurler le chien, mais encore loin, bien loin. Alors le ciel devint noir, les étoiles

devinrent rouges, les fruits de l'arbre se balancèrent comme s'il y avait eu grand vent, faisant, à chaque fois qu'ils se choquaient, le même bruit que fait une lance en tombant sur un casque ; bientôt il leur poussa, à chacun de ces beaux fruits d'or, deux grandes ailes de chauve-souris qu'ils commencèrent à remuer ; puis il leur vint des yeux, un nez, une bouche, comme à des têtes de mort. Le chien hurla de nouveau, mais plus près, plus près ; alors l'arbre trembla jusque dans sa racine, les ailes s'agitèrent, les têtes poussèrent des cris, les feuilles se couvrirent de sueur, et chaque goutte tomba froide, froide, froide, sur Charles. Alors Charles voulut se lever et fuir ; mais le chien hurla une troisième fois, tout à côté, tout à côté... Et il le sentit qui se couchait sur ses pieds, les engourdissant avec son poids ; et il montait lentement, lentement sur sa poitrine, pesant comme une montagne ; il voulut le repousser avec ses mains, et il lui lécha les mains avec sa langue de glace... Oh ! oh ! oh !... Charles a froid... froid... froid.

— Mais, si Charles se couchait, dit Odette, Charles aurait peut-être plus chaud ?

— Non, non, Charles ne veut pas se coucher ; il ne veut pas, il ne veut pas... Aussitôt que Charles est couché, le chien noir entre, tourne autour de son lit, soulève la couverture et se couche sur ses pieds, et Charles aime mieux mourir.

Le roi fit un mouvement comme pour fuir.

— Eh bien, non, non, dit Odette en se levant et en prenant le roi entre ses bras, Charles ne se couchera pas.

— Charles voudrait cependant bien dormir, dit le roi.

— Eh bien, Charles dormira là, sur ma poitrine.

Elle s'assit sur le bras du fauteuil, passa sa main autour du cou du roi, et lui fixa la tête sur son sein.

— Charles est-il bien ainsi ? dit elle.

Le roi leva les yeux sur elle avec une ineffable expression de reconnaissance.

— Oh ! oui, dit-il, Charles est bien... bien... bien !...

— Alors Charles peut dormir, et Odette veillera près de lui pour que le chien noir n'entre pas.

— Odette ! dit le roi, Odette !

Et il se mit à rire avec l'expression inintelligente de l'enfance.

— Odette !

Et il reposa sa tête sur la poitrine de la jeune fille, qui resta immobile et retenant son souffle.

Cinq minutes après, la petite porte s'ouvrit, et maître Guillaume entra doucement : il s'avança, sur la pointe du pied, vers le groupe immobile, prit la main que le roi laissait pendre et lui tâta le pouls, approcha l'oreille de sa poitrine et écouta sa respiration.

Puis, se relevant la figure joyeuse, il dit tout bas :

— Le roi dort mieux qu'il n'a jamais dormi depuis un mois. Dieu vous bénisse, jeune fille ! car vous avez fait un miracle.

IX

La nouvelle de la maladie du roi s'était répandue en Angleterre presque aussitôt qu'en France, et, comme en France, y avait produit de grandes divisions. Le roi Richard et le duc de Lancastre, qui aimaient Charles, en avaient été très affligés ; le duc de Lancastre surtout déplorait cet accident, comme fatal non seulement à la France, mais encore à toute la chrétienté.

— Cette folie est un grand malheur, répétait-il souvent aux chevaliers et écuyers qui l'entouraient ; car le roi Charles était homme de volonté et de puissance, et qui ne désirait tant la paix entre les deux royaumes qu'afin de marcher contre les infidèles ; et, maintenant, la chose est bien retardée ; car il eût été l'âme de cette croisade, et Dieu sait si maintenant elle se pourra faire.

En effet, Mourad-Bey, dont en français nous avons traduit le nom par celui d'Amurat, et que Froissart appelle, dans son vieux langage, le Morabaquin, venait de s'emparer du royaume d'Arménie, et menaçait de détruire l'empire chrétien d'Orient. Le roi Richard et le duc de Lancastre étaient donc d'avis que les trêves accordées lors de l'entrée de madame Isabel à Paris devaient être maintenues et même prolongées.

Quant au duc de Glocester et au comte d'Essex ils étaient d'un avis contraire, avaient rallié à leur parti le comte de Buckingham, connétable d'Angleterre, et étaient secondés par tous les jeunes chevaliers qui désiraient faire leurs armes ; ils demandaient la guerre, disant que le moment était propice, et qu'il fallait profiter, à l'expiration des trêves, du grand trouble qu'amenait en France la maladie du roi pour réclamer l'exécution du traité de Brétigny. Mais la volonté de Richard et du duc de Lancastre l'emporta, et les parlements assemblés à Westminster, et composés des prélats, des nobles et des bourgeois, décidèrent que les trêves par mer et par terre signées avec la France, et qui devaient expirer le 16 août 1392, seraient prolongées d'un an.

Pendant ce temps, les ducs de Berry et de Bourgogne menaient à leur gré le royaume de France. Ils n'avaient point oublié leur haine contre Clisson, et son exil de Paris ne leur parut point une peine suffisante : leur vengeance demanda davantage, et l'obtint. Comme le connétable avait quitté Montlhéry, trop près de Paris pour qu'il s'y crût en sûreté, et qu'il avait gagné un fort qu'il possédait en Bretagne, nommé Châtel-Gosselin, ils désespérèrent de le prendre. Mais ils voulurent du moins lui ôter ses dignités et sa charge : en conséquence, il fut ajourné à comparaître devant le parlement de Paris, pour répondre aux griefs dont on l'accusait, sous peine de se voir dégrader de ses titres et de perdre son office de connétable. Le procès fut, au reste, fait avec ordre : tous les délais qu'obtiennent les accusés en pareil cas furent accordés ; enfin, quand la dernière quinzaine d'ajournement fut accomplie, on l'appela trois fois à la chambre du parlement, trois fois à la porte du palais, et trois fois au bas des degrés de la cour : et, comme il ne répondit point, ni personne pour lui, il fut banni du royaume comme faux et mauvais, traître contre la couronne de France, condamné à cent mille marcs d'argent d'amende, en restitution des extorsions qu'on l'accusait d'avoir commises pendant l'exercice de sa charge, et enfin dépouillé à perpétuité de son office de connétable. Le duc d'Orléans fut invité à assister à cette sentence ; mais, ne pouvant l'empêcher, il ne voulut pas, du moins, la sanctionner par sa présence, et refusa de paraître à la chambre ; mais les ducs de Berry et de Bourgogne ne manquèrent pas de s'y rendre, la condamnation fut prononcée en leur présence et en celle d'un grand nombre de barons et chevaliers. Ce jugement fit grand bruit par tout le royaume, et fut fort diversement accueilli ; mais chacun s'accordait à dire qu'on avait bien fait de profiter de la maladie du roi pour le faire rendre, vu que, pendant sa bonne santé, on n'en eût jamais obtenu de lui la ratification.

Cependant le roi était en voie de guérison. Chaque jour, on apprenait des nouvelles merveilleuses sur l'amélioration de sa santé. Une des choses qui avaient le plus contribué à le distraire de sa mélancolie, c'était une invention nouvelle d'un peintre nommé Jacquemin Gringonneur, et qui demeurait dans la rue de la Verrerie. Odette s'était souvenue de cet homme, qu'elle avait connu chez son père ; elle lui avait écrit de venir et d'apporter les images bizarrement coloriées qu'elle lui avait vu exécuter. Jacquemin vint avec un jeu de cartes.

Le roi prit grand plaisir à ces peintures, qu'il regarda d'abord avec la naïve curiosité d'un enfant ; mais il s'en amusa bien davantage, au fur et à mesure que sa raison lui revint, lorsqu'il apprit que chacune de ces figures avait une signification, et pouvait remplir un rôle dans un jeu allégorique, image de la guerre et du gouvernement. Jacquemin lui apprit que l'*as* devait avoir la primauté sur toutes les autres cartes, et même sur les rois, parce que son nom était tiré d'un mot latin qui signifie *argent* ; or, chacun sait que l'argent est le nerf de la guerre. Voilà pourquoi, lorsqu'un roi n'a pas d'*as*, il est si faible, qu'il peut être battu par un valet qui en a. Il lui dit que le *trèfle*, cette herbe de nos prairies, avait pour but de rappeler à celui qui le coupait, qu'un général ne doit jamais asseoir son camp dans un lieu où le fourrage peut manquer à son armée. Quant aux *piques*, il n'était pas difficile de deviner qu'ils désignaient les hallebardes que portaient, à cette époque, les fantassins ; et les *carreaux*, les fers dont on armait le bout de ces traits qu'on appelait viretons, et qu'on lançait avec une arbalète. De leur côté, les *cœurs* étaient évidemment l'emblème du courage des capitaines et des soldats. D'ailleurs, les quatre noms donnés aux quatre rois, *David*, *Alexandre*, *César* et *Charlemagne*, prouvaient que, quelque nombreuses et braves que soient des troupes, il faut encore, si l'on veut être sûr de la victoire, mettre à leur tête des chefs prudents, courageux et expérimentés. Mais comme à de braves généraux il faut de braves aides de camp, on leur avait choisi pour varlets, parmi les anciens *Lancelot* et *Ogier*, qui étaient des pairs de Charlemagne, et parmi les modernes, *Renaud* (1) et *Hector* (2). Comme ce titre de varlet n'avait rien que d'honorable, et que les plus grands seigneurs le portaient jusqu'à ce qu'ils eussent été faits chevaliers, les susdits varlets représentaient les nobles, et avaient sous leurs ordres les

(1) Renaud, châtelain de Coucy.

(2) Hector de Galard.

dix, les *neuf*, les *huit* et les *sept*, qui n'étaient rien autre chose que les soldats et les hommes des communes.

Quant aux dames, Jacquemin ne leur avait point encore donné d'autres noms que ceux de leurs maris, indiquant par là que la femme n'est rien par elle-même, et n'a de force et de splendeur que celle qu'elle reçoit de son seigneur et maître (1).

Cette distraction amena chez le roi la tranquillité d'esprit, et la tranquillité d'esprit le retour des forces. Bientôt il commença à boire et à manger avec plaisir ; ces cauchemars affreux, enfants de la fièvre, disparurent petit à petit avec elle : il ne craignit plus de se reposer dans son lit ; et, pourvu qu'Odette veillât près de lui, il dormait assez tranquille. Un jour, maître Guillaume le trouva assez fort pour pouvoir monter une mule. Le lendemain, on lui amena son cheval favori, sur lequel il fit une assez longue promenade ; enfin, on organisa une chasse aux alouettes, et Charles et Odette, l'épervier au poing, se montrèrent dans les campagnes environnantes, où ils furent accueillis, l'un avec des cris de joie, l'autre avec des cris de reconnaissance.

Il n'était bruit, du reste, à la cour de France, que du retour du roi à la santé et de la manière miraculeuse dont cette cure s'était faite. Beaucoup de dames jalousaient la belle inconnue, dont la conduite, selon elles, n'était que du calcul ; toutes, à les croire, auraient eu le même dévouement, et cependant, aux jours malheureux, nulle ne s'était offerte. On craignait l'influence que cette jeune fille, pour peu qu'elle fût ambitieuse, pouvait prendre sur le roi revenu en santé. La reine même s'inquiéta de son propre ouvrage ; fit demander la supérieure du couvent de la Trinité, envoya de riches cadeaux à sa communauté, et lui enjoignit de reprendre sa nièce. Odette reçut, en conséquence, l'ordre de retourner au couvent.

Au jour fixé pour son départ, Odette s'avança, les yeux pleins de larmes, vers le roi, et mit un genou en terre : Charles la regarda avec crainte, et, croyant qu'on lui avait fait quelque peine ou quelque inquiétude, il lui tendit la main en lui demandant pourquoi elle pleurait.

— Cher sire, dit Odette, je pleure parce qu'il me faut vous quitter.

— Me quitter, toi, Odette ! dit le roi étonné. Et pourquoi cela, mon enfant ?

— Parce que vous n'avez plus besoin de moi, sire.

— Et tu crains, dit le roi, de rester un jour de trop près d'un pauvre insensé ? Oui, c'est vrai, j'ai déjà pris assez de jours à ta belle et joyeuse vie pour les assombrir avec l'ombre des miens ; j'ai dérobé assez de fleurs à ta fraîche couronne pour les faner avec mes mains brûlantes. Tu es lassée de la réclusion où tu vis, et le plaisir t'appelle : va !

Et il s'assit en laissant tomber son front dans sa main.

— Sire, c'est la supérieure de la Trinité qui vient me chercher, et c'est le couvent qui me réclame.

— N'est-ce donc pas toi qui veux me quitter, Odette ? dit le roi en relevant vivement la tête.

— Ma vie est à vous, sire, et j'eusse été heureuse de vous la consacrer jusqu'à mon dernier jour.

— Et qui t'éloigne donc de moi, alors ?

— La reine, je crois, d'abord, et puis vos oncles de Bourgogne et de Berry.

— La reine, mes oncles de Bourgogne et de Berry ? Eux, qui m'ont abandonné aux jours de ma faiblesse, ils vont revenir autour de moi aux jours de ma force ! Odette, Odette, ce n'est pas toi qui veux me quitter, n'est-ce pas ?

— Je n'ai d'autre volonté que celle de mon seigneur et maître. Ce qu'il ordonnera, je le ferai.

— Eh bien, j'ordonne que tu restes, dit Charles joyeux. Ce château n'est donc point une prison pour toi, chère enfant ? les soins que tu me donnes ne sont donc pas seulement ceux de la pitié ? Oh ! si cela était, Odette, oh ! que je serais heureux ! Regarde-moi encore. Oh ! ne te cache point ainsi.

— Sire, sire, vous me faites mourir de honte.

— Odette, sais-tu, dit le roi lui prenant les deux mains et l'attirant à lui, sais-tu que j'ai pris l'habitude de te voir, le soir quand je m'endors, la nuit quand je rêve, le matin quand j'ouvre les yeux ? sais-tu que tu es l'ange gardien de ma raison ; que c'est toi dont la baguette magique a chassé les démons qui hurlaient autour de moi ? Mes jours, tu les as faits purs ; mes nuits, tu les as faites tranquilles. Odette ! Odette ! sais-tu que la reconnaissance est un faible sentiment pour de pareils bienfaits ? Odette ! sais-tu que je t'aime ?

Odette jeta un cri, dégagea ses mains de celles du roi, et demeura devant lui toute tremblante.

— Monseigneur ! monseigneur ! s'écria-t-elle, que me dites-vous là ?

— Je te dis, continua Charles, que tu es maintenant nécessaire à ma vie. Ce n'est point moi qui suis allé te chercher, n'est-ce pas ?... J'ignorais que tu existasses ; c'est toi, âme d'ange, qui as deviné que l'on souffrait ici, et qui es venue. Je te dois tout, puisque je te dois ma raison, et que, ma raison, c'est mon pouvoir, ma force, ma royauté, mon empire. Eh bien, va-t'en, et tu me laisseras aussi pauvre et aussi nu que tu m'as trouvé ; car ma raison s'en ira avec toi. Oh ! je le sens, rien qu'à l'idée de te perdre, elle flotte déjà dans un nuage...

Il porta ses mains à son front.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! continua-t-il avec effroi, vais-je redevenir fou ? Mon Dieu, Seigneur, ayez pitié de moi.

Odette jeta un cri et se précipita vers le roi.

— Oh ! sire, sire, s'écria-t-elle, ne parlez pas de cette manière.

Charles la regarda avec des yeux égarés.

— Oh ! sire, ne me regardez pas ainsi. Mon Dieu, mon Dieu, c'est votre regard insensé qui m'a fait tant de mal.

— J'ai bien froid, dit Charles.

Odette se jeta dans les bras du roi, le pressant contre sa poitrine pour le réchauffer et l'enveloppant de ses bras avec tout l'abandon de l'innocence.

— Éloigne-toi, Odette, éloigne-toi, dit le roi.

— Non, non, reprit Odette sans l'entendre ; non, vous ne redeviendrez pas fou ; non, Dieu prendra mon sang, Dieu prendra mes jours et vous laissera votre raison. Je resterai près de vous ; je ne vous quitterai pas une minute, pas une seconde ; je serai là toujours, toujours là.

— Dans mes bras, ainsi ? dit le roi.

— Oui, ainsi.

— Et tu m'aimeras ? reprit Charles la forçant de s'asseoir sur ses genoux.

— Moi, moi ! dit Odette fermant les yeux et renversant sa tête pâle et échevelée sur l'épaule du roi ; oh ! je ne le dois pas, je ne le puis pas.

Les lèvres brûlantes de Charles lui fermèrent la bouche.

— Grâce, grâce, sire, je me meurs, murmura Odette.

Et elle s'évanouit.

Odette resta.

X

Quelques jours après la scène que nous venons de raconter, et tandis que Odette était couchée aux pieds de Charles, le regardant la tête renversée sur ses genoux, maître Guillaume entra vivement annonçant la reine.

— Ah ! dit Charles, elle ne craint plus de se trouver avec le pauvre fou : on lui a dit que sa raison était revenue, et alors elle se hasarde à s'approcher de l'antre du lion. Faites entrer madame Isabel dans l'appartement à côté.

Maître Guillaume sortit.

— Qu'as-tu ? dit le roi à Odette.

— Rien, répondit l'enfant en essuyant une grosse larme.

— Folle ! dit le roi.

Puis il l'embrassa au front ; et, lui prenant la tête entre ses deux mains, il se leva, lui reposa la tête sur le fauteuil, l'embrassa encore, et sortit. Odette resta dans la position où le roi l'avait mise. Un instant après, il lui sembla voir une ombre se projeter jusqu'à elle : elle se retourna.

— Monseigneur le duc d'Orléans ! s'écria-t-elle cachant ses yeux entre ses mains.

— Odette !... dit le duc.

Et il la regarda avec l'immobilité de la stupéfaction.

— Ah ! dit-il d'une voix amère, après un instant de silence, ah ! c'est vous, madame, qui faites de tels miracles ? Je savais que vous étiez une puissante enchanteresse ; je savais que vous pouviez ôter la raison ; mais j'ignorais que vous pussiez la rendre.

Odette poussa un soupir.

— Maintenant, continua le duc, je comprends cette vertu sévère et armée : quelque bohémienne vous avait prédit que vous seriez reine de France, et l'amour du premier prince du sang ne vous suffisait pas.

— Monseigneur, dit Odette en se levant et en montrant au duc son visage calme et digne, lorsque je suis venue près du roi, notre sire, j'y suis venue comme une vic-

(1) Ce ne fut que sous le règne suivant qu'elles furent baptisées. Argine, dame de trèfle, dont le nom est l'anagramme de *regina*, désigna la reine Marie d'Anjou, femme de Charles VII ; la belle Rachel, dame de carreau, n'était autre qu'Agnès Sorel ; la pucelle d'Orléans se fit reconnaître sous le nom de la chaste et guerrière Pallas ; enfin, Isabel de Bavière, se trahissant par son titre de dame de cœur, ressuscita, sous le nom de l'impératrice Judith, femme de Louis le Débonnaire, qu'il ne faut pas confondre, sous peine de commettre une grave erreur, avec la prude Juive qui coupa la tête d'Holopherne.

time qui se dévoue, et non comme une courtisane qui cherche fortune ; peut-être que, si j'eusse alors trouvé, près du roi, quelque prince du sang, sa présence m'eût soutenue ; mais je ne vis ici qu'un malheureux n'ayant d'autre couronne au front que la couronne d'épines, un être abandonné de Dieu, privé de la raison et de l'instinct, n'ayant plus même ce que la nature a donné au dernier des animaux, le sentiment de sa conservation. Eh bien, cet homme, ce malheureux, la veille, c'était un roi jeune, beau, puissant ; dans l'espace d'une nuit, il avait vécu trente années ; entre deux soleils, son front s'était ridé comme celui d'un vieillard ; de toute sa puissance, il ne lui restait plus même la volonté d'être puissant, car son esprit avait laissé échapper sa mémoire et sa raison. Alors, en voyant cette jeunesse vieillie, cette beauté séchée, cette puissance évanouie, je me suis laissé prendre d'une grande compassion pour un si grand malheur. La royauté sans trône, sans sceptre, sans couronne, l'antique, la sainte royauté, se traînant sur ses genoux, criait miséricorde, et nul ne lui répondait ; elle tendait les bras, et nul ne lui donnait la main ; elle versait des larmes, et nul ne lui essuyait le visage. Oh ! j'ai senti alors que j'étais élue, et que Dieu m'avait réservée pour une grande mission ; qu'il y avait des positions si étrangement en dehors des calculs ordinaires de la vie, que les conventions habituelles de la société s'effaçaient devant elles ; que le mot de vertu était, dans ce cas, un poignard avec lequel on achevait de tuer un moribond, et qu'il valait mieux perdre son âme et sauver une vie, quand cette âme n'est que celle d'une pauvre jeune fille, et que cette vie est celle d'un grand roi.

Le duc d'Orléans la regardait avec étonnement : il écoutait cette éloquence du cœur, qui lui était venue tout à coup, comme ces fleurs qui s'ouvrent en une nuit.

— Vous êtes une étrange jeune fille, Odette, lui dit le duc, et vous seriez un ange du ciel, si ce que vous me dites là était vrai. Mais je veux le croire : pardon de vous avoir offensée, alors ; mais c'est que je vous aimais tant !

— Et moi donc, monseigneur ; oh ! si vous aviez été malheureux !...

— Oh ! Charles, Charles ! s'écria le duc d'Orléans en se frappant le front.

En ce moment, le roi rentra. Les deux frères se jetèrent dans les bras l'un de l'autre ; maître Guillaume venait derrière le roi.

— Monseigneur le duc d'Orléans, dit-il, Dieu merci, voilà le roi en bon état : je vous le rends et livre ; mais, dorénavant, qu'on se garde bien de le fâcher ou de le surcharger, car il n'est point encore bien ferme dans ses esprits, et surtout — regardant Odette — ne le séparez pas de son bon génie ; tant qu'il l'aura près de lui, je réponds de tout.

— Maître Guillaume, répondit le duc, vous n'estimez point assez votre science, et elle est assez nécessaire au roi pour que vous non plus ne le quittiez pas.

— Oh ! monseigneur, dit maître Guillaume en mouvant la tête, je suis maintenant un pauvre vieillard faible et impotent qui ne peux supporter l'ordonnance de la cour ; laissez-moi m'en retourner dans ma ville de Laon. J'ai accompli ma destinée, et maintenant je puis mourir.

— Maître Guillaume, dit le duc, votre récompense regarde messeigneurs de Berry et de Bourgogne, et j'espère qu'ils vous la feront riche et belle. En tout cas, et si vous n'étiez pas content d'eux, venez trouver Louis d'Orléans, et vous verrez qu'il n'a point usurpé la réputation de magnifique.

— Dieu a déjà fait pour moi plus que les hommes ne pourraient faire, dit maître Guillaume, en s'inclinant, et le peu qu'ils feront après lui sera toujours trop relativement à mes mérites.

Maître Guillaume s'inclina et sortit ; le lendemain, quelque instance qu'on pût lui faire, il quitta le château de Creil et s'en retourna dans sa maison, près de la ville de Laon, et jamais plus ne revint à Paris, quoiqu'on lui eût donné mille couronnes d'or, et qu'on eût mis à sa disposition, pour le voyage, quatre chevaux des équipages de la cour.

Le roi, de son côté, rentra en l'hôtel Saint-Paul, près duquel il donna un petit séjour à Odette, et tout revint à peu près au même état qu'avant la maladie.

Le roi avait surtout hâté son retour aux affaires du gouvernement pour donner son appui à une grande et sainte entreprise qu'il avait toujours rêvée : c'était une croisade contre les Turcs.

Des ambassadeurs de Sigismond étaient arrivés à Paris pendant que le roi était à Creil, et, là, ils avaient raconté les projets de Bajazet, qui venait de succéder à son père, tué dans une grande bataille qu'il avait livrée à Sigismond ; lui-même avait annoncé ses projets, qui n'étaient autres que d'envahir la Hongrie, de traverser les royaumes de la chrétienté, en les rangeant sous sa domination, et en laissant ensuite à chacun d'eux la liberté de suivre sa loi ; puis d'arriver ainsi à Rome à grande puissance, et de faire manger l'avoine à son cheval de bataille sur le maître-autel de Saint-Pierre. C'étaient là d'abominables blasphèmes, qui devaient soulever contre ce mécréant tout ce qui portait un cœur chrétien. Aussi le roi Charles avait-il juré que la France, cette fille aînée du Christ, ne souffrirait pas une pareille profanation, dût-il marcher en personne contre les infidèles, ainsi que l'avaient fait les rois Philippe-Auguste, Louis IX et Louis VII, ses prédécesseurs. Le comte d'Eu, qui avait repris l'épée de connétable des mains de Clisson, et le maréchal Boucicaut, qui avait voyagé dans les pays infidèles, appuyaient fortement la résolution du roi, et disaient qu'il était du devoir de tout chevalier faisant le signe de la croix de se réunir contre l'ennemi commun.

Mais celui qui avait pris le plus à cœur cette grande entreprise était le duc Philippe de Bourgogne ; il y était poussé par son fils, le comte de Nevers, qui espérait être nommé chef de cette armée d'élite et faire, avec elle, de grandes et belles armes. Le duc de Berry, de son côté, n'y mettait nulle opposition : elle fut donc promptement résolue dans le conseil. Alors on congédia les ambassadeurs avec la parole du roi ; on envoya des messagers à l'empereur d'Allemagne et au duc d'Autriche pour obtenir passage dans leurs Etats, et l'on écrivit au grand maître de l'ordre Teutonique et aux chevaliers de Rhodes, pour leur annoncer que Jean de Bourgogne allait marcher à leur secours, accompagné de mille chevaliers et écuyers choisis parmi les plus vaillants hommes du royaume, afin de résister aux menaces et paroles du roi Bajazet, dit l'Amorath-Baquin.

Le duc de Bourgogne s'occupa donc activement de monter lui-même la maison militaire de son fils aîné, car il voulait qu'elle fût digne d'un prince de la fleur de lis. La première chose à laquelle il songea fut de mettre près de lui un chevalier d'une grande expérience et d'un grand courage. Il écrivit donc au seigneur de Coucy, qui arrivait à point de Milan, afin qu'il vînt lui parler en l'hôtel d'Artois, qu'ils habitaient. Sire Enguerrand se rendit en toute hâte à leur invitation, et à peine le duc et la duchesse l'eurent-ils aperçu, qu'ils allèrent au-devant de lui en lui disant :

— Sire de Coucy, vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de la croisade qui se prépare, et dont notre fils doit être le chef ; vous savez que ce fils sera le soleil de la maison de Bourgogne : eh bien, nous le confions entièrement à vous et à votre grand courage ; car nous savons que, de tous les chevaliers de France, vous êtes le plus habile au métier des armes. Nous vous supplions donc d'être son compagnon et son conseiller pendant le rude voyage qu'il va entreprendre, et que nous prions Dieu de faire tourner à notre honneur et à celui de la chrétienté.

— Monseigneur, et vous, madame, répondit le sire de Coucy, une pareille requête est pour moi un ordre, et, s'il plaît à Dieu, je ferai ce voyage par deux raisons : la première, par dévotion et pour défendre la foi et Jésus-Christ ; la seconde, pour tâcher de me rendre digne de l'honneur que vous me faites. Cependant, cher sire et chère dame, vous me devriez dispenser de cette responsabilité et en charger un plus digne, par exemple, messire Philippe d'Artois, comte d'Eu et connétable de France, ou bien encore son cousin, le comte de la Marche ; tous deux doivent être de cette expédition, je crois, et tous deux lui sont plus proches de sang et d'armes.

— Sire de Coucy, interrompit le duc, vous avez plus vu et plus fait que ceux que vous nous citez là. Vous connaissez le pays qu'il vous faut traverser, et eux ne l'ont jamais parcouru ; ils sont de braves et loyaux chevaliers, mais vous êtes maître en loyauté et en chevalerie, et nous vous renouvelons notre prière.

— Monseigneur, répondit le sire de Coucy, j'obéirai à votre commandement, et je m'en tirerai à mon honneur, je l'espère, avec l'aide de messire Guy de la Trémouille, de messire Guillaume, son frère, et de l'amiral de France, messire Jean de Vienne.

Cette chose décidée, le duc s'occupa de se procurer de l'argent pour faire à son fils un état digne de lui. Il leva donc une taille, à l'occasion de la chevalerie de son fils, sur tout le plat pays, sur les seigneurs des châteaux et sur les bourgeois des villes fermées, et cette taille monta à cent vingt mille couronnes d'or ; mais, comme elle était encore loin d'être suffisante pour entretenir le train avec lequel on voulait qu'il parût, il fit ordonner à tous les seigneurs et dames qui tenaient des fiefs de lui, d'avoir à se préparer à partir, les ayant désignés comme devant faire partie de la maison de son fils, libres cependant qu'ils étaient de se dispenser de ce voyage en payant une taxe raisonnable ; et cette taxe était, pour les uns, de deux mille, pour les autres, de mille, enfin, pour les autres de cinq cents couronnes, selon le revenu de la terre.

Les vieilles dames et les anciens chevaliers qui comme le dit Froissart, craignaient le travail de corps, payèrent à la volonté du duc ; quant aux jeunes gens, on leur répondait que ce n'était pas de leur argent, mais de leur personne que l'on faisait cas : ainsi, qu'ils eussent à s'apprêter à partir à leurs frais et à faire compagnie, en ce saint voyage,

à leur [illegible] Jean, et de cette seconde taxe, le duc trouva en[illegible] soixante mille couronnes.

[illegible] se prépara donc aussi rapidement que possible, si [illegible] que, vers le 15 du mois de mai, chacun se trouvant en ordonnance de guerre, le comte Jean donna le signal du départ en se mettant lui-même en marche. Il était suivi de plus de mille chevaliers et écuyers, tous gens de vaillance et de rang, parmi lesquels on comptait des seigneurs tels que le comte d'Eu, connétable de France; messires Henri et Philippe de Bar, le sire de Coucy, messire Guy de la Trémouille, messire Boucicaut, maréchal de France; messire Regnault de Roye, le seigneur de Saint-Py et messire Jean de Vienne. Le vingtième jour du mois de mai, toute cette armée entra en Lorraine; puis, traversant le comté de Bar et de Bourgogne, elle passa en Alsace, traversa le pays d'Aunay et le fleuve du Rhin, fit halte un instant en Wurtemberg, et atteignit l'Autriche, où ceux qui la composaient furent reçus à grand honneur et à grande chère par son duc, qui les attendait; là, chacun se sépara, tirant de son côté, pour plus de facilité dans la marche, après s'être donné rendez-vous en la ville de Bude, en Hongrie.

Sur ces entrefaites, de grandes et importantes affaires se nouaient à Paris; des ambassadeurs d'Angleterre y étaient arrivés, demandant en mariage, pour le roi Richard, madame Isabelle de France, qui n'était encore qu'une enfant. Cette union, excepté sous le rapport de l'âge, était convenable en tous points, l'Angleterre étant un royaume, et Richard un roi qui pouvaient s'allier parfaitement avec le royaume et le roi de France. De plus, cette union mettait à tout jamais fin à cette guerre d'extermination qui, depuis quatre règnes, désolait deux peuples nés sur la même terre, branches d'une même tige, qui, faibles par leur isolement, en s'appuyant l'une contre l'autre, résistent à toutes les tempêtes. Le mariage fut donc arrêté sans opposition, et madame Isabelle fiancée à Richard d'Angleterre, qui devait, l'année suivante, la venir recevoir, à Calais, des mains de Charles de France (1).

Cependant les ordonnances que maître Guillaume avait laissées relativement au soin de la santé du roi étaient ponctuellement suivies, surtout en ce qu'il avait recommandé au sujet des distractions qu'il lui fallait prendre. Tous les jours, c'étaient des promenades à cheval, des dîners, soit au Louvre, soit au palais, et, tous les soirs, des danses à l'hôtel Saint-Paul; chacun, pour faire sa cour au roi et à ses parents, se mettait à la torture pour inventer quelques imaginations nouvelles, et les plus folles étaient toujours les mieux reçues. Quant à Odette, elle se mêlait peu de toutes ces fêtes, dont son caractère simple et triste l'eût éloignée, quand même une cause plus sacrée ne les lui eût point interdites. Elle allait devenir mère!

Le roi, de son côté, l'aimait avec cet amour profond et reconnaissant des âmes élevées; pas un jour ne se passait qu'il ne trouvât une heure à donner à sa douce garde-malade; et, lorsque, le soir, il récapitulait les fêtes de la journée, et, le matin, les plaisirs de la nuit, c'était toujours l'heure passée près d'elle qui lui apparaissait lumineuse entre les heures de repos.

Or, il advint que, vers l'époque où nous sommes arrivés, un jeune chevalier de Vermandois, qui était de la suite du roi, se maria à une demoiselle allemande qui était de la maison de la reine. Les augustes patrons des jeunes époux décidèrent, en conséquence, que les noces se feraient en l'hôtel Saint-Paul, et chacun se mit en quête d'inventions nouvelles, afin que cette fête fût la plus joyeuse et la plus agréable que l'on eût donnée depuis longtemps. Comme le bal était masqué, le roi tenta de décider Odette à y assister; mais elle refusa constamment, alléguant le danger de sa position et la faiblesse de sa santé.

Le soir des noces arriva; chacun avait fait silencieusement ses préparatifs, afin de produire plus d'effet par la surprise qu'il comptait produire. Le bal s'ouvrit par les quadrilles de masques ordinaires; mais, sur les onze heures, les cris de « Place! place! » se firent entendre, et un valet de pique et un valet de carreau, la hallebarde à la main et vêtus des costumes caractéristiques de leur emploi, se placèrent des deux côtés de la porte, qui donna presque aussitôt passage à un jeu de piquet complet: les rois arrivèrent par rang d'ancienneté; David marchait le premier, après lui venait Alexandre; après Alexandre, César, puis enfin, après César, Charlemagne. Chacun donnait la main à la dame de sa couleur, dont la queue de la robe était portée par un esclave. Le premier de ces esclaves représentait la paume; le second, le billard; le troisième, les échecs; le quatrième, les dés. A leur suite marchaient, comme faisant partie de leur maison, dix as, costumés en capitaines des gardes, et commandant chacun neuf cartes. Enfin, le cortège se termina par les valets de trèfle et de cœur, qui fermèrent la porte, pour indiquer qu'il n'y avait plus personne à entrer. Alors la musique du bal donna le signal de la danse: aussitôt les rois, les dames et les valets formèrent des tierces et des quatorze, au grand amusement de la société; puis, enfin, les rouges s'étant rangés d'un côté, et les noirs de l'autre, le ballet fut terminé par une contredanse générale où toutes les couleurs se trouvèrent mêlées sans distinction d'âge, de rang, ni de sexe.

On riait encore de cette imagination, qui avait été trouvée extrêmement plaisante, lorsqu'une voix, partie d'une salle à côté, demanda, en français, l'ouverture de la porte. Comme on présuma que cette demande était faite pour l'introduction d'une nouvelle mascarade, on s'empressa d'y faire droit. En effet, celui qui réclamait l'entrée du bal était un chef sauvage conduisant, avec une corde, cinq de ses sujets liés les uns aux autres et cousus dans des cottes de toile, sur laquelle on avait, à l'aide de poix-résine, collé du lin fort délié, auquel on avait donné, par la teinture, la couleur des cheveux: ces six hommes paraissaient donc nus et couverts de poils comme des satyres. Les dames poussèrent de grands cris et se reculèrent en les apercevant, si bien qu'il se forma au milieu de la salle un cercle vide, au milieu duquel les nouveaux venus entrèrent et exécutèrent les danses les plus grotesques. Au bout d'un instant, la frayeur avait disparu, et toutes les dames s'étaient rapprochées, à l'exception de madame la duchesse de Berry, qui persistait à rester dans un coin; ce que voyant le chef des sauvages, il alla à elle, croyant lui faire peur. Au même instant, de grands cris retentirent dans la salle: M. le duc d'Orléans venait imprudemment d'approcher une torche de l'un des masques; au même instant, les cinq sauvages, qui étaient liés l'un à l'autre, se trouvèrent en feu. L'un d'eux s'élança aussitôt hors de l'appartement, tandis qu'un autre, oubliant son propre danger et sa propre douleur, fit entendre ces mots terribles:

— Sauvez le roi! au nom du ciel, sauvez le roi!

Alors madame la duchesse de Berry, se doutant que celui qui venait à elle n'était autre que Charles, lui jeta ses deux bras autour du corps; car il voulait retourner vers ses compagnons, quoiqu'il ne pût leur porter aucun secours et qu'il courût le danger d'être brûlé avec eux, et, se cramponnant à lui, elle le retint en appelant à son aide; et l'on entendit toujours les mêmes cris de douleur et la même voix disant avec angoisse:

— Sauvez le roi! sauvez le roi!

C'était un spectacle horrible que celui de ces quatre hommes tout en feu, et dont personne n'osait approcher; car la poix, comme une sueur ardente, ruisselait de leur corps sur le plancher, et les lambeaux qu'ils arrachaient de ces vêtements maudits déchiraient avec eux les chairs vivantes, comme la tunique de Nessus; si bien qu'en cette salle de Saint-Paul, sur l'heure de minuit, dit Froissart, c'était hideux et pitié que d'ouïr et de voir; car, des quatre qui brûlaient, il y en avait déjà deux de morts et éteints sur la place: l'un était le jeune comte de Joigny et l'autre le sire Emery de Poitiers. Quant aux deux autres, on les emportait à demi brûlés en leur hôtel: c'étaient messire Henri de Guisay et le bâtard de Foix, lequel disait encore d'une voix mourante, sans songer à son propre martyre:

— Sauvez le roi! sauvez le roi!

Le cinquième, qui avait quitté la salle tout enflammé, était le sire de Nantouillet: il s'était rappelé qu'il avait passé, en venant, près de la bouteillerie, et qu'il y avait vu de grandes cuves pleines d'eau où l'on rinçait les verres et les hanaps: il se dirigea donc de ce côté, et se jeta dans l'une d'elles; cette présence d'esprit le sauva.

Quant au roi, il avait dit qui il était à sa tante de Berry, et celle-ci, lui montrant madame Isabel évanouie aux bras de ses femmes, avait obtenu de lui qu'il courût à ses appartements pour changer d'habits: la terreur que l'on avait eue, relativement à lui, fut donc bientôt calmée; car il rentra, au bout de quelques minutes, dans la salle, démasqué et vêtu de ses habits ordinaires. Madame Isabel ne reprit ses sens qu'à sa voix; encore douta-t-elle longtemps que ce fût bien lui et qu'il ne lui fût rien arrivé.

Quant au duc d'Orléans, il était au désespoir; mais sa douleur ne remédiait à rien qu'à montrer que cet accident était arrivé par son trop d'imprudence et de jeunesse: il criait à qui voulait l'entendre que tout devait peser sur lui, punition et repentir, et que, maintenant qu'il voyait le malheur qui était advenu par sa folie, il donnerait sa vie pour racheter celle des malheureux qu'il avait tués. Le roi lui pardonna; car il était évident qu'il n'y avait eu aucune mauvaise intention de sa part.

La nouvelle de cet accident se répandit promptement dans Paris: seulement, on ignorait que le roi eût été sauvé, de sorte que, le lendemain matin, il y avait, dans toutes les rues, une grande affluence de peuple, murmurant hautement contre ces jeunes insensés qui entretenaient le roi dans de pareilles oisivetés. On parlait de venger sa mort sur ceux

(1) Le mariage fut effectivement célébré en l'église Saint-Nicolas de Calais, le 4 novembre 1396.

qui l'avaient causée ; et déjà de vagues soupçons circulaient sur le duc d'Orléans, auquel, à la mort du roi, devait échoir le royaume de France. Les ducs de Berry et de Bourgogne, qui venaient, le premier de l'hôtel de Nesle, et le second de l'hôtel d'Artois, se rencontrèrent le matin à l'hôtel Saint-Paul. Ils avaient traversé ces flots de peuple ; ils avaient entendu les rugissements sourds du lion ; ils connaissaient et craignaient sa colère ; ils se rendirent donc près du roi, et lui conseillèrent de monter à cheval et de se promener par les rues de Paris ; et, lorsque le roi y eut consenti, le duc de Bourgogne fit ouvrir la fenêtre, s'avança sur le balcon, et cria à haute voix :

XI

Odette avait effectivement cru mourir en prononçant ces mots, car elle était évanouie : Charles la prit dans ses bras, et la porta sur le lit qu'elle venait de quitter. Jehanne lui laissa tomber quelques gouttes d'eau sur le visage ; elle rouvrit les yeux.



Sauvez le roi ! sauvez le roi !

— Le roi n'est pas mort, braves gens, et vous allez le voir.

Un instant après, le roi sortit effectivement, accompagné de ses oncles, et, après avoir chevauché par tout Paris, pour apaiser ce peuple, il revint à la grande église de Notre-Dame, où il entendit la messe et fit ses offrandes. Il retournait vers l'hôtel Saint-Paul, après avoir accompli ce devoir, lorsqu'en passant par la rue des Jardins, il entendit un cri si profondément sorti du cœur, qu'il tressaillit et leva la tête. Celle qui venait de le pousser était une jeune fille à demi renversée sur le bras de sa nourrice. A peine le roi l'eut-il aperçue, qu'il sauta à bas de son cheval, dit à ses oncles de revenir sans lui à son hôtel, courut vers la maison où était cette femme monta rapidement l'escalier, et s'élança dans une chambre, s'écriant tout épouvanté :

— Qu'as-tu donc, chère enfant, pour être ainsi pâle et tremblante ?

— J'ai, répondit Odette, que je vous ai cru mort, et que je me meurs.

Ah ! s'écria-t-elle en jetant ses bras autour du cou de son amant, ah ! mon Charles, mon roi, mon seigneur, vous n'êtes donc pas mort !

Et toute la vie de cet être angélique était concentrée dans ses yeux.

— Mon enfant chérie, dit le roi, je vis encore pour t'aimer.

Pour m'aimer ?

Oh ! oui.

— C'est bon d'être aimée, cela aide à mourir, dit tristement Odette.

— Mourir ? répéta le roi avec effroi ; mourir ? Voilà deux fois que tu redis ce mot ; mais tu es donc malade, tu es donc souffrante ? Pourquoi es-tu si pâle ?

— Vous le demandez, monseigneur ? reprit Odette. Ne savez-vous donc pas qu'une funeste nouvelle a couru par toute la ville, qu'elle est entrée ici comme partout, qu'il s'est élevé au milieu de la nuit un grand cri qui a été entendu d'un bout de Paris à l'autre : « Le roi est mort » ? Vous figurez-vous, monseigneur, quand j'ai entendu ces pa-

roles? elles m'ont été au cœur comme un poignard ; j'ai senti que quelque chose de nécessaire à la vie se brisait en moi ; alors j'ai été bien contente, car j'ai été sûre de ne pas vous survivre, et j'ai béni Dieu ; maintenant, voilà que vous vivez et que c'est moi seule qui meurs ; Dieu soit béni encore ! sa bonté est grande, sa miséricorde est infinie !

— Que dis-tu là, Odette ? Mais tu es folle ! Mourir ! toi, mourir ! Et pourquoi cela ? et comment cela ?

— Pourquoi, je vous l'ai dit ; comment, je l'ignore. Je sais seulement que mon âme a été prête à me quitter, et que, lorsque j'ai appris que vous viviez, je n'ai demandé à Dieu qu'une chose, c'était de vous revoir ; car, pour lui demander de vivre aussi, je sentais que c'était inutile. Je vous ai revu, je suis heureuse, je puis mourir. Ô mon Dieu, mon Dieu, pardonnez-moi, si toutes mes pensées sont pour lui ! Charles, que je souffre ! Oh ! serre-moi dans tes bras, que je meure dans tes bras !

Et elle s'évanouit une seconde fois.

Le roi la crut morte ; il la pressait contre son cœur avec des cris et des sanglots. Tout à coup il tressaillit, car il avait senti un mouvement étrange ; c'était l'enfant qui s'agitait dans le sein de sa mère.

— Oh ! s'écria Charles reprenant toute sa présence d'esprit, oh ! courez, Jehanne, courez chez mon propre médecin, amenez-le ici. Dites-lui, s'il le faut, que c'est moi qui me meurs ; mais qu'il vienne à l'instant, à la minute : elle n'est pas morte, et l'on pourra peut-être la sauver.

Jehanne s'élança hors de l'appartement et courut aussi vite que le lui permettait son âge, à l'adresse que lui avait donnée le roi. Dix minutes après, elle rentra ; le médecin la suivait.

Odette était revenue à elle, mais si faible, qu'elle ne pouvait parler. Charles, les yeux fixés sur les siens, immobile, le front couvert de sueur, la regardait avidement : de temps en temps, Odette poussait un léger cri.

— Oh ! venez, venez, maître ! s'écria Charles en apercevant le docteur : venez et sauvez-la-moi : alors vous aurez sauvé plus que ma couronne, plus que mon royaume, plus que ma vie : vous aurez sauvé celle qui m'a rendu à la raison, quand j'étais fou ; celle qui, près de moi, dévouée et patiente comme un ange, a veillé pendant de longs jours et d'éternelles nuits ; puis, lorsque vous l'aurez sauvée, demandez-moi ce que vous voudrez, et vous l'aurez, pourvu que ce que vous désirez soit au pouvoir du plus puissant roi de la chrétienté.

Odette regarda le roi avec une indicible expression de reconnaissance. Le médecin s'approcha d'elle et lui toucha le pouls.

— Cette jeune femme va entrer dans les douleurs de l'enfantement, dit-il au roi, et cependant son fruit n'est point à terme ; elle aura eu quelque frayeur violente, quelque secousse inattendue.

— Oui, c'est cela ! dit le roi. Eh bien, maître, puisque vous connaissez si parfaitement la cause de son mal, vous pouvez la sauver, n'est-ce pas ?

— Monseigneur, vous devriez rentrer à l'hôtel Saint-Paul, puis l'on vous irait querir quand tout serait fini.

Odette fit un mouvement pour retenir le roi ; puis, presque aussitôt, ouvrant ses bras et les laissant tomber sur le lit :

— Monseigneur, dit-elle d'une voix faible, le maître a raison ; mais vous reviendrez, n'est-ce pas ?

Le roi prit le médecin dans un coin, et, le regardant fixement :

— Maître, lui dit-il est-ce pour m'éloigner ? est-ce pour que je ne la voie pas mourir ? Alors rien ne me fera sortir, voyez-vous ; ne me l'ôtez pas une minute, une seconde, si vous ne devez pas me la rendre vivante.

Le médecin alla à Odette, lui prit de nouveau la main, la regarda attentivement, puis retourna au roi.

— Vous pouvez sortir, monseigneur, lui dit-il ; cette enfant peut vivre jusqu'à demain.

Le roi serra convulsivement les mains du docteur, et deux larmes coulèrent sur ses joues.

— Mais c'est donc vrai qu'elle est condamnée ? murmura-t-il d'une voix creuse ; mais elle va donc mourir ? je vais donc la perdre ? Oh ! je ne la quitte pas alors ! Rien ne me fera sortir d'ici, rien au monde.

— Vous en sortirez cependant, sire, et une seule parole vous déterminera : l'émotion produite par votre présence peut rendre plus douloureuse et plus difficile la crise qui va se passer, et tout dépend de cette crise ; s'il y a un espoir, il est là.

— Je pars ! je pars, alors ! je la laisse ! dit le roi.

Puis, courant à Odette, il la pressa dans ses bras.

— Odette, lui dit-il, sois patiente et courageuse ; je voudrais ne pas te quitter, mais on me dit qu'il le faut. Garde-toi pour moi ; je reviens, je reviens.

— Adieu, monseigneur, dit tristement Odette.

— Non, pas adieu ; au revoir.

— Dieu le veuille ! murmura l'enfant en fermant les yeux et en laissant retomber sa tête sur son oreiller.

Le roi rentra à l'hôtel Saint-Paul, pleurant et désespéré ; il se renferma dans son appartement, et passa deux heures qui lui parurent deux siècles, essayant vainement de se distraire, et constamment obsédé par une seule pensée : lui-même sentait des douleurs aiguës traverser sa tête ; des flammes passaient devant ses yeux ; il pressait son front brûlant entre ses mains, comme pour y retenir la raison ; car, revenue d'hier à peine, il la voyait s'envoler de nouveau. Enfin, au bout de quelque temps, il sentit qu'il n'y pouvait plus tenir, se précipita hors de son appartement, sortit en courant de l'hôtel Saint-Paul, reprit le chemin de la rue des Jardins, aperçut la maison, puis s'arrêta tout à coup ; il tremblait de tout son corps. Au bout d'un instant, il se remit à marcher, mais aussi lentement que s'il eût déjà suivi le convoi funéraire. Il arriva enfin, hésitant à passer le seuil, tout près qu'il était de retourner à l'hôtel Saint-Paul et d'attendre qu'on l'y vînt chercher, comme on le lui avait promis. Enfin, il monta machinalement l'escalier, il arriva à la porte, et, là, prêtant l'oreille, il entendit des cris.

Au bout de quelques minutes, les cris cessèrent. Jehanne tira rapidement la portière ; le roi était agenouillé derrière.

— Eh bien, dit-il avec angoisse, Odette ? Odette ?

— Elle est délivrée ; elle vous attend.

Le roi s'élança dans l'appartement, riant et pleurant à la fois ; puis il s'arrêta tout à coup devant le lit où Odette était couchée, ayant sa fille entre ses bras (1), car elle était si pâle, qu'elle semblait une madone de marbre.

Et cependant, malgré cette pâleur, il y avait sur les lèvres de la jeune mère un sourire doux et plein d'espérance, un sourire ineffable et inconnu, un sourire comme la mère en a pour son enfant, un de ces sourires composés d'amour, de prière et de foi.

Voyant l'hésitation de Charles, elle rassembla toutes ses forces, prit son enfant, et, le présentant au roi :

— Monseigneur, voilà ce qui vous restera de moi, lui dit-elle.

— Oh ! la mère et l'enfant vivront ! dit Charles les rassemblant l'un et l'autre sur sa poitrine. Dieu laissera sur la même tige la rose et le bouton : que lui aurions-nous fait, pour qu'il nous séparât ?

— Monseigneur, dit le médecin, il serait bon que cette pauvre souffrante prît du repos.

— Oh ! laissez-le-moi, dit Odette ; mon repos sera plus doux et plus calme quand je le saurai là. N'oubliez pas que, s'il me quitte, je puis ne pas le revoir, et que je n'ai vécu si longtemps que parce que la nature a fait un miracle en faveur de l'enfant que j'avais à mettre au jour.

A ces mots, elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de Charles. Jehanne prit la petite fille ; le médecin sortit. Odette et le roi restèrent seuls.

— Maintenant, mon enfant, dit le roi, je vais veiller à mon tour près de ton chevet, comme tu veillas si longtemps près du mien. Dieu a fait un miracle en ta faveur : je suis moins digne que toi de sa bonté ; mais j'espère dans son indulgence. Dors ; je prierai.

Odette sourit tristement, serra d'une manière presque insensible la main du roi, et ferma les yeux. Quelques minutes après, le souffle de sa bouche et le soulèvement de sa poitrine annoncèrent qu'elle dormait.

Charles, retenant son haleine, et sans mouvement, regardait ce visage si pâle, qu'on eût dit qu'il appartenait déjà à la tombe, si ses lèvres, colorées d'un rouge vif, et le battement précipité de ses artères, n'eussent indiqué qu'une vie toute fébrile courait encore dans ses veines. De temps en temps, des mouvements nerveux couraient par tout ce faible corps, et, immédiatement après eux, des gouttes de sueur froide roulaient sur son front. Enfin, ces mouvements devinrent plus fréquents, des soupirs étouffés sortirent de sa poitrine, de faibles et légers cris annoncèrent qu'elle se débattait sous le poids d'un rêve. Charles vit que son sommeil était devenu une souffrance ; il la réveilla.

Odette ouvrit les yeux : ses regards, déjà ternis, restèrent un instant vagues et incertains, parcourant tous les objets qui l'entouraient ; enfin, ils s'arrêtèrent sur le roi : elle le reconnut et poussa un cri de joie.

— Oh ! vous voilà donc, monseigneur ! C'était un rêve, et je ne vous ai point quitté encore !

Charles la pressa contre son cœur.

— Imaginez-vous, lui dit-elle, qu'à peine j'étais endormie, lorsqu'un ange est descendu au pied de mon lit, là ; il avait une auréole d'or au front, des ailes blanches aux épaules, et une palme à la main. Il m'a regardée doucement, et m'a dit :

« Je viens te chercher, Dieu te demande. »

(1) Cette fille, qui s'appela Marguerite de Valois, fut mariée au sire de Harpedanne, et reçut en dot la terre de Belleville en Poitou.

« Je lui ai montré que vous me teniez dans vos bras, et je lui ai répondu que je ne pouvais pas vous quitter. Aussitôt il me toucha de sa palme, et j'ai senti que j'avais des ailes. Puis, je ne sais plus comment cela s'est fait, c'était moi qui veillais, et vous qui dormiez. Alors il s'est enlevé l'ange ; je l'ai suivi, vous emportant dans mes bras, et nous avons commencé de monter ensemble vers le ciel. D'abord, j'étais bien heureuse, je me trouvais forte et légère, et je respirais facilement ; mais, peu à peu, j'ai senti que vous pesiez à mes bras : n'importe, je montais toujours ; mais ma respiration devenait pénible, haletante. Je voulus vous réveiller, et je ne pus ; vous dormiez d'un sommeil de plomb. Je tentai de crier, espérant que vous entendriez ma voix ; mais ma voix s'arrêta dans ma gorge. Je tournai ma tête vers l'ange, pour lui demander secours ; il m'attendait à la porte du ciel, et me faisait signe de le rejoindre. Je voulus lui dire que je ne pouvais plus avancer, que j'étouffais, que vous pesiez à mes bras comme un monde ; mais pas un son, pas une parole ne sortait de ma bouche ; mes bras s'engourdissaient, je vous sentais près de m'échapper. Je n'avais plus que deux coups d'aile à donner pour rejoindre l'ange ; je le touchais presque ! J'étendis la main pour saisir les plis de sa robe : c'était mon dernier effort ! Je ne trouvai qu'une vapeur sans résistance et sans force ; le bras qui vous portait retomba comme s'il était mort, et je vous vis, vous, roulant précipité. Je jetai un cri : c'est alors que vous m'avez réveillée... Merci, merci !

Elle colla ses lèvres contre les joues de Charles, et, succombant sous les émotions de ce rêve, elle ferma de nouveau les yeux.

Le roi la vit se rendormir ; pendant quelques instants encore, il veilla sur son sommeil, de peur qu'un autre songe ne revînt la tourmenter. Puis il lui sembla à lui-même que des vertiges passaient sur son front ; les objets qui l'environnaient semblaient tourner ; la chaise sur laquelle il était assis vacillait. Il aurait voulu se lever, ouvrir une fenêtre, chasser cette espèce de délire ; mais il fallait réveiller Odette ; Odette, qui dormait si calme dans ses bras, dont les lèvres étaient redevenues plutôt pâles qu'animées, dont le sang s'était calmé ; Odette, à qui deux heures de repos pouvaient rendre des forces : il n'en eut pas le courage. Pour échapper à ce délire, il posa sa tête près de celle d'Odette, ferma les yeux à son tour, continua de voir, quelque temps encore, des objets étranges et insaisissables qui flottaient en l'air et passaient sans toucher le sol ; une espèce de fumée, dans laquelle pétillaient des étincelles, vint couvrir tout cela ; puis les étincelles s'éteignirent, tout rentra dans l'immobilité, la nuit et le silence : il s'endormit.

Au bout d'une heure, une sensation glacée le réveilla : la tête d'Odette était tombée sur sa joue, et c'est là qu'il avait froid ; il se sentait tout engourdi par le poids du corps de la jeune fille. Il voulut la replacer sur son lit : elle était plus pâle que jamais ; toutes couleurs avaient disparu de ses lèvres. Il approcha sa bouche de la sienne, et ne sentit plus son souffle ; il se précipita sur elle, la couvrant de baisers, puis tout à coup il poussa un grand cri

Jehanne et le docteur entrèrent et coururent au lit : Odette n'y était plus ; ils regardèrent autour d'eux, et ils aperçurent, dans un coin, Charles assis, tenant dans ses bras le corps de la jeune fille enveloppé dans ses draps ; les yeux d'Odette étaient fermés, ceux de Charles étaient fixes et ouverts. Odette était morte, Charles était fou.

On ramena le roi à l'hôtel Saint-Paul ; il avait perdu tout sentiment et tout souvenir, se laissant faire et mener comme un enfant. Le bruit se répandit aussitôt, par tout l'hôtel, du malheur qui lui était arrivé, et chacun l'attribua à la terreur de la nuit. La reine apprit cette nouvelle en revenant de la rue Barbette, où elle faisait meubler un petit séjour ; elle courut aussitôt à la chambre du roi. Il était toujours dans la même immobilité ; mais à peine eut-il aperçu les fleurs de lis dont était parsemée la robe de madame Isabel, que son ancienne haine pour cet emblème de la royauté reparut. Jetant alors un cri, qui ressemblait au rugissement d'un lion, il saisit une épée qu'on avait imprudemment laissée contre son fauteuil, la tira hors du fourreau, et s'avança vers sa femme pour l'en frapper. La reine, menacée, saisit, de ses mains nues, le fer près de la garde et à l'endroit où il ne coupe pas ; mais Charles, tirant violemment à lui l'épée qu'il voulait dégager, en fit glisser la lame dans toute sa longueur entre les mains de madame Isabel. Le sang jaillit ; la reine se précipita vers la porte en poussant de grands cris, et, là, rencontrant le duc d'Orléans, elle lui montra ses blessures.

— Qu'y a-t-il donc, s'écria le duc pâlissant, et qui vous a traitée ainsi ?

— Il y a, s'écria madame Isabel, que monseigneur est plus insensé et plus féroce que jamais, et qu'il a voulu me tuer, cette fois, comme il avait voulu vous tuer l'autre. Oh ! Charles, Charles ! continua-t-elle en se retournant vers le roi et en secouant ses mains toutes ruisselantes, voilà du sang qui retombera sur ta tête : malheur à toi, malheur !

XII

Pendant ce temps, les croisés avaient passé le Danube et étaient entrés en Turquie : ils y avaient fait des armes merveilleuses, avaient pris à merci des villes et des châteaux, et nul n'était venu contre eux qui pût résister à leur puissance. Ils étaient arrivés devant Nicopolis, et, y ayant mis le siège, ils le pressaient durement, poussant assaut sur assaut ; si bien que, comme on n'avait nulle nouvelle de Bajazet, le roi de Hongrie disait déjà aux seigneurs de France, aux comtes de Nevers, d'Eu, de la Marche, de Soissons, aux seigneurs de Coucy et aux barons et chevaliers de Bourgogne :

— Beaux seigneurs, Dieu merci, la saison a été bonne ; car nous avons fait de grandes armes, anéanti la puissance de la Turquie, dont cette ville est le dernier rempart ; une fois prise, — car je ne doute pas que nous ne la prenions, — mon avis est que nous n'allions pas plus avant cette année : nous nous retirerons, si vous le voulez bien, en mon royaume de Hongrie, où j'ai foule de forteresses, de villes et de châteaux prêts à vous recevoir. Cet hiver sera employé à prendre toutes nos mesures pour l'été à venir ; nous écrirons au roi de France, nous lui dirons en quel train sont nos besognes, et, au printemps prochain, il nous enverra des troupes fraîches ; peut-être même que, lorsqu'il saura où nous en sommes, il viendra lui-même en personne, car il est jeune, de grande volonté, et aime fort les armes, comme vous le savez ; mais, qu'il vienne ou non, l'été prochain, s'il plaît à Dieu, nous chasserons les infidèles du royaume d'Arménie, nous passerons le bras Saint-Georges (1), et nous irons en Syrie délivrer les ports de Jaffa et de Beyrouth, et conquérir Jérusalem et toute la terre sainte ; si le soudan vient au-devant de nous, il ne s'en ira point sans bataille.

De pareils projets plaisaient fort au courage et au caractère des chevaliers français ; aussi, chacun les accueillait-il avec enthousiasme, et les jours se passaient au milieu de cette brave et insoucieuse gaieté qui est, chez nos soldats, moins un effet de leur orgueil personnel que de la confiance naïve qu'ils prennent si facilement en des chefs de rang et de cœur : les choses cependant devaient se passer bien autrement qu'ils ne l'espéraient.

Bajazet, dont on n'entendait point parler, et dont la prétendue inertie entretenait les chevaliers dans la confiance, avait passé l'été à rassembler son armée : elle se composait de soldats tirés de tous pays, et il leur avait promis de tels avantages, qu'il lui en était venu même du fond de la Perse. A peine s'était-il vu en pareille puissance, qu'il s'était mis en marche, avait traversé le détroit des Dardanelles par des chemins couverts, avait séjourné à Andrinople le temps nécessaire pour refaire son armée, et était parvenu à quelques lieues seulement de la ville que les chrétiens tenaient assiégée ; alors il chargea Urnus-Beg, l'un de ses plus braves et de ses plus fidèles, de reconnaître le pays et de prendre langue, si la chose était possible, avec Dogan-Beg, gouverneur de Nicopolis ; mais celui qu'il avait envoyé à la découverte revint, disant qu'une innombrable armée de chrétiens fermait toutes les issues et l'avait empêché d'avoir aucune communication avec les assiégés. Bajazet sourit avec mépris ; et, lorsque la nuit fut venue, il ordonna qu'on lui amenât son cheval le plus rapide, s'élança sur son dos, et, traversant tout le camp chrétien endormi, léger et silencieux comme un esprit de l'air, il parvint au haut d'une colline qui dominait Nicopolis ; là, il s'arrêta, et, d'une voix tonnante, il cria :

— Dogan-Beg !

Celui-ci, que sa bonne fortune avait conduit sur le rempart reconnut la voix qui l'appelait, et lui répondit : alors le soudan l'interrogea, en langue turque, sur l'état de la ville sur ses vivres et ses munitions. Dogan, après avoir souhaité au soudan une longue vie et une grande félicité, lui répondit :

— Par la grâce de Mahomet, les portes et les murailles de la ville sont fortes et bien défendues ; les soldats, comme tu le vois de tes yeux sacrés, veillent le jour, veillent la nuit, et ils ont suffisamment de vivres et de munitions

Alors Bajazet, ayant appris ce qu'il désirait savoir, descendit de la colline ; car le sire de Helly, qui commandait une patrouille de nuit, ayant entendu la voix qui interrogeait, venait de donner l'alarme et marchait vers la colline ; tout à coup il vit passer devant lui une espèce de fantôme à cheval, léger comme le vent, et qui, comme lui, rasait rapidement la terre. Il s'élança à sa poursuite avec sa troupe ; mais, quoiqu'il fût l'un des chevaliers les mieux montés de l'armée, il ne put même atteindre la poussière que le destrier royal faisait voler dans sa fuite. Bajazet fit ainsi huit lieues en une heure, et, arrivé au milieu de son armée, il poussa un grand cri qui réveilla les hommes et fit hennir les che-

(1) Le détroit des Dardanelles

vaux, et qu'il voulait profiter de ce qui restait de nuit pour s'approcher le plus qu'il pourrait de l'armée chrétienne ; il se mit donc aussitôt en marche, et lorsque le jour vint, il donna la bataille. En homme de grande expérience et qui connaissait le courage des croisés, il jeta d'abord huit mille Turcs en avant et les fit suivre, à une lieue à peu près, par le reste de son armée, à laquelle il donna la forme d'un V, se plaçant au fond, et ordonnant à ses deux ailes d'envelopper l'armée ennemie, lorsque la fuite simulée de l'avant-garde l'aurait entraînée dans l'espace vide qui se trouvait ménagé par cette ordonnance ; ce corps d'armée et les deux ailes formaient un total de cent quatre-vingt-dix mille hommes, à peu près.

Pendant que cette armée s'avançait nombreuse comme les grains de sable, dévorante comme le simoun, les chevaliers chrétiens passaient leur temps en fêtes et en orgies ; le camp était devenu une véritable ville où semblaient s'être donné rendez-vous toutes les délices de la vie. Les tentes des simples chevaliers étaient d'étoffes brochées d'or ; on suivait les modes de France, on en inventait de nouvelles, et, à défaut d'imagination, on chargeait les anciennes. C'est ainsi qu'on avait tellement exagéré le bec des poulaines, que le cercle qu'il formait en se recourbant empêchait le pied de passer dans l'étrier : quelques-uns même avaient eu l'idée d'en rattacher l'extrémité au genou avec une chaîne d'or. Cette dissolution et ce luxe étaient un grand sujet d'étonnement pour les peuples étrangers ; ils ne pouvaient comprendre comment des seigneurs qui s'étaient croisés pour l'honneur de la religion, donnaient aux infidèles un si grand scandale ; comment des chevaliers si braves au combat, étaient si futiles une fois désarmés ; et comment les mêmes hommes pouvaient porter à la fois des habits aussi légers et des armures aussi pesantes.

On était arrivé au 28 du mois d'octobre, veille de la fête du saint archange Michel : il était dix heures du matin ; toute la seigneurie française était rassemblée sous la tente du comte de Nevers, qui donnait un grand dîner. On venait de boire avec profusion les vins de Hongrie et de l'Archipel, et toute cette jeunesse bavarde et joyeuse escomptait l'avenir, qu'elle brodait de projets dorés. Messire Jacques de Helly seul était triste et sombre, et on le raillait de cette taciturnité ; quelque temps, il laissa dire toute cette folle jeunesse, puis enfin, levant son front bruni sous le soleil d'Orient :

— Messeigneurs, dit-il, riez et raillez, c'est bien : vous dormiez pendant que je veillais, et vous n'avez rien vu ni entendu de ce que j'ai vu et entendu. Cette nuit, pendant que je menais la garde du camp, j'ai vu un prodige céleste, j'ai entendu une voix humaine, et j'ai bien peur que le ciel et la terre ne nous présagent rien de bon.

Les chevaliers se mirent à rire, raillant l'Amorath-Baraquin sur son absence ; quelques-uns dirent même qu'ils étaient certains qu'un chien d'infidèle comme lui n'oserait s'attaquer à des chevaliers chrétiens.

— Le roi Basaac (1) est un infidèle, c'est vrai, répondit le sire de Helly ; mais c'est un prince sincère et sérieux dans sa fausse croyance : suivant avec autant de soin les instructions de son faux prophète, que nous suivons, nous, avec peu de zèle les commandements du vrai Dieu. Quant à sa bravoure celui qui l'a vu, comme moi, un jour de bataille, n'en doutera de sa vie. Vous l'appelez à grands cris ; il viendra, soyez tranquilles, si toutefois il n'est déjà venu.

— Messire Jacques, dit le comte de Nevers en se levant et en s'appuyant sur l'épaule du maréchal de Boucicaut, moitié par amitié, moitié par nécessité de maintenir son équilibre, vous n'êtes plus jeune, c'est un malheur ; vous n'êtes pas gai, c'est un vice ; mais vous voulez nous rendre tristes, c'est un crime ! Cependant vous êtes un chevalier de grande expérience et de grand courage : dites-nous ce que vous avez vu et entendu. Je suis le chef de la croisade ; faites-moi votre rapport.

Puis, prenant son verre et se retournant vers les bouteillers :

— Versez-nous du vin de Chypre, dit-il ; si c'est le dernier, qu'il soit bon.

Puis, levant son hanap :

— Messeigneurs, dit-il, à la plus grande gloire de Dieu et à la santé du roi Charles !

Chacun se leva, vida son verre et se rassit. Messire Jacques de Helly resta seul debout.

— Nous écoutons, dit le comte de Nevers posant ses coudes sur la table et appuyant son menton entre ses poings fermés.

— Messeigneurs, je faisais donc, ainsi que je vous ai dit, ma garde de nuit, lorsque j'entendis au ciel, et cela vers l'orient, des cris qui n'avaient rien d'humain ; je me tournai de ce côté, et je vis, et cela fut vu de toute ma troupe, une grosse étoile assaillie par cinq petites : les cris venaient de ce point du ciel où se passait l'étrange combat, et ils étaient apportés à notre oreille par un vent merveilleux qui semblait mourir aux limites du camp, comme si, messager de funestes présages, Dieu l'avait chargé de les apporter à nous seuls, et qu'après avoir rempli cette tâche, il n'eût pas besoin d'aller plus loin. Devant cette grosse étoile passaient et repassaient des ombres ayant forme d'hommes armés, et qui allaient toujours s'épaississant, jusqu'à ce qu'enfin elle disparût, éteignant avec elle deux de ses ennemies ; alors les trois qui restaient s'assemblèrent en triangle, et on put les voir, jusqu'au jour, briller dans cette forme symbolique. Nous marchions, encore tout préoccupés d'un semblable prodige, et cherchant vainement à l'expliquer, lorsque, en passant dans une espèce de ravin creusé entre la montagne et les murailles, nous entendîmes une voix ; mais, cette fois, c'était bien une voix d'homme qui partait de la colline, passait sur notre tête, et allait mourir sur la ville. Aussitôt une autre voix lui répondit des remparts ; elles causèrent ainsi quelque temps, tandis que, les yeux fixés sur la colline nous tâchions de distinguer, au milieu de l'obscurité, quel était l'homme qui, au milieu de notre camp, parlait ainsi une langue étrangère. Enfin, nous aperçûmes une ombre qui semblait glisser comme un nuage le long de la colline ; nous marchâmes vers elle, et alors, à quelques pas de nous, passa un corps bien réel et bien véritable. Nos soldats, en le voyant vêtu de blanc, le prirent pour un fantôme couvert d'un linceul ; mais, moi, je reconnus le cavalier arabe, enveloppé de son burnous, et je me mis à sa poursuite. Vous connaissez tous, messeigneurs, mon cheval nommé Tadmor ; il est de cette race arabe qui ne le cède qu'aux descendants d'Al Borak : eh bien, en quelques élans, le cheval de l'inconnu avait laissé Tadmor aussi loin derrière lui que Tadmor laisserait les vôtres. Je dis donc que, comme il n'y a que le roi Basaac qui possède de pareils chevaux, ce cavalier était un de ses généraux, auquel il avait prêté cette précieuse monture : ou plutôt, messeigneurs, c'était l'ange exterminateur, c'était l'Antechrist, c'était Basaac lui-même.

Sire Jacques s'assit, et alors il se fit un grand silence, car il avait parlé avec un accent si vrai, que la conviction était descendue dans tous les cœurs. Les plus jeunes des chevaliers avaient bien encore le sourire sur les lèvres ; mais les plus expérimentés d'entre eux, tels que le connétable, le sire de Coucy, le maréchal de Boucicaut et messire Jean de Vienne, indiquaient, par la contraction de leurs sourcils, qu'ils pensaient, comme messire Jacques de Helly, que quelque grand malheur menaçait l'armée.

Au même instant, les rideaux de la tente s'ouvrirent, et un coureur, tout couvert de sueur et de poussière, cria du seuil :

— Or tôt, messeigneurs, apprêtez-vous et armez, afin que vous ne soyez point surpris ; car voici huit ou dix mille Turcs qui viennent et chevauchent.

Puis il disparut, allant porter cet avis aux autres chefs de l'armée.

Les chevaliers s'étaient tous levés, à cette nouvelle, et se regardaient les uns les autres avec étonnement, lorsque le comte de Nevers, courant à la porte de sa tente, cria d'une si puissante voix, que chacun l'entendit :

— Aux armes, messeigneurs ! aux armes ! voici l'ennemi.

Bientôt on entendit ce cri retentir par tout le camp.

Les pages se hâtèrent de seller les chevaux ; les chevaliers appelèrent leurs écuyers, et, tout échauffés encore par l'orgie, coururent à leur armure. Comme les jeunes chevaliers eussent éprouvé de la difficulté à passer leurs pieds aux étriers, à cause de leurs poulaines, le comte de Nevers donna l'exemple, en coupant, avec son épée, le bec recourbé des siennes. En un instant, ces hommes de velours se trouvèrent couverts de fer. Chacun sauta sur son cheval de bataille, se rangea sous son pennon. On déploya et mit au vent la bannière de Notre-Dame, et messire Jean de Vienne, amiral de France, la reçut des mains du comte de Nevers.

En ce moment, un chevalier portant un pennon à ses armes, qui étaient d'argent à une croix noire ancrée, arriva à toute bride, et s'arrêtant devant la bannière de Notre-Dame, autour de laquelle était déjà rangée la plus grande partie des barons de France, il dit à haute voix :

— Moi, Henry d'Eslen Lemhalle, maréchal du roi de Hongrie, je suis envoyé vers vous par monseigneur, qui vous avertit et mande de ne point livrer la bataille avant d'avoir d'autres nouvelles ; car il craint que nos coureurs n'aient mal vu, et que l'armée ennemie ne soit beaucoup plus considérable qu'ils ne l'ont dit ; il a donc envoyé des chevaucheurs qui pénétreront plus avant que ne l'ont fait les autres. Or, messeigneurs, faites ce que je vous dis ; car c'est l'ordonnance du roi et de son conseil ; et maintenant, je m'en retourne, car je ne puis demeurer plus longtemps.

A ces mots, il repartit aussi rapidement qu'il était venu.

Alors le comte de Nevers demanda au seigneur de Coucy ce qu'il croyait qu'il y eût à faire.

— Il faut suivre les conseils du roi de Hongrie, répondit le sire Enguerrand, car ils me semblent bons.

Mais le comte d'Eu s'avança vers le comte de Nevers, tout irrité qu'on eût demandé l'avis du sire de Coucy avant le sien

(1) Nom par lequel Bajazet est désigné dans les chroniques.

— Oui, c'est cela, monseigneur, dit-il, le roi de Hongrie veut avoir l'honneur et la fleur de la journée ; nous avions l'avant-garde, il est venu nous la reprendre. Lui obéisse qui voudra, ce ne sera pas moi.

Et, tirant de son fourreau fleurdelisé son épée de connétable :

— En avant ma bannière ! cria-t-il au chevalier qui la portait ; au nom de Dieu et de saint Georges, en avant ! C'est le cri de tout bon chevalier.

Quand le sire de Coucy vit comment allait la chose, il se tourna vers messire Jean de Vienne, qui tenait la bannière de Notre-Dame, souvenance de toutes les autres.

— Et maintenant, qu'y a-t-il à faire? lui dit-il. Car vous voyez ce qui se passe.

— Ce qu'il y a à faire? lui dit le sire de la Trémouille en raillant cette demande. Il y a que les vieux chevaliers n'ont qu'à rester derrière, et laisser les jeunes aller devant !...

— Messire de la Trémouille, répondit tranquillement le seigneur de Coucy, nous verrons tout à l'heure, à la besogne, qui ira devant ou qui restera derrière ; tâchez seulement que la tête de votre cheval suive la queue du mien. Mais ce n'est point à vous que je parle, c'est à messire Jean de Vienne, et je lui demande, une seconde fois, ce qu'il pense qu'il y ait à faire ?

— Il y a, mon cher Enguerrand, répondit messire Jean de Vienne, il y a que, là où la raison ne peut être entendue, il convient que la témérité règne. Oui, sans doute, nous devrions attendre le roi de Hongrie, ou, tout au moins, trois cents des nôtres que j'ai envoyés, ce matin, aux fourrages ; mais, puisque le comte d'Eu veut marcher aux ennemis, il faut le suivre, et combattre du mieux que nous pourrons. D'ailleurs, regardez, regardez ; nous voudrions reculer, maintenant, qu'il serait trop tard.

En effet, à droite et à gauche des chevaliers s'élevait un nuage de poussière au milieu duquel une armure brillait, de temps en temps, comme un éclair. C'étaient les deux ailes de l'armée de Bajazet, qui, ayant dépassé le point où se tenaient les chrétiens, se repliaient, afin de les étouffer entre elles. Alors tous ceux qui avaient quelque expérience des armes virent bien que la journée était perdue ; mais, loin d'essayer de battre en retraite, messire Jean de Vienne cria le premier : « En avant ! » et mit son cheval au galop. Aussitôt tous les seigneurs, répétant ce cri, suivirent la bannière de Notre-Dame, et l'on vit cet étrange spectacle de sept cents chevaliers qui attaquaient cent quatre-vingt mille hommes.

Ils arrivèrent ainsi, à grande course et la lance en arrêt, sur l'avant-garde turque, qui recula, démasquant une rangée de pieux aiguisés et plantés en biais, contre laquelle les chevaux des chevaliers vinrent donner du poitrail. Un pareil retranchement aurait dû être emporté par l'infanterie ; mais cette arme était tout entière sous les ordres du roi de Hongrie : quelques cavaliers sautèrent donc à bas de leurs chevaux, et commencèrent, malgré les traits qu'on faisait pleuvoir sur eux, à abattre à grands coups de pique cette palissade. Bientôt il y eut une brèche où purent passer vingt hommes de front ; c'était plus qu'il n'en fallait : toute l'armée des croisés s'élança par cette ouverture assez large pour l'attaque, s'inquiétant peu si elle serait assez large pour la retraite. Ils arrivèrent ainsi sur l'infanterie turque, la traversèrent d'outre en outre, puis, faisant volte-face, revinrent sur elle et l'écrasèrent aux pieds de leurs chevaux. Alors ils entendirent, à leur droite et à leur gauche, un grand bruit de trompettes et de cymbales ; c'étaient les deux ailes de l'armée turque qui se rapprochaient, tandis que le corps de cavalerie, composé de huit mille hommes, et dont nous avons dit que Bajazet avait fait son avant-garde, s'avançait de face contre eux. Lorsqu'ils virent cette troupe d'élite tout étincelante d'or, les chrétiens pensèrent que l'empereur marchait dans ses rangs ; et, se reformant en bataille, ils fondirent sur elle du même élan qu'ils avaient attaqué l'infanterie. Cette troupe ne résista pas plus que la première à l'impétuosité française, et, malgré la supériorité du nombre, elle se dispersa, fuyant de tous côtés comme un troupeau de moutons au milieu duquel se serait jetée une bande de loups.

Les Français, en les poursuivant, vinrent se heurter contre le véritable front de bataille de Bajazet, et c'est là que commença la résistance, car c'était là qu'était l'empereur. Cependant nos chevaliers, protégés par leurs excellentes armures, entrèrent dans ces masses épaisses, comme un coin de fer dans un tronc de chêne ; mais, comme un coin, ils se trouvèrent bientôt pris et serrés entre les ailes. Alors, chacun vit bien la faute que l'on avait faite en n'attendant pas le roi de Hongrie et ses soixante mille hommes ; car à peine si l'armée chrétienne formait un point au milieu de cette multitude d'infidèles qui semblait n'avoir qu'à se presser pour étouffer, au milieu d'elle, cette poignée d'hommes qui s'y était témérairement engagée.

C'est alors que le connétable, qui avait fait la faute, l'eût réparée, si la bravoure avait suffi pour cela : entouré de tous côtés, il faisait face à tous ; il avait brisé d'abord sa lance, puis son épée de connétable ; puis enfin il avait détaché de l'arçon de sa selle un de ces grands glaives à deux mains qui nous semblent aujourd'hui des armes forgées pour une race de géants, et, faisant le moulinet, il abattait tout ce qu'il touchait de sa terrible lame. Le maréchal de Boucicaut s'élançait, de son côté, au plus épais des ennemis, et, là, se creusait des chemins comme un faucheur dans un champ, s'inquiétant peu s'ils se fermaient derrière lui, marchant toujours, et faisant, à droite et à gauche, un horrible massacre. Le sire de Coucy s'était élancé au milieu d'un corps de mécréants armés de massues dont les coups tombaient sur lui comme ceux des bûcherons sur un chêne ; mais tous s'amortissaient sur son armure, tandis que lui, rendant coup pour coup, taillait d'effroyables blessures en échange des contusions qu'il recevait. Les deux sires de la Trémouille marchaient à côté l'un de l'autre le fils parant les coups qu'on portait à son père, le père n'ayant d'inquiétude que pour ceux que l'on portait à son fils ; le cheval de ce dernier fut tué, l'autre le couvrit de son bouclier tandis qu'il se dégageait de ses étriers ; puis, tournant autour de lui comme une lionne autour de son lionceau, il abattait tous les bras qui s'avançaient pour le saisir, tandis que celui-ci, qui était remis sur ses pieds, frappant les chevaux de la pointe de son épée, renversait avec eux les chevaliers, que son père achevait avant qu'ils eussent eu le temps de se relever. Messire Jacques de Helly traversa toute la bataille par un chemin de sang et se trouva de l'autre côté des ailes. Là, il eût pu confier sa vie au léger Tadmor, fuir et mettre le Danube entre lui et ses ennemis ; mais, lorsqu'en levant la tête il eut vu au milieu des infidèles ses rares compagnons, qui, debout sur leurs hautes selles, les dépassaient de la tête, comme font quelques épis de seigle dans un champ de blé, il se rejeta dans la bataille et usa si merveilleusement de son épée, qu'il se retrouva bientôt près du comte de Nevers, dont le cheval venait d'être tué, et qui faisait bravement son office de chef d'armée au milieu d'un rempart d'ennemis morts. Il aperçut près de lui le chevalier, et, au lieu de penser à lui demander secours :

— Messire de Helly, lui cria-t-il, que devient la bannière de France ? Elle est toujours honorablement debout, j'espère ?

— Oui, debout et au vent, répondit Jacques, et vous allez la voir vous-même, monseigneur.

Alors il sauta à bas de Tadmor, et le présenta au comte Celui-ci refusait de le prendre ; mais le sire de Helly lui dit :

— Monseigneur, vous êtes notre chef ; vous mort, l'armée est perdue : au nom de l'armée, je vous somme donc de monter sur mon cheval.

Le comte de Nevers céda, et, en effet, à peine fut-il sur ses arçons, qu'il aperçut messire Jean de Vienne qui faisait, en ce jour, plus qu'on ne peut attendre d'un homme. Le comte de Nevers et le sire de Helly marchèrent à son aide, et le trouvèrent combattant, lui dixième seulement, avec une armure en pièces, et perdant son sang par d'affreuses blessures. C'était la cinquième fois qu'il changeait de cheval. Cinq fois on l'avait cru tué, en voyant disparaître la bannière ; cinq fois il s'était remonté, avec l'aide des chevaliers qui l'entouraient, et, chaque fois, de grands cris avaient salué la bannière de ralliance toujours abattue et toujours debout.

— Monseigneur dit-il en apercevant le comte de Nevers, notre dernier jour est arrivé. Il nous faut mourir ; mais mieux vaut mourir martyr que vivre mécréant. Que Dieu vous sauve, et en avant saint Jean et Notre-Dame !

Et, à ces mots, il s'élança de nouveau au milieu des infidèles, où il tomba une sixième fois pour ne plus se relever.

Ce fut ainsi que la bataille se perdit, et que les chevaliers français moururent ; quant aux Hongrois, qui avaient pris la fuite sans combattre, leur lâcheté ne les sauva point ; les Turcs, mieux montés qu'eux, les joignirent et en firent un horrible carnage. De soixante mille hommes qu'il commandait, le roi se sauva lui septième seulement, et eut le bonheur de gagner, avec Philibert de Naillac, grand maître de Rhodes, la flotte vénitienne, commandée par Thomas Moncenigo, qui les reçut à son bord et reconduisit Philibert de Naillac à Rhodes et Sigismond en Dalmatie.

La bataille dura trois heures. Il fallut trois heures à cent quatre-vingt mille hommes pour en réduire sept cents. Lorsqu'elle fut finie, Bajazet parcourut le camp des chrétiens, et, choisissant pour lui la tente du roi de Hongrie, où était encore étalée toute la vaisselle d'or et d'argent qui avait servi au repas que celui-ci venait de prendre, il abandonna les autres à ses chefs et à ses soldats ; puis, se faisant désarmer pour se rafraîchir, car il avait combattu comme le dernier de ses soldats, il s'assit devant la porte, les jambes croisées, sur un tapis, et fit venir devant lui ses généraux et ses amis pour causer avec eux de la victoire qu'il venait de remporter. Ils se rendirent aussitôt à cet ordre, et, comme il était content de la journée, il rit et plaisanta beaucoup avec eux, disant que prochainement ils allaient conquérir la Hongrie, et, après elle, tous les autres royaumes et pays chrétiens : car, disait-il, il voulait régner comme son ancêtre Alexandre de Macédoine, qui, douze

ans, tout le monde en sa seigneurie ; et chacun s'inclinait devant lui, l'approuvant et le félicitant. Alors il fit trois commandements : le premier était que quiconque avait fait un prisonnier l'amenât devant lui le lendemain ; le second, que tous les morts fussent cherchés et visités, et que l'on mît de côté, comme une hécatombe, ceux qui paraissaient les plus nobles et les plus puissants, car il comptait aller souper devant leurs cadavres ; le troisième, que l'on s'informât avec soin si le roi de Hongrie était sauvé, mort, ou prisonnier.

Lorsque Bajazet se fut rafraîchi et eut donné ces ordres, on lui amena un cheval frais ; car on lui avait dit que le combat avait été cruel pour ses gens, et il voulait visiter le champ de bataille : du reste, il ne pouvait croire ce qu'on lui rapportait du massacre qu'avait fait cette poignée d'hommes. Il s'avança donc vers le champ mortuaire ; et là il trouva qu'on lui avait encore caché la vérité, car, pour un chrétien qui était gisant, on trouvait trente infidèles morts. Alors il fut fortement courroucé, et dit tout haut :

— Il y a eu ici une cruelle bataille sur nos gens, et ces chrétiens se sont défendus comme des lions ; mais, soyez tranquilles, je ferai payer les morts aux vivants. Allons plus avant.

Et il alla plus avant ; et plus il alla, plus il s'émerveilla des armes qu'avaient faites ses ennemis. Il vint à l'endroit où messire de la Trémouille et son fils étaient tombés l'un sur l'autre, et, autour d'eux, les morts étaient amoncelés. Il suivit la route qu'avait parcourue Jean de Vienne, et il la vit, à droite et à gauche, jonchée de cadavres. Enfin il arriva à l'endroit où ce brave chevalier était tombé, et le trouva couché sur la bannière de Notre-Dame, qu'il tenait tellement serrée entre ses mains raidies, qu'on fut obligé de les abattre avec une hache pour la lui arracher.

Après que Bajazet eut employé deux heures à cette dernière visite, il se retira dans son logis, et passa la nuit à maudire ces infidèles sur lesquels une victoire coûtait plus cher que sur les autres une défaite. Le matin, lorsqu'il ouvrit les rideaux de sa tente, il trouva devant elle les principaux de son armée, qui attendaient pour savoir ce que l'on allait faire des prisonniers ; car le bruit avait couru qu'ils allaient tous avoir la tête tranchée sans qu'un seul fût pris à pitié ni merci. Cependant Bajazet avait réfléchi à la rançon qu'il pourrait tirer d'aussi nobles seigneurs : il fit donc venir ses interprètes et leur demanda quels étaient, parmi ceux qui avaient survécu à la bataille, les plus riches et les plus grands ; ils dirent que six d'entre eux avaient déclaré leurs noms comme étant des plus nobles de la chevalerie ; que c'étaient, premièrement, messire Jean de Bourgogne, comte de Nevers, chef de tous les autres ; secondement, messire Philippe d'Artois, comte d'Eu ; troisièmement, le sire Enguerrand de Coucy ; quatrièmement, le comte de la Marche ; cinquièmement, messire Henri de Bar, et sixièmement, messire Guy de la Trémouille. Bajazet voulut les voir, et on les lui amena : alors ils furent conjurés, sur leur foi et sur leur loi, de dire qui ils étaient, et ils firent le serment que les noms qu'ils avaient pris étaient bien les leurs. A cette réponse, Bajazet fit signe au comte de Nevers de s'approcher de lui :

— Si tu es bien, lui dit-il par son interprète, celui que tu prétends être, c'est-à-dire Jean de Bourgogne, tu auras la vie sauve, non point à cause de ton nom et de ta rançon, mais parce qu'un nécromancien m'a prédit que tu verserais plus de sang chrétien à toi seul, que tous les Turcs ensemble.

— Basaac, lui répondit le comte de Nevers, point de faveur pour moi, je te prie ; car il est de mon devoir de partager le sort de tous ceux que j'ai conduits contre toi. S'ils sont mis à rançon, je rachèterai ma vie ; s'ils sont mis à mort, je mourrai avec eux.

— Il en sera fait à mon plaisir et non au tien, répondit l'empereur.

Et il le fit reconduire vers ses compagnons, avec lesquels on le ramena à la tente qui leur servait de prison.

Or, il advint que, tandis que l'empereur était fort soucieux de savoir si les seigneurs étaient bien ceux-là dont ils avaient pris les noms, on amena devant lui un chevalier qui avait servi dans l'armée de son frère Amurat, et qui parlait quelque peu la langue turque. C'était le sire de Helly. Bajazet se le rappela pour l'avoir vu autrefois, et lui demanda s'il connaissait bien les chevaliers qui étaient dans la tente des prisonniers. Le sire de Helly répondit que, pour peu qu'ils marquassent dans la chevalerie française, il pourrait dire au sultan qui ils étaient. Alors Bajazet le fit conduire devant eux, après que défense leur eut été faite d'échanger aucune parole, de peur de connivence ou de tromperie. Le sire de Helly n'eut besoin que de les voir pour les reconnaître. Il retourna donc aussitôt vers Bajazet, qui lui demanda quels étaient les noms de ceux qu'il avait vus, ce à quoi le chevalier répondit que les captifs étaient monseigneur le comte de Nevers, messire Philippe d'Artois, messire Enguerrand de Coucy, le comte de la Marche, messire Henri de Bar et messire Guy de la Trémouille ; c'est-à-dire ce qu'il y avait de plus noble et de plus riche dans la seigneurie de France, et que quelques-uns même étaient parents du roi.

— C'est bien, répondit l'empereur ; ceux-là auront la vie sauve. Qu'on les conduise donc d'un côté de ma tente, et le reste des captifs de l'autre.

L'ordre que venait de donner Bajazet fut à l'instant exécuté. Les six chevaliers furent placés à la droite de l'empereur. Au bout d'un instant, ils virent s'avancer, nus jusqu'à la ceinture, trois cents de leurs compagnons, prisonniers comme eux ; mais ceux-là étaient destinés à mourir. On les conduisit, les uns après les autres, devant Bajazet, qui les regardait avec une insouciante curiosité, puis faisait un signe pour qu'on les emmenât. Celui qu'il renvoyait passait alors entre deux haies de soldats infidèles qui l'attendaient l'épée nue, et, en un instant, était mis en morceaux, et cela, aux yeux du comte de Nevers et de ses six compagnons.

Or, il arriva que, parmi ces hommes jugés, était le maréchal de Boucicaut ; on l'amena comme les autres devant Bajazet, qui allait l'envoyer comme les autres à la mort, lorsque Jean de Bourgogne l'aperçut : alors il quitta ses compagnons, et, allant à l'empereur, il mit un genou en terre, priant et suppliant qu'on l'épargnât, disant qu'il était allié du roi de France, et indiquant, par ses gestes, qu'il pourrait payer une rançon de prince. Bajazet s'inclina en signe de condescendance ; Boucicaut et Jean de Bourgogne se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et Bajazet fit signe qu'il était temps que le massacre recommençât ; il dura trois heures.

Lorsque le dernier chrétien fut tombé, lorsqu'ils furent tous morts sans avoir poussé d'autre cri que ces mots : « Seigneur Jésus-Christ ayez pitié de nous ! » Bajazet dit qu'il voulait faire savoir la nouvelle de sa victoire au roi de France, et, faisant amener, devant le comte de Nevers, le sire de Helly et deux autres seigneurs, qu'on avait gardés sains et saufs à cet effet, il lui demanda lequel de ces trois chevaliers il choisissait pour aller traiter de sa rançon et de celle de ses compagnons ; le comte de Nevers indiqua le sire de Helly ; à l'instant même, les deux autres chevaliers furent mis à mort.

Alors Jean de Bourgogne et les cinq seigneurs donnèrent des lettres à messire Jacques de Helly : le comte de Nevers pour le duc et la duchesse de Bourgogne ; le sire de Coucy pour sa femme, et les autres pour leurs parents ou trésoriers ; puis, quand cela fut fini, Bajazet traça lui-même à son messager la route qu'il devait suivre, lui ordonna de passer par Milan, afin de donner avis de sa victoire au duc de cette ville, et lui fit jurer sur sa foi de chevalier, de revenir se remettre entre ses mains, après avoir fait son message

Messire Jacques de Helly se mit en route le soir même.

Précédons-le en France, et jetons un coup d'œil sur les positions qu'ont prises les différents partis depuis que nous l'avons quittée.

Personne ne connaissait la véritable cause de la démence du roi. Odette avait constamment évité tout éclat ; son influence sur le roi ne s'était manifestée que par le bien qu'elle avait trouvé moyen de faire, et elle avait pris autant de soin à dérober sa vie à tous les yeux que les autres favorites en mettaient, d'ordinaire, à réfléchir les rayons du soleil. Elle disparut donc sans bruit ; et nul autre que Charles ne sut qu'une de ses plus pures étoiles était tombée du ciel de la royauté.

Quant au duc d'Orléans, quoique ses amours avec la reine durassent toujours, ils ne tenaient plus assez de place dans son cœur pour y éteindre, comme lors de la première démence du roi, tout désir d'ambition : soit calcul, soit souvenir du cœur, il avait profité de l'intervalle de raison du roi pour obtenir la mise en liberté de messire Jean Lemercier et du seigneur de la Rivière ; le sire de Montaigu, de son côté, avait été rappelé au gouvernement des finances du roi sur ses instances réitérées. Le duc de Bourbon, qui l'avait élevé, exaltait sans cesse ses belles qualités, et palliait ses défauts ; le duc de Berry, qu'on ramenait toujours à son parti avec de l'argent, avait eu de son neveu des sommes considérables, et lui avait, en échange, promis son appui, si une occasion se présentait pour lui de le réclamer ; et le conseil, gagné par ses manières affables, séduit par son esprit, entraîné par son éloquence, lui avait laissé, dans son sein même, former un parti qui commençait à contre-balancer le pouvoir du duc de Bourgogne.

La mésintelligence entre les princes devenait donc de plus en plus forte, et chacun employait tout son crédit à ruiner celui de son adversaire. Charles, faible de corps, faible d'esprit, tiraillé des deux côtés par son manteau royal, n'avait plus même la volonté d'interposer son autorité pour faire cesser les troubles ; chacun s'attendait donc à des discordes fatales, lorsqu'une affreuse nouvelle com-

mença de circuler en France et rallia tout le monde à une même douleur.

Les trois cents chevaliers qui, comme nous l'avons dit, étaient au fourrage au moment où s'engagea l'affaire, avaient gagné le pays à grande course de chevaux, se dispersant et prenant chacun le chemin qu'il croyait le plus court ; ils arrivèrent enfin en Valachie. Mais là commença, pour eux, une série de malheurs et de fatigues auxquels plusieurs succombèrent. Les Valaques connaissaient déjà le résultat de la bataille ; de sorte que, pensant bords des chemins. Ils cheminaient donc vers la France, racontant partout de tristes nouvelles, tant et si bien qu'ils passèrent la frontière, et que quelques-uns arrivèrent enfin à Paris.

Mais, là, personne ne voulut croire à ce qu'ils disaient ; car c'étaient de trop tristes récits que les leurs pour qu'on y ajoutât foi ainsi tout à coup. Bien loin de là, il y avait quelques personnes qui pensaient que ces hommes n'étaient autres que de misérables aventuriers qui tentaient d'exploiter la pitié publique, et l'on disait tout haut, dans les car-



Il le trouva couché sur la banniere de Notre-Dame.

qu'ils n'avaient rien à craindre de malheureux fuyards, ils les laissaient entrer dans leurs villes, comme pour leur y offrir une bonne et franche hospitalité, et, le lendemain, ils leur enlevaient leurs armes et leurs chevaux : trop heureux ceux que l'on renvoyait avec du pain et de l'argent pour leur journée ; il fallait encore, pour cela, qu'on les sût de grands seigneurs ; car ceux qu'on reconnaissait pour varlets et écuyers de petite maison étaient mis complètement nus et battus sans pitié. Ils eurent donc beaucoup de peine à traverser la Valachie et la Hongrie en mendiant leur pain, obtenant, à force de prières, un gîte dans les écuries et couverts seulement de lambeaux d'habits que les plus pauvres avaient partagés avec eux. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Vienne, où de bonnes gens les recueillirent plus doucement, et leur donnèrent des vêtements et quelque argent pour continuer leur route. Ils entrèrent bientôt en Bohême, et trouvèrent dans ce pays les petits secours dont ils avaient si grand besoin ; et ce fut pour eux un grand bonheur ; car, si les Allemands avaient été aussi impitoyables que les Valaques et les Hongrois, tous ces malheureux fussent morts de faim et de misère sur les refours, qu'il fallait pendre et noyer cette ribaudaille qui allait semant de pareilles tromperies ; mais, nonobstant ces menaces, chaque jour de nouveaux fuyards arrivaient et donnaient plus de consistance aux récits des premiers, si bien que ces nouvelles, à force de s'ébruiter parmi le peuple, finirent par aller retentir chez les grands. Le roi, au milieu de sa maladie, en entendit parler en son hôtel Saint-Paul, et ce furent de nouveaux nuages sur son ciel déjà si sombre. On ordonna donc d'étouffer ces bruits tant que l'on n'aurait pas de nouvelles certaines, et les ordres furent donnés pour que le premier chevalier de quelque renom, qui arriverait de la croisade, fût conduit près du roi.

Or, pendant la nuit de la Nativité, et tandis que la reine, le duc d'Orléans, les ducs de Bourbon, de Berry et de Bourgogne, le comte de Saint-Pol, et une grande assemblée de seigneurs et de dames, entouraient le roi en son hôtel et fêtaient avec lui cette solennité de Noël, on annonça un seigneur venant tout droit de Nicopolis, et apportant des nouvelles certaines du comte de Nevers et de l'armée. Au même instant, le chevalier fut introduit dans cette riche

assemblée tout poudreux et tout botté : c'était messire Jacques de Helly. Il remit au roi et au duc de Bourgogne les lettres dont il était chargé, et raconta les choses que nous avons déjà dites.

XIII

On peut penser quelle consternation un pareil récit jeta dans la noble assemblée ; il n'y avait pas un seul seigneur qui n'eût quelqu'un qui lui fût cher parmi les morts ou les prisonniers : l'un perdait un frère, l'autre un fils, l'autre un époux ; le roi de France perdait sa belle et riche chevalerie.

Cependant, en même temps qu'on pleurait les morts, on songea à délivrer les captifs ; on voulait envoyer un présent à Bajazet pour le bien disposer aux négociations qu'on allait ouvrir avec lui, et l'on s'informa de tous côtés quelles choses lui seraient le plus agréables. On sut qu'il prenait grand plaisir à la chasse à l'oiseau, et que, chaque année, son bon ami, le seigneur Galéas de Milan, lui envoyait des faucons blancs. On se procura à prix d'or, car cette espèce est très rare, douze beaux gerfauts tout dressés ; ensuite le sire de Helly, qui avait remarqué le goût de Bajazet pour les tapis, donna le conseil de joindre à ce premier présent quelques-unes de ces belles tapisseries à personnages que l'on ne savait faire qu'à Arras. Le duc de Bourgogne se rendit donc lui-même en cette ville, et acheta un tapis magnifique qui représentait en entier l'histoire du grand roi Alexandre de Macédoine, dont Bajazet prétendait descendre ; on y ajouta des pièces d'orfèvrerie travaillées par les meilleurs ouvriers, de la toile de Reims, de l'écarlate de Bruxelles, douze grands lévriers, et dix beaux chevaux tout caparaçonnés de harnais de velours resplendissant d'or et d'ivoire.

Comme le seigneur de Helly avait fini son message, il vint prendre congé du roi et du duc de Bourgogne ; car il retournait acquitter sa parole et se remettre fidèlement aux mains de Bajazet. Le duc Philippe le pria de se charger des présents qu'il envoyait à Bajazet, pensant que l'empereur les recevrait avec plus de plaisir des mains de celui qu'il avait choisi pour son messager ; mais, sur l'observation de ce brave chevalier, qu'il ignorait le sort que lui réservait le vainqueur, et qu'il était possible qu'il ne revînt jamais en France, on lui adjoignit, pour rapporter des nouvelles de l'ambassade, le sire de Vergy, gouverneur du comté de Bourgogne ; le sire de Château-Morand, qui avait si heureusement, autrefois, fait signer les trêves avec l'Angleterre, et le sire de Leuringhen, gouverneur de la comté de Flandre. La dame de Coucy, de son côté, envoya près de son mari et près de ses deux frères un chevalier du Cambrésis, nommé Robert Desne, et lui donna, pour l'accompagner, une suite de cinq varlets et écuyers. Cette double ambassade devait passer par Milan, et, recommandée par madame Valentine, prendre des lettres du duc Galéas pour l'empereur Bajazet : ce fut en reconnaissance de ce service que le roi de France permit à ce seigneur de placer des fleurs de lis dans son écusson.

Lorsque ces messagers furent partis, le duc et la duchesse de Bourgogne s'occupèrent de rassembler l'argent nécessaire au rachat des captifs ; en conséquence, ils quittèrent Paris et se retirèrent à Dijon, afin de veiller aux taxes qui allaient être levées sur leurs États. Le duc d'Orléans resta donc seul au pouvoir ; il en profita vilement et habilement pour s'y consolider, et fit si bien, que le roi lui attribua le gouvernement entier et absolu du royaume, avec le droit de le suppléer en tout, lorsqu'il ne serait pas en état de gérer lui-même.

Vers cette époque, une révolution qui devait avoir une grande influence sur les destinées de la France éclata en Angleterre.

Le comte de Derby, que nous avons vu au commencement de cette histoire venir faire des armes contre le duc d'Orléans lors des fêtes qui furent données pour l'entrée de madame Isabel, était, comme nous l'avons dit, le fils du duc de Lancastre, et avait un parti puissant en Angleterre. Son père venait de mourir, et le roi Richard, craignant que la riche succession qu'il allait recevoir ne lui servît à se faire de nouveaux clients, avait, nonobstant son droit, refusé de la lui délivrer. Le comte de Derby était à cette époque en France, non plus comme la première fois messager de la couronne, mais exilé d'État. Une querelle particulière qu'il avait eue avec le comte de Nottingham avait fourni au roi un prétexte pour éloigner d'Angleterre celui qu'il commençait à regarder comme un rival.

Cette injustice du roi envers le comte de Derby avait produit un effet contraire à celui qu'en espérait Richard : toute la noblesse et la prélature s'était rangée au parti de l'exilé. Le peuple, abîmé d'impôts, écrasé par les déprédations des gens d'armes, que l'on ne payait pas et qui vivaient en pillant les laboureurs et en dévalisant les marchands, murmurait fort de ces vexations auxquelles il n'était pas habitué, et paraissait n'attendre qu'une occasion pour faire, contre le roi, cause commune avec la noblesse. Le comte de Derby, les yeux fixés sur l'Angleterre, attendait que les choses fussent à point. Elles y arrivèrent promptement, et, tandis que Richard était allé faire une expédition en Irlande, il reçut avis que, s'il avait le cœur assez fort pour jouer sa tête contre un royaume, il était temps qu'il traversât le détroit. Le comte de Derby n'hésita point un instant ; il prit congé du duc de Bretagne, son cousin, près duquel il était retiré, partit du Havre, et, après deux jours et deux nuits de navigation, débarqua à Ravenspur, dans le Yorkshire, entre Hull et Brintington.

Sa marche vers Londres fut un triomphe continuel, tant l'ancien roi était haï. Les bourgeois des villes ouvraient les portes et lui en présentaient les clefs à genoux, les ménestrels le suivaient en chantant ses louanges, et les femmes jetaient des fleurs sur le chemin qu'il allait parcourir. Lorsque Richard apprit ces nouvelles, il revint avec son armée contre la capitale ; mais, abandonné de ses soldats, sans avoir pu les déterminer à combattre, il fut obligé de se rendre prisonnier. On le conduisit en la grosse tour de Londres ; son procès s'intruisit, les chambres le déposèrent, et le comte de Derby, proclamé roi sous le nom de Henri IV, reçut le sceptre et la couronne des mains mêmes de celui qu'il avait détrôné.

Cette nouvelle fut apportée en France par la dame de Coucy, qui était près de madame Isabelle : cette pauvre enfant, qui n'avait connu de l'amour que ses dégoûts, de la royauté que ses malheurs, revenait en France veuve d'un mari vivant, mais déjà condamné. Chacun sentait bien qu'un pareil affront fait à la couronne de France ne pouvait rester impuni, et cependant on comprenait en même temps l'impossibilité de faire la guerre, tant le royaume était ruiné d'hommes et d'argent. Le duc d'Orléans éprouvait un tel courroux de cette insulte et un tel chagrin de cette impuissance, qu'il envoya défier, en son nom, le roi d'Angleterre, par Orléans, son héraut, et Champagne, son roi d'armes, lui proposant le combat à outrance et sans merci, dans quelque lieu qu'il voulût fixer et à quelque arme qu'il choisît. Henri IV refusa le combat.

Cependant le duc d'Orléans usait de son gouvernement en homme qui, dit Juvénal, le sévère historien de cette époque, aurait eu besoin lui-même d'un gouverneur : pour fournir à ses profusions et à celles de la reine, les taxes se succédaient avec une telle rapidité, qu'on en proclamait une nouvelle avant que la dernière fût payée. Enfin, lorsque le peuple fut épuisé, le duc décréta une taille sur le clergé ; il est vrai que, pour déguiser l'extorsion, elle fut ordonnée sous le titre de prêt. Cela amena de grandes divisions parmi les prélats, car les uns refusèrent la taxe et laissèrent saisir par force le quart de leur récolte dans les granges et les greniers, tandis que les autres, au contraire, pieux flatteurs du duc d'Orléans, excommunièrent tous ceux qui n'obéissaient point à l'édit. Le régent, loin d'être éclairé par un pareil scandale, répondit à ce schisme par la publication d'une taxe générale frappant, cette fois, la noblesse, le clergé et le peuple : l'acte portait que la chose avait été résolue en présence et du consentement des ducs de Bourgogne, de Bourbon et de Berry ; ce qui était faux. Les deux derniers déclarèrent qu'ils n'étaient pour rien dans cet impôt ; quant au duc de Bourgogne, comme il avait réglé le rachat de son fils, et qu'on venait d'apprendre que le comte de Nevers était en route pour revenir, il résolut de se rendre immédiatement à Paris pour donner lui-même un démenti à son neveu.

Aussitôt que le duc d'Orléans le sut en marche, il pensa qu'il ne pourrait se maintenir dans la position qu'il avait prise ; il se hâta donc de faire publier que le roi, d'après ses instances et celles de madame Isabel, retirait la dernière taxe, et qu'en conséquence elle ne serait point levée : cela n'arrêta point le duc Philippe ; il vit, au contraire, dans ce pas de retraite un aveu de la faiblesse de son adversaire, et résolut d'en profiter. Aussi à peine arrivé à Paris, il s'entendit avec les ducs de Berry et de Bourbon, dont les noms avaient été compromis en même temps que le sien, et, faisant de respectueuses remontrances au roi, ils obtinrent que le conseil fût assemblé pour décider auquel des deux princes resterait le pouvoir, proposant, du reste, pour que toute liberté fût laissée à la discussion, de ne point paraître à cette assemblée si, de son côté, son neveu consentait à n'y point venir. Le duc d'Orléans accepta, quoiqu'il présumât bien que la décision lui serait défavorable ; car on lui accordait généralement toutes les qualités d'un bon et gentil chevalier, mais on niait aussi généralement, au moins, qu'il eût aucune des vertus d'un homme d'État ; il éprouva donc plus de dépit que d'étonnement lorsqu'on lui annonça que le parti du duc de Bour-

gogne l'avait emporté sur le sien, et que celui-ci avait le gouvernement des affaires en son lieu et place.

Les deux rivaux se retrouvèrent donc en face l'un de l'autre avec une haine de plus, et cependant ils en avaient déjà tant de vieilles au fond du cœur, qu'ils n'auraient pas cru eux-mêmes qu'une nouvelle y pût tenir. Le duc d'Orléans parut se consoler de cet échec en faisant une cour ostensible et assidue à madame la comtesse de Nevers, belle-fille du duc. C'était sa manière de se venger : nous verrons bientôt quelle fut celle du comte de Nevers.

Tout avait été réglé, comme nous l'avons dit, avec Bajazet, pour la rançon des cinq captifs, car ils n'étaient plus que cinq ; le sire de Coucy était mort en captivité, à la grande douleur de ses compagnons. L'empereur avait rendu la liberté à messire Jacques de Helly, en lui faisant de grandes louanges sur son courage et sa loyauté ; les chevaliers se rendirent donc à l'audience de congé que leur avait accordée l'empereur. Le comte de Nevers se chargea, au nom de ses amis et au sien, de le remercier de la courtoisie avec laquelle il les avait traités ; alors Bajazet le fit approcher de lui, et, comme il voulait mettre un genou en terre, il le prit par la main, et lui dit, en langue turque, ces paroles, que ses interprètes répétèrent en langue latine :

— Jean, je sais que tu es, en ton pays, un grand seigneur, et fils d'un noble père qui avait des aïeux royaux ; tu es jeune, et il se peut que, de retour en ton pays, on te blâme et l'on te raille sur ce qui t'est arrivé en ta première chevalerie, et que, toi, dans l'espoir de recouvrer ton honneur, tu assembles une grande puissance d'hommes pour faire, comme vous l'appelez, une nouvelle croisade ; si je te craignais, je te ferais, ainsi qu'à ceux qui sont en ta compagnie, jurer sur ta croyance et ton honneur de ne jamais porter les armes contre moi ; mais, loin de là, une fois de retour en ton pays d'Occident, fais ce que bon te semblera ; rassemble contre moi la plus grosse armée que tu pourras réunir ; viens, et tu me trouveras toujours prêt et armé pour la bataille. Et je dis cela, non seulement pour toi, mais encore pour tous ceux à qui il te plaira de le répéter ; car je suis né pour les entreprises de guerre et les conquêtes de villes.

Après ces paroles, dont se souvinrent toute leur vie ceux qui les avaient entendues, les prisonniers furent remis aux mains des seigneurs de Mételin et d'Abydos, qui s'étaient chargés de la négociation et l'avaient menée à bien. Cependant les gens de l'empereur les conduisirent jusqu'à leurs galères, et ne les quittèrent qu'au moment où elles levèrent l'ancre. La flotte fit voile pour Métélin, où elle arriva sans accident.

Les chevaliers y étaient attendus avec impatience : ils y furent merveilleusement reçus par la femme de ce seigneur, qui avait été dame de l'impératrice de Constantinople, et qui, pendant ce temps, avait entendu faire de grands récits sur la France. Elle fut donc très honorée de recevoir quelques-uns de ses plus nobles enfants ; elle leur fit préparer les chambres les plus magnifiques de son palais, et, dans ces chambres, ils trouvèrent, en place de leurs vêtements usés et flétris, des habits de forme grecque faits des plus riches étoffes de l'Asie. Ils venaient de les revêtir, lorsqu'on leur annonça l'arrivée de messire Jacques de Braquemont, maréchal de Rhodes : il venait chercher les chevaliers pour les conduire dans cette île, où ils étaient attendus par le grand prieur avec désir et impatience. Ils prirent dont congé du seigneur et de la dame de Métélin, qui les avaient si courtoisement reçus, et se remirent en mer. Quelques jours de traversée leur suffirent pour atteindre le port, et sur le rivage les attendaient, pour leur faire honneur, les principaux seigneurs de Rhodes, bons juges en matière de religion et de chevalerie ; car ils portaient sur leurs habits la croix blanche, en mémoire de la Passion, et soutenaient, chaque jour, quelque nouvel assaut contre les infidèles.

Le grand maître et, après lui, les plus nobles chevaliers se partagèrent l'honneur de recevoir le comte de Nevers et ses compagnons ; ils leur offrirent même de l'argent, chose dont ils avaient grand besoin, et Jean de Nevers accepta, pour lui et pour ses amis, une somme de trente mille francs, dont il fit personnellement sa dette envers le grand prieur, quoique le tiers au moins eût été distribué à ses compagnons.

Tandis qu'ils étaient en la ville de Saint-Jean, attendant la galère de Venise qui devait les y venir prendre, messire Guy de la Trémouille, seigneur de Sully, tomba malade et passa de vie à trépas. Il semblait que la mort laissât échapper avec peine ces hommes qui s'étaient vus si près de la tombe, qu'ils avaient moins de chemin à faire pour y descendre que pour en sortir : déjà le sire de Coucy avait succombé, et voilà qu'à son tour le sire de la Trémouille fermait les yeux pour ne plus les rouvrir. Les chevaliers crurent que quelque malédiction pesait sur eux, et que pas un n'était destiné à revoir le sol de la patrie ; ils rendirent tristement les devoirs funèbres à cet ami dont la mort les réduisait au nombre de quatre, et, l'ayant déposé en l'église Saint-Jean de Rhodes, ils montèrent sur les vaisseaux vénitiens, qui étaient entrés dans le port tandis qu'ils s'acquittaient de ce dernier devoir.

En partant, l'ordre fut donné au pilote, pour moins de fatigue et pour que le comte pût visiter les terres qui sont entre Venise et Rhodes, de relâcher d'île en île. C'est ainsi que les voyageurs débarquèrent tour à tour à Modon, à Corfou, à Leucade et à Céphalonie ; là, ils séjournèrent quelques jours, car les femmes de cette île leur parurent si belles, qu'ils les prirent pour des nymphes et des fées, et que le comte de Nevers et ses compagnons employèrent, en présents à ces enchantereses, la meilleure partie de l'or que leur avait prêté pour un autre usage sans doute le bon prieur des chevaliers de Rhodes.

Ce ne fut qu'avec peine qu'on les arracha de ce paradis ; mais il fallut enfin qu'ils se décidassent à le quitter, car ils avaient encore bien du pays à voir avant d'arriver à Venise. Ils remontèrent donc sur leurs vaisseaux, puis naviguèrent tant et tant au vent et à la rame, qu'ils s'en vinrent à Raguse, à Zara et à Parenzo ; là, ils montèrent sur des nefs plus légères, afin de pouvoir parvenir jusqu'à Venise, la mer qui en baigne le pied n'étant pas assez profonde pour porter de grosses galères.

Arrivé là, le comte de Nevers trouva une partie de ses gens, que le duc et la duchesse avaient envoyés pour l'attendre. Bientôt les sires de Haugier et de Helly arrivèrent, conduisant le reste de sa maison et menant avec eux des fourgons chargés de vaisselle d'or et d'argent, d'habits magnifiques et de linge de toute espèce. Jean de Bourgogne se mit donc en route avec l'état qui convenait à un seigneur de son rang, et arriva en France plutôt en vainqueur qu'en vaincu.

Quelque temps après son retour, mourut, en son château de Halle, dans la soixante et treizième année de son âge, Philippe le Hardi, et, par cette mort, la régence revint au duc d'Orléans

Mais le comte de Nevers se trouva duc de Bourgogne.

Onze mois après, la duchesse mourut, et le duc Jean de Bourgogne se trouva comte de Flandres et d'Artois, seigneur de Salins, palatin de Malines, d'Alost et de Talmund, c'est-à-dire l'un des plus puissants princes de la chrétienté.

XIV

Cet événement allait mettre à la grande lumière les discussions qui, jusqu'à ce jour, avaient divisé les deux familles. Jusque-là, le respect que commandait l'âge du duc Philippe, et la prudence que le duc Philippe tenait de cet âge même, avaient jeté sur ces discordes princières un vernis politique qui allait s'effacer ; les haines particulières, les haines d'ambition persounelle, les haines d'amour et d'amour-propre blessé, les haines vivaces et sanglantes enfin, allaient lever leurs têtes demasquées, et se prendre corps à corps comme deux athlètes acharnés. Chacun sentait que l'avenir était gros de malheurs, qu'il y avait dans l'air quelque chose de terrible, et que, lorsque l'orage éclaterait, il pleuvrait du sang.

Et cependant ni l'un ni l'autre des deux princes n'avait encore donné des marques publiques de cette haine. Le duc de Bourgogue était retenu dans ses États pour recevoir l'hommage de ses bonnes villes ; et, tout occupé par ces soins, ce n'était que de temps en temps qu'il pouvait jeter sur Paris un regard plein de promesses de vengeances.

Quant au duc d'Orléans, naturellement insoucieux comme il l'était, il s'occupait peu de ce que faisait le duc de Bourgogne ; ses amours avec Isabel avaient repris une nouvelle ardeur, et, dans les instants de liberté qu'ils lui laissaient, il s'amusait à disputer savamment avec les docteurs et les gens de loi ; puis il rêvait au moyen de lever de nouvelles taxes. C'était à peu près sa seule manière de se mêler du gouvernement.

Aussi, tout allait-il au pire dans le royaume. La trêve avec l'Angleterre n'était plus qu'un vain mot, et, à défaut d'une déclaration de guerre ouverte et générale, les entreprises particulières, autorisées par les deux gouvernements, ensanglantaient tantôt un point de l'Angleterre, tantôt une province de la France. De jeunes gentilshommes de Normandie, ayant à leur tête les sires de Martel, de la Roche-Guyon et d'Acqueville, sans demander congé ni au roi ni au duc d'Orléans, s'embarquèrent, au nombre de deux cent cinquante, abordèrent à l'île de Portland, et la pillèrent ; mais les habitants, revenus de leur première terreur, et voyant leur petit nombre, revinrent sur eux, en tuèrent une partie et firent prisonnier le reste.

Les Bretons de leur côté, mais cette fois avec l'autorisation du conseil du roi, tentèrent une nouvelle attaque qui ne fut pas plus heureuse : elle était conduite par le sire Guillaume Duchâtel et les seigneurs de la Jaille et de Châteaubriant : Guillaume Duchâtel y fut tué.

Alors, Tanneguy, son frère, se mit à la tête de quatre cents gentilshommes, descendit près de Darmouth, y mit tout à feu et à sang. Guillaume, vengé, eut une hécatombe et un bûcher.

Cependant la guerre devait éclater bientôt et se faire sur de plus vastes proportions. Un jeune exilé anglais était venu demander asile à la cour de France ; il se nommait Oven Glendor, descendait des anciens princes de Galles, et était fils d'Ivan de Galles, qui, lié de fraternité d'armes avec les chevaliers français, avait péri au service du roi Charles ; il demandait secours contre Henry de Lancastre, et cet appel aux vieilles haines de la France contre l'Angleterre avait trop d'échos dans le royaume pour ne pas être entendu. On décida donc qu'il serait équipé une puissante flotte dans le port de Brest, et que le commandement d'une expédition composée de huit mille hommes serait donné au jeune comte de la Marche, que nous avons vu combattre, à Nicopolis, avec Jean de Bourgogne.

Les Anglais, instruits de ces préparatifs, résolurent de les détruire avant qu'ils fussent achevés. Ils descendirent donc près de Guérande, qu'ils espéraient prendre par surprise ; mais Clisson veillait ; son bras n'était point désarmé pour avoir perdu l'épée de connétable : il lui restait la sienne. Au cri d'alarme qu'il jeta, Tanneguy Duchâtel accourut avec cinq cents lances, et, abattant d'un coup de hache le comte de Beaumont, capitaine de l'entreprise, il força les Anglais à se rembarquer, après avoir pris ou tué la moitié de leur troupe.

Cependant la flotte était prête à mettre à la voile : les chevaliers étaient rassemblés, on n'attendait plus que le chef de l'expédition. On l'attendit ainsi vainement pendant cinq mois. Le comte de la Marche avait oublié, dans les bals, les jeux de cartes et de dés, qu'il avait à mettre une armure de combat.

Cette expédition avortée coûta fort cher, et ne mena à rien qu'à fournir l'occasion au duc d'Orléans de lever une nouvelle taxe sur tout le royaume.

Cette fois, le duc de Bourgogne, que l'on aurait pu croire endormi, se réveilla pour donner l'ordre à ses sujets de ne point payer.

Le duc d'Orléans, qui n'avait aucun moyen d'exécution dans les Etats du duc de Bourgogne, se vengea de lui en mariant mademoiselle d'Harcourt, cousine du roi, au duc de Gueldre, ennemi mortel du duc de Bourgogne. Le coup porta vite et en plein ; car, le jour même du mariage, un héraut entra dans la salle du festin, et, en face de tous les convives, défia le duc de Gueldre au nom du comte Antoine de Bourgogne, qui devait hériter du duché de Limbourg. Le duc de Gueldre se leva, dévêtit sa robe de noces, la donna au héraut pour lui faire honneur, et accepta le défi.

De ce côté aussi la guerre s'alluma donc.

A tous ces signes de la terre commençaient à se mêler les présages du ciel. Un jour que, dans la forêt de Saint-Germain, la reine se promenait en litière et le duc à cheval, un grand orage éclata tout à coup ; la reine ouvrit sa voiture et y donna place à son amant ; à peine l'eut il prise, que le tonnerre tomba, tuant le cheval dont il venait de descendre. A ce bruit et à cette vue, l'attelage de la litière s'effraya, emporta la voiture vers la Seine, et allait se précipiter avec elle, lorsque les traits se rompirent comme par un miracle de Dieu et les chevaux s'élancèrent dans la rivière, comme si quelque démon les y poussait.

Les gens pieux virent dans cet accident un avertissement de la Providence : excité par eux, le confesseur du duc d'Orléans lui parla avec force et sincérité, blâmant la vie dissolue et antireligieuse qu'il menait. Le duc convint qu'il était un grand pécheur, promit de s'amender, et, pour preuve de sa conversion, fit publier, à son de trompe, qu'il allait payer ses dettes ; il fixa, en conséquence, un jour à ses créanciers, pour qu'ils se présentassent à son hôtel.

Selon le religieux de Saint-Denis, huit cents se présentèrent au jour dit, apportant leurs mémoires additionnés et réglés ; mais sept jours s'étaient passés depuis l'accident de Saint-Germain, le ciel était redevenu d'un bleu d'azur, et son dernier nuage avait emporté le dernier remords du duc ; en conséquence, sa caisse était fermée. Les créanciers poussèrent de grandes clameurs, déclarant qu'ils ne s'en iraient pas sans être payés ; mais on leur répondit que les rassemblements étaient défendus, et que, s'ils ne se retiraient promptement, on allait faire venir les sergents, qui sauraient bien les disperser.

Cependant, les mêmes personnes qui avaient fait des remontrances au duc d'Orléans profitèrent d'un retour de raison pour en faire au roi. On lui montra l'or des particuliers et l'or de l'Etat fondant entre les mains du duc et de la reine, comme dans un creuset. On lui dit de prêter l'oreille, et il entendit les cris du peuple. On lui dit d'ouvrir les yeux, et il vit que la misère publique était entrée jusque dans son palais. Aussitôt il s'informa, et il apprit des choses inouïes ; il fit venir la gouvernante de ses enfants, et elle lui avoua que souvent les jeunes princes manquaient du nécessaire, et que parfois elle n'avait su comment leur donner de quoi manger et se vêtir. Il appela le duc d'Aquitaine, et l'enfant arriva à moitié nu et disant qu'il avait faim. Alors le roi poussa un profond soupir, chercha de l'argent pour en donner à la gouvernante, et, n'en trouvant point, il lui remit pour l'aller vendre une coupe d'or dans laquelle il venait de boire.

Avec une lueur de raison, un instant d'énergie revint au pauvre insensé. Il ordonna qu'un conseil général fût assemblé, afin d'aviser au plus prompt moyen de porter remède à la maladie de l'Etat ; puis, sans rien dire à personne, il fit écrire au duc de Bourgogne pour l'inviter à assister à la délibération. C'était tout ce que celui-ci attendait.

Le lendemain, il partit d'Arras avec huit cents hommes et marcha sur Paris.

En arrivant à Louvres, il reçut des lettres qui lui annonçaient que le duc d'Orléans et la reine, en apprenant sa venue, avaient quitté Paris pour se rendre à Melun, et, de là, à Chartres, laissant l'ordre au prince Louis de Bavière de leur amener dans cette ville le duc d'Aquitaine, dauphin de Vienne. Malgré l'urgence de ces nouvelles, le duc était si fatigué, qu'il s'arrêta pour dormir quelques heures. Le lendemain, au point du jour, il partit pour Paris ; mais il y arriva encore trop tard ; le dauphin venait de partir.

Alors le duc de Bourgogne, sans desseller ni rafraîchir, mit son cheval au galop, et ordonna à ses gens de le suivre. Il traversa ainsi Paris dans toute sa largeur, prit la route de Fontainebleau, et rejoignit le dauphin entre Villejuif et Corbeil. Ce jeune prince était accompagné de son oncle Louis de Bavière, du marquis de Pont, du comte de Dammartin, de Montaigu, grand maître d'hôtel du roi, et de plusieurs autres seigneurs ; dans sa litière, et à ses côtés, étaient assises sa sœur Jeanne et la dame de Préaux, femme de monseigneur de Bourbon. Le duc de Bourgogne s'approcha de la portière, s'inclina devant le dauphin, et le supplia de revenir à Paris, lui disant qu'il avait à lui parler de certaines choses qui le touchaient de près : alors le prince Louis, voyant que le désir du duc d'Aquitaine était effectivement de revenir avec Jean de Bourgogne, comme celui-ci l'en priait, s'avança et dit :

— Sire duc, laissez aller monseigneur d'Aquitaine, mon neveu, près de la reine, sa mère, et de monseigneur d'Orléans, son oncle ; car il y va du consentement du roi, son père.

A ces mots, le duc Louis défendit à qui que ce soit de tourner bride, et ordonna au cocher de continuer sa route. Il allait donc reprendre son chemin, lorsque le duc de Bourgogne lui-même prit les chevaux au mors, leur fit retourner la tête du côté de Paris, et, tirant son épée :

— Sur ta vie, dit-il au conducteur, marche, et vitement !

Le cocher, tremblant, mit ses chevaux au galop ; la troupe du duc entoura la litière, et, tandis que le duc d'Aquitaine retournait vers la capitale, accompagné de son oncle Louis de Bavière, qui n'avait pas voulu le quitter, le duc de Bar, le comte de Dammartin et le marquis de Pont gagnaient Corbeil, et racontaient au duc d'Orléans et à la reine ce qui venait de se passer.

Cette action donnait la mesure de ce que pouvait oser le duc de Bourgogne. Aussi le duc et la reine, qui venaient de se mettre à table, interrompirent-ils leur dîner, et, montant en voiture, partirent-ils en grande hâte pour Melun. Quant au duc de Bourgogne, il trouva aux portes de Paris le roi de Navarre, le duc de Berry, le duc de Bourbon, le comte de la Marche, plusieurs autres seigneurs encore et une foule de bourgeois qui venaient au-devant de lui, louant beaucoup cette entreprise, et tout joyeux de revoir le jeune duc leur dauphin. Alors, le duc de Bourgogne, qui était à la portière avec ses deux frères, ordonna de marcher au pas, tant la multitude était grande, et vint en cette ordonnance jusqu'au château du Louvre, où le dauphin fut logé. Le duc de Bourgogne y demeura près de lui, afin de faire autour du jeune prince sûre et bonne garde.

La surveillance était d'autant plus facile au duc de Bourgogne, qu'à son ordre et à celui de ses frères, des hommes d'armes arrivaient de tous côtés, venant de leurs Etats ; au bout de quelques jours, il se trouva donc à la tête de six mille combattants à peu près, tous à lui, et commandés par le comte de Clèves et par l'évêque de Liége, que l'on appelait Jean Sans Pitié.

Le duc d'Orléans, de son côté, n'avait point perdu de temps ; il avait envoyé des messagers dans tous ses duchés et comtés, avec ordre à ses capitaines de lever autant d'hom-

mes qu'il serait possible, et de faire la plus grande diligence pour les lui amener. Aussi vit-il promptement venir le sire de Harpedanne avec les gens du Boulonnais ; le duc de Lorraine avec ceux de Chartres et de Dreux, et, enfin, le comte d'Alençon avec les chevaliers et les communes d'Orléans.

Tous ces mouvements de troupes étaient fort onéreux au pauvre peuple des environs de Paris. Les gens d'armes des deux partis parcouraient la Brie et l'Ile-de-France, pillant et ravageant tout. Ceux du duc d'Orléans avaient pris pour bannière le bâton noueux dont le prince avait fait sa devise au tournoi, avec ces mêmes mots : « Je porte le défi ! » et les Bourguignons, de leur côté, s'étaient ralliés au rabot du duc Jean, et avaient pris pour mot d'ordre : « Je le tiens ! »

Les deux troupes se trouvaient donc en présence ; et, quoiqu'il n'y eût entre les princes aucune déclaration de guerre patente, tout homme sage sentait bien qu'il suffisait d'une querelle particulière entre deux soldats pour amener un choc entre les deux armées et une guerre civile dans toute la France.

Cet état durait depuis quelque temps, lorsque le duc d'Orléans résolut de le faire cesser par une démarche décisive. En conséquence, il donna l'ordre à son armée de marcher sur Paris. Le duc de Bourgogne était en son hôtel d'Artois, lorsqu'on vint lui dire que son ennemi s'avançait avec toute sa puissance. Il se fit armer promptement, sauta sur son cheval de bataille, courut à l'hôtel d'Anjou, où il trouva le roi de Sicile, les ducs de Berry et de Bourbon, et plusieurs autres princes et seigneurs du conseil du roi, prit acte, devant eux, que ce n'était point lui qui commençait les hostilités, et, menant la tête de ses troupes, il les vint mettre en bataille devant Montfaucon.

En voyant le duc et les soldats traverser ainsi au grand galop les rues de Paris, les bourgeois s'émurent vivement. Le duc d'Orléans avait imprimé, par ses exactions, un tel cachet d'avarice sur son gouvernement, que le bruit courut qu'il revenait sur Paris pour le piller. Au même instant toute la communauté de la ville se leva en masse et marcha aux portes ; les écoliers descendirent en armes de l'Université ; on abattit plusieurs maisons des faubourgs, et l'on en porta les pierres au milieu de la route pour en faire des barricades ; enfin toutes les mesures furent prises pour seconder le duc de Bourgogne et combattre le duc d'Orléans.

En ce moment passèrent devant les travailleurs le roi de Sicile, les ducs de Berry et de Bourbon ; ils se rendaient près du duc d'Orléans pour l'informer des dispositions de Paris à son égard et le supplier d'éviter toute effusion de sang. Le duc répondit que ce n'était pas lui, que c'était son cousin Jean, qui avait commencé les hostilités, en enlevant à sa mère le jeune duc d'Aquitaine ; que, du reste, il était prêt à entendre toute proposition raisonnable, et la preuve, c'est qu'il interrompait sa marche. En effet, il cantonna ses hommes à Corbeil et autour du pont de Charenton, conduisit la reine à Vincennes, et se retira lui-même en son château de Beauté.

Les pourparlers se nouèrent aussitôt et durèrent huit jours, au bout desquels on commença à s'entendre : les deux ducs convinrent de renvoyer chacun leurs troupes, et de s'en rapporter sur leurs prétentions au jugement du conseil du roi. Serment de part et d'autre fut échangé sur l'Evangile, et le renvoi des troupes signala son commencement d'exécution.

Dès que Paris fut délivré des gens d'armes des deux partis, la reine se décida à y faire son entrée : ce fut une grande fête pour la capitale, que cette preuve de confiance que madame Isabel donnait à ses sujets, en revenant se placer au milieu d'eux ; toute la population se porta joyeusement au-devant d'elle. La reine était dans le premier chariot suspendu qui ait été construit, et dont lui avait fait cadeau le duc d'Orléans ; les dames suivaient dans des litières ; les deux ducs réconciliés venaient à cheval, se tenant par la main, et portant chacun la devise de son adversaire. Après avoir conduit madame Isabel à l'hôtel du roi, tous deux se rendirent à Notre-Dame, communièrent avec la même hostie rompue en deux, s'embrassèrent au pied de l'autel, et, pour plus grande preuve de réconciliation et de confiance, le duc de Bourgogne demanda l'hospitalité pour cette nuit au duc d'Orléans. Le duc d'Orléans lui offrit alors la moitié de son propre lit : Jean de Bourgogne accepta. Le peuple, toujours dupe des apparences, les reconduisit en criant : « Noël ! » jusqu'au nouvel hôtel du duc d'Orléans, qui était derrière Saint-Paul.

Ces deux hommes, qui huit jours auparavant marchaient l'un contre l'autre sous des bannières opposées, et vêtus de leurs armures de guerre, rentrèrent à l'hôtel appuyés au bras l'un de l'autre, comme deux amis qui se revoient après une longue absence.

Ils y trouvèrent les ducs de Berry et de Bourbon, leurs oncles, qui ne pouvaient en croire leurs yeux ni leurs oreilles. Le duc de Bourgogne leur confirma de nouveau la sincérité de la réconciliation, et le duc d'Orléans leur dit que jamais jour ne lui avait paru aussi beau que celui qui allait finir.

Les deux princes restés seuls, continuèrent de se promener en causant. On leur apporta du vin épicé, qu'ils burent en échangeant leurs coupes. Le duc de Bourgogne surtout était d'un abandon extrême. Il loua beaucoup l'ordonnance de la chambre à coucher, en examina avec une attention minutieuse les tapisseries et les portières, et, indiquant du doigt une petite clef qui ouvrait une porte secrète, il demanda en riant si ce n'était point là l'entrée des appartements de madame Valentine.

Le duc d'Orléans passa vivement entre Jean de Bourgogne et la tapisserie, et, mettant la main sur la clef :

— Point tout à fait, mon beau cousin, lui dit-il ; il lui est, au contraire, expressément défendu d'y entrer : cette porte est celle d'un oratoire où je fais mes dévotions secrètes.

Puis, en riant, et comme par inadvertance, il tira la clef de la serrure, joua quelque temps avec, sans paraître même savoir quel objet il tenait à la main ; enfin, la mettant dans une des poches de son pourpoint, avec un air de distraction parfaitement naturel :

— Si nous nous couchions, mon cousin ? dit-il.

Jean de Bourgogne ne répondit qu'en détachant la cordelière d'or qui soutenait son poignard et son escarcelle, et qu'en posant ces objets sur un fauteuil. Le duc d'Orléans, de son côté, commença de se dévêtir, et, comme il se trouva plus tôt prêt que son cousin il se mit au lit le premier, laissant le bord, c'est-à-dire la place d'honneur, au duc de Bourgogne, qui ne tarda point à la prendre.

Les deux princes causèrent encore quelque temps de guerre et d'amour ; puis, enfin, le duc Jean parut éprouver le besoin de céder au sommeil : le duc d'Orléans cessa donc de parler, regarda encore quelque temps, d'un air bienveillant, son cousin, qui s'était promptement endormi, puis, faisant un signe de croix, il murmura quelques prières et ferma les yeux à son tour.

Au bout d'une heure d'immobilité, ceux du duc Jean se rouvrirent ; il tourna doucement la tête du côté de son cousin : celui-ci dormait comme si tous les anges du ciel veillaient sur lui.

Lorsqu'il se fut bien assuré que son sommeil était véritable, il se souleva lentement sur le coude, sortit une jambe ensuite l'autre, chercha le plancher sur la pointe du pied, puis, l'ayant rencontré, glissa doucement le reste de son corps hors du lit, alla vers le fauteuil où le duc d'Orléans avait déposé ses habits, fouilla dans le pourpoint, en tira la petite clef que son cousin y avait cachée, prit la lampe sur la table où le valet l'avait posée, marcha sans bruit et en retenant son haleine vers la porte secrète, glissa avec précaution la clef dans la serrure : la porte s'ouvrit, et le duc entra dans le cabinet mystérieux.

Un instant après, il en ressortit pâle et les sourcils contractés, s'arrêta quelque temps comme pour réfléchir à ce qu'il allait faire, étendit la main pour prendre le poignard qu'il avait déposé sur le fauteuil ; mais, changeant de résolution, il posa la lampe sur la table. Au bruit qu'il fit dans ce dernier mouvement, le duc d'Orléans s'éveilla :

— Auriez-vous besoin de quelque chose, mon beau cousin ? dit-il à Jean de Bourgogne.

— Nullement, monseigneur, répondit celui-ci ; mais cette lampe m'empêchait de dormir, et je me suis levé pour la souffler.

A ces mots, il l'éteignit, et, marchant vers le lit, il se recoucha.

XV

Quelques mois s'étaient écoulés depuis cette nuit de réconciliation, lorsque, dans la soirée du 23 novembre 1407, deux hommes à cheval s'arrêtèrent, rue Barbette, en face de la maison de l'Image Notre-Dame ; ils regardèrent autour d'eux, afin de bien reconnaître où ils étaient, et l'un des deux dit à l'autre :

— C'est ici.

Alors ils descendirent de cheval, conduisirent leurs montures sous l'ombre que formait un appentis, en attachèrent les brides aux poteaux qui le soutenaient et se promenèrent silencieusement sous la voûte. Un instant après, deux autres hommes arrivèrent, parurent se livrer à la même in

[illegible], descendirent de cheval comme les premiers, et, [illegible] des armures d'acier reluire dans l'ombre, allèrent joindre ceux qui les portaient. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'on entendit le bruit de nouveaux arrivants; enfin, au bout d'une demi-heure, la petite troupe, qui s'était successivement augmentée, comptait dix-huit personnes.

Elle était au complet depuis environ un quart d'heure, lorsqu'on entendit au haut de la rue le galop d'un seul cheval. Au moment où son cavalier passait, emporté par lui, devant la maison de l'Image, une voix partit du hangar, et dit :

— Est-ce vous, de Courteheuse?

— C'est moi, répondit le cavalier arrêtant court sa monture. Qui m'appelle, ami ou ennemi?

— Ami, dit celui qui paraissait le chef de la troupe, sortant à pied de l'ombre où il était caché et s'approchant de sire Thomas de Courteheuse — Eh bien, sommes-nous prêts?

Et il appuya sa main sur le cou du cheval

— Ah! c'est toi, Raoullet d'Octonville! répondit le chevalier. Bien! es-tu là avec tous tes hommes?

— Oui, et nous vous attendons depuis une bonne demi-heure.

— Il y a eu retard dans l'ordre; je crois qu'au moment d'agir le courage lui a failli.

— Comment cela? renoncerait-il à son dessein?

— Non point

— Et il fait bien : car je le prendrais pour mon compte. Je n'ai point oublié que ce duc, que Dieu damne, m'a ôté, pendant son gouvernement, l'office des généraux, dont le roi m'avait pourvu à la requête du défunt Philippe de Bourgogne. Je suis Normand, sire Thomas, et j'ai de la rancune; il peut donc compter sur deux bons coups de dague, je vous en réponds : le premier, pour la promesse que j'ai faite au duc, et le second pour le serment que je me suis fait à moi-même.

— Maintiens-toi dans ces bonnes dispositions, mon brave chasseur; car le gibier est détourné, et, d'ici à un quart d'heure, je te l'amène.

— Allez donc!... dit Raoullet en frappant du plat de sa main la croupe du cheval, qui repartit au galop.

Et il rentra sous le hangar.

Laissons le cavalier continuer sa route, et entrons au petit séjour de la reine

C'était un joli hôtel qu'elle avait acheté du sire de Montaigu, et où elle s'était retirée lorsque le roi, dans un accès de folie, lui avait coupé les mains avec son épée. Depuis ce moment, elle n'était rentrée à l'hôtel Saint-Paul que dans les occasions solennelles, et pour n'y rester que le temps strictement nécessaire aux convenances; cela, d'ailleurs, donnait plus de liberté à ses amours avec le duc.

Le soir de ce même jour, la reine était donc à cet hôtel comme d'habitude, mais gardant le lit à la suite d'une fausse couche qu'elle venait de faire, et dont l'enfant n'avait pas vécu. Le duc d'Orléans était assis à son chevet, et l'on venait de leur servir un souper, que la convalescence de la malade avait rendu très gai, lorsque Isabel, regardant son amant avec des yeux où le retour de la santé commençait à faire briller l'amour :

— Mon beau duc, lui dit-il, il faudra, lorsque je serai tout à fait remise, que vous me donniez, un soir, à souper en votre hôtel, comme je viens de vous donner à souper au mien; puis, après, je requerrai de vous une grâce.

— Dites que vous me donnerez un ordre, ma noble Isabel, répondit le duc; et ajoutez que je l'exécuterai à genoux.

— Cela n'est pas certain, Orléans, continua la reine en le regardant, cette fois, d'un air de doute; et j'ai bien peur que, lorsque vous connaîtrez l'objet de ma demande, vous ne me la refusiez bien net.

— Vous ne pouvez rien me demander qui me soit plus cher que la vie, et, vous le savez bien, ma vie est à vous.

— A moi... et à la France : chacun a le droit d'en réclamer sa part; c'est ce que ne manquent pas de faire les dames de ma cour.

Le duc d'Orléans sourit.

— De la jalousie? dit il.

— Oh! non, de la curiosité et pas autre chose; or, comme je suis fort curieuse, je désirerais entrer dans un certain cabinet attenant à la chambre à coucher de monseigneur le duc d'Orléans, et où l'on dit qu'il a fait faire le portrait de toutes ses maîtresses.

— Et vous voudriez savoir?...

— Si je suis en bonne compagnie, voilà tout.

— La chose advenant, mon Isabel, vous vous y verriez seule, comme vous êtes dans mon cœur et sur mon cœur.

A ces mots, il tira de sa poitrine le portrait que la reine lui avait donné.

— Oh! mais voilà une preuve à laquelle je ne m'attendais pas. Comment! vous avez encore cette image?

— Et elle ne me quittera qu'à la mort.

— Ne parlez pas de mourir, monseigneur; il vient de me passer, à ce mot, un frisson étrange dans les veines, un éblouissement bizarre devant les yeux. Oh! qui entre? qui vient? que veut-on?

— C'est sire Thomas de Courteheuse, valet de chambre du roi, qui demande monseigneur le duc, répondit le page qui venait d'ouvrir la porte.

— Permettez-vous qu'il entre, ma belle reine? dit le duc d'Orléans.

— Oui, certes; mais que veut-il? Je suis toute tremblante.

Messire Thomas entra.

— Monseigneur, dit-il en s'inclinant, le roi vous mande que, sans délai, vous veniez devers lui : car il veut vous parler hâtivement et pour choses qui touchent grandement à lui et à vous.

— Dites au roi que je vous suis, messire, répondit le duc.

Thomas remonta à cheval, repartit au galop, et jeta ces mots en repassant devant la maison de Notre-Dame :

— A l'affût, Raoullet! voilà le gibier!

Puis il disparut.

Au même instant, un mouvement confus se fit sous le hangar; on entendit le froissement du fer contre le fer, car chacun remontait sur son cheval; puis le bruit cessa bientôt, et tout rentra dans le silence.

Au bout de quelques minutes, il fut interrompu par les sons d'une voix douce qui venait du côté de la rue du Temple, et qui chantait un petit poème de Froissart; un instant après, on put apercevoir le chanteur, car il était précédé de deux valets portant des torches; devant eux marchaient deux écuyers montés sur le même cheval, et derrière lui venaient deux pages et quatre hommes armés; il était vêtu d'une grande robe de damas noir, montait une mule qui marchait le pas, et jouait en jetant son gant en l'air et en le retenant avec la main.

Arrivé à quelque distance de l'appentis, le cheval des deux écuyers hennit; un autre hennissement partit du hangar et répondit comme un écho.

— Y a-t-il quelqu'un là? dirent les écuyers

Personne ne répondit.

Alors, ils pressèrent leur cheval avec les genoux, et il se cabra; ils le piquèrent avec l'éperon, et il bondit au galop comme s'il courait à travers les flammes.

— Tiens-toi bien, Simon, cria le chanteur en riant de l'aventure, et annonce-moi au roi; car, si tu vas toujours ainsi, tu arriveras bien un quart d'heure avant moi.

— C'est lui! dit une voix qui partit du hangar.

Et une vingtaine d'hommes à cheval s'élancèrent dans la rue; l'un d'eux marcha droit au duc, en criant :

— A mort! à mort!

Puis il le frappa d'un coup de hache qui lui abattit le poignet

Le duc jeta une grande plainte, s'écriant :

— Qu'est ceci? et que veut dire ceci? Je suis le duc d'Orléans.

— C'est ce que nous demandons, répondit le même homme qui l'avait déjà frappé.

Et, lui assénant un second coup de hache, il lui fendit tout le côté droit de la tête, depuis le front jusqu'au bas de la joue. Le duc d'Orléans poussa un soupir et tomba.

Cependant il se releva encore sur ses genoux; mais alors tous l'assaillirent, chacun frappant avec une arme différente, les uns de leur épée, les autres de leur masse, ceux-ci de leur poignard; un page allemand, qui voulut défendre le duc, tomba sur lui mortellement blessé, et les coups se partagèrent entre l'enfant et le maître; l'autre page, légèrement atteint d'un coup d'épée, se réfugia en appelant du secours dans une boutique de la rue des Rosiers. La femme d'un cordonnier ouvrit sa fenêtre, et, voyant vingt hommes qui en frappaient deux, cria au meurtre.

— Taisez-vous!... lui répondit un des assassins.

Et, comme elle continuait, il prit une flèche dans sa trousse et l'ajusta; le trait partit et alla s'enfoncer dans le contrevent qu'elle tenait entr'ouvert

Il y avait, parmi les meurtriers, un homme dont la tête était couverte d'un chaperon rouge qui lui cachait le visage; celui-ci ne frappait point, mais il regardait frapper. Lorsqu'il vit le duc sans mouvement, il ramassa une torche, et, l'approchant de son visage :

— C'est bien, dit-il, il est mort

En même temps, il jeta la torche sur un tas de paille qui se trouvait contre la maison de l'Image Notre-Dame; la flamme s'y communiqua rapidement; alors il sauta sur son cheval, criant : « Au feu! » et partit au galop, prenant la rue qui conduisait aux jardins de l'hôtel d'Artois. Ses compagnons le suivirent, criant comme lui : « Au feu! au

feu! » et jetant derrière eux des chausse-trapes afin de ne point être poursuivis.

Cependant le cheval des deux écuyers s'était calmé et les cavaliers étaient parvenus à le faire retourner vers l'endroit où il avait pris une si grande peur, lorsqu'en revenant ils aperçurent la mule du duc d'Orléans, qui courait sans maître; ils crurent qu'elle l'avait jeté bas et, la prenant par la bride, ils la ramenèrent en face du hangar. Là, ils virent à la lueur du feu le duc étendu, près de lui était sa main coupée, et, dans le ruisseau, une partie de sa cervelle.

Alors, ils coururent en toute hâte au petit séjour de la reine, et, poussant de grands cris, ils entrèrent à l'hôtel, pâles, s'arrachant les cheveux. On conduisit aussitôt l'un d'eux à la chambre de madame Isabel qui lui demanda ce qu'il y avait.

— Un malheur épouvantable, dit-il; le duc d'Orléans vient d'être assassiné rue Barbette, en face de l'hôtel du maréchal de Rieux.

Isabel pâlit affreusement; puis, prenant d'une main une bourse pleine d'or, qui était sous son chevet, et de l'autre le bras de cet homme :

— Tu vois cette bourse? lui dit-elle: eh bien, elle est à toi, si tu le veux.

— Que faut-il faire? dit l'écuyer.

— Il faut courir auprès de ton maître, avant que personne enlève le corps, tu entends bien?

— Oui; et alors?

— Et alors, tu lui arracheras un portrait de moi, qu'il porte sur la poitrine.

XI

Il faut maintenant que le lecteur, s'il veut nous suivre, franchisse avec nous l'intervalle de dix ans qui vient de s'écouler entre l'assassinat du duc d'Orléans et l'époque à laquelle nous reprenons cette chronique. Dix ans, qui tiennent tant de place dans la vie de l'homme, ne sont qu'un pas dans la marche du temps. Nous espérons donc qu'en réfléchissant à la difficulté de tout dire dans l'espace où nous sommes renfermé, on nous pardonnera cette lacune, que, du reste, nous remplirons, un jour, dans le grand travail que nous nous proposons de faire sur notre histoire en supposant toutefois que le public nous encourage à l'entreprendre.

On était donc arrivé à la fin du mois de mai 1417, lorsque, vers sept heures du matin, la herse de la porte Saint-Antoine se leva et laissa sortir de la bonne ville de Paris une petite troupe de gens à cheval qui prit incontinent la route de Vincennes. Deux hommes marchaient en tête de cette cavalcade, et les autres, qui paraissaient de leur suite plutôt que de leur compagnie, se tenaient derrière eux, à quelques pas de distance, réglant, avec des marques de respect non équivoques, leur marche sur celle de ces deux personnages, dont nous allons essayer de donner une idée au lecteur.

Celui qui tenait la droite de la route montait une mule



Alors tous l'assaillirent.

espagnole dressée à marcher l'amble, et qui semblait deviner la faiblesse de son maître, tant son pas était doux et régulier. En effet, le cavalier, quoiqu'il n'eût effectivement que quarante-neuf ans, paraissait vieux et surtout souffrant : du reste, sa confiance en sa monture était telle, que, de temps en temps, il abandonnait tout à fait la bride, pour serrer, comme par un mouvement convulsif, sa tête entre ses deux mains. Quoique l'air du matin fût encore froid, et qu'un léger brouillard descendît sur la plaine, son chaperon était pendu à l'arçon droit de sa selle, et rien ne protégeait son front contre la rosée qu'on voyait trembler aux boucles rares de cheveux blancs, qui descendaient de ses tempes, le long de son visage maigre, pâle et mélancolique. Loin de paraître incommodé de la fraîcheur de cette rosée, on voyait, au contraire, que c'était avec plaisir qu'il la recevait sur sa tête chauve, et l'on devinait facilement que ces perles glacées procuraient quelque soulagement aux douleurs qui, de moment en moment, le forçaient à renouveler le mouvement que nous avons indiqué comme lui étant habituel. Quant à son costume, rien ne le distinguait de celui des seigneurs âgés de cette époque. C'était une espèce de robe de velours noir, ouverte devant et garnie de fourrures blanches, mouchetées de noir, dont les manches larges, fendues et tombantes, laissaient sortir par leurs ouvertures les manches collantes d'un pourpoint de brocart d'or, dont la richesse et l'élégance étaient considérablement diminuées par les longs services qu'il paraissait avoir rendus à son propriétaire. Au bas de cette robe, et dégagés de la gêne des étriers, pendaient, dans des espèces de bottes fourrées et pointues, les pieds du chevalier, qui, par leur ballottement continuel, auraient bien pu faire perdre patience au paisible animal auquel il se fiait si complètement, si l'on n'avait eu la précaution d'en ôter les éperons dorés et aigus, qui à cette époque étaient encore la marque distinctive des seigneurs et des chevaliers. Nos lecteurs auraient donc quelque peine à reconnaître, à cette description si différente de celle que nous avons donnée du même personnage au commencement de cet ouvrage, le roi Charles VI, se rendant à Vincennes pour visiter la reine Isabel, si, comme nous l'avons dit, dix ans ne tenaient tant de place dans la vie d'un homme, et si, pendant ces dix ans, toute chose n'avait marché au pire dans le royaume de France.

A sa gauche, et sur la même ligne à peu près, s'avançait, en contenant avec peine un bon cheval de bataille, un chevalier à stature colossale, couvert de fer, comme s'il marchait au combat ; son armure, plus forte qu'élégante, attestait cependant, par la flexibilité avec laquelle elle se prêtait aux mouvements de ses bras, l'adresse et l'habileté de l'ouvrier milanais qui l'avait faite. Aux arçons de sa selle de guerre pendait, du côté droit, une masse d'armes pesante et dentelée, qui paraissait avoir été richement damasquinée en or, mais qui, dans les contacts fréquents que le bras de son maître l'avait forcée, d'avoir avec les casques ennemis, avait perdu cette parure sans que cette perte lui ôtât rien de sa solidité. Du côté opposé, et comme pour faire son pendant, était accrochée une arme non moins respectable sous tous les rapports : c'était une épée à lame large du haut, allant en s'amincissant comme un poignard, et que les fleurs de lis semées sur son fourreau faisaient reconnaître pour celle de connétable. Si son maître l'eût tirée de la riche gaine où elle dormait à cette heure, sans doute l'acier de sa large lame eût aussi, par ses dentelures, donné la preuve des coups qu'elle avait portés ; mais, pour le moment, ces deux armes semblaient être plutôt une précaution qu'une nécessité. Seulement, elle était là comme ces serviteurs fidèles auxquels on ne permet de s'éloigner ni le jour ni la nuit, afin de n'avoir qu'à étendre la main pour les retrouver à l'instant du danger.

Mais, comme nous l'avons dit, aucun péril ne paraissait instant, et, si la figure du cavalier que nous décrivons paraissait sombre, on reconnaissait que c'était plutôt la fixité d'une idée qui lui avait donné cette expression habituelle, qu'une inquiétude momentanée. D'ailleurs, l'ombre de sa visière, qui s'étendait sur ses yeux noirs, contribuait peut-être à augmenter leur dureté. Cependant, comme, avec un nez aquilin fortement prononcé, un teint bruni par les guerres du Milanais, une cicatrice qui lui fendait la joue, et dont les deux extrémités se perdaient, l'un dans l'arc d'un large sourcil noir, l'autre dans la naissance d'une barbe épaisse et grisonnante, c'était tout ce qu'on voyait de sa figure, on pouvait penser, au premier abord, que l'âme qui habitait cette enveloppe de fer était éprouvée et inflexible comme elle.

Si le portrait que nous venons de tracer ne suffisait pas à nos lecteurs pour reconnaître Bernard VII, comte d'Armagnac, de Rouergue et de Fezenzac, connétable du royame de France, gouverneur général de la ville de Paris, capitaine de toutes les places fortes du royaume, ils n'auraient qu'à reporter les yeux sur la petite troupe qui le suivait ; ils pourraient distinguer, au milieu d'elle, un écuyer, à la jaquette verte et à la croix blanche, portant l'écu de son maître, et, sur le milieu de cet écu, les quatre lions d'Armagnac (1) surmontés d'une couronne de comte, fixeraient leurs doutes, pour peu qu'ils possédassent leur part de la science héraldique, assez généralement répandue à cette époque, et assez généralement oubliée dans la nôtre.

Les deux cavaliers avaient marché en silence, depuis la porte de la Bastille jusqu'à l'embranchement des deux chemins, dont l'un allait au couvent Saint-Antoine, et l'autre à la Croix-Faubin, lorsque la mule du roi abandonnée comme nous l'avons dit, à sa propre sagacité, s'arrêta au milieu de la route. Elle était habituée à aller, tantôt à Vincennes, où, ce jour, se rendait le roi, tantôt au couvent de Saint-Antoine, où il faisait souvent ses dévotions, et elle attendait qu'une indication de son cavalier lui fît connaître celle des deux routes qu'il lui fallait prendre ; mais le roi était dans un de ces moments d'atonie qui ne lui permettaient pas de deviner ce que demandait sa monture ; il resta donc immobile sur sa mule à l'endroit où elle s'était arrêtée, sans qu'aucun changement en lui indiquât qu'il se fût même aperçu qu'il avait passé tout à coup du mouvement à l'immobilité. Le comte Bernard essaya de rappeler le roi à lui-même en lui adressant la parole; mais cette tentative fut inutile. Il poussa alors son cheval devant la mule, espérant que la bête entêtée allait le suivre; mais elle releva la tête, le regarda s'éloigner, secoua les grelots qui tremblaient à son cou, et rentra dans son immobilité première. Le comte Bernard, impatienté de ces délais, sauta à bas de son cheval, en jeta la bride sur le bras d'un écuyer, et s'avança vers le roi ; tant était grand encore le respect de la royauté, que ce n'était qu'à pied qu'il osait, quelque puissant qu'il fût, toucher, pour la diriger, le frein de la mule du pauvre Charles l'Insensé. Mais ce respect et cette bonne intention furent loin d'être couronnés de succès ; car à peine le roi eut-il vu un homme saisir la bride de sa monture, qu'il jeta un cri perçant, chercha une arme à l'endroit où auraient dû pendre son épée et son poignard, et, n'en trouvant pas, se mit à crier d'une voix rauque et entrecoupée par la terreur :

— A moi !... à moi, mon frère d'Orléans ! à moi ! c'est le fantôme !...

— Monseigneur le roi, dit Bernard d'Armagnac en adoucissant, autant qu'il put, sa voix rude, plût à Dieu et à M. saint Jacques, que votre frère d'Orléans vécût encore ! non pas pour venir à votre secours, car je ne suis pas un fantôme, et vous ne courez aucun danger, mais pour nous aider de sa bonne épée et de ses bons conseils contre les Anglais et les Bourguignons.

— Mon frère, mon frère ! disait le roi dont la crainte semblait diminuer, mais dont les yeux hagards et les cheveux dressés attestaient que l'irritation de ses nerfs était loin d'être calmée ; mon frère Louis !

— Ne vous rappelez vous donc plus, monseigneur, que voilà dix ans bientôt que votre frère bien-aimé a été traîtreusement assassiné, rue Barbette, par le duc Jean de Bourgogne, qui, à cette heure, s'avance en sujet déloyal contre son roi ; et que, moi, je suis votre défenseur dévoué, comme je le prouverai en temps et lieu, avec l'aide de saint Bernard et de mon épée ?

Le regard vague du roi se fixa lentement sur Bernard ; et, comme si, de tout ce que lui avait dit celui-ci, il n'avait entendu qu'une chose, il reprit avec un reste d'altération dans la voix :

— Vous disiez donc, mon cousin, que les Anglais étaient débarqués sur nos côtes de France ?

Et il mit sa mule au pas, en lui faisant prendre le chemin de Vincennes.

— Oui, sire, reprit Bernard en sautant à son tour sur son cheval, et en reprenant près du roi sa première place.

— Où ?

— A Touques, en Normandie. Et j'ajoutais que le duc de Bourgogne s'était emparé d'Abbeville, d'Amiens, de Montdidier et de Beauvais.

Le roi poussa un soupir.

— Je suis bien malheureux, mon cousin ! dit-il en pressant sa tête entre ses deux mains.

Bernard lui laissa un moment de réflexion, espérant que ses facultés reviendraient, et lui permettraient de continuer avec quelque suite une conversation aussi importante au salut de la monarchie.

— Oui, bien malheureux, reprit une seconde fois le roi, en laissant tomber et pendre avec découragement ses mains à ses côtés, tandis que sa tête s'inclinait sur sa poitrine. — Et que comptez-vous faire, mon cousin, pour repousser à la fois ces deux ennemis ? Je dis vous... car, moi... je suis trop faible pour vous aider.

— Sire, j'ai déjà pris mes mesures, et vous les avez approu

(1) Écartelé : au premier et au quatrième d'argent au lion de gueules ; au deuxième de gueules, et au troisième de gueules au lion léopardé d'or.

vées. Le dauphin Charles a été nommé par vous lieutenant général du royaume.

— C'est vrai... Mais je vous ai déjà fait observer, mon cousin, qu'il était bien jeune : à peine s'il a quinze ans. Pourquoi ne m'avoir pas plutôt présenté, pour cette charge, son frère aîné Jean ?

Le connétable regarda le roi avec étonnement ; un soupir sortit de sa large poitrine, il secoua la tête tristement. Le roi répéta la question.

— Sire, dit-il enfin, est-il possible qu'il y ait des souffrances humaines portées à ce point, que le père oublie la mort de son fils ?

Le roi tressaillit, pressa de nouveau sa tête entre ses mains, et, quand il les écarta de son visage, le connétable put voir deux larmes qui roulaient sur ses joues flétries.

— Oui, oui... je me rappelle, dit-il, il est mort dans notre ville de Compiègne.

Puis il ajouta plus bas :

— Et Isabeau m'a dit qu'il était mort empoisonné... Mais, chut !... il ne faut point le répéter... Mon cousin, croyez-vous que cela soit vrai ?

— Les ennemis du duc d'Anjou en ont accusé le prince, sire, et ils ont fondé cette accusation sur ce que cette mort rapprochait du trône le dauphin Charles, son gendre. Mais le roi de Sicile était incapable de commettre ce crime, et, s'il l'a commis, Dieu n'a pas souffert qu'il en recueillît les fruits, puisque lui-même est mort, à Angers, six mois après celui dont on l'accuse d'être le meurtrier.

— Oui, — mort ! — mort ! — C'est ce que me répond l'écho, quand j'appelle autour de moi mes fils et mes parents. Le vent qui souffle autour des trônes est mortel, mon cousin, et, de toute cette riche famille de princes, il ne reste plus que le jeune arbre et le vieux tronc... Ainsi donc, mon Charles bien-aimé... ?

— Partage avec moi le commandement des troupes ; et, si nous avions de l'argent pour en lever de nouvelles...

— De l'argent, mon cousin ? N'avons-nous pas les fonds réservés aux besoins de l'Etat ?...

— Ils ont été soustraits, sire.

— Et par qui ?

— Le respect arrête l'accusation sur mes lèvres...

— Mon cousin, personne autre que moi n'avait le droit de disposer de ces fonds, et nul ne pouvait se les approprier qu'avec un bon signé de notre main royale et revêtu de notre sceau.

— Sire, la personne qui les a enlevés s'est, en effet, servie du sceau royal, quoiqu'elle ait jugé votre signature inutile.

— Oui, oui, l'on me regarde déjà comme mort. L'Anglais et le Bourguignon se partagent mon royaume, et ma femme et mon fils, mes biens. C'est l'un ou l'autre, n'est-ce pas, mon cousin, qui a commis ce vol ? car c'est un vol envers l'Etat, puisque l'Etat avait besoin de cet argent.

— Sire, le dauphin Charles est trop respectueux pour ne pas attendre, en quelque chose que ce soit, les ordres de son seigneur et père.

— Ainsi, comte, c'est la reine ?...

Il soupira profondément.

— La reine ! Eh bien, nous allons la voir, et je lui redemanderai cet argent ; elle comprendra qu'il faut qu'elle me le rende.

— Sire, il a été employé à acheter des meubles et des bijoux.

— Que faire alors, mon pauvre Bernard ? Nous mettrons une nouvelle taxe sur le peuple !

— Il est déjà écrasé.

— Ne nous reste-t-il donc pas quelques diamants ?

— Ceux de votre couronne, et voilà tout. Sire, vous êtes bien faible avec la reine ; elle perd le royaume, et, devant Dieu, sire, c'est vous qui en répondez. Voyez si la misère publique a diminué son luxe : au contraire, il semble qu'il s'accroisse de la pauvreté générale : les dames et les demoiselles de son hôtel mènent leur train accoutumé, faisant grande dépense, et portant des accoutrements si riches qu'ils étonnent tout le monde. Ces jeunes seigneurs qui l'entourent étalent en broderies, sur leurs pourpoints, un an de la solde des troupes. Sous prétexte de dangers que lui font courir les troubles de la guerre, elle a demandé une garde inutile à l'Etat, et que l'Etat paye. Les sires de Graville et de Giac, qui commandent cette troupe, obtiennent sans cesse, de madame Isabel, de l'argent et des joyaux. C'est une profusion qui fait murmurer les gens de bien, sire.

— Connétable, dit le roi du ton d'un homme qui sent le moment mal choisi pour annoncer une nouvelle, et qui cependant ne peut tarder plus longtemps à le faire, connétable, j'ai promis hier de nommer capitaine du château de Vincennes le chevalier de Bourdon ; vous présenterez sa nomination à ma signature.

— Vous avez fait cela, sire ?

Et les yeux du connétable étincelèrent.

Le roi murmura un *oui* presque inintelligible, comme un enfant qui sait avoir mal fait, et qui tremble d'être grondé.

Ils étaient arrivés en ce moment à la hauteur de la Croix-Faubin, et le chemin, qui cessait d'être circulaire, permettait d'apercevoir, à quelque distance encore, venant à la rencontre de la petite troupe avec laquelle nous avons voyagé, un jeune cavalier mis avec toute la recherche du jour. Son chaperon bleu (c'était la couleur de la reine) flottait élégamment sur son épaule gauche, et, formant écharpe, venait retomber dans sa main droite, à laquelle il servait de jouet. A son côté pendait, pour toute arme, une épée d'acier bruni, si légère, qu'elle paraissait plutôt un ornement qu'une défense ; il portait une veste courte et flottante de velours rouge, tandis que, sous cette veste, dessinant une taille élégante, étincelait de broderies un justaucorps de velours bleu, serré, au bas de la taille, avec une corde en or ; un pantalon collant d'étoffe couleur sang de bœuf, des souliers de velours noir, si pointus et si recourbés, qu'ils avaient quelque difficulté à passer dans l'étrier, complétaient ce costume, que le plus riche et le plus élégant des seigneurs de la cour aurait pu prendre pour modèle. Joignez à cela des cheveux blonds et bouclés, une figure insouciante et joyeuse, des mains de femme, et vous aurez un portrait exact du chevalier de Bourdon, le favori, et quelques-uns disaient l'amant de la reine.

Du plus loin qu'il le vit, le connétable le reconnut. Il haïssait Isabel, qui combattait son influence dans l'esprit du roi ; il savait Charles jaloux : il résolut de profiter de l'occasion qui se présentait pour arriver à l'exécution d'un grand projet politique, l'exil de la reine. Mais aucun changement sur son visage n'annonça qu'il eût reconnu le cavalier qui s'approchait.

— Je désire que vous fassiez savoir à ce jeune hommes que je ratifie sa nomination, ajouta le roi ; n'est-ce pas, mon cousin ?

— Il est probable qu'il la connaît déjà, sire.

— Qui la lui aurait apprise ?

— Celle qui vous l'a demandée avec tant d'instance.

— La reine ?

— Elle a tant de confiance dans la bravoure de ce chevalier, que, pour lui confier la garde du château, elle n'a pas eu la patience d'attendre qu'il ait reçu sa commission de capitaine.

— Comment cela ?

— Regardez devant vous, sire.

— Le chevalier de Bourdon !...

Le roi pâlit ; un soupçon le mordait au cœur.

— Il aura passé la nuit au château ; il est impossible que, de si grand matin, il soit parti de Paris et revienne déjà de Vincennes.

— Vous avez raison, comte. Que dit-on, à ma cour, de ce jeune homme ?

— Qu'il est très avantageux près des dames et que cela lui réussit. On prétend que pas une ne lui a résisté.

— On n'en excepte aucune, comte ?

— Aucune, sire.

Le roi devint si pâle, que le comte étendit la main, croyant qu'il allait tomber. Le roi le repoussa doucement.

— Serait-ce pour cela, dit-il d'une voix creuse, qu'elle voulait que la garde du château lui fût confiée ? — Insolent jeune homme ! — Bernard, Bernard, ne porte-t-il pas un chaperon bleu ?

— C'est la couleur de la reine.

En ce moment, le chevalier de Bourdon se trouvait si près d'eux, que l'on pouvait entendre les paroles de la chanson qu'il chantait ; c'était un virelai d'Alain Chartier à la reine. La vue du roi et du comte ne lui parut pas un motif suffisant pour interrompre cette mélodieuse occupation ; car il se contenta d'écarter gracieusement son cheval, et, lorsqu'il fut près du roi, il le salua légèrement et d'une inclination de tête.

La colère rendit un instant au vieillard toute son énergie de jeune homme ; il arrêta court sa monture, et s'écria d'une voix forte :

— Pied à terre, enfant ! Ce n'est point ainsi qu'on salue, quand la royauté passe ! — Pied à terre, et saluez !

Le chevalier de Bourdon, au lieu d'obéir à cet ordre, piqua son cheval des deux, et en quelques élans se trouva à vingt pas du roi. Puis il le remit à la même allure qu'il lui avait fait quitter, et reprit sa chanson à l'endroit où la brusque apostrophe de Charles VI l'avait interrompue.

Le roi dit quelques mots au comte Bernard ; celui-ci se retourna vers la petite troupe :

— Tanneguy, dit-il en s'adressant au prévôt de Paris, qui avait auprès de lui deux de ses gardes armés de toutes pièces, faites arrêter ce jeune homme : le roi le veut.

Tanneguy fit un signe, et les deux gardes s'élancèrent à la poursuite du chevalier de Bourdon.

Ces préparatifs hostiles n'avaient point échappé à celui-ci, quoiqu'il ne parût pas autrement s'en inquiéter, qu'en retournant de temps en temps la tête. Cependant, lorsqu'il vit les deux gardes de la prévôté s'avancer vers lui, et qu'il ne put conserver aucun doute sur le motif qui les amenait, il arrêta son cheval et leur fit face : ils n'étaient plus qu'à dix pas de lui.

— Holà ! mes maîtres, leur cria-t-il, pas un pas de plus, si c'est à moi que vous en voulez, à moins que vous n'ayez, ce matin, recommandé votre âme à Dieu.

Les deux gardes, sans répondre, continuèrent à s'avancer.

— Ah ! ah ! messieurs de la prévôté, continua Bourdon, il paraît que notre sire le roi aime les tournois de grand chemin ?

Les deux gardes étaient si près du chevalier, qu'ils étendaient déjà la main pour le saisir.

— Tout beau ! messieurs, dit-il en faisant faire un bond en arrière à son fidèle compagnon ; tout beau !... laissez-moi prendre du champ, et je suis à vous.

A ces mots, il mit son cheval à un galop si rapide, qu'un instant on put croire qu'il lui confiait le salut de sa vie ; les deux gardes avaient si bien compris que toute poursuite serait inutile, qu'ils restèrent stupéfaits à la même place, le suivant des yeux, et ne pensant pas même à lui crier d'arrêter. Leur étonnement redoubla lorsqu'au bout de quelques secondes, ils lui virent faire volte-face et revenir à eux.

Un moment avait suffi au chevalier de Bourdon pour faire ses préparatifs de combat ; ils étaient aussi simples qu'ils étaient courts, et, lorsqu'il se retourna, l'écharpe flottante, que nous avons désignée comme tombant de son chaperon, était roulée autour de son bras gauche, comme une espèce de bouclier. Il tenait de la droite sa courte épée, sur laquelle on apercevait ces cannelures dorées, destinées à laisser égoutter le sang ; et son cheval, enrêné au pommeau de sa selle, et obéissant comme un être doué d'intelligence à la pression de ses jambes, laissait aux deux bras de son cavalier une liberté dont il était évident qu'ils ne tarderaient pas à avoir besoin.

Les gardes hésitèrent un instant à accepter le combat : on leur avait ordonné d'arrêter le chevalier de Bourdon, et non de le tuer, et les préparatifs de défense de celui-ci leur paraissaient assez décisifs pour leur indiquer clairement qu'il était disposé à ne pas tomber vivant entre leurs mains. Il vit leur indécision, et sa témérité s'en augmenta.

— Allons, mes maîtres, leur cria-t-il, sus, sus ! la dague au poing, et, avec l'aide de Dieu et de monsieur saint Michel, nous allons avoir tout à l'heure du sang rouge et chaud sur les pavés.

Les deux gardes tirèrent leur épée et s'élancèrent à leur tour sur le chevalier, laissant entre eux deux un léger espace afin de l'attaquer chacun d'un côté. D'un coup d'œil rapide celui-ci vit qu'il pouvait passer entre ses deux ennemis ; il enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval, qui l'emporta avec la rapidité du vent ; puis, lorsqu'il vit, à quelques pieds de lui seulement, la pointe des deux épées, il se laissa rapidement glisser le long du cou de sa monture, comme s'il voulait ramasser quelque chose sans quitter les étriers, de manière que son corps décrivit une ligne presque horizontale, se retenant de la main droite à la crinière, tandis que, de la gauche, saisissant la jambe de l'un de ses ennemis, il le souleva violemment et le jeta de l'autre côté de son cheval ; les épées des deux gardes ne frappèrent que l'air.

Lorsque celui qui venait de donner cette preuve d'habileté se retourna, il s'aperçut que le garde qu'il avait renversé n'avait pu dégager son pied de l'étrier, où il était retenu par son éperon, et que son cheval, qui le traînait après lui, effrayé du bruit que faisait son armure bondissant sur le pavé, l'emportait avec une vitesse toujours croissante, les cris de ce malheureux ne contribuant pas peu à l'épouvanter encore davantage. Tous les spectateurs de ce combat le suivaient des yeux, le cœur serré, respirant à peine, tressaillant à chaque choc nouveau qui renvoyait jusqu'à eux le bruit du fer, étendant les bras, comme s'ils pouvaient l'arrêter. Le cheval allait toujours, toujours plus vite, soulevant des flots de poussière, tandis qu'à chaque caillou l'armure faisait feu. Là où il passait, et de place en place sur la route, on distinguait des morceaux de cuirasse qui se détachaient et luisaient au soleil. Bientôt ce cliquetis effrayant devint moins distinct, soit à cause de la distance, soit parce que ce n'était plus que de la chair et des os qui traînaient sur le pavé ; puis, au détour du chemin dont nous avons déjà parlé, cheval et cavalier disparurent tout à coup comme une vision. Les poitrines respirèrent, et la voix de Bernard d'Armagnac fit entendre pour la seconde fois ces mots :

— Tanneguy Duchâtel, arrêtez cet homme, le roi le veut.

Le second garde de la prévôté, en entendant ce nouvel ordre, revint sur le chevalier avec une rage que la mort affreuse de son compagnon ne faisait qu'augmenter. Quand à celui-ci, il paraissait absorbé dans la vue du spectacle que nous avons essayé de décrire ; ses yeux étaient fixés vers l'endroit où le cheval et le cavalier avaient disparu, et il est évident qu'il n'avait pas cru d'abord à la gravité du combat où il se trouvait engagé. Il ne revint à lui qu'en voyant flamboyer au-dessus de sa tête une espèce d'éclair : c'était l'épée que son second ennemi tenait à deux mains, et qui tournoyait avant de s'abattre. Entre cette épée et le front, il n'y avait que deux pieds, à peine s'il y avait une seconde entre le coup et la mort : un bond en avant jeta le chevalier côte à côte du soldat, qui, droit sur ses étriers, les mains derrière la tête, s'apprêtait à frapper. De son bras gauche, il le saisit, enveloppant à la fois ses bras et sa tête sous son épaule ; avec une vigueur dont on l'aurait cru incapable, il le renversa de la première secousse, ployé sur la croupe de son cheval, et, d'un coup d'œil rapide, il chercha, sur cet homme bardé de fer, un passage pour la mort. La position cambrée dans laquelle il l'avait mis soulevait le gorgerin du casque, et, dans l'étroit intervalle qui se trouvait entre les deux lames d'acier, une épée aussi fine que celle du chevalier pouvait seule passer. Elle y passa deux fois, ressortit deux fois sanglante, et, lorsque, de sa main gauche, il lâcha la tête et les bras de son adversaire, que, de la droite, il secoua son épée, un soupir étouffé dans le casque du soldat annonça qu'il avait cessé d'exister.

Bourdon était resté au milieu de la route ; il avait tourné la tête de son cheval vers la troupe du roi, et, là, exalté par son double triomphe, il raillait et défiait. Duchâtel hésitait à renouveler, aux hommes qui l'accompagnaient, l'ordre de l'arrêter, et délibérait s'il ne valait pas mieux qu'il remplît lui-même cette mission, lorsque le comte d'Armagnac, lassé de ces retardements, fit un signe. La petite troupe s'écarta pour le laisser passer ; le géant s'avança lentement vers le chevalier, s'arrêta à dix pas de lui.

— Chevalier de Bourdon, lui dit-il avec une voix dans laquelle il était impossible de distinguer la moindre trace d'émotion, chevalier de Bourdon, au nom du roi, votre épée. Si vous avez refusé de la remettre à deux soldats obscurs, peut-être vous paraîtra-t-il moins humiliant de la rendre à un connétable de France.

— Je ne la rendrai, répondit Bourdon avec hauteur, qu'à celui qui osera me la venir prendre.

— Insensé ! murmura Bernard.

Au même instant, et par un mouvement rapide comme la pensée, il détacha de l'arçon de sa selle la lourde masse dont nous avons parlé : l'arme pesante tournoya comme une fronde au-dessus de sa tête, et, s'échappant de sa main avec le sifflement et la rapidité d'une pierre lancée par une machine de guerre, alla se plier comme un jonc sur la tête du cheval. L'animal, frappé à mort, se leva sanglant sur ses pieds de derrière, demeura un instant debout et oscillant, puis cheval et cavalier tombèrent à la renverse, et restèrent étendus sur le pavé.

— Allez ramasser cet enfant, dit Bernard.

Et il revint prendre tranquillement sa place près du roi.

— Est-il tué ? demanda celui-ci.

— Non, sire, je ne le crois qu'évanoui.

Tanneguy confirma ce que venait de dire le connétable. Il lui apportait les papiers trouvés sur le chevalier de Bourdon. Parmi eux, il y avait une lettre dont l'adresse était écrite de la main d'Isabel de Bavière : le roi s'en empara convulsivement. Aussitôt les deux seigneurs s'éloignèrent par discrétion, suivant des yeux l'altération croissante du visage de Charles VI. Plusieurs fois, pendant la lecture, il essuya la sueur qui coulait de son front ; puis, quand il eut fini, qu'il eut broyé la lettre entre ses mains, qu'il en eut jeté les mille morceaux au vent, il dit d'une voix si sourde, qu'elle semblait sortir d'un cadavre :

— Le chevalier à la prison du grand Châtelet, la reine à Tours ! et moi... moi, à l'abbaye de Saint-Antoine. Je ne me sens pas la force de retourner à Paris.

En effet, il était si pâle et si tremblant, qu'on eût cru qu'il allait mourir.

Un instant après, suivant les ordres donnés, la suite du roi se sépara en trois troupes formant un triangle : Dupuy, l'âme damnée de Bernard, et deux capitaines, se rendant à Vincennes, pour signifier à la reine son ordre d'exil ; Tanneguy Duchâtel retournant à Paris avec son prisonnier toujours évanoui, et le roi, resté seul avec le connétable d'Armagnac, et soutenu par lui, allant, à travers la plaine, demander aux moines de l'abbaye de Saint-Antoine un asile, du repos et des prières.

XVII

Tandis que la porte de l'abbaye de Saint-Antoine s'ouvre pour le roi, et celle de la prison du Châtelet pour le chevalier de Bourdon, que Dupuy fait halte à un quart de lieue de Vincennes, pour attendre un renfort de trois compagnies des gardes, que lui envoie de la prévôté Tanneguy Duchâtel, nous transporterons le lecteur au château qu'habite Isabel de Bavière.

Vincennes était tout à la fois, à cette époque de troubles, où les épées se tiraient dans un rien, où le sang coulait au

milieu d'une fête, un château fort et une résidence d'été. Si nous faisons le tour des murailles extérieures, ses larges fossés, ses bastions à chaque coin de mur, ses pont-levis qui se dressent, chaque soir, en grinçant sur leurs lourdes chaînes, ses sentinelles jalonnées sur les remparts, nous présenteront l'aspect sévère d'une forteresse pour la défense et la sûreté de laquelle rien n'a été épargné. Si nous entrons à l'intérieur, le spectacle changera : nous apercevrons encore, il est vrai, les sentinelles sur les hautes murailles ; mais l'insouciance avec laquelle nous les verrons s'acquitter de leur faction, leur assiduité à regarder, dans l'intérieur de la première cour remplie de soldats, les jeux divers de leurs camarades, au lieu d'examiner si, au loin, dans la plaine, aucun parti ennemi ne s'avance, attestera leur impatience d'échanger leur arc et leurs flèches contre un cornet et des dés, et ne laissera aucun doute que le devoir qui leur est imposé est plutôt une affaire de discipline générale que d'urgence momentanée. Si nous passons de cette première cour dans la seconde, cet appareil militaire disparaîtra tout à fait. Ce ne sont que des fauconniers sifflant leurs faucons, pages dressant des chiens, écuyers menant des chevaux ; puis, au milieu de cris, de rires, de sifflets, des jeunes filles passant, légères et bruyantes, jetant une raillerie aux fauconniers, un sourire aux pages, une promesse aux écuyers, pour disparaître, comme des apparitions, sous une porte basse et cintrée, faisant face à celle de la première cour, et formant l'entrée des appartements. Si elles s'inclinent en passant sous cette porte avec une coquetterie plus respectueuse, ce n'est point à cause des deux images de saints qui en ornent l'entrée, c'est que de chaque côté, auprès de ces images adossées au mur, une jambe croisée sur l'autre, enveloppés d'élégantes robes de velours et de damas, deux jeunes et beaux seigneurs, les sires de Graville et de Giac, parlent de chasse et d'amour. Certes, qui les aurait vus ainsi aurait eu peine à reconnaître, sur leurs visages insoucieux, cette marque fatale que le doigt du destin imprime, dit-on, au front de ceux qui doivent mourir jeunes. Un astrologue, en étudiant les lignes de leurs mains blanches, potelées, leur eût annoncé de longues et joyeuses années ; et cependant, cinq ans après, la lance d'un Anglais devait percer de part en part la poitrine du premier, et huit ans ne s'écouleront pas sans que les eaux de la Loire se referment sur le cadavre du second.

Si nous pénétrons au delà de cette entrée, que nous montions, à notre gauche, cet escalier à rampe de dentelle ; que nous entr'ouvrions la porte ogive du premier étage, pour traverser, sans nous y arrêter, cette première pièce que, dans la distribution moderne de nos appartements, nous appellerions une antichambre, et que, marchant sur la pointe du pied et retenant notre haleine, nous soulevions la tapisserie à fleurs d'or qui sépare cette pièce de la seconde, nous verrons un spectacle, qui, au milieu de la longue description que nous venons de faire, mérite une mention particulière.

Dans une chambre carrée comme la tour dont elle forme le premier étage, éclairée par un jour qui perce avec peine les rideaux d'étoffe à fleurs d'or, tombant devant d'étroites fenêtres à vitraux coloriés, sur un de ces lits gothiques et larges, à colonnes ciselées, une femme, encore belle, quoiqu'elle ait passé le premier âge de la jeunesse, est couchée et endormie. Du reste, le crépuscule qui règne dans la chambre semble bien plutôt un calcul de la coquetterie qu'un accident du hasard. Certes, ces demi-teintes, qui n'ôtent rien à la rondeur des formes, qu'elles adoucissent, prêtent un merveilleux secours au poli de ce bras qui pend hors du lit, à la fraîcheur de cette tête posée sur une épaule nue, et à la finesse de ces cheveux dénoués, dont une partie s'éparpille sur le traversin, tandis que l'autre accompagne le bras pendant, dépasse l'extrémité des doigts, et tombe jusqu'à terre.

Avons-nous besoin de mettre le nom au bas de ce portrait, et nos lecteurs n'ont-ils pas reconnu, à notre description, la reine Isabel, sur le visage de laquelle les années de plaisir ont imprimé plus légèrement leur passage que les années de douleur l'ont fait sur le front de son mari ?

Au bout d'un instant, les lèvres de la belle dormeuse se séparèrent avec un clappement pareil au bruit d'un baiser ; ses grands yeux noirs s'ouvrirent avec une langueur qui l'emporta quelque temps sur leur expression de dureté habituelle, et qu'elle devait peut-être en ce moment à un songe, ou, mieux dirai-je, à un souvenir de volupté. Le jour, tout faible qu'il était, parut encore trop éclatant à ses yeux fatigués ; elle les referma un instant, se releva en s'appuyant sur son coude, chercha de l'autre main, sous les coussins du lit, un petit miroir d'acier poli, s'y regarda avec un sourire complaisant ; puis, le posant sur une table à la portée de sa main, elle y prit un sifflet d'argent, en fit entendre le son deux fois répété, et, comme épuisée de cet effort, elle retomba sur son lit en poussant un soupir dans lequel on retrouvait plutôt l'expression de la fatigue que celle de la tristesse.

A peine le bruit du sifflet avait-il cessé de retentir, que la portière de tapisserie, qui tombait devant la porte d'entrée, se souleva et donna passage à la tête d'une jeune fille de dix-neuf à vingt ans.

— Madame la reine me demande ? dit-elle d'une voix douce et craintive.

— Oui, Charlotte, venez.

Elle s'avança, alors, en posant si légèrement le pied sur les nattes épaisses et finement tressées qui servaient de tapis, qu'il était évident qu'elle en avait fait une étude, lorsque, pendant le sommeil de sa belle et impérieuse maîtresse, les soins qu'elle remplissait auprès d'elle l'appelaient dans son appartement.

— Vous êtes exacte, Charlotte, dit la reine en souriant.

— C'est mon devoir, madame.

— Approchez-vous... Plus près.

— Madame veut-elle se lever ?

— Non, causer un instant.

Charlotte rougit de plaisir ; car elle avait une grâce à demander à la reine, et elle vit bien que sa noble maîtresse était dans un de ces moments de bonheur où les puissants d'ici-bas accordent tout ce qu'ils peuvent accorder.

— Quel est donc tout ce bruit qu'on entend dans la cour ? continua la reine.

— Les pages et les écuyers qui rient.

— Mais j'entends d'autres voix.

— Celles des sires de Giac et de Graville.

— Le chevalier de Bourdon n'est point avec eux ?

— Non, madame, il n'a point paru encore.

— Et rien de nouveau, cette nuit, n'a troublé la tranquillité du château ?

— Rien : seulement, quelques instants avant que le jour parût, la sentinelle a vu une ombre se glisser sur les murailles ; elle a crié : *Qui vive ?* L'homme, car c'était un homme, a sauté de l'autre côté du fossé, malgré la distance et la hauteur : alors la sentinelle a tiré dessus avec son arbalète.

— Eh bien ? dit la reine.

Et la rougeur de ses joues disparut complètement.

— Oh ! Raymond est un maladroit ! Il a manqué son coup, et, ce matin, il a vu sa flèche fichée dans un des arbres qui poussent dans le fossé.

— Ah ! dit Isabel.

Et sa poitrine respira plus librement.

— Le fou ! continua-t-elle en se parlant à elle-même.

— Certes, il faut que ce soit un fou ou un espion ; car, sur dix, neuf se seraient tués. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que voilà la troisième fois que cela arrive. C'est inquiétant, n'est-ce pas, madame, pour ceux qui habitent ce château ?

— Oui, mon enfant ; mais, quand le chevalier de Bourdon en sera gouverneur, cela ne se renouvellera plus.

Et un sourire imperceptible glissa sur les lèvres de la reine, tandis que les couleurs de ses joues, un instant absentes, reparurent avec une lenteur qui prouvait que, quel que fût le sentiment qui les en avait éloignées, il était pénible et profond.

— Oh ! continua Charlotte, c'est un si brave chevalier que le sire de Bourdon !

La reine sourit.

— Ah ! tu l'aimes ?

— De tout mon cœur, dit naïvement la jeune fille.

— Je le lui dirai, Charlotte, et il en sera fier.

— Oh ! madame, ne lui dites pas cela : j'ai quelque chose à lui demander, et je n'oserais jamais...

— Toi ?

— Oui.

— Qu'est-ce donc ?

— Oh ! madame..

— Voyons, dis-moi cela.

— Je veux... Oh ! je n'ose pas.

— Parle donc.

— Je veux lui demander une place d'écuyer.

— Pour toi ? dit la reine en riant.

— Oh !... dit Charlotte.

Et elle devint rouge et baissa les yeux.

— Mais ton enthousiasme pour lui pourrait me le faire croire. Pour qui donc alors ?

— Pour un jeune homme.

Charlotte murmura ces mots si bas, qu'à peine si on les put entendre.

— Ah ! Et quel est-il ?

— Mon Dieu, madame... Mais jamais vous n'avez daigné...

— Enfin, quel est-il ? répéta Isabel, avec une espèce d'impatience.

— Mon fiancé, se hâta de répondre Charlotte.

Et deux larmes tremblèrent aux cils noirs de ses longues paupières.

— Tu aimes donc, mon enfant ? dit la reine avec un ton de voix si doux, qu'on eût dit une mère qui interrogeait sa fille.

— Oh ! oui, pour la vie...

— Pour la vie ! Eh bien, Charlotte, je me charge de la commission ; je demanderai à Bourdon cette place pour ton fiancé ; de cette manière, il restera constamment près de toi. Oui, je comprends : il est doux de ne pas se séparer un instant de la personne qu'on aime.

Charlotte se jeta à genoux, baisant les mains de la reine, dont la figure, habituellement si hautaine, était en ce moment d'une douceur angélique.

— Oh ! que vous êtes bonne ! dit-elle. Oh ! que je vous remercie ! que Dieu et monseigneur saint Charles étendent leurs mains sur votre tête !... Merci, merci... Qu'il sera heureux !... Permettez que je lui donne cette bonne nouvelle.

— Il est donc là ?

— Oui, dit-elle avec un petit mouvement de tête ; oui, je lui avais dit hier que le chevalier serait probablement nommé gouverneur de Vincennes, et cette nuit il a pensé à ce que je viens de vous dire, de sorte que, ce matin, il est accouru pour me parler de ce projet.

— Et où est-il ?

— A la porte, dans l'antichambre.

— Et vous avez osé...?

Les yeux noirs d'Isabel étincelèrent ; la pauvre Charlotte, à genoux, les mains croisées, se renversa en arrière.

— Oh ! pardon ! pardon ! murmura-t-elle.

Isabel réfléchit.

— Cet homme serait-il attaché sincèrement à nos intérêts ?

— Après ce que vous m'avez promis, madame, il passerait, pour vous, sur des charbons ardents.

La reine sourit.

— Fais-le entrer, Charlotte ; je veux le voir.

— Ici ? dit la pauvre fille passant de la terreur à l'étonnement.

— Ici ; je veux lui parler.

Charlotte pressa sa tête entre ses deux mains, comme pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas ; puis elle se releva lentement, regarda la reine d'un air étonné, et, à un dernier signe que fit celle-ci, elle sortit de l'appartement.

La reine rapprocha les rideaux de son lit, passa sa tête dans leur ouverture, serra l'étoffe au-dessous de son menton avec ses deux mains, sachant bien que sa beauté ne perdrait rien à la teinte ardente que leur couleur rouge jetait sur ses joues.

A peine avait-elle pris cette précaution, que Charlotte entra suivie de son amant.

C'était un beau jeune homme de vingt à vingt-deux ans, au front large et découvert, aux yeux bleus et vifs, aux cheveux châtains et au teint pâle ; il était vêtu d'un justaucorps de drap vert, ouvert à la saignée des bras, de manière à laisser passer la chemise ; un pantalon de même couleur dessinait les muscles fortement prononcés de ses jambes ; un ceinturon de cuir jaune soutenait une dague d'acier à large lame, qui devait le poli de sa poignée au mouvement habituel qu'avait contracté son maître d'y porter la main, tandis que, de l'autre, il tenait un petit chapeau de feutre dans le genre de nos casquettes de chasse.

Il s'arrêta à deux pas de la porte. La reine jeta sur lui un coup d'œil rapide : sans doute, elle eût prolongé l'examen qu'elle fit de sa personne, si elle eût pu prévoir qu'elle avait devant elle un de ces hommes auxquels le destin a donné, dans leur vie, une heure pendant laquelle ils doivent changer la face des nations. Mais, nous l'avons dit, rien en lui n'annonçait cette étrange destinée, et ce n'était pour le moment qu'un beau jeune homme, pâle, timide et amoureux.

— Votre nom ? dit la reine.

— Perrinet Leclerc.

— De qui êtes-vous fils ?

— De l'échevin Leclerc, gardien des clefs de la porte Saint-Germain.

— Et que faites-vous ?

— Je suis vendeur de fer au Petit-Pont.

— Vous quitteriez votre état pour entrer au service du chevalier de Bourdon ?

— Je quitterais tout pour voir Charlotte.

— Et vous ne serez pas embarrassé dans votre service ?

— De toutes les armes que j'ai chez moi comme vendeur de fer, depuis la masse jusqu'à la hache, depuis l'arbalète jusqu'à la lance, il y en a peu que je ne manie aussi bien que le meilleur chevalier.

— Et, si j'obtiens pour vous cette place, vous me serez dévoué, Leclerc ?

Le jeune homme releva les yeux, les fixa sur ceux de la reine, et dit avec assurance :

— Oui, madame, en tout ce qui s'accordera avec ce que je dois à Dieu et à monseigneur le roi Charles.

La reine fronça légèrement le sourcil.

— C'est bien, dit-elle ; vous pouvez regarder la chose comme faite.

Les deux amants échangèrent entre eux un coup d'œil d'indicible bonheur.

En ce moment, un violent tumulte se fit entendre.

— Qu'est cela ? dit la reine.

Charlotte et Leclerc se précipitèrent à la même fenêtre, et regardèrent dans la cour.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria la jeune fille avec l'accent de la terreur.

— Qu'y a-t-il ? reprit une seconde fois la reine.

— Oh ! madame, la cour est pleine de gens d'armes qui ont désarmé la garnison ; les sires de Giac et de Graville sont prisonniers.

— Serait-ce une surprise des Bourguignons ? dit la reine.

— Non, reprit Leclerc, ce sont des Armagnacs ; ils portent la croix blanche.

— Oh ! dit Charlotte, voilà leur chef ; c'est M. Dupuy. Il a avec lui deux capitaines ; ils demandent l'appartement de la reine, car on le leur indique du doigt. Les voilà qui viennent ; ils entrent, ils montent.

— Faut-il les arrêter ? dit Leclerc en tirant à demi son poignard du fourreau.

— Non, non, reprit vivement la reine. Jeune homme, cachez-vous dans ce cabinet : peut-être pourrez-vous m'être utile, si l'on ignore que vous êtes ici, tandis que, dans le cas contraire, vous ne pouvez que vous perdre.

Charlotte poussa Leclerc dans une espèce de petite chambre noire, qui était auprès du chevet d'Isabel. La reine sauta à bas de son lit, passa une grande robe de brocart, garnie de fourrure, et s'enveloppa dedans sans avoir le temps de serrer autrement la taille qu'en la croisant avec ses mains ; ses cheveux, comme nous l'avons dit, tombaient sur ses épaules et descendaient jusqu'au-dessous de sa ceinture. Au même instant, Dupuy, suivi des deux capitaines, souleva la portière, et, sans ôter son chapeau, dit en se tournant vers Isabel :

— Madame la reine, vous êtes ma prisonnière.

Isabel jeta un cri dans lequel il y avait autant de rage que d'étonnement ; puis, sentant ses jambes faiblir, elle retomba assise sur son lit, regarda celui qui venait de lui adresser la parole en termes si peu respectueux, et elle lui dit avec un rire âpre :

— Vous êtes fou, maître Dupuy.

— C'est le roi notre sire, qui malheureusement est insensé, répondit celui-ci ; car, sans cela, madame, il y a longtemps que je vous aurais dit, pour la première fois, ce que je viens de vous dire à cette heure seulement.

— Je puis être prisonnière, mais je suis encore reine, et, ne fussé-je plus reine, je serai toujours femme. Parlez donc chapeau bas, messire, comme vous parleriez à votre maître le connétable ; car je présume que c'est lui qui vous envoie.

— Vous ne vous trompez pas ; je viens par son ordre, répondit Dupuy en détachant lentement son chaperon, comme un homme qui obéit bien plus à sa propre volonté qu'à l'ordre qu'on lui donne.

— C'est bien, reprit la reine ; mais, comme j'attends le roi, nous verrons qui, du connétable ou de lui, est le maître céans.

— Le roi ne viendra pas.

— Je vous dis qu'il doit venir.

— Il a rencontré à moitié route le chevalier de Bourdon.

La reine tressaillit ; Dupuy le remarqua et sourit.

— Eh bien ? dit la reine.

— Eh bien, cette rencontre a changé ses projets, sans doute aussi ceux du chevalier ; car il s'attendait à revenir à Paris seul, et, à l'heure qu'il est, il y rentre sous bonne escorte ; il croyait retrouver son appartement à l'hôtel Saint-Paul, tandis que nous lui en gardions un au Châtelet.

— Le chevalier en prison ! et pourquoi ?

Dupuy sourit.

— Vous devez le savoir mieux que nous, madame.

— Sa vie ne court aucun danger, j'espère ?

— Le Châtelet est bien près de la Grève, dit en riant Dupuy.

— On n'oserait l'assassiner !

— Madame la reine, dit Dupuy en la regardant d'un œil fier et dur, rappelez-vous monseigneur le duc d'Orléans : c'était le premier du royaume après notre sire le roi ; il avait quatre valets de pied portant flambeaux, deux écuyers portant lance, et deux pages portant épée autour de lui, le dernier soir qu'il passa par la rue Barbette en revenant de souper avec vous. Il y a loin d'un si noble seigneur à un si petit chevalier. Et, quand tous deux ont commis le même crime, pourquoi tous deux ne subiraient-ils pas le même châtiment ?

La reine se releva avec l'expression de la plus violente colère ; le sang lui monta si rapidement au visage, qu'on eût cru qu'il allait jaillir de toutes les veines. Elle étendit la main vers la porte, fit un pas, et, d'une voix rauque, prononça ce seul mot :

— Sortez !

Dupuy, intimidé, recula d'un pas.

— C'est bien, madame, répondit-il ; mais, avant de sortir, je dois ajouter une chose : c'est que la volonté expresse du roi et de monseigneur le connétable est que vous partiez sans délai pour la ville de Tours.

— Sans doute, en votre compagnie ?

— Oui, madame.

— Ainsi, c'est vous qu'on a choisi pour mon geôlier ? L'emploi est honorable, et vous va merveilleusement.

— C'est quelque chose dans l'État, madame, que l'homme qui est chargé de tirer les verrous sur une reine de France.

— Croyez-vous, reprit Isabel, qu'on anoblirait le bourreau, s'il me coupait la tête?

Elle se retourna, comme ayant assez parlé et ne voulant plus répondre.

Dupuy grinça les dents.

— Quand serez vous prête, madame?

— Je vous le ferai savoir.

— Songez, madame, que je vous ai dit que le temps pressait.

— Songez, messire, que je suis la reine, et que je vous ai dit de sortir.

Dupuy murmura quelques mots; mais, comme chacun tuer!... et à quoi bon? Regarde la cour pleine de soldats... Le tuer?... Et cela sauvera-t-il Bourdon?

Charlotte pleura plus fort: il se mêlait, à sa douleur pour les peines de sa maîtresse, une douleur personnelle non moins vive. La reine perdait le bonheur de l'amour, Charlotte en perdait l'espérance: Charlotte était la plus à plaindre.

La reine reprit:

— Tu pleures, Charlotte... tu pleures!.. et celui que tu aimes te reste!.. car vous ne serez séparés, vous autres que par une absence momentanée!... Tu pleures! et cependant j'échangerais mon sort de reine contre le tien. Tu pleures!



Tout le monde se pressa contre cette ouverture

connaissait la grande puissance que la reine Isabel conservait sur le vieux monarque, il trembla qu'elle ne vînt à reprendre, tant qu'elle serait si près de lui, ce pouvoir qui ne lui était échappé que depuis un instant. Il s'inclina donc avec plus de respect qu'il n'en avait montré jusqu'alors, et sortit, comme la reine le lui avait ordonné.

A peine la portière fut-elle abaissée derrière lui et les deux hommes qui l'accompagnaient, que la reine tomba, plutôt qu'elle ne s'assit, dans un fauteuil; que les sanglots de Charlotte éclatèrent, et que Perrinet Leclerc s'élança hors du cabinet.

Il était plus pâle encore que de coutume; mais on voyait que c'était de colère bien plus que de crainte.

— Faut-il que je tue cet homme? dit-il à la reine, les dents serrées et la main sur sa dague.

La reine sourit amèrement. Charlotte se jeta pleurante à ses pieds.

Le coup qui avait frappé la reine avait atteint les deux jeunes gens.

— Le tuer! dit la reine. Crois-tu, jeune homme, que j'aurais, pour cela, besoin de ton bras et de ton poignard?.. Le mais tu ne sais donc pas que, moi qui ne peux pas pleurer, j'aimais Bourdon comme tu aimes ce jeune homme! Eh bien, ils le tueront, vois-tu; car ils ne pardonnent pas... Celui que j'aime autant que tu aimes celui-ci, ils le tueront, et je ne pourrai rien pour empêcher cet assassinat, et je ne saurai pas à quel moment ils lui enfonceront le fer dans la poitrine, et toutes les minutes de ma vie seront pour moi celle de sa mort, et je me dirai à chaque instant: « A cette heure, peut-être, il m'appelle, il me nomme, il se débat dans son sang et se tord dans l'agonie, et moi, moi, je suis là, je ne peux rien, et cependant je suis reine, reine de France!.. » Malédiction! et je ne pleure pas, et je ne puis pas pleurer!...

La reine se tordait les bras et se meurtrissait la figure; les deux enfants pleuraient, non plus de leur malheur, mais de celui de la reine.

— Oh! que pourrons-nous faire? disait Charlotte.

— Ordonnez, disait Leclerc.

— Rien, rien! Oh! tout l'enfer est dans ce mot. Être prête à donner son sang, sa vie, pour celui qu'on aime, et ne pouvoir rien... … si je les tenais, ces hommes qui se sont fait

de [illegible] fois m'a jeu de me torturer le cœur !... Mais rien contre eux... rien pour lui. J'ai été puissante cependant : dans un moment de folie du roi, j'aurais pu lui faire signer la mort du connétable, et je ne l'ai pas fait ! Oh ! insensée ! j'aurais dû le faire... C'est d'Armagnac, maintenant, qui serait dans un cachot, en face de la mort, comme il l'est, lui !... lui, si beau, si jeune ! lui qui ne leur a jamais rien fait !... Ah ! ils le tueront comme ils ont tué Louis d'Orléans, qui ne leur avait jamais rien fait non plus... Et le roi... le roi, qui voit tous ces meurtres, qui marche dans le sang, et qui, lorsqu'il glisse, se retient à des meurtriers !... [illegible] insensé ! le roi stupide !... Oh ! mon Dieu, mon Dieu, prenez pitié de moi !... Sauvez-moi ! vengez-moi !...

— Miséricorde ! disait Charlotte.

— Damnation ! disait Leclerc.

— Moi, partir !... Ils veulent que je parte ! ils croient que je partirai !... Non, non... Partir avant de savoir ce qu'il est devenu !... Ils m'arracheront d'ici par morceaux ! Nous verrons s'ils osent porter la main sur leur reine. Je me cramponnerai à ces meubles avec les mains, avec les dents... Oh ! il faudra qu'ils me disent ce qu'il est devenu, ou plutôt j'irai, quand la nuit sera sombre, j'irai moi-même à la prison... — Elle prit un coffre et l'ouvrit. — J'ai de l'or, voyez !... de l'or pour la rançon d'un homme, sang et âme ; et, si je n'en ai pas assez, voilà des bijoux, des perles, à acheter tout un [illegible] ; eh bien, je donnerai tout, tout au geôlier, et je lui dirai : « Rendez-le-moi vivant !... rendez-le-moi, sans qu'on ait touché un seul de ses cheveux : et tout cela, voyez, or, perles, diamants, tout cela, eh bien, c'est pour vous ! pour vous, qui m'avez rendu plus que tout cela ; pour vous, à qui j'en dois encore, à qui j'en donnerai d'autres. »

— Madame la reine, dit Leclerc, voulez-vous que j'aille jusqu'à Paris ?... J'ai des amis, je les rassemblerai : nous marcherons sur le Châtelet.

— Oui, oui, dit amèrement la reine, et tu hâteras sa mort, n'est-ce pas ?... Et, si vous réussissez à enfoncer la prison, vous trouverez, en entrant dans le cachot, un cadavre encore chaud et saignant ; car il faut moins de temps à un seul poignard pour aller jusqu'au cœur qu'il n'en faut à tous vos amis pour briser dix portes, dix portes de fer !... Non, rien par la force : nous le tuerions... Va, pars, passe la nuit devant le Châtelet : s'ils le conduisent vivant à une autre prison, suis-le jusqu'à la porte ; s'ils l'assassinent, accompagne son corps jusqu'au tombeau ; et, dans l'un et dans l'autre cas, reviens me le dire, afin que, vivant ou mort, je sache où il est.

Leclerc fit un mouvement pour sortir ; la reine l'arrêta.

— Par ici, dit-elle en mettant le doigt sur sa bouche.

Elle rouvrit la porte du cabinet, poussa un ressort ; la boiserie glissa, et présenta les marches d'un escalier pratiqué dans le mur.

— Suivez-moi, Leclerc, dit la reine.

Et l'impérieuse Isabel, redevenue femme et tremblante, prit la main de l'humble vendeur de fer, qui, à cette heure, était son espérance ; elle le conduisit, marchant la première, le garantissant des angles de muraille, sondant le terrain du pied, dans le corridor étroit et sombre où ils étaient engagés. Après quelques détours, Leclerc aperçut le jour à travers les fentes d'une porte ; la reine l'ouvrit : elle donnait sur un jardin isolé, au bout duquel se trouvait le rempart. Elle suivit des yeux le jeune homme, qui monta sur la muraille, lui fit de la main un dernier signe d'espérance et de respect, et disparut en sautant dans le fossé.

La confusion était telle, que personne ne le vit.

Pendant que la reine retourne dans son appartement, suivons Leclerc, qui gagne, à travers plaine, la Bastille, descend sans s'arrêter la rue Saint-Antoine, passe sur la Grève, jette un coup d'œil inquiet sur le gibet qui étend son bras décharné du côté de l'eau, s'arrête un instant, pour respirer, sur le pont Notre-Dame, atteint l'angle du bâtiment de la Grande-Boucherie, et, s'apercevant que, de là, rien ne peut entrer au grand Châtelet, ni en sortir sans qu'il le voie, se mêle à un groupe de bourgeois qui parlaient de l'arrestation du chevalier.

— Je vous assure, maître Bourdichon, disait une vieille femme à un bourgeois qu'elle arrêtait par le bouton de son pourpoint, afin de le forcer à lui prêter une attention plus soutenue, je vous assure qu'il est revenu à lui ; je le tiens de la Cochette, la fille du geôlier du Châtelet : elle dit qu'il n'a qu'une meurtrissure derrière la tête, et pas autre chose.

— Je ne vous dis pas non, mère Jehanne, répondit le bourgeois ; mais tout cela ne m'apprend pas pourquoi il est arrêté.

— Oh ! ça, c'est bien facile à deviner : il s'entendait avec les Anglais et les Bourguignons pour livrer Paris, mettre tout à feu et à sang, faire battre monnaie avec les [illegible] des églises. Il y a bien plus : c'est [illegible] [illegible] pour cela par la reine Isabel, qui en veut aux [illegible] depuis l'assassinat du duc d'Orléans, si bien [illegible] qu'elle ne sera contente que quand elle aura fait raser la rue Barbette, et brûler la maison de l'Image Notre-Dame.

— Place ! place ! dit un boucher, voilà le tortureur.

Un homme vêtu de rouge passa au milieu de la foule, qui s'écarta... A son approche, la porte du Châtelet s'ouvrit toute seule, comme si elle le reconnaissait, et se referma sur lui.

Tous les yeux le suivirent. Il y eut un instant de silence, après lequel la conversation interrompue se renoua.

— Oh ! c'est bon, dit la femme en lâchant le pourpoint de Bourdichon, je connais la fille du geôlier ; je pourrai peut-être lui voir donner la question.

Et elle se mit à courir vers le Châtelet, aussi vite que le permettaient son âge et des jambes qui n'étaient pas exactement de la même longueur.

Elle frappa à la porte ; un petit guichet s'ouvrit ; une jeune fille blonde y passa sa tête ronde et gaie. Un petit colloque s'engagea ; mais il n'eut point, à ce qu'il paraît, le résultat qu'en espérait la mère Jehanne, car la porte resta fermée ; seulement, la jeune fille, passant son bras par l'ouverture grillée, indiqua de la main le soupirail du cachot, et disparut. La vieille fit signe au groupe de s'approcher ; quelques personnes s'en détachèrent ; elle se mit à genoux devant le soupirail, et dit à ceux qui l'entouraient :

— Venez par ici, mes enfants ; c'est la lucarne de la prison ; nous ne le verrons pas, mais nous l'entendrons crier : ça vaut toujours mieux que rien.

Tout le monde se pressa donc avidement contre cette ouverture, qu'on aurait pu prendre pour une issue de l'enfer ; car dix minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'il en sortait des bruits de chaîne, des cris de rage et des lueurs de feu.

— Oh ! je vois le réchaud, disait la femme. Tiens, le tortureur y met une tenaille de fer... Le voilà qui souffle.

A chaque aspiration du soufflet, le réchaud jetait une flamme si vive, qu'on eût dit un éclair souterrain.

— Le voilà qui prend la pince ; elle est si rouge, que le bout lui brûle les doigts... Il va au fond du cachot : je ne vois plus que ses jambes... Chut ! taisez-vous : nous allons entendre...

Un cri aigu retentit... Toutes les têtes se rapprochèrent du soupirail.

— Ah ! voilà le juge qui l'interroge, reprit le *cicerone* femelle, qui, en sa qualité de première venue, avait la tête entièrement fourrée entre les deux barreaux de fer du soupirail ; — il ne répond pas... Réponds donc, brigand ; réponds donc, assassin : avoue tes crimes !

— Silence, dirent plusieurs voix.

La femme retira sa tête du trou ; mais elle prit un barreau de chaque main pour être sûre de retrouver sa place quand elle aurait parlé ; puis elle dit avec la conviction d'une habituée :

— Vous voyez bien que, s'il n'avoue rien, on ne pourra pas le pendre.

Un second cri rappela sa tête à l'ouverture.

— Ah ! c'est changé, dit-elle ; car voilà la pince par terre à côté du réchaud. — Eh bien, il est déjà las, le tortureur.

On entendit des coups de maillet.

— Non, non, reprit la femme avec joie, c'est qu'on lui met les clavettes.

Les clavettes étaient des planches qu'on liait avec des cordes à l'entour des jambes du patient, puis entre lesquelles on passait un large coin de fer sur lequel on frappait jusqu'à ce qu'en se rapprochant, elles aplatissent la chair et brisassent les os.

Il paraît que le chevalier n'avouait rien, car les coups de maillet se succédaient avec une force et une rapidité croissantes. Le tortureur y mettait de la colère.

Il y avait déjà quelque temps qu'on n'entendait plus de cris ; quelques sourds gémissements y avaient succédé, puis ils s'étaient éteints à leur tour. Le bruit du maillet cessa tout à coup.

La mère Jehanne se releva aussitôt.

— C'est fini pour aujourd'hui, dit-elle en secouant la poussière attachée à ses genoux et en rajustant son bonnet ; il s'est évanoui sans rien dire.

Et elle s'en alla, convaincue qu'une plus longue attente serait inutile.

La connaissance approfondie qu'elle paraissait avoir de la manière dont les choses se passaient habituellement entraîna sur ses pas tous les témoins de cette scène, à l'exception d'un jeune homme qui resta debout contre le mur ; c'était Perrinet Leclerc.

Un instant après, comme l'avait prévu la mère Jehanne, le tortureur sortit.

Vers le soir, un prêtre entra dans la prison.

Quand la nuit [illegible] fut venue, on plaça des sentinelles dehors, et l'une d'elles força Leclerc de s'éloigner ; il alla s'asseoir sur une borne, au coin du pont aux Meuniers.

Deux heures se passèrent ; quoique la nuit fût sombre, ses yeux s'y étaient tellement habitués, qu'il distinguait sur les murailles grisâtres la place noire où se trouvait la porte du Châtelet. Il n'avait pas prononcé une parole, n'avait pas ôté la main de dessus sa dague, et n'avait pensé ni à boire ni à manger.

Onze heures sonnèrent.

Le dernier coup vibrait encore, lorsque la porte du Châtelet s'ouvrit : deux soldats, tenant leur épée d'une main et une torche de l'autre, parurent sur le seuil ; puis vinrent quatre hommes portant un fardeau, et suivis d'un individu dont la figure était cachée sous un chaperon rouge : ils s'approchèrent en silence du pont aux Meuniers.

Lorsqu'ils furent en face de Perrinet, celui-ci vit que l'objet que portaient ces hommes était un large sac de cuir. Il écouta : un gémissement parvint jusqu'à lui ; il n'y avait plus de doute.

En une seconde sa dague était hors du fourreau, deux des porteurs à terre, et le sac fendu dans toute sa longueur. Un homme en sortit.

— Sauvez-vous, chevalier ! dit Leclerc.

Et, profitant de la stupéfaction que son attaque avait causée à la petite troupe, pour se mettre rapidement à l'abri de sa poursuite, il se laissa glisser le long du talus de la rivière, où il disparut à tous les yeux.

Celui auquel il venait de tenter, avec un courage si inouï, de rendre la liberté, essaya de fuir : il se dressa sur ses pieds ; mais ses jambes, que ses os brisés ne pouvaient soutenir, plièrent, et il retomba évanoui en jetant un cri de douleur et de désespoir.

L'homme au chaperon rouge fit un signe ; les deux porteurs qui n'étaient pas blessés reprirent le prisonnier sur leurs épaules. Quand ils furent arrivés au milieu du pont, le chef s'arrêta et dit :

— C'est bien, jetez-le ici.

L'ordre fut exécuté aussitôt que donné ; un objet sans forme tourbillonna un instant entre l'espace vide du pont et de la rivière, et le bruit d'un corps pesant retentit dans l'eau.

Au même instant, une barque montée par deux hommes s'avança vers l'endroit où le corps avait disparu, et suivit un instant le fil de la rivière. Quelques secondes après, tandis que l'un d'eux ramait, l'autre accrocha avec un harpon un objet qui revint à la surface de l'eau, et allait le déposer dans sa barque, lorsque l'homme au chaperon rouge monta sur le parapet du pont, et, de là, jeta au vent, d'une voix forte, ces paroles sacramentelles :

— Laissez passer la justice du roi !

Le marinier tressaillit, et, malgré les prières de son camarade, il rejeta dans la rivière le corps du chevalier de Bourdon.

XVIII

Six mois environ s'étaient passés depuis la scène que nous avons essayé de décrire dans le chapitre précédent ; la nuit s'abaissait sur la grande cité, et, du haut de la porte Saint-Germain, on voyait lentement et tour à tour, selon qu'ils étaient plus ou moins éloignés, s'effacer dans la brume les clochers et les tours dont se hérissait le Paris de 1417. Ce furent d'abord les clochetons aigus du Temple et de Saint-Martin qui, vers le nord, se confondirent avec l'ombre, accourant rapide et épaisse comme une marée ; bientôt elle atteignit et enveloppa les aiguilles aiguës et dentelées de Saint-Gilles et Saint-Luc, qui, de loin, semblaient, au milieu du crépuscule, deux géants prêts à lutter, gagna Saint-Jacques-la-Boucherie, qui n'apparut plus dans la brume que parce qu'il y traçait une ligne verticale plus foncée, puis se joignit au brouillard qui se levait de la Seine, et qu'un vent bas et pluvieux enlevait par immenses flocons ; l'œil put distinguer encore un instant, à travers un voile de vapeur, le vieux Louvre et sa colonnade de tours, Notre-Dame la métropolitaine et le clocher élancé de la Sainte-Chapelle ; puis, comme un cheval de course, l'ombre s'élança sur l'Université, enveloppa Sainte-Geneviève, gagna la Sorbonne, tourbillonna sur les toits des maisons, s'abaissa dans les rues, dépassa le rempart, se répandit dans la plaine, alla effacer à l'horizon la ligne rougeâtre que le soleil avait laissée, comme un dernier adieu à la terre, et sur laquelle, quelques minutes auparavant, se détachait encore la silhouette noire des trois clochers de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés.

Cependant, sur la ligne de remparts qui étreint comme une ceinture le colosse endormi, on distingue, de cent pas en cent pas, des gardes chargés de veiller à sa sûreté : le bruit mesuré et monotone de leur marche ressemble, si nous poursuivons la comparaison, à la pulsation du pouls qui annonce que la vie est là, quoiqu'elle revête un instant l'apparence de la mort ; de temps en temps, le cri de *Sentinelles, veillez !* part d'un pont, et, comme un écho, parcourt de jalons en jalons toute cette ligne circulaire, pour revenir s'éteindre à l'endroit d'où il est parti.

Sous l'ombre projetée par la porte Saint-Germain, dont la masse carrée s'élève au-dessus des remparts, une de ces sentinelles se promène plus triste et plus silencieuse que les autres. A son accoutrement demi-militaire, demi-bourgeois, il est facile de deviner que, quoique momentanément celui qui le porte remplisse les fonctions d'un soldat, il appartient à cette corporation d'ouvriers qui, par l'ordre du connétable d'Armagnac, a fourni cinq cents hommes pour la garde de la ville ; de temps en temps, il s'arrête, s'appuie sur la pertuisane dont il est armé, fixe un regard vague sur un point de l'espace, puis, avec un soupir, reprend la marche circonscrite d'un factionnaire nocturne.

Tout à coup son attention fut attirée par la voix d'un homme qui, du chemin qui bordait les fossés extérieurs, demandait l'ouverture de la porte Saint-Germain ; l'individu attardé paraissait compter sur la complaisance du gardien, qui seul pouvait, passé neuf heures du soir, en permettre l'entrée, et sous sa responsabilité personnelle. Il faut croire qu'il ne s'était pas trompé sur l'influence qu'il se flattait d'exercer ; car le jeune factionnaire eut à peine entendu sa voix, qu'il descendit le talus que le rempart formait intérieurement, et alla frapper à une petite fenêtre que dénonçait la clarté d'une lampe, en criant assez haut pour être entendu de l'intérieur.

— Mon père, levez-vous vite, et allez ouvrir la porte à messire Juvénal des Ursins.

La lampe annonça, par ses mouvements, que ces paroles avaient été entendues ; un vieillard sortit de la maison, une lanterne d'une main et un trousseau de clefs de l'autre, et s'avança, accompagné du jeune homme qui l'avait appelé, sous la voûte formée par la porte massive.

Cependant, avant de mettre la clef dans la serrure, et comme si l'assurance donnée par son fils n'était pas suffisante, le vieillard s'adressa à l'individu qu'on entendait marcher, en frappant du pied, de l'autre côté de la herse.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Ouvrez, maître Leclerc ; je suis Jean Juvénal des Ursins, conseiller au parlement de notre sire le roi. Je me suis attardé chez le prieur de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, et, comme nous sommes de vieilles connaissances, j'ai compté sur vous.

— Oui, oui, murmura Leclerc, aussi vieilles connaissances que peuvent l'être un vieillard et un enfant. C'était votre père, jeune homme, qui pouvait parler ainsi ; car nous sommes nés tous deux dans la ville de Troyes, en 1340, et une connaissance de soixante-huit ans méritait mieux que la nôtre le titre que vous lui donnez.

En disant ces paroles, le gardien faisait tourner deux fois la clef dans la serrure, fixait dans une position perpendiculaire la barre de fer horizontale qui fermait la porte, et, de ses deux mains, poussant l'un, tirant l'autre, entrebâillait les battants massifs, qui donnèrent à l'instant passage à un jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans.

— Merci, maître Leclerc, dit celui-ci en frappant sur l'épaule du vieillard avec un geste mêlé d'affection et de respect ; merci, et comptez sur moi dans l'occasion, comme j'ai compté sur vous.

— Messire Juvénal, dit le jeune factionnaire, puis-je réclamer ma part dans cette promesse, comme j'ai eu ma part dans le service que mon père vient de vous rendre ? Car, sans moi, qui l'ai prévenu, vous eussiez couru grand risque de passer la nuit de l'autre côté des murailles.

— Ah ! c'est toi, Perrinet ! Et que fais-tu dans cet accoutrement, à cette heure de la nuit ?

— Je monte la garde par l'ordre de M. le connétable, et, comme j'étais libre de choisir l'endroit de ma faction, je suis venu demander à dîner à mon vieux père...

— Et il a été le bienvenu, ajouta le vieillard ; car c'est un digne garçon qui craint Dieu, respecte le roi, et aime ses parents.

Le vieux Leclerc tendit à son fils une main ridée et tremblante. Celui-ci la serra dans les siennes, Juvénal prit l'autre.

— Je vous remercie une seconde fois, mon vieil ami ; ne restez pas plus longtemps dehors ; j'espère qu'un second importun ne viendra pas mettre votre complaisance à l'épreuve.

— Et il aura raison, messire des Ursins ; car, fût-ce notre seigneur le dauphin Charles, que Dieu conserve, je crois que je ne ferais pas pour lui ce que j'ai fait pour vous. C'est une grande responsabilité, dans ces temps de troubles, que la garde des clefs d'une ville. Aussi, quand je veille, elles ne quittent pas ma ceinture, et, quand je dors, mon chevet.

Après avoir donné à sa louange cette preuve de vigilance, le vieillard secoua une dernière fois les deux mains qu'il tenait, ramassa la lanterne qu'il avait posée à terre, et reprit le chemin de sa maison, laissant les jeunes gens seuls.

— Que voulais-tu me demander, Perrinet ? reprit Juvénal en s'appuyant sur le bras du jeune vendeur de fer qui

[illegible] mis en scène dans le chapitre précédent. [illegible]

— Dites-le-moi, messire. Vous qui êtes maître des requêtes et conseiller, vous devez savoir tout ce qui se passe, et je suis bien inquiet : car on dit que de grandes choses sont arrivées du côté de Tours, où est la reine.

— Vraiment, dit Juvénal, tu ne pouvais mieux t'adresser, et je vais t'en raconter de toutes fraîches.

— Remontons, si vous voulez bien, sur le rempart ; le connétable fera probablement sa ronde de nuit, et, s'il ne me trouvait pas à mon poste, mon vieux père pourrait perdre sa place, et moi, je pourrais gagner quelques coups de ceinturon sur les reins.

Juvénal s'appuya familièrement sur le bras de Perrinet, et tous deux reparurent sur la plate-forme déserte un instant.

— Voici comme les choses se sont passées, reprit Juvénal. Son auditeur paraissait lui prêter la plus vive attention.

— Tu sais que la reine était prisonnière à Tours, sous la garde de Dupuy, le plus [illegible] et le moins aimable des geôliers. Cependant, malgré sa vigilance, la reine avait trouvé moyen d'écrire au duc de Bourgogne et de réclamer son secours. Celui-ci comprit bien vite quelle puissante alliée lui serait Isabel de Bavière, puisque, aux yeux de beaucoup, sa rébellion contre le roi devenait dès lors une [illegible] accordée à une femme.

« Comme on [illegible] pas aussi sévèrement Madame et la duchesse de Bavière que la reine, cette dernière avait [illegible] moyen des nouvelles du duc ; et lorsqu'elle apprit qu'il avait mis le siège devant Corbeil et que ses gens avaient pénétré jusqu'à Chartres, elle ne désespéra pas de se sauver.

« En conséquence, elle feignit une dévotion profonde à l'abbaye de Marmoutiers, et elle engagea Madame à prier Dupuy de permettre que les princesses et leurs femmes y allassent à la messe. Dupuy, tout brutal qu'il était, n'osa refuser à la fille de son roi une grâce qui ne lui parut d'aucune conséquence. La reine accoutuma insensiblement son geôlier à la voir aller faire ses dévotions à Marmoutiers. Elle parut ne plus remarquer l'insolence de cet homme : elle lui parla doucement. Dupuy, satisfait de voir plier devant sa volonté l'orgueil d'une reine, commença à s'humaniser. Il souffrit qu'elle allât à l'abbaye toutes les fois qu'elle le voulait, en prenant la précaution d'être toujours avec elle et de mettre sur la route des corps de garde de distance en distance, bien qu'il lui parût inutile de s'astreindre à tant d'exactitude à cinquante lieues qu'il était de l'ennemi.

« Mais la reine remarqua que ses gardes, convaincus de l'inutilité de leurs soins, faisaient leur service avec une extrême négligence, et que, si on les attaquait à l'improviste, on en aurait bon marché. Elle forma dès lors le projet de se faire enlever à Marmoutiers par le duc de Bourgogne ; elle lui manda, par un de ses serviteurs, toutes ces particularités. Il les approuva, et la reine, par un nouveau message, lui désigna le jour où elle devait se rendre à cette abbaye.

« L'entreprise était hasardeuse ; il fallait traverser cinquante lieues de pays sans être découvert. Si le duc de Bourgogne tentait ce coup de main avec peu de monde, Dupuy avait assez de gardes pour résister ; s'il y allait à grande assemblée, il paraissait impossible que Dupuy ne fût pas averti, et alors il pouvait enlever la reine et la faire passer dans le Maine, le Berry ou l'Anjou. Le duc de Bourgogne ne se rebuta pas. Il comprenait trop que le seul moyen de soutenir son parti était de s'autoriser du nom d'Isabel, et il prit les mesures si justes qu'il arriva à son but sans être découvert, et voici comment.

L'attention de Perrinet Leclerc parut redoubler.

« Il choisit dans ses troupes dix mille hommes de cheval, parmi les hommes les plus vaillants et les chevaux les plus robustes ; il fit [illegible] les uns et les autres, et, la nuit du [illegible] de Corbeil, il se mit à leur tête et prit le chemin de Tours. On marcha toute la nuit sans [illegible] et l'on ne s'arrêta qu'une heure avant le jour pour faire manger les chevaux ; puis on recommença à [illegible] quinze heures de suite, mais avec beaucoup plus de [illegible] que pendant la nuit. A la fin du jour, on s'arrêta [illegible] qu'à [illegible] lieues de Tours. Cette armée avait été [illegible]ment [illegible] tous les lieux où elle avait passé [illegible] surpris de sa [illegible] et de sa vitesse ; mais le matin du second jour, comme le duc de Bourgogne craignait, malgré les précautions qu'il avait prises, que les nouvelles de la [illegible], il arriva sur les huit heures du matin à Marmoutiers, environna l'église et ordonna au sire Hector de Saveuse d'y pénétrer avec soixante hommes.

« [illegible] Dupuy [illegible] troupe [illegible] bourguignonne, à la croix rouge qu'elle portait, il ordonna [illegible] la reine de [illegible] faire sortir par une petite porte latérale où son carrosse l'attendait ; mais elle [illegible] fermement [illegible] aux deux autres gardiens, qui essayèrent de l'enlever de force ; mais elle se cramponna à la grille du chœur, près duquel elle était agenouillée, passant son bras à travers les barreaux, et jurant, sur le Christ, qu'on la tuerait plutôt que de l'arracher de là. Les dames et princesses qui l'accompagnaient couraient çà et là, implorant du secours et criant à l'aide, si bien que le sire de Saveuse, voyant qu'il n'y avait pas à balancer, fit un signe de croix pour que Dieu, dans la maison duquel il se trouvait, lui pardonnât cette action, puis il tira son épée, et ses gardes en firent autant.

« A cette vue, Laurent Dupuy comprit bien que tout était perdu pour lui ; il se sauva par la petite porte, s'élança sur un cheval, et rentra bride abattue dans la ville de Tours, à laquelle il donna l'alarme, et qui se mit incontinent en défense.

« Aussitôt qu'il eut disparu, le sire de Saveuse s'avança vers la reine et la salua respectueusement au nom du duc de Bourgogne.

« — Où est-il ? demanda-t-elle.

« — Devant le portail de l'église, où il vous attend.

« La reine et les princesses s'avancèrent alors vers la porte d'entrée, au milieu d'une haie d'hommes qui criaient :

« — Vivent la reine et monseigneur le dauphin !

« Le duc de Bourgogne, en l'apercevant, descendit de son cheval et mit un genou en terre.

« — Mon très cher cousin, lui dit-elle en s'approchant gracieusement de lui et en le relevant, je dois vous aimer plus qu'aucun homme dans le royaume. Vous avez tout laissé pour vous rendre à mon mandement, et vous m'avez délivrée de ma prison. Soyez assuré que jamais je n'oublierai ces choses. Je vois bien que vous avez toujours aimé monseigneur le roi, sa famille, le royaume et la chose publique.

« En ce disant, elle lui donna sa main à baiser.

« Le duc répondit quelques mots de respect, de dévouement, laissa près d'elle le sire de Saveuse et mille chevaux, et, avec le reste de son armée, s'avança rapidement vers Tours, avant que cette ville fût revenue de son étonnement. On ne lui fit aucune résistance, et, pendant que la plupart de ses gens se glissaient par les endroits les plus bas, le duc fit son entrée par les portes, que les soldats de Dupuy avaient abandonnées. Ce malheureux fut lui-même au nombre des prisonniers, et servit d'exemple à la postérité, qu'on ne doit jamais manquer de respect aux têtes couronnées, en quelque extrémité qu'elles soient réduites.

— Que lui est-il arrivé ? demanda Perrinet.

— Il fut pendu sur le midi, répondit Juvénal.

— Et la reine ?

— Elle revint à Chartres, puis repartit pour Troyes en Champagne, où elle tient sa cour. Les états généraux de Chartres, qui sont composés de ses créatures, l'ont déclarée régente, de sorte qu'elle a fait faire un sceau, où sont, d'un côté, les armes écartelées de France et de Bavière, et, de l'autre, son portrait avec ces mots : *Isabel, par la grâce de Dieu, reine régente de France.*

Ces détails politiques paraissaient intéresser fort peu Perrinet Leclerc, tandis qu'au contraire il semblait désirer en connaître d'autres qu'il hésitait à demander ; enfin, après un instant de silence, et comme il vit que messire Juvénal s'apprêtait à prendre congé de lui, il lui demanda, d'un ton qu'il essaya de rendre aussi indifférent que possible :

— Et dit-on qu'il soit arrivé quelque accident aux dames qui accompagnaient la reine ?

— Aucun, répondt Juvénal.

Perrinet respira.

— En quel endroit de la ville la reine tient-elle sa cour ?

— Au château.

— Une dernière question, messire. Vous qui êtes un savant, qui connaissez le latin, le grec et la géographie, dites-moi, je vous prie, vers quel côté de l'horizon il faut que je me tourne pour regarder la ville de Troyes ?

Juvénal s'orienta un moment ; puis, prenant de la main gauche la tête de Perrinet, il la tourna vers un point de l'espace qu'il indiquait en même temps de sa main droite.

— Tiens, lui dit-il, regarde entre les deux clochers de Saint-Yves et de la Sorbonne, un peu à gauche de la lune qui se lève derrière ce clocher : vois-tu une étoile plus brillante que les autres ?

Perrinet fit signe qu'il la voyait.

— On la nomme Mercure. Eh bien, en traçant une ligne verticale de l'endroit où elle te paraît suspendue jusqu'à la terre, cette ligne ainsi tracée partagerait en deux la ville dont tu me demandes la position.

Perrinet laissa passer sans observation ce qui lui paraissait peu clair dans la démonstration astronomico-géométrique du jeune maître des requêtes, et ne s'attacha qu'à ce point, qu'en regardant un peu à gauche du clocher de la Sorbonne, ses yeux seraient fixés vers l'endroit du monde où respirait Charlotte. Peu lui importait le reste : cet endroit n'était-il pas pour lui le monde tout entier ?

Il remercia donc messire Juvénal, qui s'éloigna gravement.

enchanté d'avoir donné à son jeune compatriote cette preuve d'une science dont l'affectation était, avec la manie de vouloir persuader qu'il descendait de la famille Orsini (1), le seul défaut que l'on pût reprocher à cet impartial et sévère historien.

Perrinet était resté, seul, adossé contre un arbre, et, quoique la partie de Paris qu'on nommait alors l'Université fût devant ses yeux, comme son esprit l'emportait au delà, elle disparut complètement de sa pensée. Bientôt, comme si son regard eût percé réellement l'espace, il ne vit plus à l'horizon que la ville de Troyes, dans la ville que le vieux château, et dans le château qu'une chambre, celle qu'habitait Charlotte !... encore s'ouvrait-elle pour lui comme ces décorations de théâtre, fermées de tous côtés, excepté de celui qui se trouve en face du spectateur ; et, là, dans cette chambre, dont il se figurait la couleur de la tenture, la forme des meubles, libre des soins que lui imposait sa place près la reine, une jeune fille blonde et gracieuse, éclairant de ses vêtements blancs l'appartement sombre qu'elle habite, comme ces anges de Martinn et de Danby, qui, portant leur lumière en eux, illuminent de leurs rayons le chaos qu'ils traversent, et sur lequel n'a pas encore lui le premier soleil.

A force de rassembler toutes les puissances de son esprit sur une seule pensée, cette apparition était devenue, pour lui, une réalité ; et, si son imagination lui eût présenté, au lieu de sa Charlotte calme et rêveuse, Charlotte courant quelque danger, certes il eût étendu les bras et se fût précipité en avant, croyant qu'il n'aurait eu qu'un pas à faire pour la protéger.

Perrinet était tellement absorbé dans cette contemplation, qui pourrait faire croire à ceux qui l'ont éprouvée qu'il existe, dans certains moments et dans certaines organisations, un don réel de la double vue, qu'il n'entendit point le bruit que fit, en montant la rue du Paon, une troupe d'hommes à cheval, qui, un instant après, déboucha à quelques pas de lui sur le rempart, à la sûreté duquel il était chargé de veiller.

Celui qui commandait cette ronde nocturne fit signe à sa troupe de s'arrêter, et s'avança seul sur la muraille. Là, sa vue chercha de tous côtés la sentinelle qui devait y être, et ses yeux s'arrêtèrent sur Perrinet, qui, dans la même position, continuant le même rêve, n'avait rien distingué de ce qui se passait autour de lui.

Le commandant de la petite troupe marcha alors vers cette ombre immobile, et enleva du bout de son épée, le bonnet de feutre qui couvrait la tête de Leclerc. La vision s'évanouit avec la rapidité d'un palais doré qui s'écroule et disparaît sous la secousse d'un tremblement de terre ; une espèce de commotion électrique courut par tout son corps et, par un mouvement instinctif, il écarta de sa pertuisane l'épée qui le menaçait, en criant :

— A moi, les écoliers !

— Tu n'es pas encore bien éveillé, jeune homme, ou tu rêves tout haut, dit le connétable d'Armagnac, tandis que la lame de son épée coupait comme un jonc la lance garnie de fer que Leclerc avait présentée à la visière de son casque, et dont le bout se ficha en terre en tombant.

Leclerc reconnut la voix du gouverneur de Paris, jeta le tronçon qui restait entre ses mains, croisa les bras sur sa poitrine, et attendit avec calme que le connétable fixât la punition qu'il savait avoir méritée.

— Ah ! messieurs les bourgeois, continua le comte d'Armagnac, on vous confie la garde de votre ville, et c'est ainsi que vous vous acquittez de votre devoir ? Holà ! mes maîtres, ajouta-t-il en se tournant vers sa troupe, qui fit un mouvement pour s'approcher de lui, trois hommes de bonne volonté !

Trois hommes sortirent des rangs.

— Que l'un de vous achève la faction de ce drôle, dit-il.

Un soldat descendit silencieusement de son cheval, en jeta la bride au bras de l'un de ses camarades, et alla prendre, sous l'ombre de la porte Saint-Germain, la place qu'y occupait Leclerc.

— Quant à vous, continua le connétable en s'adressant aux deux autres soldats qui attendaient ses ordres, pied à terre, enfants, et comptez sur les épaules de ce truand vingt-cinq coups du fourreau de vos épées.

— Monseigneur, dit froidement Leclerc, c'est une punition de soldat, et je ne suis pas soldat.

— Faites ce que j'ai dit, ajouta le connétable en mettant le pied à l'étrier.

Leclerc marcha à lui et l'arrêta par le bras.

— Réfléchissez, monseigneur.

— J'ai dit vingt-cinq : pas un de plus, pas un de moins, reprit le connétable.

Et il se remit en selle.

(1) Le père de Juvénal tirait son nom de l'hôtel des Ursins, que lui avait donné la ville de Paris, et sur le portique duquel étaient sculptés deux jeunes ours.

— Monseigneur, dit Leclerc en se jetant à la bride du cheval, monseigneur, c'est une punition de serf et de vassal, et je ne suis ni l'un ni l'autre : je suis homme libre et bourgeois de la ville de Paris ; ordonnez-moi quinze jours, un mois de prison, et je m'y rendrai.

— Vous verrez, dit le connétable, qu'il faudra choisir à ces misérables une punition selon leur goût ! Arrière !

A ce mot, il piqua son cheval, qui fit un bond en avant, et, assénant sur la tête nue de Leclerc un coup de poing avec son gantelet de fer, il l'étendit aux pieds des deux soldats qui devaient être les exécuteurs de l'ordre qu'il venait de donner.

C'était toujours avec plaisir que de pareils commandements étaient reçus par les gens de guerre, lorsque le patient était un bourgeois. Il y avait, entre les soldats et les corporations, une haine réelle que les rapprochements politiques qui, de temps en temps, s'opéraient entre eux, ne pouvaient parvenir à éteindre ; aussi était-il bien rare que, le soir, un écolier et un soldat se rencontrassent dans une rue écartée sans que l'un jouât du bâton et l'autre de l'épée. Nous sommes forcés d'avouer que Perrinet Leclerc n'était point de ceux qui, dans l'occasion, cédaient le haut du pavé pour éviter ces sortes de rencontres.

Ce fut donc une véritable bonne fortune, pour les gens d'armes du connétable, que l'exécution dont les avait chargés leur maître, de sorte que, lorsque Perrinet roula à leurs pieds, ils se jetèrent tous deux sur lui, si bien qu'en revenant de son étourdissement, il se trouva nu jusqu'à la ceinture, les poings liés en croix au-dessus de sa tête, et attachés à une branche d'arbre, de manière à ce que la pointe de ses pieds seulement touchât la terre ; puis les soldats détachèrent leur épée du ceinturon, posèrent les lames sur le gazon, et, avec le fourreau élastique et pliant, ils commencèrent à frapper, en alternant avec autant de flegme et de régularité que les bergers de Virgile.

Le troisième soldat s'était approché, et comptait les coups.

Les premiers résonnèrent sur ce corps ferme et blanc sans qu'ils parussent produire aucune impression sur celui qui les recevait, quoique, à la lueur de la lune, on pût distinguer les sillons bleuâtres qu'ils y traçaient ; bientôt chaque fourreau, en se pliant comme un cerceau sur le dos meurtri, enleva avec lui une lanière de chair. Insensiblement, le bruit des coups changea de nature : d'aigu et sifflant qu'il était d'abord, il devint sourd et mat, comme s'ils tombaient sur de la boue ; puis, vers la fin de l'exécution, les soldats furent obligés de ne plus frapper que d'une main, l'autre étant occupée à garantir leur visage de la rosée de sang et des parcelles de chair qui jaillissaient sous chaque volée.

Au vingt-cinquième coup, ils s'arrêtèrent, religieux observateurs de leur consigne. Le condamné n'avait pas jeté un cri, pas proféré une plainte.

Alors, comme c'était fini, un des hommes d'armes reprit son épée et la remit tranquillement dans le fourreau, tandis que l'autre, à l'aide de la sienne, coupait la corde entre la branche et les mains du patient.

Aussitôt que la corde fut coupée, Perrinet Leclerc, qui ne restait debout que soutenu par elle, tomba, mordit la terre et s'évanouit.

XIX

Un mois après que ces choses s'étaient passées à Paris, de grands événements politiques s'accomplissaient aux alentours de cette ville.

Jamais la monarchie française n'avait été menacée d'une ruine plus prochaine qu'en ce moment : trois partis déchiraient le royaume à belles dents, et c'était à qui en tirerait à lui les plus riches lambeaux.

Henri V, roi d'Angleterre, accompagné des ducs de Clarence et de Glocester, ses frères, était, comme nous l'avons dit, débarqué à Touques, en Normandie ; il avait aussitôt attaqué le château de ce nom, qui, après quatre jours de combats, avait capitulé ; de là, il était allé mettre un siège régulier devant Caen, que défendaient deux seigneurs de mérite et de nom, la Fayette et Montenais. Leur résistance opiniâtre ne servit qu'à faire prendre la ville d'assaut. Le souvenir récent des victoires d'Honfleur et d'Azincourt se mêlant au bruit de ces nouveaux triomphes, la consternation se répandit dans la Normandie ; plus de cent mille personnes émigrèrent et se sauvèrent en Bretagne, si bien que le roi d'Angleterre n'eut besoin, pour conquérir Harcourt, Beaumont-le-Roger, Evreux, Falaise, Bayeux, Lisieux, Coutances, Saint-Lô, Avranches, Argentan et Alençon, que de se montrer devant ces villes, ou d'y envoyer des détachements. Cherbourg seul, défendu par Jean d'Angennes, l'arrêta plus de temps devant ses murs que ne l'avaient fait ensemble toutes

les villes que nous avons nommées ; mais cette place se rendit à son tour et, avec elle, toute la Normandie, [illegible] la patrie, tomba sous la domination de Henri V d'Angleterre.

Les Bourguignons, la reine et le duc occupaient la Champagne, la Bourgogne, la Picardie, et une partie de l'Ile-de-France ; Senlis tenait pour les Bourguignons, et Jean de Villiers, seigneur de l'Ile-Adam, qui commandait pour le roi, à Pontoise, ayant eu à se plaindre du connétable, qui le traitait avec hauteur, avait livré cette ville, située à quelques lieues de Paris seulement, au duc de Bourgogne, qui y avait envoyé du renfort et en avait maintenu l'Ile-Adam gouverneur.

Le reste de la France, où commandait le connétable, sous le nom du roi et du dauphin, était d'autant moins capable de résister longtemps à tous ses ennemis que le comte d'Armagnac, obligé de concentrer toutes ses troupes sur la capitale du royaume, n'avait pu exécuter ce mouvement sans que les bourgeois de la ville et les paysans des environs eussent beaucoup souffert du passage et du séjour des soldats, qui, manquant de solde et de vivres, existaient à leurs dépens. Le mécontentement était donc général, et le connétable avait presque autant à craindre de la part de ses alliés que de celle de ses ennemis.

Le duc de Bourgogne, désespérant de s'emparer de Paris par la force, essaya de tirer parti du mécontentement général que le connétable avait soulevé contre le gouvernement du roi, et de lier des intelligences dans la place. Des agents qui lui étaient dévoués pénétrèrent déguisés dans la ville, et une conspiration se forma pour lui livrer la porte Saint-Marceau. Un homme d'église et quelques bourgeois qui demeuraient près de là, en avaient fait faire de fausses clefs, et avaient envoyé un message au duc pour convenir du jour et de l'heure de l'entreprise. Il en chargea le sire Hector de Saveuse, qui lui avait déjà donné, en enlevant la reine, à Tours, une preuve de son habileté et de son courage, et lui-même, avec six mille hommes, se mit en marche pour le soutenir.

Tandis que cette armée s'avance silencieusement pour tenter ce coup hasardeux, nous introduirons le lecteur dans la grande salle du château de Troyes, en Champagne, où la reine Isabel tient sa cour, entourée de la noblesse bourguignonne et française.

Certes, qui la verrait ainsi sur un fauteuil doré, dans cette chambre gothique, où tout le luxe de la maison de Bourgogne est déployé ; qui la verrait, dis-je, sourire à l'un, tendre gracieusement sa belle main à l'autre, jeter quelques douces paroles à un troisième, et qui, descendant au fond du cœur de cette orgueilleuse princesse, y pourrait lire les sentiments de haine et de vengeance qui le bouleversent, serait effrayé du combat qu'elle doit soutenir pour enfermer tant de passions dans son sein, et pour que son front calme présente avec elles un si étonnant contraste.

Ce jeune seigneur, debout à sa droite, auquel elle adresse la parole le plus souvent, parce qu'il est le dernier arrivé à sa cour, est le sire Villiers de l'Ile-Adam. Lui aussi, sous un sourire gracieux et de douces paroles, cache des projets de vengeance et de haine, dont il a mis une partie à exécution en livrant au duc de Bourgogne la ville confiée à sa garde. Seulement, comme le duc a pensé que, traître une fois, il pourrait l'être deux, il n'a point voulu qu'il l'accompagnât dans le coup de main qu'il tente sur Paris, et, comme à un poste d'honneur, il l'a laissé près de la reine.

De chaque côté d'elle, et un peu en arrière, s'appuyant, dans une pose demi-respectueuse, demi-familière, sur le dossier de son fauteuil, causant à demi-voix et suivant une conversation particulière, nos anciennes connaissances, les sires de Giac et de Graville, qui, ayant payé rançon, se sont trouvés libres de revenir offrir, à leur belle souveraine, leur amour et leur épée. Chaque fois qu'elle se retourne de leur côté, son front se rembrunit, car ils étaient les frères d'armes du chevalier de Bourdon, et souvent le nom de ce malheureux jeune homme, prononcé tout à coup par eux, lui semble un écho douloureux et inattendu de la voix qui crie vengeance au fond de son cœur.

A sa gauche, et aux pieds des marches qui élèvent le fauteuil royal comme un trône, le baron Jean de Vaux raconte aux seigneurs de Chastellux, de Laon et de Bar, comment, avec son parent Hector de Saveuse, ils ont, quelques jours auparavant, surpris, dans l'église de Notre-Dame de Chartres, le sire Hélyon de Jacqueville, dont ils avaient juré la mort ; comment, pour ne pas tacher de son sang le marbre de l'autel, ils l'ont traîné hors de l'église, et là, malgré ses prières, malgré l'offre d'une rançon de cinquante mille écus d'or, ils lui ont fait de si profondes blessures, que, dans les trois jours, il en est mort.

Derrière chacun de ces seigneurs et sur une ligne circulaire se tient une foule de pages richement vêtus aux couleurs de leurs maîtres ou à celles de leurs dames, parlant aussi, mais plus bas qu'eux, de chasse et d'amour.

Au milieu du bourdonnement général que faisaient tous ces chuchotements, parmi lesquels chacun suivait une conversation particulière, de temps en temps la voix de la reine s'élevait ; tout rentrait dans le silence, et chacun entendait distinctement la question qu'elle adressait à l'un des seigneurs qui se trouvaient là, et la réponse que faisait celui-ci. Puis la conversation générale reprenait aussitôt son cours.

— Vous prétendez donc, sire de Graville, dit la reine en se retournant à demi pour adresser la parole au jeune seigneur de ce nom, que nous avons indiqué comme étant placé derrière elle, et en occasionnant par le seul son de sa voix une de ces interruptions dont nous avons parlé ; vous prétendez donc que notre cousin d'Armagnac a juré, par la Vierge et le Christ, de ne point porter vivant la croix rouge de Bourgogne, que nous, sa souveraine, avons adoptée pour le signe de ralliement de nos braves et loyaux défenseurs ?

— Ce sont ses propres paroles, madame la reine.

— Et vous ne les lui avez pas renfoncées dans la bouche avec le pommeau de votre épée ou la coquille de votre poignard, sire de Graville ? dit d'un ton où perçait un peu de jalousie Villiers de l'Ile-Adam.

— D'abord, je n'avais ni poignard ni épée, vu que j'étais son prisonnier, seigneur de Villiers ; puis, un si grand homme de guerre ne laisse pas, tel brave que l'on soit, d'imposer un certain respect à qui se trouve en face de lui. D'ailleurs, je sais quelqu'un à qui il a dit, une fois, de plus dures paroles encore que celles que je viens de rapporter : celui-là était libre, il portait à son côté une dague et une épée, et cependant il n'a point osé, ce me semble, mettre à exécution le conseil qu'il donne aujourd'hui avec une audace à laquelle l'absence du connétable doit ôter quelque peu de son prix aux yeux de notre royale souveraine.

Le sire de Graville se remit à causer tranquillement avec de Giac.

L'Ile-Adam fit un mouvement : la reine l'arrêta.

— Est-ce que nous ne ferons pas manquer le connétable à son serment, sire de Villiers ? dit-elle.

— Ecoutez, madame, répondit l'Ile-Adam : je fais vœu, comme lui, par la Vierge et par le Christ, de ne pas manger à une table, de ne pas coucher dans un lit, que je n'aie vu de mes yeux le connétable d'Armagnac porter la croix rouge de Bourgogne, et, si je manque à ce vœu, que Dieu n'ait miséricorde de mon âme ni dans ce monde ni dans l'autre.

— Le sire de Villiers, dit le baron Jean de Vaux en tournant la tête et en le regardant ironiquement par-dessus son épaule, fait un vœu qu'il n'aura pas grand'peine à accomplir ; car il est probable qu'avant que le sommeil et l'appétit lui viennent, nous apprendrons, ce soir, que monseigneur le duc de Bourgogne est entré dans la capitale, et, cela étant, le connétable sera trop heureux de présenter à deux genoux les clefs de ses portes à la reine.

— Dieu vous entende, baron, dit Isabel de Bavière. Il est temps enfin que ce beau royaume de France retrouve un peu de paix et de tranquillité, et je suis bien aise que l'occasion se soit présentée de reprendre Paris sans courir les chances d'un combat, où votre courage nous assurait certainement la victoire, mais dans lequel chaque goutte de sang versé fût sortie des veines de l'un de mes sujets.

— Messeigneurs, dit de Giac, à quand notre entrée dans la capitale ?

Au même instant, on entendit un grand bruit au dehors, comme serait celui d'une troupe considérable d'hommes à cheval qui reviendraient au galop. Des pas précipités résonnèrent sous le péristyle ; les deux portes de la chambre s'ouvrirent : un chevalier armé de toutes pièces, couvert de poussière, la cuirasse hachée et bosselée de coups, s'avança jusqu'au milieu de la salle, et jeta, avec un blasphème, son casque ensanglanté sur une table.

C'était le duc de Bourgogne lui-même.

Tous ceux qui se trouvaient là poussèrent un cri de surprise et restèrent effrayés de sa pâleur.

— Trahis ! dit-il en frappant son front de ses deux poings armés de gantelets de fer, trahis par un misérable marchand pelletier !... Voir Paris, le toucher ; Paris, ma ville, en être à une demi-lieue, n'avoir qu'à étendre la main pour la prendre, et échouer ! Echouer par la trahison d'un malheureux bourgeois qui n'a pas eu un cœur assez large pour enfermer un secret !... Eh ! oui, oui, messieurs ! Vous me regardez d'un air étonné ! Vous me croyiez, à cette heure, n'est-ce pas, frappant à la porte du palais du Louvre ou de l'hôtel Saint-Paul ? Eh bien, non ! Moi, Jean de Bourgogne, qu'on a surnommé Sans-Peur, j'ai fui ! Oui, messeigneurs, j'ai fui, et j'ai laissé sur la place Hector de Saveuse, qui ne pouvait fuir, lui ! et j'ai laissé dans la ville des hommes dont les têtes tombent, en ce moment, en criant : *Vive Bourgogne !* et je ne puis les secourir ! Comprenez-vous, messieurs ? C'est une horrible revanche à prendre, et nous la prendrons, n'est-ce pas ? Et, à

notre tour... eh bien, à notre tour, nous donnerons besogne au bourreau, et nous verrons tomber les têtes qui crieront : *Vive Armagnac !* Et, à notre tour, enfer et démons ! à notre tour !... Oh ! malédiction sur ce connétable ! Cet homme me rendra fou, si je ne le suis déjà !

Le duc Jean poussa un éclat de rire horrible à entendre ; puis il fit un tour sur lui-même, frappant du pied, tirant ses cheveux à pleines mains, et alla rouler, plutôt que s'asseoir, sur les marches du fauteuil de la reine.

Isabel, effrayée, se jeta en arrière.

Le duc de Bourgogne la regarda, appuyé sur ses deux poings, et, secouant sa tête, sur laquelle son épaisse chevelure se dressait comme la crinière d'un lion :

— Reine, lui dit-il, c'est cependant pour vous que se font toutes ces choses. Je ne parle pas de mon sang, — et il passa sa main sur son front ouvert par une blessure, — il m'en reste encore assez, comme vous le voyez, pour n'avoir pas à regretter celui que j'ai perdu, mais pour celui de tant d'autres, avec lequel nous engraissons les plaines des environs de Paris à y faire pousser des moissons doubles et tout cela, Bourgogne contre France, sœur contre sœur ! Tandis que l'Anglais arrive, l'Anglais, que rien n'arrête, que personne ne combat ! Oh ! savez-vous, messieurs que nous sommes insensés ?

Chacun comprenait que le duc était dans un de ces moments de violence qui ne permettent ni interruption ni conseils ; aussi chacun le laissait-il parler, sachant qu'il en reviendrait bientôt à sa haine contre le roi et le connétable, et à son projet favori, la prise de Paris.

— Quand je pense qu'à l'heure qu'il est, continua-t-il, je pourrais être à l'hôtel Saint-Paul, où est le dauphin, entendre cette brave population de Paris, dont, après tout, plus des trois quarts est à moi, crier : *Vive Bourgogne !* que vous, ma reine, vous pourriez donner, par toute la France, de véritables ordres, signer de vrais édits ; que je verrais ce damné connétable demandant grâce et miséricorde ! Oh ! cela sera, continua-t-il en se dressant de toute sa hauteur ; cela sera, n'est-ce pas, messeigneurs ? cela sera, car je le veux ; et, si un seul de vous me dit non, celui-là en aura menti par la gorge !

— Monsieur le duc, dit la reine, calmez-vous. Je vais faire appeler un médecin pour panser votre blessure, à moins que vous n'aimiez mieux que moi-même...

— Merci, madame, merci, répondit le duc : c'est une égratignure, et plût au ciel que mon brave Hector de Saveuse n'en eût pas davantage !

— Et quel coup a-t-il donc reçu ?

— Le sais-je ? Ai-je eu seulement le temps de descendre de cheval pour aller lui demander s'il était mort ou vivant ? Non ; je l'ai vu tomber avec un trait d'arbalète planté au milieu du corps comme un échalas dans une vigne. Pauvre Hector ! c'est le sang d'Hélyon de Jacqueville qui retombe sur lui ! Messire Jean de Vaux, prenez garde à vous ! vous étiez de moitié dans le meurtre ; vienne un combat, et peut-être serez-vous de moitié aussi dans la punition.

— Grand merci ! monseigneur, dit Jean de Vaux ; mais, cela arrivant, mon dernier soupir sera pour mon noble maître, le duc Jean de Bourgogne, ma dernière pensée pour ma noble maîtresse, la reine Isabel de Bavière.

— Oui, oui, mon vieux baron, dit en souriant Jean Sans-Peur, qui peu à peu oubliait sa colère, je sais que tu es brave, et qu'à ton dernier moment, si Dieu ne veut pas de ton âme, tu es homme à la disputer au diable lui-même, et à en rester propriétaire, malgré les petites peccadilles qui donnent bien à Satan quelques droits sur elle.

— Je ferai de mon mieux, monseigneur.

— Bien ; mais, si la reine n'a rien à nous ordonner, mon avis, messieurs, est que nous prenions un repos qui ne nous sera pas inutile demain. C'est toute une guerre à recommencer, et Dieu sait quand elle finira.

La reine Isabel de Bavière se leva, indiquant d'un geste qu'elle approuvait la proposition du duc de Bourgogne, et elle sortit de la salle, appuyée sur le bras que lui avait offert le sire de Graville.

Le duc de Bourgogne, aussi oublieux déjà de ce qui venait de se passer que si c'était un rêve, les suivait, riant avec Jean de Vaux, et paraissant totalement insensible à la douleur de la blessure qui ouvrait sur son front ses lèvres rouges et saignantes. Chastellux, de Laon et de Bar venaient ensuite, puis, enfin, de Giac et l'Ile-Adam. Ils se rencontrèrent à la porte.

— Et votre vœu ? dit en riant de Giac.

— Je l'accomplirai, répondit l'Ile-Adam, et ce, à compter de ce soir.

Ils sortirent.

Quelques minutes après, cette salle, pleine, un instant auparavant, de bruits confus et de clartés étincelantes, était redevenue le domaine du silence et de l'obscurité.

Si nous avons réussi à donner à nos lecteurs une connaissance exacte du caractère d'Isabel de Bavière, ils se représenteront facilement que la nouvelle que venait de lui annoncer Jean de Bourgogne, et qui lui enlevait toutes ses espérances, avait fait sur elle un effet tout contraire à celui que nous lui avons vu produire sur le duc ; du sang-froid du combat, ce dernier était passé à la colère de la réflexion, qui s'était évanouie à son tour, dès qu'elle avait pu s'évaporer en paroles. Isabel, au contraire, avait écouté le récit avec le calme d'une âme haineuse, mais politique ; c'était du fiel encore sur son cœur déjà plein de fiel, où tant de passions s'amassaient en silence, cachées à tous les yeux, pour en sortir enfin toutes à la fois, comme du cratère d'un volcan sortent, au jour de l'éruption, avec ses propres entrailles, tous les corps étrangers que, dans ses intervalles de repos, y a jetés la main des hommes.

Seulement, en rentrant chez elle, son visage était pâle, ses bras étaient roidis, ses dents serrées. Trop agitée pour s'asseoir, trop tremblante pour se tenir debout, elle saisit avec une convulsion nerveuse une des colonnes de son lit, laissa aller sa tête sur le bras qui la soutenait, et, à demi penchée, la poitrine oppressée et ardente, elle appela Charlotte.

Quelques secondes se passèrent sans qu'elle obtînt de réponse, ni qu'aucun bruit, dans la chambre voisine, annonçât qu'elle eût été entendue.

— Charlotte ! répéta-t-elle en frappant du pied et en donnant à sa voix une expression sourde et inarticulée qui faisait ressembler ce mot au cri d'amour ou de rage d'une bête fauve, plutôt qu'à un nom prononcé par une bouche humaine.

Presque aussitôt la jeune fille qu'elle appelait parut, craintive et tremblante, sur la porte ; elle avait distingué dans cet accent, bien connu, de sa maîtresse, tout ce qu'il y avait de colère et de menace.

— N'entendez-vous pas que je vous appelle, dit la reine, et faut-il toujours vous appeler deux fois ?

— Mille pardons, ma noble maîtresse ; mais j'étais là... avec...

— Avec qui ?

— Avec un jeune homme que vous connaissez, que vous avez déjà vu... auquel vous aviez la bonté de vous intéresser.

— Qui ? qui donc ?

— Perrinet Leclerc.

— Leclerc, dit la reine ; d'où arrive-t-il ?

— De Paris.

— Je veux le voir.

— Lui aussi, madame, voulait vous voir et demandait à vous parler ; mais je n'osais...

— Fais-le entrer, te dis-je. Tout de suite ! à l'instant ! Où est-il ?

— Là, dit la jeune fille.

Et, soulevant la tapisserie, elle appela :

— Perrinet !

Celui-ci s'élança plutôt qu'il n'entra dans l'appartement ; la reine et lui se trouvèrent face à face.

C'était la deuxième fois que le pauvre vendeur de fer allait traiter d'égal à égal avec l'orgueilleuse reine de France ; deux fois, malgré la différence de leurs conditions, les mêmes sentiments les amenaient, des deux extrémités de l'échelle sociale, vis-à-vis l'un de l'autre. Seulement, la première fois, c'était l'amour, et la seconde, la vengeance.

— Perrinet ! dit la reine.

— Madame ? répondit celui-ci en la regardant fixement, et sans que le regard de sa souveraine fît baisser le sien.

— Je ne t'ai pas revu, ajouta Isabel.

— A quoi bon ? Vous m'aviez dit, si on le transportait vivant dans une autre prison, de le suivre jusqu'à la porte ; si l'on déposait son corps dans un tombeau, de l'accompagner jusqu'à la tombe, et, mort ou vivant, de revenir vous dire : *Il est là !* Reine, ils ont prévu que vous pouviez sauver le prisonnier ou déterrer le cadavre, ils l'ont jeté, vivant et mutilé, dans la Seine.

— Pourquoi ne l'as-tu ni sauvé ni vengé, malheureux ?

— J'étais seul ; ils étaient six : deux sont morts. J'ai fait ce que j'ai pu. Aujourd'hui je viens faire davantage.

— Voyons, dit la reine.

— Ah ! le connétable, vous l'exécrez, n'est-ce pas, madame ? Paris, vous voudriez le reprendre : et à un homme qui vous offrirait à la fois de vous livrer Paris et de vous venger du connétable, vous accorderiez bien une grâce, hein ?...

La reine sourit avec une expression qui n'appartenait qu'à elle.

— Oh ! dit-elle, tout ce que cet homme me demanderait ! tout ! la moitié de mes jours, la moitié de mon sang. Où est-il, seulement ?

— Qui ?

— Cet homme !

— C'est moi, reine.

— Vous ? toi ? dit Isabel étonnée.

— Oui, moi.

— Et comment ?

— Je suis le fils de l'échevin Leclerc ; mon père garde, la nuit, sous son chevet, les clefs de la ville ; je puis aller, un soir, chez lui, l'embrasser, me mettre à sa table, me cacher dans la maison au lieu d'en sortir, et, la nuit,

m'introduire dans sa chambre, voler les clefs, ouvrir les portes...

Charlotte poussa un léger cri; Perrinet ne parut pas l'entendre, la reine n'y fit point attention.

— Oui, cela est vrai, dit Isabel réfléchissant.

— Et cela sera comme j'ai dit, reprit Leclerc.

— Mais, dit timidement Charlotte, si, au moment où vous prendrez les clefs, votre père se réveille?

Les cheveux de Leclerc se dressèrent sur sa tête, la sueur coula de son front à cette idée; puis, après un instant, il porta la main à son poignard, le tira à demi, et prononça ces seuls mots :

— Je le rendormirai.

Charlotte poussa un second cri et tomba dans un fauteuil.

— Oui, dit Leclerc sans faire attention à sa maîtresse presque évanouie, oui, je puis être traître et parricide; mais je me vengerai!

— Que t'ont-ils donc fait? dit Isabel en se rapprochant de lui, en lui prenant le bras et en le regardant avec le sourire d'une femme qui comprend la vengeance, quelque atroce qu'elle soit, quelque chose qu'elle coûte.

— Que vous importe, reine? c'est mon secret, à moi. Tout ce que vous avez besoin de savoir, c'est que je tiendrai ma promesse, si vous tenez la vôtre.

— Eh bien donc, que veux-tu? Est-ce Charlotte, que tu aimes?

Perrinet secoua la tête avec un rire amer.

— Est-ce de l'or? Je t'en donnerai.

— Non, dit Perrinet.

— Est-ce la noblesse, des honneurs? Si nous prenons Paris, je t'en donne le commandement et te fais comte.

— Ce n'est point cela, murmura Leclerc.

— Qu'est-ce donc? dit la reine.

— Vous êtes régente de France?

— Oui.

— Vous avez droit de vie et de mort?

— Oui.

— Vous avez fait faire un sceau royal qui peut conférer votre pouvoir à celui qui est porteur d'un parchemin scellé par lui?

— Eh bien?

— Eh bien, il me faut ce sceau au bas d'un parchemin, et que ce parchemin me donne une vie, une vie dont je pourrai faire ce que je voudrai, dont je ne devrai compte à personne, que j'aurai le droit de disputer même au bourreau.

La reine pâlit.

— Ce n'est ni celle du dauphin Charles, ni celle du roi?

— Non.

— Un parchemin et mon sceau royal! dit vivement la reine.

Leclerc prit, sur une table, l'un et l'autre, et les lui présenta. Elle écrivit :

« Nous, Isabel de Bavière, par la grâce de Dieu, régente de France, ayant, à cause de l'occupation de monseigneur le roi, le gouvernement et l'administration du royaume, cédons à Perrinet Leclerc, vendeur de fer au Petit-Pont, notre droit de vie et de mort sur... »

— Le nom? dit Isabel.

— Sur le comte d'Armagnac, connétable du royaume de France, gouverneur de la ville de Paris, répondit Leclerc.

— Ah! dit Isabel en laissant tomber sa plume, c'est pour le tuer, au moins, que tu me demandes sa vie, n'est-ce pas?

— Oui.

— Et tu lui diras, à l'heure de sa mort, que je lui prends son Paris, sa capitale, en échange de l'existence de mon amant, qu'il m'a prise : troc pour troc; tu le lui diras, j'espère.

— Pas de condition, dit Leclerc.

— Pas de sceau, alors, dit la reine en repoussant le parchemin.

— Je le lui dirai; faites vite.

— Sur ton âme?

— Sur mon âme!

La reine reprit la plume, et écrivit en continuant :

« Cédons à Perrinet Leclerc, vendeur de fer au Petit-Pont, notre droit de vie et de mort sur le comte d'Armagnac, connétable du royaume de France, gouverneur de la ville de Paris, renonçant à tout jamais à réclamer aucun droit sur la personne dudit connétable. »

Elle signa et appliqua le sceau à côté de la signature.

— Tiens, dit-elle en présentant le parchemin.

— Merci, répondit Leclerc en le prenant.

— C'est infernal! s'écria Charlotte.

La jeune fille, blanche et pure, semblait un ange forcé d'assister au pacte que font entre eux deux démons.

— Maintenant, ajouta Leclerc, un homme d'exécution avec lequel je puisse me concerter et m'entendre, noble ou vilain, peu m'importe, pourvu qu'il ait pouvoir et volonté.

— Appelle un valet, Charlotte.

Charlotte appela; un valet parut.

— Dites au seigneur Villiers de l'Ile-Adam que je l'attends à l'instant même, et ramenez-le ici.

Le valet s'inclina et sortit.

L'Ile-Adam, fidèle à son vœu, s'était jeté sur le parquet, tout habillé, dans son manteau de guerre; il n'eut donc qu'à se lever pour être en état de paraître devant la reine.

Cinq minutes après, il se trouvait en sa présence.

Isabel s'avança vers lui, et, sans faire attention à son salut respectueux :

— Sire de Villiers, dit-elle, voici un jeune homme qui me livre les clefs de Paris; j'ai besoin d'un seigneur de courage et d'exécution à qui je les remette : j'ai songé à vous.

L'Ile-Adam tressaillit; ses yeux s'enflammèrent; il se retourna vers Leclerc, étendant la main pour presser la sienne, lorsqu'il s'aperçut, à la mise du vendeur de fer, quelle était la basse extraction de celui à qui il allait donner cette marque d'égalité. Sa main retomba le long de sa cuisse, et sa figure reprit l'expression de hauteur habituelle qui, un instant, l'avait abandonnée.

Aucun de ces mouvements n'échappa à Leclerc, qui resta immobile, les bras croisés sur sa poitrine, lorsque l'Ile-Adam lui tendit la main, comme lorsqu'il la retira.

— Gardez votre main pour frapper l'ennemi, sire de l'Ile-Adam, dit en riant Leclerc, quoique j'aie quelque droit à la toucher; car, ainsi que vous, je vends mon roi et ma patrie. Gardez votre main, seigneur de Villiers, quoique nous soyons frères en trahison.

— Jeune homme!... s'écria l'Ile-Adam.

— C'est bien; parlons d'autre chose. Me répondez-vous de cinq cents lances?

— J'ai mille hommes d'armes dans la ville de Pontoise, que je commande.

— La moitié de cette troupe suffira, si elle est brave. Je l'introduirai, avec vous, dans la ville. Là cesse ma mission. Ne me demandez rien de plus.

— Je me charge du reste.

— Eh bien, partons sans perdre un instant, et, le long de la route, je vous instruirai de mes projets.

— Bon courage, seigneur de l'Ile-Adam, dit Isabel.

L'Ile-Adam mit un genou en terre, baisa la main que lui tendait sa noble maîtresse, et sortit.

— Rappelez-vous votre promesse, Perrinet, dit la reine. Qu'il sache, avant de mourir, que c'est moi, son ennemie mortelle, qui lui prends Paris, en échange de la vie de mon amant.

— Il le saura, répondit Leclerc en enfonçant dans sa poitrine le parchemin et en boutonnant son pourpoint dessus.

— Adieu, Leclerc, dit à demi-voix Charlotte.

Mais le jeune homme ne l'entendit pas, et s'élança hors de l'appartement sans lui répondre.

— Que l'enfer les conduise et qu'ils arrivent au but! dit la reine.

— Que Dieu veille sur eux! murmura Charlotte.

Les deux jeunes gens descendirent aux écuries; l'Ile-Adam choisit ses deux meilleurs chevaux, chacun sella, brida le sien, et sauta dessus.

— Où en trouverons-nous d'autres, quand ceux-ci seront morts? dit Leclerc; car, au train dont nous allons les mener, ils ne nous conduiront guère qu'au tiers de la route.

— Je me ferai reconnaître aux postes bourguignons qui se trouveront sur notre passage, et l'on m'en donnera.

— Bien!

Ils enfoncèrent leurs éperons dans le ventre de leurs montures, leur jetèrent la bride sur le cou et partirent comme le vent.

Certes, celui qui, à la lueur des étincelles qu'ils faisaient jaillir dans leur course, les eût vus, dans l'ombre de cette nuit grisâtre, glisser ainsi côte à côte, chevaux et cavaliers dévorant l'espace, crinières et cheveux au vent, aurait raconté, pendant de longues années, qu'il avait assisté au passage d'un nouveau Faust et d'un autre Méphistophélès se rendant, sur des coursiers fantastiques, à quelque réunion infernale.

XX

Le moment était on ne peut mieux choisi par Perrinet Leclerc pour mettre à exécution le projet qu'il avait conçu de livrer Paris; l'exaspération des bourgeois était à son comble, et tout le monde accusait le connétable, qui, chaque jour, redoublait de rigueur et de cruauté envers les Parisiens, de malheurs qui étaient ceux des temps. Ses gens d'armes maltraitaient les citoyens, sans qu'ils pussent avoir justice de leurs mauvais traitements. Depuis que leur général

avait été forcé de lever le siège de Senlis, ils étaient plus furieux encore à cause de leur défaite. Personne ne pouvait sortir de la ville, et, si quelqu'un, par hasard, voulait le faire malgré les ordres donnés, s'il était surpris par les soldats, il était dévalisé ou frappé ; puis, s'il allait se plaindre au connétable ou au prévôt, ils répondaient : « C'est bon ; qu'alliez-vous faire là ? » Ou bien : « Vous ne vous plaindriez pas ainsi, si c'étaient vos amis les Bourguignons ; » et autres choses pareilles.

Le *Journal de Paris* raconte que les vexations s'étendaient jusqu'aux serviteurs de l'hôtel du roi. Quelques-uns d'entre eux étaient allés au bois de Boulogne chercher des arbres pour fêter le 1er mai, les gens d'armes qui gardaient la Ville-l'Evêque, et qui appartenaient au connétable, les poursuivirent, en tuèrent un et en blessèrent plusieurs. Ce n'était pas tout : comme on manquait d'argent, le connétable résolut d'en faire par tous les moyens possibles. Il fit prendre les ornements des églises et jusqu'aux vases de Saint-Denis. Les campagnes ravagées ne fournissaient plus de vivres. On faisait travailler aux remparts et aux machines de guerre de pauvres ouvriers qu'on ne payait pas, et qu'on battait et appelait canaille, s'ils avaient l'imprudence de réclamer leur salaire. Ces vexations, qui toutes venaient originairement du comte d'Armagnac, occasionnaient, le soir, des rassemblements dans les rues de la capitale. Les bruits les plus ridicules y circulaient et y étaient accueillis avec des cris de haine et de vengeance ; mais bientôt une troupe d'hommes d'armes paraissait à l'extrémité de la rue, dont elle tenait toute la largeur, mettait l'épée à la main, les chevaux au galop, et, frappant et écrasant tout ce qui se trouvait devant elle, dissipait ces attroupements, qui allaient se reformer autre part.

Dans la soirée du 28 mai 1418, un de ces rassemblements encombrait la place de la Sorbonne. Des écoliers, armés de bâtons, des bouchers, leur couteau au côté, des ouvriers, tenant à la main les instruments qui leur servaient dans leurs travaux, et qu'à la rigueur et entre les mains d'hommes aussi exaspérés on pouvait regarder comme des armes, en formaient la majeure partie. Les femmes aussi y jouaient un rôle actif et qui n'était pas toujours sans danger pour elles ; car les gens d'armes frappaient indistinctement hommes, femmes, enfants, vieillards, qu'ils se défendissent ou non, qu'ils vinssent en ennemis ou en curieux, et posaient, dès cette époque, les principes d'un art dont les gouvernements modernes paraissent avoir retrouvé toutes les traditions.



Hommes, femmes et enfants se mirent à fuir.

— Savez-vous, maître Lambert, disait une vieille femme en se tenant sur celle de ses deux jambes qui était la plus longue, afin d'arriver au coude de celui à qui elle s'adressait ; savez-vous pourquoi on a pris de force la toile chez les marchands ? Dites : le savez-vous ?

— Je présume, mère Jehanne, répondit celui auquel elle s'adressait, et qui était un potier d'étain bien connu pour ne pas laisser passer un de ces attroupements sans s'y mêler ; je présume, dis-je, que c'est pour faire, comme le dit ce damné connétable, des tentes et des pavillons pour l'armée.

— Eh bien, vous vous trompez : c'est pour coudre toutes les femmes dans des sacs, et les jeter à la rivière.

— Ah ! dit maître Lambert, qui paraissait beaucoup moins indigné que son interlocutrice de cette mesure arbitraire ; ah ! vous croyez ?

— J'en suis sûre.

— Bah ! si ce n'était que cela ! dit un bourgeois.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il vous faut donc de plus, maître Bourdichon? reprit notre ancienne connaissance, la mère Jehanne.

— Ce ne sont pas les femmes que les Armagnacs craignent, ce sont les corporations d'hommes; aussi, tous ceux qui font partie de pareilles associations doivent être égorgés. Ceux d'entre eux qui, d'avance, ont prêté serment de vendre plutôt Paris aux Anglais que de le rendre aux Bourguignons, seront épargnés.

— Et à quoi les reconnaîtra-t-on? interrompit le potier d'étain avec une précipitation qui annonçait l'importance qu'il attachait à cette nouvelle.

— A un écu de plomb portant, d'un côté, une croix rouge, et, de l'autre, le léopard d'Angleterre.

— Moi, dit un écolier en montant sur une borne, j'ai vu un étendard aux armes du roi Henri V d'Angleterre; il avait été brodé au collège de Navarre, qui n'est composé en entier que d'Armagnacs, et les maîtres devaient le planter sur les portes de la ville.

— A sac! à sac, le collège, dirent plusieurs voix qui, heureusement, s'éteignirent les unes après les autres.

— Moi, dit un ouvrier, ils m'ont fait travailler vingt-cinq jours à leur grande machine de guerre qu'ils appellent la griète, et, quand j'ai été demander mon argent au prévôt, il m'a dit : « Canaille, n'as-tu donc pas un sou pour acheter une ficelle et t'aller pendre? »

— A mort! à mort! le prévôt et le connétable! Vivent les Bourguignons!

Ces cris eurent plus d'écho que ceux qui les avaient précédés, et furent bientôt répétés par toutes les bouches.

Au même instant, on vit briller, à l'extrémité de la rue, les lances d'une compagnie franche, composée de Génois au service particulier du connétable.

Alors commença l'une de ces scènes dont nous avons parlé et que nous n'avons pas besoin de peindre, certain que nous sommes que chacun de nous peut s'en faire une idée. Hommes, femmes et enfants se mirent à fuir en jetant des cris affreux. La troupe se déploya dans toute la largeur de la rue, et, comme un ouragan chasse les feuilles d'automne, balaya devant elle ce tourbillon de créatures humaines, frappant les unes de la pointe de leur lance, écrasant les autres sous les pieds de leurs chevaux, fouillant chaque recoin de maison, chaque enfoncement de porte, avec un acharnement et une inhumanité que déploient presque toujours les gens de guerre, quand ils ont affaire aux bourgeois.

Au moment où les gardes avaient paru, tout le monde, comme nous avons dit, avait cherché à fuir, à l'exception d'un jeune homme couvert de poussière, qui, depuis quelques minutes seulement, s'était mêlé à l'attroupement : il s'était contenté de se retourner du côté de la porte contre laquelle il s'était appuyé, et, introduisant la lame de son poignard entre le pêne de la serrure et le mur, il avait, en l'employant comme un levier, fait céder la porte, était entré dans l'allée, et l'avait refermée sur lui. Puis, dès que le bruit des chevaux, qui allait s'affaiblissant, lui eut appris que le danger était passé, il avait rouvert cette porte, avancé la tête sur la place; et, voyant qu'à l'exception de quelques mourants qui râlaient, elle était libre, il avait pris tranquillement la rue des Cordeliers, qu'il descendit jusqu'au rempart Saint-Germain, et, s'arrêtant devant une petite maison qui y attenait, il pressa un ressort caché dont le jeu la fit ouvrir.

— Ah! c'est toi, Perrinet? dit un vieillard.

— Oui, mon père, je viens vous demander à souper.

— Sois le bienvenu, mon fils.

— Ce n'est pas tout, mon père : il y a une grande émeute parmi la populace de Paris, et les rues sont mauvaises de nuit. Je voudrais coucher ici.

— Eh bien, répondit le vieillard, n'y as-tu pas toujours ta chambre et ton lit, ta place au foyer et à la table, et m'as-tu jamais entendu me plaindre que tu les vinsses prendre trop souvent?

— Non, mon père, dit le jeune homme en se jetant sur une chaise, et en appuyant sa tête dans ses mains; non, vous êtes bon et vous m'aimez.

— Je n'ai que toi, mon enfant, et tu ne m'as jamais fait aucun chagrin.

— Mon père, dit Perrinet en se levant, je me sens souffrant, permettez que je me retire dans ma chambre : je ne pourrais pas souper avec vous.

— Va, mon fils, tu es libre, tu es chez toi.

Perrinet ouvrit une petite porte qui amenait avec elle les trois premières marches d'un escalier dont la continuation était pratiquée dans l'intérieur du mur, et se mit à monter lentement cette espèce d'échelle sans détourner la tête, sans regarder son père.

— Cet enfant est triste depuis quelques jours, dit en soupirant le vieux Leclerc.

Et il se mit seul à la table, où l'arrivée du jeune homme lui avait fait placer un second couvert.

Pendant quelque temps, il écouta au-dessus de sa tête le pas de son fils; puis, n'entendant plus rien, il pensa qu'il dormait, murmura quelques prières pour lui, et, rentrant dans sa chambre, se mit au lit, après avoir pris la précaution de glisser, selon son habitude, les clefs dont il avait la garde, sous le traversin ou reposait sa tête.

Une heure à peu près s'écoula sans que le silence qui régnait dans la maison du vieil échevin fût troublé. Tout à coup un léger grincement se fit entendre dans la première pièce; la porte dont nous avons déjà parlé s'ouvrit, et les trois degrés de bois craquèrent successivement sous les pas de Perrinet, pâle et retenant son haleine. Lorsqu'il sentit le plancher sous ses pieds, il s'arrêta un instant pour écouter. Aucun bruit n'annonçait qu'il eût été entendu. Alors il s'avança sur la pointe des pieds, en s'essuyant le front avec la main, vers la chambre de son père : la porte n'en était point fermée; il la poussa.

La lanterne qui servait au vieillard, lorsque, par hasard, il était forcé de se lever pour aller reconnaître à la porte quelque bourgeois attardé, brûlait sur la cheminée, et sa pâle lueur jetait assez de clarté pour que l'échevin, s'il s'éveillait, pût reconnaître qu'il n'était pas seul dans sa chambre; mais Leclerc craignit, s'il soufflait cette lumière, de heurter dans l'obscurité quelque meuble dont le bruit pourrait tirer son père du sommeil où il était plongé; il préféra donc la laisser brûler.

C'était une chose effrayante à voir, que ce jeune homme, les cheveux hérissés, le front ruisselant de sueur, la main gauche posée sur son poignard, s'appuyant de la droite à la muraille, s'arrêtant à chaque pas, pour donner au parquet le temps de s'assurer sous ses pieds, avançant lentement, mais avançant vers ce lit que ne quittait pas une seconde son regard étincelant, suivant, pour y arriver, une ligne circulaire comme celle du tigre, et tressaillant au bruit des battements précipités de son cœur, qui contrastaient avec le souffle calme du vieillard; enfin, le rideau à demi tiré lui cacha la tête de son père; il fit quelques pas encore, étendit la main, la posa sur la colonne du lit, s'arrêta un instant pour respirer; puis, ramassant son corps plié sur ses jarrets, il glissa sa main humide et tremblante sous le chevet, gagnant une ligne par minute, retenant son haleine, insensible aux douleurs que cette position forcée faisait courir par tous ses membres; car il comprenait que, de la part du père, un mouvement, un soupir, faisait le fils parricide.

Enfin il sentit le froid du fer, ses doigts crispés touchaient les clefs : il les passa dans l'anneau qui les rassemblait, les attira lentement à lui, les reçut dans sa seconde main, les serra de manière que leur cliquetis ne pût être entendu; puis, avec les mêmes précautions qu'il avait prises en entrant, il se dirigea vers la sortie, possesseur du trésor qui devait assurer sa vengeance.

A la porte de la rue, les jambes lui manquèrent, et il tomba sur les marches de l'escalier qui conduisait au rempart; il y était à peine depuis quelques minutes que la cloche du couvent des Cordeliers sonna onze heures.

Perrinet se releva au onzième coup. Le seigneur de l'Ile-Adam et ses cinq cents hommes devaient être à quelques pas du rempart.

Leclerc monta rapidement l'escalier. Lorsqu'il fut au haut, il entendit le bruit d'une cavalcade qui se dirigeait de son côté : elle venait de la ville.

— Qui vive? cria la sentinelle.

— Ronde de nuit, répondit la voix rude du connétable.

Perrinet se jeta ventre à terre. Le détachement passa à deux toises de lui; la sentinelle fut relevée et une autre laissée à sa place : le détachement s'éloigna.

Perrinet rampa, comme un serpent, vers le milieu de la ligne que la sentinelle parcourait dans sa faction : puis, quand celle-ci passa devant lui, il se leva tout à coup, et avant qu'elle eût eu le temps de se mettre en défense, de pousser un seul cri, il lui enfonça jusqu'à la coquille son poignard dans la gorge.

Le soldat ne poussa qu'un soupir, et tomba.

Perrinet traîna le cadavre à un endroit où la saillie de la porte rendait l'ombre plus épaisse, et, son casque sur la tête, sa pertuisane à la main, afin d'être pris pour lui, il s'approcha du bord de la muraille, fixa longtemps ses regards sur la plaine, et, quand ils se furent habitués à l'obscurité, il crut apercevoir une ligne noire et épaisse qui s'avançait silencieusement.

Perrinet approcha ses deux mains de sa bouche et imita le cri du hibou.

Un cri pareil lui répondit de la plaine : c'était le signal convenu.

Il descendit et ouvrit la porte. Un homme était déjà adossé, au dehors, contre le battant : c'était le sire de l'Ile-Adam, que son impatience y avait poussé en avant des autres.

— C'est bien, tu es fidèle, dit-il à demi-voix.

— Et vos hommes?

— Les voici.

En effet, la colonne commandée par le seigneur de Chevreuse, le sire Ferry de Mailly et le comte Lyonnet de Bournonville, apparut au coin de la dernière maison du faubourg Saint-Germain, introduisit sa tête sous la herse levée, et, comme un long serpent, se glissa par cette ouverture dans l'intérieur de la ville. Perrinet referma la porte derrière elle, remonta sur le rempart, et jeta les clefs dans les fossés pleins d'eau.

— Que viens-tu de faire ? lui dit l'Ile-Adam.

— Je viens de vous ôter la possibilité de regarder en arrière, répondit-il.

— Allons donc en avant, reprit celui-ci.

— Voici votre chemin, dit Leclerc en lui indiquant la rue du Paon.

— Et toi ?...

— Moi !... j'en prends un autre.

Et il s'élança dans la rue des Cordeliers, gagna le pont Notre-Dame, traversa la rivière, redescendit la rue Saint-Honoré jusqu'à l'hôtel d'Armagnac, et s'effaça derrière l'angle d'un mur, où il demeura aussi immobile qu'une statue de pierre.

Pendant ce temps, l'Ile-Adam avait joint la rivière, l'avait remontée jusqu'au Châtelet, et, arrivé là, avait partagé sa petite troupe en quatre bandes : l'une, commandée par le seigneur de Chevreuse, se dirigea vers l'hôtel du dauphin, qui logeait rue de la Verrerie; la seconde conduite par Ferry de Mailly, descendit la rue Saint-Honoré pour investir l'hôtel d'Armagnac et surprendre le connétable, que l'Ile-Adam avait ordonné, sous peine de mort, qu'on ne lui amenât que vivant ; la troisième, sous les ordres de l'Ile-Adam lui-même, s'avança vers l'hôtel Saint-Paul, où était le roi ; la quatrième, qui obéissait à Lyonnet de Bournonville, demeura sur la place du Châtelet, afin de porter secours à celle des trois autres qui en aurait besoin.

Tous criaient :

— Notre-Dame de la paix ! Vive le roi ! vive Bourgogne ! Que ceux qui veulent la paix s'arment et nous suivent !

A ces cris, et tout le long de la route, des fenêtres s'ouvraient, des têtes effrayées se dessinaient pâles dans l'ombre, écoutaient ces vociférations, reconnaissaient les couleurs et la croix de Bourgogne, répondaient par les cris de : « Mort aux Armagnacs ! Vivent les Bourguignons ! » Et peuple, bourgeois, écoliers, suivaient en armes et en tumulte chacune de ces bandes.

Ce fut, certes, une grande imprudence aux chefs qui les commandaient d'avoir ainsi donné l'éveil, car le plus précieux des prisonniers qu'ils comptaient faire leur échappa. Tanneguy Duchâtel, au premier bruit, courut chez le dauphin, renversa tout ce qui s'opposait à son passage, pénétra jusqu'à la chambre où il était couché, et, le trouvant accoudé sur son lit et écoutant la rumeur qui arrivait déjà jusqu'à lui, sans perdre une minute, sans répondre à ses questions, l'enveloppa dans les couvertures de son lit, le jeta sur ses épaules robustes, comme une nourrice son enfant, et l'emporta. Robert Le Masson, son chancelier, lui tenait un cheval prêt ; il y monta avec son précieux fardeau, et, dix minutes après, la Bastille imprenable se referma sur eux, mettant à l'abri, sous ses épaisses murailles, le seul héritier de la vieille monarchie française.

Ferry de Mailly, qui s'avançait vers l'hôtel d'Armagnac, ne fut pas plus heureux que le seigneur de Chevreuse ; le connétable, que nous avons vu commandant quelques hommes de ronde, entendit les cris des Bourguignons, et, au lieu de rentrer à son hôtel, après avoir reconnu que toute défense était inutile, il songea à sa vie. Il se réfugia dans la maison d'un pauvre maçon, lui avoua qui il était, et lui promit une récompense proportionnée au service qu'il réclamait de lui : celui-ci le cacha et promit de lui garder le secret.

La troupe qui croyait le surprendre s'approcha donc de l'hôtel d'Armagnac, en garda toutes les issues, et se mit à enfoncer la porte principale. Au moment où elle cédait, un homme se détacha de la muraille en face, écarta tout le monde, et s'élança le premier dans l'hôtel ; Ferry de Mailly n'y entra que le second.

Pendant ce temps, le seigneur de l'Ile-Adam, plus heureux, investissait l'hôtel Saint-Paul, et, après un faible combat avec les gardes, pénétrait dans l'intérieur des appartements et parvenait jusqu'à celui du roi. Ce pauvre et vieux monarque, dont se raillaient des serviteurs qui depuis longtemps n'obéissaient plus à ses ordres, paraissait avoir été, ce soir-là, complètement oublié par eux : une lampe mourante éclairait à peine son appartement ; quelques restes d'un feu qui ne pouvait suffire à chasser le froid et l'humidité de cette vaste chambre tremblaient sur l'âtre et dans un coin de la large cheminée gothique ; sur un escabeau de bois grelottait un vieillard à demi nu.

C'était le roi de France.

L'Ile-Adam se précipita dans la chambre, alla droit au lit qu'il trouva vide, et, en se retournant, aperçut le vieux monarque qui, de ses mains ridées et tremblantes, assemblait quelques restes de tisons.

Il s'avança respectueusement vers lui, et le salua au nom du duc de Bourgogne.

Le roi se tourna, laissant ses mains étendues vers le feu, regarda vaguement celui qui lui parlait, et dit :

— Comment se porte mon cousin de Bourgogne ? Il y a longtemps que je ne l'ai vu.

— Sire, il m'envoie vers vous pour que toutes les calamités qui désolent votre royaume prennent une fin.

Le roi se retourna vers le feu sans répondre.

— Sire, ajouta l'Ile-Adam, qui vit que, dans ce moment de démence, le roi ne pouvait ni comprendre ni suivre les raisons politiques qu'il allait développer ; sire, le duc de Bourgogne vous prie de monter à cheval, et de paraître, à mes côtés, dans les rues de la capitale.

Charles VI se leva machinalement, s'appuya sur le bras de l'Ile-Adam, et le suivit sans résistance, car il ne restait plus à ce pauvre prince ni mémoire ni raison. Peu lui importait donc ce qu'on ordonnait en son nom, et entre les mains de qui il tombait. Il ne savait plus même ce que c'était qu'Armagnac ou Bourguignon.

L'Ile-Adam avec sa royale capture, se dirigea vers le Châtelet. Le capitaine avait compris que la présence du monarque au milieu des Bourguignons serait un signe d'approbation royale pour tout ce qui allait se passer ; il remit donc son prisonnier entre les mains de Lyonnet de Bournonville, en lui recommandant une surveillance active, mais pleine d'égards.

Cette mesure politique accomplie, il prit au galop la rue Saint-Honoré, descendit à la porte de l'hôtel d'Armagnac, dans l'intérieur duquel on n'entendait que cris et blasphèmes ; et, s'élançant sur l'escalier, heurta avec tant de violence un homme qui le descendait, que tous deux se retinrent l'un à l'autre pour ne pas tomber. Ils se reconnurent.

— Où est le connétable ? dit l'Ile-Adam.

— Je le cherche, dit Perrinet Leclerc.

— Malédiction sur Ferry de Mailly, qui l'a laissé échapper !

— Il n'est pas rentré dans son hôtel.

Et tous d'eux s'élancèrent dehors comme deux insensés, prenant, chacun de son côté, la première rue qu'ils trouvèrent devant eux.

Pendant ce temps, un carnage affreux s'exécutait. On n'entendait que ces cris : *A mort ! à mort, les Armagnacs ! Tuez ! tuez tout !* Des corporations d'écoliers, de bourgeois et de bouchers, parcouraient les rues, enfonçant les maisons qu'on savait appartenir aux partisans du connétable, et découpaient ces malheureux à coups de hache et d'épée. Des troupes de femmes et d'enfants achevaient, avec leurs couteaux, ceux qui respiraient encore.

Le peuple avait nommé, aussitôt qu'il s'était vu délivré du joug du connétable, Vaux de Bar prévôt de Paris, en remplacement de Duchâtel. Le nouveau magistrat, trouvant les Parisiens agités d'une telle rage, n'osait pas leur résister, et disait, à l'aspect de ces massacres :

— Mes amis, faites ce qui vous plaira.

Aussi, ce ne fut bientôt qu'une horrible boucherie. Des Armagnacs s'étaient réfugiés dans l'église du prieuré de Saint-Eloi, quelques Bourguignons découvrirent leur retraite et la signalèrent à leurs camarades. Vainement, pour les protéger, le sire de Villette, abbé de Saint-Denis, s'avança sur la porte, revêtu de ses habits sacerdotaux et tenant la sainte hostie en main. Déjà les haches teintes de sang dégouttaient sur sa chasuble et tournoyaient sur sa tête, lorsque le seigneur de Chevreuse le prit sous sa protection, et l'emmena. Son départ fut le signal d'une tuerie générale dans l'intérieur de l'église : on n'entendait que des cris, on ne voyait flamboyer que haches et épées ; les morts s'entassaient dans la nef, et, de ce monceau de corps humains, coulait, comme une source au bas d'une montagne, un ruisseau de sang. L'Ile-Adam, qui passait, entendit ces vociférations, s'élança à cheval sous le portail :

— C'est bon, dit-il en les voyant à l'œuvre ; voilà qui va bien, et j'ai là de bons bouchers !... Enfants, n'avez-vous pas vu le connétable ?

— Non ! non ! dirent vingt voix à la fois. — Non ! Mort au connétable ! mort aux Armagnacs !

Et la destruction continua

L'Ile-Adam tourna bride, et alla chercher son ennemi ailleurs.

Une scène du même genre se passait à la tour du palais. Quelques centaines d'hommes s'y étaient réfugiés, et tentaient de s'y défendre. Au milieu d'eux, le crucifix à la main, étaient les évêques de Coutances, de Bayeux, de Senlis et de Xaintes ; l'assaut ne dura qu'un instant ; les Bourguignons escaladèrent la tour malgré une pluie de pierres ; puis, une fois maîtres du palais, ils égorgèrent tous ceux qui y étaient renfermés.

Au milieu de ce carnage, un homme plus pâle, plus haletant, plus couvert de sueur que les autres, se précipita tout à coup.

— Le connétable, dit-il, le connétable est-il ici?

— Non, répondirent en foule les Bourguignons.

— Où est-il?

— On ne sait pas, reprit Leclerc; le capitaine l'Ile-Adam a fait proclamer qu'il donnerait mille écus d'or à celui qui lui apprendrait où il est caché.

Perrinet n'en écouta pas davantage, il s'élança vers l'une des échelles dressées contre la tour, et s'y laissa glisser. Il se trouva dans la rue.

Une troupe d'arbalétriers génois avait été surprise près du cloître Saint-Honoré, et quoiqu'ils se fussent rendus et qu'on leur eût promis la vie, on les massacrait après les avoir désarmés; ces malheureux recevaient la mort à genoux en criant miséricorde, et [illegible] les frappaient. Deux hommes cependant, une torche à la main, se contentaient de leur arracher leurs casques, de les examiner les uns après les autres, puis ils laissaient à ceux qui les suivaient le soin de les tuer; se livrant à cette recherche avec la minutie de la [illegible], ils se rencontrèrent au milieu de la foule et se reconnurent.

— Le connétable? dit l'Ile-Adam.

— Je le cherche, répondit Perrinet.

— Monsieur Leclerc! dit en ce moment une voix.

Perrinet tourna la tête et reconnut celui qui lui adressait la parole.

— Eh bien, Thiébert, dit-il, que me veux-tu?

— Pouvez-vous me dire où je trouverai le seigneur de l'Ile-Adam?

— C'est moi, dit le capitaine.

Un homme vêtu d'un pourpoint taché de plâtre et de chaux s'avança.

— Est-il vrai, dit-il, que vous ayez promis mille écus d'or à celui qui vous livrera le connétable?

— Oui, dit l'Ile-Adam.

— Venez me les compter, continua le maçon, et je vous indiquerai le lieu où il est caché.

— Tends ton tablier, dit l'Ile-Adam.

Et il y jeta des poignées d'or.

— Maintenant, où est-il?

— Chez moi; je vais vous y conduire.

Un éclat de rire retentit derrière eux. L'Ile-Adam se retourna pour chercher Perrinet Leclerc; celui-ci avait disparu.

— Allons vite, dit le capitaine; guide-moi.

— Un instant, reprit Thiébert; tenez-moi cette torche, que je compte.

L'Ile-Adam, tremblant d'impatience, éclaira le maçon, qui compta les écus les uns après les autres, et jusqu'au dernier; il en manquait une cinquantaine.

— Je n'ai pas mon compte, dit-il.

L'Ile-Adam jeta dans son tablier une chaîne d'or qui valait six cents écus. Thiébert marcha devant lui.

Un homme les avait précédés: c'était Perrinet Leclerc. A peine avait-il entendu le marché de sang que faisaient Thiébert et le capitaine, qu'il s'était élancé à perdre haleine dans la direction de la retraite du connétable. Il s'arrêta devant la porte de la maison de Thiébert; elle était fermée en dedans; son poignard lui rendit le même service que sur la place de la Sorbonne, et la porte s'ouvrit.

Il entendit quelque bruit dans la seconde chambre.

— Il est là!... dit-il.

— Est-ce vous, mon hôte? murmura à demi-voix le connétable.

— Oui, répondit Leclerc; mais éteignez votre lumière, elle pourrait vous trahir.

Et il vit, à travers les fentes de la cloison, que le connétable venait de suivre ce conseil.

— Maintenant, ouvrez-moi.

La porte s'entre-bâilla: Perrinet s'élança sur le connétable, qui jeta un cri; le poignard de Leclerc venait de lui traverser l'épaule droite.

Une lutte de mort s'engagea entre ces deux hommes.

Le connétable, qui se croyait en sûreté sur la foi de Thiébert, était sans armes et à demi nu. Malgré ce désavantage, il eût facilement étouffé Leclerc dans ses bras robustes sans sa blessure, qui paralysait le mouvement de l'un d'eux; néanmoins, de celui qui lui restait il enveloppa le jeune homme, l'étreignit sur sa poitrine, et, pesant sur son adversaire de tout son poids et de toute sa force, il se laissa tomber avec lui, espérant lui briser le crâne sur le pavé.

Effectivement, il y eût réussi, si la tête de Perrinet n'eût porté sur le matelas qu'on avait jeté par terre pour servir de lit.

Le connétable jeta un second cri.

Perrinet, qui n'avait pas lâché son poignard, venait de le lui enfoncer dans le bras gauche.

Il lâcha le jeune homme, se releva en chancelant, et alla tomber à reculons sur une table qui se trouvait au milieu de l'appartement, perdant par ces deux blessures son sang et ses forces.

Perrinet se releva, le cherchant et l'appelant, lorsque tout à coup une troisième personne, une torche à la main, parut à la porte de la chambre, et éclaira cette scène.

C'était l'Ile-Adam.

Perrinet se jeta de nouveau sur le connétable.

— Arrête!... dit l'Ile-Adam; sur ta vie, arrête!

Et il lui saisit le bras.

— Seigneur de l'Ile-Adam, l'existence de cet homme m'appartient, lui dit Leclerc; la reine me l'a donnée. Voilà son sceau; laissez-moi donc.

Il tira le parchemin de sa poitrine, et le montra au capitaine.

Le comte d'Armagnac, renversé sur la table, rendu incapable, par ses deux blessures, de faire aucune résistance, regardait ces deux hommes; ses deux bras blessés pendaient et saignaient.

— C'est bien, dit l'Ile-Adam, je ne veux pas sa vie; ainsi tout est pour le mieux.

— Sur votre âme? dit Leclerc en l'arrêtant encore.

— Sur mon âme! Mais j'ai un vœu à accomplir; laisse-moi faire.

Leclerc croisa les bras et regarda ce qui allait se passer. L'Ile-Adam tira son épée, prit l'extrémité de la lame à pleine main, de manière que la pointe dépassât d'un pouce seulement le petit doigt, et s'approcha du connétable.

Celui-ci, voyant que tout était fini pour lui dans ce monde, ferma les yeux, renversa la tête en arrière, et se mit à prier.

— Connétable, dit l'Ile-Adam en lui arrachant la chemise qui couvrait sa poitrine, connétable, te souviens-tu d'avoir juré, un jour, par la Vierge et le Christ, de ne point porter vivant la croix rouge de Bourgogne?

— Oui, répondit le connétable, et j'ai tenu mon serment, car je vais mourir.

— Comte d'Armagnac, reprit l'Ile-Adam, en se baissant vers lui et en lui labourant la poitrine de la pointe de son épée, de manière à y tracer une croix sanglante, tu en as menti par la gorge; car tu portes vivant la croix rouge de Bourgogne. Tu as faussé à ton serment, et moi, j'ai tenu le mien.

Le connétable ne répondit que par un soupir. L'Ile-Adam remit son épée dans le fourreau.

— Voilà tout ce que je voulais de toi, dit-il; maintenant meurs comme un parjure et comme un chien. A ton tour, Perrinet Leclerc.

Le connétable rouvrit les yeux et répéta d'une voix mourante:

— Perrinet Leclerc!

— Oui, dit celui-ci, en se jetant de nouveau sur le malheureux comte d'Armagnac près d'expirer, oui, Perrinet Leclerc, celui que tu as fait déchirer de coups par tes soldats. Il paraît que vous avez fait chacun un serment, ici? Eh bien, moi, j'en ai fait deux: le premier, connétable, c'est que tu apprendrais à ton lit de mort que c'était la reine Isabel de Bavière qui te prenait Paris en échange de la vie du chevalier de Bourdon: le voilà accompli, car tu le sais. Le second, comte d'Armagnac, c'est que tu mourrais en l'apprenant; et celui-là, ajouta-t-il en lui enfonçant sa dague dans le cœur, celui-là, je l'ai rempli aussi religieusement que le premier. Dieu soit en aide, dans ce monde et dans l'autre, à qui tient honnêtement sa parole!

XXI

Ainsi Paris, imprenable pour le puissant duc de Bourgogne et sa nombreuse armée, avait, comme une courtisane capricieuse, nuitamment ouvert ses portes à un simple capitaine commandant de sept cents lances. Les Bourguignons, la flamme d'une main, le fer de l'autre, s'étaient épandus dans les vieilles rues de la cité royale, éteignant le feu avec du sang, séchant le sang avec du feu. Perrinet Leclerc, cause obscure de ce grand événement, après y avoir pris ce qu'il en désirait avoir, la vie du connétable, était rentré dans les rangs du peuple, où l'histoire désormais le cherchera vainement, où il mourra obscur comme il était né inconnu, et d'où il était sorti une heure pour attacher à l'une des plus grandes catastrophes de la monarchie son nom populaire, tout ébloui de l'immortalité d'une grande trahison.

Cependant, par toutes ses portes, fondaient sur Paris, comme des vautours sur un champ de bataille, les sei-

gneurs et les hommes d'armes qui voulaient emporter leur part de cette grande proie, que jusqu'à cette heure la royauté seule avait eu le privilège de dévorer. C'était d'abord l'Ile-Adam, qui, arrivé le premier, avait pris la part du lion ; c'étaient le sire de Luxembourg, les frères Fosseuse, Crèvecœur et Jean de Poix ; c'étaient, derrière les seigneurs, les capitaines des garnisons de Picardie et de l'Ile-de-France ; enfin, c'étaient, à la suite des capitaines, les paysans des environs, qui, pour ne rien laisser après eux, pillaient le cuivre, tandis que leurs maîtres pillaient l'or.

Puis, quand les vases des églises furent fondus, quand les coffres de l'Etat furent vides, quand il ne resta plus une frange ni une fleur de lis d'or au manteau royal, on en jeta le velours nu aux épaules du vieux Charles ; on le fit asseoir sur son trône à demi brisé ; on lui mit plume à la main, quatre lettres patentes sur la table. L'Ile-Adam et Chastellux furent maréchaux ; Charles de Lens, amiral ; Robert de Maillé, grand pannetier, et, quand il eut signé, le roi crut avoir régné.

Le peuple regardait tout cela par les fenêtres du Louvre.

— Bon ! disait-il, après qu'ils ont pillé l'or, les voilà qui pillent les places ; heureusement qu'il y a plus de signatures au bout de la main du roi qu'il n'y avait d'écus dans ses coffres. Prenez, prenez, messeigneurs ; mais Hannotin de Flandre va venir, et, s'il n'est pas content de ce que vous lui aurez laissé, il pourra bien se faire une seule part avec toutes les vôtres.

Cependant Hannotin de Flandre (c'était le nom qu'en riant le duc Bourgogne se donnait quelquefois lui-même) ne se pressait pas de venir ; il n'avait pas vu sans jalousie un de ses capitaines entrer dans une ville aux portes de laquelle il avait deux fois frappé avec son épée sans qu'elle les lui ouvrît. Il reçut à Montbéliard le message qui lui annonçait cette nouvelle inattendue, et aussitôt, au lieu de continuer sa route, il se retira à Dijon, l'une de ses capitales. La reine Isabel était, de son côté, demeurée à Troyes, toute tremblante encore du succès de son entreprise ; le duc et elle ne se voyaient pas, ne s'écrivaient pas : on eût dit deux complices d'un meurtre nocturne qui hésitaient à se retrouver face à face à la lumière du soleil.

Pendant ce temps, Paris vivait d'une vie fiévreuse et convulsive. Comme on disait que la reine et le duc ne rentreraient point dans la ville tant qu'il y resterait un Armagnac, et qu'on désirait revoir le duc et la reine, chaque jour ce bruit, auquel leur double absence paraissait donner quelque fondement, était le prétexte d'un nouveau massacre. Chaque nuit, on criait : « Alarme ! » Le peuple parcourait la ville avec des torches. Tantôt les Armagnacs, disait-on, rentraient par la porte Saint-Germain, tantôt par la porte du Temple. Des groupes d'hommes, à la tête desquels on distinguait les bouchers à leurs larges couteaux luisant au bout de leurs bras nus, parcouraient Paris dans toutes les directions ; puis, quelqu'un disait-il : « Holà ! les autres ! voici la maison d'un Armagnac ! » les couteaux faisaient justice du maître, et le feu de la maison. Il fallait, pour sortir sans crainte, porter le chaperon bleu et la croix rouge. Des adeptes, renchérissant sur le tout, formèrent une compagnie bourguignonne, qu'on nomma de Saint-André ; chacun de ses membres portait une couronne de roses rouges ; et, comme beaucoup de prêtres y étaient entrés, soit par prudence, soit par sentiment, ils disaient la messe avec cet ornement sur la tête. Bref, en voyant de telles choses, on aurait pu croire Paris dans l'ivresse des fêtes du carnaval, si l'on n'avait pas rencontré dans chaque rue tant de places noires là où des maisons



Oui, je suis Perrinet Leclerc.

avaient été brûlées, tant de places rouges là où des hommes étaient morts.

Parmi les plus acharnés coureurs de nuit et de jour, il y en avait un qui se faisait remarquer par son impassibilité dans le massacre et son habileté dans l'exécution. Il n'y avait pas un incendie où il ne portât sa torche, pas un meurtre où il n'ensanglantât sa main. Quand on l'apercevait avec son chaperon rouge, sa huque sang-de-bœuf, son ceinturon de buffle serrant contre sa poitrine une large épée à deux mains, dont la poignée touchait son menton, et la pointe ses pieds, ceux qui voulaient voir décoller proprement un Armagnac n'avaient qu'à le suivre ; car il y avait un proverbe populaire qui disait que maître Cappeluche faisait sauter la tête sans que le bonnet eût le temps de s'en apercevoir.

Aussi Cappeluche était-il le héros de ces fêtes ; les bouchers mêmes le reconnaissaient pour maître, et lui cédaient le pas. C'était lui qui était la tête de tous les rassemblements, l'âme de toutes les émeutes. D'un mot, il arrêtait la foule qui le suivait ; d'un geste, il la jetait en avant : c'était une magie de voir comme tous ces hommes obéissaient à un homme.

Tandis que Paris retentissait de tous ces cris, s'éclairait de toutes ces lueurs, et, chaque nuit, se réveillait en sursaut, la vieille Bastille s'élevait à son extrémité orientale, noire et silencieuse. Les cris du dehors n'y avaient point d'écho, la clarté des torches point de reflets ; son pont était haut, sa herse était basse. Le jour, nul être vivant ne se montrait sur ses murailles ; la citadelle semblait se garder elle-même ; seulement, lorsqu'un rassemblement s'approchait d'elle plus que cela ne lui paraissait convenable, on voyait sortir de chaque étage et s'abaisser vers cette foule autant de flèches qu'il y avait de meurtrières, sans qu'on pût distinguer si c'étaient des hommes ou une machine qui les faisaient mouvoir. A cette vue, la foule, fût-elle conduite par Cappeluche lui-même, tournait le dos en secouant la tête ; les flèches rentraient au fur et à mesure que le rassemblement s'éloignait, et la vieille forteresse avait repris au bout d'un instant, un air d'insouciance et de bonhomie pareil à celui du porc-épic, qui, lorsque le danger s'éloigne, couche sur son dos, comme les poils d'une fourrure, les mille lances auxquelles il doit le respect que lui portent les autres animaux.

La nuit, même silence et même obscurité ; vainement Paris éclairait ou ses rues ou ses croisées, nulle lumière ne passait derrière les fenêtres grillées de la Bastille, nulle parole humaine ne se faisait entendre à l'intérieur de ses murs ; seulement, de temps en temps, aux fenêtres des tours qui s'élevaient aux quatre angles, passait la tête vigilante d'une sentinelle, qui ne pouvait que dans cette posture veiller à ce qu'on ne préparât point quelque surprise au pied des remparts ; encore cette tête, une fois passée, restait-elle tellement immobile, qu'on aurait pu, lorsqu'un rayon de lune l'éclairait, la prendre pour un de ces masques gothiques que la fantaisie des architectes clouait, comme un ornement fantastique, aux arches des ponts ou à l'entablement des cathédrales.

Cependant, par une nuit sombre, vers la fin du mois de juin, tandis que les sentinelles veillaient aux quatre coins de la Bastille, deux hommes montaient l'escalier étroit et tournant qui conduisait à sa plate-forme. Le premier qui parut sur la terrasse était un homme de quarante-deux à quarante-cinq ans ; sa taille était colossale, et sa force tenait tout ce que promettait sa taille. Il était couvert d'une armure complète ; quant pour arme offensive, à côté de la place où manquait l'épée, son ceinturon ne supportât qu'un de ces poignards longs et aigus qu'on appelait poignards de merci ; sa main gauche s'y appuyait par habitude, tandis que de la droite il tenait respectueusement un de ces bonnets de velours garnis de poil, que les chevaliers échangeaient, dans leurs moments de repos, contre leurs casques de bataille, qui quelquefois pesaient de quarante à quarante-cinq livres. Sa tête nue laissait donc voir, sous d'épais sourcils, des yeux bleu foncé ; un nez aquilin, un teint bruni par le soleil, donnaient à l'ensemble de cette physionomie un caractère d'austérité qu'une barbe longue d'un pouce, taillée en rond, de longs cheveux noirs qui descendaient de chaque côté des joues, ne contribuaient nullement à adoucir.

A peine l'homme que nous venons d'esquisser fut-il arrivé sur la plate-forme, que, se retournant, il étendit le bras vers l'ouverture à fleur de terre qui venait de lui livrer passage ; une main fine et potelée en sortit pour s'attacher à cette main forte et puissante, et aussitôt, à l'aide de ce point d'appui, un jeune homme de seize à dix-sept ans, tout de velours et de soie, à la tête blonde, au corps aminci, aux membres délicats, s'élança sur la terrasse, et, s'appuyant sur le bras de son compagnon, comme si cette légère montée eût été une longue fatigue, parut chercher par habitude un siège sur lequel il pût se reposer. Mais, voyant qu'on avait jugé cet ornement inutile sur la plate-forme de la citadelle, il prit son parti, forma avec sa seconde main, qu'il attacha à la première, une espèce d'anneau au moyen duquel il fit supporter au bras athlétique auquel il se suspendit plutôt qu'il ne s'appuya la moitié au moins du poids que la nature avait destiné ses jambes à soutenir, et commença ainsi une promenade qu'il paraissait faire plutôt par condescendance pour celui qu'il accompagnait que par une décision de sa propre volonté.

Quelques minutes se passèrent sans que ni l'un ni l'autre troublât le silence de la nuit par une simple parole, ou interrompît cette promenade que l'exiguïté de la plate-forme rendait assez rétrécie. Le bruit des pas de ces deux hommes ne formait qu'un seul bruit, tant la marche légère de l'enfant se confondait avec la marche alourdie du soldat ; on eût dit un corps et son ombre, on eût cru qu'un seul vivait pour les deux. Tout à coup l'homme d'armes s'arrêta, le visage tourné vers Paris, et força son jeune compagnon d'en faire autant : ils dominaient toute la ville.

C'était précisément une de ces nuits de tumulte que nous avons essayé de peindre. D'abord on ne distinguait, de la plate-forme, qu'un amas confus de maisons s'étendant de l'orient à l'occident, et dont les toits, dans l'obscurité, semblaient tenir les uns aux autres, comme les boucliers d'une troupe de soldats marchant à un assaut. Mais, tout à coup, et quand un rassemblement prenait un chemin parallèle au cercle que pouvaient embrasser les regards, la lumière des torches, en éclairant une rue dans toute sa longueur, semblait fendre un quartier de la cité ; des ombres rougeâtres s'y pressaient confusément avec des cris et des rires ; puis, au premier carrefour qui changeait sa direction, cette foule disparaissait avec ses lumières, mais non pas avec son bruit. Tout redevenait sombre, et la rumeur qu'on entendait semblait les plaintes étouffées de la cité, dont la guerre civile déchirait les entrailles avec le fer et le feu.

A ce spectacle et à ce bruit, la figure du soldat devint plus sombre encore que de coutume ; ses sourcils se touchèrent en se fronçant, son bras gauche s'étendit vers le palais du Louvre, et c'est à peine si ces paroles, adressées à son jeune compagnon, purent passer entre ses lèvres, tant ses dents étaient serrées :

— Monseigneur, voilà votre ville ; la reconnaissez-vous ?

La figure du jeune homme prit une expression de mélancolie dont, un instant auparavant, on l'aurait cru incapable. Il fixa ses yeux sur ceux de l'homme d'armes, et, après l'avoir regardé un instant en silence :

— Mon brave Tanneguy, dit-il, je l'ai souvent regardée, à pareille heure, des fenêtres de l'hôtel Saint-Paul, comme je la regarde en ce moment de la terrasse de la Bastille. Quelquefois je l'ai vue tranquille ; mais je ne crois pas l'avoir jamais vue heureuse.

Tanneguy tressaillit : il ne s'attendait pas à une pareille réponse de la part du jeune dauphin. Il l'avait interrogé, croyant parler à un enfant, et celui-ci avait répondu comme l'aurait fait un homme.

— Que Votre Altesse me pardonne, dit Duchâtel ; mais je croyais que, jusqu'à ce jour, elle s'était plus occupée de ses plaisirs que des affaires de la France.

— Mon père (depuis que Duchâtel avait sauvé le jeune dauphin des mains des Bourguignons, celui-ci lui donnait ce nom), ce reproche n'est qu'à moitié juste. Tant que j'ai vu près du trône de France mes deux frères, qui maintenant sont près du trône de Dieu, oui, c'est vrai, il n'y a eu place en mon âme que pour des joyeusetés et des folies ; mais, depuis que le Seigneur les a rappelés à lui d'une manière aussi inattendue que terrible, j'ai oublié toute frivolité pour ne me souvenir que d'une chose, c'est qu'à la mort de mon père bien-aimé (que Dieu conserve !), ce beau royaume de France n'avait pas d'autre maître que moi.

— Ainsi, mon jeune lion, reprit Tanneguy avec une expression visible de joie, vous êtes disposé à le défendre, des griffes et des dents, contre Henri d'Angleterre et contre Jean de Bourgogne ?

— Contre chacun d'eux séparément, Tanneguy, ou contre tous deux ensemble, comme ils l'aimeront mieux.

— Ah ! monseigneur, Dieu vous inspire ces paroles pour soulager le cœur de votre vieil ami. Depuis trois ans, voilà la première fois que je respire à pleine poitrine. Si vous saviez quels doutes passent dans le cœur d'un homme comme moi, lorsque la monarchie à laquelle il a dévoué son bras, sa vie, et jusqu'à son honneur peut-être, est frappée de coups aussi rudes que l'a été celle dont vous êtes aujourd'hui l'unique espoir ; si vous saviez combien de fois je me suis demandé si les temps n'étaient pas venus où cette monarchie devait faire place à une autre, et si ce n'était pas une révolte envers Dieu que d'essayer de la soutenir, quand lui paraissait l'abandonner ; car... que le Seigneur me pardonne, si je blasphème ! car, depuis trente ans, chaque fois qu'il a jeté les yeux sur votre noble race, ç'a été pour la frapper, et non pour la prendre en miséricorde. Oui, continua-t-il, on peut penser que c'est un signe fatal pour une

dynastie, quand son chef est malade de corps et d'esprit, comme l'est notre sire le roi ; on peut croire que toutes choses sont bouleversées, quand on voit le premier vassal d'une couronne frapper de la hache et de l'épée les branches de la tige royale, comme l'a fait le traître Jean à l'égard du noble duc d'Orléans, votre oncle ; on peut croire enfin que l'Etat est en perdition, quand on voit deux nobles jeunes gens, comme les deux frères aînés de Votre Altesse, tomber, l'un après l'autre, de mort si subite et si singulière, que, si l'on ne craignait d'offenser Dieu et les hommes, on dirait que l'un n'est pour rien dans cet événement, et que les autres y sont pour beaucoup ; — et quand, pour résister à la guerre étrangère, à la guerre civile, aux émeutes populaires, il ne reste qu'un faible jeune homme comme vous, — oh ! monseigneur, monseigneur, le doute qui tant de fois a manqué me faire faillir le cœur est bien naturel, et vous me le pardonnerez !

Le dauphin se jeta à son cou.

— Tanneguy, tous les doutes sont permis à celui qui, comme toi, doute après avoir agi, à celui qui, comme toi, pense que Dieu, dans sa colère, frappe une dynastie jusqu'en son dernier héritier, et enlève le dernier héritier de cette dynastie à la colère de Dieu.

— Et je n'ai pas hésité, mon jeune maître. Quand j'ai vu entrer les Bourguignons dans la ville, j'ai couru à vous comme une mère à son enfant ; car, qui pouvait vous sauver, si ce n'était moi, pauvre jeune homme ? Ce n'était point le roi votre père ; la reine, de loin, n'en aurait pas eu le pouvoir, et, de près (Dieu lui pardonne !) n'en aurait peut-être pas eu le désir. - Vous, monseigneur, eussiez-vous été libre de fuir, eussiez-vous trouvé les corridors de l'hôtel Saint-Paul déserts et sa porte ouverte, qu'une fois dans la rue, vous auriez été plus embarrassé dans cette ville aux mille carrefours, que le dernier de vos sujets. Vous n'aviez donc que moi ; en ce moment, monseigneur, il m'a bien semblé aussi que Dieu n'abandonnait pas votre noble famille, tant j'ai senti ma force doublée. Je vous ai enlevé, monseigneur, et vous ne pesiez pas plus à mes mains qu'un oiseau aux serres d'un aigle. — Oui, eussé-je rencontré toute l'armée du duc de Bourgogne, et le duc à sa tête, il me semblait que j'eusse renversé le duc et traversé l'armée sans qu'il nous arrivât malheur ni à l'un ni à l'autre, et, à cette heure, certes, Dieu était avec moi. — Mais depuis, monseigneur, depuis que vous êtes en sûreté derrière les remparts imprenables de la Bastille ; quand chaque nuit, après avoir contemplé seul, du haut de cette terrasse, le spectacle que, ce soir, nous regardons à deux ; — quand après avoir vu Paris, la ville royale, en proie à de telles révolutions, que c'est le peuple qui règne et la royauté qui obéit ; — quand, les oreilles pleines de tumulte, les yeux fatigués de lueurs, je redescendais dans votre chambre, et que, silencieux et appuyé sur votre chevet, je voyais de quel sommeil calme vous dormiez, tandis que la guerre civile courait par votre Etat et l'incendie par votre capitale, je me demandais s'il était bien digne du royaume, celui qui dormait d'un sommeil si tranquille et si insouciant, tandis que son royaume avait une veille si agitée et si sanglante ?

Une expression de mécontentement passa, comme un nuage, sur la figure du dauphin.

- Ainsi, tu épiais mon sommeil, Tanneguy ?

— Monseigneur, je priais, près de votre lit, pour la France et pour Votre Altesse.

— Et si, ce soir, tu ne m'avais pas trouvé tel que tu le désirais, quelle était ton intention ?

— J'aurais conduit Votre Altesse en lieu de sûreté, et je me serais jeté, seul et sans armure, au milieu de l'ennemi à la première rencontre ; car je n'aurais plus eu qu'à mourir : le plus tôt aurait été le mieux.

- Eh bien, Tanneguy, au lieu d'aller seul et sans armure au-devant de l'ennemi, nous irons tous deux et bien armés : qu'en dis-tu ?

— Que le Seigneur vous a donné la volonté, qu'il faut maintenant qu'il vous accorde la force.

— Tu seras là pour me soutenir.

— C'est une guerre longue que celle que nous allons faire, monseigneur, — longue et fatigante, non pas pour moi qui, depuis trente ans, vis dans ma cuirasse, comme vous depuis quinze dans votre velours. — Vous avez deux ennemis à combattre, dont un seul ferait trembler un grand roi. Une fois l'épée hors de la gaine et l'oriflamme hors de Saint-Denis, il faudra que ni l'une ni l'autre ne rentrent dans leur fourreau, que, de vos deux ennemis, Jean de Bourgogne et Henri d'Angleterre, le premier soit sous la terre de France, et l'autre hors de la terre de France. — Pour en venir là, il y aura de rudes mêlées. — Les nuits de guet sont froides, les journées des camps sont meurtrières ; — c'est une vie de soldat à prendre, au lieu d'une existence de prince à continuer ; ce n'est point une heure de tournoi, ce sont des jours de combat ; ce ne sont pas quelques mois d'escarmouches et de rencontres, ce sont des années entières de luttes et de batailles. — Monseigneur, songez-y bien.

Le jeune dauphin, sans répondre à Tanneguy, quitta son bras, et marcha droit à l'homme d'armes qui veillait dans l'une des tourelles de la Bastille ; en un instant le ceinturon qui soutenait la trousse de l'archer fut serré autour de la taille du dauphin, l'arc de frêne du soldat passa entre les mains du prince, et la voix du jeune homme avait pris un accent de fermeté que personne ne lui connaissait, lorsque, se tournant vers Duchâtel étonné, il lui dit :

— Mon père, tu dormiras tranquille, je pense, quoique ce soit la première veille d'armes de ton fils.

Duchâtel allait lui répondre, lorsqu'un développement de la scène qui se passait au pied de la Bastille vint changer la direction de ses idées.

Depuis quelques instants, le bruit s'était rapproché, et une grande lueur montait de la rue de la Cerisaie ; cependant il était impossible de découvrir ceux qui causaient ce bruit, ni de deviner la véritable cause de cette lueur, la position transversale de la rue et la hauteur des maisons empêchant les regards de pénétrer jusqu'au rassemblement qui les occasionnait. Tout à coup des cris plus distincts se firent entendre, et un homme à moitié nu s'élança de la rue de la Cerisaie dans la rue Saint-Antoine, fuyant et appelant du secours. Il était poursuivi, à une faible distance, par quelques hommes qui, de leur côté, criaient :

— A mort ! à mort l'Armagnac ! tue l'Armagnac !

A la tête de ceux qui poursuivaient ce malheureux, on reconnaissait maître Cappeluche à son grand sabre à deux mains, qu'il portait nu et sanglant sur son épaule, à sa huque sang-de-bœuf et à ses jambes nues. Cependant le fugitif, à la course duquel la peur donnait une rapidité surhumaine, allait échapper à ses assassins en gagnant l'angle de la rue Saint-Antoine, et en se jetant derrière le mur des Tournelles, lorsque ses jambes s'embarrassèrent dans la chaîne que l'on tendait chaque soir à l'extrémité de la rue. Il fit quelques pas en trébuchant, et vint tomber à une portée de trait des murs de la Bastille. Ceux qui le poursuivaient, prévenus par sa chute même, sautèrent par-dessus la chaîne, ou passèrent par-dessous, de sorte que, lorsque ce malheureux voulut se relever, il vit briller au-dessus de sa tête l'épée de Cappeluche. Il comprit alors que tout était fini pour lui, et retomba sur ses deux genoux en criant : *Merci !* non pas aux hommes, mais à Dieu.

Dès le premier moment où la scène que nous venons de raconter avait eu pour théâtre la grande rue Saint-Antoine, aucun de ces détails n'avait pu échapper ni à Tanneguy ni au dauphin. Celui-ci surtout, moins habitué à de semblables spectacles, y prenait un intérêt que trahissaient ses mouvements convulsifs et les sons inarticulés de sa voix, de sorte que, lorsque l'Armagnac tomba, Cappeluche n'avait pas été plus prompt à se précipiter sur sa victime que le jeune homme à tirer une flèche de sa trousse et à l'assujettir sur la corde de l'arc avec les deux doigts de la main droite. L'arc plia comme un roseau fragile, s'abaissant dans la main gauche, tandis que la droite ramenait la corde jusqu'à l'épaule du jeune homme, et il eût été bien difficile de juger, quelle que fût la différence de la distance, laquelle arriverait le plus vite à son but de la flèche du dauphin ou de l'épée de Cappeluche, lorsque Tanneguy, étendant vivement son bras, saisit la flèche par le milieu, et la brisa entre les deux mains de l'archer royal.

— Que fais-tu, Tanneguy ? que fais-tu ? lui dit le dauphin en frappant du pied ; ne vois-tu pas que cet homme va tuer un des nôtres, qu'un Bourguignon va assassiner un Armagnac ?

— Meurent tous les Armagnacs, monseigneur, avant que Votre Altesse souille le fer d'une de ses flèches dans le sang d'un pareil homme !

— Mais, Tanneguy ! Tanneguy !... Ah ! regarde !...

Au cri du dauphin, Tanneguy jeta de nouveau les yeux sur la rue Saint-Antoine ; la tête de l'Armagnac était à dix pas de son corps, et maître Cappeluche faisait tranquillement égoutter sa longue épée, en sifflant l'air de la chanson si connue :

> Duc de Bourgogne,
> Dieu te tienne en joie !

— Regarde, Tanneguy, regarde, disait le dauphin en pleurant de rage ; sans toi !... Mais regarde donc...

— Oui, oui, je vois bien, dit Tanneguy... Mais, je vous le répète, cet homme ne pouvait pas mourir de votre main.

— Mais, sang-Dieu ! quel est donc cet homme ?

— Cet homme, monseigneur, c'est maître Cappeluche, le bourreau de la ville de Paris.

Le dauphin laissa tomber ses deux bras, et pencha sa tête sur sa poitrine.

— O mon cousin de Bourgogne, dit-il d'une voix sourde,

je ne voudrais pas, pour conserver les quatre plus beaux royaumes de la chrétienté, employer les hommes et les moyens dont vous vous servez pour m'enlever ce qui me reste du mien.

Pendant ce temps, un des hommes de la suite de Cappeluche ramassait d'une main, par les cheveux, la tête du mort, et l'approchait d'une torche qu'il tenait de l'autre. La lumière porta sur le visage de cette tête, et les traits n'en étaient pas tellement défigurés par l'agonie, que Tanneguy, du haut de la Bastille, ne pût reconnaître ceux de Henri de Marle, son ami d'enfance, et l'un des plus chauds et des plus dévoués Armagnacs; un profond soupir sortit de sa large poitrine.

— Pardieu! maître Cappeluche, dit l'homme du peuple en portant cette tête au bourreau, vous êtes un rude compère de décoller la tête du premier chancelier de France aussi proprement et sans plus d'hésitation que si c'était celle du dernier truand!

Le bourreau sourit avec complaisance; il avait aussi ses flatteurs (1).

La même nuit, deux heures avant que le jour parût, une troupe peu nombreuse, mais bien montée et bien armée, sortit avec précaution par la porte extérieure de la Bastille, prit en silence le chemin du pont de Charenton, et, après l'avoir traversé, suivit pendant huit heures à peu près la rive droite de la Seine, sans qu'aucune parole fût échangée, sans qu'aucune visière se levât. Enfin vers les onze heures du matin, elle arriva en vue d'une ville de guerre.

— Maintenant, monseigneur, dit Tanneguy au cavalier qui se trouvait le plus près de lui, vous pouvez lever votre visière et crier *Saint Charles et France!* car voici l'écharpe blanche des Armagnacs, et vous allez entrer dans votre fidèle ville de Melun.

C'est ainsi que le dauphin Charles, que l'histoire surnomma depuis *le Victorieux*, passa sa première veille de nuit, et fit sa première marche de guerre.

XXII

Les motifs politiques qui retenaient le duc de Bourgogne loin de la capitale sont faciles à expliquer.

Du moment où un autre, plus heureux que lui, s'était emparé de Paris, il avait pensé à lui en laisser l'honneur, qu'il ne pouvait lui enlever, mais à en tirer pour lui-même le bénéfice qui pouvait lui en revenir. Il ne lui avait pas été difficile de prévoir que les réactions naturelles qui suivent de semblables changements politiques entraîneraient après elles des meurtres et des vengeances sans nombre; que sa présence à Paris ne les pourrait empêcher qu'en le dépopularisant aux yeux de ses partisans eux-mêmes, tandis que son absence lui épargnait la responsabilité du sang répandu. — D'ailleurs, ce sang coulait des veines des Armagnacs; c'était une large saignée qui affaiblissait pour longtemps le parti qui lui était opposé; ses ennemis tombaient les uns après les autres sans qu'il prît même la peine de les frapper. Puis, lorsqu'il jugerait que le peuple serait fatigué de massacres; quand il verrait la ville arrivée à ce point de lassitude où le besoin du repos remplace celui de la vengeance; quand on pourrait épargner sans peine et sans danger les restes mutilés d'un parti frappé dans ses chefs, alors il rentrerait dans la ville, comme l'ange gardien de ses murs, éteignant le feu, étanchant le sang, et proclamant paix et amnistie pour tout le monde.

Le prétexte sur lequel il motivait son absence se trouve avoir avec la suite de notre histoire une connexité trop grande pour que nous ne le fassions pas connaître à nos lecteurs.

Le jeune sire de Giac, que nous avons vu, au château de Vincennes, disputant aux sires de Graville et de l'Ile-Adam le cœur d'Isabel de Bavière, avait, comme nous l'avons dit, accompagné la reine à Troyes. Chargé par sa royale souveraine de plusieurs messages importants auprès du duc de Bourgogne, il avait remarqué, à la cour du prince, mademoiselle Catherine de Thian, l'une des femmes de la duchesse de Charolais (1). Jeune, brave et beau, il avait cru que ces trois qualités, jointes à la confiance que lui donnait la conviction de les posséder, étaient des titres suffisants près de cette belle et noble jeune fille; ce fut donc avec un étonnement toujours croissant qu'il s'aperçut que ses hommages étaient reçus sans qu'ils parussent être distingués de ceux des autres seigneurs.

L'idée qu'il avait un rival fut la première qui vint au sire de Giac; il suivit mademoiselle de Thian comme son ombre, il épia tous ses gestes, surprit tous ses regards, et finit, malgré la persévérance de la jalousie, par demeurer convaincu qu'aucun des jeunes gens qui l'entouraient n'était plus heureux ni plus favorisé que lui. Il était riche, portait un noble nom; il pensa que l'offre de sa main séduirait peut-être la vanité à défaut de l'amour. La réponse de mademoiselle de Thian fut à la fois si précise et si polie, que le sire de Giac perdit le reste de son espoir et conserva tout son amour. C'était à en devenir fou, à force d'y penser et de n'y rien comprendre. Sa seule ressource était l'absence; il eut la force de l'appeler à son secours. Il prit, en conséquence, les ordres du duc, et retourna près de la reine.

Six semaines s'étaient à peine passées, lorsqu'un nouveau message le ramena à Dijon. L'absence lui avait été plus favorable que la présence. Le duc le reçut avec plus d'amitié, et mademoiselle de Thian avec plus d'abandon; il fut quelque temps à douter de son bonheur; mais enfin, un jour, le duc Jean lui offrit de se charger de faire une nouvelle démarche auprès de celle qu'il aimait. Une si puissante protection devait aplanir bien des difficultés; le sire de Giac accepta l'offre avec joie, et, deux heures après, une seconde réponse, aussi favorable que la première avait été désespérante, prouva que, soit que mademoiselle de Thian eût réfléchi au mérite du chevalier, soit que l'influence du duc fût toute-puissante, il ne fallait jamais, en pareille circonstance, accorder une croyance trop prompte au premier refus d'une femme.

Le duc déclara donc qu'il ne rentrerait pas à Paris avant que les noces des deux jeunes époux fussent célébrées. Elles furent splendides. Le duc voulut en faire les frais. Le matin, il y eut des tournois et des joutes où de belles armes furent faites; le dîner fut suspendu par des entremets magnifiques et tout à fait ingénieux, et, le soir, un mystère, dont le sujet était Adam recevant Ève des mains de Dieu, fut joué avec grande acclamation. On avait fait venir, à cet effet, de Paris, un poëte en renom; il fut défrayé de son voyage et reçut vingt-cinq écus d'or. Ces choses se passaient du 15 au 20 juin 1418.

Enfin le duc Jean pensa que le moment était venu de rentrer dans la capitale. Il chargea le sire de Giac de l'y précéder et d'annoncer son arrivée. Celui-ci ne consentit à se séparer de sa jeune épousée que lorsque le duc lui eut promis de la faire entrer au nombre des femmes de la reine et de la lui ramener à Paris. De Giac devait, sur sa route, prévenir Isabel de Bavière que le duc serait le 2 juillet à Troyes, et il y prendrait en passant.

Le 14 juillet Paris s'éveilla au son joyeux des cloches. Le duc de Bourgogne et la reine étaient arrivés à la porte Saint-Antoine; toute la population était dans les rues; toutes les maisons devant lesquelles ils devaient passer pour se rendre à l'hôtel Saint-Paul étaient tendues de tapisseries comme lorsque Dieu sort; tous les perrons étaient chargés de fleurs, toutes les fenêtres de femmes. Six cents bourgeois, vêtus de huques bleues, et conduits par le seigneur de l'Ile-Adam et le sire de Giac, allaient au-devant d'eux, leur portant les clefs de la ville comme à des vainqueurs. Le peuple suivait à flots, divisé par corporation, rangé sous ses étendards respectifs, criant joyeusement : *Noël!* oubliant qu'il avait eu faim la veille, et qu'il aurait faim le lendemain.

Le cortège trouva la reine, le duc, et leur suite, qui attendaient à cheval. Arrivé en face du duc, le bourgeois qui

---

(1) Si l'on nous accusait de nous complaire à de pareils détails, nous répondrions que ce n'est point notre faute, mais seulement la faute de l'histoire. Une citation, prise dans *les Ducs de Bourgogne*, de M. de Barante, prouvera peut-être que nous n'avons choisi ni les teintes les plus lugubres, ni les tableaux les plus hideux de cette malheureuse époque. Quand les rois et les princes arment les peuples pour des guerres civiles, quand ils prennent des instruments humains pour trancher leurs différends et démêler leurs intérêts, ce n'est plus la faute de l'instrument qui frappe, et le sang versé retombe sur la tête qui commande et sur le bras qui conduit.

Revenons à notre citation; la voici :

« On avait du sang jusqu'à la cheville dans la cour des prisons; on tua aussi dans la ville et dans les rues. Les malheureux arbalétriers génois étaient chassés des maisons où ils étaient logés et livrés à la populace furieuse. Des femmes et des enfants furent mis en pièces; une malheureuse femme grosse fut jetée morte sur le pavé, et, comme on voyait son enfant palpiter dans ses flancs : « Tiens, disait-on, le petit chien remue encore. » Mille horreurs se commettaient sur les cadavres; on leur faisait une écharpe sanglante, comme au connétable, on les traînait dans les rues; les corps du comte d'Armagnac, du chancelier, de Robert le Masson, de Raimond de la Guerre, furent ainsi promenés sur une claie dans toute la ville, puis laissés, durant trois jours, sur les degrés du palais. »

M. de Barante avait dû puiser lui-même ces détails dans Juvénal des Ursins, historien contemporain avec lequel nos lecteurs ont fait connaissance.

(1) Le comte de Charolais, fils du duc Jean, avait épousé la princesse Michelle, fille du roi Charles VI.

portait les clefs d'or dans un plat d'argent mit un genou en terre :

— Monseigneur, dit l'Ile-Adam, les touchant de la pointe de son épée nue, voici les clefs de votre ville. En votre absence, nul ne les a reçues, et l'on vous attendait pour vous les remettre.

— Donnez-les-moi, sire de l'Ile-Adam, dit le duc ; car, en bonne justice, vous avez le droit de les toucher avant moi.

L'Ile-Adam sauta à bas de son cheval, et les présenta respectueusement au duc ; celui-ci les accrocha à l'arçon de sa selle, en face de sa hache d'armes. Bien des gens trouvèrent cette action trop hardie de la part d'un homme qui entrait en pacificateur, et non en ennemi ; mais telle était la joie qu'on avait de revoir la reine et le duc, que l'enthousiasme ne fut aucunement refroidi par cet incident.

Alors un autre bourgeois s'avança, et présenta au duc deux cottes de velours bleu, l'une pour lui, l'autre pour le comte Philippe de Saint-Pol, son neveu (1).

— Merci, messieurs, dit-il ; c'est une bonne pensée à vous, que d'avoir prévu que j'aimerais à rentrer dans votre ville, vêtu des couleurs de la reine.

Quittant alors sa robe de velours, il revêtit la cotte qui venait de lui être offerte, et ordonna à son neveu d'en faire autant. A cette vue, tout le peuple cria :

— Vive Bourgogne ! vive la reine !

Les trompettes sonnèrent ; les bourgeois se divisèrent en deux lignes et se placèrent en haie de chaque côté du duc et de la reine ; le peuple se mit à leur suite. Quant au sire de Giac, il avait reconnu sa femme au milieu de la maison de madame Isabel ; il quitta la place que l'étiquette lui avait réservée pour prendre près d'elle celle que lui indiquait son impatience. Le cortège se mit en marche.

Partout, sur son passage, des cris d'espérance et de joie l'accueillaient ; les fleurs pleuvaient, de toutes les fenêtres, comme une neige embaumée, et couvraient le pavé sous les pieds du cheval de la reine ; c'était un délire à enivrer, et l'on eût cru insensé celui qui serait venu dire, au milieu de cette fête, que, dans ces mêmes rues où s'effeuillaient tant de fleurs fraîches, où s'épandaient tant de clameurs joyeuses, le meurtre, la veille encore, avait répandu tant de sang et l'agonie jeté tant de cris.

Le cortège arriva en face de l'hôtel Saint-Paul. Le roi l'attendait sur la dernière marche du perron. La reine et le duc mirent pied à terre et montèrent les degrés ; le roi et la reine s'embrassèrent. Le peuple jeta de grandes acclamations : il croyait toutes les discordes éteintes dans le baiser royal ; car il oubliait que, depuis Judas et le Christ, les mots trahison et baiser s'écrivent avec les mêmes lettres.

Le duc avait mis un genou en terre ; le roi le releva.

— Mon cousin de Bourgogne, dit-il, oublions tout ce qui s'est passé, car de grands malheurs sont advenus de tous nos débats ; mais, Dieu merci ! nous espérons, si vous nous y aidez, y porter un bon et sûr remède.

— Sire, répondit le duc, ce que j'ai fait a toujours été pour le plus grand bien de la France et le plus grand honneur de Votre Majesté ; ceux qui vous ont dit le contraire étaient encore plus vos ennemis que les miens.

En achevant ces mots, le duc baisa la main du roi, qui rentra à l'hôtel Saint-Paul : la reine, le duc et leur maison l'y suivirent. Tout ce qui était doré rentra dans le palais ; le peuple seul resta dans la rue, et deux gardes placés à la porte de l'hôtel rétablirent bientôt la barrière d'acier qui sépare prince et sujets, royauté et population. N'importe, le peuple était trop ébloui pour s'apercevoir qu'il était le seul à qui aucune parole n'eût été adressée, à qui aucune promesse n'eût été faite. Il se dispersa en criant : « Vive le roi ! vive Bourgogne ! » et ce ne fut que le soir qu'il s'aperçut qu'il avait plus faim encore que la veille.

Le lendemain, de grands rassemblements se formèrent, ainsi que de coutume. Comme il n'y avait pas de fête ce jour-là, pas de cortège à voir passer, le peuple alla vers l'hôtel Saint-Paul, non plus pour crier : « Vive le roi ! vive Bourgogne ! » mais pour demander du pain.

Le duc Jean parut au balcon ; il dit qu'il s'occupait de faire cesser la famine et la misère qui désolaient Paris ; mais il ajouta que cela était difficile, à cause des déprédations et des ravages qu'avaient faits les Armagnacs dans les environs de la capitale.

Le peuple reconnut la justesse de cette raison, et demanda que les prisonniers qui étaient à la Bastille lui fussent livrés ; car, disait-il, ceux qu'on garde dans ces prisons se rachètent toujours à force d'or, et c'est nous qui payons la rançon.

Le duc répondit à ces affamés qu'il serait fait selon leur désir. En conséquence, à défaut de pain, une ration de sept prisonniers leur fut délivrée. Ce furent messire Enguerrand de Marigny, martyr descendant d'un martyr ; messire Hector de Chartres, père de l'archevêque de Reims, et Jean Taranne, riche bourgeois ; l'histoire a oublié le nom des quatre autres (1). La populace les égorgea ; cela lui fit prendre patience. Le duc, de son côté, perdait à ce massacre sept ennemis, et gagnait un jour de repos ; c'était tout bénéfice.

Le lendemain, nouveau rassemblement, nouveaux cris, nouvelle ration de prisonniers ; mais, cette fois, la multitude avait plus faim de pain que soif de sang ; elle conduisit, à leur grand étonnement, les quatre malheureux à la prison du Châtelet, et les remit au prévôt ; puis elle s'en alla piller l'hôtel Bourbon, et comme il s'y trouvait un étendard sur lequel était brodé un dragon, quelques centaines d'hommes allèrent le montrer au duc de Bourgogne comme une nouvelle preuve de l'alliance des Armagnacs et de l'Angleterre, et, l'ayant mis en morceaux, ils en traînèrent les lambeaux dans la boue, en criant : « Mort aux Armagnacs ! mort aux Anglais ! » mais sans tuer personne.

Cependant le duc voyait bien que peu à peu la sédition s'approchait de lui, comme une marée du rivage ; il craignit qu'après s'en être pris si longtemps aux causes apparentes, le peuple ne s'en prît enfin aux causes réelles ; il fit donc, pendant la nuit, venir à l'hôtel Saint-Paul quelques notables bourgeois de la ville de Paris, qui lui promirent que, s'il voulait rétablir la paix et remettre chaque chose à sa place, ils seraient à son aide. Certain de leur appui, le duc attendit plus tranquillement la journée du lendemain.

Le lendemain, il n'y avait plus qu'un seul cri, car il n'y avait plus qu'un seul besoin : « Du pain ! du pain ! »

Le duc parut au balcon et voulut parler : les vociférations couvrirent sa voix ; il descendit, se jeta, sans armes et la tête nue, au milieu de ce peuple hâve et affamé, donnant la main à tout le monde, jetant l'or à pleines volées. Le peuple se referma sur lui, l'étouffant de ses replis, le pressant de ses ondes, effrayant dans son amour de lion comme dans sa colère de tigre. Le duc sentit qu'il était perdu, s'il n'opposait la puissance morale de la parole à cette effrayante puissance physique ; il demanda de nouveau à parler, et sa voix se perdit sans être entendue ; enfin il s'adressa à un homme du peuple qui paraissait exercer quelque influence sur cette masse. Celui-ci monta sur une borne et dit :

— Silence ! Le duc veut parler, écoutons-le.

La foule obéissante se tut. Le duc avait un pourpoint de velours brodé d'or, une chaîne précieuse au cou ; cet homme n'avait qu'un vieux chaperon rouge, une cotte sang-de-bœuf et les jambes nues. Cependant il avait obtenu ce qu'avait vainement demandé le puissant duc Jean de Bourgogne.

Il fut aussi heureux dans ses autres commandements que dans le premier. Quand il vit que le silence était rétabli :

— Faites cercle, dit-il.

La foule s'écarta. Le duc, mordant ses lèvres jusqu'au sang, honteux d'être obligé de recourir à de telles manœuvres et de se servir de tels hommes, remonta sur le perron au bas duquel il se repentait déjà d'être descendu. L'homme du peuple l'y suivit, promena ses yeux sur cette multitude, pour savoir si elle était prête à entendre ce qu'on avait à lui dire ; puis, se tournant vers le prince :

— Parlez maintenant, mon duc, dit-il ; on vous écoute.

Et il se coucha à ses pieds, comme un chien à ceux de son maître.

En même temps, quelques seigneurs qui étaient au duc de Bourgogne, étant arrivés de l'intérieur de l'hôtel Saint-Paul, se rangèrent derrière lui, prêts à lui prêter assistance, si la chose devenait nécessaire. Le duc fit un signe de la main ; un *chut* impérieux et prolongé sortit, comme un grognement, de la bouche de l'homme à la cotte rouge, et le duc prit la parole :

— Mes amis, dit-il, vous me demandez du pain. Il m'est impossible de vous en donner ; c'est à peine si le roi et la reine en ont pour leur table royale. Vous feriez bien mieux, au lieu de courir sans fruit à travers les rues de Paris, d'aller mettre le siège devant Marcoussis et Montlhéry, où sont les dauphinois (2) ; vous trouveriez des vivres dans ces villes, et vous en chasseriez les ennemis du roi, qui viennent tout ravager jusqu'à la porte Saint-Jacques, et qui empêchent de faire la moisson.

— Nous ne demandons pas mieux, dit la foule tout d'une voix ; mais que l'on nous donne des chefs.

— Sires de Cohen et de Rupes, dit le duc en tournant la tête à demi par-dessus son épaule et en s'adressant aux

(1) Le comte de Saint-Pol était le fils du duc de Brabant, mort à la bataille d'Azincourt.

(1) Juvénal, Enguerrand de Monstrelet.

(2) C'est ainsi que, depuis la mort du comte d'Armagnac, on nommait les partisans du dauphin.

seigneurs qui étaient derrière lui, voulez-vous une armée? Je vous la donne.

— Oui, monseigneur, répondirent-ils en s'avançant.

— Mes amis, continua le duc en s'adressant au peuple et en lui présentant ceux que nous venons de nommer, voulez-vous ces nobles chevaliers pour chefs? Je vous les offre

— Eux ou tous autres, pourvu qu'ils marchent devant.

— Alors, messeigneurs, à cheval, dit le duc ; et vivement! ajouta-t-il à demi-voix.

Le duc allait rentrer : l'homme qui était à ses pieds se leva et lui tendit la main ; le duc la lui serra comme il avait fait aux autres : il avait quelques obligations à cet homme.

— Ton nom? lui dit-il.

— Cappeluche, répondit celui-ci en ôtant respectueusement son chaperon de la main que le duc lui laissait libre.

— Ton état? continua le duc.

— Maître bourreau de la ville de Paris.

Le duc lâcha la main comme si c'eût été un fer rouge, recula de deux pas et devint pâle. Le plus puissant prince de la chrétienté avait, à la face de Paris tout entier, choisi ce perron comme un piédestal pour pactiser avec l'exécuteur des hautes œuvres.

— Bourreau, dit le duc d'une voix creuse et tremblante, va au grand Châtelet, tu y trouveras de la besogne.

Maître Cappeluche obéit à cet ordre comme à une injonction à laquelle il était accoutumé.

— Merci, monseigneur, dit-il.

Puis, en descendant le perron, il ajouta tout haut :

— Le duc est un noble prince, pas du tout fier, et aimant le pauvre peuple.

— L'Ile-Adam, dit le duc en étendant le bras vers Cappeluche qui s'éloignait, faites suivre cet homme, car il faut que ma main ou sa tête tombe.

Le même jour, les seigneurs de Cohen, de Rupes et messire Gaultier Raillard sortirent de Paris avec une multitude de canons et de machines compétentes à mettre un siège. Plus de dix mille hommes des plus hardis émouveurs de populace les suivirent volontairement ; derrière eux, les portes de Paris furent fermées, et, le soir, les chaînes tendues à toutes les rues, ainsi qu'au haut et au bas de la rivière. Les corporations de bourgeois partagèrent avec les archers le service du guet, et ce fut la première fois peut-être, depuis deux mois, qu'une nuit s'écoula tout entière sans qu'elle fût une seule fois troublée par les cris « Au meurtre! » ou « Au feu! »

Cependant Cappeluche, tout fier de la poignée de main qu'il avait reçue et du message dont il était chargé, s'acheminait vers le grand Châtelet, rêvant à l'exécution qui devait, sans doute, avoir lieu le lendemain, et à la part d'honneur qui ne manquerait pas de lui en revenir, si, comme cela arrivait quelquefois, la cour y assistait. Quelqu'un qui l'aurait rencontré aurait reconnu dans son allure l'aplomb d'un homme parfaitement content de lui, et aurait deviné que les gestes qu'il faisait en fendant l'air de sa main droite en différentes lignes, étaient une répétition mentale de la scène dans laquelle il croyait avoir, le lendemain, à jouer un rôle si important.

Il arriva ainsi à la porte du grand Châtelet, y frappa un seul coup ; mais la promptitude avec laquelle la porte s'ouvrit prouva que le concierge avait reconnu que celui qui frappait ainsi devait avoir le privilège de ne pas attendre.

Le geôlier soupait en famlle ; il offrit à Cappeluche de prendre sa part du repas ; celui-ci accepta avec un air de bienveillante protection, fort naturel dans un homme qui venait de donner une poignée de main au plus grand vassal de la couronne de France. En conséquence, il déposa sa grande épée près de la porte, et s'assit à la place d'honneur.

— Maître Richard, dit Cappeluche au bout d'un instant, quels sont les principaux seigneurs que vous logez dans votre hôtellerie?

— Ma foi, messire, répondit Richard, je ne suis ici que depuis peu de temps, mon prédécesseur et sa femme ayant été tués lorsque les Bourguignons ont pris le Châtelet. Je sais bien la quantité de gamelles que je fais descendre aux prisonniers ; mais j'ignore le nom de ceux qui mangent ma soupe.

— Et ce nombre est-il considérable?

— Ils sont cent vingt.

— Eh bien, maître Richard, demain ils ne seront plus que cent dix-neuf.

— Comment cela? Est-ce qu'il y a une nouvelle émeute parmi le populaire? dit vivement le geôlier, qui craignait le renouvellement des scènes dont son prédécesseur avait été victime. Si je savais lequel on me demandera, je le préparerais, pour ne pas faire attendre le peuple.

— Non, non, dit Cappeluche, vous ne m'avez pas compris ; le populaire marche en ce moment vers Marcoussis et Montlhéry ; ainsi vous voyez qu'il tourne le dos au grand Châtelet. Ce n'est pas d'une émeute qu'il s'agit, c'est d'une exécution.

— Etes-vous certain de ce que vous dites?

— Vous me demandez cela, à moi? reprit en riant Cappeluche.

— Ah! c'est vrai, vous aurez reçu les ordres du prévôt.

— Non, je sais la nouvelle de plus haut ; je la tiens du duc de Bourgogne.

— Du duc de Bourgogne?

— Oui, continua Cappeluche en renversant sa chaise sur les pieds de derrière et en se dandinant avec nonchalance, oui, du duc de Bourgogne ; il m'a pris la main, il n'y a pas plus d'une heure, et il m'a dit : « Cappeluche, mon ami, fais-moi le plaisir d'aller au plus vite à la prison du Châtelet, et d'y attendre mes ordres. » Je lui ai dit : « Monseigneur, vous pouvez compter sur moi ; c'est à la vie et à la mort. » Ainsi, il est évident que l'on conduit demain quelque noble Armagnac en Grève, et que le duc, devant y assister, a voulu voir de la besogne bien faite ; et, par conséquent, m'en a chargé. S'il en eût été autrement, l'ordre serait venu du prévôt, et c'est Gorju, mon valet, qui l'aurait reçu.

Comme il achevait ces mots, deux coups de marteau retentirent, frappés sur la porte extérieure ; le geôlier demanda à Cappeluche la permission de prendre la lampe, Cappeluche y consentit d'un signe de tête : le geôlier sortit, laissant les convives dans l'obscurité.

Au bout de dix minutes, il rentra, s'arrêta à la porte de la chambre, qu'il ferma avec soin, fixa, avec une expression singulière d'étonnement, les yeux sur son hôte, et lui dit, sans aller se rasseoir :

— Maître Cappeluche, il faut me suivre.

— C'est bon, répondit celui-ci en vidant ce qui restait de vin dans son verre et en faisant claquer sa langue, comme un homme qui apprécie mieux un ami au moment de s'en séparer ; c'est bon, je sais ce que c'est.

Et maître Cappeluche se leva et suivit le geôlier, après avoir pris l'épée qu'il avait déposée, en entrant, contre la porte.

Quelques pas dans un corridor humide les conduisirent à l'entrée d'un escalier si étroit, que l'on était forcé de convenir que l'architecte avait merveilleusement compris que les escaliers ne sont que des accessoires dans une prison d'Etat. Cappeluche descendait avec la facilité d'un homme à qui le chemin est familier, sifflant l'air de sa chanson favorite, s'arrêtant à chaque étage, et disant, lorsque le concierge continuait sa route :

— Diable! diable! c'est un grand seigneur.

Ils descendirent ainsi soixante marches, à peu près.

Arrivés là, le concierge ouvrit une porte si basse que maître Cappeluche, qui était d'une taille fort ordinaire, fut obligé de se baisser pour pénétrer dans le cachot auquel elle communiquait. Il remarqua, en passant, sa solidité : elle était en chêne, avait quatre pouces d'épaisseur, et était recouverte d'une lame de fer. Il fit un mouvement de tête, comme un connaisseur qui approuve. Le cachot était vide.

Cappeluche fit cette remarque du premier coup d'œil ; mais il pensa que celui près duquel il croyait être envoyé était ou à l'interrogatoire ou à la torture. Il posa son épée dans un coin, et se disposa à attendre le prisonnier.

— C'est ici, dit le geôlier.

— Bien, répondit laconiquement maître Cappeluche.

Richard allait sortir, emportant la lampe ; maître Cappeluche le pria de la lui donner. Comme on n'avait pas ordonné au geôlier de le laisser sans lumière, il lui accorda cette demande. A peine Cappeluche l'eut-il entre les mains, qu'il se mit en quête, tellement préoccupé par la recherche qu'il faisait, qu'il n'entendit pas la clef tourner deux fois dans la serrure et les verrous se fermer sur lui.

Il avait trouvé, dans la paille du lit, ce qu'il cherchait avec tant d'attention.

C'était un pavé, dont quelque prisonnier s'était fait un chevet.

Maître Cappeluche porta le pavé au milieu du cachot, en approcha un vieil escabeau de bois, posa sa lampe dessus, alla prendre son épée où il l'avait déposée, mouilla le pavé avec un reste d'eau qui croupissait dans un tronçon de cruche, et, s'asseyant par terre, le pavé entre ses jambes, se mit gravement à repasser son épée, qui avait un peu souffert des services réitérés qu'elle lui avait rendus depuis quelques jours, n'interrompant cette occupation que pour en tâter le fil, en passant le pouce sur le tranchant, puis se remettant, chaque fois, au travail avec une nouvelle ardeur.

Il était tellement absorbé dans cette intéressante occupation, qu'il ne s'était pas aperçu que la porte s'était ouverte et refermée, et qu'un homme s'était approché lentement de lui, le regardant avec un étonnement tout naïf. Enfin, le nouveau venu rompit le silence.

— Pardieu! dit-il, maître Cappeluche, vous faites là une drôle de besogne!

— Ah! c'est toi, Gorju? dit Cappeluche en levant les

yeux, qu'il reporta aussitôt sur le pavé qui absorbait toute son attention ; qu'est-ce que tu dis ?

— Je dis que vous êtes fameusement bon de vous occuper de pareils détails.

— Que veux-tu, mon enfant ! dit Cappeluche, on ne fait rien sans amour-propre, et il en faut dans notre état aussi bien que dans un autre. Cette épée, tout ébréchée qu'elle était, pouvait encore aller dans une émeute, parce que, là, pourvu qu'on tue, peu importe qu'on soit obligé de s'y prendre à deux fois ; mais le service qu'elle doit faire de-comme vous et moi, et j'en suis bien aise, parce que, comme je n'ai pas encore la main aussi habile que la vôtre...

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je dis qu'étant nommé bourreau de ce soir seulement, ce serait bien malheureux si, pour la première fois, j'étais tombé sur...

— Toi, bourreau ? dit Cappeluche l'interrompant, et laissant tomber son épée.

— Oh ! mon Dieu, oui, il y a une demi-heure que le prévôt m'a fait venir, et m'a remis cette patente.



Toi, bourreau? dit Cappeluche.

main n'est pas comparable à celui qu'elle fait depuis un mois, et je ne peux prendre trop de précautions pour que tout se passe à mon honneur.

Gorju était passé de l'air étonné à l'air stupide : il regardait, sans lui répondre, son maître, qui semblait mettre à son ouvrage d'autant plus d'attention qu'il approchait de la fin.

Enfin, maître Cappeluche leva de nouveau les yeux vers Gorju.

— Tu ne sais donc pas, lui dit-il, qu'il y a demain une exécution ?

— Si fait, si fait, répondit celui-ci ; je le sais.

— Eh bien, qu'est-ce qui t'étonne alors ?

Cappeluche se remit à la besogne.

— Vous ne savez donc pas, dit à son tour Gorju, le nom de celui qu'on exécute ?

— Non, répondit Cappeluche sans s'interrompre ; cela ne me regarde pas, à moins que ce ne soit un nom de bossu ; alors il faudrait me le dire, parce que je prendrais mes précautions d'avance, vu la difficulté.

— Non, maître, répondit Gorju, le condamné a le cou

En disant ces mots, Gorju tira de son pourpoint un parchemin, et le présenta à Cappeluche.

Celui-ci ne savait pas lire, mais il reconnut les armes de France et le sceau de la prévôté, et, le comparant de souvenir avec le sien, il vit qu'il était exactement pareil.

— Oh ! dit-il comme un homme abattu, la veille d'une exécution publique, me faire cet affront !

— Mais il était impossible que ce fût vous, maître Cappeluche.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que vous ne pouviez pas vous exécuter vous-même ; c'est la première fois que ça se serait vu.

Maître Cappeluche commençait à comprendre : il leva des yeux étonnés sur son valet ; ses cheveux se dressèrent sur son front, et de leur racine tombèrent à l'instant même des gouttes de sueur qui descendirent le long de ses joues creuses.

— Ainsi donc, c'est moi ? dit-il.

— Oui, maître, répondit Gorju.

— Et c'est toi ?

— Oui, maître.

— Qui a donné cet ordre ?

— Le duc de Bourgogne.

— Impossible ! il n'y a qu'une heure qu'il me prenait la main.

— Eh bien, c'est cela, dit Gorju ; maintenant, il vous prend la tête.

Cappeluche se leva lentement, oscillant sur ses jambes comme un homme ivre, et alla droit à la porte ; il en prit la serrure entre ses larges mains, et, à deux reprises, la secoua à faire sauter les gonds, s'ils eussent été moins solides.

Gorju le suivait des yeux avec toute l'expression d'intérêt qu'était susceptible de prendre sa figure dure et basanée.

Lorsque Cappeluche se fut aperçu de l'inutilité de ses efforts, il revint s'asseoir à la place où Gorju l'avait trouvé, ramassa son épée, et, la remettant sur le pavé, il lui donna le dernier coup qui lui manquait.

— Encore ? dit Gorju.

— Si c'est à moi qu'elle doit servir, répondit Cappeluche d'une voix sourde, raison de plus pour qu'elle coupe bien.

En ce moment, Vaux de Bar, le prévôt de Paris, entra, suivi d'un prêtre, et procéda, pour la forme, à l'interrogatoire. Maître Cappeluche avoua quatre-vingt-six meurtres en dehors de ses fonctions légales ; un tiers à peu près avait été commis sur des femmes et des enfants.

Une heure après, le prévôt sortit, laissant avec Cappeluche le prêtre et le valet devenu bourreau.

Le lendemain, dès quatre heures du matin, la grande rue Saint-Denis, la rue aux Fèves et la place du Pilori étaient encombrées de peuple ; les fenêtres de toutes les maisons étaient garnies de têtes ; la grande boucherie, près le Châtelet, le mur du cimetière des Saints-Innocents, près des halles, semblaient prêts à crouler sous le poids qui les surchargeait. L'exécution devait avoir lieu à sept heures.

A six heures et demie, un mouvement d'ondulation, un frémissement électrique, une grande clameur, poussée par ceux qui étaient près du Châtelet, annoncèrent à ceux de la place du Pilori que le condamné se mettait en marche. Il avait obtenu de Gorju, de qui dépendait cette dernière faveur, de n'être ni conduit sur un âne, ni traîné sur une charrette : il marchait d'un pas ferme, entre le prêtre et le nouvel exécuteur, saluant de la main et de la voix ceux qu'il reconnaissait dans la foule. Enfin, il arriva sur la place du Pilori, entra dans un cercle d'une vingtaine de pieds de diamètre, formé par une compagnie d'archers, et au milieu duquel était un billot debout près d'un tas de sable. Le cercle, qui s'était ouvert pour le laisser passer, se ferma derrière lui. Des chaises et des bancs avaient été disposés pour ceux qui, trop éloignés, ne pourraient voir par-dessus la tête des plus voisins ; chacun prit sa place comme sur un vaste amphithéâtre circulaire dont les toits des maisons formaient le dernier gradin, et simulant un immense entonnoir de têtes humaines superposées les unes aux autres.

Cappeluche marcha droit au billot, s'assura s'il était posé d'aplomb, le rapprocha du tas de sable dont il était trop éloigné, et examina de nouveau le tranchant de l'épée ; puis, ces dispositions faites, il se mit à genoux et pria à voix basse. Le prêtre lui faisait baiser un crucifix. Gorju était debout près de lui, appuyé sur sa longue épée. Sept heures commencèrent à sonner ; maître Cappeluche cria tout haut merci à Dieu, et posa la tête sur le billot.

Pas un souffle ne semblait sortir de toutes ces bouches, pas un mouvement ne remuait cette foule ; chacun semblait cloué à sa place : les yeux seuls vivaient.

Tout à coup l'épée de Gorju flamboya comme un éclair ; le dernier coup frappa sur l'horloge, l'épée s'abaissa, et la tête alla rouler sur le tas de sable qu'elle mordit et teignit de sang.

Le tronc recula par un mouvement contraire, se traînant hideusement sur ses mains et sur ses genoux ; le sang jaillissait par les artères du cou, comme l'eau à travers le crible d'un arrosoir.

La foule poussa un grand cri : c'était la respiration qui revenait à cent mille personnes.

XXIII

Les prévisions politiques du duc de Bourgogne s'étaient réalisées : la ville de Paris était lasse de la vie tourmentée qui l'agitait depuis si longtemps ; elle attribua la cessation de ses maux, qui arrivaient naturellement à leur terme, à la présence du duc, à la sévérité qu'il avait déployée, et surtout à l'exécution de Cappeluche, cet ardent émouveur de populace. Aussitôt après sa mort, l'ordre était rétabli, et toutes les voix chantaient les louanges du duc de Bourgogne, lorsqu'un nouveau fléau vint se ruer sur la cité toute saignante encore : c'était la peste, cette sœur hâve et décharnée de la guerre civile.

Une épidémie affreuse se déclara. La famine, la misère, les morts oubliés dans les rues, les passions politiques qui font bouillir le sang dans les veines, étaient les voix infernales qui l'avaient appelée. Le peuple, qui commençait à se refroidir, et qui était épouvanté de ses propres excès, crut voir la main de Dieu dans ce nouveau fléau : une fièvre singulière s'empara de lui. Au lieu d'attendre la maladie dans ses maisons et d'essayer de la prévenir, la population tout entière se répandit dans les rues : des hommes couraient comme des insensés, criant que des flammes de l'enfer les brûlaient ; et, sillonnant cette foule qui s'ouvrait tremblante devant eux, quelques-uns se jetèrent dans les puits, d'autres dans la rivière. Une seconde fois les tombeaux manquèrent aux morts et les prêtres aux mourants. Des hommes atteints des premiers symptômes du mal arrêtaient les vieillards dans les rues, et les forçaient d'entendre leur confession. Les seigneurs n'étaient pas plus à l'abri de l'épidémie que le pauvre peuple ; le prince d'Orange et le seigneur de Poix y succombèrent ; l'un des frères Fosseuse, allant faire sa cour au duc, sentit les premières atteintes du mal au bas du perron de l'hôtel Saint-Paul ; il essaya de continuer son chemin ; mais à peine avait-il monté six marches, qu'il s'arrêta, pâle, les cheveux hérissés et les genoux tremblants. Il n'eut que le temps de croiser les bras sur sa poitrine, en disant : « Seigneur, ayez pitié de moi ! » et il tomba mort. Le duc de Bretagne, les ducs d'Anjou et d'Alençon se retirèrent à Corbeil, et le sire de Giac et sa femme au château de Creil, que leur avait donné le duc de Bourgogne.

De temps en temps, derrière les vitraux de l'hôtel Saint-Paul, apparaissaient, comme des ombres, ou le duc, ou la reine ; ils jetaient les yeux sur ces scènes de désolation, mais ils n'y pouvaient rien, et se tenaient enfermés dans le palais. Quant au roi, on disait qu'il était retombé dans un de ses accès de folie. Pendant ce temps, Henri d'Angleterre, accompagné d'une puissante armée, avait mis le siège devant Rouen. Toute la ville avait jeté un cri de détresse qui s'était perdu dans les clameurs de Paris, avant d'arriver au duc de Bourgogne : c'était cependant le cri d'une ville tout entière. Les Rouennais, abandonnés, n'en avaient pas moins fermé leurs portes et juré de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

De leur côté, les dauphinois, conduits par l'infatigable Tanneguy, par le maréchal de Rieux, et par Barbazan, qu'on appelait *le Chevalier sans reproche*, après s'être emparés de la ville de Tours, que défendaient, pour le duc, Guillaume de Rommenel et Charles Labbe, poussaient des reconnaissances armées jusqu'aux portes de Paris.

Le duc Jean avait donc à sa gauche les dauphinois, ennemis de la Bourgogne ; à sa droite les Anglais, ennemis de la France ; en face et derrière lui la peste, ennemie de tous.

Dans cette extrémité, il songea à traiter avec le dauphin, à laisser au roi, à la reine et à lui la responsabilité de la garde de Paris, et à aller devers Rouen pour lui porter secours.

En conséquence, les articles de paix arrêtés quelque temps auparavant à Bray et à Montereau furent de nouveau signés par la reine et le duc de Bourgogne. Le 17 septembre, ils furent publiés à son de trompe dans les rues de Paris, et le duc de Bretagne, porteur du traité, fut chargé de le soumettre à l'approbation du dauphin ; et, en même temps, pour le disposer à une réconciliation, il lui conduisît sa jeune femme (1), qui était restée à Paris, et pour laquelle la reine et le duc avaient eu les plus grands égards.

Le duc de Bretagne trouva le dauphin à Tours : il obtint une audience de lui. Lorsqu'il fut introduit en sa présence, le dauphin avait à sa droite le jeune duc d'Armagnac, arrivé la veille de la Guyenne pour réclamer justice de la mort de son père, et à qui justice avait été hautement promise ; à sa gauche, Tanneguy Duchâtel, ennemi déclaré du duc de Bourgogne ; derrière lui, le président Louvet, Barbazan, et Charles Labbe, qui venait de passer du parti de Bourgogne au sien, tous gens désirant la guerre, car ils avaient une haute fortune à espérer avec le dauphin, et tout à craindre avec le duc Jean.

Quoique, au premier aspect, le duc de Bretagne jugeât bien quelle serait l'issue de la négociation, il mit un genou à terre, et présenta le traité au duc de Touraine.

Celui-ci le prit, et, sans le décacheter, il dit au duc en le relevant :

— Mon cousin, je sais ce que c'est... On me rappelle à Paris, n'est-ce pas ? On m'offre la paix, si je veux revenir. Mon cousin, je ne ferai point la paix avec des assassins, je

(1) Marie d'Anjou, fille de Louis, roi de Sicile. Le dauphin l'avait épousée en 1413 ; mais, comme il n'avait que onze ans, ce fut en 1416 seulement que le mariage fut consommé.

ne rentrerai pas dans une ville encore tout éplorée et sanglante. Monsieur le duc a fait le mal, qu'il le guérisse ; quant à moi, je n'ai point commis le crime, et ne veux point m'offrir en expiation.

Le duc de Bretagne voulut insister ; mais toute insistance fut inutile. Il retourna vers Paris, portant le refus du dauphin au duc de Bourgogne ; il trouva celui-ci près d'entrer au conseil, où devait être entendu un envoyé de la ville de Rouen. Le duc écouta avec attention ce que son ambassadeur lui rapportait, puis, lorsqu'il eut cessé de parler, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, réfléchit profondément quelques minutes :

— C'est lui qui m'y aura forcé, dit-il tout à coup.

Et il entra dans la salle du conseil du roi.

L'explication de la pensée du duc de Bourgogne est facile à donner.

Le duc était le plus grand vassal de la couronne de France et le plus puissant prince de la chrétienté. Il était adoré des Parisiens ; depuis trois mois, il gouvernait sous le nom du roi, et l'état continuel de maladie de ce malheureux prince ne permettait pas à ceux qui le désiraient le plus d'espérer qu'il pût vivre longtemps ; en cas de mort, de l'espèce de régence que tenait le duc à la royauté, il n'y avait qu'un pas. Les dauphinois ne possédaient que le Maine et l'Anjou ; la cession de la Guyenne et de la Normandie au roi d'Angleterre lui faisait de celui-ci un allié et un appui. Les deux Bourgognes, la Flandre et l'Artois, qu'il tenait de son chef et qu'il réunissait à la couronne de France, étaient pour elle un dédommagement de cette perte ; enfin, l'exemple de Hugues Capet n'était pas si loin, qu'il ne pût être renouvelé ; et, puisque le dauphin refusait toute alliance et voulait la guerre, il n'aurait à se plaindre à personne, lorsque les conséquences de son refus retomberaient sur lui-même.

Dans ces conséquences, la politique du duc de Bourgogne était aussi simple que facile : laisser traîner en longueur le siège de Rouen, ouvrir les négociations avec Henri d'Angleterre, et tout préparer, de concert avec lui, pour que, la mort de Charles VI arrivant, toute puissance étant d'avance concentrée entre ses mains, il n'eût à ajouter au pouvoir royal, dont il était déjà investi, que le titre de roi qui lui manquait encore.

Le moment était on ne peut plus favorable pour commencer à mettre à exécution ce grand dessein : le roi, malade d'esprit comme il l'était, ne pouvait assister au conseil, et n'avait pas même été prévenu de sa convocation ; le duc était donc libre de faire à l'envoyé de la ville de Rouen la réponse qui lui semblerait la plus avantageuse, non pas aux intérêts de la France, mais à ses intérêts particuliers.

C'est dans ces dispositions, que venait de confirmer le refus du dauphin, qu'il entra dans la salle du conseil, et alla s'asseoir, comme pour s'essayer au rôle qu'il espérait jouer un jour, sur le trône du roi Charles.

On n'attendait que lui pour ordonner que le messager fût introduit.

C'était un vieux prêtre à cheveux blancs ; il était venu de Rouen pieds nus et un bâton à la main, comme il convient à un homme qui requiert secours. Il s'avança jusqu'au milieu de la salle, et, après avoir salué le duc de Bourgogne, il allait commencer à lui exposer l'objet de sa mission, lorsqu'un grand bruit se fit entendre vers une petite porte, couverte d'une tapisserie, qui donnait dans les appartements du roi. Chacun se retourna, et l'on vit avec surprise la tapisserie se soulever, et, se débarrassant des mains de ses gardiens qui voulaient le retenir, le roi Charles VI s'avancer à son tour dans cette salle où personne ne l'attendait, et, les yeux étincelants de colère, les habits en désordre, marcher d'un pas ferme droit au trône sur lequel s'était prématurément assis le duc Jean de Bourgogne.

Cette apparition inattendue frappa tout le monde d'un vague sentiment de crainte et de respect. Le duc de Bourgogne surtout regardait Charles s'avancer, se soulevant du trône au fur et à mesure qu'il approchait, comme si une force surnaturelle le contraignait de se tenir debout ; et, quand le roi mit le pied sur la première marche du trône pour y monter, le duc, du côté opposé, mit machinalement le pied sur la dernière marche pour en descendre.

Chacun regardait, silencieux, ce singulier jeu de bascule.

– Oui, je comprends, messeigneurs, dit le roi ; on vous avait dit que j'étais fou, peut-être même vous avait-on dit que j'étais mort. — Il se mit à rire d'une manière étrange. — Non, non, messeigneurs, je n'étais que prisonnier. Mais j'ai su qu'on tenait le grand conseil en mon absence, et j'ai voulu y venir. Mon cousin de Bourgogne, j'espère que vous voyez avec plaisir que mon état, dont sans doute on vous avait exagéré le péril, me permet encore de présider les affaires du royaume.

Puis, se retournant vers le prêtre :

— Parlez, mon père, lui dit-il ; le roi de France vous écoute.

Et il s'assit sur le trône.

Le prêtre fléchit le genou devant le roi, ce qu'il n'avait pas fait devant le duc de Bourgogne, et commença à parler dans cette posture.

— Notre sire, dit-il, les Anglais, vos ennemis et les nôtres, ont mis le siège devant la ville de Rouen.

Le roi tressaillit.

— Les Anglais au cœur du royaume, et le roi n'en sait rien ! dit-il. Les Anglais devant Rouen !... Rouen, qui était ville française sous Clovis, l'aïeul de tous les rois de France ; qui n'a été perdue que pour être reprise par Philippe-Auguste !... Rouen, ma ville ! un des six fleurons de ma couronne !.. Oh ! trahison, trahison ! murmura-t-il à voix basse

Le prêtre, voyant que le roi avait cessé de parler, continua :

– Très excellent prince et seigneur, il m'est enjoint de par les habitants de la ville de Rouen, de crier à vous, sire, et contre vous, duc de Bourgogne, qui avez le gouvernement du roi et de son royaume, le grand haro, lequel signifie l'oppression qu'ils ont des Anglais, et vous mandent et font savoir par moi que si, par faute de votre secours, il convient qu'ils soient sujets au roi d'Angleterre, vous n'aurez en tout le monde pires ennemis qu'eux, et que, s'ils peuvent, ils détruiront vous et votre génération.

— Mon père, dit le roi en se levant, vous avez accompli votre mission et m'avez rappelé la mienne. Retournez vers les braves habitants de la ville de Rouen ; dites-leur de tenir, et que je les sauverai par négociation ou par secours, dussé-je, pour obtenir la paix, donner ma fille Catherine au roi d'Angleterre ; dussé-je, pour faire la guerre, marcher de ma personne à l'encontre de nos ennemis, en appelant à moi toute la noblesse du royaume.

— Sire, répondit le prêtre en s'inclinant, je vous remercie de votre bon vouloir, et prie Dieu qu'aucune volonté étrangère à la vôtre ne le change. Mais, soit pour la paix, soit pour la guerre, il faut vous hâter, sire ; car plusieurs milliers de nos habitants sont déjà morts de faim dans ladite ville, et, depuis deux mois, nous ne vivons que de chair que Dieu n'a pas faite pour la nourriture humaine. Douze mille pauvres gens, hommes, femmes et enfants, ont été mis hors des murs, et se nourrissent, dans les fossés, de racines et eau croupie, si bien que, lorsqu'une malheureuse mère accouche, il faut que les gens pitoyables tirent les petits nouveau-nés avec des cordes, dans des corbeilles, les fassent baptiser, et les rendent aux mères, afin que, du moins, ils meurent en chrétiens.

Le roi poussa un soupir, et se tourna vers le duc de Bourgogne.

— Vous entendez ? lui dit-il en lui jetant un regard d'indicible reproche ; il n'est pas étonnant que moi, le roi, je sois dans un si triste état de corps et d'esprit, quand tant de malheureux, qui croient que leur malheur vient de moi, élèvent vers le trône de Dieu un concert de malédictions à faire reculer l'ange de la miséricorde. Allez, mon père, dit-il en se retournant vers le prêtre, retournez vers la pauvre ville, à laquelle je voudrais pouvoir envoyer mon propre pain ; dites-lui que, non pas dans un mois, non pas dans huit jours, non pas demain, mais aujourd'hui, tout à l'heure, des ambassadeurs partiront pour Pont-de-l'Arche, afin de traiter de la paix, et que moi, le roi, j'irai à Saint-Denis prendre de ma main l'oriflamme pour me préparer à la guerre.

« Monsieur le premier président, ajouta-t-il en se tournant vers Philippe de Morvilliers, et successivement vers ceux auxquels il adressait la parole, messire Regnault de Folville, messire Guillaume de Champ-Divers, messire Tierry-le-Roi, vous partirez, ce soir, chargés de mes pleins pouvoirs, pour traiter de la paix avec Henri de Lancastre, roi d'Angleterre ; et vous, mon cousin, vous allez donner des ordres pour que nous nous rendions à Saint-Denis : nous partons à l'instant même.

A ces mots, le roi se leva et chacun en fit autant. Le vieux prêtre vint à lui et lui baisa la main.

— Sire, dit-il, Dieu vous rende le bien que vous allez faire : demain, quatre-vingt mille personnes béniront votre nom.

— Qu'elles prient pour moi et la France, mon père, car nous en avons tous deux besoin.

Le conseil se sépara sur ces paroles. Deux heures après, le roi détachait de ses propres mains l'oriflamme des vieilles murailles de Saint-Denis. Le roi demanda au duc un chevalier de nom et de bravoure pour la lui confier ; le duc lui en désigna un.

— Votre nom ? dit le roi en lui présentant la sainte bannière.

— Le sire de Montmort, répondit le chevalier.

Le roi chercha, dans sa mémoire, à quel grand souvenir et à quelle noble tige se rattachait ce nom.

Après un instant, il lui remit l'oriflamme avec un soupir : c'était la première fois que la bannière royale était confiée à un seigneur de si petite maison

Le roi, sans revenir à Paris, envoya ses instructions à ses ambassadeurs L'un d'eux, le cardinal des Ursins, reçut

un portrait de la princesse Catherine. Il devait le faire voir au roi d'Angleterre.

Le soir, 29 octobre 1418, toute la cour alla coucher à Pontoise, où elle devait attendre le résultat des négociations de Pont-de-l'Arche ; et mandement fut fait à tous les chevaliers de s'y rendre, avec leurs équipages de guerre, écuyers et hommes d'armes.

Le sire de Giac fut un des premiers qui se rendirent à cet appel. Il adorait toujours sa femme, et cependant, au cri de détresse qu'au nom de la France avait jeté son roi, il avait tout quitté, sa belle Catherine aux caresses d'enfant, son château de Creil, où chaque chambre gardait un souvenir de volupté, ses allées si délicieuses à fouler, quand on pousse devant ses pieds les feuilles jaunâtres que les premiers vents de l'automne détachent de leur tige, et dont le bruissement mélancolique est si bien en harmonie avec les vagues rêveries d'un amour jeune et heureux.

Le duc le reçut comme un ami et l'invita, le même jour, à dîner plusieurs jeunes et nobles seigneurs, pour faire fête à l'arrivant : le soir, il y eut réception et jeu chez le duc. Le sire de Giac était le héros de la soirée, comme il l'avait été du jour ; chacun lui demandait des nouvelles de la belle Catherine, qui avait laissé plus d'un souvenir dans le cœur des jeunes seigneurs.

Le duc paraissait préoccupé ; mais son front riant annonçait que c'était d'une pensée joyeuse.

De Giac, pour échapper aux compliments des uns, fuir les plaisanteries des autres, et plus encore pour se soustraire à la chaleur de la salle de jeu, se promenait, avec son ami le sire de Graville, dans la première des chambres dont la suite formait l'appartement du duc. Comme il n'y était installé que de la veille, le service des valets, pages et écuyers était encore si mal organisé, qu'un paysan pénétra dans cette première pièce sans y être conduit par personne, et s'adressa au sire de Giac pour savoir comment il pourrait remettre une lettre au duc de Bourgogne lui-même.

— De quelle part ? lui dit de Giac.

Le paysan parut embarrassé, et renouvela sa question.

— Écoute, lui dit de Giac, il n'y a que deux moyens : le premier, c'est de traverser avec moi ces salons remplis de riches seigneurs ou de nobles dames, parmi lesquels un manant comme toi ferait une singulière tache ; le second, c'est d'amener ici le duc, ce qu'il ne me pardonnerait pas, si la lettre que tu lui apportes ne méritait pas la peine qu'il aurait prise, ce dont j'ai peur.

— Comment faire alors, monseigneur ? dit le manant.

— Me donner cette lettre et attendre ici la réponse.

Et, avant que le paysan eût eu le temps de la retenir, il avait pris la lettre entre ses deux doigts, l'avait lestement tirée des mains du messager, et s'acheminait, donnant toujours le bras à Graville, vers la chambre du fond.

— Pardieu ! dit celui-ci, à la manière dont la missive est pliée, à la finesse et au parfum du vélin sur lequel elle est écrite, cela m'a bien l'air d'un billet amoureux.

De Giac sourit, jeta machinalement les yeux sur la lettre, et s'arrêta comme frappé de la foudre. Il avait reconnu, dans le sceau qui la fermait, l'empreinte d'une bague que sa femme portait avant son mariage, et dont souvent il lui avait demandé l'explication sans qu'elle la lui donnât : c'était une seule étoile dans un ciel nuageux, avec cette devise : *la même*.

— Qu'as-tu ? lui dit Graville en le voyant pâlir.

— Rien, rien, répondit de Giac en se remettant aussitôt, et en essuyant son front, duquel coulait une sueur froide, rien qu'un éblouissement. Allons porter cette lettre au duc.

Et il entraîna Graville si rapidement, que celui-ci crut qu'il était subitement devenu insensé.

Le duc était au fond de l'appartement, le dos tourné vers une cheminée dans laquelle brûlait un feu ardent ; de Giac lui présenta la lettre en disant qu'un homme en attendait la réponse.

Le duc la décacheta. Un léger mouvement de surprise passa sur sa figure aux premiers mots qu'il lut ; mais, grâce à l'empire qu'il avait sur lui-même, il le réprima aussitôt. De Giac était debout devant lui, fixant ses yeux perçants sur le visage impassible du duc. Lorsque celui-ci eut fini, il roula machinalement la lettre entre ses doigts et la jeta derrière lui, dans le foyer.

De Giac aurait volontiers plongé la main dans ce brasier ardent pour y poursuivre cette lettre ; il se contint cependant.

— Et la réponse ? dit-il d'une voix dont il ne put cacher toute l'altération.

Un regard rapide et scrutateur jaillit des yeux bleus du duc Jean, et sembla se réfléchir sur la figure de Giac, comme la réverbération d'un miroir.

— La réponse ? dit-il froidement. Graville, allez dire à cet homme que je la porterai moi-même.

En achevant ces mots, il prit le bras de Giac, comme pour s'appuyer dessus ; mais, en effet, pour l'empêcher de suivre son ami.

Tout le sang de Giac reflua vers son cœur et bourdonna à ses oreilles, lorsqu'il sentit le bras du duc s'appuyer sur le sien. Il ne voyait plus, n'entendait plus ; il lui prenait envie de frapper le duc au milieu de cette assemblée, de ces lumières, de cette fête ; mais il lui semblait que son poignard tenait au fourreau ; tout tournait autour de lui, il ne sentait plus la terre sous ses pieds, il était dans un cercle de feu, et, quand le duc, au retour de Graville, quitta tout à coup son bras, il tomba sur un fauteuil qui se trouvait là par hasard, comme s'il eût été foudroyé.

Quand il revint à lui, il jeta les yeux sur toute cette assemblée, réunion insouciante et dorée, qui continuait sa nuit joyeuse sans se douter qu'au milieu d'elle il y avait un homme qui enfermait tout l'enfer dans son sein. Le duc n'y était plus.

De Giac se leva d'un seul bond, comme si un ressort l'eût remis sur ses pieds ; il alla de chambre en chambre comme un insensé, les yeux hagards, la sueur au front, et demandant le duc.

Tout le monde venait de le voir passer.

Il descendit jusqu'à la porte extérieure ; un homme enveloppé d'un manteau venait d'en sortir et de monter à cheval. De Giac entendit, au bout de la rue, le galop du cheval ; il vit les étincelles jaillir sous ses pieds.

— C'est le duc, dit-il.

Et il se précipita vers les écuries.

— Ralff ! s'écria-t-il en entrant, à moi, mon Ralff !

Et, au milieu des chevaux qui étaient là, un seul hennit, leva la tête, et essaya de briser le lien qui le retenait au râtelier.

C'était un beau cheval espagnol de couleur isabelle, au pur sang, à la crinière et à la queue flottantes, aux veines croisées sur les cuisses, comme un réseau de cordes.

— Viens, Ralff, dit Giac en coupant avec son poignard le lien qui le retenait.

Et le cheval, joyeux et libre, bondit comme un faon de biche.

De Giac frappa du pied avec un blasphème ; le cheval, épouvanté à la voix de son maître, s'arrêta, pliant sur ses quatre jambes.

De Giac lui jeta la selle, lui mit la bride, et s'élança sur son dos à l'aide de la crinière.

— Allons, Ralff, allons !

Il lui enfonça ses éperons dans le ventre ; le cheval partit comme la foudre.

— Allons, allons, Ralff, il faut le rejoindre, disait de Giac parlant à son cheval, comme si celui-ci eût pu l'entendre. Plus vite ! plus vite, mon Ralff !

Et Ralff dévorait le chemin, ne touchant la terre que par bonds, jetant l'écume par les naseaux et le feu par les yeux.

— Oh ! Catherine, Catherine, avec une bouche si pure, des yeux si doux, une voix si candide, tant de trahison au fond du cœur ! Enveloppe d'ange, âme de démon ! Ce matin encore, elle accompagnait mon départ de caresses et de baisers ; elle passait sa blanche main dans ta crinière, flattant ton cou, et te disant : « Ralff, mon Ralff, ramène-moi bientôt mon bien-aimé. » Dérision !... Plus vite, Ralff ! plus vite !

Il frappait le cheval de son poing fermé à la place où l'avait caressé la main de Catherine. Ralff ruisselait.

— Catherine, le bien-aimé revient, et c'est Ralff qui te le ramène !... Oh ! s'il est vrai, s'il est vrai que tu me trompes ; oh ! la vengeance... oh ! il faudra bien du temps pour la trouver digne de vous deux. Allons, allons ! il faut que nous arrivions avant lui ; Ralff, plus vite ! plus vite !

Et il lui déchirait le ventre avec ses éperons, et le cheval hennissait de douleur.

Le hennissement d'un autre cheval lui répondit ; bientôt de Giac aperçut un cavalier qui allait lui-même au galop. Ralff dépassa cheval et cavalier d'un élan, comme l'aigle, d'un coup d'aile, dépasse le vautour. De Giac reconnut le duc ; le duc crut avoir vu passer une apparition fantastique.

Ainsi le duc Jean allait bien au château de Creil.

Le duc continua son chemin ; en quelques secondes, cheval et cavalier avaient disparu ; d'ailleurs, cette vision ne pouvait prendre place dans son esprit, tout plein de pensées d'amour. Il allait donc se reposer un instant de ses combats politiques et de ses combats armés. Adieu à toutes les fatigues du corps, à tous les tourments de l'esprit ! Il allait s'endormir aux bras de sa belle maîtresse, l'amour allait lui souffler au front. Ce sont les cœurs de lion, les hommes de fer, qui seuls savent aimer.

Il arriva à la porte du château. Toutes les lumières étaient éteintes ; une seule fenêtre brillait lumineuse, et, derrière le rideau de cette fenêtre, on voyait se dessiner une ombre. Le duc attacha son cheval à un anneau, et tira quelques sons d'un petit cor d'ivoire qu'il portait à sa ceinture.

La lumière s'agita, laissa bientôt la chambre où elle brillait d'abord dans la plus complète obscurité, et passa successivement derrière la longue suite de fenêtres, qu'elle illumina chacune à son tour. Au bout d'un instant, le

duc entendit, de l'autre côté du mur, un pas léger courir sur l'herbe et les feuilles sèches, et une douce et fraîche voix dit, à travers la porte :

— Est-ce vous, mon duc ?

— Oui, oui, ne crains rien, ma belle Catherine ; oui, c'est moi.

La porte s'ouvrit ; la jeune femme était toute tremblante, moitié de frayeur, moitié de froid.

Le duc lui jeta une partie de son manteau sur les épaules, et la rapprocha de lui en s'enveloppant avec elle : ils traversèrent ainsi la cour au milieu de l'obscurité. Au bas de l'escalier, une petite lampe d'argent brûlait une huile parfumée. Catherine la prit ; elle n'avait pas osé sortir avec cette lampe, craignant d'être aperçue, ou que le vent ne la soufflât : ils montèrent l'escalier, toujours dans les bras l'un de l'autre.

Pour arriver à la chambre à coucher, il fallait traverser une grande galerie sombre ; Catherine se rapprocha davantage encore de son amant.

— Croiriez-vous, mon duc, lui dit Catherine, que je suis passée seule ici ?

— Oh ! vous êtes une belle guerrière, ma Catherine !

— C'était pour aller vous ouvrir, monseigneur !

Catherine posa sa tête sur l'épaule du duc, et le duc ses lèvres sur le front de Catherine ; ils traversèrent ainsi la longue galerie, la lampe formant autour d'eux un cercle de lumière tremblante, qui éclairait la tête brune et sévère du duc, la tête blonde et fraîche de sa maîtresse : on eût cru voir marcher un tableau de Titien. Ils arrivèrent à la porte de la chambre, d'où sortait une atmosphère tiède et parfumée : la porte se ferma sur eux ; tout rentra dans l'obscurité.

Ils avaient passé à deux pas de Giac, et ils n'avaient pas vu sa tête livide sous les plis du rideau rouge qui tombait devant la dernière croisée.

Oh ! qui dira ce qui s'était passé dans son cœur, quand il les avait vus s'approcher dans les bras l'un de l'autre ! Quelle vengeance il devait rêver, cet homme, puisqu'il ne s'était pas jeté au-devant d'eux et ne les avait pas poignardés !...

Il traversa la galerie, descendit lentement l'escalier, marchant comme un vieillard, les jambes cassées, et la tête sur la poitrine.

Quand il fut arrivé au bout du parc, il ouvrit une petite porte qui donnait sur la campagne, et dont lui seul avait la clef. Personne ne l'avait vu entrer, personne ne le voyait sortir ; il appela Ralff d'une voix sourde et tremblante ; le brave cheval bondit, et vint à lui hennissant.

— Silence, Ralff ! silence ! dit-il en se mettant lourdement en selle.

Et il laissa tomber la bride sur le cou du fidèle animal, s'abandonnant à lui, incapable de le diriger, insoucieux, d'ailleurs, de l'endroit où il le conduirait.

Une tempête se préparait au ciel, une pluie fine et glaciale tombait, des nuages lourds et bas roulaient comme des vagues. Ralff marchait au pas.

De Giac ne voyait rien, ne sentait rien ; il était absorbé dans une seule idée. Cette femme venait de corrompre tout son avenir avec un adultère.

De Giac avait rêvé la vie d'un vrai chevalier : la gloire des combats, le repos de l'amour. Cette femme, qui avait encore vingt ans à être belle, avait reçu comme un dépôt le bonheur de toutes ses années de jeune homme. — Eh bien, tout était flétri ; plus de guerre, plus d'amour : une seule pensée devait désormais remplir sa tête, rongeant toutes les autres ; une pensée de double vengeance, pensée à le rendre fou. — La pluie tombait plus épaisse, de larges coups de vent courbaient les arbres de la route comme des roseaux, leur arrachant violemment les dernières feuilles que l'automne leur laissait encore ; l'eau ruisselait sur le front nu de Giac, et il ne s'en apercevait pas : le sang, un instant arrêté au cœur, s'élançait maintenant à sa tête, ses artères battaient avec bruit ; il voyait passer devant ses yeux des choses étranges, comme en doit voir un homme qui devient insensé ; une seule pensée, pensée éternelle et dévorante, bouillonnait dans son cerveau, confuse, brisée, n'amenant rien que le délire.

— Oh ! s'écria-t-il tout à coup, ma main droite à Satan, et que je me venge !

Au même instant, Ralff fit un bond de côté, et, à la lueur d'un éclair bleuâtre, de Giac s'aperçut qu'il marchait côte à côte avec un autre cavalier.

Il n'avait pas remarqué ce compagnon de voyage ; il ne comprenait pas comment il se trouvait tout à coup si près de lui. Ralff paraissait aussi étonné que son maître ; il hennissait avec terreur, et toute la peau de son corps frissonnait comme s'il sortait d'une rivière glacée. De Giac jeta un regard rapide sur le nouveau venu, et s'étonna, quoique la nuit fût sombre, de le voir aussi distinctement. Une opale, que l'étranger portait sur sa toque, à la naissance de la plume qui l'ornait, jetait cette lueur étrange, qui permettait de le distinguer au milieu de l'obscurité. De Giac jeta les yeux sur sa propre main : il y portait une bague où était enchâssée la même pierre ; mais, soit qu'elle fût moins fine, soit qu'elle fût montée d'une autre manière, elle ne possédait pas la même qualité lumineuse. Il reporta ses regards sur l'inconnu.

C'était un jeune homme à la figure pâle et mélancolique, tout vêtu de noir, monté sur un cheval de même couleur : de Giac remarqua avec étonnement qu'il n'avait ni selle, ni bride, ni étriers ; le cheval obéissait à la seule pression des genoux.

De Giac n'était point d'humeur à entamer la conversation. Ses pensées étaient un trésor douloureux dont il ne voulait donner sa part à personne : un coup d'éperon indiqua à Ralff ce qu'il avait à faire ; il partit au galop.

Le cavalier et le cheval noir en firent autant, d'un mouvement spontané. De Giac se retourna après un quart d'heure, croyant avoir laissé bien loin derrière lui son importun compagnon ; et ce fut avec un profond étonnement qu'il aperçut à la même distance le voyageur nocturne. Ses mouvements et ceux de son cheval s'étaient réglés sur ceux de Giac et de Ralff ; seulement, le cavalier semblait se laisser emporter plutôt qu'il ne paraissait conduire ; on eût dit que son cheval galopait sans toucher la terre : aucun bruit ne retentissait sous ses pieds, aucune étincelle ne jaillissait sur son chemin.

De Giac sentit courir un frisson dans ses veines, tant ce qui se passait sous ses yeux lui paraissait étrange. Il arrêta son cheval, l'ombre qui le suivait en fit autant ; ils étaient à l'embranchement de deux routes ; l'une d'elles conduisait, à travers plaines, jusqu'à Pontoise, l'autre s'enfonçait dans l'épaisse et sombre forêt de Beaumont. De Giac ferma quelques instants les yeux, croyant être en proie à un vertige ; lorsqu'il les rouvrit, il vit à la même place le même cavalier noir : la patience lui échappa.

— Messire, lui dit-il en lui indiquant du bras l'endroit où les deux routes se séparaient devant eux, nous n'avons probablement pas mêmes affaires, et n'allons certes pas au même but : prenez celui de ces deux chemins qui est le vôtre ; celui que vous ne prendrez pas sera le mien.

— Tu te trompes, de Giac, répondit l'inconnu d'une voix douce, nous avons mêmes affaires, et nous marchons au même but. Je ne te cherchais pas ; tu m'as appelé, je suis venu.

De Giac se rappela tout à coup l'exclamation de vengeance qui lui avait échappé, et la manière dont le cavalier s'était, au même instant, trouvé près de lui, comme s'il fût sorti de terre. Il regarda de nouveau l'homme extraordinaire qui était devant lui. La lumière que l'opale jetait semblait une de ces flammes qui brûlent au front des esprits infernaux. De Giac était crédule comme un chevalier du moyen âge ; mais il était aussi intrépide que crédule. Il ne recula point d'un pas ; seulement, il sentit ses cheveux se dresser sur son front ; Ralff, de son côté, se cabrait, piétinait sous lui, mordait son frein.

— Si tu es celui que tu dis être, reprit alors de Giac d'une voix ferme, si tu es venu parce que je t'appelais, tu sais pourquoi je t'ai appelé.

— Tu veux te venger de ta femme, tu veux te venger du duc ; mais tu veux leur survivre et retrouver joie et bonheur entre deux tombes.

— Cela se peut-il ?

— Cela se peut.

De Giac sourit convulsivement.

— Et que te faut-il pour cela ? dit-il.

— Ce que tu m'as offert, répondit l'inconnu.

De Giac sentit les nerfs de sa main droite se crisper, il hésita.

— Tu hésites ? reprit le cavalier noir, tu appelles la vengeance, et trembles devant elle ? Cœur de femme, qui as su envisager ta honte, et qui n'oses pas envisager leur châtiment !

— Les verrai-je mourir tous deux ? reprit de Giac.

— Tous deux.

— Sous mes yeux ?

— Sous tes yeux.

— Et j'aurai, après leur mort, des années d'amour, de puissance, de gloire ? continua de Giac.

— Tu deviendras le mari de la plus belle femme de la cour, tu seras le favori le plus cher du roi ; tu es déjà un des chevaliers les plus braves de l'armée.

— C'est bien ; maintenant, que faut-il faire ? dit Giac avec l'accent de la résolution.

— Venir avec moi, répondit l'inconnu.

— Homme ou démon, va devant, je te suivrai.

Le cavalier noir s'élança, comme si son cheval avait des ailes, vers le chemin qui conduisait à la forêt, Ralff, l'agile Ralff, le suivait avec peine et tout haletant ; puis, bientôt, chevaux et cavaliers disparurent, s'enfonçant comme des ombres sous les arcades séculaires de la forêt de Beaumont.

L'orage dura toute la nuit.

XXIV

Cependant les ambassadeurs français étaient arrivés à Pont-de-l'Arche. De son côté, le roi d'Angleterre avait choisi, pour le représenter, le comte de Warwick, l'archevêque de Cantorbéry et autres notables personnages de son conseil. Mais, dès les premières entrevues, il fut bien prouvé aux envoyés français que le roi Henri, à qui des intelligences avec Guy le Boutillier, commandant de la place de Rouen, donnaient la certitude de réduire cette ville, ne voulait que gagner du temps. En effet, de longues discussions s'établirent pour décider si les actes seraient rédigés en français ou en anglais ; c'était une question de mots qui cachait une question de droits ; les ambassadeurs français le virent et cédèrent. Mais, à la place de cette difficulté résolue, on en vit surgir une autre : le roi d'Angleterre écrivit qu'il venait d'apprendre que son frère Charles VI était de nouveau retombé dans un accès de folie ; qu'il ne pouvait, en conséquence, signer, en ce moment, aucun traité avec lui ; que le dauphin, son fils, n'était pas encore roi, et ne pouvait pas le remplacer ; que, quant au duc de Bourgogne, il ne lui appartenait pas de décider des affaires de la France, et de porter la main sur l'héritage du dauphin. Il était clair que le roi d'Angleterre, dans son espérance ambitieuse, regardait comme désavantageux à ses intérêts de traiter d'une partie de la France, quand il pouvait conquérir le tout, grâce aux grands désordres qui, pour le moment, séparaient le dauphin et le duc de Bourgogne.

Lorsque le cardinal des Ursins, que le pape Martin V avait envoyé pour essayer de rétablir la paix dans la chrétienté, et qui, chargé de sa mission pontificale et conciliatrice, avait suivi les ambassadeurs à Pont-de-l'Arche, vit tous les retardements apportés, il se rendit devers Rouen, pour conférer de vive voix avec le roi d'Angleterre lui-même. Celui-ci reçut l'envoyé du saint-père avec tous les égards dus à sa mission ; mais, d'abord, il ne voulait rien entendre.

— C'est la bénédiction de Dieu, dit-il au cardinal, qui m'a inspiré de venir en ce royaume pour en châtier les sujets et régner sur eux comme un roi véritable : toutes les causes pour lesquelles un royaume doit être transféré d'une personne à une autre et changer de main s'y rencontrent à la fois. C'est la volonté de Dieu qui ordonne que cette translation ait lieu, que je prenne possession de la France : il m'en a donné le droit.

Le cardinal, alors, lui parla d'une alliance avec la maison royale de France ; il lui présenta le portrait de madame Catherine, fille du roi, qui n'avait encore que seize ans et passait pour une des plus belles personnes de l'époque. Le roi d'Angleterre prit le portrait, le regarda longtemps avec admiration et promit de donner, le lendemain, une réponse au cardinal : il tint parole.

Henri acceptait l'alliance proposée ; mais il exigeait qu'on donnât pour dot à madame Catherine cent mille écus d'or, le duché de Normandie, dont il avait déjà conquesté une partie, le duché d'Aquitaine, le comté de Ponthieu et plusieurs autres seigneuries, le tout sans serment de vassalité et sans ressort du roi de France.

Le cardinal et les ambassadeurs, voyant qu'il n'y avait aucun espoir d'obtenir mieux, portèrent ces propositions au roi, à la reine et au duc de Bourgogne : elles étaient inacceptables ; elles furent refusées, et le duc et son armée s'avancèrent jusqu'à Beauvais.

Lorsque ceux de Rouen, auxquels un peu d'espoir était revenu au cœur en voyant s'ouvrir ces négociations, l'eurent perdu en les voyant se rompre, ils résolurent, privés qu'ils étaient de secours de paix, d'aller jusqu'à Beauvais chercher un secours de guerre.

A cet effet, dix mille hommes bien armés se rassemblèrent ; ils prirent pour chef Alain Blanchard. C'était un brave homme, tenant plus au peuple qu'à la bourgeoisie, et qui, depuis le commencement du siége, avait été choisi, par les communes gens, pour capitaine. Chaque homme fit provision de vivres pour deux jours, et, à la tombée de la nuit, ils se préparèrent à mettre à exécution leur entreprise.

Il avait été convenu que tous sortiraient par la porte du château. Cependant Alain Blanchard jugea à propos de changer cette disposition, pensant qu'il valait mieux attaquer des deux côtés à la fois : en conséquence, il sortit par une porte voisine de celle du château, afin de commencer l'attaque avec deux mille hommes. Il devait être soutenu par les huit mille autres, qui, à la même heure, sortaient de leur côté, combinant leur mouvement avec le sien.

A l'heure convenue, Alain Blanchard et les deux mille braves sortirent sans bruit, s'avancèrent dans l'ombre, puis, au premier cri de la sentinelle ennemie, se jetèrent en désespérés à travers les logis du roi d'Angleterre. Ils firent d'abord un grand carnage parmi ses troupes, car elles étaient désarmées et pour la plupart endormies ; mais bientôt l'alarme parcourut tout le camp : les trompettes sonnèrent, les chevaliers et les hommes d'armes coururent à la tente du roi. Ils le trouvèrent à moitié armé ; il ne prit pas même le temps de mettre son casque, et, afin d'être bien reconnu par ses gens, qui pouvaient le croire mort et prendre l'alarme, il fit porter, de chaque côté de son cheval, deux torches allumées, afin qu'amis et ennemis pussent reconnaître son visage. Ceux qui s'étaient ralliés autour du roi, et leur nombre allait toujours croissant, virent bientôt à quel petit nombre d'ennemis ils avaient affaire : ils se ruèrent donc sur eux ; d'assaillis qu'ils avaient été, devenus assaillants, et s'allongeant en demi-cercle, ils se mirent à battre les flancs de cette petite troupe avec leurs puissantes ailes. Alain Blanchard et ses hommes se défendaient comme des lions, ne comprenant rien à l'abandon dans lequel les laissaient leurs amis. Enfin, de grands cris se firent entendre du côté de la porte du château ; les Français crurent que c'étaient des cris de secours, et reprirent courage : c'étaient des cris de détresse.

Guy, le traître, ne pouvant prévenir le roi d'Angleterre de la résolution qui avait été prise spontanément, avait voulu, du moins, y porter obstacle ; il avait fait scier aux trois quarts les pièces sur lesquelles reposait le pont, et limer les chaînes qui le soutenaient. Deux cents hommes, à peu près, passèrent ; mais, derrière eux, sous le poids du canon et de la cavalerie, le pont se rompit, et chevaux, hommes, artillerie, roulèrent pêle-mêle dans les fossés ; ceux qui tombèrent, ceux qui les virent tomber, poussèrent ensemble un grand cri, les uns de désespoir, les autres de terreur, et c'est ce cri qu'avaient entendu Alain Blanchard et sa troupe.

Les deux cents hommes qui étaient déjà de l'autre côté du fossé, ne pouvant rentrer dans la ville, s'élancèrent au secours de leurs camarades. Les Anglais crurent que c'était la garnison tout entière qui sortait, et s'ouvrirent devant eux. C'est alors qu'Alain Blanchard apprit quelle trahison le livrait ; mais, en même temps, d'un coup d'œil rapide, il vit le chemin que l'erreur des Anglais lui avait rouvert. Il ordonna la retraite ; elle se fit en bon ordre, soutenue par les deux cents hommes qui venaient de lui arriver. Ils reculèrent, combattant toujours, jusqu'à la porte par laquelle ils étaient sortis. Leurs amis, que la chute du pont avait retenus dans la ville, étaient accourus sur le rempart, protégeant leur retraite par une pluie de pierres et de flèches. Enfin, le pont-levis se baissa, la porte s'ouvrit, et la petite armée rentra, ayant perdu cinq cents hommes. Alain Blanchard était suivi de si près par les Anglais, que, craignant qu'ils n'entrassent en même temps que lui dans la ville, il criait de lever le pont, quoiqu'il fût encore de l'autre côté des fossés.

Cette tentative manquée empira la situation des assiégés. Quoique le duc de Bourgogne fût venu à grande puissance jusqu'à Beauvais, ils n'en recevaient aucun secours. Ils lui envoyèrent quatre nouveaux députés ; ils étaient porteurs d'une lettre conçue en ces termes :

« Vous, notre père, le roi, et vous, noble duc de Bourgogne, les bonnes gens de Rouen vous ont déjà plusieurs fois signifié et fait à savoir la grande nécessité et détresse qu'ils souffrent pour vous : à quoi vous n'avez encore pourvu, comme promis aviez. Et pourtant, cette dernière fois encore, nous sommes envoyés devers vous, pour vous annoncer, de par lesdits assiégés, que, si dedans bref jour ils ne sont secourus, ils se rendront au roi anglais, et dès maintenant, si ce ne faites, ils vous renvoient la foi, serment, loyauté, service et obéissance qu'ils ont à vous. »

Le duc de Bourgogne leur répondit que le roi n'avait point encore autour de lui une assez grande puissance de gens armés pour forcer les Anglais de lever leur siége, mais qu'au plaisir de Dieu ils seraient bientôt secourus. Les envoyés demandèrent qu'on leur fixât un terme, et le duc engagea sa parole que ce serait avant le quatrième jour après Noël : puis les députés retournèrent, à travers mille dangers, porter ces paroles à la pauvre ville pressée par les Anglais, abandonnée par le duc, oubliée par le roi, qui, cette fois, était réellement retombé dans un de ses accès de folie.

Le quatrième jour après Noël arriva, et nul secours ne parut devant Rouen. Deux simples gentilshommes résolurent alors de faire ce que n'osait pas ou ne voulait pas essayer Jean Sans Peur : c'étaient messire Jacques de Harcourt et le seigneur de Moreuil. Ils assemblèrent deux mille combattants, et tentèrent de surprendre le camp des Anglais ; mais, s'ils avaient assez grand courage, ils avaient trop faible troupe : le seigneur de Cornouailles les mit en déroute, et, dans cette déroute, furent pris le seigneur de

Moreuil et le bâtard de Croy. Jacques de Harcourt ne dut lui-même son salut qu'à la vitesse de son cheval, auquel il fit sauter un fossé de dix pieds de largeur.

Les assiégés virent bien alors qu'on les regardait comme perdus : ils étaient en si misérable état, que leur ennemi même en eut pitié. En l'honneur de la nativité du Christ, le roi d'Angleterre fit porter quelques vivres aux malheureux qui mouraient de faim dans les fossés de la ville. Les assiégés, se voyant donc délaissés du roi, qui était insensé, et du duc de Bourgogne, qui était parjure, résolurent de traiter. Ils avaient bien aussi pensé au dauphin ; mais celui-ci avait, pour son compte, une assez rude guerre à soutenir dans le Maine, forcé comme il l'était de frapper de la main gauche les Anglais, et de la droite les Bourguignons.

Un héraut vint donc, de la part des assiégés, demander un sauf-conduit au roi d'Angleterre, qui l'accorda. Deux heures après, six ambassadeurs, nu-tête et vêtus de noir, comme il convient à des suppliants, traversaient le camp et marchaient lentement vers la tente de Henri : c'étaient deux hommes d'Eglise, deux chevaliers et deux bourgeois. Le roi les reçut sur son trône, entouré de toute la noblesse armée ; puis, après les avoir laissés un instant devant lui, pour qu'ils se pénétrassent bien de l'idée qu'ils étaient à sa merci, il leur fit signe de parler.

— Sire, dit l'un d'eux d'une voix ferme, c'est bien peu de gloire à vous, et ce n'est pas montrer un grand courage, que d'affamer un pauvre peuple simple et innocent. Ne serait-ce pas chose plus digne de vous de laisser passer ces misérables, qui périssent entre nos murailles et vos fossés, pour qu'ils aillent chercher leur vie ailleurs ; puis, de nous livrer un vigoureux assaut, et de nous soumettre par la vaillance et par la force ? Ce serait plus de gloire devant les hommes, et vous mériteriez la gloire de Dieu par votre miséricorde envers ces malheureuses gens.

Le roi avait commencé d'écouter ce discours en caressant la tête de son favori couché à ses pieds ; mais bientôt sa main était restée immobile de surprise ; car il s'attendait à des prières, et il entendait des reproches. Son sourcil se fronça, un sourire amer rida sa bouche, et, après les avoir regardés un instant, comme pour leur donner le loisir de rétracter leurs paroles, voyant qu'ils demeuraient muets, il leur répondit, avec l'accent de la hauteur et de la raillerie :

— La déesse de la guerre, dit-il, tient à ses ordres trois servantes : l'épée, la flamme et la famine. Il était à mon choix de les employer toutes les trois, ou seulement une d'entre elles ; j'ai appelé à mon aide la plus douce de ces trois filles, pour punir votre ville et la mettre à la raison. Au reste, quelle que soit celle dont use un capitaine, pourvu qu'il réussisse, le succès n'en est pas moins honorable, et c'est à lui de se déterminer pour celle qui lui paraît la plus avantageuse.

« Quant aux malheureux qui meurent dans les fossés, la faute en est à vous, qui avez eu la cruauté de les chasser, au risque que je les fisse tuer. S'ils ont reçu quelques secours, c'est de ma charité et non de la vôtre et, puisque votre requête est si audacieuse, je vois bien que votre besoin n'est pas grand : je les laisserai donc à votre charge pour vous aider à manger vos provisions. Quant à l'assaut, je le donnerai quand et comme je le voudrai, et c'est à moi et non à vous d'y aviser.

— Mais, sire, reprirent les députés, au cas où nous serions chargés, par nos concitoyens, de vous rendre la ville, quelles conditions nous seraient accordées ?

Un sourire de triomphe passa sur la figure du roi.

— Mes conditions, répondit-il, seraient celles qu'on accorde à des hommes pris les armes à la main et à une ville gagnée : hommes et ville à ma discrétion.

— Alors, sire, dirent-ils d'un air résigné, qu'à votre défaut le ciel nous prenne en sa miséricorde, car hommes et femmes, vieillards et enfants, nous périrons tous jusqu'au dernier, plutôt que de nous rendre à pareille condition.

Alors ils s'inclinèrent respectueusement, et, prenant congé du roi, ils reportèrent ses paroles aux habitants de la ville, qui les attendaient avec l'impatience de l'agonie.

Il n'y eut qu'un cri parmi cette noble population : vivre ou mourir en combattant, plutôt que se mettre en la sujétion et volonté de l'Anglais. En conséquence, il fut convenu que, dans la nuit du lendemain, ils abattraient un pan de mur, mettraient le feu à la ville, placeraient au milieu d'eux leurs femmes et leurs enfants, et, le fer à la main, traverseraient toute l'armée anglaise, allant où Dieu voudrait les conduire.

Henri d'Angleterre apprit, le soir même, cette héroïque résolution ; Guy le Boutillier la lui fit connaître. Il voulait la ville, et non les cendres ; il envoya donc aux assiégés un héraut portant les conditions suivantes, qui furent lues sur la place publique :

Par la première, les bourgeois et les habitants de la ville de Rouen devaient payer la somme de trois cent cinquante-cinq mille écus d'or au coin de France.

Elle fut acceptée.

Par la deuxième, le roi exigeait que trois hommes fussent remis à sa discrétion. C'était, à savoir :

Messire Robert de Linet, vicaire général de l'archevêque de Rouen ;

Jean Jourdain, commandant des canonniers ;

Alain Blanchard, capitaine du menu commun.

Un cri d'indignation et de refus sortit de toutes les bouches ; Alain Blanchard, Jean Jourdain et Robert de Linet sortirent des rangs.

— Ceci est notre affaire, dirent-ils, et non la vôtre. Il nous plaît, à nous, nous rendre au roi d'Angleterre ; cela ne regarde personne : laissez-nous passer.

Le peuple s'écarta devant eux, et les trois martyrs prirent le chemin du camp anglais.

Par la troisième, le roi Henri réclamait, de tous les citoyens indistinctement, foi, loyauté, obéissance et serment, pour lui et ses successeurs, promettant, de son côté, de les défendre contre toute force et toute violence, et de leur conserver les privilèges, franchises et libertés qu'ils possédaient du temps du roi Louis. Quant à ceux dont le bon plaisir serait de quitter la ville pour échapper à cette condition, ils n'en pourraient sortir qu'avec l'habit qu'ils portaient, le reste de leurs biens étant confisqués au profit du roi ; les gens d'armes devaient se rendre où il plairait au vainqueur de les envoyer, et faire la route imposée à pied, le bâton au poing, comme des pèlerins ou des mendiants.

Cette condition était cruelle ; cependant il fallut l'accepter.

Aussitôt que l'observance de ce traité fut jurée, le roi autorisa les assiégés, mourant de faim, à venir chercher des vivres dans son camp : tout y était en si grande abondance, que la chair d'un mouton entier ne s'y vendait que six sous *parisis*.

Les choses que nous venons de raconter se passaient dans la journée du 16 janvier 1419 (1).

Le 18 au soir, veille du jour fixé par le roi d'Angleterre pour son entrée dans la ville soumise, le duc de Bretagne, qui ignorait la reddition de Rouen, arriva au camp de Henri, pour lui proposer, avec le duc de Bourgogne, une entrevue dans laquelle il serait traité de la levée du siège.

Le roi Henri le laissa dans son ignorance, lui répondit qu'il lui rendrait réponse le lendemain, et lui tint, toute la soirée, bonne et fidèle compagnie.

Le lendemain, 19 janvier, à huit heures du matin, le roi entra dans la tente du duc, et lui proposa une promenade sur la montagne Sainte-Catherine, d'où l'on découvre toute la ville de Rouen. Un page tenait, à la porte, deux beaux chevaux par la bride, l'un pour le roi, l'autre pour le duc. Celui-ci accepta la promenade, espérant, dans ce tête-à-tête, saisir un moment favorable pour faire consentir le roi à l'entrevue qu'il venait solliciter.

Le roi conduisit son hôte sur le versant occidental de la montagne Sainte-Catherine. Un brouillard épais, qui s'élevait de la Seine, couvrait la ville tout entière ; mais, aux premiers rayons du soleil, un vent du nord, qui arrivait par bouffées, déchira la nuée en gros flocons, qui s'éloignèrent rapidement, comme les vagues d'une marée qui se retire, et laissèrent embrasser à la vue le magnifique panorama que l'on découvre de l'endroit où l'on retrouve encore aujourd'hui les traces d'un camp romain, que l'on appelle le *camp de César*.

Les yeux du duc de Bretagne embrassèrent avec admiration ce vaste tableau : à droite, une chaîne de collines couvertes de vignes, tachetées de villages, borne la vue ; en face, le cours de la Seine rampe et tournoie dans la vallée, semblable à une immense pièce d'étoffe de soie déroulée et ondoyante, puis, s'éclaircissant toujours, va se perdre dans un si vaste horizon, que derrière lui l'on devine l'Océan ; à gauche s'étendent, comme un tapis, les riches et vastes plaines de la Normandie, s'enfonçant dans la mer comme une presqu'île, où, les yeux fixés sur l'Angleterre, veille constamment Cherbourg, la sentinelle de la France.

Mais ce fut lorsqu'il ramena les yeux au centre du tableau, que sa vue s'arrêta véritablement sur un spectacle aussi étrange qu'inattendu.

La ville, triste et soumise, était couchée à ses pieds : aucun étendard ne flottait sur ses murs ; toutes les portes étaient ouvertes ; la garnison désarmée attendait dans les rues ce qu'il plairait au vainqueur d'ordonner d'elle : toute l'armée anglaise, au contraire, était sous les armes, panonceaux déployés, chevaux piaffants, trompettes sonnantes ;

(1) Nouveau style. — 1418, vieux style. L'année ne commençait que le 26 avril.

ceinture de fer qui étreignait la ville à travers sa ceinture de murailles.

Le duc de Bretagne devina la vérité. Il baissa sa tête humiliée sur sa poitrine ; une part de la honte qui accablait la France rejaillissait sur lui, deuxième vassal de la royauté, deuxième fleuron de la couronne.

Le roi Henri ne parut pas s'apercevoir de ce qui se passait dans le cœur du duc ; il appela un écuyer, lui donna à voix basse quelques ordres : l'écuyer partit au galop.

Un quart d'heure après, le duc de Bretagne vit la garnison se mettre en marche. Selon les conventions arrêtées, elle était pieds et tête nus, et portait un bâton à la main. Elle sortit par la porte du Pont, et fut conduite, côtoyant la Seine, jusqu'au pont de Saint-Georges, où des commis avaient été placés par ordre du roi d'Angleterre ; ils visitaient les chevaliers et les hommes d'armes, leur enlevant or, argent et joyaux, et leur donnant, en échange, deux sous *parisis*. Il y en eut même à qui l'on arracha leurs robes fourrées de martre ou chargées d'orfèvreries, et qu'on força de revêtir, en leur place, des robes de gros drap et de mauvais velours. Alors ceux qui venaient derrière, voyant comment on traitait les premiers, jetaient leurs bijoux, leurs bourses et leurs trousselets dans la Seine, plutôt que de voir passer leur fortune aux mains de leurs ennemis.

Lorsque toute la garnison fut de l'autre côté du pont de Saint-Georges, le roi se tourna vers le duc de Bretagne.

— Seigneur duc, lui dit-il en souriant, voulez-vous entrer avec moi dans ma ville de Rouen ? Vous y serez le bienvenu.

— Sire, je vous rends grâce, répondit le duc de Bretagne ; je ne ferai point partie de votre suite. Vous êtes un triomphateur, il est vrai ; mais je ne suis pas encore un vaincu.

En disant ces mots, il descendit du cheval que lui avait prêté le roi Henri, malgré les instances que celui-ci fit pour qu'il le gardât à titre de don, déclarant qu'il attendrait là sa suite, et que nulle considération humaine ne le forcerait à mettre le pied dans une ville qui n'appartenait plus au roi de France.

– C'est fâcheux, dit Henri piqué de cette ténacité, car, demain, vous auriez assisté à un beau spectacle ; les têtes des trois manants qui ont tenu le siège tomberont sur la grande place de la ville.

Alors il piqua des deux, sans prendre congé du duc, qui resta seul, attendant ses hommes et ses chevaux. Il vit le roi se diriger vers la ville, suivi d'un page qui, au lieu d'un étendard, portait au bout d'une lance, une queue de renard. Au devant de lui était venu le clergé, revêtu de ses habits sacrés, et portant plusieurs reliques. Ils le conduisirent en chantant à la grande église cathédrale de Notre-Dame, où il fit, à genoux, son oraison de grâce devant le grand autel, reprenant ainsi possession de la ville de Rouen, que le roi Philippe-Auguste, aïeul de saint Louis, avait, deux cent quinze ans auparavant, enlevée à Jean sans Terre lorsque à l'occasion de la mort de son neveu Arthur — ses biens furent mis en séquestre.

Pendant ce temps, la suite du duc de Bretagne le rejoignit.

Aussitôt il monta à cheval, jeta un dernier regard sur la ville, poussa un profond soupir en pensant à l'avenir de la France, et partit au galop, sans se retourner davantage.

Le lendemain, ainsi que l'avait dit le roi d'Angleterre, la tête d'Alain Blanchard tomba sur la place publique de Rouen. Robert de Linet et Jean Jourdain se rachetèrent à force d'argent.

Guy, le traître, fut nommé lieutenant du duc de Glocester, qui prit le gouvernement de la ville gagnée. Il prêta serment de fidélité au roi Henri, qui, deux mois plus tard, lui fit cadeau, en pur don et pour le récompenser, du château et des terres de la veuve de messire de la Roche-Guyon, tué à la bataille d'Azincourt.

Et, au compte de l'Angleterre, ce fut justice ; car cette noble et belle jeune femme avait refusé de prêter serment au roi Henri. Elle avait deux jeunes enfants, dont le plus âgé ne comptait que sept ans ; elle avait un château royal, une fortune à rendre jalouse une duchesse ; elle vivait au milieu de ses terres et de ses vassaux avec un luxe de souveraine : elle quitta tout, château, terres et vassaux ; elle prit un de ses beaux enfants de chaque main, revêtit une robe de toile, et s'en alla par les chemins, demandant du pain pour elle et pour eux, et cela plutôt que de devenir la femme de Guy le Boutillier, et de se mettre aux mains des anciens et immortels ennemis du royaume.

Si nous nous sommes autant appesanti sur les détails du siège de Rouen, c'est que la prise de cette ville était un événement fatal, qui eut un prompt et terrible retentissement dans tout le royaume. A compter de ce jour, les Anglais posèrent réellement les deux pieds sur la terre de France, dont ils possédaient les deux extrémités, la Guyenne sous la foi et hommage, la Normandie par droit de conquête. Les deux troupes ennemies n'avaient plus qu'à marcher l'une au-devant de l'autre pour se joindre et traverser la France, comme l'épée traverse le cœur. Toute la honte de la prise de Rouen revint au duc de Bourgogne, qui vit tomber cette capitale, qui n'avait qu'à tendre la main pour la sauver, et qui ne le fit pas. Ses amis ne savaient quel nom donner à cette inaction étrange, ses ennemis l'appelèrent trahison. Ceux qui entouraient le dauphin y puisèrent de nouvelles armes contre le duc ; car, s'il ne les avait pas livrées, il avait au moins laissé prendre les clefs de la poterne par laquelle les Anglais pouvaient entrer dans Paris ; et la terreur fut si grande, que vingt-sept villes de Normandie ouvrirent leurs portes, lorsqu'elles apprirent la prise de leur capitale (1).

Lorsque les Parisiens virent ces choses, et que l'ennemi n'était plus qu'à trente lieues de leur ville, le parlement, l'Université et les bourgeois envoyèrent une ambassade au duc Jean ; ils le suppliaient de revenir avec le roi, la reine, et toute sa puissance, pour défendre la capitale du royaume. La seule réponse du duc fut de leur envoyer son neveu, Philippe, comte de Saint-Pol, âgé de quinze ans, avec le titre de lieutenant du roi et la charge de conduire toutes les affaires de la guerre dans la Normandie, l'Ile-de-France, la Picardie, les bailliages de Senlis, Meaux, Melun et Chartres. Lorsqu'ils virent entrer dans la ville cet enfant, qu'on leur envoyait pour les défendre, ils pensèrent bien qu'ils étaient abandonnés comme leurs frères de Rouen ; et, là aussi, de grands murmures éclatèrent contre l'honneur du duc de Bourgogne.

XXV

Par une belle matinée du commencement de mai de l'année suivante, une barque élégante, à la proue façonnée en col de cygne, à la poupe abritée d'une tente fleurdelisée, et surmontée d'un pavillon aux armes de France, à l'aide de dix rameurs et d'une petite voile, glissait comme un oiseau aquatique sur la surface de la rivière de l'Oise. Les rideaux de cette tente étaient ouverts au midi, pour laisser arriver jusqu'aux personnes qu'elle abritait de tous les autres côtés, le rayon matinal d'un jeune soleil de mai, et le premier souffle si embaumé de l'air tiède et vivace du printemps. Sous cette tente, deux femmes étaient assises ou plutôt couchées sur un riche tapis de velours bleu brodé d'or, s'adossant à des coussins de même étoffe, et, derrière elles, une troisième se tenait respectueusement debout.

Certes, il eût été difficile de trouver dans le reste du royaume trois femmes qui pussent disputer à celles-ci le prix de la beauté, et dont il semblait qu'il eût plu au hasard de rassembler dans cet étroit espace les trois types les plus accentués et les plus différents. La plus âgée est déjà connue de nos lecteurs par la description que nous en avons faite ; mais, en ce moment, son visage pâle et hautain était couvert d'un coloris factice, qu'elle devait au reflet ardent de l'étoffe rouge de la tente, derrière laquelle frappaient les rayons du soleil, et qui ajoutait à sa physionomie une expression étrange. Celle-ci était Isabel de Bavière.

L'enfant qui était couchée à ses pieds, dont la tête reposait sur ses genoux, dont elle tenait les deux petites mains enfermées dans une des siennes, dont les cheveux noirs s'échappaient d'un hennin doré en grosses boucles garnies de perles, dont les yeux, veloutés comme ceux des Italiennes, jetaient, en souriant à demi, des rayons si doux, qu'ils paraissaient incompatibles avec leur couleur foncée, c'était la jeune Catherine, douce et blanche colombe qui devait sortir de l'arche pour rapporter à deux nations le rameau d'olivier.

Celle qui se tenait debout derrière les deux autres, c'était mademoiselle de Thian, dame de Giac ; tête blonde et rosée, à demi penchée sur une épaule nue ; taille fragile qui semblait près de se briser au moindre souffle ; bouche et pieds d'enfant, corps aérien, aspect d'ange.

En face d'elle, appuyé contre le mât, une main à la garde de son épée, l'autre tenant un bonnet de velours fourré de martre, un homme contemplait ce tableau de l'Albane : c'était le duc Jean de Bourgogne.

Le sire de Giac avait voulu rester à Pontoise ; il s'était chargé de la garde du roi, qui, quoique convalescent, n'était

(1) Ce fut du côté droit de la Seine : Caudebec, Montivilliers, Dieppe, Fécamp, Arques, Neufchâtel, Denicourt, Eu, Monchaux ; et, du côté gauche : Vernon, Mantes, Gournay, Honfleur, Pont-Audemer, Château Mollinaux, le Trait, Tancarville, Abrechier, Maulevrier, Vallemont, Bellencombre, Neuville-Fontaine, le Bourg-Préaux, Nougon-Dourville, Longentpré, Saint-Germain-sur-Cailly, Beausemont, Bray, Villeterre, Châtel-Chenil, les Boules, Galincourt, Ferry, Fontaine-le-Bec, Crepy et Facqueville.

point encore en état d'assister aux conférences qui allaient avoir lieu. Rien, au reste, dans les relations du duc, du sire de Giac et de sa femme, n'était changé, malgré la scène que nous avons essayé de peindre dans l'un de nos précédents chapitres ; et les deux amants, les yeux fixés l'un sur l'autre, silencieux et absorbés dans une seule pensée, celle de leur amour, ignoraient qu'ils eussent été épiés et découverts, dans cette nuit où nous avons vu le sire de Giac disparaître dans la forêt de Beaumont, emporté par Ralff sur les traces de son compagnon inconnu.



Elle s'en alla par les chemins demandant du pain.

Au moment où nous avons attiré l'attention de nos lecteurs sur la barque qui descendait le fleuve, elle était bien près du lieu où elle devait déposer ses passagers, et déjà, de l'endroit où ils étaient, ils pouvaient apercevoir, dans la petite plaine située entre la ville de Meulan et la rivière de l'Oise, plusieurs tentes surmontées, les unes d'un panonceI aux armes de France, les autres d'un étendard aux armes d'Angleterre. Ces tentes avaient été construites à cent pas de distance en face les unes des autres, de manière à simuler deux camps. Au milieu de l'espace qui les séparait, on avait bâti un pavillon ouvert, dont les deux portes opposées se trouvaient dans la direction des deux entrées d'un parc clos de portes solides et environné de pieux et de larges fossés. Ce parc enfermait de tous côtés le camp que nous venons de décrire, et chacune de ses barrières était gardée par mille hommes, les uns de l'armée de France et Bourgogne, les autres de l'armée d'Angleterre.

A dix heures du matin, les portes du parc s'ouvrirent simultanément aux deux extrémités opposées. Les clairons sonnèrent, et, du côté des Français, s'avancèrent les personnages que nous avons déjà vus dans la barque, tandis que, du côté opposé, venait à leur rencontre le roi Henri V d'Angleterre, accompagné de ses frères, les ducs de Glocester et de Clarence.

Ces deux petites troupes royales marchèrent au-devant l'une de l'autre, afin de se joindre sous le pavillon. Le duc de Bourgogne avait à sa droite la reine, à sa gauche madame Catherine ; le roi Henri était au milieu de ses deux frères, et derrière eux, à quelques pas, marchait le comte de Warwick.

Arrivés sous le pavillon où devait avoir lieu l'entrevue, le roi salua respectueusement madame Isabel, et l'embrassa sur les deux joues, ainsi que la princesse Catherine. Quant au duc de Bourgogne, il fléchit un peu le genou ; le roi le prit par la main, le releva, et ces deux puissants princes, ces deux vaillants chevaliers, se trouvant enfin face à face, se regardèrent quelques instants en silence avec la curiosité de deux hommes qui avaient souvent désiré se rencontrer sur le champ de bataille. Chacun connaissait la force et la puissance de la main qu'il serrait, l'un avait mérité le nom de Sans Peur, et l'autre obtenu celui de Conquérant.

Cependant le roi revint bientôt à la princesse Catherine, dont la gracieuse figure l'avait déjà vivement touché, lorsque, devant Rouen, le cardinal des Ursins lui avait présenté son portrait. Il la conduisit, ainsi que la reine et le duc, aux sièges qui avaient été préparés pour les recevoir, s'assit en face d'eux, et fit avancer le comte de Warwick, afin qu'il lui servît d'interprète. Celui-ci mit alors un genou en terre.

— Madame la reine, dit-il en français, vous avez désiré une entrevue avec notre gracieux souverain le roi Henri, afin d'aviser aux moyens de conclure la paix entre les deux royaumes. Monseigneur le roi, aussi désireux que vous de

cette paix, s'est empressé d'accepter cette entrevue. Vous voici en face l'un de l'autre, tenant, comme Dieu, le sort des peuples dans votre droite. Parlez, madame la reine; parlez, monsieur le duc, et puisse Dieu mettre dans vos bouches royales et souveraines des paroles de conciliation!

Le duc de Bourgogne se leva sur un signe de la reine et prit à son tour la parole :

— Nous avons reçu, dit-il, les demandes du roi, elles consistent en trois réclamations : l'exécution du traité de Brétigny (1), l'abandon de la Normandie, et la souveraineté absolue de ce qui lui serait cédé par le traité. Voici quelles sont les répliques présentées par le conseil de France.

Le comte de Warwick prit le parchemin que lui présentait le duc.

Le roi Henri le demanda un jour pour l'examiner et y ajouter ses remarques, puis il se leva, offrit la main à la reine et à la princesse Catherine, et les reconduisit jusqu'à leur tente avec des marques de respect et de tendre courtoisie, qui prouvaient assez quelle impression avait produite sur lui la fille des rois de France.

Le lendemain, une nouvelle conférence eut lieu; mais madame Catherine n'y assista point. Le roi d'Angleterre parut mécontent. Il remit au duc de Bourgogne le parchemin qu'il en avait reçu la veille. L'entrevue fut froide et courte.

Le roi d'Angleterre avait ajouté, de sa main, au-dessous de chaque réplique du conseil, des conditions si exorbitantes, que la reine ni le duc n'osèrent prendre sur eux de les accepter (2). Ils les envoyèrent à Pontoise, afin qu'elles fussent mises sous les yeux du roi, le pressant toutefois de les accepter, la paix, à quelque prix que ce fût, étant, disaient-ils, le seul moyen de sauver la monarchie.

Le roi de France était dans un de ces moments de retour à la raison qu'on peut comparer à cette heure du crépuscule matinal où le jour, luttant encore avec la nuit qu'il n'a pas vaincue, ne laisse entrevoir de chaque objet qu'une forme confuse et flottante. Le sommet des plus hautes montagnes seulement commence à s'éclairer des rayons du soleil; mais la plaine est encore dans l'ombre. Ainsi, dans la tête bourdonnante du roi, les pensées primitives, pensées d'instinct général et de conservation personnelle, attiraient à elles les premiers rayons de lumière que faisait luire la raison, laissant dans la nuit ce qui n'était qu'intérêt vague et abstraction politique. Ces moments de transition, qui arrivaient à la suite des grandes crises physiques, étaient toujours accompagnés d'une faiblesse d'esprit et d'un abandon de volonté qui faisaient que le vieux monarque cédait à toutes les demandes, dussent-elles avoir un résultat tout à fait contraire à son intérêt personnel ou à celui du royaume. Dans ces heures de convalescence, il éprouvait donc, avant tout, un besoin de repos et de sentiments doux, dont la continuation seule pouvait rendre à cette machine usée par les querelles intestines, la guerre étrangère, les émeutes civiles, ces jours de calme dont avait si grand besoin sa vieillesse prématurée. Certes, s'il eût simplement été un brave bourgeois de sa bonne ville, si d'autres circonstances l'eussent conduit à l'état où il était, une famille aimante et aimée, la tranquillité de l'âme, les soins du corps, eussent pu, pendant longues années encore, prolonger cette existence débile; mais il était roi! Les partis rugissaient au pied de son trône, comme les lions autour de Daniel : de ses trois fils aînés, triple espoir du royaume, il en avait vu mourir deux avant l'âge, et il n'avait point osé rechercher les causes de leur mort; un seul restait près de lui, à la tête jeune et blonde; celui-là passait souvent, dans ses accès de délire, au milieu des démons de ses rêves, comme un ange d'amour et de consolation. Eh bien, celui-là, le dernier enfant de son cœur, le dernier rejeton de la vieille tige, celui-là qui, lorsque son père était abandonné de ses valets, oublié de la reine, méprisé de ses grands vassaux, se glissait quelquefois, la nuit, dans sa chambre sombre et solitaire, consolant le vieillard avec ses paroles, lui réchauffant les mains avec son souffle, lui rassérénant le front avec ses baisers; celui-là aussi, la guerre civile l'avait pris à bras-le-corps et l'avait jeté loin de lui; et, depuis ce départ, chaque fois que, dans la lutte de l'âme et de la matière, de la raison et de la folie, la raison était parvenue à l'emporter, tout tendait à abréger ces moments lucides, pendant lesquels le roi ressaisissait le pouvoir aux mains fatales qui en abusaient, tandis qu'au contraire, dès que la folie avait, comme une ennemie mal vaincue, repris le dessus sur la raison, elle avait pour auxiliaires fidèles la reine et le duc, seigneurs et valets, tout ce qui régnait enfin à la place du roi, quand le roi ne pouvait plus régner.

Charles VI sentait à la fois le mal et l'impuissance d'y remédier; il voyait le royaume déchiré par trois partis qu'une main forte aurait pu soumettre; il sentait qu'il fallait la volonté d'un roi, et lui, pauvre vieillard, pauvre insensé, il en était à peine le fantôme : enfin, comme un homme surpris par un tremblement de terre, il entendait craquer tout autour de lui le grand édifice de la monarchie féodale; et, comprenant qu'il n'avait ni la force de soutenir la voûte, ni la puissance de fuir, il baissait sa tête blanche et résignée, et attendait le coup.

On lui avait remis le message du duc et les conditions du roi d'Angleterre; ses valets l'avaient laissé seul dans sa chambre; quant à ses courtisans, depuis longtemps il n'en avait plus.

Il avait lu le parchemin fatal qui forçait la légitimité de traiter avec la conquête; il avait pris la plume pour signer; puis, au moment d'écrire les sept lettres qui composaient son nom, il avait songé que chacune de ces lettres lui coûterait une province, et, jetant avec un cri d'angoisse sa plume loin de lui, il avait laissé tomber sa tête entre ses deux mains, en disant :

— Mon Dieu! Seigneur, ayez pitié de moi!

Il était depuis une heure absorbé dans des pensées incohérentes qui ressemblaient au délire, essayant de saisir, au milieu d'elles, cette volonté d'homme que son cerveau irrité n'avait la force ni de poursuivre ni de fixer, et qui, en lui échappant toujours, réveillait en son front mille nouvelles pensées qui n'avaient avec elle aucune relation. Il pressentait que, dans ce chaos, le reste de sa raison allait lui échapper; il pressait sa tête entre ses deux mains, comme pour l'y retenir; la terre tournait sous lui; il avait des bruissements dans les oreilles; il passait des lueurs devant ses yeux fermés; il sentait enfin la folie infernale s'abattre sur sa tête chauve, lui rongeant le crâne avec ses dents de feu.

Dans ce moment suprême, la porte, dont la garde était confiée au sire de Giac, s'ouvrit doucement; un jeune homme s'y glissa, léger comme une ombre, vint s'appuyer sur le dos du fauteuil du vieillard, et après l'avoir contemplé un instant avec compassion et respect, il se pencha à son oreille et ne dit que ces deux mots :

— Mon père!

Ces paroles produisirent un effet magique sur celui auquel elles étaient adressées : aux accents de cette voix, ses mains s'écartèrent, sa tête se releva; il demeura le corps plié, la bouche haletante, les yeux fixes, n'osant se retourner encore, tant il craignait d'avoir cru entendre et de n'avoir pas entendu.

— C'est moi, mon père, dit une seconde fois la voix douce.

Et le jeune homme, tournant autour du fauteuil, vint doucement se mettre à genoux sur le coussin où reposaient les deux pieds du vieillard.

Celui-ci le regarda un instant d'un œil hagard; puis, tout à coup poussant un cri, il lui jeta les bras autour du cou, serra cette tête blonde sur sa poitrine, appuyant ses lèvres sur ses cheveux avec un amour qui ressemblait à de la fureur.

— Oh! oh! dit-il d'une voix sanglotante, oh! mon fils, mon enfant, mon Charles!

Et les larmes jaillissaient de ses yeux :

— Oh! mon enfant bien aimé, c'est toi, toi! dans les bras de ton vieux père! Est-ce vrai? est-ce vrai? Parle-moi donc encore... toujours!

Puis, de ses deux mains, il éloignait la tête de l'enfant,

---

(1) Le traité de Brétigny était celui par lequel le roi Jean fut remis en liberté.

(2) Voici les répliques du conseil de France et les engagements conditionnels qu'y avait ajoutés le roi d'Angleterre :

1. Le roi d'Angleterre renoncera à la couronne de France.

Le roi consent, pourvu qu'on ajoute : hormis pour ce qui sera cédé par le traité.

2. Il renoncera à la Touraine, à l'Anjou, au Maine et à la souveraineté sur la Bretagne.

Cet article ne plaît pas au roi.

3. Il jurera que ni lui ni aucun de ses successeurs ne recevront, en aucun temps ni pour quelque cause que ce soit, le transport de la couronne de France d'aucune personne qui y ait ou prétende y avoir droit.

Le roi en est content, à la condition que son adversaire jurera la même chose quant aux domaines et possessions d'Angleterre.

4. Il fera enregistrer ses renonciations, promesses et engagements, de la meilleure manière que le roi de France et son conseil pourront aviser.

Cet article ne plaît pas au roi.

5. Au lieu de Ponthieu et de Montreuil, il sera permis au roi de France de donner un équivalent quelconque en tel endroit de son royaume qu'il le jugera convenable.

Cet article ne plaît pas au roi.

6. Comme il y a encore en Normandie diverses forteresses que le roi d'Angleterre n'a point encore conquises, et qui cependant doivent lui être cédées, il se désistera en cette considération de toutes ses autres conquêtes qu'il a faites ailleurs; chacun rentrera dans la jouissance de ses biens, en quelques lieux qu'ils soient situés; de plus, il se fera une alliance entre les deux rois.

Le roi approuve, à la condition que les Écossais et les rebelles ne seront pas compris dans cette alliance.

7. Le roi d'Angleterre rendra les six cent mille écus donnés au roi Richard pour la dot de madame Isabelle, et quatre cent mille écus pour les joyaux de cette princesse, retenus en Angleterre.

Le roi compensera cet article avec ce qui reste dû de la rançon du roi Jean, et il fait remarquer cependant que les joyaux de madame Isabelle ne valent pas le quart de ce qu'on demande.

fixait ses yeux hagards sur les yeux de son fils ; et, celui-ci, qui ne pouvait parler non plus, tant sa voix était noyée dans les larmes, lui faisait, souriant et pleurant à la fois, signe de la tête qu'il ne se trompait pas.

— Comment es-tu venu? disait le vieillard ; quels chemins as-tu pris ? quels dangers as-tu courus pour moi, pour me revoir ? Oh ! sois béni, enfant, pour ton cœur filial ! sois béni du Seigneur, comme tu es béni par ton père !

Et le pauvre roi couvrit de nouveau son fils de baisers.

— Mon père, dit le dauphin, nous étions à Meaux, lorsque nous avons appris les conférences qui allaient s'ouvrir pour traiter de la paix entre la France et l'Angleterre, et nous avons su en même temps que, souffrant et malade, vous ne pouviez assister à l'entrevue.

— Et comment as-tu appris cela ?

— Par un de nos amis, dévoué à vous et à moi, mon père, par celui à qui est confiée la garde de nuit de cette porte.

Et il indiqua celle par laquelle il était entré.

— Par le sire de Giac? dit le roi effrayé.

Le dauphin fit de la tête un signe affirmatif.

— Mais cet homme est au duc, continua le roi avec un effroi croissant ; cet homme, il t'a fait venir pour te livrer peut-être !

— Ne craignez rien, mon père, reprit le dauphin, le sire de Giac est à nous.

Ce ton de conviction avec lequel parlait le dauphin, rassura le roi.

— Et alors, quand tu as su que j'étais seul...? reprit le vieillard.

— J'ai voulu vous revoir, mon père ; et Tanneguy, qui avait lui-même à s'entretenir d'affaires importantes avec le sire de Giac, a consenti à m'accompagner ; d'ailleurs, pour plus grande sûreté encore, deux autres braves chevaliers se sont joints à nous.

— Dis-moi leurs noms, que je les garde dans mon cœur.

— Le sire de Vignolles, dit la Hire, et Pothon de Xaintrailles. Aujourd'hui, à dix heures du matin, nous sommes partis de Meaux ; nous avons tourné Paris par Louvres, où nous avons pris d'autres chevaux, et, à la tombée de la nuit, nous sommes arrivés aux portes de la ville, où Pothon et la Hire nous attendent. La lettre du sire de Giac nous a servi de sauf-conduit, et, sans qu'on se doutât qui nous sommes, je suis parvenu jusqu'à cette porte, que le sire de Giac m'a ouverte ; et me voilà, mon père, me voilà à vos pieds, dans vos bras !

— Oui, oui, dit le roi laissant tomber sa main à plat sur le parchemin qu'il allait signer lorsqu'il avait été interrompu par le dauphin, et qui contenait les conditions de paix onéreuses que nous avons rapportées ; oui, te voilà, mon enfant, venant, comme l'ange gardien du royaume, me dire : « Roi, ne livre pas la France !... » venant, comme mon fils, me dire : « Père, garde-moi mon héritage !... » Oh ! les rois !... les rois !... Ils sont moins libres que le dernier de leurs sujets ; ils doivent compte à leurs successeurs, et puis encore à la France, du patrimoine légué par leurs ancêtres. Ah ! quand, bientôt, je me trouverai face à face avec mon royal père, Charles le Sage, quel compte fatal aurai-je à lui rendre du royaume qu'il m'a laissé riche, calme et puissant, et que je te laisserai, à toi, pauvre, plein de troubles et morcelé en lambeaux ! Ah ! tu viens me dire : « Ne signe pas cette paix ! » n'est-ce pas, tu viens me le dire ?

— Il est vrai que cette paix est onéreuse et fatale, dit le dauphin, qui venait de parcourir le parchemin sur lequel en étaient écrites les conditions ; que moi et mes amis, continua-t-il, nous briserons nos épées jusqu'à la poignée sur le casque de ces Anglais, plutôt que de signer avec eux un pareil traité, et que nous tomberons tous jusqu'au dernier sur cette terre de France, plutôt que de la céder de notre plein gré à notre vieil ennemi... Oui, cela est vrai, mon père.

Charles VI prit d'une main tremblante le parchemin, le regarda quelque temps : puis, par un mouvement spontané, il le déchira en deux parties.

Le dauphin se jeta à son cou.

— Soit, dit le roi. Eh bien, soit, la guerre ; mieux vaut une bataille perdue qu'une paix honteuse.

— Le Dieu des armées sera pour nous, mon père.

— Mais, si le duc nous abandonne, et passe aux Anglais ?

— Je traiterai avec lui, répondit le dauphin.

— Tu as refusé jusqu'à présent toute entrevue.

— J'en solliciterai une,

— Et Tanneguy ?

— Y consentira, mon père ; bien plus, il sera porteur de ma demande et l'appuiera, et alors, le duc et moi, nous nous retournerons vers ces Anglais damnés, nous les pousserons devant nous jusqu'à leurs vaisseaux. Ah ! nous avons de nobles hommes d'armes, de loyaux soldats, une bonne cause, c'est plus qu'il n'en faut, monseigneur et père ; un seul regard de Dieu, et nous sommes sauvés.

— Le Seigneur t'entende !

Il prit le parchemin déchiré.

— En tout cas, dit-il, voici ma réponse au roi d'Angleterre.

— Sire de Giac ? dit aussitôt le dauphin à haute voix.

Le sire de Giac entra, soulevant la tapisserie qui pendait devant la porte.

— Voici, dit le dauphin, la réponse aux propositions du roi Henri. Vous la porterez demain au duc de Bourgogne, vous y joindrez cette lettre : c'est une entrevue que je lui demande pour régler, en bons et loyaux amis, les affaires de ce pauvre royaume.

De Giac s'inclina, prit les deux lettres, et sortit sans répondre.

— Maintenant, mon père, continua le dauphin en se rapprochant du vieillard, ; maintenant, qui vous empêche de vous soustraire à la reine et au duc ? qui vous empêche de nous suivre ? Partout où vous serez sera la France. Venez ! vous trouverez près de nous, de la part de mes amis, respect et dévouement ; de ma part, à moi, amour et soins pieux. Venez, mon père, nous avons de bonnes villes bien gardées, Meaux, Poitiers, Tours, Orléans ; leurs remparts crouleront, leurs garnisons se feront tuer, nos amis et moi tomberons jusqu'au dernier, sur le seuil de votre porte, avant qu'il vous arrive malheur.

Le roi regarda le dauphin avec tendresse.

— Oui, oui, lui dit-il, tu ferais tout cela comme tu le promets... Mais il est impossible que j'accepte ; va, mon aiglon, tu as l'aile jeune, forte et rapide ; va, et laisse en son nid le vieil aigle dont l'âge a brisé les ailes et engourdi les serres ; va, mon enfant, et qu'il te suffise de m'avoir donné une nuit heureuse avec ta présence, d'avoir écarté la folie de mon front avec tes caresses ; va, mon fils, et que ce bien que tu m'as fait, Dieu te le rende !

Alors le roi se leva, la crainte d'une surprise le forçant d'abréger ces instants de bonheur si rares, que la présence du seul être dont il fût aimé faisait descendre sur sa vie. Il conduisit le dauphin jusqu'à la porte, le serra une fois encore contre son cœur, et le père et le fils, qui ne devaient plus se revoir, échangèrent leur dernier baiser. Le jeune Charles sortit.

— Soyez tranquille, disait au même moment de Giac à Tanneguy, je le conduirai sous votre hache comme le taureau sous la masse du boucher.

— Qui ? dit le dauphin, paraissant tout à coup à côté d'eux.

— Personne, monseigneur, répondit froidement Tanneguy ; le sire de Giac me raconte une aventure passée depuis de longues années.

Tanneguy et de Giac échangèrent un regard d'intelligence.

De Giac les conduisit hors des portes de la ville ; au bout de dix minutes, ils retrouvèrent Pothon et la Hire, qui les attendaient.

— Eh bien, dit la Hire, le traité ?

— Déchiré, répondit Tanneguy.

— Et l'entrevue? continua Pothon.

— Aura lieu d'ici à peu de temps, si Dieu le permet ; mais quant à présent, messeigneurs, je crois que le plus pressé est de gagner du chemin. Il faut que demain, au point du jour, nous soyons à Meaux, si nous voulons éviter quelques escarmouches avec ces damnés Bourguignons.

La petite troupe parut convaincue de la justesse de cette observation, et les quatre cavaliers partirent aussi rapidement que pouvait les emporter le galop de leurs lourds chevaux de guerre.

Le lendemain, le sire de Giac se rendit à Meulan, chargé de son double message pour le duc de Bourgogne. Il entra dans le pavillon où ce prince conférait avec Henri d'Angleterre et le comte de Warwick.

Le duc Jean rompit avec empressement le fil de soie rouge qui fermait la lettre que lui présenta son favori, et auquel pendait le sceau royal. Il trouva, sous l'enveloppe, le traité déchiré : c'était la seule réponse du roi, ainsi qu'il l'avait promis au dauphin.

— Notre sire est dans un de ses moments de délire, dit le duc en rougissant de colère ; car, Dieu lui pardonne, il a déchiré ce qu'il devait signer.

Henri regardait fixement le duc, qui s'était formellement engagé au nom du roi.

— Notre sire, répondit tranquillement de Giac, n'a jamais été plus sain d'esprit et de corps qu'il ne l'est en ce moment.

— Alors, c'est moi qui suis fou, dit Henri en se levant, d'avoir cru à des promesses que l'on n'avait ni la puissance ni peut-être la volonté de tenir.

A ces mots, le duc Jean se leva d'un bond ; tous les muscles de son visage tremblaient, ses narines étaient gonflées de colère, son souffle était bruyant comme la respiration d'un lion ; cependant il n'avait rien à dire, il ne trouvait rien à répondre.

— C'est bon, mon cousin, continua Henri, donnant avec intention à Jean de Bourgogne le titre que lui donnait le roi de France ; c'est bon ; maintenant je suis aise de vous dire que nous prendrons de force à votre roi ce que nous demandions qu'il nous cédât de bonne volonté, notre part de cette terre de France, notre place dans sa famille royale ; nous aurons ses villes et sa fille, et tout ce que nous avons de-

mandé avec elles, et nous le débouterons de son royaume, et vous de votre duché.

— Sire, répondit le duc de Bourgogne sur le même ton, vous en parlez à votre aise et selon votre désir ; mais, auparavant d'avoir débouté monseigneur le roi hors de son royaume, et moi hors de mon duché, vous aurez de quoi vous lasser, nous n'en faisons nul doute, et peut-être bien qu'au lieu de ce que vous croyez, vous aurez assez à faire de vous garder dans votre île.

Ce disant, il tourna le dos au roi d'Angleterre sans attendre sa réponse ni le saluer, et sortit par la porte qui donnait du côté de ses tentes.

De Giac le suivit.

— Monseigneur, lui dit-il, après avoir fait quelques pas, j'ai encore un autre message.

— Porte-le au diable, s'il ressemble au premier ! dit le duc ; quant à moi, j'en ai assez d'un pour un jour.

— Monseigneur, continua de Giac sur le même ton, c'est une lettre de monseigneur le dauphin : il vous demande une entrevue.

— Ah ! voilà qui raccommode tout, dit le duc en se retournant vivement ; où est cette lettre ?

— La voilà, monseigneur.

Le duc la lui arracha des mains, et la lut avidement.

— Qu'on lève les tentes et qu'on renverse les enceintes, dit le duc aux serviteurs et aux pages, et que ce soir il ne reste pas de trace de cette entrevue maudite ! Et vous, messieurs, continua-t-il en s'adressant aux seigneurs, que ces paroles avaient fait sortir de leurs pavillons, à cheval, l'épée au vent, et guerre d'extermination, guerre à mort à tous ces loups affamés qui nous arrivent d'outre-mer, et à ce fils d'assassin qu'ils appellent le roi.

XXVI

Le 11 juillet suivant, sur les sept heures du matin, deux troupes assez considérables, l'une de Bourguignons, sortant de Corbeil, l'autre de Français, venant de Melun, marchèrent l'une vers l'autre comme pour se livrer une bataille. Ce qui aurait pu donner plus de poids encore à cette supposition, c'est que toutes les précautions habituelles en pareille occasion avaient été strictement observées de chaque côté : les hommes et les chevaux étaient couverts de leurs armures de guerre ; les écuyers et les pages portaient les lances ; et chaque cavalier avait à la portée de sa main, pendue à l'arçon de sa selle, soit une massue, soit une hache d'armes. Arrivées près du château de Pouilly, sur la chaussée des étangs du Vert, les deux troupes ennemies se trouvèrent en vue ; aussitôt, de part et d'autre, une halte fut faite ; les visières s'abaissèrent, les écuyers présentèrent leurs lances, et, d'un mouvement unanime, les deux troupes se mirent en marche avec la lenteur de la défiance et de la précaution. Arrivées à deux traits d'arc, à peu près, l'une de l'autre, elles s'arrêtèrent de nouveau : de chaque côté, onze chevaliers sortirent des rangs, visière baissée, et s'avancèrent, laissant la troupe à laquelle ils appartenaient immobile derrière eux comme une muraille d'airain ; à vingt pas seulement les uns des autres, ils firent une nouvelle halte ; de chaque côté encore un homme descendit de son cheval, en jeta la bride au bras de son voisin, et s'avança à pied dans cet espace libre, de manière à avoir fait, en même temps que celui qui venait à sa rencontre, la moitié du chemin qui les séparait. A quatre pas l'un de l'autre, ils levèrent la visière de leurs casques, et chacun reconnut, dans l'un de ces deux hommes le dauphin Charles, duc de Touraine, et, dans l'autre, Jean Sans Peur, duc de Bourgogne.

Dès que le duc Jean vit que celui qui s'avançait à sa rencontre était bien le fils de son souverain et seigneur, il s'inclina plusieurs fois et mit un genou en terre. Le jeune Charles le prit aussitôt par la main, l'embrassa sur les deux joues, et voulut le faire relever ; mais le duc s'y refusa.

— Monseigneur, lui dit-il, je sais bien comment je dois vous parler.

Enfin, le dauphin le força de se lever.

— Beau cousin, lui dit-il en lui présentant un parchemin revêtu de sa signature et scellé de son sceau, si au traité que voici, fait entre nous et vous, il est quelque chose qui ne soit pas à votre plaisir, nous voulons que vous le corrigiez, et dorénavant voulons et voudrons ce que vous voulez et voudrez.

— C'est moi qui me conformerai à vos ordres, monseigneur, répondit le duc ; car il est dans mon devoir et dans ma volonté de vous obéir désormais en tout ce que vous désirerez.

Après ces paroles, chacun d'eux étendit la main sur la croix de son épée, à défaut d'Evangile ou de saintes reliques, jurant de maintenir la paix d'une manière durable. Aussitôt tous ceux qui les avaient accompagnés les rejoignirent joyeux, criant « Noël ! » et maudissant d'avance celui qui désormais reprendrait les armes pour une aussi fatale querelle.

Alors le dauphin et le duc échangèrent leurs épées et leurs chevaux en signe de fraternité ; et, lorsque le dauphin se mit en selle, le duc lui tint l'étrier, quoique celui-ci le suppliât de n'en rien faire ; ensuite ils chevauchèrent quelque temps à côté l'un de l'autre, devisant amicalement, Français et Bourguignons mêlés à leur suite. Puis, après s'être embrassés une seconde fois, ils se séparèrent, le dauphin pour retourner à Melun, et le duc de Bourgogne à Corbeil. Dauphinois et Bourguignons suivirent chacun leur maître.

Deux hommes restèrent les derniers.

— Tanneguy, dit l'un d'eux d'une voix sourde, j'ai tenu ma promesse ; as-tu tenu la tienne ?

— Était-ce possible, messire de Giac, répondit Tanneguy, couvert de fer et accompagné comme il était ? Mais, soyez tranquille, avant la fin de l'année, nous trouverons plus beau jeu et meilleure occasion.

— Satan le veuille ! dit de Giac.

— Dieu me le pardonne ! dit Tanneguy.

Et tous deux piquèrent leurs chevaux, se tournant le dos, l'un pour rejoindre le duc, et l'autre le dauphin.

Le soir de ce jour, un grand orage éclata à l'endroit même où avait eu lieu la conférence, et le tonnerre brisa l'arbre de la chaussée sous lequel la paix avait été jurée. Beaucoup regardèrent cela comme un mauvais présage, et quelques-uns dirent tout haut que cette paix ne serait pas plus durable qu'elle n'était sincère.

Cependant, quelques jours après, le dauphin et le duc publièrent leurs lettres de ratification du traité.

Les Parisiens en avaient reçu la nouvelle avec une grande joie : ils avaient pensé que le duc ou le dauphin allait revenir à Paris pour les défendre ; leur attente fut trompée. La reine et le roi avaient quitté Pontoise, laissant dans cette ville, trop voisine des Anglais, pour qu'ils y demeurassent avec sécurité, le sire de l'Ile-Adam, à la tête d'une nombreuse garnison. Le duc les rejoignit à Saint-Denis, où ils s'étaient retirés, et les Parisiens, ne voyant faire aucune assemblée pour marcher contre les Anglais, retombèrent dans le découragement.

Quant au duc, il s'était de nouveau abandonné à cette apathie inconcevable dont quelques exemples se retrouvent dans la vie des hommes les plus braves et les plus actifs, et qui, pour presque tous, a été un signe augural que leur heure suprême allait bientôt sonner.

Le dauphin lui écrivait lettre sur lettre pour l'engager à bien défendre Paris, tandis que lui ferait une diversion sur les frontières du Maine ; le duc, en les recevant, donnait quelques ordres ; puis, comme s'il eût été incapable de continuer une lutte que depuis douze ans il soutenait, il allait, ainsi qu'un enfant lassé, se coucher aux pieds de sa belle maîtresse, perdant le souvenir du monde entier dans un des regards de ses yeux. C'est le propre d'un amour violent de faire prendre en dédain toutes les choses de la vie qui n'ont pas rapport à cet amour même ; c'est que toutes les autres passions viennent de la tête, et que celle-là seule vient du cœur. Cependant les murmures, que la paix avait calmés, reprirent bientôt naissance ; des bruits vagues de trahison recommencèrent à circuler, et un événement qui se passa sur ces entrefaites vint y donner une nouvelle créance.

Henri de Lancastre avait bien jugé de quel désavantage devait être pour lui l'alliance du dauphin et du duc ; en conséquence, il résolut de s'emparer de Pontoise avant que ses deux ennemis eussent le temps de combiner leurs mouvements. A cet effet, trois mille hommes, conduits par Gaston, second fils d'Archambault, comte de Foix, qui s'était rendu Anglais, partirent de Meulan dans la soirée du 31 juillet, et arrivèrent, à la nuit noire, au pied des murailles de la ville de Pontoise. Ils posèrent en silence des échelles contre le rempart, à quelque distance de l'une des portes, et, sans être aperçus du guet, ils montèrent un à un sur la muraille au nombre de trois cents : alors ceux qui étaient montés mirent l'épée à la main, se dirigèrent vers la porte, égorgèrent le poste qui la gardait, et ouvrirent à leurs camarades, qui se ruèrent dans les rues en criant :

— Saint-Georges, et ville gagnée !...

L'Ile-Adam entendit ces cris ; il les reconnut pour les avoir proférés lui-même ; il se jeta aussitôt à bas de son lit, s'habilla à la hâte, et n'était encore qu'à moitié vêtu, lorsque les Anglais vinrent frapper, à coups redoublés, à la porte de la maison qu'il habitait. Il n'eut que le temps de saisir une pesante hache d'armes, d'éteindre la lampe qui pouvait le trahir, et de s'élancer par une fenêtre qui donnait dans une cour. Au même instant, les Anglais enfoncèrent la porte de la rue.

L'Ile-Adam courut à ses écuries, sauta sur le premier che-

val venu, et, sans selle, sans bride, s'élança sous le porche encombré d'Anglais qui montaient dans les chambres, passa au milieu d'eux, au moment où ils s'y attendaient le moins, tenant d'une main la crinière du cheval, et de l'autre faisant tournoyer sa hache.

Un Anglais avait voulu se jeter au-devant de lui, et il était tombé la tête fendue; sans cet homme sanglant et étendu à leurs pieds, les autres auraient cru voir passer une apparition.

L'Ile-Adam s'élança vers la porte de Paris; elle était fermée. La confusion était telle, que le concierge n'en put retrouver les clefs: il fallait la rompre à coups de hache; l'Ile-Adam se mit à l'œuvre. Derrière lui, les bourgeois fuyants s'amassaient dans la rue étroite, augmentant à chaque instant de nombre, n'ayant d'espoir que dans la promptitude avec laquelle la hache de l'Ile-Adam, qui se levait et retombait sans relâche, leur ouvrirait une issue.

Bientôt des cris de désespoir partirent de l'autre extrémité de cette rue: les fuyards avaient eux-mêmes indiqué le chemin à leurs ennemis. Les Anglais entendirent les coups qui retentissaient sur la porte; et, pour arriver à l'Ile-Adam, ils chargeaient cette foule désarmée, qui n'opposait qu'une masse inerte, mais épaisse, mais profonde; rempart vivant et serré, que sa terreur même rendait plus difficile encore à entamer. Cependant les hommes d'armes fouillaient cette foule à coups de lance; les arbalétriers en abattaient des rangs entiers; les flèches venaient, autour de l'Ile-Adam, s'enfoncer en tremblant dans la porte ébranlée, gémissante, mais résistant toujours. Les cris se rapprochaient de lui; un instant, il crut que le rempart de bois serait plus long à enfoncer que le rempart de chair: les Anglais n'étaient plus qu'à trois longueurs de lance de lui; enfin, la porte se brisa, vomissant au dehors un flot d'hommes, à la tête duquel le cheval épouvanté emporta l'Ile-Adam comme l'éclair.

Lorsque le duc de Bourgogne apprit cette nouvelle, au lieu d'assembler une armée et de marcher aux Anglais, il fit monter le roi, la reine et madame Catherine dans un carrosse, monta lui-même à cheval, et, avec les seigneurs de sa maison, il se retira, par Provins, à Troyes en Champagne, laissant en la ville de Paris le comte de Saint-Pol comme lieutenant, l'Ile-Adam comme gouverneur, et maître Eustache Delaistre comme chancelier.

Deux heures après le départ du duc de Bourgogne, les fugitifs commencèrent à arriver à Saint-Denis. C'était pitié de voir ces pauvres gens blessés, sanglants, à demi nus, mourant de faim, et exténués d'une marche de sept lieues, pendant laquelle ils n'avaient pas osé se reposer un instant. Le récit des atrocités commises par les Anglais était écouté partout avec autant d'avidité que de terreur; des groupes se formaient dans les rues tout autour de ces malheureux; puis, tout à coup, le cri « Les Anglais! les Anglais! » retentissait, et chacun fuyait, rentrant dans sa maison, fermant ses fenêtres, barricadant ses portes et criant merci!

Cependant les Anglais pensaient plus à profiter de leur victoire qu'à la poursuivre. Le séjour de la cour à Pontoise en avait fait une ville de luxe: l'Ile-Adam et une partie des seigneurs qui s'étaient enrichis à la prise de Paris y avaient entassé leurs trésors; les Anglais y firent un pillage de plus de deux millions.

En même temps, on apprit la prise de Château-Gaillard, l'une des citadelles les plus fortes de la Normandie. Olivier de Mauny en était le capitaine; et, quoiqu'il n'eût, pour toute garnison, que cent vingt gentilshommes, il tint seize mois, et ne fut forcé que par une circonstance que l'on n'avait pu prévoir: les cordes pour tirer l'eau des puits s'usèrent et se rompirent. Ils supportèrent sept jours la soif; puis, enfin, ils se rendirent aux comtes de Huntington et de Kyme, qui tenaient le siège.

Le dauphin apprit en même temps, à Bourges, où il rassemblait son armée, la reddition honorable de Château-Gaillard et la surprise inattendue de Pontoise. On ne manqua pas de lui représenter cette dernière ville comme ayant été vendue aux Anglais. Ce qui donnait quelque apparence de fondement à ce bruit, c'est que le duc de Bourgogne en avait confié la garde à l'un des seigneurs qui lui étaient le plus dévoués, et que ce seigneur, quoique d'une bravoure reconnue, l'avait laissé prendre sans rien faire ostensiblement pour sa défense. Les ennemis du duc, qui entouraient le dauphin, saisirent cette occasion de faire rentrer dans l'esprit du prince des soupçons qu'ils y avaient déjà nourris si longtemps. Tous demandaient la rupture du traité et une guerre franche et loyale, en place de cette alliance fausse et traîtresse: Tanneguy seul, malgré sa haine bien connue contre le duc, suppliait le dauphin de réclamer une seconde entrevue avant d'avoir recours à aucune démonstration hostile.

Le dauphin prit une résolution qui conciliait à la fois les deux avis: il vint, avec une puissance de vingt mille combattants, à Montereau, afin d'être prêt à la fois à traiter, si le duc acceptait la nouvelle entrevue, ou à recommencer les hostilités, s'il la refusait. Tanneguy, qui, au grand étonnement de tous ceux qui connaissaient son caractère décidé, avait constamment été pour les moyens conciliateurs, fut envoyé à Troyes, où nous avons dit qu'était le duc: il portait à celui-ci des lettres signées du dauphin, qui fixaient Montereau pour le lieu de la nouvelle entrevue; et, comme il n'y avait pas de place au château pour Duchâtel et sa suite, le sire de Giac lui donna l'hospitalité.

Le duc accepta l'entrevue; mais il y mit pour condition que le dauphin viendrait à Troyes, où étaient le roi et la reine. Tanneguy revint à Montereau.

Le dauphin et ceux qui l'entouraient étaient d'avis de prendre la réponse du duc pour une déclaration de guerre, et de recourir aux armes. Tanneguy seul, infatigable, impassible, offrait au dauphin de faire de nouvelles démarches, et s'opposait avec entêtement à toute mesure hostile. Ceux qui savaient quelle haine il y avait au fond du cœur de cet homme contre le duc Jean n'y comprenaient plus rien: ils le croyaient gagné, comme tant d'autres l'avaient été, et faisaient part de leurs soupçons au dauphin; mais celui-ci les rapportait aussitôt à Tanneguy, en lui disant:

— N'est-ce pas, mon père, que tu ne me trahiras pas?

Enfin arriva une lettre du sire de Giac; grâce à ses instances, le duc était chaque jour moins éloigné de venir traiter avec le dauphin. Cette lettre étonna tout le monde, excepté Tanneguy, qui paraissait s'y attendre.

En conséquence, Duchâtel retourna à Troyes au nom du dauphin; il proposa au duc le pont de Montereau comme le lieu le plus favorable à l'entrevue. Il était autorisé à s'engager, au nom du dauphin, à livrer au duc le château et la rive droite de la Seine, avec liberté pour celui-ci de loger, dans cette forteresse et dans les maisons bâties sur cette rive, tout autant de gens d'armes qu'il le croirait nécessaire. Le dauphin se réservait la ville et la rive gauche: quant à la langue de terre qui se trouvait entre l'Yonne et la Seine, c'était un terrain neutre qui ne devait appartenir à personne; et, comme, à cette époque, à l'exception d'un moulin isolé qui s'élevait aux bords de l'Yonne, il était complètement inhabité, il était facile de s'assurer qu'aucune surprise n'y serait préparée.

Le duc accepta ces conditions; il promit de partir pour Bray-sur-Seine, le 9 septembre. Le 10, devait avoir lieu l'entrevue, et le sire de Giac, qui possédait toujours la confiance du duc, fut choisi par lui pour accompagner Tanneguy et veiller à ce que toutes sûretés fussent prises aussi bien d'une part que de l'autre.

Maintenant, il faut que nos lecteurs jettent un coup d'œil avec nous sur la position topographique de la ville de Montereau, afin que nous les fassions assister, autant qu'il est en notre pouvoir, à la scène qui va se passer sur ce pont, auquel Napoléon, en 1814, a rattaché un second souvenir historique.

La ville de Montereau est située à vingt lieues à peu près de Paris, au confluent de l'Yonne et de la Seine, où la première de ces deux rivières perd son nom en se jetant dans l'autre. Si l'on remonte, en partant de Paris, le cours du fleuve qui le traverse, on aura, en arrivant en vue de Montereau, à gauche, la montagne élevée de Surville, sur laquelle était bâti le château, et, au pied de cette montagne, une espèce de faubourg séparé de la ville par le fleuve; c'est ce côté qu'on avait offert au duc de Bourgogne.

En face de soi, on découvrira, simulant l'angle le plus aigu d'un V, et à peu près dans la position où se trouve, à Paris, la pointe du pont Neuf où furent brûlés les Templiers, la langue de terre par laquelle le duc devait arriver, venant de Bray-sur-Seine, langue de terre qui va toujours s'élargissant entre le fleuve et la rivière qui la bordent, jusqu'à ce que la Seine jaillisse de terre à Baigneux-les-Juifs, et que l'Yonne prenne sa source non loin de l'endroit où était située l'ancienne Bibracte, et où, de nos jours, s'élève la ville d'Autun.

A droite, la cité tout entière se déploiera, gracieusement couchée au milieu de ses moissons et de ses vignes, dont le tapis bariolé s'étend à perte de vue sur les riches plaines du Gâtinais.

Le pont sur lequel devait avoir lieu l'entrevue joint encore aujourd'hui, en partant de gauche à droite, le faubourg à la ville, et traverse d'abord le fleuve, ensuite la rivière, posant, à l'endroit de leur jonction, un de ses pieds massifs sur la pointe de terre dont nous avons parlé.

Ce fut sur la partie droite du pont, au-dessus de la rivière d'Yonne, qu'on éleva, pour l'entrevue, une espèce de loge en charpente, avec deux portes opposées, qui, de chaque côté, se fermaient au moyen d'une barrière à trois traverses; deux autres barrières avaient encore été placées, l'une à l'extrémité du pont, du côté de la ville, l'autre un peu en deçà du chemin par lequel devait arriver le duc. Tous ces préparatifs furent hâtivement faits dans la journée du 9.

Notre espèce humaine est à la fois si faible et si orgueilleuse, que, chaque fois que s'accomplit ici-bas un de ces événements qui secouent un empire, renversent une dynastie, bouleversent un royaume, elle croit que le ciel, intéressé à nos pauvres passions et à nos misérables cataclysmes, change

pour nous le cours des astres, l'ordre des saisons (1), et nous envoie certains signes à l'aide desquels l'homme pourrait, s'il n'était si aveugle, se soustraire à sa destinée : peut-être aussi les grands événements une fois révolus ceux qui y survivent, ceux qui les ont vus s'accomplir sous leurs yeux, se rappelant les moindres circonstances qui les ont précédés, y trouvent-ils avec la catastrophe, une coïncidence que le fait de l'événement seul a pu leur donner, tandis que sans cet événement, les circonstances qui le précédaient eussent été perdues dans la foule de ces infiniment petits incidents qui réunis, forment la chaîne de ce tissu mystérieux qu'on appelle la vie humaine.

En tout cas, voici ce que les hommes qui ont vu ces choses singulières ont raconté ; voici ce que, d'après eux, d'autres ont écrit.

Le 10 septembre, à une heure après midi, le duc monta à cheval dans la cour de la maison où il s'était logé, à Bray-sur-Seine. Il avait à sa droite le sire de Giac, et à sa gauche le seigneur de Noailles. Son chien favori avait hurlé lamentablement toute la nuit, et, voyant son maître prêt à partir, il s'élançait hors de la niche où il était attaché, les yeux ardents et le poil hérissé ; enfin, lorsque le duc, après avoir salué une dernière fois la dame de Giac, qui, de sa fenêtre, assistait au départ du cortège, se mit en marche, le chien fit un tel effort qu'il rompit sa double chaîne de fer, et, au moment où le cheval allait franchir le seuil de la porte, il se jeta à son poitrail et le mordit si cruellement que le cheval se cabra et faillit faire perdre les arçons à son cavalier. De Giac, impatient, voulut l'écarter avec un fouet qu'il portait ; mais le chien ne tint aucun compte des coups qu'il recevait, et se jeta de nouveau à la gorge du cheval du duc : celui-ci, le croyant enragé, prit une petite hache d'armes qu'il portait à l'arçon de sa selle, et lui fendit la tête. Le chien jeta un cri et alla, en roulant, expirer sur le seuil de la porte, comme pour en défendre encore le passage ; le duc, avec un soupir de regret, fit sauter son cheval par-dessus le corps du fidèle animal.

Vingt pas plus loin, un vieux juif, qui était de sa maison et qui se mêlait de l'œuvre de magie, sortit tout à coup de derrière un mur, arrêta le cheval par la bride, et dit au duc :

— Monseigneur, au nom de Dieu, n'allez pas plus loin.

— Que me veux-tu, juif ? dit le duc en s'arrêtant.

— Monseigneur, reprit le juif, j'ai passé la nuit à consulter les astres, et la science dit que, si vous allez à Montereau, vous n'en reviendrez pas.

Et il tenait le cheval au mors, pour l'empêcher d'avancer.

— Qu'en dis-tu, de Giac ? dit le duc en se retournant vers son jeune favori.

— Je dis, répondit celui-ci, la rougeur de l'impatience [illegible] tout [illegible] comme votre chien, si vous ne voulez pas que son contact immonde vous force à quelque pénitence de huit jours.

— Laisse-moi, juif, dit le duc pensif, en lui faisant doucement signe de le laisser passer.

— Arrière, juif ! s'écria de Giac en heurtant le vieillard du poitrail de son cheval, et en l'envoyant rouler à dix pas ; arrière ! N'entends-tu pas monseigneur qui t'ordonne de lâcher la bride de son cheval ?

Le duc passa la main sur son front [illegible] pour en écarter un nuage, et, jetant un dernier regard sur le juif étendu sans connaissance sur le revers de la route, il continua son chemin.

Trois quarts d'heure après, le duc arriva au château de Montereau. Avant de descendre de cheval, il donna l'ordre à deux cents hommes d'armes et à cent archers de se loger dans le faubourg, et de s'emparer de la tête du pont : Jacques de la Lime, grand maître des arbalétriers, reçut le commandement de cette petite troupe.

En ce moment, Tanneguy vint vers le duc et lui dit que le dauphin l'attendait sur le pont depuis près d'une heure. Le duc répondit qu'il y allait ; au même instant un de ses serviteurs tout effaré [illegible] et lui parla tout bas. Le duc se tourna vers Duchâtel.

— Par le saint jour de Dieu ! dit-il, [illegible] s'est donné le mot aujourd'hui pour nous entretenir de trahison. Duchâtel, êtes-vous bien sûr que notre [illegible] ne court aucun risque ? car vous feriez bien mal de nous tromper.

— Mon très redouté seigneur, répondit Tanneguy, j'aimerais mieux être mort et damné que de faire trahison à vous ou à nul autre ; n'ayez donc aucune crainte, car monseigneur le dauphin ne vous veut aucun mal.

— Eh bien ! nous irons donc, dit le duc, nous fiant à Dieu — il leva les yeux au ciel, — et à vous, continua-t-il en jetant sur Tanneguy un de ces regards perçants qui n'appartenaient qu'à lui.

Tanneguy le soutint sans baisser la vue.

Alors celui-ci présenta au duc le parchemin sur lequel étaient inscrits les noms des dix hommes d'armes qui devaient accompagner le dauphin ; ils étaient inscrits dans l'ordre suivant :

Le vicomte de Narbonne, Pierre de Beauveau, Robert de Loire, Tanneguy Duchâtel, Barbazan, Guillaume le Bouteiller, Guy d'Avaugour, Olivier Layet, Varennes et Frottier.

Tanneguy reçut, en échange, la liste du duc. Ceux qu'il avait appelés à l'honneur de le suivre étaient :

Monseigneur Charles de Bourbon, le seigneur de Noailles, Jean de Fribourg, le seigneur de Saint-Georges, le seigneur de Montaigu, messire Antoine du Vergy, le seigneur d'Ancre, messire Guy de Pontarlier, messire Charles de Lens et messire Pierre de Giac. De plus, chacun devait amener avec lui son secrétaire. Tanneguy emporta cette liste. Derrière lui, le duc se mit en route pour descendre du château au pont : il était à pied, avait la tête couverte d'un chaperon de velours noir, portait pour arme défensive un simple haubergeon de mailles, et pour arme offensive une faible épée à riche ciselure et à poignée dorée (1).

En arrivant à la tête du pont, Jacques de la Lime lui dit qu'il avait vu beaucoup de gens armés entrer dans une maison de la ville qui touchait à l'autre extrémité du pont, et qu'en l'apercevant, lorsqu'il avait pris poste avec sa troupe, ces gens s'étaient hâtés de fermer les fenêtres de cette maison.

— Allez voir si cela est vrai, de Giac, dit le duc ; je vous attendrai ici.

De Giac prit le chemin du pont, traversa les barrières, passa au milieu de la loge en charpente, arriva à la maison désignée et en ouvrit la porte. Tanneguy y donnait des instructions à une vingtaine de soldats armés de toutes pièces.

— Eh bien ? dit Tanneguy en l'apercevant.

— Etes-vous prêts ? répondit de Giac.

— Oui ; maintenant, il peut venir.

De Giac retourna vers le duc.

— Le grand maître a mal vu, monseigneur, dit-il ; il n'y a personne dans cette maison.

Le duc se mit en marche. Il dépassa la première barrière, qui se referma aussitôt derrière lui. Cela lui donna quelques soupçons ; mais, comme il vit devant lui Tanneguy et le sire de Beauveau, qui étaient venus à sa rencontre, il ne voulut pas reculer. Il prêta son serment d'une voix ferme ; et, montrant au sire de Beauveau sa légère cotte de mailles et sa faible épée :

— Vous voyez, monsieur, comme je viens ; — d'ailleurs, continua-t-il en se tournant vers Duchâtel et en lui frappant sur l'épaule, *voici en qui je me fie*.

Le jeune dauphin était déjà dans la loge en charpente au milieu du pont : il portait une robe longue de velours bleu clair garnie de martre, un bonnet de la forme, à peu près, de nos casquettes de chasse modernes, dont le fond était entouré d'une petite couronne de fleurs de lis d'or ; la visière et les rebords étaient de fourrure pareille à la robe.

En apercevant le prince, les doutes du duc de Bourgogne s'évanouirent ; il marcha droit à lui, entra sous la tente, remarqua que contre les usages il n'y avait point de barrière au milieu pour séparer les deux partis : mais, sans doute, il crut que c'était un oubli, car il n'en fit pas même l'observation. Quand les dix seigneurs qui l'accompagnaient furent entrés à sa suite, on ferma les deux barrières.

A peine s'il y avait, dans cette étroite tente, un espace suffisant pour que les vingt-quatre personnes qui y étaient enfermées pussent y tenir, même debout ; Bourguignons et Français étaient mêlés au point de se toucher. Le duc ôta son chaperon, et mit le genou gauche en terre devant le dauphin.

— Je suis venu à vos ordres, monseigneur, dit-il ; quoique quelques-uns m'aient assuré que cette entrevue n'avait été demandée par vous qu'à l'effet de me faire des reproches ; j'espère que cela n'est pas, monseigneur, ne les ayant pas mérités.

Le dauphin croisa ses deux bras, sans l'embrasser ni le relever, comme il avait fait à la première entrevue.

— Vous vous êtes trompé, monsieur le duc, dit-il d'une voix sévère ; oui, nous avons de graves reproches à vous faire, car vous avez mal tenu la promesse que vous nous aviez engagée. Vous m'avez laissé prendre ma ville de Pontoise, qui est la clef de Paris, et, au lieu de vous jeter dans la capitale pour la défendre ou y mourir, comme vous le deviez en sujet loyal, vous avez fui à Troyes.

— Fui, monseigneur ! dit le duc en tressaillant de tout son corps à cette expression outrageante.

— Oui, fui, répéta le dauphin appuyant sur le mot. Vous avez...

(1) [illegible]

(1) [illegible] à M[illegible]

Le duc se releva, ne croyant pas, sans doute, devoir en entendre davantage ; et, comme, dans l'humble posture qu'il avait prise, une des ciselures de la poignée de son épée s'était accrochée à une maille de son haubergeon, il voulut faire reprendre à cette arme sa position verticale le dauphin recula d'un pas, ne sachant pas quelle était l'intention du duc en touchant son épée.

— Ah ! vous portez la main à votre épée en présence de votre maître ? s'écria Robert de Loire en se jetant entre le duc et le dauphin.

— Tue ! tue ! à mort !

Les Bourguignons criaient

— Trahison ! trahison ! alarme !

Les étincelles jaillissaient des armes qui se rencontraient le sang s'élançait des blessures. Le dauphin, épouvanté s'était jeté le haut du corps en dehors de la barrière. A ses cris, le président Louvet arriva, le prit par-dessous les épaules, le tira dehors, et l'entraîna presque évanoui vers la ville ; sa robe de velours bleu était toute ruisselante du sang du duc de Bourgogne, qui avait rejailli jusque sur lui



Le duc resta encore un instant debout

Le duc voulut parler. Tanneguy se baissa, ramassa une courte hache cachée derrière la tapisserie, puis, se redressant de toute sa hauteur :

— *Il est temps !* dit-il en levant sa hache sur la tête du duc.

Le duc vit le coup qui le menaçait ; il voulut le parer de la main gauche, tandis qu'il portait la droite à la garde de son épée ; mais il n'eut pas même le temps de la tirer : la hache de Tanneguy tomba, abattant la main gauche du duc, et, du même coup, lui fendant la tête depuis la pommette de la joue jusqu'au bas du menton

Le duc resta encore un instant debout, comme un chêne qui ne peut tomber : alors Robert de Loire lui plongea son poignard dans la gorge, et l'y laissa.

Le duc jeta un cri, étendit les bras et alla tomber aux pieds de Giac.

Il y eut alors une grande clameur et une affreuse mêlée ; car, dans cette tente où deux hommes auraient eu à peine de la place pour se battre, vingt hommes se ruèrent les uns sur les autres. Un moment, on ne put distinguer, au-dessus de toutes ces têtes, que des mains, des haches et des épées. Les Français criaient :

Cependant, le sire de Montaigu, qui était au duc, était parvenu à escalader la barrière, et criait :

— Alarme !

De Noailles allait la franchir aussi, lorsque Narbonne lui fendit le derrière de la tête : il tomba hors de la tente et expira presque aussitôt. Le seigneur de Saint Georges était profondément blessé au côté droit d'un coup de pointe de hache ; le seigneur d'Ancre avait la main fendue.

Cependant le combat et les cris continuaient dans la tente ; on marchait sur le duc mourant, que nul ne songeait à secourir. Jusqu'alors, les dauphinois, mieux armés avaient le dessus ; mais, aux cris du seigneur de Montaigu Antoine de Toulongeon, Simon Othelimer, Sambutier et Jean d'Ermay accoururent, s'approchèrent de la loge, et, tandis que trois d'entre eux dardaient leurs épées à ceux du dedans, le quatrième rompait la barrière De leur côté, les hommes cachés dans la maison sortirent et arrivèrent en aide aux dauphinois Les Bourguignons, voyant que toute résistance était inutile, prirent la fuite par la barrière brisée. Les dauphinois les poursuivirent, et trois personnes seulement restèrent sous la tente vide et ensanglantée

C'était le duc de Bourgogne, étendu et mourant ; c'ét

Pierre de Giac, debout, les bras croisés et le regardant mourir; c'était, enfin, Olivier Layet, qui, touché des souffrances de ce malheureux prince, soulevait son haubergeon pour l'achever par-dessous avec son épée. Mais de Giac ne voulait pas voir abréger cette agonie, dont chaque convulsion lui appartenait: et, lorsqu'il reconnut l'intention d'Olivier, d'un violent coup de pied il lui fit voler son épée des mains. Olivier, étonné, leva la tête.

— Eh! sang-Dieu! lui dit en riant de Giac, laissez donc ce pauvre prince mourir tranquille!

Puis, lorsque le duc eut rendu le dernier soupir, il lui mit la main sur le cœur pour s'assurer qu'il était bien mort; et, comme le reste l'inquiétait peu, il disparut sans que personne fît attention à lui.

Cependant les dauphinois, après avoir poursuivi les Bourguignons jusqu'au pied du château, revinrent sur leurs pas. Ils trouvèrent le corps du duc étendu à la place où ils l'avaient laissé, et près de lui le curé de Montereau, qui, les genoux dans le sang, lui disait les prières des morts. Les gens du dauphin voulurent lui arracher ce cadavre et le jeter à la rivière: mais le prêtre leva son crucifix sur le duc, et menaça de la colère du ciel quiconque oserait toucher ce pauvre corps, d'où l'âme était si violemment sortie. Alors Cœsmerel, bâtard de Tanneguy, lui détacha du pied un de ses éperons d'or, jurant de le porter désormais comme un ordre de chevalerie; et les valets du dauphin, suivant cet exemple, arrachèrent les bagues dont ses mains étaient couvertes, ainsi que la magnifique chaîne d'or qui pendait à son cou.

Le prêtre resta là jusqu'à minuit; puis, à cette heure seulement, avec l'aide de deux hommes, il porta le corps dans un moulin, près du pont, le déposa sur une table, et continua de prier près de lui jusqu'au lendemain matin. A huit heures, le duc fut mis en terre, en l'église Notre-Dame, devant l'autel Saint-Louis; il était revêtu de son pourpoint et de ses houseaux, sa barrette était tirée sur son visage. Aucune cérémonie religieuse n'accompagna l'inhumation: cependant, pour le repos de son âme, il fut dit douze messes pendant les trois jours qui suivirent son assassinat.

Ainsi tomba, par trahison, le puissant duc de Bourgogne, surnommé Jean Sans Peur. Douze ans auparavant, il avait aussi, par trahison, frappé le duc d'Orléans des mêmes coups dont il venait d'être atteint à son tour; il avait commandé de lui abattre la main gauche, et sa main gauche, à lui, était tombée; il lui avait fait fendre la tête d'un coup de hache, et sa tête venait d'être ouverte par la même blessure, faite par la même arme. Les gens religieux et croyants virent, dans cette coïncidence singulière, une application de ces paroles du Christ: « Celui qui frappe de l'épée périra par l'épée. » Depuis que le duc d'Orléans était tombé par ses ordres, la guerre civile avait, comme un vautour affamé, rongé sans relâche le cœur du royaume. Le duc Jean lui-même, comme s'il traînait avec lui la punition de son homicide, n'avait pas eu, depuis qu'il l'avait commis, un seul instant de repos; sa renommée avait subi mille affronts, son bonheur avait subi mille atteintes; il était devenu défiant, irrésolu, timide même.

La hache de Tanneguy Duchâtel porta le premier coup à l'édifice féodal de la monarchie capétienne; elle abattit avec fracas la plus forte colonne de cette grande vassalité qui en soutenait la voûte: un instant le temple craqua, et l'on put croire qu'il allait s'écrouler; mais, pour le soutenir, restaient encore debout les ducs de Bretagne, les comtes d'Armagnac, les ducs de Lorraine et les rois d'Anjou. Le dauphin, au lieu d'un allié incertain qu'il avait dans le père, gagna, dans le fils, un ennemi déclaré: la réunion du comte de Charolais aux Anglais poussa la France jusqu'au bord de l'abîme; mais l'usurpation du duc Jean, qui ne pouvait se faire que par la cession perpétuelle, aux Anglais, de la Normandie et de la Guyenne, l'y eût, sans aucun doute, précipitée.

Quant à Tanneguy Duchâtel, c'est un de ces hommes de tête et de cœur, de courage et d'exécution, dont l'histoire coule en bronze les rares statues, son dévouement à la dynastie le conduisit à l'assassinat: ce fut sa vertu qui fit son crime. Il commit le meurtre au profit d'un autre, et en garda pour lui la responsabilité: son action est de celles que les hommes ne jugent pas, que Dieu pèse, que le résultat absout. Simple chevalier, il lui fut donné de toucher deux fois aux destinées presque accomplies de l'Etat, et de les changer entièrement: la nuit où il enleva le dauphin de l'hôtel Saint-Paul, il sauva la monarchie, le jour où il frappa le duc de Bourgogne, à Montereau, il fit plus encore, il sauva la France (1).

XXVII

Nous avons dit qu'aussitôt que le sire de Giac avait vu le duc mort, il avait quitté le pont.

Il était sept heures du soir, le temps devenait sombre, la nuit s'avançait; il détacha son cheval, qu'il avait laissé au moulin dont nous avons parlé, et reprit seul le chemin de Bray-sur-Seine.

Malgré le froid très vif qui se faisait sentir, malgré l'ombre qui, d'instant en instant, devenait plus épaisse, cheval et cavalier ne marchaient qu'au pas. De Giac était absorbé dans de sombres pensées; la rosée de sang n'avait pas rafraîchi son front; la mort du duc n'avait accompli que la moitié de ses désirs de vengeance, et le drame politique dans lequel il venait de jouer un rôle si actif, achevé pour tout le monde, avait, pour lui seul, un double dénoûment.

Il était huit heures et demie, quand le sire de Giac arriva à Bray-sur-Seine. Au lieu de rentrer par les rues du village, il en fit le tour, attacha son cheval au mur extérieur d'un jardin, en ouvrit la porte, pénétra dans la maison et monta, à tâtons, un escalier étroit et tournant qui conduisait au premier étage. Arrivé à la dernière marche, la lumière qui glissait à travers une porte entr'ouverte lui indiqua la chambre de sa femme. Il s'avança sur le seuil; la belle Catherine était seule et assise, le coude appuyé sur une petite table sculptée, couverte de fruits; son verre, à moitié vide, annonçait qu'elle avait interrompu une légère collation pour se laisser entraîner par son cœur à l'une de ces rêveries de jeune femme, si douce à contempler pour celui qui en est l'objet, si infernale lorsque l'évidence crie à la jalousie: « Ce n'est pas toi qui les causes; ce n'est point à toi que l'on pense. »

De Giac ne put supporter plus longtemps cette vue: il était entré sans qu'on l'entendît, tant la préoccupation de Catherine était grande! Il repoussa tout à coup la porte avec violence; Catherine jeta un cri, se levant tout debout, comme si une main invisible l'eût soulevée par les cheveux. Elle reconnut son mari.

— Ah! c'est vous? dit-elle.

Et, passant tout à coup de l'expression de la frayeur à celle de la joie, elle força en même temps ses traits à sourire.

De Giac regarda avec amertume cette délicieuse figure qui obéissait avec tant d'abandon tout à l'heure aux impressions du cœur, avec tant d'intelligence maintenant aux volontés de l'esprit. Il secoua la tête, et alla s'asseoir près d'elle sans répondre: jamais cependant il ne l'avait vue aussi belle.

Elle lui tendit une main effilée et blanche, toute couverte de bagues, et dont le bras nu se perdait, à partir du coude, dans de larges manches tombantes et garnies de fourrures. De Giac prit cette main, la regarda avec attention, retourna le chaton de l'un des anneaux qui se trouvait en dedans: c'était celui dont il avait vu l'empreinte sur le cachet de la lettre écrite au duc. Il y retrouva l'étoile perdue dans un ciel orageux: il lut les mots qui étaient gravés au-dessous de cette étoile.

— *La même*, murmura-t-il; la devise ne mentira pas.

Cependant Catherine, que cet examen inquiétait, essaya d'y faire diversion. Elle passa son autre main sur le front de Giac: quoique pâle, il était brûlant.

— Vous êtes fatigué, monseigneur, dit Catherine; vous devez avoir besoin de prendre quelque chose. Voulez-vous que j'appelle quelqu'un?... Ce repas de femme, continua-t-elle en souriant, est un peu trop frugal pour un chevalier affamé.

Elle se leva, prit un petit sifflet d'argent pour appeler une de ses femmes. Elle allait le porter à sa bouche, lorsque son mari lui arrêta la main.

— Merci, madame, merci, dit de Giac, il est inutile d'appeler; ce qu'il y a là suffira: donnez-moi seulement un verre.

Catherine alla chercher elle-même l'objet que lui demandait son mari. Pendant qu'elle s'éloignait, de Giac tira vivement un petit flacon de sa poitrine, et vida la liqueur qu'il contenait dans le verre à moitié plein resté sur la table. Catherine revint sans s'être aperçue de ce qui venait de se passer.

— Voici, monseigneur, dit-elle en versant du vin dans le verre et en le présentant à son mari; voici, buvez à moi.

De Giac trempa le bout de ses lèvres dans le verre, comme pour lui obéir.

— Est-ce que vous ne continuez pas votre repas? dit-il.

— Non, j'avais fini lorsque vous êtes arrivé.

De Giac fronça le sourcil et jeta les yeux sur le verre de Catherine.

(1) Nous rappellerons, une fois pour toutes, que nous exposons dans nos [illegible], une opinion purement [illegible], sans [illegible] désir le prosélytisme, sans aucun espoir qu'elle devienne générale.

— Vous ne refuserez pas, du moins je l'espère, continua-t-il, de faire raison à mon toast, comme j'ai fait raison au vôtre.

Et il présenta à sa femme le verre empoisonné.

— Et quel est ce toast, monseigneur? dit Catherine en le prenant.

— Au duc de Bourgogne! répondit de Giac.

Catherine, sans défiance aucune, inclina la tête en souriant, porta le verre à sa bouche et le vida presque entièrement. De Giac la suivait des yeux avec une expression infernale. Quand elle eut fini, il se prit à rire. Ce rire étrange fit tressaillir Catherine; elle le regarda étonnée.

— Oui, oui, dit de Giac, comme répondant à cette interrogation muette; oui, vous vous êtes tellement pressée de m'obéir, que je n'ai pas eu le temps d'achever de prononcer mon toast.

— Que vous restait-il à dire? reprit Catherine avec un vague sentiment de crainte; ce toast n'était-il pas complet, ou n'ai-je pas bien entendu? Au duc de Bourgogne!..

— Si fait, madame; mais j'allais ajouter: Et que Dieu ait plus de miséricorde pour son âme que les hommes n'ont eu de pitié pour son corps!

— Que dites-vous? s'écria Catherine en restant la bouche entr'ouverte, les yeux fixes, et pâlissant tout à coup; que dites-vous? reprit-elle une seconde fois avec plus de force.

Et le verre qu'elle tenait s'échappa de ses doigts roidis, et se brisa en morceaux.

— Je dis, répondit de Giac, que le duc Jean de Bourgogne a été assassiné, il y a deux heures, sur le pont de Montereau.

Catherine jeta un grand cri, et, s'affaissant sur elle-même, tomba sur un fauteuil qui était derrière elle.

— Oh! cela n'est pas, dit-elle avec l'accent du désespoir, cela n'est pas?

— Cela est, reprit froidement de Giac.

— Qui vous l'a dit?

— Je l'ai vu.

— Vous?

— J'ai vu à mes pieds, entendez-vous, madame? j'ai vu le duc se tordre dans l'agonie, perdant son sang par cinq blessures, mourant sans prêtre et sans espoir. J'ai vu que sa bouche allait exhaler son dernier soupir, et je me suis penché sur lui pour le sentir passer.

— Oh! vous ne l'avez pas défendu? vous ne vous êtes pas jeté au-devant du coup? vous n'avez pas sauvé...?

— Votre amant! n'est-ce pas, madame? interrompit de Giac, d'une voix terrible, et regardant Catherine en face.

Elle jeta un cri; et, ne pouvant supporter le regard dévorant que son mari fixait sur elle, elle cacha sa tête entre ses deux mains.

— Mais vous ne devinez donc rien? continua de Giac en se levant à son tour. Est-ce stupidité ou effronterie, madame? Vous ne devinez donc pas que cette lettre que vous lui avez écrite, que vous avez cachetée de ce cachet que vous portez au doigt, là, — il lui arracha la main de devant les yeux, — cette lettre dans laquelle vous lui donniez un rendez-vous adultère, c'est moi qui l'ai reçue; que je l'ai suivi; que cette nuit, — il jeta les yeux sur sa main droite, — nuit de délices pour vous, nuit d'enfer pour moi, me coûte mon âme? Vous ne devinez pas que, lorsqu'il entra au château de Creil, j'y entrai avant lui; que, lorsque vous passâtes, enlacés aux bras l'un de l'autre dans cette sombre galerie, je vous voyais, j'étais là, je vous touchais presque? Oh! oh! vous ne devinez donc rien? il faut donc tout vous dire?

Catherine, épouvantée, tomba sur ses mains et ses genoux, en criant:

— Grâce! grâce!

— Et dites, maintenant, continua de Giac, en croisant ses bras sur sa poitrine et en secouant la tête, vous dissimuliez votre honte et moi ma vengeance; mais quel est, de nous deux, le maître en dissimulation?... Ah! ce duc, ce grand vassal orgueilleux, ce prince souverain que les serfs de ses vastes domaines appelaient en trois langues duc de Bourgogne, comte de Flandre et d'Artois, palatin de Malines et de Salins, dont un mot mettait cinquante mille hommes d'armes sur pied dans ses six provinces il a cru, ce prince, ce duc, ce palatin, qu'il était assez fort et assez puissant pour me faire affront, à moi, Pierre de Giac, simple chevalier! et il l'a fait, l'insensé!... Eh bien, je n'ai rien dit, moi; je n'ai point écrit de lettres souveraines; je n'ai point convoqué mes hommes d'armes, mes vassaux, mes écuyers et mes pages; non, j'ai enfermé la vengeance dans mon sein, et je lui ai donné mon cœur à ronger... Puis, quand le jour est venu, j'ai pris mon ennemi par la main, comme un faible enfant, je l'ai conduit à Tanneguy Duchâtel, et j'ai dit: « Frappe, Tanneguy!... » Et maintenant, — il se mit à rire convulsivement, — maintenant cet homme, qui tenait sous sa domination des provinces à couvrir la moitié du royaume de France, cet homme, il est couché dans la boue et dans le sang, et ne trouvera peut-être pas six pieds de terre pour reposer tranquille pendant l'éternité!

Catherine était à ses pieds, criant merci et se roulant sur le verre brisé, qui lui coupait les mains et les genoux.

— Eh bien, madame, vous entendez? continua de Giac, malgré son nom, malgré sa puissance, malgré ses hommes d'armes, je me suis vengé de lui; jugez si je me vengerai de sa complice, qui n'est qu'une femme, qui est seule, que je puis briser d'un souffle, que je puis étouffer entre mes deux mains.

— Oh! qu'allez-vous faire? s'écria Catherine.

De Giac la prit par le bras.

— Debout, madame, dit-il.

Et il la dressa devant lui.

— Debout!...

Catherine jeta les yeux sur elle; sa robe blanche était toute tachée de sang: à cette vue, un éblouissement passa sur ses yeux, sa voix s'éteignit dans sa gorge, elle étendit les bras, et s'évanouit.

De Giac l'enleva, pliée sur son épaule, descendit l'escalier, traversa le jardin, posa son fardeau sur la croupe de Ralff, l'y assujettit à l'aide de son écharpe, et se mit en selle, liant Catherine autour de son corps avec le ceinturon de son épée.

Malgré son double poids, Ralff partit au galop, dès qu'il sentit l'éperon de son maître.

De Giac dirigea sa course à travers terres: devant lui s'étendaient, à l'horizon, les vastes plaines de la Champagne, et la neige, qui commençait à tomber à gros flocons, couvrait les champs d'un vaste linceul et leur donnait l'aspect âpre et sauvage des steppes sibériens; nulle montagne ne se découpait dans le lointain, des plaines, toujours des plaines; seulement, d'espace en espace, quelques peupliers blanchis se balançaient au vent, pareils à des fantômes dans leurs suaires; nul bruit humain ne troublait ces solitudes désolées; le cheval, dont les pieds retombaient sur un tapis de neige, redoublait ses élans silencieux; son cavalier lui-même retenait sa respiration, tant il semblait qu'au milieu de cette nature glacée, tout dût prendre l'aspect et imiter le silence de la mort!

Après quelques minutes, les flocons de neige qui tombaient sur sa figure, le mouvement du cheval qui brisait son corps faible et diaphane, le froid saisissant de la nuit, rappelèrent Catherine à la vie. En reprenant ses esprits, elle crut être en proie à l'un de ces songes douloureux où nous pensons que quelque dragon ailé nous emporte à travers les airs. Bientôt une vive douleur à la poitrine, une douleur comme serait celle produite par un charbon ardent, lui rappela que tout était réel; la vérité terrible, sanglante, inexorable, se dressa devant elle; tout ce qui venait de se passer se représenta à sa mémoire, les menaces de son mari revinrent à son esprit, et la situation dans laquelle elle se retrouvait la fit trembler qu'il ne commençât à les mettre à exécution.

Tout à coup une nouvelle douleur plus ardente, plus aiguë, plus incisive, lui fit jeter un cri: il se perdit sans écho, glissant sur cette vaste nappe de neige; seulement, le cheval effrayé tressaillit et redoubla de vitesse.

— Oh! monseigneur, je souffre bien, dit Catherine.

De Giac ne répondit pas.

— Laissez-moi descendre, continua-t-elle, laissez-moi prendre un peu de neige; ma bouche brûle, ma poitrine est en feu.

De Giac se taisait toujours.

— Oh! je vous en suppplie, au nom du ciel, par grâce, par pitié! ce sont des lames de fer rouge! De l'eau! oh! de l'eau!

Catherine se tordait dans le lien de cuir qui l'attachait au cavalier. Elle essayait de se glisser à terre, et l'écharpe la retenait: elle semblait Lénore liée au fantôme: le cavalier était silencieux comme Wilhelm, et Ralff allait comme le cheval fantastique de Burger.

Alors Catherine, sans espoir sur la terre, s'adressa au Seigneur.

— Miséricorde! mon Dieu, miséricorde! dit-elle; car c'est ainsi qu'on doit souffrir lorsque l'on est empoisonné.

A ces mots, de Giac éclata de rire. Ce rire étrange, infernal, eut un écho; un autre rire lui répondit, éclatant, fuyant sur cette plaine funèbre. Ralff hennit; sa crinière se dressait de terreur.

Alors la jeune femme vit bien qu'elle était perdue, et que c'était son heure suprême. Elle comprit que rien ne pouvait la retarder, et elle se mit à prier Dieu tout haut, interrompant à chaque instant sa prière par les cris que la douleur lui arrachait.

De Giac resta muet.

Bientôt il entendit faiblir la voix de Catherine; il sentit son corps, qu'il avait mille fois couvert de baisers, se tordre dans les convulsions de l'agonie; il put compter les frissons mortels qui couraient dans ses membres liés aux siens;

puis, peu à peu, la voix s'éteignit dans un râle rauque et continu ; les convulsions cessèrent et ne furent plus que des frémissements presque insensibles ; enfin le corps se raidit, la bouche jeta un soupir : c'était le dernier effort de la vie, c'était le dernier adieu de l'âme ; de Giac était attaché à un cadavre.

Trois quarts d'heure encore il continua sa route sans prononcer une parole, sans se retourner, sans regarder derrière lui.

Enfin, il se trouva sur les bords de la Seine, un peu au-dessous de l'endroit où l'Aube, en s'y jetant, rend son cours plus profond et plus rapide ; il arrêta Ralff, détacha la boucle du ceinturon qui enchaînait Catherine autour de lui, et le corps, que rien ne soutenait plus que l'écharpe qui le liait à sa selle, tomba, cambré et en travers, sur la croupe du cheval.

Alors de Giac descendit. Ralff, écumant, ruisselant de sueur, voulait entrer dans la rivière ; son maître l'arrêta de la main gauche par le mors.

Puis, de la droite, il prit son poignard, chercha sur le cou de Ralff, avec sa pointe affilée et tranchante, l'endroit où battait l'artère : le sang jaillit.

Aussitôt l'animal blessé se cabra, jetant un hennissement plaintif, et, s'arrachant des mains de son maître, s'élança dans le fleuve, emportant avec lui le cadavre de Catherine.

De Giac, debout sur la grève, le regarda lutter contre le courant, qu'il eût facilement traversé sans la blessure qui l'affaiblissait. Arrivé au tiers du fleuve, il commença à dériver, sa respiration devint bruyante ; il essaya de revenir au bord d'où il était parti, sa croupe était déjà disparue, et à peine si l'on apercevait encore, à la surface du fleuve, la robe blanche de Catherine ; bientôt l'animal tourna sur lui-même comme entraîné par un tourbillon, ses jambes de devant battaient l'eau et la faisaient jaillir ; enfin le cou s'enfonça lentement ; la tête, à son tour, disparut peu à peu, une vague la recouvrit ; la tête reparut un instant encore, s'enfonça une seconde fois, puis quelques bulles d'air vinrent crever à la surface de l'eau. Ce fut tout, et le fleuve, un instant troublé, reprit, au bout de quelques secondes, son cours silencieux et tranquille.

— Pauvre Ralff ! dit le sire de Giac avec un soupir.

XXVIII

Le lendemain de la mort du duc de Bourgogne, les gens d'armes qu'il avait placés, la veille, au château de Montereau rendirent cette forteresse au dauphin, sous la condition de vie et biens saufs ; leurs capitaines étaient les chevaliers de Jouvelle et de Montaigu.

Le même jour, le dauphin tint un grand conseil, dans lequel il fut écrit plusieurs lettres aux villes de Paris, Châlons, Reims et autres ; il y rendait compte de sa conduite, afin qu'on ne l'accusât pas d'avoir rompu la paix jurée et d'avoir manqué à sa parole royale. Puis, ces choses faites, il se retira à Bourges avec ses prisonniers, laissant, pour capitaine de la ville de Montereau, messire Pierre de Guitry.

Lorsque l'événement que nous avons raconté fut connu à Paris, il y produisit une triste et profonde sensation. Le jeune comte de Saint-Pol, lieutenant du roi en cette ville, convoqua aussitôt le chancelier de France, le prévôt de Paris, le prévôt des marchands, tous les conseillers et officiers du roi, et, avec eux, une foule de nobles et de bourgeois. Alors il leur annonça la mort sanglante du duc Jean de Bourgogne, leur fit jurer, sur les Evangiles et les reliques, de ne faire aucun traité avec les séditieux et meurtriers, et de dénoncer et accuser devant la justice tous ceux qui porteraient faveur aux partisans du dauphin.

Ce fut à Gand que Philippe de Charolais, seul héritier mâle du duc de Bourgogne, apprit l'assassinat de Montereau. Il alla se jeter, tout pleurant, dans les bras de sa femme.

— Michelle, Michelle, lui dit-il, votre frère le dauphin a fait assassiner mon père.

La pauvre princesse fut bien triste et bien troublée à cette nouvelle, car elle craignait que cet événement n'influât sur l'amour que lui portait son mari.

Lorsque le désespoir du comte de Charolais fut un peu calmé, il revêtit solennellement le titre de duc de Bourgogne, tint conseil sur ce qu'il y avait à faire avec les bonnes gens de Gand, de Bruges et d'Ypres, prit possession du comté de Flandre, puis, incontinent, se rendit à Malines, où il eut une longue conférence avec le duc de Brabant, son cousin, Jean de Bavière, son oncle, et la comtesse de Hainault, sa tante ; tous trois furent d'avis qu'il fallait, à l'instant même, contracter alliance avec le roi Henri d'Angleterre. En conséquence, l'évêque d'Arras, messire Athis de Brimeux, et messire Roland de Heclekerk, furent envoyés à Rouen, où ils reçurent un bel accueil du roi anglais, qui vit dans l'alliance proposée par le nouveau duc un moyen de renouer avec madame Catherine de France, dont il avait gardé un vif souvenir, un mariage auquel, d'un autre côté, se rattachaient pour lui des calculs de la plus haute politique.

Le roi d'Angleterre répondit donc que, dans le plus bref délai, il enverrait au duc Philippe des ambassadeurs chargés de lui présenter un traité. Il s'empressa d'en rédiger les conditions ; et, vers l'époque de la Saint-André, l'évêque de Rochester et les comtes de Warwick et de Kent se rendirent, au nom du roi Henri, dans la ville d'Arras, où le duc leur fit la plus magnifique réception.

Voici ce que proposait le roi d'Angleterre, et les articles pour la ratification desquels le duc de Bourgogne devait employer son influence près du roi Charles et de ses conseillers ; on verra combien ses prétentions avaient augmenté depuis que l'apathie incroyable du duc Jean avait laissé tomber entre ses mains les villes de Rouen et de Pontoise, ces deux portes de Paris, par la possession desquelles le roi ennemi portait d'avance à sa ceinture les clefs de la capitale.

1° *Le roi d'Angleterre offre d'épouser madame Catherine, sans imposer aucune charge au royaume ;*

2° *De laisser au roi Charles la jouissance de la couronne et les revenus du royaume pendant sa vie ;*

3° *Après la mort du roi Charles, la couronne de France sera dévolue à jamais au roi Henri et à ses héritiers ;*

4° *A cause de la maladie du roi, qui l'empêche de vaquer au gouvernement, le roi d'Angleterre prendra le titre et l'autorité de régent ;*

5° *Les princes, les grands, les communes, les bourgeois prêteront serment au roi d'Angleterre comme régent, et s'engageront à le reconnaître pour souverain à la mort du roi Charles.*

Le duc Philippe s'engagea à faire souscrire le roi de France à ce traité, à la condition qu'à son tour le roi d'Angleterre s'engagerait à reconnaître et à observer les articles suivants :

1° *Un des frères du roi Henri épousera une des sœurs du duc ;*

2° *Le roi et le duc s'aimeront et s'assisteront comme frères ;*

3° *Ils poursuivront ensemble la punition du dauphin et des autres meurtriers du duc Jean ;*

4° *Si le dauphin ou quelque autre desdits meurtriers était fait prisonnier, il ne pourrait être racheté sans le consentement du duc ;*

5° *Le roi d'Angleterre assignera au duc et à madame Michelle, sa femme, des terres pour vingt mille livres de rente, dont hommage lui sera fait.*

On voit que, dans ce double traité, qui disposait de la France et qui dépouillait le roi, on n'avait oublié que deux choses, que probablement on regarda comme inutiles : c'était le consentement du roi et la ratification de la France.

N'importe, voilà à quelles conditions, sous prétexte de venger la mort du duc Jean, la France fut vendue, le 21 décembre 1419, par le duc Philippe de Bourgogne au roi Henri d'Angleterre ; le père l'avait trahie, le fils la livra.

Cependant, et tandis qu'on lui accordait la royauté comme une pension viagère, le vieux roi était à Troyes avec madame Isabel, qu'il reprenait en amour chaque fois que lui revenait la raison, et en haine chaque fois que lui reprenait la folie. La nouvelle de l'assassinat du duc Jean, la part que les ennemis du dauphin accusèrent d'abord le jeune prince d'y avoir prise, produisirent sur le faible vieillard une impression telle, qu'il retomba dans la démence la plus complète. Quoique, depuis ce moment jusqu'à celui de sa mort, beaucoup de mandements importants soient signés de lui, et, entre autres, le traité connu sous le nom de *traité de Troyes*, il est évident qu'il ne reprit jamais sa raison, et que la responsabilité de ces actes, de plus en plus préjudiciables aux intérêts de la France, doit peser sur la mémoire du duc Philippe et de la reine Isabel ; car, à compter de ce jour, la vie du roi Charles VI fut une agonie et non pas un règne.

Le 21 mars 1420, le duc de Bourgogne entra dans la ville de Troyes, aux grandes acclamations des bourgeois et du peuple, et prêta foi et hommage au roi, comme succédant au duc, son père, dans la propriété du duché de Bourgogne, du comté de Flandre, du comté d'Artois et autres seigneu-

ries ; mais le duc, avant que la France fût cédée à l'Angleterre, voulut, pour sa part, sans doute en qualité de prince de la fleur de lis, en enlever quelques splendides lambeaux. Lille, Douai et Orchies avaient été engagées à la maison de Bourgogne ; on fit renoncer le roi Charles à son droit de rachat : la dot de madame Michelle n'était point encore payée ; le duc consentit à recevoir en échange les villes de Roye, de Montdidier et de Péronne ; de Péronne l'imprenable, qui, au milieu de tous les assauts de guerre étrangère et de guerre civile, conserva son nom de *Pucelle*, comme certaines montagnes des Alpes, qu'on ne peut gravir, prennent le nom de *Vierges*.

Ainsi l'Anglais et le Bourguignon, pour mieux violer la France, commençaient par lui arracher sa ceinture de places fortes. Le dauphin seul défendait sa mère.

Quand le duc Philippe eut bien choisi, parmi nos villes, celles qui étaient le mieux à sa convenance ; quand il les eut échelonnées sur une ligne si droite, que Montdidier située à vingt-cinq lieues seulement de Paris, semblait pénétrer au cœur de la France comme la pointe d'une épée dont la poignée était à Gand, alors, fidèle comme un complice, il s'occupa des promesses faites au roi Henri, et, il faut l'avouer, il les remplit exactement. Le roi consentit au mariage de sa fille Catherine avec Henri de Lancastre ; le roi ratifia l'exclusion du dauphin, son fils et héritier ; le roi annula la sage condition, jadis faite par ses prédécesseurs, qui défendait la succession par les femmes, si bien que, le 13 avril 1420, le duc Philippe écrivit au roi d'Angleterre que tout était fini, et qu'il pouvait venir.

En effet, le roi anglais arriva, le 20 mai suivant, accompagné de ses deux frères, les ducs de Glocester et de Clarence, escorté des comtes de Huntington, de Warwick et de Kent, et suivi de seize cents hommes d'armes. Le duc de Bourgogne alla au-devant de lui et le ramena jusqu'au logis qui lui avait été préparé dans la ville, comme le devait le futur vassal à l'égard de son souverain à venir. Aussitôt après son arrivée, le roi alla voir la reine et madame Catherine ; il retrouva celle-ci plus gracieuse et plus belle que jamais, et peut-être ne savait-il pas lui-même laquelle il était le plus pressé de posséder, de la fiancée ou de la France.

Le lendemain, les deux rois signèrent le fameux traité de Troyes ; c'était la honte et la perte du royaume, et de ce moment chacun put croire que l'ange de la patrie était remonté au ciel. Le dauphin seul ne désespéra jamais ; la main sur le cœur de la France, il en comptait les battements, et devinait qu'elle pouvait encore vivre.

Le 2 juin, on célébra le mariage de Henri d'Angleterre et de Catherine de France ; c'était la seconde fois qu'on détachait de la tige royale des lis pour orner la couronne de la Grande-Bretagne. Deux fois le présent fut fatal à ceux qui le reçurent ; deux fois la mort entra dans le lit des rois d'Angleterre à la suite des embrassements des filles de France ; Richard ne survécut que trois ans à son mariage ; Henri devait mourir au bout de dix-huit mois.

De ce jour, il y eut deux régents de France, deux héritiers de la couronne ; le dauphin était maître du Midi, le roi d'Angleterre possédait le Nord : alors commença ce grand duel dont le prix était un royaume.

L'avantage des premiers coups fut au roi d'Angleterre ; après un siège de quelques jours, Sens se rendit, Villeneuve-le-Roi fut emporté d'assaut, et Montereau pris à l'échelade.

Là, le duc de Bourgogne devait une expiation au meurtre de son père ; et ce fut son premier soin en entrant dans la ville. Des femmes lui indiquèrent la tombe du duc Jean ; un drap d'église fut étendu sur la pierre sépulcrale, un cierge fut allumé à chaque bout, toute une nuit, les prêtres chantèrent l'office des morts, et, le lendemain au matin, la pierre fut levée, et l'on creusa la tombe. On y retrouva le corps du duc couvert encore de son pourpoint et de son heaume ; seulement, la main gauche s'était tout à fait détachée, et sa tête, fendue par Tanneguy Duchâtel, montrait béante la blessure par laquelle les Anglais entraient dans le royaume de France.

Le cadavre fut mis en un cercueil de plomb, plein de sel, et depuis exposé en Bourgogne, dans un couvent de chartreux situé hors de la ville de Dijon ; le corps du bâtard de Croy, qui avait été tué à l'attaque de la ville, fut descendu et enterré dans la fosse même d'où l'on venait de tirer celui du duc.

Ces soins remplis, les Bourguignons et les Anglais allèrent assiéger Melun ; mais cette ville commença à leur opposer une rude résistance. Elle était pleine de brave sang français. Le sire de Barbazan en était le principal capitaine ; il avait sous ses ordres le seigneur de Préaux, messire Pierre de Bourbon, et un nommé Bourgeois, qui fit merveille pendant tout le siège. Le roi d'Angleterre et le duc, voyant ces préparatifs de défense, cernèrent la ville : le premier alla, avec ses deux frères et le duc de Bavière, établir ses logis du côté du Gâtinais ; le second, accompagné du comte de Huntington et de plusieurs autres capitaines anglais, dressa ses tentes du côté de la Brie ; on jeta sur la Seine un pont de bateaux, pour établir les communications d'une armée à l'autre ; et le duc de Bourgogne et le roi, afin de n'être point surpris par les assiégés, firent clore chacun leurs enceintes de bons fossés et de pieux, ménageant seulement des entrées et des sorties qui étaient fermées par de fortes barrières. Pendant ce temps, le roi de France et les deux reines quittèrent Troyes et vinrent tenir leur état en la ville de Corbeil. Ce siège dura ainsi quatre mois et demi sans grands avantages de la part des assiégeants.

Cependant le duc de Bourgogne s'était emparé d'un très fort boulevard que les assiégés avaient élevé en avant de leurs fossés, et du haut duquel leurs canons et leurs bombardes faisaient beaucoup de mal aux assiégeants ; alors le roi d'Angleterre fit, de son côté, percer une mine. Elle approchait déjà du mur, lorsque Juvénal des Ursins, fils de l'avocat au parlement, crut entendre quelque bruit souterrain : il appela des ouvriers, et leur ordonna de faire une contre-mine. Lui-même, ayant derrière lui des hommes d'armes, présidait à l'ouvrage avec une longue hache à la main, lorsque, par hasard, passa le sire de Barbazan : Juvénal lui raconta la chose, et lui dit qu'il restait là pour combattre dans le souterrain ; alors Barbazan, qui l'aimait comme son fils, examinant sa longue hache, secoua la tête en disant :

— Ah ! frère, tu ne sais pas encore ce que c'est que de combattre dans une mine ! Il faut des bâtons plus courts que celui-là pour en venir main à main.

Alors il tira son épée, et coupa le manche de la hache à une longueur convenable ; puis, lorsqu'il eut fini, comme il tenait son épée nue :

— Mets-toi à genoux, dit-il à Juvénal.

Celui-ci obéit ; alors il lui donna l'accolade.

— Et maintenant, dit-il en le relevant, fais en bon et loyal chevalier.

Après deux heures de travail, les ouvriers anglais et français n'étaient plus éloignés les uns des autres que de l'épaisseur d'un mur ordinaire : en un instant, cet intervalle fut effondré ; de chaque côté, les ouvriers se retirèrent, et les hommes d'armes commencèrent à se charger rudement dans cet étroit et sombre passage où l'on pouvait à peine marcher quatre de front ; c'est alors que Juvénal reconnut la vérité de ce que lui avait dit Barbazan : sa hache à manche raccourci faisait merveille. Les Anglais prirent la fuite ; le nouveau chevalier gagna ses éperons.

Une heure après, les Anglais revinrent en force, poussant devant eux une barrière qu'ils établirent au milieu de la mine, pour en interdire le passage aux dauphinois ; au milieu de ce travail, il arriva un renfort à ceux de la ville, et de grands *poussis* de lances se firent toute la nuit. Cette nouvelle manière de combattre offrait cette singularité que l'on pouvait se blesser, se tuer même, mais non pas se prendre, chaque assaillant combattant d'un côté de la barrière.

Le lendemain, un héraut d'armes anglais, précédé d'un clairon, se présenta devant les murs de la ville. Il apportait un défi, de la part d'un chevalier anglais qui voulait rester inconnu : il offrait à tout dauphinois, chevalier et de noble maison, une passe à cheval, dans laquelle chaque adversaire briserait deux lances ; puis, si ni l'un ni l'autre n'étaient blessés, un combat à pied, à la hache ou à l'épée, le chevalier anglais choisissant pour lieu de combat le passage souterrain, et laissant, au chevalier dauphinois qui l'accepterait, le choix du jour et du lieu.

Lorsque le héraut eut fait ce défi, il alla clouer à la porte de la ville qui se trouvait la plus proche de lui le gant de son maître, comme gage de combat et signe de défi.

Le seigneur de Barbazan, qui était accouru sur la muraille avec une grande multitude de peuple, jeta alors son gant du haut du rempart, en preuve qu'il prenait pour son compte le défi du chevalier inconnu ; puis il ordonna à un écuyer d'aller détacher celui que le héraut avait cloué à la porte. L'écuyer lui obéit.

Beaucoup de gens trouvèrent que ce n'était pas le fait du capitaine de place, de s'exposer ainsi dans un combat singulier ; mais Barbazan les laissa dire, et se prépara au combat pour le lendemain.

Pendant la nuit, on aplanit le passage, pour que rien ne fît obstacle aux chevaux ; des espèces de niches furent creusées, des deux côtés de la barrière, pour y placer les trompettes ; les torches furent clouées aux parois pour éclairer le combat.

Le lendemain, à huit heures du matin, les adversaires se présentèrent à chaque extrémité, ayant chacun un clairon à leur suite. Le clairon anglais sonna le premier, l'autre lui répondit ; puis, lorsqu'il eut fini, les quatre trompettes qui étaient près de la barrière sonnèrent à leur tour.

A peine le dernier son eut-il expiré sous la voûte, que les deux chevaliers s'y enfoncèrent, la lance en arrêt.

Ils se virent venir de loin, comme deux ombres marchant l'une contre l'autre dans un passage de l'enfer; seulement, le lourd galop de leurs coursiers, armés comme eux, prouvant, en faisant trembler tout le passage, qu'ils emplissaient de bruit, qu'hommes et chevaux n'avaient rien de fantastique.

Comme les deux combattants n'avaient pas pu calculer la distance, en prenant le champ qui leur était nécessaire, le sire de Barbazan, soit qu'il eût un cheval plus vite, soit que la distance fût moins grande, arriva à la barrière le premier. Il comprit aussitôt le désavantage de sa position, car il allait recevoir immobile le coup de son adversaire, augmenté de toute la force de l'élan de son cheval; le chevalier inconnu, arrivant comme la foudre, Barbazan n'eut que le temps de décrocher sa lance de l'arrêt où il l'avait mise, de l'appuyer contre sa targe, ainsi que contre une muraille de fer, et de s'affermir sur sa selle et ses étriers : cette manœuvre faisait passer l'avantage de son côté; son adversaire, à son tour, recevait le choc au lieu de le donner. En effet, il se jeta à pleine poitrine contre la lance de Barbazan, qui se brisa comme du verre : la lance du chevalier inconnu, appuyée sur l'arrêt, se trouva dès lors trop courte et ne toucha pas même son but, tandis que le chevalier anglais, presque renversé du choc, alla toucher de sa tête la croupe de son cheval, qui recula de trois pas, pliant sur les jarrets de derrière; lorsque l'inconnu se releva, il trouva, planté au milieu de sa poitrine, le fer de la lance de son ennemi, qui avait traversé sa cuirasse et ne s'était arrêté qu'en rencontrant une cotte de mailles qu'il portait heureusement par-dessous. Quant à Barbazan, il n'avait pas plus bougé qu'une statue d'airain sur un piédestal de marbre.

Les deux chevaliers tournèrent bride et regagnèrent l'entrée du souterrain : Barbazan prit une nouvelle lance; la trompette sonna une seconde fois.

Celles des barrières lui répondirent, et les deux chevaliers s'enfoncèrent de nouveau sous la voûte, suivis cette fois de nombre de Français et d'Anglais, car, cette passe étant la dernière, et le combat devant être, comme nous l'avons dit, continué à pied et à la hache, permettait aux spectateurs de pénétrer dans le passage souterrain.

Les distances avaient été si bien calculées à cette nouvelle passe, que les deux combattants se rencontrèrent justement à moitié chemin. Cette fois, la lance du chevalier inconnu avait frappé le côté gauche de la cuirasse de Barbazan, et, glissant sur sa surface polie, elle avait été lever comme une écaille l'articulation de fer de l'épaulière, et avait pénétré dans l'épaule de la longueur d'un pouce; quant à celle de Barbazan, elle avait si rudement atteint l'écu de son adversaire, que la violence du choc brisa la sangle de son cheval, et que le chevalier, trop solide pour vider les arçons, alla rouler à dix pas, emporté avec la haute selle dans laquelle il était emboîté : le cheval resta debout, débarrassé de son cavalier.-

Barbazan avait mis pied à terre, le chevalier inconnu s'était relevé aussitôt : tous deux arrachèrent une hache d'armes des mains d'un écuyer, et le combat recommença avec plus d'acharnement qu'auparavant; cependant chacun d'eux mettait, dans l'attaque et la défense, une prudence qui annonçait l'opinion qu'il avait conçue de son adversaire. Leurs haches pesantes, tournoyant dans leurs mains avec la rapidité de l'éclair, retombaient sur l'écu, faisant jaillir des milliers d'étincelles. Ces hommes, se penchant tour à tour en arrière pour prendre plus de volée, semblaient des bûcherons à l'œuvre : chaque coup aurait abattu un chêne, et cependant ils en avaient reçu vingt chacun et restaient toujours debout.

Enfin Barbazan, fatigué de cette lutte de géants, et voulant la finir d'un coup, jeta son écu, qui l'empêchait de se servir de son bras gauche, et appuya son pied sur une traverse de la barrière; la hache tourna dans ses mains, en sifflant comme une fronde, et, passant à côté de l'écu de son adversaire, vint s'abattre, avec un bruit épouvantable, sur le casque du chevalier inconnu

Heureusement, un mouvement machinal et instinctif de celui-ci lui fit incliner la tête à gauche; ce mouvement dérangea l'aplomb du coup : le tranchant de la hache glissa sur l'orbe arrondi du casque; mais rencontrant l'attache droite de la visière, il la brisa comme du verre; maintenue alors d'un seul côté, la visière s'ouvrit, et Barbazan, stupéfait, reconnut, dans le chevalier inconnu qu'il venait de combattre, Henri de Lancastre, roi d'Angleterre.

Alors Barbazan fit respectueusement deux pas en arrière, laissa tomber sa hache d'armes, détacha son casque, et s'avoua vaincu.

Le roi Henri comprit toute la courtoisie de cet aveu. Il ôta son gantelet, tendit la main au vieux chevalier.

— Dès ce moment, lui dit-il, nous sommes frères d'armes. Souvenez-vous en dans l'occasion, sire de Barbazan; car, pour moi, je ne l'oublierai pas.

Barbazan accepta cette honorable fraternité, qui, trois mois plus tard, lui sauva la vie.

Les deux adversaires avaient besoin de repos; ils revinrent, l'un au camp et l'autre à la ville. Plusieurs chevaliers et écuyers continuèrent cette singulière joute, qui dura près de huit jours.

Quelques jours après, comme les assiégeants tenaient toujours, le roi d'Angleterre fit venir à son camp le roi de France et les deux reines; il logea ces dernières dans une maison qu'il avait fait bâtir hors de la portée du canon, et devant laquelle, soir et matin, il faisait assembler les clairons et autres instruments : jamais le roi d'Angleterre n'avait mené si grand état que durant ce siège.

Mais la présence du roi Charles ne décida pas les assiégés à se rendre : ils répondirent que, si le roi voulait entrer dans sa bonne ville, il fallait qu'il y entrât seul, et qu'alors il y serait le bien reçu, mais qu'ils ne consentiraient jamais à ouvrir leurs portes aux ennemis du royaume. Du reste, chacun, dans l'armée du duc de Bourgogne, murmurait de l'abandon où le roi Henri laissait son beau-père, et de l'exiguïté à laquelle était réduite sa maison. La prise d'autres forteresses et châteaux, tels que la Bastille, le Louvre, la maison de Nesle et le fort de Vincennes, qui furent livrés aux Anglais, vint consoler le roi Henri de la longueur de ce siège. Il envoya à la Bastille son frère, le duc de Clarence, avec le titre de gouverneur de Paris.

Cependant les assiégés manquaient de vivres depuis longtemps; ils n'avaient plus de pain et avaient mangé les chevaux, les chats et les chiens; ils écrivirent au dauphin pour lui exposer leur détresse et lui demander secours. Ils étaient dans l'attente de sa réponse, lorsqu'ils virent, un matin, paraître à l'horizon une troupe considérable qui marchait vers la ville : ils crurent que c'était un renfort qui leur arrivait; ils montèrent sur les remparts; et, tandis que les cloches de la ville s'ébranlaient en signe d'allégresse, ils se mirent à crier aux assiégeants de seller leurs chevaux au plus vite, parce qu'ils ne tarderaient pas à être délogés. Mais ils s'aperçurent bientôt de leur erreur : c'était une troupe de Bourguignons que le seigneur de Luxembourg, capitaine de la Picardie, amenait de Péronne en aide aux assiégeants. Les assiégés descendirent alors des remparts la tête basse, firent taire leurs cloches insensées; et, comme, le lendemain, ils reçurent une lettre du dauphin qui leur annonçait qu'il était trop faible pour les secourir, et les autorisait à traiter aux meilleures conditions possibles à la première sommation que leur ferait le roi d'Angleterre, ils entamèrent des négociations, et la garnison épuisée se rendit prisonnière à la simple condition de vie sauve. Étaient exceptés de ce bénéfice les meurtriers du duc de Bourgogne, ou ceux qui, étant présents à l'assassinat, ne l'avaient pas empêché, et tous les chevaliers anglais et écossais qui se trouvèrent dans la ville : en conséquence, messire Pierre de Bourbon, Arnault de Guilhem, sire de Barbazan, et six ou sept cents nobles hommes d'armes furent conduits à Paris et emprisonnés au Louvre, au Châtelet et à la Bastille

Le lendemain, deux moines de Joy en Brie et un chevalier nommé Bertrand de Chaumont, qui, à la bataille d'Azincourt, s'était rendu Anglais, de Français qu'il était, et depuis lors était passé des Anglais aux Français, furent décapités sur la place publique de Melun; puis, laissant garnison anglaise dans la ville, le roi Henri, le roi Charles et le duc de Bourgogne partirent pour Paris, où ils devaient faire leur entrée.

Les bourgeois les attendaient avec impatience; une réception magnifique leur avait été préparée; toutes les maisons étaient pavoisées sur leur passage. Les deux rois, à cheval, marchaient les premiers, le roi de France tenait la droite; après eux venaient les ducs de Clarence et de Bedford, frères du roi d'Angleterre, et de l'autre côté de la rue, à gauche, chevauchait le duc de Bourgogne, tout vêtu de noir, et avec lui tous les chevaliers et écuyers de son hôtel.

Arrivés à moitié de la grande rue Saint-Antoine, ils rencontrèrent tout le clergé de Paris, qui venait à pied audevant d'eux, leur apportant de saintes reliques à baiser. Le roi de France les embrassa le premier, puis le roi d'Angleterre. Le clergé les conduisit ensuite, en chantant, à Notre-Dame, où ils firent leur prière devant le maître-autel; après quoi, ils remontèrent à cheval, se rendant chacun à leur logis, le roi de France à l'hôtel Saint-Paul, le duc de Bourgogne en son hôtel d'Artois, et le roi d'Angleterre au château du Louvre. Le lendemain, les deux reines firent leur entrée à leur tour.

A peine cette nouvelle cour fut-elle installée, que le duc de Bourgogne s'occupa d'obtenir vengeance de la mort de son père. A cet effet, le roi tint un lit justice en la salle basse de l'hôtel Saint-Paul. Sur le même banc que le roi de France étaient assis le roi d'Angleterre, et près des deux rois, maître Jean Leclerc, chancelier de France, Philippe de Morvilliers, premier président du parlement, et

plusieurs autres nobles hommes du conseil du roi Charles. De l'autre côté et vers le milieu de la salle, étaient, sur un autre banc, le duc de Bourgogne, et, avec lui, pour l'accompagner, les ducs de Clarence et de Bedford, les évêques de Thérouanne, de Tournay, de Beauvais et d'Amiens, messire Jean de Luxembourg, et plusieurs autres écuyers et chevaliers de son conseil.

Alors messire Nicolas Rolin, avocat pour le duc de Bourgogne et pour la duchesse sa mère, se leva et demanda aux deux rois la permission de parler. Lorsqu'il l'eut obtenue, il raconta l'homicide commis sur le duc Jean : il accusa de ce meurtre le dauphin Charles, le vicomte de Narbonne, le sire de Barbazan, Tanneguy Duchâtel, Guillaume Bouteillier, Jean Louvet, président de Provence, messire Robert de Loire et Olivier Layet ; ses conclusions furent pour réclamer la punition des coupables. Il demandait qu'ils fussent mis en des tombereaux et menés par tous les carrefours de Paris, pendant trois jours, tête nue, tenant en main un cierge ardent, et confessant à haute voix qu'ils avaient mauvaisement, faussement, damnablement et par envie, assassiné le duc de Bourgogne ; qu'ensuite ils fussent menés au lieu où l'homicide avait été commis, c'est-à-dire à Montereau, et que, là, ils dissent et répétassent les mêmes paroles d'expiation ; qu'en outre, sur le pont et à l'endroit même où le duc avait rendu le dernier soupir, il fût édifié une église et ordonné douze chanoines, six chapelains et six clercs, dont le seul soin serait de prier pour l'âme du trépassé. Cette église devait encore être pourvue, aux frais des coupables, d'ornements sacrés, de tables, de calices, de livres, de nappes, et enfin de toutes choses nécessaires ; de plus, sur les biens des condamnés, il réclamait pour les chanoines une fondation de rente de deux cents livres parisis, de cent livres pour les chapelains et de cinquante pour les clercs ; que la cause pour laquelle cette église serait bâtie fût inscrite au-dessus du portail, en lettres creuses, afin de perpétuer la mémoire de cette expiation, et que pareilles églises seraient élevées, à la même intention, à Paris, à Rome, à Gand, à Dijon, à Saint-Jacques de Compostelle et à Jérusalem, à l'endroit même où Notre-Seigneur subit la mort.

Cette proposition fut appuyée par Pierre de Marigny, avocat du roi en parlement, et approuvée par maître Jean l'Archer, docteur en théologie, nommé par le recteur de l'université de Paris.

Après ces dispositions, le chancelier de France répondit pour le roi, qui avait écouté avec indifférence toute cette plaidoirie, que, par la grâce de Dieu et avec l'aide et avis de son frère et fils Henri, roi d'Angleterre, régent de France et héritier de la couronne, l'accomplissement par justice des choses dites et proposées aurait lieu, ainsi que le réclamait le duc Philippe de Bourgogne.

Après ces mots le lit de justice fut levé, et les deux rois et le duc retournèrent chacun à leur hôtel.

Treize ans auparavant, la même salle retentissait des mêmes paroles d'accusation ; seulement, cette fois, c'était le duc de Bourgogne qui était l'assassin, et Valentine de Milan l'accusatrice. Elle demandait justice, et justice lui fut promise alors comme elle venait de l'être au duc ; et le vent aussi, à cette première fois, emporta la promesse royale comme il devait le faire la seconde.

Cependant, en vertu des lettres rendues par le roi, le parlement commença le 3 janvier 1421 la procédure contre Charles de Valois, duc de Touraine, dauphin de France. Il fut ajourné à trois jours, sous peine de bannissement, à son de trompe et sur la table de marbre ; et, comme il ne se rendit pas à cet appel, il fut banni du royaume et déclaré indigne de succéder à toutes seigneuries venues et à venir.

Le dauphin apprit cette nouvelle à Bourges en Berry ; il en appela à la pointe de son épée, et jura qu'il porterait son appel et son défi à Paris, en Angleterre et en Bourgogne.

Il est vrai que, malgré ce jugement, il existait pour lui une grande sympathie dans le cœur des vrais Français ; elle était encore augmentée par l'état de démence de son père : on savait que ce n'était pas le cœur du vieux roi qui bannissait son enfant bien-aimé ; tous ces actes, faits au nom d'un insensé, ne paraissaient pas valables à beaucoup de gens. Le luxe que déployait le roi d'Angleterre au Louvre, opposé à la misère qui entourait le roi de France à l'hôtel Saint-Paul, faisait murmurer tout ce qu'il y avait de gens de bien dans la capitale : cet abandon était poussé au point que, le jour de Noël 1420, tandis que les deux reines, le duc Philippe, les chevaliers de France et de Bourgogne faisaient, dans les salons splendidement éclairés du Louvre, leur cour au roi d'Angleterre, le roi de France n'avait autour de lui, dans les salles obscures et humides de l'hôtel Saint-Paul, que quelques anciens serviteurs et quelques bons bourgeois qui lui gardaient vieille et fidèle affection.

Une circonstance imprévue vint, vers ce temps, jeter quelque froideur dans les relations du roi Henri et du duc Philippe. Parmi les prisonniers faits à Melun se trouvait, comme nous l'avons dit, le sire de Barbazan ; ce chevalier était accusé d'avoir pris part à l'assassinat de Montereau, et, d'après le traité fait entre le duc Philippe et le roi Henri, tout fauteur ou complice de cet assassinat devait être remis à la volonté du duc de Bourgogne ; déjà les articles sur lesquels ce chevalier devait être interrogé étaient dressés par le conseil du duc à Dijon, lorsque le prisonnier invoqua la fraternité d'armes offerte par le roi d'Angleterre, après le combat des mines de Melun. Le roi Henri fit honneur à son serment : il déclara que celui qui avait touché sa main royale ne subirait pas un jugement infâme, notre saint-père le pape lui-même vînt-il demander justice contre lui ! Le duc de Bourgogne garda de ce refus un ressentiment que ne put calmer le supplice du sire de Coësmerel, bâtard de Tanneguy, et de Jean Gault, qui furent écartelés par arrêt du parlement. Le premier tirait un tel honneur de l'assassinat commis par son père, qu'il avait fait faire un fourreau brodé à la hache à bec de faucon avec laquelle le duc Jean avait été frappé, et qu'il portait suspendu à une riche chaîne l'éperon d'or qu'il avait lui-même arraché de la botte du duc.

Vers la fin du mois, le roi d'Angleterre et le duc de Bourgogne se séparèrent : le roi Henri, pour conduire à Londres madame Catherine et l'y faire sacrer ; le duc Philippe pour faire un voyage dans ses bonnes villes, dans plusieurs desquelles il n'avait point encore été reconnu.

Cette double absence fut nuisible aux affaires du duc et du roi Henri. Les dauphinois, découragés par la prise de Melun et de Villeneuve-le-Roi, reprirent cœur en voyant les deux chefs ennemis, l'un à Londres, l'autre à Bruxelles. Ils rentrèrent dans la ville, surprirent le château de la Ferté, escaladèrent Saint-Riquier, et enfin battirent, près de Beaugy, les Anglais d'une si rude manière, que le duc de Clarence, frère du roi, le seigneur de Ross, maréchal d'Angleterre, le comte de Kyme, et la fleur de la chevalerie et de l'écuyerie anglaise, tombèrent autour de lui sur le champ de bataille et y restèrent morts ; les comtes de Sommerset, de Huntington et du Perche se rendirent prisonniers, secourus ou non secourus. Cependant le corps du duc de Clarence ne resta point aux mains de ses ennemis ; un chevalier anglais le mit en travers sur son cheval, et le défendit avec tant de courage et de bonheur, qu'il put rendre ce dépôt royal au comte de Salisbury, qui le renvoya en Angleterre, où il fut enterré.

D'un autre côté, le duc d'Exeter, capitaine de Paris depuis la mort du duc de Clarence, avait promptement refroidi l'enthousiasme des habitants : son gouvernement était dur et hautain. Sous un prétexte frivole, il fit arrêter le maréchal Villiers de l'Ile-Adam, et, le peuple ayant voulu tirer le prisonnier des mains des archers qui le conduisaient à la Bastille, il fit tirer sur le peuple : un Anglais, un étranger, un ennemi, osait ce que n'avait jamais osé le duc de Bourgogne !

Le roi Henri apprit, à Londres, et le duc Philippe à Gand, les choses que nous venons de dire. Tous deux pensèrent que leur présence était indispensable à Paris : ils partirent en conséquence pour s'y rendre, le roi d'Angleterre, quoiqu'il fût souffrant, le duc de Bourgogne, quoiqu'il eût à régler les démêlés du duc Jean de Brabant, son cousin, et de Jacqueline de Hainaut, sa femme.

Les deux alliés avaient bien jugé leur position ; il était temps qu'ils arrivassent. Le dauphin assiégeait Chartres. Les armées réunies du duc Philippe et du roi Henri marchèrent au secours de cette ville : les dauphinois étaient en trop petit nombre pour hasarder une bataille ; ils levèrent le siège, et le dauphin se retira à Tours. Le duc de Bourgogne, au lieu de le poursuivre, alla prendre le pont de Saint-Remi-sur-Somme, et mettre le siège devant Saint-Riquier ; mais, à son tour, son armée était trop faible, et il perdit inutilement un mois devant la place.

Pendant qu'il faisait ce siège, il apprit en son camp, devant la ville, que le sire de Harcourt, qui s'était rendu dauphinois, accompagné de Pothon de Xaintrailles, marchait contre lui, espérant le surprendre, avec les garnisons de Compiègne, de Crespy en Valois, et autres villes, qui étaient rentrées en l'obéissance du dauphin. Alors le duc partit secrètement et de nuit, passa la Somme et marcha à l'encontre des dauphinois, dans l'intention d'accepter le combat. Le 31 août, à onze heures du matin, les deux armées se trouvèrent en présence, et, s'arrêtant à trois traits d'arc à peu près l'une de l'autre, formèrent leurs batailles. Dans cette guerre des trois beaux-frères, c'était le premier combat important où le jeune duc, qui n'avait alors que vingt-quatre ans, faisait ses armes. Avant de l'engager, il voulut être fait chevalier : ce fut le seigneur de Luxembourg qui lui donna l'accolade ; et aussitôt lui-même arma à son tour le sire Collard de Comines, Jean de Roubaix, André de Villain, Jean de Villain et autres. Du côté des dauphinois, les principaux chevaliers faits à cette occasion furent les seigneurs de Gamache, Regnaut de Fontaine, Collinet de Villequier, le marquis de Serre et Jean Royau.

Aussitôt les premières dispositions arrêtées, le duc de

Bourgogne ordonna à Philippe de Saveuse de prendre un étendard et cent vingt combattants, sous les ordres de messire de Saint-Léger et du bâtard de Roussy, et de faire un grand détour à travers champs afin de tomber sur les flancs des dauphinois au moment où l'action serait engagée. Le duc avait donné à ses capitaines l'ordre de rester immobiles pour masquer ce mouvement ; et ce ne fut que lorsqu'il vit fondre sur lui toute la ligne des dauphinois, qui se précipitait à grande course de chevaux, qu'il cria lui-même : *En avant !* et donna aussitôt l'exemple en chargeant à la tête de l'armée. Le terrain vide qui séparait les combattants disparut à l'instant sous les pieds des chevaux, et les deux premières lignes se rencontrèrent avec un grand bruit, heurtant coursier contre coursier, homme contre homme, fer contre fer ; beaucoup furent renversés à ce premier choc, tués ou cruellement blessés ; beaucoup brisèrent leur lance et mirent aussitôt l'épée ou la hache à la main, et le combat homme à homme, corps à corps commença avec ses ruses d'adresse, ses traits de valeur, ses luttes de géants.

Une singulière circonstance sembla d'abord faire pencher la victoire en faveur des dauphinois. L'étendard de Bourgogne avait été, par oubli, laissé entre les mains du valet qui le portait ; celui-ci, qui n'était pas habitué à pareille mêlée, prit la fuite au premier choc, et, en fuyant, le laissa tomber. Beaucoup de seigneurs, ne voyant plus flotter son enseigne, crurent que le duc était pris ; le héraut d'armes de Flandre cria même qu'il était mort, si bien que tous ceux qui virent tomber l'étendard, et qui entendirent les paroles du héraut, se débandèrent à l'instant, et que cinq cents hommes à peu près, saisis d'une terreur panique, abandonnèrent le champ de bataille, où le duc, avec le reste de son armée, faisant des prodiges, voulait, à la face des hommes qui l'accompagnaient, gagner ses éperons et se montrer digne de son père.

De leur côté, les dauphinois, voyant cette fuite, détachèrent deux cents hommes à peu près, sous les ordres de Jean Rollet et de Pierron de Luppel, afin de donner la chasse à leurs ennemis, qui, faisant six lieues sans s'arrêter, sans tourner front, sans se défendre, s'en allèrent passer la Somme à Pecquigny.

Pendant ce temps, les deux corps les plus considérables des deux armées étaient restés fermes à leur place, terriblement mêlés et faisant de merveilleuses armes. Le duc, qui avait attaqué l'un des premiers, fut enferré de deux lances : l'une perça de part en part sa selle de guerre garnie d'acier ; l'autre, traversant son écu, s'y trouva tellement engagée, que le duc abandonna l'écu, ne pouvant pas se débarrasser de la lance. En même temps, un puissant homme d'armes dauphinois le prit à bras le corps, pour l'enlever de ses arçons. Le duc avait un vigoureux cheval de guerre ; il laissa pendre son épée à son poignet, jeta, à son tour, les bras autour du cou de son adversaire, et, piquant son cheval des deux, il arracha son ennemi à ses étriers, comme l'ouragan arrache un arbre à la terre, et revint le jeter au milieu de ses gens, qui le firent prisonnier.

Deux autres hommes faisaient encore merveille : c'était, du côté des dauphinois, Pothon de Xaintrailles, qui préludait à la grande épopée du siège d'Orléans ; c'était, du côté des Bourguignons, le nouveau chevalier Jean de Villain, dont l'histoire nous garde à peine trace après cette bataille. Celui-ci était un homme colossal, couvert d'une épaisse armure flamande, monté sur un cheval puissant ; il lui avait laissé tomber la bride sur le cou, aussitôt sa lance brisée, et, prenant à deux mains une lourde hache d'armes, il était entré, dans les rangs dauphinois, comme un batteur dans une grange, renversant devant lui hommes et chevaux, et assommant ceux dont il ne pouvait pas fendre l'armure : on eût dit un héros homérique.

De son côté, Xaintrailles avait ouvert devant lui la muraille de fer qui s'était refermée derrière lui, mais s'en était peu inquiété ; sa longue et large épée sifflait et flamboyait entre ses mains comme celle de l'ange exterminateur. Jean de Luxembourg, le voyant entrer ainsi dans les rangs bourguignons, avait poussé son cheval au-devant de lui, espérant l'arrêter ; mais, d'un revers de sa terrible épée, il avait ouvert la visière de son casque et lui avait fendu au-dessous des yeux le visage en travers. Le capitaine bourguignon était tombé comme une statue précipitée de son piédestal ; un homme d'armes nommé le More, qui suivait Xaintrailles, l'avait fait prisonnier, lorsque le seigneur de la Viefville vint à son secours et essaya de l'arracher à celui qui l'avait en garde. Xaintrailles se retourna contre cet insensé qui voulait lui prendre son captif, et, du premier coup de son épée, il lui brisa le bras droit dans sa cuirasse ; le sire de la Viefville tomba près de celui qu'il espérait sauver, et le More, que deux prisonniers eussent trop embarrassé, acheva le dernier en lui enfonçant sa dague sous le gorgerin.

Cependant le chevalier Jean de Villain, voyant le désordre que Xaintrailles avait mis dans les premiers rangs bourguignons, essaya de marcher à lui ; mais cette foule dans laquelle il s'était jeté, s'était refermée sur lui, effaçant sa trace, comme la vague efface le sillage d'un vaisseau. Cependant, comme en frappant de sa terrible hache, il se dressait sur ses étriers, et dépassait alors de la tête tous ceux qui l'entouraient, Xaintrailles l'aperçut de son côté.

— A moi, dauphinois ! à moi ! lui cria le chevalier de Villain, frappant devant lui à coups redoublés et abattant de chaque coup un homme ; car, lorsque son arme ne fendait pas comme une hache, elle assommait encore comme une massue.

Xaintrailles poussa son cheval vers celui qui le défiait ; mais, lorsqu'il vit les rangs tomber devant lui, lorsqu'il vit les armures broyées, les casques fendus sous ce bras gigantesque, alors il avoua, avec la bonne foi du vrai brave, qu'il avait un instant senti le cœur lui faillir. Il ne voulut pas affronter une mort certaine, et, comme, en ce moment, Philippe de Saveuse, opérant son mouvement, accourait pour prendre les dauphinois en flanc, il s'élança au-devant de lui. Philippe le vit venir ; il mit sa lance en arrêt, et, comme Xaintrailles n'avait que son épée, Philippe dirigea le fer de sa lance contre le poitrail du cheval de son ennemi ; le fer s'y enfonça de toute sa longueur, et le cheval, blessé à mort, se renversa sur Xaintrailles, qui, la cuisse prise sous lui, se rendit prisonnier en disant son nom.

Cette attaque des Bourguignons fut décisive. Les dauphinois, croyant voir tomber Xaintrailles pour ne plus se relever, tournèrent bride et prirent la fuite ; le duc de Bourgogne les poursuivit près de deux lieues mêlé à eux, si bien qu'on l'aurait pris pour un fuyard aussi, s'il n'avait si rudement frappé sur ceux qui fuyaient.

Les seigneurs de Longueval et Guy d'Erly le suivaient à la longueur d'une lance.

L'honneur de la journée resta aux Bourguignons. Ils perdirent trente hommes seulement et en tuèrent et blessèrent quatre ou cinq cents aux dauphinois ; beaucoup d'autres nobles hommes furent pris avec Xaintrailles. Ce combat fut nommé la rencontre de Mons en Vimeu ; car, malgré son importance et son résultat, il ne prit point le nom de bataille, attendu qu'il n'y eut point de bannières royales déployées.

Pendant ce temps, le roi d'Angleterre entrait par composition dans la ville de Dreux, et, après avoir fait faire à Lagny-sur-Marne tous les instruments de guerre nécessaires à un siège, il vint, avec vingt-quatre mille hommes, investir la ville de Meaux. Le bâtard de Vaurus en était le capitaine, et comptait à peu près mille hommes d'armes sous ses ordres.

Ce fut pendant ce siège, qui dura sept mois, que Henri V apprit que la reine, sa femme, était accouchée d'un fils ; l'enfant qu'elle venait de mettre au jour devait, dix-huit mois après, être proclamé roi de France sous le nom de Henri VI.

Meaux faisait la plus belle résistance. Le bâtard de Vaurus, qui s'y était renfermé, était un homme cruel, mais d'une bravoure à toute épreuve. Cependant un secours, que devait lui amener le seigneur d'Offemont, lui ayant manqué, la garnison ne put résister plus longtemps : la ville fut emportée d'assaut ; on se battit de rue en rue et de maison en maison. Les assiégés, chassés d'une partie de la ville, traversèrent la Marne et s'établirent sur l'autre rive ; le roi d'Angleterre les y poursuivit âprement, ne leur laissant aucune trêve, ne leur accordant aucun repos, que tous ne fussent tués ou pris ; les rues étaient jonchées de tronçons de lances et de débris d'armes.

Parmi les prisonniers se trouva le bâtard de Vaurus, qui avait si vaillamment défendu la ville. Le roi d'Angleterre le fit conduire au pied d'un orme où lui-même avait ordonné nombre d'exécutions, et que les paysans appelaient l'orme de Vaurus. Là, sans procès, par son seul droit du plus fort, par son privilège de vainqueur, il ordonna qu'on lui tranchât la tête, qu'on pendît le corps par-dessous les bras, et, lui faisant enfoncer son étendard dans le cou, il planta sa tête sur la pique de l'étendard. Beaucoup de gens de son armée même murmurèrent d'une si grande sévérité, et trouvèrent que c'était un châtiment bien indigne pour un aussi brave chevalier.

Vers le même temps, le seigneur de Luxembourg, qui avait été repris par les Bourguignons dans la déroute de Mons en Vimeu, s'emparait des forteresses du Quesnoy et de Héricourt ; à la nouvelle de ces succès, la ville de Crespy en Valois, et les châteaux de Pierrefonds et d'Offemont se rendirent à leur tour.

Ainsi la victoire se déclarait de tout côté pour le roi Henri, lorsqu'il tomba malade au château de Vincennes.

La maladie fit de rapides progrès, et le roi d'Angleterre fut le premier à la juger mortelle. Il fit appeler près de son lit le duc de Bedford, son oncle, le comte de Warwick et messire Louis de Robertsaert. Alors il leur dit qu'il voyait

bien que c'était le plaisir de Dieu qu'il quittât la vie et qu'il laissât ce monde, puis il ajouta :

— Beau frère Jean, je vous prie, sur toute la loyauté et amour qu'avez pour moi, que soyez toujours loyal à mon fils Henri, votre neveu, et vous supplie de ne souffrir, tant que vous vivrez, aucun traité avec notre adversaire Charles de Valois, que le duché de Normandie ne nous demeure franchement. Si mon beau-frère de Bourgogne veut entreprendre la régence du royaume, je vous conseille de la lui rendre, sinon gardez-la ; et à vous, bel oncle, ajouta-t-il

Alors chacun lui ayant promis d'accomplir ce qu'il avait demandé, le roi ordonna qu'on le laissât seul. A peine lui eut-on obéi, qu'il fit venir les médecins, et leur ordonna de lui dire quel espace de temps à peu près il avait encore à vivre. Ils voulurent d'abord lui donner quelque espérance en lui disant que Dieu était le maître de lui rendre la santé ; mais le roi sourit tristement, puis il les requit de lui dire toute la vérité, promettant, quelle qu'elle fût, de la supporter comme devait le faire un roi et un guerrier. Ils se retirèrent en conséquence dans un coin, et, après s'être



Sire, pensez à votre âme.

en se tournant vers le duc d'Exeter, qui venait d'entrer, je vous laisse seul pour le gouvernement du royaume d'Angleterre, car je sais que vous savez bien gouverner. Quelque chose qu'il advienne, ne revenez plus en France, soyez le gouverneur de mon fils, et, à cause de l'amour que vous aviez pour moi, visitez-le souvent. Quant à vous, mon beau cousin de Warwick, je veux que vous soyez son maître, demeurant toujours avec lui pour le conduire et lui apprendre l'état des armes ; car, en vous choisissant, je ne saurais mieux pourvoir : et, après, je vous prie, autant que je le puis, de n'avoir aucune discussion avec mon beau-frère de Bourgogne ; défendez-le aussi, de ma part, à mon beau-frère Humphrey ; car, s'il advenait qu'il y eût, entre vous et lui, aucune malveillance, les besognes de ce royaume, qui sont bien avancées en notre faveur, pourraient en être empirées ; enfin, dans aucun cas, ne délivrez de prison notre beau cousin d'Orléans, le comte d'Eu, le seigneur de Gaucourt, non plus que Guichard de Chisay, jusqu'à ce que mon fils soit en âge ; quant aux autres, faites-en ce que vous voudrez.

consultés, l'un d'eux, se mettant à genoux près du lit du roi, lui dit :

— Sire, pensez à votre âme ; car il nous semble, si ce n'est la grâce de Dieu, qu'il est impossible que vous viviez plus de deux heures.

Alors il fit venir son confesseur et les gens d'Eglise, leur ordonnant de réciter les sept psaumes. Quand ils en vinrent à ces mots du 20e verset : *Ut ædificentur muri Hierusalem*, il les arrêta, disant tout haut que, sans la mort qu'il attendait, il avait l'intention, après avoir mis le royaume de France en paix, d'aller conquérir le saint sépulcre, et qu'il eût fait ainsi, si c'eût été le bon plaisir de Dieu de le laisser vivre son âge ; puis il leur ordonna de continuer ; mais vers la fin du verset suivant, il jeta un cri. Les chants sacrés furent interrompus. Le roi fit entendre encore un faible soupir : c'était le dernier.

Cette mort arriva le 31 août 1422.

Le lendemain, les entrailles du roi furent enterrées dans l'église du monastère de Saint-Maur, et son corps, embaumé, fut mis dans un cercueil de plomb.

Le 7 septembre, le convoi funéraire se mit en route pour Calais. Le cercueil était posé sur un char traîné par quatre chevaux superbes, et dessus était couchée une image du roi, grande comme nature, et faite en cuir bouilli : elle avait le visage tourné vers le ciel, tenait le sceptre de sa main droite et une pomme d'or de sa main gauche ; la couverture de ce lit mortuaire était de drap vermeil brodé d'or. A son passage dans chaque ville, quatre hommes portaient au-dessus de lui, aux quatre coins du chariot, un riche dais de soie, comme, au jour du Saint-Sacrement, on a coutume d'en porter un au-dessus du corps de Jésus-Christ. Le convoi était suivi des princes de la famille du roi, de la chevalerie et écuyerie de son hôtel ; de chaque côté du chariot marchaient, à droite et à gauche une grande quantité de gens d'Eglise, qui, soit que l'on chevauchât, cheminât ou s'arrêtât, chantaient sans cesse l'office des morts et célébraient des messes dans toutes les villes où le cortège passait ; puis, outre tous ces gens-là, et comme une ceinture autour du chariot, dix hommes, vêtus de blanc, portaient constamment allumées des torches de cire odoriférante.

A Rouen, le cortège rencontra madame Catherine, qui revenait en France auprès de son mari. Elle ignorait sa mort, et son désespoir fut grand ; elle ne voulut plus quitter le corps, et se mit à la suite du convoi, qui, en arrivant à Calais, prit la mer jusqu'à Douvres, et, se remettant aussitôt en marche, atteignit Londres la nuit de la Saint-Martin d'hiver.

Quinze évêques, vêtus de chasubles pontificales, beaucoup d'abbés mitrés, un grand nombre d'hommes d'Eglise, et une multitude de bourgeois attendaient le corps du roi hors des portes de la ville. Ils l'entourèrent aussitôt, chantant l'office des morts, et, par le pont de Londres et la rue des Lombards, ils menèrent le deuil jusqu'à l'église cathédrale de Saint-Paul. Le char qui le conduisait était attelé de quatre magnifiques chevaux noirs : le premier portait un collier où étaient suspendues les armes d'Angleterre ; au collier du second étaient peintes les armes de France et d'Angleterre écartelées, ainsi que, de son vivant, le roi les portait sur sa poitrine ; au collier du troisième pendaient les armes de France seules, et à celui du quatrième, les armes du roi Artus l'Invincible ; ces dernières armes étaient trois couronnes d'or sur champ d'azur.

Puis, après un service funéraire, le corps fut déposé en l'église de Westminster, auprès de ses prédécesseurs les rois d'Angleterre.

Ainsi disparut de la surface du monde, où il avait fait si grand bruit, Henri V d'Angleterre, surnommé le Conquérant. Il était entré plus avant en France qu'aucun des rois ses prédécesseurs. Il avait pris Paris, que nul n'avait pris encore ; il laissait à ses héritiers le titre de roi de France, qu'ils gardèrent jusqu'à ce que, quatre siècles plus tard, Napoléon, avec la pointe de son épée, grattât, sur le blason insulaire, les trois fleurs de lis de France. Il mourut à la moitié de l'âge que Dieu accorde communément aux hommes. C'était un des plus vaillants et des plus habiles chevaliers de son temps, mais trop inflexible de résolution et trop hautain de vouloir.

Le duc de Bedford venait à peine de lui rendre les honneurs funèbres, lorsqu'un message de Paris lui annonça qu'on l'y attendait pour un second convoi. le roi Charles VI de France était mort. Ce fut le vingt-deuxième jour d'octobre 1422 que le pauvre insensé rendit l'âme. Sa dernière heure fut triste et abandonnée, comme l'avait été sa vie : il n'avait auprès de lui ni madame Isabel, ni le dauphin Charles, ni aucun des cinq enfants qui lui restaient encore ; point de prince de sa famille : le duc de Berry était mort, les ducs d'Orléans, de Bourbon et de Bretagne prisonniers ; le duc de Bourgogne n'osait recevoir le dernier soupir de celui dont il avait vendu le royaume. Point d'amis !... La guerre civile les avait décimés, ou les retenait autour du dauphin. Lorsqu'à cette heure suprême de la mort, où l'esprit reprend toute sa force pour nous échapper, comme une lampe toute sa lumière pour mourir, le vieux roi retrouva un instant la raison, la vue et la parole ; il se souleva, s'accoudant, pâle et mourant, sur son lit, chercha à l'entour de lui, dans la vieille et sombre salle, à qui jeter son dernier regard, à qui laisser son dernier adieu. Il ne rencontra que les figures froides de son chancelier et de son chambellan, que leur charge près du roi forçait d'être les courtisans de sa mort ; il retomba avec un profond soupir, renfermant en lui les dernières paroles qui font la consolation de l'agonie. Il ferma les yeux ; car, les yeux fermés seulement, il revoyait la figure rosée de son jeune Charles qu'il savait bien ne pas l'avoir abandonné de cœur, et le visage de cette Odette, la jeune fille dévouée, dont les caresses, sinon l'amour, avaient semé un peu de bonheur sur sa vie. Ainsi Dieu, à défaut des hommes, envoya deux anges à son chevet pour aider le pauvre vieillard à mourir sans blasphème et sans désespoir.

Quant à ceux qui l'entouraient, leur indifférence était telle, qu'ils s'aperçurent qu'il était mort, mais qu'ils ne purent dire à quelle heure précise l'âme s'était séparée de ce corps qui, depuis trente ans, avait tant souffert.

Le règne de Charles VI, règne unique et bizarre dans nos annales, règne de folie qui passa entre deux apparitions surnaturelles, celle du vieillard de la forêt du Mans, celle de la jeune bergère de Domremy, fut l'un des plus malheureux pour la France, et cependant ce prince fut l'un des plus regrettés de la monarchie : le nom de *Bien-Aimé*, que lui donna le peuple, prévalut sur le surnom d'*Insensé* que lui donnèrent les grands : autant sa famille lui avait été ingrate, autant le peuple lui avait été fidèle : dans sa jeunesse il avait su plaire à tous par son courage et son affabilité ; dans sa vieillesse, il avait éveillé toutes les sympathies par sa misère et son infortune. Chaque fois que la folie lui avait laissé un instant de repos, il avait repris en ses mains les affaires de l'Etat, et chaque fois le peuple, par une amélioration à son sort, y avait ressenti sa présence : c'était un soleil qui, de temps en temps, brillait à travers des nuages sombres, et dont les rayons si faibles qu'ils fussent, réjouissaient l'âme de la France.

Le lendemain de la mort, les pompes de la royauté, qui avaient abandonné le vivant, vinrent réclamer le trépassé. Le corps fut mis en cercueil plombé et porté, par des chevaliers et écuyers, dans l'église de l'hôtel de Saint-Paul, où il resta exposé en chapelle ardente jusqu'au retour du duc de Bedford.

Pendant les vingt jours que dura l'exposition, les messes furent chantées et célébrées dans la chapelle, comme on avait coutume de le faire du vivant du roi. Les quatre ordres mendiants de Paris vinrent chaque jour en faire le service, et chacun pouvait librement entrer et prier autour du corps.

Enfin, le 8 novembre, le duc de Bedford arriva. Déjà le parlement, voyant combien il tardait, avait pris des mesures relatives aux obsèques du roi ; ces mesures étaient la vente des meubles de l'hôtel Saint-Paul, tant était grande la détresse royale. Le 10, le corps fut enlevé et porté à l'église Notre-Dame : les processions de toutes les églises et des députés de l'Université allèrent au-devant de lui : les prélats prirent la droite, couverts de leurs habits pontificaux, les docteurs et rhéteurs passèrent à gauche, revêtus de leurs robes. Le cercueil était soutenu, du côté droit, par les écuyers et les maîtres d'hôtel de la maison du roi, et, du côté gauche, par les prévôts de Paris et des marchands et les sergents d'armes. Il était posé sur une riche litière couverte d'un pavillon de drap d'or à champ d'azur semé de fleurs de lis ; et sur le cercueil était couchée une image du roi parfaitement ressemblante, couronné d'or sur sa tête et portant en ses mains, couvertes de gants blancs et chargées d'anneaux garnis de pierres précieuses, deux écus, l'un d'or et l'autre d'argent. Cette figure était vêtue d'une robe de drap d'or à champ vermeil, et portait un manteau pareil, richement fourré d'hermine ; ses bas étaient noirs, et ses souliers, de velours couleur d'azur, étaient semés de fleurs de lis d'or. Le drap qui couvrait les restes mortels du roi était porté par ceux de la cour du parlement ; ensuite venaient les pages ; puis, après un petit intervalle, chevauchait, seul et vêtu de noir, le duc de Bedford, regent du royaume. C'était pitié de voir ce pauvre roi ainsi trahi pendant sa vie, ainsi abandonné après sa mort, que nul prince de la fleur de lis n'assistait à ses funérailles, et que le deuil de la France était mené par un Anglais : c'est que la guerre civile et la guerre étrangère avaient, depuis douze ans, si violemment soufflé sur le royaume, qu'elle avait enlevé et dispersé au loin toutes les feuilles de la tige royale.

Après le duc de Bedford marchaient, à pied, le chancelier de France, les maîtres des requêtes, les seigneurs des comptes, les notaires, les bourgeois, puis enfin les communes gens de Paris en plus grande multitude qu'on ne les avait jamais vues à la suite d'un convoi royal.

C'est dans cet ordre que le corps fut porté à l'église Notre-Dame ; la tête seule du cortège y put entrer, tant était grande la foule. La messe y fut dite par le patriarche de Constantinople : puis l'office achevé, le convoi se remit en marche pour Saint-Denis, en repassant par le pont au Change, tant le pont Notre-Dame était encombré de populaire.

A mi-chemin de Saint-Denis, les mesureurs de sel de Paris, portant chacun une fleur de lis d'or sur la poitrine, en vertu d'un ancien privilège de leur corporation, prirent le corps des mains des écuyers et des sergents d'armes, et le portèrent jusqu'à une croix qui était aux trois quarts du chemin. En cet endroit, l'abbé de Saint-Denis les attendait. Il était accompagné des religieux, du clergé, des bourgeois et du peuple, portant une multitude de torches ; car, pendant le trajet, la nuit était venue. On se rendit ainsi à l'église, où

une nouvelle messe fut chantée, et, comme le corps ne devait être déposé au tombeau que le lendemain, il fut placé, en attendant, au milieu du chœur ; puis on fit l'offrande, et le duc de Bedford y alla seul.

Le lendemain, un nouveau service fut fait pour le repos de l'âme du roi. Toute la nuit, l'église avait été illuminée en si grand appareil, qu'il y fut brûlé vingt mille livres de cire, et l'aumône y fut faite avec tant de largesse, que seize mille personnes eurent chacune trois blancs, monnaie royale.

Le service fini, les huissiers ouvrirent la grille du caveau ; le cercueil, précédé de torches, y fut descendu et placé près des tombeaux du roi Charles V et du bon connétable. Le patriarche de Constantinople prit un rameau de buis, le trempa dans l'eau bénite, et prononça la prière des morts ; alors les huissiers d'armes du roi rompirent leurs verges blanches, les jetèrent dans la tombe, renversèrent leurs masses de haut en bas, et la première pelletée de terre retentit sur le cercueil, séparant deux dynasties et deux règnes.

Lorsque la fosse fut comblée, le roi d'armes du Berry monta dessus, et dit à haute voix :

— *Dieu veuille avoir pitié et merci de l'âme du très haut et très excellent prince Charles, roi de France, sixième de ce nom, notre naturel et souverain seigneur.*

Les sanglots éclatèrent de toutes parts ; alors il cria de nouveau, après une légère pause :

— *Dieu donne bonne vie à Henri, par la grâce de Dieu, roi de France et d'Angleterre, notre souverain seigneur.*

Aussitôt ces paroles proférées, les sergents d'armes relevèrent leurs masses, les fleurs de lis en haut, et crièrent à deux reprises :

— Vive le roi ! vive le roi !

La foule resta muette, et nul, parmi elle, ne répéta ce cri sacrilège ; il alla se perdre sans écho sous les voûtes sombres et sépulcrales des caveaux des rois de France, et fit tressaillir d'effroi, au fond de leurs tombeaux, trois monarchies couchées à la suite les unes des autres.

Le lendemain, Henri VI d'Angleterre, âgé de dix-huit mois, fut proclamé roi de France, sous la régence du duc de Bedford.

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Charles le Téméraire

ILLUSTRATIONS

DE

CASTELLI, MORIN, PHILIPPOTEAUX, etc.



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



CHARLES LE TÉMÉRAIRE

PROLOGUE

LA BATAILLE DE POITIERS

Avant de parler des ducs de Bourgogne, disons quelques mots du duché ; voyons comment il fit retour à la couronne de France, comment il passa dans les mains de Philippe le Hardi, et ce que c'était que Philippe le Hardi.

Le vieux Philippe de Valois, veuf et libre, allait, au sortir de la fameuse peste noire qui désola le milieu du XIVe siècle, marier son fils Jean à Blanche d'Artois, sa cousine, lorsque, ayant vu la jeune princesse, il la trouva trop belle pour son fils et l'épousa.

Il avait cinquante-huit ans ; elle en avait dix-huit.

Le dauphin Jean épousa au lieu de sa cousine, la veuve de Philippe de Bourgogne, tué au siège d'Aiguillon.

La veuve avait un fils de quatre ans.

Ce fils, que l'on appelait Philippe de Rouvres, parce qu'il était né au château de Rouvres, et qui, sans doute, garda ce nom parce qu'il y mourut tenait de sa mère, Jeanne de Boulogne, les comtés de Boulogne et d'Auvergne, et de sa grand'mère, Jeanne de France, les comtés de Bourgogne et d'Artois.

Le duché de l'enfant était donc presque aussi grand que le royaume de France.

Entendons-nous bien sur ce qu'était le royaume de France à cette époque.

Le domaine royal en faisait le fond : il se composait des territoires de Laon, de Reims et de Compiègne ; Hugues Capet y avait ajouté le duché de France, comprenant le comté de Paris et l'Orléanais. Ce domaine, tel qu'il était à la fin du XIe siècle, équivalait à cinq de nos départements modernes : Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Oise et Loiret.

Le Vexin s'y adjoignit par réversion, en 1082 ; l'Artois, par mariage, en 1180 ; le comté d'Auvergne, par confiscation, en 1198 ; le comté d'Evreux, par conquête, en 1200 ; la Normandie, la Touraine, l'Anjou, le Maine, par confiscation, en 1204 ; le Poitou et le Berry, par conquête, en 1205 ; le Vermandois et le Valois, par conquête, en 1215 ; le vicomté de Nîmes, par cession, en 1259 ; le comté de Chartres, par achat, en 1286 ; le Lyonais, par conquête, en 1307 ; enfin le Dauphiné, par cession volontaire, en 1349.

Et remarquez que, sur les provinces que nous venons de nommer, une — et c'était la principale, la Normandie, — se trouvait hors de la main de nos rois, reconquise qu'elle avait été, en grande partie, par Edouard III, à la suite de la bataille de Crécy.

Les autres, le comté d'Auvergne, la Touraine, l'Anjou, le Maine, le Berry, le Valois, le comté de Chartres étaient souvent données en apanage par les rois à leurs fils, à leurs

n... ... leurs neveux et se séparaient ainsi momentanément de la couronne, séparation bien réelle, puisque ... le prince apanagiste avec les hommes et l'argent ... apanage faisait la guerre à son roi.

Qu'on nous pardonne cette digression : elle était nécessaire pour ceux de nos lecteurs qui ne seraient pas très familiers avec l'histoire.

Le dauphin Jean devint donc le beau-père d'un enfant qui, ainsi que nous le disions, pouvait presque lutter de puissance avec son roi, substitué aux droits de sa femme, il devint le régent des biens de son beau-fils.

Quant au vieux Philippe de Valois, à partir de son mariage, il alla s'alanguissant de jour en jour, et mourut, en 1350, au château de Nogent-le-Rotrou.

Le dauphin Jean se trouva roi de France.

L'histoire l'a enregistré dans la série de nos rois, sous le titre de Jean *le Bon*.

Il ne faut pas attacher une trop grande importance à ces titres donnés par l'histoire. L'histoire ne parle pas toujours la langue que nous parlons au XIXe siècle.

Louis XIII a été nommé Louis le Juste parce qu'il était né sous le signe de la Balance.

Or au XIVe siècle, *Bon* ne veut pas dire Jean l'excellent, Jean le ... Non. Jean le Bon veut simplement dire Jean le ..., l'étourdi, le prodigue, le fou.

Et, sous cette appellation, Jean le Bon était bien nommé.

On eût pu l'appeler encore Jean le chevaleresque. Jean était, en effet, le véritable roi des gentilshommes.

Son entrée dans la royauté avait été signalée par deux édits qui lui firent le bien-aimé de la noblesse :

Le premier était un sursis illimité accordé aux débiteurs nobles ;

Le second, la création de l'ordre de l'Etoile.

L'ordre de l'Etoile, c'était les invalides de la chevalerie.

Une somptueuse maison commença de s'élever au milieu de la plaine Saint-Denis, pour recevoir les chevaliers pauvres appartenant à l'ordre, et qui seraient estropiés dans les guerres ou dans les tournois. Elle fut commencée, disons-nous, mais ne s'acheva jamais.

Les chevaliers de l'Etoile faisaient vœu de ne point reculer de quatre arpents, s'ils n'étaient tués ou pris.

Ils furent, en effet, pris ou tués à Poitiers.

C'est justement à Poitiers que nous en voulons venir.

Le prince de Galles, plus connu sous le nom de prince Noir, à cause de la couleur de son armure, désolait les provinces du midi de la France, où il possédait la Guyenne.

La Guyenne se composait des fiefs de Gascogne, d'Armagnac, de Fezenzac, du Périgord, du Poitou, du comté d'Angoulême et de la Marche.

Cette magnifique portion du royaume avait passé aux mains des Anglais lors du divorce de Louis VII avec Eléonore de Guyenne, ou plutôt lors du mariage de celle-ci avec Henri Plantagenet.

Ai-je besoin de dire que les Plantagenets, rois d'Angleterre d'origine française, devaient leur nom à la branche de genêt, que Geoffroy V, leur aïeul, portait d'habitude à sa toque en temps de paix, à son casque en temps de guerre ?

Né au bord de la Loire, dans ces belles contrées où le genêt couvre les montagnes de l'Anjou comme un tapis broché d'or, Geoffroy avait transporté au delà des mers la fleur de sa patrie et il l'avait soudée à sa couronne.

Le prince Noir s'en allait donc par le Languedoc, brûlant et pillant. Il avait ramené à Bordeaux, de cette première course, cinq mille charrettes chargées de butin ; puis le butin une fois mis en sûreté, il avait repris sa course à travers le Rouergue, l'Auvergne, le Limousin ; puis il était descendu dans le Berry et ravageait les bords de la Loire.

Le roi Jean réunit une armée aussi belle qu'était, dix ans auparavant, celle de Philippe de Valois à Crécy, aussi belle que devait être, cinquante-neuf ans plus tard, celle du connétable d'Albret, à Azincourt. — puis il marcha au prince Noir.

Il avait avec lui ses quatre fils : Charles, dauphin de France ; Louis, duc d'Anjou ; Jean, duc de Berry ; Philippe, duc de Touraine.

Charles fut celui qu'on appela Charles le Sage ; Louis, celui qui mourut à Bari, en voulant reconquérir le royaume de Naples ; Jean, celui qui joue un si triste rôle dans les troubles du règne de Charles VI ; enfin Philippe, celui qui fut la tige de la nouvelle maison de Bourgogne.

Outre ses quatre fils, le roi Jean avait autour de lui vingt-six ducs ou comtes, cent quarante seigneurs bannerets avec leurs bannières déployées et deux cardinaux légats.

Nous avons dit qu'il marchait au prince de Galles.

Mais à cette époque la science de la stratégie était dans l'enfance, et, malgré les coureurs dont Anglais et Français inondaient le pays, le prince Noir ignorait où était le roi Jean, et Jean ignorait où était le prince Noir.

Jean croyait avoir les Anglais devant lui, et, en courant après eux, il les fuyait.

Le prince Noir croyait avoir les Français derrière lui et, en les attendant, il les laissait s'éloigner.

Au reste, c'était assez l'habitude des Anglais de se jeter à l'aventure en pays ennemi.

Ainsi avait fait Edouard III en 1346 ; ainsi devait faire Henri V en 1415.

Dans une époque comme la nôtre, où la science de la guerre est poussée à son apogée, un miracle seul eût pu sauver les Anglais.

L'étourderie du roi Jean fit l'affaire.

Le roi de France avait bien avec lui cinquante mille hommes, le ban et l'arrière-ban de la féodalité.

Le prince anglais n'avait que deux mille hommes d'armes, quatre mille archers et deux mille brigands ; huit mille hommes en tout.

On appelait *brigands* les routiers, les condottieri, les vagabonds qu'on louait dans le Midi, ils remplissaient les charges qu'occupent dans nos armées modernes le troupes légères.

Des rapports sûrs vinrent enfin indiquer au roi Jean le lieu où étaient les Anglais, et les forces que ceux-ci pouvaient lui opposer.

Les forces, nous venons de les énumérer : donc, nous les connaissons.

Le lieu qu'ils occupaient c'était le coteau de Maupertuis, près de Poitiers.

Ce coteau était une colline roide, semée de buissons d'épines, plantée de vignes, close de haies. Les archers anglais en hérissaient le sommet, où l'on ne pouvait parvenir qu'en suivant un sentier d'une dizaine de pieds de large, resserré entre deux hauts talus.

Le prince de Galles et ses gens étaient là comme une bande d'écoliers pris en maraude, entièrement à la merci du maître dans les terres duquel ils s'étaient engagés.

Le roi Jean n'aurait eu qu'à entourer le coteau avec ses cinquante mille hommes ; au bout de deux ou trois jours, les Anglais seraient descendus se rendre à merci, mourant de faim.

C'était si bien compris par le héros noir, que, lorsque les deux légats, dans le désir d'empêcher l'effusion du sang, l'allèrent trouver, il offrit de rendre tout ce qu'il avait pris, places et hommes, et de ne point servir de sept ans contre la France.

Mais, à cette proposition, Jean le Bon se mit à rire : on tenait les pillards, on ne les lâcherait pas sans les fouetter d'importance.

Le moins qu'il pouvait exiger, c'était que le prince de Galles se rendît avec cent chevaliers.

Le prince Noir répondit que, la bataille donnée, il ne pouvait lui arriver pis que d'être fait prisonnier ; que, par conséquent, il donnerait la bataille.

M. de Talleyrand, l'un des légats, lui fit observer qu'il pouvait être tué, ce à quoi le prince répondit :

— Je tiens pour plus digne d'un prince d'être tué que pris !

Il n'y avait donc plus qu'une chose à faire, c'était de livrer la bataille.

D'un côté, l'on se prépara à l'attaque ; de l'autre, à la défense.

Le roi de France fit dire la messe sous sa tente, communia et fit communier ses quatre fils ; puis il assembla les principaux de l'armée pour leur demander conseil. Tous furent d'avis de combattre.

Les trompettes sonnèrent.

On divisa l'armée en trois corps, ou, comme on le disait à cette époque, en trois batailles, de chacune seize mille hommes.

Chaque bataille avait juste le double de la totalité des Anglais.

Tous les seigneurs mirent leur bannière au vent, le roi comme les autres ; un brave chevalier, nommé Godefroid de Charny, portait l'oriflamme.

Le duc d'Orléans commandait la première bataille ; elle avait à elle seule trente-six bannières et soixante et douze pennons.

Le Dauphin, que l'on appelait duc de Normandie, — disons en passant que ce fut lui qui, le premier, porta le titre de dauphin, — le dauphin et ses deux frères Louis et Jean commandaient la seconde bataille.

Enfin, la troisième était gouvernée — servons-nous du mot en usage au XVIe siècle — par le roi lui-même, ayant près de lui le plus jeune de ses fils, Philippe, duc de Touraine, âgé de quatorze ans.

Au moment de marcher à l'ennemi, le roi appela quatre chevaliers. Froissart nous a conservé leurs noms.

C'étaient messire Eustache de Ribeaumont, messire Jean de Landas, messire Guichard de Beaujeu et messire Guichard d'Angle.

— Chevauchez jusqu'à ce que vous ayez en vue la bataille

des Anglais, leur dit Jean, et revenez me dire comment ils sont ordonnés, afin que je sache si nous devons les attaquer à pied ou à cheval.

— Sire, volontiers, répondirent les quatre chevaliers.

Et ils partirent en éclaireurs, et cheminèrent jusqu'à ce qu'ils eussent en vue toute la bataille anglaise.

En les attendant, le roi, monté sur un grand cheval blanc comme la neige, passait sur le front de ses batailles, joyeux de voir tant de braves gens d'armes, et leur disant tout haut :

— Eh bien, vous autres, quand vous étiez à Paris, à Orléans, à Chartres ou à Rouen, vous menaciez les Anglais en duel : « Que ne sommes-nous en face d'eux, la lance à la main, banneret en tête ! » Or, vous y êtes : les voilà, les Anglais ! L'heure est venue de leur montrer vos mécontentements et de venger les ennuis qu'ils vous ont faits ; car, aujourd'hui, soyez tranquilles, sans faute ni remise, nous les combattrons !

Et ceux à qui s'adressait le roi répondaient par des applaudissements et disaient :

— Que Dieu nous soit en aide, et tout ira bien !

Sur ces entrefaites, les éclaireurs revinrent ; ils fendirent la foule qui environnait le roi, et vinrent à lui.

Le roi fit quelques pas au-devant d'eux.

— Eh bien, seigneurs, demanda-t-il, quelles nouvelles?

— Excellentes, sire ! répondirent-ils ; et, s'il plaît à Dieu, vous aurez une bonne journée sur nos ennemis.

— Or, demanda le roi, de quelle façon sont-ils placés et comment pouvons-nous les combattre?

Alors messire Eustache de Ribeaumont salua le roi et répondit au nom de tous :

— Sire, nous avons étudié la position de nos ennemis ; ils peuvent être deux mille hommes d'armes, quatre mille archers et quinze cents brigands.

— Oui, nous savons leur nombre, dit le roi ; mais comment gisent-ils?

— Sire, reprit le chevalier, — qui était un des plus beaux et des plus instruits du temps, — ils sont en un lieu excellent : ils n'ont qu'une seule bataille, mais elle est admirablement organisée ! Un seul chemin mène à eux, fortifié de haies et de buissons derrière lesquels ils ont embusqué leurs archers ; ce chemin bordé de haies n'a qu'une seule entrée comme il n'a qu'une seule issue, où quatre hommes d'armes, en se serrant, peuvent chevaucher de front. Au couronnement du coteau, entre des vignes et des épines parmi lesquelles il est impossible de chevaucher, sont leurs gens d'armes, tous à pied, et, devant leurs gens d'armes, leurs archers ; de sorte que ceux qui les attaqueront auront les archers anglais sur chaque flanc et en tête. Or, vous le savez, sire, ces archers ne sont pas gens faciles à vaincre !

— Bien, messire Eustache, dit le roi. Et maintenant, comment, à votre avis, devons-nous attaquer?

— Sire, tous à pied, excepté trois cents chevaliers choisis parmi les plus hardis, les plus forts et les plus habiles, bien montés sur leurs coursiers, pour rompre et ouvrir les archers ; puis viendront vitement nos batailles, qui attaqueront main à main, et qui, espérons-le, combattront à grand courage et à grande volonté. Voilà, quant à moi, sire, le seul avis que je puisse donner. Que celui qui en sait un meilleur le dise.

— C'est inutile, repartit le roi ; car votre avis me plaît grandement, messire Eustache, et il sera fait comme vous avez indiqué.

Aussitôt le roi commanda aux deux maréchaux de chevaucher de bataille en bataille, et de choisir trois cents chevaliers des plus forts, des plus habiles et des mieux montés, pour suivre en tout point le plan d'attaque tracé par messire Eustache de Ribeaumont.

Le choix fait, le roi ordonna que chacun mît pied à terre, excepté les trois cents chevaliers destinés à ouvrir et à fendre les archers.

Il ordonna, en outre, que l'on taillât les lances à la longueur de cinq pieds, pour que l'on s'en pût servir facilement, et que l'on ôtât les éperons.

Pendant ce temps, les Anglais se fortifiaient non seulement des accidents du terrain et de la nature, mais encore en creusant des fossés pour abriter leurs archers et, de son côté, le jeune prince — il n'avait pas encore vingt-six ans — encourageait ses hommes du mieux qu'il lui était possible.

— Beaux seigneurs, leur dit-il, si nous sommes en petit nombre, comparés à nos ennemis, ne nous étonnons pas pour cela : la victoire n'est pas dans la multitude, mais où il plaît à Dieu de l'envoyer. Si la journée est pour nous, nous serons les hommes les plus honorés du monde ; si nous sommes tués, — car je n'admets pas que nous soyons vaincus, — j'ai monseigneur mon père et deux beaux-frères, et vous, vous avez de bons amis qui nous vengeront. Tâchez de bien combattre, et, s'il plaît à Dieu et à monseigneur saint Georges, je vous donnerai bon exemple, et vous me verrez aujourd'hui bon chevalier !

Comme il achevait ces paroles, un gentilhomme qui l'avait fort aidé dans l'ordonnance de la bataille, et qui se nommait James d'Audley, s'approcha de lui, et lui dit :

— Monseigneur, excusez-moi, mais j'ai fait un vœu.

— Lequel, chevalier? demanda le prince Noir.

— C'est que, si jamais je me trouvais en une bataille commandée par le roi d'Angleterre ou l'un de ses fils, je serais le premier assaillant et le meilleur combattant de son côté, ou, sinon, j'y laisserais ma vie. Je vous supplie, donc, cher sire, en récompense des services que jadis j'ai rendus au roi votre père, et depuis quelque temps à vous-même, de me donner congé d'accomplir mon vœu comme je l'entendrai et du mieux qu'il me sera possible.

Le prince sourit et répondit :

— Messire James, soyez le meilleur de nous tous, vous avez congé.

Et il lui tendit la main.

Le chevalier baisa la main du prince, et, accompagné de quatre écuyers qui le devaient garder, mort ou vivant, il s'en vint se mettre en tête des gens d'armes anglais, immédiatement derrière les archers.

La bataille s'engagea comme le roi de France l'avait ordonné par le conseil de messire Eustache de Ribeaumont. Les trois cents chevaliers choisis par les maréchaux s'engagèrent entre les haies ; mais à peine commençaient-ils à gravir la montagne, que les archers, embusqués derrière les haies, où ils ne pouvaient être atteints ni par les lances, ni par les épées des hommes d'armes, se mirent à cribler de leurs longues flèches, hommes et chevaux ; les chevaux, cruellement blessés, ou trébuchaient sous leurs maîtres, ou se cabraient et les renversaient. Les cavaliers ne pouvaient aller plus avant, car les cadavres des hommes et des chevaux leur barraient le chemin, et ils ne pouvaient non plus aller en arrière. Quelques-uns, mieux montés que les autres, firent un effort et franchirent l'obstacle ; malheureusement, ils se trouvèrent, non point devant la bataille du prince Noir, mais devant une nouvelle haie d'archers qui les criblaient de face, après que leurs compagnons les avaient criblés en flanc.

Ce fut alors que, pour accomplir son vœu, messire James d'Audley passa au travers des archers, et vint heurter de front, avec ses quatre écuyers, monseigneur Arnould Daudeneham, un des deux maréchaux de France qui commandaient cette espèce d'assaut ; — l'autre était messire Jean de Clermont.

Un des premiers coups d'épée de James d'Audley abattit Arnould Daudeneham ; mais le gentilhomme breton ne s'arrêta point à le faire prisonnier ; laissant ce soin à d'autres, lui se contentait de frapper, de blesser ou de tuer.

Cinquante ou soixante à peine des trois cents chevaliers engagés entre les haies, reparurent à l'extrémité, et se rejetèrent en désordre sur les gens d'armes qui les suivaient à pied, mettant le désordre dans leurs rangs avec leurs chevaux fous de douleur.

C'était la bataille du duc de Normandie qui venait la première ; c'est donc sur elle que furent renversés les deux maréchaux et leurs trois cents armures de fer.

En même temps, du haut de la montagne, et plongeant sur tout ce désordre, descendit, à toute volée de leurs chevaux, une troupe d'Anglais qui vint prendre en flanc la même bataille.

Les gens d'armes du duc de Normandie ne purent soutenir cette double attaque de tête et de flanc : ils se troublèrent, et, non pas ceux qui étaient en tête, — cela leur était impossible, tant ils étaient pressés, — mais ceux qui étaient en queue commencèrent à fuir.

Placé qu'il était sur la cime la plus élevée de la colline, le prince Noir vit ce trouble, et cria à tous ceux qui étaient près de lui, et qui, pour se reposer avaient mis pied à terre :

— A cheval, messieurs, à cheval !

Tous, à cet ordre, montèrent à cheval, criant : « Saint Georges et Guyenne ! » et ce cri fut si puissant, que les gens de la bataille du duc de Normandie l'entendirent et s'en troublèrent d'autant plus.

En ce moment, un chevalier anglais nommé messire Jean Chandos s'approcha du prince, et lui dit :

— Sire, sire, marchez en avant, et la journée est à nous ! Dieu est pour l'Angleterre ; aidons Dieu ! marchons où la besogne sera la plus rude, car c'est là que sera le roi de France ; je le connais, il ne fuira pas, il ne lâchera son épée que prisonnier ou mort. Vous avez dit que vous seriez aujourd'hui bon chevalier, le moment est venu de tenir votre parole.

— Chevauchons donc, Jean ! répondit le prince ; et, à partir de ce moment, vous allez me voir marcher toujours en avant, sans faire, je vous le promets, un seul pas en arrière.

Puis, s'adressant à son porte-étendard :

— Chevauchez en avant, bannières, au nom de Dieu et de saint Georges !

Le chevalier qui portait l'étendard obéit, se mit en marche et toute la bataille du prince le suivit, précédé qu'il était lui-même de ces terribles archers qui avançaient doucement, pas à pas, mais qui, comme le prince, ne reculaient jamais, et qui, tout en marchant, faisaient pleuvoir sur les Français des nuages de flèches plus pressés que la grêle.

Un grand et bon exemple des chefs eût peut-être fait tenir plus longtemps et plus fermement notre première bataille; mais nous avons dit que cette bataille avait pour commandant le duc de Normandie, qui fut depuis appelé Charles le Sage. Or, le futur Charles le Sage jugea qu'il était prudent de fuir, et, sans attendre le nouveau choc dont le menaçait le prince de Galles, il se tira de la mêlée avec ses deux frères, — ceux qui furent plus tard les ducs d'Anjou et de Berry, — et prit à travers champs, tirant du côté de Poitiers.

En voyant fuir le fils du roi et ses frères, la première bataille se rompit tout à fait, et c'était d'autant plus pardonnable, que trois bons chevaliers, messire Jean de Landas, messire Thibault de Vaudenay et le seigneur de Saint-Venant, qui étaient gouverneurs des jeunes princes, les accompagnaient, emmenant avec eux huit ou neuf cents lances.

Il est vrai que, quand le duc de Normandie se crut en sûreté, il renvoya messires Jean de Landas et Thibault de Vaudenay, ne gardant près de lui et de ses frères qu'une vingtaine de lances et le seigneur de Saint-Venant, « lequel, dit Froissart, jugea qu'il y avait autant d'honneur pour lui à veiller au salut de l'héritier de la couronne qu'à retourner à la bataille ».

Le roi Jean, qui avait vu se dissiper comme un nuage cette première armée commandée par son fils, et qui appréciait l'usage que, pour mieux fuir, les chevaliers faisaient de leurs chevaux, le roi Jean, disons-nous, voyant peu à peu arriver jusqu'à la seconde bataille, qu'il commandait, les flèches des archers, jugea que l'ennemi s'approchait, et, ne voulant reculer, ni lui ni les siens, cria à tout le monde :

— A pied! à pied!

Et lui-même donna l'exemple, descendant de son grand cheval blanc et détachant de sa selle une hache de bataille, arme terrible entre les mains du bûcheron royal

Son plus jeune fils, Philippe, duc de Touraine, en fit autant et se plaça près de son père. L'enfant n'avait d'autre arme qu'une petite épée; mais la hache du roi Jean suffisait à le défendre, lui et son fils.

Tous les chevaliers mirent pied à terre et se rangèrent, non pas autour du roi, car le roi ne voulait rien souffrir entre lui et l'ennemi, mais aux côtés du roi.

La précaution qu'avait prise le roi Jean n'était point inutile, quoiqu'elle fût dangereuse. Toute cette multitude effarée qui composait la première bataille, et qui avait pris la fuite, dirigeait sa course vers Poitiers; mais Poitiers, avant de s'informer si elle se composait d'amis ou d'ennemis, commença par lui fermer ses portes. « Aussi, dit Froissart, y eut-il sur la chaussée et devant la porte une si grande horribilité de gens navrés et abattus, que c'est merveille que d'y penser, et que les François se rendoient du plus loin qu'ils apercevoient un Anglois. »

Mais le roi Jean et ses hommes tenaient comme un rempart, et, comme dans un rempart, les Anglais s'acharnaient à faire brèche. Là combattaient, des deux parts, tout ce qu'il y avait de vaillants chevaliers.

Le roi Jean surtout faisait merveille. Il avait vu tomber, les uns après les autres, ses bannières et les chevaliers qui les portaient; puis on en était venu à combattre main à main, et il s'était fait un retranchement des corps de ceux qu'il avait abattus avec sa terrible hache.

A ses côtés était l'enfant, véritable lionceau fils de lion! Tandis que son père frappait, lui veillait, criant à chaque nouvel assaut :

— Père, gardez-vous à droite!... père, gardez-vous à gauche!

Et le père, pour l'encourager à faire bonne garde, lui criait de son côté :

— Hardi, Philippe! hardi, mon enfant!

Si bien que le nom en resta au courageux jeune homme, et qu'on l'appela, à partir de ce moment, Philippe le Hardi.

Nous verrons plus tard comment il fut la tige des ducs de Bourgogne, qui, commençant par Philippe le Hardi, passa par Jean sans Peur, pour arriver à Charles le Téméraire, dont nous allons nous occuper tout à l'heure.

Cependant, toute la bataille des Anglais se pressait sur le point où était le roi de France; car, comme l'avait dit Jean Chandos au prince Noir, on était certain que le roi ne reculerait pas et qu'il tiendrait jusqu'à la dernière extrémité.

Le combattant royal eut un instant de répit : les deux chevaliers qui avaient, pendant une lieue accompagné la fuite du dauphin et de ses frères, revinrent plus ardents à la bataille, qu'ils avaient été forcés de quitter : c'étaient, nous l'avons dit, messires Jean de Landas et Thibault de Vaudenay. Ils revenaient avec sept cents gentilshommes.

Sur leur chemin, ils avaient rencontré la bataille du duc d'Orléans, tout à fait intacte encore, et l'avaient poussée dans la mêlée.

Avec le secours qui arrivait et ce qui restait de la bataille du roi Jean, les Français étaient encore trois fois plus nombreux que l'ennemi; mais nous avons vu, en trois ou quatre circonstances, ce que peut une panique se jetant à travers les plus braves soldats... La panique était dans l'armée.

Les plus braves des gentilshommes se firent tuer autour du roi.

C'étaient le duc de Bourbon, le duc d'Athènes, le maréchal de Clermont, messire Robert de Duras, messire Richard de Beaujeu, le vicomte de Rochechouart, Eustache de Ribeaumont, Jean de Lille, Gillian de Narbonne, le sire de Châteauvillain, le sire de Montrehan, le sire d'Argentan, le sire de Laucerre, le sire Audry de Charny, le sire Godefroid de Charny, que l'on retrouva roulé dans la bannière royale, dont il s'était fait un linceul; enfin, le nombre des chevaliers restés morts sur le champ de bataille monta à plus de deux mille huit cents!

Mais le roi tenait toujours.

Il avait pris un instant de repos, avait bu une gorgée d'eau qu'on lui avait apportée dans un casque, et il s'était remis à frapper comme un ouvrier qui reprend sa besogne interrompue.

On en avait tant tué, tant d'autres avaient pris la fuite, qu'il y avait bien cinq hommes d'armes anglais contre un gentilhomme français.

Et c'était surtout autour du roi — facile à reconnaître à la couronne qui surmontait son casque — que l'on se pressait; mais lui, sauvegardé par le petit Philippe, frappait toujours, n'entendant à rien, quoique ses adversaires lui criassent :

— Rendez-vous, sire! rendez-vous! autrement vous êtes mort.

En tête de ceux qui criaient ainsi, il y avait un chevalier français qui avait fini par se faire jour entre tous jusqu'à ce qu'il se trouvât en face du roi.

Ce chevalier se nommait Denis de Morbecque.

Arrivé en face de Jean, il ne frappait pas, évitant les coups que le roi lui portait, et se contentant de dire en bon français :

— Rendez-vous, sire! rendez-vous!

Le roi se voyait forcé : il n'avait plus d'espoir, et, entendant cette voix française qui lui parlait, il fit un pas en arrière, abaissa sa hache émoussée et sanglante, en signe qu'il voulait parlementer, et demanda :

— Qui êtes-vous?

— Je suis un chevalier français, répondit Denis de Morbecque.

— D'où vient, alors, que vous servez dans l'armée anglaise?

— J'ai commis un homicide, et, pour le salut de mon corps, j'ai dû passer en Angleterre, où je me suis mis au service du roi Edouard.

— Où est mon cousin le prince de Galles? demanda le roi : si je le voyais, je me rendrais à lui.

— Rendez-vous à moi, sire, et je vous conduirai au prince de Galles.

— Eh bien, soit, dit le roi, je me rends à vous. J'aime mieux me rendre à un Français qu'à un Anglais.

Et, laissant tomber sa hache, il lui donna son gant.

De son côté, l'enfant, pour ne pas rendre son épée, la jeta loin de lui.

La bataille était finie : le roi était pris; seulement, pour être pris, le roi n'était pas hors de danger.

Au moment même où il venait de se rendre, à cinq cents pas de lui, à peu près, le prince Noir, vainqueur, s'était arrêté au milieu du champ de bataille, et, pensant à ses amis avant de penser à ses ennemis, demandait au comte de Warwick et à messire Regnault de Cobham :

— Messeigneurs, ne savez-vous rien de mon bon serviteur James d'Audley, lequel a fait vœu, vous vous en souvenez d'avoir les honneurs de la journée?

— Si fait, sire, répondirent les deux gentilshommes : nous avons de ses nouvelles et savons qu'il a tenu son vœu mais il est gravement blessé et a été porté par ses écuyers hors de la bataille à quelques pas d'ici.

— Oh! dit le prince, je suis fort attristé de ce que vous me dites là! Je le voudrais bien voir afin de m'assurer par moi-même de son état. Cherchez-le; s'il peut supporter le mouvement, amenez-le-moi; s'il est trop faible, renseignez-moi sur l'endroit où il gît, et je l'irai trouver.

Les deux gentilshommes allèrent au blessé et s'acquittèrent près de lui du message du prince

— Grand merci au fils de mon roi, répondit James, de s'inquiéter d'un si pauvre bachelier que je suis, et à Dieu ne plaise que je le dérange.

Alors il appela ses écuyers

— Portez-moi auprès de mon prince, dit-il ; je me sens fort, ayant l'espoir de sa présence.

Les écuyers prirent la litière sur laquelle le blessé était couché et la portèrent jusqu'aux pieds du cheval du prince Noir.

Lui, alors, reconnaissant sir James, mit pied à terre, et se penchant vers le blessé :

— Messire James, lui dit-il, laissez-moi vous remercier et vous honorer ; car, ainsi que vous en aviez fait vœu, vous avez eu les honneurs de la journée, et je déclare vous tenir pour le plus pieux et le plus vaillant de nous tous !

— Monseigneur, reprit le chevalier, je donnerais bien volontiers le reste de ma vie pour qu'il en fût ainsi que vous dites.

— Il en est ainsi, repartit le prince Noir, et, à partir d'aujourd'hui, je vous retiens pour mon chevalier à cinq cents marcs de revenu par an, lesquels vous seront assignés sur mes héritages d'Angleterre.

— Sire, répondit le chevalier, Dieu me fasse la grâce de mériter les faveurs que vous me faites !

Puis, comme le prince vit que sir James était si faible, que, pour quelques paroles qu'il venait de prononcer, il était tout près de s'évanouir, il fit signe aux écuyers de le transporter dans son propre logis, afin qu'aucun soin ne lui manquât.

Mais, en ce moment même, le prince aperçut une grande cohue de gens qui venaient à lui ; et, comme il pensait que le bruit et les gestes que faisaient ces gens annonçaient quelque nouvelle d'importance, il donna toute son attention à ce nouvel incident.

Alors, se tournant vers le comte de Warwick et vers messire Regnault de Cobham, qui venaient d'être ses messagers auprès de sire James :

— Messeigneurs, dit-il, courez vite, et voyez qui cause toute cette rumeur... Ne serait-ce point, par hasard, la prise du roi de France ?

C'était la prise du roi de France, en effet.

Seulement, le roi de France avait été, par une foule d'Anglais et de Gascons, arraché des mains du seigneur Denis de Mortbecque à qui il s'était rendu, et chacun, le tirant à soi, criait :

— C'est moi qui l'ai pris ! c'est à moi qu'il appartient !

Si bien que le bon roi Jean courait plus grand risque d'être démembré que pendant la bataille, et, se défendant de son mieux, disait à chacun :

— Seigneurs, menez-moi courtoisement, je vous prie, devant mon cousin le prince de Galles et ne vous querellez point sur ma prise ; car, Dieu merci, je suis assez riche pour vous enrichir tous par ma rançon !

Mais ceux à qui le roi s'adressait étaient si échauffés, qu'ils n'écoutaient point ces paroles, et continuaient de se quereller entre eux et de se disputer le prisonnier.

Ce fut sur ces entrefaites qu'arrivèrent le comte de Warwick et messire Regnault de Cobham.

Quand ils virent de quoi il était question, et quel danger courait le roi, ils tirèrent leurs épées et s'écrièrent :

— Au nom du prince de Galles, commandement vous est fait de vous tenir en arrière.

Les gens obéirent.

Alors, les deux barons descendirent de cheval, saluèrent le roi jusqu'à terre, et, se mettant l'un à son côté, l'autre au côté du jeune duc Philippe, ils dirent :

— Sire, à partir de ce moment, nous répondons de vous et de votre fils à notre maître, et, avec l'aide de Dieu, nous vous remettrons entre ses mains sains et saufs.

— Marchons, répondit Jean

Cinq minutes après, le roi captif était devant le prince vainqueur.

Le prince Noir fut digne de sa haute fortune.

Il y avait deux façons de traiter Jean : c'était de le traiter en prisonnier ou de le traiter en roi.

Le prince Noir le traita en roi.

C'était à la fois plus chevaleresque et plus politique.

Au point de vue des idées du XIVe siècle, le roi pris, la France était prise, et la rançon du roi devait être telle, que la France se ruinât à la payer.

En entrant à Londres, le prince de Galles mit le roi sur un grand cheval blanc en signe de suzeraineté

Lui, au contraire, comme vassal, marchait près de Jean, sur un petit cheval noir.

Arrivé à Londres, le roi Jean fut reçu par Edouard III, qui lui donna un grand dîner.

A ce dîner, l'échanson du roi d'Angleterre ayant servi son maître avant de servir le roi de France, le jeune prince Philippe se leva, et, donnant un soufflet à l'échanson :

— Qui t'a donc appris, lui dit-il, à servir le vassal avant le maître ?

L'échanson, tout étourdi d'une agression si inattendue, se tourna vers le roi d'Angleterre comme pour lui en demander l'explication.

Mais celui-ci :

— L'enfant a raison, dit-il ; le roi de France est mon roi, et, comme duc de Normandie, je ne suis que son vassal.

Et au jeune prince :

— Ah ! dit-il, monseigneur, vous êtes justement surnommé Philippe le Hardi !

Le roi Jean resta huit ans prisonnier en Angleterre ; mais, pendant ces huit ans, comme Régulus revint à Rome, le roi Jean revint à Paris.

Le jeune Philippe de Rouvres était mort en 1361 ; et le roi Jean, comme mari de Jeanne de Boulogne, héritait des biens de l'enfant.

Aliéné par le roi Robert, le duché de Bourgogne revenait ainsi, naturellement et par succession, à la couronne de France.

En retournant à Londres, — autre ressemblance que le roi Jean eut encore avec Régulus retournant à Carthage, — le prince français déposa entre les mains du chancelier de Bourgogne les lettres de donation du duché à son très cher fils le duc de Touraine.

Ces lettres ne devaient lui être remises qu'à la mort du roi Jean.

Le roi Jean mourut le 8 avril 1364.

Le jeune duc fut immédiatement mis en possession, et, le 26 mai suivant, Philippe le Hardi quittait Dijon pour assister, comme duc de Bourgogne, au sacre de son frère aîné

Le roi Charles V confirma la donation faite par son père et y ajouta l'abandon de l'hôtel de Bourgogne, qui, depuis longtemps, appartenait aux ducs de Bourgogne, et leur servait de demeure lorsqu'ils habitaient Paris.

Cet hôtel était situé sur la montagne Sainte-Geneviève.

L'acte de donation du duché et de l'hôtel porte la date du 2 juin 1364.

Si cette espèce de prologue a dit ce qu'il voulait dire le lecteur sait maintenant dans quelle terre ensanglantée avait poussé cet arbre gigantesque de Bourgogne, dont Charles le Téméraire n'est qu'un rameau.

I

LE BON DUC

Charles, surnommé le Téméraire, était l'arrière-petit-fils de Philippe le Hardi, dont nous venons de raconter le premier fait d'armes et qui fut la tige de la seconde maison de Bourgogne.

Disons à quel degré de puissance était arrivée la maison de Bourgogne au moment où naquit le jeune Charles, c'est-à-dire le 10 novembre 1435.

Nous avons raconté de quelle façon le duché de Bourgogne, avait fait retour au roi Jean et avait été constitué en apanage à son fils Philippe le Hardi, par lettres patentes du 6 septembre 1363, confirmées l'année suivante par le roi Charles V.

Comment, après les troubles qu'avait suscités en France la première maison de Bourgogne ; comment, après le traité de Bretigny, qui enlevait au royaume ses plus belles provinces ; comment un roi aussi sage que l'était Charles V acceptait-il, sans remontrance visible, sans regret apparent, ce nouveau démembrement de la France ?

Nous pourrions rappeler d'abord cette grande vérité : c'est que l'exemple du passé instruit rarement l'avenir.

Ensuite, nos rois de France, sans trop se rendre compte de ce qu'ils faisaient, avaient aboli la féodalité telle que l'avait constituée Charlemagne, c'est-à-dire le seul pouvoir militaire qui existât en France ; ce pouvoir leur manquant, ils essayèrent au XIIIe et au XIVe siècle, d'établir une féodalité artificielle. L'exemple de Philippe d'Anjou, fait roi d'Espagne par Louis XIV et devenant l'ennemi de la France, n'empêcha point Napoléon de faire son frère Joseph roi d'Espagne, son frère Louis roi de Hollande, son beau-frère Murat roi de Naples, et son beau-fils Eugène vice-roi d'Italie.

Qu'essayait de faire Napoléon ? Il essayait de rétablir une grande féodalité militaire.

Charles V, en ratifiant les lettres patentes du roi Jean qui accordaient le duché de Bourgogne à son jeune frère, agissait donc d'abord en fils pieux, puisqu'il exécutait les dernières volontés de son père : et, en constituant un établissement féodal, il suivait, en outre, les traditions de la politique du temps.

Le duc d'Anjou, frère puîné de Charles, frère aîné de Philippe, était gouverneur du Languedoc, et, par le Languedoc, regardait la Provence et l'Italie ; par la Bourgogne, le nouveau duc agirait sur l'empire et les Pays-Bas.

Philippe de Rouvres, dont le nouveau duc tenait l'héritage, avait épousé Marguerite, fille unique du comte de Flandre ; mais le mariage n'avait point été consommé.

La veuve était donc à remarier.

Ce mariage allait à merveille à Philippe : Marguerite était héritière des comtés de Flandre, d'Artois, de Rethel, de Nevers et de Franche-Comté.

Mais, par cela même qu'il réunissait tous ces avantages, il n'allait pas moins à Edouard III, qui sollicitait cette alliance pour le prince Noir, notre vainqueur de Poitiers.

Il est vrai que Marguerite de Flandre aimait Philippe ; mais, l'amour est, en fait de mariages princiers, une mince considération.

Louis de Male hésitait. — Charles V, craignant de voir s'agrandir encore son rival le roi d'Angleterre, n'hésita, lui, point à se diminuer ; il offrait de rendre aux Flamands Lille et Douai, la Flandre française, la barrière du royaume au nord.

Cela ne suffit point.

Par bonheur, — peut-être serait-il plus juste de dire par malheur, — la mère de Louis de Male, fille de Philippe le Long, princesse française, avait décidé cette union ; elle alla trouver son fils, qui penchait pour Edouard III, et, tirant de sa robe sa mamelle droite :

— Louis, dit-elle, si tu refuses de faire les noces que ton roi et moi nous désirons, je te jure que je retranche de moi le sein qui t'a nourri, à ton grand déshonneur, et à l'opprobre éternel de ton nom !

Louis de Male consentit, et le mariage fut célébré à Gand le 19 juin 1369.

Le duc de Bourgogne se trouva donc duc de Bourgogne et, en attendant qu'il héritât de la Flandre, de l'Artois, de Rethel, de Nevers et de la Franche-Comté, maître de Lille et de Douai.

Charles V espérait que la France absorberait la Flandre, que les intérêts rapprocheraient les peuples réunis sous une même domination. Charles V se trompait : la distinction resta profonde. Langue et mœurs séparaient les Français des Flamands : ce ne fut point la riche Flandre qui vint à la pauvre Bourgogne, ce fut la pauvre Bourgogne qui se trouva être un accessoire de la riche Flandre. L'intérêt flamand fit pencher la politique du fils de France vers l'Angleterre.

L'alliance avec nos ennemis fut commerciale d'abord, puis peu à peu elle devint politique.

Il y avait mariage politique entre la France et la Flandre ; mais il y avait mariage commercial entre la Flandre et l'Angleterre.

Ce mariage commercial faisait la richesse du pays, partant celle du prince.

A son tour, Philippe faisait épouser, en 1385, à son fils le comte de Nevers, l'héritière du Hainaut et de la Hollande, et il complétait ainsi les Pays-Bas.

Cinq ans plus tard, en 1390, il achetait aux comtes d'Armagnac le Charolais, et il complétait ainsi les Bourgognes.

Fenêtres sur l'Angleterre, portes sur la France.

A la seconde génération, voilà ce qu'avait amené la prévoyance du sage roi Charles V.

Le petit-fils de ce Philippe le Hardi, qui avait si vaillamment combattu à Poitiers, qui avait, à Londres, donné un soufflet à l'échanson d'Edouard III, parce que celui-ci servait le roi d'Angleterre avant le roi de France, Philippe le Bon, enfin, s'alliait à Henri V, était témoin de son mariage avec la princesse Catherine, et faisait proclamer le roi d'Angleterre roi de France, à l'exclusion du roi de France Charles VII.

Il est vrai qu'il gagnait à renier la France, sa mère, les positions dominantes de la Somme et de la Meuse, Namur et Péronne, les avenues de Paris ou plutôt Paris même, Bar-sur-Seine, Auxerre et Meaux.

Il est vrai encore que, pour arriver là, il lui avait fallu livrer la Pucelle !

Puis, le 4 août 1430, le duc de Brabant meurt.

Le duc de Bourgogne avait à peu près tout ce qui entourait le Brabant : il avait la Flandre, le Hainaut, la Hollande, Namur, Luxembourg. Il lui manquait le Brabant.

Le Brabant, c'était la province centrale, Louvain, Bruxelles. Bruxelles, la reine des Pays-Bas ; Louvain, sa dame d'honneur.

Le Brabant ne revenait point à Philippe ; il revenait à sa tante Marguerite de Bourgogne, comtesse de Hainaut ; à ses beaux fils Charles et Jean de Bourgogne, fils du comte de Nevers, tué à Azincourt.

Il oublia qu'il était neveu de l'une, tuteur des autres ; il mit la main sur le Brabant.

Tout cela n'empêche pas le fils de Jean sans Peur, le père de Charles le Téméraire, d'être appelé Philippe *le Bon*.

Vous voyez qu'il ne faut pas attacher trop d'importance à cette épithète de *bon*.

Nous avons dit que, chez Jean, *le Bon* voulait dire l'étourdi, le prodigue, le fou.

Chez Philippe, *le Bon* veut dire l'amoureux, le courtois, le sensuel.

Oui, Philippe, selon les idées vulgaires, était *le bon duc ;* il était tendre de cœur, surtout aux femmes, — nous le verrons tout à l'heure ; — puis, il pleurait facilement.

Il pleura les morts d'Azincourt, et devint l'allié des Anglais, qui avaient fait ces morts.

Il pleura son père Jean sans Peur, et, par vengeance du meurtre de Montereau, déposséda Charles VII du trône de France.

Au reste, il savait parfaitement ce que pouvait rapporter un meurtre, et quel était le prix du sang que l'on pouvait tirer du meurtrier.

Le 21 septembre 1435, il consent à pardonner ce meurtre et à signer la paix avec le roi Charles VII.

Mais à quelle condition pardonnera-t-il ? C'est qu'on lui cédera les comtés de Mâcon, d'Auxerre, de Bar-sur-Seine et de Ponthieu.

En Picardie, il a déjà Péronne : il lui faut encore Montdidier, Roye, Saint-Quentin, Corbie, Amiens, Abbeville et Doullens.

Vous voyez que le bon duc a le pardon difficile.

Il est vrai qu'il consent à ce que les villes, qui sont villes royales, soient rachetées, si jamais la France a assez d'argent pour opérer ce rachat.

En outre, le roi Charles témoignera ses regrets de la mort de Jean sans Peur, niera qu'il y ait pris aucune part, et fondera, à Montereau, un service perpétuel qui sera celebré le jour de l'assassinat.

Attendez ! il faut que le bon duc complète son duché, dont son fils tentera de faire un royaume.

René, duc de Bar, a été fait prisonnier par le duc de Bourgogne à la bataille de Bulgneville. Il est détenu depuis quatre ans dans une des tours du palais de Dijon. Le bon duc a eu le soin de ne pas dire un mot de lui dans le traité d'Arras.

Ce n'est point par oubli : le bon duc n'oublie pas ses prisonniers ; d'ailleurs, Charles VII en avait dit quelques paroles, lui.

Mais le bon duc avait répondu :

— Nous verrons plus tard.

Ce qui arrêtait le bon duc, c'est que, pendant sa captivité, le prisonnier avait hérité du duché d'Anjou et du comté de Provence par la mort de son frère, et que Jeanne II, en expirant, l'avait appelé au trône de Naples.

Un si riche prisonnier, en sortant de la cage où il était resté quatre ans, devait bien laisser aux barreaux quelqu'une des plumes de son aile.

René en laissa deux : Neuchâtel en Lorraine, Clermont en Auvergne.

Il paya, en outre, quatre-vingt mille écus d'or.

Ce fut ce même René que depuis, et à plus juste titre, on appela en Provence le bon roi René, et sur lequel Georges Châtelain a fait la jolie chronique qui commence par ces vers :

> J'ay ung roy de Cecille
> Veu devenir berger,
> Et sa femme gentille
> De ce propre mestier,
> Portant la pennetière,
> La houlette et chappeau,
> Logeant sur la bruyère,
> Auprès de leur troppeau.

Quant au duc Philippe, nous avons dit qu'il était fort *bon* à l'endroit des femmes, fort *bon* aussi à l'endroit de ses bâtards.

Un jour que nous n'avions rien de mieux à faire, nous nous sommes amusé à compulser les archives de Lille, chambre des comptes, et nous y avons trouvé nous ne savons combien de lettres et d'actes du bon duc, relativement aux nourritures de bâtards, pensions de mères et de nourrices.

Au reste, ce galant XVe siècle était le règne des femmes. Comptons.

Isabeau de Bavière, qui perd et vend la France.

Valentine de Milan, qui console le roi des infidélités de sa femme et des trahisons de ses frères.

Jeanne, qui sauve le royaume.

Agnès Sorel, la dame de Beauté, qui remet aux mains de Charles VII l'épée qui chassera les Anglais de la France.

Jacqueline de Hainaut, la vaillante comtesse, la femme aux quatre maris, qui défendait mieux ses domaines qu'elle ne se défendait elle-même.

La religion du temps, ce n'est pas la vierge, c'est la femme.

Mais peut-être les graves Flandres seront elles plus sévères.

Bon! lisez la légende de la comtesse qui mit au monde trois cent soixante-cinq enfants.

Trois cent soixante-cinq enfants pour une femme, c'est beaucoup : on peut donc contester la susdite légende : mais ce qui est incontestable, ce sont les soixante-trois bâtards du comte de Clèves : ce qui est incontestable, c'est Jean de Bourgogne, évêque de Cambrai, officiant pontificalement avec ses trente-six bâtards et fils de bâtards qui le servent à l'autel ; ce qui est incontestable, enfin, c'est Philippe le Bon avec ses trois femmes légitimes, ses vingt-sept maîtresses et ses seize bâtards.

Pendant qu'on brûlait la sainte de Vaucouleurs, la vierge d'Orléans, la libératrice de la France, que faisait le bon duc qui l'avait vendue?

Il procédait à son troisième mariage et fondait l'ordre emblématique de la Toison d'Or.

Cette troisième femme, qui devait, cinq ans plus tard, donner le jour à notre héros Charles, était une infante de Portugal, Anglaise par sa mère, Philippa de Lancastre ; quant à son père, c'était le brave bâtard Jean Ier, qui venait de fonder, en Portugal, une nouvelle dynastie, comme le bâtard Transtamare en Castille.

C'était le beau temps des bâtards, et ils le savaient bien, ceux qui avaient la chance de l'être! Dunois ne déclarait-il point, à douze ans, qu'il n'était pas le fils du riche et ridicule Canny, mais qu'il s'appelait *le bâtard d'Orléans!*

Donc, le jour de son mariage avec la brune Portugaise, le bon duc Philippe institua, comme nous l'avons dit, l'ordre de la Toison d'Or, et prit la devise : *Autre n'auray !*

Jamais devise n'eut un double sens plus perfide.

La *Toison d'Or!* N'était-ce pas un hommage à ces cheveux blonds que les peintres flamands, depuis Van Eyck jusqu'à Rubens, font ruisseler sur les épaules des belles Flamandes? n'était-ce pas le triomphe de la femme du Nord sur la femme du Midi? la victoire du blond sur le noir?

Et cette devise : *Autre n'auray !* était-ce un engagement envers l'infante de n'avoir d'autre femme qu'elle, ou bien une promesse à toutes ces triomphantes beautés de Gand et de Bruges de leur rester fidèle quand même?

Ce mariage fut l'occasion de galas inouïs, de fêtes gigantesques, de bombances folles. A Bruges, il y eut des prodigalités à ruiner un roi.

Et qui faisait ces prodigalités? La commune, la ville, Bruges.

Bruges, par les dix-sept nations qui y avaient leurs comptoirs, était peut-être alors la ville la plus riche du monde.

Les rues furent tendues des plus beaux et des plus riches tapis de Flandre. Pendant huit jours, le vin coula à flots par ses rues : un lion versait du vin du Rhin ; un cerf versait du vin de Beaune. Pendant les repas, une licorne les relayait et lançait l'eau de rose et le malvoisie.

Ainsi le duc de Bourgogne était arrivé à l'apogée de sa richesse et de sa puissance, et, s'il avait un fils, ce fils pourrait s'intituler duc de Bourgogne, de Lorraine, de Brabant, de Limbourg et de Gueldre, comte de Flandre et d'Artois, comte palatin de Hainaut, de Hollande, de Zélande, de Namur et de Zutphen, seigneur de la Frise, de Salins et de Malines.

Ce fils naquit, comme nous l'avons dit, le 10 novembre 1435, et, au lieu du titre de comte de Nevers que son père et son grand-père avaient reçu à leur baptême, il reçut, lui, le titre de comte de Charolais.

Cette naissance combla les désirs du duc, et porta jusqu'à la folie l'orgueil de celui que les étrangers appelaient le *grand duc d'Occident*.

Donnons une idée de cette folie.

Le bon duc ayant été obligé de se faire raser la tête à la suite d'une maladie, un édit parut qui ordonnait à tous les gentilshommes de se faire raser la tête comme leur duc.

Cinq cents gentilshommes obéirent ; et, comme Philippe le Bon pensait bien que quelques-uns avaient l'intention de se soustraire à l'édit, il délégua messire Pierre de Vacquembac pour visiter les têtes rebelles et en faire tomber les cheveux récalcitrants.

Au reste, il en arriva, de la naissance de l'héritier ducal, comme de tous les biens qui comblent la mesure d'une grande fortune : à partir du moment où elle a atteint son apogée, cette fortune ne pouvant plus grandir, reste quelque temps stationnaire, puis décroît peu à peu, quand elle ne s'écroule pas tout d'un coup.

Ce ne fut guère que vers sa septième ou huitième année que l'on put juger des dispositions du jeune comte.

Il apprenait bien et assez facilement, pourvu que ses études portassent sur des faits d'armes et de chevalerie. Peu de gentilshommes, à cette époque, savaient lire et écrire ; selon toute probabilité son grand-père Jean sans Peur ne savait pas même signer son nom ; monsieur de Barante, qui a retrouvé son sceau, n'a pu, malgré toutes les recherches, retrouver sa signature.

A dix ans, Charles savait lire et écrire, et lisait ou se faisait lire tout particulièrement les contes et faits de Lancelot du Lac et de Gauvain.

A douze ans, on lui mit un arc entre les mains, et bientôt il devint un habile archer.

A quinze, on le laissa se livrer au plaisir de la chasse où il prit un goût extrême ; c'était surtout la chasse au sanglier qui le passionnait. Quand le sanglier tenait aux chiens, il demandait sa lance, poussait à l'animal, et presque toujours le tuait du premier coup.

Il aimait aussi la chasse au vol ; mais ce n'était pour lui qu'un passe-temps et non point une passion, comme la chasse au sanglier, qui, du reste, ne lui plaisait tant qu'à cause des dangers que l'on y courait.

Puis il se mit à cultiver les exercices du corps proprement dits, et à seize ans il pouvait défier à la lutte tous les jeunes gens de son âge, de même qu'aux barres il était un des plus rapides coureurs qui se pussent voir.

Au milieu de tout cela, son goût pour la magnificence s'était développé ; il était, au reste, à bonne école. Il recherchait la pompe dans ses habillements, et se plaisait à sortir avec une belle suite d'écuyers et de pages ; il aimait aussi à entendre chanter, mais ne chantait pas lui-même, ayant la voix fausse.

Le Ber d'Auxy et le sire de Rosembos avaient été choisis pour gouverner son enfance et diriger sa jeunesse.

Il atteignit ainsi dix-huit ans.

Le duc, son père, jugea que le moment était venu de lui faire faire ses premières armes, et il ordonna tout exprès un tournoi à Bruxelles.

Le jeune comte de Charolais devait en être le tenant.

Mais la duchesse intervint ; — la pauvre mère craignait qu'il n'arrivât malheur à son fils bien-aimé.

Le duc tint bon.

Isabelle demanda que, tout au moins, le jeune comte s'essayât avant d'entrer en lice.

Le duc jeta alors les yeux autour de lui, et choisit, parmi tous ses chevaliers, Jacques de Lalaing comme le plus digne de donner cette leçon d'armes à l'héritier de Bourgogne ; et chacun applaudit au choix, disant que jamais si grand honneur ne pouvait être attribué à meilleur chevalier.

On décida que la leçon d'armes serait donnée au jeune prince dans le parc de Bruxelles, en présence de quelques personnes seulement.

La duchesse demanda la permission d'assister à cet exercice.

Les deux combattants se présentèrent à cheval, chacun au bout de l'allée qui devait leur servir de lice : à chacun d'eux on remit une lance ; puis, sur l'ordre du duc, les deux adversaires coururent l'un sur l'autre.

Le comte de Charolais brisa sa lance sur l'écu du sire de Lalaing, qui n'en resta pas moins ferme sur ses étriers.

Quant au sire de Lalaing, il ne toucha point le comte de Charolais : sa lance passa au-dessus du casque du jeune prince.

Le duc vit bien que le vieux chevalier ménageait son fils ; il se fâcha tout rouge et cria au sire de Lalaing :

— Sire de Lalaing, mon ami, je vous ai choisi pour pousser mon fils, et non pour le ménager. Si vous voulez en agir ainsi, faites place à un autre.

Tout au contraire, et en même temps, la duchesse remerciait du regard le vieux chevalier.

Mais Jacques de Lalaing écouta le duc. D'autres lances furent apportées. Le chevalier et son jeune élève coururent l'un sur l'autre et les deux lances furent brisées.

Cette fois, ce fut la duchesse qui gourmanda le chevalier, disant qu'il y avait été trop vigoureusement.

Deux ou trois nouvelles épreuves furent encore tentées que le comte de Charolais soutint à merveille.

Le duc et la duchesse se retirèrent donc on ne peut plus satisfaits ; car chacun d'eux se disait que, le jour du tournoi, le comte se montrerait digne de son nom.

En effet, le jour du tournoi venu, le jeune prince, accompagné de son cousin le comte d'Etampes, de ses jeunes compagnons Philippe de Croy, Jean de la Trémoille, Charles de Ternant, et suivi de ses gouverneurs le Ber d'Auxy et le sire de Rosembos, entra dans la lice, qui était préparée sur la place de l'hôtel de ville de Bruxelles, et rompit successivement dix-huit lances! Il fut proclamé vainqueur à l'unanimité et reçut le prix des mains des dames.

Ce jeu guerrier servait de prélude à un jeu plus grave : on allait entrer en campagne contre les Gantois, et, sur un premier refus de son père de lui donner un commandement dans l'armée, le jeune comte avait juré par saint Georges, — c'était son serment ; ce fils de France jurait par un saint anglais — et le jeune comte, disons-nous, avait juré par saint Georges, que, si on le laissait à Dijon ou

à Bruxelles, il partirait, fût-ce en pourpoint, pour rejoindre son seigneur et l'aider à se venger de ses rebelles sujets.

ux mots sur la *rébellion* des Gantois

II

LE LION DE FLANDRE

Les causes des luttes entre sujets et princes sont celles que les historiens doivent toujours essayer de mettre dans la plus grande lumière.

Cette querelle entre les Gantois et leur seigneur remontait haut. — Philippe le Bon leur gardait rancune pour l'avoir abandonné au siège de Calais.

Bruges s'était révolté : le duc avait soumis Bruges, et y faisait régner son autorité despotique sans le moindre souci des franchises et privilèges de la ville. Il avait grande envie de réduire Gand au même état que Bruges, et d'y exercer sans empêchement son pouvoir absolu.

Mais le bon duc avait, pour première vertu politique, — grande vertu ! — celle de savoir attendre.

Il attendait donc, et, tout en attendant, faisait des essais.

Ainsi, en 1440, il avait par son bon plaisir transporté à Courtrai le conseil de Flandre, qui jusqu'alors avait siégé à Gand.

En 1448, il lui plut de décréter un nouvel impôt sur le sel.

Ypres et Bruges obéirent sans remontrance. Gand refusa de payer.

La ville se gouvernait par elle-même ; bien souvent elle avait changé son mode de gouvernement. C'était son droit.

Elle avait à sa tête vingt-six jurés ; treize d'entre eux étaient chargés, comme conseillers, des affaires de la ville et de la conduite des finances ; treize autres, comme échevins, étaient juges et rendaient la justice.

Les habitants étaient divisés en trois catégories : les bourgeois, les gens de métier et les tisserands.

Les bourgeois élisaient trois conseillers et trois échevins ; les gens de métier et les tisserands nommaient chacun cinq conseillers et cinq échevins.

Cette forme de gouvernement remontait au temps où Philippe le Bel avait vaincu les Flamands.

En outre, la ville s'était créé, depuis, un autre ordre de magistrats : c'étaient des doyens.

Chacun des cinquante-deux métiers avait son doyen. Le doyen des bourgeois était, de droit, chef et premier bailli de la ville ; on l'appelait le grand doyen ; c'était à lui que le duc déléguait son autorité. Chaque doyen était garde de la bannière du métier auquel il appartenait, et il avait droit d'assembler tous les hommes de ce métier.

Il suffisait donc qu'un doyen prît sa bannière et l'allât planter sur le marché du Vendredi, pour que tous les gens du métier se réunissent à l'instant même autour de cette bannière.

Il était bien rare qu'une pareille réunion se fît sans troubles.

Le duc, mécontent du refus de l'impôt du sel, et cherchant une occasion de faire pour Gand ce qu'il avait fait pour Bruges, déclara aux Gantois qu'il séparait l'office de grand doyen de celui de bailli ; qu'en conséquence, il ne déléguerait plus son autorité au représentant de la ville.

Enfin, au mois de septembre 1449, le bon duc mit de fortes garnisons à Termonde, à Gavre, à Rupelmonde, fit barrer les canaux, décréta de nouveau la gabelle du sel, et y ajouta une taxe sur le blé et la mouture.

Les Gantois refusèrent plus que jamais de payer.

Le duc retira alors tout pouvoir aux magistrats de la ville, cassa les échevins et les baillis, et défendit par toutes les Flandres qu'on obéît en rien aux gens de Gand.

Il y avait longtemps déjà que le duc en eût fini avec la ville obstinée, s'il n'avait regardé à l'ouest. Les villes flamandes étaient sous la juridiction de la France, et souvent, dans les cas extrêmes, s'adressaient à elle. Or, en 1450, la France commençait à se débarrasser des Anglais, et Charles VII, le roi de Bourges, redevenait peu à peu le roi de France. En 1453, les Anglais ne possédaient plus en France que Calais.

Il est vrai que le duc de Bourgogne avait plus de prise sur le roi de France que le roi de France n'en avait sur lui, et surtout en cas de guerre déclarée. Par Auxerre et Péronne, il tenait Paris de près ; mais, tout autour de Paris, les cousins de la Toison d'Or tenaient Nemours, Montfort, Vendôme. Il y avait plus : le duc d'Orléans, le prisonnier d'Azincourt, qu'après vingt-cinq ans de captivité, Philippe venait de racheter pour une somme qui, de nos jours, équivaudrait à celle de trois millions, le duc d'Orléans auquel il avait passé la Toison d'Or au cou et fait épouser une de ses parentes, était certainement tout prêt à lui donner passage par la Loire. Il n'y a rien de plus tendre que de vieux ennemis nouvellement réconciliés.

Quant au roi de France, quelle arme avait-il contre le duc de Bourgogne ? Sa haute juridiction sur les provinces françaises, ses influences sur Gand et sur Liège, ces deux cabestans démocratiques qui lui servaient à tirer le duc de Bourgogne en arrière, quand il prenait à celui-ci des velléités de marcher vers la France.

C'était à la fois l'heur et le malheur, la force et la faiblesse du duc Philippe d'avoir ces grandes villes populaires. L'absolutisme était partout ; ces rois d'Angleterre, de France, d'Espagne, cet empereur d'Allemagne, le pape lui-même, tous semblaient commander à des morts ; la vie est là où est la liberté. Le duc de Bourgogne seul commandait à des vivants, et il s'en apercevait en ce que ces vivants n'obéissaient pas.

Par bonheur pour le duc, on apprit tout à coup que les Anglais, conduits par Talbot, venaient de débarquer en Guyenne.

Cela taillait de la besogne au roi Charles VII, qui n'aurait plus le temps de s'occuper des Gantois.

Dès cet instant, la campagne dont nous avons parlé et dans laquelle le jeune comte de Charolais devait faire ses premières armes fut résolue.

Les Gantois firent alors une démarche pour désarmer leur seigneur, celui à qui ils faisaient serment de le respecter « dans sa vie, dans son corps, dans ses membres, dans sa femme et dans ses enfants. » Le sire de Comines, — le même qui nous a laissé de si charmants mémoires sur Louis XI, — le sire de Comines, seigneur de la Clyte, grand bailli de Flandre, s'interposa.

Le bon duc exigea d'abord qu'on livrât les trois hommes qui s'étaient particulièrement opposés à l'impôt sur le sel. C'étaient Daniel Sersander, Liévin Potter et Liévin Snowt.

Les Gantois refusèrent.

Les trois coupables, — coupables au point de vue du duc, bien entendu, héros au point de vue populaire, — résolurent, eux, de se confier à la bonté de leur seigneur.

Ils allèrent le trouver à Termonde, s'agenouillèrent humblement devant lui et lui demandèrent pardon.

Le duc exila Sersander à vingt lieues de ses Etats pour vingt ans ; Potter à quinze lieues pour quinze ans et Snowt à dix lieues pour dix ans.

Telle était la grâce que leur faisait le bon duc !

A cette nouvelle, les Gantois s'exaspérèrent. La monstrueuse cloche du beffroi sonna sa note uniforme ; on l'appelait Roland de son tintement sinistre, qui semblait crier : *Ro-land — ro-land — ro-land !*

Aussi disait-elle d'elle-même, la terrible alarmiste :

« Je m'appelle Roland ; quand je tinte, il y a incendie ; quand je sonne, il y a guerre ! »

Il y avait donc rébellion dans la ville de Gand ; — c'était ainsi que le bon duc appelait le soulèvement de ces braves bourgeois, poussés à bout par sa tyrannie. — Et Roland sonnait !

Nous avons dit quelques mots de l'organisation politique des Gantois : nous serions incomplet si nous ne disions pas quelques mots de leur organisation sociale.

Peut-être verrons-nous par là si c'étaient d'aussi méchantes gens que le disaient les historiens de Bourgogne.

Rappelez-vous ce que, sous Louis-Philippe, les journaux du gouvernement disaient des *rebelles* de Lyon, malheureux *canuts*, frères des *lollards* flamands, qui mettaient sur les enseignes de leur rébellion : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant ! »

Si vous voulez savoir d'où vient le mot de lollard : *lulla*, endormir, en suédois ; en vieil allemand, *lullen*, chanter tout bas. — Les lollards étaient donc des martyrs du travail qui chantaient tout bas pour endormir leur misère. On les appelait encore *boghards*, ce qui veut dire ceux qui prient.

Quant aux femmes, elles, c'étaient des *béguines* ; — allez dans les vieilles villes de Flandre, et vous verrez encore ces béguinages où se rassemblent des femmes non cloîtrées, religieuses sans vœux ou du moins liées par des vœux très courts ; — elles pouvaient se marier, et passaient, de leur petite cellule dans la pauvre chambre de l'ouvrier, où elles apportaient la religion et l'amour, ces deux grandes consolations de la vie humaine.

La nature des Flandres est triste : c'est le Nord pluvieux, le Nord des brouillards, le Nord de la boue ; le Nord des glaces est un paradis près de celui-là.

Allez un peu plus loin, vous avez la Hollande, pays

factice dont la vie ou la mort dépend d'un trou fait à une digue ; la Hollande, où un jour l'Océan se trompa, couvrit de ses vagues soixante villages, et, à la place où avaient été ces soixante villages, mit la mer de Harlem.

Eh bien, c'est là où la nature est triste, qu'il faut trouver la gaieté de la maison ; c'est là où manquent les rayons du soleil, qu'il faut se chauffer à la flamme du foyer.

Aussi, voyez les Flamands se serrer les uns contre les autres comme pour se réchauffer Ils donnent, ainsi que tous les hommes, le nom d'amour à l'union de l'homme



Il y avait donc rébellion dans la ville de Gand.

et de la femme ; mais ils donnent le nom d'*amitiés* à leurs compagnies. On ne disait pas la compagnie de Lille, la compagnie d'Aire : on disait l'*amitié* de Lille, l'*amitié* d'Aire.

Leur devise était : « Tous pour chacun, chacun pour tous ! » leur mot de ralliement (à Courtrai) : *mon ami, mon bouclier.*

Quel est le carillon de leurs cloches ? Le carillon de la Loi ; et, quand leur Jacquemart sort avec sa femme Jacqueline, pour frapper l'heure avec son marteau de fer sur le tamtam de bronze, que chantent-ils en frappant ? Le psaume *Quam jucundum est, fratres, habitare in unum* (frères, qu'il est bon d'habiter tous en un seul) !

Les historiens diront tout ce qu'ils voudront, mais ce ne sont point de méchants hommes, ceux-là qui ont fait de la fraternité leur devoir.

Quelle était la vie des Flandres ? L'industrie. Qu'était la Flandre elle-même ? Un produit de l'industrie ; la Flandre occidentale est conquise sur l'eau salée ; la Flandre orientale est conquise sur les eaux douces.

L'industrie fit comme les conquérants : elle se fit reine du pays conquis.

De quel droit le duc Philippe venait-il dire à l'industrie : « Je suis comte de Flandre depuis dix, vingt ou trente ans ! »

L'industrie lui répondait : « J'étais comtesse de Flandre bien avant toi, et tu n'as pas pu hériter de moi qui suis immortelle. »

Puis le pauvre ouvrier, qui se glorifiait d'être *des messieurs de Gand*, payait cher ces honneurs ; ce n'était point pour lui une sinécure comme pour Charles-Quint, qui, lui aussi, était bourgeois de Gand. Il fallait s'acquitter en pertes de temps. *Times is money* (le temps, c'est l'argent), disent les Anglais, ces Flamands de la Grande-Bretagne ; or, dans les époques de calme, la cloche appelait l'artisan aux assemblées, aux élections ; dans les jours de danger, Roland l'appelait aux armes, et quand Roland sonnait, nul qui ne répondit : « Me voilà ! »

Car Roland, c'était la grande âme qui animait tout ce peuple de commerçants, d'ouvriers, d'artisans, âme sonore, grande voix de bronze qui avait parlé dans toutes les circonstances importantes, dans tous les événements suprêmes de la ville ; lorsqu'elle sonnait, elle sonnait sa propre agonie, et alors, avec ses puissantes vibrations, le vertige se répandait sur la foule, et il n'y avait plus chez personne, ni volonté, ni raison.

Tous coururent aux armes depuis vingt ans jusqu'à soixante ; les prêtres et les moines prirent place dans les rangs.

Quarante-cinq mille hommes sortirent de la ville !

Un ouvrier maçon fut nommé capitaine.

Sans doute un de ces maçons architectes et ingénieurs qui bâtissaient des cathédrales comme Michel-Ange, et, au besoin, comme lui, faisaient des machines de guerre.

Ce furent les Gantois qui commencèrent les hostilités. Ils épièrent le moment où le gouverneur de Gand entendait la messe ; ils se présentèrent à la porte de la citadelle, feignant de conduire des prisonniers ; les sentinelles, sans défiance, les laissèrent passer. Eux passés, la ville était prise.

Quelques jours après, les châteaux de Poucques et de Schendelbelke tombaient entre leurs mains.

Cependant un des seigneurs de Lalaing eut le temps de se jeter dans Audenarde avec quelques gentilshommes. La ville n'était point approvisionnée ; de Lalaing eut recours à une véritable ruse de seigneur ; il engagea les paysans à retirer derrière les murailles leurs troupeaux et leurs vivres ; puis, quand il eut sous la main les vivres et les troupeaux, il mit les paysans à la porte.

Il [illegible] 30 avril, après quoi il fut secouru et délivré.

Mais sa délivrance fut l'occasion d'un rude combat. Les chevaliers s'étaient imprudemment lancés au milieu des piques des bonnes gens de Gand ; ils y fussent tous restés sans les archers de Picardie, qui prirent les Gantois en flanc et qui les criblèrent de flèches.

Les vaincus, tout en faisant retraite, combattirent jusqu'aux portes de Gand. Ceux qui avaient donné particulièrement dans cette journée étaient des bouchers : leur porte-bannière, blessé aux deux jambes, continua de se battre en marchant sur les deux genoux. Toute la corporation prétendait descendre d'un bâtard des comtes de Flandre, et prenait le titre de *prince-kinderen* (enfants du prince) ! Le porte-bannière se nommait Corneille Sneyssan.

Au nombre des chevaliers qui avaient pénétré le plus avant au milieu des Gantois était le brave Jacques de Lalaing, que nous avons vu donner, dans le parc de Bruxelles, sa première leçon d'armes au jeune comte de Charolais. Un instant, il fut assailli de telle manière, que, quoiqu'il se défendît comme un lion, il allait succomber, lorsque le valet du sire de Bouvignies, voyant le péril où se trouvait le bon chevalier, enfonça les éperons dans le ventre de son cheval, et, sans être couvert d'aucune armure, une seule javeline à la main, se précipita à son secours, et fit tant du poitrail de son cheval, qu'il écarta les piques et fit un peu de jour autour du chevalier. Jacques de Lalaing en profita pour se dégager ; mais, en se retirant, il s'aperçut que celui qui venait de le secourir ne le suivait pas ; si fort pressé qu'il fût, il se retourna pour voir ce qu'était devenu son sauveur ; celui-ci avait reçu sur la tête un coup de masse à pointes de fer et était tombé de son cheval.

Jacques de Lalaing revint sur ses pas, s'élança l'épée au poing, au plus fort de la mêlée, et, secondé par quelques chevaliers blessés et meurtris comme lui, tira le pauvre diable d'entre les mains des bouchers, qui, après l'avoir assommé comme un bœuf, allaient le dépecer !

Il ne s'agissait point de faire le siège de Gand ; il eût fallu, pour une telle entreprise, un nombre d'hommes et un attirail de machines que le duc n'avait pas. Il mit garnison dans toutes les villes avoisinantes, et lui-même vint à Termonde, où il fit construire un pont de bateaux afin d'être maître des deux rives de l'Escaut, et de pouvoir, en traversant le fleuve, aller faire des courses de l'autre côté de Gand, et au nord de la ville, dans le pays de Waes. Le pays de Waes était, comme il l'est encore aujourd'hui, un pays fort riche, coupé de canaux, de fossés et de haies ; autrefois, ses habitants avaient marché sous la bannière de la ville, et les Gantois s'intitulaient seigneurs du pays de Waes, comme le bon duc se disait comte de Flandre.

La difficulté qu'il y avait à pénétrer dans ce Bocage flamand était cause que, lors des guerres antérieures, ses habitants avaient peu souffert.

Mais, dès que le pont fut établi, une troupe d'hommes d'armes se chargea d'aller reconnaître le pays ; cette troupe était commandée par les sires de Lannoy et de Humières, le bâtard de Renty et Jacques de Lalaing ; elle avait avec elle bon nombre d'archers qui s'avançaient en éclaireurs.

Le détachement surprit ainsi le village de Lokeren. Il y avait une petite garnison de Gantois qui se mit en retraite, tandis que les paysans se réfugiaient et se barricadaient dans l'église.

Les chevaliers poursuivirent les Gantois ; les archers se mirent à piller ; les hommes réfugiés dans l'église sonnèrent le tocsin.

Le tocsin est un oiseau de bronze : il ne s'envole d'un clocher que pour se poser sur un autre ; bientôt toutes les églises gémissantes appelèrent aux armes les habitants du pays.

Ceux-ci se réunirent au nombre de trois mille, filèrent derrière les haies, suivirent les digues, traversèrent les canaux, s'emparèrent du pont de Termonde, et fermèrent ainsi le retour aux gens du duc.

En même temps, une grande trombe de flamme et de fumée apparut se tordant en l'air. C'était le village de Lokeren qui brûlait ; les habitants eux-mêmes y avaient mis le feu pour en chasser les archers.

Il fallut combattre à découvert, et les chevaliers, en voyant le nombre d'ennemis auxquels ils avaient affaire, commençaient à se repentir de leur expédition. Mais le sire de Lalaing était là ; c'était par excellence l'homme de ces sortes d'expéditions. Il se jeta au milieu des piques, où le bâtard de Renty venait d'être forcé d'abandonner la bannière du duc ; les archers, de leur côté, reprirent courage ; afin d'atteindre et de ne point être atteints, ils dépouillèrent leur jaque de maille, qui les alourdissait, et, se répandant sur les ailes, criblèrent de flèches les lourds paysans flamands, qui ne pouvaient lutter avec eux à la course.

Mais il fallait sortir de la position où l'on était. Le sire de Lalaing donna l'exemple et poussa son cheval dans un canal qu'il traversa à gué. Lui était hors de danger ; mais là n'était point l'affaire : il s'agissait de tirer les autres du mauvais pas. Il repassa dix fois le canal pour venir porter secours à ceux qui étaient sur l'autre rive, et il avait déjà eu cinq chevaux tués sous lui, lorsque, s'apercevant que son frère Philippe était resté parmi les ennemis, il s'élança pour la onzième fois dans le canal, et dégagea l'imprudent.

Le duc le fit dîner entre lui et son fils afin de l'honorer comme le plus brave de la journée, et, lorsque le comte de Charolais, avide de faits d'armes, lui demanda quel était celui des combattants qui l'avait le mieux secondé :

— Ma foi, monseigneur, répondit de Lalaing, c'est votre fou, André de la Plume, qui ne m'a point quitté un instant de la journée.

Cependant, les avantages des Flamands n'étaient que partiels, et le duc ne pouvait manquer d'avoir bientôt le dessus.

Le comte d'Étampes, qui tenait Audenarde, s'empara de Nivelles, après un combat acharné. Deux cents hommes s'étaient retirés et barricadés dans une église où ils sonnaient le tocsin à toute volée ; les Bourguignons mirent le feu à l'église ; le clocher s'écroula, la cloche écrasa les sonneurs ; tous périrent, pas un ne songea à se rendre.

Puis les Hollandais, convoqués, accoururent avec leur contingent. Entre les Flamands et eux, c'était une guerre à mort dont 1830 n'a probablement pas brûlé la dernière amorce. Ils envahirent ce pays de Waes tout coupé de canaux, et se crurent encore chez eux ; dans de pareilles localités, il fallait des Hollandais pour combattre des Flamands.

A ces attaques et à ces menaces, les Gantois répondaient par des efforts inouïs. Outre les compagnies des chaperons blancs une compagnie s'organisa qui se nommait la confrérie ou l'*amitié de la verte tente*, et avait pour capitaine le bâtard de Blanstroem.

Ce nom de la *verte tente* signifiait qu'une fois sortis de la ville, les confrères ou amis ne coucheraient plus que sous la voûte des arbres. Reconnaissez-vous la vieille vanterie germanique ; celle des Suèves dans leur guerre contre César ? A quinze cents ans de distance, sans s'en douter, les enfants faisaient et disaient ce qu'avaient fait et dit les pères.

Une partie de ces volontaires appartenant au petit peuple, s'étaient choisi pour chef un coutelier. C'était un homme d'un âpre courage, ayant la taille et la force d'un géant ; il plaisait tant à cette multitude, qu'elle disait :

— Si nous sommes vainqueurs, nous le ferons comte de Flandre !

Guidé par un faux avis, surpris lorsqu'il croyait surprendre, le chef des volontaires vit sa troupe mise en déroute près de Hulste. Pris avec deux mille des siens, il fut conduit au duc.

Celui-ci essaya d'en sauver quelques-uns en offrant la vie à ceux qui demanderaient grâce ; mais pas un n'accepta, chacun disant qu'il aimait mieux mourir que de crier merci.

Tous furent mis à la potence, et, la corde au cou, ils criaient :

— Mon Dieu ! recevez ceux qui meurent pour la bonne cause, car ils meurent martyrs !

Dans l'extrémité, non pas où ils étaient, mais qu'ils entrevoyaient déjà, les Gantois firent deux choses : ils s'adressèrent aux Brugeois pour demander leur secours et au roi de France pour réclamer sa médiation. La lettre à Charles VII existe ; c'est une belle et noble lettre, dans laquelle les Gantois se bornent à exposer leurs griefs contre le duc de Bourgogne et à se plaindre de la mauvaise administration de ses gens.

L'ambassade aux Brugeois avait une certaine majesté : c'étaient douze mille hommes en armes.

Ces douze mille hommes arrivèrent jusqu'aux portes de Bruges, qu'ils trouvèrent fermées.

Les magistrats de Bruges, avertis de leur arrivée, les attendaient hors des murs.

— Messieurs de Gand, demandèrent-ils, que nous voulez-vous ?

— Nous venons réclamer l'aide et la protection que l'on se doit entre frères, répondirent les ambassadeurs.

Les magistrats répliquèrent :

— Nous avons consulté le peuple, et le peuple est d'avis de rester neutre.

Les douze mille hommes, qui pouvaient entrer de force dans la ville, demandèrent alors qu'on les y laissât pénétrer, seulement pour boire et manger en payant.

Mais les Brugeois répondirent :

— Nos chers amis, sachez que nous ne voulons laisser entrer personne dans notre ville ; mais nous allons vous envoyer du pain et de la bière. Buvez, mangez et allez-vous-en.

Les Gantois mangèrent, burent et s'en allèrent.

A leur retour, les douze mille ambassadeurs racontèrent ce qui s'était passé. On résolut de s'adresser au duc et de demander des conditions.

Mais le duc répondit qu'il ne traiterait point avec des

rebelles ; que les Gantois eussent donc à se rendre à merci, ou qu'il les passerait tous par les armes.

Gand résolut de combattre seul, avec son droit.

Roland sonna plus lamentablement que jamais, et de nouveaux combattants sortirent de terre. L'audace grandit en présence du danger ; les têtes furent prises du vertige du nombre : en voyant trente mille combattants réunis dans ses rues, Gand, qui ne pouvait les compter, se crut invincible comme l'Océan, qui, lui non plus, ne sait pas le nombre de ses vagues.

III

TEL PÈRE, TEL FILS

Les Gantois sortirent de leur ville. Une partie de leur armée, la plus forte, alla camper à Baerselle, près de Rupelmonde, et s'y retrancha ; elle traînait avec elle une belle artillerie. Chaque corps de métier avait fait faire une couleuvrine où son nom était gravé.

Le duc résolut d'attaquer cette armée avec toutes ses forces. Il divisa son monde en trois batailles.

Le commandement de l'avant-garde fut confié au comte de Saint-Pol, ayant sous ses ordres Corneille, bâtard de Bourgogne, Jacques de Lalaing et le sire de Saveuse.

Le duc commandait le gros de l'armée ; il avait près de lui son fils, le comte de Charolais.

L'arrière-garde avait pour chef le comte d'Etampes et Jean, duc de Clèves ; elle se composait presque en entier d'Allemands.

Le duc et le comte, comme c'était la coutume, firent plusieurs chevaliers. Le comte ne se tenait pas de joie d'assister à sa première bataille ; c'était une de ces organisations où le sang domine, où les instincts carnassiers l'emportent sur les instincts sociaux, et où le front déprimé laisse à la région de l'occiput toutes les proéminences cérébrales.

Le plan de la bataille était bien simple, et comme il convenait d'en arrêter un devant de pauvres bourgeois n'ayant aucune idée de la guerre.

Philippe enverrait contre l'armée rebelle une partie de son avant-garde ; après le premier choc, cette partie se replierait pour engager les Gantois à sortir de leurs retranchements. Une fois sortis, ils étaient perdus : le duc donnerait avec toute son armée.

On eût dit que c'était chose convenue avec les pauvres gens, tant ils firent exactement ce que le duc avait prévu.

Les Gantois se mirent imprudemment à la poursuite de l'avant-garde bourguignonne, qui se replia sur l'armée.

Et quand, tout en désordre de leur poursuite, ils furent à portée du trait, toutes les trompettes sonnèrent et toutes les couleuvrines firent feu.

En même temps, les archers commencèrent à tirer sans relâche en poussant de grands cris : c'étaient ces archers, dont les longues flèches les atteignaient de loin et perçaient leurs armures de cuir, qui étaient les plus redoutables à ces braves gens.

Alors, il y eut une lutte entre le comte de Saint-Pol et tous ces jeunes chevaliers que l'on venait de faire, et qui avaient hâte de se signaler ; le comte de Saint-Pol était obligé de les contenir en les appelant par leur nom, et en leur disant qu'ils allaient compromettre la journée, s'ils chargeaient partiellement et sans ordre.

Le plus impatient de tous était Corneille, bâtard de Bourgogne ; il voulait mettre pied à terre pour combattre avec les archers, comme il avait entendu dire que cela s'était fait autrefois aux grandes batailles de Poitiers, de Crécy et d'Azincourt. Il fut à grand'peine retenu par Guillaume de Saint-Seine, son gouverneur.

Mais, dès que les Gantois commencèrent à se troubler sous la pluie de flèches qui tombait sur eux, il n'y eut plus moyen d'arrêter toute cette jeunesse ; le bâtard de Bourgogne, un des premiers, coucha sa lance en arrêt et se jeta au milieu des fuyards avec les gens de sa maison ; un des premiers aussi il fut puni de sa témérité.

Il n'avait point de gorgerin ; sans doute avait-il pensé que ce complément d'armure était inutile en face de pareils manants.

Un paysan, pressé par lui, se retourna, lui lança sa pique à la gorge ; l'arme entra sous la mâchoire et pénétra jusqu'au cerveau.

Le jeune homme tomba raide mort.

Il fut bien vengé ! Tout ce que l'on fit de prisonniers — et l'on en fit beaucoup — fut égorgé ou pendu.

Le duc était au désespoir.

— Quand j'en ferais pendre et égorger cent mille, s'écria-t-il, cela ne compenserait pas la perte que je fais.

Il adorait ce bâtard presqu'à l'égal de son fils légitime

Le corps fut relevé et porté solennellement à Bruxelles, où, par les soins de la duchesse, on lui fit de magnifiques funérailles.

Un autre fils naturel du duc devint bâtard en titre : c'était le fils d'une noble demoiselle nommée Marie de Thiefferies. Il prit le nom de bâtard de Bourgogne, qu'il porta dorénavant.

Mais, de son côté, le jeune comte de Charolais était désespéré : il n'avait rien fait dans cette fameuse journée de Rupelmonde, que d'assister à la bataille, l'avant-garde ayant seule donné.

Pour le consoler, le duc l'envoya dans le pays de Waes reconnaître si l'on pouvait en achever la soumission.

Charles trouva une troupe de Gantois retranchée à Morbecque. Sans doute avaient-ils quelque ingénieur avec eux, car ils étaient admirablement fortifiés

Il faisait une effroyable chaleur : plusieurs hommes d'armes s'étaient évanouis dans leurs cuirasses, deux étaient morts suffoqués.

Le comte de Charolais voulait attaquer quand même ; on avait beau lui représenter que les hommes étaient accablés de fatigue, écrasés par la chaleur ; on avait beau lui montrer ces retranchements faits de main de maître, il déclarait que peu lui importait le nombre et la force de position de ces manants.

Le Ber d'Auxy, son gouverneur, le sire de Ternant et le sire de Créquy l'entourèrent alors, le reprenant tous à la fois pour cette ardeur, et lui disant que, par trop de jeunesse, il allait gâter les affaires de son père ; mais le prince insistait d'autant plus qu'on le voulait retenir.

Enfin, il céda.

— Mais, au moins, dit-il, couchons ici, en face de ces bandits, pendant que l'on ira chercher l'artillerie et du renfort. Le renfort et l'artillerie arriveront dans la nuit, et, demain, nous attaquerons.

Le conseil ne le voulut pas, et force fut au jeune prince d'obéir. Il se retira en s'arrachant les cheveux, en pleurant de rage et en criant :

— Un jour, je serai le maître !

En effet, il le fut, pour son malheur et pour celui de la maison de Bourgogne.

Cependant, en réponse à la lettre des Gantois, le roi de France s'était entremis auprès de leur duc ; mais, nous l'avons dit, le roi de France, attaqué par les Anglais, inquiété par le dauphin, dont nous aurons bientôt à nous entretenir, ne pouvait pas mettre une grande insistance dans ses négociations. Après une suspension d'armes de six semaines, les hostilités furent reprises.

Seulement cette fois, les Gantois étaient renfermés dans leur ville ; il s'agissait de les attirer en pleine campagne. On essaya de la ruse ou plutôt de la trahison.

Suivons d'abord le duc dans la reprise des hostilités. La trahison viendra en son lieu et place.

Le duc, pour cette nouvelle campagne, partait de Lille, et suivait la route de Courtrai.

La forteresse de Schendelbeke se trouvait sur sa route ; les Gantois y avaient mis une garnison de deux cents hommes.

En avant de cette forteresse était une petite tour qui en défendait les approches ; vingt hommes s'y étaient enfermés.

L'armée bourguignonne commença donc par assiéger la tour.

Les archers se placèrent de manière à percer de leurs flèches tout homme qui se montrerait sur la muraille.

Mais cette muraille étant fort élevée, et les Flamands ne se montrant qu'avec discrétion, le jeu menaçait de se prolonger outre mesure.

Tout le monde sait le dédain que professaient les chevaliers pour les manants ; on demanda de toutes parts des échelles, on n'en trouva qu'une, on l'apporta.

A peine fut-elle dressée, qu'un chevalier, le sire de Fallarens, y monta.

Malheureusement, tout près de la porte était une petite ouverture, une espèce de meurtrière ; un Gantois se tenait à cette ouverture, la pique à la main quand le chevalier fut à la hauteur voulue, notre homme darda sa pique et lui en porta un si grand coup, qu'il le précipita du haut en bas de l'échelle.

Un parent du sire de Fallarens s'élança à son tour sur les échelons, criant que c'était à lui de venger son cousin, et il mit l'épée à la main pour couper la pique du manant, au moment où elle sortirait de la muraille. Mais le manant prit si bien son temps, que sa pique rapide comme l'éclair, atteignit le chevalier à la visière, lui perça la joue, et le jeta à demi mort dans le fossé.

Cinq ou six autres se succédèrent et eurent le même sort.

Alors, le sire de Montaigu, qui commandait l'assaut, fit apporter de la paille et des fascines que l'on appliqua contre la porte et auxquelles on mit le feu.

Pendant ce temps, une autre échelle ayant été apportée, un écuyer, nommé Jean de Flore, y monta, et, à force d'attaquer la muraille à grands coups de hache, finit par y pratiquer une ouverture.

Au bout de trois heures de défense, les vingt hommes furent forcés ; il en restait sept de vivants ; on les pendit.

C'était au tour de la forteresse. Elle résista cinq jours, puis fut prise. Toute la garnison, y compris le capitaine, qui était gentilhomme, fut pendue aux arbres qui environnaient la citadelle.

Ensuite, le duc marcha contre le château de Poucques.

Ce château fut bloqué de toutes parts ; les approches furent enlevées, les palissades brûlées, les premiers ponts emportés, à l'exception du grand pont-levis, que les assiégés relevèrent avec des chaînes et dont ils masquèrent la porte d'entrée.

Les Bourguignons, jugeant qu'il était impossible de prendre la forteresse par escalade, firent venir de l'artillerie.

L'artillerie venue, on avisa entre deux tours un endroit de la muraille qu'à l'ouverture des fenêtres on put reconnaître comme n'ayant que quelques pieds d'épaisseur.

Parmi les pièces d'artillerie que l'on venait d'amener, il y avait une magnifique bombarde que l'on appelait la Bergue. Plusieurs des chevaliers étaient venus là pour la voir travailler ; une mauvaise chance y conduisit le sire Jacques de Lalaing, qui, tout blessé qu'il était à la jambe, ne voulait point se tenir tranquille au camp.

La batterie que venaient de dresser les assiégeants était garantie du canon des Gantois par un rempart de fascines et de tonneaux remplis de terre.

Jacques de Lalaing s'avança pour regarder, comme les autres, le travail de la bombarde ; seulement, plus imprudent qu'un jeune homme, il dépassa l'épaulement de toute la tête.

De leur côté, les assiégés venaient d'amener sur la plate-forme un de ces petits canons, nommés veuglaires, que l'on traînait ou transportait à bras, là où l'on avait besoin de leur office. Les assiégés le pointèrent sur la batterie, et un enfant y mit le feu.

Au moment où le bruit du coup se faisait entendre, le sire Jacques de Lalaing roula dans la tranchée.

On essaya de le relever, il était mort ; un éclat de bois, mis en mouvement par le boulet, lui avait enlevé tout le haut du crâne.

Ce fut un grand deuil dans toute l'armée et particulièrement chez le duc. « La seule chose qui apporta quelque adoucissement à cette douleur universelle, dit le chroniqueur, fut que le bon chevalier, étant si sage et si pieux, on le croyait assuré du paradis. »

Lorsque la forteresse fut prise, tout ce qui s'y trouvait fut pendu, à l'exception de deux prêtres, d'un lépreux et de trois jeunes enfants. C'était un de ces enfants qui avait mis le feu à la veuglaire ; mais le duc ne le sut que lorsqu'il était déjà loin ; il fit courir après lui.

Heureusement, sachant ce qui l'attendait, l'enfant avait joué des jambes et était rentré à Gand.

Poucques réduit, le duc alla mettre le siège devant Gavre. C'était cette forteresse dont les Gantois s'étaient emparés par surprise.

Là commence la trahison.

Au bout de six jours de canonnade, le capitaine Van Speek, sous prétexte que les six jours de canonnade avaient à peine mordu sur la muraille, fit accroire à ses gens que sans doute l'on pourrait obtenir de bonnes conditions du duc.

Il demanda une trêve pour parlementer, et l'obtint.

Alors il vint au camp et eut un long entretien avec le duc et le nouveau bâtard de Bourgogne.

Mais, en rentrant au château, il annonça à ses hommes que la discussion n'avait abouti à rien, il fallait se résoudre à mourir, à moins que l'on ne vînt de Gand à leur secours. Quant à vaincre, bien entendu, il n'y fallait point penser.

Ce résultat était si conforme aux précédents du duc, que les assiégés ne firent pas le moindre doute sur la réalité de la réponse, et que, quand Van Speek proposa d'aller à Gand, ils acceptèrent avec reconnaissance.

Van Speek partit, emmenant son lieutenant Jean Dubois et quatre hommes.

Ils trouvèrent un point du blocus mal gardé, tuèrent les sentinelles et passèrent.

L'Escaut se trouvait sur leur chemin ; ils le franchirent à la nage et arrivèrent à Gand.

Là, tout le monde s'assembla autour d'eux, demandant des nouvelles.

Alors, le traître raconta aux Gantois que l'armée du duc avait été décimée en partie par une épidémie ; que, d'un autre côté, une grande quantité de gens d'armes s'était retirée faute de payement. Bref, le duc, selon lui, restait avec quatre mille hommes seulement, et était à la merci des Gantois, s'il plaisait à ceux-ci de sortir de leurs murailles et de venir le surprendre.

On croit facilement aux bonnes nouvelles ; d'ailleurs les Gantois n'avaient aucune raison de se défier de cet homme qu'ils avaient fait capitaine et qui les avait bien servis jusque-là.

Une attaque fut résolue ; elle devait se combiner avec une sortie de la garnison.

Van Speek repartit pour Gavre ; seulement, au lieu de rentrer à Gavre, il se rendit auprès du duc, lui annonçant que les Gantois le suivaient. Il allait donc, enfin, tenir ses ennemis en rase campagne, le bon duc ! Comme la bataille promettait d'être sanglante, et qu'il connaissait le courage presque insensé de son fils, il résolut de l'éloigner.

Personne ne se doutait que la bataille fût proche. Il fit venir le comte, se montra très inquiet de la santé de la duchesse et le pria d'aller jusqu'à Lille pour avoir de ses nouvelles.

Le jeune prince partit sans défiance ; mais, lorsqu'en arrivant à Lille il apprit que sa mère n'avait pas même été indisposée, il se douta de la ruse.

— Oh ! dit-il, sans doute il y a bataille et mon père a voulu m'éloigner ; mais, puisqu'il y est, j'y veux être aussi. C'est pour garder mon héritage qu'il combat, et il serait lâche à moi de ne m'y point trouver. Je jure Dieu de prendre part à la fête, si la chose est encore possible.

Et, sans écouter les instances de sa mère, il remonta à cheval, et n'en descendit point qu'il ne fût arrivé au camp.

Il se faisait reconnaître aux gardes avancées le 22 juillet au matin, un peu avant le jour.

A huit heures du matin, au moment où la plupart des chevaliers s'amusaient à voir pendre les prisonniers, et où le duc était à déjeuner avec son fils, qu'il n'avait point le courage de gronder d'un si prompt retour, un homme entra sous la tente de Philippe et lui annonça que les Gantois étaient sortis de leur ville au nombre de quarante-cinq mille.

— Qu'ils soient les bienvenus, dit le duc ; car ils seront les bien combattus. Aussitôt il fit crier l'alarme, revêtit son armure blanche, c'est-à-dire celle des grands jours, et monta à cheval avec le comte de Charolais.

Puis, comme dès la veille il avait disposé son armée, que ses batailles étaient toutes prêtes, que chacun savait, en cas de combat, où prendre son poste, il parcourut le front des trois corps, disant :

— Eh bien, mes amis, les voilà qui viennent ! Allez hardiment sur ces mauvais bourgeois, et nous serons tous riches ce soir.

Plusieurs gentilshommes demandèrent alors à être faits chevaliers par le duc, et le duc leur accorda cette faveur.

Les Gantois s'avançaient en bon ordre ; ils avaient fait trois haltes pour mieux garder leurs rangs. Quand ils furent en vue de Gavre et du camp, ils se déployèrent dans la campagne, appuyant leur droite à l'Escaut, et présentant un front composé de leurs meilleurs combattants armés de piques.

Sur les flancs de leur bataille était l'artillerie, avec une garde formidable d'hommes à pied, armés de haches, d'épées à deux tranchants et de marteaux garnis de pointes de fer. La cavalerie, commandée par le fameux Jean de Nivelles, dont le nom est devenu proverbial, formait les deux ailes.

Enfin, en seconde ligne, étaient les ouvriers, peu accoutumés aux armes, les hommes âgés, les gens de la campagne, et surtout ceux qui étaient venus du pays de Waes.

Les bagages et les chariots se tenaient en arrière.

L'avant-garde de l'armée ducale, conduite par le maréchal de Bourgogne, commença la bataille ; mais elle fut rudement repoussée. Elle avait ordre de ne point se risquer. — Le sire de Beauchamp, dont on voyait l'enseigne au milieu des Gantois, reçut commandement de reculer, lui et son enseigne.

Il fit répondre :

— J'y suis, j'y reste !

Il faillit y rester, en effet, et, quoi qu'il en eût, se vit forcé de battre en retraite.

Les Gantois avançaient toujours, pas à pas, mais ils avançaient. — Cette énorme masse se mouvait comme un seul homme.

Le duc fit marcher contre eux son artillerie légère et mille archers sous les ordres de Jacques de Luxembourg.

Mais artillerie légère et archers perdaient leur peine.

Tout à coup, au milieu de ces rangs pressés et que ni artillerie, ni cavalerie, ni archers ne pouvaient rompre, éclata un chariot de poudre. Alors, Mathieu Kerkhoven, chef de l'artillerie flamande, craignant que le feu se communiquât aux autres chariots, cria :

— Prenez garde !

Ce cri, répété dans tous les rangs, fit croire que l'on était attaqué par derrière ; un immense désordre, se développant au centre, fit en quelque sorte craquer les flancs de la grande machine. La seconde bataille, formée de paysans et de vieillards, voyant ce trouble, croit la première bataille enfoncée, et se met à la débandade. Les fuyards trouvent l'Escaut devant eux et s'y précipitent ; mais, effrayés de la largeur du fleuve, se sentant enfoncer sous le poids de leurs armes, n'espérant point atteindre l'autre bord, ils reviennent à celui d'où ils sont partis.

Mais le rivage était gardé par des gens armés de masses qui assommaient ces malheureux au fur et à mesure qu'ils essayaient de reprendre pied Il avait été ordonné par le bon duc de ne point faire de prisonniers.

Voyant le désordre qui se mettait dans les rangs des Gantois, Philippe jugea que c'était le moment de faire charger son corps d'armée et de charger lui-même.

— Notre-Dame de Bourgogne ! cria-t-il.

Et, aussitôt, il s'élança avec son fils et une centaine de chevaliers, laissant haleter derrière lui les archers de sa bataille, qui ne pouvaient le suivre.

Deux mille Gantois s'étaient retranchés dans une prairie protégée de trois côtés par un détour de l'Escaut et défendue, de l'autre, par un fossé profond en deça duquel s'élevait une haie.

L'avant-garde bourguignonne avait dépassé cette prairie, lancée qu'elle était à la poursuite des fuyards.

Le duc, sans regarder à rien, y poussa, toujours suivi du comte de Charolais. Tous deux avaient de bons chevaux ; ils sautèrent le fossé, enfoncèrent la haie, et se trouvèrent au milieu des Gantois.

Ceux-ci fondirent sur ces deux cavaliers isolés.

Mais, lorsque, dans ce chevalier à l'armure blanche, ils eurent reconnu leur duc, le seigneur dont, par serment, ils avaient juré de respecter la vie et les membres ; lorsque, dans le chevalier à l'armure dorée qui l'accompagnait, ils eurent reconnu son fils, ils s'arrêtèrent, tout saisis de respect et de crainte.

Ces cinq minutes d'hésitation sauvèrent le duc et son fils ; pendant ces cinq minutes, quelques chevaliers les rejoignirent. Les Gantois, voyant le duc et son fils frapper en criant, l'un : « Notre Dame de Bourgogne ! » l'autre : « Saint-Georges ! » comprirent qu'eux aussi avaient une vie qui valait la peine d'être défendue. Alors, ils se ruèrent, piques baissées, sur leur seigneur, tout leur seigneur qu'il était ; le duc fut entouré et son cheval blessé ; le comte de Charolais, quoique blessé à la jambe, faisait merveille en défendant son père, et en criant : « A la rescousse ! » Enfin, les archers picards arrivèrent, et, encore une fois, sauvèrent les chevaliers bourguignons. Les Gantois furent écrasés, mais pas un ne recula. Chacun se fit tuer là où il combattait ; tous furent tués.

Les chevaliers eux-mêmes avouèrent que, parmi ces vilains et ces gens de petit état, dont on ne savait pas même le nom, tel avait assez fait pour illustrer ce nom s'il eût été connu.

Vingt mille hommes périrent dans cette terrible journée, et au nombre des morts se trouvaient deux cents prêtres et moines.

Les magistrats, les femmes et les enfants, — c'était à peu près tout ce qui était resté dans la malheureuse ville de Gand, — surent des nouvelles de la bataille par les premiers cadavres que leur apporta l'Escaut.

Puis, peu à peu, les cadavres devinrent plus nombreux.

Enfin, on aperçut les fuyards, pressés par les gens du duc ; mais, au lieu de les laisser entrer dans la ville, on leur en ferma les portes, de peur que les Bourguignons n'y entrassent avec eux.

Ce fut une scène à briser le cœur, lorsque, le lendemain, sortirent à leur tour trente ou quarante mille femmes, sœurs, mères, épouses, chacune venant reconnaître ceux qui lui avaient appartenu.

Le duc en pleura.

On le félicitait sur sa victoire.

— Hélas ! dit-il, a qui profite-t-elle ? Vous voyez ce que j'y perds, car, après tout, c'étaient mes sujets.

Il défendit que personne vînt troubler ces malheureuses femmes dans leur pieuse besogne, et voulut qu'on les laissât tranquillement enterrer leurs morts.

Il fit son entrée dans la ville sur le même cheval avec lequel il avait combattu et qui avait reçu quatre coups de pique.

A la porte, les échevins et les doyens, pieds nus et en chemise, suivis de deux mille bourgeois en robes noires, vinrent lui crier merci.

Puis ils attendirent leur grâce.

Leur grâce fut une condamnation.

La ville perdait sa juridiction ; elle devenait une simple commune comme les autres et n'avait plus de sujets.

Deux portes furent murées qui ne devaient jamais être rouvertes.

En outre, la souveraine bannière de Gand, qui portait le lion de Flandre, et toutes les bannières des métiers furent déposées aux pieds du cheval du vainqueur.

Le duc fit un signe : Toison-d'Or, héraut de Bourgogne, ramassa toutes ces bannières, les mit dans un sac et les emporta.

Ainsi furent faites les premières armes du comte de Charolais, qui promit de devenir ce qu'il fut depuis, c'est-à-dire Charles le *Téméraire*.

IV

UN AUTRE HÉRITIER QUI PROMET

Cette victoire de Gavre, que pleurait le bon duc, mettait le sceau à sa puissance : Gand était vaincu comme Bruges vaincu dans ses murs mêmes ; le duc de Bourgogne était bien décidément comte de Flandre.

Puis ce n'était pas seulement Gand qui était vaincu : c'était la France, dont les Flandres relevaient comme juridiction, c'était l'Empire dont elles relevaient comme hommage.

Qu'allait faire le bon duc de cette grande puissance ?

Les Grecs venaient de succomber ; Constantinople avait été pris par Mahomet, le 29 mai 1453, deux mois juste avant la bataille de Gavre. On disait que les Turcs marchaient sur Rome ; que Mahomet avait juré de faire manger l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre ; on rappelait que, lorsque chaque nouveau sultan allait ceindre le sabre à la caserne des janissaires, lorsqu'il avait bu dans leur coupe et qu'après l'avoir reçue pleine d'eau, il la rendait pleine d'or, il disait :

— Au revoir, à la Pomme rouge !

La Pomme rouge, c'était Rome.

Or, avec Constantinople, le principal obstacle qui barrait le chemin de Rome était renversé, et de même que, trois siècles auparavant, les croisés avaient passé par Constantinople, pour aller à Jérusalem, de même les Turcs allaient passer par Constantinople, pour venir à Rome.

Le pape Nicolas V avait grand'peur ; il appelait de ses cris toute la chrétienté, le *grand duc d'Occident* surtout. — On se rappelle que c'était ainsi que l'on nommait Philippe le Bon.

De son côté, le bon duc faisait un rêve d'or. Pourquoi, élu du seigneur, ne repousserait-il pas les Turcs ? pourquoi ne chasserait-il Mahomet de Constantinople ? pourquoi, comme Baudouin de Flandre, ne serait-il pas empereur d'Orient ?

Le pape était tout prêt à le sacrer, pourvu qu'on le débarrassât des Turcs.

Et, en effet, à qui s'adresser, sinon au duc de Bourgogne ? A Frédéric III, empereur d'Allemagne ? Plaisant empereur ! qu'on appelait le Pacifique, pour ne point l'appeler le Fainéant ; qui retournait, par économie, ses vieux habits ; qui fondait l'ordre mélancolique de la Sobriété, dont personne ne voulait, tandis que Philippe le Bon fondait la Toison d'Or, que se disputait tout ce qu'il y avait de nobles gentilshommes en Europe ; — Frédéric III, enfin, qui refusait à Mathias Corvin, roi de Hongrie, des secours pour repousser les Turcs, et qui, lorsque son hardi voisin les avait repoussés tout seul, se laissait enlever par lui Vienne et toute la basse Autriche.

A Charles VII, roi de France ? Plaisant roi ! qu'on appelait *Charles de Gonesse* et le *roi de Bourges* ; qui s'était vu, un jour, forcé de rendre le soulier déjà chaussé que lui apportait son cordonnier, parce qu'il n'y avait pas assez d'argent dans la caisse royale pour payer une paire de souliers ; qui montait d'habitude, au lieu de ce beau cheval blessé de quatre coups de pique, sur lequel le bon duc faisait son entrée dans la ville de Gand, un pauvre cheval bas trottier que le bruit du canon eût mis les quatre fers en l'air ; Charles VII, enfin, qui jurait par saint Jean, tandis que le comte de Charolais, qui n'était encore qu'un enfant, jurait par saint Georges

Il fut donc à peu près décidé qu'une nouvelle croisade aurait lieu pour reprendre Constantinople sur les Turcs, et que Philippe le Bon serait le chef de cette croisade.

Le rendez-vous était à la cour de Bourgogne.

Un beau jour, on y vit arriver, pour prendre rang parmi les croisés, le dauphin de France en personne, le futur Louis XI.

Comment l'enthousiasme avait-il gagné cet esprit inquiet et tourmenté, ce cœur sec et froid ?

Il était tout simplement chassé du royaume par son père.

Jetons un coup d'œil sur la France, blessée, elle aussi, de trois blessures qui avaient grand'peine à se cicatriser : blessée de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt.

Eh bien, toute blessée qu'elle était, la France, par le double miracle qu'avait fait Dieu en lui envoyant une vierge et une courtisane, Jeanne d'Arc et Agnès Sorel, la France était parvenue, l'année même de la naissance du comte de Charolais, à chasser l'Anglais de chez elle.

Mais dans quelle effroyable misère les soldats d'Edouard III avaient-ils laissé la France !

Les provinces du Nord étaient un désert ; au centre, il n'y avait plus que landes : les moissons avaient disparu avec les laboureurs. La Beauce s'était couverte de broussailles, et

p... les broussailles étaient devenues de véritables fo-... ...ieux ... s'y étaient cherchées et trouvées à grand-... Les villages se réfugiaient dans les villes; les villes mouraient de faim. Les cadavres donnaient la peste; les morts empoisonnaient les vivants. Les pauvres gens qui n'avaient point de quoi acheter du bois prenaient, pour faire du feu, les volets et les portes des riches demeures où la contagion avait passé. Les villes se brûlaient après s'être tuées elles-mêmes. A Paris, c'était peut-être pis encore: la plupart des maisons étaient abandonnées, les gens du roi s'informaient curieusement des morts, des légataires, des héritiers, afin d'en tirer quelque chose; ils allaient par les rues, disant:

— Pourquoi cette maison est-elle fermée?

— Ah! messires, répondaient les voisins, ... gens en sont trépassés!

— Et n'ont-il point d'héritiers qui y demeurent?

— Non; les héritiers se sont ... et demeurent ailleurs.

— Où cela?

— Nous n'en savons rien!

Une ordonnance du 31 janvier 1432 défendit d'abattre et de brûler les maisons désertes.

Les Anglais avaient l'air de quitter Paris, parce qu'ils n'en voulaient plus!

Derrière les Anglais, Charles VII y vint, l'entrevit et se sauva. Il n'en voulait pas encore.

Les l... le voulaient: ils y entraient la nuit, cherchant des charognes humaines, et, quand ils n'en trouvaient point, enragés de faim, les troupeaux leur manquant aux champs, ils se jetaient sur les enfants et sur les hommes.

« Ils étranglèrent, dit le *Bourgeois de Paris*, journal du temps (la France a toujours eu des journaux), ils étranglèrent, par le plat pays, plus de soixante à quatre-vingts personnes; ils en dévorèrent quatorze entre Montmartre et la porte Saint-Antoine, et vinrent, de plus, manger un enfant sur la place aux Chats, derrière les Innocents. »

Déjà, à l'époque de la prise de Rouen, et tandis que Henri V était dans cette ville, on était venu dire au roi d'Angleterre que les loups désolaient la basse Normandie, et il n'y avait point trouvé d'autre remède que de nommer un louvetier.

Et cependant, avec tout cela, la France entrait en convalescence, et, tout au contraire, l'Angleterre tombait malade.

Sans doute dans nos guerres civiles, avaient-ils été mordus par Bourguignons ou Armagnacs; car eux aussi rentrèrent chez eux enragés de guerre civile.

Il en résulta cette épilepsie politique que l'on appela la guerre des deux *Roses*.

Quels furent les médecins de la France?

Ce ne furent, il faut le dire, ni le roi, ni les gentilshommes, ni les prêtres: ce fut ce que l'on appelait les *petites gens*.

Qu'était Jeanne d'Arc? Une pauvre paysanne de Vaucouleurs.

Qu'était Agnès? La fille de Jean Soreau, pauvre homme de robe de la Touraine; anoblie, elle s'appelait Agnès la Sorelle ou la Surelle et prit pour armes un sureau d'or.

Après ces deux femmes bénies, viennent Jacques Cœur et Jean Bureau.

Qu'était Jacques Cœur? Un riche marchand, moitié Français, moitié Turc, à coup sûr quelque peu païen; ayant fait fortune à Beyrouth, en Syrie, il eut confiance dans cette France conquise par les Anglais, ruinée par les princes, mangée par les loups: il se fit argentier d'un roi mourant de faim et marchant en pantoufles faute de souliers; puis, comme ce roi le fit noble, il prit trois cœurs pour blason, et les entoura de cette héroïque devise: *A vaillants cœurs rien d'impossible.*

Qu'était Jean Bureau? Un homme de robe, un maître des comptes; il s'était occupé d'artillerie; quand? comment? pourquoi? Je n'en sais rien; mais voilà ce qu'il avait remarqué de son cabinet, cet homme de plume:

Il avait remarqué qu'à Crécy, à Poitiers et à Azincourt, c'étaient les archers qui avaient gagné la bataille, et cela, parce que les chevaliers, avec leurs lances, leurs épées, leurs haches d'armes et leur masses, étaient obligés de frapper de près, tandis que les archers, avec leurs flèches, frappaient de loin.

Nous venons de voir de quel secours avaient été au bon duc, dans sa guerre avec les Gantois, les archers de Picardie.

Jean Bureau se dit donc que, si les archers détruisaient des armées en lançant une flèche qui ne pouvait tuer ou blesser un homme qu'à cent pas, il ferait, lui, un bien autre dégât avec des boulets ou des biscaïens, qui, à cinq cents pas, à mille pas même, tueraient ou blesseraient cinq ou six hommes d'un coup. En fait de sièges, c'était mieux encore: les flèches des archers s'émoussaient contre les murailles; les boulets de canon les renversaient.

Le digne homme alla faire part de cette réflexion au roi Charles VII, qui le nomma grand maître de son artillerie et ... noble.

Jean Bureau prit pour armes trois burettes, comme Jacques Cœur avait pris trois cœurs. Seulement, il ne prit pas de devise; mais le peuple lui en fit une: *Burette vaut escarlate.*

La France donc commençait à respirer.

Mais la noblesse criait fort.

Contre Jeanne d'Arc, une sorcière!

Contre Agnès, une courtisane!

Contre Jacques Cœur, un marchand en pays sarrasin!

Contre Jean Bureau, une écritoire!

Dunois en quitta de rage le conseil du roi.

Tous ces petits, qui sauvaient la France, étaient fort détestés des grands, qui pillaient la France. Aussi les grands résolurent-ils de ne point se laisser mettre ainsi à l'écart, sans essayer de reprendre leurs anciens droits.

Ils firent une ligue contre le roi.

Le duc d'Alençon s'y jeta de plein cœur et tête baissée; les Bourbon, les Vendôme, la Trémoille, Chabannes, le Sanglier, le bâtard de Bourbon, cet ancien chef des écorcheurs, qui, malgré son nom royal, devait être pendu comme un vilain, l'y suivirent aveuglément.

Seulement, il fallait un chef à la ligue.

Le duc d'Orléans était encore en Angleterre; le duc de Bourgogne négociait sa rançon, ce qui traînait en longueur; car il s'agissait, comme nous l'avons dit, d'une somme équivalant à trois millions de nos jours, et trois millions, c'était beaucoup, on en conviendre, même pour racheter le fils d'un homme que le père de Philippe avait fait assassiner; en supposant que ce fils eût de la rancune, c'étaient trois millions perdus!

Pourquoi pas alors à la tête des ligueurs le dauphin de France?

En effet, le dauphin, c'était bien ce qu'il fallait: le fils contre le père, cela s'était vu plus d'une fois dans les maisons royales?

Le dauphin n'était autre que le futur Louis XI.

Nous avons dit ce que c'était que le futur Charles le Téméraire; disons ce que c'était que le futur Louis XI. — Le dauphin Louis XI était un singulier mélange d'esprit, de subtilité, de ruse, d'audace, de poltronnerie, de raison, d'impatience, de sournoiserie et de cruauté. Au lieu de l'appeler *Votre Altesse*, on eût pu l'appeler *Votre Inquiétude*, comme Cinq-Mars appelait de Thou.

« Il ne faisoit que subtiliser nuit et jour diverses pensées, disait Châtelain, avisant soudainement maintes estrangetés. »

Mais le trait dominant de son caractère, c'était l'impatience; il lui tardait d'être quelque chose, non pas pour être, mais pour agir. En même temps qu'il n'y avait dans ce cœur ni amitié, ni parenté, ni foi, ni frein, il y avait dans ce cerveau un esprit à faire trembler, des ressources inouïes surtout dans les moyens inférieurs, un instinct de nouveauté invincible, le désir de remuer toujours, une terrible ardeur d'aller, où? peu lui importait; et, pourvu qu'il allât, comme la fille impie de Servius Tullius, il eût fait passer son char sur le corps de son père!

Il n'avait rien de ce père, que l'amour des petites gens. Ne sachant que faire de cet enfant terrible, Charles VII l'avait envoyé pacifier les marches du Poitou et de la Bretagne, où les seigneurs étaient en révolte contre l'autorité royale.

Tout alla bien d'abord.

Le premier rebelle sur qui le jeune prince mit la main était un lieutenant du maréchal de Retz; vous savez, ce terrible Gilles de Laval, maréchal de Retz, sur lequel, à son tour, le roi mit la main, qui fut brûlé ou plutôt étranglé, — car le roi permit qu'on enlevât son corps d'entre les flammes, — et dans la cour duquel on trouva les ossements calcinés de quarante enfants! — Eh bien, c'était à ce Gilles de Laval, la terreur de la Bretagne, que Louis s'était d'abord adressé.

Ce n'était point rassurant pour les seigneurs; aussi négocièrent-ils, afin de gagner à leur cause celui-là même qui avait été envoyé contre eux.

Le dauphin accepta leurs offres sans trop se faire prier. Dès lors éclata cette fameuse révolte connue dans l'histoire sous le nom de *praguerie*.

Le roi Charles VII, après ses pâques faites à Poitiers, était à table et dînait. Entre un courrier tout botté, tout éperonné, couvert de poussière, qui lui apprend que Saint-Maixent vient d'être pris.

— Par qui? demande le roi: il n'y a plus d'Anglais.

— Par le duc d'Alençon et le sire de la Roche.

Le roi appelle Richemont; Richemont appelle ses hommes; on se met en route avec quatre cents lances; on arrive au galop devant Saint-Maixent, et l'on trouve les bourgeois se battant depuis vingt-quatre heures pour garder leur ville au roi.

La victoire ne fut pas même disputée. On renvoya le duc d'Alençon et ses gens. — Le duc d'Alençon était prince du sang: on ne voulait pas tout à fait se brouiller avec lui.

— On pendit, on noya, on décapita les gens du sire de la Roche : lui eut le bonheur de s'enfuir.

Dunois lui-même en était ; mais Dunois était un homme de sens : il avait vu les bourgeois et les pauvres gens défendre Saint-Maixent contre les seigneurs ; il comprit que les bourgeois et les pauvres gens étaient pour le roi, qui voulait la sûreté des routes, par conséquent l'approvisionnement des villes, par conséquent les vivres à bon marché.

Il accourut donc des premiers faire sa soumission.

Il trouva le roi avec quatre mille huit cents cavaliers et deux mille archers à sa solde. — C'était la première armée payée, le noyau de toutes les armées modernes.

Le roi savait la valeur de Dunois ; il le reçut comme si rien ne s'était passé.



Le roi le reçut comme si rien ne s'était passé.

Le duc d'Alençon vint après Dunois, puis le duc de Bourbon, puis le dauphin. — Quant à la Trémouille et au Sanglier, le roi n'en voulut point entendre parler.

Mais comment le dauphin accepterait-il une grâce qui le couvrait, lui, et ne couvrait pas certains de ses compagnons?

— Monseigneur, dit-il à son père, j'ai promis grâce à tous ; il faut donc que je m'en retourne si vous faites des exceptions ; ce à quoi le roi, qui connaissait déjà son digne fils, répondit :

— Louis, les portes vous sont ouvertes pour partir, et, si elles ne sont point assez grandes à votre avis, je vous ferai abattre seize ou vingt toises de mur.

Cette guerre eut deux bons résultats.

Le duc de Bourbon avait, au centre de la France, Corbeil et Vincennes : on les lui ôta ; puis on poussa le dauphin vers la frontière, dans son apanage le Dauphiné. C'était une avance d'hoirie, une petite royauté.

La réponse du roi et le parti pris par lui à l'endroit de son fils n'avaient rien d'étonnant pour qui connaissait le jeune Louis. — Le bonhomme Charles VII aimait les femmes ; Louis les aimait peu, et, tout particulièrement, détestait la maîtresse de son père. La tradition veut qu'un jour il ait donné un soufflet à Agnès Sorel ; ce n'était là qu'une brutalité indigne d'un prince et d'un chevalier, une peccadille de la part du dauphin, qui était peu prince et pas du tout chevalier ; mais une autre tradition l'accuse d'un fait plus grave. Quand Agnès mourut, à la suite de ses couches, beaucoup disent que c'était, non point d'une suite de couches, mais bien du poison qu'elle était morte.

Au reste, si jeune que fût monseigneur le dauphin, c'était un grand malheur de lui déplaire ; car quiconque lui déplaisait, ne vivait pas longtemps ; il avait ce point de ressemblance avec le duc de Glocester, dont Shakspeare s'est fait l'historien : la haine empoisonnait son souffle ; quand il haïssait les gens, il soufflait dessus, et les gens mouraient.

Il détestait Marguerite d'Ecosse, sa première femme, — et elle vécut peu, la belle et spirituelle princesse, qui serait peut-être complètement oubliée, si elle n'eût eu, un jour, l'idée de baiser sur la bouche un poète endormi, Alain Chartier.

Louis, au moment de partir, avait eu besoin d'argent ; il s'était adressé à Jacques Cœur. Jacques Cœur était un négociant en monnaie : sans doute jugea-t-il que, prêtant de l'argent au père, il en pouvait aussi bien prêter au fils ; d'ailleurs, Jacques Cœur avait le regard assez perçant pour voir d'avance tout ce qu'il y avait de bénédictions pour la France, quand ce mauvais fils serait devenu roi...

Jacques Cœur prêta donc de l'argent au dauphin ; notre grand historien Michelet croit que ce fut la cause de sa disgrâce ; Dieu nous garde d'être d'un autre avis que Michelet.

Le dauphin en Dauphiné, et ayant de l'argent, recommença naturellement à intriguer ; il correspondit avec d'Alençon, qui venait d'être gracié ; il correspondit avec le roi de Castille ; il correspondit avec le duc de Bourgogne ; il correspondit avec le pape, dont il était vassal par son duché de Valentinois.

Puis, comme l'argent de Jacques Cœur finit par s'épuiser, que Louis avait besoin de se créer de nouvelles ressources, et que ses domaines lui en fournissaient peu, il lui vint une idée, c'était de vendre la noblesse. — Le pape vendait bien des indulgences ! Tous les jours, le dauphin ennoblissait des marchands, des laboureurs — qui s'en retournaient

peser leur poivre ou labourer leurs terres avec leur brevet de noblesse dans leur poche.

D'aucuns, disait-on, n'avaient rien payé pour cela ; seulement, ils avaient servi, et Louis les récompensait comme bons serviteurs. Ceux-là, par exemple, avaient accompagné leur maître la nuit, et, sans lui demander où il allait, ils avaient écarté une haie, ils avaient maintenu une échelle contre un balcon.

Cette haie, c'était celle du parc ; ce balcon, c'était celui du château de Sassenage.

Qu'allait faire le dauphin Louis au château de Sassenage ? C'était un secret entre la dame du lieu et lui ; charmant secret que la descendante de la fée Mélusine eut pu confier à tout autre que son mari.

La noblesse n'aurait trop rien dit que le futur roi de France allât prendre de l'argent un peu bas, chez ceux qui en avaient ; quant à tous ces nouveaux gentilshommes que lui adjoignait le spéculateur en amour-propre, elle appelait cette noblesse *la noblesse du dauphin*, et cette petite vengeance la consolait.

Mais Louis avait inquiété l'Eglise ; il avait empiété sur les droits des évêques du Dauphiné ; il y eut clameur contre lui et son affidé le duc d'Alençon.

Le duc d'Alençon ! le roi, pour cette fois, était bien décidé à lui faire son procès. Dunois, son complice dans la première conjuration, se chargea de l'arrêter dans la seconde.

Le 27 mai 1456, il mit la main sur lui, et ne le lâcha point. Quand Dunois tenait, il tenait bien. L'ancien écorcheur Chabannes s'était chargé de prendre le dauphin ; il ne lui pardonnait pas de l'avoir sacrifié en rentrant en grâce.

Le dauphin comptait sur son oncle le duc de Bourgogne, — et sur son beau-père le duc de Savoie.

Il savait que son père marchait vers Lyon à son intention : il essaya de résister, il ordonna une levée générale de dix-huit à soixante ans. Personne n'obéit.

Il ne lui restait qu'à fuir.

Et encore, fuir n'était pas chose facile : Chabannes lui avait dressé une embuscade ; il s'était engagé à rendre au roi le Dauphiné et le dauphin dedans, — la cage avec l'oiseau.

Mais Louis était un renard capable de dépister même un ancien capitaine d'écorcheurs. Il prétexta une chasse, envoya les chasseurs d'un côté et passa de l'autre.

Tandis que Chabannes chassait les chasseurs, lui se dérobait, traversait au galop le Bugey, le Valromey, et, au bout d'une course de trente lieues à franc étrier, il se trouvait en Franche-Comté.

Enfin, arrivé là, il respira ; la Franche-Comté était terre du duc de Bourgogne.

Charles VII apprit l'arrivée de son fils à la cour du bon duc ; il s'informa comment le bon duc l'avait accueilli.

— Très bien, lui répondit-on.

— Bon ! fit Charles VII, le duc sera puni par où il a péché, et il a reçu chez lui un renard qui mangera ses poules !

Vrai renard, en effet.

Il avait écrit à son père — tout en ordonnant à ses gens de tenir contre lui s'ils pouvaient — qu'étant gonfalonier de la sainte Eglise romaine, il n'avait pu se dispenser d'obtempérer à la requête du pape, et de se joindre à son bel oncle de Bourgogne, qui allait se croiser contre les Turcs pour la défense de la foi catholique.

Le bon apôtre avait prévu le cas où le duc de Bourgogne ferait mine de se rendre à son père : il se mettait sous la sauvegarde du pape.

Mais non, il n'y avait rien à craindre : le bon duc et sa femme le reçurent et le traitèrent comme ils eussent reçu et traité le roi ; lui, au contraire, se faisait d'autant plus petit qu'on voulait le faire plus grand. Ce qu'il convoitait, ce n'était point de conduire cette belle armée du duc à Constantinople ou à Jérusalem, pour délivrer les lieux saints ou faire son oncle empereur d'Orient : c'était de la conduire à Paris pour mettre son père en tutelle et se faire proclamer roi de France.

Etre roi de France, c'était porter un si beau titre, qu'il lui en coûtait fort d'attendre.

Mais ce n'était point l'affaire du duc.

Celui-ci, dont l'œil attentif était aussi tourné vers la France, avait reconnu jusqu'à quel point elle était forte.

Le roi venait de réhabiliter la Pucelle (7 juillet 1456) ; c'était la condamnation juridique de ceux qui l'avaient brûlée, et, par contre-coup, de celui qui l'avait livrée.

Puis, en tâtant bien son pouvoir, Philippe ne se trouvait pas aussi bien portant qu'il en avait l'air : il souffrait encore du côté de la Flandre, et avait déjà mal à la Hollande.

En outre, une nouvelle l'inquiétait : on disait que la fille du roi Charles VII allait épouser Ladislas, roi de Bohême et de Hongrie. Or, Ladislas était issu de la maison de Luxembourg, et le roi de France pouvait avoir certaines prétentions sur le Luxembourg, héritage de son gendre. La mort se chargea de régler le procès ; mais qui pouvait se douter que Ladislas mourrait à dix-neuf ans ?

Avec toute sa force, le bon duc sentait donc en lui un malaise réel dont il ne se rendait pas compte, dont nul, à cette époque, n'eût donné l'explication, et que peut seul découvrir l'œil d'un historien moderne.

Nous avons dit les efforts des rois, au XIVe siècle, pour reconstruire la féodalité. Eh bien, ils avaient, si nous pouvons nous servir des mots modernes, ils avaient reconstruit une féodalité politique et non sociale.

La féodalité primitive était la féodalité naturelle ; la puissance du seigneur sur la terre où il était né, où son père et son grand-père étaient nés, où sa famille était enracinée.

Au XIVe et au XVe siècle, au contraire, les apanages, les mariages, les héritages avaient tout bouleversé. Philippe le Hardi, un Français, était duc de Bourgogne, ce qui était bien, la Bourgogne étant terre française ; mais un Français comte de Flandre ! duc de Luxembourg ! palatin de Hollande !

Ainsi, dans les Etats du duc de Bourgogne on parlait flamand, wallon, hollandais, allemand, français ; cinq langues et vingt dialectes peut-être, une Babel ! tout cela se détestant, se jalousant, se haïssant.

Chose étrange ! Terres uniformes : Liège et Luxembourg, Hollande et Flandre, — caractères opposés.

Puis la France, déjà influente à cette époque, agissant sur tous ces peuples, par la Meuse qui parle français, par Liège qui parle français, par les la Marck, Allemands de naissance, Français d'intérêt et de cœur.

Le duc de Bourgogne lui-même — sous la domination d'une famille picarde, les Croy, — recevant chez lui, se mettant au cœur, s'inoculant la France dans ce qu'elle avait de plus dangereux, de plus inquiet, de plus dissolvant ; dans le démon de la politique moderne, dans Louis XI.

Ah ! lui, l'humble, le doux, le sournois dauphin, tout en mangeant les miettes de la table ducale, il vit bien ce qu'il y avait de faible dans le brillant échafaudage au haut duquel trônait le bon duc.

Il était à Genappe, une petite ville sur la route de Paris à Bruxelles ; il y tenait fort modeste état, pas de cour, vivant d'une pension du bon duc, de la dot de sa femme, d'aumônes que l'humble seigneur demandait à droite et à gauche en faisant patte de velours.

De quoi s'occupait-il à Genappe ? De rien en apparence. Liseur acharné, il avait fait venir sa bibliothèque et lisait du matin au soir. — Il sait l'invention de l'imprimerie, il en suit les progrès, et, à son avènement au trône, il appellera des imprimeurs de Strasbourg à Paris.

Puis, tout en lisant, il s'ingénie à désespérer son père : plus dangereux de loin que de près, il lui impose, par des moyens diaboliques, par des moyens à la Franz Moor (voyez les *Brigands* de Schiller), il lui inspire la crainte de tout ce qui l'entoure ; les hallucinations passagères du vieux roi deviennent bientôt une terreur continuelle ; tout ce qu'il mange, tout ce qu'il boit lui semble avoir un goût étrange, le goût du poison ! et, de peur de mourir empoisonné, il se laisse mourir de soif et de faim.

Au moment où Charles VII mourait, le comte de Charolais, pratiqué par son hôte royal, à peu près brouillé avec son père, faisait demander à Charles VII s'il pouvait le recevoir en France.

Cela va être bien mieux : Louis XI est roi.

Jamais, au reste, la mort d'un père n'avait été accueillie avec une joie pareille à celle que manifestait le dauphin ; lui qui parfois cachait ses bons sentiments, ne faisait aucun effort pour dissimuler sa satisfaction sur cet événement, qui lui inspirait les réflexions les plus philosophiques.

— Ah ! disait-il à tout venant, qu'est-ce que ce monde, et quelle diversité d'aventures Dieu envoie à chacun ! Ainsi, moi, le plus pauvre fils de roi qui fut jamais ; moi qui, depuis mon enfance, n'ai connu que souffrances, tribulations et pauvreté, angoisses et misères, expulsion de mon héritage et de l'amour de mon père ; moi qui ai vécu d'emprunts et de mendicité, ainsi que ma femme, sans un pied-à-terre, sans un toit où reposer ma tête, sans un denier vaillant, nourri par la charité de mon oncle, voilà qu'aujourd'hui Dieu m'envoie soudainement un bonheur immense, me voilà le plus riche et le plus puissant roi de la chrétienté, plus puissant que le roi mon père ; car j'ai pour moi mon oncle, dont jamais il n'a pu, lui, gagner l'amitié !

Et, en effet, il était si content de cette bonne fortune, et si pressé d'en jouir, que, le message reçu, il partit aussitôt sans prendre le temps de dire adieu à ce cher oncle dont il mettait si haut l'amitié, ni à son cousin dont il avait manqué faire un rebelle. Il partit ne laissant à la reine ni un chariot ni un cheval pour se mettre en route, lui criant d'emprunter les équipages de sa cousine, la comtesse de Charolais.

V

LE ROI EST MORT : VIVE LE ROI !

Le roi Charles VII était mort le 22 juillet 1461. Le duc de Bourgogne manda à tous les nobles de ses États de se trouver en armes avec leurs gens, le 1er août, à Saint-Quentin.

Il ne savait pas encore comment on recevrait en France le nouveau roi.

Louis ne le savait pas non plus ; aussi s'était-il arrêté à Avesne. Le sire de Brezé, sénéchal de Normandie, un des principaux conseillers du feu roi, accourut au-devant de son nouveau maître ; cependant, par prudence, lui-même s'arrêta à Bavay, et envoya prendre les ordres de Louis XI par le sire d'Aisy.

Ces ordres furent courts et précis.

— Dites au sire de Brezé, répondit le roi au messager, de se tenir pour prisonnier où il est et d'y attendre ma volonté.

C'était peu encourageant pour les autres.

Louis avait même bonne envie de faire arrêter le sénéchal ; mais il n'osa, celui-ci étant sur les terres du bon duc.

Enfin, assuré qu'il ne trouverait point d'opposition en France, il se hâta de faire dire une messe de *Requiem*, à laquelle il assista avec son oncle, qui l'avait rejoint ; puis, aussitôt la messe entendue, il donna l'ordre qu'on se tînt prêt à partir pour Reims, où il s'en allait tout droit se faire sacrer.

En France, on pleurait beaucoup le feu roi, mais le peuple seul le pleurait réellement ; quant à la noblesse, elle se pleurait elle-même : les funérailles du roi, c'étaient les siennes ; aussi Tanneguy du Châtel, neveu du fameux Tanneguy qui avait donné le coup de hache de Montereau, y mit trente mille écus de son argent, ne les trouvant pas assez royales. Ils comprenaient bien, tous ces gentilshommes, qu'avec le nouveau souverain, dont on connaissait les goûts roturiers, ils n'avaient rien de bon à attendre.

Après ces mots criés à voix haute sous les voûtes de la basilique de Saint-Denis : « Le roi est mort ; vive le roi ! » Dunois ajouta tout bas cette parole :

— Que chacun songe à se pourvoir !

Brezé y avait déjà songé ; on a vu comment la chose lui avait réussi.

Le duc de Bourbon vint après lui ; c'était l'ancien complice du dauphin, un des plus puissants princes du royaume : il était gouverneur de Guyenne, duc d'Auvergne, comte de Forez, seigneur de Dombes, de Beaujolais, etc. ; de sorte qu'il pouvait aller de Bordeaux en Savoie sans marcher sur autres terres que les siennes. Autrefois, le dauphin lui avait promis l'épée de connétable ; il croyait la trouver à Avesnes ; lorsqu'il y arriva, c'était, au contraire, son gouvernement de Guyenne qu'il avait perdu.

Le roi n'était pas fâché de veiller lui-même sur ce pied-à-terre des Anglais.

Par un motif analogue, il enleva le gouvernement de la Normandie au bâtard d'Orléans et celui du Poitou à Dammartin.

Le royal douanier ne voulait point qu'il se fît de contrebande politique sur la côte.

Au reste, Louis XI avait grand besoin d'y voir clair du côté de l'Angleterre. La *rose blanche* venait de vaincre la *rose rouge ;* York l'emportait sur Lancastre. Le moyen de populariser un nouveau roi en Angleterre, c'était d'opérer une descente en France : le jeune Édouard et le faiseur de rois Warwick pouvaient employer ce moyen ; le bon duc était de longue main ami des Anglais, et d'hier seulement ami du roi de France ; tout ce que l'on pouvait espérer de lui c'est qu'il resterait neutre. La première chose, en effet, que firent les Anglais en apprenant la mort du roi Charles VII, ce fut d'envoyer un message au duc de Bourgogne ; mais Louis XI, averti, expédia un des siens, Jean de Reilhac, qui mit la main sur le messager et s'empara de ses lettres.

Ce fut un premier avis donné au bon duc qu'il allait avoir dans son neveu un homme qui veillerait de près sur ses affaires.

Il en reçut un second, lorsque le nouveau roi, voyant les grands préparatifs que faisait son parent pour le mener sacrer à Reims, dit à monsieur de Croy :

— Mais pourquoi donc mon bel oncle veut-il amener tant de gens? Ne suis-je pas roi, et les routes ne sont-elles pas plus sûres que du temps où la pauvre Pucelle faisait pour mon père ce que le duc fait aujourd'hui pour moi?

Et, en effet, rien ne barrait la route, que les vieux courtisans et les nouveaux flatteurs. Chaque ville, chaque bourg, chaque village avait sa députation et son harangueur ; mais, moins facile que ne le fut depuis Henri IV, qui disait que c'étaient les harangueurs qui avaient fait ses cheveux gris, Louis XI, quand il voyait de loin une ambassade, lui envoyait l'ordre de ne pas approcher, ou, s'il était pris à l'improviste, disait au harangueur de ce ton qui n'appartenait qu'à lui :

— Soyez bref !

Souvent même il tournait le dos au discours et au discoureur. On n'avait jamais vu de manières si peu royales.

Il y avait pourtant certains orateurs que le roi écoutait d'un bout à l'autre ; pourquoi? On n'en savait rien. Un de ceux là fut un évêque de Lisieux, nommé Thomas Basin, fort envenimé contre Louis XI, et qui écrivit la chronique d'Amelgard ; il fit au nouveau roi un long sermon sur la nécessité de diminuer les taxes, et non seulement le roi l'écouta avec patience, mais encore il le pria très instamment de lui coucher son beau discours sur le papier, afin qu'il pût le méditer à loisir. Le résultat de la méditation fut que l'évêque économiste dut se démettre de son évêché.

Tout en écoutant les harangues et tout en tournant le dos aux harangueurs, on arriva à Reims. Là, qui n'eût point connu le roi de France eût juré que c'était le bon duc ou son fils le comte de Charolais qu'on allait sacrer. Tous étaient splendides, montés sur de grands chevaux tout habillés de velours, et dominant la foule. Humble, pauvre et chétif, moins bien vêtu que les chevaux du duc, le roi marchait devant, c'est vrai, mais comme un valet précédant son maître. Dans le cortège, tous seigneurs bourguignons : le comte de Nevers, le comte d'Étampes, le seigneur de Ravenstein ; de Français, point ou presque pas. Derrière les seigneurs bourguignons venaient les chevaux et les mules portant les bagages, habillés de velours aux armes du duc avec sonnettes d'argent au cou ; deux cent quarante chariots magnifiques, aux bannières ducales, voiturant la vaisselle d'or, l'argenterie, l'argent et jusqu'au vin de Beaune qui devait se boire à la fête, lequel était suivi des bœufs de Flandre et des moutons des Ardennes qui devaient y être mangés.

On eût dit que le bon duc, en se mettant en route pour la France, avait cru traverser un désert et avait fait ses provisions en conséquence.

Il en résultait que toute cette pompe ressemblait plus à une foire qu'à un sacre.

Quant au roi, il ne s'occupait en rien de tout ce côté matériel de la fête ; le ciel seul semblait l'occuper : il n'en détournait point les yeux et n'interrompait pas ses signes de croix, il priait le jour, il priait la nuit, il priait aux églises, et, dans ses haltes, il priait devant son chapeau posé sur une table. Son chapeau, dès cette époque, commençait à être une espèce de châsse supportant les trois ou quatre Notre-Dame auxquelles il avait dévotion.

La veille du sacre, il était à minuit dans l'église, communiant, priant, écoutant matines, attendant la sainte ampoule, que l'on apportait de Saint-Remy. Dès qu'il apprit qu'elle arrivait, il courut à la porte, la reçut à genoux, les mains jointes, adorant l'huile, adorant la fiole, adorant tout !

Parmi les rites du sacre, il y en avait un qui consistait à mettre le roi tout nu, dans le costume d'Adam avant le péché, et à le présenter ainsi à l'autel ; ce rite était, on comprend pourquoi, tombé en désuétude.

Louis XI le rétablit dans toute sa rigueur ; c'était une grande humilité de sa part ; car, déjà fort laid habillé, il ne gagnait point à être vu dépouillé de ses vêtements.

Les pairs prélats et les pairs princes le déshabillèrent entre deux rideaux, et, tout à coup, l'on vit sortir des draperies une maigre figure couleur de chair, qui alla se mettre à genoux devant l'autel et s'y faire oindre par l'archevêque, au front, aux yeux, à la bouche, aux plis des bras, aux reins et au nombril.

Et encore Louis craignait-il que la cérémonie ne fût point complète.

— Suis-je bien oint partout? demandait-il.

On eut toutes les peines à le rassurer.

Alors, il se laissa revêtir ; les pairs le rhabillèrent depuis la chemise jusqu'au manteau, et l'assirent sur son trône, qui était élevé de vingt-sept pieds.

Puis le premier pair, le duc de Bourgogne, qui se tenait près de lui, prit la couronne, la leva au-dessus de la tête du roi, la lui posa bien d'aplomb sur la tête, et en même temps cria :

— Vive le roi ! Montjoie ! Saint-Denis !

Après quoi, il le mena à l'offrande, lui indiquant les moments où il devait déposer sa couronne, la remettre sur sa tête, monter à l'autel, descendre de l'autel ; puis, la cérémonie terminée, Louis s'agenouilla devant le duc ; — voulant faire des chevaliers, il fallait d'abord qu'il fût chevalier lui-même. Le duc lui donna du plat de son épée sur le dos, et le roi put à son tour en donner aux autres.

Le repas qui suivit était somptueux. Le roi y assistait sur son trône ; seulement, là, il avait veillé à ce que son trône ne fût point élevé de vingt-sept pieds, mais bien à portée de son assiette ; et même, comme sa couronne le gênait, lui tombant sur les oreilles, il la prit sans cérémonie, la posa sur la table, et, moins gêné dans ses mouvements, se mit à causer... avec les princes ? Non pas ; mais avec Philippe Pot, qui, n'étant point grand seigneur, ne pouvait s'asseoir à table, et se tenait debout derrière le fauteuil du roi

La cérémonie se termina par de grands cadeaux que fit le duc au roi, puis par l'hommage que rendit le vassal au suzerain Le duc y alla largement, au reste il fit hommage non seulement pour ses terres de France, mais encore pour ses possessions de l'Empire : Brabant, Luxembourg, Hainaut, Zélande, Namur, etc., etc.

Il était évident qu'à cette heure le duc de Bourgogne se croyait le véritable roi de France, et qu'il lui semblait se rendre hommage à lui-même

Il put le croire encore à Paris, car il eut tous les honneurs de l'entrée, qu'il dirigea et commanda complètement.

Le duc de Bourgogne avait, comme nous l'avons dit, son hôtel à Paris ; il l'avait fait préparer d'avance et ce n'était point précaution inutile, Philippe n'étant point venu à Paris depuis vingt-six ans.

Il y arriva le 20 août, laissant Louis XI à Saint-Denis, où devait être célébré un service en mémoire du feu roi. Le retardataire arriva le lendemain, et fit halte dans un hôtel que Jean Bureau avait aux Porcherons.

Le duc alla au-devant de lui avec deux cent quarante gentilshommes.

Les magistrats et les corps de la ville attendaient le roi à la porte Saint-Denis avec Cœur-Loyal, le héraut de la ville de Paris. Les magistrats lui présentèrent les clefs, Cœur-Loyal et cinq dames, richement vêtues et montées sur de beaux chevaux qui représentaient les cinq lettres de la ville de Paris.

Le roi rentrait suivi de douze mille cavaliers. On avait, pour cette entrée solennelle, obtenu de lui qu'il fît une espèce de toilette ; il était vêtu d'un pourpoint cramoisi, d'une robe blanche de satin et d'un chaperon découpé ; son cheval était blanc, en signe de souveraineté. Les échevins soutenaient un dais au-dessus de sa tête.

Presque immédiatement marchait le duc de Bourgogne, splendidement vêtu et monté sur un cheval magnifique ; la selle et le chanfrein de ce cheval étaient brodés de diamants ; les habits du cavalier en étaient couverts ; une bourse qu'il portait à la ceinture en était tissue ; il avait sur lui pour plus d'un million de pierreries.

Le roi se rendait directement à Notre-Dame pour adorer Dieu. Il y avait par toutes les rues où il devait passer des représentations de mystères ; mais un des plus charmants spectacles qu'il vit à cette rentrée, c'étaient les sirènes de la rue du Ponceau, c'est-à-dire trois jeunes filles jouant du luth ou de la lyre, et chantant, plongées dans l'eau jusqu'à la ceinture. La partie supérieure de leur corps n'était voilée par rien, la partie inférieure ne l'était que par l'eau. On avait choisi, pour jouer les irrésistibles enchanteresses, les trois plus belles jeunes filles que l'on avait pu trouver.

Lorsqu'on arriva aux halles, un boucher cria :

— O franc et noble duc de Bourgogne ! soyez le bienvenu dans la ville de Paris ! Il y a longtemps que vous n'y étiez venu, quoique vous y fussiez fort désiré.

A Notre-Dame, le roi adora les reliques, prêta serment entre les mains de l'évêque, fit quelques chevaliers, puis s'en alla dîner au palais.

Les nouveaux chevaliers devaient figurer dans un tournoi qui allait avoir lieu à l'hôtel des Tournelles. Là où étaient le duc de Bourgogne et son fils, il y avait fêtes, et leurs fêtes ne se pouvaient point passer sans tournoi.

Les tenants de la joute furent le comte de Charolais, Adolphe de Clèves, le bâtard de Bourgogne, les sires de Gruthures, d'Esquerdes et de Miraumont.

Le roi ne joutait point, lui : il était trop sage pour mettre son plaisir à un exercice où l'on donnait et recevait des coups ; peut-être, si l'on n'eût fait qu'en donner, eût-il été de la partie ; mais en recevoir, non ! Seulement, à la fin de la joute, il se présenta un assaillant que personne ne connaissait, mais qui, ayant fait ses preuves, fut admis ; « et, dit Châtelain, vint riflant parmi les jouteurs, et ne dura rien devant lui. »

C'était le roi qui avait découvert et payé ce rude homme d'armes, afin qu'il donnât son compte à chacun ; et lui, pendant ce temps-là, caché derrière une jalousie, riait à cœur joie des terribles horions que recevaient les gentilshommes.

Le roi ne se montrait point à ces fêtes, et, en effet, même comme spectateur, quel rôle y eût-il joué ? Il s'était hâté de mettre bas ses beaux habits de joyeuse entrée en la ville de Paris, et avait revêtu le costume sous lequel son aspect est arrivé jusqu'à nous : cape de gros drap gris chapeau de feutre et houseaux de voyage. Enfermé dans son triste hôtel comme un hibou, dont il avait la couleur, il n'en sortait que le soir en espèce d'oiseau de nuit ; et, au au lieu d'en sortir bruyamment avec quelques beaux gentilshommes, escorté de pages et d'écuyers, comme faisaient son grand oncle le duc d'Orléans, ou son père le roi Charles VII, il sortait sans bruit et sans lumière, avec un certain compère à lui, nommé Bische, qu'il avait placé jadis comme espion près de son père, et qui avait pour mission de faire grande cour au comte de Charolais, et de tâcher que celui-ci consentît à ce que le roi de France rachetât les villes de la Somme.

Du vieux duc, le roi de France espérait bien en tirer ce qu'il voudrait, le regardant comme un esprit déjà affaibli qu'il conduirait à sa volonté ; mais il n'en était pas ainsi du jeune homme ! Il le menait la nuit, toujours conduit par son ami Bische, voir de belles dames, lui faisait toutes sortes de galanteries, l'appelant son *cher cousin*, lui donnant hôtel à Paris, titre de gouverneur de Normandie avec trente-six mille livres de pension ; tout cela comme preuve de sa reconnaissance au vieux duc, reconnaissance qu'il ne pouvait acquitter, disait-il.

Aussi, quand celui-ci s'en alla, malgré les instances de Louis pour le faire rester, le roi réunit son conseil, l'université, l'évêché de Paris, le sacré, le profane ; puis, montrant le duc à tous les yeux :

— Messieurs, dit-il, voici mon oncle, le seul homme au monde à qui je doive de la reconnaissance : je tiens de lui ma vie et ma couronne. Il va retourner chez lui, tandis que moi, je vais voyager en Touraine ; il est si grand, que je ne saurais rien lui offrir qui fût digne de lui ; mais je vous commande de faire une procession générale à son intention : vous y prierez pour lui, pour moi et pour le salut du royaume. il est mon père et mon sauveur, et quoique Dieu le sache bien, je veux que vous le lui disiez encore dans vos prières ; vous ne pouvez faire envers lui plus que vous ne devez, et, moi, je lui dois tant, que jamais je ne ferai assez !

Le bon duc était tout confus d'une reconnaissance qui le traitait ainsi.

La procession eut lieu, en effet, le 23 et le 24 ; puis le roi se mit en route. Le bon duc alla conduire son pupille jusque hors de la ville : là, le roi parut tellement navré de cette séparation, qu'il fut tout prêt de contremander son départ ; enfin, il prit sur lui de faire ses adieux au duc, mais en versant force larmes.

Six jours après, le duc de Bourgogne partit à son tour, caressé, comblé, accablé, — moqué surtout, il en avait non pas la preuve, mais la conviction ; — cependant, tout cela s'était fait avec tant d'habileté, qu'il n'y avait rien à dire.

A trois lieues de Paris, Philippe vit accourir après lui un homme tout éperdu : c'était le gouverneur de la Bastille, qui se souvenait seulement alors d'un ordre que lui avait donné le roi six jours auparavant, à savoir, de remettre au duc de Bourgogne les clefs de la forteresse, afin que celui-ci pût y envoyer telle garnison qu'il lui conviendrait : le gouverneur suppliait le bon duc de ne pas dire au roi qu'il se fût acquitté si tard de l'ordre reçu, attendu qu'il lui en arriverait grand malheur si le roi apprenait cette négligence.

Que dire à cela ? Philippe consola le gouverneur, le réconforta, lui fit un beau cadeau et le renvoya avec ses clefs

Quant au comte de Charolais, il était allé faire un pèlerinage dans cette province de Bourgogne où il était né, dont il serait duc, et qu'il n'avait jamais visitée. Après cette excursion, il s'en alla rejoindre le roi à Tours.

Là, ce furent bien d'autres tendresses encore qu'avec le vieux duc !

Un jour que le comte de Charolais avait été à la chasse sous la conduite du duc du Maine, celui-ci revint au château sans le ramener : le comte s'était perdu.

Le roi, alors, entra dans une étrange colère ; jamais nul ne l'avait vu si inquiet, ni si agité : il fit sonner les cloches dans tous les villages, allumer des fanaux dans tous les clochers, envoya des éclaireurs dans toutes les directions : chaque seconde qui s'écoulait sans nouvelles, augmentait son trouble : il en rongea tout le haut du bâton qu'il tenait à la main, et fit le vœu de ne boire ni manger qu'il ne sût ce qu'était devenu son cousin.

Enfin, à onze heures du soir, il fut tiré d'angoisse par le comte de Crèvecœur, qui apportait une lettre du comte de Charolais.

Celui-ci s'était égaré, en effet ; mais, ayant trouvé un bon gîte, il écrivait qu'il reviendrait le lendemain seulement.

Ces scènes étaient si bien jouées par le royal acteur,

qu'il était impossible de savoir si c'étaient des feintes ou des réalités.

Une occasion se présentait de jeter du refroidissement entre le comte et son père ; le roi, comme on le comprend bien, n'allait point la laisser échapper .

VI

OU LE RENARD COMMENCE A MANGER LES POULES

Nous avons dit qu'en Angleterre la rose blanche d'York venait de l'emporter sur la rose rouge de Lancastre. La chose avait eu lieu à la bataille de Towton.

Les Anglais nous vengaient bien ! Jamais tant de Français n'étaient restés sur la terre sanglante, ni après Crécy, ni après Poitiers, ni après Azincourt, qu'il ne resta d'Anglais sur le champ de bataille de Towton. On compta les morts et l'on en trouva trente-six mille sept cent soixante et seize.

Le soir de la bataille, Edouard IV était roi.

La mère du comte de Charolais était de la maison de Lancastre, c'est-à-dire du parti vaincu. Le duc, au contraire, sacrifiant les liens de parenté à la politique, l'alliance aux intérêts, se déclara pour la maison d'Yorck.

Le roi parut céder aux instances du comte de Charolais, et promit de donner asile à Marguerite (la rose rouge), si elle venait en France.

Elle y vint, et le roi la reçut à merveille ; il tint même avec elle sur les fonts de baptême le fils que venait d'avoir la duchesse d'Orléans et qui, depuis, fut Louis XII. Seulement, quant à des secours, il la pria d'attendre que le moment fût opportun pour lui en donner.

Ce refus momentané était d'autant plus plausible que le duc de Bourgogne négociait une trêve avec Edouard IV. A ce sujet le roi envoya à son oncle une ambassade qui était, en outre, chargée de lui demander, comme chose de peu d'importance, l'autorisation d'établir pour son compte la gabelle du sel en Bourgogne ; naturellement, le duc refusa.

Louis XI, alors, fit défendre à ses sujets de donner aide ou renfort aux Anglais, et même de commercer avec eux. Or, cette défense s'étendait aux sujets du duc, qui étaient Français ; aussi le duc envoya-t-il à son tour Jean de Croy, sire de Chimay, en ambassade, pour se plaindre de la façon dont le roi de France agissait avec lui.

Mais le roi ne reçut pas même l'ambassadeur du duc ; il permit seulement que celui-ci le rencontrât comme par hasard dans une des galeries du palais.

Le sire de Chimay, s'étant soumis à cette exigence, exposa au roi la cause de son ambassade ; mais Louis sans le laisser aller jusqu'au bout :

— Eh ! dit-il, quel homme est-ce donc que votre duc de Bourgogne ? est-il fait d'un plus précieux métal que les autres princes ?

— Oui, sire, répondit bravement l'ambassadeur ; car il vous a gardé et soutenu contre la colère du roi Charles, votre père, quand nul autre prince ou seigneur n'osait vous recevoir chez lui.

Le roi tira son chapeau sur ses yeux et rentra dans sa chambre.

La vérité est que, sous son ingratitude réelle pour le duc de Bourgogne et sous sa générosité apparente pour Marguerite d'Anjou, Louis XI cachait un grand but politique : il voulait attirer Marguerite auprès de lui, l'affamer, et, lorsqu'elle aurait bien faim, lui racheter Calais pour un morceau de pain. Calais, nous l'avons dit, était la seule ville que les Anglais tinssent encore dans le royaume.

Louis ne perdait pas l'espoir.

Mais il était comme ces gens qui ont le bonheur de loucher : tout en regardant l'Angleterre, il vit que l'Espagne brûlait.

Il se hâta de traiter avec les bonnes gens de Liège, c'est-à-dire avec les ennemis les plus acharnés du duc de Bourgogne ; il les appela ses *compères*, — c'était son mot d'amitié, — et s'engagea à les protéger envers et contre tous.

On demandera quel bénéfice Louis XI pouvait tirer de ses compères de Liège.

Une révolte dans un temps donné ! d'ailleurs, on le verra à l'œuvre.

Voici ce qui avait tiré l'œil de Louis XI vers l'Espagne

Don Juan d'Aragon, pour plaire à sa seconde femme, s'était débarrassé — l'histoire ne dit pas trop comment : prude ou corrompue, parfois elle ferme les yeux — s'était, disons-nous, débarrassé de son fils don Carlos de Viana, héritier de Navarre.

Les Catalans étaient désespérés de la mort de ce prince, qui, pour ne point les quitter, avait refusé le trône de Naples, et qui ne demandait pas mieux que d'oublier le monde entre Homère et Platon ; l'ombre du pauvre prince, disait-on revenait la nuit dans les rues de Barcelone, pleurant, se lamentant, criant le crime de son père.

Le comte de Foix, gendre de don Juan d'Aragon, avait ses espérances en Espagne ; il relevait du roi de France : il appela Louis XI à la vengeance du mort. Louis XI vit le Roussillon en perspective, et, pieusement, déclara qu'il prenait en main la cause du trépassé.

Louis XI aimait beaucoup ces causes-là.

Il est vrai que Warwick armait une flotte pour faire une descente en France ; mais, on ne sait pourquoi, Louis XI n'avait aucune peur de Warwick.

Seulement, il n'avait pas le sou pour faire cette guerre d'Espagne.

Où était passé l'argent du roi ? Warwick le savait peut-être, lui dont le roi n'avait pas peur.

Louis XI mit un impôt sur les vins, abolit la pragmatique, nomma les évêques lui-même, fit de l'argent avec leurs bénéfices ; puis, pour mettre les saints de son côté, avant de rien tenter en Espagne, annonça un pèlerinage à Saint-Michel en Grève et à Saint-Sauveur de Redon.

C'était un moyen d'examiner de près la Bretagne ; il se défiait tout naturellement de son duc, et, avant de partir pour les Pyrénées, il n'était point fâché de savoir ce qu'il laissait derrière lui.

Le duc de Bretagne n'avait d'yeux et d'oreilles que pour regarder et écouter ce qui se faisait pendant ce pèlerinage.

Il y perdit son temps : le roi, ne voulant pas être distrait de ses pieuses pensées, fit crier à son de trompe, la veille de son départ, que quiconque le suivrait serait puni de mort.

Aussi voyageait-il, non pas en roi, mais en véritable pèlerin. Il savait la difficulté qu'ont les rois à voir et à entendre ; la couronne, — surtout la sienne, qui, on le sait, était trop large, — la couronne lui eût bouché à la fois les yeux et les oreilles !

Il ne voyageait qu'avec cinq pauvres serviteurs mal vêtus comme lui, portant comme lui de gros rosaires de bois ; sa garde suivait de loin, avec Jean Bureau et son artillerie. — Louis XI appelait Jean Bureau son *maître des comptes*, sans doute par ce même principe qui a fait depuis appeler les canons *ultima ratio regum*.

Ses dévotions faites, le roi fila tout doucement de l'Ouest vers le Midi, visita Nantes en passant, puis voulut voir la Rochelle : c'était curieux à voir une petite république ; à la Rochelle, il était si près de Bordeaux, que ce n'était point la peine de s'en passer ; il alla donc voir Bordeaux. Seulement, un jour qu'il le regardait du côté de la mer, il fut vu lui-même par un vaisseau anglais. On comprend que Louis, avec son bateau, n'eut pas l'idée de prendre la nef anglaise ; mais la nef anglaise eut l'idée de prendre le bateau et lui donna la chasse.

Le roi lui-même saisit un aviron et se mit à ramer; dans ce moment-là, un sceptre était moins utile qu'une rame. Le vaisseau ne put suivre le roi dans les eaux basses ; le roi fut sauvé.

Sans doute, ce fut en commémoration de la façon miraculeuse dont il venait d'échapper à l'ennemi qu'il rendit à Bordeaux toutes ses libertés. Bordeaux plaidait à Toulouse, ce qui était absurde ; le roi voulut non seulement que Bordeaux plaidât chez lui, mais qu'on y vînt plaider de tous les pays environnants.

Enfin, il fit de Bayonne un port franc.

Rien de tout cela, il en était bien sûr, ne voudrait plus redevenir Anglais.

Don Juan voyait s'approcher le roi avec terreur ; il lui écrivit pour le menacer des Anglais et des préparatifs terribles de Warwick ; mais nous avons déjà dit que Louis savait à quoi s'en tenir sur cette descente des Anglais.

Aussi répondit-il :

— Prenez garde ! en supposant que les Anglais viennent, ils s'en iront ; mais, moi, je ne m'en irai pas et serai toujours là pour vous punir.

Et il continuait d'avancer.

Pour qu'il ne fût plus question de cette mort de don Carlos de Viana, il fallut que don Juan lâchât le Roussillon ; moyennant quoi Louis XI reconnut que don Juan n'avait eu d'autre tort que de mettre son fils dans une chambre trop humide ; mais les chambres des prisons ont ce défaut-là : qu'y faire ?

Madame de Rambouillet disait qu'il y avait, à Vincennes, une chambre qui valait son pesant d'arsenic.

Louis XI revint vers le Nord ; le tour était fait. Maintenant, il pouvait s'inquiéter des Anglais.

Et, en somme, il s'en était toujours inquiété.

La pauvre Marguerite d'Anjou l'avait suivi d'étape en étape, lui demandant des secours d'hommes et d'argent. [illegible], enfin, il consentit à lui donner vingt mille livres, à condition que, si elle venait à monter sur le trône, elle rendrait Calais à la France.

Peut-être Shakespeare connaissait-il ce trait lorsqu'il composa son *Juif de Venise*.

Il est vrai qu'en même temps Louis XI faisait prêter par la Bretagne soixante mille autres livres à [illegible] de Lancastre.

Que si Warwick se plaignait, Louis XI avait ses deux réponses toutes prêtes :

D'abord, il était neveu de Marguerite d'Anjou, et ne pouvait raisonnablement pas lui refuser une aumône. Vingt mille livres ! qu'était-ce que vingt mille livres ! Et il ne les lui donnait même pas, ces vingt mille livres, il les lui prêtait, et à réméré encore !

Ensuite, les soixante mille francs de la Bretagne ne le regardaient pas. C'était l'argent du duc, et il ne pouvait empêcher le duc de faire ce qui lui plaisait de son argent.

Quant aux secours en hommes que réclamait Marguerite, c'était autre chose ; Louis ne lui donnait pas un soldat ; si elle en levait, tant mieux pour elle ! Il l'envoya chercher fortune en Normandie, dont, on le sait, il avait nommé M. de Charolais gouverneur, peut-être dans la prévision de ce qui arrivait. Sûr de l'amitié de son beau cousin, il ne s'occupait point de ce qui se passait dans son gouvernement ; si un jour Charles se rappelait qu'étant Lancastre par sa mère, il devait, pour lui rendre ses brillantes couleurs, arroser la Rose rouge avec du sang normand, eh bien, alors, Louis en serait quitte pour désavouer son cousin.

Et, sans doute, Warwick comprit-il qu'il n'avait aucun motif d'en vouloir au roi de France ; car, étant sorti avec sa flotte, une flotte magnifique, il se contenta de longer les côtes de la Normandie et du Poitou ; il est vrai que, le long de ces côtes, toutes hérissées d'artillerie par le maître des comptes Jean Bureau, une armée manœuvrait, suivant le bord de la mer et ne perdant pas de vue les vaisseaux anglais.

Il en résulta que Warvick, jugeant qu'il n'y avait rien de bon à tenter en France, fit une descente en Bretagne, près de Brest.

Louis XI en fut enchanté : cela brouillait les Bretons avec les Anglais. Il eût indiqué l'endroit à Warwick, que Warwick n'eût pas mieux choisi.

Mais, tout à coup, le roi semble perdre la tête, tant sa politique devient embrouillée.

Il donne au Dauphiné une exemption de règlements pour la chasse.

Il donne à Toulouse, à moitié brûlé, une exemption de tailles pour cent ans.

Il donne au comte de Foix le Roussillon, qui lui a coûté tant de sourdes pratiques.

Enfin, il donne à Sforza, qui chasse d'Italie la maison d'Anjou, qui refuse aux d'Orléans le patrimoine de Valentine Visconti ; il donne à un tyran, à un usurpateur, Gênes et Savone, lui permettant, en outre, de racheter Asti au vieux duc d'Orléans, que le duc de Bourgogne vient de racheter lui-même.

Dans quel but tout cela ? Attendez.

Louis XI tient fort au Roussillon et tient fort à Asti ; mais il tient plus encore à ses villes de la Somme : il va essayer de les reprendre de gré ou de force à Philippe le Bon. C'est la France qu'il lui faut avant tout, une France compacte, homogène, française.

Il reprendra sûrement le Roussillon au comte de Foix, qui va le lui garder pendant ce temps-là.

Il reprendra peut-être Gênes, Savone et Asti à Sforza, qui, avec la vie de bandit qu'il mène, peut être tué, assassiné ou empoisonné d'un moment à l'autre.

Mais, le comte de Foix et le duc de Milan étant ses amis, l'un lui prêtera ses excellents fantassins basques, l'autre ses bons cavaliers lombards. Il aura infanterie et cavalerie, une petite armée qu'il pourra faire tuer sans remords : Basques et Lombards sont presque des ennemis. Et, tandis qu'on tuera les Basques et les Lombards, on ne tuera pas ses bons paysans qui labourent cette pauvre terre de France, si longtemps en friche pendant le règne de Charles VII.

Là ! et maintenant qu'il a ses fantassins basques et ses cavaliers lombards, que va faire Louis XI à l'endroit du vieux duc de Bourgogne, pour lequel il a commandé des prières aux gens de son conseil, à l'université et à l'évêché de Paris ?

Les prières françaises n'avaient point profité au bon duc, il était tombé grandement malade. La duchesse était sortie de son béguinage et le comte de Charolais était accouru de son gouvernement pour le soigner.

Louis XI y aurait bien voulu aussi, [illegible] plus perdu [illegible] en ce moment [illegible] il y eût perdu ses villes de la Somme ! Tant que le vieux duc vivait, il avait l'espoir de rentrer dans ces malheureuses villes, qui, avec Calais, tourmentaient si fort son sommeil ; le duc mort, il ne fallait rien attendre du comte de Charolais ; il s'était prononcé, il était féroce à l'endroit de ces villes.

Trois villes pendaient à ce fil usé qu'on appelle la vie d'un vieillard.

Les Croy se mirent à l'œuvre. — Moins le sire de Chimay, tous étaient au roi de France. — Ils persuadèrent au duc qu'il avait intérêt à laisser reprendre la Somme à Louis XI.

Le vieux duc n'en crut rien, mais céda : il tenait, comme Louis XIV, à mourir tranquille. Il signa la cession, ou plutôt la rétrocession, moyennant quatre cent mille écus ; il espérait que Louis XI ne pourrait pas le payer.

Le roi n'avait pris qu'un délai de quatre mois pour ce payement : il devait être fait en deux termes, 12 septembre et 8 octobre.

Le 12 septembre, les deux cents premiers mille francs arrivèrent ; le 8 octobre, les deux cents derniers.

Cela se passait en présence des Croy.

— Croy, Croy, disait le duc en envoyant tristement l'argent à son trésor, — Croy, Croy, l'on ne peut servir deux maîtres !

Ce n'était pas d'une voix plus lamentable qu'Auguste criait : « Varus, rends-moi mes légions ! »

Au reste, dans tous les marchés qu'il faisait, le roi exigeait des otages ; il n'avait point de fils à lui, mais il les remplaçait par les fils des autres. — Parodiant les paroles du Christ, il disait comme ce tendre Jésus : « Laissez venir les enfants jusqu'à moi ! » Puis, quand les enfants étaient venus, il ne les laissait point retourner chez eux. Il avait ainsi l'héritier d'Albret, les fils du duc d'Alençon, le petit comte de Foix, le petit duc d'Orléans dont il venait d'être le parrain.

Il avait marié le comte de Foix avec sa sœur ; il voulait marier le duc d'Orléans avec sa fille : le futur avait deux ans !

C'était une bonne précaution pour Louis XI que d'avoir le petit duc dans la main au moment où il livrait Gênes, Savonne et Asti, c'est-à-dire la plus belle partie de l'héritage de l'enfant : en échange de cet héritage, Sforza ne pouvait-il pas l'aider à prendre la Savoie ?

En attendant qu'il prît la Savoie, Louis en prenait les princes.

Un jour, le vieux duc Philippe de Bresse, chassé par son fils, s'étant hasardé jusqu'à Lyon, le roi de France, son gendre, mit la main sur lui et le logea à Loches.

Loches, c'était la montagne d'aimant des *Mille et une Nuits* : une fois qu'on y avait mis les pieds, on ne s'en détachait plus.

Dans cette maison de Savoie, où Louis avait pris femme, il y avait encore une fille à marier : il la proposa au roi d'Angleterre.

Le comte de Charolais vit le coup et le para en faisant épouser à celui-ci Elisabeth Rivers, malgré Warvick, qui voulait donner à Edouard IV une femme de la main de Louis XI, et malgré le lord maire, qui avait dit : « Avant que le roi d'Angleterre épouse cette femme, il en coûtera la vie à plus de dix mille hommes ! »

Cette fois donc, Louis XI fut battu par le comte de Charolais : c'était la revanche des villes de la Somme ; le comte et le roi étaient manche à manche.

Le bon duc était à Hesdin. Le roi lui envoya la reine et les princesses, puis il y alla lui-même, faisant l'aimable, le bon, l'empressé près du vieillard. Celui-ci ne parlait plus de ces malheureuses villes de la Somme, il les regrettait trop pour cela : Louis crut qu'il les avait oubliées. Il lui parla de lui racheter Boulogne, plus Lille. Le vieux duc n'osait dire non.

— Charolais n'y consentirait pas, répondit-il.

Un éclair passa dans les yeux de Louis XI.

— Bon ! dit-il, chargez-moi de mettre à la raison ce mauvais fils, et je vous le rendrai souple comme un gant !

Philippe se rappela comment Louis XI avait mis à la raison son père Charles VII. C'était dans un bois que le roi lui faisait cette confidence ; le bon duc eut peur de ce renard qui, sous sa peau, montrait une griffe de tigre : il se sauva.

Le roi ne voulut pas s'être déplacé pour rien ; il utilisa ce voyage en allant visiter les marches de Flandre et de Picardie, Abbeville, Arras, Tournai, toujours selon son système, en petit train, sans pompe, comme un simple particulier : il avait conservé la haine des réceptions solennelles, des fêtes, des harangues.

A Abbeville, tous les habitants l'attendaient sur la place et dans les rues adjacentes ; mais il fit rester son cortège à un quart de la ville, descendit de cheval, et entra seul et à pied, comme si lui-même était un bon bourgeois de la ville.

On reconnut cependant qu'il était étranger, et des gens du faubourg [illegible] en lui demandant :

— Avez-vous [illegible] le roi ?

— Le roi, dit-il c'est moi.

Mais les braves gens, le voyant avec son vieux chapeau et son habit râpé, le prirent pour un fou ou pour un bouffon, et commencèrent à se moquer de lui ; ils le prenaient par son fort : Louis était le plus grand gausseur de son temps. Il prêta donc le collet ; mais, comme il raillait cruellement, l'affaire menaçait de devenir mauvaise pour lui. En ce moment, par bonheur, le cortège arriva et le fit reconnaître ; sans quoi il courait risque d'être lapidé.

Aussi, à dater de ce jour, il se mit à prendre des rues si détournées quand il entrait dans une ville, qu'il finissait par gagner son logement sans être vu, et souvent même avait-il quitté la ville sans qu'on sût qu'il y était entré.

Il s'ensuivit que, lorsqu'on attendait le roi quelque part, les échevins fermaient toutes les portes, hors une seule ; si la ville n'avait pas de portes, les bourgeois barricadaient les rues, hors la grande rue. Il fallait bien alors que le royal voyageur passât par la porte restée ouverte, ou par la rue non barricadée.

Un jour qu'il traversait un village incognito, il eut besoin d'écrire une lettre ; or, tous ses secrétaires étaient employés à des besognes diverses, et il n'avait personne près de lui qui pût écrire. — Le bon roi Louis, quoiqu'il fût grand clerc, n'aimait pas beaucoup à écrire de sa main. — Il avisa, parmi ceux qui l'entouraient, un homme portant une écritoire à sa ceinture ; il l'appela.

L'homme s'empresse d'obéir au roi et débouche son écritoire pour en tirer une plume ; il en tombe deux dés.

— Oh ! oh ! dit le roi, quelles dragées sont celles-ci ?

— *Remedium contra pestem*, répondit le clerc sans se démonter.

— Tu m'as l'air d'un gentil paillard, répliqua le roi charmé de la réponse ; tu es à moi.

Et, en effet, à partir de ce moment, l'homme entra à son service.

VII

LES DEUX COUSINS

Pendant toutes ces promenades du roi de France, le comte de Charolais était à Gorcum, en Hollande.

Un beau jour, Olivier de la Marche, écuyer du comte, arriva près du duc de Bourgogne ; il venait, de la part de son fils, lui donner connaissance d'un fait qui ne manquait point de gravité.

Une espèce de bravo, nommé le bâtard de Rubempré, longtemps serviteur du duc, mais depuis une année au service du roi de France, venait de se laisser prendre à Gorcum, au moment où il s'informait de la façon de vivre du comte, de ses heures de promenade, et de quelles personnes il était d'habitude accompagné. Arrêté dans une église où il s'était réfugié, ledit bâtard avait si mal répondu, que le comte ne doutait point que cet homme n'eût mission du roi de France de l'enlever, comme il en avait été, deux ans auparavant, de Philippe de Bresse ; ce qui confirmait les soupçons du comte, c'est que les compagnons du bâtard, à la nouvelle de son arrestation, s'étaient sauvés, laissant leur barque dans le port d'Hermes. Ils étaient une quarantaine.



Le bâtard de Rubempré fut arrêté dans une église où il s'était réfugié.

Convaincu ou non convaincu, chacun parut être de l'avis du comte.

Ainsi, Louis XI venait de jeter le masque, et c'était en ennemi déclaré qu'il fallait le traiter désormais.

Le comte de Charolais profita du moment. Il y avait longtemps que cette paix dans laquelle il était obligé de vivre lui pesait. La trahison des Croy était patente ; sous le souffle invisible qui les poussait, leur puissance était devenue presque royale : ils occupaient la marche allemande, le Luxembourg ; la marche anglaise, Boulogne et Guignes ; la marche française, les villes de la Somme ; le Hainaut était dans leurs mains ; ils recevaient le vin royal et seigneurial à Valenciennes ; tout cela leur était venu en deux ans, coup sur coup. Quand le roi de France était derrière les gens avec son ambition, les gens marchaient vite.

Le comte fit voir tout cela au duc, qui le voyait depuis longtemps, et, dans un manifeste, il déclara une guerre à mort aux Croy. Les plus timides des Croy se mirent à l'abri ; un d'eux, voulant tenter une dernière ressource, se réfugia près du bon duc. Philippe lui promet de le protéger, prend un épieu, sort en chancelant, appelle à son aide. Mais personne ne vint ; au contraire, on se sauva plutôt. Tout le monde croyait le vieux duc mort et enterré ; on le prit pour son fantôme.

A partir de ce moment, le jeune duc change de peau ; il laisse la celle du comte de Charolais et revêt celle de Charles le Terrible, comme on l'appela d'abord.

Son premier acte fut de faire mettre à mort le trésorier de son père ; vieille rancune d'enfant prodigue ! probablement ce trésorier lui avait refusé de l'argent. Puis le 24 avril 1465, il créa un impôt qu'il fallait payer en mai ; en même temps ordre était donné à toute la noblesse de Bourgogne et des Pays-Bas d'être sous les bannières le 7 mai.

On y fut.

Le 7 mai Charles passait la revue de quatorze cents hommes d'armes et de huit mille archers, sans compter les cou-

levriniers, les cranequiniers, les coutilliers, les gens de charroi.

Contre qui tous ces préparatifs? Il était évident que c'était contre *l'universelle araignée*, comme dit Châtelain.

Charles, si peu politique et si peu patient qu'il fût, profitait du bon moment : il y avait grande émotion contre le roi parmi les princes.

Quelle nouvelle tyrannie Louis XI avait-il donc commise? Il avait voulu réglementer la chasse.

« Le seigneur, dit Michelet, enfermait ses manants comme sous portes et gonds ; du ciel à la terre, tout était à lui : forêts chenues, oiseau dans l'air, poisson dans l'eau, bête au buisson, l'onde qui coule, la cloche dont le son au loin roule... »

Là où le seigneur avait droit, la bête avait droit — cerf, sanglier, chevreuil, lièvre, lapin, de brouter et retourner le blé vert ; — pigeon, de le manger en épis.

Un jour cependant, si cerf, sanglier ou chevreuil faisait trop de dégâts, le seigneur venait avec meute, chevaux, valets ; il chassait le cerf, le sanglier ou le chevreuil, et ce qui était resté debout, de la dent du cerf ou de la défense du sanglier, était mis bas sous les pattes des chiens et les pieds des chevaux.

En Dauphiné, en même temps qu'il désanoblissait les gentilshommes en anoblissant les vilains, la première idée d'une réforme de la chasse était venue à Louis XI ; il s'était un jour essayé chez le seigneur de Montmorency. Ayant eu l'honneur de recevoir le roi chez lui, le noble sire voulut lui faire les honneurs d'une grande chasse ; à cet effet, il réunit et accumula dans la cour de son manoir filets, panneaux, épieux et une foule d'autres engins de destruction.

Le roi, sans rien dire au maître, donna ordre à un ancien serviteur d'aller mettre le feu à ces engins, qui furent tous brûlés ; de sorte que la chasse ne put avoir lieu.

Un édit était tout prêt, disait-on, ordonnant que, dans un délai de quatre jours, à dater de celui de la publication, tous ceux qui avaient filets, rets ou pièges, eussent à les remettre aux baillis royaux.

Par ce même édit, il était défendu aux princes et seigneurs, de quelque condition qu'ils fussent, de chasser, sous peine corporelle et pécuniaire.

Un gentilhomme de Normandie avait chassé et pris un lièvre, malgré la défense du roi, disant qu'il était roi sur ses terres ; Louis XI, pour lui prouver que non, lui avait fait couper une oreille.

Ce n'est point que Louis XI détestât la chasse : au contraire, il l'aimait tant, que toutes ces défenses, assurait-on, n'avaient d'autre but que de la réserver à lui tout seul.

Puis le roi faisait quelque chose de bien plus étrange et de bien autrement honteux : il payait aux paysans le dégât que leur faisaient ses bêtes !

On avait lu dans les registres de ses dépenses :

« Un écu à une pauvre femme dont les lévriers du roi ont étranglé la brebis. »

« Un écu à une autre dont le chien du roi, appelé Maguet a tué l'oie auprès de Blois. »

« Un écu à une autre dont les chiens et les lévriers ont étranglé le chat, près de Mont-Louis, route de Tours à Amboise. »

Enfin : « Un écu à un pauvre homme dont les archers, en traversant son champ pour aller joindre droit au grand chemin, ont gâté le blé. »

Il n'y avait donc plus de seigneurs, il n'y avait donc plus de manants, si le roi, qui était le seigneur des seigneurs, comptait avec les paysans.

Tant il y a que les seigneurs s'émurent.

Le roi leur avait déjà pris la guerre, et voilà qu'il leur prenait la chasse ; que leur resterait-il donc ?

Le plus rancunier de tous les princes était le duc de Bretagne, lequel était presque un roi, et avait le plus à perdre à la subtilité de cette main jalouse, qui se glissait partout, se posait sur tout.

Il résolut cependant de jouer le jeu du roi. Il lui envoya une grande ambassade. Louis la reçut à merveille, et s'amusa à vouloir gagner le chef de cette ambassade ; puis, un beau jour qu'il croyait l'avoir séduit, celui-ci partit, lui enlevant son frère le duc de Berry.

On allait, selon l'habitude du temps, faire la guerre à l'aîné avec le cadet ; c'était encore ce qu'il y avait de mieux quand on ne pouvait pas la faire au père avec le fils.

Aussi, le 22 mars, le duc de Bretagne se déclare ennemi de quiconque sera l'ennemi du duc de Bourgogne, et cela, *sans en excepter monseigneur le roi.*

Trois armées allaient donc marcher contre Louis XI.

Une armée bourguignonne et flamande sous les ordres de Charles ;

Une armée bretonne sous les ordres du duc de Bretagne ;

Une armée de mécontents sous les ordres du duc de Bourbon.

Il y avait de quoi effrayer un plus grand guerrier que Louis XI, et peut-être fut-ce parce qu'il n'était pas grand guerrier qu'il ne s'effraya point.

Notez que, sur les vingt-sept provinces du royaume, il n'en possédait que quatorze.

Seulement, il avait un nombre respectable de francs archers, quelques solides compagnies d'ordonnance, une belle et bonne artillerie.

L'argent manquait.

Bah ! à un homme du génie de Louis XI, l'argent ne manquait jamais ! L'argent pouvait manquer à Louis XI pour faire emplette d'un chapeau neuf ; mais il trouvait deux cent mille écus pour acheter les villes de la Somme.

Ne comptait-il pas de bons amis à l'étranger, parmi les marchands de Venise et les banquiers de Florence ? et croyez-vous que ce fût gratis qu'il permettait à Pierre de Médicis, son ami et féal conseiller de joindre à ses armes les trois fleurs de lis de France ?

Puis il avait, le bon roi Louis, depuis longtemps en tête une idée qu'il désirait mettre à exécution.

L'occasion était bonne.

Cette idée, c'était la poste ; la poste aux chevaux, qui amena naturellement la poste aux lettres. C'était une imitation des anciennes postes de l'empire romain ; mais Louis XI, comme Molière, prenait son bien où il le trouvait.

De quatre lieues en quatre lieues, il y aurait un relais où l'on fournirait des chevaux aux courriers du roi, — *à nul autre, sous peine de mort.*

Le roi payait la somme, énorme à cette époque, de dix sous par cheval pour chaque relais franchi, c'est-à-dire pour chaque course de quatre lieues.

Cette fois, il était bien véritablement l'araignée au centre de sa toile : les nouvelles venaient de la circonférence au centre ; les ordres rayonnaient du centre à la circonférence.

Puis il fit une alliance avec la Bohême et Venise.

Venise lui prêterait des galères ; la Bohême attaquerait le Luxembourg.

Ses autres alliés, dont on s'était tant étonné, ne lui manquèrent point alors.

Sforza envoya son propre fils Galéas dans le Dauphiné, avec huit cents hommes d'armes et trois ou quatre mille fantassins. Ferdinand, le bâtard, tint les Provençaux en alerte avec ses vaisseaux. Le comte de Foix donna ses Basques.

Le roi se mit en campagne. Son intention était, à force de célérité, et en se transportant d'un bout de la France à l'autre, de battre ses ennemis séparément.

Ce fut la tactique employée, depuis, par Napoléon.

L'armée française était peu nombreuse, mais parfaitement ordonnée ; si bien que personne, excepté l'ennemi, n'avait peur de la voir venir ; laboureurs, hommes d'Eglise, marchands, étaient aussi en sûreté au milieu de cette armée qu'ils l'eussent été dans Paris même. « Jamais, dit un contemporain, on ne vit si gracieuse guerre. »

Louis poussa droit au Bourbonnais. Il laissa Bourges derrière lui, sans s'inquiéter ni de la ville ni de sa garnison, tactique qui se rattache encore au génie moderne. Il emporta Saint-Amand, Montrond, Montluçon en trois jours. Sancerre, voyant la douceur avec laquelle on traitait les vaincus, se rendit d'elle-même.

Au bout d'un mois, tout eût été fini en Berry, si les gens du duc de Bourbon n'eussent tenu Bourges, et en Bourbonnais, si le maréchal de Bourgogne n'eût tenu Moulins.

Louis comptait, en outre, sur une famille pour laquelle il avait fait énormément : c'était celle des Armagnacs.

Il avait écrit au comte qu'il l'attendait, lui et ses garçons, et d'Armagnac avait répondu que sa maison avait toujours été bonne servante de la maison de France, et qu'elle ne manquerait point au roi, à qui elle devait tant.

En effet, pendant quinze ans, sans que l'on s'expliquât pourquoi, Louis avait comblé le bâtard d'Armagnac : il lui avait donné le Comminges et les gouvernements de Guyenne et de Dauphiné, attachant en quelque sorte au ceinturon de son épée la clef des Alpes et celle des Pyrénées.

Ce bâtard d'Armagnac était un misérable condamné pour meurtre et pour faux, et qui avait épousé sa propre sœur !

En dernier lieu, il l'avait fait duc de Nemours, lui donnant des biens immenses autour de Paris, dans les diocèses de Meaux, de Châlons et de Sens. De plus, il érigea la donation en duché-pairie, et fit asseoir le titulaire entre le duc de Bourgogne et le duc de Bretagne.

Un matin, le roi reçoit enfin la nouvelle de l'arrivée de de Nemours, et, à son grand étonnement, la demande d'un sauf-conduit.

Le messager, en effet, avait une seconde mission : c'était de s'entendre avec l'évêque de Bayeux, qui était dans l'armée royale, pour livrer Louis XI aux princes ; une fois entre les mains des princes, le novateur couronné était contraint d'accepter un conseil de famille composé de l'évêque de Bayeux et d'un autre évêque au choix de celui-ci, de huit maîtres des requêtes et de douze chevaliers.

Louis XI éventa le complot Nemours passa aux princes, et le comte d'Armagnac leur conduisit les six mille Gascons qu'il avait promis au roi de France.

On crut Louis perdu ou tout au moins découragé.

Point ! il connaissait admirablement le pays : c'était celui où, autrefois, il avait fait la guerre à son père ; il s'agissait d'étonner les princes par la rapidité des manœuvres ; il marcha sur Verneuil, prit la ville et la rasa, fit attaquer sous ses yeux Gannat par le maréchal de Comminges, Sallazar, Giresme et Guillaume Cousinot. En quatre heures, la ville fut emportée d'assaut ; le roi se fit apporter un œuf qu'il goba tandis que l'on emportait le château ; puis il s'en vint coucher à Aigueperse. Le lendemain, son armée occupait les villages de Mosat et de Marsat, et offrait la bataille à l'armée des princes.

Les princes n'osèrent accepter. Le duc de Bourgogne alla se cacher dans un moulin. Le duc de Nemours vint trouver le roi, lequel, avec la faiblesse étrange qu'il avait pour lui, écouta ses protestations, et lui accorda une trêve comprenant l'Auvergne, le Bourbonnais, le Berry, et même les marches de Bourgogne, si les Bourguignons s'abstenaient d'hostilités.

De leur côté, les princes jurèrent qu'ils serviraient le roi envers et contre tous comme leur souverain seigneur.

Cette campagne n'avait réussi que par un miracle de stratégie. Au reste, il était temps qu'elle finît : le comte de Charolais n'était qu'à dix lieues de Paris, et le roi en était à près de cent ; or, en perdant sa capitale, Louis risquait de perdre son royaume ; il savait parfaitement cela.

Mais il n'avait rien omis pour tenir Paris en bonne disposition : il y avait laissé Charles de Melun, un de ses plus habiles et, à ce qu'il croyait, un de ses plus fidèles lieutenants, assisté de maître Jean la Balue, évêque d'Evreux, nommé tout récemment, et auquel le roi avait laissé entrevoir le chapeau de cardinal.

Charles de Melun proclama les anciennes ordonnances sur la garde de la ville ; le guet fut rétabli ; les chaînes des rues, enlevées aux bourgeois sous Charles VI, furent réparées et remises en état.

Louis avait écrit aux habitants de la capitale : il les remerciait de leur loyauté, dont ils n'avaient pas encore donné preuve ; il leur déclarait que Paris était la ville qu'il aimait le mieux au monde, et leur annonçait qu'il allait y envoyer accoucher la reine.

En même temps, tous les prédicateurs prêchaient pour le roi.

La campagne admirable qu'il venait de faire, l'artillerie de Jean Bureau, à laquelle rien n'avait résisté, étaient bien pour quelque chose dans les prières des prédicateurs. Le clergé aimait peu Louis XI.

Le comte de Charolais et le comte de Saint-Pol étaient à Saint-Denis.

Ils avaient, une fois, voulu entrer en pourpaler avec maître Jean de Popincourt, seigneur de Sarcelles, et maître Pierre Lorfèvre, qui étaient de garde à la porte Saint-Denis, et demander des vivres pour les Bourguignons ; mais les deux capitaines avaient refusé la conférence, et, au premier mouvement hostile, avaient tiré sur les Bourguignons.

Le comte attendait les princes : il ignorait qu'ils eussent été battus et qu'ils eussent fait leur soumission.

Il se présentait comme lieutenant du duc de Berry, frère du roi ; partout, sur son passage, au nom du duc de Berry, il abolissait les tailles et les gabelles ; à Lagny, il ouvrit les greniers à sel et brûla les registres des taxes.

Tout à coup, le comte de Charolais apprit que le roi revenait victorieux, et avec l'intention de lui livrer bataille. Il passa aussitôt la Seine au pont de Saint-Cloud, et marcha au-devant de son adversaire pour l'empêcher de rentrer dans Paris.

Puis il attendait, par l'Anjou, le duc de Bretagne et le duc de Berry ; en marchant vers Fontainebleau, il se rapprochait toujours d'eux de quelques étapes.

Louis avait lancé en avant le duc du Maine, avec ordre de disputer le passage aux deux auxiliaires ; mais le duc du Maine ne s'était pas jugé assez fort pour risquer de leur couper le chemin ; il les avait laissés suivre leur route sur Chartres, et était allé rejoindre le roi à Beaugency.

Que ferait le roi ? marcherait-il au duc de Bretagne ? marcherait-il au comte de Charolais ?

Son avis était de rentrer dans Paris sans combattre ni ni l'un ni l'autre ; mais, si bon stratégiste qu'il fût, il était peu probable qu'il réussît à accomplir cette manœuvre.

Le sire de Brezé croyait les Bretons plus faciles à défaire que les gens du duc de Bourgogne : il était donc d'avis que le roi attaquât les Bretons. Puis il ajoutait que parmi les Bretons se trouvaient le sire de Lohéac, le sire de Bueil et le comte de Dunois, tous anciens serviteurs du roi Charles VII, et qui, sans doute, n'oseraient pas combattre son fils.

— Mais, vous, dit en riant le roi, vous avez autrefois signé cette ligue du Bien public, sénéchal !

— Bon ! répondit celui-ci en riant à son tour, ils ont ma signature, c'est vrai, sire ; mais, vous, vous avez ma personne.

— Ah çà, sénéchal, demanda le roi, avez-vous donc peur, que vous me conseillez d'éviter la bataille ?

— Pour cela, non, sire, repartit Brezé, et je le ferai bien voir à la première occasion.

— Eh bien, alors, dit le roi, marchons sur Paris et hardiment.

C'était le roi Louis qui était plus acharné que les hommes de guerre !

Tout au contraire, le comte de Charolais, se voyant isolé, trouvant les Bretons lents à venir, n'eût point été fâché, lui, d'éviter la bataille ; seulement, ce n'était point l'affaire du comte de Saint-Pol, qui voulait être connétable.

Le 14, le roi écrit à Paris qu'il arrivera le 16, et ordonne à Charles de Melun, son lieutenant général, de lui envoyer deux cents lances, avec le maréchal de Rouault. Puis il continue son chemin.

Le 16 au matin, il était à Chartres ; il avait marché toute la nuit.

Arrivé là, il sut que l'armée du comte de Charolais était à Montlhéry.

VIII

LA JOURNÉE DE MONTLHÉRY

Louis XI donna son avant-garde au sire de Brezé, qui devait seulement reconnaître l'ennemi.

Mais, soit que les reproches du roi l'eussent piqué au jeu, soit que ce trahisseur juré trahît encore cette fois :

— Je les mettrai, dit-il, si près l'un de l'autre, que bien habile sera celui qui saura démêler les Français des Bourguignons.

On rapporta le propos à Louis XI, qui fronça le sourcil et donna quelques ordres tout bas.

Louis ne voulait point engager la journée que le renfort attendu n'arrivât.

Mais il n'était plus le maître. Malgré son ordre, Brezé avait donné avec son avant-garde, et, au premier choc, il était tombé.

— C'est la justice de Dieu ! dit Louis XI.

L'avant-garde pliait.

Le roi prit la tête de sa troupe et chargea bravement. Il rencontra Saint-Pol, qu'il culbuta ; celui-là avait, par bonheur pour lui, un bois à sa portée, il s'y enfonça.

Les archers, pendant ce temps, se retranchaient derrière leurs pieux aiguisés et les chariots de bagages ; on leur amena deux pièces de vin de Bourgogne qu'ils défoncèrent et où leur courage se retrempa.

Le comte de Charolais apprit où en était la bataille et fut un moment incertain ; il envoya d'abord le bâtard de Bourgogne.

Irait-il lui-même ? C'était dangereux d'engager toutes ses forces ; le sire de Rouault, sortant de Paris, le prenait entre deux attaques.

Mais le sire de Contay arriva.

— Alerte, monseigneur ! dit-il, alerte ! Si vous voulez gagner la bataille, il faut vous hâter ; les Français arrivent à la file ; ils croissent à vue d'œil, le temps presse !

Le comte de Charolais n'hésita plus ; mais, extrême en tout, au lieu de faire reprendre haleine à ses gentilshommes à moitié chemin, il les mena aux Français tout d'une traite ; ils avaient traversé des champs de blé vert et de fèves, ils arrivèrent harassés.

En atteignant le village de Montlhéry, ils y mirent le feu. Le vent poussait la fumée et la flamme du côté des Français, qui se troublèrent ; le roi et ses hommes furent ramenés.

Sur la hauteur, Louis XI fit halte ; mais le comte, emporté à la poursuite des fuyards, passa outre.

Le roi chercha alors son arrière-garde sous les ordres du duc du Maine ; celui-ci l'avait emmenée.

Tout le monde trahissait peu ou prou.

Et, cependant, le duc du Maine s'était fait payer d'avance ; le roi lui avait donné les biens de Dunois.

Disons que la plupart de ces hommes-là avaient la vue malade des contemporains, qui voient mal les grands génies qu'ils voient de trop près.

Le comte de Charolais, continuant de pousser devant lui, dépassa d'une demi-lieue Montlhéry.

Le roi vit l'imprudence et essaya de lui couper la retraite. Cinq cents pas de plus, le comte était perdu.

Il essaya de revenir au galop ; il fallait faire une trouée ; il était reconnu : les hommes d'armes tombaient sur lui de tous côtés. Un piéton lui donna dans la poitrine un coup de pieu qui lui faussa sa cuirasse.

Arrivé devant le château, où il croyait rentrer, le comte le vit gardé par les archers du roi. Il tourna à gauche, pour regagner la plaine ; mais une vingtaine de cavaliers s'élancèrent à sa poursuite, il reçut un coup d'épée qui entra par la jointure de son casque et de sa cuirasse, que ses écuyers avaient mal bouclés. Un homme d'armes mit la main sur lui, criant :

— Monseigneur, je vous connais bien. Rendez-vous ! ne vous faites pas tuer !

Par bonheur, le fils du médecin du comte, nommé Jean Cadet, disent les uns, Robert Cottereau, disent les autres, se jeta entre Charles et ceux qui le poursuivaient et le sauva.

En ce moment, par bonheur encore, le bâtard de Bourgogne arriva avec ses gens et une trentaine d'archers réunis autour de sa bannière. Le bâton de cette bannière avait été coupé tant de fois qu'il n'était plus long que d'un pied.

Le comte s'était un instant trouvé dans un si grand danger qu'on l'avait entendu crier :

— Mes amis, défendez votre prince ! ne le laissez pas en danger. Pour moi, je ne vous quitterai qu'à la mort ; je suis ici pour vivre et mourir avec vous.

Son écuyer, Philippe d'Oignies, qui portait son pennon, avait été tué à ses côtés.

Parmi les Français, le bruit courait que le roi avait été tué. Louis vit qu'il ne fallait point laisser s'accréditer ce bruit.

Il ôta son casque et parcourut le champ de bataille, criant :

— Non, mes amis, je ne suis pas mort ; voilà votre roi, défendez-le de bon cœur.

Nous avons dit que les archers bourguignons s'étaient retranchés derrière leurs pieux et leurs bagages, et que, tout en lançant leurs flèches à la faveur de cet abri, ils vidaient deux tonnes de vin de Bourgogne que le comte de Saint-Pol avait ordonné qu'on leur défonçât ; mais les chevaliers français, au lieu de les attaquer de front, débordèrent la haie de chaque côté et tombèrent sur eux.

Aussitôt, voyant cette manœuvre, les hommes d'armes du sire de Ravenstein et du comte de Saint-Pol se ruèrent à travers leurs propres archers, les renversant et culbutant les uns sur les autres. Ils étaient douze cents à peu près, mais tous jeunes gens élevés pendant une longue paix, et n'ayant jamais mis la lance au faucre que pour les tournois ; il en résulta qu'ils furent rompus en un instant et que, comme ils avaient eux-mêmes jeté le désordre parmi leurs archers, ils ne purent se rallier derrière eux. Ils prirent la fuite, poursuivis par les Savoyards et les Dauphinois.

Philippe de Lalaing se fit tuer ; il était, lui, de cette brave maison de Lalaing qui ne fuyait pas.

Le roi suivait le combat du haut de la colline de Montlhéry, n'ayant autour de lui que sa garde.

Le comte était dans la plaine, mais si mal accompagné, que, si le roi avait eu cent hommes d'armes pour l'attaquer, il le mettait en déroute.

Cependant, le comte de Saint-Pol, qui s'était ménagé, sortit de sa forêt vers la fin de la journée, rallia une quarantaine de chevaux, et au pas, en bon ordre, vint rejoindre le comte de Charolais ; peu à peu la troupe s'augmenta de ceux qu'on rencontrait, et l'on se retrouva au nombre de huit cents hommes d'armes.

Le comte de Charolais voulait reprendre l'offensive ; mais il n'y avait plus d'archers et, sans archers, comment attaquer les Français, postés sur une hauteur et dans ces mêmes retranchements que les Bourguignons s'étaient faits avant la bataille ?

Le moment eût été bon cependant : les Français étaient fort troublés ; Brézé avait trahi avec l'avant-garde ; le duc du Maine avait trahi avec l'arrière-garde ; il n'y avait que le roi et les hommes qu'il commandait qui eussent franchement donné.

Sans le roi, qui combattit comme Henri IV dans ses bons jours, la bataille était perdue.

Le soir vint.

Il y avait grande discorde dans le camp bourguignon ; l'armée, dispersée en pelotons de vingt ou trente hommes, était battue ; les archers, écrasés par les chevaliers de leur propre parti, revenaient moulus et défigurés. La hauteur des blés empêchait, toutefois, qu'on vît les pertes réelles.

Les deux princes étaient restés : les deux armées semblaient s'être évanouies.

Le comte de Saint-Pol et le sire de Hautbourdin firent approcher les chariots pour former l'enceinte. On ignorait dans quel état était l'armée du roi de France : on voyait ses feux, on croyait qu'elle allait passer la nuit dans sa position.

Le comte de Charolais souffrait de sa blessure ; on le désarma et on le pansa. Il se fit apporter deux bottes de paille pour s'asseoir, et mangea. On était au milieu de cadavres déjà dépouillés et nus ; il est incroyable avec quelle rapidité cette opération du dépouillement s'était faite ! un de ces cadavres se ranima et demanda à boire ; le comte lui donna un peu de sa tisane, — il ne buvait jamais de vin ; — puis, appelant son propre médecin, il lui recommanda le pauvre diable qui en revint.

A qui était la journée ? Bien fort eût été celui qui l'eût dit.

Le comte assis sur la paille, les capitaines assis sur le tronc d'un arbre renversé, tinrent conseil sur ce qu'il y avait à faire.

Le comte de Saint-Pol était d'avis qu'il fallait abandonner les bagages, ne s'occuper que de l'artillerie et prendre la route de Bourgogne. Le danger était trop grand, placé comme on l'était entre le roi et Paris ; Charles de Melun pouvait se raviser et sortir : on était écrasé, anéanti.

Ce fut aussi l'opinion du sire de Hautbourdin.

Le sire de Contay fut d'un autre avis.

Se retirer, suivant lui, c'était tout perdre : la retraite du comte ne serait pas une retraite, ce serait une fuite ; avant d'avoir fait vingt lieues chacun tirerait de son côté, et le comte resterait seul. En résumé, le sire de Contay voulait qu'on employât la nuit à se rallier, à se réconforter, à se remettre en bon ordre.

— Si Dieu a sauvé monseigneur du danger qu'il a couru aujourd'hui, dit-il, c'est afin qu'il poursuive son dessein.

Le comte de Charolais adopta l'avis, donna des ordres en conséquence, encouragea ses hommes, leur fit distribuer du vin, et s'endormit, prêt à s'éveiller au premier son de la trompette.

Pendant qu'il dormait, le comte de Saint-Pol envoya des hommes en reconnaissance.

Ces hommes revinrent les uns avec un charretier qui apportait une cruche de vin du village, les autres avec un moine cordelier.

Tous deux donnaient la même nouvelle : à savoir que le roi avait décampé, laissant une simple garde au château.

Le cordelier avait, en outre, rencontré l'armée royale, qui battait en retraite sur Corbeil, ou plutôt qui faisait ce qu'elle avait toujours voulu faire, qui rentrait à Paris.

« Et alors, dit Comines, il y eut des gens qui crièrent : « Il faut aller après ! » lesquels faisoient bien maigre chère, une heure devant. »

En effet, cette retraite du roi tirait le comte d'un bien grand embarras.

Louis XI s'arrêta à Corbeil, attendant des nouvelles de Paris.

Lui non plus n'était point très rassuré.

Heureusement qu'au lieu de le poursuivre, le comte de Charolais s'amusait à proclamer sa victoire, selon la vieille coutume. Il fit sonner et crier aux quatre angles du camp qu'il était prêt à recevoir la bataille, s'il se trouvait roi, prince ou capitaine assez hardi pour l'en requérir.

Naturellement, personne ne répondit, et le comte de Charolais se proclama vainqueur.

« Ce fut de ce moment, dit Comines, que commença en lui cette grande présomption qui, de tous les princes, le rendit le plus incapable d'écouter un conseil et d'obéir à rien qu'à sa volonté. »

De son côté, le roi, voyant Paris immobile, y rentra. Paris ne savait pas trop ce qui s'était passé ; le roi en profita pour donner les nouvelles comme il les comprenait. Le comte de Charolais proclamait sa victoire aux quatre coins du camp, lui proclama la sienne aux quatre coins de Paris.

Puis il se mit tranquillement à table.

Chez qui ? Chez son fidèle serviteur Charles de Melun.

C'est chez lui que le roi était descendu, sachant parfaitement que son lieutenant général l'avait trahi ; mais, pensant que ce n'était point le moment de se hasarder aux reproches, il écouta les excellentes raisons que celui-ci lui donnait pour s'excuser de n'avoir point été à son aide, les approuva et lui fit mille caresses, ainsi qu'aux bourgeois et aux bourgeoises que le gouverneur de Paris avait réunis pour souper avec Sa Majesté.

Sur cette parole du roi, que la bataille était gagnée et que les Bourguignons étaient en fuite, une trentaine de pil-

lards sortirent qui s'en allèrent jusqu'à Montlhéry, dévalisant les fugitifs, ramassant les armes jetées et les chariots abandonnés.

A Montlhéry, ils trouvèrent le comte de Charolais, qui continuait de défier l'air à grandes fanfares de trompettes, et qui s'enflait de tout le vent qui sortait de ses clairons...

IX

DÉVOTIONS A NOTRE-DAME DE CLÉRY

Pendant que le comte perdait ainsi son temps, le roi utilisait le sien, reprenant son Paris, maison à maison, rue à rue, place à place ; ayant d'abord deux cents lances, puis quatre cents, puis mille.

Alors, il nomma le comte d'Eu à la place de Charles de Melun, tout en cajolant fort celui-ci, l'appelant son *cher ami*, et lui donnant de l'argent qu'il prenait on ne sait où.

Louis XI, au reste, s'était conduit bien sagement à ce retour. On avait cru voir rentrer Marius ou Sylla ; point : c'était Auguste. L'évêque de Paris vint lui faire des remontrances ; non seulement le roi les écouta avec une patience admirable, mais encore, quand le prélat eut fini, il lui demanda sa bénédiction.

Il réduisit plusieurs taxes ; entre autres, celle qui frappait le vin au détail, et rendit le droit d'en vendre, avec toute immunité, aux ecclésiastiques, aux membres de l'Université, aux officiers royaux. Il allait partout à pied par la ville, suivi du peuple qui criait : « Noël ! » Dans une de ces courses, il rencontra un élève du Châtelet qui, le jour où les Bourguignons s'étaient présentés à la porte Saint-Denis, avait couru par les rues en criant : « Paris est pris ! Vivent les Bourguignons ! » Ce clerc, par une mansuétude toute particulière des juges, n'avait été condamné qu'à un mois de prison, au pain et à l'eau, et à être battu de verges : on le promenait à travers la ville dans un tombereau d'ordures. Le roi s'informa quel était cet homme et quel crime il avait commis. On s'attendait qu'il allait le faire pendre, surtout lorsqu'on le vit appeler le bourreau et lui parler bas ; mais il se contenta de dire à celui-ci :

— Frappe fort et n'épargne pas ce paillard ; car m'est avis qu'il l'a bien mérité.

Le roi avait fait venir des francs archers de Normandie ; seulement, la noblesse normande, convoquée par lui, ne venait pas. Il jeta les yeux autour de Paris ; il vit que les princes s'étaient réunis à Etampes, mais que cette réunion n'avait eu d'autre résultat que de leur montrer l'impossibilité matérielle et politique d'une ligue comme la leur.

Matériellement, le pays ne pouvait pas nourrir cinquante mille hommes qu'ils étaient, dont dix mille de cavalerie ; ils furent donc obligés de s'éparpiller de Montlhéry à Sens.

Chaque armée était un peuple ennemi des autres peuples ; chaque chef était un prince ennemi des autres princes : d'abord, Armagnacs et Bourguignons, ces vieux athlètes qui avaient si longtemps lutté dans Paris, croix rouge et croix blanche ; puis Allemands et Italiens, Gibelins et Guelfes, Bretons et Provençaux, Est et Ouest ; un duc de Berry, malingre, souffreteux, faisant le dégoûté à la vue du champ de bataille de Montlhéry, tandis que l'Alexandre, le César de cette journée, le comte de Charolais, faisait la roue, daignant à peine parler, ne riant plus que pour se moquer de ceux qui arrivaient quand tout était fini.

— Il paraît qu'il y a eu beaucoup de blessés, disait le duc de Berry ; c'est grande pitié ! J'aimerais mieux que les choses ne fussent point commencées que d'être la cause du malheur de tant de gens, et vous-même avez une blessure, mon cousin de Charolais ?

— Que voulez-vous, mon cousin de Berry ! répondait le comte en se rengorgeant, cela prouve que j'étais arrivé à temps pour livrer bataille, moi.

Puis, se retournant vers les Bourguignons :

— Entendez-vous, disait-il, comment parle ce cher parent ? Il est ébahi par sept ou huit cents hommes qu'il voit blessés et se traînant par la ville, gens qui ne lui sont rien, qu'il ne connaît pas. Il s'ébahirait bien autrement si la chose le touchait ; il serait homme à faire facilement son marché et à nous laisser dans la crotte. Le souvenir des anciennes guerres de son père, le roi Charles, et du duc de Bourgogne, mon père, pourrait lui revenir en mémoire, et Français et Bretons se tourner contre nous.

Tandis que les princes se disputaient, le roi, qui n'avait pas comme eux trois ou quatre volontés à mettre d'accord, partait sans rien dire, pour aller diligenter la noblesse de Normandie. C'était assez hardi de quitter Paris dans un pareil moment, mais assez facilement le roi risquait ces sortes de coups de tête qu'il appuyait sur certains calculs. Leur réussite le mettait dans une suprême joie et dans une incroyable satisfaction de lui-même.

D'ailleurs, Louis XI avait confiance dans son nouveau lieutenant le comte d'Eu, et plus encore dans le petit peuple de Paris.

Quant aux bourgeois, ils n'aimaient pas fort le roi : ils le trouvaient trop semblable à eux, trop bourgeois lui-même.

Aussi les princes furent-ils avertis par quelques-uns de ces derniers du départ du roi pour la Normandie, et, sur cette nouvelle, se rapprochèrent-ils jusqu'à Lagny.

Lorsque les gens du Parlement et les notables bourgeois virent les princes à cinq ou six lieues seulement des portes de Paris, ils allèrent trouver le comte d'Eu, le priant d'envoyer des ambassadeurs à Leurs Altesses pour s'accorder sur une bonne paix.

Le comte d'Eu répondit que c'était bien son intention et que, la première occasion s'en présentant, il ne la laisserait point échapper.

L'occasion ne se fit pas attendre : le duc de Berry dépêcha quatre hérauts avec quatre lettres ; l'une de ces lettres était adressée aux bourgeois, l'autre au Parlement, l'autre à l'Eglise, l'autre à l'Université.

Les princes demandaient qu'on leur envoyât six notables pour discuter les conditions de la paix.

La ville leur en envoya douze.

Guillaume Chartier, évêque et idiot ; Thomas Courcelles, un des juges de Jeanne d'Arc ; l'Olive, prédicateur ; les trois Thuillier : l'un théologien, l'autre avocat, le troisième changeur ; six chanoines sur douze.

La députation trouva les princes au château de Beauté. Le duc de Berry les reçut assis. Le héros de Montlhéry était près du prince, debout et armé de toutes pièces. Ainsi se tenait aussi Dunois, malgré ses soixante-six ans et sa goutte.

Le duc de Berry ne dit rien ; le comte de Charolais laissa échapper quelques menaces, tout en disant deux mots de Montlhéry ; mais Dunois signifia aux députés que, si Paris n'avait pas ouvert ses portes avant dimanche, lundi on donnerait un assaut général.

On était au vendredi, les députés n'avaient pas de temps à perdre.

Le samedi, grand conseil à Paris, et, comme on le pense bien, grand émoi.

Sous les fenêtres de l'hôtel de ville étaient les arbalétriers et les archers de la ville, pour assurer aux délibérants toute liberté d'opinion.

Mais, à deux cents pas de là, sur les quais, le comte d'Eu passait la revue de trois mille cavaliers, de quinze cents piétons, d'archers à cheval et d'archers normands à pied.

Cela voulait dire : « Messieurs les bourgeois, prenez bien garde à ce que vous allez faire. »

Cependant, les bourgeois délibéraient. Quelques-uns disaient que ce serait par trop malhonnête de refuser la porte aux princes, et qu'on devait les laisser entrer, chacun avec sa garde de quatre cents hommes ; seize cents hommes en tout.

Cet avis, qui avait l'avantage d'offrir un de ces termes moyens qui sourient à la bourgeoisie parce qu'ils ne l'engagent point dans un parti définitif, allait peut-être passer, lorsqu'on entendit des cris dans la rue, et ce bruit d'orage lointain que fait la multitude.

C'était le petit peuple de Paris, lequel cherchait, pour les pendre et leur couper la gorge, ces brigands de députés qui voulaient introduire les pillards dans la ville.

La démonstration était positive, les démonstrateurs étaient nombreux.

Le comte d'Eu laissa le peuple s'égosiller sous les fenêtres de l'hôtel de ville, à la grande terreur des bourgeois ; puis il entra dans la salle des séances, invitant les députés à aller rendre compte à MM. les princes du résultat de leur délibération.

Les députés prirent l'avis de la majorité des notables et partirent.

C'était le dimanche.

La réponse était qu'on ne pouvait s'engager à rien avant de connaître le bon plaisir du roi.

— Alors, dit Dunois de sa plus grosse voix, à demain l'assaut !

— Comme il vous plaira, monseigneur, répliquèrent les bourgeois.

Le lendemain se passa sans que l'on vît arriver personne : au contraire, ce furent les gens du roi qui sortirent et qui ramenèrent soixante chevaux.

Le 2[illegible] août, le roi rentra dans Paris avec une armée de douze mille hommes, cinquante chariots de poudre et sept cents muids de farine. Louis XI connaissait les Parisiens, [illegible] tes tant qu'ils ne manquent de rien : il tenait à les faire vivre en abondance ; et, en effet, Paris regorgeait de pain et de vin. Les princes tenaient le haut de la Seine ; mais le roi tenait le bas. Les vivres, au lieu de descendre, remontaient.

Le roi fit remonter jusqu'à des pâtés d'anguilles de Mantes, qu'il fit vendre à moitié prix à la criée du Châtelet.

Pendant ce temps, les assiégeants crevaient de faim ; c'était tout le contraire de ce qui se passait dans les sièges ordinaires.

Le duc du Maine eut pitié de son neveu, le duc de Berry : il lui envoya une charge de pommes, de choux et de raves.

C'était la seconde fois que les bourgeois voyaient rentrer le roi en force, après avoir essayé de le trahir ; c'était la seconde fois qu'ils craignaient sa vengeance. Le roi se vengea, mais doucement ; il se contenta de mettre hors de la ville les trois ou quatre députés qui avaient parlé de recevoir les princes ; quant à l'évêque Guillaume Chartier, la seule vengeance que le roi en tira fut de ne lui parler de sa vie et de lui faire son épitaphe après sa mort.

Avec tout ce monde, il fallait bien cependant que le roi eût l'air de vouloir combattre. Il annonça qu'il allait marcher à l'ennemi ; en conséquence, il s'en alla prendre l'oriflamme des mains de l'abbé de Saint-Denis ; mais, de peur qu'il n'arrivât malheur au saint drapeau, il l'enferma soigneusement dans son palais des Tournelles.

Il comptait sur la faim et sur les négociations.

Pour savoir où en était, comme appétit, l'armée des princes, il permit aux Parisiens d'aller vendre des vivres à ces pauvres diables d'affamés.

Les Parisiens profitèrent de la permission.

Jean de Troyes va nous dire comment les assiégés trouvèrent les assiégeants.

« Les joues velues, pendantes de malheureuseté, sans chausses ni souliers, pleins de pous et d'ordures, ils avoient telle rage de faim aux dents, qu'ils prenoient les fromages sans les racler et mordoient à même. »

Les marchands rapportèrent ce qu'ils avaient vu. C'était tout ce que le roi voulait savoir. Il fit fermer les portes de la ville et coupa court à l'exportation des vivres.

Les assiégeants en furent réduits aux raisins verts.

Entre temps, Louis XI négociait ; la diplomatie, c'était sa grande force.

Les premiers qui vinrent à lui furent les Armagnacs. Le roi, peu rancunier, traita avec eux ; — il est vrai qu'il devait leur revaloir cela plus tard.

Puis le comte de Saint-Pol arriva ensuite : il voulait être connétable. Il causa longtemps avec Louis XI, et sans doute, cette fois, eut-il le fourreau, s'il n'eut pas encore l'épée.

On entra en pourparlers avec Jean de Calabre, — le même auquel Antoine de la Salle dédia son roman du *Petit Jehan de Saintré* et de la *Dame des belles cousines ;* — mais avec lui la chose échoua.

Peut-être était-il trop exigeant ou n'avait-on plus besoin de lui.

Le roi, en effet, regardait par-dessus la tête de tous ces gens-là.

Le 26 août, il avait envoyé de l'argent aux Liégeois.

Le 30, les Liégeois se révoltèrent et défièrent le duc de Bourgogne à feu et à sang.

Le 4 septembre, les princes demandèrent une trêve ; elle fut accordée.

Cette trêve était établie de part et d'autre pour traiter de la paix.

A quelles conditions ?

Louis XI en rit la première fois qu'on les lui proposa.

Au duc de Berry, la Normandie et la Guyenne ; au comte de Charolais, la Picardie ; au duc de Bretagne, la Saintonge : — il est vrai que c'était pour les Ecossais ; — au duc de Lorraine, la garde des évêchés de Toul et de Verdun, et cent mille écus d'or comptant pour l'aider à conquérir Naples et Metz.

Le roi fit traîner les négociations en longueur.

Ce qui devait le sauver le perdit.

Il avait pour lui le bas peuple, mais contre lui le clergé, les seigneurs et les bourgeois.

Chaque ville avait sa garnison de soldats, mais chaque ville avait aussi son seigneur et ses notables.

Ces seigneurs et ces notables donnèrent bien du mal au pauvre Louis XI pendant tout son règne ! Sa vie fut un long jeu, un éternel manche à manche ! Il est vrai qu'avant de mourir, il gagna la belle ; mais il lui fallut pour cela faire poignarder d'Armagnac et couper le cou à Saint-Pol et à Nemours.

Au moment où il croyait tout tenir dans sa main, tout lui manqua.

C'est d'abord le duc du Maine qui, à tout hasard, se fait assurer ses charges par le duc de Berry.

C'est ensuite le contrôleur général des finances Doriole qui, trouvant sans doute les finances du roi en mauvais état, va soigner celles de son frère.

C'est le commandant de Pontoise qui écrit au maréchal de Rouault qu'il le prie de l'excuser près du roi, attendu qu'à son grand regret, il vient de livrer la place aux princes.

C'est madame de Brezé, la veuve du Brezé tué à Montlhéry, qui, sans doute bien renseignée sur la mort de son mari, livre Rouen, de complicité avec l'évêque de Bayeux.

C'est le comte de Nevers, enfermé dans Péronne, qui ne livre pas la ville, mais se fait surprendre et emmener prisonnier. Le roi vit qu'il était en *déveine*, comme disent les joueurs ; s'il ne traitait pas un jour ou l'autre, quelque Perrinet Leclerc allait livrer Paris et lui-même.

Un matin, on trouva la Bastille toute grande ouverte et ses canons encloués ; mais aussi faut-il dire que le gouverneur était le père de l'ancien lieutenant de Paris Charles de Melun.

Le roi traita : c'était l'homme des grands sacrifices ; chirurgien sans pitié, nul ne savait mieux que lui se couper les membres.

Il est vrai que, comme aux écrevisses, les membres coupés lui repoussaient, et que, presque toujours, de son bras manchot, il empoignait, pour ne plus la lâcher, quelque nouvelle province.

Le roi alla trouver le comte de Charolais.

— La paix est faite, lui dit-il. Les Normands veulent un duc, eh bien, ils l'auront !

Le roi avait dû passer une mauvaise nuit, celle qui précéda le jour où il avait pris cette décision.

La Normandie ! céder la Normandie, la province qui payait, à elle seule, le tiers des impôts du royaume, la bonne vache nourricière qui allaitait la France ! faire un duc de Normandie, c'est-à-dire remettre à un traître — un duc de Normandie, quel qu'il le fût, le devenait forcément, — remettre à un traître les clefs de la France ! ouvrir aux Anglais la Seine, cette grande route qui va du Havre à Paris !

Céder la Saintonge aux Ecossais ! reconnaître ce vieux don de Charles VII, qui, dans un moment de détresse, avait payé une armée d'une province, c'était neutraliser la Rochelle, qui aurait l'ennemi à dos !

Céder la marche de Champagne au duc de Lorraine ! Trahir Toul et Verdun, des alliés de plusieurs siècles, et cela, sans même que le duc de Lorraine rendit hommage !

Il fallut passer par là ; le principal était de débarrasser Paris et ses environs de tous ces grugeurs de provinces. Quand il n'y aurait plus que des traités, bon ! les traités se font sur papier ! *Scripta manent !* Oui, les écrits restent, c'est vrai, mais tant qu'on ne les brûle ni ne les déchire.

Le roi croyait être délivré de tout ce monde-là. Le 3 novembre, il s'en va tendrement dire adieu au comte de Charolais à Villiers-le-Bel.

Alors, celui-ci annonce une nouvelle bien inattendue : il lui annonce qu'il épouse la princesse Jeanne, fille de France !

— Mais, mon cousin, dit le roi, vous avez trente ans, et ma fille en a deux !

— J'attendrai treize ans, repartit le comte de Charolais. Ce n'est pas trop payer l'alliance avec la fille de mon seigneur suzerain, surtout lorsque cette fille m'apporte la Champagne.

— Ah ! dit Louis, elle vous apporte la Champagne ?

— Comment donc ! dit le comte, avec tout ce qui s'y rattache : Langres et Sens, Laon et le Vermandois.

— Plus elle vous apportera, reprit Louis, plus vous aurez de peine à attendre, beau cousin.

— Non ; car, en attendant, vous me donnerez le Ponthieu.

— Allons, va pour le mariage et la Champagne... dans treize ans.

— Et le Ponthieu tout de suite.

— Ma foi, oui, le Ponthieu tout de suite.

Et le roi signa.

Le comte de Charolais partit enfin.

— Pâque-Dieu ! dit le roi, je crois que j'ai bien fait, sinon, il allait me demander l'Ile-de-France pour son fils, et Paris, en attendant, pour lui-même !

Puis, se mettant à genoux :

— Bonne Notre-Dame de Cléry, dit-il, je jure de te faire faire, par notre orfèvre André Mangot, un Louis XI d'argent représentant notre personne, si tu permets que je reprenne, même petit à petit, tout ce que mon cher frère et mes bons cousins viennent de me prendre d'un seul coup.

Le 25 novembre suivant, le roi allait en pèlerinage à Notre-Dame de Cléry pour renouveler son vœu.

En route, il reçut une lettre du duc de Berry, qui lui

annonçait qu'il était en querelle avec le duc de Bretagne à propos de son duché de Normandie.

Louis XI montra la lettre au duc de Bourbon.

— Voyez, dit-il, mon frère ne peut s'entendre avec mon cousin de Bretagne. Je ne veux pas que deux si bons amis se brouillent ; je reprendrais plutôt à mon frère le duché de Normandie.

Et, en effet, ce fut par là que commença Louis XI.

Mais n'oublions pas que c'est la vie de Charles le Téméraire que nous essayons d'écrire, et suivons ce digne prince sous les remparts de Liège et de Dinant.

X

LES COMPÈRES DE LIÈGE

Lorsque vous suivez les bords ravissants de la Meuse, vous vous apercevez qu'à Sedan et à Mézières, elle fait un long détour comme pour s'éloigner du Luxembourg et rester française, dût-elle revenir sur ses pas ; mais il lui faut suivre la pente tracée par la main du puissant ouvrier qui modela la terre, couler aux Pays-Bas et se mêler aux eaux allemandes ; là encore, elle redevient française un instant, en caressant d'une dernière étreinte les murailles de la riche et populeuse ville de Liège.

Liège, c'est la France des Pays-Bas, c'est une province oubliée, une sentinelle perdue ; le sang que l'on verse à Liège coule, en réalité, de veines françaises.

On avait beau dire à Liège qu'elle était allemande, qu'elle faisait partie du cercle de Westphalie, que ses intérêts étaient au Nord et à l'Est, elle n'en voulait rien croire ; elle s'obstinait à sympathiser, à commercer, à faire cause commune avec l'Ouest et le Midi.

Près de Liège s'élevait Dinant,

Le commerce de Dinant, célèbre au moyen âge, s'appelait *dinanderie*. Le dinanderie, c'étaient les chaudrons, les casseroles, les pots et les chandeliers de cuivre.

Pourquoi ce commerce de Dinant était-il si célèbre? Michelet vous le dira, lui qui voit tout, et qui devine avec le cœur ce qu'il ne voit pas avec les yeux.

Quand la France passa des guerres civiles aux guerres étrangères ; quand le serf, esclave au travail comme à la guerre, eut jeté, en devenant libre, le hoyau de la glèbe et la pique de la guerre ; quand, sur un morceau de terrain acheté à la sueur de son corps, il se hasarda de bâtir une chaumière, il indiqua dans cette chaumière un endroit sacré, — le foyer.

C'était là que se rassemblait la famille ; c'était là que l'on fêtait l'hôte.

Le centre du foyer, c'était la crémaillère.

La crémaillère, c'était la représentation de la maison même ; le chat ne s'attache à la maison que lorsqu'on lui a frotté les pattes à la crémaillère ; la maison ne vit et n'existe, en réalité, que lorsqu'on a pendu la crémaillère.

Mais ce n'est point le tout que de pendre la crémaillère ; il faut qu'à la crémaillère pendue, pende quelque chose : la marmite.

Or, cette marmite, ce chaudron, ce pot, comme on l'appelait, — dénomination adoptée par nous qui disons encore le pot-au-feu, — ce pot, que faisaient les dinandiers, c'était le dieu du foyer, les pénates de la maison moderne. Ceux-là sont réputés parents qui vivent à un pain et à un pot.

La France sentait si bien que tous ces gens de Liège et de Dinant étaient Français, que c'était toujours à Dinant et à Liège que se sauvaient les proscrits de nos guerres civiles.

C'est au bruit des forges, des marteaux retentissant sur l'enclume, des limes grinçant sur le fer, que Grétry naît à Liège et Méhul à Givet.

Le servage avait disparu de bonne heure dans certaine partie des Ardennes, et particulièrement dans le duché de Bouillon. La coutume de Beaumont accordait aux habitants le libre usage des eaux et des bois, et la faculté de se choisir des magistrats.

Rappelez-vous la révolte de Gand que nous avons racontée, et qui éclate parce que le duc de Bourgogne ne veut point reconnaître ce droit aux Gantois.

Pour les Liégeois, de temps immémorial, servage adouci, vastes libertés de pâture, immenses bien communaux, — dont les communes ne purent souvent représenter les titres, tant cette propriété remonte à une fabuleuse antiquité.

L'Eglise, en ses beaux jours, fut non seulement la conservatrice, mais encore la fondatrice des libertés de Liège. Plus tard, les évêques lui contestèrent et lui reprirent ces libertés ; mais les évêques, ce n'est point l'Eglise.

Douze abbés devenus chanoines fondèrent un asile à Saint-Lambert de Liège, et établirent un tribunal pour le maintien de la paix de Dieu. L'évêque de ce chapitre eut le titre de grand juge de Marche. La juridiction de l'anneau était célèbre au moyen âge. Celui qui demandait justice se rendait à l'une des portes du palais de l'évêque, appelée la porte Rouge ; il soulevait un anneau qui s'y trouvait fixé, il le faisait fortement retentir à trois reprises différentes, et l'évêque devait venir l'écouter sur-le-champ. L'évêque rendait son jugement au perron.

Ce perron était une colonne surmontée d'une croix, surmontée elle-même d'une pomme de pin, symbole de l'association.

Le plus fier chevalier, cité au perron de la ville noire, obéissait.

La ville de Liège, avec ses libertés sur la terre et sous la terre, les privilèges accordés à ses forgerons et à ses mineurs, était donc la représentation de la liberté.

Il est vrai que cette liberté, contestée, enlevée, reconquise, fut pleine d'agitation ; mais qui dit liberté dit vie, et qui dit vie, dit orage. Il n'y a que les morts qui se trouvent complètement à l'aise et qui ne remuent plus. Est-ce parce qu'ils sont à l'aise réellement, ou parce qu'ils sont morts?

Liège, après l'extermination de ses nobles, après la guerre des Awans et des Waroux, avait déclaré qu'elle ne prendrait plus ses magistrats que dans les métiers, et que, pour être consul, il faudrait être forgeron, charron ou mineur.

C'était comme à Rome, où le tribun du peuple ne pouvait être ni chevalier ni patricien.

Mais qu'arriva-t-il à Rome? C'est que les nobles se firent adopter par les familles plébéiennes et devinrent consuls.

Il en fut ainsi pour Liège : les nobles, — comme Mirabeau, qui se fit marchand de drap, — se firent drapiers, tailleurs, marchands de vin, houillers.

Mais Liège ne fut pas dupe. En 1384, la noblesse est si peu influente dans la ville, la bourgeoisie si affaiblie, que noblesse et bourgeoisie abdiquent. Alors les petits métiers votent comme les grands, les ouvriers comme les maîtres, les apprentis comme les ouvriers.

Seulement Liège est entourée de hauteurs ; sur ces hauteurs les seigneurs ont leurs châteaux et leurs tours, c'est comme s'ils avaient les clefs de la ville : ils ouvrent ou ferment le passage des vivres.

Oui ; mais Liège possédait une arme terrible. Liège avait-elle à se plaindre d'un de ces puissants seigneurs, les métiers *chômaient*, c'est-à-dire déclaraient qu'ils ne voulaient plus travailler. Un matin, tout semblait éteint dans la ville feu et fumée ; vingt mille ouvriers s'armaient, marchaient contre le château, et, d'un revers de main, mettaient ses murailles au niveau de l'herbe.

Un chevalier nommé Ramus va en voyage avec l'évêque à son retour, arrivé à un endroit d'où il est certain qu'on peut apercevoir son château, il le cherche des yeux, mais inutilement.

— Par ma foi, sire évêque, s'écria-t-il, je ne sais si je dors ou si je veille ; mais j'ai accoutumance de voir d'ici ma maison sylvestre, et je ne l'aperçois point aujourd'hui.

— Oh ! mon bon Ramus, reprit doucement l'évêque, qui n'était point étranger à la démolition du féodal manoir, ne vous courroucez point : des pierres de votre château, j'ai fait faire un couvent ; mais vous n'y perdrez rien.

En attendant, le bon Ramus, comme l'appelait l'évêque, avait perdu son château.

Liège n'avait qu'un malheur : elle était terre d'Eglise, et, comme telle, donnée par une bulle au premier venu qui pour cela n'avait pas le moins du monde besoin d'être évêque, — il en portait le titre, voilà tout.

N'est-ce point à ce privilège que font allusion les armes de Stavelot : un loup portant une crosse à la patte?

Or, l'évêché donnait à l'évêque droit sur la ville : là comme à Gand,[1] l'élection des magistrats n'était valable qu'approuvée par l'évêque.

L'évêque se fâchait-il, il se retirait à Huy ou à Maestricht, qui était sous la juridiction indivise de l'évêque et du duc de Brabant, et fermait églises et tribunaux. La pauvre ville excommuniée se trouvait sans culte et sans justice.

En dix ans, Philippe le Bon s'était trouvé maître du Brabant, du Limbourg et de Namur. Ces deux provinces et cette ville faisaient le même commerce que Liège, — forges et chaudronneries ; — de là inimitié contre Liège.

Pendant un demi-siècle la maison ducale travailla à faire dépérir la ville épiscopale.

Trente années durant, un serviteur, un parasite, une âme damnée de Philippe le Bon, fut évêque de Liège ; il se nommait Jean de Hainsberg.

Maître de l'évêque, le duc se crut maître de la ville.

Liège se révolta.

L'évêque réclama l'arbitrage de son archevêque.

L'archevêque rendit la sentence au profit du duc de

Bourgogne et condamna Liège à deux cent mille florins d'amende.

Liège demanda et obtint des termes; non seulement cette sentence était ruineuse pour elle, mais, en même temps elle enrichissait son ennemi.

Cependant, le duc de Bourgogne trouvant sans doute qu'il n'avait pas encore assez la main sur Liège, força l'évêque de résigner en faisant élire à sa place le jeune Louis de Bourbon.

Pour que l'élection fût légale, elle eût dû être faite par le chapitre, qui était prince avant que la maison de Bourgogne fût fondée; mais le chapitre eût refusé: le duc s'adressa au pape.

Le pape lança une bulle qui nommait Louis de Bourbon évêque de Liège.

Le nouvel évêque, dont Walter Scott, dans *Quentin Durward*, a fait un vénérable vieillard, avait dix-huit ans, c'était un écolier de Louvain. Il fit son entrée à cheval, ayant une veste d'écarlate, et portant son petit chapeau sur l'oreille. *Indutus veste rubrâ, habens unum parvum pileum.* Il était suivi de deux cents gentilshommes, et avait un Bourguignon à sa droite et un Bourguignon à sa gauche.

L'entrée fut triste. Mécontent du peu d'enthousiasme qu'on lui montrait, Louis de Bourbon se retira à Huy.

C'est là qu'il fallait lui envoyer son argent.

Liège prenant un tel évêque pour une plaisanterie non seulement ne lui envoya point son argent, mais encore se chargea de percevoir les droits que l'évêque touchait sur la bière.

L'évêque ferma les tribunaux.

Ce fut en ce moment que Louis XI eut besoin d'opérer une diversion. Jamais peuple opprimé, rançonné, ruiné, ne fut mieux disposé à la révolte.

Vers le même temps, un homme de noblesse certaine, mais de bravoure douteuse, se fit inscrire au métier des forgerons: c'était le métier roi.

Les forgerons furent enchantés, surtout au moment où l'on allait se battre, et rendre quelques bons coups, d'avoir à leur tête un noble s'armant des trois fleurs de lis de France.

Raës réunit et gagna quelques prêtres et obtint d'eux qu'ils dissent la messe en plein vent: les églises, nous l'avons dit, étaient fermées.

On avait la messe: il s'agissait d'avoir la justice.

Un matin les forgerons chôment.

-- Pourquoi chômez-vous? leur demandent les échevins.

-- Nous chômons et nous chômerons, répondirent les forgerons, tant que les échevins n'auront point rétabli les tribunaux.

— Que les métiers nous garantissent l'impunité, dirent les échevins, et nous rétablirons la justice.

Sur trente-deux métiers, trente garantirent l'impunité.

Raës proposa alors le séquestre des biens de l'évêque.

Le roi de France donnait l'exemple: c'était juste en 1465, Louis XI mettait la main sur les biens du clergé.

Le 4 août, il mande à ses bons amis de Liège que, grâce à Dieu, il a complètement battu le comte de Charolais à Montlhéry.

La nouvelle était apportée par le chevalier Renard, fait chevalier pour porter la nouvelle, et par maître Petrus Iudii, professeur en droit civil.

Ce fut un enthousiasme universel, au point que les Liégeois sortirent en armes et s'en allèrent brûler un village du Limbourg.

Puis, se croyant invincibles, puisque le roi était vainqueur, ils envoient défier leur vieux duc à Bruxelles.

Le défi portait à feu et à sang.

— Merci, braves gens, dirent les messagers de Louis XI; nous retournons près du roi, et allons lui dire que vous êtes de ceux qui promettent peu, mais qui font beaucoup.

Louis XI en était venu à ses fins: les Liégeois s'étaient révoltés; seulement, c'était dans un moment où il ne pouvait les secourir.

Dinant, d'habitude, suivait Liège; cette fois-ci il le précéda.

Dinant avait une ennemie de l'autre côté de la Meuse; les deux villes rivales se regardaient avec des yeux furibonds comme Belgrade et Semlin des deux côtés du Danube.

La ville ennemie, c'était Bouvignes, ville bourguignonne s'il en fut, contrefaisant le commerce de Dinant, c'est-à-dire faisant pour la chaudronnerie ce que les libraires belges firent si longtemps pour notre littérature.

En 1321, Bouvignes, curieuse de voir ce qui se passait chez sa voisine, bâtit sa tour de Crève-Cœur.

Dinant ne voulut point être en reste, et dressa sa tour de Montorgueil.

Bouvignes voyant Dinant qui se révoltait, se mit à planter des pieux dans la Meuse pour faciliter le passage au comte de Charolais quand il en serait là.

Dinant, apprenant que Louis XI venait de battre le comte de Charolais à Montlhéry, — la nouvelle, on s'en souvient, avait été apportée ainsi, — sortit, ayant à sa tête un de ces bouffons comme il y en a toujours dans les villes de travail: cet homme, qui se nommait Conard le Chanteur, traînait un mannequin aux armes du comte de Charolais, et l'alla pendre à une croix de saint André, la croix de Bourgogne; puis tirant une clochette de vache qu'il avait attachée au cou du mannequin, il se mit à crier:

— Eh! larrons, n'entendez-vous pas votre comte de Charolais qui vous appelle? Venez! venez! le roi le fera pendre, comme vous voyez. Il est vrai que cela doit vous être égal, attendu qu'il n'est point votre duc, mais un mauvais bâtard, fils de notre évêque d'Hainsberg.

De leur côté, ceux de Bouvignes mirent un mannequin de Louis XI dans une grosse bombarde et l'envoyèrent dans Dinant avec la corde au cou.

Mais, sur ces entrefaites, la vérité se fait jour touchant la bataille de Montlhéry; on apprend que personne ne l'a gagnée, que le roi est dans Paris et que le comte assiège cette ville avec les princes.

Grande terreur à Liège et à Dinant! tout le monde y crie la paix; les deux villes envoient des députés à Bruxelles pour la demander au duc.

Le 13 novembre, Dinant est instruite que le comte de Charolais embarque son artillerie à Mézières pour lui faire descendre la Meuse. Alors, Dinant appelle Liège à son secours.

De dures paroles avaient été prononcées: on avait appelé le comte *bâtard et fils de prêtre*; ces paroles rejaillissaient au visage de sa mère; la prude Portugaise, qui avait du sang de Lancastre dans les veines, fit serment que, dût-il lui en coûter tout ce qu'elle possédait, elle ferait ruiner la ville insolente. — Le comte n'était point bâtard; mais il était petit-fils de bâtard: le comte, fils du fondateur de la Toison d'Or et devant en être grand maître lui-même, n'eût pas pu être simple chevalier de Malte.

Le vieux Philippe, de son côté, tout échauffé par la duchesse, écrivait à Charles de revenir de France, le menaçant de l'indignation paternelle s'il n'accourait pas au plus vite.

Mais le mot de bâtard avait été loin: sous les murs de Paris, le comte en avait été atteint au cœur, et il revenait assez courroucé pour n'avoir pas besoin d'être excité ni par son père ni par sa mère.

Le jeune prince voulait s'abattre droit sur Dinant; ses conseillers, — il en avait encore, et, tant que vécut son père, il les écouta, — ses conseillers lui firent comprendre qu'il fallait d'abord en finir avec Liège. Liège pris, réduit ou pacifié, on s'en donnerait avec Dinant, comme le chat avec la souris.

Déjà, on négociait avec Liège; mais une chose empêchait les négociations d'aboutir: Liège ne voulait point abandonner Dinant, tandis qu'au contraire, le comte serait coulant avec Liège si on voulait mettre Dinant à sa merci.

Le 29 novembre, au bruit des pas de l'armée bourguignonne, Liège promettait encore secours à Dinant.

Quant à Dinant, elle avait le vertige de la terreur; elle attendait ce secours de Liège, le secours ne venait pas.

C'est que le haut commerce de Liège avait cela de commun avec le haut commerce de tous les pays, qu'il voulait la paix coûte que coûte, même au prix de l'honneur.

Les notables obtinrent des pouvoirs pour aller trouver le comte.

On leur recommanda Dinant.

— Soyez tranquilles! répondirent-ils.

Sans doute les conseillers du comte, les Raulin, les Humbercourt, les Hugonnet, les Carondelet avaient-ils bien prêché et admonesté Charles le Terrible; car les députés, qui tremblaient fort au moment d'être introduits en sa présence, le trouvèrent calme, presque doux.

Il les fit dîner; puis, pour leur dessert, il les mena voir son armée: vingt-huit mille cavaliers couverts d'or, d'argent, de fer, sans compter les piétons.

Les députés se regardaient pâlissant, et étaient près de tomber à genoux et de se rendre à merci.

Le duc sourit.

— J'ai toujours eu bon cœur pour les Liégeois, dit-il; la paix faite, je l'aurai encore; seulement, vous avez dit que tous mes hommes avaient été tués en France: j'ai voulu vous en montrer les restes.

Après cette revue, les députés n'avaient plus qu'à signer la paix: c'est ce qu'ils firent. *La piteuse paix de Liège*, tel fut le nom donné au traité, et il méritait bien ce nom.

Liège faisait amende honorable.

Liège bâtissait une chapelle en mémoire perpétuelle de son repentir et de sa soumission; — Liège reconnaissait à tout jamais le duc et ses hoirs comme avoués de la ville, c'est-à-dire qu'elle leur donnait l'épée seigneuriale; — Liège renonçait à avoir la haute juridiction sur ses voisins, et la cour de l'évêché, elle, n'avait plus ni anneau, ni perron; — Liège s'obligeait à payer au duc trois cent quatre-vingt-dix mille florins, au comte cent quatre-vingt-dix mille; — Liège renonçait à l'alliance du roi Louis XI,

et livrait ses lettres et traités ; il renonçait à fortifier le Liégeois, surtout du côté du Hainaut : le duc passerait et repasserait la Meuse quand il voudrait ; à chaque aller et retour, on lui devrait des vivres.

Moyennant quoi, il y aurait paix entre le duc et tout le Liégeois, excepté Dinant ; entre le comte et tout le Liégeois, excepté Dinant.

Cette exception promettait à Dinant un triste avenir.

Le traité fut signé à ces conditions ; mais restait le plus difficile : le faire accepter des Liégeois.

L'avoué lui-même, qui l'avait condamné, pria pour lui.

— Bonnes gens, continua Gilles de Mès, laissez-moi vivre, je vous en supplie, et je referai à mes dépens les canons que vous avez perdus.

Mais un des bourgmestres cria durement :

— Allons, qu'on en finisse avec cet homme, qui a vendu les franchises de la cité !

Le coupable eut beau prier, supplier, le bourreau le décolla de trois coups de hache, car la main lui tremblait.

Puis Liège baissa la tête et accepta la piteuse paix.



Le roi alla trouver le comte de Charolais.

Au nombre des notables qui l'avaient signé, était un bon bourgeois fort aimé du peuple, nommé Gilles de Mès ; c'était un vieil ami du roi Charles VII, fait chevalier par Louis XI, et qui, le premier, avait donné le signal du mouvement contre l'évêque. Ce fut lui qui se chargea d'annoncer la nouvelle à ses concitoyens.

Il avait arrangé son petit discours d'avance.

— La paix est faite, dit-il. Nous ne livrons personne ; seulement quelques-uns s'absenteront pour un peu de temps ; je pars avec eux, et que je ne revienne jamais, s'ils ne reviennent !

— Et Dinant ? et Dinant ? crièrent toutes les voix.

— Dinant pourrait avoir la paix, répondit Gilles de Mès, c'est lui qui n'en veut pas.

Le mensonge était flagrant ; aussi n'y eut-il qu'un cri :

— Ah ! traître !... ah ! vendeur de sang chrétien !...

On se jeta sur Gilles de Mès, et on le livra à l'avoué de la ville, encore en fonctions.

Celui-ci, devant la colère du peuple, ne put faire autrement que de condamner à mort.

Gilles de Mès ne s'était pas attendu à cette récompense.

— Bonnes gens, dit-il en se tournant vers les assistants, ne me tuez pas ! Laissez-moi vivre, soit dans un couvent, soit dans une prison. Je donnerai cent florins du Rhin pour chaque métier.

XI

LE SAC DE DINANT

Pourtant, cette belle armée que le comte avait montrée aux Liégeois avait plus d'apparence que de solidité ; depuis longtemps personne n'y était plus payé. On venait de souffrir énormément pendant la campagne de France, et chacun avait hâte de rentrer chez soi.

Aussi, la paix signée, le comte de Charolais crut-il devoir ajourner ses projets contre Dinant. Il réunit son armée, passa de rang en rang, remercia chaque capitaine et chaque homme d'armes de leurs bons services, les priant de l'excuser de leur avoir si mal payé leur solde et promettant qu'avec l'aide de Dieu une autre fois il serait plus exact.

Il donnait rendez-vous à tout son monde pour le mois de juin, époque à laquelle il avait fixé sa campagne contre Dinant.

Or, pendant ces six mois, les Liégeois, voyant que le comte avait été forcé de licencier son armée, reprirent peu à peu

espoir et courage. Le traité n'avait été exécuté en aucun point, sauf celui de l'amende honorable, qui s'était faite à Bruxelles, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, le vieux duc étant au balcon.

L'un des envoyés de la ville noire osa dire alors :

— Monseigneur, faites qu'il y ait bonne paix spécialement entre le seigneur Charles et les gens de Dinant.

Le chancelier répondit :

— Monseigneur accepte la soumission de ceux qui se présentent. Contre ceux qui font défaut, il maintiendra son droit.

Mais, pour maintenir ce droit, il fallait une armée et celle du comte Charles était licenciée.

Il n'en était point ainsi de ces bannis, de ces outlaw, de ces enfants de la *verte tente*, enfin, qui, de bannis, s'étaient faits bandits et désolaient et pillaient les domaines du duc.

Quoique le comte eût assigné le rendez-vous au 1er juin, juillet était arrivé sans que l'armée se réunît. La duchesse, qui avait gardé contre les gens de Dinant une rancune de dévote, en était furieuse ; elle accusait son fils de ne pas soutenir l'honneur maternel, et trouvait qu'il digérait trop facilement la qualification de bâtard.

Elle monta la tête au vieux duc.

Un jour qu'il était de mauvaise humeur pour avoir mal dîné :

— Mes gens partent-ils enfin ? demanda Philippe le Bon aux seigneurs qui se trouvaient là.

— Monseigneur, répondirent ceux-ci, petite est l'apparence ! L'an dernier, ils ont été si mal payés, qu'ils sont à peine vêtus, et que les capitaines ne peuvent se mettre en campagne sans habiller à neuf tout leur monde.

A ces mots, le duc entra dans une colère terrible.

— Qu'est-ce à dire ? s'écria-t-il en poussant la table si violemment qu'il la renversa. J'ai tiré de mon trésor deux cent mille écus d'or, et mes gens d'armes ne sont pas payés ! Je ne puis donc me fier à personne ?

Alors, ses yeux s'égarèrent, ses lèvres se tordirent convulsivement ; il tomba dans une de ces attaques d'apoplexie auxquelles il était sujet, mais si grave cette fois qu'on le crut mort.

Cependant, il en revint, et le comte Charles résolut de ne point différer davantage sa vengeance.

Il est vrai qu'en revenant à lui, le vieux duc avait fait publier que chacun fût prêt dans quinze jours, sous peine de la hart. Le comte Charles était chargé de surveiller les pendaisons.

Tout le monde vint. On comprenait que cette guerre-là était une guerre de haine ; que le duc et son fils avaient une injure personnelle à venger, et qu'il fallait se garder avant toute chose de se mettre entre leur colère et leur vengeance.

Il y eut trente mille hommes sous les armes.

Personne n'osa hasarder cette observation, que l'on allait punir toute une ville pour la faute de quelques polissons qui s'étaient amusés à faire une mascarade de mauvais goût.

Il était évident que les maîtres des métiers, les bourgeois, les notables n'étaient pour rien dans la farce, jouée, selon toute probabilité, par des compagnons et des apprentis ; peut-être même ces apprentis, ces compagnons n'étaient-ils plus dans la ville.

Ni le duc ni le comte ne songèrent à tout cela : leur armée prête, ils marchèrent contre Dinant. Le duc, malgré le triste état où il se trouvait encore, avait voulu être de l'expédition. Quant au comte, il était frénétique, et cette frénésie le rendait dur, emporté, brutal ; il frappait de son bâton ceux qui n'obéissaient pas aussitôt à l'ordre donné, menaçait à chaque instant de la peine de mort ceux qui lui déplaisaient, et, dans la revue qui avait précédé le départ, il avait tué de sa main un archer qui n'était pas vêtu selon l'ordonnance.

Mais Dinant, de son côté, était terriblement défendu.

Défendu, d'abord, par ses murailles de neuf pieds d'épaisseur et par ses quatre-vingts tours. Dix-sept fois, Dinant avait été assiégé par des comtes, par des rois et même par des empereurs ; jamais Dinant n'avait été pris.

Puis les Liégeois avaient promis quatre mille hommes à la ville ; et tous les bannis (lire tous les bandits) du pays, y compris les compagnons de la verte tente, lui étaient venus offrir leurs services.

Ne pensant pas qu'ils pussent avoir trop de bras, les Dinantais avaient accepté tout le monde.

Le lundi 18 août 1466, l'attaque commença. Le sire de Hagenbach dirigeait l'artillerie, et il la dirigea si bien, que, dès le même jour, la moitié des faubourgs furent abattus.

Les hérauts de Bourgogne vinrent sommer les assiégés de se rendre ; mais eux, plus insolents que jamais :

— Quelle fantaisie, répondirent-ils, a donc pris à votre vieille momie de duc de venir mourir ici ? N'a-t-il donc tant vécu que pour finir de malemort ? Et votre comte Charlottet, que fait-il sous nos murailles ? Que ne retourne-t-il à Montlhery combattre le noble roi de France, qui nous va venir secourir avec nos amis de Liège ? Il croit nous prendre, maître Charlottet ; mais, pour mordre sur Dinant, il faut autre bec et autres griffes que les siens.

Cependant les assiégés comprirent bientôt qu'il ne fallait attendre de secours de personne : le roi de France, comme nous le verrons tout à l'heure, avait bien autre chose à faire que de venir à leur aide, et, pour la seconde fois, Liège, dominée par ses notables, manquait à la parole donnée.

D'ailleurs, le siège marchait avec une diligence inouïe.

Le 18, comme nous l'avons dit les faubourgs avaient été rasés.

Le 19, les canons battirent les murs presque à bout portant.

Le 20 et le 21, ils ouvrirent une large brèche, si large, que, le 22 ou le 23, on eût pu tenter l'assaut ; mais le vieux duc, voyant les assiégés si acharnés, voulut attendre : leur exaspération pouvait faire de l'assaut une boucherie.

Pendant ce répit que lui faisait le duc, Dinant écrivit à Liège, criant *De profundis* comme le mourant crie à Dieu.

Les Liégeois eurent honte : ils décidèrent que, malgré leurs magistrats, ils se mettraient en route le 26.

Mais, tandis que le peuple se battait sur les murailles de Dinant, les bourgeois de la ville, dès le 22, demandaient grâce.

Mal accueillis dans leur première démarche, ils renvoyaient, le 24, une seconde ambassade.

Cette fois, le duc fit semblant de prêter l'oreille. On disait que le peuple de Liège tout entier allait sortir de ses murailles et venir au secours de Dinant.

A cette lueur de clémence, la bourgeoisie bondit de joie ; c'était le lendemain de la Saint-Louis (25 août) : le duc ne pouvait manquer de faire grâce dans un pareil jour.

On résolut donc de s'en remettre à la miséricorde du bon duc.

La nuit venue, Dinant ouvrit ses portes, afin que tous ceux qui n'avaient point trop grande confiance dans cette miséricorde pussent aller chercher le refuge de la plaine et de la forêt.

Le 25 au matin, le duc sut que la ville était à lui et qu'il y pourrait pénétrer quand il voudrait En conséquence, dès le soir de ce même jour, il la fit occuper par une partie de ses troupes.

Le lendemain, à midi, le comte de Charolais fit son entrée. Par dérision, sans doute, il était entouré de fous et de baladins jouant, les uns de la flûte, les autres du tambour de basque.

Ordre formel avait été donné aux soldats bourguignons de respecter les propriétés, de ne maltraiter personne, de ne rien prendre à qui que ce fût et de ne recevoir que des vivres. Trois archers qui entraînaient une femme vers un bois, furent pris et pendus au gibet de la ville.

Le duc avait d'abord voulu entrer avec son fils ; mais on lui avait fait observer que, du moment où il ne voulait pas user de clémence, il était impossible qu'il se montrât.

Et, cependant, les ordres donnés par le comte laissaient quelque espoir aux vaincus.

Le jour de son entrée, Charles, sous prétexte de les soustraire à la fureur de la soldatesque, avait enjoint que les prêtres, les femmes et les enfants fussent réunis dans les églises.

Le lendemain, une escorte les alla prendre dès le matin, et les conduisit hors de la ville.

C'était un triste cortège et qui fendait le cœur aux Bourguignons eux-mêmes. Quand ces malheureuses femmes et les pauvres enfants surent qu'on les emmenait et qu'ils laissaient à la justice ou plutôt à la vengeance du comte leurs pères et leurs maris, ils poussèrent des sanglots à attendrir les pierres du chemin, et, en quittant la ville condamnée, cette mère qu'ils ne devaient plus revoir, ils jetèrent des cris si douloureux, si lamentables, si prolongés, que tous les cœurs en saignèrent comme d'une blessure.

La ville resta trois jours sans que le vainqueur parût rien décider.

Les yeux tournés du côté de Liège, Charles regardait, comme sœur Anne, s'il ne voyait rien venir : il ne voulait pas que les Liégeois le surprissent au milieu du meurtre et du pillage.

Le mercredi 27, le duc tint conseil à Bouvignes. Le résultat de la délibération fut que Dinant serait anéanti.

Trois jours lui étaient accordés encore.

Le jeudi et le vendredi, il serait pillé ; brûlé le samedi puis ses cendres seraient dispersées, jetées au vent.

Le bon duc aurait, en outre, sa justice, c'est-à-dire la faculté de pendre ou de noyer qui bon lui semblerait.

On pendit et on noya huit cents personnes !

Pendant ce temps, les soldats pillaient la ville, et les capitaines pillaient les soldats.

Le samedi, on n'eut pas besoin de mettre le feu : dès le vendredi 29, à une heure de la nuit, le feu avait pris au logis du comte de Clèves, neveu du duc. L'incendie gagna avec une telle rapidité, que l'on ne put sauver les trésors du clergé ni faire sortir les riches prisonniers enfermés dans

les églises. Tout fut brûlé ; quatre tours tenaient encore et ne s'étaient point rendues : elles s'écroulèrent sur ceux qui les défendaient. Le feu couvrit la ville comme une inondation de flammes, comme une marée dont la fumée était l'écume ; puis, quand tout fut dévoré, qu'il ne resta plus que des ruines, que des débris calcinés, on appela les gens de Bouvignes afin de niveler tout cela. On les payait à tant la journée pour cette besogne, que de grand cœur ils eussent faite pour rien.

Le chroniqueur de Liège, Adrien de Vieux-Bois, vint voir cette destruction ; et, de ce qui avait été une des villes les plus florissantes du pays wallon, il ne retrouva d'entier qu'un autel de Saint-Laurent, et qu'une très belle image de Notre-Dame, restée seule au portail de son église.

Et les pauvres femmes que l'on avait fait sortir de la ville avec les enfants, que devinrent-elles lorsque leurs pères et leurs maris furent pendus ou noyés, leurs maisons brûlées et émiettées ?

Jean de Troyes va nous le dire avec sa naïveté terrible : « Et, à cause de cette destruction, les pauvres habitants furent réduits à mendier, et aucunes jeunes femmes et filles abandonnées à tous vices et à tout péché pour gagner et soutenir leur vie. »

Ah ! bon duc ! ah ! bonne duchesse de Bourgogne ! en supposant que Dieu ne vous ait pas demandé compte des morts, j'ai bien peine à croire qu'il ne vous ait point demandé compte des vivants !

Quant au comte de Charolais, on ne l'a jamais appellé le *bon duc :* les contemporains l'appelaient *le Terrible ;* la postérité l'appelle *le Téméraire ;* l'histoire, un jour, l'appellera *l'Idiot.*

XII

OU LA BONNE NOTRE-DAME EXAUCE LE ROI LOUIS XI

Revenons au bon roi Louis XI.

Nous l'avons laissé allant en pèlerinage à Notre-Dame de Cléry et disant au duc de Bourbon : « Je vois bien qu'il me faudra reprendre à mon frère le duché de Normandie, qui est une cause de brouille entre lui et le duc de Bretagne. »

Et, en effet, il était urgent de reprendre ce duché.

Cependant, l'investiture s'était faite dans toutes les formes. L'épée était tenue par le comte de Tancarville, connétable héréditai de Normandie ; l'étendard était porté par le comte d'Harcourt, maréchal héréditai de la même province ; enfin, l'anneau ducal qui fiançait le prince avec la Normandie lui avait été passé au doigt par Thomas Bazin, évêque de Lisieux.

Mais le roi avait dit en apprenant cette dernière cérémonie :

— Bon ! mon frère Charles n'est que fiancé : peut-être arriverons-nous avant la consommation du mariage.

Louis XI était comme tous les gens d'esprit : il ne pouvait s'empêcher de faire des mots, et souvent un bon mot le consolait d'une mauvaise affaire.

Voici d'où étaient venus ces premiers dissentiments entre le duc de Bretagne et le duc de Normandie, dissentiments dont nous avons vu le roi toucher un mot au duc de Bourbon.

Le duc de Bretagne avait voulu conduire à Rouen le duc de Normandie ; Tannegui du Châtel s'y opposait, et il avait bien raison : au moment d'entrer à Rouen, Bretons et Normands étaient en querelle.

Le duc de Bretagne se flattait de tenir son cousin en tutelle ; celui-ci, qui recevait hommage du duc de Bretagne, voulait, au contraire, lui commander comme un suzerain.

Puis, de même que les maîtres se disputaient la prééminence, les serviteurs se disputaient les charges.

Les deux princes, ne pouvant s'entendre sur l'entrée à Rouen, restèrent à Sainte-Catherine.

Bientôt le bruit se répandit que le duc de Normandie, une fois arrivé à Rouen, devait faire arrêter le duc de Bretagne et le livrer au roi.

Même chose était dite par les Normands à l'endroit de leur duc.

Le sire d'Harcourt, qu'il crût ou non à ce bruit, s'en alla dire à l'hôtel de ville de Rouen que monseigneur Charles n'était point en sûreté avec les Bretons.

Toute la ville courut aux armes ; les bourgeois, conduits par le sire d'Harcourt, s'élancèrent hors des murs et ne s'arrêtèrent qu'à Sainte-Catherine. On s'empara de force du nouveau duc ; on le hissa, vêtu de sa robe noire, sur un cheval sans housse, et on lui fit faire ainsi son entrée dans la ville.

Le duc de Bretagne, furieux, se retira chez lui avec ses gens, et, tout en se retirant, pilla tant soit peu les villes par lesquelles il passait.

Qui était cause de tous ces troubles ? qui suscitait tous ces malentendus ?

Faut-il faire à nos lecteurs cette injure de croire qu'ils ne l'ont pas deviné ?

Le roi s'avançait toujours pour faire son pèlerinage.

A Caen, il rencontra le duc de Bretagne, qui s'en retournait tout mal content ; il lui fit de grandes amitiés, donna cent fois tort à son frère, s'engagea à défendre monsieur de Bretagne envers et contre tous, fit des tendresses sans nombre à Dunois, au sire de Lohéac, au comte de Dammartin, à tous les familiers du duc de Bretagne, promettant de ne jamais pardonner aux d'Harcourt, aux de Bueil, enfin aux créatures du duc de Normandie.

Mais, comme, malgré ses belles paroles, le duc de Bretagne paraissait douter, le roi lui acheta sa neutralité.

Combien ?

Cent vingt mille écus d'or, rien que cela ; mais qu'étaient cent vingt mille écus d'or près de la Normandie ?

D'un autre côté, le duc de Bourbon, qui avait fait le duc de Normandie, eut, pour le défaire, la lieutenance de tout le Midi ; en raison de quoi, Louis XI le mit à la tête de ses troupes, l'emmena avec lui et le chargea de se faire rendre les clefs des villes qu'il lui avait enlevées.

Le duc de Bourbon, ayant toujours le roi derrière lui, prit successivement Evreux, Vernon, Louviers, tandis que le comte de Melun, qui comprenait la nécessité de faire sa paix avec le roi, reprenait Gisors et Gournay.

Le pauvre duc de Normandie n'avait plus que Rouen. Il écrivait lettres sur lettres au comte de Charolais ; mais le comte de Charolais étant occupé à brûler Dinant, et ne lui répondant pas, il fut obligé de quitter Rouen, et se réfugia à Honfleur. Là, il voulut s'embarquer furtivement pour la Flandre ; mais le malheureux prince avait tout contre lui, même le vent : il fut rejeté à la côte, et, ne craignant rien tant que son bon frère Louis, il alla se mettre à la merci du duc de Bretagne, qui lui donna pour résidence son château de l'Hermine, près de Vannes.

Pendant ce temps, le roi entrait à Rouen. Ceux qui avaient tant pressé son frère d'y entrer venaient le trouver à son tour, lui demandant indulgence.

Mais lui :

— Vous n'en n'avez pas besoin, disait-il. Obéir à mon frère, c'était m'obéir à moi-même, puisque je l'avais nommé votre duc. Mais la charge était trop forte pour un si faible esprit. La faute commise est donc mienne et non point vôtre.

Toutefois, dès cette époque, Louis XI était déjà suivi, dans ses voyages, de son grand prévôt Tristan, homme très intelligent, auquel le roi n'avait qu'un signe à faire, et qui comprenait à l'instant même. La nuit venue, la personne désignée par ce signe était prise sans bruit, bâillonnée, mise dans un sac et jetée à la rivière. Le lendemain cette personne manquait ; elle avait disparu, elle ne reparaissait point, voilà tout.

La Normandie coûtait cher : elle coûtait une lâcheté, l'abandon de Dinant.

La Normandie prise, le comte de Charolais s'effraya ; le roi courtisait Saint-Pol : c'était comme si le roi eût dit : « Prenez garde, mon cousin ! après la Normandie, la Picardie ! »

Cependant, le comte avait toute confiance en Saint-Pol, qui venait de lui donner un rude coup de main contre Dinant.

Saint-Pol, en effet, était bien connétable du roi de France ; mais rien de plus. Il était l'ami d'enfance, l'ami d'armes du comte de Charolais ; il avait tout son bien en Bourgogne, et un fils d'un premier mariage qui vivait à la cour du duc.

Par où prendre un pareil homme ?

Saint-Pol était amoureux ! amoureux de cœur, ou plutôt d'ambition, de la belle-sœur du duc de Bourgogne, de la sœur du duc de Bourbon ; il était amoureux de la haute alliance, de la royale parenté ; il s'adressait au comte de Charolais, qui lui faisait remarquer que la dame n'avait que vingt ans, tandis que lui, Saint-Pol, en avait soixante.

Celui-ci répondait :

— Vous êtes bien fiancé, à trente et un ans, à la fille du roi de France qui n'en a que trois !

Le roi profita du moment ; il fit un signe à Saint-Pol.

— Vous voulez vous marier ? vous voulez une haute alliance ? lui dit-il. J'ai tout cela à votre disposition, non seulement pour vous, mais encore pour votre fils, non seulement pour votre fils, mais encore pour votre fille. Je vous donne, à vous et à votre fils, mes deux nièces de Savoie, et votre fille épousera leur frère. De cette façon, vous et votre fils serez mes neveux, votre fille ma nièce. Ce n'est point assez : vous aurez la succession de mon oncle, le comte d'Eu. Encore : vous aurez Guise. Encore : vous serez gouverneur de Rouen.

Du coup, Saint-Pol céda

Saint-Pol acquis, il fallait acquérir le duc et le bâtard de Bourbon.

Le roi donna, — il savait si bien reprendre !

Il fit le bâtard amiral de France et lui donna une de ses filles naturelles. Un bâtard ne pouvait pas demander davantage.

Ces Bourbons étaient fort remuants, mais sans comparaison avec leurs descendants, qui eurent depuis dans les veines le sang des d'Albret, des Foix et des Gonzague ; ils ne portaient point encore dans leurs armes cette fameuse épée en pal du connétable, avec l'ambitieuse devise *Penetrabit!* Il est vrai qu'il y avait déjà le mot de Louis II faisant bâtir sa fameuse tour de Bourbon l'Archambault : « Qui qu'en grogne, c'est mon plaisir ! »

En somme, Jean de Bourbon n'avait point d'enfants à l'avenir desquels il dût songer ; s'il en avait, on aviserait.

D'ailleurs, la puissance du duc de Bourbon était faite de pièces et de morceaux ; son duché était faufilé, pas même cousu : Berry, Auvergne, Beaujolais, Forez, Sologne, Orléanais, Velay, Vivarais, Limousin, Périgord, Quercy, Rouergue. Le roi lui donna le tiers du royaume, mais il n'y avait aucun lien entre toutes ces provinces ; une seule, comme la Bretagne ou la Normandie, était bien autrement à craindre : c'était non seulement une province, mais une race ! Tandis qu'au contraire, le duché de Bourbon, tel que le faisait le roi, n'avait aucune cohésion ; on pouvait faire battre Berry contre Bourbonnais, Sologne contre Auvergne, Limousin contre Forez.

Seulement, le roi n'était plus assez riche pour acheter les maisons d'Orléans et d'Anjou.

Il les brouilla, — en mariant le fils de Dunois à une troisième nièce, et faisant du vieux bâtard le président de la fameuse commission des trente-six.

Quant à Jean de Calabre, il avait en ce moment des visées en Espagne : les Catalans lui offraient le trône d'Aragon.

Louis XI lui envoya vingt mille écus, et lui en fit offrir cent mille pour aller réclamer du duc de Bretagne son frère le duc de Berry.

Il y avait bien encore la Bastille qui tracassait le roi ; il ne voulait pas se brouiller avec Charles de Melun tant que son père tiendrait la Bastille ; mais il arriva qu'un jour, vers la fin de mai 1466, maître Jehan le Prévôt, notaire et secrétaire du roi, « entra dedans la Bastille Saint-Antoine par *moyens subtils*, et mit dehors le gouverneur ».

Ces moyens subtils, quels étaient-ils ? Le chroniqueur ne le dit pas.

Mais le roi put se brouiller avec Charles de Melun, lui ôter ses offices et le mettre en prison.

Ah ! le roi commençait à respirer.

Il avait Saint-Pol pour connétable, il avait le duc de Bourbon pour lieutenant, il avait le duc de Bretagne pour geôlier, il avait Dunois pour président de sa commission des trente-six, et le duc de Calabre pour sergent royal. Avec cela, il pouvait se moquer du comte de Charolais et le mettre au défi de recommencer la guerre du Bien public.

Le comte de Charolais apprit toutes ces nouvelles coup sur coup : il en devint comme enragé. Nous avons vu sur qui tomba cette rage : sur la pauvre ville de Dinant.

Alors, il établit à Bruges une espèce de congrès pour aviser aux moyens de faire la guerre au roi de France.

Des ambassadeurs du duc de Bretagne, du duc de Berry, du duc de Calabre, du duc de Bourbon et du connétable s'y trouvèrent.

Ces trois derniers venaient-ils pour représenter leur maître ou pour espionner le comte ?

On espérait prendre Louis par la Savoie. Le vieux duc était mort ; son fils Amé IX régnait. Il avait épousé madame Yolande de France, sœur du roi ; celle-ci haïssait son frère et s'était faite Savoyarde : entre les deux alliances, Bourgogne et France, elle conseillait à son mari celle de Bourgogne.

On en était là lorsque Philippe le Bon fut tout à coup saisi d'une nouvelle et violente attaque d'apoplexie.

M. de Charolais était à Gand. Mandé aussitôt par un courrier, il arriva à Bruges vers midi, le 15 juin 1466.

Il ne fit que sauter à bas de son cheval et courir à la chambre du duc.

Le moribond était sans mouvement, presque sans connaissance.

Le comte se jeta à genoux près de son lit, sanglotant et criant :

— Donnez-moi votre bénédiction, mon père, et si je vous ai offensé, pardonnez-moi !

Le confesseur du duc était à son chevet.

— Monseigneur, dit-il, s'il vous reste quelque connaissance, si vous entendez la prière de votre fils, témoignez-en par quelques signes.

Alors le mourant fit un effort, tourna l'œil vers le comte et sembla lui serrer faiblement la main. Ce fut tout ce que le comte en put tirer.

Le soir, entre neuf et dix heures, Philippe le Bon rendit le dernier soupir.

De cette mort, toute prévue qu'elle était, le comte sembla devenir fou. Cet homme aux passions indomptées semblait vouloir tout vaincre, même la mort ! Il se précipita sur le lit, se tordant les mains, hurlant de désespoir. Rien ne le put calmer que sa douleur même, qui s'épuisait par son excès. Durant plusieurs jours, il ne pouvait, sans fondre en larmes, rencontrer un serviteur ayant appartenu à son père.

Les obsèques eurent lieu le dimanche 21 juin. Elles furent splendides.

Philippe le Bon laissait à son fils des trésors immenses et auxquels celui-ci était bien loin de s'attendre.

Le vieux duc avait soixante et douze ans ; il avait régné juste un demi-siècle. Trois fois il avait été marié : la première fois, à madame Michelle, fille du roi Charles VI ; la seconde, à Bonne d'Artois, fille du comte d'Eu ; la troisième, à Isabelle de Portugal, dont il avait eu trois enfants : Jodoc et Antoine, qui moururent en bas âge, et le duc Charles, qui lui succédait et dans la personne duquel devait s'éteindre la descendance mâle de la seconde maison de Bourgogne.

XIII

LA CUEILLOTTE

A cette mort du vieux duc, son successeur acquérait non seulement, comme nous l'avons dit, des richesses immenses, mais encore ce qu'il attendait avec une bien autre impatience que tous les trésors de la terre, l'exercice libre et entier de sa volonté.

Il est vrai que, depuis un an ou deux, Philippe le Bon n'était plus qu'un fantôme ; pourtant arrivait-il parfois que le fantôme se plaçait entre son fils et le but que poursuivait le jeune prince.

Charles le Terrible allait donc désormais allier ces deux mots : vouloir et pouvoir.

Son grand ennemi, son ennemi réel, le seul qu'il eût véritablement à craindre, était le roi de France, Louis le Rusé.

Celui-ci, par malheur pour Charles, était le mieux nommé des deux.

En effet, quels exploits avait jusqu'alors accomplis Charles le Terrible pour mériter ce surnom ? Enfant, il avait assisté à la bataille de Gavre contre les Gantois ; plus tard, il avait commandé l'escarmouche de Montlhéry — le combat de Montlhéry n'avait guère été autre chose qu'une escarmouche. — Enfin, il avait organisé le sac de Dinant... Ah ! quant à cela, on ne pouvait pas le contester : c'était un sac dans toutes les formes ; rien n'y avait manqué, ni incendie, ni pillage, ni massacre, et les morts, du haut de leurs gibets, avaient pu voir égorger les vivants.

Après tout, à cette époque, où la langue française en était encore à sa genèse, Charles le Terrible ne voulait peut-être pas dire Charles le Courageux : cela signifiait peut-être Charles le Cruel.

Sous ce rapport, le nouveau duc méritait son surnom.

Mais, avant de tourner sérieusement les yeux du côté du roi de France, le duc Charles avait une espèce de devoir seigneurial à accomplir : c'était de faire son entrée dans sa bonne ville de Gand.

Il existe dans je ne sais quelle bibliothèque de Flandre une histoire des cent vingt révoltes de la très fidèle ville de Gand.

La ville de Gand était bonne comme elle était fidèle.

Et pourquoi eût-elle été bonne et fidèle envers ceux qui étaient cruels et parjures pour elle !

Le nouveau duc se croyait, lui, fort aimé des Gantois. Un jour qu'il se vantait de cet amour devant son père, celui-ci secoua la tête.

— Les Gantois aiment toujours le fils de leur seigneur dit-il, mais leur seigneur, jamais !

Le conseil du jeune duc, ces hommes prudents dont nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion d'enregistrer les noms, ne permirent donc pas que le nouveau souverain fît son entrée dans sa bonne ville sans s'être assuré des dispositions des habitants

Ils crurent arriver à ce but en interrogeant les députés que les Gantois envoyaient pour féliciter le duc Charles.

Mais, dès cette époque, les hommes politiques faisaient déjà cette même faute qui a perdu, depuis, tant d'hommes politiques : c'est d'interroger la classe riche sur les dispositions du peuple.

Les riches, étant contents, croient toujours que les pauvres le sont.

Les députés que Gand avait envoyés étaient choisis parmi les notables ; ceux-là vivaient dans les bonnes grâces des autorités bourguignonnes ; placés au sommet de l'échelle sociale, ils ignoraient ce qui se passait aux derniers degrés. Ils assurèrent donc au conseil du duc que monseigneur Charles comblerait les vœux de sa bonne ville en venant faire visite à ses habitants.

Mais surtout ils recommandèrent, ces bons riches, ces chers notables, que l'on n'eût, sous aucun prétexte, à abolir l'impôt de la cueillotte si l'on ne voulait pas relever l'orgueil des Gantois.

Qu'était-ce que cet impôt de la cueillotte qu'il fallait bien se garder d'abolir ?

Nous allons vous expliquer cela, chers lecteurs.

Il y eut une année en Sicile où des nuées de sauterelles, apportées des côtes d'Afrique sur les ailes du simoun, vinrent s'abattre sur l'île en telle quantité, que le roi Ferdinand créa un impôt intitulé l'impôt des sauterelles.

Cet impôt était destiné à payer des hommes chargés de la destruction de ces insectes.

On ne paya point les hommes : les sauterelles moururent de leur belle mort. Jamais il n'en revint ; mais l'impôt existe toujours.

Il en était à peu près de même de l'impôt de la cueillotte.

L'impôt de la cueillotte avait été créé pour payer l'amende à laquelle Gand avait été condamné ; l'amende était acquittée depuis longtemps, si exorbitante qu'elle fût, et l'impôt existait toujours.

Il est vrai que l'impôt enrichissait les magistrats, les gouverneurs et les conseillers du bon duc Philippe.

Le duc Charles partit donc pour Gand plein de confiance.

A moitié chemin, il fallut s'arrêter pour deux raisons : la première, afin de donner aux Gantois le temps de terminer leurs préparatifs ; la seconde, pour écouter la supplique des bannis.

Les bannis comptaient bien en vertu du nouvel avènement rentrer chez eux ; mais, si c'était chose facile de sortir d'une ville, c'était chose difficile d'y rentrer.

Le bannissement ne se faisait pas sans confiscation ; or, les confiscations profitaient aux ennemis des bannis, et, quand les bannis rentraient, ils se retrouvaient face à face avec ceux qui occupaient leurs maisons ou qui détenaient leurs biens.

De là les haines, et, dans les émeutes et les révoltes, les représailles et les massacres.

« A Rome, dit Tite-Live, jamais la terreur n'était si grande que lorsqu'on parlait du retour des bannis. »

Il y eut quelque chose de pareil en France au retour des émigrés, en 1814 ; et les propriétaires de biens nationaux ne furent véritablement rassurés qu'après le vote du milliard d'indemnité.

Ce retour des bannis était donc une grave question à examiner.

Le duc Charles la posa à son conseil ; toute une journée se passa à la discuter, et nulle réponse ne fut donnée ce jour-là.

Les proscrits étaient près de trois mille ; ils campèrent dans une prairie aux portes de la ville.

Le lendemain, ceux à qui la grâce était accordée reçurent l'autorisation de rentrer avec le duc.

On fit dire à ceux dont le nom ne se trouvait pas sur la liste d'amnistie que le prince aviserait sur leur requête.

Mais il arriva une chose que les conseillers de Charles n'avaient pas prévue : c'est que l'entrée du nouveau duc coïncidait avec la grande fête de saint Liévin.

Liévin était le saint du pays ; il fut martyrisé en 633, au village de Holtheim, à trois lieues de Gand.

Voyez, quand vous irez à Bruxelles, chers lecteurs, un des plus beaux tableaux de Rubens représentant ce martyre : un bourreau donne à un chien la langue du saint évêque ; vous le reconnaîtrez à ce détail.

Or, la fête de saint Liévin avait été autrefois la fête de toute la ville : riches et pauvres y prenaient part ; mais, peu à peu, les riches, les notables, les magistrats s'étaient retirés de cette fête, qu'ils trouvaient trop bruyante pour des gens comme il faut.

Elle était donc restée une fête pour le menu peuple seulement. Plus elle était descendue, au reste, plus elle était devenue joyeuse, et, en général, on ne l'appelait plus que la fête des fous de saint Liévin.

Tous ces hommes, à moitié ivres, prenaient, à Saint-Bavon, la châsse sur leurs épaules, la transportaient au lieu du martyre du saint ; là, ils passaient la nuit, continuant de s'enivrer, et, le lendemain, la foule rapportait la châsse en criant, hurlant, vociférant, renversant tout ; c'était aux gens qui se trouvaient sur la route du saint à se déranger ; le saint ne se dérangeait pas, lui.

La chose était si bien connue, que, de peur que la fête ne dégénérât en émeute, il était, depuis la paix de Gavre, défendu de paraître en armes à la procession de saint Liévin, et de s'y couvrir d'un haubergeon de fer.

Cette fois, la foire de Holtheim avait été encore plus bruyante et plus arrosée de bière que d'habitude. Toutes les confréries des maçons, des charpentiers, des forgerons, des cordonniers, des tisserands, des foulons, des brasseurs, plus, les apprentis de ces différents métiers s'y étaient portés en masse.

Il y avait, parmi tous ces ouvriers, une effroyable exaspération contre les percepteurs, les notables, les magistrats.

— On entendra parler de nous, criaient-ils ; nous allons leur brasser un potage qui sera d'un goût amer et qui coûtera cher à ceux qui le mangeront !

Puis, comme il était évident que ceux auxquels on servirait ce potage ne le mangeraient point sans se défendre, et qu'il était défendu de porter des haubergeons de fer, les plus décidés entre ces fous achetaient des lames de plomb qu'ils faisaient percer et coudre sur leurs épaules, afin d'en faire une espèce de cuirasse ; et à ceux qui leur demandaient : « Que faites-vous ? » ils répondaient :

— Qu'y a-t-il à dire ? Ne sommes-nous pas selon l'ordonnance ? Nous ne portons point de haubergeons de fer. Le fer est défendu, mais pas le plomb.

Puis, s'excitant de plus en plus : — Au reste, ajoutaient-ils, tel qui rit aujourd'hui aura mauvaise nuit. Allons, allons, revenons à Gand ; délivrons la ville de ces larrons maudits qui nous rongent les entrailles et s'engraissent de notre bien sous le nom du prince. Il n'en sait rien, lui ; mais nous l'en instruirons, et nous allons lui en porter la nouvelle.

Vers cinq heures du matin, après une nuit d'orgie, toute cette foule se mit en route pour Gand. Le voyage, coupé de stations faites près de tonneaux de bière défoncés, ne fit que porter l'excitation jusqu'à la folie.

Sombre folie que celle des buveurs de bière !

Le duc avait fait son entrée la veille, et, sans doute poussé au sommeil par les harangues qu'il avait entendues, il dormait tranquillement lorsque toute cette multitude arriva sur la place du Vendredi.

Là, par malheur, se trouvait la baraque du percepteur de la cueillotte.

C'était particulièrement à cette baraque qu'on en voulait, comme si le bureau où l'on percevait l'impôt eût été l'impôt lui-même : pour les gens du peuple, l'objet matériel personnifie presque toujours la chose politique.

— Saint Liévin ne se dérange pas ! crièrent d'une seule voix et les hommes qui portaient la châsse et ceux qui la suivaient.

Et, en un tour de main, en une seconde, comme si le vent du ciel eût soufflé dessus, la baraque fut anéantie.

Puis, à l'instant même, à la place où avait été la baraque, flotta la bannière de la ville.

Et la bannière de la ville n'eut pas plutôt apparu, que de tous côtés surgirent, comme sortant de terre, les bannières des métiers, évidemment faites pour cette occasion, car elles étaient toutes neuves.

Puis, autour des bannières des métiers, les métiers en armes.

Les choses ne se font pas plus rapidement au théâtre, quand le machiniste donne son coup de sifflet et que la décoration change.

Tout ce bruit réveilla le duc ; il demanda ce qui se passait, on n'osait le lui dire. Il avait, par malheur, amené avec lui sa fille, orpheline déjà, quoique à peine âgée de quatre ans, — celle qui fut plus tard Marie de Bourgogne. — Il s'émut non pour lui, mais pour cette enfant, et, vêtu d'une simple robe noire, ayant un bâton pour toute arme, il descendit.

— Par saint Georges ! ils me verront de près, s'écria-t-il, et il faudra bien que tous ces manants me disent ce qu'ils demandent.

Le sire de Gruthuse l'arrêta un instant ; mais quand le duc eut vu que ses gentilhommes accouraient des différents quartiers de la ville, que les archers de la garde étaient parvenus à se réunir devant son hôtel, il ne voulut pas attendre plus longtemps. Lui, qui, le vieux duc mort, se trouvait seigneur souverain, lui qui avait eu un instant l'espoir de faire plier sous lui tous les princes de la chrétienté, il commencerait par hésiter devant quelques manants révoltés ? Cela n'était pas possible.

Le duc se présenta donc tout à coup devant ce peuple agité et tumultueux comme les flots de la mer du Nord. Il n'était, nous l'avons dit, vêtu que d'une robe, et n'avait à la main qu'un bâton ; mais derrière lui étaient ses hommes d'armes, couverts de leurs armures, et ses archers, l'arc tout bandé.

Puis il était facile, à ses sourcils froncés, à son œil flamboyant, à sa physionomie courroucée, de deviner ce qui se passait en lui.

A sa vue, les ouvriers crièrent :

— A vos rangs, amis ! à vos rangs !

Et chacun se rangea sous sa bannière, et l'on entendit le manche ferré des piques qui retombait sur le pavé. Le duc alla droit aux révoltés.

— Eh bien, méchantes gens, demanda-t-il, que voulez-vous ?

Et, comme un homme qui se trouvait sur son chemin ne se rangeait pas assez vite, il le frappa de son bâton.

Cet homme avait une pique.

— Ah ! par Notre-Seigneur, dit-il, vous m'avez frappé... tout duc que vous êtes, j'en aurai vengeance !

Et il porta au duc un coup de pique.

Mais le sire de Gruthuse se jeta entre cet homme et le duc ; puis, entraînant ce dernier et le forçant de rentrer dans les rangs de ses gens d'armes :

— Quoi ! monseigneur, lui dit-il d'une voix sévère, voulez-vous donc vous faire tuer par ces enragés et nous faire tuer avec vous ? Belle mort, par ma foi, pour un prince et des gentilshommes ! Allons, allons, il faut agir d'autre sorte, les apaiser par un doux langage, sauver votre honneur et votre vie. Votre courage n'est point de venir ici ; tandis qu'un mot de vous calmera ce pauvre peuple, et, de tous ces loups, fera des brebis. Montez au balcon, parlez, et tout finira bien.

En effet, la situation était grave. Ces gens n'avaient qu'à se serrer pour étouffer le duc et tous ceux qui l'accompagnaient.

Par bonheur, les métiers les plus rapprochés du prince étaient les métiers riches, les bouchers, les poissonniers ; ceux-là, étant riches, étaient modérés.

Ils entourèrent le duc.

— Monseigneur, dit un de leurs chefs, vous êtes en sûreté parmi nous comme l'enfant dans le ventre de sa mère, et, s'il le faut, nous mourrons pour vous défendre. Mais, au nom de Dieu, ayez patience, ne vous emportez point ; qu'aucun de vos serviteurs surtout ne s'avise de lever la main ; nous pouvons bien endurer que vous nous frappiez, vous ; mais tout autre en serait puni sur-le-champ.

Le duc comprit qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de monter au balcon, comme le sire de Gruthuse lui en avait donné le conseil, et, faisant signe qu'il voulait parler :

— Mes enfants, dit-il, en flamand, Dieu vous garde ! Je suis votre prince et légitime seigneur ; je viens vous visiter, vous réjouir de ma présence ; je veux vous faire vivre en paix et en prospérité. Je vous prie donc de vous comporter doucement. Tout ce que je pourrai faire pour vous, sauf mon honneur, je le ferai et vous accorderai tout ce qui me sera possible.

Ce langage toucha fort la multitude qui se mit à crier à tue-tête : — *Heer wel gekoomen !* (Soyez le bienvenu, monseigneur !)

Le duc ne savait point assez de flamand pour faire à toute cette foule un plus long discours ; aussi le sire de Gruthuse reprit la parole afin d'expliquer en détail les bonnes intentions du duc.

Lorsque le sire de Gruthuse eut fini, quelques bourgeois s'approchèrent du balcon, et, remerciant le duc de sa bonté, lui demandèrent audience pour lui exposer leurs griefs.

Charles, content d'en être quitte à si bon marché, allait leur accorder leur audience ; moyennant quoi, il y avait cent à parier contre un que tout allait s'arranger en famille, quand *un grand et rude vilain*, dit le chroniqueur, entré au palais on ne sait par où, arrivé jusqu'au balcon on ne sait comment, parut tout à coup près du prince, et, levant une main énorme armée d'un gantelet de fer noir, frappa sur le balcon pour demander silence.

De grands cris avaient salué son apparition ; mais, en voyant qu'il voulait parler, chacun se tut.

Si courageux que fût le duc, il recula en apercevant cette espèce de géant, qui faisait une entrée si inattendue et venait compliquer le drame au moment où il paraissait près de se dénouer.

Mais l'homme au gantelet, sans paraître autrement s'inquiéter du duc :

— Mes frères qui êtes là-bas, dit-il en s'adressant aux gens des petits métiers, vous êtes venus pour faire vos doléances à notre prince ici présent, n'est-ce pas ? — Oui, répondirent ceux auxquels il s'adressait ; nous sommes venus pour cela, et nous en avons de grandes causes.

— D'abord, reprit le géant, vous voulez que ceux qui gouvernent la ville, que ceux qui désolent le prince et vous soient punis ; n'est-ce pas, que vous le voulez ? — Oui, oui, cria la foule.

— Vous voulez que la cueillotte soit abolie ? — Nous le voulons.

— Vous voulez que vos portes condamnées soient rouvertes. — Oui.

— Vous voulez que vos bannières vous soient rendues ? — Oui.

— Vous voulez ravoir vos châtellenies, vos chaperons blancs, vos anciennes franchises, n'est-il pas vrai ? — Oui, cria-t-on avec une énergie croissante.

— Monseigneur, continua le géant à la main de fer, voilà pourquoi ces gens-là sont assemblés, et ce qu'ils demandent de vous. Maintenant, vous le savez : tâchez d'y pourvoir. J'ai parlé pour le bien, pardonnez-moi.

Le duc et le sire de Gruthuse se regardaient piteusement ; jamais de telles paroles n'avaient été adressées au prince ; s'il eût été seul, il eût sauté sur le géant, et, s'il n'eût point eu d'armes, il eût essayé de l'étouffer entre ses bras. Mais on était en face d'une multitude armée, ivre de sa folle nuit, protégée par sa châsse de saint Liévin, qu'elle ne voulait point reporter à Saint-Bavon qu'elle n'eût obtenu ce qu'elle désirait. Le duc était furieux, aussi bien contre les bourgeois que contre le menu peuple ; il croyait qu'on l'avait fait tomber dans un piège, et que notables et gens des métiers s'étaient entendus pour le conduire où il était.

Un instant, il eut l'idée de mettre sa fille et son argent dans un chariot, de faire entourer la voiture par ses hommes d'armes, de lancer les archers en avant et de forcer le passage ; mais on lui fit comprendre qu'il n'arriverait pas vivant jusqu'à la porte.

Frémissant de rage, il se décida à suivre l'avis de ses prudents serviteurs.

D'un commun accord, quelques bourgeois furent choisis pour s'entendre avec le conseil du duc, et le surlendemain Charles le Terrible fut forcé d'apposer sa signature au bas d'un traité qui rendait aux Gantois leurs anciennes franchises.

Moyennant quoi, le peuple quitta les armes et reporta à Saint-Bavon la châsse de saint Liévin.

Le 1er juillet, enfin, le duc sortit de Gand, après avoir bu le calice jusqu'à la lie, mais en jurant qu'il aurait sa revanche.

XIV

LA TORCHE ET L'ÉPÉE

L'événement qui venait de s'accomplir était important par lui-même, mais plus important encore par ses conséquences. Toute ville voudrait suivre l'exemple de Gand.

La première ville qui suivit l'exemple de Gand fut Malines.

Une émeute y éclata sans qu'on pût en déterminer la cause précise. Le peuple s'assembla en armes sur la place, et trois maisons des plus riches bourgeois furent rasées.

Puis vint à son tour Anvers.

Il fallait d'abord aller châtier Malines.

Le duc était à Bruxelles. C'était l'affaire d'un jour.

Il se mit à la tête de ses gentilshommes, couverts de leurs haubergeons, suivis de leurs valets portant leurs casques et leurs lances, et précédés d'un petit corps d'archers picards.

Charles entra à Malines sans que personne tentât de lui résister.

Il descendit à son hôtel et commença une enquête.

Il voulait faire un exemple terrible ; mais, cette fois encore, le conseil intervint.

Un tribunal fut institué.

Les moins coupables furent condamnés à l'amende ; les autres à l'amende et au bannissement ; les autres, enfin, à la mort.

Plusieurs exécutions eurent lieu sur la place ordinaire ; puis, lorsqu'on pensa que l'heure de la clémence était arrivée, on transporta l'échafaud devant l'hôtel du duc.

Un malheureux condamné y monta ; on lui banda les yeux et on le fit mettre à genoux ; après quoi le prêtre qui l'accompagnait l'invita à recommander son âme à Dieu, le bourreau tira son épée et la fit siffler aux oreilles du patient...

En ce moment, le duc parut au balcon et fit un signe.

Le bourreau abaissa son épée sans frapper. Le prêtre détacha le bandeau qui couvrait les yeux du patient, et, au mot « Grâce ! » prononcé par le duc, tout le peuple poussa un cri de joie.

Le condamné était plus mort que vif ; il s'évanouit. Lorsqu'il revint à lui, on eut toutes les peines du monde à lui persuader qu'il vivait encore.

Le conseil avait eu raison ; la clémence fit ce que n'eût certes pas fait la colère.

Anvers envoya des députés pour faire sa soumission.

Le duc ferma les yeux ; deux grandes affaires le préoccupaient : il avait Louis XI à surveiller, Liège à punir.

Commençons par Liège.

On se rappelle le dernier traité à propos de Dinant.

Liège avait des engagements d'argent qu'elle ne pouvait remplir : la riche cité était devenue insolvable.

Seulement, Liège devait payer en argent *ou* en hommes ; — à défaut d'argent, des têtes.

Liège ne pouvait pas payer en écus ; Liège ne voulait pas payer en têtes.

Les têtes furent estimées, et l'on signifia à Liège de payer,

outre l'argent, tant pour les têtes. C'était soixante mille florins tous les six mois.

Le terme approchait. Liège n'avait pas la moitié de la somme.

Il n'y avait plus de gouvernement à Liège ; les magistrats, c'est-à-dire les hommes du duc, n'y avaient aucun pouvoir. Le sire de Raës, l'homme populaire, n'osait pas habiter la ville, tant il se fiait peu à ses propres amis ; il se tenait à Saint-Pierre, en un lieu de franchise.

Plus l'époque du payement approchait, plus la fermentation allait croissant. D'abord, le secours sembla venir du ciel. Vers Pâques, les saints commencèrent à faire des miracles.

Les saints liégeois étaient antibourguignons, bien entendu.

Puis ce furent les envoyés du roi de France, vrais ou supposés, qui reparurent peu à peu.

Puis les enfants de la verte tente, ces fils perdus des émeutes et des révolutions, qui sortaient de leur forêt, et, comme les loups, flairaient le carnage ; seulement, les loups flairent le carnage accompli ; eux flairaient le carnage à venir.

On apportait au prince toutes ces nouvelles.

Le bailly de Lyon, lui disait-on, était arrivé ; les Liégeois l'avaient conduit à la colline de Lottring, au berceau des Carlovingiens, à Herstal, où naquit Pépin, et dont nous avons fait Héristal.

Là, le bailly de Lyon, devant notaires et témoins, avait pris possession au nom du roi de France.

Liège n'était donc plus bourguignonne, plus même wallone : Liège était française ; le roi de France ne la pouvait laisser mourir.

Puis, un beau matin, Charles vit accourir Louis de Bourbon, l'évêque de Liège, accompagné de tous ses gentilshommes. Louis de Bourbon habitait Huy ; mais les Liégeois, sous prétexte de faire payer à Huy et à Saint-Trond, qui étaient des fils de Liège, leur part du tribut au duc de Bourgogne, les Liégeois, disons-nous, avaient marché vers Huy.

L'évêque n'avait point été dupe du prétexte ; il n'avait point attendu les Liégeois, il s'était sauvé.

Le duc Charles inaugurait mal cette puissance dont il avait promis de faire merveille.

Il avait été, ou à peu près, prisonnier des Gantois, et avait dû se racheter en signant un traité qu'il regardait comme une honte.

Et voilà maintenant que son cousin, Louis de Bourbon, fuyait avec ses gentilshommes devant les Liégeois.

Malheur aux Liégeois ! c'était sur eux qu'allait retomber toute cette colère extravasée au fond de son cœur depuis la mort du vieux duc.

D'abord, pour épouvanter à la fois les Liégeois et leur protecteur le roi de France, Charles fit venir cinq cents Anglais de Calais, où le roi Edouard en avait envoyé deux mille. Cinq cents suffisaient à la démonstration, et la démonstration était terrible pour la France.

Elle avait de quoi effrayer le duc lui-même.

Son grand-père, Jean sans Peur, — qui n'hésitait devant rien, et qu'on pouvait appeler Jean *sans peur du crime*, — Jean sans Peur avait hésité devant cette trahison ; car c'était une haute trahison pour un fils de France que d'appeler l'Anglais.

Bien plus : en s'alliant aux York, Charles trahissait sa mère, qui était du sang de Lancastre.

Pactiser avec les Anglais, c'était pactiser avec le diable. Châtelain lui-même, l'historien du duc, dit, en parlant des Anglais : « Telle est cette nation, que jamais bien ne s'en peut écrire, sinon en péché. »

Bientôt, pour comble de scandale, on apprit que ces cinq cents Anglais allaient assister à un mariage, qu'un Lancastre allait épouser une York, que les deux Roses, qui s'égorgeaient là-bas, allaient fleurir ensemble sur le trône de Charles le Terrible.

Puis le nouveau duc venait d'adopter pour devise : *Je l'ay empris*.

Qu'avait-il *empris*, ou *entrepris*, pour moderniser le mot ? Le partage de la France, c'était clair.

Une comète avait paru à son avènement ; cette comète, au dire général, signifiait de grands malheurs ; pour qui, sinon pour la France ?

Je l'ay empris ! c'était bien la devise qui convenait à l'original du tableau de Van Eyck ; la devise de l'homme au sourcil froncé, au teint bilieux, à la physionomie violente ; de l'homme « fort de bras, fort d'échine, avec de bonnes fortes jambes, de longues mains ; » du rude jouteur, « fort à jeter tout homme à terre ; » de l'homme « au teint et au poil bruns, à la chevelure épaisse, housseuse, aux yeux angéliquement clairs. » Et, avec cela, fils d'une béguine dévote et prude, qui avait fait brûler une ville et pendre et noyer huit cents hommes, parce qu'un polisson avait appelé son fils bâtard !

Mais avant tout, même avant le mariage, il fallait en finir avec Liège.

Le duc fit défier les Liégeois à la vieille manière, avec la torche et l'épée.

Il avait, du dernier traité, cinquante otages entre les mains. Un instant il songea à les tuer ; le sire d'Humbercourt l'en empêcha.

Il marcha sur Liège ; les Liégeois, désespérés, marchèrent à sa rencontre.

Les deux armées se joignirent à Saint-Trond.

Saint-Trond était gardé par Renard de Rouvroy, cet homme de Louis XI, que Louis XI avait envoyé pour annoncer la victoire de Montlhéry.

Comines, qui accompagnait le duc, vit de loin l'armée liégeoise ; il l'estima à trente mille hommes.

Baïre de Surlet était à leur tête, avec Raës et sa femme, madame Pentecôte d'Arkel, vaillante amazone qui galopait en tête du peuple et combattit virilement.

L'étendard de la ville était porté par le sire de Bierlo.

Enfin, dans les rangs liégeois, marchait le bailly de Lyon, qui, de bonne foi, continuait à promettre un secours de la part du roi Louis XI.

Le 28 octobre 1467, au matin, l'armée liégeoise se rangea en avant du village de Brustem et présenta la bataille.

Cette bataille, c'était la première que Charles le Terrible livrât comme duc.

On craignit que sa témérité ne compromît tout ; son conseil ne lui permit de monter que sur un simple courtaud, et non sur son cheval de bataille, pour aller lire à ses généraux l'ordonnance de la journée ; puis, l'ordonnance lue, les barbons le reprirent et le tinrent dans un corps d'armée qui ne bougea point.

Ce furent les Liégeois, ou plutôt les gens de Tongres, qui attaquèrent ; les Liégeois étaient retranchés derrière de grands fossés pleins d'eau.

Charles lança contre les assaillants ses archers et son artillerie légère.

Les gens de Tongres, repoussés, furent soutenus par les Liégeois ; néanmoins, les archers continuèrent d'avancer et emportèrent les retranchements.

Mais, en avançant, chaque homme avait épuisé les douze flèches que contenait son carquois ; de sorte que les Liégeois, voyant qu'ils cessaient de tirer, revinrent sur eux avec leurs piques, et, moins pesamment armés que leurs adversaires, les rejoignirent et en firent un grand carnage.

Les bannières du duc reculèrent.

Alors, Philippe de Crève-Cœur, sire d'Esquerdes, et le sire d'Emmerich prirent le reste des archers et une partie du corps de l'armée, et chargèrent, en laissant le duc à l'arrière-garde avec la cavalerie et les Anglais.

Les Liégeois ne purent soutenir cette charge et se débandèrent.

Les archers jetèrent leurs arcs et leurs arbalètes, tirèrent leurs épées et tombèrent sur les fugitifs.

Comines raconte la bataille en six lignes :

« Les gens de Liège, de leurs longues piques, chargèrent et tuèrent quatre ou cinq cents hommes en un moment, et branloient toutes nos enseignes comme gens presque déconfits. Mais, sur ce pas, fit le duc marcher les archers de sa bataille, que conduisoit Philippe de Crève-Cœur, homme sage et plusieurs autres gens de bien, qui, avec un grand *hu !* assaillirent les Liégeois, lesquels en un instant furent déconfits. »

Saint-Trond capitula. Il fut convenu que la ville payerait vingt mille florins et livrerait dix hommes.

Elle paya les vingt mille florins, et livra les dix hommes, — qui furent décapités.

Il y avait eu dix prisonniers de faits sur les gens de Tongres : pour les guérir de l'impatience qu'ils avaient montrée en commençant le combat, ils furent décapités avec ceux de Saint-Trond.

C'était là un cruel avertissement pour Liège

Le 11 novembre, le duc campait devant la ville.

Liège pouvait encore se défendre ; seulement, pour le faire avec quelque avantage, il fallait abattre certaines maisons qui, debout, offraient un couvert à l'ennemi pour approcher des murailles. Mais, par malheur, ces maisons appartenaient aux églises, et les prêtres sachant bien qu'ils n'avaient rien à craindre du duc, s'opposèrent à ce qu'on abattît ces maisons.

Il y avait deux partis à Liège : l'un qui voulait se défendre à outrance ; l'autre qui voulait se rendre à merci.

Le parti qui voulait se rendre choisit trois cents députés et les envoya au duc.

Ce n'était point une place à briguer après ce qui était arrivé aux hommes de Saint-Trond et de Tongres.

Les trois cents hommes arrivèrent, en chemise, la tête et les pieds nus, au camp du duc.

La ville se rendait à discrétion, sauf le feu et le pillage.

Charles reçut les députés à merci et chargea le sire d'Humbercourt de prendre possession de la ville

La nuit se passa pour Liège dans un tumulte effroyable

Vers deux heures du matin, ceux qui étaient pour la guerre virent qu'ils avaient le dessous ; ils quittèrent la ville, persuadés qu'il n'y avait pour eux aucun pardon à attendre du vainqueur.

On attendait le duc dans la journée ; mais il ne voulut entrer par aucune porte, et fit abattre vingt brasses de mur et combler le fossé : il lui fallait passer par la brèche afin de considérer Liège comme une ville prise d'assaut.

Charles, monté cette fois sur son cheval de bataille, entra, marchant au pas, l'épée nue à la main et couvert de son armure de guerre ; seulement, sur son armure, il portait un manteau constellé de pierreries.

Chaque habitant avait ordre de se tenir devant la porte de sa maison, tête découverte et la torche au poing. Nul ne savait ce qu'il allait advenir de lui ; nul ne pouvait dire si, le lendemain, il serait vivant ou mort. Le duc était sombre comme l'orage ; comme l'orage, il portait en lui un tonnerre muet, mais prêt à éclater.

Charles se plut à laisser Liège dans cette anxiété, du 17 au 26 novembre.

Le 26, le beffroi de l'hôtel de ville sonna lugubrement... La pauvre cloche sonnait le glas de sa propre agonie.

Le duc avait fait dresser son trône à l'endroit même où siégeait jadis le prince-évêque. Il avait à ses côtés Louis de Bourbon.

Sur la place était le peuple, sans armes, tête basse, et dans l'attitude du condamné devant son juge.

Cette fois, c'était bien pis que les habitants qui étaient condamnés à mort : c'était la ville elle-même qui allait être exécutée.

Il lui restait seulement à entendre sa sentence.

Un simple huissier la lui lut.

Liège n'avait plus de remparts, plus de tours, plus de bannières, plus d'artillerie : Liège n'était plus une ville : on pouvait y entrer de partout comme dans un village. Liège n'avait plus de loi, plus de justice de ville, plus de justice d'évêque, plus de corps de métiers ; son bourgmestre, c'est-à-dire sa voix, son avoué, c'est-à-dire son épée, lui étaient enlevés. Liège serait désormais jugée par ses voisins, ou plutôt par ses ennemis, Namur, Louvain, Maestricht. Liège, outre les six cent mille florins du premier traité, payerait cent quinze mille livres d'amende, et livrerait douze hommes à la merci du duc, qui en ferait des captifs ou des morts. — Trois de ces hommes furent amenés sur l'échafaud et graciés ; les neuf autres furent exécutés.

Mais, comme on enlevait aux Liégeois leur vie politique, judiciaire et commerciale, il fallait aussi leur enlever le symbole de cette vie, leur *perron*. Le perron, c'était à Liège ce que le palladium était à Troie.

Un article de la sentence disait :

« Le perron sera enlevé, sans qu'on puisse le rétablir jamais, pas même en refaire l'image dans les armes de la ville. »

Et, en effet, le perron fut déraciné ; le duc l'emporta, comme Napoléon, trois cent cinquante ans plus tard, emporta de Moscou la croix d'or du grand Ivan ; seulement, plus heureux que le moderne Téméraire, Charles put rapporter son trophée jusqu'à Bruges. Là, le perron fut placé devant la Bourse, et condamné, par une inscription, à raconter lui-même son malheur et sa honte.

Les Liégeois avaient, en outre, sur la place de leur marché, une statue de la Fortune ; le duc la fit abattre, ne laissant que la roue ; encore la fit-il fixer par un gros clou, afin qu'elle ne tournât plus.

Qui eût cru qu'une ville ainsi châtiée n'était point subjuguée ; qu'un peuple ainsi humilié relèverait encore la tête, et, comme Encelade foudroyé, se retournerait une dernière fois dans son tombeau ?

Nous avons dit que le duc était énormément riche, son père lui ayant laissé de grands trésors ; mais, dans sa prévoyance de grands événements, le duc ne voulut point toucher à cet argent, qu'il constitua en fonds de réserve. Il trouva bien plus simple de lever un impôt extraordinaire que son peuple lui devait à triple titre : — à cause de son avènement au trône ; — à cause de sa guerre contre les Liégeois ; — à cause de son mariage avec Marguerite d'York.

L'impôt était exorbitant ; mais quelle ville, même Gand, eût osé résister après la chute de Liège ?

Le mariage du duc s'accomplit enfin à Bruges.

L'auguste époux crut que c'était une occasion de se montrer aussi sévère justicier envers la noblesse qu'il l'avait été envers le peuple. Il fit couper la tête à un jeune gentilhomme nommé le bâtard de la Hamaide, fils de Jean de la Hamaide, seigneur de Condé.

Il est vrai que le jeune homme ne l'avait pas volé.

Un jour qu'il jouait à la paume et avait fait un coup douteux, il en appela à un chanoine qui regardait la partie ; le chanoine lui donna tort.

Alors, avec d'abominables malédictions, le bâtard de la Hamaide jura qu'il se vengerait.

Le chanoine se sauva.

Mais, la partie finie, le bâtard, pour accomplir sa parole, monta à cheval et se rendit à la campagne qu'habitait l'homme d'Eglise.

Il n'y trouva que le frère de celui-ci.

Voyant un gentilhomme exaspéré qui entrait chez lui l'épée à la main, et proférait des menaces de mort, le frère, tout innocent et même tout ignorant qu'il était de cette colère, tomba à genoux, joignant les mains.

D'un coup de son épée, le bâtard les lui abattit.

Puis, jugeant que ce n'était point assez, de trois autres coups d'épée il acheva sa victime.

La nouvelle de ce meurtre arriva au duc, qui fit saisir le bâtard de la Hamaide au milieu même de la cour et l'envoya en prison, jurant, lui aussi, et par saint Georges, qu'il en ferait bonne punition.

Et, en effet, le père, l'oncle, la famille, la noblesse eurent beau venir demander la grâce du coupable, personne ne put rien : le beau meurtrier — et de sa beauté vint sans doute la grande pitié qu'il inspira, aux femmes surtout, — le beau meurtrier eut la tête tranchée sur la place ordinaire des exécutions, et son corps, coupé en quatre quartiers, fut exposé sur la roue comme celui du dernier des malfaiteurs.

Etait-ce justice sévère ? était-ce colère rentrée ? Quelques jours auparavant, le duc avait eu une de ces humiliations qu'il n'était point dans l'habitude de laisser sans vengeance, et dont, cependant, il ne s'était point vengé.

Le connétable de Saint-Pol, au service du roi de France par sa charge, mais relevant du duc par ses terres, était venu à Bruges pour assister au mariage de son seigneur suzerain.

Or, au milieu de toute cette noblesse rassemblée, le comte de Saint-Pol avait fait une si royale entrée, qu'on eût dit que c'était le véritable et seul seigneur de la ville.

Six trompettes à cheval le précédaient ; puis venaient ses bannerets l'épée nue, — puis lui-même, — puis six pages marchant derrière lui, et une foule de gentilshommes derrière ses pages.

Il en résulta qu'au moment où il allait se présenter devant le duc, celui-ci lui fit signifier, par les sires de la Roche et d'Emmerich, qu'il ne serait point reçu.

On espérait que le comte ferait des excuses ; mais il se contenta de répondre :

— Ce n'est point comme comte de Saint-Pol que je suis venu avec toute cette pompe ; c'est comme connétable du roi de France. Je me suis conformé aux usages du royaume, et, le roi fût-il à Paris, j'y entrerais comme j'ai fait hier ici. Or, Bruges relevant du royaume de France, j'ai usé de mon droit, voilà tout. J'attendrai qu'il plaise au duc de me recevoir.

Le comte attendit deux jours, en effet ; puis, le troisième jour, voyant que le duc n'envoyait pas vers lui, il partit comme il était venu ; mais, cette fois, pourtant, sans trompettes.

Enfin, Marguerite d'York fit à son tour son entrée dans la ville de Bruges ; elle était dans une litière portée par des archers anglais, lesquels la déposèrent au seuil de l'hôtel de Bourgogne, où la reçut la douairière Isabelle. Les deux femmes s'embrassèrent.

Songèrent-elles, en s'embrassant, qu'il y avait entre elles cent cinquante ans de guerre civile, et assez de sang pour rougir la Tamise de sa source à son embouchure ?.

Le roi de France s'était fait représenter à ce mariage par son aumônier la Balue ; celui-ci y trouva le légat du pape, qui venait prier pour Liège.

Liège était ruinée à fond et ne pouvait acquitter les échéances de son amende ; pour faire le dernier payement, les Liégeois avaient été obligés de vendre les bijoux de leurs femmes et jusqu'à leurs anneaux de mariage.

Le duc répondit à l'envoyé du pape :

— Liège doit, Liège payera.

Le soir des noces, le feu prit au lit des nouveaux époux.

Etait-ce un avertissement que le ciel donnait à la dureté du duc ?

Il y eut de grandes fêtes à propos de ce mariage, entre autres, un tournoi que l'on appela le tournoi du *perron d'or*, sans doute en souvenir du perron de bronze de Liège, et où le bâtard de Bourgogne remporta le prix. Dans les intermèdes, un léopard monté sur une licorne et portant la bannière d'Angleterre vint présenter au duc une fleur de marguerite ; puis la petite naine de mademoiselle Marie de Bourgogne, habillée en bergère, parut, conduisant un grand lion d'or qui ouvrait la gueule par ressort et qui chanta un rondeau ; puis entra dans l'arène, sous l'escorte de deux géants, une baleine de soixante pieds de long, nageant à sec, remuant la queue et ayant pour yeux d'énormes miroirs ; de son ventre sortirent des sirènes et, après elles, des chevaliers, qui combattirent et firent la paix, tandis que chantaient les sirènes ; enfin, le monstre rouvrit

sa gueule immense, avala ses enfants, et, nageant de nouveau, s'en retourna par où il était venu.

Mais ce qui frappa surtout les esprits et donna fort à songer à chacun, ce furent deux chevaliers, deux amis, Hercule et Thésée, ou bien Charles et Edouard, comme on voudra, battant et désarmant un roi qui se mit à genoux et se reconnut leur serf.

Si ces deux amis, si ces deux vainqueurs étaient le duc de Bourgogne et le roi d'Angleterre, quel était ce roi vaincu et désarmé qui se reconnaissait leur serf, sinon le roi de France Louis XI ?

XV

LE PIÈGE DE PÉRONNE

Il voyait tout cela par les yeux de son espion la Balue, le roi de France Louis XI, et mieux encore par les yeux de son génie, par cette admirable intuition de l'araignée, qui devine, au moindre mouvement de sa toile, si elle a affaire à une proie ou à un ennemi.

Dès qu'il avait appris la mort du vieux duc de Bourgogne, il avait compris ce qui allait arriver, et s'était mis en mesure.

Il avait fait une chose bien hardie ; mais il était véritablement l'homme de ces sortes de coups de tête : il avait armé Paris.

C'était tout le contraire de ce que faisait le duc, qui enchaînait Gand et démantelait Liège.

Charles VI avait, lui, désarmé les Parisiens ; Charles VII ne s'était jamais confié à eux qu'avec une grande répugnance ; dans la guerre du Bien public, leur attitude avait été fort douteuse ; — rien n'y fit : le roi poursuivit son système, cette politique qui lui avait déjà fait tirer Dammartin de prison pour le mettre à la tête de l'armée.

Ces oppositions plaisaient à l'esprit fantasque et cependant calculateur de Louis XI. Nous allons le voir, à Péronne, jouer sa vie sur un coup de dé.

Mais lui se disait que Paris, c'était la France ; il en devinait l'importance future ; il avait entrevu la centralisation moderne. Pour lui, le roi de Paris était le roi de France.

Il armait donc, il fortifiait donc Paris ; il le ménageait surtout. Il connaissait les Parisiens, lui qui leur avait fait venir de Mantes des pâtés d'anguilles !

Il avait exempté Paris de taxe ; quelque besoin qu'il eût d'argent, il maintint cette exemption.

Un seul point sur lequel le roi tint ferme fut celui de l'armement : monter à cheval ou fournir des hommes, fut l'inexorable loi à laquelle durent se soumettre le Parlement, le Châtelet, la Chambre des comptes, les généraux des aides, les églises même.

Puis Louis XI ordonna une revue.

Il y avait à cette revue quatre-vingt mille hommes armés et soixante-cinq bannières.

Le roi leur envoya trois cents tonneaux de vin

On but à sa santé, à celle de la reine ; c'était ce qu'il voulait : la France ne serait jamais bien malade tant qu'il se porterait bien.

Comment tous ces bons bourgeois n'auraient-ils pas bu à la santé d'un des leurs? Etait-ce un roi que ce bonhomme qui s'en allait tout seul par les rues, causant avec le premier venu, entrant dans les maisons des particuliers et dans les boutiques des marchands, allant souper chez son compère, Denis Hesselin, envoyant la reine, — une princesse de Savoie, — avec Perrette de Châlons, sa maîtresse, baigner et souper chez le président Dauvet ?

Ses bons bourgeois, il les portait dans son cœur ! On vint, un jour, se plaindre à lui qu'un moine normand avait accusé deux bourgeois sans preuves. Il fit jeter le calomniateur à la Seine avec une pierre au cou, ni plus ni moins qu'un chien.

Puis il la fallait peupler, cette bonne ville qui avait tant souffert. Le roi fit, pour y arriver, ce qu'avait fait Romulus pour peupler Rome : il fit proclamer à son de trompe que les gens de toute nation, qui seraient en fuite pour meurtre, pour vol ou pour rébellion, auraient asile à Paris.

C'était une petite porte qu'il ouvrait du côté de Liège. Mais, hélas ! il y avait bien loin de Liège à Paris.

Les trêves finissaient au 15 juillet 1468. Le roi s'attendait à être attaqué aussitôt les trêves finies ; il savait qu'il existait une convention entre les princes pour refaire une seconde guerre du Bien public, cette fois avec l'aide de l'Anglais.

Le duc de Bretagne tint seul la parole engagée à la coalition ; il entra en Normandie.

Mais le roi, n'ayant affaire qu'à lui, le mena rudement : il lui reprit Bayeux, Vire et Coutances.

D'où vient qu'après tant de démonstrations hostiles le duc ne bougeait pas ?

L'Angleterre lui manquait, et, toute agonisante qu'elle était, Liège remuait encore.

Puis le roi avait eu une idée : c'était de se créer une alliée jusqu'alors inconnue, — la France !

Il convoqua les Etats généraux, vieille tradition perdue.

Soixante villes envoyèrent leurs députés, chacune un prêtre et deux laïques. Cent quatre-vingts députés furent réunis.

— Le royaume veut-il perdre la Normandie? demanda Louis XI aux députés.

— Non, répondirent-ils d'une seule voix

— Eh bien, reprit le roi, confier la Normandie à mon frère ou au duc de Bretagne, c'est la donner aux Anglais.

Et, en effet, pour s'assurer leur appui, on offrait à ceux-ci douze villes. Eux voulaient non seulement ces douze villes, mais encore une solde.

Pour désirer trop, ils n'eurent rien.

Les Etats ne voulaient pas croire à cette trahison d'un fils de France. Le roi leur montra copie de la lettre de son frère, contre-signée Warwick, probablement.

Warwick était toujours grand ami de Louis XI. Edouard pouvait vouloir la guerre ; l'Angleterre ne la voulait point. Pas plus qu'aujourd'hui la reine, le roi, à cette époque, n'était maître de sa politique. Les évêques et les lords envoyèrent Warwick à Rouen.

Louis XI l'y alla recevoir, lui fit fête à sa manière, non pas en lui donnant des tournois et des intermèdes qui remplissaient les yeux et laissaient les poches vides, mais en promenant les Anglais par la ville, en les conduisant chez les marchands de drap et de velours en leur disant : « Prenez ! » puis, derrière, venaient des laquais avec de grands sacs d'argent qui payaient ce que les Anglais avaient pris. De sorte que les marchands normands établissaient une grande différence entre les Anglais amis du roi Louis XI qui les enrichissaient, et les Anglais amis du duc de Bourgogne qui les avaient ruinés.

De son côté, connaissant l'amour des Anglais pour l'or, Louis XI, exprès pour eux, fit frapper de grosses pièces pesant dix écus ; si large que fût la main qui s'étendait, avec une de ces pièces, la main était pleine.

Voilà donc ce qui s'était passé relativement à l'Angleterre, et le mariage du duc avec Marguerite d'York n'y avait rien changé.

Maintenant, voici ce qui se passait à Liège :

On a dit que Louis XI, sentant ses forces s'épuiser, s'était fait injecter dans les veines du sang d'enfant ; ce mensonge chirurgical, la pauvre ville de Liège le pratiquait à la lettre.

A la place de son sang perdu sur le champ de bataille et sur l'échafaud, le retour des bannis injectait dans ses veines un sang plus patriote et plus violent encore que celui qu'elle avait répandu.

Il y avait tant de bannis, que les bannis, à eux seuls, étaient devenus une armée ; armée terrible qui ne craignait point la mort ; la mort, c'était la fin des souffrances de ces malheureux ! armée hideuse à voir avec ses soldats aux vêtements en lambeaux, à la barbe hérissée, aux cheveux tombant sur leurs épaules, aux mains brandissant des armées de bâtons et des piques.

Ils entendirent raconter que Liège, désespérée, voulait mourir dans un dernier effort : ils accoururent pour demander leur part dans sa mort.

Le 4 août, ils essayèrent, en passant, de prendre Bouillon ; ils échouèrent. Le 8 septembre, ils entrèrent dans Liège en criant :

— Vive le roi !

Peut-être — tant ils étaient effrayants, — la ville leur eût-elle fermé ses portes, si elle avait encore eu des portes.

Ils trouvèrent à Liège le légat du pape et essayèrent de la prière. La souffrance les avait faits humbles : ils s'agenouillèrent devant le prélat.

— Nous sommes des mourants, lui dirent-ils, priez pour nous comme on prie pour des mourants ! Nous ne pouvons plus vivre ainsi que nous l'avons fait jusqu'ici : la vie des bois est trop dure. Qu'on ne nous refuse pas ; car, si l'on nous refuse, nous ne répondons plus de nous-mêmes...

Le légat, qui avait déjà intercédé en leur faveur près du duc, et qui avait été repoussé, songea à l'évêque.

En somme, l'évêque avait été plus doux pour eux que le duc ; l'évêque avait des intérêts communs avec eux Ils étaient ruinés, ils avaient perdu leur liberté, ils n'avaient plus ni justice, ni murailles ; mais l'évêque, de son côté, n'avait plus d'évêché.

L'intérêt devait donc les réunir.

Le légat se mit à la tête des chefs, et, avec eux, alla chercher l'évêque à Maestricht, et, bon gré mal gré, le ramena à Liège

Pendant ce temps, il se jouait à Péronne une scène de haute comédie.

Le duc de Bourgogne y avait assemblé une armée. S'il n'avait point agi de concert avec le duc de Bretagne, c'est, sans doute, qu'il se croyait assez fort pour agir seul.

Tout à coup, il reçut une lettre du roi de France. Louis XI lui disait que rien de bien ne se faisait par intermédiaire, et que, pris d'un grand désir de le voir et de traiter directement avec lui, comme il avait fait à Vincennes, il lui demandait un sauf-conduit pour l'aller trouver dans son camp.

Une pareille ouverture ne pouvait que flatter le duc : il fallait que sa chevalerie fût bien connue pour que son ennemi n'hésitât point à se remettre entre ses mains.

Il répondit lui-même au roi et lui envoya le sauf-conduit demandé, tout entier de son écriture.

Ce sauf-conduit, conservé à la Bibliothèque de la rue Richelieu (ms 9.675), disait à peu près ceci :

« Vous pouvez venir, séjourner et demeurer, et vous en retourner sûrement, ès lieux de Chauny et de Noyon, à votre bon plaisir, toutes les fois qu'il vous plaira, sans qu'aucun empêchement soit donné à vous... »

Mais ce qu'on y lit le plus distinctement, c'est cette phrase :

« *Pour quelque cas qui soit ou puisse advenir.*

« 8 octobre 1468. CHARLES. »

Retenez bien cette date du 8 octobre ; elle est importante. Un mois, jour pour jour, s'est écoulé depuis que les bannis sont rentrés à Liège.

Le roi n'hésita plus ; la phrase que nous avons soulignée rendait toute ambiguité impossible. « Pour quelque cas qui fût ou pût advenir, » le duc ne devait point empêcher le roi de retourner à Chauny ou à Noyon.

D'ailleurs, sans sauf-conduit, au temps de la guerre du Bien public, le comte de Charolais, tout en causant avec le roi, n'était-il point rentré dans Paris? Or, le roi n'aurait eu qu'à faire fermer la barrière derrière le duc : le duc n'était qu'à cent pas de la Bastille. Il n'avait pas fait cela, lui, Louis XI, lui, bonhomme, roi bourgeois, n'ayant pas le moins du monde la prétention d'être un roi chevalier ; comment le duc commettrait-il une pareille félonie?

Le roi partit donc, le cœur tout gai, le sourire sur les lèvres ; il venait enfin de prendre sa belle et de faire couper le cou à Charles de Melun, à qui, depuis longtemps, il ménageait cette récompense de sa trahison.

Peut-être, au reste, n'avait-il choisi ce moment que pour donner à Dammartin tous les biens du supplicié : comme il laissait la France et son armée entre les mains de l'ancien écorcheur, il ne pouvait lui montrer trop de tendresse.

Si le duc retenait son hôte, Dammartin devait le venir réclamer.

Ce n'était l'avis de personne, que le roi se hasardât ainsi ; mais on eut beau lui rappeler qu'une comète avait paru, annonçant au ciel le malheur de quelque grand de la terre ; qu'une prophétie disait qu'il mourrait de mort violente dans l'année, le roi ne voulut entendre à rien.

Le 9 octobre, c'est-à-dire le lendemain du jour où le sauf-conduit avait été signé, le jour même où, selon toute probabilité, il l'avait reçu, Louis XI se mit en route, emmenant avec lui le connétable de Saint-Pol, le cardinal la Balue, le duc de Bourbon, le sire de Beaujeu, l'archevêque de Lyon et l'évêque d'Avranches, son confesseur.

Sa garde consistait en quatre-vingts Ecossais et une soixantaine de cavaliers.

Ajoutez à cela Tristan, son grand prévôt ; Olivier Le Daim, son barbier, son valet de chambre, son confident, son factotum ; enfin, Galeotti, son astrologue.

Le roi avait souhaité que Philippe de Crève-Cœur, sire d'Esquerdes, vînt au-devant de lui avec les archers de Bourgogne.

Il les trouva au lieu indiqué.

Le sire de Crève-Cœur annonça à Sa Majesté que le duc l'attendait en deçà de la petite rivière de Doing.

— Alors, hâtons le pas, dit le roi ; car j'ai grand désir de voir mon cher cousin !

En effet, du plus loin qu'il aperçut le duc, il mit son cheval au galop, courut à lui et l'embrassa.

Charles reçut d'abord un peu froidement toutes ces caresses ; il n'avait jamais eu grande confiance dans Louis XI, et pas plus en ce moment qu'en aucun autre.

Mais le roi ne parut point remarquer cette froideur : il jeta son bras au cou de son cousin, et continua de marcher, la main ainsi appuyée sur son épaule.

Arrivé à Péronne, le roi trouva son logement préparé chez le receveur de la ville : car le château, vieille bâtisse du VIIe siècle, était inhabité et mal en ordre.

A peine installé, Louis XI apprit que l'armée du maréchal de Bourgogne arrivait et campait sous les murs de la ville.

Ce maréchal de Bourgogne était son ennemi personnel. Le roi en avait beaucoup, d'ennemis ; celui-là était un des bons.

Lorsque le dauphin avait été obligé de fuir le Dauphiné, le maréchal de Bourgogne l'avait accompagné dans sa fuite, et, en récompense de ce service, le roi, à son avènement au trône, lui avait donné la seigneurie d'Epinal ; mais les bourgeois, qui ne voulaient pas être au maréchal de Bourgogne, avaient réclamé près du Parlement : ils s'appuyaient sur des lettres du roi Charles VII, qui, en réunissant leur ville à la couronne, avait promis qu'elle ne serait jamais cédée en fief.

Or, le Parlement, qui avait reçu les instructions de Louis XI, donna gain de cause aux habitants.

Le maréchal déclara qu'étant Bourguignon et ne reconnaissant pas le Parlement de Paris, il prendrait la ville de force.

Le roi autorisa les habitants à se donner à Jean de Calabre. Jean de Calabre était une aussi rude épée que le maréchal de Bourgogne ; la seigneurie d'Epinal lui resta, — en attendant que le roi la lui reprît à son tour.

De là la haine.

Après le maréchal de Bourgogne arriva Antoine de Châteauneuf, seigneur du Lau, autre ennemi du roi, et son ennemi à bien plus juste titre encore que le maréchal.

Le roi, autrefois, l'avait fort choyé, le faisant grand chambellan et grand bouteiller ; mais, au moment de la guerre du Bien public, monsieur de Châteauneuf avait considérablement tiédi et le roi lui gardait rancune de cette tiédeur. Il l'avait fait arrêter, l'avait mis au château d'Usson, et, se fiant mal aux murailles et aux verrous, il avait eu l'idée de confectionner pour son ancien favori une prison dans la prison ; en conséquence, il avait pris la peine de dessiner de sa main royale une de ces cages de fer dont il fit, par la suite, un si fréquent usage ; et, ayant envoyé ce modèle au bâtard de Bourbon, amiral de France, il l'avait prié de faire ladite cage aussi exacte que possible, d'y enfermer le prisonnier, et d'en remettre la clef ès mains de Sa Majesté elle-même.

Mais le bâtard de Bourbon, qui trouvait cette double prison par trop cruelle, s'était contenté de répondre : — Si le roi veut traiter ainsi ses prisonniers, qu'il les garde lui-même ; alors, il en pourra faire ce que bon lui semblera, et même de la chair à pâté.

M. de Châteauneuf fut averti du danger qu'il courait ; il était, dit-on, l'amant de la dame d'Arcinge, femme du commandant du château : aidé par elle, il s'évada.

Le roi, en apprenant cette fuite, s'était mis dans une violente colère, et avait fait décapiter le sire d'Arcinge, Raimonnet, le fils de sa femme, et le procureur du roi d'Usson.

Comme si tous les ennemis de Louis XI se fussent donné rendez-vous à Péronne, le fils du feu duc de Savoie, Philippe de Bresse, arriva à son tour.

Le roi commença de s'inquiéter : c'était une étrange réunion pour fêter un hôte, que de rassembler tous ses ennemis.

Après cela, peut-être venaient-ils d'eux-mêmes, comme des loups à l'odeur du sang.

La maison du receveur, où il était logé, ne parut pas sûre à Louis XI ; il demanda à aller demeurer au vieux château ; dans ce château du comte Herbert, où le vassal tua son roi ; où, disait-on, la trace du sang de Charles le Simple se voyait encore sur les dalles du cabinet attenant à la chambre à coucher.

La demande fut accordée au roi sans contestation.

Tous ses ennemis riaient, et montraient en riant leurs dents aiguës et affamées. N'était-ce pas miracle, bonté du ciel, permission de la Providence, que le rusé renard se fût ainsi de lui-même venu mettre la patte dans le piège?

Le duc n'avait plus qu'une chose à faire : fermer la porte sur lui et ne la rouvrir jamais, ou bien mettre son prisonnier dans une de ces cages dont il faisait lui-même les dessins.

Mais le duc tenait bon : le roi s'était fié à lui, le roi ne s'en repentirait pas ; seulement le roi étant à Péronne, dans le château du comte de Vermandois, habitant cette chambre qu'avait habitée Charles le Simple, ayant sous les yeux ce sang incrusté dans la dalle, lui, le duc de Bourgogne, serait plus tenace à l'endroit de certains articles qu'il désirait joindre au traité que le roi était venu lui offrir.

Cependant, il faut croire qu'il plia sous l'obsession. On se rappelle que les bannis étaient rentrés à Liège le 8 septembre : il est probable que, le 10 ou le 11, le duc le savait ; or, on était au 10 octobre.

Tout à coup, le bruit se répand que Humbercourt est tué, que l'évêque de Liège est tué, que les chanoines sont tués.

Le duc crut-il à la nouvelle, ou fit-il semblant d'y croire?

La nouvelle, en la supposant vraie, était plus fatale au roi de France qu'au duc de Bourgogne.

En effet, si la révolte avait été fomentée par le roi, quel

moment eût-il choisi pour l'explosion ? Celui où il venait de se livrer à son ennemi !

Cette politique de taupe n'était certainement pas de Louis XI, l'homme à la longue vue. Il est vrai que les presbytes y voient quelquefois assez mal de près.

En tout cas, si l'évêque était tué, et si l'on pouvait imputer le meurtre à Louis XI, celui-ci était brouillé avec le pape, il était brouillé avec le duc de Bourbon, une des épées sur lesquelles il comptait le plus.

Mais, on le sait, les nouvelles étaient loin d'être vraies : non seulement les bannis n'avaient point massacré leur évêque, en le ramenant de Maestricht, mais encore un des leurs, ayant hasardé un mot contre lui, ils lui avaient fait son procès à l'instant même et l'avaient pendu à un arbre du chemin.

Que le duc crût à ces nouvelles ou fît semblant d'y croire, il agit comme s'il y croyait.

— Ah ! s'écria-t-il, il est donc vrai que le roi n'est venu ici que pour me tromper et m'empêcher de me tenir sur mes gardes ! J'avais bien raison de me défier de la vénéneuse bête et de refuser cette entrevue ; c'est lui qui, par ses menées souterraines, a excité ces mauvaises et cruelles gens de Liège ; mais, de par saint Georges ! les Liégeois seront cruellement punis et mon cousin Louis aura sujet de se repentir !

Aussitôt, il ordonna que les portes de la ville fussent fermées et que personne ne pût sortir sans une permission signée de sa main.

Le prétexte qu'il donna — car sa conscience lui faisait bien quelque reproche — fut qu'une cassette pleine d'or et de bijoux venait de lui être dérobée et qu'à quelque prix que ce fût, il voulait que cette cassette se retrouvât.

Mais à ses familiers il ne cachait point la véritable cause des mesures qu'il prenait ; il se promenait çà et là, sombre et agité à la fois, prenant ceux qu'il rencontrait à témoin de là trahison du roi, criant, à qui les voulait entendre, les nouvelles de Liège, les exagérant encore, et s'emportant en terribles menaces de vengeance, sans doute pour préparer les esprits à ce qu'il voulait faire et pour qu'ils n'en fussent point effrayés.

Bientôt l'écho de ces nouvelles, grossi de la colère du duc, alla rouler comme un tonnerre sous les voûtes du vieux château.

Louis entendit tout à coup un grand mouvement dans les salles et les corridors, un bruit d'armes et de pas ; les portes se fermèrent et se verrouillèrent, et on lui cria qu'il était prisonnier.

La cause de ce changement, il l'ignorait encore, et il ne la sut que le lendemain 12 octobre.

Louis XI sentit la gravité de la situation, mais ne s'abandonna point. Il avait toujours avec lui ce qu'il appelait son argent de poche ; son argent de poche, cette fois, consistait en quinze mille écus d'or. Il les donna à distribuer entre les conseillers du duc ; mais on le croyait si bien perdu, cette colère du duc paraissait si intraitable, que celui à qui le prisonnier avait donné les quinze mille écus à distribuer, s'en distribua d'abord à lui-même la meilleure partie.

Tout était en rumeur dans la ville, et la journée du 12 se passa dans l'anxieuse attente de ce qu'allait faire le duc.

Le 13, — remarquez bien qu'à cette date il était impossible que le duc ne sût point la vérité, — le 13, le duc assembla son conseil. La séance dura tout le jour et une partie de la nuit ; il va sans dire que les ennemis du roi y eurent voix délibérative.

Lui, le roi, avait fait offrir, dès la veille, de jurer la paix telle qu'il l'avait proposée ; c'est-à-dire qu'il s'engageait à faire au duc toutes réparations suffisantes, à l'accompagner à Liège, et à donner des otages pour rentrer en France.

Mais ces propositions, le duc ne les avait pas même écoutées ; car voici ce qui avait été à peu près arrêté dans le conseil. Retenir le roi en prison, envoyer chercher monsieur Charles, son frère, et régler avec lui le gouvernement du royaume.

Déjà le messager était prêt ; il avait passé ses houseaux de voyage, et son cheval tout sellé attendait dans la cour.

En ce moment, le duc recula.

Depuis longtemps ce frère du roi vivait en Bretagne ; il avait des engagements avec le duc son hôte ; était-il bien politique à Charles de Bourgogne de faire un roi de France breton ?

Puis le roi était sous clef, c'est vrai ; mais son chef d'écorcheurs Dammartin, mais son armée, la plus belle qu'eût encore réunie Louis, étaient parfaitement libres de leurs mouvements.

C'était une terrible guerre à soutenir ! Dammartin, qui venait d'hériter de la peau de Charles de Melun, n'avait pas grand'chose à attendre des amis de ce dernier : puis tout portait à croire qu'il s'était franchement donné au roi.

Au moment donc où le messager du duc mettait le pied à l'étrier, il reçut l'ordre de ne point partir.

XVI

LA VICTIME EXPIATOIRE

Pendant que le duc ordonnait, donnait contre-ordre, hésitait, une scène d'un autre genre se passait sous les voûtes sombres du château où était enfermé Louis XI.

Louis XI était fort superstitieux, croyait à l'astrologie judiciaire, à la conjonction des astres, à l'influence des planètes ; il avait, comme nous l'avons dit, près de lui son astrologue Galeotti.

Cet astrologue était, sinon un très savant homme, du moins un homme très habile, qui avait longtemps habité la cour du roi de Hongrie, Mathias Corvin. Consulté par Louis XI sur son dessein de se rendre auprès du duc, Galeotti l'avait approuvé.

Était-ce de bonne foi ? était-il gagné par les ennemis du roi pour lui donner ce conseil ? On ne peut le dire, mais le fait est qu'il le lui avait donné.

Le roi, qui avait cru faire, en venant à Péronne, la chose la plus habile du monde, et qui, par la tournure que prenaient les événements, s'apercevait qu'il avait fait une folie, le roi n'était point tâche de faire retomber sa colère sur quelqu'un et de mettre son imprévoyance sur le compte de son astrologue.

Nous avons dit qu'il avait emmené avec lui sa maison intime, et que cette maison se composait de Tristan, son grand prévôt, d'Olivier Le Dain, son barbier, et de Galeotti, son astrologue.

Il voulut, tout prisonnier qu'il était, s'assurer qu'il n'avait pas cessé d'être roi en se donnant la satisfaction de faire pendre Galeotti ; il appela Tristan et lui demanda s'il était disposé à lui obéir quand même. Tristan lui répondit que le lieu et la situation n'y faisaient rien ; que le roi de France, prisonnier ou non, était toujours le roi de France, et que, tant qu'il lui resterait à lui, Tristan, un souffle de vie, il obéirait au roi, en prison comme ailleurs.

C'était tout ce que voulait Louis XI.

Il dit donc à Tristan de quoi il était question.

Tristan avait pour l'astrologue cette haine naturelle, cette répulsion instinctive qu'a la force matérielle pour l'intelligence, la brutalité pour l'esprit ; il était toujours enchanté d'avoir à pendre quelqu'un, mais il fut plus particulièrement enchanté que ce quelqu'un se trouvât être Galeotti.

Il offrit donc au roi de se mettre à l'instant même à la besogne ; mais Louis XI, tout décidé qu'il était à se venger de l'astrologue, voulut corroborer sa résolution par un dernier entretien avec lui.

Seulement, il fut entendu que, si, au moment où sortirait l'astrologue, le roi lui criait : « Allez ! il y a un Dieu au-dessus de nous ! » cela voudrait dire : « Ami Tristan, voilà un homme qui t'appartient et dont tu peux faire ce que tu voudras. »

Et si, au contraire, — ce qui était possible, — l'astrologue parvenait à se justifier, et que le roi prît congé de lui par ces paroles : « Allez en paix, mon père ! » Tristan ne devait pas toucher un cheveu de sa tête.

Mais ce dernier cas était peu probable ; si peu probable, que, pour ne pas perdre de temps, le grand prévôt appela ses deux acolytes, Petit-André et Trois-Echelles, leur fit enfoncer un piton dans une solive, et, à ce piton, attacher une corde.

Les deux hommes étaient occupés à cette opération, lorsque Galeotti passa pour se rendre chez le roi

L'astrologue ne jeta qu'un coup d'œil sur eux et sur leur chef, qui les regardait faire avec une attention témoignant du profond intérêt qu'il prenait à la chose mais ce coup d'œil suffit pour le convaincre qu'une exécution se préparait, et comme il n'avait probablement pas la conscience bien nette à propos du voyage de Péronne il sentit quelque chose comme un frisson qui lui courait dans les veines.

La vue du roi ne fut point propre à le rassurer.

En effet, le roi éclata en reproches, et, sans doute, Galeotti ne trouva point d'excuse suffisante à lui donner ; car Tristan, qui se tenait l'oreille collée à la porte, entendit le roi qui criait d'une voix fort courroucée :

— Sortez, monsieur le sorcier ! monsieur le magicien ! monsieur le charlatan ! et souvenez-vous qu'il y a un Dieu au-dessus de nous !

Tristan fit un signe à ses hommes : l'astrologue leur appartenait.

Mais le roi se ravisa et, gouailleur de sa nature, ne voulut point laisser aller ainsi son astrologue à la corde sans une dernière raillerie

Il le rappela donc.

— Un instant, lui dit il ; une dernière question.

— Faites sire, dit Galeotti en s'inclinant

— Seulement, réfléchis bien avant de répondre ; car cette question est peut-être plus importante au fond qu'elle n'en a l'air en apparence.

— J'attends, sire.

— Peux-tu, à l'aide de ta prétendue science, prédire l'heure de ta mort ?

L'astrologue n'eut pas besoin de réfléchir beaucoup pour répondre.

— Sire, répondit-il, je ne le puis qu'en la mettant en rapport avec la dernière heure d'une autre personne.

— Explique-toi mieux, dit le roi.

— Eh bien, sire, reprit Galeotti, voici tout ce que je puis dire avec certitude de mon trépas : c'est qu'il précédera de vingt-quatre heures celui de Votre Majesté.

Le roi regarda l'astrologue d'un air effaré ; mais celui-ci resta impassible, et, quelque chose que lui dît le roi, ne sortit point de son rôle, qui le chargeait d'annoncer au ciel ou à l'enfer l'arrivée de l'âme de Louis XI, en retard de vingt-quatre heures seulement sur la sienne.

Il en résulta que Tristan vit s'ouvrir la porte de la chambre du roi, mais que le roi, au lieu de renvoyer l'astrologue avec colère, lui tenait amicalement le bras, et le conduisit jusqu'au bout du corridor, ne cessant de lui répéter :

— Allez en paix, mon père ! allez en paix !

Tristan en fut pour son piton et pour sa corde.

Comme l'astrologue sortait de la chambre du roi, le duc passait le pont-levis du château. Il en avait pris son parti : il ne fallait pas tuer le roi, il ne fallait pas le garder prisonnier ; outre que c'était manquer à la parole donnée, faire tache à la Toison d'Or, c'était d'une mauvaise politique. Mieux valait le diminuer et l'amoindrir.

Quand Louis XI vit le duc, sa confiance en lui-même lui revint ; il connaissait tout l'avantage qu'a sur l'homme emporté l'homme qui sait se contenir ; et, aux premiers mots de Charles, il le sentit tout ému.

La voix du duc, en effet, tremblait de colère.

« Il faisoit, dit Commines, humble contenance de corps ; mais son geste et sa parole étoient aspres. »

— Mon frère, dit doucement le roi, ne suis-je pas en sûreté dans votre maison et votre pays ?

— Si fait, monsieur, répondit le duc ; et tellement en sûreté que, si je voyais un trait d'arbalète venir sur vous je me mettrais devant pour vous garantir. Seulement, il s'agit de signer le traité que mon conseil vous proposera.

— J'espère qu'il me sera permis de le discuter, dit le roi.

— Eh ! continua le duc, sans confirmer ni détruire l'espérance du roi relativement à la liberté de discussion, ne voulez-vous point venir avec moi à Liège pour m'aider a punir la trahison que m'ont faite ces Liégeois ?

— Si, Pâques-Dieu ! répliqua le roi ; mais commençons par discuter et jurer le traité : puis je vous accompagnerai à Liège avec autant ou si peu de gens que vous voudrez.

Le duc se retira et fit place à ses conseillers.

Mais les conseillers avaient le mot d'ordre. Louis XI discutait, on le laissait faire ; seulement, quand il avait bien discuté, les commissaires bourguignons répondaient imperturbablement.

— Il le faut... Monseigneur le veut ainsi.

Que ceux qui voudront savoir ce qui fut arraché, lambeau par lambeau, au roi de France, le 14 octobre 1468, lisent la suite d'ordonnances datées de ce jour, et qui remplissent trente-sept pages in-folio. Les curieux trouveront ce document à la Bibliothèque nationale. (Ordonnances XVII, 126—161.)

Le roi signait l'abandon de tout ce que l'on avait jusque-là disputé aux ducs de Bourgogne.

Il donnait à son frère, non plus la Normandie, — que, sans doute, Charles réservait à son beau-frère Edouard, — mais la Brie, qui mettait la Bourgogne à dix lieues de Paris.

La paix fut jurée sur un morceau de la vraie croix, que l'on tira des coffres du roi ; il avait jadis appartenu à Charlemagne et était conservé dans l'église Saint-Laud, à Angers. C'était la relique que le roi tenait pour la plus sainte de toutes les reliques, et il était convaincu, il le disait du moins, que l'on ne pouvait manquer au serment fait sur ce fragment sacré, sans mourir dans l'année même où l'on avait manqué à son serment.

Deux lettres avaient été écrites par Louis XI à Dammartin, et, par ces deux lettres, on peut suppléer aux détails d'oppression qui nous manquent.

Nous avons dit qu'une des choses qui inquiétaient le duc de Bourgogne, ou plutôt la seule chose qui l'inquiétât, c'était Dammartin et son armée.

La première lettre porte la date du 9 octobre, jour de l'arrivée du roi à Péronne ; seulement, deux choses sont rapportées dans cette lettre qui prouvent qu'elle fut écrite, non pas le 9 mais le 14 au soir ou le 15 au matin. En effet, Louis XI y donne l'ordre à Dammartin de licencier son armée puis il ajoute que les Liégeois ont pris leur évêque à Tongres et que le traité de paix est signé.

Or, c'est le 9, en même temps que le roi est censé écrire de Péronne, que les Liégeois prennent leur évêque à Tongres ; et, le télégraphe électrique n'étant pas inventé, le roi ne pouvait savoir, le 9, à Péronne, ce qui se passait le même jour à Tongres.

Louis XI ne pouvait non plus annoncer, le 9, à Dammartin que le traité était signé, puisque le traité ne fut signé que le 14.

Cette lettre dictée, selon tout probabilité, au roi, dut donc être écrite, comme nous le disions le 14 au soir ou le 15 au matin (1).

Le seconde est dans le même goût, et commande seulement d'envoyer l'armée aux Pyrénées.

Mais, par malheur, un homme d'armes du duc de Bourgogne gardait à vue le messager du roi ; de sorte que Dammartin, vieux renard, ne fut point dupe de cette comédie et répondit simplement au duc de Bourgogne :

« Si vous ne renvoyez pas le roi, tout le royaume ira le chercher ! »

Ce fut une grande satisfaction dans Paris lorsqu'on sut que tout était terminé. Si peu qu'on aimât Louis XI, on l'aimait encore mieux vivant que mort, libre que prisonnier ; surtout prisonnier ou mort de cette façon-là.

Dès le lendemain, les deux princes partirent pour Liège. Louis XI avait avec lui ses Ecossais et trois cents hommes que lui avait envoyés Dammartin.

Quand on dit aux Liégeois que le roi de France marchait contre eux, ils n'y voulurent point croire : Le roi de France, leur ami ! bien plus, leur complice !

Liège, on le sait, n'avait plus de murailles, plus de portes, plus de fossés ; mais, à force de sacrifices, en vendant jusqu'aux ornements des églises, les Liégeois avaient rebâti une espèce d'enceinte.

Dévoués à la mort comme des républicains antiques, ils sortirent quatre mille contre quarante mille. Soit par un dernier espoir, soit pour faire honte à celui qui les trahissait, ils attaquèrent aux cris de « Vive le roi ! »

Le roi sortit des rangs et cria :

— Vive Bourgogne !

Non seulement il reniait les Liégeois, mais encore il reniait la France. Au besoin, il eût renié Dieu.

Ce n'était point lui que l'on devait craindre de voir se perdre par trop d'orgueil et de fierté ; aussi avait-il coutume de dire familièrement :

— Quand orgueil chevauche devant, honte et dommage ne sont pas loin derrière.

On dédaigna de combattre en règle ces quelques hommes : chacun chargea à sa fantaisie, sans suivre sa bannière ; on avait hâte d'entrer dans la ville pour piller. Autant valait déterrer un cadavre, dans l'espoir qu'on avait enterré ses bijoux avec lui !

Les Liégeois, voyant ce désordre, sortirent par les brèches de leurs murailles, tombèrent sur les Bourguignons et en firent un grand carnage

On comprit alors qu'il fallait compter avec ces désespérés.

Le sire d'Humbercourt avait été blessé, le sire de Sargines tué. Toute l'armée du duc s'avança contre Liège et se logea dans un faubourg. Le roi et les Français prirent leurs quartiers dans une grande métairie à quelque distance de la ville

On n'eut point l'idée de craindre une sortie. Comment ces moribonds oseraient-ils faire une pareille tentative ?

Vers minuit, alerte ! le camp était attaqué.

Par qui ? par ceux de la ville ? la chose n'était pas croyable ! Non : par six cents hommes de Franchimont, bûcherons, charbonniers, comme ils le sont tous. Ils s'étaient rués sur le camp, et, à six cents, d'autres disent trois cents, ils étaient venus attaquer quarante mille hommes commandés par un roi et un duc !

Si, au lieu de les attaquer avec un grand *hu !* comme disent les chroniqueurs, ils les avaient attaqués sans bruit, que serait-il arrivé ?

Le duc fut le premier qui s'éveilla, sauta du lit et s'arma. Il descendit, trouva les uns criant : « Vive Bourgogne ! » les autres : « Vive le roi ! » Il était au milieu de l'ennemi.

Le maître de la maison où était logé le duc et celui de la métairie où s'était arrêté le roi servaient de guides à ces charbonniers, qui, sans savoir ce que c'était que Léonidas et ses trois cents Spartiates, se jetaient dans le camp bourguignon comme les Spartiates s'étaient jetés dans le camp des Perses.

Le logis du roi était attaqué en même temps que celui du duc ; mais on faisait meilleure garde autour du premier qu'autour du second. Les archers écossais s'amassèrent devant la porte de la métairie et tirèrent également sur les Franchimontois qui venaient attaquer le roi et sur les Bourguignons qui le venaient défendre

Les Franchimontois repoussés, il ne resta plus aucun espoir à la ville ; ceux qui voulurent mettre leur vie en sûreté

(1) C'est à notre grand historien Michelet que l'on doit cette judicieuse observation.

furent avertis qu'ils pouvaient partir pendant la nuit. Rien n'était plus facile : la nouvelle enceinte, encore inachevée, était ouverte de toutes parts.

Il était temps : le duc avait résolu l'assaut pour le lendemain.

Lorsque le roi connut cette résolution, il fit ce qu'il put pour l'empêcher. Il ne fallait pas, disait-il, jouer avec l'agonie d'un peuple qui venait, par cette attaque de nuit, de prouver ce dont il était capable. Dans deux jours, il se rendrait de lui-même et à merci.

— Bon ! si le roi a peur, dit le duc, qu'il se sauve à Namur.

Le roi resta.

Les gens de Liège ne se figuraient point qu'on les attaquât ce jour-là : c'était un dimanche. Ils veillaient depuis huit jours et étaient morts de fatigue.

A l'heure convenue, l'armée bourguignonne marcha contre les retranchements ; elle était divisée en deux colonnes et attaqua la ville par ses deux extrémités.

Mais, au grand étonnement des chefs et des soldats, on ne trouva personne pour défendre les approches : c'était l'heure de repas et chacun était allé dîner.

« Dans chaque maison, nous trouvâmes la nappe mise, » dit Comines.

Vers midi, la ville était en plein pillage.

Le roi dînait, à son tour, pendant ce temps-là

Le duc vint le trouver.

— Que ferons-nous de Liège, sire ? lui demanda-t-il.

Nous ne voulons point faire de comparaison à propos du roi Louis, et encore moins à propos du peuple liégeois ; mais c'était exactement comme si l'on eût demandé à Macaire : « Qu'allons-nous faire de Bertrand ? »

La réponse fut digne de Louis XI. Ecoutez-la et pesez-la :

— Mon père, dit-il, avait, près de son hôtel, un grand arbre où les corbeaux faisaient leurs nids ; ces corbeaux l'ennuyant, il fit enlever les nids une fois, deux fois. Au bout de l'an, les corbeaux recommençant toujours, mon père fit déraciner l'arbre, et, depuis, les corbeaux ne l'empêchèrent plus de dormir.

Les corbeaux, c'étaient les Liégeois ; Liège, c'était l'arbre. Liège fut déracinée.

Cependant, le premier jour, on ne tua guère que deux cents personnes ; mais, trois jours après, on tuait et noyait encore.

Un écrivain, Monsterus, dit que l'on tua quarante mille hommes et que l'on noya douze mille femmes et filles. Réduisons de moitié, c'est-à-dire à vingt-six mille : treize mille sur la conscience du roi et treize mille sur la conscience du duc.

Le 2 novembre, c'est-à-dire le surlendemain de la prise de Liège, le roi partit enfin pour la France.

Il venait de passer trois rudes semaines ; si rudes, qu'en arrivant à Paris, il allait en faire une maladie.



Le roi signait l'abandon de tout ce que l'on avait jusque-là disputé aux ducs de Bourgogne.

Le duc le conduisit jusqu'à une demi-lieue de Liège. Les sires d'Esquerdes et d'Emmerich l'accompagnèrent par delà Notre-Dame de Liesse en Picardie.

Huit jours après, le duc à son tour quitta Liège ; il laissait, en partant, l'ordre qu'elle fût brûlée et démolie comme Dinant

En se retournant, à une lieue de la ville, il put voir la flamme et la fumée : son ordre s'accomplissait.

XVII

LE BON TRAITÉ QU'A LE DUC DE BOURGOGNE

Pendant ce temps-là, Louis XI s'en revenait tristement.

Lui, l'homme habile, lui, le roi modèle, lui, le Tibère moderne, qui faisait de si belles théories sur le pouvoir, il s'était laissé prendre comme un enfant ! Il lui semblait que tout le monde se moquait de lui, jeunes et vieux.

Il en tomba malade de rage, nous l'avons dit.

Cependant, il ne voulait pas en mourir : il avait une revanche à prendre. Il la prit d'abord sur les pies, geais et chouettes.

C'est assez incompréhensible. Attendez.

Un matin de convalescence, il sortit, selon son habitude, couvant sa honte et allant à pied par les rues de Paris.

Il passa devant une maison ; à cette maison était pendue une cage ; dans cette cage sautillait une pie.

— Perrette ! cria l'oiseau.

Le roi se retourna.

— Perrette ! Perrette ! répéta la pie.

C'était le nom de la maîtrese du roi ; c'était aussi le diminutif de Péronne.

Le roi rentra furieux.

« Le même jour, dit Jean de Troyes, furent appréhendées toutes les pies, geais et chouettes, pour les porter devers le roi, et étoit écrit le lieu où avoient été pris lesdits oiseaux et ce qu'ils savoient dire. »

Le roi, comme on le voit, s'en prenait à tout.

C'est qu'en effet, ainsi que le dit Châtelain, c'était le roi le plus humilié qu'il y eût depuis mille ans.

Le duc de Bourgogne, après l'odieux rôle joué par Louis XI à Liège, le croyait perdu, ruiné pour toujours. Le roi le croyait aussi. Tous deux se trompaient.

« Les princes ignoraient eux-mêmes combien peu, dès cette époque, on leur demandait de foi et d'honneur (1). »

En somme, Louis XI avait gagné une grande chose dans ce voyage : il s'était mis en communication avec les conseillers du duc, et avait prouvé, par la facilité avec laquelle il avait lâché ses quinze mille écus d'or, qu'il avait la main large et ne lésinait point dans l'occasion.

Le duc, au contraire, était avare, donnait peu, et, la plupart du temps, donnait mal ; en outre, il était emporté, violent, outrageux.

Le roi n'avait dit que des amabilités à tout le monde, et, comme la teneur du sauf-conduit était connue, c'était lui qui jouait le beau rôle, le rôle de l'homme loyal, de la victime.

Enfin, comme, de ce mauvais pas, — où l'on croyait qu'il laisserait sa vie ou tout au moins sa liberté, — il s'était tiré sain et sauf, il fut décidé que c'était un sage et habile homme.

Il en résulta que plus d'un de ces conseillers qui avaient discuté avec lui se retira secouant la tête et disant :

— Mieux vaudrait être à cet homme, qui sait si bien récompenser et si bien punir qu'à monseigneur le duc Charles, qui punit bien, mais qui récompense mal.

Ce fut ce qui, plus tard, lui donna Comines.

Il me semble que, si sèche que soit l'histoire, il y a un certain intérêt à voir, en face l'une de l'autre, la force brutale de Charles et l'inépuisable ruse de son rival.

Un instant, cependant, ce dernier se croit vaincu ; il en tombe malade ; il croit en mourir. Point ! tout à coup il se ravise.

Il lui est venu une idée : — il va brouiller son frère Charles avec son cousin Charles.

Il ne donnera à son frère ni la Champagne, ni la Brie, ce pont jeté de la Bourgogne à l'Ile-de-France : il lui donnera mieux que cela, mieux qu'on n'a demandé pour lui, mieux qu'il ne demande lui-même.

Le roi se fait plus malade qu'il n'est et donne à son frère la Guyenne.

— C'est une avance d'hoirie, lui dit-il, Bientôt vous aurez non seulement la Guyenne, mais aussi la France ; n'ébréchez donc pas cette France, qui sera la vôtre dans quelques mois peut-être, avant un an à coup sûr... Les médecins ne m'ont-ils pas condamné ?

Jamais Louis XI ne se porta mieux.

Le jeune prince fut la dupe de son frère ; il accepta la Guyenne à belles baisemains ; il n'y avait pas à marchander : au lieu de la Champagne pouilleuse, ce beau Midi, toujours fleurissant, toujours parfumé, avec Bordeaux pour capitale !

Un Gascon que le frère du roi avait pour favori lui fit tout bonnement comprendre que la Guyenne, c'était le paradis.

Le jeune prince était si joyeux, qu'il se sauva de chez son hôte et accourut se jeter dans les bras de son frère.

Une seule chose l'étonna, c'est que le roi se portât si bien après avoir été si mal. Cependant, il lui pardonna sa bonne santé.

Qui enrageait ? Le duc de Bretagne d'abord : le levier avec lequel il remuait la France à sa volonté, lui échappait ! — L'Anglais ensuite ; l'Anglais, qui avait combattu cent cinquante ans pour conserver cette belle Guyenne, où avait grandi le héros de ses ballades, son prince Noir ; cette belle Guyenne, il fallait lui dire adieu pour toujours ! — Enfin, le duc de Bourgogne, qui voulait avoir le jeune prince en Champagne et en Brie, pour qu'il lui gardât bon et sûr passage à travers la France, et, au bout de ce passage, les clefs de Paris !

(1) Michelet.

Aussi se démenait-il comme un diable dans un bénitier, le cher duc ! il était prévenu de tout et ne pouvait s'opposer à rien.

Par qui, prévenu ?

Par un homme qui devait tout au roi, que le roi avait habillé de pourpre et fait de rien cardinal ; par la Balue, qui, selon toute probabilité, l'avait déjà vendu à Péronne.

Il y eut une belle et bonne cage de fer au bout de cette trahison.

— Une cage de fer, avait dit la Balue, à propos de du Lau, c'est ce qu'il y a de plus sûr pour garder un prisonnier.

Le pauvre cardinal ne se doutait point que, par ces paroles, il passait un bail à perpétuité avec les cachots de Loches.

Revenons au roi et surtout à son frère.

Le 10 juin, le jeune prince s'établissait en Guyenne.

Le 11 juillet, l'Angleterre faisait une révolution ; l'Angleterre, c'est-à-dire Warwick. — Le 11 juillet, Warwick mariait sa fille avec Clarence, frère du roi d'Angleterre ; cette fille qu'il avait voulu faire épouser à Edouard, et dont Edouard n'avait pas voulu.

Celui qu'on appelait le faiseur de rois défit Edouard presque aussi aisément qu'il l'avait fait. Edouard se croyait encore roi, qu'il était déjà abandonné de tout le monde.

Un matin, l'archevêque d'York, le frère de Warwick, entre dans sa chambre.

Le roi dormait ; l'archevêque le réveille.

— Il faut vous lever, sire.

— Bon ! dit le roi, il est de trop bonne heure, et j'ai encore envie de dormir.

Mais l'archevêque insista.

— Cela ne dépend point de votre volonté, sire. Il faut vous lever et venir devant mon frère Warwick.

Edouard se leva, s'habilla, et suivit l'archevêque.

Warwick l'envoya dans un château du Nord et eut ainsi deux rois sous clef. — Henri VI était à la tour de Londres.

Cette révolution força le duc de Bourgogne à détourner les yeux de la France pour les porter vers l'Angleterre.

Il est vrai que la révolution fut de courte durée.

Charles écrivit à Londres et menaça de fermer ses ports de Flandre au commerce anglais. Les marchands de la Cité s'émurent. Warwick fut forcé d'aller chercher Edouard et de le ramener à Londres.

Le roi ramené, Warwick comprit qu'il n'y avait plus de sûreté pour lui en Angleterre ; il se jeta à la mer avec ses partisans ; et son vaisseau, suivi de soixante-dix-neuf vaisseaux, vint frapper aux portes de Calais dont il était gouverneur.

Son lieutenant refusa de lui ouvrir.

Warwick remonta la Seine, prit sur la côte quinze navires bourguignons, et les vint vendre à Rouen.

Le roi Louis offrit des réparations au duc.

Il n'y en avait qu'une seule à lui offrir : chasser Warwick ; il oublia de proposer celle-là.

Le duc fit arrêter tous les marchands français établis dans ses Etats, et bloqua Warwick dans les ports de Normandie.

Louis XI eut l'idée de raccommoder Marguerite d'Anjou avec Warwick, et de les pousser tous deux sur les côtes d'Angleterre.

Warwick et Marguerite d'Anjou combattant sous la même bannière ! Warwick criant : « Vive Lancastre ! » Lancastre s'appuyant sur Warwick ! Il fallait que Marguerite oubliât Henri VI ramené dans Londres les fers aux mains ; il fallait qu'elle s'oubliât elle-même promenée dans Londres la corde au cou.

Ce n'était qu'un jeu pour Louis XI : il les raccommoda.

Warwick fit une descente en Angleterre et fut tué à Barnet. On exposa son corps à Londres pour que nul ne doutât de sa mort.

Le même jour, Marguerite abordait de son côté, et, le 4 mai 1471, se faisait battre à Tewkesbury. Elle fut prise et menée à Londres. On l'avait trouvée évanouie dans un chariot. Son jeune fils fut égorgé de sang-froid après le combat.

Enfin, un affreux bossu entra dans la tour, pénétra jusqu'à Henri VI et le poignarda. Cet affreux bossu s'appelait alors Glocester et s'appela depuis Richard III.

Abandonnez ici les historiens et lisez Shakspeare, le plus grand et, probablement, le plus véridique historien de cette époque ; plus véridique que Paston, que Plumpton, que Hall, que Grafton, et à qui on ne peut faire d'autre reproche que d'avoir un peu trop aveuglément, peut-être, suivi Hollingshid.

Pendant cette lutte, trois ans s'étaient écoulés qui avaient donné un peu de repos à Louis XI ; mais, ce repos, il fallait payer cher !

A la vérité, il avait eu deux torts graves vis-à-vis du nouveau duc de Guyenne, auquel il avait promis son héritage, c'est-à-dire la France, après sa mort, qui ne pouvait tarder.

Le premier tort, c'est qu'il avait guéri de la maladie dont il s'était engagé à mourir ; mais, on le sait, Louis XI n'y regardait point à deux fois pour manquer de parole, et il est

probable qu'il y regarda encore moins cette fois que d'habitude.

Le second tort fut d'avoir donné un héritier a la couronne. Le dauphin (Charles VIII) était né le 30 juin 1470.

Donc, plus d'espoir pour le duc de Guyenne d'avoir la France, à moins que de la prendre.

Le jeune prince était à marier : le comte de Foix qui venait de donner sa fille aînée au duc de Bourgogne, lui offrait sa fille cadette ; le duc de Bourgogne, sa fille unique.

S'il épousait la fille du comte de Foix, lui, duc de Guyenne, il donnait, à droite, la main à son beau-frère.

S'il épousait la fille du duc de Bourgogne et que le duc de Bourgogne — ce qui était probable — n'eût point d'enfant mâle, il réunissait un jour les Pays-Bas à la Guyenne, et la France se trouvait entre deux feux.

Les deux mariages étaient donc on ne peut plus antipathiques au roi Louis XI ; mais l'alliance que celui-ci craignait avant tout, c'était celle du duc de Bourgogne.

Il faut lire les lettres si vives, si originales, si bien marquées au coin de son esprit, que Louis XI écrivait à M. du Bouchage pour qu'il dissuadât son frère d'épouser la petite Marie.

« Monsieur du Bouchage, mon ami, dites bien à mon frère qu'il ne trouvera dans la Bourguignonne ni grand plaisir ni postérité ; on dit que la fille est bien malade et enflée. Si vous pouvez gagner que mon frère ne l'épouse pas, vous me mettrez en paradis. »

D'un autre côté, le roi tremblait d'avoir encore maille à partir avec l'Angleterre. En battant Warwick à Barnet, et Marguerite d'Anjou à Tewkesbury, c'était, en réalité, le roi de France qu'Edouard avait battu. Un roi de l'âge d'Edouard est en général avide de victoires ; celui-là avait déjà gagné deux batailles rangées, combattant de sa personne et à pied, comme un simple gentilhomme.

Le duc de Bourgogne ne cachait point son intention de démembrer la France ; il en voulait mal de mort à Louis XI, de ses vaisseaux pris le long des côtes de France et vendus à Rouen par Warwick.

Le duc de Guyenne, grand chasseur, disait en parlant de son frère :

— Nous lui lâcherons tant de lévriers au derrière, qu'il ne saura plus où fuir !

La duchesse de Savoie, la sœur de Louis, et son ennemie acharnée, nous l'avons dit, en était arrivée à le brouiller avec le duc de Milan.

Le fils de Jean de Calabre, fiancé, ou à peu près, à la fille du roi, laissait entendre que celui-ci pouvait marier sa fille avec qui bon lui semblerait.

Décidément, le pauvre roi était considéré comme bien bas ! Au nord, le duc de Bourgogne ; à l'est, le duc de Savoie ; au midi, le duc de Guyenne ; à l'ouest, le duc de Bretagne ! quatre épées nues aux quatre coins du royaume, et qui ne demandaient qu'à pénétrer jusqu'au cœur.

Louis XI commença par obtenir du saint-siège, pour lui et ses descendants à perpétuité, le titre de chanoine de Notre-Dame de Cléry.

Puis il ordonna que, tel jour, à midi sonnant, on se mît à genoux par toute la France, et que l'on dît trois *Ave* pour le maintien de la paix.

Sans doute, Notre-Dame de Cléry n'eut rien à refuser à son chanoine, et Dieu fut touché de cette prière universelle ; car, tout à coup, on apprit que le duc de Guyenne, qui avait toujours été fort délicat, était atteint de la fièvre quarte.

Ah ! si la fièvre quarte avait eu des chanoines, comme Louis XI eût demandé au pape d'être des leurs !

Sur ces entrefaites, un bon prêtre, l'abbé de Saint-Jean d'Angély, révolté, à ce qu'il paraît, du scandale que donnait le frère du roi en vivant publiquement avec madame de Thouars, résolut de faire cesser ce scandale. Pour arriver à ce pieux résultat, il pela une pêche avec un couteau empoisonné et l'offrit à la favorite, qui languit pendant deux mois, et mourut le 14 décembre 1471.

Sans doute, le duc de Guyenne avait mangé les restes de la pêche de madame de Thouars, ou s'était servi de son couteau, c'est-à-dire de celui de l'abbé, car lui mourut à son tour le 24 mai 1472.

Louis XI fut-il pour quelque chose dans cette mort ? Il n'y aurait rien là d'impossible, attendu qu'il la désirait vivement. C'était tout simple : n'était-il pas père du royaume avant d'être frère de monsieur de Guyenne, et n'est-ce pas une vertu que de sacrifier les sentiments privés aux besoins politiques ?

Or, le besoin se faisait terriblement sentir de la mort de monsieur de Guyenne !

Voici ce que le roi en écrivait à Dammartin :

« Monsieur le grand maître, j'ai eu nouvelle que monsieur de Guyenne se meurt ; il n'y a point de remède à son fait : un des plus privés qu'il ait avec lui me l'a fait savoir par un homme exprès ; il ne croit pas qu'il soit vivant d'ici à quinze jours ; c'est le plus qu'on le puisse mener. S'il me vient d'autres nouvelles, incontinent je vous le ferai savoir. Afin que vous soyez sûr de celui de qui je tiens les nouvelles, c'est du moine avec qui monsieur de Guyenne dit ses heures.

« Dont je suis fort esbahi et m'en suis signé de la tête aux pieds. Adieu !

« Montils-les-Tours, le 18 mars. »

Cette mort venait si à propos pour tirer le roi d'embarras, que peu de gens, surtout parmi ses ennemis, le crurent étranger à l'événement.

Ce qui accrédita encore ce bruit de fratricide, ce fut l'anecdote de Brantôme. Nous la donnons, bien entendu, pour ce qu'elle vaut ; il ne faut pas croire le sire de Bourdeilles sur parole.

Il raconte ce qui suit :

« Le fou du duc de Guyenne, garçon fort plaisant, ayant, après la mort de son maître, passé au service du roi, entendit celui-ci, qui se croyait seul dans l'église Notre-Dame de Cléry, prier en ces termes sa chère patronne :

« Ah ! ma bonne dame, ma petite maîtresse, ma grande « amie, en qui j'ai mis toujours mon reconfort, je te « prie de supplier Dieu pour moi et d'être mon avocate au- « près de lui, pour qu'il me pardonne la mort de mon frère, « que j'ai fait empoisonner par le méchant abbé de Saint- « Jean. Je m'en confesse à toi, comme à ma bonne patronne « et maîtresse. Mais aussi qu'eussé-je su faire ? Il ne faisoit « que troubler mon royaume ! Fais-moi donc pardonner, et je « sais bien ce que je te donnerai. »

Quoi qu'il en fût, Charles de Bourgogne était trop intéressé à recueillir ces bruits pour les laisser tomber ; il en fit le sujet d'un manifeste terrible, et entra en France comme chargé de la justice du Seigneur.

Il dénonçait au roi une guerre à feu et à sang.

Il se présenta d'abord devant la petite ville de Nesle. Elle était défendue par cinq cents archers du pays, sous les ordres d'un capitaine nommé Petit-Picard. Non seulement ils refusèrent tous pourparlers, mais encore ils tuèrent le héraut qui se présentait au nom du duc.

Les habitants, pour leur part, ne voulurent point courir le risque d'un assaut ; ils demandèrent à parlementer. On accorda la vie sauve aux francs archers, à condition qu'ils déposeraient leurs armes. Le désarmement commençait, en effet, lorsque quelques archers qui ne voulaient pas se rendre tuèrent deux Bourguignons.

Dès lors, tout fut rompu. Le duc arriva au moment où les soldats se précipitaient dans la ville, et, comme on lui apprit ce qui s'était passé, il fut le premier à crier : « A mort ! »

Tous les francs archers que l'on put saisir vivants eurent le poing coupé. Le capitaine fut pendu. Les habitants, femmes, vieillards, enfants, furent massacrés. Le duc courait à cheval par les rues, en criant :

— Voilà les fruits de l'arbre de la guerre !

Il entra dans une église, où les soldats étaient en train d'égorger toute une population ; son cheval avait du sang jusqu'au-dessus du sabot.

— Allons, cela va bien, dit-il, et je vois que j'ai là de bons bouchers !

Le surlendemain, ce fut le tour de Roye. Cette place avait une forte garnison, quatorze cents francs archers et deux cents lances commandés par les sires de Mouy et de Balagny. Les gentilshommes voulaient se défendre ; mais les francs archers, craignant d'avoir le poing coupé comme ceux de Nesle, se laissèrent glisser le long des remparts et se rendirent. Abandonnés à eux-mêmes, les chevaliers demandèrent des conditions ; ils eurent la vie sauve, mais durent rendre leurs armes et sortir de la ville en simple pourpoint, un bâton à la main.

Le 27 juin, le duc était devant Beauvais.

Louis XI, qui était en Bretagne, occupé à prendre Machecoul et Ancenis, jeta un regard du côté du nord-est.

Son étonnement fut grand : il avait ordonné au connétable de Saint-Pol de raser Nesle, de détruire les petites places et de ne défendre que les grosses. Saint-Pol n'en avait rien fait ! chauve-souris politique, il avait son titre en France, ses biens en Bourgogne et en Picardie.

Une seconde fois, le roi lui écrivit de raser les petites places et de ne garder que les grandes : une seconde fois, Saint-Pol désobéit. Ce fut ainsi que Roye et Montdidier furent pris

Mais, en revanche, Saint-Pol, de son côté, écrivait au roi lettres sur lettres, le pressant de marcher contre le duc de Bourgogne. Ah ! pour le coup, le roi le reconnut traître ! Lâcher le duc de Bretagne, qu'il était en train d'étrangler : Louis XI n'était pas si bête.

Il envoya un autre lui-même, Dammartin, l'ennemi mortel du connétable. Saint-Pol avait ordre de lui céder la moitié du commandement.

A partir de ce moment, le roi pouvait dormir tranquille : le connétable était bien surveillé.

Nous avons dit que Charles était arrivé devant Beauvais. C'était là une de ces places qu'il fallait défendre ; et, cependant, elle n'avait pas la moindre garnison ; seulement, la nuit précédente, le sire de Balagny et quelques-uns des gentilshommes qui avaient capitulé forcément à Roye, s'y étaient jetés.

Philippe de Crève-Cœur, qui commandait l'avant-garde bourguignonne, attaqua la ville par la porte du Limaçon, la moins forte de toutes.

Par malheur pour le duc, les habitants de Beauvais, sachant avec quelle cruauté il s'était conduit envers ceux de Nesle, résolurent de tenir jusqu'à la dernière extrémité : cette résolution était si bien prise, qu'ils ne voulurent pas même parlementer avec le héraut que le sire d'Esquerdes leur envoya.

La ville avait une bonne enceinte ; seulement, du côté de la porte du Limaçon, la seule défense était un petit fort isolé. Le sire de Balagny s'y enferma avec quelques arquebusiers, afin de donner aux habitants le loisir de se préparer à l'assaut ; il y tint vaillamment et ne se retira que blessé d'une flèche à la cuisse ; ses hommes rentrèrent avec lui dans la ville.

Le fort évacué, les Bourguignons crurent Beauvais pris, et se répandirent dans le faubourg en criant

— Ville gagnée !

Aussi ne daigna-t-on pas ouvrir la tranchée ; le duc, qui arrivait, ordonna l'assaut.

Les échelles se trouvèrent trop courtes.

On fit venir l'artillerie. Mais les munitions étaient apparemment restées en arrière : au bout de quelques coups, les canons n'avaient plus de quoi tirer.

Cependant, les portes extérieures étaient enfoncées et l'ennemi eût pu s'en emparer, si, grâce à la résistance du sire de Balagny, on n'eût eu le temps d'accumuler sur ce point les moyens de défense Les gens de la ville avaient amené des coulevrines ; les arquebusiers s'étaient placés sur la muraille ; les femmes, les filles et les enfants apportaient des pierres. On commença donc de tirer serré sur les Bourguignons.

Le roi, pour son compte, défendait Beauvais de son mieux ; il vouait une ville d'argent à Notre-Dame de Cléry et s'était engagé à ne pas manger de chair que son vœu ne fût accompli.

Les habitants eux-mêmes, tout en employant les moyens matériels, ne négligeaient pas ceux dont se servait Louis XI. Ils possédaient une sainte très miraculeuse, native de Beauvais, et qui avait toujours protégé son berceau, à ce point que, quand les Anglais, quarante ans auparavant, avaient assiégé la ville, elle avait, à la tête des habitants, visiblement combattu en habit de religieuse.

Cette fois, elle ne manqua point encore à ses concitoyens ; seulement, elle se fit remplacer par une jeune fille nommée Jeanne Lainé, qui courait sans armes, au plus fort de la mêlée, encourageant à la résistance, et qui arracha la bannière ducale des mains d'un Bourguignon, au moment où celui-ci allait la planter sur la muraille.

Cependant, nous l'avons dit, la porte du Limaçon avait été enfoncée, et l'on y combattait main à main avec les Bourguignons, qui étaient près de la forcer, lorsque les gens des murailles eurent l'idée de jeter par les mâchecoulis des fascines enflammées.

Ces fascines tombèrent sur la tête des assiégeants, qui reculèrent.

Alors le feu prit à la porte et à la herse, et tout fut embrasé sous le portail.

Nul ne pouvait songer à traverser cette fournaise ; on attendait qu'elle fût éteinte. Mais les habitants l'entretinrent en démolissant les maisons voisines et en jetant dans le brasier les charpentes provenant de la démolition.

On combattit, ce jour-là, depuis onze heures du matin jusqu'à six heures du soir.

A six heures du soir, on aperçut du côté de la route de Paris, — que le duc avait négligé de garder, parce qu'il lui eût fallu, pour cela, passer la rivière d'Oise, — on aperçut, disons-nous, un grand nuage de poussière.

C'étaient les sires de la Roche-Tesson et de Fontenailles qui accouraient en toute hâte au secours de Beauvais avec la garnison de Noyon, et qui avaient fait quinze lieues d'une seule traite.

Le peuple les reçut en criant : « Noël ! »

Ces vaillants hommes, tout harassés qu'ils étaient, ne prirent point le temps de se reposer ; ils laissèrent leurs chevaux aux mains des femmes, tirèrent leurs épées et coururent à la muraille en criant :

Montjoie et Saint-Denis !

On continua d'entretenir le feu sous la porte ; mais, par leurs ordres, on éleva en arrière une énorme barricade de pierres et de charpentes.

Le lendemain, le duc vit sur la muraille trois ou quatre cents hommes d'armes qu'il n'y avait pas aperçus la veille ; il entra dans une grande colère ; c'était assez son habitude ; — puis, cette colère l'aveuglant, il s'entêta à prendre Beauvais, ce qui d'abord n'était pas dans son plan de campagne, creusa des tranchées, se logea dans les maisons du faubourg, et fit avancer tous ses équipages, si considérables qu'ils tenaient, en longueur, cinq lieues de chemin.

Mais il négligea encore de faire garder la route de Paris.

Il en résulta que, le 28, le maréchal de Rouault entra dans la ville avec cent lances.

Le lendemain 29, ce fut le tour du maréchal de Poitou, du sénéchal de Carcassonne, du sénéchal de Toulouse, du sire de Torcy, du prévôt de Paris, du bailly de Senlis, du capitaine Sallazar, chacun d'eux amenant ses hommes.

Enfin, le 30, ce fut la garnison d'Amiens qui arriva.

Le duc de Bourgogne avait maintenant devant lui toute une armée commandée par les premiers noms de France.

Beauvais semblait, non plus une ville assiégée, mais une ville en fête ; partout, aux angles des rues, des tonneaux de vin défoncés offraient des rafraîchissements aux soldats et aux habitants ; à des tables dressées devant les portes, hommes d'armes et bourgeois prenaient fraternellement leurs repas ; puis, comme chacun avait ses armes à sa portée, en cas d'alerte, on sautait qui sur sa hache, qui sur son épée, qui sur sa masse ou sur sa lance ; et on courait aux remparts.

Les Bourguignons battirent la muraille pendant toute une semaine et finirent par pratiquer une brèche assez large pour tenter l'assaut.

Il fut fixé au lendemain 9 juillet.

Le duc veillait lui-même aux préparatifs, et, comme il craignait qu'il n'y eût point assez de fascines pour combler le fossé :

— Soyez tranquille, monseigneur, dit le bâtard de Bourgogne : les corps de nos gens suffiront à le remplir.

Le soir, Charles rentra sous sa tente, et se jeta tout habillé, presque tout armé, sur son lit.

— Croyez-vous, dit-il alors aux officiers qui l'entouraient, que ces gens de la ville s'attendent à être assaillis demain ?

— Oui, certes, répondirent-ils tout d'une voix.

— Eh bien, en ce cas, demain, vous n'y trouverez personne.

Les officiers secouèrent la tête d'un air de doute.

Mais ainsi était le duc, si violent, si entêté, et orgueilleux, qu'il se mentait à lui-même, croyant que par la seule force de sa volonté, les événements comme les hommes devaient se ranger à son pouvoir.

L'assaut dura depuis le point du jour jusqu'à onze heures du matin ; le duc ne se lassait point de faire tuer ses hommes. Il en laissa quinze cents dans les fossés de la ville.

Trois fois les Bourguignons parvinrent au sommet des remparts et y plantèrent leurs bannières ; trois fois ils furent rejetés du haut en bas des murailles et leurs bannières furent arrachées.

A onze heures, le duc lui-même ordonna la retraite.

Pourtant, il voulut encore essayer la ruse ; des soldats bourguignons habillés en paysans et en maraîchers s'introduisirent dans la ville pour y mettre le feu ; mais ils furent reconnus et mis à mort.

Enfin, le 22 juillet, après vingt-quatre jours de siège, l'armée de Bourgogne, sans bruit, pendant l'obscurité, mais en bon ordre, délogea, prenant la route de Normandie et brûlant et saccageant tout sur son passage.

La fortune du duc de Bourgogne avait atteint son apogée. La levée du siège de Beauvais fut le premier échec qui en marqua la décadence.

La Providence envoie aux conquérants de ces sortes d'avis qu'ils n'écoutent pas.

Le roi fut au comble de la joie en apprenant la levée du siège de Beauvais, et, pour en exprimer sa reconnaissance aux habitants, il décida que la ville aurait le privilège de posséder et tenir des fiefs nobles avec exemption de l'arrière-ban ; — que les maires et les échevins seraient désormais à la libre élection des bourgeois et pourraient convoquer l'assemblée commune des habitants pour délibérer sur leurs intérêts ; — que la ville serait exempte de toute imposition mise ou à mettre par le roi et ses successeurs, pour l'entretien des gens de guerre ou pour toute autre cause ; — qu'à la procession qui avait lieu tous les ans, le jour de la Trinité, en commémoration de la victoire remportée en 1433, par les Beauvaisins sur les Anglais, on joindrait une seconde procession, le 27 juin de chaque année, en mémoire de la levée du siège par les Bourguignons ; — qu'en mémoire aussi du courage que Jeanne Lainé, dite Jeanne Hachette, et les autres femmes et filles de Beauvais avaient montré en montant aux créneaux et en repoussant l'ennemi, elles auraient, dans la procession de madame Sainte-Agradesme, le pas sur les hommes et marcheraient immédiatement après le clergé ; — que, le jour de leur noce, et chaque fois que bon leur semblerait, elles se couvriraient et pareraient à leur caprice, sans qu'on pût, en vertu de quelque loi somptuaire que ce fût, les reprendre ou les blâmer ; — enfin, que l'étendard bourguignon que Jeanne Hachette avait arra-

ché des mains d'un soldat serait conservé dans l'église des Jacobins.

Plus tard, le roi maria l'héroïne de Beauvais à un bourgeois nommé Collin Pilon, et les exempta, elle et son mari, des taxes et tailles, ainsi que du service de la garde des portes et du guet de la ville.

Quant au duc de Bourgogne, il continua sa route par la Normandie, prit Eu et Saint-Valery, échoua devant Dieppe, revint par Rouen, s'arrêta quatre jours pour y attendre le duc de Bretagne, et, voyant que celui-ci ne venait point, il convint d'une trêve qui fut signée le 23 octobre.

Le 18 du même mois, c'est-à-dire cinq jours auparavant, le duc de Bretagne avait signé la sienne.

Décidément la fortune était pour Louis XI ; il avait pris au duc de Bretagne Machecoul et Ancenis ; le duc de Bourgogne n'avait pu lui prendre Beauvais et avait échoué devant Dieppe, et le duc de Guyenne était mort !

Puis, chose bien autrement significative, Comines, né et nourri chez le duc de Bourgogne, ayant tout son bien à la cour du duc, chroniqueur et zélé serviteur de sa noble maison, Comines se donnait au roi.

Et remarquez que Comines restait seul : Châtelain venait de mourir, ou allait mourir, selon l'époque précise où nous nous plaçons, le 20 mars 1474.

XVIII

UN SERVITEUR DIGNE DU MAITRE

Comment, après tant de bruit, après tant de menaces, et après de si minces résultats, Charles le Téméraire signait-il une trêve nouvelle avec son ennemi éternel et acharné le roi de France ?

C'est que le duc de Bourgogne nourrissait depuis longtemps une idée qu'il voulait mettre en exécution : il voulait rétablir l'ancien royaume de Bourgogne, et, naturellement, s'en faire nommer roi.

Le grand malheur du duc de Bourgogne dans un tel projet, c'est que, commandant à des Bourguignons, à des Flamands, à des Wallons et à des Allemands, il n'était, en réalité, ni Allemand, ni Wallon, ni Flamand, ni Bourguignon.

Qu'était-il donc ?

Il le dit lui-même, dans une effroyable boutade contre ces têtes dures de Flamands, boutade enregistrée par le scribe de la ville d'Ypres :

— Grosses et dures têtes flamandes, croyez-vous donc qu'il n'y ait personne de sage que vous ? Prenez garde ! j'ai *moitié de France et moitié de Portugal.*

Ce qui voulait dire : « Prenez garde ! je suis étranger. »

Il n'était plus même Français à deux ou trois ans de là ; car, dans une audience solennelle où les ambassadeurs de France venaient lui offrir réparation pour ces fameux vaisseaux pris par Warwick et vendus à Rouen, il s'écria :

— *Nous autres Portugais*, nous avons coutume, quand nos amis se font amis de nos ennemis, de les envoyer aux cinq cent mille diables d'enfer.

Mais, pour que son duché de Bourgogne devînt royaume, il lui fallait bien des choses : il lui fallait la Gueldre, la haute Alsace, Cologne, une partie de la Suisse et la Lorraine.

Il commença par la Gueldre.

La Gueldre appartenait au vieux duc Arnould ; le vieux duc Arnould avait un fils qui, poussé par sa mère, emprisonna son père et se proclama duc à sa place.

Charles parut prendre en pitié le vieillard : il se fit charger par le pape et par l'empereur de prononcer entre le père et le fils.

Or, le pape et l'empereur faisaient tout ce que voulait le duc : le pape dans son éternel désir d'une croisade contre le Turc ; l'empereur dans l'espérance que son fils Max épouserait Marie de Bourgogne.

Charles jugea en faveur du vieux duc ; c'était tout simple. Celui-ci était mourant ; il n'avait guère que le temps de tester : il testa en faveur du duc de Bourgogne.

Quant au fils, il était à son tour emprisonné comme parricide.

Seulement, on oubliait un pauvre enfant de dix ans, à qui l'on ne pouvait reprocher d'autre crime que le péché originel, et qu'on dépouillait de son héritage.

Nimègue, qui ne voulait pas qu'on le vendît comme une bête au marché, comprit si bien cela, qu'il adopta l'enfant et le proclama duc.

Mais Nimègue succomba après un long siège, et l'enfant de dix ans devint prisonnier comme l'était son père, comme l'avait été son grand-père. Nimègue pris, le duc tourna les yeux vers la haute Alsace ; la basse était à lui, et il y avait un gouverneur, Hagenbach.

Charles arrivait avec cinq mille lances, toute une armée. Colmar ferma ses portes ; Mulhouse dit dans ses rues les prières des agonisants ; Bâle, de peur de surprise, éclaira chaque nuit le pont du Rhin.

Les Suisses étaient bons amis des Alsaciens ; ils avaient donné à Mulhouse droit de combourgeoisie : ils prièrent pour Mulhouse.

Hagenbach répondit en plantant la bannière ducale sur une terre appartenant à Berne.

Cette fois, les Bernois portèrent plainte au duc lui-même, lui disant qu'ils avaient à se plaindre de son gouverneur, qui faisait toute chose pour les blesser.

— Que m'importe que mon gouverneur soit ou non agréable à mes voisins ! répondit le duc. La seule chose qui importe, c'est qu'il me soit agréable, à moi.

A partir de ce moment, les Suisses renoncèrent à l'alliance bourguignonne et firent un traité avec Louis XI.

Cela entrait à merveille dans les combinaisons de Charles, d'avoir les Suisses pour ennemis : il voulait reprendre à la Suisse les cantons qui autrefois avaient fait partie du royaume de Bourgogne, et on lui fournissait un prétexte.

En attendant, il étendit la main, et la haute Alsace fut à lui.

Puis, afin de poursuivre son projet, il se fit nommer, par l'électeur de Cologne, avoué et défenseur de l'électorat.

Sur ces entrefaites, le duc de Lorraine mourut.

De même que Charles s'était emparé du petit duc de Gueldre, il s'empara du jeune René de Vaudemont ; mais il n'avait que l'héritier, pas l'héritage.

Les grands seigneurs du pays se révoltèrent. Il leur rendit leur duc et, en échange, se fit donner quatre places

Il avait donc la Gueldre ; Cologne, ou à peu près ; une partie de l'Alsace et quatre places en Lorraine.

Il pensa qu'il en avait assez pour se faire nommer roi ; une fois roi, il arrondirait son royaume.

La nomination à la royauté dépendait de l'empereur.

Bas, misérable et pauvre comme il l'était, celui-ci ferait, sans doute, en vue du mariage de son fils avec Marie de Bourgogne, tout ce que désirerait le duc.

Une entrevue fut décidée ; Metz était la ville choisie Le roi d'Angleterre et le roi de France furent invités à envoyer des représentants pour être témoins de ce qui se passerait.

Mais, au moment de l'entrevue, il surgit une difficulté : le duc voulait occuper une porte de la ville ; cette porte occupée, il eût fait entrer dans Metz autant de gens qu'il eût voulu : la ville, qui se défiait du duc de Bourgogne, répondit qu'il n'y avait place que pour six cents hommes et que ces places étaient prises par les gens de l'empereur.

Trèves fut choisi à la place de Metz. Mais, loin d'arranger les affaires, l'entrevue brouilla les deux princes. Charles se présenta avec un faste à écraser un empereur bien autrement riche que ne l'était Frédéric.

— Sire, dit le duc de Bourgogne en s'inclinant, je vous remercie d'avoir entrepris un si long voyage pour me faire honneur.

— Monsieur, répondit Frédéric, les empereurs sont comme le soleil : ils éclairent de leur majesté les princes les plus éloignés, et, par là, ils leur rappellent leur devoir d'obéissance.

Le duc de Bourgogne était descendu de cheval pour recevoir ce compliment ; l'empereur lui fit signe d'y remonter

Tous deux traversèrent la ville de Trèves, chevauchant l'un près de l'autre et montrant à la multitude toutes les apparences d'une amicale familiarité.

L'empereur logea à l'archevêché, le duc au couvent de Saint-Maximin.

Huit jours se passèrent en négociations, en fêtes et en tournois.

Voici ce que demandait le duc : le titre de roi avec l'office de vicaire général de l'empire, et les quatre évêchés de Liège, d'Utrecht, de Tournai et de Cambrai.

Il eût aussi demandé la Lorraine, si une circonstance particulière ne l'eût retenu : lorsqu'il s'était emparé de René de Vaudemont, comme nous l'avons dit, le roi Louis avait mis immédiatement la main sur un neveu de l'empereur qui étudiait aux écoles de Paris.

Il n'y avait donc plus à songer à la Lorraine, pour le moment du moins.

De son côté, l'empereur voulait le mariage de son fils Max avec l'héritière de Bourgogne.

Max avait dix-huit ans, Marie en avait quinze ; rien de mieux assorti comme âge que les deux époux.

Pourquoi donc le duc retardait-il toujours ?

Il est vrai que le fils de l'empereur avait obtenu la permission d'écrire à sa fiancée ; mais cela n'engageait le duc à rien : Marie avait été fiancée déjà trois ou quatre

fois, et chacun de ses fiancés avait obtenu la même permission.

Le 4 novembre 1473, on crut enfin toutes choses terminées. Le duc reçut de l'empereur l'investiture du duché de Gueldre, et lui fit hommage de toutes les seigneuries relevant de l'empire.

La cérémonie de l'investiture royale devait avoir lieu le lendemain

L'église Saint-Maximin était tendue des plus riches tapisseries du duc ; les autels étaient couverts de vases d'or, de vermeil et d'argent, les châsses enrichies de diamants et de pierres précieuses. Le trône du duc était dressé un peu au-dessous de celui de l'empereur ; le sceptre, le manteau, la couronne et la bannière royale étaient exposés aux regards des curieux. Georges de Bade, évêque de Metz, devait sacrer le nouveau roi. Tout était prêt pour la cérémonie, lorsque, vers deux heures du matin, le duc fut prévenu que l'empereur s'était, la veille au soir, mis sur une barque et laissé aller au cours de la Moselle.

Force fut donc au duc de rester duc.

En même temps, il apprit une autre nouvelle qui le jeta dans une colère presque aussi grande que l'avait fait la première : c'était l'exécution de son gouverneur Hagenbach.

Nous avons dit deux mots de ce Hagenbach ; revenons à lui.

C'était le même qui, lorsque le duc Philippe le Bon avait fait une maladie où ses cheveux étaient tombés, s'était établi à la porte du palais avec une paire de ciseaux, et avait coupé les cheveux de tous ceux qui entraient, à la longueur des cheveux du duc.

Charles n'avait pas oublié l'anecdote ; il aimait les hommes dans le genre de celui-là, qui, sans s'inquiéter de l'ordre reçu, exécutaient ponctuellement les ordres. Aussi a-t-on vu que, lorsque les Suisses s'étaient plaints de Hagenbach, le duc avait répondu, ou à peu près : « Peu m'importe que mon gouverneur ne plaise pas à mes voisins, pourvu qu'il me plaise, à moi. »

Malheureusement pour Charles, cet homme qui lui plaisait, à lui, ne savait plaire à personne ; il s'était brouillé à la fois avec les petits et avec les grands : avec les petits, en frappant les blés, le vin et la viande d'une taxe que l'on appella le *mauvais denier ;* avec les grands, en leur disputant leur droit de chasse.

Il y avait eu quelques troubles dans la ville de Thann, à propos de cette taxe du mauvais denier ; le conseil avait, à cette occasion, envoyé quatre députés à Hagenbach.

— Ah ! dit celui-ci, votre ville ne veut pas payer en argent : elle payera en nature.

Et il fit couper la tête aux quatre députés.

D'autres fois, il n'allait même pas chercher le bourreau, et, à la suite d'une discussion, ou même sans discussion, il frappait de sa propre main, avec la première arme qui se trouvait à sa portée.

Tout était insolent en lui, jusqu'à sa livrée, jusqu'à ses armes. Sa livrée était blanc et gris, et, sur sa poitrine, elle portait, au milieu d'un écusson de gueules, trois dés au naturel, avec ces deux mots : *Je passe.*

Et, en effet, Pierre de Hagenbach passait toujours et partout.

Il avait l'habitude de dire :

— Je sais bien que je serai damné ; mais, vivant, je ferai à mon plaisir. Moi mort, que le diable prenne mon corps et mon âme, je n'en aurai plus que faire et ne les réclamerai pas.

C'étaient surtout ses débauches sans vergogne et sans frein qui le faisaient détester. Comme il poursuivait une jeune nonne que ses parents avaient enlevée de son couvent et fait cacher, il fit crier dans les rues, à son de trompe et par le crieur public, que ceux qui avaient caché la religieuse eussent à la lui ramener sous peine de mort.

Un jour, il était à l'église, courtisant une femme, — aucun lieu ne lui était sacré — l'autel était tout paré pour la messe, et lui causait avec cette femme, le coude appuyé sur l'autel.

Le prêtre vint pour commencer l'office ; mais Pierre de Hagenbach, le menaçant :

— Eh ! sire prêtre, dit-il, ne vois-tu pas que j'officie à ton autel? Cherches-en un autre.

Et le prêtre, en effet, fut obligé d'aller officier à un autre autel, et l'on remarqua qu'au moment où il consacrait l'hostie, Pierre de Hagenbach embrassait sa maîtresse.

Enfin, s'il faut en croire monsieur de Barante, Pierre de Hagenbach aurait fait pis encore. — Nous disons *s'il faut en croire,* parce que monsieur de Barante néglige d'indiquer la source où il a pris l'anecdote que nous allons raconter, et que notre consciencieux et savant Michelet avoue n'avoir pu retrouver cette source.

Citons :

Il arriva un jour à Hagenbach de donner une fête, et, tout à coup, après avoir renvoyé les maris, il fit mettre les femmes toutes nues, leur couvrant seulement la tête ; puis il fit rentrer les maris et leur donna ordre de reconnaître leurs femmes. Ceux qui se méprenaient étaient précipités du haut de l'escalier en bas ; ceux qui ne se trompaient point étaient, comme pour recevoir les félicitations du gouverneur, contraints de boire une telle quantité de vin, qu'ils en devenaient malades à mourir.

Mais ce qui faisait le plus grand tort au duc, c'étaient les insultes de cet homme aux villes libres et aux Suisses.

Ainsi, en parlant de Strasbourg :

— Il ne faut plus souffrir, disait il, des privilèges qui mettent le pouvoir aux mains des gens de basse condition ; ce sont les princes qui doivent gouverner, et non les tailleurs et les cordonniers.

Il disait de Bâle :

— Que j'en obtienne la permission du duc, et je lui aurai Bâle en trois jours.

Enfin, raillant l'ours de Berne, il disait :

— Voilà l'hiver qui vient : nous prendrons sa peau pour faire une fourrure.

Sur ces entrefaites, le bruit se répandit que, grâce au roi Louis XI, une alliance venait d'être signée entre la confédération helvétique et le duc Sigismond, ce vieil ennemi des Suisses.

C'était vrai.

Bien plus, le duc de Bourgogne tenait l'Alsace, une partie du moins, à titre de gage non racheté : Louis XI fait la moitié des fonds ; les villes en se cotisant, font le reste, et l'Autrichien Sigismond déclare au duc de Bourgogne qu'il le met en demeure de lui rendre les villes autrefois engagées à son grand-père. L'argent est à Bâle, il peut le faire toucher.

Ainsi, une vaste ligue se formait entre les villes du Rhin, les Suisses et la France.

Ces nouvelles avaient surpris Pierre de Hagenbach à l'improviste. Il n'avait point de nouvelles du duc de Bourgogne ; il pensa qu'il fallait, avant tout, lui conserver les villes et y mettre des garnisons.

Il munit Thann et marcha sur Brisach, où il arriva pendant l'office du vendredi saint.

Ce jour-là, il était en dévotion. Après avoir fait son entrée dans la ville, il fit son entrée dans l'église, et, comme le curé lisait la passion, il l'interrompit en lui ordonnant de reprendre à partir du commencement.

C'est ce que l'on fit depuis pour Louis XIV.

Ensisheim avait chassé sa garnison bourguignonne et fermé ses portes ; Pierre de Hagenbach sortit de Brisach dans la nuit du dimanche de Pâques en disant :

— Nous allons leur donner la bénédiction pascale.

Pierre de Hagenbach se trompait : les habitants avaient placé une sentinelle au clocher ; la sentinelle le vit venir avec sa troupe, et donna l'alarme ; il fut repoussé.

C'était un échec essuyé à la vue de gens qui le haïssaient. Il ne douta point que bientôt il ne fût lui-même assiégé dans Brisach et il résolut de se mettre en défense.

Les habitants étaient à la grand'messe.

Il envoya dans toutes les églises des crieurs qui ordonnèrent aux fidèles, quels que fussent leur âge, leur état et leur sexe, d'aller travailler aux fortifications.

L'ordre était à la fois tyrannique et sacrilège. Le bruit se répandit qu'il cachait quelque chose de plus terrible encore. La ville n'avait pas assez de vivres pour nourrir les habitants et la garnison ; une fois les habitants dehors, les portes devaient se refermer, les travailleurs ne rentreraient pas et l'on égorgerait ceux qui seraient restés dans les maisons.

Ces bruits, par malheur, étaient assez en harmonie avec les manières de faire du gouverneur ; ils prirent donc créance.

Un pauvre diable appartenant à la garnison allemande, et nommé Frédéric Voegelin, homme de petit état, mais de grand courage, — il n'était que tailleur d'habits, — s'entendit avec le bourgeois chez lequel il était logé, un des notables de la ville, tous deux visitèrent les postes des soldats allemands. Voegelin était capitaine, ce qui lui donnait auprès des militaires une autorité égale à celle que possédait le bourgeois sur ses compatriotes. Ils obtinrent que soldats et bourgeois fussent réunis en armes, sur la grande place, au point du jour.

Les soldats avaient accepté avec d'autant plus d'empressement que depuis longtemps ils n'étaient point payés, et que Voegelin leur avait dit qu'il était question de leur solde.

Vers les six heures du matin, soldats et bourgeois, étant assemblés comme il était convenu, Voegelin monte chez le gouverneur.

— Qu'est-ce que ce bruit qui se fait sur la place, demande Hagenbach, et que me veux tu ?

— Ce sont mes soldats qui n'ont pas le sou, répond Voegelin.

— Eh bien, après ?

— Après, ils veulent être payés.

— Ils auront de la..., répond Hagenbach ; et, si tu t'avises de me demander autre chose, je te fais jeter à la rivière

Voegelin paraît se rendre à l'argument; mais, à peine retourné vers ses hommes, il fait battre le tambour.

A ce bruit, Hagenbach, qui ne craignait ni Dieu ni diable, descend sur la place, tire son épée et veut en frapper Voegelin.

On eût dit un signal convenu : ce fut à qui se jetterait sur Hagenbach; hommes, femmes, enfants, tout le monde se mit de la partie.

Le gouverneur se réfugia dans une maison voisine : il y fut poursuivi. Force fut à Voegelin de se faire son défenseur : soldats et bourgeois voulaient mettre le misérable en morceaux.

Comme le prix des domaines engagés à la maison de Bourgogne était payé au duc Charles, ou du moins déposé, et que celui-ci n'avait qu'à le faire prendre, le duc Sigismond se considéra comme ayant chez lui droit de haute et de basse justice. Il nomma Hermann d'Eptengen pour remplir en son nom l'emploi de landvogt, que Pierre de Hagenbach remplissait au nom du duc Charles, et donna au nouveau gouverneur une troupe de deux cents cavaliers qui lui suffirent, et au delà, pour maintenir son autorité, toute la population s'étant réunie à lui; de sorte que ce fut une allégresse générale, à ce point que tous, jusqu'aux petits enfants chantaient :

Le Christ est ressuscité; le gouverneur est pris;
Réjouissons-nous!
Sigismond sera notre consolateur;
Kyrie eleison!

Quelques jours après, le duc Sigismond arriva en personne. Il trouva Pierre de Hagenbach prisonnier.

Il assembla un jury de seize chevaliers; huit villes devaient le fournir : Strasbourg, Colmar, Schlestadt, Fribourg en Brisgau, Brisach, Bâle, Berne et Soleure.

Le tribunal fut unanime pour condamner Pierre de Hagenbach à la peine de mort.

Celui-ci ne demanda d'autre grâce que d'avoir la tête tranchée.

Huit bourreaux se présentèrent pour remplir cet office suprême; c'étaient les bourreaux des huit villes qui avaient envoyé des juges. Celui de Colmar fut choisi comme le plus expert.

L'ex-gouverneur, après avoir été dégradé de l'ordre de la chevalerie, fut conduit au lieu du supplice entre deux moines franciscains. C'était pendant la nuit : des torches éclairaient la marche funèbre; une foule immense suivait le cortège.

L'échafaud était dressé dans une prairie à la porte de la ville.

Le condamné en monta les degrés d'un pas ferme; puis il fit signe qu'il voulait parler.

Tout le monde se tut.

— Vous tous qui m'écoutez, dit Hagenbach, soyez-moi témoins que je n'ai pas peur de la mort, quoique je l'attendisse, non pas de cette sorte, mais les armes à la main. Ce que je regrette, ce n'est pas ma propre vie, c'est tout le sang que ma mort va faire couler; car, songez-y bien, Monseigneur ne laissera pas ce jour sans vengeance. Je supplie Dieu de me pardonner d'avoir mérité une telle sentence et une plus cruelle encore. Vous tous dont j'ai été le gouverneur pendant quatre années, pardonnez-moi ce que j'ai pu faire par défaut de sagesse ou par malice; j'étais homme, pardonnez-moi.

Puis il déclara qu'il laissait à l'église de Brisach sa chaîne d'or et ses seize chevaux, s'entretint un instant avec son confesseur, et posa sa tête sur le billot.

Aussitôt l'épée flamboya aux mains de l'exécuteur, et la tête, séparée du corps, roula sur la plate-forme.

Cette tête appartenait de droit à celui qui l'avait tranchée, c'est-à-dire au bourreau de Colmar, qui la rapporta, en manière de trophée, à ses concitoyens. On peut la voir encore à Colmar : c'est celle d'un homme de quarante à quarante-cinq ans, avec des cheveux roux et des dents serrées; une vraie tête de damné qui garde son obstination au delà de la mort.

XIX

LE HÉRAUT D'ANGLETERRE

Comme l'avait prévu Hagenbach, le duc Charles fut exaspéré : il perdait à la fois un homme dévoué et une riche province.

Il fit avec Edouard IV un traité par lequel il lui donnait la France, se contentant, lui, de Nevers, de la Champagne et des villes de la Somme.

Le duc signa ce traité le 25 juillet 1474.

Puis, le 30, il alla joindre ses gens, qui, depuis le 19, assiégeaient la petite ville de Neuss.

Neuss dépendait de l'archevêché de Cologne. L'archevêque Robert de Bavière, en querelle avec son chapitre, avait décliné la juridiction de l'empereur et pris pour avoué et défenseur le duc de Bourgogne. Celui-ci avait envoyé à la ville l'ordre d'obéir; mais son héraut avait été insulté, ses armes avaient été traînées dans la boue, et les seigneurs du pays, chanoines en même temps que seigneurs, avaient élu archevêque Hermann de Hens, frère du landgrave, le même qui fut plus tard appelé Hermann le Pacifique.

Le 15 juillet, le nouvel archevêque s'était jeté dans Neuss. Il y tint un an tout entier, de juillet 1474 à juillet 1475.

Le ciel se rembrunissait pour le duc de Bourgogne; son bonheur semblait l'abandonner, et, comme les avertissements commençaient par les petites choses, au lieu de lever le siège, il fit la faute de s'y acharner.

Il arriva alors que l'on reprit cœur contre lui; il était toujours le Terrible, mais il n'était plus l'Invincible.

Le jeune René de Lorraine, à qui le duc voulait prendre son duché, conclut alors un traité avec Louis XI; et, comme son grand-père, le vieux roi René, avait, disait-il, l'intention de le déshériter pour donner la Provence au duc de Bourgogne, Louis XI saisit l'Anjou à titre de gage.

Les Suisses, de leur côté, déclaraient la guerre au duc, entraient en Franche-Comté et gagnaient sur ses généraux la bataille d'Héricourt.

C'étaient, à cette époque déjà, de rudes soldats que les Suisses : ils venaient de le prouver en s'affranchissant du joug de l'Autriche. Louis XI avait fait connaissance avec eux autrefois, à la bataille de Saint-Jacques, et, quoiqu'il les eût battus, il avait gardé, de la façon dont ils se faisaient tuer, un terrible souvenir.

Les Suisses commençaient, avec les Anglais, à donner l'idée de ce que serait dans l'avenir le fantassin, en matière de guerre, c'est-à-dire le grand pivot sur lequel tournerait toute la stratégie moderne.

Seulement, les archers anglais se battaient de loin, tandis que les piquiers suisses se battaient corps à corps; et même, pour rapprocher les distances, tenaient-ils la pique par le milieu, au lieu de la tenir par le bout, comme faisaient les autres peuples.

Ces montagnards croyaient fermement, — et l'expérience leur avait prouvé qu'ils avaient raison de le croire, — ils croyaient fermement qu'en se réunissant par masses et en poussant, les yeux fermés, la hallebarde devant eux, ils renverseraient les plus redoutables hommes d'armes.

Ils se réunissaient donc, lorsqu'il s'agissait de charger, fermaient les yeux et poussaient en avant.

Rien n'avait prise sur ces hommes vivant d'une si puissante vie animale, que, blessés à mort, ils continuaient de combattre; rien, pas même le poison!

Lisez ce qu'écrit sur eux, soixante ans plus tard, *le loyal serviteur :* « Sachant la façon dont les Suisses buvaient, — aujourd'hui encore, on dit : « Boire comme un Suisse! » — les Italiens, raconte Fleuranges, empoisonnèrent, non pas l'eau, mais le vin des villes par où les Suisses devaient passer. Les Suisses burent le vin, et ne s'en portèrent que mieux! »

C'était à ces rudes vachers que le duc de Bourgogne allait avoir affaire.

Le roi Louis XI, nous l'avons dit, venait de traiter avec eux. Les cantons lui vendaient six mille hommes, au prix de quatre florins et demi par mois et par homme. Lui, moyennant ces quatre florins et demi par homme, leur faisait faire la guerre à qui il voulait, avec charge de les *secourir.* Cependant, s'il ne les voulait pas secourir, il en était libre, à charge de leur payer chaque année vingt mille florins qui seraient toujours tenus prêts à Lyon.

Le duc de Bourgogne, qui comptait ne faire de Neuss qu'un déjeuner, puis ensuite accomplir ses vastes projets sur la France, n'avait pas seulement devant Neuss une armée : il y avait quatre armées! une de Lombards, que lui avait amenée Jacques de Savoie; une d'Anglais, qu'il avait louée à Edouard; une de Français, tirée de ses Etats, et, enfin, une d'Allemands. Et, avec ces quatre armées, il ne pouvait prendre une bicoque!

Aussi le camp des assiégeants était-il une ville bâtie devant la ville. Charles s'était fait construire une maison d'où il dirigeait le siège, y demeurant toujours armé, et, sans doute par suite d'un vœu, dormant sur une chaise.

Et, pendant ce temps, il apprenait toute sorte de nouvelles qui lui semblaient plus folles les unes que les autres :

Le Luxembourg était envahi par les Allemands.

Perpignan était repris sur les Aragonais.

Louis XI envahissait la Picardie.

René de Vaudemont — un enfant — le défiait à feu et à sang!

Sa forteresse de Pierrefonds venait de se rendre.

Les Anglais, qu'il attendait toujours, n'arrivaient pas.

Enfin, l'empire marchait au secours de Cologne : dix

princes arrivaient, quinze ducs ou margraves, six cent vingt-cinq chevaliers, le contingent de soixante-huit villes impériales !

Mais l'empereur, toujours dans l'espoir de marier son fils à l'héritière de Bourgogne, ne voulut point complètement se brouiller avec Charles ; il lui proposa de remettre le jugement à l'arbitrage du légat du pape, présent dans l'armée impériale. Le duc, enchanté de s'en tirer de cette façon, accepta bien vite. Le roi Louis avançait toujours et était déjà en Artois.

Le légat entra dans Neuss, le 9 juin 1475, avec les conseillers impériaux et bourguignons.

Le 26 du même mois, le duc leva son camp.

Il venait d'apprendre que les Anglais, qui avaient tant tardé, étaient enfin débarqués à Calais.

Qui les avait appelés là ?

Pas du tout le roi de France, bien entendu ; un peu le duc de Bourgogne ; beaucoup le comte de Saint-Pol.

Nous allons voir tout à l'heure tomber la tête de ce dernier ; sachons bien pourquoi elle tomba.

Le connétable n'ignorait pas que, depuis le siège de Beauvais, le roi et le duc le haïssaient mortellement : le duc, pour ne pas l'avoir servi contre le roi ; le roi, pour ne pas l'avoir servi contre le duc.

Aussi le roi et le duc étaient-ils convenus, d'un commun accord, de se défaire du connétable ; les ambassadeurs chargés de la négociation avaient échangé leurs signatures. Le connétable était à la fois déclaré traître et criminel par les deux princes, et chacun s'engageait à le faire exécuter dans les huit jours, s'il parvenait à mettre la main sur lui.

Mais à peine le traité fut-il signé, que Louis XI soupçonna le duc de vouloir se réconcilier avec le connétable en faisant valoir près de celui-ci la haine que lui portait le roi.

Il songea donc à prendre les devants, c'est-à-dire à se donner Saint-Pol contre le duc, et, à cet effet, il proposa une entrevue au connétable.

Le connétable accepta, mais en prenant toutes ses mesures.

L'entrevue eut lieu sur une chaussée près de Ham.

Une barrière était établie en travers du chemin pour séparer le roi du comte. — Le pont de Montereau avait laissé, sous ce rapport, des souvenirs qui ne permettaient point de négliger les précautions.

Derrière lui, le comte de Saint-Pol avait trois cents gentilshommes armés et leur suite ; en outre, il était cuirassé sous sa robe.

Le roi, qui tardait un peu, envoya Comines pour l'excuser et dire qu'il arrivait.

Il arriva, en effet, amenant six cents hommes d'armes, commandés par le comte de Dammartin, le plus grand ennemi du connétable.

Louis XI s'avança sur la chaussée avec cinq ou six personnes de sa suite seulement.

Saint-Pol s'excusa alors d'être si bien accompagné.

— Mais, si j'ai marqué quelque défiance, dit-il, c'est à cause du comte de Dammartin.

— Allons, allons, répondit le roi, ce jour est celui de la réconciliation générale : je veux faire votre paix avec lui.

Et il appela Dammartin, qui s'approcha seul.

Louis XI passa le premier de l'autre côté de la barrière et embrassa Saint-Pol.

— Et maintenant, dit-il, il ne sera jamais question du passé entre nous ; mais vous tiendrez tout ce que vous m'avez promis.

— Je vous le jure, sire, répondit le connétable.

— Je puis donc compter que vous êtes de mon parti ?

— Envers et contre tous, sire !

— Alors, arrive ici Dammartin, et embrasse notre ami.

Le comte s'approcha et obéit.

Sur quoi, Louis XI emmena Saint-Pol à Noyon, et lui fit grande chère jusqu'au lendemain, où le comte retourna à Saint-Quentin.

Pourquoi le roi fit-il cette avance au connétable ?

Qui pourrait le dire ? Sans doute, il avait encore besoin de lui pour quelque mystérieuse trame qu'il était en train d'ourdir.

Quant aux craintes qu'il avait, que le duc ne fît, de son côté, des avances à Saint-Pol, Louis XI ne se trompait pas : deux jours après son entrevue avec le roi, le connétable reçut un message du duc de Bourgogne, qui lui offrait une pension de dix mille écus s'il tenait les promesses faites à la suite de Montlhéry.

Le connétable répondit au duc qu'il pouvait compter sur lui, qu'il trouverait, un jour ou l'autre, moyen de saisir le roi au collet et de le lui livrer.

Une fois Louis XI entre les mains du duc de Bourgogne, le connétable se chargeait d'aller prendre la reine et le dauphin, et de les envoyer en exil.

La France sans roi, sans reine et sans dauphin, le duc en ferait à son plaisir.

Cependant, on était fort divisé dans le conseil du roi.

Le roi voulait prolonger les trêves avec le duc de Bourgogne ; les conseillers, au contraire, disaient que, le duc ayant la guerre avec les cantons et l'Autriche, mieux valait se déclarer et venir en aide aux Suisses et à l'archiduc Sigismond.

Mais Comines, qui connaissait le duc, se rangea de l'avis du roi, et insista pour la prolongation des trêves.

— Donnez-lui sa trêve, dit-il à Louis XI ; laissez-le s'aller heurter contre ces pays d'Allemagne, qui sont plus grands et plus puissants qu'on ne saurait croire. Quand il aura pris une place ou mené à fin une querelle, il en entreprendra une autre ; il n'est pas homme à se rassasier jamais d'entreprises ; plus il est embrouillé, plus il s'embrouille ! Pour vous venger de lui, il suffit de le laisser faire ; cette Allemagne est si grande et si forte, qu'il s'y consumera et perdra de tous les points. L'empereur est, à la vérité, homme de peu de sens et de peu de cœur ; il aimerait mieux tout endurer que de dépenser son argent ; mais les princes de l'empire y mettront bon ordre.

Le roi écouta Comines, et bien lui en prit. Il était en négociations avec le duc quand les Anglais débarquèrent, et le duc ne pouvait, sans rompre les trêves, se joindre à eux activement.

Saint-Pol avait appelé les Anglais, on le conçoit maintenant, parce qu'il avait besoin d'embrouiller les affaires du roi et du duc, afin de débrouiller les siennes.

Le duc croyait que les Anglais débarqueraient dans la Normandie et remonteraient la Seine : point ! Ils débarquèrent à Calais, à deux pas de la Flandre, presque sur les terres de Bourgogne.

Pressé de les éloigner, Charles quitta Neuss, courut à Bruges demander de l'argent, et, le 14 juillet, joignit Edouard.

Edouard était venu en personne avec quatorze mille archers, cinq cents hommes d'armes et toute la noblesse d'Angleterre.

Le duc ne se pressait tant que pour pousser l'armée anglaise en France.

Pendant ce temps, Edouard envoyait à Louis XI son héraut Jarretière ; celui-ci remit au roi la lettre de défi de son maître, en présence de toute la cour.

Edouard, par cette lettre de défi, sommait Louis XI de lui rendre son royaume de France ; en cas de refus, Edouard protestait que les maux et l'effusion du sang qui pourraient advenir ne seraient point de son fait.

Cette lettre était en si beau style français, qu'il était évident que ce n'était point un Anglais qui l'avait écrite.

Le roi lut tout bas ; les seigneurs qui l'entouraient étaient fort inquiets de savoir ce que contenait le message ; mais Louis XI n'était pas homme à conter ainsi ses affaires à tout le monde.

Il mit la main sur l'épaule du héraut et le conduisit dans un cabinet voisin.

Arrivé là, Louis XI commença de lui parler avec cette familiarité qui lui gagnait si facilement les inférieurs.

— Je n'ignore pas, dit-il, que, si mon cousin le roi d'Angleterre, votre maître, s'en vient en mon royaume pour me faire la guerre, c'est un peu contre sa volonté ; aussi ne lui en sais-je nullement mauvais gré et n'en suis-je pas moins son frère et ami. S'il a entrepris ce voyage, c'est à la requête du duc de Bourgogne, et parce qu'il y est contraint par ses communes d'Angleterre ; mais il peut voir que la saison est presque passée ; le duc de Bourgogne ne pourra l'aider en rien. Il revient de son siège de Neuss, tout déconfit et ruiné. Son armée est en si mauvais état, qu'il n'osera la montrer aux Anglais. Je n'ignore pas non plus que mon frère d'Angleterre a des intelligences avec le connétable dont il a épousé la nièce ; mais qu'il ne s'y fie pas, il en sera trompé ! J'en pourrais dire long sur tous les biens que je lui ai faits et les trahisons que j'en ai reçues. Il ne veut que vivre en dissimulation, entretenir chacun et faire son profit...

Jarretière écoutait en silence. Le roi continua :

— Votre maître ferait bien mieux de conclure une loyale paix avec ses anciens ennemis, que de compter sur les promesses de ses nouveaux amis. En outre, la paix est plus agréable à Dieu qu'aucune chose que ce soit ; aussi est-elle mon plus grand désir. Voilà donc ce qu'en fidèle serviteur, vous devriez dire à votre maître ; ce serait pour son bien. Vous n'en seriez pas plus mal avec moi, et, si par vos bons soins, mon cousin d'Angleterre voulait entendre à un arrangement, vous auriez, en témoignage de mon amitié, mille écus d'or, en sus des trois cents que je vais vous donner.

Jarretière était fort séduit par ces offres, et plus encore par la manière familière dont le roi lui avait parlé ; il promit d'user du peu d'influence qu'il pouvait avoir sur son maître ; avoua qu'Edouard n'était pas très porté à la guerre, et conseilla à Sa Majesté, lorsque, à son tour elle enverrait son héraut, de l'adresser à milord Howard et à milord Stanley.

Puis il ajouta :

— Et aussi un peu à moi, sire, afin que nous l'aidions à se bien conduire.

Louis XI rentra avec le héraut d'Angleterre dans la chambre où tous les seigneurs attendaient impatiemment ; on remarqua que le roi avait l'air gai et ouvert.

— Monsieur d'Argenton, dit le roi à Comines ; — il lui avait donné la seigneurie d'Argenton, et l'appelait ainsi depuis qu'il lui avait fait ce don : — monsieur d'Argenton, il faut faire mesurer trente aunes de velours cramoisi pour donner au héraut d'Angleterre.

Puis, à voix basse :

— Tout est en bon chemin, dit-il : ne le quittez pas, continuez à l'entretenir, et gardez que personne ne lui parle avant son départ.

Alors, le roi, sans rien dire de sa conversation avec le héraut, se mit à plaisanter sur la lettre de son cousin, qui, disait-il, était devenu bien gras pour faire la guerre maintenant, et combattre à pied, comme c'était son habitude.

Or, l'événement justifia ce qu'avait annoncé Louis XI à Jarretière. Edouard croyait trouver les marches du royaume déjà occupées par l'armée du duc de Bourgogne, les troupes du roi battues ou, du moins, harassées et en mauvais état.

Tout au contraire : à Calais, ni duc ni armée ! Ce fut la duchesse de Bourgogne qui arriva d'abord ; elle venait voir son frère.

Puis, enfin, arriva le duc, mais seul.

Ce qu'avait dit le roi à Jarretière, de cette armée détruite, était donc vrai ?

A son grand étonnement, Edouard trouva son beau-frère bien autrement préoccupé de conquérir la Lorraine pour son compte, que de l'aider, lui, Edouard, à conquérir la France pour le sien.

Puis Charles ne parlait que de punir les gens de l'Alsace et du pays de Ferrette, qui lui avaient décapité, comme nous l'avons dit, son gouverneur Pierre de Hagenbach.

Ces desseins nouveaux, complètement inconnus du roi d'Angleterre, et qui s'accordaient si peu avec les engagements pris par le duc de Bourgogne vis-à-vis d'Edouard, se traduisirent par la proposition que le duc finit par faire au roi : à savoir, d'entamer la guerre, non point de compte à demi, mais chacun de son côté.

Pendant que les Anglais passeraient la Somme et entreraient en France par Laon et Soissons, lui, Charles, reprendrait le Luxembourg et la Lorraine, cette Lorraine qui lui tenait tant au cœur ; puis arriverait en Champagne par Nancy et trouverait Edouard à Reims.

Là, il serait tout porté pour être sacré.

La proposition avait l'air d'une mauvaise plaisanterie ; les Anglais la prirent ainsi.

Ils sommèrent le duc de les accompagner, au moins de sa personne, s'il ne les aidait de son armée.

Charles prit sa route avec eux par Guines, Saint-Omer, Arras, Doullens et Péronne ; c'était pays à lui.

Les Anglais avaient entendu parler de l'hospitalité de la maison de Bourgogne et s'attendaient, passant par les villes du duc, à éprouver les effets de cette hospitalité ; mais point : le duc se défiait de ses hôtes ; il entrait dans ses villes, couchait dans ses hôtels, et laissait son beau-frère Edouard coucher dans quelque ferme, et son armée à la belle étoile.

Quand les Anglais se plaignaient :

— Bon ! disait Charles, prenez patience jusqu'à Saint-Quentin ! A Saint-Quentin est le connétable, qui vous a tant écrit de venir ; il vous attend les portes ouvertes.

XX

LE TRAITÉ DE PICQUIGNY

On arriva devant Saint-Quentin.

Les Anglais croyaient entrer dans une ville amie ; ils marchaient sans aucune ordonnance, comptant qu'on allait venir au-devant d'eux avec la croix et la bannière.

Lorsqu'ils furent à cinq cents pas des portes, l'artillerie commença de tirer. Edouard crut que c'était en signe de réjouissance ; mais on vint lui dire que le premier coup de canon était chargé à boulet, et avait tué un homme.

Le second en tua deux.

Puis on vit la garnison qui sortait et se mettait en bataille.

Le connétable faisait des siennes.

Les Anglais, qui s'étaient imaginé envahir la France, y avaient la place de leur camp, voilà tout.

La France s'ouvrait devant eux, mais se refermait sur eux.

Quant au duc, il leur parlait toujours de la nécessité où il était de les quitter pour faire sa guerre de Lorraine.

Edouard voyait que tout le monde l'avait trompé sur l'accueil qu'il recevrait en France ; excepté le roi de France.

Il avait près de lui Stanley et Howard, qui lui répétaient à tout instant :

— Voyez, sire !

Le héraut Jarretière faisait écho.

Au moment où, repoussés par la canonnade de Saint-Quentin, les Anglais se demandaient avec stupeur où ils en étaient et ce que cela voulait dire, on fit prisonnier le valet d'un des gentilshommes appointés de la maison du roi.

Le gentilhomme se nommait Jacques de Granet ; l'aristocrate histoire a oublié le nom du valet.

C'était le premier prisonnier que l'on fît ; on l'amena au roi Edouard, qui l'interrogea et, après l'avoir interrogé, le renvoya courtoisement.

Comme le pauvre diable partait, deux seigneurs l'arrêtèrent, lui donnant chacun un noble d'or, et lui disant, l'un : « Je suis Stanley ; » l'autre : « Je suis Howard ; recommandez-nous à votre maître. »

Le valet revint, fort enchanté, à Compiègne, où était le roi, et, demandant à lui parler, lui raconta toute son histoire. Le roi le prit pour un espion : le malheur voulait que Jacques de Granet eût un frère au service du duc de Bretagne ; de là la défiance. Le valet fut arrêté et mis aux fers.

Mais il y avait dans ce qu'avait dit cet homme assez de vérité pour que Louis XI ne s'y trompât point ; aussi le tirait-il de prison dix fois par jour, et après l'avoir interrogé, l'y renvoyait-il, de plus en plus convaincu qu'il avait tort d'être en pareille défiance.

Ce que disait cet homme était en harmonie avec ce qu'avait dit le héraut Jarretière.

Il y avait une idée qui préoccupait fort le roi : c'était d'envoyer, lui, de son côté, quelqu'un chez les Anglais.

Par malheur, il n'avait pas de héraut sous la main. Il était à table, et, comme le père du Cid, il ne pouvait manger. En face de lui était Comines, qui savait la cause de son anxiété, et qui l'invitait à prendre un parti.

Tout à coup, le roi parut fixé.

— Ah ! dit-il, nous y voilà, d'Argenton !

— Qu'y a-t-il, sire ?

— Vous connaissez des Halles, mon chambellan ?

— Oui, sire : le fils de Mérichon, l'ancien maire de La Rochelle.

— C'est cela. Eh bien, il a un valet que j'ai vu ; ce valet est un homme intelligent : je le voudrais envoyer au camp des Anglais en l'habillant en héraut. Allez-vous-en dîner dans votre chambre, envoyez quérir ce valet, et proposez-lui la chose.

Le sire d'Argenton connaissait cette habitude du roi de se servir, autant que possible, des petites gens, les trouvant généralement habiles aux négociations ; il monta chez lui et envoya chercher le valet.

Celui-ci, qu'on appelait Mérindol, était un homme de petite mine, qui semblait, au premier aspect, peu fait pour jouer le rôle de héraut ou d'ambassadeur. Cependant, en causant avec lui, Comines lui trouva du bon sens et une façon de parler aimable et insinuante. C'est ce qui était resté dans la mémoire de Louis XI, lequel n'avait vu et entendu cet homme qu'une seule fois.

Après un instant de causerie, Comines dit au valet de quoi il était question.

Le malheureux se crut mort ; il se jeta aux pieds de Comines et le supplia de charger de la commission quelque autre plus digne que lui.

Mais Comines le releva, l'invita à dîner, l'entretint longuement, lui montra la mission sous son véritable jour, lui prouva qu'il n'y avait nul péril à courir, lui promit beaucoup d'argent, lui demanda d'où il était, et, apprenant qu'il était de La Rochelle, lui demanda s'il ne lui serait point agréable d'avoir quelque bon emploi dans l'île de Rhé.

Sur ces entrefaites, le roi monta ; il se doutait bien que le pauvre diable ferait des difficultés, et, ces difficultés, il voulait les lever lui-même. Il s'y entendait à merveille et était l'homme le plus persuasif qui fût au monde, quand il voulait.

Mérindol finit par consentir à ce que demandait le roi. Seulement, où avoir un costume de héraut pour l'en vêtir ?

Ce fut encore Louis XI qui en trouva le moyen. Il envoya son grand écuyer, Alain de Villers, chercher la bannière d'un trompette ; on ajusta cette bannière à la façon d'une cotte de héraut aux armes de France ; le reste du costume fut emprunté à un héraut du frère de monsieur de Bourbon. On fit venir un cheval, on y hissa notre homme, lequel partit, sa cotte d'armes roulée dans une petite valise sur le devant de sa selle, sans avoir parlé à âme qui vive.

Il arrivait au camp anglais juste au moment où le duc de Bourgogne le quittait pour rejoindre son armée du Luxembourg ; le moment était donc admirablement choisi.

Le héraut improvisé justifia la confiance obstinée que Louis XI avait mise en lui : il se recommanda de lord Stan-

ley et de lord Howard, et demanda à parler au roi d'Angleterre.

L'audience lui fut accordée pour le soir même, après le dîner. Edouard, grand mangeur, était, à la fin de ses repas, dans d'excellentes dispositions d'esprit pour écouter des propositions de paix. Ayant entendu celle du héraut de Louis XI, il assembla son conseil, qui, après une courte discussion, se décida pour la paix.

Le bossu Glocester fut seul d'un avis contraire ; mais cet avis isolé ne prévalut point.

Mérindol fut renvoyé à Louis XI avec un sauf-conduit pour des plénipotentiaires.

Un héraut anglais accompagnait le héraut du roi de France.

Avant que ce dernier quittât le camp, Edouard l'avait fait venir et lui avait remis une coupe d'argent pleine de pièces d'or.

Le roi Louis, de son côté, reçut admirablement Mérindol, auquel il donna une grosse somme d'argent et l'office d'élu dans l'île de Rhé.

Le lendemain, les plénipotentiaires s'assemblèrent dans un village près d'Amiens.

Les Anglais commencèrent par demander la couronne de France : la Normandie et la Guyenne ; ils finirent par se contenter de soixante-quinze mille écus comptant.

On décida, en outre, que le dauphin épouserait la fille du roi d'Angleterre, et que celle-ci toucherait, pendant neuf années, une pension de soixante mille écus, payable à la Tour de Londres, sur les revenus de la Guyenne ; au bout de ces neuf années, elle viendrait habiter la France avec son mari.

Enfin, quelques petites faveurs furent accordées aux Anglais pour leurs marchandises.

Edouard était si furieux contre le duc de Bourgogne, qu'il offrait, à titre de bonnes relations, de nommer au roi de France ceux qui le trahissaient, et de lui remettre les preuves écrites de leur trahison.

Lorsque les ambassadeurs revinrent trouver le roi, qui s'était avancé jusqu'à Amiens dans le désir de savoir des nouvelles, et qu'ils lui eurent dit où en étaient les négociations, Louis XI n'en voulait rien croire, tant la chose lui paraissait avantageuse.

A peine y croyait-il encore quand elle fut signée.

Ainsi, Louis en était quitte pour de l'argent ; il est vrai qu'il en donna autant au moins de la main à la main qu'il en était mentionné sur le traité ; tel lord reçut dix mille écus, tel autre vingt mille, tel autre une pension viagère ; enfin, le roi traita tout ce monde à Amiens, tint table ouverte, fit boire et manger les Anglais pendant quatre jours, et les renvoya les poches et les estomacs pleins.

Il eut, en échange, les preuves que lui avait promises Edouard. Cette paix s'appela la paix de Picquigny.

Le duc fut atterré lorsqu'il apprit que tout était fini.

Plus atterré encore fut le connétable, car il comprenait que ce serait lui qui, selon toute probabilité, payerait les frais de la guerre.

Il avait fait tout ce qu'il avait pu afin d'être pour quelque chose dans la paix, s'entremettant sans cesse, mandant au roi que les Anglais se contenteraient d'une ou deux petites villes pour se loger l'hiver : Eu et Saint-Valery, par exemple. Le roi, qui ne voulait pas du tout loger les Anglais, fit mettre le feu à ces deux villes ; de sorte que, quand les plénipotentiaires en touchèrent un mot, on leur répondit que, par accident, elles venaient de brûler.

Edouard était, d'ailleurs, si content de son futur beau-père, qu'il lui offrit, s'il voulait payer la moitié des frais de l'expédition, de repasser obligeamment la Manche l'année suivante, pour détruire le duc de Bourgogne.

Louis n'eut garde d'accepter : il commençait à être de l'avis de Comines : que le duc se détruirait bien tout seul.

Il ne demandait qu'une chose, au contraire : c'était d'être en paix ou, du moins, en trêve avec son cousin ; c'était que celui-ci eût tout le loisir de faire la guerre à l'empire et aux Suisses. Il comptait énormément sur ces longues lances de dix-huit pieds dont il avait vu les effets à la bataille de Saint-Jacques, et il espérait bien que le duc de Bourgogne s'y enferrerait avec toute sa cavalerie.

Ce qu'il lui fallait, à lui-même, c'était d'arracher les deux épines qui sans cesse lui piquaient les flancs : épine au Midi, épine au Nord : d'Armagnac, Saint-Pol. Quand nous disons d'Armagnac, c'est Nemours que nous devrions dire ; dès 1473, on en avait fini avec Jean d'Armagnac, l'homme aux deux femmes, dont l'une était sa sœur. Louis XI l'avait assiégé dans Lectoure ; et, la ville prise, il l'avait fait poignarder sous les yeux de sa femme.

C'était déjà quelque chose : la Balue en cage, Melun décapité, d'Armagnac assassiné, d'Alençon condamné à mort et ne vivant que par grâce ; tout cela, sans compter le duc de Guyenne, empoisonné ou non empoisonné, mais, en tout cas, mort. Il ne restait, en réalité, que Saint-Pol et Nemours.

Et Nemours — autre Armagnac — croyait si bien son tour venu, qu'il écrivait à Saint-Pol, son neveu par alliance :

« Pouvant être pris d'un moment à l'autre, je vais vous envoyer mes enfants ; mettez-les en sûreté. »

Il y avait quinze ans que tous deux trahissaient, non pas comme des traîtres, mais comme des trahisseurs, tantôt le roi de France, tantôt le roi d'Angleterre, tantôt le duc de Bourgogne, gagnant une province ou un titre à chaque trahison.

Nemours, par exemple, avait des biens par toute la France, depuis les Pyrénées jusqu'au Hainaut.

Quant à Saint-Pol, c'était le plus beau type d'ingratitude qui se pût voir. Le roi l'avait comblé sans cesse et trois fois avait failli mourir par lui ; périr vaut mieux : un roi périt sans mourir.

La première fois, Saint-Pol trahit à Montlhéry, et il y gagna l'épée de connétable, une femme, une riche dot et le gouvernement de Normandie.

La seconde fois, Louis XI lui donne des places et un pouvoir dans le Midi, et il se ligue contre Louis XI avec le duc de Guyenne et le duc de Bourgogne.

Enfin, la troisième fois, Charles le Téméraire s'oublie à Cologne, à Neuss ; il fait la guerre à l'empire : Saint-Pol va chercher l'Anglais et l'amène en France. Ceci était prouvé par les lettres qu'Edouard venait de donner à Louis XI.

Il fallait avoir Saint-Pol à tout prix.

Le roi, en échange de cet homme, donnait une province et en laissait prendre une autre : il donnait la Lorraine et laissait prendre l'Alsace ; ce qui lui faisait dire avec son sourire narquois :

— Mon beau cousin de Bourgogne a fait du connétable comme on fait du renard : il a retenu la peau, qui est une riche fourrure ; moi, j'aurai la chair, qui n'est bonne à rien.

Le traité par lequel le roi cédait la Lorraine au duc, qui lui abandonnait Saint-Pol, fut passé le 13 septembre 1475. Le lendemain, Louis XI arrivait avec cinq cents hommes devant Saint-Quentin, qui lui ouvrait ses portes.

Saint-Pol s'était réfugié à Mons, chez son ami le bailly de Hainaut ; là, il n'était surveillé que par un simple valet de chambre du duc et pensait n'avoir rien à craindre.

Mais, le 16 octobre, un secrétaire du duc vint donner l'ordre aux gens de Mons de garder Saint-Pol à vue.

Enfin, un dernier messager arriva, enjoignant de livrer Saint-Pol le 24 novembre, si, à cette date, Nancy n'était pas pris. Pour bien comprendre ce dernier ordre, il faut savoir que le duc rusait de son côté. Il eût voulu avoir la Lorraine et ne pas livrer Saint-Pol, qui, dans ses mains, était toujours une arme contre le roi de France.

Louis XI devinait ce double jeu et menaçait son cousin.

— Si vous ne me donnez pas Saint-Pol, disait-il, j'entre en Lorraine comme votre ennemi, non plus comme votre allié.

Le duc assiégeait Nancy. Nancy une fois pris, la Lorraine était prise, que lui importait alors le roi de France.

On lui promettait (ses ingénieurs) de prendre Nancy le 20 ; voilà pourquoi Charles écrivait : « Si Nancy n'est pas pris le 24, livrez Saint-Pol. » Nancy pris le 20, il gardait Nancy et ne livrait pas Saint-Pol. Malheureusement pour celui-ci les ingénieurs bourguignons s'étaient trompés.

Le 24, Hugonnet et Humbercourt arrêtèrent le connétable ; c'étaient ses deux ennemis mortels, et ils n'avaient point perdu une minute.

Trois heures après l'arrestation arrivait un ordre accordant un nouveau sursis ; mais il était trop tard.

Livré le 24 novembre à Mons, écroué le 27 du même mois à la Bastille, Saint-Pol fut décapité en Grève le 19 décembre, après avoir tout avoué.

Celui à qui cette mort causa le plus de préjudice, ce fut le duc de Bourgogne : le connétable était son ami d'enfance, il l'avait reçu dans ses Etats, lui avait promis sûreté, et il le livrait par avarice !

Ainsi, Charles commençait à perdre toutes ses renommées : renommée militaire, par le siège de Neuss, si honteusement levé ; renommée politique, par la descente anglaise, si mal soutenue ; renommée morale par l'abandon du comte de Saint-Pol, si tristement livré.

Chacun disait maintenant tout haut que le duc de Bourgogne était entré dans la voie de la perdition.

Cependant, il eut encore un moment d'éclat : ce fut le jour où il fit son entrée dans la ville de Nancy, c'est-à-dire le 29 novembre 1475, cinq jours après la remise du connétable.

Le duc fit cette entrée sur son cheval de bataille ; il était resplendissant d'or et de pierreries ; il portait une barrette rouge entourée de sa couronne ducale, si riche de diamants et de perles, qu'elle valait, disait-on, tout un duché.

Il était suivi de douze pages si splendidement vêtus, qu'on n'avait pas même idée d'une magnificence pareille.

Près de lui chevauchaient le prince de Tarente, fils du

roi de Naples, le duc de Clèves, les comtes de Nassau, de Marle, de Chimay, de Campobasso et, enfin, Antoine, le grand bâtard de Bourgogne.

Il se rendit à l'église Saint-Georges, y entendit la messe, prêta serment de garder les libertés de la ville et les privilèges du duché, puis revint à pied, laissant son cheval tout harnaché aux chanoines de la cathédrale. C'était leur aubaine.

Charles possédait enfin la Lorraine. Il est vrai qu'elle était achetée cher !

de Châtel-Guyon, un des principaux seigneurs de la cour de Bourgogne.

Cette Suisse, que Charles allait soumettre, c'était pour lui plus qu'une province à ajouter à ses domaines : c'était un passage à travers la vie, un chemin qui le conduisait au but de son ambition.

— Mais, lui disait-on, prenez garde, Monseigneur ! les Suisses sont d'excellents soldats.

— Tant mieux ! répondait-il ; je les battrai, puis je m'en ferai des auxiliaires, et ils m'aideront dans mes projets.



Le roi fit boire et manger les Anglais pendant quatre jours

Il avait accepté le traité que Nancy, en se rendant, avait proposé ; comptant faire de Nancy sa capitale, il ne la voulait point ruiner. Il rappelait les bannis, épargnait les biens des partisans de René, payait les dettes de son ennemi, et s'engageait à rendre la justice en personne comme faisaient les ducs de Lorraine.

C'est que ce beau et riche Nancy lui plaisait plus que toute autre ville, plus que Dijon, plus qu'aucune des villes de son indocile et orgueilleuse Flandre ; il voulait l'embellir encore, il voulait en faire le siège d'une cour souveraine de justice ; il voulait enfin y bâtir un palais, et, dans ce palais, finir ses jours.

Mais, avant tout, il fallait châtier ces misérables Suisses, qui n'avaient pas craint de se déclarer contre lui.

XXI

LE TAUREAU D'URI ET LA VACHE D'UNTERWALDEN

Déjà les troupes fédérales, commençant les hostilités, avaient fait des excursions sur les marches de Bourgogne, et avaient brûlé Blamont ; en outre, pour s'assurer les cols du Jura, les gens de Berne s'étaient emparés des forteresses de Jougne, d'Orbe et de Grandson, qui appartenaient au sire

Ces projets, nous les connaissons. Le duc avait, dans le bon roi René, un ami qui lui tendait les bras ; Jacques de Savoie, maréchal de Bourgogne, lui répondait du petit duc de Savoie et de sa mère.

Une fois maître du versant occidental des Alpes, il se laissait rouler en Italie ; la route d'Annibal était là. Seulement, plus heureux que le héros carthaginois, qu'il citait sans cesse, Charles n'avait à craindre, de l'autre côté des Alpes, aucun ennemi : il n'y rencontrerait, au contraire, que des amis et des alliés

Le tout était donc de renverser ces Suisses, qui lui barraient le chemin.

Une chose cependant le retardait : c'était la crainte que le roi de France ne lui disputât la *fourrure* de Saint-Pol, ne se contentant pas de la chair.

Mais Louis XI n'était pas si fou ! Arrêter le duc dans sa guerre contre les Suisses, c'eût été le retenir quand il courait à sa perte.

De lui-même et sans discussion, le roi livra Saint-Quentin.

Le duc marcha donc contre ces *vachers*, comme il appelait insolemment les gens des cantons.

Louis XI avait déclaré à ceux-ci que, vu les trêves signées avec le duc de Bourgogne, la France ne pouvait les aider de ses soldats. Mais, dans ce cas, prévu par le traité, on s'en souvient, le roi devait payer aux Suisses vingt mille florins par an.

Il les leur paya, en effet, et leur offrit même une avance sur l'année suivante. Les Suisses remercièrent : ils avaient ce qu'il leur fallait en hommes et en argent.

Sous prétexte d'aller faire un pèlerinage à Notre-Dame du Puy en Velay, le roi s'installa à Lyon. Il voulait tout voir, tout savoir ; le spectacle l'intéressait fort.

En plein hiver, c'est-à-dire le 11 janvier 1476, Charles quitta Nancy pour aller se mettre à la tête de ses troupes.

Jamais il n'avait réuni pareille puissance.

Aux trente mille hommes qu'il amenait de Lorraine, le comte de Romont s'était joint avec quatre mille combattants ; six mille hommes lui étaient, en outre, arrivés du Piémont et du Milanais ; son artillerie était magnifique, s'étant augmentée des canons pris en Lorraine ; ses bagages étaient immenses ; il traînait avec lui le trésor de son père, qu'il avait enlevé aux vieilles villes flamandes ; chapelle, châsses, saints d'or, apôtres d'argent, armures damasquinées, services de vermeil, bannières, tentes et pavillons.

Cette magnificence rappelait les vieilles traditions des guerres persiques ; c'était le Xerxès du moyen âge, avec sa cour de ducs et de princes, ses marchands, ses courtisanes, ses valets, mêlés aux gens de guerre ; toute cette multitude, enfin, suivant l'armée, et deux fois nombreuse comme l'armée qu'elle suivait.

Les Suisses présentaient un autre aspect : du bois et du fer.

Quand le duc avait déclaré la guerre aux cantons, leur ambassadeur avait répondu :

— Vous n'avez rien à gagner contre nous, Monseigneur : notre pays est pauvre et stérile ; nos prisonniers n'auront pas de quoi payer de riches rançons ; il y a plus d'or et d'argent dans les éperons de vos chevaliers et dans les brides de leurs chevaux que vous n'en trouverez dans toute la Suisse.

Les deux forces brutales, marchant l'une contre l'autre, allaient donc se heurter ; le lion de Bourgogne et l'ours de Berne allaient se trouver face à face.

Le comte de Romont commandait l'avant-garde : — une fois à Jougne, il était dans son pays. — Les Suisses, sans résistance, abandonnèrent Jougne et Orbe.

Enfin, on arriva devant Yverdun.

Les Suisses étaient décidés à s'y défendre ; mais les habitants, qui regrettaient leur ancien seigneur, s'entendirent pour lui livrer la ville.

Le plan était fort simple : deux maisons touchaient au rempart ; les gens de la ville pratiqueraient une ouverture dans la muraille, et, par cette ouverture, les Bourguignons entreraient pendant l'obscurité.

Il fut ainsi fait : les gens du duc pénétrèrent dans la ville en criant : « Bourgogne ! Bourgogne ! ville gagnée ! »

Les Suisses, à demi armés, à demi vêtus, sortirent des maisons ; c'étaient des hommes qui ne s'intimidaient pas facilement ; d'ailleurs, ils parlaient une langue étrangère, ce qui est beaucoup en pareil cas : ils s'appelèrent, se reconnurent, se réunirent, et, sous la conduite de Honnsen Schurpf, de Lucerne, ils firent leur retraite vers le château. Hans Müller, de Berne, fut placé au pont-levis, pour protéger la retraite.

Les vaillants montagnards perdirent cinq hommes en tout.

Un sixième faillit périr : au moment où tous ses compagnons étaient rentrés et où l'on venait de lever le pont, on l'aperçut, accourant en toute hâte, armé d'une arbalète et de son épée. Poursuivi par un Bourguignon, il se retourna, lui lança un trait, le blessa, puis, fondant sur lui, l'acheva avec son épée, lui retira son vireton de la poitrine, et se remit à courir vers la forteresse ; près d'être atteint par un second ennemi, il se retourna encore, le tua comme le premier, retira son trait comme il avait déjà fait, et le lança dans la poitrine d'un troisième Bourguignon, d'où il jugea inutile de le tirer, le pont-levis s'étant abaissé devant lui.

Lorsque le comte de Romont se présenta devant le château, les Suisses, qui avaient démoli les fours, le reçurent à coups de briques.

Les assiégeants comblèrent les fossés de paille et de fascines et y mirent le feu.

Mais à peine la flamme avait-elle léché les portes, que les Suisses les ouvrirent, se précipitèrent sur les Bourguignons, qui n'étaient point préparés à cette sortie, les mirent en fuite, blessèrent le comte, et prirent dans la ville tout ce dont ils avaient besoin pour approvisionner le château.

Le lendemain, arriva un détachement de Bernois qui venaient renforcer la garnison ; les Bourguignons crurent que c'était l'avant-garde des Suisses, et, saisis de terreur, abandonnèrent la ville à l'instant même.

Les Suisses la brûlèrent, et, emmenant leur artillerie, se retirèrent dans le château de Grandson.

Quant à cette forteresse, ils comptaient la défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Le 19, le duc de Bourgogne parut avec toute son armée. Il fit immédiatement donner l'assaut, voulant tâter les Suisses.

Il laissa deux cents hommes dans les fossés de la forteresse.

Cinq jours après, un autre assaut fut repoussé avec le même courage.

Alors, le duc changea de tactique. Il établit son artillerie sur des points élevés, et commença de foudroyer le château.

Le malheur voulut que Georges de Stein, commandant de la garnison, tombât malade, et que Jean Tiller, chef de l'artillerie, fût tué sur une coulevrine qu'il pointait lui-même ; enfin, soit imprudence, soit trahison, le magasin aux poudres prit feu et sauta.

Ce n'était pas le tout : on manquait de vivres. Deux hommes, excellents nageurs, se dévouèrent, traversèrent le lac au milieu des barques ennemies et coururent à Berne pour y exposer la détresse de la garnison de Grandson.

Malheureusement, les hommes des vieilles ligues n'avaient pas encore répondu à l'appel de leurs frères ; les secours de l'empire n'étaient point encore arrivés ; Berne ne possédait qu'un noyau d'armée, dont Nicolas de Scharnaethal avait été nommé le chef, et les confédérés avaient résolu de ne rien risquer avant d'être en nombre.

On se borna à envoyer, sous la conduite de Heinrich Dittlinger, quelques bateaux chargés de vivres et de munitions : mais Grandson était aussi sévèrement bloqué par eau que par terre ; les Bernois virent de loin la forteresse démantelée, les signaux de détresse que leur faisait la garnison du haut des remparts à demi écroulés ; mais ils ne purent lui porter aucun secours.

Sur ces entrefaites, un gentilhomme allemand, nommé Ramschwag, demanda à parlementer avec les assiégés ; il se présentait, disait-il, de la part du margrave Philippe de Bade ; il parlait allemand et offrait à la garnison des conditions honorables.

A l'en croire, tout était à feu et à sang dans les cantons ; Berne seul, qui s'était rendu à merci, avait été épargné.

Alors, une grande dissension éclata parmi les Suisses : Hans Müller voulait s'ensevelir sous les ruines de la forteresse ; Jean Weiller voulait se rendre.

Ce fut Jean Weiller qui l'emporta. On donna cent écus au parlementaire afin de s'assurer sa protection, et, sous sa conduite, la garnison, sans armes, se rendit au camp du duc de Bourgogne.

Charles entendit une grande rumeur, et demanda quelle en était la cause. On lui dit que c'était la garnison de la forteresse qui venait se rendre à merci. Il n'y pouvait croire; il s'avança sur le seuil de sa tente ; les huit cents Suisses étaient devant lui !

— Monseigneur, dit le parlementaire, voici la garnison de Grandson qui vient se rendre à votre volonté et à votre merci.

— C'est bien vrai, cela ? demanda le duc qui doutait encore.

— Vous le voyez, dit l'Allemand Ramschwag.

— Eh bien, reprit le duc, ma volonté est qu'ils soient pendus et noyés, et ma merci qu'ils aient le temps de demander à Dieu pardon de leurs péchés.

— Bravo ! dirent le comte de Romont et le sire de Châtel-Guyon ; quand on n'épargne personne, les guerres sont bientôt finies.

A ces mots, et sur un signe du duc, les prisonniers furent enveloppés et divisés en deux parts : la garnison de Grandson était destinée à la corde, celle d'Yverdun à la noyade.

On signifia ce jugement aux condamnés ; ils l'écoutèrent tranquillement et sans faire paraître aucun trouble ; seulement, Weiller s'agenouilla devant Müller, et lui demanda pardon de l'avoir entraîné à sa perte. Müller releva son compagnon et l'embrassa en lui pardonnant.

Sur ces entrefaites, arrivèrent les gens d'Estavayer, que les Suisses avaient fort maltraités trois ans auparavant, et ceux d'Yverdun, dont ils venaient de brûler la ville.

Ils réclamaient l'office de bourreaux : leur réclamation parut juste au duc, et il y satisfit.

Une heure après, l'exécution commença.

La pendaison dura huit heures ! Les arbres qui entouraient la forteresse fournirent des gibets ; quelques uns étaient chargés de dix ou douze cadavres !

Puis, la pendaison terminée :

— A demain la noyade, dit le duc ; il ne faut pas user tous ses plaisirs en un jour.

Le lendemain, en effet, on procéda à la noyade.

Charles monta dans une barque richement équipée, garnie de tapis et de coussins de velours, aux voiles brodées et aux banderoles de mille couleurs ; le pavillon de Bourgogne flottait au grand mât.

La barque ducale était le centre de cent autres barques chargées d'archers.

Au milieu du cercle, on amena les prisonniers ; puis, les uns après les autres, on les précipita dans le lac, et, quand ils revenaient à la surface, les archers les assommaient à coups d'aviron ou les criblaient de flèches.

Tous moururent en martyrs, sans qu'un seul demandât grâce.

Mais toutes ces âmes montaient à Dieu en criant : « Vengeance ! »

Au commencement du siège de Grandson, Nicolas de Scharnaethal n'avait encore réuni que huit mille hommes. Il alla, avec ces huit mille hommes, se placer à Morat, et là, il attendit.

Chacun accourut : Pierre de Faucigny, de Fribourg, avec cinq cents hommes ; Pierre de Romstal, de Bienne, avec deux cents ; Conrad Wög, de Soleure, avec huit cents.

Ainsi renforcé de quinze ou seize cents hommes, Nicolas de Scharnaethal se risqua à faire un mouvement et se porta sur Neuchâtel.

A peine y était-il, que Guttenry Godli l'y joignit avec quinze cents hommes de Zurich, de Baden, de l'Argovie et des pays d'alentour ; puis Petermann Rot, avec huit cents hommes de Bâle ; Harfurter, avec huit cents de Lucerne ; Raoul Reding, avec quatre mille des vieilles ligues allemandes, c'est-à-dire de Schwitz, Uri, Unterwalden, Zug et Glaris ; puis les gens des communes de Saint-Gall, de Schaffausen et d'Appenzell ; puis le contingent de la commune de Strasbourg : six cents cavaliers, dont deux cents armés par l'évêque, et douze cents arquebusiers : puis, enfin, Hermann d'Eptingen, avec les hommes d'armes et les vassaux de l'archiduc Sigismond. Bâle envoya, en outre, pour les frais de la guerre, les quarante mille florins que l'archiduc avait déposés dans la caisse de cette ville pour le rachat du pays de Ferrette, somme que le duc, on le sait, n'avait point voulu toucher.

A la fin de février, l'armée des Suisses présentait un effectif d'environ vingt mille combattants.

Le duc n'ignorait pas cette augmentation de l'armée fédérale, mais il s'en inquiétait peu.

Que pouvaient ces paysans inexpérimentés contre les meilleurs soldats du monde ?

D'abord, on avait obtenu de lui qu'il les attendît dans son camp de Grandson ; mais, quand il sut qu'ils approchaient, il ne put garder sa résolution et marcha à leur rencontre.

Le vieux château de Vaumarcus commandait le chemin de Grandson à Neuchâtel, chemin fort resserré en cet endroit, et qui ne laissait qu'un étroit passage entre les montagnes et le lac.

En voyant cette magnifique armée, le commandant de Vaumarcus ne songea pas même à se défendre : il fit ouvrir les portes de la forteresse, vint au-devant du duc et lui demanda à servir dans son armée.

Le duc le remplaça par le sire Georges de Rosembos, auquel il donna cent archers, pour garder le château rendu et les hauteurs environnantes.

Les Suisses s'avançaient de leur côté, longeant les bords de la Reuss, et marchant pas à pas, avec circonspection ; car ils ignoraient où ils rencontreraient leurs ennemis.

Quant aux Bourguignons, peu leur importait : partout où ils rencontreraient les Suisses, ils les écraseraient.

Le 1er mars, les Suisses passèrent la Reuss. Le 2, après la messe entendue dans le camp de messieurs de Lucerne, les hommes de Schwitz et de Thun, qui, ce jour-là, formaient l'avant-garde, prirent un chemin dans la montagne, laissèrent à gauche le château de Vaumarcus, et, arrivés sur la hauteur, la trouvèrent occupée par le sire de Rosembos, avec soixante archers.

Le combat s'engagea ; les Bourguignons furent repoussés.

Alors, les Suisses atteignirent le point culminant des hauteurs, et, de là, virent toute l'armée bourguignonne en marche ; elle s'étendait au bord du lac, en avant de Concise, et, de son aile gauche, embrassait la montagne, comme eût fait le coin d'un croissant.

De son côté, le duc les aperçut.

Il quitta le petit palefroi qu'il montait, se fit amener un grand cheval gris tout couvert de fer, et, s'élançant dessus :

— Allons, dit-il, marchons à ces vilains, quoique de pareils paysans soient indignes de chevaliers comme nous !

En apercevant les Bourguignons, les Suisses avaient chargé quatre des leurs d'aller porter à Nicolas de Scharnaethal la nouvelle que l'on avait l'armée bourguignonne en vue, et que le combat allait inévitablement s'engager, les gens de Schwitz et de Thun, si faibles qu'ils fussent, étant décidés à ne pas reculer d'une semelle.

Et, en effet, cette avant-garde, quoique réunissant à peine quinze cents hommes, ne voulait point avoir l'air de craindre le choc ; elle descendit en belle ordonnance, d'un pas rapide, tout en conservant ses rangs, vers une petite place où s'élevait la chartreuse de Lance.

Les Suisses, par un sentiment de stratégie instinctive, s'appuyèrent à la chartreuse.

Puis, entendant les chants des reîtres, qui, dans ce moment même, disaient la messe, les confédérés, plantant leurs piques en terre, se mirent à genoux, et prirent leur part de la messe qui se disait dans le camp ennemi.

Le duc, les voyant s'agenouiller, se méprit sur leurs intentions.

— Par saint Georges ! s'écria-t-il, je crois que ces vilains demandent merci.

Et, s'avançant sur son front de bataille :

— Gens des canons, feu sur eux ! afin qu'ils sachent bien qu'ils n'ont aucune grâce à attendre de moi !

Les gens des canons obéirent ; les boulets allèrent fouiller les rangs des Suisses agenouillés. Quelques-uns des pieux soldats se couchèrent sanglants et mutilés ; les autres demeurèrent à genoux et priant.

Le duc ordonna une seconde décharge ; les canonniers obéirent une seconde fois.

Mais quand le vent eut chassé la fumée des canons, Charles vit les Suisses debout et prêts au combat.

La messe était finie, et un corps de trois mille hommes commandé par Nicolas de Scharnaethal venait de rejoindre l'avant-garde.

Non seulement les Suisses étaient debout, mais encore ils s'avançaient d'un pas rapide contre le duc. Ils formaient trois bataillons carrés, tout hérissés de piques, et au milieu desquels les bannerets élevaient leurs bannières, qu'ils portaient aussi fièrement que des bannières ducales.

Dans les intervalles des bataillons était l'artillerie, marchant du même pas que la troupe, et faisant feu tout en marchant.

Les ailes de l'immense dragon étaient formées par les hommes de Félix de Schwartzmurer, de Zurich, et de Hermann, de Mullinen, qui, armés à la légère, rasaient d'un côté la montagne, et de l'autre côtoyaient le lac.

Le duc appela sa bannière et la fit placer devant lui : puis, mettant sur sa tête un casque d'or avec une couronne de diamants, il chargea le sire de Châtel-Guyon d'attaquer le bataillon de gauche, et le sire d'Aimeries d'attaquer le bataillon de droite. Lui se réservait le centre.

Cependant le Téméraire s'était avancé si imprudemment, qu'il n'avait encore avec lui que son avant-garde ; il est vrai que cette avant-garde se composait de ses meilleurs chevaliers.

Le sire de Châtel-Guyon chargea avec une furie incroyable : ces Suisses lui avaient pris toutes ses seigneuries ; et, comme c'était un homme d'une grande force et d'un grand courage, et qu'il s'était jeté en désespéré au milieu des piques, un instant il entama le bataillon et pénétra presque jusqu'au centre : il n'était plus qu'à deux pas de la bannière de Schwitz, et déjà il étendait le bras pour la saisir, lorsqu'un homme de Berne, nommé Hans in der Grull, l'abattit d'un coup d'épée à deux mains.

En même temps, Heinrich Elsener, de Lucerne, s'emparait, lui, de la bannière du sire de Châtel-Guyon.

A droite, c'était chance pareille, ou même pire encore pour les Bourguignons : Louis d'Aimeries avait été tué au premier choc ; Jean de Lalaing lui avait succédé et avait été tué à son tour ; le sire de Poitiers avait pris le commandement et était tombé comme les deux autres.

Au centre combattait le duc ; mais il avait vu, dès le premier choc, deux ou trois de ses meilleurs chevaliers sauter à bas de leurs chevaux ; son porte-étendard avait été abattu, et, s'il n'avait repris la bannière de ses mains, elle tombait dans celles de l'ennemi. Ce n'était point contre des hommes qu'il était venu se heurter, c'était contre un véritable mur de fer.

Et encore, ce mur de fer, un moment arrêté, se remettait en mouvement et poussait tout devant lui.

Force fut au duc de reculer : il était débordé sur ses deux ailes et repoussé lui-même par une force invincible.

Il recula pas à pas, en rugissant, frappant sans cesse, frappé toujours ; mais il recula.

Il recula jusqu'à ce qu'il retrouvât son camp et le reste de son armée.

Là, il eut un moment de répit, sauta à terre, changea de casque et de cheval. — Son casque avait été brisé par un coup de massue et la couronne en avait été mise en pièces : le cheval était blessé, tout dégouttant de sang, et se soutenait à peine.

Monté sur un cheval frais, armé d'un casque neuf, il fit de nouveau sonner la charge.

Mais, en ce moment, au sommet des collines de Champigny et de Bonvillars, le duc vit apparaître une nouvelle troupe d'ennemis ; elle était double au moins de celle qui l'avait si rudement ramené ; elle descendait rapide et bruyante, faisant feu de son artillerie et criant : « Grandson ! Grandson ! »

Charles donna aussitôt des ordres, pour que l'on fît face aux nouveaux assaillants ; mais à peine la manœuvre venait-elle de s'exécuter, que l'on entendit du côté opposé un bruit effroyable.

C'étaient les trompes des gens d'Uri et d'Unterwalden, — deux cornes immenses, données jadis à leurs pères, disait la tradition, par Pépin et par Charlemagne, et que l'on appelait le *taureau d'Uri* et la *vache d'Unterwalden*.

A ce bruit, d'autant plus formidable qu'il était inconnu, et qu'il semblait le rugissement de quelque animal gigantesque, le duc s'arrêta, disant :

— Par saint Georges ! qu'est-ce encore que ceux-ci?

— Ce sont nos frères de vieilles ligues suisses, qui habitent les hautes montagnes : ce sont ceux qui ont mis tant de fois les Autrichiens en déroute, répondit un prisonnier de la garnison de Vaumarcus. Voilà les gens de Glaris ; je reconnais leur *landamman Tschudi*. Voici maintenant ceux de Schaffausen ; voici le bourgmestre de Zurich avec sa troupe. Malheur à vous, Monseigneur ! car ce sont les descendants des hommes de Morgarten et de Sempach !

— Oui, malheur à moi ! murmura le duc ; car si leur avant-garde seule m'a donné tant de mal, que sera-ce donc quand je vais avoir affaire à toute l'armée !

En effet, toute l'armée suisse attaquait le camp par trois côtés ; or, le camp, c'était cette multitude de marchands, de jongleurs, de femmes de joyeuse vie, qui faisaient, de l'armée du duc, une population ambulante.

Tout cela fut saisi de terreur, et, du milieu de cette multitude, retentit le cri de *sauve qui peut !*

Les Italiens, les premiers, prirent l'épouvante et s'enfuirent.

Charles, cependant, ne perdit point courage, il rallia ses gens, essayant de les mettre en bataille ; mais, alors, sur trois points à la fois, les canonnades éclatèrent.

A partir de ce moment, ce fut un désordre effroyable, un tumulte indicible ; chacun ne songea plus qu'à pourvoir à sa propre sûreté. Le duc courait à travers cette multitude effarée, avec de grands cris, frappant sur les fuyards à coups d'épée, mais ne faisant que hâter leur fuite.

Jamais on ne vit déroute plus complète.

« Les ligues, dit le chroniqueur, se ruèrent dessus, dépeçant de çà et de là ces beaux galants, et furent si bien déconfits, ces pauvres Bourguignons, qu'ils ne semblèrent plus qu'une fumée fouettée par le vent de bise. »

Le duc, voyant tout perdu, se mit à fuir à son tour ; son fou, le Glorieux, qui s'était, comme d'habitude, tenu à son côté pendant la bataille, s'enfuyait avec lui.

— Ah ! Monseigneur, disait-il d'une voix lamentable et comique à la fois, comme nous voilà *annibalés !*

Et cependant, au milieu de tout cela, il ne périt, selon la chronique de Strasbourg, que six cents Bourguignons et vingt-cinq Suisses.

Mais la défaite n'en était que plus flagrante. Le greffier de Paris, Jean de Troyes, en pousse un cri d'allégresse qui peut être considéré comme l'écho de la France :

« Et, dit-il, le duc s'enfuit sans s'arrêter, et souvent regardant derrière, vers le lieu où fut faite sur lui ladite destrousse, jusques à Joigné (Jougne), où il y a huict grosses lieues qui en valent bien seize de France la jolie, que Dieu sauve et garde ! »

Et, en effet, avec ces six cents Bourguignons, le duc Charles avait plus perdu que Philippe de Valois à Crécy, que Jean le Bon à Poitiers, que Charles VI à Azincourt : il avait perdu le prestige d'invincibilité qui l'entourait ; il n'était plus Charles le Terrible.

Des manants, des vilains, des vachers, comme il les appelait, lui avaient fait tourner le dos, l'avaient poursuivi, l'avaient battu ; ils étaient dans son camp, ils fouillaient sa tente ; ils étaient maîtres de ses armes, de ses trésors, de ses canons.

Il est vrai qu'à l'exception des engins de guerre, les Suisses appréciaient peu la valeur de leur capture : ils prenaient les diamants pour du verre, l'or pour du cuivre, l'argent pour de l'étain. Les tentes de velours, les draps d'or et d'argent, les damas et les dentelles d'Angleterre et de Malines furent partagés entre les soldats, puis coupés à l'aune comme de la toile, et chacun en emporta son morceau. Le trésor ducal fut de même partagé entre les gens des ligues ; tout ce qui était argent fut mesuré dans un casque, tout ce qui était or fut mesuré à poignées.

Quatre cents pièces de canon, huit cents arquebuses, cinq cents drapeaux et vingt-sept bannières furent distribués aux villes qui avaient envoyé des soldats à la confédération ; Berne eut la châsse de cristal, les apôtres d'argent et les vases sacrés, comme étant la ville qui avait eu le plus de part à la victoire.

Un homme d'Uri, entrant dans la tente du duc, trouva par terre son chapeau à l'italienne, entouré de pierres précieuses ; le chapeau valait vingt mille écus d'or ; le montagnard le mit un instant sur sa tête ; lui parut-il trop large ou trop étroit ? le fait est qu'il le rejeta en disant :

— J'aime mieux avoir dans mon lot un bon harnais de guerre.

Le duc portait à son cou, dans les grandes cérémonies, un gros diamant qui n'avait point son pareil dans la chrétienté ; la boîte entourée de pierres fines où était enfermé ce diamant tomba entre les mains d'un Suisse qui, n'y voyant qu'un morceau de cristal, le rejeta avec dédain. Cependant, au bout d'une centaine de pas, il se ravisa et revint pour chercher le diamant ; la roue d'un chariot allait passer dessus ; il le ramassa et le vendit un écu au curé de Montagny ! Plus tard, ce diamant fut acheté par un marchand nommé Barthélemy May, qui, à son tour, le vendit à la république de Gênes, laquelle le revendit à Ludovic Sforza dit *il Moro* ; enfin, après la mort de ce duc de Milan, Jules II l'acheta pour vingt mille ducats. Il venait de la couronne du Grand Mogol et orne aujourd'hui la tiare du pape ; il vaut deux millions.

A l'endroit où le premier choc avait eu lieu entre le duc de Bourgogne et Nicolas Scharnaethal, on retrouva sur le sable deux autres diamants qu'un coup d'épée avait enlevés à la couronne du duc. Un de ces diamants devint la propriété d'un riche marchand d'Augsbourg, nommé Jacques Fugger, qui refusa de le vendre, d'abord à l'empereur Charles-Quint, parce que celui-ci lui devait déjà une grosse somme dont il ne pouvait se faire payer, et ensuite à Soliman, parce qu'il ne voulait point qu'une si précieuse pierre sortît de la chrétienté. Henri VIII l'acquit pour une somme de cinq mille livres sterling et sa fille Marie l'apporta avec les autres bijoux de sa dot, à Philippe II d'Espagne : depuis ce temps, il est resté au trésor de la maison d'Autriche.

Le second — le moindre — fut vendu à Lucerne, seize ans après la bataille, au prix de cinq mille ducats ; le marchand qui en était devenu acquéreur commerçait avec le Portugal ; il le vendit à Emmanuel le Grand. Vers la fin du XVIe siècle, don Antonio, prieur de Crato, dernier descendant de la famille de Bragance, vint à Paris et y mourut ; le diamant fut alors acheté par Nicolas de Harlay, sieur de Sancy ; sous ce nom de *Sancy*, il faisait partie des diamants de la couronne de France vendus pendant les premières guerres de la Révolution. Il appartint à madame Paul Demidoff ; nous ignorons s'il est resté dans la famille.

XXII

LA BATAILLE DE MORAT

Le roi Louis, on se le rappelle sans doute, était venu jusqu'à Lyon, sous prétexte de faire un pèlerinage à Notre-Dame du Puy en Velay. Ce pieux monarque professait un culte tout particulier pour les Notre-Dame : il avait déjà parmi ses meilleures amies Notre-Dame d'Embrun, Notre-Dame de Cléry, Notre-Dame des Victoires ; il voulait mettre dans ses intérêts Notre-Dame du Puy, dont la sainte image avait été taillée en bois par le prophète Jérémie lui-même.

La Notre-Dame avait été miraculeuse. Aussi, Louis XI, dès qu'il apprit la défaite de Grandson, se mit-il en devoir d'aller remercier la glorieuse madone. Le 7 mars, il s'arrêta pour coucher dans une petite auberge à quelques lieues du Puy. Trois députés du chapitre étaient accourus à sa rencontre ; ils voulurent s'agenouiller pour parler au roi, mais celui-ci ne permit point qu'ils prissent cette humble posture.

— Relevez-vous, dit-il, et, si vous avez quelque demande à m'adresser, écrivez-la en forme de requête, et remettez-la-moi : je ferai toujours tout ce qui sera en mon pouvoir pour l'honneur et la révérence de ma très honorée Dame la sainte Vierge, votre patronne et la mienne. Retournez à votre église, où je vais aller. Ne sortez point au-devant de moi en procession ; je ne viens pas chercher chez vous des compliments et des hommages : je viens en humble pèlerin demander des bénédictions. Attendez-moi sur la porte de la cathédrale, et, à mon arrivée, entonnez le *Salve Regina*.

Ainsi fut-il fait. Avant d'entrer dans l'église, le roi mit sa chape et son surplis de chanoine ; puis il demanda et obtint la dispense de marcher pieds nus jusqu'au fond du sanctuaire, ne fit, ce jour-là, qu'une courte oraison, vu la fatigue qui l'accablait, et déposa trois cents écus sur l'autel.

De retour à Lyon, il y vit arriver le roi René.

Le roi René, qui était entré dans la ligue du duc de Bourgogne, venait s'excuser auprès de Louis XI. Il se doutait bien, le pauvre prince, que son royaume de Provence ne serait ni à Charles du Maine, son neveu, ni à René II, son petit-fils, et l'avait même fait comprendre à ceux-ci par un apologue. Un jour il avait jeté une épaule de mouton à deux lévriers qui se bataillèrent pour avoir le morceau. Alors, et pendant qu'ils se déchiraient à belles dents, René ordonna de lâcher un dogue. Le dogue, plus fort que les deux

lévriers, tomba sur l'épaule et l'emporta; ce qu'il n'eût pas fait peut-être si les deux lévriers eussent été réunis contre lui.

Le bon roi René était vieux; Charles du Maine était malade; Louis XI jugea que tout ce monde-là n'avait pas longtemps à vivre. Il fut charmant, reçut son vieil oncle avec des tendresses infinies; tous les jours, il lui donnait de nouvelles fêtes, et tâchait de le réjouir, lui offrant en cadeau des joyaux, des pierres précieuses, des livres, des médailles, des peintures, toutes choses dont le vieux prince était fort curieux. Puis, tandis qu'il amusait son oncle avec les marchandises, lui prenait les marchandes: il rentra à Paris avec deux maîtresses, la Passe-Filon et la Gigonne. C'était l'indice d'une bien grande satisfaction!

Mais il n'y avait pas que le bon roi René qui revînt à Louis XI: le duc Galéas aussi lui faisait présenter ses excuses de s'être allié avec le duc de Bourgogne, attribuant à la crainte cette espèce de trahison envers son ancien ami le roi de France: il offrait cent mille ducats pour que Sa Majesté oubliât cette folie. Le roi avait besoin de Galéas, il lui écrivit qu'il oublierait pour rien.

Enfin, madame de Savoie elle-même envoyait un message à Lyon, pour se rapatrier avec son frère. — Mais, quant à celle-là, Louis XI savait à quoi s'en tenir: elle était de la famille et avait beaucoup de lui. En même temps qu'elle écrivait au roi, la princesse allait, de sa personne, trouver le duc à Lausanne.

Nous avons dit que Charles avait couru, avec son fou, jusqu'à Jougne. A Jougne, à peine trouva-t-il une chambre pour se reposer, le château ayant été brûlé et fumant encore. Il ne fit là qu'une halte d'un instant, et ne s'arrêta réellement qu'à Lausanne, où il essaya de rallier son armée.

Il était donc à Lausanne, — non dans la ville, mais dans son camp, sur la hauteur qui regarde les Alpes; — il était là, seul, farouche, ayant juré de ne point couper sa barbe qu'il n'eût revu les Suisses en bataille rangée, envoyant des ordres partout, pour faire rentrer les déserteurs et lever de nouvelles troupes, se laissant aller à l'ivresse morne et solitaire du désespoir.

Ses forces n'y tinrent point: il tomba malade. Son médecin Angelo Catto, un Italien fort habile, entreprit de le guérir à la fois au moral et au physique; il lui mit des ventouses et lui fit boire du vin: le duc ne buvait d'habitude qu'une espèce de tisane.

Au bout d'une quinzaine de jours, le régime avait opéré, et Charles reprenait son existence accoutumée, sa vie de guerre et d'activité.

Il tira quatre mille Italiens du pape; il remit au complet sa troupe d'Anglais, fit venir, de Flandre, six mille Wallons, et, des Pays-Bas, deux mille chevaliers qui, avec leurs suivants, formaient cinq ou six mille hommes de cavalerie. Jamais il n'avait été si terrible dans ses volontés, jamais il n'avait commandé si durement; il n'ordonnait plus que sous peine de mort. Il passa une revue: il avait vingt-trois mille hommes, sans compter ceux des charrois et de l'artillerie. Ce n'était point assez: il attendit encore, et s'augmenta de neuf mille hommes pris un peu partout. Enfin, le comte de Romont lui amena quatre mille Savoyards: ce qui porta son effectif à trente-six ou trente-huit mille hommes.

Il se retrouvait ainsi plus puissant qu'avant Grandson, et avec sa puissance était revenu tout son orgueil.

Ce n'était plus ni Jean de Calabre, ni Maximilien, qui devait épouser sa fille Marie: c'était le jeune duc de Savoie; un partage était fait d'avance des terres de Berne. On allait commencer par attaquer Morat; en un jour la campagne devait être terminée!

Charles disait:

— Je déjeunerai à Morat, je dînerai à Fribourg, je souperai à Berne!

C'était donc sur Morat qu'allait porter son premier effort; Morat, la sentinelle avancée, la grand'garde de Berne.

Les Suisses, de leur côté, ne restaient point inactifs. Messieurs des cantons écrivaient lettres sur lettres en France et en Allemagne. Strasbourg envoya son contingent, huit cents habits rouges; Colmar le sien, rouge et bleu; Lindau, blanc et vert; Waldshut, noir.

Le roi n'envoya pas un seul homme, mais offrit de l'argent tant qu'on en voudrait pour lever des troupes. Nous nous trompons en disant qu'il n'envoya pas un seul homme: il envoya René de Lorraine, ce beau jeune prince dépouillé, cette vivante preuve de la brutalité et de l'injustice du duc de Bourgogne. René venait combattre de sa personne, et, trop pauvre pour faire les frais de son équipage, il avait eu recours à sa grand'mère. Tout le monde l'aimait et lui était sympathique Lors de son passage à Lyon, les bourgeois et les marchands lui demandèrent quelle était sa livrée; il répondit: « Blanc, rouge et gris; » et, le lendemain, marchands et bourgeois avaient tous à leur chapeau des plumes de ces trois couleurs. En traversant sa chère Lorraine, incognito, déguisé, il alla entendre la messe à Saint-Nicolas, près de Nancy. La messe finie, une femme passa près de lui, et sans faire semblant de rien, lui mit dans sa poche une bourse qui ne contenait pas moins de quatre cents florins. Le jeune prince remercia cette femme et lui demanda son nom; elle ne voulut point le dire; mais il sut plus tard que c'était la veuve d'un de ses anciens serviteurs nommé Walleter.

Cette fois encore, le vent emporta la prédiction du duc Charles: non seulement il ne déjeuna point à Morat, ne dîna point à Fribourg, ne soupa point à Berne, mais encore, au dixième assaut livré contre le boulevard de la Suisse, il n'était pas plus avancé qu'au premier.

« Tant qu'il nous restera une goutte de sang dans les veines, nous nous défendrons, » écrivait Bubenberg, l'héroïque défenseur de Morat.

Et, pendant ce temps, arrivaient à Berne, les hommes d'Uri, d'Unterwalden, de l'Entlibuch, de Thun, de l'Oberland, de l'Argovie, de Bienne, de la commune et de l'évêque de Bâle, et ceux du pays du duc Sigismond.

On n'attendait plus que les gens de Zurich.

Enfin, le 21 juin au soir, tandis qu'à Berne tout le monde était dans les églises, occupé à prier Dieu, on annonça les gens de Zurich: ils arrivaient avec ceux de Thurgovie, de Baden et des libres bailliages.

En un instant, Berne fut illuminée, et chaque maison eut une table devant sa porte; mais les nouveaux venus ne burent qu'un verre de vin en passant; ils avaient peur d'arriver trop tard. On les embrassa, en leur criant: « Bonne chance! »

A dix heures du soir, ils quittaient Berne, chantant leurs chants de guerre; ils marchèrent toute la nuit, sous une pluie battante, et arrivèrent au point du jour devant Morat.

Le duc avait, comme nous l'avons dit, trente-six ou trente-huit mille hommes; les confédérés, trente mille à peu près.

Charles ne pouvait croire que les Suisses osassent l'attaquer; on avait beau lui dire que la bataille serait pour le lendemain, il riait de l'avis.

Sans doute, s'il eût cru à une attaque, eût-il changé la disposition de son armée, n'eût-il pas laissé, par exemple, le comte de Romont et ses Savoyards de l'autre côté de Morat; sans doute eût-il mis son artillerie en batterie, de façon qu'elle pût lui servir, et eût-il fait prendre à sa cavalerie une position dans laquelle elle pût charger.

Il ne fit rien de tout cela.

Aussi, Angelo Catto, son médecin-astrologue, qui avait déjà prédit la défaite de Grandson, prédit-il celle de Morat.

La veille de la bataille, le prince de Tarente avait pris congé du duc. Lui aussi avait cru épouser Marie de Bourgogne; mais il vit que Charles se moquait de lui, comme il s'était moqué de Jean de Calabre, du duc de Savoie et de Maximilien. Il s'était bien battu à Grandson; il jugea inutile de se battre à Morat.

Quand on avait su que les contingents suisses approchaient, on avait tâché de décider le duc à lever le siège et à aller attendre l'ennemi en plaine; mais il s'y était obstinément refusé.

La gauche de son armée, commandée par le grand bâtard de Bourgogne et le sire de Ravenstein, s'étendait jusqu'aux murs de Morat et était appuyée au lac.

Le corps de bataille, sous les ordres de Hugues de Châtel-Guyon et de Philippe de Crève-Cœur, occupait l'espace compris entre les villages de Grentz et de Courtivon.

Charles tenait la droite avec ses archers à cheval, les Anglais et la meilleure cavalerie de l'armée. Mais toute cette armée nouvelle, mal exercée, composée de mercenaires, commandée par des capitaines inquiets de l'avenir, ne justifiait que trop les craintes prophétiques d'Angelo Catto.

Le duc lui-même n'était plus l'homme des beaux et glorieux jours: il semblait avoir perdu ce coup d'œil du capitaine qui plane au-dessus des batailles; entêté, colère, passant de l'épilepsie à l'engourdissement, il était un exemple de la folie dont la Providence frappe ceux qu'elle veut renverser.

A la pointe du jour, les chefs de l'armée suisse s'assemblèrent en conseil pour régler l'ordre de la bataille.

Il fut convenu qu'une troupe de confédérés, réunis aux gens du pays, couperait le corps du comte de Romont, et, paralysant ses neuf mille hommes, l'empêcherait de prendre part à la bataille, tandis que le gros de l'armée attaquerait le duc.

L'avant-garde fut mise sous les ordres de Hans de Hallwill, bourgeois de Berne, mais chevalier d'une ancienne et noble famille de l'Argovie. C'était, quoique jeune encore, un vieux soldat des guerres de Bohême; il avait aidé le fameux Hunyade à chasser les Turcs de Hongrie. Les hommes qu'il commandait étaient les gens de Fribourg, ceux des anciennes ligues de l'Oberland et de l'Entlibuch.

Oswald de Thierstein, avec le duc René, était à la tête de la

cavalerie ; il avait en outre, sous ses ordres, un grand nombre de piquiers, de hallebardiers et de coulevriniers.

Le corps de bataille était commandé par Hans Waldmann, de Zurich, auquel on avait adjoint Guillaume Herter, capitaine des gens de Strasbourg. Là étaient toutes les bannières, gardées par mille hommes, armés de piques, de hallebardes et de haches d'armes, choisis parmi les plus vaillants.

Guillaume Hertenstein, de Lucerne, conduisait l'arrière-garde.

Mille hommes étaient chargés d'éclairer la marche de l'armée.

Les Bourguignons ne pouvaient voir ni la marche, ni la disposition des alliés, ceux-ci étant couverts par une chaîne de montagnes qui s'étend entre Morat et la Sane, et qui court parallèlement à la rivière ; une forêt couvrait, en outre, les deux versants de ces collines. C'est derrière ce rideau impénétrable aux regards que les Suisses établissaient leur ordre de bataille.

Au moment où l'on allait marcher à l'ennemi, Guillaume Herter, capitaine de Strasbourg, demanda s'il ne serait pas bon de faire quelques retranchements, soit avec les chariots, soit avec des palissades, afin de rompre le choc de la cavalerie du duc ; mais Félix Keller de Zurich, lui répondit :

— Si nos fidèles alliés ont bonne volonté de combattre avec nous, le moment est venu. Selon la coutume de nos pères, nous allons marcher sur l'ennemi et en venir aux mains ; l'art des fortifications n'est point notre fait.

Dès le matin, par une pluie battante, le duc avait fait mettre ses hommes sous les armes ; mais voyant que la poudre se mouillait, que les cordes des arcs se détendaient, il les fit rentrer au camp.

Ce fut le moment que choisirent les Suisses.

Hans de Hallwill, qui commandait l'avant-garde, donna alors le signal.

— Braves gens confédérés et alliés, dit-il, voilà devant vous ceux que vous avez battus à Grandson ! Ils viennent pour prendre leur revanche. Leur multitude est grande ; mais la multitude ne nous fait pas peur. Songez aux belles batailles que nos pères ont gagnées. Il y a cent trente-sept ans qu'à pareil jour, en ces lieux mêmes, à Laupen, ils remportèrent une grande victoire. Vous êtes vaillants comme eux ; Dieu sera avec vous ! Afin qu'il nous accorde cette grâce, à genoux, mes amis, et faisons notre prière.

Et tous s'agenouillèrent et joignirent les mains.

En ce moment, la pluie cessa ; un coup de vent chassa les nuages, le ciel s'éclaircit, le soleil brilla.

Les Suisses alors virent la plaine ; dans la plaine, l'ennemi, et, derrière l'ennemi, le lac.

A cette vue, Hans de Hallwill tira son épée.

— Braves gens, s'écria-t-il, Dieu nous envoie son soleil ; pensez à vos femmes et à vos enfants ! Et vous, jeunes gens, permettrez-vous aux Italiens de vous enlever vos amoureuses ?

Dès lors, on n'eut plus besoin que de les modérer ; ils s'avancèrent en bon ordre, criant : « Grandson ! Grandson ! »

Devant eux, une troupe de chiens de montagne rencontra une troupe de chiens du camp ; forts et vigoureux, les chiens de montagne commencèrent à donner la chasse aux autres.

C'était un présage.

On vint dire au duc que les Suisses marchaient sur ses retranchements ; il n'en voulut rien croire et maltraita le gentilhomme qui lui disait les avoir vus de ses propres yeux.

Des décharges répétées d'artillerie le tirèrent de son logis ; il reconnut et vit l'avant-garde de Hallwill et le corps de bataille de Waldmann qui attaquaient les retranchements.

En même temps la cavalerie lorraine s'avançait.

Le duc monta à cheval et chargea cette cavalerie, déjà ébranlée par l'artillerie des retranchements. La cavalerie bourguignonne allait probablement la mettre en déroute, lorsque les fantassins suisses lui vinrent en aide avec leurs terribles piques.

Le duc n'en avait pas moins bonne espérance dans la victoire ; mais, tout à coup, il entendit, à sa droite, un tumulte effroyable.

C'étaient Hallwill et ses gens qui, ayant tourné la batterie, s'en étaient emparés et faisaient feu sur les Bourguignons, tandis que Bubenberg, sorti de Morat, venait, avec l'impétuosité d'un taureau, donner dans le flanc du duc.

Presque au même instant, l'arrière-garde des Suisses passait derrière les Bourguignons pour leur couper la retraite.

Charles était pris de trois côtés ; le quatrième, c'était le lac.

Ce ne fut point une fuite comme à Grandson ; ici, au contraire, la résistance fut terrible : les Anglais se firent tuer, la garde du duc se fit tuer, les gens de son hôtel se firent tuer ; mais, tout en se faisant tuer, l'armée reculait, et bientôt elle s'aperçut qu'elle reculait dans le lac.

A cette heure seulement, la déroute fut réelle. « Beaucoup, dit le chant de Morat, beaucoup sautèrent dans le lac qui n'avaient pas soif ! » Les gens à pied s'y noyaient, les cavaliers s'y enfonçaient avec leurs chevaux ; mais, comme il n'était pas très profond, on voyait encore assez de leurs corps pour tirer sur eux comme à la cible ; d'ailleurs, on lança sur le lac des barques garnies d'archers et d'arbalétriers qui s'amusèrent à ce jeu une partie de la journée.

La tradition raconte qu'un seul cavalier se sauva, et encore ne fût-ce que parce qu'il s'était voué à saint Ours, patron de Soleure.

Aujourd'hui encore, les pêcheurs de Morat trouvent quelquefois des armures et des ossements dans leurs filets.

Cette fois, le duc perdit dix mille hommes, et avec eux la fleur de sa chevalerie. Jacques de Maes, qui portait la bannière ducale, se fit tuer en la défendant.

Au reste, il eût été inutile de se rendre : les Suisses ne faisaient point de quartier. « Cruel comme à Morat » fut un proverbe qui eut longtemps cours en Suisse et en Bourgogne.

Après trois jours passés, selon l'ancienne coutume, sur le champ de bataille pour soutenir contre tout venant que la victoire était bien à eux, les Suisses creusèrent une immense fosse où l'on jeta les morts, que l'on recouvrit de chaux vive. Au bout de quatre ans, la fosse ayant été rouverte, on n'y trouva plus que des ossements ; de ces ossements, on fit un ossuaire qui eut une grande réputation ; les Suisses montraient aux voyageurs, imprimée sur les os de leurs ennemis, la trace des terribles coups d'épée qu'avaient donnés leurs pères.

Sur cet ossuaire, on mit une inscription latine, dont voici la traduction :

« A Dieu très bon et très grand, l'armée du très célèbre et très vaillant duc de Bourgogne, assiégeant Morat, et défaite par les Suisses, a laissé ici ce monument. »

Plus tard (en 1751), le poète Heller y ajouta ces vers, que nous traduisons de l'allemand :

« Helvétiens ! vivez en paix ! Ici est couchée cette audacieuse armée qui fit trembler jusqu'au trône de France. Ce n'est point le nombre, ce ne sont pas les armes meurtrières, c'est l'union qui a donné à vos aïeux la force d'arrêter ces bataillons aguerris. Apprenez, frères, que la puissance réside dans l'union et la fidélité. »

En 1798, un corps d'armée, sous les ordres du général Brune, prenant possession de Morat, vit dans ces inscriptions une insulte à la gloire française et les détruisit, ainsi que l'ossuaire.

On raconta plus tard cet exploit à Bonaparte, visitant le champ de bataille de Morat.

— Ils ont eu tort, dit-il : à cette époque les Bourguignons n'étaient pas Français.

Le duc fut sur le point d'être pris ; toute retraite lui était coupée. Avec douze hommes seulement, il se fit jour à travers les Suisses, et, après une course de douze lieues, parvint à gagner Morges.

Il avait, une fois encore, vu ses quarante mille hommes s'évanouir comme une fumée ; une fois encore, son camp, son artillerie, ses bagages, étaient tombés aux mains de ses ennemis.

Et, terrible exemple du ciel, le plus orgueilleux prince de la chrétienté s'était brisé contre d'humbles pâtres, contre de pauvres paysans.

Il est vrai que ces paysans avaient à défendre des foyers qui leur appartenaient ; il est vrai qu'ils étaient libres !

XXIII

DERNIÈRE TÉMÉRITÉ

Charles ne fit à Morges qu'une halte d'un instant ; de Morges, il passa à Gex, qui était à la duchesse de Savoie, et s'y arrêta.

Comprenant quelle devait être sa fureur, la duchesse vint le trouver là, comme elle avait fait à Lausanne, pour le calmer et le consoler un peu. Elle était avec ses enfants.

Charles la vit déjà traitant avec le roi de France. Pour s'assurer d'elle, il l'invita à le suivre en Franche-Comté. La duchesse, que rien n'appelait dans ce pays, refusa, alléguant la nécessité de sa présence en Savoie et en Piémont, où elle allait retourner dès le lendemain.

Le duc n'insista pas ; mais il ordonna à Olivier de la Marche de s'embusquer à deux ou trois lieues de Gex, et d'enlever madame de Savoie et ses enfants, le jeune duc héritier surtout.

Olivier de la Marche voulut faire quelques observations ; mais le duc répliqua par sa phrase accoutumée :

— Sur votre tête !

Olivier de la Marche obéit. Il alla s'embusquer sur la route de Gex à Genève, et enleva la duchesse, ses deux filles et un jeune prince qu'il prit pour Louis-Jacques, l'héritier de Savoie. Mais, heureusement, celui-ci avait été jeté dans les blés par le comte de Rivarolo, gouverneur de son frère ; et c'était le prince Philibert qu'enlevait Olivier de la Marche.

On juge de la colère du duc lorsqu'il reconnut la méprise · il avait commis un crime odieux et lâche, et un crime inutile ! L'héritier de Savoie était à Chambéry et son persécuteur n'était plus de force à l'y aller chercher.

Au bout de quelques mois, remis du coup terrible que lui avait porté sa défaite, Charles réunit les Etats de Franche-Comté à Salins, et, là, il parla comme il eût fait avant Grandson, avant Morat.

Il allait rassembler un armée de quarante mille hommes, battre les Suisses, passer les Alpes, descendre en Italie, fonder le royaume de Bourgogne !

On le crut fou : il l'était, en effet ; il l'avait toujours été, fou d'orgueil, fou de brutalité.

Les Etats lui répondirent que tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était de lui donner trois mille hommes.

— C'est bien, dit le duc, j'irai en Flandre ; j'y serai entendu : j'ai là des sujets fidèles.

Il mentait, et il savait bien qu'il mentait : après Grandson, les Flamands lui avaient refusé sa fille, cette héritière que s'étaient disputée quatre princes, et qui, à cette heure, n'avait plus elle-même un seul courtisan, tant semblait précaire la fortune du duc !

Il n'alla point dans les Flandres et fit bien : peut-être, Gand qu'il avait ruiné, Liège qu'il avait démoli, Dinant qu'il avait brûlé, ne l'eussent-ils point lâché. Il s'établit près de Joux, la future prison de Mirabeau, dans un triste château du Jura, formant un camp auquel personne ne venait, et où il apprenait chaque jour un nouveau revers, un nouvel abandon, une trahison nouvelle.

La sève tarissait dans l'arbre ; tantôt tombaient les branches, tantôt les feuilles.

A tous ces coups répétés, sombre et morne, il ne ripostait que par un signe de tête qui semblait dire : « Nous verrons qui se lassera de moi ou du sort. »

« Et cependant, dit Comines, il lui eût fait grand bien de parler, de montrer sa douleur devant un ami. »

Un ami ! Comines oublie une chose : le duc avait eu les trois plus beaux diamants du monde ; il n'avait pas pu avoir un ami ; peut-être en avait-il eu un, Saint-Pol : il l'avait vendu au roi de France !

Il n'y eût eu rien d'étonnant à ce qu'il devînt fou de douleur ; sa famille était une famille de fous : Charles VI, Henri VI, Guillaume. L'excès même de son désespoir le maintint en raison.

Cependant, le roi de France reparaissait.

D'abord, il venait à son tour de faire enlever la duchesse de Savoie, sa sœur, sa vieille ennemie, obligée de s'adresser à lui pour recouvrer sa liberté.

Ensuite, il poussait vivement les Suisses à envahir la Bourgogne, comptant racheter la Bourgogne aux Suisses, et il donnait de l'argent au duc René, pour l'aider à reprendre la Lorraine ; de plus, il se chargeait de faire révolter les Flandres. — Pour le malheur des Flamands, ce n'était pas la première fois que Louis XI opérait dans le pays !

Charles partit pour Nancy dès qu'il eut réuni quelques mille hommes.

Il était trop tard : le duc René venait de rentrer dans sa capitale, et en avait fermé les portes.

Toutefois, Nancy était repris, mais non approvisionné ; et, pour que René fût en état de le garder, il lui fallait, lui aussi, refaire une armée.

René laissa donc Nancy à ses braves Lorrains et à quelques hommes d'armes, ses compagnons de malheur, puis s'en alla recruter en Suisse.

Son grand et persévérant ami, le roi de France, devait lui faciliter cette démarche.

Après Morat, les Suisses avaient envoyé à Louis XI des ambassadeurs ; ceux-ci avaient trouvé le vieux renard dans son terrier de Plessis-les-Tours, le nez au vent, et attendant les nouvelles.

Les nouvelles étaient bonnes, meilleures même qu'après Grandson, chose qu'on eût crue impossible : le roi fut charmant pour les députés des cantons, et ces rudes vainqueurs furent vaincus. Adrien de Bubenberg, le vaillant défenseur de Morat, reçut cent marcs d'argent ; les autres ambassadeurs, vingt marcs chacun. En outre, Louis XI conclut avec eux un marché ; il les enrôla sous la bannière du jeune duc de Lorraine. C'était une guerre à laquelle il n'avait aucun intérêt, mais qu'il soutenait à cause de sa moralité... Il garantissait la solde.

Les Suisses allaient commencer à ne plus se battre pour eux ; ils allaient louer leurs bras, vendre leur sang.

Ces intrépides jouteurs, qui, pour vingt-cinq hommes à Grandson, et pour deux cents peut-être à Morat, avaient gagné des millions, trouvaient la guerre un métier lucratif et presque pas plus dangereux que la chasse aux chamois.

D'ailleurs, ils aimaient ce jeune René, qui frappait dur et n'était point fier. Avant la bataille de Morat, quand certains gentilshommes refusaient de se laisser faire chevaliers, à cause du grand nombre de bourgeois auxquels, le même jour, on passait la chaîne et attachait les éperons, lui, nullement orgueilleux, s'était agenouillé au milieu de ses bons amis et avec eux avait reçu l'accolade.

En ce moment même, il parcourait la Suisse, pressant, sollicitant ses compagnons de guerre, traînant après lui — par flatterie pour les seigneurs de Berne — un ours apprivoisé, qui sollicitait de son mieux, grattant aux portes que son maître désirait voir s'ouvrir. Cependant, les villes ne s'émouvaient que faiblement à ses prières et à ses larmes ; mais, quand les ambassadeurs eurent rapporté que le roi de France garantissait la solde, ce fut toute autre chose ! quatre florins à gagner par mois ! à ce prix, le duc René eût eu toute la Suisse ; il fut obligé de dire : « Assez ! »

Il avait dix mille hommes.

Ce n'était pas le tout : ces dix mille hommes, il fallait les conduire en Lorraine, et l'on touchait à la fin de décembre, les chemins étaient obstrués par les neiges. Et puis le roi donnait de l'argent, sans doute ; mais il y avait toujours de l'Harpagon dans ses largesses : il ne donnait que tout juste ce qu'il fallait ; or, en guerre, ce n'est point assez, avec des Allemands surtout, le peuple le plus altéré de l'Europe !

A Bâle, au moment de partir, leur paye touchée, les Suisses demandèrent la parpaye, c'est-à-dire un supplément de solde. Cette parpaye pouvait se monter à quinze cents florins, et René avait donné son dernier écu. Un seigneur qui lui était dévoué mit ses enfants en gage et se fit prêter sur eux les quinze cents florins.

Vous croyez que ce fut fini ? non point : après la parpaye, vint la *tringeld*, argent pour boire. — *Tringeld* est le premier mot que vous entendez en entrant en Suisse, et le dernier en sortant. René parvint à trouver la tringeld, et partit enfin.

Il était à pied, vêtu comme ses soldats, portant, comme eux, la hallebarde sur l'épaule.

Mais, au bout de cinq ou six lieues, voilà nos hommes fatigués. Pourquoi marcheraient-ils, quand ils ont le Rhin, qui peut les voiturer si commodément ?

Ils s'entassent en désordre dans des bateaux, avec des filles de joie ; — depuis qu'ils avaient de l'argent, ces montagnards étaient débauchés comme des grands seigneurs ! — le Rhin charriait ; les bateaux chavirent ; trois ou quatre cents hommes se noient ; les autres, ne sachant à qui s'en prendre, s'en prennent au malheureux René.

Le duc de Bourgogne avait des correspondants à Neuchâtel ; ils lui écrivaient : « Soyez tranquille, jamais les Suisses n'arriveront. »

Ils arrivaient cependant, lentement, difficilement, mais ils arrivaient. L'hiver, rude pour eux, l'était aussi pour le duc. Un épouvantable hiver ! quatre cents hommes moururent de froid au camp pendant la seule nuit de Noël ; beaucoup eurent les pieds et les mains gelés. Avec cela, pas de paye ; rien que de dures paroles, de terribles châtiments

Un gentilhomme, las de tant de fatigues, eut le malheur de dire un jour :

— Puisqu'il désire tant rentrer à Nancy, ce duc, il le faudrait mettre dans un canon et l'y envoyer.

Charles apprit le propos et fit pendre le mauvais plaisant.

Pourtant il allait perdre courage, lorsqu'un Gascon, échappé de Nancy, lui dit que la ville avait mangé les chevaux, et qu'elle en était aux chiens et aux chats.

Cela l'engagea à attendre encore.

En attendant, il fit une autre exécution qu'il paya cher.

Plusieurs gentilshommes de l'hôtel du duc René, en essayant de pénétrer dans la ville assiégée, furent pris par les Bourguignons.

Charles ordonna de les pendre.

Un d'eux, Siffren de Baschi, demanda à être conduit au duc, ayant, disait-il, à lui révéler un secret de la plus haute importance.

Ce secret était que le favori de Charles, un Italien, chef de bande, nommé Campobasso, le trahissait.

Et, en effet, Campobasso le trahissait doublement : il avait d'abord offert au roi de France d'assassiner le duc de Bourgogne. Eh ! mon Dieu, le roi de France eût bien accepté : sur de pareils cas de conscience, ses scrupules n'étaient pas grands ; mais il ne crut pas l'Italien aussi méprisable qu'il l'était ; il pensa que le duc voulait, par l'entremise de Campobasso, tirer de lui quelque lettre qui le compromît en face de la chrétienté. Or, au lieu de répondre à Campobasso, il écrivit au duc, lui disant quelle proposition lui était faite, et l'invitant à veiller sur ses jours.

Le duc, qui ne pouvait croire que le roi tînt si fort à sa santé, refusa d'ajouter foi à la dénonciation.

Campobasso dut donc perdre tout espoir de ce côté-là.

Alors, il s'adressa au duc René, et lui offrit — moyennant

salaire bien entendu — de le faire triompher dans son entreprise.

René ne s'engagea que vaguement, disant qu'il verrait bien après le résultat.

C'était cette trahison que Siffren de Baschi voulait révéler au duc ; mais le comte de Campobasso, qui veillait à la tente de son maître, répondit, au nom de celui-ci, que Siffren devait être pendu sans retard.

L'ordre fut exécuté.

René avait cent vingt prisonniers placés sous la garde du bâtard de Vaudemont ; en apprenant la mort de Siffren de Baschi, il ordonna de pendre les cent vingt Bourguignons ; ce qui fut fait immédiatement.

Au-dessus de la tête de chacun d'eux, on cloua l'inscription suivante :

« Pour la très grande inhumanité et l'exécrable meurtre commis en la personne de feu le bon Siffren de Baschi et ses compagnons, après qu'ils ont été pris, en servant bien et loyalement leur maître, par le duc de Bourgogne, qui, dans sa tyrannie ne se peut empêcher de verser le sang, il me faut ici finir mes jours ! »

« Jeu de main, jeu de vilain, » dit un ancien proverbe ; que dire du jeu de princes qui marquent leurs points avec des pendus !

Le 26 décembre, Charles fit donner un assaut : l'assaut fut repoussé. Ce même jour, René partait de Bâle avec toute son armée pour venir enfin au secours de sa bonne ville de Nancy.

Le 4 janvier 1477, il avait franchi la Meurthe, et se trouvait à deux lieues à peine des assiégeants.

Sachant l'approche de l'armée de Lorraine, depuis deux jours, Campobasso avait quitté le duc de Bourgogne ; il est vrai qu'auparavant le traître avait reçu l'assurance que la ville de Commercy, qui lui avait été donnée, puis reprise, lui serait définitivement rendue.

Il laissait, en partant, des hommes pour crier : « Sauve qui peut ! » et d'autres hommes chargés d'une mission plus sombre encore.

Au point où il en était arrivé, il fallait que Charles le Téméraire mourût : ces derniers hommes laissés au camp étaient chargés d'y pourvoir.

Campobasso se retira à deux lieues de là, au pont de Bouxières ; c'était par ce pont que devait s'opérer la retraite de l'armée bourguignonne ; l'Italien s'y embusqua avec ses Lombards et ses Napolitains, puis attendit l'événement.

René avait avec lui vingt mille hommes ; le duc en avait à peine quatre mille.

Charles avait perdu Grandson et Morat contre des forces inférieures ; que devait-il donc arriver à Nancy ?

Il y avait encore moyen d'éviter la bataille ; mais nul n'osait aller proposer au duc de lever le siège ; autant valait se hasarder dans la caverne du lion.

Le comte de Chimay, cependant, s'y risqua.

Il trouva Charles sombre comme d'habitude, tout armé, à l'exception de la tête ; il ne quittait presque plus ses armes.

— Monseigneur, je viens vous dire ce que nul n'ose vous dire... dois-je parler ? demanda le comte.

Le duc releva la tête et fit un signe affirmatif.

— Monseigneur, nous sommes avertis que le duc René s'avance avec vingt mille hommes, à peine en avons-nous quatre mille...

— Après ? dit le duc.

— Mon avis et celui de vos plus sages conseillers serait que Votre Altesse levât le siège et allât se refaire un peu dans le Luxembourg, où elle renforcerait son armée. Pendant ce temps, l'argent manquerait au duc René, ses mercenaires le quitteraient, et alors nous reviendrions sur lui.

Charles fronça les sourcils.

— On voit bien, dit-il, que vous êtes tout Vaudemont ! Eh bien, sachez que, quand même vous et les vôtres me laisseriez seul, seul je combattrais. Mon ennemi est trop jeune pour que je recule devant lui.

— Monseigneur, reprit le comte, j'ai fait mon devoir en vous donnant mon avis. Maintenant, vienne l'heure du combat : on verra si je suis franc, loyal, et venu de bon lieu.

La seule réponse du prince fut de défendre que l'on entrât désormais dans sa tente sans y être appelé.

Cependant, avant la bataille, Charles rassembla son conseil.

— Or çà, dit-il puisque ces vilains viennent à nous, puisque ces ivrognes viennent ici chercher à boire et à manger, que convient-il que nous fassions ?

L'avis général fut qu'il fallait, comme l'avait dit le comte de Chimay, se retirer dans le Luxembourg.

Mais le duc avait rassemblé son conseil pour lui donner ses ordres et non pour le consulter.

— Par saint Georges, mon père et moi avons su vaincre les Lorrains, et nous les en ferons souvenir ! Ce soir, nous donnerons l'assaut à la ville ; demain, nous aurons la bataille.

Il avait juré de chômer la fête des rois à Nancy.

Les assiégés ne savaient pas que René fût si proche : mais lui fit allumer un grand feu sur le clocher du village Saint-Nicolas. Ils comprirent que ce feu annonçait l'arrivée de leur duc et redoublèrent d'énergie pour repousser l'assaut.

Non seulement l'assaut fut infructueux, mais encore la garnison poursuivit les assaillants jusque sous leurs tentes.

Pendant la nuit, le duc de Bourgogne fit creuser de nouveaux retranchements et placer de nouvelles pièces d'artillerie.

Les Lorrains arrivaient par la nouvelle route de Strasbourg et occupaient le village de la Neuveville.

Le matin venu, le duc, qui avait dormi tout armé, voulut mettre son casque : le lion qui en formait le cimier tomba tout seul.

— *Hoc est signum Dei* (ceci est un signe de Dieu) ! dit-il.

On lui amena son grand cheval noir, qu'on appelait Moreau ; il monta dessus tout pensif, et marcha à l'ennemi.

Les Bourguignons rencontrèrent d'abord un ruisseau qu'il fallut franchir : il était grossi par les neiges fondantes. Tout glacés le duc et ses hommes se mirent en bataille.

Josse de Lalaing, — plus on en tuait, de cette héroïque famille, plus il s'en présentait pour se faire tuer encore ! — Josse de Lalaing, le grand bailli de Flandre, commandait l'aile gauche ; le duc et le grand bâtard étaient au centre avec l'artillerie ; les Lombards formaient la droite sous le commandement de Jacques Galeotto.

Campobasso était arrivé à Saint-Nicolas deux heures après le duc de Lorraine ; il venait lui offrir de combattre dans ses rangs.

Mais, se tournant vers les siens :

— Voulez-vous de cet homme avec nous ? leur demanda René.

Eux secouèrent la tête.

— Non, dirent-ils tous ; nous ne voulons pas que ce traître d'Italien combatte à nos côtés. Nos pères n'ont jamais usé de telles gens ni de telles pratiques pour gagner la victoire.

Campobasso se retira, rongeant sa honte. Il gardait déjà, comme nous l'avons dit, le pont de Bouxières-les-Dames sur la Meurthe ; il garda encore celui de Condé sur la Moselle, pour qu'en cas de défaite, — et la défaite était probable, — son ancien maître ne pût lui échapper.

Il n'y a de comparable à l'immensité de l'amour divin que la haine infinie des méchants pour ceux qui leur ont fait du bien.

La neige tombait à gros flocons lorsque les Suisses apprirent par leurs éclaireurs que le duc était à un quart de lieue devant eux.

Tous s'élancèrent gaiement. Ils venaient de bien déjeuner à Saint-Nicolas ; chacun avait mangé sa soupe et bu ses deux verres de vin, tout au contraire des Bourguignons, qui n'avaient pris qu'un bain glacé.

On détacha un corps de trois ou quatre mille hommes pour tourner le flanc de l'ennemi et s'emparer des hauteurs qui dominaient sa position.

Ainsi était-il arrivé à Morat, et les Suisses s'en étaient bien trouvés.

Le corps de bataille des Lorrains était sous les ordres du duc René, sans autre général ni capitaine que lui. Il montait un cheval gris nommé la Dame, qu'il avait déjà monté à Morat. Par-dessus son armure, il portait un habit à ses couleurs, rouge, blanc et gris, et avait une robe de drap d'or fendue à la manche droite pour lui laisser le libre usage du bras.

Autour de lui, sur huit cents chevaux, se pressait toute la noblesse de Lorraine.

A peine l'artillerie bourguignonne eut-elle le temps de faire une décharge ; presque aussitôt la décharge faite, on entendit retentir les trompes d'Uri et d'Unterwalden. La trompette du jugement dernier n'eût pas été plus effrayante pour le duc.

Cependant il ne laissa rien voir de la terreur qu'il éprouvait, et commanda une manœuvre par laquelle les archers firent face aux Suisses, qu'annonçaient les mugissements des terribles cornes.

La lutte ne fut pas longue : la déroute commença par l'aile droite ; la mort de Galeotto, qui la commandait, en fut le signal.

L'aile gauche, à son tour, ne put supporter l'effort de René et de ses huit cents chevaliers : enfoncée, elle prit la fuite, le long de la rivière, espérant passer la Meurthe au pont de Bouxières-les-Dames.

Campobasso le gardait.

Le duc, lui, combattait toujours : cette fois, il avait fait vœu de ne pas fuir. Il vit la flamme de son camp et ne bougea point ; mais une nouvelle averse étant tombée, il disparut parmi les flocons de neige et personne ne le revit.

La garnison de Nancy était sortie de son côté, et, répandue sur le champ de bataille, elle tuait les fuyards et les blessés.

Le massacre durait encore à minuit.

Après avoir poursuivi les fuyards jusqu'à Bouxières, le duc de Lorraine revint sur ses pas.

Nancy l'attendait, illuminé *a giorno*.

Il rentra par la porte Notre-Dame, commença par aller

remercier Dieu, dans l'église Saint-Georges, puis il reprit le chemin de son hôtel, reconduit par toute la population, qui criait : « Vive le duc René ! »

Il trouva devant la porte un singulier trophée : c'étaient tous les têtes des chevaux, des chiens, des mules, des ânes et des chats dont, depuis un mois, les assiégés avaient fait leur nourriture.

Toute la nuit, René veilla. A chacun de ceux qui arrivaient, il demandait des nouvelles du duc de Bourgogne.

Beaucoup avaient vu le Téméraire combattant, soit avec l'épée, soit avec la hache ; mais il y avait un moment où personne ne pouvait plus dire ce qu'il était devenu.

Les derniers qui l'avaient vu, l'avaient vu au confluent de deux ruisseaux, près d'une mare glacée.

Un homme prétendit qu'au moment où l'armée se mettait en déroute, il avait entendu le duc crier : « A Luxembourg ! »

Un autre racontait qu'au fort de la mêlée, Charles avait reçu un si rude coup de pique, qu'il en avait été tout ébranlé et étourdi ; qu'alors le sire de Citey l'avait soutenu et remis sur ses arçons, et qu'aussitôt, le duc, revenu à lui, s'était élancé de nouveau dans la mêlée.

René, croyant à la fuite de son ennemi, envoya des messagers sur toutes les routes, sans faire cesser les recherches sur le champ de bataille.

Deux jours après, on ne savait encore si Charles était mort ou vivant ; le duc René avait grande peur de le voir revenir, quand on lui annonça le comte de Campobasso. Il songea que mieux que personne, celui-là lui pouvait donner des nouvelles, et il le fit entrer.

En effet, l'Italien amenait un page de la maison Colonna qui était au service du duc de Bourgogne, et qui disait avoir vu tomber son maître.

Selon l'enfant, un boulanger de Nancy lui avait le premier porté un coup sur la tête, et un homme d'armes, sans savoir à qui il avait affaire, l'avait achevé à coups de pique.

Le lendemain mardi, 9 janvier, sous la conduite de l'enfant, on se mit à la recherche du corps. Le jeune guide se dirigea vers l'étang de Saint-Jean ; là, près de la chapelle de Saint-Jean de Lattre, gisait une douzaine de cadavres déjà dépouillés et trempant dans la vase.

Une pauvre blanchisseuse de la maison du duc vit briller une bague au doigt d'un de ces cadavres, et poussa un cri. Elle reconnaissait la bague pour l'avoir vue au duc de Bourgogne ; le cadavre avait la face dans la vase, on le retourna et la pauvre femme s'écria :

— Ah ! mon prince !

Il était cependant difficile à reconnaître : la tête était à moitié prise dans la glace ; la joue qui sortait avait été mangée par les chiens et les loups ; la chair de l'autre joue, adhérente à la glace, y était restée.

Mais certains signes caractéristiques permettaient de reconnaître le duc : d'abord une cicatrice que lui avait laissée au cou sa blessure de Montlhéry ; deux dents qu'il s'était brisées dans une chute ; deux abcès qu'il avait eus, l'un à l'épaule, l'autre au bas-ventre, et dont l'avait soigné Mathieu Lupi, son médecin portugais ; enfin, un ongle de l'orteil gauche qui rentrait dans la chair et dont, au dire de ses valets de chambre et d'Olivier de la Marche, son chambellan, il se plaignait parfois.

En fait de blessures nouvelles, il avait la tête fendue d'un coup d'épée ou de hache, et était percé de deux coups de pique.

On courut en toute hâte annoncer au duc de Lorraine que l'on venait de retrouver le corps de son ennemi. Il en eut grande joie, persuadé qu'il était que les morts ne reviennent pas.

D'après ses ordres, ce corps fut rapporté à Nancy sur une litière portée par quatre hommes et déposé dans une maison appartenant à un nommé Georges Marquiz.

Là, on le lava avec de l'eau chaude et du vin.

Le corps était plutôt petit que grand, blanc comme neige et bien membré ; il fut étendu sur une table avec un oreiller de soie sous la tête, les mains jointes, la croix et l'eau bénite placées près de lui.

Puis on laissa entrer tout le monde, afin que chacun pût s'assurer qu'il était bien mort.



Ce fut deux jours plus tard qu'il apprit la mort de Charles le Téméraire.

Il demeura ainsi trois jours et trois nuits, « les uns priant Dieu pour lui, dit le chroniqueur, les autres non ».

Enfin, on habilla le pauvre cadavre ; on lui passa une camisole de satin blanc, on lui chaussa des houseaux d'écarlate et des éperons dorés, on le recouvrit d'un manteau de satin cramoisi, on lui mit la couronne ducale sur son front fendu et son visage mutilé ; enfin, on le coucha sur un lit de parade en velours noir, sous une tente de satin noir.

Alors, le duc de Lorraine, accompagné de ses serviteurs, vint à son tour lui jeter de l'eau bénite. Il entra le premier, se découvrit et se mit à genoux.

— Hélas ! dit-il, voilà donc notre bon maître et seigneur !

Et, lui prenant la main par-dessus le poêle :

— Ah ! beau cousin, ajouta-t-il, Dieu ait votre âme ! mais vous nous avez causé bien des maux et des douleurs !

Puis, par toute la ville, le duc fit crier que tous les chefs d'hôtels suivissent le corps ayant chacun un cierge à la main.

Le corps levé, il fut solennellement transporté en l'église Saint-Georges.

Tous les chevaliers et serviteurs de la maison de Bourgogne qui avaient été faits prisonniers suivaient les funérailles de leur maître.

C'était tout ce qui restait de cette superbe puissance qui avait fait trembler l'Europe.

Le duc fut enseveli dans cette même église Saint-Georges.

Soixante-treize ans après sa mort, c'est-à-dire en 1550, son petit-fils Charles-Quint le fit transporter de Nancy à Bruges. Là il trouva le tombeau de sa fille Marie qui attendait le sien. Mariée à Maximilien d'Autriche, la pauvre princesse était morte à vingt-cinq ans, d'une chute de cheval laissant deux enfants : Philippe d'Autriche, âgé de trois ans et neuf mois, et Marguerite, âgée de quatorze mois et cinq jours.

Philippe II, succédant à Charles-Quint, ordonna qu'un tombeau pareil à celui qui couvrait déjà le corps de la fille fût construit pour le père. On trouve, dans un compte de 1568, que la dépense de ce tombeau s'éleva à vingt-quatre mille cinq cent quatre-vingt-quinze florins.

C'est là qu'ils sont encore aujourd'hui couchés côte à côte, dans la troisième chapelle à droite en entrant. Charles est couvert de sa cuirasse de bataille ; il a la couronne souveraine sur la tête, l'ordre de la Toison sur la poitrine, un lion à ses pieds, son casque à sa droite, et ses gants à gauche avec sa devise : *Je l'ai emprys, bien m'en advienne !*

Ce tombeau, l'un des plus magnifiques qui se puissent voir, est tout en cuivre, et la dorure seule en a coûté vingt-quatre mille couronnes de Brabant ; les ornements sont en argent et en émail, et tout à l'entour sont écussonnées les armes des maisons d'Europe auxquelles le duc était allié.

Le monument porte cette inscription ; on avait doré le tombeau, il fallait aussi dorer le cadavre :

ICI GIT

très-haut, très-puissant et très-magnanime
prince CHARLES, duc de Bourgogne, de Lotteryk, de Brabant,
de Limbourg, de Luxembourg et de Gueldre ;
comte de Flandre, d'Artois, de Bourgogne ;

palatin de Hainaut, de Hollande, de Zélande, de Namur,
de Zutphen ; marquis du saint-empire ;
seigneur de Frise, de Salins et de Malines ;

lequel, étant grandement doué de force,
de constance et de magnanimité,
prospéra longtemps en hautes entreprises,
batailles et victoires,
tant à Mont le Héry, en Normandie, en Artois, en Liège,

que autre part,
jusqu'à ce que la fortune, lui tournant le dos,
l'oppressa la nuit des rois 1477, devant Nancy.
Le corps duquel, déposité audit Nancy, fut depuis,
par le très-haut, très-puissant et très-victorieux

prince CHARLES,
empereur des Romains, V^e^ du nom,
son petit-neveu, héritier de son nom, victoires et seigneuries,
transporté à Bruges,

où le roy PHILIPPE de Castille, Léon, Aragon et Navarre,
fils dudit empereur Charles,
l'a fait mettre en ce tombeau
à côté de sa fille et unique héritière

MARIE, femme et épouse du très-haut et très-puissant
prince MAXIMILIEN, archiduc d'Autriche,
depuis roy et empereur des Romains.
Prions Dieu pour son âme.
Amen.

Si vous passez à Nancy, et que l'histoire du Téméraire vous revienne en mémoire, faites-vous montrer, au seuil d'une porte, une grande dalle de marbre noir. C'est l'endroit où fut posé dans la rue, avant de passer le seuil de la maison de Georges Marqueiz, le corps du duc Charles.

Elle eût pu servir à Charles le Grand : elle n'a servi qu'à Charles le Terrible.

Là devrait s'arrêter notre récit ; mais il serait incomplet, ce nous semble, si nous ne voyions pas mourir à son tour le roi Louis, qui ressentit une si grande joie en apprenant la triste fin du duc de Bourgogne, qu'il en vota un treillis d'argent pour la châsse de saint Martin de Tours !

EPILOGUE

COMMENT DANS SA PEAU MOURUT LE RENARD

A l'heure même où se livrait la bataille de Nancy, Angelo Catto, ce médecin astrologue qui avait quitté le duc de Bourgogne pour le roi de France, disait la messe — car il était prêtre et fut depuis archevêque de Vienne — disait la messe devant son nouveau seigneur, à Saint-Martin de Tours.

— Sire, s'écria-t-il tout à coup, *consummatum est!* votre ennemi est mort !

Ainsi, quinze cents ans auparavant, un augure avait dit devant Tite-Live : « A cette heure, Pompée vient d'être battu à Pharsale, et César est vainqueur ».

Le surlendemain seulement Louis XI eut des nouvelles officielles, et encore ne lui annonçaient-elles que la perte de la bataille ; ce fut deux jours plus tard qu'il apprit la mort de Charles le Téméraire.

Un moment il demeura tout étourdi de l'événement.

Qu'allait-il faire ? Il fallait, avant tout, qu'à cette mort la France regagnât celles de ses provinces qui avaient été aliénées au profit de son ennemie, de cette maison de Bourgogne, issue de la maison de France, et qui avait fait plus de mal à celle-ci que Henri V, Henri VI et tous les Edouard ensemble !

La première idée qui vint à Louis XI était celle qui fût venue à un homme ordinaire, à un Edouard IV, à un Frédéric III : marier le dauphin avec l'héritière de Bourgogne, malgré la différence de l'âge ; — le dauphin avait huit ans, Marie en avait vingt ; — mettre, par ce mariage, le pied en Allemagne, et donner à la France son rêve d'une autre époque, la frontière du Rhin.

Mais il y avait là, selon toute probabilité, une guerre avec l'Angleterre, une guerre avec l'empire.

Louis XI haïssait la guerre : il ne la voulut pas allumer de nouveau.

Non ; ce qu'il devait essayer, c'était de reprendre, sans tirer l'épée, si la chose était possible, l'Artois et la Bourgogne, les villes de la Somme et de la Picardie.

L'entreprise était difficile, presque insensée ; pour un homme comme Louis XI, ce n'était pas une chose impossible.

Il y vit surtout une affaire d'argent ; avec de l'argent, on neutraliserait Edouard : il l'en gorgea.

Puis il y avait deux femmes dans tout cela, par conséquent deux rivales : la reine d'Angleterre et la douairière de Bourgogne.

La reine d'Angleterre voulait que sa nièce épousât lord Rivers, son frère ; la duchesse de Bourgogne voulait que sa fille épousât son frère aussi, le duc de Clarence.

Lord Rivers était un trop petit gentilhomme pour une si riche héritière ; le duc de Clarence, vieux et ivrogne, n'était guère mieux son fait.

Louis XI ne s'inquiéta point des deux prétendants ; il comprit qu'ils se détruisaient l'un par l'autre. — Voir Shakespeare.

Seulement, Louis XI comprit encore que, dans ce siècle de chevalerie, où la chevalerie était à peu près morte, mais vivait encore de nom, tout allait retomber sur lui : roi tyran, on l'accuserait de dépouiller la veuve et l'orphelin.

Il est vrai qu'il les dépouillerait au profit d'une mère déchirée depuis cent cinquante ans par une fille parricide, par l'ingrate maison de Bourgogne.

Le roi entra en Picardie et en Bourgogne.

Il eut un prétexte de reprise pour chaque province, presque pour chaque ville : pour Arras, ce fut la confiscation ; pour Abbeville, ce fut le retour.

Quant à la Bourgogne, il y avait mieux que cela.

Louis XI était le tuteur naturel de la jeune Marie, il avait ce qu'on appelait la garde noble : il prenait le bien de sa pupille pour que d'autres ne le prissent pas. Restait à savoir s'il le rendrait.

Voyons-le à l'œuvre.

C'est Arras qu'il désire avant tout, c'est Arras qu'il lui faut ; c'est par Arras qu'il commencera.

Arras était, en effet, pour la France une triple barrière : barrière contre Calais, barrière contre la Flandre.

Les Flamands disaient qu'Arras était l'ancien patrimoine de leur comte ; leur cri de guerre était : « Arras ! Arras ! »

Mais comment prendre Arras qui appartenait aux comtes d'Artois ?

Louis XI avisa que ce n'était point la ville qu'il demandait. La ville ! il n'y avait aucun droit ; non : c'était la cité, le vieux quartier de l'évêque, qui n'avait même pas de murs et qui avait toujours relevé du roi.

Louis XI pouvait prendre Arras de force : il obtint de l'ambassadeur Humbercourt et du chancelier Hugonnet que le sire de Crève-Cœur tiendrait pour lui la cité d'Arras ; et il entra dans la ville le 4 mars 1477.

Humbercourt et Hugonnet payèrent cette cession de leur tête.

Sans doute, Louis XI les regretta fort ; mais Arras était une si bonne et si belle ville, qu'elle valait bien deux têtes ! Neuss, qui n'était qu'une bicoque, avait coûté trois mille hommes au duc de Bourgogne, et encore ne l'avait-il pas eue.

D'ailleurs, cette cité, elle était dans les mains du sire de Crève-Cœur, et, en vérité, s'il y avait un seigneur sur lequel Marie de Bourgogne pût compter, c'était le sire de Crève-Cœur, gouverneur de Picardie et des villes de la Somme, sénéchal de Ponthieu, capitaine de Boulogne, chevalier de la Toison d'Or.

Sa mère avait élevé Mademoiselle ; Mademoiselle, étant petite, l'appelait quelquefois son frère. Depuis la mort du duc, elle lui avait confirmé ses offices ; elle lui avait donné la capitainerie d'Hesdin ; elle l'avait fait son chevalier d'honneur.

Certes, de lui-même, le sire de Crève-Cœur n'eût point livré cette cité à Louis XI ; mais, autorisé à le faire par le chancelier et l'ambassadeur, mais chargé par le roi de garder ce joyau, il ne pouvait enfreindre l'ordre que les uns lui donnaient, ni refuser l'honneur que l'autre lui faisait.

D'ailleurs, Hugonnet, en livrant la cité, l'avait livrée *sauf les réserves de droit*.

Louis XI commença par y entrer ; on examinerait plus tard ce qu'il fallait entendre par ces réserves.

C'était bien beau que d'avoir la cité d'Arras ; mais, si l'on eût eu Boulogne, — Boulogne, le plus bel *anglet* de la chrétienté, comme disait Châtelain, — c'eût été bien plus beau encore !

Malheureusement, Boulogne était à la maison d'Auvergne ; le roi de France n'avait aucun droit sur Boulogne.

Bah ! qui sait ? en cherchant bien !

Boulogne avait une Notre-Dame très miraculeuse, et Louis XI était, on le sait, très dévot aux Notre-Dame : témoin Notre-Dame d'Embrun, Notre-Dame de Cléry, Notre-Dame de la Victoire, Notre-Dame du Puy en Velay.

Notre-Dame de Boulogne lui manquait, au point qu'il n'en pouvait plus dormir.

Comment faire de Notre-Dame de Boulogne une Notre-Dame française ?

Notre-Dame de Boulogne était un objet de pèlerinage ; elle était comblée d'armes, d'offrandes, d'*ex-voto*.

Louis XI eut l'idée d'offrir à Notre-Dame la ville même dont elle portait le nom : ce n'était plus là une affaire de politique, c'était une affaire de religion. Il mit la ville dans la main de la Vierge, la lui voua, déclarant que Boulogne n'appartiendrait jamais qu'à Notre-Dame, qu'il nomma en même temps comtesse de Boulogne. Seulement, une fois Notre-Dame comtesse de Boulogne, lui, roi de France, reçut d'elle la ville, comme son homme lige.

Sans éperons, sans ceinture, pieds nus, Louis XI, en grande cérémonie, fit hommage à Notre-Dame, lui remit, en signe de vasselage, un gros cœur d'or, et fit serment de lui bien garder sa ville.

Il se trouva donc patron de la cité d'Arras comme roi de France, et protecteur de la ville de Boulogne comme homme lige de Notre-Dame.

Quant à Péronne et à Abbeville, il les gardait, nous l'avons dit, comme tuteur de mademoiselle de Bourgogne.

Sur ces entrefaites, il apprit le mariage de Mademoiselle avec le fils de l'empereur Frédéric III, Maximilien. On se rappelle qu'il y avait eu parole échangée entre l'empereur et le duc de Bourgogne à ce sujet.

Mademoiselle avait peur que la reine d'Angleterre ne la mariât à son frère Rivers, que la duchesse douairière de Bourgogne ne la mariât à son frère Clarence, que les Etats de Flandre ne la mariassent à Adolphe de Clèves. Elle se maria à Maximilien.

Au reste, Frédéric III conserva jusqu'au bout sa réputation de ladre : son fils n'apportait ni fief ni argent ; ses ennemis l'appelaient le *prince sans terre*.

Ils eussent même pu l'appeler le *prince sans chemise* ; car ce fut sa fiancée qui lui donna son trousseau et qui lui paya son voyage.

Il est vrai que c'était un jeune Allemand de belle mine, de belle taille, svelte et adroit, un hardi chasseur du Tyrol ; il n'en fallait pas plus pour séduire une jeune princesse de vingt ans. Le mariage eut lieu le 18 août 1477.

Voyant qu'il ne pouvait l'empêcher, Louis XI y voulut gagner quelque chose ; il ne savait pas quoi ; mais on agirait selon l'inspiration du moment.

Il avait près de lui un homme auquel il accordait toute sa confiance au fur et à mesure qu'il la retirait à Comines.

Pourquoi retirait-il sa confiance à Comines ?

Oui, je sais bien : quand on fait le métier que je fais, il faut tout dire et se tenir prêt sur chaque question.

Voici pourquoi :

Comines était lié avec toute la noblesse de Flandre ; en outre, madame de Comines, dame d'honneur de Mademoiselle, avait conduit toute l'affaire du mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien.

Quant à l'homme qui prenait de plus en plus faveur auprès du roi, c'était un Flamand, homme du peuple, barbier et chirurgien, auquel Louis XI pouvait bien confier une ambassade, puisqu'il lui confiait son cou.

L'homme était plein de malice et d'adresse ; il se nommait Olivier Ledain ; seulement, on changeait volontiers son deuxième nom : les uns l'appelaient Olivier le Diable, les autres Olivier le Mauvais ; ce qui se ressemblait fort.

En somme, le roi, qui l'avait fait d'abord son chirurgien, puis son valet de chambre, puis son barbier, — remarquez la progression — avait fini par en faire un comte, le comte de Meulan.

A ce titre, Olivier Ledain tenait le pont de Meulan, c'est-à-dire les approvisionnements de Paris par en bas.

Le roi, à l'occasion du mariage de Mademoiselle, l'éleva au grade d'ambassadeur, comptant savoir par lui, Flamand et homme du peuple, nous l'avons dit, jusqu'à quel point on pouvait agir sur les bonnes gens de Gand, de Bruges et de Liège.

La véritable mission d'Olivier Ledain était celle-là ; mission cachée, comme l'est toujours la véritable. Sa mission ostensible était de remettre à Mademoiselle des lettres de remontrances : vassale du roi, elle ne pouvait se marier sans l'aveu de son suzerain.

On se moqua fort de l'ambassadeur à la cour de Bourgogne, parce qu'il se faisait appeler comte et était habillé comme un seigneur.

En outre, il était d'une petite ville, d'une bourgade, de Thielt ! Ces bourgeois flamands, eux aussi, avaient leur aristocratie : pour eux, les gens des petites villes étaient de petites gens.

Mais tout cela n'empêcha point qu'Olivier ne vît une chose : c'est que les Gantois, furieux de la prise d'Arras, de Boulogne, d'Abbeville et de Péronne, faisaient un armement pour prendre Tournai, ville royale égarée au milieu de leur Flandre.

Olivier, en s'en revenant de Gand, fit semblant d'avoir une lettre du roi à remettre à Tournai ; il rassembla les troupes les plus voisines, entra dans la ville avec deux cents lances, et en ressortit tout seul.

Un pareil voisinage était inquiétant pour les Gantois, qui résolurent de s'en débarrasser. Ils prirent pour capitaine Adolphe de Gueldre, — celui qui avait tenu son père enfermé dans un cachot, celui qu'on n'appelait que le parricide, celui que les Gantois, enfin, avaient eu l'idée de faire épouser à leur demoiselle, — et partirent pour prendre Tournai.

Ce n'étaient pas de grands conquérants que les Flamands ; ils se battaient bien, mais *pro aris et focis* : il ne fallait pas les sortir de chez eux.

A trois lieues de Tournai, les Brugeois en avaient déjà assez, et voulaient quitter la partie.

Les Gantois, persistant, s'avancèrent jusqu'à l'un des faubourgs de la ville, et le brûlèrent ; puis, le lendemain matin, satisfaits de cet exploit, ils se mirent tranquillement en retraite.

Mais, alors, la garnison sortit et vint tomber sur leurs derrières.

Adolphe de Gueldre se retourna, fit face aux Français et fut tué.

Les Flamands s'enfuirent, abandonnant leurs chariots, c'est-à-dire toute une provision de pain, de beurre, de bière, de viande, de poissons salés, de toutes sortes de vivres enfin. La garnison et la ville en firent bombance pendant huit jours.

Le drapeau de Gand et le corps du duc de Gueldre furent la partie noble et sanglante des trophées de cette victoire.

Si Louis XI n'avait point acquis, il avait du moins conservé.

Puis cette tentative sur Tournai dessinait la situation : on était en guerre.

Le roi passa de l'Artois dans le Hainaut. La passion de la conquête l'avait pris, et le rendait brave.

Cambrai lui ouvrit ses portes ; mais il lui fallut faire le siège du Quesnoy, de Bouchain et d'Avesnes. Cette dernière ville fut prise d'assaut et tout y fut tué.

Galeotto, l'ancien capitaine du duc, était à Valenciennes ; il brûla les faubourgs pour défendre les approches de la

... Le roi résolut de l'affamer. Des moissonneurs qu'il fit venir de la Brie coupèrent, à la mi-juin, les blés encore verts et qu'on ne coupe ordinairement qu'en août.

Au milieu de tout cela, Louis XI se montrait ce qu'il n'avait jamais été : gai jusqu'à la folie, vaillant jusqu'à la témérité.

A la fin, la fortune rendait hommage à son génie ; génie étroit, cauteleux, rampant, terrible, mais qui n'en était pas moins du génie. Seul, il était resté fort dans l'abattement des forts ; même après Péronne, où il avait été humilié, comme on disait, « autant et plus que roi ne l'avait été depuis mille ans ! »

Il écrivait, lui, le vieux roi, à son vieux général Dammartin : « Nous autres, jeunes ! » et il était jeune en effet ; car en lui était l'âme de la France nouvelle, du peuple nouveau.

Et, sous prétexte qu'il était jeune, il ne doutait plus de rien, s'avançant jusque sur les brèches des villes qu'il assiégeait, s'exposant aux arquebusades, reconnu, visé, manqué. Atteint un jour, mais légèrement, il s'appuyait sur Tanneguy du Châtel, un bon Breton, qui avait fait, lui, toute sa vie, ce métier de tueur que le roi faisait par circonstance ; il sentit du Châtel qui pliait sous son bras.

— Qu'as-tu ? lui demanda-t-il.

Du Châtel ne répondit pas : il était mort.

En somme, le mariage de Mademoiselle ne s'en fit pas moins. C'était un échec.

Louis XI s'en consola en faisant couper le cou à M. de Nemours.

Il le tenait prisonnier depuis près de deux ans, et le gardait sans doute pour une occasion pareille : faire diversion à un grand chagrin.

Celui-là était des d'Armagnac, et, comme tel, ne l'avait point volé. Son nom charmant, tout français, la fable de ses enfants placés sous l'échafaud pour recevoir le sang de leur père, — fait qu'on ne trouve consigné dans aucun auteur contemporain, — firent au traître une postérité d'âmes sensibles, qui égara complètement l'esprit public sur son compte.

Nous sommes contre la peine de mort ; mais, du moment où la peine de mort existait, nul ne l'avait mieux méritée que M. de Nemours.

Le roi ne haïssait nul homme davantage, n'ayant aimé nul homme plus qu'il n'avait aimé celui-là.

C'était un camarade d'enfance. Louis XI avait fait pour lui des choses folles, iniques, jusqu'à forcer les juges à lui faire gagner un mauvais procès.

Dans la guerre du Bien public, il ne tint pas à lui que son maître et son bienfaiteur ne tombât entre les mains de ses ennemis ; le roi ne s'en tira, comme le renard devant la meute, qu'à force de ruses.

Nemours revint au roi, ou plutôt le roi revint à lui : on eût dit que le traître l'avait ensorcelé ; il fit un nouveau serment sur les reliques de la Sainte-Chapelle, se retrouva gouverneur de Paris et de l'Ile-de-France, et aussitôt oublia son serment.

Louis XI avait résolu de frapper du même coup Armagnac et Nemours : Armagnac tomba, un poignard dans la poitrine ; Nemours, lui, s'agenouilla sous l'épée et fit un nouveau serment.

Terrible cette fois ! ce fut ce serment qui le tua.

Le 8 juillet 1470, il jura que, s'il n'était désormais fidèle et n'avertissait le roi de tout ce que l'on machinerait contre lui, il renonçait à être jugé par ses pairs et consentait d'avance à la confiscation de ses biens.

Le roi revint en péril : c'était sa vie. Il appela Nemours à son aide ; Nemours ne lui envoya pas un seul homme ; il correspondait avec Saint-Pol, lui proposait d'unir leurs enfants, demandait à entrer dans tous les complots qu'on ferait contre le roi. A un moment donné, il saisit les finances du Languedoc.

Louis XI aussi fit une saisie : il s'empara de la correspondance de Nemours avec Saint-Pol !

Alors, il jugea qu'il avait été assez trahi par cet homme : il étendit sa griffe puissante, l'amena à lui et le jeta dans les cachots de Pierre-Encise, rudes cachots qui le rendirent à la Bastille avec des cheveux blancs.

Il fallait en finir avec lui, ne pas se le laisser escamoter comme on avait fait de Saint-Pol, dont Louis XI avait bien eu tout le corps, mais dont il n'avait pas eu tous les secrets.

« Faites-le-moi bien parler, écrivait le roi au torturcur ; faites-le-moi parler clair. »

Il ne parla que trop clair : Louis XI fut épouvanté de ses aveux ; il vit au fond de cet abîme qui entoure la royauté et qu'on appelle la trahison.

Par les aveux de Nemours, il vit que non seulement le duc de Bourbon avait connaissance de tous les projets de Saint-Pol, mais encore que son vieil ami Dammartin en était instruit et avait toute précaution prise pour sortir de la catastrophe les mains sauves, si la catastrophe arrivait.

Nemours eut le cou tranché aux Halles ; mais ses aveux avaient été cette flèche du Parthe dont parle Horace ; barbelée, envenimée, empoisonnée, elle était entrée au cœur du roi ; elle lui prouvait qu'il n'y avait point que la vertu qui fut un vain mot, que la fidélité était la pierre introuvable des contes de fée.

Pas un de ceux à qui il avait pardonné, pas un de ceux qu'il avait gorgés d'honneurs et de richesses ; enfin, pas un de ceux qu'il avait aimés, qui ne l'eût trahi ou n'eût été près de le trahir !

Il en avait trahi bien d'autres, dira-t-on.

Oui ; mais la conscience est chose personnelle ; elle ne transige pas ; elle doit et fait ce qu'elle doit. Or, personne n'avait fait son devoir vis-à-vis du roi ; bien pis, vis-à-vis de la France.

Et puis une succession d'événements terribles avait frappé l'esprit de Louis XI.

Au mois de décembre 1476, le duc de Milan avait été tué en plein jour à Saint-Ambroise ; dix jours après était survenue la mort du duc de Bourgogne, autre assassinat, selon toute probabilité.

Enfin, un an plus tard, Julien de Médicis avait été poignardé dans la cathédrale de Sainte-Marie des Fleurs, par les prêtres mêmes de cette cathédrale. « Et, quand il eut été résolu que l'assassinat aurait lieu dans une église, on choisit des prêtres pour porter le coup, dit Giucciardini, *afin que la majesté du lieu ne leur imposât point.* »

Effarouché de peur, Louis XI devint enragé de haine.

C'est à cette époque qu'il écrivait à la Trémouille, à propos du prince d'Orange, qui l'avait, Dieu merci, trahi mieux que personne :

« Si vous pouvez le prendre, il faut me le brûler vif. »

C'est à cette époque aussi qu'Arras s'étant soulevé et une députation ayant été envoyée à Mademoiselle, le roi prit cette députation et fit décapiter et enterrer immédiatement tous ceux qui la composaient. Puis il se ravisa à l'endroit de l'un d'eux nommé Oudard, qui était conseiller au Parlement. Il fit déterrer sa tête. Dans quel but ? Il l'expliquait ainsi lui-même :

— Afin que l'on connût bien que c'était la tête dudit conseiller, je l'ai fait, dit-il, atourner d'un beau chaperon fourré ; il est sur le marché d'Hesdin, là où il *préside*.

Et il riait en songeant de quelle façon il avait fait de ce traître conseiller un président.

Ah ! c'est que, pour cette question d'Arras, il était inflexible ; il fallait, à tout prix, qu'Arras fût terre française.

Un autre citoyen d'Arras, Jean Bon, osa conspirer contre lui ; la Bibliothèque nationale garde (tome 171 des titres scellés de Clérambaut) cette trace effroyable de son jugement :

« Ledit Jean Bon ayant été condamné à mort, avril 1477, pour certains grands cas et crimes commis par lui envers la personne du roi, la condamnation fut, du commandement dudit seigneur, en charité et miséricorde, modérée, et condamné ledit Jean Bon seulement à avoir les yeux pochés et esteints. »

Mais, comme on vint dire à Louis XI que l'opération avait été mal faite et que Jean Bon voyait encore d'un œil, deux archers furent commis pour s'assurer du fait, avec ordre, si le condamné y voyait encore en effet, « de lui faire parachever de pocher et esteindre les yeux. »

Nous ne parlons pas, ou plutôt nous ne dirons qu'un mot du malheureux frère du duc de Bretagne, qu'il tenait dans une cage de fer, affamé, fou de rage, hurlant comme une bête fauve en secouant ses barreaux.

Et cependant quelques-uns — des plus hostiles et même des plus impartiaux — soutiennent que Louis XI n'était pas méchant.

Legrand parle plusieurs fois de sa bonté.

Comines, quoique un peu en disgrâce, raconte que « le roy détesta la trahison de Campobasso », et, plus loin, il dit que, Richard III ayant écrit à son voisin de France pour lui demander amitié, celui-ci « ne voulut répondre à ses lettres ni recevoir le messager, estimant ledit Richard très cruel et mauvais. »

Etait-ce vieille haine à l'égard de ce méchant bossu, qui seul s'était déclaré contre la paix de Picquigny ?

Étrange chose, en tout cas, de voir ce détester antipathique à Louis XI et sympathique à Louis XVI. On sait que ce dernier traduisit de l'anglais l'apologie de Richard III par sir Robert Walpole.

Ce n'est pas tout. La *Chronique scandaleuse*, publication hostile au grand faucheur de têtes nobles, déclare que, dans la guerre même, il cherchait à éviter l'effusion du sang.

Mollinet, son grand ennemi, dit de lui : « Il aimeroit mieux perdre dix mille écus que le moindre archier de sa compagnie. »

Nous voici au moment où le vieux roi, cédant de plus en plus au vertige de la peur, se retire dans son château de Plessis-les-Tours, dont il hérisse les créneaux de sentinelles et les chemins de pièges. Lisez, à ce propos, le *Quentin Durward* de Walter Scott, et, à part un anachronisme de dix ans, vous lirez une merveilleuse description.

A ce moment aussi, n'osant sans doute pousser plus loin ses envahissements, Louis XI promet aux princes du Rhin, ligués contre lui, de se retirer des terres de l'empire, et abandonne le Hainaut et Cambrai.

eux trois mille arquebusiers allemands, cinq cents archers anglais, Romont et ses Savoyards, — échappés sains et saufs à la déroute de Morat, ayant trouvé un chemin entre les deux lacs, — toute la noblesse de Flandre et du Hainaut, avec le jeune archiduc Maximilien à sa tête ; en tout, vingt-sept ou vingt-huit mille hommes.

Crève-Cœur fut envoyé par Louis XI au secours de Thérouanne ; il avait ordre d'éviter la bataille, de donner le temps aux Flamands de se débander et de rentrer chez eux : on les connaissait, ces bons Flamands, et l'on était sûr (Louis XI, du moins) qu'il ne faudrait que deux ou trois semaines pour que la nostalgie leur fît tourner le dos.



Il se fit envoyer de Naples saint François de Paule.

Il avait à se traiter lui-même, à purger la France, comme il disait.

La première médecine fut pour Dammartin. Il lui écrivit afin de *le soulager* du commandement de l'armée; seulement il ajoutait qu'il n'entendait diminuer en rien l'état de son bon ami, mais qu'au contraire il l'augmenterait plutôt.

Se souvint-il de cette promesse? Oui ; car, l'année suivante, Dammartin fut fait lieutenant de Paris et de l'Ile-de-France.

L'homme auquel le roi donna alors toute sa confiance était ce même Crève-Cœur, ce Flamand dont la famille devait tout au duc de Bourgogne, et qui gardait pour Louis XI la cité d'Arras.

Il l'avait si bien gardée, qu'Arras s'était révolté deux fois. A la seconde, Louis XI déclara qu'il n'y aurait plus d'Arras.

Et, en effet, il en chassa tous les habitants, qui furent obligés de quitter la ville en y laissant leurs meubles.

Puis on alla chercher jusqu'en Languedoc des familles entières et des hommes de métiers, qui repeuplèrent la place. Longtemps, les églises restèrent fermées, pas un prêtre ne consentant à y dire la messe.

C'était M. de Crève-Cœur qui commandait à Guinegatte, — la fameuse *journée des éperons* que vous savez.

Les Flamands s'étaient décidés à aller reprendre Thérouanne, la malheureuse ville dont le sac devait plus tard rester un proverbe : *le sac de Thérouanne*. Ils avaient avec

Le général était mal choisi ; un autre eût pu jouer le rôle de Fabius devant Annibal ; mais ce ne pouvait être le fait d'un homme exaspéré par les insultes des nobles flamands et la menace de Maximilien de le faire rayer du livre de la Toison d'Or.

Les deux armées se rencontrèrent au moment où Crève-Cœur et ses hommes descendaient la colline de Guinegatte.

Crève-Cœur n'avait que quatorze mille hommes de pied ; mais il avait deux fois autant d'hommes d'armes que Maximilien.

Ce fut une singulière bataille que celle-là.

Crève-Cœur, avec toute sa gendarmerie, se jeta sur la noblesse flamande et impériale : elle ne pouvait tenir contre un pareil effort : il la coupa du reste de l'armée. Elle prit la fuite, il la poursuivit : elle joua des éperons et le mena loin.

Or, voici ce qui se passait sur le véritable champ de bataille, tandis que Crève-Cœur, faisant le soldat, laissait son armée sans général.

Nos archers, fort maltraités par les trois mille arquebusiers allemands, des Tyroliens pour la plupart, chasseurs de chamois comme leur prince Maximilien, se ruèrent sur les Flamands, qui les reçurent à grands coups de pique.

Les archers reculèrent.

Pendant ce temps, la garnison de Thérouanne — garnison française — faisait une sortie et prenait les Flamands

à dos ; mais par malheur, elle rencontra le camp sur la route et se mit à le piller.

Les Flamands se retournèrent contre les pillards.

De leur côté, les archers, voyant les Flamands faire volte-face, reprirent cœur et chargèrent.

Mais, alors, ils s'aperçurent qu'il y avait quelque chose de mieux à faire pour eux que de charger sur les Flamands : c'était d'aider la garnison française à piller le camp ; les derniers, les tard venus, selon le proverbe, n'auraient plus que les os.

Tout échauffés, ils se lancèrent au pillage ; puis, rencontrant l'artillerie sur leur chemin, ils la prirent et la tournèrent contre l'ennemi.

Mais, dans ce moment, Maximilien et Romont, avec toute l'armée, moins les gens d'armes que Crève-Cœur poursuivait toujours, tombèrent sur les détrousseurs du camp.

Le jeune archiduc, pour son début fit des merveilles : il tua quatre ou cinq hommes de sa main, reprit son artillerie et mit en déroute tous ces abominables pillards.

Crève-Cœur revenait de sa poursuite ; il s'était rappelé un peu tard qu'il avait laissé son armée derrière lui.

Il arriva et ne la retrouva plus !

Ce fut à lui et à ses gentilshommes à jouer à leur tour des *éperons*.

Le nom en resta à la journée.

Qu'indique-t-il ? Que ce fut surtout la noblesse qui lâcha pied : les chevaliers seuls portaient des éperons.

Seulement, la journée eut deux phases : le matin, ce furent les chevaliers flamands qui s'enfuirent ; le soir, ce furent les chevaliers français.

En somme, Maximilien gagna le champ de bataille ; mais il y laissa sept ou huit cents hommes de plus que nous.

Thérouanne resta française, et l'archiduc rentra en Flandre après la plus stérile des victoires qu'ait jamais remportées un général.

Cette défaite des éperons ne signifiait absolument rien pour Louis XI : son commerce allait bien ; grand commerce ! commerce d'hommes, commerce de villes. Il achetait les Anglais pour qu'ils se tinssent tranquilles, les Suisses pour qu'ils remuassent.

Ce n'est pas tout : il se fit bourgeois de Berne.

Dès lors, il put tout ce qu'il voulut dans la Comté et dans le Luxembourg ; comment faire quelque chose contre un concitoyen ? Dès lors aussi, le duché de Bourgogne fut bien à lui. Il alla visiter Dijon ; il vit qu'il lui manquait un parlement, il lui en donna un. Ce que la Provence regardait comme un fléau, — la Provence, disait-on, avait trois fléaux : la Durance, le mistral et le parlement ; — ce que la Provence regardait comme un fléau fut une bonne fortune pour la Bourgogne.

Le roi jura par sainte Bénigne, patronne de la ville ; et les plus récalcitrants bourgeois furent soumis.

Restait la noblesse qui grommelait ; il lui fit faire connaissance avec ces beaux écus au soleil qu'il frappait pour les Anglais et dont il payait pension à Hastings, — le fameux Hastings de Shakespeare ; — puis, afin de se l'accaparer tout à fait, cette noblesse hargneuse, il prit pour maîtresse la veuve d'un gentilhomme.

A Lyon, il avait pris deux marchandes.

Louis XI savait reconnaître son terrain.

Cette nouvelle maîtresse était une passion toute platonique, au reste ; car, en ce moment même, c'est-à-dire vers la fin de 1480, il baissait fort, le pauvre roi ! et la conquête de la Bourgogne, qu'il ne tenait pas encore tout entière, le fatiguait horriblement par l'âpre convoitise qu'il y mettait.

« Je n'ai d'autre paradis en mon imagination que celui-là, écrivait-il, et j'ai plus grand'faim de parler à vous pour y trouver remède, que je n'eus jamais à nul confesseur pour le salut de mon âme ! »

Et, cependant, il n'était pas vieux : il n'avait que cinquante-sept ans ; mais il était usé. Cette machine humaine qui avait tant fonctionné dans sa partie la plus subtile, le cerveau, allait s'affaiblissant, et, néanmoins, au milieu de ce monde, il était toujours le plus jeune, le plus fort, ou paraissait tel, étant le plus actif.

Puis sa main qui avait eu tant de peine à rétablir la paix en France commençait à s'étendre, au-dessus du Jura, en Suisse ; au-dessus des Alpes, en Italie ; au-dessus des Pyrénées, en Espagne.

On a vu comment il avait secondé René par les Suisses, et, par eux, l'avait remis sur son trône de Lorraine.

Après l'assassinat de Julien de Médicis, où les Pazzi ne furent que les agents de Sixte IV, le pape menaça Florence d'une armée : Florence avait commis le crime de sauver le jeune Laurent. Le roi ne voulut point qu'on touchât à ses banquiers, à ceux qui avaient répondu de sa solvabilité lors de la paix de Picquigny, et qui portaient ses trois fleurs de lis sur le boulet d'azur placé au chef de leurs armes. Il arma Milan et envoya Comines dire aux Florentins qu'ils se tinssent tranquilles et que, si le pape bougeait, il le ferait déposer par un concile.

Le pape ne bougea point.

Jean II, roi d'Aragon, s'était cramponné au Roussillon : Louis XI lui donna si bien sur les doigts, tantôt du pommeau, tantôt du plat, parfois même du coupant de sa petite épée, mince et allongée comme le dard d'une vipère, qu'il le força de lâcher prise.

Il avait presque la Navarre, par le petit-fils de ce même Jean qui avait eu tant de peine à lâcher le Roussillon ; le jeune prince était encore tout enfant, et Louis XI le tenait naturellement par sa mère Madeleine de France.

Ce bon roi était le protecteur des orphelins, et, de ces orphelins qu'il élevait en France pour les avoir sous la main, eux et leurs trônes, il faisait une cour au dauphin, qu'il continuait de promettre pour époux à la fille d'Edouard IV, laquelle avait quatre ans de plus que son fiancé.

Il s'était fait céder l'Anjou et la Provence par le roi René.

Nous avons dit comment il protégeait Laurent de Médicis à Florence.

Il avait perdu sa sœur, — tout lui réussissait ! cette bonne madame de Savoie, toujours prête à combattre contre lui, et à aider le duc de Bourgogne de ses hommes et de son argent. Il avait donc perdu sa sœur et en avait grandement remercié Dieu. Il avait chassé les oncles du petit duc, s'était déclaré le tuteur de Mademoiselle ; et, au même titre qu'il avait occupé Péronne et Saint-Quentin, il occupait Montmeillan.

Puis, de peur qu'il ne lui arrivât malheur, au cher enfant, il le faisait élever près de lui comme le petit-fils de Jean d'Aragon.

Le duc Adolphe de Gueldre tué, restait son fils, le pauvre petit dépouillé : Louis XI était trop moral pour laisser Nimègue aux mains de Marie de Bourgogne, la fille du spoliateur. Nimègue se révolta, chassa les Bourguignons et donna la régence à la tante de l'enfant.

Restait l'Angleterre. Edouard, vieux à quarante ans, pouvait mourir d'un moment à l'autre d'une indigestion : il ne quittait pas la table ! La veuve restait avec un régent ; quel régent, bon Dieu ! Glocester, celui qui fut Richard III ! Comment lutter contre le terrible bossu, sinon par l'alliance du roi de France ? La reine d'Angleterre, qui se voyait déjà reine douairière, ménageait donc tant qu'elle pouvait le roi Louis XI.

Il y avait bien encore la Bretagne, toujours hostile, toujours anglaise ; mais, le duc de Guyenne mort, la Bretagne perdait beaucoup de sa force. Louis XI la pressait avec un entêtement qui lassait l'entêtement national lui-même ; un jour, il lui prenait une ville ; le lendemain, un homme. En hommes, il lui prit Tanneguì du Châtel, Pierre de Rohan, Guy de Laval ; en villes, il lui prit La Rochelle et Alençon.

Enfin, il hérita du Maine. La mort elle-même devenait son alliée !

Et tout cela, le vieux roi le faisait seul ou avec de petites gens ; seul, il tramait sa vaste toile, et, quand il s'y prenait quelque mouche, courait voir de quelle taille elle était, si elle avait trompe ou aiguillon.

Puis il se remettait à peindre des miniatures, se représentant lui-même sous l'emblème d'un vieux tronc dépouillé qui n'a plus qu'un rejeton. — Ce rejeton, c'était encore un des enfants que protégeait Louis XI.

Il continuait à vivre isolé dans son Plessis-les-Tours, tenant le dauphin à Amboise, et ayant envoyé sa femme en Dauphiné. Il ne sortait que pour prendre un délassement qui était une fatigue, la chasse ; mais la chasse, c'était encore de la politique : après avoir pris les hommes au piège, il y prenait les animaux.

Souvent il partait à l'aube et chassait tout le jour ; c'était une grande affaire pour lui qu'une chasse bien ou mal réussie.

Un jour, il lui prend l'envie de chasser, et, voyant le temps douteux, il consulte son astrologue.

L'astrologue répond qu'il fera beau.

A l'entrée de la forêt, Louis XI rencontre un charbonnier ; le charbonnier le reconnaît, secoue la tête et dit :

— La chasse du roi aura le derrière mouillé !

Nous ne répondons pas de citer textuellement.

Le roi entend la prédiction, ne dit rien, mais remarque l'homme et fait demander comment il s'appelle et où il demeure.

Deux heures après, les chasseurs dispersés rentrent, le roi compris, mouillés jusqu'aux os.

— Qu'on aille me chercher, dit Louis XI, le charbonnier qui en sait plus long que mon astrologue.

Le charbonnier arrive ; le roi met face à face l'astrologue et le paysan.

— Mon ami, demande-t-il à ce dernier, comment peux-tu en savoir, sur le temps, plus que ce monsieur-là, qui a passé sa vie à étudier les planètes?

— Sire, répond le charbonnier, je ne sais ni lire ni écrire; je n'ai jamais été à l'école; aussi ne suis-je qu'un ignorant; mais, moi aussi, j'ai, comme Votre Majesté, un astrologue à mon service.

— Lequel?

— Mon âne, avec votre permission, sire.

— Comment, ton âne?

— Oui, celui qui porte mon charbon; c'est lui qui me prédit toujours le temps qu'il fera. Lorsque la pluie approche, il pointe ses oreilles en avant, marche à petits pas et cherche à se frotter contre les murs. C'est d'après ces indices que je vous ai prédit de l'eau.

Le roi congédia son astrologue, assigna une pension à l'âne, et désormais ne consulta plus sur le temps que son charbonnier.

Un autre jour, avide de tout voir et de tout savoir, il se lève le premier, et, pendant que tout dort, il court le château et descend aux cuisines.

Il y trouve un enfant qui tourne la broche.

— Combien gagnes-tu, petit? lui demande-t-il.

Celui-ci, le voyant si mal vêtu, le prend pour un pauvre.

— Autant que le roi, répond-il.

— Et que gagne le roi?

— Sa vie, et moi la mienne.

Louis XI n'était pas homme à laisser un pareil philosophe aux cuisines; il prit l'enfant et le fit élever.

Au milieu de tout cela, il est frappé d'une première attaque de paralysie. C'était à Chinon. Il sent le besoin d'air, il veut s'approcher de la fenêtre et demande en bégayant qu'on la lui ouvre; mais, sous prétexte qu'il peut attraper froid, on lui refuse ce soulagement.

Son médecin Angelo Catto arrive et fait ouvrir; puis il le saigne, et Louis XI éprouve aussitôt du mieux.

On connaît le proverbe médical à l'endroit des paralysies, apoplexies, congestions cérébrales, toutes maladies de la même famille:

« La première attaque, sommation sans frais; la seconde attaque, sommation avec frais; la troisième, prise de corps. »

Ce fut ainsi que la chose se passa pour Louis XI. De cette première attaque, il se remit et commença par chasser d'auprès de lui ceux qui l'avaient empêché de respirer, juste au moment où il avait tant besoin d'air.

Puis il se donna le spectacle de sa puissance: il alla passer une grande revue à Pont-de-l'Arche.

Pâle et mourant, il sourit à sa magnifique armée, quarante mille hommes, tous Suisses, Allemands ou Lyonnais, gens qui manœuvraient comme de véritables automates, au son du cor.

Plus de gentilshommes, plus d'hommes, plus de bourgeois, plus de paysans: — des soldats.

Alors, la France était gouvernée par un roi et trois ministres.

Le roi, vous le connaissez.

Les trois ministres, c'étaient Olivier le Mauvais, un Auvergnat nommé Doyat, qui, sous ses gros souliers, avait écrasé le duc de Bourbon, et Jacques Coythier, médecin et président des comptes.

Puis encore: du Lude, un joyeux chipeur, voleur même dans l'occasion, lequel arrivait à faire rire le roi, chose qui devenait de plus en plus difficile! de Saint-Pierre, grand sénéchal, l'Héraclite de ce Démocrite, sombre figure de juge, qui semblait dire incessamment: « A mort! à mort! »

Enfin, Comines, enveloppé dans sa fourrure comme un chat doucereux et coup-de-pattier.

Le roi aimait fort ce dernier, le faisait coucher près de lui, quelquefois même avec lui; mais, depuis le mariage de mademoiselle de Bourgogne, il consultait et employait les autres.

Au retour du camp, seconde attaque, sommation avec frais.

Cette fois, on le crut mort; il resta dans une galerie, pendant deux heures, couché sur une paillasse.

Comines l'aperçut ainsi, les yeux retournés, la bouche tordue; et, ne sachant à quel saint le vouer, — le roi avait usé presque tous les saints du calendrier, — il le voua à monseigneur saint Claude.

Monseigneur saint Claude entendit le vœu: incontinent la parole revint au roi.

— Oh! oh! dit-il, je ne suis pas encore mort!

Et, se levant aussitôt, il alla par la maison, mais bien faible, son bras pendant, sa jambe traînant; il avait le côté droit presque entièrement paralysé.

Ce qui ne l'empêcha point de demander immédiatement ses lettres, qu'il fit semblant de lire.

Il essayait de tromper ses plus intimes; quand la mort vint, il essaya de tromper la mort.

Mais, avant de venir à lui, la mort le comblait.

A peine venait-il de recueillir l'héritage du neveu de René, c'est-à-dire cette belle province du Maine, qu'il lui arriva de Bruges une nouvelle presque aussi agréable que celle de la mort de Charles le Téméraire.

C'était celle de la mort de Marie de Bourgogne.

En elle, la maison de Bourgogne venait de s'éteindre.

Maximilien adorait sa femme et ne put jamais entendre parler d'elle sans pleurer.

Un magicien nommé Tritème lui offrit d'évoquer son ombre. L'archiduc accepta; mais la vue du spectre, dit Lorcheimer, produisit une telle impression sur le pauvre prince, que, sous peine de la vie, il défendit désormais d'évoquer les morts des tombeaux.

Marie de Bourgogne laissait, comme nous l'avons dit, deux enfants: le petit Philippe, la petite Marguerite; Philippe le Beau, qui fut le père de Charles-Quint; Marguerite, qui, sous son neveu, fut régente des Flandres!

A la bonne heure! cette Marguerite d'Autriche, voilà une femme qui allait bien au dauphin de France.

Les Flamands vinrent l'offrir à Louis XI, avec toutes ces provinces françaises qu'ils détestaient, en braves et dignes Flamands qu'ils avaient l'honneur d'être.

Ils rendirent à tout jamais Artois et Bourgogne, qui avaient causé chez eux tant de troubles. C'était plus que n'eût osé demander Louis XI.

Ses bons amis, ses compères, Rim et Coppenole, le vinrent trouver au Plessis.

Ils furent bien étonnés du palais que le puissant roi s'était choisi. Ils le trouvèrent dans une petite chambre, fenêtres grillées, portes épaisses, verrous massifs.

Il était là, l'enragé chasseur, et, ne pouvant plus chasser les cerfs, les chevreuils et les sangliers, il avait une meute de petits chiens avec lesquels, de chambre en chambre, il chassait les rats et les souris.

Il était si maigre et si pâle, qu'il ne voulut point se montrer ainsi; il reçut les deux envoyés flamands dans cette petite chambre peu éclairée, se tenant hors du rayon de lumière, vêtu d'une robe chaudement fourrée: il avait toujours froid à cette moitié du corps aux trois quarts morte; il leur dit en balbutiant — la langue était atteinte — qu'il était fâché de ne pouvoir se lever ni se découvrir.

Puis il se fit apporter l'Evangile, sur lequel il jura de la main gauche.

— Excusez-moi, mes bons compères, dit-il, si je jure de cette main: j'ai la droite un peu faible.

Elle était aussi paralysée que celle de Richard III.

Cependant, il se ravisa.

L'idée que ce serment prêté de la main gauche pouvait, un jour, être une cause de nullité, lui trottait dans l'esprit.

Il se fit rapporter l'Evangile, et, ne pouvant le toucher de la main droite, il le toucha du coude droit.

Ce mariage projeté rompait le mariage anglais; mais Edouard était devenu si gros et si gourmand, qu'il n'était plus à craindre.

Le jour où il apprit la nouvelle de cette rupture qui lui semblait impossible, il but et mangea plus que d'habitude; à tel point qu'il en mourut.

Louis XI eut encore la joie d'apprendre cette mort.

La France avait alors sa ceinture naturelle: la Picardie, la Bourgogne, la Provence, l'Anjou, le Maine et le Roussillon.

Du moment où il y avait des frontières, il y avait un centre, une capitale.

On devait tout cela à ce génie sombre, rusé et moqueur.

Il voulait vivre encore; oh! mon Dieu, pas pour lui, mais pour régler les coutumes, les poids et les mesures.

— Que Dieu me donne encore six mois d'existence, disait-il à Comines, et il n'y aura plus dans le royaume qu'une coutume, qu'un poids et qu'une mesure... Et puis, ajoutait-il d'un air paterne, je voudrais bien soulager mes peuples: je les ai un peu accablés d'impôts, et, par là, j'ai fort chargé mon âme.

Mais ce n'était point sa faute, à ce bon citoyen de Berne, à ce bon bourgeois de Paris: il avait tant de rois à payer, tant de princes auxquels il faisait pension!

Pourtant, il n'y avait pas chance qu'il durât six mois, à l'époque où il parlait ainsi à Comines; il était fort malade et l'on faisait sur ses derniers jours toutes sortes de contes plus absurdes les uns que les autres.

Il dormait toujours, assurait-on, et, pour se tenir éveillé, il avait des bergers qui, derrière une tapisserie et sans le voir, lui jouaient de la musette toute la journée.

Au moins le remède était innocent; il n'en était point ainsi de tous ceux qu'il suivait.

On disait que, pour rendre quelque force à son sang épuisé par la vieillesse, il buvait du sang d'enfant.

Le fait est qu'à part tous ces contes absurdes, il ne pouvait se décider à mourir.

Il s[illegible] envoyer de Naples *un bon saint homme*. Fran[illegible] Paule. Il espérait que le pieux ermite, reconnu saint [illegible] vivant, voudrait bien prier pour lui, et que Dieu lui [illegible]derait une prolongation d'existence à la demande de [illegible]n serviteur.

Les prières du saint n'y firent rien ou peu de chose.

Le roi eut alors l'idée — c'était toujours lui qui avait ces idées-là — il eut alors l'idée d'envoyer chercher la sainte ampoule à Reims et de se faire oindre une seconde fois.

L'abbé de Saint-Remy refusa le vase sacré ; mais Louis XI fit écrire au pape par son neveu, qu'il avait acheté comme les autres — il eût acheté le diable, si le diable se fût contenté d'argent ! Louis XI, disons-nous, fit écrire au pape par son neveu, et l'abbé de Saint-Remy reçut l'ordre de livrer la sainte ampoule.

Il était probablement trop tard pour que le remède fût efficace. Le roi sentit qu'il allait mourir.

— Quand le moment sera venu, avertissez-moi, dit-il, mais doucement.

Un jour, Coythier s'approcha de son lit.

— Ce sera pour ce soir, lui dit-il brutalement.

C'était le 24 août 1483, la veille de sa fête.

Il mourut en faisant sa prière à Notre-Dame d'Embrun.

Louis XI ne voulait pas de Saint-Denis pour tombeau : il ressemblait, en effet, si peu à ses ancêtres, qu'il y avait chance que ceux-ci ne le reconnussent point, ou, le reconnaissant, ne voulussent pas de sa société.

Il demandait à être enterré à Notre-Dame de Cléry, et avait recommandé qu'on le sculptât sur son tombeau, jeune homme, en costume de chasseur, avec son chien et son cor.

Une fausse et dure maxime, qui nous dispense de tout commentaire, résume son règne.

La maxime est de l'historien Comines :

« Qui a le succès a l'honneur ! »

TABLE DES MATIÈRES

DE

CHARLES LE TÉMÉRAIRE

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Jehanne la Pucelle

ILLUSTRATIONS

DE

F. PHILIPPOTEAUX



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



JEHANNE LA PUCELLE

I

UNE FAMILLE DE PAYSANS

Le saint jour des Rois de l'an de Notre-Seigneur 1429, vers les dix heures du matin, un chevalier armé de toutes pièces, monté sur son cheval de bataille, et suivi de son coustelier et de son page, qui marchaient à quelques pas derrière, entrait dans le village de Domremy, que l'on nommait Domremy-les-Preux, et qui, depuis, a perdu cette seconde appellation ; arrivé en face de l'église, et voyant que le saint sacrifice de la messe n'était point achevé, il s'arrêta, descendit de son cheval, remit son casque, son épée et ses éperons aux mains de son page (1), et ainsi désarmé, il monta les quatre marches qui conduisaient au porche de l'église, passant, de ce pas ferme et assuré du gentilhomme, au milieu des manans dont la maison du Seigneur regorgeait de telle sorte que les derniers venus avaient été forcés de s'agenouiller sur les degrés et même dans la rue. Mais, comme on le comprend bien, le noble homme d'armes n'était point de ceux qui restent humblement à la porte ; aussi fendit-il cette presse qui, du reste, au bruit résonnant de ses pas, s'ouvrit d'elle-même et alla-t-il s'agenouiller à son tour près de la petite grille de fer qui séparait le prêtre des assistans, si bien qu'il était en avant même des chantres, et qu'il ne se trouvait entre le desservant et lui que le sacristain et les enfans de chœur. Malheureusement pour les désirs religieux du bon chevalier, il s'y était pris un peu tard, et comme la messe tirait à sa fin au moment où il était entré, à peine eut-il le temps de dire un *pater*, que le prêtre prononça les paroles sacramentelles annonçant que le service divin était terminé, et passa devant lui, emportant dans la sacristie le ciboire d'argent dans lequel il venait de communier. A cet avertissement et à ce départ de l'officiant, chacun, comme c'est la coutume, se releva, fit le signe de la croix, et s'achemina vers la porte, à l'exception du chevalier qui, n'ayant pas terminé son oraison, sans doute, demeura le dernier de tous agenouillé devant le chœur et priant Dieu avec une religion qui, dès ce siècle, commençait à être bien rare parmi les hommes d'armes. Aussi, soit que les paysans eussent été frappés de cette piété, soit que, voyant un homme qui paraissait appartenir à la noblesse, ils espérassent avoir par lui des nouvelles sur les affaires du temps, qui à cette époque étaient assez désastreuses pour occuper depuis les premiers du royaume jusqu'aux plus humbles villageois, une faible partie des fidèles seule

---

(1) Le privilège d'entrer *armé, casqué, éperonné* dans les églises était chose rare en France, où l'on citerait à peine trois ou quatre exemples d'une pareille concession. Un des plus anciens chevaliers qui le possédassent était un seigneur breton nommé le sire de Kergournadeck.

Ce privilège lui avait été accordé par saint Paul Aurélien, premier évêque de Lyon, mort vers l'an 600, en récompense de ce que ce chevalier s'était offert pour tuer un serpent qui désolait le pays. Cette maison s'est éteinte dans la personne d'Olivier, sire de Kergournadeck, mort sans postérité, et de François de Kersauson. Jeanne de Kergournadeck, sa sœur aînée, hérita de ses biens et les porta en dot à Alain de Kerhoent, à la condition que, tout en gardant son nom de Kerhoent, il ferait prendre à son fils aîné les armes de Kergournadeck.

ment se r[illegible] quant à la majorité, nonobstant un froid assez vif causé par deux ou trois pouces de neige qui était tombée durant la nuit, elle resta sur la place, se formant par groupes, mais sans que, malgré la bonne envie que chacun en avait, il y eût un seul de tous ces braves gens qui osât interroger ni le page ni le coustelier.

Parmi ces groupes il y en avait un qui, sans offrir à la vue rien de plus remarquable que les autres, doit cependant attirer l'attention du lecteur.

Ce groupe se composait : d'un homme de quarante-huit à cinquante ans environ, d'une femme de quarante à quarante-cinq, de trois jeunes gens et d'une jeune fille. L'homme et la femme, quoique paraissant, à cause des rudes travaux de la campagne, un peu plus âgés qu'ils ne l'étaient réellement, semblaient être cependant d'une santé robuste, que devait contribuer à entretenir la sérénité d'âme qui se lisait sur leur visage ; quant aux trois jeunes gens, dont les deux aînés pouvaient avoir, l'un vingt-cinq ans et l'autre vingt-quatre, et dont le troisième en paraissait seize, c'étaient de vigoureux laboureurs qui, depuis leur naissance, on le voyait bien, avaient été exempts de ces mille petites indispositions auxquelles est en butte la santé étiolée de l'enfant des villes ; aussi paraissaient-ils devoir supporter joyeusement et vigoureusement le fardeau du travail héréditaire auquel Dieu condamna l'homme en le chassant du Paradis terrestre ; enfin, quant à la jeune fille, c'était une grosse et fraîche paysanne, dans laquelle, malgré les formes adoucies de la femme, et quoiqu'elle eût dix-neuf ans à peine, on pouvait reconnaître encore la puissante organisation de son père et de ses deux frères aînés.

Quoique ce groupe fût le plus rapproché de celui que formaient le page, le coustelier et les trois chevaux, aucune des personnes qui le composaient ne paraissait décidée à interroger autrement que des yeux les serviteurs du chevalier : le page leur imposant par l'air dédaigneux et railleur de son visage, et le coustelier par une physionomie dont la brutale expression allait jusqu'à la férocité. Ils se contentaient donc de les regarder en silence et d'échanger entre eux, et à voix basse, quelques suppositions, lorsqu'un paysan, se détachant d'un des groupes voisins, s'approcha de celui que nous avons recommandé à l'attention de nos lecteurs, et frappant sur l'épaule de l'homme que nous avons indiqué comme le chef de la famille :

— Eh bien ! frère Jacques, lui dit-il, es-tu plus savant que les autres, et peux-tu nous dire quel est ce chevalier qui fait une si longue et si sainte prière dans notre église ?

— Par ma foi ! frère Durand, répondit celui auquel la question était adressée, tu me rendrais fort service de me le dire toi-même, car je ne me rappelle pas avoir jamais vu son visage.

— C'est sans doute quelqu'un de ces capitaines qui courent notre malheureux pays bien plus pour faire leurs propres affaires que pour faire celles de notre pauvre roi Charles VII, que Dieu garde ! et sans doute il est resté le dernier dans l'église pour s'assurer si les vases et les chandeliers étaient d'argent et valaient la peine d'être volés.

— Frère, frère, murmura Jacques en secouant la tête, quoique l'âge devrait t'avoir corrigé de ce défaut, tu es toujours prompt et léger de paroles comme si tu avais encore vingt-cinq ans. Il n'est ni beau ni bon de censurer ainsi sans raison la conduite du prochain, surtout quand cette conduite n'a rien donné à reprendre, et, tout au contraire, s'est manifestée comme celle d'un prud'homme et d'un preux chevalier.

— Eh bien ! répondit Durand, si tu es si sûr de sa courtoisie, que ne vas-tu hardiment lui demander d'où il vient et qui il est ?

— Oh ! si Jehannette était là, dit le plus jeune des trois frères, elle nous le dirait bien, elle.

— Et pourquoi penses-tu que ta sœur en saurait plus que nous, Pierre ? A-t-elle jamais vu ce chevalier ?

— Non, mon père, murmura le jeune homme, je ne crois pas qu'elle l'ait jamais vu.

— Et alors qui te fait penser, dit Jacques d'un air sévère, que, ne l'ayant jamais vu, elle puisse savoir qui il est ?

— J'ai eu tort, mon père, dit le jeune homme, auquel les premières paroles qu'il avait prononcées étaient échappées comme malgré lui ; je n'aurais pas dû dire ce que j'ai dit, je le reconnais.

— En effet, reprit maître Durand en riant d'un gros rire ; en effet, frère, si ta fille est visionnaire et devineresse, comme on le dit, elle pourrait peut-être savoir...

— Silence, frère, dit Jacques, de ce ton d'autorité patriarcale que de nos jours encore a conservé sous la chaumière de nos paysans le chef de la famille ; silence ! Il n'en faudrait pas plus que tu n'en viens de dire pour nous faire, si tes paroles étaient tombées dans des oreilles ennemies, une méchante affaire avec l'official de Toul. Femme, continua-t-il, où est donc Jehanne, et comment n'est-elle point ici avec nous ?

— Elle sera restée à prier dans l'église, reprit celle à laquelle Jacques adressait cette question.

— Non, ma mère, reprit le jeune homme, elle est sortie avec nous ; mais elle est allée à la maison chercher du grain pour ses oiseaux.

— En effet, la voilà, dit la mère, en jetant un regard dans la rue où elle demeurait ; puis se retournant vers son mari : Jacques, notre homme, reprit-elle d'une voix suppliante, ne gronde pas cette pauvre enfant, je t'en prie.

— Et pourquoi la gronderais-je ? répondit Jacques, elle n'a rien fait de mal.

— Non ; mais quelquefois tu la rudoies plus qu'il ne conviendrait peut-être. Ce n'est pas sa faute si sa sœur a deux fois sa force ; d'abord elle a dix-huit mois de plus qu'elle, et, à cet âge, dix-huit mois c'est beaucoup ; ensuite, tu le sais, elle passe quelquefois ses nuits entières en prières, de sorte qu'il ne faut pas lui en vouloir si, pendant la journée, elle s'endort parfois malgré elle, ou si, lorsqu'elle est éveillée, souvent il semble que son âme dorme encore, tant son corps reste étranger à ce qu'on lui dit. Mais avec tout cela, Jacques, Jehanne est une bonne et sainte fille, crois ce que je te dis.

— Et avec tout cela, femme, tu vois bien que tout le monde se rit d'elle, et même notre frère, qui est son oncle. Ce n'est pas une bénédiction dans une famille quand il y a de ces espèces de voyans, qu'on est tenté de prendre tantôt pour des fous et tantôt pour des prophètes.

— Sauf votre avis, mon père, remarqua Pierre, Jehanne est faite pour apporter la bénédiction du Seigneur à toute famille à laquelle elle appartiendrait, fût-ce à la famille d'un roi.

— Enfant, dit Jacques, prends exemple de tes frères, qui ne soufflent mot, quoiqu'ils soient tes aînés, et qui laissent parler les hommes et les vieillards.

— Je me tais, mon père, répondit respectueusement le jeune homme.

Pendant ce temps, la jeune fille qui était l'objet de la conversation s'approchait lentement et gravement : c'était une belle enfant de dix-sept ans à peine, grande, souple et bien faite, et dont la démarche avait quelque chose de tranquille et d'assuré qui n'appartenait point à la terre ; elle était vêtue d'une longue robe de laine, bleu azur, pareille à celles dans lesquelles Beato Angelico enveloppe les formes divines de ses anges, et que serrait à la taille une corde de même couleur ; elle portait sur sa tête une espèce de chaperon d'étoffe pareille à la robe, le tout sans aucun ornement, ni d'argent ni d'or, et cependant avec ses yeux noirs, ses cheveux blonds, et son teint pâle, elle semblait, quoique la plus simple de toutes, la souveraine des jeunes filles du village.

Chacun des interlocuteurs que nous venons de mettre en scène vit s'avancer la jeune fille avec une expression de physionomie différente ; maître Durand, avec ce sourire narquois si familier à nos paysans : Jacques, avec cette impatience de l'homme qui voudrait trouver une occasion de se fâcher, et qui la cherche vainement ; la mère, avec cette crainte silencieuse et protectrice dont Dieu a doué jusqu'aux femelles des animaux ; les deux frères aînés, avec insouciance ; la sœur, avec une gaîté qui prouvait qu'elle n'avait rien vu de bien grave dans la petite altercation qui venait d'avoir lieu ; et Pierre, avec le respect qu'il devait avoir non seulement pour son aînée, mais encore qu'il aurait eu pour une sainte. Quant à la jeune fille, elle s'avançait toujours vers sa famille, mais ses yeux vagues, quoique fixés sur ce groupe bien-aimé, indiquaient visiblement que le mouvement imprimé à son corps était tout machinal, et que, tout en laissant aux yeux du corps le soin de la conduire, les yeux de l'âme regardaient ailleurs.

— Sois la bienvenue, nièce Jehanne, dit maître Durand ; nous sommes tous embarrassés pour savoir quel est ce chevalier, et voilà ton frère Pierre qui prétend que, si tu le voulais bien, tu pourrais nous le dire.

— Quel chevalier ? demanda Jehanne.

— Celui qui est entré dans l'église, répondit Durand.

— Je ne l'ai point vu, dit Jehanne.

— Si tu ne l'as point vu, poursuivit l'interlocuteur, tu as dû l'entendre, au moins, car il a fait si grand bruit avec son jaque de mailles et ses sandales de fer, que le prêtre lui-même s'est retourné pour savoir qui entrait ainsi.

— Je ne l'ai point entendu, dit Jehanne.

— Si tu ne l'as ni vu ni entendu, interrompit Jacques avec humeur, que faisais-tu alors, et à quoi pensais-tu donc ?

— Je faisais ma prière et je pensais à mon salut, mon père, répondit doucement Jehanne.

— Eh bien ! si tu ne l'as pas vu, regarde, car le voilà, reprit Durand, en lui montrant du doigt le chevalier qui apparaissait en ce moment sur le seuil de la porte.

— C'est lui ! s'écria Jehanne, en devenant plus pâle que

d'habitude, et en s'appuyant sur le bras de son jeune frère, comme si elle sentait ses jambes prêtes à lui manquer.

— Qui, lui? demanda Jacques avec un étonnement mêlé d'inquiétude.

— Le capitaine Robert de Baudricourt, répondit Jehanne.

— Et quel est ce capitaine Robert de Baudricourt? demanda Jacques, de plus en plus étonné.

— Un vaillant chevalier, répondit Jehanne; lequel tient le parti du gentil dauphin Charles, dans la ville de Vaucouleurs.

— Et qui vous a dit toutes ces belles choses, péronnelle que vous êtes! s'écria Jacques ne pouvant plus maîtriser sa colère.

— C'est lui, répondit Jehanne; voilà tout ce que je puis vous dire, mon père; car ceux qui me l'ont dit ne peuvent pas se tromper.

— Par ma foi! dit maître Durand, j'en aurai le cœur net; et, si cette enfant a dit la vérité, je croirai les yeux bandés à tout ce qu'il lui plaira désormais de me raconter.

A ces mots, maître Durand quitta le groupe dont il faisait partie, et, mettant son chapeau à la main, marcha à la rencontre du chevalier, qui venait de reprendre la bride des mains de son page, et s'apprêtait à monter à cheval. Le chevalier, voyant alors que ce manant s'avançait avec l'intention évidente de lui parler, appuya le bras sur le pommeau de sa selle, croisa une jambe sur l'autre et attendit.

— Messire chevalier, dit alors maître Durand de la voix la plus pateline qu'il put prendre s'il est vrai, comme quelqu'un vient de le dire, que vous soyez ce brave capitaine Robert de Baudricourt, dont nous avons si grandement entendu parler, j'espère que vous pardonnerez à un pauvre paysan, qui est Armagnac du fond du cœur, de vous demander si vous ne venez pas de devers la Loire, et si vous ne pourriez pas nous donner quelque bonne nouvelle de notre seigneur le roi Charles septième?

— Mon ami, répondit le chevalier d'un ton plus affable que la noblesse ne le prenait d'habitude pour parler à ces sortes de gens, je suis effectivement le capitaine Robert de Baudricourt, et celui qui t'a dit mon nom ne t'a point trompé. Quant aux nouvelles du roi, elles sont petites, car les choses vont chaque jour de mal en pis dans le pauvre royaume de France, depuis l'affaire du pont de Montereau.

— Et cependant, pardon, messire, si un si pauvre homme que moi parle de si hauts personnages, continua maître Durand enhardi par le ton du chevalier, mais il me semble que tout allait mieux depuis que monsieur le connétable Arthur de Richemont avait fait justice du sire de Beaulieu, et avait placé près de notre roi bien-aimé le sire Georges de La Trémouille.

— Hélas! tout au contraire, et vous avez fort besoin de nouvelles, en effet, mon ami, si vous n'en êtes encore que là, reprit le chevalier en secouant la tête; le sire de La Trémouille a fait pis que n'avait fait le sire de Beaulieu; car à peine a-t-il été en faveur, qu'il en a profité pour éloigner le connétable et circonvenir le roi, de sorte que, Dieu lui pardonne! mais monseigneur Charles ne voit plus que par les yeux de son favori; si bien qu'il ne reste plus près de lui que Tanneguy Duchâtel, le président Houret, et maître Michel Le Masson, trinité du diable qui le mène tout droit en enfer.

— Mais je croyais, reprit Durand, qui peu à peu se voyait entouré de tout le village, et qui était tout fier de la manière affable dont lui parlait le chevalier; je croyais que le roi d'Ecosse avait promis d'envoyer en France son cousin Jean Stuart avec bon nombre d'Ecossais pour venir en aide aux braves capitaines qui, comme vous, ne se sont faits ni Anglais, ni Bourguignons, et tiennent encore la campagne.

— Ecossais, Anglais, Irlandais, murmura messire Robert de Baudricourt, sont tous chiens sortant du même chenil, et courant, j'en ai bien peur, la même bête. Vienne la chute complète du royaume de France, et vous les verrez s'en partager les morceaux comme une meute à la curée! D'ailleurs, quelque diligence qu'ils fassent maintenant, j'ai bien peur, en supposant qu'ils viennent, qu'ils ne viennent point à l'heure de sauver la bonne ville d'Orléans, qui est le dernier boulevard que le roi ait sur la Loire, et que le comte de Salisbury assiège, au mépris de la promesse solennelle qu'il avait faite en Angleterre à monseigneur d'Orléans de ne point porter la guerre sur des domaines que leur maître ne pouvait défendre, puisqu'il est prisonnier.

— Et comme tout parjure est une offense directe au ciel, dit une douce voix s'élevant aux côtés de maître Durand, Messire a permis que le déloyal fût puni du sien.

— Que veut dire cette jeune fille? demanda Robert de Baudricourt étonné qu'une si jeune enfant se mêlât d'une conversation que bien peu de ceux qui se trouvaient là eussent été capables de soutenir.

— Je veux dire, reprit Jehanne avec la même voix douce et modeste, mais calme et assurée, que voici déjà dix-huit ou vingt jours pour le moins que le comte de Salisbury est mort en péché mortel, frappé par l'éclat d'une pièce de canon.

— Et d'où sais-tu de si riches nouvelles, jeune fille, quand je ne les sais pas moi-même? reprit en riant le chevalier.

— Oh! ne faites point attention à elle, messire, s'écria Jacques avec empressement, passant entre sa fille et Robert de Baudricourt; cette enfant est une ignorante qui ne sait ce qu'elle dit.

— Et le sût-elle, reprit le chevalier, le comte fût-il mort comme votre fille l'annonce, brave homme, car je suppose que c'est votre fille...

— Hélas! oui, murmura Jacques; elle nous cause bien du chagrin à tous.

— Eh bien! fût-il mort, pour un de trépassé n'en reste-t-il pas dix autres presque aussi puissans que lui? Ne reste-t-il pas le comte de Suffolk, messire Guillaume de Poole, messire Jehan Falstaff, messire Robert Héron, les seigneurs de Gray, de Talbot, de Scales, Lancelot de Lille, Gladesdale, Guillaume de Rochefort et tant d'autres?

— Et à nous, reprit Jehanne en s'animant, et au gentil dauphin notre sire, ne reste-t-il pas le duc d'Alençon, le comte de Clermont, le comte de Dunois, Vignoles de La Hire, Poton de Xaintrailles, et tant d'autres aussi braves et loyaux comme vous, messire, et comme vous prêts à sacrifier leur vie pour le bien du royaume? Puis, derrière tout cela, ne reste-t-il pas encore Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui aime la France, et qui ne permettra pas qu'elle tombe aux mains de ses ennemis les Anglais et les Bourguignons?

— Hélas! hélas! messire, pardonnez à cette enfant de vous contredire ainsi, s'écria Jacques au désespoir; mais, je vous l'ai dit, elle a des instans où elle dit des choses si étranges, qu'on la croirait folle.

— Oui, reprit le chevalier avec tristesse, oui, il faut qu'elle soit folle pour conserver un espoir que le roi lui-même n'a plus, et pour croire qu'Orléans résistera, quand non seulement la capitale, mais encore les bonnes et fortes villes de Nogent, de Jargeau, de Sully, de Janville, de Beaugency, de Marchenoir, de Rambouillet, de Mondoubleau, de Thoury, de Pithiviers, de Rochefort, de Chartres, et même du Mans se sont rendues les unes après les autres; quand de quatorze provinces que le sage roi Charles V a léguées à Charles VI l'Insensé, il n'en reste plus que trois à son fils. Non, non, bonnes gens, le royaume de France est condamné pour les grands péchés qui s'y sont commis.

— Les péchés des hommes, si grands qu'ils soient, ont été rachetés dans le passé et dans l'avenir par le sang de Notre-Seigneur, reprit Jehanne avec une assurance extraordinaire et en levant au ciel ses yeux pleins d'inspiration; le royaume de France ne mourra pas, Dieu dût-il faire un miracle pour le sauver.

— *Amen!* répondit le chevalier en montant à cheval et en se signant. En attendant, bonnes gens, ajouta-t-il en s'assurant sur ses arçons, si les Bourguignons revenaient encore une fois pour piller le village de Domremy, faites-le savoir en toute hâte à Robert de Baudricourt, et il faudra, foi de chevalier! qu'il soit bien occupé ailleurs pour ne pas venir à votre aide.

A ces mots, le capitaine, qui s'était arrêté à Domremy plus longtemps qu'il ne comptait le faire, piqua son cheval des deux et partit au grand trot par le chemin qui conduisait à Vaucouleurs, suivi de ses deux serviteurs et accompagné des bénédictions de tous les paysans, qui le suivirent des yeux pendant tout le temps qu'ils le purent apercevoir.

Lorsqu'il eut disparu, Jacques se retourna pour gronder Jehanne de la grande hardiesse qu'elle venait de faire paraître; mais il l'appela et la chercha vainement: Jehanne n'était plus là, et préoccupé que tout le village était du départ du sire de Baudricourt, pas un des paysans n'avait remarqué de quel côté la jeune fille s'en était allée.

II

LES VOIX

En effet, aussitôt qu'elle avait vu les préparatifs du départ du chevalier, Jehanne avait quitté le cercle qui s'était formé autour de lui, et de ce même pas lent et tranquille dont elle était venue, elle s'éloignait à cette heure, suivant le chemin qui conduit à Neufchâteau, sans paraître

faire attention que la terre, comme nous l'avons dit, était couverte de deux pouces de neige.

C'est que cette jeune fille étrange, dont nous avons entrepris d'écrire l'histoire, n'était en rien semblable à ses compagnes; sa naissance, sa jeunesse, son adolescence avaient été précédées, accompagnées ou suivies de tous ces signes fatidiques qui, aux yeux de ceux qui l'entourent, désignent clairement l'élu du Seigneur : voilà ce qu'on disait alors d'elle avec l'accent du doute, voilà ce qu'on a répété depuis avec la voix de la reconnaissance et de la foi.

Jehanne, ou plutôt Jehannette, comme on l'appelait plus communément encore, était née à Domremy, charmant vallon arrosé par la Meuse et situé entre Neufchâteau et Vaucouleurs. Son père se nommait Jacques d'Arc et sa mère Isabelle Romée, connus tous deux pour être d'une probité sévère, et jouissant d'une réputation sans tache. La nuit pendant laquelle était née Jehanne, et qui était celle de l'Épiphanie, de l'an de grâce 1412, ce qui fait qu'à l'époque où s'ouvre cette chronique elle avait juste dix-sept ans, fut une de ces nuits de fête que donne parfois le ciel à la terre : quoique ordinairement vers cette saison le temps eût coutume d'être froid et pluvieux, une douce brise se leva vers le soir, tiède, embaumée de ces suaves senteurs que l'on respire pendant les crépuscules du mois de mai. Comme c'était à la fin d'un jour de repos que cette espèce de miracle se faisait sentir, chacun avait voulu jouir de ce bienfait inattendu, et la plupart des habitans étaient restés sur leur porte, lorsque vers minuit une étoile sembla se détacher du ciel, et traçant dans l'air une brillante traînée de lumière, s'abattit sur la maison de Jehanne d'Arc. En même temps les coqs chantèrent en battant des ailes et en faisant entendre des sons inconnus, quoique l'heure où ils étaient accoutumés de chanter ne fût point encore venue, et chacun, sans savoir pourquoi, se sentit pénétré d'une joie si vive, que tous les habitans du village se mirent à courir par les rues en demandant les uns aux autres quelle chose venait de se passer au ciel ou sur la terre qui leur mettait tant d'allégresse dans le cœur. Au nombre de ceux qui couraient ainsi était un vieux berger qui était connu pour avoir souvent fait des prédictions qui s'étaient réalisées, et qui jouissait non seulement à Domremy, mais encore à dix lieues à la ronde, d'une grande réputation de science : ce vieux berger, interrogé par quelques personnes, répondit : « Trois courtisanes ont perdu la France[1] : une vierge la sauvera.[2] » On fit d'autant plus attention à ces paroles qu'elles s'accordaient avec une vieille prophétie de Merlin conçue en ces termes :

Descendet virgo dorsum Sagittari
Et flores virgineos obscultavit.

Et chacun cria Noël, dans l'espérance de quelque grand événement.

Le lendemain, on apprit que, juste à cette heure de minuit, Isabelle Romée, femme de Jacques d'Arc, était accouchée d'une fille.

Le lendemain, cette fille fut baptisée sous le nom de Jehanne. Le prêtre qui la baptisa s'appelait Nynet. Elle eut deux parrains et deux marraines. Ses deux parrains s'appeaient Jehan Barent et Jehan Linque, et ses deux marraines Jehanne et Agnès.

Malgré tous les signes de prédestination qui avaient signalé sa naissance, la jeunesse de Jehanne s'écoula pareille à celle des autres enfans ; lorsqu'elle eut atteint l'âge de sept ans, ainsi que c'est la coutume des laboureurs, ses parens l'employèrent à la garde de leur troupeau : une chose à laquelle on ne fit point attention d'abord, mais que l'on remarqua ensuite, fut que jamais Jehanne n'égara ni une brebis, ni un mouton. Quand quelque agneau s'était perdu, elle n'avait qu'à l'appeler par le nom qu'elle avait l'habitude de lui donner, et l'agneau revenait aussitôt. Quand le loup sortait du bois, elle n'avait qu'à marcher au-devant de lui avec sa houlette, une simple branche d'arbre ou même une fleur, le loup rentrait aussitôt dans le bois d'où il était sorti. Enfin, tant qu'elle était dans la maison de son père, jamais le moindre malheur n'y arrivait, et si la cabane héréditaire fut témoin de quelque accident, on se rappela plus tard que c'était toujours en l'absence de Jehanne que cet accident était arrivé. Jehanne atteignit ainsi l'âge de douze ans, portant la bénédiction de Dieu sur ses pas, mais sans que rien se fût manifesté à elle de l'avenir auquel elle était destinée.

Un jour qu'elle était dans une prairie située entre Domremy et Neufchâteau, gardant les troupeaux avec plusieurs de ses compagnes, les jeunes filles proposèrent de se réunir toutes pour faire un bouquet, et ce bouquet une fois formé, d'en faire un prix pour une course entre elles. Jehanne accepta la proposition et concourut comme les autres à la confection du bouquet, puis au moment de s'élancer pour savoir qui le gagnerait, elle le voua à sainte Catherine, promettant de le déposer sur son autel s'il arrivait en sa possession ; à peine avait-elle fait ce vœu que le signal du départ fut donné, et que les jeunes filles partirent comme une volée de tourterelles ; mais bientôt Jehanne dépassa toutes ses jeunes amies, et cela avec une telle rapidité que ses pieds touchaient à peine la terre, et que celle qui la suivait de plus près s'arrêta toute découragée au bout de cent pas, lui criant : « Jehannette ! Jehannette ! tu ne cours pas sur la terre comme nous, tu voles à travers l'air comme un oiseau. » En effet, la jeune fille, sans savoir pourquoi ni comment, se sentait soulevée elle-même, comme cela arrive parfois dans une rêve ; et toujours rasant la terre, elle arriva au but et ramassa le bouquet ; mais lorsqu'elle releva la tête, un beau jeune homme qu'elle n'avait pas vu se trouva là debout, et, la regardant en souriant : « Jehanne lui dit-il, courez vite à la maison, car votre mère a besoin de vous. » Jehanne croyant que ce jeune homme était quelque garçon de Neufchâteau que sa mère ou ses frères avaient chargé de cette commission pour elle, laissa son troupeau à la garde d'une de ses compagnes, et revint promptement vers la maison, mais arrivée sur le seuil, sa mère lui demanda pourquoi elle retournait avant l'heure accoutumée, et d'où elle venait, et pourquoi elle abandonnait ainsi son troupeau.

— Ne m'avez-vous point appelée? demanda Jehanne.

— Non, répondit la mère.

Alors Jehanne alla déposer son bouquet devant l'autel de sainte Catherine, et repassa par le jardin de sa maison, pour n'avoir pas à longer toute la rue, et abréger ainsi le chemin en coupant court ; mais, arrivée dans le jardin, une voix se fit entendre à droite, du côté de l'église : Jehanne leva la tête et vit une nuée lumineuse ; la voix sortait de cette nuée et disait : « Jehanne, tu es née pour accomplir des choses merveilleuses, car tu es la vierge choisie par le Seigneur pour le rétablissement du roi Charles ; habillée en homme, tu prendras les armes, tu seras chef de guerre, et tout dans le royaume se fera par ton conseil. » Après avoir prononcé ces paroles, la voix cessa de se faire entendre, le nuage disparut, et la jeune fille demeura muette et immobile, épouvantée qu'elle était d'un semblable prodige.

Plus tard, et lorsque Jehanne eut accompli sa mission, on remarqua que cette première vision lui était apparue le 17 août 1424, c'est-à-dire le jour même de la bataille de Verneuil, dans laquelle avaient péri le comte de Douglas, messire Jacques son fils, le comte de Buchan, le comte d'Aumale, Jean de Harcourt, le comte de Tonnerre, le comte de Ventadour, le sire de Roche-Baron, le sire de Gamaches, et tant d'autres nobles et loyaux chevaliers, que cette bataille fut estimée avoir été aussi fatale à la noblesse de France que l'avaient été celles de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt.

Cependant Jehanne revint à elle, et, songeant à son troupeau qu'elle avait laissé seul, elle reprit le chemin de la prairie : son troupeau s'était rassemblé tout seul, et l'attendait réuni sous un beau mai qu'on appelait l'arbre des Dames ou l'arbre des Fées, parce que des paysans qui revenaient parfois de nuit prétendaient y avoir vu danser de longues figures blanches qui, toutes les fois qu'on s'approchait d'elles, s'évanouissaient dans l'air ou se perdaient dans la vapeur. Une des tantes de Jehanne était même une de celles qui prétendaient y avoir rencontré de semblables apparitions ; mais, quoique souvent Jehanne y eût dansé et surtout chanté avec ses jeunes amies, elle n'avait, pour son compte, jamais rien vu de pareil. Cet arbre était en face d'un bois qu'on appelait le bois Chenu, et près d'une source d'eau où venaient en grande quantité les gens pauvres malades de la fièvre ; cet arbre, qui était un des plus beaux qui se pussent voir, et qui devait une grande célébrité à tous ces récits, appartenait à monsieur Pierre de Bolemont, seigneur de Domremy.

Jehanne resta toute la journée aux environs de cet arbre qu'elle affectionnait beaucoup, tressant des couronnes

---

[1] Ces trois courtisanes étaient : la première, Éléonore [illegible], femme de Louis le Jeune, qui, répudiée par son mari, épousa en secondes noces Henri II, qui [illegible] d'Angleterre, et lui apporta en dot l'Aquitaine, le Poitou, la Touraine et le Maine, qui, réunis au duché de Normandie et à la comté d'Anjou, livrèrent le tiers de la France aux mains [illegible].

La seconde, Isabelle de France, femme d'Édouard II, qui, transmettant à son fils Édouard III les droits qu'elle prétendait avoir au trône, avait allumé cette fameuse guerre qui durait encore, et qui causa les batailles de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt, qui furent les trois plus sanglantes époques [illegible].

[2] La troisième, Isabeau de Bavière, mère de Charles VII, qui en ce moment excitait les Anglais et les Bourguignons contre son propre fils.

Quant à la vierge qui devait sauver la France, si [illegible] compromise par ces trois courtisanes [illegible], c'était l'humble paysanne dont nous écrivons l'histoire.

en l'honneur de sainte Catherine et de sainte Marguerite, auxquelles elle avait une grande dévotion, et attachant des couronnes aux branches de cet arbre ; puis, le soir venu, elle ramena son troupeau à la maison.

Comme Jehanne, ayant douze ans, commençait à se faire grande, et qu'elle était en outre élancée et bien faite, ses parens décidèrent qu'on ne l'enverrait plus aux champs, et que son frère Pierre, qui avait un an de moins qu'elle, garderait désormais le troupeau à sa place : on lui apprit alors les différens travaux d'aiguille qui conviennent à une femme, et elle arriva bientôt à y être aussi adroite que la plus adroite ménagère du village.

Cependant, le souvenir de l'aventure du jardin revenait dix fois le jour à son esprit, et le son de cette voix miraculeuse qu'elle avait entendue bruissait incessamment à son oreille. Un jour de dimanche qu'elle était restée après tout le monde à l'église, absorbée dans sa prière, elle entendit tout à coup la même voix qui l'appelait par son nom ; elle leva la tête, et il lui sembla que la voûte de l'église était ouverte pour laisser passer un beau nuage d'or, et, au milieu de ce nuage, elle vit un jeune homme qu'elle reconnut pour celui qui lui avait parlé dans la prairie ; mais comme cette fois il avait de longues ailes blanches attachées aux épaules, elle comprit que c'était un ange, et se sentant toute réjouie à cette vue, elle lui demanda doucement :

— Monseigneur, est-ce vous qui m'avez appelée ?

— Oui, Jehanne, répondit l'ange, c'est moi.

— Que voulez-vous de votre servante ? demanda Jehanne.

— Jehanne, dit le beau jeune homme, je suis l'archange Michel, et je viens de la part du roi du ciel, pour te dire qu'il t'a choisie entre toutes les femmes pour sauver le royaume de France du péril qui le menace.

— Et que puis-je faire pour cela, moi pauvre bergère des champs ? demanda Jehanne.

— Sois toujours une sage enfant comme tu l'as été jusqu'aujourd'hui, reprit l'ange, et quand le temps sera venu, nous te le dirons, sainte Catherine, sainte Marguerite et moi, car toutes deux t'ont prise dans une merveilleuse amitié, en récompense de la grande religion que tu as pour elles.

— Que la volonté de Dieu soit faite, répondit la jeune fille, et qu'il dispose de sa servante quand et comment il voudra.

— *Amen !* dit l'ange, et la nuée, se refermant sur lui, passa à travers la voûte de l'église et disparut.

Dès ce moment Jehanne n'eut plus aucun doute : ce n'était ni une vision, ni un rêve c'était une miraculeuse réalité, et comme dans ce moment le prêtre, qui avait fini de dire la messe, traversait l'église pour rentrer au presbytère, Jehanne le pria de l'entendre en confession, et lui raconta ce qu'elle venait de voir et d'entendre. Le prêtre, qui était un vieux curé simple et bon, eut une grande joie de cet aveu de Jehanne, qu'il avait toujours aimée à cause de sa modestie et de sa dévotion ; puis il lui recommanda de ne rien dire à personne de ces apparitions, et de suivre ponctuellement les ordres qu'elle recevrait du ciel.



Jehanne n'avait jamais rien vu de pareil

Trois ans se passèrent sans que Jehanne revît rien de ce qu'elle avait vu ; mais elle continuait à grandir, fraîche et modeste comme une fleur des champs, et quoique rien de cette protection céleste ne se manifestât matériellement aux yeux de ce qui l'entourait, elle se sentait cependant intérieurement dans la grâce du Seigneur ; aussi, souvent, lorsqu'elle était seule, il lui semblait entendre les chœurs des anges, et alors elle élevait doucement la voix et chantait des airs sur un mode inconnu qu'elle ne pouvait plus retrouver quand cette musique céleste était évanouie. Souvent encore, quand l'hiver était venu, quand la neige couvrait la terre, elle sortait en disant qu'elle allait cueillir un bouquet pour ses saintes : c'est ainsi qu'elle nommait sainte Catherine et sainte Marguerite ; et chacun se moquait d'elle, lui montrant la terre toute neigeuse, et elle souriait doucement, sortait du village par la route de Neufchâteau, et revenait avec une belle couronne de violettes.

de primevères et de boutons d'or qu'elle avait cueillie et tressée sous l'arbre des Dames. Alors ses jeunes compagnes la regardaient avec étonnement, et comme elles y allaient à leur tour et ne trouvaient rien, elles disaient que c'étaient les fées qui donnaient à Jehanne ces couronnes toutes tressées. Enfin il y avait une chose plus étrange encore, c'est que les animaux les plus sauvages n'avaient aucune frayeur d'elle, que les petits chevreuils et les jeunes faons venaient jouer et bondir à ses pieds, et que souvent quelque fauvette ou quelque chardonneret se venait poser sur son épaule, et là chantait sa mélodieuse chanson comme s'il eût été perché sur la plus haute branche d'un arbre.

Pendant ces trois ans, les affaires du roi et de la France avaient empiré de plus en plus; le royaume jusqu'à la Loire, était devenu pareil à une vaste solitude, les campagnes étaient désertes, les villages en ruines, et les seuls lieux habités étaient les bois et les villes ; les bois, à cause de leur épaisseur qui offrait une retraite ; les villes, à cause de leurs murailles qui promettaient une sûreté : il n'y avait plus de culture et par conséquent plus de moisson, à l'exception d'un trait d'arc autour des murailles ; une sentinelle était toujours placée sur le clocher, et dès qu'elle apercevait l'ennemi, elle sonnait le tocsin. A ce bruit, les laboureurs rentraient hâtivement sans s'occuper de leurs troupeaux ; car les troupeaux eux-mêmes avaient appris à connaître ce bruit, et dès qu'ils entendaient retentir la cloche, ils revenaient à grande course, mugissant et bêlant d'une voix lamentable, se pressant aux portes, et se battant à qui entreraient les premiers, pour se mettre à couvert sous la protection des hommes.

Vers ce temps, c'est-à-dire vers le commencement de l'an 1428, monseigneur Thomas de Montaigu, chevalier, comte de Salisbury, fut commis et député par les trois Etats d'Angleterre pour venir en France faire la guerre. Ce fut alors que la connaissance de cette expédition était venue au duc d'Orléans, qui était prisonnier en la ville de Londres depuis la bataille d'Azincourt, sans que les Anglais eussent permis qu'il se rachetât. Il alla trouver le comte de Salisbury, et le pria, en bon et loyal ennemi, de ne point mener la guerre sur des terres et des domaines qu'il n'était plus là pour défendre ; le comte le lui promit et jura ; et ayant passé la mer avec une grande puissance, il débarqua à Calais et s'achemina aussitôt vers la partie de la France qui n'était point encore conquise.

Ainsi le péril devenait plus pressant qu'il n'avait jamais été ; aussi les visions de Jehanne reparurent-elles. La première fois qu'elle revit saint Michel, il était, comme il l'avait promis à la jeune fille, accompagné de sainte Catherine et de sainte Marguerite ; les deux saintes se nommèrent d'elles-mêmes à Jehanne, la remercièrent de sa dévotion envers elles, et lui dirent que, comme elle était restée pieuse, bonne et sage, Dieu la tenait toujours pour celle qui devait délivrer la France : en conséquence, elles lui ordonnèrent d'aller trouver le roi Charles VII, et de lui dire qu'elle venait de la part de Dieu pour se faire chef de guerre et marcher avec les Français contre les Anglais et les Bourguignons.

Jehanne resta muette à cet ordre ; car elle était faible et timide comme une jeune fille, ne pouvant voir souffrir sans s'émouvoir, ne pouvant voir couler du sang sans pleurer : comment était-ce donc à elle, cœur plein de pitié, que l'on ordonnait d'accomplir la rude tâche d'un capitaine? Aussi hésita-t-elle, pauvre enfant de seize ans qu'elle était! devant le terrible avenir auquel elle était destinée, priant le Seigneur de la laisser dans son obscurité, et de rejeter sur quelque autre plus digne qu'elle le poids de cette sanglante élection.

Mais Jehanne était choisie : ni muets élans du cœur, ni prières à voix haute, ne devaient changer le décret de la Providence. Un jour qu'elle était agenouillée à une petite chapelle, dédiée à Notre-Dame et bâtie en un carrefour du bois Chenu, le nuage s'abaissa de nouveau entre ses yeux et le ciel, mais plus lumineux encore cette fois que d'habitude, puis s'étant ouvert, il découvrit les trois envoyés du Seigneur ; seulement cette fois les deux saintes, qui à leur première apparition n'avaient qu'une coudée, étaient de grandeur naturelle. Alors Jehanne baissa les yeux, car des regards humains ne pouvaient supporter cette splendeur divine, et elle entendit, sans savoir laquelle des trois personnes célestes lui parlait, une voix qui lui adressait ce reproche :

« Pourquoi tarder ainsi, Jehanne? Qu'attends-tu, lorsque l'ordre est donné, et pourquoi ne te hâtes-tu pas de l'accomplir? En ton absence, la France est meurtrie, les villes sont renversées, les gens de bien périssent, les nobles sont massacrés, et un sang précieux coule à terre, comme si c'était l'eau inutile et fangeuse des torrens. Pars donc, Jehanne, pars donc d'un pas agile, puisque le roi du ciel t'a envoyée. »

Alors Jehanne alla trouver son confesseur et lui raconta ce qu'elle venait de voir et d'entendre. Le vieux prêtre lui donna le conseil d'obéir.

— Mais, lui dit Jehanne, quand bien même je voudrais partir, comment pourrais-je le faire? je ne sais pas le chemin, je ne connais ni le peuple ni le roi ; ils ne me croiront pas ; tout le monde rira de moi et avec raison, car qu'y a-t-il de plus insensé que de dire aux grands : une enfant délivrera la France, elle dirigera des expéditions militaires par son habileté, elle ramènera la victoire par son courage ; et d'ailleurs quoi de plus étrange et de plus inconvenant, mon père, qu'une jeune fille avec des habits d'homme?

A ce discours si sensé, le bon vieux prêtre ne savait que répondre, sinon que Dieu était bien puissant et qu'il fallait obéir ; puis, comme Jehanne se mettait à pleurer, en songeant à la pénible tâche qui lui était imposée, il la consola et la réconforta de son mieux, en lui disant d'attendre encore, et la première fois qu'elle verrait de nouveau saint Michel et les deux saintes, de leur demander comment il lui fallait faire, par quel chemin il fallait prendre, et en quel lieu il lui fallait aller.

III

LE CAPITAINE DE BAUDRICOURT

Cependant, soit que les voix, comme les appelait la jeune fille, fussent courroucées de son hésitation, soit que le temps d'agir ne fût point encore venu, Jehanne resta quelques mois sans rien voir. Alors, l'inquiétude la prit ; la pauvre enfant se crut tombée dans la disgrâce du Seigneur ; et voyant qu'elle était abandonnée par ses protectrices célestes, elle se composa une oraison pour les prier de revenir à elle, puis elle alla s'agenouiller devant l'autel de sainte Catherine, et la récita du plus profond de son cœur. La prière était conçue en ces termes :

Je requiers Notre-Seigneur et Notre-Dame de m'envoyer conseil et confort sur ce qu'il lui plaît que je fasse, et cela par l'intermédiaire du bienheureux saint Michel et des bienheureuses sainte Catherine et sainte Marguerite. »

A peine Jehanne avait-elle prononcé ces paroles que la nuée lumineuse s'abaissa et s'ouvrit comme d'habitude, et que les envoyés célestes parurent. Seulement, cette fois c'était l'ange Gabriel qui accompagnait les deux saintes. Alors Jehanne baissa tête, et la voix habituelle se fit entendre :

« D'où vient que tu doutes et que tu hésites, Jehanne? dit la voix. D'où vient que tu demandes comment les choses que tu dois accomplir s'accompliront? Tu ne sais pas le chemin qui conduit au roi, dis-tu : les Hébreux non plus ne connaissaient pas le chemin qui pouvait les conduire à la terre promise, et cependant ils se mirent en route, et la colonne de feu les guida. »

— Mais, dit Jehanne, enhardie par la douceur de cette voix qu'elle s'attendait à trouver courroucée, où est l'ennemi que je dois combattre, et quelle est la mission que je dois accomplir?

« L'ennemi que tu dois combattre, répondit la voix, est devers Orléans, et pour que tu ne fasses plus de doute que nous te disons la vérité, aujourd'hui, son chef de guerre, le comte de Salisbury, a été tué : la mission que tu dois remplir est de faire lever le siège de la bonne ville du duc d'Orléans, qui est prisonnier en Angleterre, et de mener sacrer Charles VII à Reims ; car, tant qu'il ne sera point sacré, il ne sera que dauphin, et non pas roi. »

— Mais, dit Jehanne, je ne puis aller ainsi seule. A qui faut-il que je m'adresse pour me prêter aide et secours?

« Tu as raison, Jehanne, reprit la voix, va donc au lieu voisin nommé Vaucouleurs, qui seul dans la contrée de Champagne a conservé sa fidélité au roi, et là, demande à parler au bon chevalier Robert de Baudricourt ; dis-lui hardiment de quelle part tu viens, et il te croira. Et de peur qu'on ne cherche à te tromper ou que tu ne t'adresses à un autre, regarde, et tu verras la vraie ressemblance de ce chevalier. »

Jehanne leva la tête et vit effectivement un chevalier sans casque, sans épée et sans éperons : elle le regarda quelques secondes pour bien graver ses traits en sa mémoire ; puis peu à peu cette nouvelle vision disparut. Jehanne se retourna vers le saint et les saintes, mais ils étaient remontés au ciel.

Dès lors, Jehanne n'hésita pas et se prépara dans son cœur au départ ; mais c'était une si terrible résolution à prendre pour une jeune fille que celle de quitter ainsi parens et patrie, que les jours se succédèrent, et que Jehanne sans force passait son temps à pleurer. Un jour qu'elle était tout en larmes, elle fut surprise par son jeune frère Pierre : elle l'aimait beaucoup, et lui-même, de son côté, l'aimait beaucoup aussi. Il lui demanda ce qu'elle avait. Jehanne lui conta tout. L'enfant lui offrit de partir avec elle ; c'était tout ce qu'il pouvait offrir.

Quelques jours s'écoulèrent encore. la nouvelle du siège d'Orléans, et du grand danger que courait la ville, se répandit alors de tous côtés, et redoubla la consternation de ceux qui étaient restés fidèles au roi. Ce fut sur ces entrefaites que le saint jour de l'Epiphanie arriva, et qu'eurent lieu à Domremy les événemens que nous avons racontés dans notre premier chapitre.

Ces événemens annoncèrent à Jehanne que l'heure de son départ était arrivée ; car elle avait vu le sire de Baudricourt tellement semblable à l'image qui lui en était apparue, qu'elle n'avait eu qu'à jeter un regard sur lui pour le reconnaître : elle avait donc pris la décision de chercher la solitude pour consulter une fois encore ses voix, et si ses voix lui ordonnaient de partir, fût-ce à l'instant même, elle était, cette fois, résolue à leur obéir.

A peine Jehanne eut-elle fait quelques pas sur la route, que les oiseaux des champs et des bois, qui, par la neige qui était tombée, étaient privés depuis la veille de nourriture, accoururent autour d'elle, comme s'ils eussent su que Jehanne leur apportait du grain. La jeune fille se rappela alors que sa première intention avait été celle-là ; et elle sema, tout en marchant, autour d'elle le blé et le chènevis, dont, comme l'avait dit Pierre, elle était rentrée pour faire provision. Elle arriva ainsi sous l'arbre des Fées, qui, à cette époque, était tout dépouillé de son beau feuillage, toujours accompagnée de son escorte ailée, qui couvrit les branches du beau mai, et qui se mit à chanter les louanges du Seigneur dans une langue, qui, pour être inintelligible aux hommes, n'en est pas moins entendue de Dieu.

En ce moment la cloche du village sonna midi ; Jehanne avait remarqué que c'était surtout lorsque sonnaient les cloches que ses visions avaient l'habitude de lui apparaître. Elle se mit alors à genoux, comme elle était accoutumée de faire dès qu'elle entendait cette voix de bronze qui parle aux hommes au nom du Seigneur, et, pleine d'espérance et de foi, elle fit aux saints et aux saintes sa requête accoutumée. Jehanne n'avait point cru et espéré vainement. A peine la prière fut-elle finie, que les oiseaux qui couvraient les branches de l'arbre se turent, que la nuée s'abaissa, et que ses protecteurs célestes apparurent à ses yeux.

« Jehanne, lui dirent-ils, tu as eu foi en Dieu et en nous ; sois bénie ; fais ainsi qu'il a été ordonné, enfant ; marche sans crainte de t'égarer, et ne te rebute pas d'un premier refus : messire Dieu te donnera la persuasion. »

— Mais, demanda Jehanne, dois-je ainsi m'exposer toute seule par les chemins, ou me hasarder dans les villes, sans protection visible ; et ne me prendra-t-on pas pour quelque enfant perdu, ou quelque aventurière de méchante vie ?

« La protection de Dieu suffit à qui croit en Dieu, Jehanne ; mais puisque tu désires un protecteur, avant que tu ne te sois relevée de dessus tes genoux, le Seigneur t'en enverra un. Ainsi donc, plus de délai, d'hésitation : marche ! marche ! Jehanne, car le moment est venu. »

— Que la volonté de Messire soit faite ! dit Jehanne. Je ne suis que la plus humble entre ses servantes, et j'obéirai.

A peine Jehanne avait-elle prononcé ces mots, que la nuée s'envola, et que les oiseaux recommencèrent leurs chants. Quant à Jehanne, elle achevait une oraison mentale, oraison pieuse et filiale, dans laquelle elle priait ses parens de lui pardonner si elle les quittait ainsi sans leur dire adieu et leur demander leur bénédiction. Mais Jehanne connaissait son père : c'était un homme sévère de cœur et d'esprit, et elle savait qu'il ne lui permettrait jamais de quitter la maison pour se hasarder ainsi au milieu des hommes et sur les champs de bataille.

Jehanne était encore à genoux quand elle entendit qu'on l'appelait. En même temps tous les oiseaux qui chantaient sur l'arbre s'envolèrent, Jehanne se retourna et aperçut son oncle Durand Haxart. Elle comprit que c'était le protecteur que les voix lui avaient promis, et, se relevant aussitôt, elle marcha droit à lui, pleine de confiance et de sérénité, quoique les larmes involontaires du départ tremblassent encore aux cils de ses longues paupières.

— C'est toi, Jehannette, dit maître Durand, que fais-tu donc là, mon enfant, tandis que ton père et ta mère te cherchent de tous côtés ?

— Hélas ! mon oncle, répondit la jeune fille en secouant tristement la tête, ils m'appelleront et me chercheront longtemps encore ainsi ; car je viens de les quitter peut-être pour toujours.

— Et où vas-tu donc, Jehannette ?

— Je vais où Dieu m'envoie, mon oncle, et mes voix viennent de me dire que je pouvais compter sur vous pour m'accompagner où je vais.

— Ecoute, Jehannette, répondit maître Durand, si ce matin tu m'avais fait une pareille proposition, je t'eusse prise par le bras et t'eusse ramenée à ton père, en lui disant de te mieux garder désormais qu'il ne l'avait fait jusqu'alors ; mais après ce que j'ai vu de mes yeux et entendu de mes oreilles, je me sens tout disposé à t'aider, fût-ce à faire une folie. Raconte-moi donc ce qui t'est arrivé, dis à quoi je puis t'être bon, et compte sur moi.

Jehanne prit avec son oncle le chemin de Neufchâteau, où il demeurait, et tout le long de la route lui narra les choses que nous venons de raconter nous-mêmes ; de sorte que, par cette réaction si naturelle aux gens incrédules, en arrivant à la porte de sa maison, c'était maître Durand Haxart qui soutenait et réconfortait Jehanne. Cependant il jugea à propos de faire un petit changement au projet adopté par la jeune fille : ce projet, c'était de la précéder à Vaucouleurs, et de prévenir le capitaine Robert de Baudricourt de la visite qu'il allait recevoir : comme Jehanne hésitait surtout à se présenter seule, elle accepta l'offre de son oncle avec reconnaissance.

Maître Durand partit le lendemain ; mais l'accueil du capitaine Baudricourt fut loin d'être tel qu'il l'attendait : déjà une femme nommée Marie Davignon, s'appuyant sur la prophétie de Merlin, avait demandé à être présentée au roi, affirmant qu'elle avait des choses importantes à lui révéler ; mais, une fois en sa présence, elle n'avait rien eu à lui dire, sinon qu'une fois un ange lui était apparu qui lui avait présenté des armes, et qu'à la vue de ces armes elle avait eu une si grande peur que le céleste envoyé s'était hâté de lui dire que ces armes n'étaient point pour elle, mais bien pour une autre femme à qui il était réservé de sauver la France. Or, comme le capitaine Baudricourt craignait d'avoir affaire à quelque aventurière du même genre, il répondit à maître Durand que sa nièce était une folle, et qu'il lui conseillait de la ramener à son père et à sa mère après l'avoir bien souffletée.

Maître Durand rapporta cette réponse à sa nièce, qui se mit aussitôt en prière, invoquant les voix dans les termes accoutumés : cette fois, comme les autres, l'archange et les saintes apparurent ; Jehanne les interrogea sur l'échec qu'elle venait d'éprouver, et la voix lui dit : Tu as douté, Jehanne, tandis que Dieu veut des cœurs pleins de foi ; Dieu t'avait ordonné d'aller là toi-même, et tu y as envoyé un autre ; et cet autre n'a point réussi ; car c'est à toi seule que Dieu a donné le don de la persuasion. Pars donc, car tout peut se réparer encore tandis que si tu attends, tout sera perdu. »

Jehanne vit qu'il n'y avait plus à hésiter, et elle partit le jour qui était le vendredi d'après les Rois de l'an de grâce 1429 ; elle arriva à Vaucouleurs dans la nuit : son oncle, qui l'avait accompagnée frappa à la porte d'un charron qui leur donna l'hospitalité : la femme du charron voulait partager son lit avec Jehanne. Mais Jehanne refusa, et s'étant mise en oraison, elle pria jusqu'au jour.

Cette oraison lui donna une si grande assurance que lorsqu'elle crut que l'heure était venue de se présenter chez le sire de Baudricourt, elle refusa l'aide de son oncle en disant que les voix lui avaient commandé d'y aller seule : en effet, vers les neuf heures du matin, elle se présenta chez le capitaine. Comme il était de fort bonne heure encore, cette visite égaya fort les gens d'armes, qui l'introduisirent aussitôt chez leur maître, quoiqu'il fût en ce moment en conférence avec un brave chevalier nommé Jehan de Novelompont, qui arrivait à l'instant même de Gien sur la Loire, et qui apportait au sire de Baudricourt la nouvelle de la mort du comte de Salisbury.

Jehanne entra, et s'avançant vers le capitaine :

— Messire Robert, lui dit-elle, sachez que mon Seigneur m'a depuis longtemps ordonné d'aller devers le gentil dauphin, qui doit être, qui est, et qui sera le seul et véritable roi de France.

— Et quel est ce seigneur, ma mie, demanda en souriant le sire de Baudricourt.

— Le roi du ciel, répondit Jehanne.

— Et quand vous serez près du dauphin, qu'arrivera-t-il ?

— Que le dauphin me donnera des gens d'armes ; que je ferai lever le siege d'Orléans, et qu'après l'avoir fait lever je le mènerai sacrer à Reims.

Les deux chevaliers se regardèrent et éclatèrent de rire.

— Ne doutez pas, dit Jehanne de cet air sérieux et calme qui lui était habituel, car, par ma foi ! je vous dis l'exacte vérité.

— Mais ce n'est pas la première fois que je vous vois, ce me semble, dit le sire de Baudricourt en regardant Jehanne.

— C'est moi, répondit la jeune fille, qui, le jour des Rois, vous ai annoncé à Domremy la mort du comte de Salisbury, que ce noble chevalier, ajouta-t-elle en se tournant vers Jehan de Novelompont, vient de vous confirmer tout à l'heure.

Le chevalier tressaillit, car il était arrivé dans la nuit et n'avait parlé à personne de la nouvelle qu'il apportait ; le capitaine lui-même fut ébranlé dans son doute.

— Mais, dit-il à la jeune fille, si tu savais avant tout le monde le trépassement du noble comte, tu dois savoir aussi de quelle façon il est trépassé ?

— Oui, sans doute, répondit Jehanne ; il était près d'une fenêtre, dans une tournelle d'où il regardait la bonne et fidèle ville d'Orléans, lorsque Messire, qui connaît, qui traite et qui récompense les hommes selon leur mérite, permit qu'il fût frappé par un éclat de pierre qui lui creva l'œil du coup, et dont, deux jours après, il est passé de vie à trépas.

Les deux chevaliers se regardèrent avec étonnement, car tous ces détails étaient de la plus grande exactitude. Cependant, comme ces révélations pouvaient venir aussi bien de l'enfer que du ciel, messire de Baudricourt, afin d'avoir le temps de se consulter, congédia Jehanne sans lui rien promettre.

Jehanne s'en revint chez le charron, sans être trop rebutée encore par le froid accueil qu'elle avait reçu, car ses voix lui avaient dit qu'on ferait doute d'elle pendant quelque temps, mais qu'à la fin Dieu lui donnerait le don de la persuasion. Là elle s'établit, tenant le moins de place possible chez ces bonnes gens, afin de ne les point gêner, passant ses journées à l'église, se confessant sans cesse, jeûnant et communiant, et ne cessant de répéter qu'il fallait la conduire chez le noble dauphin, et qu'arrivée là, elle le mènerait sacrer à Reims après avoir fait lever le siège d'Orléans. Elle était si jeune, elle était si belle, de si douces et si chastes paroles tombaient de ses lèvres, que le pauvre peuple, toujours plus porté vers l'espérance que ne le sont les grands, parce que plus on est malheureux plus on est crédule, la suivait quand elle sortait, lui faisant une escorte de ses prières, et disant que c'était réellement une sainte femme, et que si on la repoussait, les malheurs qui menaçaient la France retomberaient en même temps sur ceux qui l'auraient repoussée.

Ce concert universel de louanges arriva au sire de Baudricourt, qui, déjà ému en lui-même de ce qui s'était passé, alla trouver le curé de Vaucouleurs et lui raconta tout ce qu'il savait. Le curé réfléchit un instant, puis, partageant les craintes du capitaine à l'endroit de la magie, il lui dit qu'il n'y avait qu'un moyen de s'assurer si la divination lui venait de Dieu ou de Satan, et que ce moyen était l'exorcisme. Le sire de Baudricourt accepta la proposition ; le curé revêtit son étole, prit un crucifix, et tous deux s'acheminèrent vers la maison où demeurait Jehanne.

Ils trouvèrent Jehanne en prière ; le curé et le capitaine entrèrent dans sa chambre et ouvrirent la porte, afin que chacun pût voir ce qui allait se passer : Jehanne resta en oraison comme elle était, et alors le curé lui présenta le crucifix et l'adjura, si elle était mauvaise, de s'éloigner d'eux ; mais Jehanne, au contraire, se traîna sur ses genoux jusqu'au prêtre, puis baisa les deux bouts de l'étole, et les plaies du côté, des mains et des pieds du Christ, le tout avec tant de foi et de ferveur, que le curé déclara qu'elle pouvait être folle, mais qu'à coup sûr elle n'était pas possédée.

Sire Robert de Baudricourt s'éloigna donc rassuré sur le fait de la magie ; mais cette assurance n'était point suffisante pour le déterminer à faire ce que demandait Jehanne. Elle n'était point possédée, il est vrai ; mais, comme le disait le curé, elle pouvait être folle ; et que dirait-on, d'ailleurs, d'un homme d'armes portant lance et épée, et qui enverrait à son roi une femme pour le défendre ? Jehanne avait donc vaincu le doute, mais il lui restait à combattre l'orgueil.

Le lendemain de ce jour, comme sa renommée de piété s'étendait de la ville de Vaucouleurs aux villages environnants, René d'Anjou, duc de Bar, qui depuis longtemps était malade et que les médecins ne pouvaient guérir, l'envoya chercher pour la consulter sur son mal. Jehanne se hâta de se rendre près de lui, comme elle faisait près de tout être souffrant qui l'appelait ; mais, arrivée en sa présence, elle lui déclara qu'elle n'avait reçu du ciel qu'une seule mission, celle de faire lever le siège d'Orléans et mener sacrer Charles VII à Reims. Au reste, elle lui dit de prendre bon courage et de ne plus donner à ses sujets le scandale de vivre en inimitié avec sa femme, comme il le faisait ; puis, lui recommandant la crainte de Dieu, elle prit congé de lui en lui promettant de prier pour sa guérison. Le duc lui donna quatre francs qu'elle distribua aux pauvres en sortant de chez lui.

Comme elle rentrait à Vaucouleurs, elle rencontra le chevalier Jehan de Novelompont qui se promenait par les rues avec un autre prud'homme nommé Bertrand de Poulangy. Jehan de Novelompont, qui la reconnut, alla à elle, et comme cette jeune fille avait fait sur lui une forte impression, et qu'il arrivait chaque jour de plus tristes nouvelles du siège :

— Ah ! Jehanne, lui dit-il, serons-nous donc réduits à voir le roi chassé de France et forcés de nous faire Anglais ?

— Ah ! répondit Jehanne, rien de tout cela n'arriverait cependant si l'on me voulait croire ; mais malheureusement le sire de Baudricourt n'a souci ni de moi ni de mes paroles, et ainsi il nous fait perdre un précieux temps : il faut cependant que je sois devers monseigneur le dauphin avant la Mi-Carême, et dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux, j'y serai certainement, car personne au monde, ni empereur, ni roi, ni duc, ni fille du roi d'Ecosse, ni aucun autre, ne peut relever le royaume de France : il n'y a de secours pour lui qu'en moi. Et pourtant j'aimerais mieux rester à filer près de ma pauvre mère, car ce n'est pas là mon ouvrage ; mais il faut que j'aille et que je le fasse, puisque mon Seigneur le veut.

Alors le seigneur de Novelompont regarda fixement Jehanne, et voyant la foi et la confiance qui brillaient dans ses yeux :

— Ecoutez, Jehanne, lui dit-il, je ne sais d'où cela me vient, et malheur à vous si c'est de l'enfer ! mais je me sens persuadé de la vérité de ce que vous dites ; je vous engage ma foi, si Baudricourt continue à demeurer dans son endurcissement, de vous mener au roi sous la conduite de Dieu.

Et il mit la main dans les siennes en signe d'engagement.

— Oui ! faites cela, faites cela, dit Jehanne en serrant cette main loyale, mais seulement hâtez-vous de le faire ; car aujourd'hui même, près d'Orléans, le gentil dauphin a eu un bien grand dommage, et il est menacé d'un bien plus grand encore si vous ne me conduisez ou m'envoyez en toute hâte près de lui.

Messire Bertrand de Poulangy, qui avait entendu toute la conversation, se sentit, en même temps que sire Jean de Novelompont, touché de la foi, et étendant la main à son tour, il jura de son côté à Jehanne qu'il ne l'abandonnerait pas non plus, et, ainsi que son ami, l'accompagnerait partout où il lui plairait d'aller.

Jehanne les remercia tous deux : elle était si joyeuse qu'elle leur eût baisé les genoux ; elle voulait partir à l'instant même et sans plus attendre ; mais ils lui répondirent que, par courtoisie, ils devaient demander pour accomplir cette entreprise le congé de sire Robert.

— Et si sire Robert le refuse ? demanda en tremblant la jeune fille.

— Si sire Robert le refuse, répondirent les deux chevaliers, nous n'en ferons pas moins à notre plaisir ; mais du moins nous aurons agi comme il était de notre devoir de le faire.

— Adieu donc, et que Dieu vous garde ! dit Jehanne ; et étant rentrée chez son hôte le charron, elle se mit en prière en les attendant.

Comme nous l'avons dit, messire Robert était déjà plus qu'à moitié persuadé, mais il était retenu par la crainte du ridicule ; il fut donc enchanté que deux si braves chevaliers que l'étaient Jehan de Novelompont et Bertrand de Poulangy missent, en engageant leur responsabilité, la sienne à couvert : il consentit donc à tout, et leur dit de lui amener Jehanne, afin qu'ils réglassent ensemble tous les apprêts de son départ.

Les deux chevaliers revinrent querir Jehanne, qui apprit avec une grande joie ce qui venait d'être décidé à son égard : elle se leva aussitôt et les accompagna chez messire Robert de Baudricourt. Le capitaine lui demanda alors quelles choses lui étaient nécessaires pour se mettre en route. Jehanne lui répondit que les voix lui avaient ordonné de prendre un vêtement d'homme, et pour tout le reste elle s'en rapportait à lui. On lui en fit faire aussitôt un, et le surlendemain il était prêt. Jehanne le revêtit avec autant de facilité et d'aisance que si elle n'en eût point porté d'autre de toute sa vie, ajusta son chaperon, chaussa ses houseaux et attacha ses éperons. Sire Robert voulut lui donner une épée ; mais elle la refusa, disant que l'épée dont elle devait se servir n'était point celle-là, mais une autre. Alors les deux chevaliers lui demandèrent quel chemin il fallait prendre pour aller jusqu'au roi, qui était à Chinon.

— Le plus court, répondit Jehanne.

— Mais par le plus court, répondirent-ils, nous rencontrerons force Anglais qui nous barreront le passage.

— Au nom de Dieu ! s'écria Jehanne, faites ce que je dis ; et pourvu que vous me conduisiez devers monseigneur le dauphin, soyez tranquilles, nous ne rencontrerons aucun empêchement sur la route.

Les chevaliers, convaincus par ce ton d'assurance, ne firent plus aucune observation et la suivirent pleins de croyance et de foi.

Arrivée à la porte, elle prit congé de son oncle, qu'elle embrassa affectueusement, le priant de l'excuser près de ses parens et de leur dire qu'elle partirait avec une joie entière si elle partait avec leur bénédiction, mais qu'elle espérait qu'il viendrait un temps où ils la loueraient d'avoir obéi au Seigneur.

Un superbe cheval noir acheté par messire Robert attendait Jehanne ; elle voulut aussitôt le monter ; mais le cheval se démena si fort que la chose fut impossible. Alors Jehanne dit : — Menez-le près de la croix qui est devant l'église auprès du chemin. Le serviteur qui tenait la bride obéit, et à peine le beau coursier fut-il devant la croix, qu'il devint doux comme un agneau, et que Jehanne monta dessus sans difficulté aucune, au milieu de toute la population, qui, émerveillée de l'adresse et de la confiance de la jeune fille, criait de tous côtés : Noël ! Noël!...

Alors Robert de Baudricourt reçut le serment de Jehan de Novelompont et de Bertrand de Poulangy de conduire Jehanne au roi, et, ce serment fait, il se tourna vers la jeune fille, et la saluant une dernière fois de la main :

— Va, lui dit-il, et advienne que pourra !

Aussitôt Jehanne, se retournant vers les prêtres et les gens d'église, leur dit :

— Faites procession et prière à Dieu.

Puis, piquant son cheval des deux, comme aurait pu le faire le plus hardi et le plus habile cavalier :

— Tirez avant ! dit-elle ; tirez avant !

Et elle partit au trot, accompagnée des deux chevaliers, et suivie de leurs serviteurs, d'un archer et d'un messager du roi.

IV

LE GENTIL DAUPHIN

Malgré la grande confiance que faisait paraître Jehanne, messire Bertrand de Poulangy et messire Jehan de Novelompont n'étaient que fort médiocrement rassurés ; ils avaient cent cinquante lieues à peu près à faire pour aller de Vaucouleurs à Chinon, c'est-à-dire la moitié de la France à traverser, et près des deux tiers de ce chemin étaient en la possession des Anglais et des Bourguignons. Mais lorsque, après trois ou quatre jours de marche, ils eurent vu qu'ils n'avaient rencontré aucun parti ennemi ; lorsque ayant trouvé des forêts sur leur chemin, ils eurent vu la jeune fille s'y engager hardiment et y reconnaître sa route sans guide ; lorsque, arrivés au bord de rivières larges et profondes, ils eurent vu le cheval de leur conductrice trouver des gués inconnus, et qu'ils furent à l'autre bord sans accident, ils commencèrent à avoir une foi entière dans Jehanne, et s'abandonnèrent complètement à elle, la laissant s'arrêter quand elle voulait pour faire ses dévotions dans les églises, ce qu'ils ne voulaient pas lui permettre auparavant, de peur d'être reconnus pour Armagnacs et d'être dénoncés par le peuple et attaqués par les garnisons. Au reste, bien leur en prit de s'être confiés à l'inspirée : elle les conduisit comme l'étoile des Mages ; et enfin, après quatorze jours de marche, après avoir traversé Chaumont et Auxerre, ils arrivèrent à Gien, sur la Loire, et là ils apprirent la fameuse défaite de Rouvray, que l'on appelle la journée des Harengs, parce que les Anglais avaient été attaqués par les Français tandis qu'ils conduisaient au comte de Suffolk, qui commandait le siège, un convoi composé en grande partie de poisson salé. Dans cette bataille, où Jehan Falstaff, chef du convoi, avait maintenu sa réputation de grand capitaine, Jehan Stuart, connétable d'Ecosse, les sires de Dorval, de Lespot et de Châteaubrun avaient été tués, avec trois ou quatre cents des plus braves hommes d'armes qui tenaient encore le parti de la France, et le comte de Dunois avait été blessé, de sorte que la terreur était plus grande que jamais ; mais aussi, d'un autre côté, cette nouvelle rehaussa encore grandement le crédit de Jehanne dans l'esprit de ses deux compagnons, car Jehan de Novelompont se rappela que cette défaite avait eu justement lieu le jour même où Jehanne lui avait annoncé, à Vaucouleurs, qu'il venait d'arriver un nouveau dommage au dauphin.

Arrivés à Gien, nos voyageurs avaient achevé leur plus dure besogne, car ils se trouvaient enfin sur la terre française, et cette besogne avait été faite, comme l'avait prédit Jehanne, sans qu'il fût advenu le moindre accident ni aux chevaliers, ni à leurs serviteurs, ni même à leurs chevaux ; là le bruit se répandit que la prophétie de Merlin allait s'accomplir, et que la jeune fille qui devait sauver miraculeusement le royaume de France était trouvée ; chacun accourut hâtivement et voulut voir l'élue. Jehanne alors parut à la fenêtre de l'hôtellerie, et dit hautement que l'on pouvait faire fête, et que la désolation allait finir, attendu qu'elle était envoyée de Dieu pour délivrer la France et faire sacrer le dauphin. Jehanne avait une telle assurance, et elle se présentait tellement comme un instrument de la Providence ; ses discours étaient si pleins d'humilité d'elle-même et de foi en Dieu, que là, comme à Vaucouleurs, le peuple commença à se réjouir, ne faisant aucun doute qu'elle ne dit la vérité.

Le lendemain, on se remit en route car, si fatigant que fût un pareil chemin pour une jeune fille qui n'avait jamais monté à cheval, Jehanne ne paraissait aucunement souffrir, et elle insistait pour que l'on tirât le plus vite possible devant le dauphin, qui était à Chinon dans une position plus déplorable qu'aucun roi de France ne s'était jamais trouvé. En effet, on racontait que la misère du peuple était enfin montée jusqu'au trône, et que cette misère était si grande qu'il n'y avait plus d'argent, ni dans la bourse du roi, ni dans le trésor royal, et que son argentier, Renaud de Bouligny, disait à qui voulait l'entendre que, tant de la pécule du roi que de la sienne, il n'avait pas en tout quatre écus dans sa caisse ; si bien que Xaintrailles et La hire étant venus voir un jour le roi, et le roi les ayant invités à dîner avec lui, il n'avait pu leur donner pour tout régal que deux poulets et une queue de mouton.

Il était donc temps, comme on le voit, que Jehanne arrivât. Cependant elle voulut s'arrêter en l'église de Sainte-Catherine-de-Fierbois, qui était un saint lieu de pèlerinage, pour y faire ses dévotions. De là, elle fit écrire au roi par les chevaliers qui l'accompagnaient, lui annonçant qu'elle arrivait de bien loin pour le secourir et lui apprendre des choses de la plus haute importance. Les voyageurs se remirent aussitôt en route, et, en arrivant à la résidence royale, Jehanne descendit dans une hôtellerie, tandis que ses deux compagnons de voyage se rendaient près de Charles VII.

Mais Charles VII était défiant comme un roi malheureux : souvent trompé par ceux qu'il regardait comme ses meilleurs amis, souvent abandonné par ceux qu'il tenait pour ses plus fidèles, il ne pouvait croire au dévouement désintéressé d'une étrangère. Aussi fit-il grande difficulté pour recevoir Jehanne et se contenta-t-il d'envoyer près d'elle trois de ses conseillers. D'abord Jehanne ne voulut pas leur répondre, leur disant que c'était à monseigneur le dauphin qu'elle avait affaire, et non pas à eux. Mais enfin elle consentit à leur répéter ce qu'elle avait dit tant de fois déjà sans qu'on la crût, à savoir, qu'elle venait pour faire lever le siège d'Orléans et conduire le dauphin à Reims ; et les conseillers, bien renseignés par elle-même, s'en allèrent porter cette nouvelle au roi.

Jehanne fut deux jours sans voir reparaître personne. Cependant elle avait toujours bonne confiance, reconfortant les deux chevaliers qui l'avaient amenée, et disant avec une assurance merveilleuse que le roi finirait par l'entendre, qu'elle en était sûre, et qu'ainsi ils eussent à demeurer aussi tranquilles qu'elle. En effet, le troisième jour, le comte de Vendôme se présenta à l'hôtellerie et annonça à Jehanne qu'il venait la chercher pour la conduire devant le roi. Jehanne ne parut ni confuse ni étonnée : elle s'attendait depuis longtemps à cette entrevue, et s'y était préparée. Elle répondit donc au comte de Vendôme que sa visite ne l'étonnait point, attendu que ses voix lui avaient dit qu'il devait venir ; puis elle ajouta qu'elle était prête à le suivre, le priant de ne pas perdre davantage de temps, car il n'y en avait déjà que trop de perdu.

Cependant le roi, toujours défiant, avait, après le départ du comte de Vendôme, proposé à son conseil d'éprouver Jehanne, et l'épreuve qu'il avait indiquée était de se confondre parmi les chevaliers de sa suite, et de mettre un autre à sa place, pour voir si Jehanne s'y tromperait. Cette épreuve fut adoptée, et le roi fit mettre sur son trône un jeune seigneur de son âge, et qui était même plus richement vêtu que lui, tandis qu'il se tint debout derrière les autres. A peine la substitution fut-elle faite que la porte s'ouvrit et que Jehanne entra.

Mais ce fut alors que resplendit toute la vérité de sa mission, car Jehanne sans s'arrêter aux apparences, alla droit à Charles VII, et s'agenouillant devant lui:

— Dieu, lui dit-elle, vous donne bonne et longue vie, noble et gentil dauphin !

— Vous vous méprenez, Jehanne, lui répondit Charles VII ; ce n'est pas moi qui suis le roi, mais bien celui-là qui est assis sur le trône.

— Par mon Dieu ! gentil prince, reprit Jehanne, ne cher-

chez pour me tromper, car c'est vous qui êtes le dauphin, et non un autre.

[illegible] comme un murmure d'étonnement courait par l'assemblée.

— Gentil dauphin, continua-t-elle, pourquoi ne me croyez-vous point ? Je vous dis, monseigneur, et faites foi en mes paroles, que Dieu a pitié de vous et de votre royaume et de votre peuple ; car saint Louis et Charlemagne sont à genoux devant lui et faisant prière pour vous. D'ailleurs, je vous dirai, s'il vous plaît, telle chose qui vous donnera bien à connaître que vous me devez croire.

Alors le roi Charles l'emmena dans un oratoire qui était à côté de la salle du conseil, et arrivé là :

— Eh bien, Jehanne, lui dit-il, nous sommes seuls, parlez.

— Je ne demande pas mieux, reprit Jehanne. Mais si je vous dis des choses si secrètes qu'il n'y a que Dieu et vous qui les puissiez savoir, aurez-vous confiance en moi enfin, et croirez-vous que c'est bien Dieu qui m'envoie ?

— Oui, Jehanne, répondit le roi.

— Eh bien ! sire, continua la jeune fille, n'avez-vous pas bien mémoire que, le jour de la Toussaint dernière, pendant que vous étiez tout seul en votre oratoire du château de Loches, vous fîtes trois requêtes à Dieu ?

— Rien n'est plus vrai, Jehanne, répondit le roi, et je m'en souviens à merveille.

— Sire, reprit Jehanne, n'avez-vous jamais révélé ces requêtes ni à votre confesseur ni à aucun autre ?

— Jamais, dit le roi.

— Eh bien ! je vais vous dire quelles étaient ces trois requêtes, continua la jeune fille. La première que vous adressâtes à Dieu fut que, si vous n'étiez pas le véritable héritier du royaume de France, il vous ôtât le courage de poursuivre cette guerre qui coûte tant d'or et de sang à votre pauvre royaume. La seconde fut que, si le terrible fléau qui s'appesantissait sur la France procédait de vos péchés, vous le suppliiez de relever ce pauvre peuple d'une faute qui n'était pas la sienne, et d'en faire retomber sur votre tête tout le châtiment, ce châtiment fût-il une pénitence éternelle, ou même la mort. Enfin, la troisième fut que si au contraire le péché procédait du peuple, vous le suppliiez d'avoir pitié de ce peuple et de le recevoir dans sa miséricorde, afin que le royaume sortît enfin des tribulations où il était plongé depuis plus de douze ans.

Le roi demeura longtemps pensif après avoir entendu ces paroles, baissant la tête pour réfléchir et la relevant pour regarder attentivement la jeune fille. Enfin, rompant à son tour le silence :

— Tout ce que vous avez rapporté là est vrai, Jehanne, lui dit-il ; mais ce n'est pas le tout que je sois convaincu que vous venez de la part de Dieu, il faut encore que mes conseillers partagent mon opinion, ou sinon vous mettrez le trouble entre nous, et nous sommes déjà assez malheureux et divisés tels que nous sommes.

— Eh bien ! dit Jehanne, assemblez demain trois ou quatre de vos plus fidèles, et, s'il est possible, des gens d'église, et je vous donnerai un signe après lequel personne ne doutera plus : car mes voix m'ont promis de m'accorder ce signe, et je suis certaine qu'à ma requête elles me l'accorderont.

Alors le roi et Jehanne rentrèrent dans le conseil, où l'on attendait leur retour avec impatience. A peine la porte fut-elle ouverte que tous les yeux se tournèrent vers le roi, et que l'on vit, à sa physionomie grave et réfléchie, que ce que lui avait dit la jeune fille lui avait fait une profonde impression.

— Messieurs, dit le roi, c'est assez pour aujourd'hui ; il y a dans ce qui nous arrive grande matière à réflexion, et il faut que nous prenions sur cet événement l'avis de nos plus intimes conseillers. Quant à vous, Jehanne, retirez-vous, car vous devez être fatiguée de la longue route que vous venez de faire, et n'oubliez pas ce que vous m'avez promis pour demain.

— Avec l'aide de Dieu, répondit Jehanne, non seulement ce que j'ai promis pour demain, mais encore ce que j'ai promis pour l'avenir s'accomplira !... Et mettant un genou en terre devant le roi, elle lui baisa la main et se retira avec la même modestie et le même calme qu'elle était venue.

Au moment où Jehanne arrivait à la porte de la rue, un cavalier passa qui menait boire son cheval à la Loire. Comme le bruit de l'arrivée de Jehanne s'était déjà répandu dans la ville, le cavalier, qui était fort incrédule en ces sortes de matières, s'arrêta devant Jehanne, l'insultant par des paroles grossières, et entremêlant ses insultes de blasphèmes. Jehanne, voyant que c'était à elle que s'adressaient ces propos, releva la tête, et le regardant avec plus de tristesse que de colère :

— Hélas ! dit-elle, malheureux que tu es, peux-tu renier ainsi Dieu, lorsque peut-être tu es si proche de la mort ?

Le cavalier ne tint compte de cette espèce de prophétie ; mais, au contraire, il s'éloigna en continuant de blasphémer Dieu dans les mêmes juremens, et arriva ainsi à la rivière ; mais au moment où son cheval buvait, il fut effrayé par un bruit quelconque, et s'élança dans l'eau. Le cavalier voulut le ramener au bord ; mais quelque effort qu'il fît, le cheval continua de s'avancer vers le plus profond de la rivière, et bientôt perdit pied. Le cavalier s'élança alors de sa monture et voulut gagner le bord à la nage ; mais soit que quelque crampe le surprît, soit que ce que venait de lui dire Jehanne lui revînt à l'esprit et le paralysât, il n'eut que le temps de dire : — Pardonnez-moi, mon Dieu ! et il disparut. Deux heures après, on retrouva son cadavre à l'écluse d'un moulin.

Comme plusieurs personnes avaient entendu ce qu'avait dit le cavalier à Jehanne, et ce que Jehanne lui avait répondu, cet événement fut considéré comme un miracle, et la réputation de la jeune inspirée s'en augmenta de telle façon, que le soir tout le peuple accourut sous les fenêtres de son hôtellerie et demanda à la voir. Jehanne parut aussitôt sur un balcon et répéta au peuple, de sa voix douce et pleine de foi, qu'elle était envoyée du Seigneur pour sauver le roi et la France ; de sorte que le pauvre peuple, plus rassuré par les paroles de cette jeune fille qu'il ne l'eût été par une armée de vingt mille hommes, se retira tout joyeux en criant : Noël ! Le soir, une partie de la ville fut illuminée en signe d'allégresse.

Le lendemain, à dix heures du matin, le roi envoya chercher Jehanne, qui, s'attendant à ce message, ne fit aucunement attendre l'envoyé royal, mais au contraire le suivit aussitôt. Tous deux arrivèrent à Château-Chinon, où le roi les attendait. Ils étaient accompagnés d'une grande foule de peuple qui, aussitôt qu'elle avait aperçu Jehanne, s'était pressée sur ses pas, et qui resta en dehors de la porte afin d'avoir des nouvelles de cette entrevue. Jehanne monta hardiment l'escalier, et entra dans la chambre du roi ; elle y trouva Charles VII avec l'archevêque de Reims et messeigneurs Charles de Bourbon et de la Trémouille.

Alors l'archevêque de Reims commença à interroger Jehanne, lui demandant d'où elle était, comment se nommaient ses parens, et de quelle manière l'inspiration lui était venue. Jehanne raconta toute la partie de sa vie dont elle put se souvenir, et cela si simplement et si modestement que les auditeurs sentirent la foi qui les gagnait à leur tour. Lorsqu'elle eut fini son récit, l'archevêque de Reims lui demanda s'il n'y avait pas dans les environs de la maison de son père un bois, et quel était le nom de ce bois. Jehanne répondit qu'effectivement il y avait une forêt, laquelle forêt on voyait du seuil de sa porte, et que cette forêt s'appelait le bois Chenu. Alors l'archevêque se retourna vers le roi et les sires de Bourbon et de La Trémouille en disant : « C'est bien cela. » En effet, la prophétie de Merlin disait que la jeune fille qui devait sauver la France viendrait *e nemore canuto*. Le roi et ses conseillers paraissaient donc à peu près convaincus ; cependant ils voulurent pousser Jehanne jusqu'au bout ; en conséquence, l'archevêque, revenant à elle :

— Jehanne, lui dit-il, vous avez promis à notre sire le roi de faire connaître la vérité de votre mission par un signe irrécusable ; quel est le signe ? Nous attendrons qu'il se manifeste à nos yeux ; et s'il est tel que vous nous le dites, nous sommes prêts à croire que vous êtes la véritable envoyée de Dieu.

— Attendez-moi, dit Jehanne, et mettez-vous en prière en m'attendant.

Alors elle sortit et passa dans la chapelle voisine, où elle se trouva seule ; arrivée en face de l'autel, elle s'agenouilla, et d'une voix pleine de cette foi qui soulève les montagnes :

— Mon très doux Seigneur, dit-elle, je vous requiers en l'honneur de votre sainte Passion de permettre que le bienheureux archange Michel et les bienheureuses saintes Catherine et Marguerite se manifestent à votre humble servante, s'il est toujours dans votre intention que ce soit moi, pauvre fille, qui vienne en aide en votre nom au royaume de France.

A peine Jehanne avait-elle prononcé ces paroles que le nuage s'abaissa de la façon accoutumée et s'ouvrit, laissant voir non seulement l'archange et les deux saintes, mais encore, dans un lointain resplendissant, une foule d'autres anges qui battaient des ailes et chantaient les louanges du Seigneur. Jehanne fut tellement éblouie de cette splendeur, qu'elle baissa les yeux.

« Tu nous as appelés, Jehanne, dit la voix, que nous veux-tu ? »

— Bienheureux saint Michel, et vous mes saintes protectrices, répondit Jehanne, je vous ai appelés pour que vous donniez le signe à l'aide duquel je dois me faire reconnaître à monseigneur le dauphin pour la véritable envoyée de notre Seigneur.

« Tu as foi en nous, Jehanne, dit la voix, et nous tiendrons la promesse que nous t'avons faite. »

A ces mots, saint Michel fit un geste, et un ange, se détachant du chœur céleste, descendit d'un seul coup d'aile des profondeurs du ciel à la surface de la terre; cet ange tenait à la main une couronne de pierreries tellement resplendissante, qu'à peine si des yeux humains en pouvaient supporter l'éclat.

« Voilà le signe promis, Jehanne, dit la voix, et quand les plus incrédules l'auront vu, à l'instant même ils cesseront de douter. »

— Ainsi soit-il, dit Jehanne.

Et aussitôt le nuage se referma et remonta au ciel. Mais l'ange qui portait la couronne resta sur la terre, et quand Jehanne releva les yeux, elle le vit debout devant elle.

L'ange alors, sans dire un seul mot, mais avec un doux sourire, fit signe à Jehanne de le suivre, et la menant par la main, il marcha ou plutôt glissa vers la porte de la chapelle qui donnait dans la chambre du roi : arrivés là, Jehanne et l'ange trouvèrent Charles VII et ses conseillers encore à genoux, et priant; mais à peine eurent-ils vu la jeune fille et l'envoyé céleste qu'elle leur amenait, qu'ils se relevèrent pleins de surprise. L'ange alors lâcha la main de Jehanne, et, s'avançant vers le roi, qui était distant de la porte d'une longueur de lance à peu près, il s'inclina devant lui, et remettant la couronne aux mains de l'archevêque, qui était à ses côtés :

« Sire, dit-il, je viens vous annoncer que vous êtes en la grâce du Seigneur, qui vous envoie cette jeune fille pour la délivrance du royaume; mettez-la donc hardiment à la besogne en lui donnant des gens d'armes en aussi grande quantité que vous en pourrez réunir ; et en preuve qu'elle doit vous faire sacrer à Reims, voici la couronne céleste que le Seigneur notre Dieu vous envoie. Ne doutez donc plus, Sire ; car, douter encore, ce serait offenser le Seigneur. »

Et à ces mots, l'ange lâcha la couronne qu'il avait tenue jusqu'alors, et glissant de nouveau sur la terre, de manière qu'il était impossible de distinguer, à cause de sa longue robe, s'il marchait ou volait, il rentra dans la chapelle, d'où Jeanne le vit quitter doucement le sol et s'élever à travers le plafond. A cette vue, la pauvre enfant se mit à pleurer, car son âme, qui pressentait tout ce que son corps aurait à souffrir sur la terre, avait grand désir de suivre ce bel ange au ciel ; mais le moment du bonheur éternel n'était point encore venu pour elle. Et l'envoyé du ciel la laissa les mains jointes, sans lui octroyer sa prière, quelque ardente qu'elle fût.

Alors Jehanne se releva avec un profond soupir, et allant au roi :

— Gentil dauphin, lui dit-elle en lui indiquant la couronne du doigt, mais sans la toucher ; voici votre signe, prenez-le.

Et alors Charles VII s'inclina devant l'archevêque de Reims, qui lui posa la couronne sur la tête.

A partir de ce moment, il fut à peu près décidé qu'on aurait foi entière dans Jehanne ; mais cependant les conseillers demandèrent au roi que la jeune fille fût préalablement envoyée à Poitiers, où était la cour du parlement, et plusieurs grands clercs en théologie : mais alors le roi déclara que ce serait lui-même qui conduirait Jehanne dans cette ville ; en conséquence il lui fit dire le lendemain de se tenir prête à partir, Jehanne demanda où on allait la mener, et il lui fut répondu que c'était à Poitiers.

— Par ma foi ! je sais que j'aurai beaucoup à y faire, dit Jehanne ; mais n'importe, Messire m'aidera : allons-y donc, du moment où c'est le plaisir du roi que nous y allions.

Le lendemain, Jehanne partit pour la ville de Poitiers. Elle y trouva assemblés et l'attendant tout ce qu'il y avait de clercs et de docteurs à vingt lieues à la ronde : ils savaient déjà la grande confiance que le roi avait en cette jeune fille, et comme cette confiance il l'avait sans les avoir consultés, ils en avaient conçu un si grand dépit qu'ils eussent voulu pour tout au monde la faire tomber dans quelque contradiction ; aussi, comme elle l'avait dit d'avance, Jehanne eut-elle fort à faire avec eux ; mais sa présence d'esprit à Poitiers comme à Chinon ne l'abandonna point un seul instant, si bien que chacun s'émerveillait comment une pauvre jeune fille, qui n'avait jamais rien appris de la science des hommes, pouvait répondre aussi prudemment. Quoique le roi, l'archevêque de Reims, messire Charles de Bourbon et messire de La Trémouille assurassent que Jehanne leur avait donné un signe irrécusable de sa mission, la docte assemblée n'en voulut pas croire le roi, l'archevêque et les deux nobles seigneurs sur parole, et un carme dit fort aigrement que, puisque Jehanne avait donné un signe, il ne lui en coûterait pas davantage d'en donner deux.

— Ainsi ferai-je, répondit Jehanne, et le signe que je vous donnerai sera la levée du siège d'Orléans et le sacre du roi à Reims. Baillez-moi donc des gens d'armes, en si petite quantité que cela soit, venez avec moi, et vous aurez deux signes pour un.

— Mais dit un docteur en théologie de l'ordre des frères prêcheurs, si c'est le plaisir de Dieu que les Anglais soient chassés de la France, Dieu n'a pas besoin de soldats pour opérer ce miracle, puisqu'il n'a qu'à vouloir pour que cela soit, et que son seul plaisir peut non seulement les faire retourner dans leur pays, mais encore les détruire depuis le premier jusqu'au dernier.

— Les gens d'armes combattront, reprit Jehanne, et Dieu donnera la victoire.

— Eh ! dit le frère Seguin avec un accent limousin des plus prononcés, dites-nous, ma mie, quel langage parlaient vos voix ?

— Meilleur que le vôtre, répondit Jehanne.

Un autre lui cita des livres de théologie qui disaient qu'on ne devait croire ni aux visions ni à ceux qui prétendaient en avoir.

— Par ma foi ! répondit Jehanne, je ne sais pas ce qu'il y a dans vos livres ; mais ce que je sais, c'est qu'il y en a plus au livre de Dieu que dans tous les vôtres.

Au reste, à Poitiers comme à Chinon et comme à Vaucouleurs, sa façon de vivre édifiait tout le monde ; elle était descendue dans l'hôtel de maître Jehan Rabateau, lequel avait épousé une bonne et digne femme à laquele Jehanne avait été donnée en garde ; et comme Jehanne passait presque tout son temps en prières et en actes de religion, la brave hôtesse s'en allait partout disant qu'elle n'avait jamais vu fille si sage et si pieuse que celle qui était logée en son hôtel, de sorte que c'était bien plutôt elle qui devait garder les autres que d'être gardée par qui que ce soit. Il en était de même de tous ceux qui la venaient voir et qui, après avoir causé avec elle, s'en retournaient disant que c'était une créature de Dieu, et qu'il fallait croire à ses paroles comme à l'Evangile ; enfin, cette voix du peuple, que cette fois à coup sûr on pouvait appeler la voix de Dieu, parvint jusqu'aux docteurs eux-mêmes ; et comme, quelque subtilité qu'ils eussent mise dans leurs demandes, ils n'avaient pu une seule fois faire tomber Jehanne ni dans une contradiction, ni dans une hérésie, ils finirent par déclarer à l'unanimité qu'il fallait se fier à elle et essayer d'exécuter ce qu'elle proposait.

Le roi, bien joyeux, ramena donc Jehanne à Chinon, et il fut décidé que la première expédition à laquelle on l'emploierait serait de faire entrer dans Orléans un convoi de vivres que l'on rassemblait depuis quinze jours dans la ville de Blois, et dont on savait que la bonne et fidèle cité d'Orléans avait grand besoin.

V

LE CONVOI

On retrouva à Chinon le duc d'Alençon, qui était prisonnier des Anglais depuis la bataille de Verneuil, et qui ne s'était racheté que moyennant la somme de deux cent mille écus, dont il avait payé moitié comptant, laissant en otage pour le reste sept de ses gentilshommes. Aussi n'était-il pas revenu incontinent devers le roi, mais s'était-il occupé de vendre sa terre et seigneurie de Gougers, dont il avait tiré 140.000 écus ; si bien qu'avec cent mille il avait dégagé les otages, et arrivait avec le reste pour remonter sa maison de guerre.

Le duc d'Alençon trouva toute la ville de Chinon dans la joie et l'espérance ; car le bruit s'y était déjà répandu que Jehanne avait été reconnue pour une sainte fille. Sans partager encore cette allégresse, le duc n'y fut cependant point entièrement insensible ; l'influence morale de l'inspirée se faisait déjà sentir, et chacun parlait de marcher aux Anglais comme s'il s'agissait d'aller à une fête Ce fut dans ce moment que le roi et Jehanne revinrent à Chinon.

Le duc avait un tel désir de venger sur les Anglais la captivité qu'il venait de subir, que tout moyen qui devait le conduire à ce but lui paraissait excellent. Aussi reçut-il Jehanne, sinon avec une foi bien entière, au moins avec une grande confiance apparente. Le roi, après avoir embrassé en bon parent le duc d'Alencon, sachant son grand désir de retourner à la bataille, lui donna mission de précéder Jehanne à Blois, et à elle de mettre tout en état pour que le convoi fut prêt avant huit jours.

Le duc d'Alençon partit aussitôt ; la duchesse, qui était restée une semaine à peine avec son mari, pleurait fort d'un départ si précipité, mais Jehanne le réconforta en lui disant : « Au nom de Dieu ! madame la duchesse, je

vous promets de vous renvoyer le gentil duc sain et sauf. » La duchesse qui était une pieuse femme, se consola à cette promesse, car elle était de ceux qui croyaient fermement à l'inspiration de Jehanne.

Lorsque le duc d'Alençon fut parti, on s'occupa immédiatement du départ de Jehanne. On lui donna l'état d'un chef de guerre, c'est-à-dire un écuyer, un page, deux hérauts et un chapelain. L'écuyer se nommait Jehan Daulon ; le page, Louis de Comtes dit Imerget ; l'un de ses hérauts, Guyenne ; l'autre, Ambleville ; et enfin le chapelain, frère Pasquerel.

Ce premier soin accompli, le roi lui fit donner une armure complète ; mais Jehanne renvoya l'épée, disant que ce n'était point de celle-là qu'elle devait se servir, mais bien du glaive que l'on trouverait sur le tombeau d'un vieux chevalier qui était dans une des chapelles de l'église de Sainte-Catherine-de-Fierbois. On lui demanda à quoi on reconnaîtrait ce glaive ; elle répondit que c'était à cinq fleurs de lis qui se trouvaient sur la lame et près de la poignée. On s'informa encore si elle connaissait cette arme pour l'avoir vue ; ce à quoi elle dit qu'elle ne la connaissait aucunement, mais que ses voix lui avaient recommandé de se servir de celle-là et non d'une autre. L'armurier du roi fut envoyé à Sainte-Catherine-de-Fierbois, et trouva l'épée à l'endroit désigné. Elle fut fourbie et nettoyée, et Charles VII lui fit faire un beau fourreau de velours tout parsemé de fleurs de lis d'or.

Cependant les jours s'écoulaient, et l'on était arrivé à la fin d'avril ; il n'y avait plus de temps à perdre, la ville d'Orléans n'était soutenue dans son courage et sa fidélité que par le secours miraculeux qu'elle attendait. Le roi donna congé à Jehanne, et elle partit pour Blois, accompagnée du maréchal de Rays, de La Maison, de Laval, de Poitou, de Lahire, d'Amboise de Loré, de l'amiral de Culant, et de deux cent cinquante à trois cents hommes d'armes à peu près.

Arrivée à Blois, elle fut forcée de s'y arrêter quelques jours pour attendre plus nombreuse compagnie ; car, quoique Jehanne répétât sans cesse que peu importait le nombre des soldats avec lesquels elle partait, pourvu qu'elle partît, les autres chefs ne voulurent pas se mettre en route sans une force un peu imposante. Jehanne fut donc forcée de séjourner à Blois encore une semaine à peu près ; ce que voyant, à son grand regret, elle mit le temps à profit en faisant faire un étendard de soie blanche, tout parsemé de fleurs de lis d'or, avec Notre Seigneur au milieu, tenant le monde dans sa main, et, à sa droite et à sa gauche, deux anges à genoux et en prières ; puis, du côté où n'étaient point peintes les saintes images, elle fit écrire ces deux mots : *Jhésus Maria*. En outre de cet étendard de guerre, elle ordonna qu'une autre bannière de guerre fût faite, et elle la remit aux mains de frère Pasquerel, son chapelain, pour la porter dans les marches, les fêtes et les processions. Les deux étendards furent bénits dans l'église de Saint-Sauveur de Blois.

Ce ne fut pas tout encore. Pendant ce séjour forcé, Jehanne dicta au frère Pasquerel une lettre que, ne sachant point écrire, elle signa d'une croix. Cette lettre était conçue en ces termes, et a été copiée textuellement sur un manuscrit contemporain, et avec la langue et l'orthographe de l'époque :

« Jhesus Maria,

« Roy d'Angleterre, faites raison au roy du ciel de son sang royal ; rendez les clefs à la Pucelle de toutes les bonnes villes que vous avez enforcées : elle est venue de par Dieu pour réclamer le sang royal, et est toute prête de faire paix si vous voulez faire raison ; par ainsi que vous mettrez jus, et payerez de ce que vous l'avez tenue ; roy d'Angleterre, si ainsi ne le faites, je suis chef de guerre, en quelque lieu que j'atteindrai vos gens en France, s'ils ne veulent obéir, je les ferai issir, veuillent ou non ; et s'ils veulent obéir, je les prendrai à mercy. Croyez que s'ils ne veulent obéir, la Pucelle vient pour les occir : elle vient de par le roy du ciel corps pour corps vous bouter hors de France, et vous promet et certifie qu'elle y fera si gros hahay, que depuis mille ans en France ne fut veu si grand, si vous ne lui faites raison et croyez fermement que le roy du ciel lui envoyera plus de forces à elle et à ses bonnes gens d'armes, que ne sauriez avoir à cent assauts. Entre vous, archers, compagnons d'armes, gentils et vaillants, qui êtes devant Orléans, allez-vous-en en votre pays ! de par Dieu, et si ne le faites ainsi, donnez-vous de garde de la Pucelle, et qu'il vous souvienne de vos dommages. Ne prenez mye votre opinion que vous tiendrez la France du roy du ciel, le fils de sainte Marie. Mais la tiendra le roy Charles, vray héritier, à qui Dieu l'a donnée, qui entrera à Paris en belle compagnie. Si vous ne croyez les nouvelles de Dieu et de la Pucelle, en quelque lieu que vous trouverons, nous férirons dedans à horions, et sy verrez lesquels auront meilleur droit de Dieu ou de vous, Guillaume de La Poole, comte de Suffolk, Jehan, sire de Talbot, et Thomas, sire de Scales, lieutenant du duc de Bedfort, soi disant régent du royaume de France pour le roy d'Angleterre.

« Faites réponse si voulez faire paix à la cité d'Orléans ; se ainsi ne le faites, qu'il vous souvienne de vos dommages. Duc de Bedfort, qui vous dites régent de France pour le roy d'Angleterre, la Pucelle vous requiert et prie que vous ne vous faciez mye destruire. Si vous ne lui faites raison, elle fera tant que les François feront le plus beau fait que onques fut fait en le chrestienneté.

« Escript le mardi en la grande semaine. »

Au dos de la lettre était cette suscription :

« Entendez les nouvelles de Dieu et de la Pucelle. Au duc de Bedfort, qui se dit régent du royaume de France pour le roy d'Angleterre. »

Cette lettre achevée, Jehanne la remit à Guyenne, l'un de ses deux hérauts, et le chargea de la porter au chef du siège d'Orléans.

Le jour du départ si longtemps attendu arriva enfin. L'armée, pendant cette semaine où elle était restée à Blois, s'était recrutée du maréchal de Saint-Sévère, du sire de Gaucourt, et d'un grand nombre d'autres nobles, qui étaient accourus sur le bruit de l'expédition qu'on allait tenter, de sorte que la compagnie, telle qu'elle était, présentait un aspect assez formidable. Quant au convoi, il était fort considérable, et tel que la pauvre ville, s'il y pouvait entrer, en devait recevoir un grand soulagement ; car il se composait de bon nombre de chariots et de charrettes chargés de grains, et d'une grande quantité de bétail, comme bœufs, vaches, moutons, brebis et pourceaux. Au moment de partir, Jehanne ordonna que tous les gens de guerre se confessassent ; puis, ce devoir de religion accompli, on se mit en route pour Orléans.

A l'heure du départ, il y avait eu entre les principaux chefs un conseil auquel n'avait point assisté Jehanne. Toujours confiante dans sa mission, la jeune fille avait ordonné de suivre la rive droite sur laquelle était toute la puissance des Anglais, disant qu'on ne s'inquiétât ni de leur nombre, ni de leur position, Notre Seigneur ayant décidé que le convoi entrerait dans la ville sans empêchement. Mais quelle que fût la foi des chefs dans Jehanne, ils pensaient que c'était tenter Dieu que d'agir ainsi, et, sans rien dire à Jehanne, et tout en lui laissant croire que l'on suivait ses instructions, ils avaient pris la rive gauche, sur laquelle ils ne risquaient que de rencontrer quelques coureurs isolés.

Le convoi se mit donc en chemin, traversant la Sologne au lieu de traverser la Beauce. Frère Pasquerel ouvrait la marche, portant sa bannière, et chantant des hymnes avec les autres prêtres qui accompagnaient l'armée. Jehanne les suivait, chevauchant au milieu des chefs, qu'elle réprimandait à chaque instant sur la liberté de leurs propos, et le plus souvent marchant côte à côte de Lahire, qu'elle avait en grande amitié, malgré ses éternels juremens, et qui de temps en temps, pour la faire enrager, lui disait : « Jehanne, je renie... ma lance ; » et qui soir et matin faisait sa prière habituelle, que la jeune fille ne put lui faire changer, et qui était conçue en ces termes : « Bon Dieu ! faites pour Lahire ce que Lahire ferait pour vous s'il était le bon Dieu, et que vous fussiez Lahire. » Quant à elle, son maintien et ses paroles étaient si exemplaires, qu'ils avaient fini par imposer même aux soldats, qui avaient commencé les uns par rire et les autres par murmurer, de ce qu'eux, habitués à marcher sous la conduite des plus braves et des plus nobles chevaliers, ils marchaient maintenant sous celle d'une pauvre paysanne.

Le troisième jour on arriva devant Orléans, et là seulement Jehanne s'aperçut qu'on l'avait trompée, car elle vit la rivière entre elle et la ville. Elle fut alors bien fâchée de cette tromperie, et si ce n'eût été un si grand péché, elle serait entrée dans une bien grande colère ; mais enfin elle pensa à tirer le meilleur parti de sa position, et comme à son approche les Anglais effrayés avaient abandonné une de leurs bastilles située sur la rive gauche, Jehanne ordonna que l'on s'en emparât, mouvement qui fut exécuté sans aucune résistance. Au même moment le Bâtard d'Orléans, qui avait été prévenu de l'arrivée du convoi, s'était jeté dans un petit bateau et venait d'aborder sur la rive gauche. On annonça cette nouvelle à Jehanne, qui courut aussitôt à l'endroit qu'on lui avait indiqué, et qui trouva le Bâtard d'Orléans bien joyeux au milieu des chefs, et se consultant avec eux sur les moyens de faire entrer le convoi dans la ville.

— Etes-vous le Bâtard d'Orléans? demanda Jehanne en s'avançant vers lui

— Oui, répondit-il, et bien content de votre arrivée.

— C'est vous, continua Jehanne, qui avez donné le conseil de passer par la Sologne au lieu de passer par la Beauce?

— J'ai donné ce conseil parce que c'était non seulement le mien, mais celui des plus sages capitaines.

— Et vous avez eu tort, dit Jehanne, car le conseil de Messire est plus sage que celui des hommes : si nous avions suivi le sien, nous serions à cette heure dans Orléans, tandis qu'il nous reste la rivière à traverser.

— Eh bien ! reprit le Bâtard, il y a un moyen de la traverser tranquillement, c'est de la remonter jusqu'au château de Checy, qui est à deux lieues environ au-dessus d'ici, et qui a garnison française : les barques d'Orléans remonteront en même temps que nous, et on les chargera sous la protection de la forteresse.

— Au nom de Dieu ! faisons donc ainsi, dit Jehanne ; et elle se remit en chemin la première, quoique depuis le matin elle fût restée à cheval sans en descendre ni se désarmer. De son côté, le Bâtard d'Orléans rentra dans la ville, afin de diriger en personne les bateaux qui devaient remonter vers le château de Checy.

Le convoi se remit en route, et vers les trois heures de l'après-dînée arriva au château de Checy ; mais le ciel était à l'orage depuis une heure : la pluie tombait par torrens, et le vent, qui venait de l'est, était si contraire, qu'il n'y avait pas possibilité, tant que ce vent durerait, que les barques pussent remonter le courant du fleuve. Jehanne vit le découragement que cette découverte amenait dans son escorte ; alors se retournant vers les chefs :

— Ne vous ai-je pas assuré au nom de Messire, dit-elle, que le plaisir de Messire était que nous missions les vivres dans Orléans à notre aise, et que les Anglais ne feraient pas même semblant de nous empêcher ?

— Oui, sans doute, vous nous avez assuré cela, répondit le duc d'Alençon ; mais je ne vois pas que le moment soit bien choisi pour nous rappeler cette promesse.

— Au nom de Dieu ! ayez donc patience, dit Jehanne, car avant un quart d'heure le vent sera changé.

A ces mots, Jehanne descendit de cheval, et, s'éloignant de quelques pas, elle commença de prier Dieu avec son ardeur et sa foi accoutumées, et, en effet, avant même que sa prière fut achevée, le vent était sauté de l'est à l'ouest, et, de contraire, était devenu favorable. Les hommes d'armes se regardaient les uns les autres, ne sachant que penser de ce qu'ils voyaient de leurs propres yeux ; mais il n'y avait pas à douter, Jehanne avait prédit ce qui arrivait ; les plus incrédules furent donc convaincus.

Une heure après les bateaux arrivèrent, remontant légèrement le fleuve, comme si c'était la main de Dieu qui les poussât : sur le premier était le Bâtard d'Orléans avec plusieurs autres nobles hommes d'armes, et les premiers parmi les bourgeois de la ville.



Jehanne fit son entrée dans la ville d'Orléans au milieu d'un grand enthousiasme.

On chargea les grains, les animaux et les munitions sur les bateaux, et l'on n'eut qu'à les abandonner au fil de la rivière ; pendant ce temps la garnison faisait une sortie et occupait les Anglais sur la rive droite, de sorte que rien n'empêcha le convoi d'arriver à sa destination. Dans le dernier bâtiment venait Jehanne, entre le comte de Dunois et Lahire : deux cents lances les suivirent, tandis que le reste de la compagnie retournait à Blois pour y préparer un second convoi.

Toute la population, prévenue par Dunois, s'était portée sur le quai et attendait Jehanne ; la jeune fille mit pied à terre et trouva un beau cheval blanc tout équipé sur lequel elle monta : son entrée fut triomphale ; les Orléanais, devançant l'avenir, la recevaient déjà en libératrice.

Jehanne, après s'être rendue à l'église, où l'on chanta un *Te Deum*, descendit en l'hôtel du trésorier du duc d'Orléans : c'était un brave homme nommé Jacques Boucher, fort dévoué à son maître, qui avait demandé et obtenu la faveur d'être son hôte : ce fut là seulement qu'elle se désarma et qu'elle demanda un peu de vin ; on lui en apporta la moitié d'une tasse d'argent qu'elle remplit

d'eau [illegible] cinq ou six tranches de pain, et ne voulut [illegible] autre chose pour son souper, puis presque aussitôt elle se retira dans sa chambre avec la femme et la fille de son hôte. Bientôt la femme se retira, mais la fille resta avec elle, Jehanne l'ayant priée de partager son lit.

Ce fut ainsi que Jehanne fit son entrée dans la ville d'Orléans, le 29 avril 1429, au milieu d'un enthousiasme tel qu'il semblait, dit le journal du siège, aux bourgeois et aux hommes d'armes, qu'un ange de Dieu ou Dieu lui-même fût descendu parmi eux.

VI

LE SIÈGE D'ORLÉANS

L'entrée de Jehanne dans Orléans n'avait point opéré d'une façon moins extraordinaire sur l'esprit des assiégeans que sur celui des assiégés : seulement, autant sa présence apportait de confort aux derniers, autant elle jetait d'inquiétude parmi les autres. Les Anglais avaient beaucoup ri d'abord en apprenant qu'une femme s'était présentée au roi Charles VII, disant qu'elle avait mission de les chasser de France ; puis le bruit que cette femme était véritablement inspirée s'était répandu. On parlait de miracles opérés par elle ; et, qu'on se le rappelle, on était encore dans une époque de foi ou de superstition, où l'on croyait facilement aux choses extraordinaires, soit qu'elles vinssent de Dieu, soit qu'elles vinssent de Satan, soit que ce fût le ciel qui les opérât, ou l'enfer qui leur donnât naissance. Quoi qu'il en soit, Jehanne avait dit que le convoi entrerait dans Orléans, et deux fois, la première en remontant, la seconde en descendant la Loire, le convoi était effectivement passé à un trait d'arc des bastilles des Anglais, sans que d'aucune de ces bastilles le moindre mouvement eût été fait pour s'opposer à ce passage, si bien que la première prophétie de la Pucelle s'était déjà accomplie en tout point : il y avait donc, comme nous l'avons dit, un grand trouble dans l'armée anglaise.

Soit que Jehanne devinât l'effet qu'elle avait produit, soit que l'inspiration du Seigneur la poussât à agir ainsi, elle voulait dès le lendemain de son arrivée attaquer les ouvrages des Anglais ; mais Dunois, le sire de Gamache, et plusieurs autres braves capitaines dont les noms seuls indiquaient que ce n'était point par crainte qu'ils s'opposaient au projet, furent d'un avis tout contraire. Jehanne, qui croyait que le roi lui avait donné le commandement en chef de l'armée, insistait avec toute l'opiniâtreté de la confiance, et, en effet, elle était presque prête à l'emporter, lorsque le sire de Gamache, irrité de ce ton de commandement qui l'humiliait dans une femme, se leva, et s'adressant à Lahire et au sire de Lilliers, que Jehanne avait amenés à son avis :

— Puisqu'on écoute, dit-il, l'avis d'une péronnelle de bas lieu mieux que celui d'un chevalier tel que moi, je ne me rebifferai plus contre. En temps et lieu, ce sera ma bonne épée qui parlera, et peut-être y périrai-je. Mais le roi et mon honneur le veulent, désormais je défais ma bannière, et je ne suis plus qu'un pauvre écuyer. J'aime mieux avoir pour maître un noble homme, qu'une fille qui auparavant a peut-être été je ne sais quoi ; et à ces mots, ployant sa bannière, il la remit aux mains du comte de Dunois.

Dunois était, comme nous l'avons dit, d'une opinion opposée à celle de Jehanne ; il est probable même qu'il n'avait pas grand'foi dans la mission dont elle se disait chargée ; mais il comprenait le parti qu'on pouvait tirer de la foi qu'elle inspirait aux autres ; aussi s'interposa-t-il aussitôt entre Jehanne et le sire de Gamache, disant à celui-ci qu'il serait toujours libre de combattre quand et comme il voudrait, et qu'il était de ceux-là qui n'ont d'ordre à recevoir que de Dieu et du roi, disant à Jehanne que ce n'était qu'un léger retard, et que l'on combattrait aussitôt qu'un renfort, qu'il attendait de Blois, serait arrivé. Enfin il fit si bien que Jehanne et le sire de Gamache se donnèrent la main, fort en rechignant il est vrai ; mais enfin ils se la donnèrent, c'était tout ce que désirait Dunois, qui espérait que cette mésintelligence disparaîtrait sur le champ de bataille.

Ce qui avait surtout calmé Jehanne, c'était la promesse que lui avait faite Dunois, qu'il partirait le lendemain en personne pour Blois, afin de hâter l'arrivée de ce renfort : de son côté elle voulut employer fructueusement sa journée, et dicta une seconde lettre adressée aux chefs anglais, et rédigée dans les mêmes termes à peu près que la première ; puis, lorsque cette lettre fut écrite et signée de sa croix, elle appela Ambleville, son second héraut, et lui ordonna de la porter au comte de Suffolk. Mais alors Ambleville fit remarquer à Jehanne que Guyenne, qui était porteur de la première lettre, n'était point encore revenu, et que bien loin de le relâcher, les Anglais, contre le droit des gens, l'avaient retenu prisonnier et menaçaient de le brûler comme hérétique ; mais Jehanne le rassura.

— Au nom de Dieu ! dit-elle avec sa confiance ordinaire, va en toute sécurité, car ils ne te feront aucun mal, ni à toi, ni à lui ; bien au contraire, ne fais aucun doute que tu ramèneras ton compagnon, et dis à Talbot que s'il s'arme je m'armerai aussi : libre à lui, s'il peut me prendre, de me faire brûler ; mais si je le déconfis, que de son côté en revanche il fasse lever le siège et s'en retourne en son pays avec les Anglais.

Tout cela ne rassurait que médiocrement le pauvre Ambleville ; mais le comte de Dunois lui remit de son côté, pour le comte de Suffolk, une lettre dans laquelle il annonçait au général anglais que la vie de tous les prisonniers, ainsi que celle des hérauts envoyés pour traiter des rançons, lui répondaient de la vie des deux messagers d'armes de la Pucelle : en effet, comme l'avait prédit Jehanne, Ambleville et Guyenne furent renvoyés le même soir, mais sans rapporter aucune réponse des chefs anglais aux deux lettres qu'ils avaient reçues.

Le lendemain, après avoir conduit avec Lahire et une bonne partie de la garnison, jusqu'à une lieue hors de la ville, le comte de Dunois, qui, ainsi qu'il lui en avait fait la promesse la veille, allait chercher du renfort à Blois, Jehanne voulut répéter de vive voix aux Anglais ce qu'elle leur avait déjà fait savoir par écrit. En conséquence, elle monta sur un des boulevards des assiégés qui se trouvait en face de la bastille anglaise des Tournelles, et s'approchant d'eux à découvert jusqu'à la distance de soixante pas à peine, elle leur ordonna, sous peine de malheur et de honte, de se retirer non seulement de devant la ville, mais encore de sortir du royaume. Mais au lieu d'obtempérer à cette réquisition, sir Guillaume Gladesdale et le bâtard de Granville, qui commandaient la bastille des Tournelles, ne répondirent à Jehanne que par de grosses injures, la renvoyant garder les vaches dans son village, et traitant les Français d'hérétiques et de mécréans. Jehanne écouta assez patiemment toutes les injures qui lui étaient personnelles, si grossières qu'elles fussent ; mais lorsqu'elle entendit insulter les Français :

— Vous mentez ! s'écria-t-elle, et puisque vous ne voulez point partir d'ici de bonne volonté, vous en partirez bientôt de force ; mais vous qui m'insultez, vous ne verrez point ce départ.

Cependant le Bâtard d'Orléans, accompagné des seigneurs de Rayz et de Loré, tirait vers Blois, où ils arrivèrent le lendemain au soir : ils se présentèrent aussitôt au conseil du roi pour remontrer le grand besoin que la ville avait d'un nouveau convoi de vivres et d'un nouveau renfort d'hommes ; l'un et l'autre leur furent accordés, et cette fois l'on décida que pour plus grande diligence on passerait par la Beauce au lieu de passer, comme la première fois, par la Sologne, et cela au mépris des Anglais ; car depuis l'heureuse réussite de Jehanne, l'armée du roi avait repris une telle confiance que, dit la chronique anonyme de la Pucelle, avant qu'elle arrivât, deux cents Anglais chassaient aux escarmouches quatre cents Français, tandis que, depuis sa venue, deux cents Français chassaient quatre cents ennemis.

On fit une telle diligence pour rassembler vivres et soldats, que le troisième jour de mai le second convoi se trouva prêt à partir. Il se mit donc en route vers les neuf heures du matin, et le soir même coucha à mi-chemin de Blois et d'Orléans, en un village que le chroniqueur ne nomme pas, mais qui devait être Beaugency ou Saint-Ay. Le 4, il continua son chemin vers la ville, décidé à forcer le passage, quoique, dans le cas où l'on en viendrait aux mains, les Anglais dussent se trouver plus de trois contre un ; mais, comme le Bâtard arrivait en vue de la ville, il aperçut la Pucelle avec Lahire et la plupart des capitaines d'armes qui venaient au-devant de lui en belle ordonnance et enseignes déployées. Bientôt les deux troupes se joignirent, et passèrent ainsi réunies devant les Anglais, qui n'osèrent entrer sortir de leurs bastilles, et laissèrent ce second convoi entrer dans la ville sans lui faire plus d'opposition qu'ils n'en avaient fait au premier.

Le comte de Dunois trouva la garnison renforcée d'un très grand nombre d'hommes d'armes qui étaient arrivés la veille de Montargis, de Gien, de Château-Renard, du pays de Gatinais, et de Châteaudun, de sorte qu'il fut convenu entre lui et Jehanne que dès le lendemain on reprendrait l'offensive.

Jehanne était très fatiguée, car, les deux jours précédents, il lui avait fallu recevoir chez elle tous les notables de la ville, et sortir par les rues pour se montrer au peuple :

puis, la nuit précédente, elle s'était tenue éveillée et armée, de peur que le Bâtard ne revînt, et que si elle était désarmée, elle n'eût point le temps de lui porter secours ; confiante dans la promesse que venait de lui faire Dunois pour le lendemain, elle se fit donc désarmer, se jeta tout habillée sur son lit et s'endormit.

Cependant quelques notables de la ville voyant la garnison toute réconfortée par la présence de Jehanne et par l'arrivée des vivres, profitèrent de ce moment de réaction pour entraîner sur leurs pas une quantité de gens de trait et du commun, et faire une sortie ; cette sortie improvisée fut dirigée contre la bastille de Saint-Loup, une des plus fortes et des mieux défendues ; en effet, elle était commandée par un vaillant capitaine nommé Guerrard, et elle était parfaitement garnie d'hommes d'armes et de munitions. Aussi les Français furent-ils vigoureusement reçus ; mais comme ils avaient repris dans leur enthousiasme un courage extrême, ils s'acharnèrent aux murailles, rendant coup pour coup, mort pour mort, de sorte que le combat s'engagea des deux côtés avec un si terrible acharnement que, depuis le commencement du siège, on n'en avait point encore vu un pareil.

Tout à coup Jehanne qui, ainsi que nous l'avons dit, s'était jetée sur son lit, et qui dormait depuis une heure à peu près, s'éveilla en criant :

— A moi ! mon écuyer, à moi, sire Daulon, à moi !

— Qu'y a-t-il ? demanda Daulon en entrant vivement dans sa chambre.

— Il y a, s'écria Jehanne en sautant en bas de son lit et en saisissant son casque, il y a que les Français ont affaire en ce moment devant une bastille, et qu'il me faut armer, car il y en a déjà beaucoup de tués et de blessés

Et elle s'arma en toute hâte, en criant : — Mon cheval ! mon cheval ! Mais Daulon ne la pouvait armer et aller chercher son cheval tout à la fois ; il acheva de lui boucler sa cuirasse et voulut sortir ; mais Jehanne l'arrêta.

— Restez, restez, lui dit-elle ; achevez de vous armer et me venez rejoindre au plus vite ; j'irai chercher mon cheval moi-même.

Alors elle prit une petite hache d'armes à la main, et descendit si vivement, qu'elle oublia sa bannière qui était dans sa chambre. Sur l'escalier, elle rencontra son hôtesse.

— Mon Dieu ! dit-elle, le sang de nos gens coule par terre, et vous ne m'avez pas éveillée ; c'est mal fait à vous ; puis elle continua son chemin, criant : — Mon cheval ! mon cheval !

Sur le seuil de la porte, elle trouva son page qui jouait.

— Ah ! méchant garçon ! s'écria-t-elle, qui ne m'êtes point venu dire que le sang des Français était répandu. Allons vite; mon cheval ! mon cheval !

Tandis qu'Immerget courait à l'écurie, elle s'aperçut qu'elle avait oublié sa bannière, et appela Daulon, qui la lui passa par la fenêtre. Jehanne la déploya. Dans ce moment on lui amena son cheval ; la jeune guerrière sauta dessus, malgré le poids de ses armes, comme aurait pu faire un chevalier consommé ; et, sans demander de quel côté était la bastille Saint-Loup, elle piqua des deux, guidée par l'esprit qui l'illuminait, traversant les rues au grand galop de son cheval, qui, pareil à celui de l'ange exterminateur, faisait jaillir le feu de ses quatre pieds.

Arrivée à la porte de Bourgogne, elle y rencontra un homme de la ville que l'on rapportait tout blessé ; alors elle arrêta son cheval, et, tandis qu'elle regardait le malheureux, deux grosses larmes coulèrent le long de ses joues ; puis, secouant la tête :

— Hélas ! je n'ai jamais vu couler le sang d'un Français sans que mes cheveux se dressassent sur mon front !

Mais bientôt le bruit des armes qui se rapprochait, les cris des fuyards, rappelèrent à Jehanne que ce n'était pas le moment de s'attendrir : elle s'élança hors de la porte et vit les Français qui revenaient en grand désordre, ramenés par les ennemis. Alors, elle redoubla de vitesse, levant sa bannière en criant : « Courage ! courage ! voici venir la Pucelle, voici venir la fille de Dieu ! » Et sans s'inquiéter si elle était suivie, elle s'élança au plus pressé des Anglais.

Cette apparition produisit un double effet : les Français en reprirent courage et les Anglais s'en épouvantèrent ; il en résulta dans les rangs des assiégeans un moment d'hésitation dont Jehanne profita pour appeler à elle les fuyards. A sa voix, ils s'arrêtèrent aussitôt et revinrent à la charge. En même temps, Daulon et quatre ou cinq autres braves capitaines parurent à la porte de Bourgogne, accourant avec leurs hommes d'armes au secours de Jehanne. Chacun alors se rua de son mieux sur les Anglais, remarquant avec étonnement que depuis l'arrivée de Jehanne, pas un Français n'était blessé, tandis qu'eux, au contraire, semblaient porter tous coups mortels. Les Anglais repoussés se prirent à fuir à leur tour ; mais ils étaient poursuivis de si près que les Français entrèrent pêle-mêle avec eux dans la bastille, et qu'un instant après on vit flotter au haut de la muraille la bannière triomphante de Jehanne.

Alors Talbot, qui commandait la bastille Saint-Laurent, voulut porter secours à ses compagnons ; mais le comte de Dunois, suivi des sires de Graville, du maréchal de Boussac, du baron de Coulonge, et d'une partie de la garnison, prévenu de ce mouvement, se plaça entre les Anglais et la bastille attaquée, leur présentant le combat, ce que depuis bien longtemps les Français n'avaient osé faire. Et cette fois ce furent les Anglais qui eurent peur et n'osèrent attaquer, de sorte que la Pucelle eut tout le temps d'achever sa victoire.

En effet, la bastille prise, on ne se trouva qu'à la moitié de la besogne. Cette forteresse avait été faite avec une église dont on avait utilisé les épaisses murailles ; de sorte que les Anglais se réfugiaient dans le clocher, dont ils se firent une seconde citadelle ; mais les Français les y poursuivirent avec acharnement; beaucoup furent tués dans les escaliers, beaucoup précipités du haut en bas de la plate-forme ; si bien qu'il y périt près de deux cents hommes, et qu'il n'y eut de sauvés que quelques Anglais qui, ayant trouvé dans la sacristie des costumes de prêtres, essayaient de fuir sous ce déguisement ; encore la fureur des Français était telle, qu'ils allaient les mettre à mort sans pitié, lorsque Jehanne, en l'honneur de l'habit dont ils étaient couverts, ordonna qu'il leur fût fait grâce. Ils furent donc reçus à rançon et ramenés à la ville comme prisonniers de guerre.

Quant à la bastille, afin qu'elle ne pût servir davantage de rempart aux Anglais, elle fut brûlée et démolie, après qu'on en eut tiré les vivres et les munitions qu'elle renfermait.

La Pucelle rentra à Orléans avec les autres chefs, mais personne ne pouvait se dissimuler qu'à elle appartenait la gloire de toute la journée : elle avait été miraculeusement avertie par ses voix ; elle avait trouvé le chemin de la bastille Saint-Loup, qu'elle ne connaissait point, sans que personne le lui indiquât, et une fois arrivée là, elle avait, par sa seule présence, et sans faire aucune autre chose que marcher la première en écartant les ennemis du bois de sa lance ou avec la petite hache d'armes qu'elle tenait à la main, changé la déroute en victoire : aussi, à son entrée, toutes les cloches sonnèrent, comme si des mains invisibles les balançaient dans l'air, et les Anglais, de leur camp, purent entendre ce bruit insultant, qui célébrait le premier triomphe de celle qu'ils avaient traitée de gardeuse de vaches et de sorcière.

Jehanne en rentrant le soir avait demandé qu'on ne laissât point de relâche aux Anglais, et que, profitant du trouble où ils étaient, on les attaquât encore le lendemain. Mais les chefs de guerre firent observer à Jehanne que le lendemain était jour de grande fête, et que, pour la gloire de Notre-Seigneur, il était bon de passer ce jour en prières. Jehanne se rendit à grande peine, disant que la meilleure façon de prier Dieu c'était de lui obéir, et que Dieu lui ordonnait de combattre ce jour-là ; mais comme elle vit que l'avis universel était contraire au sien, elle décida qu'elle profiterait de ce jour de repos pour sommer une fois encore les Anglais de se rendre. En conséquence, elle se rendit sur le bout du pont qui était rompu aux trois quarts à peu près, et en face duquel était une forte bastille commandée par Gladesdale, et là, ayant fait attacher une troisième copie de sa lettre au bout d'une flèche, elle ordonna à un archer de la lancer dans les retranchemens ennemis ; l'archer lança la flèche au milieu des Anglais en même temps que Jehanne leur criait : « Lisez ! » Mais, au lieu de lire, ils prirent la lettre et la déchirèrent Alors Jehanne s'écria : « Au nom de Dieu, je vous dis que vous avez tort, car le plaisir de Notre Seigneur est que vous leviez le siège et que vous vous en alliez ! » Mais comme la première fois les Anglais ne répondirent que par des injures, et ces injures étaient si grossières et si offensantes, qu'en les entendant Jehanne ne put s'empêcher de pleurer, et levant les mains au ciel : « Oh ! s'écria-t-elle, méchans que vous êtes ! Messire sait que toutes ces choses que vous dites là ne sont que faussetés et menteries ! » Puis en même temps ses yeux parurent rencontrer une vision, ses larmes se séchèrent, le sourire reparut sur ses lèvres, et, se retournant vers les deux ou trois hommes qui l'accompagnaient :

— Dieu soit loué ! dit-elle, car je viens d'avoir des nouvelles de Monseigneur !

Pendant l'absence de Jehanne, et peut-être pour profiter de cette absence, les chefs s'étaient réunis en conseil et avaient décidé qu'il fallait le lendemain feindre d'assaillir les bastilles de droite, et, lorsque les Anglais se seraient dégarnis, attaquer celles de la rive gauche. Au moment où cette décision venait d'être prise, Jehanne rentra ; Dunois la fit aussitôt appeler et lui dit que selon son désir on marcherait le lendemain contre les bastilles du couchant. Mais Jehanne secoua la tête

— C'est cela, c'est cela, messeigneurs les capitaines, dit-elle ; il vous semble, parce que je ne suis qu'une femme, qu'on ne doit pas tout me dire, attendu que je ne saurais pas garder un secret. Eh bien ! je sais tout ce que vous

avez décidé, mais soyez tranquilles, je sais taire les choses qui sont à celer.

Alors voyant qu'il était inutile d'essayer de cacher quelque chose à cette femme extraordinaire, le Bâtard d'Orléans, qui était un de ses plus chauds amis, lui apporta la détermination telle qu'on l'avait prise, et lui demanda si elle approuvait cette décision. Jehanne répondit que oui, et que le projet était bon ; puis elle défendit à tout homme d'armes de marcher le lendemain au combat sans s'être confessé, et elle-même donna l'exemple en se confessant et en communiant.

Le lendemain, au point du jour, Jehanne et les principaux chefs rassemblèrent les troupes qui avaient été désignées pour l'expédition d'outre-Loire : comme il y avait dans la ville grand nombre de bateaux que l'on avait mis à la disposition du sire de Gaucourt, gouverneur de la ville, Jehanne passa avec Lahire dans une petite île qui était proche de la rive gauche ; deux autres bateaux placés en travers formèrent un pont à l'aide duquel on pouvait facilement gagner la rive ; puis les soldats montèrent sur ce qu'il en restait, et passèrent de la rive droite à l'île, et de l'île à la rive gauche.

Toutes ces précautions avaient été prises parce qu'on s'attendait à ce que les Anglais s'opposeraient au débarquement ; mais loin de là, ils abandonnèrent la première bastille, qui était celle de Saint-Jehan-le-Blanc, la brûlant et la désemparant pour qu'elle fût inutile aux Français, et se retirèrent dans la seconde, qui était celle des Augustins, aux boulevards et aux tournelles. Enhardie par cette retraite, Jehanne passa de l'autre côté avec une cinquantaine d'hommes seulement ; car l'avant-garde seule était arrivée, et les autres étaient occupés à passer de la rive droite dans l'île, ce qui ne pouvait se faire que lentement à cause du petit nombre de bateaux.

Mais Jehanne ne comptait ni les siens ni ceux contre lesquels elle combattait ; elle était poussée par la main de Dieu, et les calculs ordinaires des hommes n'étaient rien pour elle ; elle marcha droit au boulevard, et planta sa bannière à une demi-portée de trait des murailles ; puis, se retournant, elle appela à elle les cinquante ou soixante hommes qui l'avaient suivie. En ce moment, un cri s'éleva que les Anglais s'avançaient à grande puissance du côté de Saint-Rive ; à ce cri, les hommes d'armes qui accompagnaient la Pucelle, et qui étaient la plupart de communes gens, s'épouvantèrent et s'enfuirent droit au passage de la Loire : une quinzaine d'hommes cependant resta autour d'elle, et avec cette petite troupe, elle se retira lentement à son tour. Aussitôt qu'ils la virent battre en retraite, les Anglais sortirent en grand nombre de la bastille Saint-Augustin, et la poursuivirent avec de grandes huées et des paroles si diffamantes, que, si peu qu'elle eût d'hommes autour d'elle, Jehanne fit volte-face et courut sus aux Anglais ; alors Dieu voulut que, pour faire éclater dans tout son jour la mission céleste de la sainte jeune fille, toute cette multitude d'Anglais se prît à fuir devant le fer de son étendard, comme un troupeau de moutons devant la houlette. Jehanne les poursuivit jusqu'au boulevard, suivie non seulement des quinze soldats qui lui étaient restés fidèles, et des cinquante qui avaient fui d'abord et s'étaient ralliés ensuite, mais encore de tout ce qui était passé de la rive droite dans l'île, et qui, voyant la Pucelle aux prises avec l'ennemi, se hâta d'accourir à son secours. La Pucelle se trouva donc tout à coup à la tête d'une troupe considérable, qui s'augmenta bientôt encore de toute l'arrière-garde que lui amenait le sire de Rayz. Alors Jehanne marcha droit aux palissades ; un Espagnol nommé le sire de Partada et le sire Daulon y firent une trouée par laquelle Jehanne passa aussitôt, et l'on vit sa bannière flotter au-dessus des pieux. Chacun se rua alors par le passage, qui devint bientôt une énorme brèche ; les Anglais voulurent résister, mais il n'y avait pas de courage humain qui pût repousser des hommes qui marchaient animés de la colère de Dieu. En un instant, la bastille des Augustins fut prise, et de peur que ses gens ne s'occupassent à piller et n'offrissent ainsi à l'ennemi une occasion de prendre sa revanche, Jehanne y mit le feu de sa propre main.

Les clochers et les toits d'Orléans étaient couverts d'une foule de peuple qui suivait des yeux la marche héroïque de la Pucelle, l'animant par ses cris et battant des mains comme font les spectateurs à un théâtre. A peine eut-on vu se déployer sur la bastille l'étendard sacré, que toutes les cloches sonnèrent en signe de triomphe. La Pucelle ordonna à ses gens de passer la nuit où ils étaient, leur promettant de revenir avec de nouvelles forces le lendemain matin. Quant à elle, comme elle s'était blessée au pied avec une chausse-trape, et qu'elle avait jeûné toute la journée, attendu que c'était vendredi, elle rentra dans la ville pour prendre quelque repos et un peu de nourriture ; car maintenant qu'elle n'était plus soutenue par la fièvre du combat, elle tombait à la fois de fatigue et d'inanition.

Pendant le soir, il y eut conseil des chefs. Contre la résolution prise, tout l'effort s'était porté sur la rive gauche ; il fut convenu que maintenant que rien n'empêchait les renforts d'arriver, puisque les bastilles de Saint-Loup, de Saint-Jean-le-Blanc et des Augustins n'existaient plus, on ne risquerait point de dégarnir ainsi la ville, qui, en l'absence des trois quarts de ses défenseurs, avait la chance d'être enlevée d'un coup de main.

Jehanne apprit cette résolution.

— Vous avez été à votre conseil, dit-elle, et moi j'ai été au mien. Or, le conseil de Messire est contraire au vôtre : aussi tiendra-t-il, tandis que le vôtre périra. Qu'on soit prêt de bonne heure, car j'aurai plus à faire demain que je n'ai fait jusqu'à présent. Puis, ajouta-t-elle avec un soupir et comme si elle frissonnait de douleur, demain, il sortira du sang de mon corps ; je serai blessée !

Jehanne passa une nuit fort inquiète. Elle se réveillait d'instant en instant, craignant toujours que les Anglais ne tombassent sur ses gens, et courait à la fenêtre qu'elle ouvrait pour écouter si elle n'entendrait point quelque bruit ; mais à chaque fois, la fille de Jacques Boucher, qui partageait son lit, la rassurait, lui disant de dormir tranquille, attendu que les Anglais étaient si fort effrayés de ce qui venait de se passer dans les deux journées précédentes, qu'ils étaient bien plus disposés à fuir qu'à attaquer. Jehanne se rassurait un peu et revenait se coucher, mais au bout d'un instant les mêmes craintes lui reprenaient : de sorte qu'elle se fit armer avant même qu'il fût jour.

Avant de sortir, elle répéta, avec le même frémissement involontaire qui l'avait agitée la veille, la prédiction relative à sa blessure.

— Mais alors pourquoi sortez-vous ? lui demanda sa bonne hôtesse.

— Dieu me pousse, répondit Jehanne.

Comme elle allait sortir, des mariniers apportèrent à Jacques Boucher une superbe alose.

— Restez avec nous, au lieu d'aller combattre, dit le brave homme, et nous mangerons ce poisson.

— Non, dit Jehanne, non ; attendez plutôt le souper pour en manger, car je reviendrai en prendre ma part, par le pont, et je vous ramènerai quelques Anglais pour en manger avec nous.

— Dieu vous entende ! dit Jacques Boucher ; car pour revenir par le pont, il faut que vous preniez la bastille des Tournelles.

— Avec l'aide de Dieu, répondit Jehanne, nous la prendrons, n'en faites aucun doute.

A ces mots, elle sortit ; il était à peu près sept heures et demie du matin. En arrivant à la porte de Bourgogne, elle la trouva fermée : c'était le sire de Gaucourt qui, en vertu de la décision du conseil, avait donné l'ordre de ne point laisser sortir Jehanne. Mais Jehanne s'écria que les ordres du conseil ne la regardaient pas, qu'elle était chef de guerre, et que d'ailleurs les ordres d'un conseil bien autrement souverain que celui qui voulait l'enchaîner, lui ordonnaient d'aller dehors. Il résulta de ce conflit une grande émeute à la porte. On courut prévenir le sire de Gaucourt, qui accourut ; mais, quelque chose qu'il pût dire, Jehanne resta ferme dans sa résolution. Le peuple alors commença à murmurer en sa faveur. Le sire de Gaucourt voulut élever la voix :

— Vous êtes un méchant homme, cria alors la Pucelle, couvrant la voix du gouverneur de la sienne : mais vous n'aurez pas le pouvoir de vous opposer à la volonté de Notre Seigneur. Les hommes d'armes partiront malgré vous ; les hommes d'armes obéiront à ma voix, et non à la vôtre ; les hommes d'armes me suivront et gagneront la journée d'aujourd'hui comme ils ont gagné celles d'hier et d'avant-hier.

— Oui ! oui ! crièrent de toutes parts les soldats, les archers et le peuple ; oui, Jehanne est notre seul chef, et nous ne voulons suivre qu'elle.

Et comme le sire de Gaucourt faisait encore des difficultés, on se jeta sur lui et sur sa suite avec une telle fureur que, sans Jehanne, lui et tous ses gens étaient égorgés. Enfin, la porte fut ouverte : Jehanne sortit la première, et toute cette multitude rugissante s'écoula derrière elle.

Jehanne, comme la veille, passa la rivière en bateau, tenant par la bride son cheval qui la suivait en nageant. Arrivée à l'autre bord, elle éleva son étendard, et ses soldats, qui avaient passé la nuit campés, voyant qu'elle tenait la promesse qu'elle leur avait faite de revenir de grand matin se mettre à leur tête, poussèrent des cris de joie, répétant d'un bout à l'autre des rangs :

— Aux armes ! aux armes !

La Pucelle ne leur donna pas le temps de se refroidir et ordonna de monter à l'assaut.

La bastille des Tournelles était la plus forte de toutes ; aussi sir Guillaume Gladesdale s'y était-il enfermé avec la fleur de ses hommes d'armes. Elle était bâtie sur une arche même du pont rompu, de sorte qu'elle était isolée au

tiers de la largeur de la Loire à peu près, et que de tous côtés la rivière lui servait de fossés. En outre, un boulevard parfaitement fortifié, et qui communiquait avec la bastille par un pont-levis, s'élevait sur la rive gauche, défendant les approches des Tournelles ; de sorte qu'il fallait d'abord enlever le boulevard, et que, ce boulevard enlevé, on n'était encore qu'à la moitié de la besogne.

La Pucelle marcha au combat avec sa confiance habituelle, et bientôt même elle vit arriver à son aide tous les chefs qui, ayant honte de laisser une femme combattre seule, accouraient pour prendre leur part de la journée. C'étaient le Bâtard d'Orléans, les sires de Rayz, de Gaucourt, de Gamache, de Graville, de Quittey, de Villars, de Chailly, de Coaraze, d'Illiers, de Thermes, de Gontaut, l'amiral Culant, Lahire, de Xaintrailles ; c'est-à-dire, à peu d'exceptions près, la fleur de la chevalerie française. En les voyant approcher, sir Guillaume Gladesdale rappela aux Anglais qu'ils étaient du même sang que ceux qui avaient vaincu à Crécy, à Poitiers et à Azincourt ; et encore, ajouta-t-il, ceux qui combattaient à ces grandes journées combattaient des hommes, et non pas une femme. Les Anglais jurèrent de se montrer dignes de leurs pères et d'eux-mêmes, et l'assaut commença.

Au premier choc, en voyant de quelle façon on attaquait et l'on défendait, chacun comprit bien que c'était une lutte suprême et mortelle, et que cette journée serait décisive pour la France ou pour l'Angleterre. Depuis dix heures du matin jusqu'à une heure de l'après-midi, c'est-à-dire pendant trois longues heures, les Français ne cessèrent d'assaillir et les Anglais de les repousser. Chacun se battait, non pas avec la froide régularité d'une bataille générale, mais avec l'acharnement d'un duel particulier. Chacun choisissait son ennemi, chacun l'attaquait, chacun le renversait ou était renversé par lui ; les Français se servant surtout de leurs épées et de leurs lances, avec lesquelles ils atteignaient de plus loin ; les Anglais frappant avec des masses de plomb et des haches de fer, précipitant les hommes avec de grosses poutres, brisant les échelles avec d'énormes pierres ; puis jetant sur tous ces hommes renversés, meurtris, navrés, de la chaux, de l'huile bouillante ou du plomb fondu Pendant trois heures entières, comme nous l'avons dit, l'horrible mêlée rugit et s'agita ainsi ; pendant trois heures on entendit au-dessus de toutes les voix la voix de la Pucelle qui criait : Courage ! Pendant trois heures on vit sa bannière en avant de toutes les bannières, monter, redescendre, remonter encore ; enfin harassés de fatigue, repoussés de tous côtés, les Français firent un pas en arrière, malgré les efforts de Jehanne, qui s'acharnait à la muraille, criant :

— Au nom de Dieu ! ne vous retirez pas ; au nom de Dieu ! courage ! car dans un bref délai, je vous le dis, ils seront tous à notre merci.

Et voulant alors les ramener par son exemple, elle prit une échelle, la dressa contre le rempart, et monta seule, criant :

— Rendez-vous, Anglais, rendez-vous ! car si vous ne vous rendez pas, la volonté de Dieu est que vous soyez tous déconfits.

En ce moment, et presque à bout portant, un trait d'arbalète vint frapper Jehanne à l'épaule et, entrant au-dessus du sein, ressortit de quatre à cinq pouces derrière le cou. C'était la blessure qu'avait prévue la veille la pauvre Jehanne ; elle jeta un cri de douleur, descendit de l'échelle, et, vaincue par la souffrance, se laissa tomber dans le fossé ; aussitôt les Anglais reprirent courage et se précipitèrent hors du boulevard pour la prendre ; mais de leur côté les chevaliers français se lancèrent à son aide. Le sire de Gamache arriva près d'elle, et abattant avec sa hache les deux premiers Anglais qui essayèrent de la toucher :

— Jehanne, lui dit-il, vous êtes une brave fille et j'avais mal présumé de vous ; je vous en demande pardon, prenez mon cheval, et sans rancune.

— Oui, sans rancune, répondit la Pucelle en lui tendant la main, car jamais je ne vis chevalier mieux appris que vous. Alors on emporta Jehanne à une centaine de pas du boulevard, car elle avait essayé vainement de monter à cheval, et là, on la désarma. Jehanne porta la main au carreau qui l'avait blessée, et s'aperçut seulement à cette heure qu'il sortait d'un demi-pied par derrière. Alors la femme succéda à la guerrière, la faiblesse à la force : Jehanne eut peur et se prit à pleurer ; mais tout à coup ses larmes s'arrêtèrent, elle leva les yeux au ciel, son visage prit une expression radieuse, et ses lèvres murmurèrent quelques paroles que personne ne comprit. C'étaient ses saintes qui lui apparaissaient et qui venaient la consoler.

Aussitôt la vision évanouie, Jehanne se sentit de nouveau forte et confiante ; elle prit le carreau à pleines mains et l'arracha elle-même de la plaie. Alors un des hommes d'armes qui avaient aidé à la transporter s'approcha d'elle et lui offrit de charmer la douleur qu'elle éprouvait avec des paroles magiques. Mais Jehanne, se reculant de lui avec effroi :

— J'aimerais mieux mourir, dit-elle, que d'aller ainsi contre la volonté de Dieu. Si l'on peut sans péché guérir ma blessure, je le veux bien. Mais j'aimerais mieux qu'elle restât ouverte toute ma vie et perdre par elle jusqu'à la dernière goutte de mon sang, que de la voir refermer par de pareils moyens.

Alors un autre s'approcha et mit dessus une compresse de coton imbibée d'huile, ce qui la soulagea quelque peu.

En ce moment, Dunois arriva près d'elle ; il venait lui annoncer qu'il fallait qu'elle songeat à se retirer, la retraite étant ordonnée, et les canonniers commençant déjà d'emmener les canons. Alors Jehanne reprit toute sa force, remit son armure, remonta à cheval, et laissant son étendard aux mains d'un des soldats, elle s'élança au milieu des chefs, criant :

— Au nom de Dieu ! courage, car nous entrerons bientôt ! Faites un peu reposer vos gens, buvez et mangez ; puis retournez à l'assaut, et vous verrez qu'en moins d'une demi heure tout sera en notre pouvoir.

Mais tout le monde était tellement découragé de cette longue lutte sans résultat, que les plus braves étaient d'avis de rentrer dans la ville ; quand tout à coup le sire Daulon, pensant que si l'on voyait marcher la bannière de Jehanne contre le boulevard, tout le monde la suivrait, voulut la prendre des mains du soldat pour la porter en avant ; mais le soldat à qui Jehanne l'avait confiée, et qui était tout fier d'un pareil dépôt, ne voulut pas la rendre. Daulon lui proposa d'aller ensemble contre les Anglais ; il y consentit, et tous deux se prenant par la main coururent vers le fossé, criant :

— En avant ! hommes d'armes, en avant !

Ce qu'avait prévu le sire de Daulon réussit alors pleinement. Sans s'inquiéter davantage des chefs de guerre, les soldats et les gens du commun coururent au boulevard. Jehanne, qui s'était retirée dans une vigne pour prier Dieu de rendre le courage aux cœurs faibles, entendit un grand bruit ; elle leva la tête, vit tout le monde qui retournait à l'assaut. Elle se jeta aussitôt au plus pressé de cette foule, arriva jusqu'à l'endroit où était son étendard, le reprit des mains du soldat qui le tenait, et, le levant au-dessus de sa tête, elle l'agita de toute sa force. L'effet de cette apparition fut magique : les plus éloignés revinrent, les moins assurés reprirent cœur.

De leur côté, les Anglais, qui croyaient Jehanne morte ou du moins grièvement blessée, s'effrayèrent de la revoir, armée, vigoureuse et presque saine et sauve ; il leur sembla qu'un miracle seul pouvait amener ce retour, et ils s'intimidèrent à la pensée que Dieu combattait pour les Français. En ce moment, pour augmenter encore la confusion qui commençait à se répandre parmi eux, les bourgeois d'Orléans, conduits par le commandeur de Girenne, vinrent attaquer la bastille par le pont. Un brave charpentier vint jeter une large poutre de l'arche brisée sur les Tournelles : le commandeur de Girenne s'y élança le premier, en criant :

— A mort ! à mort les Anglais !

Sir Guillaume Gladesdale, entendant ces cris, et craignant qu'en son absence ses gens ne se défendissent mal et ne se laissassent surprendre par derrière, voulut courir à l'endroit d'où venaient ces cris. Jehanne le vit s'éloigner pour gagner le pont-levis à l'aide duquel on communiquait du boulevard aux Tournelles :

— Rends-toi ! Gladesdale, rends-toi ! lui cria-t-elle ; rends-toi au Roi des cieux, et il te sera fait merci ! Tu m'as vilainement injuriée, et cependant je n'en ai pas moins pitié de ton âme et de celle des tiens !

Mais Gladesdale ne répondit pas ; il venait de mettre le pied sur le pont-levis, et, l'épée à la main, passait suspendu au-dessus de la rivière, quand tout à coup le sire de Daulon, qui avait ordonné à un brave canonnier de diriger sa bombarde contre le pont, lui ordonna de faire feu ; la pierre dont elle était chargée porta en plein bois ; le pont, chargé d'hommes, craqua et se rompit par le milieu, et Gladesdale tomba dans la Loire, où il disparut, entraîné au fond de l'eau par le poids de son armure. Le sire de Moulins et le sire de Pommier, ainsi que beaucoup d'autres chevaliers anglais, tombèrent en même temps que lui, et se noyèrent avec lui.

Un cri de désespoir retentit à la fois sur le boulevard et dans la bastille : Dieu se déclarait visiblement pour nous. Un Anglais cria qu'il voyait au-dessus de nos rangs l'archange Michel et saint Aignan, le patron de la ville d'Orléans, qui, montés sur des chevaux blancs, et armés d'épées flamboyantes, combattaient avec nous. Le chef n'était plus là pour donner des ordres ; les plus braves après lui étaient morts ou blessés : il n'y avait plus de résistance possible. Le cri de *Sauve qui peut !* se fit entendre ; les uns sautèrent du boulevard dans la rivière, les autres se rendirent à merci : quelques-uns, qui ne voulaient ni fuir ni se rendre, furent tués les armes à la main. Enfin, comme l'avait prédit

Jehanne : une demi-heure ne s'était point écoulée depuis le moment de l'assaut, que le boulevard et la bastille étaient à nous.

Ainsi qu'elle l'avait annoncé à son hôtesse, Jehanne rentra dans la ville par le pont.

Cette entrée fut un triomphe plus grand pour elle qu'aucun de ceux qu'on lui eût encore faits. Il est vrai que jamais sa miraculeuse mission n'avait si évidemment éclaté. Tout ce qu'elle avait prédit était arrivé : elle avait été blessée, la bastille avait été prise, et elle était revenue par le chemin qu'elle avait désigné pour son retour. Le *Te Deum* fut chanté, les cloches sonnèrent toute la nuit, et jusqu'au jour les bourgeois se promenèrent dans les rues illuminées, s'embrassant, en signe de joie, et criant noël, en actions de grâces.

Jacques Boucher attendait Jehanne avec son alose ; mais Jehanne était trop fatiguée et trop souffrante pour en prendre sa part ; elle mangea seulement un peu de pain, but la moitié d'un gobelet d'argent de vin et d'eau, fit mettre un nouvel appareil sur sa blessure, qui déjà était refermée, et se coucha.

A la pointe du jour, on réveilla Jehanne, en lui disant qu'on voyait une grande flamme et une épaisse fumée du côté du logis des Anglais. Jehanne se leva aussitôt, se couvrit, au lieu de sa lourde cuirasse, d'un léger jaque de mailles, et monta à cheval. En arrivant sur les remparts, elle vit les Anglais en bataille, qui avaient rangé leurs troupes jusque sur les fossés de la ville, et qui semblaient offrir le combat aux Français. Pendant la nuit, lord Talbot, le comte de Suffolk et les autres chefs anglais avaient décidé de lever le siège ; mais comme ils voulaient, pour sauver l'honneur, faire cette retraite, non pas en hommes que l'on chasse, mais en gens qui s'en vont de leur propre volonté, ils avaient mis le feu à leurs logis et rangeaient leurs soldats en bataille : ils étaient venus faire un dernier défi à leurs vainqueurs.

Les chefs français, à cette démonstration, voulaient sortir de la ville et accepter le combat ; mais, cette fois, ce fut Jehanne qui, au lieu d'exciter leur courage, essaya de calmer leur ardeur.

— Pour l'amour et l'honneur du saint dimanche ! s'écria-t-elle, ne les attaquez point les premiers, et ne leur demandez rien ; car c'est le bon plaisir et la volonté de Dieu qu'on leur permette de s'en aller, s'ils veulent partir. S'ils vous attaquent, défendez-vous hardiment ; car, dans ce cas, vous serez les maîtres.

Alors elle envoya chercher des hommes d'église, avec leurs habits sacerdotaux ; et, tandis qu'ils chantaient des hymnes et des oraisons accompagnées en chœur par le peuple, elle fit apporter une table et un marbre bénit. Aussitôt, à l'aide de ces deux objets, on improvisa un autel, où les prêtres dirent deux messes que Jehanne écouta dévotement et à genoux. A la fin de la seconde, elle demanda si les Anglais avaient le dos ou le visage tourné vers la ville.

— Ils ont le dos tourné, et ils font retraite, répondit-on à Jehanne.

— En ce cas, laissez-les aller, dit Jehanne ; car il ne plaît pas à Messire qu'on les combatte aujourd'hui. Une autre fois, Dieu vous les rendra.

Quel que fût le désir des chefs de poursuivre l'ennemi, il y avait une telle inspiration dans la voix de Jehanne, que cette voix les arrêta, et qu'ainsi qu'elle le désirait, ils laissèrent les Anglais se retirer tranquillement, et s'en allèrent piller les deux bastilles qui restaient debout ; puis on les rasa, après en avoir retiré les canons et les bombardes, que l'on ramena à Orléans.

Une partie de la population et la garnison tout entière étaient sur les remparts, du haut desquels ils regardaient s'éloigner les Anglais. Au moment où la cloche sonna midi, on les perdit de vue : le siège d'Orléans était levé.

Neuf jours avaient suffi à la Pucelle pour accomplir la première promesse qu'elle avait faite au nom de Dieu.

VII

JARGEAU ET PATAY

Une fois le siège levé, Jehanne n'avait plus rien à faire à Orléans ; aussi quitta-t-elle la ville, qu'elle venait de sauver si miraculeusement, le 20 mai suivant. Le Bâtard d'Orléans et presque tous les chefs de guerre l'accompagnaient ; car, en la voyant si brave pendant la bataille, si modeste après, si pieuse toujours, ils avaient cessé de la jalouser, et c'était à qui lui rendrait justice. Ils chevauchèrent ainsi jusqu'à Tours, où était le roi, lequel fit grande fête à tous, mais particulièrement à la Pucelle, et c'était justice, car elle avait fait tout ce qu'elle avait promis ; et ce qu'elle avait promis il n'y avait pas un chef dans toute l'armée, si grand et si hardi qu'il fût, qui eût osé seulement concevoir l'espérance de l'accomplir.

Alors de grands conseils furent tenus pour savoir ce qu'il y avait à faire. Jehanne insistait fortement pour conduire à l'instant même le roi à Reims, disant qu'à partir de l'heure où il serait sacré, la puissance des Anglais dans le royaume irait toujours en diminuant ; mais il fut décidé que l'on commencerait d'abord par nettoyer la Loire, en prenant les quelques villes que les Anglais possédaient encore sur cette rivière. En conséquence, on convoqua une grande assemblée de nobles, que le roi mit sous la conduite du duc d'Alençon, en lui recommandant cependant de prendre le conseil de la Pucelle en toutes choses ; puis on marcha sur Jargeau, la plus forte de ces villes. La duchesse, comme la première fois, était fort désolée de voir partir son mari ; mais, comme la première fois, Jehanne lui jura qu'elle le lui ramènerait sain et sauf. Comme en effet pareille promesse s'était déjà accomplie, la duchesse reprit bon courage, embrassa Jehanne en recommandant le duc à ses prières.

On arriva le 20 juin devant Jargeau, et le lendemain, qui était le jour de la Saint-Barnabé, on commença le siège. Les Français avaient dans leur armée le duc d'Alençon, qui en avait le commandement en chef, Jehanne, le Bâtard d'Orléans, le sire de Boussac, le sire de Graville, le sire de Culant, messire Ambroise de Loré et Etienne de Vignoles. Quant à la ville, elle était défendue par le comte de Suffolk en personne, et Alexandre et Jehan de Poole, ses frères. On devait donc s'attendre que si elle était bien attaquée, elle serait bien défendue.

Dès le jour de l'arrivée, on commença à tirer contre les murailles. Toute la journée du lendemain, qui était un samedi, on continua si bien que, le dimanche au matin, la brèche fut praticable, et que l'on ordonna l'assaut. En effet, il n'y avait pas de temps à perdre, car les Anglais attendaient de Paris un renfort considérable, lequel devait être amené par le fameux sir Falstaff, qui avait si cruellement battu les Français à la désastreuse journée des Harengs.

La veille de ce jour, Jehanne avait donné une nouvelle preuve de l'esprit de divination qui l'animait. Comme le duc d'Alençon s'était avancé avec le sire de Lude pour diriger le feu d'une batterie dont les pierres passaient pardessus le rempart, Jehanne lui cria tout à coup de se retirer en arrière, et, comme il ne l'écoutait pas, elle courut à lui, le prit par le bras et le fit reculer de deux toises environ. Au même instant, une bombarde anglaise fit feu, et le sire de Lude, qui avait repris juste la place que venait de quitter le duc, eut la tête emportée. Le duc d'Alençon aimait déjà fort Jehanne, en laquelle il avait, dès le commencement, eu confiance entière ; mais à partir de ce moment, son amitié s'augmenta encore d'une reconnaissance suprême, car il n'y avait aucun doute à faire qu'elle venait de lui sauver la vie. Au reste, comme cet événement s'était passé aux yeux de toute l'armée, chacun cria au miracle, et s'en prépara à combattre plus hardiment.

Au moment où l'assaut allait commencer, le comte de Suffolk demanda à parlementer. Les Anglais n'étaient plus ces mêmes hommes qui, deux mois auparavant, attaquaient les Français partout où ils les rencontraient, fussions-nous trois contre un : maintenant, au contraire, ni leur nombre, ni leurs murailles ne les rassuraient, et ils évitaient autant que possible le combat.

Plusieurs étaient d'avis de ne pas même écouter le parlementaire et de continuer l'assaut ; mais Jehanne et le duc déclarèrent qu'il devait être entendu. Le parlementaire s'avança donc entre les deux armées, et demanda, au nom du duc de Suffolk, à traiter, promettant de rendre la ville dans quinze jours s'il n'était pas secouru. Il fut répondu par le duc que tout ce qu'il pouvait accorder à la garnison, c'était la vie sauve, les nobles ayant de plus la permission d'emmener leurs chevaux ; mais le parlementaire dit qu'il ne pouvait accepter une pareille proposition.

— Alors, nous vous prendrons d'assaut, répondit la Pucelle.

Le parlementaire se retira.

— En avant ! gentil duc ! cria alors Jehanne ; à l'assaut ! à l'assaut !...

— Mais, dit le duc, croyez-vous la brèche assez praticable, Jehanne ; et ne vous semble-t-il point que nous devrions attendre encore ?

— N'ayez aucun doute, reprit Jehanne, et marchez hardiment ; l'heure est prête quand il plaît à Dieu. Or, Dieu veut que nous allions en avant, et se tient prêt à nous aider.

— Cependant... dit le duc hésitant encore.

— Ah ! interrompit Jehanne, as-tu donc peur, gentil duc ; et oublies-tu que j'ai promis à ta femme de te ramener ?

— Allons donc, dit le duc, puisque vous le voulez absolu-

ment, Jehanne, qu'il soit fait selon votre plaisir. Puis, élevant la voix : A l'assaut ! cria-t-il, à l'assaut !

Chacun alors courut aux murailles avec une admirable ardeur. Comme l'avait pensé le duc, la brèche était trop haute encore, et il fallait se servir d'échelles pour y atteindre ; mais ce n'était pas chose facile, car il y avait à l'endroit le plus abordable, et par conséquent le plus attaqué, un grand et fort Anglais armé de toutes pièces, lequel faisait merveille, tantôt avec une massue, tantôt avec de gros quartiers de rocher qu'il lançait avec la même force qu'aurait pu le faire une machine de guerre. Alors le duc d'Alençon, voyant le ravage que ce géant faisait parmi nous, alla à un maître canonnier qui passait pour un très habile pointeur, et, lui montrant l'Anglais, lui demanda s'il ne pouvait pas le débarrasser de cet incommode ennemi. Le canonnier, qui se nommait maître Jehan, et qui en effet était digne de sa réputation, chargea aussitôt sa coulevrine, et la dirigeant contre l'Anglais, qui justement se découvrait fort en ce moment, l'atteignit au milieu de la poitrine si rudement, que du coup il fut rejeté de quatre ou cinq pas en arrière, et, du haut de la brèche où il était, s'en alla tomber mort dans la ville.

Aussitôt, profitant du désordre que ce beau coup avait jeté parmi les Anglais, Jehanne descendit dans le fossé, son étendard en main ; et dressant une échelle au lieu même où les Anglais faisaient la plus âpre défense, elle mit le pied sur le premier échelon, appelant et encourageant ses compagnons. En ce moment elle fut reconnue par les Anglais, et l'un d'entre eux, prenant une grosse pierre qu'il avait peine à soulever, la lui lança sur la tête avec une telle force, que la pierre se brisa en mille morceaux sur son casque, et que Jehanne, étourdie du coup, fut contrainte de s'asseoir. Mais presque aussitôt elle se releva, et avec une énergie et une foi plus grandes encore qu'auparavant.

— Montez hardiment ! montez ! dit-elle, et entrez dedans ; vous n'y trouverez plus de résistance ; car leur heure sonne et Messire les a condamnés !

A ces mots, donnant l'exemple, elle monta la première, et en effet les Français eurent à peine fait un dernier effort, que tout céda devant eux, et que les Anglais commencèrent à fuir. Les assiégeans les poursuivirent l'épée dans les reins, et le comte de Suffolk, qui venait de voir périr son frère Alexandre de Poole, fuyait comme les autres, lorsque se voyant serré de trop près par un gentilhomme nommé Guillaume Renault, qui, tout en le poursuivant, lui criait de se rendre, il se retourna :

— Es-tu gentilhomme ? demanda le comte à son ennemi.

— Je le suis, répondit celui-ci.

— Es-tu chevalier ? demanda encore le comte.

— Non, mais je suis digne de l'être, puisque le comte de Suffolk a fui devant moi, reprit Guillaume.

— Eh bien ! sur mon âme, dit le comte, tu le seras, et de ma main encore... A genoux !

Guillaume Renault obéit et s'agenouilla devant le comte ; celui-ci lui donna alors sur l'épaule trois coups du plat de son épée, en lui disant : — Au nom de Dieu et de saint Georges ! je te fais chevalier. — Puis aussitôt il lui rendit cette même épée avec laquelle il venait de lui donner l'accolade.

Cette bonne nouvelle fut aussitôt transmise au roi Charles, tandis que l'armée française, après avoir laissé garnison à Jargeau, se retirait à Orléans, où elle comptait se reposer et se rafraîchir. Le roi, tout joyeux d'une si riche prise, après en avoir grandement remercié Dieu par des messes et des processions, fit une nouvelle convocation de nobles et de gens d'armes, et comme, à cette heure que la fortune revenait à lui, il lui arrivait des renforts de tous côtés, il les envoya tous tant qu'il en vint à Orléans, où, comme nous l'avons dit, se tenaient le duc d'Alençon et la Pucelle ; les principaux parmi les nouveaux arrivans étaient le seigneur de Retz, le seigneur de Chavigny, le sire de Lohéac, son frère Guy de Laval et le seigneur de Latour-d'Auvergne.

A peine le duc d'Alençon se vit-il renforcé ainsi, qu'il résolut de continuer cette période de succès ouverte par la prise de Jargeau. Il marcha vers Meung-sur-Loire, où commandait lord Scales ; mais celui-ci, ne se jugeant pas assez fort pour résister, abandonna la ville et se retira dans la citadelle. Les Français continuèrent alors leur marche sur Beaugency, où commandait lord Talbot ; mais, de même que lord Scales, celui-ci, n'osant point défendre la ville, laissa une petite garnison dans la forteresse et s'en alla joindre la compagnie de gens de guerre qu'amenait de Paris sir Falstaff, et qui arrivait trop tard pour secourir Jargeau.

Le duc d'Alençon était donc devant Beaugency, lorsque la nouvelle lui arriva que le comte Arthur de Richemont, connétable de France, et que l'influence du sire de la Tremouille éloignait du roi, venait le rejoindre avec une armée. En effet, le connétable, qui était jeune et brave, et de plus Français de cœur, s'était ennuyé du repos où le tenait une intrigue de cour, tandis que s'accomplissaient de si grandes choses ; il était, en conséquence, parti de Parthenay avec un grand nombre de gentilshommes des premières familles de Bretagne, et il venait, comme on l'avait dit au duc d'Alençon, mettre son épée fleurdelisée au service du roi, et, si besoin était, servir Charles VII malgré lui-même.

La situation du duc d'Alençon se trouvait des plus embarrassantes : il avait l'ordre positif du roi de ne pas accepter les secours du connétable, et le connétable, déjà arrivé à Amboise, envoyait les sires de Rostrenen et de Carmoisen pour retenir des logis pour lui et ses gens dans la même ville où se trouvait le duc. Placé entre ces deux extrémités, de désobéir au roi ou de se faire un ennemi du connétable qu'il estimait, le duc d'Alençon était sur le point de se retirer. Quant à Jehanne, comme elle ignorait parfaitement ce que c'était que le comte de Richemont, et qu'elle le prenait, au trouble qu'il causait dans l'armée française, pour un ennemi, elle proposa tout d'abord de marcher contre lui et de le défaire. Mais cette proposition souleva une grande clameur contre elle, et beaucoup de chevaliers et même Lahire, qui était de ses meilleurs amis, dirent tout haut que si l'on marchait contre Arthur de Richemont, il ne fallait pas compter sur eux, attendu qu'ils préféraient de beaucoup le connétable à toutes les pucelles du royaume.

Sur ces entrefaites, on apprit que lord Talbot approchait avec sir Jehan Falstaff. Alors, la Pucelle, qui s'était fait instruire de ce qu'était le connétable, dit la première que, bien loin de se diviser et de se battre, il fallait se soutenir et s'entr'aider les uns les autres ; en conséquence, elle déclara qu'elle prenait tout sur elle vis-à-vis du roi ; et le duc d'Alençon, qui ne demandait pas mieux que de se réunir au connétable pourvu qu'un autre prît la responsabilité de cette réunion, convoqua les premiers chefs de son armée pour marcher avec eux au-devant de lui.

En rencontrant l'armée bretonne, les chevaliers français mirent pied à terre ; et la Pucelle, s'avançant la première et en avant de tous, s'inclina pour embrasser les genoux du connétable ; mais le connétable la relevant presque aussitôt : — Jehanne, lui dit-il, on m'a assuré que vous me vouliez combattre : je ne sais si vous venez de la part de Dieu ou non. Si vous êtes de Dieu, je ne vous crains en rien, car Dieu sait mon bon vouloir ; si vous êtes du diable, je vous crains encore moins.

Après Jehanne vint le duc d'Alençon ; les deux princes se serrèrent franchement et loyalement la main ; puis Français et Bretons se mêlèrent, et chacun commença à parler des choses merveilleuses qui venaient de s'accomplir ; tous y puisèrent un nouveau courage pour la rencontre qui ne pouvait manquer d'avoir lieu prochainement.

Le premier effet de cette réunion fut de causer un tel effroi à la garnison de la forteresse de Beaugency, que le sire de Guetin, qui la commandait, demanda à traiter. Le lendemain, une capitulation fut signée, par laquelle chaque Anglais enfermé dans la forteresse en pouvait sortir gardant son cheval, son armure et la valeur d'un marc d'argent.

Pendant ce temps, lord Talbot, lord Scales et Jehan Falstaff s'étaient réunis et marchaient sur nous avec l'intention évidente de nous proposer la bataille en rase campagne ; c'était donc un grand bonheur que ce bon accord qui régnait entre les Bretons et les Français ; Jehanne s'en réjouissait plus que personne : — Ah ! beau connétable, disait-elle, vous n'êtes pas venu de par moi, mais vous n'en êtes pas moins le très bien venu.

Les encouragemens de la Pucelle ne se bornaient point là ; elle réconfortait jusqu'au dernier soldat qu'elle rencontrait, disant : — Les Anglais viennent, il faut combattre sans hésiter, car, fussent-ils pendus aux nues, nous les atteindrons ; Dieu nous a envoyés pour les punir. Et ainsi elle allait encourageant tout le monde, si bien que chacun, oubliant les journées de Brévent, de Verneuil et de Rouvray, pour ne se souvenir que de celles d'Orléans et de Jargeau, demandait à marcher à l'ennemi.

Le duc d'Alençon et le connétable résolurent de profiter de ces bonnes dispositions, et ordonnèrent à l'armée de se préparer, non pas à attendre les Anglais et à se défendre, mais à marcher au-devant d'eux et à les attaquer. On forma une avant-garde choisie parmi les meilleurs hommes d'armes et commandée par Ambroise de Loré, le sire de Beaumanoir, James de Tillet, Lahire et Xaintrailles. La Pucelle demandait à toute force d'en être, car c'était son habitude, disait-elle, de marcher au premier rang ; mais on exigea d'elle qu'elle demeurât au corps de bataille avec le connétable, le duc d'Alençon, le comte de Dunois, l'amiral de Culant, le maréchal de Boussac et les seigneurs de Laval, d'Albret et de Gaucourt.

On se mit en route. L'ordre était donné à cette avant-garde d'attaquer les Anglais aussitôt qu'elle les rencontrerait, afin de ne leur point laisser le temps de se ranger en bataille, notre grand désavantage avec eux ayant toujours tenu à leur habileté pour disposer leurs armées. On marchait donc ainsi droit devant soi, dans les belles plaines de la Beauce, où l'on savait rencontrer les Anglais, lorsqu'en arrivant près de Patay, à un endroit nommé Les Coignées, d'où la vue ne pouvait s'étendre bien loin, à cause

des petits bois qui la masquaient, l'avant-garde fit lever un cerf. Lahire et les chevaliers qui étaient près de lui suivirent quelque temps des yeux l'animal, avec l'attention d'hommes qui, après la guerre, ne connaissaient pas de plus noble besogne que la chasse, lorsque, quelques minutes après que le cerf eut disparu dans la lisière d'un bois, on entendit de grands cris et on le vit reparaître épouvanté : il avait été donner en plein dans l'armée anglaise, et ces cris qu'on entendait, c'étaient ceux de l'ennemi. Lahire rangea aussitôt son avant-garde en bon ordre, et fit dire au duc d'Alençon qu'il venait de rencontrer les Anglais, demandant si, comme la chose avait été convenue d'abord, il lui fallait attaquer. Le duc d'Alençon était près de Jehanne lorsque le messager vint lui apporter cette nouvelle. Se retournant alors vers elle :

— Jehanne, lui dit-il, voici les Anglais en bataille ; combattrons-nous ?

— Avez-vous vos éperons, gentil duc ? demanda à son tour Jehanne en souriant.

— Pourquoi cela, nos éperons, Jehanne, pensez vous a nous retirer, et nous faudra-t-il fuir ?

— Non point, dit Jehanne, au contraire, car ce sont eux qui s'enfuiront et non pas nous ; ce sont eux qui seront déconfits, et le gentil dauphin aura aujourd'hui la plus grande victoire qu'il ait jamais eue, car mon conseil m'a dit qu'ils étaient à nous ; c'est pour cela que je vous demandais si vous aviez vos éperons, car vous en aurez grand besoin pour les poursuivre.

— C'est bien, c'est bien, Jehanne, répondit le duc ; nous pouvons donc aller en avant ?

— Allons-y, au nom de Dieu ! dit Jehanne, car je vous réponds d'avance qu'ils sont à nous.

Et le messager reporta aussitôt à Lahire l'ordre d'attaquer.

Lahire ne se le fit pas dire deux fois : il fondit sur les Anglais si précipitamment, que ceux-ci ne sachant pas les Français si près d'eux, et n'étant nullement préparés à cette attaque, n'eurent point le temps d'ordonner leurs bataillons ; d'ailleurs la discorde était dans leurs rangs : les uns voulaient accepter, les autres voulaient refuser le combat ; lord Talbot était du premier avis, et sir Jehan Falstaff était du second. Mais déjà il était trop tard pour battre en retraite, et force leur fut, bon gré mal gré, de faire face aux Français. Alors une autre discussion s'établit : les uns voulaient combattre à l'endroit même où ils se trouvaient, prétendant être suffisamment défendus par une forte haie qui s'étendait sur leur droite, les autres voulaient prendre une meilleure position, afin de s'appuyer, d'une part, sur l'abbaye de Patay, et de l'autre sur un bois. Comme ceux qui soutenaient ce dernier conseil étaient les plus nombreux, ils l'emportèrent. Alors chacun se mit à courir pour gagner l'endroit proposé ; mais pendant ce temps l'avant-garde française avait gagné du terrain ; nos chevaliers, voyant courir les Anglais, crurent qu'ils prenaient la fuite sans les attendre ; leur courage s'en augmenta encore, et ils pressèrent tellement leurs chevaux qu'ils arrivèrent pêle-mêle avec l'ennemi à l'endroit où il devait se former ; il en résulta qu'avant que les chevaliers anglais n'eussent leurs lances en arrêt, avant que leurs hommes d'armes n'eussent mis pied à terre, avant que leurs archers n'eussent planté les pieux derrière lesquels ils combattaient et qui les mettaient à l'abri des charges de cavalerie, notre avant-garde frappait déjà à droite et à gauche, abattant tout ce qu'elle rencontrait ; il en résulta que lorsque le corps de bataille arriva, la victoire était déjà en si bon train qu'il n'eut qu'à se montrer pour tout achever. Sir Jehan Falstaff et le bâtard de Thian prirent la fuite, lord Talbot, lord Scales et lord Hungerfort furent faits prisonniers ; deux mille deux cents Anglais restèrent sur le champ de bataille ; les autres furent poursuivis jusqu'à Janville, où ils espéraient se retirer ; mais il en arriva tout autrement : les bonnes gens de Janville, qui étaient Français de cœur, voyant les Anglais en déroute, leur fermèrent leurs portes, de sorte qu'ils furent obligés de passer outre : de plus, le gouverneur de la ville, voyant que la fortune se déclarait décidément pour le roi de France, proposa aux vainqueurs de leur rendre Janville et de se faire Français, si on voulait lui donner vie et bagues sauves : la proposition fut acceptée et du même coup une bataille fut gagnée et une ville prise.

Mais là ne se bornèrent point encore les résultats de cette grande journée, où la Pucelle avait vaincu, on peut le dire, par la terreur qu'inspirait sa seule présence. La consternation fut si grande chez les Anglais, qu'ils abandonnèrent, sans combattre, Meung, Montpipeau et Saint-Simon, mettant le feu aux forteresses, et se concentrant sur Paris.

Quant à la Pucelle, au duc d'Alençon et aux autres chefs de guerre, ils retournèrent à Orléans, où ils entrèrent le 18 juin. Le connétable et ses Bretons restèrent seuls à Beaugency, pour y attendre les ordres du roi.

VIII

LE SACRE

On avait cru d'abord que le roi viendrait à Orléans, et c'eût été bonne justice qu'il fît cet honneur à une ville qui lui avait été si noblement fidèle ; aussi les bourgeois et les gens d'église, qui l'attendaient, avaient-ils fait tendre les maisons et les rues comme pour la Fête-Dieu ; mais l'espérance de ces bonnes gens fut trompée : le roi se tint à Sully, sans venir à Orléans. De Sully il passa à Châteauneuf-sur-Loire ; enfin, de Châteauneuf-sur-Loire, il vint à Gien, et comme il avait avec lui une armée formidable, il somma les capitaines qui tenaient les villes de Bonny, de Cosne et de La Charité, de rentrer en son obéissance ; mais cette sommation fut inutile, et les commandans de ces différentes places demeurèrent anglais.

Jehanne était allée voir une première fois le roi à Sully et en avait été fort grandement reçue. Cependant, quelles que fussent ses instances, son influence n'avait point été telle qu'elle eût pu faire rentrer le connétable en grâce. Le roi déclara, au contraire, tant était grande sur lui l'influence du seigneur de La Trémouille, que c'était à son grand déplaisir qu'il avait été servi à la bataille de Patay par un homme qu'il regardait comme son ennemi. D'autres seigneurs, parmi lesquels était le duc d'Alençon lui-même, s'étaient alors joints à Jehanne, mais ils n'avaient pu obtenir plus qu'elle. Alors le connétable, voyant qu'il lui fallait servir le roi malgré lui, en avait pris son parti, et pour continuer de nettoyer le pays, il était allé mettre le siège devant Marchenoir.

Lorsque Charles VII fut à Gien, Jehanne se rendit une seconde fois près de lui. La nouvelle de son arrivée fut, comme la première fois, reçue avec grande joie par le roi, et il ordonna qu'elle fût aussitôt introduite devant lui. Jehanne s'approcha de Charles avec son respect habituel ; puis s'agenouillant devant lui :

— Très cher sire, dit-elle, vous voyez comme, avec l'aide de Dieu et de vos bons serviteurs, vos affaires ont été bien conduites jusqu'ici, ce dont vous devez rendre grâce au Seigneur seul, car c'est le Seigneur qui a tout fait ; or, il faut maintenant que vous vous prépariez à faire votre voyage de Reims, afin d'y être oint et sacré, comme l'ont ci-devant été vos prédécesseurs les rois de France. Le temps en est venu, et il plaît à Dieu que la chose soit faite, attendu qu'il en doit résulter un très grand avantage pour vous ; car, après votre consécration, votre nom royal s'augmentera de considération et d'honneur auprès du peuple de France, tandis qu'en même temps il deviendra plus formidable à vos ennemis. N'ayez ni doute ni peur de ce qu'ils tiennent les villes, les châteaux et les places du pays de Champagne, par lesquels il vous faut passer, car, avec l'aide de Dieu et de vos bons capitaines, nous vous conduirons de telle manière que vous passerez sûrement. Assemblez donc vos gens d'armes, très cher sire, afin que nous exécutions le vouloir de Dieu.

Quelque difficile que parût l'entreprise que proposait Jehanne, le pays que l'on avait à traverser pour se rendre à Reims étant plein d'ennemis, la jeune fille, par la conduite pieuse qu'elle avait menée, et par les services militaires qu'elle avait rendus, avait acquis une telle influence que cette proposition, qui, venant de la part du plus brave et du plus habile capitaine, eût été de prime abord jugée impraticable, devint à l'instant même l'objet d'un sérieux examen. Il y eut alors une assez vive discussion entre ceux qui pensaient qu'il fallait suivre les inspirations de Jehanne et ceux qui étaient d'avis de profiter du découragement des Anglais pour porter immédiatement la guerre en Normandie, le centre de leur puissance. Alors, comme chacun soutenait son parti, le duc d'Alençon, qui était pour le sacre, proposa tout bas de faire de nouvelles questions à Jehanne, pour s'éclairer encore sur la source de ses inspirations. Le roi et plusieurs de ses conseillers furent de cet avis : mais ils craignaient que cette indiscrétion ne déplût à la jeune fille, lorsque allant elle-même au-devant de leurs désirs :

— Messeigneurs, dit-elle, au nom de Dieu ! ne vous cachez point de moi, car, que vous parliez haut, que vous parliez bas, je sais parfaitement ce que vous pensez. Vous voulez que je vous répète ce que m'ont dit mes voix touchant votre sacre ? eh bien ! je vous le dirai. Je me suis mise en oraison, en ma manière accoutumée, me plaignant que ni le duc d'Alençon ni le comte de Dunois ne voulaient croire à ce que je disais, que vous seriez oint et sacré sans empêchement : alors les voix m'ont dit : « Fille de Dieu, va trouver le gentil

dauphin lui-même, va, va, et nous te serons en aide. » Et aussitôt je suis partie ; car dès que j'entends ces voix je suis remplie d'une grande confiance et d'une grande conviction, et comme elles ne m'ont jamais trompée, je fais aussitôt ce qu'elles m'ordonnent. Et en disant ces paroles, Jehanne levait les yeux au ciel, et toute sa physionomie prenait le caractère d'une sublime exaltation.

— Mais, dit alors le roi déjà à moitié convaincu, si nous faisions d'abord l'expédition de Normandie, et le sacre ensuite ?

— Le sacre d'abord et avant tout, gentil dauphin, reprit Jehanne ; ou alors je ne pourrai plus vous aider.

— Pourquoi cela, Jehanne ? demanda le roi.

— Parce que je ne durerai guère plus d'un an, dit Jehanne en secouant tristement la tête.

— Comment cela, dit le roi, et qu'arrivera-t-il donc de vous passé cette époque ?

— Je ne sais, répondit Jehanne, mes voix ne me l'ont pas dit ; mais ce que je sais seulement, c'est que ma mission se borne à faire lever le siège d'Orléans, et à vous mener sacrer à Reims. Partons donc, gentil dauphin, et cela le plus tôt possible, car c'est la volonté de Dieu.

La jeune fille parlait avec une telle conviction, que la confiance qu'elle avait en Dieu passa dans le cœur de tous les assistans, et que, si difficile que parût cette nouvelle entreprise, comme elle était moindre à tout prendre que celles qu'elle avait exécutées déjà avec tant de bonheur, il fut résolu à l'unanimité que l'on ferait selon son désir, et que l'on partirait incontinent pour la ville de Reims, sans essayer de recouvrer la Normandie, et sans même faire aucune tentative sur les villes de Cosne et de La Charité.

En conséquence, le roi envoya des messages par le pays afin de convier les capitaines qui devaient l'accompagner dans ce grand voyage, et lorsque tous les élus furent rassemblés, après avoir pris congé de la reine, qui était venue de Bourges à Gien à cet effet, et que l'on n'osait emmener à Reims, à cause des hasards de l'entreprise, il ordonna l'avant-garde, qui, sous les ordres de la Pucelle, devait éclairer le pays par lequel il devait passer, et partit de Gien, le jour même de la Saint-Pierre, piquant droit sur Reims, et marchant à travers le pays comme si le pays lui appartenait.

Au reste, le roi avait autour de lui une plus grande puissance qu'il n'avait jamais eue ; car, avec sa bonne fortune, la fidélité lui était revenue de tous côtés, et chacun était, à l'occasion du sacre, accouru avec un tel empressement, qu'il avait décidé qu'on emmènerait tous ceux qui se présenteraient, à l'exception du connétable, auquel il tenait toujours rancune. Or, tous ceux auxquels était parvenue la nouvelle de ce voyage étaient accourus, et chacun tenait à si grand honneur d'en être, que de très nobles chevaliers, qui étaient ruinés par la guerre et qui n'avaient pas de quoi racheter de grands chevaux de bataille, y allaient comme archers et comme cousteliers, y allaient montés sur les premiers chevaux qu'ils avaient trouvés, et, dans toute cette multitude, il n'y en avait pas un seul qui élevât le moindre doute sur le succès de l'entreprise, tant Jehanne était regardée à cette heure comme une sainte fille et une pieuse inspirée. Quant à elle, elle chevauchait à l'avant-garde, comme nous l'avons dit, toujours armée de toutes pièces, supportant toutes les fatigues comme un capitaine de guerre, toujours la première au départ, la dernière à la retraite, et conduisant par la route ses gens en si belle ordonnance, que Dunois ou Lahire n'aurait pu faire mieux ; aussi, une pareille discipline était-elle l'objet d'une grande admiration pour les capitaines et les gens de guerre qui, cinq mois à peine auparavant, avaient vu Jehanne arriver de son village, simple, pauvre et petite paysanne, et qui la voyaient maintenant menant les affaires du royaume à l'égal des plus intimes conseillers du roi ; et cette admiration s'augmentait encore, lorsqu'en s'approchant d'elle, ils la trouvaient de si belle et si bonne vie, de si douce et si modeste conversation, et qu'ils la voyaient, toujours pieuse, s'arrêter à toutes les églises pour prier, et chaque mois, une fois au moins, se confessant et recevant en communion le précieux corps de notre Sauveur.

Le premier jour, la Pucelle était partie de Gien et était allée coucher en un village à quatre lieues au delà : c'était la distance qu'elle devait maintenir pendant toute la route entre son avant-garde et le corps d'armée du roi, qui ainsi pouvaient conserver l'un avec l'autre de faciles communications. Le roi partit le lendemain, et, toujours précédé par Jehanne, marcha droit sur Auxerre. Auxerre tenait pour les Anglais ; aussi, en voyant arriver l'armée française devant leurs murailles, les bourgeois firent-ils prier le roi de passer outre, et qu'ils lui paieraient une contribution. Jehanne voulait que l'on n'entendît à rien, disant que le roi étant dans son royaume n'avait qu'à ordonner, et que la ville lui ouvrirait ses portes ; mais les bourgeois avaient déjà trouvé l'endroit vulnérable, et s'étaient adressés au sire de La Trémouille, de sorte que le tout-puissant conseiller persuada le roi de ne pas s'arrêter à un siège qui pouvait traîner en longueur et lui faire perdre un précieux temps. La proposition des bourgeois fut donc acceptée, et le roi reçut en manière de soumission une petite somme, tandis que, à ce que l'on assurait, le sire de La Trémouille avait reçu pour sa part plus de six mille écus. Les capitaines du conseil du roi furent très mécontens de cette concussion, et surtout Jehanne, qui, au moment du départ, n'avait pu obtenir qu'un écu par homme sur la solde arriérée que l'on devait à ses soldats, et qui voyait ainsi gaspiller par un favori l'argent dont les pauvres gens d'armes avaient si grand besoin.

Cependant, comme pour faire prise de possession, le roi demeura trois jours logé devant Auxerre, et pendant ces trois jours la ville pourvut à tous ses besoins, ainsi qu'à ceux de son armée ; puis il se mit en route, tirant sur Saint-Florentin, qui lui fit pleine et entière obéissance : il ne s'y arrêta donc que pour s'y reposer, et, après avoir reçu le serment de fidélité de ses habitans, il partit pour Troyes ; laquelle ville ne laissait pas que de le fort inquiéter, étant une grosse cité fermée de murs et ayant une garnison anglaise de près de mille hommes.

Ce n'était point sans raisons que le roi avait élevé ces doutes, car, à peine l'avant-garde fut-elle en vue de la ville, que les Anglais sortirent bravement et vinrent présenter le combat aux gens du roi, qui, n'étant point habitués à une telle audace, surtout lorsqu'ils marchaient en compagnie de la Pucelle, se ruèrent sur les ennemis, et, après une courte lutte, les repoussèrent dans la ville.

Sur ces entrefaites, le roi arriva et campa avec son armée autour de la ville, espérant que, sur cette simple démonstration, la garnison anglaise composerait ; mais, contre son attente, cinq ou six jours se passèrent ainsi sans que les assiégés répondissent à aucune des promesses ou des menaces qui leur furent faites.

La situation était grave, et, sans une espèce de miracle qui eut alors son accomplissement, elle fût devenue plus critique encore. Il y avait quatre ou cinq mois à peu près qu'un cordelier, nommé frère Richard, qui était du parti du roi et qui allait prêchant par le pays, s'était arrêté à Troyes et avait terminé tous les sermons qu'il avait faits pendant l'Avent par ces paroles : « Semez largement des fèves, mes frères, semez largement, c'est moi qui vous le dis, car celui qui les doit moissonner viendra bientôt. » Comme on avait une grande confiance dans la sagesse de frère Richard, chacun avait obéi à cet ordre, laissant à Dieu le soin de lui en apprendre la signification ; or, les fèves avaient été semées, les fèves avaient grandi, les fèves étaient mûres, et l'on allait se mettre à la récolte lorsque le roi Charles avait paru avec son armée. Dès lors il était évident que c'était là le moissonneur annoncé, et, en même temps que l'armée, qui manquait de vivres, bénissait Dieu de trouver ainsi sur pied une bonne et saine nourriture, les gens de la ville se disaient tout bas que c'était un gros péché, comme Français et comme chrétien, de se défendre contre un prince qui avait si évidemment le Seigneur de son côté ; de sorte que, malgré ces fières réponses que faisaient les Anglais, il y avait dans la cité même un parti royaliste qui était tout prêt, s'il arrivait à une certaine puissance, à ouvrir les portes au roi Charles VII.

Et le roi avait en effet besoin que ce parti conquît promptement sa majorité : car, après cinq ou six jours d'attente, les champs de fèves, si copieux qu'ils fussent, commençaient à être fort entamés ; aussi le septième jour, les ducs d'Alençon et de Bourbon, le comte de Vendôme, et plusieurs autres des plus nobles et des plus sages, furent-ils convoqués chez le roi, où se trouvait monseigneur l'archevêque de Reims, et là on commença à délibérer sur ce qu'il y avait à faire. Quant à Jehanne, on l'avait écartée à dessein de cette délibération ; car, comme c'était par son avis que l'on s'était mis dans ce fâcheux cas, on craignait que sa grande confiance dans ses révélations qui, cette fois, semblaient lui avoir fait faute, ne la portât à maintenir son opinion et à pousser l'armée dans une position plus fâcheuse encore.

Alors, chacun, encouragé qu'il était par l'absence de Jehanne, exposa le danger dans toute sa grandeur. Quelque promesse qu'on eût pu faire aux paysans que les vivres qu'ils apporteraient leur seraient payés, ils avaient été si souvent trompés par de telles promesses qu'ils n'apportaient rien. D'un autre côté, l'armée n'avait avec elle ni canons, ni bombardes ni aucune machine de siège, et la ville la plus proche d'où on en pouvait faire venir était Gien, et de Gien à Troyes il y avait trente lieues. Ces difficultés bien exposées, le roi requit son chancelier de recueillir les voix pour savoir ce qu'il y avait à faire. Tout le monde fut d'avis qu'il fallait lever le siège et s'en retourner derrière la Loire, car, disait-on, si le roi n'avait pu entrer dans une petite ville comme était celle d'Auxerre, il n'arriverait jamais à forcer Troyes, qui était une grosse cité bien armée et bien défendue ; mais lorsque l'on arriva à l'ex-chancelier, maître Robert Le Masson, seul contre tous, il fut d'avis qu'il faudrait prendre patience et pousser

plus encore, car, dit-il au roi lorsque vous avez, très cher et très honorable sire, entrepris ce voyage, ce n'était point par la foi que vous aviez dans les forces humaines, mais dans la confiance que vous avait inspirée Jehanne. Or, mon conseil est donc, continua-t-il, que ce voyage ayant été décidé par l'influence de la Pucelle, la Pucelle doit être ici présente à la résolution qu'on prendra, pour qu'elle puisse approuver ou combattre cette résolution.

Comme il achevait ces paroles, on heurta fortement à la porte ; l'huissier ouvrit, et l'on vit paraître Jehanne.

Alors la jeune fille fit quelques pas en avant, et après avoir salué le roi :

— Sire, dit-elle, mes voix m'ont appris qu'il se débattait ici de grandes choses, et je suis venue ; car le conseil des hommes est bon, celui de Messire est encore meilleur.

— Soyez la bien arrivée, Jehanne, dit le chancelier, car le roi et son conseil sont à cette heure dans de grandes perplexités sur ce qu'il y a à faire ; et il lui répéta mot pour mot tout ce qui avait été dit avant qu'elle arrivât, lui exposant avec franchise l'avis de chacun.

— Sire, dit alors Jehanne en s'adressant au roi, serai-je crue en ce que je dirai ?

— Jehanne, répondit le roi, n'en faites aucun doute : si vous dites des choses possibles et raisonnables, nous vous croirons volontiers.

Alors elle se retourna vers les conseillers.

— Encore une fois, messieurs, demanda-t-elle, serai-je crue ?

— C'est selon ce que vous direz, Jehanne, répondit le chancelier.

— Eh bien ! sachez, gentil dauphin, dit de nouveau Jehanne en s'adressant au roi, que cette cité est vôtre ; et que si vous voulez demeurer encore devant elle seulement deux ou trois jours, elle sera en votre obéissance, soit par force, soit par amour.

— Mais, dit le roi, qui vous porte à me donner cette assurance, Jehanne ?

— Hélas ! répondit la jeune fille, je n'ai aucune preuve, ni aucun signe, que la promesse que mes voix m'en ont faite ; mais il me semblait avoir assez souvent dit la vérité jusqu'à présent pour que l'on me crût sur parole, surtout quand je ne demande pas une chose plus difficile que d'attendre deux ou trois jours.

— Jehanne, reprit alors le chancelier après avoir consulté chacun des yeux, si l'on était seulement certain que la ville se rendît dans six jours, on attendrait bien encore jusque-là ; mais qui nous dira que ce que vous dites est la vérité ?

— C'est la vérité comme tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, n'en faites aucun doute, dit Jehanne avec tranquillité.

— Eh bien, dit le roi, qu'il soit donc fait comme vous le désirez, Jehanne ; croyez-moi, c'est une grande responsabilité que celle dont vous vous chargez là.

— Qu'on me laisse faire, dit Jehanne, je réponds de tout.

— Faites donc, dit le roi, car vous parlez d'un ton si convaincu, qu'il faut bien que chacun se rende à votre avis.

Jehanne fit une révérence au roi, puis sortant aussitôt du conseil, elle monta à cheval' prit une lance, et, suivie de son porte-étendard, elle mit en besogne chevaliers, écuyers et gens d'armes, afin d'apporter des fagots, des fascines, des poutres, et jusqu'à des portes et des fenêtres, afin de faciliter les approches de la ville, et d'asseoir, le plus près possible des murailles, une petite bombarde et quelques canons de moyen calibre qui étaient dans l'armée ; donnant des ordres aussi exacts et aussi précis que si, de toute sa vie, elle n'eût fait autre chose que de commander des sièges, ce qui émerveillait tout le monde, et surtout les petites gens qui, ayant le bonheur d'avoir moins de science que les grands, avaient aussi plus de foi.

Or, les gens de Troyes, voyant les grands préparatifs que l'on faisait contre eux, commencèrent à s'assembler sur les murailles et à murmurer hautement. En ce moment, soit hasard, soit signal du ciel, une nuée de papillons blancs vint voltiger autour de l'étendard de Jehanne, si nombreux qu'ils semblaient un nuage. A cette vue, les bourgeois de la ville n'y tinrent pas davantage, et criant au prodige, ils déclarèrent aux Anglais que c'était offenser Dieu que de résister à celle qui était envoyée de par lui, et, que ce fût ou non le plaisir des gens de guerre, ils voulaient parlementer. De leur côté, les gens de guerre, qui n'étaient pas trop éloignés d'entrer en arrangement, de peur qu'il ne leur en arrivât autant qu'à ceux de Jargeau, nommèrent quelques-uns d'entre eux pour accompagner l'évêque et les bourgeois les plus notables de la ville, qui s'étaient incontinent réunis pour venir au-devant du roi. Le même soir, et comme Jehanne continuait toujours ses préparatifs, Charles, à son grand étonnement, vit donc s'ouvrir les portes de la ville, et une nombreuse députation s'avancer vers lui. Elle venait demander au roi des conditions si raisonnables, qu'elles furent à l'instant même acceptées : ces conditions étaient que les gens de guerre auraient la vie sauve et s'en iraient chez eux avec leurs biens, et que ceux de la ville se mettraient en l'obéissance du roi.

Le soir même, il y eut grande fête et grande réjouissance dans la ville ; car les bourgeois ne pouvaient même attendre que l'ennemi fût parti pour exprimer la joie qu'ils avaient d'être redevenus Français ; et comme ils savaient qu'il y avait dans l'armée de pauvres gens qui, depuis cinq ou six jours, ne vivaient d'autre chose sinon que de fèves et d'épis de froment, ils envoyèrent au camp bon nombre de voitures de vivres qui furent distribuées parmi les hommes d'armes, et chacun, depuis le roi jusqu'au dernier soldat, bénissait Jehanne de ce que, dans une si dure circonstance, elle avait constamment eu confiance en Dieu, ce dont Dieu évidemment la récompensait.

Le lendemain, la garnison anglaise sortit par une porte, tandis que les archers du roi entraient par l'autre, et se formaient en haie par toutes les rues où il devait passer ; mais à cette sortie, il s'éleva une grande contestation.

Les Anglais voulaient emmener leurs prisonniers avec eux, prétendant qu'ils avaient traité à la condition de sortir de la ville eux et leurs biens, et que les prisonniers de guerre étant la propriété, jusqu'à rançon, de ceux qui les avaient faits, devaient être compris dans ces *biens*. Jehanne, de son côté, soutenait que l'on n'avait entendu par *biens* que les chevaux, les armes et l'argent. On en était donc là, tenant bon pour soi, et ne voulant point changer d'opinion, lorsque le roi Charles envoya dire que les Anglais n'avaient qu'à mettre leurs prisonniers à un prix raisonnable, et qu'il les rachèterait. Les Anglais, qui avaient été sur le point de se les voir enlever pour rien, se montrèrent accommodans, de sorte que, le roi ayant accepté leurs conditions et leur ayant envoyé la somme qu'ils demandaient, les pauvres prisonniers se trouvèrent libres, bénissant de grand cœur la Pucelle, à laquelle ils devaient leur liberté ; et la joie était d'autant plus grande parmi ces malheureux, que beaucoup étaient de pauvres Ecossais qui, dans leur pays même, n'avaient pas de grandes ressources, et à plus forte raison, on le comprend, quand ils en étaient éloignés de 500 lieues.

Vers les dix heures du matin, tous les Anglais étant sortis de la ville, le roi, les seigneurs et les capitaines y firent leur entrée magnifiquement vêtus. Quant aux gens de l'armée, comme on avait peur, vu les grandes privations qu'ils avaient souffertes, qu'ils n'occasionnassent quelques dégâts chez les bourgeois, ils demeurèrent aux champs sous la conduite du seigneur de Loré, et on leur y envoya, comme la veille, bon nombre de voitures richement chargées de pain, de viandes et de fruits.

Le lendemain, sur l'exhortation de la Pucelle, qui semblait ne vouloir prendre aucun repos tant que le roi ne serait point sacré, Charles VII reprit la route de Reims ; alors, en signe de possession, toute l'armée qui avait campé, comme nous l'avons dit, hors des portes, défila par la cité, en belle ordonnance, et sans qu'il en résultât aucun désordre. De leur côté, ceux de la ville firent serment d'être bons et loyaux serviteurs du roi, serment qu'ils tinrent exactement depuis lors.

Et le roi et les seigneurs, toujours précédés de la Pucelle, chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent bientôt devant la ville de Châlons en Champagne. Pendant toute la route on avait eu quelque crainte sur la façon dont on serait reçu dans cette cité, lorsqu'en approchant des murailles, le roi vit les portes s'ouvrir, et venir au-devant de lui l'évêque et les plus notables de la ville, qui demandaient à lui faire serment d'obéissance. Le roi voulait, comme à Troyes, que son armée campât hors des murailles ; mais les bourgeois étaient si contens qu'ils demandèrent à recevoir les soldats chez eux et à les festoyer. En quittant Châlons, le roi y mit, comme il avait fait à Troyes, un capitaine, des officiers et une garnison.

Et il en fut autant de la ville de Sept Saulx, dont le château appartenait à l'archevêque de Reims, mais qui avait garnison anglaise. Cette garnison, quoique commandée par deux braves gentilshommes tenant le parti des Anglais, ne voulut point attendre l'armée royale et partit, laissant les bourgeois libres de se rendre ou de se défendre : les bourgeois ne furent pas plutôt maîtres de cette liberté, qu'ils en profitèrent pour ouvrir leurs portes et pour venir joyeusement au-devant du roi.

Cette ville n'était qu'à quatre lieues de Reims ; il fut donc convenu qu'on ne ferait que s'y reposer, et que le roi en partirait le lendemain dès le matin avec l'archevêque pour recevoir son sacre ; aussi toute la nuit fit-on force diligence pour que tout fût prêt. Et ce fut un miracle comment toutes choses se trouvèrent, entre autres les habits royaux, lesquels, sans que l'on sût comment ils étaient venus là, étaient si riches et si beaux et si frais, qu'on eût dit que le roi les y avait envoyés à l'avance.

Le roi, attendu que l'abbé de Saint-Remy n'a coutume de remettre la sainte ampoule, dont il est le gardien, qu'après que certaines formalités sont accomplies, ordonna, pour les accomplir, le maréchal de Boussac, le seigneur de Retz, le

seigneur de Graville et l'amiral Culant : tous quatre partirent avec leurs bannières et bien accompagnés pour aller chercher l'abbé de Saint-Remy. Arrivés à l'abbaye, les messagers royaux firent le serment de conduire à Reims et de ramener sûrement à Saint-Remy l'abbé et la précieuse relique dont il était porteur ; puis ils remontèrent à cheval et accompagnèrent l'abbé, chacun marchant à côté du poêle, sous lequel il cheminait dévotement et solennellement, avec autant de piété que s'il eût tenu dans ses mains le précieux corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ils cheminèrent ainsi, suivis d'une grande foule de peuple, jusqu'en l'église de Saint-Denis, où ils s'arrêtèrent, et où l'archevêque de Reims, revêtu de ses habits sacerdotaux, et accompagné de ses chanoines, la vint quérir, et, l'ayant prise de ses mains, la porta dans la cathédrale et la posa sur le grand autel. Les quatre seigneurs à qui la garde en était confiée entrèrent avec elle dans l'église, à cheval et toujours armés de toutes pièces, et ne mirent pied à terre qu'au chœur ; encore gardèrent-ils la bride de leurs chevaux à la main gauche, tandis qu'à la main droite ils tenaient leur épée nue.

Puis le roi vint à son tour magnifiquement vêtu, prononça entre les mains de l'archevêque tous les sermens accoutumés, et, s'étant mis à genoux, fut fait chevalier par monseigneur le duc d'Alençon ; alors l'archevêque procéda à la consécration, suivant d'un bout à l'autre toutes les cérémonies et solennités indiquées par le livre pontifical ; si bien que la cérémonie dura depuis neuf heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi, et pendant tout ce temps la Pucelle se tint près de lui, portant son étendard dans sa main ; puis enfin le roi fut sacré, on lui posa la couronne sur la tête, et en ce moment tout homme cria : Noel ; et comme les trompettes sonnèrent en même temps, ce fut un si grand et si joyeux bruit, qu'il semblait que les voûtes de la cathédrale dussent en éclater.

La cérémonie achevée, Jehanne se jeta aux pieds du roi, et lui baisant les genoux :



Sacre de Charles VII.

— Gentil roi, dit-elle, maintenant le plaisir de Dieu est exécuté : vous venez de recevoir votre digne sacre, et vous avez montré par là que vous étiez le seul et vrai roi de France, et que le royaume doit vous appartenir. Or, maintenant, ma mission est accomplie et je n'ai plus rien à faire ni à dire en l'armée ; permettez donc que je me retire dans mon village près de mes parens, afin que j'y vive ainsi qu'il convient à une humble et pauvre paysanne, et ce faisant, sire, j'aurai une plus grande reconnaissance de votre simple congé que si vous me nommiez la plus grande dame de France après la reine.

— Jehanne,. répondit le roi qui, depuis longtemps, s'attendait à cette demande, tout ce que je suis en ce jour, c'est à vous que je le dois ; vous m'avez, il y a cinq mois, pris pauvre et faible à Chinon, et vous m'avez mené tout triomphant à Reims ; vous êtes donc la maîtresse, et c'est à vous d'ordonner bien plutôt que de requérir. Mais vous ne m'abandonnerez pas ainsi ; je suis oint et sacré, il est vrai ; pourtant, afin que la cérémonie soit complète, il me reste encore à faire le pèlerinage de Corbigny, où est comme vous le savez, le corps du glorieux saint Marcoul, qui est de notre race. Venez donc avec nous à Corbigny, Jehanne, puis après vous ferez ce que vous voudrez.

— Hélas ! hélas ! dit Jehanne, mes voix m'avaient dit de partir aujourd'hui même ; c'est la première fois que je leur désobéis, et j'ai grand'peur qu'il ne m'en arrive malheur.

Le roi essaya de rassurer Jehanne ; mais, sans répondre à tout ce qu'il pouvait lui dire, elle demeura triste et abattue ; si bien qu'en sortant de cette église où elle était entrée triomphante, elle avait l'air d'une condamnée. En arrivant à la porte, cependant, elle releva la tête et jeta un cri de joie : elle venait de reconnaître dans la foule son jeune frère Pierre, qui s'était sauvé de Domremy, et qui était venu jusqu'à Reims pour voir si c'était bien sa sœur cette femme dont on racontait par toute la France de si grandes merveilles. Jehanne se jeta dans ses bras ; car, comme on le sait, Pierre était son frère bien-aimé, et passa toute la journée avec lui à parler de ses parens, de son vieux curé et de son village. Tous la bénissaient à qui mieux mieux, et chantaient ses louanges comme si elle eût déjà été sainte et dans le paradis.

Le soir, le roi envoya chercher le jeune homme, et Jehanne l'attendit vainement jusqu'à dix heures, moment où, accablée de fatigue, elle se coucha. Le lendemain, à son réveil, la première personne qu'elle aperçut fut l'enfant richement vêtu en page : il venait annoncer à sa sœur qu'il faisait désormais partie de sa maison, et que, pour qu'il fût l'égal d'Imerget et du sire de Daulon, le roi lui avait accordé, à elle et à toute sa famille, des lettres de noblesse, ainsi qu'un blason, si beau, qu'il n'y avait point son égal dans toute l'armée. C'était un écu d'azur à deux fleurs de lis d'or, avec une épée d'argent à la garde dorée, avec la pointe en haut férue et une couronne d'or.

— Hélas ! hélas ! répéta Jehanne en soupirant, plût à Dieu que je fusse restée une simple paysanne, que je n'eusse jamais porté d'autre épée que ma houlette, et que les seules couronnes que j'eusse touchées fussent les couronnes de fleurs que je suspendais aux branches des arbres des Fées, ou que je déposais sur l'autel de la pauvre église de Domremy.

Néanmoins, Jehanne, qui sentait l'esprit se retirer d'elle, fit encore quelques tentatives pour partir ; mais sa retraite, dans les circonstances où l'on se trouvait, et au moment où son influence sur l'armée était à son comble, parut une chose si fatale, que le conseil du roi s'assembla, et qu'il fut convenu que l'on remontrerait à Jehanne toutes les conséquences de son départ. Au reste, le roi ne voulut commettre à personne le soin d'une négociation si importante : il fit venir la Pucelle, et la supplia, en son nom et en celui des gens de guerre, de ne point quitter l'armée, prétendant qu'elle était l'ange gardien de la France, et que, si elle s'en allait, sa bonne fortune s'en irait avec elle. Jehanne soupira fort, et parut longtemps hésiter ; enfin, comme Charles VII insistait de nouveau :

— Gentil roi, dit-elle, ce n'est point à une pauvre fille comme moi de lutter de volonté avec un puissant prince comme vous ; qu'il soit fait ainsi que vous le désirez, et advienne de moi ce que Dieu décidera !

Le même soir, Charles VII annonça tout joyeux à son conseil que la Pucelle restait près de lui.

Quant à Jehanne, décidée alors à se rejeter de nouveau dans cette existence de guerre et de politique qu'elle voulait quitter, et, ayant vu avec grand'peine cette place, qu'en son triple titre de pair du royaume, pour la Flandre, l'Artois et la Bourgogne, le duc Philippe avait laissée vide au sacre du roi, elle fit venir le même soir le frère Paquerel qui lui servait de secrétaire, et lui dicta pour le noble duc la lettre suivante, qu'elle signa de sa croix.

Cette lettre écrite, Jehanne demeura encore quatre jours à Reims ; pendant ces quatre jours, un Ecossais fit son portrait. Elle était représentée tout armée, agenouillée sur un genou, et présentant une lettre au roi. C'est, d'après la propre déclaration de Jehanne, la seule image qui ait jamais été faite d'elle.

« Jhesus Maria,

« Haut et redouté prince duc de Bourgogne, Jehanne la Pucelle vous requiert, de la part du roi du ciel, mon droiturier souverain seigneur, que le roi de France et vous fassiez bonne paix, ferme, et qui dure longuement. Pardonnez-vous l'un à l'autre de bon cœur, entièrement, ainsi que doivent faire loyaux chrétiens, et s'il vous plaît de guerroyer, allez sur le Sarrasin. Prince de Bourgogne, je vous prie, supplie et requiers tant humblement que je puis requérir, que ne guerroyiez plus au saint royaume de France et faites retirer incontinent et brièvement vos gens qui sont en aucunes places et forteresses dudit royaume. De la part du gentil roi de France, il est prêt de faire la paix avec vous, sauf son honneur. Et je vous fais savoir, de par le roi du ciel, mon souverain et droiturier seigneur, pour votre bien et pour votre honneur, que vous ne gagnerez point de batailles contre les loyaux Français, et que tous ceux qui guerroyent audit saint royaume de France guerroyent contre le roi Jhésus, roi du ciel et de tout le monde. Et je vous requiers et vous prie à mains jointes que vous ne fassiez nulle bataille ni ne guerroyiez contre nous, vous, vos gens et vos sujets. Croyez sûrement, quelque nombre de gens que vous ameniez contre nous, qu'ils n'y gagneront rien : et ce sera grand'pitié de la grand'bataille et du sang qui sera répandu de ceux qui y viendront contre nous. Il y a trois semaines que je vous ai écrit et envoyé de bonnes lettres par un hérault, pour que fussiez au sacre du roi, qui hier dimanche, 17e jour de ce présent mois de juillet, s'est fait en la cité de Reims. Je n'en ai pas eu de réponse ni oncques depuis n'ai pas eu de nouvelles du hérault.

« A Dieu vous recommande et soit garde de vous, s'il lui plaît, et prie qu'il y mette bonne paix.

« Ecrit audit lieu de Reims, le 18 juillet. »

IX

L'ÉPÉE DE SAINTE-CATHERINE-DE-FIERBOIS

Comme le roi l'avait dit à Jehanne, il se rendit de Reims à Corbigny pour y faire ses dévotions sur le tombeau du bienheureux saint Marcoul ; puis, cette dernière formalité de son sacre accomplie, il décida que l'on entrerait, pour se rapprocher de Paris, dans cette province que l'on appelle encore de nos jours l'Ile-de-France et qui entoure la capitale. Le moment en effet était bien choisi pour une pareille expédition : le régent était allé au-devant des troupes que lui envoyait le cardinal de Winchester ; le duc de Bourgogne, toujours hésitant entre une rupture avec l'Angleterre et un raccommodement avec la France, avait retiré ses hommes d'armes de la Picardie ; enfin, les ducs de Lorraine et de Bar, et le seigneur de Commercy, qui autrefois étaient anglais, étaient venus eux-mêmes rejoindre le roi pendant sa marche triomphante vers Reims, et lui avaient fait de nouveau serment de fidélité.

Aussi à peine le roi fut-il arrivé à Vailly, qui était une petite ville à quatre lieues de Soissons, qu'il apprit que tout marchait à ses désirs : Château-Thierry, Provins, Coulommiers, Crécy-en-Brie, sur la seule sommation de ses capitaines, s'étaient rendues françaises. Soissons et Laon, sommées à leur tour en son nom et par lui-même, suivirent bientôt cet exemple ; Soissons surtout l'appelait, si joyeusement, qu'il s'y rendit aussitôt pour satisfaire au désir de ses habitans ; puis, de Soissons, il passa à Château-Thierry, et enfin de Château-Thierry à Provins, où il séjourna quelques jours, sur les nouvelles qu'il eut que de leur côté les Anglais s'approchaient.

En effet, le 24 juillet, le duc de Bedford était rentré à Paris avec les nouvelles troupes que lui amenait le cardinal de Winchester, de sorte qu'il était sorti de la capitale avec douze mille combattans à peu près, et venait au-devant de l'armée ; de son côté il avait passé par Corbeil et Melun, et s'était arrêté à Montereau, de sorte que quelques lieues séparaient seulement les deux armées.

A Provins, le roi reçut une lettre du régent anglais. Cette lettre, qui lui fut remise par un héraut qui portait le propre nom de son maître, contenait un défi. Le régent offrait au roi de France de vider par une seule bataille toute cette longue et sanglante querelle. La lettre, comme on le comprend, fut reçue avec grande joie par Charles VII et la brillante chevalerie qui l'entourait ; de sorte qu'après avoir grandement fêté le héraut anglais, le roi le fit venir, et lui ayant donné de nouveaux présens, et entre autres la propre chaîne qu'il portait à son cou :

— Va dire à ton maître, lui dit-il, qu'il aura peu de peine à me trouver, puisque c'est moi qui le cherche, et

que je suis venu de Reims ici dans le seul espoir de le rencontrer.

Alors le roi fit la moitié du chemin qui le séparait de l'ennemi, et ayant trouvé pour combattre un lieu à la convenance de tous les gens de guerre, il y assit son camp, résolu d'y attendre les Anglais. Aussitôt cette place choisie, chacun fit ses diligences pour s'y fortifier de son mieux, et c'était merveille comme, au milieu de tous ces capitaines si braves et si expérimentés, la Pucelle tenait son rang, donnant pour les préparatifs de si bons avis que parfois le duc d'Alençon, Dunois et Lahire abandonnaient le conseil qu'ils venaient d'émettre pour se ranger au sien. Cependant il était évident que si le courage était toujours le même chez la jeune fille, la confiance était disparue. Quand on lui demandait s'il fallait combattre, elle répondait :

— Sans doute, il faut aller en avant.

Mais ce n'était plus elle qui disait :

— Marchez ! marchez ! le roi du ciel est avec nous et il nous donnera la victoire !

L'espérance était demeurée, mais la foi était remontée au ciel.

Quant au duc de Belford, il était resté dans son camp, qui était bien assis et bien fortifié, espérant que le roi de France, emporté par la colère que ne pouvait manquer de lui inspirer sa lettre, l'y viendrait attaquer; mais lorsqu'il vit que Charles s'était contenté de faire la moitié du chemin, et se disposait à son tour à l'attendre derrière ses retranchemens, il n'osa point lui donner cet avantage, et, comme il craignait toujours qu'en son absence quelque révolution éclatât dans la capitale, il reprit le chemin de Paris, dont les Français, par le fait de leur position, s'étaient trouvés un instant plus rapprochés que lui.

Le roi, voyant alors son entreprise sur la capitale manquée par le retour précipité du duc de Belford et le renfort de troupes qu'il avait ramené avec lui, assembla son conseil. La majorité fut d'avis, tant la crainte des Anglais était encore grande, et tant les succès nouveaux causaient de l'étonnement sans avoir amené encore la confiance, que l'on se retirât sur la Loire. On avait consulté, comme d'habitude, Jehanne. Jehanne s'était contentée de répondre qu'elle croyait qu'il fallait marcher sur Paris, car elle savait que sans aucun doute, le roi y entrerait, mais elle ne pouvait dire quand ; et comme elle ne prenait plus rien sur elle depuis le jour du sacre, elle n'avait eu aucune influence pour déterminer une opinion contraire à celle qui avait été prise.

En conséquence, on envoya des coureurs par le pays, afin d'éclairer les environs et de savoir par quelle route le roi regagnerait Gien. Quelques-uns de ces coureurs revinrent le lendemain de leur départ, et dirent qu'il y avait une petite ville, nommée Bray-sur-Seine, laquelle avait un beau pont par lequel le roi et toute l'armée pouvaient se retirer et que les habitans de cette ville promettaient obéissance et passage. L'armée, toute victorieuse qu'elle était, se mit donc en mouvement pour battre en retraite comme si elle eût été vaincue, lorsque, en arrivant en vue de la ville, on apprit que, la nuit précédente, un fort détachement d'Anglais s'en était emparé. Quelques gens d'armes, envoyés en reconnaissance pour s'assurer du fait, furent les uns pris et les autres détroussés.

Le passage était donc rompu et empêché, et cela si à point que, dans un moment où Dieu s'était si visiblement déclaré pour la France, cet obstacle, qui en tout autre temps eut été considéré comme un revers, fut tenu, tout au contraire, pour une miraculeuse faveur. Les ducs d'Alençon, de Bourbon et de Bar, les comtes de Vendôme et de Laval, Dunois et Lahire, tous les chefs de guerre enfin qui avaient été d'opinion de marcher sur Paris, furent bien joyeux, et, secondés par l'événement, reprirent à leur tour l'influence que l'hésitation de Jehanne leur avait fait perdre un instant ; de sorte qu'une résolution contraire à celle qu'on accomplissait fut prise à l'instant même, et que le même jour on reprit la route de Château-Thierry, d'où l'on gagna Crespy-en-Valois, d'où l'on partit pour Dammartin, un peu en arrière duquel on logea au milieu des champs.

On n'était qu'à dix lieues de Paris, et tout continuait de prospérer au roi Charles VII ; partout où il paraissait, le pauvre peuple du pays venait au-devant de lui, crier Noel et chanter *Te Deum laudamus*. Un enthousiasme si universel rendait parfois à Jehanne sa force passée ; mais cette force n'était jamais exempte d'une certaine mélancolie qui indiquait que le Seigneur n'était plus là pour la soutenir.

— Au nom de Dieu ! disait-elle à Dunois et au chancelier qui marchaient presque toujours auprès d'elle, voici un bon peuple, bien loyal et dévot, et quand je devrai mourir je voudrais bien que ce fût dans ce pays-ci.

Alors le comte de Dunois lui demanda :

— Jehanne, savez-vous quand vous devez mourir, et en quel lieu ?

— Non, répondit Jehanne, je ne sais, et c'est la volonté de Messire ; mais ce que je sais, c'est que le moment de ma mort ne peut être éloigné, car j'ai accompli ce que Messire m'avait commandé, qui était de faire lever le siège d'Orléans et de faire sacrer le gentil roi. Or, je désirerais maintenant, ajouta-t-elle en secouant tristement la tête, qu'il voulût bien me faire ramener près de mon père et de ma mère, afin que je pusse encore garder leurs brebis, comme j'étais accoutumée à le faire.

Et ceux qui entendaient dire à Jehanne de telles paroles étaient plus que jamais persuadés qu'elle venait de Dieu, et, comme elle le disait elle-même, qu'elle devait bientôt retourner à Dieu.

Mais ce nouveau mouvement du roi était venu presque aussitôt à la connaissance du duc de Bedford, et il était parti de Paris avec tout ce qu'il avait pu rassembler de troupes pour venir au-devant de nous. Tandis que Charles était campé en avant de Dammartin, il apprit donc que le duc de Bedford venait d'arriver à Mitry, et était campé en arrière de la montagne sur laquelle est située la ville qui les séparait.

Alors le roi sortit aussitôt et se mit en bataille, tandis que l'on choisissait les coureurs qui, sous les ordres de Lahire, devaient aller reconnaître l'ennemi. Lahire s'acquitta de la mission avec son audace accoutumée ; il était parvenu jusqu'à un trait de flèche de l'armée anglaise, avait tout examiné et revenait convaincu que ce serait une grande faute au roi de l'attaquer dans la situation où elle se trouvait. Le roi s'en tint donc à ce conseil, et attendit que l'ennemi sortit de son camp; mais il attendit vainement, et le lendemain on lui vint dire que le duc de Bedford était retourné vers Paris, où venaient de lui arriver, à ce qu'on assurait, quatre mille hommes de renfort.

Le roi tira aussitôt vers Crespy-en-Valois, et, arrivé dans cette ville, qui était d'une bonne défense, il s'y arrêta et fit sommer Compiègne de se rendre. La sommation eut, comme dans les autres villes, son plein effet : les bourgeois firent répondre à Charles qu'ils l'attendaient avec grande impatience et le recevraient avec grande joie ; ce que voyant ceux de Beauvais, ils firent encore mieux, car à peine virent-ils les hérauts aux fleurs de lis, qu'ils se mirent à crier : « Vive Charles ! vive le roi de France ! » et renvoyant leur évêque et seigneur, qui était un nommé Pierre Cauchon, lequel était furieux pour le parti des Anglais, quoiqu'il fût Français de naissance, ils ouvrirent leurs portes sans attendre même qu'ils en fussent sommés.

Restait Senlis, qui était demeurée sous l'obéissance des Anglais, et que Charles VII ne voulait pas laisser derrière lui dans le cas où il marcherait de nouveau sur la capitale. Il s'avança donc jusqu'à un village nommé Baron, et situé à deux lieues de cette ville, qu'il comptait assaillir le lendemain, lorsque, arrivé là, il apprit que le duc de Bedford venait de nouveau de partir de là avec les quatre mille hommes dont on avait déjà entendu parler. Seulement, comme on le sut alors, ces quatre mille hommes, amenés par l'évêque de Winchester, avaient été levés avec l'argent du pape pour marcher contre les Bohêmes, et, par abus étrange d'autorité, étaient conduits contre les catholiques. Cela prouvait, au reste, le degré de faiblesse où en étaient venus les Anglais, et, pour se renforcer d'une si faible troupe, ils allaient jusqu'à se jouer avec les choses saintes.

Mais, destinés à combattre Bohêmes ou Français, ils n'en venaient pas moins ; de sorte que le roi ordonna que les sieurs Ambroise de Loré et Xaintrailles monteraient à cheval et s'en iraient les reconnaître, afin de s'assurer de leur nombre et de leur intention. Les deux chevaliers désignés s'appareillèrent aussitôt, et, prenant avec eux vingt de leurs gens seulement, qu'ils choisirent parmi les mieux montés, ils chevauchèrent si bien qu'ils arrivèrent sur le chemin de Senlis, et qu'arrivés là, ils aperçurent un gros nuage de poussière qui semblait monter jusqu'au ciel. Ils dépêchèrent aussitôt un courrier au roi pour le prévenir de ce qu'ils avaient vu, et qu'ils croyaient que c'était l'armée du duc de Bedford, assurant que lorsqu'ils auraient quelque certitude, ils lui enverraient un second messager, mais le prévenant de se mettre sur ses gardes. Effectivement, ils avancèrent encore, et si près et si hardiment qu'ils reconnurent toute l'armée anglaise marchant sur Senlis. Alors, comme ils l'avaient dit, ils envoyèrent immédiatement un second chevaucheur, et le roi, prévenu, sortit aussitôt de Baron, où il était trop resserré, et se rangea en bataille dans les champs, ordonnant son armée entre la rivière qui passe à Baron et la tour de Montepiloy. De son côté, le duc de Bedford arriva vers deux heures à Senlis, et commença à passer la petite rivière, sur les bords de laquelle l'armée française était rangée. Aussitôt Ambroise de Loré et Xaintrailles, qui avaient côtoyé jusque-là l'ennemi, mirent leurs chevaux au galop et revinrent vers le roi pour l'inviter à attaquer les Anglais au moment même où ils étaient occupés de leur passage. Le conseil parut bon à Charles, et il ordonna aussitôt de marcher contre eux. Mais quelque diligence que fit le roi, le régent fit plus grande diligence encore, de sorte que l'avant-garde de l'armée française trouva

en attendant le passage de la Nonette et l'armée anglaise formée en bataille, comme il était déjà presque nuit, chacun campa où il se trouvait, les Anglais sur le bord de la Nonette, et les Français à Montepiloy. Le soir même il y eut entre les coureurs des deux partis quelques escarmouches, mais sans qu'elles amenassent, pour les uns ni pour les autres, aucun résultat satisfaisant.

Le lendemain, au point du jour, le roi rangea son armée en bataille : l'avant-garde était commandée par le duc d'Alençon et le comte de Vendôme ; le corps d'armée était sous les ordres des ducs de Bar et de Lorraine ; un troisième corps formant l'aide de l'armée était commandé par les maréchaux de Boussac et de Retz ; le sire de Culant et un chevalier limousin nommé Jean Foucaut menaient les archers ; enfin une arrière-garde, destinée à se porter en escarmouchant partout où besoin serait d'elle, était commandée par le bâtard d'Orléans, le seigneur d'Albret, Jehanne la Pucelle et Lahire ; quant au roi, il se tenait sur le côté, sans aucun commandement, et ayant pour sa garde le duc de Bourbon, le seigneur de La Trémouille et bon nombre de braves chevaliers.

Le roi avait si grande envie d'attaquer, que, s'avançant le premier en dehors des bataillons, il passa et repassa sur le front de l'armée française, avec le comte de Clermont et le sire de La Trémouille, pour voir de quel côté l'ennemi était vulnérable ; mais la science habituelle aux Anglais ne leur avait point failli en cette occasion : le duc de Bedford avait choisi une position presque inexpugnable, près de l'abbaye de la Victoire, fondée par Philippe-Auguste après la bataille de Bouvines ; il avait ses flancs couverts par des haies et des fossés ; la rivière et un grand étang le protégeaient par derrière ; enfin, sur tout son front, des pieux aiguisés des deux bouts avaient été plantés aussi serrés qu'une palissade, et derrière ces pieux se tenaient ces terribles archers anglais, qui, en montrant les douze flèches que contenaient leurs trousses, se vantaient de porter au côté chacun la mort de douze hommes.

En d'autres termes, à l'époque où Jehanne était inspirée ; aux jours d'Orléans, de Jargeau et de Patay, la Pucelle n'aurait eu qu'à déployer son étendard, à marcher en avant, et chacun l'aurait suivie sans faire aucun doute de la victoire ; mais la confiance, en l'abandonnant, avait abandonné l'armée dont elle était l'âme ; et bien que les chefs de guerre réunis au conseil eussent décidé que la position était trop forte pour être attaquée, et que le roi risquât de perdre ainsi en un seul jour ce qu'il avait reconquis avec tant de peine, on fit offrir aux Anglais la bataille s'ils voulaient sortir ; mais de leur côté les Anglais n'étaient plus les hommes de Crévent, de Verneuil et de Rouvray ; ils répondirent qu'ils étaient prêts à combattre, mais dans leur camp, et qu'ils attendraient en conséquence qu'on les y vînt attaquer ; de sorte que, comme la veille, il n'y eut que quelques escarmouches entre les plus braves des deux armées.

Le soir venu, les Anglais se retirèrent dans leur parc, et les Français regagnèrent leurs batailles ; puis la nuit se passa de notre côté dans l'attente d'une affaire décisive pour le lendemain, car on avait su par un prisonnier que les sires de Croy, de Créqui, de Béthune, de Fosseuse, de Lannoy, de Lalaing et le bâtard de Saint-Paul, seigneurs bourguignons, qui tenaient le parti du duc Philippe et qui servaient dans l'armée anglaise, avaient été faits chevaliers par le duc de Bedford, ce qui n'arrivait guère qu'à l'occasion d'une grande bataille ; chacun se prépara donc de son mieux ; mais le jour venu, on s'aperçut que les Anglais avaient quitté leur camp pendant la nuit et avaient repris la route de la capitale.

En effet, il était arrivé de tristes nouvelles au duc de Bedford : le connétable, que le roi ne voulait pas souffrir en sa présence, agissait de son côté, et, étant entré dans le Maine, il avait pris Ramefort, Malcione et Gallerande. Il y avait plus, on disait qu'il marchait sur Evreux. Aussi, ce n'étaient plus les Anglais qui menaçaient le Poitou, la Saintonge et l'Auvergne ; c'étaient les Anglais, au contraire, qui étaient menacés jusqu'au cœur de la Normandie. Le retour du duc de Bedford vers Paris n'était donc point inopportun, car en rentrant dans la capitale, il apprit la reddition de cinq nouvelles villes : c'étaient Aumale et Torcy, près de Dieppe, Estrepagny, proche de Gisors, et Bon-Moulin et St-Célerin, proche d'Alençon. De plus, le duc de Bourgogne, ému par la lettre de la Pucelle, avait consenti à recevoir des ambassadeurs à Arras, et dans les premiers jours d'août les premiers pourparlers avaient eu lieu. Il n'y avait donc pas de temps à perdre de la part du duc de Bedford s'il voulait faire face à la fois à tous les dangers qui le menaçaient ; aussi, laissant deux mille cinq cents hommes à Paris, distribua-t-il le reste dans la Normandie et accourut-il à Rouen pour y tenir ses Etats.

Voyant que cette fois encore l'ennemi lui échappait, et ne sachant point quelle cause le ramenait à Paris, le roi, au lieu de poursuivre le duc de Bedford, ce qui l'eût mis dans un grand embarras, partit de Montpiloy pour Crespy, et, sans s'y arrêter, s'achemina vers Compiègne, où il fut reçu par les bourgeois avec un grand enthousiasme. Le roi leur donna pour gouverneur et capitaine un gentilhomme de Picardie, nommé Guillaume de Flavy, et ayant appris que ceux de Senlis, se croyant abandonnés par le duc de Bedford, venaient de se soumettre à lui, il partit pour cette ville, où il vint loger le soir même du jour où il avait quitté Compiègne.

Néanmoins, pendant les quelques jours que le roi avait passés à Compiègne, un grand événement y avait eu lieu. En réponse aux ouvertures d'Arras, le duc de Bourgogne avait envoyé des ambassadeurs à Compiègne : ces ambassadeurs étaient Jean de Luxembourg, l'évêque d'Arras, les sires de Brimeux et de Charny ; et, sur un premier échange de conditions, une trêve avait été conclue. Une des conditions de cette trêve était que les Anglais seraient admis à traiter. Le roi y avait consenti, à la condition que les princes, prisonniers en Angleterre depuis quinze ans, seraient admis, de leur côté, à rançon. Cette trêve, que le roi devait encore à Jehanne, et que l'on espérait être le préliminaire d'une paix, n'était cependant que partielle ; elle s'étendait, pour tous les pays de la rive droite de la Seine, depuis Nogent jusqu'à Honfleur ; Paris et les villes servant de passage sur la rivière exceptés, le roi ayant le droit de les attaquer, et le duc se réservant de les défendre.

Mais pendant que toutes ces conditions se discutaient à Compiègne, Lahire, qui n'avait rien à faire avec la politique, et que tout repos lassait, s'en était allé avec quelques hardis compagnons pour chercher des aventures de guerre, et il avait tant chevauché, lui et les siens, qu'un matin il s'était trouvé en face de la forteresse de Château-Gaillard, à sept lieues de Rouen. Comme c'était au point du jour à peine, et que le commandant, nommé Kingston, n'avait aucune crainte d'être attaqué, sachant les Français à plus de vingt lieues de lui, Lahire eut le temps de s'emparer d'une des portes avant que les Anglais n'opposassent de résistance : il profita de ce premier avantage pour faire sommer le gouverneur de se rendre. Celui-ci, se voyant surpris à l'improviste, et ignorant le nombre de ceux à qui il avait affaire, demanda la vie sauve, avec grande crainte de ne pas l'obtenir. Lahire la lui accorda, et, à son grand étonnement, il vit alors entrer les vainqueurs ; la garnison anglaise était numériquement du double plus forte que ceux à qui elle se rendait. Kingston n'en tint pas moins sa parole ; il rendit le château avec tout ce qui était dedans, ainsi que la condition en avait été faite, et partit, Lahire s'installa aussitôt en son lieu et place.

Tandis qu'il était en train de déjeuner, on vint lui annoncer que, dans une salle basse, on venait de trouver un prisonnier français enfermé dans une cage de fer ; Lahire descendit aussitôt et ne reconnut point le captif, tant il était changé, mais le captif le reconnut. C'était le noble et brave sire de Barbazan, qui, depuis neuf ans qu'il avait été pris à Melun, avait été renfermé et vivait dans cette cage, dont la porte même était rivée de peur que le captif ne parvînt à l'ouvrir. Lahire en fit rompre les barreaux à l'instant même.

Mais quoiqu'il vît cette issue inespérée ouverte devant lui, le vieux chevalier secoua la tête et s'assît dans un coin, déclarant qu'il avait promis au gouverneur d'être son loyal prisonnier, et que, tant qu'il ne serait pas relevé de sa promesse, rien au monde ne pourrait le faire sortir de sa cage. Lahire eut beau lui affirmer sur son honneur que Kingston avait rendu le château avec tout ce qui était dedans, et que par conséquent il se trouvait tout naturellement compris dans la capitulation, Barbazan répondit que cela pouvait être, mais qu'il n'en resterait pas moins où il était jusqu'à ce que sa parole fût dégagée. Force fut donc à Lahire de faire courir après Kingston, lequel revint délivrer Barbazan, qui ne sortit effectivement de sa cage que lorsque son geôlier lui eut rendu sa parole. Lahire laissa garnison à Château-Gaillard, et revint vers le roi avec le vieux chevalier, qui s'était hâté de reprendre ses armes et mourait d'envie de s'en servir : tous deux le trouvèrent à Senlis, et il fut bien joyeux, ainsi que tous ceux qui l'entouraient, de revoir le brave sire de Barbazan, dont personne n'avait entendu parler depuis un si long temps que chacun le croyait mort.

Le roi venait d'apprendre en même temps le départ du duc de Bedford pour Rouen, et il était résolu de faire un mouvement sur Paris, afin de profiter de son absence : le renfort des deux braves chevaliers qui lui arrivaient le confirma encore dans cette résolution, et ayant appris que son avant-garde était parvenue jusqu'à Saint-Denis, et y était entrée sans résistance, il partit à son tour, et arriva dans cette ville, nécropole de la royauté, le 29 août suivant. A peine y fut-il que toutes les villes environnantes se soumirent à lui : Creil, Chantilly, Gournay-sur-Aronde, Luzarches, Choisy, Lagny, firent leurs actes d'obéissance ; enfin les seigneurs de Montmorency et de Mouy prêtèrent serment.

Tout allait donc à merveille ; aussi, arrivée à Saint-Denis, la Pucelle vint-elle de nouveau trouver le roi, et, se jetant à ses genoux, le supplia-t-elle, puisqu'il n'avait plus besoin de son secours, de la laisser partir, disant au roi, tout en pleurant de grosses larmes, qu'elle sentait bien qu'elle ne pouvait plus lui être utile, et que ses voix lui avaient dit que si elle restait encore dans l'armée, il ne lui arriverait plus que malheur. Le roi lui demanda quel était ce malheur qui devait lui arriver : Jehanne lui répondit qu'elle devait être blessée d'abord, et prise ensuite. Mais le roi ne voulut entendre à rien, disant que si elle était blessée, ce qu'à Dieu ne plaise, il en serait ce qui avait déjà été, c'est-à-dire qu'elle serait guérie promptement, et que, si elle était prise, il vendrait la moitié de son royaume pour la racheter. Jehanne se releva en secouant la tête, et voyant qu'elle ne pouvait rien obtenir du roi, elle alla faire ses dévotions dans l'église, afin, s'il lui arrivait malheur, de se trouver au moins dans la grâce de Dieu.

Le lendemain, on résolut de s'avancer vers Paris, et l'on quitta Saint-Denis pour venir camper à La Chapelle. Jehanne marchait tristement à cheval, tandis que son jeune frère la suivait portant sa lance, et le sire Daulon son étendard, lorsqu'elle aperçut, suivant la même route qu'elle, un soldat donnant le bras à une femme de mauvaise vie. Jehanne avait fort défendu, en tout temps, que les femmes de ce genre suivissent l'armée ; aussi lui fit-elle dire à l'instant par frère Paquerel de se retirer. Mais, au lieu de lui obéir, la femme lui répliqua insolemment ; et comme Jehanne s'élançait pour la chasser elle-même, le soldat s'élança au-devant d'elle, l'épée à la main, disant qu'il y avait trop longtemps que de braves gens d'armes comme eux obéissaient à une femme, et qu'il était bien l'heure que cela changeât. Jehanne, habituée à se voir respectée comme un chef de guerre, ne put souffrir une telle insolence ; elle tira son épée ; mais réfléchissant que, si elle frappait du tranchant, elle pouvait le tuer, elle le frappa du plat sur son casque, en lui ordonnant de se retirer ; mais si faible qu'eût été le coup, l'heure de cette bonne épée, qui avait tant de fois résisté à des chocs bien autrement rudes, était venue, la lame vola en morceaux, et la poignée seule resta dans la main de Jehanne.

En ce moment, le roi, qui avait entendu quelque bruit, accourut de sa personne pour voir ce qui se passait, et il aperçut Jehanne qui regardait tristement sa lame brisée et la poignée inutile. Alors on lui raconta ce qui s'était passé, et s'approchant de la jeune fille :

— Jehanne, lui dit-il, vous auriez dû frapper avec le bâton de votre lance, et non avec cette bonne épée qui vous était venue divinement.

— Et elle s'en va comme elle était venue, dit Jehanne ; car, croyez-moi bien, sire, c'est le dernier avertissement de Dieu qui me dit que je dois me retirer.

Alors le roi se mit à rire de cette persévérance à croire au malheur, et pour consoler Jehanne de la perte qu'elle venait de faire, il lui offrit sa propre épée ; mais Jehanne refusa, disant qu'elle en prendrait quelque autre aux Anglais.

En effet, comment croire aux pressentimens de cette jeune fille, quand sa réputation croissait de tout côté, et quand chacun s'adressait à elle comme à une prophétesse et à une sainte ? A Troyes, plusieurs femmes étaient venues la supplier de servir de marraine à leurs enfans, et elle en avait tenu jusqu'à trois sur les fonts de baptême, donnant le nom de Jehanne aux filles et le nom de Charles aux garçons. A Lagny, on était accouru la chercher pour qu'elle priât près de la couche d'un enfant qui depuis trois jours semblait mort, et que le prêtre ne voulait pas baptiser, disant qu'il était trépassé ; et Jehanne était venue près de cette couche, s'était agenouillée et avait prié ; alors l'enfant avait ouvert les yeux, si bien que le prêtre avait profité de ce moment et l'avait ondoyé, disant hautement que c'était à la prière de Jehanne que Dieu avait fait ce miracle. Enfin, pendant qu'elle était à Compiègne, tout dernièrement encore, le comte d'Armagnac, qui était un des premiers du royaume, lui avait écrit, à elle, pauvre et ignorante paysanne, pour lui demander auquel des trois papes qui se disputaient le trône de saint Pierre il lui fallait accorder sa croyance, lui promettant de reconnaître celui qu'elle reconnaîtrait.

C'étaient, certes, là de grands honneurs, et qui eussent ébloui toute autre que Jehanne ; mais Jehanne, au contraire, était plus humble et plus modeste que jamais, car elle sentait que Dieu se retirait d'elle chaque jour.

Le même soir, les Français se présentèrent devant Paris, qui était défendu par messire Louis de Luxembourg, par l'évêque de Thérouenne, par un chevalier anglais nommé sire Jehan Ratcliff, et par trois mille hommes à peu près, sans compter ceux des bourgeois qui, ayant pris part dans le temps au massacre des Armagnacs, étaient plus intéressés encore que les Anglais à ce que le roi ne reprît point sa capitale, sachant bien que, Paris repris, il n'y aurait pas de merci pour eux. Les Français passèrent au-dessous de Montmartre, et vinrent se ranger en bataille depuis la porte Saint-Honoré jusqu'à la butte aux Pourceaux. Là, ils établirent une batterie de canons, et tirèrent plusieurs coups pour en essayer la portée. Elle était bonne, et les boulets portèrent jusque dans la ville. Aussitôt Anglais et bourgeois coururent aux murailles : il y avait aussi un corps de Bourguignons parmi eux ; ce qui était facile à reconnaître à la croix vermeille qu'ils portaient sur leur étendard.

Mais ce soir-là il n'y eut rien autre chose que quelques coups de canon échangés. A l'aspect de l'ennemi, au bruit des bombardes, à l'odeur de la poudre, Jehanne avait repris son ancien courage et s'était chargée de conduire l'assaut, tandis que les ducs d'Alençon et de Bourbon se tiendraient tout armés avec leurs gens derrière la butte aux Pourceaux, qui les mettait à l'abri de l'artillerie de la place, pour tomber sur les assiégés, s'ils tentaient quelque sortie.

Cependant, malgré ces préparatifs, les Parisiens croyaient pouvoir demeurer tranquilles pendant la journée du lendemain ; car c'était le jour de la nativité de Notre-Dame, et ils ne croyaient pas que les Français osassent attaquer la ville pendant une si grande solennité ; aussi leur terreur fut-elle grande lorsque, vers onze heures à peu près, ils entendirent les cloches, qui venaient de sonner la messe, hurler le tocsin, et qu'ils virent nombre de gens courir par la ville, en criant : Alarme ! alarme ! les Armagnacs sont aux remparts ! Paris est pris ! tout est perdu ! Mais le son des cloches et les cris des fuyards, loin d'intimider la garnison, lui donna courage.

Anglais, Bourguignons et bourgeois coururent aux murailles, et ils virent qu'effectivement l'assaut était commencé, mais que les choses étaient loin d'être en aussi bon train pour les Français que le disaient ces prétendus fuyards, qui n'étaient autres que des partisans du roi Charles, lesquels, à l'aide de ces cris, avaient espéré soulever la ville.

En effet, quel que fût le courage des assaillans, leur tâche était difficile, pour ne pas dire impossible. Ils s'étaient bien emparés de la première barrière, à laquelle ils avaient mis le feu, et, la Pucelle et le sire de Saint-Vallier en tête, ils avaient pénétré dans le boulevard du dehors ; mais, arrivés là, ils avaient trouvé qu'il leur restait encore deux fossés à franchir avant d'arriver à la muraille. La Pucelle, à la tête des plus braves, franchit le premier au milieu d'une grêle de flèches, de traits d'arbalète et de mitraille lancée par les canons et les bombardes. Mais le premier fossé franchi, il se trouva que le second était profond et plein d'eau. Cependant cet obstacle, dont Jehanne n'avait point été prévenue, quoique plusieurs dans l'armée française le connussent, qui s'étaient tus par envie, ne parut point à Jehanne devoir lui faire renoncer à l'assaut ; elle parvint sur le point le plus élevé du fossé, et, agitant son étendard, elle appela à elle ceux des chevaliers et des gens d'armes qui étaient désignés pour l'attaque, et qui accoururent conduits par le maréchal de Retz.

Alors Jehanne ordonna d'apporter des fascines, des poutres, tout ce que l'on trouverait enfin d'apte à frayer un chemin solide à travers cette eau et cette fange, et elle s'avança elle-même jusqu'au bord du fossé pour en sonder la profondeur avec la lance de son étendard, criant à haute voix : « Rendez-vous, bonnes gens de Paris ! rendez-vous, de par Jhésus ! car si vous ne vous rendez pas avant la nuit, nous entrerons de force dans la ville, et vous serez tous mis à mort, sans pitié ni mercy. » Mais en ce moment même, un des arbalétriers l'ajusta, et lui traversa la cuisse avec son vireton.

Jehanne tomba, car la blessure était cruelle, et comme on la crut morte, chacun commença de fuir. Alors elle remit son étendard aux mains du premier soldat qui se trouvait près d'elle, et lui commanda de monter sur le haut du fossé, et de l'agiter de toute sa force, afin qu'on vît qu'elle n'était que blessée. Le soldat fit ce qui lui était ordonné ; mais, pendant qu'il secouait l'étendard et criait A l'assaut ! à l'assaut ! un trait l'atteignit au pied ; il se baissa alors pour arracher le fer de sa blessure, et, afin de mieux voir, releva la visière de son casque ; mais au moment même un second trait l'atteignit au visage, et le renversa mort.

En ce moment, le sire de Daulon arrivait : il vit Jehanne couchée sur le talus du fossé, et la terre tout autour d'elle hérissée des flèches qu'on lui lançait. Il voulut alors la prendre par dessous les bras et l'éloigner de la bataille ; mais Jehanne, de ce ton qu'elle savait prendre quand elle voulait être obéie, lui ordonna de n'en rien faire, mais au contraire de ramasser son étendard et de rallier les Français. Alors, le sire de Daulon, secondé par le maréchal de Retz, appela si haut et si ferme que chacun accourut. Pendant ce temps, Jehanne avait arraché le vireton de la plaie ; mais, comme elle souffrait horriblement, elle était restée

couchée à la même place, ordonnant toujours que l'on comblât le fossé. Alors, encouragé par tant d'héroïsme dans une femme, chacun se mit à la besogne. C'était, comme nous l'avons dit, une œuvre presque impossible, tant l'eau était profonde. Toute la journée se passa donc à jeter des fascines dans le fossé sans pouvoir le combler, et, quoique blessée depuis plus de cinq heures sans qu'aucun appareil eût été mis à sa blessure, Jehanne était encore là, ordonnant l'attaque et ne voulant point qu'on abandonnât l'assaut, lorsque vint un ordre du roi de se retirer vers Saint-Denis. Si positif que fut cet ordre, Jehanne ne voulait point y obéir, disant que si l'on voulait s'entêter à l'assaut, on aurait Paris avant qu'il fût deux heures ; deux fois le duc d'Alençon l'envoya chercher sans qu'elle consentît à se retirer ; enfin, comme il l'aimait fort, il vint la quérir lui-même. Jehanne alors se décida à s'éloigner, et, se remettant sur ses jambes, elle se retira enfin, mais avec un si merveilleux courage que, malgré cette terrible blessure qu'elle avait reçue, à peine s'apercevait-on qu'elle boitât.

La retraite des Français ne fut troublée que par les décharges d'artillerie qui les poursuivirent ; mais les assiégeans s'en tirent là, n'osant sortir de la ville, de peur des embuscades. Cela permit aux assiégeans de ramener leurs morts, qui étaient en grand nombre ; mais comme ils n'avaient point le temps de leur creuser des fosses, ils les entassèrent dans une grange des Mathurins, et les y brûlèrent.

Les Français regagnèrent pendant la nuit Saint-Denis, où ils s'arrêtèrent. Là on fit le rapport au roi de tout ce qui s'était passé, et le duc d'Alençon et le maréchal de Retz lui racontèrent comment Jehanne avait fait tout ce qu'elle avait pu pour se faire tuer. Alors le roi la vint trouver en son logement, où elle avait une forte fièvre, et lui fit de grandes remontrances sur le découragement qui l'avait prise. En voyant le roi, Jehanne se mit à pleurer, et lui avoua qu'elle aimait mieux mourir que de tomber aux mains des Anglais, comme ses voix lui avaient dit que la chose devait arriver si elle ne retournait pas dans son village. Alors le roi, pour lui rendre son courage, lui dit de guérir d'abord, et qu'ensuite il lui donnerait congé de faire tout ce qu'elle voudrait. Le même soir, Jehanne fit former un trophée de ses armes, les vouant à saint Denis ; et comme, quelques jours après, grâce à sa grande jeunesse et à la force de sa constitution, sa blessure était refermée, elle ordonna une messe dans la basilique royale, et, après s'être prosternée devant l'autel du martyr et avoir remercié Dieu, la Vierge et les saints des faveurs qu'ils lui avaient accordées, elle suspendit elle-même ses armes à la colonne la plus proche de la châsse qui renfermait les reliques du saint apôtre. Puis, cette pieuse cérémonie achevée, elle s'en alla chez le roi lui demander le congé qu'il lui avait promis.

Mais pendant ce temps, on avait remontré à Charles quelle faute ce serait à lui que de laisser s'éloigner, au moment où rien n'était décidé encore, celle que tout le monde, depuis le premier capitaine jusqu'au dernier soldat, regardait comme son bon génie ; de sorte que Charles répondit à Jehanne que ce qu'il lui avait promis était pour lui rendre son courage ; mais que maintenant qu'elle était guérie, c'était lui au contraire qui la suppliait de ne point se retirer, lui affirmant que les gens les plus experts de son conseil lui avaient dit que si elle se retirait, tout était perdu. Jehanne voulut insister ; mais aux premiers mots qu'elle dit, et à la connaissance qu'elle avait du caractère du roi, elle vit bien que c'était peine perdue, et que c'était un parti pris de ne pas la laisser s'éloigner. Alors la pauvre enfant se résigna. Comme le roi lui offrait de nouvelles armes, elle les accepta, à l'exception de l'épée, disant, comme la première fois qu'elle en prendrait une aux Anglais à la première occasion, ce qu'effectivement elle avait fait.

En effet, à partir de ce moment et pour lui donner plus d'importance encore, le roi augmenta le train de Jehanne, et le porta à la hauteur de celui de ses premiers capitaines : il lui délivra les lettres de noblesse qu'il lui avait offertes, lui permit de faire venir près d'elle son second frère, lui donna douze chevaux de main, et un trésor particulier pour payer le petit corps d'armée qu'à compter de cette heure elle devait commander en personne ; mais toutes ces faveurs ne purent distraire Jehanne de cette triste pensée qu'elle devait tomber bientôt aux mains des Anglais ; elle se résigna, mais ne se consola point.

Le conseil avait décidé que le roi se retirerait de l'autre côté de la Loire, et cette décision fut exécutée ; Charles revint à Gien, en suivant la route de Lagny, de Bray et de Sens, et en laissant des gouverneurs dans les villes qu'il avait conquises : ainsi Ambroise de Loré demeura à Lagny, Jacques de Chabannes à Creil, Guillaume de Flavy à Compiègne, et le comte de Vendôme à Saint-Denis et à Senlis. Quant à la Pucelle, elle suivit le roi avec les autres chefs de guerre.

A peine les Français avaient-ils quitté les environs de Paris, que le duc de Bedford revint dans la capitale, où le duc de Bourgogne arrivait de son côté avec un sauf-conduit de Charles, sous prétexte de traiter de la paix ; mais lorsque les deux beaux-frères se trouvèrent en présence, le duc de Bedford fit si bien que les belles résolutions du duc Philippe s'évanouirent, et que les sentimens éveillés par la lettre de Jehanne firent place à ceux suscités par l'ambition ; il est vrai que peu de cœurs eussent résisté à des offres pareilles à celles qui étaient faites au duc de Bourgogne. Le duc de Bedford lui abandonnait la régence de Paris, se contentait de son gouvernement de Normandie, et lui promettait la Brie et la Champagne ; il en résulta que, quoiqu'en même temps qu'on publiait la nouvelle régence, on publiât aussi le traité de Compiègne, il était évident que, pour cette fois encore, l'espoir de la paix était, sinon entièrement détruit, au moins très fort reculé.

Après quinze jours de conférences dans la ville de Paris, les deux princes se séparèrent : le duc de Bedford se retirant dans son gouvernement de Rouen, et le duc Philippe revenant à Bruges pour épouser madame Isabelle, fille du roi Jean Ier de Portugal, et pour y fonder l'ordre de la Toison d'Or.

Pendant ce temps, comme on le pense bien, la trêve jurée ne s'observait guère, et ni Anglais, ni Français, ni Bourguignons ne s'en souciaient le moins du monde. Le duc d'Alençon avait envoyé ses gens, sous la conduite d'Ambroise de Loré, gouverneur de Lagny, pour reconquérir son apanage de Normandie ; le conseil du roi, de son côté, en était revenu à l'ancien projet de s'assurer de toutes les villes qui commandaient le cours de la Loire, et le sire d'Albret, vaillamment secondé par Jehanne, venait de prendre d'assaut Saint-Pierre-le-Moutier. Cette prise, un des plus beaux faits d'armes de la Pucelle, avait rendu un si grand courage aux Français, que, contre l'avis de Jehanne, le maréchal de Boussac et le sire d'Albret étaient allés du même pas mettre le siège devant La Charité : mais, par le résultat de cette entreprise, on reconnut encore une des dernières lueurs de cette inspiration qui s'éteignait dans la Pucelle ; les Français furent repoussés par Perrin Granet, qui commandait la ville, et furent forcés de se retirer en abandonnant leurs canons : cet échec prédit par Jehanne augmenta encore sa renommée en réalisant sa prédiction.

Cependant les nouvelles qui arrivaient de la capitale et de ses environs étaient telles, que les yeux du roi et de son conseil se reportaient de ce côté. Non seulement les garnisons françaises avaient presque toutes réussi à se maintenir, mais encore les habitans de Melun avaient chassé les Anglais de chez eux, et remis leur ville au commandeur de Giresme ; Saint-Denis, de son côté, avait été surpris, et était redevenu français ; enfin Lahire, qui ne cessait de faire la guerre en partisan, s'était emparé de Louviers, et étendait ses courses jusqu'aux portes de Rouen, qu'il avait même failli prendre par le complot de quelques bourgeois ; il n'y avait pas jusqu'à Paris, qui s'était si bien défendu l'année précédente, qui, abandonné qu'il semblait être par le duc de Bedford et le duc Philippe aux pillages et aux rapines d'une garnison moitié picarde, moitié bourguignonne, ne se remplît de mécontens : c'étaient de riches nouvelles, comme on le voit, pour le parti du roi Charles, et dont chacun était d'avis de profiter. Aussi son conseil décida-t-il qu'au retour du printemps, on reporterait la guerre de ce côté ; en attendant, on fit de grandes proclamations pour rassembler les troupes, et de grands appels au peuple pour avoir de l'argent.

Sur ces entrefaites, une conjuration qui s'ourdissait à Paris, quoique découverte et réprimée, donna de nouvelles espérances à ceux qui suivaient le parti du roi ; car elle leur prouva qu'ils avaient des intelligences dans la capitale. Quelques seigneurs de Paris réunis à ceux du parlement et du Châtelet, après s'être adjoints quelques marchands et gens de métiers avaient résolu d'introduire les Français dans la capitale : un carme, nommé Pierre Dallée, était le messager qui portait et qui rapportait les lettres entre ceux du dedans et ceux du dehors ; mais les gardes de la porte Saint-Denis, étonnés de voir toujours passer et repasser ce carme, l'arrêtèrent un matin et le conduisirent en prison ; là, comme il ne répondait à toutes les questions qu'en déniant qu'il fût pour quelque chose dans les affaires politiques, on le mit à la torture, où la force des tourmens lui fit tout avouer : six têtes furent tranchées aux Halles, et plus de cinquante cadavres retrouvés sur les bords de la Seine.

Le moment était donc favorable pour reprendre les hostilités. Jehanne partit avec son petit corps d'armée, et parvint jusqu'à Lagny sans rencontrer d'Anglais. Là, elle apprit qu'un brave mais impitoyable capitaine, nommé Franquet d'Arras, faisait, avec quatre cents hommes à peu près qu'il avait réunis sous ses ordres, les courses les plus désastreuses pour les bonnes gens du parti du roi, car il

ne recevait personne à rançon, ni hommes ni femmes, pillant et égorgeant tout ce qui n'était pas Anglais ou Bourguignon. Jehanne ne voulut point passer si près d'un pareil homme et laisser ses crimes sans punition. Elle sortit de Lagny avec un nombre de soldats pareil à celui qu'elle avait à combattre, et, à une lieue de la ville, elle rencontra celui qu'elle cherchait; elle marcha droit à lui, et l'attaqua aussitôt avec la même vigueur qu'elle avait montrée aux premiers jours. Mais les quatre cents archers de Franquet étaient de vaillans archers qui tinrent ferme, et qui deux fois à coups de flèche repoussèrent les troupes royales; mais deux fois Jehanne les ramena à la bataille; et enfin Franquet et ses partisans furent forcés de se renfermer dans un petit fort, à peu près imprenable pour la Pucelle et ses gens, qui n'avaient point de canons. Dans ce moment, par bonheur, Jehan de Foucault, qui commandait à Lagny, arriva avec une partie de la garnison et de l'artillerie: les batteries furent donc dressées, on battit en brèche, et aussitôt qu'elle fut praticable on donna l'assaut. Franquet et ses soldats se battirent en désespérés; mais ils avaient affaire encore à plus terrible qu'eux: une partie des partisans fut passée au fil de l'épée, l'autre se rendit à merci; le capitaine Franquet d'Arras était au nombre de ces derniers.

Alors arrivèrent les juges de Lagny et le bailly de Senlis, qui réclamèrent Franquet comme traître, larron et meurtrier. De son côté, Jehanne déclara que, comme il était son prisonnier, elle ne le rendrait à personne, comptant l'échanger contre le seigneur de Loré, qui venait d'être pris: mais à ceci il fut répondu que cet échange était devenu impossible, le seigneur de Loré étant mort en captivité. Sur cette assurance, elle abandonna Franquet et le remit au bailly en disant: « Faites de lui ce que justice voudra. » Le procès dura quinze jours, et Franquet, après avoir avoué tous ses crimes, eut la tête tranchée.

Pendant ce temps, une nouvelle conspiration venait d'éclater à Paris, et, réprimée comme la première, n'en avait pas moins fait une profonde impression, tant elle avait été près de réussir. Un des prisonniers de guerre de la Bastille, qui avait payé sa rançon, et qui, étant déjà presque élargi, allait et venait à son plaisir, trouva un jour le geôlier endormi sur un banc de la cour; il s'approcha alors doucement de lui, et lui enlevant le trousseau de clefs qu'il avait à sa ceinture, il ouvrit la prison de trois de ses camarades, et tous quatre, armés de couteaux et de bâtons, s'en vinrent tomber sur les gardes dont ils massacrèrent quelques-uns avant que ceux-ci n'eussent eu le temps de se reconnaître, si bien qu'ils allaient peut-être se rendre maîtres de la Bastille, lorsque le sire de l'Isle-Adam, gouverneur de Paris, qui faisait sa ronde avec une troupe de gens d'armes dans les environs, accourut aux cris de ceux que l'on égorgeait, et, entrant à cheval dans la cour, une hache à la main, fendit la tête du chef du complot: les autres alors furent pris, mis à la torture, avouèrent qu'ils avaient voulu prendre le château pour le livrer aux gens du roi, et, condamnés à mort, furent décapités et jetés à la rivière.

Cette nouvelle parvint à Jehanne comme elle était à Lagny, et elle avait déjà résolu de marcher sur Paris, afin de profiter des bonnes intentions qu'elle y voyait éclater, lorsqu'elle apprit une autre nouvelle bien autrement importante. Le duc de Bourgogne, qui plus que jamais s'était refait Anglais, arrivait avec une forte armée et avait mis le siège devant Compiègne, où commandait, comme nous l'avons dit, le sire de Flavy. Jehanne résolut d'aller au plus pressé: elle envoya devant elle Jacques de Chabannes, Regnault de Fontaine et Xaintrailles, faisant dire par eux au gouverneur de tenir ferme et qu'elle arrivait. En effet, ses derniers ordres donnés, elle s'arrête à Crépy un seul jour pour y faire ses dévotions, puis, la nuit venue, elle part pour Compiègne, où elle pénètre sans obstacle, à la faveur de l'obscurité, quoique la ville fût entourée presque de tous côtés, et que le sire de Luxembourg, le sire de Noyelles, sir John Montgommery et le duc lui-même gardassent les points principaux.

Le matin, Jehanne se rendit à l'église Saint-Jacques pour y entendre la messe, comme c'était son habitude toutes les fois qu'elle se trouvait dans un village. A peine sut-on qu'elle y était, que l'église se remplit de monde, et surtout de femmes et d'enfans. Elle était appuyée contre une colonne, s'agenouillant aux endroits indiqués, priant dévotement et pleurant tout en disant ses prières. Tant que dura la messe on se contenta de la regarder sans la distraire; mais à peine la messe fut-elle finie, que la foule se précipita vers elle, demandant à baiser un petit anneau d'or qu'elle portait au doigt, et sur lequel étaient gravés trois croix et le nom de Jésus; alors Jehanne abandonna ses mains à ces bonnes gens, et comme un de ceux qui étaient à genoux devant elle lui demandait ce qu'elle avait à les regarder si tristement:

— Hélas! mes bons amis et mes chers enfans, répondit-elle, je vous le dis en toute assurance: Il y a un homme qui m'a vendue; je suis trahie, et bientôt je serai livrée à la mort. Priez donc Dieu pour moi, je vous en supplie, car bientôt je ne pourrai plus servir mon roi ni le noble royaume de France.

Alors toute cette foule, entendant ces paroles, se mit à pleurer et à sangloter, lui disant d'indiquer le traître, si elle le connaissait, et qu'il en serait fait bonne justice. Mais Jehanne se contenta de secouer tristement la tête, et, sortant de l'église, elle revint chez elle suivie par cette foule, qui resta encore longtemps devant la porte de sa maison, dans l'espérance de la revoir.

Jehanne passa la journée en prières. Comme Jésus sur la montagne des Oliviers, elle buvait sans doute le calice que quelque ange lui apportait. Puis comme, la veille, elle avait dit à la troupe qui l'accompagnait de se tenir prête à faire une sortie vers les quatre heures après midi, Poton le Bourguignon, un de ses capitaines, vint à l'heure convenue lui annoncer que ses gens d'armes étaient prêts et qu'on n'attendait plus qu'elle.

Jehanne était vêtue de son costume habituel, c'est-à-dire qu'elle avait une armure d'homme recouverte d'un surcot de velours rouge brodé or et argent, une forte épée qu'elle avait conquise à Lagny sur un Bourguignon; car, ainsi qu'on l'a vu, depuis qu'elle avait brisé l'épée de Fierbois, elle ne voulait plus se servir que de celles qu'elle prenait à l'ennemi et de sa petite hache d'armes. Elle monta à cheval, prit son étendard des mains de son écuyer, puis ayant fait une ou deux fois encore le signe de la croix, et ayant recommandé à ceux qui la regardaient partir de prier pour elle:

— Allons! dit-elle à Poton, et, mettant son cheval au trot, elle se dirigea vers la porte où l'attendait sa troupe. Au même instant la porte fut ouverte, et Jehanne, suivie de cinq ou six cents gens d'armes à peu près, s'élança dans la plaine et vint fondre sur les quartiers du sire de Noyelles, au moment où Jehan de Luxembourg et quelques-uns de ses cavaliers se trouvaient là, y étant venus pour examiner la ville de plus près.

Rien ne pouvait faire prévoir cette sortie, aussi le premier effet en fut-il terrible: tous les gens du sire de Noyelles étaient surpris sans armes, et Jehan de Luxembourg seul, avec les cavaliers qu'il conduisait, essaya de faire résistance, tandis qu'un messager courait ventre à terre à son quartier pour y demander du secours. Pendant ce temps, les Français sabraient à qui mieux mieux, renversant tout ce qui résistait, et pénétrant jusqu'aux logis de sir John Montgommery. Alors chacun se mit hâtivement sur pied; car le cri: *la Pucelle! la Pucelle!* avait retenti d'un bout à l'autre du camp: bientôt des masses dix fois plus nombreuses que ne l'était la petite troupe des assaillans s'avancèrent contre eux, et force leur fut de reculer. La Pucelle menait la retraite comme elle avait mené l'attaque, la dernière à l'une comme la première à l'autre, se retournant chaque fois qu'elle était trop pressée, et à chaque fois qu'elle se retournait, voyant reculer devant son étendard toute cette masse d'ennemis. Mais en arrivant à la barrière, elle ne put empêcher qu'un peu de désordre ne se mit dans sa troupe; chacun voulait rentrer le premier, et il y avait lutte pour passer. Jehanne vit que si elle ne donnait pas un peu de temps à ses hommes, la moitié serait étouffée dans les portes ou jetée du haut du pont au fond des fossés. Elle se retourna une dernière fois pour charger l'ennemi; c'était la troisième: l'ennemi recula. Jehanne le poursuivit avec une centaine d'hommes à peu près, qui formaient son arrière-garde; mais lorsqu'elle revint, elle trouva que les Anglais s'étaient glissés entre elle et le boulevard; alors elle tira son épée, ce qu'elle n'avait point encore fait de la journée, et chargea pour s'ouvrir un passage. Les Anglais furent renversés du choc, car c'étaient les plus hardis qui étaient restés avec la plus brave; mais en arrivant à la barrière, Jehanne trouva que la barrière était fermée, et que, malgré ses cris, personne ne venait l'ouvrir. Alors il lui fallut essayer de faire retraite à travers champs; elle se retira donc outre la rivière de Compiègne, afin de gagner, ou bien le large, ou bien quelque autre porte qu'on lui ouvrirait; mais quand on la vit ainsi abandonnée avec une centaine d'hommes à peine, les plus lâches reprirent cœur et se ruèrent sur elle. Attaquée par devant, coupée en arrière, force fut alors à Jehanne de s'arrêter et de faire face à l'ennemi; la lutte fut longue et terrible. Poton le Bourguignon fit des prodiges de valeur, et Jehanne des miracles. Enfin, un archer picard qui s'était glissé entre les pieds des chevaux parvint jusqu'à elle, la saisit par son surcot de velours, et la tira si violemment à lui qu'il la renversa de son cheval. Cependant à l'instant même Jehanne se remit sur pied et continua de se défendre, mais enfin ses forces s'épuisèrent, elle tomba sur un genou, elle jeta un dernier regard sur ses soldats; chacun combattait pour son compte, nul ne pouvait la secourir; elle comprit que tout était perdu pour elle, que l'heure fatale prédite par ses voix était arrivée, et elle rendit son épée à Lionel, bâtard de Vendôme, qui lui parut le plus considérable de ceux qui l'entouraient.

Aussitôt un grand cri s'éleva qui parcourut le camp des Bourguignons et qui devait retentir par toute la France. « Jehanne la Pucelle est prisonnière ! »

Cet événement arriva le 28 mai 1430.

X

LE PROCÈS

Ce fut une grande joie, comme on le pense bien, que la prise de Jehanne, au quartier des Bourguignons et des Anglais ; on eût dit que l'on avait gagné quelque bataille pareille à Crécy, à Poitiers et à Azincourt, et que c'était le roi de France lui-même qui y était prisonnier. En effet, cette pauvre fille, maintenant chargée de chaînes, était le plus terrible adversaire qu'ils eussent rencontré sur la terre de France ; avant son apparition, ils avaient presque conquis le royaume ; tandis qu'au contraire, depuis qu'elle avait paru, ils n'avaient compté que par défaites et avaient reperdu les deux tiers de la France.

Aussi chacun se hâta-t-il d'accourir au quartier du sire de Luxembourg pour voir la prisonnière que le bâtard de Vendôme lui avait remise. Le duc de Bourgogne y vint comme les autres, et même des premiers ; et comme il s'enferma seul avec elle, nul ne sait sur quel sujet roula leur conversation ; seulement on remarqua qu'en quittant Jehanne, c'était le duc qui semblait le vaincu et la jeune fille la victorieuse.

Et cependant le péril que courait Jehanne était imminent ; des courriers avaient été envoyés au duc de Bedford, au comte de Warwick et à l'évêque de Winchester, et trois jours s'étaient écoulés à peine que les Anglais, ardens à la vengeance, avaient fait adresser au duc de Bourgogne, par frère Martin, maître en théologie et vicaire général de l'inquisiteur de la foi au royaume de France, la sommation suivante :

« Usant des droits de notre office et de l'autorité à nous commise par le saint siège de Rome, nous requérons instamment, et enjoignons, en faveur de la foi catholique et sur les peines de droit, d'envoyer et amener par devant nous prisonnière ladite Jehanne, véhémentement soupçonnée de plusieurs crimes sentant hérésie, pour être, selon le droit, par devers nous procédé contre elle par le promoteur de la sainte inquisition. »

Mais ni le duc de Bourgogne, ni le sire de Luxembourg n'étaient disposés à obtempérer à cette réquisition : ils savaient que livrer cette jeune fille aux Anglais, c'était la livrer à la mort, et le duc de Bourgogne, qui avait reçu ses lettres, et qui s'était entretenu près d'une heure avec elle à l'instant où elle avait été prise, savait mieux que personne que c'était une noble héroïne et non pas, comme le disaient ses ennemis, une misérable sorcière. Il fut donc convenu entre lui et Jehan de Luxembourg qu'on ne ferait aucune réponse aux Anglais et qu'on attendrait, avant de rien décider sur la prisonnière, des nouvelles du roi de France.

Cependant ces nouvelles devaient arriver dans un certain délai afin de produire quelque efficacité. Il y avait un traité de guerre entre le duc de Bourgogne et le roi d'Angleterre, par lequel ce [illegible] réclamer certains prisonniers moyennant dix mille livres de rançon ; seulement il fallait que ce fût un [illegible] un prince du sang royal, un connétable, un maréchal de France ou un général. Or, comme Jehanne n'avait aucun grade positif dans l'armée, le duc de Bourgogne [illegible] excuser sur ce point dans le cas où, moyennant [illegible] rançon égale ou supérieure à celle qu'il attendait du roi d'Angleterre, il la rendrait au roi de France.

Mais le duc de Bourgogne attendit vainement. Charles VII, qui avait retenu la pauvre fille de Domremy au moment où elle avait voulu se retirer, en lui disant que, si elle était prise, il vendrait pour la racheter la moitié de son [illegible] Charles VII n'envoya point de messager à [illegible] Charles VII [illegible] point de rançon. Ainsi à [illegible] la couronne [illegible] affermie sur sa tête, qu'il oublia [illegible] qui l'y avait posée ; il est vrai qu'il en était alors [illegible] tendre de ses amours avec Agnès Sorel.

Six semaines s'écoulèrent, pendant lesquelles les Anglais voyant qu'ils ne pouvaient obtenir aucune réponse du duc de Bourgogne, assemblèrent plusieurs conseils : chacun de ces conseils fut suivi d'une nouvelle sommation, mais toutes furent inutiles.

Cependant la réponse du régent d'Angleterre était parvenue : il consentait à traiter Jehanne en général d'armée, et à offrir pour elle une somme égale à celle qu'il eût offerte pour un roi ou pour un prince royal, c'est-à-dire dix mille livres. En même temps, on invitait Pierre Cauchon, le même qui avait été chassé de son diocèse, lorsque la ville de Beauvais s'était faite française, à réclamer Jehanne, tant en son nom qu'au nom du roi d'Angleterre, sous prétexte qu'ayant été arrêtée sur les terres de sa juridiction, c'était à lui d'instruire son procès. Pierre Cauchon résista quelque temps : une fois chargé du procès de Jehanne, il se trouvait placé entre la vengeance des Anglais s'il la reconnaissait innocente, et l'exécration de la postérité s'il la déclarait coupable. L'évêque crut alors se tirer d'affaire en répondant qu'il devait, avant de rien décider par lui-même, prendre l'avis de l'Université de Paris. On le pressa de prendre cet avis ; Pierre Cauchon tarda tant qu'il put, mais enfin il fut forcé d'écrire. L'Université se composait en grande partie de docteurs vendus aux Anglais : la réponse fut donc que, puisque Jehanne avait été prise dans son diocèse, il devait la réclamer et instruire son procès.

Pendant ce temps, la prisonnière, conduite d'abord au château de Beaulieu, avait été transférée ensuite dans celui de Beaurevoir, situé à quatre lieues de Cambrai, où elle trouva la femme et la sœur de Jehan de Luxembourg. Les deux nobles dames étaient d'abord fort prévenues contre Jehanne, qu'elles regardaient comme une sorcière, ou tout au moins comme hérétique ; mais au premier aspect de leur captive, en voyant cette simplicité, cette modestie, cette chasteté empreintes dans toute sa personne, elles se laissèrent aller à un mouvement d'intérêt qui fit bientôt place à une pitié réelle et profonde. Un mois après, Jehanne était devenue leur amie.

Aussi leur premier et leur seul désir était-il de la sauver. Plusieurs fois elles obtinrent du sire de Luxembourg, impatient du silence de la France et effrayé des menaces de l'Angleterre, de nouveaux délais. Cinq mois s'écoulèrent ainsi.

Pendant ces cinq mois, comme on le pense bien, les Anglais n'avaient point ralenti leurs poursuites. L'évêque de Beauvais, pressé par cette Université même à laquelle il avait déclaré s'en référer, était parti le 15 juillet de Paris avec un notaire apostolique et un envoyé de l'Université. Le 16, une seconde sommation fut signifiée au duc de Bourgogne et à Jehan de Luxembourg, au nom du roi d'Angleterre : dans cette sommation, le régent réclamait Jehanne comme un des principaux généraux du roi de France, et offrait en conséquence à Jehan de Luxembourg la somme portée au traité, c'est-à-dire dix mille livres, ce qui faisait à peu près soixante-dix mille francs de notre monnaie ; de plus, une rente viagère de trois cents livres était assignée à Lionel, bâtard de Vendôme, auquel, comme nous l'avons vu, elle avait rendu son épée.

Les offres étaient pressantes et le refus dangereux : tous les jours le sire de Luxembourg racontait à sa sœur et à sa femme la marche ascendante des choses, et tous les jours ces deux nobles femmes obtenaient de lui qu'il ne prît encore aucune décision. On espérait éternellement dans le roi de France ; mais le roi de France restait froid et silencieux, préoccupé, à ce qu'il paraît, d'intérêts plus importans que celui de racheter une pauvre paysanne.

Cependant, Jehanne menait, en attendant la décision de son sort, une sainte vie qui édifiait et attendrissait tous ceux qui s'approchaient d'elle : elle passait son temps en prières et en pratiques de religion ; puis de ces mêmes mains qui avaient manié l'épée royale et porté la bannière de Dieu, elle cousait et filait, comme au temps de sa jeunesse et de son obscurité. Ses visions étaient revenues ; et quoique ses voix ne lui parlassent plus que de résignation et de martyre, elle se sentait, sinon plus consolée, du moins plus forte à chaque fois qu'elle les avait entendues.

Enfin, vers le milieu de septembre, le sire de Luxembourg annonça à sa femme et à sa sœur qu'il ne pouvait plus reculer et qu'il lui fallait livrer Jehanne aux Anglais. Toutes deux, à ces mots, se jetèrent à ses pieds, le suppliant de sauver la pauvre jeune fille ; car on savait que la livrer aux Anglais, c'était la condamner au martyre. Jehan de Luxembourg promit d'offrir une dernière chance de salut à sa prisonnière ; c'était de déclarer qu'il consentait, il est vrai, à sa cession, mais qu'elle resterait sous sa garde [illegible] que [illegible] que les dix milles livres ne seraient point payées, il serait libre de traiter de son rachat avec le roi de France.

Cette condition qui, au premier abord, paraît peu profitable à la prisonnière, lui ouvrait cependant un assez long délai. Le duc de Bedford n'avait point d'argent, et Jehan de Luxembourg le savait parfaitement ; mais comme [illegible] prendre, il en pouvait [illegible] d'un jour à l'autre, soit en France, soit en Angleterre, il chargea sa femme et sa

sœur d'annoncer à Jehanne qu'il avait été forcé de traiter avec les Anglais, et que, d'un moment à l'autre, elle devait se tenir prête à leur être livrée. Les deux femmes essayèrent encore de fléchir leur seigneur ; mais, cette fois, il fut inflexible.

Il fallut donc annoncer cette terrible nouvelle à Jehanne. La pauvre enfant, en l'apprenant, oublia qu'elle était l'héroïne d'Orléans et la victorieuse de Jargeau, pour ne plus se souvenir de rien que de sa faiblesse et de son isolement. Du jour de sa captivité, la guerrière était disparue, et la femme seule était restée. Elle fondit en larmes comme un enfant, baisant les mains des deux femmes dont elle avait fait ses amies, comme si elle eût dû les quitter à l'instant même et leur dire adieu pour toujours. Et cependant il ne sortit point de sa bouche une prière indigne d'elle,

l'air triste et presque irrité ; Jehanne baissa les yeux devant leur colère.

« Jehanne, dit alors la voix, Dieu, qui voit le fond des cœurs, a lu dans le tien tes coupables pensées, et t'ordonne d'y renoncer. Le martyre conduit au ciel, et le suicide à la damnation éternelle. »

— Oh ! mes saintes ! mes saintes ! s'écria Jehanne en se tordant les bras, j'aime mieux mourir que d'être livrée aux Anglais.

« Il en sera ce que Dieu ordonnera, dirent les voix, et ce n'est point à toi à disposer de toi-même. »



Jehanne devant ses juges.

il ne lui échappa point un seul reproche contre son roi ; seulement, elle joignit les mains en s'écriant :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! je savais que cela devait être ainsi ; car mes voix m'en avaient prévenue.

Le soir, lorsqu'elle fut remontée en sa chambre, qui était située au troisième étage d'une des tours du château, elle se mit en prières, et ses saintes lui apparurent. Alors, comme d'habitude, ses larmes se séchèrent, et elle tomba dans cette pieuse extase avec laquelle elle avait l'habitude d'attendre les ordres du Seigneur :

— Jehanne, lui dit alors la voix, nous venons pour te réconforter : tu auras fort à souffrir ; mais le Seigneur te donnera le courage. Ainsi donc, à défaut d'espérance, conserve la foi.

Ces paroles indiquaient à Jehanne qu'elle était réservée à quelque sombre et terrible catastrophe ; aussi, contre son habitude qui la faisait si obéissante aux ordres divins, essaya-t-elle vainement de se résigner. De toute la nuit elle ne put dormir un instant, pleurant sans cesse et se levant de quart d'heure en quart d'heure pour se mettre en oraison devant un grand Christ d'ivoire qu'elle avait demandé que l'on transportât de la chapelle dans la chambre.

La journée du lendemain s'écoula, comme la nuit dans les larmes et dans les prières ; seulement Jehanne paraissait rouler dans son esprit quelque sombre projet. Plusieurs fois les deux femmes effrayées, l'interrogèrent mais elle ne leur répondit rien autre chose, sinon que : J'aime mieux mourir que d'être remise aux Anglais.

Le soir, elle se retira à l'heure accoutumée ; alors, comme la veille, elle aperçut une grande lumière, sa chambre s'éclaira, elle leva la tête et vit ses saintes ; elles avaient

— Hélas ! mon Dieu ! dit Jehanne en sanglotant, pourquoi ne m'avez-vous pas laissée pauvre et obscure dans mon village ?

Le lendemain, lorsque la femme du sire de Luxembourg, ne voyant pas descendre Jehanne, entra chez elle, elle trouva la jeune fille froide, pâle et étendue sur les dalles de sa chambre ; elle avait passé la nuit dans la situation où son apparition l'avait laissée.

La dame de Luxembourg fit de vives instances à Jehanne pour qu'elle vînt comme d'habitude partager leur repas ; mais Jehanne répondit qu'elle ne le pouvait, désirant communier ; la dame de Luxembourg connaissait les pieuses habitudes de Jehanne, elle savait de plus quels puissans secours les malheureux trouvent dans la religion ; elle redescendit seule et lui envoya le chapelain.

Vers quatre heures de l'après-midi, Jehanne descendit à son tour ; sa reconnaissance paraissait plus grande que jamais pour les deux femmes qui, de ses geôlières, s'étaient faites ses amies ; mais elle les quitta longtemps avant l'heure où elle avait l'habitude de remonter.

La femme et la sœur du sire de Luxembourg n'étaient pas sans inquiétude sur ce pâle et froid désespoir qui avait succédé dans Jehanne à l'exaltation de la veille ; aussi demeurèrent-elles tard à causer ensemble de leur prisonnière et des craintes qu'elle leur inspirait. Tout concourait au reste à augmenter chez elles ces inquiétudes instinctives que l'on éprouve parfois à l'approche des grands événemens. On était arrivé au commencement d'octobre, le ciel était sombre et nuageux, comme il l'est à cette époque de l'année dans les contrées septentrionales de la France. Le vent battait les vieilles tours du château de Beaurevoir, s'engouffrant par les cheminées et se répandant en longues

planer dans les chambres vides et dans les sombres corridors.

Les deux femmes étaient seules dans un appartement situé au-dessous de celui de Jehanne, écoutant tous ces bruits mystérieux et indicibles de la nuit, lorsqu'il leur sembla tout à coup, au moment où minuit venait de sonner, qu'un cri douloureux traversait l'espace. Toutes deux tressaillirent et écoutèrent ; mais à ce cri succéda le silence le plus profond. Elles crurent s'être trompées. Bientôt pourtant montèrent jusqu'à elles des gémissemens qui semblaient venir des fossés du château. Elles coururent alors pleines d'une vague épouvante jusqu'à la porte de leur prisonnière ; mais elles eurent beau appeler et frapper, personne ne répondit. Alors, se doutant qu'un événement étrange venait d'arriver, elles ordonnèrent aux sentinelles de s'armer avec des torches et de faire le tour du château.

Arrivée sous les fenêtres de Jehanne, la patrouille nocturne rencontra le corps de la jeune fille ; on crut d'abord que ce n'était plus qu'un cadavre ; bientôt on s'aperçut qu'elle n'était qu'évanouie. On la transporta aussitôt dans la chambre même de la dame de Luxembourg, où, grâce aux soins que lui prodiguèrent les deux femmes, Jehanne reprit ses sens. Comme elle l'avait dit, elle avait mieux aimé mourir que d'être livrée aux Anglais, et malgré l'ordre de ses voix, elle avait, dans l'espérance de fuir ou dans celle d'être tuée, sauté du troisième étage de la tour ; sans doute Dieu l'avait soutenue dans sa chute : car elle eût dû s'écraser contre le talus du fond, et, comme nous l'avons dit, on l'avait retrouvée évanouie seulement.

En revenant à elle, Jehanne parut fort repentante de ce qu'elle avait fait ; mais l'impression produite par cet événement sur le sire de Luxembourg ne pouvait être effacée par ce repentir. Il craignit que, dans quelque tentative pareille à celle qu'elle venait de faire, Jehanne, moins heureuse, ne se tuât, et ne lui fît perdre ainsi les 10,000 livres offertes pour son rachat ; il déclara donc au régent d'Angleterre qu'il était prêt à mettre Jehanne à sa disposition, mais qu'il entendait que le procès ne commençât qu'à l'heure où il aurait touché la rançon de sa prisonnière. Le duc de Bedford passa par toutes les conditions qu'il plut au sire de Luxembourg de lui imposer, tant il avait peur que le roi de France n'entrât en concurrence avec lui. Mais le régent s'inquiétait à tort. Le roi de France paraissait avoir complètement oublié l'existence de celle à laquelle il devait sa couronne.

Le régent avait convoqué, le 4 août 1430, les Etats de la province de Normandie à Rouen, et il leur avait demandé une contribution de 80,000 livres qui avait été votée. Sur les 80,000 livres, 10,000 étaient destinées au rachat de la Pucelle ; ces 10,000 livres furent payées au sire de Luxembourg, vers le 20 octobre.

L'évêque de Beauvais s'occupa alors, avec une activité derrière laquelle se faisait incessamment sentir la haine des Anglais, d'assembler le tribunal qui devait juger Jehanne. En attendant, elle avait été transportée du château de Beaurevoir dans les prisons d'Arras et du Crotoy, puis de cette dernière ville elle avait été conduite à Rouen, où se trouvait alors le jeune roi Henri, pauvre enfant qu'on allait associer, sans qu'il se doutât du crime dont on tachait son innocence, au meurtre juridique qui se préparait.

Arrivée à Rouen, Jehanne fut conduite dans la grosse tour où l'on avait fait d'avance forger pour elle une cage de fer qui se fermait avec deux cadenas et une serrure, et dans laquelle elle était encore retenue par des chaînes qui, à l'aide d'une espèce de collier, lui entrelaçaient le bas de chaque jambe. Là, elle fut exposée aux outrages de la multitude comme une bête fauve. Les soldats l'insultaient et la piquaient du bout de leur lance pour la faire lever lorsque venaient pour la voir quelques personnages de distinction. Le sire de Luxembourg lui-même, après avoir touché le prix de son sang, eut la cruelle curiosité de la venir voir une dernière fois : il était accompagné du comte de Warwick et du comte de Strafford. « Jehanne, lui dit-il en riant, je suis venu pour te mettre à rançon, mais il faut que tu me promettes de ne jamais plus tirer l'épée contre moi. — Hélas ! mon Dieu ! répondit la jeune fille, je sais bien que vous riez de moi, car vous m'avez vendue, et vous n'avez maintenant ni le pouvoir ni le vouloir de me racheter. Il y a plus, je sais que les Anglais me feront mourir, croyant par ma mort gagner le royaume de France ; mais il n'en sera rien ; car, fussent-ils cent mille de plus qu'ils ne sont maintenant, ils n'auront pas ce royaume. »

A ces mots, le comte de Strafford s'emporta tellement, qu'il l'insulta par les plus grossières injures ; il tirait son épée pour la frapper ; mais le comte de Warwick l'arrêta au moment où Jehanne, voyant son intention, se jetait au devant du coup.

Et cependant toute captive, toute enfermée dans une cage de fer, toute enchaînée et gardée à vue qu'elle était, la pauvre Jehanne inspirait encore une si grande terreur à ses ennemis, que des lettres écrites au nom du roi d'Angleterre, et datées du 12 décembre 1430, ordonnaient de faire arrêter et traduire devant les conseils de guerre tout soldat à qui la peur inspirée par la Pucelle ferait abandonner ses drapeaux. En effet, dans les derniers temps, aucune armée ne voulait plus marcher contre elle, et les soldats aimaient mieux s'exposer à la mort en désertant qu'en combattant.

Aussi les préparatifs se poursuivirent-ils avec la plus grande activité ; enfin, le mercredi 21 février 1431, le tribunal s'assembla en la chapelle royale de Rouen, et les lettres par lesquelles le roi ordonnait que la Pucelle fût remise à la justice ecclésiastique furent lues en présence de messeigneurs et maîtres Gilles, abbé de Fécamp, Jehan Beaupère, Jehan de Châtillon, Jacques Le Terrier, Nicole Midi, Guérard Feuillet, Guillaume Hecton, Thomas de Courcel et maître Richard Prati. Alors maître Jehan Estevit, promoteur du procès, demanda que Jehanne fût amenée pour être interrogée, ce qui fut à l'instant accordé par l'évêque. Un huissier présenta une requête de Jehanne, demandant qu'avant l'ouverture du procès il lui fût permis d'entendre une messe. L'évêque et les juges décidèrent que la requête devait être refusée à Jehanne, attendu les crimes dont elle était diffamée. L'ordre fut en conséquence donné de la conduire à l'instant même devant le tribunal. Jehanne fut amenée aussitôt, et le même jour l'interrogatoire commença.

Ce fut alors que Jehanne se montra vraiment grande et belle. La pauvre jeune fille, qui ne savait ni lire ni écrire, à qui l'on avait seulement appris à coudre et à filer, et qui, outre cela, connaissait pour toutes choses, comme elle le disait elle-même, son *Pater*, son *Ave Maria* et son *Credo*, la pauvre prisonnière isolée, sans conseil humain, soutenue seulement par Dieu et par sa conscience, se montra toujours calme, souvent énergique, quelquefois sublime ; aussi nous contenterons-nous de citer, pour donner à nos lecteurs une idée de cette majestueuse figure, quelques questions et quelques réponses prises presque au hasard dans son interrogatoire :

« Admonestée de jurer sur tous les saints évangiles qu'elle dirait la vérité en toutes choses sur lesquelles elle serait interrogée,

« Jehanne répondit : « Je ne jurerai point, attendu qu'il y a de telles choses concernant le roi de France sur lesquelles je ne puis répondre à ses ennemis. »

« Mais, reprit l'évêque, vous jurerez au moins de dire la vérité sur ce qui concernera la foi catholique et sur les choses qui n'intéresseront que vous.

« Jehanne répondit que, sur ses père et mère, et sur toutes choses qu'elle avait faites depuis que, partant de Domremy, elle avait pris le chemin de la France, elle était prête à répondre et jurerait volontiers de dire la vérité ; mais que sur les révélations à elle faites de la part de Dieu, et qu'elle n'avait jamais confiées qu'au roi Charles, lui dût-on couper la tête, elle ne les révélerait point avant d'en avoir congé du roi Charles et de Dieu. »

Cette réponse faite avec la simplicité d'une jeune fille et la fermeté d'un héros, l'évêque l'admonesta de jurer de dire la vérité en ce qui toucherait la foi. Jehanne alors se mit à genoux, posa les deux mains sur le missel, et jura qu'elle dirait la vérité sur les choses concernant la foi ; mais elle ajouta que de ses révélations elle ne dirait rien à personne qu'elle n'en eût reçu la permission de la même voix qui les lui avait faites. Puis, s'adressant à l'évêque et le regardant en face :

— Regardez-y à deux fois, lui dit-elle, avant de vous faire mon juge ; car, au nom de Dieu ! je vous réponds que vous prenez là une lourde charge.

Interrogée sur le lieu de sa naissance, sur l'âge qu'elle a et sur l'éducation qu'elle a reçue,

Elle répond qu'elle est née à Domremy, qu'elle a dix-neuf ans ou environ, et qu'elle sait le *Pater noster*, l'*Ave Maria* et le *Credo*.

Interrogée à quelle époque elle eut ses premières inspirations et par quel intermédiaire,

Elle répond que c'était à l'âge de treize ans et par la même voix qui l'enseigna toujours depuis à se bien gouverner ; mais que la première fois qu'elle entendit cette voix elle eut grand peur : que ladite voix retentit en temps d'été, en plein midi, et tandis qu'elle était dans le jardin de son père.

Interrogée sur ce que lui ordonna cette voix,

Elle répond que, deux ou trois fois la semaine, cette voix lui ordonnait de partir pour venir en France sans que son père sût rien de son départ, et qu'il fallait qu'elle se hâtât de partir, et qu'elle ferait lever aux Anglais le siège d'Orléans, et mènerait sacrer le dauphin à Reims.

Interrogée si, quand elle quitta son père et sa mère, elle croyait pécher,

Elle répond : Puisque Dieu le commandait, eussé-je eu cent pères et cent mères, et eussé-je été fille de roi, je fusse partie.

Interrogée si elle trouva quelque empêchement sur sa route,

Elle répond que sans empêchement aucun elle vint jusqu'au roi.

Interrogée du lieu où était le roi,

Elle répond qu'elle trouva le roi à Chinon, où elle arriva vers le midi ; qu'elle se logea dans une petite hôtellerie, et qu'après le dîner elle se rendit devant le roi, qui était en son château.

Interrogée si le roi lui fut désigné,

Elle répond que non, mais qu'elle le reconnut par le conseil de sa voix.

Interrogée de quelle étoffe était son étendard, et si c'était de toile ou de drap,

Elle répond que c'était de blanc satin.

Interrogée par quel sortilège elle rendait le courage aux soldats qui suivaient son étendard,

Elle répond : Je disais : Entrez hardiment parmi les Anglais, et j'y entrais la première.

Interrogée d'où vient que son étendard était au sacre plus près du chœur qu'aucun autre,

Elle répond : C'était bien le moins, étant le premier à la peine, qu'il fût le premier à l'honneur.

Interrogée si l'espérance de la victoire était fondée en elle ou en son étendard,

Elle répond : Elle était fondée en Dieu et non ailleurs.

Interrogée si ceux de son parti croyaient fermement qu'elle fût envoyée de par Dieu,

Elle répond : S'ils le croient, ils ne sont pas abusés.

Interrogée si saint Michel lui apparaissait nu ou habillé,

Elle répond : Croyez-vous que Dieu n'a pas de quoi le vêtir ?

Interrogée si elle fit la sortie de Compiègne à l'instigation de ses voix,

Elle répond : Qu'un jour, étant sur les fossés de Melun, il lui fut dit par ses voix qu'avant la Saint-Jean d'été, elle serait prise par les Anglais ; mais qu'il ne fallait pas qu'elle s'en abattît, mais qu'au contraire elle prît la chose comme lui venant du Seigneur, et que le Seigneur l'aiderait.

Interrogée si depuis ce jour ses voix lui ont renouvelé le même avertissement,

Elle répond : Que plusieurs fois elle l'a reçu, et qu'alors elle a demandé quand cela arriverait et dans quel lieu, mais qu'à cette demande elle n'a jamais eu de réponse.

Interrogée, dans le cas où elle eût su qu'elle devait être prise, si elle eût fait cette sortie,

Elle répond qu'elle ne l'eût pas faite volontiers, mais que si cependant ses voix l'eussent ordonné, elle eût suivi leur commandement jusqu'à la fin.

Interrogée pourquoi elle sauta du haut de la tour de Beaurevoir dans les fossés,

Elle répond : Il m'était plus cher de mourir que de tomber aux mains des Anglais.

Interrogée si ses voix lui ont conseillé ce moyen d'évasion,

Elle répond qu'au contraire elles le lui ont défendu, et que c'est la première fois qu'elle leur a désobéi.

Interrogée si, en sautant ainsi, elle croyait se tuer,

Elle répond qu'elle n'en savait rien, et qu'en sautant elle se recommanda à Dieu.

Interrogée si, après cet essai de fuite, elle fit pénitence pour l'avoir tenté contre l'avis de ses voix,

Elle répond : Ma pénitence fut la douleur que je me fis en tombant.

Interrogée si la blessure fut grave,

Elle répond qu'elle l'ignore, mais que ce qu'elle sait, c'est qu'elle fut deux ou trois jours sans pouvoir boire ni manger ; mais qu'enfin elle fut consolée par sainte Catherine, qui lui ordonna de se confesser et de remercier Dieu de ce qu'elle ne s'était point tuée ; qu'au reste les gens de Compiègne auraient secours avant la Saint-Martin d'hiver ; et que, sur cette consolation, elle se prit à recommencer à manger, et bientôt fut guérie.

Interrogée si ses voix lui ont dit qu'elle serait délivrée des mains des Anglais,

Elle répond que ses voix lui ont dit : Prends tout en patience, et ne t'inquiète pas de ton martyre, c'est le chemin du paradis.

Interrogée si, depuis que ses voix lui ont fait cette promesse, elle croit effectivement qu'elle ira en paradis, et ne sera point damnée en enfer,

Elle répond qu'elle le croit aussi fermement que si elle était déjà au royaume des cieux ; et comme on lui disait que cette promesse qu'elle avait reçue était d'un grand poids, répond qu'elle la tient en effet pour son plus grand trésor.

Interrogée si, après une telle révélation, elle croit être dans la grâce de Dieu.

Elle répond : Si je n'y suis pas, je prie Dieu de m'y mettre ; si j'y suis, je prie Dieu de m'y conserver.

C'était ainsi que Jehanne répondait ; c'était ainsi que la jeune fille, après être passée de la foi à l'héroïsme, passait de l'héroïsme au martyre ; car, si saintes que fussent ses réponses, si éclatante que fût son innocence, elle était d'avance condamnée.

Cependant on n'osait point parler de mort, car toutes ces accusations de sorcellerie et d'impiété avaient été successivement écrasées sous les pieds de la jeune fille. Dès le commencement du procès, on avait introduit dans sa prison un misérable, nommé Loyseleur, lequel s'était donné pour prêtre lorrain persécuté et martyr comme elle, lequel l'avait plusieurs fois entendue en confession, tandis que le comte de Warwick et le duc de Bedford écoutaient, cachés derrière une tapisserie. Mais la confession de Jehanne était celle d'un ange : on n'avait rien pu surprendre par ce moyen ; il fallait donc y renoncer et, un matin l'infâme espion était sorti de la prison de Jehanne pour n'y plus rentrer.

On avait envoyé prendre des informations à Domremy, dans le pays de Jehanne, et tout le pays avait répondu d'une seule voix que Jehanne était une sainte.

On avait appelé de savans docteurs en médecine et de vénérables matrones, et ils avaient déclaré à l'unanimité que Jehanne était vierge ; il n'y avait donc point à dire que Jehanne avait conclu un pacte avec le démon, puisque le rituel dit positivement que le démon ne peut pactiser avec une vierge.

Tous les chefs d'accusation, détruits les uns après les autres, s'étaient donc réfugiés dans quelques misérables subtilités ; *elle refusait de se soumettre à l'Eglise et elle continuait à porter des habits d'homme.*

Son refus de se soumettre était un piège où l'avaient fait tomber ses juges : on lui avait fait une si subtile distinction de l'Eglise triomphante dans le ciel, et de l'Eglise militante sur la terre, que, malgré sa lucide et prompte conception, elle n'y avait rien compris. D'ailleurs, ce misérable prêtre, qu'elle croyait toujours un homme de Dieu, et dont elle déplorait la perte chaque jour, lui avait persuadé que se soumettre à l'Eglise, c'était reconnaître un tribunal composé entièrement de ses ennemis.

Quant à son obstination à conserver les habits d'homme, elle s'explique tout naturellement : plusieurs fois Jehanne, belle et jeune, avait été en butte aux violences de ses gardiens, que l'on disait même encouragées par le duc de Bedford, et elle croyait sa chasteté mieux défendue par des habits d'homme que par des vêtemens de femme.

Cependant plusieurs des juges avaient des remords sur la manière dont ils voyaient la procédure se dérouler, et l'un d'entre eux, pressé par la voix de sa conscience, suggéra à Jehanne en plein tribunal l'idée de se soumettre au concile général de Bâle, qui était alors assemblé.

— Qu'est-ce qu'un concile général ? demanda Jehanne.

— C'est une congrégation de l'Eglise universelle, lui répondit frère Isambart, et vous y trouverez autant de docteurs de votre parti que du parti des Anglais.

— Oh ! dans ce cas, messieurs, s'écria Jehanne, soyez témoins que non seulement je m'y soumets, mais encore que je le réclame.

— Taisez-vous donc ! de par le diable ! interrompit alors l'évêque ; puis se tournant vers le notaire apostolique : je vous défends, lui dit-il, d'insérer cette demande au procès-verbal.

— Hélas ! répondit la jeune fille avec cet accent de triste résignation qui ne l'abandonna point un instant, vous écrivez tout ce qui est contre moi, et vous ne voulez rien écrire de ce qui est pour.

A la porte du tribunal, le comte de Warwick attendait frère Isambart : en l'apercevant, il s'approcha de lui, la main levée ; mais réfléchissant au danger qu'il encourait en frappant un ecclésiastique, il baissa la main ; puis, d'une voix qui avait conservé toute la menace de son geste :

— Pourquoi, lui dit-il, as-tu soufflé cette méchante ? Par la mort-Dieu ! vilain ; si je m'aperçois encore que tu veuilles l'avertir pour la sauver, je te ferai jeter dans la Seine.

Les interrogatoires terminés, les juges se rassemblèrent, le 12 mai, chez l'évêque de Beauvais ; là, comme ils n'osaient assumer sur eux seuls la responsabilité d'un jugement aussi inique que celui auquel Jehanne était destinée, ils rédigèrent douze articles inexacts et mensongers qu'ils envoyèrent, sous forme de Mémoire à consulter, et sans même nommer l'accusée, à l'Université de Paris, au chapitre de Rouen, aux évêques de Coutances, d'Avranches et de Lisieux, et à cinquante ou soixante docteurs qui avaient été assesseurs dans le procès. La réponse fut que : « L'accusée avait cru légèrement, orgueilleusement, à des apparitions et révélations qui venaient sans doute du malin esprit ; qu'elle blasphémait Dieu en soutenant que Dieu lui ordonnait de porter l'habit d'homme ; et qu'elle était hérétique en refusant de se soumettre à l'Eglise.

Pendant tout cette enquête, Jehanne tomba malade ; alors l'ordre arriva d'avoir d'elle les plus grands soins ; tous les meilleurs médecins de Paris furent envoyés pour la traiter.

— Pour l'empire du monde, disait le comte de Warwick, le roi ne voudrait qu'elle mourût de mort naturelle ; il l'a achetée assez cher pour en faire ce qu'il veut, et il entend qu'elle soit brûlée vive.

Jehanne guérit, comme le désirait le roi d'Angleterre; et comme elle pouvait, avec toutes les fatigues de corps et d'esprit qu'elle endurait, tomber une seconde fois malade et ne s'en plus tirer aussi heureusement, on pressa la sentence, et la sentence fut rendue: c'était, selon l'habitude des jugemens ecclésiastiques, une déclaration faite à l'accusée qu'elle était retranchée de l'Eglise comme un membre corrompu, et qu'elle était livrée à la justice séculière.

Cependant les conseillers avaient ajouté que, dans le cas où l'accusée consentirait à se rétracter et renoncerait à ses habits d'homme, ils engageaient les juges à modérer la peine en ce qui touchait la mort ou la mutilation.

Mais ce n'était pas chose facile que de faire reconnaître à l'inspirée que les révélations qu'elle continuait d'avoir, et qui seules lui donnaient la force qui la soutenait, lui venaient du démon et non pas de Dieu. On essaya d'abord de vaincre ce que l'on appelait son obstination, par la peur de la torture. En conséquence, l'évêque de Beauvais se rendit à sa prison avec le bourreau et les instrumens de la question. On annonça alors à Jehanne que si elle ne voulait pas abjurer et reconnaître ses hérésies, on allait la mettre à la gehenne; en même temps, le bourreau préparait le chevalet. Jehanne, en voyant ces préparatifs, devint très pâle; mais sa contenance ne fut point une seule minute ébranlée, et, se retournant vers l'évêque :

— Faites, lui dit-elle; mais je vous préviens que le mal qui sera fait à mon corps et à mon âme retombera sur votre âme et sur votre corps.

Une pareille menace, comme on le comprend bien, n'était point capable d'arrêter son persécuteur; mais comme Jehanne était encore très faible de la maladie qu'elle venait de faire, le médecin déclara qu'il était possible que l'accusée mourût dans les tourmens.

Comme cette mort était le malheur que redoutaient le plus les Anglais, et que Pierre Cauchon répondait pour ainsi dire de Jehanne sur sa tête, on eut alors recours à ce misérable prêtre nommé Loyseleur, que l'on avait déjà introduit dans sa prison, sans qu'il eût rien pu tirer de Jehanne que l'on trouvât moyen de retourner contre elle. Il se glissa dans le cachot de Jehanne, et prétendit avoir séduit le geôlier par ses prières. Jehanne le reçut comme son libérateur spirituel, et le misérable lui donna le conseil de se soumettre à tout ce qu'on exigerait d'elle, lui répondant que, sa soumission faite, elle passerait immédiatement des chaînes des Anglais aux mains de l'Eglise. Jehanne combattit toute une nuit les sophismes de ce misérable avec la logique lucidité de son esprit; mais enfin, croyant que c'était par dévoûment qu'il lui donnait ce conseil, et humiliant son ignorance devant la sagesse de celui qu'elle regardait comme l'homme de Dieu, elle promit de faire tout ce qu'on voudrait.

En conséquence, dès le surlendemain de cette promesse, c'est-à-dire le 24 mai 1431, Jehanne fut tirée de sa prison et conduite sur la place du cimetière de Saint-Ouen pour y entendre sa sentence. Deux échafauds y avaient été dressés: l'un pour l'évêque de Beauvais, le vice-inquisiteur le cardinal de Winchester, l'évêque de Noyon, l'évêque de Boulogne et trente-trois assesseurs; l'autre pour Jehanne et Guillaume Erard, qui était chargé de la prêcher; au pied de l'échafaud était le bourreau avec sa charrette tout attelée, et prêt, en cas de refus, à conduire Jehanne sur la place du Marché-Vieux, où le bûcher l'attendait. Toutes choses, comme on le voit, étaient prévues, et, le cas échéant, il n'y avait pas de retards à craindre.

Tout le peuple de Rouen semblait divisé en deux parties: l'une qui attendait Jehanne sur la place du Cimetière, l'autre qui attendait à la porte de sa prison et dans les rues où elle devait passer; cette dernière portion se mit à sa suite à mesure qu'elle s'avançait, de sorte qu'en arrivant sur la place, comme déjà elle était presque pleine, l'encombrement devint tel, que l'on fut obligé de faire ouvrir un chemin jusqu'à l'échafaud à coups d'épée et à coups de pique.

A peine Jehanne fut-elle montée sur l'échafaud, que Guillaume Erard prit la parole et essaya de l'écraser sous le poids d'un discours tout rempli non seulement d'accusations, mais d'insultes. Jehanne écouta toute cette diatribe avec sa résignation ordinaire et sans répondre un seul mot, paraissant tellement absorbée dans une prière mentale, qu'on eût dit qu'elle n'entendait même pas les paroles de l'orateur. Cette insensibilité apparente exaspéra Guillaume Erard, et lui posant la main sur l'épaule :

— C'est à toi, s'écria-t-il en secouant la jeune fille, c'est à toi, Jehanne, que je parle; et c'est non seulement à toi, mais c'est à ton roi, et je dis que ton roi est schismatique et hérétique !

Mais à ces mots, Jehanne se releva pour défendre encore avec la parole celui qu'elle avait défendu du glaive, et qui en récompense l'avait si lâchement abandonnée.

— Par ma foi! et révérence gardée, s'écria-t-elle, je vous ose bien dire et bien jurer, sur la peine de ma vie! que ce roi que vous insultez est le plus noble chrétien parmi les chrétiens, celui qui aime le mieux la foi de l'Eglise, et qui, par conséquent, n'est point tel que vous le dites.

— Faites-la taire, faites-la taire, crièrent alors ensemble et d'une seule voix, s'adressant à l'appariteur Massieu, l'évêque de Beauvais et Guillaume Erard.

Alors l'appariteur se leva, força Jehanne à s'asseoir, et prenant la cédule d'abjuration, il la lut tout haut; et, cette lecture finie, il étendit la cédule vers Jehanne, en lui criant :

— Abjure!

— Hélas! répondit Jehanne, je ne sais ce que vous voulez dire en m'ordonnant d'abjurer.

— Alors expliquez-lui ce que c'est, cria l'évêque, et surtout dépêchons.

L'appariteur s'approcha alors de Jehanne; c'était celui qui était chargé d'accompagner les criminels en prison, au tribunal et à l'échafaud, et cependant cet homme, en voyant la candeur et la résignaton de Jehanne, se sentit touché d'une profonde compassion pour elle. Il lui donna donc le conseil, au lieu d'abjurer, de s'en rapporter à l'Eglise universelle.

Jehanne se leva alors, et d'une voix douce, mais ferme :

— Je m'en rapporterai, dit-elle, à l'Eglise universelle, pour savoir si je dois abjurer ou non.

— Abjure sans condition, abjure à l'instant même, s'écria Guillaume Erard, ou, par le Dieu du ciel! je te jure que ce jour est ton dernier jour, et qu'avant la nuit tu seras brûlée.

Jehanne, à cette menace, pâlit et frissonna; puis, l'on vit couler deux grosses larmes sur ses joues: elle était au bout de ses forces, le héros faisait place à la femme.

— Eh bien! dit-elle en éclatant en sanglots, je déclare que je m'en rapporte sur le tout à mes juges et à notre sainte mère la sainte Eglise.

— Alors signe, dit Guillaume Erard, en lui présentant un papier qu'il prit des mains de Laurent Callot, secrétaire du roi d'Angleterre.

— Qu'est-ce cela? demanda la jeune fille.

— L'acte d'abjuration qu'on vient de te lire, et par lequel tu promets de ne plus porter d'armes, de laisser croître tes cheveux, et de renoncer aux habits d'homme.

— Mais, dit Jehanne en hésitant, celui que l'on vient de me lire me semblait beaucoup plus court que celui-ci.

— Non, c'est le même, dit Guillaume Erard, et mettant une plume dans la main de Jehanne et la main de Jehanne sur le papier: Signe, lui dit-il, signe à l'instant même, ou sinon... Il appela le bourreau, qui, poussant son cheval en arrière, fit reculer sa charrette jusqu'à l'échafaud.

— Hélas! dit Jehanne d'Arc, Dieu est témoin que je suis seule ici contre vous tous, et que, si vous me trompez, c'est bien infâme!

A ces mots, elle leva les yeux au ciel pour demander à Dieu un dernier conseil. Puis, laissant retomber sa tête sur sa poitrine, elle fit une croix en poussant un soupir. C'était, comme on s'en souvient, la seule signature qu'elle sût tracer.

Mais cette abjuration qui infamait Jehanne, en avouant que tout ce qu'elle avait fait était contre le conseil et la volonté de Dieu, et à la suggestion des mauvais esprits (car bien véritablement, comme avait cru s'en apercevoir Jehanne, on lui avait fait signer une cédule différente de celle qu'on lui avait lue), cette abjuration, dis-je, sauvait sa vie; car la consultation disait qu'au cas où l'accusée abjurerait, se laisserait pousser les cheveux et reviendrait à ses habits de femme, on implorerait pour elle la miséricorde de ses juges. Au moment où Jehanne abjura, une grande clameur s'éleva donc dans la foule, joyeuse parmi les Français qui voyaient Jehanne sauvée, menaçante parmi les Anglais qui voyaient Jehanne échapper à la mort.

Alors l'évêque de Beauvais se leva et imposa silence à toute cette multitude agitée de sentimens si divers, en faisant signe qu'il allait lire la sentence. Nous la rapportons ici textuellement :

« *In nomine Domini, amen.*

« Tous les pasteurs de l'Eglise, qui ont soin et désir de conduire le peuple de Dieu, doivent loyalement et diligemment prendre garde que le diable, par ses arts subtils, ne séduise et ne déçoive par ses fraudes les brebis de Jésus-Christ, ce à quoi il travaille sans cesse; ce pourquoi il est nécessaire par grande diligence de résister aux fausses et déloyales entreprises; comme toi, Jehanne, dite vulgairement la Pucelle, as été circonvenue de plusieurs erreurs en la foi de Jésus-Christ, sur quoi tu as été en jugement: vus par nous tous les points et articles de ton procès, les confessions, réponses et assertions par toi faites et dites, et tout le procès; vu et délibéré par les maîtres et docteurs de la Faculté de théologie de Paris, et plusieurs prélats et doc-

teurs ès droits, tant en droit canon qu'en droit civil étant dans cette ville de Rouen ; par lesquels tu as été charitablement et longuement admonestée, nonobstant lesquelles monitions et remontrances tu as témérairement péché à bouche ouverte ; par quoi, afin que tu fasses pénitence salutaire, nous t'avons condamnée et condamnons, par sentence définitive, à chartre perpétuelle avec le pain de douleur et l'eau de tristesse, afin que tu pleures tes péchés, et que désormais tu n'en commettes plus, sauf toutefois notre grâce et modération, si tu te conduis à l'avenir de façon à la mériter. »

porta un ballot contenant des habits de femme. Jehanne demanda à rester seule, et les revêtit ; alors les Anglais rentrèrent et l'attachèrent à un poteau, situé au milieu de sa prison, par une chaîne qui lui ceignait le milieu du corps ; la nuit, deux chaînes fixées au pied de son lit devaient répondre d'elle ; en outre, elle était gardée par cinq soldats, dont trois ne devaient point quitter l'intérieur de son cachot, et dont deux veillaient à la porte.

Cependant le but des Anglais n'était point rempli. Ce n'était point des tortures qu'ils voulaient, c'était sa mort : aussi, en sortant de son cachot, le comte de Warwick



O Rouen ! Rouen ! s'écria-t-elle, j'ai bien peur que tu ne souffres de ma mort !

Après la lecture de cette sentence, Guillaume Erard se leva de nouveau, et cria trois fois :

— O France ! France ! tu as été séduite par une femme qui t'a faite hérétique.

Mais Jehanne se leva, et d'une voix forte :

— Ce n'est point vrai, dit-elle, ce n'est point vrai ; dites cela de moi, si vous le voulez, mais non point de la France, qui est un saint royaume.

— Taisez-vous, lui cria-t-on, taisez-vous, Jehanne ; car il n'y a pas si longtemps déjà que l'on vous a fait miséricorde qu'on ne puisse revenir là-dessus.

— Eh bien ! alors, dit Jehanne, comme la chose a été convenue, que l'on me tire donc des mains des Anglais, et que l'on me mène dans les prisons de l'Eglise.

Mais sans écouter cette réclamation, fondée cependant sur une promesse positive, Jehanne fut reconduite dans la grosse tour. Elle y fut bientôt suivie par le vicaire de l'inquisition, et par plusieurs de ses juges qui venaient pour lui faire sentir le prix de la grâce qu'elle avait reçue, et pour lui signifier d'abandonner son habit d'homme. Jehanne répondit avec humilité qu'elle était prête à obéir en tout à la teneur du jugement. En conséquence, on lui ap-

exprima toute sa colère à Pierre Cauchon, et lui dit que le roi d'Angleterre souffrait un si grand dommage de ce que Jehanne n'était point livrée au supplice, qu'il s'en prendrait certainement à lui de la douceur du jugement.

— Eh ! au nom de Dieu ! soyez donc tranquille, répondit l'évêque ; elle n'est point sauvée encore, et nous la retrouverons bien.

En effet, cette occasion si impatiemment attendue ne tarda point à se présenter. Jehanne, enfermée comme on l'a dit dans son cachot avec trois de ses gardiens, eut, la nuit même de son abjuration, à se défendre contre leur violence. Prévoyant que les hommes dont elle savait devoir tout craindre se porteraient contre elle à quelque attentat de ce genre, elle s'était couchée tout habillée afin de se mieux défendre. Néanmoins, comme ses habits d'homme, dans le cas où elle aurait à renouveler une pareille lutte, lui parurent de meilleurs gardiens de sa chasteté que ses vêtemens de femme, pendant que ses gardiens, fatigués de la lutte désespérée qu'elle avait soutenue, s'étaient endormis, elle descendit de son lit, reprit les habits d'homme que, dans cette intention sans doute, on avait laissés à sa portée, de sorte que le lendemain, lorsqu'on rentra dans sa

prise : le premier qui l'aperçut poussa un cri de joie en appelant les autres. Jehanne avait manqué au serment qu'elle avait fait de ne plus quitter ses habits de femme ; Jehanne avait par conséquent mérité la mort.

Aussitôt l'évêque de Beauvais, prévenu de cette infraction à laquelle il était tout préparé, accourut à la prison, et malgré la déclaration de Jehanne, qui prouvait que la crainte seule d'un malheur qu'elle redoutait plus que la mort avait pu la déterminer à ce sublime parjure, malgré les traces de la lutte que conservaient son visage déchiré et ses bras meurtris, il dressa procès-verbal de sa désobéissance ; ce procès-verbal terminé, il sortit joyeusement de la prison et rencontrant sur l'escalier le comte de Warwick :

— Allons, allons, comte, lui dit-il, faites bonne chère, tout est fini !

Le lendemain, Jehanne fut conduite de nouveau au tribunal ; interrogée sur les causes qui l'avaient amenée à désobéir à l'Eglise, elle raconta tout, mais on se garda bien de consigner cette déclaration à l'interrogatoire, car le simple exposé des faits rejetait tout le crime sur ses ennemis. Alors ce fut Jehanne qui, forte de son innocence, apostropha ses juges.

— Si j'eusse été dans la prison ecclésiastique et gardée par des gens d'église, dit-elle, rien de tout cela ne serait arrivé, et je ne serais pas maintenant misérable comme je le suis. Mais de tout ce qui m'arrive, j'en appelle devant Dieu, le grand juge des torts et des injustices que l'on me fait.

Néanmoins, tout ce que pouvait dire Jehanne était inutile ; sa mort était résolue, et sa prétendue désobéissance n'était que le prétexte sur lequel ses meurtriers s'appuyaient : aussi, le mercredi 30 mai, après une délibération dans laquelle il fut reconnu que Jehanne, obstinée en ses erreurs qu'elle était, avait, par malice et obstination diaboliques, faussement montré des signes de repentir et de pénitence, qu'elle avait abusé le saint et divin nom de Dieu, blasphémé damnablement en se montrant incorrigible hérétique ; qu'elle était retombée, enfin, en hérésie et en erreur, ce qui la rendait indigne de toute miséricorde, la sentence suivante fut rendue. Huit jours s'étaient écoulés entre la sentence provisoire et la sentence définitive, et, comme on le voit, les Anglais, soutenus par la présence de Pierre Cauchon, n'avaient pas eu trop longtemps à prendre patience :

In nomine Domini, amen.

« Nous, Pierre, par la misération divine, évêque de Beauvais, et nous frère Jehan Magistri, vicaire de l'inquisiteur de la foi compétent en cette partie,

Comme toi, Jehanne, dite la Pucelle, as été retrouvée par nous être retombée en diverses erreurs et crimes de schisme et idolâtrie, d'invocation du diable et de plusieurs autres méfaits, et que, pour ces causes et par juste jugement, nous t'avions déjà déclarée schismatique et idolâtre ; toutefois, parce que l'Eglise ne ferme jamais ses bras à ceux qui veulent retourner à elle, nous estimâmes que de pleine pensée et de bonne foi tu t'étais retirée de toutes [illegible] erreurs dans lesquelles tu avais voué, juré et promis publiquement de ne jamais retomber ni en aucune autre hérésie, mais, au contraire, demeurer en l'union catholique et la communion de notre Eglise, et de notre saint-père le pape, comme il est contenu en une cédule signée de ta propre main ; toutefois et derechef tu es retombée, comme le chien qui a coutume de retourner à son chenil. Pour cette cause, nous te déclarons avoir encouru les sentences d'excommunication que tu avais d'abord méritées, et être retombée en tes erreurs précédentes. Pourquoi nous te déclarons hérétique, et, par cette séance, séans en siège et tribunal de justice, en cet écrit déclarons que, comme un membre pourri, nous t'avons déboutée et rejetée de l'unité de l'Eglise, et t'avons livrée à la justice séculière, laquelle nous prions de te traiter doucement et humainement, soit en perdition de vie, ou d'aucuns membres. »

Le même jour, vers les onze heures du matin, cette sentence mortelle était lue à Jehanne.

XI

LE MARTYRE

Jehanne écouta la lecture du jugement avec assez de calme. Depuis sept mois qu'elle était aux mains des Anglais, ses geôliers lui avaient fait subir de si atroces tortures que souvent elle avait invoqué cette mort qui arrivait enfin, et qui d'ailleurs lui avait été plusieurs fois prédite par ses voix. Mais le genre de cette mort n'était point spécifié dans la sentence ; Jehanne demanda donc à quel supplice elle était réservée, et on lui répondit que c'était au supplice du feu.

A cette déclaration, Jehanne perdit toute sa force ; elle n'avait rien tant redouté que le supplice auquel elle était enfin condamnée, et dans la crainte duquel elle avait encouru la colère de ses voix en abjurant. Habituée à la guerre et à voir luire l'épée au milieu de ses sanglantes mêlées, elle ne craignait point le fer, car il lui semblait que c'était encore mourir sur un champ de bataille que de mourir frappée du glaive ou de la hache. Mais mourir par le feu, par ce supplice si lent, si cruel, si infamant, c'était plus que toute sa résignation n'en pouvait supporter.

— Hélas ! hélas ! s'écria-t-elle, réduire en cendres mon corps qui est pur et qui n'a rien de corrompu ; j'aimerais sept fois mieux qu'on me coupât la tête. Ah ! si, comme je le demandais, j'eusse été gardée par des gens d'église, tout cela ne serait point advenu.

En ce moment, Pierre Cauchon entra dans sa prison avec plusieurs juges.

— Evêque, s'écria Jehanne, évêque, je meurs par vous ; mais c'est une lourde charge que vous avez prise, entendez-vous bien, que de me faire mourir d'une si cruelle mort !

Puis se retournant vers un des assesseurs :

— Oh ! maître Pierre, ajouta-t-elle, où serai-je aujourd'hui ?

— N'avez-vous point bonne espérance en Dieu ? demanda celui-ci.

— Oh ! si fait, reprit-elle, Dieu aidant, j'espère bien aller dans le paradis ; mais y aller par ce chemin de flammes... Mon Dieu ! mon Dieu !

— Ayez bon courage, Jehanne, reprit le même assesseur qui lui avait déjà parlé.

— Il me semble que je l'aurais, répondit Jehanne, si l'on me donnait un bon prêtre pour me confesser. Mon Dieu ! messieurs, est-ce que vous me refuserez un prêtre ?

Les juges se consultèrent entre eux, et il fut convenu qu'on lui en enverrait un. Jehanne, en apprenant cette bonne nouvelle, les remercia grandement, et demanda si ce ne pourrait pas être frère Loyseleur : car elle ignorait toujours que cet homme fût un traître et qu'il eût si fort contribué à sa mort. Mais il était revenu à l'évêque que Loyseleur était tombé dans le repentir à la suite d'une vision qu'il avait eue, et qu'il avait cherché une ou deux fois à pénétrer dans la prison de Jehanne pour lui tout avouer. De sorte qu'on répondit à la jeune fille que ce qu'elle demandait là était impossible, et qu'on lui en enverrait un autre. Sur ce refus, Jehanne n'insista point davantage, et pria qu'on la laissât seule pour qu'elle pût se mettre en prière.

Au moment du martyre, les juges s'étaient laissé toucher eux-mêmes, peut-être par la propre crainte, il est vrai, de cette terrible responsabilité que Jehanne avait appelée sur leur tête ; mais enfin, quelle que fût la cause qui les poussât à cette bonne pensée, ils lui envoyèrent, pour l'assister dans ses derniers momens, trois hommes qui, pendant les débats, s'étaient constamment montrés pour elle ; c'étaient l'appariteur Massieu, l'assesseur La Pierre, et frère Martin Ladvenu.

Aussitôt que Jehanne les aperçut :

— Mes pères, dit-elle, vous savez que mes juges ont eu pitié de moi, et qu'ils me permettent de me confesser ?

— Ils font plus encore, ma fille, répondit Martin Ladvenu en s'approchant d'elle, ils permettent que je vous donne la communion.

— Alors béni soit Dieu ! dit Jehanne ; car il y a sept mois passés que je n'ai reçu le précieux corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

A ces mots elle se mit à genoux où elle était, car la chaîne qui lui ceignait le corps ne lui permettait pas de s'éloigner de son poteau. Martin Ladvenu prit un siège et s'approcha d'elle ; alors, comme elle vit que les deux autres assistans se retiraient dans un angle de la prison, elle demanda s'ils n'étaient point prêtres, et lorsqu'on lui eut répondu qu'oui, elle les pria d'approcher, disant qu'elle était si sûre de son innocence et de la miséricorde de Dieu qu'elle se confesserait devant toute la terre.

En effet, en écoutant cette confession sublime, où Jehanne n'avait qu'à raconter une vie de pureté, de dévoûment et de torture, qui, enfin, allait être terminée par le supplice le plus horrible que les hommes eussent inventé pour les plus grands criminels, c'étaient les auditeurs qui pleuraient, tandis qu'à mesure qu'elle se rapprochait de la mort, et, par conséquent de Dieu, la victime semblait recevoir de la miséricorde céleste la force dont elle avait si grand besoin.

Après la confession, le saint sacrement fut apporté sur une patène couverte d'un voile, sans cierge, étole ni surplis, et l'on prononça pendant toute la communion la litanie des agonisans : *Orate pro ea*, priez pour elle.

A deux heures, Jehanne, qui avait continué de prier assistée de frère Martin Ladvenu, entendit le bruit de la charrette, les cris des Anglais qui l'accompagnaient, et cette lente et sourde rumeur de la foule, qui montait incessante et profonde comme le bruit de la marée. Elle comprit que le moment était arrivé, et se leva la première. En ce moment ses gardiens entrèrent, et on lui détacha la chaîne qui lui ceignait le corps; aussitôt deux autres lui apportèrent des habits de femme que Jehanne revêtit humblement et chastement dans le coin le plus obscur de sa prison; puis alors on lui lia les mains et on lui passa à chaque jambe un anneau de fer: les deux anneaux étaient réunis par une chaîne.

Jehanne descendit, appuyée sur le bras de l'appariteur Massieu et de frère Martin Ladvenu; l'assesseur La Pierre marchait devant elle pour la préserver autant qu'il était en lui des insultes des Anglais. Arrivée à la porte, au milieu des cris, des injures et des huées qui la saluèrent, Jehanne entendit une voix qui priait et qui suppliait; elle se retourna du côté par lequel venait cette voix, et vit maître Loyseleur qui se débattait au milieu de ses gardes; poussé par ses remords, il voulait monter sur la charrette infâme, et obtenir, à quelque prix que ce fût, le pardon de Jehanne; mais les Anglais qui savaient son intention et qui craignaient qu'une pareille confession ne soulevât la pitié de la multitude en faveur de l'accusée, et ne causât quelque émeute, le retinrent de force. Mais à peine la charrette fut-elle en marche, qu'il leur échappa et se mit à suivre le tombereau en criant:

— Grâce! Jehanne, miséricorde! Jehanne, Dieu m'accorde longue vie pour expier mes péchés par une pénitence égale à mon crime. Grâce! grâce!

Jehanne ignorait ce que cela voulait dire; car, ainsi que nous l'avons dit, elle croyait ce malheureux un saint et digne prêtre. Frère Martin lui raconta alors ce qu'il en était, et comment elle avait été trahie par cet homme. Aussitôt elle se leva, et d'une voix forte:

— Frère Loyseleur, dit-elle, je vous pardonne; priez Dieu pour moi.

Le prêtre alors tomba la face contre terre, tellement abîmé dans les remords, qu'il se voulait faire écraser par les chevaux des Anglais qui escortaient Jehanne, et qu'il le fallut emporter, tant son aveu public causait déjà d'émotion dans la multitude.

La charrette était accompagnée de huit cents Anglais, armés de toutes pièces, qui, si nombreux qu'ils fussent, avaient grand'peine à faire ouvrir un passage, tant la foule était nombreuse et serrée; aussi Jehanne mit-elle plus d'une heure et demie à aller de la tour à la place du Vieux-Marché. En y arrivant elle s'écria:

— O Rouen! Rouen! est-ce ici que je dois mourir?

Trois échafauds étaient dressés sur cette place: l'un pour les juges et les assesseurs, l'autre pour Jehanne, le troisième enfin pour le supplice. A la vue du bûcher, Jehanne pâlit et détourna la tête; mais son confesseur lui donna le crucifix à baiser, et Jehanne reprit assez d'assurance pour relever le front et pour regarder le bûcher.

Arrivée au pied de l'échafaud, où elle devait entendre la sentence, elle descendit par le derrière de la charrette, dont on ôta les planches, et monta les degrés, soutenue par Martin Ladvenu; La Pierre et Massieu restèrent en bas.

A peine fut-elle parvenue à l'endroit qui lui était destiné, que le prêtre Misi commença contre elle un discours qui contenait plus d'injures qu'elle n'en avait jamais reçues des Anglais. Jehanne ne parut pas entendre, pria et baisa le Christ tout le temps qu'il dura. Enfin le prédicateur termina sa longue diatribe par ces mots:

— Allez en paix, l'Eglise ne peut plus vous défendre et vous remet entre les mains séculières. L'évêque prit alors la parole à son tour, et lut à Jehanne pour la seconde fois le jugement que le greffier lui avait déjà lu une première.

Dès que Jehanne l'eut entendu prononcer, elle se jeta à genoux, adressant à Dieu notre Rédempteur les plus dévotes prières, et demandant à tous les assistans, de quelque état et condition qu'ils fussent, tant du parti anglais que du parti français, merci très humblement; les requérant avec larmes, et en étendant ses mains liées vers eux, qu'ils priassent pour elle. Pendant ce temps, le bailli ordonnait au bourreau de s'emparer de la patiente et de la conduire au bûcher; mais le bourreau lui-même, attendri par cette grande foi que Jehanne laissait voir, prolongeait ses préparatifs pour lui laisser le temps de faire ses dévotions, et elle les faisait avec une telle ardeur, dit la chronique, que les juges, prélats et autres assistans furent provoqués à grands pleurs et larmes, et que plusieurs Anglais professaient et reconnaissaient le nom de Dieu en voyant celle qu'on leur avait représentée comme hérétique faire une si pieuse fin.

Cependant il y en avait d'autres qui, loin d'être émus de ce spectacle, n'en recevaient comme impression qu'une grande impatience de le voir terminé, tant ils craignaient toujours quelque sédition dans la ville. Aussi, plusieurs soldats et capitaines crièrent-ils:

— Pourquoi tant de façons et tant de longueurs; donnez-nous-la, et nous en aurons bientôt fini avec elle. Parmi toutes ces voix, celles de deux ou trois juges impatiens se faisaient entendre, criant:

— Allons, prêtre; allons, bourreau, dépêchons-nous. Avez vous donc envie de nous faire dîner ici?

Il n'y avait plus moyen de retarder: les gardes se saisirent d'elle, lui mirent sur la tête une mitre sur laquelle étaient écrits ces mots: «Hérétique, relapse, apostate et idolâtre», et la traînèrent du côté du troisième échafaud. Arrivée au pied du bûcher, ils la jetèrent dans les mains du bourreau en lui criant:

— Fais ton office.

Quant à Jehanne, elle se retourna vers maître Martin, lui tendant les bras et lui disant:

— Mon père, je vous en supplie, ne m'abandonnez pas.

Le digne homme n'avait pas besoin de cet appel, et il avait suivi Jehanne, et comme l'échafaud était très élevé, afin que tout le monde pût la voir mourir, il l'aida à y monter, ce qui était difficile à cause des chaînes qui lui attachaient les jambes. Enfin le bourreau et le prêtre la soulevèrent dans leurs bras, tandis qu'un aide-bourreau l'attirait à lui par dessous les épaules. Maître Martin monta après elle, et le bourreau monta le dernier.

Alors, avec l'aide de son valet, il l'attacha par le milieu du corps au poteau qui formait le centre du bûcher. Jehanne ne faisait aucune résistance, se laissant faire et se contentant de dire à haute voix:

— Vous tous qui êtes ici et qui croyez en Dieu, priez Dieu pour moi! Enfin le bourreau en finit avec elle, et redescendant suivi de son valet, il la laissa seule, avec frère Martin, sur le bûcher. Lapierre et Massieu étaient restés au bas et lui criaient:

— Bon courage, Jehanne! bon courage, et Dieu t'assistera!

Elle répondait:

— Merci, bonnes gens, merci.

En ce moment, le bourreau s'approcha du bûcher avec une torche, et comme aux quatre coins on avait amassé de la résine et autres matières combustibles, le feu y prit rapidement. Ce feu gagna avec une telle promptitude, que maître Martin, tout occupé de ses pieuses fonctions, ne s'aperçut pas qu'il s'aprochait de lui. Ce fut Jehanne qui le remarqua et qui lui dit:

— Au nom de Dieu! prenez garde, mon père; la flamme va prendre à votre robe! Descendez vite, et montrez-moi toujours le crucifix jusqu'à ce que je meure!

En effet, le prêtre n'eut que le temps de descendre, car le feu gagnait avec une telle rapidité que les Anglais se plaignaient à cette heure que ce supplice, tant attendu et tant retardé, allât trop vite. En ce moment, on ne sait pourquoi, l'évêque eut le courage de descendre de son échafaud et de s'avancer vers le bûcher.

— Evêque! évêque! cria Jehanne, c'est par vous que je meurs, vous le savez bien!

Puis sentant la chaleur de la flamme:

— O Rouen! Rouen! s'écria-t-elle une seconde fois, j'ai bien peur que tu ne souffres de ma mort!

Alors la flamme continua de gagner, tandis que la fumée faisait un rideau entre la patiente et les spectateurs; mais tant qu'on la put distinguer, on la vit les yeux levés au ciel et l'on entendit sa voix qui invoquait Dieu. Enfin la flamme succéda à la fumée; on entendit une dernière fois le mot de Jésus; puis un grand cri d'angoisse retentit: c'était l'*Eli, Eli sabactani!* du Christ de la France.

A peine Jehanne fut-elle morte, que le bourreau s'avança vers maître Ladvenu, lui demandant s'il croyait que Dieu ne le punirait pas du mal qu'il avait fait à cette femme, qu'il regardait, disait il, comme une sainte. Maître Ladvenu essaya de le rassurer, en lui disant qu'il n'était que l'instrument, et que Dieu saurait distinguer l'instrument qui avait frappé du bras qui l'avait conduit. Mais ce fut bien pis lorsque, le bourreau montant sur l'échafaud, il vit que malgré l'huile, le soufre et le charbon qu'il avait appliqués sur la poitrine de Jehanne, son cœur était resté intact, entier et plein de sang. C'était la première fois que cela lui arrivait depuis dix-neuf ans qu'il exerçait sa terrible profession.

Mais cette compassion que ressentait le bourreau avait encore atteint bon nombre d'autres personnes: au moment où le bourreau avait mis le feu au bûcher, plusieurs des assesseurs, et entre autres Houppeville, Migot, Fabry, Riquier et Manchon, avaient quitté leur place et s'étaient retirés, disant qu'ils ne pouvaient supporter un pareil spectacle. Manchon, qui était notaire apostolique, déclara même que jamais il n'avait versé tant de larmes pour aucun des malheurs qui lui étaient arrivés; et cela était si vrai que d'une partie de l'argent qu'il avait reçu pour le procès, il acheta un missel dans lequel il ne cessa de prier

pour Jehanne durant tout le reste de sa vie. Bien plus, au moment où la patiente expira, on entendit un chanoine de Rouen, nommé Jean de La Pie, qui disait :

— Hélas ! hélas ! mon Dieu, faites-moi la grâce à l'heure de ma mort de mettre mon âme dans le même lieu où est celle de Jehanne.

Il n'y eut pas jusqu'au secrétaire du roi d'Angleterre, nommé Jehan Frappart, qui revint de l'exécution pleurant d'une manière lamentable, en disant :

— Malheur à nous ! malheur à nous ! nous sommes tous perdus : car on vient de brûler une sainte personne dont l'âme est dans la main de Dieu.

Mais le récit qui frappa le plus l'esprit de tous fut celui d'un Anglais, qui haïssait tellement Jehanne qu'il l'avait insultée dans sa prison, à ses interrogatoires et à sa première exposition, lui jetant des malédictions plus furieuses qu'aucun autre, et qui enfin avait dit que, le jour où elle serait brûlée, il apporterait un fagot au bûcher. En effet, il s'approchait de l'échafaud avec sa charge de bois, lorsque tout à coup les jambes lui manquèrent, et on le vit tomber à genoux, les mains étendues vers Jehanne, criant grâce, et prêt a s'évanouir. Aussitôt on accourut à lui, on le releva, et on lui demanda ce qu'il avait : alors il déclara hautement qu'au moment où Jehanne avait crié Jésus ! il avait vu une colombe sortir du feu et monter au ciel, et qu'il avait la certitude que cette colombe était l'âme de la martyre.

Le même jour, le cardinal d'Angleterre, craignant que, s'il restait quelque relique de Jehanne, ces reliques ne fissent quelque miracle, ordonna que le cœur resté intact lui fût remis, et que les cendres de son corps, mêlées à celles du bûcher, fussent jetées au vent du haut du pont, et emportées ainsi par la Seine vers l'Océan.

Et ces choses arrivèrent le trentième jour de mai 1431.

TABLE DES MATIÈRES

DE

JEHANNE LA PUCELLE

TABLE DU VOLUME

